

Journal 1962-1987

Edgar Morin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Edgar Morin Journal

1992-2010



Seuil

Edgar Morin Journal

1992-2010



Seuil

Du même auteur

LA MÉTHODE

La Nature de la nature (t. 1)

Seuil, 1977

et « Points Essais », n° 123, 1981

La Vie de la vie (t. 2)

Seuil, 1980

et « Points Essais », n° 175, 1985

La Connaissance de la connaissance (t. 3)

Seuil, 1986

et « Points Essais », n° 236, 1992

Les Idées. Leur habitat, leur vie,
leurs mœurs, leur organisation (t. 4)

Seuil, 1991

et « Points Essais », n° 303, 1995

L'Humanité de l'humanité (t. 5)

L'identité humaine

Seuil, 2001

et « Points Essais », n° 508, 2003

L'Éthique (t. 6)

Seuil, 2004

et « Points Essais », n° 555, 2006

La Méthode

Seuil, « Opus », 2 vol., 2008

COMPLEXUS

Science avec conscience

Fayard, 1982

Seuil, « Points Sciences », n° S64, 1990

Sociologie

Fayard, 1984

Seuil, « Points Essais », n° 276, 1994

Arguments pour une Méthode

Colloque de Cerisy (Autour d'Edgar Morin)

Seuil, 1990

Introduction à la pensée complexe

ESF, 1990

Seuil, « Points Essais », n° 534, 2005

La Complexité humaine

Flammarion, « Champs-l'Essentiel », n° 189, 1994

L'Intelligence de la complexité

(en coll. avec Jean-Louis Le Moigne)

L'Harmattan, 2000

Intelligence de la complexité

Épistémologie et pratique

(codirection avec Jean-Louis Le Moigne)

(Actes du colloque de Cerisy, juin 2005)

Éditions de l'Aube, 2006

Destin de l'animal
Éd. de l'Herne, 2007

TRILOGIE PÉDAGOGIQUE

La Tête bien faite
Seuil, 1999

Relier les connaissances
Le défi du XXI^e siècle
Journées thématiques
conçues et animées par Edgar Morin
Seuil, 1999

Les Sept Savoirs nécessaires à l'éducation du futur
Seuil, 2000

ANTHROPOLOGIE FONDAMENTALE

L'Homme et la Mort
Corréa, 1951
et nouvelle édition, Seuil, 1970
et « Points Essais », n° 77, 1977

Le Cinéma ou l'Homme imaginaire
Minuit, 1956

Le Paradigme perdu : la nature humaine
Seuil, 1973
et « Points Essais », n° 109, 1979

L'Unité de l'homme
(en coll. avec Massimo Piattelli-Palmarini)
Seuil, 1974
et « Points Essais », 3 vol., n^{os} 91-92-93, 1978

Dialogue sur la nature humaine
(en coll. avec Boris Cyrulnik)
Éditions de l'Aube, 2010

NOTRE TEMPS

L'An zéro de l'Allemagne
La Cité universelle, 1946

Les Stars
Seuil, 1957 et « Points Essais », n° 34, 1972

L'Esprit du temps
Grasset, (t. 1) 1962, (t. 2) 1976
Armand Colin, 2008 (nouvelle édition)

Commune en France : la métamorphose de Plozévet
Fayard, 1967
LGF, « Biblio-Essais », 1984

Mai 68 : la brèche
(en coll. avec Claude Lefort et Cornelius Castoriadis)
Fayard, 1968 ; réédition 2008
Complexe, 1988 (nouvelle édition,
suivie de Vingt Ans après)
La Rumeur d'Orléans
Seuil, 1969
et « Points Essais », n° 143, 1982
(édition complétée avec La Rumeur d'Amiens)

De la nature de l'URSS
Fayard, 1983

Pour sortir du XX^e siècle
Seuil, « Points Essais », n° 170, 1984
et édition augmentée d'une préface sous le titre

Pour entrer dans le XXI^e siècle
Seuil, « Points Essais », n° 518, 2004

Penser l'Europe
Gallimard, 1987
et « Folio », 1990

Un nouveau commencement
(en coll. avec Gianluca Bocchi et Mauro Ceruti)
Seuil, 1991

Terre-Patrie
(en coll. avec Anne Brigitte Kern)
Seuil, 1993
et « Points Essais », n° 643, 2010

Les Fratricides
(Yougoslavie-Bosnie 1991-1995)
Arléa, 1996

L'Affaire Bellounis
(Préface au témoignage de Chems Ed Din)
Éditions de l'Aube, 1998

Le Monde moderne et la Condition juive
Seuil, 2006
et « Points Essais », n° 695, 2012

L'An I de l'ère écologique
Tallandier, 2007
Où va le monde ?
Éd. de L'Herne, 2007

Vers l'abîme ?
Éd. de L'Herne, 2007

Pour et contre Marx
Temps présent, 2010

Comment vivre en temps de crise ?
(en collab. avec Patrick Viveret)
Bayard, 2010

La France une et multiculturelle
Lettres aux citoyens de France
(avec Patrick Singaini)
Fayard, 2012

POLITIQUE

Introduction à une politique de l'homme
Seuil, 1965
et « Points Politique », n° PO29, 1969
nouvelle édition, « Points Essais », n° 381, 1999

Le Rose et le Noir
Galilée, 1984

Politique de civilisation
(en coll. avec Sami Naïr)
Arléa, 1997

Pour une politique de civilisation
Arléa, 2002

Ma gauche
Bourin éditeur, 2010

La Voie
Pour l'avenir de l'humanité
Fayard, 2011

VÉCU

Autocritique
Seuil, 1959

et « *Points Essais* », n° 283, 1994
(réédition avec nouvelle préface)

Le Vif du sujet
Seuil, 1969

et « *Points Essais* », n° 137, 1982

Journal de Californie
Seuil, 1970

et « *Points Essais* », n° 151, 1983

Journal d'un livre
Inter-Éditions, 1981

Vidal et les siens
(en coll. avec *Véronique Grappe-Nahoum*
et *Haïm Vidal Sephiha*)
Seuil, 1989
et « *Points* », n° P300, 1996

Une année Sisyphe
(Journal de la fin du siècle)
Seuil, 1995

Pleurer, Aimer, Rire, Comprendre
1^{er} janvier 1995 – 31 janvier 1996
Arléa, 1996

Amour, Poésie, Sagesse
Seuil, 1997
et « *Points* », n° P587, 1999

Mes démons
Stock, 2008
et « *Points Essais* », n° 632, 2009

Edwige, l'inséparable
Fayard, 2009
Mes philosophes
Germina, 2011

TRANSCRIPTIONS DE L'ORAL

Planète, l'aventure inconnue
(en coll. avec *Christophe Wulf*)
Mille et une nuits, 1997

À propos des sept savoirs
Pleins Feux, 2000

Reliances
Éditions de l'Aube, 2000

Itinérance
Arléa, 2000
et *Arléa poche, 2006*

Nul ne connaît le jour qui naîtra
(avec *Edmond Blatthen*)
Alice, 2000

Culture et barbarie européennes
Bayard, 2005

Mon chemin
Entretiens avec *Djénane Kareh Tager*
Fayard, 2008
et « *Points Essais* », n° 671, 2011

Une année Sisyphé : 1^{re} édition Seuil, 1995 (ISBN 2-02-021735-X).

Pleurer, aimer, rire, comprendre : 1^{re} édition Arléa, 1996 (ISBN 2-86959-276-0).

© Librairie Arthème Fayard, 2009, pour les journaux 2008 et 2009 (p. 1167-1283), précédemment publiés dans *Edwige, l'inséparable*.

ISBN 978-2-02-109534-0

© Éditions du Seuil, novembre 2012

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

Table des matières

Couverture

Copyright

Collection

Table des matières

Préface

Journal de Chine

30 AOÛT 1992

31 AOÛT

1^{er} SEPTEMBRE

2 SEPTEMBRE

3 SEPTEMBRE

4 SEPTEMBRE

5 SEPTEMBRE

6 SEPTEMBRE

7 SEPTEMBRE

8 SEPTEMBRE

9 SEPTEMBRE

10 SEPTEMBRE

11 SEPTEMBRE

SAMEDI 12 SEPTEMBRE

13 DÉCEMBRE

Une année Sisyphe

SAMEDI 1er JANVIER 1994

LUNDI 3 JANVIER

MARDI 4 JANVIER

JEUDI 6 JANVIER

VENDREDI 7 JANVIER

DIMANCHE 9 JANVIER

LUNDI 10 JANVIER

MARDI 11 JANVIER

MERCREDI 12 JANVIER

JEUDI 13 JANVIER

VENDREDI 14 JANVIER

SAMEDI 15 JANVIER

DIMANCHE 16 (MATIN)

LUNDI 17 JANVIER

MARDI 18 JANVIER

MERCREDI 19 JANVIER

JEUDI 20 JANVIER

VENDREDI 21 JANVIER

SAMEDI 22 JANVIER

DIMANCHE 23 JANVIER

LUNDI 24 JANVIER

MARDI 25 JANVIER

MERCREDI 26 JANVIER

JEUDI 27 JANVIER

VENDREDI 28 JANVIER

SAMEDI 29 JANVIER

DIMANCHE 30 JANVIER

LUNDI 31 JANVIER

MARDI 1^{er} FÉVRIER

MERCREDI 2 FÉVRIER

JEUDI 3 FÉVRIER

SAMEDI 5 FÉVRIER

DIMANCHE 6 FÉVRIER

LUNDI 7 FÉVRIER

MARDI 8 FÉVRIER

MERCREDI 9 FÉVRIER

JEUDI 10 FÉVRIER

VENDREDI 11 FÉVRIER

SAMEDI 12 FÉVRIER

DIMANCHE 13 FÉVRIER

LUNDI 14 FÉVRIER

MARDI 15 FÉVRIER

MERCREDI 16 FÉVRIER

MERCREDI 16 FÉVRIER

JEUDI 17 FÉVRIER

VENDREDI 18 FÉVRIER

SAMEDI 19 FÉVRIER

DIMANCHE 20 FÉVRIER

LUNDI 21 FÉVRIER

MARDI 22 FÉVRIER

MERCREDI 23 FÉVRIER

JEUDI 24 FÉVRIER

VENDREDI 25 FÉVRIER

SAMEDI 26 FÉVRIER

DIMANCHE 27 FÉVRIER

LUNDI 28 FÉVRIER

MARDI 1^{er} MARS

MERCREDI 2 MARS

JEUDI 3 MARS

VENDREDI 4 MARS

SAMEDI 5 MARS

DIMANCHE 6 MARS

LUNDI 7 MARS

MARDI 8 MARS

MERCREDI 9 MARS

JEUDI 10 MARS

VENDREDI 11 MARS

SAMEDI 12 MARS

DIMANCHE 13 MARS

MARDI 15 MARS

MERCREDI 16 MARS

JEUDI 17 MARS

VENDREDI 18 MARS

SAMEDI 19 MARS

DIMANCHE 20 MARS

LUNDI 21 MARS

MARDI 22 MARS

MERCREDI 23 MARS

JEUDI 24 MARS

VENDREDI 25 MARS

SAMEDI 26 MARS

DIMANCHE 27 MARS

MARDI 29 MARS

MERCREDI 30 MARS

JEUDI 31 MARS

VENDREDI 1er AVRIL

SAMEDI 2 AVRIL

DIMANCHE 3 AVRIL

LUNDI 4 AVRIL

MARDI 5 AVRIL

MERCREDI 6 AVRIL

JEUDI 7 AVRIL

VENDREDI 8 AVRIL

SAMEDI 9 AVRIL

DIMANCHE 10 AVRIL

LUNDI 11 AVRIL

MARDI 12 AVRIL

MERCREDI 13 AVRIL

JEUDI 14 AVRIL

VENDREDI 15 AVRIL

SAMEDI 16 AVRIL

DIMANCHE 17 AVRIL

LUNDI 18 AVRIL

MARDI 19 AVRIL

MERCREDI 20 AVRIL

JEUDI 21 AVRIL

VENDREDI 22 AVRIL

SAMEDI 23 AVRIL

DIMANCHE 24 AVRIL

LUNDI 25 AVRIL

MARDI 26 AVRIL

JEUDI 28 AVRIL

VENDREDI 29 AVRIL

SAMEDI 30 AVRIL

DIMANCHE 1er MAI

LUNDI 2 MAI

MARDI 3 MAI

MERCREDI 4 MAI

JEUDI 5 MAI

VENDREDI 6 MAI

SAMEDI 7 MAI

DIMANCHE 8 MAI

LUNDI 9 MAI

MARDI 10 MAI

MERCREDI 11 MAI

JEUDI 12 MAI

VENDREDI 13 MAI

SAMEDI 14 MAI

DIMANCHE 15 MAI

LUNDI 16 MAI

MERCREDI 18 MAI

JEUDI 19 MAI

VENDREDI 20 MAI

SAMEDI 20 MAI

DIMANCHE 21 MAI

LUNDI 22 MAI

MARDI 24 MAI

MERCREDI 25 MAI

JEUDI 26 MAI

VENDREDI 27 MAI

SAMEDI 28 MAI

DIMANCHE 29 MAI

LUNDI 30 MAI

MARDI 31 MAI

MERCREDI 1er JUIN

JEUDI 2 JUIN

VENDREDI 3 JUIN

SAMEDI 4 JUIN

DIMANCHE 5 JUIN

LUNDI 6 JUIN

MARDI 7 JUIN

MERCREDI 8 JUIN

JEUDI 9 JUIN

VENDREDI 10 JUIN

SAMEDI 11 JUIN

DIMANCHE 12 JUIN

LUNDI 13 JUIN

MARDI 14 JUIN

MERCREDI 15 JUIN

JEUDI 16 JUIN

VENDREDI 17 JUIN

SAMEDI 18 JUIN

DIMANCHE 19 JUIN

LUNDI 20 JUIN

MARDI 21 JUIN

MERCREDI 22 JUIN

JEUDI 23 JUIN

VENDREDI 24 JUIN

SAMEDI 25 JUIN

DIMANCHE 26 JUIN

MARDI 28 JUIN

MERCREDI 29 JUIN

JEUDI 30 JUIN

VENDREDI 1er JUILLET

SAMEDI 2 JUILLET

DIMANCHE 3 JUILLET

LUNDI 4 JUILLET

MARDI 5 JUILLET

MERCREDI 6 JUILLET

JEUDI 7 JUILLET

VENDREDI 8 JUILLET

SAMEDI 9 JUILLET

LUNDI 11 JUILLET

MARDI 12 JUILLET

MERCREDI 13 JUILLET

JEUDI 14 JUILLET

VENDREDI 15 JUILLET

SAMEDI 16 JUILLET

DIMANCHE 17 JUILLET

LUNDI 18 JUILLET

MARDI 19 JUILLET

MERCREDI 20 JUILLET

JEUDI 21 JUILLET

VENDREDI 22 JUILLET

SAMEDI 23 JUILLET

DIMANCHE 24 JUILLET

LUNDI 25 JUILLET

MARDI 26 JUILLET

MERCREDI 27 JUILLET

JUEVES 28 DE JULIO

VENDREDI 29 JUILLET

SAMEDI 30 JUILLET

DIMANCHE 31 JUILLET

LUNDI 1er AOÛT

MARDI 2 AOÛT

MERCREDI 3 AOÛT

JEUDI 4 AOÛT

VENDREDI 5 AOÛT

SAMEDI 6 AOÛT

DIMANCHE 7 AOÛT

LUNDI 8 AOÛT

MARDI 9 AOÛT

MERCREDI 10 AOÛT

JEUDI 11 AOÛT

VENDREDI 12 AOÛT

SAMEDI 13 AOÛT

DIMANCHE 14 AOÛT

LUNDI 15 AOÛT

MARDI 16 AOÛT

MERCREDI 17 AOÛT

JEUDI 18 AOÛT

VENDREDI 19 AOÛT

SAMEDI 20 AOÛT

DIMANCHE 21 AOÛT

LUNDI MATIN 22 AOÛT

MARDI 23 AOÛT

MERCREDI 24 AOÛT

JEUDI 25 AOÛT

VENDREDI 26 AOÛT

SAMEDI 27 AOÛT

DIMANCHE 28 AOÛT

MARDI 30 AOÛT

MERCREDI 31 AOÛT

JEUDI 1er SEPTEMBRE

VENDREDI 2 SEPTEMBRE

SAMEDI 3 SEPTEMBRE

DIMANCHE 4 SEPTEMBRE

LUNDI 5 SEPTEMBRE

MARDI 6 SEPTEMBRE

MERCREDI 7 SEPTEMBRE

JEUDI 8 SEPTEMBRE

VENDREDI 9 SEPTEMBRE

SAMEDI 10 SEPTEMBRE

DIMANCHE 11 SEPTEMBRE

LUNDI 12 SEPTEMBRE

MARDI 13 SEPTEMBRE

MERCREDI 14 SEPTEMBRE

JEUDI 15 SEPTEMBRE

VENDREDI 16 SEPTEMBRE

SAMEDI 17 SEPTEMBRE

DIMANCHE 18 SEPTEMBRE

LUNDI 19 SEPTEMBRE

MARDI 20 SEPTEMBRE

MERCREDI 21 SEPTEMBRE

JEUDI 22 SEPTEMBRE

VENDREDI 23 SEPTEMBRE

SAMEDI 24 SEPTEMBRE

DIMANCHE 25 SEPTEMBRE

LUNDI 26 SEPTEMBRE

MARDI 27 SEPTEMBRE

MERCREDI 28 SEPTEMBRE

JEUDI 29 ET VENDREDI 30 SEPTEMBRE

SAMEDI 1er OCTOBRE

DIMANCHE 2 OCTOBRE

LUNDI 3 OCTOBRE

MARDI 4 OCTOBRE

MERCREDI 5 OCTOBRE

JEUDI 6 OCTOBRE

VENDREDI 7 OCTOBRE

SAMEDI 8 OCTOBRE

DIMANCHE 9 OCTOBRE

LUNDI 10 OCTOBRE

MARDI 11 OCTOBRE

MERCREDI 12 OCTOBRE

JEUDI 13 OCTOBRE

VENDREDI 14 OCTOBRE

SAMEDI 15 OCTOBRE

DIMANCHE 16 OCTOBRE

LUNDI 17 OCTOBRE

MARDI 18 OCTOBRE

MERCREDI 19 OCTOBRE

JEUDI 20 OCTOBRE

VENDREDI 21 OCTOBRE

SAMEDI 22 OCTOBRE

DIMANCHE 23 OCTOBRE

LUNDI 24 OCTOBRE

MARDI 25 OCTOBRE

MERCREDI 26 OCTOBRE

JEUDI 27 OCTOBRE

VENDREDI 28 OCTOBRE

SAMEDI 29 OCTOBRE

DIMANCHE 30 OCTOBRE

LUNDI 31 OCTOBRE

MARDI 1^{er} NOVEMBRE

MERCREDI 2 NOVEMBRE

MERCREDI 2 NOVEMBRE

VENDREDI 4 NOVEMBRE

SAMEDI 5 NOVEMBRE

DIMANCHE 6 NOVEMBRE

LUNDI 7 NOVEMBRE

MARDI 8 NOVEMBRE

MERCREDI 9 NOVEMBRE

JEUDI 10 NOVEMBRE

VENDREDI 11 NOVEMBRE

SAMEDI 12 NOVEMBRE

DIMANCHE 13 NOVEMBRE

LUNDI 14 NOVEMBRE

MARDI 15 NOVEMBRE

MERCREDI 16 NOVEMBRE

JEUDI 17 NOVEMBRE

VENDREDI 18 NOVEMBRE

SAMEDI 19 NOVEMBRE

DIMANCHE 20 NOVEMBRE

LUNDI 21 NOVEMBRE

MARDI 22 NOVEMBRE

MERCREDI 23 NOVEMBRE

JEUDI 24 NOVEMBRE

VENDREDI 25 NOVEMBRE

SAMEDI 26 NOVEMBRE

DIMANCHE 27 NOVEMBRE

LUNDI 28 NOVEMBRE

MARDI 29 NOVEMBRE

MERCREDI 30 NOVEMBRE

JEUDI 1er DÉCEMBRE

VENDREDI 2 DÉCEMBRE

SAMEDI 3 DÉCEMBRE

DIMANCHE 4 DÉCEMBRE

LUNDI 5 DÉCEMBRE

MARDI 6 DÉCEMBRE

MERCREDI 7 DÉCEMBRE

JEUDI 8 DÉCEMBRE

VENDREDI 9 SEPTEMBRE

SAMEDI 10 DÉCEMBRE

DIMANCHE 11 DÉCEMBRE

LUNDI 12 DÉCEMBRE

MARDI 13 DÉCEMBRE

MERCREDI 14 DÉCEMBRE

JEUDI 15 DÉCEMBRE

VENDREDI 16 DÉCEMBRE

SAMEDI 17 DÉCEMBRE

DIMANCHE 18 DÉCEMBRE

LUNDI 19 DÉCEMBRE

MARDI 20 DÉCEMBRE

MERCREDI 21 DÉCEMBRE

JEUDI 22 DÉCEMBRE

VENDREDI 23 DÉCEMBRE

SAMEDI 24 DÉCEMBRE

DIMANCHE 25 DÉCEMBRE

LUNDI 26 DÉCEMBRE

MARDI 27 DÉCEMBRE

MERCREDI 28 DÉCEMBRE

JEUDI 29 DÉCEMBRE

VENDREDI 30 DÉCEMBRE

SAMEDI 31 DÉCEMBRE

Pleurer, aimer, rire, comprendre

Avant-propos

DIMANCHE 1er JANVIER 1995

LUNDI 2 JANVIER

MARDI 3 JANVIER

MERCREDI 4 JANVIER

JEUDI 5 JANVIER

VENDREDI 6 JANVIER

SAMEDI 7 JANVIER

DIMANCHE 8 JANVIER

LUNDI 9 JANVIER

MARDI 10 JANVIER

MERCREDI 11 JANVIER

JEUDI 12 JANVIER

VENDREDI 13 JANVIER

SAMEDI 14 JANVIER

DIMANCHE 15 JANVIER

LUNDI 16 JANVIER

MARDI 17 JANVIER

MERCREDI 18 JANVIER

JEUDI 19 JANVIER

VENDREDI 20 JANVIER

SAMEDI 21 JANVIER

DIMANCHE 22 JANVIER

LUNDI 23 JANVIER

MARDI 24 JANVIER

MERCREDI 25 JANVIER

JEUDI 26 JANVIER

VENDREDI 27 JANVIER

SAMEDI 28 JANVIER

DIMANCHE 29 JANVIER

LUNDI 30 JANVIER

MARDI 31 JANVIER

MERCREDI 1er FÉVRIER

JEUDI 2 FÉVRIER

VENDREDI 3 FÉVRIER

SAMEDI 4 FÉVRIER

DIMANCHE 5 FÉVRIER

LUNDI 6 FÉVRIER

MARDI 7 FÉVRIER

MERCREDI 8 FÉVRIER

JEUDI 9 FÉVRIER

VENDREDI 10 FÉVRIER

SAMEDI 11 FÉVRIER

DIMANCHE 12 FÉVRIER

LUNDI 13 FÉVRIER

MERCREDI 15 FÉVRIER

LUNDI 20 FÉVRIER

SAMEDI 25 FÉVRIER

MARDI 28 FÉVRIER

DIMANCHE 4 MARS

LUNDI 6 MARS

MARDI 7 MARS

MERCREDI 8 MARS

JEUDI 9 MARS

VENDREDI 10 MARS

SAMEDI 11 MARS

JEUDI 16 MARS

JEUDI 30 MARS-VENDREDI 31 MARS

MARDI 4 AVRIL

DIMANCHE 9 AVRIL

MARDI 11 – MERCREDI 12 AVRIL

JEUDI 13 AVRIL

MERCREDI 19 AVRIL

VENDREDI 21 AVRIL

SAMEDI 22 AVRIL

DIMANCHE 23 AVRIL

LUNDI 24 AVRIL

MARDI 25 AVRIL

LUNDI 24-JEUDI 27 AVRIL

LUNDI 1er-MARDI 2 MAI

MERCREDI 3 MAI

DIMANCHE 7 MAI

LUNDI 8 MAI

SAMEDI 13 MAI

DIMANCHE 14 MAI

MARDI 16 MAI

MERCREDI 17 MAI

VENDREDI 19 MAI

SAMEDI 20 MAI

DIMANCHE 28 MAI

LUNDI 29 MAI

MARDI 30 MAI

JEUDI 1er JUIN

SAMEDI 3 JUIN

MARDI 6 JUIN

MERCREDI 7 JUIN

JEUDI 8 JUIN

VENDREDI 9 JUIN

SAMEDI 10 JUIN

LUNDI 12 JUIN

MARDI 13 JUIN

MERCREDI 14 JUIN

VENDREDI 16 JUIN

DIMANCHE 18 JUIN

LUNDI 19 JUIN

MARDI 20 JUIN

MERCREDI 21 JUIN

JEUDI 22 JUIN

DIMANCHE 24 JUIN

LUNDI 26 JUIN

MARDI 27 JUIN

MERCREDI 28 JUIN

LUNDI 3 JUILLET

MARDI 4 JUILLET

DIMANCHE 5 JUILLET

SAMEDI 11-LUNDI 20 JUILLET

VENDREDI 21 JUILLET

SAMEDI 22-DIMANCHE 23 JUILLET

LUNDI 24 JUILLET

MARDI 25 JUILLET

MERCREDI 26 JUILLET

JEUDI 27 JUILLET

VENDREDI 28 JUILLET

SAMEDI 29 JUILLET

DIMANCHE 30 JUILLET

LUNDI 31 JUILLET

MARDI 1er AOÛT

MERCREDI 2 AOÛT

VENDREDI 4 AOÛT

SAMEDI 5 AOÛT

DIMANCHE 6 AOÛT

LUNDI 7 AOÛT

MARDI 8 AOÛT

MERCREDI 9 AOÛT

JEUDI 10 AOÛT

VENDREDI 11 AOÛT

SAMEDI 12 AOÛT

DIMANCHE 13 AOÛT

LUNDI 14 AOÛT

MARDI 15 AOÛT

MERCREDI 16 AOÛT

JEUDI 17 AOÛT

VENDREDI 18 AOÛT

SAMEDI 19 AOÛT

DIMANCHE 20 AOÛT

LUNDI 21 AOÛT

MARDI 22 AOÛT

MERCREDI 23 AOÛT

JEUDI 24 AOÛT

VENDREDI 25 AOÛT

SAMEDI 26 AOÛT

DIMANCHE 27 AOÛT

LUNDI 28 AOÛT

MERCREDI 30 AOÛT

JEUDI 31 AOÛT

VENDREDI 1er-LUNDI 4 SEPTEMBRE

MARDI 5 SEPTEMBRE

MERCREDI 6 SEPTEMBRE

SAMEDI 9 SEPTEMBRE

LUNDI 11 SEPTEMBRE

MARDI 12 SEPTEMBRE

MERCREDI 13 SEPTEMBRE

VENDREDI 15 SEPTEMBRE

SAMEDI 16 SEPTEMBRE

DIMANCHE 17 SEPTEMBRE

LUNDI 18 SEPTEMBRE

MARDI 19 SEPTEMBRE

MARDI 20-MERCREDI 21 SEPTEMBRE

VENDREDI 22 SEPTEMBRE

SAMEDI 23 SEPTEMBRE

DIMANCHE 24 SEPTEMBRE

SAMEDI 16-DIMANCHE 24 SEPTEMBRE

LUNDI 25 SEPTEMBRE

MARDI 26 SEPTEMBRE

VENDREDI 29 SEPTEMBRE

SAMEDI 30 SEPTEMBRE

DIMANCHE 1er OCTOBRE

LUNDI 2 OCTOBRE

MARDI 3 OCTOBRE

MERCREDI 4 OCTOBRE

JEUDI 5 OCTOBRE

VENDREDI 6 OCTOBRE

SAMEDI 7 OCTOBRE

DIMANCHE 8 OCTOBRE

LUNDI 9 OCTOBRE

MARDI 10 OCTOBRE

MERCREDI 11 OCTOBRE

JEUDI 12 OCTOBRE

VENDREDI 13 OCTOBRE

DIMANCHE 15 OCTOBRE

LUNDI 16 OCTOBRE

MARDI 17 OCTOBRE

VENDREDI 20 OCTOBRE

SAMEDI 21 OCTOBRE

DIMANCHE 22 OCTOBRE

LUNDI 23 OCTOBRE

MARDI 24 OCTOBRE

MERCREDI 25 OCTOBRE

JEUDI 26 OCTOBRE

VENDREDI 27 OCTOBRE

DIMANCHE 29 OCTOBRE

LUNDI 30 OCTOBRE

MARDI 31 OCTOBRE

MERCREDI 1er NOVEMBRE

JEUDI 2 NOVEMBRE

VENDREDI 3 NOVEMBRE

SAMEDI 4 NOVEMBRE

DIMANCHE 5-LUNDI 6 NOVEMBRE,

MARDI 7 NOVEMBRE

MERCREDI 8 NOVEMBRE

JEUDI 9 NOVEMBRE

VENDREDI 10 NOVEMBRE

SAMEDI 11 NOVEMBRE

LUNDI 13 NOVEMBRE

MARDI 14 NOVEMBRE

MERCREDI 15 NOVEMBRE

JEUDI 16 NOVEMBRE

VENDREDI 17 NOVEMBRE

SAMEDI 18 NOVEMBRE

DIMANCHE 19 NOVEMBRE

LUNDI 20 NOVEMBRE

MARDI 21 NOVEMBRE

MERCREDI 22 NOVEMBRE

JEUDI 23 NOVEMBRE

VENDREDI 24 NOVEMBRE

SAMEDI 25 NOVEMBRE

DIMANCHE 26 NOVEMBRE

LUNDI 27 NOVEMBRE

MARDI 28 NOVEMBRE

MERCREDI 29 NOVEMBRE

JEUDI 30 NOVEMBRE

VENDREDI 1er DÉCEMBRE

SAMEDI 2 DÉCEMBRE

DIMANCHE 3 DÉCEMBRE

LUNDI 4 DÉCEMBRE

MARDI 5 DÉCEMBRE

JEUDI 6 DÉCEMBRE

JEUDI 7 DÉCEMBRE

VENDREDI 8 DÉCEMBRE

SAMEDI 9 DÉCEMBRE

DIMANCHE 10 DÉCEMBRE

LUNDI 11 DÉCEMBRE

MARDI 12 DÉCEMBRE

MERCREDI 13 DÉCEMBRE

JEUDI 14 DÉCEMBRE

VENDREDI 15 DÉCEMBRE

DIMANCHE 17 DÉCEMBRE

LUNDI 18 DÉCEMBRE

MARDI 19 DÉCEMBRE

MERCREDI 20 DÉCEMBRE

JEUDI 21 DÉCEMBRE

VENDREDI 22 DÉCEMBRE

SAMEDI 23 DÉCEMBRE

DIMANCHE 24 DÉCEMBRE

LUNDI 25 DÉCEMBRE

MARDI 26 DÉCEMBRE

MERCREDI 27 DÉCEMBRE

JEUDI 28-SAMEDI 30 DÉCEMBRE

DIMANCHE 31 DÉCEMBRE

LUNDI 1er JANVIER 1996

MARDI 2 JANVIER

MERCREDI 3 JANVIER

JEUDI 4 JANVIER

VENDREDI 5 JANVIER

SAMEDI 6 JANVIER

DIMANCHE 7 JANVIER

LUNDI 8 JANVIER

MARDI 9 JANVIER

MERCREDI 10 JANVIER

JEUDI 11 JANVIER

VENDREDI 12 JANVIER

SAMEDI 13 JANVIER

DIMANCHE 14 JANVIER

LUNDI 15 JANVIER

MARDI 16 JANVIER

MERCREDI 17 JANVIER

JEUDI 18 JANVIER

VENDREDI 19 JANVIER

SAMEDI 20 JANVIER

DIMANCHE 21 JANVIER

LUNDI 22 JANVIER

MARDI 23 JANVIER

MERCREDI 24 JANVIER

JEUDI 25 JANVIER

VENDREDI 26 JANVIER

SAMEDI 27 JANVIER

DIMANCHE 28 JANVIER

LUNDI 29 JANVIER

MARDI 30 JANVIER

Années cruelles

Préface

2001

LUNDI 1er JANVIER 2001

MERCREDI 3 JANVIER

VENDREDI 5 JANVIER

SAMEDI 13 JANVIER

DIMANCHE 21 JANVIER

MARDI 23 JANVIER

DIMANCHE 28 JANVIER

LUNDI 29 JANVIER

MARDI 30 JANVIER

MERCREDI 31 JANVIER

JEUDI 1er FÉVRIER

VENDREDI 2 FÉVRIER

SAMEDI 3 FÉVRIER

DIMANCHE 4 FÉVRIER

LUNDI 5 FÉVRIER

MARDI 6 FÉVRIER

MERCREDI 7 FÉVRIER

JEUDI 8 FÉVRIER

VENDREDI 9 FÉVRIER

SAMEDI 10 FÉVRIER

[DIMANCHE 11 FÉVRIER]

[LUNDI 12 FÉVRIER]

[MARDI 13 FÉVRIER]

[MERCREDI 14 FÉVRIER]

[JEUDI 15 FÉVRIER]

[VENDREDI 16 FÉVRIER]

[SAMEDI 17 FÉVRIER]

[DIMANCHE 18 FÉVRIER]

[LUNDI 19 FÉVRIER]

[MARDI 20 FÉVRIER]

[MERCREDI 21 FÉVRIER]

[JEUDI 22 FÉVRIER]

[SAMEDI 24 FÉVRIER]

[DIMANCHE 25 FÉVRIER]

[LUNDI 26 FÉVRIER]

[MARDI 27 FÉVRIER]

MARS 2001

[LUNDI 5 MARS]

[MARDI 6 MARS]

[MERCREDI 7 MARS]

[JEUDI 8 MARS]

[VENDREDI 9 MARS]

[SAMEDI 10 MARS]

[DIMANCHE 11 MARS]

[LUNDI 12 MARS]

[MARDI 13 MARS]

[MERCREDI 14 MARS]

[JEUDI 15 MARS]

[LUNDI 19 MARS]

[MARDI 20 MARS]

[MERCREDI 21 MARS]

[JEUDI 22 MARS]

[VENDREDI 23 MARS]

[SAMEDI 24 MARS]

[DIMANCHE 25 MARS]

[MERCREDI 28 MARS]

[JEUDI 29 MARS]

[VENDREDI 30 MARS]

[SAMEDI 31 MARS]

[DIMANCHE 1er AVRIL]

[LUNDI 2 AVRIL]

[MARDI 3 AVRIL]

[MERCREDI 4 AVRIL]

[VENDREDI 6 AVRIL]

[SAMEDI 7 AVRIL]

DIMANCHE 8 AVRIL

MARDI 10 AVRIL

MERCREDI 11 AVRIL

JEUDI 12 AVRIL

VENDREDI 13 AVRIL

MERCREDI 18 AVRIL

[JEUDI 19 AVRIL.]

[VENDREDI 20 AVRIL.]

[LUNDI 23 AVRIL]

[MARDI 24 AVRIL.]

[MERCREDI 25 AVRIL]

[VENDREDI 27 AVRIL]

[MARDI 1er MAI]

[MERCREDI 2 MAI]

[JEUDI 3 MAI]

[VENDREDI 4 MAI]

[SAMEDI 5 MAI]

[DIMANCHE 6 MAI]

[LUNDI 7 MAI]

[MARDI 8 MAI]

[MERCREDI 9 MAI]

[JEUDI 10 MAI]

[VENDREDI 11 MAI]

[SAMEDI 12 MAI]

[LUNDI 14 MAI]

[MARDI 15 MAI]

[JEUDI 17 MAI]

[VENDREDI 18 MAI]

[SAMEDI 19 MAI]

[DIMANCHE 20 MAI]

[MARDI 22 MAI]

[DIMANCHE 17 JUIN]

[MARDI 19 JUIN]

[MERCREDI 20 JUIN]

[VENDREDI 22 JUIN]

[DIMANCHE 24 JUIN]

[ENTRE LE VENDREDI 29 JUIN ET LE LUNDI 9 JUILLET]

[MARDI 10 JUILLET]

[AOÛT]

LUNDI 12 NOVEMBRE

2002

[JANVIER 2002]

[APRÈS LE 23 JANVIER]

[ENTRE FIN JANVIER ET LE 23 FÉVRIER]

SAMEDI 23 FÉVRIER

SAMEDI 9 MARS

SAMEDI 23 MARS

VENDREDI 29 MARS

[ENTRE FIN MARS ET DÉBUT MAI]

SAMEDI 11 MAI

LUNDI 17 JUIN

DIMANCHE 28 JUILLET

DIMANCHE 18 AOÛT

DIMANCHE 1er SEPTEMBRE

MARDI 24 SEPTEMBRE

SAMEDI 16 NOVEMBRE

LUNDI 25 NOVEMBRE

SAMEDI 7 DÉCEMBRE

2003

JEUDI 16 JANVIER 2003

VENDREDI 17 JANVIER

DIMANCHE 19 JANVIER

LUNDI 17 FÉVRIER

DIMANCHE 23 FÉVRIER

MARDI 4 MARS

LUNDI 10 MARS

LUNDI 17 MARS

DIMANCHE 23 MARS

SAMEDI 29 MARS

JEUDI 3 AVRIL

VENDREDI 11 AVRIL

LUNDI 14 AVRIL

SAMEDI 19 AVRIL

LUNDI 21 AVRIL

VENDREDI 25 AVRIL

SAMEDI 3 MAI

JEUDI 8 MAI

SAMEDI 10 MAI

MARDI 27 MAI

SAMEDI 31 MAI

LUNDI 2 JUIN

SAMEDI 7 JUIN

DIMANCHE 8 JUIN

MARDI 24 JUIN

VENDREDI 15 AOÛT

SAMEDI 6 SEPTEMBRE

SAMEDI 13 SEPTEMBRE

MARDI 21 OCTOBRE

2004

LUNDI 19 JANVIER 2004

DIMANCHE 4 JUILLET

LUNDI 5 JUILLET

DIMANCHE 11 JUILLET

LUNDI 12 JUILLET

DIMANCHE 18 JUILLET

MARDI 20 JUILLET

MERCREDI 21 JUILLET

DIMANCHE 25 JUILLET

LUNDI 26 JUILLET

MARDI 27 JUILLET

MERCREDI 28 JUILLET

JEUDI 29 JUILLET

SAMEDI 31 JUILLET

DIMANCHE 1er AOÛT

MARDI 3 AOÛT

MERCREDI 4 AOÛT

DIMANCHE 8 AOÛT

LUNDI 9 AOÛT

MERCREDI 11 AOÛT

SAMEDI 14 AOÛT

LUNDI 16 AOÛT

MARDI 17 AOÛT

MERCREDI 18 AOÛT

JEUDI 19 AOÛT

VENDREDI 20 AOÛT

DIMANCHE 22 AOÛT

MARDI 24 AOÛT

VENDREDI 3 SEPTEMBRE

SAMEDI 4 SEPTEMBRE

DIMANCHE 5 SEPTEMBRE

LUNDI 6 SEPTEMBRE

MARDI 7 SEPTEMBRE

MERCREDI 8 SEPTEMBRE

VENDREDI 10 SEPTEMBRE

MERCREDI 22 SEPTEMBRE

SAMEDI 25 SEPTEMBRE

DIMANCHE 26 SEPTEMBRE

LUNDI 27 SEPTEMBRE

VENDREDI 1er OCTOBRE

DIMANCHE 3 OCTOBRE

LUNDI 4 OCTOBRE

MERCREDI 6 OCTOBRE

MARDI 12 OCTOBRE

JEUDI 11 NOVEMBRE

VENDREDI 12 NOVEMBRE

SAMEDI 13 NOVEMBRE

DIMANCHE 5 DÉCEMBRE

MERCREDI 8 DÉCEMBRE

JEUDI 9 DÉCEMBRE

JEUDI 16 DÉCEMBRE

DIMANCHE 19 DÉCEMBRE

SAMEDI 22 JANVIER 2005

LUNDI 7 FÉVRIER

MARDI 8 FÉVRIER

MERCREDI 9 FÉVRIER

DIMANCHE 27 FÉVRIER

MERCREDI 16 MARS

LUNDI 4 AVRIL

SAMEDI 9 AVRIL

VENDREDI 22 AVRIL

DIMANCHE 24 AVRIL

MERCREDI 27 AVRIL

VENDREDI 13 MAI

SAMEDI 14 MAI

LUNDI 8 AOÛT

VENDREDI 30 SEPTEMBRE

VENDREDI 7 OCTOBRE

MARDI 6 DÉCEMBRE

MARDI 20 DÉCEMBRE

LUNDI 26 DÉCEMBRE

2006

DIMANCHE 22 JANVIER

LUNDI 23 JANVIER

SAMEDI 28 JANVIER

LUNDI 30 JANVIER

VENDREDI 17 FÉVRIER

SAMEDI 18 MARS

MARDI 30 MAI

MERCREDI 21 JUIN

MARDI 18 JUILLET

JEUDI 27 JUILLET

LUNDI 4 SEPTEMBRE

DIMANCHE 1er OCTOBRE

MERCREDI 11 OCTOBRE

VENDREDI 10 NOVEMBRE

DIMANCHE 19 NOVEMBRE

JEUDI 30 NOVEMBRE

DIMANCHE 31 DÉCEMBRE

2007

LUNDI 1er JANVIER 2007

MARDI 2 JANVIER

MERCREDI 3 JANVIER

JEUDI 4 JANVIER

VENDREDI 5 JANVIER

SAMEDI 6 JANVIER

DIMANCHE 7 JANVIER

LUNDI 8 JANVIER

MARDI 9 JANVIER

MERCREDI 10 JANVIER

JEUDI 11 JANVIER

VENDREDI 12 JANVIER

SAMEDI 13 JANVIER

DIMANCHE 14 JANVIER

LUNDI 15 JANVIER

MARDI 16 JANVIER

MERCREDI 17 JANVIER

JEUDI 18 JANVIER

VENDREDI 19 JANVIER

SAMEDI 20 JANVIER

DIMANCHE 21 JANVIER

LUNDI 22 JANVIER

MARDI 23 JANVIER

MERCREDI 24 JANVIER

JEUDI 25 JANVIER

VENDREDI 26 JANVIER

SAMEDI 27 JANVIER

DIMANCHE 28 JANVIER

LUNDI 29 JANVIER

LUNDI 29 JANVIER

MARDI 30 JANVIER

MERCREDI 31 JANVIER

JEUDI 1er FÉVRIER

VENDREDI 2 FÉVRIER

SAMEDI 3 FÉVRIER

DIMANCHE 4 FÉVRIER

LUNDI 5 FÉVRIER

MARDI 6 FÉVRIER

MERCREDI 7 FÉVRIER

JEUDI 8 FÉVRIER

VENDREDI 9 FÉVRIER

SAMEDI 10 FÉVRIER

LUNDI 12 FÉVRIER

VENDREDI 16 FÉVRIER

SAMEDI 17 FÉVRIER

DIMANCHE 18 FÉVRIER

JEUDI 22 FÉVRIER

VENDREDI 23 FÉVRIER

SAMEDI 24 FÉVRIER

DIMANCHE 25 FÉVRIER

LUNDI 26 FÉVRIER

MARDI 27 FÉVRIER

MERCREDI 28 FÉVRIER

JEUDI 1er MARS

VENDREDI 2 MARS

SAMEDI 3 MARS

DIMANCHE 4 MARS

MERCREDI 7 MARS

VENDREDI 9 MARS

SAMEDI 10 MARS

DIMANCHE 11 MARS

LUNDI 12 MARS

MARDI 11 MARS

MERCREDI 12 MARS

JEUDI 15 MARS

VENDREDI 16 MARS

SAMEDI 17 MARS

DIMANCHE 18-LUNDI 19 MARS

MARDI 20 MARS

MERCREDI 21 MARS

JEUDI 22 MARS

VENDREDI 23 MARS

SAMEDI 24 MARS

DIMANCHE 25 MARS

LUNDI 26 MARS

MARDI 27 MARS

MERCREDI 28 MARS

JEUDI 29 MARS

SAMEDI 30 MARS

DIMANCHE 1er AVRIL

LUNDI 2 AVRIL

MERCREDI 4 AVRIL

JEUDI 5 AVRIL

VENDREDI 6 AVRIL

SAMEDI 7 AVRIL

DIMANCHE 8 AVRIL

LUNDI 9 AVRIL

MARDI 10 AVRIL

MERCREDI 11 AVRIL

JEUDI 12 AVRIL

VENDREDI 13 AVRIL

SAMEDI 14 AVRIL

DIMANCHE 15 AVRIL

LUNDI 16 AVRIL

MARDI 17 AVRIL

MERCREDI 18 AVRIL

JEUDI 19 AVRIL

VENDREDI 20-SAMEDI 21 AVRIL

DIMANCHE 22 AVRIL

LUNDI 23 AVRIL

MARDI 24 AVRIL

MERCREDI 25 AVRIL

JEUDI 26 AVRIL

VENDREDI 27 AVRIL

SAMEDI 28 AVRIL

DIMANCHE 29 AVRIL

LUNDI 30 AVRIL

MARDI 1er MAI

MERCREDI 2 MAI

JEUDI 3 MAI

VENDREDI 4 MAI

SAMEDI 5 MAI

DIMANCHE 6 MAI

LUNDI 7 MAI

MARDI MATIN 8 MAI

MERCREDI 9 MAI

JEUDI 10 MAI

VENDREDI 11 MAI

SAMEDI 12 MAI

DIMANCHE 13 MAI

LUNDI 14 MAI

MARDI 15 MAI

MERCREDI 16 MAI

JEUDI 17 MAI

VENDREDI 18 MAI

SAMEDI 19 MAI

DIMANCHE 20 MAI

LUNDI 21 MAI

MARDI 22 MAI

MERCREDI 23 MAI

JEUDI 24 MAI

VENDREDI 25-SAMEDI 26 MAI

DIMANCHE 27 MAI

LUNDI 28 MAI

MARDI 29 MAI

MERCREDI 30-JEUDI 31 MAI

VENDREDI 1er-SAMEDI 2 JUIN

DIMANCHE 3 JUIN

LUNDI 4 JUIN

MARDI 5-MERCREDI 6 JUIN

JEUDI 7 JUIN

VENDREDI 8 JUIN

SAMEDI 9 JUIN

DIMANCHE 10 JUIN

LUNDI 11 JUIN

MARDI 12 JUIN

MERCREDI 13 JUIN

JEUDI 14 JUIN

VENDREDI 15 JUIN

SAMEDI 16 JUIN

DIMANCHE 17 JUIN

MARDI 19 JUIN

MERCREDI 20 JUIN

JEUDI 21 JUIN

VENDREDI 22 JUIN

SAMEDI 23 JUIN

DIMANCHE 24 JUIN

LUNDI 25 JUIN

MARDI 26 JUIN

MERCREDI 27 JUIN

JEUDI 28 JUIN

VENDREDI 29 JUIN

DIMANCHE 1er JUILLET

LUNDI 2 JUILLET

MARDI 3 JUILLET

MERCREDI 4 JUILLET

JEUDI 5 JUILLET

VENDREDI 6 JUILLET

SAMEDI 7 JUILLET

DIMANCHE 8 JUILLET

LUNDI 9 JUILLET

MARDI 10 JUILLET

MERCREDI 11 JUILLET

JEUDI 12 JUILLET

VENDREDI 13 JUILLET

SAMEDI 14 JUILLET

DIMANCHE 15 JUILLET

LUNDI 16 JUILLET

VENDREDI 20 JUILLET

SAMEDI 21 JUILLET

DIMANCHE 22 JUILLET

LUNDI 23 JUILLET

MARDI 24 JUILLET

MERCREDI 25 JUILLET

JEUDI 26 JUILLET

VENDREDI 27 JUILLET

SAMEDI 28 JUILLET

DIMANCHE 29 JUILLET

LUNDI 30 JUILLET

MARDI 31 JUILLET

DIMANCHE 12 AOÛT

DIMANCHE 12 AOÛT

LUNDI 13 AOÛT

MARDI 14 AOÛT

MERCREDI 15 AOÛT

JEUDI 16 AOÛT

VENDREDI 17 AOÛT

SAMEDI 18 AOÛT

DIMANCHE 19 AOÛT

LUNDI 20 AOÛT

MARDI 21 AOÛT

MERCREDI 22 AOÛT

JEUDI 23 AOÛT

VENDREDI 24 AOÛT

SAMEDI 25 AOÛT

DIMANCHE 26 AOÛT

LUNDI 27 AOÛT

MARDI 28 AOÛT

MERCREDI 29 AOÛT

SAMEDI 1er SEPTEMBRE

DIMANCHE 2 SEPTEMBRE

LUNDI 3 SEPTEMBRE

MARDI 4 SEPTEMBRE

MERCREDI 6 SEPTEMBRE

JEUDI 6 SEPTEMBRE

VENDREDI 7 SEPTEMBRE

SAMEDI 8 SEPTEMBRE

DIMANCHE 9 SEPTEMBRE

LUNDI 10 SEPTEMBRE

MARDI 11 SEPTEMBRE

MERCREDI 12 SEPTEMBRE

JEUDI 13 SEPTEMBRE

VENDREDI 14 SEPTEMBRE

SAMEDI 15 SEPTEMBRE

DIMANCHE 16 SEPTEMBRE

LUNDI 17 SEPTEMBRE

MARDI 18 SEPTEMBRE

MERCREDI 19 SEPTEMBRE

JEUDI 20 SEPTEMBRE

JEUDI 20 SEPTEMBRE

VENDREDI 21 SEPTEMBRE

SAMEDI 22 SEPTEMBRE

DIMANCHE 23 SEPTEMBRE

LUNDI 24 SEPTEMBRE

MARDI 25 SEPTEMBRE

MERCREDI 26 SEPTEMBRE

JEUDI 27 SEPTEMBRE

VENDREDI 28 SEPTEMBRE

SAMEDI 29 SEPTEMBRE

DIMANCHE 30 SEPTEMBRE

LUNDI 1er OCTOBRE

MARDI 2 OCTOBRE

MERCREDI 3 OCTOBRE

JEUDI 4 OCTOBRE

MARDI 9 OCTOBRE

MERCREDI 10 OCTOBRE

JEUDI 11 OCTOBRE

VENDREDI 12 OCTOBRE

SAMEDI 13 OCTOBRE

DIMANCHE 14 OCTOBRE

LUNDI 15 OCTOBRE

MARDI 16 OCTOBRE

MERCREDI 17 OCTOBRE

JEUDI 18 OCTOBRE

VENDREDI 19 OCTOBRE

SAMEDI 20 OCTOBRE

DIMANCHE 21 OCTOBRE

FIN OCTOBRE

LUNDI 22 OCTOBRE

MARDI 23-MERCREDI 24 OCTOBRE

JEUDI 25 OCTOBRE

VENDREDI 26 OCTOBRE

DIMANCHE 28 OCTOBRE

MARDI 30 OCTOBRE

MERCREDI 31 OCTOBRE

JEUDI 1er NOVEMBRE

VENDREDI 2 NOVEMBRE

SAMEDI 3 NOVEMBRE

DIMANCHE 4 NOVEMBRE

LUNDI 5 NOVEMBRE

MARDI 6 NOVEMBRE

MERCREDI 7 NOVEMBRE

JEUDI 8 NOVEMBRE

VENDREDI 9 NOVEMBRE

SAMEDI 10 NOVEMBRE

DIMANCHE 11 NOVEMBRE

LUNDI 12 NOVEMBRE

JEUDI 15 NOVEMBRE

VENDREDI 16 NOVEMBRE

SAMEDI 17 NOVEMBRE

DIMANCHE 18 NOVEMBRE

JEUDI 22 NOVEMBRE

VENDREDI 23 NOVEMBRE

SAMEDI 24 NOVEMBRE

DIMANCHE 25 NOVEMBRE

VENDREDI 30 NOVEMBRE

SAMEDI 1er DÉCEMBRE

DIMANCHE 2 DÉCEMBRE

2008

JANVIER ET FÉVRIER 2008 (RECONSTITUÉS EN MARS)

DIMANCHE 24 FÉVRIER

LUNDI 25 FÉVRIER

MARDI 26 FÉVRIER

MERCREDI 27 FÉVRIER

JEUDI 28-VENDREDI 29 FÉVRIER

SAMEDI 1er MARS

DIMANCHE 2 MARS

LUNDI 3 MARS

MARDI MATIN 4 MARS

MERCREDI 5 MARS

JEUDI 6 MARS

VENDREDI 7 MARS

SAMEDI 8 MARS

DIMANCHE 9 MARS

LUNDI 10 MARS

MARDI 11 MARS

MERCREDI 12 MARS

JEUDI 13 MARS

VENDREDI 14 MARS

SAMEDI 15 MARS

DIMANCHE 16 MARS

LUNDI 17 MARS

MARDI 18 MARS

VENDREDI 21 MARS

SAMEDI 22 MARS

22-25 MARS

MERCREDI 26 MARS

JEUDI 27 MARS

VENDREDI 28 MARS

SAMEDI 29 MARS

MARDI 1er AVRIL

MERCREDI 2 AVRIL

MERCREDI 2-VENDREDI 4 AVRIL

SAMEDI 5 AVRIL

DIMANCHE 6 AVRIL

LUNDI 7 AVRIL

MARDI 8 AVRIL

MERCREDI 9 AVRIL

DIMANCHE 13 AVRIL

MERCREDI 16 AVRIL

JEUDI 17 AVRIL

DIMANCHE 20 AVRIL

MARDI 22 AVRIL

MERCREDI 23 AVRIL

JEUDI 24 AVRIL

VENDREDI 25 AVRIL

SAMEDI 26 AVRIL

DIMANCHE 27 AVRIL

LUNDI 28 AVRIL

MARDI 29 AVRIL

NUIT DU 29 AU 30 AVRIL

MERCREDI 30 AVRIL

JEUDI 1er MAI

VENDREDI 2 MAI

SAMEDI 3 MAI

LUNDI 5 MAI

MARDI 6 MAI

MERCREDI 7 MAI

JEUDI 8-VENDREDI 9 MAI

SAMEDI 10 MAI

DIMANCHE 11 MAI

LUNDI 12 MAI

MARDI 13 MAI

JEUDI 15 MAI

VENDREDI 16 MAI

MERCREDI 21 MAI

JEUDI MATIN 22 MAI

VENDREDI 23 MAI

SAMEDI 24 MAI

DIMANCHE 25 MAI

LUNDI 26 MAI

MARDI 27 MAI

MERCREDI 28 MAI

JEUDI 29 MAI

VENDREDI 30 MAI

SAMEDI 31 MAI

DIMANCHE 1er JUIN

LUNDI 2 JUIN

MARDI 3 JUIN

MERCREDI 4 JUIN

JEUDI 5 JUIN

VENDREDI 6 JUIN

SAMEDI 7 JUIN

DIMANCHE 8 JUIN

LUNDI 9 JUIN

MARDI 17 JUIN

JEUDI 19 JUIN

DIMANCHE 22 JUIN

LUNDI 23 JUIN

SAMEDI 28 JUIN

DIMANCHE 29 JUIN

LUNDI 30 JUIN

1er-10 JUILLET

DIMANCHE 13 JUILLET

LUNDI 14 JUILLET

MERCREDI 15 JUILLET

JEUDI 16 JUILLET

SAMEDI 18 JUILLET

DIMANCHE 19 JUILLET

MARDI 21 JUILLET

JEUDI 24 JUILLET

VENDREDI 25 JUILLET

DIMANCHE 27 JUILLET

LUNDI SOIR 28 JUILLET

MERCREDI 30 JUILLET

JEUDI 31 JUILLET

VENDREDI 1er AOÛT

SAMEDI 2 AOÛT

DIMANCHE 3 AOÛT

LUNDI 4 AOÛT

VENDREDI 8 AOÛT

SAMEDI 9 AOÛT

DIMANCHE 10 AOÛT

LUNDI 11 AOÛT

MARDI 12 AOÛT

MERCREDI 13 AOÛT

VENDREDI 15 AOÛT

SAMEDI 16 AOÛT

DIMANCHE 17 AOÛT

LUNDI 18 AOÛT

MARDI 19 AOÛT

MERCREDI 20 AOÛT

DIMANCHE 24 AOÛT

MARDI 26 AOÛT

MERCREDI 27 AOÛT

VENDREDI 29 AOÛT

SAMEDI 30 AOÛT

SAMEDI 13 SEPTEMBRE

MERCREDI 10 SEPTEMBRE

LUNDI 15 SEPTEMBRE

SAMEDI 20 SEPTEMBRE

JEUDI 25 SEPTEMBRE

VENDREDI 26 SEPTEMBRE

LUNDI 29 SEPTEMBRE

MERCREDI 1er OCTOBRE

DIMANCHE 5 OCTOBRE

VENDREDI 10 OCTOBRE

SAMEDI 11 OCTOBRE

DIMANCHE 12 OCTOBRE

LUNDI 13 OCTOBRE

MERCREDI 15 OCTOBRE

JEUDI 16 OCTOBRE

SAMEDI 18 OCTOBRE

DIMANCHE 19 OCTOBRE

MERCREDI 22 OCTOBRE

MERCREDI 22 OCTOBRE

SAMEDI 25 OCTOBRE

DIMANCHE 26 OCTOBRE

LUNDI 27 OCTOBRE

JEUDI 30 OCTOBRE

VENDREDI 31 OCTOBRE

SAMEDI 1er NOVEMBRE

DIMANCHE 2 NOVEMBRE

2-8 NOVEMBRE

DIMANCHE 9 NOVEMBRE

MARDI 11 NOVEMBRE

DIMANCHE 16 NOVEMBRE

LUNDI 17 NOVEMBRE

LUNDI 24 NOVEMBRE

MARDI 25 NOVEMBRE

MERCREDI 26 NOVEMBRE

VENDREDI 28 NOVEMBRE

1er-3 DÉCEMBRE

JEUDI 4 DÉCEMBRE

VENDREDI 5 DÉCEMBRE

DIMANCHE 7 DÉCEMBRE

LUNDI 8 DÉCEMBRE

MARDI 9 DÉCEMBRE

MERCREDI 10 DÉCEMBRE

VENDREDI 12 DÉCEMBRE

SAMEDI 13 DÉCEMBRE

DIMANCHE 14 DÉCEMBRE

MERCREDI 17 DÉCEMBRE

JEUDI SOIR 18 DÉCEMBRE

VENDREDI 19 DÉCEMBRE

LUNDI 22 DÉCEMBRE

MARDI 23 DÉCEMBRE

MERCREDI 24 DÉCEMBRE

JEUDI 25 DÉCEMBRE

SAMEDI 27 DÉCEMBRE

DIMANCHE 28 DÉCEMBRE

LUNDI 29 DÉCEMBRE

MERCREDI 31 DÉCEMBRE

JEUDI 1er JANVIER 2009

VENDREDI 2 JANVIER

SAMEDI 3 JANVIER

[DIMANCHE OU LUNDI]

MARDI 6 JANVIER

MERCREDI 7 JANVIER

JEUDI 8 JANVIER

SAMEDI 10 JANVIER

DIMANCHE 11 JANVIER

JEUDI 15 JANVIER

VENDREDI 16 JANVIER

DIMANCHE 18 JANVIER

LUNDI 19 JANVIER

JEUDI 22 JANVIER

VENDREDI 23 JANVIER

SAMEDI 24 JANVIER

DIMANCHE 25 JANVIER

MARDI 27 JANVIER

MERCREDI 28 JANVIER

JEUDI 29 JANVIER

LUNDI 2 FÉVRIER

MARDI 3 FÉVRIER

MERCREDI 4 FÉVRIER

JEUDI 5 FÉVRIER

VENDREDI 6 FÉVRIER

DIMANCHE 8 FÉVRIER

LUNDI 9 FÉVRIER

MARDI 10 FÉVRIER

MERCREDI 11 FÉVRIER

JEUDI 12 FÉVRIER

VENDREDI 13 FÉVRIER

SAMEDI 14 FÉVRIER

DIMANCHE 15 FÉVRIER

MARDI 17 FÉVRIER

MERCREDI 18 FÉVRIER

JEUDI 19 FÉVRIER

VENDREDI 20 FÉVRIER

DIMANCHE 22 FÉVRIER

LUNDI 23 FÉVRIER

MARDI 24 FÉVRIER

MERCREDI 25 FÉVRIER

JEUDI 26 FÉVRIER

LUNDI 2 MARS

LUNDI 16 MARS

JEUDI 19 MARS

VENDREDI 20 MARS

SAMEDI 21 MARS

DIMANCHE 22 MARS

MARDI 24 MARS

MERCREDI 25 MARS

LUNDI 30 MARS

MARDI 31 MARS

MERCREDI 1er AVRIL

JEUDI 2 AVRIL

VENDREDI 3 AVRIL

DIMANCHE 5 AVRIL

MERCREDI 8 AVRIL

SAMEDI 2 MAI

VENDREDI 5 JUIN

2010

MERCREDI 20 JANVIER 2010

SAMEDI 21 MAI

Postface

Préface

Après les journaux tenus de façon irrégulière et discontinue sur une période couvrant vingt-cinq ans de ma vie, il y eut interruption jusqu'en 1992 où, à l'occasion d'un voyage d'études que j'effectuai en Chine trois ans après le Printemps de Pékin, j'entrepris le « Journal de Chine », qui ouvre ce second tome. À la demande du Seuil, j'ai ensuite été amené à me réatteler, avec grand plaisir d'ailleurs, au journal quotidien en 1994. Ce fut Une année Sisyphe, très mal reçu par la critique, qui me valut quelques calomnies (les méchants ne me l'ont jamais pardonné). Pour ne pas me décourager, j'ai voulu publier mon journal de l'année suivante, Pleurer, aimer, rire, comprendre qu'accueillirent les Éditions Arléa. Il ne bénéficia d'aucune critique.

Je renonçai un temps à poursuivre l'exercice. Pourtant, j'avais aimé cette formule qui me permettait d'exprimer tous les aspects de ma personne et de mon esprit. Mais j'avais été découragé, non seulement par l'ignorance mais aussi par l'incompréhension.

Puis, alors que la santé d'Edwige, mon épouse, était de plus en plus préoccupante, j'ai ressenti le besoin de reprendre un journal personnel, sans aucune intention de le publier, sans doute pour mieux résister à l'adversité. J'ai tenu celui-ci avec des discontinuités de 2001 à 2006, puis de manière plus intensive en 2007, année de l'aggravation de la santé d'Edwige, et en 2008, année de son décès le 29 février, et je l'ai continué dans le chagrin jusqu'au début de l'année 2010. Je publie ici sous le titre général d'« Années cruelles », ces journaux de la première décennie du siècle et de l'ultime décennie d'Edwige.

Deux ans après son décès, ma vie a soudainement changé. Sans que rien ne soit effacé d'un amour inoublié, un nouvel amour, autre, est né, et m'a donné un nouveau printemps.

C'est dans mes journaux que je suis pleinement moi-même, dans mes continuités et mes discontinuités, dans mes hauts et mes bas, dans le petit quotidien et dans les grands problèmes ; c'est dans mes journaux que surgit le meilleur de moi-même, observations, réflexions, jugements, où je m'émerveille et où je me révolte, où mes qualités littéraires s'expriment et

s'épanouissent. Après tout, il est normal que le meilleur soit méconnu, parce qu'il n'obéit pas à la norme. Alors qu'on me perçoit de façon rétrécie comme sociologue, parfois de façon plus ouverte mais toujours classificatrice et limitée comme « sociologue philosophe », je suis avant tout un être humain, qui aime ce qu'il y a de d'éblouissant dans la vie, et qui a horreur de ce qu'elle a de cruel, un être humain assez quelconque jeté dans le XX^e et le XXI^e siècle, qui en a vécu et subi tous les grands et petits problèmes. Et dans tout cela je suis écrivain : j'aime m'exprimer par des mots, jouer avec les mots, trouver des métaphores, jouir du plaisir de décrire, c'est-à-dire d'écrire.

*Edgar Morin
Mai 2012*

Journal de Chine

1992

J'ai très souvent interrompu mon journal, et je l'ai parfois repris à la pensée que j'allais vivre une expérience nouvelle ; ce fut le cas pour le Journal de Californie comme pour le Journal de Chine qui l'un et l'autre commencent avant mon départ.

Avant-Chine

Je pars en ignorant. De la plus vieille civilisation du monde, ma mémoire n'a presque rien gardé des lectures anciennes de Granet et Grousset. Ah oui, profitant d'un lumbago qui m'avait immobilisé quinze jours, j'ai lu avec volupté le roman *Au bord de l'eau*, me disant déjà « comme ils sont comme nous, comme ils sont différents de nous ». De cette entité majeure de la planète, moi qui me dis et me veux d'esprit « planétaire », je n'ai que des notions, informations éparses. Je me suis fixé pourtant sur la Chine, à l'époque du maoïsme triomphant et rayonnant, par obsession du problème communiste. Avec Fejtö, à l'époque du « Grand Bond en avant », on avait fait un numéro d'*Arguments* intitulé « Du mythe chinois » comportant toutes les informations démythifiantes. Élucidation inutile : c'est ensuite, à l'époque de la Révolution culturelle là-bas, que le mythe s'est amplifié ici. Ce ne sont pas seulement les maolâtres d'alors, K. S. Karol, Simone de Beauvoir, Maria-Antonietta Macchiocchi, mais aussi les Peyrefitte, Malraux, Mendès France, qui revenaient nous attester l'enthousiasme unanime d'un milliard de Chinois pour leur Grand Timonier. Et quelle émotion, quelle joie pour moi, quand, après la démaoïsation, nous sont arrivés les témoignages chinois : « eux » aussi ils étouffent sous le totalitarisme, eux aussi, ils aspirent à la liberté. Le livre de Hua Linshan, *Les Années rouges*, m'avait transporté. C'était un livre d'initiation, où l'adolescent garde rouge découvre, dans et par l'expérience, la vérité sur sa société en même temps que sa propre vérité. Partout, la même expérience avait suscité d'abord l'enthousiasme naïf et fanatique, puis avait produit le désenchantement, la prise de conscience d'un formidable mensonge, la révolte. C'était, à la chinoise, et dans d'autres conditions, la même histoire que celle de tant de jeunes Européens, Latino-Américains, Africains, qui avaient cru en la Révolution. Si différents soient-ils de nous, ils sont aussi comme nous.

Et ce sont ces êtres à la fois si différents et semblables à nous que je vais

rencontrer ? Est-ce le mot, quand il y aura sélection des interlocuteurs, truchement d'interprètes ? Je sais que ce ne sera plus la récitation en langue de bois des louanges du régime, mais je ne sais pas quelles inhibitions, quelle sincérité je vais trouver...

Que se passe-t-il en Chine ? Est-ce bien une expérience inédite de libéralisation économique, avec quelques ouvertures culturelles, par le moyen et par le maintien de la structure totalitaire du Parti ?

En tout cas, je pars très frappé par les articles lus récemment dans le *Courrier international*. Est-ce maintenant le grand démarrage, à partir du sud et du nord-est, d'une formidable puissance économique ?

Est-ce sur cela que je vais enquêter ? Est-ce que je vais vraiment enquêter ? N'est-ce pas plutôt un bain de Chine que je cherche ? J'ai ressenti très profondément, dès que m'est venue cette invitation de la Cafiu (China Association for International Understanding), que je ne pouvais authentifier ma citoyenneté planétaire si je ne pouvais, même rapidement, même touristiquement, établir une relation physique, subir une impression physique de l'énorme Chine.

Je trouve au courrier *La Lettre* d'Amnesty international, qui informe que Yulo Dawa Tsering, moine bouddhiste enseignant à Lhassa, a été condamné à dix ans de prison pour « propagande et agitation contre-révolutionnaires » ; il semble (d'après Amnesty) que les accusations se réfèrent à une conversation privée avec un touriste étranger en 1987 où il aurait exprimé son soutien au Dalai-lama.

Le bulletin nous rappelle que la répression continue au Tibet, prisons, tortures, etc.

Je vais lire à l'aéroport *Chine Express* « Dossier mensuel d'informations économiques et d'opportunités d'affaires ». D'un côté l'ouverture économique, de l'autre la fermeture politique.

Avion

Je lis *Chine Express* : La Chine est un énorme chantier. Croissance annuelle de 10 %, voire 20 % dans certaines régions. Volonté de coopération. Missions d'achats dans différents pays. Paris rate d'importants contrats parce qu'il ne veut pas annuler sa vente de 120 Mirage à Taiwan (10 milliards US). La Chine a par contre effectué de gros achats en Allemagne, Espagne, Suède, Norvège, Danemark, Italie. La City Bank prête ou investit, je ne sais plus. Et la France ? 50 876 investissements étrangers en Chine, dont seulement 200 français. La France est toutefois sur les rangs pour le métro de Canton.

Toujours dans *Chine Express* : description des régions ouvertes, de *joint ventures*, de l'essor du commerce privé.

Ils effectuent (vont-ils réussir ?) de façon politiquement *hard* la réforme

économique que Gorbatchev a voulu faire dans le politiquement *soft*... Mais comment une dictature conformiste et bureaucratique peut-elle libérer l'initiative économique ? Le Parti peut-il devenir despote éclairé ? despote libéral ? Y aura-t-il transition vers la libéralisation culturelle (elle semble commencer timidement) et politique (qui est bloquée). Y a-t-il risque de retour en arrière, une fois encore ?

Nuit sur la Sibérie. Je prends ces notes en écoutant et réécoutant *Casta Diva* chanté par Montserrat Caballé de façon sublime (un des programmes musicaux comporte des airs d'opéra, dont celui-là). Le repas a été excellent, la musique m'enveloppe, me pénètre, m'envahit (c'est un enregistrement laser, impeccable). Je lis de façon distraite un texte sur le développement des villes côtières, puis mes mains laissent retomber *Chine Express*. Comment un air souvent entendu, quasi banalisé pour l'oreille, soudain ressaisit l'âme et l'inonde entièrement ?

Et puis je vais aux toilettes où je vomis par renvois spasmodiques. Cela ne vient pas du repas. Je comprends que c'est la mort de Félix que je ne digère pas.

^{er} SEPTEMBRE

Arrivée à Pékin

À la sortie de l'avion, le secrétaire général de la Cafiu nous accoste et nous salue chaleureusement ; il nous fait contourner toutes les barrières de police et douane ; un de ses assistants se charge de recueillir les bagages ; Mme Z. qui parle parfaitement le français sera notre accompagnatrice ; c'est l'accueil privilégié type démocraties populaires ou URSS. Il me fait monter dans une grande limousine noire Mercedes, s'assied à côté de moi, tandis que mes deux compagnons de voyage sont, avec Mme Z., dans une voiture plus modeste qui nous suit. Je suis bombardé *ipso facto* « chef de délégation ».

Conversation sympathique dans la Mercedes. Je fais savoir à mon hôte que j'ai été communiste dans la Résistance, puis que j'ai résisté à la seconde glaciation stalinienne et ai rompu avec le Parti en 1951. Depuis, lui dis-je, je n'appartiens à aucun parti, mais me considère de « gauche », du moins dans le sens personnel que je donne à ce terme. Il m'interroge sur l'Europe, la Yougoslavie...

L'hôtel Grace est à mi-chemin entre centre-ville et aéroport. Il semble relever d'une *joint venture* nippon-chinoise. Il a une apparence extérieure mixte, semi-chinoise, semi- « internationale », avec à l'entrée deux dragons, une toiture pagodoïdale, puis derrière un édifice d'une vingtaine d'étages. L'hôtel est rempli de touristes japonais qui se réunissent et se déplacent en groupes compacts. J.-L. M. et M. R., arrivés avant nous, sont allés se promener dans le quartier tartare. Chambre agréable, beaucoup de ciel. Je

remarque une grande bouteille Thermos rempli d'eau chaude et des sachets de thé vert à côté. Bain rapide. Lecture du *China Daily*, qui donne beaucoup d'informations sur les transformations économiques et comporte une page « World » qui nous tient au courant des événements du monde. À la TV, je détecte six ou sept chaînes, dont une BBC Asia, une autre en langue anglaise, une ou deux japonaises.

Rien encore de spécifiquement dépaysant. Non plus dans la salle à manger, puisque à Paris nous sommes habitués aux restaurants chinois et aux baguettes. Algues craquantes, substances indéterminées mais délicieuses (notamment des céleris rémoulade qui ne sont ni céleris ni rémoulade, peut-être des lamelles de seiche au raifort). On discute de Maastricht et de la chute de l'URSS. Notre hôte s'interroge et nous interroge sur les causes de cet effondrement.

Nous quittons l'hôtel à 14 heures pour visiter le temple du Ciel. Sur les avenues bordées d'arbres, beaucoup de bicyclettes qui ont leur large couloir, grande variété vestimentaire. Comme il fait encore une température d'été, et même une vague inhabituelle de chaleur, nous dit-on, les hommes sont presque tous en chemise et les femmes en robe ou chemisier.

Temple du Ciel. La divinisation du ciel par les Fils du Ciel me frappe. Nous sommes habitués aux religions qui divinisent soleil et lune, mais qui du coup font du ciel quelque chose de vide, une coupole, un réceptacle. Ici, le ciel est plénitude suprême. Sentiment étrange, mais que rend très fort le monument s'offrant au ciel comme une coupe. Visiteurs et touristes innombrables, très peu d'Européens. Je ne puis distinguer au premier coup d'œil les Chinois de Hong Kong, Singapour, États-Unis, ni même les Japonais. « Vous le pouvez, vous ? demandé-je à Mme Z. – Mais bien sûr. » Elle me donne quelques indices. Exemple : les Chinoises de l'extérieur portent des bijoux et des bracelets en or. On les sent à leur parfum. « Les Japonais ? – Mais, pour nous, c'est évident ! »

Nous traversons les jardins. Grande propreté entretenue par des dames-balai qui portent une petite poubelle en bandoulière et ramassent tout déchet.

Après la visite, nous partons pour le palais du Peuple, où nous sommes invités à un banquet par le président de l'Académie des Sciences et vice-président de la Cafi, le professeur Zhou. On s'arrête sur la gigantesque place Tiananmen. On s'y sent minuscules. Le portrait de Mao, sur l'entrée de la Cité interdite, est toujours là, face à son mausolée puissant et austère. Émotion au souvenir de tout ce qui s'est passé sur cette place, les rassemblements monstres de l'ère maolâtre, le ré-assemblement silencieux pour Chou En-lai, les manifestations de 1989. Je n'évoque rien de tout cela avec Mme Z.

Au palais du Peuple, on nous introduit dans un salon grandiose, dont le sol est recouvert d'un immense tapis. Sur les murs, de grandes peintures chinoises qui sont sûrement très célèbres, mais que je ne saurais situer (dont une représentant une assemblée de grues). À une extrémité du salon, des fauteuils de tissu vert, par paires, recouverts partiellement de broderies sur

leur dossier ; chaque fauteuil est séparé d'un autre par une petite table avec thé. C'est le lieu rituel de réception des hôtes étrangers, souvent vu en photos. Comme on nous a prévenus dès Paris qu'il faut être en tenue sombre-cravate pour les repas officiels, j'ai troqué mon jean pour mon complet des cérémonies. Me voici à la droite du président, pour la première fois de ma vie dans un rôle de chef de délégation. Traduit au fur et à mesure par Mme Zhou, le président nous adresse d'aimables paroles. Puis il nous parle aussitôt de la réforme qui instaure l'« économie de marché socialiste ». Il nous dit que la réforme se présente à tous les niveaux de la vie quotidienne, et tient compte des problèmes d'environnement (notamment de pollution). Il y a besoin d'élever le niveau d'éducation des citoyens. La voie à suivre sera très longue. Modestement, il nous demande nos avis et conseils, et termine en faisant allusion au général de Gaulle qui le premier a reconnu la Chine. Je lui réponds en lui disant mon émotion de découvrir à la fois la plus vieille civilisation du monde et un formidable élan vers le futur. J'essaie de m'exprimer dans une langue officielle, en évitant complaisance et discourtoisie.

Dîner

Succession de petits plats, souvent délicieux, déposés devant chaque convive. Mes baguettes glissent sur les légumes gluants, elles laissent tomber parfois des gouttes de sauce entre le plat et ma bouche ; je n'arrive pas à me débrouiller en baguettes ni avec les crevettes ni avec la carpe. Je refuse avec dignité la fourchette qu'on me propose. Échange de propos qui semblent bien indiquer que le président est très satisfait de la politique d'ouverture. Je pense qu'en dépit du cérémonial formel on est loin de la langue de bois stalino-maoïste. La traduction de Mme Z. est impeccable dans le sens Chine-France, ce qui me laisse supposer qu'il en est de même dans le sens inverse. Soudain, le président me dit : « Êtes-vous allé récemment en Pologne ? » Je lui demande à quel propos. Il veut savoir où en est la réforme économique là-bas. Je réponds qu'il me semble qu'elle ne va pas très bien.

Le dîner se termine tôt. Mes amis vont boire un verre au bar de l'hôtel. Je vais à la chambre, téléphone à Paris, range mes affaires, zappe la télévision (chaînes pékinoises, japonaises, BBC Asia). Je tombe sur la fin des *Sept Mercenaires*, sous-titré en chinois, après être passé rapidement sur un film historique chinois (de Hong Kong ?) et un polar américain doublé en chinois (ou en japonais ?), ce qui me fait un drôle d'effet.

Matin. À l'hôtel, petit déjeuner à l'américaine (on se sert aux buffets) parmi les groupes japonais. Les limousines viennent nous chercher pour nous conduire à la commission d'État de la réforme du système économique. On est reçu, toujours dans le même style de fauteuils de salon avec broderies, par M. Wang Haijun, un économiste jeune, le visage intelligent. Après le petit discours de bienvenue, il nous fait un exposé historique sur la réforme.

Le système institué dans les années 1950, nous dit-il, était caractérisé par une forte centralisation, une planification rigide, une absence de dynamisme.

La première étape de la réforme – 1979-1984 – est principalement rurale ; les paysans sont responsabilisés, la terre est répartie entre les foyers selon le principe d'une location à long terme. Le prix des produits est accru ; on pousse au développement des « entreprises rurales » (en fait entreprises industrielles qui se mettent en place à la campagne, et absorbent une main-d'œuvre paysanne qui sinon serait allée en ville, et vont rapidement compter 90 millions de personnes).

La seconde étape de la réforme – 1984-1988 – est principalement urbaine ; elle se fonde sur le principe de décentralisation ; après 1987, les entreprises concluent des contrats avec l'État sur la base d'un forfait ; le surplus des bénéfiques va aux entreprises ; des entreprises à actions se constituent ; la plupart des produits échappent à la fixation des prix par l'État ; des impôts et taxes sont institués pour réguler le marché ; 70 % des prix deviennent des prix de marché.

La troisième étape – 1988-fin 1991 – est une période de régulation, contre la surchauffe (il ne prononce pas le mot de « refroidissement »), de réduction de l'inflation (le taux de 18,5 % est abaissé à 2 %), d'amélioration des mesures antérieurement prises. Le taux de croissance est de 10 %.

Le bilan est celui d'un plein succès de « l'économie de marché socialiste ». La croissance est stable – 8,9 % en moyenne, alors que la croissance mondiale est de 3 %. Il y a eu une grande amélioration du niveau de vie. L'économie est désormais ouverte, avec des exports/imports de 130 milliards de dollars ; les entreprises mixtes se sont multipliées ; il y a eu un grand apprentissage de techniques et d'expériences de gestion.

Des problèmes demeurent : il y a encore beaucoup d'entreprises d'État sans bénéfiques ; il y a de grandes différences entre les villes côtières et l'intérieur, et des inégalités du niveau de vie.

La perspective d'avenir : 1) continuer la réforme ; 2) continuer l'ouverture ; 3) continuer les investissements ; 4) élargir les régulations ; 4) améliorer les méthodes.

Il nous dit aussi qu'ils étudient le développement économique de la France après la Seconde Guerre mondiale.

Je pose quatre questions.

La première porte sur les objectifs économiques finaux. « À quel moment la réforme sera-t-elle considérée comme accomplie ? »

J'ai peut-être mal formulé ma question. Il comprend « à quel moment »

comme une demande de date, alors qu'il s'agit de réalisation d'objectifs. Il dit qu'il y aura encore une très longue marche, et qu'il faut reconnaître de nombreuses difficultés. Il insiste sur la nécessité d'un changement idéologique pour « libérer les têtes ». Je reformule le sens de mon « à quel moment ». Il me répond qu'il y aura encore, une fois la réforme accomplie, de l'économie d'État.

Ma deuxième question : « Le développement de la réforme économique n'est-il pas inséparable d'un développement de la réforme du Parti ? »

Réponse : « Différentes réformes ont commencé sous des formes peu visibles encore ; le Parti ne dirige pas tout ; il y a désormais des pouvoirs du gouvernement, de l'Assemblée populaire ; au sein des entreprises, le chef omnipotent du Parti a laissé les responsabilités au directeur/manager. Le secrétaire du Parti "aide" au travail mental ; le Parti va continuer à diriger le changement et le changement va continuer de changer le Parti. »

Troisième question : « Envisage-t-on de laisser se développer des associations de producteurs et des syndicats ouvriers autonomes ? »

Réponse : « Il y a des associations d'entreprises et il y a déjà des syndicats. »

Quatrième question : « Envisage-t-on l'acceptation d'un pluralisme politique ? »

Réponse : a) « la Chine doit devenir une grande puissance » ; b) « la population doit devenir prospère ».

L'absence de réponse directe à ma question laisse supposer que le pluralisme politique doit être subordonné ou conséquent à l'accomplissement des deux objectifs indiqués.

Question M. : « Que signifie le mot "socialiste" dans la notion d'économie de marché socialiste ? »

Réponse : « On est tous des humains qui vivons sur la même terre » (l'expression aussi ferme de cette idée humaniste me plaît et je considère notre interlocuteur avec un surcroît de sympathie). Les structures du marché sont devenues un bien commun de toute l'humanité, mais les moyens d'application sont différents. Il y a une spécificité chinoise, avec 800 millions de ruraux sur plus d'un milliard de Chinois. Il y a chaque année 17 millions de Chinois supplémentaires. Ils font pression sur le rythme de croissance. Le mot d'ordre spécifique pour la Chine, afin d'éviter la ruée sur les villes, est : « Quittez la terre, mais pas le village » (d'où la politique de développement des industries rurales).

M. insiste : « Quelle est la substance du socialisme selon vous ? »

Réponse : « C'est ce qui doit permettre 1) de développer rapidement les forces de production, 2) d'améliorer la qualité de la vie dans la population, 3) d'arriver à une prospérité commune (partagée). »

Question R. : « Il y a seulement deux moyens pour freiner l'inégalité : les impôts, d'une part, la pression des syndicats, de l'autre. »

Réponse : « Il y a aussi l'éducation des citoyens à devenir

responsables. »

Question de B. : « La Chine propose-t-elle son modèle de développement au tiers-monde ? »

Réponse : « Nous avons une très grande population, une très vieille civilisation, une histoire spécifique. Nous ne voulons pas exporter notre modèle. »

Nous le quittons. Il m'a beaucoup impressionné. Un peu plus tard, je dirai à Mme Zhou : « S'ils sont un milliard comme lui, j'ai très bon espoir pour la Chine. » Je me demande, réfléchissant à tout ce qu'il nous a dit : est-ce seulement une *voie* originale, ou bien s'élabore-t-il une *formule* originale ?

Le repas avec le porte-parole du ministère des Affaires étrangères

Salon particulier dans un restaurant dont j'ai oublié le nom. Nous sommes reçus par M. Wu, porte-parole du ministre des Affaires étrangères. Homme élégant au visage aigu, parlant admirablement le français avec presque un accent british.

Repas raffiné. Quelques problèmes de baguettes.

M. Wu, après le discours de bienvenue et mon petit speech de remerciement, nous parle d'un Extrême-Orient en plein essor. Alors que l'Europe est incertaine de son avenir, le dynamisme économique de la Chine, du Japon, de la Corée du Sud conduit à un futur de prospérité. Les échanges avec le Japon sont passés de 1 milliard (de yuans ? dollars ?) en 1972 à 30 milliards aujourd'hui. On va vers et on veut une ère de paix.

Puis il nous parle proprement de la Chine. Il dit que, contrairement à ce qu'on pourrait penser, il y a huit partis politiques qui jouent un rôle actif (silence un peu atterré de notre part). Il évoque la réforme des campagnes, la démolition des communes populaires, et nous donne une vision complexe du capitalisme. Il nous dit, et l'on sent à la fois assurance et fierté dans sa voix, que « les Chinois ont toujours suivi la voie qui leur est propre depuis cinq millénaires ».

Je lui demande comment il voit dans l'avenir la réintégration de Taiwan et le sort du Tibet. Sa voix devient presque autoritaire. Il affirme que Taiwan est la Chine et sera réuni tôt ou tard (comme si j'avais contesté cela). En ce qui concerne le Tibet, celui-ci fait partie de la Chine depuis le XIII^e siècle, plus longtemps que la Bretagne a fait partie de la France, et beaucoup plus longtemps que la Corse, ajoute-t-il avec un sourire ironique. La Chine est un ensemble multinational (comportant 56 nationalités) depuis des millénaires. La Chine a fait œuvre civilisatrice dans un Tibet arriéré, qui du reste est un territoire autonome. De toute façon, le développement économique du Tibet, opéré grâce à la Chine, réduira à néant les quelques rares aspirations autonomistes, dues à l'ignorance, et manipulées par des agents étrangers. Enfin, conclut-il, chaque fois que l'autorité centrale a fait faillite en Chine, il y a eu guerres civiles et désastres.

Ainsi, au sein de propos très argumentés et souples, il y a quand même quelques idées de béton. Au noyau de ses idées pacifiques et ouvertes, il y a quelque chose d'irréductible dans sa conception de l'unité chinoise. Enfin, il est frappant que M. Wu ait exprimé l'idée économistique, souvent démentie par les faits ailleurs dans le monde, que le développement économique règlera de lui-même, avec la prospérité, le problème des nationalités au Tibet, Sinkiang, Mongolie-Intérieure.

Visite de la Cité interdite

Après-midi. Émerveillement. Impressionnant mais non écrasant. Harmonie des proportions. Le pouvoir impérial s'y manifeste, non dans l'énorme et le démesuré comme dans les constructions égyptiennes ou assyro-babyloniennes, mais dans l'inaccessibilité du cœur d'un immense univers clos, sacralisé, où l'on pénètre en profondeur de temple en palais, de cour en cour, où n'accédaient au centre que les plus grands initiés ou privilégiés. Puis il y a des ramifications, des rues, des cours, des demeures, appartements pour concubines, eunuques, serviteurs... Il y a des terrasses élevées d'où l'on admire la colline surmontée de la pagode, on découvre soudain un jardin secret. Riboud, d'une vitalité étonnante, court d'un point de vue à l'autre, flaire, fouine, clique.

Retour par la rue commerçante qui débouche sur l'hôtel Pékin, près de la place Tienanmen. On marche noyés dans la foule piétonne, entre les magasins achalandés et les petits marchands et mini-restaurateurs tout le long du trottoir. Je me sens dans le dépaycé et en même temps le déjà-vu (à la télé ?). Je me sens très familier parmi ces Pékinois (beaucoup plus qu'avec les Japonais de l'hôtel), bien que j'ignore tout de leur langue et de leurs pensées. Chercher pourquoi...

Dîner au restaurant Shanghai de l'hôtel. Après dîner, vient nous rejoindre Jean Leclerc du Sablon, correspondant du *Figaro*, qui corrige et complète nos premières impressions.

Retour à la chambre. Télé. Après BBC Asia, je zappe et tombe sur une version sous-titrée en chinois des *Douze Salopards*.

J'ai aujourd'hui entendu parler pour la première fois du karaoké ; c'est une invention japonaise désormais très répandue en Chine : dans un salon ou une boîte, on passe des sortes de clips vidéo comportant l'image et la musique, non la voix. Le spectateur peut choisir dans le programme l'air qu'il désire, et il se met au micro, chante, avec la volupté d'être accompagné par un orchestre et poétisé par un clip. J'aimerais bien un karaoké à Paris, où je chanterais les chansons de Brel ou Delpech.

Matin. À nouveau traversée de Pékin. Pékin, ville aux grandes avenues, avec immeubles modernes, et encore beaucoup de larges pâtés de petites maisons basses, serrées entre des rues très étroites. Parfois, ici et là, cela prend un aspect de bidonville. Mais nous passons toujours dans les grandes avenues. Avenues et rues sont souvent bordées d'arbres. Dans les avenues, les vélos roulent sur leur voie protégée, double de celle de nos bus. On me fait remarquer qu'il y a maintenant des vélos de couleur, alors qu'ils étaient pendant longtemps uniformément noirs. Les femmes sont habillées aussi diversement qu'en Occident, et les hommes, bien que sur un registre de couleurs plus restreint, sont diversifiés en chemises et pantalons. Les échoppes et les magasins privés sont très nombreux. On ne voit pas de queues. Des hommes âgés ou des jeunes régulent la circulation ici et là avec un petit drapeau rouge. On me dit que des retraités sont engagés comme auxiliaires à cet effet. Des policiers en tenue blanche aux grands carrefours. Une conduite calme. Aux carrefours, là où vélos et autos se rencontrent, chacun essaie de passer le premier, mais sans intimider l'autre. Notre limousine officielle use du klaxon et parfois utilise un sens interdit. On me dit qu'on voit maintenant dans les lieux publics des filles et garçons qui s'enlacent ou s'embrassent. Que les mariages avec étrangers sont possibles. On me fait remarquer les très nombreux magasins privés. Ouverture ! Ouverture !

Le chauffeur, après incertitudes, découvre l'Institut de physique de l'Académie des sciences, où nous sommes invités, je suppose parce que l'un des nôtres, J.-L. M. est physicien. Réception rituelle sur les fauteuils avec broderies, Thermos et thé vert (que j'apprécie de plus en plus) dans de belles tasses de porcelaine. Le directeur nous fait un discours sur son institut que j'écoute distraitement. Puis visite de quelques labos. Dans l'un d'eux un jeune chercheur responsable de je ne sais quelle expérience. Mes amis l'interrogent sur sa formation, son salaire (maigre), ses perspectives d'avenir.

Le déjeuner au Canard laqué avec un responsable du Parti

Le déjeuner, au restaurant du Canard laqué, est offert par le vice-président du département de liaison internationale du Parti communiste chinois M. Zhu (je m'émerveille que des dirigeants de ce pays de plus d'un milliard d'habitants prennent soin de notre minuscule « délégation » de rang inférieur). Le canard est exquis. M. Zhu, après les salutations rituelles et hommages réciproques, nous répète la volonté d'ouverture, l'adhésion à l'économie de marché socialiste, et le développement remarquable de l'économie lié à l'ouverture et au marché. À la question de B. sur l'internationalisme et le rôle de la Chine dans le monde, il répond que la Chine concentre ses efforts sur le développement de son pays, et c'est par ce moyen qu'elle va contribuer à l'Humanité. Elle décide de ne pas être « guide » des pays du tiers-monde. Seulement membre de la communauté des Pays non alignés (dont la conférence se tient ces jours-ci et à laquelle elle

participe comme observateur).

Observations, déjà faites précédemment, par deux amis, sur les dangers d'une économie de marché devenant « sauvage », et sur les nécessaires régulations par l'État. Paradoxe : les Français critiquent le marché et les Chinois l'exaltent. Les Français avancent, sans s'en rendre compte, les arguments des conservateurs chinois contre l'ouverture. J.-L. M. demande une définition du socialisme. Réponse : 1) la propriété publique commune demeure le facteur dominant, 2) une société hautement démocratique et civilisée. Par ailleurs, M. Zhu a évoqué quelque chose qui ressemble à la « participation » des travailleurs à l'entreprise.

Pékin. Premières réflexions

Puis nous partons pour l'aéroport prendre le vol 250 pour Xi'an. Sur la route, je prends conscience de mon non-dépaysement depuis que je suis en Chine. Pourquoi ? Est-ce parce que je retrouve dans nos réceptions le caractère rituel et désuet de la démocratie populaire et de l'URSS ? Est-ce parce que ce monde de vélos m'a été familier à Paris pendant l'Occupation où j'étais moi-même un pédaleur ? Est-ce parce que je n'ai pas trouvé de différences vestimentaires notables entre eux et nous ? Est-ce parce que cette foule débonnaire ne manifeste aucune curiosité à notre égard ? Est-ce parce que nous communiquons en français avec nos guides et que tout nous arrive par le truchement de notre langue, avec parfois l'anglais ? Est-ce parce que je sais, après mes lectures dont j'ai parlé avant de quitter Paris, que tout en étant très différents de nous, ils sont aussi comme nous ?

À l'aéroport, premières réflexions. Nous avons commencé à plonger, à la fois, dans la Chine millénaire (temple du Soleil, Cité interdite) dans la Chine du Parti, dans la Chine qui se projette dans le futur.

Dans la première plongée, nous prenons fortement conscience que nous sommes dans la plus vieille civilisation et plus vieille nation du monde, qui n'a pas connu les ruptures occidentales entre l'Antiquité et le Moyen Âge, le Moyen Âge et les Temps modernes. Il y a derrière le Parti, derrière l'explosion économique, une formidable civilisation, pour le pire (hiérarchie, étiquette, bureaucratie, cruauté) et pour le meilleur (culture, raffinement, ingéniosité, intelligence, pensée, avec l'héritage du taoïsme, du confucianisme, du bouddhisme).

Dans la troisième plongée, impression d'un jaillissement, d'un dynamisme extraordinaire dû à l'ouverture et l'économie de marché.

Et, liant l'antique et le moderne, le Parti. C'est le Parti qui est l'initiateur de la Réforme contre la structure qu'il a créée à son image. La Cafiu, qui nous a invités, et invite des délégations de tous pays, a été fondée en 1981. Elle fait partie de la réforme, commencée en 1979. C'est le Parti qui a été l'animateur de l'essor économique. Sera-t-il le « despote éclairé » de la Chine qui se crée, ou va-t-il se fracasser dans l'élan même qu'il a suscité ? La nouvelle idée « le

marché devient la loi centrale » ne détruira-t-elle pas à terme le pouvoir qui l'a pensée ? Trois ans après Tienanmen, la Chine du Parti communiste est reconnue internationalement, elle a établi des relations cordiales avec ses voisins auparavant hostiles (Russie, Corée du Sud, Inde), elle reçoit des chefs d'État étrangers (Rafsanjani est annoncé pour ces jours-ci). Le Parti semble solide, stable. Et pourtant, nous subodorons qu'il est divisé entre conservateurs (qui ont présentement le dessous) et « progressistes » (qui ont repris tout récemment le dessus).

Et la désintégration de la foi en l'économie socialiste, sans doute de la culture socialiste, nourrit la très ancienne et nouvelle foi, la foi nationaliste. « Les Chinois ont toujours suivi la voie qui leur est propre depuis cinq millénaires », nous a dit avec assurance M. Wu. Nous assistons à l'essor assuré du nationalisme chinois, qui s'effectue dans et par l'essor économique.

Lu dans le rapport de Li Peng à la 5^e session du Congrès national du peuple le 20 mars à Pékin : « Ne jamais perdre de vue la tâche centrale du développement économique. »

Lu dans *International Understanding* (revue de la Cafiu) : « Dans la vision de Deng [Xiaoping], on ne doit pas essentiellement distinguer entre le socialisme et le capitalisme par la quantité de planification ou le nombre des marchés. L'économie planifiée n'est pas égale au socialisme parce que le capitalisme a aussi de la planification ; l'économie de marché n'est pas égale au capitalisme parce que le socialisme a aussi des marchés. La planification et le marché sont des moyens économiques... Il note que la nature du socialisme est la libération et le développement des forces productives, l'élimination de l'exploitation et de la polarisation entre riches et pauvres, et l'accomplissement final d'une prospérité commune. »

Je me rends compte que nos interlocuteurs ont quasi mot pour mot donné les réponses de Deng à la question « Qu'est-ce que le socialisme ? ».

Xi'an

Soir. Arrivée à Xi'an en fin d'après-midi par WH 2122. Accueil à deux voitures. Notre cicerone parle bien le français et nous situe Xi'an historiquement, économiquement, démographiquement (3 millions d'habitants *intra muros*, 3 millions *extra muros*). On arrive à d'imposantes murailles (restaurées) ; la ville était capitale d'Empire de 1136 avant notre ère jusqu'à la fin des Tang. C'est aujourd'hui la capitale du Shaanxi. On roule dans une ville très animée qui me semble méditerranéenne avec ses échoppes, sa vie de trottoir, sièges, repas en plein air, vieux qui jouent aux cartes. Cela accroît mon non-dépayement.

Anarchie douce de la circulation. La régulation se fait, non pas par l'intimidation agressive de celui qui impose sa volonté, mais par l'acceptation tranquille de celui qui manifeste un vouloir-passer moindre.

L'hôtel Jiango est de style néochinois, avec une pièce d'eau à l'intérieur

d'un jardin, des canards, un petit pont arqué qui rejoint une petite île, et, perchée sur l'eau, une petite salle de restaurant surmontée d'un toit en pagode. Il comporte une suite de plusieurs bâtiments, où vont se répartir des nuées de touristes, principalement japonais. C'est sûrement une *joint venture*. Service impeccable, avec pourtant du déphasage entre le *business center* et les autres services de l'hôtel. Chambres agréables. Excellent dîner au son d'un instrument ancien.

Les fresques des tombes Tang

Le nouveau musée provincial, ouvert tout récemment, est à sa manière aussi impressionnant que celui de Mexico. Tout un étage nous conduit chronologiquement des premiers peuplements jusqu'à la dynastie des Tang. Pas d'accumulation muséique, mais des objets choisis, très significatifs ou très beaux. On se rend compte que l'époque des Tang fut celle d'une très grande ouverture de la Chine. Essor du bouddhisme venu de l'Inde, arrivée de l'islam. Les cultes étrangers sont officiellement reconnus à Chang'an (Xi'an), ville cosmopolite où vivent Syriens, Iraniens, Turcs, Coréens. Influences persanes, etc. Ainsi, à l'époque où s'installe le premier Moyen Âge occidental, les empires d'Asie sont en communication les uns avec les autres, les formes artistiques, les religions, les techniques circulent...

Et voici, à l'étage inférieur du musée, la découverte stupéfiante des fresques, exhumées entre 1959 et 1989, qui recouvraient les murs des tombes des princes et princesses Tang, et qui sont aujourd'hui sous vitrines dans le musée. Je suis aussi saisi que devant les fresques des monastères de la vieille Serbie ou celles du Quattrocento. Personnages et animaux se dégagent du hiératisme, deviennent réalistes, restent nobles et sont d'une extrême élégance. Émerveillement devant les sept dames et les neuf jeunes filles (servantes ?) de la tombe de Li Xianhui, la joueuse de luth de la tombe Li Shuang, le pique-nique d'une tombe non identifiée trouvée au village de Nanliwang, les chevauchées et processions de la tombe de Li Shou, l'extraordinaire réception des trois ambassadeurs, dont un ambassadeur de Byzance, de la tombe de Li Xian, et, de cette tombe, les chevauchées, enfin le jeu de polo, les fauconniers, servantes et serviteurs de la tombe de Li Chongrun... Les couleurs sont passées, mais non éteintes. Cela donne aux êtres un caractère évanescent, fantomal, qui renforce de façon envoûtante leur présence venue d'un très lointain passé (du VII^e au IX^e siècle).

Pendant toute la journée, j'ai cherché un livre de reproductions de ces fresques et l'ai trouvé par chance le lendemain lors de la visite du second musée provincial.

Visite de la fabrique de broderie. Des jeunes femmes travaillent depuis des mois et encore pour de longs mois à un manteau de cérémonie pour l'empereur du Japon. Magasin de vente en vrac d'objets et reproductions. À la

différence de beaucoup d'autres pays, les objets touristiques ont du caractère, du style. La fabrique est dans une rue populaire, très vivante justement parce que toute la vie, sauf le sommeil de nuit, s'y passe. Nous en profitons pour prendre un petit bain de rue. Nous expliquons à nos cicérones chinois que nous aimons cela, les quartiers populaires, alors qu'eux voudraient nous faire éviter ces quartiers « sous-développés » ; ceux qui veulent écarter ces quartiers de notre vue sont non seulement les conservateurs qui veulent nous donner seulement l'image de villes aux grandes avenues bordées d'arbres avec buildings, mais aussi les modernistes qui ont hâte de raser les petites maisons pour y installer de grands immeubles *up to date*.

L'armée fantôme

Après le déjeuner, départ pour visiter l'armée des soldats fantômes de l'empereur Qin Shi Huangdi, qui a vécu environ 200 ans avant notre ère. Sur une aire de plus de 20 000 mètres carrés, sous un immense hangar protecteur, latéralement vitré de toutes parts, nous apparaissent les survivants et ressuscités d'une armée de 7 000 guerriers de tous ordres, plusieurs centaines de chevaux et cent chariots. Ils sont en terre cuite, hauts de 1,80 mètre, tous de taille un peu supérieure à la moyenne ; chacun de leur visage est individualisé. Les trois premiers rangs de l'armée, avec officiers et soldats, sont disposés sur tout le front des troupes, puis le corps d'armée forme neuf colonnes par rangs de quatre, entrecoupées de chevaux de dimensions réelles. Les colonnes sont séparées par des remblais de terre. Cette disposition est-elle originelle ? Les 600 à 800 premiers soldats sont bien conservés ou restaurés. Ensuite, on voit des statues en morceaux, des monceaux de restes brisés. On nous explique que l'armée était recouverte d'un toit de bois, lequel fut recouvert de terre, comme le mausolée de l'empereur, énorme monticule artificiel de terre accumulée qui se trouve un kilomètre plus loin. Le toit a brûlé (on voit des traces noires de la carbonisation sur les remblais). L'armée a été accidentellement découverte en 1974 par des paysans. Les fouilles et les restaurations continuent. Les visages sont très divers de forme et d'expression, comme s'ils avaient été moulés sur de vrais visages. M'impressionne surtout l'archer qui porte un genou en terre. Comme son arme a disparu, et que la stature et l'expression sont d'une noblesse extrême, il fait penser à un vassal fidèle et fier pliant le genou devant son souverain. C'est du reste son moulage qui est reproduit le plus souvent et j'en achète un.

Un journaliste occidental installé en Chine, rencontré précédemment, émet des doutes sur l'authenticité de l'armée fantôme, dont la découverte date de l'année où Mao a soudain « réhabilité » Qin Shi Huangdi, premier empereur ayant rassemblé les territoires chinois. D'où l'hypothèse d'une géniale mise en scène maoïste. L'hypothèse s'appuie sur le fait qu'il n'y a aucune trace de l'armée fantôme dans les annales et textes de l'époque, et sur le silence du plus grand archéologue chinois sur cette découverte. Nous ne

pouvons évidemment vérifier la dernière assertion. En ce qui concerne le silence des textes historiques, cela peut se comprendre par l'obsession de sécurité qui devait caractériser Qin Shi Huangdi, lequel avait par ailleurs diverti des centaines de milliers de soldats pour édifier la grande muraille de Chine. Voulant protéger militairement sa demeure posthume, il fallait qu'on ne puisse détecter cette armée, et il l'a fait construire secrètement, puis a fait massacrer les artisans, ouvriers, témoins, ainsi que peut-être les soldats ayant prêté leur visage pour être moulé. Supposons une supercherie maoïste. Il aurait fallu, non pas une production en série, puisque les visages sont individualisés, mais un énorme travail artisanal ; il aurait fallu casser en morceaux des statues, inscrire les traces noires d'un incendie, etc., et aussi massacrer tous les participants à cette mise en scène pour que le secret en soit gardé. Cela me semble hautement improbable. Mais il est bien sûr que la Chine de Mao avait réussi une mise en scène extraordinairement convaincante de la guerre bactériologique au moment de la guerre de Corée. Des délégations internationales étaient allées en des points d'impacts des pseudo-bombes chargées de microbes, avaient vu des grouillements immondes, avaient recueilli les témoignages convaincants des paysans des environs. Des scientifiques de tous pays avaient pu voir au microscope les bactéries homicides et avaient manifesté leur indignation. Or un journaliste hongrois, envoyé spécial du journal du Parti pour la guerre de Corée, avait fait un livre dénonçant cette guerre bactériologique, qui avait été traduit dans toutes les langues et démontrait l'ignoble forfait de l'armée américaine. Retourné en Chine à l'époque des Cent Fleurs, on lui avait révélé, à sa stupéfaction, que les microbes étaient bidon, et que la guerre bactériologique était en fait un instrument de la guerre psychologique menée contre l'impérialisme américain. Puis sont arrivés la révolution hongroise et son écrasement ; ce journaliste passa à l'Ouest, devint mon ami, me raconta toute l'histoire de la pseudo-guerre bactériologique. Une autre mise en scène chinoise m'avait, elle, beaucoup amusé. Au moment de la première visite de Nixon, celui-ci traverse une pièce d'eau où il voit des adolescents écouter la radio à des transistors, jouer avec des petits bateaux, se tenir gentiment par la main. Les photographes mitraillent les scènes charmantes, et la procession présidentielle s'en va. Un photographe retourne sur ses pas, ayant oublié un de ses instruments. Il voit les adolescents rangés deux par deux, remettre les radios et les bateaux à des instructeurs, qui, sur un coup de sifflet, les font partir au pas cadencé.

J'évoque cela avec mes amis, et me vient un autre souvenir. Au lendemain de la libération de Paris, j'avais voulu organiser une exposition sur les « crimes hitlériens », et je rassemblais de la documentation sur les camps nazis (qui n'étaient pas encore tous libérés). Comme on m'assurait qu'il fallait évoquer aussi Katyn comme crime particulièrement ignoble des nazis, j'avais demandé des informations à l'ambassade soviétique qui m'avait fait parvenir un volumineux Livre blanc. Comme on sait (le sait-on ?), les nazis avaient

découvert et exhumé au cours de leur avance en 1941 un charnier de milliers d'officiers polonais. L'information avait même provoqué la rupture des relations diplomatiques entre le gouvernement polonais en exil à Londres et l'URSS. Mais l'URSS avait déclaré que le massacre était l'œuvre des nazis eux-mêmes, qui, par provocation infâme, l'avaient attribué aux Soviétiques. Depuis, ceux-ci avaient eu le temps de préparer soigneusement un Livre blanc avec déclarations de centaines de paysans locaux attestant le caractère hitlérien du massacre. On me remit ce livre en anglais. Il était évidemment extrêmement convaincant, et pendant douze ans je fus persuadé que Katyn était un crime hitlérien parmi d'autres. Je devais apprendre que c'était un crime stalinien, parmi d'autres, en 1956-1957, au cours d'un séjour en Pologne où les bouches s'ouvraient. Avec la Perestroïka, les Polonais ont obtenu des Russes commission d'enquête, reconnaissance du crime et excuses.

Je connais donc bien le génie du mensonge stalinien et maoïste. Et pourtant je ne crois pas que les guerriers de Shi Huangdi soient le chef-d'œuvre du simulacre politique communiste au XX^e siècle. Je crois qu'ils sont un chef-d'œuvre de l'art chinois du III^e siècle avant notre ère, comme les magnifiques chariots en bronze trouvés en 1980 à l'ouest du mausolée de l'empereur et exposés non loin de l'armée fantôme.

Il y aurait un film à faire sur « le premier empereur ». Quelle crainte obsessionnelle a-t-il éprouvée, non seulement des ennemis de son vivant, mais des ennemis d'outre-tombe, pour avoir à la fois construit la Grande Muraille, édifié son mausolée-montagne, et recruté sa formidable armée de terre cuite.

Le dîner au vin de riz

Il n'a pas cessé de faire très chaud depuis notre arrivée. Nous sommes en chemisette, mais nous devons nous habiller et cravater pour les banquets officiels.

Nous nous changeons pour le dîner de ce soir, qui a lieu à l'hôtel Wannian, où nous sommes invités par M. Yao, député, chef de l'Office des affaires étrangères du gouvernement de la province de Shaanxi.

Après salutations et remerciements d'usage, M. Yao va à sa préoccupation essentielle. Il nous informe que Xi'an a reçu depuis juillet les privilèges qu'ont les régions côtières. Une zone spéciale de 32 kilomètres carrés, vouée à la haute technologie, est en cours de création. Les conditions d'investissement sont très favorables (exonération d'impôts pendant trois ans, semi-impôts pendant les trois années suivantes). Il y a déjà cent projets, où investissent Japonais et Petits Dragons (Hong Kong, Singapour, Corée du Sud). Il nous serait reconnaissant si nous pouvions faire connaître à d'éventuels investisseurs français ces conditions très favorables. J'aimerais apporter mon aide et me sens gêné de n'être ni banquier ni chef d'entreprise. Mais une idée me vient, que je communique aussitôt. Pourquoi ne ferait-on

pas à Paris une exposition des fresques sublimes des tombeaux Tang ? Sûr de moi, je dis que j'en parlerai au ministre (c'est un ami, ajouté-je avec une certaine forfanterie), qui sera sûrement aussi enthousiasmé que je le suis. Cela n'intéresse pas tellement notre hôte, qui fait valoir l'argument de l'impossibilité de transporter ces fresques fragiles. Je rétorque que ces fresques ont déjà été déplacées des tombeaux au musée, et qu'elles peuvent être transportées par avion sous assurance, comme cela a été pratiqué souvent. J'ignore à ce moment qu'il y a déjà une exposition à Metz des guerriers (un échantillon je suppose) de l'armée fantôme. Mon enthousiasme est peut-être décuplé par le vin de riz, que je découvre, et qui me plaît beaucoup. Mes interlocuteurs chinois m'approuvent poliment.

Du repas, on nous conduit à un spectacle de danses anciennes. En fait, c'est du folklo-touristique, avec quelques bons moments, dans une salle bourrée de Japonais.

Retour à l'hôtel Jianguo. TV avec CNN, chaînes chinoises et japonaises. Je lis dans *China Daily* que l'agence officielle Xinhua annonce avec quelques jours de retard que Shen Ting, exilé d'après Tienanmen et leader de Democracy for China aux États-Unis, après être rentré en Chine en juillet 1989 (suite à la politique de Deng rouvrant la porte aux exilés), avait voulu tenir une conférence de presse à Pékin, avait été arrêté et mis en résidence surveillée. Deux journalistes français complices et un professeur américain qui avaient distribué ses invitations à la conférence de presse avaient été renvoyés dans leurs pays. Nous n'avions rien su de tout cela. Que disait le texte d'invitation ? J'essaierai de le savoir au retour à Pékin.

Par contre, dans le même *China Daily*, un article de Huan Zhu, disant que la Chine a besoin de jeunes leaders pour la réforme, et qu'il faut à cet effet éduquer et promouvoir des cadres de 40 ans et moins pour remplacer la « vague grise ». Également dans cet article, éloge de l'initiative individuelle, de l'autonomie du cerveau...

Un autre article indique l'augmentation des seconds jobs à Pékin. On pousse les gens à ce second métier, afin de stimuler l'initiative individuelle, le marché, le petit commerce... De même, on incite les fonctionnaires à aller dans le privé, et, pour les sécuriser, on leur réserve leur poste pour quelques années.

J'éteins la lumière et garde un œil sur la TV. Il est minuit passé. Soudain sirène d'alarme incendie à l'étage. Je suis à poil. Je mets mon slip et entrouvre la porte. Je vois sur le palier des Japonais hagards, en pyjama ; la sonnerie ne s'arrête pas. Convaincu de l'incendie, je mets seulement une chemise sur mon slip, et je prends ma serviette où il y a les notes et les documents pour mon journal. Les chambres se sont vidées de leurs occupants, qui sont sur le palier, indécis. Certains sont en pyjama, comme P. ; d'autres sont habillés, comme M. Pas de fumée. Je vais à une fenêtre. Rien. J'ouvre une porte de secours. Aucune odeur suspecte. On attend. Dans ces cas-là, il suffit qu'un seul se déclenche, soit pour rentrer dans sa chambre, soit pour fuir, pour que tous en

fassent autant. Arrive enfin un garçon d'hôtel, qui va à la sonnerie et l'arrête. Que s'est-il passé ? Quelqu'un suppose qu'une personne a dû fumer une cigarette dans son lit (ce qui est expressément interdit) et que le détecteur de fumée installé au-dessus du lit a déclenché l'alarme.

Le marché

Matin. Ancien musée provincial. Ensemble de pagodes transformées en musée. Forêt des stèles. Comme j'ai assez mal à la patte, je m'assieds pendant que mes compagnons passent de stèle en stèle, écoutent les explications, admirent inscriptions et gravures.

La visite à la grande mosquée est annulée, parce qu'il y a des travaux alentour. Nous apprenons qu'il y a 80 000 musulmans à Xi'an, installés depuis l'époque des Tang, et quatre grandes mosquées. Pour nous faire plaisir, on nous fait visiter un marché. Il y a vingt marchés libres à l'intérieur des remparts de Xi'an. Dans les maisons qui bordent le marché, il y a les magasins d'État. Sous le hall couvert, les étalages privés. Les magasins d'État sont vides de clients, sales. Les clients se pressent aux boucheries, poissonneries, marchands de légumes privés. Pourquoi ? Explication : les magasins d'État vendent à des prix presque identiques que les privés, mais, chez les privés, on peut marchander. Parfois les magasins d'État ont des marchandises moins chères. Les commerçants musulmans sont différenciables des autres chinois de Xi'an par leur calot blanc. On nous dit qu'il y a des restaurants musulmans très appréciés.

On va déjeuner au célèbre restaurant de raviolis (chinois) de Fachang, sur la place au pied de la très belle tour pagodoïdale de la cloche, qui surmonte un angle de la muraille. Place très animée, avec trolleybus, autos, vélos, magasins privés, dont certains (vêtements) proposent des rabais. De délicieux raviolis de toutes sortes, cuits à la vapeur, se succèdent, et on les arrose au vin de riz.

Avion Xi'an-Shanghai

Aussitôt après le déjeuner, nous repartons pour l'aéroport, où nous devons prendre l'avion WH 2501 pour Shanghai qui décolle à 15 heures.

Lectures de différents textes et brochures reçues. Je vois que le voyage de Deng dans le sud, au début de l'année, a été l'événement clé. Ce fut la « brise rafraîchissante du printemps », comme le dit le chef du gouvernement, le nouvel élan, encore plus vigoureux que les précédents, pour la réforme, l'ouverture, c'est-à-dire l'économie de marché « socialiste ».

Je lis que la Chine et Hong Kong s'achètent mutuellement. Hong Kong se rue sur l'immobilier chinois, la Chine acquiert plus de 900 sociétés à Hong Kong.

L'un de mes compagnons lit le livre de He Bochuan, *China on the Edge*.

Le livre dénonce les statistiques contradictoires. Il s'efforce de montrer que la réforme a déterminé, non pas la croissance la plus forte du monde, mais un déchaînement d'inefficacités, gaspillages, corruptions.

Est-ce que nous pourrions nous faire une idée ? Après les premières impressions très nettes, sentiment de ne savoir quasi rien.

Shanghai

Le responsable de la Cafiu de Shanghai nous accueille. Un minicar nous conduit vers l'hôtel Donghu. Il fait très chaud.

On est de moins en moins dépaysés. On passe d'un secteur d'hôtels très modernes à un secteur d'immeubles occidentaux début de siècle, de villas de style anglais, vestiges de l'époque des concessions anglaises et françaises à Shanghai. On passe devant une belle église russe bleue à bulbe doré, qui nous rappelle que beaucoup d'émigrés de la révolution trouvèrent asile à Shanghai.

Chose bizarre. Le minicar entre par une porte cochère anonyme dans un jardin, puis nous dépose devant un bâtiment un peu ancien qui n'a apparemment rien d'un hôtel. On nous conduit au deuxième étage, on nous remet nos clés. Chacun d'entre nous jouit d'une très belle suite, toutes de style différent. Air conditionné. Les bagages arrivent. On s'installe, prend un bain, s'habille pour le banquet de 18 h 30. Puis on descend. Au premier étage, une concierge à clés, avec, derrière elle, la porte entrouverte d'une cuisine et sans doute petit appartement. C'est le style de la grande civilisation soviétique engloutie, où chaque étage était étroitement et policièrement surveillé, avec la différence que la surveillance étroite semble avoir disparu. Reste des préposées, qui attendent à ne rien faire. Au rez-de-chaussée, un salon vide peuplé de fauteuils en bois, d'un style chinois que je ne saurais définir, sans doute pour les rencontres et réceptions officielles.

On sort par une petite porte, et on se rend compte que notre bâtiment est autonome, à côté d'un bâtiment plus grand qui est celui de l'hôtel proprement dit, dont le style est « concession internationale ». À l'intérieur, concierge nonchalant et *business center* dont est absente la préposée. Je la cherche en vain pour envoyer un fax à Paris. La concierge cherche languissamment à la joindre par téléphone puis renonce. Finalement la préposée apparaît, envoie le fax, disparaît. Nous sommes bien dans un hôtel d'État, où, d'après le luxe désuet des suites, le Parti installait ses invités de marque.

On nous fait faire dans la rue une centaine de mètres vers un autre bâtiment, très moderne celui-là, de style américano-cosmopolite, qui est le nouvel hôtel Donghu. Nous logeons dans le bâtiment qui relève de l'ancienne civilisation bureaucratique, et nous allons dîner dans le bâtiment qui relève de l'ère nouvelle du dynamisme économique.

Nous sommes reçus dans un salon particulier par un homme élégant, la quarantaine ou peut-être un peu plus, visage énergique et intéressant. Je crois qu'il dirige le bureau des affaires étrangères de la municipalité de Shanghai. Il

m'installe à sa droite, puisque je suis « chef de délégation ».

Après les préliminaires et compliments rituels (dans chaque cité visitée, on nous dit que nos mérites y sont grandement reconnus), notre hôte nous parle des grands développements en cours dans Shanghai et sa région, qui compte déjà 11 millions d'habitants. Les plats nous arrivent et tournent sur le plateau rotatif disposé sur la table. Un plat de gambas grillées est disposé. Mon voisin saisit une énorme gamba entre ses baguettes, la croque tout en la coinçant ferme du bout des baguettes. Moi, je n'arrive pas à m'en tirer, mais je refuse avec dignité la fourchette qu'on me propose. Je vois quelqu'un qui met les doigts, et je profite que mon hôte croque une autre gamba pour décortiquer la mienne maladroitement avec mes doigts. Puis je suis confus et n'ose plus me resservir de gambas (que j'adore). Ai-je parlé de l'ordonnance de ces repas officiels ? On sert du thé en apéritif, puis le thé disparaît pour reparaître éventuellement en fin de repas. Les plats se suivent selon un ordre inconnu de moi, avec riz et soupe à la fin. Sont occidentaux les verres où l'on boit bière ou eau minérale ; parfois est servi un vin blanc sec chinois, Dynasty, dans un petit verre *ad hoc*. À la fin du repas, arrivent éventuellement tranches de pastèque ou melon sur assiette occidentale avec parfois une fourchette.

La conversation s'engage. Je dis qu'il faut déjà penser aux problèmes futurs que va faire surgir le formidable développement urbain. Notre hôte ne voit dans ma remarque que la crainte d'un accroissement démographique trop grand, et dit que des mesures sont prises pour limiter l'accroissement de la population.

Puis, je ne sais comment, on parle de trafic de drogue. Notre hôte nous dit qu'on a récemment arrêté les premiers trafiquants chinois. Jusqu'à présent, seuls des étrangers étaient arrêtés. Je demande : « Risquent-ils la peine de mort ? – Je sais bien que vous autres êtes choqués par nos exécutions en public. Mais elles sont exemplaires et dissuasives. »

Je réponds que nous avons pratiqué des exécutions publiques, sous la royauté et la Révolution, que la guillotine a fonctionné jusqu'à une époque toute récente, où a été supprimée la peine de mort. Les études nous révèlent que, dans nos pays occidentaux, il n'y a pas de différence significative de criminalité entre les pays où la peine de mort est appliquée et ceux où elle est supprimée. Lui me dit que la rééducation des jeunes délinquants est systématiquement pratiquée dans les prisons, et qu'il y a très peu de récidivistes. Il parle de la rééducation dans les campagnes. L'ami P. éprouve le besoin de dire, ce qui est très juste, mais qui ici me semble bizarre : « Chez nous au contraire, la prison développe la délinquance. » J'éprouve le besoin de dire qu'il faut distinguer la rééducation des délinquants avec la volonté de changer l'esprit des dissidents politiques. Il me dit froidement :

« Il n'y a pas de détenu politique chez nous. » Je lui réponds précipitamment : « Je parle du passé. »

Une jeune Chinoise, assistante du délégué shanghaien de la Cafiu, éclate de rire.

On parle d'autre chose.

En se quittant, il me serre vigoureusement la main. « J'ai l'impression que je vous connais depuis très longtemps. » J'interprète aussitôt cela comme une parole amicale et j'en suis content, mais, à la réflexion, cela veut peut-être dire « Je connais depuis longtemps les types de votre espèce, je vous ai bien repéré ».

Je ressens un malaise qui vient de la difficulté de naviguer entre complaisance et discourtoisie. Après le repas, j'en parle à mes amis français. Je leur dis que mon attitude de pseudo-chef de délégation les engage et que c'est important qu'ils me disent si jusqu'à présent j'ai été trop loin, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre.

À la sortie du dîner, j'ai envie de karaoké. On se met en marche à la recherche d'un karaoké que connaît Mme Zhou, qui est de Shanghai, mais j'ai trop mal à la patte, et renonce, ce qui décourage les autres, qui ressentent alors la fatigue de la journée.

La « cité ouvrière »

Le petit déjeuner, à la différence des hôtels précédents où l'on se servait au buffet, est « continental » ; on nous apporte à chacun deux toasts refroidis, une ration de beurre et une de confiture.

En route pour la cité ouvrière de Cao Yang. Comme à Xi'an, anarchie douce dans les relations autos-vélos. Pas d'agressivité, mais pas de politesse. Il y a des maisons de début de siècle occidental, des buildings, des tours, des chantiers, des hôtels à l'américaine. En somme, il y a trois types de quartiers très différents, les quartiers de style européen début de siècle, notamment le Bund près du fleuve Huang Pu, les quartiers récents de style anonyme ou américain, les vieux quartiers de petites maisons basses qu'on est en train de démolir massivement.

Réception à la cité ouvrière par une directrice, Mme Wang, habillée d'une robe très simple, peut-être une blouse, de couleur bordeaux. Femme d'une cinquantaine d'années, visage sérieux. Elle nous introduit dans le salon de réception de l'école de la cité, et nous tient un discours extrêmement rituel d'ancien style. Elle nous rappelle que « depuis 1949, les ouvriers sont devenus les maîtres du pays » et, après une énumération de données toutes positives et progressives, elle termine en nous affirmant que « tout le monde dit ici que c'est grâce au Parti communiste que notre vie s'améliore de jour en jour ». Elle ne cite nullement le camarade Deng. Elle nous fournit une liste d'informations chiffrées sur la cité ouvrière. Nous apprenons que celle-ci a été fondée en 1951, et qu'elle compte aujourd'hui 62 000 habitants,

17 000 familles réparties en neuf cités. En fait, c'est un vrai quartier, administré et géré par le Parti, *via* cette directrice. Elle nous dit bizarrement que la cité est demeurée ouvrière, bien qu'elle le soit désormais à 45 %, la majorité étant constituée maintenant de scientifiques, techniciens, professionnels. Chaque habitant dispose de 6 mètres carrés. Un reboisement a été opéré de 34 % de la surface.

J.-L. M. demande : « Qui décide qui peut habiter dans cette cité privilégiée ? – Au début, elle était réservée aux travailleurs modèles. »

Nous ne saurons pas si les élus le sont en fonction de critères politiques. Mais il semble que des entreprises voisines y aient construit des immeubles afin d'y loger leur personnel.

Nous remontons dans notre minicar et la directrice nous conduit au foyer des « retraitées ». Au rez-de-chaussée, des jeunes sont en grappes autour de jeux électroniques ; aucun ne fait attention à nous. Nous montons un étage, une musique de danse nous arrive de plus en plus fortement aux oreilles et nous découvrons stupéfaits, à 11 heures du matin, des couples de petites vieilles en train de danser. En nous voyant, elles s'interrompent, se mettent en rang et nous applaudissent.

Nous applaudissons. Puis la directrice me présente à une petite vieille tout élégante, discrètement fardée, une lady, en me disant qu'elle m'invitera à danser.

Les petites vieilles sont toujours alignées. On nous annonce qu'elles vont chanter (nous croyons entendre) Les Frères Jacques. « Ah ! très bien ! Nous aimons beaucoup. » En fait les petites vieilles se mettent à chanter en chœur « Frèren Jaken, frèren Jaken ».

Nous applaudissons. Le pick-up fait entendre un slow. Ma belle petite vieille cavalière vient vers moi. Nous dansons. Mes amis sont également en mains.

Nous nous rasseyons après cette danse. À nouveau le pick-up, qui maintenant déverse sur nous sur un rythme endiablé *Ce n'est qu'un au revoir*. Une petite vieille délurée se précipite sur moi, m'entraîne au galop ; l'air est suivi par une *Ode à la joie* prestissime, puis une danse russe trépidante. Je me trémousse avec ma cavalière qui m'entraîne à faire des figures. La directrice et son adjointe commencent à s'alarmer. Elles savent que je souffre de sciatique et elles craignent de plus que je ne perde le souffle et peut-être ne tombe raide mort dans la salle de bal, ce qui serait vu comme la conséquence d'une grave erreur politique. Elles s'approchent de notre couple, indiquant à ma cavalière de me laisser, mais celle-ci, déchaînée, ne veut plus me lâcher, et moi, pour l'honneur de la France, je ne veux pas abandonner la danse. Alors je ne sais comment, elles font arrêter la musique, m'entourent pour me faire regagner mon siège, tandis que ma mémé me lance un adieu joyeux.

Cette charmante scène de bal qu'on nous a organisée nous amuse. La directrice nous conduit maintenant visiter un appartement. Nous entrons dans un immeuble de quatre ou cinq étages, assez triste, où les portes

d'appartement sont doublées d'une porte protectrice en fer rouillé, et, au 3^e ou 4^e niveau, nous sommes reçus par un ingénieur, dont le visage ressemble un peu à celui de Gorbatchev. Nous nous asseyons dans le salon, qui, en petit, ressemble par l'ameublement à celui d'un cadre moyen américain. Les peintures sont des chromos occidentaux. On remarque une superbe chaîne hi-fi japonaise, une télé également japonaise, deux ventilateurs électriques puissants, puis on verra un superbe réfrigérateur, un four micro-ondes, une machine à laver le linge. Notre hôte, M. Zhang, est ingénieur sismologue, directeur du département de la recherche instrumentale et directeur du centre de calibrage vibratoire (?) et de test au bureau sismologique de Shanghai. C'est un dirigeant, et je me persuade (à la différence d'un ami méfiant) que nous ne visitons pas un logement Potemkine, mais un appartement meublé par son salaire et celui de sa femme, qui est enseignante. M. Zhang travaille cinq jours et demi par semaine, de 7 h 30 à 17 heures. Il répond aimablement à nos questions, puis nous fait visiter tout l'appartement, petit mais confortable.

Nous retournons déjeuner à l'hôtel Donghu, qui nous révèle, après le farniente des gardiennes d'étage et l'absentéisme au *business office*, un trait « étatique » supplémentaire : la porte des chiottes largement ouverte tout près de l'entrée de l'hôtel. Du reste, j'ai un problème de fax. Edwige m'a dit au téléphone qu'elle m'avait envoyé la veille un fax que je n'ai pas reçu. Je lui ai fait renvoyer le même fax qui, lui, m'est parvenu, ce qui m'indique du coup qu'il n'y avait pas de sa part erreur de numéro. Je dis à mes amis chinois que si le fax a été envoyé, c'est qu'il a été reçu, sinon il y aurait eu blocage au départ ; *ergo*, il a disparu à l'arrivée. Comme le *business center* est fermé, un manager de l'hôtel envoie un groom escalader la cloison vitrée qui, jusqu'à une hauteur de 2,50 mètres, sépare ce bureau du hall de l'hôtel. Le groom fouille dans les dossiers du bureau selon les indications du manager ; en vain, pas de traces de mon fax. Eh bien, il a disparu dans les airs, me disent le manager et M. Shi. « Mais ça n'est pas possible. » Pour eux, tout est possible. Je commence à soupçonner que ce fax a été subtilisé ; comme nous échangeons des petits dessins, Edwige et moi, peut-être les services secrets ont-ils cru, au départ de mon premier fax, à un langage codé, et ont-ils intercepté le fax de retour qui est actuellement examiné par une commission spéciale. Peut-être même notre hôte du dîner de la veille m'ayant repéré comme élément malsain a-t-il donné l'ordre d'examiner mes papiers, ma correspondance et mes fax ? Mes soupçons vont s'auto-alimenter jusqu'à ce qu'un second fax, puis un troisième disparaissent. Alors j'ai cessé d'incriminer les Fils du Ciel, pour accuser directement le Ciel.

J'ai l'impression que je ne suis pas un « chef de délégation » sérieux. D'abord, la carte de visite que je tends, en échange de la carte que je reçois, où sont inscrits les titres et qualités de mes interlocuteurs, ne porte que mon nom. Ensuite, j'aime plaisanter, entraînant mes amis français dans le jeu de mots et le calembour, et je sens que les blagues et caprices de notre petite « délégation » nous déconsidèrent quelque peu.

Au déjeuner, notre table française, au lieu de recevoir les mêmes plats chinois que les autres tables, reçoit des pommes de terre allumettes, et des petits morceaux de bœuf découpés ; en somme, croyant bien faire, ils nous servent des steaks frites à la chinoise.

Après le déjeuner nous allons à la poste centrale, moi pour envoyer un fax (je ne me fie plus à l'hôtel), mes amis pour téléphoner en France (ils n'ont pu avoir l'international de leur chambre, mais je suppose qu'il fallait demander le branchement de la ligne à l'opérateur). C'est amusant de les voir dans trois cabines voisines, téléphoner en même temps les mêmes bonnes nouvelles à leurs épouses.

Il était prévu d'aller ce dimanche après-midi au jardin Yu Yuan, mais nos hôtes comprenant qu'on préfère la ville grouillante nous conduisent au cœur d'un vieux quartier central. Celui-ci entoure une ex-pagode, saccagée par la Révolution culturelle, et devenue centre commercial. Boutiques d'objets en porcelaine, bijoux, souvenirs, etc. Nous baignons dans la foule qui remplit les rues étroites. On baguenaude, regarde, achète. On se sent très bien dans cette population à la fois très vivante et très calme.

Mme Zhou est très réservée et nous n'abordons pas les sujets politiques. Toutefois, à l'occasion d'une conversation sur la télévision, Mme Zhou nous dit sa surprise, quand elle était en France, de voir le débat télévisé Mitterrand-Chirac.

Dîner à l'hôtel où nous retrouvons le steak-frites. Je vais supplier nos amis chinois, qui ont à leur table des plats délicieux, d'intervenir pour nous éviter le steak-frites au prochain repas.

Après le dîner, nous allons au cirque. Frissons, émotions, admirations. Acrobates géniaux. Prestidigitateur inouï. Il enferme une femme quelques brefs instants dans un cercle de tissu et elle en ressort avec une tenue tout à fait nouvelle, et cela une dizaine de fois de suite. Le numéro de chiens savants et le domptage de tigres me serrent le cœur.

Pudong

Notre minicar retraverse la ville, passe le tunnel sous le fleuve et arrive dans la zone franche de Pudong, ville portuaire en construction, et qui devrait devenir un « *mainland* Hong Kong » aux portes de Shanghai.

Les bureaux de l'office d'exploitation de la zone de Pudong sont très modernes, fonctionnels. Les secrétaires, attachées, hôtesse sont jeunes et jolies, élégantes, longue robe chinoise grise moulée très haut et échancrée sur jambe et début de cuisse. Le manager qui nous reçoit en bras de chemise est jeune, décontracté, élégant. Les fauteuils du salon de réception sont en cuir et accompagnés de canapés également en cuir ; l'on s'y assied à notre gré sans protocole. On sert le thé. Contraste avec la directrice de la « cité ouvrière ». Le manager parle. Chiffres, chiffres, chiffres. La zone couvre 350 kilomètres

carrés (me trompé-je ?) et il faudra trente à cinquante ans pour en terminer le développement. Il y a jusqu'à présent 14 milliards de yuans d'investissements publics et 1,5 milliard d'investissements étrangers ; on espère atteindre 20 milliards de yuans à la fin de l'année. Il y a 410 entreprises mixtes depuis l'ouverture des travaux en 1990. Le manager s'adresse à nous pour inciter aux investissements français. Il nous passe alors une vidéo sur le développement de Pudong, sorte de clip à montage rapide d'images pour nous déjà stéréotypées, beaucoup plus apte à nous faire sentir l'essor fabuleux de la zone qu'à faire une démonstration. Comme le souligne le manager, on voit naître un centre économique et financier qui sera l'un des plus importants de l'Extrême-Orient. Il n'a jamais parlé du Parti, et a évoqué une seule fois l'« économie de marché socialiste ».

Une délicieuse hôtesse appelle d'urgence le manager. Il sort régler l'affaire et revient à nous. Il attend nos questions. Je lui dis qu'en Occident nous avons construit de façon abstraite des villes nouvelles et des zones industrielles, sans penser aux problèmes humains et sociaux de ceux qui allaient y vivre, et les résultats ont été décevants. A-t-il songé aux problèmes humains dans la ville nouvelle ? Y a-t-il une équipe de sociologues qui étudierait ces problèmes ? « Oui, très bonne question, dit le manager. Nous avons déjà une assistante sociale et nous avons déjà songé aux problèmes culturels. »

R. P. pose la question : « Toutes ces zones qui se créent ne vont-elles pas être les têtes de pont d'un pouvoir supranational, celui des multinationales ? » À quoi B. ajoute : « Est-ce que ça ne va pas plus favoriser le capitalisme multinational que la Chine, ledit capitalisme trouvant des infrastructures toutes prêtes, une absence d'impôts, une main-d'œuvre à bon marché ? »

Je ne sais pas si le jeune manager ressent ces questions comme une invitation discrète à revenir au maoïsme. De toute façon, il nous répond avec assurance que le profit sera mutuel. Les investisseurs gagneront de l'argent, mais les Chinois développeront leur technologie, accroîtront leur savoir, et acquerront la prospérité économique.

Je conclus mon remerciement en disant que tout ce développement dépend de la paix planétaire globale et de la prospérité internationale. Il serait affecté par toute crise grave dans les relations internationales. C'est une raison de plus pour renforcer nos efforts pour l'entente entre nations et l'entraide à l'échelle planétaire. Le manager reçoit ce message d'inquiétude comme un discours rituel pour la paix et l'entente des peuples.

On rentre à Shanghai en passant sur le pont suspendu Nanpu, tout récemment construit sur le Huangpu. Le pont est à une hauteur impressionnante. Vision grandiose sur le fleuve, le port, la ville.

Réflexions sur la route du retour :

— quel formidable coup de fouet au capitalisme international ont été simultanément l'effondrement de l'URSS et la réforme chinoise ; quel formidable appel venant de la sclérose de l'économie bureaucratique ;

— la décomposition de l'idéologie communiste, l'occidentalisation des mœurs et des techniques seront compensées par une poussée puissante de nationalisme. En Chine aussi, c'est le triomphe de la nation ;

— comment exprimer nos inquiétudes et réserves sur le développement économique sans passer soit pour objectivement conservateur (voulant empêcher la libéralisation), soit pour un Occidental arrogant refusant au tiers-monde le droit de faire la même chose lui.

Je pense aussi, en comparant la directrice de Cao Yang et le manager de Pudong, combien on peut apprendre par ce qui est dit et ce qui est non dit, les mots absents et les mots présents, la physionomie, la tenue, le vêtement, le décor...

Déjeuner à l'hôtel. Nous évitons le steak-frites.

Le canton rural de Xu Jin

Après-midi. Nous quittons la route de l'aéroport, d'où nous partirons en fin d'après-midi pour Canton (Guangzhou), et suivons une route défoncée, très fréquentée de camions, bus, voitures, vélos, qui nous conduit cahin-caha vers le canton rural de Xu Jin, qui, allons-nous apprendre, est une ex-commune populaire. Nous sommes reçus par le directeur M. Zhang. Le canton rural est en fait très urbanisé, puisqu'il comporte en son sein deux usines, et des immeubles. Il couvre 26 kilomètres carrés, comporte 20 000 habitants (7 000 foyers). 86 % du revenu vient de la production industrielle. 3 000 hectares sont de terres cultivables. En fait, c'est de la ville-campagne, formule originale où les nouveaux travailleurs d'usine peuvent aussi cultiver leurs terres. La production a été multipliée par quatre en cinq ans. 19 000 tonnes de produits agricoles ont été vendues à l'État. Les maisons sont entièrement renouvelées depuis quinze ans. L'épargne est de 2 200 yuans par habitant. Chiffres, chiffres. L'important est l'incitation non seulement à l'initiative privée, mais au gain. On va nous montrer bientôt un foyer de millionnaires ruraux.

Je pense que c'était, dans les temps maoïstes, la commune populaire que l'on faisait visiter aux Occidentaux, grands politiques et intellectuels extasiés, en y exaltant les soi-disant formidables bonds en avant de la production. Aujourd'hui, on parle de façon plus crédible des progrès de la production, on exalte l'enrichissement, et peut-être est-ce le même dirigeant qui glorifiait alors le prolétaire qui glorifie aujourd'hui le millionnaire.

On nous conduit à l'école de la commune, large bâtiment sur trois niveaux. On passe devant les petites classes, qui, est-ce pour la chaleur ou pour notre visite, sont portes et fenêtres ouvertes. D'adorables petits Chinois, très beaux, bien portants, récitent en chœur et avec conviction une suite de syllabes. Ils nous regardent d'un œil tout arrondi, mais sans s'esclaffer ni se distraire. Je remarque une série de grands portraits entre les classes tout au long de ce niveau. D'abord Marx, puis Engels, puis Lénine, puis Staline, puis

Mao, puis un visage de lettré chinois vêtu comme dans l'ancien temps. On m'explique que c'est un homme qui a voulu réformer l'empire à la fin du siècle dernier. Ainsi, très élégamment, sans rien effacer de la période Mao, sans rajouter Deng, on a terminé la galerie des portraits par un symbole de réforme. Je pense aux quatre visages du billet de 100 yuans : Mao, Liu Shaoqi, Chou En-lai, Chu Teh. Les deux dirigeants ennemis des années 1960, le radical et le réformateur, sont associés, comme si l'on voulait combiner deux stocks génétiques de races différentes pour en former un héritier commun. Deng n'est présent ni parmi les visages de l'école, ni parmi ceux du billet de banque, mais son ombre est présente sur les uns et les autres.

Et je pense à cette formidable absence présente de Deng. Elle est parfois à peine indiquée au fil d'un article, d'un discours, mais surtout elle plane sur ce formidable élan vers l'ouverture, le dynamisme, l'essor économique. Ce grand petit homme est partout, invisiblement visible.

J'ai très mal à la patte et laisse mes amis visiter l'usine de jouets, d'où l'on me ramène un gros nounours en peluche, et l'usine rurale de cosmétique, d'où l'on me ramène l'eau de toilette *Soir de Paris* en caractères latins ainsi qu'une boîte de poudre de riz. En fait, je vois sur la boîte de *Soir de Paris* que c'est un « parfum Jacques Fath », coproduit par la division Parfums et Beauté de L'Oréal et Shanghai Household Chemical Products Factory. En somme, notre usine rurale est reliée à un complexe d'industrie chimique chinois, et par-delà à l'Occident.

Puis l'on va visiter la maison du « riche paysan » (ils montraient autrefois les prolétaires exemplaires, ils montrent maintenant les millionnaires exemplaires).

La maison a été construite récemment par cette famille. Nous découvrons dans cette commune rurale une chambre à coucher « de rêve ». Mur rose bonbon, parquet astiqué, tout est nickel, cela semble une chambre d'exposition. L'irréalité s'atténue quand apparaît la jeune femme qui habite cette chambre. Le salon comporte la télé, et une chaîne hi-fi. La cuisine et la salle de bains font un peu usés alors que le reste est flambant neuf. Au rez-de-chaussée, la pièce des parents. Le père est directeur d'usine, elle est conductrice (de camions ? d'autos ?). Je ne sais plus ce que fait son mari. Mes amis font des calculs en fonction des salaires et des prix pour évaluer leurs revenus et concluent qu'ils sont insuffisants pour construire et meubler une telle maison. Mais il y a peut-être des travaux supplémentaires et complémentaires, des entraides, des rentrées occultes, des combines ?

L'autre maison, très aisée, où nous reçoit un vieux paysan très maigre, mais très riche, qui vit avec ses enfants (beaucoup de couples vivent avec leurs parents : la communauté des générations n'a pas encore été brisée dans ces campagnes urbanisées). De toute façon, même s'il y a eu une certaine mise en scène et une mise en scène certaine, il y a une réalité : la promotion de l'enrichissement, l'émergence d'une couche de « riches paysans ».

Cao Yang, Pudong, Xu Yin. Trois aspects de Shanghai. Une cité

« ouvrière » encore en partie maoïste, une zone capitaliste, une ex-commune populaire reconvertie. Forte marque du Parti traditionnel encore dans la cité et le canton (reste de la Bande des Quatre ? Shanghai était leur forteresse), mais non à Pudong.

Le retour. La route est embouteillée. Deux camions se sont enfoncés dans une fondrière côte à côte et barrent la route. Une queue de voitures, bus, camions, camionnettes, dont une remplie de poulets, attend avec patience, puis, le temps durant, passivité. On commence à craindre de rater l'avion. Finalement, notre chauffeur prend une initiative, il vire sur la voie de gauche, arrive aux deux camions, passe par une trouée sur le bas-côté de la route, redresse, évite encore quelques agrégats de camions-bus, puis fonce dans la voie libre.

Aéroport. Arrivée juste à temps. Mais l'avion a deux heures de retard dû, semble-t-il, à un orage sur Canton.

Dans l'avion Shanghai-Canton

Le carton-repas de la China Southern Airline est décoré : l'on voit la photo de belle couleur d'une tasse de café et d'un plat alléchant au jambon. Mais en fait, à l'intérieur, il y a un croissant fourré au saucisson, une pâtisserie fourrée d'un jaune d'œuf, divers pains extrêmement mous. Le café, d'une couleur étrange, est versé dans un verre en plastique. L'avion n'est pas trop crado. Les hôtes ont un air ennuyé. Ce sont les restes de la civilisation bureaucratique de démocratie populaire, qui a recouvert près de la moitié du globe. Je me dis qu'il faut que je détecte tout ce qui relève de l'ancien système bureaucratique, tout ce qui est de style nouveau (nippon-américain) et tout ce qui est bâtard, comme ce carton-repas.

En tout cas, c'est à Shanghai que j'ai trouvé le plus de marques de ce monde bien connu, et partout ailleurs englouti, des démocraties populaires, avec étiquettes, rituels, privilèges, en même temps que le déferlement (Pudong) vers le monde tout neuf de l'économie de marché.

Je pense aussi que les têtes (surtout de moins de 40 ans) sont beaucoup moins différentes des nôtres qu'auparavant : la coupe de cheveux (et chez les jeunes femmes les nombreuses indéfrisables), les expressions des visages, les tenues sont occidentales. À propos des expressions de visages, il me semble que les films et les séries de télévision non seulement occidentales mais aussi chinoises, où la direction des acteurs se fait sur le modèle occidental, ont répandu, *via* mille mimétismes inconscients, les gestes, mimiques et regards de l'Actor's Studio, et tout cela a modelé des expressions qui se sont ainsi cosmopolitisées à vive allure. Du reste, tous les visages ne sont pas nettement jaunes, il y a des visages pâles et d'autres rougeauds. Certains ont bien les yeux très bridés, les cheveux de jais très raides, mais d'autres ont seulement des yeux en amande, des cheveux bruns. Ce sont surtout les enfants qui demeurent (adorablement) chinois.

Il faut dire aussi que, progressivement, j'individualise les visages, je ne les vois plus interchangeables ; auparavant, à mes yeux, le jaune envahissait leur identité ; maintenant c'est leur identité qui se surimprime sur le jaune, et je vois des têtes singulières très diversifiées.

En bref, je ne ressens que très peu l'exotisme ethnique. C'est l'incapacité de parler, de communiquer avec ces gens, hors de nos interprètes (et même avec nos interprètes de façon libre) qui sépare nos univers.

J'avais déjà noté ceci, pour comprendre mon non-dépaysement : la nourriture ne nous dépayse pas puisque, à Paris, nous sommes depuis longtemps habitués aux restaurants chinois et aux baguettes.

En somme, cette Chine qui fut longtemps si différente (après la Chine traditionnelle, la Chine des uniformes bleus et magasins d'État) devient un pays méridional-oriental. La Chine normalisée de Mao devient un pays normal...

Mais ce n'est qu'un bout de Chine, la Chine occidentalisation de la TV, du développement, des villes côtières, de Pékin, mais *quid* de l'énorme Chine rurale, de la Chine intérieure ?...

Le soir. Arrivée à Canton

C'est là où Deng a relancé la réforme et l'ouverture au début de l'année. Au cours de sa visite dans le sud, il a loué Canton et l'a exalté comme modèle de construction du socialisme à la chinoise.

Il a formulé les quatre principes :

- suivre la route socialiste ;
- direction du Parti communiste chinois ;
- dictature de la démocratie populaire (sous l'égide du marxisme-léninisme et de la pensée Mao Zedong) ;
- continuation de la réforme et de l'ouverture.

Il faut dire que le dernier principe est en antagonisme avec les trois premiers. Mais c'est cela la dialogique de l'ère Deng. Deng prône l'autonomie du cerveau, l'initiative, l'audace, tout cela sous la conduite d'un Parti qui exige le conformisme au marxisme-léninisme et à la pensée Mao Zedong. Il est clair que si l'autonomie, l'initiative, l'audace se développent, le conformisme sera de pure forme et perdra toute substance. Mais alors...

On comprend la résistance des conservateurs du Parti. Le *South China Morning Post*, édité à Hong Kong, distribué à Canton, au moins dans les grands hôtels (et que je viens de lire au moment de mettre au clair mes notes), fait état de la préparation d'une contre-offensive conservatrice pour le XIV^e congrès du Parti. Le conservateur Deng Liqueun organise des réunions internes au Parti pour lutter contre l'« occidentalisation ». Il menace les « intellectuels de droite » qui voudraient conduire le pays sur la voie capitaliste. L'idéologue Li Zhe, dans *Le Quotidien du Peuple*, demande la continuation de la dictature du Parti et l'éradication des « droitiers » et

« infiltrés de l'étranger ». « En brandissant la bannière de la protection de la réforme et de l'ouverture, ils essaient de conduire la Chine vers le capitalisme. »

Les conservateurs s'appuient sur les trois premiers principes, les réformateurs sur le quatrième.

Nous sommes arrivés de nuit. Le sol est encore partout mouillé de l'orage. La température des jours précédents était de 38 degrés. Elle a baissé après la pluie, mais l'air est extrêmement humide. On est plongé dans la tropicalité. Notre minicar roule dans la ville. Beaucoup de lumières, plus qu'ailleurs, des vélos mais aussi des vélomoteurs et scooters en nombre. Beaucoup plus d'autos et taxis qu'ailleurs. On nous dit que Canton est une ville très embouteillée. Les klaxons sont insistants. Il y a des voies express traversant la ville comme à Tokyo. Les gens semblent mieux nippés. On nous conduit dans l'île de Shamian, l'ancienne concession internationale, à l'hôtel du Cygne blanc, qui élève sa grande façade blanche sur trente étages. Le hall de l'hôtel est gigantesque, une cascade s'y déverse dans un petit lac intérieur. Grand luxe. Des photos nous montrent la reine d'Angleterre, Richard Nixon et George Bush séjournant à l'hôtel. Ma chambre, au 25^e étage, donne sur la rivière des Perles. J'ouvre la double fenêtre qui enferme l'air conditionné et protège des bruits extérieurs. Je suis soudain enveloppée d'une énorme bouffée chaude et humide, en même temps que m'arrivent les teuf-teuf des *vaporetti* qui font la navette entre les rives du fleuve. Les eaux noires portent des taches lumineuses. Il y a des péniches, des cargos immobiles au milieu du fleuve. Pas de jonques. Quand ont-elles disparu ?

Il est minuit. Nous allons dîner dans cet hôtel où l'on peut être servi à toute heure. Le service est hongkongien. Courtoisie, efficacité, charme des hôtes. On nous offre un merveilleux repas. Je me sers à plusieurs reprises de délicieuses nouilles, et je ne résiste pas à exprimer mon amour pour ces nouilles. Petits rires feutrés. Je demande des explications. On m'informe que ce sont des vers de terre. Mon enthousiasme se dégonfle et s'enfuit. Je regarde d'un œil nouveau mes ex-nouilles et n'ai plus aucune envie de me resservir. Notre guide cantonais nous dit l'adage : « Le Cantonais mange tout ce qui vole sauf les avions, tout ce qui a des pattes sauf les bancs des jardins publics. »

Avant de m'endormir, zapping TV, nombre impressionnant de chaînes, chinoises, hongkongaises, japonaises, américaines. Il me semble de plus en plus que, dans les films samouraïs de série, les mouvements de tête, gestes des mains, expressions, mimiques occidentales remplacent les masques asiatiques.

Ultime regard sur la rivière des Perles.

Le minicar sort de la ville, la végétation tropicale se révèle à nous, on s'engage sur une route boueuse, défoncée, étroite, où l'on croise des camions. Il doit y avoir pas mal d'usines dans les environs. On arrive à Peugeot, ensemble de bâtiments et hangars dans la campagne. Le directeur français nous reçoit, et, vu que notre temps est compté, nous fait un bref speech avant de nous conduire visiter l'usine. Les capitaux sont répartis à 40 % pour la municipalité de Canton, 22 % Peugeot, 20 % la CITIC [China International Trust and Investment Corporation], 4 % la BNP, 8 % la Banque mondiale. 13 000 voitures ont été produites en 1991 ; il en sera produit 20 000 en 1992. Il en sort actuellement 73 par jour, des Peugeot familiales ou breaks. Le prix de revient, donc de vente, est très au-dessus des prix internationaux. La clientèle est principalement publique. Il faut une autorisation d'achat pour les clients privés. L'entreprise a démarré lentement. Elle a pâti du refroidissement de l'économie des années 1989-1990, et redémarre depuis fin 1990.

Le refroidissement ? Pour la première fois on nous en parle. Nos interlocuteurs chinois avaient pudiquement omis de l'évoquer. J'ai vu dans le Peyrefitte que je lis à mes avions perdus (*La Tragédie chinoise*), que l'inflation avait atteint 30 % dans les villes en 1989, que le prix des denrées s'était accru de 35 % dans les régions côtières, qu'il y avait eu début de récession, chômage... La poussée démocratique étudiante de 1989 s'était donc effectuée dans un climat de mécontentement, et de ce fait avait bénéficié de l'appui de la population.

Pendant la visite, le directeur nous parle librement des problèmes qu'il rencontre : 50 % des pièces sont importées, il faut des licences ; soudain la taxe douanière est doublée, puis soudain elle est supprimée. Il y a des incidents : on livre des pneus sans chambre à air qui ne conviennent pas aux suspensions Peugeot. Le directeur est ironique comme tout Français à l'étranger, mais philosophe et bonhomme. D'une certaine façon, ça lui plaît d'agir dans ce western technologique.

On visite. L'assistant du directeur est un jeune Chinois déluré, qui parle le français presque en parigot. Les presses sont chinoises. Dans les autres secteurs, les machines sont occidentales. On suit la chaîne, qui est arrêtée. C'est l'heure de la croûte ou plutôt du bol de riz. Des jeunes ouvriers chinois passent avec leur gamelle (je n'ose les arrêter pour faire un examen gastro-sociologique de leur repas). Ils ont suivi un apprentissage sur place. Au bout de la chaîne, un ouvrier fait tourner pour la première fois le moteur d'une voiture toute neuve, qui démarre aussitôt.

Déjeuner dans un très grand restaurant, aux multiples niveaux, au cœur de la ville.

L'après-midi, visite au bureau préparatoire du projet de métro pour Canton. Comme pour Pudong, atmosphère de management dynamique. Pas un mot sur le rôle dirigeant du Parti, mais l'exposé des projets. La France est sur les rangs, nous dit-on avec courtoisie. La ville en pleine expansion aura son métro dans quelques années.

Au retour, j'ai grande envie de visiter avec mes amis le célèbre marché, non loin de notre hôtel, où l'on vend et découpe, pour la consommation, les animaux les plus bizarres. Mais mon mal de patte me ramène à la chambre, en attendant le repas officiel qui nous est offert par M. Jiang, directeur du bureau des affaires étrangères de la province de Canton.

M. Jiang nous fait un petit exposé sur le grand développement de Canton et de sa province ; il nous dit les plans d'urbanisation. Une conversation commence, avec des malentendus, car une jeune assistante de la Cafiu de Canton, parlant le français, entend jouer le rôle de traductrice à la place de Mme Zhou. M. Jiang nous demande nos « conseils ». Je développe ce que j'ai dit à Shanghai. Je dis qu'il faut sauver les bicyclettes, même quand les habitants pourront disposer de voitures. Il y a un retour à la bicyclette dans les villes européennes, où l'on garde la voiture pour les déplacements du soir et les sorties à la campagne. M. Jiang répond que les bicyclettes sont liées au sous-développement et doivent tôt ou tard disparaître. À un moment, il évoque des quartiers que le plan d'urbanisation va raser. Je lui dis qu'il faut sauver les vieilles maisons, et que partout, en Europe, on a trop tard regretté la destruction d'anciens quartiers. Il me répond que seront sauvegardées les maisons qui ont du style, pas les autres. J'insiste et dis que même des vieilles maisons sans style peuvent être modernisées de l'intérieur et conservées, que les rues étroites sont très importantes pour la convivialité, qu'une ville a besoin de garder la mémoire des différentes époques qu'elle a vécues. Mais mon propos ne l'intéresse pas. Comme tous les modernistes que nous avons rencontrés, il ne veut voir que le développement, non les au-delà du développement, il ne veut voir que les bienfaits de la modernisation, non les effets destructeurs de la modernisation. Comme nos autres hôtes, il se dit conscient des problèmes de pollution, de culture et semble assuré de contrôler le développement. Nulle part ailleurs, aujourd'hui, n'existe peut-être une telle adhésion, une telle foi dans le développement.

Puis la conversation devient plus familière, ou moins hiératique qu'ailleurs. Une jeune Cantonaise de notre table fait à un moment remarquer que le directeur n'aime pas les Japonais. Celui-ci sourit et nous sourions tous.

Les plats les plus divers tournent devant les convives. J'observe avec circonspection des substances indéterminées, en pensant à mes nouilles de la veille et au marché aux rats et serpents. Une viande qui semble devoir être du bœuf m'évoque à la mastication du chameau que j'ai mangé en Tunisie. Mais il n'y a pas de chameau à Canton ! Alors ? Du rat ? Du chien ? Du singe ? Ces hypothèses me coupent l'appétit et je me borne aux légumes dûment authentifiés.

Le soir, après dîner, comme chaque soir, je voudrais aller à un karaoké, mais j'ai trop mal à la patte, et dois renoncer. J'aimerais tellement un karaoké français, où je pourrais chanter au micro.

Le train pour Shenzhen

Matin. Avant de partir, je regarde encore une fois le paysage de ma chambre. Sous un vaste ciel de brumes rougeoyantes d'aurore, miroitent les eaux limoneuses de la rivière des Perles. Elles sont sillonnées sans trêve par les navettes, péniches, barques, parfois cargos.

Je rêve à cette ville dont je n'ai presque rien vu, mais dont j'ai ressenti l'intensité méridionale et tropicale propre, intensité qui se conjugue et se confond avec l'intensité de l'essor économique. L'impression est très forte que Canton est à la fois le grand pont (avec Hong Kong, les Petits Dragons, le Japon, l'économie mondiale) et la grande brèche où se déverse l'occidentalisation.

La gare est fermée à ceux qui n'ont pas de billet (où se procure-t-on alors les billets ? j'oublie de poser la question). Devant la gare, une très grande foule est assise, par terre ou sur des ballots, en attente de train ? de quoi ?

Le train pour Shenzhen démarre. Il est bourré. Sur le wagon voisin, des jeunes sont assis par terre. Les wagons ont une allée centrale. Chaque wagon a un petit bureau à une extrémité, siège de sa contrôlease. Dans le petit couloir à l'extrémité du wagon, quatre portes, trois interdites au public et la dernière pour les toilettes. Une hôtesse passe avec un chariot. Elle est longuement arrêtée par une famille de Chinois de Singapour qui achètent soies, bracelets, bibelots, etc. On traverse des plaines fertiles, rizières, céréales, maraîchages, vergers, élevages de canards au bord de petits étangs. Partout, jusqu'aux abords de Shenzhen, des échafaudages, des usines.

Shenzhen

Ville-champignon de 2 millions d'habitants, qui en comptait 20 000 en 1980, et qui est toujours en chantier. Avenues rectilignes, arbres, centres commerciaux. La ville est animée. Je ne saurais évidemment discerner le taux d'habitation des bureaux, des appartements...

Sur une place, soudain, un gigantesque panneau avec au centre le visage du président Deng sur fond de fumées rougeoyantes montant au ciel. Une phrase du président exalte l'ouverture. C'est la seule image de Deng que nous ayons rencontrée. Évidemment, Shenzhen est le symbole de sa politique. Elle a joué un rôle historique d'éclaireur et d'incitateur à la réforme pour l'« économie de marché socialiste ». C'est le pont entre Hong Kong, qui jouxte la ville, et Canton, et toute la zone de Shenzhen à Canton c'est le pont entre le monde économique extérieur et la Chine profonde. Ouverture-brèche. L'ouverture est brèche, mais la brèche est ouverture.

À l'hôtel (Shenzhen Continental Hotel) la monnaie est le dollar de Hong

Kong. Je ne sais pas s'il a chassé le yuan.

Je déjeune avec les amis, mais j'ai trop mal à la patte pour les suivre dans leur visite d'une entreprise à capitaux mixtes, ou, ce que je regrette, dans la visite de la Chine en miniature, parc où ont été reconstitués les habitats des différentes provinces. Je reste à la chambre, avec la télé, les journaux et le Peyrefitte (*La Tragédie chinoise*). La vue de mon 12^e étage porte sur un fragment de ville anonyme. On est au bout de la Chine, et on se trouve n'importe où dans le monde moderne.

Lecture du *China Daily*. Ce journal sélectionne évidemment les informations qui traitent du changement. On a l'impression d'un essor, d'une prolifération. Je lis par exemple que la Chine apprend les règles du marché immobilier, que l'énergie solaire est utilisée pour les yourtes de Mongolie, qu'une invention écologique à bon marché permettra d'éviter des pollutions.

Le Peyrefitte me cause un malaise. Je retrouve sa thèse de l'époque maoïste. La démocratie n'est pas faite pour la Chine. Il donne les raisons, qui sont celles des officiels d'ici : immensité, énormité de la population, multiplicité des ethnies, tradition d'une civilisation, centralisme multimillénaire. Et l'Inde alors ? Elle a aussi un territoire immense, une énorme population, elle a des ethnies encore plus nombreuses et diverses que la Chine, elle n'a pas de tradition démocratique. Elle n'a pas de tradition centraliste, ce qui n'empêche pas un pouvoir central. Et pourtant, en dépit de (ou à cause de) l'hégémonie électorale du parti du Congrès, il y a liberté de la presse, liberté de culte, minimum de droits démocratiques. Ça me rappelle les lieux communs des années 1950-1960 : l'Inde capitaliste est vouée à la famine et à la décomposition. La Chine socialiste progresse dans l'abondance (propos qui régnaient à l'époque même où le Grand Bond en avant causa une terrible famine, qui fut évidemment occultée). Peyrefitte voit dans la répression de Tienanmen en 1989 la démonstration de sa thèse : il ne saurait y avoir de démocratie en Chine.

Peyrefitte est persuadé qu'il connaît bien les dirigeants chinois, ceux de l'époque Mao comme ceux de l'époque Deng, parce qu'il a eu des entretiens avec eux. Il ne sait pas ce que sont les vraies pensées derrière les discours officiels, ce qu'est le monde du silence de l'appareil. Ainsi, faisant des citations de Deng depuis 1979, rappelant que celui-ci a réprimé les Cent Fleurs, il croit tenir la preuve que Deng est un partisan radical de la dictature du Parti. Mais à lire les propos de Gorbatchev pendant vingt ans, jusqu'en 1988, qui aurait pu penser qu'il se convertirait aux idées démocratiques ? Les esprits évoluent très rapidement dans les époques d'accélération de l'histoire. Qui sait ce qui s'est passé dans l'esprit de Deng pendant la longue période d'hésitation, où le Parti divisé était quasi immobilisé par la double poussée contraire de ceux qui voulaient aller de l'avant dans la libéralisation politique et ceux qui voulaient faire marche arrière ? Et puis Deng est un homme qui par deux fois a connu la disgrâce, l'humiliation, peut-être même la peur d'être liquidé physiquement. C'est un homme dont le fils, depuis paralysé, a été jeté

d'une fenêtre par les enragés de la Révolution culturelle. Peut-être que, de même que Gorbatchev voulait conserver le Parti en le rénovant, parce que c'était le seul ciment d'unité pour l'URSS, Deng veut garder le Parti pour sauvegarder l'unité de la Chine. Mieux : pour guider et impulser la Chine jusqu'à ce qu'elle devienne la très grande puissance économique qu'elle doit être. C'est-à-dire pour la grandeur de la Chine. Deng veut certes maintenir la dictature du Parti, mais ce n'est pas pour le triomphe du socialisme, c'est pour la grandeur de la Chine.

Est-ce possible ?

L'alternative était-elle vraiment répression ou décomposition ? La Chine aurait-elle connu la même décomposition que l'URSS s'il n'y avait pas eu répression ? La crainte de la décomposition n'est-elle pas le spectre que le Parti agite dès qu'est menacée sa dictature ?

En tout cas, deux ans après Tienanmen, cet homme de 88 ans a relancé la réforme et l'ouverture. Trente ans après sa disgrâce pour avoir dit « peu importe que le chat soit noir ou gris, l'important est qu'il attrape les souris », Deng est resté fidèle à son idée, et c'est cela son originalité : il faut attraper les souris.

Puis, je pense :

Mao, qui a « réhabilité » Qin Shi Huangdi, l'empereur de la Grande Muraille et de la fermeture, fut lui-même empereur de la fermeture. Deng, lui, est un empereur Tang, qui veut établir la grandeur de la Chine à partir de l'ouverture.

Les amis français partent pour Hong Kong. De toute façon, j'avais décidé de ne pas y aller. Je reste en chambre le matin, continuant mes lectures.

Retour par le train à Canton, puis avion et retour à l'hôtel Grace de Pékin.

Retour à Pékin. Hôpital. Conversations

Mme Zhou me conduit à l'hôpital central de Pékin. Impression de propreté, fonctionnalité. Les deux derniers étages sont réservés aux étrangers. J'attends avec un couple indien. Un jeune docteur me reçoit. Il me dit que, vu la brièveté de mon séjour et l'absence de radios, il ne peut vraiment examiner mon cas. Je lui demande s'il ne peut au moins me prescrire un médicament de médecine traditionnelle chinoise ainsi que l'acupuncture. Il sourit : « Je pratique seulement la médecine occidentale. » Toutefois, pour me faire plaisir, il me prescrit un médicament chinois, des gélules que je dois prendre quatre fois par jour. Je le remercie. Il me dit sobrement : « *It is my duty.* »

L'acupuncteur, homme de cinquante ans, est très placide ; il me pose des aiguilles sur le trajet du nerf sciatique. La pose de certaines d'entre elles me

donne une secousse électrique. Après un soulagement de deux heures, mon mal s'accroît. Je reste au lit et prévois de rentrer en France dimanche plutôt que mardi. Je termine Peyrefitte, qui veut immobiliser la Chine, et dans le fond, reste très froid devant la tragédie chinoise. Il ne peut que mépriser les réformateurs disparus, Hu Yaobang, Zhao Ziyang, qui voulaient démocratiser le Parti. Je téléphone à Francis Deron, correspondant du *Monde* qui vient me voir dans ma chambre.

Il reconnaît l'incontestable essor économique, mais il dit que les capitaux privés étrangers se mouillent très peu. Ce sont les banques publiques qui apportent leur aide.

Il me dit que, depuis Tienanmen, le régime a perdu la face. Les Pékinois restent traumatisés. Le Parti est fantôme (cela, je ne le crois pas trop). « Alors où est le pouvoir ? – L'armée ou plutôt les armées. Les régions, qui ont acquis une grande autonomie (Canton répugne même à verser son dû à Pékin). Les clans autour de grandes familles. »

L'unité millénaire de la Chine, entrecoupée d'époque de chaos, est un mythe élaboré par la bureaucratie impériale, repris à son compte par le pouvoir communiste. Il faut lire l'histoire de la Chine à l'inverse : les périodes de division sont plus importantes chronologiquement que celles d'unité. Et, pendant les divisions, l'histoire culturelle ou économique a pu être d'une très grande richesse, tandis qu'aux époques d'unité il a pu y avoir sclérose bureaucratique.

Je lui dis que la solution peut-être la meilleure serait un Commonwealth chinois, ou plutôt des États-Unis de Chine. Il acquiesce, mais pense que cette solution n'est guère probable. Il croit que la Chine va se diversifier peut-être jusqu'à la division entre provinces. La seule prévision qu'il puisse faire est que la Chine sera capitaliste. Avec peut-être par-dérrière une dictature dans le style de la Corée du Sud ou Singapour. De toute façon, déjà, *la Chine a changé*.

Je me commande un dîner en chambre avec des nouilles sautées et un verre de vin rouge chinois. Puis je lis la nouvelle traduction des *Nuits blanches*. Je me rends compte soudain que c'est la première lecture qui me fait évader de la Chine.

SAMEDI 12 SEPTEMBRE

Le Palais d'été

Matin. Retour à l'hôpital pour l'acupuncture. Comme je songe à rentrer en France éventuellement demain, je demande à Mme Zhou d'aller au Palais d'été, dont la visite avait été prévue pour lundi.

Très bel après-midi. La grande chaleur a disparu de Pékin à mon retour,

pour faire place à un temps très doux. Le palais est au pied de la colline de la Longévité, au bord du lac Kunming, où l'on voit le pont aux dix-sept arches joindre une petite île où se trouve le temple du roi Dragon. Un grand corridor couvert et ouvert de 700 mètres longe le lac et va jusqu'à une grande jonque de marbre, accostée au rivage. Il y a plusieurs bâtiments, impériaux ou religieux, qui portent des noms charmants « tour du Grand Bonheur », « jardin de l'Harmonieux Intérêt », « Pavillon pour percevoir le printemps ». On marche doucement imprégnés par le charme de cet ensemble de jardins, palais, lacs qui serait hors du temps et hors de ce monde s'il n'était sillonné par des touristes comme moi. Le soleil qui incline vers l'ouest accentue les couleurs d'eau, de verdure, le rouge des palais, le vert et le doré des toitures.

Tout semble hors du temps... Et pourtant, sur un modèle certes traditionnel, le palais a été construit en 1750 par un empereur Qing. Il a été brûlé par les Français et les Anglais en 1860, reconstruit par l'impératrice Cixi, mis à sac en 1900 par les puissances impérialistes d'Occident, reconstruit à nouveau en 1903, restauré et rejardiné par la République populaire de Chine. Je songe que, à travers les injures du temps historique, cette oasis de beauté a pu sans cesse se régénérer alors que tout a croulé alentour plusieurs fois et à jamais, Empire, impérialisme occidental, Kuomintang, maoïsme... Jusqu'à présent, le Palais d'été s'est montré plus fort que le temps. Et maintenant, vidé de son histoire impériale, il va tranquillement traverser l'ère postcommuniste, à moins que de nouvelles mises à sac ?...

J'ai décidé, au cours de cette promenade où s'accomplit et se referme en moi la beauté de la civilisation impériale, de rentrer à Paris le lendemain. Je demande un ultime passage sur la place Tienanmen. Elle m'apparaît énigmatique, refusant de laisser entrevoir son avenir. Les énormes clameurs de son passé m'arrivent ensemble, toutes mêlées. On prépare des échafaudages pour la prochaine grande fête officielle. Il y aura des défilés militaires et civils. Mais ensuite ? Quelles nouvelles manifestations, pour qui ? contre qui ? vers quoi ?

Leclerc du Sablon, correspondant du *Figaro* et de *L'Express*, m'emmène dîner au restaurant séchouanais qui se trouve au dernier étage de l'hôtel de la Grande Muraille. Très bel hôtel moderno-chinois. Restaurant vitré, faiblement éclairé, pour mieux nous faire sentir la présence de la nuit pékinoise autour de nous. Les hôtes sont belles, souriantes, discrètes. Le repas séchouanais est succulent, il est accompagné d'un cabernet chinois très honorable.

À l'inverse de Deron, Leclerc du Sablon ne croit pas à la dissociation proche. Il cite Confucius (je crois) : « Ce qui est un doit être divisé, ce qui est divisé doit être un. » Lui aussi pense que la Solution idéale serait les États-Unis de Chine réunissant les provinces et les régions autonomes (Tibet, Sinkiang, Mongolie-Intérieure), ce qui éviterait et l'hypercentralisme, et l'éclatement. Mais quelles sont les forces politiques conscientes qui veulent aller vers cette solution ? On ne voit que, d'une part, la ruée vers la

modernisation économique qui croit que tout va être résolu par cette modernisation, et, d'autre part, le conservatisme totalitaire qui veut à tout prix sauver le pouvoir omnipotent du parti.

Entre parenthèses, ni l'un ni l'autre des deux journalistes ne peut savoir ce qui se passe à l'intérieur du Parti. Officiellement, tout le monde prône l'ouverture, y compris ses ennemis. On est réduit aux interprétations et supputations. Mais il semble bien qu'une contre-offensive conservatrice se prépare.

J'interroge mon commensal sur l'affaire Shen Ting, ce dissident qui a été empêché de faire une conférence de presse et arrêté. Il dit que celui-ci, qui s'était installé aux États-Unis, était rentré faire un séjour en Chine après que Deng eut ouvert la porte aux exilés de 1989. Il y était resté deux mois puis, avant de repartir, il avait voulu faire cette conférence de presse. Leclerc du Sablon avait reçu le texte d'invitation, comportant les critiques non seulement contre l'absence de démocratie, mais aussi dénonçant la réforme économique comme un échec dû à l'impéritie et la corruption du Parti. Pour mon commensal, c'est une action prématurée et néfaste (durcissant le clan conservateur). « Est-il en résidence surveillée comme on l'a dit ? – On ne sait rien... »

Je pense à l'argument « ce n'est pas le moment ». C'est vrai qu'il y a des actions prématurées qui se retournent contre les intentions de leurs auteurs et font régresser les choses. Mais j'ai si souvent entendu cet argument, quand il s'agissait de critiquer le communisme avant la guerre, pendant la guerre, après la guerre : ce n'est jamais le moment. Comment savoir d'avance si l'acte audacieux est prématuré ou bienvenu, s'il va déclencher une régression ou une progression ?

Problème de la démocratie. La démocratie, ce n'est pas seulement les droits de l'homme, l'*habeas corpus*, la séparation des pouvoirs, la liberté d'expression : c'est aussi un système qui se nourrit de diversité et de conflictualité parce qu'il est capable de les réguler, en les faisant s'exprimer dans la polémique d'idées et dans l'acceptation de la règle démocratique (élections périodiques, etc.). Or les conflits qui nourrissent la démocratie peuvent la détruire si celle-ci n'est pas bien enracinée ou consolidée. D'où la nécessité que les conditions d'installation de la démocratie ne soient pas chaotiques ou crisiques à l'excès. Peut-on envisager dans le présent une démocratie viable pour la Chine ? Vais-je faire du Peyrefitte ? Non. Mais je m'interroge sur les conditions évolutives, non explosives, favorables à l'instauration d'une démocratie durable.

Je ne verrai pas la Muraille de Chine, qui est prévue pour aujourd'hui dimanche. Je laisse à l'hôtel mes compagnons, rentrés de Hong Kong la veille au soir. M. Shi et Mme Zhou me conduisent à l'aéroport, où ils me font passer toutes les barrières. Ils me laissent au salon VIP, où je retrouve les fauteuils de cérémonie avec leurs broderies.

Je regrette encore de n'avoir pu participer à un karaoké.

Le Boeing d'Air France a décollé. Il entame sa course avec le soleil, mais celui-ci sera un peu plus rapide. Je ressens une tendresse pour la Chine. Le mot semble bizarre, mais il m'est venu spontanément. Cette Chine, je ne l'ai vue qu'à travers une bulle, avec énormément de non-vu et de non-dit, mais ce n'était plus le voyage classique, avec une totale et permanente mise en scène, comme au temps maoïste. À travers la bulle, on a vu une Chine vivante, plus, un déchaînement pas seulement économique, mais, comme dit Riboud, un déchaînement incroyable de la vie, une avidité du monde extérieur happant pêle-mêle le Coca-Cola, le McDonald's, les parfums de Paris (fabriqués à Xan Yui), la haute et moyenne couture, un appétit omnivore. Et c'est cette vie qui, par osmose, a traversé la bulle et nous a pénétrés. C'est cette vie qui m'a ému. Je me suis senti communiquer avec le destin pathétique de cette portion énorme d'humanité, dont la civilisation naît à l'aube des temps historiques, et qui affronte en même temps tous les problèmes de l'ère planétaire. Que d'efforts encore, que d'avatars, que de souffrances, d'espoirs, d'illusions, de désillusions à venir...

Je mets les écouteurs et retrouve *Casta Diva*, je m'en enivre tout au long du voyage.

Réflexions du retour

Je ne veux, ne peux faire de bilan de ce voyage. Mais essayer de dégager les problèmes qui me semblent cruciaux, et pour ce qui se passe en Chine, et pour son futur.

Cette économie de marché socialiste, qu'est-ce que c'est ?

C'est Deng qui a dit que l'économie de marché devient la loi centrale. Mais c'est l'économie de marché socialiste. Nous avons sans cesse demandé le sens de ce mot socialiste. Nous avons obtenu des réponses vagues, sociales, au maximum socialistes à la suédoise, d'où l'impression de surface que le « socialisme » s'était dissous dans le marché et devenait seulement une étiquette pudique pour camoufler le capitalisme.

Mais, en fait, le socialisme signifie, comme il le signifiait en URSS et dans les démocraties populaires, d'abord et essentiellement le pouvoir monopoliste du Parti communiste sur la société. Il signifie aussi le maintien de la propriété étatique et la pratique du contrôle étatique. Dans les campagnes, l'État reste propriétaire des terres, il les loue pour une longue durée aux paysans.

90 % (je ne sais pas d'où j'ai noté ce chiffre) des secteurs économiques

sont sous contrôle des institutions publiques (État, provinces) sous forme d'industries d'État, de *joint ventures* à participation majoritaire. Mais il faut dire aussi que les provinces, les municipalités, les cantons se lancent eux-mêmes dans la recherche des bénéfices, des profits, de la rentabilité propres à l'économie de marché.

En même temps, c'est le déferlement, partout, du petit commerce, des petites entreprises, des initiatives privées, des investissements étrangers, des zones ouvertes. Il y a déchaînement de l'économie privée, mais dans des cadres qui à la fois la stimulent et la contrôlent. Du reste le libéralisme « sauvage » tuerait l'industrie chinoise naissante. L'installation en Chine des firmes et multinationales étrangères prémunit contre l'arrivée de leurs produits fabriqués hors de Chine et permet à la Chine d'acquérir outillages, techniques et savoir-faire. D'où *une économie dans un sens « mixte », mais plutôt à deux visages à la fois complémentaires et antagonistes*. Le paradoxe du terme « économie de marché socialiste » recouvre en fait une double réalité, où le mot socialiste signifie non pas les immenses aspirations et espérances qui se sont historiquement cristallisées sur ce mot, mais le pouvoir d'un parti unique maître d'un État propriétaire et contrôleur.

Est-ce dans le *China Daily* ? La réponse d'un paysan à la question : « Préférez-vous le socialisme ou le capitalisme ? – Si ce que nous faisons est du socialisme, j'aime le socialisme. Si vous insistez pour le nommer capitalisme, j'aime ce capitalisme. »

Y a-t-il succès ? Échec ? L'auteur de *China on the Edge*, ainsi que les gauchistes rentrant de Chine voient dans la réforme, non pas un dynamisme transformateur, mais un tohu-bohu de corruptions, vénalités, spéculations, incompétences, rigidités, bureaucratismes, désordres, accroissement des inégalités, multiplication du chômage.

Les capitaux étrangers, avons-nous déjà vu, ne se mouillent que très peu. L'ouverture elle-même peut entraîner l'hémorragie : *Times*, que je trouve au moment de rédiger ces notes, m'apprend que, depuis 1978, plus de 170 000 étudiants, enseignants ou chercheurs sont partis à l'étranger et qu'un tiers seulement s'en est retourné en Chine. L'Académie des sciences a envoyé 7 378 chercheurs et étudiants et 3 700 seulement sont retournés au pays. On ne revient pas, soit parce que les salaires des chercheurs sont trop peu élevés en Chine, soit parce qu'ils craignent de ne pouvoir voyager à l'étranger ou encore qu'il y ait un redressement du régime.

La question est de savoir si les traits négatifs que sont la corruption, la vénalité, la spéculation sont secondaires, voire inévitables, si les désordres ne sont pas une condition même de l'essor innovateur, si le développement n'est pas de lui-même inégal, donc inégalitaire, si les bureaucratismes et rigidités ne sont pas amenés à être réduits par le développement de l'économie de marché elle-même. Par ailleurs, il me semble fort improbable que le taux de croissance annuel de 10 % soit disproportionné par rapport à la réalité. Nous ne savons évidemment déterminer un chiffre, mais nos yeux ont vu de la

croissance.

Quoi qu'il en soit, il me semble évident que nous assistons à une évolution révolutionnante, c'est-à-dire qui porte en elle des transformations profondes pour toute la société, et peut-être même l'organisation politique elle-même. Nous assistons dans le sud, et peut être déjà le nord-est, à un essor économique incontestable, et c'est cet essor qui justement menace de créer oppositions et tensions entre Chine de l'intérieur et Chine maritime ; c'est justement ce développement qui apporte avec lui, comme tout développement, développement des inégalités et développement des sous-développements.

Si la Chine devient une très grande puissance économique, elle se fera au détriment d'anciens équilibres ruraux, au détriment de nouveaux pauvres et nouveaux malheureux. Elle se fera aussi au détriment du Parti qui aura initié le mouvement.

Le Parti

C'est le problème de l'avenir du Parti qui se pose, ce que savent bien les conservateurs. Les progressistes du Parti sont-ils déjà prêts à envisager la mort du Parti dans le triomphe de la réforme ? Sans doute pas encore. Mais au moins savent-ils que le développement de la réforme économique nécessite une profonde réforme du Parti.

Pour comprendre la situation, il convient de faire le parallèle URSS/Chine. La Chine de Deng s'était engagée sur la voie de la réforme rurale dès 1979 et a commencé la réforme économique urbaine en 1984. Un début de libéralisation culturelle commence ensuite, une poussée vers la libéralisation politique se manifeste en 1988-1989 en même temps qu'apparaissent inflation et perturbations dans le pouvoir d'achat. Puis, après hésitation, le Parti réprime Tienanmen, institue un regel politique et un refroidissement économique, sans pourtant attenter aux nouvelles structures issues de la réforme des années 1979-1988. Après deux ans de refroidissement, l'ouverture et l'économie de marché deviennent les mots d'ordre clés.

En URSS, Gorbatchev entame timidement une réforme agraire, qui échoue, d'une part parce qu'elle est inhibée par le Parti, d'autre part parce que la classe paysanne a été détruite physiquement par Staline et remplacée par des salariés ruraux qui répugnent à l'initiative et à la responsabilité. La volonté de réforme de l'économie entraîne la désorganisation du système bureaucratique planifié sans pouvoir créer véritablement un marché concurrentiel. L'économie plonge dans le chaos. Mais ce qui a réussi, c'est la transformation politique : la Glasnost établit rapidement la liberté d'information et d'expression, le Parti perd progressivement son monopole, jusqu'à ce qu'il perde son existence propre après le putsch d'août 1991.

En URSS, Gorbatchev a manœuvré magistralement pendant deux ans par accélération/freinage, accélérant le mouvement quand il s'enlisait, freinant quand il risquait de devenir explosif. Mais finalement le processus évolutif est

devenu explosif : la simultanéité et la corrélation entre l'effondrement économique, la tourmente politique, l'explosion des nationalismes, attisés par les problèmes de minorités enclavées, ont fait exploser l'Union soviétique et son Parti communiste. La Chine communiste a-t-elle évité sa propre explosion en réprimant à Tienanmen ? A-t-elle repris le processus évolutif ? Mais celui-ci ne conduit-il pas, tôt ou tard, à l'implosion du communisme et peut-être sinon à l'explosion, du moins à la désunion de la Chine unifiée ? On ne sait où va l'ex-URSS. Mais sait-on où va la Chine ?

Le Parti peut-il jouer (et jouer durablement) le rôle du despote éclairé ? Est-ce que l'héritage mandarinal confucéen de la culture chinoise pourrait l'aider à accomplir ce rôle ? N'aurait-il pas plutôt besoin d'une philosophie taoïste, ayant le sens de la dialogique du yin et du yang, sachant assumer le conflit et réorganiser dans la désorganisation ? Mais pour cela saurait-il lutter contre la corruption interne, le bureaucratisme, la sclérose, le dogmatisme qui lui sont d'une certaine manière consubstantiels ?

N'est-il pas plutôt voué à éclater tôt ou tard dans le processus de libéralisation, ce qui ferait peut-être éclater la Chine ? Et c'est la peur de cet éclatement qui renforce la volonté de cohésion et de direction du Parti. Mais ce renforcement en retour menace le processus de libéralisation...

La contradiction fondamentale est là : pour la réforme, le Parti doit lutter contre ce qui fait sa substance : le monopole du pouvoir et ses corollaires, bureaucratisation et corruption.

Situation « impossible » : mais si on meurt de contradictions, on en vit aussi.

L'aile réformatrice tente de débureaucratiser, rajeunir, dynamiser le Parti. Mais elle doit savoir que le processus animé par le Parti porte en lui à terme la fin du monopole du Parti. Elle ne peut vraiment démocratiser le Parti, parce que la démocratisation signifierait la pluralisation au sein du Parti, puis la division entre au moins deux partis, c'est-à-dire la fin du monopole. Pourtant, les plus libéraux doivent sentir la nécessité de cette ultime modernisation, mais ils renvoient le problème à plus tard, comme s'ils confiaient au dynamisme de la libéralisation économique le soin d'apporter la libéralisation politique. L'un d'entre eux nous a répondu à la question : « Et la démocratie ? – Ça viendra... »

Ce qui conduit le mouvement, c'est la volonté de faire de la Chine une très grande nation industrielle, de réaliser la grandeur de la Chine. Le nationalisme ? Le nationalisme permet au Parti de travailler à son propre dépérissement tout en empêchant ce dépérissement (puisque, si le Parti éclate, la Chine peut éclater).

Le Parti justifie son despotisme, non plus par la foi dans le marxisme-léninisme (dont seule demeure l'étiquette sur un flacon vidé de tout contenu), mais à la fois par l'immensité d'une nation qu'il faut maintenir dans l'unité, l'énormité d'une population de plus d'un milliard d'êtres dont il faut subvenir aux besoins, menacés par la pression démographique (ce que nous ont rappelé

sans arrêt nos interlocuteurs politiques) et sa fonction motrice dans le développement non plus à la manière ancienne (économie d'État) mais sur le champ de l'économie de marché.

La grande nation

Ici aussi, mais à la chinoise, le nationalisme est le stade suprême du communisme, à la fois son dernier bastion et son au-delà. Il y a une formidable reconversion et résurrection des énergies mythologiques du communisme dans le nationalisme. L'euphorie des discours communistes maoïstes est devenue l'euphorie triomphaliste du discours économique. Une partie de l'ivresse irréaliste du maoïsme s'est transformée en ivresse réalisatrice du développement. Et puis il y a les autres aspects du nationalisme. Il y a le retour aux sources philosophiques et religieuses, avec le renouveau taoïste et bouddhiste. Il y a l'orgueil de se rattacher à la tradition millénaire « à la chinoise ». Il y a l'idée d'espace vital, déjà appliquée aux îles de la bordure sud-est, il y a le refus d'examiner encore toute idée d'autonomie du Tibet au sein d'une formule tenant à la fois du Commonwealth et des États-Unis de Chine (ce qui me semble de plus en plus la bonne, mais improbable solution pour le futur).

Plus fondamentalement, je dirais qu'occidentalisation et sinisation (nationalisme) iront de pair. Plus la Chine s'occidentalisera, plus elle empruntera les formes occidentales de l'idée de nation, plus elle aura besoin de renforcer l'identité nationale afin de contrebalancer les désintégrations culturelles et civilisationnelles qu'entraîne l'occidentalisation. La Chine s'ouvre au monde pour nourrir son propre être, ses propres forces. Autre paradoxe : à l'époque où elle était internationaliste, la Chine était hyperclose. Au moment où elle s'ouvre, elle devient nationaliste. C'est pour cela qu'elle se moque de cesser d'être un « modèle » pour le tiers-monde.

Le mythe du développement et l'aventure inconnue

J'ai été frappé par l'assurance, la confiance « naïves » dans le développement. C'est à la fois le moyen, la solution, le but. Les animateurs repoussent toutes nos inquiétudes sur les conséquences du développement urbain, du développement technique. Mais, s'ils étaient conscients des problèmes énormes que va poser leur développement-solution, auraient-ils (je parle de ces animateurs, managers, jeunes cadres que nous avons vus) leur ardeur, leur élan ? Ne faut-il pas qu'ils aient justement la vue courte ?

Ou au contraire, n'est-ce pas un désastre, un de plus, et désormais en Chine, que l'on ne cherche pas dès maintenant à percevoir, ces problèmes, qui ne sont pas seulement ceux de la pollution, mais aussi de la vie quotidienne, qui sont ceux d'une course toujours plus accélérée vers quoi ? La transformation ? La désintégration ?

La Chine est en plein essor, elle a foi dans le futur. C'est peut-être le seul pays où le futur, partout ailleurs en crise, a été sauvé dans la transformation de l'avenir radieux socialiste en un nouvel avenir radieux du développement de l'économie de marché (socialiste).

Ils modernisent, modernisent, alors que chez nous la modernité est en crise, et accouche d'un pauvre postmodernisme. La science et la technique sont désormais problématisés chez nous, mais la Chine leur conserve sa foi. Et, surtout, la Chine ne sait pas qu'elle est, elle aussi, dans l'aventure inconnue, incertaine, damocléenne, qui est l'aventure de notre planète entrant dans le nouveau millénaire.

Une année Sisyphe

1994

SAMEDI 1^{er} JANVIER 1994

Aux douze coups de minuit, les réveillonneurs se lèvent, s'embrassent, s'exclament « bonne année », et l'année qui meurt tombe en morceaux tandis que surgit de la nuit une toute neuve année. Comme, pour la première fois de ma vie, je n'ai pas réveillé, l'absence du grand rite de minuit fait que je n'ai pas senti la cassure entre 1993 et 1994. 1993 s'est fondu insensiblement dans 1994.

Le ciel tout bleu de ce matin, après des journées sales et grises, m'indique non pas un grand renouveau, mais une alternance climatique provisoire.

Je pressens que l'année va être turbulente et troublée. Je ne sais pas si une des grandes bifurcations dans notre devenir s'effectuera déjà en 1994. De toute façon, il nous faudra vigilance, attention, patience...

Désirant profiter du ciel bleu, nous allons nous promener dans l'île Saint-Louis. Arrêt à la crêperie : la galette au sarrasin œuf-fromage me donne un sentiment de plénitude, comme « la croûte au fromage à l'œuf » que je ne rate jamais à Lausanne. Le mariage du sarrasin et du fromage, tout en respectant la spécificité de l'un et de l'autre, crée un plaisir nouveau, auquel l'œuf apporte un moelleux, un onctueux, qui sublime le tout. Dans la croûte au fromage, l'absence de sarrasin est compensée par le gain de la poêlure du pain. Et dans la galette, l'absence de poêlé est compensé par le gain du sarrasin. Voilà deux mets parfaits : l'union des trois constituants élémentaires à la fois révèle et transcende la saveur de chacun d'entre eux.

Mes résolutions pour 1994 ont couvé pendant tout l'automne, c'est le moment de les formuler.

Une fois de plus, je suis arrivé aux limites de la dispersion, à force d'engagements, de déplacements, de conférences, de colloques, d'articles, de rendez-vous, d'inutilités, de futilités : je perds mon temps, je sacrifie les miens, mes amis, et je me perds moi-même.

Pendant longtemps, j'ai pu fuir Paris, me retrouver, retrouver mes rythmes, en Toscane, en Provence, où je pouvais à la fois écrire et vivre... Mais depuis dix ans, coincé à Paris, je ne fais plus que des voyages précipités ici ou ailleurs.

Donc, réforme de vie :

1. Voyages : pas plus de deux par mois, avec de larges plages de quinze jours à trois semaines sans engagements. Mon agenda étant déjà saturé, refuser toute nouvelle proposition, sauf cas d'intérêt exceptionnel.

2. Paris : me garder au moins trois jours par semaine ; un seul déjeuner au restaurant. Passer, autant que possible, les trois jours vierges à Silly-Tillard

chez mon ami Jacques-Francis Rolland, notre J.-F. R.

3. Interviews : tout refuser. C'est une conversation avec Milan Kundera qui m'a déterminé. Quand je l'ai appelé pour qu'il accorde un entretien à un excellent journaliste brésilien, il m'a déclaré : « Jamais d'interview, c'est mon dogme. » Le mot m'a illuminé. D'ailleurs, pourquoi ces interviews où l'enregistrement sur magnétophone est mal découpé par des journalistes paresseux, entrelardées de phrases de leur cru, dans leur langage qui n'a rien à voir avec le mien ? Je perds des heures à tout refaire pour un résultat nécessairement médiocre : la pensée et l'expression sont diluées ou dénaturées par rapport à mes livres.

4. Milieu intellectuel parisien : m'en abstraire. Auparavant, quand je m'absentais plusieurs mois pour travailler tranquillement, je *les* oubliais. Depuis que je suis coincé à Paris, ils m'envahissent mentalement, les Diafoirus, les Trissotin, les Tartuffe. Et le vieil ange de Reims, insatiable d'ambition. Et l'impitoyable qui, après avoir prétendu s'approprier la scientificité, s'efforce aujourd'hui d'assurer le contrôle de la qualité d'intellectuel et de s'attribuer le prix d'excellence. S'en foutre...

5. M'apprêter à une nouvelle traversée du désert. Partout resurgissent les idées unilatérales, arbitraires, le même mode de pensée responsable de tant d'erreurs lamentables, toutes choses que j'ai dénoncées jadis et naguère. Je dois donc accepter d'être méconnu bien que connu, accepter que mes écrits passés soient ignorés, oubliés. Accepter d'être à nouveau parmi les vaincus. J'ai cru un temps que la crise des idées mutilantes et unilatérales, la crise du marxisme, la crise du libéralisme, la crise de nos sociétés, la crise planétaire allaient favoriser l'émergence et l'écoute de la « pensée complexe ». Ça a été le cas pour les deux-trois années 1989-1992. Puis l'énormité des problèmes à affronter inséparablement, l'énormité de la réforme de pensée à effectuer ont ramené la routine, le rétrécissement général des horizons, le réenfermement sur le partial, le partiel, le particulier. C'est un des effets de la crise planétaire que cette dislocation et le repli sur soi généralisés. Ainsi, plus nous sommes dans l'interdépendance planétaire, moins nous la percevons.

Le vieux chameau renâcle pour repartir au désert !

6. Écriture : après six mois de stérilité, me remettre à rédiger le livre qui dans un sens doit réaffirmer mon autonomie, redire « je ne suis pas des vôtres ». Écrire, rédiger : drogue que l'on secrète soi-même, évasion au fond de soi-même.

LUNDI 3 JANVIER

Trouvé, dans le prospectus de l'association La Croisée des chemins vouée aux voyages initiatiques, cette phrase de frère Jean-Marie, ermite sur le plateau de l'Assékrem dans le Hoggar : « Il est des lieux si forts que, même si

nous y venons en touristes, nous en repartons pèlerins. »

Téléphone de Sami Naïr. Je lui dis mon découragement à propos de notre crise planétaire. Le paradoxe est que les dislocations et recroquevillements qu'elle engendre empêchent de percevoir les problèmes vitaux de chacun et de tous. Aussi, plus mon « message » de *Terre-Patrie* me semble indispensable, moins il est entendu. En France, le système universitaire exclut ce type de pensée, qui n'entre pas dans des compartiments et catégories. Plus la pensée complexe devient nécessaire, plus elle est rejetée.

Les médias sont emportés dans un « au jour le jour » précipité, tout ce qui a été dit ou fait dans un passé même récent, tout fruit de l'expérience se dissout dans l'oubli.

Sami me rappelle le mot de Godard sur les médias, « immense machine à fabriquer de l'oubli ».

Je renchéris avec la phrase de Merlino : « Toute pensée qui excède une minute pour se développer est exclue des médias. »

Dans *Actuel* paraissent les réponses à la question « le monde se divise entre quoi et quoi ? ». J'ai répondu : « Entre lui-même et lui-même. »

Libé a publié ce matin mon dialogue avec Alwin Töffler. J'ai oublié de lui objecter que les techniques de la « troisième vague » informatique, où il voit la possibilité d'un monde meilleur, sont aussi ambivalentes que les autres techniques. Certes, elles permettent plus d'autonomie, plus de liberté, plus de démocratie, mais également plus de contrôle, plus d'asservissement, plus de dictature.

Le soir, malgré les mises en garde des critiques, j'ai regardé à la télé *Le Convoi* de Sam Peckinpah. Il y est question d'un des deux métiers que j'aurais adoré pratiquer : conducteur de gros poids lourds à remorque sur les routes transcontinentales. Planant ! Vivement un film sur mon autre vocation : chef d'orchestre.

MARDI 4 JANVIER

Angoisse ; intervention chirurgicale sur Edwige. Puis soulagement.

À la pharmacie, lu ce slogan débile pour une eau de toilette : « Bouquet impérial est une harmonie de notes fruitées et musquées sur un cœur turbulent. » Trissotin, déjà passé de la littérature au journalisme, fait aussi des ravages dans la publicité.

Le dernier numéro de *La Recherche* aborde un problème qui me fascine sur la masse invisible de l'univers (les 9/10^e de sa masse totale). Que l'on commence à percevoir les traces ou signes de cette invisibilité signifie d'une certaine façon qu'on reconnaît l'invisible. Je pense à tous les autres invisibles qui nous entourent, qui nous traversent, qui sont à l'intérieur de nous-mêmes.

Un autre article, « Le cancer est-il un problème de communication ? », avance que la disparition des communications directes entre cellules est probablement un élément clé de la cancérogenèse. Cela nous renvoie à un problème plus général, celui des maladies de la communication, déjà détecté et traité, sur le plan des relations dans la famille, par Watzlawick et l'école de Palo Alto. On devrait sans doute étendre l'étude à notre civilisation tout entière.

Terminé le livre de Jacques Merlino, *Les vérités yougoslaves ne sont pas toutes bonnes à dire*, chez Albin Michel. L'idée était justifiée de dénoncer la recherche du sensationnel à tout prix, les émissions et articles tendancieux, la simplification et l'amplification manichéennes, mais cette dénonciation de la superficialité médiatique relève elle-même de la superficialité médiatique. Ses quelques documents chocs sont aussi unilatéraux que les informations chocs qu'il dénonce. Il faudra, dès que les combats auront cessé, enquêter sérieusement sur les camps de prisonniers ou de déportés, sur les exécutions sommaires, les atrocités, les viols dans tous les camps ; distinguer les vrais des faux événements, les situer, les dater, comparer. Mais ce sera trop tard.

En alternance avec le Merlino, je lis *Le Christ de Thérèse de Jésus* de Michel de Goedt, chez Desclée. Je suis envoûté par les « ravissements » (mot sublime) mystiques de Thérèse, sa fusion amoureuse avec son divin époux qui lui dit : « Je suis en toi comme tu es en moi. » Je suis troublé par ces moments de vérité au-delà de la logique, à la limite du langage : « Comprendre, tout en ne comprenant pas. »

JEUDI 6 JANVIER

Sarajevo est sous les bombes depuis Noël. Des combats à l'arme lourde auraient lieu « au centre de la ville ».

Pendant ce temps-là, la majorité des intellectuels français gardent le silence. Quelques-uns sont passés de l'imprécation à l'autoflagellation. Certains, qui condamnent les lâches qui se détournent de Sarajevo, dénoncent en même temps ceux qui y vont comme putes avides de publicité. Quelle misère...

Que va-t-on dire, lundi prochain, à l'émission de Cavada à laquelle j'ai accepté d'assister ? Je diffère encore mon article « Paix en ex-Yougoslavie » pour *Le Monde*.

J'appelle mon ami Bolle de Bal dans son petit patelin de l'Hérault. Faux numéro, je tombe sur la poste. L'employée m'explique très gentiment qu'il s'agit d'un ancien numéro, cherche dans son annuaire, me donne le nouveau. Cette amabilité qui devrait être normale, si fréquente encore en province, me surprend et me ravit. On a perdu l'habitude, en ville, de cette... urbanité.

Je reçois l'édition de poche de mon livre *Sociologie* et prépare une petite liste de services de presse.

Ai terminé *Le Christ de Thérèse de Jésus*. Le dernier chapitre est consacré à l'interprétation lacano-chrétienne de Denis Vasse. Effondrant : comment peut-on décomposer l'amour sublime d'une sublime amoureuse en tant d'ingrédients bizarres ?

Ce qui est beau chez Thérèse c'est de retrouver tous les états de l'amour : passion, inquiétude, extase, joie, délire pour un divin époux qui, dans et par cet amour, prend une consistance hyper-réelle et sur-réelle... Quelle formidable transmutation, chez cette marrane, de la sensualité brûlante en amour mystique.

Dans *Les Idées*, j'insiste que le fait que la foi d'une communauté de fidèles donne vie et transcendance à son ou ses dieux, lesquels, réciproquement, peuvent au cours des cérémonies, comme la macumba, prendre possession d'un humain et parler par sa bouche. *Idem* de la substantialisation sous forme d'apparition, comme celles de la Vierge à des enfants. Thérèse *voit* le Christ, tantôt avec ses plaies et son infinie souffrance, tantôt dans sa gloire (elle a même la révélation quasi physique de la Sainte Trinité). Non seulement il y a apparition et dialogue, mais transsubstantiation mutuelle. L'union avec le divin époux prend tous les caractères d'une véritable fusion amoureuse entre deux êtres.

« La catastrophe est là, en permanence et... pourtant elle est conjurée en permanence plus ou moins bien », écrit Alain Caillé dans le bulletin du MAUSS (Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales). C'est le propre de sociétés complexes évolutives que cette désorganisation/réorganisation. Y a-t-il quelque chose de plus, aujourd'hui ? Il faut que je creuse cela dans un prochain article, « À la recherche de la crise », pour *Le Monde*.

Le Monde titre : « La SNCF annonce une nouvelle politique commerciale. » Il aura fallu le ridicule échec du système Socrate (baptiser

Socrate ce chef-d'œuvre de la connerie humaine !), les protestations contre les amendes imposées aux malheureux usagers qui se dégagent de l'interminable attente pour ne pas rater leur train, les tarifs différenciés de façon incompréhensible, mais surtout le recul du trafic ferroviaire de 7 %, pour que la SNCF propose enfin d'« humaniser les gares ». C'est bien insuffisant. Nul ne semble avoir conscience que la source de tant d'erreurs tient à la logique techno-bureaucratique jointe à la logique de la rentabilité et de la compétitivité. Il ne suffit pas d'humaniser les gares, c'est tout le système SNCF qu'il faudrait humaniser. Bien entendu, ces problèmes sont ignorés par le PS comme par Balladur.

Vu *La Nouvelle Atlantide* de Bob Swain sur Canal Plus : le décor est magique, Saint-Avit et Morhange sont très convaincants, mais l'Antinéa, trop humanisée, n'efface pas pour moi Brigitte Helm, image souveraine et fatale de l'amour, qui dans le film de Pabst a bouleversé mes 13 ans et m'a marqué à jamais.

VENDREDI 7 JANVIER

Trouvé cette « anecdote taoïste » en exergue du numéro zéro de *L'Attention* : « Une araignée rencontre un mille-pattes et lui dit : “Dis-moi, comment fais-tu pour marcher sans t'entremêler les pattes ?” Le mille-pattes s'arrête net et reste sans réponse mais, lorsqu'il tente de se remettre en marche, c'est une pagaille indescriptible. »

La télé revient sur cette demande en béatification faite par le cardinal Lustiger en faveur de Jacques Fesch, assassin d'un policier, repenté en prison, puis devenu un saint avant d'être guillotiné. Réaction indignée notamment d'un responsable de syndicat de police. Il y a là un abîme, entre ceux qui enferment le criminel dans sa faute, quoi qu'il ait fait avant, et surtout quel qu'il soit devenu après, et ceux qui font la part de l'évolution, ceux pour qui il y a pardon, qui comprennent la valeur du repentir, ceux qui croient en la rédemption par ce repentir même. Il y a ceux qui comprennent qu'un criminel peut devenir un saint, que tout criminel peut se transformer, et les implacables, qui ne voient que châtiment et punition pour le crime.

DIMANCHE 9 JANVIER

Vu hier soir un documentaire du *National Geographic* sur les orques.

Admirable monde animal. Ses formes, couleurs, mouvements : envol de l'aigle, bond du tigre, nage de la raie, de l'otarie...

Dans un texte sur le Club de Rome, Erwin Lazlo écrit que celui-ci a été, dans le début des années 1970, « la conscience de l'humanité ». Oui, depuis cette période, ce ne sont pas les intellectuels, mais le Club de Rome, Médecins sans frontières, Amnesty International qui incarnent la conscience de l'humanité.

M'informer sur l'invasion, *via* l'informatique et les images, du « virtuel » : les cyber espaces, les parcs virtuels (déjà créés à Cancún, Singapour, Las Vegas), les communautés virtuelles, les clones virtuels (qui sont différents des simulations réalistes, mais où est la frontière ?), la téléprésence, la télévirtualité, le télétravail, qui va rendre virtuellement voisins les interlocuteurs lointains. Tout va très vite. Certains prédisent une « civilisation du virtuel ». Début décembre, mon voisin dans le TGV, un Suisse, m'avait appris qu'il avait constitué avec deux amis, l'un en Australie, l'autre en Californie, une « société virtuelle », c'est-à-dire une libre et informelle association leur permettant de créer des sociétés *ad hoc* pour exploiter un brevet, faire tel type de transaction, etc. Faute d'assister à la rencontre sur les « mondes virtuels » à Monte-Carlo du 16 au 18 février, il faut que je retrouve sa carte de visite et que je lise *Imagina*.

Depuis la mi-décembre, déferlent les cartes de vœux stéréotypées, bureaucratisées, adressées par des organismes anonymes qui dispensent leurs souhaits, mais se dispensent du moindre mot, même d'une signature.

Téléphone de J.-F. R, chez qui je vais essayer de m'installer deux à trois jours par semaine, hors week-end, pour réaliser une des parties de mon programme de « réforme de vie ». Là, je pourrai commencer la rédaction de *Je ne suis pas des vôtres* (que j'ai adopté comme titre).

Je suis très heureux de cette perspective : cinquante ans après avoir vécu ensemble dans la même chambre de la Maison des étudiants à Lyon, nous allons à nouveau cohabiter... Je pense avec tendresse à cette époque résistante d'espoir, de risque et de fraternité. Szekeres disait, quand il nous voyait : « Rolland est preux, mais Edgar est sage. » De fait, Rolland était téméraire et sa témérité me flanquait la trouille...

LUNDI 10 JANVIER

Réunion du comité « Sciences et citoyens » au CNRS. Puis je signe au

Seuil mes exemplaires de presse pour la version en poche, remaniée profondément (à la fois diminuée et augmentée), de *Sociologie*, évidemment inconnu des sociologues qui situent le bouquin hors de leurs catégories. Je dissémine sans illusion.

MARDI 11 JANVIER

Émission de Cavada hier soir sur France 2, *Sauver Sarajevo*. D'un côté, à Paris, le ministre des Armées, l'ex-ministre humanitaire, l'archevêque de Paris, les commentateurs et explicateurs, et, à Bruxelles, le ministre Juppé sortant d'un dîner diplomatique ; de l'autre, des Sarajéviens dans un studio vaste et sombre de leur télévision. La distance est énorme : ils ne comprennent pas que l'ONU, que les pays puissamment armés de la Communauté européenne, de l'OTAN soient incapables de faire lever ce siège qui dure depuis près de deux ans. Les ministres s'autojustifient, s'autofélicitent presque. Léotard dit que la France a envoyé récemment 1 000 hommes, aux autres pays d'en faire autant. Juppé annonce un projet (mais sera-t-il réalisé...) de libérer la zone de Sarajevo, l'aéroport de Tuzla, Mostar, Srebrenica, c'est-à-dire de mettre ces villes polyethniques sous protectorat de l'ONU.

J'avais été invité puis décommandé. Qu'aurais-je pu dire ? Que le siège de Sarajevo se différencie de tous les autres en ceci qu'on veut non seulement faire capituler une ville, mais détruire son caractère de capitale pluriethnique et plurireligieuse, centre de coexistence, de convivialité, de métissage ? Que l'Europe est en train de se suicider en tant que telle puisqu'elle laisse détruire la réalisation concrète de ce à quoi elle aspirait, y compris la réintégration de l'islam ? Des années-lumière séparent ces assiégés et nos politiques rhéteurs qui auraient les moyens de les délivrer mais ergotent, parlotent.

Je veux espérer quand même qu'une menace d'intervention armée serait de nature à peser sur les pourparlers du 18 janvier et qu'un accord de paix pourrait être signé. Certes, la Bosnie-Herzégovine sera partagée, mais l'important serait que les frontières (sous garantie des Puissances) soient perméables, comme celles de la Communauté européenne, et que les biens des réfugiés ou expulsés soient protégés par des accords. On peut aussi espérer que la logique de la démocratisation en Serbie et Croatie calmera progressivement l'hystérie chauvine, et permettra d'entrevoir dans l'avenir non pas une nouvelle Yougoslavie, mais des formules associatives diverses. Enfin, une conférence internationale devrait s'intéresser à la Krajina, au Kosovo, à la Voïvodine, et plus largement aux Balkans.

Lu dans *Time* ce matin :

— depuis le début du siège, la population de Sarajevo est passée de

545 000 à 380 000 habitants ;

- 9 500 civils dont 1 600 enfants ont été tués ;
- 55 700 dont 16 000 enfants ont été blessés ;
- 6 maisons sur 10 ont été détruites ou endommagées ;
- les écoliers du primaire sont passés de 60 000 à 18 000 ;
- 34 sur 37 des stations à pomper l'eau ont été détruites.

Depuis le 1^{er} janvier, en dix jours donc, 1 000 obus serbes ont frappé la ville, tuant au moins 40 personnes, coupant électricité, eau et gaz.

Assemblée et dîner des amis de l'APC (Association pour la pensée complexe). Antonin raconte cette histoire : à la radio tchèque, le 31 décembre à minuit, un écrivain tchèque présente ses vœux : « Je vous souhaite à tous une bonne santé. Mais sur le *Titanic*, vous savez, ils étaient tous en bonne santé. »

MERCREDI 12 JANVIER

Rencontré Myron Kofman, qui fait un livre à Oxford sur mes idées. Il connaît très bien mes écrits, mais la différence entre sa perception de moi et ma perception de moi-même, notamment sur ma position dans le marxisme et hors du marxisme, tient à notre façon différente de cadrer les idées. Une fois de plus, je vérifie que la difficulté de compréhension mutuelle relève moins d'une opinion différente sur les faits que de la façon d'intégrer les faits dans notre système mental.

Le Monde révèle que des « expériences » ont été faites à leur insu sur des cobayes humains aux États-Unis. Ainsi, si extrême soit-il, le cas du docteur Mengele d'Auschwitz procède d'une tendance profonde de l'expérimentation biomédicale. L'article, intitulé « Irradiés pour la science », résume en sous-titre : « Les Américains découvrent avec indignation que pendant la guerre froide au moins 800 d'entre eux ont servi de cobayes pour des expériences nucléaires. » Une fois encore, l'affaire serait demeurée ignorée sans l'obstination d'une journaliste. Celle-ci, au service d'un modeste quotidien du Nouveau-Mexique, l'*Albuquerque Tribune*, a appris, de plus, qu'au cours des années 1950, dans une institution spécialisée, on avait fait absorber à des enfants handicapés mentaux des substances radioactives introduites dans leurs flocons d'avoine du petit déjeuner pour satisfaire la curiosité scientifique de chercheurs du MIT. À titre expérimental, on a aussi administré à 751 femmes enceintes à faibles revenus des doses radioactives, causant la mort par cancer d'au moins trois enfants. Les scientifiques américains réagissent avec lenteur et répugnance à ces révélations et essaient d'en minimiser la portée.

« C'est pour moi une histoire soviétique mais à petite échelle »,

commente une chercheuse russe du National Institute of Health qui a vécu à Tchernobyl. C'est aussi une histoire nazie à petite échelle. Et rappelons qu'il y a eu en France l'affaire du sang contaminé.

La science, la science, oui il faut la désacraliser, la mettre en débat, en questions. On en discute avec Dominique Pignon, dont je me sens proche en raison de sa curiosité tous azimuts.

J'apprends, dans ce numéro du *Monde*, la mort d'Eugène Mannoni. Même génération, même Résistance, même espérance dans l'avenir communiste, même désabusement, aux mêmes moments.

JEUDI 13 JANVIER

Commençant à mettre en pratique ma résolution n° 4, je pars à Tillard chez J.-F. R., loin de Paris jusqu'à samedi. J'y suis allé plusieurs fois, mais j'ai oublié le chemin. Il me l'indique par téléphone : prendre la deuxième bretelle sur l'autoroute du Nord, aller sur Sarcelles-Beauvais, demeurer sur la N1 jusqu'à Noailles, prendre la route d'Authueil.

Une fois de plus, je vérifie à mes dépens la validité de la théorie de Shannon selon laquelle la redondance (répétition, éléments de confirmation) est nécessaire à l'information. Je me fourvoie complètement, sors trop tôt de l'autoroute, peine dans la banlieue, et, pour finir, l'adresse postale étant Silly-Tillard, je confonds les villages, ne reconnais rien, tourne en rond, interroge en vain les passants, avant d'atteindre la maison de mon ami.

VENDREDI 14 JANVIER

À Tillard, détente, paix, remise au travail (j'écris mon article sur la « Déseurope » pour *Le Monde*). Avoir quitté Paris, être en ce lieu amical me libère.

SAMEDI 15 JANVIER

C'est reparti : mobilisation de la gauche sur le vieux combat de 1905. Cette révision de la loi Falloux est à mes yeux une mise en hystérie.

Une fois de plus, on élude ce qui devrait être la préoccupation centrale de l'éducation, à savoir la nécessaire réforme de la pensée. Or les enseignants ne revendiquent que le quantitatif (davantage de locaux, de maîtres, de sécurité) ;

les structures de l'enseignement leur semblent excellentes. Quant au PS, il est ravi de rouler sur les mêmes vieilles ornières défoncées, d'oublier la nécessité de sa propre réforme de pensée.

Une phrase d'un autochtone malgache a, selon Claude Lemaire, peut-être répondu à ma « conscience planétaire » : « Vous habitez partout et... vos ancêtres ne savent pas où vous trouver. » Elle écrit aussi ce que je disais autrement : « L'hypnose n'est pas un état extra-ordinaire, mais le fondement même de la psyché. Ce qui est extraordinaire à l'homme, c'est la réflexion. »

Prévoir un texte sur les nouvelles sciences (écologie, sciences de la terre, préhistoire humaine, cosmologie) qui regroupent de façon organisatrice les connaissances venant de disciplines très diverses.

Etre sociologue, c'est être capable de penser en corrélation et interaction les phénomènes économiques, sociaux, culturels, religieux, mythologiques.

Je trouve dans mon courrier l'article « La Lune et l'origine de l'homme », paru dans le numéro 186 de *Pour la science* que m'envoie François Dress, vice-président de l'université de Bordeaux-I, suite à notre conversation sur les conditions stupéfiantes qui se sont succédé pour en arriver à la vie. Jacques Laskar prétend dans cet article que, si la Lune n'avait pas été si proche, l'axe de rotation de la Terre n'aurait pas été stable et aurait subi de larges variations chaotiques au cours des âges. Les changements climatiques engendrés par ces variations auraient alors perturbé fortement le développement de la vie. Selon lui, « on peut dire que la Lune agit comme un régulateur climatique de la Terre et que c'est elle qui nous assure à long terme une relative stabilité climatique ».

Et de conclure : « La probabilité d'existence d'une planète de stabilité climatique comparable à la nôtre doit sans doute être revue à la baisse de plusieurs ordres de grandeur. »

Au cours du dîner chez le cher Sami Naïr avec les Guetta et les amis d'*El País*, on parle de la manif pour l'école laïque. Tous sont scandalisés par la loi Bayrou et adhèrent entièrement à la manif. Je suis d'accord, mais je rappelle que l'enjeu n'est plus celui du début du siècle, quand l'Église et la réaction étaient intimement liées, et l'une et l'autre très puissantes. Il y a, certes, grignotage de la laïcité par petites étapes, mais pas *reconquista*. De plus, je crains encore une fois que cette manif, en se polarisant sur les besoins quantitatifs, n'escamote la nécessaire réforme de la pensée. Pour moi, l'idée selon laquelle « l'enseignement est excellent mais manque de moyens » est obscurantiste.

Énorme succès de la manifestation. Tout en maintenant mes points de vue, je me convertis à elle. C'est un ressourcement autour de la laïcité, un réveil et une grande fête de la France républicaine. Ainsi, ce qui était secondaire pour moi reste secondaire, mais dans le nouveau contexte, ce sont mes objections qui sont devenues secondaires. *Karacho !*

En fait, la manif a pris tout son sens avec l'abrogation de la loi Bayrou par le Conseil constitutionnel. Du coup, la manif était moins *contre* l'école privée que *pour* l'école laïque, et plus largement pour l'idée laïque.

Crime sans châtiment : dans un livre d'entretiens, je découvre avec stupeur en épigraphe une phrase tirée de mon introduction générale à *La Méthode* et attribuée à Dostoïevski : « La seule pensée qui vaille est celle qui vit à la température de sa propre destruction. » J'envoie un fax furieux à l'auteur du recueil qui me dit que cela n'a pas d'importance, que personne ne lit les épigraphes, et que, du reste, il a fait la même erreur dans son livre précédent sans qu'aucun des 6 000 acheteurs ait remarqué quoi que ce soit. Ces apaisements me mettent en rage. Ainsi, pour des milliers de personnes, cette phrase est de Dostoïevski ; et si, d'aventure, on leur dit qu'elle est mienne, ils m'accuseront de plagiat éhonté. Cela me rappelle une émission sur Mai 68 : un olibrius déclara que j'avais dit, quelques jours avant les événements, qu'il ne se passerait rien. En fait, c'était Bourricaud qui, au cabinet du ministre Peyrefitte, avait assuré que la petite agitation de Nanterre n'était que feu de paille. Moi, au contraire, dans une communication (publiée) à un colloque de Milan en février 68, j'avais dit que la révolte étudiante qui se manifestait dans divers pays du monde atteindrait la France. Or la fausse information de l'olibrius avait été reprise dans *Télérama*. Comme je m'acharnais à retrouver l'inventeur de cette idiotie, chaque journaliste-propagateur me jurait que l'information lui avait été transmise comme certaine par un collègue. Finalement, je retrouve l'auteur de la rumeur, qui m'affirme l'avoir lue. Où ? Il n'en sait plus rien, mais il est péremptoire. J'arrive à peine à le convaincre. En revanche, impossible d'obtenir un démenti dans l'émission télévisée suivante : le patron, Chancel, aurait refusé. Une fois de plus, la force du mensonge (ou de l'erreur) est plus grande que celle de la vérité. Et la force de la rumeur plus forte que celle du constat. Et on est vaincu quand, comme moi, on n'a pas de pouvoir.

Inflation sémantique sur le mot « raciste ». J'entends « Les Français sont racistes », « les Juifs sont racistes », « les Tsiganes sont racistes ».

LUNDI 17 JANVIER

Lettre de Sarajevo, du professeur Muhammed Nezirovic, datée du 9 janvier. Elle m'émeut beaucoup.

Extrait :

« Nous ne sommes maintenant que des bêtes traquées et notre vie ne vaut rien. La chasse est ouverte. Et, malgré tout, les gens veulent vivre. Je ne sais pas si la résignation est telle ou si la volonté est grande, mais nous voulons tout surmonter et peut-être pour cela, malgré les obus, on rencontre les passants dans la rue, on entend les rires et les cris des enfants, pauvres enfants de Sarajevo. Quant à moi, malgré toutes mes années, je reste surpris, interrogé comme un enfant, car il y a des choses que je ne peux comprendre. Pourquoi les frères de même langue, que tout unissait, qui avaient les mêmes superstitions, qui s'accueillaient dans la nuit des temps, ce qui est pour moi la preuve des mêmes racines, s'entre-tuent-ils ? Jusqu'à une époque très récente, nous avons eu les mêmes fêtes, les mêmes joies, les mêmes chagrins. Quelle est cette malédiction qui s'abat périodiquement sur l'homme balkanique ? Pourquoi cette rage meurtrière de tout détruire, de tout casser ? Sommes-nous si différents des autres ? Malgré tout, je n'ai pas de haine, ni même d'animosité envers mes frères ennemis ; ébahi, je reste sans mot... Un jour, les guerriers, et surtout leurs chefs, seront fatigués, mais moi je me demanderai toujours que sont mes amis devenus ? »

Que Paris est méchant. Pour pénétrer dans mon parking, qui se trouve dans le sous-sol d'un grand immeuble, nous profitons du passage de la voiture précédente. Un conducteur qui sort engueule Edwige. Je me retourne et, croyant qu'il conteste notre droit à aller au parking, je dis que j'ai ma carte d'entrée, il me dit quelque chose qui se termine par « grand-père ». Je réplique qu'on peut être jeune et con. Aussitôt, il lance « Ordures », puis, deux secondes plus tard, « Pourritures », nous rejetant illico dans les poubelles.

MARDI 18 JANVIER

J.-F. R. m'encourage à porter la rosette de la Légion d'honneur : « Ça fait très bon effet sur les flics quand ils arrêtent ta bagnole. »

Excellent dîner avec les Scipion. On évoque Berlin en 1945.

Ce matin, dans le jardin, sous la gelée blanche, de charmantes et minuscules pâquerettes percent le gazon, tout ahuries de se trouver en hiver.

Avant de m'endormir, j'ai lu dans le journal du CNRS les articles consacrés à « l'énigme de la matière noire ». On ne sait pas si cette matière invisible est constituée de wimps (*weakly interactive massive particle*) ou de machos (*massive compact halo objects*). C'est là un problème cosmologique clé, car la matière actuellement connue a une densité égale au $1/10^6$ de la

valeur critique au-delà de laquelle l'Univers pourrait arrêter son expansion et, sous l'influence gravitationnelle, commencer sa rétraction. Il est capital de savoir si cette matière invisible risque d'atteindre une densité critique. La plupart des astrophysiciens aimeraient que l'Univers ne s'évanouisse pas dans une dispersion généralisée et souhaiteraient qu'il amorce un processus de mort/renaissance vers une nouvelle aventure. De toute façon, *notre univers* actuel est condamné à mort.

Par ailleurs, comme l'écrit François Bouchet : « Actuellement, le scénario standard de formation des structures de l'Univers est en passe de devenir caduc. » Là aussi, tout est à recommencer.

Ainsi, pendant que l'on continue à bêtifier sur « la fin des grands récits », on ne voit pas que le cosmos tout entier est entré dans une histoire fabuleuse : ce sont les sciences physiques, historisées depuis 1960, qui nous proposent de grands récits aux péripéties inouïes.

J'ai commencé à lire *La Nouvelle Revue française des années sombres (1940-1941)*, paru chez Gallimard. Pierre Hebey y fait le constat suivant sur l'attitude des intellectuels et écrivains après le désastre de 1940 : « Ni leur intelligence ni leur culture ni leurs convictions ne mirent ces hommes à l'abri du désarroi et des fautes. Les hommes de lettres furent aussi démunis, aussi perdus que n'importe lequel de leurs concitoyens. »

Lecture tonique, au moment où certains nous vantent l'extralucidité des intellectuels, voire des écrivains. Je remérite cette phrase de Bernanos : « Le réalisme est la toxine que l'esprit de dictature secrète pour les autres. »

À propos des médias, je relève chez Hebey à peu près la même idée que chez Godard : « La surinformation suractive l'oubli. »

Promenade à Tillard avec J.-F. R. à travers bois, puis sur le plateau. Le soleil n'a pas percé. Un énorme sanglier traverse un champ et s'enfonce dans la forêt. Au retour, je dis à J.-F. R. que le communisme fut une expérience anthropologique unique, où se sont manifestées les plus belles, les plus médiocres, les plus horribles des virtualités humaines. Je vais essayer de développer tout cela dans mon chapitre consacré à l'expérience communiste dans *Je ne suis pas des vôtres*.

Je lis avec retard l'intéressante réflexion de Colombani dans *Le Monde* sur le sens de la grande manif pour l'école laïque. Oui, le ressourcement dans la République, la laïcité, la gauche, était positif, mais à condition qu'il aide à dépasser les formules fossilisées.

Je continue la lecture, mais avec moins d'intérêt, du Hebey. Au début, toutes ces citations d'écrivains des années d'Occupation me replongeaient

dans l'époque et en même temps me stimulaient. Maintenant, l'accumulation de citations commence à m'ennuyer.

MERCREDI 19 JANVIER

La promenade d'hier m'a sonné. Je rédige péniblement une introduction à *Je ne suis pas des vôtres*, qui ne me satisfait guère. Évidemment, c'est toujours une fois l'ouvrage achevé qu'on sait ce que doit être l'introduction : c'est la fin qui rétroagit sur le début et lui donne figure. Mais j'ai le besoin psychique de commencer par le commencement.

Le temps s'est adouci puis est devenu pluvieux.

En fin d'après-midi, je retourne à Paris.

Dans le courrier, bonnes lettres de Claude Durand et Jean Duvignaud. Dans ma réponse à J. D., je lui écris : « Nous avons trouvé plus de réalité dans l'imaginaire que les connards qui s'imaginent être dans le réel » et aussi : « En vieillissant, nous rajeunissons en revenant à nos sources, en nous libérant des derniers garrots. »

D. P. m'envoie ses vœux de « solidhilarité ».

JEUDI 20 JANVIER

Pétition d'une centaine de médecins et chercheurs demandant la grâce de Garetta et Alain dans l'affaire du sang contaminé. Déclaration assurée et arrogante de ces hauts spécialistes qui, malgré leur conscience supérieure, oublient de signaler qu'un certain nombre de médecins ont alerté en vain l'administration et la corporation, et qui semblent ignorer que Garetta a délibérément décidé d'écouler son stock de sang contaminé auprès des hémophiles. Même assurance, voire arrogance, que dans l'appel de Heidelberg. Au XVII^e siècle, la Sorbonne, du haut de sa théologie, condamnait les premiers acquis des sciences. Aujourd'hui, du haut de leur science (compartimentée, hyperspécialisée), l'establishment scientifico-médical condamne toute tentative d'élucidation. Une phrase de ce texte est particulièrement significative : « Ces condamnations [...] vont à l'encontre des progrès de la médecine, car, par crainte de représailles judiciaires, elles dissuadent les scientifiques d'assumer les devoirs et responsabilités qui sont les leurs. » Diable ! il en faut peu pour que ces admirables scientifiques

abandonnent leurs devoirs et responsabilités. « Elles priveront ainsi la recherche médicale et par conséquent les malades de la contribution précieuse de professionnels dévoués et de valeur. » De valeur, peut-être, mais « dévoués » ? Le mot est malvenu pour indiquer que ces « dévoués » sont prêts à laisser tomber leurs malades.

Ce n'est pas que je sois pour la punition. Je pense que, dès lors que d'autres ont été épargnés, Alain n'aurait pas dû être condamné. Mais, ce qui me répugne, c'est que ces hauts responsables revendiquent avec morgue l'irresponsabilité.

Tandis que se poursuit le débat parlementaire sur la bioéthique, on voit les scientifiques et médecins prétendre au monopole de la compétence éthique dès qu'il s'agit de leurs pouvoirs de manipulation. Ils devraient se souvenir qu'on ne saurait être à la fois juge et partie, que ces problèmes de fond, si graves, relèvent de la discussion politique, de la prise de conscience des citoyens.

Une étudiante de Liège qui fait un mémoire me demande ma définition du « citoyen ». Bigre ! Je regarde le Bob. Il ne me donne rien de satisfaisant. Je hasarde (sans vraiment réfléchir) : « Individu qui, dans une collectivité souveraine, exerce des responsabilités, se reconnaît des devoirs et dispose de droits, notamment celui de contrôler les instances collectives. »

Les trois articles du *Courrier international* sur la Bosnie me secouent. Bien sûr, je voyais en œuvre les processus de dislocation interne dans les villes polyethniques de Bosnie, au premier chef Sarajevo, mais je ne savais pas que tout était déjà joué. Il y a deux articles d'un journaliste de *Mladina* (journal slovène de Ljubljana) qui est resté sur place. Selon le premier, la Bosnie devient un État-nation ethnique où l'armée et les territoires (à l'exception de quelques grandes villes) comptent désormais 90 % de Musulmans : le futur régime sera donc nationaliste et autoritaire. La passivité larmoyante de l'Europe aura écœuré pour longtemps ces Bosniaques qui ne se veulent plus européens.

Le troisième article, de la *Repubblica*, révèle que l'armée bosniaque, réorganisée, disposant d'armes produites dans ses usines et acquises par contrebande, progresse sur tous les fronts. Ses chefs espèrent une victoire qui leur permettrait d'établir un État viable, de dégager Sarajevo, Tuzla, Srebrenica.

Ravages de la formule ethnique de l'État-nation ! Ravages ultimes ? Non, pénultièmes. Il va y avoir le problème des pays baltes, de l'Ukraine, du Caucase, du Tadjikistan, etc., et bien entendu le resurgissement de l'impérial-nationalisme russe qui se justifiera par la défense de ses minorités...

L'année 94 commence aussi par des catastrophes naturelles : tout se passe comme si les inondations, tremblements de terre, vagues terribles de froid nous annonçaient, par des signes telluriques, la catastrophe humaine qui

se prépare.

Dans l'avion Paris-Nice, je continue ma lecture du *Courrier international* (le meilleur hebdomadaire que je connaisse). Un article du *Independent* sur les « progrès » des interventions biogénétiques annonce que « bientôt les gens aisés pourront se payer un bébé sur mesure, sinon dans leur pays, du moins dans un pays étranger “libéral” ».

Le véritable débat philosophique, éthique et politique sur les manipulations génétiques, transplantations d'organes, etc., n'a pas eu lieu. Pourtant, les questions sont multiples : Devons-nous modifier la « nature humaine » ? Dans quelles limites et dans quel sens ? Devons-nous rationaliser le système génétique, c'est-à-dire imposer une norme pour accepter la naissance d'un enfant ? Que se passera-t-il si les notions de père, mère, fils, fille sont modifiées ou éliminées ?

Toujours dans le *Courrier international* : des bébés marocains sont vendus de 820 à 12 300 francs à des couples sans enfants ; des reins s'achètent de 650 000 à 2,4 millions de francs.

Aux États-Unis, 94 % des Noirs victimes d'homicide sont tués par des Noirs ; 83 % des Blancs victimes d'homicide sont tués par des Blancs. Ainsi la ségrégation fonctionne-t-elle non seulement à la naissance, mais à la mort.

Dans *Transversales*, un article d'André Gorz : « L'appropriation du temps libéré (par des économies croissantes du temps de travail) permettrait aux individus et collectivités de poursuivre des fins autres qu'économiques. »

J'ajouterai : de retrouver leurs propres rythmes sacrifiés au temps mécanique, programmé, chronométré, accéléré, bref soumis à la logique de la machine artificielle, à la logique de la surcompétitivité économique, à l'accumulation des surcharges de tous ordres. Il s'agit de trouver non seulement un temps de loisir, mais un temps de réflexion, de vie intérieure, d'échanges amicaux, de convivialité.

De même qu'il décidait qui est sociologue authentique et scientifique, Diafoirus décide maintenant qui est, ou doit être, reconnu comme intellectuel. Il prône « l'intellectuel collectif » (autrement dit, il signe de son seul nom des ouvrages écrits par des tâcherons laissés dans l'ombre). Il dit que l'intellectuel doit être reconnu comme tel par ses pairs. En fait, lui-même choisit ses pairs, car ses pairs sociologues ont une grande répugnance pour ses idées, sa personne autoritaire et son ambition sans scrupule.

Ce soir, conférence au siège maçonnique de Nice sur « Science avec conscience ». Je vois ces maçons se mettre une écharpe verte en bandoulière, un petit tablier avec symboles, prendre une épée, s'enfermer pour le premier

temps de leur cérémonie avant de m'introduire. Je n'ai aucune objection à ces rites, mais ils sont peu convaincants pour moi. Je crois pourtant à la nécessité des rites. J'avais été très frappé, il y a plus de trente ans, par la phrase d'André Neher sur la vocation ritualiste de l'homme. Oui, j'aimerais des rites, du sacré. Du reste, je frissonne aux cérémonies patriotiques, avec tambours, salut au drapeau, hymne. Oui, je comprends l'agenouillement spontané devant un être adoré, le baisement religieux de sa main et bien d'autres choses. Mais comment m'inscrire dans un rite quand pour moi le siège du Sacré et de l'Adorable est vide ?

VENDREDI 21 JANVIER

Je prends le train Nice-Marseille. Odette Ducarre et Jean Biagini m'attendent à la gare et me conduisent à Aix. Je décois Odette à l'École d'art, parce que je ne sais pas quoi dire des projets d'élèves élaborés après leur lecture de *Terre-Patrie*. Nous nous entr'inhibons, les élèves et moi.

Au cours de la réception de remise de médaille de la ville, le maire m'apprend que la municipalité a quasi réalisé une Maison de la solidarité. Il se réjouit de la coopération entre les associations, très actives, et les pouvoirs publics.

Un paysagiste au visage avenant me parle des opérations menées dans la forêt proche de la Sainte-Victoire qui a été ravagée par un incendie. On y a réaménagé des restanques et planté des oliviers, en sorte que le paysage redevient celui de Cézanne. On savait déjà que « la nature imite ce que l'œuvre de l'art lui propose ». Ici, c'est le paysagiste qui commande à la nature de ressembler à l'œuvre d'art, laquelle ressemblait à la nature d'il y a cent ans.

Après ma conférence du soir, Jean-Louis Le Moigne, Jean Biagini et moi allons nous taper une pasta arrosée de bandol rouge dans un resto italien.

SAMEDI 22 JANVIER

Courrier de trois jours énorme, aux 5/6^e futile, bureaucratique et sans intérêt. Au répondeur, *idem*, et soudain un message d'Hélène qui m'apprend la mort d'Alex. Alex était le troisième des quatre enfants de Mme Henri, veuve d'un grand scientifique mort pendant la débâcle, que j'avais connue alors qu'elle était réfugiée à Toulouse en 1940. J'étais devenu ami de sa fille Hélène. Quand Mme Henri est partie pour les États-Unis avec Hélène, Alex (qui avait 14 ans) et la petite Véra, Victor, son fils aîné, était resté avec moi et

nous avions fait la Résistance ensemble à Lyon en 1942-1943.

Après la libération de Paris, j'eus la surprise de voir arriver Alex, devenu jeune homme, en uniforme américain, arrivant d'Asie. Puis, après une vie nomade et libre, il avait trouvé à New York une sorte de job dépendant de l'attaché commercial de l'ambassade de France qui consistait à coraquer, pour leurs déplacements en ville, des hommes d'affaires et des industriels. Ayant atteint la limite d'âge, sans retraite, il vivait désormais de presque rien, prenait ses repas dans l'une ou l'autre des nombreuses institutions charitables de New York, allait aux concerts gratuits. Bien que vivant à la limite de la clochardisation, il restait étonnamment élégant, correct, courtois. Edwige et lui avaient beaucoup sympathisé au cours de leur rencontre à New York, il y a maintenant un peu plus d'un an.

Alex, homosexuel, naguère libertin et sans attache, s'était malheureusement entiché d'un jeune garçon qui lui extorquait le peu d'argent envoyé par ses frères et sœur, et l'abandonnait quand il n'avait plus d'argent. Alex avait fait une tentative de suicide l'année dernière, mais semblait moralement remis.

Je téléphone aussitôt à Hélène, à San Francisco. Elle me dit qu'Alex s'est jeté du toit de la maison où il prenait son déjeuner.

Nous sommes tellement sous le choc de cette mort que l'annonce de la disparition de Jean-Louis Barrault ne nous affecte guère.

Ce matin, sur mon répondeur, Jean Duvignaud m'annonce la mort dans le métro, la veille à midi et demi, de Louis-Vincent Thomas : comme à Sarajevo, ici, partout, la mort est un *sniper* invisible qui braque son arme au hasard et tire.

DIMANCHE 23 JANVIER

Hier, après dîner, Edwige a été prise de suffocation. Je m'inquiète. À Nice, M. Cassini m'avait dit qu'une nuit il avait ressenti un état bizarre où il respirait difficilement, puis tout s'était arrangé ; le matin, sa femme l'accompagne chez le médecin de Lantosque, qui n'hésite pas : il appelle un hélicoptère qui le conduit à l'hôpital de Nice. Victime d'un infarctus, il n'a été sauvé que par la rapidité de son transfert et de son opération (quatre pontages). Craignant l'infarctus pour Edwige, je veux appeler le SAMU. Elle refuse. Je m'endors avec le numéro des pompiers et du SAMU à côté de moi. Ce matin, j'attrape par chance à son domicile le cardiologue Abastado qui nous donne rendez-vous pour midi. Électrocardiogramme : rien au cœur. Seulement un état d'épuisement dont nous connaissons les causes. Soulagés, nous allons déjeuner à l'épicerie russe de la rue Daru où je me tape une vodka.

LUNDI 24 JANVIER

À nouveau submergé. Après-midi, docteur pour Edwige, puis rendez-vous avec Lucien Brams, à qui j'avais promis une interview en décembre : je dois m'exécuter, en dépit de mes résolutions. C'est pour une revue HLM assez luxueuse eu égard au sujet.

J'apprends qu'il y a 3,3 millions de logements locatifs, dont 600 000 « difficiles », et 1,3 million de logements en accession à la propriété. On construit 80 000 logements ; on en réhabilite 150 000 par an (les HLM représentent 23 % de la construction globale en France). 58 % des locataires sont ouvriers ou employés, 12 % sont étrangers. 25 % de la population est logée en HLM. La paupérisation des occupants est croissante.

Temps haché : je n'ai rien foutu.

Ce soir, dîner chez Mendras avec deux sociologues de Rennes, qui préparent avec lui un livre sur les débuts de la sociologie au CNRS dans les années 1950. Plein de souvenirs me reviennent. Je rentre avec un sentiment agréable.

MARDI 25 JANVIER

Rendez-vous ce matin avec Tétard, qui prépare une thèse sur *France Observateur*, créé en 1950, métamorphosé en 1964 en *Nouvel Observateur*. Il s'étonne de beaucoup de choses qui alors semblaient évidentes. Il est frappé rétrospectivement par le caractère « progressiste » (ce qui voulait dire à l'époque « compagnon de route » du Parti communiste) de l'ensemble du journal. Grâce à lui, je retrouve trace et référence des quatorze articles que j'y ai publiés de 1951 à 1963.

Déjeuner-débat du club CNRS « Science, recherche et société ». Il est prévu que Simone Veil et moi traiterons de quatre questions : le coût de la santé, la médecine (spécialistes et généralistes), la responsabilité, la solidarité.

J'avais noté qu'en 1992 9,4 % de la richesse nationale sont passés à la santé, soit 600 milliards de dépenses, dont 288 pour le secteur hospitalier, 176 pour les médecins et examens divers, 109 pour les médicaments.

Après une introduction rapide sur le fait que bien des problèmes économiques et démographiques retombent sur la santé, que bien des maux sont non seulement psychosomatiques mais socio-pycho-somatiques, j'insiste sur quatre problèmes : l'hyper-pharmatisation ou l'hyper-médicamentisation ;

l'hyper-technicisation ; l'hyper-spécialisation ; l'hyper-administration.

Je termine sur la solidarité. « Éluard a fait un poème, *Liberté, j'écris ton nom*. Aujourd'hui on peut dire : "Solidarité, j'écris ton chiffre : le 18 (pompiers), le 15 (SAMU), le 17 (police)." »

Simone Veil ne répond pas : elle lit son discours, dressant un panorama des activités de son ministère et des problèmes de choix, de décisions, d'éthique, sans aborder ceux que j'ai cités et qu'on avait prévu de traiter en accord avec son adjoint au cabinet. Résultat : débat raté.

À un moment, Simone Veil a un mot maladroit qui amuse discrètement certains, dont je suis. Évoquant les cotisants qui se plaignent de payer pendant vingt, trente ans de bonne santé, elle dit qu'il faudrait leur rétorquer : « Mais quand vous aurez un cancer, un sida, un accident, une invalidité, vous serez contents d'être remboursés bien au-delà de ce que vous avez cotisé. »

L'après-midi vient chez moi l'équipe qui tourne un film sur Aimé Césaire. Je suis content que Césaire, que j'ai peu rencontré, se soit senti en connivence avec moi aux moments cruciaux de nos expériences.

MERCREDI 26 JANVIER

Petit déjeuner à l'Intercontinental avec Francine Londez. Alors que je vois partout des crises qui couvent, des phénomènes de décomposition (préluant peut-être à des recompositions), F. L. vante l'amélioration de la durée et du niveau de vie, balaie le danger thermonucléaire, pense que les problèmes écologiques trouveront leur solution technique, se réjouit du mieux-être, même si on en sent bien le vide et l'absence d'espérance (ce sont pour elle des problèmes de « superstructure »). Dynamisme, managérisme, élan. Qui a raison ?

Je marche dans la rue, les idées me traversent comme des hirondelles. Après, je les oublie : il me faudrait avoir calepin et Bic toujours en poche.

Ce soir, avec Edwige, exquis dîner, comme toujours, au restaurant japonais Kunigawa.

JEUDI 27 JANVIER

Un fax reçu ce matin m'irrite : c'est un résumé, ou plutôt des extraits de mon intervention au débat avec Simone Veil, avec ordre impératif de le

renvoyer aussitôt relu. Je ne me reconnais pas dans ce découpage hâtif et paresseux. N'ayant pas le temps de corriger, j'ajoute deux paragraphes à la main. On me rappelle pour me dire qu'il n'y a pas de place pour le deuxième. Je m'énervé contre cette machine, ces organismes, ces gens qui veulent vous soumettre à leur temps, à leurs conceptions, à leur normes quantitatives. Tout ça pour une *news letter* ! Comme s'il y avait urgence absolue à transmettre ce qui n'est lié à aucun événement quotidien. Je m'emporte, mais à quoi bon : je leur dis de ne rien mettre. Ah ça, ce n'est pas possible : il faut mettre quelque chose, surtout du n'importe quoi. Me revoilà empêtré dans ce tissu de conneries dont je veux me dégager.

À travers mon courrier, je vois que les initiatives des forces associatives se multiplient pour les emplois de solidarité, de proximité, les métiers de service, les travaux de bricolage à domicile, les coursiers pour particuliers, etc. Partout, le micro-tissu de la société civile essaie de réagir contre le chômage, inventant une nouvelle économie évidemment hérétique aux yeux des économistes : économie de la qualité de la vie et de la convivialité.

Épuisé, crevé : j'ai accordé l'interview que me demandait Sami Naïr pour compenser mon absence à New Delhi ; répondu aux questions de Myron Kofman qui fait un livre sur ma pomme ; contemplé avec impuissance le courrier sans réponse qui déborde.

France 3 m'invite à parler de l'enseignement à l'occasion de la rencontre entre le gouvernement et les enseignants. Combien de temps me sera accordé ? « Huit minutes, c'est-à-dire sept minutes et demie. » Avec qui ? Avec le proviseur du lycée Fénelon. Je ne la connais pas. J'accepte. Le rendez-vous est fixé à 22 heures. En attendant, je regarde à la maison un western fascinant sur France 3. Je m'en arrache à regret pour me rendre cours Albert-I^{er}. La première chose que je demande est un poste pour voir la fin de mon western (un des meilleurs sur les débuts de Billy the Kid). Du coup, la maquilleuse est obligée de me poudrer sur le plateau.

Deux fois interrompu (ces meneurs de jeu sont incapables de supporter une argumentation de plus d'une minute et préfèrent sauter d'un sujet à un autre), je rappelle que, certes, les revendications quantitatives sont justifiées, mais qu'elles ne doivent pas masquer la nécessaire et vitale réforme de pensée : dès les petites classes, on doit apprendre à relier, contextualiser et globaliser. Je n'ai pas le temps de donner des exemples. Heureusement, la proviseur, Marguerite Gentzbittel, est d'accord avec moi. Le message est-il passé ? Au retour, Edwige me dit que j'ai été trop abstrait.

VENDREDI 28 JANVIER

J'ai refusé bien des interviews, mais ma ligne de front a été percée. Je reçois le fax de mon interview d'hier : une fois encore, le texte retravaillé est vaseux et débrillé (dilution, réduction et réinterprétation erronée de mes propos). Je dois refaire en hâte les trois quarts de l'entretien au Mac pour un résultat très insatisfaisant.

Je m'interromps pour accompagner Edwige chez le médecin. Retour pour terminer l'entretien, puis redépart pour visiter un appartement.

SAMEDI 29 JANVIER

Départ pour les rencontres internationales de Davos. Je n'emporte pas mon Mac pour ne pas me surcharger, mais je vais prendre des notes. Cette réunion mondiale de P-DG, managers et autres m'épate d'avance.

À l'aéroport de Zurich, je suis luxueusement accueilli : une hôtesse m'attend à la sortie de l'avion, me conduit par les couloirs et escaliers mécaniques, *via* un contrôle de police qu'elle abrège, jusqu'à une limousine. Je préfère m'asseoir à côté du chauffeur à la fois pour le confort du siège et la commodité de la conversation. C'est un Valaisien, avec lequel je parle de fondue et de fendant. On roule tranquille : le samedi après-midi, les skieurs sont déjà en montagne. On grimpe sur les flancs de la vallée et je rêve, « Davos, montagne magique, sanctuaire des tubards du début du siècle ». Je m'apprête à l'émerveillement, et c'est la déception : la montagne avec ses hauts sapins enneigés, la rondeur glacée des cimes, c'est bien, mais pas tellement magique pour moi. La ville-rue s'étire en balcon, bordée d'immeubles sans âme, certains sont des ex-sanas, d'autres sans doute construits pour les vacanciers. Mon hôtel, le Central-Sports, plutôt ancien, a gardé quelque chose de pseudo-rustique qui m'est agréable. Sur une console, d'énormes piles de *Wall Street Journal* et *Financial Times*. Réception accorte. Ma chambre, bien qu'au premier étage, domine le paysage grâce à la pente où est bâti l'hôtel. Mes deux larges fenêtres qui forment l'angle sud ouvrent sur le ciel et les montagnes. Un immeuble massif et disgracieux ne gâche qu'un petit secteur de mon champ visuel.

Je vais au *Congress Center* me faire enregistrer. Les contrôles sont pires que dans un aéroport, et les mesures de sécurité, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, sont innombrables. De fait, à la sécurité de tant d'hommes politiques s'ajoute celle d'Arafat et Shimon Peres déjà sur place. De plus, chacun des deux mille P-DG doit valoir son pesant de millions de dollars en

termes de rançon. Un hélicoptère tourne au-dessus de Davos et semble nous surveiller individuellement.

Une rencontre Arafat-Peres est prévue dans la salle plénière du Congrès pour demain dimanche à 15 h 30, au terme de laquelle ils devraient annoncer un accord de paix. Je me dis : « Pourvu que cela aboutisse », puis je me reprends : « Non, ce ne sera pas un aboutissement mais un commencement. » Plus l'accord tarde, plus les difficultés s'accumulent. La situation pourrit. Colons, attentats, répression, haine fantastique... Feront-ils une trouée dans ce mur de la connerie humaine mille fois plus dur que celui de Berlin ?

Au Congrès, grouillant de monde, on me donne un badge avec photo et un stylo magnétique qui me permet, sur les ordinateurs *ad hoc* du Congrès et des hôtels, de prendre connaissance des messages qui me sont adressés. On me remet aussi un sac tyrolo-Swissair plein de documents, dont un énorme catalogue des participants, des P-DG en majorité, mais aussi des ministres, des hommes politiques, des conseillers, des experts.

Il est 18 heures. Il fait - 8 °C, mais l'absence de vent rend le froid peu agressif. Je me dirige vers l'hôtel Belvédère où je suis invité à une réception québécoise. Sur le chemin, on me hèle. C'est Joël de Rosnay et Stella. Chic, ils deviennent mes guides.

Joël me parle du « succès » de *Terre-Patrie*. Je lui réponds qu'il ne se mesure pas à la quantité de livres vendus (du reste modeste, par rapport aux best-sellers), mais à la pénétration du message. Elle est quasi nulle. Quoi d'étonnant : la crise planétaire suscite partout le recroquevillement sur soi.

On arrive à la réception : c'est un cocktail du type parisien, mais les têtes me sont inconnues, Joël fait les présentations à tour de bras, et voici Salinger, comme sorti d'un écran de télévision. Je crois comprendre qu'il a été l'artisan de la rencontre Peres-Arafat. Où se rencontrent-ils ? Il prend un air très mystérieux. Finalement, j'apprends qu'il sont dans un hôtel. Pourquoi pas dans un chalet protégé ? Je ne sais plus qui me dit que les Suisses n'aiment pas les Arabes et ne veulent pas leur confier une maison. Peut-être est-ce une plaisanterie. On prétend aussi – mais est-ce vrai ? – qu'Arafat doit passer la nuit dans une caserne.

Je me sens fatigué. Joël en a assez. En partant, on jette un œil sur la réception des Indiens. Leur buffet, au lieu de délectables petits canapés au curry, n'offre que boissons banales et chips. On rentre au Central-Sports, qui est notre hôtel commun. Joël me fait inviter à dîner par ses amis dans un très bon restaurant (bien qu'il n'y ait pas de croûte au fromage). Le vin rouge régional, dont je me méfiais *a priori*, me plaît ; il accompagne un plat de champignons sauvages et une truite au bleu. Les amis de Joël sont deux ministres, le banquier genevois Pierre Hafner et leurs épouses. Contre toute attente, la soirée me met en euphorie. Grâce à Joël, la conversation roule sur les relations entre l'esprit et le cerveau. Il explique, avec son don pédagogique coutumier, les nouvelles connaissances sur le caractère semi-conducteur de

l'ADN. On aborde la différence génétique homme-singe qui n'est que de 5 % (petite différence qui n'est pas additive mais permet la réorganisation du système global). On parle de Benveniste et de la mémoire de l'eau, sans tomber dans l'affirmation péremptoire vrai/faux, mais en partageant le sentiment qu'il doit poursuivre ses expériences (j'ai signé dans ce sens, il y a quelques jours, une pétition qui a inhibé beaucoup de mandarins, d'accord sur le fond, mais craignant de se ridiculiser). J'aborde, à un moment, à propos du sang contaminé, le problème de la responsabilité. Mon voisin me dit que les compagnies d'assurances, qui incitent leurs assurés à nier leur responsabilité en cas d'accidents automobiles ou d'incendies, contribuent à l'irresponsabilité générale.

Ce dîner (qui se conclut par un merveilleux havane) s'est passé sans papotages ni ragots, sans petitesesses ni frivolités, dans un climat de sympathie immédiate. Hafner, notre amphitryon, m'embrasse chaleureusement à la fin du dîner. On se quitte heureux. En rentrant à l'hôtel, je félicite Joël non seulement pour son talent pédagogique, son sens de la complexité, mais pour son don d'intégrer les connaissances. C'est cela, exactement, la culture. Il est en outre animé d'une très grande bienveillance, à la différence de la plupart des intellocrates.

Retour à la chambre vers minuit. Paix, sérénité ; la nuit est sans étoiles, mais les pâles montagnes neigeuses l'éclaircissent.

Impossible de dormir jusqu'à 3 heures et demie. L'altitude (1 400 mètres) ? Puis mon sommeil est entrecoupé de réveils fréquents, dont un avec saignement de nez.

DIMANCHE 30 JANVIER

Levé à 8 heures, je ressens une fatigue qu'accroît le petit déjeuner : le premier jour, je n'arrive jamais à contrôler ma gourmandise devant le buffet. Je prends œuf, fromage, yaourt, etc.

Après une petite promenade, sous le soleil, je retourne dans ma chambre pour préparer mes exposés du lendemain. Je déjeune sur place de fruits et m'endors. Je me rends en avance à la réunion Peres-Arafat qui doit commencer à 15 h 30. La grande salle des séances plénières est déjà bondée ; une formidable batterie de sunlights et de caméras est déployée près de la porte que doivent franchir les deux grands invités. En attendant leur arrivée, je lis *Les Géants de la montagne* de Pirandello, qui me déroutaient au début et que je trouve maintenant merveilleux. Pirandello renouvelle ses interférences entre l'imaginaire et le réel et crée une réalité virtuelle. C'est le précurseur des jeux vidéo interactifs.

Soudain, une rumeur se lève puis enfle, accompagnée d'une vague

d'applaudissements de plus en plus intenses : voici Arafat et Peres, se tenant par la main (qui a pris la main de l'autre ? Je parie que c'est Arafat), montant les marches de l'estrade. Tous se lèvent, ovationnant ces deux mains liées. Arafat n'a plus le poil hirsute du guérillero, ses joues sont rasées ; seule une mini-barbe se dessine sur son menton. Bien qu'il soit toujours en uniforme, son visage commence à entrer dans le civil.

Il parle le premier, très simple, très émouvant. Peres parle à son tour, très simple, très émouvant aussi. Puis on les encourage à continuer et cela devient un peu rhétorique. Peres reprend le thème qui lui est cher de la prospérité, selon la vieille idée économistique que le bien-être résout de lui-même les tensions. Plus importante est l'idée selon laquelle les frontières ne sont plus des garanties, que la seule réponse aux missiles est non militaire, mais politique.

Comme un bon élève du *free market*, Arafat annonce que Gaza peut devenir un nouveau Singapour. Les P-DG frétilent quand il déclare que 60 % des capitaux investis dans les territoires libérés seront voués à l'économie privée, et 40 % aux infrastructures. Ils l'applaudissent quand il promet que l'économie palestinienne sera édifiée sur la base du marché.

On apprend que l'accord achoppe sur la question du contrôle des frontières des territoires libérés avec l'Égypte et la Jordanie. Il faudra pour conclure attendre une semaine, au terme de laquelle les protagonistes se retrouveront au Caire.

Je retourne au Congrès à 18 h 45 pour la séance Tchernomydirne. Le chef du gouvernement russe a été précédé, il y a deux jours, par Fiodorov, le ministre réformiste exclu, qui avait annoncé la fin des réformes et la grande régression. Tchernomyrdine, avec son visage intermédiaire entre celui de Gorbatchev et celui d'Eltchine, semble énergique, assuré. Dans son discours, très officiel, mais nullement marqué par la langue de bois, il dresse un tableau optimiste de l'évolution, une fois passé le cap difficile. Il répète que les réformes sont irréversibles et fait appel aux investissements. Dans le panel qui l'entoure, quelqu'un dit : « L'URSS a besoin de 12 milliards de dollars. Or l'Europe est en récession, l'Amérique en sort à peine, la BERD ne peut donner que des clopinettes. » Quand Bildt (Premier ministre de Suède) déclare que l'hyper-inflation est le danger n° 1 pour la Russie, Tchernomyrdine fait remarquer que l'inflation avait été réduite en automne, mais que les travailleurs des entreprises nationales avaient été privés de salaire pendant trois mois. Arrêter la planche à billets, c'est aussi priver de salaire des millions de gens. À quoi il est répondu que leur argent lui-même dévalué vaut de moins en moins. Quelqu'un demande s'il est vrai que, comme le prétendent les *Isvetzia*, 80 % du secteur privé est contrôlé par la mafia. Tchernomyrdine ignore s'il s'agit de 80 ou 70 %, mais reconnaît : « La mafia jusqu'à présent a toujours eu une longueur d'avance sur nous. » Puis il annonce des mesures énergiques qui aboutiront, etc.

Aussitôt après, dîner-débat dans un salon de l'hôtel Belvédère, animé par le professeur Edelman, philosophe de San Francisco, et moi-même, sur le thème « Quelles idées pour le XXI^e siècle ? ». Il n'y a pas de P-DG parmi les convives.

LUNDI 31 JANVIER

Je revois mes notes pour ma conférence qui débute à 9 heures. Vingt minutes pour la réforme de la pensée, c'est presque aussi court qu'à une émission de télévision. La salle est correctement remplie. Je reconnais mon nouvel ami de Genève. Ça se passe de façon sympathique.

En sortant, je vais dans le grand hall où, pendant la pause de leur séance plénière sur le thème « Redefining the basic assumptions of corporate leadership », une volière de P-DG jacasse.

Quelqu'un me dit : « Vous avez dû avoir beaucoup de contacts intéressants ici. » Je rétorque que je ne cherche surtout pas de contacts. Le mot « contact » m'horripile. Je lui préférerais « attouchements ». J'en ai trop eu, des contacts, dans ma vie. Ma tête est farcie de contacts, *I am fed up*. Je ne veux plus de contacts. Je veux des communications mutuelles, des amitiés comme celle qui est venue entre Hafner et moi.

L'après-midi, séance sur les idées pour le XXI^e siècle, sous la présidence de Raymond Barre avec le professeur Postman (qui ressemble étrangement à Jack Nicholson, tant par le visage que par les expressions et le sourire), Edelman et ma pomme. On a huit minutes chacun. Barre me fait commencer. Je propose une idée par minute, soit huit idées (en fait, j'en introduirai neuf) :

1. La pensée complexe :
 - a) aptitude à globaliser/conceptualiser ;
 - b) aptitude à négocier avec l'incertitude.
2. La pensée planétaire (corollaire contemporain de la pensée complexe).
3. La rationalité ouverte qui devrait supplanter la rationalisation, délire logique qui se croit rationnel.
4. La restauration de la réflexion :
 - a) problématiser ;
 - b) objectiver ses idées à soi-même et chercher un méta-point de vue.
5. La restauration de la culture dans les conditions contemporaines ; dépasser la disjonction des deux cultures (la scientifique et l'humaniste) et les faire communiquer.
6. La constitution d'une vision du monde et de l'homme dans le monde comportant le triple paradoxe de l'être humain :
 - a) enfant du cosmos et tsigane du cosmos ;

b) enfant de la vie et être méta-biologique ;

c) être individuel et être social.

7. La prise de conscience de l'identité terrienne de l'humanité :

a) communauté d'origine et d'enracinement ;

b) communauté de destin ;

c) communauté de perdition.

8. La prise de conscience de l'*unitas multiplex* de l'humanité (les individus, les cultures). Le respect de la diversité, la reconnaissance du métissage créateur de diversité, le refus de l'homogénéisation mécanique.

9. L'éthique de la solidarité : concevoir que la nation crée une communauté en élargissant à des millions d'individus non consanguins, ne se connaissant pas, le sentiment de la communauté familiale dans la notion de patrie ; la patrie est de substance maternelle (mère-patrie), paternelle (l'État à qui l'on doit respect et obéissance), et crée ainsi la fraternité des « enfants de la patrie ». Aujourd'hui, il faudrait, sans perdre le sens de la famille ni de la nation, élargir cette notion à la terre-patrie, c'est-à-dire reconnaître sa substance maternelle et son autorité paternelle. Comme je fais la conférence en anglais, je dis « *no brotherhood without motherhood* ».

Edelman prêche les vertus philosophiques. Je ne comprends pas bien ce que dit le professeur Postman (mais je regarde avec fascination ce Jack Nicholson).

Tous trois sommes d'accord sur la gravité de la technicisation à outrance. Postman dit qu'on technicise les mots les plus évidents : « *evil* » devient « *psychopathological behavior, sin deviant conduct* ».

Le soir, nous dînons au World Art Council, dont le président est Menuhin. Les artistes sont majoritaires. J'ignore s'il y a quelques P-DG. Content de retrouver René Berger, on se met à la même table, où nous rejoignent les Ahrveiller et Miguel-Angel Estrellas. Comme on aborde la question du virtuel, je cite mon Pirandello et raconte l'expérience de ce Suisse qui a créé une société virtuelle avec un Australien et un Californien.

Avec les instruments sensoriels pour images interactives, il y a du nouveau, nous plongeons dans le miroir, qui lui-même devient tridimensionnel et sensoriel : l'imaginaire devient réel dans le même mouvement où nous devenons imaginaires, et les deux processus sont un même processus.

La réalité sensorielle est désormais entrée dans le virtuel. C'est un nouvel éclairage sur la relation réel-imaginaire.

M. Schwab, le grand chef de Davos, initiateur et promoteur, prend la parole et déclare que Davos a désormais cinq dimensions : économie, politique, science, médias et arts. La clé pour lui est dans la conjonction de ces domaines. Le profit ne suffit plus, et sa justification par la « main invisible » ne satisfait plus. Après la bruyante satisfaction consécutive à l'effondrement du communisme, quelque chose d'insatisfait fait surface. C'est

pourquoi M. Schwab et ses émules font appel à des artistes, des scientifiques, des philosophes ; ils s'interrogent, ils ont besoin de sens. Ils font appel à la spiritualité.

MARDI 1^{er} FÉVRIER

Départ à 7 h 45 de Davos en voiture pour l'aéroport de Zurich. Le ciel se désobscurit progressivement. Une grosse demi-lune blanche presque translucide est suspendue au-dessus d'un sommet neigeux. L'ensoleillement qui éclaire déjà les cimes n'a pas encore gagné la vallée. Nous passons de la lumière à l'ombre quand la vallée s'encaisse : l'autoroute est sombre puis brusquement le soleil m'inonde. La voiture double un étrange train de wagons jaunes chargés d'un minerai gris-noir tiré par une locomotrice rouge.

À l'aéroport de Zurich, je lis d'intéressants articles de Norbert Rouland sur les peuples autochtones, leur expérience inconnue, méprisée ou niée, leurs droits culturels, bref, tout ce qu'ignore le droit français, trop abstrait. Il nous adjure de « repenser l'universel ».

Retour à la casa : contentement, fatigue, courrier démoralisant d'ennui.
Dîner de fête.

MERCREDI 2 FÉVRIER

Il est des lieux imaginaires qui reviennent souvent dans mes rêves ; ainsi un Moscou que j'ai rêvé bien avant de connaître le Moscou réel ; c'est ce Moscou-là, et non le vrai, qui me vient en songe ; ainsi une ville universitaire italienne : j'oublie d'aller y faire mes cours, ou bien je ne trouve plus l'amphithéâtre ; il y a encore un restaurant imaginaire familial qui est une étape quand je remonte en voiture du Midi. C'est un restaurant de cuisine rustique très réputé pour ses andouillettes, son canard et ses cèpes. J'adore y manger et j'y suis connu : même quand tout est plein, on ajoute une petite table pour moi. Dans mon rêve, j'arrive à la porte du restaurant, qui me semble fermé. J'essaie de voir à travers la vitre et j'entends qu'on me dit « Entrez, vous êtes invité ». Je suis flatté qu'on m'accepte bien que le restaurant soit fermé. En fait, on me dit : « Le restaurant est ouvert et vous êtes invité à entrer. » Hélas ! au moment d'attaquer mon gueuleton, je me réveille.

Journée encrassée par toutes les choses en souffrance. Je renonce à débayer et décide de mettre au propre mes notes de Davos. Écrire me redonne un peu de sève, allège mon sentiment d'inutilité, de futilité ; cela me fait un peu oublier la tour de Babioles dans laquelle je suis enfermé.

Ce nomenklaturiste, en recevant la médaille d'une nomenklatura, confie à un interviewer : « Il y a des honneurs qui déshonorent. » Évidemment, il s'agit des honneurs qui honorent les autres.

JEUDI 3 FÉVRIER

Journée qui doit être heureusement casanière : j'attends mon nouveau fax.

À midi, un car de police s'est arrêté au bas de notre immeuble. Une fliquesse observe je ne sais quoi sur la porte d'entrée. Je descends voir et demande à l'un des trois flics qui sortent du restaurant voisin ce qu'il y a. Il me répond « C'est la guerre », mêlant l'insolence gratuite au goût du secret imbécile. En fait, Edwige apprend par Martine que c'est l'alarme du resto qui s'est déclenchée accidentellement.

Mon vieil ami de classe Léon Hovnanian nie la pertinence de la différenciation entre drogues douces et drogues dures et veut absolument me convertir à une attitude répressive. Il m'envoie un texte qui ne me convainc pas. Personnellement, je me suis rallié à la déprohibition à la condition expresse qu'elle soit internationale, comme je l'ai écrit dans *Globe* en avril 1993.

On doit se retrouver la semaine prochaine pour discuter.

Hier, j'avais téléphoné au « service logistique » de l'EGT Île-de-France pour qu'on m'installe mon nouveau fax laser. On m'annonce que le technicien passera dans la journée, sans autre précision. Attente vaine. Je rappelle à 17 heures. La ligne du service étant occupée, un répondeur déverse un message suave et chiant à la gloire d'EGT sur fond musical. Puis une standardiste me branche sur le poste concerné. Sonnerie dans le vide.

Je rappelle une demi-heure plus tard, tombe sur un type qui me dit que le technicien est passé ce matin vers 10 heures, qu'il a sonné et qu'il n'y avait personne. Impossible, j'ai attendu toute la journée. Quand bien même j'aurais été absent, n'aurait-il pas dû revenir, téléphoner ? La techno-bureaucratie fabrique des irresponsables.

L'arrivée de poissons de Russie, du Chili, et de surgelés de toutes les mers du monde fait chuter le prix du poisson frais et menace de ruiner les pêcheurs bretons, d'où une nouvelle forme de guérilla poissonnière : des commandos font une descente sur Rungis et dans divers supermarchés pour casser du surgelé. Leur fureur est compréhensible, mais je suis toujours choqué par la destruction massive de nourriture. Toutefois, c'est par ces violences qu'on se fait écouter du gouvernement, qui sinon nommerait une commission, qui nommerait..., etc.

Le gros des bateaux-usines n'est pas affecté par la concurrence. Ce sont les petits, ceux de la pêche de cabotage, qui trinquent et mènent le mouvement. Une fois encore, la machine inexorable broie les faibles. Une fois de plus, ce qui est artisanal est détruit par ce qui est industriel. Et rien ne vient corriger cette machine infernale.

Trouvé dans *Le Monde des livres* cette phrase de René Laforge : « Chacun est poussé dans une direction qu'il ignore et sert, même par sa mort, des buts qui lui échappent. »

L'éditeur israélien du *Voyage au bout de la nuit* doit défendre contre la fureur de Zeev Sternhell le droit de publier ce livre de Céline pourtant antérieur à son antisémitisme. Fin décembre 1991, un tollé général avait suivi la répétition par le Philharmonique d'Israël d'œuvres de Richard Wagner. Ces écœurés m'écœurent.

Dîner familial au restaurant Keryado, près de la porte d'Ivry. Rare rituel d'une famille diasporée qui souhaite se retrouver de temps à autre. Fredy et Germaine, André Beressi, sa femme et sa fille Marianne et Alfredo, Corinne, de passage à Paris, sont là. Manquent Véro, qui est à une réunion sur la Bosnie, et Irène. On est contents de se revoir et on se promet un nouveau dîner pour octobre.

SAMEDI 5 FÉVRIER

J'ai accepté de faire le discours inaugural des « Assises de la gauche » à la Maison de la chimie. Bien que j'aie appris que mon exposé ne doit pas dépasser vingt minutes (on m'en accorde finalement trente) pour un sujet aussi énorme, je maintiens mon acceptation. Herzog, Weber, Cochet sont venus ce matin vérifier ce que je vais dire. Quand l'un me signale que je ne suis pas « joignable », ça ne m'étonne pas : je n'arrive pas à me joindre moi-même.

Sur place, l'arrivée des vedettes politiques se manifeste par des

concentrations de caméras et de sunlights. Je reconnais des connaissances. La salle est pleine.

Mon exposé est mal maîtrisé, mal charpenté. J'ai été submergé par le trop-plein de choses à exposer. On m'applaudit quand même. Puis commencent les discours-ronron : les problèmes de surface prennent le pas sur les problèmes de fond. René Dumont s'élève au-dessus de cette banalité en lançant son grand SOS pathétique. Je m'étonne de le voir sur des béquilles (il s'est fracturé le col du fémur). L'esprit reste toujours vif chez cet homme de 90 ans. Selon lui, 1 milliard d'êtres humains ont besoin de 36 millions de tonnes annuelles de céréales pour survivre. Or ce sont exactement les excédents de la Communauté européenne.

Les orateurs stigmatisent tous le libéralisme économique « intégral ». Je l'ai fait moi-même, mais j'éprouve un malaise à ce trop facile consensus. J'aurais dû rappeler que l'économie de marché a un fondement dans l'auto-organisation. Hayek l'a déjà écrit, mais, comme presque tous les théoriciens de l'auto-organisation, il n'a pas vu qu'elle doit être conçue comme l'auto-éco-organisation. Les déterminations organisationnelles extérieures à l'économie (lois, règles, droits, désirs, etc.) lui sont en même temps intérieures.

J'en ai marre de ces assises trop assises. Je hèle un photographe. Il vient, un peu penaud : « Je ne vous ai pas photographié. – Je m'en fous, lui dis-je. Je veux seulement savoir si cette porte, près du rang où je suis, est une sortie. » Il ouvre, regarde. Ça semble douteux. Un membre du service d'ordre va vérifier et m'avertit que ça ne mène qu'à un sous-sol. Je sors en traversant la salle. Au passage, Rocard me remercie d'être venu.

DIMANCHE 6 FÉVRIER

Je me souviens très fort du 6 février 1934. J'avais 13 ans. Il y avait des remous dans la cour de récré. Les lycéens que nous étions reflétaient et répercutaient les réactions de leurs parents. Moi j'étais « sceptique » à l'époque et considérais comme ridicules ces affrontements. Pour ceux de ma génération, ce fut la première irruption violente de la politique dans l'école.

Animé par une vive curiosité, je regarde le tout nouveau secrétaire national du PC, Hue, qui passe à *L'Heure de vérité*. Puis, comme il me rase un peu, je zappe, avec de brefs contrôles. Je le trouve volubile et voulant faire sympa. Violette me téléphone, elle le trouve chaleureux, ouvert, intelligent.

Message sur mon répondeur me demandant de signer une pétition en

faveur d'Omar Haddad. Je pense qu'il y a une composante « raciste » dans le verdict du jury populaire, et je sais qu'il aurait dû bénéficier du doute et être acquitté. C'est ma propre incertitude qui m'empêche de signer la pétition.

Dans le métro, la personne qui me précède retient la porte battante ; j'en fais de même avec la suivante : ainsi il se crée spontanément une chaîne de courtoisie. Je repense alors à l'étude « micro-sociologique » d'Abraham Moles, *Micro-psychologie et vie quotidienne*, parue en 1976 chez Denoël-Gonthier et portant sur la fontaine d'un village d'Alsace dont l'eau est très réputée, ce qui attire un grand nombre d'amateurs. Si la personne qui arrive pendant qu'une autre remplit sa cruche se met derrière elle, une file s'amorce ; mais, si elle se met à côté, alors il se crée un agglomérat. Ici encore, il suffit d'un initiateur pour que la courtoisie se propage de façon contagieuse ; il en est de même pour la discourtoisie.

Dans les couloirs du métro, Caroline de Monaco nous regarde d'un air séducteur : c'est la couverture de je ne sais quel magazine, où elle confesse je ne sais quoi à propos de son deuxième enfant.

Je m'irrite que dans le bulletin *Transdisciplines* un nommé Patrick Smith, lui-même irrité par la citation d'une de mes phrases dans un article du numéro précédent consacré au QI, commence son article-réponse en me traitant de « m'as-tu lu ». M'a-t-il lu, cet anti-m'as-tu lu ? Cet argument témoigne d'un QI qui ne s'élève pas au-dessus du Q.

Je note tant de détails dans ce journal et reste muet sur Sarajevo, alors que depuis des mois je suis hanté par le siège de cette ville, par le sentiment concret que j'en ai depuis ma visite en septembre, par la conscience que la décomposition de la Bosnie-Herzégovine est le symbole et le prélude de la décomposition de l'Europe. Tout cela, je l'ai écrit, mais le sentiment d'impuissance m'empêche de vociférer. Les mots pour exprimer l'horreur et le dégoût sont usés et je ne peux m'en servir.

Pour moi, l'Europe en formation s'est suicidée à Sarajevo. La décomposition de la Bosnie-Herzégovine est la fin de l'espoir aujourd'hui, au même titre que la chute de la Catalogne en janvier 1939.

Depuis un mois, je réfléchis à un article où j'essaierais de conduire une réflexion qui serait aussi une proposition de paix. Je dis paix, parce que je suis sûr que seule la paix, ou du moins la cessation des combats, permettrait de développer les processus démocratiques en Serbie et Croatie et, d'envisager, au-delà du partage ethno-religieux *de facto*, la création de frontières perméables et de formes nouvelles de coopération. Je crois aussi que, si le partage est irrémédiable en Bosnie, il demeure encore trois, quatre villes polyethniques, Mostar, Tuzla, et évidemment Sarajevo elle-même. C'est cet ultime tissu commun qu'il faut sauver en en faisant des villes libres, ouvertes

dans la future configuration et, souhaitons-le, l'éventuelle confédération.

LUNDI 7 FÉVRIER

Courrier, brochures, livres s'amoncellent, qui dépassent ma capacité à trier et lire. Accablement compensé par un rendez-vous important avec le si amical Claude Durand. J'ai besoin de son conseil et de son soutien.

Petite fête au CETSAH¹ pour la sortie de *L'Épidémie : carnets d'un sociologue* de Bernard Paillard, chez Stock. Je l'emporte pour le lire.

Je n'avais pas vu dans *L'Événement européen* de septembre 1992 l'article de Jean-Paul Besset cité aujourd'hui dans *Éléments*. C'est pourtant passionnant : si le modèle consommationniste de l'Occident européen se propage (avec des dépenses égales d'énergie, de métaux non ferreux, de papier, d'acier, d'engrais, etc.), le rattrapage du Nord par le Sud, fondé sur l'accumulation de biens et l'hyperconsommation, constituerait un suicide planétaire !

MARDI 8 FÉVRIER

Sur la route de Tillard, j'écoute une cassette du *Quintette à cordes en ut majeur* de Schubert. L'interprétation par le Quatuor de Budapest du premier mouvement, joué de façon très dramatique et romantique, me plaît presque autant que celle, plus sobre mais profondément subjective, du Quatuor Julliard. En revanche, le second mouvement me déçoit beaucoup. Quant au troisième, il ne m'a jamais fait le moindre effet.

Arrivé vers 17 heures, je me mets à mon manusse vers 17 h 45. Ce chapitre par lequel je veux commencer ne colle pas du tout. Au moment d'aller dîner, je crois voir le remaniement à effectuer.

Excellent dîner chez le docteur (voisin de J.-F. R. et maire de Tillard) arrosé d'un côte-rôtie.

MERCREDI 9 FÉVRIER

Au moment de partir déjeuner chez J.-F. R. à 13 heures, nous cherchons en vain la chatte Herminette dans le petit appartement. Je regarde sous le lit,

sous les fauteuils, dans les placards, partout. Nous l'appelons. Rien. Supposant qu'elle a pu s'enfuir par la porte vitrée, laissée un moment ouverte, nous arpentons le jardin, observons les toits. Pas d'Herminette.

Après le déjeuner, je rentre aussitôt, réexplore sous les lits, les fauteuils, etc. En vain. Elle est peut-être allée courir avec un autre chat ou, poursuivie par un chien, elle se sera tapie quelque part, très loin, et, n'étant jamais sortie, ne connaissant pas Tillard, elle ne retrouve pas la maison de J.-F. R. Mon inquiétude s'accroît quand, allant vers l'église, j'avise deux gros chiens devant le portail d'une ferme. Une voisine dit à Edwige, elle aussi partie la recherche d'Herminette, qu'un de ces chiens course les chats. Je prends la voiture, vais au-delà du village, sur le plateau. Parmi les vastes étendues vertes, je repère parfois une petite chose blanchâtre, mais ce ne sont que des lambeaux de matière plastique épars. Je reviens, fouille à nouveau autour de chez J.-F. R., puis reprends la voiture avec Edwige. Nous interrogeons chaque personne. Un couple croit avoir vu la chatte près d'une ferme. Edwige y va, se renseigne. Rien. J'inspecte les haies du voisinage. Toujours rien. Deux petites filles vont s'enquérir de maison en maison. Sans résultat. Nous retournons aux abords de la maison de J.-F. R. Edwige appelle Herminette sans arrêt, lui parle comme si elle pouvait l'entendre. Le désarroi nous a envahis. Elle me dit : « Nous l'avons perdue, elle s'est perdue. » Elle imagine la pauvre Herminette seule, la nuit tombée, dans le brouillard et dans le froid, désemparée, ne sachant plus comment retrouver son toit. Edwige continue de l'appeler, de lui parler de cette petite voix flûtée avec laquelle elle s'adresse à Herminette. Je perds espoir. Le chagrin m'envahit en même temps que le chagrin de penser au chagrin d'Edwige qui va être affreux ; ce double chagrin, qui n'en fait qu'un, me submerge. Nous rentrons dans l'appartement. Je pleure. Edwige continue d'appeler Herminette.

Et voilà que la tête d'Herminette sort de dessous un canapé dont la base disparaît sous un volant-flonflons. C'est le seul siège que je n'ai pas inspecté. Son corps suit lentement, elle s'étire... Nous la regardons, stupéfaits, soulagés, mais le soulagement n'arrive pas à évacuer l'énorme chagrin qui mettra du temps à se dissiper. Ah ! la salope, la garce ! La chienne !

Je découvre avec stupeur à quel point je suis viscéralement attaché à ce petit être qui m'avait choisi et que j'avais ramené, minuscule, en novembre 1992.

Je suis moulu.

Vers 16 heures, je vais à Noailles, faire des courses à la coop qui offre très peu de choix et chez Shopi. En rentrant, je me mets à mon manuscrit jusqu'à 19 heures, où la fatigue vient.

J'apprends, grâce à ma petite télé portable, que l'OTAN a décidé d'imposer, sous la menace, la levée du siège de Sarajevo et que les commandements serbe et musulman ont conclu un cessez-le-feu sous l'égide du général anglais de la FORPRONU. Une fois encore, j'avais craint qu'après

la bombe sur le marché de Sarajevo il n'y ait que gesticulations, palinodies, bavardages. Faut-il espérer à nouveau ?

JEUDI 10 FÉVRIER

Karadzic, chef des Serbes de Bosnie, rejette l'ultimatum de l'OTAN et revient sur sa promesse d'éloigner ses armes lourdes de Sarajevo. La Russie est prête à s'opposer à toute attaque des positions serbes. Les Grecs refusent également toutes sanctions à l'encontre des Serbes et je suppose que les Bulgares feront de même. Voilà que, sur les ruines du Rideau de fer, se reconstitue la nouvelle frontière entre l'Occident romain catholique et l'Orient byzantin orthodoxe. Les victimes : les Musulmans bosniaques et bientôt ceux du Kosovo.

En tapant mon manuscrit sur le Mac, je m'aperçois que la difficulté est d'éviter l'autobiographie, tout en donnant les éléments autobiographiques qui font comprendre mes idées clés. Je ne sais pas combien d'obstacles je vais encore rencontrer pour que ce livre prenne *sa* forme.

VENDREDI 11 FÉVRIER

La crise de Sarajevo provoque le retour de la première grande fracture qui a divisé l'Europe entre l'Orient catholique romain et l'Est orthodoxe byzantin. Cette idée m'obsède. C'est à la fois un retour aux origines de l'Europe, un retour à l'avant-14, un retour à une nouvelle guerre froide. Et cette dislocation s'opère au vu de tous, dans la myopie générale.

À 12 h 30, rendez-vous avec un mec de France Culture, un membre des éditions Belfond et Boris Cyrulnik : il s'agirait d'un dialogue entre Cyrulnik et ma pomme sur l'anthropologie. À partir de cette émission de radio, on ferait un livre dans une collection qui vient de publier un dialogue de ce genre entre Lacarrière et Jacquard. Je réitère que je refuse, pour les temps qui viennent, de faire un travail de révision, correction, et qu'en outre je n'ai jamais fait un livre d'entretiens.

— Et celui avec Anne Brigitte Kern ? objecte l'éditeur.

— Vous ne l'avez pas lu.

— En effet.

— Si vous l'aviez lu, vous sauriez que ce *Terre-Patrie* n'est pas un livre d'entretiens. Anne Brigitte Kern a été ma collaboratrice lors de la rédaction et

de la correction du manuscrit. J'ai voulu que son nom figure sur la couverture, car c'est un principe auquel je tiens, à la différence de certains.

Le soir nous partons dîner chez l'ami Léon Hovnanian (que notre prof de philo, avec son défaut de langue, appelait Hounanian). Pour nous rendre à Saint-Gratien, où il habite, nous passons par La Défense, décor suburbain euro-américanoïde.

Tout en dégustant l'excellente cuisine arménienne, nous parlons Bosnie, Sarajevo, Balkans, en insistant sur le fait que les Occidentaux ne savent rien de la civilisation des Balkans et du Moyen-Orient, en laquelle ils ne voient que sauvagerie et violence (et la leur donc !).

À un moment, il est question de hasard, destinée, fatalité : je dis hasard ; Léon dit destinée, une femme d'origine iranienne dit fatalité. À ce propos, on se demande, J.-F. R. et moi, pourquoi nous avons survécu pendant la Résistance. Je vois bien qu'il y a quelque chose de plus que le hasard ; une sorte d'inconsciente intuition. J'évoque un épisode : mon ami « Jean l'Allemand », ancien marin de Hambourg, combattant de la guerre d'Espagne, puis résistant en France et devenu mon adjoint, devait me rencontrer au cimetière Vaugirard (qui, comme tout lieu tranquille, permettait de vérifier aisément si on était suivi ou non par la Gestapo). Jean n'est pas là. Je ne m'en inquiète nullement, vais déjeuner dans un restaurant à Saint-Michel, puis passe à son hôtel tout proche, l'hôtel Toullier, rue Toullier. Sa clé n'est pas au tableau, je demande à la patronne si M. Van-je-ne-sais-plus-quoi (il avait pris un faux nom flamand, vu son accent) est bien là. Elle ne me prévient de rien, alors que la Gestapo avait installé une souricière dans sa chambre au deuxième. Je monte tranquillement, mais, au premier, je suis soudain envahi d'une immense lassitude. Je renonce à monter encore un étage par cette chaleur d'été et redescends tout aussi tranquillement. À la réception, je demande un papier à la patronne, toujours impavide, et j'écris à Jean que je ne l'ai pas vu à Vaugirard et que je lui fixe rendez-vous le lendemain dans une galerie de la Sorbonne. En fait, la patronne a ensuite déchiré le billet et j'ai appris, juste avant de me rendre à notre rendez-vous, que Jean avait été arrêté et qu'il y avait une souricière chez lui ! Or, la veille, je n'avais eu aucun pressentiment, aucune inquiétude ; j'avais seulement ressenti cette grande fatigue, comme si mon inconscient me lançait ce message pour m'empêcher de monter au deuxième. En tout cas, dans cet épisode, j'ai l'impression qu'il y avait quelque chose de plus que le hasard.

SAMEDI 12 FÉVRIER

Ce matin, tristesse hépatique.

Je suis invité à la réception d'adieu en l'honneur de Roland Leroy à *L'Humanité*. Bien que l'homme public m'ait toujours déplu, je sais que le personnage est complexe. Je me rendrais bien à la réception, mais je ne serai pas à Paris au jour dit.

Je reçois une « plate-forme pour un monde responsable et solidaire » qui émane de la Fondation pour le progrès de l'homme. Je suis solidaire, je signe.

Le soir, je regarde l'émission de Patrick Sébastien, dont je trouve certains déguisements et pastiches fabuleux. Ainsi, ce soir, il est Simone Veil. J'ai toujours aimé les imitateurs. Possédés de l'intérieur par la personne qu'ils imitent, ils captent non seulement leurs mimiques et leur voix, mais leur pensée. C'est une aptitude qu'ils développent mais nous l'avons tous. Je m'en suis aperçu en imitant mes profs. Et G. F., au point que pendant des mois G. F. ne me lâchait plus : il était en moi.

Possession, possession, problème fondamental : nous sommes possédés par des forces, par des êtres, par des idées.

DIMANCHE 13 FÉVRIER

Je fais souvent un rêve récurrent : je suis dans un pays lointain, le plus souvent au Japon. Au moment de rentrer en France, soit je ne trouve plus mon hôtel où sont mes bagages, soit je ne trouve plus ma chambre, soit je ne trouve plus mon argent pour payer la note, soit je ne trouve ni le bus ni un taxi pour aller à l'aéroport, etc. Je suis prisonnier, paralysé, loin de chez moi.

Ce matin, juste avant de me réveiller, je fais le même rêve, version Brésil. Je suis à São Paulo et je dois aller faire une conférence à l'université de Belo Horizonte. Je ne sais pas comment m'y rendre. Philippe Sollers et Monique Cahen me conduisent à une vaste gare, me mettent sur un quai où attendent des gens pour je ne sais quelle destination. Ph. S. et M. C. disparaissent. Je me réveille dans un malaise que ne dissipe pas la transformation de la réalité du rêve en irréalité.

J'écoute les infos pour Sarajevo : la remise des armes lourdes a été interrompue par les Serbes de Karadzic.

Tragédies domestiques : oh ! ces haines balzaciennes, mauriaciennes. Et cette incapacité de voir ses propres torts, ses propres vilénies ! Et cette calomnie pour détruire !

LUNDI 14 FÉVRIER

Saint-Valentin !

Je suis tout embouteillé de brouilles inutiles, mais mes idées sur la Bosnie sont maintenant cristallisées : pour sauvegarder le caractère polyethnique de Sarajevo, Tuzla, Srebrenica, Mostar, il faut inscrire le partage « ethnique » dans une confédération sans frontières, donner à la Bosnie un accès à la mer pour qu'elle ne devienne pas un nouveau bantoustan, il faut favoriser une conférence des nations de l'ex-Yougoslavie, avec l'Albanie, la Bulgarie, l'Autriche, etc., pour envisager une association danubo-balkanique.

À une journaliste grecque que je reçois, je répète que la conjonction de la frustration (ou de l'humiliation) nationale et d'une grave crise économique est la pire conjoncture pour une démocratie. Telle est la situation de la Russie, et il est encore heureux que le pays n'ait pas basculé.

Le monde n'est plus perçu comme un tout, mais comme un agglomérat de problèmes cloisonnés étudiés au jour le jour. L'hyperspécialisation plus la télé créent ce crétinisme d'un type nouveau.

Déjeuner avec Claude Cherki et Jean-Claude Guillebaud des Éditions du Seuil.

Je leur raconte l'épisode Von Bulow pour expliquer pourquoi je publie *Je ne suis pas des vôtres* chez Stock : dans le film de Barbet Schroeder, *Le Mystère Von Bulow*, on voit au cours d'un banquet une jeune femme en face de son époux qui courtise ostensiblement ses deux voisines : soudain sa main se pose sur celle de son voisin, Von Bulow ; elle ne retire pas sa main ; il deviendra son amant et l'épousera. Ainsi, délaissé par mon éditeur, etc.

MARDI 15 FÉVRIER

Hier soir, j'ai hésité entre regarder *Les Grosses Têtes* et Balladur. J'ai finalement choisi la tête de Balladur.

L'homme me plaît parce que son style tranche sur celui des autres politiques. Ses propos sont mesurés, il est courtois, non polémique, ne fait pas de promesses (c'est sa force après tant de paroles en l'air), il convient de l'incertitude du futur, se tient davantage au niveau de l'hypothèse que de la thèse, se dit prêt à reconnaître des erreurs de procédure. Mais je continue de croire qu'il évolue dans la réalité bidimensionnelle économique-politique,

oubliant la troisième dimension où sont tapis les problèmes de civilisation, les mythes, les passions humaines. Il mise essentiellement sur la croissance, sans s'interroger sur les problèmes que pose la croissance, surtout dans notre époque de sur-compétition effrénée. Certes, le fait que nous soyons encore dans une période de désenchantement et d'absence de grandes espérances le sert, mais que fera-t-il devant une crise profonde ? Est-il conscient des grands défis de civilisation ? J'ai l'impression qu'il surfe avec élégance sur une déferlante.

Il est à la fois simple et très officiel, respectueux des corps constitués. Il y a probablement une part invisible en lui qui échappe à ma perception. Au repas avec Soljenitsyne, j'ai découvert un être cultivé, curieux, mais le déjeuner au Club de *L'Express* avec son chef de cabinet Bazire m'a montré le type d'homme en qui il a confiance.

Il parle de la « politique de la ville », sans comprendre qu'une telle approche aplatit et réduit à la dimension territoriale les problèmes de civilisation, laquelle civilisation est désormais évidemment urbaine... Tout ce qu'il dit est juste, mais insuffisant, et cette insuffisance introduit une faille dans la justesse de son propos.

J'ai fait la préface à *Solidarieta o Barbarie* de Mauro Ceruti et Gianluca Bocchi. Nos pensées sont inséparables.

Je suis arrivé à Tillard pour le dîner avec les Havet que je n'avais pas vus depuis longtemps et que j'étais content de retrouver. Flavienne s'est surpassée : soupe de potiron, pommes de terre rosevals rôties dans leur peau à l'huile d'olive, avec des gousses d'ail et du thym, rôti de bœuf exquis, camembert remarquable, tarte savoureuse. Après le dîner, Havet et J.-F. R. rappellent quelques bonnes contrepèteries que je note pour ne pas les oublier :

L'Afrique est bonne hôtesse mais les canicules ne nous emballent pas.

Les laboureurs s'en vont en bande en caressant le cou de leurs bœufs.

Au site de Bologne, je préfère les mines de Pompéi.

Ce cas de Corée me turlupine (celle-là est due à Robert Scipion).

Elle contemple ce plant qui vient de la Guinée.

Il lui a tordu l'humérus en descendant au quai pour quelques minutes.

MERCREDI 16 FÉVRIER

Je lis dans *Le Monde* d'hier soir que l'insurrection anti-indienne des musulmans du Cachemire a fait des milliers de morts, que les querelles tribales se multiplient au Nigeria, que des affrontements ethniques font des centaines de victimes au Ghana. Et les conflits continuent en Angola, au

Soudan, en Somalie, en Afghanistan, au Caucase, en Arménie-Azerbaïdjan, dans diverses républiques d'Asie centrale. En Europe même, nous serions bien crédules de croire que la purification ethnique pratiquée par les Serbes est contingente. Comme l'indiquent Mauro Ceruti et Gianluca Bocchi, elle n'est ni accidentelle, ni récente, ni propre aux seuls Serbes, ni même seulement ethnique. Elle est dans la logique des forces noires, celles qui ont triomphé dans l'Espagne de 1492 et dans toutes les formes de purification religieuse jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes par la France de Louis XIV. Combattu et refoulé par la mixité des mariages dans les grandes nations polyethniques, par le développement de la tolérance, la déghettoïsation des juifs, le développement des grandes capitales cosmopolites, par les échanges culturels de toutes sortes, le spectre de la purification revient avec le nationalisme intégral, c'est-à-dire intégriste et non intégrateur. Ce livre de Bocchi et Ceruti rappelle tous les conflits de ce siècle qui ont abouti à une purification : les guerres gréco-turques avec transferts mutuels de populations par millions, l'éclatement de l'Empire ottoman, qui a provoqué l'expulsion ou le massacre de Turcs dans les pays balkaniques libérés ; les purifications nazies (Juifs, Tsiganes, Polonais) et stalinienne (déportations massives d'ethnies jugées non loyales) ; puis celles de la fin de la guerre de 1939-1945, avec les déportations massives des Allemands chassés de Silésie, des Sudètes, de Danzig, de Prusse-Orientale, des pays balkaniques, dont la Yougoslavie. Au total, pendant et après la Seconde Guerre mondiale, 23,8 millions d'individus furent victimes de ces flux migratoires (dont 12 millions d'Allemands, 5 millions de Polonais, 3,6 millions de Russes, Ukrainiens, Biélorusses, 1 million de Slovaques).

Dans le même numéro du *Monde*, le supplément *Initiatives* consacre un dossier à « l'emploi de demain » qui considère la crise actuelle du point de vue des mutations technologiques en cours : tendance à l'effritement du travail productif au profit du travail relationnel, renaissance du travail indépendant rattaché à des réseaux. L'échange d'informations, de connaissances, d'idées se « symbiotise » de plus en plus avec l'échange des marchandises et des services. Je garde ce dossier pour le relire à tête reposée.

Je renonce à rentrer à Paris pour participer au grand meeting sur la Bosnie. Ce que j'ai à dire maintenant excède de beaucoup la trop brève intervention accordée dans un meeting où sont conviées de très nombreuses personnalités. Je ne saurais me borner à ajouter ma voix indignée à celle des autres. Et puis, ne sachant m'exprimer qu'individuellement et à mon heure, cette forme d'intervention ne me convient pas. Mais ce refus d'aller au meeting me pousse à faire l'article qui couve.

Dîner à quatre d'un excellent osso bucco.

J.-F. R. espère que nous atteindrons l'an 2000. Quant à moi, je pense que nous sommes sur la Snipers Allee de Sarajevo : les snipers tirent au hasard, mais les vieux sont les meilleures cibles, car ils remuent au ralenti. Il y a cependant des snipers qui aiment la difficulté et préfèrent descendre des jeunes.

J.-F. R. me cite la formule de Gilles Martinet. Quand il apprend la mort de quelqu'un de plus jeune que lui, il dit : « Un coup trop court », de quelqu'un de plus vieux : « Un coup trop loin. »

On évoque les pièges littéraires : ce livre de Duras envoyé sous signature inconnue et refusé par les Éditions de Minuit, l'aveuglement des critiques sur Ajar, etc. Critiques, éditeurs, auteurs oublient vite leurs erreurs et retrouvent leur assurance, voire leur arrogance.

En me disant bonsoir, J.-F. R. me renouvelle l'invitation de prendre un pot en l'an 2000. Je touche nerveusement du bois.

MERCREDI 16 FÉVRIER

J'ai fait au petit matin un rêve analogue à celui d'hier. Je suis au Brésil, dans l'avion d'Air France qui part pour Paris. La cabine, très large, ressemble à un amphithéâtre ou une salle de cinéma. L'hôtesse, telle une ouvreuse, place les gens. Elle donne mon siège à un autre passager en me disant qu'il y a eu erreur. Je vais trouver, en tête de l'avion, une sorte d'hôtesse en chef déjà occupée par divers solliciteurs. Finalement, elle me reconnaît, prend mon ticket, me promet d'arranger ça. Elle me propose de sortir et m'entraîne dans une sorte de parc où des arbres cachent l'avion. Un Brésilien nous rejoint, me reconnaît aussi et me dit : « Vous connaissez Antelmos ? » Je lui réponds : « Vous voulez parler de Robert Antelme, qui a écrit un livre admirable sur son expérience concentrationnaire ? – Non, me dit-il en me tendant une boîte de chocolats, Antelmos, c'est le nom de code par lequel la gauche brésilienne échange des documents clandestins avec l'étranger. » À un moment, je m'inquiète : « Et l'avion ? » L'avion commence à rouler sur la piste, mais la porte arrière semble encore ouverte. L'hôtesse court, le Brésilien la suit. Moi, je les perds de vue ; puis il me semble voir le fuselage. Je me rue dans cette direction, traverse une autoroute prise dans des embouteillages. J'arrive enfin à un énorme parc de voitures à la casse. Je fonce dans une autre direction et avise un jeune couple près d'un téléphone. Je leur crie : « Demandez au téléphone l'avion d'Air France pour Paris. » Finalement, l'homme décroche lentement le combiné et je me réveille, désespéré.

Edwige m'a coupé les cheveux ce matin.

Retour le soir de Tillard à Paris. Dîner au restaurant japonais Kunigawa.

VENDREDI 18 FÉVRIER

Je dois aller à un colloque intitulé « Du systémique au politique et à l'éthique », organisé dans un amphithéâtre de l'ancienne faculté de médecine, avec au programme Mony Elkaïm, Isabelle Stengers et moi.

Dans le taxi, le chauffeur maghrébin me parle de Chirac qu'il donne gagnant à la présidentielle. « Et Balladur ? – Il est honnête, mais il n'a pas de force. Chirac sortira la France de la souffrance. » J'essaie de lui dire que rien n'est joué, mais il est très sûr de lui.

Après mon exposé sur « Pensée complexe et société complexe », je vais au déjeuner avec mon homonyme William dans un restaurant séfarade tunisien.

Après-midi : je vais au CETSAM, où j'ai une série de rendez-vous :

- Une dame ardente vient me demander d'être l'un des trois parrains d'une fondation qui émane des Trois Suisses et utilise son fichier de clients (2 millions d'adresses). Son but est de promouvoir tout ce qui améliore (emploi, santé, etc.) et permet de lutter contre tout ce qui détériore. Elle me fait découvrir une multitude d'associations que je ne connais pas, le Rire médecin, Droit de cité, etc. Son enthousiasme me gagne, j'accepte d'être le troisième parrain (les deux autres sont Charpack et un P-DG).

- Une étudiante qui fait un mémoire sur l'enquête interdisciplinaire de Plazvet à laquelle j'ai participé et dont est issu mon livre *La Métamorphose de Plazvet* fait resurgir un tas de souvenirs, y compris l'affreux déni de justice dont j'ai failli être victime pour avoir trop bien fait.

- Mme Paola Costa, de la revue *Diogenes*, me suggère de m'occuper d'un numéro sur la tolérance. Cela m'intéresserait, mais je n'ai pas le temps. Comme je ne réussis pas à refuser totalement, je promets d'y réfléchir.

- Jacques Ardoine et Mme Perron-Bonjean m'interviewent sur la praxéologie. Ardoine pose cette définition de la complexité : « Est complexe ce qui n'est pas réductible en termes cartésiens. » Il m'invite très justement à introduire dans mes conceptions non seulement l'idée de multidimensionnalité, mais aussi l'idée de *multi-référentialité*.

- Jean-Michel Morel du Seuil me fait une proposition que je ne comprends pas très bien à propos d'un récit policier qui serait écrit sur la base de mon travail. On se reverra avec l'auteur éventuel.

- Un étudiant qui fait un mémoire (déjà !) sur les intellectuels et la guerre

de Yougoslavie me pose des questions provocantes mais qui me permettent de m'expliquer. À la fin, il me demande si, selon moi, il y a analogie entre la guerre d'Espagne et la guerre de Bosnie ; entre le siège de Madrid et le siège de Sarajevo ; entre la chute de la Catalogne et la fin de la Bosnie.

Aux deux premières questions, je réponds que les différences sont plus fortes que les analogies. Mais, à la troisième, je dis que, bien qu'il n'y ait pas analogie de fait, j'ai ressenti le même sentiment de tragédie irréparable après la victoire du partage ethnique que, adolescent, au moment de la chute de Barcelone. Dans les deux cas, on retrouve une passivité suicidaire ; dans les deux cas, on voit se mettre en place un processus terrifiant. Néanmoins, il n'est pas tout à fait sûr que nous allions à la catastrophe.

• Dernier rendez-vous, avec Pierre de Latil, juvénile vieillard de 91 ans, quasi aveugle (dégénérescence rétinienne), qui vient de terminer son manuscrit sur le système de la nature. Il a foi en ses idées. Et assez foi en moi pour croire que je saurai persuader Pierre Nora de publier son livre chez Gallimard. Confiant, il me remet le manuscrit et s'en va.

Mme Vié me reconduit chez moi. Je suis crevé. Le courrier qui m'attend depuis ce matin est toujours aussi inhumain. Je me couche, me réveille pour aller au dîner avec Denis Huisman et Tom Bishop, à la Closerie des Lilas.

Dîner gai. Et délicieux : oursins, carré d'agneau, un saint-marcellin exquis, le tout arrosé de château-margaux 1985.

Retour tardif. Difficulté à m'endormir.

SAMEDI 19 FÉVRIER

Difficulté à me réveiller.

Au colloque « Du systémique au politique et à l'éthique » qui se poursuit, je fais mon exposé sur l'éthique, dont je réutiliserai une partie dans le chapitre consacré à l'auto-éthique dans mon livre.

Avec Isabelle Stengers, je crois sentir, sous la cordialité, quelque chose de méfiant ou d'hostile. Peut-être parce qu'elle est très amie avec au moins deux personnes qui m'ont fait des coups bas et une troisième qui a répandu que *La Méthode* était un système qui se voulait total, comme celui de Hegel (évidemment, il ne l'avait pas lue). Nous polémiqons à fleurets mouchetés.

Dans mon exposé, je décris mieux la relation que j'avais ébauchée entre communauté-nation-terre-patrie, et sens mieux ce que doit être l'éthique de la communauté.

Je décris mieux aussi le caractère autofondateur de l'éthique dans la société individualiste, autofondation qui n'a pas d'autre fondement qu'elle-même, mais reste dans un rapport d'autonomie-dépendance avec ce qui n'est pas l'éthique (notamment le cognitif et le politique).

Du reste, tout fondement a son fondement. Si, à partir du « vide », des

processus tourbillonnaires s'autoproduisent et s'autoorganisent, l'autoéco-production est un fondement sans fondement.

Après moi, Isabelle Stengers fait un exposé intéressant sur la toxicomanie. J'apprends qu'il s'est créé des associations de toxicomanes non « repentis », dont l'ASUD (Autosupport des usagers des drogues). Isabelle Stengers part en guerre contre la guerre faite aux toxicomanes sous couvert de protection et prévention. Selon elle, il faut au contraire envisager une civilisation de la toxicomanie. Cela me fait penser qu'il y a une civilisation du cannabis, une civilisation de l'opium, une civilisation de la coca, toutes prohibées dans notre civilisation au nom de notre système techno-pratique qui interdit ce qui endort, ce qui met en dehors, ce qui donne l'extase. Pourquoi accepte-t-elle le tabac ? Ce n'est que récemment qu'on en a vu ses conséquences très néfastes, avec le vieillissement. Pourquoi accepte-t-elle l'alcool ? Certes, une sélection naturelle a éliminé en Europe durant des millénaires tous ceux qui ne pouvaient éliminer la molécule d'éthyle. Mais l'alcool est une drogue destructrice : on en a vu les foudroyants effets notamment sur les Indiens d'Amérique. Quand j'avance que la frontière de la drogue est arbitraire si elle n'inclut ni tabac ni alcool, aussitôt quelqu'un avance que toute civilisation établit une opposition arbitraire entre le licite et l'illicite, à laquelle on ne saurait échapper. Je réponds à cet argument tordu.

Nous abordons enfin, à propos du développement du virtuel, le « cybersexe », les extases inouïes rendues possibles par les communications sensorielles avec le monde imaginaire...

Isabelle Stengers, très justement, dénonce tout « mot d'ordre » dans la lutte contre la drogue. Personnellement, je vois dans le mot d'ordre la forme réifiée, politisée, militarisée, dégradée, d'un impératif éthique ou politique.

La discussion sur le mouvement d'autosupport des toxicomanes se poursuit au restaurant où nous déjeunons : certains craignent qu'en cas de distribution de méthadone, ou de libéralisation de la drogue, toute une population juvénile de petits dealers ne soit sans gagne-pain. Je pense qu'évidemment il faut prévoir leur reconversion, mais qu'on ne doit pas tout subordonner à la mise au chômage des petits dealers. Il ne faut pas oublier aussi que l'overdose (souvent due à un changement de fournisseur qui dose de façon inhabituelle l'héroïne) provoque la mort, que le manque provoque la délinquance, etc. Je me rends compte une fois de plus qu'il est difficile d'introduire la vision complexe qui intègre toutes les multiples et diverses données d'un problème.

Isabelle Stengers n'aime pas le mot « méta ». Mony Elkaïm y voit une façon de se mettre au balcon au-dessus des conflits ou des contradictions. Je rappelle que le mot peut avoir plusieurs sens, qu'il peut inclure, comme chez Hegel, le « dur travail du négatif », « la négation de la négation ». Que « méta » ne signifie pas surmonter, mais dépasser en conservant. Que la linguistique crée un méta-langage mais qu'elle continue à se situer dans le

langage. Que l'auto-observation nécessite un méta-point de vue, lequel nécessite d'autres points de vue, critiques, sur le sien.

Mony Elkaïm parle toujours de l'auto-référence comme de l'auto-poièse (auto-production). Je répète que l'auto-référence est auto-exo-référence, que l'auto-poièse ou auto-organisation sont auto-éco-poièse et auto-éco-organisation. Je vois que ces idées, qui pour moi sont basiques, sont ignorées dans ce milieu pourtant sympathique qui m'invite. La seule chose est que Mony Elkaïm parle maintenant de co-constructivisme et non plus de constructivisme.

Isabelle Stengers est « chiffonnée » par l'idée de *Terre-Patrie* ; elle y voit un masque nouveau de l'hégémonie occidentale. Je réponds qu'au contraire ce concept rompt avec l'idée de supériorité occidentale et sa croyance au monopole de la raison. Il se fonde sur le respect de la diversité culturelle, l'ouverture aux cultures méprisées ou détruites. Il est en rupture avec l'idée que l'Europe est au centre du monde et au foyer de la domination universelle. Il reconnaît l'Europe comme province de la planète et même comme une toute petite Suisse à l'échelle énorme des deux continents qui bordent le Pacifique. Je fais un gros effort pour démolir ce malentendu, mais, comme elle n'a pas lu mon livre, elle ne voit que ce qu'elle suspectait.

Elle me cite Tobie Nathan, qui lui-même cite un aborigène nomade qui demande au voyageur occidental ce qu'il fait de ses ancêtres. « Nous, dit-il, avons nos ancêtres dans la terre. » Bien sûr, les sédentaires ont leurs ancêtres tout proches, dans la maison ou dans le cimetière local, mais les nomades n'abandonnent pas leurs ancêtres. Je dis qu'avec *Terre-Patrie* on se « réancestralise » en profondeur.

On cite cette anecdote de Palo Alto : on annonce à Jackson qu'il va interviewer un psychotique qui se prend pour un psychanalyste. À son interlocuteur, psychanalyste, on dit la même chose. Le résultat a été à la fois roulant et effondrant : ils se sont l'un et l'autre perçus comme délirants.

Mony Elkaïm organise un jeu de simulation qui me plaît beaucoup, comme tout ce qui est à la fois jeu, demi-possession, état second, rite, etc. J'aimerais faire partie d'une troupe, comme celle des demi-possédés d'Éthiopie que décrivait Michel Leiris.

Un autre intervenant prône « l'éthique du zoom et du zap », idée qui m'excite.

Finalement, tout cela a été très vivant, stimulant. Ce milieu de thérapeutes systémiques est ouvert, curieux de fonder ses pratiques sur une réflexion, sur l'apport théorique ou épistémologique venu d'ailleurs. Du reste, il est en mouvement, tend à dépasser le systémisme, à dépasser certaines idées mères de Palo Alto sur le paradoxe. Quel contraste avec la clôture du milieu lacanien où tout revient à l'exégèse de la parole sacrée !

Lu dans le *Généraliste* du 18 février : « Dès le 23 juin 1983, le comité des ministres du Conseil de l'Europe adoptait une recommandation aux États

membres «sur la prévention» de la transmission possible du sida des donneurs contaminés aux receveurs de sang ou de produits sanguins. » Ce texte conseillait explicitement d'éviter les vastes pools de donneurs et d'informer donneurs, receveurs et praticiens des risques de contamination. Le correspondant à Montpellier du *Généraliste*, François Cusset, s'est procuré ce document explosif auprès de M. Jean-Louis Escafit, qui l'avait découvert au hasard de son travail d'expert-comptable durant l'année 1992 pour le compte du CRTS (Centre régional de transfusion sanguine) de Montpellier.

Selon François Cusset, il est impossible que cette directive si précise ait pu échapper aux services du ministère de la Santé. Soit leur vigilance était très endormie, soit leurs intérêts très éveillés. Donc, il faut faire remonter à 83, et non 85, la connaissance des dangers de transfusion et l'incitation à la prudence. « En France, il y a eu carence complète en la matière. » D'après J.-L. Escafit, la recommandation européenne compromettait les investissements engagés pour réaliser l'usine des Ulis du CRTS à partir des grands pools afin de produire un facteur VIII beaucoup plus conforme en termes de manipulation pour les hémophiles. « On retrouve cette logique économique et ses effets désastreux jusques et y compris en 1985. »

Ainsi, il y a eu une conjonction parfaite entre une logique administrative, une logique technocratique, une logique économique pour bloquer l'information et les mesures nécessaires. J.-L. Escafit renvoie le plus gros de la responsabilité, au-delà de Garetta, aux conseillers des ministres. Ce n'est que récemment, et à la suite de la bourde de la pétition demandant la grâce de Garetta, que les projecteurs se sont portés sur le professeur Gros.

DIMANCHE 20 FÉVRIER

L'ultimatum lancé aux Serbes semble faire de l'effet. Les Russes interviennent dans le problème et débarquent sur le terrain.

Je mijote toujours cet article sur les causes de la guerre de Yougoslavie, qui doit bien faire la distinction entre les deux guerres : la première guerre de Croatie, visant les territoires serbes de Croatie ; la seconde guerre de Bosnie, conduisant à la dislocation de la Bosnie-Herzégovine. Les prochaines étapes seront-elles le Kosovo, la Macédoine ? Il est temps de passer aux propositions de paix, qui mitonnent depuis deux mois dans ma caboche.

Ce soir, sur Arte, je regarde le film consacré à la jeune guenon chimpanzé, Washoe. J'en étais resté à 1972 ou 1973, quand les Gardner, que nous avions invités au colloque Royaumont sur « L'unité de l'homme », avaient fait état de leur expérience. Ayant enseigné à Washoe un langage analogue à celui des sourds-muets, celle-ci avait acquis un vocabulaire de soixante mots, une syntaxe rudimentaire, la reconnaissance de soi dans le

miroir (« c'est moi Washoe »), l'invention de métaphores (« sale type »), etc. Bref, Washoe et les Gardner communiquaient par le langage.

Washoe était alors joueuse, parleuse, heureuse. J'ignorais qu'elle avait été ensuite enfermée, qu'elle avait souffert, que sa vie avait pris un cours tragique. Comme les dauphins et les chiens, tous les animaux confiants en des humains deviennent les victimes de l'humanité qui les détruit, les emprisonne, les exploite.

Ce film m'a appris que les Gardner, n'ayant plus les moyens de garder Washoe, l'ont confiée à un institut en Oklahoma. Le directeur voulut la vendre ainsi que d'autres singes à une firme pharmaceutique pour des expériences. Mais l'assistant des Gardner l'avait sauvée. Durant son séjour à Oklahoma, Washoe avait enseigné son langage à son compagnon Lewis, puis à un petit qu'elle avait adopté ; d'autres jeunes chimpanzés avaient acquis le langage de Washoe mais, l'utilisant seulement en présence d'humains, ils avaient modifié le sens de certains signes. Tout ça est fascinant.

Dans la foulée, je vois un autre film sur le peuple singe. On est frappé par le mystère de ces êtres si proches et si loin de nous, ces faces parfois quasi humaines, l'élégance du vol des singes arboricoles s'élançant de branche en branche ; on est surtout frappé par le mystère indicible que porte en lui tout être vivant. La voix d'un commentateur nous ramène à la connerie humaine en déclarant sentencieusement que « tous les êtres vivants, humains y compris, obéissent aux lois de la nature ».

Quelle est la loi de la nature qui explique la connerie ?

LUNDI 21 FÉVRIER

Je me mets à mes impôts et à leur lot de choses incompréhensibles.

Je lis le compte rendu sur *Éthique et économie* d'Amartya Sen, paru aux PUF, dans *Le Monde de l'économie*. Selon cette critique de la pseudo-rationalité économique, la cohérence ne suffit pas à définir un comportement rationnel, mais seulement une rationalité primaire et binaire « d'idiots rationnels » (*rational fools*). De même, est remise en question l'idée selon laquelle ne seraient rationnels que les seuls agents qui poursuivent des intérêts égoïstes. Pour illustrer que la raison qui décide de prendre une décision non coopérative dessert tous ceux qui la prennent, l'article cite le dilemme des deux prisonniers : on propose à deux prisonniers les choix suivants : 1) vous avouez, mais, si l'autre n'avoue pas, vous êtes condamné à perpétuité ; 2) vous n'avouez pas, mais, si l'autre avoue, vous êtes condamné à dix ans ; 3) vous avouez et, si l'autre avoue, vous aurez l'un et l'autre une peine de cinq ans.

Ce soir, la mère d'Edwige lui confie au téléphone qu'elle a pleuré de joie après notre départ dimanche. Cette femme si seule, notre seule présence l'a rendue heureuse.

De plus en plus, je ressasse « la vie, la vie, je n'en reviens pas ». Je n'en reviens pas que les choses soient ce qu'elles sont, où elles sont, qu'il y ait de la vie, que je sois vivant, que la vie soit la vie. La moindre chose me semble étrange, tout m'est étrange. Plus les choses sont familières, plus elles sont étranges. Sentiment somnambulique. Sentiment de possession : je sais que je suis possédé par des forces, des djinns très différents les uns des autres et qui me dépassent.

MARDI 22 FÉVRIER

Ce matin, une journaliste de la *Vanguardia* me téléphone pour m'interviewer sur le prix Catalunya que je devrais recevoir. Je proteste de mon ignorance, la délibération du jury n'a pas eu lieu, je n'ai pas reçu de confirmation officielle. La journaliste insiste : « Mais je sais de source sûre... » Je lui avoue que je suis très superstitieux et que je préfère attendre. À peine ai-je raccroché que la télé catalane et un autre journal espagnol me téléphonent. Il est 12 h 30. En dépit de ces appels, je continue à douter. Maintenant qu'il est 12 h 30, je commence à m'inquiéter...

À 13 heures, Jordi Pujol, président de la Généralité de Catalogne, m'annonce que j'ai reçu le prix par 16 voix sur 20. Là-dessus, les appels de Catalogne et d'Espagne affluent, se superposent, se bousculent. Je dis à tous, comme un vainqueur du Tour, que je suis très heureux d'avoir gagné. Mais je parle aussi de la Bosnie et je donne les grandes lignes de mon « plan de paix ».

À la question « Que peut-on espérer ? » je réponds : « Il faut d'abord se demander de quoi il faut désespérer. S'il y a un espoir, c'est sur fond d'un irrémédiable désespoir. Le désespoir, c'est la destruction irrémédiable du tissu polyethnique, ou polynational, ou polyreligieux, de la Bosnie-Herzégovine. L'espoir, c'est ce que l'on peut espérer sauver dans cette perte immense. »

Ce soir, je me plonge dans l'intéressant dossier du supplément *Initiative* du *Monde*, qui fait suite à celui de la semaine précédente sur « L'emploi vu en rose ». Cette fois, c'est l'emploi vu en noir : le problème est si multiréférencié, si complexe, si imbriqué dans un tissu de problèmes interdépendants, qu'il faudrait étudier, confronter les points de vue, les analyses, les propositions. Ah ! si le Groupe de sociologie du présent existait encore...

Je lis également un excellent article de Jean-Marie Poursin, « Mouvements présents et futurs de population » dans *Les Mouvements de population et les droits de l'homme*, brochure du CIFEDHOP (Genève).

Après avoir regardé sur Canal Plus *Medicine Man*, que j'aime assez, j'ai eu envie de m'immerger dans la soirée poétique de Strehler, de me laisser envoûter par les poèmes sur la lune, mais Edwige, fatiguée, avait plutôt besoin de polar, et je ne regrette pas d'être tombé sur le début du remake de la série *Les Incorruptibles*, qui commence par le déroulement parallèle de deux vies, celle du gosse des rues de Brooklyn, Al Capone, et celle du garçon rangé fils

d'un fonctionnaire de police, Eliot Ness.

MERCREDI 23 FÉVRIER

Pas réussi encore à me mettre à mon livre.

Dans *Le Monde* de ce soir, Bosnie et Mexique. La bataille politique tourne autour de l'idée d'un plan global pour la Bosnie : un accord des quatre Grands pour contraindre les trois petits. L'idée d'une confédération croato-musulmane semble dans l'état actuel la moins mauvaise, à condition que la Bosnie ait accès à la Save et que ses frontières avec les Serbes ne soient pas trop incohérentes.

Des négociations sont en cours entre zapatistes et autorités mexicaines. Le représentant des autorités reconnaît que « des changements sont nécessaires » et que « le pays a besoin de plus de démocratie, de plus de libertés et de progrès en matière de justice ». Je me souviens des villages indiens perdus dans les Chiapas que j'avais visités. L'argent des salaires et des frais de fonctionnement n'arrivait pas aux écoles. Les Indiens étaient relégués. On me citait l'époque, pas très ancienne, où ils n'avaient pas même le droit de marcher sur les trottoirs de San Cristobal de Las Casas. Du Canada à la Patagonie, tout ce qui concerne les Indiens me touche et me révolte.

JEUDI 24 FÉVRIER

L'après-midi, le téléphone n'a guère sonné, cela m'a donné une certaine paix et j'ai pu un peu travailler à mon manuscrit.

VENDREDI 25 FÉVRIER

Un colon israélien massacre à la mitraillette une cinquantaine de musulmans en prière à la grotte des Patriarches à Hébron, puis se donne la mort. L'attentat est revendiqué par des « zélotes du Dieu d'Israël ».

Une fois encore, le rappel des massacres de 1943-1945 va atténuer, puis effacer, un crime de 1994 : « Rappelez-vous la Shoah » = « Oubliez les crimes israéliens ». Mais moi, je n'ai rien de commun avec ces gens-là et je ne respecte pas ce Dieu horrible qui déjà a ordonné des massacres pour la conquête de la Terre promise.

Le courrier bureaucratique et ennuyeux s'amoncelle. Le nombre des lettres personnelles et aimables diminue. Elles arrivent comme des miracles.

À 17 h 30, je me rends à la FNAC pour une réunion sur Sarajevo et la Bosnie. Ce que j'essaie de dire n'est pas dans le ton : selon moi, il faut négocier un protectorat de l'ONU sur les villes polyethniques et favoriser une Bosnie viable (soit avec un accès à la mer et à la Save et des frontières non bantoustanesques, soit dans le cadre d'une confédération croato-musulmane). Seule la paix peut arrêter la radicalisation haineuse, la domination des bellicistes sur les pacifiques, et favoriser un processus de démocratisation en Serbie, Croatie et Bosnie. Je dis que les deux fléaux historiques que l'État-nation a apportés à l'histoire européenne puis mondiale ont été la sacralisation de la frontière et l'obsession purificatrice (religieuse, puis raciale et ethnique). Finkelkraut réagit comme si mon but était de laisser la Serbie mépriser les frontières alors que j'ai dit explicitement que la solution était dans le type confédéral ou sur le modèle européen de l'Union européenne, où les frontières existent mais sont désormais perméables et cessent d'être sacralisées. Il rembraye sur son discours pro-croate selon lequel la Serbie a déclenché une guerre de conquête pour aller à l'Adriatique (alors que la sécession de la Croatie lui faisait perdre l'accès à l'Adriatique). Il oublie toujours le problème des minorités serbes en Croatie ; pour lui, le siège de Mostar est la riposte d'un agressé contre un autre agressé. Tout revient à la formule : nommons l'agresseur et l'agressé. Face à cette hypersimplification, je dois me livrer au rude boulot des rappels historiques, géographiques, etc.

En fait, intervenants et public veulent qu'on leur désigne une source du mal (la Serbie), et un coupable (le Serbe). Comme me le fait remarquer Flo, présente à la réunion, on veut de l'hystérie de guerre.

J'éprouve un sentiment de malaise, d'insatisfaction et d'amertume. J'avais accepté de participer à ce débat par amitié pour Francis Bueb. Mais je décide de ne plus aller dans ces réunions où l'on n'a que quelques minutes, où il faut perdre du temps à répondre à des arguments tordus, où les participants viennent d'abord recharger leurs batteries d'indignation. Je n'ai qu'à faire mes articles. Et justement, ce que j'ai à dire sortira dans *Le Monde*.

En rentrant à 20 heures, je m'inquiète d'autant plus des résultats du bilan sanguin d'Edwige que je ne sais pas les interpréter. Je demande à comparer avec les examens précédents, mais elle est trop fatiguée pour sortir le dossier.

Je trouve un message de Rodrigo sur mon répondeur : voilà vingt-deux ans qu'il a cessé de me faire signe en raison de mon attitude apparemment indifférente ou impolie alors qu'il avait fait un geste si amical à mon égard. J'en ai gardé le remords, sans avoir jamais pu lui expliquer mon

comportement. Je lui ai simplement demandé pardon par écrit, mais ma lettre est restée sans réponse. Bref, je suis tout joyeux de son message. Je le rappelle à son hôtel, il n'est pas rentré, puis je finis par le joindre : on dîne ensemble dimanche.

Edwige, qui n'a plus de sirop, n'arrive pas à s'endormir. L'angoisse me maintient éveillé.

SAMEDI 26 FÉVRIER

Sitôt habillé, je vais à la pharmacie acheter le sirop d'Edwige, des cachets de Vivamyne (je suis entré dans la psychose vitamino-oligo-éléments). En sortant, je sens de doux effluves. Je regarde le ciel : le soleil est en train de percer la couche nuageuse qui s'effiloche, des taches bleues se dessinent, une première matinée de printemps est arrivée en avant-garde et me rend soudain heureux.

Edwige se plaint que sa jupe est démodée. Je lui réponds que c'est la mode qui est démodée.

Je passe l'après-midi à me casser la tête sur les impôts. Je ne crois pas que j'aurais dû remplir la formule 2070, puisque ce que j'ai vendu (le reliquat des titres de mon père, 15 000 francs) me semble loin d'atteindre le seuil des 330 000 francs qu'indique le guide des impôts du *Monde*. Mais peut-être n'ai-je pas compris... Il faudrait qu'*in extremis*, demain matin, je redemande conseil.

Nous dînons très agréablement chez André Burguière, tout au plaisir de revoir les Daniel après si longtemps. J'aime ces dîners où l'on se contredit sur fond d'amitié. Retour à pied, dans la nuit tranquille, avec un gros Montecristo au bec.

DIMANCHE 27 FÉVRIER

Dîner avec Rodrigo. Grand bonheur de le retrouver. Sentiment de plénitude. Sans amitié et sans amour, je dépéris.

À peine la corvée impôts terminée, je pars pour Madrid pour mon prix Catalunya.

Véro me rappelle l'anniversaire de Gilles et Roland demain ; je ne serai pas rentré à temps.

Je prépare mon exposé dans l'avion.

Le soir, Baltasar Porcel organise un dîner avec des journalistes et des écrivains à l'occasion de mon prix. À la stupeur du responsable de l'Institut français que j'ai invité, et qui s'attendait à un repas conventionnel, guindé et ennuyeux, tout est vif, très gai. Je ne suis pas habitué à être ainsi admiré, honoré ! Au contraire, je suis dédaigné ou rejeté par les mêmes milieux en France. Au moindre compliment, je me sens gêné. J'apprécie les *pedacitos de jamon serano*, les *angulas* et *chipirons a la plancha*, puis le *manchego*, le tout arrosé d'un excellent rioja.

MARDI 1^{er} MARS

Sur le buffet du petit déjeuner, il y a des rondelles de tomates en salade. J'en prends par curiosité (à Paris, elles sont insipides, même en été). J'éprouve un plaisir si inattendu au goût de tomate de la tomate que je me précipite pour me resservir : le plat est vide.

Interview avec Francesco-Marc Alvaro, journaliste à *Avui*, puis avec une journaliste de Madrid. Tous deux (et d'autres au cours du dîner) sont étonnés par l'importance que je donne à la littérature pour la connaissance sociologique.

Une voiture vient nous chercher, Michel Henry et moi, pour le colloque sur les « frontières du politique » où je dois faire l'exposé d'ouverture. Cela se passe à l'institut Ortega y Gasset. Je m'y plais à rappeler que l'une de mes maximes clés est d'Ortega y Gasset : « *No sabemos lo que pasa y eso es lo que pasa* » (« Nous ne savons pas ce qui se passe, et c'est cela ce qui se passe »). Jose Luis Aranguren me présente. Ce cher vieil ami, que j'ai connu en 1958 à Madrid, lors d'un colloque sur l'Europe qui fut un premier grand acte de résistance intellectuelle au franquisme, a gardé son ardeur et sa bonté. Comme moi, il a été révolutionné par la Californie de 1968-1970. Sa présentation chaleureuse et affectueuse m'émeut ; nous nous quitterons tout aussi émus, à la fin du déjeuner.

Au cours de ce déjeuner, Elie Cohen, un des participants au colloque, nous apprend que depuis 1980 il y a un chômage quasi invariant de 9 % en France, insensible aux changements de conjoncture, contrairement aux autres

pays. Si ce taux s'est accru de 3 % avec la récession, les 3 % disparaîtront, assure-t-il, puisque nous entrons dans une reprise de la croissance. Mais les 9 % resteront. Pourquoi ? Parce que, dit-il, le chômage en France n'est pas un problème, c'est une solution : l'organisation administrative, sociale, politique, de la société française préfère ainsi « externaliser » ses problèmes plutôt que d'opérer les difficiles réorganisations qui s'imposeraient (notamment sur le mode de répartition des charges sociales).

Je retourne à l'hôtel pour faire mes valises et repars en taxi avec Baltasar pour la Zarzuela, la confortable résidence du roi hors Madrid (que Juan Carlos préfère aux palais somptueux).

Belle journée de début de printemps. Le taxi sort de la ville. Après une série de contrôles, nous pénétrons dans un vaste et paisible parc de conifères et de landes à l'état quasi sauvage. Deux cerfs majestueux traversent tranquillement la route devant nous, suivis par des biches bondissantes qui feignent d'être effarouchées. Nous arrivons bientôt sur une colline d'où l'on voit au loin Madrid. La garde est discrète, la réception noble et simple, une élégante secrétaire nous conduit au chef de la maison du roi. L'homme, très amène, se déclare « honoré » par ma visite et promet la présence du roi pour la cérémonie du prix Catalunya.

Fatigué d'avoir trop bouffé et bu depuis lundi soir, je ne puis pourtant résister ni au médiocre plateau-repas de l'avion ni au petit rioja. J'arrive épuisé.

MERCREDI 2 MARS

Tristesse hépatique du matin, qui est la retombée des encensements catalans-hispaniques.

Je tombe sur le texte que publie *Le Monde* et que nous sommes quelques rares à avoir signé pour demander que Benveniste puisse continuer ses travaux. Le vieil ange de Reims n'en est pas : fait-il partie de ceux qui refuseraient de soutenir l'hérétique, ou des prudents qui ne veulent pas se mouiller ?

L'affaire Schindler à travers le film de Spielberg m'arrive par le canal des articles de *L'Observateur*, du *Monde*. Certains arguments me débectent : il ne faut pas montrer un Allemand sympathique parce que la majorité ne l'était pas ; il ne faut pas montrer des Juifs sauvés parce que la majorité d'entre eux ont été tués. Comme si les spectateurs ne savaient pas que s'il y a un film sur l'affaire Schindler, c'est que le cas était exceptionnel, et qu'un film fait

ressortir ce caractère exceptionnel.

Autre diktat : pas de fiction sur l'extermination, pas de reconstitution *a posteriori* : le film *Shoah* doit être le premier et le dernier film sur la Shoah.

L'article du *Point* dénonce aussi toute mise en relation du massacre des Juifs avec d'autres grands massacres historiques comme au Cambodge ou en Arménie et surtout en URSS, où les morts du goulag stalinien dépassent en quantité les morts des camps hitlériens. Pour ces obsessionnels, historiser, c'est diluer. La Shoah doit échapper à l'histoire.

Et cette sacralisation se fait au moment du massacre d'Hébron, au moment où des colons juifs font du massacreur un héros et un exemple.

De même que la Shoah sert de paravent aux tueries perpétrées aujourd'hui par Israël en Palestine, de même les Serbes évoquent la croatisation d'Ante Pavelitch pour masquer la serbisation forcée par nettoyage des Croates et Musulmans, de même les Croates et leurs propagandistes rappellent sans cesse Vukovar pour effacer l'ignoble enfermement de Mostar.

Il n'y a pas que le présent qui fait oublier la mémoire du passé. La mémoire du passé sert aussi à faire oublier le présent.

JEUDI 3 MARS

Dans la réponse à mon fax qui commençait par un « Monsieur » et se terminait par un « Avec mes remerciements », le conseiller culturel adjoint de France à Bonn, sans doute trop occupé, fait l'économie du « Monsieur » et de la formule de politesse bien qu'il me relance depuis deux ans. Plutôt que de s'acharner à pourchasser les anglicismes, il faudrait réintroduire la courtoisie dans l'usage de la langue française.

Du coup, ça me répugne un peu d'aller en Allemagne passer huit jours dans les pognes des attachés culturels et autres directeurs d'instituts. Quel con je suis d'avoir cédé à leur insistance ! Pour la plupart de ces officiels, nous sommes des machines à remplir leurs programmes. Si nous sommes mourants et hors d'état d'honorer notre conférence, ils nous haïssent d'avoir perturbé leurs calendriers.

Comme ils passent leur temps à aller chercher et reconduire les conférenciers à l'aéroport, à leur offrir au moins un repas, à devoir s'occuper d'eux, ils sont écœurés par ce métier de con. Mais ils l'ont choisi. Alors, mieux vaudrait se comporter en vrais professionnels, sourire à la japonaise, feindre l'intérêt...

13 h 30 : au cours de la consultation pour Edwige, le docteur Abastado me cite un cas bioéthique terrifiant : un gamin de 11 ans boit un flacon de détergent qui va lui détruire les poumons en douze jours. Son père propose aux médecins de donner l'un de ses deux poumons à son fils. Les médecins

acceptent, mais le poumon du père est trop gros pour la cage thoracique du fils. Les médecins alors refusent et le gamin meurt.

Nous avons décidé d'acheter des assiettes au Printemps. En effet, Edwige n'utilise pas notre lave-vaisselle sous prétexte que nous n'avons pas de quoi le remplir. Solution : acheter douze assiettes normales et six à dessert. Comme c'est lourd, on revient en taxi. Il est presque 16 heures. La circulation s'engorgeant à cause d'une manif rive gauche, le conducteur, un adroit Maghrébin, préfère renoncer à la rue du Quatre-Septembre, où l'on risque un gigantesque bouchon avant le Sébasto. Il file sur la place du Palais-Royal mais celle-ci est paralysée par un énorme enchevêtrement de voitures qui convergent vers les guichets du Louvre eux-mêmes bloqués. Il s'arrache à la place, fonce sur Saint-Honoré pour prendre la voie des bus, rue de Rivoli, et atteindre les quais, mais la rue de jonction est totalement saturée. Le chauffeur continue alors sur la rue du Louvre, réussit à franchir les files compactes, prend le tunnel qui débouche rue Étienne-Marcel, puis la rue Beaubourg bien congestionnée, la rue Rambuteau plus tranquille et on arrive sans encombre. J'ai admiré la stratégie du chauffeur, qui a su à deux reprises renoncer au chemin prévu et trouver chaque fois la percée. Un peu plus tard, tout était impraticable dans la partie basse de la rive droite.

En fin d'après-midi, Edwige est assaillie de nouveaux tourments familiaux. Sa torture a des contrecoups sur moi. À la fin, impuissant et découragé, je décroche de mon manuscrit.

VENDREDI 4 MARS

Réveil très paresseux. Pas d'ardeur matinale.

Surcharge de ce courrier assommant auquel je me contrains de répondre (je suis un des rares, me dit-on).

J'ai quand même un peu avancé dans mon manuscrit.

Le soir, sur France 2, j'aime un étrange polar hongaro-français centré sur un personnage énigmatique, sombre, taciturne, sorte de super Lino Ventura magyar, et qui se termine à la façon d'une tragédie antique, par la mort de tous les protagonistes.

SAMEDI 5 MARS

Jean-Pierre Changeux dans une interview avec Jean Daniel parue je ne

sais quand, citée dans un congrès sur l'éducation, écrit : « Cette exubérance foisonnante des développements de la connaissance scientifique a toutefois pour contrepartie un cloisonnement, un morcellement qui peut décontenancer les non-scientifiques. » Seulement les non-scientifiques ? Seulement décontenancer ? Dans le reste du texte, il vire à l'humanisme et demande une renaissance de l'encyclopédisme.

Suite à la pétition sur le « droit à l'hérésie » en faveur de Benveniste que j'ai signée, l'INSERM m'envoie un communiqué assurant que l'unité de recherche 200 a été fermée de façon normale comme le sont toutes les unités de l'INSERM après douze ans de mandat de leur directeur, que tous les directeurs d'une unité ont la possibilité de solliciter un autre mandat, à condition d'avoir un nombre suffisant de chercheurs autour d'eux, ce qui n'était plus le cas pour Benveniste. Enfin, Benveniste pourra continuer de travailler dans ses locaux avec le même matériel et les mêmes crédits jusqu'au 30 juin 1995.

Évidemment, je suis ébranlé. Je me repens, une fois de plus, d'avoir signé à la légère. Puis je reçois une lettre de Benveniste m'assurant que le communiqué de l'INSERM contient beaucoup de contrevérités : ainsi, de nombreuses unités n'ont pas le quorum de chercheurs, sa demande d'un contrat-jeune-formation n'a pas été prise en considération, etc. Il s'agit donc bien d'une mesure discriminatoire, mais le texte que nous avons signé n'était peut-être pas assez nuancé, ni précis. Ce qui me frappe surtout, c'est que dans ces milieux « scientifiques », il est aussi difficile de savoir ce dont il s'agit que dans une scène de ménage ou une dispute de chiffonniers.

Je retrouve Andras Biro que je n'ai pas vu depuis trois ans : après sa femme chilienne, émigrée au Mexique, puis la Hongroise, il a trouvé femme à Moscou. Entre-temps, il a créé une fondation pour aider les Tsiganes. À cette cause, juste, noble et surtout concrète, je reconnais bien sa vitalité et sa jeunesse.

DIMANCHE 6 MARS

Je continue la lecture de Tobie Nathan, *L'Influence qui guérit*. L'idée clé est que la culture de tout individu non européen est incorporée en lui et qu'on ne saurait isoler ses problèmes psychiques de ses croyances et convictions. Ici encore, il faut partir du principe d'auto-éco-organisation et d'auto-nomie/dépendance. J'ajouterai que l'individu occidental lui-même doit être considéré comme un atomisé civilisationnel, imprégné d'idées inculquées par sa culture (foi en la chimie des médicaments, dans les vitamines, etc.).

Aussi, la relation du thérapeute au patient ne peut être réduite à celle

d'un observateur/praticien objectif, mais doit être conçue selon une boucle inter-rétro-active : le thérapeute (psychiatre notamment) doit entrer dans les mythes du patient pour le délivrer de son mal. Faire du mal à un mythe incorporé c'est, selon Nathan, léser, blesser celui qui le porte.

La chasse aux anglicismes qui s'amorce me semble un signe de faiblesse. Dans un cas, l'interdiction n'a pas lieu d'être puisque les emprunts relèvent de la vie « normale » d'une langue, qui phagocyte des mots étrangers et les intègre à son vocabulaire. Dans l'autre, il faut combattre l'anglicisme, non par des lois mais par la dérision, seule attitude raisonnable notamment à l'égard des grotesques de la pub et du show-business (terme fort pertinemment incorporé, puisqu'il stigmatise le caractère de plus en plus « business » de tout ce qui est spectacle).

En attendant, je francise *because* en « biscotte ».

LUNDI 7 MARS

Dans la salle d'embarquement de Roissy où j'attends l'avion pour Francfort, je lis dans *Commentaire* un texte jusqu'alors peu connu mais ô combien pertinent de Raymond Aron sur Soljenitsyne et Sartre (je reste effaré du nombre de ceux qui préfèrent encore aujourd'hui s'être trompés avec Sartre que d'avoir eu raison avec Aron ; dans quel mépris ils tiennent la vérité !).

Raymond Aron établit des comparaisons : durant les quatre-vingts années qui précèdent la Révolution de 1917, on comptait 17 exécutions par an. À la grande époque de l'Inquisition espagnole, 10 par mois. Au cours des deux premières années du pouvoir bolchevik, 1 000 par mois. Au point suprême de la terreur stalinienne, 40 000 par mois.

Un autre texte cite une interview de Soljenitsyne à la BBC en 1976 :

« Mon but consiste à reconstituer la vérité dans toute sa plénitude. Pour cela, on est obligé de recourir aux moyens artistiques... car un historien se sert uniquement du matériel factuel, documentaire dont une grande partie n'existe plus... et ses chances de pénétrer l'essence même des événements sont limitées. Un artiste [je dirais un écrivain] est capable de voir davantage et d'une façon plus pertinente, grâce à la méthode formidable qu'est la vision artistique [littéraire]. Ce n'est donc pas un roman, mais un recours à l'ensemble des moyens littéraires disponibles afin de mieux pénétrer l'essence des événements historiques. »

J'ajoute à ma liste de proverbes celui de Julien Cheverny : « Crains la bave du Pygmée et celle que sécrète un intellectuel de second rang » (il y a des baveux de premier rang).

Dans l'avion, je lis un texte intéressant que m'a envoyé Martine Rémond-Gouilloux, « Le risque de l'incertain ». Elle y montre comment la théorie du risque est née, avec le développement des machines, afin d'assurer une protection contre les accidents. Hier, ces risques étaient vus comme des bavures aléatoires dans un monde de déterminismes, lui-même lié à un univers juridique avide de certitudes sur la causalité et l'origine d'un mal. Aujourd'hui, nous sommes entrés dans une phase où la complexité et l'incertitude brouillent le problème de la causalité : « Comment déterminer une responsabilité dans le *smog* de Los Angeles, un préjudice écologique, une catastrophe comme Tchernobyl ? [...] Dans les années 1970, les fabricants américains d'amiante découvrirent que ces produits cancérogènes auraient causé plus de 100 000 morts, et les dommages sont évalués à plus de 100 milliards de dollars. Le risque était inconnu à l'époque où ils l'ont créé, leur responsabilité est rétroactive. [...] »

On découvre, derrière les risques techniques, la science, avec le risque inhérent à toute découverte. Effectivement, les conséquences des progrès de la science sont imprévisibles, tandis que le pouvoir de prévisibilité de la science décroît.

En même temps, il y a accroissement de la faute des individus dans les accidents techniques, dont 75 à 90 % sont dus à des erreurs humaines.

Tout cela doit nous inciter à « un principe de précaution » fondé sur un retour de la prudence (ce que je n'avais pas assez bien vu dans mon texte de l'année dernière sur la prudence, mais dont Gil Delannoï a senti et vu l'importance et l'urgence). Le corollaire du risque de développement doit être le développement de la prudence. La conscience du risque doit remplacer la certitude par le pari et la stratégie.

Bref, nous devons abandonner une logique de la certitude « fondée sur la foi en un monde prévisible et préordonné » pour une logique de l'incertitude. La première atteinte à la logique de la certitude fut le naufrage du *Titanic*, navire considéré comme absolument insubmersible. Il faut réformer « l'outillage mental », écrit Martine Rémond-Gouilloux. Ce que je traduis par « il faut réformer notre mode de penser ».

Un article sur le sommeil, dans *Le Généraliste*, conseille l'Imovane (zopiclone), qui donne un bon réveil et des performances diurnes meilleures que celles d'un bon dormeur.

Dans la *Revue de psychologie de la motivation*, un article, « Civilisation, culture et expérience d'intensité », d'Isabelle Thomas ; je suis intéressé par ce que l'auteur écrit de « l'aspect mystique de l'existence » : « L'expérience est mystique dans le sens où elle est une émotion devant le mystère de l'existence. » Ce caractère simultanément intérieur, métaphysique et cosmique de l'expérience mystique, je l'éprouve. Je me sens de plus en plus à la fois mystique/rationnel/croyant/sceptique.

À Francfort, on m'a donné rendez-vous à la sortie « bagages », sans me prévenir qu'il y en a deux. Comme je ne vois personne, je me rends vers le point « rencontres ». Passant devant la seconde sortie, je trouve mes hôtes de l'Institut français qui m'inspirent une sympathie et une confiance immédiates.

Mon hôtel *gemütlich* est avenant, mais la chambre est tristounette. J'ai demandé un étage élevé pour avoir du ciel, et ma petite fenêtre donne en partie sur un mur de brique sale.

Dans un restaurant italien où nous allons déjeuner, je commande des tagliatelles au pesto, mais le pesto est à l'allemande, noyé dans la crème. Mes hôtes, qui m'appellent aimablement Reik (ai-je bien entendu ?) Denker (Penseur je ne sais comment), me conseillent de lire Paul Nizon, notamment *L'Année de l'amour*, paru en 1989 chez Actes Sud.

Après déjeuner, une sympathique journaliste m'interviewe sur la Bosnie. Elle a une bouche énorme, mais je ne me sens pas d'humeur à me faire dévorer.

Quelques pas sur la Grosse Bockenheimerstrasse me donnent l'impression d'un centre-ville assez moche. Mais cette architecture d'après-guerre, au front bas, sans charme, laisse beaucoup de ciel. Je vois dans un immeuble tout récent l'établissement Weihestephan : c'est la plus vieille brasserie au monde !

Lecture du document de la Fondation Saint-Simon, « La préférence française pour le chômage » de Cheverny, qui explicite ce que m'avait dit Elie Cohen à Madrid : « Nous avons assumé la crise depuis le milieu des années 70 grâce à un consensus social fondé sur le partage non du travail mais des revenus : les hauts niveaux de rémunération (salaires et cotisations) et de productivité des actifs occupés favorisaient la progression du chômage non qualifié ; en même temps, ils rendaient cette progression relativement indolore en permettant de financer une protection sociale étendue qui lui servait d'amortisseur [...]. Il y a un cercle vicieux qui fait qu'on préfère un consensus implicite défavorable à l'emploi. Les syndicats, par construction, représentent les intérêts des actifs occupés ; le patronat, individuellement, gère la paix sociale dans ses entreprises en négligeant les intérêts des chômeurs ; le gouvernement dialogue avec les partenaires sociaux et soigne un électorat composé d'actifs occupés et d'assurés sociaux ; bref, les chômeurs sont seuls en ce monde dont pourtant ils sont les seuls absents. »

Je retrouve Dany Cohn-Bendit, qui est mon interlocuteur pour ma conférence sur *Terre-Patrie*. La salle de conf du Musée d'art moderne est remplie. Dany est toujours très vivant. Je me souviens de sa première apparition à mes yeux : un rouquin très agité, sur le campus de Nanterre en mars 1968, lançant des imprécations depuis le perron des bâtiments des

sciences sociales, après le départ des cars de police. Il est resté jeune, adhérant avec ardeur à tout ce qu'il dit. Quelques questions dans la salle prouvent la difficulté de faire comprendre l'*unitas multiplex* et, plus largement, toute complexité conceptuelle qui associe des notions antagonistes. Ainsi, l'un croit que je veux homogénéiser parce que je parle d'unité, l'autre que je veux séparer parce que je parle de diversité.

Au cours du dîner « typique » dans une brasserie post-médiévale (vin du Rhin, poitrine de bœuf à la francfortoise selon une recette de la maman de Goethe), la discussion se fixe sur la Bosnie. Chacun veut isoler une cause à la guerre, présente sa cause comme étant LA cause, excluant toutes les autres. J'essaie de démontrer que toutes ces causes se sont entre-associées. Moi, automatiquement, je vois la causalité en boucle, la réaction en chaîne, les inter-rétroactions. Eux demeurent dans la logique linéaire et manichéenne.

MARDI 8 MARS

Pour aller en train de Francfort à Heidelberg, je prends la ligne Dessau-Constance. Je suis troublé, ému qu'après Heidelberg elle desserve ces gares dont le nom m'évoque tant de passages en voiture, durant ma vie d'occupation en Allemagne : Baden-Baden, Offenburg, Fribourg, Donaueschingen... Cinquante ans ont passé. Je reviens comme un fantôme.

Dans Heidelberg, ville charmante, paisible, piétonnisée et vélocipédée, on entend le bruit des pas et très rarement le moteur d'une voiture ; les anciennes maisons sont repeintes, propres. Les collines vertes exposent leurs vignobles en terrasse. Je monte au Schloss, je retrouve tous ces paysages, et me sens de plus en plus fantôme, sans désir. Quand je parle avec l'un ou l'autre, pendant ma conférence, au dîner, je m'anime, je redeviens vivant. Et me revoici seul, déambulant, puis à l'hôtel, dans cette chambre qui me plaît tellement, avec son petit balcon, sa vue sur le Neckar, tout près du vieux pont. Toute cette beauté accroît ma mélancolie, me fantomise davantage. Je reviens, esprit errant. Tout ce qui était là pour me rendre heureux, joyeux, suscite au contraire la tristesse de ne pas désirer.

MERCREDI 9 MARS

En ce beau et doux matin de ciel bleu, j'ai tapé mes notes de lundi-mardi sur le Mac du directeur de l'Institut français, puis je vais déjeuner de délicieux tortellinis aux asperges et ricotta chez un italien. J'arrive à me limiter au plat unique et à ne pas boire de vin afin de reconstituer mes digues rompues après deux jours de libations immodérées.

Je me promène sur la Hauptstrasse entièrement piétonnière. La ville est ensoleillée, belle, printanière, paisible. Point d'agitation, de presse, de vrombissement de moteurs. On entend le bruit des pas. Sur la Marktplatz, les cafés pleins de consommateurs ont sorti leurs tables. Arrivé sur la Kornmarkt, je découvre en levant les yeux le château, ses murailles, sa façade éventrée et nue, dont les fenêtres vides ouvrent sur le bleu du ciel. Plus grande est mon admiration, plus grand devrait être mon bonheur, plus grande est ma tristesse ; plus je me sens fait pour cette ville, plus j'ai de mélancolie. Celle-ci est diffuse, elle s'étend sur la ville ; ce ne sont pas tant mes souvenirs qui font un rideau fantomatique entre moi et Heidelberg, c'est moi qui y reviens fantôme.

De retour dans ma chambre pour lire, un lourd sommeil me prend : j'ai hélas ! franchi le seuil au-delà duquel commence la crise hépatique.

TV5 fait état de massacres interethniques au Burundi – résultat de la haine entre Tutsis et Hutus qui se réveille périodiquement comme un volcan.

Dans *La Recherche*, un article sur le dialogue de sourds concernant l'origine de l'homme commence bien en énonçant que l'obstacle à la compréhension est paradigmatique, mais il est sommaire et ne dénonce pas les enjeux idéologiques sous-jacents. Il arrive à l'alternative passionnante : ou bien l'*Homo sapiens* est le produit d'une souche originale née en Afrique, ou bien il résulterait d'intermétissages entre divers rameaux tous issus de l'*Homo-erectus*, jusqu'au Neandertal compris. La première hypothèse renforce l'idée d'unité originelle de tous les humains ; la seconde, celle de la vertu des métissages qui auraient été créateurs de notre humanité. J'aime l'une et l'autre idée.

Un autre article observe que, né entre 1650 et 1660, le calcul des probabilités, « procédure visant à asseoir la rationalité des choix en situation de certitude », est de plus en plus insuffisant à mesure que nous découvrons l'étendue et l'ampleur des situations d'incertitude, qui elles-mêmes sont liées aux aléas, bifurcations, renversements de situation et à la complexité des inter-rétroactions.

Dans « Ethnicité et pouvoir au Moyen-Orient », Hosham Dawod note que, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, les massacres perpétrés avec l'appui d'un État contre des groupes ethniques oscillent entre 1,6 et 3,9 millions de victimes civiles.

Après la conf, dîner dans un restaurant grec où je ne peux résister aux haricots *plaki*, aux *mézès*, au vin crétois.

JEUDI 10 MARS

Je paie mes excès d'hier, et les précédents, d'une lamentable déchéance hépatique. Vaseux, somnolent, je m'endors dans l'avion pour Leipzig.

À l'aéroport, accueil très cordial de Claudine Delphis, qui a créé de toutes pièces l'Institut français de Leipzig, décidé il y a trois ans sur une promesse de Mitterrand. Elle a de la tête, de l'énergie, du cœur, et son institut est superbe. Il est situé dans le beau quartier résidentiel, là où habitaient avant 1933 beaucoup de riches commerçants juifs. Quelques-uns ont pu récupérer leur propriété, mais beaucoup ont disparu, sans qu'on sache si, retirés dans un coin perdu d'Amérique ou morts en Australie, ils ont des héritiers. La loi leur laisse encore deux ans, je crois, pour retrouver leurs biens. Du coup, nombre d'immeubles se dégradent, ce qui lèse les locataires qui ne sont pas nécessairement les descendants des expropriateurs nazis ou des privilégiés de l'ex-RDA. Un collaborateur de Claudine Delphis me conduit au Kolossal monument de la Bataille des nations, élevé en 1913 pour fêter le centenaire de la défaite essuyée par les Français en octobre 1813.

L'ensemble du centre de la ville est coquet, anciens monuments propres, magasins aux vitrines éclairées et élisabéthardénisées, malgré certains vides entre les maisons, vestiges des zones non reconstruites par la RDA. Partout, on ravale, on restaure, on peint. À quelques exceptions près, dont la rue Lumumba où s'est installé l'Institut français et où se trouve un buste du martyr zaïrois, les rues sont débaptisées. En deux ans, la ville s'est ouestisée. On ne relève pratiquement plus de différences vestimentaires, les Trabant sont noyées au milieu des VW, Renault, Fiat, Mitsubishi. L'Ouest semble avoir digéré l'Est, mais l'Est reste dans les têtes. Ce n'est pas le communisme, c'est une culture née du communisme et contre lui. Soudain, nous voyons une jeune fille s'enfuir d'un grand magasin et se faire rattraper et empoigner par deux mégères athlétiques, qui semblent sorties tout droit de la sélection de la RDA pour les Jeux olympiques. « Les gens ont de grandes tentations et peu d'argent », explique mon guide.

Émotion à la visite de Saint-Thomas, très belle église, sobre, noble ; les ornements baroques de l'intérieur ayant été enlevés, elle est empreinte d'une grande austérité néogothique et protestante. L'orgue de Jean-Sébastien Bach a été remplacé en 1889. À l'extérieur, statue de Bach, et statue de Goethe. Plus loin, je visite le caveau faustien. Sur la place principale – du marché, je crois –, une maigrelette cohorte de jeunes manifeste contre « le nouveau totalitarisme » (un projet de loi donnant à la police saxonne des pouvoirs analogues à ceux de la police de Bavière).

Très fatigué, je m'accorde une heure de sommeil avant ma conf. Au dîner très sympa (où je me contrôle et refuse de boire), on parle du communisme ; je me plais à évoquer mes souvenirs de Berlin-Est, à raconter les histoires du général Orlov, etc.

On parle aussi de l'exclusion de Kohl des prochaines cérémonies anniversaires du débarquement en Normandie. Certes, il s'agit de célébrer la fraternité alliée qui permit de libérer l'Europe de l'Allemagne nazie. Mais si l'on reconnaît que l'Allemagne elle-même fut libérée du nazisme, que le sens profond du Débarquement est une victoire sur le nazisme, tout en étant une

victoire sur l'Allemagne, si l'on admet que l'Allemagne démocratique actuelle souhaiterait être rétrospectivement intégrée à la communauté européenne occidentale dont elle fait désormais partie, alors je pense qu'il aurait fallu deux cérémonies : l'une, strictement militaire, d'anciens combattants ; l'autre, politique, de représentants contemporains de l'Europe, Russie, États-Unis.

De toute façon, l'incident tombe mal, alors que s'accroissent malentendus et difficultés entre France et Allemagne.

Je dis « un vieux monsieur » en évoquant A. M. et puis je me marre : j'ai 73 ans et lui 80.

VENDREDI 11 MARS

Très jolie chambre dans l'Institut. Réveil pas trop mauvais. Moi pas trop abruti.

Je termine la lecture d'un article passionnant de Sean Kelly, dans le *San Francisco Jung Institute Library Journal*, « The Rebirth of Wisdom », consacré à un livre de Richard Tarras, *The Passion of Western Mind*. Je note certains passages pour *Je ne suis pas des vôtres* qui me permettront de développer un point sur le thème naissance-mort.

Voyage très calme, dans le petit avion d'Airwings qui fait Leipzig-Paris par un beau temps permanent.

Au retour, retour des problèmes. L'amoncellement d'un courrier sans intérêt, de textes et documents que je ne pourrai pas lire. Tout cela me démoralise. Quand pourrai-je me remettre à mon manuscrit ?

SAMEDI 12 MARS

Le matin, je pare au plus pressé. Dans le courrier, il y a quand même deux, trois lettres qui me font du bien, dont celle de Lapointe, qui, avec Kelly, en brave, s'est lancé spontanément dans la traduction en anglais de *Terre-Patrie*, sans éditeur.

Je me fends aussi d'une lettre à un voisin grincheux :

Monsieur,

Votre lettre du 6 février adressée à ma femme comporte le passage suivant : « si vous désirez conserver à cet immeuble un aspect sympathique »... C'est dans cette intention que je tiens à vous signaler que vos antipathies personnelles, votre attitude (ainsi, pendant des mois, vous n'avez pas salué ma femme dans l'escalier), votre tempérament agressif, tout cela constitue un

aspect fort antipathique dont souffrent les habitants de cet immeuble. Je voudrais vous signaler aussi qu'outre les failles dans votre appartement il y a des failles dans votre esprit par lesquelles se dégagent vos ondes d'antipathie et qui incommode ceux qui sont victimes de vos fixations hostiles. À propos de fissures, laissez-moi vous dire qu'il serait incorrect de faire subir à la copropriété, comme il ressort que vous en avez l'intention, la réparation des fissures de votre propre mur, ainsi que le coût des expertises supplémentaires que vous voulez ajouter à celles déjà faites par l'expert assermenté, Mme Boyer.

Depuis vingt-deux ans, vous ne voyez que vos soins apportés à l'immeuble, vos interventions quand surviennent des dommages, ce dont nous vous savons gré. Cela ne doit pas vous rendre aveugle aux autres aspects de votre caractère, notamment la manie de dramatiser et de vous obséder sur un détail comme la marque faite par un postier, nullement par nous-mêmes, et qui relève de l'homme de ménage de la collectivité. Par ailleurs, nous sommes étonnés de votre acharnement contre tous les restaurateurs qui se sont succédé au rez-de-chaussée. Vous avez envoyé police, brigade des stupéfiants, etc., contre les Melloni et votre inhumanité contre des gens honorables qui essaient de gagner leur vie dans des conditions difficiles est une chose qui n'est également pas sympathique.

Voilà, Monsieur, les quelques réflexions qui me sont venues pour que de votre côté vous contribuiez à rendre sympathiques les relations humaines dans cet immeuble.

Avec nos attentives salutations.

L'après-midi, j'assiste en semi-direct à la manif contre le « SMIG-jeunes » : comme elle passe boulevard Beaumarchais pendant presque trois heures, me parviennent des mots d'ordre quasi inaudibles, des airs connus resservis avec des paroles de circonstance, et, par trois fois, une *Internationale* chantée avec flamme par des groupes de jeunes.

Ce qui s'est démolie se reconstitue, la crise de la gauche s'atténue grâce à la crise de la droite. L'inquiétude se transforme en colère.

Livre de Pierre Taguieff. Salubre.

DIMANCHE 13 MARS

Time Magazine expose à son tour le nouveau débat sur l'origine de l'homme déjà traité dans *La Recherche*. Élément nouveau depuis *Le Paradigme perdu* : il faut encore reculer les dates. Selon les fossiles découverts dans deux sites à Java, il semble que l'*Homo erectus* se soit déjà trouvé en Asie, il y a 2 millions d'années, et qu'il y ait eu déjà des hommes « modernes » en Chine, il y a deux cent mille ans.

Je retrouve la controverse, avec des arguments renforcés pour ceux qui pensent que l'*Homo sapiens* s'est développé dans l'ancien monde à partir de l'*Homo erectus*, lequel, inventeur du feu et d'instruments déjà sophistiqués, aurait été aussi l'inventeur du langage à double articulation, se serait diversifié en plusieurs rameaux qui se seraient intermétiés, chacun de ces rameaux étant parvenu à maintenir les caractères somatiques des Jaunes, des Noirs et des Blancs. Il semble bien aussi que certains Néandertaliens aient été intégrés dans le stock génétique de l'*Homo sapiens*. Les autres ont-ils été massacrés ? Le meurtre d'Abel par Caïn n'est-il pas le récit symbolisé du génocide initial

de l'*Homo sapiens neandertalensis* par l'*Homo sapiens sapiens* ?

L'histoire de notre Univers aurait commencé par le génocide de l'antimatière par la matière ; l'histoire de l'humanité, commencée par le génocide des Néandertaliens par les Sapiens, se perpétue avec le génocide des humains des sociétés archaïques par les humains des sociétés historiques. Comment continuer à espérer ?

Lettre tonifiante d'Emilio Roger Ciurana. Il me dit que les critiques espagnols ont vu en *Terre-Patrie* une utopie, alors que pour lui c'est un essai pragmatique, la proposition théorique d'une nouvelle *praxis* pour essayer de sortir de la préhistoire de l'esprit humain, de nous dégager de cette ère barbare, ce qui nécessite de comprendre que l'émancipation de l'être humain est inséparable de l'émergence d'une nouvelle connaissance (comportant la connaissance de la connaissance), pour mieux penser/agir dans la *polis*. La nouvelle politique exige une réforme épistémologique et la construction d'une anthropo-cosmologie.

Dans une interview parue dans *Time*, un sniper serbe de Sarajevo convient qu'il est devenu une machine à tuer, indifférente à tout, mais demande au journaliste de remettre une lettre et des cigarettes à un ami musulman qui est sniper de l'autre côté. « En dépit de la guerre, nous restons amis. – Mais est-ce que vous le tueriez s'il était à votre portée ? – Pourquoi pas ? »

Derrida veut réhabiliter ou justifier le « messianisme » de Marx en disant que ce messianisme signifie seulement « il faut ». En fait, le messianisme consiste à disposer d'un Messie (le Proletariat industriel, puis le Parti confisquant au prolétariat sa mission) qui sauverait le monde et dont l'avènement est certain.

MARDI 15 MARS

Après-midi de rendez-vous au CETSAH :

- Marcel Clodion m'annonce qu'il s'est converti : il est passé de l'althusséro-lacanisme à la complexité. Je lui dis que, personnellement, je suis parti d'un autre marxisme et d'un autre freudisme. Très sympathique, il me transmet la demande des enseignants martiniquais. On envisage un séjour en février prochain.

- Vidéo pour le congrès AGIEM de la recherche. Je vois que mes idées ont essaimé dans ces milieux d'instituteurs. Une lettre de Barbarant m'invite au congrès.

- Avec le docteur Nizand, nous préparons ma participation à son colloque d'octobre dans le Jura. Il me confie que Madeleine Rebérioux a refusé d'y participer quand il a prononcé mon nom. J'en suis enchanté.

- Avec Pierre Péan, qui enquête très soigneusement pour un livre sur la jeunesse/genèse de Mitterrand, nous parlons de la période de Résistance où j'ai connu Mitterrand. Je lui apprends ce qui s'est passé au moment de la fusion entre le MRPGD (Mouvement de Résistance des prisonniers de guerre et des déportés), auquel j'appartenais, le mouvement de Mitterrand et un mouvement de Résistance d'origine communiste présenté sous l'étiquette « Front national ». En fait, ce mouvement était fantôme : quand j'ai averti le Parti de la probable fusion entre les deux mouvements d'origine « prisonniers évadés », celui-ci a inventé un troisième mouvement que, moi, j'ai présenté aux deux autres.

Péan m'apprend des choses que j'ignorais, notamment concernant ce que j'appellerai ici l'agent X. Dans le dossier judiciaire, on ne trouve quasi rien, sinon sa participation à l'arrestation de la rue Dupin où fut pris Robert Antelme. Après l'arrestation de Robert Antelme, sa femme, Marguerite Duras, se mit en relation avec X pour s'informer et peut-être pouvoir libérer Antelme. En vain. X fut arrêté à la Libération et, ce que j'ignorais, sa femme fut interrogée par Mitterrand. Elle commença par nier toute participation de son mari à la Gestapo. Ce qui a perdu l'agent X, me dit Péan, ce sont les confidences à Mitterrand de la femme de X, après que Mitterrand lui eut laissé entendre que X en pinçait pour Marguerite Duras. Puis c'est le témoignage de Marguerite Duras au procès de X où il fut mêlé à la bande de tueurs et bourreaux Bony-Lafon. Par ailleurs, X sauvait des juifs à prix d'argent. Il y a là quelque chose de bizarre, me dit Péan. Et puis Marguerite Duras dans son récit parle de double identité, il ne comprend pas. Je lui dis qu'il y a un secret qui ne m'appartient pas. Peut-être Dionys le lui dira-t-il. Toute l'histoire m'apparaît encore plus fabuleuse que je ne le pensais.

- Mme B. veut absolument que, comme elle, je revienne à mes « racines juives », puisque c'est ce qu'elle fait. « Chacun son chemin », lui dis-je.

Comme elle a lu *Vidal et les siens*, elle me rappelle qu'hier était le jour anniversaire de mon père. Je l'avais oublié, et cela depuis plusieurs années. J'en éprouve néanmoins un malaise. Puis je me dis que je n'ai pas le sens d'anniversaire, que longtemps je n'ai pas su l'anniversaire de la mort de ma mère. Et, quand je l'ai su, je l'ai oublié. *Idem* pour les vivants, pour mes filles et mes petits-enfants. Réciproquement, très peu de personnes me souhaitent mon anniversaire.

MERCREDI 16 MARS

Dans l'avion d'Air Inter pour Montpellier, un mec à côté de moi éternue

sans cesse. Je me détourne pour ne pas attraper ses virus. Je lis l'ultime précision sur le massacre du marché de Sarajevo. TF1 avait fait état d'un rapport secret de l'ONU indiquant que le tir de mortier était parti d'une position bosniaque et non serbe. Le rapport ayant été démenti officiellement, TF1 fournit la dactylographie du rapport Owen confirmant que le tir du mortier était bien bosniaque. Or, dans ce rapport qui n'était que la copie d'un original, cette information était attribuée à l'agence Tanyug et rapportée entre guillemets. Difficile vérité, mais qui, pour une fois, est secondaire, car le fait majeur est la cruauté du siège de Sarajevo.

Mes tracasseries personnelles ont atténué sur moi l'annonce de la mort d'Abelkader Alloula, le dramaturge algérien, abattu à Oran et mort au Val-de-Grâce. Ce meurtre vient à la suite d'assassinats en chaîne. Loin de s'éroder avec le nombre, chaque nouveau meurtre ajoute à l'horreur : meurtre du vieux petit libraire français qui se croyait intégré et si tranquille au cœur d'Alger, meurtre de journalistes, intellectuels, écrivains, frappés comme si l'on voulait annihiler la pensée autonome... La peur s'empare des femmes, qui maintenant portent le voile, des laïques qui se cachent ou veulent fuir... L'Algérie bascule dans un trou noir.

Le cycle a atteint une telle violence que l'on ne peut plus l'arrêter. L'occasion s'en est perdue au lendemain des élections donnant la victoire au FIS ; l'armée aurait pu laisser agir la nouvelle assemblée, garantir la Constitution, l'existence des partis, un minimum de liberté de la presse. L'armée, mais quelle armée ? Elle est divisée. Et le cycle terrorisme-répression s'est mis en marche, avec un terrorisme atroce et une répression elle-même atroce, faite de tortures et de bombes au napalm.

Les trous noirs sont en Méditerranée : Palestine (où le cycle infernal recommence), Bosnie, Algérie. Le désastre progresse vers l'ouest.

La dictature intégriste s'empare des États laïcisés, comme l'était l'Iran, mais non des États religieux, comme l'Arabie saoudite.

Dans *Sciences sociales*, deux chercheurs, Catherine Mathieu et Henri Sterdinn, de l'Observatoire français des conjonctures économiques, avancent : « Au total, l'émergence des pays d'Asie en développement ne serait qu'en faible partie responsable de la hausse du chômage en France : 0,5 à 0,6 % du taux de chômage. »

Ce soir, à la télé, l'ex-secrétaire de Touvier révèle qu'en revenant de la tuerie de sept Juifs à Rillieux Touvier aurait dit : « J'ai vengé Philippe Henriot. » Malgré toute l'horreur que m'inspire le Touvier de l'époque, je vois quand même le vieillard d'aujourd'hui. La bataille juridique pour faire de ses crimes non des crimes de guerre mais des crimes contre l'humanité, donc

imprescriptibles, réveille mon allergie contre l'imprescriptibilité...

Faurisson disait que les Juifs avaient déclaré la guerre à l'Allemagne, mais c'est l'Allemagne nazie qui, elle, avait déclaré d'abord la guerre aux Juifs.

Toutes ces histoires Balladur-Chirac ne m'intéressent guère. Dimanche dernier, Rocard ne m'intéressait pas davantage : il a perdu son âme.

La phrase de Jean Wahl : « Il y a une lutte à mort engagée entre la pensée abstraite et l'existence. »

JEUDI 17 MARS

Long trajet en train Montpellier-Bordeaux. À Bordeaux, une branche de mes lunettes s'est cassée en tombant. Mon hôte me conduit chez un opticien. Une jeune femme me dit qu'elle va voir si elle peut la remplacer et disparaît dans son atelier. Dix minutes plus tard, la branche est réparée, mais elle me signale que l'arc métallique joignant les deux verres est dessoudé : « Avez-vous encore un petit moment ? – Mais oui. » Elle réapparaît au bout de ces cinq minutes, avec mes lunettes impeccables. Cette réparation instantanée est pour moi inestimable et je suis prêt à payer une somme élevée : « Je vous dois combien ? – Mais c'est gratuit... » Déjà, il y a quelques semaines, j'avais été heureusement surpris que la podologue ne me demande rien pour ses soins, déclarant que le mal qu'elle avait soulagé n'était pas bien sérieux. Quel bonheur qu'il y ait encore des services, des gestes gratuits qui exigent pourtant du temps et de l'art. Ces zones préservées de la soif du gain ont rétréci dans notre civilisation où tout se marchandise.

Je suis l'invité d'un débat nommé « Grand oral » où je dois répondre aux questions les plus diverses d'un groupe d'étudiants. L'amphi de la faculté est bondé. On m'applaudit chaleureusement à la fin. Le responsable y voit un hommage à ma sincérité. Il ajoute : « Beaucoup ne sont pas sincères et cela se sent. »

À une question sur Touvier, j'ai osé dire ma gêne face à ces poursuites engagées contre un vieillard, cinquante ans après ses crimes, sans tenir compte de tout ce qui change un être en cinquante ans ; gêne aussi face à l'imprescriptibilité qui fige le temps, le crime, le criminel ; gêne encore à l'égard du tripatouillage juridique nécessaire pour que l'assassinat de sept Juifs à Rillieux soit jugé non comme crime de guerre (prescriptible) mais crime contre l'humanité, d'autant que ce crime-là, si ce qu'a dit sa secrétaire

est vrai (« J'ai vengé Philippe Henriot »), est un crime à chaud, dans la fureur aveugle de la vengeance, et non à froid, comme ces jeux de SS qui s'amusaient à tuer des Juifs ; gêne enfin face à un procès qui se déroule au moment où Goldstein tue vingt-neuf musulmans en prière et que nul n'en parle comme crime contre l'humanité.

J'aurais dû commencer mon propos sur Touvier en endossant un gilet pare-balles, en disant que deux de mes oncles étaient morts en déportation et que, si Touvier m'avait pris, il m'aurait tué trois fois : en tant que gaulliste, communiste et Juif.

À la question : « Si vous étiez à Paris, auriez-vous été à la seconde manif contre le SMIG-jeunes ? », je réponds non.

Plus tard, avec des journalistes de *Sud-Ouest* qui m'interviewent sur les manifs qui ont déferlé toute la journée en province et à Paris, j'essaie d'analyser la situation : la différence capitale avec 68 est qu'il n'y a pas une idéologie qui puisse promettre une solution et un salut. Il y a donc une révolte, mais pas de grande espérance. Par ailleurs, la petite mesure proposée pour diminuer le chômage des jeunes, au lieu d'apaiser, a, au contraire, réveillé la pleine angoisse du chômage. Une fois de plus, le malaise sourd dans la civilisation, la crise latente dans notre société se trouve exprimée par le maillon le plus faible : l'adolescence. Je souligne pourtant que la manif, elle, est source de joie, une cérémonie d'initiation où les adolescents affrontent les monstres casqués et blindés du monde adulte, où ils découvrent leur force, où ils se sentent maîtres de la rue et de la ville.

Le dîner au restaurant Le Claret est arrosé d'un graves remarquable, l'Esprit de Chevalier.

À Montpellier et Bordeaux, griserie des salles archibondées chaleureuses. Je comprends que les artistes du chobize ne puissent se passer de cette drogue.

Le Bulletin des citoyens-Helsinki donne des détails sur la population musulmane du quartier de Mostar occupé par les Croates. Il y a des Croates qui n'approuvent pas la politique du HVO. Mais la population musulmane de la rive gauche de la Neretva est privée d'eau, d'électricité, de nourriture. Des miliciens croates enlèvent des familles entières de Musulmans qu'ils expulsent sur la rive gauche. 6 000 à 7 000 Musulmans vivent presque clandestinement sur la rive droite. Beaucoup cachent leur appartenance, acceptent que leurs enfants apprennent l'histoire croate. Presque toutes les mosquées ont été détruites.

Selon *Time Magazine*, Baruch Goldstein, l'assassin de la mosquée d'Hébron, aurait écrit, alors qu'il avait 13 ans à Brooklyn : « Une des choses les plus importantes de la Torah est : Ne tue pas. »

Dans *La Révolution nécessaire* d'Aron-Dandieu, cette citation du Sermon sur la montagne me frappe : « Les lys des champs ne travaillent ni ne filent. » Bien que fils de Dieu, Jésus ne savait pas que chaque cellule dans tout être vivant, y compris végétal, travaille sans arrêt pour puiser de l'énergie, la transformer, renouveler ses molécules, se reproduire, etc.

VENDREDI 18 MARS

Retour direct de Bordeaux puisque j'ai renoncé à l'étape Poitiers, d'avance fatigué, écœuré de me sentir excentré de moi-même.

Dans le TGV, mon voisin joue sur un PC portable. Est-ce un Mac ? Non, c'est un Compac dernier cri équipé d'un crayon qui tient lieu de souris et – mieux – permet d'écrire à la main, la machine transformant les lettres en caractères d'imprimerie. Il joue au jeu Civilisations. Il s'agit d'être chef d'une nation et de gouverner en développant sa civilisation, ses ressources, son économie, mais aussi d'être capable de riposter aux invasions ou d'attaquer un voisin. Ainsi, mon voisin est un empereur de Chine, neuf cents ans avant notre ère ; il crée la ville de Nankin, y établit des colons, puis lève une légion pour repousser une invasion barbare. Il édifie des monuments dans ses villes ce qui, dit-il, améliore la cohésion sociale... De plus, le joueur dispose de la possibilité très contemporaine des sondages d'opinion pour tester la satisfaction de ses populations. L'art est de conduire sa civilisation à un épanouissement harmonieux, avec développement de la culture, des industries, de la sécurité, croissance démographique et protection généralisée à l'intérieur et à l'extérieur. Ainsi, il n'a pas assez favorisé l'enseignement dans son empire, ce qui a empêché la croissance de la métallurgie. De ce fait, il n'a pas pu disposer de chars pour repousser une attaque anglaise. À ce jeu, on peut aussi être pharaon égyptien, empereur aztèque, Premier ministre britannique, aussi bien dans les siècles passés que dans les temps futurs. Ce jeu m'épate, m'excite.

Conversations avec M. N'tone dans le train.

Arrivée à Paris.

Désastre.

SAMEDI 19 MARS

Épuisement matinal.

Déblayages.

J'avais dit à Pierre Péan de m'appeler si Dionys lui apprenait le secret de

l'agent X. Il sait et maintenant nous pouvons reconstituer l'essentiel. Je lui apprends, ce qu'il ne savait pas encore, que X était allemand. Jeune homme, il avait été envoyé en France après 1918 par les services secrets de l'armée allemande, sous une identité française. Il s'était installé comme antiquaire à Paris et, soit demeurant taupe, soit activé régulièrement, il vivait dans son secret. Marié, il avait caché son identité à son épouse et ne la lui dévoila que sous l'Occupation. Il aimait recevoir chez lui des officiers allemands (sans d'ailleurs leur révéler qu'il était leur compatriote), ce qui causa sa perte puisque, à la libération de Paris, il fut arrêté sur dénonciation de voisins comme collaborateur. Il semble que c'est sur le tard qu'il collabora avec la Gestapo, son dossier ne comporte rien d'autre que l'affaire de la rue Dupin dont fut victime Robert Antelme.

Mitterrand rencontra la femme de X lors de l'arrestation de son mari ; elle a craqué quand Mitterrand, connaissant les rendez-vous secrets entre X et Marguerite Duras, souligna les trous dans l'emploi du temps de son mari, déchaînant sa jalousie. Selon Péan, *via* le *Journal* de Marcel Haedrich, elle aurait dit : « Je jouirai le jour où mon mari sera fusillé. » Elle a joui, en effet, ce jour-là dans les bras de son amant, à qui elle révéla le secret de X.

Péan m'apprend aussi des choses intéressantes sur la période de Mitterrand antérieure à la Résistance. Contrairement à ce que je pensais, Mitterrand eut, après son évvasion de son camp de prisonniers en Allemagne, une période pétainiste de janvier à mai 42, puis maréchaliste. Il passa à la Résistance fin 42-début 43 *via* l'ORA, Organisation de Résistance de l'armée, composée d'officiers de Vichy passant à la Résistance, lesquels lui ont fourni les premiers subsides pour son mouvement.

DIMANCHE 20 MARS

Dîner avec Pauline et Rolling arrivant de New York. Amitié, carburant toujours nécessaire. Nous projetons quinze jours de détente ensemble dans le Midi. Cela sera-t-il possible ?

Inquiétudes, difficultés pour travailler.

Guère d'intérêt pour le résultat des cantonales.

LUNDI 21 MARS

Pluie d'automne avec ciel très sombre pour cette première journée du printemps.

MARDI 22 MARS

Dans son bulletin *Cultures et Développement*, l'association Réseau Sud-Nord insiste sur l'idée que le concept de développement est désormais piégé, parce qu'il est lié à la croissance économique illimitée. L'opposé de la misère n'est pas la richesse... Mais qu'est-ce ? Le libre accès aux biens vitaux...

Les procès actuels ont chacun quelque chose de terrible : le procès Touvier ; le procès Cons-Boutboul ; le procès du pédophile assassin.

L'énergie solaire fournit quatre fois plus d'emplois par année que la construction d'une nouvelle centrale hydroélectrique. En économisant électricité et énergie, on gagne, en plus, des emplois. Selon le Worldwatch Institute, l'énergie éolienne crée 542 emplois directs, le solaire 248, le nucléaire 100.

MERCREDI 23 MARS

Saint Prozac, priez pour moi.

Des nœuds se dénouent et des liens se renouent en Bosnie. Va-t-on vers le dénouement qui ne peut que s'accompagner d'un renouement ?

Les dénégations stupides de Touvier à son procès suscitent l'acharnement sarcastique de beaucoup de journalistes. Qu'il nie ou qu'il avoue, il faut qu'il suscite la haine. C'est ce rôle rituel, sacrificiel, imposé à ce vieillard peut-être gâteux, sans doute madré, qui me gêne.

Téléphone de M. Hatori, représentant japonais à l'UNESCO. Je lui avais promis l'année dernière d'être l'interlocuteur français d'un dialogue franco-japonais avec une considérable personnalité nippone. Quand il m'eut plus tard précisé la date, je m'étais déjà engagé à Santiago du Chili et je ne pouvais me décommander. « Mais vous m'avez donné votre signature, protesta-t-il. – Oui, mais la date n'avait pas été fixée. » N'empêche, il me considérait comme lié ; et trahir mon engagement constituait un forfait. « L'amiral Nomomato s'est fait hara-kiri pour moins que ça », m'avait-il dit. (Non, il ne m'a rien dit de tel, je plaisante.) Bref, je lui avais promis en guise de réparation une conférence où il voudrait, quand il voudrait. Aujourd'hui donc, téléphone de M. Hatori, qui me somme comme don Ruy Gomez de Silva à Hernani : « Vous souvenez-vous de votre promesse ? » Je tremble, j'ai peur qu'il ne me convoque aussitôt aux îles Kouriles. Non, il s'agit de participer à un grand symposium sur la science à Tokyo début juin 1995.

Infos à la télé ce soir. La tragédie algérienne. Tout avait mal commencé sans doute avec la guerre fratricide du FLN contre le messalisme dont il était issu, avec la radicalisation de la guerre d'Algérie qui avait provoqué élimination et auto-élimination des pieds-noirs, avec la destruction de toute diversité d'idées par et dans le FLN, puis tout s'était mal continué avec sa sclérose, sa corruption, la création d'une démocratie populaire non pas close mais à ciel ouvert, les déceptions énormes... C'est l'échec du totalitarisme en Algérie (comme ailleurs), l'absence de perspective laïque et démocratique, le malheur qui ont suscité le FIS. Et seul le FIS s'est montré capable de solidarité concrète dans la vie quotidienne. Il a ouvert une perspective de communauté, mais au prix de la clôture. Aujourd'hui, nous assistons aux conséquences désastreuses non seulement du vote FIS, mais aussi de la négation de ce vote, et tout contribue à l'implosion. Que sera l'Algérie ? Quel bouleversement géopolitique formidable se prépare ? Va-t-on vers la refermeture de la Méditerranée ?

À ma connaissance, jamais dans l'histoire, jusqu'au XX^e siècle, un pays islamique n'a voulu se débarrasser totalement de ses étrangers et infidèles.

Collégiens et lycéens vont de manif en manif. Il y a derrière tout cela l'angoisse, la peur de l'avenir, du chômage, du sida, mais il y a aussi le déclenchement de la machine à manif, la joie de la manif pour la manif, la joie de narguer le monde des adultes, les CRS casqués...

Les officiels respectent les sages manifestants, mais dénoncent les casseurs venus des banlieues troubles. Certes, il y a sans doute cette dualité, mais tout manifestant peut devenir casseur dans le dynamisme même de la fête et de l'affrontement.

JEUDI 24 MARS

Le récit des cavales, des traques et des caches d'un fugitif, durant cinquante ans, en l'occurrence Touvier, ne suscite en moi aucun sarcasme.

Les manifs lycéennes s'effilochent-elles ou est-ce un passage à vide avant la grande manif de vendredi ? Des martyrs pourraient leur redonner un nouveau souffle. Comme je l'ai dit à *Sud-Ouest*, je ne vois pas de nouveau Mai 68 : il manque l'espérance. Toutefois, un synchronisme de protestations diverses pourrait provoquer un grand clash. Et après ?

VENDREDI 25 MARS

Manusse : mon chapitre « Auto-éthique » avance, je me regarde d'un nouvel œil.

Ai acheté le n° 1 d'*Infos du monde*, à la vue des titres de la première page, dont l'ineptie me réjouit :

« Le boucher anglais : il a aussi tué douze Françaises. »

« Où irez-vous ? Enfer ou paradis ? Un appareil vous le révèle. Découverte scientifique capitale : l'appareil photo mis au point par le professeur Herbert von Krish permet de savoir si vous êtes destiné à l'enfer ou au paradis » (une photo montre une femme parmi d'autres dont la tête est entourée d'une auréole blanche).

« Elle n'a pas dormi depuis trente-deux ans. Marie-Claude, 39 ans, est atteinte d'une maladie inconnue » (photo d'une femme qui a l'air en bonne santé).

« Ils font empailler leur patron. »

« L'homme qui n'a que des pouces. »

Il y a aussi ces titres à l'intérieur :

« Il se tire une balle dans la tête et devient plus intelligent. »

« Vingt-neuf ans sans aller aux toilettes : cet hindou détruit ses selles en lui. »

« Cléopâtre portait un faux nez » (à la place de son célèbre nez pointu, Cléopâtre avait une horrible boule de chair).

Que va-t-il se passer à la manif de cet après-midi ? Balladur a affirmé mollement sa fermeté. Pasqua a annoncé la descente sur la manif de 1 000 casseurs. Les boutiques sur le trajet sont invitées à baisser leur rideau de fer. Huit cents agents en civil seront présents en plus des policiers en uniforme. Tout cela est-il dissuasif ou incitatif ?

Attendons la fin de l'après-midi.

Au procès Touvier, sa femme raconte une vie traquée.

« Elle en est *presque* émouvante », dit le journaliste de France Info...

À la Nation, en fin d'après-midi, quelques centaines de jeunes manifestants refusent de se disperser et se bagarrent avec les CRS. Un dernier carré non de « casseurs » mais d'« autonomes » (libertaires ?) résiste.

Partout en France, le mouvement est relancé. Une grande manifestation nationale est prévue pour jeudi à Paris. Encore une fois, on sent peut-être le désespoir, l'angoisse de la jeunesse, mais aussi la fête, la joie (que Véro qualifie de printanière) : les lycéens sont maîtres de la rue et défient les pouvoirs. Pasqua même rajoute à leur jubilation en annonçant une formidable mobilisation de police. Parmi les banderoles, il y en a une assez marrante, « Balladur, enlève ton CIP ».

Dîner chez Véro. Il y a, invitée pour deux mois en France, mon amie enseignante Hanifa Kapidzic (que j'ai connue à Struga et retrouvée à Sarajevo en septembre) et l'amie chez qui elle loge, Française qui a vécu cinquante ans à Sarajevo, mariée à un « Musulman » et retournée à Paris après son veuvage.

La manif et le CIP semblent soudain minuscules quand la Bosnie et Sarajevo entrent dans la conversation. Quand Michèle Manceaux demande comment on peut supporter deux ans de siège, dans l'impossibilité de répondre à cette question, Hanifa cite le proverbe juif : « Mon Dieu, faites que je n'aie pas à supporter ce que je suis capable de supporter. »

J'essaie de me rappeler ma phrase dans *Le Vif du sujet* où j'évoque l'insupportable qui est insupportablement supporté.

On parle de la difficulté de suivre le cours de la guerre. Tout est cloisonné, interdit aux journalistes et souvent aux militaires de l'ONU. On ne connaît que la part émergée d'un iceberg. Des massacres sont découverts par hasard, comme aux environs de Srebrenica.

Michel m'apprend qu'il y avait 140 000 Musulmans à Belgrade, où fonctionne encore une mosquée qu'il a visitée. Il y aurait des « ratonnades ». Adnan, l'adolescent bosniaque adopté par Véro, a quitté Sarajevo en août 1992 pour se réfugier à Belgrade chez un oncle serbe ; celui-ci étant atteint d'un cancer, il a été dans un camp où venaient périodiquement des tchetniks en « permission » entre deux campagnes en Bosnie. Repéré à son prénom, ils l'ont tabassé. Adnan s'est enfui du camp et finalement a été recueilli par une Française chez qui Michel l'a rencontré. Comme les démarches pour le faire venir avaient échoué, j'avais envoyé un fax au ministre des Affaires étrangères.

Hanifa est d'accord avec moi : seule la paix permettrait un processus de démocratisation, lequel permettrait une solution. Je lui résume mon projet d'article sur le dénouement/renouement.

On parle de sociétés en décomposition économique qui pourtant survivent. Elles survivent par débrouillardises, trafics divers. La monnaie dévaluée est remplacée par le mark en Bosnie, par le dollar en Russie.

La conversation bondit de-ci, de-là. À propos de télé, Michel évoque ces foyers pauvres où le père zappe sans arrêt, où les enfants ne peuvent plus rien voir de continu ni de structuré. Le zapping, c'est la liberté, mais c'est aussi le délire, une possibilité de choix qui empêche finalement le choix lui-même.

SAMEDI 26 MARS

Trop bu hier soir : crise de foie et de foi.

Le pédophile assassin a été condamné à la peine maximale. Le jury a vu non le malade « irresponsable » mais l'horreur du crime sur deux enfants. Je suis toujours frappé par le caractère conventionnel et arbitraire de la notion de responsabilité, et les psychiatres auprès des tribunaux me font l'effet de Diafoirus.

La manif jeune est relancée ; les arrestations sauvages opérées par des policiers en civil y ont contribué. De fait, une fois les premières digues rompues, tout relance la manif, que ce soit la tolérance ou la répression. Mais la répression relance plus fort.

Le pénible, c'est qu'on a maintenu en arrestation les basanés et les rastas.

Dîner très agréable chez Monique Cahen. Jacques Gandelin et moi avons beaucoup parlé du passé. Lui aussi est un ancien résistant. Il craignait de me scandaliser en me parlant de sa répugnance face au procès Touvier.

DIMANCHE 27 MARS

L'Italie vote.

La révolution des juges a créé un grand vide politique en lessivant DC et PS, et du grand vide a surgi Berlusconi. Va-t-il gagner ? Si oui, sa coalition hétéroclite va-t-elle tenir ?

En tout cas, c'est un type assez nouveau de leader : sauveur-businessman et non plus sauveur-tribun, ou sauveur-général, ou sauveur-duce. Sa mission infrapolitique ou antipolitique repose sur l'efficacité : il s'agit de gérer l'État comme une entreprise. Il y a aussi un ingrédient de super-qualunquisme² dans son caractère infrapolitique. Et un ingrédient national très important : Forza Italia participe et profite de l'élan sportivo-militaire. La volonté de réussite s'adresse à la fibre nationale profonde.

De toute façon, quel que soit le vainqueur, c'est en Italie que quelque chose se désorganise/réorganise au-delà ou en dehors des partis traditionnels. Il faut suivre attentivement ce qui se concocte...

MARDI 29 MARS

Touvier pense toujours selon la logique collaborationniste : ce n'est pas la Milice ni lui qui sont responsables du massacre de Rillieux, mais Londres, qui a incité à l'assassinat de Philippe Henriot, lequel a entraîné en représailles

l'exécution de Juifs. Sa tête est totalement fermée.

Triomphe de Berlusconi en Italie. Mais sa coalition pourra-t-elle produire un gouvernement ? Un programme ? Le berlusconisme ne représente, semble-t-il, que 23 % des voix sur les 44 % de la coalition.

Le gigantesque bloc de glace qu'était l'URSS maintenait toutes choses congelées en Europe. Le dégel a suscité partout des dislocations en chaîne.

Péan m'apprend du nouveau sur l'affaire de l'agent X. Il a téléphoné à sa veuve. Renversant. Il y a maintenant un nouveau secret que je ne peux dévoiler. Elle affirme que X n'était pas allemand. Est-ce une version officielle pour ses deux enfants ? Plus rien ne peut être prouvé aujourd'hui. X faisait du commerce d'objets précieux et de livres rares. Victime de mauvaises affaires, se serait-il mis au service de la Gestapo ?

Sa veuve n'acceptera de voir Péan que si ses enfants l'y autorisent.

MERCREDI 30 MARS

Échec de mon programme d'autolibération. Ça attaque de tous côtés. *Overload*. Suis submergé.

JEUDI 31 MARS

L'Italie subit l'effet boomerang de l'action pour restaurer l'intégrité dans la vie démocratique. La révolte purificatrice des juges a été une purge qui a emporté les tripes et boyaux de la politique italienne. Le berlusconisme saura-t-il endiguer la Ligue du Nord et le post-fascisme du Sud ? Ou va-t-on vers une nouvelle désintégration ?

Si Tapie n'avait pas une casserole à la queue, il pourrait être un Berlusconi de gauche, avec des clubs « Allez France ».

Balladur a cédé sur le CIP, mais les ados n'ont pas voulu pour autant qu'on leur vole leur manif. Certains « meneurs » essaient de trouver des thèmes de relance. Mais c'est Pasqua qui pourrait les y aider : seul un événement brutal de répression pourrait faire rebondir le mouvement.

Difficulté à me lever.

Vu hier *Les Vestiges du jour* de James Ivory, avec – tous remarquables – Anthony Hopkins, Emma Thompson, James Fox. L'émotion dans ce film vient de ce qui est tu, non exprimé, et qui, pourtant, nous est justement transmis avec force. Au centre, un amour dont l'expression est totalement inhibée par l'honneur et la dignité du valet voué au service exclusif de son maître, qui s'interdit tout sentiment, toute idée personnelle.

Hier, convaincu que la guerre des Alliés contre Hitler était une guerre juive, Touvier vengea l'assassinat de Philippe Henriot en tuant sept Juifs. Pourchassé, traqué, il est aujourd'hui de plus en plus convaincu qu'il est victime des Juifs ; sa haine s'exprime notamment par ce commentaire écrit après un 7 sur 7 d'Anne Sinclair : « ordures juives ». Le ressentiment des Juifs contre lui le confirme sans cesse dans son antisémitisme mais, en même temps, c'est cela qu'il veut d'autant plus taire et dissimuler dans son procès.

Il s'autojustifie totalement : c'est Radio-Londres qui, en appelant au meurtre de Philippe Henriot, a déclenché les représailles qu'il a été chargé d'exécuter sur des Juifs.

L'homme, pourchassé après la Libération, s'est enfermé dans des cloîtres et des appartements, et sa tête est restée enfermée dans Vichy, la Milice, la Collaboration. Aurait-il été possible d'ouvrir cette tête ?

La seule chose saine dans ce procès est la mise en évidence (déjà faite, certes, par les historiens) de la collaboration entre la Milice et la Gestapo, et des exactions et tortures commises par la Milice.

Je revois, revis tout cela, et le Touvier milicien me redevient odieux. Mais je vois, en même temps, l'homme traqué non seulement depuis cinquante ans, mais traqué dans ce tribunal. Sa dissimulation des faits, aujourd'hui encore, prolonge la dissimulation de sa personne hier.

Téléphone avec Mauro Ceruti. On parle des élections italiennes. Il est déçu de l'échec de la gauche. Certes, lui dis-je, Berlusconi a occupé le grand vide politique créé par le grand nettoyage éthique au centre, mais le PDS lui-même, en se repliant sur un programme social-démocrate libéral, avoue son incapacité à se repenser, à se refonder, à relancer l'espérance. « Ils ont abandonné l'utopie, me dit-il. – Oui, mais il faut trouver la bonne utopie, pas retrouver la mauvaise. »

La déception passée, Mauro voit les sous-produits bénéfiques du berlusconisme : Bossi renonce à l'extrémisme de la cassure de l'Italie et Fini répudie officiellement le fascisme pour la démocratie.

Lettre exquise d'une Grecque, Dimitra Stavropoulo, adoratrice d'Alain Delon : « *Comme vous, je vis les mythes que j'analyse, et j'avoue que j'aime ces mythes [...] Le cinéma [...] reste un sujet qui peut ramener quelqu'un à sa vie.* »

Ai achevé *L'Épidémie : carnet d'un sociologue*, paru chez Stock, de Bertrand Paillard. Cette enquête sur le sida à Marseille qui va de guérisseurs en prostituées, de pharmaciens en dispensaires, d'officiels en paumés, se termine en un grave *requiem* dans une admirable émotion.

Reçu *L'essere inquieto* de Mario Alcaro, prof de philo à l'université de Calabre, qui a largement utilisé *La Méthode*. Cela me reconforte en ce moment où je me sens si démoralisé.

Reçu *Phréatique*, numéro sur le temps dans lequel Gilhuet commente la phrase fameuse de saint Augustin :

Quant au temps présent,
s'il était toujours présent
et qu'il ne passât point, ce ne serait plus un temps,
ce serait l'Éternité.
Si donc le temps n'est temps
que parce qu'il passe,
comment peut-on dire qu'il est
lui qui n'est
que parce que il est sur le point
de n'être plus, et dont il est vrai de dire
que c'est un temps
que parce qu'il tend au non-être.

Toujours dans *Phréatique*, j'apprends, grâce à un article de Gilles Éric Séralini, que, « sur nos 50 000 à 100 000 gènes, on estime à près de 700 ceux qui sont capables, en combinaison, de déclencher le vieillissement dans l'espèce humaine. Certains parce qu'ils ne s'activent qu'à la fin de la vie comme pour une autodestruction, d'autres qui programmaient des fonctions réparatrices ou régénératrices – par exemple l'élimination des molécules oxydantes – s'éteignent spécifiquement... Pour connaître tous ces gènes dans le détail il faudra attendre... »

Cette phrase de Walter Benjamin doit faire songer : « Il faut fonder le concept de progrès sur celui de catastrophe. »

Après lecture de *Phréatique*, à nouveau s'impose à moi le sentiment que tout n'est qu'illusion et que pourtant cette illusion est notre seule réalité.

Lettre d'Alexandre Marc, très mécontent du compte rendu que j'ai fait,

sur son insistance, du livre d'Aron-Dandieu, *La Révolution nécessaire*, paru en 1933 et réédité chez Jean-Michel Place en 1993. Ce livre m'a intéressé comme témoin de la crise intellectuelle des années 1930, et m'a révélé certaines analogies avec la nôtre.

Merveilleux article de *La Hulotte* sur les hirondelles. Les parents vont nourrir leur couvée jusqu'à ce qu'ils décident que les enfants doivent apprendre à voler. Alors, ils les narguent avec des vermisseaux dans le bec, sans les leur offrir, jusqu'à ce qu'un des hirondeaux se lance dans le vide et, maladroitement, se mette à battre des ailes. Les deux parents vont alors le soutenir de leurs ailes, chacun d'un côté, pour lui faire prendre de la hauteur jusqu'à ce qu'il atteigne un perchoir. De même pour les autres. Quand tous savent voler, les parents les chassent du nid et s'en détournent pour toujours.

Plus on explique la vie, plus l'inexpliqué devient gigantesque.

Comment n'a-t-on pas compris que la connaissance nous conduit à l'inconnaissable ?

DIMANCHE 3 AVRIL

Je devrais regarder plus souvent l'émission de Ferro sur Arte qui repasse les actualités de la Seconde Guerre mondiale. Nous en sommes en avril 1944 : occupation de la Hongrie, pourtant alliée du Reich, par les troupes allemandes ; actualités allemandes sur la défense de Monte Cassino où la défaite, après une résistance héroïque, est saluée comme une victoire.

Cette époque, lointaine, à des millions d'années-lumière, revient hanter mon âme. Elle m'éveille tant de sentiments divers que je ne sais plus ce que je ressens...

Je ne rate pas le *Columbo*, très réussi, sur TF1.

L'après-midi, promenade dans le quartier, qui semble si provincial en ce dimanche de Pâques : contemplation des immeubles rue du Perche, rue Charlot ; découverte du passage de Retz encore en travaux. Une voiture, de loin en loin, quelques rares passants. Paix.

Le soir, aux infos, on apprend que deux cents vétérans canadiens qui avaient réservé, certains depuis deux ans, pour les fêtes du Débarquement à l'hôtel du Golf à Deauville, ont vu annuler leur réservation parce que le gouvernement français a réquisitionné leurs chambres pour ses invités officiels. Comme le dit un vétéran : *Disgusting !* Ceux qui ont risqué leur peau

en débarquant se voient évincés au profit d'« officiels » qui n'ont rien eu à voir avec la guerre. Oser débarquer les débarqueurs, voilà une muflerie phénoménale.

Malgré les protestations au Canada, en Angleterre, personne n'a encore bougé à Matignon ou au Quai d'Orsay. Les officiels, c'est sacré.

LUNDI 4 AVRIL

Bénédiction *urbi et orbi* du pape. Il parle à nouveau de la famille. Plutôt que de ricaner à ces propos « réactionnaires », je me sens poussé à réfléchir sur la dissolution de la famille et, conjointement, sur la dissolution morale. Qu'avons-nous fait naître comme communauté et comme morale à la place de ce qui se décompose ?

Sale temps depuis trois jours.

Let the sunshine in !...

Reviendra-t-il pour moi ?

Je retrouve assez d'énergie pour répondre sur Mac aux questions de la journaliste de *Ta Nea* et lui faxer mon texte.

MARDI 5 AVRIL

Activité fébrile d'avant mon départ pour Athènes. J'écris le texte sur le « courage » pour l'académie Beychevelle et réponds à du courrier en retard.

MERCREDI 6 AVRIL

Réveil à 6 heures du matin. Dans le salon de l'aéroport, je lis les quotidiens.

Balladur : en un tour de main, l'idole des Français est devenue leur tête de Turc.

Berlusconi : le soufflé va-t-il retomber sitôt levé ?

Deuxième anniversaire du siège de Sarajevo : la ville a reçu 300 000 projectiles au rythme de 400 explosions par jour, qui ont fait 10 000 tués et 60 000 blessés. On évalue à 200 000 le nombre des morts et blessés en Bosnie, et à 2,4 millions le nombre des réfugiés.

Le talion se déchaîne : Hamas répond au massacre par le massacre. Aucune voix de politique, de rabbin, d'imam pour appeler à la magnanimité, au pardon. Quand, sur quel désastre encore plus grand, s'arrêtera le cycle infernal ?

Dans l'avion, passant à la lecture des revues, je trouve, dans *Commentaire* du printemps 94, un très intéressant « Portrait philosophique de Bernard Tapie » par Henri Hude, qui évite les lieux communs, le simplisme et le mépris sans pourtant la moindre complaisance.

J'enchaîne avec un article de Chantal Millon-Delsol, sur « les siècles obscurs » : « Nous devons comprendre que nous sommes entrés dans les siècles obscurs de nos pensées... Auschwitz et la Kolyma, une guerre nucléaire peut-être évitée de justesse et possible encore, les conflits endémiques où vient trébucher notre droit international, l'affaiblissement de l'État sous les forces supérieures, inférieures, latérales qui le doublent et le minent, les défis à taille inhumaine jetés à la planète humaine, tout cela raconte notre impuissance à devenir autres, et plus, que ce que précisément nous sommes. La nécessité flagrante de réviser nos concepts les plus probants prépare des abandons de cap, peut-être déchirants, mais susceptibles de nous ramener à la sagesse des hommes, alors que nous avons commencé à nous rêver dieux. » Elle évoque l'annonce par Jacob Burckhardt, en 1889, de l'avènement des « terribles simplificateurs ».

Dans *La Recherche*, selon un article d'Andrew Sillen sur l'alimentation des hommes préhistoriques (d'après l'analyse biochimique des ossements fossiles), il est possible que la raréfaction des céréales sauvages, à la suite d'un refroidissement climatique, ait conduit les populations de la plaine côtière du Nahal Oren à Jéricho, entre 8 500 à 7 500 ans avant notre ère, à cultiver les céréales pour contrôler leur approvisionnement en cas de pénurie. Ainsi la réponse à une perturbation climatique aurait déclenché l'essor de l'agriculture. Une fois encore, un accident écologique aurait stimulé une innovation capitale dans l'aventure de l'humanité. Auparavant, le recul de la forêt tropicale avait jeté dans la savane des primates amenés à développer la marche, la course, l'outil, la stratégie, c'est-à-dire à devenir humains. Dans un temps encore plus reculé, le cataclysme qui a provoqué l'extinction des dinosaures a permis l'essor des petits mammifères dont nous sommes issus.

Il est difficile de croire que la Providence ait manigancé ces catastrophes pour favoriser notre apparition et notre développement.

Dans le compte rendu d'un livre de H. Margolis, je note : « Il y a des principes cognitifs qui transcendent les époques et les cultures et qui ne dépendent pas des contextes sociaux. » Dire que ces évidences sont sans cesse occultées faute de conception anthropo-socio-historique !

Toujours dans *La Recherche*, un article de Nathan Keyfitz, qui oppose la conception des économistes, polarisée sur l'idée de croissance linéaire et illimitée, à la conception des biologistes polarisée sur les idées de limites, de contingence et de hasard. Je cueille cette phrase : « La multiplication par deux

du nombre des individus aura pour conséquence un nombre deux fois plus grand d'effets nocifs de toutes sortes, en dehors des effets bénéfiques attendus. »

Dans un texte intéressant qu'il m'a envoyé sur le « avoir la haine » adolescent, Jacques Levine incite à revenir sur les pathologies de la famille : les parents abusifs ou débiles, eux-mêmes issus de parents abusifs ou débiles, facteurs auxquels s'ajoutent la misère, l'alcoolisme, l'école abstraite, tout cela crée des enfants « déstabilisés » (drôle de mot) et des adolescents perdus, se vouant à la rage ou à l'autodestruction. Et voilà pourquoi je ne ricane pas des propos du pape sur la famille. La famille est l'un des très grands et graves problèmes de notre temps.

Dans *La République des lettres*, je peine sur un trop long article sur l'histoire postmoderne, mais me réveille grâce à un texte intéressant sur le thème à la mode, « le choc des civilisations » (qui a remplacé « la fin de l'histoire » au hit parade intello-médiatique), de S. Huntington. Une fois de plus, le nouveau thème suscite soit l'adhésion, soit le rejet, sans jamais aucun effort pour considérer la part de vérité ou l'insuffisance des thèses.

J'engrange d'ici et de là. De Pessoa : « C'est avec des mensonges qu'on mène le monde ; quiconque veut l'éveiller ou le conduire doit lui mentir démesurément et il réussira d'autant mieux qu'il se mentira à lui-même et se persuadera de la vérité du mensonge qu'il a inventé. » Du même : « Peut être la gloire a-t-elle un goût de mort et d'inutilité, et le triomphe une odeur de pourriture... » D'Albert Cohen (pour l'Évangile de la perte) : « Ô vous frères humains et futurs cadavres, ayez pitié de vos communes morts ; que de cette pitié naisse enfin une humble bonté plus vraie et plus grave que le présomptueux amour du prochain. »

Dans *Science et avenir*, qui consacre un très riche numéro spécial aux énigmes du temps, je glane cette formule de Bernard Pottier : « L'origine du langage est encore plus énigmatique que celle de l'Univers. »

Je découvre le nom du compositeur Alfred Schnittke et je décide d'acheter sa cinquième ou sixième symphonie en compact (Masur). Mémo : acheter aussi l'*Anthologie bilingue de la poésie allemande* de la Pléiade et, toujours dans la Pléiade, le tome 4 des *Œuvres de Céline* (avec *Féerie pour une autre fois* que je n'ai pas lue).

L'avion descend sur une banlieue plate et grise. L'antichambre moderne de la Grèce éternelle est triste, sale, sans grâce, sans art.

Spilios Papaspiliopoulos m'attend à l'aéroport ainsi que la responsable au livre de l'Institut français. Dans l'auto, avec Spilios et Mme V., on commence à parler de la Macédoine. La partie sur la Macédoine dans mon entretien avec Theta Papadopoulos, paru dans l'édition du dimanche d'un grand quotidien d'Athènes, a déjà provoqué des remous. Les quelques intellectuels isolés qui se sont élevés contre l'hystérie ont été contents, mais il

y a eu, me dit-on, du mécontentement. Le délire est en vase clos. Les Grecs s'auto-excitent, s'auto-indignent des « provocations » des « Macédoniens », ex-Yougoslaves qui ont usurpé le symbole de Philippe, volé le nom de Macédoine. On cultive le syndrome du juste et solitaire Hellène incompris par les Européens. Extraordinaire hystérie de guerre, en dehors de toute guerre, de toute menace (de la part de cette malheureuse Macédoine constituée de 3 millions d'habitants, dont un tiers d'Albanais musulmans). Spilios a signé, avec onze collègues, un texte qui leur a valu d'être stigmatisés comme traîtres dans certains journaux. Il y a eu un autre manifeste de trois cents signatures dans le même sens, dont celle de Castoriadis...

On me conduit au délicieux hôtel Saint-Georges sur le mont Lycabette, où ma chambre avec balcon donne sur le Parthénon et, au loin, la mer. Sentant mon impatience, la patronne, Mme Lalou, me conduit dans la salle à manger vide où je me sers de *mézès* avec excès et volupté.

Quand je remonte, on m'attend pour l'interview de 15 heures. Je suis surpris car il n'est que 14 heures. Tous mes rendez-vous vont arriver avec une heure d'avance. À 19 heures, on m'appelle de la réception pour me dire qu'on vient me chercher pour ma conférence de 20 h 30. « Mais il n'est que 19 heures ! » C'est alors qu'on me détrompe et je m'aperçois que j'aurais dû avancer ma montre d'une heure.

Je donne les interviews à la file sur mon balcon. Le Parthénon et les roches acropolines sont ensoleillés. Puis le vent se met à souffler, poussant des nuages noirs ; le Parthénon se met à l'ombre, il fait soudain froid, et je rentre pour le dernier entretien.

Je suis content que la salle de conférences soit remplie. Mais je suis un peu déçu à la fin : j'aurais voulu que l'abcès macédonien puisse s'ouvrir après ma conférence, j'ai même fait un appel du pied en parlant de l'ex-Yougoslavie et en évoquant l'indépendance nouvelle de la Macédoine. Rien...

Au dîner, autour d'une très grande table dans une taverne, je suis en face du sociologue-poète qui m'a présenté très fraternellement. De tous côtés, la Macédoine est l'objet des conversations.

Ma gourmandise se déchaîne : *mézès*, salade d'aubergines, *pitass* de fromage et d'épinard, *keftedès*, etc. C'est la nourriture que j'adore. Je bois en parlant, je parle en buvant.

Retour dans la voiture de M. V. qui n'a pas cessé de discuter très vivement de la Macédoine avec ses voisins. Il me demande pourquoi la Macédoine yougoslave a pris le symbole de Philippe. Je lui réponds qu'ayant besoin d'ancêtres mythiques ils ont pris le nom de Macédoine qui avait été officialisé par Tito après la guerre.

On situe la Grèce en Occident en pensant à l'Athènes du V^e siècle. En fait, elle est en Orient depuis Byzance, et dans les Balkans depuis les Turcs. Elle est à la fois en Occident, en Orient, dans les Balkans. Mais, dans les Balkans, elle se voit, se veut étrangère aux Turcs, encore ressentis comme

ennemis, étrangère aussi aux Albanais, aux Yougoslaves. Elle ne retrouve quelque fraternité qu'avec la Serbie *via* l'orthodoxie. Ce pays très ouvert intellectuellement est très clos nationalement.

Coucher à 2 heures du matin.

JEUDI 7 AVRIL

Réveil très dur : gueule de bois ou crise de foie, ou les deux. Je gémis sur ma gourmandise immodérée, je supplie la déesse à la chouette de m'aider. Je me lève à 8 heures (7 heures de Paris) pour une interview télé avec Vidalis.

Heureusement, l'entretien est quasi intime. Il me parle du *Vif du sujet*, et moi je lui avoue être à peu près dans le même état que lorsque j'avais écrit ce texte : écœuré par mes dispersions, aspirant à la paix intérieure et extérieure, désireux de fuir pour me retrouver...

Le taxi qui devait me conduire du Lycabette à l'Intercontinental a reçu le message contraire : il m'attendait à l'Intercontinental pour me conduire au Lycabette. Au téléphone, je tombe par chance sur la secrétaire qui avait commandé le taxi. Celui-ci revient à fond de train et me catapulte à l'Intercontinental cinq minutes avant ma table ronde. Quelle différence avec le Saint-Georges ! C'est une énorme usine de luxe cosmopolite à touristes et hommes d'affaires. Je fais quelques kilomètres pour rejoindre ma chambre 293 (cent chambres par étage). Elle est grande, fonctionnelle, elle a vue sur un boulevard et des immeubles tristes ; le ciel est sinistre. Je me précipite au deuxième sous-sol pour ma conf alors que la table est déjà installée et que les organisateurs paniquent.

Thème : « Ethic and Freedom ». Chacun doit parler un quart d'heure. J'ai prévu de faire mon topo sur l'auto-éthique. Ayant perdu mes notes, j'essaie de reconstituer :

1. L'érosion et souvent la dissolution des éthiques traditionnelles dans la civilisation individualiste : les éthiques traditionnelles étaient des éthiques intégrées (religion, famille, nation), avec des impératifs de solidarité, d'hospitalité, d'honneur. Depuis, il y a eu dissolution de la sacralité de la parole, du serment.

2. L'idée d'une éthique sans fondement autre qu'elle-même ; cette auto-éthique signifie à la fois autonomie et dépendance.

3. Il n'y a pas d'éthique sans foi qui la nourrisse et l'éclaire. La foi en la liberté ne suffit pas, il faut aussi une foi de communauté et d'amour.

4. Les problèmes éthiques tiennent aux contradictions (impératifs antagonistes simultanés) ; aux incertitudes (écologie de l'action) ; à la nécessité de l'autoconnaissance et de l'auto-examen critique (la bonne mauvaise foi, le mensonge à soi-même).

Donc, l'éthique doit comporter une composante d'intelligence et de complexité, d'où le sens de la phrase de Pascal : « Travailler à bien penser, voilà le principe de la morale. »

Isabelle Stengers pratique l'autocritique occidentale : « Nous, Occidentaux, avons chassé le mythe, ne croyons qu'en la science et en la raison, et nous n'avons pas les moyens pour comprendre les vertus du mythe. » Il faut pousser plus loin. L'Occident a, de façon inconsciente, créé de nouveaux mythes sous la forme d'idées-mythes qui se sont tapies à l'intérieur de la notion de science et de la notion de raison : le scientisme et le rationalisme.

Un intervenant grec, M. Vassiliu, raconte une histoire de Diogène. Celui-ci est invité par un homme riche qui lui fait admirer son intérieur, ses céramiques, ses meubles, ses tableaux. Ayant tout admiré, Diogène crache au visage de son hôte. « Mais pourquoi me crachez-vous au visage ? » demande l'hôte stupéfait. Diogène répond : « J'avais besoin de cracher, et c'est la seule chose sale que j'ai trouvée dans cette maison. »

Épuisé, je vais dans ma chambre, espérant faire une sieste. Au moment où je m'endors, le téléphone sonne. Je dois faire mon séminaire à 16 heures sur la réforme de pensée. Après mon exposé, discussion avec une charmante Argentine. Puis retour dans ma chambre où j'espère dormir jusqu'à 21 h 30. Hélas ! les téléphones, plus une journaliste, me sortent du lit à 20 heures. Je n'ai plus la force d'aller dîner, mais, quand je vois Spilios Papaspiliopoulos et Theta Papadopoulos, ma résolution se dissout. Je les supplie seulement de m'interdire le vin et les *mézès*. Je prends quand même une purée de *habas*, puis des *barbounias* (rougets) grillés, qui concilient gourmandise et sagesse. On s'amuse bien et je rentre à minuit.

VENDREDI 8 AVRIL

Lever à 7 heures, pour prendre mon avion qui décolle à 10 heures pour Paris.

À Athènes, j'avais vu la télé francophone TV5 qui avait annoncé la grande nuit télé du sida. Dans le *Libé* trouvé ce matin à Orly, je partage en partie la réaction de Glucksmann : s'en prendre à l'ignorance populaire ou provinciale est nécessaire, mais c'est une diversion commode pour occulter la responsabilité/irresponsabilité des élites médicales, scientifiques, administratives, politiques. Les chiffres sur la France sont éloquentes : en 1993, l'OMS a recensé 24 200 cas de sida en France, 9 600 en Allemagne, 7 300 au Royaume-Uni.

Je passe d'Orly-Sud à Orly-Ouest et me voilà projeté à Strasbourg où un chauffeur du Conseil de l'Europe m'attend pour me catapulte au colloque à la

mémoire d'Abraham Moles. Par amitié et pitié, je tenais à être présent, ne serait-ce que pour la session finale. J'évoque cet esprit hors normes qui a introduit en contrebande des concepts cybernétiques et physiques dans les sciences sociales, a inventé la microsociologie, a été une source jaillissante d'idées. Méconnu en France, il est fort heureusement très estimé en Amérique latine. On m'interroge sur ce qui empêche innovation et création en sciences sociales. Évidemment, c'est l'hyperspécialisation, la clôture de la formation en sociologie (qui ne communique plus ni avec la philosophie, ni avec l'histoire, ni avec la psychologie, ni avec l'économie), la pseudo-scientificité, l'absence de réflexion épistémologique.

Que faire ? On ne peut répondre ? Comment changer les esprits et les institutions ?

Je retrouve l'ami Pages, puis vais dîner chez Élisabeth Rohmer, l'ange gardien d'Abraham Moles, toute de dévouement et de bonté. Très fatigué, je me couche à 23 heures.

SAMEDI 9 AVRIL

Retour à Paris. Arrivé chez moi un peu avant midi, puis déjeuner avec les Dagenais, amis québécois de passage à Paris, chez Le Divellec. Excellent repas, sage (crevettes grises et bar rôti, et juste un verre de saumur-champigny). Retour à 17 heures. Je me jette au lit et dors jusqu'à l'heure des infos, puis suis la saga du samedi sur M6. (Edwige déteste Sébastien, que je trouve génial, sinon je me serais mis sur TF1.) Je suis assez pris par ce téléfilm.

DIMANCHE 10 AVRIL

Difficilement, je me réveille à 9 h 45. Puis je me sens dynamisé. Il m'en faut du tonus pour répondre aux appels qui se sont accumulés sur mon répondeur pendant mon absence. Conversations amicales avec Gilbert Comte, Patrice Barreau. Heinz Weinmann me confirme la bonne nouvelle à laquelle je ne crois pas encore vraiment : la publication en novembre chez Flammarion d'un recueil de morceaux choisis de ma pomme.

C'est un quasi-miracle. Le projet semblait abandonné. Et soudain...

Infos. Quelle planète ! Au Rwanda-Burundi, massacre (génocide) des Tutsis ; à Kigali, on tue des familles entières. En Bosnie, attaque, puis invasion serbe sur Gorazde, et petite intervention *in extremis* de deux avions de l'OTAN (sera-ce suffisant ?). Au Proche-Orient, la Palestine est à nouveau bouclée en camp de concentration (mais les pourparlers continuent). En

Algérie, double terreur.

Je repense à cette lettre désespérée de ce professeur de Tizi Ouzou qui, il y a encore un an, m'invitait là-bas. Aujourd'hui, il craint pour sa vie, et plus encore pour sa femme et ses enfants s'il lui arrive malheur.

Tant de feux qui couvent, en Afrique, en Asie (je reçois par le *Survival International* l'information, ignorée dans nos médias, des persécutions contre les peuples indigènes au Bangladesh, 100 Jumma massacrés dans un village), en Indonésie.

En URSS, le totalitarisme congelait tout, non seulement le meilleur, mais le pire. Le pire se dégèle à grande vitesse.

Était-il fatal que l'évolution se transforme en explosion ?

Découragement. Non, l'inattendu va advenir. Il adviendra peut-être encore dans le sens de l'horrible, mais peut-être vers le mieux...

Le suicide de François de Grossouvre. Selon la version élyséenne, il se sentait vieillir, était démoralisé, conscient d'avoir des crises de démence... L'article d'Edwy Plenel dans *Le Monde* jette une lumière glaciale sur ce drame. « Fin de règne » est le mot qui revient sans cesse. Et c'est vrai qu'il semble qu'une fatalité enferme les chefs vieillissants dans un monde clos peuplé de flatteurs et de complaisants, où les tragédies de palais se multiplient...

Edwy Plenel en sait encore plus long qu'il n'en écrit.

LUNDI 11 AVRIL

Suicide de Kurt Cobain. Voilà pas mal de temps que j'ai décroché du rock. Je ne connaissais le *grunge* que de loin et j'ignorais le groupe Nirvana et Cobain. *Libé* de ce matin retrace cette épopée du rock, où drogue et extase sont liées, où l'incandescence de la vie atteint les frontières de la mort et les franchit. Tant de ces héros morts, si bien chantés par Gainsbourg (*via* Birkin), lui-même mort.

Je tombe sur l'interview de Yehuda Elkana dans *Le Monde* du 8 avril. Enfin des paroles salubres sur l'usage politique que « l'on prétend faire de la Shoah, usage nuisible pour les Juifs, en Israël comme ailleurs... Je ne considère nullement la Shoah comme une affaire juive. C'est un sujet ouvert à tout le monde... Ce que je conteste, c'est que l'on transforme la Shoah en machine de guerre politique... Le culte du génocide, notamment auprès de ceux qui ne l'ont pas vécu, n'a fait que susciter une insupportable *ubris* morale juive. Il a brisé toute créativité en lui substituant une arrogance qui

prétend se légitimer dans l'éternité de la persécution... Il faut étudier le génocide, mais comme une partie de l'histoire universelle, et sans le détacher de son contexte... Le procès Eichmann a réveillé en nous l'esprit de vengeance... Les visites de lycéens à Auschwitz renforcent chez les jeunes l'idée que le monde entier est contre eux... ».

MARDI 12 AVRIL

France Info parle d'une nouvelle mini-intervention d'un ou deux avions américains de l'OTAN sur Gorazde. Rien de dissuasif : l'artillerie serbe pilonne toujours la ville et l'infanterie poursuit son attaque.

En fait, l'action des avions de l'OTAN renforce chez les Serbes leur sentiment d'être des victimes à la fois de l'islam et de l'ingratitude de l'Occident. Et plus ils se voient en victimes, plus ils agissent en bourreaux.

Plus les syndicats perdent l'adhésion des salariés, plus ils croient la retrouver en revendiquant sur tout, plus ils s'en éloignent quand arrive une crise radicale. Le cas d'Air France est révélateur.

Procès Touvier. La première plaidoirie est de Joe Nordmann, ancien résistant. Fort bien. Mais je me souviens, et *Le Monde* le rappelle sans trop insister, qu'il plaida en 1949 contre Kravtchenko, le haut fonctionnaire soviétique qui avait « choisi la liberté » en fuyant l'URSS et avait dénoncé le Goulag. Or non seulement Nordmann voulut disqualifier K. en faisant de lui un « agent des services secrets américains », mais il voulut disqualifier aussi les témoignages d'anciens rescapés des camps soviétiques, qu'il fustigeait comme imposteurs. Le pire fut son attitude à l'endroit de Margareth Buber-Neumann, femme de Heinz Neumann, dirigeant communiste allemand arrêté en 1937 à Moscou et liquidé par Staline. Cette femme, internée en URSS, avait été livrée par Staline à Hitler en 1940. Rescapée, elle était venue témoigner des deux systèmes concentrationnaires. Nordmann l'avait accusée d'être une « propagandiste professionnelle » et, ayant eu la possibilité de choisir sa destination, d'avoir « préféré l'Allemagne ». Certes, aujourd'hui, Nordmann dit : « Je ne me pardonne pas d'avoir, dans l'ardeur de la défense, maltraité cette femme admirable. » « Ardeur de la défense » est un euphémisme. En dépit de ce *mea culpa*, le rôle implacable qu'il joue au procès Touvier me gêne. « L'âge mériterait indulgence et pitié. Quelle pitié ? L'homme est à l'image de son passé : abominable ou noble. » Le passé de Nordmann fut, lui, à la fois abominable et noble... Et je me demande où est la noblesse de ce propos : « La vieillesse serait-elle une excuse, une circonstance atténuante ? » Et il repousse cette éventualité en se référant aux représentations du Jugement dernier : « Dans ces tympans, les vieillards ne

figurent-ils pas parmi les damnés ? » Voici donc le jugement du tribunal humain sommé de s'aligner sur l'insoutenable Jugement dernier, cette horrible création du christianisme : une fois encore, reniant Jésus, l'Eglise a remplacé le pardon sur la croix par l'impitoyable éternelle malédiction des pécheurs !

MERCREDI 13 AVRIL

Lecture dans le métro de *Trente Jours dans l'Eglise*. Méditations du cardinal Ratzinger sur le samedi saint, jour du silence de Dieu, jour où Jésus est descendu dans le monde de la mort (le Cheol). Thème : il fallait ce silence et cette expérience de la mort pour que, etc.

Article sur Joachim de Flore, dénoncé comme précurseur d'un modernisme gnostique, puisqu'il annonce, au-delà du royaume du Christ, le royaume du Saint-Esprit. « Un grand historien, Morghen, a observé que le message de Joachim constitue vraiment la clé de voûte du passage du Moyen Âge à la Renaissance, de l'attente de la "fin des temps" à l'attente de la "nouvelle ère". Cette attente entre tellement dans la fabrication de la modernité qu'elle en constitue sa "forme mentale" : la modernité est le temps du *novum*, de "l'utopie qui se réalise", de "la maturité et du progrès"... cette "erreur" conduit à Hegel et à Teilhard... »

La revue évoque aussi le succès en CD du chant grégorien des moines de Silos. J'aimerais bien comprendre le pourquoi de cet étonnante accession au hit-parade. Selon le père Clemente Setra : « Il vient du besoin que l'homme éprouve de chercher la sérénité [...]. Les jeunes sont également insatisfaits de leur vie et cherchent de nouvelles valeurs qui en fait sont les vieilles valeurs de la religion. »

Dans *Globe*, entretien avec le rabbin Adin Steinsaltz, qui a traduit le Talmud en français. Selon lui, il y a chez les Juifs, même non religieux, une fascination pour le monisme, que révèle la volonté de chercher le principe qui explique tout, et il cite Marx, Freud, Einstein. En fait, seul des trois, Einstein est vraiment moniste. Marx et Freud sont dialectiques et ce sont plutôt leurs épigones qui ont simplifié leur doctrine à partir d'un principe unique.

Réunion CNRS du comité « Sciences et citoyens ».

L'après-midi, rafale de rendez-vous : le premier pour une émission à France Culture, sur le thème « Ma mère ». Puis des responsables de Courage Consultants pour un colloque à l'usage des responsables de France-Télécom afin de les préparer au changement. En effet, France Télécom sera privatisé, puis sans doute intégré dans une multinationale de la « Triade » (Europe/

Amérique/Japon). Dans ce cadre, on me demande de leur fourguer la « pensée complexe ».

Expo sur La Rose blanche à Munich, ce mouvement clandestin d'étudiants bavarois sous le nazisme qui a conduit ses initiateurs à la mort.

Les infos font état d'un nouveau massacre-suicide du Hamas en Israël. Rabin envisage enfin le démantèlement des colonies juives en échange d'une paix durable.

Le Premier Homme, inédit de Camus, que vient de sortir Gallimard, accentue le contraste entre Sartre, fils de famille bourgeoise bien installé, et lui, fils d'illettrés pauvres.

JEUDI 14 AVRIL

Hier soir, vu le film *Le Docteur* sur Canal Plus. Mon programme le disait ennuyeux, larmoyant, mélo, mais je n'ai pas regretté de l'avoir vu. C'est la très simple et émouvante histoire d'une prise de conscience. Un grand chirurgien de San Francisco est un professionnel pour qui les organes, les corps, et finalement les malades sont des objets. Soudain, on lui diagnostique un cancer de la gorge. Il passe de l'autre côté de la barrière. Attentes, formulaires à remplir, il est à son tour traité comme un objet. Au cours de son traitement, il se lie d'amitié avec une jeune femme atteinte d'un cancer au cerveau. La trouvant un matin morte à l'hôpital, il ressent enfin la compassion. Lui qui jusqu'alors charcutait allègrement dans les chairs, il découvre la tragédie de la vie. Finalement guéri après une opération, il va traiter ses malades en êtres souffrants et va obliger ses équipiers à faire de même.

Départ pour la conf à Strasbourg. Vol retardé au décollage biscotte une piste est monopolisée pour l'atterrissage d'Iliescu, chef d'État roumain. Puis vol agité biscotte un proche orage. Puis, atterrissage retardé biscotte un avion militaire a perdu « quelque chose » (secret militaire) sur la piste. Résultat, il ne me reste qu'une demi-heure pour la première rencontre interuniversitaire d'étudiants venus de toute l'ex-Yougoslavie auxquels les organisateurs ont traduit en anglais les principaux passages de mon discours de Sarajevo. Je fais, très mal à l'aise, un speech en anglais, raccourci et mal construit. Puis je dois partir à la FEC (Fédération des étudiants catholiques) où l'on m'attend, alors que j'avais tant voulu savoir ce que pensaient ces étudiants, la plupart encore très fatigués du voyage, en provenance de Slovénie, Croatie, Serbie, Kosovo, Macédoine, Serbie. Tous ces étudiants, étrangers les uns aux autres, qui parlent la même langue, ressentent-ils encore, ou à nouveau, une solidarité ?

À la FEC, milieu catholique ouvert, cordial. Le souvenir de « frère Médard », l'ancien directeur, est présent. Nous dînons dans un vaste bureau où l'on a installé une table, surplombée d'une photo de frère Médard qui fait face à une statuette de diable sur le mur opposé. Athéna s'interroge sur la présence du diable en ce saint lieu. Cela me rappelle le rendez-vous différé qu'un très grand démon donne au prêtre archéologue dans le superbe film *L'Exorciste*.

Je me souviens bien de frère Médard, en 1970 ou 1973. C'était un petit vieillard sec, noueux, énergique mais très hospitalier. Au début de mon exposé, un groupe de situationnistes avait commencé à me vouer aux « poubelles de l'histoire » (lieu que j'ai dû souvent occuper, mais jamais définitivement, le couvercle de ma poubelle étant toujours mal verrouillé). Le petit vieux fonda sur les situs en leur criant « Vous voulez mon pied au cul ? » et, à ma grande surprise, le groupe de costauds avait déguerpi.

Le monsieur d'un certain âge qui était venu me chercher à l'aéroport est en fait un maître Jacques qui veille à tout : le service du vin, le vestiaire, le bon ordre des événements. C'est un homme dévoué et voué totalement au service de son institution et de sa foi. Seule l'Église catholique (et autrefois la communiste) peut susciter de tels dévouements à une « maison ». Après la conf, un jeune sociologue me demande comment on peut passer de Mars(x) à la Terre. Je n'ai pas la présence d'esprit de lui citer la fin de l'avant-dernier chapitre d'*Autocritique* écrit en 1958 : « Et délivrés enfin, nus comme des enfants au sortir de la plus fabuleuse légende, dépouillés de nos rêves comme on est dépouillé de substance corporelle, nous étions rendus à la terre – à la Planète Terre. »

VENDREDI 15 AVRIL

Aux informations à la télé, après l'attentat à la bombe dans l'autobus israélien qui a fait plusieurs victimes, dont l'auteur de l'attentat, on montre une manifestation scandée par « Mort aux Arabes ». Quelques mois après l'accord de principe pour la paix entre Israël et OLP, nous sommes aux extrêmes de la haine.

Dans l'avion de retour, lecture du *Monde*, j'apprends qu'à Kigali un adulte sur trois a le virus du sida. Article sur « la fronde de la recherche » : un certain nombre de mandarins et chercheurs ont rédigé un manifeste pour défendre la recherche fondamentale qui serait menacée par des intentions ministérielles. Ce manifeste qui comporte l'autoglorification de rigueur dans ce milieu n'a pas un mot pour la réforme de pensée qui, évidemment, attenterait à leurs privilèges et à leur prestige.

Contrairement à ce que j'avais cru lire, Rabin ne propose pas de démanteler en Cisjordanie *les* colonies juives, mais seulement *des* colonies.

SAMEDI 16 AVRIL

Gorazde tombe. Impuissance totale des Nations unies.

Départ pour un séjour chez les Pouytes.

Voyage très tourmenté pour Herminette qui miaule désespérément dans le taxi pour Orly, puis dans l'avion où, de peur, elle pisse et crotte.

Comme on est serrés façon sardines dans le Mercure et que son petit sac de transport pue, nous nous livrons à une opération délicate. Edwige tient la chatte par les pattes supérieures pendant que je lui nettoie les pattes inférieures. Ses épreuves ne sont pas finies : elle miaule encore dans l'auto qui va à Carcassonne où nous attend l'ami Pouytes.

Il est 3 heures de l'après-midi, on se rue sur la boisson et la nourriture.

Aux infos de 20 heures, on ne sait pas si Gorazde est totalement tombé, mais l'ONU et l'OTAN manifestent une impuissance qui encourage l'offensive serbe. Après un pas en avant à Sarajevo il y a quelques semaines, dix pas en arrière.

DIMANCHE 17 AVRIL

Réveil tardif...

Jean-Louis Pouytes et Marie-Claude sont très attentifs, affectueux.

J'ai posé mon Mac sur la grande table, face à la large porte-fenêtre à trois battants donnant sur le jardin. Devant moi un arbre de Judée en fleur tout mauve ; à droite, le jaune clair du cytise ; plus loin, le vert foncé d'un alignement de cyprès, un peu partout le vert tendre des jeunes feuilles ou des herbes. Mais le ciel est très gris, un vent fort et froid agite les cyprès...

Jean-Louis a fait du feu pour préparer la cuisse d'agneau à la broche.

J'avais lu dans l'avion un entretien avec Raymond Moody, dans *Nouvelles Clés*, où il dit : « Savez-vous que la fameuse réalité virtuelle est elle-même déjà en train d'être dépassée ? Des neurologues que je connais m'affirment avoir mis au point des substances intermédiaires entre les circuits électroniques et les neurotransmetteurs chimiques, qui permettront d'injecter toutes les expériences virtuelles directement dans le système nerveux central ? »

Ouais, mais n'y avait-il pas déjà le LSD, le peyotl ? Et, même sans LSD ni peyotl, n'y avait-il pas, n'y a-t-il pas toujours l'hallucination et le rêve ? Et

comme il y a de l'imaginaire, voire une composante hallucinatoire dans notre perception du réel, le virtuel n'est-il pas déjà dans la texture du réel ?

Certes, nous allons vivre réellement à travers nos sens des expériences dans un monde virtuel qui ne présentera aucune différence perceptive avec le monde réel, mais nous ne faisons qu'élargir la vaste gamme de nos expériences psychiques qui sont polarisées, les unes plus fortement sur l'objectivité du monde extérieur, les autres sur la subjectivité des phénomènes cérébraux.

J'aimerais un peu mieux réfléchir sur tout cela, mais il me faudrait temps et silence.

Dans la brochure de la Fondation Tyssen, un texte met l'accent sur un mécanisme de rétroaction propre à la nature physique de l'univers : la répartition des corps détermine la structure de l'espace-temps qui, en retour, détermine les mouvements de ces mêmes corps.

Comme Jean-Louis possède les poésies complètes de Jean de la Croix en bilingue traduites par Bernard Sesé chez Corti, je relis *Noche obscura*, et je redécouvre *Entreme donde no supe* (« je suis entré où ne sais »).

*Cuanto sabia primero
mucho bajo le paresce
y su sciencia tanto crescen
que se queda no sabiendo
toda sciencia transcendiendo*

*Cuanto mas alto se sube
tanto menos se entendia
que es la tenebrosa nube
que a la noche esclarecia
por eso quien la savia
queda siempre no sabiendo
toda sciencia transcendiendo
Este saber no sabiendo
es de tan alto poder
que los sabios arguyendo
jamás lo puede vencer
que no llega su saber
a no entender entendiendo
toda sciencia transcendiendo*

(Tout ce qu'il savait avant
Très bas lui semble maintenant
Et sa science augmente tant
Qu'il en demeure sans savoir
toute science transcendant

Plus il montait haut
Moins il comprenait
ce qu'est la nuée ténébreuse
qui éclairait la nuit

Aussi celui qui le savait
demeure toujours sans savoir
toute science transcendant

Ce savoir en ne sachant pas
est de si haut pouvoir
que les savants argumentant
jamais ne le peuvent vaincre
Car leur savoir ne parvient pas
À ne pas entendre entendant
toute science transcendant)

Dans *Aunque es de noche*, cette strophe :

*Su origen no le se, pues no le tiene,
mas sè que todo origen della viene
aunque es de noche*

(Ne sais son origine, car n'en a point
mais je sais que d'elle toute origine vient
bien qu'elle soit de nuit)

Cette façon d'exprimer l'identité de la science et de l'ignorance, l'ignorance qu'il y a dans la science, le progrès de la connaissance qui est progrès de l'ignorance, le savoir du non-savoir (de l'innocence), et finalement l'identité contradictoire de la science et de l'ignorance, tout cela m'est à la fois évident et incroyable.

LUNDI 18 AVRIL

Hier, en fin d'après-midi, nous allons au domaine des Terres-Blanches. Nous longeons un paysage presque toscan, avec des collines douces, un horizon de montagnes bleues, des cyprès, des vignes ; seuls manquent les oliviers. Le temps est sale. Sur ces terres où l'on produit la blanquette de Limoux, le couple d'exploitants, qui semble avoir un peu moins de 40 ans, a aménagé son logis en multipliant vitres et fenêtres. Près d'une grange, un bon âne accourt à son nom. On visite la cave avec Jean-Louis, qui est ami du viticulteur. Celui-ci a implanté du chardonnay, du blanc de blanc. Il produit un vin désormais AOC, vieilli en fût de chêne, du crémant mousseux, mais a réduit la part de la blanquette. Il exporte 40 % de sa production en Allemagne, *via* des négociants des différents *Länder*. Voilà une reconversion réussie dans la qualité et l'innovation. Son chardonnay est excellent.

Dîner : pot-au-feu de Marie-Claude qui convient au froid descendu sur la région.

Ce matin à France Info, c'était clair : le caïd serbe de Bosnie a ridiculisé l'Europe, l'OTAN, l'ONU. Après un pseudo-cessez-le-feu, les bombes pleuvent sur le centre-ville. Il paraît que les combattants bosniaques ont quitté leurs positions et que l'armée serbe peut prendre la ville quand elle veut. Une catastrophe humanitaire se prépare, dit le général Rose. Une catastrophe humaine, une catastrophe historique continue à s'accomplir sous nos yeux hébétés. On s'est tellement indignés, égossillés que presque plus rien ne sort de nous. Une fois de plus, je pense que l'assassinat de la Bosnie-Herzégovine, lui-même fruit de l'assassinat de la Yougoslavie, est notre suicide. Quand *Globe* avait intitulé mon discours de Sarajevo : « J'ai honte », ce titre m'avait fait honte. Voilà que maintenant je le ressens.

Achats au centre commercial Univers. Dans une zone industrielle comme toutes les autres, un centre commercial comme tous les autres. L'hypermarché dégage une odeur fétide de viande semi-pourrie, comme tous les autres, et une population d'hypermarché pousse, comme toutes les autres, des caddies bourrés.

Le soir aux infos, on voit des meurtres à la machette au Rwanda et on annonce des dizaines de milliers de morts.

À Gorazde, comme il n'y a eu ni caméras ni journalistes, on ne sait rien de ce qui se passe à l'intérieur ; on ne voit que les actualités serbes. Nouveaux bavardages officiels qui cachent les palinodies. Je ne peux plus travailler tellement je suis éœuré.

MARDI 19 AVRIL

Ce matin, France Info confirme la reprise économique. La reprise. La reprise, oui, mais en même temps une dégradation irréversible est à l'œuvre.

Correction quasi impossible de la saisie dactylographique, du reste incomplète, de mon intervention au congrès SOS Amitié. Je trouve incorrectement reproduite une citation de Carlo Suares qui me tient à cœur : « La solitude, c'est la dualité inexorable. » J'avais dit : « La solitude, c'est le dialogue inexorable avec soi-même » et j'avais complété en ajoutant : « On ne peut en sortir qu'en communiquant avec autrui. »

J'ai aussi dit : « Nous avons besoin de la littérature et nous devons prendre garde à ne pas nous enfermer dans les disciplines inhumaines que nous appelons "sciences humaines". »

Hier soir, j'ai relu, après tant d'années, *Histoire de l'œil* de Bataille. « La

Voie lactée, étrange trouée de sperme astral et d'urine céleste à travers la voûte crânienne des constellations. »

Les infos du soir, toujours aussi démoralisantes : à la machette ou à la roquette, on tue. Au Rwanda, à Gorazde, partout les « casques bleus » sont réduits à l'impuissance. Je ne sais plus quel délégué de quel organisme a dit justement que l'impuissance de l'ONU ne doit pas cacher les vraies causes de l'impuissance : l'attitude des grands États européens et des États-Unis. Clinton avait déclaré, par avance, qu'il n'interviendrait pas en faveur de Gorazde. Personne n'a menacé d'intervenir en faveur de Gorazde. Et c'est cela qui a encouragé le poète-psychiatre Karadzic.

Mme Vié me communique au téléphone le texte de l'« Appel pour Gorazde ». Bien que je n'en apprécie pas le style, je signe. Le moment n'est pas aux délicatesses.

MERCREDI 20 AVRIL

Touvier est condamné à perpétuité. Voilà le verdict peu humain qui frappe un vieillard de 79 ans pour une inhumanité commise il y a cinquante ans.

Ce procès Touvier a commencé au moment du massacre d'Hébron et se termine au moment du massacre de Gorazde. Aucun de ces massacres n'est considéré comme un crime contre l'humanité ni même comme un crime de guerre.

Tant d'avocats formant meute pour qu'il n'échappe pas à la prison perpétuelle, tant de journalistes expliquant la nécessité de la punition ! Est-ce bien la cause de la France qui exige cinquante ans plus tard le châtiment suprême ? Est-ce même une juste cause juive ? Beaucoup de « simples gens » sont étonnés, gênés, inquiets. Pourquoi ne pas avoir écrit l'article que j'aurais dû faire ? Jusqu'à présent, je n'ai pas eu peur d'aller à contre-courant...

Gorazde encore bombardée. De fait, l'armée serbe de Bosnie n'a pas intérêt à un sanglant combat de rues sur l'autre rive de la Drina. Eltsine a dénoncé la duplicité de Karadzic, qui n'a pas respecté l'accord conclu.

« On » annonce 100 000 morts au Rwanda. Nous acceptons ces chiffres ronds, incapables de vérifier.

Le froid diminue lentement. Il pleut. L'arbre de Judée commence à défleurir. Je n'arrive pas à bien travailler. Puis, l'après-midi, démarrage. Je travaille. Cela m'apaise. Je redeviens araignée qui secrète le fil de sa toile.

En fin d'après-midi, un journaliste de RTL qui a lu l'« Appel pour Gorazde » dans *Le Monde* veut m'interviewer. Finalement, je refuse par crainte de voir mon propos coupé arbitrairement, crainte de ne pouvoir m'exprimer avec suffisamment de temps, crainte aussi de ne dire que les mêmes mots d'horreur, qui s'usent en même temps que l'horreur s'accroît. Crainte enfin de ne pas dire ce qu'il faut. Le téléphone raccroché, je regrette mon refus.

JEUDI 21 AVRIL

Hier soir, après quatre jours d'absence de Paris, je me décide à interroger

mon répondeur à distance. Coup de tonnerre. Le premier est d'une amie qui ne se nomme pas, m'annonce une « nouvelle triste » : la mort d'Anne-Marie de Vilaine. Le second message est de Duvignaud, bloqué à La Rochelle, qui, me croyant à Paris, me dit qu'il ne pourra être à l'enterrement d'Anne-Marie mardi, c'est-à-dire avant-hier.

J'écoute les autres messages, hagard... Je revois la jeune femme chaleureuse, enthousiaste, ardente, croisée une ou deux fois à Paris, rencontrée ensuite à Hammamet, il y a vingt ans... Puis la dérive... Et je pense à cette fin 1993, quand elle tenait à ce que je lise le livre qu'elle avait écrit avec Jean-Pierre Faye. « Je le lirai, je le lirai... » Je ne l'ai pas encore lu.

Ce matin, malgré les quelques fleurs qui demeurent encore sur l'arbre de Judée, tout est plus automnal que les jours précédents.

L'après-midi, il fait encore froid quand nous partons pour la ville. « C'est la Sibérie languedocienne, ici », dis-je à Jean-Louis.

Le soleil est arrivé alors que nous étions au marché de Carcassonne. Jean-Louis est chaleureusement salué par ses amis, patients et connaissances. C'est un médecin de campagne-amis pour tous ceux qu'il soigne. Une maraîchère le consulte en passant sur ses troubles oculaires. Il y a encore des petits vieux et des petites vieilles avec une petite table où sont disposés des œufs, des herbes et des salades de leur lopin. Nous bénéficions non seulement de la cordialité méridionale, mais aussi de la sympathie qu'inspire Jean-Louis. Un de ses copains, restaurateur, m'accueille en se disant heureux de recevoir « une sommité ». Je corrige : « Une petite colline seulement. »

La pensée d'Anne-Marie vient souvent m'assombrir, puis j'oublie et me laisse aller à ces premiers moments de soleil. Un pépé gitan se tient sur le boulevard avec deux beaux enfants, dont l'un très brun, les yeux marron vif, le sourire espiègle. Marie-Claude, qui est institutrice, s'étonne que le pépé ne les envoie pas à l'école. « Que vont-ils faire à l'école ? Ils vont s'emmerder. – Mais il faut apprendre le français... – Ils connaissent déjà le gitan et l'espagnol. » Il y a 800 gitans à Carcassonne. Jean-Louis dit qu'ils vivent d'assistance. « Ils ne font rien ? demande Edwige. – Eh ! ils ont beaucoup à discuter, ce sont de grandes familles avec des affaires très compliquées. » Jean-Louis, à son précédent cabinet, a soigné beaucoup de gitans, qu'il apprécie d'autant plus qu'il est un aficionado de flamenco.

Il nous conduit à son cabinet à Leuc, qu'il partage avec un collègue, Martin. Le village n'est enlaidi par aucun pavillon ou immeuble, le paysage est, là aussi, à demi toscan. Il n'accepterait pas le mot, mais moi je dis qu'il accomplit tranquillement sa « mission ». Il s'occupe non seulement du corps mais de la personne des malades, qui le paient ou non. Il n'a aucune ambition, si ce n'est d'essayer un peu de vivre dans et pour ce qu'il aime. C'est pourquoi, récemment, il a passé deux mois en Andalousie. Lui et moi aimons l'Andalousie, la Toscane. Nous aimons aimer...

J'ai acheté le n° 5 de *Infos du monde*, dont la connerie (que je suppose volontaire) me fascine, à cause de ce titre en première page : « La femme aux trois cerveaux » (avec radiographie du crâne à l'appui révélant les trois cerveaux). « Elle a un QI de 386 ! Jacqueline Calmier, Nîmoise de 27 ans, est plus intelligente qu'Einstein et Aristote réunis ! Elle a le savoir et les capacités pour construire elle-même une bombe atomique. » On affirme de plus qu'elle est capable d'apprendre par cœur la Bible en moins de cinq heures. Mais Jacqueline se borne à travailler dans la petite entreprise de chaussures que dirige son père.

Un autre article en page 2 est presque aussi génial de connerie. On voit une femme enlacée par un homme portant un masque à gaz. Titre : « Hélène sent si mauvais que son mari doit porter un masque. »

Comme il fait très beau, on sort dans le jardin clos puis on visite le parc. Herminette, jusqu'alors recluse, s'avance à pattes comptées, muette, tendue, peureuse, timide, prudente.

Elle fait connaissance avec la chatte cruelle et craintive qui vient régulièrement réclamer pitance et caresses de Jean-Louis, et tout se passe courtoisement, avec un flegme presque british. Puis le soir, après le dîner, elle sort à nouveau, va sur la terrasse et soudain bondit dans le jardin, disparaît, échappe à nos poursuites, s'enivre de la nuit et de la nature. En un tournemain, la chatte d'appartement parisien est redevenue la chatte ancestrale sauvage. Elle oublie l'anthropomorphisme qu'elle avait acquis auprès de nous et se retrouve petite tigresse. Tous nos efforts pour la rattraper et lui faire réintégrer la maison des humains sont vains. Mais soudain Edwige la saisit par surprise. La maison close sur nous, Herminette redevient humaine et va se glisser à l'intérieur des couvertures, sous mes jambes.

On s'est couchés à 2 heures. Le dîner avec Henri, Lucien, Georges a été très gai et chaleureux. Anciens militants, désabusés depuis longtemps du communisme stalinien, « déçus du socialisme », ils ont gardé la flamme. Saucisses grillées au feu de bois, arrosées au château-la-lagune, ont nourri notre convivialité. Un moment d'euphorie, troué quand j'ai évoqué Gorazde.

À la fin de la soirée, Jean-Louis met une cassette de *peteneras*, interprétés tour à tour par Gabriel Moreno, Enrique Morente, Naranjito de Triana, Daniel Mairena, Itoli de los Palacios, Bernardo de los Lobitos, Rafael Romero, Pericon de Cadix, Carmen Linares et Pepe de la Matrona. Moments sublimes. On termine sur *La Commune n'est pas morte*, *L'Internationale* et *Le Temps des cerises*.

VENDREDI 22 AVRIL

Lever très tardif.

Herminette est fort courtoise avec les chats du voisinage, huit chats semi-domestiques, qui vivent de l'assistance des habitants de notre hameau de Montlaur, notamment des largesses de Jean-Louis qui distribue quotidiennement des croquettes. Ils sont pacifiques et Herminette, loin de faire sa pimbêche parisienne, se montre aimable, avec pourtant je ne sais quoi de distant. La porte-fenêtre étant grande ouverte depuis qu'il fait soleil, la Goulue se précipite sans cesse sur l'écuelle d'Herminette, et revient aussitôt après avoir été chassée : l'audacieuse se croit chez elle, mais elle a peur d'un rien. Moi aussi, depuis que je suis là, je distribue les croquettes aux minous. Plus j'en donne, plus ils en veulent.

SAMEDI 23 AVRIL

Marché à Carcassonne. Puis séance méziériste : la kinési insiste pour que je me décontracte les épaules.

Soleil mais vent « de la mer ». Ce qui signifie, en clair, moiteur lourde entre rafales fraîches. Du coup, je suis fatigué.

Vers 18 h 30, Jean-Louis nous conduit au mariage de Martin, son ami et collègue du cabinet médical. Ces épousailles après dix-huit ans de vie commune se déroulent à la gare de Verzeille qui, au milieu d'une belle campagne, est à demi désaffectée. Les rails d'une ligne secondaire sont rouillés. Un écriteau annonce : *Les voyageurs sont priés de prendre les billets dans le train auprès du contrôleur.* Le train Carcassonne-Limoux passe deux fois le matin et deux fois le soir. Et quand la micheline pour Limoux s'est arrêtée, la noce est allée offrir de la blanquette aux voyageurs. Autour de la gare, un grand cheptel de voitures. Un rassemblement rustique bon enfant occupe les deux quais. À l'intérieur de la gare, de grandes tables de réfectoire habillées de nappes de papier sont couvertes de petites pizzas, de rapiers d'olives et de boissons dont un « Limoux'fizz », cocktail de blanquette de Limoux et de sorbet de citron. La musique vient d'un orphéon de six exécutants avec un joueur d'hélicon aux cheveux longs, un homme à barbe rousse qui tape sur un petit tambourin et quatre autres musiciens hétéroclites. On se croirait dans un film ancien.

On danse sur le quai central, j'invite la mariée et la remplaçante du cabinet médical. Arrive un paso doble. Soudain, je reconnais *Carmela*, qui était l'hymne de la Quinta Brigada. L'air m'émeut, émeut Jean-Louis, la mère du marié qui est madrilène et a quitté l'Espagne avec la défaite de la République.

La micheline venant de Limoux arrive et s'arrête. La noce salue les voyageurs ; la plupart des passagers renvoient le salut ou d'autres sourient, certains sont perplexes, d'autres sont inquiets comme des voyageurs de

western brusquement cernés par une bande d'Indiens vociférants. Au départ de la micheline, tous saluent et la noce revient à elle-même.

Un Nantais et un Rémois me parlent, ils sont l'un et l'autre préoccupés par la désertification des campagnes. Je leur dis que le repeuplement des villages, dans les conditions contemporaines (possibilités d'un néo-artisanat, d'un télétravail, d'un maraîchage, voire d'exploitations moyennes consacrées aux cultures de qualité), devrait être une partie importante d'une politique nationale soucieuse de convivialité. Je reprends les thèmes que je voudrais développer dans un article encore en chantier.

Je m'arrache à la noce avant le banquet, car je sais que le gueuleton carcassonnais risque de m'être fatal.

Notre dîner aurait dû être tranquille, mais Herminette a entendu l'appel de l'espèce féline, et elle a disparu par un trou sous la grille du jardin que lui a fait découvrir la Goulue. Edwige va la chercher dans le grand parc, mais Herminette fait des bonds impressionnants, comme ces tigres des films animaliers pourchassant une gazelle, et elle disparaît dans la nuit. On décide de laisser ouverte la porte entre le parc et le jardin, et on dîne. Edwige, très inquiète, va constamment appeler Herminette dont, parfois, elle discerne les deux yeux rouges dans les ténèbres. Moi aussi j'y vais de temps à autre, mais Herminette a oublié tout ce qui l'avait anthropomorphisée.

Je retourne donc à ma « saga du samedi » sur M6. Edwige, qui ne peut y fixer son attention, part finalement avec sa boîte de croquettes light qu'elle agite comme un tambourin, et appelle Herminette de sa voix la plus flûtée. Au bout d'un long moment, les yeux d'Herminette se rapprochent, puis la chatte séduite et enfin fascinée par le son des croquettes, comme les rats par la flûte, rentre au foyer. On ferme les portes. Et je peux m'abandonner à mon téléfilm américain.

DIMANCHE 24 AVRIL

Nous avons déjeuné dans le parc, puis le ciel s'est couvert.

Après avoir cafouillé la veille sur mon manusse, un plan s'est élaboré et j'ai pu me mettre à la rédaction du chapitre « Adjectif/substantif » (je ne sais encore comment il s'intitulera définitivement). Au téléphone, l'Ami me dit que le manusse devrait être remis fin juin-début juillet pour paraître en septembre. Trouverai-je de longues plages de paix, faudra-t-il décommander mes engagements de juin ?

Au bout de neuf jours à Montlaur, je me sens à peine installé. Et il me faut repartir après-demain : enfin incrusté, je dois me décruster.

La maison fait partie des dépendances d'un château, lequel est habité par sa propriétaire (invisible) qui vit avec sa dame de compagnie et sa servante. Les bâtiments sont loués en appartements à cinq foyers, si je ne me trompe,

l'ensemble formant un hameau. La maison de Jean-Louis donne sur une sorte de patio occupé par une fontaine qui fait un joli bruit andalou. Une petite tribu de chats attend qu'une porte bienveillante s'ouvre sur de la nourriture.

La vue que j'ai de la vaste pièce où je travaille m'enchanté : en me penchant, je vois même un coteau de vignes. Tout verdoie. Même par mauvais temps, je me sens bien dans cette pièce à la fois close et ouverte sur le paysage. Quand il fait beau, je suis en pleine verdure et en plein ciel. Au premier étage, il y a la chambre de Jean-Louis, son bureau et notre chambre d'amis, surplombant le jardin et le parc. Je mets des CD ou des cassettes, je passe des *peteneras* à Mozart, de la guitare de Pedro Soler à Beethoven... La vraie vie est là et je vais la fuir...

Dîner avec nos amis avec, au menu, pintade aux champignons, et corbières de Fontaines 90, dont j'apprécie le pur carignan.

LUNDI 25 AVRIL

J'avais lu avant-hier soir au lit, dans la traduction de Lucien Borda (ou Bordeaux), *Œdipe roi* (que j'avais découvert pour la première fois à 10 ans après la mort de ma mère et qui m'avait frappé de terreur), j'ai retrouvé *Antigone* hier soir. Je suis saisi aujourd'hui par ce qui, alors, m'avait échappé : l'affrontement entre Créon et son fils Hémon, le fiancé d'Antigone, et la pertinence des arguments de Hémon, qui dit notamment à Créon : « Les gens qui se figurent être seuls raisonnables, détenir comme nul autre les qualités de l'âme ou du langage, qu'on les mette au grand jour, on n'y trouve que du vide. »

J'ai trouvé le fil directeur pour le chapitre « Néo-marrane ». Du coup, je renonce à faire l'article sur Touvier, car mon manuscrit va être suspendu dès demain à cause de mon retour à Paris et perturbé dans les jours suivants.

L'armée serbe semble se dégager en rechignant de Gorazde, multiplie les tracasseries à l'égard des convois de l'ONU et attend, comme la dernière fois, que la menace de frappes aériennes tombe en déliquescence. On voit sur nos écrans, arrivant enfin à Sarajevo, les blessés de Gorazde.

Jean-Louis nous parle de la Bobote, sorte d'ogresse ou monstre que l'on évoque pour faire peur aux enfants dans sa région. Du fond de mon enfance surgit brusquement, presque sous le même nom, le même être épouvantable : « la Babote ». Est-ce que ma Babote relève, *via* ma famille Beressi (venue de Béziers), de ce même antique folklore ? J'aimerais bien me renseigner.

Dîner merveilleux avec Jean-Louis. Il nous annonce qu'une lune énorme, rousse, sort de l'horizon, à travers les cyprès. Deux ou trois heures plus tard, au moment de partir, nous allons sur la terrasse : des nuages hauts, tout blancs, courent sous le ciel bleu nuit, et la pleine lune apparaît entre les nuages, souveraine. Nous pensons à la prière de Salammô : « Ô Rabbetna, Baalet, Tanit ! Anaïtis ! Astarté ! Derceto ! Astoreth ! Mylitta ! Athara ! Elissa ! Tiratha !... » Je murmure :

*Casta diva, che inargenti
Queste sacre antichi piante,
A noi volgi il bel semblante,
Senza nube e senza vel*

(Chaste déesse, qui argente
cette végétation antique et sacrée,
tourne vers nous ta belle apparence,
sans nuage et sans voile)

Je sens pénétrer en moi les cultes antiques à la Lune qui convergent sur mon culte à ma déesse suprême : Luna.

MARDI 26 AVRIL

Ai perdu mes deux disquettes de sécurité de Mac que j'avais décidé de ranger, par sécurité, au premier étage avant de me coucher. Je les cherche partout et me fais une nouvelle disquette.

Terminé hier soir *Antigone*.

L'Afrique du Sud offre à la fois un 14 juillet africain et une tragédie : une force formidable et pacifique d'union est contrebattue par une force formidable et violente de désunion. La désunion ne vient pas seulement des Blancs racistes, elle existe aussi chez les Noirs.

De même, en Israël-Palestine, les forces d'union, puissantes mais faiblissantes, sont secouées et risquent d'être disloquées par les deux fanatismes ennemis-frères les plus atroces, l'un et l'autre justifiés par Dieu.

J'ai retrouvé les disquettes à Paris dans la poche de mon pantalon. Le courrier me déborde. Quelques lettres avec *châlume*³, de Raul Motta de Buenos Aires, de Saül Fuks de Rosario, de Sergio Gonzales Moena, maintenant à Bogotá, qui m'annonce son mariage, d'Emilio Roger de Valladolid, de William... Lettre aussi de M. Yau Sing, mon correspondant de Hong Kong, que j'imagine en mandarin tout ridé, et qui m'écrit dans un

français alerte. La lettre se termine ainsi : « Veuillez agréer, Monsieur, les sentiments distingués d'un Chinois impénétrable qui déjà voit le jour des carnages du monde. »

Article de Jean-Pierre Chrétien qui, à propos du Rwanda-Burundi, parle d'une « véritable Shoah africaine ». Il écrit aux signataires de l'« Appel pour Gorazde ». Je lui réponds que je suis tout à fait d'accord pour qu'on fasse la même démarche, dans les mêmes conditions, pour Kigali.

Le soir, à *La Marche du siècle*, les époux Villemin en tête à tête avec Cavada. L'affaire, plus que jamais déroutante, a gardé entier son atroce mystère. Derrière tout cela la haine, une haine extrême, horrible, avec, dans cette haine, la folie, le secret « de(s) famille(s) » demeuré secret.

Je tends à croire que Murielle avait dit vrai dans sa première déposition en accablant Laroche, mais...

Les deux époux Villemin restent hermétiques, ou plutôt totalement installés dans leur rôle (médiatique), mais qui peut-être correspond à leur vérité principale...

La question n'est pas seulement « où est la vérité » mais aussi « où sont les vérités » ?

JEUDI 28 AVRIL

Hier soir, après l'excellent film anglais *Avril enchanté*, je commence à voir *Loin de l'est* pour m'endormir, mais il m'éveille et me maintient hyperlucide longtemps après sa fin vers 1 h 30 du matin. Film d'Enrico dont je ne connaissais pas l'existence. Peut-être, considéré comme scandaleux, n'a-t-il pas été distribué. Il s'agit d'un événement réel de la fin de la guerre : au début 45, une troupe en uniforme allemand, en fait composée de soldats de « l'armée nationale russe » de Vlassov, résidu d'une division en déroute, force le contrôle du Liechtenstein où son général demande refuge. Le « scandale » est que ce général est le héros sympathique du film : d'origine finlandaise (à l'époque où la Finlande faisait partie de la Russie tsariste), il a fait la guerre de 14, a combattu les bolcheviks, puis s'est réfugié en Allemagne. Il sait que ses soldats vont être exterminés s'ils sont rendus aux Soviétiques. Dans son superbe uniforme allemand, il répète qu'il a fait la guerre uniquement sur le front russe, uniquement contre les « bolcheviks » et « avec honneur ». Le Premier ministre du Liechtenstein s'efforce de l'aider, c'est-à-dire de résister aux pressions soviétiques qui exigent le renvoi des « traîtres ». Les Soviétiques réussissent pourtant à persuader la plupart des soldats qu'ils seront bien accueillis dans leur mère patrie. Ils sont mis dans des wagons à bestiaux et sont liquidés à la mitrailleuse quelque part en Hongrie. Le général, nous dit-on, réussira à passer en Argentine avec quelques-uns de ses hommes,

puis reviendra au Liechtenstein où il mourra en 1988.

Ce qui me frappe, c'est que nous ayons totalement refoulé ces massacres de Russes qui, par anticommunisme, s'étaient intégrés à la machine de guerre allemande. Ces soldats, sur la base de Yalta, les armées française, anglaise, américaine les ont livrés à Staline, c'est-à-dire à la mort. Encore aujourd'hui, on ne sait pas regarder en face tous les aspects de la guerre.

La logique infernale a fonctionné des deux côtés selon le principe « les ennemis de mes ennemis sont mes amis ». Ainsi, nous avons contribué au triomphe de l'un des deux monstrueux totalitarismes de l'histoire. Pourtant, nous nous jugeons purs et innocents ; ce sont les autres, les perdants, qui sont seuls coupables...

Départ ce matin pour Ajaccio où nous devons embarquer pour la croisière-colloque des « Pionniers de Marbella ». (Je ne sais toujours pas qui sont ces pionniers.) Dans le Boeing 747 qui nous est affecté, on nous sert du foie gras, de la langouste, que j'arrose d'un nuits-saint-georges 85. Nous sommes 245 passagers, la plupart en couple, beaucoup de P-DG. Je n'en connais quasiment aucun, mais quelques-uns me reconnaissent.

Lecture des deux derniers numéros de *Time*. Dans l'avant-dernier, grand article sur le cancer. Je me souviens que, pendant des années, on a dépensé des milliards pour détecter le virus du cancer. On a cherché, au début, l'explication simple et la solution simple. C'est après d'innombrables tâtonnements expérimentaux et une perte de temps énorme qu'on a commencé à s'intéresser aux oncogènes et à comprendre que les gènes qui commandaient la multiplication nécessaire à la croissance et au remplacement des cellules mortes étaient les mêmes qui, privés d'inhibiteurs, commandaient la prolifération dérégulée des cellules. Puis on a découvert les gènes suppresseurs de tumeurs qui, justement, préviennent la prolifération cancéreuse. Enfin, aujourd'hui, le cancer apparaît comme le résultat du dérèglement du système oncogène (accélérateur bloqué) et du dérèglement du mécanisme de suppression de tumeurs (perte des freins). Les causes sont désormais reconnues multiples et souvent conjuguées. Les stratégies de guérison vont aussi vers la subtilité : on ne cherchera plus à massacrer pêle-mêle les cellules, mais à faire en sorte que les cellules cancéreuses meurent de mort naturelle ou soient bloquées dans leur développement.

Ce numéro contient aussi des extraits des ultimes écrits de Nixon, *Beyond Peace*. On n'apprend rien de fondamentalement nouveau, sinon des détails intéressants sur le comportement de Mao durant leur dernier entretien en 1978, sur Deng après le massacre de Tien an men. Sur la Bosnie, il avance cette idée qu'il faut sans cesse rappeler : « Il est une vérité incontournable que, si les citoyens de Sarajevo avaient été en majorité chrétiens ou juifs, le monde civilisé n'aurait pas permis que le siège atteigne le point du massacre de la place du Marché. »

Il dit aussi que c'est la non-intervention de l'Ouest dans l'ex-Yougo, la

décomposition de l'URSS qui feront que la « guerre des civilisations », annoncée par le professeur Samuel Huntington, deviendra la caractéristique dominante de l'après-guerre froide : « Le réel danger est non que ce clash soit inévitable mais que notre inaction en fasse une prophétie autoréalisatrice. »

Quant aux États-Unis, il pense qu'ils ont un besoin vital, dans l'ère d'au-delà de la paix, « d'apprendre l'art de l'unité nationale en l'absence de guerre ou de toute autre menace extérieure explicite. Si nous ne relevons pas ce défi, notre diversité, longtemps source de force, deviendra une force destructrice. Notre individualisme, qui fut longtemps notre trait spécifique, deviendra germe de notre perte. Notre liberté, longtemps notre possession la plus chère, ne perdurera que dans les livres d'histoire ».

Libé fait état d'une polémique sur le génocide arménien née à propos des textes de Lewis et du livre, allant dans le sens contraire, d'un consul anglais en Turquie à l'époque des massacres. À nouveau, on retrouve les mots « révisionnistes », « négationnistes ». À nouveau, on fait appel à un tribunal judiciaire pour qu'il se mue en tribunal de l'Histoire...

Tout cela m'évoque (en affaibli) les multiples tabous qui entourent l'extermination nazie : le maintien du chiffre de 6 millions de victimes en dépit de la révision des chiffres à la baisse (mais il ne faut pas « réviser »), l'interdiction de souiller Auschwitz par l'image de fiction. Selon la même logique, il serait sacrilège de faire des films sur l'élimination des Indiens d'Amérique, sur les morts du Goulag.

Arrivée à Ajaccio, découverte de cette ville si joliment située, entourée de montagnes, ouverte sur la mer et en même temps bien protégée dans sa baie. Le cinq-mâts *Club Med One*, immatriculé à Nassau, nous reçoit avec ses GO, ses marins et boys exotiques (caraïbes ? pakistanais ?). Belle cabine. Tout est accueillant, fastueux. Hélas ! ce paradis marin deviendra, au coucher, un enfer à cause de la climatisation bruyante et soufflante, qu'on ne peut ni arrêter ni même moduler.

Auparavant, visite à l'hôtel de ville très napoléonien, qui réveille mon amour enfantin pour Napoléon. Mon père, qui adorait Napoléon, m'avait offert, alors que j'avais 10 ans, deux livres illustrés sur son héros. Moi, j'avais été fasciné par le jeune Bonaparte des guerres d'Italie, puis par le martyr de Prométhée enchaîné à Sainte-Hélène. Entre Bonaparte et l'empereur déchu, j'appréciais aussi Napoléon, je souffrais de Waterloo. Plus tard, j'appris les carences et les excès de l'homme du 18 Brumaire, l'exécution du duc d'Enghien, les hécatombes provoquées par son prodigieux aventurisme. Mais, malgré tout, je garde cet amour enfantin qui stupéfie tous ceux à qui j'en parle.

À 20 heures, exposé d'ouverture d'Alain Minc. Intelligence vive, souvent inventive, mais aussi souvent arbitraire, par excès de cartésianisme, il découpe trop aisément la réalité en compartiments, hiérarchise les problèmes,

numérote les « facteurs ». Son apologie de la raison ne l'empêche pas d'avoir une réaction passionnelle contre Berlusconi et de demander presque contre lui des mesures qu'il n'a nullement proposées contre Milosevic ou Karadzic. Du reste, son tir au bazooka contre Berlusconi suscite des réserves de Jean-François Poncet et une opposition de Jean-Claude Casanova. Mais son exposé est vif, avec beaucoup de trouvailles, certaines judicieuses, d'autres simplificatrices : « La Russie est une nation impériale, l'Allemagne est un peuple-nation, la France un État-nation », etc. La difficulté qu'il y a à poser un diagnostic aujourd'hui, y compris pour un pays très proche et très connu, tient au rôle des *mindscapes*, ces paysages mentaux qui préforment le paysage politique que l'on croit avoir objectivement observé.

Le *mindscape* d'Alain Minc :

— la fin d'un ordre anormalement stable (l'*anormalement* est intéressant) ;

— le retour de l'aléa historique ;

— la réapparition de l'aléa monétaire (avec l'idée que les marchés financiers aujourd'hui sont déconnectés du réel, « totalement mythologiques », et qu'ils obéissent à la « psychologie des foules ») ;

— le principe que, si le marché constitue l'état de nature des sociétés, le marché plus le droit en constituent l'état de culture ;

— la certitude qu'il faudrait former un noyau dur européen et, autour, une Europe très élargie par pactes politiques.

Dîner au restaurant Odyssée sur le pont supérieur. Le bateau quitte le port. Pas de roulis, pas de tangage : les stabilisateurs le font glisser sur les flots. On fait connaissance avec nos voisins de table, les Duplessis. M. Duplessis est dans les revêtements immobiliers. Retour à la cabine à 23 h 30.

VENDREDI 29 AVRIL

J'ai appris que je dois parler quarante minutes demain et prépare ma conférence, ce qui me conduit au lit vers 2 heures, avec réveil obligatoire à 7 h 15. Je sèche ma gymnastique et vais rejoindre les organisateurs pour un petit déjeuner en commun. Le cinq-mâts longe la Girolata, sorte de fjord méditerranéen dont l'ouest est une plongée de roches rouges admirablement éclairées par le soleil oblique du petit matin. Mer dite d'huile, ciel immense, pas un signe de domestication humaine, pas une maison, pas un être vivant, et pourtant ce paysage vit.

Réunion de ce matin : d'abord, exposé de Jean-François Poncet, très clair mais nullement simplificateur, qui s'interroge sur l'inconnue russe (menace ? promesse ?), le défi islamique, le repli américain, et montre la nécessité, et les

difficultés, du redémarrage de l'Europe.

Puis très réjouissante intervention d'Olivier Duhamel sur la vie politique française.

Puis, après la pause de 11 heures, mon exposé. La discussion est écourtée parce que nous devons faire l'exercice de sauvetage en mer prévu pour 12 heures mais qui n'a pas pu être retardé de plus d'une demi-heure. Nous sommes entre la rigidité qui bloque et la complexité qui paralyse.

L'après-midi, je place le Mac sur une table avec vue sur la mer et je travaille à mon manuscrit, parfois interrompu par des questionneurs.

Au dîner, nous sommes invités à la table de Robert Lattès, actuellement vice-président de Pallas-Finance, qui dirigeait la table ronde de ce matin ; il y a aussi Didier Pineau-Valenciennes, P-DG de Schneider, un syndicaliste qui a fait un exposé cet après-midi et un monsieur dont je n'ai pas retenu le nom.

Au départ, je pense : « Voilà qu'après Davos je suis encore à nouveau dans l'univers des P-DG, monde inconnu mais qui se révèle à moi comme l'autre univers, avec des individus souvent très sympathiques, comme ce fut le cas à Davos. » Ma sympathie va à Pineau-Valenciennes, nom vaguement parvenu à mes oreilles auparavant, mais que je n'aurais su situer.

La conversation s'amorce sur Tapie, exécré par la plupart, mais défendu par le syndicaliste. Je dis que je ne partage pas l'anti-tapisme des élites françaises, auxquelles répugnent les parvenus de la politique, alors qu'en Amérique un ex-marchand de cacahuètes, un acteur hollywoodien de second rang peuvent parvenir au rang de président sans qu'on se moque de leurs origines. Il y a dans Tapie quelque chose qui sort du langage et du rite politique ordinaires, mais cela ne me déplaît pas... Évidemment, il est combinard, cynique, mais on peut être cynique d'un côté, candide de l'autre, c'est-à-dire avoir des convictions.

On évoque l'émission commune des six chaînes sur le sida, puis on passe à l'affaire du délit d'initié sur une question de Pineau-Valenciennes. Pourquoi Thérét va-t-il changer de système de défense ? Je commence à répondre qu'il en a assez de porter le chapeau pour les autres, que c'est le seul à avoir reversé ses bénéfices aux caisses noires du PS... Lattès m'interrompt : « Ça, c'est la version angélique. » Et il nous dit que c'est au cours du procès que Thérét s'est rendu compte qu'il avait été dupé par Pelat, lequel lui avait caché ses placements en Suisse, notamment le compte mystérieux de 4 millions à Fribourg. « Mais cela n'invalide pas ce que j'ai dit de Thérét... » Je pose la question de la fin de l'article d'Edwy Plenel dans *Le Monde* : « Qui a révélé le secret ? » Sourire mystérieux de Lattès. Je demande : « Le président ? – Non. » Il dit enfin : « Il suffit de savoir qui était présent, le jour de l'anniversaire de Bérégovoy, à la table du restaurant Edgar où était assis Patrice Pelat pour trouver l'informateur... Car les ordres pour New York sont partis le lendemain. »

Dans la foulée, Pineau-Valenciennes raconte une histoire d'OPA qu'il a menée en Amérique. Ma mémoire se brouille et ne peut reconstituer l'ensemble. Il m'en reste un sentiment de *thriller* avec un épisode où il rentre à son hôtel, trouve un léger désordre dans ses documents, reçoit aussitôt l'appel d'un gros *boss* américain qui s'oppose à ses projets, lui dit quel a été son emploi du temps de la journée, lui demande de venir à son siège à 150 kilomètres de New York. « Mais j'ai mon avion pour Paris à 18 heures. – Un hélicoptère viendra vous chercher au sommet de l'immeuble, et vous ramènera à temps à l'aéroport. » À 17 heures, Pineau-Valenciennes veut mettre fin à l'entretien. « Vous aurez votre avion. » À 17 h 40, l'hélico décolle et va atterrir au bout de la piste à Kennedy-Airport où l'attend une voiture de policiers qui fait stopper l'avion tout net par un dispositif spécial. « Il a voulu m'impressionner... » Nous sommes tous impressionnés.

Puis Lattès raconte une anecdote sur Mitterrand, grand bibliophile. Invité chez un spécialiste de livre rares, Mitterrand remarque une édition originale des *Liaisons dangereuses*. « C'est mon livre préféré, dit l'expert. – Moi aussi, répond Mitterrand. » L'expert commence à réciter un passage par cœur, mais se trouve interrompu. C'est Mitterrand qui continue de réciter par cœur.

On croit l'histoire terminée. « Attendez, dit Lattès. Quelque temps après, un de ses amis, qui s'occupe de la Fondation des libertés, fait part à Danielle Mitterrand de son admiration pour la culture de son mari qui connaît par cœur un passage des *Liaisons dangereuses*. « Ah ! dit l'épouse du Président, mais il le sait entièrement : la seule affaire qu'il ait plaidée concernait l'adaptation du roman au cinéma par Vadim, et, pour être sûr de ses arguments, il avait appris le roman de Laclos par cœur... »

Est-ce une histoire vraie, enjolivée, brodée ?

À la fin du dîner, sentiment fascinant d'avoir frôlé des mystères profonds de la vie politique et économique.

SAMEDI 30 AVRIL

Tard levé, j'ai raté la réunion sur « les périls qui menacent la France » et notamment l'exposé de Pineau-Valenciennes sur le chômage. On approche de l'île d'Elbe. Je me souviens alors de Castiglioncello de Bolgheri, ce château à demi ruiné, au sommet d'une colline appartenant au marquis Incisa, qui m'avait hébergé. De ma fenêtre, je dominais les cinq mers et voyais l'île d'Elbe. Paradis perdu, où j'ai pu commencer la rédaction de *La Méthode* dans la paix, l'amour...

Sur une chaise longue, je lis l'Évangile de Thomas. Déception, sinon pour le rappel : « Montrez-moi la pierre rejetée par les bâtisseurs, c'est elle la pierre d'angle » (66) et « Celui qui connaît le Tout, s'il est privé de lui-même, il est privé de tout ». Voilà le piège du savoir encyclopédique...

Déjeuner sur le pont supérieur. Le soleil cogne sur mon crâne. Tout concentré sur la joie de m'empiffrer d'aubergines et de quelques autres *mézès*, j'attrape un coup de soleil. Arrêt de digestion ; nausée. Je pars pourtant sur l'île d'Elbe, où une guide elbaine nous entraîne sur les lieux napoléoniens, dont son palais, petite merveille où, si j'avais été l'Empereur, je serais resté, oubliant gloire, pouvoir et conquête. Portrait de Mme Vigée-Lebrun. J'apprends à l'Elbaine la contrepèterie attribuée à ce nom. Mon napoléonisme revient, comme je l'ai dit plus haut : les gravures sur le pont de Lodi, la bataille de Leipzig. Je raconte à Edwige la première campagne d'Italie, la campagne d'Égypte, Waterloo, l'exil à Sainte-Hélène...

En bus, nous traversons l'île jusqu'à Porto Azzuro avec ses baies-plages charmantes. L'île est encore préservée du béton, du mitage... Mon envie d'y rester est contrebalancée par mon envie de rester sur le bateau. Car, depuis hier, je sens fortement l'enlissement sur ce bateau, tel l'enlissement à Venise du héros de Thomas Mann. Que viennent le choléra, la peste, et je ne pourrai m'en arracher. Du moins en imagination, car je le quitterai irrémédiablement lundi matin.

Hélas ! à Porto Azzuro, on rate notre bus, mais un ultime bus nous recueille, nous conduit à Porto Ferraio, à l'heure du corso, de la belle lumière du soleil qui se couche... On rentre par la dernière navette de 19 heures. Je me remets lentement de mon coup de soleil. Au dîner, au restaurant Odyssée, coucher souverain du soleil. Nous nous entendons glisser sur une mer infiniment douce, et le crépuscule se fait lentement. Un Marbellien vient à notre table, assez jeune. C'est un chasseur de têtes, mais ce qui lui importe, c'est la spiritualité hindoue, une vision mystique (réconciliée) du monde...

C'est extraordinaire que l'appel de spiritualité (employons ce mot faute de mieux, par opposition à la matérialité et au profit) s'infilte un peu partout dans notre société, y compris dans les sphères de l'entreprise. J'avais déjà été frappé par un cahier des « jeunes dirigeants » consacré à la spiritualité. Ils m'avaient invité, en même temps que Volkov, à un de leurs congrès ou colloques. Plus nous manquons de la dimension intérieure, plus la logique de la machine artificielle nous envahit et nous opprime, plus nous infeste le monde quantitatif du « toujours plus », plus ce qui nous manque devient besoin : la paix de l'âme, la détente, la réflexion, la recherche d'une autre vie qui réponde à ce qui à l'intérieur de nous est brimé, étouffé...

DIMANCHE 1^{er} MAI

Levé encore trop tard pour assister à la réunion qui m'intéressait sur les changements de mentalité à l'égard de la consommation. Sur le pont, je découvre l'étrange paysage de Monaco-Monte-Carlo : un Copacabana raté, un paysage mité, la noblesse du rocher rabougrie.

Après un tardif petit déjeuner sur le pont supérieur, je m'installe avec mon Mac sur une table. Une étudiante en philo, amenée par son père à la croisière, me dit avoir été très troublée par mon discours de l'autre jour. Avec sa formation philosophique classique, tout lui semble vide, inconsistent. Je me rends compte qu'il faudrait beaucoup de temps pour combler ce vide et lui conseille de me lire.

Déjeuner toujours sur le pont supérieur, avec cette fois beaucoup de crème protectrice sur le crâne. À la table voisine, Mermet me résume les idées de l'atelier du matin : on ne cherche plus à s'identifier à autrui, mais on cherche sa propre identité. Le besoin de « sens » et le besoin de « spiritualité » se manifesteraient dans une tendance à la dématérialisation de la consommation.

Après le déjeuner, un peu de Mac (toujours le chapitre sur « le néomarranisme »), puis, quand sa batterie est épuisée, farniente, lecture.

À la veille du départ, me voici très familiarisé avec ce bateau, quasi « enraciné ».

Ce soir, dîner de gala à l'hôtel de Paris, suivi d'un concert philharmonique.

Je vais m'habiller *ad hoc*.

Un sympathique participant au symposium, qui est à ma table, me pousse à faire l'article que je projetais sur Touvier. Je vais essayer, si *Le Monde* ne le trouve pas trop désactualisé.

Le dîner est excellent (cannellonis fourrés à l'épinard et selle d'agneau). Au dessert, les musiciens de l'orchestre philharmonique de Monaco arrivent et papotent. Ma table étant la plus proche de l'orchestre, je percevrai les plus menus pizzicati du premier violon et même du second violon, qui est une jeune femme au visage romantique.

Le chef arrive et dirige avec entrain des airs de grands cafés : ouverture de *Carmen*, *Valse des fleurs*, *Czardas* de Monti, *Un Amerloque à Paris*. Puis le thème du *Pays du sourire*, que j'adore. Je vais le fredonner sans arrêt pendant quelques jours, j'en suis sûr.

Au retour, sur la grande navette qui nous ramène, des voix joyeuses chantent le grand air de *L'Arlésienne*, puis *Il était un petit navire*. À côté de moi, Pierre Rosanvallon sourit énigmatiquement.

Dans la cabine, un petit bouquet de 1^{er} mai dans un pot.

Je vais à l'ultime réunion sur le *Club Med*.

Je me demande si les propos de Mermet et Petrat, annonçant aux P-DG qu'il se produit une rupture avec la société de consommation des années 1960, que le consommateur doit faire place à l'individu, qu'après une ère de DÉ (dépénalisation-défiscalisation), on entre dans une ère de RÉ (rénovation, j'ajoute régénération), etc., je me demande donc si Mermet et Petrat ne projettent pas inconsciemment leur humanisme, comme le firent les chercheurs des expériences Hawtorne, qui avaient conclu que l'hyperspécialisation provoquait plus de nuisances que d'avantages pour le rendement, d'où il s'est ensuivi une large réforme du travail tenant compte des besoins d'autonomie, de responsabilité et de variété. On sait aujourd'hui qu'inconsciemment les enquêteurs avaient tiré leurs conclusions « humanistes » de résultats extrêmement incertains.

Mais je tiens à rassurer Mermet et Petrat : en pensant établir un diagnostic, ils ont peut-être opéré une prophétie autoréalisatrice qui va convaincre les P-DG de s'adresser à des individus et non plus à des machines à consommer.

Adieu au bateau. De la Croisette, le grand voilier tout blanc semble s'immatérialiser. Je pense à *Amarcord*, au beau bateau blanc illuminé qui glisse dans la nuit, irréel, magique, sous les yeux stupéfaits des riverains de Rimini.

Pour moi déjà tout est devenu irréel... La cabine 333, les six niveaux, le pont supérieur avec l'Odyssée, le Topkapi à l'arrière, où nous avons admiré Calvi... cette vie organisée pour nous, le résumé des nouvelles dans un bulletin du matin, le luxe, la paix, la mise entre parenthèses du petit monde de Paris sur ce bateau de rêve, entre le ciel et la mer.

Déjeuner offert par la municipalité de Cannes au Palais des Festivals. Un orchestre tsigane circule de table en table. Le violoniste penché sur Edwige joue un air bien connu et je vois les larmes ruisseler sur son visage apparemment indifférent. C'est l'air que lui chantait son père, alors qu'elle avait 5 ans, quand il quitta définitivement la maison, chassé par sa femme, emportant seulement une petite valise avec des livres. Pratiquant l'homéopathie (et, du coup, démis par l'ordre des médecins), renonçant à se faire payer, sinon d'un verre, par ses patients pauvres, il était ami de peintres, de musiciens – notamment de Menuhin. Edwige ne l'a pratiquement jamais revu. Sa mère, devenue chef de clinique, chirurgienne proctologue, avait épousé un grand médecin rapidement admis à l'Académie. Ce fut un couple très mondain, vivant dans le luxe, les voyages, les croisières, tandis que le père d'Edwige menait sa vie de bohème...

Dernière intervention, à la fois brillante et musclée, de Jean-Claude Casanova. Son discours, antinomique de celui de Minc, est très applaudi, non seulement parce qu'il a bien parlé, mais aussi parce qu'il rassure, après tant de propos inquiétants ou sombres.

Moi aussi je suis d'accord pour retenir le caractère positif de 1989, l'effondrement à la fois d'un empire, d'un système et d'une idéologie totalitaires, pour considérer sous cet éclairage les possibilités de paix en Israël/Palestine et d'émancipation en Afrique du Sud. Mais je crois qu'il sous-estime non seulement les périls, mais le caractère de plus en plus miné, fragile, du sol où nous sommes.

Guidés par des motards, nos bus foncent vers l'aéroport de Nice. Je regarde avec mélancolie ce qui fut une région superbe et qui est devenu un agrégat bétonné et mité.

Dans l'avion du retour, je lis dans *Courrier international* que l'Europe terre d'asile, c'est fini. Les réfugiés politiques sont ballottés d'un pays à l'autre : au Royaume-Uni ils sont traités en criminels, en Autriche on refoule les victimes de la torture.

Dans un texte de Raul Motta sur Pessoa, je tombe en arrêt sur cette banalité terrifiante : « Le temps n'a qu'une seule réalité, celle de l'instant. » Alors, tout ce qui est hors de l'instant est fantôme et le monde lui-même n'est réel qu'à l'instant présent ; cette réalité est en miettes puisque, selon l'espace-temps, les myriades d'instantanés cosmiques ne sont pas synchrones les uns aux autres.

Après une attente des bagages presque aussi longue que le voyage, on harponne un taxi et retour à la casa...

MARDI 3 MAI

J'ai préféré ne pas répondre au courrier (qui n'est plus à ma mesure) ni aux téléphones pour me mettre à la mackintoshisation du Journal puis au chapitre « Post-marrane ».

Devant voir les représentants de Stock le 5, pour présenter mon livre (*Mes démons*), je pense à ce que je vais leur dire. Quelque chose du style : « J'ai voulu, au début, savoir pourquoi non seulement je n'aimais pas qu'on me classe sous les étiquettes connues (sociologue, universitaire, intellectuel et intellectuel de gauche, juif), mais aussi pourquoi je ne suis pas bien entré dans

un système ni une caste et surtout pourquoi ces classifications me semblaient étrangères à moi-même. Bref, savoir comment et pourquoi je crois ce que je crois, je pense comme je pense et ce que je pense... »

À la réflexion, tout cela n'a été possible que dans des conditions singulières concrètes ; j'ai alors voulu comprendre comment ces conditions (par exemple la mort de ma mère, mon absence de culture originaire) ont pu être déterminantes. Mais j'ai voulu surtout affronter le paradoxe qui fait que tout en étant un être moyen, relativement indéterminé, sans qualités spéciales, sans talent particulier, je suis apparu comme singulier, voire déviant ou aberrant.

J'ai surtout voulu comprendre comment c'est justement parce que je me suis nourri de la culture de tous et que j'ai voulu garder toutes mes curiosités, tous mes appétits de connaissance, que je suis apparu comme un aérolithe dans le monde de la spécialisation universitaire et de la disjonction entre culture scientifique et culture humaniste. Oui, pur produit de la culture française et européenne, j'apparais comme un monstre.

Dans le même mouvement, j'ai voulu interroger mon expérience, ce lien inter-rétroactif entre mes idées et ma vie, et mieux réaffirmer, parfois redécouvrir, *mes* vérités.

Pour des êtres privés de patrie, quelle joie que d'en acquérir une !

Noirs-Blancs d'Afrique du Sud, Israéliens-Palestiniens du Moyen-Orient, ces deux grandes ouvertures, ces deux seuls événements positifs depuis trois ans (positifs parce que associatifs) font barrage à la barbarie. Ce sont des nouveaux commencements, mais seulement des commencements. Tout peut craquer et faire craquer ces fondations. Mais quelle immense joie que l'émancipation de ce peuple noir nié, passé de la sous-humanité à la citoyenneté ! Quel bonheur pour la cause de l'humanité que demain Rabin et Arafat signent au Caire les premiers accords, premiers morceaux d'un patchwork qui formera l'autonomie...

Ayrton Senna, héros et martyr national. Les Européens comprennent mal ce qui se passe en certains pays d'Amérique latine, surtout au Brésil. L'Europe doit ses gloires et malheurs nationaux aux guerres entre nations. Le Brésil, qui n'a pas ce passé belliqueux, a connu ses grandes heures patriotiques au XX^e siècle à travers les compétitions sportives, les épopées de son équipe de football, puis l'épopée de Senna.

Au lieu d'honorer leurs grands tueurs, les Brésiliens honorent leurs grands tués. Les victoires qu'ils célèbrent, qui sont sportives, ne comportent aucun mort.

Toute communauté a besoin de se nourrir de mythologie. Le technocrate et l'éconocrate qui ne comprennent pas cela ne comprendront rien.

Le soir, le Woody Allen sur Canal Plus n'était pas mal avec son côté pastiche fumiste et judéo-new-yorkais. Combien touchante est Mia Farrow.

MERCREDI 4 MAI

J'ai pu travailler et terminer la première version du chapitre « Post-marrane ».

Le soir, j'ai lu *Un temps de chien* d'Edwy Plenel. Petit livre touffu, très dense, où se mêlent l'accusation, la défense, le problème particulier de Mitterrand, le problème plus général d'un temps de corruption au sein d'une époque vouée à l'argent. Le style de Plenel associe l'esprit militant et son antinomique complément, l'esprit de l'information : il milite pour l'information, mais il informe pour militer. C'est enlevé, emporté, parfois emportant, toujours authentique, parfois simplificateur. C'est salubre, mais j'aimerais l'écho de la parole de Pelléas : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes. » Il y a un aspect subjectif qui me plaît dans l'auto-examen ; on voit transparaître du doute, mais celui-ci reste colmaté par une forte assurance. C'est finalement un livre unique, qui n'a pas de genre, qui ne peut se réduire au pamphlet, un livre où l'autoréflexion transforme le journaliste en écrivain. Il me remue beaucoup ; comme après la chute d'une pierre dans une mare, il propage ses cercles frémissants de plus en plus loin...

JEUDI 5 MAI

Journée de rendez-vous au CETSAB.

En arrivant, je rencontre Véro qui rentre de Beyrouth, et qui a été précédemment en Croatie et en Hongrie, dans la région où il y a beaucoup de réfugiés de la guerre de Croatie. J'aimerais qu'elle m'en parle mais je suis bouffé par mes rendez-vous.

Mon premier rendez-vous est avec Zivadinovic, journaliste-éditeur serbe, que j'avais déjà rencontré. Il m'interviewe pour un hebdo indépendant de Belgrade. Après notre accord sur les problèmes généraux du nationalisme, etc., on diverge sur la Bosnie-Herzégovine. Autant je reconnais que la sécession croate posait le problème de minorités serbes devenant dépendantes d'un nationalisme étranger portant en lui l'héritage oustachi, autant je maintiens que la Bosnie-Herzégovine pouvait demeurer comme une micro-Yougoslavie dans sa diversité ethno-religieuse. Quand il me parle d'État musulman, j'objecte que les Musulmans, ne représentant qu'un tiers de la population, pouvaient d'autant moins entraîner la Bosnie dans un fanatisme

islamique qu'ils étaient profondément laïques. Quand il me parle de guerre civile, je lui réponds qu'elle a commencé par l'agression serbe. Quand il voit dans Gorazde une citadelle forte de 8 000 combattant bosniaques, je lui rappelle que c'est surtout un territoire protégé par l'ONU, etc.

Mais soudain il me renverse en m'apprenant que le Seuil, qui avait accepté que sa maison d'édition de Belgrade publie *Terre-Patrie*, a refusé cette cession pour obéir à l'embargo culturel demandé par les Affaires étrangères et le ministère de la Culture. Cet embargo obscurantiste me fait bondir sur le téléphone : j'obtiens Mireille Reissoulet, au Seuil, qui me confirme cette décision prise par le P-DG Claude Cherki. Cherki n'étant pas à son bureau, je demande qu'il me rappelle. Finalement, il me joint chez moi en fin d'après-midi. Il se dit lié juridiquement, mais, sur mon refus formel d'accepter le principe même de cet embargo culturel, il déclare me céder les droits serbes, dont je peux donc disposer à ma guise.

La rafale de rendez-vous continue : deux étudiants de l'École de commerce de Reims veulent m'interviewer. Je me laisse faire.

Deux profs de l'enseignement industriel m'annoncent qu'ils ont obtenu des résultats inattendus en s'inspirant de mes idées. Je les bénis.

Un étudiant breton qui fait une thèse sur l'identité bretonne veut me faire parler sur ce thème, vu mon livre sur Plozévet. Je parle...

Une étudiante en sociologie qui fait une thèse sur les références artistiques et littéraires de huit sociologues me fait savoir que je suis parmi les élus.

Mme Paola Costa, de *Diogène*, qui vient pour ce projet de numéro sur la tolérance dont j'aurais la direction, n'obtient toujours pas mon accord ferme. Mais je glisse vers l'acquiescement.

Viennent, ensuite, une sociologue qui travaille sur la sociologie, et dont le regard étonnamment bleu n'a rien de sociologique, puis une sociologue qui songe à une thèse sur « le propre et le commun », qui voudrait cristalliser son projet.

Mme Vié, toujours parfaite, veille à tout : elle m'a apporté le casse-croûte de midi pendant mes rendez-vous et me reconduit chez moi.

L'édito de Jacques Julliard dans *Le Nouvel Obs* titre « Criminelle indifférence ! Il faut plus de sécurité ! ». Où donc ? À Imola (où s'est tué Senna), bien sûr ! Mais à Kigali d'abord !

Je passe de l'horreur à la volupté, de l'indignation à la jouissance : ainsi, au dîner, je me régale de poulet et riz. Impatient, j'ai débouché le pessac-léognan qui est arrivé hier (c'est un 90) : il est d'un classicisme racinien.

Téléphoné à Zivadinovic pour lui annoncer que je lui donne les droits de

traduction pour *Terre-Patrie*, et lui renouveler l'assurance de mon écoeurement à l'égard de l'embargo culturel contre la Serbie.

Téléphoné à Duvignaud. Toujours le même, il me dit : « Je ne suis plus le même à chaque époque de ma vie. » Il m'apprend qu'Anne-Marie est morte quasiment dans les bras de Florence Malraux, alors qu'elles prenaient le thé ensemble. Il part pour le Brésil, avec le même élan mythologique que naguère.

VENDREDI 6 MAI

Dans *Time Magazine*, à propos d'un texte sur Mandela, je suis frappé par l'ennoblissement intérieur de cet homme. Concernant l'épreuve de la prison, il dit : « *I come out mature.* » Il a su tirer les conséquences de la chute du communisme à l'Est, assumer la prise en charge de la mission gigantesque et sublime de libérer le peuple noir sud-africain et permettre une deuxième naissance à la nation sud-africaine.

La liesse, la sienne propre, celle de Desmond Tutu, celle des femmes, jeunes, vieux, tout cela est un des plus beaux moments de l'histoire, même s'il faut prévoir des difficultés, des désillusions, voire même des désastres.

De Klerk s'est jeté courageusement à l'eau. Rabin, lui, marchande pousse à pousse, pièce à pièce, ne se rendant pas compte qu'il aggrave les risques d'échec.

Lu, dans le journal du CNRS, un compte rendu intéressant sur les travaux d'une équipe de Bordeaux. Grâce à un réacteur adéquat, elle a mis en évidence la formation de « structures de Turing ». Turing (dont je ne connaissais que la machine) avait prévu en 1952 qu'un couplage entre la diffusion et la réaction chimique pouvait produire un phénomène d'auto-organisation entretenu par un apport permanent de réactifs, en l'occurrence chlorite, iodure et acide malonique.

L'article dit que l'équipe de Bordeaux a ouvert de nouvelles perspectives pour comprendre les phases initiales de la morphogenèse biologique. Elles convergent avec les perspectives prigoginiennes. La thèse de l'auto-organisation, chassée par le réductionnisme moléculaire, devra bien revenir en force.

Je prends en main un courrier arrivé la semaine précédente : une lettre d'un philosophe chinois, Yi-zhuang Chen, réfugié depuis 1987 à Montréal, qui termine une thèse intitulée *Significations de la dialectique à travers les*

études comparatives sur cette notion en Chine et en Occident et qui met en parallèle Héraclite et Lao-Tseu, Protagoras et Tchouang-Tseu, puis Hegel et Fang Yizhi (la dialectique en tant qu'unité de l'ontologie et de l'épistémologie). Il est tombé par hasard sur les trois premiers volumes de *La Méthode* et voit en moi le continuateur contemporain d'un long courant de pensée humaine qui a trouvé son expression moderne en Hegel et qui aujourd'hui se continue à travers mon œuvre, le théorème de Gödel, etc. Il m'envoie la partie de son mémoire concernant ces derniers points. Enchanté, je ne résiste pas à l'envie de lui téléphoner à Montréal ; nous sommes très contents de cette première télé-rencontre. La prochaine fois, il faudra discuter sur l'absence chez Hegel de l'aléa, de la rencontre, du désordre.

Du coup, je réponds à la lettre de l'« impénétrable Chinois » de Hong Kong sans oser encore lui poser des questions sur lui-même, intimidé par son impénétrabilité.

SAMEDI 7 MAI

Je faxe à la hâte mes réponses à diverses demandes pressantes, puis discute au téléphone avec Mauro Ceruti du berlusconisme.

Si Berlusconi est post-démocratique et l'Alliance post-fasciste, alors il faudra voir ce que donneront les combinaisons entre ces deux *post*.

Je prends l'avion Paris-Marseille pour me rendre au Printemps du livre de Cassis, où un après-midi est consacré à ma pomme. Je lis dans *Le Généraliste* que, depuis le début de la pandémie, on estime à 14 millions d'adultes et plus de 1 million d'enfants les personnes infectées par le VIH.

Dans l'avion, je commence *L'Ami anglais* de Jean Daniel. Il y a un accomplissement quasi lampéduzien, dans le style propre de la grande nouvelle à la française. Je suis enchanté d'avoir été enchanté par ce livre, sinon l'auteur aurait été très mécontent de moi.

Un taxi me conduit de l'aéroport à Cassis par la corniche, et l'on contourne la méditerranéité populaire, violente, enfantine de Marseille. On passe par une commune entièrement créée et peuplée par des pieds-noirs venus du Maroc, puis de Tunisie, puis d'Algérie. Enfin, c'est le charmant petit port-calanque de Cassis. L'hôtel des Roches-Blanches est délicieux, j'ai un balcon avec vue à la fois sur le port, la mer et la côte. J'ai envie de m'y laisser vivre, mais je veux assister au débat autour de Paul Nizon, que j'ai entendu vanter et dont j'achète deux livres, *L'Année de l'amour* et *Immersion*. Interrogé par Antoine Spire et Serge Koster, il essaie d'échapper aux

questions trop précises qui veulent le situer, le faire s'expliquer. Et cette défense un peu embarrassée, un peu timide, un peu pudique sous le feu des deux questionneurs, fait que la rencontre est à mes yeux très réussie alors qu'Antoine craignait qu'elle ne fût ratée. Au contraire, c'est quand un écrivain n'arrive pas à s'exprimer sur lui-même que c'est bien !

J'ai happé au vol la formule de Nizon à propos de son livre *Immersion* : « intoxication amoureuse ». Pour lui, écrire et aimer ont en commun le fait de se donner, de se répandre.

Je passe une heure et demie dans ma chambre : travail, bain, lecture, puis je me rends au dîner littéraire qui a lieu au restaurant de l'hôtel. Au cours du repas, une actrice récite *Ode maritime* de Pessoa (j'aimerais lire en même temps) puis des fragments d'un roman d'Oz, *La Boîte noire*. Je me délecte des hors-d'œuvre libanais en hommage à Maalouf, lequel me fait part de son intérêt pour Sabbetaï Zevi. Je le tuyaute en l'encourageant à faire le livre qu'il envisage sur ce Messie. Pendant le dîner, nous discutons, Antoine et moi, sur l'unicité et la singularité de l'extermination des Juifs par Hitler. Si la crainte des égocentriques juifs est la « banalisation de la Shoah », la mienne est la banalisation du Goulag, des meurtres de masse en URSS, des massacres d'Arméniens, de ce qui se passe aujourd'hui contre les Tutsis, les Bosniaques et les autres.

Antoine me dit que son fils prépare un mémoire sur une question intéressante : pourquoi y eut-il tellement de Juifs à la direction du parti bolchevik jusqu'aux liquidations massives des bolcheviks par Staline. L'hypothèse du fiston est que, pour eux, c'était le moyen de s'intégrer à la société. Personnellement, je pense que c'est plutôt une des réactions types du Juif énucléé qui, une fois émancipé dans et par la société laïcisée, rejette la culture religieuse judaïque ; étranger à sa culture, il se trouve repoussé, voire exclu, par la culture nationale à laquelle il voudrait s'intégrer ; d'où la « fuite en avant » dans l'universalisme abstrait de l'Internationale. Voilà pourquoi on trouve parmi les Juifs tant de héros, martyrs et bourreaux de la cause communiste, dont beaucoup allèrent jusqu'à immoler leur honneur sur l'autel du Parti.

Antoine me révèle que, pour une émission qui passera à France Cul le 29 mai, il a réuni cinq déportés sauvés par Schindler, qui s'étaient reconnus et retrouvés dans le film de Spielberg et qui disent à Lanzmann combien ce film les avait, eux, libérés.

De retour dans ma chambre, je tombe sur la fin d'un porno à la télé, qui m'énerve. Sommeil agité.

DIMANCHE 8 MAI

Le matin, je me lève lourdement vers 9 heures, sèche la belle promenade en mer, termine *L'Ami anglais* sur le balcon et commence à lire la partie de la thèse de Yi-zhuang Chen consacrée à Fang Yizhi, à Hegel puis à moi.

Comme je l'ai déjà pressenti, je découvre ce à quoi j'étais aveugle parce que j'avais lu Hegel longtemps avant de cristalliser ma conception de l'auto-production. C'est que l'hégélianisme est fondamentalement une théorie de l'autoproduction du monde et, dans la foulée, du monde de l'esprit et du sujet par lui-même.

On me tire de mon balcon pour me conduire à la fondation Camargo qui est en terrasse sur la calanque : pins aux formes tourmentées, amphithéâtre en plein air à l'antique, cabanon construit par le général Bonaparte en 1794, auquel on a rajouté de beaux bâtiments. Des dames sympathiques me parlent. Puis on va à un restaurant de bord de mer, surplombant les week-endiers étalés en maillot sur la plage. On parle à nouveau de la *Liste de Schindler*. Ma voisine et Nizon lui-même sont convaincus que les nazis avaient filmé l'extermination concentrationnaire, et donc que la fiction est indécente pour parler d'Auschwitz. La « lanzmannisation » s'est étendue, répandant l'idée que la fiction dégraderait ce qu'elle donnerait à voir.

Maalouf, sa femme et moi allons prendre un café sur une terrasse du port et reparlons de Sabbetaï Zevi. À un moment, un type vient à moi, me dit que la lecture de mon *Journal de Californie* en 1970 a changé sa vie : il a quitté son métier ennuyeux pour s'occuper des chats et a créé un théâtre de chats avec lequel il gagne sa vie. Et de me montrer une sorte de scène posée sur un triporteur motorisé, où quatre superbes matous reposent tranquillement en attendant la séance. Je lui parle d'Herminette, il me parle de la société de ses chats, qui ont les mêmes comportements que les humains. « Vous ne les punissez pas ? – Jamais. » Il m'invite à assister à son spectacle qui dure vingt minutes, mais je suis en retard pour le spectacle que je dois moi-même donner et quitte à regret les minets.

À l'Oustau Calendal, je suis titillé par Serge Koster et Antoine Spire, qui mènent le débat. J'aime assez répondre du tac au tac, sur le vif.

Au cours de la discussion sur complexité, littérature et cosmopolitisme, je dis que le double impératif contradictoire du traducteur est d'être fidèle à la lettre, mais aussi à la musique et à l'esprit, qu'il est impossible de réaliser les deux ensemble sauf en de rares moments de grâce, et que la traduction est vouée à ce *double bind*. Quant à l'œuvre, je dis qu'elle a plusieurs auteurs : non seulement l'écrivain et, à l'intérieur/extérieur de lui, sa culture, mais aussi l'œuvre elle-même qui s'autoproduit, elle, dans l'esprit-cerveau de l'auteur, comme l'embryon dans le ventre de sa mère, dont elle suce les sucs et la substance. Enfin, le lecteur est aussi un co-auteur en co-crétant l'œuvre à chaque lecture.

Collation rapide, ruée sur l'aéroport, arrivée à 10 h 30, attente de taxis, puis à la casa accueilli par Edwige tourmentée et Herminette. Herminette

veut, croit parler syllabiquement, comme nous, en faisant des *clik*, des *zik*, des *kik*. Elle préfère que je rentre le soir et ne se glisse sous les draps que quand je suis là. Elle a non seulement ses habitudes, ses rites, ses besoins affectifs propres, mais sans doute aussi ses mythes.

LUNDI 9 MAI

Tiens, j'avais oublié qu'hier était le jour anniversaire de la victoire de 1945, bien qu'on m'ait dit à Cassis que le maire avait présidé une cérémonie le matin. Je n'ai pas fait attention alors que, pendant des dizaines d'années, cet anniversaire a résonné très fort en moi.

Souvent, je remarque à quel point je me suis éloigné de mon passé. Ou, plutôt, celui-ci s'est fantomisé, est devenu impalpable, immatériel, incorporel, comme les ombres qu'Ulysse rencontrait aux Enfers.

Que d'oublis, que d'Oubli !

Un chauffeur vient me prendre à midi pour me conduire à L'Oréal où, devant des hauts dirigeants et le P-DG, Joël de Rosnay fait un topo passionnant sur tout ce que les nouveaux développements informatiques, autoroutes, réseaux, télé interactive, vont apporter notamment dans le circuit production-consommation. À l'ancien cycle production-diffusion-publicité, etc., en direction du public, se superposera un autre qui le complétera et le complexifiera, grâce à des agents informatiques, les uns au service du producteur et les autres au service du consommateur (notamment un valet Oliver, une servante Sarah !).

La consommation va donc s'individualiser et s'autonomiser de plus en plus, la publicité devenant accessoire. La télé-existence va progresser de façon fulgurante, supprimant les étalages de supermarchés et les vitrines de magasins, mais aussi les relations homme-machine. L'homme n'aura plus à s'initier laborieusement au fonctionnement des machines. Selon Joël, « les machines doivent apprendre l'homme et non l'homme les machines ».

Puis, au déjeuner, j'expose en hors-d'œuvre, devant ces hautes têtes, les origines de la pensée complexe.

Ensuite, le chauffeur grand style me reconduit chez moi.

Déblayages, je ne peux me mettre à mon manuscrit.

Nous allons chez le retoucheur turc ; Edwige est stupéfaite du désordre oriental : tissus, cartons, en vrac par terre, jeunes Turcs à la machine à coudre, chants turcs au transistor, enfants qui se sauvent dans la rue, parents qui les ramènent par l'oreille dès qu'ils s'aventurent sur la chaussée, retour des enfants dans le magasin où, tout barbouillés, ils brandissent une tartine de confiture. Évidemment, pas de miroir, pas de cabine d'essayage pour vérifier

la hauteur de la retouche. Edwige est effarée. Et moi je me sens bien, j'aime ce désordre à la fois productif et existentiel. « *Ayde !* » leur dis-je, et ils me regardent avec curiosité.

J'ai happé la fin du film de Marbeuf sur Pétain et ai vu la moitié du film de Chabrol sur Vichy. La « fiction » avec Dufilho en Pétain et Jean Yanne en Laval est mieux que le Chabrol, qui aurait été intéressant s'il n'avait pas été fait à la va-vite. J'aurais de mon côté à écrire sur Vichy.

MARDI 10 MAI

Le matin, assemblée générale de l'Agence européenne de la culture à l'UNESCO. On m'élit président. L'agence a pour but de soutenir des projets culturels originaux qui ne peuvent être financés par les États ou les organismes. Projets pour Sarajevo, la Méditerranée, etc. C'est beaucoup plus passionnant que je ne croyais.

Dans *Time Magazine*, un missionnaire témoigne : « Il n'y a plus de démons en enfer, ils sont tous au Rwanda. » Dans le même numéro, la jeune femme qui attaque Clinton pour harcèlement sexuel prétend donner des détails sur « des traits distinctifs de l'aire génitale de Bill Clinton ».

Le rapport 93 de *Survival International* donne encore des informations terribles sur les persécutions que subissent les minorités ethniques : des prospecteurs de toutes sortes continuent à s'acharner sur les populations indigènes en Australie, Brésil, Venezuela. Quel monde impitoyable ! Quel monde pitoyable !

MERCREDI 11 MAI

Difficulté à me lever. À nouveau surchargé, fatigué, mécontent. Hier, S. me révèle le sort qu'Umberto Eco réserve aux fax qu'il reçoit : il attend que se soit formé un bon rouleau, l'arrache et le jette à la poubelle.

Dans le *Courrier international*, des articles extrêmement inquiétants sur le plutonium confirment mon idée d'ère damocléenne : une simple camionnette chargée de plutonium peut balayer une ville entière. Le plutonium était inconnu sur terre jusqu'en 1940 et c'est maintenant un des dangers essentiels.

À l'origine de la noblesse féodale, les prédateurs, les pillards ; à l'origine de la prospérité américaine, la conquête impitoyable, l'élimination des Indiens ; à l'origine des nouvelles bourgeoisies à l'Est, les mafiosi, les apparatchiks, les trafiquants de toutes sortes. Et leurs héritiers constitueront l'honorable société future.

Déjeuner à l'Élysée avec Hubert Védrine. Un garde me conduit à l'appartement de permanence. Je le suis et je fixe la crosse de son revolver qui pointe de l'étui. Réminiscence de films américains, je me vois saisir l'arme, lui braquer le canon sur le dos, l'obliger à me conduire (où ? jusque chez le président ?). Brusquement, je me dis que je peux devenir fou et faire effectivement cela (hier soir, j'ai vu *Cape Fear* sur Canal Plus).

Védrine est amer, agressif à l'endroit des intellectuels « droits-de-l'hommes », de ceux de Saint-Germain-des-Prés, bref de ceux qui croient que la France peut tout faire, arrêter la guerre en Yougoslavie, etc. Personnellement, je déplore plutôt l'absence des intellectuels, démoralisés, rétrécis, ayant perdu à la fois le concret et l'universel... Je lui dis la nécessité politique d'assumer les deux impératifs antagonistes de l'éthique et du réalisme. Il me dit que les plus grands malheurs sont venus des idéalistes et non de la *Realpolitik*.

Après-midi, table ronde avec Bertrand Schwartz (toujours ardent contre l'exclusion et ardent défenseur de la formation) à l'École des parents et des éducateurs. J'y vais de mon topo sur la réforme de pensée.

J'apprends ici un mot nouveau : la *docimologie*, ou science de l'évaluation. Certaines expériences ont montré combien les évaluations des élèves par leurs profs (et j'ajouterai des labos par le CNRS, etc.) étaient arbitraires. J'en profite pour dire qu'il faut chercher le méta-point de vue qui permette aux évaluateurs de s'évaluer eux-mêmes en faisant appel à des non-évaluateurs.

J'ai l'impression que l'on commence à écouter des idées qui me sont chères. Probablement parce qu'il est bien tard, peut-être trop ?

Retour. Fatigue. Je me débouche une bouteille de château-de-france (pessac-léognan), ce vin racinien que m'a envoyé Philippe Brenot. Il accompagne d'une discrète sublimité notre steak haché !

Re-re-vu, sur Arte, *Le Troisième Homme*, qui demeure très fort, notamment les fantastiques apparitions d'Orson Welles-Harry Lime, surtout la première, dans la Vienne encore en ruine de l'occupation quadripartite. L'air de cithare reste toujours aussi envoûtant. À sa sortie, ce film a littéralement fait voler en éclats une mythologie de la Libération pour faire apparaître soudain une réalité fatale et sordide.

JEUDI 12 MAI

Au téléphone, je dis à Jean Daniel le bonheur que j'ai eu à lire son *Ami anglais*. En causant, je lui confie ma difficulté à me lever le matin, signe de mon mauvais état moral. Quand il a ce même problème, qu'il sent que la vie n'a pas de sens, il se pousse à lui produire un sens. Bon... on va essayer...

Irène m'appelle pour savoir où j'ai pêché ce vers d'Eliot que je cite dans *Le Paradigme perdu* : « *Human kind cannot bear very much reality.* »

J'avais oublié que j'avais cité ce vers, plus oublié encore d'où je l'avais tiré. Je prends donc mon édition bilingue des poésies d'Eliot au Seuil, je me mets aux quatuors, et pan ! je tombe en plein sur la page et la ligne du vers (c'est dans *Burnt Norton*, p. 158). Du coup, je suis ravi de relire quelques vers, puis furieux que l'urgence m'empêche de plonger dans le poème.

VENDREDI 13 MAI

Hier soir, *Un mauvais fils*, un des meilleurs films de Claude Sautet, avec Patrick Dewaere, qui a toujours été irrésistiblement lui-même dans tous ses films et qui est ici au plus proche de lui, paumé, touchant, spontané, enfantin. Dans ce film, il se sauve *in extremis* du destin fatal auquel il n'a pas su échapper dans sa propre vie. J'ai toujours été ému par la présence de Dewaere sur l'écran, sa mort n'a fait qu'accroître sa présence.

En regardant ce matin sur FR3 le magazine *Continetales* qui montre mafia, délinquance, marché noir dans un pays de l'ex-Soviétie, je m'avise que les sociologues, psycho-sociologues, psychologues, anthropologues, etc., n'ont nullement songé à considérer l'extraordinaire expérimentation anthropo-socio-psychologique de la décomposition/recomposition des anciens pays communistes, avec la conversion des apparatchiks en capitalistes ou hypernationalistes, le déferlement d'une formidable délinquance juvénile, la reconstitution, à partir des mafias, d'un tissu socio-économique, voire la réorganisation mafieuse de l'économie, la dissolution de la croyance au communisme suivie par la dissolution de la croyance au marché.

Petit déjeuner avec Rachline, qui mijote un grand projet autour d'une personnalité mystère. Puis je me rue sur Mac : il faut absolument que je termine mon discours de Barcelone et le faxe à l'ICEM. J'annule tous mes rendez-vous pour travailler...

Je termine vers les 17 heures, crevé...

Le soir, je regarde un téléfilm (d'après une histoire véridique) : une prostituée au passé familial très douloureux, qui racole en faisant du stop, tue ses clients en série. L'actrice n'est pas belle, elle est par moments presque hideuse, mais elle fait vivre le malheur et l'horreur du destin qu'elle incarne. Parfois, je trouve plus de profondeur à des téléfilms bouche-trous qu'à certains films d'auteur.

J'ai fait un zap sur *Bouillon de culture* où BHL parle de son film *Bosnia* tourné à Sarajevo. Le film passera à Cannes, les hebdomadaires vont focaliser sur le nouveau Malraux, qui gère son maltrausisme comme Berlusconi ses médias. Certes, il met tout son talent publicitaire au service de la plus juste cause, tout en mettant la plus juste cause au service de sa publicité. Le bonzaï finira-t-il par se grandir en chêne ?

Toujours sur *Bouillon de culture*, un reportage sur Francis Bacon montre quelques-uns de ses tableaux ; quand on lui demande ce qu'il ressent à composer des choses horribles, il rétorque que l'horreur de ce monde est mille fois plus horrible.

Et soudain cette horreur m'envahit, je pense non seulement à tous ces vivants qui seront morts demain, à ce triomphe de la décomposition et de la pourriture, mais aussi à la cruauté des abattoirs, la méchanceté déferlante, l'impitoyable ambition et l'impitoyable fanatisme... Je suis quelques minutes submergé par l'horreur puis la pompe vitale qui refoule mort et horreur se remet en marche...

SAMEDI 14 MAI

Le matin, je commence mon texte pour « Sciences et citoyens ». Je suis interrompu par M. Mery de SOS-Amitié qui veut publier mon exposé final de leur congrès de Strasbourg l'année dernière, où je répondais à des questions écrites. Je me souviens qu'au lieu de rentrer à l'hôtel, la veille de mon intervention, pour la préparer, j'avais suivi les congressistes dans une balade en car jusqu'à un beau village viticole pour participer aux dégustations de riesling et au repas rustique. Rentré tard et passablement aviné, incapable de coordonner mes notes éparées, je m'étais obligé à me lever à 6 heures du matin pour organiser mes idées.

Et pourtant je fus « inspiré » le lendemain, l'assistance debout me fit une interminable ovation. Sauf à Buenos Aires, je n'avais jamais connu un tel succès. Mais la dactylographie que Mery m'a envoyée est totalement déshydratée, mutilée, notamment dans mes réponses aux questions sur la « spiritualité ». Bref, j'ai demandé un entretien au magnétophone pour au moins compléter et améliorer. Mais je crois qu'il ne restera qu'un squelette de

tout cela...

Je trouve, dans *Espaces latino-américains* de mai, un article qui désarçonne le partisan que j'étais du « compromis historique » entre Pinochet, demeuré chef des armées, et la démocratie, dont j'avais pu tester les effets à Santiago. Cet article m'apprend que l'obstination de quelques juges a abouti à mettre en cause le général Stange, directeur actuel de la police, et quatre autres généraux de la police pour l'assassinat de trois opposants en 1985. La Constitution pinochétienne ne permettant pas d'exiger la démission du directeur de la police, le ministre de l'Intérieur puis le président Frei en appellent à la conscience du général Stange, mais celui-ci refuse de démissionner et continue à couvrir les agents et exécutants du crime de 1985.

Au courrier, un appel de L'Arpent vert, dont le but est de revitaliser le tissu social en milieu rural, d'une part, en donnant aux citadins des pays européens les moyens de redécouvrir un patrimoine naturel, une culture, une vie régionale, et par là même de contribuer à cette vie, et, d'autre part, en cherchant à réorganiser et développer l'économie locale, grâce notamment aux méthodes agrobiologistes, aux réseaux de diffusion, etc. Je signe des deux sabots.

Après-midi : je réussis à faire le texte pour le comité « Sciences et citoyens », puis coup de pompe brutal.

Sortant acheter *Le Monde* vers 17 h 30, je trouve devant ma porte le journaliste de *La Vanguardia*, Rafael Jorba, avec qui j'avais oublié avoir rendez-vous. Il m'interviewe pour le 19. Toujours trop bavard, je me laisse dériver dans mille digressions.

Désastre à nouveau pour la Bosnie. Les Américains mollissent quand les Européens se durcissent et *vice versa*. Jeu de ballets et de proclamations. On ne sait à quel prix Karadzic évalue les otages français. Malgré leurs divergences, les Grands s'accordent sur un plan de partage qui est refusé dans son principe par le gouvernement bosniaque.

J'aurais volontiers participé à la liste probosniaque qui se présente aux élections européennes, mais il y a un des six points de leur programme que je ne peux assumer, celui qui exige le jugement des criminels de guerre comme une des conditions de la paix.

Dîner avec Stéphane Robert. Derrière son visage doux, sage, toujours égal, je découvre un destin étonnant et douloureux. M'expliquant le génie de

la langue chinoise, elle donne un exemple qui me plaît beaucoup : l'idéogramme du mot « chagrin » est formé du mot « automne » posé sur un cœur.

Herminette a de plus en plus envie de parler la langue humaine : elle multiplie les monosyllabes faites de petits *clik* diversement modulés en nous regardant fixement.

Elle n'a pas seulement la grâce des mouvements et des poses, elle porte en elle, en permanence, le mystère de l'être vivant.

DIMANCHE 15 MAI

Je rêve que je me trouve à Barcelone pour une conférence politique avec le roi d'Espagne et le président de la Généralité de Catalunya. Jordi Pujol préside la cérémonie de remise du prix Catalogne. Je suis assis à côté de Pujol et celui-ci demande au roi l'introduction d'une clause interdisant tout Disneyland en Catalogne. La cérémonie se termine, je dois parler une demi-heure plus tard, et je m'aperçois que j'ai oublié le texte de mon discours à l'hôtel des Arcades. Sur les vagues indications d'une jeune femme, Edwige et moi errons en vain à la recherche de l'hôtel et nous voilà brusquement au bord de la mer. Je ne sais pourquoi, j'enlève chaussures et chaussettes pour me tremper les pieds dans l'eau. Quand je sors, plus de chaussures. Diable ! me voilà sans texte et sans souliers. Soudain, miraculeusement mes pieds se recouvrent d'une couche noire qui se transforme en chaussures. Hélas ! nous ne trouvons toujours pas l'hôtel. Après bien des pérégrinations, on m'apprend qu'il fait partie du même bâtiment que le palais où je suis. Parvenu dans le hall d'entrée, je fais interminablement la queue pour expliquer au concierge que je suis invité et je me réveille.

J'ai grand peur que mon discours pour la réception du prix international Catalunya ne réponde pas à l'attente. Sur la suggestion de Baltasar Porcel, je l'ai centré sur la Méditerranée, mais maintenant je pense qu'il manque de poésie et de philosophie. Edwige et Anne Brigitte Kern le trouvent bien, mais cet encouragement ne me suffit pas...

J'ai pu travailler ce dimanche tranquillement à mon manuscrit, sans téléphone, avec le soleil autour de moi : le calme extérieur devient intérieur... À la fin de la journée, pas trop fatigué, j'ai le sentiment du devoir accompli ou plutôt d'avoir accompli ma fonction physiologique comme l'abeille qui produit son miel.

Le soir, je regarde *Louis, enfant roi*, de Planchon, sur l'enfance de Louis XIV, qui me plaît bien. On sent son admiration, mieux, son culte pour Louis XIV. Mais est-il vrai que le roi bambin était déjà un petit chef de guerre ?

LUNDI 16 MAI

Ayant faxé à Porcel mes craintes concernant mon discours, il me faxe en retour qu'il manque une conceptualisation philosophique sur l'être de la Méditerranée et peut-être quelques lignes dédiées « aux efforts d'être de la Catalogne ».

Je suis tenté de reprendre quelques idées de mes conférences précédentes sur la Méd, mais je ne tiens pas trop à me répéter. En attendant, je me mets à mon manuscrit.

Avalanche de nouvelles funestes dans *Le Monde* de ce soir. Alors que Balladur « plaide pour une Europe plus démocratique et plus sûre », tout y craque : la négociation pour la Bosnie casse ; des bandes de jeunes pourchassent Noirs et étrangers à Magdebourg ; les deux frères Saincené sont suicidés à Tourtour ; les tueurs d'Alger se glorifient d'avoir abattu deux religieux accusés d'être des « croisés » ; la guerre se développe au Yémen ; les massacres continuent au Rwanda ; l'armée israélienne tire à Hébron après que des Palestiniens ont tiré sur des colons ; le Cambodge est toujours en guerre...

Bird de Clint Eastwood sur Arte me saisit. L'acteur qui interprète Charlie Parker ressemble à un Robert Antelme à peau noire. Le film est d'autant plus émouvant qu'il est sobre, les tableaux se succèdent comme des constats, jusqu'à la mort.

Rencontré Robbe-Grillet dans le métro, qui me dit avoir vu récemment mon nom à propos de... Il cherche, cherche... « Ah oui ! la Bosnie ! Tu te présentes sur la liste de BHL... » Je le détrompe et fais état de mon désaccord sur un point du programme. « La levée de l'embargo pour les armes ? – Non, la demande de jugement des criminels de guerre comme préalable à la paix. »

Il descend à Châtelet en lançant énigmatiquement : « Je vais à Metz... »

Reçu une lettre de la lectrice que j'avais vainement attendue à Cassis. En fait, elle m'avait abordé à la conférence pour me remettre un livre, *Paroles d'amour*, dont j'avais cru qu'elle était l'auteur. L'ayant machinalement remerciée, je m'étais laissé entraîner dans le tourbillon. Sa nouvelle lettre lève

donc le quiproquo et me suggère de me reporter à ce que j'avais cru être une dédicace du livre et qui est la description, recopiée dans une encyclopédie du tarot, de l'Arcane XXII, c'est-à-dire, selon elle, celui de ma pomme, le Mat.

« De toutes les images du jeu du tarot, voici la plus mystérieuse, la plus fascinante donc, et la plus inquiétante. À la différence des autres arcanes majeurs, numérotés de un (Bateleur) à vingt et un (le Monde), le Mat n'a pas de numéro. Il se place donc hors jeu, c'est-à-dire hors de la cité des hommes, hors les murs.

« Il marche appuyé sur un bâton d'or, le chef orné d'un bonnet de la même couleur, semblable à celui d'une marotte ; son pantalon est déchiré et, sans qu'il semble s'en soucier, un chien lui agrippe l'étoffe, dévoilant la fesse nue.

« C'est un fou, conclura l'observateur abrité derrière le créneau de la cité. C'est un "Maître", murmurerà le philosophe hermétiste, remarquant que le bâton au bout duquel il porte un baluchon flasque sur l'épaule reste blanc, couleur du secret, couleur d'initiation, et que ses pieds chaussés de rouge prennent fermement appui sur un sol bien réel et non sur un support imaginaire. Sa besace est vide, mais elle est rose, comme sa cuisse, et comme le chien qui tente de l'agripper : symboles de nature animale et d'avoir, dont il n'a cure.

« Par contre, l'or de la connaissance et des vérités transcendantes est la couleur du bâton sur lequel il s'appuie, de la terre sur laquelle il marche, de ses épaules et de sa coiffure. Et surtout il marche, voilà l'important, il n'erre pas, il avance.

« Certains auteurs donnent à cette lame du tarot le numéro 0, d'autres le numéro 22, vingt et un formant un cycle complet. Que veut dire 22, si ce n'est le retour à 0, semblable à celui d'un compteur.

0 ou 22, le Mat, selon la symbolique des nombres, veut dire limite de la parole, l'au-delà de la somme qui n'est autre que le vide, la présence dépassée qui devient absence, le savoir ultime qui devient ignorance, disponibilité, la culture de ce qui reste quand tout est oublié, dit-on. Le Mat n'est pas le néant, mais la vacuité des soufis lorsque plus aucun avoir n'est nécessaire, la conscience de l'être devient celle du monde, de la totalité humaine et matérielle dont il s'est détaché pour aller plus avant. [...] avec une évidence solaire sur les terres vierges de la connaissance, au-delà de la cité des hommes. »

Préparatifs de départ pour Barcelone. Dans l'avion, on nous sert un dîner bien lamentable pour une classe club : un bordeaux prétendument de « prestige », ou un moulin-à-vent sans caractère, un agrégat de colin et tranche de saumon, sans vinaigrette, sans citron, mais accompagné d'un sachet de moutarde. Air France se dégrade, avec ces économies de bouts de chandelle.

Time Magazine annonce la proche collision de plusieurs fragments de

comètes, chacun gros comme une montagne, sur Jupiter : « Avertissement pour la Terre. »

À Barcelone, nous sommes accueillis par Teresa Sala. Le temps est frisquet, mais toute la ville est échauffée par la perspective du match de coupe Barcelone-Milan. Les supporters vont partir toute la nuit en charters spéciaux de Barcelone comme de Milan pour Athènes. Je retrouve Baltasar Porcel dans le hall de l'hôtel Président, où on m'a réservé une belle chambre au quinzième étage, avec une large baie donnant sur la montagne et le ciel.

MERCREDI 18 MAI

Un soleil éclatant illumine la salle de bains. Petit déjeuner en chambre, puis départ pour la télé.

Barcelone est en effervescence. Toutes les demi-heures, les radios donnent la parole à leurs correspondants d'Athènes. Bordel méditerranéen : des supporters apprennent à leur hôtel que leur chambre est déjà occupée ; certains dorment dans l'aéroport et n'importe où. Interviewé sur le match à la télévision catalane, mon goût pour l'émotion collective, la communion festive, surprend la speakerine. Son étonnement s'accroît quand je lui explique que le football est un art d'une grande complexité.

Interviews, conférence de presse à l'ICEM, puis déjeuner-buffet à l'hôtel avec Baltasar. Il me parle de la position d'arbitre que tient le parti catalan de Pujol au sein du Parlement espagnol. Mais n'y a-t-il pas aujourd'hui un fâcheux dilemme avec ce gouvernement corrompu au bord de l'effondrement ? Le soutenir ou le lâcher, l'un et l'autre comportent danger.

Je corrige mon discours en ajoutant un couplet sur la Méditerranée, porte la disquette à l'ICEM, accorde une interview et rencontre Ana Sanchez, qui vient de Valence avec une copine et deux jeunes amis, dont l'un travaille sur mes idées et veut me faire venir à Grenade. On va se promener sur la Rambla avec Ana Sanchez et sa copine. Quelques jeunes déambulent en arborant les couleurs du Barça. On regarde les oiseaux : des pigeons se rengorgent avec suffisance, une couvée de canetons caquettent, des perruches se dandinent, un perroquet m'engueule... Près de Notre-Dame du Pi, on s'attable à la terrasse d'un café au centre de la place pendant qu'un petit orchestre semi-hippie joue à la manière New Orleans. Le soleil, avant de se cacher derrière un immeuble, me remplit le visage de lumière.

Dans la vitrine d'un magasin, une affiche me laisse rêveur :

Gagné par l'enthousiasme, de retour à l'hôtel, je regarde le match à la télé. L'une et l'autre équipes sont élégantes et précises avec un je ne sais quoi de mieux pour le Barça. Je quitte la chambre au moment où Milan marque un but. Dans la voiture qui nous conduit au dîner chez Porcel et dont le chauffeur écoute le match à la radio, nous apprenons que Barcelone a encaissé un second but. Arrivé chez Porcel, je me rue sur la télé avec un verre d'excellent rioja : la seconde mi-temps commence, mais, au lieu de l'énergie du désespoir, la démoralisation ronge les nerfs des joueurs barcelonais. Troisième but. Milan exulte. Je lâche la télé pour le dîner. En entamant les gambas, on apprend que Milan a marqué un quatrième but. Je me sens vaincu, humilié. « Quel démagogue tu fais ! me dit quelqu'un. – Mais c'est pas de la démagogie, c'est de l'identification ! »

À table, trois membres du jury qui m'a couronné : Tahar Ben Jelloun, Simon Nora et Umberto Colombo (ex-ministre de l'Université du gouvernement Ciampi, et dont l'œuvre réformatrice va être balayée par le berlusconisme). Simon se dit très heureux de me voir honoré par le roi d'Espagne après avoir été chassé par son lointain prédécesseur en 1492. « Oui, je vais lui demander de me rendre la clé de ma maison. » C'est cette expulsion jadis des Juifs d'Espagne qui fait que je comprends aujourd'hui les Palestiniens qui ont été chassés de chez eux.

À propos de l'Italie, je déplore qu'on utilise trop facilement le mot de fascisme pour qualifier un phénomène qui comporte des éléments nouveaux, lesquels n'ont pas encore pris visage. Leur coller d'emblée une vieille étiquette, loin d'inciter à la vraie vigilance, la détourne sur le désert des Tartares.

Je lutte contre une grippe montante à coup d'aspiroche et d'Oscillococcinum. Je voudrais la refouler au moins jusqu'à la cérémonie du prix.

JEUDI 19 MAI

Il y a du soleil plein la chambre. Je reste au lit mais trois coups de téléphone me font lever vers 10 heures.

Parmi les interviews, l'une me plaît beaucoup avec deux jeunes musiciens-musicologues qui ont trouvé une convergence extrême entre les idées de *La Méthode* et celles qu'ils essayent d'élaborer sur la musique. Ils me confient des textes que je suis curieux de lire.

Déjeuner avec les gens du jury. Cordialité et chaleur.

Après déjeuner, nous prenons un verre à une terrasse avec Ana Sanchez. De retour dans la chambre, je mets mon beau costume gris, une chemise blanche et une cravate. Edwige se sent trop moulée dans sa robe. Je lui dis que moi j'aime les robes qui la moulent. Dans le hall de l'hôtel, les amis, habitués à me voir sans cravate et en tenue de commodité, poussent des Ah ! d'admiration. Comme j'ai oublié de mettre ma rosette à la boutonnière, Simon Nora ôte la sienne et me la fixe. Les voitures s'ébranlent dans le sillage d'une voiture de police, qui nous guide jusqu'à Montjuich. Nous attendons dans une grande salle solennelle et glacée. Federico Major, venu spécialement de Salonique pour la cérémonie, a poireauté quatre heures à l'aéroport d'Athènes, surchargé par les innombrables supporters milanais et barcelonais. Il me dit avoir été très ému à Salonique par une réunion de femmes balkaniques pour la paix. « Y avait-il quelques femmes de la Macédoine ex-yougoslave ? – Trop peu », me répond-il.

Il a du cœur, il croit aux belles causes, je suis d'autant plus touché par ses manières d'amitié.

Arrivée du roi, de la reine, du président Pujol, qui me congratulent et vont prendre place à la tribune. Dans son discours, Pujol me catalanise avec ardeur ; puis Baltasar Porcel lit les attendus par lesquels le jury justifie l'attribution du prix à ma pomme. Quand vient mon tour, je mets la Méditerranée sur mes épaules, je la hisse à bout de bras et je soulève ainsi l'assistance.

À la réception, je souris niaisement quand on me félicite d'avoir su m'adresser à la raison et au cœur. De fait, je sens que j'ai remué à la fois les marginaux et les officiels. Je suis content. Puis arrivent la décompression et le vide qui suivent tout triomphe. Au fond, une fois qu'on a obtenu un succès, on en recherche un autre, puis un autre, jusqu'à ce que cela devienne un besoin, comme d'une drogue ; c'est de succès dont se droguent toutes les vedettes de tous les *shows*. Je les comprends. Je subis maintenant le même sentiment de manque.

On est tous invités dans l'atelier de Ricardo Bofill, qui est l'un de mes plus chaleureux supporters, mais Edwige ayant subi le vent, les pollens, le froid de la salle de Montjuich, nous décidons de rentrer. C'est compter sans Rodrigo Uria qui, venu spécialement de Madrid, nous convainc d'aller prendre une assiette de gambas à la planche sur le nouveau port. Nous le suivons avec José Vidal Beneyto. La présence de ces si anciens amis, rencontrés quand ils étaient jeunes résistants au franquisme, m'enchantent. Et les gambas, petits chipirons, cigales de mer ravissent mes papilles méditerranéennes ainsi que l'excellent rioja choisi par Rodrigo.

Rentré plus tard que prévu, je suis très angoissé par la crise d'asthme d'Edwige, qui, plusieurs fois, se réveillera dans la nuit en étouffant.

VENDREDI 20 MAI

Le matin, je me rends à l'ICEM pour deux rendez-vous. À l'université, où je dois faire une conférence, le recteur s'excuse : la plupart des assistants ont fui à cause d'une alerte à la bombe. Je remercie le carré d'aficionados qui reste et je fais ma conf en itagnol.

Déjeuner au buffet de l'hôtel, arrêt dans les studios de la télé espagnole, puis arrivée à Aiguablava, sur la Costa Brava.

Au dîner, je ne peux résister aux fèves à la catalane, ni à une sorte de ratatouille, ni aux fruits de mer, ni au rioja...

SAMEDI 20 MAI

Impossible de me lever ce matin : les excès de table de ces derniers jours, ajoutés au virus qui prolifère dans ma gorge, m'ont donné un fort mal de tête. Je ne connais le repos ni de l'âme ni du corps, alors que tout est là pour le repos de l'âme et du corps : le Parador, situé sur un promontoire, domine une calanque de roches rousses, les pins et les chênes-lièges s'accrochant désespérément aux pentes, la mer est d'un bleu profond taché de vert, le ciel est pur.

Je me lève finalement pour ne pas laisser Edwige seule. Nous allons faire une promenade jusqu'à la plage, mais le soleil et la remontée m'épuisent. Simon me donne de la Nux vomica, médicament homéopathique. En vain : mon abrutissement hépatique et mon mal de tête empirent.

DIMANCHE 21 MAI

Edwige prenant l'avion pour Barcelone, je me lève tôt et un peu moins mal en point. Mais, juré, aujourd'hui je jeûne... ou presque.

J'installe mon Mac sur la table de la terrasse et vais me remettre au manusse jusqu'à épuisement de la batterie. Je dois quitter l'hôtel à 9 h 30 pour je ne sais quel château où a lieu ce colloque catalan que je ne pouvais refuser.

Le château est superbe. Il domine la mer, entouré d'un parc dont les arbres dégringolent le long des rochers. Me sentant de plus en plus fiévreux,

incapable de m'intéresser à ce qui est dit, je me fais ramener au Parador. Température : 38,8 °C. Médecin. Diagnostic : gorge très irritée, bronches un peu prises et, en prime, problème vésiculaire. Donc repos, antibiotiques, aspirine et sirop. Je passe la journée entre sommeil et demi-veille. À un moment, les nuages envahissent la calanque, ne laissant visibles que les sommets de la colline, comme dans une peinture chinoise. Je transpire, puis, lentement, je me sens moins mal, pas assez bien cependant pour me risquer à aller à la conférence de presse de ce soir. Après avoir regardé, sur TV5, un 7 sur 7 avec une Guyanaise au visage très convaincant, je me mets un instant à ce journal, puis je m'arrête, nauséux.

LUNDI 22 MAI

La fièvre a baissé, mais je dois aller faire mon discours à 12 heures au lieu de 17 heures à cause de la défection de BHL, qui reçoit Izetbegovic à Paris. Edwige me téléphone qu'il y a beaucoup de messages sur mon répondeur me demandant de participer à la liste européenne pour la Bosnie. Je ne sais toujours pas si le texte a été modifié...

Ce voyage de fête va-t-il se terminer en corvée ?

Mon discours est à nouveau prévu pour 17 heures. Je garde la chambre et déjeune sur la terrasse. Une grosse mouette vient piquer les restes de mon poisson et mon pain que j'ai émietté pour elle. Une mouette plus fluette voudrait bien participer au repas, mais la grosse la chasse ; la petite, intimidée, se met à distance, se demandant si elle doit renoncer ou espérer.

Quel est le biscornu qui a inventé les colloques ?

MARDI 24 MAI

À l'aéroport, je lis dans *El País* un article de Gilberto Dimenstein sur les assassinats d'enfants au Brésil. Les enfants abandonnés ou sans parents se multiplient au point qu'on en compte 7 millions dans les rues. Policiers ou mafieux, payés par les narcotrafiquants et des commerçants qui subissent les larcins de ces bandes de petits miséreux, les exterminent à la moyenne de un par jour ! Dans le même journal : le litige de la Crimée entre Russie et Ukraine ; le lac Victoria saturé de cadavres ; la hausse des prix à Cuba.

Dans une interview au *Figaro*, Haroun Tazieff rappelle que la méthode

VAN, système de prévention des séismes, élaborée par le professeur grec Varotsos, a obtenu de 92 à 94 % de réussite dans la prévision des tremblements de terre en Grèce. Or, quand Tazieff a demandé que les zones sismiquement fragiles de France soient équipées de stations VAN, il s'est heurté à une opposition scientifique aussi forte que celle rencontrée en Grèce pendant des années par Varotsos en butte aux sarcasmes de ses collègues sismologues grecs, italiens et français.

Collation d'Air France en classe club : jambon trop salé, melon pas mûr, fromage insipide. Air France, ton plateau-repas fout le camp !

Je lis dans l'avion *Le Vol nuptial* de Francesco Alberoni. Sa partie « sociologique » m'ennuie, mais il fait admirablement ressortir ce qu'a d'extraordinaire le phénomène le plus banal de tous : la rencontre amoureuse, l'enamouement, cette chose qui transforme, possède, transfigure l'être aimant et l'être aimé. Il y a, dans cette transfiguration, de la divinisation et de l'idolâtrie (d'où l'amour pour les stars déjà prédivinisées). Il y a surtout, dans ce que Nizon appelle l'intoxication amoureuse, une parenté profonde avec la mystique et la religion, avec cette fascination plus radicale, venant des profondeurs volcaniques de l'être.

Un paragraphe d'Alberoni me plaît particulièrement : « L'amour, en Occident... est synonyme de subversion, d'adultère, de heurt avec les familles, de franchissement des barrières sociales, raciales, religieuses. C'est une force qui divise et qui réunit de façon différente, incongrue, à chaud, et transfigure l'existant... C'est le destin d'une société qui se régénère continuellement, qui ne se complaît jamais dans les structures qu'elle crée, mais les subvertit et les rénove au fil d'une succession ininterrompue d'erreurs et de tâtonnements, sous l'impulsion d'une incessante poussée vers le haut. »

Retour à Paris. Bien que je n'aie pas voulu en faire partie, je me réjouis de la pression exercée par la liste Sarajevo sur les politiques. Je dois reconnaître que la médiatisation par BHL contribue à populariser la cause bosniaque. En même temps commencent les joutes intellectuelles et la guerre de Bosnie devient une guerre de Saint-Germain-des-Prés.

La mort de Jackie Kennedy m'arrive en retard.

Je vois ce soir, sur Canal Plus, un film de Louis Malle qui s'appelle *Damage* en anglais, *Fatale*. C'est l'appendice qui manque au livre d'Alberoni sur l'amour, où celui-ci devient la force irrésistible qui sombre dans l'horreur. Je suis fasciné par la rencontre fatale entre Jeremy Irons et Juliette Binoche. Binoche n'a pas le type classique de la « femme fatale », mais elle porte dans son visage la fatalité du destin de son héroïne, dont le frère s'est suicidé sous

ses yeux. Elle est fiancée, apparemment heureuse, avec un jeune journaliste. La rencontre avec un ministre britannique, le père de son fiancé, interprété par Irons, va soudain foudroyer ces deux êtres, elle marquée par la mort et lui possédé par la passion-folie qu'il n'avait jamais connue. L'attraction irrésistible qui les projette l'un vers l'autre conduira à un dénouement fatal. Ravage sublime, mortel... Le film me laisse totalement secoué...

MERCREDI 25 MAI

— Téléphone avec E. P. qui me laisse démoralisé.

J'essaie de préparer un article pour le débat sur la Bosnie dans *Le Monde*. La démoralisation continue.

Soirée sur Arte consacrée à Schubert : interprétation du quatuor *La Truite* par Barenboïm au piano, Perlman au violon, Zubin Mehta à la contrebasse ; joie des exécutants ; ferveur de l'exécution. Dans un film consacré aux dernières années de Schubert, on le voit portant une torche aux funérailles de Beethoven, et disant : « Que peut-il exister après Beethoven ? » Lui, évidemment. Fragments du second mouvement du *Quintette à cordes*...

JEUDI 26 MAI

— Consultation à l'Hôtel-Dieu.

Tous ces gens qui crèvent par manque d'amour ! Une fois de plus, je vérifie que les meilleurs ne peuvent survivre. Ce monde trop dur tue ceux qui sont trop sensibles, trop lucides. Seule la chance permet à certains de s'en tirer.

Consultation de spécialistes, mandés par Michel Albert. Ils me démontrent qu'il est impossible de songer à acheter un appartement qui nous convienne avec les moyens dont je pourrai disposer.

Journée bien difficile où j'ai été non seulement submergé, mais stressé sans arrêt.

VENDREDI 27 MAI

— Malentendu levé avec E. P.

Clinton renouvelle sans contrepartie la clause de la nation la plus favorisée pour la Chine. *Le Monde* titre : « M. Clinton donne au commerce en Chine la priorité sur les droits de l'homme. » Le recul des droits de l'homme et de la démocratie est général.

Le poids de la Chine est devenu énorme. Sa croissance économique devrait en faire le premier pays d'Asie, à moins que cette même croissance ne la disloque.

Retour de Soljenitsyne en URSS : première escale à Magadan, centre de la Kolyma.

La liste Sarajevo a été déposée. Elle a été utile en empêchant l'assoupissement de l'opinion et l'étouffement de la question bosniaque. Si j'en ai la force, je ferai un article sur le thème « quelle guerre, quelle paix ».

Journée où l'accumulation des stress me décompose.

Ce soir, à *Bouillon de culture*, le débat entre intellectuels s'est dégradé.

SAMEDI 28 MAI

Le découragement du matin. Je ne sais plus quoi faire.

Dans l'après-midi j'ai tout de même écrit l'article « Quelle guerre ? quelle paix ? » et l'ai faxé aussitôt au *Monde*.

Dîner de couples chez Samy Naïr, avec Edwy Plenel, Miguel-Angel Bastenier.

Discussions très animées, faites d'oppositions sans contraintes, comme il se doit entre amis. C'est ce climat que j'aime. Bosnie, Serbie, la France, l'Espagne, la presse. Miguel-Angel pose la question : « La France perd-elle son sens de l'universel ? » Oui, répondent Edwy et Samy. Comme à mon habitude, je réponds « oui et non » et indique que le sens de l'universel se régénère sans cesse, du moins dans la jeunesse étudiante. Il y a certes rétraction et désenchantement chez les intellos français après l'emballement pour le faux universel de Moscou et de Pékin. Mais il y a aussi l'essor du mouvement des droits de l'homme.

Je trouve aussi salubre l'électrochoc de la liste Sarajevo ; qu'importe l'histrionisme qui a pu animer certains. Je m'inquiète seulement du risque que cette liste contribue à une désintégration du PS, ce qui créerait un grand vide politique.

Retour tardif.

DIMANCHE 29 MAI

J'ai fait mon devoir à Europe 1 pour parler de « Sciences et citoyens » à l'occasion des journées de « Science en fête ».

Aux infos, la meute se rapproche de Tapie. Bien sûr, je suis pour que la loi poursuive le magouilleur mais, comme dans un film où l'on voit un type pourchassé par la police après un braquage, la sympathie va au traqué. De fait, plus on poursuit Tapie, plus sa popularité politique monte. Moins il ressemble à un politique à langue de bois, plus il intéresse ou séduit.

L'heure de l'hallali a-t-elle sonné ? Même élu député européen, il ne pourrait bénéficier de l'immunité parlementaire qu'après la première session du Parlement, et seulement pour des faits postérieurs à l'élection.

Au moment où les impitoyables organisent sa mise à mort, c'est la pitié que je ressens.

LUNDI 30 MAI

Ai travaillé lentement à mon chapitre « Caminante ».

Le soir à la télé, j'ai été pris par le film *L'Adieu au roi*, de John Milius. J'adore ce genre de film-mythe.

Dans une lettre-circulaire, Anne Lazarevitch fait un récit sur un patient atteint de méningo-encéphalite. L'infection est traitée, mais le malade est dans le coma. Selon les neurologues, il peut aussi bien se réveiller que mourir, mais, s'il survit, il aura probablement de grosses séquelles. Son épouse avoue à son médecin Nathalie, en présence du malade, qu'elle préférerait qu'il meure plutôt qu'il soit handicapé. Nathalie répond : « Vous pourriez lui dire que vous avez envie qu'il vive. » L'épouse dit cette phrase et le patient se réveille le lendemain, sans aucune séquelle neurologique. Plus tard, l'épouse de cet homme, atteinte d'un cancer de l'endomètre, ne veut pas se faire soigner. Au milieu d'une longue conversation où elle essaie de la convaincre, Nathalie se met à saigner du nez. Le saignement cesse exactement lorsque la dame sort du bureau.

Anne Lazarevitch voit dans ces deux phénomènes la mise en œuvre d'une véritable fonction biologique mêlant inconscient, perception, représentation et physiopathologie. Pour comprendre ce phénomène, ajoute

A. L., il faudrait non seulement changer notre conception de la biologie mais aussi notre conception du monde tout entier.

Dans *La Recherche*, un article de Robert Rocchia confirme qu'à la limite du crétacé et du tertiaire un énorme objet extraterrestre, de 10 kilomètres de diamètre environ, est entré en collision avec la Terre, et que son point de chute serait vraisemblablement à l'origine du cratère de Chixculub dans le Yucatán, ce qui expliquerait la disparition brutale de diverses espèces dont les dinosaures et aurait favorisé le développement ultérieur de nos ancêtres les petits mammifères.

Un autre article sur la préparation scientifique du débarquement de juin 44 en Normandie montre que le cristallographe Bernal, esprit multidisciplinaire et inventif, avait pu repérer à l'avance les lieux où les tanks débarquant dans la baie d'Arromanches risquaient d'être ensablés. L'article de Sylvia Arditi montre les astuces déployées par Bernal, qui a dû se référer notamment à des documents médiévaux et des cartes du XVII^e siècle. Finalement, tout était prévu pour un débarquement à marée basse (afin de mieux repérer les obstacles dressés par les Allemands) et par temps calme. En fait, c'est l'improbable tempête qui, selon Bernal, a sauvé le débarquement. D'une part, elle a totalement endormi la méfiance des Allemands, ensuite « la marée a porté les bateaux au-dessus des obstacles les plus dangereux ». Je vais introduire ça dans « L'écologie de l'action ».

Un autre article nous informe que le taux de malades contractant une infection dans certains services hospitaliers atteint 50 %.

Après lecture de ce numéro de *La Recherche*, j'ai à nouveau le sentiment très fort que, sous l'accumulation du savoir scientifique, nous sommes impuissants à détecter l'important. La compartimentation disciplinaire aggrave le mal. Il est de plus en plus urgent de mieux organiser le savoir et de détecter les nœuds gordiens de la connaissance.

MARDI 31 MAI

Hier soir, dîner avec Luan, Raffaele, Irène.

Luan arrive à Paris pour devenir ambassadeur de la République de Macédoine. On évoque la situation balkanique. Il m'incite à écrire un article « Penser les Balkans ». C'est vrai que tout le monde a oublié ce qu'a été l'Europe ottomane. On ne se souvient – et encore – que de la menace sur Vienne, que de Lépante, des janissaires. En dépit des cruautés, on a oublié la

tolérance religieuse, la convivance des nations. Ce qui est détruit progressivement, c'est ce fond de tolérance, de convivance.

La liste Sarajevo se défait. Je n'aime pas la façon dont Schwarzenberg exprime son dépit. Ulcéré par la défection de BHL et autres, il évoque l'exemple, pour lui glorieux, de Sartre.

Ai travaillé cet après-midi, laissant s'accumuler les urgences.

MERCREDI 1^{er} JUIN

Je vais au déjeuner du Club de *L'Express* où est invité Raymond Barre. Comme d'habitude, beaucoup de P-DG, presque tous inconnus de moi, sauf José Bidegain, rencontré aux « Pionniers de Marbella », que je salue avec la chaleur du Bédouin solitaire qui rencontre un visage humain dans le désert.

On me pousse à poser une question sur les intellectuels ; à question sans intérêt, réponse sans intérêt. Tout le débat politique de ce déjeuner est centré sur l'économie : compétitivité, taux d'intérêt longs et courts. Concernant la compétitivité, Barre confie qu'il avait suggéré à Balladur, l'année dernière, de réduire d'un tiers les charges des entreprises qui embaucheraient. Rien ne vient sur les problèmes de civilisation. C'est le règne de l'économisme. Le sentiment d'impuissance permet de balayer la Bosnie et le Rwanda hors de notre attention.

Raymond Barre aborde aussi l'importance capitale prise par la Chine et l'Inde, gigantesques marchés qui s'ouvrent à tous, notamment aux Américains, qui ont désormais les yeux fixés sur l'Asie. Un participant, qui était à la Trilatérale de Tokyo, signale que les Américains et les Japonais se sont couchés devant la Chine. Selon Barre, le monde évolue vers un système multipolaire qui n'a pas encore pris des formes claires et nettes. L'Europe se trouve encore plus rétrécie, lilliputisée, face à cet énorme ensemble que constituent la Sibérie, la Chine, l'Inde... Mais je pense que, dans chacun de ces espaces promis au développement économique, il y a aussi des forces de dislocation interne. L'avenir est de plus en plus mystérieux.

Quand on évoque l'Europe des citoyens, Barre tire sa révérence à la démocratie mais revient à la notion d'État. Il insiste sur l'importance de la France en Europe, seule puissance militaire forte et dotée de l'arme nucléaire, l'Allemagne restant militairement limitée de par sa Constitution. En sortant, je songe à nouveau aux dégâts de la course à la rentabilité : surcharge, chômage, chronométrisation. Et au sort de l'Europe qui s'est faite grâce à un « despotisme éclairé », celui des pères fondateurs, relayé par un despotisme à

la fois éclairé et obscurci par « l'éconocratie » et la technocratie.

Après-midi : rendez-vous au CETSAH.

Le chauffeur du taxi qui me conduit, furieux de se faire coincer par un bus, lance : « Tous des salauds ! » Il me raconte que, deux fois déjà, un bus lui est rentré dedans. Voilà comment l'induction, mode de connaissance pertinent, devient perverse ou délirante quand on généralise à tout un ensemble le trait remarqué dans deux ou trois cas seulement. Conducteurs de bus, Maghrébins, Juifs, Tsiganes, Chinois, etc., tous dans le même sac... Dans mon « Manuel pour écoliers », il faut que j'accorde une place importante à l'induction.

Je réponds à Jean-Francis Held qui fait un dossier pour *L'Événement du jeudi* sur la « crise du modernisme ». Il m'apprend que dans son roman il cite en épigraphe une de mes phrases (tirée d'où ?), selon laquelle, avec Sonia et Raskolnikov, Dostoïevski a des millions d'années-lumière d'avance sur Marx.

Deux jeunes gens voudraient que je fasse un commentaire sociologique du dixième anniversaire du Trivial Pursuit. J'ai entendu parler de ce jeu « convivial » mais ne le connais pas... OK, ils vont m'envoyer la documentation.

Sur l'insistance du professeur Bentolila, j'accepte de participer à la conf de clôture de son colloque d'instituteurs, à condition que je puisse y développer mes idées obsessionnelles sur l'éducation.

Enfin, rendez-vous avec André Fourtsov. C'est un Russe de 45 ans, qui dirige le département afro-asiatique à l'Institut pour l'information scientifique dans les sciences sociales (de l'Académie russe des sciences), organisme qui, dans les temps brejnéviens, dépouillait la littérature mondiale dans toutes les sciences humaines et avait donc accès à l'information interdite.

Il a obtenu une bourse de quelques mois aux États-Unis puis une bourse de trois mois à la Maison des sciences de l'homme. Intéressé par le mot « méthode », il avait acheté en librairie mes trois premiers tomes en poche ; intéressé ensuite par le mot « sujet », il avait acheté *Le Vif du sujet*. Puis il avait rencontré Jean Gimpel (qui exhorte à préparer en toute hâte un plan ORSEC en vue de l'imminente catastrophe qui va s'abattre sur l'humanité), lequel lui avait cité mon nom et donné mes coordonnées.

Au téléphone, il m'avait déjà dit qu'il fallait abandonner tous les concepts classiques définissant le système soviétique, et qu'il travaillait à une étude centrée sur l'idée de *cratocratie* ou « pouvoir du pouvoir ». Séduit, je lui avais demandé immédiatement un texte pour le numéro du *Courrier de l'UNESCO* que je prépare sur la complexité.

Le Vif du sujet l'a concerné parce qu'il a vécu une expérience voisine à l'âge de 29 ans. S'étant vu diagnostiquer un cancer irrémédiable, il avait vécu plusieurs mois d'hôpital jusqu'à ce qu'il apprenne que le diagnostic était erroné. Mais, pendant cette période où il s'est cru condamné, il a appris quelque chose : « pas de pitié pour soi-même : c'est la seule façon de tenir ».

Le type, qui a été parmi les conseillers d'Elt sine, est vif, assuré, très

intelligent et surtout inventif. Il avance que le putsch d'août fut provoqué non pas par l'imminence de la signature du traité de l'Union, mais par l'article 14, directive sur le Parti communiste dans laquelle Eltsine dissociait radicalement l'organisation du Parti du système de production, ce qui n'était rien d'autre que la liquidation de fait du pouvoir du Parti. Selon Fourtsov, Gorbatchev et Eltsine avaient séparément poussé les putschistes à agir en août, car en hiver il aurait été impossible de mobiliser la population autour de la Maison-Blanche.

Il met en relief un fait extraordinaire : durant ses soixante-dix ans de pouvoir absolu, le Parti communiste était une organisation clandestine : au-dessus des lois, il était donc hors la loi, de même que le KGB. Il était maître de la totalité du pays sans titre de propriété. Il dominait tout, mais n'avait rien parce qu'il avait tout. Aussi, dès la désintégration du système, le Parti devint nu : il ne possédait en propre ni ses immeubles, ni ses bureaux, rien. Aussi fallut-il un énorme et occulte travail des apparatchiks pour devenir propriétaires d'une partie de ce qu'ils possédaient sans titres.

À propos des archives du KGB désormais disponibles, il me dit que celles qui relèvent de l'histoire récente ont été détruites le deuxième jour du putsch. Selon lui, la vraie réforme de l'URSS a commencé sous Brejnev, dans la période dite de stagnation. Satisfait de mon air étonné, il m'assure que c'est la corruption qui a constitué la réforme : elle a commencé à séparer les intérêts privés de la société civile et la machine cratocratique. Autrement dit, la corruption aurait effectué le début d'une redistribution « normale » du produit économique. Pour lui, Gorbatchev n'a fait que suivre le processus amorcé.

Des objections me viennent, mais je suis saisi par ce jaillissement d'idées inattendues qui éclairent autrement ce que l'on croyait connaître.

Comme il est en relation avec Immanuel Wallerstein, nous parlons « histoire globale ». Nous vivons, dit-il, la fin du troisième âge, avec la fin de la modernité et la fin des hégémonies qui ont dominé le siècle. La chute du monde soviétique a la même signification pour le monde d'aujourd'hui que la chute de Byzance pour le monde médiéval en 1453.

Selon lui, l'événement important de l'histoire fut la révolution qui, de Luther au traité de Westphalie, fit surgir le « sujet historique ».

Concernant l'avenir de la Russie, il est convaincu qu'elle ne sera pas capitaliste à la façon occidentale. D'ailleurs, c'est un monde si à part que l'histoire de l'URSS ne fut pas une rupture mais une répétition en termes nouveaux d'un processus qui commence en 1440 (Ivan III le Grand qui établit un appareil d'État centralisé et mit fin à la domination tatare). Il me montre le tableau des cycles répétitifs, mais le temps passe, et il faut que je rentre pour le dîner avec J.-F. R.

Il embraye tout de même sur le *politically correct* qu'il a connu aux États-Unis. « Si je fais ça, de loin, à une femme (et il mime un baiser), eh bien je peux être condamné. » Par ailleurs, continue-t-il, beaucoup de noms ont été

« démasculinisés » : les pompiers ne sont plus des *firemen* mais des *firefighters*. Quant aux écologistes anglais, ils exigent qu'on ne dise plus *fish* mais *ichtofellow* pour poisson, et *genocide against ichtofellows* pour pêche.

Dîner avec J.-F. R. et Flavienne. Ils vont partir demain pour les Brugassières, leur résidence au-dessus de la côte tropézienne. Plus que jamais le même, il me provoque en exprimant son rejet des « bougnoules » et des « prolétaires » : ainsi le chat châtré, Fifi, qu'il nourrit a été sauvagement attaqué et meurtri « par une meute de chats prolétaires ».

Quand il lance « Pas d'État musulman en Europe », je lui rappelle que les Ottomans se sont montrés religieusement tolérants dans leur empire : il s'en fout, il se fout de la Bosnie.

Il continue : « À bas les vaincus, l'histoire est faite par les vainqueurs. – Alors tu es pour Cauchon contre Jeanne d'Arc ? » Il hésite : « Faudrait voir ça de près... »

J'objecte encore que le communisme, vainqueur, a fini par être vaincu, comme le fut avant lui le nazisme vainqueur ; les dissidents vaincus, ils ont bien fini par être vainqueurs... Il s'en tape, il veut vivre tranquille, il se détourne de l'histoire, des tragédies.

Parlant d'appartements avec Flavienne, je lui explique combien je suis séduit par leur mode de vie partagé entre Paris et Tillard. Mais Edwige est fixée sur ce très bel appartement, très cher, financièrement inaccessible et solitaire, au dernier étage d'un immeuble de bureaux, auquel on accède par un vieil ascenseur...

JEUDI 2 JUIN

N'ai pas pu physiquement me rendre à la réunion de la Fondation des Trois Suisses. Les difficultés morales qui m'assaillent aujourd'hui me décomposent. Je pense aux dernières années de mon père et je me demande si je ne vais pas terminer aussi dans l'impossibilité de trouver la paix. Mais lui, il avait un « lac intérieur » où il pouvait se réfugier. Moi, je suis un anxieux : quand je me réfugie en moi-même, je me trouve piégé par l'angoisse.

Au moment le pire, survient l'heureux.

Lu avec intérêt et émotion *La Lettre séfarade*, initiative des Carasso qui s'étoffe. J'y apprends que Vidal est d'origine catalane. J'y lis la recette du *sfgatto de queso*, que je garde.

Dans sa lettre de Buenos Aires, Raul Motta m'écrit notamment :

« Lentement, depuis deux ans, commence en notre société un mouvement politico-social qui se différencie de l'opposition contestataire et réactive, pour commencer à analyser le présent sans le fatalisme implicite des

vieux programmes idéologiques et du progressisme ingénu... Pour nous autres, la conquête du présent est un double défi, d'une part parce que nos politiques et intellectuels doivent revenir d'un futur qui ne nous a jamais appartenu. D'autre part, notre société, ainsi que toute l'Amérique latine, doit se réconcilier avec le passé et, de là, réinventer notre propre chemin dans le défi de la planétarisation. Ce processus est seulement possible à partir d'un présent rétro-progressif, soutenu par une pensée inscrite dans la complexité. »

Il me parle aussi d'une lutte invisible et ingrate dans les cercles académiques et politiques pour la perception de la complexité, mais note qu'une importante demande se fait jour sur cette thématique, en relation directe avec la lucidité croissante et « l'intempérie » intellectuelle dont souffre la jeunesse et la société. Il m'indique qu'il va s'occuper, avec quelques autres, de la création d'un Institut latino-américain des sciences de la complexité.

Bien que je sois *fed up* des cocktails, je vais à la réception organisée en l'honneur d'Octavio Paz par le ministre de la Culture Toubon. Paz est le vrai grand esprit contemporain. Bien que je ne l'aie pas vu depuis vingt ans, il me reconnaît et je suis tout heureux que, comme dirait Jean Daniel, il « consente à me témoigner quelque amitié ». J'échange aussi deux-trois phrases avec le ministre défenseur de la langue que je termine par « *j'agree* ».

Des inconnus me caressent l'ego en me disant qu'ils ont apprécié mon article sur la guerre de Bosnie paru hier dans *Le Monde*. Quelqu'un dit au ministre : « Il est remarquable, ne trouvez-vous pas ? » et Toubon, qui soit ne l'a pas lu, soit n'en est pas content, répond : « Tout à fait d'accord. »

VENDREDI 3 JUIN

Je suis progressivement pris par l'anniversaire du Débarquement. C'est cela qui est beau dans les anniversaires, la résurrection subjective et affective du passé. *Time Magazine* retrace les événements de juin 44 et publie des témoignages, dont ceux de l'ex-colonel allemand von Suck, qui commandait la seule division blindée dangereuse sur le front de Normandie. Ayant observé les descentes de parachutistes, il interroge ceux qui ont été faits prisonniers. Le plus gradé d'entre eux donne son unité, mais, à la question « Est-ce un raid ? », refuse de répondre. Quand l'officier allemand insiste, il lance en s'esclaffant : « Mais non, connard, c'est le Débarquement et nous allons directement à Berlin. » Ayant l'ordre de défendre ses positions, mais non d'attaquer en cas de débarquement, von Suck veut alerter ses supérieurs. En vain : Rommel est en permission et, au QG de Hitler, on lui assure qu'il s'est fait piéger par les Anglo-Américains. Quand il apparaît que c'est bien le Débarquement, il ne reçoit toujours pas l'ordre de contre-attaquer alors qu'il

aurait pu vraisemblablement rejeter et détruire la poche qui s'était formée dans son secteur. Quand enfin l'ordre lui parvient, il réussit à atteindre une hauteur qui domine la plage de débarquement, mais une riposte des Canadiens l'en chasse et sa division est dispersée. En fait, une quantité d'aléas incroyables ont marqué ces quelques journées, les uns favorables, les autres défavorables aux Alliés. Et c'est, finalement, le petit « plus » favorable qui a assuré la réussite d'Overlord.

Le 6 juin 1944 au matin, allant à je ne sais quel rendez-vous, je traversai le boulevard Montparnasse et entrai dans un bistrot où je fus accueilli par une grande rumeur : « Ils ont débarqué ! » L'information s'est partout répandue dans Paris à une vitesse supersonique, fusant dans tous les quartiers où je circulai ce jour-là.

Je me rends à 11 h 30 à la séance plénière des trois journées des « Sciences de la communication » où Dominique Wolton m'a invité à retracer la préhistoire des études sur la communication inaugurées par le Centre d'études des communications de masse fondé par Georges Friedmann avec Roland Barthes et moi-même en 1960. Je profite de mon exposé pour répéter que je lutte non seulement contre la « crétinisation du bas » (les médias), mais également contre celle du haut (les sommets universitaires). Au moment des questions, Uli Windish me demande de préciser ce que j'entends par « crétinisation du haut » et je me déchaîne. Plaisir de rencontrer Proulx et Bougnoux.

Carte de Noëlle Burgi qui me fait plaisir.

Dans le Bulletin du club Science, recherche et société, Bédarida écrit que « l'histoire n'est pas un tribunal », j'ajouterai : un tribunal n'est pas historien.

Je trouve, dans le texte de Fourtsov sur la « cratocratie », beaucoup de convergences avec ce que j'avais écrit dans *La Nature de l'URSS*, sauf qu'il rejette le mot totalitarisme pris dans son sens banal (tout contrôlé par l'État), alors que j'étais de ceux qui avançaient que, dans ce système, l'État est faible parce qu'il est totalement entre les mains du Parti.

L'autoritaire ne sait pas qu'il est autoritaire surtout s'il a d'autres traits de caractère. Je me souviens que Violette et moi avions demandé à Véro, alors âgée de 6 ans, qui était autoritaire de nous deux. Effrayée, elle ne voulut pas répondre. « Mais parle, dit Violette d'une voix douce, aucun de nous ne te grondera. » Finalement, Véro dit « Toi, maman ». Fureur de Violette : « Comment, petite crétine, tu me traites d'autoritaire ! ? »

Pourquoi je pense à ça ? Je ne le dirai pas dans ce journal.

SAMEDI 4 JUIN

Hier soir, dîner à la maison avec Chobei Nemoto, arrivant de Tokyo, et les Rochemaure. Bonne harmonie entre nous tous. Edwige a fait un exquis gaspacho et un léger curry d'agneau et j'ai sorti mon château-latour dont, si j'étais roi, je ferais mon ordinaire.

Nemoto explique que dans sa jeunesse, mal à l'aise dans la nipponité, attiré par la littérature française, il avait étudié le français puis passé une partie de sa vie comme correspondant de l'*Asahi Shimbun* à Paris et Rome. Aujourd'hui, il redevient japonais ou, plutôt, s'intéresse à ses racines japonaises. Du reste, son nom, Nemoto, signifie « racine » (mais son prénom, Chobei, évoque des personnages polissons de la littérature japonaise du siècle dernier). Il se réconcilie non avec un Japon fermé mais avec le Japon qui a reçu son écriture et son art de la Chine, *via* la Corée, au VII^e siècle.

Quand il nous parle du complexe d'infériorité du Japon par rapport à l'Europe, j'objecte Port-Arthur. « Oui, dit-il fièrement, c'est la première fois qu'une armée jaune battait une armée blanche, mais cela n'a pas supprimé notre complexe d'infériorité, cela y a ajouté un complexe de supériorité. Et nous avons voulu imiter l'Europe en tout, mais avec un demi-siècle de retard. Comme l'Europe avait des colonies, nous avons colonisé la Mandchourie. Mais avec ce demi-siècle de retard, ce qui était un honneur est devenu un crime à vos yeux. »

Contrairement à ce que je croyais, il me dit que les Japonais ne sont pas xénophobes. Aujourd'hui, comme les jeunes paysans nippons ne trouvent plus de femmes qui veulent rester à la terre, on importe des Philippines qui sont très cordialement adoptées par leurs beaux-parents paysans. « Et dans les villes ? – Nous avons maintenant des Irakiens, des Iraniens, divers immigrants, et il n'y a pas de manifestations de rejet comme en Allemagne ou en France. » (Il me semblait pourtant que les Coréens... mais je ne prolonge pas la discussion.)

Je lui demande si le désir désormais généralisé des jeunes Japonaises de trouver un travail ne va pas entraîner la désagrégation de la culture japonaise fondée sur le foyer, le maintien des coutumes et du genre de vie traditionnels... Il ne le croit pas... les femmes n'auront plus le temps de faire la cuisine mais trouveront leurs plats en surgelés...

On parle de la Bolivie, où Jacques doit se rendre dans quelques mois en mission pour lutter contre le regain de tuberculose dans les régions andines. Puis de l'URSS : Chantal a reçu de Ronsac des livres sur les activités du KGB. Mais, vivant totalement hors de cet univers, elle m'interroge : « Mais qui était ce type que Staline a fait assassiner ? » Je suis très content de lui faire une courte biographie de Trotski ; je rappelle les circonstances de son

assassinat et évoque le hasard qui m'avait fait voisin, à Vanves, d'une effrayante stalinienne dont j'ignorais à l'époque qu'elle était la sœur de Mercader, l'assassin de Trotski. Lors de mon exclusion, elle s'était écriée : « Il ne faut jamais fréquenter un exclu du Parti, il n'y a rien de pire ! »

On se sépare. Vaisselle.

Dans une lettre de J.-Y. Chevalier, je trouve cette citation d'André Siegfried : « La décision nous prend plus souvent que nous la prenons. » Personnellement, je dirais : « Nous prenons la décision qui nous prend. »

DIMANCHE 5 JUIN

C'est cela la beauté des grands anniversaires, l'événement passé ressuscite, reprend vie, nous envahit. Ainsi, le Débarquement du 6 juin 1944 m'a envahi. Au dîner d'hier avec les Rochemaure et Nemoto, j'ai maintenu mon idée qu'inviter les Allemands à la commémoration, c'était insister sur le sens de la guerre comme guerre contre le nazisme et non contre l'Allemagne et insister sur la libération de l'Europe, Allemagne comprise, par le Débarquement. Soudain, je me suis rendu compte qu'en juin 44 le Japon était non seulement à l'autre bout du monde, mais en pleine guerre et que, pour eux, la fin fut Hiroshima et Nagasaki. Le Japon subissait, certes, une dictature, mais n'était pas « totalitaire ». Nemoto m'a dit qu'évidemment pour les Japonais l'arrivée des Américains ne fut pas ressentie comme une libération.

Je re-évoque le Débarquement au dîner chez Michel et Hélène Maffesoli, d'autant plus volontiers que je suis assis en face d'une journaliste qui a fait pour son magazine un reportage en Normandie. Je parle des myriades de hasards qui se sont télescopés et entre-combinés pour finalement peser dans le sens de la réussite alliée (je pense que je devrais donner cet exemple pour expliquer ce qu'est une stratégie, méthode pour acquérir un maximum de certitudes et éviter le maximum d'erreurs, pour induire l'ennemi en erreur et lui inspirer l'incertitude, et pour savoir modifier en cours de route, selon les aléas et informations, le déroulement de l'action).

Michel, indifférent à la conversation, se retire de plus en plus en lui-même. Vivaldo de Costa Lima, ce « sage » de Salvador de Bahia, semble comme refoulé hors de nos propos hexagonaux. Un dîner est comme une mayonnaise, il faut que ça prenne. Sa réussite tient à une chaleur communicative, source de connivence et bien-être, ou bien à une excitation d'où fusent mots d'esprit, brillance et commensalité. C'est souvent arrivé chez les M. mais, ce soir, la mayonnaise n'a pas pris...

Je repense aux propos de Foursov qui voit la naissance du sujet historique avec Luther. Oui, Luther fait confiance à son jugement, contre l'autorité sacrée de l'Église, mais il trouve sa force en étant sûr d'interpréter la vérité du texte encore plus sacré. Auparavant, Jeanne d'Arc osait contredire un tribunal d'Église, animée par la vérité qu'elle croyait tenir des envoyés de Dieu. Auparavant encore, Antigone enfreignait l'interdiction du chef de la Cité, parce qu'elle obéissait à l'injonction sacrée de donner une sépulture à son frère. Le sujet historique a besoin d'être investi par une mission sacrée... Enfin, faudrait réfléchir à tout cela...

Goûter pour l'anniversaire de la petite Vera chez Pepin et Cécile. On évoque nos projets communs, Pepin et moi, dont le nécessaire appui que la Fondation européenne de la culture devrait porter au futur Institut européen des sciences de la complexité qui se ferait à Aix.

Avec un professeur de sciences politiques russologue, j'évoque la situation inouïe créée par l'illégalité de fait du Parti et l'absence de tout titre de propriété dans la formidable machine économique. Selon lui, un économiste ultralibéral américain aurait déclaré que l'URSS aurait dû d'abord tout nationaliser pour pouvoir ensuite privatiser.

Quant aux archives, il insiste sur le fait que les archives du KGB ne contiennent pas nécessairement le vrai. Ainsi, des agents secrets, pour se faire mousser, citent comme informateurs des gens haut placés qui n'ont été que des interlocuteurs occasionnels. Une sociologue présente ajoute que, grâce aux images de synthèse, on pourra bientôt créer des documents historiques truqués en introduisant un personnage fabriqué faisant des déclarations inventées au sein d'un film par ailleurs totalement réaliste. Une fois encore, plus il y aura de possibilités de vérité, plus il y aura de possibilités de trucs et de mensonges...

Le soir, après la très intéressante émission de Ferro sur le 6 juin, avec l'intervention du fils de Rommel, de von Thadden, de l'historien russe Naoumov, d'un historien anglais et d'un Américain, je tombe sur *Le Jour le plus long* déjà commencé, faisant revivre de façon extraordinaire l'épopée. Ça m'avait déjà impressionné quand j'avais vu le film pour la première fois, au moment où j'écrivais *Le Vif du sujet*.

Je suis de plus en plus sensible à ces myriades de micro-batailles dans la bataille, souvent isolées les unes des autres, chacune comportant ses aléas, et qui, néanmoins, toutes ensemble, ont fait cette gigantesque bataille.

LUNDI 6 JUIN

Nous sommes des somnambules presque totaux.

Ce matin sur France Info, le Débarquement.

Aux actualités TF1 de 13 heures, reportage sur les lieux. Les évocations les plus émouvantes ne sont pas celles des libérés mais celles des libérateurs, aujourd'hui septua- et octogénaires, revenus sur les lieux de leur parachutage, de leur débarquement, de leur combat. Un fragment du reportage est consacré à tous les jeunes hommes morts sur cette terre inconnue, la nôtre. À la fin, les larmes me viennent. Vivent les médias ! Sans la télé, il n'y aurait pas une aussi profonde et intense invasion du passé dans nos âmes !

MARDI 7 JUIN

Encore le Débarquement présent dans mon esprit pendant que le taxi me conduit à Roissy pour mon avion de Milan : Samuel Fuller parlant du « sable rouge du sang américain », les hommes abattus avant même d'aborder, le raid épique, héroïque, sanglant et finalement inutile sur la falaise de Ha, le bombardement de Caen détruit à 90 % à cause d'une erreur de Montgomery... Je repense au titre d'un article de *Libé*, « Si le Débarquement avait échoué ».

Lectures en salle d'attente et dans l'avion : le premier congrès des responsables gitans s'est tenu à Séville. Il y a plus de 8 millions de gitans en Europe, dont plus de 65 % sont illettrés. Partout, ils sont victimes du rejet et du mépris.

Mort de Desroches. Mort de Toto Bissainthe.

Les ombres de la victoire : 500 000 soldats et civils croates réfugiés en Autriche afin de se rendre aux troupes anglo-américaines furent désarmés, internés et finalement renvoyés par les Anglais dans la Yougoslavie libérée par Tito : 150 000 d'entre eux y seront immédiatement fusillés.

Et combien de Russes et Soviétiques liquidés après avoir été renvoyés en URSS ?

Très intéressant numéro de *Dirigeant* sur l'aménagement du territoire. Selon la DATAR, il ne s'agit plus d'aménagement mais bien de reconquête du territoire, présentée comme « un véritable projet de société ». On peut commencer à inverser la vapeur.

Dans *Éléments*, le Heidegger tardif, selon Vietta, appelait au saut hors de la pensée moderne, de la représentation, du calcul, de la planification, pour un nouveau commencement, celui du laisser-être, de l'entendre, et de la veille...

Également un article sur Hannah Arendt, qui, dans son prologue à la

condition de l'homme moderne, diagnostiquait une aspiration à échapper à la condition humaine terrestre dans le souhait science-fictionnesque de quitter la Terre pour peupler d'autres mondes stellaires.

Dans la même revue, un article sur les vidéo-films pornographiques de Laetitia, notamment la série « Intimité violée par une femme » qui « force le visage bouleversant de la réalité ».

Enfin article sur Drewermann, le théologien hérétique.

Je lis les trois articles de Maurice Allais dans *Le Figaro* que Mme Vié m'avait mis de côté. Idées cinglantes sur la science économique close sur elle-même : « En économie tout dépend de tout, tout agit sur tout. » Il cite von Hayek : « Personne ne peut être un grand économiste qui soit seulement un économiste. » Il ajoute qu'un économiste qui n'est qu'économiste « devient nuisible et peut même constituer un véritable danger ».

Sur l'Europe : l'Union européenne ne saurait, en tout cas, se réduire ni à la domination irresponsable des nouveaux apparatchiks de Bruxelles, ni à une vague zone de libre-échange mondialiste, ni au rétablissement de la souveraineté absolue des États. Il reste « une autre voie à trouver » pour construire l'Europe.

Je trouve, dans le numéro de *Diogène* sur le chaos, des formulations de Tito Schabert qui me plaisent :

« Le monde est la communauté de ce qui est sans communauté. Chaque chose et chaque être existent dans la division du tout. Et il n'est tout qu'en vertu de sa division. Chaque partie exclut le tout de par elle-même. Le monde, en tant que monde, est dispersion. Et tout est en communauté. Car chaque être et chaque chose, pris comme parties, sont parties du tout ; ils participent au tout, comme toute chose ou être ; chacun est semblable à chacun, dans sa liaison au tout : chacun est dans le tout. C'est dans ses parties que le monde se constitue véritablement. Une histoire est au fond des choses : elles se dispersent et se rassemblent. Là est le chaos et là est la création. Et là sont les choses, se tenant dans l'un et l'autre, dans le chaos et dans la création. Elles sont entre deux, ou plus précisément, elles sont l'avènement du monde constituant cette communauté de ce qui est sans communauté... »

Arrivée à Milan. On me conduit à l'hôtel Manin, où j'ai une chambre comme je les aime : au sixième étage, dominant un vaste jardin, au-dessus d'un grand arbre très touffu, avec en face beaucoup de ciel.

Je m'y attarde, le premier rendez-vous n'étant pas à l'heure. Puis je descends pour les journalistes et un photographe réputé qui me fait prendre des poses biscornues dans des lieux bizarres. Mario Quaranta est venu de Padoue. Mauro Ceruti arrive. Je lui confie mon souci.

Conférence à l'Institut français. Décidément, je m'habitue aux salles

combles avec un excès de public rejeté au-dehors. Puis débat avec Giorello, Bosetti, Mauro, Granluca Bocchi. Ce dernier est candidat écologiste et son manifeste « pour une Europe de la diversité » a l'appui familial de nos amis communs et bien sûr le mien.

Dîner en plein air sous la tente dans une trattoria bon enfant. *Antipasti di mare*, spaghettis à la boutargue, panaché de poissons grillés, suivi d'un délicieux fromage sarde qui n'est pas du *pecorino*. Je me trouve plongé dans le berlusconisme. Les intellectuels de gauche sont groggy. J'apprends que mon ami Scarpelli, qui dirigeait la Casa della cultura où je faisais mes conférences, est passé dans la machine berlusconienne.

À propos de la mémoire historique, Mauro nous raconte que, faisant passer un examen à des étudiants de 24 ans, il a demandé : « Quand a vécu Darwin ? » Une étudiante a répondu : « en 1492. » Un autre : « Je ne sais pas. » À un troisième : « Quand le premier homme est-il allé sur la Lune ? – À la fin du XVIII^e siècle. »

Mauro me raccompagne à l'hôtel. À la télé, je tombe sur une « émission vérité » où une vaillante septuagénaire raconte ses amours. Toujours la même leçon : « ne pas dételer ». Un show italien avec de belles filles aux gros mamelons. Puis les infos de France 2 et je m'endors, laissant la fenêtre ouverte.

MERCREDI 8 JUIN

Lever très tôt. À l'aéroport, dans le salon, je vois que toute la presse italienne fait ses manchettes sur la diatribe de Berlusconi contre la RAI : « *Basta con questa RAI.* » Le propriétaire des trois chaînes fulmine contre cette télé « anormale », entre les mains des partis aujourd'hui d'opposition, hostile en permanence à la majorité et en déficit chronique. Tollé. Un opposant remarque : « Ses trois chaînes ne lui suffisent pas, il veut aussi les trois publiques ! »

Je relève ce propos de Fini : « Le Débarquement en Normandie signe la fin de la civilisation européenne. »

Selon *La Repubblica*, on a trouvé, à 3 000 mètres de profondeur au large du Groenland, les traces des cendres expulsées par l'explosion du volcan de Santorin il y a trois mille six cents ans !

Dans le même journal (à moins que ce ne soit dans *Il Giornale*), le compte rendu du livre d'un Juif italien devenu israélien révèle que 50 000 Juifs fuyant la Croatie, la France, la Tunisie n'ont pas été renvoyés aux nazis par les Italiens bien que Mussolini ait accédé à la demande de Ribbentrop. Ces instructions auraient été sabotées notamment par Ciano, ministre des Affaires

étrangères et gendre de Mussolini, et par un haut fonctionnaire dont la femme était juive.

Et je continue dans l'Airbus la lecture de Yi-zhuang Chen. Je termine son chapitre sur Hegel. Il me le régénère, partant de l'idée que Hegel, voulant d'abord comprendre la vie, l'a saisie comme l'union de l'union et de la non-union. Il met en relief la dialectique comme « chemin qui se construit lui-même », caractérisant la « synthèse » non pas comme « dépassement » de l'antagonisme thèse-antithèse, mais comme union de la synthèse et de l'antithèse, ou « union des contraires de double niveau ». J'en arrive à Fang Yizhi.

Retour fatigué. Je vais au Mac, puis me rappelle que je dois sortir. Je retrouve Noëlle Burgi, très heureuse : elle a rencontré l'homme de sa vie et a trouvé, à la Sorbonne même, le laboratoire qu'elle cherchait. Puis, par pitié, je vais salle Coty au Sénat, où l'on rend hommage à Jean Fourastié.

Un fax de Jean-Louis Pouytes rentré d'Espagne, il m'annonce que la Goulue a été écrasée par une voiture, mais que les autres chats viennent toujours à la soupe chez lui.

Reçu le livre d'Octavio Paz sur l'amour. Je vais le lire demain dans le TGV. Je pense que l'amour est l'union de deux religions qui, chacune, ont une force infinie. La première religion divinise l'être aimé et donne l'extase de la contemplation. La seconde, *via* la rencontre sexuelle, conduit à l'extase anéantissante de l'acte d'amour. L'une et l'autre nous conduisent à l'exaltation sacrée, l'une par l'élévation sublime, l'autre par la plongée dans une folie génésique. Ces deux religions peuvent être séparées, et cheminer isolément l'une de l'autre. Leur union donne la double extase.

Dîner chez Corneille et Zoé Castoriadis avec les Octavio Paz et les Julian Mesa. Paz, à 80 ans, reste très vif, jeune. C'est pour moi le plus grand esprit vivant de ce siècle. Nous évoquons notre rencontre à Mexico, il y a vingt ans, et la cérémonie en l'honneur de Sade que Breton avait organisée chez Joyce Mansour (mon Dieu, il y a quarante, trente ans ?). Je le mets au courant de la découverte des documents du KGB sur l'assassinat de Nin. Le dîner est très cordial. J'essaie de manger peu, de ne pas boire...

JEUDI 9 JUIN

Fatigue matinale. Ne peux me mettre au Mac, trop submergé par courrier

et rangements.
Sieste après déjeuner.

VENDREDI 10 JUIN

Départ en TGV pour Aix-en-Provence.

Le Monde d'hier soir publie un article sur l'état de grâce en Afrique du Sud : absence de violences de part et d'autre, paix civile inattendue. « Un haut fonctionnaire afrikaner constate qu'il n'a pas à se faire pardonner la couleur de sa peau par son ministre noir. » Cela montre quelle peut être la vertu d'électrochoc pacifiante d'un grand acte de concorde, de reconnaissance d'égalité d'un côté, de pardon de l'offense de l'autre, comme celui qu'ont effectué de Klerk et Mandela.

Pourvou qué ça doure.

En sera-t-il de même en Israël-Palestine ? Rabin n'est pas un de Klerk : il lui manque jusqu'à présent une dimension de magnanimité. C'est toujours Arafat qui, dans les rencontres, a tendu la main.

Libé parle de l'assassinat d'un vieux clodo par deux jeunes gens qui s'amusaient au « jeu de rôles ». C'est Fix qui m'avait ouvert une fenêtre sur l'univers du jeu de rôles. Mais je suis resté en dehors, comme du Trivial Pursuit, alors que ces deux jeux m'auraient passionné. Sans que je m'en sois rendu compte, ma vie s'est insensiblement close. Paradoxe : elle n'est pas assez retirée, et pourtant elle est trop close.

Time Magazine précise que les menaces de guerre atomique nord-coréennes seraient sérieuses. Il cite un article du *Hong Kong Standard* : « Il y a un lien entre ceux qui sont morts place Tiananmen et ceux qui sont tombés en Normandie. Ils ne sont pas devenus flétris ni cyniques. Ils n'ont pas perdu leur foi dans les idéaux de liberté et de démocratie. » Autre article sur la formidable mobilisation industrielle de l'Amérique en 1943-1944. Un dessin illustre l'énormité des moyens déployés en Normandie et l'absence de tout effort en Somalie, Bosnie, Rwanda.

Le journal du CNRS publie une enquête menée par le Centre de recherches d'histoire quantitative de Caen sur les morts civiles dans cette ville lors du Débarquement : l'évaluation à 10 000 victimes, faite en 1944, a été abaissée à 5 000 puis 3 000 au fil des ans ; elle est aujourd'hui établie à 2 000 (sur 10 000 morts civiles en Normandie à l'époque du Débarquement).

Ainsi, un chiffre rond, global, inspiré par l'horreur d'une destruction, d'une hécatombe, prend figure de dogme jusqu'à ce que se développent les

travaux historiques.

De même, on est parti de chiffres ronds pour Auschwitz, le Goulag, Pol Pot. Les vérifications historiques, quand elles peuvent avoir lieu, font réviser à la baisse. Les victimes ou leurs descendants ont alors l'impression qu'on veut atténuer le mal et les pertes subies, sans se rendre compte que les nouveaux chiffres sont en eux-mêmes impressionnants.

Selon *Globe*, une partie de plus en plus importante des narco-dollars est blanchie dans les Balkans et contribuerait à financer les milices serbes et croates ; des milices musulmanes les troqueraient contre des armes auprès de certains contingents de l'ONU.

Voilà pas mal de temps que la drogue est devenue une arme politique pour financer les guérilleros en Amérique latine et en Afghanistan. Elle joue un rôle non seulement dans la paix (aussi bien en pathologie qu'en économie), mais dans la guerre.

Dans *L'Intranquille*, petite brochure qui contient les résumés des articles de son numéro 2-3, je trouve une information sur la catastrophe arménienne de 1915-1916 (chiffre difficile à établir : il y avait 2 à 2,5 millions d'Arméniens en Turquie en 1914, il n'en restait que quelques centaines de mille en 1918). Ce crime est à lier à la formation de l'État-nation turc sur les décombres de l'Empire ottoman.

Aujourd'hui, tout ce qui subsistait de la tolérance religieuse propre à quatre siècles de système impérial ottoman se désintègre sous les coups de boutoir furieux des États-nations monoethnique et monoreligieux en formation : voir l'ex-Yougoslavie.

Un document sur la famine de 1932-1933 en Ukraine, qui aurait tué 8 à 9 millions de personnes, alors que le nombre de morts ukrainiens civils et militaires de la Seconde Guerre mondiale s'élève à 5,25 millions. Il a fallu soixante ans pour que soit commémoré pour la première fois ce quasi-génocide. Encore un crime contre l'humanité passé sous silence.

Je ne peux m'empêcher de penser, encore une fois, que pour conserver l'unicité de la Shoah l'égoïsme juif dévalue et banalise tout ce qui a été commis par les nazis contre les Tsiganes, par le communisme contre les koulaks, les opposants, les peuples déportés, les intellectuels, etc.

Je relève dans la *Revue des sciences religieuses* un compte rendu du livre de J.-M. Matthieu, *Le Nom de gloire, essai sur la Qabale*, qui « se situe dans la tradition vénérable de la Qabale chrétienne illustrée par de grands noms tels que Pic de La Mirandole, Robert Fludd, Friedrich Christoph Oetinger ». À acheter.

En Avignon, Mme Bonjean doit m'accueillir : en fait, elle m'attendait à l'un des deux escaliers de sortie, croyant qu'il était le seul, ne m'a pas trouvé, a erré, téléphoné à Aix, pendant que je poireautais dans le hall d'arrivée, ahuri de ne trouver personne. Finalement, elle me tombe dessus dans un état d'extrême agitation, et me conduit sous fort mistral à Aix, où se tient le colloque international « Modélisation de la complexité » qu'organise le GRASCE sous la baguette de Jean-Louis Le Moigne. Il y a 150 participants. Au début, j'ai l'impression réconfortante que la problématique de la complexité se diffuse dans des disciplines et milieux divers, puis, à écouter certains participants de la table ronde, je vois qu'ils conçoivent la complexité comme réponse et non comme question, comme recette programmatique et non comme aide à la stratégie. Il y a encore beaucoup à faire.

Marie-Noëlle Sarget dénonce le danger que présente l'utilisation d'une connaissance complexe pour des manipulations politiques comme le projet Camelot élaboré par les États-Unis pour faire tomber Allende. Au cours de mon intervention, je ferai la différence entre la connaissance complexe qui peut être utilisée à des fins très diverses et la pensée complexe qui tend à la reconnaissance des autonomies, et à l'action non coercitive ou répressive.

Bourguine met en relief un mouvement très profond de la science moderne qui passe de l'expérimentation à la simulation *via* le développement des branches computationnelles. Il évoque la vie artificielle par simulation des propriétés émergeant du vivant.

Je ne sais plus qui cite la phrase de Nietzsche : « Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou. »

Dans son intervention, Jean-Louis Le Moigne a ce très beau mot : « Nous sommes capables de ruser avec notre propre médiocrité. » Je glane encore, dans la communication écrite de Sergio Vilar sur Antonio Machado, deux citations du poète : « Une idée n'a pas plus de valeur qu'une métaphore ; en général, elle vaut moins » et « Le réel est une apparence infinie, une constante et inépuisable possibilité d'apparaître ».

Dîner « familial » affectueux, détendu, chez Jean-Louis et Maguy.

Je rentre tôt à l'hôtel, me couche, zappe vaguement, m'ensommeille, téléphone à Edwige, m'endors...

SAMEDI 11 JUIN

Lever 7 heures du mat'. Transfert en Avignon. Re-TGV. Re-lectures. Cette fois, je termine la troisième partie de la thèse de Yi-zhuang Chen : « La conception de la dialectique comme unité de l'ontologie et de l'épistémologie ou comme vision de l'autonomie : comparaison entre Hegel et Fang Yizhi. »

Je continue à retrouver des formules de Hegel à quoi correspond ce que j'ai écrit dans *La Vie de la vie* : « La substance vivante est l'être qui est sujet. »

Je découvre que, dans le bouddhisme du Grand Véhicule, samsara et nirvana sont deux faces du même, et non pas séparés comme sont séparés les phénomènes des « choses en soi ». Je découvre des penseurs chinois dont Zhiyi, qui écrit « le monde n'est ni absolument réel ni absolument irréel ». Enfin, je découvre Fang Yizhi, qui comme Hegel inclut l'entendement dans la raison dialectique : Yi-zhuang Chen résume : « Au premier stade, on doit observer le principe de contradiction, au deuxième stade on doit se soumettre au principe de l'unité des contraires, et au troisième stade on doit respecter à la fois les deux principes chacun dans sa mesure. »

Yi-zhuang Chen voit les prolongements actuels de la dialectique de Fang Yizhi et de Hegel dans Gödel, Hofstadter, et enfin ma pomme. Ce qu'il dit en conclusion de sa troisième partie me fait plaisir : « Le point de vue de Morin n'est pas isolé et possède un arrière-plan historique très profond, il relève d'un courant de pensée humaine dont la source est lointaine et le cours large, et qui réunit les intuitions géniales et les visions pénétrantes des sages des civilisations orientale et occidentale »...

Trouver photo de banian (éventuellement pour la couverture du livre).

Je cherche toujours à saisir le monde en son devenir, je lis revues, brochures les plus diverses, j'essaie de voir la nuit à travers les lucioles qui m'entourent. En même temps, je voudrais m'arrêter, cesser de m'instruire... Tout ce que je lis disperse ma réflexion, mais en même temps la stimule... Pourtant, le moment est venu d'une phase de reconcentration.

DIMANCHE 12 JUIN

Journée de travail sur *Suis-je des vôtres ?*.

LUNDI 13 JUIN

Hier soir, résultat des élections européennes.

En France, percée des deux listes de Villiers (actuellement plus de 12 %) et Tapie (actuellement entre 11 et 12 %). L'une et l'autre ne sont pas en dissidence ouverte avec le tronc d'où elles sont issues. De Villiers continue à se réclamer de la majorité et fait encore partie de l'UDF. Tapie se réclame de

la gauche et demande l'union avec les socialistes. Mais l'un et l'autre révèlent l'érosion et la sclérose des vieux appareils.

Il faut considérer l'importance des deux thèmes de Villiers : le retour à la France et l'intégrité. Son retour à la France s'inscrit dans le renouveau du nationalisme et du refus de toute instance politique supra ou méta-européenne. Selon moi, il y a deux aspects dans le retour à la France : l'un, « négatif », qui est le renfermement nationaliste, l'autre, positif, qui est le ressourcement dans une culture et une civilisation que désagrègent l'urbanisation abstraite, l'anonymisation issue de la standardisation, de la mécanisation, de la bureaucratisation, de l'atomisation des individus. Le retour à la qualité de la vie appelle donc à une reconquête des villages, villes petites et moyennes.

Le second thème, celui de l'intégrité, est capital, et il a été négligé évidemment par la majorité, le PS et bien entendu par Tapie. Les politiques ne comprennent pas bien le besoin de moralité et d'éthique qui vient et des jeunes générations et des profondeurs vives de notre société. Le besoin d'intégrité peut être trompé comme il l'a été par Berlusconi en Italie, mais justement il importerait de ne pas le tromper.

Du côté Tapie, le drapeau est celui non de l'intégrité, mais de l'intégration. Tapie reprend et rajeunit les thèmes de la gauche, mais comme, avec sa gouaille et son bagout, il est le seul à ne pas parler la langue de bois, on le désigne comme « populiste ». En fait, il est populaire car il semble incarner l'imagination, l'ardeur, et aussi parce que, poursuivi par la meute officielle, il est perçu comme la victime des nomenklaturas et des puissants. Peut-être la machine judiciaire mise en marche fera-t-elle capoter Tapie, mais je me demande si ce sera un bien politique. Je ne suis pas de ceux qui sont antitapistes par élitisme, contre un plébéien parvenu.

L'échec du PS ne traduit pas seulement la sclérose du parti, l'incapacité de profiter du Sedan des élections législatives pour faire sa révolution culturelle et se régénérer, il révèle aussi la paralysie de Rocard, qui s'est fait assimiler par l'appareil qu'il aurait dû assimiler à lui. C'est Lorenzaccio, bouffé par les éléphants et empoisonné par Mitterrand.

Interview de Jean Oriot, de la revue *Turbulences*. Je regrette de ne pas dialoguer au-delà de l'entretien avec ce garçon sympathique. Car je dois me préparer (cravater) pour le déjeuner de la New York University, où je vais recevoir la médaille de l'université. Le déjeuner est dans une salle de restaurant du Sénat, avec une belle vue sur le Luxembourg. Au dessert, Tom Bishop annonce au micro qu'il tiendra la promesse de tout terminer à 14 h 30 : il informe sur les activités francophones et francophiles de son département, fait mon éloge et me tend le micro. À ma montre, il est 14 h 25, et je sais qu'un second médaillé, conseiller culturel américain à Paris, doit aussi écouter son éloge et faire son remerciement. Mal à l'aise, au lieu du speech spirituel que j'avais imaginé, je bredouille mon remerciement, évoque ma fidèle amitié pour Tom et réciproquement. Le second médaillé, lui, lit très

tranquillement son discours de remerciement jusqu'à 14 h 35.

Régis Debray prétend que je suis statufié. « C'est toi qui es ma statue du Commandeur. D'ailleurs, je suis en train d'écrire un livre déstatufiant », etc. Ce qui m'irrite, c'est que quand je suis honoré on me voit « officialisé ».

On fait quelques pas sur le boulevard Saint-Germain. C'est curieux, après chaque remise de prix ou de médaille, je me sens déprimé.

Réunion à 15 h 30 à l'Institut du monde arabe où Edgard Pisani a invité une douzaine de personnes, presque toutes arabes sauf trois (dont ma pomme), pour parler des problèmes sous-jacents à la mission de cet institut, notamment la notion de « monde arabe », de « civilisation arabe », etc. J'interviens le premier pour dire qu'il est excellent de poser ces problèmes préliminaires, mais qu'il y a aussi des problèmes préliminaires à ces problèmes préliminaires. Celui de la « nation arabe » et de l'État-nation, celui de la grande ligne de fracture qui progresse vers l'ouest de la Méditerranée, etc. On fait du remue-ménages. J'insiste pour qu'on ait des concepts ouverts et flous, qui tiennent compte des interférences entre les notions d'arabisme et d'islam, sans les réduire l'une à l'autre, mais sans les disjoindre. J'insiste pour qu'on n'oppose pas diversité et unité mais pour que l'on se situe au niveau de l'unité multiple. J'insiste pour distinguer l'identité concentrique ou intégrative qui, comme le fait Sanbar (à la fois chrétien, palestinien, arabe et imbibé de culture islamique), assume ces identités au lieu de les opposer les unes aux autres. On se lance à la tête le mot de modernité sans penser que ce mot a plusieurs acceptions et recouvre des réalités de types très divers. De plus en plus, il m'apparaît que les notions complexes sont indispensables pour qu'il y ait compréhension mutuelle.

J'apprends qu'en Palestine, et ailleurs, les étudiants islamistes cherchent à noyauter les facultés des sciences et non celles des lettres ou des sciences humaines. En Égypte, les Frères musulmans ont mis la main sur l'ordre des avocats et y ont introduit l'informatique. Benouna, je crois, dit que la *fatwa* contre Rushdie a déjà été exécutée en Algérie contre des Rushdie potentiels.

Retour à la casa. Comme le frigo est vide, je vais chez un syncrétique italo-grec installé depuis quelques jours à deux pas de chez nous, boulevard Beaumarchais (en fait c'est un « Yougoslave », mais je n'ai pas percé son identité. Macédonien ? Serbe ?). Je prends du jambon *serrano*, de la salade d'aubergine, du *houmous*. Au retour, je trouve Edwige en larmes. L'appartement qu'elle trouvait si beau (mais dont le prix était bien au-dessus de mes possibilités) est vendu. Elle y avait tant rêvé que son rêve s'était consolidé et il s'effondre sur elle. Je ne sais comment la consoler...

Soir : télévision. Bien que j'adore les péplums, ce Salomon hollywoodien amoureux de la reine de Saba est finalement trop ennuyeux. Je zappe sur *Le*

Cinéma de papa de Claude Berri qui, après un démarrage lent, ou plutôt discret, devient de plus en plus touchant et finit, dans la drôlerie et l'émotion, en hymne d'amour à son père et à sa mère.

MARDI 14 JUIN

Dans le toujours très intéressant *Diagonales Est-Ouest* sur les pays de l'ex-Soviétie, je lis un article de Lydia Miteva sur le processus de réformes. Si le processus a été pacifique dans les premières années, c'est d'une part grâce au rôle important des réformateurs communistes qui se sont social-démocratisés et qui, forts de leur nombreux leviers de pouvoir, ont empêché les conservateurs de réagir ; d'autre part, parce que l'opposition, devenant démocratique et libérale sous l'influence des idées antitotalitaires, a accepté le dialogue avec ces réformateurs.

Un autre article sur le développement industriel de la Russie aux XIX^e et XX^e siècles m'apprend que dès le XIX^e siècle se sont créés des complexes intégrés gigantesques, avec des caractères monopolistes. En 1911, la Russie est la cinquième puissance industrielle mondiale. Ainsi, « le monopolisme et le gigantisme sont des invariants de l'industrie russe dès les origines ». Faut-il casser cela ? Si oui, comment ?

Le bouquiniste L. vient prendre quelques cartons de livres que j'avais entreposés à la cave. À chaque livre que j'examine et laisse partir, j'éprouve un sentiment de deuil. Poussé par l'obligation de me désencombrer, tantôt je rejette des livres sans pitié, tantôt au contraire je les regrette et je les reprends, les uns que j'ai appréciés, d'autres inconnus, dont je ne sais si j'aurai l'occasion ou le temps de les lire. Bien que cela n'intéresse pas L., je lui donne des livres étrangers que je ne saurais lire, mais que je n'ai pas voulu jeter. Au moment de rejeter un livre, je songe à la somme de travail, de rêve, d'investissement personnel, de foi qui s'y trouve concentrée, et souvent je replace le pauvre livre dans un recoin.

Ces derniers jours, j'ai travaillé sur Mac et j'ai fait un premier tirage sur l'imprimante des trois premiers chapitres de mon manuscrit, actuellement sans titre (*Je ne suis pas des vôtres* ne convient plus du tout. J'hésite aujourd'hui entre *Je ne suis pas des autres* et *Suis-je des vôtres* ?, mais ça ne me plaît pas).

Télé : « La Nuit des Longs Couteaux » dans *Les Brûlures de l'Histoire*. Les images de Nuremberg, les discours de Hitler ont toujours un effet de terrible fascination. L'explication de l'historien est un peu trop rationalisatrice.

MERCREDI 15 JUIN

J'entreprends la révision du quatrième chapitre intitulé provisoirement « Du sous-marrane au post-marrane ».

À 11 h 45, rendez-vous avec ma kinési, Mme Deligny. J'adore la première partie de la séance : étendu sur le ventre, elle me malaxe le dos de ses mains puissantes mais euphorisantes. Je déteste la seconde, où elle pousse, tire, plie.

Au cours de la phase euphorique, je me sens comme ces femmes chez le coiffeur qui, sous le malaxage doux du cuir chevelu, se sentent portées aux confidences. J'évoque donc Montréal, ébranlé la nuit dernière par la chute explosive d'une grosse météorite, je lui parle de Johanne, de mes séjours là-bas.

Au retour, je me remets à mon chapitre, dont je terminerai la révision le soir.

Ensuite David Oïstrakh sur Arte, suivi de *Petrouchka*. Zapping, puis extinction des feux. Nuit agitée, peut-être due à la fougasse...

JEUDI 16 JUIN

Depuis deux ans, je suis périodiquement bombardé par un International Biographical Center qui se propose de m'inclure comme homme de l'année ou *man of achievement* dans son édition, à condition que j'achète soit la médaille *ad hoc*, soit l'édition biographique. C'est un *Who's Who* où l'on paie pour entrer. Ils pensent m'avoir à l'usure.

Combien a-t-il fallu de semaines après que les massacres du Rwanda ont commencé pour que la France soumette le principe d'une intervention à l'ONU, aux Européens et à l'OUA ? Le temps érode l'indignation, elle renaît par secousses quand l'écran de télé nous montre un amas de corps massacrés, puis retombe. On n'ose exprimer le sentiment d'impuissance qui, devenu conscient, nous paralyse encore plus. Et un autre sentiment s'incruste, ne nous lâche plus : l'écœurement, le doute fondamental sur l'aptitude humaine à sortir de la barbarie. Dans quelle merde a plongé cette dernière décennie du siècle, qui s'était pourtant ouverte sur un lever de soleil...

Et nous, avec l'accélération de tous les processus techno-économiques de compétition, vers quelle explosion allons-nous ?

Je retrouve sous une énorme pile de papiers la lettre de vœux de Léonide, où il cite cette phrase de Robert Muller (ex-secrétaire général adjoint de l'ONU, chancelier de l'Université de la Paix au Costa Rica) : « Une conférence mondiale sur notre évolution cosmique à long terme pourrait être d'une monumentale importance, un point tournant dans l'histoire humaine, et peut garder notre évolution sur son chemin ascensionnel. » Il exagère sans doute l'importance historique qu'aurait une telle conférence, mais elle aurait un intérêt très grand, car partout on a cessé de considérer ce grand long terme.

Encore ce matin, je pensais aller au cocktail du Seuil. Puis cette envie a diminué. La chaleur, certes, la fatigue d'Edwige aussi, mais surtout une perte de désir et une montée d'ennui me retenaient. Oui, les années précédentes, j'étais content ; nous y allions tôt, à l'heure d'ouverture, trouvions une table dans le jardin, les amis venaient, certains s'asseyaient, et puis on traversait la cohue vers la sortie, avec un signe de tête ici, un salut là. Mais le sentiment de foire aux vanités m'a envahi, en même temps que je ressentais la fatigue nerveuse de ma vie à Paris, et le remords de ne pas consacrer tout mon temps possible à mon livre... Bref, on est revenus de la rue du Pré-aux-Clercs, on a acheté du *gravat laks* au Comptoir du saumon, et on a dîné tranquille.

VENDREDI 17 JUIN

Ayant quitté la maison à 9 h 15 après mon café, j'y suis revenu à 19 h 45 pour dîner. Entre-temps, j'ai fait 1 800 kilomètres par l'avion Paris-Nice-Paris, plus 150 kilomètres en voiture de location Nice-La Bollène-Nice, pris un plat au café-tabac chez René et Rita (qu'elle m'a offert), appris que les travaux de la piscine étaient presque terminés, vu Mme Barengo, sa fille Marie-France et le bébé de deux mois dormant tranquille avec les deux bras en trapèze, assisté à la réunion de copropriété à la mairie, où tout s'est passé normalement, bondi sur la 106, ai pu harponner l'avion de 19 heures, bien que placé dans une longue liste d'attente. Et me revoilà chez moi, très étonné de cette parcelle d'espace-temps niçoise si rapidement évanouie.

Au cours de la réunion, M. P., connu dans le village pour chercher noise, se plaint que la nouvelle copropriétaire d'un appartement situé sous le sien, Mme A., a branché un fil sur sa propre antenne de télévision. Je lui demande : « Votre image en souffre ? – Non, mais elle me vole mon image. D'ailleurs si, moi, j'allais me brancher sur votre antenne parabolique, que diriez-vous ? – Mais je n'ai pas d'antenne parabolique ! – Comment ? ! » Il y a effectivement une antenne parabolique et le secrétaire de mairie nous annonce très tranquillement qu'elle a été posée par Mme A. « Alors, elle ne vous vole pas votre image ? – Non, mais son fil est blanc et ça ne fait pas bien sur notre

façade ocre. »

Dans l'avion, je me régale avec *La République des Lettres*. Voilà une revue qui n'a pas peur de publier de longs articles. Je glane une phrase de l'entretien de Castoriadis : « Les voix discordantes ou dissidentes ne sont pas étouffées par la censure, elles sont étouffées par la commercialisation généralisée. » Il parle de « l'attention span », durée utile d'attention devant la télé, qui est tombée à dix secondes.

Dans les journaux, le mot « populisme » revient sans trêve, il remplit les trous conceptuels qui se sont creusés dans les esprits lorsque ont surgi des types politiques inattendus dans les trous électoraux des partis traditionnels. Ce mot bouche-trou empêche de voir plus avant de quoi il s'agit.

Je lis les documents que Koriman m'avait faxés sur l'affaire Watzel. Je suis découragé de revoir reparaître telle quelle la même mentalité qui m'avait écœuré pendant des décennies et que je croyais disparue. Koriman avait invité des universitaires allemands pour un colloque à Nanterre, dont Watzel, homme de centre droit anti-maastrichtien. Watzel, sifflé puis insulté, non seulement n'avait pu parler, mais il avait dû fuir et se réfugier dans le RER, pourchassé par une vingtaine d'étudiants membres de la CNT/Fac et Scalp Reflex. Ils justifient leur agression dans un communiqué : « Le droit à l'expression donné à Watzel nous semble incompatible avec le cadre progressiste et scientifique que l'Université est censée donner aux étudiants... L'affaire Watzel est un parfait exemple de collusion entre la nouvelle droite et une partie de l'intelligentsia de gauche, de banalisation, légitimisation et institutionnalisation de l'extrême droite. » Et revoilà l'amalgame, le complot. Cette prétendue « vigilance » qui se trompe d'adresse prélude à d'incommensurables conneries futures...

Le duel Sitruk-Bernheim pour le poste de Grand Rabbín. J'm'en tape, bien qu'évidemment je préférerais que le « traditionaliste » l'emporte sur l'intégriste.

Lu le beau texte de Léonide qui défend la complexité aux Thermopyles. Il cite *sparsa colligo* (« je rassemble ce qui est épars »), à quoi je m'identifie aussitôt.

Coupe du monde de football : hélas ! pour la première fois depuis sa naissance, je ne serai pas soudé à ma télé, évitant tous rendez-vous et contraintes. Je vois la cérémonie d'ouverture à Chicago, et un souffle épique me pénètre.

Sommeil. J'ai le temps de voir Poirot-Delpech citer avec admiration (justifiée) la phrase de je ne sais quel marin qu'il estime aussi comme penseur : « On ne se trompe jamais à pardonner. » Il me semble qu'il s'est trompé récemment.

SAMEDI 18 JUIN

Eh oui, l'Appel du 18 juin ! Et je tombe, dans *Commentaire*, sur l'affreuse déclaration d'Attali à Radio J affirmant que ce n'était pas uniquement Vichy, mais la France et la République qui étaient collabo. Pourquoi la République ? Parce qu'elle a voté les pleins pouvoirs à Pétain « pour la collaboration » ? Or les pleins pouvoirs votés le 10 juillet 1940 ne l'ont pas été pour la collaboration qui s'établit postérieurement, en octobre à Montoire.

Je me rends à l'UNESCO, salle X, où va commencer le colloque « Et le développement ? ». Dans un vaste périmètre, agents, voitures et cars de police sont disséminés : le président de la République doit faire le discours d'ouverture. Contrôles. À l'entrée de la salle, les bons jumeaux, Baghat et Adel.

En attendant, je lis dans *Commentaire* la traduction française du texte de Huntington sur le choc des civilisations, qui a détrôné « la fin de l'histoire ». Sunlights. L'assistance se lève. Arrivée en majesté du président de la République avec Federico Mayor, directeur de l'UNESCO et vrai « homme de bonne volonté ».

Salle X : une gigantesque table circulaire marquée aux noms des participants délimite un grand espace vide. Aux angles de la salle, des sièges sont réservés aux diplomates, journalistes, spectateurs invités. Federico Mayor fait les justes diagnostics, les justes exhortations. Puis Mitterrand parle. Il renoue avec le pseudo-discours de Cancún, mais sans les œillères idéologiques de l'époque. Il parle d'aide, de crédits insuffisants (bien que la France ait presque consacré 0,7 % de son PNB aux pays pauvres), du mythe du tout-marché (l'évolution du monde ne saurait être soumise aux seules régulations monétaires), mais il se tient à l'intérieur du concept classique de développement. Une information que je cueille au vol : « Le flux des capitaux qui va des pays pauvres aux pays riches est plus important que celui qui va des riches aux pauvres (surtout *via* la fuite de capitaux privés). » Il parle du Rwanda, mais fait l'erreur de dire, après tant de semaines d'inaction, que l'urgence est une question « d'heures ».

Pause. Paul-Marc Henry, qui va régulièrement à Belgrade pour l'organisme de l'ONU qui s'y trouve (Université pour la Paix, je crois), me dit que le directeur de la Banque serbe, Avramovitch, est très astucieux, et qu'il a

aligné en fait le dinar sur le mark. Je n'ose lui demander comment. Il me dit aussi que les énormes réserves de nourriture faites par l'armée yougoslave vont bientôt s'épuiser. En organisant la Yougoslavie pour résister à une possible attaque de l'URSS (l'échelonnement en profondeur des usines d'armement, qui a donné à la Bosnie le moyen de fabriquer des armes, les énormes réserves militaires et alimentaires permettant d'affronter une guerre longue), Tito, sans le savoir, avait créé les conditions de l'atroce guerre intestine actuelle.

Réception-cocktail. Le buffet n'est pas trop mal. Pendant que j'y picore, on me cherche sans me trouver, le président ayant exprimé le vœu de me dire quelques mots (surtout afin de se débarrasser d'une vieille journaliste américaine collante qui, semble-t-il, le pourchasse d'un continent à l'autre). Déjeuner au septième étage avec mon cher Sami Naïr, Enrique Baron Crespo, où l'on discute Espagne, fascisme, et où j'évoque mon ami Mauro Giallombardo, ex-porte-valise de Craxi, que j'avais perdu de vue et dont j'apprends qu'il s'est livré à Vintimille à la police italienne. Il demeure en prison.

La séance de 14 h 30 commence avec ma pomme. Je dispose seulement d'un quart d'heure pour problématiser le concept de développement. Je pars du fait que le développement est devenu un problème sans cesser d'être conçu comme une solution, qu'il est devenu incertain mais toujours espéré, et j'essaie de montrer que c'est l'infrastructure de la notion de développement telle qu'elle s'est imposée dans les décennies 1960 et 1970 qui doit être repensée. (J'aurais pu rappeler que, déjà en 1973, au colloque de Figline Valdarno, Candido Mandes et moi avions dénoncé le caractère unidimensionnel du développement et diagnostiqué le « développement de la crise du développement ».)

Mon propos est trop abstrait, je sens trop tard que mes références sont trop occidentales (« l'oiseau de Minerve » ne dit évidemment rien aux Indiens, aux Japonais, et à la plupart des Africains). Bref, je termine très déçu de moi-même.

Après moi, un Indien, Nitin Desai, s'installe dans le concept économico-technique classique. Puis Baron Crespo engage à élargir la notion de développement au nom de la révolution démocratique universelle de 1989. Désormais, la démocratie ne peut plus être conçue comme une mystification de l'Occident : c'est une aspiration qui monte de tous les peuples.

Oui, mais peut-on lier indissolublement démocratie à développement (économique) ? Comme le remarque un texte de Jean-François Médard paru dans la *Lettre du Forum de Delphes* (de mai-juin 94) : « On nous disait jusqu'ici "pas de démocratie sans développement", on nous dit aujourd'hui "pas de développement sans démocratie". On est passé ainsi d'un lieu commun à un autre. » Par ailleurs, Médard insiste sur le fait que la crise

mondiale actuelle est l'expression d'une crise du développement d'une société technicienne.

Les interventions se succèdent, diverses, fragmentaires, chacune unilatérale, comme pour refléter la situation multiple et chaotique du monde et comme pour suggérer involontairement la difficulté d'un diagnostic qui ne pourrait qu'être complexe.

Enfin Ehsan Naraghi, ami iranien que je retrouve de temps à autre dans des colloques internationaux, fait une intervention très intéressante. D'après les travaux d'une sociologue turque sur le développement industriel en Nord-Anatolie, la modernisation créerait insécurité, doute, incertitude, lesquels susciteraient par réaction des mouvements religieux de grande intensité. Le fondamentalisme serait une conséquence réactive de la modernisation. Il fait la même démonstration pour l'Iran : un an avant la révolution des ayatollahs, l'Iran était considéré comme le modèle même de réussite du développement. Or c'est ce développement qui a développé le fondamentalisme. Cela rejoint Huntington que je viens de lire et qui dit que, dans la plupart des pays et des religions, les fondamentalistes sont des techniciens, membres des professions libérales, hommes d'affaires, tous jeunes, bourgeois et titulaires de diplômes...

J'ajouterais que, de même que les marxistes étaient à l'origine des intellectuels bourgeois, cultivés mais révoltés, qui ont inoculé la révolte dans les masses populaires, de même les fondamentalistes ont réveillé et rendu virulentes les croyances ancestrales populaires, bien que les masses fussent dans les villes sensibles aux séductions de l'*american way of life*.

Georges Corm, libanais, croit observer que l'électronique crée une nouvelle division dans tous les pays entre les « digitalisés » compétents et ceux qui n'ont eu que la culture des rues.

Samir Amin, que je vois pour la première fois, s'en prend à mon topo, qui selon lui tend à masquer les vraies causes de l'échec du développement : le capitalisme, etc. Discours critique qui serait pertinent s'il était accompagné d'autocritique chez ce laudateur de Sékou Touré et du modèle « socialiste ».

Pause. Avant mon départ, un type me dit : « Entre les vieux staliniens, qui dénoncent sans cesse le libéralisme économique et le marché, et les partisans dudit marché, il n'y a presque personne. »

Je pense surtout à la difficulté d'arriver au niveau épistémologique à partir seulement duquel on peut repenser la notion de développement.

On a distribué des éléments d'information du PNUD (Programme des Nations unies pour le développement) : un quart de la population mondiale est en état de sécurité économique (qu'est-ce que ça veut dire ?). Le cinquième de l'humanité, qui vit dans les pays industrialisés, absorbe plus des quatre cinquièmes du revenu mondial. La quantité de ressources alimentaires disponible à l'échelle mondiale est suffisante. Pourtant, 800 millions de personnes souffrent de malnutrition.

Je quitte le colloque à l'heure de la pause pour rentrer travailler, si je peux (je ne pourrai pas). Je suis accablé par la diversité, l'ampleur et l'intriquement des problèmes, par la difficulté de les saisir par la pensée. L'oiseau de Minerve va rater son crépuscule.

Peut-être aurait-il fallu commencer par une lecture critique de la plateforme de la Fondation pour le progrès de l'homme, mais personne ne conçoit la nécessité de l'enracinement d'une conscience de la « terre-patrie » comme l'une des conditions nécessaires pour sauver la terre.

Dans le métro, je lis le rapport d'Alain Vidal-Naquet et note ces passages :

« Les événements tragiques de la Bosnie-Herzégovine, les crises qui sévissent encore dans bien des régions d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine ne doivent pas faire oublier que le nombre des victimes silencieuses de la pauvreté et de la malnutrition dans le monde dépasse de beaucoup le nombre des victimes ethniques et fratricides, sur lesquelles notre regard est attiré tous les jours.

« Le contexte politique et économique, contrairement à ce que l'on aurait pu espérer, ne s'est pas amélioré depuis la fin de la guerre froide [...]. La compétition d'influences engendrée par la guerre froide stimulait l'intérêt pour le développement. Aujourd'hui, cette compétition a disparu et de nombreux pays donateurs expriment leur doute et leur fatigue, et les pays pauvres n'y croient plus. On peut même dire que le contexte global s'est détérioré, laissant place à des conflits sauvages, auxquels la communauté internationale n'était pas préparée et qui ont démontré la fragilité des civilisations de pays soi-disant développés. [...]

« Ce que l'on appelle les dividendes de la paix, soit 500 millions de dollars économisés sur l'armement entre 1987 et 1992, ont été peu utiles à soutenir les actions de développement. Depuis 1989, la croissance économique continue à courir après la croissance démographique dans les pays du tiers-monde. Cela est dû, en Afrique en particulier, non seulement aux catastrophes naturelles, mais de plus en plus aux facteurs de déstabilisation politique, souvent violents, et qui créent des influx de réfugiés difficiles à contenir (Soudan, Éthiopie, Somalie et Rwanda). Par ailleurs, la raréfaction des travailleurs migrants dans les pays développés représente, en plus de la dette et malgré un accord commercial au sein du GATT, un nouveau frein au processus de développement. »

En sortant du métro, je vois plein de confettis sur la chaussée et le trottoir. La manifestation *gay* est passée tout récemment sur le boulevard Beaumarchais. « Pourquoi qu'y sont fiers d'être homosexuels ? me demande

Edwige. – C'est la seule façon de ne pas en être honteux. »

Je regarde quand même le match Italie-Irlande. Le Giant Stadium est bourré. Formidable atmosphère que j'adore. Je suis pro-italien, mais reconnais les vertus irlandaises. Le jeu italien, trop en passes latérales, trop en dentelles, se brise toujours sur la défense irlandaise, alors que l'offensive irlandaise se construit à toute vitesse sur des contre-attaques. Résultat, l'Italie est battue 1 à 0.

DIMANCHE 19 JUIN

La compagne de l'Ami vient en toute hâte me prendre les cinq premiers chapitres de mon livre pour qu'il les lise sous le Stromboli.

Ce déchaînement de délire homicide au Rwanda, cette cruauté sans frein, évidemment ce n'est pas nouveau dans l'histoire, mais cela surgit dans l'histoire d'après 1989, après le printemps des peuples et le printemps de l'ONU. Aujourd'hui, après un mois, deux mois, je ne sais plus, la France décide d'intervenir d'urgence, mais aucun pays ne la suit, sauf le Sénégal. L'une des deux parties combattantes refuse cette intervention. L'ONU n'a pas statué et, si elle statue positivement, que vont faire les « casques bleus » français, sinon répéter, en pire, l'aventure de Somalie ?

Tout ce qui arrive depuis deux ans est de plus en plus démoralisant. Une fois encore, « la roue de l'histoire nous passe sur le corps », particulièrement celui des Rwandais, des Bosniaques, des Kurdes, etc.

Cet événement très localisé, dans ce petit pays d'Afrique, est pourtant de portée universelle : l'histoire continue d'atroce et ignoble façon (Hegel : « L'homme est un animal malade »).

Je repense à tous les fléaux humains qui ravagent la planète. Ah ! La réforme de pensée, déjà très difficile, ne suffirait pas. Il faudrait une réforme dans la personne humaine... Sera-ce possible ?...

Je réponds à l'appel de Pierre Péan, qui a bien progressé dans son livre sur Mitterrand, lequel, maintenant qu'il sait que Péan a pas mal de documents sur ce passé, lui parle ouvertement de son entrevue avec le Maréchal et de l'époque où il est passé du pétainisme à la Résistance. Je vois Péan mardi pour répondre à quelques questions.

À la télévision, très beau film si discret, si beau d'image, si pur, du Vietnamien Hung Tran Ahn, *L'Odeur de la papaye verte*.

TF1 commence son journal par des images de transport de bœufs et taureaux de boucherie qui, lâchés d'une grue de plusieurs mètres, vont s'écraser dans des wagons ; que l'on achemine, blessés et beuglants, vers la mort ; que l'on catapulte hors du wagon à bestiaux par des décharges électriques qui les font bondir de douleur et se blesser un peu plus. Edwige m'avait parlé hier de l'article du *Courrier international* détaillant les horribles expériences que l'on fait sur singes, chats, chiens dans les laboratoires. Les sous-sols de notre belle civilisation sont des camps d'extermination pour animaux. Cruauté, indifférence, sadisme. Tout ce que notre civilisation occidentale a d'implacable se trouve à la fois caché et révélé dans ces sous-sols.

Partout l'absence de compassion, y compris dans la mise à mort de Rocard par les éléphants du PS qui ont eux-mêmes amené le Parti socialiste au dessèchement total. Évidemment, Rocard s'est usé dans la poursuite obsédée de son rêve présidentiel ; il s'est usé contre et dans la machine politique qu'il voulait contrôler et qui a toujours voulu le rejeter ; il s'est usé dans le gestionnarisme, le pragmatisme, le technocratisme, dans lesquels ont fini par l'enfermer ses conseillers. La liste européenne, sa liste, était en fait la liste des éléphants, des dosages de tendance. La chute a été celle des éléphants, autant que celle de Rocard, mais les éléphants l'immolent. Fabius se venge. Personne, dans le parti, dans la presse, n'a un mot de compassion. Certes, les mises à mort, dans une démocratie, sont symboliques et psychiques, il est rare d'en arriver au sang, mais elles participent du même esprit impitoyable, de la même ambition insatiable...

Tout ça est un mélange de Bébête-Show, Labiche et Shakespeare...

J'écris à Rocard.

Le soir, nous nous rendons à Flamenco en France, où se produisait le groupe Yerma. Le local du 33 rue des Vignoles est une sorte de hangar grossièrement retapé, garni de chaises et de bancs : devant, il y a une estrade, et, derrière, un comptoir où l'on sert *tortilla*, *fino*, *gaspacho*, et sodas. Les animateurs de l'association Flamenco en France, qui organisent des cours de chant et de danse, profitent du passage à Paris de chanteurs et guitaristes qui maintiennent le style traditionnel. Ils font ce travail avec amour. Les spectateurs sont des Andalous et des aficionados français. Je vais rue des Vignoles le plus souvent que je peux. Le sous-équipement de la salle m'évoque les réunions de militants.

Bien sûr, le spectacle commence avec un grand retard sur l'horaire, mais

progressivement il se transforme en fête collective. Ce soir, la chaleur est montée assez vite : le noyau de Yerma est pur flamenco, mais avec des variations dues, pour certains morceaux, à un tambour afro-brésilien. Le plus étonnant est la danseuse, qui se présente en pantalon noir moulant et petit gilet noir, presque habillée en homme, et qui, dans une synthèse de *zapateado* masculin et de déhanchement féminin, se donne très fort. Sa bouche, qui se crispe ou crie aux moments de violence, fait littéralement l'amour. « J'adore qu'elle fasse sa méchante », murmuré-je à Edwige et à Guy de la Chevalerie. À la fin du spectacle, acclamés interminablement, ils reviennent tous, accompagnés de l'homme de l'association qui y enseigne le chant et des deux femmes qui y enseignent la danse. Ils se produisent chacun à tour de rôle, les deux femmes littéralement possédées. On sort heureux.

Au retour, nous tombons sur *Ex-libris*, où une femme maigre, qui vient d'écrire un livre en collaboration avec une grosse, attaque méchamment une très grosse femme, auteur d'un livre au titre assez stupide du genre *Bas les pattes aux grossophobes*. Ce vilain morceau de parisianité me dégrise... Je zappe sur le film de Bergman, mais je le harponne à mi-course et j'ai trop sommeil.

Une personne, à 1 000 kilomètres de Paris, qui entend des bruits dans sa chambre, des craquements dans ses meubles, pense que j'occupe indûment son appartement. Elle m'écrit pour me traiter de goujat.

MARDI 21 JUIN

Échange de courrier avec Mme Vié. Travail. Visite de Pierre Péan à 19 heures. Nos rencontres me passionnent. Il a presque terminé son travail sur la jeunesse-genèse de Mitterrand. Il a retrouvé les photos de sa rencontre avec le maréchal Pétain, le compte rendu de sa bio auprès de l'Intelligence Service lors de son premier départ clandestin pour l'Angleterre. Mitterrand s'est trouvé là à une bifurcation. Les Maisons du prisonnier de Vichy qui ne renvoyaient pas les prisonniers évadés se transforment rapidement, après l'occupation de la zone sud, de pépinières de vichystes en pépinières de résistants.

Mitterrand, loin d'être gêné par les documents que lui a montrés Péan, s'est trouvé comme libéré. Et, très à l'aise, il a évoqué ses années d'apprentissage. Mais aujourd'hui la conscience de ce que fut Vichy, une réalité évolutive et dérivante, est non pas éclaircie, mais obscurcie. Il faudra bien qu'un jour je fasse quelque chose là-dessus. Le livre de Péan paraîtra en automne.

Sous nos fenêtres, l'orchestre rock qui participe à la fête de la Musique, devant le restaurant des Arquebusiers, accorde sa sono : après quelques giclées de son hurlant, vers 20 heures, ça part. Beau son, et belle *american voice* de la chanteuse.

Edwige est restée chez sa mère, quai André-Citroën, à l'autre bout de Paris, jusqu'à 21 heures. Coincée à la Concorde par la fête de la Musique, elle a dû abandonner son taxi devant la Chambre des députés, remonter à pied le boulevard Saint-Germain, jusqu'à la place Saint-Michel. Dans un grouillement indescriptible, elle réussit à me téléphoner. Lui ayant donné rendez-vous au café des Tours de Notre-Dame, je descends tandis que notre orchestre a atteint sa température de croisière et que quelques badauds commencent à se trémousser. Et par rues et avenues, les unes embouteillées, les autres vides de voitures mais noires de peuple, je traverse des rocks, des rythmes amérindiens, des javas, des tangos, des chœurs près de l'église Saint-Gervais-Saint-Projet, puis re-rocks et stands de merguez. J'arrive enfin, par la rue du Cloître-Notre-Dame, à la terrasse du café des Tours, où je la trouve affalée devant un café noir.

Nous repartons avec l'intention de trouver un bistrot où elle puisse restaurer ses énergies. Nous traversons le pullulant pont Saint-Louis, prenons la rue du Pont-Louis-Philippe. Il y a une lune toute ronde et belle, la nuit est douce, la ville est remplie de jeunes en groupe ou en couple. C'est une belle nuit de Saint-Jean. Quelques restaurants rue François-Miron ont déjà fermé leur cuisine, il est 11 heures du soir. On trouve finalement une syncrétique crêperie-pizzeria, qui opère une synthèse bretonno-napolitaine dans une crêpe à la mozzarella. Je me tape une demi-bouteille de chianti. « Vous êtes italien ? » demande Edwige au serveur, visiblement nord-africain. Celui-ci, pris de court, répond : « Ou... ui... – D'où ? » Et, comme pour exprimer sa gêne en la camouflant, il lâche : « De Gênes. »

Retour à pied. Encore beaucoup d'embouteillages, Edwige est sur les genoux.

L'orchestre rock des Arquebusiers termine sagement sa prestation à 1 heure du mat'.

MERCREDI 22 JUIN

Ce matin, lever tard. Rendez-vous pour visiter un appartement rue Saint-Claude.

La France veut apporter une aide humanitaire au Rwanda. Les associations humanitaires disent que cette aide sera anti-humanitaire, en réexcitant rebelles et gouvernementaux. Les Tutsis y voient une déclaration de

guerre, les Hutus y voient une aide à leur guerre. L'OUA n'est pas d'accord. L'ONU se tâte. Les pays européens ne bougent pas. Plus on veut faire quelque chose, moins on peut faire quelque chose. Encore, ici, sentiment et conscience d'impuissance.

Dîner chez Drouant du Comité d'aide aux « jeunes talents ». C'est une initiative du professeur Marseille, épaulée et financée par Larousse (et, semble-t-il, un autre éditeur universitaire), pour sélectionner, afin de les éditer, les meilleurs diplômes de maîtrise venant des lettres et sciences humaines. Bien que cette année je n'aie pas eu le temps de faire mon devoir (lire les quatre thèses qu'on m'avait envoyées), ils ont maintenu l'invitation, et me voilà au salon Goncourt (c'est l'envie de fouler ce lieu mythique qui a contribué à me faire sortir de ma tanière). Discussion intéressante, confirmant que nous faisons tous là une « bonne action ». Le début du dîner, bien décevant (queues de langoustines ni fermes ni goûteuses), s'améliore avec un très correct agneau de Pauillac, puis un excellent pont-l'évêque, le tout arrosé d'un plus qu'honnête médoc.

Au cours du repas, tantôt je me reproche ma frivolité (accepter des « dîners en ville » alors que j'ai tant de travail), tantôt je me félicite de participer à une B.A.

Retour assez tôt. je tombe à mi-course sur un téléfilm assez prenant sur M6, *Morts en eau trouble*. Eric Roberts a une forte et pathétique présence dans son rôle de quasi-*private eye*. En revanche, Beverly d'Angelo est moins fatale, en dépit de l'extrême clarté de ses yeux bleus.

JEUDI 23 JUIN

Ce matin, au courrier, je reçois une fois de plus une convocation des armées, à mon adresse, concernant Morin Samatar Jonas Didier, et m'annonçant que je suis requis d'office pour le service militaire. J'avais déjà précédemment signalé qu'il n'y avait pas de Morin Samatar à mon adresse, mais l'implacable machine bureaucratique-militaire de la Grande Muette n'est pas là pour écouter. Je me vois déjà menottes aux poignets, emmené à la caserne, habillé en treillis et partant en exercice.

J'ai terminé hier le premier jet de mon chapitre « Réorganisations génétiques ». Je ne vois pas de nouveau chapitre à faire, sinon de récapituler et conclure, puis d'incorporer éventuellement les fragments que j'ai ventilés dans les divers fichiers de mon Mac.

Chaque année, en juin, rentre chez moi une grosse mouche à merde, fille de la grosse mouche à merde de l'année précédente, elle-même faisant partie de la lignée de mouches à merde ayant fait leur nid à proximité de mes fenêtres. Elle bourdonne, son vol est sans grâce, balourd, mais elle échappe à toutes tentatives pour la neutraliser. Que cherche-t-elle, à tourner ainsi dans mon bureau, cette sotte ?

Je vais au Musée social, où a lieu une cérémonie amicale d'hommage à Pierre Naville à l'occasion du don de sa bibliothèque et de ses archives audit musée. Je m'assieds à côté de Violette. Il y a Irène et Véro, Maurice Nadeau, Gilles Martinet, des vieux de la trotske, des moins vieux de la sociologie du travail.

Une jeune femme, Françoise Blum, a déjà recensé les archives, depuis les lettres que Pierre adressait à son père à 16 ans jusqu'aux ultimes lettres. On projette une vidéocassette d'entretiens de Pierre, intéressants pour la période surréaliste et trotskiste, languissants pour la période sociologique. On voit son visage d'octogénaire très vif et souvent souriant, il est formidablement présent, parmi nous. À la tribune, des amis rappellent leurs souvenirs. Il ne reste plus aucun survivant des fondateurs du surréalisme. Nadeau, très alerte dans ses 85 ans, se souvient de leur première rencontre à *La Vérité*, et évoque ses dernières paroles au téléphone : « C'est un scandale, j'existe encore. » Martinet lui aussi se rapporte au passé, non plus trotskiste, mais post-trotskiste de *La Lettre internationale*. Jean-Marie Vincent, qui retrace la période PSU de Naville, est très heureux que Martinet ait qualifié de provisoire l'éclipse du marxisme. Je noterais plutôt cette autre assertion de Martinet : « Le développement du capitalisme suscitera inévitablement un anticapitalisme. » Colette Chambelland me propose la parole. Je dis comment Pierre a été l'instrument de ma libération, puisqu'il m'avait incité à faire l'article dans *France Observateur* qui m'avait valu mon exclusion du PCF (en fait, je n'avais pas renouvelé ma carte du Parti mais je n'avais pas osé le dire). Je dis que ce n'était pas la critique marxiste de la révolution confisquée par la « caste bureaucratique » qui m'avait éloigné du communisme stalinien, mais le dégoût de tant de mensonges et de bassesses, le *too much*. J'ajoutai que ce qui m'avait séduit en Pierre, c'était d'abord sa simplicité et sa rigueur morale qui le différenciaient des « intellectuels », puis sa polyculture d'homme de la Renaissance, à plusieurs facettes. Alain Touraine, qui rejette l'œuvre sociologique, avoue son admiration pour l'homme, tandis que Rolle et une autre chercheuse du CNRS exaltent l'œuvre sociologique. Ils sont suivis par un chercheur catalan qui exalte son œuvre psychologique béhavioriste et « objective ». Personnellement, je trouve que la part marxiste scientiste était la part ossifiée de Pierre et qu'heureusement son intelligence des gens et des choses ne l'y enfermait pas.

Jean-Marie Vincent ayant dit, à propos de son passé, « quand on est jeune on est facilement sectaire », j'ai tenu à préciser que, bien que

communiste stalinien, je n'étais pas sectaire, et de rappeler mes discussions avec Chauvin, à qui je prédisais : « Vous aurez raison seulement après l'an 2000... » À la sortie, Chauvin, que je n'avais pas vu, me dit : « Eh bien, on se rapproche de l'an 2000 !... »

Le soir à la télé, j'ai essayé de regarder Italie-Norvège, mais le match étant languissant, j'ai pris sur M6 *La Bête de guerre*, de Kevin Reynolds, film américain sur la guerre en Afghanistan dont les personnages collent, sans doute parce que cette guerre rappelle à son réalisateur la guerre au Vietnam. La présence permanente de montagnes et vallées désertiques, le caractère convaincant des partisans afghans, cette histoire terrible où la « bête de guerre », le monstrueux char soviétique, est traquée par de petits bonshommes à pied, armés de leurs seuls fusils, tout cela nous impressionne très fort.

VENDREDI 24 JUIN

Venue du plombier pour détecter l'origine d'une fuite d'eau dans ma cave qui a mouillé pas mal de livres. Les traces de la fuite sont sur la paroi, mais la fuite a été colmatée. On n'arrive pas à détecter son origine.

Venue de l'expert fax : la veille, « changer *toner* » s'étant inscrit dans la fenêtre du fax en émettant des sifflements de détresse, j'ai regardé le mode d'emploi. Malheureusement, n'ayant pas compris le sens du mot *toner*, j'ai encore moins compris comment faire. J'ai donc vidé dans les cabinets l'encre en poudre qui se trouvait dans le bac, me suis copieusement sali, ai entièrement maculé et donc nettoyé mon chiotte pour qu'Edwige ne se rende compte de rien, puis j'ai fait des conneries en mettant la cartouche neuve, sans savoir éliminer toutes les petites retombées d'encre dans le ventre de ma machine. J'ai néanmoins réussi par miracle à raccorder le tambour, qui n'a pas forme de tambour, la cartouche, qui n'a pas forme de cartouche, le bac, que je n'aurais jamais nommé bac. Hélas ! si près de la victoire, impossible de remplacer le « filtre nettoyeur », dont je n'ai pas identifié la place. J'ai donc appelé le service garantie. Quand j'ai dit au téléphone que je voulais qu'on m'enseigne comment remplacer le *toner*, une voix de femme a précisé : « Alors, il faudra payer le déplacement. » J'ai corrigé en signalant que je voulais qu'on inspecte les résultats de ma manipulation, car mes feuilles présentaient des taches d'encre : « Alors, c'est pour une révision ? – Oui, oui... – Alors, c'est sous garantie. »

Et ainsi, est venu, ce matin, un technicien, avec mallette, qui, du coup, m'a montré comment faire à l'avenir.

Venue de l'agent immobilier pour discuter de l'appartement voisin qui nous intéresse (au fond de moi, je n'ai pas envie de déménager, mais l'escalier du duplex stimule l'asthme d'Edwige, laquelle visite des appartes après épiluchage des petites annonces du *Fig*). Le problème est que les appartements qui réunissent toutes les qualités que nous désirons sont trop chers pour moi.

Je n'ai pas pu travailler ce matin, et je me mets au manusse vers les 3 heures de l'après-midi. À 5 heures vient le photographe de l'agence Olympe, qui me fait prendre des poses biscornues. À l'une d'elles, je suis assis du côté le plus étroit d'une marche de mon escalier intérieur, avec une fesse et demie dans le vide. Je me relève avec un lumbago. Mais lui, tout à son art, il s'en fout.

Discussion sur l'amour. Il me dit qu'à côté de chez moi, boulevard Beaumarchais, habite une femme qu'il a aimée mais qui, semble-t-il, ne l'a pas aimé. Je suis curieux de savoir s'ils ont été amants. « Vous vous êtes pratiqués l'un l'autre ? – Moi, je n'emploierais pas une telle expression... – C'était justement pour ne pas employer celle qui m'était venue à l'esprit. »

Je continue, plein de sagacité : « C'est pénible d'aimer sans être aimé, mais c'est pénible d'être aimé sans aimer. »

Il est d'accord sur le second point, mais il maintient que c'est bon d'aimer, même sans réciprocité.

« Au moins, lui dis-je, il faut inspirer de l'amitié, voire de l'affection, à défaut d'amour... »

Il part un peu plus tard que prévu, je sors faire les courses : je porte un pantalon à la teinturerie, puis j'achète Pliz, Cif, Ajax, et encore un autre truc nettoyant, je prends les Schweppes Tonic que veut Edwige et pour moi trois petites canettes de Ginger Ale. La chaleur, étouffante depuis le matin, est devenue épuisante. Je prends encore *Le Monde* et *Le Nouvel Obs*, que j'achète par curiosité pour les éditos de Jean Daniel et les programmes de télé (bien que les commentaires soient très souvent persifleurs et méprisants, selon la doctrine parisienne qui veut que presque tout est de la merde). Je rentre, Emilio Roger est déjà là.

Enseignant à Valladolid, il prépare depuis deux ans une thèse sur ma pomme et il est venu à Paris pour me laisser la partie rédigée et en discuter avec moi. Il a pris le train de Valladolid le mercredi avec sa femme et sa petite fille, sans savoir que la SNCF était en grève. Immobilisation à Hendaye, arrêt de nuit, vérification des passeports, départ pour Bordeaux après une longue attente. À Bordeaux, n'ayant évidemment plus l'usage de ses couchettes, il demande à échanger ses billets contre une place de TGV pour Paris. Refus de la bureaucratie. Finalement, il prend le TGV, où on ne lui donne pas d'amende. À Paris, il visite le Louvre, monte à la tour Eiffel. Demain, sous l'insistance de sa fillette, ils iront à Disneyland.

Il m'apprend qu'il y a de lamentables erreurs dans les traductions de mes livres en espagnol. On parle de son texte. Nous allons dîner aux Arquebusiers.

Le lumbago d'Edwige s'aggrave. Elle rentre la première.

Zapping sur Brésil-Cameroun. Deux belles équipes qui n'arrivent pas à déployer leur génie (deux génies contraires peuvent s'annuler l'un l'autre). Le Brésil gagne par 3-1. En tant qu'aficionado du Brésil, je suis content mais triste pour le valeureux Cameroun.

Je tombe sur la fin de Belgique-Pays-Bas, assez haletant, les Hollandais essaient d'égaliser en vain. 1-0.

Est-ce la charge orageuse dans l'air, jointe à la chaleur d'été ? Je mets des heures à m'endormir et Edwige, qui souffre de son lumbago, ne trouve pas non plus le sommeil.

SAMEDI 25 JUIN

Lever très dur. Edwige reste au lit. Le masseur, M. Dechamps, que j'ai convoqué hier soir, arrive à 11 heures et la soulage pour un peu de temps.

Il est 13 heures et je n'ai pas encore travaillé à mon manuscrit.

Longue lettre de Yi-zhuang Chen où il se fait connaître. Il est né en 1946 dans le Sichuan dans la famille d'un grand propriétaire capitaliste. À la prise du pouvoir par Mao, sa famille fut persécutée et son père mourut en prison en 1950. Sa mère trouva refuge chez son frère à Pékin, vieux communiste et traducteur de Marx. Puis elle se remaria avec un fonctionnaire. La « mauvaise origine sociale » de Yi-zhuang Chen, inscrite sur son dossier, lui valut des mesures discriminatoires. Son sort fut aggravé par la condamnation du recteur de l'École supérieure du Parti, Yang Xianzhen, qui avait voulu compléter le principe dialectique formulé par Mao, « un se divise en deux », par le principe de Fang Yizhi, « deux s'unissent en un ». Yi-zhuang Chen, âgé de 17 ans, ayant écrit un article démontrant la complémentarité des deux formules, fut blâmé. Privé du droit d'accéder à une université importante, il entra dans la classe de français de l'Institut de transport maritime de Shanghai. Au cours de la Révolution culturelle, on le contraignit à travailler comme docker au port pendant dix ans et on le soumit à la critique publique. Après la mort de Mao (1976), muté à l'Institut de recherche scientifique et technique du port de Shanghai, il devint traducteur. Yang Xianzhen, son ex-recteur, réhabilité à l'âge de 80 ans, aida le jeune homme à faire une maîtrise en philosophie, et c'est alors que Yi-zhuang Chen approfondit la philosophie de Hegel et explora les problèmes philosophiques des « trois théories » (théorie des systèmes, théorie de l'information et cybernétique). Il pensa alors, après lecture d'un

fragment du *Gödel, Escher, Bach* de Hofstadter, qu'il existait un lien entre la dialectique hégélienne et la procédure démonstrative du théorème de Gödel. (Yi-zhuang Chen me fait remarquer que je me suis moi-même plongé, à la charnière des années 1960-1970, dans le courant de pensée des trois théories.) Il devint professeur adjoint à l'École centrale d'administration de Chine jusqu'à son départ en 1987.

Il poursuit depuis cette date des études de doctorat à l'université de Montréal. Et il a produit le manuscrit dont il m'a envoyé la troisième partie : *Exploration des significations de la dialectique à travers les études comparatives sur cette notion en Chine et en Occident*.

Il aimerait travailler en liaison avec moi et peut-être m'aider. Ainsi, il remarque que dans *Les Idées* j'hésite sur le point suivant : le paradigme de complexité devrait-il être une nouvelle logique ou bien un nouveau mode de penser ? Quel rapport entre logique et mode de penser ?

Il m'écrit : « Vous êtes un grand penseur d'aujourd'hui qui jouit d'une réputation considérable ; pourtant, je sais qu'il existe malgré cela une controverse dans les milieux intellectuels sur la valeur de vos idées ; celles-ci sont méconnues ou sous-estimées par un certain nombre de savants. »

Dès que ces mandarins de la science ne comprennent pas quelque chose, ou veulent critiquer quelque chose qui leur déplaît, ils disent « montée de l'irrationnel ». Ainsi ce pontife qui supervise la recherche sur le sida dénonce-t-il les déclarations médiatiques de Cherman sur son vaccin : au lieu de dire que ce sont des déclarations prématurées, il parle de « montée de l'irrationnel ».

En fin d'après-midi, après un peu de travail, je vais à l'expo des toiles de Jacques Gandelin au Bateau-Lavoir. J'aime beaucoup ces paysages sortant de la brume du souvenir, semi-imaginaires, qui semblent venir d'un Orient ou d'un passé perdu, et dont on ne sait si elles évoquent Venise ou Istanbul...

Images télé où l'on voit les Français chaleureusement accueillis par des populations rwandaises. Est-ce que finalement ils vont réussir à être des tuteurs bienfaisants ?

DIMANCHE 26 JUIN

À cause des gens qui sont venus vers 21 heures, je n'ai pu voir que quelques images fugitives du match Argentine-Nigeria. Plaisir de revoir le grand petit Maradona.

Travail assez tranquille. Visite d'Irène.

Le soir, après zapping sur le match États-Unis-Bulgarie, je vois ce film de Konchalovski, persiflé par le commentateur télé du *Nouvel Obs*. Évidemment il y avait sur TF1 *La Nuit du condor*, que j'aurais revue pour la troisième fois, mais j'ai préféré regarder ce film de 1991 dont le héros est le projectionniste de Staline.

Dîner chez Bofinger avec mon cher Patrice Blank. Je l'estime, je l'admire, je l'aime.

Je n'aurais peut-être pas dû prendre l'andouillette (pourtant AAAAA Duval), nuit lourde.

MARDI 28 JUIN

Lever lourd.

Départ pour Orly. Est-ce le thé que j'ai bu ce matin ? je demande sur l'autoroute au chauffeur de taxi de m'arrêter à la première station-service pour pisser. Il m'arrête sur un bord tranquille. Remonté, je lui dis ma joie d'être apaisé. « Ce qui est moche, c'est quand on a la diarrhée », me dit-il avec sagacité.

Voyage lourd dans l'Airbus 320 pour Bordeaux. Je lis dans *Commentaire* le débat sur Huntington. La plupart des textes sont très critiques. Effectivement, une simplification chasse l'autre. On a besoin d'une idée simple pour expliquer notre temps. Hassner fait remarquer qu'on a déjà essayé d'embrasser la complexité de l'évolution historique par des formules : moderne, postmoderne, industriel, postindustriel, etc.

Un article de Fukuyama s'élève contre les Cassandre d'aujourd'hui. Pour lui, en gros, tout va bien : le développement asiatique (Chine, Corée du Sud, Taïwan), l'essor de l'Amérique latine, le passage à la démocratie libérale et les espoirs économiques de la Pologne, Hongrie, République tchèque, Slovaquie, Slovénie, pays baltes...

Arrivée au château Beychevelle. C'est la dernière séance de notre académie : les difficultés financières de la GMF y mettent le point final après quatre ans.

Après une si longue accalmie, mon lumbago est revenu, et il m'empêche de me concentrer sur les œuvres que nous visitons pour les juger. Une très belle composition en terre cuite de la sculptrice hollandaise Hanneke Beaumont rallie nos suffrages. On voit trois hommes, jeunes, attentifs,

incertains, se sentant impuissants, et plus loin, perché sur une sorte d'estrade, un homme à tête de proconsul romain, plein de certitude. C'est lui qui, semble-t-il, doit symboliser le courage. Moi, il me semble une brute, et les autres signifient pour moi le courage d'assumer l'incertitude.

Nous remarquons aussi l'œuvre du Français Erik Samakh, une espèce de fauteuil magique, avec deux planches qui sortent des accoudoirs pour qu'on y repose les pieds. Il demande un volontaire, j'y vais, car je me sens crevé. Impression délicieuse de relaxation, mes yeux se ferment, je nirvanise. L'auteur me demande de faire quelques remuements. Je tourne un peu la tête, remue les doigts de pied. J'entends des meuglements de vaches, des chants d'oiseaux. Les mouvements aléatoires du patient déclenchent, *via* un ordinateur et un système électronique, des sons très divers. Je quitte à regret le fauteuil.

Les autres œuvres ne me touchent guère, sauf celle d'un photographe guatémaltèque, Luis Gonzalez Palma, qui a fait une sorte d'ex-voto en hommage aux souffrances du peuple indien. Beaux visages graves, parés de façon dérisoire par les attributs espagnols de la gloire.

Dîner en plein air sur la terrasse. Je vais mettre en marche la télé dans une pièce voisine, où commence le match Brésil-Suède. Je retourne à mon rôle d'agneau haricots verts. Puis je vais, le verre de beychevelle à la main, me remettre à la télé. Bernard Pivot et Erik Orsenna émigrent à leur tour. René Berger vient nous apporter du vin. Je fais un saut pour me servir en fromage, dont le coulant et le moelleux sont irrésistibles. Brigitte Huard nous apporte le dessert. Pivot nous offre un Montecristo. Ainsi, avec le Brésil, le beychevelle, le havane, nous vivons émotion et volupté. René Berger est stupéfié de nos rugissements et des conseils que nous vociférons à des joueurs qui ne peuvent nous entendre. Le match a de bons moments et se termine sur un score nul. Puis c'est Russie-Cameroun. Les Russes marquent un excellent but, puis un autre indu (les Camerounais ayant arrêté le jeu pour une contestation), puis un penalty. Écœuré, je décide de ne pas regarder la seconde mi-temps. Sur le chemin du retour vers ma chambre, j'entends de la salsa et vois danser sur la terrasse, dans la nuit ; ce sont les artistes qui vivent ici en couple. Je rentre dans la danse puis en ressors au bout d'une demi-heure, pour mon lit.

Je me couche, toutes fenêtres ouvertes sur les grands arbres du parc, le ciel, au loin la Gironde. Pas de lune, mais des étoiles. L'air a fraîchi en restant doux. Je plonge dans le sommeil.

MERCREDI 29 JUIN

Petit déjeuner. On parle football puis vin avec Berger et Pivot. Je vais à mon Mac. Je l'ai installé sur une table de nuit près de la fenêtre, face aux

branches et ramures d'un très grand arbre (acacia géant ?), la pelouse, le ciel où se promènent des nuages.

À table, Philippe Beaussant demande à l'astrophysicien Michel Cassé ce qu'il y a du point de vue cosmique dans un verre de beychevelle. Cassé répond qu'il s'y trouve de l'eau en grande quantité, c'est-à-dire de l'hydrogène qui s'est formé peu après le big bang, de l'oxygène qui a été exhalé par les étoiles, du carbone qui s'est constitué dans les étoiles géantes rouges, divers éléments chimiques qui ont également tous une origine cosmique, et enfin la puissance organisatrice de la vie qui a produit la vigne, la transformation du raisin sous l'action humaine, toute une culture millénaire à quoi se sont ajoutées les ultimes technologies informatiques.

Mon verre de beychevelle 86 aux reflets rubis à la main, je m'émerveille d'y découvrir le cosmos.

Débat sur le courage. Berger, très spirituel, merveilleux. Orsenna, très drôle. Je me sens éclipsé par eux, mais ma jouissance dissout une éventuelle amertume. Dans mon petit topo, je dis qu'à la différence de la témérité la notion de courage doit contenir en elle son contraire, la peur qu'elle surmonte, et la lucidité.

Avion du retour, je pique dans *Commentaire* cette phrase de Fabrice Bouhillion : « Notre époque est définie par le triple échec politique de la foi, de la raison et de la déraison. »

Dîner très sympa au restaurant thaï avec Barbiaux mère et fille.

JEUDI 30 JUIN

Aïe, j'ai attrapé hier un douloureux lumbago. Mme Deligny m'a fait ce matin des ultrasons. Faut que je reste au Mac.

Maradona est expulsé du Mondial parce qu'il aurait absorbé de l'éphédrine. Maradona avait ressuscité après sa déchéance à Naples. Cette déchéance définitive me frappe et s'introduit dans le panorama des tragiques événements du monde.

Le monde : d'un côté, les processus de dislocation, de haine, de crises ; de l'autre, regardé par plus de 1 milliard de téléspectateurs de tous les continents, le Mondial, jeu et fête planétaires...

Dans l'après-midi téléphone d'Alanys. Moi, joyeusement surpris : « Vous êtes à Paris ? – Non, à Montréal. » Elle m'apprend que Johanne a rechuté. Son médecin le lui aurait annoncé hier. Je téléphone à Johanne qui, ravalant ses larmes, me dit qu'elle veut vivre et fera tout pour vivre. On doit lui faire une biopsie dont on aura les résultats vendredi. Je lui téléphonerai à mon retour de Fribourg-en-Brisgau. Je suis accablé, vais de-ci, de-là, puis me remets au travail.

Visite de Harry Redner ; sociologue-philosophe australien, comme moi il est mal à l'aise avec les étiquettes. Nous avons cheminé indépendamment dans les mêmes directions. Proposant à un éditeur américain de faire traduire mon *Science avec conscience*, celui-ci a consulté Bourdieu, et l'élégant personnage a déclaré qu'il y a une « centaine de sociologues français à traduire avant Edgar Morin ».

Arrivé à Paris en 1947 à l'âge de 9 ans grâce au Joint qui lui avait fait quitter la Pologne où tous ses parents avaient été exterminés, Redner, après avoir habité rue de Malte quelques mois, a émigré en Australie. Il revient en Europe *via* un séjour en Israël. Comme souvent chez ceux qui n'ont pas vécu en Europe de l'Ouest dans les décennies d'après-guerre, ses sentiments anti-allemands sont encore tout chauds. Et il se sent très juif. Il me parle du livre qu'il prépare sur les penseurs antisémites de l'entre-deux-guerres : Heidegger, Wittgenstein, Lukacs. « Mais, lui dis-je, si Heidegger a cru au nazisme en 1933-1937, il n'était pas antisémite ! » Il m'assure que si, et qu'on en a des témoignages. « Mais Wittgenstein était aux trois quarts juif, et Lukacs entièrement... » Leur antisémitisme, dû chez l'un à sa honte juive, chez l'autre à son adhésion au totalitarisme stalinien, lui semble exemplaire.

Je n'ose pas trop, vu notre communauté de vue sur d'autres terrains, lui faire part de mes objections, car j'ai peur de devenir à ses yeux un antisémite exemplaire.

Massage : mon lumbago résiste.

Terminé la première version du chapitre final de mon manuscrit que j'ai envie d'appeler *Que sais-je ?*.

En regardant le relevé de mes droits d'auteur au Seuil, je constate, encore une fois, que mes bouquins qui se vendent le plus régulièrement en poche (autour de 2 000 exemplaires annuels) sont *L'Homme et la Mort*, *Le Paradigme perdu* et les volumes de *La Méthode* (surtout le premier). En revanche, mes livres « d'écrivain », comme *Le Vif du sujet*, le *Journal de*

Californie, ont de faibles ventes (autour de 200). Plus on me voit comme relevant de la pédagogie, moins on me voit comme écrivain. Je me console en me disant que, pendant vingt ans, les manuels de littérature ont vu en Proust un subtil psychologue, mais un très mauvais écrivain.

Herminette, toujours fascinée par le fax, essaie d'introduire la tête entre les réceptacles, de glisser la patte dans la fente d'où sortent les feuilles. Elle s'interroge vertigineusement mais n'obtiendra pas plus de réponse que nous quand nous nous interrogeons sur les mystères de l'Univers.

Aux infos de 20 heures, arrivée d'Arafat à Gaza, moment bouleversant où l'homme retrouve sa terre.

Des colons, intégristes et likoudistes, veulent interdire à Arafat de venir prier à la grande mosquée de Jérusalem, invoquant les Israéliens morts du fait des attentats palestiniens. Pas un seul instant ils ne pensent au nombre bien plus important de morts palestiniens du fait d'Israël.

Dîner chez Véro, avec Violette, Irène, des amis à Véro, dont un avocat qui s'occupe du tribunal international pour les crimes commis en ex-Yougoslavie. On commence à évoquer les années de Résistance et l'arrestation de Jean. Nous divergeons, Violette et moi, sur les conditions dans lesquelles j'ai failli être arrêté à l'hôtel Toulhier. Je prétends que seule une incroyable lassitude m'avait empêché de monter et de tomber dans la souricière. Violette, elle, dit que la taulière lui ayant fait signe, elle m'avait, d'un geste, incité à redescendre quand j'étais arrivé au palier. Elle ajoute qu'il y avait un gestapiste dans la loge de la taulière. Moi, je me souviens très bien de mon absence totale d'inquiétude et de mon inexplicable fatigue, ce qui n'aurait pas été le cas s'il y avait eu un geste de Violette et un gestapiste dans la loge. D'ailleurs, non seulement je l'aurais remarqué, mais il m'aurait arrêté. Elle croit mordicus à son histoire. Moi à la mienne. Témoignages, témoignages...

Puis Véro lance la conversation sur les tribunaux contre les crimes commis en Yougoslavie. Je défends que seule la paix peut arrêter les crimes de la guerre et que la paix ne peut résulter que de compromis. Si Arafat et Rabin avaient exigé l'un et l'autre le châtement des assassins israéliens et palestiniens, il n'y aurait pas eu de possibilité de libération de la Palestine, etc. Véro ne peut supporter l'impunité. Personnellement, je sais que la punition ne saurait réparer l'irréparable, et je crois nécessaire la magnanimité, comme l'a fait Mandela. Mais, quand je parle de pardon, ils me sortent l'argument de Jankélévitch : « qu'ils me demandent pardon d'abord », et Véro me lance : « Alors tu laisses punir le voleur de yaourt et tu vas embrasser Hitler »... Je m'excite. Mais j'aime ces discussions animées comme dans le bon vieux temps, avec Dionys, Claude...

Lu dans la communication de Jean-Claude Leonides à l'académie du Var (« Culture et pensée complexe ») la formule *sparsa colligo*, que j'intègre aussitôt dans mon manuscrit. J'enregistre aussi des citations de Claude Bernard, Hélène Cixous et Altenberg, trouvées ici et là :

« Un jour viendra où le physiologiste, le poète et le philosophe parleront la même langue et s'entendront tous » (Claude Bernard).

« Tu portes toujours ton regard au-delà des frontières de l'infini » (Altenberg).

« On ne voit plus maintenant de mouchoirs dans les gares, il paraît qu'il y a eu des explosions dans le soleil et qu'il y a des médicaments qui suppriment la honte, le regret et les rêves. Bientôt on pourra naître sans crier, ensuite ce sera sans crier faire l'amour, perdre un enfant, mourir. On va vers le silence » (Hélène Cixous).

Selon le n° 33 du *Courrier international*, il y aurait, depuis 1990, possibilité de créer des logiciels qui évolueraient comme les êtres vivants. Thomas Ray, auteur d'un code informatique capable de se reproduire et doté d'un dispositif de mutation, a vu qu'en une nuit celui-ci avait proliféré et s'était diversifié en une population de descendants présentant divers comportements comme le parasitisme, la coopération, voire une forme de reproduction sexuelle (?). Ce chercheur veut maintenant utiliser Internet, l'immense réseau informatique international, pour voir son programme se disperser, multiplier et peut-être produire des formes de vie cybernétiques inattendues.

Déjeuner au Vinos y Tapas de la rue des Tournelles. Le gaspa froid est bon quand il fait cho.

L'après-midi, je branche mon répondeur et me mets au travail. Le téléphone sonne. C'est la voix de Ghislaine. Je décroche. Elle m'apprend que Jacques Dofny a eu une crise d'épilepsie dans la matinée de mercredi, à Mormoiron, puis qu'il est tombé dans le coma. Transporté à l'hôpital de Marseille, son état est très grave. Au mieux, il s'en tirera avec une hémiplégie ou une paralysie locale de la main. Ghislaine va partir à Marseille. Elle est totalement paumée. Le frère et la belle-sœur de Jacques vont venir de Belgique. Touraine est prévenu.

On formait une petite équipe d'amis au premier Centre d'études sociologiques. Comme il participait au réseau Curiel pendant la guerre d'Algérie, Jacques fut expulsé en tant que Belge, mais Georges Friedmann lui trouva un point de chute à Montréal ; il y devint prof d'université et prit la

nationalité canadienne. Quelques années après la mort de sa femme, victime d'un cancer, il épousa Ghislaine, Québécoise douce et fragile, et ils étaient venus s'installer dans le Vaucluse au moment de sa retraite.

Ainsi, en chacun de nous, avec l'âge, s'arrachent des lambeaux de nous-mêmes, et nous devenons des êtres décharnés, des demi-fantômes.

Fantôme, fantôme ! Demain, je pars pour Fribourg-en-Brisgau, que j'ai si bien connue en 1945-1946, et que je n'avais jamais revisitée depuis.

Vers 18 heures, faisant le marché rue de Bretagne, nous achetons de savoureuses tomates siciliennes. Voilà des années qu'il n'y a plus de tomates à goût de tomate à Paris.

La nuit va tomber, et soudain, très haut dans le ciel, des tourbillons d'hirondelles hurlent de joie. Pour la première fois, du cœur de Paris, je vois des hirondelles. Où sont leurs nids ? Certaines maintenant descendent très bas... Elles font la fête avant le coucher du soleil.

DIMANCHE 3 JUILLET

Au Rwanda, on massacre à la machette. Ce sont des barbares : les civilisés massacrent aux bombes aériennes.

L'Ami, rentré depuis deux-trois jours, ne m'a pas téléphoné ; c'est donc qu'il n'a pas lu mon manusse à Stromboli. Or, ici, je pense qu'il n'aura que le temps de le survoler. Et puis, j'ai peur qu'il ne trouve politiquement déliquescent ce qui pour moi est métapolitique. Ce samouraï me verra en prêchi-prêcheur.

Je lui faxe un mot. Il m'appelle : « Quelle crise me fais-tu ? » Il va lire mon manusse dans la semaine.

Dans l'avion Paris-Mulhouse, j'apprends par le *Bulletin d'Afrique* que, plus d'un an avant les événements d'avril 94, les informations s'accumulaient à l'Élysée et à Matignon sur l'éventualité de massacres de Tutsis. Mais la France soutenait le « francophile » Habyarimana contre l'« anglophile » Front patriotique. De plus, je lis dans *Réseaux de citoyens* que la France, privilégiant les situations de stabilité en Afrique, donc le plus souvent des dictatures, fermait les yeux sur les exactions contre les opposants, les rebelles ou les populations. De toute façon, ce sont des unités françaises qui ont entraîné la garde prétorienne du président défunt. On peut se demander si l'expédition humanitaire actuelle n'aurait pas aussi pour mission cachée d'empêcher la prise de pouvoir du FPR sur tout le territoire rwandais.

À l'aéroport de Mulhouse m'attend le professeur Essbach, qui me conduit à Fribourg-en-Brigau. Après presque un demi-siècle, je craignais de tomber dans une sombre mélancolie, à retrouver la région que je sillonnais joyeusement du temps où j'étais au gouvernement militaire de Baden-Baden. Tous les noms familiers me reviennent. Je redoute, alors que nous sortons du parking pour prendre la rue piétonne qui conduit à l'hôtel Am Rathaus, d'être envahi par une incoercible tristesse. Eh non ! je ressens le charme de ces maisons badoises retapées, repeintes, pimpantes ; dans les rues étouffantes de chaleur (35 °C), des jeunes gens sont assis par terre, certains lisent, les pieds au frais dans une rigole qui court le long du trottoir.

Je me sens paisible. À l'hôtel, j'ai demandé une chambre avec vue, et je suis content de ma petite cellule au quatrième étage, avec une fenêtre mansardée donnant sur le toit et le clocher de l'église, avec au fond les collines boisées et le grand ciel. J'installe ma table près de la fenêtre, mon Mac sur la table, et vais prendre une douche dans la minuscule salle d'eau.

Avec le professeur, nous déjeunons à une terrasse en plein air au pied de la cathédrale. Alors que, partout, les murs exhalent la chaleur de la journée, notre table, loin du bâtiment, reçoit une brise qui vient de la Forêt-Noire. Je raconte ma visite à Heidegger à l'automne de 1945, je crois. Jusqu'alors, chaque officier français qui était allé chez Heidegger ne lui avait signifié qu'interdiction ou réquisition. Aussi, quand il m'a vu en tenue d'officier, a-t-il été stupéfié de ne m'entendre lui parler que de sa philosophie...

Le professeur Essbach est un ancien gauchiste de 1968-1969. Alors qu'il était étudiant en philosophie dans je ne sais plus quelle université, son professeur lui avait interdit de présenter sa thèse et l'avait fait vider pour gauchisme ; un autre enseignant l'avait récupéré en sociologie. Il l'enseigne à Fribourg depuis cinq ans. Je suis d'autant plus heureux de trouver un sociologue non orthodoxe qu'il a lu *Arguments* et le *Journal de Californie*. Je choisis des sortes de gros raviolis badois farcis au bœuf. Ça me plaît pas mal. Le rotwein en revanche est quelconque.

Au retour, la fête bat son plein place du Rathaus. Il y a des stands à bière, à vin, des banquettes, des tables, un orchestre. J'ai bien envie de me taper du vin blanc, mais la sagesse me retient.

Trop fatigué pour travailler, je regarde de mon lit un peu de Mondial. Dans cette première mi-temps d'Argentine-Roumanie, les Roumains pratiquent des contre-attaques heureuses. J'en reste au score de 2 à 1. Le bruit, la chaleur m'empêchent de dormir jusque vers 2 heures du mat'.

LUNDI 4 JUILLET

Une giclée de soleil me tire du sommeil vers 6 heures ; je me rendors,

puis les cloches de l'église sonnait à toute volée m'éveillent à nouveau. À peine ai-je pris ma douche que la chaleur m'écrase. Le temps d'aller porter ma chemise sale à une blanchisserie à 300 mètres de l'hôtel et de revenir, me voilà déjà en sueur. Petit déjeuner buffet à l'allemande où je tâte de la charcuterie. Puis remontée au Mac. Mon cours est à 15 heures.

J'ai pu travailler au chapitre « Je ne suis plus des vôtres » jusque vers midi, puis la chaleur m'a tellement accablé que je me suis couché de 1 heure à 2 heures, sans même éprouver le besoin de déjeuner. Au Frankreich Zentrum, où je devais effectuer quelques formalités, une bureaucratie quasi française m'empêche de toucher mon fric ; il me sera transféré dans quelques mois, alors que je voulais le dépenser ici.

Sur les murs de l'université, des graffitis, dont celui-ci : *I wait for another revolution or revelation.*

Après mon séminaire, qui dure de 15 heures à 19 heures, je vais prendre un verre avec trois étudiants, dont l'un fait une thèse sur la « sociologie du présent ».

Vers 21 heures, je m'attable à la terrasse de la Tessiner Weinstube où, vu la chaleur, je me détourne de la saucisse pour prendre des spaghettis au pesto, avec un rouge badois qui ne m'exalte pas.

En attendant de passer la commande, je lis un article passionnant du dernier *Time Magazine* sur ce que devait être le plan secret du pacte de Varsovie pour la Troisième Guerre mondiale : le premier jour, une attaque par missiles nucléaires anéantissait la base maîtresse de l'OTAN en Allemagne de l'Ouest. Le deuxième jour, 1 million de Soviétiques, Allemands de l'Est (ces derniers supérieurement armés et entraînés), plus des auxiliaires polonais, pénétraient en Allemagne avec 12 000 tanks et 25 000 véhicules blindés. Le troisième jour, l'Allemagne de l'Ouest était occupée et des milliers d'administrateurs est-allemands en prenaient le contrôle. Le quatorzième jour, le Danemark et le Benelux étaient occupés ; le trentième jour, les troupes atteignaient la côte Atlantique, la France était neutralisée.

Ainsi donc, dans les années 1960-1970, tout était préparé en vue d'une éventuelle guerre nucléaire soudaine et dévastatrice, contrairement aux attentes ou prévisions des Occidentaux. Les milliers de documents récupérés dans des archives secrètes à Strausberg, près de Berlin, révèlent tous ces plans. Face à cet assaut nucléaire, que se serait-il passé ? Les Américains auraient-ils riposté par une contre-attaque nucléaire contre les villes soviétiques, et les Soviétiques y auraient-ils répliqué en visant les villes occidentales, tout cela aboutissant à la pire horreur jamais vue ? Les Occidentaux auraient-ils pu contenir les Orientaux ? Et si l'URSS avait occupé l'Europe, y aurait-il eu de rudes épurations (compte tenu de l'époque, j'imagine en France un gouvernement Marchais-Chevènement, avec Régis Debray à la Culture et François Nourissier à la Direction des lettres) ? Mais, tôt ou tard, le communisme soviétique n'aurait-il pas déperissé sous l'effet de sa

victoire ? N'aurait-il pas, pour des raisons d'efficacité économique, maintenu le capitalisme à l'Ouest, notamment le capitalisme allemand (car Marchais-Chevènement auraient nationalisé toute l'industrie française) ?

Nous ne saurons jamais ce qu'il serait advenu, après trente ans d'hégémonie, de l'Europe nazifiée, ni de l'Europe soviétisée. Mais on aurait tort de croire que l'URSS aurait nécessairement implosé dans les années 1980. Elle était capable de continuer sa fuite en avant et de trouver un sursis en occupant l'Europe...

Ailleurs, je lis : « Le réel Rocard a disparu derrière un clone qui n'intéresse personne. » En prenant le Parti socialiste, il a perdu la France...

En rentrant à l'hôtel, une vitrine de poupées me fascine : on y voit des petites filles presque grandeur nature, chacune avec un visage étonnamment expressif, de vrais cheveux, une très simple tenue de petite fille du début du siècle. L'impression est encore plus forte qu'au musée Grévin. Ces sont des poupées vivantes, qui font semblant d'être figées. Je ne peux m'arracher de la vitrine, ces petites fées me retiennent. Dès que je vais avoir le dos tourné, elles vont éclater de rire. J'entends en moi la mélodie à la flûte du magicien de *Petrouchka*. Cette petite-là, dans sa robe grise de collégienne, avec ses levrettes gonflées elle me fait une sorte de moue. Soudain, les cloches de la Martinskirche sonnent, me secouent, et je quitte mes belles poupées.

Je regarde à la télé Brésil-États-Unis. On est encore zéro à zéro au moment où j'écris, dix minutes après le début de la seconde mi-temps. Le Brésil se déchaîne, mais échoue toujours près du but. Le match est ardent, passionné, pas très beau mais passionnant, en dépit de quelques laideurs violentes.

Des grondements de tonnerre au loin, un éclair, puis plus rien... Un souffle de fraîcheur, puis tout redevient moite et caniculaire. À nouveau, des éclairs, mais nul bruit. Je me remets au match que je guignais du coin de l'œil en tapant sur mon Mac. Le Brésil marque un but. La fin de partie est acharnée et elle se termine sur ce score, 1-0. Un joueur américain ressemble terriblement au président Lincoln.

La pluie commence à tomber. Le tonnerre se rapproche.

MARDI 5 JUILLET

Je me suis couché tandis que l'orage, assez violent, éclatait sur Fribourg. La fraîcheur mettra du temps à arriver ; je ne la sentirai que ce matin.

Mon séminaire est de 9 heures à 13 heures.

En sortant, je m'égare un peu dans cette belle et sereine ville piétonne sillonnée de tramways et de vélos. Je repère un café à l'italienne qui sert un bon express...

Le temps est redevenu très lourd. Malgré un déjeuner frugal de pain de seigle et de fromage dans ma chambre, une sieste m'accable.

Après-midi tranquille, en slip, dans ma cellule, devant ma fenêtre, face au clocher de Martinskirche. Ciel serein. Pas un seul coup de téléphone. J'entends un troubadour façon Bob Dylan qui chante en allemand sur la place du Rathaus. Je prépare ma conf pour ce soir à l'Institut français... sur « la réforme de pensée ». Après la conf, avec le professeur Essbach et quelques étudiants, tous avec leur bicyclette, nous allons vers un restaurant grec. Sur le chemin, une caravane de voitures en délire, drapeau italien au vent : l'Italie a battu le Nigeria.

Au dîner, comme un vieux (pourquoi ai-je dit « comme » ?), j'évoque mes souvenirs d'occupation à Fribourg, mes visites à Heidegger, mes aventures à Berlin en 1949 avec Robert Antelme.

À l'hôtel, je tombe sur la seconde mi-temps de Bulgarie-Mexique, qui se termine par un zéro à zéro. Je suis trop fatigué et pas assez passionné pour suivre les prolongations.

MERCREDI 6 JUILLET

La canicule est passée. Mon dernier séminaire se termine par de vigoureux coups de poing sur les tables en guise d'applaudissements. Je retraverse Fribourg, vais jeter un dernier regard aux petites poupées : ma favorite n'a plus sa jolie moue, elle a même un petit air sournois. Je pense à ce film fantastique où les poupées clignent de l'œil, font des grimaces, puis deviennent très méchantes, dès que le héros a le dos tourné. J'ai bien envie d'acheter mon inquiétante petite chérie mais les 1 500 marks qu'elle coûte justifient mon inhibition. En fait, je crains qu'à peine en ma possession elle ne me possède.

J'emporte un souvenir charmant de Fribourg dont le centre piétonnier est reconstruit à l'ancienne, sans immeuble qui fasse verrue. Les piétons sont libres, ils marchent paisiblement, s'assoient sur les places ; les terrasses des cafés s'étalent sur les espaces publics. La cité est redevenue humaine. D'après Essbach, Fribourg-en-Brisgau a été déclarée capitale écologique de l'Allemagne. Sa mairie, en grande partie verte, a créé un dispositif de

parkings souterrains qui ceinture le centre-ville. Au-delà de ce centre, les voitures circulent, mais à faible densité et sans trop polluer puisque, aux feux de signalisation, un voyant lumineux indique quand on doit arrêter le moteur et quand on doit le remettre en marche. Un autre réseau de parkings se trouvant en périphérie, une sorte de carte Orange permet aux titulaires non seulement d'utiliser les transports en commun et le train dans un rayon de 60 kilomètres, mais aussi de disposer d'une place gratuite dans ces parkings gardés. Le terrain d'aviation de tourisme va être supprimé, au profit d'appartements à prix modéré. Comme on a découvert sur le futur chantier quelques survivants d'une espèce rarissime d'escargots, les écologistes ont aménagé un petit pont d'herbe qui permettra aux gastéropodes de quitter le terrain dès que les travaux commenceront pour se rendre en un parc paisible. Le plan d'aménagement, récusant le principe du faubourg, prévoit de séparer nettement ville et campagne.

Je dis à Essbach qu'on ferait bien de généraliser partout la reconquête des villes pour et par la convivialité. Mais, en France, les partis politiques ne comprennent pas qu'il s'agit d'une question majeure, pas plus qu'ils ne comprennent l'importance capitale de l'humanisation de la technobureaucratie. En France, les Verts sont divisés et impuissants. Les autres sont sclérosés.

Moi qui craignais d'être accablé de nostalgie à Fribourg, je pars avec la nostalgie de Fribourg.

Essbach, en me reconduisant à l'aéroport de Mulhouse, me parle de sa thèse. Très justement, il a considéré les « jeunes hégéliens », Hess, Bauer, Feuerbach, Marx, comme un tout, une sorte de bouquet jaillissant du tronc puissant dont il a révélé les riches potentialités. De fait, une fois Marx dégigantisé, après des décennies d'oubli, on découvre que la fécondité de l'hégélianisme s'est manifestée dans son éclatement buissonnant chez les « jeunes hégéliens ».

Dans l'avion, je me remets à la presse française après trois jours d'interruption. Dans *Libé*, une interview d'Anatoly Tchoubaï m'apprend qu'en Russie 70 % des petites entreprises ont été privatisées, et qu'il y a désormais 40 millions de Russes porteurs de parts de propriété ou d'actions.

Dans *Time Magazine*, on signale les nouvelles formes de correspondance écrites dans les réseaux d'Internet et autres, avec de nouveaux glossaires. Ainsi, IMHO signifie *in my humble opinion* et MOTOS *member of the opposite sex*, etc. L'écriture, prétendument vaincue par l'image et le téléphone, revient en force, mais pas sous la forme Mme de Sévigné.

Dans le numéro du printemps de *Politique étrangère*, Faïk Dizdarevic analyse les causes et conséquences du démantèlement de la Bosnie. Il situe

son origine en 1986, lors de la montée au pouvoir en Serbie et en Croatie des ultranationalistes. La volonté commune de Milosevic et Tudjman de se partager la Bosnie-Herzégovine constitue la cause profonde de la guerre en Bosnie. Le pas décisif a été franchi en mars 1991, lors de la rencontre entre les deux chefs, à l'issue de laquelle Tudjman déclarait : « La solution réside dans un partage ethnique de la Bosnie, qui permettrait aux Serbes et aux Croates de se rattacher aux républiques voisines » ; quant aux Musulmans, un mini-État pourrait leur être aménagé en Bosnie centrale. Si Milosevic et Tudjman n'avaient pas eu l'accord tacite des Grands, ils n'auraient pas osé envahir la Bosnie. Dès l'été 1991, on a assisté à la proclamation presque similaire de régions autonomes « serbes » et « croates » qui se sont érigées en États en 1992. Dans *Réseaux de citoyens* de juin 1994, Marie-Christine Ingigliardi affirme qu'à Split l'armée régulière croate expulsait des femmes de militaires serbes qui avaient toujours vécu dans la région pour faire de la Croatie un territoire ethniquement pur. Les manuels d'histoire sont révisés « dans un sens très favorable aux oustachis » (cela, il faudrait le vérifier).

À Paris, un message sur le répondeur téléphonique m'apprend la mort de Jacques Dofny à l'hôpital de Marseille pendant que j'étais à Fribourg.

Au courrier, je trouve l'invitation pour la cérémonie de l'UNESCO où Federico Mayor remet le prix de la Recherche de la paix à Arafat, Rabin et Peres. Intéressante interview d'Arafat sur France 3. En revanche, dans sa déclaration au sortir de l'Élysée, Rabin n'est que réaliste ; aucune magnanimité, aucun mot humain pour les Palestiniens. Espérons, quand même...

Un fax de Jean-Louis Pouytes, qui m'envoie un beau poème d'Antonio Machado sur la Lune en cadeau d'anniversaire :

*Luna llena, luna llena
Tan oronda, tan redonda
En esta noche serena...*

*Yo te ve, clara Luna
Siempre pensativa y buena*

(Lune, lune pleine, lune pleine
Si bombée et si ronde
Dans cette nuit sereine...

Je te vois, claire lune
Toujours pensive et pleine)

Bien que fatigué, je tiens à regarder *Columbo*.

Après avoir expédié un peu de correspondance, je fais le marché rue de Bretagne.

Dans *Libé* : l'exode urbain a remplacé l'exode rural. Le journal cite une étude de J. Rouzier, du CNRS, d'après laquelle les communes rurales ont gagné 840 000 habitants entre 1975 et 1982 ; le recensement de 1990 confirme qu'il y a un solde migratoire positif dans les campagnes des 22 régions françaises.

Résultat, semble-t-il, positif des discussions Arafat-Peres de cette nuit : on s'achemine vers le « redéploiement » de Tsalal hors de la Cisjordanie.

Après déjeuner, Edwige m'entraîne chez Madelios afin de m'offrir un pantalon pour mon anniversaire. Dans le métro, je lis un article de la *Gazeta de antropologia* de l'université de Grenade (n° 10) sur la notion de barbarie : autant il faut abandonner le concept descriptif de barbarie (par rapport à la civilisation), autant il faut inventer un concept éthique, fondé sur un principe d'universalité, reconnaissant les droits humains à chacun quel qu'il soit, où qu'il soit.

De retour à la maison, je reçois un appel d'Anne Brigitte Kern, qui me résume le congrès des enseignants de La Rochelle. Comme je l'interromps pour lui dire que je suis très peiné par la mort d'un ami proche (Dofny), elle croit qu'il s'agit de Paul Thorez. Je n'en savais rien. « Il est mort il y a une dizaine de jours, me dit-elle, c'était dans *Le Monde*. » Nous nous aimions beaucoup, on s'était souvent vus depuis 1968. Ma lamentable dérive parisienne a fait que je ne l'ai pas vu ces trois dernières années. Il avait laissé des messages sur mon répondeur mais, submergé, je ne l'avais pas rappelé.

Ce fils de Minos et de Pasiphaé était né en Sibérie pendant la guerre et avait la double nationalité soviétique et française, il avait été élevé parmi les enfants de la nomenklatura, comme il l'a raconté dans un petit livre de souvenirs, drôle et touchant, *Les Enfants modèles*. Quand je l'ai connu, il s'éveillait à la dissidence. Nous nous liâmes plus étroitement au moment de l'écrasement du printemps de Prague. Devenu GO au Club Med de Cefalù en 1969, il m'y avait invité à faire une conférence, ce qui me valut quinze jours de vacances là-bas. Il devint anti-stalinien sans cesser d'aimer sa farouche mère ni de respecter la mémoire de son père (qui avait accepté son homosexualité). Il ne s'inséra jamais nulle part. Fondamentalement paumé, il avait en même temps beaucoup d'ardeur à vivre. C'était une très bonne nature, affectueuse et droite.

Ces deux morts me sonnent.

Je n'arrive pas à travailler, à me concentrer, ou plutôt la sève vitale du courage ne monte pas. C'est curieux, je n'y avais pas pensé quand j'ai fait mon texte sur le courage pour Beychevelle : en chacun, il y a un processus qui monte des racines, qui l'active, et c'est cette énergie biologique qui est le courage.

Téléphone d'Elias Sanbar, pour qui j'éprouve une instinctive sympathie. Après lui avoir dit combien je regrettais d'être rentré trop tard pour la cérémonie de l'UNESCO, on parle des négociations auxquelles il est mêlé. Quand j'avance que la prochaine difficulté viendra des colons, il me répond : « Pas tellement, et pas tellement de Jérusalem non plus. – Alors, où est l'os ? – C'est le problème des réfugiés : ils sont 4 millions. La résolution de l'ONU reconnaissant Israël stipulait la reconnaissance du droit des réfugiés à revenir chez eux. »

Ce soir, à la télé, je regarde un reportage sur les mafias de l'Est, et notamment en Russie. Naguère, il y avait le Parti-mafia. Aujourd'hui, les mafias se sont multipliées, ramifiées, étendues, alliées autour du racket, de la drogue, de la prostitution, etc. Les mafiosi infiltrent tout l'appareil d'État, tout le personnel politique... Ainsi ont débuté les sociétés historiques : des prédateurs imposant leur racket, qui deviendra tribut, puis impôt ; des chefs pillards et dominateurs qui, à travers guerres et cruautés, deviendront rois. Tout se légalise ; leurs héritiers formeront les classes dirigeantes policées et cultivées. Ainsi l'histoire recommence en Russie par le crime et le racket...

Les reportages sur la mafia balte, et encore plus celui sur la mafia de Belgrade, sont, en revanche, très décevants : trop de commentaires *off* répétant que le crime et la politique ont partie liée, que les criminels sont devenus des patriotes serbes, etc.

VENDREDI 8 JUILLET

Avant-hier, j'avais trouvé au courrier un « bon anniversaire » de Mireille Varigas ; hier, un message de Monique Cahen sur mon répondeur ; ce matin, une carte gentille d'Athéna, et un téléphone d'*auguri* de Mauro Ceruti. Cet après-midi, un appel d'Hélène de San Francisco, puis un gentil fax de Nadine et Bernard Dagenais de Québec, un autre de Manu de New York, un fax de Santa di Siena, de Lecce, précédé d'une citation de Montaigne (parvenue illisible). Enfin, un fax d'Izabel Cristina Petraglia de São Paulo. Eh oui, c'est mon anniversaire...

Ces très gros abricots que l'on trouve cette année sur les marchés ont de la chair et du suc, mais ils n'ont pas la succulence ni le goût coquin du petit abricot.

Dîner d'anniversaire au restaurant marocain Le Mansouria. La pastilla est craquante et humide, le couscous impeccable.

SAMEDI 9 JUILLET

J'appelle Mormoiron : Ghislaine est allée raccompagner sa belle-sœur en Avignon. La mère de Ghislaine, venue de Montréal, me dit que Dofny avait exprimé le vœu que ses cendres soient dispersées sur le mont Ventoux, ce qui a été fait hier.

Téléphoné à Martine Thorez, qui m'apprend que Paul est mort d'un cancer. Il était dans le Lot-et-Garonne où il s'était retiré. Leur fils Mathieu a 27 ans...

Je demeure attentif à l'égard de ce nouveau comité de vigilance des intellectuels sur la Bosnie qui va tenir meeting ce soir à la Mutu. Je partage leur indignation. Au fond, je ressens surtout l'écœurement.

Mort de Kim Il-sung, fascinant personnage qui a introduit dans le communisme non seulement la succession dynastique, mais l'hérédité du génie politique, en transmettant à son fils ses gènes géniaux.

Les commentateurs, qui ne savent pas grand-chose, signalent que le fils pourrait être un délirant ou un débile mental, et qu'il aurait grande envie de faire joujou avec des missiles nucléaires. L'Asie tremble...

Une lycéenne, qui a eu le second prix en philo au Concours général, a vu sa copie de bac notée 1 sur 20. Elle conteste. On lui fait savoir que les notations sont subjectives. Ce n'est pas cette subjectivité, évidente, qui fait problème, c'est qu'elle ne soit pas contrôlée par des personnes dont la profession est d'être philosophe, c'est-à-dire de réfléchir, de se connaître et de se contrôler. Ce qui est inouï est que cette subjectivité atteigne les sommets de l'incontrôlé. J'aimerais bien savoir si le correcteur est un disciple de ces Diafoirus pour qui le sujet n'existe pas.

Au journal télévisé, on voit des milliers de Nord-Coréens sangloter, le

speaker nord-coréen sanglote. Tous sanglotent. Comme pour Staline, le moment de la mort est le moment de réussite suprême du culte de la personnalité. Mais la déchéance commence presque aussitôt.

J'ai raté Italie-Espagne, ou plutôt mes préoccupations et le rendez-vous avec Bazza me l'ont fait oublier. Mais j'attends avec impatience le Brésil-Pays-Bas de Dallas.

21 h 30. Le match devient progressivement passionnant et beau. Au début, on souffrait de l'inefficacité des belles combinaisons brésiliennes qui foiraient toujours auprès des buts. Puis, soudain, but superbe. En seconde mi-temps, la partie s'enflamme. Le Brésil mène 2 à 0, mais les Néerlandais se déchaînent et marquent deux beaux buts. On approche de la fin de partie dans une surexcitation inouïe et, sur coup franc, un joueur brésilien dont j'ai oublié le nom envoie une balle rasante incroyable qui passe par un trou de quelques centimètres dans le mur des défenseurs et laisse le gardien sans réaction. Valeureuses équipes.

Je termine la première version de mon chapitre « Je ne suis pas des vôtres », que j'ai maintenant envie d'appeler « Parmi les intellectuels ». L'Ami a finalement lu les chapitres que je lui ai passés. Il me fait des critiques très pertinentes que rejoignent celles d'Anne Brigitte Kern :

1) attention à l'autostatufication dans l'anti-statufication ;

2) attention à la façon désincarnée dont je parle des amis, qui du coup font figure de satellites ;

3) attention à l'évocation des amours : j'en dis trop ou pas assez (ça, je le savais). Je vais donc gommer plutôt que d'en rajouter, bien que j'aie grande envie de parler de Providence 1 et Providence 2.

Difficile de ne pas faire d'autobiographie dans un livre qui pourtant comporte nécessairement des éléments d'autobiographie. Il faudra m'en expliquer dans l'introduction, signaler que l'amour et l'amitié ont été le plus important de ma vie mais que néanmoins je dois quasiment les passer sous silence.

L'Ami formule beaucoup de critiques, chapitre par chapitre. Ce qui m'a surpris c'est que, selon lui, le premier chapitre n'était pas réussi. En revanche, et ça m'étonne tout autant, les chapitres sur les idées sont pour lui plus vivants que les chapitres portant sur le vécu. Cela tient sans doute au côté fragmentaire, raccourci, desséché, des éléments autobiographiques que je n'ai pas su présenter autrement.

À mon nouveau titre pour le livre *Que sais je ?*, l'Ami préférerait *Qui suis-je ?*. Ça ne va pas non plus : dans ce livre, je ne vais pas au fond de ma subjectivité, je ne me livre pas entièrement. Je préfère donc *Que sais-je ?*. Alors, il propose *Sais-je qui suis-je ?* ou l'inverse. Cela me séduit d'abord

mais, à la réflexion, je préfère *Que sais-je ?*.

Le Mondial ! Le Mondial ! Ah ! il m'a progressivement enveloppé de ses pseudopodes, ceux-ci se sont refermés sur moi, je suis pris, possédé depuis le match Brésil-Pays-Bas. Ces stades qui sont des coupes ovales offertes au ciel, plus vastes que le temple du Ciel de Pékin, et frémissantes, dont la rumeur s'enfle, cette liesse devenant hystérie tout en restant liesse, ces orgasmes difficiles à venir et qui soudain explosent et font mourir. L'hystérie ne se transforme pas en violence, en dépit de l'identification formidable, de l'hyper-nationalisme de la compétition, elle amène aux extases collectives : 60 000 à 90 000 spectateurs dans le stade, auxquels s'ajoutent plus de 1 milliard de téléspectateurs, la plupart vociférant et criant en chambre comme moi !

L'hyper-nationalisme que développent ces matches est pacifique, tout en étant un nationalisme de combat, un combat de vie ou de mort (provisoires). Voilà vers quoi canaliser le nationalisme : dans des jeux mondiaux ! Moi je me sens vivre pour mes favoris, le Brésil ou l'Italie par exemple, mais je me sens aussi vibrer pour les équipes adverses qui font une belle incursion, de belles actions.

C'est dans cet état d'esprit que je me prépare à regarder Roumanie-Suède (je n'ai pas vu Allemagne-Bulgarie). Je supporte les publicités, les commentaires de remplissage. Enfin, voici les équipes. J'adore le travelling latéral sur les joueurs du pays dont on joue l'hymne. Chez la plupart, on voit la bouche qui chante l'hymne avec ferveur. Chacun s'imprègne de sa patrie. Chacun me transmet son émotion : me voici aujourd'hui roumain et suédois.

Et puis tout se disloque, bouge, se disperse. C'est parti... Les Roumains construisent un jeu fait de nombreuses passes, mais se le font déconstruire dès qu'ils approchent de la surface de réparation. Les Suédois réagissent par contre-attaques rapides qui toutes se brisent au dernier moment. Les commentateurs nous font remarquer les qualités de Hagi, « le Maradona des Carpates ». Sentiment de stérilité pendant la première mi-temps.

Puis, lors de la seconde mi-temps, les Roumains côtoient la victoire en marquant deux buts au sagace Ravelli. À leur tour, en fin de match, les Suédois marquent deux buts. On doit jouer les prolongations. Les assauts demeurent frénétiques, mais la fatigue les rend brouillons. Score nul. Il faut donc en passer par l'épreuve terrible du destin : cinq « tirs au but » pour chaque camp. Une fois de plus, les Roumains vont espérer : leur gardien arrête le premier tir. On continue, les deux gardiens sont tour à tour pris à contre-pied, mais un Roumain finit par échouer, et la série des cinq tirs se termine sur un score nul : 4 à 4. Vient alors le moment terrifiant : si l'un réussit alors que l'autre rate, on ferme. Ravelli détourne le shoot roumain. Les Suédois exultent, les joueurs roumains sont à terre, écrasés de douleur, beaucoup sont en larmes...

Je regrette que les Asiatiques et Africains aient été éliminés. Pour les huitièmes de finale, il reste sept équipes européennes contre une seule latino-

américaine. Mais ça m'a plu que, dans trois de ces matches, des Nordiques (Allemagne, Pays-Bas, Suède) aient été opposés à des Méridionaux (Bulgarie, Brésil, Roumanie). D'un côté, un jeu régulier, puissant ; de l'autre, un jeu frémissant, nerveux.

LUNDI 11 JUILLET

Je retrouve, grâce à un passage d'aspirateur sous un radiateur, cette citation de Freud que j'avais perdue : « Nos concitoyens du monde ne sont pas tombés aussi bas que nous l'avions cru, pour la simple raison qu'ils n'étaient pas à un niveau aussi élevé que nous l'avions imaginé » (*Les Désillusionnements de la guerre*, 1915).

Je réponds à du courrier qui traînait depuis deux semaines, et reçois M. Ma Shengli qui est à l'Institut des études ouest-européennes de l'Académie chinoise des sciences à Pékin.

Il parle très bien le français, a séjourné deux ans à Aix-en-Provence, a fait une thèse en Chine sur Jaurès et s'intéresse aux « idées européennes ». Selon lui, Sartre, Foucault sont en partie traduits, mais la Chine ne sait pas grand-chose des idées européennes d'aujourd'hui. Il est bien embarrassé de n'avoir rien lu de moi, et moi bien embarrassé de lui exposer mon idée de la pensée complexe. Je lui donne quatre, cinq de mes livres. Au moment de partir, il me dit qu'à Shanghai il y avait un boulevard Foch, ainsi nommé à l'époque de la concession française. Le signe chinois pour « Fochou » signifie « nuages empourprés » : pour tous les Chinois d'aujourd'hui, le maréchal de France s'est éclipsé derrière les nuages empourprés.

Julian Mesa vient boire un verre à la maison avant son retour au Mexique (malt whisky pour lui et beaujolais pour moi). On est pas mal d'accord sur bien des choses. On constate combien Otavio Paz a été et reste isolé dans l'intelligentsia mexicaine, naguère en majorité prostalinienne et procastriste, et qui aujourd'hui ne lui pardonne pas d'avoir été lucide. Il ne faut jamais avoir raison trop tôt.

Le soir, je trouve un fax de Raul Motta de Buenos Aires qui me fait très plaisir. Il m'écrit comment, vers 1978, un petit groupe hétérodoxe a cherché dans les poétiques de Paz, Machado, Pessoa « des métapoints de vue pour voir ce que les sciences balbutiantes, la philosophie et l'épistémologie, ne pouvaient admettre ». Il continue : « Imaginez l'impact qu'a causé sur nous en 86 la découverte du tome I de votre *Méthode* qui, pour comble, contenait en castillan la phrase de Machado : *caminante no hay camino*. » Il me raconte aussi qu'il y a dix ans lui et ses amis du « réseau » ont passé huit heures autour d'un *asado* avec le poète Roberto Juarroz et Octavio Paz. Plus tard, Juarroz fit état de l'émotion de Paz devant leur intrépidité et leur demanda s'ils étaient bien conscients de ce qui était arrivé. Motta n'a plus vu Juarroz,

mais a continué de le lire. « Quelle surprise et quelle joie de recevoir la lettre d'invitation au premier Congrès mondial de transdisciplinarité à Arabida, où Juarroz et vous-même, joints à d'autres, annoncez cet important événement. » Aussi, en dépit de tous les obstacles, ira-t-il au Portugal. Il multiplie les contacts avec les Argentins, Chiliens et Mexicains pour organiser un ensemble d'ateliers de réflexion autour de la complexité en utilisant un certain nombre de textes de ma pomme...

Les idées qui ne disposent pas de puissants centres et réseaux de propagation mettent beaucoup de temps à trouver les sols où germer ; elles doivent attendre que se constituent spontanément les noyaux qui, eux, pourront les diffuser. Voilà donc, après quinze-vingt ans, ce qui commence à se faire en divers endroits du monde.

MARDI 12 JUILLET

Chaleur accablante. Je me traîne. En fin d'après-midi, je progresse quelque peu dans le chapitre « L'expérience politique ».

Les programmes télé ne m'excitant pas, je retrouve la vidéo de *L'Atlantide* que les *Cahiers du cinéma* m'ont envoyée. Très ému de revoir ce film mythe de mes 12-13 ans, je suis d'emblée frappé par les beaux paysages de désert que j'avais oubliés. Puis je me souviens du mystérieux Targui, et ma mémoire revient au fil des images. À la première apparition du visage de Brigitte Helm, je suis estomaqué : c'est elle, et ce n'est pas celle de mon souvenir. Je la trouve toujours fatale, d'autant plus fascinante que je remarque aujourd'hui l'étrange façon dont ses sourcils ont été redessinés et ses yeux entourés d'un fard d'idole. Dans certains plans, le bas de son visage me semble lourd, presque bovin, mais, sitôt qu'on fixe sa bouche et ses yeux, elle redevient fatale. Comment le capitaine Morhange a-t-il pu résister quand elle s'offrait à lui ? En revanche, je comprends bien que Saint-Avit, possédé par elle, errant dans les galeries de l'Atlantide, clamant d'une voix démente « Antinéa », obéisse comme un zombie au « Tue Morhange » qu'elle lui souffle après leur étreinte.

MERCREDI 13 JUILLET

Moindre chaleur : j'ai pu travailler ce matin.

Edwige dans le maquis inhumain de la bureaucratie : elle doit aller trois

fois à la mairie du 3^e, la préposée ayant chaque fois oublié de lui demander une pièce, puis se rendre à la mairie de Neuilly pour obtenir un extrait de naissance de sa fille, puis retourner à la mairie du 3^e, tout cela par une chaleur épuisante. Je pense aux malheureux qui sont nés hors de France, aux étrangers qui ne comprennent pas bien ce qu'on leur demande...

JEUDI 14 JUILLET

Hier encore, j'étais décidé à me rendre à la réception de l'Élysée, mais, ce matin, ma volonté dépérit : je me sens englué, je n'ai ni envie de sortir, ni de m'habiller, encore moins en tenue de ville et cravate ! La seule chose qui m'attirait, c'étaient les stands-buffets des provinces de France, mais je pense que je ne verrai que des officiels, des gens à qui je ne saurai quoi dire sinon quelques propos conventionnels. Je n'imagine pas la rencontre heureuse d'un ami perdu depuis des années. Et puis, si je vais de buffet en buffet, je ne pourrai résister au plaisir de goûter à tous les plats, de boire des vins que j'aime. Je me vois déjà rentrer ballonné, me jetant au lit, incapable de travailler, alors que je voudrais tant terminer mon chapitre en cours.

Faute d'aller à l'Élysée, j'ai regardé à la télé les jardins où Poivre d'Arvor et Alain Duhamel interviewent le président, de bonne humeur et bon humour.

Puis j'ai travaillé, avec une fatigue croissante dans l'après-midi, attristé par le malheur qui frappe les êtres sensibles.

Je me suis reprojété un petit bout de *L'Atlantide*, la séquence où Saint-Avit découvre Antinéa. Je suis fasciné par cette scène de la partie d'échecs. Maîtrise de Pabst. Saint-Avit arrive. Comme lui, on découvre d'abord la nuque d'Antinéa. Elle détourne lentement la tête, présente son profil, puis son visage de trois quarts. Son regard est à la fois lointain et animé d'une certaine curiosité. Une succession de gros plans du visage nous la montre avec un regard bleu d'une gravité absolue, qui instinctivement va fasciner sa victime. Divertie un instant par le rugissement d'une de ses panthères, elle retourne à sa proie, lui fait un discret sourire d'invite, prend un pion noir et un pion blanc sur l'échiquier, referme les doigts sur eux, resourit à Saint-Avit et lui demande de choisir. Pas un mot n'est encore prononcé. L'homme désigne une main, qui s'ouvre et laisse tomber dans sa paume ouverte la pièce noire. Il est subjugué, tantôt souriant sous le charme, tantôt saisi par une solennité tragique. Un Targui a déclenché un orchestre et des femmes demi-nues exécutent une sorte de danse rituelle accompagnant la partie d'échecs. Antinéa n'ouvre les lèvres que pour dire, à chaque coup réussi, « Échec » jusqu'à ce qu'enfin elle dise « Mat ». Elle se lève alors et quitte la salle sans plus regarder Saint-Avit, qui, comme moi, est totalement envoûté.

Est-ce l'envoûtement de mes 13 ans qui revient et se projette sur l'image retrouvée ? Est-ce la puissance d'envoûtement intemporelle de Brigitte Helm sur moi qui se manifeste, bien qu'elle ait probablement 90 ans aujourd'hui ? Si je ne me retiens pas, je vais regarder sans arrêt cette scène comme un dingue...

Nous sommes à l'extrémité d'une aile cosmique, poussés dans et par une aventure qui nous dépasse. Quel destin incompréhensible !

Pas de petits bals. Soirée casanière. Je regarde un peu le spectacle Michel Sardou à Bercy. J'aime *Les Marie-Jeanne* et *J'accuse les hommes*, bien qu'il y ait quelques scories dans les paroles de cette dernière chanson. Puis je suis pris par *La prima notte di quiete*, bizarrement traduit en français *Le Professeur*, film de Valerio Zurlini de 1972, que j'ignorais, avec Alain Delon et Sonia Petrova. Delon, prof de lettres remplaçant, arrive à Rimini. Il tombe progressivement amoureux d'une élève. Autour de cet amour lourd de secret, une sourde tristesse, une bande de copains genre *Vitelloni* un peu vieillis, sa femme qui le trompe mais qui l'aime, les poèmes qu'il écrit, où il évoque la mort comme « *la prima notte di quiete* ». Tout cela devient de plus en plus tragique et sordide, jusqu'au suicide de la femme, la mort par accident du professeur, et sans doute la perte de la jeune fille aimée qu'il a cru sauver.

VENDREDI 15 JUILLET

Fait beau, ce matin.

C'est le temps des touristes. Japonais, Italiens, Espagnols, Allemands et Anglo-Saxons (ces derniers en moindre quantité, semble-t-il, cette saison) sortent par petits paquets du métro Saint-Sébastien-Froissard, arrivent au coin de la rue Saint-Claude, consultent leur plan tout fripé pour vérifier le chemin de l'hôtel Salé, hésitent, demandent avec des accents divers « Musée Picasso ». On leur indique la direction, mais, arrivés rue de Turenne, ils sont à nouveau troublés : le chemin est biscornu, non balisé, la rue du Roi-Doré est toute petite, la rue Thorigny toute tordue, ils n'arrivent pas à les localiser sur leur plan. Devant passer devant le musée pour aller chez la kinési, je guide deux Québécoises jusqu'à sa porte.

Chez la kinési, surprise : j'avais noté un rendez-vous pour aujourd'hui avec Bénédicte, or le cabinet est fermé jusqu'au 18 juillet. Retour à pied par les très calmes rue de Braque et Charlot.

Nous apprenons que Monique (qui n'a cessé de renvoyer les gardes de nuit qu'Edwige essayait de lui imposer) est tombée et a été conduite aux

urgences à Boucicaut : fracture du col du fémur.

Comme il n'y a pas de lit à Boucicaut, notamment à cause de ce week-end férié, on la dirige sur une clinique de sœurs rue Oudinot. L'opération, selon Vacheron, est nécessaire. On attend donc le spécialiste, le docteur Barthalon, qui a été appelé à l'extérieur par une autre urgence.

À peine arrivé, il parle de la malade comme d'un objet à jeter. « Que voulez-vous que je fasse ? – Mais, docteur, c'est à vous de nous conseiller... – Prenez vos responsabilités ! »

L'opération peut être mortelle ; même réussie, elle laissera des séquelles d'autant plus fâcheuses que, vu son âge et son délabrement osseux, Monique sera condamnée au lit. Mais, si on ne l'opère pas, elle subira tôt ou tard infection pulmonaire et escarres, c'est-à-dire d'atroces souffrances sans nul espoir.

Edwige apprend que la clinique de la rue Oudinot doit fermer fin juillet, trop tôt pour permettre une totale convalescence. Il faut donc faire opérer sa mère ailleurs. Après avoir cherché en vain une place à Ambroise-Paré ou à Cochin, on se décide pour la clinique Blomet, écartée jusqu'alors dans l'espoir de trouver un hôpital de l'Assistance publique. Edwige rentre crevée vers 11 heures du soir. Elle croque un morceau aux Arquebusiers. Parmi tous ces coups de téléphone, les seules voix humaines étaient celles d'Africains qui, loin d'écourter les conversations, ont répondu avec bonne volonté à nos questions.

Dans la salle de bains, Edwige est en larmes : « Même si c'est un monstre, c'est la seule mère que j'ai. »

SAMEDI 16 JUILLET

Au petit matin, téléphone à des amis médecins pour leur demander aide et conseil. Ils sont tous sur répondeur.

C'est cela, le week-end : ceux qui ont pour mission de secourir sont sur répondeur. Comme dans un film de science-fiction, les êtres humains ont disparu, laissant leur place aux machines. Par chance, je trouve Claudine qui, très gentiment, me donne des noms d'amis chirurgiens. Hélas ! l'un part en vacances ce soir, l'autre est introuvable pour le week-end. On téléphone à Blomet pour confirmer l'admission de Monique. Ils répondent qu'il faut que la malade arrive dans la matinée, avant que le docteur Léonard parte du bloc opératoire. À 11 heures, Monique est dans son nouveau lit, tout le monde est là à attendre le docteur Léonard toujours au bloc opératoire. Quand Monique parle, on ne comprend pas ce qu'elle dit, mais elle est calme, peut-être sous l'effet de la morphine. Edwige trouve qu'elle a un coin de bouche immobile et se demande si ce n'est pas un début d'hémiplégie. On attend Léonard. On

regarde la télé dans sa chambre : une comète va rentrer dans le chou de Jupiter ce soir. On nous montre la simulation de la collision. On attend toujours Léonard. Je somnole, puis je descends dans le parc de la clinique avec Edwige qui veut fumer une cigarette. La superbe BMW que nous avions remarquée n'est plus là. Je demande à l'accueil le docteur Léonard. Il est parti. Quand revient-il ? On ne sait pas. Sitôt terminé son opération, il a dû se précipiter à son golf ou au restaurant, sans même jeter un œil sur Monique.

Le week-end du 14 juillet + l'irresponsabilité du personnel spécialisé + l'absence de tout sentiment d'autrui = un monde kafkaïen, dont le caractère affreux s'aggrave quand il se situe dans l'antichambre de la mort.

Nous rentrons. Edwige appelle Jacques Rochemaure, qui est en Bretagne, mais a très affectueusement demandé à être tenu au courant. Edwige lui parlant de la bouche légèrement tordue de sa mère, il se demande si la chute n'aurait pas été la conséquence d'une petite embolie cérébrale. Dans ce cas-là, l'opération serait fatale. Comment savoir ? De Fornara, il téléphone deux fois à la clinique Blomet. En vain. Le docteur Léonard n'est pas venu et n'est pas localisable...

Dans ce cas-là, on s'indigne contre les individus : « Le salaud », « C'est dégueulasse ». Mais ces carences résultent d'une maladie de civilisation qui détruit tout sens de responsabilité et de solidarité. La détresse humaine s'aggrave du fait de l'irresponsabilité humaine et de la bureaucratie inhumaine.

J'essaie en vain de travailler.

À 21 heures, Edwige rentre effondrée de la clinique. Comme sa mère cherchait compulsivement à retirer sa sonde, les infirmières l'ont attachée, sans tenir compte de ses pleurs ni des protestations d'Edwige. « On peut pas venir sans arrêt lui remettre sa sonde... »

Une vieille, un vieux : les Africains, les Nord-Africains, les Asiatiques sont choqués par la façon dont nous traitons les vieux, ahuris par notre manque de respect, notre souci de nous en défaire, notre fureur quand ils nous embarrassent, parce qu'ils sont impotents... Notre belle civilisation a bien des hideurs...

DIMANCHE 17 JUILLET

Hier matin, le visage de Monique était presque séraphique et on devinait combien elle avait dû être belle. Ce matin, les joues sont creuses, la bouche est ouverte, le teint verdâtre.

Enfin, le docteur Léonard passe et dit que la seule chance de survie est l'opération. Il ressemble un peu à Philippe Noiret, ce qui me donne vaguement confiance.

Monique sort de sa léthargie, murmure des mots incompréhensibles, puis, énervée par l'infirmière noire qui lui brosse les dents, elle la traite de « grosse salope ». Edwige et sa sœur s'excusent pour leur mère. Celle-ci refuse de manger, y compris « l'opéra » que nous lui avons apporté. Au moment de notre départ, elle le réclame ; je le lui donne à la petite cuillère.

Je lis la revue *IANDS*, spécialisée dans l'étude des états proches de la mort et particulièrement des expériences de l'au-delà que racontent les quasi-réussites. Évelyne Sarah Mercier, qui dirige la revue et l'association, croit de plus en plus en une vie après la mort. Ce qui est intéressant, c'est que les nouveaux arguments s'appuient désormais sur la théorie des fractales ou celle du chaos, sur des méta-physiques de physiciens comme F. Capra, et évidemment l'hypothèse des tachyons, que développent les Dutheil dans leur livre *L'Homme superlumineux* (1990). Comme quoi le désir ardent d'échapper à la mort prend tous les chemins possibles ; aujourd'hui, les chemins scientifiques. Hélas ! hélas ! hélas ! pensé-je, en regardant ce misérable corps de vieille femme infirme, ce visage qui n'a plus qu'un résidu d'intelligence.

La pluie n'a pas dégagé l'atmosphère, au contraire, l'évaporation la rend plus lourde encore. Bien qu'épuisée, Edwige va voir sa mère avant la fermeture de la clinique aux visiteurs. Elle l'a vue tordue sur son lit, n'arrivant pas à porter un verre à ses lèvres. Elle revient décomposée. Il faut tout faire pour éviter qu'elle souffre, dit-elle sans arrêt.

Je renonce à regarder Brésil-Italie afin de tenir compagnie à Edwige, qui préfère voir un *Derrick* pour penser à autre chose. Toutefois, à la fin du second *Derrick*, je zappe sur France 2 pour assister à la fin de la seconde mi-temps (zéro à zéro), aux prolongations, puis aux tirs au but qui donnent la victoire au Brésil ou plutôt l'échec à l'Italie.

LUNDI 18 JUILLET

Edwige n'a pas dormi de la nuit. Après une matinée d'attente terrible, le docteur Léonard me téléphone pour dire que l'opération s'est bien passée.

Dans le métro pour aller à la clinique, je lis *Le Poil dans la main* de l'ami Debray. À propos du populisme, il écrit : « C'est avec l'entrée en scène de Tapie qu'on a appliqué l'adjectif à tous ceux qui ne pratiquent pas la langue

de bois de la politique traditionnelle. »

À la clinique, à 14 heures Monique dort encore. Après un rendez-vous pour l'appartement, Edwige repart à la clinique, d'où elle m'appelle pour me dire que sa mère ne s'est pas encore réveillée.

J'essaie de me mettre au chapitre 1, que je dois refaire. L'élan ne vient pas.

J'apprends l'attentat contre une institution juive à Buenos Aires qui a fait des dizaines de morts. Comme je n'ai pas voulu m'identifier au Juif-Tsahal, me revoici Juif-victime ; désolidarisé du Juif qui tue, me voici Juif parce qu'on me tue.

Et le Rwanda... tous ces morts qui s'amoncellent sur l'écran : on se sent tellement impuissant qu'on ne peut s'indigner ; d'ailleurs, contre qui ? Hutus, Tutsis, Français, tous ? On ne ressent plus qu'une horreur diffuse et généralisée.

Edwige rentrée trop fatiguée pour qu'on aille se taper des *tapas* chez l'Espagnol. Nous regardons à la télé le reportage sur la route de Michel Strogoff, de Moscou à Irkoutsk. Déception...

MARDI 19 JUILLET

On apprend que Monique s'est réveillée.

Submergé par mille urgences, je n'arrive pas à me mettre à mon manuscrit.

Orage sur Paris. Pendant une quinzaine de minutes, vers 11 heures du matin, tombe soudain une nuit d'apocalypse.

Il pleut encore très fort quand nous partons chez le dermato, rue de Sèvres, avec qui nous avons rendez-vous à 13 heures. Nous prenons à 12 h 20 le 96 rue de Turenne mais le bus est bientôt immobilisé rue de Rivoli, peu après le carrefour Vieille-du-Temple. Nous décidons de prendre le métro à Hôtel-de-Ville, pour changer à Châtelet et descendre à Saint-Sulpice. À Châtelet, le quai en direction de la porte d'Orléans est bondé. Une voix annonce au haut-parleur l'interruption de trafic... Désespoir ! Non, il y a encore la ligne 2 du RER. Espoir. La rame arrive. Pleine. Nous nous sommes

faufilés, Edwige et moi, sur le bord du quai et, par chance, une porte s'ouvre juste devant nous. Nous sommes poussés, portés par la masse de muscles et thorax qui nous écrase. Une grande partie des gens reste sur le quai tandis que les portes se ferment sur ces abdomens comprimés. Heureusement, un flot énorme se déverse à Saint-Michel. Finalement, nous arrivons à 13 heures et deux minutes chez le dermatologue.

Dans la salle d'attente, je lis l'appel du Groupe de Lisbonne présidé par Petrella, qui me semble très lucide : le danger aujourd'hui viendrait de ce qui, pour les économistes et les politiques, était hier encore le salut principal : la compétitivité, laquelle compétitivité est désormais une dérive perverse et incontrôlée de la concurrence. Faudrait réfléchir là-dessus...

L'article reposé, je pense qu'il y a actuellement deux mondes dans le monde : le monde informatique-technique-capitaliste et le monde des pauvres humains. La nation constitue-t-elle une protection contre le premier monde ? Ou est-elle incapable, seule, de répondre à ses défis ? Et n'empêche-t-elle pas de voir le second monde ?

Je passe au numéro d'octobre 1993 de la *Gazeta de antropologia* de l'université de Grenade, « Tras las huellas del hombre post-moderno », sur la post-modernité définie comme perte de tout fondement ; selon la parole de Vattimo : « Il n'y a pas de fondement, ni ultime, ni unique, ni normatif. » Il montre que ce trait est commun à Nietzsche, Wittgenstein, Heidegger, etc. Il dit que l'indifférence à l'individuel, au contingent, au caduc a été le trait essentiel de la métaphysique occidentale. Il aurait dû ajouter de la science, de la technique, de la bureaucratie occidentales. En revanche, la poésie, la musique, la littérature et une partie minoritaire de la philosophie occidentale ont été hypersensibles à l'individuel, au contingent, au caduc... Elles ont sauvé l'âme, le sujet, l'amour...

Le docteur Nourry nous reçoit. On parle de Monique, qu'il a connue. « Vous qui faites des études sur la société, vous devriez un jour traiter de l'incapacité de notre société à sauver les gens âgés. » Selon lui, on les prolonge techniquement pour les abandonner ensuite : les maisons de vieux sont des mouiroirs, en majorité sordides. Même luxueux, ils sont tous encombrés. On ne peut trouver de places qu'à plusieurs dizaines de kilomètres de Paris. Partout, pour les infirmières et employés surchargés, les vieux deviennent des marchandises, de la bidoche avariée. « On aurait besoin de 300 000 personnes pour s'occuper d'eux et il y a 3 millions de chômeurs », me dit-il.

Les vieux sont prolongés, mais invalides, infirmes, dépendants, alors qu'il n'y a plus de toit familial commun pour toutes les générations. Les jeunes générations n'ont plus de place ni dans leur appartement, ni dans leur cœur pour s'occuper de leurs vieux. Chacun vit pour soi. La vie est trop occupée, pressée... On n'a pas de temps pour les vieux.

On évoque les prolongés du cancer, des paralysies, des scléroses en

plaque, etc. « Il faut tomber raide, il ne faut pas être malade », dit le docteur Nourry. Approbation.

La bureaucratie et la compétitivité sont les deux mamelles de notre société : la première ignore les êtres concrets, la seconde les manipule ou les rejette.

Edwige va à la clinique, moi je cours à mon rendez-vous à la banque. Au retour, il est presque 15 heures, j'ai grand-faim. Je mange du jambon et de l'aubergine. L'un ou l'autre devait avoir fait son temps : je tombe dans une prostration mélancolique, me couche et ne sors de ma torpeur que vers 17 heures.

Je suis tellement désorienté que j'appelle Y. Je tombe sur un répondeur.

À 17 h 30, on sonne à l'interphone : c'est le rendez-vous avec France Culture pour *Le Bon Plaisir* de Jean-Paul Goude que j'avais oublié.

Le temps s'est un peu rafraîchi mais reste très humide.

MERCREDI 20 JUILLET

Téléphone d'Edwige m'annonçant que Paul a eu un malaise cardiaque. Appels divers pour trouver un accueil pour Monique au début d'août. Puis téléphone à 9 h 45 de M. S., venu de Marseille, qui me rappelle que nous avions rendez-vous à 9 h 15 au bistrot du coin de la rue du Pont-aux-Choux. Je tombe des nues : j'avais oublié. Je m'excuse. Lui, très gentleman, ne manifeste aucune humeur et propose de reporter le rendez-vous à demain.

Too much ! D'autant qu'il y a cette histoire d'appartement. Je ne sais plus quel général disait : « Mon aile gauche est culbutée, mon centre est enfoncé, mon aile droite reflue, j'attaque. » C'est ce que j'aurais pu dire il y a quelques années. Aujourd'hui, j'ai envie de dire « Sauve qui peut ».

Une paix étrange me vient à la pensée que je pourrais tout perdre. Il faut savoir renoncer. Il suffirait que je garde mon Mac. Je pourrais vivre n'importe où. Jamais je n'ai été aussi bien qu'à l'époque où je n'avais rien, je vivais chez les uns, chez les autres... en Toscane, en Maremma...

Anniversaire de l'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler : le fils du comte Staffenberg, qui avait placé la bombe sous la table de Hitler, conteste le principe de l'exposition consacrée à l'opposition allemande à Hitler, où les communistes sont honorés comme les autres résistants. Pour S., les communistes de la RDA, responsables d'un autre système totalitaire, sont

disqualifiés. Mais peut-on, rétroactivement, retirer le titre de résistant à ceux qui ont été en camp de concentration ou ont été tués ?

Ce qui est en cause plus profondément, c'est cette alliance entre les Occidentaux et les Soviétiques qui a, certes, sauvé l'humanité mais aussi provoqué une nuit sombre pendant cinquante ans. Du reste, les « démocraties » étaient-elles pures ? Leur empire colonial, édifié au loin, ne reposait-il pas sur la conquête, la domination et la répression ?

Ne pourrait-on un jour avoir une vision complexe de toute cette histoire, sans pourtant renier nos options et nos paris ?

1 million et demi de réfugiés rwandais au Zaïre, famine, épidémies. La paralysie des grandes puissances impuissantes paralyse les bonnes volontés qui perdent la volonté...

Un éditeur russe va traduire mon livre *De la nature de l'URSS* paru en 1981, totalement ignoré par les soviétologues et la critique. Il me demande une préface rétrospective.

JEUDI 21 JUILLET

Monique, sans force musculaire, insulte néanmoins les infirmières. Haine et mépris sont les signes infaillibles de sa vitalité.

Michel Gonzales m'apprend au téléphone que M. M., disparu de Strasbourg depuis des mois, au point que j'avais craint sa mort, a réapparu : il a laissé un message sur son répondeur.

Douce surprise : carte de Francette Trentin de Venise.

Le choléra s'est abattu sur les réfugiés rwandais au Zaïre. Images horribles. Tout cela nous paralyse au lieu de nous mobiliser.

Début du Tour de France. Cela fait des années que je ne le suis plus.

VENDREDI 22 JUILLET

Dans *Time Magazine*, lettres de lecteurs s'indignant qu'on puisse rétrospectivement parler de menaces soviétiques. La menace de l'URSS a-t-

elle été exagérée ? Voilà un joli thème dont je parlerai dans ma préface pour l'édition russe *De la nature de l'URSS*.

À la clinique, Monique va mieux, mange toute seule.

La chaleur m'annihile ainsi que l'idée de refaire mon premier chapitre, qui était dégueulasse.

Je rappelle M. M. qui m'a laissé un message sur mon répondeur. Il me raconte ce qui lui est arrivé. Ayant perdu son travail à Strasbourg, il avait décidé de partir à Montréal *via* Francfort où il a un cousin zaïrois. Il présente à la police allemande le passeport que lui a donné un ami, d'origine zaïroise mais français. Comme il ne ressemble pas à la photo, la police l'arrête, le renvoie à Paris. À Paris, inexplicablement, on le renvoie à Francfort, où la police ne lui rend pas les 8 000 francs qu'elle lui a pris. Revenu en France sans le sou, il est actuellement hébergé à Saint-Denis chez un autre cousin, mais veut toujours partir pour Montréal, cette fois avec le passeport français d'un énième cousin. Du coup, il n'a pas besoin de visa canadien. « Mais la photo !... – On se ressemble un peu... » Son cousin de Montréal viendra l'accueillir à l'aéroport, mais il lui faut les 2 200 francs du billet aller-retour...

Il part en week-end chez Michel Gonzales. Évidemment, M. M. compte sur nous deux pour l'argent du billet.

Dîner sympa au restaurant avec les jumeaux. Ils envisagent un numéro de leur revue *Le Courrier de l'UNESCO* sur la corruption. On parle aussi du futur numéro en projet sur la complexité. Malgré la chaleur, je ne résiste pas au désir de boudin et de tête de veau, alors que j'aurais dû prendre salade et poisson.

Au retour, je regarde sur TF1 l'épisode hebdomadaire de la nouvelle série *La Piovre*, le feuilleton italien anti-mafia. C'est un peu languissant par rapport aux anciennes séries, que j'ai adorées, mais je reste jusqu'à la fin.

SAMEDI 23 JUILLET

Réveil lourd.

Mille obstacles m'empêchent de me mettre au Mac. Je m'y attelle après déjeuner, mais vers 16 heures la chaleur m'endort. Je suis réveillé par un appel de Jacques Robert, qui vient de téléphoner à Johanne. Elle va très mal, sa voix est inaudible. Avec l'accident de Monique, je remettais de jour en jour

le coup de fil que je me promettais de lui donner, sans doute parce que j'avais peur.

J'appelle donc. Je me rassure à l'entendre distinctement. Mais ce qu'elle me dit m'effondre. Le docteur Saint-Louis lui a appris que sa leucémie empire : les globules blancs prolifèrent, les plaquettes diminuent. On lui fait de la chimio à domicile et on lui donne de la morphine. « Ils ne t'ont pas conduite à l'hôpital ? – Je voulais rester chez moi. » Le docteur aurait insisté : « Vous voulez rester chez vous jusqu'au bout ? » Elle a dit oui. Elle ajoute : « Rassure-toi, je lutte très fort. » Elle est en nage, son drap est trempé, elle doit avoir beaucoup de fièvre.

Les Daniel et les Burguière l'ont appelée au début juillet de l'Argentario à l'occasion de la fête de l'anniversaire de Jean. Elle ne leur a pas dit qu'elle allait mal. Je pense avec désespoir à l'Argentario, autre paradis d'amitié perdu...

Pris du Lexomil pour dormir.

DIMANCHE 24 JUILLET

À propos du Rwanda, je parlais de paralysie. Pourtant on commence à se remuer, avec retard, pour enrayer le choléra chez les réfugiés. Il y a des systèmes de purification d'eau, etc. Il reste que l'inaction des puissances restera le fait majeur. L'humanité n'existe toujours pas.

Téléphoné à Johanne, qui veut vivre. Pendant ce temps-là, la vieille méchante femme de 90 ans ressuscite.

Je suis fait comme un rat.

Sur France 3, quelques-uns des sketches des *Nouveaux Monstres* m'ont heureusement diverti : « Tantum ergo » avec Gassman en évêque, « Auberge » avec Gassman et Tognazzi, et les plus géniaux : « Premiers soins » et « L'éloge funèbre », l'un et l'autre avec Sordi.

LUNDI 25 JUILLET

Encore à retravailler péniblement le chapitre 1.

Je téléphone au docteur Saint-Louis à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Il me

confirme que Johanne a fait une rechute. Comme elle ne supporte plus la chimiothérapie lourde, on lui fait une chimio légère, et on calme ses douleurs avec de la morphine. Sauf pneumonie ou hémorragie, elle a encore quelques semaines à vivre. « N'y a-t-il pas quelque espoir ? – Biologiquement, la situation est sans espoir, mais il y a des rémissions inattendues. »

Je téléphone à Johanne, voix fatiguée, très faible. Elle croit que sa volonté de vivre l'empêchera de mourir.

Visite de ce jeune musicien qui m'a dédié une pièce pour orchestre et qui voudrait consacrer une sorte d'opéra à mon œuvre. Nous sommes l'un et l'autre très intimidés.

Ce soir, j'ai beaucoup aimé *La Lectrice* de Michel Deville à la télé.

MARDI 26 JUILLET

J'arrive trop tard pour décrocher mon téléphone ; déjà, sur le répondeur, ce message : « Ici Marie-France, j'ai une mauvaise nouvelle, Guy est mort. »

Guy Delommez est un ami que nous nous sommes fait à La Bollène-Vésubie. C'était le mari de Sylvie, la fille de notre amie et voisine Mme Barengo. Il était chauffeur de taxi à Nice et présidait l'association des chauffeurs de taxi. Sa vision du monde, à partir de son expérience de taxi, m'intéressait et m'amusait beaucoup. Fou d'ordinateur, il se faisait des programmes, nous parlions computation. Il souffrait depuis deux ans d'une étrange maladie qui le paralysait progressivement.

Le docteur Michel Hautefeuille, chef de service au centre Imagine voué à la toxicomanie, me convie à une journée de réflexion pour le dixième anniversaire du service et m'adresse un dossier intéressant où je pique : « Les Français ont le record du monde de la consommation de psychotropes par an et par habitant. Les adultes ingèrent 40 à 60 millions de comprimés chaque soir... Le phénomène s'est surtout développé depuis une quinzaine d'années. » Plus loin : « “Avoir la vie de tout le monde” est le leitmotiv des toxicomanes que nous rencontrons. Cette “normalisation” est à la fois souhaitée comme idéal et repoussée comme sinistre réalité. Les toxicomanes sont toujours et tous dans cette ambivalence. »

Alanys me téléphone : Johanne a vu un guérisseur qui a marmonné des prières pour que Jésus la sauve.

J'ai fait la révision de mon premier chapitre et le tire sur imprimante.

Taxi vers Roissy. Je parle pour parler avec M. Claude, le chauffeur. Je lui cite les mérites comparés des compagnies aériennes. Il s'en branle et se borne à ponctuer mon discours par des grognements.

À Air France, j'attends devant un guichet vide pendant que des employées s'affairent en faisant semblant de ne pas me voir. Finalement, je lance : « Il n'y a personne ? » Une fille me dit qu'elle viendra après avoir envoyé un télex. Je poireaute.

Dans l'avion, tirée de *Diagonales Est-Ouest*, numéro consacré à l'humour dans les pays de l'Est, je trouve cette expression de l'humour croate actuel : « On crierait bien mort au fascisme, mais ce serait un appel au génocide. »

Un texte de Mikhail Invanetsky, un chansonnier de 60 ans originaire d'Odessa :

« La population travailleuse a sorti dans la rue ses baskets de réserve, des montres ayant marché, l'aspirine qui n'a pas été avalée entièrement, et les échange contre de l'argent. Donc les marchandises sont réellement apparues, bien que personne ne les ait produites. D'où les pronostics du gouvernement, nous sommes à la veille de l'abondance des marchandises non produites.

« La qualité de l'air et de l'eau potable, les boîtes de conserve périmées et l'émigration vont rapidement résoudre le problème de l'habitat. On s'attend à une abondance d'appartements non construits vers l'an 2000. L'entrée dans l'économie de marché des restes de la population sera triomphale. N'oublions pas que les conflits nationaux libèrent des surfaces à semer importantes. À ceux qui restent sur Terre, le lait et la viande disponibles vont suffire. Voilà où nous mène l'économie nouvelle jusqu'ici inconnue au monde. »

Une blague de Guennadi Khazanov : une infirmière transporte un malade sur une chaise roulante. « Où allons-nous, ma sœur ? – À la morgue. – Mais je ne suis pas encore mort ! – Mais nous ne sommes pas encore arrivés... »

Toujours dans *Diagonales Est-Ouest*, une commission mixte américano-russe d'estimation des pertes humaines pendant la Seconde Guerre mondiale a rendu public le résultat de ses recherches : 40 millions de morts soviétiques, chiffre largement supérieur aux estimations officielles antérieures (6 millions en 1945, puis 20 millions dans les années 1960, ensuite 27 millions dans les années 1980).

Les Allemands ont recensé 6 millions de morts de 1939 à 1945, dont la moitié sur le front de l'Est.

Catherine Samary, toujours intéressante, évoque la perspective d'une grande Albanie formée du Kosovo, d'une partie de la Macédoine et de l'Albanie actuelle. Peut-être l'aggravation de la guerre d'aujourd'hui provoquera-t-elle demain la guerre pour la grande Albanie, à moins que celle-ci qui n'aggrave et n'amplifie la guerre actuelle...

Dans le *Time* du 27 juin que je lis avec retard, un article sur la Chine m'apprend que la rentabilisation des entreprises d'État jette à la rue des millions de travailleurs. Il y aurait aussi un surplus de 150 à 200 millions de travailleurs ruraux, dont une partie migre vers les provinces maritimes. Le secteur privé n'emploie que 30 millions de gens, soit 5 % de la force de travail. Les normes de sécurité ne sont pas appliquées ni dans la construction des usines ni dans les conditions de travail. « Il est beaucoup moins cher de corrompre un officiel que d'assumer le coût des normes officielles. »

Un grand problème est de prévenir le collapse catastrophique des industries d'État qui regroupent le plus gros des ouvriers chinois. Les dissidents et un certain nombre d'observateurs de Hong Kong se préparent à tout moment à cette perspective... Voilà encore un système qui se développe à la température de sa propre destruction...

Toujours dans le *Time*, un article sur la situation sociale en Russie et Europe de l'Est révèle qu'on note partout un accroissement du taux de mortalité et une baisse du taux de natalité. En Allemagne de l'Est, on compte deux morts pour une naissance. L'espérance de vie en Russie est ramenée à 59 ans comme au Pakistan. En Russie, l'alcoolisme, les toxicomanies diverses, le chômage, la pollution accroissent le taux de mortalité et de suicides. Les hôpitaux géants ne reçoivent plus assez de médicaments. Certes, il sortira quelque chose de ce chaos, mais quoi ?

Il est évident que ce désastre historique découle du système totalitaire lui-même, qui a détruit systématiquement pendant des décennies toutes les forces capables de régénérer la société et l'économie. Mais il est non moins évident que les formules de transition n'ont pas été trouvées, et que la libéralisation des prix à l'aveugle a non seulement aggravé les maux anciens (bureaucratie, corruption, mafias), mais engendré des maux nouveaux. La formidable machine, plus ou moins régulée, s'est totalement disloquée. Ce désastre favorise les alliances rouge-brun et rouge-noir.

L'incompétence conjuguée des experts de l'Ouest et de l'Est a suscité une des plus grandes catastrophes du temps de paix.

Simultanément, c'est le désastre historique de l'ONU qui pourtant semblait devoir sortir de sa paralysie après 1989 : échecs en Somalie, en Bosnie, au Rwanda, auxquels s'ajoute l'incurie des grandes nations.

Dans *Transversales*, un article virulent de Jacques Robin et un autre de Francesco de Castri dénoncent l'aveuglement des politiques et experts face aux formidables mutations techno-écologiques. Castri : « Nos institutions

avalent de la mondialisation et recrachent des règles uniformes et inapplicables. Elles avalent de la complexité et de la diversité et elles recherchent encore des principes uniformes qui portent à la ségrégation des groupes et des individus. »

Madrid, avec ses 40 °C, est devenue un gigantesque sauna. Alonso m'accueille ; puis une voiture climatisée me conduit à l'Escorial. On traverse San Lorenzo et on longe le Palais-Monastère construit par Philippe II. Le bâtiment me semble, au premier abord, d'une massivité énorme et rébarbative.

Je suis invité pour une « conférence extraordinaire » sur l'Europe, dans le cadre des cours d'été de l'université Complutense, qui se tiennent soit dans le palais Infantes (qui était celui des infants de la famille royale), soit à l'hôtel Felipe Segundo, qui se trouve à flanc de montagne, parmi de hauts sapins.

À l'hôtel Felipe Segundo, Pepin m'a obtenu une belle suite avec balcon et vue superbe sur l'Escorial, qui me semble beau, contemplé de haut, avec sa tour et son clocher. Le vaste paysage est un peu noyé dans la brume de chaleur. Il fait moins chaud qu'en ville et, vers les 20 heures, une brise légère se lève. Avec Pepin, nous prenons un bitter sans alcool sur la terrasse avant de dîner avec Alonso.

Puis nous allons au concert « Jazz con duende » du groupe de jazz Chano Dominguez avec le guitariste flamenco Tomatito. La rencontre jazz-flamenco est heureuse ; certains moments m'évoquent *Las Noches in los jardines de España* de Falla ; le groupe (piano, contrebasse, batterie et percussions), musicalement discret, ponctue surtout le chant de la guitare. Les soli de guitare de Tomatito sont superbes.

Le concert a lieu dans la cour intérieure de l'Escorial qui, éclairé de l'extérieur comme de l'intérieur, me semble transfiguré. Quelle noblesse dans l'austérité ! De la cour intérieure, où nous sommes quelques centaines à communier, la tour et le dôme se dessinent sur le ciel. Par les yeux et les oreilles, un sentiment de sublimité me pénètre.

Et tout cela est sorti du Big Bang ? Je me dis que soit c'est possible (et je connais l'explication, des noyaux aux étoiles, aux atomes, aux molécules, à la vie, etc.) et c'est ahurissant, soit c'est impossible, et alors ?...

Retour serein avec Pepin à l'hôtel.

JUEVES 28 DE JULIO

Je reste en slip, dans ma suite, à préparer ma conférence, qui a lieu à Infantes.

Pepin vient me chercher. Il me présente à l'auditoire. À côté de moi, Marcelino Oreja, ancien ministre des Affaires étrangères, désormais membre de la commission de Bruxelles où il préside le comité des transports. (Malgré

les fortes pressions des Anglais, son rapport a accédé à la demande d'Air France de se faire financer par l'État français.)

Après la conf, avec des amis nous déjeunons sur place. Notamment d'une soupe aux *almejas*, tomates et pommes de terre, qui me plaît bien.

De retour à l'hôtel, je m'accorde un semi-farniente, alternant lectures et somnolences. Un sentiment de décompression m'envahit qui m'effraie, car je dois me remettre au manusse dès demain. J'ai décidé de rentrer ce soir même.

Je téléphone à Johanne. On me répond que Johanne dort, mais elle prend l'appareil et me parle, la voix faible et fatiguée. Je lui dis de se rendormir et que je l'appellerai demain.

À cause, entre autres obstacles, d'un camion énorme coincé dans la porte monumentale de l'Escorial qui sert de passage unique pour les voitures, nous arrivons tout juste à l'heure à l'aéroport, Pepin pour Iberia, moi pour Air France.

Dîner dans l'avion de deux tranches de langouste assez caoutchouteuses, d'un blanc de poulet massif et insipide relevé d'une bizarre sauce jaunâtre, le tout accompagné de pâtes et de quelques légumes, dont deux petits morceaux d'avocat. Heureusement, le pessac-léognan est correct ; j'en demande une autre bouteille.

Je finis le rapport du Club de Marseille où je trouve des formules qui me plaisent comme : « Le risque s'est globalisé, imposant à l'humanité une pensée humaniste d'elle-même. [...] Le monde qui s'ouvre sera autrement universel que celui d'hier. Un *autrement* qui contient justement l'essentiel du débat à ouvrir. [...] L'homme apparaît comme le vaincu de sa propre modernité. »

Je lis aussi un étonnant texte cosmogonique de Richard Sünder qui unit de façon dialectique la conception du départ à zéro de l'univers et la conception du départ à partir du vide quantique, de façon à ce qu'elles se renversent l'une dans l'autre et rendent compte ainsi et du hasard et de la nécessité (il écrit « la née cécité »). Ah ! l'ivresse de trouver la rationalité dans l'irrationnalisable, je la connais bien... mais je ne vais pas jusqu'au bout, comme Sünder, qui finit par croire qu'il a trouvé le secret du monde...

Il rappelle l'expérience de Mac Dougal, sur quoi s'appuie notamment la théorie de Sheldrake : l'expérience, menée sur plusieurs générations de rats, consistait à les placer dans un labyrinthe en forme de T disposant d'une sortie éclairée mais sans issue, et d'une sortie non éclairée (et provoquant des décharges électriques) mais avec issue. Les générations ultérieures ont trouvé l'issue beaucoup plus vite que les générations antérieures. Mieux, les rats

soumis à la même expérience dans d'autres continents l'auraient eux-mêmes découverte plus vite que les premiers. D'après Sheldrake, ils ont « appris » selon les voies de la « résonance morphique » entre les cerveaux de l'espèce et les champs morphogénétiques qui contiennent la mémoire holographique des formes et des comportements de l'espèce. Si le type d'expérience Mac Dougal était vérifié, il est évident qu'il faudrait examiner cette idée des champs morphogénétiques.

Commençant le numéro du *Trimestre du monde* consacré à la théorie des relations internationales, je suis frappé qu'il n'y ait pas une théorie écosystémique qui prenne en compte le monde comme écosystème des interactions entre États, groupes, individus, etc., et examine les relations internationales comme un type spécifique de ces interactions. Par ailleurs, un article s'interroge sur la pertinence d'une théorie postmoderne de relations internationales.

Je ne sais pourquoi j'en arrive à penser à la sociologie. Elle ne voit que la part émergée de la société, les règles officielles, les comportements à ciel ouvert, alors que nos sociétés constituent un formidable monde immergé plein de relations clandestines, amoureuses ou autres, où le désir érotique crée d'étranges communications entre les classes, où les réseaux de confiance et d'amitié sont décisifs pour bien des décisions économiques. C'est grâce à cette part immergée que l'on se débrouille pour vivre dans un monde qui, sinon, serait invivable.

Arrivée à Paris où la température est tombée de 30 à 25 °C.

VENDREDI 29 JUILLET

Nouvelle plongée dans l'enfer.

Félix Guattari suscite beaucoup de ferveur. Après un numéro de *Chimères* qui lui est dédié, Jean-Jacques Lebel lui consacre une sculpture.

Le problème du changement d'appartement parasite mon après-midi. Plus il est question de déménager, plus j'ai envie de m'incruster.

Je ne prends les messages de mon répondeur qu'après dîner. Louise Robert a téléphoné de Montréal à propos de Johanne. Je la rappelle à son restaurant. Elle m'annonce que le médecin a arrêté le traitement de chimio et

les transfusions depuis mercredi soir et ne lui donne plus que de la morphine. D'après le docteur Saint-Louis, elle n'a plus que deux-trois semaines à vivre. La garde de nuit ne pouvant plus lui être assurée à partir de dimanche, il a insisté auprès de Johanne pour qu'elle retourne à l'hôpital. Elle refuse. Louise a demandé au fils de Johanne de la convaincre, mais sans grand espoir. Je lui dis que j'irai à Montréal et qu'elle me tienne au courant de tout événement nouveau.

SAMEDI 30 JUILLET

Travail à poil dans la chaleur. Coup de pompe vers 16 heures.

Longue conversation avec Alanys, qui m'appelle de Montréal. Après des années de brouille (par la faute de Johanne), Alanys est redevenue son amie la plus fidèle. Elle a voué sa vie à ses frères, les Indiens, va chanter dans les prisons et a adopté Kisous, une petite Inuit, devenue une adorable jeune fille.

Elle a passé deux nuits avec Johanne, et va revenir passer la nuit de dimanche. Elle offre le billet New York-Montréal à Emmanuel.

Puis je téléphone à Johanne, dont la voix est très affaiblie. Elle prend une soupe faite par Louise Harrelle, qui est auprès d'elle.

Nous avons perdu l'espoir qu'elle puisse s'en sortir.

Dîner, précédé d'une petite séance de travail avec l'Ami. Ses critiques sont pertinentes, mais il lit trop rapidement, bousculé par les doubles problèmes de son journal (les aléas quotidiens et la réforme envisagée pour la fin de l'année). Il part en vacances pour un repos total. À son retour, vers le 15 août, je dois lui refiler une seconde version du manuscrit. Mais, moi-même, ne subirai-je pas trop de perturbations ?

Au dîner, *guacamole* et salade d'aubergines, puis magret avec un excellent madiran. La compagne d'Adam est revenue d'une colonie de vacances du Bundt avec un recueil de chants comprenant *La Varsoivienne* et *Front rouge*, que je chante, très ému.

DIMANCHE 31 JUILLET

Au téléphone, Johanne est à peine audible, elle est sous morphine.

Je travaille très mal ; je n'arrive pas à adhérer au texte que je corrige, et pas davantage à prendre assez de distance pour en voir les défauts.

Alors que je me sentais décomposé, Radio Classique donne ce matin la *Troisième* de Beethoven, puis l'ouverture de *Lohengrin*. L'énergie revient.

Sur toutes les portes de la rue Saint-Claude, de la rue de Hesse et de la rue des Arquebusiers, une affichette appelle à retrouver un petit chat avec trois photos en couleur, description minutieuse du minet, plan du secteur, indication de la porte de la rue de Hesse où s'adresser. Que d'amour pour avoir fait avec tant de soins tant d'affichettes, que de tristesse, d'attente... M. Aurel me dit : « Vouais ! il a été embarqué : des types passent la nuit en voiture, emballent les chats et les vendent cent francs aux laboratoires... »

Déjeuner avec Monique Cahen. Ça m'afflige qu'elle quitte le Seuil. En 1969, elle s'était occupée de mon *Vif du sujet* qui avait provoqué l'allergie de François Wahl (quand il entendait le mot « sujet », il sortait son revolver). Depuis, j'avais tenu à ce que ce soit elle qui s'occupe de mes livres. Ce fut mon lien sensible et humain dans cette maison où je fus longtemps si mal vu.

J'ai téléphoné à l'Hôtel-Dieu de Montréal mais le docteur Letendre, revenu pour le 1^{er} août, faisait le tour des malades. Il faut le rappeler lorsqu'il sera 14 heures au Québec.

Je l'obtiens à 21 heures de Paris. Il n'a pas connaissance de l'état actuel de Johanne, le docteur Latreille non plus, depuis que le docteur Saint-Louis a arrêté la chimio et les transfusions. Je me demande qui la suit. Alanys, qui va passer la nuit avec elle, m'informera demain matin.

Anniversaire de l'insurrection de Varsovie d'août 44. Le président allemand Herzog est venu demander pardon à la Pologne. Eltsine n'a envoyé qu'un représentant. Il y avait John Major. Mais ni Mitterrand ni Balladur.

J'essaie de me remémorer : c'était pour nous juste avant et pendant l'insurrection de Paris ; tout occultait la passivité volontaire des Soviétiques qui ont laissé écraser l'insurrection par les troupes allemandes. Je crois me souvenir que j'étais gêné ; j'avais dû me dire et redire que les troupes soviétiques avaient besoin de se regrouper, de se ravitailler, de concentrer leur artillerie, que l'insurrection avait été déclenchée trop tôt de façon irresponsable (oubliant que l'insurrection de Paris a été déclenchée sans aucune concertation avec les troupes alliées). Et hop ! l'événement fut pour nous escamoté.

À la télé, *Columbo* m'occupe et me divertit.

Téléphone à Air France au sujet de mon billet pour Montréal. À midi, je ne me suis pas encore mis au manusse.

À 15 heures, Francis Bueb, qui a passé trois semaines à Sarajevo, m'appelle : les tirs des snipers, les tirs de mortier ont recommencé. Les Serbes de Karadzic ont à nouveau assiégé Sarajevo, les gens sont d'autant plus démoralisés que la chaleur est étouffante, avec 30 °C dès le petit matin. Ils sont abandonnés, oubliés... La rage et le sentiment d'impuissance m'envahissent ensemble.

Je travaille difficilement. Mon esprit ne domine pas assez ce chapitre « Auto-éthique ». Le plan général a des scories.

Rendez-vous avec Athéna ; elle me parle de son cabinet de philosophie à Strasbourg. En France, à la différence des pays voisins, dont l'Allemagne, cette philosophie hors classe est en butte à l'hostilité de la philosophie universitaire, crispée sur son monopole, incapable de s'ouvrir sur le monde, sur les humains, oubliant que Socrate tenait cabinet de philosophie sur la place publique. Ayant fait un stage dans une entreprise, Athéna est effarée par l'incapacité des cadres spécialisés à contextualiser.

Elle a trouvé sa voie. Il lui faut maintenant un minimum de rentabilité.

M. M., que je vois plus tard, m'annonce qu'il a dû interrompre son *Vocabulaire de la complexité* à cause de problèmes d'argent et de travail. Sans l'entraide des cousins zaïrois, il serait perdu. Il envisage de partir à Montréal, où, lui dit-on, grâce à ses diplômes zaïrois il pourrait trouver un poste d'enseignant. En attendant, Michel peut lui offrir une petite situation d'attente pour quelques mois. Je lui conseille plutôt de rester ici : dès octobre, je serai en mesure de collaborer à son *Vocabulaire de la complexité*, auquel Athéna pourrait être associée.

Le soir, une idée illuminante pour mon manusse me vient à la salle de bains pendant que je me brosse les dents. Le temps que je finisse brossage, bain de bouche, et que je me rue à mon bureau, Bic en main, l'idée a disparu.

Je regarde, faute de mieux, le début du *Commissaire Moulin* sur TF1 avec l'intention de m'endormir dessus, mais je suis pris par l'énigme ; la direction d'acteurs est plutôt bonne et l'affaire bien ficelée. Edwige s'endort et je descends voir la fin à la télé du bas.

MERCREDI 3 AOÛT

Téléphone de Myron Kaufman d'Angleterre. Il ne sait comment traduire en anglais le terme « asservissement » que j'utilise au sens cybernétique dans *La Méthode*. Il laissera le terme *in french*, et il traduira « assujettissement » par *subjugation*. Je n'ose pas lui demander s'il a progressé dans son livre sur ma pomme.

Irène vient déjeuner. Je la vois trop rarement, comme Véronique. J'ai un gros cœur de père, mais il est allé surtout aux femmes.

Canicule : je pique du nez sur le Mac.

JEUDI 4 AOÛT

À 6 heures du matin, le téléphone sonne dans mon bureau. Pensant que c'est peut-être un appel de Montréal, je vais au répondeur : pas de message.

Matin, je vais à la banque et je reviens en nage.

Déjeuner aux Arquebusiers : carpaccio de bar. Je remonte travailler, et réussis à terminer la révision du chapitre 3. À 15 h 15, je téléphone à Alanys probablement rentrée chez elle. Tombant sur le répondeur, je dis que je rappellerai. Puis je téléphone à Louise Robert ; l'infirmière lui a dit hier soir que Johanne avait des doses de morphine pour vingt-quatre heures et qu'elle n'en aura plus besoin ensuite...

Je réserve mon billet pour demain sur Air France. À peine ai-je raccroché que le téléphone sonne. C'est Alanys : « Johanne est morte. »

Très long silence.

Val était à son chevet, elle s'est absentée une demi-heure ce matin. À son retour, Johanne était morte. Sa nuit avait été très agitée.

Alanys me demande si j'ai reçu son message d'hier soir minuit, qui correspond, compte tenu du décalage horaire à l'appel de ce matin 6 heures. Dans ce message, qui n'a pas été enregistré, elle me recommandait de venir vite, car Johanne vivait sûrement ses derniers jours. Je lui dis que je serai demain vers 15 heures à Montréal. Elle viendra me chercher.

Ma tête tourne, Edwige m'embrasse.

Ne trouvant pas le sommeil, j'ai pris du Lexo.

Au petit matin, Nemoto m'appelle de Tokyo pour me convier à un sommet culturel au Japon l'année prochaine avec Octavio Paz. Nemoto m'informe que Paz est hospitalisé à Houston pour problème cardiaque, je me rappelle alors que *Le Monde* préparait la « nécro » de Paz. Il me demande si je suis d'accord pour un dialogue avec Eco. Mais avec plaisir.

Taxi pour l'aéroport ; je me sens calme et même froid. Comme souvent, dans des cas semblables, je ne sais pas ce qui se passe *en dessous*. À l'enregistrement la préposée m'annonce que je suis surclassé en première classe. Explosion de joie intempestive : « J'aurai du caviar ! »

Au salon 2000 de Roissy, je lis un article intéressant de Hassan el Tourabi sur le nouveau rôle de l'islam. L'islam occupe, selon lui, la place vide laissée par le socialisme et le nationalisme, il peut, comme jadis l'éthique protestante, devenir un facteur très positif du développement. L'intégrisme terroriste ne serait qu'un cas particulier ; en Malaisie, l'islam a déjà un aspect pacifique et positif et, au Soudan, Rushdie n'est pas passible de mort.

Dans l'avion, je pioche dans mon paquet de revues. Le numéro de mai-septembre 1993 de *Dharma*, publication du centre bouddhiste Karma Ling, est consacré à l'interdépendance. On y trouve aussi un dialogue sur la nourriture entre le lama Teundroup et Arnaud Desjardins. Ils passent de l'idée de jeûne diététique à l'idée de « jeûne mental » : on bouffe trop d'informations, d'impressions, mille riens inutiles, d'où la nécessité du jeûne mental par la méditation. Je devrais, après cette lecture, jeter tous mes journaux et revues, mais hélas ! je ne suis pas encore désintoxicable.

Dans un vieux numéro d'*Éléments* du printemps 1992, je découvre que, le 28 février 1593, le pape Clément VIII publiait la bulle *Cum Haebrorum malitia*, qui interdit aux chrétiens de lire ou même de posséder le Talmud.

Le repas arrive : caviar attendu, puis morilles farcies, canard confit aux cèpes, fromage ; j'arrose tout ça avec un grand pessac-léognan, le château-carbonnieux.

Je me sens bien, très calme. Je vais aux toilettes et soudain, sans nulle nausée d'avertissement, je vomis à petits spasmes réguliers. Ça m'était déjà arrivé dans un Paris-Pékin après l'annonce de la mort de Félix Guattari.

Il se passe des choses dans mes sous-sols.

Je continue mes lectures. Un numéro des *Études philosophiques* sur « phénoménologie et cognitivisme » m'ennuie. Un tiré à part de Judith Schlanger dans *Littérature* de février 1989 sur « les aventures de la valeur

cognitive » m'intéresse : de même que les objets qui se démodent perdent leur valeur, puis redeviennent séduisants en devenant anciens, précieux en devenant rares, de même il y a des idées oubliées, dormant dans les archives, qui ressuscitent et font une nouvelle carrière esthétique. Il faudrait ajouter que la déperdition dans le domaine des idées est aussi énorme que dans les domaines des spores végétaux ou des œufs de poisson.

Enfin, dans un vieux numéro de *Phréatique* (hiver 1991), un article relève la beauté de cet alexandrin ornant les portes des TGV :

le train ne peut partir
que les portes fermées

Alanys et Manu m'attendent à l'aéroport. Manu est arrivé de New York jeudi, il croyait trouver Johanne vivante.

De chez Alanys, je donne mon accord téléphonique pour la cérémonie à l'église demain matin, où il est prévu que Manu et moi prenions la parole et qu'Alanys chante. Puis nous nous rendons à la résidence funéraire de Verdun où repose Johanne.

C'est un établissement pour gens modestes : les salles, les chaises sont cheap. Les salons sont déserts, partout un grand vide. Pas de personnel. Le responsable, M. Laurent Thériault, nous dit que, désormais, les morts passant directement de l'hôpital au cimetière, ces salons sont condamnés. Seuls subsistent les salons de luxe, avec morts pomponnés, embaumés sur des lits à baldaquin, musique religieuse, fauteuils Louis XV. Il est extrêmement jovial et ne gémit pas sur son sort. Il nous conduit à travers des pièces vides, bordées de fauteuils innombrables, puis il ouvre une chambre froide. Johanne est étendue sur un haut lit à roulettes, recouverte d'un suaire blanc qu'il retire. J'ai l'impression de voir non pas Johanne, mais sa statue ; l'impression se confirme quand j'embrasse son front dur et glacé.

Avant de rentrer dîner chez Alanys, nous faisons un détour pour acheter du vin : Manu choisit deux bouteilles de nuits-saint-georges, vin préféré de Johanne et d'Alanys, et moi un château-la-lagune et un château-carbonnieux. Chez le crémier voisin, Alanys prend du cheddar et un doux fromage danois. Elle nous prépare des pommes de terre au four. Nous buvons, parlons. Alanys connaît Johanne depuis presque quarante ans, lorsqu'elles avaient 24 et 26 ans. Bien que de caractères tout à fait opposés, elles avaient en commun d'être métisses et rejetées, l'une parce que indienne, l'autre parce que de peau noire. Amies de toujours, jusqu'à une brouille de deux ans causée par Johanne, elles se sont retrouvées, il y a quelques mois, à nouveau comme deux sœurs. Alanys, qui a veillé Johanne, me raconte que deux jours avant sa mort Johanne lui avait dit : « Tu sais, je me suis souvent demandé pourquoi j'étais née et je n'étais pas capable de répondre. Aujourd'hui, je sais : je suis

née pour faire plaisir. »

Alans nous raconte l'histoire du déductionnaliste, apprise tout récemment de Johanne : dans l'avion de Toronto, un Québécois demande à son voisin qui se vante d'être très bien payé quel est son métier. « Eh bien, je suis déductionnaliste. – Déduquoi ? – Déductionnaliste. – Expliquez-moi, Chris de calice ! – Voilà, je suis demandé par des entreprises, j'examine la situation et je fais mon rapport. – Mais en quoi ça consiste, donnez-moi un exemple ! – Eh bien voilà, vous serez mon exemple. Avez-vous un aquarium chez vous ? – Ben oui... – Alors j'en déduis que vous avez un poisson. – Ça c'est vrai ! – Si vous avez un poisson, j'en déduis que vous aimez l'eau. – Ah oui, j'aime l'eau, les rivières, les lacs ! – Si vous aimez l'eau, j'en déduis que vous aimez la nature. – En effet, j'aime beaucoup les prairies, les bois... – Si vous aimez la nature, j'en déduis que vous aimez les femmes. – Bien sûr, j'aime les femmes ! – Si vous aimez les femmes, j'en déduis que vous êtes marié. – C'est très juste, je suis marié. – Eh bien, si vous êtes marié, j'en déduis que vous êtes hétérosexuel... – Mais oui ! C'est vraiment formidable le déductionnalisme... » Le Québécois tombe le lendemain sur un vieux copain de vingt ans. Il lui fait part de sa rencontre avec le déductionnaliste. « Un déduquoi ? – Attends, tu vas comprendre. Est-ce que tu as un aquarium ? – Mais, espèce d'idiot, depuis vingt ans que tu me connais, tu sais bien que je n'ai pas d'aquarium ! – Alors, j'en déduis que tu es une pédale... »

Nous passons ainsi la soirée avec beaucoup de rires.

Couché à minuit (6 heures du mat' à Paris) après avoir pris une tisane, je me réveille plusieurs fois dans le courant de la nuit. À 4 heures du mat', j'appelle Edwige, puis me rendors.

SAMEDI 6 AOÛT

Lever à 7 heures. À 9 heures, nous sommes à l'église où nous attendent des amis avertis par téléphone ou par *The Gazet*, qui a fait un bel article sur Johanne. Louise, la belle-sœur de Johanne, est là avec ses trois enfants et son mari, sur chaise roulante, paralysé depuis plus de vingt ans après avoir été renversé par une voiture ; ses lèvres remuent sans que je comprenne ce qu'il dit.

Le curé fait une très brève homélie sur « notre sœur Johanne » dont il loue le dévouement filial et maternel (alors qu'elle a toujours négligé son fils et s'est surtout consacrée à ses amis).

Tout va changer. Manu, d'une voix émue, commence : « Ma Johanne, notre chère Johanne, notre belle Johanne. Nous nous sommes connus avec Edgar, rue des Blancs-Manteaux ; tu es rentrée dans ma vie, tu as changé ma vie à tout jamais. J'ai connu tes amis, ils sont devenus mes amis ; nous

sommes un cercle d'amour autour de toi... » Il termine en évoquant une chanson de Barbara qu'affectionnait Johanne : « Notre plus belle histoire d'amour, c'est toi. »

À mon tour, j'évoque ce qu'elle a confié à Alanys, « je suis née pour faire plaisir », puis je m'arrête. Moi qui suis resté jusqu'alors si calme, je sens que ma voix s'étrangle. Je m'empêche de pleurer. Enfin, je peux continuer, et, d'une voix altérée, je dis qu'elle était une comète d'amour qui nous entraînait tous dans son sillage, que douée pour tout, et riche de trop de dons, elle n'a pu se consacrer à aucun, sinon faire le don d'elle-même. Je rappelle qu'elle a connu de très grands bonheurs et de très grandes souffrances. Quand je reviens à ma place, j'ai une crise de sanglots. La messe continue. Vient le tour d'Alanys. Elle reste muette. Nous sommes pétrifiés, dans l'attente. Puis, alors qu'on ne s'y attendait plus, d'une voix douce et sourde, elle entame une mélodie qui, soudain, se transforme en un cri déchirant. Nous sommes tous bouleversés et Alanys revient en larmes.

À la fin de l'ultime rituel, la femme d'Hamani chante une jolie complainte d'oiseau en cage.

La cérémonie terminée, nous avons un sentiment de plénitude : ce qui aurait pu être une petite messe avec homélie stéréotypée a été transfiguré en une vraie cérémonie de la douleur et des larmes.

Après un café chez Louise, puis une visite au cimetière pour régler la question de l'incinération, nous allons déjeuner à Carignon chez Jacques et Louise Robert, qui tiennent un restaurant, isolé dans la campagne, de l'autre côté du Saint-Laurent. Nous sommes une dizaine autour de la table en plein air. C'est un repas de fête endo-cannibale où nous consommons Johanne, tandis que son esprit volette autour de nous, possédant tantôt l'un, tantôt l'autre. On l'évoque avec ses défauts, ses qualités, ses traits risibles, et, de façon eucharistique, nous la buvons avec le condrieu, le château-pétrus, le côte-rôtie. La fête est heureuse, comme chaque fois qu'à un repas de funérailles le mort est présent, plus vivant que jamais.

Nous prenons conscience que depuis que Johanne s'était installée dans l'île des Sœurs, elle avait commencé une métamorphose. Ne pensant plus à boire, jouissant pleinement du Saint-Laurent et de la nature, elle s'apaisait.

Nous-mêmes, en nous séparant tard dans l'après-midi, nous nous sentons apaisés et sereins comme s'il y avait eu une purification.

DIMANCHE 7 AOÛT

Très belle matinée. Après le café, je travaille sur le tirage papier de deux chapitres de mon manuscrit, puis donne des coups de fil d'adieu à Louise et Hamani.

Je peux rentrer, j'ai dit mon au revoir à Johanne.

Alanys nous raccompagne à l'aéroport : Manu à Dorval, moi à Mirabel. Là, nous parlons encore des divers aspects de Johanne, et aussi de l'infortune de son fils, qui n'a rien eu de ce qu'elle offrait si généreusement aux autres, même aux inconnus.

Alanys me donne la vidéo de son film sur l'épisode de Kanehsatake, où les Indiens mohawks ont en juillet 90 résisté contre la police et l'armée au projet de transformer une partie de leur terre en un terrain de golf. Elle a passé soixante-dix-huit jours et autant de nuits à filmer le conflit.

Dans *Le Monde*, trouvé à l'aéroport de Mirabel, je lis que 3 000 personnes ont commémoré à Birkenau « l'holocauste oublié » des Tsiganes : 500 000 ont été tués par les nazis dans les différents pays d'Europe.

LUNDI 8 AOÛT

Je ne suis pas surclassé dans l'avion du retour. Je relis mon mauvais chapitre (« Caminante »). On arrive sous la pluie après avoir été secoués par une queue d'orage.

Je me sens prêt à démarrer la journée, mais le café que je prends me donne un coup au foie, et je vais me coucher.

L'après-midi, je transcris le journal des derniers jours, et de temps à autre mon nez pique sur le Mac.

Je n'ai pu voir que par bribes, et coupées de sommeils, *Le Dossier 51* de Michel Deville. Nuit tourmentée de brûlures d'estomac et de crampes : la mort continue à travailler, à l'intérieur.

MARDI 9 AOÛT

Les mille riens de la vie colmatent la brèche du néant.
Ces vers, dans un poème dont je ne sais plus l'auteur :

Quelqu'un nous prend la main
Tourne sa paume vers le ciel
Pour déchiffrer
À son tour
Combien notre vie nous est étrangère

À une lettre de Rafik Aboud, je réponds qu'on est fait du même tissu complexe.

Saül Fuks m'écrit longuement son bonheur d'être père à 51 ans : « *Disfrutando como un loco (en todos los sentidos) de mi nueva paternidad.* » Il me raconte que son fils Ivan, 4 mois, assistant à un congrès à Santiago du Chili auquel participait son père, a voulu absolument dialoguer avec lui avec des *ugghs*, des *grrs*, des *chnechnntrg*. Plus loin, il me dit que l'explosion au siège de l'AMIA « a eu une répercussion aux conséquences encore inimaginables et, dans l'immédiat, cette sensation de fragilité et de vulnérabilité qui s'est emparée de nous, Juifs et non-Juifs ». Il termine en évoquant la difficulté, pour ses projets communautaires, de réveiller les valeurs de solidarité, dans une société dominée par l'obsession de « gagner à tout prix et par tous les moyens ».

Je me replonge dans les événements du monde qui ont été occultés pour moi ces derniers jours.

En Algérie, trois gendarmes et deux agents consulaires français tués, menace sur les écoles ; en France, contrôles d'identité et arrestations. Ne risque-t-on pas de réduire islam à intégrisme ? Est-il trop tard pour un compromis entre démocrates, islamistes et armée ? Chacun de ces clans étant divisé, ne faut-il pas qu'ils parviennent au préalable à un compromis à l'intérieur de chacun d'eux ?

Au Rwanda, la catastrophe se poursuit, sous des formes changeantes, des massacres à l'épidémie, de l'épidémie à la famine, de la famine à de nouveaux massacres. Je vois de plus en plus l'anthropologique sous le politique, *Homo sapiens demens*. La destruction de l'avion présidentiel, dans une situation déjà très fiévreuse, est le déclencheur d'un séisme anthropologique de toutes les forces de dislocation et de destruction latentes en nous. Nous sommes tous des Rwandais potentiels.

À l'occasion du proche anniversaire de la libération de Paris, va-t-on s'arrêter un instant sur l'onde démente qui un peu partout en France a fait raser le crâne des femmes qui avaient ou auraient couché avec des Allemands ?

L'Entreprise de juillet dénonce l'accueil téléphonique exécrable réservé aux clients dans les sièges sociaux : attentes prolongées, raccrochages intempestifs, mauvaise humeur des standardistes. France-Télécom récolte la plus mauvaise note des quarante-quatre entreprises sélectionnées. La technobureaucratization, l'anonymisation, l'irresponsabilisation, la mécanisation, le manque d'initiative sévissent partout.

Dans *Le Monde* de ce soir, Arno Klarsfeld, se référant à la croisade des enfants de 1212, appelle à une grève humanitaire de la jeunesse pour lutter contre la misère humaine, notamment contre le génocide tutsi au Rwanda.

Les commerçants du centre-ville de Varsovie ont fermé pendant trois jours leurs boutiques et restaurants pour protester contre la mafia.

MERCREDI 10 AOÛT

J'achève la seconde version du chapitre « Sous-marrane ».

Dans je ne sais plus quelle province, un homme, Marc Pecin, s'est amusé à fabriquer des outils, des armes, des céramiques d'une civilisation préhistorique de son invention qu'il a appelée le Pécinois, puis les a dispersés, enterrant les unes, jetant les autres dans les lits des rivières. Ainsi, désormais, le Pécinois existe, les archéologues recueillent et étudient ses objets, des amateurs les achètent au prix fort. Ça me fait penser au conte de Van Gennepe, imaginant des archéologues du futur découvrant une boîte de camembert, l'interprétant comme symbole du disque solaire portant en lui l'image du dieu-taureau qu'adoraient les populations normandes du XX^e siècle.

Je trie le courrier pour Mme Vié, que je vois cet après-midi.

Ce soir, sur M6, je regarde *Une femme encombrante*, téléfilm en deux parties assez complexe où une jeune-jolie serveuse de bistro devenu, par ambition, l'amante d'un très riche sexagénaire en tombe progressivement amoureuse. Quand il meurt d'une crise cardiaque, elle est successivement rejetée, dépouillée puis assassinée par la femme légitime. Comme dans la vie, la saloperie triomphe et l'amour est vaincu.

JEUDI 11 AOÛT

Difficulté à trouver l'équilibre pour reformer mon chapitre « Caminante ». Il y n'a pas assez et il y a trop de choses intimes. Pas assez : le tout est grêle, superficiel. Trop : j'évoque ce que je dois taire (ma vie amoureuse).

À la fin de l'après-midi, la formule n'est pas trouvée.

Je regarde avec assez d'ennui *Meurtre au soleil*, polar anglais d'après

Agatha Christie, avec Ustinov que j'apprécie peu en Poirot. Puis avec grand intérêt, sur TF1, le document-reportage sur « L'étrange voyage du général de Gaulle », le 30 mai 68, quand il disparut pour aller clandestinement à Baden-Baden. J'avais toujours vu ces événements du côté de la jeunesse révoltée, je les vois aujourd'hui du côté du Général et de ses proches. Ce qui m'émeut, c'est la défaillance du titan historique, prêt à tout lâcher et qui soudain, remonté par Massu, reprend son destin en main.

VENDREDI 12 AOÛT

Le hot-dog de midi me met dans une profonde prostration. Je n'en sors qu'à 16 h 15, furieux du temps perdu.

Climat d'amitié chez les Alien avec qui nous dînons. On évoque d'abord les affaires de la FNAC, le sort de Francis Bueb, qui je l'espère y sera réintégré. Ils partent demain matin pour San Francisco où ils feront une expérience de vie de six mois. Je leur donne le téléphone d'Hélène.

Au retour, je prends au vol *Star Trek* sur Canal Plus. Le capitaine Kirk a pas mal vieilli, mais M. Spock est à peu près le même. Les premiers feuilletons télé doivent bien remonter à trente-cinq ans, puisque quand je les regardais, à La Jolla en 1969, ils repassaient déjà pour la énième fois sur un petit émetteur secondaire.

Le nouveau *Star Trek* n'a plus les délicieuses naïvetés des anciens. Mais l'image et les effets spéciaux sont soignés ; *La Guerre des étoiles* est passée par là. Je suis passionné jusqu'à la fin, où l'équipage de l'*Enterprise* arrive à temps pour sauver la grande conférence de paix interstellaire d'un attentat qui aurait relancé la guerre. Puis Kirk reçoit l'ordre de ramener le vaisseau spatial à sa base afin d'être désarmé. Pour la première fois, Kirk désobéit à un ordre : au lieu de regagner sa base, il dirige le vaisseau vers le cosmos inconnu et dit (je pense que c'est le doubleur français qui a pris cette initiative poétique) : « Nous repartons vers cette obscure clarté qui tombe des étoiles... »

SAMEDI 13 AOÛT

Un rêve très désagréable du petit matin me donne mal à la tête et me rend maussade.

J'essaie de terminer la seconde version de « Caminante », mais je reste incertain sur la formule.

Je branche les infos. Dans le temps, Fidel Castro menaçait de fermer l'île, en interdisant aux Cubains tout départ. Maintenant, il menace d'inonder les États-Unis de Cubains. Donner à la population la liberté de fuir est l'ultime arme de la dictature pour ne pas donner la liberté à ceux qui restent.

Le soir, dernier épisode d'une série italienne assez ennuyeuse de drogue et de mafia, mais où une fascinante actrice correspond à mon archétype de la brune fatale.

DIMANCHE 14 AOÛT

Nuit très agitée, réveil moulu.

Émotion à l'écoute de France Info ce matin : il y a eu deux morts et de nombreux cas d'asphyxie après un incendie dans la nuit à Sainte-Périne, où Monique est maintenant hospitalisée. Edwige téléphone aussitôt. On lui répond que l'incendie a pris dans une aile très éloignée et que tout est resté calme dans l'unité où est Monique.

Nous allons au marché Richard-Lenoir, qui reste très vivant dans ce quartier désertifié. À un stand de comestibles où nous avons déjà acheté des andouillettes qui mijotent au chaud dans une énorme cuve de fonte, nous ne résistons pas à une paella jaune safran et à des pommes sautées avec bouts de saucisses et lard.

Je termine plus ou moins les corrections de « Caminante » que je vais montrer cet après-midi à Anne Brigitte Kern, ainsi que le premier chapitre.

Après le déjeuner, je vais à Sainte-Périne en voiture dans un Paris paisible : ciel entièrement bleu, température douce, rues quasi vides ; volupté de rouler dans une ville transfigurée parce que refigurée.

Sainte-Périne est une enfilade de bâtiments bas disposés en arc de cercle autour d'un très beau parc planté de grands arbres. Les petits vieux et petites vieilles sont disséminés, les uns poussés en voiture roulante, les autres assis ou attablés. S'ils étaient concentrés, s'il n'y avait pas de parc, l'impression serait sinistre. La sympathique cafétéria est tenue par une jeune Portugaise un peu mulâtresse. Monique a un appétit d'ogre.

Sur Canal Plus, un *Stalingrad* allemand récent (1992), de Joseph

Vilsmaier, qui restitue l'enfer de la bataille puis de l'encerclement des 250 000 hommes de von Paulus, dont 91 000 furent faits prisonniers, et dont 6 000 seulement sont revenus vivants. Commentaire persifleur du supplément télé du *Nouvel Obs* : « Dans la catégorie *Ach ! Krieg, gross Katastroph...* on nous a déjà fait un peu trop souvent le coup de l'Allemagne tout entière victime des nazis. » Quel est l'impitoyable qui a écrit ça ?

LUNDI 15 AOÛT

Seuls les épiciers arabes sont ouverts dans la ville morte. Heureusement que le Coran ne prescrit pas de fêter le 15 août.

Couples et familles de touristes populaires arpentent le boulevard Beaumarchais.

Nous partons à Tillard chez J.-F. R. Herminette n'ayant cessé de miauler ou plutôt de brailler dans la voiture, dès l'arrivée Edwige la lâche dans le jardin. Herminette disparaît. Edwige s'affole.

On cherche dans le jardin puis dans tous les recoins de la maison, sous les lits et les fauteuils, et même dans l'atelier au fond duquel se trouve une porte entrouverte sur un réduit tout noir. Edwige appelle, appelle, et voit soudain trois bouts de moustache sortir de l'obscurité.

Dans le numéro 13 des *Billets d'Afrique et d'ailleurs*, d'août 94, sont rassemblées toutes les questions et informations inquiétantes sur le rôle de la France au Rwanda. Il est clair que, dans un premier temps, la France a tout fait pour assurer le pouvoir hutu. Pourquoi les troupes françaises ont-elles abandonné Kigali au moment des massacres ? Qui a abattu l'avion présidentiel ? Le Front patriotique rwandais fera-t-il une politique méta-ethnique ? Les résultats humanitaires de l'intervention française sont-ils plus positifs que négatifs ?

Une chose est sûre : voici un des plus grands génocides du siècle, sur lequel on va passer avec indifférence.

J.-F. R. m'apprend que Carlos a été arrêté au Soudan et livré à la France. Ce terroriste « marxiste » se trouve déphasé dans les temps du terrorisme intégriste. À quoi croit-il, maintenant ?

MARDI 16 AOÛT

Mauvaise nuit, brûlures d'estomac biscotte vin blanc + aïoli. Lever tardif. La flemme me paralyse.

La retransmission de *Woodstock 2* me laisse indifférent... Pourtant, le premier m'avait tellement exalté !

Après avoir un peu travaillé après déjeuner, nous allons au centre Leclerc, aux portes de Beauvais : gigantesque parking, énorme supermarché, rayons innombrables ; les habitués se dirigeant de façon infaillible, caddies bourrés, débit automatisé des caisses. Tout cela est banal, et pourtant tellement étrange...

Herminette sort prudemment dans le jardin, comme si elle affrontait une forêt vierge. C'est devenu une vieille fille d'appartement.

Mon chapitre « Réorganisations génétiques » me déçoit. Ennui et difficulté de repenser.

J.-F. R. a préparé un excellent *carpaccio*, dans les règles, pour le dîner.

MERCREDI 17 AOÛT

Ciel gris et pluie, au lever. Sentiment de fin d'été. Au boulot.

Herminette, qui a grimpé sur le toit, ne sait plus comment redescendre. Je monte sur une table en fer et lui tends les bras. Elle fait quelques petits pas, puis remonte ; plusieurs fois, elle hésite entre audace et repentirs. Finalement, elle se lance dans un dérapage contrôlé et atterrit en douceur.

Bien travaillé cet après-midi au chapitre plus facile que prévu sur les intellos. Mais il pleut sans arrêt et le temps est devenu glacial.

Carlos a choisi comme avocat Vergès, personnage énigmatique et pourtant évident. D'après France Info, les documents de la Stasi prouveraient que Vergès a été « opérationnel » dans le réseau de Carlos, et qu'il aurait touché des fonds pour soudoyer des gardiens. Réponse hautaine et sereine de Vergès. Il est toutefois psychologiquement très possible qu'il ait participé, durant ses années de disparition, à de telles actions « révolutionnaires ». C'est d'une façon brechtienne qu'il a défendu Barbie, afin de démontrer que ce qu'a fait l'officier de la Gestapo correspond à ce qu'ont fait les colonialistes

français pour réprimer la résistance en Algérie et ailleurs. Pour stigmatiser cette hypocrisie, il s'est enfoncé dans une hypocrisie plus profonde : l'hypocrisie de la défense du droit.

Quant à l'avocat Oussedik, il souligne que son client a été arrêté et transporté illégalement, mais sa juste indignation perd de sa justesse quand il ne dit pas un mot de la vie totalement illégale et sanglante de Carlos. Celui-ci est tranquille, peut-être soulagé : il ne risque désormais plus d'être liquidé par ses ex-commanditaires syriens ou autres, il ne va pas être torturé dans les prisons françaises et il ne peut être condamné à mort.

Au dîner, J.-F. R. et Flavienne ont convaincu Edwige de ne pas mettre dans un nouvel appartement le prix aléatoire de l'actuel, ainsi que le total des avances que j'ai demandées à mon éditeur et la somme que lui prêterait sa mère. Cette folie signifiant que pendant des années j'aurais des impôts doublés, que nous vivrions chichement, sans aucune réserve. Il faut louer.

À propos de notre passé communiste, J.-F. R. s'exclame soudain : « Je vais te dire ce qui reste de cette expérience : comme la SS, c'était une école du courage, du dévouement, du sacrifice. On faisait partie d'une aristocratie qui mettait sa vie en jeu ; c'est pour ça qu'on n'a pas été des pourris ! » Ces propos me stupéfient mais ils contiennent, au sein de leur fausseté, une certaine vérité. J'ai envie d'ajouter : comme la SS, nous étions capables de liquider tout ce qui s'opposait à notre cause, nous étions capables de la pire cruauté. Est-ce que la nature de notre foi communiste, qui était la foi en l'humanité, alors que la foi SS s'incarnait dans la race, produisait un comportement différent ? Pour nous sans doute, qui faisons partie des maudits, des pourchassés, des sans-pouvoir. Mais pas pour les staliniens triomphants, maîtres du pouvoir, responsables de Katyn, de l'écrasement de l'insurrection de Varsovie, et de tant d'autres atrocités...

Après dîner, nous écoutons un peu de Scott Joplin, puis un très beau morceau New Orleans, *Martinique* de Kid Ory.

JEUDI 18 AOÛT

Un chat noir entre dans la pièce où je travaille puis s'immobilise à la vue d'Herminette elle-même figée. Les deux bêtes sont pétrifiées. La noire feule sans arrêt. Herminette veille, mais sans trop d'inquiétude. L'arrivée d'Edwige interrompt le tête-à-tête.

Je travaille assez mal, les neurones en marmelade. C'est un très mauvais chapitre à repenser et à refaire, et je n'ai pas la force cérébrale. Vers 18 h 30,

saisi par un coup de pompe, je m'étends et m'endors, mais aussitôt la voix de J.-F. R. m'appelle pour prendre l'apéritif avec son voisin Napoléon Murat (le nom m'impressionne).

Je ne prends qu'un petit gorgeon de l'excellent pouilly-fumé. Scipion arrive, puis Havet. On me cite deux belles définitions de mots croisés :

H aspiré : joint.

Cow-girl : Io.

TF1 révèle de nouveaux documents de la Stasi sur Vergès (dont le liquidateur allemand des archives de la Stasi confirme l'authenticité). Au dîner, on parle de tout ça. Scipion a apporté un château-giscours 85, J.-F. R. a fait un excellent poulet-pommes de terre au four. On se régale et on se dispute les dernières pommes de terre.

VENDREDI 19 AOÛT

Vergès abandonne son système hautain de défense contre les « ragots ». Il annonce que c'est Defferre, alors ministre de l'Intérieur, qui lui a demandé de sonder le groupe Carlos pour que celui-ci renonce aux attentats en France ; il affirme que ce sont les services secrets français qui ont voulu le piéger en 1981 et que Barril devait même l'assassiner. Après une longue réflexion, Mitterrand aurait décidé de l'épargner.

Devant rentrer à Paris, nous avons grand regret de quitter ces lieux amicaux et paisibles. Dans l'après-midi, fatigué, je travaille mal et n'arrive toujours pas à dominer mon chapitre.

Le mépris et la méchanceté de Monique écœurent le personnel de Sainte-Périne. Elle menace de rentrer chez elle, au grand soulagement des infirmières, alors qu'elle est totalement invalide. Edwige s'interpose. Paroles fielleuses de sa mère. Edwige revient, décomposée. Je m'abstrais dans le téléfilm britannique *Le Mur du silence*, polar qui se situe dans les milieux hassidiques de Londres, mais elle reste murée dans sa tragédie.

SAMEDI 20 AOÛT

Castro veut punir Clinton en donnant la liberté aux Cubains d'émigrer aux États-Unis. Clinton veut punir Castro en fermant les États-Unis aux réfugiés cubains.

J'écoute à France Culture l'émission sur ma mère, enregistrée il y a longtemps. Le deuil n'est pas terminé. J'y évoque ce rêve, fait quarante ans après sa mort, où je la retrouve pour lui dire au revoir, rêve qui m'a pour longtemps horrible. Dire « au revoir » à la personne qui meurt, c'est capital. Je me suis senti mieux d'avoir pu dire au revoir à Johanne.

On ne se rend pas compte, autour de moi, combien je suis à bout de forces.

L'après-midi, nous achetons un petit meuble pour ranger les CD et nous faisons les courses. Puis je me remets au Mac. Malgré le temps haché, le chapitre sur l'expérience politique prend sa structure nouvelle.

Je rencontre une sympathique étudiante de Genève, qui travaille à la Croix-Rouge et fait un diplôme sur les intellectuels français et la Yougoslavie ; nos idées et sentiments semblent en résonance. Au moment de se quitter, on parle du Rwanda. Que les mots sont pauvres...

Au dîner, croque-monsieur à l'œuf, qui se rapproche de ma divine croûte au fromage à l'œuf de Lausanne.

Les images du Rwanda recouvrent le croque-monsieur : la frontière du Zaïre étant fermée, des gens se jettent dans le fleuve pour passer du côté zaïrois, des enfants et des femmes, pleurant d'être séparés de leurs parents de l'autre côté de la frontière, sont repoussés avec rudesse par des militaires français ou des gardes zaïrois. L'arrivée des Français a eu des conséquences catastrophiques, leur départ aura des conséquences catastrophiques ; la fermeture de la frontière a des conséquences catastrophiques. Tout n'est qu'une succession de catastrophes, et les téléspectateurs de la planète regardent cette *crazy* tragédie.

Sur M6, je regarde *Lace* (en français, *Nuits secrètes*), téléfilm américain en deux parties, d'abord ennuyeux puis progressivement très prenant. Trois amies de collège, à la suite de l'accouchement secret de l'une d'elles, décident de placer l'enfant sans dire laquelle des trois est la mère, étant entendu que la première qui réussira dans la vie prendra l'enfant. Bien que réussissant toutes les trois, chacune diffère le moment de l'adoption. L'enfant attend sa mère, comme le lui ont promis ses parents nourriciers d'origine hongroise. Un jour, ils partent en voiture en Hongrie, alors démocratie populaire, pour chercher un parent traqué. À la frontière, ils sont abattus et la petite, âgée de 6 ans, est mise dans un camp. Les trois amies, croyant que tous sont morts dans un

accident, se séparent et vivent chacune sa vie. La petite fille grandit et s'évade du camp à 16 ans, passe à l'Ouest, mène une vie de misère puis d'actrice de film porno à Paris, et devient la star internationale Lili. Elle retrouve la trace des trois femmes, les rencontre séparément sans révéler qui elle est, puis les convoque ensemble pour leur dire son mépris pour la vie que menait chacune d'entre elles. Soudainement, elle lance : « Au fait, laquelle des trois salopes que vous êtes est ma mère ? » Ce moment m'a salement plu.

DIMANCHE 21 AOÛT

Hélène et sa fille sont arrivées de San Francisco. Elles sont au petit hôtel du Levant, rue de la Harpe. Au bistro, je leur raconte les événements, Montréal, l'appartement, mes problèmes...

À Sainte-Périne, Monique est de fort bonne humeur, avec un appétit d'ogre.

Infos. Rwanda. Difficile de faire le bilan. La France, qui soutenait le régime en place, francophone, à domination hutue, s'est éclipsée dès les premiers massacres de Tutsis. Puis elle a réapparu en juin, avec l'aval de l'ONU, pour une mission humanitaire. Qu'a-t-elle sauvé ? Qu'a-t-elle aggravé ? Derrière la mission humanitaire, n'y avait-il pas la préoccupation de montrer une présence militaire française dans la région ?

L'affaire Vergès devient passionnante, le capitaine Barril, le bien-nommé, lance sa bombe sur TF1 : il confirme que les services spéciaux français devaient liquider Vergès lors d'un de ses déplacements à l'étranger, que Mitterrand ne pouvait qu'être au courant. Le guet-apens n'ayant pu être monté, la liquidation de Vergès a été abandonnée.

L'opéra *Guerre et Paix* de Prokofiev rase Edwige. On se reporte sur un *Derrick* pas trop mal. Je n'ai pu voir qu'un début avec un prince André mélancolique, puis la fin, avant la bataille de Smolensk, où j'ai plaisir à retrouver Pierre Bézoukhov comme si c'était un très cher vieil ami perdu de vue. Je ne sais pas si l'opéra a été composé en pleine guerre ou aussitôt après, mais cette scène d'avant Smolensk tient vraiment de l'épopée stalinienne de guerre, avec levée en masse spontanée des paysans, proclamations pour la défense sacrée de la patrie. On voit aussi un fameux Koutouzov, un bandeau sur un œil, plein de sagacité, d'humanité et de patriotisme.

LUNDI MATIN 22 AOÛT

Vergès plastronne : Barril a confirmé ses accusations sur la tentative d'assassinat. Vergès prétend qu'on visait l'avocat dévoué à ses clients ; pas un mot sur ses propres idées et convictions à l'époque (et peut-être encore aujourd'hui). De toute façon, depuis les archives providentiellement préservées de la Stasi et les révélations de Barril, un voile se lève sur l'action des services secrets au début des années 1980. J'espère de nouvelles révélations et contre-révélation.

Téléphone d'Athéna m'informant du bon article du *Monde*, le 20 août, citant son cabinet de philosophie de Strasbourg. Elle me trouve beaucoup de traits communs avec Jung. Dans un sens oui : la dialectique d'*animus/anima*. Et même l'idée d'inconscient collectif. Pourquoi n'y aurait-il pas un ordinateur souterrain spontané, constitué par toutes les interactions entre les humains, capable d'invention comme de délire ?

Le Monde annonce la mort d'Aleksander Petrovic, réalisateur de *J'ai même rencontré des Tsiganes heureux*. Il m'avait passé la vidéo de son *Maître et Marguerite* d'après Boulgakov et il m'avait dit qu'il préparait *Migrations*, tiré du monumental chef-d'œuvre de Cernanski. Opposant à Milosevic, la situation créée par la guerre l'affectait beaucoup. Cette mort me peine infiniment. Quel tempérament généreux, quelle belle nature !

Dîner très gai avec Hélène, sa Jacqueline et Monique. Je raconte l'histoire du « déductionnaliste ». Après la vaisselle, je regarde un bout du vieux *Mélo* avec Gaby Morlay pour retrouver la scène de fascination qui m'avait frappé quand j'avais 15 ans.

MARDI 23 AOÛT

Je termine la seconde version du dernier chapitre de *Mes démons*. Autant l'avant-dernier chapitre, « L'expérience politique », a été difficile à remanier et me laisse encore insatisfait, autant il me semble que ce « Final » coule, encore que je n'y ai pas introduit et développé l'idée clé de résistance contre la cruauté du monde.

Maintenant, il me faut corriger les épreuves de mes morceaux choisis pour Flammarion, fruits d'une longue histoire : il y a quatre ans, Jean Hamburger avait décidé de créer la collection « Champs/L'essentiel », chaque

titre comportant les morceaux choisis d'un auteur de sciences humaines, avec une longue présentation de cent pages par un autre auteur. Il m'avait choisi comme l'un des tout premiers avec Dumézil. Heinz Weinmann était mon préfacer. Bien que l'ensemble fût rapidement prêt, pour des raisons mystérieuses (désintérêt ou hostilité), sur lesquelles ne s'est jamais expliqué le semillant M. Audibert, tout était resté en panne. Hamburger protesta, puis mourut. Deux titres étant sortis, celui sur Dumézil (rendu après le mien) et celui sur Hamburger lui-même, nous décidons de chercher un autre éditeur. À ce moment, Monique Labrune de Flammarion annonce en juin à Weinmann que le livre va sortir et que nous allons recevoir les épreuves. Celles-ci sont arrivées il y a deux jours. Prisonnier de *Mes démons*, je n'y ai pas encore mis le nez.

Weinmann avait suggéré comme titre *L'Œdipe du complexe*. Ça me plaisait bien, mais pas à Monique Labrune, qui me propose *Parfaits désordres*, que je trouve répulsif. Je cherche autour du mot « complexe ». *Sparsa colligo* m'irait bien, mais la traduction sonne mal. Finalement, voulant insister sur l'aspect anthropologique mais dans le contexte de la nature et du cosmos, j'avance *L'Homme péninsulaire*. Ça lui convient, à Heinz aussi.

À 14 heures, la BBC vient m'interviewer sur mes souvenirs de la libération de Paris ; je suis obligé de jacter *english*. L'Anglaise, très anglaise, me demande d'abord ce que pouvait être Paris occupé, situation unimaginable pour les rosbifs, qui n'ont jamais été envahis. J'évoque l'empreinte militaire allemande omniprésente, les panneaux en bois à tous les carrefours, surtout au centre-ville, indiquant la direction des Kommandanturen, Soldatenheim et autres. Puis, les restrictions s'aggravant, le sentiment d'hostilité alla croissant, ainsi que l'espoir de la libération ; après le débarquement en Normandie, ce fut l'attente impatiente des Alliés, encore mêlée de la peur de parler librement dans les rues, avec le danger, jusqu'à la Libération, pour les Résistants et pour les Juifs.

Je raconte ma période insurrectionnelle, l'occupation de la Maison du prisonnier place Clichy, les prostituées accusées d'avoir couché avec des Allemands qu'on me livrait et que je faisais se débiter par un escalier de service, la barricade minable que j'avais fait ériger rue Le Pelletier pour protéger le siège du Parti communiste, et que les chars allemands dédaignèrent comme toutes les autres, mes balades fanfaronnes dans Montmartre avec mon brassard FFI et mon fusil de chasse inutilisable.

J'évoque la soirée du 24 : les cloches sonnent partout, nous montons sur le toit de l'immeuble de la place Clichy, d'où nous contemplons le rougeoiement des bâtiments en feu dans les quartiers périphériques sud. Le tumulte des cloches nous enivre ; à l'évidence, nous sommes libérés, mais où sont les libérateurs ? La rumeur nous informe qu'ils sont à l'Hôtel de Ville. Nous y allons, dans la nuit, à pied : sur la place, à l'aube, il y a quelques chars de Leclerc et, sortant des tourelles, des visages fatigués, couverts de larmes.

Le surlendemain, je crois, c'est le grand défilé qui part de l'Arc de Triomphe et va à Notre-Dame. Une mer humaine, comme a dit de Gaulle. Derrière les véhicules militaires, embrayent nos voitures de FFI avec drapeaux tricolores. Je suis juché sur une voiture à toit ouvrant conduite par Georges Beauchamp, avec Dionys, Marguerite, Violette, et je brandis le drapeau. Soudain, rond-point des Champs-Élysées, des tirs : une partie de la foule se couche à terre, l'autre s'égaille dans tous les sens. Les tirs redoublent, se multiplient. Beauchamp prend l'avenue aujourd'hui Roosevelt, rejoint le boulevard Haussmann, toujours sous les tirs, moi toujours sur le toit avec mon drapeau ; la foule massée sous les auvents des grands magasins nous applaudit.

Je lui dis que la libération de Paris fut une extase de l'histoire plus forte que toutes celles que j'ai connues. Certes, le 8 mai 1945 fut aussi un jour de bonheur, mais Paris était déjà libéré, et la guerre se terminait loin en Allemagne.

« Allez-vous en pèlerinage sur ces lieux de la libération de Paris ? – Mais non, ce sont des lieux familiers où je passe sans arrêt, Paris est ma ville... »

De grandes cérémonies sont annoncées pour demain et jeudi. Mais je me sens mélancolique et triste.

MERCREDI 24 AOÛT

Bonne lettre de Simone, de San Clemente, à propos de Johanne dont Carlo, en Italie, lui a appris la mort. Téléphone de Myriam de Courtils, à qui je raconte la fin de Johanne.

Time consacre un article à la reconstruction du centre de Berlin et au débat entre ceux qui veulent y imposer un style simple et fonctionnel, dans l'esprit de la Prusse de Frédéric, et ceux qui veulent laisser fleurir la diversité. La maquette de la future Alexanderplatz me semble très froide, je crains pour la Potsdamer Platz, et aussi pour Friedrichstrasse, déjà reconstruite à tour de bras. J'aimerais voir ce nouveau Berlin dans deux ans, y boucler le texte qui mijote depuis si longtemps dans ma tête sur mes Berlin, visités et revisités à travers toutes les métamorphoses et divisions depuis juin 1945.

Time annonce la mort, à 91 ans, de Yeshayahu Leibowitz, le vieux philosophe qui dénonçait l'occupation « judéo-nazie » de la Cisjordanie.

Je note encore, en vrac, cette phrase du courrier des lecteurs : « Les morts du Rwanda ne viennent pas seulement des massacres et du choléra, mais aussi de l'apathie. » Et cette citation du *Stuttgarter Zeitung* : « En

Russie, le crime organisé est mieux organisé que l'État, et même que le pouvoir militaire. » Et cette appréciation sur le Woodstock *bis*, qui n'est ni une simple copie ni une résurrection, mais quelque chose de l'ancienne communion musicale-culturelle qui s'est régénérée « à 60 % ».

Dans le *24 heures de Lausanne*, le titre d'un article de Henri Charles Tauxe : « On ne peut progresser sans transgresser. »

Enfin, une note de René Lenoir à l'usage de la commission Minc rappelle que « l'effondrement du comportement d'un grand nombre de gens que traduit la consommation effrénée de psychotropes et antidépresseurs (multiplication par 6 en vingt-cinq ans) et les soins donnés en psychiatrie (800 000 personnes) est un phénomène nouveau ». Plus loin : « Il est scandaleux, dans un pays dont la richesse marchande continue de croître, que recommencent à se creuser des poches de grande pauvreté, que la souffrance de la personne humaine (soit physique, soit morale) regagne du terrain. »

L'Ami arrive en retard après avoir rencontré Vergès, lequel était flanqué de ses deux avocats RPR. Il est persuadé que Vergès a été « retourné » et qu'il est coincé par les services spéciaux français. Personnellement, je crois qu'en même temps il manipule ceux qui le manipulent. L'Ami conclut de manière simplifiante que Vergès n'est plus qu'un esthète, un jouisseur, qu'il a perdu sa foi en la révolution, au marxisme, et qu'il est intérieurement devenu de droite. Je crois plutôt que s'est opérée en lui, de façon singulière, la grande synthèse rouge-brun, qui s'accomplit notamment en Russie, en Allemagne de l'Est, un peu partout dans des groupuscules avec, comme dénominateur commun, la haine de la démocratie, des Juifs, du cosmopolitisme, de l'américanisme. Vergès, cohérent, maintient sa haine de la France colonialiste, mais s'il trouve maintenant normal que les colonialistes normaux (la droite) aient été colonialistes, il juge ignoble que les anticolonialistes de principe (les socialistes et la gauche) aient été les principaux responsables de la guerre d'Algérie. Donc, sa haine se concentre sur ces social-traîtres. Il a gardé de l'école stalinienne le mépris total des individus, qui doivent toujours être sacrifiés à la cause supérieure. À preuve le passage du livre de Vergès consacré à Boukharine où il justifie sa condamnation parce qu'il s'est trompé politiquement sur le rythme à donner à la collectivisation et l'industrialisation (alors qu'il est évident, aujourd'hui, au vu des résultats de la kolkhozification forcée et de la destruction physique de la paysannerie, que la collectivisation des terres a été un désastre non seulement humain, mais économique). Selon l'Ami, Vergès hait « les droits-de-l'hommiste ». Voilà bien un trait à la fois rouge et brun. C'est alors que je me souviens que Védrine m'avait lui aussi parlé avec mépris des droits-de-l'hommiste. L'Ami est étonné : c'est une expression typique de *Minute*. Finalement, pour lui, Vergès est un pourri. Pour

moi, un être d'une curieuse et horrifiante complexité.

Nous dînons. D'après l'Ami, le *Canard* d'aujourd'hui, *L'Événement du jeudi* de demain vont évoquer la possibilité d'une élection présidentielle anticipée. Le cancer de la prostate de Mitterrand, diagnostiqué très tard, en 1992, à l'occasion de graves problèmes urinaires, a développé des métastases. Aussi Pasqua, Balladur, Chirac accélèrent-ils les préparatifs en vue d'une vacance anticipée de l'Élysée.

Au cours de ce dîner très animé, on évoque les pères : le sien a dû s'exiler en Algérie sous le gaullisme : un destin brisé à 43 ans, âge actuel du fils. Les pères nous réinvestissent et leurs démons nous guident de l'intérieur sans que nous le sachions.

Je ne sais plus pourquoi, j'aborde « l'anti-humanisme » d'Althusser, qui justifiait en fait le rejet total de tout ce qui était droit de l'homme et démocratie.

On parle du journalisme. On regrette que sur le Rwanda, l'Algérie, le Mexique, il n'y ait pas eu un grand papier synthétique pour situer les événements. J'en reviens à mon idée que les journalistes sont très pressés, ils ont le nez sur l'événement, ils ne songent pas à se cultiver. L'Ami, avant de voir Vergès, a annoté ses deux livres, lu le livre de Givet. Mais les autres ? Sur le Rwanda, l'Algérie, le Mexique, ils ne font pas d'effort pour contextualiser et historiser.

À propos du cheik Hassan el Tourabi, qui serait à l'origine de l'arrestation de Carlos, on évoque l'idée déjà développée dans *Libération* d'un islamisme non plus terroriste, mais facteur de développement pacifique et d'intégration sociale. Une négociation serait donc engagée entre les islamistes pacifiques algériens (*via* le cheik), et Paris (qui lui-même serait intermédiaire avec Alger). Pasqua aurait pris « en otages » des islamistes, mais non ceux qui auraient pouvoir de négocier, afin de peser sur les tractations. La livraison de Carlos aurait donc joué un rôle très important pour nouer une nouvelle relation entre la France et un Soudan soucieux de rentrer dans le concert des nations non terroristes, et qui serait favorable en Algérie à un pouvoir islamique non terroriste comme celui de Malaisie.

Je teste mon nouveau titre pour mes morceaux choisis chez Flammarion : *L'Homme péninsulaire*. Dans le péninsulaire, mon interlocuteur entend le pénis. Comme il m'incite à chercher du côté du global et du singulier, je suggère *Les Parties et le Tout*. On rigole : encore le pénis. Alors pourquoi pas : *Le Tout et la Partie*, ou l'inverse ?

Je resonge à Carlos : c'est un archaïque armé de sagaies par rapport au néoterrorisme au plutonium qui se concocte.

Rentré après minuit, on regarde quand même un téléfilm anglais, énième avatar de docteur Jekyll ; il nous prend et on le voit jusqu'à la fin, assez imprévue : cinq ans après la mort de Jekyll-Hyde, son amante, lady Crawford, confie à un vieil ami qu'elle a un enfant de Jekyll. L'enfant, de dos, joue dans

une meule de foin, sa mère l'appelle, il se retourne : c'est le portrait en bambin de Mr Hyde.

JEUDI 25 AOÛT

Lever tardif. Aux infos de TF1, encore un reportage rétrospectif sur la libération de Paris. Puis soudain arrive notre *Chant des partisans*, qui me fait venir les larmes aux yeux. Les paroles de Kessel et Druon tiennent très fort.

Les festivités et défilés vont se dérouler l'après-midi. Tous les bus ont des petits drapeaux pour commémorer la libération de Paris.

Moi, au lieu d'aller à la fête, je vais au cimetière, pour les obsèques d'Aleksander Petrovic. À la chapelle du Père-Lachaise, messe orthodoxe : cinq prêtres chantent les cantiques, en synchronie avec des chœurs enregistrés, diffusés par haut-parleur. De tous les cantiques chrétiens, rien ne m'émeut tant que les orthodoxes. Parmi les couronnes de fleurs, je remarque une grosse et superbe gerbe de roses rouges avec cette dédicace (de sa femme sûrement) qui me bouleverse : *À ma fierté*. Cela sonne si juste pour Petrovic ! Comme en France il est interdit de laisser le cercueil ouvert, à la différence des pays orthodoxes, on va après l'office déposer un baiser sur le couvercle du cercueil. Je pense à la Serbie. De même que je n'ai jamais cessé d'aimer l'Allemagne pendant la Résistance, tout en combattant le nazisme, de même je n'ai jamais cessé d'aimer la Serbie, tout en haïssant la politique de ses dirigeants actuels. À travers lui, je dis au revoir à la Serbie que j'aime et qui meurt.

De la chapelle du Père-Lachaise, je descends par la partie ancienne et très boisée du cimetière. Beaucoup de jeunes gens, français ou étrangers, s'y baladent. Il y aurait des fêtes nocturnes, des caveaux-parties, des rites occultes, des sabbats. Je sors face à la rue de la Roquette et vais harponner un 69 un peu plus bas.

Le Monde, que je lis dans le bus, résume une étude médicale parue dans la revue anglaise *The Lancet*, qui montre que les fœtus sont sensibles à la douleur : leur concentration sanguine en cortisol et béta-endorphines s'élève selon la longueur et l'agressivité de l'acte médical.

Tout est accompli et nous ne le savons pas.

Au cours de la soirée, la télé retransmet plusieurs fois le discours improvisé de De Gaulle en août 1944 : « Paris outragé, Paris martyrisé, mais Paris libéré. » Il y a auparavant une phrase que je cite à peu près, « je ne chercherai pas à cacher mon émotion. Il y a des moments qui nous soulèvent bien au-dessus de nos petites existences ». Oui, quelle extase de l'Histoire !

Quelle chance a eue la France d'avoir de Gaulle !

Pourtant, je n'ai pas envie d'aller à la fête mimétique de la reconstitution de l'arrivée de la 2^e DB. La nostalgie est plus forte en moi que la joie.

Un docu sur Leclerc me semble trop hâtif. Avec Buis et Lacouture, ils auraient pu faire beaucoup mieux.

VENDREDI 26 AOÛT

Lecture des épreuves des « morceaux choisis ». J'avais déjà lu l'introduction de Heinz, qui fait subtilement de ma cosmologie le produit de ma tragédie oédipienne et qui marque bien le « retour du père ». Je lui suggère au téléphone de boucler la boucle sur le cosmos lui-même : mon cosmos, issu de mon aventure personnelle, ne reflète-t-il pas le cosmos orphelin d'aujourd'hui, ne sachant où il va, voué à la dialogique de l'ordre et du désordre, etc. Autrement dit mon cosmos n'est pas seulement le reflet des idées issues de mon aventure, ces idées elles-mêmes sont les reflets de l'aventure cosmique. Il est d'accord.

L'Homme péninsulaire étant abandonné, je lui propose *Le Défi de la complexité humaine*. Monique, sa femme, suggère *La Pensée constellaire*.

Hélène et Jacqueline passent me voir. On fait une petite balade jusqu'à la poste Saintonge, où je dois retirer une lettre recommandée. Énormes queues sauf à un guichet où n'attendent que deux personnes, mais le préposé, alors que c'est encore ouvert, me dit : « C'est fermé. – Ah ? – C'est comme ça ! »

Retransmission sur ma télé du début des fêtes de ce soir : un fleuve de tissu tricolore, porté par des jeunes, descend les Champs-Élysées. Dans ces cérémonies de commémorations/remémorations, les grands moments de l'histoire pénètrent profondément dans les esprits des jeunes gens, les marquent, et sont ainsi régénérés à chaque anniversaire. Ainsi, la patrie et sa liberté nous rentrent dans la tête et dans le cœur. Ce qu'on nous montre : Paris libéré par son peuple d'abord, son armée ensuite. On oublie un peu l'armée américaine (sans qui...), mais le mythe de l'autolibération est bien meilleur, bien plus réconfortant, et il n'est pas vraiment menteur : « nous » avons libéré Paris. L'unité cache les divisions, la lutte souterraine des deux pouvoirs, l'affaire de la trêve dont la presse a bien peu parlé. Mais au niveau commémoratif, c'est secondaire. La France prosaïque de 1994 se réinscrit dans sa tradition de souffrances et de gloire.

SAMEDI 27 AOÛT

Paul nous a confié son chat Othello. Après crise de jalousie et angoisse d'abandon, puis vingt-quatre heures d'observation, Herminette accepte ce chat noir à l'étrange regard jaune, et l'invite à jouer. Mais le pépère a passé l'âge et ne répond pas aux avances.

Je ne sais pas si je rédigerai aujourd'hui ma nouvelle conclusion. Non, je continue la lecture des épreuves pour Flammarion. Vers 17 heures, piquant du nez, je sors acheter *Le Monde*, du riz basmati, du Schweppes pour Edwige, du Volvic citron vert pour moi, deux boîtes de Sheba pour Herminette. Elle fait des grâces à Othello, le lèche, le provoque.

DIMANCHE 28 AOÛT

Après le marché des Enfants-Rouges, je continue la lecture des épreuves des « textes choisis », que je termine en fin d'après-midi.

Contrairement aux prévisions, l'accroissement de la population mondiale s'est considérablement ralenti. La bombe démographique serait-elle en voie de se désamorcer ? Mais voici qu'après l'Église catholique l'islam à son tour intervient contre la réduction des naissances.

Athéna m'a envoyé divers extraits de Jung et *Commentaire sur le mystère de la fleur d'or*. De fait, je suis beaucoup plus proche de lui que je le croyais, notamment par son sens de l'union des contraires. Me méfiant de son côté « ésotérique », je me souviens d'avoir pourtant été fasciné par la lecture de *Métamorphoses et symboles de la libido*, quand je préparais *L'Homme et la Mort*. Je retiens au vol : « Si vous évitez l'erreur, vous ne vivrez pas. »

Si, comme prévu, le référendum serbe de Pale refuse le plan de paix, si l'embargo sur les armes est alors levé, si les soldats de l'ONU se retirent, alors l'horrible guerre va se rallumer, avec des dangers d'extension nouveaux.

Delors silencieux en haut du Sinaï ; chœur des socialistes : « Delors, go down, Let my people go ! »

Hélène vient dîner : elle évoque la vie de son père dont je ne connaissais que des bribes. Né à Marseille de père inconnu et d'une aristocrate russe, sans doute venue accoucher en France et donc de nationalité française, il arrive à Moscou à l'âge de 2 ans, entreprend des études de médecine, chimie, physique, devient scientifique et professeur d'Université à Zurich, rencontre à Saint-Petersbourg pendant la Première Guerre mondiale sa cousine la petite princesse Iapounoff, beaucoup plus jeune que lui, l'épouse, et poursuit sa

carrière à Zurich puis à Liège. Quand l'armée allemande déferle sur la Belgique en juin 1940, la famille, qui compte quatre enfants (l'aînée étant Hélène, qui a mon âge), arrive à La Rochelle, où il meurt de pneumonie. Peu après, ils prennent le train pour Toulouse ; au contrôle militaire allemand, Mme Henri montre sa quittance de loyer et le feld-gendarme la laisse passer ; comme j'étais devenu responsable du centre d'accueil des étudiants réfugiés à Toulouse, j'y ai rencontré Hélène et sa famille dont j'allais devenir le satellite.

L'Ami, qui devait m'appeler au plus tard ce matin pour mon manuscrit, me téléphone d'une voiture au moment du dîner. Je lui demande s'il a pu jeter un œil sur mon texte. Il assure avoir lu ma seconde version. Jugement positif ; nous allons y travailler mercredi après-midi.

MARDI 30 AOÛT

Anne Brigitte Kern a lu ma seconde version : ça lui va.

J'attends le jugement de Monique Cahen, mais n'ose lui téléphoner.

Je vais essayer de faire ma nouvelle conclusion.

Le chat noir Othello est venu passer trois jours de *mossafir*⁴ chez nous. Pendant des heures, ils se sont entr'observés, Herminette et lui. Puis Herminette lui a fait quelques avances joueuses. Après avoir tout exploré et repéré, il s'est acclimaté, installé comme chez lui, venant dormir sur notre lit et empêchant Herminette d'entrer dans la chambre. Il va lui bouffer sa pâtée. Il se frotte à moi. Au moment où il a élu définitivement domicile chez nous, voilà que Paul arrive, le remet dans son panier et l'emporte tandis qu'il pousse des miaulements furieux.

Je commence la rédaction de « La résistance à la cruauté du monde », mais j'ai de moins en moins l'impression que cela puisse être la conclusion.

Premier dîner hors appartement depuis longtemps à La Perla : guacamole, puis *chile con carne*, que j'arrose avec deux margaritas. C'est très agréable, bien qu'on parle de tout ce qui nous soucie.

MERCREDI 31 AOÛT

J'ai fini « Résistance », que je vois plutôt comme postface à *Mes démons*. C'est le titre définitif de ce qui était à l'origine *Je ne suis pas des*

vôtres, puis qui est devenu *Que sais-je ?*.

J'attends l'Ami depuis 15 h 30. À 16 h 15, il téléphone qu'il ne peut passer : l'Irlande, les islamistes, etc. Je suis furieux, mais comme il me dit que c'est son anniversaire aujourd'hui, je me calme. On reporte ça à vendredi. Il jure sur sa tête. Mais il n'a plus sa tête à lui.

Dans le courrier que m'adresse Raul Motta, cette citation d'Alvaro de Campos (l'un des hétéronymes de Fernando Pessoa) : « Passez, faibles qui avez besoin d'être les *istes* d'un quelconque *isme*. » Il mentionne aussi un mot d'Octavio Paz sur l'État « ogre philanthropique », et m'envoie un texte sur Pessoa, un autre sur l'idée de « société supportable » (opposée au développement supportable).

Crise d'amour d'Herminette. Elle vient vers moi en poussant des miaulements ardents, frotte plusieurs fois sa tête contre la mienne, me lèche le nez et la joue.

Le Monde fait état de cette déclaration d'Izetbegovic : « Obtenir des armes supplémentaires ne doit pas être nécessairement lié à la levée de l'embargo. » Celle-ci entraînerait le départ de la force tampon de l'ONU, pourrait déclencher une offensive massive immédiate des Serbes, alors qu'il faudrait plusieurs semaines pour que les Bosniaques obtiennent des armes lourdes. D'autre part, depuis la fédération croato-musulmane, la Bosnie peut s'approvisionner clandestinement en armes par les ports croates.

Par ailleurs, Siladjic, le chef du gouvernement bosniaque, réitère son acceptation du plan de paix international.

Que vont dire les inconditionnels de la levée de l'embargo ?

Que vont dire les mêmes qui refusaient inconditionnellement le plan de partage de la Bosnie ?

Une fois de plus, les signataires de manifestes vont se trouver pris à contre-pied par ceux qu'ils voulaient soutenir.

En fermant ses consulats en Algérie, la France ferme ses portes aux Algériens, dans le même temps que la frontière avec le Maroc est verrouillée : ceux qui ne peuvent vivre dans l'Algérie actuelle sont faits comme des rats.

La majorité des islamistes mis en résidence surveillée par Pasqua sont expulsés au Burkina. Pas même suspects, seulement « suspectés ». À quoi rime cette mesure d'« urgence absolue » ?

En Irlande, l'IRA annonce un cessez-le-feu illimité. L'Ami voit dans la conjonction Afrique du sud/Palestine/Irlande un signe que l'après-guerre

froide porte des possibilités pacifiques qu'empêchait la guerre froide. Oui, mais elle porte aussi des possibilités belliqueuses nouvelles.

JEUDI 1^{er} SEPTEMBRE

Je commence la troisième version de *Mes démons*.

J'achète nos tickets de carte Orange au métro. Edwige va à l'hôpital, où le docteur Abastado doit examiner sa mère. De Sainte-Périne, elle m'appelle, affolée : il est question d'en renvoyer Monique dans huit jours.

Après le déjeuner avec Hélène, je la conduis au sorbier des oiseaux, rempli de beaux bouquets de fleurs séchées et de douces odeurs.

Au retour, je trouve le livre de Pierre Péan, *Une jeunesse française. François Mitterrand (1934-1947)*. J'interromps *Mes démons* pour dévorer le livre avec avidité. Quand on sonne à la porte, je ne comprends pas où je suis, tant me voilà retransporté dans l'ancienne aventure. Le passé de Mitterrand est irréfutablement reconstitué : ses idées de droite quand il était étudiant, son pétainisme à son retour d'évasion, puis son maréchalisme, le glissement des années 1942-1943 de plus en plus accentué vers la Résistance, d'abord dans un double jeu, ensuite dans la rupture. On suit, en même temps, le cheminement de l'ORA, qui passe du pétainisme au giraudisme ; et Mitterrand du giraudisme au gaullisme. Péan respecte les transitions historiques, montre bien que ce qui a pu être incriminé dans ses amitiés avec divers ex-vichyssois (dont Bousquet ?) était aussi, longtemps après, fidélité de personne à personne.

Il y a aussi le récit, que j'ai involontairement déclenché, de l'agent X, qui apparaît enfin au grand jour mais garde encore son mystère central.

Je laisse un message sur le répondeur de Péan pour lui faire part de deux erreurs, dont l'une me concerne et me met très mal à l'aise : parlant des rencontres entre Marguerite Duras et X sous l'Occupation, au cours desquelles elle essayait d'avoir des nouvelles de Robert Antelme et de le faire libérer, il écrit que je juge « sévèrement » ce comportement « équivoque et dangereux ». Je dis à Péan que ma remarque n'était pas une critique de l'attitude de Marguerite, mais le constat objectif du caractère dangereux de cette relation. Quand Péan me rappelle, il m'assure que cela sera corrigé dès la prochaine édition.

Puisqu'il avait évoqué l'arrestation de Robert, je lui demande pourquoi il n'a pas mentionné son évasion du camp de Dachau. Le camp était déjà libéré par les Américains mais mis en quarantaine pour cause de typhus. Envoyé en mission, Mitterrand entendit une faible voix sortir des corps amoncelés : « François... » Dès son retour, il prévint Marguerite. Dionys et Beauchamp

partirent, en uniforme et en voiture officielle, avec les papiers de mission de Mitterrand, pour Dachau où, dénichant Robert et le recouvrant d'une capote militaire, ils le firent sortir clandestinement. Robert arriva mourant à Paris. Marguerite trouva un médecin qui avait traité des famines en Inde et qui l'arracha à la mort. Robert fut sauvé par l'amitié et l'amour.

Dans Péan, j'ai trouvé cette citation de Jean Rostand : « Affirmer la survie est un blasphème contre la fragilité de la personne. »

C'est Monique Cahen qui sonnait à la porte quand j'étais plongé dans Péan. Elle a lu les sept premiers chapitres de ma seconde version, et vient me faire ses remarques et critiques. Elle trouve deux chapitres trop « denses ».

Je vais intégrer les corrections qu'elle propose.

Edwige rentre épuisée, brisée par l'infamale mère qui a insulté les médecins, sa voisine de chambre, sa fille. Je la conduis chez Habitat-République pour lui changer les idées, puis nous allons dîner au restaurant de *tapas* de la rue des Tournelles. Je commande des *garbanzos*, mais le garçon, qui n'est pas espagnol, ne comprend pas, il s'informe auprès du plongeur pakistanais, puis d'un autre serveur algérien, jusqu'à ce qu'enfin on lui dise qu'il s'agit de pois chiches. Le *serrano* est un peu trop salé, les anchois et la salade de poulpe excellents.

On regarde le très agréable *Retour vers le futur 2* de Robert Zemeckis. Le troisième film de cette série se situera au XIX^e siècle. Puis un polar dur et saisissant, *Le Solitaire* (d'après une autobiographie, *The Home Invaders*).

VENDREDI 2 SEPTEMBRE

Vichy. La défaite intègre soudain les unes aux autres des forces politiques hétérogènes, voire antagonistes, autour d'un noyau maréchaliste qui, lui, va imposer un ordre nouveau inspiré du maurrassisme. Mais l'histoire de Vichy est aussi l'histoire d'une désintégration. La collaboration de Montoire va amener des individus à passer à la Résistance. Puis les événements mondiaux (résistance de Moscou, victoire d'El-Alamein, entrée en guerre de l'Amérique et Stalingrad) vont faire passer une partie des gens de Vichy à la Résistance *via* l'ORA et le giraudisme, et faire basculer l'autre vers la répression active puis sauvage de la Résistance *via* la Milice. C'est un aspect du processus de désintégration vers la Résistance que montre bien le livre de Péan sur Mitterrand.

Celui qui est pris par sa passion de confondre Mitterrand ne s'intéresse pas à cet aspect des choses. Il faudrait pourtant profiter du livre pour

contextualiser et historiser l'aventure du jeune François. N'est-ce pas une des vertus de la Résistance que d'avoir pu transformer des jeunes gens d'extrême droite ou maurrassiens (comme le fut Claude Roy) en résistants de gauche ?

En attendant Godot : l'Ami n'est pas venu à notre rendez-vous de 17 heures. Bien sûr, il est bouffé par son journal.

Le Monde de ce soir indique que les Serbes de Karadzic seraient enchantés d'une levée d'embargo, qui du coup éliminerait la force d'interposition de l'ONU. Ah, intellectuels, intellectuels perroquets ! On ne sert pas le parti que l'on défend en répétant les mots d'ordre de ses dirigeants. On réfléchit d'abord. La levée de l'embargo pourrait être catastrophique pour la Bosnie et les Balkans.

Jean-Paul II maintient son voyage à Sarajevo, il sera accompagné par Lustiger. Chapeau ou plutôt : Mitre !

Dans un quartier noir de Chicago, un môme de 11 ans, enlevé à sa mère à 3 ans, ayant passé de maison de placement en maison de placement, élevé dans la rue dans un environnement de drogue, chômage et délinquance, déjà arrêté une douzaine de fois, arrose de son pistolet semi-automatique un autre groupe de gamins, tuant une fille de 14 ans. On le retrouve peu après avec deux balles dans la tête, probablement exécuté par son gang.

SAMEDI 3 SEPTEMBRE

Hier soir, sur Arte, témoignages sur les volontaires étrangers dans la guerre d'Espagne et notamment les anciens des Brigades internationales. Le côté épique revit, le côté atroce est gommé. On voit les arènes d'Albacete, mais rien sur les liquidations qu'ordonnait Marty. Les anciens « stals » se présentent encore en bons antifascistes.

J'espère qu'on va m'envoyer le dernier Soljenitsyne qui va être lu avec les lunettes habituelles de la presse de gauche française. Tatu dans *Le Monde* s'étonne qu'il dénonce les tsars les uns après les autres.

Mon épicière, Mme Petit-Potin, me parle de son village de la Creuse d'où elle revient de vacances. Hier, sur la place, il y avait un boulanger, deux charcutiers, trois épiciers. Aujourd'hui, à quelques kilomètres, une grande surface. Les fermes, de bonne terre, sont abandonnées. « C'est un crève-

cœur », me dit-elle. Quand viendra la politique vitale de repeuplement des villages, de l'incitation à l'agriculture biologique, etc. ?

Irène et Alice viennent déjeuner. Je suis amoureux de ma petite-fille (13 ans). Voulant lui prêter le livre *Stéréogram*, où, après qu'on les a regardées en faisant le vide en soi, les images deviennent tridimensionnelles et révèlent des paysages incroyables, elle me dit : « Comme je ne t'ai vu qu'une fois en un an, j'ai peur de ne pouvoir te le rendre que dans un an. »

Sur les questions politiques, Irène a les mêmes réactions que moi.

L'Ami arrive finalement. Orage. On en vient au manusse. Selon lui, deux chapitres viennent mal ou sont mal placés, celui sur les intellectuels et celui sur l'expérience politique. J'en suis bien d'accord, mais je ne vois pas la solution. Je lui mets ces deux chapitres sur disquette et il me fera des propositions demain à 17 heures.

Edwige rentre décomposée de Sainte-Périne, elle a une mère qui tue. On va dîner en bas aux Arquebusiers. Au retour, je regarde *Les Grosses Têtes*. J'ose avouer que j'aime.

DIMANCHE 4 SEPTEMBRE

Je travaille à la troisième version.

Godot ne viendra pas cet après-midi.

En prenant mon café, je regarde un instant l'émission de Jacques Martin. Patrick Bruel suscite l'extase des gamines : l'ampex a sélectionné un beau visage d'adolescente au bord du ravissement qui revient souvent en gros plan. Puis apparition du « vieux » Joe Cocker, qui fait frémir les mêmes adolescents. Son rythme s'empare de moi et je me secoue.

J'ai à bosser, mais Edwige est tellement désespérée que nous faisons une petite promenade place des Vosges, rue de Birague, puis hôtel de Sully.

Pendant la promenade, un ciel gris d'automne succède à une chaleur d'été.

Retour, coup de pompe. J'ai eu tort de terminer les champignons qui traînaient dans le frigo depuis une semaine, en vertu du principe millénaire (qui s'arrête à la génération de la consommation) qu'il ne faut pas jeter les restes, mais les manger. Ainsi je garde le pain dur pour en faire une panzanella. Toujours est-il que cette saine habitude m'a été malsaine. Alors que je dois bosser un max au Mac, je sombre dans un lourd sommeil et ne m'éveille que vers 17 heures. Je me fais un maté et, à demi abruti, me remets au travail.

Dîner anniversaire d'Irène (née le 4 septembre) et Véro (née le 1^{er} septembre suivant) chez Violette. Pâtes et excellent pauillac. On s'amuse beaucoup. À un moment, Violette dit : « Moi qui étais pétainiste... » Je l'arrête : « Mais non, tu n'étais pas pétainiste, tu étais pacifiste intégrale mais, dès novembre 40, tu as été activiste à la petite manifestation de protestation au dernier cours de Jankélévitch, vidé par Vichy. » On plaisante sur son bégain pour Jankélévitch. Irène s'exclame qu'elle a failli ne pas naître, etc. Michel parle de son congrès de Washington, de ses rencontres avec les Albanais du Kosovo, puis de son congrès à Jérusalem, où la tension était encore très forte au début de l'été.

Au retour, je vois un bout de *Casablanca*. Bogey me plaît toujours, Ingrid Bergman a une forte présence mais son visage ne m'inspire pas. La magie du film n'opère pas : le côté toc hollywoodien est plus fort que la séduction de l'histoire amoureuse. On éteint.

LUNDI 5 SEPTEMBRE

J'ai pas mal bossé aujourd'hui. Mais le coursier de l'Ami avec les propositions de remaniement des derniers chapitres n'est pas arrivé. Promis pour demain.

Ma tête est en vase clos sur le manusse, les nouvelles du monde y pénètrent mal. Je suis pourtant les préparatifs du voyage du pape à Sarajevo et la Conférence sur la population au Caire.

Monique Labrune accepte que le recueil de mes morceaux choisis s'intitule *La Complexité humaine*.

MARDI 6 SEPTEMBRE

Que le lever est difficile ! Le matin, je me sens désespéré. Après, tout s'améliore.

Je retrouve le texte sur le film d'Alanys, *Kanehsatake : 270 ans de résistance*, tourné au cours de l'affrontement des Mohawks à Oka contre l'armée canadienne.

À 18 heures, cocktail au Seuil en l'honneur du départ à la retraite de Monique Cahen. Puis rendez-vous au premier étage du Flore avec l'Ami qui devrait me passer la disquette de sa réorganisation du chapitre sur les intellectuels : il n'a pas eu le temps de le faire. Comme il est attablé avec Pierre Péan, la discussion embraye sur Mitterrand à qui il est essentiellement reproché d'avoir maintenu des amitiés avec des vichystes. En ce qui me concerne, comme il n'avait aucun intérêt personnel ni politique à maintenir ses amitiés (sauf Bousquet), je trouve que c'est à porter à son crédit. Difficile de parler de la complexité d'un personnage, surtout Mitterrand.

Quand je rentre, je trouve un message de l'assistant de Christine Ockrent me demandant de participer au journal de jeudi soir. Sans doute à propos du livre de Pierre Péan. Je rappelle Guy Lagache : confirmation. Je me demande si j'aurai le temps d'expliquer clairement mon point de vue à l'émission. Je donnerai ma réponse demain midi.

Le Monde fait état de nombreuses exécutions sommaires, enlèvements, massacres, commis chez les vainqueurs de la guerre civile au Rwanda. « Des centaines, voire des milliers d'innocents en sont victimes. » Or je viens de recevoir une pétition exigeant la poursuite universelle au plan pénal des responsables du génocide au Rwanda. Par quel tribunal ? Il n'existe même pas de vraie Société des nations capable d'assurer le droit et disposant d'une force de coercition pour le faire appliquer. Je ne peux signer.

Le Monde signale aussi que plusieurs milliers d'agriculteurs boliviens ont manifesté le 15 septembre à La Paz contre la politique de suppression des plantations de coca, dont la culture fait vivre 70 000 familles.

Enfin, d'après la FORPRONU, ce sont les forces bosniaques qui auraient bombardé l'aéroport de Sarajevo le 18 août.

MERCREDI 7 SEPTEMBRE

Ah ! ces organismes de vente par correspondance. Ils nous bombardent de lettres personnalisées, d'avis certifiés par notaire que vous gagnez des millions, des voitures de luxe, etc., vous incitant en même temps à commander. Ils nous noient sous les rappels de notre heureuse fortune et finalement rien ne vient, sinon un petit collier minable ou une radio crécelle de Taiwan.

On affole les gens par l'annonce d'un prix faramineux pour leur soutirer une commande immédiate. Ce matin donc, Edwige, qui a déjà naïvement répondu à ces attrape-nigauds je ne sais combien de fois, et à qui on a quasi annoncé 3 millions de francs, se voit avisée de « réclamer » son lot, une radio toc.

Que de bousculades. Midi, je n'ai pas encore pu travailler.

Travail d'après-midi, puis visite d'un appartement, rue Caumartin, qui me plaît : dernier étage, accès au toit qui fait terrasse entre les cheminées, style new-yorkais. On voit beaucoup de ciel, le dôme proche de l'Opéra, la tour Eiffel au loin. Mais je ne trouve pas de lieu convenable pour installer ma *querencia* : table face au ciel.

Dîner aux Arquebusiers avec Edwige, Hélène et Vera. Vera vit depuis deux ans au Koweït où François est conseiller culturel. La ville est entourée de désert. Nul ne peut franchir la frontière avec l'Irak, même pas un diplomate. L'Irak est fantomatisé : jamais mentionné, même dans les bulletins météo ; jamais signalé, même sur les cartes de géographie. L'enseignement du français est surveillé par des inspecteurs qui collent les pages litigieuses des manuels de biologie et de littérature. Ainsi Voltaire fut prohibé, puis en partie toléré, sauf *Candide*. Le pays compte un tiers d'étrangers, travailleurs immigrés (égyptiens, pakistanais, philippins) à la merci de leurs patrons. Alors que les Koweïtiens sont riches grâce au pétrole, leurs immigrés sont mal payés, et les Bédouins sont leurs gitans. Le Parlement élu par une élite restreinte de Koweïtiens établis depuis deux ou trois générations est composé de députés pratiquant en général un islamisme modéré, mais une partie

demande que la *charya* soit intégralement appliquée alors que le pays obéit à la fois à la loi civile et à la *charya*.

Un chauffeur vient me chercher pour me conduire à France 3 où, après beaucoup d'hésitations, j'ai finalement accepté de faire un petit débat avec Moscovici sur le livre de Péan, donc sur Mitterrand. Moscovici avait déjà exprimé son trouble, voire sa réprobation, sur les fréquentations du président. Ce qui m'embête c'est, eu égard au maigre temps imparti, de ne pouvoir bien contextualiser et historiser la jeunesse de Mitterrand.

Christine Ockrent va présenter notre débat comme un débat entre générations. Moscovici se déclare prêt à admettre l'itinéraire de la droite à la gauche, y compris le passage par Vichy, mais déplore le maintien des fréquentations postérieures de Mitterrand avec des dignitaires vichystes dont Bousquet.

Quant à moi, je réagis contre tout regard rétroactif qui aplatit et défigure le passé. Je rappelle que, affolé par la catastrophe historique de juin 40, le plus grand désastre qu'ait connu la France, le pays s'est raccroché à Pétain, auquel la majorité des parlementaires du Front populaire ont voté les pleins pouvoirs. Moscovici m'objecte Léon Blum, Jean Zay, les parlementaires du *Massilia*. Mais bien sûr, et j'ajoute qu'il y eut de Gaulle, Fresnay, etc., mais ils ne furent alors qu'une minorité. Pour la plupart, l'Allemagne nazie avait implanté une hégémonie durable sur l'Europe. Ce fut en automne 41 (la résistance de Moscou) et surtout en 1942 avec Stalingrad et le débarquement allié en Afrique du Nord que l'espoir changea de camp, que commencèrent l'hémorragie et la décantation de Vichy, une part ralliant la Résistance (souvent *via* le giraudisme), une autre se radicalisant dans la collaboration policière et militaire comme le fit la Milice.

Et puis j'en viens directement à Bousquet, car je crois que le nœud du problème, en quelques jours, s'est déplacé : on ne reproche plus à Mitterrand sa jeunesse de droite, voire d'extrême droite, puisque cela rend plus méritoire son passage à la gauche, on ne lui reproche pas davantage son vichysme temporaire, qui prélude à la Résistance, on lui reproche le maintien aujourd'hui de ses amitiés d'hier.

Je dis que l'on savait que Mitterrand, fidèle à ses amis et ses féaux, « est un parrain » (cette parole m'échappe). On sait maintenant qu'il est resté fidèle à des amis de jeunesse restés à droite et à des amis de Vichy. Cela peut être critiqué du point de vue politique, mais comme il n'avait aucun intérêt à maintenir ces amitiés, par exemple avec le docteur Martin, cela doit lui être crédité du point de vue humain. Je le comprends, étant moi-même transpolitique en amitié.

J'en viens à Bousquet, que Moscovici accuse d'être le pourvoyeur ou l'auteur de la livraison des Juifs aux nazis. Bousquet doit être replacé dans la chaîne des responsabilités, qui part de Hitler, lequel a décidé la « solution finale » en janvier 1942, passe par Laval, puis par Bousquet qui marchande

avec l'autorité allemande, donne des Juifs étrangers pour sauver des Juifs français, signe le 15 juillet 1942 l'ordre d'arrêter et de livrer 17 000 Juifs, ce qui provoqua 13 000 arrestations. Et la chaîne se termine avec les policiers français qui arrêtent les Juifs, entrent ensuite dans la Résistance et obtiennent la fourragère. L'émission arrive à sa fin avant qu'on puisse entrer dans le cœur de la discussion. Ockrent me mouche sans que je puisse réagir en demandant : « Est-ce que ces amitiés, compréhensibles pour un individu privé, le sont pour un président de la République ? » Question importante dont j'aurais aimé débattre. De même, j'aurais aimé évoquer avec Moscovici « le crime contre l'humanité » qu'il impute à Bousquet. Hors émission, je rappelle que ni le massacre des athlètes israéliens à Munich, ni le massacre de 29 musulmans en prière à Hébron, ni les massacres de masse commis à l'est et au sud n'ont été considérés comme crimes contre l'humanité.

Je savais que je rentrerais frustré de cette émission. Du coup, j'ai envie de faire un article sur Mitterrand dans *Le Monde*. Mais j'attends la fin de mon manuscrit, puis d'avoir le temps nécessaire pour jeter un deuxième regard sur l'affaire, ou plutôt un regard sur les regards.

Il y a quelque chose d'autre en dessous, dans l'affaire Bousquet, comme dans l'affaire Eichmann ou, d'une autre façon, dans celle du sang contaminé : c'est la machine à créer de l'irresponsabilité. Bousquet est propulsé par Laval qui est propulsé par Hitler : il se sait rouage dans la machine et il se satisfait de donner des Juifs étrangers pour garder des Juifs français. Il est fonctionnaire. Je reviens à mon idée : faut-il focaliser essentiellement sur Bousquet alors qu'il est un maillon haut placé de la chaîne, mais non à son sommet ?

JEUDI 8 SEPTEMBRE

Ce matin, au courrier, je trouve le programme d'un symposium à Zermatt sur la créativité. Cette formule de l'écrivain nigérian Wole Soyinka me frappe : « Je suis devenu progressivement convaincu que ce que nous appelons intuition est simplement l'éveil soudain d'un logicien somnambule. » Où ai-je écrit que l'intuition est une computation inconsciente extrêmement rapide à partir de minuscules signes et indices invisibles à la conscience mais saisis par les sens, avec (peut-être) l'aide d'un sens complémentaire ?

Kazuhiko Nishi : « L'intuition est la voie orientale pour aller au noyau. »

Je reçois un appel pour la constitution d'un tribunal international contre les crimes au Rwanda. Personnellement, je souhaite une Société des nations, un pouvoir législatif et un pouvoir coercitif capables de faire appliquer la loi.

Mais comment constituer un « tribunal » et comment pourrait-il statuer au Rwanda ?

Un article de *Libé* évoque le débat au bureau national du Parti socialiste concernant la jeunesse et les amitiés de Mitterrand. L'argument de Strauss-Kahn est typique de ceux qui craignent que la complexité du réel les empêche de s'indigner : « Ce que je crains pour la gauche, c'est que le livre de Péan soit un commencement de réhabilitation de Vichy selon les thèmes des révisionnistes : la période était compliquée, on ne peut la comprendre simplement. »

Anne Brigitte Kern me signale la façon dont Schneidermann, dans sa chronique télé du *Monde*, a perçu mon intervention d'hier. E. M. « s'employa à minorer la portée du statut des Juifs édicté par Vichy, loua la fidélité en amitié de Mitterrand – y compris envers Bousquet – et en vint à atténuer le rôle de Bousquet lui-même, apparemment seulement coupable d'avoir préféré livrer des Juifs étrangers plutôt que des français ». Tout ce qui est de ma part tentative de précision est vu comme tentative de minimisation : parce que j'ai précisé que les décideurs étaient Hitler et Laval, et que Bousquet ayant été négociateur pour l'exécution, je n'ai pas maximisé son rôle, me voici coupable de l'avoir minimisé. Heureusement que j'étais dans la Résistance à cette époque, et que je n'ai jamais rencontré ce type-là !

Face à l'hystérie politique, je m'efforce toujours de contextualiser et historiser. J'ai eu cette réaction au moment de la guerre du Golfe (où le mal était concentré sur le seul Saddam Hussein), au moment de la guerre de Yougoslavie (où j'ai voulu indiquer qu'il y avait aussi le problème des Serbes devenant minorité dans une Croatie devenue indépendante) ; je l'ai encore aujourd'hui où tout se concentre sur Bousquet et le Vel d'Hiv.

J'ai dû provoquer pas mal d'allergies. Un message téléphonique indigné est tombé sur le répondeur de Mme Vié, en même temps qu'un autre, de félicitations.

En voiture vers 18 h 30 sur le cours Albert-1^{er} puis Cours-la-Reine : un vent fort fait tourbillonner des nuées de feuilles mortes. L'automne, soudain, a fait une irruption violente dans l'été et l'a tué. On roule le long de la Seine, environnés par des essaims de feuilles de marronniers.

VENDREDI 9 SEPTEMBRE

Je fais un tirage papier de ma dernière réorganisation du chapitre « Une expérience d'intellectuel » quand l'Ami arrive avec ses propositions. On discute à nouveau l'affaire Mitterrand-Bousquet. Comme je lui demande si Bousquet savait que ces déportés étaient promis à l'extermination, étant donné

que la « solution finale », programmée en janvier 1942, était demeurée un secret SS-Gestapo, l'Ami m'assure que divers dépositions et témoignages attestent que Bousquet savait que les déportés étaient promis à un sort concentrationnaire terrible.

Dans *Le Monde*, Gilles Martinet signe un article sur « le crépuscule du mitterrandisme », qui se conclut par la nécessité pour le Parti socialiste de rompre avec le mitterrandisme. Oui mais voilà que l'article arrive au moment de l'agonie du mitterrandisme. À propos du mot « parrain » que j'avais lâché sur France 3, Martinet montre que Mitterrand tenait à ramifier son réseau un peu partout, dans toutes les familles politiques, et que c'était peut-être là le secret de ses amitiés. C'est très juste, mais il faut aussi tenir compte de l'éventuelle amitié dans les « amitiés ».

Sous l'article de Martinet, il y a l'article médical de Nau et Nouchi sur l'évolution du cancer de Mitterrand « devenue imprévisible » et qui annonce que l'agonie physique de Mitterrand peut venir très rapidement. Double agonie, politique et individuelle. Et c'est le moment où les coups pleuvent. Je pense à ce magnifique documentaire vu dans les années 1960 sur les chasseurs pygmées de je ne sais plus quelle région sud-africaine : ils atteignent d'une flèche empoisonnée une girafe, laquelle s'enfuit. Les chasseurs partent à la recherche de ses traces, notamment de ses excréments, où ils détectent l'odeur du poison. Après plusieurs jours de traque, ils arrivent au troupeau de girafes, celles-ci s'enfuient, sauf la girafe blessée qui n'a plus la force de courir. Elle reste debout, géante, alors que les petits hommes lui décochent flèche sur flèche. Ils s'acharnent longtemps. Puis, de façon soudaine, la girafe s'effondre.

Alors que je n'ai jamais été mitterrandien, que j'ai critiqué l'union de la gauche, puis la première période du mitterrandisme, que j'ai écrit *Le Rose et le Noir*, que je n'ai jamais été un intellectuel de cour, voilà que c'est moi qui tends une main au vaincu à terre, alors que les chasseurs l'accablent de leurs flèches.

Il faut des écrivains, des Shakespeare pour restituer la tragédie et la complexité humaines. Le politique ne voit que le politique.

Avec Mme Vié, on est submergés par la nécessité courtoise de répondre (négativement) aux demandes de conférences et participations aux colloques.

Dîner chez l'étudiant S. Desvignes avec deux de ses camarades qu'il a convertis à *La Méthode*. Informaticien de formation, il s'intéresse à l'intelligence artificielle. Tous trois se demandent : « Que faire ? » Ma conception de l'écologie de l'action, où les conséquences à long terme de toute action sont imprévisibles, les embarrasse. Pourtant si l'on a une « foi »,

comme la foi en la fraternité, il faut faire le pari, il faut penser la stratégie, et donc connaître le risque permanent d'erreur et d'échec qui permet de susciter les antidotes. En même temps, je les incite à essayer de « vivre poétiquement », de préférer la consommation à la consommation, et de vivre pleinement les extases de la vie personnelle ainsi que, quand elles se présentent, celles de l'histoire.

SAMEDI 10 SEPTEMBRE

Du courage : trois jours de boulot pour faire corrections, ajouts, modifications, révisions et livrer le tout lundi.

Le crime de Thorigné-sur-Dué (Sarthe). Dany Leprince a avoué avoir tué à coups de hachette son frère, sa belle-sœur et leurs deux fillettes âgées de 7 et 10 ans. Surprise pour les voisins d'après lesquels les deux frères, qui habitaient des pavillons mitoyens, semblaient s'entendre. D'une reconnaissance de dette du meurtrier à son frère, d'aucuns déduisent que Dany Leprince, assailli de difficultés d'argent, était jaloux de la réussite de son frère, propriétaire d'un atelier de carrosserie. Il est terrifiant que tant de haine puisse couvrir puis exploser d'un coup.

Après déjeuner, on court voir au 14-Juillet Bastille *Soleil trompeur* de Mikhalkov. Le film débute à la façon mikhalkovienne dans une ample maison à la campagne où vit toute une famille avec grand-mère et petite-fille, bonheur domestique. La tragédie des épurations stalinienne de 1937 va s'immiscer par petites touches, jusqu'à atteindre un paroxysme. Le film ne m'a pas seulement impressionné et ému, il a réactivé mon horreur du communisme stalinien. Horreur que l'on occulte pour ne pas « banaliser » Vichy. (À propos, Staline a précédé Pétain en livrant à Hitler des antifascistes et Juifs allemands réfugiés en URSS.)

DIMANCHE 11 SEPTEMBRE

Réarticulation, réorganisation de mon chapitre « L'expérience politique ». Je travaille toute la journée avec une énergie terrible pour remettre la disquette finale demain lundi. Je suis plutôt satisfait d'avoir trouvé assez vite le nouveau plan.

Vers les 22 heures, après avoir terminé la révision du chapitre, je regarde *La Sanction* de Clint Eastwood sur TF1. Ça me plaît assez, bien que (et parce

que) les scènes de montagne me donnent le vertige.

LUNDI 12 SEPTEMBRE

Téléphone de Gilles Anquetil qui voudrait un papier sur Mitterrand. Je lui dis que *Le Monde* attend un texte de moi, mais que je ne suis pas sûr de le faire.

Je termine vers 15 heures. Je n'ai pas pu réformer le plan de mon dernier chapitre ; je sens qu'après les premières pages les paragraphes se succèdent de façon peu cohérente, mal dominée : l'approche de la fin me fatigue. Bon, je remplis la disquette, préviens l'Ami, attends le coursier.

Je vais dehors, prends du Biostim à la pharmacie, du pain intégral chez le boulanger, puis je rentre et me sens épuisé. La décompression est venue très vite, avant même que j'aie terminé.

D'aucuns avancent que le livre de Péan, qui leur a servi à dénoncer le vichysme de Mitterrand, est un plaidoyer sournois pour Vichy.

Messages téléphoniques d'une journaliste du *Fig* qui me demande d'urgence une interview pour faire contrepoids à Klarsfeld. D'une part, mon boulot n'est pas de faire contrepoids à quiconque, d'autre part, comment, sur un problème complexe, exiger de moi quelques propos lapidaires ?

Il faudra finalement que j'écrive cet article sur « Mitterrand et le nœud gordien ».

Ce soir, sur France 2, interview de Mitterrand.

Le début nous fait entrer dans la tragédie : pitié et terreur, le visage de Mitterrand est d'une effrayante pâleur, presque cadavérique, la peau colle aux os, les lèvres sont invisibles, l'expression est figée, glacée. Puis les banderilles d'Elkabbach, l'évocation des souvenirs réveillent sa combativité : le visage va s'animer, le fameux sourire, à la fois charmeur et inquiétant, réapparaître.

Elkabbach tourne et retourne autour du cancer de Mitterrand, cela contribue à rendre pathétique le vieil homme qui fait *bella figura*. Puis Elkabbach aborde la question du passé : jeunesse de droite, période vichyssoise, Bousquet. Il oscille entre l'interrogation et l'impertinence, voire le persiflage. Quand il dit à Mitterrand qu'il aurait pu aller à Londres comme de Gaulle, celui-ci lui rappelle qu'il était prisonnier de guerre en Allemagne.

Quand Elkabbach s'étonne que la France n'ait pas demandé pardon aux Juifs pour le Vel d'Hiv, Mitterrand répond que ce n'est pas la France mais le pouvoir illégitime de Vichy qui a commis la rafle. Et moi je pense : est-ce que

Mandela a exigé que l'Afrique du Sud demande pardon pour l'ignoble apartheid et les massacres innombrables de Noirs ? Est-ce qu'Arafat a exigé qu'Israël demande pardon pour s'être emparé du territoire palestinien ?

Il y a beaucoup d'obscurité sur l'amitié ou la relation avec Bousquet, mais cette obscurité ne signifie pas que Mitterrand connaissait Bousquet sous l'Occupation et, s'il le connaissait, qu'il était au courant de ses tractations avec le général Oberg de juillet 42 sur la déportation de 17 000 Juifs... Qu'il y ait des taches, des fautes dans la vie de Mitterrand, qu'il y ait un aspect carnassier dans son aventure politique, oui. Mais il est injuste de ne focaliser que sur sa période vichyssoise de 1942 où, du reste, commencent ses activités clandestines, dans une vie de soixante-dix-sept ans, dont un an de captivité et trois évasions, et une année et demie de Résistance clandestine totale.

Je pense à ce que me disait Charles Guetta parlant de lui et de moi : « Nous autres, nous ne sommes pas comme eux : quand l'adversaire est à terre, nous lui tendons la main pour qu'il se relève ; eux, ils lui donnent un grand coup de chaussure en pleine gueule. »

Plusieurs téléphones du *Figaro* qui veut m'interviewer « pour contrebattre Klarsfeld ». Inutile. C'en est fini de ces interviews à la va-vite.

MARDI 13 SEPTEMBRE

Ce matin, TF1 me demande mes réactions à la prestation de Mitterrand d'hier. Je refuse de parler en trois secondes là-dessus. (Il faut donc que j'écrive l'article pour *Le Monde*.)

Arrivée surprise de Jean-Louis Pouytes à notre retour du marché. Au cours du déjeuner, il explique qu'il va partir pendant un mois visiter l'Italie à la paresseuse. Je lui donne les adresses de mes bons amis et amies.

Après déjeuner, Luan Starova passe me voir avec une meule de *kachkaval* de Macédoine. Il présente demain ses lettres de créance à Mitterrand. On évoque la situation balkanique, puis le tragique *reality show* Mitterrand-Elkabbach. Luan me raconte que Bourguiba, devenu vieux et se sentant abandonné, se plaisait à réciter *La Mort du loup* d'Alfred de Vigny qu'il connaissait par cœur. Encore aujourd'hui, quand il retrouve ses esprits, il récite *La Mort du loup*.

Rendez-vous avec Hélène qui repart pour San Francisco. Je l'aurais trop peu vue.

Interview par un journaliste-écrivain roumain pour une émission de Radio-France Internationale destinée à la Roumanie.

Pour le dîner avec les Rochemaure, j'ai sorti ma bouteille de château-latour. Après avoir parlé de la Bolivie, dont Jacques revient, à nouveau nous sommes aimantés par l'affaire Mitterrand. Péan a, sans le savoir, ouvert une boîte de Pandore qui révèle, en même temps que la vérité, la maladie dont souffre la gauche : ce n'est plus le mitterrandisme, mais l'incapacité à penser la situation française passée, présente et future.

MERCREDI 14 SEPTEMBRE

En épigraphe du *Sommeil dogmatique de Freud*, Pierre Raikovic met un extrait d'une lettre de Hegel à Nithammer : « Le travail théorique – je m'en convaincs chaque jour davantage – apporte au monde davantage que le travail pratique ; si le domaine des idées est révolutionné, la réalité ne peut demeurer telle qu'elle est. » Si j'avais connu cette phrase, je l'aurais mise en tête de mon livre *Les Idées*.

Je me hâte, trouve un taxi pour me conduire aux Horticulteurs, où l'Association des inspecteurs généraux de l'enseignement organise une journée d'études intitulée, à mon grand plaisir, « La réforme de pensée ». Un jeune enseignant, que j'avais rencontré à un autre colloque il y a deux-trois ans, me dit : « Vous voyez, vos idées progressent, les inspecteurs généraux viennent vous écouter. – Elles n'en ont pas pour autant gagné. »

Je fais mon topo. Puis vient Henri Laborit sur des béquilles. « Tu as une sciatique ? » Il m'explique qu'une vieille tuberculose soignée et guérie dans son jeune âge s'est réveillée cinquante ou soixante ans plus tard, et qu'il ne respire plus aujourd'hui qu'avec un quart de poumon. C'est le manque de souffle qui l'oblige de s'aider de béquilles. Quand il commence son topo, il a l'air très fatigué, puis il s'anime, redevient vif et juvénile. C'est ça la merveille : la passion rajeunit. Et parmi les passions, les intellectuels ont en plus la passion pour les idées, celles des autres et les leurs. À un moment, Laborit s'irrite que j'aie cité von Foerster alors que j'aurais pu le citer, lui. Je retrouve son égocentrisme intellectuel et sa susceptibilité qu'explique son destin de chercheur marginal. Quand je prendrai la parole au cours du débat qui suivra, je reconnaîtrai volontiers ma dette de reconnaissance.

Laborit a des formules comme « l'égalité des chances à devenir inégaux » ou « notre planète est un immense charnier où chaque espèce vit en se nourrissant des autres espèces, avec en plus l'homme qui menace sa propre

espèce ».

Ce qui me frappe le plus est ce qu'il dit des « grands délirants » du type de ceux qui se prennent pour Napoléon ou César. On aurait remarqué qu'ils sont beaucoup moins sujets au cancer et aux maladies infectieuses que les gens normaux. Explication : les gens normaux sont toujours inhibés dans leurs désirs et leurs inspirations, et cette inhibition affaiblit leurs défenses immunologiques. En somme, l'inhibition de nos délires nous rend malades !

Jean-Yves Calvez, ce père jésuite spécialiste de Marx, va soudain abattre en moi une paroi mentale qui empêchait mes idées clés de communiquer. Evoquant les exercices spirituels d'Ignace de Loyola, il affirme que la réforme de pensée est inséparable d'une réforme de vie. L'évidence me saisit. Comment réformer sa pensée sans contrôle de soi, auto-examen et autocritique de sa propre perception, de sa propre mémoire, de son argumentation ? Comment réformer sa pensée si l'on n'est pas capable d'écouter autrui ? Cela signifie nécessairement de réformer son mode de vie, pour échapper à la superficialité, à la mondanité, bref à tout ce qui nous divertit et fait dériver...

Je me rends compte que je n'avais pas envisagé les interactions/conséquences entre réforme de pensée et réforme de vie.

Je dois partir au milieu du débat pour rejoindre la gare Montparnasse afin de prendre le TGV de 18 h 40 pour La Baule où se tient une grande réunion des directeurs des ressources humaines de France-Télécom où sont également invités comme orateurs Thierry Gaudin, Le Bihan, Mendras.

Mendras a une place dans le même compartiment que moi. Il a toujours l'air jovial et ouvert, mais certains disent qu'il ne faut pas trop s'y fier. Je le vois toujours avec sympathie et inquiétude. Il me parle du livre qu'il vient de terminer sur ses premières années sociologiques au CNRS qui coïncident avec les miennes. Parlant de l'affaire Mitterrand, il ne comprend pas bien les réactions de la gauche. J'essaie de les lui expliquer en me les expliquant à moi-même. Puis, me plongeant dans *Le Monde*, je tombe sur l'exégèse faite par une historienne de fragments de lettres et textes publiés par Mitterrand en 1942. Avec une mentalité torquemadesque, elle interprète des textes qui, parus ailleurs, auraient semblé anodins, comme des témoignages d'un « pétainisme dur ». Je croyais qu'on en avait terminé avec ce genre de littérature, mais il revient, il reviendra et, un jour, peut-être proche, il nous submergera à nouveau, qu'il vienne des fascistes ou des antifascistes.

Je lis aussi que 25 000 jeunes nés en France de parents étrangers ont manifesté la volonté d'être naturalisés français (parmi eux, 41 % de Portugais).

Dans *Time*, un très intéressant article traite du retour de maladies bactériennes que l'on croyait vaincues, comme la tuberculose ou la syphilis, par la prolifération de bactéries résistantes aux antibiotiques. Je pense à Laborit, victime lui-même du réveil bactérien d'une tuberculose très ancienne. L'article annonce aussi l'arrivée de virus inconnus⁵. Dès lors, selon *Time*, « la

question a cessé d'être : quand disparaîtront les maladies connues ? Elle devient : où et quand apparaîtront de nouveaux virus mortels ? ». Là aussi l'avenir radieux de la victoire de la science sur les maux de l'humanité se transforme en un futur lourd de menaces.

Après un article sur l'évolution pacifique en Irlande, je me rends compte que la guerre y durait depuis 1968.

Je trouve cette citation de Stephen Smithe dans un vieux *Libé* du mois d'août : « L'humanitaire moderne, né il y a un quart de siècle au Biafra, meurt aujourd'hui de son succès sur le continent africain... [il] étouffe du trop-plein de misère. » Puis : « Sans télévision, le plus grand drame n'est ni vu ni connu. Il n'y a d'argent, sur fond d'urgence, qu'une fois les petits écrans envahis de cadavres. »

Sciences humaines m'apprend que le zinc de bistrot a été inventé en 1821 par un cafetier soucieux de laver les verres en même temps que de servir à boire. C'est le zinc qui a fait des bistrots français des myriades de mini-forums, des lieux de brassage d'opinions et d'idées et, au XIX^e siècle, des rendez-vous d'associations ouvrières.

Dans *La République des lettres*, « Traité de la négation » de Pessoa : « Dieu croit exister et n'existe pas ; l'être lui-même est le Non-Être du Non-Être, seulement l'affirmation mortelle de la vie. »

Après les Russes, les Occidentaux ont évacué Berlin. L'Allemagne redevient indépendante. Au même moment, le Japon a demandé d'entrer au Conseil de sécurité. Ces deux événements majeurs font basculer définitivement le monde de l'après-guerre dans un Nouveau Monde.

Nous arrivons à 21 h 30 à La Baule. Sur ma suggestion, Mendras et moi nous sommes contentés d'un croque-monsieur (lamentable) en espérant pouvoir faire un repas d'huîtres à l'arrivée. Heureusement, le restaurant de notre hôtel sert jusqu'à 22 h 30. Je me tape huîtres et palourdes, Mendras huîtres et sardines grillées. Je ne peux résister à la vue de ses sardines et en commande à mon tour. Excellent muscadet, mais qui m'empêchera de dormir. Ma chambre a une grande baie vitrée donnant sur l'Océan.

JEUDI 15 SEPTEMBRE

Réveil à 7 heures pour préparer ma conf sur le « défi de la complexité ». J'ai soif d'océan, mais une voiture me transporte au palais des congrès,

où me voici enfermé face à 240 participants. J'ai peur de ne pas les intéresser, mais tout se passe bien.

Après mon exposé, Thierry Gaudin, prospectiviste humaniste, auteur de *2100 l'Odyssée de l'espèce*, nous parle de la mise en réseaux de la planète *via* l'électricité. L'électricité entraîne avec elle non seulement l'électroménager, la télévision, le téléphone, mais aussi les très vastes réseaux informatiques publics et privés ; ceux-ci se développent de façon hallucinante (le réseau officiel de Mitsubishi recueille et traite 35 0000 données par jour). Nous entrons dans l'ère du capitalisme globalisé par les réseaux, où la société se partagera en trois nouvelles classes : les manipulateurs de symboles ; les fournisseurs de services personnalisés ; les travailleurs routiniers.

Ainsi, des problèmes de télé-éthique, aussi bien que de bioéthique, vont se poser. En ce qui concerne le problème de l'identité, Gaudin prône la multi-appartenance, qui permet d'éviter l'enfermement et le déracinement. (Il note, en passant, que les citadins sont pareils aux animaux des zoos : ils dorment trop, mangent trop, sont trop nerveux.) S'il prévoit pour les trente prochaines années une dynamique de désordre et de chaos, Gaudin pense de façon optimiste qu'au-delà d'un certain développement des communications les bureaucraties centrales sont incapables de contrôler l'économie et qu'il faudra procéder à une re-artisanalisation de l'économie *via* les portables et les fax.

Puis intervient Le Bihan, belle gueule de Breton, prospectiviste lui aussi. Il rappelle que l'Occident a distancé la Chine en technologie civile vers 1700, mais que notre propre modernité s'était développée dans la désintégration de notre passé. Les nouvelles modernités, elles, vont intégrer leur passé. Ainsi il prévoit une modernité confucéenne (Chine, Japon, le Japon rejoignant désormais de plus en plus l'Asie), une modernité hindouiste, une modernité orthodoxe. Rien sur la modernité islamique, alors qu'il aurait pu citer les perspectives du cheik soudanais Hassan el Tourabi annonçant que l'islam jouerait le rôle de l'éthique puritaine dans le développement économique du monde islamique.

À la différence de Gaudin, il nous prédit un avenir sombre. Il voit partout la montée en puissance des mafias depuis quinze ans : 35 % du produit mondial est occulte, l'internationale du crime est plus efficace que celle de la protection. D'ici l'an 2000, 1 milliard d'êtres humains seront chassés de leurs terres vers les bidonvilles. Toutes les zones d'écosystèmes fragiles (essentiellement en Afrique) vont s'effondrer. Partout vont se multiplier, y compris chez nous, des *no man's land* incontrôlés et des espaces mafieux. La globalisation des menaces étant plus rapide que leur élimination, la décomposition s'accélère et la recomposition est incertaine.

Le Bihan divise notre population en deux catégories : les gens compétents exposés à la compétition internationale, et les incompetents non exposés à cette compétition. Avant toute chose, selon lui, il faudrait rétablir

l'ordre républicain dans les cinq cents ghettos où la gendarmerie ne pénètre plus, réagir contre l'indiscipline sociale comme le fait, paraît-il, Singapour, restaurer la famille, dont l'effondrement est responsable des problèmes de drogue et de délinquance. Le Bihan rejette toute idée d'aide humanitaire, inutile sinon aux mafias ou aux bureaucraties corrompues. Ce nouveau cartiérisme provocateur (sauvons-nous et laissons tomber le reste) suscite évidemment des réactions.

À la suite de son exposé, je lui dis que la crise de la famille renvoie à la crise de la société, laquelle renvoie à la crise de la famille.

L'exposé très intéressant d'un responsable des Télécom sur la complexité m'amène à préciser que, pour moi, la complexité est l'union de la simplicité et de la complexité, que ce qui nous semble le plus simple est le produit d'une formidable complexité. Ainsi, le baiser : je remonte aux mammifères, passe par l'hominisation, puis la mythologie de l'âme, avant d'arriver au baiser.

Dans mon exposé de « synthèse », je dis que nous devons envisager le probable, le possible, l'improbable, l'incertain, l'invisible ; le changement commence toujours de façon invisible : ainsi les conséquences de la structure de l'atome, de la cybernétique et de la théorie de l'information, de l'élucidation des codes génétiques n'ont été perçues que plusieurs années plus tard. J'insiste sur la nécessité d'une vision binoculaire : un œil considère les développements techno-économiques continus, l'autre œil considère le « bruit et la fureur » des guerres, crises et perturbations de toutes sortes. La connaissance ne pouvant être encyclopédique, nous devons chercher les nœuds stratégiques qui permettent de contrôler de vastes territoires sans les occuper en détail. Nous naviguons dans un océan d'incertitudes à travers des archipels de certitudes. Nous sommes dans une aventure inconnue. L'humanité jusqu'ici l'ignorait et se croyait inscrite dans un monde stable et des cycles rotatifs réguliers. Aujourd'hui, nous ne pouvons échapper à l'incertitude du futur.

Durant la pause de 14 à 16 heures, on me conduit à l'établissement de thalassothérapie : je me fais masser, puis prends un double sauna et nage dans la piscine à l'eau de mer, où des jets tièdes nous titillent différentes parties du corps. Je m'arrache à regret à la piscine pour aller écouter Mendras sur la nouvelle société française. Il rejette le schéma de la pyramide sociale au profit d'un modèle en forme de toupie, dont la partie ventrue est constituée par les nouvelles couches moyennes qui, selon la prédiction de Simmel au début du siècle, créent la dynamique des sociétés démocratiques. Les pauvres sont en bas de la toupie, les élites au sommet. Au-dessus des pauvres, une « constellation populaire » de 50 % de la population ; au-dessus de celle-ci, 25 % de cadres. Il souligne que les phénomènes nouveaux de notre société proviennent du travail des femmes, de l'allongement de l'âge de la jeunesse, et de la formation d'une catégorie de retraités valides représentant 20 % de la

population.

La jeunesse semble se prolonger jusqu'à 28 ans ; les jeunes ne se marient pas, ne font pas d'enfants, sont souvent chômeurs, instables, ont une vie culturelle et collective intense. Soudain, à 28 ans, ils se rangent, font un enfant, trouvent un boulot, deviennent casaniers. Les grands-parents, retraités, devenus aisés, s'occupent de leurs petits-enfants et les aident, créant un réseau de parentèle comme dans les sociétés caraïbes.

Si la créativité sociale émane des groupes ayant une vie culturelle forte, en expansion numérique, et une identité bien marquée, alors, selon Mendras, l'innovation future viendra des classes moyennes retraitées, constituées d'une population très valide, ayant de plus en plus d'espérance de vie, en bonne santé. Je m'imagine soudain les groupes de choc sexagénaires prenant d'assaut l'Élysée pour faire la révolution, et je pense à la fée Carabine de Daniel Pennac. Mendras termine en disant que, pour lui, la société actuelle est bien meilleure que la société passée, car c'est une société de libertés.

En somme, Mendras a une vision rose de notre société. Là où Le Bihan voit effondrement de la famille, il voit une nouvelle famille élargie avec bons-papas, bonnes-mamans, et même, dans le cas des parents divorcés, la possibilité qu'un enfant n'aimant pas ses frères et sœurs du même lit se lie avec l'enfant du nouveau conjoint de son père ou de sa mère. Là où Le Bihan voit décomposition, Mendras voit recomposition. Là où nous voyons naufrage du troisième âge, Mendras voit des cohortes dynamiques de papis. Je suggère à nouveau ma vision binoculaire de la société, où la décomposition est aussi recomposition, mais je ne sais pas si le processus de recomposition est assez rapide, ni quelle est sa nature. La décomposition de la famille nucléaire va dans les deux sens, celui de Le Bihan et celui de Mendras. Les libertés acquises par notre civilisation individualiste ont comme autre face les solitudes et les angoisses issues de l'atomisation. Je ne dis pas que, entre le rose et le noir, il faut voir gris, je dis qu'il faut voir et le rose et le noir, et se demander quelle couleur domine, laquelle sera la plus puissante.

Après le rapport de synthèse effectué par le président des conseillers de synthèse (j'ignorais cette profession), chacun d'entre les orateurs tient un séminaire. Le mien aura lieu dans la salle Pluton, où j'aurais préféré un A à la place du U.

En attendant, je profite de la petite demi-heure de pause pour aller sur la plage. Le ciel est dégagé, encore bien bleu, le couchant est rouge, le soleil blotti derrière un gros nuage solitaire apparaît, disparaît. C'est la marée basse, le sable humide, doucement ondulé, s'étend loin ; quelques pêcheurs de crevettes marchent au bord des vagues, courbés, à petits pas. Soudain, je vois un garçonnet de 7 ans avec une épuisette, les jambes dans l'eau, cherchant lui aussi des crevettes. C'est moi, c'était moi ! Et, du coup, je reconnais la plage qui avait disparu de mon souvenir en même temps que les vacances à La Baule avec mes parents il y a tant et tant d'années !

Un très vaste rassemblement de mouettes occupe la bande de sable humide sur 1 ou 2 kilomètres : c'est l'heure du forum des palmipèdes, qui s'échangent les informations de la journée et resserrent leurs liens sociaux. Tout cela me plaît infiniment. Je quitte à regret la plage pour me rendre à l'hôtel où un bus doit venir nous prendre. Il nous conduit sur le port dans un restaurant de poissons plus ou moins en forme d'étrave. Grande salle avec 240 couverts. Plateau de fruits de mer, homard grillé. J'évite le vin blanc et m'en tiens au bordeaux. Les brouillards éthyliques m'empêchent de bien me souvenir des conversations avec mes voisins.

VENDREDI 16 SEPTEMBRE

Je me lève vers 7 h 30, écoute les infos à la télé, regarde à la fenêtre. Pluie. Je renonce à ma promenade matinale.

Dans *Le Monde des livres*, double page sur Popper. J'aurais contextualisé autrement Popper.

Bon après-midi. Poésie. L'infini marin.

En montant dans le train du retour, une voix m'interpelle : « Edgar ! » C'est Le Gab et sa femme que je n'ai pas vus depuis quinze ans et qui, en vacances à La Baule, vont faire, vu la pluie, une excursion à Nantes. Le Gab m'a l'air en forme, mais j'apprends qu'il a souffert pendant dix ans d'un hépatite B non diagnostiquée qui l'épuisait. Il me semble toujours aussi sagace politiquement jusqu'au moment où il se déclare partisan de verrouiller les frontières aux Maghrébins.

Dans le TGV, je pense à mon livre : n'ai-je pas trop oublié mes erreurs et égarements au profit de mes lucidités passées ? N'ai-je pas éliminé comme inessentiels des choses gênantes comme ce livre écrit sur commande, *Allemagne, notre souci...*

Comme il fait froid, Edwige a préparé pour le dîner un Jésus de Morveau aux lentilles. *Sweet home*.

SAMEDI 17 SEPTEMBRE

Je réorganise mon dernier chapitre, « Pandémonium », et je modifie encore l'introduction.

Guy Sorman vient me parler du magazine mensuel qu'il lance. Je dis mes indisponibilités jusqu'en 95. Je me vois mal écrire des articles ailleurs qu'au *Monde*.

Au téléphone, l'Ami et moi nous laissons emporter par la discussion pendant une heure et demie. Une fois raccroché, je suis effondré.

DIMANCHE 18 SEPTEMBRE

Téléphone de Péan : la polémique l'emporte sur le débat, d'autant qu'après l'article de Pasqua les préoccupations de l'élection présidentielle s'avivent.

Je suis absolument désolé par le tour qu'a pris la discussion avec l'Ami, où l'un et l'autre nous sommes contestés dans ce qui nous tient le plus à cœur. Je lui laisse un message lui disant mon chagrin. Il me rappelle ; à un moment, mon émotion me fait larmoyer. Ses paroles me consolent mais mon chagrin, comme tout chagrin, met un temps avant de se laisser vidanger après la consolation.

On va au cinéma place de l'Odéon voir *Maverick* de R. Donner. C'est gentillet, allègre, mais ne valait pas le déplacement. On aurait mieux fait de voir *Quatre mariages et un enterrement* de Newell.

Savoir, ne pas savoir ; se souvenir, ne pas se souvenir. On parle de cela comme de choses simples, alors que la connaissance procède par sélection et élimination de ce qui perturbe nos conceptions et opinions, et que la mémoire est une « reconstruction ou construction imaginative », selon l'expression de Bartlett. J'ai piqué cette citation dans *Sciences humaines*, qui faisait aussi référence à un article de A. G. Greenwald sur « L'ego totalitaire », et la manière dont chacun révise sa propre histoire. Personnellement, j'aurais parlé d'ego révisionniste. Greenwald diagnostique trois types de manipulation de notre perception de la réalité : nous donnons de nous une image meilleure et plus avantageuse qu'elle ne l'est ; nous portons les réussites à notre crédit, mais sommes réticents à reconnaître nos échecs et nos responsabilités ; nous préférons déformer la réalité plutôt que de renoncer à nos convictions. (C'est pourquoi j'avais dit dans *Les Idées* : « Les idées sont souvent plus têtues que les faits. »)

À la télé, je regarde *La Relève* de Clint Eastwood, que j'aime beaucoup. Je sais que je l'ai déjà vu, mais mon impression de déjà-vu est toujours consécutive d'un très bref instant au sentiment de le voir pour la première fois.

LUNDI 19 SEPTEMBRE

Haïti, invasion pacifique, semble-t-il. Beaucoup d'incertitudes.

Je vais quai Conti aux éditions Aubier-Montaigne voir Monique Labrune pour les morceaux choisis dans « Champs/L'essentiel ». Je propose comme illustration de couverture le visage de l'être féminin (ce n'est pas un ange, c'est peut-être le principe féminin de la divinité dont parle la Kabbale) qu'enlace le Créateur d'un bras, pendant que l'autre se tend vers la main d'Adam qu'il va éveiller à la vie. Ce visage apparaît dans toute sa beauté énigmatique depuis que l'on a décrassé les fresques de la Sixtine. Il n'est pas encore banalisé. Monique Labrune est d'accord.

Je rentre, essaie de corriger le texte de ma communication au colloque de Cerisy consacré à Castoriadis. Coup de bambou. Je vais au lit où je m'endors lourdement pendant plus d'une heure et demie. Réveil vaseux. Je me désabrutis très lentement.

Pendant que tourne la machine à laver, je regarde *Annie Hall*, un Woody Allen au poil que je n'avais pas encore vu. Après avoir aidé Edwige à monter et étendre le linge, je me plante devant la télé où je regarde *Columbo*, puis dans la foulée *Dar l'invincible*, un film mythologico-infantile dont je n'arrive pas à m'arracher. Je m'endors fort tard.

MARDI 20 SEPTEMBRE

Je reçois le numéro anniversaire de *Marie Claire* où vingt ou trente types, dont moi, se sont recueillis devant la question : « Pourquoi aimez-vous les femmes ? » J'ai répondu : « Parce qu'elles sont mon mythe et ma réalité. » C'est accompagné d'une petite caricature rigolote de ma pomme, et de la sculpture marmoréenne du visage d'Antinéa dans *L'Atlantide* de Pabst (c'est ce que j'avais suggéré comme illustration).

Monique Labrune m'annonce au phone ce matin que la reproduction du

visage michelangélien n'est pas possible, biscotte les droits exclusifs de toute reproduction de la Sixtine sont entre les mains des Japonais, qui exigent des sommes dix fois plus élevées que les tarifs normaux. Ce coup de Canon me renverse. Il faut trouver autre chose, je suggère un visage de Rembrandt, comme celui du cavalier polonais. Il faudra aussi une illustration pour *Mes démons*.

Long téléphone avec Mauro Ceruti, à qui je parle de mon malaise face à l'affaire Mitterrand : de peur de regarder la complexité historique en face (craignant qu'elle atténue l'indignation ou même qu'elle « banalise » Vichy), on attaque d'avance ceux qui oseraient parler de complexité. Mauro me dit qu'il en va de même en Italie, où l'on rejette l'évocation de la complexité de la situation politique comme si elle devait dissoudre la responsabilité. À mon avis, ils veulent surtout avoir des coupables bien localisés, un mal bien circonscrit et absolutisé. Du coup, ils épargnent les systèmes qui créent l'irresponsabilité.

Je déjeune d'une salade de choux pas très goûteuse mais de jolie couleur puis me mets à la préface de l'édition russe de *De la nature de l'URSS*. Je n'aurai pas le temps de beaucoup avancer car je vais visiter un nouvel appartement à 17 heures.

Dans le métro, je lis dans *Time Magazine* que les défoliants répandus par les avions américains au Vietnam ont laissé un héritage de cancers, malformations et tares chez les enfants. Ces conséquences se manifestent dix-neuf ans après le dernier lancer d'exfoliant en 1970.

En allant voir Dionys, avec qui j'ai rendez-vous à 18 heures, je rencontre Claude Roy. On parle du tumulte autour de Vichy-Mitterrand. « Très bien, ton article dans *Le Nouvel Obs* », me dit-il. Je dois, pour la énième fois, expliquer que c'est une déclaration verbale que Péan a intégrée dans son livre. *Le Nouvel Obs* l'a publiée comme un article, n'indiquant qu'en caractères italiques minuscules qu'il est extrait du livre de Péan. « Je ne comprends pas pourquoi on ressort à nouveau Vichy et de cette façon. » Comme je lui donne mon interprétation, il me dit : « Toi, tu as de la veine : tu as été juif, résistant et communiste. » On évoque aussi le très inquiétant article dans *Le Monde* de l'historienne Claire Andrieu, dont l'interprétation des écrits de Mitterrand en 1942 nous rappelle les exégèses stalinienne. Nous nous jurons de nous revoir... Mais que valent à Paris ces serments ?

Dionys a beau avoir quatre ans de plus que moi, soit 77 ans, c'est son visage adolescent que je perçois, n'arrivant pas à le septuagénariser. Cet éblouissement de la première rencontre est toujours vivace. Beauchamp me

l'ayant affecté comme adjoint en me disant « C'est un beau cadeau », je l'ai rencontré avenue Trudaine, en 1943, après la fusion avec le mouvement Mitterrand. Mon vélo à la main, nous avons parlé d'abord des affaires clandestines, puis de littérature, de politique. Tout ce qu'il disait me plaisait et m'intéressait. Je l'ai présenté à Violette au plus vite, tellement j'étais heureux de l'avoir découvert. Oui, il y a des coups de foudre d'amitié. Tout cela est présent en moi, assis en face du vieux Dionys, chez lui.

Il m'avait dit au téléphone :

« Alors, tu n'as pas d'Alzheimer ?

— Non, et toi ?

— Pas du tout !...dis-moi, pourquoi m'as-tu appelé ?

— À propos de Péan.

— Qui c'est, ça ?

— Mais celui qui a écrit le livre sur la jeunesse de Mitterrand !

— Quel livre ?

— Quoi, tu n'es pas au courant ?

— Non. »

Moi, *in petto* : « Quel ours ! » Tout haut :

« Mais tu l'as rencontré !

— Jamais.

— Il est allé te voir...

— Jamais.

— C'était en juillet...

— Non. »

Finalement, je lui dis que Péan a transcrit ses déclarations à propos de l'affaire de l'agent X et de sa propre liaison avec Mme X.

Il est tout à fait ahuri. Arrive Virginie, sa fille, qui écoutait de loin.

« Mais oui, papa, tu nous en as parlé, tu nous as même appris que j'avais un grand frère... »

Le pauvre Dionys est confus, s'inquiète de ce que Péan a pu écrire. Je le tranquillise. Il balaie tout d'un mouvement de bras : « De toute façon, ce sont des histoires pour concierges. »

Nous allons prendre un Campari à l'Escorailles, où nous rejoignent Virginie et Solange. Heureuses retrouvailles.

Pour rentrer, ratant de peu le 96, je prends un 58, que je lâche sur les quais pour un 69, que je quitte à la Bastille pour attendre un 20, mais, comme un 29 arrive, je saute dedans, descends à Saint-Gilles et termine à pied.

Dîner aux Arquebusiers avec Stéphane. À nouveau, je parle du livre de Péan et de Mitterrand. C'est Bousquet, l'os difficile à passer. Mais cet os, en fait, est un tas de petites esquilles calcifiées.

Au retour, je prends quasi au départ *Solo pour une blonde*, film de 1963, de Roy Rowlands, sur un scénario de Mickey Spillane avec Spillane dans le

rôle de Mike Hammer. C'est tout à fait incompréhensible, mais bien torché, et Mickey-Mike est au poil.

MERCREDI 21 SEPTEMBRE

Je lis la double page du *Monde* d'hier sur Vichy. L'article de Zeev Sternhell reprend ses thèmes sur le fascisme français. Il insiste justement sur l'importance de la droite antisémite en France avant guerre. Puis il croit démontrer que l'absence de parti unique renforce, au lieu de le diminuer, le caractère fasciste du pouvoir de Pétain, et fait de Vichy un spécimen plus accompli que le fascisme de Mussolini. Il oublie la chose importante : le pétainisme de Vichy n'est pas le résultat d'un processus endogène, comme le fascisme italien, le franquisme, etc., mais la conséquence en juin 1940 d'une catastrophe nationale sans précédent et de l'hégémonie allemande sur l'Europe jusqu'en automne 1941.

Les articles de Lothar Baier et de Tony Judt sont tout autres. Baier s'étonne de « l'acharnement déconcertant » : nulle part ailleurs on ne trouve des réactions d'une telle violence sur un passé alors que la Belgique ou la Hollande ont beaucoup plus amplement collaboré avec l'occupant ; il relève que l'Allemagne démocratique d'après 1945 a utilisé, en très grand nombre et à des postes importants, d'anciens nazis notables.

Dans Judt, je relève : « Parce que l'histoire et la mémoire des Juifs d'Europe centrale sont devenues le levier permettant de forcer l'histoire de Vichy, l'idée s'est répandue que Vichy non seulement était un régime antisémite (ce qui est en grande partie vrai), mais un régime fondé sur l'antisémitisme, ce qui est faux. » Il indique aussi que les Juifs n'étaient pas non plus une préoccupation majeure de la Résistance et des Alliés ; plus tard, François de Menthon, procureur français à Nuremberg, n'a fait qu'une allusion aux Juifs.

Va-t-on voir s'ébaucher une tendance à historiser et contextualiser le débat, dont témoigne la double page du *Monde* ?

Si je fais l'article qui mijote dans ma tête, je soulignerai les désarroi des esprits dans les années 1930 : la crise puis la montée des fascismes font douter de la démocratie parlementaire ; la gauche, fondamentalement pacifiste après la grande guerre 14-18, qui a condamné le traité de Versailles amputant l'Allemagne vaincue, se trouve confrontée à la montée en puissance d'une belliqueuse Allemagne hitlérienne revendiquant ce que cette gauche jugeait légitime. Déchirement et rupture : une partie de la gauche s'oppose à toute concession, prête à la guerre contre Hitler ; une autre reste fidèle au pacifisme ; les pacifistes « intégraux » accepteront plus tard la défaite, puis certains justifieront la collaboration. Quant à la droite, germanophobe par

essence, elle commence, à partir de 1933, par admirer l'ordre hitlérien, et une partie de cette droite va accepter, après la défaite, le principe de la collaboration. Dans le même temps, bien des esprits, se défiant de la démocratie parlementaire, vont espérer en un « socialisme » sauveur. Mais les deux visages du socialisme, en 1937, sont hideux l'un comme l'autre. Certains, par horreur du stalinisme, vont devenir complaisants pour le nazisme ; d'autres, par horreur du nazisme, vont accepter les procès de Moscou et les atroces mensonges staliniens. Des communistes passent au fascisme comme Doriot ; des sceptiques passent au communisme comme Gide, qui se reprend presque aussitôt. La défaite va apporter à ce désarroi et cette confusion son propre électrochoc.

Le premier Vichy se cristallise rapidement autour du noyau dur marqué par le maurrassisme : autour de ce noyau, tous ceux qui ne voient pas d'autre solution que de subir le fait accompli. Cet agglomérat va se décanter, puis éclater en 1942-1943. La première Résistance, celle de 1940, vient de quelques esprits issus de la droite (comme de Gaulle) qui, par nationalisme, refusent l'asservissement, et de quelques esprits issus de la gauche qui, par antifascisme, refusent l'occupation nazie. Progressivement, ces deux pôles de la Résistance attireront, de façon conjointe, nombre d'individus, frappés d'hébétude en 1940-1941, mais qui s'éveilleront à l'annonce de la résistance des Soviétiques à Moscou, des Britanniques sauvant Le Caire puis des victoires soviétique à Stalingrad et anglo-américaine sur les différents fronts.

Je pense du coup à ce qu'a eu de remarquable la Résistance française : c'est de s'être développée dès 1940 à partir de deux pôles *a priori* antagonistes : le pôle nationaliste de droite et le pôle antifasciste de gauche. L'action commune va progressivement lier les uns aux autres ; les nationalistes vont perdre leur haine de la gauche ainsi que leur antisémitisme au contact de leurs compagnons antifascistes ou juifs, les antifascistes vont unir en eux l'esprit patriotique et l'esprit internationaliste, les Juifs vont se sentir totalement intégrés dans le combat libérateur de la France. Ainsi, la Résistance a formé et transformé ceux qui l'ont menée, et c'est cette fraternisation étonnante que nous avons vécue, avant qu'elle ne se dilue après la Libération et que la guerre froide n'établisse ses nouveaux clivages. Mitterrand, qui fut un résistant de la cuvée 1943, a vécu cette transformation et formation.

Le scandale de la découverte du passé vichyste de Mitterrand vient du fait que les générations qui n'ont pas connu la guerre ont en revanche connu Mitterrand sous deux visages-mythes : le mythe, à partir de 1958, d'un Gambetta intransigeant défenseur de la République s'opposant au pouvoir gaulliste issu du putsch d'Alger, puis, à partir de 1973, le mythe d'un Jaurès moderne ennemi intransigeant de la droite. Ces deux mythes ont masqué les origines droitières et le passage à Vichy, que Mitterrand a alors tus.

Quant à Bousquet, une tache de sang apparaît sur sa main quarante années après le crime, et voici que le président de la République a continué à

serrer cette main.

Pourquoi est-ce que je ne m'indigne pas ? Est-ce parce que je cherche à comprendre d'abord ? Est-ce parce que cinquante années ont passé et que je pense à tant d'autres crimes horribles, commis depuis et ailleurs, à tant d'autres vilenies et félonies oubliées et impunies ? Est-ce parce que je n'ai cessé de réagir contre ceux qui oublient les crimes staliniens mais rendent imprescriptibles les crimes hitlériens ? Est-ce parce que je connais depuis longtemps bien des faces contradictoires de la personne de Mitterrand ? Je ne peux encore répondre, car en ce moment je résiste à une « hystérie » anti-mitterrandienne (comme j'avais réagi à une hystérie pro-mitterrandienne il y a deux ans en quittant *Globe*). J'essaierai plus tard de comprendre mon attitude atypique à l'égard de Mitterrand.

Un taxi vient me chercher pour me conduire à Nanterre où je fais une conférence sur le Système-Terre à la Lyonnaise des eaux, organisée par les sympathiques animateurs d'Environnement sans frontières : je concentre 4 milliards d'années, passant du système géophysique au système géo-biosphérique, pour en arriver aux problèmes humains de Terre-Patrie. Questions-réponses, signature des livres.

Retour à la maison à 21 heures. Edwige a fait une bonne soupe de légumes, je m'occupe des pâtes fraîches. Puis nous regardons un polar américain pas banal, *Roses mortelles*.

JEUDI 22 SEPTEMBRE

Je me précipite sur l'article de Julliard consacré à l'amour de Claudel pour Rosalie Vetch, inspiratrice du *Partage de midi*. Je tombe sur ce fragment de lettre de Claudel de 1918 : « J'ai toujours pensé que la femme est le symbole visible de l'âme, et qu'il y a une mystérieuse parenté entre sa forme physique et notre personnalité spirituelle, qu'elle est quelque chose de nous-même qui dort et qui s'éveille quand nous la saisissons entre nos bras, et qui nous regarde avec ces yeux dont nous voyons qu'ils nous voient. »

VENDREDI 23 SEPTEMBRE

Réveillé à l'aube, je n'arrive ni à sortir du lit, ni à me rendormir. Tous mes problèmes trottent dans ma tête. Trois fois, je me lève, puis me recouche. Enfin, vers 8 h 45, je m'arrache du lit sans retour. Pourquoi cette tristesse du matin ? Le foie ? La foi ? Les deux à la fois.

J'ai tant de choses à débayer dans la matinée que je n'arrive pas à m'atteler au Mac.

Après déjeuner, je me mets à la préface de l'édition russe de *De la nature de l'URSS*, publié en France en 1983, où j'avais pressenti l'hypothèse du processus gorbatchévien et ses conséquences : « On peut concevoir que le nouveau dirigeant, s'appuyant sur la fraction libérale des apparatchiks réalistes ou "à visage humain", appuyé par l'intelligentsia des cadres, experts, techniciens et disposant enfin de la force militaire, puisse imposer le "compromis historique" au noyau dur de l'appareil... Il n'est pas exclu qu'un pilotage politique habile puisse opérer une évolution libéralisante en évitant la désintégration en chaîne. Mais, pour réussir, une telle politique devrait abandonner la course à l'armement, miser sur la paix et coopérer avec l'Europe occidentale. Toutefois, ce processus développerait tôt ou tard ses propres contradictions et conflits qu'exacerberaient l'éventuel réveil politique de la société civile et celui des nationalités. »

De façon imprévue, je termine ma préface vers 4 heures de l'après-midi. Soulagé, je vais faire des courses au Shopi avec Edwige.

Zappings sans joie à la télé jusqu'à *Bouillon de culture* : les gestes et mimiques de la comédienne sourde-muette Emmanuelle Laborit (j'apprends, du coup, que c'est la petite-fille de notre Laborit) sont fascinants d'expressivité. Changeux, tout dodelinant, a l'air de somnoler. Rozenberg, commissaire-priseur à Drouot, parle avec passion de Poussin, le plus grand peintre français à ses yeux... Ah bon ? Faut voir...

SAMEDI 24 SEPTEMBRE

Lever encore difficile après une série de rêves violents que j'ai tous oubliés maintenant.

Je prends à la gare de Lyon nos réservations train-auto-couchette pour Nice.

Je termine dans le bus le petit livre d'extraits choisis et présentés par André Comte-Sponville, *Pensées sur la politique*, de Pascal, paru chez Rivages. On voit à quel point Pascal dénie tout fondement et toute justification au respect envers la noblesse, la royauté, la puissance, les honneurs, la richesse ; il demande le respect au second degré non pour les individus, mais pour l'ordre social et la loi. Depuis bien longtemps, je relis les

discours sur la condition des Grands ; le premier, absolument sublime, sur le hasard de la naissance : « Vous ne nous trouvez au monde que par une infinité de hasards. »

N'est-ce pas absurde que chacune de ces machines de milliards de cellules si bien organisées soit vouée à l'anéantissement ? N'est-ce pas atroce que nos machines dotées vitalement d'égoïsme et de conscience de soi soient conscientes de leur propre mort, du même coup de l'effondrement de leur propre monde ? Trop tard pour insérer ces belles pensées dans mon chapitre « La cruauté du monde ».

De même, trop tardive cette considération sur le judéocentrisme : l'obsession de l'antisémitisme conduirait à considérer Voltaire essentiellement comme un antisémite, alors que son antijudaïsme vient de l'empreinte culturelle qu'il a reçue. L'erreur est de définir l'antisémitisme comme le trait ignoble d'un individu, et non comme un trait ignoble d'une culture qui a, par ailleurs, d'autres traits.

Jean-Manuel Traidmond, qui m'avait fait visiter, il y a quelques années, la cité hippie de Christiania, près de Copenhague, où il a vécu longtemps, m'envoie son manuscrit sur cette expérience (je vais profiter d'un TGV pour le lire). Il me dit que tout s'est transformé : la TVA a fait son introduction dans les zones de travail, bien que le personnel continue de travailler au noir. Il y a maintenant des barrières partout. À terme, dit-il, Christiania deviendra une réserve autogérée d'artisans et d'excentriques, mais il n'y a toujours pas de hiérarchie ni de dilution de la démocratie directe.

Je réponds à des lettres, parfois datées de fin 1993, en expliquant qu'elles étaient recouvertes par d'autres lettres s'amoncelant en piles toujours plus hautes.

Je lis la fin éblouissante du *Pardon* de Jankélévitch, où après avoir refusé le pardon aux nazis, aux repus, etc., il ne peut s'empêcher de revenir au pardon « à méchanceté infinie, grâce infinie, et réciproquement » dans une formidable dialogique : la tache maudite de l'avoir fait est indélébile, pourtant c'est le miracle même du pardon qui nihilise « l'avoir-été » et « l'avoir-fait ». Par la grâce du pardon, la chose qui a été faite n'a pas été faite. « La réciprocité des deux contradictions est réciproque jusqu'au vertige... Or, il n'y a pas de dernier mot [...] Le pardon est fort comme la méchanceté, mais il n'est pas plus fort qu'elle. »

DIMANCHE 25 SEPTEMBRE

Mon inconscient a dû enregistrer le passage à l'heure d'hiver en même temps que le passage du samedi au dimanche : après un sommeil très paisible,

je ne me suis réveillé qu'à 9 h 45 d'été, c'est-à-dire 8 h 45 d'hiver.

Je décide de ranger les livres, les papiers qui s'empilent partout, jonchent le sol, de me débarrasser de certains livres, faute de place. Je passe de rayon en rayon, de titre en titre, comme un SS qui passe en revue des déportés au garde-à-vous pour trier ceux qu'il expédiera à la mort. Mais, à la différence du SS, à chaque livre sacrifié, mon cœur se serre... Tant et tant d'amour a été mis dans chaque livre, tant et tant de la substance vitale de l'auteur. Puis-je m'habituer à mon activité criminelle ? Finalement, je n'ai pas réussi à en éliminer beaucoup.

Je lis à la suite les extraits de Jung que m'a envoyés Athéna, ainsi que son exposé sur le soi jungien. Un paragraphe de Jung me convertit : il parle de ce qui est au centre de la personnalité, le soi, « ce quelque chose qui [...] nous est à la fois si étranger et si proche qu'il nous reste inconnaissable, tel un centre virtuel d'une complexion si mystérieuse qu'il est en droit de revendiquer les exigences les plus contradictoires, la parenté avec les animaux comme avec les dieux, avec les minéraux comme avec les étoiles, sans même provoquer notre étonnement ni notre réprobation ». Athéna m'écrit : « Il me semble que le "je" du sujet de la pensée complexe doit émerger du "soi" jungien et non du "moi" pour pouvoir exercer un méta-point de vue en incessant dépassement par rapport à lui-même. » Dans ma conception, le je se fait et refait sans cesse dans la boucle je-moi-soi. Mais je n'avais pas conçu le soi dans sa profondeur complexe.

Grâce à Athéna aussi, j'ai commencé le *Commentaire sur le mystère de la fleur d'or* de Jung. Je ne sais pourquoi (subissant les courants du parisianisme ?) je m'étais éloigné de Jung.

Jack Lang à 7 sur 7. Dans son chaleureux plaidoyer pour Mitterrand, il cite une de mes phrases, amputée. Il en ressort un propos absurde selon lequel le statut des Juifs ne m'avait pas concerné. En fait, j'écrivais qu'il ne m'avait pas frappé parce que la faculté de Toulouse où j'étais inscrit n'avait pas appliqué le *numerus clausus* imposé par le statut.

Entretien Rabin-Arafat. Le retrait des troupes israéliennes est en retard de plusieurs mois. Ce qui empoisonne tout, c'est la présence des colons en Cisjordanie. C'est sur cette situation empoisonnée que le Hamas se développe et que la Palestine se trouve en pré-guerre civile, alors que l'indépendance n'est même pas acquise.

En Suisse, référendum sur le racisme. Il semble que la loi antiraciste passe, grâce surtout aux voix de la Suisse romande.

Juste avant son atterrissage, un Airbus 310 de la compagnie roumaine

Tarom se cabre soudain, monte en chandelle, puis tombe, se stabilise *in extremis* avant d'atterrir normalement. Les passagers, groggy, flageolent, un enfant s'est évanoui. À l'aérogare, aucun accueil spécial, aucune assistance : ils doivent faire la queue pour la police sans nulle priorité. Pourquoi le responsable de l'aéroport n'a-t-il rien fait ? Pourquoi personne d'Air France (qui est en pool avec la compagnie roumaine) n'a rien organisé ? C'est que l'heureux dénouement n'était pas prévu. On prévoit l'écrasement et donc les pompiers et les ambulances, mais pas le miracle. Faute de catastrophe, personne ne se sent responsable. Exemple illustration de la perte de responsabilité dans une organisation techno-bureaucratique.

J'ai revu le film de Peckinpah, *Le Guet-apens*. Comme dans tous les films doublés, on traduit *great* par super. Film super.

LUNDI 26 SEPTEMBRE

Cette fois officiellement, à l'occasion de sa rencontre avec Clinton, Izetbegovic demande qu'il n'y ait pas levée de l'embargo, mais protection par l'ONU des territoires entourant les grandes villes assiégées. Ma raison m'avait bien dit de ne pas me joindre aux perroquets hurlant qu'on lève l'embargo, et de porter l'effort pour que l'ONU établisse un protectorat autour des villes multiethniques (ce qui m'a valu les sarcasmes des spécialistes de la Yougo du *Monde*).

Diagonales Est-Ouest indiquait qu'en Bosnie les fractions les plus nationalistes semblaient avoir le vent en poupe, ce qui laisse mal augurer de l'opposition laïque pluriethnique. Le même *Diagonales* publie un article très alarmant sur le Kosovo.

Action, bulletin de Survival pour les peuples indigènes, produit un texte sur les 450 Crees du Lubicon qui attendent depuis plus de cinquante ans la réserve qui leur a été promise en 1940. Et pour cause : une multinationale s'y enrichit grassement de l'exploitation pétrolière forestière. Les Crees ne revendiquaient pourtant que 2 % de leur territoire ancestral et 2 % de la valeur des ressources qui y sont exploitées. La chasse et la trappe sont devenues impossibles : le gibier a fui et les pièges ont été détruits au bulldozer.

Ce matin, le nouveau *Libé* n'est pas dans les kiosques : on apprend qu'il y a eu des problèmes techniques. Comme depuis hier les télévisions et France Info ne parlent que des scoops du nouveau *Libé*, je le trouve éventé quand je l'achète l'après-midi.

J'ai commencé à lire le *preprint* de *Synergetics at the Crossroads of the Eastern and the Western Cultures* par Knyazeva et Kurdyumov du Keldish Institute of Applied Mathematics de l'Académie des sciences de Russie. Je lis soudain : « La métaphore est un indicateur d'une non-linéarité locale dans le texte ou la pensée, c'est un indicateur d'ouverture du texte ou de la pensée pour diverses interprétations et ré-interprétations, pour résonner avec les idées personnelles d'un lecteur ou interlocuteur. »

En visionnant les brouillons Mac de *Mes démons*, je vois que je n'ai pas intégré des notes que j'avais tenues en classe de troisième en 1935, à 14 ans : « S'imaginer-t-on, quand on dit que l'être le plus intelligent sur terre est l'homme, l'incommensurable bêtise que l'on confère ainsi aux animaux ? Je découvre en eux un sens de la logique autrement profond que celui dont font preuve bien des humains et des raffinements de sensibilité dont beaucoup d'entre nous paraissent totalement incapables. »

Dans le même carnet, bien des notes contre l'argent : notamment cette histoire d'un homme qui, recevant une vieille femme, lui dit bonjour et se replonge dans son journal ; plus tard, recevant une autre femme, il lui dispense sourires et amabilités : la première était pauvre.

J'ai retrouvé le brouillon de ma dissertation au bac en première, sur le sujet suivant : « Imaginez une lettre adressée par un diplomate prussien à son roi pour lui donner des nouvelles de la République des lettres à Paris vers 1775. » Je terminais ainsi :

« Voltaire, Diderot ont eu pour principal ennemi le fanatisme, quel qu'il soit. Ils ont élevé la raison en idole. Mais cette idole, Rousseau n'est-il pas en train de la renverser ? J'aime la flamme de ses écrits, mais je tremble en pensant que cette flamme est celle du fanatisme, de l'intolérance, toujours prête à incendier le monde. Jean-Jacques est un doux homme. C'est un penseur. Mais toute idée nouvelle est la semence de révolutions et de bouleversements. L'enthousiasme est beau, mais il mène à la violence. Dans toute idée, sauf celle de tolérance, couvent le meurtre et la guerre. Mais la tolérance doit-elle tuer l'enthousiasme ? Des hommes comme Turgot sont au pouvoir. Je crois que le bonheur humain est proche. Tout l'annonce. Finies les guerres. Morte l'intolérance. La paix, la justice, la fraternité vont régner sur le monde. »

Ces dernières lignes, où je m'abstenais de prédire la révolution, m'avaient valu une très bonne note. J'avais déjà conscience de l'inconscience des temps apparemment paisibles, alors que se préparent les orages de l'Histoire.

Sous l'Occupation, en automne 1942, nous avons décidé, J.-F. R. et moi, d'écrire une Histoire de la lutte des classes en France depuis 1789. Je me chargeais du début, lui de la fin (Vichy). Je fis l'introduction. J'essayais d'expliquer pourquoi le développement de la bourgeoisie française est moins

rapide que celui de l'anglaise, et j'en arrivais à la Révolution :

« À quoi tient le rayonnement extraordinaire de la Révolution française ? C'est qu'à la marche paresseuse de l'évolution se substitue l'explosion révolutionnaire. Une révolution, dans sa joie impatiente, préfigure l'avenir qu'elle veut construire ; ses premiers actes sont comme la constitution de la Cité idéale ; puis, menacée de toutes parts, la révolution se durcit dans sa volonté radicale : elle se dénude et atteint une pureté terrible ; ses guides, tenaillés par la nécessité, arrivent à une prise de conscience prophétique. La Révolution apporte un plus à l'évolution. Ce plus n'est pas un supplément gratuit, c'est le germe des temps futurs... Sans ce plus... il n'y aurait pas eu Robespierre, mais un Richard Cobden. »

Je retrouve mes notes sur *Crépuscule de la civilisation* d'Arturo Labriola, que j'ai lu entre 1944 et 1947. Parmi les phrases notées : « L'essence de la mentalité occidentale, c'est la conquête », « La civilisation occidentale, c'est l'organisation permanente de la guerre », le libéralisme est « la formule anglo-saxonne de l'État conquérant », « Les esclaves des colonies sont la véritable interprétation de ce libéralisme », « Des pays à grandes colonies ne seront jamais entièrement fascistes. Le pays tout entier représente un fascisme en face de la population des colonies »... Évidemment, aujourd'hui, je complexifierais tout cela, en considérant les deux visages antithétiques de l'Occident.

Leur besoin de s'enrager. Leurs démons les poussent à la fureur.

MARDI 27 SEPTEMBRE

Avec Mme Vié, je canalise le courrier embouteillé.

À 17 heures nous allons voir le docteur N., pour Edwige. De Bousquet qui avait été son patient pendant dix ans, il dit que, jusqu'à la fin, il semblait très tranquille, probablement assuré du parapluie élyséen.

Puis on court à l'appartement, je file chercher la voiture au parking sinistre, on prend Herminette qui, enfermée dans son panier, miaule et pisse, on la lâche sournoisement chez Stéphane et on fonce à la gare de Bercy pour laisser la voiture au train-auto-couchette Paris-Nice.

Nous dînons au Jardin de Bercy qui, dans cette gare de béton aux murs d'hôpital, essaie surréalistement de se donner un air rustique et maraîcher : guirlandes de fleurs artificielles, grande volière pleine de faux colibris au milieu de la salle, menu annonçant les « légumes du jardin », les « fruits du

verger », la pomme de terre au four et les grillades sur feu de bois.

Les consommateurs-voyageurs sont majoritairement du troisième âge (on est en « période bleue ») : couples de pépé-mémé, veuves coquettement fardées, quelques chiens en laisse et un ou deux chats en panier. Dans notre T2, lecture dans *Le Monde* d'un article décrivant le processus qui conduit la Bosnie au nationalisme islamique, processus qu'a favorisé la passivité des Européens et des grandes puissances. Dans mon article au *Monde*, j'avais insisté sur le fait que la prolongation de la guerre conduisait à la radicalisation du pire dans chacun des camps. Ce n'était pas une idée de « spécialiste », mais une idée tirée de l'expérience historique des guerres qui pourrissent trop longtemps, comme ce fut le cas de la guerre d'Algérie.

En Algérie, Matoub Lounes, le chanteur symbole de l'identité kabyle, est kidnappé, puis Cheb Hasnie, chanteur symbole du raï, est assassiné. Sentiment d'impuissance absolue.

Je lis aussi sur ma couchette quelques articles du *Courrier international*, mais je suis trop fatigué et surtout trop coincé sur ma couchette supérieure pour prendre des notes. Je m'endors rapidement, réveillé parfois par le brusque silence qui succède aux arrêts du train dans les gares.

MERCREDI 28 SEPTEMBRE

Réveil aux aurores. Roches rouges de l'Esterel, puis la mer. Sous l'Occupation, prenant le train de nuit de Lyon pour Nice, où se trouvait mon père, je laissais une soirée brumeuse et froide et m'éveillais au soleil chaud du matin. Quel bonheur j'éprouvais, alors qu'aujourd'hui ce n'est qu'un vague contentement.

Petit déjeuner à l'hôtel Ibis qui jouxte la gare, où chacun a un petit plateau avec une tasse, deux demi-sucre, un petit pot de confiture, un petit bidule de beurre, un petit pain, un croissant, un jus d'orange en boîte. Tout est stéréotypé, standardisé.

En roulant sur Villefranche, je ne ressens plus l'ancien émerveillement de la basse corniche. Est-ce que tout cela est trop altéré, mité par d'innombrables immeubles et maisons ? Nous arrivons à cette Madone noire d'où je ne puis extirper aucun bon souvenir. C'est une construction à flanc de rocher dont l'entrée-parking est au niveau supérieur et les caves au dernier étage. On va à la cave de Monique : comme elle a vendu son appartement, il faut vider sa cave avant le 1^{er} octobre : amoncellement de livres, de cartons pleins de linge, malles-cabines. Et une armoire à vin thermostatique avec quelques bourgognes qui ont peut-être un peu trop vieilli. Pendant quatre heures, nous trions les bouquins en soulevant des nuages de poussière. On doit

sans cesse se laver les mains.

JEUDI 29 ET VENDREDI 30 SEPTEMBRE

Journées épuisantes, consacrées à la cave. On transbahute des cartons, ma sciatique me reprend, Edwige souffre de douleurs à la nuque et aux épaules. Finalement, Rapuc nous trouve un camion, conduit par son gendre Taon accompagné de trois gaillards. Ils chargent à Villefranche, puis déchargent chez nous à La Bollène. On laisse des cartons pour la Sernam, qui les expédiera à E. V.

Alors que j'ai à peine joui de la belle plongée sur le cap Ferrat de la Madone noire, j'ai eu aussitôt plaisir à retrouver La Bollène, bien assise sur son piton rocheux dominant la vallée de la Vésubie, entourée de son cirque montagnard. Le ciel est pur, l'eau coule des fontaines. Là-haut, sur la place Ange-Bosio, nos fenêtres donnent les unes sur le portail de l'église Saint-Laurent, les autres sur les pentes de la montagne avec vue sur la bergerie d'où, par bon vent, nous entendons les bêlements. Que je descende pour aller au bar-tabac, pour aller à la poste ou pour vider les poubelles, c'est chaque fois un nouveau tableau, tantôt alpin selon qu'on regarde vers les sapins et les forêts, tantôt méditerranéen selon qu'on regarde vers les restanques, les derniers oliviers et les plantations maraîchères. Dans ces Alpes niçoises, les nuits sont alpines, les jours méditerranéens.

La place de l'église est paisible : les voitures garées dans la double rue circulaire ne peuvent pénétrer à l'intérieur. On entend des garçons qui lancent aux filles le quolibet traditionnel des petits mâles : « Ah ! les poules mouillées ! » Les filles, plus modernes, rétorquent : « Venez vous battre, si vous êtes des mecs ! »

Tenant plutôt du bourg que du village, La Bollène possède trois cafés, dont le café-tabac de René et Rita, une boulangerie, une épicerie, une boucherie, des artisans, mais la pharmacie, les médecins, la banque, la mercerie, la quincaillerie sont à Roquebillère et à Lantosque. Victime du processus général de sénescence, elle a encore pourtant une vitalité économique, avec les bûcherons dans la montagne du Turini, et la bergerie qui survit, bien que menacée par les moutons d'importation à bas prix. L'extension de la petite entreprise d'installation électrique de René Rapuc apporte un afflux de sève. Après avoir embauché son gendre Taon, puis son neveu Olivier, il compte maintenant six employés, soit vingt-huit consommateurs pour les boutiques et cinq enfants pour l'école. Ardent patriote bollennois, il est heureux du résultat de ses efforts, même s'il est surchargé par la tâche. La lutte est engagée, à La Bollène comme ailleurs, entre les forces de désertification et de mort et les forces de régénération et de vie. Si un jour je m'installe définitivement à La Bollène, comme je le

souhaite, j'essaierai de reconverter l'ex-maison de repos aujourd'hui désertée en centre culturel pour artistes et écrivains.

La municipalité, qui joue la carte estivale, a fait construire une piscine inaugurée il y a deux mois qui attire beaucoup d'estivants de la région. L'écartement de La Bollène par rapport aux grands flux touristiques a jusqu'à présent sauvegardé sa paix et son authenticité, mais il a contribué aussi à son dépérissement économique.

Nous retrouvons avec joie notre voisine et amie Mme Barengo. Sa fille Sylvie est venue vivre à La Bollène avec elle, après la mort de son mari, notre ami le chauffeur de taxi Guy Delommez, qui était plein de vitalité, malicieux observateur des mœurs et aficionado de l'ordinateur. Après son décès, au printemps, sa famille a quasi vidé Sylvie de son appartement. Notre autre voisine est Nadine, venue de Paris avec trois enfants dont on ne voit pas le père. Le village dans son ensemble la dédaigne. Nadine nous confie sa tristesse d'être mal considérée.

Par chance, la famille Barengo nous a acceptés puis adoptés ; ensuite, nous avons été reconnus « intégrables » par le clan Rapuc, René et Rita du café-tabac, et le frère de René, qui a fait des travaux chez nous. Et nous nous sommes bien entendus avec la secrétaire de mairie.

Je retrouve à La Bollène l'édition yougoslave de *Penser l'Europe* et me rends compte qu'elle a été faite à Sarajevo, là où ont été assassinés mes espoirs d'Europe.

Un peu de télé, une rapide lecture de journaux : la peste s'étend aux Indes, elle a gagné New Delhi. Le duel Chirac-Balladur a des aspects d'opérette, mais on sent par-dessous la rivalité farouche.

Cette cave ! Des suées me viennent, qui ne sont plus seulement d'effort. Frissons. Une douche chaude me ragaillardit momentanément.

SAMEDI 1^{er} OCTOBRE

Il n'y a plus à retourner à Villefranche. Tout est accompli. Edwige s'use à des rangements et des nettoyages intérieurs. Je l'aide. Je prends un Oscillococcinum pour prévenir la fièvre.

En fin de matinée, les cloches de l'église de La Bollène tintinnabulent gaiement, frénétiquement. Le portail est ouvert. Et voici que monte en procession un mariage. En tête, le marié au bras de sa mère. Les couples suivent en belles tenues, la mariée avec son père fermant le cortège. Pendant

la noce, je lis un peu. *Libé* annonce des massacres de Hutus sous l'égide ou le couvert du gouvernement de Kigali. Le Rwanda est un miroir anthropologique qui renvoie à l'espèce humaine l'image de sa propre démente en pleine activité.

La noce sort. Les mariés sont photographiés sous le porche. Des jeunes lancent des brassées de paille sur les époux, qui les renvoient. Cette bataille de paille doit sans doute présager fortune et prospérité. Puis des jeunes filles jettent ce que je crois être des confettis et qui, en fait, nous dit Mme Barengo, sont des pétales de maïs séchés (ou frits, je ne sais plus). La foule ne s'est pas encore séparée que nous nous éclipsions par la rue Thaon, passant devant le fils P. qui nous jette un regard mauvais.

Nous quittons La Bollène, n'ayant pas eu le temps d'en jouir, et arrivons en avance à la gare de Nice où le train se forme dans les dernières minutes.

Je lis dans *Clés* que les Japonais vont sortir une pilule MJU qui supprimera l'odeur des excréments humains à raison d'une tablette à la fin de chaque repas. À quand les pilules qui parfumeront les pets à la rose et au jasmin ?

Clés annonce aussi la réédition de *l'Invasion divine*, roman de science-fiction mystique de Philip K. Dick, qui évoque une création qui a échappé à son créateur et tombe dans l'illusion et le mal.

Malgré mes Oscillo, j'ai de plus en plus mal à la gorge. Nuit pourtant assez calme dans le T2 de retour.

DIMANCHE 2 OCTOBRE

Effondrement qui me met au lit : fièvre et froid, mal de tête et de gorge, nez et yeux qui coulent. Edwige trouve une pharmacie ouverte qui lui donne un collutoire et des suppositoires. Le soir, elle téléphone au doc Abastado, qui prescrit du Clamoxyl.

André a laissé un message annonçant la mort de Doune. Le lien était resté aussi fort, même après que je me suis trouvé éloigné de la petite patrie d'amitié où nous avons été si heureux, avec elle et Jean Ceresa, Michèle et Jean Daniel, Évelyne et André Burguière. Je n'ai pas la force de téléphoner à Jean Ceresa, ni à personne.

Un mal réveille tous les autres : foie, sciatique.

LUNDI 3 OCTOBRE

Le début de la nuit a été abominable, puis j'ai dormi lourdement et me réveille moulu, fiévreux.

Une première partie des épreuves de *Mes démons* arrive ; je regarde vaguement, je dors souvent.

Je fais annuler par Edwige mon voyage à Bordeaux prévu pour mardi soir et reporter notre dîner de ce soir avec Baltasar Porcel.

L'étudiant russe Bajelov vient me voir comme prévu, avant de partir pour Moscou. J'ai eu le temps, à La Bollène, de lire son très intéressant mémoire de DEA sur « la place de l'idée de nation dans la vie intellectuelle et politique en Russie aujourd'hui », qui montre que le renforcement de l'idée nationale est la réponse de la société russe à l'actuelle situation de crise. Les aspirations à se fondre dans l'Occident ont elles-mêmes fondu. Je lui dis qu'au-delà de son travail il serait intéressant qu'il réfléchisse sur ce que pourrait signifier une voie russe spécifique ou une modernité russe intégrant le passé orthodoxe et multiethnique, poursuivant la dialogique historique entre les deux tendances, la slavophile et l'occidentaliste.

Il me dit avoir été troublé par les critiques qu'on lui a faites lors de sa soutenance. Wieviorka et d'autres, relevant l'expression « les minorités nationales ayant des relations avec l'étranger, exemple les Juifs », y ont vu quelque chose d'antisémite. « Bien sûr, lui dis-je, vous avez énoncé un fait ; mais il y a aujourd'hui une sorte d'*overreaction* de nombreux Juifs qui identifient une telle remarque à l'idée que les Juifs sont des agents de l'étranger ou sont plus liés à l'étranger qu'à leur propre patrie. »

MARDI 4 OCTOBRE

Je sors progressivement des vaps, mais ne suis pas en mesure d'aller au déjeuner prévu avec le président Pujol. J'ai grand malaise de ne pouvoir saisir cette occasion de manifester ma gratitude et mon appui à la Catalogne, qui m'avait décerné son prix international.

Je survole la première partie des épreuves de *Mes démons* au lit.

Je pense, je ne sais plus à quel sujet, que la croyance que tout a une solution technique est une absurdité qui ne peut être corrigée par des moyens techniques.

Soir. Edwige m'apporte *Le Monde* où René Rémond, dans un article sur « la complexité de Vichy », éprouve le besoin de faire état de la recherche historique accumulée, etc., avant d'en arriver à quelques formulations de bon

sens qu'il n'est pas besoin d'être historien professionnel pour admettre.

Zev Sternhell est allé trop loin. Son affirmation que le fascisme français est pire même que l'italien, que ses racines sont plus profondes et anciennes, qu'il s'est implanté dans un vaste consensus, gomme le fait que le pétainisme (qualifié de fascisme alors que c'est un régime du type horthyste, franquiste), loin de s'imposer de lui-même en France, n'a pu s'implanter qu'à l'occasion d'un désastre militaire sans précédent. Rémond montre bien, lui, que Vichy est un phénomène évolutif, etc. Ce qui est intéressant, au fond, c'est le sens de l'entreprise de Sternhell dans le contexte des années 1970-1980. Il importe alors qu'aux yeux des Juifs, et singulièrement des Juifs diasporés, les dominations, conquêtes, répressions exercées par Israël contre Arabes et Palestiniens soient occultées – mieux, effacées – par le souvenir d'Auschwitz, du Vel d'Hiv, des enfants d'Izieu, des victimes de Rilleux. La machine communautaire juive, souvent inconsciemment, fait tout pour convaincre les Juifs français que leur patrie fondamentale, qui jamais ne les trahira, est Israël. Pour cela, il faut que la France soit coupable à travers Vichy. D'où l'assertion d'Attali à une radio juive selon laquelle les Français ont été, dans leur masse, collaborationnistes, d'où l'urgence que la France demande pardon aux Juifs. Et ce alors même qu'Emmanuel Todd, dans *Le Destin des immigrés* publié au Seuil, donne le pourcentage des Juifs tués par les nazis par rapport aux populations juives estimées à la veille de la Solution finale :

- 90 % pour la Pologne, les pays baltes, la Bohême-Moravie,
- entre 77 et 70 % pour les Pays-Bas, la Grèce, la Hongrie,
- 65 % pour la Biélorussie,
- 60 % pour l'Ukraine, la Belgique, la Yougoslavie,
- 50 % pour la Roumanie,
- 26 % pour la France,
- 22 % pour la Bulgarie, 20 % pour l'Italie.

Comme ce n'est pas Vichy qui a sauvé 74 % de Juifs, il faut bien que de très nombreux Français, résistants ou non, les aient cachés, protégés. Alors, qui doit demander pardon ?

Je suis malheureux que mon travail acharné sur mon livre puis ma fatigue m'aient empêché de faire l'article que je projetais sur l'ensemble de ces questions dont la question Mitterrand est un aspect.

Quand je ferai cet article, je dirai qu'il n'y a pas eu que la soumission hébétée à la défaite dans l'opinion française. Il y a eu, dès l'été 40, la propagation des prophéties de sainte Clotilde annonçant la défaite allemande,

puis, en automne, la rumeur, partout répandue, de l'échec du débarquement allemand en Angleterre, et enfin, en 1941-1942, la croyance, largement partagée, en un matois pétaino-gaullisme, où de Gaulle était le glaive et Pétain le bouclier.

Comme je n'ai plus depuis longtemps l'occasion de parler avec l'Ami, je ne me rends pas compte si l'acharnement pour réduire Mitterrand au vichysme, l'enfermer dans l'infamie Bousquet, et l'agitation de ce spectre transtemporel de Vichy n'ont pas été trop loin, n'ont pas eu un effet boomerang. Mais j'ai peur qu'il ne voie dans mes questionnements quelque chose qui m'identifierait à ses adversaires. Enfin, je suis dans le brouillard et aimerais être informé.

Françoise Bianchi m'envoie cette citation d'André Suarès extraite de *Trois Grands Vivants* paru chez Grasset en 1938, concernant l'amour de don Quichotte pour Dulcinée : « Il a créé sa chimère, elle le crée en retour. »

Baltasar, Maria-Angel et Teresa viennent me visiter dans ma chambre. Je leur suggère un colloque sur Popper, qui eut le premier prix international Catalunya : tout ce que j'ai lu sur lui à l'occasion de sa mort passe à côté du noyau central.

Je me mets enfin sérieusement à lire mes épreuves.

Le destin m'a envoyé *La Fuga di Tolstoj* d'Alberto Cavallari, dans la collection « Gli elefanti » de Garzanti. J'ai commencé à le lire par petits bouts. Il m'encourage. À 82 ans, le vieux Lev Nikolaïevitch a eu la force de fuir sa maison d'Iasnaïa Poliana.

MERCREDI 5 OCTOBRE

Le Monde indique qu'Israël pratique une colonisation rampante en Cisjordanie, multipliant les colonies dans la « ligne verte ». Les Américains ne bougent pas, prioritairement soucieux de l'avancement des négociations entre Israël et la Syrie.

JEUDI 6 OCTOBRE

Je reste au lit, assailli de brusques bouffées d'inquiétude, à propos de l'appartement surtout.

Je termine la correction des épreuves, en dépit du fait qu'on a composé la pénultième et non l'ultime version du dernier chapitre. Du coup, je modifie encore, améliore, je change la fin mais ne suis toujours pas satisfait.

VENDREDI 7 OCTOBRE

Le massacre de la secte du Soleil ; les Bonnie and Clyde de Nanterre : leur haine est généralisée à la société. Charles Bovary dirait aujourd'hui : « C'est la faute à la société » et non plus : « C'est la faute à la fatalité. » La société devient un monstre dont chaque membre porte une tête d'hydre.

Déjeuner à la Fondation des Trois Suisses avec le P-DG, un dirigeant de l'entreprise et Mme Berthéas, l'animatrice de la Fondation, au Toit de Passy : verrière, ciel, soleil, parasols. Mme Berthéas est très enthousiaste, le P-DG très dirigeant. Voulant être aimable, il me dit : « Vous êtes sociologue et pourtant vous manifestez une grande sensibilité » (il croit que les sociologues sont des brutes). Il me félicite d'avoir écrit : « Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve. » « Ce n'est pas de moi, mais de Hölderlin... », lui réponds-je. Il est déçu que je le détrompe.

Les initiatives de la Fondation pour aider les jeunes sans travail, pour les encourager à créer leurs emplois, me semblent excellentes. Je dis qu'il faudrait un lieu pour centraliser les projets dispersés qui s'ignorent trop les uns les autres, qu'il faudrait que tout cela participe d'une « politique de civilisation » réinventant la convivialité, impulsant la régénération du tissu des bourgs et villages, créant des maisons de solidarité, etc. On m'interroge et moi, tout content, je développe mes thèmes. « Mais pourquoi ne suit-on pas vos idées ? Vous êtes influent... – Détrompez-vous, je prêche dans le désert. »

Tout en prêchant, je me régale des champignons sauvages, des coquilles Saint-Jacques et de l'exquis pomerol.

L'Ami devait me téléphoner hier pour convenir d'un rendez-vous pour cet après-midi. Il a oublié. Je l'ai appelé ce matin ; occupé, il devait me rappeler dans la demi-heure. Ne l'a pas fait. Mais laisse un message sur le répondeur cet après-midi indiquant qu'il sera à son travail demain. Si je lui fais remarquer ses manques à mon égard, il sera furieux et m'en voudra ; si je ne lui dis rien, c'est moi qui serai furieux et lui en voudrai.

Le soir, j'hésite entre *Impitoyable* de Clint Eastwood et *The Missouri Breaks* d'Arthur Penn, film de 1976. Comme le premier repassera sur Canal Plus, j'opte pour le second, et je suis bien sûr subjugué par Jack Nicholson,

dont j'adore le sourire, et par Marlon Brando en « régulateur », c'est-à-dire tueur de voleur de chevaux, qui joue un personnage monstrueux, à la limite de la folie, un peu comme Mitchum dans *La Nuit du chasseur* de Laughton.

SAMEDI 8 OCTOBRE

Monique, véritable tueuse, continue à faire ses ravages.

Épreuves de *Mes démons*. Trop de redites, de paragraphes mal articulés les uns aux autres : j'aurais dû, si j'avais pu dominer ce texte, faire de nombreux élagages. J'en fais, mais pas assez. Épuisé à 19 heures, j'abandonne le projet de travailler tard ce soir.

Une douleur sournoise s'est introduite dans ma nuque, commence à descendre et se diffuse vers les épaules. Je suis sans doute resté trop longtemps et trop continûment, cette semaine, devant le Mac, à la correction de mes épreuves démoniaques.

Le soir, couché très fatigué, courbatu, je regarde, sur M6, *La Loi du sang*, une histoire de mafia sicilienne pas trop mal ficelée. J'ai de plus en plus mal. Au moment de m'étendre, une terrible douleur me vrille l'épaule. Edwige me dit : « périarthrite ». Elle s'affaire, me masse, me met une bouillotte, me donne du Di-Antalvic. Sans grand effet. Je passe une nuit abominable, incapable de trouver une bonne position avec cette maudite épaule droite.

DIMANCHE 9 OCTOBRE

Je dors un peu au petit matin, me lève, douloureux et fatigué. Edwige me prépare un bain chaud, puis me masse à la Prialgine, etc. Je continue la correction de mes épreuves hors ordinateur. J'embraye sur *Mes démons* que je termine, me plonge aussitôt dans les morceaux choisis pour « Champs/L'essentiel », et, à ma grande stupeur, j'ai quasi tout achevé en fin d'après-midi, au son de la *Sonate au printemps* et du *Concerto pour violon*.

LUNDI 10 OCTOBRE

Un coursier de Flammarion reprend les épreuves des morceaux choisis. À 15 h 30, l'Ami vient chercher mon manuscrit ; on est aussi embarrassés l'un

que l'autre : lui de mes probables reproches ; moi de son attitude supposée.

Après le déjeuner, ma fatigue s'accroît : la formidable décompression après les deux manusses terminés me tombe dessus. Je vais au lit et m'endors lourdement.

Edwige me soigne. Je regarde le Woody Allen, *Stardust Memory*, qui me plaît beaucoup, puis j'enchaîne, à demi endormi, sur le *Columbo*.

MARDI 11 OCTOBRE

Je vais au CETSAH où j'ai des rendez-vous. D'abord avec Marcelin, pour les ultimes préparatifs de la rencontre « Sciences et citoyens » au Futuroscope de Poitiers. Tout part bien, semble-t-il.

Je vois ensuite Anne Lazarevitch et un de ses collègues médecins. C'est A. L. qui avait relaté ce cas d'une femme d'abord résignée à laisser mourir son mari tombé dans un coma profond et qui, ensuite, sous l'injonction d'une infirmière, avait clairement dit à l'inanimé combien elle souhaitait qu'il vive. Le lendemain, le type sortait du coma. Anne Lazarevitch et son confrère connaissent de très nombreux cas non seulement de guérisons, mais de phénomènes inexplicables selon les théories actuelles. Ils voudraient en discuter avec des scientifiques ; je leur conseille de recenser et de classer les « cas » avant d'engager le dialogue.

Je donne une interview à un journal du Kosovo, ce qui me replonge dans le problème yougoslave.

Ensuite, j'ai grand plaisir à parler avec Elias Sanbar, avec lequel je me sens en résonance sur tout, puis je reçois une étudiante italienne qui fait une thèse sur le rôle de Claude Gregory dans la création de l'*Encyclopaedia Universalis* ; enfin, je termine avec une étudiante de Toulouse qui prépare une thèse sur les débuts du Centre d'études sociologiques.

Mme Vié me donne la signification des caractères chinois qui terminaient la lettre de mon énigmatique correspondant de Hong Kong :

La montagne est pauvre, l'eau s'épuise,
on ne sait s'il y a une route.
Le saule est sombre, la fleur brille ;
à nouveau un village.

D'après l'ami de Mme Vié qui a fait la traduction, ce texte pourrait exprimer une déroute intérieure qui se reprend dans l'espoir. Il ajoute : « La calligraphie est belle, celle d'un esprit cultivé et plein de finesse sans doute. »

Vers 13 h 30, je rejoins Edwige à la terrasse du Petit Sauvignon, où je

commande une tartine d'andouille et un verre de beaujolais. La journée est estivale, miraculeuse.

Infos : en Irak, répétition caricaturale de la pré-guerre du Golfe. Pourquoi Saddam envoie-t-il à nouveau ses troupes aux frontières du Koweït ? A-t-il imaginé que les Américains sont trop occupés en Haïti ou découragés par la Somalie ? Pourquoi, surtout, cette immédiate, massive, formidable mobilisation des États-Unis pour un simple mouvement intérieur de troupes alors qu'ils n'ont pas bougé durant les deux ans d'agression contre la Bosnie-Herzégovine ? Tout cela laisse nauséeux.

À la télévision, on nous affirme que les pays de l'OPEP n'ont aucun intérêt à lever les sanctions contre l'Irak, au contraire. La rentrée de l'Irak dans le jeu ferait baisser le prix du pétrole et réduirait les exportations des Émirats, du Koweït, de l'Arabie saoudite. En revanche, l'Iran est d'accord pour la levée d'embargo. S'acheminerait-on vers un rapprochement ?

Dans le courrier, je trouve un tract du Messie Raël :

« Il y a plus de 25 000 ans, les *Elohim*, pluriel du mot *eloha* qui signifie "celui qui est venu du ciel", sont venus sur terre et ont créé la vie en laboratoire grâce à l'ADN et une parfaite maîtrise de l'ingénierie génétique...

« Ils ont envoyé sur terre divers prophètes : Moïse, Mahomet, Bouddha, Jésus (fruit de l'union d'un *eloha* et d'une femme de la terre), avec pour mission d'annoncer l'apocalypse. Le Messie est né en 1946 en France, et c'est pour cette raison que Hitler a voulu éliminer tous les Juifs d'Europe, car il savait que le Messie allait naître à cette époque et qu'en le tuant il changerait la face de l'histoire », etc.

Une boîte de vente par correspondance m'annonce *personnellement* que je vais gagner 3 millions, une autre me promet *nommément* une Clio. Toutes me bombardent d'injonctions à confirmer, *immédiatement*, que j'accepte leur fabuleux cadeau. Je réponds que j'accepte mais sans passer de commande. D'où nouvelle salve de sommations, toujours plus pressantes. La tension monte, il faut donner l'*ultime* acceptation pour les 3 millions ; c'est la *dernière* chance de recevoir les millions ou la Clio. Il suffit, sur la feuille de commande (sans obligation d'achat), de gratouiller ici, de coller une étiquette là, de cocher les cases correspondantes, d'envoyer le tout, en tarif *urgent*, à un service *prioritaire*. Il faudrait dès le début jeter les promesses au panier. Une fois qu'on est pris au jeu, ils appâtent, allèchent, excitent, affolent.

Je regarde *Impitoyable*, le terrible anti-western de Clint Eastwood, puis je n'arrive pas à m'endormir.

MERCREDI 12 OCTOBRE

Du coup, je ne me lève pas à temps pour le petit déjeuner Saint-Simon où Rouffio était invité à venir parler de Vichy.

Lettres, corrections de textes, lectures jusqu'à ce que m'arrivent les secondes épreuves de *Mes démons*. Je m'y mets, allégrement, et termine vers 22 heures. Puis je tombe en arrêt sur *Œdipus Rex* de Stravinski, enregistré au Japon au festival de Saito-Kinen. La tête des personnages, du reste étonnamment fardés et vêtus, est surmontée d'un masque grec, aveugle et terrible. Jessie Norman est une formidable Jocaste. La tragédie est à son paroxysme, sacré et barbare. La musique est implacable. La terreur et la pitié ont bien été ré-suscitées.

Je vois le début du film-opérette *Le Chemin du paradis* dans sa version française, avec son air *Avoir un bon copain*, cher à mes 10 ans, puis zappe sur *Terroriste à abattre* (1989), où des staliniens du KGB ont recruté un terroriste irlandais pour abattre Gorbatchev, secrètement protégé par de « bons » agents de la CIA, qui échouent à le protéger et sont providentiellement aidés *in extremis* par un *bon* kagébiste. Tout se termine dans le sang, mais Gorby est sauvé.

JEUDI 13 OCTOBRE

Ce matin, je refais ma quatrième de couverture pour *Mes démons*, et je m'entends avec Stock. La directrice, Mme Nemer, me dit que mon livre l'a beaucoup touchée, et je suis touché de l'avoir touchée. En fait, je ne ressens pas seulement les effets de la décompression normale après l'achèvement d'un livre, j'ai une grande angoisse du sort qui sera réservé à ce texte où je me suis mis moralement à nu.

Oscar m'appelle de Naples. Avec Gianluca Bocchi, ils se réconfortent en se disant que si j'ai pu résister au nazisme, puis au stalinisme, ils pourront bien résister au berlusconisme.

Je vais faire l'ouverture de « l'université Bayard Presse » (presse catholique), dans leur immeuble eiffélien en cours de restauration, sur le thème « la presse et la connaissance du présent ». Débat, questions. Comme Carignon a été arrêté hier soir, on m'interroge sur « les affaires ». Je ne prends pas assez de recul dans ma réponse. Ainsi, j'oublie de dire qu'en Italie, après un hyper-blocage du système judiciaire, la brèche qui s'est ouverte a provoqué

un déblocage généralisé, emportant les majorités parlementaires de la démocratie chrétienne et du Parti socialiste, d'où le vide politique où se sont engouffrés post-fascisme, fédéralisme nordiste et berlusconisme. Le problème est de savoir si, en France, le déblocage judiciaire ne va pas avoir des conséquences aussi dévastatrices en créant un vide politique où s'engouffreraient... quoi ? Qui ?

VENDREDI 14 OCTOBRE

Lever tôt. On me conduit à Montrouge, où j'interviens à la Fondation pour la recherche en action sociale, sur le thème du « que faire et devoir-faire ».

Sieste après déjeuner. Victime du manusse *blues*, je me lève difficilement pour aller à Orly.

Dans l'avion pour Mulhouse, lecture de *Time*. En Russie, l'échec économique terrifiant a paradoxalement engendré une relance de la consommation, grâce aux profiteurs de la crise, mafieux ou non : ainsi prospèrent banques commerciales, clubs de santé, gardes du corps, vendeurs de Mercedes d'occasion, agences immobilières, bars, restaurants, vétérinaires pour chiens et chats, kinésis. Dans les grandes villes, 40 % de la force de travail serait employée dans le secteur des services (y compris les transports et l'éducation), et plus de 50 % du revenu national viendrait des services.

Manojlovic m'envoie copie de tous les articles pro-serbes qu'il trouve dans la presse française et anglaise. Parmi ceux-ci, un article dans *Le Figaro* de Maurice Duverger, qui écrit qu'on ne peut plus songer à faire entrer la part serbe de Bosnie-Herzégovine dans une confédération bosniaque. Il rappelle aussi que, le 23 juin 1991, la communauté européenne avait décidé de ne pas reconnaître une éventuelle sécession unilatérale de la Slovénie et de la Croatie.

Je lis aussi la dactylographie en français d'un long article d'un correspondant anglais au siège de Gorazde. Je ne sais pas si ce que je lis est véridique, mais c'est une description minutieuse des diverses phases des combats, attaques et contre-attaques, prises de positions stratégiques par les uns ou les autres, échec des offensives (musulmanes dans cet article), etc. Du coup, je m'aperçois que dans cette guerre qui dure depuis deux ans il n'y a eu aucun article de correspondant de guerre sur les mouvements et manœuvres, etc. On est dans le noir. Sans doute parce qu'il est impossible aux journalistes étrangers de circuler dans la zone des combats. C'est une guerre sur laquelle on ne sait rien, militairement parlant.

Dans *Le Monde*, je trouve cette phrase de Nietzsche citée par Sollers : « Personne ne ment plus qu'un homme indigné. »

Jacquard, sa femme, Marianne Schaub et moi sommes accueillis à l'aéroport de Mulhouse par des membres du Droit humain (ordre maçonnique mixte international) qui organise le XI^e colloque de Ferrette auquel nous devons participer. Il est 18 h 15. Il fait déjà nuit. On nous conduit à un restaurant quelque part dans le Sundgau, région, me dit-on, très longtemps isolée avant que les touristes suisses de la région de Bâle n'y viennent en voisins. Nous verrons, le lendemain, de jolis villages avec de belles grandes fermes aux poutres extérieures à géométries subtiles, un paysage de collines boisées, de vallons couverts de prairies et de champs de maïs.

En attendant que l'ensemble des convives devant participer au banquet soit arrivé, on sert à chacun un excellent muscat d'Alsace (quant à moi, j'ai préféré du susswein). Je me sens godiche parmi tous ces gens qui me sont présentés, ne sachant quoi dire, surtout quand on me complimente.

Avec René Passet, nous nous demandons comment décélérer la compétition mondiale, étant entendu que cela ne peut relever que d'un accord international. Peut-être y a-t-il quelques solutions, comme le dumping social, qui consisterait à prélever une taxe sur la marchandise importée afin de compenser l'écart entre les bas salaires d'Asie et les hauts salaires d'Europe, taxe qui serait reversée au pays producteur pour financer son propre développement. Abandonnant ces prospectives planétaires, je consulte le docteur Nisand, notre hôte, à propos de ma périarthrite à l'épaule.

Le dîner est très bon : salade folle, tranquette de foie gras escalopée et filets d'empereur. Quant au vin, je m'en tiens à un excellent graves.

Ma douleur d'épaule s'aggravant, je quitte la table avant les autres avec Marcel Bolle de Bal qui, très gentiment, me propose de me raccompagner à l'hôtel. Malheureusement, il se perd en route à plusieurs reprises et nous arrivons après tous les autres convives.

SAMEDI 15 OCTOBRE

Ce petit hôtel Kolberg est génial. La grande baie vitrée de ma chambre donne sur un large balcon, et au-delà, d'où je découvre une belle ligne de collines boisées. Le ciel est si entièrement bleu, le temps si doux, que j'aimerais rester étendu, avec ce paysage devant les yeux. Mais il faut se préparer pour la cérémonie d'ouverture.

Marcel me conduit à la chapelle de Ferrette que l'œcuménique abbé Engella met annuellement à la disposition des maçons et maçonnes du Droit humain. Il y a environ trois cent soixante personnes, hommes et femmes. Les maçons se distinguent des autres par des bidules de différentes couleurs qu'ils portent en cravate ou en écharpe. Les auditeurs remplissent la salle tandis que

nous attendons à l'extérieur. Puis, chacun d'entre nous s'étant vu assigner une place selon un code aussi précis que mystérieux, se forme un cortège composé du Grand Maître international, puis des illustres de l'Ordre, enfin des « éminentes personnalités » invitées. Précédés de trois porteurs de chandeliers aux bougies allumées, nous nous avançons majestueusement vers l'estrade entre les assistants debout. Solennel, avec une gravité sacrée, Léon Nisand scande notre arrivée à puissants et réguliers coups de marteau sur la table. Il vit intensément le rite, et moi, fasciné par le rythme profond du marteau, j'ai l'impression de figurer dans un film assyro-babylonien. Cette séance du matin est en fait une cérémonie protocolaire qui s'achève par un discours de Léon Nisand citant des passages de *Terre-Patrie*, qui se trouvent transfigurés par sa voix puissante et convaincue.

Nous allons déjeuner au Kolberg, puis retournons à Ferrette où Marianne Schaub évoque le traité d'Augsbourg de 1555 (*cujus regio, ejus religio*), puis l'innovation de l'édit de Nantes (deux religions dans le même État). Plus tard, Passet traite de « l'économie globalisée ». La course à la productivité est devenue une sur-compétition qui s'opère nécessairement par l'exclusion des travailleurs. Selon lui, les transactions financières dépassent de 35 à 50 fois les valeurs de production, et le capital financier obéit désormais à une logique de fructification qui profite des performances passées de l'appareil productif. La condamnation sans appel de ce processus me fait venir des objections qui à leur tour génèrent en moi des contre-objections. Quelle bouillie dans ma tête ! J'ai besoin de réfléchir... Il me semble, cependant, que la course effrénée dans laquelle nous sommes, à la fois économique, technique, scientifique, conduit à un désastre qui serait peut-être l'amorce d'une métamorphose...

Jacquard, qui milite pour la Méditerranée (je l'ignorais et il ignorait que je faisais de même), évoque le passeport méditerranéen que son groupe vient de distribuer (j'en voudrais un). Il rappelle qu'il y a actuellement 200 millions de judéo-chrétiens au nord, 350 millions de musulmans au sud.

Après la séance, je roupille dans le bus qui nous conduit à l'écomusée d'Alsace, à quelque 80 kilomètres de là. La nuit est pleinement tombée à notre arrivée. On nous sépare en groupes. Je perds le mien mais n'en admire pas moins les jolies fermes reconstituées, l'émouvante vieille école avec ses pupitres maculés d'encre, sa carte de France qui m'évoque la dernière classe d'Alphonse Daudet. Finalement, arrivé trop tôt à la salle de banquet, notre groupe attend une heure et demie les derniers venus. Je lutte contre une pénible somnolence, jusqu'à ce qu'on serve un superbe *backhoffen* que j'engloutis voracement. Puis fatigue, fatigue. Dans le car qui nous raccompagne, je tombe de sommeil sans pour autant arriver à dormir.

Je suis réveillé par le soleil. Nouvelle séance à Ferrette où je dois intervenir. Le plan de mon topo étant prêt depuis hier, je somnole comme Koutouzov jusqu'au moment où Léon Nisand me donne la parole pour que je justifie la notion de Terre-Patrie. Au fil de mon discours, comme le généralissime Koutouzov, je m'éveille vraiment, je m'enflamme. L'auditoire me suit. À un moment, les applaudissements crépitent. Content, je m'achemine vers ma conclusion sur les processus de décomposition/recomposition que, depuis hier, j'ai décidé d'illustrer par la métamorphose de la chenille en papillon, pendant laquelle la chenille, enfermée dans la chrysalide, met en œuvre ses défenses immunologiques non plus pour se défendre contre les agressions extérieures, mais pour s'autodétruire en tant que chenille et, par là même, s'autoproduire en un autre être, pourtant le même, un papillon.

Avant que j'aborde cette conclusion, un superbe grand papillon brun traverse la salle en son milieu, de la tribune aux derniers rangs, suscitant l'intérêt amusé de tous. Je l'interpelle : « Je te retiens, toi, pour tout à l'heure », sans que la salle comprenne le sens de ces paroles. Le papillon disparaît. J'amorce la description du processus de métamorphose. Arrivé à la phase ultime où la chrysalide se déchire pour libérer un papillon aux ailes encore collées, gluantes, immobile, dont on ne sait s'il pourra prendre son vol, le grand papillon brun réapparaît, volette à nouveau au-dessus de la tête des spectateurs, puis s'élève vers le plafond au moment même où je décris le déploiement des ailes. Alors, désignant du doigt mon providentiel partenaire, je termine en disant : « Que cela soit un signe d'espérance pour notre métamorphose ! » L'étonnante coïncidence suscite un paroxysme. Les applaudissements crépitent, puis, comme dans les séances du Soviet suprême où les délégués unanimes saluaient d'un vibrant « Hourra pour le camarade Staline ! », sans cesser d'applaudir, l'assistance se lève, les membres de la tribune se lèvent. Je me lève à mon tour puis me rassieds aussitôt pour mettre fin à ce triomphe, bien que j'adore ça.

Après la séance, et toute la journée, les uns me demandent si j'avais apporté le papillon dans une boîte, les autres si j'avais saisi ce prétexte pour conclure sur le papillon, tandis que certains, saisis par la coïncidence, me disent gravement que c'est un signe.

Du coup, un très grand nombre de gens achètent *Terre-Patrie*, que je dédicace en y ajoutant un papillon, ce qui aggrave mon mal d'épaule.

Débat dans l'après-midi, puis kouglof. Tout se termine dans l'euphorie.

J'apprends par Marcel, qui a écouté la radio dans sa voiture, la démission de Longuet et surtout la mort du soldat israélien pris en otage par le Hamas, à la suite d'une attaque de commando qui se termine dans un bain de sang.

À Orly, me voyant mal en point avec ma valise, Jacquard me raccompagne en voiture.

LUNDI 17 OCTOBRE

Accord de paix Jordanie-Israël.

Le délit de « négationnisme » institué par la loi Gayssot est utilisé par les avocats qui attaquent Bernard Lewis, lequel a contesté non le massacre, mais le projet délibéré d'exterminer le peuple arménien. Cette loi, qui substitue au jugement historique celui d'un tribunal, est obscurantiste.

Dans *Libé*, July note très justement que le déferlement des « affaires », l'emprisonnement de Carignon, la démission de Longuet constituent une révolution invisible, celle de l'indépendance de la justice à l'égard du politique. Voyons les suites...

MARDI 18 OCTOBRE

Rendez-vous kinési. Bénédicte me pétrit la nuque, l'épaule, torture mon Arnold (le nerf meurtri). Je crie de douleur. Quand elle a terminé, je me crois brisé, incapable de me relever. Mais, au bout de quelques minutes, je me sens bien mieux. *Durch Leiden Freude*. À travers la souffrance, la joie.

Je passe par la librairie Colette, puis à la banque, puis prends le métro pour l'Étoile où Claude Fischler m'a invité à déjeuner chez son ami Guy Savoye. Bien décidé à me contrôler sévèrement, résolu à ne boire qu'un seul vin, et rouge, je craque d'emblée sur un super blanc des hautes côtes du Rhône, puis suis emporté par un cornas étonnant. *Idem* pour les plats : je ne résiste ni au délice de mousserons et moules, ni aux filets de rougets aux champignons noirs, ni au mélange de gibiers au chou, pas même au dessert, contrairement à tous mes principes. Je rentre à la fois euphorique et pâteux...

Claudion puis Dortier ne vont pas tarder à arriver alors que je n'ai qu'une envie : siester.

Dès son arrivée, Claudion me confirme mon voyage en Martinique en février. Césaire serait impatient de me recevoir, ce qui me fait très grand plaisir.

Dortier et son acolyte enregistrent un entretien sur la complexité pour un prochain numéro de *Sciences humaines*, excellente revue, née et faite à Auxerre, par quelques autodidactes provinciaux. Dortier, qui revient des États-Unis, mijote une formule voisine pour l'Amérique, ou plutôt une sorte de *Courrier international* des sciences humaines. On va dîner aux Vinos y Tapas, rue des Tournelles.

Le dernier *Time* fait état du formidable redressement économique américain dans l'automobile, les machines-outils, l'électronique, domaine où ils étaient, il y a quelques années, surclassés en prix et qualité par le Japon, la Corée du Sud, Taïwan, l'Allemagne. Le *World Economic Forum* de Davos annonce, quant à lui, qu'après huit années de dégringolade les États-Unis ont en 1993 l'économie la plus compétitive du monde. Revers de la médaille : vagues successives de licenciements, limitation ou annulation des augmentations de salaires, remplacement des travailleurs à plein temps par de la main-d'œuvre à temps partiel, surcharge de travail de ceux qui ont un emploi régulier, diminution du revenu familial moyen. Les économistes libéraux optimistes prédisent qu'à cette phase succédera une amélioration des conditions de vie des Américains, et l'acquisition de bases solides pour une croissance stable.

La paix jordano-israélienne ne va-t-elle pas servir à écarter toute négociation sur Jérusalem avec les Palestiniens ?

MERCREDI 19 OCTOBRE

Réunion préparatoire à 9 heures ce matin de la séance Edgard Pisani de dimanche prochain. Il voudrait que ce soit non pas un hommage, mais comme une soutenance de thèse, la thèse étant sa propre vie politique, où il répondrait aux questions d'un « jury » composé de Jean-Noël Jeanneney, Jean Lacouture, une dame de l'UNESCO (que je crois être kenyane) et moi. Pisani demandant à la dame : « Comment va l'UNESCO ? », elle répond : « *Ask me no questions and I tell you no lie*⁶. » J'admire la phrase. « *De qui est-elle ? – De Bing Crosby.* » Je suis impatient de la resservir.

À un moment, Pisani s'informe de la proportion de choses intéressantes dans mon courrier. « À peine 1 %. – Ah, moi, 10 % », me dit-il. J'évoque non seulement les innombrables publicités, mais tout un courrier stéréotypé, dont les demandes de conférences sur des thèmes qui m'ennuient, les rapports et autres documents à examiner. Même parmi les rares lettres manuscrites, je suis déçu par les admirateurs qui semblent ne pas m'avoir compris. Très rares sont les lettres qui me touchent affectivement. Et plus elles sont rares, plus je les attends chaque matin.

Et puis il y a le courrier caritatif. Quand il m'arrive cinq demandes de dons le même jour, je jette au panier, de même que les demandes sur papier luxueux avec photos en couleur. En revanche, je reste assez fidèle aux Hospitaliers de l'ordre de Malte, qui me semblent de vieilles aristocrates distinguées incapables de détourner les fonds ou de les dépenser à mauvais escient comme en témoignent leur papier modeste, presque pauvre, et leur

enveloppe-réponse affranchie au tarif économique. Je donne aussi à Amnesty International, parfois aux Médecins (« sans frontières », « du monde »), à Raoul Follereau, mais jamais à la recherche médicale en France.

Pisani s'en va et nous laisse préparer la séance de dimanche.

Après quoi je sors avec l'aimable Lacouture, dont le Seuil vient de publier un livre sur Jacques Rivière.

Aux infos de 13 heures, on apprend l'horrible attentat à la bombe dans un bus au centre de Tel-Aviv. On a déjà recensé trente morts. La spirale de haine brisera-t-elle la spirale de paix ?

Téléphone terrifiant de l'Ami qui m'annonce qu'on devrait éviter de se voir pendant trois mois. Me voici en plan avec mon livre qui sort dans une semaine.

Je prends un double Lexo pour dormir.

JEUDI 20 OCTOBRE

Matinée sinistre, je recopie les fragments de mon journal concernant mes difficultés avec l'Ami depuis le mois de juin. Je les lui faxe en lui disant : ce n'est pas juste de me dire : « Tu me cherches ! » Ou plutôt, je l'ai cherché vainement sans le trouver.

Je suis débordé de tous côtés, et saisi par l'angoisse et la démoralisation.

Mme Vié doit venir me prendre à 15 h 30 pour participer au colloque organisé par Claude Fischler. Mon thème : « Pensée magique, rationalité, rationalisation ». Incapable de me concentrer, je jette quelques notes incohérentes, recherche dans ma *Connaissance de la Connaissance* les pages sur la pensée symbolique-mythologique-magique. Là-dessus, appel de la compagne de l'Ami qui veut essayer de lever le « malentendu dans la communication ». Cela tient, d'après elle, à mon taquinage obsessionnel (comme celui de mon père dont je parle dans *Vidal*), à ma façon de plaisanter qui est ressentie comme persiflage dès que l'Ami est surchargé et au fait que nous n'avons pas du tout le même sens de l'humour. Je suis d'accord, je comprends qu'il soit irrité, mais hier soir il est allé au-delà de l'irritation, et il m'a rejeté de façon nette. Et je sens que c'est ce que je suis et ce que je pense qui est en question. Il est irrité, mais moi je suis mécontent du contenu même de ses paroles.

Comme Mme Vié m'attend dans sa voiture, je descends en toute hâte, avec mes notes et mon dossier. J'ai l'esprit trop agité et confus pour réfléchir

à ma conf pendant le trajet, d'autant que des manifestations diverses risquent de boucher notre route. Finalement, on arrive à la Maison des centraliens, rue Jean-Goujon, au moment où les colloquistes sont à la pause autour des buffets. On met à ma disposition une petite pièce où, pendant les quelques minutes qui restent avant mon intervention, j'essaie de concevoir quelque chose autour de « la rationalité » entre Charybde et Scylla (la rationalisation et la magie). Au moment où j'entre dans la salle, une universitaire américaine commente une enquête sur des citoyens et étudiants de son pays révélant leurs attitudes irrationnelles ou « magiques » à l'égard de la nourriture. En fait, d'après les textes de communication que j'ai parcourus, la plupart des interventions concernent les attitudes magiques dans nos civilisations contemporaines et non dans les sociétés archaïques, et montrent que cette magie est recouverte du masque de la « science ». Le terrain est bon pour moi. Je commence par dire que toute distinction claire et évidente entre le rationnel et l'irrationnel est magique, que la rationalité comporte non seulement argumentation, critique, et ouverture sur ce qui est irrationalisé ou irrationalisable, mais aussi autocritique, que la rationalisation, forme close de la rationalité, retrouve la magie, etc. Bref, je réussis à présenter un topo organisé dans les vingt minutes imparties. Ouf, ça a marché. Après la réunion, un intervenant me demande pourquoi je n'ai pas parlé des boyaux. Moi : « Des boyaux ? » Lui : « Ouais, des expressions comme “ça me fait chier”... » Moi : « Ce sera pour un autre colloque. »

Puis point-presse où Fischler, Chiva et Igor de Garine *et alii* répondent aux questions des journalistes. Pendant le cocktail qui suit, Mme Vié et moi réglons quelques affaires pendantes.

De retour à la maison, je tombe au milieu du *Chagrin et la Pitié*, que je revois avec un œil nouveau, mais toujours aussi investi, après la résurrection du problème Vichy de ces dernières années.

VENDREDI 21 OCTOBRE

Dans *Le Monde* d'hier soir, sous le titre « Kigali discrédité », j'apprends que les néo-gouvernementaux ont massacré des Hutus, mais moins que les Hutus n'ont massacré de Tutsis. Alors, les punisseurs ? C'est le cycle infernal de la haine qu'il faut essayer de stopper jusqu'à ce qu'il se brise. C'est la haine qui est l'ennemi et des Hutus et des Tutsis.

De même que la haine est l'ennemi et des Israéliens et des Palestiniens. Elle flambe à nouveau entre eux après le massacre du bus. Et tout contribue à ranimer la haine : l'extension des colonies juives dans les territoires occupés (et notamment dans et autour de Jérusalem), le gel des troupes israéliennes qui devaient se « redéployer » hors de Cisjordanie pour les élections, les inévitables représailles réciproques. Tout intensifie le cycle infernal de la haine.

Rabin a déclaré à la Knesset : « Croyez-vous que nous aurions pu localiser la maison où était retenu en otage le soldat Nashon Waxman si nous avions respecté à la lettre le rapport Landau [lequel autorise une "pression physique modérée" sur les suspects] ? Non ! Il faut nous permettre d'interroger d'une manière telle que nous puissions obtenir des réponses. Je ne parle pas de torture, je suis contre la torture... » Alors quels sont les moyens physiques non torturants pour extorquer des réponses ?

Rendez-vous avec Athéna, sur qui je déverse mes préoccupations, mes sombres pensées, mes inquiétudes. En bon Méditerranéen, cela me fait du bien de parler de mes maux et je m'en trouve ragaillard. Elle me suggère de voir dans le papillon (je lui ai raconté Ferrette) le signe d'une nouvelle naissance...

Je prends quelques notes pour le débat Europe 1 de demain à 13 heures auquel je dois participer, moi au téléphone, avec d'Ormesson, Toubon, et quelqu'un d'autre, sur la langue française : selon moi, une langue se régénère par le bas (l'argot ou les argots), par le haut (les textes des écrivains) et par le côté (les emprunts étrangers). Si elle se régénère bien par le bas et par le haut, ses emprunts de côté sont positifs et ne menacent pas la langue. Une langue vit par l'amour. L'amour non seulement pour « sa » langue, mais aussi pour les mots, les phrases, les cadences, etc. Personnellement, je ne suis pas pour l'interdiction des emprunts, à condition que soit respectée la discipline d'orthographe, de grammaire, de syntaxe qu'on apprend à l'école.

La vie de la langue française a connu une bifurcation : elle devenait une langue buissonnante, proliférante, et elle a été disciplinée par Malherbe et le Grand Siècle. Cette discipline féconde est devenue excessive au XIX^e siècle.

Laissons vivre notre langue. Pour moi, il n'y a pas de péril.

Coup de pompe. Ma démoralisation s'aggrave.

SAMEDI 22 OCTOBRE

Edwige a téléphoné à la compagne de l'Ami, laquelle lui révèle quelque chose qui, cette fois, m'ouvre les yeux et me démolit. Tout est foutu. Plus l'Ami aura manqué à mon égard, plus il m'en voudra.

Je suis fait comme un rat. Depuis dix ans, j'aurais dû quitter Paris. Ici, je suis prisonnier, de la mère d'Edwige, de cet appartement acheté (sans que celui où je suis soit vendu), alors que j'aurais pu m'installer à Senlis, à Sens, que sais-je ? L'Ami est devenu un chef dans ce milieu terrible et, depuis, il en épouse les mœurs dominantes. Avec moi, il commet son premier meurtre psychique. Ça le commotionne, évidemment, mais il s'en remettra, comme Trotski s'est remis d'avoir fait tirer sur les marins de Cronstadt qui avaient sauvé sa révolution.

Mais moi, je ne demande qu'à débarrasser le plancher, qu'à laisser entre eux les féroces et les coriaces. De toute manière, je serai balayé, surtout avec *Mes démons*. Partir, partir. Mais je ne peux pas laisser Edwige en plan au milieu du gué. Je suis vraiment fait comme un rat.

Iasnaïa Poliana... J'ai continué à lire à petites gouttes le livre de Cavallari sur Tolstoï, mais je n'ai rien lu hier ni aujourd'hui.

Le papillon, le papillon de Ferrette, c'était un signe, en effet, mais pas de métamorphose, ni de naissance. C'était l'annonce que mon âme devait maintenant prendre son envol...

La venue de cet enseignant de Montréal, qui a fini par m'arracher un entretien, me divertit de ma nausée. Il me dit quelque chose qui cristallise soudain ce que je pensais sans l'avoir formulé nettement : il faut considérer le *corpus* romanesque comme un *corpus* anthropologique.

Je ne sais pas pourquoi, mon acceptation de participer par téléphone au débat de 13 heures d'Europe 1 ne leur est pas parvenue. À 12 h 45, un message s'enregistre sur mon répondeur, je décroche mais il s'agit d'un fax, bref je n'ai pas participé.

Onze mille enfants juifs ont été tués par le système hitlérien, les camps d'extermination, les SS. La question est notamment de savoir si les fonctionnaires français comme Bousquet savaient déjà, mi-1942 (la solution finale ayant été décidée secrètement par Hitler en janvier 1942), que les

parents et donc les enfants allaient à la mort, ou s'ils pensaient qu'on les envoyait dans des camps voués à exploiter la force de travail des déportés. C'est sur cette question qu'il faudrait enquêter.

En novembre 1940, j'étais parmi les quelques étudiants venus manifester leur solidarité au dernier cours de Jankélévitch, chassé de l'Université par Vichy, et dont j'ai suivi ensuite les cours privés au premier étage d'un bistro. Fin 1941-début 1942, je suis devenu résistant, communiste, mieux : un des très rares à vouloir aider les antifascistes allemands et autrichiens clandestins en France qui faisaient le travail le plus dangereux qui soit, tirer des renseignements des Allemands de la Wehrmacht et les inciter à désertier. À la Libération, j'ai pris l'initiative d'une exposition sur les crimes hitlériens montée au Grand Palais. Mes adversaires dans la polémique d'aujourd'hui enragent de ne pouvoir me traiter de vichyste, collabo, antisémite... Ils sauront me punir.

Dans l'après-midi, je me suis mis au lit, totalement vaincu. Edwige m'en a tiré pour aller au cinéma où nous avons vu *Salé sucré*, délicieux film taïwanais de A. Lee qui m'a changé les idées. Le héros principal étant un grand chef cuisinier qui prépare sous nos yeux des plats raffinés et visiblement savoureux, tous les spectateurs à la sortie avaient une fringale de cuisine asiatique. Nous sommes donc allés au thaïlandais du boulevard Beaumarchais prendre une soupe au bœuf à la citronnelle et des raviolis de crevettes cuits à la vapeur.

DIMANCHE 23 OCTOBRE

Aujourd'hui, débat à la Sorbonne dans le cadre de la « Cité de la réussite », initiative d'étudiants qui rassemble 10 000 personnes pendant deux jours. Il y a six débats simultanés, chacun dans un amphithéâtre. Je suis avec DUBY, Geremek et le directeur du *Point* pour une séance sur « l'éducation à la paix et à la compréhension ». Dans mon petit topo introductif, j'explique que cela présuppose une triple jonction entre des connaissances séparées : celles de notre origine, qui est terrestre et biologique, celles de notre nature, qui est une dans sa diversité, celles de notre ère planétaire, qui permet de concevoir notre communauté de destin. Seule cette jonction nous permet de concevoir notre Terre-Patrie sans pour autant nier les enracinements ou ressourcements dans des patries plus restreintes... Mais, pour cela, il faut une pensée qui sache relier et puisse se substituer à une pensée qui ne sait que disjoindre. J'oppose Pascal à Descartes, rappelle que la Sorbonne du XVII^e et du XVIII^e siècle a condamné tous les progrès des sciences. La réforme des universités n'est venue qu'au XIX^e siècle. Nous faudra-t-il attendre 2094 ou 2194 pour que s'opère, ici même, la réforme de pensée ?

Au cours de ce débat, beaucoup de questions se focalisent sur l'intégration des migrants et l'idée de communautés ethno-religieuses en France. Duby, pessimiste, note que les valeurs républicaines, qui avaient une si forte vertu intégrative au début du siècle, se sont beaucoup émoussées, que notre démocratie est faible. Je rétorque que la faiblesse, bien réelle, de la démocratie est aussi sa force, par rapport aux totalitarismes et aux dictatures. Beaucoup d'idées sont remuées. Cette effervescence intellectuelle et les applaudissements me font oublier pour deux heures mon tourment.

Puis je rentre en toute hâte à la maison où j'ai rendez-vous avec Yizhuang Chen à 13 h 30.

Très courtois, très chinois, il m'offre en cadeau une peinture sur bambou représentant deux grues, symboles de longévité. Bien qu'il ait déjà déjeuné, je lui propose de partager mon repas, ce qu'il accepte. Il met bizarrement une tranche de porc entre deux tranches de pain tartinées de moutarde. À part ça, notre coïncidence de pensée est frappante. J'espère qu'il obtiendra une bourse pour venir travailler à Paris sur l'« épistémologie complexe ».

Après son départ, je tombe dans un lourd sommeil. Est-ce le *houmous* acheté avant-hier chez le grec ? J'aurais dû m'en méfier. Tout ce qui passe au mixer se décompose très vite, mais ce *houmous* était trop bon. Je me force à me réveiller vers 17 heures pour aller au Sénat à l'hommage des cinquante ans de vie politique de Pisani. La grande salle est comble et des écrans sont disposés dans des salles voisines. Du film qui retrace les épisodes clés de sa vie depuis la libération de Paris, où il occupa la Préfecture sous la menace des blindés allemands, jusqu'à aujourd'hui, je dis qu'il montre deux acteurs : le temps et lui-même. Sa voix reste inaltérable, son visage change à peine, sinon la barbe qui, d'ébène au départ, grisonne maintenant. Chargé de la « synthèse » finale, je le décris comme un marcheur, qui a voulu s'inscrire dans la marche de son temps et dans la marche du monde. Loin d'avoir été un dilettante politique, il se distingue par sa polycompétence. Autonome, mais refusant d'être un homme d'appareil, il exerce son autonomie en gravitant autour d'un astre de première grandeur. C'est un grand serviteur de l'État, tout en étant un homme d'État potentiel. Son ouverture à la Méditerranée, à l'Afrique, au Moyen-Orient, liée à son souci de tout ce qui souffre, qui est dénié ou nié, fait de lui un résistant aux processus inexorables et impitoyables de notre temps. Un adolescent permanent. Et je conclus en disant : « La façon dont vous avez voulu faire de cette séance une soutenance de thèse où vous seriez l'impétrant le démontre. Aussi, cher adolescent à la barbe grise, je vous déclare au nom de notre jury unanime *dignus est entrare in nostrum pantheonum.* »

Je file avant le cocktail car je suis attendu rue Lhomond chez Véro. J'y vais à pied, faute de moyens de transport. Il y a chez elle plusieurs de ses amis, tous voués à la cause bosniaque. Ce que nous dit Francis Bueb, qui

revient de Sarajevo, est terrible : jusqu'à ces dernières semaines, personne n'avait fait de provisions d'hiver, comme pour exorciser l'idée qu'il y aurait une troisième année de siège. Maintenant que la ville est à nouveau bouclée, ils se sont précipités sur le bois, le carton, le papier, les allumettes. La détresse est d'autant plus grande qu'elle est cachée : les jeunes femmes sont fardées, les cafés pleins, bien qu'il n'y ait rien à boire. Francis raconte qu'un commando a monté un coup audacieux, à plusieurs kilomètres derrière les lignes serbes, contre un poste de commandement dont les occupants ont été exécutés au couteau et à la grenade. Ainsi, même s'il y avait des femmes-soldats, ce serait un acte de guerre et non un massacre de civils. Sur les relations entre Serbes, Croates, Musulmans dans Sarajevo, dont un article de Rémy Ourban annonçait qu'elles s'étaient dégradées sous l'effet d'une radicalisation du nationalisme islamique, il dit qu'il y a des éléments dans ce sens, mais ils ont été exagérés. Ainsi, ce n'est pas la télévision officielle qui commence ses émissions par un « *Salam aleikoum* », mais une station privée ; il y a peut-être des petites écoles où les filles portent le foulard et où l'on enseigne le Coran, mais l'enseignement supérieur reste totalement laïque. Sarajevo demeure libre, n'emprisonne personne pour ses opinions, à la différence de Zagreb et Belgrade, bien qu'il y ait des tensions fortes dans l'armée et dans le gouvernement. Phénomène rassurant : le nombre de mariages mixtes n'a pas diminué depuis le début du conflit.

Il nous montre des photos de la librairie française qu'il a créée et ouverte. C'est touchant : toute cette littérature, romans et essais, classiques et modernes, n'est pas vendue mais offerte à des bibliothèques et aux lecteurs qui le désirent vraiment.

Au moment de rentrer, je dis à Véro, qui part jeudi pour Sarajevo : « C'est bien ce que tu fais. Je reconnais mon sang. Mais le mien est à 37 °C alors que le tien bouillonne à 40. »

À des amis de Véro qui me reconduisent en voiture, j'avoue que pour moi, c'est pire que la guerre d'Espagne. « Pourquoi pire ? – Mais parce que la cause de l'Espagne républicaine était ambivalente : dès le départ, il y a eu l'écrasement des communes libertaires d'Aragon, puis la répression sur le POUM organisée par les services secrets soviétiques, puis la répression sur les anarchistes de Barcelone. Tandis que d'emblée la Bosnie et Sarajevo symbolisaient la cause de l'Europe ouverte, et d'une Europe rompant avec l'exclusion de l'islam. C'est un désastre irrémédiable... »

En fait, ils sont désormais abandonnés, oubliés. C'est pour cela qu'il faut absolument que Francis écrive son expérience de Sarajevo, qu'il traduise les textes qu'il nous a montrés. C'est la seule et ultime chose à faire : témoigner.

Au retour, je tombe sur *Le Million* de René Clair qui m'avait tant charmé quand j'étais môme. Quelle délicieuse clownerie ! Le souvenir m'en revient à chaque plan ; les thèmes musicaux que je fredonnais, je les refredonne. Et cette fin merveilleuse m'évoque le début, car le film commence par la fin, où

des voisins soulèvent une lucarne pour voir ce que signifie la fête dans l'atelier de René Lefèbvre...

Je m'endors assez bien, tous les épisodes de la journée et le film de la fin ayant refoulé mon désespoir.

Pourtant, sur mon répondeur, ce message « Edgar, tu es un salaud », d'une voix féminine que je crois reconnaître comme celle de Marilu, suivi d'un appel de Colette me disant que Marilu est seule et malheureuse.

LUNDI 24 OCTOBRE

Ce matin, coup de fil d'Annie. C'est elle qui m'a traité de salaud parce que, d'après elle, mon annonce sur le répondeur (où je déclarais que j'étais « hors circuit ») était une fermeture à l'amitié. Elle me donne le numéro de Marilu. Je l'appellerai plus tard, car elle dort, me dit-elle, jusqu'à midi...

Tout l'amour passé qui me revient par le téléphone. Et puis je reçois un fax de l'Ami. Chaleureux. M'a-t-il compris ?

L'après-midi, je commence à signer les services de presse de *Mes démons*. Et le soir, je suis le match du Parc des Princes.

MARDI 25 OCTOBRE

Petit déjeuner de presse au CNRS.

Déjeuner chez Sorman, avec Lancelot, Barreau, Alexandre. Ce dernier parle de son livre *Plaidoyer pour Mitterrand* devenu *Plaidoyer impossible*. Sorman nous donne le premier exemplaire de *l'Esprit libre*. Jean-Claude m'accompagne dans sa voiture de fonction chez Stock. Retour à la maison, où j'arrive en retard pour un entretien avec E. Sanbar.

Épuisé, en sueur, je sens que je prépare une rechute rhino-pharyngée. Heureusement, la journée de demain devrait être reposante : un seul rendez-vous au CNRS à midi et demi avec le nouveau directeur général, M. Aubert.

Véro part demain pour Sarajevo.

MERCREDI 26 OCTOBRE

Des flics nous réveillent à 5 heures du mat'pour nous annoncer que notre voiture a été cambriolée dans le parking. Nous avons peine à nous rendormir.

La vitre brisée, l'autoradio volé ; ils ont laissé la caisse de premières côtes-de-bordeaux, mais barboté la caisse de chambertin. Connaisseurs, en plus !

Au commissariat, un type explique qu'on lui a volé sa carte bleue alors qu'il allait l'introduire dans la billetterie. Il y a beaucoup de Noirs, mais aussi des Indiens (ou Pakistanais) ; un clochard me parle des distributions de soupe populaire avenue Victoria. Toute cette misère humaine est parquée, cachée, invisible dans nos sociétés civilisées.

Je retrouve Crozon pour notre rendez-vous avec le directeur du CNRS, M. Aubert (carrure imposante, tête forte), auquel nous présentons « Sciences et citoyens ». Il est favorable mais s'inquiète d'éventuelles dérives (politiques) dans les clubs « Sciences et citoyens » qui vont se constituer dans le pays.

Mme Vié me dépose ; nous déjeunons au bistrot d'en bas tout en parlant du travail en cours. Après quoi, au milieu des embouteillages qui préludent aux vacances de la Toussaint, je conduis la voiture au garage de mon « cousin », rue de la Folie-Régnauld, pour réparation, puis saute dans le métro à Père-Lachaise pour aller consulter le docteur A. à propos de ma rhinopharyngite et rentre en tax'(qui met une heure pour me ramener).

Cette journée de repos est devenue la plus fatigante de toutes.

JEUDI 27 OCTOBRE

Excellent sommeil grâce aux antibiotiques.

Plaisant réveil suivi d'un coup de tonnerre ce matin : j'ai du sang là où il ne devrait pas. C'est la première fois dans ma vie. Aussitôt, je suis persuadé d'avoir un cancer. Edwige, me voyant très soucieux, m'arrache l'aveu de ce saignement. Aussitôt, elle appelle son amie proctologue à l'hôpital Léopold-Bellan. Mimi Arnous, qui part dans l'heure qui vient à Marrakech, m'obtient un rendez-vous avec son collègue le docteur D. M. pour lundi matin.

J'essaie de me draper dans une noble pose stoïcienne. À moi, Épictète, Sénèque. Soyons romain : à moi, Pétrone. Je m'amuse de mon théâtre et cela me diverte un peu du souci. De là, je passe à l'espoir : ce n'est peut-être rien, un vaisseau éclaté, des hémos non douloureuses. Puis je passe sans discontinuer de l'optimisme au pessimisme, j'essaie de m'habituer à l'idée de

ma propre mort. Je me souviens du papillon de Ferrette, désormais symbole funèbre, m'annonçant le départ de mon âme au ciel.

Ce coup du sort s'ajoute au reste. Je n'en peux plus. Je ressasse le dernier mot de Tolstoï : « Leur échapper. »

Heureusement, je dois préparer ma communication au colloque sur le capitalisme, organisé par Guy Sorman à la Fondation Singer-Polignac. Edwige est absolument adorable.

Dans son livre *Le Capital, suite et fins*, Guy Sorman écrit que le capitalisme apporte les vertus positives du pacifisme et du matérialisme. Du pacifisme, je n'en suis pas vraiment persuadé. Quant au matérialisme, alors il provoquera le contre-courant : la satisfaction matérielle crée une nouvelle insatisfaction, psychique et morale.

Il ne faut pas oublier aussi que le capitalisme se nourrit d'imaginaire et que lui-même nourrit l'imaginaire à travers le cinéma, les médias, la télévision. Il se nourrit et nourrit l'information. Bref, il faudrait tout reconsidérer, mais je n'ai ni le temps ni l'esprit à ça.

Le colloque a commencé ce matin. J'entends un intéressant exposé d'Afanassiev sur la Russie. Il insiste sur le fait que le stalinisme a renforcé des facteurs historiques antérieurs. Aujourd'hui, le nombre de fermiers indépendants créés en 1980-1990 a diminué, la criminalité organisée a atteint un niveau inconnu ; 40 millions de personnes vivent dans des zones écologiquement sensibles. Plus tard, dans son exposé sur l'Afrique, Michel Levallois indique que, contrairement aux idées reçues, une formidable débrouillardise revitalise l'agriculture, la pêche dans l'Afrique sud-sahélienne.

Partout où il y a sclérose, difficulté, blocage, ce sont les réseaux de confiance, la démerde, les initiatives, les mobilités, les polyvalences, les marchés gris ou noirs qui dynamisent les économies.

Quant à moi, au lieu de traiter du capitalisme de crise comme prévu, je fais mon exposé sur les préliminaires paradigmatiques du marché, du capitalisme et plus largement de l'économie. Mes cinq thèses :

1. Le marché et le capitalisme sont des phénomènes auto-éco-organisateurs.

2. On ne peut pas isoler le marché ni le capitalisme du contexte et du complexe historique/économique/social.

3. Le développement du capitalisme a besoin du développement dialogique de son antagoniste.

4. L'anticapitalisme se développera avec le développement du capitalisme et se fera virulent à l'occasion de ses crises.

5. Un système est soit diminué, et finalement renforcé, soit ravagé, voire détruit, par une crise. La crise n'est pas nécessairement économique. Les crises futures ne viendront d'ailleurs pas de l'économie *stricto sensu*.

C'est comme si je parlais hébreu, mais on m'applaudit courtoisement.

Pendant la pause, je demande à Touraine si, dans sa famille de médecins, il y aurait un proctologue. À sa connaissance, non. Et il n'a pas le temps de s'informer car il prend l'avion à 18 heures pour l'Italie. Tout le monde fout le camp.

Je quitte le colloque pour l'Élysée, où j'ai été invité par François Kourilsky qui reçoit sa rosette de la Légion d'honneur des mains du Président.

Dans *Le Monde*, je tombe sur l'article parricide.

Sur le quai du métro Champs-Élysées, je rencontre Dionys et Solange. Je ne peux m'empêcher de leur annoncer ma fin prochaine. Il s'exclame : « Mais ce n'est rien, moi-même j'ai eu ça », etc. Cela me reconforte et on se re-jure de se revoir.

À l'Élysée, j'arrive dans un grand salon où les invités devisent par petits groupes. Visages inconnus de l'entourage des divers promus. Comme un touriste à la chapelle Sixtine, je cherche « mon » groupe, je trouve enfin la femme de Kourilsky, puis Kourilsky lui-même. Au centre de la pièce, une sorte de carré sacré entouré aux trois quarts par un cordon, où aura lieu la cérémonie. Je vois qu'il y aura sept à huit promotions. La séance est prévue pour 18 heures. À 18 heures, rien. 18 h 15, rien. 18 h 30, rien. On est debout comme des passagers dans une salle d'embarquement d'aérogare. Arrivée de Mitterrand vers 18 h 45. Il s'excuse, il revient de Blois. Son visage est d'un jaune presque cadavérique ; au début sa voix est faible, sa respiration courte, comme s'il était essoufflé. Puis, progressivement, il s'anime, sa voix prend forme et force, son visage semble s'éclaircir. Il commence par faire l'éloge de Dina Verny, à qui il remet la grand-croix de la Légion d'honneur. Je ne l'avais pas reconnue, j'irai l'embrasser après la séance et on évoquera avec émotion Paul Thorez.

Je regarde, fasciné, le visage de Mitterrand pendant qu'il s'adresse à chacun des promus. Je regarde son destin, sa résistance à la mort, qui lui donne maintenant quelque chose de souverain.

Je parle un peu avec Kiejman : selon lui, si Mitterrand, au cours de son émission avec Elkabbach, avait déclaré : « Oui, il y a eu un crime d'indifférence et je m'en considère aussi coupable », il aurait emporté le morceau. Pour moi, le crime est permanent, quotidien. Aujourd'hui, comme hier, chacun refoule, puis oublie ce qu'il ne veut pas percevoir.

En rentrant, je trouve un fax de France 2 et une demande du *Fig* au répondeur, l'un et l'autre pour m'interviewer sur le foulard islamique (neuf élèves voilées ont été exclues du lycée Faidherbe de Lille). Trop tard et pas le temps. Je demande au phone : « Pourquoi moi ? – Parce que c'est vous. »

Mon train pour Poitiers, où se tiennent les rencontres « Sciences et citoyens » du CNRS dont je préside depuis l'origine le projet scientifique, part à 13 h 55. À 9 h 45, l'hôpital Léopold-Bellan m'appelle : le docteur D. M., étant absent lundi, propose de me prendre à 11 h 30 ce matin. Précipitation. Quand nous sortons, Edwige et moi (avec mon baluchon), le Beaumarchais est embouteillé, tous les taxis sont occupés. On saute dans l'autobus pour le quitter à Saint-Gilles. Toujours pas de taxi. Soudain, miraculeusement, en voilà un qui dépose son client à nos pieds. Le chauffeur, un Portugais avisé, évite les grands axes conduisant aux gares, prend la rue Saint-Jacques, puis Arago, Froidevaux, et arrive avec à peine cinq minutes de retard à Vercingétorix. Formalités. Puis une heure d'attente. Je suis le dernier à passer. Le docteur me met en position ; je lui dis que je suis resté vierge de ce côté-là ; il procède à trois interventions irritantes, bizarres, mais pas douloureuses. Il m'annonce que j'ai des hémorroïdes, mais qu'il faut par sécurité faire une coloscopie. Je refuse, déclarant que je suis anticolonialiste. Il propose donc une radiographie qui serait faite à Léopold-Bellan, où le service est très compétent. J'accepte avec soulagement. Il semble que je doive reporter à plus tard ma sortie stoïcienne de l'existence.

Avec Edwige, toujours adorable, nous allons à la gare Montparnasse, qui est à deux pas de l'hôpital ; je la dépose au terminus du 96, puis prends mon train.

Mon voisin de TGV est un chimiste, M. Commeyras, professeur à l'université de Montpellier. Il travaille sur l'origine de la vie. Son idée originale me semble aussitôt convaincante : tout d'abord, la première cellule est la terre elle-même, où se forment un peu partout un certain nombre de molécules de plus en plus complexes. Puis, en certains lieux privilégiés, il se constitue un processus en boucle, une sorte de pompe qui assemble, cycle et recycle des constituants de plus en plus complexes qui s'articulent les uns aux autres et trouvent en eux-mêmes leur propre moteur énergétique, *via* certaines transformations chimiques. Son laboratoire a pu reconstituer artificiellement des « pompes » qui créent des boucles où s'opèrent des transformations de caractère prébiotique formant protéines et acides aminés. Son hypothèse est que ces boucles peuvent, au-delà d'un certain stade, produire des ADN. Ainsi, la vie ne serait pas née de la rencontre entre acides nucléiques et acides aminés, mais de l'autoproduction en boucle de tous ses constituants jusqu'à la formation du premier être arché-cellulaire, qui serait en somme le fruit d'un processus à la fois thermodynamique, cinétique et chimique. Ce processus autoproducteur et auto-organisateur renforce ma conception selon laquelle autoproduction et auto-organisation sont inséparables de l'idée d'une boucle récursive, qui produit d'elle-même une « machinerie moléculaire naturelle prébiotique » comportant son moteur et son carburant. Le fait qu'il utilise

spontanément cette notion de « machinerie » va dans le sens de ce que j'ai exposé dans *La Nature de la nature*. Je le fais beaucoup parler, il me montre des textes, et notamment un projet d'article qu'il destine à *Science* ou *Nature*. Il dit : « La vie n'a pu être créée que *via* un moteur qui aurait démarré et se serait mis à fonctionner en continu. »

Évidemment, le processus physico-chimique est totalement déterministe mais, en même temps, il n'a pu se produire que dans des circonstances exceptionnelles, puisque Commeyras lui-même pense qu'il y eut un seul être vivant primitif sur terre. Ce qui est tout à fait remarquable, c'est qu'il a mis en marche un dispositif expérimental qui pourrait se poursuivre et même progresser jusqu'à l'émergence d'un être vivant primitif, analogue à notre ancêtre qui avait émergé il y a 4 milliards d'années.

Selon *Time*, les bénéficiaires de l'aide aux réfugiés rwandais sont les instigateurs du génocide. Toujours dans *Time*, un article intitulé « Farewell to Solidarity » raconte que, quatorze ans après, le syndicat polonais s'est quasi désintégré. L'héroïque ouvrier des chantiers navals de Gdansk est devenu un président autoritaire. Il a perdu sa popularité : le Premier ministre ex-communiste bat de loin Walesa aux sondages. Une fois de plus, les sublimes aurores deviennent crépusculaires en quelques années. On assiste à la dégradation d'un mouvement en son contraire. Je devrais traiter cela dans mon anthropologie historique. Maintenant que « mes démons » sont hors de moi, que je suis vidé de ce qui occupait mes entrailles cérébrales, le projet d'anthropologie s'installe en moi...

Je pense à y intégrer aussi le problème de l'État-nation (sous l'angle anthropologique). À l'origine, l'État-nation se fait mono-religieux (Espagne, Angleterre, France), selon le principe *cujus regio, ejus religio*. Puis il y a en France une tentative de nation bireligieuse avec l'édit de Nantes. Mais il sera révoqué et il faudra attendre la laïcisation de la politique pour admettre la pluralité des religions.

Retour de la polémique sur les QI : après les écrits de Jensen et de Shockley, dans la fin des années 1960 et début 1970, *The Bell Curve* de Murray et Herrnstein veut à nouveau démontrer, sur la base du QI, que l'intelligence varie selon les races et prétend que 60 % (?) de l'intelligence est héréditaire. L'idée que l'intelligence se mesure est une idée inintelligente, et non moins inintelligente est l'idée de fixer un pourcentage à l'hérédité.

Dans *Libé*, un article appelle au divorce israélo-palestinien. Ce divorce mutuel devrait comporter l'élimination des colonies « idéologiques » dans la Palestine et s'effectuer progressivement. Sur la situation actuelle, le *Suddeutsche Zeitung*, cité par *Time*, avance qu'il y a « une étroite connexion entre les progrès dans le processus de paix et les attaques terroristes montées par ses opposants ». *An-Nahar*, de Beyrouth, écrit : « Au lieu d'aider les autorités palestiniennes à résorber son opposition, Israël les pousse à une

guerre civile. Est-ce le prix demandé par Israël pour la paix avec les Palestiniens ? »

Je lis encore que le suicide-assassinat des adeptes du Temple du Soleil devait faire 54 morts (il y eut, en fait, un rescapé), ce qui est le nombre même de maîtres de l'ordre du Temple brûlés par Philippe le Bel en 1310.

À Poitiers, un bus conduit les chercheurs et participants du train à l'hôtel Ibis, proche du Futurocope où ont lieu les rencontres « Sciences et citoyens ». En 1990, Kourilsky m'avait confié la « présidence du comité scientifique » pour une rencontre entre chercheurs du CNRS et « jeunes » à Arc-et-Senans. Vu le succès de ces rencontres d'un type nouveau, j'ai suggéré de les rendre périodiques, et de remplacer « jeunes » par « citoyens ». C'était pour moi l'amorce d'un effort pour « une démocratie cognitive ». La réussite des rencontres de 1992 et 1993 m'a à son tour incité à envisager une structure permanente en réseau, très ouverte, dans les villes de province. Ainsi, quatre clubs « Sciences et citoyens » ont été ainsi créés en 1994.

Il y a là Monory, Aubert, Cavada, qui parle de la future chaîne éducative. Au cours du dîner, la discussion tourne encore autour de Mitterrand et Vichy. Schonen me « provoque » : « Alors vous vous êtes porté au secours de Mitterrand ? »

Je renonce au spectacle et retourne à l'hôtel où je regarde la fin du Pivotal sur Jésus, puis m'endors après une vaine tentative de lecture.

SAMEDI 29 OCTOBRE

En dépit de mon réglage du thermostat, ma chambre reçoit l'air conditionné froid. Seule la petite salle de bains est chauffée grâce à un radiateur autonome. Je me ré-enrhume, en dépit de mes médicaments.

Dans la salle des congrès, on me refile un bureau, un Mac et une disquette, sur laquelle je tape mon Journal des deux derniers jours. Comme j'ai un peu froid, je vais zapper dans les salles où ont lieu les ateliers : celui sur les fausses sciences, celui sur le temps, celui sur le développement des techniques, celui sur « chercheurs fonctionnaires, partenaires, mercenaires missionnaires ou visionnaires ». Tout cela a l'air de ne pas trop mal se passer.

Après le déjeuner, c'est l'atelier « Complexité dans les sciences », auquel je participe. À la suite de négligences, il y a quatre mathématiciens, un neurophysiologiste (Jean Requin), un professeur suédois d'Uppsala (Var Olovson) et moi. Le neuro explique bien comment le développement des connaissances

sur le cerveau conduit à abandonner tout réductionnisme et tout schéma simpliste. Le Suédois nous parle du caractère chaotique des mouvements du cœur. Contrairement à ce que l'on pense, ils ne deviennent réguliers qu'à l'approche de la mort. Mais les mathématiciens tendent à s'en-fermer dans leurs mathématiques sans pour autant aborder les théorèmes d'incomplétude... J'avais fait un très court exposé préliminaire. Je suis amené à intervenir de plus en plus et, stimulé par questions et critiques, je prends en fait possession du terrain, bien que cela m'ait gêné au départ. À la fin, un enseignant de physique barbu et sympathique critique vivement mon propos sur le caractère marginal de l'invention dans les sciences et ironise sur la complexité où « tout est dans tout ». Là, je bondis : « Oui monsieur, tout est dans tout, la partie est dans le tout, mais le tout est aussi dans la partie. » Je rappelle que la totalité du patrimoine génétique est dans chaque cellule de notre organisme, que la société en tant que tout est dans chaque individu, et j'évoque le repas au château Beychevelle où un œnologue, demandant à Michel Cassé ce qu'il voyait dans son verre de bordeaux, se vit répondre que tout le cosmos y était présent, des premières particules apparues il y a 5 milliards d'années aux derniers processus de vinification. « Parfaitement, mōssieu, tout est dans tout. – Eh bien, me répond-il aimablement, nous en rediscuterons devant un verre de bordeaux... »

In petto, je me dis : « Tout est dans tout, tout est dans rien, rien n'est pas rien. »

En sortant, je rencontre, très étonné, N'tone, qui est là depuis le début mais n'osait me parler tant j'avais l'air accaparé. Nous dînons ensemble avec Claudion et les trois jeunes mousquetaires qui m'avaient invité. J'ouvre la bouteille de pessac-léognan que m'a offerte un jeune mec (à qui j'ai dit : « J'aimerais que les 400 participants aient la même idée que vous ») et, en dégustant, je fais part de ma préoccupation pour trouver un thème à mon discours de demain matin. Ma pulsion serait de parler de la complexité, mais je ne veux imposer mes idées, très minoritaires, dans le cadre officiel de ces rencontres. Je cherche, je cherche... J'ai déjà parlé, les fois précédentes, de la science et de la rationalité, de l'ère planétaire, ça m'ennuie d'y revenir...

À la fin du repas, l'idée me vient : « relier, relier ». Relier la science et les citoyens, relier les individus atomisés dans la perte des anciennes solidarités, etc., mais aussi relier les connaissances séparées, contextualiser, globaliser, etc., et finir sur la vision cosmique du commencement de ce monde de séparations, dislocations, ruptures, collisions, destructions, où quelques faibles forces ont pu relier noyaux, atomes, former les astres, relier les atomes en molécules puis les molécules en macromolécules, et terminer sur nos besoins de vie – être reliés par l'amitié et l'amour – et nos besoins de pensée...

Je prends un verre en vitesse avec Ketty Lecoq et N'tone, et je monte

dans ma chambre préparer ma conf.

DIMANCHE 30 OCTOBRE

À 8 h 30 du matin, les quelque 350 participants s'installent dans le grand amphithéâtre de 700 ou 800 places, d'autant plus solennel qu'un vaste espace sépare les premiers fauteuils et la tribune, elle-même passablement profonde, si bien que les rapports des « jeunes animateurs » sur leur atelier ne sont pas suivis d'applaudissements comme ce fut le cas à Arc-et-Senans, beaucoup plus favorable à la chalume. Chacun des rapporteurs critique la tendance des chercheurs ou enseignants à se lancer dans des discours ou discussions académiques, l'insuffisance ou l'inexistence de chercheurs en sciences humaines dans la plupart des ateliers. L'atelier sur le libéralisme économique et celui sur le développement technique ont eu à souffrir de discours « idéologiques ». L'atelier sur les « fausses sciences » et celui sur « science et médias » ont pâti de l'arrogance scientiste et du mépris du chercheur à l'égard des divertissements de masse comme le football, etc. J'ai de plus en plus l'impression qu'il y a eu régression par rapport aux années précédentes.

Le rapport sur la complexité ne mentionne que mon nom au détriment des autres animateurs, au scandale d'une chercheuse, furieuse qu'on n'ait cité que celui qui a « le pouvoir ». Je fais remarquer que ni mes idées ni ma personne n'ont le pouvoir au CNRS, mais sa réflexion me plonge dans la tristesse.

Le temps passe. On a pris un retard considérable sur le programme, si bien qu'il ne me reste qu'une demi-heure pour faire mon discours d'une heure. Je suis à la fois réfrigéré par le grand amphithéâtre, la froideur des réactions de la salle à tout ce qui a précédé et la nécessité de faire des coupes dans mon propos, qui en sera d'autant plus abstrait. Mais, à peine lancé, je suis aussitôt possédé par mon démon prédicateur. À ma grande surprise, longs applaudissements qui se transforment, de plus en plus rythmés. J'aurais été très déçu de ne pas être applaudi ainsi. L'applaudissement est devenu ma drogue.

Repas en self-service. Bus. Gare. Train. Lecture du *Monde* sur l'offensive bosniaque, puis d'un autre article qui m'intéresse beaucoup, mais je m'endors d'un sommeil profond et j'oublie.

À Montparnasse, nous prenons le bus 96, Bernard Paillard et moi. Je ne sais comment je suis amené à lui parler de ma rencontre avec l'abbé Boyer, personnage médiéval, truculent, halluciné, qui était persuadé que l'Apocalypse était imminente et que le seul refuge serait son ermitage de Notre-Dame de Fatima, ensemble de cabanes en bois construites dans les

landes par ses disciples barbus. J'évoque son snack-chapelle qui servait à la fois de lieu de culte, de bar et de salle à manger, puis l'emprisonnement de Boyer à la suite de l'enlèvement de la fille de Pompon, le lâchage par ses amis ecclésiastiques, mon témoignage à décharge à son procès à Strasbourg (le seul, avec celui de Cahen, le traducteur de Jung : deux Juifs...), son éviction de l'ermitage par les propriétaires, le restaurant monté par des barbus, et toujours cette même obsession de l'Apocalypse imminente. Une dame était assise à côté de nous. En se levant, elle me dit : « Excusez-moi, j'ai entendu votre conversation, l'abbé Boyer est mort il y a deux-trois ans, je l'ai su par une amie qui le connaissait bien. » Cette mort m'arrive comme arrive, longtemps après, l'explosion d'une supernova survenue des centaines d'années-lumière auparavant. Je suis sonné. Bernard descend à Cité, et je repense à l'abbé, qui voyait chez Johanne la bonne Québécoise, élevée dans un couvent, le signe qu'elle jouerait comme Jehanne la bonne Lorraine un rôle capital pour le roi de France, en l'occurrence moi-même, promis à ce destin souverain par l'abbé. Le souvenir de toutes ces choses qui m'amusaient tant renforce ma tristesse.

Je rentre à la casa. Téléphone de Duvignaud sur mon répondeur, qui m'annonce qu'A., trouvé, semble-t-il, en crise délirante dans son cabinet par sa femme de ménage, a été conduit à l'hôpital Cochin.

En nage, fatigué, je range des papiers, prend un bain, me pyjamise. Me sentant un peu mieux, je me mets au Mac. Edwige arrive à son tour, saluée par les doux miaulements d'Herminette. Elle revient de chez sa mère, très épuisée aussi... Nous nous tapons un *koulibiak* que j'accompagne de deux verres de beychevelle (je suis décidé à boire mon bon vin au lieu de le thésauriser).

On regarde un *Derrick* lent, assez « maigrétisé ».

LUNDI 31 OCTOBRE

Lever tardif 9 h 30. Je fais un petit marché chez Shopi.

Le développement de l'être de troisième type qu'est la société humaine avec désormais son système neuro-cérébral artificiel et ses possibilités de manipulation à partir de son centre de décisions ne va-t-il pas submerger l'autonomie individuelle ? La conscience individuelle n'aura-t-elle été qu'un moment transitoire ? L'idée d'individu souverain n'a-t-elle été qu'un stade provisoire qui doit disparaître ?

Courrier en retard. Calme.

Dans la très intéressante revue *Le Recours aux forêts*, il y a un article de Dutourd sur la dégradation de Paris. Jusqu'au Second Empire, il n'y avait pas de beaux quartiers : comme à Lisbonne encore, riches et pauvres habitaient les mêmes maisons. Aujourd'hui, la ségrégation est totale. La vie populaire s'est dégradée : aucune familiarité, convivialité ; en revanche de la hâte, du stress...

Lettre d'Anne Lazarevitch, qui montre, à travers une expérience clinique qu'elle a vécue, l'insuffisance totale des conceptions actuelles sur les effets du psychique sur l'organisme. Elle appelle à une humanisation de la médecine qui, dit-elle, serait un « bouleversement dans la reconnaissance de l'autre ». Mais ne s'agit-il pas en même temps de reconnaître ce qu'est un être humain, un sujet...

Brusquement, ce récit d'Anne Lazarevitch sur les effets du psychisme m'éclaire sur mon saignement : « J'en ai eu plein le cul » et en même temps « je l'ai eu dans le cul ». Mon organisme a exprimé mon sentiment et mon mal.

Edwige reçoit une lettre stupéfiante du « Comité de distribution de prix du Reader's Digest », qui lui a attribué, à l'unanimité, le statut honorifique de « client spécial », traitement de faveur « dû à votre rang ».

MARDI 1^{er} NOVEMBRE

Journée calme. Ce jour des morts me redonne goût à la vie. Je réponds à du vieux courrier par fax et par lettre.

Roger Lallemand m'appelle pour m'annoncer qu'il est de passage à Paris. J'aurais aimé le retrouver pour dîner, mais je n'ai pas la force de m'arracher à ma sédentarité en pantoufles.

Toutefois, je saute dans mes chaussures vers 19 heures, mû par une soudaine envie de pistaches. Chez le baltique, je demande des pistaches de la réserve : exposée en plein air, la pistache s'hydrate et ramollit.

Je prépare les pâtes. À table, Herminette aspire les spaghettis un à un de l'assiette d'Edwige.

MERCREDI 2 NOVEMBRE

Lever 8 heures, taxi à 9 h 45 pour Orly : je vais au premier Congrès mondial de transdisciplinarité, qui se tient au couvent d'Arabida, au sud de Lisbonne, et qui est organisé par son messie Basarab Nicolescu.

À Orly, je retrouve Nicolescu, Hattori (arrivé tout juste du Japon), Madeleine Gobeil de l'UNESCO. Ma sciatique me vaut la classe business dite « Navigator » à la TAP. Déjeuner correct, bien que le *dao* soit quelconque. J'empoche la serviette décorée de simili-*azulejos*.

Selon un *special report* du *Time* sur la situation terrestre deux ans après le sommet de Rio, beaucoup d'espairs ont été déçus : la protection de l'environnement recule comme priorité politique ; la pollution, l'accumulation de déchets nocifs et l'extinction de nombreuses espèces progressent. Un tableau met en rapport, dans les cinq continents, la croissance du dioxyde de carbone, des carbones chlorofluorés et la diminution des aires forestières. Le trou d'ozone stratosphérique s'élargit. Un capitalisme vert se développe, mais les gouvernements ne font rien pour contribuer au transfert des technologies vertes là où le besoin s'en fait sentir dans le monde en développement.

Dans *Time* encore : d'après des informations du télescope Hubble, l'Univers serait vieux de 8 à 12 milliards d'années et non, comme on l'avait cru, de 15 milliards, ce qui remettrait en question les calculs sur la formation de l'Univers et peut-être le big bang.

Dans *Phréatique*, cette phrase de Basarab Nicolescu : « La distance de soi-même à soi-même est plus grande que le rayon de l'Univers. »

Dans *Le Recours aux forêts*, Michel de Sablet nous montre comment la ville subit de plus en plus des « déficits relationnels » depuis la disparition des fontaines, des lavoirs, etc. À cela s'ajoute l'asphyxie des villes par la circulation automobile qui elle-même contribue à l'étouffement de la sociabilité. Le surgelé et les grandes surfaces, plus le télé-achat, raréfient les occasions de sortie dans les rues commerçantes et détruisent les relations personnelles entre fournisseurs et clients. « L'essence communautaire de la ville est en passe d'être mentalement rayée de la pensée et de la sensibilité humaine. » L'auteur cite Rabbi Mayer-Schiller : « Nous sommes tous envahis par le sentiment de ne plus avoir aucun pouvoir sur la marche des choses. Nous n'avons plus prise sur la gestion des structures qui gouvernent nos existences. » Certes, nous n'avons pas davantage de prise naguère, mais il y avait moins d'anonymisation et d'atomisation. Le cocon familial, lui aussi en crise, compense-t-il ces manques ? Il n'y a pas de remède strictement urbanistique, il y a un problème plus profond et global de civilisation. D'où nécessité d'une politique de civilisation.

Une petite sieste me prend alors que l'avion descend, mais ma rhinopharyngite me donne mal aux oreilles. Arrivée à Lisboa, De Lima Freitas et Bracinho Viera accueillent la quarantaine de participants que nous sommes. Après la traversée sublime du Tage, le bus va vers Setubal et entreprend la

montée de la sierra de Arabida. Le ciel est couvert, il pleut, mais les paysages sont superbes : oliviers gris-vert, terre rouge, vignes aux feuilles roussies, avec parfois, à droite, une brève vision de la mer. Puis nous pénétrons dans un brouillard de plus en plus épais au fil de notre ascension. Le chauffeur, qui ne voit pas à deux mètres, suit fidèlement la bande médiane et ralentit de peur de louper le chemin de terre qui conduit au couvent. Par chance, il la trouve en plein nuage.

Il faut descendre la côte impraticable : le gros bus est relayé par un minibus faisant la navette. Nous arrivons près de bâtiments blancs : l'un est celui de la réunion ; un autre, plus loin, est celui des chambres, limitées à dix.

Bien qu'on y voie goutte, la sensation d'isolement dans la nature, l'idée de couvent me charment et m'apaisent. Comme Rousseau dans l'île Saint-Pierre, après toutes les épreuves subies, je me sens « loin des méchants ». J'ai même l'avantage d'être, en plus, soulagé du bruit, du stress, du phone, de l'horreur parisienne.

Tout est encore dans la brume. Ma chambre est une cellule confortable, bien chauffée, sa fenêtre donne sur un gros olivier tordu, épais, feuillu, au-delà duquel, je suppose, il y a la mer.

Je m'installe, prends mon temps : selon le programme, le président Soares inaugure le congrès à 17 h 30, mais je compte sur le structurel retard présidentiel ajouté au conjoncturel ralentissement dû au brouillard. Vers 5 h 30 donc, je prends un bain. Le téléphone sonne avec insistance. À poil, tout mouillé, j'y cours. Le président est arrivé depuis une demi-heure... Dieu ! Je me frotte à toute vitesse, m'habille, oublie ma montre, oublie le livre que je voulais donner à Soares. Je sors. Un missi dominici portugais arrive en courant vers moi et m'accompagne en courant sous la pluie. Dans la salle où tout le monde est assis, à la tribune seul mon siège est vide. Je m'excuse bêtement, disant que je prenais un bain et que je ne m'attendais pas à trouver un président de la République ponctuel. Comme toujours, Mario Soares est très cordial avec moi.

Après la séance d'ouverture, le Président s'en va, de même qu'une partie des congressistes qui descendent sous la pluie et dans le nuage vers Setubal. Je suis heureux de rester. Nous sommes une vingtaine de personnes dans la salle à manger. On discute ferme à la table de Nicolescu où Berger et moi faisons nos critiques à son projet de charte. Le vin local se laisse boire, et le poisson, dont on ne peut me traduire le nom en français, est très goûteux. Je regrette qu'il n'y ait pas le *quijo de azitao*, le fromage de brebis de la région. Je rentre à 20 heures dans ma cellule. La télévision ne m'offrant rien d'intéressant ou plutôt d'intelligible, je mets en ordre des notes pour ma communication de demain matin, puis je lis le dernier chapitre du livre de Jose Jiménez Lozano, *Sobre Judios, Moriscos y conversos*, qui traite de la survivance de *cultèmes* (fragments culturels) islamo-hébraïques dans la société espagnole jusqu'à aujourd'hui, ce qui témoigne, selon l'auteur, de

l'échec historique de l'Inquisition. Personnellement, je crois qu'au contraire l'Inquisition a réussi à rendre souterrains et inconscients ces *cultèmes*.

Je m'endors assez tôt, me réveille assez souvent.

MERCREDI 2 NOVEMBRE

Le ciel s'est levé ce matin, je vois, à travers branches et feuilles, l'océan gris et argenté. De la terrasse, je découvre les différents bâtiments du monastère, tous blancs, les chapelles minuscules qui jalonnent le chemin de croix sur la superbe colline de conifères. Les abords de notre bâtiment sont plantés de très vieux oliviers aux troncs énormes, aux branches noueuses dont certaines, épuisées, sont dépourvues de feuilles tandis que d'autres verdissent. Sur la mer très calme, nulle barque, nul bateau. Ce lieu préservé, protégé, me pénètre, chasse en moi les miasmes moraux et physiques de Paris. Ô paix, calme, beauté. C'est là qu'est ma vérité, n'en déplaise à ceux qui croient que je feins d'être exaspéré par Paris. Je m'imagine rester un temps indéfini, scandé à heures fixes par petits déjeuners, déjeuners, dîners. De ma table que j'ai placée face à la fenêtre, je vois mon gros olivier avec ses deux moignons de blessé de guerre mais encore quelques branches vaillantes, et puis le bleu-gris de la mer qui rejoint de façon presque imperceptible le gris-bleu du ciel. Je n'entends rien, pas même des oiseaux. Mais ce silence me remplit, me comble...

Ce matin a commencé par mon exposé (*karacho*), suivi d'un exposé intéressant d'Anthony Judge. Après le débat, je me suis esquivé vers les 11 heures pour écrire mon Journal de la veille. Puis j'ai rejoint les autres pour le déjeuner dans la salle à manger où je me suis régalé de deux délicieux gratins de *bacalao*, l'un en purée, l'autre en morceaux. Pour ma joie, Antonio Alzada Baptista est arrivé au milieu de mes gratins.

À la séance que je coprésidé, je lutte contre le sommeil malgré l'intérêt des exposés, puis me retire à nouveau dans ma cellule, après avoir fait les cent pas sur la terrasse avec Raul Motta.

Il m'a fait découvrir ce texte étonnant de Juan de Mairena, qui, je l'ignorais, était un hétéronyme d'Antonio Machado. Je traduis : « Nous vivons en un monde essentiellement apocryphe... ordonné et construit en son entier sur des présupposés indémontrables, postulats de notre raison qui se nomment principes de la logique, lesquels, réduits au principe d'identité qui les résume et se résume en eux, constituent un seul et magnifique présupposé... L'apocryphe de notre monde se prouve par l'existence de la logique, par la nécessité de mettre la pensée en accord avec elle-même, de la forcer, d'une certaine façon à ce qu'elle voie seulement le supposé ou le posé par elle, à l'exclusion de tout le reste. Et le fait, disons-le en passant, que notre

monde est tout entier cimenté sur un présupposé qui pourrait être faux, est quelque chose de terrible, ou bien, selon le regard, de consolateur. »

En attendant qu'on vienne me chercher pour assister à Lisbonne au vernissage du musée Vieira da Silva, je m'endors. Le téléphone me réveille brutalement. On me dit que j'ai raté l'exposé de Basarab. Je me sens tout gêné.

Il y a dans la voiture René Berger, sa femme et la Canadienne Madeleine Gobeil, déléguée à la culture à l'UNESCO. La circulation, longtemps immobilisée par le renversement d'un camion chargé d'acide sur l'autoroute, est toujours embouteillée. Un chauffeur nous conduit habilement par des routes secondaires tortueuses vers le pont du Tage. Embouteillage aussi au musée Vieira da Silva, où une énorme queue se forme derrière le groupe présidentiel. Grâce à un napoléonien débordement par l'aile, je me faufile pour admirer en toute tranquillité un grand nombre de toiles, notamment sur Lisbonne.

Je retrouve le président, toujours aussi cordial, puis vais m'asseoir à la porte du musée, sur un banc de pierre, à côté d'une noble dame portugaise en cape. Elle me regarde et me demande : « Ne seriez-vous pas Étiemble ? – Non, non... » Et j'ajoute, pour lui faire plaisir : « J'ai une tête ronde un peu comme la sienne, mais il est beaucoup plus grand que moi. » Elle se tait, puis : « Vous ressemblez à Edgar Morin. » Je ne démens pas, elle se présente : « Je suis Lise. » Et soudain la noble dame portugaise si hautaine se transforme à mes yeux, et son visage fait apparaître celui de « la petite Lise », l'amie si discrète de Marilu que j'ai connue il y a près de quarante ans. On échange des nouvelles, je lui apprends que Marilu s'est retirée seule et pauvre dans une maison de famille, aux alentours de Sienne. Je lui donne son téléphone et lui dis qu'elle serait très heureuse de l'entendre.

Je vais rejoindre les autres dans un restaurant proche où se tient un banquet rassemblant les admirateurs de Vieira da Silva. René et moi hapons de délicieux amuse-gueules. Les invités sont répartis en petites tables. À la nôtre, il y a un grand critique d'art dévoué pendant quarante ans à l'œuvre et à la personne de Vieira da Silva, qu'il avait élue comme mère. J'aime ces dévouements amoureux. On plaisante beaucoup avec René, et on parle aussi de choses tristes. À 22 h 30, nous nous arrachons au restaurant. À nouveau coincés dans un formidable embouteillage avant le pont du Tage, on arrive à Arabida à minuit et quart. Tout est plongé dans le noir. Quelqu'un émerge de la nuit avec une lampe de poche, annonçant qu'un violent orage a fait sauter l'électricité. On nous confie une bougie à chacun. En néofranciscain, je vais dans ma cellule, fais ma toilette et m'endors après avoir soufflé la flamme.

Le téléphone me vrille les oreilles à 7 h 30. Je suis mécontent et je garderai toute la matinée mon envie de dormir. Au petit déjeuner, je m'excuse pour mon absence auprès de Basarab, qui m'absout avec magnanimité. À la réunion sur la réalité virtuelle, je m'assieds auprès d'Helena Vaz da Silva, avec laquelle j'échange des petits mots : « Depuis quand es-tu devenue virtuelle ? – Depuis que tu as renoncé à être vertueux. – Comment peux-tu être à la fois à Lisbonne, à Bruxelles, Strasbourg, en Algarve ? – Pas encore de réponse à cette question. » Mais elle ajoute ne pas être encore écœurée comme moi du divertissement.

Des choses intéressantes se disent sur le virtuel : « Ce n'est plus une simple possibilité non réalisée, c'est la puissance cachée du réel. Et, avec l'informatique, c'est un déploiement qui crée un univers réel. Selon Queau, la découverte du virtuel n'est pas une nouvelle Amérique, mais le déploiement d'une nouvelle façon d'être au monde, d'envisager le réel et nos représentations. Le virtuel entre dans le réel, devient une modalité du réel, et modifie nos relations avec le réel. »

Marcel Camus m'a passé un livre de poèmes de Juarroz, *Douzième Poésie verticale*. J'y lis :

*Siempre se llega
pero a otra parte*

On arrive toujours
Mais ailleurs

Et encore :

*Todo pasa
Pero a la inversa*

Tout vient
Mais à l'envers

Et aussi :

Si l'on t'interroge sur le monde
Réponds simplement :
quelqu'un est en train de mourir

Et enfin :

Je me tourne de ton côté
au lit ou dans la vie
et je trouve que tu es faite d'impossible

Dans son exposé, René Berger évoque l'apoptose : mort programmée en vue d'une métamorphose.

Comme il parle du Paraclet, je me rends compte que ce mot grec, qui est la transcription de mon nom hébreu, signifie « le consolateur ».

Excellent exposé de Françoise Bianchi sur la littérature.

À la fin, bien fatigué, je déjeune avec Raul Motta (nous sommes rejoints par Françoise). On parle de Machado et Pessoa, nos passions communes. Puis je rentre dans ma chère cellule. Le ciel est bleu. La vue de la terrasse est infiniment bonne, comme si cela était une réponse, un remède. À 15 h 30, une sonnerie m'arrache à ma sieste pour une interview télé. Je supplie qu'on me rappelle une demi-heure plus tard et me rendors. Une sonnerie me re-secoue à 16 h 30. C'est Raul Motta, à qui j'ai promis de traduire son exposé d'espagnol en français. Je trouve un grand plaisir à ce rôle inattendu.

J'assiste à trois interventions (dont la sienne), après quoi on vient me chercher pour l'interview télévisée.

Retour dans ma cellule – ma *querencia* – pour méditer une heure avant le dîner. Je pense brusquement que, dans *Mes démons*, je me suis psychiquement mis à nu, non seulement aux yeux de mes amis inconnus, mais à ceux des porcs et des chacals.

Rentré dans ma cellule aussitôt après dîner, je continue la lecture du livre de Jiménez Lozano, qui montre à quel point il y avait interpénétration des musulmans et des Juifs catholiques dans les Espagnes jusqu'au XV^e siècle, et l'obstination qu'a dû déployer l'Inquisition pour éradiquer l'islam et le judaïsme aux XVI^e et XVII^e siècles.

SAMEDI 5 NOVEMBRE

Superbe lever de soleil à travers mes branches et feuilles d'olivier. J'entends les oiseaux qui s'étaient tus durant le mauvais temps. De ma terrasse, je contemple les bâtiments du couvent qui se détachent tout blancs sur le vert de la montagne. Le ciel est bleu, la mer gris-bleu à l'infini. Je vais quitter cette paix. Car je ressens une paix inattendue au sein de ma très grande fatigue, de mon chagrin dû à la double défection. Pas de journaux, pas de contact avec le monde extérieur, sinon un brin de CNN qui m'apprend notamment la continuation de l'offensive bosniaque. Au cours des réunions, je plonge dans les problèmes qui me passionnent ; hors réunion et hors cellule, je goûte la compagnie d'amis aimables.

Après petit déjeuner, réunion avec Basarab Nicolescu et Lima de Freitas pour la « Charte de la transdisciplinarité ». Puis Lima de Freitas me conduit à Lisbonne, chez Helena et Alberto Vaz da Silva. Nous déjeunons dans un restaurant de poissons sur le bord du Tage. Au cours du repas, Alberto me demande si je me suis fait psychanalyser. « Non. – Tu as bien fait. »

Et il me dit la réaction de Rilke à qui l'on proposait une psychanalyse : « Et mes anges ? Que faites-vous de mes anges ? »

Ils me déposent à l'aéroport. Dans l'avion, Paris m'arrive dans la gueule

avec *Le Monde*. Un article me cite parmi les membres de la commission Minc alors que je n'y ai pas mis les pieds ni donné aucun avis. Une pleine page annonce un numéro spécial « 50 ans du Monde » avec des tas de collaborateurs, dont certains extérieurs. Or, bien que j'y écrive depuis 1963, j'ai disparu de cette rétrospective.

Je termine le *Commentaire sur Le Mystère de la fleur d'or* de Jung, que j'ai lu à petites gorgées et dont j'ai relevé maintes phrases :

« L'intellect est un ennemi de l'âme lorsqu'il a l'audace de vouloir capter l'héritage de l'esprit... L'esprit est supérieur à l'intellect puisqu'il comprend non seulement celui-ci mais le cœur (*Gemüt*). »

« La conscience déracinée témoigne d'une liberté prométhéenne, mais aussi d'une Hybris. »

Mais c'est surtout cela qui me frappe :

« Nous sommes possédés par nos contenus psychiques autonomes exactement comme s'ils étaient des dieux. On les appelle maintenant phobies, pulsions, bref, symptômes névrotiques. Les dieux sont devenus des maladies... »

Plutôt que de penser que le démon est une illusion, l'Occidental devrait expérimenter à nouveau la réalité de cette illusion... « au lieu d'attendre que ses humeurs, sa nervosité et ses idées insensées viennent lui montrer de la façon la plus douloureuse qu'il n'est pas seul maître dans sa maison ».

En nous familiarisant avec l'Orient, « nous entrons en rapport avec ce qui est étranger en nous ».

À Paris, les idées noires viennent à ma rencontre ; les vilénies, les méchancetés de l'affreux milieu envahissent mon esprit ; l'inquiétude pour les examens de lundi à l'hosto me saisit.

La sollicitude et la tendresse me font un îlot dans ce malheur.

Une carte de Milan Kundera me fait terriblement plaisir, surtout cette phrase : « J'ai été enthousiasmé par le chapitre "Le refus du châtiment". » Il a souligné trois fois enthousiasmé. C'est ce chapitre qui me vaudra le rejet le plus grand.

Les Grosses Têtes sur TF1 me changent les idées, et me font souvent m'esclaffer, surtout l'histoire de l'archevêque de Canterbury qui ne peut être racontée qu'avec l'accent anglais.

DIMANCHE 6 NOVEMBRE

Lever très tard à 10 h 30. Tristesse infinie.

Je vais au marché avec Edwige et cela me fait un peu de bien. On cherche dans diverses pharmacies un médicament prescrit pour lundi matin,

indispensable mais introuvable. Finalement, Edwige dégottera dans l'annuaire une pharmacie place Clichy qui vend le médicament. Nous allons le chercher. Mon courrier est resté dispersé, à demi ouvert seulement. Heureusement, j'ai encore la force de tenir ce journal.

Le 7 sur 7 de Chirac. Son obsession à devenir président me frappe. J'ai lu dans *Le Point* des extraits du livre de Catherine Nay, *Des amis vieux de trente ans* : cette histoire Chirac-Balladur est shakespearienne, mais sans poison ni poignard, sinon dans les mots. On voit aussi le tempérament des deux amis devenus ennemis, l'un le battant, qui attaque et lance son punch, l'autre qui esquive, recule, attend, lance une patte, puis attend encore. Chirac énonce très bien cette évidence chaque fois vérifiée et réillustrée : le pouvoir change les hommes. Balladur a succombé au doux chant des sirènes du pouvoir qui est, comme celui thématé par Moussorgski dans *Boris Godounov*, enivrant, voluptueux. Il est maintenant implacable, et il hait d'autant plus son ex-ami qu'il a trahi son engagement (on déteste celui qu'on trahit). Écoute-t-on l'amitié quand on entend la sirène du pouvoir politique, ou celle du pouvoir intellectuel et de la gloire ?

Je pressens, mais je me trompe peut-être, que Chirac sera vaincu.

Je repense à l'assassinat politique raté de Mitterrand. Tous ces Brutus qui s'étaient rués, le stylet en main, sur le président à terre, le voyant se relever, ont remis leur couteau en poche en sifflotant d'un air distrait.

Je prends mon médicament avant et après dîner. Pénibles effets nocturnes.

LUNDI 7 NOVEMBRE

Lever tôt pour l'hôpital Léopold-Bellan, où je dois subir la radio du côlon et des intestins. D'abord, double clystère à l'eau tiède. Attente. J'achève *L'Universo e noi*, de Gian Paolo Prandestreller, dont la conclusion me va au cœur : « Le problème de la vérité dans sa perspective intime coïncide avec le fait de réunir un minimum de confiance et d'espérance dans la société et dans le monde. Il correspond dans une bonne mesure à la question qu'à certains moments chacun de nous se pose : s'il vaut la peine de vivre quand adviennent certains faits. Plus explicitement, si l'ami ou l'amante nous trahit, est-ce que cela vaut la peine de rester encore ici dans le monde ? »

On m'appelle et on me fait passer dans une cabine où je me mets à poil. Re-attente, nu sur une matière plastique glacée, puis sous un appareil radio. Injection d'une solution de sulfate de baryum. Impression de station-service :

graissage-vidange. À plat, sous la radio, on me fait tourner, retourner, basculer tête en bas, puis en haut. Interminable inspection avec la canule dans le rectum. Parfois, je peux voir sur un écran des plans de mes intestins : j'admire cette étonnante machinerie qui fonctionne en nous, ne se manifestant à notre conscience que par ses dérèglements. Finalement, on me libère. Diagnostic négatif, je veux dire positif pour moi. Je suis traversé par la joie, enthousiasmé par mon côlon. Du coup, mes tourments de trahison s'estompent, comme si je pouvais cesser d'écrire avec mon sang « Il m'a tuer ».

Edwige m'emmène déjeuner dans un restaurant libanais voisin de l'hôpital, où je me régale de salade d'aubergines et de *houmous*.

Retour. Dans mon courrier une lettre d'Athéna, avec cette très belle formule à propos de ces « ethnocentrismes qui s'exaspèrent, alors que la dissolution des racines intérieures qui nous détachent de tout devrait nous ouvrir au Tout ».

Infos du soir sur France 3. Les inondations du Midi. Le commentateur parle des villages isolés privés d'électricité et de téléphone. Il y a soixante, quatre-vingts ans, on n'aurait pas évoqué la coupure d'électricité, ces villages étant encore dépourvus de courant. Jusqu'en 1950, nul n'aurait évoqué l'absence du téléphone. Aujourd'hui, le véritable isolement est là : non pas les routes coupées, qui, elles, provoquent le véritable isolement, mais la coupure d'électricité, qui prive la maison de lumière, d'électroménager et souvent de chauffage, ou la coupure de téléphone, ce formidable moyen de communication de personne à personne.

Nous dînons avec Pepin et Cécile au restaurant marocain Le Mansouria et nous envisageons un réveillon commun à Majorque.

On ne rentre pas trop tard et nous regardons au lit la fin d'un *Perry Mason*.

« Je l'aime bien, ce mec, dis-je à Edwige. – Bof... »

MARDI 8 NOVEMBRE

Dans *Time*, je trouve cette formulation, extraite d'une lettre de lecteur : « Nous qui sommes la force de travail US, nous savons que nous sommes en train de battre la concurrence, mais nous sommes aussi en train de nous battre nous-mêmes dans ce processus. »

La découverte d'un œuf fossile de tyrannosaure semble démontrer que celui-ci était plus parent des oiseaux que des reptiles, et que ce cruel carnassier prenait tendrement soin de son poussin.

Rendez-vous cordial au Seuil avec Guillebaud, mon nouveau parrain, et Dominique Miollan, ma nouvelle marraine. Puis je vais au Lapérouse retrouver Michel Winock, justement pour parler de mon Journal. J'ai toujours été fasciné par Lapérouse, mais je n'y ai jamais mis les pieds. Un portier à

cape et chapeau de chasseur anglais m'ouvre la porte. Je pénètre respectueusement, vois à ma gauche un bar-salon d'attente désert, monte l'escalier, arrive au premier. Allant aux toilettes, je vois divers escaliers menant à des salons particuliers, tout un univers début de siècle. Conversation avec Winock sur mon Journal. Je lui enverrai demain une disquette des six premiers mois, non encore corrigée ni purifiée. Nous sommes à peu près d'accord sur tous les événements qui nous viennent dans la conversation, sauf sur la défense de la langue française. Je pense que la langue française est assez forte et n'a pas besoin de l'aide de la loi. Lui s'inquiète des ravages de l'anglais.

Du restaurant, je vais à l'arrêt du bus 58/70. Là, un spectacle charmant m'émeut : une jeune fille au joli visage marche sur le trottoir, les yeux fixés sur une lettre qu'elle lit avec un sourire de bonheur.

Dans la salle d'attente de ma kinési, où je suis fort heureusement arrivé en avance, je lis le numéro de *Paris-Match* paru pendant que j'étais au Portugal, où il y a l'interview de Philippe Alexandre, à propos de son livre sur Mitterrand qui me semble beaucoup plus dur que ce qu'il annonçait à ce repas où je l'avais rencontré. Selon sa thèse, le comportement de Mitterrand à l'égard de Patrice Pelat, notamment, n'est pas explicable si l'on ne mentionne pas sa fille naturelle. Mais l'important est dans les photos : visage sérieux et sensible de la jeune fille, attitude tendrement paternelle du Président, le visage penché de côté, regardant sa fille, lui parlant peut-être. Une fois de plus, l'attaque trop dure d'Alexandre et la transgression du principe du respect de la vie privée des hommes politiques se retournent en faveur de la victime.

À nouveau, il faut repenser à ce personnage complexe, devenu très émouvant, et pourtant toujours impitoyable pour ceux qui lui font obstacle, en dernier lieu, il y a un an, pour Rocard.

La kinési commence par la phase voluptueuse du massage et termine par la phase impitoyable du malaxage.

Lecture rapide du *Monde* mais attentive de la page consacrée à la Bosnie, qui s'interroge sur « le mystère de la déroute des forces serbes ». Une hypothèse parmi d'autres : un coup de Milosevic qui aurait noyauté l'état-major de Karadzic.

Selon la télé, le tribunal international de La Haye s'est saisi d'un tortionnaire serbe... « La première fois depuis Nuremberg », dit un commentateur, semblant ignorer qu'avant Nuremberg il n'y a jamais eu de tribunal international de crimes de guerre.

Un petit article sur une manifestation des communistes pour célébrer l'anniversaire de la Révolution d'octobre à Moscou, où tout le monde a travaillé normalement. L'historien Volkogonov estime à 21,5 millions le

nombre des victimes des purges staliniennes de 1929 à 1953.

J'assiste au dîner d'Edwige, puis je vais à la réunion de l'Université euro-arabe itinérante chez Mme Akram Ojeh, présidente de l'Université, qu'on m'a dit être une richissime jeune veuve. Le chauffeur du taxi qui me conduit est un mitterrandien, cas rare dans sa corporation. Il est de la race non moins rare des titis parisiens. Il commence par me dire que le travail intellectuel ne fatigue pas, ce qui lui vaut mes très vives protestations : « Vous voulez sans doute dire qu'il n'est pas abrutissant, qu'il n'est pas monotone, qu'il est autonome et qu'il rend son auteur responsable de ce qu'il fait, mais, cela dit, il fatigue... »

Puis on passe aux candidats à la présidence. Il est persuadé que Mitterrand est si malin qu'il manipule Chirac et Balladur et tient les ficelles qui lui permettent de les faire s'entre-détruire au profit de son candidat Delors, qui, lui, sera élu. « Ah ! il est fort, il est malin, s'exclame-t-il avec admiration. – Mais c'est aussi un tueur, dis-je pour le modérer un peu. – Mais faut bien, monsieur, faut bien quand on fait de la politique ! »

Il me dépose à la grande porte d'un grandiose hôtel particulier place des États-Unis. Valets stylés. L'un d'eux me conduit *via* un très grand escalier parmi des statues (dont un *Baiser* de Rodin) à un salon où m'accueille la charmante jeune veuve ainsi que Nadir M. Aziza, le recteur de l'Université itinérante. L'ambassadeur du Portugal, poète et écrivain, me dit des choses aimables, tout comme un certain nombre de personnalités inconnues de moi, dont j'apprends que beaucoup sont ambassadeurs, poètes, écrivains. Il y a là aussi Franz-Olivier Giesbert, qui a l'air endormi de Koutouzov, mais dont le regard s'anime soudain quand quelque chose l'intéresse. Dominique Lecourt m'interroge sur « le succès extraordinaire » de la complexité, je réplique qu'il faut modérer à l'extrême cette impression. « Dommage, ajouté-je, car le souci de complexifier ou plutôt de percevoir la complexité et de la traiter stimule en permanence l'activité cognitive. » Puis nous passons dans une vaste pièce occupée par une longue table ovale de conférences. Il y a là Camille Aboussouan, écrivain libanais que j'ai connu en 1945 et qui avait publié, dans ses *Cahiers de l'Est*, un texte que j'avais écrit pour la *Weltbühne*⁷, « Notre collaboration » ; il m'avait fait découvrir Kemal Joumblat, depuis assassiné. On ne s'était pas vus depuis 1946... Aboussouan, comme moi, a perdu ses cheveux. Aziza nous présente la formule des rencontres futures, éclairages croisés de problèmes, qui se dérouleront sous le joli titre « Les jardins de la connaissance ».

Après quoi, on nous sert des plats libanais et je me régale à nouveau de houmous et d'aubergines.

À 23 h 30, j'explique à ma charmante hôtesse que, telle Cendrillon, je dois être impérativement rentré à minuit. « Comment, vous n'êtes pas maître chez vous ? me dit-elle. – Si, mais seulement jusqu'à minuit... »

J'arrive à minuit chez moi.

MERCREDI 9 NOVEMBRE

Quelle catastrophe que l'univers depuis son commencement ! Et quelle lutte marginale, sublime et vaine contre cette catastrophe a entrepris la vie sur une petite planète perdue parmi des milliards d'astres !...

Visite de Hannelore Gadatsch, qui vient préparer l'émission d'Arte sur « l'angoisse », à laquelle je participerai, en décembre. Elle est très mé-tho-di-que. Nous nous mettons d'accord pour aborder le sujet sur le plan historique et comme problème de civilisation et non sous l'aspect des différents taux d'angoisse selon les catégories socioprofessionnelles.

Dîner chez Sami Naïr. En attendant Moreau et Chevènement, il me raconte sa conversation avec Rushdie à Strasbourg : celui-ci, après une phase consacrée à sa protection physique, a traversé une phase d'accablement le conduisant à envisager le suicide. Puis il a adopté une attitude religieuse : « Inch Allah. Je mourrai quand je devrai mourir et je me considère comme mort. » Le voilà désormais actif contre l'intolérance.

J'apprends qu'à Strasbourg Bourdieu a exclu Bernard-Henri Lévy, pourtant l'un des premiers rushdistes ; en représailles, BHL a fait annuler sur Arte (dont il préside le comité) la retransmission d'une discussion de quatre heures avec Rushdie. Quel milieu !

Les autres invités arrivent. Longue discussion avec Chevènement. En ce qui concerne l'attitude des États-Unis à l'égard de l'Irak, il la réduit totalement au pétrole : les Amerloques maintiennent le blocus pour que Saddam Hussein dénationalise le pétrole au bénéfice des compagnies américaines. Pire, selon lui, les Américains programment les chocs pétroliers à l'avance pour en recueillir les bénéfices. J'objecte que l'embargo est aussi soutenu par les pays producteurs de l'OPEP et notamment par les pays arabes, qui veulent éviter l'abaissement des cours par la rentrée de l'Irak sur le marché. Il balaie l'argument comme inessentiel. Pour lui, l'Amérique manipule tout.

Quant à la France, elle est foutue comme nation, les Français sont redevenus des veaux, etc. Il ne voit partout qu'abandon, et l'Europe de Maastricht lui semble un assassinat.

Au retour, je ne peux m'empêcher de regarder jusqu'à quasi 2 heures du matin *L'Africaine*, le beau film de Margarethe von Trotta.

JEUDI 10 NOVEMBRE

Petit déjeuner de fruits : j'ai pris ce matin une poire dont le goût exquis vient d'une maturité sur le point de défaillir dans la décomposition.

Je pars pour Vienne au « Sommet des dirigeants de *L'Expansion* » où je ferai une communication sur le thème « Une politique de civilisation est-elle possible ? ». Edwige, prisonnière de sa mère, renonce à m'accompagner. Je vais voir et écouter Delors, Barre, Rocard, et vivre ce sommet de Vienne pour nourrir mon Journal.

Dans l'avion, il y a les têtes familières de Jean-Louis Servan-Schreiber et sa femme, Jean Boissonnat, Michel Albert, Alexandre Adler et Gérard Moatti, rédacteur en chef de *L'Expansion*, auprès duquel je suis assis. Comme je lis dans *L'Obs* le dossier spécial consacré à Bousquet, nous parlons de Bousquet, de Vichy et des années 1940-1942. J'adore évoquer cette époque, raconter les débuts de la Résistance, les grands tournants, bref expliquer en me remémorant. Et je suis satisfait du regard de Moatti, qui découvre des pans inconnus de la réalité.

Le déjeuner n'a pas les qualités que j'attendais d'un vol spécial.

À Vienne, on nous loge à l'Ana, hôtel de grand luxe ; chaque chambre est équipée d'un ordinateur qui, couplé à l'appareil téléphonique, permet de commander la lumière, la radio, la télé, etc., et s'adresse au client dans la langue qu'il choisit.

La séance inaugurale est prévue à 18 h 30 avec allocution du chancelier Vranitzky, mais à 18 h 19, mon bagage n'étant toujours pas arrivé, je ne peux me nipper pour la cérémonie. Renseignement pris auprès de la réception, la plupart des bagages ayant été oubliés, le camion a dû retourner à l'aéroport.

Ma valise arrive *in extremis*, je me change et me rends à la première séance, très officielle, où le chancelier autrichien insiste sur le fait que la neutralité est devenue un facteur important de l'identité autrichienne. Ensuite, je ne suis guère, victime du coup de pompe de fin d'après-midi.

Réception à l'ambassade de France. Pendant l'apéritif-cocktail, les conversations des 180 convives recouvrent totalement le petit quatuor qui joue du Mozart. Au dîner, l'ambassadrice Catherine Clément me place à sa table : elle a Barre à sa gauche, Delors à sa droite. Je suis entre Delors et la femme d'un haut fonctionnaire du trésor, Mme Pibereau ; à côté de Barre, il y a un jeune député gaulliste plein de vitalité, Lellouche. Le dîner commence par des apartés. Comme Delors me confie qu'il a envie d'écrire un livre sur Mai 68, je lui explique comment ma vision de 1968 s'est modifiée en 1978, puis 1988. Catherine Clément, qui s'entretenait avec Barre, entre dans notre conversation, exprime sa répulsion pour Mai 68 et déclare qu'elle a adhéré au Parti communiste après avoir vu un bûcher de livres à la Sorbonne. Puis elle évoque Lévi-Strauss, qu'elle aime et admire immensément, qui lui aurait dit que, même à un âge avancé, le cœur a toujours 15 ans. Il aurait aussi déclaré que, passé 75 ans, il ne faut plus voir de gens... (Plus que deux ans pour moi avant cette bienheureuse échéance.) Plus tard, Delors se plaignant du vide

politique à gauche, je réponds que c'est bien pour ça qu'on le pousse à « y aller ». Regard outré de l'ambassadrice ; je me défends d'avoir enfreint le tabou. Delors, avec une évidente sincérité, avoue qu'il préférerait réfléchir, étudier. Il aimerait que je chiade sur l'informatisation de la société.

S'adressant à ma voisine, épouse d'un haut dirigeant au Trésor qu'il connaît depuis longtemps et apprécie beaucoup, il rappelle qu'il est aussi fonctionnaire, et je vois combien son sens du service public est enraciné dans son expérience perso-professionnelle.

Avec Barre et Lellouche, la conversation s'engage sur l'hypertrophie de la fonction présidentielle. Comme Lellouche, je crois, rappelle que de Gaulle indiquait les grandes lignes et laissait le gouvernement prendre les initiatives dans le sens fixé, Barre, tout réjoui, nous dit que de Gaulle était un roi fainéant. Plus tard, de plus en plus réjoui, Barre parle de l'ennui du pouvoir : on doit passer sa vie sur des dossiers, recevoir et dîner avec des personnes qu'on n'a aucune envie de rencontrer ; accablé de corvées, on n'a plus le temps d'aller à l'Opéra, au cinéma... « On n'a pas de vie », conclut-il. Delors approuve. Mais pourquoi alors cette fascination, cette obsession, ce désir lancinant du pouvoir ? Lellouche demande à Delors et Barre : « Alors, si on vous offrait le pouvoir, que feriez-vous ? »

Delors, aussitôt : « Il faudrait que ce soit le suffrage universel... – Bien entendu. »

Barre : « Je le prends, mais je les emmerde tellement qu'au bout de six mois je fais un référendum et je m'en vais. – Mais si vous gagnez au référendum ? – Alors je dois rester... »

Delors, à nouveau : « Je prends, mais je crois aussi qu'au bout de six mois je ne pourrai rien faire. »

Il est persuadé que les marges de l'action sont minimales, et que le pouvoir c'est l'impuissance. En même temps, on le sent motivé à intervenir. Lellouche explique que, même à son niveau de maire de banlieue, les contraintes sont telles qu'il se trouve bloqué de partout.

À propos du *Bébête-Show* et des *Guignols de l'info*, alors que la majorité des convives s'apprête à faire l'éloge des *Guignols* et à vomir sur *Le Bébête-Show*, Barre dit : « *Le Bébête-Show*, c'est bien mieux. – Mais c'est méchant ! – Ça doit être méchant. »

La fin du repas est complètement dégelée, très vivante, très gaie... Je suis d'autant plus content que voilà de la matière péri-historique pour mon journal.

VENDREDI 11 NOVEMBRE

Ce jour de fête en France est un jour de deuil en Autriche, qui fut alors démantelée et réduite à un territoire nain. C'est ce jour-là, justement, que le

Parlement va voter l'entrée du pays dans l'Europe.

Je ne me lève qu'à 8 h 30 et je sèche la première séance du matin. Dans *Le Monde*, il y a un compte rendu du livre de Pascale Froment sur René Bousquet. Il y apparaît des complexités gommées lors de la grande attaque contre Mitterrand, que le commentateur indique mais tend aussitôt à réduire par des épithètes méprisantes.

J'arrive à la fin de la séance. J'entends dire que la demande asiatique est l'un des moteurs majeurs de la reprise actuelle et que la monnaie unique est une nécessité vitale pour l'Europe. Raymond Barre tire les conclusions de la matinée : la tendance est meilleure qu'au cours des vingt dernières années. Nous sommes dans une phase d'expansion à long terme, où le développement de l'informatique joue un rôle ; où apparaissent de nouveaux marchés (Asie, etc.) ; où les grands phénomènes inflationnistes sont maîtrisés ; où se manifestent des efforts pour combiner l'efficacité de l'économie de marché et des mécanismes de coordination justement parce qu'il y a des risques « systémiques ». Les risques de type ancien (comme la crise issue du krach de Wall Street en 1929) ont peu de chances de revenir, mais subsistent ceux provenant de l'inattendu.

Après la séance, on nous conduit en bus à travers la ville pluvieuse et grise. Passant devant le monumental Hilton, notre guide autrichienne nous apprend qu'à chacun de ses séjours à Vienne Pavarotti y réserve la suite qui couvre tout le dernier étage. Elle ajoute, en s'esclaffant, que Pavarotti y fait lui-même sa cuisine italienne. Fort heureusement, elle n'y voit qu'une extravagance et non le souci d'éviter la cuisine autrichienne. On arrive à la taverne Griechenbeist, dans la vieille ville, considérée comme la plus ancienne maison de Vienne, où l'on nous sert des escalopes viennoises, du *strudel* au fromage, avec un vin rouge jeune et agressif.

Au milieu de tous ces P-DG, j'ai l'impression que ces gens, plus jeunes que moi, sont plus vieux ; sans doute parce qu'ils ont une tête très sérieuse.

Tandis que le gros de la troupe va à la cathédrale Saint-Étienne, nous sommes quelques-uns, dont Delors, à rentrer à l'hôtel. Il doit intervenir à 17 heures. Je le quitte en lui disant : « *A la cinque de la tarde.* »

Il mime le taureau et non le matador ; j'en conclus qu'il n'a pas l'inconscient d'un tueur.

Dans ma chambre, j'essaie de rassembler notes et idées pour mon exposé mais je reste en plan sans pouvoir en faire un.

L'intervention de Delors est grave et importante : officiellement, il fait son testament-message européen après dix ans d'exercice ; *in petto*, chacun se demande si le Delors de Bruxelles finissant n'est pas déjà un Delors élyséen

commençant.

Selon lui, la crise de l'Europe tient à la quasi-simultanéité du ralentissement économique, des chocs monétaires et de la tragédie yougoslave dans les toutes dernières années. Aujourd'hui, il y a reprise économique, réussite de la politique agricole commune, retour en crédibilité de l'union économique et monétaire, réussite du passage de douze à seize adhérents européens, accomplissement du GATT, ouverture confirmée avec les pays de l'Est (mais nécessité d'un bon accord avec la Russie, lequel a été signé à Corfou), avancée du pacte de stabilité en Europe concernant surtout les minorités et les frontières, rééquilibrage de l'Europe vers les pays méditerranéens. Mais rien n'est durablement acquis sur le plan économique ; il n'y a toujours ni politique étrangère ni défense européenne, ni institutionnalisation politique. L'Europe est donc, de façon incertaine, entre survie et déclin.

Faute d'infrastructure militaire autonome pour envisager une opération même préventive, et en dépit des consultations entre ministres des Affaires étrangères, aucune politique étrangère commune ne peut être encore envisagée. L'unanimité paralyse.

Toujours selon Delors, le système prévu pour une Europe à six, puis douze, devient ingérable à seize (encore moins à vingt-huit). Il note enfin la grande lutte entre les profédéralistes et les intergouvernementaux.

À une question d'Alexandre Adler sur l'Allemagne, Delors répond que, lui, n'a pas peur de l'Allemagne. L'Allemagne n'envisage pas de solution de remplacement à l'Europe. Elle ne s'enferme pas dans les difficultés de l'unification. Au contraire, elle poursuit ses délocalisations pour abaisser ses prix de revient et s'installer dans les marchés de demain. La France devrait et pourrait faire le même effort. Mais il y a un vide de la politique française depuis 1991. Il n'y a plus d'impulsion française. La France est muette. Parce qu'elle a peur, se fait peur, sous-estime ses propres atouts, elle ne répond pas aux appels de l'Allemagne.

L'acte unique est un arbre à tronc unique qui devrait avoir sa branche politique. Il y a neuf pays pour l'arbre, deux contre (l'Angleterre et les Pays-Bas) et une abstention (la France). Delors dénonce à plusieurs reprises les tentatives de dilution ou freinage de la Grande-Bretagne. À vingt-huit membres, il y aura inévitablement deux Europe à deux vitesses. L'Europe des vingt-huit ne se fera qu'à quatre conditions acceptables pour tous : l'identité européenne, la démocratie pluraliste, le respect des droits de l'homme, une économie ouverte comportant droits et obligations du travail.

Il faut se hâter de faire une Europe politique avant le départ de Kohl. Après, il sera trop tard. Kohl s'est présenté pour un nouveau mandat, par devoir, justement pour sauver la possibilité d'une Europe politique.

Il faudrait aussi un président du Conseil européen, élu pour deux ans, deux ans et demi.

À une question mettant en doute les qualités politiques de Clinton,

Delors répond que le tandem Clinton-Gore voit très clair dans les problèmes de société. Lellouche, qui conteste l'idée des deux Europe et regrette les lenteurs à intégrer les pays de l'Est, insiste sur le fait que l'élargissement est urgent et vital pour la paix et la démocratie.

Delors revient sur l'Europe politique. Il ne croit plus que la monnaie unique soit le moteur qui entraînera tout le reste. Il faut passer à la monnaie unique dans les délais prévus, mais il faut se hâter de faire un début d'Europe politique.

Raymond Barre suggère de ne pas se poser trop de questions et d'avancer pragmatiquement : le noyau dur de l'Europe ne sortira que dans la crise.

Dîner au premier étage du Kunst historisches Museum, palais majestueux comme tous ceux du Ring, et dont la majesté justement m'assomme. Nous montons sur le grand escalier au son d'un quatuor qui joue du Mozart, entre une haie de serveuses et serveurs tenant des plateaux surchargés de verres de champagne et de whisky. Puis, après l'apéritif, se forment des petits groupes guidés qui s'égaillent à travers le musée. Je lâche le mien, qui s'intéresse surtout aux tableaux pompeux, pour aller me fasciner aux Bruegel l'Ancien, aux merveilleux Titien, aux envoûtants Rembrandt et aux magiques Vermeer. En revanche, les Giorgione me semblent manquer de giorgionisme. J'arrive en retard au repas où Jean-Louis Servan-Schreiber m'a gardé une place à sa table, avec Alexandre Adler, Barre, Boissonnat. On parle encore de Vichy et de Mitterrand. Puis Barre multiplie les anecdotes amusantes sur de Gaulle, il s'amuse bien et nous amuse bien.

Au terme du repas, le quatuor joue un magnifique morceau que j'ignorais, de Webern.

SAMEDI 12 NOVEMBRE

Eux, tourisme. Moi, chambre : je n'articule pas bien les thèmes de ma communication, je ne domine pas bien mon propos, mon schéma est trop fouillis. Et puis, c'est trop long pour la demi-heure qui m'est impartie.

On va déjeuner au Sacher, un restaurant fameux, où je n'arrive toujours pas à me limiter, sauf pour le vin. La nouvelle cuisine empiète sur la cuisine viennoise (celle-ci, représentée par des tranches de bœuf bouilli, est précédée d'une mousse incertaine de saumon surmontée de quelques grains de caviar, et suivie d'un *strudel* décadent avec débordements de crème et de groseilles).

L'après-midi, communication de Barre sur les atouts de l'économie française. Discours classique. Il nous invite à éviter et les cocoricos excessifs et la « sinistrose » (d'autant plus mal venue qu'il prévoit une longue période d'expansion économique).

Puis c'est Rocard qui, ayant visiblement potassé l'histoire du socialisme

depuis ses loisirs forcés, en conclut que le socialisme français a loupé le passage à la social-démocratie. Il définit le socialisme par « la solidarité dans l'économie de marché », mais n'explique pas ce que serait cette solidarité...

À une question sur le Parti socialiste, dans le cas de son éventuelle candidature, Delors répond très nettement que ce parti mettra de nombreuses années avant de se régénérer et indique qu'il n'acceptera pas que le parti lui lie les mains. Delors a commencé au conditionnel à parler de son éventuelle candidature à la présidence et il a terminé par une phrase au futur.

Pause. Il y a encore deux orateurs avant moi, et le programme a pris du retard. J'attends avec angoisse, sachant que je n'aurai pas le temps de me déployer. François Dasse fait un exposé avec rétroprojections sur les excès de dépense du système de protection sociale français, auxquels il oppose des remèdes techno-économiques. Bernard Brunhes fait des variations sur le thème du « travail pour tous ». Alors que la séance aurait dû se terminer à 18 heures, Boissonnat me donne la parole à 18 h 40. Tant pis. Je me lance. En passant, j'envisage le problème de la santé du côté socio-psycho-humain ignoré par François Dasse. On m'applaudit, bien que je n'aie pas pu vraiment m'exprimer. Il ne reste plus de temps pour les questions-réponses et je suis déçu.

Dans le hall, je vois que je suis le seul à ne pas être en smoking. Heureusement je porte une chemise blanche, une cravate bleu-vert et mon beau costard gris. On dîne dans l'imposant palais Schwarzenberg, transformé en hôtel et restaurant. Les jacassements sont si sonores qu'ils recouvrent l'orchestre. On a du mal à se faire entendre, puis l'oreille s'habitue, la voix se renforce et on converse agréablement.

Après le dîner, nous allons dans la salle de bal où trois couples professionnels dansent la valse, puis se séparent, les cavaliers allant inviter les dames de l'assistance, les cavalières les messieurs. L'une me choisit, nous faisons quelques tours. Puis Jean-Louis Servan-Schreiber et sa femme m'indiquent qu'ils partent discrètement. Je les suis, et nous rentrons à pied sous un froid tonique.

DIMANCHE 13 NOVEMBRE

Couché tôt pour la première fois depuis longtemps, je me lève de moi-même, tout dispos, à 7 h 20.

Après le petit déj', je sèche le début de la séance et vais avec mon ami Bahr au café, puis au musée, où j'achète des reproductions que j'avais repérées l'avant-veille. Je rentre au milieu de l'exposé de Pebereau, nouveau patron de la BNP, qui, à côté de moi au déjeuner au Sacher, m'avait assez plu grâce à son humour et son je-ne-sais-quoi.

Au moment des questions, un juge signale que sur les 11 000 cas d'incriminations prévues au Code pénal, on n'en utilise que 300. Il parle des dégâts économiques provoqués par l'appareil juridique dans le cas des entreprises en difficultés et en liquidation.

Dans son discours de conclusion, Boissonnat explique, contrairement à Rocard, que la France est devenue sociale-démocrate, progressivement, depuis 1945 jusqu'à aujourd'hui, à travers les lois sociales de De Gaulle, la grande société de Chaban-Delmas (inspirée par Delors), la politique giscardienne, etc. En somme, elle est devenue sociale-démocrate sans parti social-démocrate. Au cours de ce processus s'est affirmée une grande classe moyenne constituant le ciment d'unité de la société française. Selon lui, la France a fait sa seconde révolution depuis vingt ans, par l'ouverture définitive sur le monde pour gérer son économie. Dans le même temps, le contrôle des naissances a opéré une révolution culturelle qui a fait émerger la femme comme acteur complet dans la société française.

Aujourd'hui, le facteur politique discriminant est l'Europe, qui crée des failles dans tous les partis. Boissonnat conclut en termes économiques : nous sommes entrés pour longtemps dans une ère de taux d'intérêt élevés. Chaque entreprise doit concentrer ses activités pour une meilleure rentabilité.

Retour à l'hôtel où nous déposons nos valises devant nos portes. Puis nos cars nous conduisent à une guinguette sur une colline de Vienne. Deux musiciens nous jouant des airs typiques, je leur demande *Rosamonda*. Charcutaille, cochonnaille, choucroute, vin nouveau plutôt corrosif. Je m'empiffre. D'où somnolence dans l'avion. Arrivée à Paris. Bagages. Taxis. Queue. Fausse alerte à la bombe. Embouteillages. J'arrive finalement avec 240 francs au compteur, en même temps qu'Edwige, qui rentre de chez sa mère.

On regarde *Netchaïev est de retour*, que j'avais vu et complètement oublié, mais qui n'est pas mal du tout.

LUNDI 14 NOVEMBRE

L'ennui de Paris revient, la surcharge, la démoralisation. Un fax me remue encore la plaie qui, je le croyais du moins, se cicatrisait tranquillement. Faut que je réponde.

Il est presque 17 heures et je n'ai encore quasiment rien fait.

En une journée, me voici déjà écœuré d'être à Paris. Je n'ai encore vu

personne, mais cela me remonte à la tête. J'y pense au téléphone avec l'aimable Berline, qui s'occupe du service de presse chez Stock : il dit aimer mon livre, mais je le sens débordé par tous les livres sortis en même temps dans la même collection, dont le *Bousquet*, qui doit beaucoup plus accaparer l'éditeur que mon œuvre...

Personne ne me croira et pourtant, en ce moment, je ne suis pas préoccupé des critiques qui viendront et ne viendront pas, ce qui n'était pas le cas pour *La Connaissance de la connaissance*, qui n'a eu aucune critique dans la presse. Aujourd'hui, je suis prêt à accepter le même sort. Mon livre suivra son chemin, il touchera quelques-uns, peut-être durera-t-il. Je m'en fous. Non par indifférence, mais par écœurement. Ce que j'ai enduré et subi subjectivement m'a installé dans l'écœurement. Pourtant, dès que je m'éloigne de Paris, l'écœurement diminue, s'estompe, et je me sens mieux. Le malheur est que je suis prisonnier de Paris.

Edwige me raconte son entrevue avec M. R., à qui elle payait la mensualité de notre parking. M. R. lui a dit, avec son fort accent yiddish : « Notre fils est arrivé de Pologne. Notre fils, il n'est pas comme vous, il est juif comme moi. – Mais mon mari est juif, vous savez... – Comment, avec son nom ? – Ce n'est pas son nom de famille, qui est un nom de prophète... – Alors je peux vous dire que ma femme et moi nous vivons une tragédie épouvantable ! Notre fils est venu avec sa fiancée, mais c'est une goy ! Oy oy oy ! – Mais, monsieur, je suis moi-même goy ! – Oy oy oy ! »

MARDI 15 NOVEMBRE

Delors et Balladur sont d'autant plus bons candidats qu'ils sont non-candidats. Chirac est trop candidat, mais pouvait-il faire autrement ?

À mon retour de Vienne, partout Delors est interviewé. C'est le candidat France-Europe. Sur l'Europe, la droite se dissocie. Mais Delors n'a pas de gauche pour le soutenir.

Je remarque aussi qu'il n'y a rien pour « une politique de civilisation » dans ses perspectives, qui restent au niveau politique habituel, c'est-à-dire bidimensionnel.

Jusqu'à présent, il n'y a rien d'intéressant sur le plan des idées, mais c'est passionnant sur le plan des stratégies et des psychologies.

Nouvel acte de la tragédie à Bihac. Je suis angoissé : les troupes bosniaques sont dans le piège parce que les forces redoutables de la Krajina se sont jointes à celles de la Serbie bosniaque.

Au courrier, une lettre bouleversante d'un inconnu, à la suite de ce que j'ai dit de ma mère à une émission de France Culture, *Parlez-moi d'elle* : il a perdu sa mère à 4 ans, son père lui a interdit de parler d'elle et s'est remarié. Marqué par ce malheur, il a essayé de s'en sortir, avec de terribles retombées. Il me cite la parole de Lacan, que je ne connaissais pas : « En amour, l'être qui manque a sa réalité dans le manque à être. »

Retour de Mme Vié. Abondant courrier. Je diffère mes engagements à des conférences dont j'ai accepté le principe. Suis de plus en plus débordé. Où sont mes résolutions de la nouvelle année ? M'en sortirai-je jamais ? Si, je dois m'en sortir, et autrement que le vieux Tolstoï. *Ma como* ?

Nous conduisons Herminette en pension chez Stéphane. Très mécontente, elle fait des crottes dans sa cage, et disparaît sans nous dire au revoir. Edwige en est très chagrinée. Dans l'après-midi, je sentirai sa non-présence aux moments où j'ouvre la porte d'entrée, où mon fax se met à fonctionner, où je vais à la cuisine.

MERCREDI 16 NOVEMBRE

Vu à la télé *Y a-t-il un flic pour sauver la reine* ?, désopilant pastiche américain des films sur les agents secrets, où le héros sauve *in extremis* Elizabeth II d'un attentat au stadium de Los Angeles pendant un match de base-ball.

Courrier : toujours inintéressant. Les lettres ensorcelantes des Trois Suisses, de France-Abonnement et autres déferlent. Depuis des mois, Edwige répond, alléchée par tous ces millions, plus une voiture de luxe, plus un voyage aux Caraïbes, etc., elle colle une vignette ici, grattouille là, coche ailleurs pour recevoir exactement les mêmes promesses à chaque nouveau courrier.

Préparatifs pour Grenade, où je vais recevoir un honneur et faire le discours final d'un congrès international sur « Éducation et société ».

Après lectures dans l'aéroport et dans l'avion des journaux et revues, il me semble que l'accord de Bogon entre les pays du Pacifique est l'événement le plus important de ce mois : il fera de ces pays la zone la plus vaste de libre commerce dans le monde en 2020. Mais que résultera-t-il de ce libre commerce ? Après que le sort du monde a été entre les mains de deux pouvoirs déments, n'est-il pas aujourd'hui entre les mains de l'aveugle

marché mondial ? C'est aujourd'hui seulement que s'éclaire totalement la prophétie de Marx : « Le marché mondial est la forme moderne du destin. »

Partout la boussole indique la croissance. Et partout il y a croissance du mal-être dans cette civilisation de la croissance. D'où une contradiction majeure : la croissance est vitale pour nos économies, mais à long terme elle est mortelle pour les sociétés et la planète elle-même.

Dans *Dirigeants*, l'intéressant numéro consacré à la question « Faut-il changer la croissance ? » prouve que la concurrence coûte très cher. Ainsi, la compétition entre Alstom et Siemens pour vendre le TGV à la Corée n'apporte aucun bénéfice au vainqueur alors que leur alliance aurait été rentable.

H. de Jouvenel propose d'autres indicateurs que le PIB. Son idée d'un indice du BNN (Bonheur national net) est certes naïve et subjective, mais la consommation de drogues, tranquillisants, produits pharmaceutiques, etc., n'est-elle pas significative d'un Malheur national net ?

André-Yves Portnoff montre d'ailleurs combien le PIB, qui additionne des richesses et des éléments de régression, est trompeur : il prend en compte les gains et les impôts versés par une mère de famille en détresse amenée à se prostituer pour élever ses enfants, mais pas le cas d'une assistante sociale qui réussit à éviter cette situation en plaçant ses enfants chez une voisine bénévole. « Si, à court terme, on gagne de l'argent en remplaçant un employé de métro par un automate, on perd doublement ce bénéfice si l'on doit d'une part verser une allocation chômage et d'autre part payer plusieurs vigiles pour rétablir un peu de sécurité dans les couloirs déshumanisés. »

Dans le bulletin de l'Alliance pour un monde uni et solidaire, je relève cette réflexion dans le texte de Joseph Ki-Zerbo : « Une jeune prostituée de Ouagadougou a un jour répondu à un journaliste qui lui demandait si elle ne craignait pas le sida : "Je préfère mourir du sida plutôt que de mourir de faim." »

Bulletin d'Afrique révèle, d'une part, des éléments accablants sur la politique française au Rwanda ; d'autre part, que Carlos aurait été échangé contre une aide au gouvernement soudanais dans sa lutte pour liquider la guérilla chrétienne.

Partout triomphe la *Real politik*.

Time nous apprend que la Californie a demandé un référendum sur l'expulsion des immigrants illégaux, ainsi que sur la suppression des écoles et de la protection sociale pour les enfants de ces immigrés. Un siècle après que la Californie a été arrachée au Mexique, elle souhaite que les Mexicains en soient chassés : est-ce la fin du *Californian dream* ? La Californie polyethnique serait-elle, sur le Pacifique, une Bosnie-Herzégovine mort-née ?

Time souligne ailleurs que les délocalisations US et autres, en Chine, tiennent non seulement à ce que la main-d'œuvre est sous-payée mais aussi au fait qu'elle est asservie. Tous les charmes du capitalisme impitoyable du siècle dernier se trouvent dans la Chine communiste ou, si l'on préfère, la Chine

communiste est ce qui convient le mieux au capitalisme.

En Italie, les effondrements de ponts, segments d'autoroute, etc., sous les inondations révèlent à leur tour la corruption et la pourriture financière de Tangentopoli...

En Algérie, le FIS contrôle, semble-t-il, d'importants territoires.

Dans *Clés*, sur le thème « se guérir », un article formule l'hypothèse que les drogues, médicaments, vaccinations, modes de vie urbains contribuent à l'affaiblissement du système immunitaire, ce qui permet, entre autres, le déchaînement invasionnel du sida. Ce numéro nous invite à recourir aux forces d'autoguérison (moi je dirais auto-exo-guérison) et à leur mise en œuvre. Parmi ces forces, la foi (le placebo réussit parce qu'on a foi en sa vertu curative), la prière dans des cas limites, la paix de l'âme, la joie, le rire (qui sécrète des endorphines), et évidemment l'amour partagé.

Je pêche cette anecdote sur Bayazid le Bistam, un fondateur du soufisme : un visiteur venu le voir le cherche partout dans sa demeure, puis le découvre dans un coin. Le visiteur s'exclame : « Voici trente minutes que je te cherche et je te trouve seulement maintenant. » Et Bayazid : « Tu as bien de la chance, moi cela fait trente ans que je me cherche et je ne me suis pas encore trouvé. »

Dans le Sutra de la grande sagesse (bouddhique) : « Le vide crée le phénomène, le phénomène crée le vide » (*ku soku za shiki, shiki soku za ku*).

Et la lecture doit s'arrêter ; l'avion n'est plus qu'à quelques centaines de mètres du sol. Aux hublots de droite, il fait encore jour, et l'on voit la somptueuse agonie du soleil qui répand son sang. Aux hublots de gauche, c'est la nuit, avec une pleine lune qui éclaire d'une lueur blafarde d'ondulantes oliveraies.

Nous sommes accueillis par Ana Sanchez, Jose Luis Solana et un délégué du Consejo de doctores y licenciados de Andalucía. Nous traversons des banlieues, empruntons les avenues de cette ville de prime abord quelconque, puis nous voici sur une place délicieuse, le long d'un petit rio. Une rue pavée, étroite et tortueuse, monte sur l'Albaicín, l'ancienne ville morisque, séparée de l'Alhambra par un profond ravin. Nous sommes logés dans le Carmen de la Vitoria, résidence pour professeurs et étudiants au milieu de jardins en terrasses. Le logement est austère, mais nos fenêtres donnent sur des ruelles et des maisons blanches fleuries. À 8 heures du soir, nous sortons sur la terrasse. Face à nous, l'Alhambra s'illumine lentement et nous impose sa présence sublime.

Le dîner officiel a lieu dans un grand hôtel où Francisco Ayala, Gregorio Salvador, Jose Luis Pinillos et moi-même recevrons le titre de *colegiado de honor du Consejo de doctores y licenciados de Andalucía*, organe supérieur des enseignants pour la province.

Le menu semble à première vue alléchant : *supremas de lubina con jugo de braseado de naranja*, etc., mais si la couleur des sauces est d'une audace

chromatique très réussie, le loup est dur et caoutchouteux, le filet surcuit et totalement insipide. Ayala et moi nous nous regardons, atterrés. Heureusement qu'avant le dîner nous sommes allés avec Ana et Jose Luis nous taper des *tapas*, des beignets d'aubergine et des anchois frits avec de la *manzanilla* !

Après le dessert viennent les allocutions de bienvenue, chaque *colegiado* ayant droit à un petit discours très élogieux, par un enseignant différent, deux médailles (dont la médaille de citoyen d'honneur de la ville de Grenade) et un très beau livre sur l'héritage d'El Andalús. Tout se termine à 1 h 30 du matin, et nous ne nous mettons au lit qu'après 2 h 30. La chambre est glaciale : le chauffage central est arrêté alors que la température nocturne est à 4 °C.

JEUDI 17 NOVEMBRE

On se réveille dans le froid. Toujours pas de chauffage. À ma demande, l'administration nous apporte un radiateur électrique qui dégage une puanteur de poussières cramées.

Avec notre hôte de la faculté, nous descendons à pied la côte du Chapiz, puis empruntons la promenade des Tristes, jusqu'à la plaza Nueva, sans jamais perdre l'Alhambra des yeux. Que nous aimons l'Albaicín, ses ruelles, ses placettes qui offrent un si paisible contraste avec les avenues où, comme ailleurs, la circulation est suffocante ! Mais Grenade s'achemine, dit-on, vers la piétonnisation de son centre-ville. L'université, semée de patios, est charmante.

Après mon exposé en espagnol (*si señor*), nous déjeunons avec quelques enseignants de la faculté dans un bar à *tapas* ; les beignets d'aubergine, la tortilla à la Sacro-Monte sont particulièrement savoureux. Promenade dans les petites rues du centre, puis formalités pour résoudre un difficile problème de billets de retour. L'administrateur me confie au secrétaire général qui me confie à la secrétaire du congrès. À 17 h 30, tout est finalement réglé. Nous rentrons en taxi, Edwige et moi, puis nous nous promenons sur la voie du Sacro-Monte.

Ce séjour ressuscite mes souvenirs de Grenade, où j'étais venu lors de mon premier voyage en Espagne au début des années 1950. Nous avions pris en stop à Barcelone un vieil Andalou qui avait cherché en vain un travail d'ouvrier boulanger en Catalogne et qui retournait à Grenade après plusieurs mois d'absence. Très digne, il refusait la chambre que nous lui offrions aux étapes dans les hôtels modestes où nous logions. Nous le retrouvions au petit matin, assis sur les marches d'une église, lisant *La Guerre et la Paix* en espagnol. Arrivés à Grenade, nous le conduisîmes dans la petite loge où il vivait avec sa femme concierge et leurs cinq enfants. Au cours de ce voyage, je n'avais fait qu'entrevoir l'Albaicín. J'avais visité les *cuevas* troglodytes du

Sacro-Monte, aujourd'hui presque entièrement disparues ou touristisées.

Pour moi, aujourd'hui, se surimprime sur Grenade de façon lancinante la présence de Sarajevo. Ici coexistaient pacifiquement, côte à côte, l'Albaicín musulman, le Relejo juif, le quartier chrétien, le quartier gitan peut-être déjà au Sacro-Monte. Et tout cela a été détruit, sauf les murailles de l'Alhambra et les maisons des vieux quartiers. Les murs vivants nous parlent de ce qui a été anéanti. Une ville-merveille, à son accomplissement de civilisation, avec ses raffinements et ses délicatesses, a été vidée de l'intérieur, ne laissant que les formes extérieures. Les minarets ont été détruits ou transformés en clochers. L'ancienne synagogue est devenue une résidence. L'ancienne *médresa* est le siège des études sur la langue arabe.

Subsiste le spectre de pierre que constituent les murailles de l'Alhambra, les tours de l'Alcazaba, les palais Nazarîs, ceux du Generalife, et qui, statue du Commandeur, nous rappelle la grandeur des vaincus. Le mirage du passé est présent dans le présent, plus présent que le présent, entretenu désormais par le vainqueur pour accomplir sa mission touristique.

Sarajevo qui agonise me fait revivre l'agonie de Grenade, qui dura un siècle, puisqu'il y eut, après les baptêmes de masse de l'archevêque Jiménez de Cisneros en 1502, la révolte de l'Albaicín en 1568, écrasée dans le sang, puis ensuite, au début du XVII^e siècle, la déportation massive des Morisques campagnards par bateaux entiers. L'agonie passée de Grenade me bouleverse comme l'agonie présente de Sarajevo, qui, elle, ne laissera pas aux siècles futurs tant de témoignages sublimes...

Pourquoi tant de destructions ? Pour la Santa Fe !

Pendant que je songe à cette analogie Sarajevo-Grenade, à quoi s'ajoute la fin de la Californie polyethnique, la nuit tombe. Petit repos à la résidence. Les amis viennent nous chercher. Je passe prendre un fax chez le portier : c'est la copie de l'article de Roger-Pol Droit sur *Mes démons*, qui vient de paraître dans *Le Monde des livres*. Je suis effondré : pas la moindre ligne sur les thèmes ou idées du livre. Simplement des variations sur le fait que je suis un « étudiant permanent ». L'article est si court que, manifestement, l'auteur n'a voulu se fatiguer ni à lire le bouquin, ni à écrire son article.

Les amis nous conduisent au Sacro-Monte dans un établissement gitan où le rez-de-chaussée, *cueva* bien aménagée et peinte en blanc, est réservé au flamenco. De l'étage en terrasse, on voit tout l'Alhambra illuminé. *Tapas* et *re-tapas* avec *vino tinto*. De temps en temps, la pensée de l'article de Droit m'envahit et m'afflige. De là, nous allons aux Platerias, au cœur de l'Albaicín, où un groupe flamenco joue en l'honneur des congressistes. Un chant est dédié à Federico García Lorca. De retour dans la chambre, me reviennent toutes les sombres pensées et je prends un comprimé pour dormir.

VENDREDI 18 NOVEMBRE

Le matin, ciel doux et beau soleil. De la plaza Nueva nous prenons un taxi pour l'Alhambra. Mon souvenir a comprimé ensemble les palais Nazarîs et ceux du Generalife, distants en fait de près de 2 kilomètres. La cohorte de touristes, dont beaucoup d'Allemands et de Français, est telle qu'on doit attendre de une demi-heure à une heure selon l'horaire fixé sur le billet pour pénétrer dans les palais Nazarîs. Edwige est émerveillée et moi re-émerveillé, surtout au Generalife. Pour le retour, je n'arrive pas à trouver la *cuesta de los Chinos* qui devrait nous conduire directement sur l'Albaicín. Nous reprenons donc un taxi pour la résidence et y déjeunons à l'heure espagnole, presque à 15 h 30, avant de nous asseoir sur la terrasse face à l'Alhambra.

Avec Ana et Jose Luis, nous redescendons vers le centre-ville. Flâneries par les ruelles et les charmantes places, emplettes, et pause dans un des petits cafés maures (tenus en fait par des Grenadins) qui ont proliféré dans la rue la Cordeleria. Il y a, dit-on, de véritables conversions (reconversions ?) à l'islam dans Grenade même. Nous prenons thé à la menthe, thé pakistanais, des dattes et amandes, participant aux prémices de la *reconquista* de Grenade par la civilisation maure.

Nous rentrons, épuisés. Dîner à la résidence où nous attend une excellente soupe de pois chiches et pommes de terre. Nous n'avons pas le courage de repartir pour la visite nocturne.

SAMEDI 19 NOVEMBRE

Réveil matinal. Un taxi vient nous prendre à 10 heures pour le palais des congrès où je dois faire mon discours. *El País* annonce que de violents chocs entre Palestiniens à Gaza ont fait treize morts. Va-t-on vers une afghanistanisation de la Palestine, une réoccupation ? Plus le processus de palestinisation tarde, plus tout pourrit.

Attaques serbes au napalm sur Bihac, missiles sur Sarajevo. Mostar, en dépit du rétablissement du pont, n'est plus une cité polyculturelle, mais une ville croate où les Musulmans ont des droits restreints.

Je fais ma conf, « La crise de la culture contemporaine et la nécessaire réforme de pensée ». Questions, réponses, tout se passe bien. À deux voitures, notre petit groupe amical se rend dans un patelin assez dépareillé, à 15 kilomètres, où il y a un restaurant arabo-andalou avec des plats séphardis : énorme bouffe qui se termine à 6 heures du soir et me laisse tout abruti. Retour à l'Albaicín. Place San Nicola, comme des hirondelles, des jeunes, assis sur la rembarde de la place, attendent l'illumination de l'Alhambra à

20 heures. À l'heure précise, un éclairage progressif fait sortir le fantôme de pierre hors de la nuit et l'impose magiquement sur la ville. Notre ami nous évoque les baptêmes forcés, le soulèvement de 1568 qui dura trois ans dans l'Alpujarra, et dont le chef, un duc qui abandonna son nom espagnol et reprit son nom arabe, mena le combat jusqu'à la mort.

Nous rentrons à la résidence où nous ne pouvons résister à la soupe grenadine aux amandes et à l'œuf.

DIMANCHE 20 NOVEMBRE

Au matin, Ana, sa sœur et Jose Luis nous conduisent en voiture au bus pour Malaga, parce qu'il n'y a pas, le dimanche, d'avion de Grenade pour rejoindre Paris *via* Madrid. Le bus, après une vallée très large, commence à monter parmi des collines d'oliviers jusqu'à un col sauvage, puis on descend vers la mer. Somnolence. Paris se réinfiltré en moi sournoisement et douloureusement. Edwige ressent déjà un fort mal de tête.

À Paris, je vais chercher Herminette qui, à mon coup de sonnette, s'était cachée sous le lit de Stéphane. Elle me fait un assez bon accueil. Edwige l'attend impatiemment.

Courrier énorme et inintéressant, sauf lettre d'Alain et de Régis.

Infos du soir : à Delors, toujours silencieux en haut du Sinaï, le peuple socialiste lance toujours : *Moses, go down, let my people go !*

LUNDI 21 NOVEMBRE

Que de choses à faire. Deux-trois téléphones, dont un à Berline pour annoncer que je renonce à participer au *Cercle de minuit* le 30 au soir : aucune envie de jouer les professeurs Unrat qui lance *kirikiki* quand on lui casse un œuf sur la tête. Puis je transcris sur Mac les notes prises pour mon journal pendant le voyage à Grenade et prépare mon fax pour les amis.

Téléphone de Laure Adler, qui insiste pour que je participe à son émission. Elle me dit du bien de mon livre ; c'est un baume provisoire après l'article aplatissant du *Monde*. Je sens que c'est foutu ; une fois de plus, mon nouveau livre tombe dans le trou entre littérature, philo, sciences sociales, et à ce trou n'est consacrée aucune rubrique de livres.

Nous allons dîner au bistrot de tapas, Les Caves Saint-Gilles, pour garder un peu de l'Espagne. Au retour, je tombe sur la fin de *Triple Cross*, le film d'espionnage/guerre de Terence Young (dont je devine que ça ne devait pas être mauvais), puis je zappe sur un *Misanthrope* à côté de la plaque.

MARDI 22 NOVEMBRE

Matinée : correspondance.

Kinési : comme je suis arrivé avec un quart d'heure de retard (biscotte embouteillages), Mme Deligny me prive de massage et me pétrit durement. Au retour, rendez-vous avec M., à qui je remets les livres de moi qui lui manquent, puis avec Mme Vié. Je me fais deux œufs plats et retourne au déblayage de mon bureau.

18 h 30, je donne une interview à un sympathique Chilien, Castillo. Après une heure, j'arrête mon flux de paroles et fonce me changer pour le dîner à la Sorbonne en l'honneur du président de la République bulgare, Jelio Jeleu, philosophe de formation, qui a souhaité rencontrer des intellectuels. Mme Gendreau-Massaloux, le recteur, a organisé ce dîner avec une vingtaine de grosses têtes.

Pas de bus, pas de tax', la grève aurait-elle commencé ? L'invitation indique qu'il faut être impérativement là avant 20 h 15. Je prends un 20 jusqu'à la Bastille. Là, je finis par trouver l'arrêt déplacé rue Jacques-Cœur du 86. Personne en attente et pas de bus. Finalement, un taxi libre passe de l'autre côté de la rue. Je le hèle, cours à lui. Ouf ! il me dépose à 20 h 20. Montant seul le grand escalier entre les gardes républicains, je me donne le sentiment d'être un président de République. Dans un salon, parmi les premiers convives, j'avise Claude L., qui m'ouvre ses bras. Il a oublié le chagrin qu'il m'a fait. Nous nous parlons familièrement. Mieux, de façon complice, exactement comme nous l'avions fait pendant plus de trente ans avant la surprise fatale. Regardant le plan de table, nous déplorons de ne pas être assis côte à côte. Arrivée du président, que le recteur présente à chacun des invités. À mon nom, il fait un signe sympathique de connaissance, ce qui flatte mon ego. Celui-ci se trouve également doucement caressé par la place qui m'est attribuée : je suis au centre-table, en face du recteur et du président, à côté d'une importante dame bulgare et d'un enseignant également bulgare, qui a fondé en Bulgarie les études de langue arabe. Le président a une très bonne tête. On nous a distribué une petite bio le concernant : fils de paysan, thèse de doctorat en 64 sur « la matière », critiquant Lénine, d'où assignation à résidence forcée ; membre fondateur du club indépendant des « dissidents » en 1988, fondateur de l'Union des forces démocratiques, élu président de la

République par l'Assemblée constituante en 1990 ; réélu au suffrage universel en 1992. La biographie mentionne que sa fille cadette s'est suicidée en 1993, ce qui fait planer une ombre tragique sur son visage jovial.

Comme je suis à portée de voix, nous commençons à parler, le président, Mme Gendreau-Massaloux et moi. Elle me lance sur la complexité. J'insiste sur la nécessité de la connaissance multidimensionnelle, etc. Le président lui-même prône la nécessité d'une connaissance philosophique dans les affaires humaines. « Oui, mais à condition que la philosophie ne soit pas close sur elle-même. » Etc. Puis je ne peux m'empêcher de l'interroger sur la tragédie de l'ex-Yougoslavie. Il pense que la seule solution est d'obliger, par la force militaire, les protagonistes à se mettre à la table de négociations. « Mais c'est cette volonté d'utiliser la force qui manque à l'Europe », dis-je. Il le déplore. Selon lui, la tragédie vient de ce que la Yougoslavie n'était pas cadrée dans une alliance ou une communauté de nations. Il suffit d'un encadrement, même léger, pour éviter la guerre, comme cela se passe pour la Macédoine.

Pendant la conversation, j'apprécie la timbale de fruits de mer et l'agneau à la cuiller, le puligny-montrachet me déçoit un peu (je ne retrouve pas son goût subtil) mais le saint-émilion est correct.

Après le dîner, Claude m'accompagne jusqu'à la station de taxis du quai Saint-Michel. Je suis très content que nous n'ayions pas dérivé à jamais loin l'un de l'autre. Je rentre à 23 heures. Edwige et Herminette m'attendent et il est doux d'être tendrement attendu.

Au lit. Tél : *Justice sauvage* avec Steven Seagal, qui me fait penser à notre bistrotier Christophe. Les rafales succèdent aux rafales, tous tombent, sauf Seagal, qui triomphe des trafiquants de drogue.

MERCREDI 23 NOVEMBRE

France Info ce matin. La situation se dégrade à Bihac. Les mini-interventions aériennes n'ont rien fait ; quelques centaines de soldats de la FORPRONU sont encerclés par les troupes de Karadzic près de Sarajevo. En France, les deux camps du RPR s'énervent à la suite du sondage qui donne la présidence à Delors et qui a fait baisser le nombre de voix balladuriennes. Le caractère labichien camoufle le caractère shakespearien de la rivalité des deux prétendants issus du sang royal pompidolien. Pendant ce temps, snipers et canons tirent sur Sarajevo, et Bihac subit un intense bombardement. Ici, c'est maintenant le silence : les indignés sont écœurés et les écœurés sont anéantis.

La grève des transports publics a commencé, la radio annonce qu'elle va s'intensifier entre 10 heures et 15 heures. J'annule ma participation au déjeuner consacré à la collection « Jeunes talents » parce que je ne vois pas

bien comment je pourrais aller du restaurant rue de Castiglione à l'hôpital Necker, où j'ai rendez-vous à 15 heures avec le professeur Grünfeld pour un examen.

Je sors de chez moi à 14 heures, hèle par chance un taxi qui m'accepte, bien qu'il ait rendez-vous à 15 heures porte d'Italie. Ça roule, mais, soudain, gigantesque embouteillage boulevard du Port-Royal. Je laisse le taxi ; je suis assez content de faire de la marche à pied.

À Port-Royal, je vois de loin des larges banderoles rouges. La circulation automobile est interdite sur le boulevard Montparnasse. Au carrefour Raspail, un fleuve de manifestants venus de Denfert-Rochereau descend le boulevard Raspail probablement vers Matignon. Profitant d'un gué, je traverse le fleuve humain, sans distinguer les mots d'ordre que hurle une sono mal réglée. J'entends seulement : « (slogan inaudible) Non, non, non... (slogan inaudible) Oui, oui, oui. » Je regarde la bouille des travailleurs des services publics qui passent avec des banderoles FO. À un moment, un petit type me photographie, sur fond de manifestants et de banderoles. « Mais je ne manifeste pas. » Il se présente : c'est un photographe brésilien, ami de Mario Pedrosa, que j'avais connu il y a vingt ans. Pedrosa, magnifique figure du surréalisme et du trotskisme brésilien, avait été le beau-frère de Benjamin Péret. Leurs deux visages envahissent mon esprit pendant que le petit Brésilien m'accompagne et que les « oui oui oui non non non » s'estompent derrière nous.

Il me laisse à la hauteur du carrefour Vaugirard. Je me rends compte qu'il est 14 h 50 et je me hâte vers Necker.

À l'accueil du service, à Necker, une employée me dit : « Passez d'abord à la caisse. – Mais la caisse est fermée », dit une autre employée (une partie du personnel hospitalier est en grève). Là-dessus arrive l'assistante du docteur G. et le docteur lui-même, qui me fait passer dans son cabinet. Nous conversons, puis il me prend le pouls, la tension, préliminaire au moment désagréable du viol anal.

Finalement : « Tout va bien, tout va bien de tous les côtés, vous êtes rassuré maintenant ? – Au contraire, c'est maintenant que je suis inquiet ! »

Retour facile par le métro. Je lis les informations sur la guerre civile à Gaza entre Hamas et OLP. Plus il faut aller vite, plus Rabin freine le processus. Il ne comprend pas qu'il perd le temps qu'il gagne.

À peine installé au travail, on sonne : c'est Guy Sorman et Ariel Kyrou, qui viennent m'interviewer pour leur publication *L'Esprit libre*. Je demande à Ariel Kyrou s'il est parent d'Ado Kyrou, qui fut un bon ami de mon époque vouée au cinéma et qui comme moi s'était défroqué du communisme très tôt après la guerre.

« C'est mon père. – Que fait-il maintenant ? – Il est mort en 84. »

Il a un visage avenant et je reporte immédiatement sur lui ma sympathie

pour son père. Il connaît bien mes idées, a lu *Mes démons* et la conversation s'engage sur la complexité, puis le mythe, puis l'avenir...

Nous parlons longuement, conversant au-delà de l'entretien pour le journal. Edwige est sortie acheter des crépinettes chez Papin et des avocats chez Petit-Potin.

Nous regardons la *Marche du siècle* consacrée à Taslima Nasreen, la jeune écrivain pakistanaise condamnée à mort pour impiété par une *fatwa* de son pays. Elle s'est réfugiée en Suède. Dans un premier temps, le gouvernement français lui avait refusé un visa de plus de deux jours ; elle avait donc renoncé à participer à l'émission de Pivot qui l'avait invitée. Puis, le gouvernement lui a donné un visa plus étendu et l'a entourée d'imposantes mesures de protection dont Pasqua a pris soin de souligner le coût. Elle est simple, émouvante, une sorte d'aérolithe du siècle des Lumières venu du Pakistan, où elle est presque seule à résister ouvertement au fanatisme religieux. Son assurance tranquille, sa douceur suscitent l'admiration. Mais la discussion reste enfermée dans la tautologie, à force d'unanimité sur l'idée qu'il faut défendre la liberté, lutter contre le fanatisme. Je zappe de temps en temps vers Arte sur Paco de Lucia, m'y fixant quand il y a de beaux moments flamencos ou post-flamenquistes.

JEUDI 24 NOVEMBRE

Véro m'apprend au téléphone que Michel, qui l'a appelée de Sarajevo au petit matin, y est coincé. Il s'occupe beaucoup à l'hôpital où affluent les blessés. Tous deux déplorent l'article de Remy Ourban dans *Le Monde* d'il y a quelques mois, qui a démoralisé en France les amis de la Bosnie en prétendant que l'islamisme y devenait progressivement triomphant. Véro s'occupe de la pétition des citoyens de Sarajevo, va à une manif cet après-midi...

D. a dit à P. à propos de mon livre que je m'aime beaucoup. Peut-être, mais lui, il se vénère.

Ce vote au Parlement pour le secret de l'instruction est à double tranchant. Peut-on imaginer une disposition qui protégerait les mises en examen tout en permettant l'information ?

Un article dans la page scientifique du *Monde* de mercredi dernier introduit le doute dans les prédictions sur la croissance de l'effet de serre dans les décennies qui viennent. Néanmoins, la prudence continue à imposer la diminution du déversement des gaz dans l'atmosphère.

Dans l'avion qui me mène à Rome, je lis le long article de *Time* sur *Star Trek*, qui est comparé assez justement à *L'Odyssée*. L'article note le caractère typiquement américain, optimiste et kennedien de la série : équipage multi-racial vivant en bonne harmonie, avec même une composante multiplanétaire (Spock), exaltation de la liberté, du cœur, et de l'acceptation de la mort (ainsi, Captain Kirk refuse l'immortalité qui lui est offerte sur la planète Vénus) ; en happy end, le bien est cosmiquement vainqueur de tous les ennemis galactiques. Dans *Star Wars*, qui est postérieur de vingt ans, le sauveur est le fils d'un Lucifer. Le bien et le mal sont beaucoup plus mêlés, leur lutte est complexe.

Un article médical indique que le suicide est lié à un faible taux de sérotonine dans le cerveau. Polémique sur les effets du Prozac, qui déterminerait chez certains sujets des actes de violence.

Lecture intéressée d'*Éléments*. Dans un article italien vraiment très drôle sur l'Italie qu'il reproduit (« La chauvine comédie », de Sergio Benvenuto), je recueille cette histoire :

Question : « Qu'est-ce que le paradis européen ? »

Réponse : « Là où le cuisinier est français, le policier anglais, l'homme d'affaires allemand, l'administrateur suisse et le séducteur italien. »

Question : « Qu'est-ce que l'enfer européen ? »

Réponse : « Là où le cuisinier est anglais, le policier allemand, l'homme d'affaires français, le séducteur suisse et l'administrateur italien. »

J'apprends maintenant seulement que Jacques Ellul est mort le 19 mai.

Un article de P. Le Vigan, toujours dans *Éléments*, annonce la parution de *L'univers existe-t-il ?* par J.-F. Gautier, chez Actes Sud. Le Vigan défend la thèse selon laquelle le monde n'a pas connu de naissance. Il est la naissance même et nous sommes toujours au matin du monde. Le vide serait l'état latent du réel : la naissance, c'est-à-dire le passage de la latence à l'effectivité, serait l'état normal de l'Univers.

Les trous noirs sont des singularités d'où « s'évapore » très lentement la lumière, ce qui diminue la masse du trou noir, accroît sa température, et, au-delà d'un certain seuil, l'évaporation se transforme en explosion d'où naissent des bébés Univers. Ainsi, loin d'être des mouiroirs, les trous noirs seraient des maternités. Mieux : notre Univers serait un gigantesque trou noir où il y aurait passage permanent de la latence à l'effectivité.

Très bon numéro d'*Action-Paysage* édité par l'Association des paysages de France (dont je fais partie) contre l'invasion des panneaux publicitaires dans les villes et sur les routes.

Le supplément *Initiatives* du *Monde* évoque de nombreuses associations comme ARCHER dans la Drôme (association riomanaise contre le chômage et pour la réinsertion) qui, avec 25 permanents, a créé 220 postes de travail à plein temps, 1 000 emplois partiels dans divers secteurs, dont jardinage chez les particuliers, etc.

Dans *Partages*, Mothé critique « l'apologie utopique du temps libre » : « Après plus de 5 millions d'années d'évolution, l'homme n'aurait-il conquis le pouvoir sur les autres prédateurs que pour jouer au pâté de sable ? »

Courrier de la Planète consacre son numéro à l'eau, « futur or noir du XXI^e siècle ». La rareté nouvelle de l'eau va renforcer et généraliser les conflits ancestraux autour de son contrôle. Bien commun de caractère international, l'eau n'a pas de mode de régulation internationale. Là-dessus, également, il faudrait dépasser le stade des souverainetés nationales.

Dans *Telos* (n^{os} 98-99), sous le titre « Left vigilance in France », Frank Adler signale que, « au-delà de la dénonciation de l'incitation à l'exclusion, à la violence et au crime », l'appel à la vigilance des intellectuels n'identifie aucun texte qui « conduit à l'exclusion, à la violence et au crime ». Il dénonce, dans de Benoist, non ce qu'il écrit (son discours apparent) mais ce qu'il est censé penser (son discours « intérieur » camouflé). Rien n'est dit du reste sur l'origine de l'appel, le groupe initiateur. Adler cite le syllogisme d'un article de Monzat dans *Le Monde* sur le GRECE (institution de la nouvelle droite) : « Le GRECE croit au paganisme. Les SS croyaient au paganisme. Donc le GRECE est nazi. »

À la sortie de Fiumicino, personne. J'attends. Je suis furieux. Au bout

d'une demi-heure, après avoir changé des francs en liras, je prends un taxi pour l'hôtel Villa del Parco. Nouvelle fureur : la chambre que l'on m'offre est au rez-de-chaussée, a les volets bloqués (« On les ferme pendant l'hiver ») et elle n'a qu'une douche. Je proteste : je veux ciel, vue, baignoire. Vous aurez tout ça, me dit le concierge, mais c'est au troisième étage sans ascenseur. C'est bon. Il me répète trois fois « senza ascensore », comme si j'étais cul-de-jatte. La chambre, pas mal, a deux fenêtres. Dans son petit parc, l'hôtel fait petit hôtel familial, très province. J'aime assez.

Andolfi m'a laissé un message où je comprends qu'il n'a pas reçu le fax annonçant mon arrivée. Je l'appelle au restaurant où il m'attendait à tout hasard : je déverse le reste de ma bile mais sans pouvoir désormais lui reprocher de ne pas être venu me chercher à Fiumicino... Il vient me prendre à l'hôtel, nullement ému ni par mes déboires ni par mes récriminations : il se fout de tout, sauf de son Académie de psychothérapie systémique. Au restaurant, nouvelle irritation : il n'y a plus de tripes à la romaine. Mais il y a Mauro Ceruti, il y a de l'aubergine. Je commande une queue de bœuf, des cèpes au grill, puis de la mozzarella, et du vin rouge de Montepulciano des Abruzzes. Cet excellent dîner me console, et tout se termine dans la gaieté. Je rentre à l'hôtel avec Mauro, que je suis heureux d'avoir retrouvé.

Coucher tard. Au lit, je trouve France 2 et m'endors avec.

VENDREDI 25 NOVEMBRE

Petit déjeuner avec Mauro Ceruti. Andolfi vient nous chercher. On sort de la ville par un long chemin de collines boisées. Je remarque qu'il reste encore des pins à Rome. « Quoi, à Paris vous n'avez pas de pins ? – Ah non... »

Le ciel est bleu, le temps est doux. Nous arrivons à l'Université catholique. Dans notre amphithéâtre, il y a deux cents psychologues, psychothérapeutes, quelques philosophes, venus de toute l'Italie. Je fais mon exposé sur « La rationalité et le mythe », retrouvant mon italien chassé par l'espagnol à Grenade. Dans une de mes réponses, je manque à la complexité en disant que les conceptions des grands créateurs comme Marx et Freud se dégradaient en doctrines mutilées ou closes chez leurs épigones, comme s'il ne pouvait y avoir qu'entropie croissante à partir des textes fondateurs. J'aurais dû ajouter que la dégradation permet une recomposition nouvelle, une régénération originale, qui peut avoir des caractères créateurs. L'évolution n'est pas nécessairement avilissement. Il peut y avoir évolution créatrice. Cela ne s'est pas passé dans le marxisme doctrinal des partis, mais cela a eu lieu dans l'École de Francfort. Le freudisme, lui, s'est dégradé en sectes, il a

atrophié son socle anthropologique au profit de son aspect thérapeutique.

Mauro et moi rentrons à l'hôtel. Comme celui-ci n'est pas dans le centre historique, mais bien au-delà de la Stazione Termini, nous ne voyons de Rome que la partie urbaine banale de l'après-guerre. Seuls les collines et leurs pins me disent que je suis dans Rome.

L'après-midi, je reste à l'hôtel pour lire et travailler. Mais je m'endors pesamment.

Rendez-vous à 18 heures chez Rita Levi-Montalcini, qui reçut le Nobel de physiologie et médecine en 1986 pour avoir identifié une substance moléculaire (le NGF : *nerve growth factor*). À 86 ans, elle se lève tôt le matin, écrit (en ce moment, sur la poésie), va au laboratoire, rentre pour répondre à sa correspondance, se déplace pour les rendez-vous et interviews, s'occupe de la fondation pour la jeunesse qu'elle a créée, s'intéresse au sida et rencontre Montagnier, avec qui elle envisage une théorie et thérapie nouvelles. Alerte, ouverte, courtoise, attentive, son étonnante jeunesse m'épate et me charme. Nous envisageons une téléconférence vidéo qui nous fera dialoguer dimanche, elle de Rome, moi de Naples.

Arrivée d'Oscar à la fin de notre rendez-vous. Photos.

Le soir, buffet à l'Académie de psychothérapie en notre honneur, Mauro et moi. Très sympathique présence de Marianne Cotton et de son *bambino*. Retour avant minuit.

SAMEDI 26 NOVEMBRE

Je fais mon exposé, Mauro le sien. Le colloque se termine vers 17 heures. Oscar et Jusi viennent me chercher, mais trop tard pour que je puisse faire le pèlerinage que je ne rate jamais à San Eustachio, véritable chapelle sixtine de l'espresso. Tandis que la voiture nous conduit à la gare, je peste.

Dans notre compartiment, il y a un petit vieux sec et silencieux. Nous parlons, Oscar et moi, de tout, de rien, de Maradona. Alors, soudain, il intervient, puis il évoque avec une passion véhémence le match de Naples en coupe d'Europe des champions. On n'arrive plus à l'arrêter, alors que notre train s'est déjà immobilisé dans la gare de Naples.

Le taxi roule le long de la baie dans la nuit. Nous admirons la courbe qui va du Pausilippe à Sorrente. Le chauffeur, qui a entendu que nous venons de Rome, me demande quelle ville je préfère, Rome ou Naples. Je comprends ce qu'il faut répondre, je dis Naples, mais j'ajoute que Rome est aussi une très belle ville.

« Comment, me dit-il, comment pouvez-vous comparer ce qu'ont fait les hommes et ce qu'a fait (vaste geste sur la baie) le Père éternel !! »

Dans le hall de l'hôtel Royal, je vois Ben Bella et sa femme. Il me dit qu'il m'a beaucoup lu, et surtout en prison, où il a passé au total une vingtaine d'années : deux ans entre la fin de la guerre et 1954, six ans après l'interception par l'armée française de son avion, douze ou treize sous Boumedienne. Son visage reste très jeune et on ne voit pas qu'il a 78 ans. À Naples pour un colloque sur la Méditerranée, il revient de la rencontre de Rome entre les divers dirigeants politiques algériens de l'opposition, y compris du FIS. Je lui demande s'il y a quelque espoir à en tirer. « Oui, pour la première fois, il y a de l'espoir. » Nous échangeons nos adresses.

Oscar vient me chercher pour dîner avec Gianluca Bocchi. Dans le hall, un groupe de Français, dont mon cher Sami Naïr et Jean-Marc Lévy-Leblond. Oscar et moi prenons un taxi pour aller à la Cantina, ce petit resto en forme de cave que je connais bien. Soudain, je vois Paola, très chère amie que je n'ai jamais le temps de rencontrer à Naples, puis des gens connus et inconnus qui viennent remplir une table de vingt couverts. C'était une surprise ! Enfin Gianluca, venu de Milan, arrive. Dîner excellent : *melanzane*, encore de la *melanzane*, brocolis, vin rouge que le patron va chercher dans le Frioul. Mais je rentre plus tôt que les autres, vers minuit.

Je lis rapidement quelques chapitres de l'autobiographie de Rita Levi-Montalcini, *Elogio de l'imperfezione*, notamment ceux où elle raconte l'aventure de la découverte du NGF. Je trouve soudain cette citation de son ami Primo Levi, auteur de *Si c'est un homme*, l'un des deux plus grands livres sur la déportation nazie, avec celui de Robert Antelme : « Rudolf Höss, commandant d'Auschwitz, un des plus grands criminels ayant jamais existé, n'était pourtant pas fait d'une substance autre que quelques autres bourgeois⁸ de quelques autres pays ; sa faute, qui n'était pas écrite dans son patrimoine génétique ni dans son identité allemande, c'est de ne pas avoir résisté à la pression qu'un milieu violent a exercée sur lui. »

Cela me fait repenser à Bousquet, qui évidemment n'était pas commandant de camp de concentration. Ce n'était pas un homme quelconque, comme ces bureaucrates du crime qui « obéissent aux ordres », c'était un homme « réaliste » qui a pensé que le destin de la France se jouait désormais au sein d'une Europe sous hégémonie allemande et qui alors a voulu à la fois réussir et marchander au mieux ce qu'il pouvait sauver (dans un premier temps, les Juifs français contre la livraison des Juifs étrangers). Puis, à la fois réaliste et habile, il a compris que la victoire allemande n'était pas acquise, et

il a commencé à protéger des résistants, peut-être à les informer (on m'a fait remarquer que le dossier en faveur des résistants qui lui a valu l'indulgence au procès de 1949 n'a pas été cité ou examiné par l'auteur du livre sur lui).

DIMANCHE 27 NOVEMBRE

De ma fenêtre, le matin, je contemple la baie du Père éternel.

Conférence. Télé-débat avec Rita Levi-Montalcini. Festival d'aubergine sous toutes ses formes chez Carmela. Pour la première fois de ma vie, j'arrive enfin à une saturation temporaire de l'aubergine. Promenade digestive jusqu'à l'hôtel, accompagné par Gianluca. Belle *passagiata* le long de la mer.

Sieste interrompue par le rendez-vous avec la traductrice de *Vidal et les siens*, très méticuleuse, qui me demande mille précisions ou explications.

Puis dîner avec Sami et sa femme, Gianluca, la journaliste sympa, chez Oscar. Son nouvel appartement avec terrasse, dans les hauteurs du Vomero, domine la ville, mais n'a pas de vue sur la mer comme celui de Stefania, entr'aperçue puis disparue après ma conférence.

Vrai dîner d'amis. La journaliste sympa nous raccompagne à l'hôtel.

Au lit, au hasard du zapping je tombe sur la *Neuvième Symphonie* de Schubert, « la grande ». Début grandiose, puis il y a quelques langueurs. J'aime la façon de diriger de Muti, qui de temps à autre laisse l'orchestre se conduire tout seul et reprend dès qu'il faut insuffler de la flamme ou de l'âme. Le thème initial et final me transporte. J'aime aussi l'attaque du second mouvement. Puis celle du troisième. Je m'endors content.

LUNDI 28 NOVEMBRE

Lever vers les 9 heures. Matinée paisible. J'ai mis la table devant la mer, je corrige mon texte de Ferrette, mais renonce (vu le nombre de corrections à faire) à travailler sur mon entretien pour *Sciences humaines*. Je lis le numéro sur la complexité de *La nuova critica* de Carsetti, dont beaucoup d'articles échappent à mon entendement. Dans la revue *Poésie et Réalité*, je note : « La réalité est un cliché dont nous échappons par la métaphore », « La poésie est la véritable resacralisation laïque du monde ».

Je retrouve ce vers de Juarroz que j'aurais aimé avoir connu plus tôt pour l'introduire dans *L'Évangile de la perdition* :

Si l'on t'interroge sur le monde,

Et puis, ce qui est digne d'Héraclite :

Seul est possible l'impossible

Juarroz cite Munier : « J'attends ; je n'attendrais jamais que le visiteur qui jamais ne vient. »

Dans « Aux origines du malaise politique français », publié par les *Notes de la Fondation Saint-Simon*, Emmanuel Todd remarque qu'en France le monde populaire n'est pas résorbé dans une immense classe moyenne dont seraient exclus justement ceux qu'on nomme les exclus, mais qu'il demeure une importante masse populaire. 32,6 % des ménages actifs de nationalité française sont encore ouvriers en 1990. La classe ouvrière est moins nombreuse, mais son niveau de compétence s'est élevé. Sa thèse est qu'il y a en France deux blocs : une classe moyenne, une classe populaire. En fait, il y a un « nouveau peuple » et c'est lui qui s'est opposé à Maastricht. Conclusion de l'article : « Si le PS confirme sa disparition en tant que force majeure, si le RPR explose et que deux politiques économiques s'appuyant sur des segments différents de la société française entrent en concurrence, il faudra bien envisager l'hypothèse d'un Jacques Chirac transformé en homme de gauche par la force des choses. »

Dans l'avion, je continue la lecture des épreuves du livre de Jean-Manuel Traimond sur *Christiania (récits de la caserne aux squatters)*, la cité libre autogérée près de Copenhague qui s'est créée à l'époque de la civilisation hippie et a perduré à travers conflits et difficultés de tous ordres (notamment une lutte farouche contre l'implantation de l'héroïne dans la cité). Traimond y a vécu jusqu'en 1984 et y est retourné souvent. Son livre, très alerte et bien écrit, témoigne d'un don de narration et d'observation remarquable, d'une véritable compréhension, sans complaisance et sans nigauderie, sur l'expérience de cette cité anarchiste de plusieurs centaines de citoyens qui a vécu et survécu à travers beaucoup de déperditions, de chaos, avec des morts, des rejets, des règlements de comptes, mais aussi avec beaucoup d'amour, et, liant le tout, un combat permanent et farouche entre les forces d'autodestruction et les forces d'autorégénération. C'est une expérience à la fois sociologique et anthropologique capitale. Cela fait beaucoup réfléchir donc sur l'être et sur le lien social.

Les lignes de conclusion :

« Nulle part aussi grande qu'à Christiania, la liberté n'y est nulle part aussi effrayante. »

Et : « À Christiania, le chômage est une bénédiction, la vieillesse une légende que le suicide dissipera à la demande, la pauvreté un soulagement, l'anonymat une impossibilité, et la solitude un choix. »

Je prends le nouveau RER à l'aérogare même. Banlieue : kilomètres de tristesse et de laideur.

MARDI 29 NOVEMBRE

Déblayage du courrier reçu : kilos de tristesse et de laideur.

Réponses aux urgences. Mon bureau est plus encombré que jamais ; livres et papiers par terre gagnent du terrain ; le fax et l'imprimante sont déjà recouverts.

Dans *Le Monde*, un article interminablement soporifique de Balladur sur la politique européenne.

Le soir, à la télévision, un bon vieux James Bond, *Bons Baisers de Russie*, mais le parfum s'en est évanoui.

MERCREDI 30 NOVEMBRE

Bien dormi. Fait des rêves marrants mais les ai oubliés.

On me fait remarquer ma double disparition :

« 50 ans du *Monde* », dont j'ai disparu.

« 30 ans du *Nouvel Observateur* », dont j'ai disparu.

Quand à *Mes démons*, il disparaîtra bientôt dans la trappe.

Véro me téléphone. Michel, toujours coincé à Sarajevo, a beaucoup à faire à l'hôpital. Elle et quelques amis vont manifester sur le parvis de la Sorbonne. Bihac va expirer. Ni l'Europe, ni l'OTAN, ni la Croatie n'ont pris la moindre mesure, n'ont même proféré la moindre menace. Le résultat de la victoire serbe à Bihac est la révision en leur faveur du plan de paix.

Je lis dans *Le Monde* que l'institut Jaffe d'études stratégiques, sis à Tel-Aviv, préconise l'annexion de toutes les colonies le long de la ligne verte, c'est-à-dire 11 % de la Cisjordanie, ce qui s'ajouterait aux 10 % de ses territoires déjà annexés en 1980 pour étendre les limites de la « Capitale éternelle ». Il vaut mieux, en effet, parler du statut des Juifs de Vichy.

Les vigilants, impitoyables pour les crimes commis il y a plus de cinquante ans par les hitlériens (mais non par les staliniens), sont indifférents à ceux commis en Bosnie.

L'Afghanistan s'est défait sous le déferlement de guerres ethniques,

tribales et religieuses mêlées.

Le comité d'éthique se préoccupe maintenant de ce qui est commun au cannabis, à l'alcool, au tabac, tendant par là à détacher le cannabis des « drogues dures », ce qui conduirait à la dépénalisation de la marie-jeanne.

Dîner aux Arquebusiers avec Jean-Claude Berline, qui doit nous conduire ensuite à l'Empire où je participe au *Cercle de minuit*. Je lui dis pourquoi, selon toutes probabilités, mon livre sera enterré.

Laure Adler, très cordiale, me fait parler de la difficulté de se connaître soi-même, puis des intellectuels : à peine ai-je dit quelques mots que Laure Adler demande l'avis de Bernard-Henri Lévy, qui explique que le rôle de l'intellectuel est d'exprimer indignation et colère. J'ai envie de dire que pour moi le rôle de l'intellectuel est de faire un bon diagnostic, d'argumenter, de prendre position, et non de se mettre en colère. Mais je renonce à intervenir, ruminant ma frustration tout au long de l'émission. Pire, je me sentirai finalement humilié de m'être exhibé ainsi comme un animal de cirque, exaspéré d'avoir servi de faire-valoir, honteux de n'avoir pas formulé clairement mon sentiment. Et furieux contre moi parce que, tout cela, je l'ai accepté, incapable de résister à l'insistance aimable de Laure Adler.

JEUDI 1^{er} DÉCEMBRE

Véro me téléphone ce matin : Michel est toujours coincé à Sarajevo. Il loge chez l'habitant, va bouffer le plus souvent à la FORPRONU. Il ne reste qu'une seule issue, très risquée, le tunnel, puis le mont Igman. Les camions chargés de ravitaillement descendent en trombe le mont, car il faut passer 300 mètres sous les tirs serbes ; la remontée, plus lente, est encore plus dangereuse. Michel n'a pas de vêtements d'hiver, et le froid est tombé sur Sarajevo.

Aujourd'hui, journée sida.

Dans *Sciences humaines*, le compte rendu d'un article « Disastrous Decisions » : des décisions désastreuses sont prises, non seulement par imprévoyance, cynisme ou dilution des responsabilités, mais aussi par des processus psychiques de rationalisation absurde ou occultation inconsciente, destinés à préserver notre tranquillité d'esprit. Nécessité impérieuse de la psychologie cognitive et de l'application permanente à soi de cette psychologie.

Eh bien ! j'ai pris une *disastrous decision* par rationalisation absurde et occultation inconsciente, en achetant cet appartement dans la rue d'à côté,

alors que je voulais changer de quartier et même quitter Paris. J'ai dû demander des avances à mes éditeurs, mettre le fric de mon prix Catalunya, faire un emprunt : non seulement je me retrouve privé de revenus, mais il me faut payer les mensualités de mon crédit-relais. Je suis plus que jamais prisonnier de ce Paris qui me tue. Quel con je suis !

J. Chobaux, sous le titre « Corps et relation enseignante : bel enfant, bon élève ? », révèle dans *Sciences humaines* qu'à performances égales les élèves au physique agréable sont généralement surévalués par les enseignants.

Le Monde des livres m'apprend la mort de Franco Fortini. Peut-être est-il mort alors que j'étais en Italie ?

L'Association pour la recherche sur le cancer est mise en cause : ses charges de fonctionnement ont représenté, en 1989, 65 % des recettes ! Déjà, des milliards ont été engloutis pendant des dizaines d'années sur la piste du virus, la majorité des chercheurs étant alors persuadés que le cancer ne pouvait venir que d'un pathogène extérieur. Il a fallu la découverte, marginale, des oncogènes pour entrer dans l'univers complexe où la source de vie devient, dans des conditions de dérégulation spécifiques, la source de mort. De surcroît, le cancer est trop rarement analysé dans son contexte socio-psycho-somatique. Pour le sida, Montagnier commence à engager la recherche dans une voie plus complexe que celle de l'anéantissement pur et simple d'un virus (qui du reste est instable comme celui de la grippe). Il cherche l'ensemble des conditions spécifiques qui permettent au virus de proliférer.

Le soir, après un agréable *Columbo*, je n'arrive pas à m'endormir, ressassant mes propos rentrés lors du *Cercle de minuit*. Je me répète comme un débile « j'aurais pas dû y aller ». Je ne suis pas seulement débonnaire, je suis ramollo.

VENDREDI 2 DÉCEMBRE

Consultation à l'hôpital Léopold-Bellan. Le doigt du docteur Arnous-Dubois m'encule thérapeutiquement : pas de problèmes.

Enregistrement à France Cul. Veinstein m'interviewe sobrement ; j'ai quarante-cinq minutes : enfin le temps de parler. Après hésitation, j'ai accepté pour mercredi prochain cinq minutes à RTL : mon livre étant ignoré, j'utilise cette occasion, même mineure, de faire connaître son existence.

Une équipe de France 2 vient me filmer pour l'émission de François de Closets sur la mort. Au début, le réalisateur m'a dit que j'aurais deux fois dix minutes. « Sans coupures ? – Ah non, il y en aura nécessairement. – Je ne veux pas être coupé. Quel temps me donnez-vous ? – Deux fois trois minutes. » J'enregistre une première fois trois minutes trente ; il me fait recommencer. Je me concentre à deux minutes. Puis deux minutes dix.

« Alors vous n'allez pas me couper maintenant ! – Si, quand même, un petit peu, mais faites-moi confiance, personne ne s'est jamais plaint. – C'est que ceux que vous avez coupés n'ont pas vu votre émission ! »

À nouveau, je suis furieux contre moi-même. À mon âge, je continue à me faire rouler.

Ce réalisateur, qui vient de terminer une émission sur les manuscrits de la mer Morte, me fait part d'une découverte sensationnelle encore inconnue : « Je vous livre le scoop. » On aurait trouvé un texte quasi identique aux Béatitudes mais plus ancien de cent trente ans. Il y avait donc un courant juif préchrétien porteur du même message fondamental que Jésus. Cela indiquerait (si cette découverte est confirmée) d'une part que l'originalité du Christ s'amenuise, d'autre part que le judaïsme post-chrétien et antichrétien a éradiqué de son sein un courant rénovateur profond.

Le réalisateur me dit aussi qu'on a trouvé un texte hébreu du VIII^e siècle avant notre ère évoquant la femme de l'Éternel nommée Ashera. Cette nouvelle peu cachère me réjouit.

Le Monde rend hommage à Debord, qui vient de se suicider. *De mortui nihil nisi bene*. Il dénonçait la société du spectacle, oui, mais elle était spectacle avant le capitalisme et les médias. Elle est spectacle hors médias. Chacun a son masque. Chacun joue son, ses rôles en société. La politique est un spectacle histrionique dans les démocraties, religieux dans les systèmes totalitaires. Les communications obéissent à des rites. Aujourd'hui, elles subissent une sorte d'inflation hystérique, les apparences régnant désormais sur de plus en plus de vide...

J'apprends aux infos qu'une jeune fille turque a été assassinée par ses frères et parents qui ne pouvaient tolérer qu'elle eût une vie personnelle et sexuelle. Pour cette famille, l'impératif de l'honneur l'obligeait à laver un déshonneur dans le sang. Pour nous, c'est un crime horrible, fraticide et infanticide, qui appelle le plus grand châtement. Y a-t-il un compromis possible entre les deux conceptions ? La condamnation du frère, auteur principal de l'acte meurtrier, suscite l'indignation des Turcs présents au tribunal. Pas de solution, sinon à long terme, par une progressive intégration de nos normes...

Dîner assez tendu chez l'Ami.

Je trouve en rentrant un gentil message de Laure Adler, qui veut dissiper mon mécontentement à l'égard de moi-même après ma prestation au *Cercle de minuit*.

SAMEDI 3 DÉCEMBRE

Déjeuner avec Patrice, toujours fraternel et généreux. On parle de la situation. Il me dit que les bifurcations décisives, contrairement à ce que j'ai cru jusqu'ici, ne se produiront pas nécessairement dans les toutes prochaines années, et que le monde continuera à hésiter.

Selon lui, on parlera probablement plus tard de notre époque comme d'une belle époque, du moins en France : pas de guerre, libertés, prospérité...

Il me dépose à l'Espace Champerret où se tient un salon des « caves particulières » c'est-à-dire des propriétaires-récoltants des divers vins du pays. À l'entrée, cohue, bousculade. Un public de classes moyennes avec quelque chose de rustique et de populaire. Certains poussent des diables où s'empilent des caisses de vins, d'autres portent tant bien que mal les cartons qu'ils ont achetés. Avec le billet, on nous délivre un verre à pied pour déguster où bon nous semble. Et ça déguste partout ! Je me souviens du temps où, chômeur, déambulant entre les stands, je dégustais jusqu'à l'ivresse, commandant caisses de vins fins sur caisses de vins fins, livrées chez moi avec leur facture quelques semaines plus tard. Aujourd'hui, je vais directement au stand Château de France, pour ce pessac-léognan dont j'ai apprécié les qualités raciniennes grâce au docteur Brenot. Je déguste les 92, 90, 89, 88. Me fixe sur le 88, mais, vu mes finances actuelles, je préfère ne pas commander et m'éloigne. Au bout de 20 mètres, subissant une aimantation irrésistible, je reviens et achète un carton de six bouteilles. En me dirigeant vers la sortie, je m'arrête au stand Morgon, dont je déguste trois années, sans en trouver de totalement morgonnantes. Je sors pour éviter toute nouvelle tentation. Portant mon carton tantôt derrière, tantôt de côté, tantôt devant moi, je prends le métro à la porte Champerret. J'arrive à la maison, harassé tant par le transport de mon malcommode parallélipède rectangle que par la dégustation au salon, précédée au déjeuner d'un demi-saint-émilion excellent.

DIMANCHE 4 DÉCEMBRE

Lever pénible, découragé d'avance. Trop à faire : la correction du texte pour *Sciences humaines*, ce journal à mettre à jour.

Je visionne les vidéos qui passeront à la soirée thématique consacrée à l'angoisse sur Arte, notamment un docu sur Los Angeles qui cumule les angoisses d'agressions, d'émeutes, de conflits interraciaux, de pollution et de tremblements de terre. Il paraît que 1 million d'Américains blancs ont quitté la ville, trop multiethnique à leur goût. Toujours dans la perspective de l'émission, je regarde le film de Fassbinder *Tous les autres s'appellent Ali*, qui me fait un effet étrange.

Dans la cave de Guy, mort en 86, bien des bouteilles du début des années 1980 se sont sénilisées au lieu de se bonifier.

Le soir, je fais l'erreur de choisir un *Derrick* moyen plutôt que *Papy fait de la résistance* (dont le titre m'a rebuté). Je n'en vois que les dernières minutes, hilarantes.

Demain, je vais à Strasbourg pour l'émission d'Arte.

LUNDI 5 DÉCEMBRE

Croyant que le décollage était à 9 h 30, j'ai commandé le taxi pour 8 h 30. Or l'avion est à 9 h 15. Angoisse, sur le périph'embouteillé, de rater mon émission sur l'angoisse. Heureusement, le départ est retardé de vingt minutes.

Bihac est abandonné : l'Europe, la CSCE, l'OTAN, l'ONU, l'Amérique n'ont pas bougé. L'Europe rejette la Bosnie-Herzégovine, ou plutôt ce qu'il en restera, vers l'islam. En réduisant la Bosnie à quelques lambeaux de territoires, elle rejette cet islam. D'où la probable aggravation du rejet de l'Europe par l'islam. Un nouveau 1492, date de la destruction de la Grenade polyculturelle, s'est préparé en 1992.

Mon partenaire, le professeur Richter, psychanalyste ouvert, a le même âge que moi. Avenant, vivant, il nous raconte sa conversation dans le train avec son voisin qui venait de passer quelques années en prison : « Pourquoi ? – Pour un assassinat. J'avais des bouffées délirantes, des fantasmes de persécution... – Et qui avez-vous tué ? – Mon psychanalyste... Et vous, monsieur, quel est votre métier ? – Psychanalyste... – Ah je suis bien content, car je recommence à avoir des bouffées délirantes et à me sentir persécuté, et j'aurais à nouveau grand besoin d'aide. Accepteriez-vous de devenir mon psychanalyste ? – Nous ne sommes pas de la même région, mais j'essaierai de vous trouver quelqu'un... »

Nous débattons deux fois quinze minutes. L'avantage d'Arte est qu'ils ne coupent pas les entretiens. Mais le temps est bien court pour ce que j'avais à dire.

Mme Hannelore Gadatsch, qui dirige nos débats, nous conduit à la cantine de France 3 (qui abrite Arte) pour un « modeste repas ». Au menu, une énorme portion de tourte aux pommes de terre et oignons, puis une plus énorme assiette de choucroute, avec trois tranches de palette, deux larges et épais morceaux de poitrine, deux saucisses, etc. J'essaie de seulement picorer, mais j'engloutis la moitié de mon assiette.

On me conduit à l'hôtel Régent au milieu des canaux et de vieilles maisons de la Petite-France, quartier musée et cependant vivant. Le ciel est bleu, le soleil n'est pas encore couché, le temps est ralenti, peu de passants, pas d'autos. Athéna vient me chercher pour aller dans le centre-ville. Nous traversons une autre zone piétonne qui couvre la place Kléber. Je vois passer le nouveau tramway panoramique, très beau. Comme j'aimerais que Paris ressuscite ses tramways, se réhumanise...

Athéna me conduit au café philosophique qu'elle a ouvert dans la grande arrière-salle du restaurant de la Victoire et qu'elle anime depuis plus d'un an, les lundis soir, de 6 à 8. Les participants sont répartis à plusieurs tables. Parlant de « l'auto-éthique », j'ai grand-peine à faire comprendre l'éthique de la compréhension. La compréhension est ce qu'il y a de plus difficile à faire comprendre. Je vois d'ailleurs les limites de la compréhension : elle conduit à l'impuissance devant le mal. À la limite, la compréhension paralyse. Il y a une contradiction entre compréhension et action, que l'on peut et doit assumer.

Dîner au restaurant La Tête de lard, avec Mme Hannelore Gadatsch et ses collaborateurs. Ayant mis fin à ses problèmes de digestion du déjeuner grâce à un Fernet-Branca, elle en est déjà au riesling. Je commande une tarte flambée au fromage, puis une tête de veau. L'exquise tarte étant gigantesque, je ne peux avaler que quelques bouchées de tête de veau et fais descendre le tout à coup de riesling.

Retour vers l'hôtel à travers la ville tout illuminée pour Noël. Noël ! Noël déjà... Dans ma chambre, je revois d'un œil éteint les trois quarts de *La Horde sauvage*. M'endors, me réveille, me rendors. Nuit agitée.

MARDI 6 DÉCEMBRE

Matinée somnolente.

Avion de 11 heures. Journaux. Après le suicide de Debord, celui de

Roger Stéphane. Et mort de Norbert Bensaïd.

À l'occasion de la mort de Debord, tous les pantins de la société du spectacle qu'il avait fustigée dénoncent les pantins de la société du spectacle.

La mort de Stéphane me ramène des images du lointain passé. Je le revois au restaurant privé Antoinette à Lyon, repaire de la Résistance, avec son air ostensiblement conspiratif, passer de table en table, bruyant et volubile. Et lors des réunions chez lui du temps du premier *Observateur*...

Je revois aussi Norbert, bon, sensible, généreux. Il avait soigné Johanne, mais on n'avait jamais communiqué sur le plan des idées.

Déjà physiquement hébété par les repas de la veille, je suis moralement hébété par ces morts. Les snipersse sont remis à tirer dans mon secteur.

Jean-Louis Le Moigne, dans le dernier bulletin *MCX*, cite Ph. Caillé : « Nous continuons à chercher des dépanneurs de la planète alpha, alors que nous sommes sur la planète bêta, où seuls les questionneurs peuvent nous aider. »

Orly. Dans la queue des taxis, les hommes à attaché-case et gabardine prédominent. Je tombe sur un Asiatique sagace et sûr, qui connaît toutes les configurations parisiennes et choisit un bon itinéraire.

Déjeuner léger. Lourde sieste. Puis rendez-vous avec Jacques Berque, Duvernaud, Axelos. Berque, toujours alerte, condamne l'américanisation partout à l'œuvre, déplore les nouveaux centres multinationaux de pouvoir qui se mettent en place, pense que la fédération européenne constituerait un désastre pour l'identité française, et voit dans l'islam une force positive de résistance. Je fais valoir que les contre-courants sont multiples, pour le meilleur et pour le pire, que rien n'est joué, que les bifurcations décisives viendront dans la décennie...

Duvernaud, évoquant la disparition de Debord, Stéphane, Bensaïd, me dit : « Nous avons la pile Duracel comme les petits lapins jouets des films publicitaires. »

Les mots d'esprit fusent, soufflés par un génie à la fois extérieur et intérieur.

Dîner léger d'endives, pas de vin. À la télé, *Tonnerre de feu* avec Roy Scheider : batailles d'hélicoptères sur le ciel diurne et nocturne de Los Angeles, le tout sur fond de trafics et de corruptions dans la CIA.

MERCREDI 7 DÉCEMBRE

Lever à 7 heures pour être à 8 h 15 à RTL, où je suis « l'invité du petit

déjeuner de Florence Belkacem » : quatre minutes et demie d'antenne seulement, mais elle est sympathique, a lu mon livre, l'a aimé, et son collaborateur a utilisé mon *Science avec conscience* pour sa thèse. En dépit du temps éclair, je ne suis pas mécontent, biscotte *chalume*.

Dans le métro aller et retour, j'ai lu *Time*, un article « good vibrations » annonce que le *free trade* interaméricain est bien parti : les échanges États-Unis-Mexique et États-Unis-Canada se sont accrus, et bientôt, pour l'Amérique latine, *trade* remplacera *aid*. Cet optimisme libre-échangiste m'inquiète.

En Chine, les citadins abandonnent les vélos pour les voitures alors que nous commençons à abandonner les voitures pour les vélos.

Diagonales Est-Ouest (où l'on trouve toujours des informations ou des remarques absentes de notre grande presse) consacre son numéro aux médias dans l'Est. À propos de la Serbie, un article de Belgrade rappelle que tout a commencé par une hystérie médiatisée : d'abord les informations sur les viols de femmes serbes au Kosovo par les Albanais musulmans, puis le rappel des atrocités croates de l'époque hitlérienne. Ainsi ce prêtre serbe montrant un chapelet fait avec des doigts d'enfants serbes abattus par les Croates. De part et d'autres, viols, émasculations, tortures, massacres d'hier incitent à pratiquer les massacres, les viols, les tortures, les ignominies d'aujourd'hui. Cas exemplaire de l'hystérie de guerre, qui précède la guerre, la prépare, la stimule, l'accompagne et s'y déploie.

Toujours dans *Diagonales*, une « lettre de Tuzla », où la municipalité est encore entre les mains des « citoyens », témoigne de ce que la convivialité multi-ethnique des villes de Bosnie tend à disparaître d'une part à cause de l'afflux des réfugiés ruraux qui n'ont pas vécu l'expérience multi-ethnique et apportent leur vision close, d'autre part en raison de la radicalisation même qu'entraîne la prolongation de la guerre : dans Tuzla, ville exemplaire, sont apparues une radio spécifiquement musulmane et une radio spécifiquement croate.

Aux infos, Juppé déclare que le retrait des « casques bleus » devient inévitable, tout en sachant que désormais il y aura risques d'un grand carnage et d'une extension du conflit. Les Serbes de Pale, de leur côté, passent à la conciliation apparente, se déclarent prêts à accepter le plan de paix, laissent entrer un convoi humanitaire à Bihac. Comment puis-je oser me plaindre, moi, des petites tartufferies et vilénies dont je suis victime, alors que c'est tout un peuple que l'on a trompé, trahi, bafoué ?

JEUDI 8 DÉCEMBRE

Journée de rendez-vous au CETSAAH :

- Entretiens avec Thierry Grillot, de la BNF, qui prépare un hommage à Jean Cassou. Je rappelle sa noblesse, son courage, sa simplicité durant la résistance à Hitler et son opposition aux stalinien lorsque Tito fut excommunié. Je me souviens que, peu avant sa mort, il voulut me parler d'un secret qui sans doute nous concernait tous deux. Mais, sa fille Isabelle étant là le jour de notre rencontre, le secret ne fut pas évoqué. Peut-être avions-nous aimé une même femme ?

- Interview par une journaliste de *Globo* de Rio de Janeiro, à l'occasion de la sortie au Brésil de mon *Science avec conscience*.

- Marc Perez me parle de sa thèse où il utilise ma notion d'asservissement.

- Laure Barbien-Bouvier m'interviewe pour *L'Almanach des sciences* sur la question « comment êtes-vous devenu chercheur ? ». Par hasard et par nécessité.

- Marie-Madeleine Pacaud m'annonce qu'elle vient de réussir un examen de promotion. Quand elle a dit à l'un des trois examinateurs qu'elle avait travaillé avec moi, le visage de celui-ci se serait illuminé.

- Deux responsables des *Cahiers pédagogiques* me demandent le thème de mon intervention pour leur congrès. Ce sera : réforme de pensée, etc.

- Visite de la fille de Larbi Nait Mazi. Diplômée de pharmacie, elle dirigeait un service à l'institut Pasteur d'Alger, où son bureau avait été saccagé. Se sentant de plus en plus menacée, elle est venue en France en septembre. Bien que de nationalité française, son diplôme étant algérien, elle ne peut trouver d'emploi, à moins de refaire trois années d'études. Son père, qui travaille dans un laboratoire de pharmacie à Médéa, à 90 kilomètres d'Alger, reste enfermé dans son appartement. La route Médéa-Alger est devenue dangereuse avec barrages de vrais et faux policiers. « Et votre oncle (mon ami, qui a été rédacteur en chef au *Moudjahid*) ? – Il a pris sa retraite, mais vit lui aussi terré dans son appartement. » Sa situation est d'autant plus dangereuse que sa femme est allemande (purchassé à l'époque de la guerre d'Algérie par la police française, le FLN et le parti messaliste qu'il avait quitté, il s'était réfugié en Allemagne où il s'était marié, puis, la guerre terminée, il était retourné en Algérie). Que faire pour elle ? J'écris à M. S., à l'institut Pasteur de Paris.

- Puis Sylvie Tsangares, dont le nom sonne tsigane à mon oreille. Visage brun, grands yeux étranges, je ne peux la situer que dans un *strangeland* inconnu. Après avoir travaillé quatre ans en Californie dans le domaine psychiatrique, elle prépare une thèse d'ethnopsychanalyse avec Tobie Nathan, qui lui a dit de venir me voir pour évoquer la culture américaine. Je prends plaisir à parler avec elle jusqu'à ce qu'un coup discret à la porte m'avertisse que le visiteur suivant m'attend.

- Le docteur Hautefeuille veut absolument que je sois présent à sa rencontre annuelle sur la toxicomanie. Plus je lui démontre que je suis incompetent, plus il pense que c'est cela qui justifie ma présence.

- Enfin un photographe spécialiste des « scientifiques », qui veut me connaître avant de me photographier. Il ne sait rien de moi sinon que je suis « médiatique », ce qui m'irrite. Pour mettre un terme à ses questions qui me cassent les pieds, je lui conseille de lire mon dernier livre.

Avant d'aller me faire malaxer par Mme Deligny, je passe à la librairie Colette pour mettre au point avec la piquante libraire une signature de livres en janvier.

VENDREDI 9 SEPTEMBRE

À jeun, prise de sang, d'urine, électro-cardio à l'hôpital Necker.

Oserai-je l'écrire ? J'ai reçu une injonction à reproduire vingt fois une lettre et à l'envoyer à vingt personnes sous peine de malheurs épouvantables. J'avais demandé à Mme Vié de faire vingt photocopies et de choisir, au hasard, vingt adresses. Puis nous avons oublié. Assailli par mes déboires et l'aggravation de mes problèmes d'appartement, je pense à la lettre. Je presse Mme Vié qui en fin d'après-midi m'apporte les enveloppes. Je les timbre et les mets dans la boîte. Ouf ! Oui, je suis rationnel. Je le maintiens, mais en tout esprit il y a une zone souterraine de magie et superstition. Dans le moment de crise et difficulté que je traverse, la superstition a jailli et m'a ordonné de poster les lettres.

Dîner chez Jean-Luc Gaüzzer avec Pauline, qui dirige plus que jamais son agence de mannequins. Des amis. Des artistes, Polanski, Brialy, Carole Laure, Aurore Clément, retrouvée avec grand plaisir. À un moment, on parle théâtre et je me rends compte que depuis des années non seulement je ne suis pas allé au théâtre, mais j'ai cessé de lire tout ce qui le concerne.

SAMEDI 10 DÉCEMBRE

Terminé la correction de mon article sur la complexité pour *Sciences humaines*. Courrier. Le texte de Guillebaud m'a fait du bien.

Visite de Rafik Aboud, étudiant à l'École polytechnique de Lausanne. Beaucoup d'affinités, un même sentiment vécu de poly-identité.

Pétarades, clameurs, vacarme d'avertisseurs dans la rue. Je descends vite sur le boulevard Beaumarchais où une masse énorme de motards piaffe à l'arrêt, démarre, stoppe, repart, re-stoppe. Vieux, jeunes, seuls ou en couple,

moustachus ou glabres, en dépit de toutes ces différences, il y a quelque chose qui fait l'unité du peuple motard et qui ne tient pas seulement au cuir, au casque, à l'uniforme, aux gestuels du poignet et du pied, mais à une certaine gueule fière, ombrageuse et résolue. Quelque chose qui relève à la fois de la communauté tribale et de la communauté ethnique : c'est le peuple motard qui manifeste et se révolte. Comme les Huns sur leurs chevaux rapides, ils déferlent sur leurs grosses motos tout au long du canyon Beaumarchais, de la République à la Bastoche.

À un motard assis sur le trottoir qui me semble avoir 50-60 ans, je demande le pourquoi de ce rassemblement : c'est en protestation contre un décret ou une loi qui punit sévèrement les infractions à la limitation de vitesse commises par les grosses cylindrées. « Or nous, on tue beaucoup moins que les bagnoles, qui font 10 000 morts par mois (*sic*) et que les vélomoteurs qui zigzaguent n'importe comment. D'ailleurs, si on tue, on se tue en même temps. C'est un connard qui a fait cette loi. Regardez, une grosse cylindrée monte en première immédiatement à cent à l'heure. On roule très vite, mais très sûr. Alors, c'est de la connerie. En Allemagne, il n'y a pas de limitation de vitesse sur les autoroutes et ça roule à 250 à l'heure sur la voie de gauche. »

Je m'estime convaincu et j'échange une poignée de main virile avec le motard. Soudain, tous remettent leur casque, font pétarader leur moteur. Le cortège redémarre.

Un article dans *CNRS Info* révèle que les mâles de certaines mouches drosophiles produisent quelques dizaines de spermatozoïdes géants (mesurant deux centimètres, soit six ou sept fois la longueur du corps du mâle) dont le nombre correspond exactement au nombre de gamètes de la femelle. À la différence de la plupart des autres espèces sexuées, dont la nôtre, qui produisent des millions de spermatozoïdes minuscules, dont un seul fécondera l'ovule, ce qui procède d'un formidable gaspillage, ces mouches ont trouvé une voie apparemment plus rationnelle. Il est vrai que, si nous avions suivi cette voie, nous aurions des spermatozoïdes de douze mètres de long, ce qui nous aurait posé quelques problèmes.

Invité pour parler à la séance inaugurale du 6^e Salon franco-israélien de médecine et technologie médicale consacrée à « la personne âgée », j'ai mis mon beau costard, j'ai piqué la rosette de la Légion d'honneur à ma boutonnière, j'ai noué cravate, et je suis arrivé à 20 heures pile. Les organisateurs, les docteurs Abastado et Cohen, m'accueillent cordialement dans le hall de la Maison de la chimie. On me donne un badge, me colle une cocarde tricolore (que j'enlève). Comme l'ambassadeur d'Israël et le grand rabbin Sitruck sont en retard, je m'installe dans le grand amphithéâtre avec *L'univers existe-t-il ?*, que je trouve finalement bien décevant.

Quand l'ambassadeur arrive, l'amphithéâtre est plein. Plein de médecins.

Je me demande si les médecins sont presque tous juifs ou si les Juifs sont presque tous médecins. J'ai gagné la tribune. On commence enfin vers 9 h 15, sans le grand rabbin. L'ambassadeur dit des mots d'ambassadeur, puis le grand rabbin arrive et dit des mots de rabbin : éloge de la vieillesse, rappel des patriarches, évocation de passages intéressants ou stimulants de la Bible ou du Talmud. Belle gueule et séduisante façon de parler. Et voici que l'ambassadeur et le grand rabbin, tous deux appelés à d'autres devoirs, quittent la tribune. Quand le grand rabbin vient vers moi, je crains la malédiction qu'a subie Spinoza ; mais non, il me serre la main en exprimant ses regrets polis de ne pouvoir m'écouter, je lui bredouille que j'ai apprécié son intervention.

Présenté comme philosophe, ce que je ne récusé pas, je commence par me réjouir que le titre de la séance soit la personne âgée et non le troisième âge, catégorie anonyme, standardisée, statistique, dissolvante, résultat de cette évolution/révolution du XX^e siècle qui a transformé le noble ou sage vieillard en petit vieux ou pépé. J'en profite pour exprimer ma philosophie des âges, qui sont en fait mêlés en chaque âge, et conclus par la nécessité de réformer notre mode de pensée et de vie pour commencer à atténuer la disjonction entre les âges et la relégation des vieux.

Après moi, le sociologue-économiste du CNRS Arie Mizrahi donne des informations statistiques intéressantes : en France, la moyenne de la consommation médicale par personne a été, en 1993, de 11 000 francs, dont 5 000 pour les soins hospitaliers, 3 500 pour les soins ambulatoires, 2 400 pour la pharmacie. De 60 à 69 ans, le total passe à 15 000 francs ; de 70 à 79 ans à 22 000, et 30 000 au-delà. Le gain en espérance de vie, depuis 1970, se traduit par une augmentation de la consommation médicale. Je me demande si l'accroissement de la quantité de vie depuis 1970 n'est pas corrélatif à une diminution de la qualité de la vie.

Puis le médecin israélien nous dresse un tableau monocorde des soins accordés au « troisième âge » dans son pays.

Buffet cachère, je prends une ou deux tranches de pickle-fleish, goûte avec une méfiance justifiée le bordeaux cachère. Retour *at home* où Edwige m'attend.

Je lis dans *Croissance* qu'à Singapour une loi récente permet aux vieillards de poursuivre en justice leurs enfants si ceux-ci ne leur prêtent pas assistance.

DIMANCHE 11 DÉCEMBRE

Au marché, nous achetons *koulibiak*, pâtes fraîches, galettes de sarrasin, fromage de brebis, yaourt de brebis, chou, betteraves, pommes genre

clochard, ananas. En rentrant, je prépare un *boulgour* pour midi.

Courrier, courrier. Je réponds notamment à Françoise Bianchi, qui m'écrit, à propos de mon livre : « Tu es entré en littérature avec une œuvre qui casse les genres et crée sa forme ; les critiques n'en verront, pour l'instant, que ce qu'elle n'est pas ; mais elle fournit au lecteur un cadre pour se retrouver. »

7 sur 7 : moment digne de l'antique. Tel Cincinnatus déclarant aux médias qu'il retourne à sa charrue, Delors lit sa déclaration de renoncement avec simplicité. L'argumentation est impeccable. C'est dans son acte de renoncement qu'il est plus que jamais digne d'être président.

Il prend la classe politique française à contre-pied et, par son geste, en révèle la petitesse. Au cours de ce 7 sur 7, nous sommes montés sur les hauteurs du destin ; nous allons retomber dans le tragi-vaudeville.

Delors a effectivement besoin de réflexion et de repensée politique. Cela ne suffit pas d'être social-démocrate, il faut maintenant vouloir et formuler une véritable politique de civilisation, pour restaurer/instaurer une qualité de la vie, pour freiner les formidables poussées de l'atomisation, de l'anonymat, de l'hyper-spécialisation, de la marchandisation, de la démoralisation, de la désertification.

Le soir, impossible de résister à la *Bataille des Ardennes*, film américain des années 1960 avec Henry Fonda, Dana Andrews, Bronson, etc. Je revis la guerre, je me revis, et en même temps je vois ce que je n'ai pas vécu, les grandes batailles de chars, les grandes retraites, les grandes avancées. La caméra douée d'ubiquité nous fait pénétrer dans les états-majors, chez l'ennemi, nous sommes partout, et nous vivons le suspense historique de chaque bataille. La magie du cinéma irrigue la réalité de la guerre, la ressuscite transfigurée et, en même temps, nous goûtons la volupté d'être en paix, d'échapper à tous ces obus et tirs de mitrailleuses...

LUNDI 12 DÉCEMBRE

Je revois la révision de mon journal de janvier. Annie François, qui travaille à sa correction, n'est pas encore entrée en moi et moi je ne suis pas encore entré en elle, pour reprendre les termes du pacte sacré passé entre Thérèse d'Avila et le Christ.

RTL m'a demandé mes réactions au renoncement de Delors. J'ai dit à peu près ce que j'ai noté.

Déjeuner avec Jean-Claude Guillebaud et Sami Naïr. Ils me sont bien réconfortants. Sami dit que la France apporterait une aide militaire au pouvoir algérien.

Ai terminé *L'univers existe t-il ?* de Jean-François Gautier. C'est un type très cultivé, féru de science, philo, littérature, qui écrit brillamment, mais qui ressasse sans cesse que la notion d'univers ne tient pas la route cosmique. Il s'acharne contre l'idée d'univers, où il voit une idéologie unitaire, sinon totalitaire, mais il ne cherche pas à la remplacer par un plurivers ou un cosmodrome. Tout cela devient exagéré et ennuyeux.

Le soir, je regarde *Henry V* de Kenneth Branagh qui joue lui-même le roi. Le film est heureusement en V.O. Comme ces acteurs rosbifs disent bien la parole de Shakespeare ! Le film est impressionnant et culmine à la bataille d'Azincourt, une des plus belles et plus originales batailles de cinéma, dans la gadoue, pleine de plans rapprochés, avec des coups de glaive terribles comme ceux des bûcherons. Après Azincourt, il n'y aura plus de France, celle-ci étant découpée entre Anglais et Bourguignons. Restera le petit roi de Bourges, provincialisé, sans avenir. Jusqu'au jour de l'imprévu absolu : l'arrivée de Jeanne d'Arc.

MARDI 13 DÉCEMBRE

Nous marchons en fin d'après-midi rue Saint-Honoré, puis allons rue du Marché-Saint-Honoré. Comme je regrette de n'avoir pas pris un appartement dans ce quartier ! Nous nous attablons au Rubis. Je commande un beaujolais, Edwige un gewurtztraminer, et nous nous régaloons d'une assiette de charcuterie. Mes regrets s'enflent, envahissent tout mon esprit. Oui, c'est là où j'aurais voulu vivre, parmi ces sobres maisons XVIII^e et toutes ces boutiques d'alimentation...

MERCREDI 14 DÉCEMBRE

Ermùeli Yung, photographe genre naïade que j'imagine finlandaise, vient pour faire un stock de photos pour Stock. Elle me prend à côté de ma petite sculpture des trois oiseaux sur une branche, placée près d'un miroir, et fait un jeu de portraits avec reflets, image dans l'image. Elle m'enjoint de lever les yeux, baisser la tête, me pencher légèrement à gauche, puis à droite, et, chaque fois que j'obéis, elle s'exclame, pour m'encourager, « merveilleux »,

« génial ». Au début je suis renfrogné, puis toutes ces exclamations me font marrer : elle capte un sourire en lançant « sublime ».

Courrier avec Mme Vié. Puis kinési : Mme Deligny me transforme en chair à pâtée. À la fin, après avoir essayé de recoller mes morceaux, je sors en titubant.

Irai-je à la réception pour le cinquantenaire du *Monde* ? Je n'étais pas d'humeur à cocktail ces derniers temps, et hier je ne suis pas allé au lancement de la 5. Finalement, je me déclenche.

Là-bas, visite de l'expo, assez intéressante : on a des écouteurs aux oreilles et le commentaire varie en fonction de l'endroit où l'on se tient ; je vais au pavillon sur Mai 68, duquel j'ai été effacé. Quelques rencontres sympas. Jean Daniel, Jean Lacouture : quel malheur de ne rencontrer les amis que dans les cocktails... Je rumine « quelle vie de con je mène ». À l'un des buffets, il y a des huîtres et des œufs de saumon. Comme je dois faire un bon dîner chez Gil Delannoi, je ne prends que deux huîtres, une seule tartine de saumon et ne bois rien.

Rencontre rue Bonaparte de l'Ami fatal. Comme dans *L'Exorciste*, le funeste rendez-vous est reporté ailleurs et plus tard.

Chez Gil et Sylvie, civet de biche, corton puis pauillac. Climat paisible, détente. Gil nous récite le dernier monologue d'Hamlet.

Dans la nuit, la biche travaille nos boyaux.

JEUDI 15 DÉCEMBRE

Au courrier, lettre d'André Burguière qui m'émeut.

Je relis hâtivement les mois juillet à novembre de ce journal avant d'en remettre une disquette à Michel Winock.

Il faut trouver un titre à ce journal. J'ai proposé *L'Année irrésolue*, ça ne plaît pas (à moi non plus), *L'Année sphynx*, *idem*. Je songe à *L'Entre-deux siècles*. Je phone à Françoise Peyrot, ça ne lui plaît pas : « Il faudrait un titre qui vous implique personnellement... – Alors, *Journal d'un anti-parisien*... » Je la rassure aussitôt : je ne tiens pas à ce titre.

VENDREDI 16 DÉCEMBRE

Mon TGV pour Montpellier est à 10 h 49. Je me lève à 8 h 45. Je fais

tranquillement mon thé, tranquillement ma gymnastique, fais tranquillement couler mon bain et au moment de m'y plonger, intrigué qu'Edwige ait déjà le courrier, qui arrive normalement à 9 h 30, je découvre qu'il est 10 h 10. Panique. Je me mouille le museau, ne me rase pas, m'habille à la hâte, flanque un slip et une chemise propres dans ma serviette, rafle des papiers, dont mon billet et le schéma de ma conférence. Sors. Reviens pour prendre mes lunettes. Ressors, cours vers le Beaumarchais, scrute l'horizon vers Répu. Pas de taxi. Je piaffe. Pas de bus, je repiaffe. Enfin un taxi libre, qui me charge et me dépose gare de Lyon. Douze minutes d'avance. Je rassure Edwige au téléphone, achète *Libé*, puis, comme le wagon est quasi vide, je m'installe à une place au milieu, plutôt qu'à ma 22 près de la porte à courants d'air.

Rapide feuilletage du journal. Je note cette déclaration faite à Strasbourg par Marek Edelman, chef de la révolte du ghetto de Varsovie : « La Bosnie, c'est la revanche posthume de Hitler... J'ai plus confiance que vous en l'Allemagne. Les fils ne ressemblent pas aux pères. »

Une info bio-cérébrale : le cerveau humain se fabrique un neuro-médiateur chimique dont le principe actif est analogue à celui du cannabis. Déjà, on savait que le cerveau se fabrique sa propre morphine (endorphine), maintenant on apprend qu'il se roule des joints. Que va faire mon ami Hovnanian ?

J'en profite pour corriger le mois de février de ce journal. Interrompu par le service du déjeuner, appelé de façon optimiste « le Bon Moment ». Le Bon Moment me remet une carte de visite qui m'annonce que « dès ce jour » hôtesse et stewards porteront une nouvelle tenue signée Pierre Balmain. Curieuse information gastronomique. Le repas est quelconque, mais j'ai pris un petit pauillac consolateur. Je me remets à la correction de mon journal de février, qui entre ainsi dans mon journal de décembre.

Après quatre heures de travail tranquille, tous papiers étalés, arrivée à Montpellier. Michel Maffesoli m'attend à la gare. Le ciel est bleu, le temps est printanier, nous allons par les rues piétonnes jusqu'au charmant petit hôtel du Palais. Ma chambre elle-même est charmante, au troisième étage, avec vue sur la place, les arbres, le ciel. En descendant, je vois la jeune femme de la réception avec son bébé sur le bras. Je préfère mille fois ce type d'hôtel aux grands Hilton standardisés.

Michel me conduit dans un superbe appartement, dans un hôtel XVII^e siècle, où vit noblement Mme D. Puis je rentre à l'hôtel, y retravaille, jusqu'à ce qu'arrivent Corinne et Laurence Tubiana qui dirigent l'association Solagral. Elles s'occupent ensemble du *Courrier de la Planète*, et viennent m'interviewer sur le libre-échange, la mondialisation. Je leur dis qu'on ne sait pas à quel prix culturel et civilisationnel seront payés les progrès économiques acquis par le libre-échange et que plus les problèmes se mondialisent et se globalisent, plus les visions sont fragmentaires. La mondialisation provoque d'une part, par contrecoup, les replis sur soi ethniques, religieux, nationaux et

donc le racornissement ethnocentrique des visions, d'autre part le développement de la pensée techno-économique qui elle-même mutile et fragmente les problèmes. Ainsi, une des conséquences de la mondialisation est l'incapacité de plus en plus grande de concevoir cette même mondialisation. Elle fait progresser l'intelligence aveugle et nous précipite vers la catastrophe.

Puis je vais à la conférence d'Akoun pour le colloque « Ruptures de la modernité » où je dois parler le lendemain. Il cite le problème des porcs-épics : en hiver, ils ont besoin de se serrer les uns contre les autres pour garder de la chaleur, et besoin de s'éloigner les uns des autres pour ne pas s'entre-piquer. Ils se rapprochent, s'éloignent, jusqu'à ce qu'ils trouvent la bonne distance, pas trop proche ni trop éloignée. Il a quelques bonnes formules : « Le collapse du communisme a été un Tchernobyl socio-politique », et « l'Occident n'est pas porteur du modèle occidental ». Évidemment, c'étaient les pays non occidentaux qui croyaient à ce modèle ; maintenant ils n'y croient plus et nous y croyons de moins en moins.

Il y a des gens qui vous regardent d'un air rébarbatif, comme si vous n'étiez là que pour les faire chier.

On nous conduit au palais départemental, hors de la ville, où un « buffet dinatoire » nous attend. Affligeant : des petits carrés de pain mou tartinés de substances aux couleurs vives, surmontés de minuscules fragments d'olives, de quart d'œufs de caille, de tranchettes de radis. Agréable à voir, exécration à manger. Les papilles de ma langue gémissent. Côté boissons, ô platitude ; whisky, Coca, seul un frontignan rappelle la région dans ce buffet uniformément répandu de New York à Shanghai. Pas de vin régional, alors qu'il y en a d'excellents dont le faugères. Indigné, je demande un taxi et rentre.

En face de l'hôtel, il y a une brasserie, La Coquille, où je prends un filet de bœuf aux pieds de mouton frais, arrosé d'un demi-faugères justement. Les autres sont allés du buffet au Café de la Mer et de là dans une boîte. Il y a deux-trois ans, je n'aurais pas résisté et les aurais suivis. Mais je me sens très casanier et me hâte de rentrer à mon hôtel. J'ai envie de travailler au Journal, mais je tombe sur la fin des infos de 20 heures, vois Chirac devenu candidat de gauche, autant social que national. Je me remets au Journal, puis reprends la télé. Après un zapping incertain, je me fixe sur M6 où se poursuit un polar sur trafiquants de drogue. J'adore voir des trafiquants à tête de latinos, des flics injustement renvoyés, des politiciens ripoux.

Je ne sais pas pourquoi, je dors une heure, puis n'arrive plus à dormir. Je me lève à 5 heures du mat', me remets à travailler.

Une voiture nous conduit, Michel et moi, à l'université Paul-Valéry. En attendant d'intervenir, je glande. Un sociologue barbu, qui se dit perturbé par la sociologie (je le comprends), me demande soudain, l'air narquois, pourquoi Anne Brigitte Kern est en petits caractères sur la page de couverture de *Terre-Patrie*. Je lui demande quelle est son interprétation ; il me dit que cela lui semble un signe de machisme. J'explose : « Les autres, môssieu, ils ne mettent le nom de leurs collaborateurs que dans leur page de remerciements, ou bien ils passent purement et simplement sous silence le travail de leurs nègres. Alors que moi, dans ce livre qui est évidemment sorti de mes idées, et qui porte la marque de ma façon d'écrire, je n'ai pas voulu me contenter de remercier ABK, qui a lu, relu, corrigé, fait des suggestions à mon manuscrit : j'ai fait mettre son nom sur la couverture. – Ah, j'ai pensé que ça pouvait être une demande d'éditeur... – Mais l'éditeur n'impose jamais des noms inconnus. – Ah ! j'savais pas. – Vous ne saviez pas, mais vous avez une opinion. C'est marrant, chaque fois que je fais bien, des mecs comme vous me jugent mal... »

Puis le type croit me coincer sur un autre terrain : « J'ai entendu dire, j'sais pas, il y a une dizaine d'années, à Grenoble, que vous utilisiez vos cours d'université pour séduire des étudiantes... »

Je re-explose : « Mais, môssieu, je ne suis pas prof d'université, je ne fais pas de cours, je ne décerne pas de diplômes. Je suis au CNRS. Certes, j'ai fait des séminaires, mais rien de systématique ni de régulier. De plus, je ne suis pas un séducteur mais un séduit ! – Ah ! moi aussi », me dit le mec.

Puis je fais ma conf dans le grand amphi sur « le défi de la complexité ». Je commence par dire que les trois piliers de la science classique (l'ordre, la séparabilité, la validité absolue de la logique déductive-identitaire) étaient en grande partie mythologiques. De plus en plus fortement, je pense que la Science, la Raison, comme le Progrès, ont été les figures abstraites d'une formidable mythologie. Leurs sectateurs se sont crus dans le réel, alors qu'ils étaient dans l'imaginaire.

Attente du TGV. Je lis dans *La Lettre du Forum de Delphes* d'octobre-novembre 1994 un texte d'André Nicolaï, « Démocratie et développement » dont la thèse est intéressante. La démocratie n'est généralement pas favorable au début du développement capitaliste. « Ce qui semble nécessaire, c'est l'existence d'un État de droit. Par contre, elle *peut* être la conséquence d'un développement primitif, si au préalable le surplus a été orienté vers des fins productives et non détourné vers des fins militaires ou somptuaires (Louis XIV après Colbert, le Japon avant 1945) ou des fins d'auto-reproduction du personnel politico-administratif (Afrique noire, Birmanie). La démocratie ne

devient possible qu'après atteinte d'un certain niveau de développement, c'est-à-dire au moment où le salariat et l'entrepreneuriat privés autochtones se sont généralisés, car il est alors de l'intérêt commun des travailleurs et des entrepreneurs que l'État de droit prenne une forme démocratique. » Ce n'est qu'à la longue que la démocratie devient la forme préférentielle du capitalisme. C'est le seul régime qui tolère les conflits et assure la « bonne gestion » des conflits. Pour Nicolaï donc, l'idée d'un préalable démocratique au développement doit être remplacée par l'idée du préalable d'État de droit (par opposition à État arbitraire)

Dans le TGV, je regarde *Le Monde*. On n'a pas encore tout sorti de l'affaire du sang contaminé : des archives concernant les transfusions ont disparu dans les Bouches-du-Rhône ; des dossiers sur les prélèvements sanguins ont été truqués. On a été conduit à prélever sur des populations à risques (détenus, prostituées), en dépit des directives de la Santé. Les médecins ont été particulièrement irresponsables-responsables.

Je termine les corrections du Journal de mars, puis m'endors jusqu'à la banlieue de Paris.

Impatient de rentrer, je saute dans un taxi.

À la maison, peu de courrier. Au lieu d'être soulagé, je suis déçu.

Fax de Saül Fuks, où je relève : « En la fin de l'année, quand tout paraît se terminer, commencent à émerger tous les thèmes qui sont restés pendants ; tous ces problèmes arrivent en bande, comme les éléphants ; comme eux, ils font un bruit énorme et apparaissent étroitement unis. » Il propose de foncer sur eux comme un taureau.

Sur répondeur, proposition d'un débat entre Jean-Marie Domenach et ma pomme sur les années Mitterrand. Jean-Marie va être très pamphlétaire, et moi je ne puis être supporter. Que vais-je dire ? À première vue, je ne vois aucune rupture véritable, le monarchisme présidentiel libéral a continué. Les scandales ? Déjà sous Giscard. La monarchie capricieuse ? Déjà sous Giscard. En revanche, sur le plan des arts et des monuments, on note quelques œuvres royales dont la Grande Arche, la pyramide du Louvre et un ministre de la Culture généreux et fastueux, inventeur de fêtes comme la fête de la Musique.

Le dépérissement et la sclérose du politique ont continué. La domination de l'économie sur la politique a continué, et d'autant plus après le bref soubresaut social de 1981-1982. Certes, il y a eu un changement du personnel politique, mais pas de changement politique. Certes, il y a eu les nationalisations, mais elles n'ont été ni positives, ni négatives. Il y a eu dépérissement du Parti communiste, mais celui-ci a été autant provoqué par la sclérose Marchais que par l'effet du baiser empoisonné mitterrandien.

La politique européenne a continué de Giscard à Mitterrand, l'amitié

avec l'Angleterre a été maintenue à travers l'affaire des Malouines et l'amitié américaine à travers l'affaire du Golfe. En politique étrangère, même fidélité à l'Angleterre, à l'Amérique. La mondialisation gaullienne continue, borgne au début (discours dit de Cancún), puis critique à l'égard de l'URSS. Il y eut une double politique intéressante en son principe, sans grand résultat dans la pratique (notamment au Moyen-Orient). Mitterrand a été trop compliqué et pas assez complexe.

Le problème africain, comme du temps de Foccart-Giscard, reste une chasse gardée : même soutien aux potentats francophones, mêmes grosses corruptions, si l'on en croit *Le Génocide franco-africain : faut-il juger Mitterrand ?* de Pascal Krop, qui, lui, voit une aggravation.

Paralysie et myopie après la chute du mur de Berlin et au moment du putsch de Moscou, mais, depuis, la situation a été rafistolée. Quant à la Yougoslavie, faute d'être intervenue avant le conflit ou au tout début, la France est coresponsable de l'inaction européenne.

Nulle réforme en profondeur pour changer la vie. L'économie de marché a été reconnue et saluée ; l'État-providence a été confirmé avec le RMI. De toute façon, le PS était voué au vide. On ne peut même pas lui reprocher de n'avoir pas imposé la social-démocratie puisque la social-démocratie a été réalisée en France par les gouvernements de la Libération, puis continuée *via* l'étape Chaban-Delmas jusqu'à Rocard.

La France populaire a sans doute mieux amorti politiquement la crise économique des années 1980 que s'il y avait eu un gouvernement de droite puisqu'il n'y a pas eu de grande explosion sociale. Ce furent des années relativement paisibles en dépit de quelques éruptions violentes, mais résorbées. Est-ce un bien, un mal ?

Mitterrand a regonflé le PS, complètement à plat, mais avec du vide. Grâce à lui, le PS français a fait sa mue vers une sorte de progressisme puis de social-démocratie en étouffant le PC, alors qu'en Italie le PC faisait une mue dans la social-démocratie en étouffant le PS.

Mais, ni ici ni ailleurs, personne n'a conscience que la social-démocratie est à bout de souffle et qu'il faudrait une politique de civilisation. Surtout pas le PS français, qui n'a pas su ni voulu se régénérer : aucune pensée, des barons éléphanthesques, qui n'ont réussi qu'à étouffer Rocard, lequel a perdu son parler vrai et a mené une politique banale.

Enfin, malgré le drame du sang contaminé né des vices conjoints de la spécialisation scientifico-médicale, de la bureaucratisation, de la prééminence des impératifs économiques-financiers, de la routine, de l'aveuglement, etc., il n'y a jamais eu de prise de conscience des problèmes de civilisation.

Un titre m'est venu pour ce journal : *Journal d'un Sisyphe*. Ou : *Une année Sisyphe*.

Je téléphone mon idée « Sisyphé » à Winock. Le mot lui plaît. Faut trouver l'autre mot qui va avec.

Nous allons au marché des Enfants-Rouges. Chez le crémier, galette de sarrasin, roquefort Carle, beurre d'Échiré, yaourt de brebis, pain Poilâne, miel des Cévennes. Chez M. Simonneau, un poulet fermier, deux escalopes de veau (à milaniser), deux galettes de coquilles Saint-Jacques. Chez le traiteur, des cailles déjà rôties farcies de cèpes, une tranche de *kulibiak*, deux tranches d'aubergines frites. Chez le fruitier, une papaye, des pommes clochard, des poires comices, des clémentines, de l'ail, une betterave, des patates douces.

Après-midi. Je me mets au Mac. Puis je descends me faire une tisane de Boldo. Tiens, je vois la cassette de chants espagnols que m'a envoyée Jean-Claude Pouytes. Je la mets. Coup au cœur, les larmes coulent, je pleure, seul, désespéré. Le premier morceau est *El reliquario*, chanté par Raquel Meller. Ce que je ressens, ce n'est pas seulement l'émotion qui me saisit chaque fois que j'entends *El reliquario*, c'est aussi Raquel Meller, la grande vedette espagnole des années 1920, qui était l'interprète du disque que j'écoutais inlassablement quand j'avais 10 ans, après la mort de ma mère, et que je n'avais jamais plus entendu depuis. Plus tard, mon père m'avait dit combien lui et ses frères, Henri et Léon, adoraient Raquel Meller. Ils étaient allés ensemble l'écouter à Paris, au music-hall, dans les années 1920, et mon père me racontait leur enthousiasme indescriptible, surtout celui de Léon, qui l'acclamait debout, lui criant des mots tendres en espagnol. Ce qui fait irruption soudain en moi, maintenant, tandis que Raquel Meller chante imperturbablement, ce n'est pas seulement ma mère morte, c'est mon père mort, ce sont les miens morts, ce sont mes chers morts qui m'envahissent de leur absence, me font revenir leur perte irréparable, et me renvoient à mon malheur.

J'essaie de me mettre à l'article « Pour une politique de civilisation ». Les synapses rouillés, je piétine, patine. J'ai décidé de me rendre chez Michel Thomson, qui fait voir ses tableaux. Il n'a jamais voulu exposer dans une galerie, mais, presque tous les ans, il expose dans son atelier-logement au rez-de-chaussée de la rue du Commerce. C'est le fils d'un soldat américain de 1918. Un vrai pur. Il a été au PC, puis dissident, puis soixante-huitard. J'en ai assez de ne pas voir mes amis et bien que j'adore les dimanches paisibles, sans phone ni perturbations, je préfère aller chez lui. Plaisir de le rencontrer, avec ses proches, plaisir de revoir Françoise Biro. Les toiles de l'année sont consacrées aux footballeurs et aux marathoniens. J'sais pas causer peinture, mais il fait des choses qui m'emballent. J'ai des toiles de lui. Johanne avait

emporté les plus belles mais il m'en reste deux. Edwige arrive et achète une chouette boucle d'oreille que fait sa fille qui vit à la campagne avec sept chats.

Nous parlons un peu. Je ne sais comment nous évoquons Kateb. Kateb Yacine avait raison : les ancêtres redoublent de férocité. Ils redoublent de férocité en Bosnie, Algérie, Israël, Palestine.

Je vois un Italien. Je lui confie mon pessimisme quant à la libération des échanges mondiaux. De quel prix humain, culturel, civilisationnel, allons-nous payer les gains en productions et produits ?

LUNDI 19 DÉCEMBRE

Déjeuner puis réunion du comité « Sciences et citoyens » au CNRS. On fait le bilan critique de la réunion de Poitiers. J'estime qu'on a été paresseux dans l'ultime période précédant le colloque, que l'on n'a pas veillé à ce que la répartition des participants aux ateliers soit vraiment interdisciplinaire. Il n'y avait pas assez de sciences humaines, notamment. Par ailleurs, certains ateliers (sur les médias, sur les « fausses sciences ») ont donné lieu à des discours standards de scientifiques. Enfin, le cadre de Poitiers, à la différence d'Arc-et-Senans, ne permettait pas les rencontres, les discussions au hasard. La réussite des précédents colloques nous a conduits au laisser-aller en 94. Parodiant les propos de Staline au moment de la liquidation des koulaks, je dis que nous avons été grisés par le succès. D'autres complètent mes critiques, mais craignent que nous ne versions dans le pessimisme, puisque beaucoup de participants étaient très satisfaits. « Mais non, c'est seulement une incitation à corriger nos erreurs. »

Puis on fait un tour de table où chacun propose des thèmes pour l'année 1995, notamment « Imagination, intuition, imprévu » (sur les progrès de l'imprévisibilité dans les sciences naturelles et humaines), « Science et argent » (peut-être faut-il un autre mot qu'argent), « Limites de la connaissance scientifique ». Sur ce thème, Jean-Louis Funck-Brentano fait une intervention remarquable. Il dit que le progrès scientifique introduit en médecine une incertitude que ni les médecins ni les patients ne sont prêts à assumer : incertitude sur la cause des maladies (de plus en plus dépendantes d'un ensemble de conditions et non d'un seul facteur univoque) ; impossibilité de faire un diagnostic certain ; incertitude sur l'efficacité de la thérapie (qui peut provoquer rapidement ou à terme des effets pervers, dont on ne connaît pas les effets à long terme).

J'ai l'impression qu'en quelques années seulement les idées d'incertitude ou de limites ont été tolérées, voire admises dans les milieux scientifiques qui les combattaient avec ardeur, ne considérant les unes et les autres que comme provisoires.

Une dizaine d'autres thèmes surgissent, sur lesquels on va réfléchir jusqu'à notre prochaine réunion. Au cours de la discussion, un participant propose le principe anthropique et je suis surpris de l'ignorance, chez ces scientifiques, de ce principe né chez des astrophysiciens.

Je rentre raccompagné par André Burguière. Il est 16 heures, trop tard pour réchauffer mon haut fourneau cérébral. Je lis *Le Monde* de samedi (que je n'avais pas acheté) et celui de ce soir. Puis infos. De tout cela, je retiens surtout :

- le voyage médiateur de Jimmy Carter en ex-Yougoslavie. Après avoir rencontré Izetbegovic à Sarajevo, il rencontre aujourd'hui Karadzic à Pale. Les commentaires sont très pessimistes, mais les commentaires pessimistes me rendent moins pessimiste que les commentaires optimistes ;

- l'attaque de la petite Tchétchénie par les blindés et avions russes. Soljenitsyne a pris parti contre l'intervention (les connards d'ici l'avaient relégué parmi les réactionnaires parce que sa pensée ne pouvait entrer dans leurs schémas). Quelqu'un va-t-il, je ne dis pas bouger, mais protester à l'Ouest ? À nouveau, les démocrates de Russie sont seuls. Tout ce qui concerne Eltsine est de plus en plus bizarre. Qu'est-ce que cette opération au nez qui l'a fait hospitaliser ? À l'annonce de sa guérison, Tchernomyrdine aurait éclaté de rire ;

- l'intervention de l'abbé Pierre pour installer plusieurs familles de sans-logis dans un immeuble vide de la rue du Dragon. Il est reçu courtoisement par Balladur, qui lui promet de ne pas expulser les familles. Ce soir, Chirac déclare qu'il est prêt à réquisitionner autant d'immeubles qu'il le faudra pour les sans-logis.

Chirac s'est précipité à gauche en fustigeant les palais officiels et les beaux quartiers. Pour ne pas être en reste, Balladur visite aujourd'hui des HLM déshéritées de Seine-et-Marne. Hier soir, dans un petit documentaire qui précédait son interview sur FR3, Le Pen chantait *L'Internationale*.

La gauche est vidée, pulvérisée. Pour occuper ce terrain jonché de cadavres, toute la droite se rue à gauche. Nouvel épisode à la Feydeau. Acte 1 : tous les personnages se retrouvent au centre. Acte 2 : tous les personnages se retrouvent à gauche. Acte 3 ?

Dans un entretien au *Monde*, Jean-Pierre Faye s'interroge : « Pourquoi Karl Oberg, en France, chef de la SS qui a ordonné à l'horrible Bousquet la rafle des Juifs et les a conduits jusqu'à Auschwitz-Birkenau, a-t-il été gracié en 1958 et libéré en 1962 ? »

Film remarquable sur Arte : *Colonel Redl*, film d'Istvan Szabo, de 1985. Histoire du fils d'un humble chef de gare, dont la mère est sûrement juive, qui devient officier dans l'empire austro-hongrois, se voue totalement au service

de l'armée, lui sacrifiant sa famille, ses amitiés, son honneur personnel, avant d'être victime de l'archiduc héritier qui en fera un bouc émissaire pour tonifier son armée en le déclarant espion. Était-ce une façon pour Szabo de raconter, à travers cette métaphore austro-hongroise, le destin de ceux qui ont tout sacrifié pour le Parti et qui finalement sont liquidés comme espions et traîtres ?

MARDI 20 DÉCEMBRE

Je vais laisser de côté la préparation de mon article « Politique de civilisation » pour corriger mon Journal de mars. J'ai impressionné ma correctrice Annie François quand je lui ai dit qu'elle était un Marcel Proust corrigeant Louis-Ferdinand Céline, et quand je lui ai demandé, pour bien rester fidèle à ma façon d'écrire et de penser, de s'inspirer de la parole du Christ à Thérèse d'Avila : « Je suis en toi comme tu es en moi. » Elle m'a adressé le texte de mars en ces termes : « De Marcel Proust à Louis-Ferdinand Céline, de sainte Thérèse à Jésus, l'un dans l'autre et réciproquement. »

Survival International publie un numéro bilan de vingt-cinq années de soutien aux peuples indigènes. Quelle belle lutte pour les ethnies minoritaires, partout broyées, liquidées, parquées ! Il y a environ 300 millions d'êtres appartenant à ces peuples indigènes, répartis dans le monde. Partout, les majorités les ignorent ou les laissent détruire. Les minorités politiques aussi : les militants de gauche ou les groupes révolutionnaires, au Brésil, au Chili et en d'autres pays d'Amérique latine, se foutaient complètement de ces populations. Les massacres et les ravages continuent, mais le contre-courant s'est amorcé depuis 1969. Un certain nombre de ces peuples indigènes ont depuis formé leurs propres organisations et ont cherché/trouvé des appuis extérieurs. Il y a eu quelques victoires, dont l'établissement d'un parc Yanomani au Brésil en 92. Mais le monde industriel continue impitoyablement, dans sa recherche de ressources naturelles de plus en plus reculées (bois, minerais, pétrole, barrages), à liquider physiquement, à spolier, chasser et détruire ces peuples. Il y a eu 1 500 morts, de 1987 à 1993, dans l'État de Roraima au Brésil, soit 20 % de la population indienne, 1 200 morts au Bangladesh dans un seul massacre en 1992 par l'armée et les colons. Au Rwanda même, Hutus et Tutsis méprisent et persécutent les 30 000 Pygmées batwa. On ne sait pas combien ont pu survivre aux violences de cette année. La barbarie des sociétés historiques, disposant d'État et d'armée, commencée il y a douze mille ans, continue et va arriver à ses fins : la destruction totale de l'humanité archaïque, tribale. Le moyen le plus puissant de résistance se trouve dans la prise de conscience anthropologique au sein de nos pays développés, qui comporte la conscience de leurs propres méfaits camouflés

sous les noms de civilisation et de rationalisme.

Il est très difficile de trouver la bonne solution pour ces peuples. Les intégrer dans la civilisation occidentale les désintègre, pas seulement culturellement mais physiquement, comme cela a été le cas des Crees du Nord-Québec livrés à l'alcoolisme et perdant tout intérêt à la vie. Les parquer, c'est les mettre en zoo. Il faudrait qu'ils puissent d'eux-mêmes, avec leurs amis, intégrer progressivement ce qu'ils veulent intégrer de la civilisation moderne sans désintégrer leur identité. Malaurie m'avait dit qu'il œuvrerait dans ce sens, au nord de la Russie, auprès des Inuit.

Cet article de Michel Polac sur ma pomme : quelle méchanceté venimeuse...

Ce qui se passe en Tchétchénie, l'assaut russe, les bombardements sur Grozny, tout cela est terrible pour ce petit peuple et tragique pour l'avenir de la Russie. Qu'est devenu Eltsine ? Pourquoi se cache-t-il derrière son nez ? Où le cache-t-on ? Ne voit-il désormais pas plus loin que le bout de ce nez ? Le pouvoir n'a-t-il pas glissé du côté d'un clan militaire ? La Tchétchénie aurait, pourtant, tôt ou tard renoué des relations privilégiées avec la Russie.

La visite de Carter en Bosnie a-t-elle aggravé ou décongestionné la situation ? Attendons avant de conclure...

Ce soir, je me réjouissais à l'avance de voir *Un chapeau de paille d'Italie* sur Arte. Mais je déchantais progressivement : pas assez enlevé, trop caricatural, faisant basculer la bouffonnerie vaudevillesque vers le cirque. Bref, je lâche pour passer, sur Canal Plus, aux *Peter's Friends* de Kenneth Branagh. Cette retrouvaille d'amis pour un week-end de réveillon, très bien traitée, se termine sur une note d'une gravité soudaine et terrible quand l'hôte, Peter, révèle à ses amis qu'il est séropositif.

MERCREDI 21 DÉCEMBRE

Après m'être fait triturer et pétrir par Mme Deligny, déjeuner avec Jacques Robin aux Arquebusiers (où la cuisine de Christophe s'est bien améliorée depuis deux-trois mois). Jacques a subi une rude chimiothérapie, mais il est guéri. Il a toujours la foi et l'espérance. Il prépare un numéro spécial de *Transversales* pour poser en mai, au moment de l'élection présidentielle, les grands problèmes oubliés par les candidats. Il prépare également, avec la Fondation pour le progrès de l'homme, un grand colloque sur « Autoroutes de l'information et multimédia : chances et risques pour la citoyenneté et le lien social ».

De plus en plus, je suis décidé à retrouver mes amis et proches que, dans ma dérive et mon désordre, je ne vois plus depuis des mois, parfois des années.

Je suis heureux de retrouver Jean Daniel au calme pendant une heure, avec Michèle. Je veux d'autant plus renouer qu'il est maintenant en retrait du pouvoir. Je lui ai confié les difficultés qui m'attendent.

Auparavant, j'ai exposé mon problème à Claude Cherki, qui m'a donné un avis intéressant. J'ai aussi rencontré ma correctrice Annie François. Comme elle a dû lire très attentivement mon journal, j'ai l'impression qu'elle me connaît intimement. Elle est en moi, mais moi...

Je survole *Le Monde* : affrontements interethniques à Karachi. Les candidats présidentiels ont tous le même programme, sauf Le Pen et Hue.

Il a plu toute l'après-midi. Je suis allé de chez moi au Seuil, du Seuil à la rue Vaneau. Puis, à pied de la rue Vaneau jusqu'au métro Varenne, sans trouver de taxi, le tout sous la pluie. Je suis trempé. Je me hâte pour me rendre à Kunagawa, notre restaurant japonais favori, où nous fêtons, Edwige et moi, son anniversaire. Sashimi et *suki-yaki*, accompagnés de saké tiède, nous mettent en euphorie, si bien que j'en oublie ma serviette avec mon Journal d'avril. Arrivé rue des Arquebusiers, je reste dans le taxi et reviens au resto, qui fermait ce soir même pour quinze jours.

On tombe à 22 h 45 sur une parodie de soap-opera sur un soap- opera, *Soapdish*, qui me divertit beaucoup en dépit de quelques passages à vide.

JEUDI 22 DÉCEMBRE

Matinée de débroussaillage avec Mme Vié. Puis rendez-vous à *L'Express* pour le débat avec Jean-Marie Domenach sur « les années Mitterrand ».

Le meneur de jeu, Bernard Lecomte, nous demande d'abord comment l'histoire jugera Mitterrand. Je dis que je ne veux ni ne peux répondre à une telle question, car il faudra attendre les développements futurs pour situer Mitterrand dans l'histoire. En revanche, je peux essayer de le situer par rapport au passé.

Jean-Marie, que je n'ai pas vu depuis longtemps, est non seulement durci, mais plus que pamphlétaire. Pour lui, le règne de Mitterrand est une catastrophe. Il va même jusqu'à attribuer au mitterrandisme la stérilité des écrivains d'aujourd'hui. J'objecte que ce n'est pas parce que des jeunes romanciers racontent sans talent comment ils ont couché avec leur tante que c'est de la faute à Mitterrand.

Il dresse un tableau apocalyptique de la dégradation morale du pays, de l'étatisation forcenée. Je développe mon idée : oui, nous avons vu la

continuation et l'accentuation de processus civilisationnels très puissants (les progrès de la techno-bureaucratization, l'atomisation des individus, l'extension de la marchandisation et de l'argent à des secteurs qui en étaient épargnés, la dégradation morale), mais on ne peut le reprocher à Mitterrand. Ce qu'on peut constater, en revanche, c'est l'absence totale de prise de conscience d'une politique de civilisation, la carence intellectuelle du PS, et l'absence de toute vraie réforme en profondeur, notamment de l'administration, surtout après l'exemple éclatant du sang contaminé.

Jean-Marie reste obsédé, halluciné. Je le comprends un peu quand, *off record*, il nous confie comment Attali et Badinter ont employé de vilains moyens pour le dégommer de son poste à l'École polytechnique. Moi, j'ai oublié de mettre au crédit mitterrandien l'abolition de la peine de mort et la décentralisation.

Je lis un peu tard les *Notes de la Fondation Saint-Simon* de septembre 1994 sur « La régulation des échanges internationaux », rapport collectif sous la direction de Jean Peyrelevade. L'article est un plaidoyer éloquent sur les avantages économiques pour tous de la libéralisation des échanges en termes de croissance : « L'ouverture inéluctable de nos marchés aux produits des pays en développement est une chance et non une fatalité, car elle les rend solvables, ce qui permet aux pays industrialisés de bénéficier de leur dynamisme. Mais ce constat, qui invalide le principe même du protectionnisme, élude la question cruciale pour l'économie, celle de notre capacité à exporter nos produits – et plus particulièrement à les exporter sur les marchés dont la croissance est la plus rapide et la plus durable. »

Cela dit, le rapport demande d'indispensables régulations, notamment monétaires (contre les dumpings monétaires et les variations fréquentes et arbitraires des taux de change), et suggère la protection de la propriété intellectuelle contre les piratages internationaux.

Selon le rapport, les délocalisations de nos entreprises ont un faible impact sur l'accroissement du chômage et elles nous font indirectement bénéficier du développement des pays à bas salaires en suscitant la croissance des échanges. Il reconnaît pourtant leurs effets négatifs, notamment dans le secteur sinistré du textile français. Afin de limiter les dégâts, le rapport propose, timidement, un « pacte social » qui viserait à développer dans notre pays les emplois de services par diverses incitations de l'État.

Cette argumentation antiprotectionniste m'impressionne. Mais le problème pour moi est au-delà. Encore une fois, de quel prix humain, culturel, civilisationnel, nous, et pas seulement nous, la plupart des pays du monde, allons-nous payer la croissance de la croissance ? Quel deuil accepter ? C'est ce problème, à la fois multidimensionnel et à long terme, qui n'est ni perçu, ni traité. En même temps, on ne peut ni faire marche arrière, ni se retrancher dans une autarcie qui conduirait non seulement au pire appauvrissement, mais au déglissement de la machine économique.

VENDREDI 23 DÉCEMBRE

Courrier plus anonyme que jamais. Edwige submergée de nouveau par le *Reader's Digest*, qui lui envoie gratuitement un volume comportant trois romans condensés.

Le photographe John Foleyn, mandé par le Seuil, me mitraille sous divers angles, j'essaie de ne pas prendre des airs trop ennuyés, mais arrive à peine à sourire.

Le dernier *Time* désigne Jean-Paul II comme l'homme de l'année. Grand personnage, oui, mais pourquoi de l'année ? À cause de son livre ? On voit bien que Rabin, Arafat ont dû être écartés. Les textes sur le pape sont intéressants et font ressortir son caractère singulier.

Time nous livre les photos symboliques de 1994 : Mandela président de l'Union sud-africaine ; camp de réfugiés au Rwanda ; tirs à Sarajevo ; violences à Haïti ; explosion d'un bus à Tel-Aviv ; peste à Bombay ; chasse télévisée de O. J. Simpson ; tremblement de terre en Sud-Californie ; but final du Mondial ; retour des « vétérans » à l'anniversaire du débarquement de Normandie ; belle image de Jacqueline Kennedy. Six photos de catastrophes naturelles et humaines ; un seul heureux événement politique.

Je regarde aussi le numéro récapitulatif de *L'Express* sur 1994. Je ne vois aucun tournant décisif. À moins que celui-ci se prépare pour ces jours-ci en Russie, après l'attaque de la Tchétchénie, sous forme de l'instauration d'une dictature militaire...

SAMEDI 24 DÉCEMBRE

Edwige a acheté du chapka (crabe géant de luxe du Pacifique Nord) pour le Noël d'Herminette. Je vais essayer de lui en voler un gros morceau.

Pas assez sensible, t'es une brute ; trop sensible, tu meurs.

Je commence de façon brouillonne mon article « Pour une politique de civilisation ». Calme extérieur ce samedi, veille de Noël, pas de téléphone, pas de sollicitation, mais nervosité intérieure. J'ai les synapses rouillés.

Les combats semblent cesser en Bosnie, sauf dans la poche de Bihac,

mais ils s'intensifient en Tchétchénie.

Boris Eltsine parlera-t-il aujourd'hui ?

Cadeaux et manifestations de solidarité pour les nouveaux logés de la rue du Dragon.

Ce soir chez Véro, premier Noël familial depuis si longtemps. Les enfants découvrent leurs jouets, puis on parle et on dîne. Sarajevo est tout le temps présent. Michel, qui a récemment quitté Sarajevo dans l'avion japonais de l'ONU après un long séjour, me raconte qu'il y a sept petites filles nées dans le quartier musulman qui s'appellent Luna. Explication : Adnan, l'adolescent recueilli par Véro et Michel, avait fait savoir à ses parents, par lettres et téléphone, que sa famille d'adoption avait une petite fille nommée Luna. Ce nom a tellement plu que beaucoup de Sarajeviens l'ont choisi pour leurs nouveaux-nés. Ainsi le prénom de ma mère, recueilli *in extremis* par Véro à la naissance de son dernier enfant, a essaimé dans Sarajevo et va peut-être se répandre en Bosnie...

Le père d'Adnan a dit à Michel :

« Votre beau-père est venu à Sarajevo... – Oui. – Votre femme est venue à Sarajevo – Oui. – Et vous, vous êtes à Sarajevo. – Oui. – Ben alors, c'est bien la première fois qu'on a vu toute une famille de Paris venir à Sarajevo. »

Il me raconte aussi qu'une universitaire de Sarajevo, invitée à dîner par BHL, lors de son séjour à Paris, avait ensuite confié : « C'est curieux, on a dîné aux chandelles et on a mangé des lentilles, exactement comme je fais tous les soirs à Sarajevo, où nous dînons de lentilles éclairées aux bougies. »

Francis Bueb arrive avec une copine de là-bas. La présence de Sarajevo devient hallucinatoire. Ils évoquent les enfants, les sacs de sable, les gens qui vont couper du bois tout près des lignes serbes, mais aussi les officiers et les soldats français de l'ONU, dont certains sont révoltés par la passivité des grandes puissances. Beaucoup donnent ce qu'ils peuvent en nourriture, outillage, aux assiégés. Pour certains, c'est un crève-cœur quand ils sont rappelés en France, une fois leur temps terminé.

Francis évoque le projet de la lettre commune émanant des politiques et des intellectuels pour demander au pouvoir de changer sa politique en ex-Yougoslavie. J'ai l'impression que cela vient trop tard, que les seules actions envisageables consisteraient à mettre sous contrôle de l'ONU l'environnement des villes polyethniques, à assurer la protection des voies de communication de ces villes avec l'extérieur. Mais tout cela est désormais abandonné. Francis veut croire que quelque chose peut être fait. Pour l'anniversaire du millième jour du siège, fin janvier, il imagine un grand rassemblement des intellectuels français campant dans le no man's land sarajévien, jusqu'à ce qu'il y ait levée du siège.

« Maintenant, dit-il, vous êtes tous d'accord, Finky, BHL, Julliard, toi... »

Je pense oui et non. Finkielkraut est avant tout procroate, antiserbe, et ne

croit pas à la Bosnie polyethnique ; BHL y voit une nouvelle guerre d'Espagne ; Julliard ressuscite l'antifascisme. Quant à moi, c'est le polyethnisme bosniaque auquel j'étais attaché, c'est cette dernière oasis de tolérance, de convivialité, de mariages mixtes dans les Balkans. J'y sentais le germe d'une Europe future ; aujourd'hui, je vois l'assassinat avant naissance de cette Europe. À tout cela s'ajoute, probablement, un attachement balkanique qui me vient du souvenir de mon père.

Je suggère un grand concert de deuil, où l'on chanterait les chants funèbres des diverses religions, des chants de tous les peuples victimes : Indiens des Amériques, Kurdes, Arméniens, les chants des villes martyres, du ghetto de Varsovie, des camps nazis et staliniens.

DIMANCHE 25 DÉCEMBRE

Lever tardif. J'ouvre la radio. Noël de France Info : l'Airbus 300 est toujours retenu à l'aéroport d'Alger par le commando du GIA. Une quarantaine de femmes et enfants ont été libérés sur les 200 passagers. Deux hommes, policiers en civil qui semblent avoir voulu s'interposer, ont été tués.

Un Palestinien explose avec sa bombe à la gare des bus de Jérusalem-Ouest, il y a une douzaine de blessés.

L'assaut sur Grosny s'intensifie.

Manifestations de solidarité pour sans-logis et démunis, dont un grand repas avec chapon et saumon. Ces pulsions de solidarité sont fortes, mais éphémères. Déclenché par l'abbé Pierre, diffusé et relayé par la télé, l'élan de solidarité s'étend, se répand, puis va s'éteindre. Mais, au fond, peut-être va-t-il durer un peu plus durant l'hiver, voire au-delà, du fait de la campagne présidentielle.

Edwige répugnant à *La Leçon de piano*, qui m'attirait salement sur Canal Plus, on regarde *La vie est belle (Its a Wonderful Life)*, un Franck Capra de 1946, niaisieux, dégoulinant d'optimisme gnan-gnan. Puis je me laisse aller à *Sissi*, autre niaiserie, mais qui me divertit par ses paysages bavares et ses uniformes autrichiens. On ne devine pas encore que cette petite jeune fille du genre mutin va devenir la superbe et douloureuse Romy Schneider.

LUNDI 26 DÉCEMBRE

Après le meurtre d'un passager français, le gouvernement algérien refile l'Airbus 300 aux Français. L'avion est à Marseille. Suspense. En fin d'après-midi, je prends France Info et TF1. Le GIGN a donné l'assaut à l'avion piraté.

On entend d'abord la radio puis on voit les images à la télé. L'action se déroule de façon haletante, angoissante. C'est une réalité totalement extraordinaire et qui devient hyper-réelle, comme dans un film-catastrophe américain. La réalité ressemble à la fiction qui ressemble à la réalité. La catastrophe a été évitée, il y a eu des morts, des blessés, mais bien moins qu'on aurait pu craindre, et la plupart des passagers sont saufs. La réalité reprend le dessus, alors que tout est fini...

Le soir, je termine la première rédaction de mon article « Pour une politique de civilisation », que je relirai demain matin.

Je n'y ai pas intégré cette phrase, n'ayant pas fait le développement où elle aurait trouvé sa place : « Plus il y aura dissolution, plus il y aura recherche de ce qui ordonne. » Tradition. Morale.

J'essaie de happer après 22 heures quelque émission qui me divertisse. Je prends France 3 et tombe sur l'air du Brésilien de *La Vie parisienne*, mais je le trouve mal enlevé. Je zappe sur TF1 ; je tombe sur Lady Di, je m'en tape. Je zappe sur France 2, avec un reportage sur les films de vampires qui ne me donne pas envie de me faire vampiriser. Je rezappe : ah ! voici un film parodique amerloque que recommande Christian Clavier, le Jacouille des *Visiteurs* ; le début est assez marrant, on voit des primates semi-hominiens dans une planète inconnue découvrir un poste de télévision, le tripoter, s'épouvanter de l'image-son, puis, à l'écoute d'un groupe rock, se trémousser. Edwige se lasse, moi aussi. Je rezappe, tombe sur un bout de *L'Homme de Rio* qui me les casse. Je zappe à toute vitesse sur les chaînes, revient sur le final de *The Grove Tube*, qui est époustouflant. Puis, sur Canal Plus, le chef-d'œuvre *Alamo* commence, mais il est minuit... Edwige s'endort, je baisse le son (c'est sous-titré) et entre en jouissance cathodique avec Richard Widmark – une de mes idoles – puis avec l'arrivée de John Wayne en Davy Crockett avec ses rudes trappeurs du Tennessee... mais je sais que le film dure plus de trois heures, je veux me lever tôt pour revoir la « Politique de la civilisation ». J'éteins le poste mais je n'arrive pas à m'endormir...

MARDI 27 DÉCEMBRE

Je corrige l'article. Je sens qu'il aurait besoin de permutations de paragraphes, de modifications dans son déroulement séquentiel, qu'il comporte un peu trop de mots rébarbatifs, mais je vois à déjeuner le rédacteur en chef et je veux lui remettre le texte.

Déjeuner en dents de scie avec l'Ami qui se termine dans la chaleur retrouvée. D'un côté je suis soulagé, heureux, mais, d'un autre, j'ai eu une telle émotion que je n'arrive pas à digérer mon *pickle-fleisch*.

À 17 heures, Athéna me remet le cadeau que j'avais choisi à Strasbourg pour Edwige et qui me surchargeait pour mon retour. Je lui dis le plaisir et l'intérêt que j'ai eus à lire son texte.

Dans *Le Monde*, je découvre avec stupeur, en lisant l'éditorial anonyme de la première page, « La folle machine Inde-Pakistan », que la plus dangereuse bombe qui menace la planète Terre se trouve entre les mains de ces deux nations. Elles se disputent le Cachemire, peuplé en majorité de musulmans. Elles sont toutes deux des puissances nucléaires. L'Inde dispose d'un formidable réservoir humain qui atteint presque celui de la Chine et le Pakistan bénéficie de l'appui de tous les pays islamiques. L'intégrisme brahmanique et l'intégrisme islamique s'entre-développent l'un l'autre. La situation est incontrôlée et incontrôlable. Les États-Unis ont échoué dans leurs efforts de médiation. La guerre, si elle éclatait, mobiliserait l'islam, et de l'autre côté, qui ?

Article de Georges Charachidzé, professeur de langues et civilisations caucasiennes, sur les peuples du Caucase ; il nous apprend que Staline avait fait déporter en Sibérie, entre 1943 et 1945, 1 million de Caucasiens dont les Tchétchènes, et que « cinquante ans plus tard le souvenir de cette épreuve alimente la résistance contre Moscou ».

Une libre opinion assez juste d'Arno Klarsfeld contre la purification éthique dans la politique.

Je trouve en fax le débat avec Domenach pour *L'Express*. Une fois de plus, le journaliste résume avec ses mots à lui, coupe selon son intérêt ou sa paresse, bref je dois refaire quasiment tout mon texte. Je commence. Puis, je branche la télé. *My Fair Lady* a commencé il y a quelques minutes. Cela me plaît joliment, et je retrouve des airs familiers dont j'ignorais l'origine.

MERCREDI 28 DÉCEMBRE

Après m'être fait pétrir par Mme Deligny, je me mets à la correction du débat sur Mitterrand. Je termine seulement vers 17 heures et ne peux me remettre que maintenant à la relecture de mon Journal de mai.

Un titre m'est venu à la tête : *Pauvre Planète*. Je téléphone à Winock, qui a peur que « pauvre » fasse triste et décourage le lecteur.

Le soir, je me mets au festival des *Grosses Têtes* sur TF1. Puis profite d'une publicité pour zapper sur Arte où il y a de délicieuses *Noces de Figaro*, transplantées dans l'Angleterre d'aujourd'hui, suivant fidèlement l'intrigue,

mais avec un vocabulaire contemporain. Almaviva est devenu Sir Cecil, lord désargenté qui fait visiter son château aux touristes et s'apprête à devenir diplomate auprès de la Commission européenne pour avoir quelques ressources. Figaro reste Figaro, Rosine Rosine, Suzanne Suzanne, etc. Le tout est drôlement enlevé, amusant, plein de clins d'œil. Nous sommes ravis et j'ai complètement oublié *Les Grosses Têtes*. Puis je passe, sur Canal Plus, à un polar tordu dont tout de suite la photo et la direction d'acteur me plaisent : *Traces of Red*, traduits par *Traces de sang*, d'Andy Wolk. Une fois encore le thème bateau d'un dingue traumatisé par son enfance et qui tue des prostituées, mais là-dessus il y a de l'amitié, de l'érotisme, et le mystère est bien gardé jusqu'à la fin.

JEUDI 29 DÉCEMBRE

Matin. *L'Express* me phone que j'ai rajouté 80 lignes de trop à mon texte. Me le renvoie par fax. Me les casse. Même rallongé, je trouve mon texte trop squelettique, comportant de grosses lacunes, insuffisant. Une fois de plus, j'ai fait la connerie d'accepter de m'exprimer dans un cadre où je ne peux vraiment pas m'exprimer. Tout en me traitant de connard, je fais péniblement le boulot de coupe...

Le soir, nous ne voulons pas rater *Latcho drom*, documentaire français de Tony Gatlif sur les gitans. Le film est sans aucun commentaire et toutes ses images sont superbes. Une famille nomade avec sa charrette et sa chèvre part du Rajahstan, traverse une steppe et se rend dans une ville où un de ces archè-gitans chante. La musique est indienne mais le chanteur a des sanglots qui évoquent le flamenco. On passe ensuite à un orchestre gitan en Égypte, à demi arabisé, avec des danseuses faisant la danse du ventre. Puis c'est la Roumanie, la Hongrie, où la musique est devenue tzigane ; puis les Saintes-Maries de la Mer, avec un violon style Grappelli et une guitare style Django, enfin une fête flamenca familiale en Andalousie. En conclusion, sur une colline qui domine une agglomération (peut-être Almeria), une jeune femme au beau visage entonne dans le style flamenco un chant de revendication. « Pourquoi nous crachez-vous au visage ? » Je suis ému par ce bel hommage qui n'oublie pas d'évoquer que les liquidations d'Auschwitz concernaient aussi les Gitans. Pauvre peuple maudit, qui n'a jamais engendré jusqu'ici d'intellectuels pour le défendre ou exprimer son génie dans la littérature.

À la suite, *Mort à l'arrivée* (*Dead on Arrival*), un film de Rocky Morton de 1988, avec un suspense et une histoire démente-tordue parsemée de crimes inexplicables jusqu'à ce qu'évidemment tout s'éclaire *in extremis*. Le héros est un prof de littérature sur un campus, par ailleurs écrivain stérilisé par le succès. C'est, en noir et monstrueux, l'envers du *Cercle des poètes disparus*.

J'ai rêvé d'Elena Bonner. Elle était au lit, fatiguée ou malade, et je lui demandais si elle désapprouvait l'intervention russe en Tchétchénie. Aujourd'hui, j'apprends qu'elle a démissionné de la commission présidentielle des Droits de l'homme.

Ce matin, au courrier, parmi l'avalanche de cartes de vœux anonymes, sans même une signature au Bic, je trouve un prospectus de la Croisée des chemins donnant le programme d'un voyage initiatique dans le désert, d'un pèlerinage chez les Amérindiens et d'un tour en Inde du Sud. J'ai envie de tous ces itinéraires...

Une lettre-circulaire de vœux de Kristo Ivanov, prof à l'université suédoise d'Umea, me fait part de son évolution mystique. Il raconte cette blague bien connue que j'avais oubliée. La vie consiste en trois périodes : dans la première, vous avez temps et désir mais pas d'argent ; dans la seconde, vous avez argent et désir mais pas de temps ; dans la troisième, vous avez temps et argent mais plus de désir. Moi, j'ai du désir mais pas le temps et plus d'argent.

Un fax de Jean-Louis Pouytes nous invite à prendre Air Inter et à venir passer le réveillon chez lui à Montlaur. Que ses pensées sont bonnes...

Dans l'après-midi, lectures, dont une interview de Sami Naïr au *Royaliste* riche en éléments importants pour comprendre la situation en Algérie.

Dans « La lettre de Science innovante », Jacques Benveniste croit pouvoir annoncer des résultats « montrant indubitablement la réalité de la transmission électro-magnétique de l'information moléculaire ». Ce serait ce signal qui serait présent dans les hautes dilutions, ce qui donnerait un fondement bio-physique à l'homéopathie. *Le Monde* publie par ailleurs une lettre du groupe Benveniste faisant état d'une expérience en double aveugle publiée dans *The Lancet* et une lettre en contestant les résultats au motif que l'échantillon était trop restreint. La polémique continue, mais il semble y avoir une percée : s'il peut y avoir transmission électro-magnétique d'information moléculaire, cela non seulement réhabiliterait l'homéopathie, mais permettrait de comprendre bien des phénomènes semblant relever de la super-stition. L'establishment scientifique repousse comme absurde tout ce qui ne peut être expliqué par une théorie connue, mais l'idée ne l'effleure pas que cet absurde, s'il est établi bien sûr, pourrait s'expliquer par une théorie inconnue.

Dans *Le Monde* également, le département d'État américain rappelle que les Serbes de Bosnie ont chassé de chez eux, tué ou emprisonné 90 % du 1,7 million de non-Serbes qui vivaient avant la guerre dans les territoires aujourd'hui entre leurs mains. Le porte-parole Michael Mac Curry affirme que la dernière phase de l'épuration ethnique, commencée l'été dernier, s'est accélérée. « Des méthodes brutales et ignobles sont utilisées pour chasser la population musulmane hors de chez elle. »

Autre nettoyage ethnique : 10 000 Kikuyus ont été déplacés de force au Kenya.

Le soir, je prends le « Concert des trois ténors » sur France 2. Pavarotti, Domingo, Carreras font un pot-pourri-chobize assez lamentable d'airs d'opéra-musique légère-bel canto. Ça me les casse et je passe sur la pièce du Splendid *Le Père Noël est une ordure*. Hélas ! à cause de l'enregistrement en direct, la sono est mauvaise et beaucoup d'astuces arrivent désyllabées à nos tympans. Je m'endors avant la fin.

SAMEDI 31 DÉCEMBRE

Lever tardif.

Lettre et vœux affectueux de Grenade. Je pense à Grenade comme à une patrie à la fois perdue et retrouvée.

En fin de matinée, je vais payer mon parking rue Pelée. Je vois des affichettes protestant contre la démolition prévue du 62 rue Saint-Sabin, vieille maison de la fin du XVIII^e siècle qu'ils vont remplacer par du béton sinistre, comme celui de l'énorme complexe immobilier Paname.

Je regarde dans la *Chronologie universelle* de Marc Ferro ce qui s'est passé en 1894 : condamnation à la déportation de Dreyfus, assassinat de Sadi Carnot, lois scélérates, entrée en guerre contre la Chine du Japon qui s'empare de la Corée, puis de Port-Arthur, vague de grèves aux États-Unis, continuation de la colonisation européenne en Afrique, massacre de 5 000 Arméniens par des Turcs et des Kurdes, formation du comité Jeune Turc, découverte d'*homo erectus* en Insulinde, création de *Prélude à l'après-midi d'un faune*, publication du *Livre de la jungle*. À part les grèves aux États-Unis, comme ce monde est lointain...

L'année 1994 a été rongée en Europe par la Bosnie, mais l'événement énorme pour le monde est le Rwanda. L'immensité de notre impuissance est à la dimension de l'immensité du crime. Cette année se termine aussi sur les mille jours de siège de Sarajevo, l'assaut épouvantable en Tchétchénie, la

guerre civile en Algérie, encore des meurtres au Rwanda...

Je ne vois presque partout que régression dans le monde : après l'agonie du communisme, la démocratie est malade ; en revanche, le marché mondial triomphe. Mais où nous entraîne-t-il ? À la grande prospérité ? À la grande calamité ?

Le XX^e siècle est mort en 1989. Tantôt je pense que, depuis, son cadavre pourrit et que l'Histoire est empêtrée dans cette décomposition sans pouvoir s'en échapper. Tantôt je pense que, comme en 1934, 1935, 1936, 1937, l'Histoire s'est mise somnambuliquement en marche vers une nouvelle catastrophe.

Et moi ? Je viens de relire mes résolutions de janvier. Quel échec, quel désastre... Moi qui avais rêvé au début 1994 de réformer ma vie, de trouver du temps, mon temps, vivre, retrouver les miens, mes amis, lire, écouter de la musique...

Quelle année d'irrésolution aussi ! Aucun de mes problèmes personnels n'a trouvé de solution. Aucun des problèmes français n'a été résolu. Aucun des problèmes européens n'a été résolu. Aucun des problèmes mondiaux n'a été résolu.

Sisyphé, je redégringrole au bas de la montagne. L'année 1994 a aussi été pour la planète une année Sisyphé. Tout doit recommencer à zéro...

Dîner-réveillon chez Pepin et Cécile. Nous attendons pour partir le dernier message de bonne année du président de la République. Son « longue vie à tous » final émeut. Puis j'apprends qu'un accord de trêve pour quatre mois vient d'être signé en Bosnie. Si je pouvais prier...

Cécile a préparé un repas succulent. D'abord une délicate soupe grenadine, héritage du lointain El Andalus, puis grand plateau d'huîtres et praires, suivi d'un assortiment de *mézès* méditerranéens, puis foie gras frais escalopé, ensuite fromages (dont un encore tendre *parmigiano*, un *manchego*, et un brebis frais), enfin glace à la cannelle et salade de fruits. Ils ont commencé par du chablis, mais je suis resté fidèle tout au long du repas au château-latour. L'atmosphère est douce, paisible. La petite Véra, 6 ans, est affectueuse et mutine. Cécile a mis en sourdine des CD. Et voilà qu'arrive par surprise *El reliquario*, chanté pathétiquement par Sarita Montiel. Une fois encore, l'émotion me saisit, mais je peux retenir sans difficulté mes larmes. Par la suite, viennent les chants de l'*Album de oro* de Maria Dolores Pradera, superbe voix contraltante, qui nous saisit particulièrement dans *La hija de don Juan Alba*. Minuit approche. Je dis à la petite Véra qu'aux douze coups de minuit on se lèvera et on cassera tous ensemble l'année 94 en morceaux. L'année 95 naîtra alors, toute chétive, toute malingre, et partout, durant la nuit, les gens vont chanter et danser pour lui donner de la vie et de la force.

À minuit, selon une coutume catalane, castillane ou valencienne, je ne sais, nous mangeons chacun douze grains de raisin, un à chaque coup de minuit, puis nous nous embrassons, envahis par une infinie espérance.

1. Centre d'études transdisciplinaires (sociologie, anthropologie, histoire).
2. Référence au mouvement de l'*umo qualunco* (« homme quelconque »), qui avait correspondu au poujadisme français.
3. Chaleur humaine (*NdÉ*).
4. Mot turc qui signifie « invité », « hôte ».
5. L'éprouvette contenant l'un d'entre eux s'est brisée dans un laboratoire et l'infection s'est répandue.
6. « Ne me posez pas de questions et je ne vous dirai pas de mensonges. »
7. La revue antifasciste de Berlin, interdite par Hitler et reparue en 1945.
8. J'ajouterais « paysans ou prolétaires ».

Pleurer, aimer, rire, comprendre

1995-1996

Avant-propos

Ce journal relève d'un parti pris, le même que pour Une année Sisyphe : les notations sans liens se succèdent les unes aux autres, non par incapacité de rendre cohérente mon existence, mais bien pour donner à voir ses discontinuités. Mon journal me révèle que, dans la journée, je saute (saut quantique) d'un plan à l'autre, d'un micro-événement personnel qui concentre toute mon attention, m'amuse ou me chagrine, à la situation terrible en Bosnie ou au Rwanda, du plaisir ou déplaisir d'un repas aux grands problèmes planétaires, de la douleur de la mort d'un ami au divertissement sur des vécilles. Ainsi se tissent les jours pour chacun, mais moi j'ai le sentiment très fort du passage de l'insignifiant tout proche à l'important politique, social, du moment égocentrique au moment terrocentrique ; c'est ce que j'ai fait dans les journaux que j'ai tenus, et ferai donc en celui-là.

Ce faisant, j'ai voulu rendre compte, dans et à travers mon cas particulier, de la condition humaine. Montaigne disait justement que chacun porte en soi l'humaine condition. Il la porte, pouvons nous ajouter, comme le point singulier d'un hologramme qui contient en lui l'information du tout dont il est une partie minuscule. L'humaine condition n'est pas seulement aux profondeurs de notre nature inextricable d'Homo sapiens/demens, elle est aussi dans notre aptitude à pâtir ou jouir selon l'événement, dans l'exercice plus ou moins raté de la raison, dans nos tentatives de comprendre ce qui nous arrive et ce qui arrive au monde, elle est dans les états successifs du quotidien, selon ce qui se présente à la vue, à l'ouïe, à l'esprit... Elle est dans la bipolarité en yin-yang du bonheur de vivre et du mal de vivre, le passage du rire au pleurer, du pleurer au sourire.

En même temps, j'essaie d'éviter la tendance naturelle de l'écrivain ou intellectuel à s'autostatuer, à biffer les petits riens qui ont pour lui de l'importance, à se draper dans sa vocation pensante, à ne vivre que dans le monde de l'esprit, à ne connaître que les gens importants, à gommer la matérialité de leur corps et de leur vie. Certes, je ne dis pas dans mon journal tout de mon corps ni de ma vie, mais j'en dis assez pour faire connaître leur

présence.

Les détails quotidiens sont notés pour ne pas occulter la banalité de la vie, les détails triviaux sont consignés pour ne pas occulter les aspects triviaux de ma vie, les détails insignifiants sont inscrits pour ne pas occulter les insignifiances de toute vie.

Mes voyages trop fréquents, trop rapides, que je note dans mon journal, peuvent certes faire de moi le type de l'intellectuel-jet, mais à condition de ne pas voir tout le reste : je fais mon marché aux Enfants-Rouges, je vais au boucher, chez l'épicier, prends le métro, le bus, fréquente des inconnus du Who's who. Par ailleurs le lecteur peut se rendre aisément compte que mes idées, réactions, curiosités ne sont pas celles de l'intellectuel type, et que mes amis chers ne font pas partie de la nomenklatura parisienne.

Le lecteur peut être étonné de trouver un homme quelconque, à contre-image, à contre-statue¹, un individu qui révèle et non dissimule sa subjectivité. Je donne même très consciemment des armes à tous ceux qui veulent me superficialiser (« Ah, il rit aux Grosses Têtes, il aime les Columbo, les Star Trek, il s'intéresse à Derrick et non à Derrida, il rend compte de ses plaisirs et déplaisirs gustatifs, il ose noter les conséquence de ses excès gastro-œnologiques... »)

Comme je suis étiqueté « sociologue », le critique spécialisé exclut que je sois aussi et surtout non-sociologue, que je traite un peu de tout, et que je prenne plaisir à noter et décrire, c'est-à-dire à être aussi écrivain.

Bien entendu, je me situe au sein d'une société en un temps donné, et au sein d'une histoire mondialisée qui arrive à nos esprits par journaux, radios, télé. Les événements et problèmes du monde surgissent dans mon journal, non seulement des écrans de télévision et des pages du journal, mais aussi à travers les vives discussions entre amis comme dans les rencontres et colloques internationaux où, comme un Fabrice del Dongo vieilli, il m'arrive de frôler l'Histoire. De plus, étant donné que chacun contient en lui de façon hologrammatique non seulement l'humaine condition, mais aussi sa culture, sa société, son monde, ma culture, ma société, mon monde sont présents en ma singularité même. Ainsi tout ce qui parle de moi parle aussi de ce monde qui est présent en moi. Le regard sur moi-même est à sa façon singulière un miroir du monde tandis que le monde que je regarde est mon propre miroir.

Je ne prétends pas ainsi dissoudre le problème de ma subjectivité ni de ma singularité. Ce problème n'a cessé de revenir dans mes écrits depuis Autocritique où j'écrivais : « Quiconque écrit se croit soleil. Il juge en Amon-Râ les vivants et les morts. Pourrai-je moi briser le cercle de Ptolémée que chacun constitue autour de son esprit ? Non, sans doute, et sur ce point le lecteur malveillant aura les lucidités qui me manquent. Mais du moins faut-il que je tente l'effort de me dédoubler en observateur-observé. ». Cet impératif d'auto-observation s'est poursuivi dans Le Vif du sujet où j'ai voulu observer ma vie subjective, et considérer l'état de mes propres idées. Il s'est prolongé

dans mes investigations sociologiques, puis il est devenu un principe épistémologique premier : l'observateur/concepteur doit s'inclure dans l'observation et la conception. La connaissance nécessite l'autoconnaissance. Et cela d'autant plus que, comme je l'écrivais en introduction à Mes démons, « je sais que toute connaissance est à la fois une traduction et une reconstruction mentales, et c'est ce problème clé que j'ai affronté dans La Connaissance de la connaissance. Je sais que la perception d'un événement peut comporter sélection de ce qui semble principal, occultation ou oubli de ce qui gêne... Je sais que les idées qui nous sont nécessaires pour connaître le monde sont en même temps ce qui nous camoufle le monde ou nous le défigure. Je sais que nul n'est à l'abri du mensonge à soi-même². »

Voilà ce qu'il y a dans mon arrière-esprit quand je fais ce journal. J'aimerais me situer dans la ligne qui va de Montaigne à Leiris, c'est-à-dire restituer le vif du sujet, mais ma restitution n'est pas intégrale : il y a du non-dit, et même de l'interdit.

Tout être humain est complexe : il porte dans l'unité de son moi de multiples personnalités, voire personnages, qui surgissent chacun en excluant les autres, il passe d'un état d'esprit ou de sentiment à un autre, différent, voire contraire. Il porte en lui des fantasmes et des rêves insensés. Ce n'est certes pas toute cette complexité que j'ai voulu dévoiler. Mais j'ai inévitablement montré mes changements d'humeur selon l'heure et le jour, les imprévisibles modifications de la météorologie intérieure, les fatigues et coups de pompe, et aussi les moments de plaisir et de joie.

J'ai été frappé, en lisant des critiques et en recevant des lettres, de voir que des lecteurs répugnant à embrasser cette complexité du caractère sélectionne un aspect et élimine l'autre. Ainsi certains m'ont vu gai et optimiste, d'autres triste et dépressif, là aussi me voulant conforme à une étiquette, et par là ignorant, non seulement les cycles thymiques dans un individu, mais aussi la bipolarité d'un caractère. Dans mon cas, il est peut-être vrai que la bipolarité soit extrême, car je ressens profondément, et l'ardent amour de la vie, et une mélancolie indicible, qui se recouvrent alternativement l'un l'autre, sans que jamais l'une ait pu annihiler l'autre.

Par ailleurs, ce qui a déplu à beaucoup, c'est mon opposition aux pensées parcellaires, compartimentées et arrogantes. C'est mon absence de jugements manichéens, de condamnations absolues, qui correspond à la fois à mon tempérament débonnaire et à la norme qui m'enjoint d'éviter hystérie, véhémence et furie.

Bien que j'aie plaisir et intérêt à tenir un journal comme celui-ci, j'ai failli l'interrompre en mars, démoralisé par l'offense venue d'un chroniqueur ayant trempé sa plume dans le curare : son compte rendu, dont il est

évidemment fait état dans ce journal, donnait non seulement une image répugnante de ma personne, mais contenait des mensonges tellement éhontés que j'ai dû m'obstiner à faire publier par deux fois des rectificatifs dans son hebdomadaire. Du reste, il y eut, la même semaine, par une étrange coïncidence, la parution presque aussitôt après la publication d'Une année Sisyphe, de trois articles de démolition qui n'ont pas raté leur effet.

C'est aussi pour réagir à l'offense que j'ai décidé de continuer mon journal et de le publier.

Enfin, je dois dire que j'ai censuré dans ce journal, notamment pendant le premier semestre, l'événement le plus douloureux de cette période où je me suis considéré comme trahi par l'ami en qui j'avais le plus confiance. J'avais fait la relation au jour le jour de ma stupeur, de mon chagrin, pour ce qui m'est apparu comme trahison d'amitié. Je l'ai supprimée non tant pour taire ce que j'ai ressenti et pensé, mais aussi parce que je sais que justement ce que je ressentais et pensais alors ne pouvait que défigurer ce qu'avait été cette amitié. Une amitié pour moi est un culte qui ne se laisse pas atteindre par les oppositions politiques ni idéologiques, et cela je l'ai pratiqué toute ma vie, avec, hélas, à des moments cruciaux, quelques échecs – je pense à Jacqueline et à Romuald – que je n'ai cessé de regretter.

Alors aurais-je du montrer ce qui m'est apparu comme la part d'ombre de l'ami et oublier sa présence qui me réchauffait le cœur ? Oublier l'aide qu'il m'avait apportée parce que maintenant il ne songe qu'à me détruire ? Oublier la rencontre où j'avais été séduit par son élan, son intelligence, sa perspicacité ? Oublier ses sollicitudes, ses dévouements, pour ne retenir que ce qu'il pouvait y avoir d'intéressé dans son attitude ? Oublier que son amitié fut sincère ? Si l'ami est perdu, au moins je me dois de sauver le passé d'une amitié, et ne jamais faire comme ces divorcés qui se haïssent parce qu'ils se sont aimés...

Février 1996

1.

Je peux reprendre ici ce que j'avais écrit dans l'introduction à *Mes démons* : « Que d'exemples passés et présents nous montrent que la parole sur soi-même produit souvent une statue avantageuse. Ah, la statue ! On la chasse, elle revient, non plus pompeuse, mais sous une pose modeste, ennoblée d'autocritique. Elle revient toujours camouflée. Il faut déstatuifier, mais la déstatufication est elle-même une belle réponse sculpturale. Attention donc à l'autostatufication dans l'antistatufication. »

2.

En 1958, au terme d'*Autocritique*, je me posais la question : « Ai-je été sincère ? », et je comprenais que la réponse à cette question était indécidable : « La sincérité n'est pas une pure flamme qui jaillit de l'esprit ; la volonté d'être sincère, quand il s'agit d'être sincère sur soi, se perd toujours dans les labyrinthes et les double fonds intérieurs... La sincérité ne peut être pure qu'à un moment particulier de combustion entre les gaz qui la nourrissent et la fumée qui s'en dégage. »

DIMANCHE 1^{er} JANVIER 1995

Vers 2 heures du matin, j'évite Saint-Germain-des-Prés et Saint-Michel. Beaucoup de jeunes gens marchent dans les rues. Ici et là, violentes bouffées de rock. Ah, j'aurais aimé rocker, cela me manque pour cette nuit de nouvelle année. Mais nous rentrons, et Herminette nous fait fête.

Sur le répondeur, des vœux de bonne année, en français, en italien, dont, dans un brouhaha de joyeux réveillonneurs napolitains, ceux d'Oscar, Gianluca, Giusi et d'autres voix que je ne reconnais pas.

Lever vers 11 heures. Fin des corrections du Journal de juin 1994.

Je commence la lecture de *Kos*. Un article de Ghislaine Dehaen-Lambertz et Stanislas Dehaen confirme que, selon les recherches conduites depuis dix ans, les nouveau-nés, non seulement voient et comprennent, mais réussissent à effectuer des opérations cognitives très complexes.

Spectacle Trenet sur Arte. Plus de cinquante années de chansons lutines, parfois nostalgiques, parfois lyriques, toujours poétiques. C'est là son génie, le maintien d'une inspiration, toujours la même et toujours nouvelle, pendant un demi-siècle.

Coin de rue vient chanter dans ma tête : nostalgie des paysages urbains perdus de notre enfance, où il y avait encore chevaux, jeux de marelle sur les trottoirs, relations de fenêtre à fenêtre, badauds...

On ne peut ressusciter ce passé. N'est-ce pas vain de vouloir en sauver des lambeaux ? Ne faut-il pas, là encore, accepter la mort, mort d'une civilisation, ce qui veut dire en même temps métamorphose vers une autre civilisation. Le terrible est que nous sommes peut-être à l'époque la plus barbare de cette métamorphose. La civilisation qui déshumanise ne s'est pas encore re-humanisée.

Visite de nouvel an à Monique. Nous dînons chez elle d'un saumon fumé d'Écosse moelleux.

Au retour, sur répondeur, vœux qui me font chaud au cœur.

LUNDI 2 JANVIER

1985-1995. Tous les dix ans, il faudrait réviser nos idées sur le monde, mieux, réviser la configuration de notre système d'idées. J'avais fait une telle révision dans les années 1980-1985. D'abord sur le socialisme français (dans *Le Rose et le Noir*), puis sur la nature de l'URSS. Je voulais écrire un texte : *La Pologne a sonné trois fois*. Depuis, les événements des années 1989 à 1995 contraignent à hiérarchiser différemment les idées. Tout tourne maintenant autour de l'idée « solidarité ou barbarie », autour de l'idée de lutte initiale, dans la nouvelle étape de l'âge de fer planétaire.

Correction du Journal 94.

Dîner arrosé au rioja chez Véro, avec Irène, Violette, Gilles Martinet, Yole, Edwy Plenel, Nicole Lapierre.

On évoque les vœux de bonne année de Mitterrand. Pour Edwy et Gilles, Mitterrand, en disant qu'il croit à la puissance spirituelle et en annonçant que « de là où il serait » il assisterait aux événements qui suivraient sa présidence, a fait profession de foi pour l'immortalité de l'âme. Moi, il me semblait qu'il disait simplement que « de là où il serait » (éventuellement une chambre d'hôpital), il continuerait à s'intéresser à la politique française. Edwy sort *Le Monde* et me lit le passage qui, dans son imprécision, semble envisager une présence *post-mortem* de l'esprit du président.

La Bosnie revient en force. Martinet évoque le grand manifeste d'intellectuels et hommes politiques en faveur d'un changement de la politique de la France en Bosnie, mais il ne croit pas qu'on puisse, aujourd'hui, demander la reconstitution de la Bosnie-Herzégovine d'avant le conflit. Je suis évidemment d'accord. Véro est prête à s'indigner, mais nous lui rappelons qu'Itzetbegovic lui-même s'est trouvé contraint d'accepter le plan de paix des puissances, qui, en fait, découpe la Bosnie-Herzégovine.

Nous évoquons le tunnel que les Sarajeviens ont creusé sous l'aéroport et qui permet transit et ravitaillement par le mont Igman. Ce tunnel n'est plus secret. Martinet pose la question : « Pourquoi les Serbes le tolèrent-ils ? – Moi : parce qu'ils ont intérêt à laisser les types se débiter en cas de siège total et asphyxie de la ville. » On me rétorque que, pour le moment, le tunnel sert principalement à approvisionner Sarajevo en armes.

Puis la conversation glisse sur Karadzic et Milosevic. Karadzic est psychiatre, Milosevic est un névrosé issu d'une famille suicidaire. Michel, en

s'amusant, dit que Karadzic a été le Lacan de Milosevic. Plus sérieusement, on évoque la lutte politique désormais ouverte entre les deux chefs : « Karadzic, dit Michel, prétend devenir le futur leader de la Grande Serbie. »

Michel cite ce musicien de Sarajevo, devenu cul-de-jatte après l'explosion d'un obus serbe, qui parle avec admiration de son chef d'orchestre, devenu général dans l'armée serbe de Karadzic. « Mais ce type-là, si vous le rencontriez, vous le tueriez ? – Peut-être... » Du coup, je raconte l'anecdote rapportée par le correspondant du *Time* à qui un *sniper* serbe remet un paquet de cigarettes pour son ami *sniper* musulman combattant de l'autre côté. Et Véro rapporte celle de ce Serbe de Bosnie devenu chef de camp de concentration, parlant de ses détenus musulmans : « On a été élevés ensemble, on a vécu ensemble, et maintenant je suis là et ils sont là. »

À un moment il est question de la *limpieza del sangre* en Espagne après 1492. Edwy et Nicole sont convaincus que ce fut la doctrine officielle de la monarchie espagnole. Je leur dis sur la foi de Miquel que la tentative pour imposer la *limpieza del sangre* a échoué sous la pression de la monarchie et de l'Inquisition. L'important, pour l'Inquisition, était que les *conversos* soient devenus bons catholiques. « Mais pourtant il y a eu des postes interdits... – Je ne sais pas, toujours est-il que l'Europe occidentale a d'abord pratiqué la purification religieuse, et cela quasi partout (*cujus regio ejus religio*), jusqu'à et y compris la révocation de l'Édit de Nantes. Dans notre siècle est apparue la purification nationale, ethnique et raciale. »

MARDI 3 JANVIER

Sami me confirme que la purification religieuse, et non ethnique, s'était imposée en Espagne. Il m'apprend que le mot « marrane » ne signifiait pas « cochon » à l'origine. Il vient d'un mot arabe et hébreu, du genre *harram*, qui signifie « interdit ». C'est par dérivation que l'interdit jeté sur le porc s'est identifié à la fois au cochon et au descendant de Juif.

Un journaliste de Mexico vient m'interviewer. Il me confirme que les éditions espagnoles de mes livres sont quasi introuvables au Mexique. J'y ai pourtant quelques fidèles, notamment une philosophe, professeur à l'université de Mexico, qui a consacré un cours à ma pomme. Il me transmet aussi une lettre candide et charmante d'une étudiante qui se termine ainsi : « À travers tes livres, j'ai compris et accepté ma dualité, et j'apprends à tirer profit de mes contradictions. Enfin, tout cela pour te dire *merci avec tout et je t'aime beaucoup* (en français). »

Passant devant le BHV, je vois une affichette disant « 1995 sera ce que vous en ferez ». C'est aussi nous qui serons ce que l'année fera de nous.

Je vais à la réunion des représentants du Seuil pour leur parler dix minutes de mon *Journal 94* dont le titre n'est toujours pas trouvé. J'avais proposé *Une année en morceaux*, qui a été refusé, et maintenant, j'en tiens simplement pour 94.

Après la réunion, Winock et moi allons au bistro. Il m'explique pourquoi il n'est pas d'accord avec mes réactions sur l'affaire Mitterrand après la sortie du livre de Péan. Il me dit que des recherches en cours semblent indiquer que Mitterrand ne s'est pas vraiment évadé en 1941. Il aurait obtenu une libération spéciale... Attendons voir.

Le soir, sur la 3, nous regardons les tours de magie de David Copperfield. Le début est littéralement fantastique. Dans un hangar, il y a un wagon de la Compagnie des wagons-lits. David Copperfield court à l'intérieur, d'un bout à l'autre du couloir, puis, toujours en courant, il en fait le tour. Il a établi une chaîne de spectateurs se tenant par la main autour du wagon qui est ensuite recouvert totalement d'une toile blanche. Projecteurs. Le fantôme blanc, ayant toujours la forme du wagon, s'élève dans les airs, s'immobilise et, soudain, la toile retombe, flasque, le wagon a totalement disparu. Copperfield fait le même exploit avec un bimoteur à réaction, qui disparaît lui aussi, puis avec la statue de la Liberté. Deux grands échafaudages ont été disposés de chaque côté de la statue auxquels va s'attacher une sorte de gigantesque linceul blanc qui la recouvre, puis la statue disparaît, cela devant des milliers de spectateurs. Évidemment, elle réapparaît peu après.

Ensuite, David Copperfield traverse la grande muraille de Chine. Il s'installe sur une estrade qui a été construite d'un côté de la muraille, on recouvre l'estrade d'un drap blanc. L'ombre de Copperfield y apparaît, puis cette ombre s'introduit dans la muraille, et disparaît. Elle va réapparaître en sortant de la muraille, dans les mêmes conditions, de l'autre côté. Enfin, on voit David Copperfield voler au-dessus de la scène d'un théâtre, semblant se propulser avec ses bras comme avec des ailes.

MERCREDI 4 JANVIER

Je lis les textes de Christine Peyreau-Bonjean, qui présente ses travaux à Paris-VIII pour l'habilitation à diriger des recherches. Je fais partie de son jury. Je glane quelques citations.

Wallon : « Restez aux frontières, c'est là que vous ferez des découvertes. »

J.-J. Bonniol : « Brel me dit plus sur les Flamandes que toute la sociologie. »

Husserl : « Là où une vraie science est à l'œuvre, la philosophie est

toujours vivante, et là où il y a de la philosophie, il y a de la science. »

Et cette phrase de Leibnitz que j'aurais dû depuis longtemps prendre comme l'une des maximes clés de la complexité : « La vraie unité maintient et sauve la multiplicité [...] et l'unité comporte en fait une multiplicité infinie. »

Dîner chez Hessel, type même de l'homme de bonne volonté. Il se désole du « champ de ruines » socialiste. Il ne peut accepter mon idée de perdition, ni celle de désespérance. Mais je dis qu'il faut lier les deux idées contraires : évangile de la perdition, espérance dans la désespérance. La conscience fait de nous des désespérants. Le vivre fait de nous des espérants. Nous ne pouvons nous priver ni de l'un ni de l'autre.

JEUDI 5 JANVIER

Courrier du matin : un mec m'envoie un compte rendu d'une assemblée sandiniste à Managua dont un des relateurs principaux est un médecin nommé Edgard Morin. Je continue à lire les travaux de Christiane Peyron-Bonjean.

Puis arrive Antoine Spire, toujours amical.

Tout d'abord, il m'interviewe sur *Mes démons*. Il n'aime pas, ou plutôt ne saisit pas ce que je dis de la compréhension, de la compassion, du pardon. « Alors t'as de la compassion pour les bourreaux ! » Mais non, pour les victimes. Ce qu'il faut comprendre, c'est pourquoi et comment quelqu'un devient bourreau, et on peut concevoir qu'il puisse se repentir.

Il croit voir en moi une ligne « pacifiste », venue de mes premières expériences politiques adolescentes, et qui se continue aujourd'hui. Je ne dis rien, me sentant, il est vrai, débonnaire et pacifique, mais soudain, j'explose ; merde, je me suis quand même engagé volontairement dans la guerre contre le nazisme pendant près de trois ans, puis, pendant trente ans, je me suis investi dans une lutte à mort contre le communisme stalinien. Parce que aujourd'hui je m'oppose à ces petits justiciers rétrospectifs qui n'ont jamais combattu, voilà qu'on me range parmi les ramollis. *Shit !*

Avec une copine collaboratrice à lui, on passe à un entretien pour *Autrement* qui demande à quinze personnes, dont ma pomme : « Que regrettez-vous dans votre vie ? »

Au premier abord, je ne vois rien. Je ne peux regretter aujourd'hui mon plus grand malheur, la mort de ma mère lorsque j'avais dix ans, il fait partie du plus profond de mon identité. Je ne peux regretter d'avoir été chômeur pendant un an, c'est grâce à cela que j'ai commencé mon livre sur la mort, et que je suis entré au CNRS. Je ne regrette pas mes échecs, mes désastres. Ils ont été utiles, sinon à ma vie, du moins à ma conscience.

Je ne regrette pas mes livres depuis *L'Homme et la mort*. Je ne regrette pas mon genre de vie. Si, aujourd'hui, je regrette de n'avoir pas d'argent, vu

mes ennuis d'appartement, je ne regrette pas d'avoir laissé ce que j'avais quand j'ai divorcé.

Ah oui : je regrette *intellectuellement* d'avoir été communiste. J'avais toute la culture nécessaire pour ne pas commettre cette erreur, que j'ai faite évidemment dans les conditions dantesques de la guerre mondiale, mais je ne le regrette pas *existentiellement* ; car cela m'a permis, en risquant ma vie, d'éviter d'être une larve. Et je ne regrette pas l'expérience que j'en ai tirée. Je peux me dire que je regrette des erreurs de comportement, mais ça n'est pas important.

Et puis, alors qu'Antoine me conduit à Saint-Denis pour mon jury d'habilitation, je commence à comprendre ce que je dois regretter. Je dis d'abord : « J'ai été souvent négligent envers des proches, envers des gens que j'aime. Oui, cela je le regrette. » Je dis à Antoine qu'il faut remettre l'entretien à plus tard, que je dois réfléchir.

La réflexion me vient par bribes durant la séance du jury. Oui, je dois regretter non seulement mes négligences, mais aussi mes carences. Je dois regretter en de très nombreux cas ma mollesse et ma paresse. Je dois regretter de ne pas avoir assez obéi à ma pulsion altruiste. Je dois regretter les giclées d'aigreur. Je regrette de ne pas être assez détaché de cette foire aux vanités que je déteste. Je regrette d'en vouloir à ceux qui me détestent. Je regrette de ne pas être à la mesure de mes idées sur la bonté. Je regrette ma tronche, j'aurais aimé avoir un visage à la Roland Barthes. Je regrette mon incapacité à obéir, depuis quinze ans, aux règles de vie que je me suis fixées. Je regrette ma vie à Paris...

(Je pense que d'autres regrets vont suivre.)

Je repense à mes erreurs politiques, dont la plus frappante fut mon erreur pendant cinq ans sur le communisme stalinien. Elles proviennent des mêmes sources que mes lucidités. Mon jugement combine, ou plutôt met en dialogique, le réalisme, la position de principe et l'utopie ou l'idéal. Le réalisme conduit au fatalisme, à l'acceptation du fait accompli, et de plus il comporte en lui une faille : la croyance que ce qui est établi est durable à très long terme. Ainsi en 1940-1941, on a pu croire (j'ai pu croire) que l'hégémonie allemande était établie pour très longtemps, et le réalisme a conduit à la fois à la résignation et à l'erreur. De 1941 à 1947, j'ai cru réaliste d'espérer que la puissance soviétique produirait avec le temps un socialisme à visage humain. Et j'ai accepté pendant un temps, en silence, les pires mensonges et les pires ignominies. La position de principe conduit à la résistance quoi qu'il advienne, c'est ma position fin 1941 contre Vichy et l'occupation allemande, puis ma position après 1951 contre l'URSS stalinienne. L'utopie, ou idéal, consiste à espérer en un monde meilleur (mais jamais, dans mon cas, au meilleur des mondes). Ma dialogique comportait en elle-même difficulté, incertitude, pari. Je ne regrette pas ce qui continue à déterminer mon jugement, c'est-à-dire cette dialogique réalisme/principe/

utopie. Puis-je regretter d'avoir erré ? Non, car l'infailibilité est impossible. Je peux regretter d'avoir, à chaque fois, un peu tardé à me révolter.

VENDREDI 6 JANVIER

Dix heures du mat' : conseil d'administration de la Fondation des Trois Suisses, vouée à aider les initiatives de jeunes chômeurs de dix-neuf à vingt-cinq ans pour créer des boulots ou des entreprises. La Fondation a aidé l'année dernière un certain nombre d'initiatives extrêmement diverses. Il y en a d'amusantes, comme une société Allô Devoirs qui fournit une aide téléphonique aux écoliers en panne dans leurs devoirs, de la sixième à la terminale. Il y en a de bizarres comme Allô Bonzaï. Il y en a une dont l'effet fut « pervers », le Tour de France *roller* : dix-huit jeunes paumés des banlieues ont fait, en se réclamant de la maxime « Tu t'engages ou tu dégages », un tour de France de quatre mille kilomètres avec spectacles et rencontres dans cinquante villes, tout cela suivi par les télés. Le résultat « pervers » fut que ces *rollers* ne purent plus envisager d'autre métier que celui de vedettes du show business. On leur a proposé de devenir serveurs de pizzas sur *roller*, mais ils préférèrent rester au chômage. On essaie d'analyser les causes de cet échec.

Je m'attendais à rencontrer Charpak, qui avait accepté comme moi de faire partie du conseil, je ne le vois pas, ni ne trouve son nom dans la liste des participants. Je ne dis pas à la sympathique et dynamique animatrice, Mariella Berthéas, ce que je me demande. En revanche, est présent Alain Michel qui a créé à Lyon, il y a dix ans, l'association Équi-Libre. Il nous raconte que tout est parti par hasard, en 1964, d'un voyage en Pologne où il se rendait pour un problème privé. Il a découvert un hôpital pédiatrique où des enfants mouraient de faim. Il a aussitôt cherché à organiser aide et ravitaillement. De fil en aiguille, il a multiplié ses aides, créant pour cela une association qui compte aujourd'hui trois cents membres, et qui est présente non seulement en Bosnie et au Rwanda, mais aussi chez les Kurdes (cent soixante mille repas servis aux enfants kurdes). Il a retapé un kolkhoz redevenu habitable et rentable à quatre cents kilomètres de Moscou, organisé une cantine pour vieillards à Moscou. Il assiste des réfugiés somaliens et éthiopiens à Moscou même. Sa vie est désormais totalement vouée à Équi-Libre. Sa maxime : « Dès qu'on sait qu'on peut faire quelque chose, on devient responsable de le faire ou de ne pas le faire. » Les trois principes de la charte d'Équi-Libre sont :

- 1. La vie est unique, irremplaçable et n'a pas de prix.
 - 2. Ce qu'on fait pour les autres, sans les autres, est contre les autres (proverbe touareg).
 - 3. La fin ne justifie pas les moyens.
- Équi-Libre est devenue une ONG qui, pour ses actions localisées,

demande et trouve des crédits auprès de la Commission européenne et de diverses instances internationales. Elle redoute l'effet pervers de sa réussite qui serait de décharger les États et les organismes officiels du devoir de solidarité en se bornant à subventionner les associations humanitaires privées. Équi-Libre multiplie ses activités. Elle a suscité un programme aujourd'hui enseigné à treize mille enfants : « Apprends-moi l'humanitaire ».

Je suis frappé de voir comment de formidables potentiels de solidarité peuvent être dynamisés par l'initiative de quelques-uns, et comment la solidarité peut devenir contagieuse. Un grand problème politique, social, humain, de notre époque et de notre civilisation est bien là : comment éveiller la pulsion solidaire, qui, aussi bien que la pulsion égocentrique, fait partie de la nature humaine, et cela dans une civilisation où la pulsion altruiste est inhibée, atrophiée, au profit de la pulsion égocentrique.

Alain Michel me cite un exemple de rédemption. Après trois ans de prison, un jeune homme est devenu conducteur de poids lourds à remorque pour Équi-Libre. Il a transporté dans des conditions périlleuses des secours en Arménie et au Haut-Karabakh en guerre, en traversant des cols couverts de neige à deux mille cinq cents mètres d'altitude. Il a reçu l'an dernier à San Diego deux grands prix mondiaux, l'un du meilleur chauffeur, l'autre du chauffeur le plus courageux « pour avoir assuré dans des conditions d'insécurité et d'intempéries extrêmes l'acheminement au Caucase-Sud (onze mille kilomètres aller-retour) d'un convoi de marchandises de première urgence, destinées aux populations victimes de la guerre ».

Eh ben, moi qui pensais m'emmerder à cette réunion et avais envie de la sécher ! J'en sors tout réconforté.

Du coup, je vais au déjeuner offert chez Julien par la Fondation, dont le siège se trouve rue d'Enghien, dans le bâtiment que Ricardo Bofil avait transformé pour en faire son atelier (cela me rappelle qu'il m'avait aimablement proposé d'y installer mon bureau). Sur le chemin, j'en profite pour me plaindre à un représentant de l'entreprise des Trois Suisses du harcèlement épistolaire que subissent ses correspondants, dont Edwige, avec des promesses répétées de prix de plusieurs millions qui ne viennent jamais. « Ah, me dit-il, indifférent, seuls des hommes, et qui exercent des professions libérales, protestent parfois, sinon personne n'y trouve à redire. »

Au restau, j'évoque bien entendu Sarajevo avec Alain Michel, qui y va très souvent, en camion, à partir de Split. Je lui demande qui fournit l'aide humanitaire (privée) la plus considérable parmi les Européens. Je m'attends à ce qu'il me réponde que ce sont les Allemands. « Les Français sont, de loin, les premiers, me dit-il. Puis viennent les Allemands, puis, loin derrière, les Italiens et les Espagnols qui font très peu de choses. »

Il est question, à un moment, du grand questionnaire Balladur aux jeunes. « De la connerie, dis-je. – Initiative très intéressante et utile », dit Alain

Michel. J'explique pourquoi un tel questionnaire ne peut aller vraiment dans la partie inconsciente/semi-consciente des besoins et aspirations. « Certes, me dit-il, ce n'est pas scientifique... » Je l'interromps pour lui dire que je me branle d'une scientificité qui dirait que 7,43 % des jeunes aiment le volley-ball. Il continue en me faisant savoir que ce questionnaire a suscité d'innombrables rencontres et discussions entre jeunes gens, entre eux et leurs parents, et qu'il a été un élément de vitalisation des grands problèmes humains et sociaux. J'ignorais que ce questionnaire avait été un moyen pour des prises de conscience individuelles et collectives et je retire mon jugement non seulement lapidaire, mais inexact

Vais discuter au *Monde* de l'article « Pour une politique de civilisation » que j'ai proposé. L'article est jugé trop long. « Mais il en a toujours été ainsi de mes articles, et j'ai eu jusqu'à présent le privilège de les voir passer. – Oui, mais la nouvelle formule... » J'avais prévu quelques petites coupures. J'explique que c'est un article qui constitue un tout solidaire. Enfin, il va être « saisi ». J'ai peur qu'on m'impose ensuite la suppression d'un grand nombre de lignes.

Colombani arrive, il a dû parcourir rapidement mon dialogue avec Domenach sur les années Mitterrand : « Alors, vous défendez toujours l'indéfendable ! – Mais ce n'est pas une défense. » Mais tant que Colombani n'aura pas lu le texte, il pourra difficilement changer d'avis.

Maintenant, l'affaire de Grosny occupe mon esprit en permanence. Le destin de la petite Tchéchénie et celui de l'énorme Russie se jouent en même temps. En Russie, le refus d'écraser un peuple révèle une poussée de démocratie et de liberté. Espérons que ce n'est pas l'ultime, mais au contraire une régénération. Mais la brutale intervention russe constitue peut-être un tournant vers l'installation d'une dictature, avec ou sans Eltsine, qui paraît de plus en plus bizarre, comme renfrogné ou hébété, dans les brèves images où on l'aperçoit.

Les images de Grosny, l'écrasement d'une ville qui résiste héroïquement comme le firent pendant la Seconde Guerre mondiale le ghetto de Varsovie, puis Varsovie insurgée elle-même, nous ramènent le même type d'horreur.

Mon sentiment d'impuissance, déjà amplifié et approfondi par la Bosnie et le Rwanda, devient total. Quelque chose s'est déglingué en cette fin de siècle, à partir de 1991. Est-ce seulement en Europe et en Afrique, ou dans la planète entière ?

Bonne nouvelle pourtant dans le désastre algérien : le FIS condamnerait les assassinats de civils algériens et étrangers. Mais attendons confirmation.

J'ai bien aimé hier soir le film commençant à 23 heures sur Canal Plus, *Chute libre*, de Joël Schumacher (1992). Un cadre au chômage, mec irascible, joué par Michael Douglas, rendu enragé par un embouteillage sur une autoroute de l'agglomération de Los Angeles, quitte sa bagnole, traverse une zone pourrie, se prend de querelle avec un épicier coréen qui lui vend quatre-vingts cents son coke ; il lui casse la baraque, puis, attaqué par deux loubards latinos, il les met en fuite, pénètre dans un faubourg chaud de la mégapole, les loubards en bagnole le retrouvent, lui tirent dessus à la mitraillette, le ratent, et vont culbuter une autre bagnole en la heurtant. Le mitrailleur est blessé, Michael Douglas prend sa mitraillette, lui tire dessus, repart avec le sac du latino contenant bazooka et mitraillette ; il va dans une cafétéria, demande un petit-déjeuner, se le voit refuser parce que, l'heure du petit déjeuner étant passée, on ne peut lui servir que le déjeuner. Il s'énervé, sort sa mitraillette, tire en l'air, repart, et, à chaque obstacle nouveau sur sa route, il devient de plus en plus violent. On sait qu'il veut se rendre chez son ex-femme pour voir sa fille qu'une décision de justice lui interdit de revoir, précisément à cause de son caractère incontrôlé. Pendant ce temps, un vieux flic sur le point de prendre sa retraite découvre d'après les plaintes et les rapports qui lui parviennent qu'un déchaîné est en marche dans la ville. Il s'efforce de retrouver sa trace. Tout ça devient haletant, mais Edwige commence à s'endormir et le son risquerait de la maintenir éveillée pour longtemps. J'éteins à grand regret.

Tard levé. Je résiste à la tentation de passer une commande mais ne peux m'empêcher d'envoyer mes réponses et coller mes tickets pour l'attribution d'un prix de la Maison française de distribution.

Je réponds avec du retard à du courrier empilé. Il y a des lettres d'inconnus à qui je ne sais que dire. Par exemple, un type qui, comme moi, a perdu sa mère enfant, mais dans des conditions non seulement pires mais atroces. Il avait quatre ans et son père, qui s'est remarié, lui a interdit de parler jamais de sa mère. Le type m'a l'air désaxé, et il attend beaucoup de moi. Mais que puis-je faire ? Je suis déjà tellement défaillant pour mes proches... Alors je diffère ma réponse.

Dîner chez Corneille avec Bercof et sa copine. On parle d'abord élections, exclusion. On constate que l'exclusion atomise les exclus. « Mais, dit Bercof, ça peut changer, il y a maintenant aux USA des informaticiens sans domicile, et ce sont ces cadres chômeurs qui vont encadrer les exclus. » Ils voient Balladur arriver les doigts dans le nez. Moi, je m'attends à

l'inattendu.

Avec Bercof les histoires fusent.

Il y a celle de Sherlock Holmes. Watson va le trouver, scandalisé : « Qu'apprends-je, Holmes ! Vous êtes un dégueulasse ! Vous draguez les minettes à la sortie des cours secondaires !

— Élémentaires, mon cher Watson. »

L'histoire de Nkrumah : Il apprend que les Américains ont envoyé des hommes sur la Lune. « Eh bien, nous, Nigériens, nous allons montrer à ces impérialistes ce dont nous sommes capables. Préparez tout pour envoyer une fusée nigérienne avec deux hommes sur le Soleil. – Mais, monsieur le président, ce n'est pas possible. – Et pourquoi donc ? – Mais parce que, sur le Soleil, il fait trop chaud. – Imbécile, envoyez-la pendant la nuit ! »

Une histoire de Bedos : « Mitterrand est un homme honnête, il laissera le Parti socialiste dans l'état où il l'a trouvé. »

Et des tas d'autres que j'ai oubliées, des contrepétories. On se tord pendant presque tout le repas, et on en sort épuisé.

À 1 heure du matin, me voilà accroché par un film suédois, *Morts suspectes*, dans lequel une jeune femme n'arrive pas à éclaircir les conditions de la mort de sa sœur, une militante écologiste. Un puissant trust pharmaceutique, la Northern Chemical, s'oppose à ses efforts, assassine ses proches, essaie de la tuer... Je ne connaîtrai pas la fin de l'histoire, car je m'endors à 3 heures du mat'.

DIMANCHE 8 JANVIER

Marché du matin aux Enfants-Rouges. La pluie et l'humidité poisseuse donnent une poussée d'asthme à Edwige.

Après-midi courrier, mais saisi à un moment par la lassitude, je n'ai pas répondu à tout, ni fait mes cartes de bonne année.

En rangeant, je note cette phrase de Raul Motta dans son texte sur « la société supportable » : « Il faut remplacer l'idée de succès par celle de prudence. »

La lettre délicieuse de cette Mexicaine inconnue de vingt-cinq ans :

« Quiciera decirte tanto, preguntarte tanto... Gracias primero, porque durante mucho tiempo tuve miedo de sentir, y las veces que dije o demostre mis sentimientos fue sintoma de debilidad y os que estaban a mi alrededor lo aprovechaban en mi contra. »

« Porque desde niña, creí y supe que la magia existía, y la guarde muy en el fondo porque los demás no me entendían cuando hablaba de los duendes, de las brujas del nahual, de los chinones oaxaqueños, de los vampiros.

« Porque nunca entendí que el hombre se levantara por encima de las plantas y animales, a quienes yo respeto y admiro, y de quienes he aprendido miles de secretos que me han ayudado a seguir con la vida...

« Creo que podría resumir diciendo que a través de tus libros comprendí y acepte mi dualidad y estoy aprendiendo a sacar provecho de mis contradicciones. »

À la télé, je vois deux tours géantes, construites en 1967 dans je ne sais quelle ville nouvelle, aujourd'hui pourrie, qui s'effondrent, détruites à l'explosif. Durée de vie tolérable de ces monstres de béton : vingt-cinq ans. Inutile de dire que tout cela a été construit, puis détruit par des « experts ».

Nouvelle rencontre de l'opposition algérienne à Rome...

L'image du palais présidentiel de Grosny en flammes. L'énorme Russie écrase un tout petit peuple d'un million d'habitants.

Dîner plein de bons sentiments et de bonne humeur chez Annie François, avec Monique, Jacques, Michel Winock. Foie gras rose et moelleux, platée de coquilles Saint-Jacques avé corail, cosses de petits pois mange-tout, fromage, superbe couronne de fruits rouges en gelée. Ils boivent du chablis, je reste au châteauneuf-du-pape. On s'émerveille à visiter leur quintuplex, plein de recoins et coins charmants. Dommage que dans ce quartier d'Ivry, près du périf, il n'y ait pas de bistro, ni de vie de quartier.

LUNDI 9 JANVIER

Un bout de printemps échappé des Açores est arrivé ce matin à Paris sans s'annoncer. Je suis bien inspiré de descendre poster mon courrier de la veille. Le ciel est bleu sur le Beaumarchais, il fait doux au soleil, je me sens heureux, mais voici l'hiver qui rassemble ses nuages aux horizons et veut exterminer l'imprudent éclaireur printanier.

France-Info : l'étreinte des blindés russes se resserre autour du palais présidentiel de Grosny. Les flammes de Grosny projettent une lumière épouvantable sur l'année 1995.

Winock (« Quand on vous lit, on vous aime »), plus la lettre mexicaine, une fois de plus, je vois que j'écris pour qu'on m'aime. C'est d'autant plus compréhensible que j'ai été privé, à dix ans, d'un amour infini, et que j'ai voulu, par l'écriture aussi, trouver une réponse au besoin d'aimer et d'être aimé.

Le nouveau *Monde* : une série de réformes. La plus grande amélioration, les pages internationales, nombreuses et nourries. Parmi celles-ci, la page tragique sur la Palestine. Avec les implantations de colonies israéliennes qui s'élargissent, la tendance à transformer la Palestine en *bantoustane* s'accroît. Dans cette logique-là, Arafat va s'effondrer, et à nouveau la Palestine explosera.

Tous ces foyers, Palestine, Bosnie, Algérie, vont-ils se joindre en un seul et grand brasier ?

Sur la 2, Chirac, devenu pathétique. Le boxeur acculé aux cordes redouble ses coups, de moins en moins bien ajustés. Je suis un moment le film de Debord, dont la subversivité s'est évanouie, et qu'achève de dissoudre l'adhésion bruyante des protagonistes de la « société du spectacle ».

MARDI 10 JANVIER

Lever, 7 heures du mat'. Avion de 9 h 15 pour Strasbourg. Lectures dans l'avion. *Libé* ; je relève cette phrase d'Adam Michnik sur la guerre de Tchétchénie : « Cette guerre ne garantira pas l'intégrité territoriale de la Russie, mais elle pourra mener à l'effondrement de l'État russe. »

Dans le volume *Microsociologie, interactions et approches institutionnelles* (Paris-VIII), je lis un article sur le chahut des écoliers et lycéens. Le chahut, qui créait une certaine communauté protestataire dans une classe, et qui limitait son désordre notamment au bruit, a disparu au cours des années 1970 pour faire place, d'une part à des bavardages intempérants et à de la servilité, d'autre part à la violence de bande. Et moi qui croyais que le chahut était éternel !

Je commence à lire *Commentaires*. Texte intéressant de Furet, extrait de son livre *Le Passé d'une illusion*, qui compare Mussolini, Hitler, Staline. Puis des articles qui me rasent un peu.

Stimulé par la concurrence, Air Inter offre un café ou un thé insipides, mais se garde bien d'offrir un biscuit

L'avion est secoué dans sa descente sur Strasbourg.

TV : avec Athéna, entretien à France 3 Alsace. Une animatrice sympa me fait parler de *Mes démons* et la fait parler de son « cabinet philosophique ». Puis déjeuner dans une *typische weinstube* Le Clou, avec Danièle Brison et l'animateur culture de la librairie Kleber. Je succombe. Moi qui ne bois jamais de vin à midi, je prends en apéro un muscat musqué, puis m'abandonne au riesling tandis qu'un choix de tourtes alsaciennes nous est offert en entrée et que je choisis un boudin pour suivre. Fatale gourmandise. À la fin, la patronne me fait signer le livre d'or. Elle veut aussi une photo et souhaite que mon bras lui entoure l'épaule en ajoutant : « Ce n'est pas dangereux. » Ce propos me fait bondir. « Quoi, je ne suis pas dangereux ? Je suis une vieille chose désexuée ! » Elle essaie de corriger ce désastreux propos en me serrant langoureusement les mains.

Siestette, trois interviews successives par des radios locales, puis la conférence-débat, et Elisabeth me conduit à l'aéroport. Sait-elle qu'elle est un ange ?

Joie du retour, puis atroce déception de voir que je n'ai pas le temps de faire ma sauce à l'ail et à la tomate pour les pâtes. Mon chagrin met du temps à se dissiper. Je m'étonne moi-même : comment avoir un tel chagrin pour une telle vétille ?

Je suis crevé, mais je regarde jusqu'à la fin *Kiss me deadly*, d'Aldrich, qui m'avait transporté à l'époque. Est-ce la fatigue ? Je l'aime toujours, mais sans retrouver la noire exaltation que m'avait apportée ce nouveau Marlowe (pas le détective, le poète élisabéthain).

MERCREDI 11 JANVIER

Une envie irrésistible m'a précipité chez le Grec du boulevard Beaumarchais pour prendre *tiropitas*, *spanacopita*, *pastourma*, *kefté*, *fêta*, yaourt de brebis. Réveil de méditerranéité salonicienne !

Zapping de-ci, de-là ; je tombe, hélas trop tard, sur le programme d'Arte consacré à la tétralogie wagnérienne. Puis, sur la 2, un docu sur Pavese, qui reste trop à l'extérieur, jusqu'à ce que nous voyions les lignes que Pavese, dans sa chambre n° 43, à l'hôtel Royal de Turin, a griffonnées avant de se suicider : « Je demande le pardon de tous et je pardonne à tous. » Ce que voulait le plus au monde cet intellectuel raffiné, c'est qu'une femme puisse lui dire : « Tu es mon homme », et ce manque l'a tué.

JEUDI 12 JANVIER

Je continue à corriger mon journal. Pluie bruyante au-dehors. Journée calme à ma table.

Le quotidien serbe indépendant *Borba* essaie de résister à la normalisation que lui impose Milosevic.

Dans *Le Monde diplomatique*, juste considération de la « pensée unique » par Ignacio Ramonet : l'économie aux commandes, libre-échange, compétitivité, etc., et la politique à la remorque.

Dix-sept heures trente, J.-F. me téléphone pour m'apprendre la mort par embolie d'Annie Hervé, ce matin même. Je suis tout d'abord saisi par le remords de ne pas l'avoir revue depuis l'enterrement de Pierre, il y a deux ans. Elle m'avait écrit, on s'était téléphoné, mais une fois encore je n'ai pas fait ce qu'il fallait.

Puis je revois – oui, je suis sûr que c'était elle – son visage d'étudiante à la bibliothèque Sainte-Geneviève, en 1939-1940. J'admirais ce beau visage droit, honnête, serein. Je m'arrangeais pour m'asseoir à deux ou trois tables de la sienne, face à elle, de loin. Je n'avais jamais osé lui parler, et j'avais plus envie de l'admirer que de lui parler.

Puis je l'ai connue avec Pierre, compagne dans la gloire et dans les épreuves, à la fois douce et ferme, attentive, discrète. Quelle belle nature, quelle belle créature ! Quel vrai couple !

« Quand l'enterre-t-on ? Où ?

— J'sais pas, ce s'ra demain dans les journaux. »

La connaissance du sida progresse. On a cru jusqu'à tout récemment que le virus, d'abord latent chez les séropositifs, s'éveillait brusquement à un moment donné et se multipliait aux dépens des cellules du système immunologique. Il semble qu'on ait découvert maintenant que, dès le début, les virus se multiplient, mais, qu'en même temps, se multiplient les défenses qui les éliminent. Les séropositifs seraient donc le théâtre d'une guerre farouche de tranchées où les virus, sans cesse refoulés, ne cesseraient pourtant pas de se reproduire, jusqu'au moment où, profitant à la fois d'une défaillance du système immunologique et de la prolifération de virus mutants qui franchiraient les défenses, le désastre se déchaîne dans l'organisme.

D'autre part, la lutte progresse. On cherche non l'antivirus, mais une combinaison thérapeutique de moyens différents qui, conjugués, s'attaqueraient efficacement à sa prolifération. Il semblerait de plus, selon la thèse de Montagner, que le sida, pour se multiplier, ait besoin d'un certain nombre de conditions à l'intérieur même de l'organisme. Il s'agirait de lutter à la fois sur le terrain de l'écologie du virus et contre le virus lui-même.

Invité à déjeuner à la Maison blanche, restaurant plein ciel de l'avenue Montaigne, par les avocats Mandel, Ngo et Rochemaure. Ils sont intrigués par le passé de Mitterrand et m'interrogent. Comme ils n'ont pas lu le livre de Péan, ni même la littérature sur Mitterrand, ils me demandent même s'il a vraiment été résistant. Mandel ne peut croire à son ignorance sur le sort des Juifs ; moi je parle de la sélectivité de la mémoire qui chasse ce qui gêne ou déplaît.

Je vais à Radio-Canada où je suis interviewé en duplex de Montréal. J'aime assez avoir les écouteurs aux oreilles et entendre, toute proche, la voix de mon partenaire lointain. Ils veulent connaître mes prévisions pour l'avenir. « Je n'en ai pas. – Comment ? Un homme de votre culture, avec toutes vos connaissances ! – C'est justement pour cela que je m'interdis de prédire l'avenir. Je sais qu'il n'y a pas de lois de l'Histoire, je sais que celle-ci est soumise à des accidents et à des bifurcations, je sais que toutes les prédictions futurologiques des années 1960 ont été fausses. Je sais que le présent est lui-même très difficile à connaître, et que ce qu'il y naît d'important, et qui influencera l'avenir, est souvent invisible, etc. – Mais il y a des tendances lourdes. – Oui, vous devriez interroger Thierry Gaudin, qui a fait un très bon livre là-dessus, *L'Odyssée de l'espèce 2001*. – Nous l'avons interrogé. – Très bien, alors je ne vous répète pas que si tout continue, toutes choses égales par ailleurs, l'Asie devrait se développer, l'électrification va s'y répandre, entraînant avec elle téléphone, télévision, fax, frigidaire, etc. Mais les probabilités techniques sont une chose, l'aléa politique, social ou militaire en est une autre, et nul ne peut prédire quel sera le visage du monde futur. On peut seulement imaginer une très vaste gamme de scénarios, depuis le scénario catastrophique jusqu'à l'euphorique, l'un et l'autre étant possibles, mais non probables. »

On me prête un bureau pour que j'y puisse lire et téléphoner tranquillement pendant une heure. Je lis le numéro 10 (novembre 1994) de *Réseaux de citoyens*, qui nous fait connaître les efforts des « citoyens » de Bosnie contre les trois nationalismes. Un texte évoque Tuzla, la seule ville où les trois partis ethniques ont été mis en minorité, et où le parti des citoyens tient encore la municipalité, dans des difficultés croissantes et dans l'indifférence de l'opinion internationale comme de la Forpronu. Si la guerre continue, partout les citoyens seront laminés.

Un numéro de *Croissance* consacré à l'Inde. Dans quelle ignorance suis-je de ce pays-continent de neuf cents millions d'habitants où la croissance démographique, en dépit des freins, est de dix-sept millions d'individus par an. La campagne de stérilisation forcée aurait pris la forme d'une guerre

contre les parias. Les classes moyennes comptent désormais cent quatre-vingts millions d'habitants et il y a trois cents millions de pauvres. Mais pour le reste ?

Le Cachemire indien vit dans un climat de guerre depuis 1988. Accrochages, guérillas, attentats s'y succèdent à la moyenne de dix morts par jour. Un rédacteur en chef aurait répondu à son correspondant en Inde qui lui signalait une manifestation de sikhs réprimée par la police : « Combien de morts ? À moins de trois cents morts, nous ne prenons rien sur l'Inde. »

Partout l'intolérance religieuse progresse. Les armées pakistanaise et indienne sont massées de chaque côté de la frontière. L'une et l'autre auraient la bombe nucléaire.

De Jacques Hassoun, dans la *Lettre du centre juif laïc* sur la situation Israël-Palestine : « Désormais il n'y a qu'une seule solution : la paix ou le retour à la barbarie, à la victoire des fondamentalistes, à la régression vers le nationalisme le plus bestial. » Je crois que la barbarie brise les faibles digues qui ont été posées depuis un an.

Signature de *Mes démons* à la librairie Colette. Déception : peu de personnes présentes et peu de livres signés.

Dîner, joyeux comme toujours, avec Heinz et Monique. J'ai sorti un gewurtztraminer de haute noblesse pour le foie gras, et un château-la-tour pour le chapon.

Sur le tard, je m'attache au film *Passionfish* sur Canal Plus. Au début, ça me semble quelconque. Une vedette de *soap opéra* télévisé est paralysée des membres inférieurs après avoir été renversée par une voiture. Elle va se cacher dans sa maison natale, en Louisiane, et devient alcoolique. Après avoir renvoyé diverses infirmières, elle garde auprès d'elle une femme de compagnie noire, une cocaïnomane désintoxiquée qui doit subir une période probatoire à la campagne pour retrouver la garde de son enfant. Par petits épisodes, on voit ces deux femmes se rapprocher l'une de l'autre après s'être affrontées. La vedette se désalcoolise, puis elle va s'attacher à un voisin bricoleur et s'installer vraiment dans le bayou. Quand son producteur arrive pour lui offrir un rôle de vedette paralysée dans un nouveau *soap opéra*, elle, qui auparavant avait la nostalgie de sa gloire passée et de la métropole, décide de rester avec son amie et d'assumer dans la sérénité et la paix son nouveau destin fait désormais d'amitié, de tendresse et d'amour pour le bayou. Le film, commencé en mineur, se termine sur une émotion très vive et douce à la fois.

Nous nous rendons à l'Exposition féline internationale à l'Espace Austerlitz. Les matous sont dans de jolies cages, parfois avec drap, édredon et oreiller. Beaucoup dorment, fatigués par le voyage. Certains sont dans les bras de leurs maîtres et maîtresses, qui vont les présenter au concours sur les « rings », où un jury les soumet à examen. Les voilà dans leur extrême diversité, tous ces bonsaïs de lion, de tigre, de léopard, de puma, non plus féroces, mais au contraire choyés, nourris, repus. Il y en a d'énormes et massifs, des félins minces et longs, pas minets du tout, il y en a avec des têtes australiennes de kangourous, il y en a d'affalés en amas de poils indistincts. Parmi tous ces chats, je préfère ceux qui ont le museau épaté, avec seulement une petite tache triangulaire rose ou noire en guise de nez. Il y en a un *british*, au poil crème, avec son visage écrasé, un air à la fois ahuri, dédaigneux, grognon et naïf, qui fait les délices d'Edwige et qu'elle prend dans ses bras. Je remarque une minette toute blanche avec un cerne noir entourant ses yeux bleus, assez pute. Un autre visage, tout en largeur, a trois rides verticales sur le front, ces rides appelées « larmes » entre joue et narines, une sorte de fond de teint sur les poils des joues, et une bouche très bien dessinée. Herminette ne fait pas partie de ces superstars, dois-je reconnaître, mais elle a un QI supérieur. Je lui achète une balle magique qui roule toute seule de façon capricieuse et inattendue. Edwige rêve d'un petit frère pour Minette, mais elle veut attendre que son favori, l'étalon Yamour, qu'elle a pris dans ses bras, ait une progéniture...

Sur quatre « rings », les chats passent des épreuves éliminatoires. À chaque fois, six à huit chats sont présentés, décrits, puis tendus à bout de bras au public qui applaudit. D'éliminatoire en éliminatoire, on ira vers les grands prix qui seront décernés demain dimanche.

Il y a beaucoup de visiteurs, très différents, tous attirés par l'amour des chats. Et tous ces visiteurs s'entr'aiment les uns les autres pour et par l'amour des chats. Nous partons tout ravis, apaisés, quasi ronronnants.

Dans une boutique bio, à Maubert, nous achetons un pulvérisateur d'essences végétales et je prends une boîte de *guarana* afin de régénérer mes énergies.

Violette m'apprend qu'Annie Hervé avait dîné chez elle deux jours avant sa mort. Après son départ, la petite Alice avait dit à Violette : « Il faut que tu lui téléphones, je l'ai heurtée avec mes lunettes en l'embrassant. J'ai peur de lui avoir fait mal. » Je m'aperçois qu'Annie et Violette se voyaient. Et moi, qui ai eu souvent envie de la revoir, je n'ai « pu » prendre le moindre rendez-vous avec elle.

Dîner de retrouvailles chez André et Évelyne, avec les deux Jean, Michèle, Josette et Raoul. Jean m'apprend que son premier amour cinématographique était le même que le mien : Brigitte Helm dans *L'Atlantide*. Aimable dîner où l'on s'amuse sans trop ragoter.

DIMANCHE 15 JANVIER

Deux millions de personnes à Manille pour acclamer le pape.

La révocation de Mgr Gaillot suscite de vives réactions en France.

Double visage pour moi de ce pape. Un visage de grand pape œcuménique, et un visage de pape réactionnaire. D'un côté il est, et a été, ouvert au monde moderne dans sa lutte contre le totalitarisme et par sa conscience des problèmes du temps présent, de l'autre, il se referme sur la conception antimoderniste du célibat des prêtres et le refus de la pilule.

LUNDI 16 JANVIER

Retour d'Antoine Spire et Judith Wolf auprès de qui je voulais compléter mon *Que regrettez-vous ?* par les regrets que j'avais ici même notés à la suite de notre première entrevue.

Entrevue avec Denis Huisman J'espérais donner dans son école un enseignement de quelques mois qui pourrait combler mon trou budgétaire à venir. Il fera un effort, mais je n'aurai pas la somme mensuelle dont j'ai besoin.

Vers 19 heures, téléphone de Jacques Labeyrie. Il me parle d'abord de mon livre, puis il me dit rapidement : « Je travaille sur une hypothèse selon laquelle les pluies au Vietnam suscitent un regain d'activité volcanique en Italie, mais cela ne vous intéresse pas. – Au contraire, c'est un problème de causalité passionnant. »

Il m'explique donc que, soumise aux pluies de la mousson, l'Asie du Sud-Est subit l'érosion la plus forte du globe, soit un mètre tous les mille ans. Le continent asiatique, déchargé à l'est, bascule vers l'ouest, et la plaque turque pousse comme une brute sur celle de la mer Égée, provoquant des tremblements de terre en Grèce. À son tour, la poussée de la Grèce, faisant pression sur l'Italie du Sud, y suscite des éruptions volcaniques pendant les périodes chaudes et humides. Je suis émerveillé de cet enchaînement de causes à effets.

Dîner chez Bofinger avec les Paquet qui voudraient organiser un débat autour de ma pomme à leur centre culturel de Châteauvallon sur « Utopie et réalisme ». Repas agréable, mais cuisine décevante. Ma sole était trop cuite et mon munster, juste sorti du frigo, trop sec. Et je suis responsable du choix de cette brasserie proche de ma rue.

MARDI 17 JANVIER

Tremblement de terre à Kobe. Sur TF1, images japonaises d'incendies innombrables dans la nuit, puis images de jour d'autoroutes sur pilotis renversées sur des kilomètres, chaussées éventrées.

Déjeuner avec le professeur Aziza, recteur de l'université euro-arabe itinérante, et sa collaboratrice, Mme Ulysse, pour envisager en juin un « Jardin de la connaissance » entre ma pomme et des interlocuteurs arabes.

Ayant trop à faire, fatigué, je ne vais pas à la conférence d'Henri de Lumley au CNRS sur les préneanderthaliens que je m'étais promis de ne pas manquer.

MERCREDI 18 JANVIER

Ce matin aux infos, deux mille morts, mille disparus à Kobe.

Dix heures quarante-cinq, crématorium du Père-Lachaise pour Annie Hervé. Peut-être deux dizaines d'anciens de l'ère antifasciste d'avant guerre puis quelques-uns de ma génération, dont J.-F. R., et puis les enfants, aujourd'hui quinquagénaires, et leurs enfants. Il y a la fille de Szekeres et de Janie Chauveau, dont Annie fut et resta la marraine, il y a Génia Courtade qui me présente sa fille, dont le visage et le sourire moqueur sont exactement ceux de son père...

Après nous être recueillis, au caveau, devant le cercueil qui va être livré aux flammes, nous montons dans la salle en forme de temple. Au fond, une sorte de pseudo-chœur, une pseudo-abside avec un paysage de collines et cyprès en céramique de couleurs vives, et, au sommet des marches, une sorte de coffre en ciment, avec une porte à deux battants, close. On entend des morceaux du requiem de Fauré. Entre les morceaux, trois prises de parole. L'une d'une compagne de déportation d'Annie, l'autre de Gilles Martinet, qui évoque leur jeunesse au Quartier latin, et enfin celle de J.-P. Vernant. L'un et l'autre ressuscitent la jeunesse d'Annie, le visage et le regard admirables, et c'est cette jeunesse rayonnante, recrée pour nous, qui embue nos yeux de larmes. Vernant dit : « Nous sommes des animaux préhistoriques. » Eh oui, c'est cela dont je me rends compte soudain. Insensiblement, sans en prendre conscience, je suis devenu un dinosaure.

Je n'ai pas lu encore le livre de François Furet. A-t-il expliqué comment des êtres aussi rationnels que lui, et tant d'autres, ont pu devenir aussi

irrationnellement croyants, puis redevenir rationnels après leur désabusement ? Explique-t-il comment notre siècle a connu des Augustin par milliers qui se sont laissés prendre par ta foi absurde sans savoir, à la différence d'Augustin (*credo quia absurdum*), que leur foi était absurde ? Est-ce que je retrouverai dans son livre l'élan des étudiants de 1936-1937, Vernant, Martinet, Hervé, qui, en dépit des procès de Moscou, se sont laissé emporter par la haine du fascisme et par l'aspiration à émanciper l'humanité ?

Je suis rentré chaviré du Père-Lachaise.

Dans un état de fatigue lamentable, me suis fait acupuncter à 17 h 15 par Mme Michèle. Elle me promet tonus et vitalité. De fait, en début de soirée, je me sens tonifié et revivifié. Dîner chez Perla et Jean-Louis Servan-Schreiber, avec Dominique Strauss-Kahn et Anne Sinclair. Au milieu du repas, cette dernière se décide, avec beaucoup de précautions courtoises, à me prendre à partie à propos de mon « indulgence » coupable à l'égard de Mitterrand. Je m'explique. « En somme, plus on analyse, moins on s'indigne, me dit Strauss-Kahn. – Dans un sens, oui. » Il revient assez découragé de la réunion du PS où se mijote la candidature d'Emmanuelli. La candidature de Lang serait un leurre.

JEUDI 19 JANVIER

Matin : rendez-vous avec M. Barrère, le directeur des enseignements de l'EFAP, pour préparer mon enseignement éventuel. Il m'avise qu'avec cinq ou six heures de cours par mois je ne pourrais pas gagner ce que j'espérais. La perspective de fatigues supplémentaires pendant des semaines pour une somme insuffisante me démoralise, mais je n'en laisse rien paraître à mon aimable interlocuteur. Je me dis que je lui téléphonerai dans deux ou trois jours pour différer la mise en route de notre projet.

Désespéré. Le vers du *Romancero Gitano* me revient :

¿ Pero quién vendra, y por dónde ?

Déjeuner très instructif avec Yannik Moreau et M... pour parler de l'emploi. Je vois que des initiatives très intéressantes sont prises ici et là dans certaines entreprises du secteur public. Il y a l'ébauche d'un mouvement vers « l'entreprise citoyenne ». Il faudrait qu'il se conjugue avec un autre mouvement vers « l'entreprise communauté de destins ». Je me rends compte que je n'ai pas évoqué le problème de la transformation de l'entreprise dans mon texte toujours non paru : « Pour une politique de civilisation ».

M... a pu faire examiner cinq mille quatre cents expériences valides de

création d'emploi. Il a pu diffuser ces expériences et leurs résultats dans différentes régions, notamment en Bretagne et dans le Nord-Pas-de-Calais. Mille autres expériences sont en examen. Une des voies fécondes serait le développement de polycompétences, qui pourraient être utilisées éventuellement par différents employeurs. Cela me fait souvenir du caractère vital, en période de transition/transformation, des polyactivités, comme celles qui étaient pratiquées dans la commune de Plozévet, au moment où j'y faisais mon étude.

Il s'intéresse aussi aux amorces actuelles de ce que pourrait être la société de demain. Il me dit par exemple que l'entreprise devrait aider ceux qui ont des projets forts, bien qu'extérieurs à elle, car ils sont le fait d'esprits hardis, inventifs et courageux.

Invité à 18 h 30 à Radio-Nova pour parler de *Mes démons*. C'est, me dit-on, une radio jeune, hyperbranchée. Je m'imagine qu'il va falloir que je ponctue mes propos de quelques *fuck* de quelques *shit*. Je dois rentrer mes *fuck*, mais l'entretien est assez rigolard.

Complètement crevé, je dois faire un exposé sur « La conscience de la science » au Cercle protestant d'Auteuil. Après Omnes, Changeux, Jacquard, c'est la dernière conférence d'un cycle. Heureusement, un bon pasteur vient me chercher et me raccompagne après la conf. Mais demain matin, lever à 7 heures.

VENDREDI 20 JANVIER

De fait, je sors du lit à 6 h 30 et Alfredo vient me chercher avec une copine assistante pour me conduire à l'université de Compiègne, où je dois passer la journée à faire essaimer la pensée complexe sur des étudiants de DEA, du reste assez bien préparés à la recevoir. La journée est dure, mais j'ai le sentiment d'avoir été utile.

Sur l'autoroute du retour, à peu près à la hauteur de Roissy, je vois soudain devant moi une grande lueur rouge envahir l'horizon puis disparaître dans un rideau de nuages. Je pense d'abord à un éclair, car il y vient d'y avoir des rafales de pluie quasi orageuses, mais ce n'est évidemment pas un éclair. Ce n'est pas non plus un coucher de soleil, car le soleil ne se couche pas au sud. Ni moi, ni mes compagnons de voiture n'évoquons l'étrange lueur. Au retour, aux infos télévisées, j'apprends qu'un Falcon s'est crashé au Bourget, y a pris feu et a explosé.

SAMEDI 21 JANVIER

Journée de débroussaillage et de corrections de mon journal d'octobre et de novembre

Dîner aux Arquebusiers avec Pépin et Sami. Moi, assez abruti. Je regarde pourtant, tard, vers deux heures du mat', la fin de *La Loi de la nuit*, d'Irvin Winkler, où de Niro joue un avocat minable et corrompu.

DIMANCHE 22 JANVIER

Je m'étais promis d'aller au théâtre de l'Odéon pour un débat sur les pièces de guerre de Bond. Je ne puis me lever, Edwige m'excuse au téléphone. Je passe la journée au lit, la première depuis tant et tant de mois...

Du coup, de mon lit, je me prends *Bodygard* sur Canal Plus que j'avais tant envie de voir et dont je n'avais eu que le tout début, un soir précédent, très tard. Fanatique de Kevin Costner depuis *Danse avec les loups*, je suis, dans ce film remarquable, fasciné surtout par son visage à la limite de l'inexpressivité, et pourtant plus fortement expressif que tous ces visages post *actor studio* avec petits tics, mouvement nerveux des lèvres, minigrimaces, style de Niro qui me plaît par ailleurs. Ah, que j'aimerais avoir cette tête, cette façon d'exprimer sans exprimer ! Le film m'emballe.

Edwige fait les courses sous une pluie battante, j'ai honte de rester au lit, mais j'ai perdu toute volonté d'en bouger, ou plutôt je suis prisonnier de la volonté de n'en plus bouger...

Le soir, zapping jusqu'aux *Chiens de guerre*, film britannique de John Irvin (1980), qui me plaît assez.

LUNDI 23 JANVIER

Lecture de *Diagonales Est-Ouest* Articles sur la situation actuelle des pays baltes, dont on n'apprend rien dans la grande presse. Je lis aussi que six cent mille Tsiganes sédentarisés en ghettos continuent à être haïs et méprisés en Roumanie.

Sciences humaines résume une polémique entre archéologues : la chute de l'empire d'Akkad, survenue il y a deux mille ans, est-elle due à une longue

sécheresse (elle-même due à un changement climatique abrupt), à des causes sociologiques ou à des accidents politiques ? Nous avons aujourd'hui tous les éléments pour connaître les causes de la chute de l'Empire romain, et pourtant les historiens s'affrontent encore à son sujet.

Trop fatigué pour aller voir l'intégrale du *Guépard* ce soir au Wepler Pathé, je me tape le *Columbo* sur la 1.

MARDI 24 JANVIER

Je reçois *Transversales*. Beau texte d'Atlan, extrait d'un exposé qu'il a fait à Marmottan sur les drogues :

« Lorsque la vie quotidienne est particulièrement répétitive, avare en renouvellement et ressemble de plus en plus à un présent sans avenir, et surtout quand la puissance de penser et d'imaginer est tout entière investie dans la tâche de survivre, alors le rêve donne l'expérience de ce qui apparaît au contraire à la mesure de la vraie vie, à la mesure de la richesse du penser et de l'imaginer. Et si l'absorption de plantes génère, en dehors du sommeil, des états de conscience qui rappellent ceux du rêve, alors se produit un retournement des valeurs : le train-train quotidien, la lutte pour survivre en s'adaptant aux contraintes d'espace et de temps n'apparaît que comme une préparation, une antichambre de ce qui serait la vraie vie, libérée de ces contraintes, telle qu'on peut en faire l'expérience dans le rêve et l'hallucinoïse.

« Et voilà que dans cette condition humaine faite de servitudes, où la nature qui nous entoure est hostile et menaçante, où la conscience d'être vivant est réduite à celle de ne pas mourir, voilà qu'il est possible de s'éveiller à ce qui se donne pour la vraie vie : les "yeux s'ouvrent" comme dit la Bible à propos d'Adam et Ève qui mangent à l'arbre de la connaissance. Mais cet arbre de la connaissance par lequel nos yeux se sont ouverts, voilà qu'il apparaît à la fois comme porteur de la vraie vie et de mort, "bien et mal", "bon et mauvais" selon la Genèse.

« La jouissance érotique devient pornographie, l'illumination mystique devient délire psychotique, l'élargissement de la conscience devient toxicomanie, le surréel du paradis où l'homme se perçoit l'égal des dieux, surhumain, devient l'enfer de l'esclave, du sous-homme.

« Mais il ne sert à rien de le savoir : les yeux restent ouverts, l'expérience de l'enfer ne supprime pas celle de la lumière. C'est pourquoi il ne sert à rien de dénoncer la drogue comme porteuse de mort si l'on ne comprend pas d'abord en quoi elle a pu permettre, réellement, d'ouvrir à la vie. »

Lettre très intéressante de Yi-zhuang Chen. Il me dit qu'il faut « cumuler » le paradigme de complexité et le paradigme de simplicité, chacun

jouant son rôle nécessaire dans la connaissance, qui demanderait la combinaison des deux. Oui, il me pousse de plus en plus à intégrer la simplicité dans la complexité, ce que j'avais fait, mais seulement en principe. J'avais écrit, je crois, dès le premier volume de *La Méthode*, que la complexité est l'union de la simplicité et de la complexité. Mais, maintenant, je crois qu'il faut aller au-delà. Je réponds à Yi-zhuang Chen qu'il y a en fait un double paradigme alternatif dans un même discours et une même pensée complexes. Il faut donc complexifier la complexité en y introduisant plus profondément la simplicité.

MERCREDI 25 JANVIER

Signature de l'acte pour le futur appart, le mien n'est toujours pas vendu.

Donnant la définition de l'espion, un long texte sur Pierre Cot d'un collectif d'historiens dans *Le Monde* démontre qu'il n'était pas un espion. Le cas de Cot, nous dit justement le présentateur de l'article, est complexe et il s'est posé dans des conditions complexes. En revanche, quand il s'agit des vichystes, il n'y a plus de complexité.

Anniversaire de la libération des camps. Il y a cinquante ans, on ne parlait que de la déportation et du retour des résistants ; il était très peu question des Juifs, et pas du tout des Tsiganes. Aujourd'hui, il n'est plus question que des Juifs, toujours pas des Tsiganes, et tout est focalisé sur Auschwitz.

Wozzeck décevant sur la 5.

JEUDI 26 JANVIER

Au courrier, trois boîtes de *guarana* que Tavares de Andrade m'envoie à son retour du Brésil. Chic, je vais ressusciter.

Héraclite disait que le temps est un enfant qui joue au trictrac. Je crois plutôt qu'il joue à un jeu électronique en réalité virtuelle.

Le XX^e siècle est mort en 1989-1990. Depuis, son cadavre pourrit, et c'est cette décomposition que nous vivons. Je rajoute ça *in extremis* à la fin de mon *Journal 94*.

VENDREDI 27 JANVIER

Seul un acte de magnanimité peut arrêter la spirale de la haine vengeresse.

Quelle tristesse pour le futur. Je regarde l'Asie, l'Afrique, l'Inde, la Russie, l'Europe, les États-Unis. Nul espoir n'apparaît en ce moment. Heureusement que le pire n'est jamais sûr.

À l'émission de Pivot sur le communisme, autour du livre de Furet (que je n'ai pu encore lire), aucun des intervenants n'a considéré le communisme comme une religion de salut terrestre. Ces réalistes ne voient pas la dimension mythologique du réel.

Il me plaît qu'à propos de la sanction contre Mgr Gaillot on ait parlé de « centralisme théologique ».

SAMEDI 28 JANVIER

Correction des derniers mois du *Journal 94*.

Je relis mes diverses remarques qui jalonnent la sortie du livre de Péan, puis mes réactions. Avec le recul, je vois que j'ai seulement réagi contre la tentative d'assassinat politique et psychique de Mitterrand.

DIMANCHE 29 JANVIER

Départ pour Zurich-Davos. Lectures dans l'aéroport et dans l'avion.

Ni virus ni bactérie, un agent inconnu infecte les vaches en Grande-Bretagne. Ce serait une protéine banale, présente dans les organismes, qui prendrait une forme maligne. Elle est contagieuse.

Hannah Arendt : « Eichmann ne s'est simplement jamais rendu compte de ce qu'il faisait. » Et aussi : « La méchanceté peut être causée par l'absence de pensée. » Hannah Arendt voulait dire qu'Eichmann n'a pas pu se représenter ce qu'il a déclenché. C'est ce que l'on pourrait dire de Bousquet, qui a joué un rôle beaucoup moins direct, et seulement partiel, dans l'extermination.

De Karl Kraus, écrit en 1914 : « Ce qui arrive est toujours ce qu'on ne pouvait pas se représenter, et cela qui arrive n'aurait jamais eu lieu si on avait

pu se le représenter. »

Pour les historiens russes, se concentrer sur les horreurs nazies, c'est un moyen de détourner l'attention des horreurs du stalinisme. Dans la plupart des esprits, l'une des deux horreurs chasse l'autre. Ils ne peuvent pas supporter les deux monstruosité en même temps.

Dans un texte de Jerzy A. Wojciechowski, *La Modernité et le progrès du savoir* : « Plus l'homme devient puissant, plus son état lui semble précaire, plus il connaît le monde, plus il questionne sa condition humaine, plus il devient éclairé, moins il est satisfait de lui-même et de ses accomplissements. » Et : « Quoique malgré nous, nous entrons à reculons dans l'époque de la globalité, elle entraînera la plus profonde révolution dans l'histoire de l'humanité, celle de la solidarité entre humains, et entre humains et nature. L'alternative est la fin de l'humanité. »

D'après Philippe Burrin (*La France à l'heure allemande, 1940-44*) trois quarts à cinq sixièmes de la population désapprouvaient Vichy sans s'y opposer. Cette proportion s'est accrue à partir de 1942.

Time : à nouveau dans le grand livre de Cavalli Sforza et *alii*, confirmation que les diversités individuelles dans un même groupe sont si énormes qu'elles rendent insignifiantes les différences entre groupes, et que le concept de race devient inconsistant.

Time : il se confirme qu'au lieu de dormir le virus du sida passe immédiatement à l'attaque, mais il est aussitôt combattu par le système immunologique, jusqu'à ce que celui-ci soit submergé et cède.

Dans *Le Courrier international* cette formule favorite de Deng Tsia Peng qui légitime les exécutions capitales nombreuses de voleurs ou trafiquants : « Il faut égorger le poulet pour effrayer le singe. »

Aussi : Japon et Norvège envisagent d'enfouir hermétiquement le CO₂ à grandes profondeurs pour qu'il ne réchauffe pas l'atmosphère.

À l'aparthotel de Davos. Je regarde le programme. C'est une véritable encyclopédie des problèmes des temps présents, pas seulement économiques et politiques, mais aussi scientifiques, médicaux et culturels. Beaucoup de séances ont déjà eu lieu depuis vendredi, et je ne pourrai pas assister à d'autres séances que les miennes.

Dîner « brainstorming culturel » à l'hôtel Derby, sous la houlette de Federico Mayor, qui arrive en voiture de Stuttgart, où il assistait à la remise du prix Fair-Play à la Norvège pour l'attitude des spectateurs norvégiens aux

Jeux olympiques d'hiver. Je lui dis : « Vous méritez vous-même le prix. » Je serre la main à Élie Wiesel qui me raconte comment il a évité à Varsovie une guerre entre Polonais et Juifs. Que Walesa ait mentionné non les Juifs mais les Polonais comme victimes d'Auschwitz est interprété par les Juifs comme antisémite. Mais Walesa assure qu'au contraire c'était pour indiquer que les Juifs martyrs faisaient partie intégrante de la nation polonaise.

L'artiste, le philosophe, le poète, le découvreur, rappelle Federico Mayor, « voient ce que tout le monde voit et pensent ce que personne ne pense ».

À ma table, près de moi, une Américaine très américaine, qui est l'épouse du haut administrateur de *Time Life*, le sympathique adjoint de Federico Mayor et sa femme, un businessman mexicain et son épouse. Paroles banales. Je suis à peine arrivé que je me sens las de Davos, qui m'avait tant intéressé l'année dernière : ne reviens jamais là où tu as été heureux.

À une table voisine, Jean-Michel Jarre. Nous avons envie de parler ensemble, mais on doit permuter l'un l'autre, et je tombe à son ex-table sur le maire d'Athènes, un armateur grec, un dirigeant patronal indien...

En passant, dans son discours, Federico Mayor indique qu'un million de mutations surviennent tous les jours dans nos gènes.

LUNDI 30 JANVIER

Onze heures vingt, diversité culturelle, salle Aspen 2, avec Federico Mayor et lord Refrew. Mon thème : La diversité des cultures est évidente, mais nous avons aussi des preuves évidentes de l'unité (génétique, cérébrale, affective) de l'espèce humaine. J'insiste sur la double nécessité de concevoir à la fois unité et diversité, c'est-à-dire l'*unitas multiplex*. J'ajoute qu'il ne faut jamais traduire la diversité en hiérarchie et que le métissage crée de la nouvelle diversité.

Treize heures, déjeuner Ashkenazi. Le grand pianiste et chef d'orchestre voudrait que l'on puisse soutenir puissamment les arts et les artistes. Comment y intéresser *politicians, sponsors and co* ? Mon propos : il y a deux discours, l'un, exotérique, à l'intention des *politicians and sponsors*, pour démontrer que la musique et la poésie sont *good for the standing, useful, and fonctionnelles*, l'autre, ésotérique, pour dire que la culture est une recherche d'intégration de poésie dans la vie prosaïque, un mode d'accès à la fascination et l'extase, un mode d'expérimentation des profondeurs de la condition humaine, une aventure à la fois malheureuse et heureuse, salvatrice et dangereuse, qui peut frôler la folie, voire y sombrer. Embarras dans l'assistance, car il y a (ce que j'avais oublié) beaucoup de sponsors potentiels à ce repas¹.

Quinze heures vingt, débat sur la conscience. Searle, robuste cérébraliste. J'essaie de dire que *mind* est une émergence de *brain*, mais que cette émergence n'est possible qu'à condition qu'il y ait environnement culturel, langage, communication. Mais tout ce qui sort du cerveau n'intéresse pas Searle. Ce qu'il reconnaît, c'est la nécessité d'un sujet pour qu'il y ait conscience. Mais il se contente de l'absence de toute conception du sujet. Une fois de plus dans le désert, j'évoque ce que j'ai traité dans *La Connaissance de la connaissance*.

Dix-neuf heures trente, dîner complexité et pensée humaine. Le Japonais, le journaliste américain, la Libanaise de l'UNESCO, les deux Français, le Hollandais. Tout se passe bien. Je profite de l'actualité de la chute du peso mexicain pour montrer les limites de la science économique, les problèmes du libre-échange, la nécessité d'intégrer l'économie dans son écologie socio-psycho-culturelle.

J'aurais aimé savoir comment tous ces businessmen et financiers réagissent. Nouveaux vents planétaires, les flux énormes de capital financier vont de bourse en bourse, de continent en continent et, devenus cyclonaux, ravagent soudain tout sur leur passage.

Retour à l'aparthôtel sous la neige et sur la neige.

MARDI 31 JANVIER

Je suis déposé au Central Plaza de Zurich. Rendez-vous avec mon cicérone de Bienne, Serge Hergebauer, et sa collaboratrice. Au repas, découverte du chiraz australien.

Dîner cordial et animé avec les responsables et organisateurs du colloque du lendemain. Puis, coucher tôt.

MERCREDI 1^{er} FÉVRIER

En Russie, les démocrates se mettent en mouvement et créent un comité contre le massacre en Tchétchénie. On retrouve les noms des valeureux Elena Bonner, Plioutch, A. Guinsbourg, P. Litvinov, etc.

Au petit déjeuner, je lis *Le Nouveau Quotidien*. La première page est consacrée aux inondations en Europe qui maintenant menacent particulièrement la Hollande. Est-ce la faute aux ingénieurs (bétonnage), à l'État (autorisation de déboisements), aux agriculteurs (qui préconisent de ne

pas nettoyer le lit des rivières), à la météo ? À tout cela sans doute, mais l'élément commun à tous ces facteurs est le « progrès ».

Vive protestation des écologistes contre le projet de route qui relierait Derborence à la vallée. Je crois que c'était le dernier village du Valais encore uniquement accessible par un chemin pédestre.

Journée de séminaire au CRIS (Cultures, rencontres et informations sociales) à l'auditorium du Centre de perfectionnement des enseignants, à Tramelan.

Sur le retour, j'apprends qu'il y a une guerre entre l'Équateur et le Pérou.

Lectures dans le TGV qui me ramène à Paris.

Dans la souvent très intéressante *République internationale des Lettres*, un texte de Gheorghe Sâsârman, « Réalité virtuelle et science fiction ». La réalité virtuelle serait née en 1965, date de la parution d'*Ultimate Display* de Ivan Sutherland. Elle désigne un univers parallèle, créé par l'ordinateur, et qui ouvre un nouvel horizon existentiel à l'expérience humaine. Ni l'*Iliade*, ni *Jurassic Park* ne constituent encore la réalité virtuelle : le monde de l'objet et celui du sujet y demeurent séparés par une délimitation claire, le sujet ne pouvant influencer l'objet contemplé. La réalité virtuelle, elle, inclut le sujet et est immersive, interactive et synchrone.

Pour Jacob Burckhardt, s'il est nécessaire dans les sciences d'être spécialiste et si on ne peut maîtriser qu'un domaine de connaissances limité, il faut être aussi amateur dans le plus grand nombre d'autres domaines possibles « si l'on ne veut pas perdre la faculté de juger les choses dans leur ensemble ».

Un document sur la révolution culturelle chinoise affirme : « Il ne s'agissait ni d'aveuglement, ni d'idiotie, mais de l'existence de configurations intellectuelles, paradigmes dominants ou qui structurent *a priori* les représentations et les perceptions. » Mais ne sont-elles pas crétinisantes ces « configurations intellectuelles » qui suscitent de l'aveuglement et de l'idiotie ?

D'après un bulletin du CRIF sur l'anniversaire de la libération des camps nazis, un journal clandestin, *J'accuse*, aurait écrit, dans son numéro du 20 octobre 1942, que « des dizaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants juifs déportés de France ont été ou bien brûlés vifs dans des wagons plombés ou bien asphyxiés pour expérimenter un nouveau gaz ».

Je ne sais plus qui a écrit : « Toutes les guerres sont des projections de la guerre qui se déroule en nous. » J'ajoute : « La lutte pour la vie ou la mort de l'humanité se déroule en chacun de nous. »

Reprendre la conception de la société humaine comme individu de troisième type, que j'avais formulée dans *La Vie de la vie*. La culture lui apporte un patrimoine héréditaire, l'État une commande centralisée, puis voici aujourd'hui un nouveau réseau nerveux doté de myriades de ganglions cérébraux artificiels, les ordinateurs. Un État mondial serait un danger pour les individus humains. L'individu de troisième type pourrait asservir les individus de second type que nous sommes. Il pourrait même, par des moyens chimiques (interventions génétiques et chimio-cérébrales), nous déposséder de la conscience.

Pierre Leclère m'envoie un acrostiche après lecture de *Mes démons* :

*Éternel baroudeur des forces faibles
Décollant très haut des cavernes, des bas-fonds,
Géopoliticien complexifiant, se « fiant » au complexe,
Aimable et méthodique pourfendeur d'idéologies*
.....

*Meurtri si tôt, force faible si forte, éthique
Ombilic de l'amour te
Reliant aux autres
Irradiant comme un phare ta pensée affective affectueuse
Ne te courbe pas « fier » Edgar, devant la cruauté.*

Le soir, très bouleversant film américain sur l'apartheid, *A Dry White Season (Une saison blanche et sèche)*, de 1989, réalisé par Euzhan Palcy, avec Donald Sutherland et Marlon Brando. Belle histoire de la prise de conscience d'un professeur afrikaner vivant dans son monde blanc clos, et qui apprenant la mort, après une manifestation, du fils de son jardinier noir, puis l'arrestation et le décès en prison, prétendument par suicide, de ce jardinier, veut intervenir pour la vérité et la justice. Il se fait soudain rejeter par sa femme, ses collègues, sa fille, seul son jeune fils lui reste fidèle. Il sera lui-même assassiné par le chef des brigades spéciales. L'horreur du mépris blanc pour les Noirs me remplit entièrement.

Puis un film grec sur Arte, *Venus de la neige*, de Sotiris Goritsas (1993). Histoire de Grecs d'Albanie autorisés à venir en Grèce et qui y sont parqués, surveillés, méprisés. Tout se termine tragiquement pour les trois héros de ce

film. Là encore, le mépris...

VENDREDI 3 FÉVRIER

Ce matin, je parle de ce film au réalisateur grec qui me téléphone pour m'interviewer. Il me confirme la pénible situation de tous ces Grecs qui ont fui l'Albanie, surtout après le renversement du régime de Hodja. Il me parle de l'aide européenne à la Grèce. Une petite partie de l'argent seulement arrive aux moyennes entreprises. Bakchichs et corruptions prélèvent le reste. Il m'apprend aussi que la Grèce a refusé de participer aux cérémonies d'Auschwitz parce que la Macédoine y a été invitée.

Il me dit qu'aujourd'hui en Grèce il n'y a guère plus de mille cinq cents personnes qui échappent au conformisme chauvin.

Déjeuner avec Saül Fucks aux Arquebusiers. Nous évoquons le retour des bactéries qu'on avait cru à jamais éliminées, désormais résistantes aux antibiotiques, la naissance de nouveaux virus, l'apparition de protéines devenant infectieuses. Moi : « Et on avait annoncé la victoire définitive de la science sur les maladies ! Saül : – Il n'y a pas, il n'y a jamais de victoire définitive Edwige : – C'est le combat perpétuel. »

Eh oui, c'est le combat perpétuel contre les virus, les guerres, les saloperies, et il n'y aura jamais de victoire définitive.

Je prends le RER pour Roissy. J'embarque pour Barcelone avec retard. La grève des pompiers de l'aéroport a retardé de plus d'une demi-heure l'arrivée de l'avion et retardera de plus d'une heure son départ. Dîner froid lamentable dans l'avion mais pessac-léognan correct.

Lecture du superbe numéro de *Transeuropéennes*, édité par Gulliver, association d'intellectuels européens.

De Dubravka Ugresic : « Il s'est avéré que les Sarajeviens ont dû brûler leurs livres pour se chauffer l'hiver. Ceux qui avaient conservé les œuvres choisies des leaders communistes s'en sont le mieux tirés. En attachant plusieurs de ces volumes avec du fil de fer ils obtenaient des sortes de briquettes qui se consomment lentement comme du charbon de très bonne qualité. Les Sarajeviens s'étaient donc chauffés avec des briquettes communistes avant de devoir, hélas, passer à Shakespeare. Radovan Karadzic, chef du chantier de destruction de Sarajevo, a bien écrit lui aussi, un recueil de poèmes, mais il est malheureusement faiblement calorifuge. »

De Paul Scheffer (Pays-Bas) : « Si Fukuyama perçoit le sens religieux communautaire et l'identité nationale comme des obstacles sur le chemin du

libéralisme le plus achevé, que penser si une démocratie rationnelle ne peut croître et s'épanouir que dans un contexte de reconnaissance "irrationnelle" et si la démocratie ne peut fleurir sans volonté commune ni identité nationale ? ».

Du même : « Dans l'Histoire, la baisse de confiance dans le progrès a toujours entraîné un regain de religiosité. » (Le progrès étant lui-même une autre religion.)

De Joan Kaplinsky : « Le rationalisme ne peut régner que là où on reste convaincu d'en savoir suffisamment sur le monde pour que ce que l'on ne sait pas soit quelque chose de marginal. »

Du même : « L'Europe n'est qu'une petite presque île de l'Eurasie où n'ont atteint un plein développement que quelques-unes des possibilités contenues dans la culture de l'Eurasie. » Jusqu'à présent, je voyais l'Europe, surtout moderne, en rupture avec l'Eurasie, aujourd'hui, je dois voir la bipolarité Extrême-Orient-Extrême-Occident dans une même Eurasie.

Beau texte de Nilüfer Göle, de l'université du Bosphore, à Istanbul, sur « modernité et moralité ». Je note : « La définition même de la démocratie est en train de changer. Si, dans la première phase, la démocratie se mesurait par sa capacité d'intégrer les différences culturelles, dans la deuxième phase elle se mesure par sa capacité de gérer le multiculturalisme. La démocratie signifiait l'uniformisation des expériences, des vécus, des langues, des mémoires par un appel constant au principe de l'égalité. Aujourd'hui, elle se définit de plus en plus par sa capacité à tolérer les différences ethniques, religieuses, sexuelles et à reconnaître donc le droit à la différence. »

Un numéro de *Croissance* vieux de deux ans : Mhabud ul Haq, dans le rapport mondial sur le développement humain des Nations unies, propose de créer un conseil de sécurité pour le développement. Un forum souple de vingt-deux personnes déterminerait les grandes lignes de la politique économique et sociale dans le monde, avec à la base un nouveau concept de sécurité, de la sécurité alimentaire à la sécurité écologique. Il propose une « gouvernance mondiale » (et non un gouvernement mondial). L'idée clé de développement humain qui va au-delà du « développement supportable » doit être mieux explicitée.

Depuis 1990, le PNUD publie un indicateur du développement humain de la planète, plus intéressant comme mesure que le PNB par habitant. Il est établi selon trois variables : l'espérance de vie, le niveau d'instruction et le pouvoir d'achat pour une vie décente. Selon ce classement, le Canada arrive au premier rang devant le Japon.

Dans le même numéro : « Les inégalités n'ont cessé de s'accroître dans le monde, au point que les vingt pour cent les plus riches de la population reçoivent aujourd'hui cent cinquante fois plus que les vingt pour cent les plus pauvres. [...] Inégalité de l'accès aux ressources financières : les taux d'intérêt sont quatre fois plus élevés pour les pays pauvres que pour les pays

riches. »

À Barcelone, arrivée vers 23 heures. Une hôtesse du congrès « Le défi méditerranéen de la Communauté européenne » m'attend et me conduit à l'hôtel Arts, sur le nouveau port construit pour les JO. Le building hôtelier de trente-cinq étages est construit à l'intérieur d'une armature d'acier. Je suis très content d'être au trente-deuxième étage et de voir de haut le port, et la mer.

SAMEDI 4 FÉVRIER

Je jouis de la chambre luxueuse, puis vais, au trente-troisième étage, au buffet ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je modère mon envie de prendre un peu de tout. Je vois dans le supplément de la *Vanguardia* de formidables images en couleurs de la Terre, prises à partir de satellites artificiels.

Les sympathiques jeunes amis de Saragosse m'appellent. Je descends et nous nous promenons sur le port, au soleil, en veste, par une douce température de printemps.

Je les quitte pour me rendre à ma séance au titre incompréhensible : « Les nouveaux agents de la coopération ». Je retrouve des visages connus, Assia Bensalah Alaoui, de l'université Mohammed V de Rabat, Abdelbzaki Hermassi, ambassadeur de Tunisie à l'UNESCO, Sophia Mappa, qui dirige l'Institut de Delphes. Il y a des personnalités européennes, dont le président de séance, Abel Matutes, et le directeur général des relations Nord-Sud, Jean Prat, qui nous dit entre autres : « *Hoy tenemos el Nor y el Sur en casa.* » (Nous avons aujourd'hui le Nord et le Sud chez nous). Le président, en me présentant, éprouve le besoin de me définir comme « expert » (en méditerranéité) et « spécialiste » (en histoire, sociologie, économie).

Je dis que la difficulté de concevoir la réalité méditerranéenne tient à notre mode de pensée. Ou bien nous ne voyons qu'unité et nous gommons le divers, ou bien nous ne voyons que le divers, et nous sommes incapables de percevoir l'unité. D'où la nécessité intellectuelle préliminaire de concevoir le paradoxe méditerranéen. Malgré et à travers une extraordinaire diversité et opposition de cultures, religions, histoires, situations économiques, il y a une unité commune. Je pose les préliminaires politiques qui sont à mes yeux indispensables pour établir communication et compréhension inter-méditerranéenne :

— 1. Institution d'une entité associative des provinces, régions, villes spécifiquement méditerranéennes en Europe, Afrique, Asie ;

— 2. Intégration de plein droit et en pleine égalité de la composante d'origine islamique dans l'Europe méditerranéenne : Turquie, Bosnie-Herzégovine, Albanie, et intégration de l'immigration d'origine maghrébine

en France ;

— 3. Institution d'une union transnationale des intellectuels méditerranéens pour prôner, défendre, illustrer la conscience et l'identité méditerranéenne ;

— 4. Définition de sa propre identité par la poly-appartenance ;

— 5. Sacralisation de la Méditerranée pour sacraliser l'ouverture, par opposition à la sacralisation ethnique ou nationaliste de la fermeture.

Au cours de mon intervention, je dis que le tolérant comprend le fanatique et comprend que le fanatique ne le comprenne pas, alors que le fanatique ne comprend même pas que le tolérant le comprenne.

Conversation avec Baltasar Porcel, qui me montre la jolie maquette de la future édition catalane de *Mes démons*. Je l'interroge sur la politique espagnole. Il ne prévoit pas d'élections précipitées tant que Jordi Pujol demeure dans l'alliance avec Felipe Gonzales, mais, dit-il, Jordi Pujol navigue au mieux pour autonomiser la Catalogne, sans opérer la moindre rupture avec l'Espagne.

Réunion dans le petit salon en attendant Jordi Pujol pour le déjeuner. Conversation à bâtons rompus. On évoque les inondations dans la vallée du Rhin alors que l'Andalousie souffre d'une sécheresse sans précédent. Raymond Barre, interrogé sur les élections présidentielles françaises, fait valoir que soixante pour cent des électeurs sont encore indécis selon les sondages. On passe à l'Afrique du Nord. Jean-Louis Servan-Schreiber et Barre misent sur le développement de l'esprit d'entreprise pour combler le fossé culturel entre les deux rives de la Méditerranée. Ils font état de résultats satisfaisants au Maroc, qui devient un « tigre », et prometteurs en Tunisie. Puis on en vient à l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne. Prat et Matutes disent que la Grèce empoisonne l'Europe en faisant obstacle à la Turquie, en ne respectant pas l'embargo contre la Serbie et en imposant son propre embargo à la Macédoine ex-yougoslave. Ils conviennent que, si la Turquie entrait dans l'Union européenne, le reste suivrait tôt ou tard. Barre dit philosophiquement qu'il n'y a pas eu une année sans l'annonce d'une catastrophe pour l'Union européenne.

(Et moi je pense que nous avons eu la chance d'échapper à l'Europe hitlérienne, puis à l'Europe soviétique, et que nous avons eu la malchance de rater l'occasion de faire l'Europe en 1991-1993).

Jordi Pujol arrive. « Comment, je ne vois plus d'article de vous dans *Le Monde* ! » s'écrie-t-il en me voyant. Je ne sais pas quoi lui répondre. Déjeuner que je quitte avant le dessert pour me rendre à l'aéroport.

Dans l'avion, je lis un document du Centre Chine sur les causes sociales de l'essor du mouvement rebelle (la Révolution culturelle) par Mak Gong, qui a vécu les événements, il explique la lutte entre la faction de l'appareil et la faction rebelle, appuyée au départ par Mao, par une opposition entre le

« peuple avancé », institué par les travailleurs bénéficiant des avantages du Parti, directement ou par leur famille, et le « peuple ordinaire ». Les fils de famille de mauvaise origine, privés des avantages sociaux, auraient pris le parti du « peuple ordinaire » qui, lui, se serait rebellé contre le pouvoir de l'appareil.

Italie : Fini a dissous le MSI et tourné la page du néofascisme en déclarant : « L'antifascisme est une valeur démocratique fondamentale. » Voilà un des sous-produits bénéfiques de l'ère post-berlusconienne.

Le soir, je trouve au courrier une lettre de mon amie Yvette, que je me promets de revoir depuis des années. Elle habite non loin de chez moi, rue du Faubourg-Saint-Antoine, et je songe à cette effrayante dérive qui m'éloigne des personnes chères. Elle m'écrit ses ennuis de santé au cours de l'été, que j'ignorais. Je me décide, lui téléphone et prends rendez-vous pour jeudi.

DIMANCHE 5 FÉVRIER

Je note, de Knyazeva et Kurdymov : « La métaphore est un indicateur d'une non-linéarité locale dans le texte ou la pensée, c'est un indicateur d'ouverture du texte ou de la pensée pour diverses interprétations ou réinterprétations, pour résonner avec les idées personnelles d'un lecteur ou interlocuteur. »

J'ai raté ma mutation en 1980. J'avais alors la possibilité de me réinstaller en Toscane, dans la maison proche de chez Xavier et les siens que je considérais comme ma famille. Xavier est mort au moment où nous arrivions. Et la séparation des biens entre héritiers a entraîné la vente de la maison.

Je devrais arrêter la lecture des journaux, magazines, revues, actualités. Je devrais lire les livres que j'ai envie de lire et qui s'amoncellent. Par facilité, j'emporte en voyage des revues, bulletins, etc. J'en fais mon miel, mais pas ma gelée royale.

La femme voilée, la femme parée et maquillée, la femme dénudée, trois façons adorables de sacraliser son corps.

LUNDI 6 FÉVRIER

Visite du futur appartement. Travaux à faire, nécessité d'acheter appliques, lampes, etc. Edwige en pleine nidification.

Réunion à la Maison de l'Amérique latine des Sarajeviens du Cercle 99, Osman Djikic, Slavo Santic, Adul Kulenovic, Franjo Kozul. Ce sont les « citoyens », les partisans d'un État multiconfessionnel, laïc et démocratique. Ils représentent mon identité, ma patrie. Et je sais qu'ils sont vaincus. Je suis très ému. Ils continuent à repousser le plan de partage de la Bosnie, mais qui d'autre qu'eux s'y oppose ? Même pas le gouvernement bosniaque où progressent les forces nationalistes monoconfessionnelles. Du reste ils dénoncent ici même le danger d'un État bosniaque autoritaire. Ils mènent la lutte ultime « pour vivre ensemble ». Certes, ailleurs, comme à Tuzla et même à Sarajevo, d'autres groupes de citoyens veulent « vivre ensemble », mais chaque jour de guerre qui passe les affaiblit et renforce partout les tendances régressives. Ils portent à bout de bras cet ultime résidu de la Bosnie plurielle et ouverte. Moi j'ai le sentiment qu'ils sont vaincus, que nous sommes vaincus, que l'Europe de nos espoirs a été assassinée.

Véronique est modératrice du débat. Dans la salle remplie, je vois Lefort, Glucksmann, Goupil, Djuric. Djiric, président du Cercle 99, est sorti de Sarajevo pour la première fois depuis trois ans. Il nous expose le sens de l'action de son groupe et rappelle que le temps travaille non pour les citoyens, mais pour les extrémistes. Il dit clairement que la création d'un État religieux musulman sera la conséquence logique du partage. La purification ethnique est presque achevée chez Karadzic. Il y a risque de « purification ethnique spontanée » du côté bosniaque (si les Serbes et les Croates s'en vont).

Il y avait un million trois cent mille Serbes en Bosnie-Herzégovine. Aujourd'hui il y en a cinq cent mille chez Karadzic, deux cent mille dans le territoire bosniaque. Les six cent mille autres sont partis. De même les deux tiers des Croates auraient quitté la Bosnie.

Predrag Matvejevic me montre l'appel aux écrivains de la Méditerranée qu'il a rédigé pour la Bosnie ; je signe.

Irène et Véro, les deux faces de moi-même, l'une le scepticisme ironique et critique, l'autre la foi militante.

MARDI 7 FÉVRIER

La modernisation de la Russie et des pays ex-communistes s'effectue par les anciens de la nomenklatura reconvertis en managers des grandes entreprises.

Dentiste. M. Godin et son assistante portent sur le visage la protection blanche des chirurgiens. Leurs deux visages masqués sont penchés sur moi, lui avec sa vrille supersonique, elle avec son jet super-rapide. J'aime qu'il me parle sans arrêt, expliquant le sens de ses opérations. Mais je répugne de plus en plus à la douleur dentaire.

J'apprends dans *Le Monde* que la Grèce a levé son opposition à l'entrée de la Turquie dans l'Union douanière européenne.

MERCREDI 8 FÉVRIER

Lecture des épreuves de mon *Journal 94*.

Faisant ce soir une conférence à la NAR sur *Mes démons*, je regrette de ne pouvoir aller à la soirée Césaire à l'UNESCO.

Je fais mon exposé, un peu radotant, dans ce petit centre sympathique, où l'on dîne ensuite rustiquement, sur une longue table, d'un civet de lapin.

JEUDI 9 FÉVRIER

Promesse de vente de mon ancien appart chez le notaire.

Puis CNRS, déjeuner et réunion Sciences et Citoyens. À ma table, les scientifiques évoquent les innombrables fraudes qui se pratiquent dans leur milieu. (On fauche les résultats d'autrui et l'on s'empresse de publier avant celui qui le premier a fait la découverte. Les instituts font faire des conférences dans le monde entier aux jurés Nobel pour les rendre favorables à leurs candidats.) Nous en venons aux très difficiles problèmes de la propriété intellectuelle.

Il est question, bien sûr, de l'affaire Gallo-Montagnier. À Pasteur, Montagnier était dédaigné, il passait pour dénué d'intelligence, d'autant plus qu'il était RPR alors que le milieu ambiant était de gauche.

Ce n'est que sur le tard, après sa découverte d'abord mise en doute, qu'il a été pris au sérieux. Gallo, le grand découvreur des rétrovirus, aurait dû découvrir le premier le virus du sida. Il a été fou de rage de se voir doublé au poteau par Montagnier. D'où sa tentative de fraude, qui, du reste, aurait réussi s'il n'y avait pas eu un journaliste américain indépendant pour exposer la chronologie de l'affaire. Funck-Brentano a l'esprit très décapant. « Pas un seul mort n'est imputable à Seveso », dit-il quand il évoque le dioxyde de carbone.

Yvette retrouvée.

Le soir, insomnie, Lexo.

VENDREDI 10 FÉVRIER

Cette phrase de Karl Schlögel dans *Transeuropéennes* : « Il est désormais plus fécond d'avouer son embarras que d'affirmer son savoir. »

Du même : « La défaite des concepts équivaut à la perte du pouvoir ».

Comment concilier l'expérience des générations de 1945, 1968, 1989 ?

SAMEDI 11 FÉVRIER

Je trouve dans le livre de Mendras cette référence à Hegel traduite par Éric de Dampierre, extraite je ne sais d'où. Hegel évoque une poissarde, marchande d'œufs, qui injurie une bourgeoise, laquelle l'interroge sur la fraîcheur de ses œufs : « Pourris mes œufs ! Pourrie vous-même ! Et votre père, les poux ne l'ont pas bouffé sur la grande route ? Et votre mère n'a-t-elle pas fichu le camp avec les Français ? Et votre grand-mère morte à l'hospice ! Achetez-vous une chemise entière avec votre fichu ! » Et Hegel commente : « Elle a la pensée abstraite, elle fait disparaître cette bonne femme derrière son fichu, son bonnet, sa chemise ou encore son père et toute la tribu. »

Toute nouvelle exclusion réveille et ravive en moi le souvenir des exclusions passées, et introduit la marque de ces exclusions dans l'exclusion nouvelle.

Téléphoné en fin d'après-midi à J.-M. C. pour essayer de comprendre pourquoi je n'ai aucune nouvelle de mon article « Politique de civilisation ». Il n'en sait rien non plus, me promet de s'enquérir.

Lettre du 6 février de Yi-zhuang-Chen. Il me dit qu'il a trouvé comment concilier les deux aspects essentiels du paradigme de complexité, l'auto-création et la montée au métasystème.

DIMANCHE 12 FÉVRIER

De Conan et Rousso, dans *Vichy, un passé qui ne passe pas* : « Que cesse ce rituel infantile consistant à s'indigner tous les six mois parce qu'un scoop révèle que les Français ont collaboré ou que Vichy fut complice de la Solution finale. »

Un article consacré à la science-fiction, dans *L'Internationale des Lettres*, évoque un esprit caché dans une jarre depuis le début des temps, et qui maintenant en est sorti, tandis que son existence demeure ignorée par des milliards d'êtres humains dans le monde.

LUNDI 13 FÉVRIER

France-Info annonce ce matin que le nombre de personnes irradiées expérimentalement à leur insu aux États-Unis pour étudier les effets d'un éventuel accident nucléaire s'élève à neuf mille.

En même temps, anniversaire du bombardement de Dresde par l'aviation alliée, qui a anéanti cette ville sans aucun intérêt stratégique ni militaire en tuant cent trente-cinq mille personnes. On tend toujours à refouler le souvenir des massacres causés par les Alliés de peur d'atténuer la monstruosité de ceux commis par les nazis.

Déjeuner *Express* où Christine Ockrent a invité Furet, Casanova, Séguéla, Attali, un type sympa, dont le nom m'échappe, qui a travaillé sur les camps soviétiques, et ma pomme. Papotages sur les élections présidentielles et Balladur. Beaucoup croient que tout est joué, moi, comme toujours, j'envisage l'improbable et l'inattendu. De toute façon, remarquent les convives, le rôle du président de la République sera restreint par l'Europe et la décentralisation. Séguéla dit que les Français veulent du rêve et de la réalité. (Nous en sommes tous là depuis les débuts de l'*Homo sapiens-demens*.) Il aurait refusé d'assurer la campagne de Balladur, mais s'apprête, sans enthousiasme, à faire celle de Jospin.

Tour d'horizon kaléidoscopique sur le monde. Attali dit qu'en Europe les régions riches veulent de plus en plus se débarrasser des régions pauvres (Italie du Nord, Croatie, etc.). « Mais la France ne veut pas se débarrasser de la Corse, et il n'y a aucune chance, dis-je bêtement, que Casanova devienne président de la République corse. » Casanova me fait remarquer qu'il est d'origine italienne. Furet évoque la dégradation du rôle de Clinton au profit de Newt Gingrich, le speaker de la Chambre des représentants. Au moment où nous en arrivons aux faits divers, quelqu'un cite le cas de l'adolescent pakistanais enceint du fœtus de son jumeau.

Attali me fait raccompagner par son chauffeur. Il est chargé par Boutros-Ghali, me dit-il, d'un rapport sur la prolifération nucléaire. Il me dit aussi qu'il est conseiller de plusieurs gouvernements. Quand je suis près de lui, mon hostilité pour son personnage se dissipe.

Réponse à un jeune lecteur de *Mes démons*. Il me demande quelle solution trouver aux contradictions de la relation amoureuse. Il n'y a pas de solution. La seule chose importante, c'est de continuer à trouver de la poésie dans l'être aimé.

Lecture du *Monde* : Eltsine ne dessaoule plus. Il trébuche et tombe à la descente d'avion, titube, bafouille devant les micros. Le pouvoir est passé, semble-t-il, à son garde du corps et à ses favoris. Un État policier se constitue-t-il ?

Bosnie. Yves Heller fait état de la lassitude extrême de la population de Sarajevo. Dizdarevic pense que la logique de la paix rétablira les communications entre les fragments de l'ex-Yougoslavie, quelles que soient les formules politiques ou territoriales adoptées.

Les expériences d'irradiation entreprises aux USA ont été pratiquées de 1963 à 1975.

Après lecture d'*Action*, bulletin d'action urgente de Survival international, j'ai écrit au président brésilien Cardoso au sujet de la répression contre les Indiens en différents endroits, notamment contre les Makuxi, les Ingarikos, les Wapixana et les Taurepang.

Le Seuil organise une réception-dîner à la Coupole pour le lancement de la nouvelle formule de sa collection de poche. Aparté avec Annie François, pendant quelques instants, pour des problèmes d'épreuves, puis repas agréable à une table avec elle, Dominique Miolland, Winock et quelques autres. Excellent médoc, mais le foie gras est très moyen, et le lapin aux morilles... Va pour les morilles, mais le lapin ne m'a jamais inspiré.

MERCREDI 15 FÉVRIER

Ça y est, Balla baisse dans les sondages. On peut supposer que c'est le résultat de la conjonction de sa reculade devant les étudiants, de l'affaire Pasqua, de l'arrivée en scène de Jospin. Balla devient la cible de tous les autres prétendants. D'autres rebondissements vont suivre.

Le soir, j'ai entraîné Edwige à l'avant-première de *L'Appât*, de Tavernier, au Studio de l'Étoile. Le film vient d'obtenir l'Ours d'or de Berlin. Je m'attends à du chef-d'œuvre. Je regarde sans passion. Mais peut-être Tavernier veut-il pratiquer une « distanciation brechtienne » par rapport à ces trois adolescents à la fois paumés, médiocres et niais, sortis d'un « vrai » fait divers, qui utilisent la fille comme appât, se faisant inviter chez *des* types supposés riches qu'ils attaquent, torturent pour savoir où ils ont planqué leur fric, et finalement tuent. Une fois de plus, on découvre que derrière l'horrible meurtrier il y a la nullité. On sent de plus l'amoralisme ambiant, l'absence de sens, la télé. Aussitôt quelques commentateurs en concluent que ce film dénonce la télévision, que regardent, en effet, les deux mecs paumés.

Crise intérieure et crise de civilisation.

Levine parle de la « déliaison » entre famille et école, parents et enfants, le nourrisson d'abord couvé puis posé à la crèche, la « déliaison » entre les savoirs, la perte du dialogue avec soi-même, le déverrouillage du « ça », la disjonction surmoi-moi-ça. Il y a crise dans la relation fondamentale entre l'individu et sa société, l'individu et sa famille, l'individu et lui-même.

Vu il y a deux ou trois jours l'émission d'Arte sur les années Carlos, dont l'essentiel est un reportage sur Klein, ex-compagnon de Carlos ayant participé à la prise en otage des ministres de l'OPEP à Vienne, au cours de laquelle il a été gravement blessé. Transporté avec Carlos en Algérie, il y a été soigné, puis il a partagé dans divers pays arabes la vie de Carlos. Ensuite, il s'est sauvé. Depuis près de vingt ans, il se cache à la fois de la police pour qui il est coupable, et des services secrets arabes pour qui il est traître. À l'époque, son livre m'avait beaucoup frappé, car c'était le premier témoignage venu de l'intérieur du « terrorisme ».

Klein avait écrit que sa mère était juive et avait été déportée à Ravensbrück, et que son père avait été SS pendant la guerre. On peut penser que sa motivation antifasciste première était de combattre pour la mère victime et contre le père bourreau en transposant ce combat contre le capitalisme et l'impérialisme. Un élément de son propre retournement intérieur fut de découvrir que ses compagnons projetaient des attentats contre la synagogue de Berlin et des assassinats de rabbins, c'est-à-dire des actes antisémites dignes des SS.

Le reportage sur Klein est un long dialogue avec Bouguereau, qui, journaliste à *Libé*, avait fait un premier et long entretien avec Klein, et qui était resté en communication avec lui. Depuis, Klein s'était lié avec une femme, en avait eu deux enfants, mais cette femme, ne pouvant supporter la vie solitaire et traquée, l'avait quitté en emmenant les enfants. Klein donne

des détails sur ses séjours en Algérie, en Libye, au Yémen, qu'il n'abordait pas dans son livre.

Tout en menant ces entretiens, Bouguereau s'informait, de son côté, sur les parents de Klein, et, à la fin de leurs rencontres, il révèle à Klein que sa mère, bien que déportée à Ravensbrück, n'était pas juive, et que son père, bien que combattant sur le front de l'est, n'était pas SS. Klein est sonné. Le film s'arrête. Je voudrais savoir ce qui se passe maintenant dans sa tête.

Parmi les gens invités à commenter le film, très peu s'interrogent sur Klein. Certain s'inquiètent de la sympathie qu'il pourrait inspirer et demandent à ce que la compassion s'exerce en faveur des victimes du terrorisme, d'autres disent qu'il devrait se constituer prisonnier, etc.

On classe Klein dans la case « terroriste » et on ne s'interroge pas sur le cas de ce « terroriste ».

J'essaie de joindre Bouguereau. Je cherche son téléphone sur Minitel. Je le harponne sur son portable alors qu'il promène sa fille place des Vosges. Il ne m'apprend rien sur la perturbation psychique qu'a pu causer chez Klein la découverte antioédipienne de l'identité de ses père et mère. Peut-être le choc a-t-il été secondaire après ses expériences dans la bande à Carlos puis sa vie de solitaire traqué ?

Dans *Time*, un reportage sur les trafics de reins en Inde. Depuis quinze ans, l'Inde est le plus grand réservoir de fournisseurs de reins vivants. De malheureux travailleurs sous-payés sont mis dans des hôpitaux privés sous prétexte de vendre leur sang, ils sont endormis, puis renvoyés huit jours plus tard avec une large cicatrice sur le côté. Après enquête d'un journaliste, les autorités se sont émues, on a arrêté le directeur d'un hôpital privé qui a reconnu recevoir quinze pour cent sur le prix de chaque rein. Plusieurs milliers de gens vivant dans une pauvreté abjecte ont vendu leurs reins. Après leur opération, ils souffrent de douleurs abdominales et d'une grande faiblesse. Le trafic d'organes est désormais interdit par une loi fédérale, mais il se poursuit de façon clandestine.

Lettre merveilleuse de l'inconnue mexicaine qui partage avec moi le culte de la Lune.

En Ingouchie, pas de camps de réfugiés. Les Ingouches accueillent les Tchétchènes chez eux, dans leur maison. On se rend compte à quel point nous avons perdu le sens de l'hospitalité. Je ne peux plus accueillir personne depuis des années, depuis que j'ai vécu avec J., puis E.

Tout s'est tu sur la Tchétchénie, trop petite, trop éloignée, trop proche temporellement de la Bosnie et du Rwanda. Sauf à Moscou, nouvelle capitale des droits de l'homme : soixante-quinze pour cent des Russes étaient fin décembre hostiles à la guerre.

J'ai sans doute inconsciemment cherché à me faire de nouveau exclure en écrivant *Mes démons*. J'ai réactivé contre moi le rejet des puissants réseaux de l'intelligentsia, et je me suis mis à dos les vigilants excommunicateurs punitionnistes. Je suis, certes, profondément déçu du silence autour de mon livre, mais une part de moi est satisfaite. Est-ce seulement ma part masochiste ?

SAMEDI 25 FÉVRIER

Pris de temps en temps des notes depuis dix jours, mais j'ai abandonné le journal, biscotte préparatifs de déménagement, tri de papiers, etc.

Formes. Le problème est posé diversement dans le recueil de *Points*, « Les sciences de la forme aujourd'hui », qui fait, bien entendu, référence au livre de D'Arcy Thomson. Il y a encore beaucoup à méditer sur les formes depuis celles de la turbulence jusqu'à celles du cristal. Jean Dhombre dit que « là où la partie ressemble au tout, on a généré une forme fractale ».

Mon déménagement doit être l'occasion d'opérer ma réforme de vie.

Heureusement que tous les rusés, les surnois et les implacables ne sont pas coalisés pour former un front commun, sinon ils nous auraient ratatinés depuis longtemps.

Arte diffuse un film sur le Che, ou plutôt sur l'aventure bolivienne au terme de laquelle il trouva la mort. Non seulement il avait un visage christique, mais il a vécu une passion christique, partant, avec cinquante guérilleros, au cœur du cœur du continent américain, dans les *yungas* de Bolivie, subir la solitude, le rejet des paysans, la crise d'asthme ininterrompue, et finalement le piège et la mort. Quand il était emprisonné dans l'école de la Higuera, l'institutrice lui parla à plusieurs reprises. Elle le raconte dans ce film avec respect et noblesse, en disant « *el señor Guevara* ». Elle a recueilli ses paroles disant qu'il voulait le bonheur du peuple, la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme. C'est à la Higuera qu'il fut abattu par les militaires. Je reste saisi par le côté sublime, tragique, dérisoire de cette ultime tentative pour réaliser l'idée communiste sur Terre.

MARDI 28 FÉVRIER

Un article, dans la page « Vie scientifique » du *Figaro*, en résume un autre paru dans *Science* le 21 février disant que des chimpanzés savent mettre à leur menu des végétaux antibiotiques ou antiparasitaires ; d'autres espèces connaissent des plantes contraceptives ou qui augmentent la fertilité ; les développements de la zoo-pharmacologie vont nous révéler l'ampleur des connaissances biochimiques dans le monde animal. La science humaine a sur bien des points quatre millions d'années de retard sur la science inconsciente du monde animal.

Dans *Le Monde* du 28 février, daté du 1^{er} mars, un dissident chinois affirme « qu'un grand nombre d'organes prélevés sur les corps des condamnés à mort sont greffés sur des responsables de haut rang du Parti communiste ».

L'ami Jean-René Chauvin, ce militant infatigable de la trozke, a fait un *samizdat* donnant des indications chronologiques importantes sur la connaissance ou l'ignorance des mesures d'extermination hitlérienne à l'égard des Juifs. Il pense que dès juin 42 (c'est-à-dire au début de la mise en exécution de la « solution finale »), une émission de la BBC révèle « l'incroyable vérité » (la machinerie d'extermination d'Auschwitz, je suppose.) Plus tôt encore (quand ?), des évadés de Treblinka et d'Auschwitz ont informé le ghetto de Varsovie. Un résistant polonais, qui avait eu des contacts avec des dirigeants du Bund en octobre 1942, avait pénétré en fraude, déguisé en garde estonien, dans le camp de Belzec, puis rejoint clandestinement Londres en décembre 1942. Il a parlé directement à Eden à Londres, puis à Roosevelt à Washington, demandant que soient bombardées les installations de mort massive des camps nazis. Les Alliés refusèrent en motivant la nécessité prioritaire de détruire les usines allemandes et spécialement les usines de fabrication d'essence synthétique.

Chauvin dit que l'aviation américaine photographia le camp de Birkenau le 26 juin, le 25 août, et le 13 septembre 1944, à l'occasion des bombardements de l'usine d'essence synthétique Buna. Quelles conclusions les autorités américaines tirèrent-elles de l'examen de ces photographies ?

La connaissance des hécatombes nazies circula en fait, en 1943, dans les élites dirigeantes alliées, comme dans la haute hiérarchie catholique, comme dans la population juive des ghettos, comme dans certains milieux résistants des pays occupés. C'est alors que j'ai lu un rapport sur Auschwitz publié par l'agence de presse clandestine de la Résistance.

DIMANCHE 4 MARS

Aménagement. Une longue échelle monte-charge achemine à notre balcon du cinquième étage meubles, caisses et cartons.

Je fais du transport d'appartement à appartement. Courbatures, mais pas de fatigue mentale. Ma tête vide d'idées s'occupe des mains, et mes mains occupent ma tête. Je me sens actif, dispos. Edwige se déchaîne dans la nidification. Elle a mal au dos, mais ne sait pas, ne peut pas s'arrêter.

LUNDI 6 MARS

Angoisse sur l'autoroute. Ralentissement sur plusieurs kilomètres. Travaux, plus accident. Finalement, à six kilomètres de Roissy, tout se libère. J'arrive à 10 h 15 et prends *in extremis* mon billet au guichet d'Air France.

Je suis invité par le ministère du Travail danois pour faire une conférence « *Beyond développement* », *special event* à l'occasion de la grande rencontre mondiale de l'ONU sur les problèmes sociaux. Je suis courtoisement accueilli par Niels Rasmussen. Une salle remplie principalement de Nordiques, avec quelques têtes exotiques venues d'Inde, Amérique latine, Afrique. Je jacte *in english*. J'expose les idées qui me sont chères. Table ronde, débat, puis interview à mon hôtel avec deux aimables journalistes francophones, un homme et une jeune femme qui a le regard étonnant de la fresque crétoise baptisée *La Parisienne*. Dîner *french cuisine*, mais excellent. Pinot gris d'Alsace suivi d'un superbe cabernet-sauvignon californien.

On parle du succès au Danemark et dans les autres pays scandinaves du *Monde de Sophie*, best-seller qui raconte l'histoire de la philosophie. On me dit qu'il y a des rééditions de Kierkegaard, Nietzsche, Adorno, et une recherche d'éthique, de règles de vie, de compréhension de soi et du monde. Notre civilisation a tellement ignoré, méprisé, nié ces problèmes fondamentaux qu'en réaction leur besoin se fait sentir un peu partout.

MARDI 7 MARS

Magie du bel aéroport de Copenhague, tout nickel, tout vitré, tout calme, tout nordique, tout apaisant. Le salon *Eurobusiness* offre gratuitement aux voyageurs fauteuils, journaux, boissons, fruits, gâteaux secs, sandwiches. Invité par le Centre français de l'université, je pars pour Moscou, laissant Edwige en plein aménagement.

Dans *Le Courrier international*, désastre pour la solution Israël-Palestine. Les victimes de la guerre Équateur-Pérou sont les Indiens jivaros, massacres ignorés dont fait état *El País*. Je lis le livre de Joël de Rosnay *L'Homme symbiotique*. J'aime tout ce qui concerne la réalité virtuelle, à la fois immersion, interactivité, navigation. « Une personne peut téléporter

plusieurs de ses clones virtuels et lui faire prononcer des discours à sa place, elle peut contrôler son clone à distance et l'animer en temps réel, changer sa forme et donner vie à des personnes différentes, participer à des rencontres de communautés virtuelles. »

La technique est en train de réaliser la magie. Comme je l'avais noté quand j'évoquais la science-fiction, celle-ci réalisait, grâce aux techniques futuristes, l'ubiquité, le transport immédiat à distance (par dématérialisation/rematérialisation instantanées), l'aptitude aux métamorphoses, la toute-puissance de l'esprit.

Nous tournons au-dessus de l'aéroport de Moscou, biscotte trafic embouteillé. Nous sortons de l'avion avec retard. Longues files d'attente aux guichets de police. Heureusement, j'en dégotte un, à une extrémité, quasi invisible, où il n'y a qu'un seul type qui se fait contrôler. Au-delà, je vois un mec avec une pancarte « collègue français ». C'est Arjakowsky, un Français d'origine russe, dont j'apprendrai à apprécier les goûts en littérature et en poésie (parce qu'ils sont les miens). Les appartements de l'ambassade de France étant indisponibles biscotte Juppé, ministre des Affaires étrangères, doit arriver le lendemain avec sa suite, il me conduit à un vieil hôtel suranné, non loin de l'ambassade. Il reste à chaque niveau la pièce des contrôleuses d'étage, dont la présence est devenue intermittente. Sortant du vieil et gros ascenseur d'époque quinquennale, je suis un long couloir semi-miteux, et j'arrive à une suite meublée d'un autre temps. Comme dans tous ces vieux hôtels, s'y trouve un buffet, avec couverts et tasses pour le thé. Le samovar manque, mais j'ai de grandes fenêtres sur l'avenue Lénine, qui est très large, très longue, avec beaucoup de trafic. Impression de puissance lourde. C'est Moscou dont le charme vient de l'absence de charme, mais cette absence de charme entoure un des lieux les plus magiques du monde, la place Rouge. Je découvrirai aussi par la suite des petites rues provinciales, des bâtiments du XVIII^e ou XIX^e siècle, en cours de restauration.

Je laisse rapido ma valise, car il faut courir au concert du conservatoire où les Arjakowsky m'ont retenu une place dans leur loge. *Deuxième Concerto* de Brahms. Le pianiste est merveilleux, l'orchestre est enlevé avec romantisme. Puis c'est *Mort et Transfiguration* de Richard Strauss, dont les nombreux paroxysmes sont exprimés sans tomber dans la cacophonie. Puis Messe de Mozart dont l'exécution me semble privée d'âme.

Les Arjakowsky m'emmènent ensuite dans un restaurant tsigane. Les Tsiganes ont chacun leur beauté, leur mystère. Les gens attablés, eux, ont l'air rustaud de mafieux ou de trafiquants au marché noir. (Peut-être est-ce que je projette.) Bortsch, blinis, caviar, raviolis sibériens, eau de baies, vin de Crimée. Attention, modère-toi ! Modère-toi !

Minuit, à l'hôtel, j'ouvre la TV : un merveilleux chanteur russe, des pubs à l'occidentale. Montage des plans, type d'images, façon de parler, toute cette

MERCREDI 8 MARS

Toilette, TV. À 9 heures du matin, soudain, je vois Eltsine qui fait une déclaration. Visage concentré, sérieux. Je n'y comprends rien. S'agit-il de la Tchétchénie ? Est-ce important ?

J'ai lu qu'à Davos le professeur Goldman, de Harvard, a estimé qu'en Russie soixante-dix à quatre-vingt pour cent des entreprises et des banques privées sont entre les mains de la mafia. L'évasion des capitaux se ferait au rythme d'un milliard de dollars par mois.

Le matin, on me conduit en voiture à Zadorsk. Malheureusement, pour raisons de fêtes et de réfections, je ne peux voir que l'extérieur du monastère. Le prêtre orthodoxe que je comptais rencontrer est indisponible. Retour à Moscou, déjeuner à la cafétéria. Je vais saluer la si bonne Mme Possel à son bureau.

L'ambassadeur de France m'a invité à le rencontrer avant le dîner officiel. Selon lui, Moscou sort de la crise. Il y a multiplication des emplois, une vitalité extraordinaire, un – besoin de connaître, de goûter. Les gens ont envie de variété, d'où soixante pour cent d'importations alimentaires. Je dis que je crois au génie russe, et il est très content de découvrir en moi un amour de la Russie qu'il a lui-même acquis au cours de ses nombreux séjours dans le pays.

Je le questionne sur la Tchétchénie. Il me dit que c'est une erreur dont le Kremlin commence à se rendre compte. Juppé, qui arrive demain avec deux autres ministres européens, va intervenir pour qu'une solution soit trouvée, en subordonnant l'obtention d'une aide européenne à la paix en Tchétchénie.

Un tour en ville avec mon bon cicérone. Le centre-ville a apparemment changé : beaucoup plus de voitures (la plupart salies par de la boue neigeuse), donc relativement beaucoup moins de camions, des magasins éclairés au néon, des vitrines à l'occidentale, des supermarchés. L'Arbat est transformé, ravalé, policé, il a perdu son désordre et sa vitalité.

Mon guide me confirme le dynamisme économique de Moscou, mais me dit, ce qui va m'être ensuite répété, que le chômage s'accroît presque partout ailleurs, que l'inflation oblige beaucoup de fonctionnaires à faire des petits métiers, et que la misère se répand.

Il me conduit à une sorte de terrain vague où l'on a relégué pêle-mêle la statue de Djerjinsky, une statue de Brejnev, deux de Kalinine, et celles de quelques autres grands apparatchiks staliniens. Ils gardent leur dignité, mais ils sont très mécontents de leur sort.

Le soir, dîner officiel chez l'ambassadeur : Elena Bonner (invitée, à ma demande, pour la première fois à l'ambassade), mon ami Léon Tokarev et sa femme, le conseiller culturel Blatman, que j'ai connu à Pétersbourg, mon éditeur russe, qui m'annonce que ma *Nature de l'URSS* (écrite en 1981) va paraître ces jours-ci. Je suis à côté de Mme Nemirovska, amie de Claude Lefort et de François Furet, qui me fait miroiter une invitation future. Elena Bonner, que je retrouve au salon après le repas, reste moralement très énergique bien que son corps soit fatigué. Je lui rappelle notre dîner à Florence, du temps où elle avait obtenu l'autorisation d'aller se faire soigner en Italie pendant que Sakharov restait reclus. Je lui dis combien j'avais été ému à la lecture des mémoires de Sakharov. Elle manifeste son indignation pour l'attaque contre la Tchétchénie.

Guy Sitbon, qui vit depuis quelques années avec une compagne russe, mi à Moscou mi à Paris, m'attend à la sortie de l'ambassade pour une balade de nuit. La place Rouge me semble soudain rétrécie. Est-ce l'effet nocturne ou bien est-ce que je m'habitue à ses dimensions ? Guy m'emmène au pied d'une muraille entourant un monastère. Un chemin piétonnier, le long de la muraille, arrive bientôt à un étang. Tout est blanc, magique, vivement éclairé par la lune. Nous sommes seuls. Dans cette ville, dite tellement insécure, le sentiment de sécurité est total. Du reste, beaucoup de gens, comme Sitbon, n'y ressentent nullement l'insécurité. On voit apparaître deux jeunes gens promenant au clair de lune deux molosses à l'air débonnaire. Nous allons ensuite dans une cave qui m'évoque les premières années de Saint-Germain-des-Prés, si ce n'est que le pick-up fait alterner le rock et le jazz New Orléans. Jeunes gens au visage ouvert, sentiment de communauté.

Sitbon me dit qu'Eltsine et les siens ont décidé l'expédition en Tchétchénie pour montrer qu'il y a un État russe, « car, dit-il, il n'y a pas d'État ». Confirmation de mon analyse dans *La Nature de l'URSS*. Le totalitarisme ce n'est pas l'État tout-puissant, c'est l'État totalement entre les mains du Parti et, de ce fait, complètement débilité.

La nuit, à l'hôtel, je lis la revue de presse que l'on m'a donnée à l'ambassade. Feuille d'impôts de Balladur, etc. du côté français ; du côté russe, je découvre qu'hier, sur la place Rouge, dans le même après-midi où je m'y suis promené, une centaine de personnes ont manifesté devant le Kremlin pour soutenir le départ vers Grozny d'une marche pour la paix de vingt mères de soldats.

JEUDI 9 MARS

Le ciel est toujours très couvert sur Moscou.

Aux informations à la TV, ce matin, je ne comprends rien.

On m'a pris des rendez-vous avec des sociologues. Rien que d'y penser, ça me les casse. Je préfère des écrivains, des politiques. Rendez-vous donc ce matin, à l'Académie des sciences, avec Guennadi Vassilevitch Ossipov, président de l'Académie des sciences sociales de la république de Russie, directeur de l'Institut de recherches en sciences sociales et politiques. Je m'attends à quelques inepties sociologiques. Or je vois un homme en colère contre le libéralisme économique, « source de la prostitution et de la pornographie », et plus généralement contre tout ce qui est américain.

Il dit que l'industrie lourde, qui a chuté de quarante pour cent selon les « critères internationaux », a chuté en fait de cinquante pour cent ; que l'alimentation, qui dépend à trente-cinq pour cent de l'étranger selon les critères internationaux, en dépend en fait de trente-cinq à quarante pour cent ; que l'économie de l'ombre (marché noir), qui serait de quinze pour cent selon les critères internationaux, est en fait de vingt-cinq pour cent ; que la machine bureaucratique de la Russie dépasse du double la machine bureaucratique de l'Union soviétique ; que la mortalité excède la natalité de neuf cent cinquante mille personnes. L'ambassadeur m'avait dit que Moscou s'en était sorti. Mais Ossipov me dit que la Russie va davantage s'enfoncer dans la crise. Conclusion de l'académicien : il faut corriger les réformes.

Et je pense que l'ouverture au marché mondial tuerait l'énorme complexe industriel de la Soviétie, tandis que la refermeture empêcherait tout démarrage de l'économie.

À midi, je rencontre Nikita Moïesseïv, académicien. Il prépare un grand congrès international sur l'information mais, me dit-il avec une expression du visage significative, l'argent prévu pour cela a été dépensé pour la guerre en Tchétchénie.

Je profite de l'heure du déjeuner pour me taper, au Musée Pouchkine, les chefs-d'œuvre repris aux Allemands. Je trouve trois Cranach sublimes, deux beaux Degas, un très beau Manet. Le reste me laisse tiède.

À 16 heures ma conf à l'université : « Introduction à la complexité ». À la sortie, deux à trois personnes semblent commencer à connaître ce que j'écris. Puis whisky chez Arjekovsky, et, aussitôt après, conférence à l'Institut français, que j'ai intitulée : « Résistance ou espérance, itinéraire d'une vie ». Je n'en suis pas très content.

Dîner chez Sitbon ; comme dans mon bon vieux temps, des amis entrent, sortent, se servent à boire ou à manger ; ce sont surtout des jeunes gens des beaux-arts, de la photo, de la pub, tout ça est « décontracté », mais moi, qui me régale de quelques excellents zakuskis, je me sens déphasé.

Juppé étant rentré en France, je suis logé maintenant chez l'ambassadeur. Confort, distinction, discrétion, valet, linge blanchi...

VENDREDI 10 MARS

À 10 heures du mat', entrevue avec V. Iadov, directeur de l'Institut de sociologie de l'Académie des sciences. Là, l'entretien est très conventionnel. Il essaie de me situer dans les catégories admises : recherche quantitative ou qualitative, etc. Et plus je parle, plus je brouille ses catégories. Faute de mieux, j'évoque les problèmes de méthode que j'ai rencontrés à Plozévet. Mme Chatko, directrice des recherches franco-russes, me fait un exposé. Il y a aussi Goffman, un durkheimologue, qui ira à Bordeaux pour un colloque sur Durkheim. En sortant, il me soumet, je ne sais plus à quel propos, cette devinette : « Pendant la guerre civile, il y eut deux frères, l'un blanc, l'autre rouge ; lequel fut fusillé ? » Je cherche l'astuce, ne la trouve pas. Lui : « Le frère rouge parce qu'à la question sur sa famille il répondit : "J'ai un frère blanc", alors que l'autre, qui a répondu : "J'ai un frère rouge", fut épargné. »

Déjeuner chez Roland Blattmann. Il a convié des intellectuels russes, dont Bezustev Lada, qui est placé en face de moi à table. C'est moi qui avais suggéré de l'inviter parce que j'avais très envie de lui parler. Mais je ne l'ai pas reconnu, et je ne lui ai tenu que des propos sans intérêt. Le déjeuner est pourtant animé et joyeux.

À 16 heures, ma conf à l'université.

Courte balade dans des petites rues paisibles de Moscou.

Dîner chez Annick Posselle, dont tant d'épreuves n'ont pas altéré la bonté, une bonté très russe. L'ombre de la Tchétchénie est sur nous. Les ministres occidentaux n'ont rien obtenu d'Eltsine qui a prétendu que les combats étaient suspendus.

On parle de Moscou, sécurité/insécurité. Il n'y a pas de zone dangereuse, mais on peut se faire attaquer n'importe où. Mme Posselle s'est fait attaquer sur un quai par trois ivrognes qui, ne pouvant l'extraire de sa voiture où elle s'était enfermée, ont voulu la faire basculer dans la Moskova. Au dernier moment, elle a été sauvée par un autre ivrogne, géorgien.

Moscou ! Les signes de décomposition et ceux de recomposition sont inséparables. Mais la recomposition l'emportera-t-elle ? Sous quelle forme ? À quel prix ? Impossibilité de deviner l'avenir. Ce grand pays, qui a connu

tant d'horribles épreuves et qui subit aujourd'hui des difficultés inconnues dans les années de fer, n'est pas emporté dans l'agressivité nationaliste, c'est réconfortant, pour le moment. Mais les temps du malheur ne sont pas finis.

SAMEDI 11 MARS

Jour de départ. La voiture qui me conduit à l'université emporte ma valise. Je fais mon dernier cours, déjeune à la cafétéria de l'université, qui est assez correcte, et en route pour l'aéroport de Chérémétévo.

À la différence des précédents séjours, trop de rencontres académiques, beaucoup moins de contacts humains. Et tout l'élan est retombé, toute l'espérance est tarie...

Décollage à 16 h 15. Dans l'avion je trouve la presse parisienne. C'est là que j'apprends que Kovalev est exclu par la *Douma* pour avoir défendu les droits de l'homme en Tchétchénie. En France, après les ralliements à Balladur, supposé vainqueur, tandis que Chirac était de plus en plus abandonné par les siens, voici les ralliements à Chirac ; Millon suivi par une cohorte d'UDF qui ne s'étaient pas encore mouillés, des intellectuels venus de la Mitterrandie et, ô stupeur, Pierre Berger, ami personnel de Mitterrand, qui avait peu auparavant rendu hommage à Balladur. Claude Estier, qui a avalé tant et tant de couleuvres dans sa vie, se sent soudain offusqué : « Pouah ! »

Régis Debray a rencontré Chirac, mais ne semble pas être allé plus loin.

Arrivée à Paris. Edwige a donné forme à la chose informe qu'était l'appartement à mon départ. L'abeille a travaillé sans discontinuer, jusque tard dans la soirée, elle est épuisée. Je la supplie de se reposer, elle en est incapable.

Ici se situe un épisode dont je donne un résumé en supprimant tout ce qu'il pouvait signifier pour moi de chagrin et d'offense.

J'avais remis mon article « Pour une politique de civilisation » fin décembre 94 au *Monde*. Je tenais beaucoup à ce que ce texte-manifeste paraisse pendant la campagne électorale, pour que sa publication puisse éventuellement influencer sur le débat politique lui-même. Cet article, en dépit des téléphones et fax (restés sans réponse) adressés à qui de droit, en dépit des coupures que j'y avais pratiquées, en dépit de la promesse qu'il paraîtrait en deux fois le 27 février, puis qu'il paraîtrait au plus tard au 10 mars, n'a pas été publié. Ma libre collaboration au *Monde* avait commencé en 1963, à la demande de Jacques Fauvet, et s'était depuis lors poursuivie sans défaillances à travers les directions successives de ce journal, avec même un appui

renouvelé en 1989-1994.

J'ai cherché l'explication de cette exclusion sans explication, et j'ai particulièrement souffert de ce que j'ai compris (au-delà du fait que j'étais devenu politiquement incorrect pour certains, ce qui est mon sort habituel), car cela me montrait qu'une amitié en laquelle j'avais foi s'était brisée, pour des raisons que justement je ne veux pas exposer.

Mitterrand : Les uns me voient trop critique à son égard, les autres trop complaisant. Pour moi, c'est un personnage tellement multiple que tantôt l'une tantôt l'autre face prédomine. Le malheur, c'est que je n'aie pu faire en son temps, c'est-à-dire en début d'automne, l'année dernière, l'article « complexe » que j'aurais dû et pu faire sur lui.

JEUDI 16 MARS

Étrange coïncidence. Un coup nouveau et inattendu m'arrive de *L'Express*, ce n'est pas la première tentative d'assassinat psychique que je subis, mais l'infamie mensongère de celle-ci me surprend.

Jérôme Garcin, critiquant *Une année Sisyphe* dans *L'Express*, prétend que je suis devenu balladurien. Il cite un extrait tronqué de mon journal de février 1994, dans lequel il voit mon ralliement à la droite en notant qu'invité à Davos je fréquente des grands patrons « très sympathiques ». (J'ai effectivement sympathisé avec l'un d'eux parmi quelques centaines d'autres.) Il prétend que je « mène une vie de bourgeois déprimé qui abuse du Prozac (mensonge, je ne cite le Prozac que dans une seule phrase : "Saint Prozac priez pour nous", ce qui ne signifie nullement que j'en use), qui abuse du pessac-léognan (que je bois à quelques occasions bienvenues), abuse des textes saints (je cite un livre sur Thérèse d'Avila et des poèmes de Jean de la Croix – bizarre abus des textes saints), des *Grosses Têtes* à la télévision (comment abuser d'une émission mensuelle ?) et surtout de la nourriture. « Son carnet tourne vite à la chronique itérative des matins somnolents, des états nauséeux et des troubles hépatiques. "Il se passe quelque chose dans mes sous-sols", observe-t-il le 5 août. (Garcin omet sciemment de noter que je parle de l'état dans lequel me met l'annonce de la mort d'une personne très proche.) "Au point qu'on hésite à employer à son propos le mot de diarisme, qui sonne soudain comme une indisposition"... etc. [...]. Il estime "inhumaines" les poursuites contre Touvier, au prétexte que "c'est un vieillard". » Pourquoi prétexte ? À l'époque où on ne sait ce qu'aurait fait Garcin, moi, Touvier m'aurait tué ou je l'aurais tué. Aujourd'hui, cinquante ans après, le fait que ce soit un vieillard n'est pas un prétexte pour moi.

« Il porte « au "crédit" de Mitterrand son amitié pour René Bousquet » (pas cette amitié, mais sa fidélité à ses amis, ce qui doit stupéfier Garcin) ajoutant qu'il « faut tendre la main à ceux qui sont à terre. » Selon Garcin, il

faudrait plutôt leur donner des grands coups de pied dans la gueule. D'ailleurs, c'est parce qu'il sait que je n'ai pas de pouvoir qu'il s'est acharné sur moi. Alors que je suis l'un des rares à être fidèle à moi-même, Garcin écrit : « L'ancien FFI devenu intellectuel engagé ne se ressemble plus. "Je n'arrive pas à me joindre moi-même", précise celui qui compose (avec qui ?), louvoie (en quoi ?) et mange, mange. La grande bouffe a succédé à la Grande Illusion, et c'est triste. »

Une telle ignominie me confond et m'abat. Il a bien réussi son coup. Je recevrai dans les jours qui suivent des coups de téléphone de ceux qui s'étonneront ou me reprocheront d'être devenu balladurien, et l'on me citera un monsieur bien, genre professeur, qui, s'adressant à un ami feuilletant mon livre dans une librairie lui lancera : « Ah, vos intellectuels de gauche, vous voyez comme ils retournent leur veste ! » Que faire contre le mensonge ? Quelle impuissance ! J'écris à Ockrent.

Chère Christine Ockrent,

Que Jérôme Garcin n'aime pas mon journal de 94, *Une année Sisyphes* c'est son droit ; qu'il le prétende quasiment consacré à la bouffe, alors que sans cesse je reviens sur le destin du monde, est injuste. Du reste j'aime la bonne bouffe mais ne pratique pas la grande bouffe. L'important n'est pas là. Garcin me fait partisan de Balladur, en opposition avec Tillinac partisan de Chirac. Pour cela il cite une appréciation, purement psychologique, bien avant la campagne électorale, de moi sur Balladur, mais il fait silence sur l'appréciation essentielle du 6 novembre : *Cette histoire Chirac-Balladur est shakespearienne, mais sans poison ni poignard, sinon dans les mots. On voit aussi le tempérament des deux amis devenus ennemis, l'un le battant, qui attaque et lance son punch, l'autre qui esquivé, recule, attend, lance une patte, puis attend encore. Chirac énonce très bien cette évidence chaque fois vérifiée et illustrée : le pouvoir change les hommes. Balladur a succombé au doux chant de sirène du pouvoir, qui est enivrant, voluptueux, comme l'a bien thématiqué Moussorgski dans Boris Godounov. Il est maintenant implacable, et il hait d'autant plus son ex-ami qu'il a trahi son engagement. (On déteste celui qu'on trahit.)*

Quand je dis le 5 août, « qu'il se passe des choses dans mes sous-sols », je parle évidemment des perturbations internes qui me viennent de la mort, la veille, d'une personne qui m'est très proche, et non pas d'une diarrhée comme le suggère mensongèrement Garcin.

Mais j'en viens à l'essentiel. Contrairement à ce que dit Garcin et qui ne mentionne en rien les thèmes qui reviennent sans cesse dans mon journal, la Bosnie, le Rwanda, la Palestine, le tiers monde, mes idées n'ont pas changé. Je suis et j'ai toujours été de gauche, mais à ma façon, ni caviar, ni tête de veau, ni même andouillette AAAAA. Cela dit, je n'avis jamais autrui, y compris mes adversaires, surtout quand ils sont à terre, car je sais qu'il est avilissant d'avilir.

Je vous serai reconnaissant de publier cette lettre, car il s'agit d'une protestation non d'auteur, mais d'honneur.

Amicalement »

Chère Christine Ockrent,

Je trouve à mon retour votre lettre/fax du 15 mai et vous remercie de publier mon petit rectificatif/droit de réponse dans votre numéro du 24 mai.

Comme je vous l'ai déjà écrit, je ne conteste en rien le droit de Garcin de mépriser ou attaquer mon livre, et il est bien évident qu'en matière de littérature chacun est libre de ses goûts et dégoûts, même s'il les exprime de façon dégoûtante.

Par ailleurs, je suis partisan de la polémique, la preuve en est que je souhaiterais que Garcin tienne à prouver par écrit la justesse de ses assertions sur la variation au gré des saisons de mes opinions. J'adorerais même lui répondre. Donnez-nous deux pages, chère Christine Ockrent, et, bien que je n'utiliserais jamais le même type d'arguments (!) que Garcin, vous serez charmée

du résultat.

« Je me tiens jusqu'à présent et je me tiendrai par la suite, s'il y a suite, sur le plan de *l'information véridique*, c'est-à-dire de la déontologie journalistique qui vous est chère. Et c'est sur ce seul plan que je suis intervenu sur un article mettant en parallèle Tillinac le chiraquien (juste) et Morin le balladurien (inexcusablement faux).

De toute façon, si Garcin, comme c'est son droit, ajoute des propos réfutables à mon rectificatif, j'utiliserai mon droit de réponse. Entre parenthèses, je n'ai pas jusqu'à maintenant fait état de ce qu'il y a de plus horrible dans le texte de Garcin quand il suggère une diarrhée à ma phrase du 5 août 94 : « Il se passe des choses dans mes sous-sols », où le contexte indique de toute évidence qu'il s'agit des perturbations internes qui me viennent de la mort, la veille, d'une personne qui m'est très chère. Mon avocat me dit qu'il y aurait matière à demande de dommages-intérêts et j'ai jusqu'à présent résisté à mon envie de nettoyer ce propos excrémental. Du reste, c'est par amitié pour vous que j'ai modéré mes interventions, n'exigeant même pas que mon droit de réponse fût publié dans la page garcinienne où il aurait dû être publié.

Il est clair que si le rectificatif est publié le 24 mai, comme vous me l'avez annoncé, je mets au rancart mon arsenal, j'oublie l'affaire, j'oublie votre inoubliable collaborateur, et le Corrector du temps fera très vite son œuvre.

Amicalement à vous

À Michel-Antoine Burnier qui m'avait proposé « d'expliquer ma position » dans *L'Express* sans mettre en cause Garcin :

Cher Michel-Antoine,

Tu me demandes « d'expliquer ma position » dans un article ; mais sur quoi ? Comme il s'agit des assertions (toutes réfutables) de Garcin, je ne peux pas ne pas le mettre en cause. Tu remarqueras, du reste, que je ne le mets pas en cause « violemment ». Si ma lettre personnelle à Ockrent parle de ses mensonges, mon rectificatif, qui bénéficie légalement du droit de réponse, ne parle que de contrevérités. Et si ce rectificatif passe tel quel, je m'abstiendrai par la suite, non par manque d'envie, mais pour éviter d'y consacrer du temps, de faire les démonstrations que je me propose de faire. S'il est tellement sûr de lui, pourquoi ne pas publier les extraits de mon livre qu'il « tient à ma disposition » et avoir la loyauté de me laisser lui répondre ?

De toute façon, j'ai assez de témoignages maintenant sur le tort moral et politique que m'a fait la diffusion de mon pseudo-balladurisme, assertion abandonnée par Garcin sans un mot d'excuse, pour poursuivre l'affaire.

Maintenant, un mot personnel pour toi puisque nous nous connaissons bien. Que penses-tu de cette façon de tronquer les citations, de les détacher de leur contexte propre, de les mettre dans un contexte qui n'est pas le leur ? Que penses-tu de cette façon de réduire un livre uniquement aux maux digestifs qu'il a le courage de noter, partie infime dans un ensemble de quatre cent quatre-vingt-dix pages, dont je ferai du reste le calcul s'il faut aller jusqu'au bout de l'explication ? Que penses-tu de cette arrogance ? C'est drôle ? Amusant ? Charmant ? C'est très bon pour la vente ? Dans le temps, *L'Humanité* était spécialiste de ce type de « contrevérités ». Tu trouves que cela donne de la dignité à *L'Express* ? Un journaliste doit-il abuser de son pouvoir pour se permettre des lynchages intellectuels ? Faut-il trembler devant lui parce qu'il a le monopole d'une tribune dont il se sert comme tribunal ? Je ne te demande pas de choisir entre deux amitiés (bien que, de mon côté, jamais je ne me suis avili à avilir quelqu'un), mais de choisir la vérité. Dis-toi bien : *Amicus filius garcinae sed magis amicus veritas*.

Edgar

Chère Christine Ockrent,

Garcin ayant remplacé un mensonge par un autre (quelle belle nature !), je vous prie de passer l'ultime et minime rectificatif. S'il ne passe pas, je poursuivrai par tous les moyens la réfutation de tous les mensonges contenus dans son article, lesquels m'ont fait un tort considérable (sur

lequel j'ai maintenant réuni assez de témoignages). Je le répète, il a le droit de vomir mon livre, mais j'ai le droit de vomir ses mensonges. Voici mon texte :

« Jérôme Garcin prétend maintenant que mes "opinions évoluent au gré des saisons". Cela signifie qu'il abandonne la contrevérité où il me faisait balladurien. Mais c'est pour une nouvelle contrevérité. S'il tient à ma disposition les extraits de mon Année Sisyphes sur lesquels il appuierait ses dires, alors je le somme de me les envoyer ou de les publier, et, s'il l'ose, qu'il m'accorde une simple colonne dans sa rubrique pour que je réduise à néant au moins trois autres contrevérités contenues dans son article. »

J'écris à Claude Roy : « Ils sont en train de me lyncher, si tu le peux aide-moi. »

Moralité, ou plutôt, immoralité, ils m'ont vaincu, ils m'ont eu². Contrairement aux prévisions du Seuil et aux miennes, la diffusion du livre a été cassée. C'est au goutte à goutte, par le bouche à oreille, et grâce à quelques articles périphériques (en Belgique, Suisse romande, au Québec) que le livre a fait, par la suite, un chemin modeste.

Ah, il faudrait que je tienne le journal des journaux du journal, le journal des lettres reçues.

Campagne présidentielle : reçu des bulletins anonymes, l'un contre Chirac, l'autre contre Villiers, avec des répugnantes allégations sur la vie adultérine de Philippe de Villiers et la vie sexuelle de la fille de Chirac. Qui écrit ? Qui commandite ? Y en a-t-il autant sur Balladur ?

Chez le teinturier :

Moi, après qu'il a débloqué la fermeture à glissière que ni Edwige ni moi ne réussissions à ouvrir : « Vous êtes un artiste.

Lui (sagace) : – Il y a beaucoup de vedettes, mais peu d'artistes. »

Monsieur R., à qui je paie mon parking, m'avise que sa femme et lui vont passer un mois à Nice chez leurs deux filles.

Moi : « J'aurais bien voulu avoir deux filles à Nice...

Lui (accablé) : – Mais elles ont épousé deux goys, deux catholiques.

Moi : – J'en ai fait autant.

Lui (énigmatique) : – Ça fait des drôles de mélanges... »

Ces phrases remontantes d'Adorno : « La philosophie, c'est surtout la force de résister, au moyen de la pensée, à une acquisition bornée de la connaissance » ; et : « Le scepticisme envers ce qui n'est pas prouvé peut très facilement se transformer en interdiction de pensée » (in *Modèles critiques*, Payot, 1984).

Dans ce numéro de *Diogène* de l'été 1993, je tombe sur cet article de Bartels (se référant à un certain Moravec, lequel part du postulat qu'une série de catastrophes provoquera une lutte pour la survie entre hommes et robots). Afin de survivre, l'homme devra éliminer son corps et devenir un être

purement spirituel, car la gelée organique affaiblissant l'homme, la virtualisation de l'organisme deviendra nécessaire. D'après Moravec, l'humanité, grâce à la garde-robe magique VR (*virtual reality*) et à la microchirurgie, se stockera dans un ordinateur et survivra à l'anéantissement du monde physique comme double mental dans un théâtre informatique virtuel. Souhaitons qu'aucun robot n'ait alors l'idée de couper le courant.

Conférences à Lille le 21 mars (« La complexité ») et à Douai le 22 (« Pour une politique de civilisation »).

Économie et politique, nécessité de confronter les deux impératifs antagonistes, les assumer ensemble, sinon l'un tue l'autre : le politique a tué l'économie agricole et l'économie de consommation en URSS, et ici, l'économique a dégradé le politique.

Dans mes conférences, j'ai beaucoup de mal à faire reconnaître le double impératif contradictoire : sauver les cultures particulières, favoriser le métissage et le cosmopolitisme. C'est que j'ai beaucoup de mal à faire admettre le nouveau sens qu'il faut donner à « cosmopolitisme » : citoyen de la Terre-Patrie.

Dans le *Kos* numéro 114 de mars 1995, pages 17-19, un article de Giuliano Preparata (professeur de physique des particules élémentaires à l'université de Milan), *Masse e gravita, nuove luci su un enigma antico* : la masse de l'Univers trouverait son origine dans les violentes fluctuations du champ gravitationnel qui, à la distance de Plank, déchirent l'espace-temps. En somme, les fluctuations quantiques, rendant l'espace-temps discontinu, semblent devenir la raison d'être de la matière. Ici encore, c'est d'une catastrophe originaire que naît le monde.

Relevé je ne sais où (*Revue d'études palestiniennes* ?) cette réflexion de Mahmoud Zahkar, représentant du Hammas à Gaza : « Je crois que la guerre froide a consolidé le communisme et effectivement prolongé sa vie. »

Signature de la vente, enfin, de mon appart. Aussitôt, nous quittons Paris.

Du 27 mars au 3 avril, séjour de « repos » à Valencia, organisé par le cher S. N. En fait, conférences, gueuletons. La crise de foie me terrasse à la veille d'une sublime paella préparée dans le jardin de S. par un maître *paellero*. Les fumets m'envahissent les narines, surexcitent mes aires gastro-cérébrales. J'ai juré de résister. Et surtout pas une goutte de vin. Les amis se régalent, lèvent le coude, et moi je suis stoïque au bout de la table. Je me désole tout en m'admirant. Je goûte pourtant quelques grains de riz d'une paella (poissons) et de l'autre (volaille). Après déjeuner, Philippe, à qui je décerne le titre de marques de Naranjas et Vasuras, nous conduit dans une

orangerie voisine, au-delà d'un *no man's land* de détritus divers. Saisis par l'odeur des fleurs d'orangers, nous cueillons des oranges succulentes.

Lu dans *Los Muestras* de mars 1995 un article d'Albert Signorini qui semble confirmer la thèse de Koestler : les Khazars, rameau turc converti au judaïsme au VIII^e siècle, seraient aux trois quarts ou aux quatre cinquièmes à l'origine des ashkénazes.

Léon de Modena (né en 1571 à Venise, mort en 1648) a écrit deux livres contradictoires, l'un contre le Talmud, l'autre pour. Il a écrit cette phrase où je me retrouve : « Je n'ai jamais empêché mon intelligence de se pencher sur un sujet qu'elle voulait comprendre, même si je n'ai pu apprendre davantage que quelqu'un voulant boire toute l'eau de la mer. »

La lettre périodique du CERPH (Centre de la reconnaissance de la personne humaine), s'interrogeant pour savoir si l'embryon est une personne ou non, et à quel moment apparaît ou disparaît (coma dépassé) la personne humaine, fait appel aux biologistes pour éclairer ces problèmes, alors qu'ils relèvent non d'un critère biologique, mais d'un critère culturel. Ce que la biologie peut nous enseigner, c'est qu'au-delà d'un certain stade le fœtus ressent, souffre, sourit, et, qu'au sein du coma dépassé quelque chose d'invisible veille et connaît.

JEUDI 30 MARS-VENDREDI 31 MARS

Sous un titre plat (« La France de demain vue par E. M. »), mais allégé par des questions qui le font ressembler à une interview, mon texte, « Pour une politique de civilisation », paraît en deux fois dans *Le Figaro* du 30 et 31 mars. Son retentissement est bien moindre que celui qu'il aurait eu dans *Le Monde*.

MARDI 4 AVRIL

Comptes rendus de mon *Journal 94* : sarcasmes et ricanements. Moi qui écris pour être aimé, je suis servi.

Il faudrait vraiment faire une anthropologie des massacres. Comprendre comment la fureur massacreuse se met en marche, quelle est la part du programmé et celle du spontané...

D'Antonio Machado, dans le *Cancionero de Juan de Mareina* (Éd. Losada, Buenos Aires, 1979) : « *Si el trabajo de la ciencia es infinito y nunca puede llegar a un termino, no es porque busqué una realidad que huyey se oculta tras una apariencia, sino porque lo real es una apariencia infinita, una constante e inagotable posibilidad de aparecer.* »

DIMANCHE 9 AVRIL

Passage au *Cercle de minuit* avec Furet. Son livre, *Le Passé d'une illusion*, très intéressant, mais bidimensionnel. Il manque la dimension mythique et même religieuse du communisme. Il ne voit pas l'énergie qu'a donnée à l'ère stalinienne l'union de deux religions : la religion communiste et la religion nationale. Il n'interroge pas la notion de totalitarisme, qui concentre en elle des puissances à la fois organisationnelles, policières, militaires, religieuses et théologiques (la possession de la vérité sur l'Histoire et sur le monde). Il ne voit pas la fonction messianique du prolétariat à la fois martyr et sauveur, et la confiscation de cette fonction par le parti-du-prolétariat. Et pourtant, il en a été, mais il a été communiste à l'époque plutonienne de 1951, le pire moment de glaciation stalinienne, non tant pour des raisons mystiques, mais selon une logique glacée. Comme ce livre est riche en informations et en analyses historiques, et même très pertinent en de nombreux points, il va sembler enfin éclairer le problème alors qu'il en épaissit le mystère.

MARDI 11 – MERCREDI 12 AVRIL

À Bordeaux. J'ai honoré mon engagement auprès d'Elissalte. Je découvre des gens de bonne volonté au sein des entreprises.

JEUDI 13 AVRIL

Olivier Todd prépare un livre sur Camus et vient m'interroger sur mes relations, hélas complètement étouffées dans l'œuf, avec Albert Camus. C'était l'époque où, pour évacuer nos sentiments moraux, nous voulions dédaigner les « belles âmes ». Je crois pourtant avoir ressenti la vérité de son article, le seul exprimant quelque horreur à la suite d'Hiroshima, mais peut-être est-ce un sentiment plus tardif que j'ai rétrospectivement reporté en août 1945...

MERCREDI 19 AVRIL

Francis Bueb vient prendre au Seuil, où je l'attends, une vingtaine de *Terre-Patrie* et quelques autres titres pour Sarajevo.

Dîner au restaurant de Patrice, La Vallée d'Ossau, avec quelques-uns de ses copains. Ils sont devenus écolos et veulent contrer le maire communiste.

VENDREDI 21 AVRIL

Finalement mon article « Le discours absent » paraît dans *Le Monde* à la page « Opinions », avec la précision : « Edgar Morin est sociologue » pour bien m'extérioriser par rapport au journal.

J'écris à Yvette : « Je te comprends, comme toi j'ai des moments de découragement devant l'aveuglement, l'incompréhension, la méchanceté réunies. Quelle ville ! Quelle vie ! Heureusement, il reste le plus précieux, les relations d'âme à âme, la vraie amitié. »

SAMEDI 22 AVRIL

Ève et Lumumba sont venus aider à déménager notre cave. Nous demandons à Ève, qui garde ses deux chats abyssins dans sa voiture, de les apporter chez nous pour qu'ils fassent la connaissance d'Herminette. Herminette les regarde avec une réserve distinguée, le petit abyssin terrorisé se cache derrière le meuble de cuisine d'où il ne sera finalement délogé que par miracle. L'aîné des abyssins, un malabar, roule des mécaniques. Il a un museau pointu qui ne me dit rien de bon. Pourtant ils se rapprochent l'un de l'autre, Herminette le suit avec bienveillance, ils disparaissent et soudain on entend les cris d'Herminette. Je me rue, l'abyssin l'avait renversée sur le dos, lui avait planté ses crocs dans la poitrine d'où le sang jaillissait. On fait peur au monstre qui s'éloigne. Herminette, terrorisée, restera cachée toute la nuit sous un lit.

DIMANCHE 23 AVRIL

Élections. Pas voté.

J'amène Alfredo au *Nouvel Obs* pour avoir avec une heure d'avance le

résultat des élections. Pas mal, le buffet. Une journaliste arrive et me dit la nouvelle renversante : Jospin en tête, suivi par Chirac, Balladur dans les choux.

Cette montée de Jospin me fait plaisir, mais je doute qu'il soit capable d'être le vrai fondateur. Il s'est amélioré, il a perdu la langue de bois, et sa rigidité, mais il ne comprend pas la nécessité de la « repensée », il ne voit pas les gigantesques problèmes du temps présent et de la société présente.

Les candidats ont eu un soutien fragile et changeant, leur majorité à chacun serait douteuse. Aucun ne suscite enthousiasme, ferveur, confiance. Il n'y a pas eu d'idées, aucun projet de société et de civilisation, alors que les défis sont énormes. Le mot de changement a été vidé de tout contenu, chacun se tient dans la continuité plate. Chacun installe le mot « France » et les trois couleurs dans son affiche électorale, mais la référence identitaire est elle-même vide. Si Chirac l'emporte, sa majorité désormais divisée le sera sur l'Europe, si Jospin l'emporte, il sera contraint à l'immobilisme d'une coalition et à celui de la pensée socialiste.

La réforme de pensée, l'élaboration d'une politique de civilisation sont des préalables indispensables, mais nul ne s'en soucie au PS. Les « réformateurs » croient qu'il faut faire un parti social-démocrate, alors que le programme social-démocrate a été réalisé en France sans parti social-démocrate et que partout la social-démocratie est arrivée à épuisement. J'ai le sentiment d'un vide effrayant

« Dans un bureau exigu, à Washington, deux chercheurs se penchent sur un même écran d'ordinateur envahi de points noirs et rouges sur fond jaune. Si on appuie sur une touche du clavier, les points se déplacent frénétiquement sur l'écran. Si on actionne une autre touche, le jaune commence à disparaître. Et, pour finir, les points s'estompent, se volatilisent. » Il s'agit de *Sugarscape*, un jeu informatique complexe, qui, d'après ses concepteurs, Joshua Epstein et Robert Axtell, deux économistes de la Brookings Institution, remet en cause l'axiome économique de base qui veut que les marchés tendent toujours vers l'efficacité. « La théorie du marché efficace est vraie, affirment ces deux chercheurs, mais seulement dans des conditions très restrictives. S'ils reçoivent un flux de données erronées ou si les acteurs changent d'avis, les marchés perdent la tête comme le montre *Sugarscape*. » (Je n'ai pas très bien compris comment.) Sans avoir recours à *Sugarscape*, on sait que le marché ne peut être régulateur que par la fiabilité de l'information et la rationalité du comportement.

Les investisseurs de portefeuilles privés sont maîtres du sort de l'économie du monde sans en être les maîtres.

LUNDI 24 AVRIL

Comme mon père ! Une horloge biologique monstrueusement précise me déclenche à midi une fringale irréprouvable.

MARDI 25 AVRIL

« La naissance du futur ne ressortira que dans l'effort obstétrique fourni par la majorité des humains », m'écrit Claude Mèrazzi.

LUNDI 24-JEUDI 27 AVRIL

Entretiens divers (*Journal de Genève*, TV 5, LCI.) J'essaie d'utiliser les quelques minutes que j'ai pour justifier l'idée d'une politique de civilisation. Toujours dans le vide.

Mon article, « Le discours absent », finalement paru en rubrique « Opinions » dans *Le Monde*, l'avant-veille du premier tour, m'a valu quelques approbations.

La cour de Chirac s'était désintégrée l'année dernière et la cour balladurienne avait démesurément grossi. La cour balladurienne s'est aujourd'hui désintégrée et la cour chiraquienne s'est reformée. Moi je crois que l'expérience de la trahison a dû mûrir Chirac.

Dans une interview de René Thom, j'ai découpé ce fragment dont j'ai perdu la référence :

« Un auditeur : – Vous avez eu l'occasion de rencontrer Jacques Lacan. Pouvez-vous nous dire quels ont été vos rapports avec lui ?

R. T. – Nuls ! Je l'ai vu deux fois. La première fois, il m'avait invité chez lui. J'étais très honoré. Nous ne nous sommes rien dit. Alors j'ai quand même poussé une pointe. J'ai sorti une de mes formules. (J'ai ainsi un petit stock de maximes secrètes.) J'ai dit : « Ce qui limite le vrai, ce n'est pas le faux, c'est l'insignifiant. » Il a répondu : « Ah ! cela me retient, cela me retient ! » Rien de plus. Nous sommes sortis et nous nous sommes séparés. »

Déjeuner avec Federico Mayor et les aimables jumeaux. F. M. plein de vitalité, d'ardeur. Il tire de chacun de ses voyages une expérience. Il s'enthousiasme pour les justes causes. Parmi les maux économiques, il voit le

golondrinisme des capitaux (*golondrina* : hirondelle) qui vont de-ci de-là dans le monde, là où ils croient trouver profit. Il évoque la crise macro-économique. Il trouve la situation mondiale impossible : « *No puede ser* ». Hélas, c'est ce qui ne peut pas être qui est. Il définit ainsi la démocratie : 1) le droit au droit ; 2) la liberté d'expression. En fait la démocratie est un complexe comportant divers composants, dont une règle du jeu qui permet l'expression de la diversité et qui régule l'expression de la conflictualité.

De Lambarède :

« L'origine de notre raison est le refoulement de la mort. » (Unilatéral et excessif, le refoulement de la mort est une des sources puissantes de la rationalisation.)

« Il faut apprendre à notre raison à ne pas refouler la mort. » (Ajoutons : à ne pas refouler tout ce qui l'excède.)

« Arriver à une logique du contradictoire. » (Arriver à une rationalité qui reconnaît et assume le contradictoire.)

D'une certaine façon, la guerre refoule la mort en l'apportant.

Quand on pense que les chrétiens, porteurs d'une religion d'amour, ont pu déporter, liquider, torturer, massacrer pendant des siècles au nom même de cette religion, on peut se demander ce qu'il en serait advenu si, au lieu de la secte du Christ, celle des pharisiens, pour qui tout ce qui est goy est impur, avait triomphé.

Dans un texte de Van Eerstel, l'auteur de *La Source noire* (que je vais rencontrer bientôt), je note : « Notre chance très paradoxale, aujourd'hui, tient à ce qu'en raison des guerres et des destructions considérables de ce siècle, nous vivions l'ébranlement du mythe moderne numéro un – la science – et que nous voyions émerger, tout au bout de cette science, sous de nouveaux visages, tous les mythes anciens qu'elle croyait naïvement avoir liquidés. »

Des mystiques, irrationalistes, religieux, ont été beaucoup plus rationnels que les rationalistes quand ils ont perçu les insuffisances, carences et illusions de la science. Bien sûr, ils n'en ont pas perçu les vertus, et c'est pourquoi il nous faudrait des esprits dialogiques pour, enfin, comprendre les ambivalences de la science.

Avant le second tour, la gauche ressuscite. Mais cette gauche ontologique empêche la régénération de la gauche historique. Jospin est l'âne chargé des reliques sacrées. J'aimerais qu'il rue.

Année UNESCO de la tolérance : tolérer l'intolérance/ne pas tolérer l'intolérance. Contradiction. La démocratie exige de tolérer l'intolérant, sauf lorsqu'il menace de détruire la démocratie ; moment limite de la transgression. Mais les faux tolérants, pour qui il n'y a « pas de liberté pour les ennemis de la liberté », et qui justifient ainsi leur dictature au nom de la liberté, veulent institutionnaliser l'interdiction de l'intolérable.

On va voir ça au colloque de Valencia en octobre.

Éthique politique. Ce texte de Havel, « Le potentiel humain », où je trouve : « Le retour de la liberté dans une société en complète déliquescence morale a provoqué ce qui était inévitable et donc prévisible, mais incomparablement plus grave que ce qu'on pouvait attendre : la révélation fracassante des pires comportements humains, comme si tous les mauvais côtés de l'homme, ou du moins les plus ambigus, cultivés par cette société pendant des années sans que nous le comprenions, et intégrés à notre insu dans le fonctionnement quotidien du système totalitaire, s'étaient émancipés de cette tutelle en acquérant enfin la pleine liberté de s'épanouir. Le régime totalitaire avait en effet imposé une certaine régulation à ces comportements (par laquelle il les légalisait) mais ce "contrôle" a été brisé sans que de nouvelles normes qui échappaient à ces perversions ne s'imposent encore : le sentiment d'une responsabilité librement acceptée par la communauté et envers celle-ci n'est toujours pas ressenti... »

Plus loin : « Je ne cesse d'avoir de nouvelles preuves qu'un grand potentiel de bonne volonté sommeille en nous. Celle-ci n'est qu'atomisée, intimidée, piégée, paralysée et désarmée. Dans cette situation, il est du devoir des hommes politiques de ramener à la vie ce potentiel timide et sommeillant, de lui proposer une voie, de lui frayer un passage, de lui redonner assurance, possibilité de se réaliser, bref espoir. »

Sur l'épuration, Havel avait dit : « Dès que j'ai été président, on m'a donné la liste de mes collègues qui m'avaient dénoncé, je l'ai perdue dans l'après-midi. »

La revue de presse du CRIF cite Alexandre Bortchagovski : après étude de soixante-dix volumes d'archives du KGB, il apparaît qu'au moment même où l'armée rouge libérait Auschwitz Staline projetait d'éliminer les Juifs de la vie politique et culturelle de l'URSS. La campagne contre le cosmopolitisme et le sionisme, puis le pseudo-complot des assassins en blouse blanche furent les premiers éléments d'une machination qui aurait sans doute déporté les Juifs dans une contrée comme le Birobidjan. « La mort de Staline laissa son holocauste inachevé. »

Mardi soir, duel TV Chirac-Jospin. Pour les uns courtois, pour les autres ennuyeux, pour moi l'un et l'autre.

L'un et l'autre sachant escamoter et contourner les problèmes délicats, l'un et l'autre privés de Vision, l'un et l'autre si proches dans le discours.

MERCREDI 3 MAI

Je repense à ma réforme de vie toujours avortée. Nécessité de cesser de m'instruire. (Je veux dire arrêter de lire articles, revues, textes répondant à mes polymorphes curiosités.) Lire, mais uniquement pour le plaisir, des romans, des poésies ; réfléchir.

La monnaie est l'abstraction d'une abstraction, mais elle est aussi la concrétude d'une concrétude.

Aujourd'hui, les politiquement corrects et les réductionnistes politiques ne verraient dans Molière qu'un réactionnaire antiféministe, lèche-cul du roi. Dosto serait méprisé comme tsariste réactionnaire.

Vous voulez une mesure quantitative du développement humain, mais il y a l'humain que vous ne pourrez quantifier.

Arrivée à Turin, le soir, pour le colloque organisé par Magda sur la réforme de pensée dans les sciences. Je retrouve Mauro. Je fais mon exposé le lendemain sur la pensée complexe.

Il y a là un Australien, Peter Singer, promoteur avec Reynolds d'une association, Lace, pour que l'on reconnaisse aux grands singes, si proches de nous, les droits humains fondamentaux de ne pas être mis en cage ni torturés. J'adhère à cette association.

Le lendemain matin, je visite le musée d'égyptologie de Turin (le plus riche après celui du Caire), énormes sarcophages, etc., mais le bouleversant ce sont les réserves de nourriture : le pain (séché), les gousses d'ail, les fèves, le riz, les œufs ; et aussi le panier à linge, la cassette d'objets de toilette, le couffin à perruque.

Puis départ pour Milan où je présente la nouvelle édition des *Stars* publiée à l'occasion du centenaire du cinéma. Retour le soir à Paris.

DIMANCHE 7 MAI

Dimanche électoral, je ne vote toujours pas. Je ne veux pas donner à Jospin un chèque en blanc.

Résultats d'élection. On attendait la surprise une fois de plus, la victoire de Jospin. La surprise est qu'il n'y a pas eu de surprise, que Chirac est élu. Chirac président peut surprendre pour le pire ou le meilleur, peut-être le pire et le meilleur.

LUNDI 8 MAI

Au matin, je commente avec Sérillon sur France 2 l'anniversaire du 8 mai 45. J'insiste sur deux points :

D'abord, la nécessité de la présence allemande pour donner rétroactivement à la victoire non seulement le sens d'une défaite de l'Allemagne, mais principalement le sens d'une libération de l'Allemagne du nazisme. Sérillon demande à Élie Wiesel s'il est d'accord, s'il fait confiance aux Allemands. Wiesel fait une moue, et finalement dit qu'il espère plutôt dans les générations futures.

Deuxième point : quand on considère que la guerre froide commence presque après la victoire et que celle-ci, anéantissant le totalitarisme nazi, a conforté et renforcé le totalitarisme stalinien, on pourrait avoir l'impression d'un résultat zéro. Mais une victoire allemande aurait maintenu la dictature nazie à l'ouest de l'Europe et aurait mis en esclavage, autrement que Staline, mais non moins fortement, l'est de l'Europe.

Je n'ai pas le temps de dire que la crainte manifestée à l'égard de l'Allemagne ressuscite chez elle un sentiment d'isolement nationaliste, sentiment qui nourrit en retour la crainte de l'Allemagne. J'espère que ce n'est pas reparti comme en 14.

Puis je pars pour Venise, où je dois présenter l'édition italienne de *Vidal* dans un superbe *palazzo*. Je repars le lendemain, à 14 heures, pour Lausanne, mais j'ai le temps d'admirer les sublimes Tintoret de San Rocco, de faire quelques pas dans le quartier de l'Académie, de déjeuner dans une petite *trattoria* de Cana-reggio avec Francette Trentin, pour qui j'avais une adoration muette quand j'avais dix-neuf ans. Fille de Silvio Trentin, ancien maire socialiste de Venise, réfugié en France sous le pouvoir fasciste du Duce, il tenait une librairie à Toulouse qui devint un des premiers centres de résistance à Vichy. Francette travaillait au secrétariat de la faculté des lettres où j'allais souvent me renseigner pour avoir un de sourires.

J'arrive par train à Lausanne, à 21 h 48. J'en ai avisé Bernard de Bonnerive qui m'attend à la gare, ainsi qu'un jeune administrateur bancaire genevois, préposé du conseil qui m'a invité à faire une conférence. Ce dernier

est prêt à m'inviter dans un restaurant de luxe, mais je tiens à ma croûte au fromage à l'œuf au Café Romand, arrosée de quelques décis d'yvorne. Plaisir de retrouver, dans la détente, Bernard après tant d'éloignement. Il me raccompagne à l'hôtel Beaurivage. Dans ma chambre, superbe, avec balcon sur le lac, nous vidons une ou deux bouteilles de vin vaudois et nous nous quittons tard.

Le lendemain, le petit restaurant spécialiste de croûte au fromage d'Ouchy est fermé. Le mercredi est malheureusement son jour de clôture. Je me rabats sur la brasserie de l'hôtel où je m'envoie un bon carpaccio. Ma conf sur la complexité, devant tous ces gens de banque de Suisse romande, se passe bien. Retour le lendemain matin en TGV.

Révolution = transformation des règles du jeu. Telle devrait être la révolution pédagogique.

SAMEDI 13 MAI

Matin, séance UNESCO en l'honneur de René Berger. Je dis que cet octogénaire est le plus jeune d'entre nous et je termine par « suivons le bon berger ». Est-il jeune parce qu'il est curieux de tout, ouvert à tout, sympathique à tous, ou bien est-il sympathique à tous, curieux de tout, ouvert à tout parce qu'il est demeuré jeune ? La réponse est en boucle.

Le soir, fatigué, je ne vais pas au concert de musique ottomane, auquel j'aurais tant aimé assister.

DIMANCHE 14 MAI

À nouveau l'agitation qui dure depuis le 5 mai. Je pars le soir pour Barcelone, où je me sens tenu d'aller, c'est la sortie en catalan de *Mes démons*. Déjeuner avec des chroniqueurs de presse et directeurs de journaux. L'un, dans son article, remarquera que je porte trois bagues. Puis le soir, à 21 heures, je prends l'avion pour Lisbonne. Arrivée à 22 h 50. Je crois que le lieu du colloque, l'*Instituto* Piaget, est proche de la ville. L'assistante venue nous chercher, Atlan (que je retrouve à l'aéroport, venant de Tel-Aviv) et moi, nous informons qu'il faut faire deux cent soixante kilomètres de route. Et nous voilà trimballés, sommeillants, hagards, dans la nuit, jusqu'à une arrivée après 3 heures du mat' dans un hôtel, au milieu d'une étrange nature. Aïe ! il faut être prêt à 9 heures. Dans ma chambre, très belle, je ne peux m'empêcher de

regarder un vaudeville sur TV 5 et je ne m'endors que vers 4 heures.

MARDI 16 MAI

Je ne sais comment je fais mon exposé inaugural (sur la tolérance, je crois), puis je suis happé par télévisions et radios pour la sortie de mon *Vidal*, que publie en portugais l'*Instituto* Piaget. Atlan et moi quittons le repas avant le dessert, afin de rejoindre à temps l'aéroport de Lisbonne. Retour épuisé à la casa où Edwige se crève à nidifier avec frénésie.

MERCREDI 17 MAI

Première réunion de copropriété dans un hôtel, rue du Mont-Thabor. On devine les tensions et conflits.

Je me suis relié sur la reliance, terme dont la paternité revient à l'ami Bolle de Bal, à l'occasion d'un entretien qui sera reproduit dans le livre publié en son honneur, et je me mets de plus en plus souvent à employer ce mot. Il suggère que la notion d'Humanité est en elle-même à la fois rationnelle et religieuse, dans le sens où elle appelle rationnellement et religieusement à ce que tous les humains soient fraternellement reliés.

VENDREDI 19 MAI

Agréable entretien à France-Culture avec Veinstein que je sens bienveillant. En fin d'après-midi, nous allons porter Herminette avec sa litière et ses petites affaires chez Dionys et Solange. Leur fille, Virginie, va être la tantine d'Herminette. Herminette, dont c'est le second séjour chez eux, est beaucoup moins effarouchée que la première fois, quand nous étions partis pour Valence. Elle s'était cachée sous le lit de Virginie et y était restée plusieurs heures jusqu'à ce qu'enfin elle accepte de jouer avec Virginie.

SAMEDI 20 MAI

Nous partons pour le Japon. Invitation de luxe en première classe, pour le colloque sur le mécénat international où je dois faire le discours inaugural sur

les problèmes de notre avenir planétaire. Octavio Paz, qui avait été invité, ne vient pas. Edward Said sera là.

Séjour Japon. C'est la troisième fois que je retourne à cet hôtel de Sinjiku, où le spectacle, depuis le trentième étage, est gâché par l'énorme mairie, juste en face. L'hôtel n'a plus de mystère pour moi.

Le matin du lundi, Edward Said et moi faisons notre conférence. Une table ronde, entre nous et deux autres participants, est prévue pour l'après-midi vers 17 heures. Après le déjeuner, quand je retourne à mon siège proche de celui de Saïd, je vois que celui-ci en est absent ; je pense qu'il est allé se balader, et je me propose d'en faire autant. Je sors discrètement, passe sous un pont autoroutier, arrive sur une avenue où je retrouve par hasard Edwige et une amie japonaise, et nous nous baladons ensemble. Quand je vois que 4 heures approchent, je me rends tranquillement au lieu de la conférence.

J'ignorais qu'Edward Said, souffrant d'une leucémie, avait dû rentrer en hâte à son hôtel pour y subir des soins urgents, et qu'il avait prévenu de son absence, et je n'avais pas imaginé que mon absence pût causer quelque perturbation. Dès que je rentre dans l'immeuble, une Japonaise s'écrie : « Vous êtes là ! », prend son téléphone manuel et avertit de mon retour. Nippons et Nippones affolés courent dans tous les sens pour bien vérifier ma présence. Enfin mon ami Nemoto, organisateur du colloque, vient vers moi les traits encore hagards, et m'informe qu'il avait mis en alerte tous les agents de sécurité, tous les préposés à l'organisation, toutes les hôtes pour me retrouver à tout prix. Je n'avais pas pris conscience qu'en omettant de signaler ma petite absence j'avais mis en péril l'Ordre nippon pour qui rien ne doit venir perturber la programmation, même de façon mineure, une fois qu'elle est établie. Je me sens à la fois confus et fier d'avoir causé un tel bouleversement. « Mais qu'avez vous cru ? – Rien », me dit Nemoto avec une gravité infinie, et j'ai compris que c'était cela qui était terrible, l'irruption du Rien.

Tokyo, plus aucun charme, la ville est surembouteillée. On met près de deux heures pour aller au musée, et autant pour retourner à l'hôtel. Mégapoles, Tokyo, Djakarta, Mexico, embouteillages, pollution, dioxyde de soufre (asthme), monoxyde de carbone (troubles cérébraux et cardiaques), dioxyde d'azote (immunodépresseur), ozone... Urbanisation emballée, folle.

En revanche, la magie de Kyoto est retrouvée. Visite de deux jardins impériaux, ouverts seulement aux privilégiés. Découverte d'un superbe jardin privé du magnat de je ne sais plus quelle grande firme. Nous aimons nous promener dans les petites rues de Gion.

Mais je subis aussi un sentiment de dérision, comme je n'en ai jamais ressenti avec autant de force. Je me suis promené dans ces lieux de paix, calme, beauté, faits pour qu'on y demeure, j'ai touriste dans ces lieux faits pour rêver et méditer. Dérision, dérision !

Ce séjour m'a incontestablement beaucoup plu et, en même temps, je m'y suis beaucoup déplu...

DIMANCHE 28 MAI

Retour. Je lis dans l'avion *Une histoire singulière à l'est du fleuve*, de Nagai Kafu, traduit par Alain Nahoum, qui, conseiller culturel à Tokyo, m'a offert ce livre. Je m'y suis progressivement enfoncé, il m'a progressivement envoûté. Je l'ai lu, certes comme document/poème sur un Tokyo d'avant la guerre, mais aussi comme un livre du renoncement, de l'acceptation de la perte de soi, de la perte de tout.

Pendant ce temps-là, le 25 mai, il y a eu le massacre du square Kapija de Tuzla.

Dans le *Time* du 22 mai, trouvé au retour, les photos tragiques du photographe de guerre James Nachtwey, qui a montré un Hutu mutilé pour avoir refusé de prendre part au meurtre d'un Tutsi. Il y a une impressionnante photo, datant de trois ans, je crois, où il photographie les photographes accroupis ou couchés qui eux-mêmes photographient de face de jeunes tireurs noirs, tandis que, dans leur dos, plus loin, on voit les tireurs de l'armée blanche.

LUNDI 29 MAI

Au moment où je croise un jeune couple, rue des Arquebusiers, j'entends la jeune fille dire : « C'est un philosophe très superficiel. » Je me demande d'abord de qui il s'agit, puis ce qui me frappe c'est le caractère superficiel de ce jugement, privé de toute motivation, explication, justification. Ainsi vont la plupart des gens, qui n'ont pas appris la culture minimum qui est de réfléchir sur soi-même et ses propres jugements, chacun étant spontanément convaincu d'être détenteur du juste, du vrai, du bon, du bien. Et moi, malgré mes efforts, combien souvent je suis comme ceux-là. Que de culture nous faudrait-il à nous qui nous croyons cultivés !

MARDI 30 MAI

Un petit chef fascistoïde, qui ne représente qu'une partie des Serbes de Bosnie, fait trembler l'ONU, l'OTAN, l'Europe, le monde !

Quelle ignoble dégradation. On a cru à chaque fois atteindre le pire ; et on découvre encore du pire.

Rencontre au Rouquet du sociologue russe, rouquin, spécialiste de Durkheim (lequel était traduit et très connu en Russie avant 1917). Après, je vais faire le dernier séminaire de Winock où j'évoque l'après-guerre. Dîner avec Winock, Annie François et son compagnon.

Tant de bonnes lettres m'arrivent maintenant de toutes parts. Mes livres ont essaimé. La plupart des graines ont péri, mais quelques-unes ont germé. Ce professeur inconnu m'a dit, il y a quelque temps, à la porte de la Sorbonne : « Vous avez gagné. » Je l'ai regardé, stupéfait. Je lui ai dit : « Mais l'Établissement, l'Académie, l'Institution me refoulent victorieusement. – Oui, mais vos idées sont désormais répandues. » Je n'ai certes pas gagné, mais ils ne m'ont pas étouffé. Les cabales peuvent empêcher le succès, elles peuvent machiner le silence ou susciter les ignominies à la Garcin. Mais c'est trop tard pour qu'elles m'anéantissent.

Dans la *Balkan Review*, un journaliste d'Istanbul, Ragip Duran, dit qu'il y a beaucoup plus de morts au Kurdistan qu'en Bosnie. Le chef du nouveau mouvement démocratique turc déclare : « Chaque jour, le nombre de gens tués en Anatolie du Sud-Est excède le nombre de tués en Bosnie et Tchétchénie. »

Reçu le livre de Sabine Euverte qui comporte la centaine de réponses à sa question : « Pour vous, entre quoi et quoi, entre qui et qui, le monde se divise-t-il ? » Je vois que je suis le seul à ne pas avoir disjoint deux catégories opposées et à avoir mis la division à l'intérieur de l'unité (et vice versa) en répondant : « entre lui-même et lui-même ».

Magnanimité : Havel a regretté l'expulsion des Allemands des Sudètes, s'est toujours opposé à la comptabilité des crimes communistes, a refusé le cercle vicieux des vengeances et représailles La magnanimité supérieure de Mandela.

JEUDI 1^{er} JUIN

Séance en mon honneur, salle Louis-Liard, à la Sorbonne, aux « Jardins de la connaissance » de l'université euro-arabe itinérante. Parlent de ma pomme : Mohatessine, Jeremir Machado, un psychanalyste algérien. Je fais mon exposé sur le thème de la reliance. Je me sens possédé, ce qui possède l'assistance.

SAMEDI 3 JUIN

Coupe du monde de rugby. France-Écosse. Moment bouleversant des hymnes nationaux : la caméra travellingue de visage en visage, les uns concentrés, les autres chantant à pleine voix. On sent chaque équipe profondément possédée par l'Esprit de la nation.

Après un spectacle qui n'a cessé de me tordre l'estomac, arrive la fin, sublime. Alors que tout est perdu, et quasi dans la dernière seconde de la prolongation, absolument inattendu et merveilleux d'audace stratégique, l'essai français s'écrase sur la ligne de but et nous donne la victoire *in extremis*.

MARDI 6 JUIN

Ramontage du tuyau d'évacuation de la chaudière de l'appartement. Le ramoneur se rend compte qu'elle est incorrectement branchée sur le conduit de dégagement de la cheminée de l'appartement d'en dessous, d'où les résidents, anciens locataires de la loi 1948, ont d'abord refusé de partir, puis ont acheté à bas prix, sans consentir aux divers travaux effectués ailleurs par le promoteur, dont la suppression des cheminées. Ils conservent donc une cheminée où ils font de temps à autre des feux de bois. On découvre rétrospectivement qu'il y avait pour eux et nous risque d'asphyxie et d'explosion. Le ramoneur en chef nous demande de fermer notre système d'eau chaude. Il faut rebrancher notre chaudière sur le tuyau de notre appartement, mais l'entreprise de ramontage s'aperçoit qu'à l'étage supérieur il a été détruit pour rassembler des chambres mansardées en appartements. Donc, catastrophe. Que faire ?

Un mois de tracas, démarches, lettres, fax, jusqu'à ce que le propriétaire du deuxième étage, dont la cheminée est condamnée, consente à nous faire bénéficier de son tuyau, ce que la copropriétaire du troisième nous avait refusé : bien que n'en faisant aucun usage, elle ne voulait pas se priver de « son » tuyau. Travaux multiples, tout cela va durer un mois.

MERCREDI 7 JUIN

Agréable entretien avec J. de Decker pour *Le Soir* de Bruxelles, puis réunion Sciences et Citoyens au CNRS.

Selon Balavoine, l'idée se répand de plus en plus que la vie a commencé sur Terre à partir de molécules organiques venues des météorites. Le germe

serait tombé du ciel, mais la matrice d'accueil aurait été la Terre. La vie aurait donc été le fruit d'une copulation entre les pierres errantes du ciel et les tourbillons convulsifs de la Terre...

JEUDI 8 JUIN

Aller et retour dans la journée, à Nantes, pour exposer la pensée complexe dans le cadre de l'université de l'homme et de la technique. Accueil excellent. Il y a un bon noyau de complexistes dans le coin.

Dîner chez la belle Ojeh. Écrivains du *Figaro* et amis de Giesbert.

Buffet. On s'assied librement à la table de son choix ou au hasard. Le choix me met à côté d'Obaldia, toujours aussi vif et drôle ; de l'autre côté, Matzneff et une dame. Je parle des traductions de Dosto par Markovitch à Matzneff. À un moment donné, je ne sais pourquoi, on évoque des chants de partisans et de Résistance ; Edwige et moi chantonnons, puis j'entonne le *Chant des marais*, et tout cela semble soudain incongru à Matzneff et à sa voisine. Je me suis mis hors bienséance.

C'est que j'ai été envahi par le passé. Je me souviens de ces chants qui passaient d'un camp ennemi à l'autre. Déjà le *Horst Vessel Lied* hymne nazi, était un chant communiste détourné. Puis, pendant la guerre, les soldats alliés chantaient *Lily Marlene* et *Rosamunda* qu'ils avaient pris aux Allemands. Au QG de la première armée, à Lindau, dans notre petit groupe, avec Georges Lesèvre et les Jomaron, nous adorions chanter les chants de Résistance, les chants de partisans soviétiques et italiens, et même le *Horst Vessel Lied*. Et voilà que je revis de façon déphasée ces veillées merveilleuses du début 1945, sur le lac de Constance.

Au cours de ce repas, je ne sais pas qui cite ce texte (dont, de plus, j'ai oublié l'auteur) : « Dans le véritable amour, l'âme enveloppe le corps. »

Et ceci : « Dieu connaît son enfer, c'est son amour pour les humains. »

VENDREDI 9 JUIN

Déjeuner contact *Nouvelles Clés*.

Dans *Nouvelles Clés* du printemps 1995, il y a du plat et du dense, et parfois une formule dense dans un étang de platitude. Jean Slaune rejette justement l'idée que tout le réel puisse être expliqué à partir du réel. L'interview de Régis Dutheil, pour qui le champ tachyonique est l'habitable

de toutes les consciences individuelles, me laisse rêveur et sceptique.

Tachyons ou non, nous sommes arrivés à l'idée que tout ne s'épuise pas dans l'espace-temps, mais que l'espace-temps lui-même suppose un non-espace-temps à quoi nous ne pouvons faire allusion qu'avec les mots de « néant », « être », « vide », « infini », « éternité »...

À mon avis, quand Pribram dit que la matière qui nous entoure n'est que l'image en relief (l'hologramme) d'une réalité faite uniquement d'ondes et de fréquences, il a le tort de se fixer sur ondes/ fréquences comme dernière instance. Ondes et fréquences sont des notions par lesquelles nous traduisons quelque chose que nous ne pouvons nommer/concevoir directement.

Je serais uniquement émerveillé si je n'étais en même temps horrifié par l'énigme du monde.

SAMEDI 10 JUIN

Je viens de diriger avec exaltation la *Neuvième Symphonie* de Beethoven. Mes musiciens étaient bien sûr dans mon disque compact.

Encore trop de curiosités, encore trop de textes à lire qui s'entassent.

Je rate, le 9 et le 10 juin au soir, le spectacle flamenco, et le 10 après-midi, le « spectacle vaudou » au théâtre des Cultures du monde.

LUNDI 12 JUIN

Rendez-vous à la file dans le bureau de l'Agence européenne de la culture, de 10 heures du mat' à 18 h 30. Parmi les visiteurs, l'abbé rwandais Faustin Nyombayire qui fait une thèse sur ma pomme à l'université vaticane. Je suis très heureux de répondre à ses questions, et, au-delà de la demi-heure prévue, l'entraîne à déjeuner à la cafétéria de l'UNESCO, puis je le garde encore alors que les visiteurs suivants poireautent dans la pièce voisine.

MARDI 13 JUIN

Je rate la séance photo collective organisée par *Lire* et je vais au déjeuner Jeunes talents où je rapporte sur les diplômes que j'ai lus. La vie de Pelletier

de Saint-Fargeau, le frère du régicide, m'a vivement intéressé, bien qu'il manque dans cette biographie une méditation sur le destin de ces jeunes gens emportés en moins de vingt-cinq ans par la Révolution, la Terreur, Thermidor, le Directoire, l'Empire, la Restauration. Il y a un diplôme pas mal fait sur la présentation médiatique de la mort de Mesrine.

Le soir, cocktail de *Question de* à l'Espace Kiron, rue de la Vacquerie. Je retrouve Marc de Smedt, Jacques Lacarrière. Je fais connaissance avec quelques jeunes fans d'une association des amis de Massignon à laquelle je promets d'adhérer. Je leur raconte ma rencontre avec Massignon. Quand Dionys Mascolo, Robert Antelme, Louis-René des Forêts et moi avons fondé le comité des intellectuels contre la guerre en Afrique du Nord, nous avons sollicité Louis Massignon ; il nous avait répondu (par écrit ? par téléphone ?) « Venez me voir et vous aurez ma réponse. » Nous arrivons chez lui et attendons dans un salon. Il paraît, grand, sec, noble. Il regarde attentivement dans les yeux chacun d'entre nous, l'un après l'autre, sans un mot, puis il nous dit simplement : « J'adhère à votre comité. Vous n'avez pas le regard qui ment. » Je quitte trop tôt l'Espace Kiron, sans me rendre compte de ce qui s'ensuivra.

État second, état gravitationnel.

MERCREDI 14 JUIN

Je rate la rencontre à la Sorbonne avec les étudiants de Moscou.

Reçu une lettre du Bureau du Tibet informant que le secrétariat des Nations unies interdit désormais toute référence au Dalaï-lama et aux droits du Tibet. Dans notre monde, il n'y a pas que le recours à l'élimination physique. Il y a, parfois plus efficace encore, le recours à l'élimination psychique et à l'élimination médiatique.

Ce que j'aime, entre autres, dans le manuscrit de d'Arribehaude, c'est le cœur chérubin d'un adolescent prolongé, toujours amoureux d'un nouveau visage de femme. J'ai songé à ma fascination pour des femmes qui ont la folie qui me manque (et n'ont pas la folie que j'ai).

Dans le *New Scientist* du 5 juin 1995, compte rendu d'un livre, *The Origins of Order : Self-Organization and Selection in Evolution*, par Smart T. Kauffman. Voilà, présentée comme une nouveauté, une conception qui a incubé trente-trois ans dans l'ignorance générale. L'article dit : « *Such view is a radical rethinking of modern biological theory* », mais les biologistes

avaient oublié de penser leurs découvertes. Kauffman est un biochimiste du Santa Fe Institute. Il a cette belle formule : *Life exists at the edge of chaos*, la vie existe à la lisière du chaos (ou, peut-être mieux, sur le tranchant du chaos). C'est la reprise aplatie du « théorème » de K. S. Trinchier de 1964 : « La vie existe à la température de sa propre destruction. » Ce qui est en revanche nouveau (à mes yeux), c'est l'idée qu'au-delà d'un certain seuil de diversité moléculaire, une mixture de polymères devient collectivement un système auto-reproducteur, et cela sans avoir encore un génome, c'est-à-dire une espèce particulière de molécules capables de s'auto-répliquer. En somme, les propriétés globales de l'auto-production émergeaient du système avant que celui-ci développe un dispositif génétique voué à maintenir son identité par auto-conservation, auto-organisation et auto-reproduction.

VENDREDI 16 JUIN

Manu à déjeuner. Hanifa passe au moment du café pour prendre mes deux derniers livres. Elle repart à la fin du mois à Sarajevo. Edwige et Manuel parlant des petites choses de la vie normale, je sens Hanifa étonnée, étrangère à la conversation, elle qui a vécu mille jours de siège et va repartir dans la ville emprisonnée. Je n'ose rien dire.

DIMANCHE 18 JUIN

Je pars pour Berlin. Au départ, j'avais cru qu'Arte m'invitait pour que je me re-suscite sur place l'histoire de la ville de 1945 à 1950. J'avais découvert une gigantesque capitale en ruines, en juin 1945, et j'ai raconté ailleurs ma fascination hallucinée pour le périmètre Porte de Brandebourg, Wilheelmstrasse, Pots-damerplatz, Leipzigerstrasse, Alexanderplatz, Unter den Linden, ma solitude dans les ruines du centre-ville désertifié, ma visite à la chancellerie de Hitler où je ramassai les certificats de décorations signés par le *Führer*. Je pensais raconter comment, sur le cadavre de la capitale, deux villes allaient naître à partir de deux inséminations artificielles différentes, l'une d'est, l'autre d'ouest, comment le centre est devenu *no man's land*, puis comment les deux villes se sont séparées jusqu'à ce que le mur les disjoigne, à jamais... pensait-on alors. Et la recentration de Berlin a été préparée inconsciemment par la DDR, qui, en restaurant les bâtiments prussiens, puis les énormes palais wilhelmiens, dont la *kolossale Kathedrale*, a fait ce cadeau involontaire à l'Allemagne réunifiée.

Mais, une fois sur place, je me suis rendu compte que les réalisateurs veulent traiter le sujet de la *Kultur* dans Berlin après 1945. Je m'aperçois que

la réalisatrice, une ancienne de la TV de la DDR, veut montrer qu'il y eut une grande renaissance culturelle dans la zone russe, et cela dès l'automne 1945 où fut rouvert le *Deutsche Theater*. Du reste, ils ont invité une Russe, ancienne attachée de presse (tête typique des femmes KGB-Gestapo dans les films américains), qui devait fliquer les artistes et intellos de Berlin-Est. Elle montre des photos d'elle il y a quarante-cinq ans dans des cérémonies de la DDR sur lesquelles elle a déjà le visage de la démoniaque agente des services spéciaux.

Le résultat est qu'après un petit entracte à mon hôtel Radisson Karl Liebknechtstrasse, avec mon ami Christophe Wulf (belle chambre avec vue toute rapprochée sur l'énorme cathédrale que je ne hais pas, qui m'impressionne), la Russe et moi devons aller voir *Oncle Vania*, sans doute pour remémorer l'apport culturel russe à Berlin. Du coup, j'en ai relu la récente traduction de Markovitch, dans l'avion, et, durant la représentation, je suis les dialogues avec le livre sur les genoux. À chaque relecture, de nouvelles beautés m'apparaissent. Comme l'ont bien vu les critiques de l'époque, le réalisme intégral de Tchekov est en même temps un symbolisme intégral. Chaque personnage porte à sa façon le malheur de l'humanité. L'amour, qui sauve tout, est là complètement infirme. Le malheureux Vania et sa nièce aiment éperdument qui ne les aime pas, et Vania aime la belle et quelconque Éléna, uniquement parce qu'il porte en lui un immense besoin d'amour, et qu'elle est là. Et il n'y a rien de plus désespéré que le chant d'espérance final de Sonia : « Nous nous reposerons, nous nous reposerons. » Vania était très bien, je n'ai pas trop aimé quelques accentuations de mise en scène (des baisers fougueux là où Tchekov n'indique qu'effleurements). Finalement, j'étais très content de ce bain de Tchekov en dépit de la présence de ma voisine de la Tcheka.

Non, je n'arrive pas à lui trouver le visage d'une brave vieille, ni à voir, dans les photos de 1945-1948 qu'elle a apportées, une piquante militante. Elle a cet air obsessionnel, halluciné, des bolcheviks de la couvée stalinienne.

LUNDI 19 JUIN

Promenade avec l'équipe d'Arte dans les rues de l'ex-Est. Je vois des travaux gigantesques sur la Friedrichstrasse en complète réfection. On reconstruit là où on vient de démolir les immeubles *cheap*, miteux, de la DDR, pour les remplacer par de grands immeubles fortement vitrés, très occidentaux, mais sans beauté pour autant.

Me voici donc témoin des ultimes métamorphoses de Berlin. Il me restera à voir la future Potsdamerplatz actuellement en chantier. La caméra s'installe derrière le Reichstag, qui commence à être emballé par Kristo. Pendant ce temps, j'entraîne ma *Dolmetscher* (en fait, une Suissesse, fille d'un économiste communiste suisse, de mère juive polonaise, épouse d'un

journaliste algérien, l'un et l'autre ayant récemment quitté l'Algérie sous la menace des dingues) dans une sorte de terrain vague, proche d'un coude de la Sprée, où subsiste un pan du mur, recouvert désormais de déclarations de paix et d'amour ; des stèles noires avec inscriptions blanches rappellent les morts qui ont voulu passer à l'Ouest avant le mur, puis ceux qui ont tenté de passer durant l'époque du mur. Cela est sobre, beau. Le paysage de ce résidu de *no man's land* avec le mur, les stèles, un remblai de métro aérien, le Reichstag et son début d'emballage, le coude de la Sprée me bouleverse. Jamais une ville ne m'a tant saisi, tant ému.

Ma *Dolmetscher*, Liliane Ezi Hachimi, me dit, en me parlant des épreuves de sa vie : « Un jour, j'irai fleurir la tombe de mes ennemis. » Je note cette phrase extraordinaire. Elle m'explique que c'est grâce à ses ennemis qu'elle a pu répondre aux défis, se développer, etc. Moi je trouve qu'il y a dans cette phrase quelque chose de plus, quelque chose de magnanime.

Un peu plus tard, je fais mes évocations devant la caméra, sur un tumulus, dans la zone en chantier de la Potsdamerplatz, désignant, selon mes propos, tantôt la direction du Tiergarten « où les statues des généraux prussiens à casque à pointe contemplaient avec morgue, en 1946, les choux et les pommes de terre qu'avaient cultivés les Berlinoais affamés à l'emplacement des arbres abattus par le feu de la guerre ou pour le feu de l'hiver », tantôt celle de la porte de Brandebourg, etc.

Je ne sais pas ce que retiendront ces cinéastes qui ne s'intéressent qu'à la *Kultur*. Ils nous emmènent déjeuner vers 15 heures dans un restaurant judéo-israélien où le *houmous* et la salade d'aubergine sont présentés comme des plats juifs. Le restaurant est à côté de la synagogue dont l'énorme dôme refait à neuf est tout doré.

Puis dernière balade, à l'Ouest cette fois, sur Kurfürstendamm. Là, grâce à un détail d'une fenêtre, le cameraman découvre remplacement où avait été prise, en 1945, cette photographie où j'arpente les ruines en uniforme d'officier. Enfin je prends un taxi pour l'aéroport, et je suis à 22 heures à Roissy.

Rêveries dans l'avion. Je me dis dans la triade anthropologique espèce/société/individu, ce qui fait la supériorité de l'individu est dans sa conscience. Mais la conscience risque de s'égarer, s'enfermer en elle-même, devenir illusoire ; elle ne doit pas s'isoler de ce qui permet la conscience, c'est-à-dire la triade dialogique espèce/ société/individu.

Partout, la partie se prend pour le tout.

MARDI 20 JUIN

Je m'aperçois que, dans toutes les reconnaissances de dettes intellectuelles que j'ai faites, j'ai oublié Anthony Wilden, qui, en Californie, m'avait fait découvrir la théorie des systèmes et Bateson ; ensuite je lui avais confié mon séminaire à l'EHESS et quelques-unes de ses idées ont essaimé en moi.

Idem, je n'ai pas assez noté l'importance pour moi de l'idée d'André Gorz, que la politique a pour mission d'émanciper l'être humain de la dimension économique : « La rationalité économique a pour vocation de favoriser l'expansion des activités sans nécessité ni but économique. »

MERCREDI 21 JUIN

Je reçois Yi-zhuang Chen qui revient d'un colloque à Lausanne consacré à Hegel. Il me donne son texte, très intéressant comme toujours sur la dialectique. Il maintient son projet de travailler avec moi sur la paradigmatologie. Il m'aide à déployer mes idées, il me restitue avec pertinence la complémentarité antagoniste de l'entendement (fondé sur la logique formelle) et la raison qui l'englobe et le dépasse.

Grâce à lui, je peux maintenant insérer au cœur de la dialogique épistémologique la boucle méthode/méta-méthode, entendement/raison, complexité/simplicité. Nécessité sans cesse de distinguer/opposer et de réunifier dans la pensée les termes dialogiques.

À 16 h 45, je vais au CNRS pour assister à la remise du Cristal d'honneur à Ketty Lecoq, qui s'est consacrée avec dévouement et humanité au rayonnement du CNRS, et qui fut la marraine, mieux, la mère nourricière de Sciences et Citoyens. Puis je vais à Lapérouse où une sorte de club constitué de gens travaillant à titre divers dans l'automobile se réunit périodiquement pour se cultiver. Cette fois, c'est à ma pomme de jacter sur la complexité. Tout cela se passe sympa. Je pars vers les 11 heures du soir. Dehors, c'est la Nuit de la musique. Des flots juvéniles s'écoulent sur le quai, les ponts. Ici et là, des petits groupes de percussionnistes noirs font se trémousser leurs auditeurs (et, une, deux fois, je me trémousse discrètement). J'aime cette gigantesque fête parisienne, proche de la liesse sans pour autant y arriver (peut-être y parvient-elle en quelques lieux privilégiés), je sens que cette fête du solstice ressuscite par la musique son côté cosmique, l'offrande à la vie. Je marche, un peu grisé, allant d'orchestre en orchestre, arrive au Châtelet, hésite, prends Rivoli puis la rue Saint-Denis, Beaubourg, le carrefour Archives-Rambuteau où il y a un gros agglomérat autour d'un orchestre déchaîné, et, porté par une

douce joie, me voici chez moi. Avant de rentrer, je vais voir ce qui se passe aux Arquebusiers, où il y a aussi un petit orchestre, je salue Christophe et Martine, je m'abstiens de boire un coup, et rentre en me rendant compte que j'étais prêt à passer la nuit dans la fête. Ah, suis-je trop assagi ? Domestiqué ? Inhibé ?

JEUDI 22 JUIN

J'ai poussé Edwige, actuellement bien oppressée, très fatiguée, et qui fume énormément, à la consultation chez Jacques Rochemaure. Il l'incite à freiner la cigarette, mais hélas...

Monique Cahen vient déjeuner chez nous et voir notre nouvel appart. Ah oui, il est clair, vaste, lumineux. Ah oui, je m'y sens bien, je m'y plais vraiment, et me réconcilie à demi avec Paris. Je m'étais incrusté dans l'ancien appartement, et ne voulais pas le quitter. Edwige dit : « J'ai dû sortir mon bigorneau avec une épingle. »

Et voilà que je dois prendre vol pour Marseille où je fais une conf, « Pour une politique de civilisation », dans la superbe et étrange nef bleue du conseil général.

La forte poussée du Front national dans la région est l'objet des conversations. Je vois que j'aimerais faire un article pour tenter d'expliquer ce qui désormais semble plus qu'une éruption, mais n'est pas (encore ?) une inondation. J'aimerais reprendre mes thèmes sur la francisation, le « double je » français, la dégradation du patrimoine génétique issu de la Révolution française qu'ont entraînée la décomposition du Parti communiste et la sclérose socialiste.

Comme les organisateurs ont lu mon *Année Sisyphe*, ils ont prévu un dîner chez Monsieur Brun, chapelle Sixtine de la gastronomie marseillaise. Repas merveilleux, arrosé non moins merveilleusement, qui me laissera brisé le lendemain matin. Je prends, hagard, l'avion de 8 h 45 et je m'abats dans mon lit en arrivant chez moi. Je récupère plus ou moins, car, le soir, il y a dîner-buffet chez Michèle Manguin, amie et ancienne voisine de la rue des Blancs-Manteaux. Et voilà Claude Bakka, et voilà Aurore Clément. L'ancienne petite famille se reconstitue partiellement pour un moment. Je me surveille et ne prends qu'un verre d'un excellent médoc.

DIMANCHE 24 JUIN

Dîner chez Corneille et Zoé avec les Paz. Octavio Paz toujours alerte,

souverain, il ne dit rien de vain, les anecdotes qu'il évoque sont toutes significatives. Sa femme me glisse, ce qui me fait très plaisir, « nous lisons avec passion tout ce que vous faites ».

G. R. m'envoie l'article de *Libé* indiquant que les avocats de Touvier, pour demander la cassation du jugement le condamnant à perpétuité, ont fait état du passage d'*Une année Sisyphes* où j'explique le malaise que me cause le procès. Je vais ici aggraver mon cas : si j'avais évité à cette vieille épave de mourir en prison j'aurais été content.

Dans une lettre de Fanny Schapira, cette citation de Hugo : « Dans l'opprimé d'hier, l'opprimeur de demain. »

Est-ce dans le manuscrit qu'il m'a envoyé – *Journal de Cadix* – et qui m'a emballé, que j'ai noté cette phrase de Jacques d'Arribehaude « cette faculté de rire, unique talisman et sauf-conduit secret de nos résistances », et, à propos des immeubles de banlieues, « édifices cauchemardesques conçus dans le plus absolu mépris de l'espèce humaine » ?

Sans cesse, j'essaie d'imaginer l'inimaginable, de concevoir l'inconcevable : la naissance de l'Univers. J'ai déjà écrit un texte là-dessus, et l'ai perdu. Là, je note. Comme tout ce qui est autoproduction est auto-éco-production, le monde n'a pu s'auto-produire et s'auto-organiser qu'en se nourrissant du néant, ou vide hors temps et hors espace, et qu'en intégrant en lui, de façon contradictoire et nécessaire, un aspect, une dimension, une part de ce vide ou néant. D'où, dans les philosophies hindouistes ou bouddhistes, la faible réalité de notre réalité qu'elles nommeront *maya* ou *samsara*, et très souvent, chez chacun de nous, le sentiment du vide dans ce qui pourtant est seul capable de nous donner la plénitude, l'existence.

Comme le monde s'est créé à partir du néant (qui est en même temps plénitude), il porte en lui à la fois néant et plénitude. Soudain on voit le vide, le Rien dans l'Être, et soudain aussi l'on ressent la plénitude infinie dans le vivre.

De même, sans l'inconnaissable, il n'y aurait pas de connaissance. Toute connaissance a nécessairement son envers, son ombre, son ignorance.

Après la controverse sur la découverte d'étoiles plus vieilles que la naissance supposée de l'Univers, un lecteur de *Time* écrit : « L'Univers peut bien se cycloser avec un big bang suivi d'un big crunch suivi d'un autre big bang. Certaines étoiles auraient raté le crunch et continué à exister dans le cycle suivant. »

Lu *Le Débat interdit* de Jean-Paul Fitoussi. Fortes paroles en conclusion, mais auxquelles ses conclusions n'arrivent pas à obéir : « Il est vain de penser que l'économie puisse prospérer aux dépens du social, et

beaucoup de dysfonctionnements, aujourd'hui, procèdent d'une même défaillance de la politique économique : le refus d'affronter la complexité.

« Cela peut être illustré par un exemple biologique simple, celui d'une cure d'amaigrissement. "Techniquement", rien de plus facile que de maigrir. Il suffit de ne pas se nourrir. La difficulté vient de ce que, en réalité, on poursuit plusieurs objectifs lorsqu'on veut maigrir : mieux se porter, améliorer sa capacité d'action. Il ne s'agit pas de maigrir à court terme pour ensuite reprendre du poids, comme cela se produit lors des diètes brutales. Observer une diète est complexe. Il faut inventer un régime qui permette de sauvegarder son énergie physique, sa capacité d'agir, et surtout la permanence de l'amaigrissement. En bref, le but n'est pas de mourir maigre, mais de maigrir pour vivre mieux. »

LUNDI 26 JUIN

Chez le docteur N. Il dit : « Tous ces médecins devraient être malades » (Pour comprendre les malades).

MARDI 27 JUIN

Rencontre Françoise Bianchi. Je sens qu'elle devrait collaborer avec Heinz pour mon éco-biographie.

Le soir, j'oublie le rendez-vous de la « nuit ontologique » de Baudrillard qui fête son mariage à La Flèche d'or, restaurant de la rue de Bagnolet. Je m'en rends compte, consultant mon agenda, deux jours plus tard.

Jacques Berque est mort le 27, il avait quatre-vingt-cinq ans. Il nous avait convoqués, il y a quelques mois, Duvignaud, Axelos et moi, je crois que je le raconte dans *Une année Sisyphe*. Il est tard dans la soirée, je me sens crevé, trouve dans mon répondeur le message d'un journaliste de *La Croix* qui m'apprend la mort de Berque et me demande un papier pour demain matin première heure ; je lui téléphone pour dire que je suis incapable de quoi que ce soit ce soir, mais que je pourrai lui parler demain matin au téléphone et qu'il pourra transcrire cela soit en article, soit en entretien. Le lendemain, à 8 heures du matin, je lui dis notamment ceci : « Jacques Berque, ayant vécu une quarantaine d'années au Maghreb, s'est d'abord formé à travers l'expérience vécue, non pas par les livres. Son itinéraire intellectuel s'est toujours appuyé sur cette connaissance vécue de la civilisation arabe et sur une tradition de la gauche laïque et universaliste française à laquelle il était solidement arrimé. [...] Il n'a pas de disciples mais il est de ces mégalithes

qui dominent la plaine ou le désert. »

MERCREDI 28 JUIN

Déjeuner UNESCO avec les jumeaux. Projet grandiose. Qu'en restera-t-il ?

Il y a une communauté de sensibilité qui n'a rien à voir avec la communauté d'idées.

Départ le soir pour Toulon. Je dois présider le colloque du centre culturel de Châteauvallon : « Pour une utopie réaliste ». L'élection d'une municipalité Front national à Toulon a secoué Châteauvallon qui, bien que situé sur la commune d'Ollioule, dépend financièrement d'un comité de tutelle contrôlé par la mairie de Toulon. Gérard Paquet, directeur du centre culturel, a déclaré qu'il refuserait désormais la subvention de la mairie pour les activités, notamment festives, de Châteauvallon, et que cette décision éthique était irrévocable. En revanche, il maintient les activités culturelles, dont celles du colloque sur le réel et le réalisme.

L'hôtel de la Tour blanche, où sont logés les participants au colloque, est sur la hauteur. De ma chambre, vue superbe sur la rade de Toulon.

Le lendemain 29 juin, je découvre le site de Châteauvallon. Sur une hauteur en demi-cirque, entourée de collines totalement boisées, a été édifié de façon étagée un ensemble tantôt mycénien, tantôt athénien, tout blanc, très Méditerranée. Des sortes de statues aveugles font un effet très archaïque. Je suis saisi par la beauté du lieu.

Le matin, débat enregistré pour France-Culture entre Cyrulnik et ma pomme. Fondamentalement, nos bases de pensée ne sont pas éloignées, et nous nous complétons.

Première journée de colloque. J'ai pour mission de commenter les exposés, de les relier au thème du colloque. J'aime assez cet exercice d'improvisation. Le second jour, je demeure en retrait, mais je fais le discours final.

Pendant tout ce séjour, je me sens au mieux.

LUNDI 3 JUILLET

On fête le soixante-dixième anniversaire d'Alain Touraine chez sa fille

Marisol. Sentiment d'une grande famille très unie. Amour ardent de la fille et du fils pour leur père. Ah, quelle nostalgie je ressens ! Ah, que c'est beau, la famille, du moins une belle et bonne famille !...

L'antagonisme entre l'oblativité et la possessivité de l'amour.

MARDI 4 JUILLET

Peres et Arafat ont fait un pas de tortue en avant.

Conversation au téléphone avec Henrik Stangerup. Nous parlons du climat intellectuel parisien. Nous sommes bien d'accord : aujourd'hui, Montaigne aurait été impubliable, et Molière ridiculisé par les Diafoirus et les Trissotin.

Dîner en plein air chez Jeannou avec Pauline, Michèle Manguin, Jean-Luc. Notre amitié résiste à la diaspora et au temps.

Retrouvé cette citation d'Adorno, issue de *Modèles critiques* : « Le scepticisme envers ce qui n'est pas prouvé peut très bien se transformer en interdiction de penser. » C'est cela le dogmatisme même du « scientisme », y compris (ou surtout) sous sa haute forme académique. À ce propos, dans une lettre du 21 juin, un docteur, Françoise Danon, me demande : « Comment pouvez-vous expliquer que des personnages aussi influents que le président du comité national d'éthique et/ou que le prix Nobel de médecine ne puissent adopter des attitudes analogues à celles des docteurs Pinon et Leibowitc que vous citez ? » L'explication, je l'ai donnée dans mon article sur le sang contaminé³ où j'écrivais que lorsqu'une conception nouvelle apparaît dans les sciences, et surtout lorsqu'elle vient de chercheurs ou de médecins marginaux, il faut plusieurs années avant que les plus éminents scientifiques en reconnaissent le bien-fondé.

Lettre d'un lecteur de *Vidal*, Jean-Jacques Raabe, qui commence ainsi : « C'est à la page 343 que les yeux de Vidal se sont définitivement fermés en même temps que les miens s'embuaient de larmes. » Il se dit « Juif imaginaire ». Ses racines familiales sont bien plus au nord, mais toutes ses affinités l'attirent vers les écrivains méditerranéens d'origine séfarade. Il termine : « Cela m'a peut-être échappé à la lecture, délivrez-moi d'un doute, MoRiN = MaR-RaNe ? »

Je lui réponds qu'il m'a dévoilé ce que mon inconscient avait peut-être assumé en acceptant le pseudonyme de Morin. (Car, en 43, quand j'ai dû changer de pseudo, le précédent étant repéré par la Gestapo, j'avais choisi, en fait, Martin ; mais la camarade à qui je l'avais indiqué pour la première fois s'était trompée, elle m'avait présenté comme Morin à une réunion clandestine, et j'avais décidé de garder Morin.) Je suis enchanté de cette découverte. Je lui écris : « Mais vous, dans le fond, RaaBe = aRaBe ? »

Cette pensée me revient fréquemment en tête : ne pas être sensible, c'est être une brute, être trop sensible, on en meurt.

DIMANCHE 5 JUILLET

Fin des opérations de réfection de tuyauterie, bouchage des fissures, etc.

SAMEDI 11-LUNDI 20 JUILLET

Cannobio. Le petit hôtel Pironi est tenu par une famille, dans un vieux palais du XVI^e siècle, et on a été aussitôt charmés par le balcon-terrasse avec vue sur le lac. Tout semble nous annoncer un repos paisible. Mais, après les journées parisiennes de canicule et pollution épuisantes pour Edwige, celle-ci subit, le lendemain soir de l'arrivée, une crise d'asthme épouvantable. Je téléphone à la réception de l'hôtel, qui dépêche dans les dix minutes un médecin de nuit qui lui fait aussitôt l'injection salvatrice.

Puis, après récupération, on s'installe dans le farniente. Le paysage est beau, rien ne souille le regard, la circulation automobile passe par-derrière la petite ville ; sur le port, des maisons aux douces couleurs italiennes, des bars-restaurants où touristes teutons de Suisse allemande ou Germanie se tapent bières et pizzas. Les pizzas sont toutes au feu de bois, savoureuses, et nous nous pizzifions ; j'agrémente ma *pizza* d'un petit cruchon de *barbera* légèrement *frisante* comme je les aime. Après une excursion en bateau aux îles Borromées et Stresa, on plonge dans la lecture. Moi, je m'enfonce dans *Une saga moscovite*, de Vassili Axionov, qui fait près de mille deux cents pages grand format, et me voici happé non seulement dans un beau roman slave avec amours, personnages imaginaires mêlés aux personnages réels, mais surtout dans la tragédie de la Russie soviétique. Le roman commence en 1925 pendant la NEP et se termine à la mort de Staline. Dans ce roman, ce n'est pas l'aspect épique de l'aventure communiste soviétique qui apparaît,

c'est l'aspect terrible et horrible. Le roman nous narre le destin d'une famille de l'intelligentsia moscovite, dominée par son patriarche, un grand chirurgien, Boris Gradov. Je suis emporté par ses épisodes, et ma substance vitale se trouve à Moscou en même temps que sur le lac Majeur. Mais voilà qu'à Cannobio arrivent la Bosnie et Sarajevo via *Le Monde* (que je trouve le lendemain de sa parution), *La Stampa*, drôlement bien fait, et *Euronews* à la télé. Tragédie, Sebrnitsa est tombée le jour de notre arrivée à Cannobio. Sarajevo est rebombardée, et à nouveau impuissance et capitulation de l'Occident. Il semble qu'il y ait un ton nouveau dans le discours de Chirac qui appelle à une action militaire de la communauté internationale « ferme et limitée » (limitation qui atténue la fermeté).

Et, en même temps que le présent de la Bosnie m'habite plus que jamais, le Moscou du passé se réinstalle en moi, et, en même temps encore, je suis dans cette oasis si paisible du lac Majeur...

À propos de Moscou, Eltsine s'est fait hospitaliser.

Le matin du retour, Edwige se tord le pied en tombant dans l'escalier qui relie notre salle de bains à notre chambre. Elle crie de souffrance, j'appelle la réception qui nous expédie rapidement le médecin de garde. C'est une entorse, le médecin fait un bandage, mais la douleur demeure très forte. Et nous avons trois valises plus deux sacs. Heureusement, l'ami de Gianluca vient avec sa voiture à la porte de l'hôtel, et nous conduit à la gare de Verbania. À Verbania, nous sommes postés devant la place prévue pour notre wagon et je me débrouille facilement pour les bagages. Au changement de Lausanne, problème. Le TGV est double, mon wagon numéro 1 est à l'autre bout du quai, à presque trois cents mètres. Heureusement, un contrôleur nous case dans le wagon 13, prend une valise et je me débrouille avec les autres. À l'arrivée, Marie et son mari nous attendent au wagon 1 mais je cours vers eux. Elle avait prévu de prendre un fauteuil roulant, et tout se passe bien.

Dans le TGV, je n'avais plus rien à lire et, de plus, après la saga moscovite, je n'étais pas en appétit de lectures moins intenses. Mais contrairement à ce que craignait Edwige, je ne m'ennuyais pas. Je me chantais les chansons sur Paris qui me venaient à l'esprit :

Dans la rue (que chantait mon père) ;

Ah, qu'il était beau mon village ! Mon Paris, notre Paris (que chantait mon père) ;

Je suis née sul'faubourg Saint-D'nis (je me souviens de la voix de la Miss) ;

Paris, c'est une blonde, Paris, reine du monde (la Miss aussi) ;

À Paris dans chaque faubourg (entendue dans le *Quatorze juillet* de René Clair et qui n'a cessé de m'émouvoir) ;

Sous les toits de Paris (que chante Albert Préjean dans le film du même nom, que j'ai cessé de chanter depuis longtemps, que j'aimerais tant chanter

en karaoké).

Et je me dis que je retrouve ma Ville comme je le ressentais, quand, après trois ans d'absence, je rentrais de zone Sud à Paris, en automne 1943, et je me remémore le Paris de mon enfance, le métro aérien, Ménilmontant, Montmartre. Puis je m'efforce de penser au quartier Latin, à Saint-Germain-des-Prés, et enfin au Marais. Me voici réhabité par Paris, j'ai oublié stress et détroisses, est-ce la perspective de vivre dans mon nouvel appartement qui me reparisianise ?

Réflexion au retour : je croyais avoir besoin d'un très long repos, d'immobilisation, mais je me rends compte que je ne peux rester longtemps inactif. Il faudrait que je combine activités et repos, que je continue à rester au monde tout en pouvant m'en détacher et m'en éloigner. Dans toute ma vie, jusqu'en 80, j'ai passé des mois tranquilles, d'abord en Périgord, puis en Toscane, en Haute-Provence, dans le Lubéron. Il faudrait que je puisse, par exemple, travailler le matin et me rendre libre l'après-midi. Il faudrait m'organiser. Mais je n'ai jamais pu m'organiser selon un emploi du temps. Je m'organise uniquement en me consacrant tout entier à un livre, par exemple. Pas si simple, ma réforme de vie...

Carte du 10 juillet de Françoise Bianchi qui propose d'appeler l'éco-biographie qui me serait consacrée : « Nous nous sommes tant aimés ».

VENDREDI 21 JUILLET

J'avais écrit en juin à Philippe Daudy pour lui annoncer déjà tout le plaisir que j'aurais à le revoir lors de mon séjour en janvier prochain, à Londres. Effectivement, je me réjouissais d'avance de nos retrouvailles. J'aimais sa formidable vitalité, c'était grâce à lui qu'on avait pu créer, à l'abbaye de Royaumont (il était le gendre du propriétaire Félix Guïen), notre Centre pour une science de l'homme. Je m'étais plu dans sa maison londonienne où sans cesse j'envisageais d'aller passer deux-trois jours. Enfin, l'occasion s'annonçait et je lui avais écrit. Je trouve à mon courrier une lettre du 17 juillet de Christine, sa femme, qui me dit : « Edgar, hélas, Philippe est mort à Pékin, il y a seize mois : une crise cardiaque... Ta lettre amicale me fait bien mal. »

J'apprends qu'Ernest Mandel est mort hier à Bruxelles. Ce mentor de la Quatrième Internationale, théoricien marxiste, auteur d'un traité d'économie que j'ai voulu publier dans la collection *Arguments*, je l'avais rencontré à diverses reprises dans les années 1950. Complètement illuminé, il était

persuadé que la victoire mondiale du socialisme était quasi accomplie. Il ne restait plus qu'à restaurer le pouvoir prolétarien en URSS et dans les démocraties populaires, attendre l'inéluctable effondrement des États-Unis et, enfin, l'humanité accèderait au communisme. Un jour, alors qu'il m'ouvrait une fois de plus ces perspectives sublimes, il m'avait dit : « Il faudrait dès maintenant envisager le socialisme pour les animaux. »

Je ne l'avais pas revu depuis très longtemps. A-t-il douté ? J'en doute. C'était un doux rabbi messianique, un de ces très doux qui acceptent philosophiquement le massacre de millions d'êtres humains pour le salut de l'humanité.

Retour du refoulé de la Seconde Guerre mondiale. Teller dit aujourd'hui qu'un lancer de bombe atomique sur une partie inhabitée du Japon aurait suffi à faire capituler l'Empire nippon. L'argument d'économie de vies d'Américains tient d'autant moins qu'aujourd'hui il est reconnu que c'était à quarante mille et non à cinq cent mille qu'étaient évalués les morts américains en cas de débarquement au Japon. Il ne faut certes pas oublier l'inhumanité de l'impérialisme japonais ni du nazisme allemand, mais il faut cesser d'angéliser les Alliés. Les Américains ont fait montre d'insensibilité et de cruauté dans les bombardements « terroristes » de civils, dans des villes comme Hambourg, Berlin et, surtout, Dresde. Quant aux soviétiques, Staline, avant Pétain, a collaboré avec Hitler sans avoir été vaincu. Il a livré des communistes allemands à Hitler avant Pétain. C'est l'invasion hitlérienne qui a ressuscité l'antifascisme stalinien. Ne pourrait-on aujourd'hui, plus de cinquante ans après, considérer ces faits ?

Rendez-vous de notre groupe France-Sarajevo-Europe avec le ministre de la Culture Douste-Blazy. Il y a Jane Birkin et Olivier Rollin, qui, avec Francis, sont revenus récemment de Sarajevo ; il y a Véro, qui y repartira le 1^{er} août avec Goytisolo.

Bueb évoque l'assistance des militaires français à la population de Sarajevo. Le ministre promet son aide.

SAMEDI 22-DIMANCHE 23 JUILLET

Bosnie, horreur, écœurement ; on a donné ma signature sans m'en prévenir à l'appel d'Avignon, je l'assume.

LUNDI 24 JUILLET

La brigade d'intervention rapide franco-britannique se déploie sur le mont Igman.

MARDI 25 JUILLET

L'enclave de Zepa est tombée entre les mains des Bosno-Serbes.

MERCREDI 26 JUILLET

Mauro au téléphone. Nous parlons de la situation Bosnie, Europe, monde. Il me dit que nous vivons l'échec de l'an 1989, l'impossibilité de penser ensemble les problèmes locaux et les problèmes globaux. C'est cela qui est au cœur de notre tragédie « épocale ».

Ajoutons à cela l'incapacité de penser les problèmes à la fois dans l'immédiat et dans le long terme.

JEUDI 27 JUILLET

Le rapporteur spécial de l'ONU pour les droits de l'homme, le Polonais Mazowiecki, démissionne, éccœuré.

Lecture du *Bulletin d'Afrique et d'ailleurs*. Il y est dit qu'après le Liberia, la Somalie et la Yougoslavie, le Burundi est en train d'expirer. Il y a aussi l'Afghanistan, le Rwanda. Seul contre-exemple jusqu'à présent, l'Afrique du Sud.

VENDREDI 28 JUILLET

J'ai envie de préparer un texte, « Complexité et littérature », où je complexifierais la notion d'auteur (à la fois l'écrivain, sa culture et l'œuvre), la notion d'écriture, etc.

I tried to reach you

*I stood reflected
Saw myself*

*I gripped the window
Pressed my mouth
I tried to reach you
Through the mirror
Through the Window
Through the past
I tried to reach you but
The light deceived me
— Where I was was
Only shadow
— What I pressed was
Only glass
O
Let the mirror that
Keep us apart
Become'
The window of
The heart
(Chris Cutler)*

SAMEDI 29 JUILLET

Après mon interview au *Corriere de la Sera* puis au *Woche*, après « l'appel de Paris », que je n'ai pas signé parce que l'un de ses croatophiles rédacteurs a inséré une phrase qui met sur le même plan Bosnie et Croatie, après le meeting auquel je n'ai pas participé, parce que le va-t'en guerre n'y est pas justifié par un va-t'en paix, je sens en moi débiter la gestation d'un article sur la Bosnie à partir de deux thèmes.

Le premier : justifier l'intervention pour sauver les enclaves bosniaques comme une nécessité pour la négociation de paix. La paix ne peut être ni le rétablissement de l'ancienne Bosnie-Herzégovine qui a été assassinée, ni l'acceptation d'un moignon de nation aux frontières biscornues. Pour obtenir une Bosnie viable, il faut des atouts au cœur même des territoires occupés par les Bosno-Serbes, et il faut un véritable désenclavement de Sarajevo. De même, l'action des Croates est stratégiquement nécessaire pour désenclaver Bihac et, en séparant Krajina de Croatie et territoire serbe de Bosnie, acquérir un atout géomilitaire de poids. Bien préciser le sens d'une intervention militaire : c'est la paix, la moins mauvaise concevable, et la paix, en suscitant la décongestion des haines fratricides, ouvrira la possibilité de démocratisation, et la reprise des communications entre régions demeurées complémentaires.

Second thème : le réveil de l'opinion européenne. Celle-ci n'est pas seulement anesthésiée par un fatalisme d'impuissance, elle est aussi désorientée par l'initiative chiraquienne pour la Bosnie, où, à la suite de la décision de faire exploser des bombes françaises à Mururoa, elle ne voit qu'une manifestation de nationalisme bonapartiste. « Eh quoi, me dit Munzi, Chirac, il veut faire son petit Napoléon en Bosnie ? »

Il est dommage que Mururoa ait hypothéqué psychologiquement la force d'intervention rapide. De plus, l'opinion internationale ne comprend pas qu'un président de droite puisse prendre une initiative qu'aurait pu et dû prendre, mais n'a pas prise, un président de gauche. Or il faut comprendre qu'à l'occasion du changement élyséen une nouvelle attitude est issue de la conjonction : a) de l'action continue des intellectuels en faveur de la Bosnie, b) du fait que Chirac veut assumer à la fois l'héritage de la France de la Révolution qui est la défense des peuples opprimés, et l'héritage gaullien qui est de ne pas supporter l'humiliation des « casques bleus » français pris en otages ou tués en mission de paix.

« Mais, me dit le journaliste du *Woche*, n'y a-t-il pas une forte résurgence du nationalisme français, pas seulement dans le phénomène Le Pen, mais dans le retour au pouvoir d'un chef gaulliste ? Les conversions à de Gaulle de Régis Debray, Glucksmann, Jean Daniel et autres intellectuels de gauche ne sont-elles pas des symptômes ? »

Ici, il faut expliquer. De même que le républicanisme français et son message universaliste restent très difficiles à comprendre aux Allemands et Italiens, de même il leur est très difficile de comprendre la désormais complète intégration, non du gaullisme, mais de De Gaulle dans l'identité française. Ils ne perçoivent pas que l'identité française comporte la réapparition, au cours des phases les plus critiques voire désespérées de son histoire, d'un sauveur comme Philippe Auguste à Bouvines, Jeanne d'Arc à Orléans, Dumouriez à Valmy, et, en 1914, Joffre sur la Marne. De Gaulle, pétri de substance salvatrice, est intégré parmi les sauveurs de la France. Il n'est plus dans la conscience nationale le chef du parti gaulliste, il est le héros qui a sauvé l'honneur de la France en 1940, sauvé sa souveraineté en 1944, et sauvé la démocratie en 1958-1962.

Aussi la référence à de Gaulle apparaît de moins en moins comme la référence à un nationalisme de droite, et de plus en plus comme la référence au vouloir-vivre profond de la nation.

En tremblant littéralement, cet ami dont je dois taire le nom me dit de celui dont il est prudent de taire le nom : « Il contrôle tout, il est d'un égoïsme noir. »

Fin d'après-midi. Vide, angoisse. Je pense au cinquante-huitième chapitre du Tao Te King :

Le malheur
marche au bras du bonheur.
Le bonheur
couche au pied du malheur.

Dîner avec Sami et Sylvie. L'amitié est là, je me sens bien.

DIMANCHE 30 JUILLET

Ce matin, me levant somnambuliquement vers 7 h 30 pour aller pisser, je remarque des bouts de plumes de pigeon éparpillés dans la salle à manger, près de la fenêtre qui est restée ouverte la nuit. Puis je découvre Herminette à l'affût devant la radiateur du chauffage central sous lequel je discerne une chose frémissante et tremblante, un petit pigeon pris au piège. Herminette lance sans cesse la patte pour le saisir mais il se recroqueville. Je chasse Herminette, fais sortir le pigeon, le pousse vers le balcon, ferme la porte-fenêtre. Il restera longtemps immobile et je le croirai paralysé jusqu'à ce que, brusquement, je constate qu'il a disparu.

Journée au Mac

Soir. Bien que je n'aie aucune sympathie pour la Croatie de Tudjman et que son rôle en Bosnie, en dépit de l'accord de confédération qui demeure lettre morte, soit celui du charognard, la nouvelle de l'offensive croate dans la poche de Bihac me ragailardit.

Quand on regarde la carte, on voit qu'il suffirait de peu, non seulement pour désenclaver Sarajevo, élargir les enclaves de l'Est-Bosnie, sauvegarder Bihac, mais aussi pour couper la bande de Brcko qui joint les territoires bosno-serbes de l'est à l'ouest.

LUNDI 31 JUILLET

Lu dans *Time* la même sempiternelle enquête sur le cerveau et la conscience. Les neuro-scientistes continuent à chercher à localiser la conscience, et s'ils se rendent compte que c'est impossible, la conscience n'est plus pour eux qu'un épiphénomène. L'absence de toute culture systémique, l'ignorance du phénomène et de la réalité de l'émergence conduisent toujours aux mêmes stupidités. Mais comme ce sont des « spécialistes », le public les écoute, baba.

Depuis quelques jours j'écoute sur la M F « Rires et chansons ». Pour moi, les histoires drôles, calembours, contrepèteries sont des manifestations du génie humain.

MARDI 1^{er} AOÛT

Johanne est morte le 4 août 1994. Mon père est mort le 9 août 1984, comme son père, mort un 9 août.

Dossier dans *Les Enfants du Monde* du troisième trimestre 1995 sur l'or bleu : l'eau, qui se raréfie. On prévoit que, dans trente ans, trois milliards d'êtres humains vivront au-dessous de la barre des mille mètres cubes disponibles par personne et par an. Si l'accroissement démographique, l'urbanisation et l'augmentation de la consommation continuent, les pays riches bien dotés en eau risquent de connaître des pénuries. Une étude montre comment l'irrigation pour le développement de la culture du coton a déjà entraîné la diminution de cinquante pour cent de la mer d'Aral et un bouleversement écologique en Asie centrale.

J'attends avec impatience le numéro du *Monde* de demain qui sera consacré à l'anniversaire de Hiroshima. Déjà, il apparaît que l'argument classique justifiant les deux bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki, « pour éviter un plus grand nombre de victimes », est faux, comme l'a confirmé Teller.

MERCREDI 2 AOÛT

Le supplément spécial du *Monde* n'apporte aucun débat ni réflexion sur le caractère militairement inutile de Hiroshima et Nagasaki, rien sur le point de vue actuel de savants atomistes, militaires et autres. On aurait aimé justement un entretien avec Teller.

VENDREDI 4 AOÛT

Dans la nuit, l'armée croate a déclenché une attaque massive, sur Knin, semble-t-il. Moi, qui me suis soucie des minorités serbes menacées de croatisation lors de l'indépendance proclamée de la Croatie, je souhaite tellement que le front bosniaque soit soulagé, que je me réjouis de cette offensive. Et pourtant, elle apporte elle aussi ses flots de réfugiés, sa purification ethnique.

Aujourd'hui, premier anniversaire de la mort de Johanne.

Dans *Libé* de ce matin, découverte d'un cadavre vieux de cinq ans, dans son appartement, 5 rue Dampierre, immeuble banal entre un couscous-grillade

et un cordonnier. Cette petite rue donne sur le canal de la Gironde dans le XIX^e arrondissement. Georges était habillé et allongé au pied du lit, mort tout seul, il y a cinq ans, à soixante-quatre ans. La gardienne disait depuis 1989 que Georges était à l'hôpital, pour soigner un cancer, mais Georges avait disparu de l'hôpital, et sans que personne ni à l'hôpital, ni dans son immeuble ne s'en rende compte, il avait regagné son appartement. Deux ans de suite, les impôts l'ont relancé par lettre recommandée, sans insister puisqu'il n'était plus imposable en 1989. La ligne téléphonique de Georges a été coupée fin 1989, et l'électricité en janvier 1990. La régie immobilière de la ville de Paris, propriétaire de l'immeuble, a continué à prélever automatiquement les mille cinq cents francs de son loyer sur son compte où dormait une pension d'invalidité annuelle. On ne sait qui a alerté les pompiers (plus à cause de la puanteur que de l'absence), lesquels, saisis par l'odeur pestilentielle, ont ouvert la fenêtre, emporté le corps. Celui-ci a été autopsié, puis enterré dans l'ex-fosse commune du cimetière de Thiais. Personne n'a déclaré le décès à la mairie, et Georges demeure ignoré, mort, comme il le fut à la fin de sa vie. Sa seule trace terrestre est sa boîte aux lettres qui continue à se remplir de prospectus. Voilà comment, dans notre monde urbain, la réalité peut dépasser Kafka et Beckett.

Vers 5 heures, interview téléphonique d'une radio allemande à la suite de mon interview parue dans le *Woche*. Eh non, je ne condamne pas l'attaque croate, bien que je sache que les Serbes de Krajina avaient droit à un statut d'autonomie disposant de garanties internationales, et bien que je sache ce qu'aurait signifié leur croatisation dans le cadre du nationalisme de Tudjman. Je ne condamne pas l'attaque croate, bien que je voie à la télé les exodes de réfugiés serbes, et que s'opère en ce moment, de fait, le nettoyage ethnique, au détriment des Serbes cette fois.

L'intervieweuse me demande mon point de vue sur l'assertion de je ne sais quel journaliste allemand selon laquelle la séparation ethnique est la seule garantie de paix. Certes, dis-je, aujourd'hui que la séparation ethnique est presque partout le fait accompli, on ne peut revenir en arrière, mais, sur le plan du principe européen lui-même, j'étais partisan du maintien de la Bosnie-Herzégovine pluraliste, qui du reste a traversé pacifiquement plusieurs siècles (quelques éruptions causées par des facteurs explosifs extérieurs mises à part). Je sais qu'il y a le fait accompli des déportations de millions de Grecs d'Anatolie, de millions de Turcs de Macédoine grecque au début du siècle, qu'il y a eu la déportation de millions d'Allemands de Silésie et des Sudètes, ce sont des faits accomplis que je ne songe pas à modifier, mais sur le plan des principes, je suis pour la « convivance et la pluralité ».

À midi, la TV annonce, de source seulement croate, la chute de Knin, capitale de la République serbe de Krajina. L'avance croate semble irrésistible. Mais je crains qu'elle s'arrête une fois réoccupée la Krajina, peut-être Bihac décongestionnée, et qu'elle n'aille pas plus loin, car le terrain d'entente entre Tudjman et Milosevic est, depuis la désintégration de la Yougoslavie, le partage de la Bosnie-Herzégovine, à l'exception d'un résiduel avorton musulman.

Karadzic vient de limoger Mladic. Ce limogeage d'un général efficace par un dictateur délirant me semble de bon augure : j'espère que sa démente le perdra.

Je crois maintenant qu'on avance plus vers une possibilité de paix que vers une généralisation de la guerre. Il faut l'élimination de Karadzic, et la pression des Européens, des Américains surtout, désormais, pour que la Bosnie ait un territoire viable.

Pendant que je mets sur Mac mes notes des mois précédents, je m'écoute la scène finale de *Salomé* avec Montserrat Caballe, moment sublime où Salomé, la tête de Jean-Baptiste entre les mains, lui roule un patin absolu.

Puis *El Reliquario*. Je maintiens l'émotion à distance.

Dans la monnaie que me rend la boulangère, cet après-midi, une pièce de cinq francs nouvelle, avec le visage sarcastique de Voltaire. Eh oui, c'est l'année de son centenaire. Est-ce son sourire moqueur qui me fait penser aux mesquineries de Voltaire, à sa méchanceté à l'égard de Rousseau ? Mais rien de tout cela ne m'occulte sa grandeur et son génie. Alors je pense que la mesquinerie des grands esprits du passé ne réduit pas leur grandeur à des dimensions mesquines. Et pourquoi le faisons-nous aussi aisément pour le présent ? Moi, au cours des années, j'ai fini par voir comme le principal, chez Sartre, ses mesquineries et ses stupidités politiques, concédant évidemment son génie littéraire. N'ai-je pas tendance à ne voir que la mesquinerie de ceux qui ont une vision mesquine de ma personne et à les mesquiniser en retour ? Alors, sois conforme à ta morale, mec !

Tiens, le 9 août approche...

Après dîner, la TV était restée allumée, et en passant pour aller à la cuisine, je vois en gros plan le visage de Jo Dassin chantant de façon bouleversante *Marie-Jeanne* version française d'une mélodie que chantait Bobby Gentry, et que j'écoutais sans arrêt, il y a plus de vingt ans. Je me fixe devant l'écran, c'est un hommage à Jo Dassin ; parmi beaucoup de chansons banales qu'il chante avec élégance, une seule surnage, *On s'est quittés comme on s'est aimés*, version française du très beau *Farewell*. Je reste marqué par

DIMANCHE 6 AOÛT

Victoire complète des Croates dans la Krajina. Après l'exode, il y a deux ou trois ans, de dizaines de milliers de Croates, voici l'exode, de cette même Krajina, de dizaines de milliers de Serbes qui avaient depuis des siècles leurs foyers dans ces marches de l'Empire austro-hongrois. Voici le noir aspect d'une chose que je juge toujours positive, puisqu'elle décongestionne Bihac, brise avec les succès ininterrompus du clan bosno-serbe où le dingue Karadzic limoge le général Mladic, qui refuse ce limogeage.

Je n'ai repris mes notes de journal pour les inscrire dans mon Mac que depuis une dizaine de jours. Pendant des mois, à part ces notes jetées, je n'ai rien fait, pas d'article, aucun livre en chantier.

Vue l'avance considérable fournie par l'éditeur pour mon appartement, je devrais mettre en chantier mon « Manuel pour écoliers, enseignants, citoyens », mais je n'ai pas encore l'énergie pour allumer le haut fourneau. En préparation, il y a le livre de dialogue politique entre Sami Naïr et moi. Nous avons conversé à quelques reprises, mais la machine n'en est qu'au démarrage, et je m'effraie d'avance de tout le travail de transformation de l'oral à l'écrit.

J'ai surtout envie de me consacrer à mon journal, où je peux mettre en vrac tous les morceaux de moi-même.

Je voudrais en arriver à la conclusion de *La Méthode*, mais ne suis pas en conditions.

Je voudrais faire mon anthropologie historique.

Mais, une fois encore, il me faudrait une réforme de vie.

Ex-Yougoslavie. Dès maintenant, il faut prévoir la réconciliation, réconciliation, non plus comme après la Seconde Guerre mondiale, dans l'union, mais dans la séparation.

En lisant *World Link*, la publication de Davos, je trouve dans un compte-rendu du dernier livre de John Le Carré, *Our Game*, une définition du jeu qui convient non seulement à l'espionnage mais au jeu de la vie : « *A game on arcane that even experienced players may not know all the rules.* »

Puis un grand article sur la stratégie, destiné aux managers et businessmen, qui découvre que la stratégie nécessite une dialogique permanente entre « rationalisme » et « romantisme ». Le rationaliste Mr Spock et le romantique capitaine Kirk sont nécessaires ensemble à

l'entreprise moderne qui doit prospérer dans un univers à la fois nouveau et étranger. Moi, qui a vu et revu *Star Trek*, je n'avais pas pensé que cette dualité dans le gouvernement du vaisseau spatial, en dépit et au travers des oppositions et conflits entre Kirk et Spock, était la condition même de ses réussites.

Aux informations télé du soir, on revient sur Hiroshima. Je repense à la question : pourquoi a-t-on lancé la bombe pour massacrer des populations urbaines alors qu'il aurait suffi de la lancer dans un lieu peu habité ?

Après quatre années de guerre, il y a eu une formidable indifférence au destin des populations ennemies, collectivement criminalisées et perçues, dans le cas des Japonais, comme des sortes de fourmis humaines fanatisées. L'humiliation subie à Pearl Harbor et la haine accumulée durant la cruelle guerre du Pacifique ont non seulement rendu insensible aux souffrances des populations civiles japonaises (qui, avant Hiroshima, furent la cible des bombardements incendiaires de Tokyo – plus de deux cent mille victimes) mais ont suscité une soif de vengeance. La composante vengeance s'est associée à la composante indifférence.

Enfin le projet Manhattan fut une formidable machine dont la marche avait été accélérée dans la crainte que les nazis trouvent eux-mêmes l'arme atomique. Quand celle-ci fut prête, l'Allemagne avait été vaincue, le Japon était déjà à genoux. Le 22 juin, le discours de l'empereur Hirohito contenait des avances pour une négociation. Mais tous ceux qui avaient monté et mis au point la machine voulaient désormais qu'elle aille jusqu'au bout pour ne pas être frustrés du résultat. Il y eut peut-être aussi l'idée d'envoyer indirectement un avertissement à l'URSS pour qu'elle comprenne que l'Amérique était devenue omnipotente.

Nous devons donc oser regarder en face, surtout après cinquante ans, la cruauté et l'inhumanité qu'il y eut dans notre camp, et penser que l'horreur des exterminations nazies n'efface ou ne minimise nullement les autres, à commencer par les formidables et mortelles répressions de Staline sur des populations entières jusqu'en 1953. Mais nous devons penser aussi que les États-Unis, une fois le Japon vaincu, ne l'ont pas asservi, mais y ont implanté les structures d'une démocratie, et que l'Amérique fit de même en Allemagne dans la partie Ouest, ce que ne fit pas Staline dans la partie Est. Ainsi donc, il n'y a pas d'équivalence, mais il faut en finir avec la lutte des anges contre les diables.

Et le soir, je m'isole pour ma *Walkyrie* du mois d'août. C'est la version Barenboim-Kupfer de Bayreuth. Ce qui me bouleverse toujours, dans le premier acte, ce n'est pas seulement cette unité formidable de la musique et du mythe wagnérien, c'est que le mythe de Siegmund et Siegling est le

mythe de mes douze-seize ans. Je rêvais sans cesse d'une sœur inconnue, perdue, que je devais retrouver, une sœur aimée, une sœur aimante, une sœur amante... (Et je me souviens de l'émotion que j'eus en lisant, d'Élémir Bourges, *Les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*, histoire de ce frère et cette sœur qui se déclarent leur amour en jouant justement la *Walkyrie*...) Et c'est pour cela que résonnent si fort en moi des paroles comme celles-ci, de Cortazar, « *Siempre fuiste mi espejo quiero decir que para verme tenia que mirar te* ».

La mise en scène antérieure de Chéreau était trop « géniale », trop lourde en significations socio-historico-politiques. Elle emprisonnait le mythe sans pourtant le détruire. Dans la nouvelle mise en scène tout est au service du mythe. Les voix sont superbes. Ce premier acte est incroyablement, presque continûment sublime, je suis entre l'extase et la douleur, ou plutôt dans l'une et l'autre.

Comme j'aimerais vivre encore, toujours pour l'extase...

LUNDI 7 AOÛT

Après la canicule, fraîcheur, pluie...

Interview téléphonique avec Bosetti, pour *L'Unita*, sur l'ex-Yougoslavie. Je parle des deux guerres en une, etc. Je voudrais faire à nouveau un article sur la question, mais manque la volonté.

Le droit des peuples devient fou dès qu'il revendique la pureté ethnique. L'accroissement de la pathologie nationaliste tient au fait que désormais chaque ethnie voudrait devenir nation, voir les Transnistriens, Tamouls, Sikhs.

Téléphone de Gilio Pontecorvo, que je n'ai pas vu depuis quarante ans ? Trente-cinq ans ? Directeur maintenant du festival de Venise, il veut m'avoir à sa table ronde ; plus je résiste, plus il insiste. Dès que des programmeurs se mettent un programme en tête, ils sont terribles. Je lui dis que je suis à Locarno la veille.

— Mais ce n'est rien ; et il me fait mille *combinazione*, avion, train, voiture.

— Mais c'est trop pour moi, *sono uno vecchione*.

— Quand es-tu né ?

— En 1921.

— Moi en 20, me dit-il triomphalement, et il ajoute qu'il fait du tennis, du sport, etc. Mais, reconnaît-il, j'ai eu un infarctus du myocarde.

— Tu as de la veine, lui dis-je, au moins, tu es averti, le facteur a déjà sonné une fois.

— J'espère qu'il sonnera encore trois, quatre fois...

— Moi, mon cas est tragique, je n'ai pas reçu d'avertissement. » Et je ne peux m'empêcher de lui dire mon souci funèbre pour le 9 août.

Lui : « Je suis heureux de voir que tu as quitté les illusions du positivisme pour les lucidités de la superstition. »

Seize heures trente, arrivée de la journaliste du *Vif Express* de Bruxelles, qui avait pris rendez-vous par téléphone pour m'interviewer sur les stars ; je lui avais répondu que j'étais retiré des voitures, que je n'avais pas retravaillé ce thème depuis mon livre qui est de 1957, sauf pour une préface à l'édition de 1962... que je suis donc devenu incompetent. Elle avait insisté : « Mais si, vous me direz des tas de choses intéressantes, etc. » Alors j'avais accepté le rendez-vous. Elle arrive donc de Bruxelles, je l'acommode, elle me montre deux exemplaires de son magazine, que je regarde en feignant l'intérêt, elle me demande une photo, je dis : « Voyez, Le Seuil » ; elle prend sa plume, son cahier, m'annonce la première question :

« Que pensez-vous de cette montée des stars de la pub ? » Je dis que je ne comprends pas. Elle m'explique qu'on parle de plus en plus des mannequins-vedettes et des grands couturiers. Je lui dis que je n'en savais rien, et qu'ignorant le phénomène lui-même je suis incapable d'en donner l'explication. La piquante enfant est atterrée. Je dois lui répéter de diverses manières que je ne peux strictement rien lui dire. Elle essaye de se raccrocher : « Votre assistante, Mme Vié ? – Elle n'a jamais rien étudié dans ce domaine. » Je lui suggère le nom de Baudrillard. Elle note, mais demeure perdue. « Ne vous en prenez qu'à vous-même, etc. Rentrez à Bruxelles par le TEE de fin d'après-midi. Allez vous balader place des Vosges. » Elle part, désolée. En oublie son écharpe. Modeste, je n'interprète pas cet oubli comme un signe freudien, tout en humant cette écharpe à odeur agréable. Elle resonance, et comme la piquante enfant n'est pas mon type, je lui tends l'écharpe à la porte sans la réinviter.

MARDI 8 AOÛT

Depuis le dessin de partage de la Bosnie entre Croatie et Serbie fait par Tudjman à un diplomate anglais, rapporté par le *Times* et reproduit dans *Le Monde*, je comprends que je n'ai vu qu'une des branches de l'alternative qu'ouvre la victoire croate en Krajina. Moi, j'avais vu le soulagement apporté aux Bosniaques à Bihac, et, plus largement, un renforcement de la position bosniaque, mais les propos de Tudjman, assurant déjà, en mai, qu'il s'entendrait avec Milosevic, mais non avec Itzetbegovic, « cet Algérien », les informations n'ayant cessé de courir sur les contacts entre Tudjman et Milosevic, tout cela ouvre l'autre branche de l'alternative. Après la récupération de la Krajina, Tudjman peut abandonner la Slavonie occidentale

à la Serbie pour mieux se partager la Bosnie avec elle.

Il y a toujours eu deux guerres en une : la guerre de Croatie pour les territoires à population fortement serbe de Croatie, et la guerre de Bosnie. Pour la Croatie, Serbie et Croatie sont ennemies, pour la Bosnie, elles sont complices en poursuivant ensemble le même dépeçage. Alors, qui l'emportera ? L'hostilité serbo-croate pour la Slavonie ou l'entente serbo-croate pour la Bosnie ? Dans ce dernier cas, la victoire croate en Krajina, loin d'annoncer la sauvegarde d'une Bosnie, même mutilée et réduite à une part majoritairement musulmane, signifierait sa destruction.

Téléphone d'un animateur de l'Appel de Vincennes. Il me faxe un message du Cercle 99 qui dénonce la dérive autoritaire et monopartite du pouvoir bosniaque. La grève de la faim d'Ariane Mouchkine et de ses compagnons n'a suscité aucune réaction officielle. Tous les soirs, il y a réunion à la cartoucherie de Vincennes et, souvent, une télécommunication avec Sarajevo. Hélas, croient-ils encore sauver la Bosnie pluraliste ? Aujourd'hui, on peut espérer sauver seulement la Sarajevo pluraliste.

Sont-ils entrés en relation avec Francis Bueb ? Non. J'ai perdu contact avec l'association Paris-Sarajevo-Europe. Sans doute est-ce par peur de parler avec elle de la Croatie que je n'ai pas téléphoné à Véro.

MERCREDI 9 AOÛT

L'habile Tudjman a deux politiques au feu, celle de la paix avec la Serbie, qui lui coûterait la perte de la Slavonie mais lui rapporterait un partage avantageux de la Bosnie, celle de la reprise de la guerre contre la Serbie, avec l'accentuation de l'alliance avec la Bosnie.

M. Bigard, chef d'une entreprise d'abattage de porcs et bovins à Quimperlé, a décidé d'imposer à ses ouvriers des horaires fixes de pause-pipi : 8 h 05, 11 h 20, 14 h 05. Les ouvriers se sont mis en grève contre cette mesure qui prend leurs vessies pour des horloges.

Rendez-vous à 18 heures avec Athéna, de passage à Paris. Son cabinet de philosophie de Strasbourg marche. Ses expériences dans les entreprises l'intéressent.

JEUDI 10 AOÛT

Le 9 août est passé, mais autant j'étais inquiet deux jours auparavant, autant mon inquiétude s'est dissipée ce jour mortel. Je me suis réveillé tout normal ce matin.

La remontée génétique ? C'est étrange comme, depuis un certain temps, je suis saisi par petites bribes par mon père. D'abord, je me suis rendu compte que l'expression que j'ai dans la photo de couverture de l'*Année Sisyphé* est l'une des expressions de méfiance ou de mécontentement qu'il avait parfois. Puis je vois qu'un appétit impérieux me saisit maintenant, non plus vers 13 heures, mais vers 12 heures, et que, comme lui, je vais croquer clandestinement quelques riens en attendant le repas. Je suis de plus en plus friand de petits cornichons frais au sel. Je m'en suis achetés l'autre jour, et je les épuche et les croque en cette fin de matinée. Des chansons qu'il aimait me repassent dans la tête, l'habitent un certain temps, et je commence à répéter de façon stupidement monotone des mots qu'il aimait prononcer, des plaisanteries qu'il répétait sempiternellement. Ainsi il revient m'habiter. Et c'est sans doute parce que je le sens à l'intérieur de moi que j'ai craint que le jour de sa mort ne fût celui de la mienne.

Je suis relancé par le Québécois Jacques Carl Morin qui a créé et développé l'association de tous les Morin, et qui m'a adopté bien que je ne sois pas un Morin pure laine. Il m'envoie une lettre qui porte les armes des Morin, un bel écusson à fleurs de lys et gerbes de blé, que je ne saurais décrire en termes héraldiques, et qui porte la fière devise : « Décide et accomplis ». Il croyait que Morin était le patronyme de Violette. Comme je l'ai détrompé, il me demande d'où vient « mon » Morin, et comment il été choisi. Je le lui explique, en lui révélant la part de hasard qui y entra puisque j'avais choisi comme nouveau pseudonyme de Résistance Manin, combattant espagnol dans la fiction malrausienne de *L'Espoir*, et résistant vénitien dans l'Histoire. J'ajoute à ce bon Morin qu'étant devenu fils de mes œuvres tout en restant fils de mon père je m'estime intégré dans le patronyme Morin. Certes, n'étant pas vraiment Morin au départ, je ne l'avais pas décidé, et ne méritais pas encore d'assumer la devise morinienne, mais, ayant accompli ma morinité, je suis en mesure de la décider rétroactivement, et je peux brandir l'écusson « Décide et

accomplis ».

Je conduis Edwige au Majestic Bastille voir *Usual Suspects*. Nous passons de la chaleur étouffante de l'extérieur à l'atmosphère glaciale de la salle climatisée. Heureusement, je lui ai conseillé de prendre une veste, mais j'ai surestimé ma résistance au froid ou plutôt sous-estimé le froid. Le film l'ennuie, moi il m'emballe ; certes il est pendant une heure complètement incompréhensible (et même à la fin on ne comprend pas tout rétroactivement), mais les images sont superbes, la musique âpre, intense, parfois sépulcrale, diffère des musiques de film, la présence des personnages est fabuleuse, l'histoire incroyable est sans cesse inattendue, et la découverte ultime du terrifiant coupable, qui jusqu'alors semblait le personnage le plus bonasse de l'histoire, frappe fort.

Je ne fais pas attention au fait qu'Edwige achète de l'Osmogel à la pharmacie voisine de la salle.

VENDREDI 11 AOÛT

Edwige me révèle enfin qu'elle a mal à un sein depuis quelques jours, que la douleur s'accroît. Je regarde le téton qui a une couleur étrange, violacée, sans doute signe d'inflammation. Son gynéco est en vacances. Je téléphone à la gynéco de sa fille, qui est également en vacances ainsi que sa remplaçante. Une secrétaire consent à me donner le téléphone d'un gynéco, qui se révèle être absent, mais a laissé sur son répondeur le téléphone d'un autre gynéco, à son tour absent. Au huitième appel, une secrétaire dit : « Allez à l'hôpital le plus proche. » Finalement, je phone à SOS-Médecins. Une heure plus tard, un médecin examine, demande s'il y a eu mammographie. Moi je dis oui, pensant qu'Edwige a finalement fait cette mammo qu'elle devrait faire tous les ans et qu'elle a omis de faire depuis trois ans. En fait, elle n'est pas allée chez le radiologue. Le médecin voudrait prescrire un anti-inflammatoire, mais Edwige refuse, disant que les anti-inflammatoires lui causent des douleurs digestives très fortes, ce qui est vrai, mais omettant de dire qu'elle peut colmater avec du Zantac les effets néfastes du médicament. Finalement, il ne prescrit que deux antalgiques.

SAMEDI 12 AOÛT

Ce téléfilm-saga qui dure plus de trois heures, *La Deuxième Vie du colonel von Streider*, je ne voulais pas le rater.

Cela parce que j'avais fait un scénario, en 1963, sur le thème d'un ancien

SS responsable d'un *Sonderkommando* dans un camp nazi, qui, après avoir liquidé sur ordre les membres de ce kommando, prit l'identité juive de l'une de ses victimes, passa en Israël où il s'adapta, devint un bâtisseur, prit femme et, en quelque sorte, devint subjectivement israélien, refoulant en lui son ancienne identité. Mon scénario commençait au moment où sa compagne lui apprenait qu'elle était enceinte. Aussitôt après, un jeune sociologue américain venait le voir pour faire une enquête sur le camp où il avait été victime concentrationnaire. C'est le jeune Américain qui, en cours d'enquête, découvrira la vérité et la révélera aux trois beaux-frères de l'ex-SS. L'un voudra immédiatement le tuer, un autre le livrer aux autorités, le troisième, étant donné que l'ancien nazi a changé véritablement d'identité, plaidera pour le pardon et le silence. Finalement, la voiture qui les conduit à la police passe sous les fenêtres de l'appartement où l'on circonçoit l'enfant de celui qui est redevenu l'ancien SS Hans Wernert.

Mon scénario avait été défiguré par Calef, qui voulait présenter l'ex-nazi comme un pleutre qui se dissimule plutôt que comme quelqu'un qui s'est transformé de l'intérieur, le film était minable, il n'eut pas de distribution en France, ni en Europe, et passa seulement en second film dans un circuit aux USA.

Dans le téléfilm que je vois ce soir, le sujet est très bien traité, de façon plus convaincante que dans le film de Calef. Il s'agit d'un colonel SS, issu d'une grande famille aristocratique prussienne, qui est devenu une sorte d'inspecteur des fournitures pour camps d'extermination. Le film commence en 1944, alors que ce colonel von Streider fait partie du complot qui doit assassiner Hitler. Le complot éventé, il demande à un médecin SS de Treblinka, expert en expériences de chirurgie faciale, et sur qui il a un moyen de pression, de transformer son visage et de lui tatouer un matricule de prisonnier juif. Officiellement, von Streider meurt du typhus, et Ben Crosman, envoyé avec d'autres au camp de Belsen à la suite de l'évacuation de Treblinka, subit pendant un an les souffrances des Juifs déportés. Il s'est lié à un Juif sioniste, à qui il a sauvé la vie et qui, à la libération, lui propose d'aller en Israël avec lui. Ben refuse à plusieurs reprises, il dit vouloir aller en Suisse où il deviendra ingénieur, mais, touché par la compagne de son ami, Déborah, et moralement obligé de fournir ses compétences pour le départ d'un rafiot partant clandestinement en Israël, il y émigre, devient kibboutsin, retrouve Déborah, et ne renonce définitivement à s'installer en Suisse que lorsqu'il apprend qu'elle est enceinte. Il l'épouse, et vingt-cinq ans plus tard, il est devenu un général de l'armée israélienne, réputé comme « lion de Juda » dans ses combats contre les armées arabes ; il a un fils. Celui-ci, qui voudrait être cinéaste, projette un film sur le camp de Treblinka où fut enfermé son père. Il part à Munich étudier des archives, découvre une photo qui le frappe. Bien que ce jeune homme porte épaisse moustache et grosse tignasse, il découvre sa ressemblance avec le jeune colonel von Streider ; il s'intéresse à ce personnage jusqu'à ce qu'un ensemble de coïncidences l'amène à l'évidence.

Il se rase la moustache, se coupe les cheveux et retrouve son propre visage dans celui du SS.

Entre-temps, le réseau d'anciens nazis Odessa, toujours actif dans le monde, a retrouvé la trace de celui qui est devenu le général israélien Crosman, et, par chantage, en le menaçant d'assassiner sa femme et son fils, le contraint à leur livrer une mallette d'uranium pour élaborer deux bombes atomiques. Il semble que Crosman ait cédé au chantage. Il est kidnappé au sortir de chez lui dans une voiture apparemment officielle, conduit à Eilat, embarqué avec sa mallette sur un yacht où se tiennent les chefs d'Odessa. Son fils, qui le poursuivait avec une haine accrue par la certitude de sa trahison, reste impuissant sur le quai, mais répète aux officiers des services secrets arrivés sur les lieux les mots hébreux que lui a dits son père avant d'embarquer « n'approchez pas le bateau ». En mer, Crosman-von Streider rappelle aux nazis que ce fut lui qui mit au point le détonateur de la bombe qui faillit tuer Hitler, et le bateau saute. Des funérailles officielles sont faites au général Crosman. L'ami de Crosman, qui l'avait connu en déportation, et qui, devenu haut personnage dans les services secrets israéliens, est resté l'ami de la famille, convainc le fils que le colonel von Streider est mort depuis longtemps et que celui qui vient de mourir est le général Crosman.

Le film est assez habile puisque Streider, encore SS, n'est pas totalement « négatif ». Non seulement il ne participe pas directement à l'administration des camps, mais il participe au complot contre Hider, et, s'il veut échapper au châtimement que les SS subiront des Alliés, il veut échapper au châtimement qu'Hitler inflige à tous ceux qui ont participé au complot destiné à l'abattre. Du reste, il apprendra quand il sera libéré que sa femme et son enfant ont été massacrés par les nazis. D'autre part, le film montre qu'il a fallu du temps pour que Crosman devînt israélien, que l'amour pour une femme a été décisif, et qu'ensuite il s'est véritablement enraciné dans sa nouvelle patrie. Il reste que le film échappe au tabou de l'impardonnabilité du « nazi » qui restera toujours un « nazi », et témoigne ainsi d'une noblesse morale inhabituelle qui m'émeut.

Soir : la douleur du sein ne diminue pas, et l'on est entré dans le week-end fatal du 15 août.

DIMANCHE 13 AOÛT

Je pars tôt au marché, rue de Bretagne, afin de rapporter de la crème pour le café d'Edwige et, du coup, faire quelques emplettes d'épicerie, fruits et légumes. Je trouve chez Vion des biscuits écossais qui, je pense, plairont à Edwige. Je les rapporte, elle goûte, ça lui plaît, elle craint qu'Herminette, devenue à la fois omnivore et goulue, les bouffe, et me demande de sortir d'un

haut placard une boîte métallique à biscuits. Au moment où je saisis la boîte, elle me dit : « Fais attention, il y a quelque chose dessus », et instantanément, la lame hélicoïdale d'un broyeur-mixeur lui plonge l'une de ses pointes acérées dans le doigt. Le sang coule en abondance. Je cours en trois endroits différents, l'un pour l'eau oxygénée, l'autre pour le coton, le troisième pour trouver un tube d'Auréomycine que, dans mon trouble, je ne trouve pas. Le sang pisse. Finalement, nous faisons un gros pansement, le scotchons au micropore. Quelle série de malheurs ! Qui a jeté un sort ?

Réponse à des lettres qui s'étaient empilées. Il y avait une lettre d'une femme belge de quatre-vingt-sept ans, Yvonne Rousseau, qui trouvant résonance en elle de ce que j'ai écrit dans *Mes démons* sur la compréhension et la magnanimité, m'a envoyé un manuscrit, *Prisons*, dans lequel elle évoque ses rencontres, quand elle était missionnée psychothérapeute, dans les prisons, auprès des détenus condamnés pour collaboration après la libération de la Belgique. Il y a un homme assez jeune, qu'elle appelle le délateur, qui est condamné à mort, et qui lui baise longuement la main lorsqu'elle le quitte, parce qu'elle ne l'a pas traité avec mépris et qu'elle lui a parlé humainement ; il y a une jeune femme qui a aimé un soldat allemand, lequel est mort plus tard sur le front de l'est, et qui, en tant que mère d'un « petit Boche », a été tondue, mise en quarantaine puis emprisonnée ; il y a une femme rexiste qui s'était prise d'admiration pour l'armée allemande et l'œuvre sociale hitlérienne... La prison rend tout être pitoyable, misérable ; la communication révèle qu'on ne peut réduire quelqu'un à ce qu'il a fait d'infâme, et que la collaboration à l'Allemagne hitlérienne a pu être la conséquence d'un dérive, d'une erreur, d'une illusion. Et nous, ne nous sommes-nous pas occulté les ignominies du communisme stalinien dont nous étions partisans ?

Je réponds aussi à Pierre Leclère dont je relis lettre et poèmes. Ce poème qu'il a adressé à Seraina (quel nom admirable) me touche :

Il y a dix ans
que nous nous rencontrâmes
Ames unies contre l'immonde
résonnant l'une avec l'autre
et avec le monde
son rythme ses consonances
La fibre vibre encore
en corps.

Nouveau plan de paix américain. Clinton proposerait de « donner » Goradze aux Serbes, mais ce n'est pas donner, c'est échanger au prix fort et avec garanties sur les populations, qu'il faut envisager, car nous allons vers une tripartition qui risque de n'être en fait que bipartition (entre Serbes et Croates).

Accord de principe (mais non encore de fait) Peres-Arafat pour l'extension de l'autonomie palestinienne en Cisjordanie.

Soir. *Le Crépuscule des Dieux*. M'impressionne le terrifiant Hagen, mais toute l'histoire de la duperie de Siegfried, des deux mariages, tombe souvent dans une sorte de mélo vaudevillesque, et bien que fasciné par la marche en avant implacable de la ruse et de la trahison, je décroche. Siegfried dupé semble trop tarte, seule la douleur de Brunehilde resitue et restitue l'horrible tragédie. J'attendais quand même le coup de lance dans le dos et, évidemment, la marche funèbre, mais le sommeil m'a saisi au milieu des filles du Rhin.

LUNDI 14 AOÛT

Rabin aurait fait entériner l'accord Peres-Arafat sur la Cisjordanie en jurant que rien ne sera concédé à Jérusalem-Est.

Course contre la montre avant le 15 août. Je prends un double rendez-vous pour mammo et écho, puis je réussis à trouver un remplaçant de remplaçant gynéco : les rendez-vous, si tout se passe bien, s'échelonnent aujourd'hui de 17 heures à 17 h 45, puis 19 heures.

Edwige s'efforce de manipuler à la fois télé, Visiopass (pour câble) et magnétoscope. Comme les installations ont été faites de façon séparées, tout est mal raccordé ; de plus, le branchement du câble a été au début bricolé par l'installateur, ce qui oblige de passer sur la première chaîne « normale » pour actionner le visiopass qui branche sur le câble. Les horloges ne sont pas en accord, les trois modes d'emploi sont inintelligibles et de plus inopérants. Voilà quatre jours que ça dure. Un technicien est venu ce matin, il a fait certains réglages, mais n'a pas compris qu'il fallait continuer à se mettre sur la première chaîne pour passer au câble. Edwige est par terre, devant la TV, avec Marie, au milieu de papiers et modes d'emploi étalés.

Vers 3 heures, alors que je suis téléphoniquement tranquille ces derniers jours, un phone me surprend. C'est une journaliste d'Europe 1 : « Vous êtes au courant ? – De quoi ? – Nous venons d'apprendre la mort de Jakez Hélias. »

Je demande cinq minutes pour reprendre mes esprits, puis j'essaie de situer l'originalité de Jakez Hélias, né dans Pouldreuzic la blanche, traditionnaliste et bretonnant, voisin de Plozévet la rouge, laïque et républicaine, où les enseignants empêchaient les écoliers de parler breton

entre eux. Jakez Hélias fut un laïque, un républicain, mais en même temps il écrivit des saynètes en breton pour les distributions de prix, il défendit et illustra la langue bretonne, il unit ce qui était opposé, la singularité bretonne et l'universalité française, et il apporta un magnifique monument de mémoire historique dans *Le Cheval d'orgueil*. J'évoque cet homme droit, d'une grand noblesse de caractère, qui de plus, parce qu'il était un esprit original et puissant, fut par là même un grand écrivain.

J'arrache Edwige vers 4 h 30 pour aller au labo. Ce centre d'examen rue de Miromesnil est organisé de façon très compartimentée. Ainsi il y a un accueil radio différent de l'accueil écho, et, à chaque fois, il faut présenter carte de Sécu, payer. Examens qui accroissent la douleur au sein d'Edwige. La préposée à l'échographie lui a palpé une grosseur anormale, et l'inquiète. Nous volons en voiture rue de la Tombe-Issoire, chez la gynéco, remplaçante de remplaçante de la mi-août, qui, elle-même, part en vacances ce soir. Pour elle, il semble qu'un abcès soit en formation, elle prescrit antibiotiques et anti-inflammatoires. Elle a l'air très humaine et suscite notre confiance. Edwige voudrait la revoir à son retour, mais elle travaille en dispensaire et hôpital, ce qui la rend encore plus sympathique.

Sur le retour, boulevard Raspail, je vois une croix verte de pharmacie éclairée, il est presque 20 heures, et beaucoup de pharmas sont fermées. Je cours dans cette pharma qui me semble demi-éteinte, je trouve un vieux petit Asiatique, très gentil, minutieux, qui refait plusieurs fois ses comptes, et accepte en souriant mes plaisanteries vaseuses. Edwige est pressée de rentrer afin de faire dîner Herminette. Celle-ci est habituée à sa pâtée de 7 h 30 et Edwige ne supporte pas l'idée qu'elle soit affamée. (En revanche, elle peut tout à fait oublier que j'ai faim.)

Retour, soins multiples. À la TV, je tombe sur la dernière demi-heure de *Bons baisers d'Athènes* qui me plaît assez, mais en dépit de mon intérêt, je m'endors, me réveille quand Edwige arrive au lit ses ultimes soins terminés, on zappe sans trouver notre bonheur et l'on s'endort.

Nuit agitée d'inquiétude, mais...

MARDI 15 AOÛT

Ce matin Edwige a moins mal, et l'on voit que quelque chose a suinté dans le pansement.

J'ai regardé dans le dernier *Dissent* un ensemble d'articles sur Hiroshima. Je ne cesse de retourner à Hiroshima en cette période où non seulement l'anniversaire ressuscite la mort atomique, mais où il re-génère tous les problèmes qui furent occultés.

À l'époque, Eisenhower et MacArthur pensaient que la bombe n'était pas

nécessaire. Dans le même sens, l'amiral Leahy écrivait : « Les Japonais étaient déjà vaincus et prêts à se rendre... L'utilisation de cette arme barbare ne nous a pas aidés à gagner la guerre... En étant le premier pays à utiliser la bombe atomique, nous avons adopté la règle éthique des barbares. » Ce fut Truman qui décida pour des raisons supra et infra militaires. Dans sa décision, il y eut, comme le note l'auteur d'un article, les résidus d'un racisme qu'il exprimait, à vingt ans, dans une lettre à sa fiancée où il disait que Noirs et Jaunes étaient d'une humanité inférieure et devaient être relégués les uns en Afrique, les autres en Asie. Il y avait cette haine formidable, suscitée par l'atroce guerre menée par les Japonais, ce qui a incité les États-Unis à mener une guerre atroce de bombardements dont celui de Tokyo. Truman aurait dit pour justifier Hiroshima : « Quand vous avez affaire à une bête, vous la traitez comme un bête. » Comme Hitler avec les Juifs. Mais à la différence de Hitler, Truman corrigea cette idée dès que le Japon fut vaincu, et il déclara même que les Japonais étaient des êtres humains qu'il ne fallait pas traiter comme des bêtes. Il passa ainsi de la psychologie de guerre à la psychologie de paix.

La grande différence entre les massacres des nazis et ceux des Alliés, c'est que, alors que les massacres nazis étaient commis dans la proximité visuelle et charnelle de leurs victimes, ceux, aveugles, des Alliés furent commis de très haut, de façon anonyme, et ne furent que des excès temporaires, dus à un paroxysme de guerre. De même les excès de la Libération furent ensuite inhibés par le retour à une société de droit plus ou moins policée.

On pourrait dire que la « solution finale » décidée au début 1942 par Hitler à Wansee était un excès dans un paroxysme de guerre ; certes, mais ce paroxysme – l'extermination – s'inscrivait dans le fil d'une doctrine de base qui était l'élimination des Juifs d'Europe, et qui se serait réalisée auparavant par la déportation.

Il y a une justification de Hiroshima, inattendue, que met en relief l'article de Michael Walzer. Comme l'épouvante suscitée par Hiroshima contribua au fait qu'il n'y eut ensuite aucune utilisation de la bombe, en dépit du souhait de certains généraux US pendant la guerre de Corée et la guerre d'Indochine, on peut dire que la décision de Truman, en inhibant l'emploi postérieur de l'arme atomique, bénéficia d'une « chance morale » (*moral luck*).

Oui, mais il y eut aussi l'équilibre de la terreur qui contribua à cette inhibition. Maintenant que l'équilibre est rompu, maintenant que la dissémination s'accroît en même temps que la miniaturisation, les risques d'utilisation de l'arme nucléaire s'accroissent. Bénéficierons-nous encore longtemps de la *moral luck* ? La terreur nucléaire mutuelle aura-t-elle fait acquérir à l'humanité le contrôle sur l'anéantissement ?

Autre argument. La bombe aurait permis à l'Empereur de sauver la face en capitulant, non tant devant une puissance ennemie victorieuse, mais devant

une puissance de terreur surhumaine.

L'article de Walzer m'apprend aussi qu'un grand nombre de victimes de Hiroshima étaient des Coréens déportés, quasi esclavagisés pour travailler dans les usines de la ville, et qu'aucun Mémorial japonais n'a mentionné ces Coréens.

J'apprends aujourd'hui que le Premier ministre socialiste japonais Murayama s'est excusé pour les exactions et massacres commis par le Japon impérial en Chine, Corée, Asie. Mais ce sont des excuses personnelles. L'Empereur et l'État japonais n'ont rien exprimé de tel. Par sa domination coloniale et son agression, le Japon a infligé des pertes et des souffrances énormes à de nombreux pays, particulièrement en Asie. Les manuels d'histoire japonais continuent à minimiser ou à taire les massacres, tortures, expériences de vivisection sur humains commis par l'impérialisme japonais.

Je persiste à penser qu'un regret japonais, rétroactif et officiel serait salubre, mais qu'il en serait de même d'un regret américain, rétroactif et officiel pour Hiroshima et Nagasaki.

Nous voulons que les nazis ou les militaristes nippons reconnaissent les crimes majeurs qu'ils ont commis. Les Alliés occidentaux ne pourraient-ils pas reconnaître les crimes, à la fois exceptionnels et moindres, commis pendant cette guerre, et se souvenir qu'ils n'étaient pas seulement des Nations démocratiques mais aussi des puissances colonialistes ?

Le processus du retour de l'humanité, de la compréhension, est beaucoup plus difficile après cette guerre qu'après celle de 14-18 qui fut pourtant une ignoble tuerie et fut vécue dans les deux camps ennemis comme une guerre de la civilisation contre la barbarie.

Et puis, je ne sais plus qui remarque que les massacres à la machette, l'arme la plus primitive qui soit, ont peut-être fait plus de victimes au Rwanda en 1994 que les bombes de Hiroshima et Nagasaki en 1945.

Je vais me répéter, mais je suis de plus en plus frappé par le caractère anthropologique du massacre de masse. Le pays le plus civilisé et le plus cultivé de la Terre, l'Allemagne, a été capable de massacres aussi horribles que ceux des archaïques Rwandais, et les massacres de Hiroshima venaient non seulement de l'indifférence, mais de la haine et de la vengeance. Il y a des conditions de haine, guerre, vengeance, où toutes les formes ritualisées ou civilisées encore présentes dans la guerre et dans la vendetta disparaissent, où se libère et devient contagieux le besoin inextinguible de tuer indistinctement et de faire souffrir. La guerre de l'ex-Yougoslavie nous rappelle que l'Europe n'est pas guérie, la guerre de Tchétchénie nous rappelle que la Russie n'est pas guérie. Nul n'est à jamais guéri, immune. La civilisation doit sans cesse se régénérer elle-même. Tout progrès doit sans cesse se régénérer.

Hitler. Jusqu'à présent, je pensais que Hitler avait manifesté du génie militaire dans la campagne de France, contre l'avis de ses généraux timorés, et que c'était l'ivresse de ses succès qui l'avait empêché de comprendre à temps

qu'il fallait battre en retraite à Stalingrad. Mais en fait, Hitler a gagné la bataille de France parce que l'armée française l'a perdue par incapacité stratégique et déliquescence morale. Son délire obtus apparaît dès le début de la pénétration des armées allemandes en Ukraine. Goebbels lui dit qu'il faudrait bien traiter les populations qui viennent acclamer les armées allemandes, mais lui, obsédé par son projet de les asservir, va susciter la résistance soviétique. La folie de Hitler a permis à l'Allemagne de croire qu'elle extirpait son cancer en extirpant les Juifs, mais elle a éliminé tous les scientifiques juifs qui ont contribué à la confection de l'arme atomique. En m'interrogeant sur Hitler, je retrouve mon projet d'anthropologie historique qui me permettrait d'interroger des personnages comme Hider et Staline, cela en dépassant et le psychologisme et le sociologisme.

Pourquoi tant d'intellectuels juifs français se sont-ils voués à la cause de la Bosnie ? Sans doute pour se démontrer à eux-mêmes qu'ils ne s'enfermaient pas dans l'israélisme et l'anti-islamisme, qu'ils restaient fidèles aux grands principes universalistes de la Révolution française qu'avait adoptés l'intelligentsia juive jusqu'à la résurrection du particularisme israélo-juif. Et, du coup, certains des probosniaques peuvent d'autant mieux justifier leur pro-israélisme qu'il ne les empêche pas de défendre un peuple d'origine islamique.

Ces jours derniers, je mettais la *Passion selon saint Mathieu* en travaillant. Aujourd'hui, je me remets à la *Huitième* de Chostakovitch. Selon quelle météorologie intérieure je passe d'une musique à l'autre ?

Après avoir répondu au courrier, je m'efforce, non pas de mettre de l'ordre, mais de dé-désordonner mon bureau.

Dans un envoi de G. M., ce poème dont je crois qu'elle a oublié le nom de l'auteur, et qui évidemment me concerne :

*Yo quiero luz de luna
para mi madre triste
para sentir divina
la ilusion que me trajiste*

*Para sentir te mia
mia, tu, como ninguna*

*Pues desde que te fuiste
yo no he tenido luz de luna*

Dans la pile de livres, revues, journaux, etc., qui se sont entassés et

débordent, je tombe sur ce livre d'Alain Jourroy que je voulais lire, *Manifeste de la poésie vécue*. Je le sors et l'ouvre par hasard, à la page 38, sur cette phrase d'Eliott (1928) dans sa préface aux poèmes d'Ezra Pound : « Le poète original a pour souci l'existence, et le poète de deuxième ordre s'en détourne pour la littérature. »

Encore Hiroshima. Dans *Le Monde diplomatique*, article de Kai Bird, président du Comité des historiens pour un débat libre sur Hiroshima, qui montre qu'une sorte de « purification éthique » empêche aux États-Unis de toucher à ce qui est devenu un mythe : la nécessité des bombardements de Hiroshima et Nagasaki.

En même temps, la monstruosité de Hiroshima tend à être, sinon occultée, du moins atténuée par les crimes de guerre japonais. Le Japon peut minimiser le mal qu'il a fait en ne regardant que Hiroshima, l'Amérique peut minimiser le mal de Hiroshima en regardant le mal fait par les Japonais. C'est toujours l'autojustification de son crime par la dénonciation du crime de l'autre. Certes, tout n'est pas équivalent, et c'est ici qu'il est plus que jamais nécessaire de penser dans toute sa complexité la polytragédie que fut la guerre de 40-45.

Dans l'après-midi, nous sortons nous balader. Nous roulons avec volupté dans Paris quasi désert. Que la ville est belle durant ces quelques jours de dépollution automobile, de déstressation urbaine ! Nous nous arrêtons au Palais-Royal, dont on ne peut plus contempler dans leur ensemble les jardins, aujourd'hui bizarrement compartimentés par des paysagistes qui ont sacrifié le tout à la partie. Puis, galerie Colbert et galerie Vivienne, très paisibles elles aussi. Nous nous installons à une table dans la galerie Vivienne. Je prends, avec une salade mixte assez quelconque baptisée *romana*, un excellent chinon de chez Legrand, dont la boutique est toute proche.

Je me flatte d'avoir été un des tout premiers intellectuels legrandiens, il y a plus de quarante ans, et je suis resté fidèle à ce seigneur, aujourd'hui retraité, dont la continuité est assurée par ses enfants. La dame du bistrot me dit que, de plus en plus, les grandes surfaces vont chez les propriétaires dans le sillage des Legrand et de quelques autres, détectent les bons vins inconnus et font la razzia.

Le soir, je ne prends qu'à mi-course *Hatari*, qui me plaît assez mais que je n'arrive pas à trouver chef-d'œuvre.

MERCREDI 16 AOÛT

Je vais chercher Hélène à Roissy. Nous nous retrouvons toujours tels quels. Le temps passe et nous contourne. En parlant, je rate deux fois la bonne

bretelle, mais je m'en sors finalement en tombant sur l'autoroute de l'Est, où j'évite de justesse de prendre la direction de Nancy. On déjeune dans l'appart'avec du gravât lax.

Dans *Libé*, on apprend qu'après cinq années de mises en garde d'écologistes et de riverains concernant les risques, notamment d'inondation, que provoquerait le trajet envisagé du TGV dans le Vaucluse, et qui ont été superbement ignorés par l'État et la SNCF, voici qu'enfin le rapport d'un commissaire enquêteur, rendu public le 21 juillet, conclut : « Il n'est pas possible (après enquête) d'émettre sereinement un avis favorable. » Seul l'avis d'un expert peut contrebattre le crétinisme des avis d'experts.

L'eau, déjà problème politique majeur au Proche-Orient, en Asie Centrale, et, depuis peu, en Espagne, devient de plus en plus rare et, dit *Le Monde*, « risque d'être l'enjeu de conflits futurs entre les nations ». Au siècle prochain, on fera la guerre pour l'eau. Ici même, l'eau du robinet est de moins en moins potable, l'eau de source est devenue marchandise en bouteilles.

De la pile, j'extrais des revues que je jette avec regret, découpant parfois un article que je me promets de lire.

Au hasard, je trouve, dans le journal du CNRS, un article sur les quasi-cristaux, découverts en 1984, dont les propriétés sont « aussi imprévisibles qu'étonnantes ». C'est étonnant qu'à chaque découverte inattendue les scientifiques s'étonnent, alors que toutes les découvertes ont toujours été étonnantes.

En fin d'après-midi, je vais faire des courses à la petite-grande surface Shopi de la rue Amelot. Surprise. Shopi était jusqu'au 15 août quasi désert, et les clients n'achetaient que deux ou trois produits. Voilà que je vois plein de caddies bourrés qui font la queue aux caisses : la première vague de retour fait le plein des frigos. L'attente aux caisses de grande surface m'emmerde plus que jamais.

Les Incorruptibles de Chicago, des bonnes images, mais du gros fil dans dialogues et intrigue.

JEUDI 17 AOÛT

Je me souviens d'un rêve de cette nuit. Celui que Raymond Aron appelait « l'impitoyable » vient me trouver, avec son bon sourire trompeur. Je suis assis devant une fenêtre. Il me demande si j'ai envie de me promener au

soleil. Je lui dis que je ne tiens pas à sortir. Il me dit alors : « Je suis venu, par correction, t'avertir que je publie un livre de six cent quarante-neuf pages contre toi. Son auteur démontre que toute ta pensée consiste à fuir le réel. »

Informations utiles de l'Assemblée européenne des citoyens ; ils espèrent pouvoir tenir leur assemblée à Tuzla, du 19 octobre au 22 octobre. Il y a eu, à l'initiative du groupe « Vivre à Sarajevo », une réunion des mouvements antiguerre à Belgrade, les 21 juillet et 22 juillet, pour organiser la protestation contre les agressions des zones de sécurité de Srebrenika, Zeppa, et la purification ethnique. (Il y a encore un certain nombre d'associations antiguerre en Serbie et Voïvodine.) Leur communiqué demande que soit sauvegardée l'intégrité de la Bosnie-Herzégovine comme patrimoine de l'humanité. Mais n'a-t-elle pas été détruite ?

Peut-on encore aujourd'hui demander au gouvernement français, comme le fait le groupe de Vincennes, le refus de la partition de la Bosnie-Herzégovine ? Les trois quarts de la population de Bosnie-Herzégovine ont été déplacés. La seule chose à faire est de sauvegarder les villes pluralistes.

Le rapport annuel d'Amnesty international est effondrant.

Le marxisme s'est conçu comme science économique, sociologique et historique et non comme idéologie. Aujourd'hui, l'économisme ne se conçoit pas comme idéologie, mais comme conception scientifiquement fondée pour développer la prospérité sur la Terre. Les perturbations actuelles lui paraissent des soubresauts marquant la transition d'une période à une autre (celle de l'économie globale informatisée) comme les perturbations qui, au XVIII^e et XIX^e siècle, ont marqué le passage de l'agriculture à l'industrie.

Onze heures. Pendant que Mme Deligny, qui a guéri ma sciatique, me malaxe, on parle cinéma ou télé. Je lui dis mon envie de voir Sean Connery en roi Arthur. Elle me dit que selon ses informations le film est décevant ; cela me déçoit. C'est elle qui m'avait conseillé *Usual suspects*. Elle a vu jusqu'au bout le téléfilm sur Joseph et ses frères. Moi, dès le début, je n'ai pu supporter de voir Joseph se référer à son Dieu unique en levant les yeux au ciel d'un air inspiré. Tous les films hollywoodiens bibliques ou évangéliques me les cassent.

D'ailleurs, je suis en train de lire *Los Muestras*, revue séfarade écrite tantôt en français, tantôt en judéo-espagnol, et où je note que deux articles infantiles judéocentriques ignorent que le premier Dieu unique fut égyptien, et que Moïse était au moins à demi égyptien : « Alors que certains en étaient encore à l'âge de pierre, adorant des idoles, sacrifiant des enfants à des Bal et Moloch, nous rêvions de Dieu, sa Loi, sa Thora et, au-delà d'Israël, c'est toute l'humanité qui bénéficiait de ce code de conduite. » Et : « Ce peuple [a été]

appelé il y a quarante siècles à montrer au monde la voie de la rectitude, à inspirer à l'humanité à vivre dans l'ordre plutôt que selon la vie de la jungle, à [apporter] la charte maîtresse de la civilisation qui régit les nations aujourd'hui. »

Saddam Hussein : ses filles, ses gendres l'abandonnent, le dénoncent. Son histoire relève de mes projets d'anthropologie historique : le despote, qui se méfie de tous, qui de plus en plus ne fait confiance qu'à ceux de sa famille, de son clan – et chez ces familiers mêmes se cache la peur du despote, et le despote a peur lui-même de ses familiers. Plus les complots se succèdent, plus il les découvre, plus il devient méfiant, jusqu'au moment où ses gendres, ses favoris, et ses filles elles-mêmes l'abandonnent.

Herminette me suit chaque fois que je vais à la cuisine, afin de vérifier ma conduite, de regarder dans les placards que j'ouvre, d'examiner l'élément que j'extrait du frigidaire. Elle voit que je sors un petit objet étrange et s'étonne que ce suppositoire mis au frais n'aboutisse pas à ma bouche.

Dîner avec Edwige, Marie, Hélène, au restaurant libanais sur la terrasse de l'Institut du monde arabe. Vue merveilleuse sur la poupe de l'île Saint-Louis et le chevet de Notre-Dame. Plongée sur les deux bras de Seine qui se rejoignent. Au loin, une étendue boisée qui n'est pas Vincennes, qui n'est pas les Buttes-Chaumont, je hasarde « le Père-Lachaise », mais m'étonne qu'il soit tant feuillu. « Oui, c'est le Père-Lachaise », confirme un maître d'hôtel.

VENDREDI 18 AOÛT

Mes énergies de lecture, mes efforts de culture se sont relâchés dans ces derniers mois. Il y a bien des domaines où j'ai perdu les pédales (exemple, l'évolution de la société française). Cela, il faut que je l'accepte, et je ne peux l'accepter qu'en essayant de réfléchir sur les problèmes de fond.

10 h 30. Visite des deux musicologues de Saragosse, Pedro Purroy Chicot et Josep Margarit qui, d'après leurs explications très ardues à suivre, mais qui me semblent convaincantes, ont révolutionné la théorie de la musique à partir de la pensée complexe. Chicot, dont la pensée est très dense, a parfaitement intégré le mode de penser dialogique/récursif.

11 h 30. Entretien avec un journaliste de *Science et Avenir*, sur l'intelligence animale. J'insiste sur les problèmes épistémologiques préliminaires que posent les notions de connaissance, intelligence, pensée,

conscience⁴...

12 h 30. Madame Vié. On reprend le travail commun. Elle a désormais un code d'accès à Internet. Je le note avec émerveillement : vie@cetsah.msh-paris.fr. Mais je décide de rester encore sans modem.

14 h 30. Accompagne Edwige chez la gynéco. Amélioration, mais ce n'est pas terminé.

17 h. Je rends visite à mon cher François Fejto, que je n'ai pas vu depuis si longtemps. On est plus d'accord qu'au début de la guerre d'ex-Yougoslavie, ou plutôt la première guerre serbo-croate, quand je comprenais le problème des minorités serbes désormais enfermées dans une Croatie nationaliste indépendante, et où je voyais la guerre surgir non pas d'une agression unilatérale serbe, mais d'un processus en chaîne dû à la montée des nationalistes, concomitant à la désintégration du système communiste. Alors que lui, en enfant de la grande Austro-Hongrie, il avait pris le parti des Croates. Aujourd'hui, nous sommes tout à fait d'accord sur et pour la Bosnie. Nous savons que l'on ne pourra plus reconstituer la Bosnie pluraliste, mais qu'on peut sauver le pluralisme des villes comme Sarajevo, Tuzla...

Lettre de Peter Jeanmaire, avec qui j'avais échangé une correspondance, en 1981-1982, sur dialectique hégélienne et dialogique. Il me parle du sous-chapitre « Krisis » qui se trouve dans *Les Idées* (le quatrième tome de *La Méthode*). « Il compte parmi les plus beaux et les plus humains que vous avez écrits. On ne peut mieux résumer la situation actuelle. Tout paraît tellement évident mais personne n'est capable de le voir. Tel doit être le sentiment de Dante en écrivant *La Divine Comédie*. » Du coup, je relis « Krisis ». Je tombe sur une phrase où je disais que Hiroshima fut comme Stalingrad, à la fois une très grande victoire et une très grande défaite pour l'humanité ; aujourd'hui, l'analogie ne colle plus. Seule Stalingrad fut en même temps la plus grande victoire et la plus grande défaite de l'humanité au XX^e siècle.

SAMEDI 19 AOÛT

Je lis dans *Libé* que les USA sont prêts à envoyer vingt-deux mille hommes dans le Golfe contre le despote Saddam Hussein qu'ils ont volontairement épargné à la fin de la guerre du Koweït, alors qu'ils sont incapables d'envoyer un soldat en Bosnie.

Dans *Libé* encore, un fait divers d'intérêt anthropologique. Un ex-soldat

allemand, âgé aujourd'hui de quatre-vingt-dix ans, a renvoyé la coupe en porcelaine chinoise et la tasse japonaise qu'il avait dérobées en 1941 durant l'occupation de la France. Il a ajouté un bougeoir en guise de dédommagement. Ce qui m'émerveille, et m'encourage, c'est la remontée du remords après cinquante-cinq ans de refoulement.

SOS de Monique qui croit faire une crise cardiaque. On accourt, on appelle SOS-cardio. Électro normal. Elle est rassurée.

Pendant l'attente, je lis le numéro de *Commentaire* de l'automne 1994 que j'ai récupéré sous la pile. Il y a un article de Jean-Pierre Derrienec sur la Bosnie. Il part de l'analyse de Toynbee qui fut, pendant la guerre gréco-turque de 1921, correspondant du *Manchester Guardian* à Istanbul, et écrivit, en 1922, *The Western Question in Greece and Turkey*. L'idée clé, et soudain aveuglante, est que les « nettoyages ethniques » pratiqués alors des deux côtés, les déplacements forcés de populations et massacres locaux sont les conséquences d'une conjoncture particulière : l'occidentalisation des sociétés qui ont été longtemps gouvernées par des musulmans au sein d'un Empire. Dans l'Empire ottoman, les lois ont favorisé l'hétérogénéité religieuse et ethnique ; les juifs et chrétiens étaient organisés en *millet*, communauté non territoriale ayant son propre gouvernement autonome, compétente en matière de fiscalité, culte, état civil, enseignement. Ce cadre juridique a permis à des populations différentes par la religion et parfois par la langue de vivre mélangées dans les mêmes villes et les mêmes villages, sans qu'il y ait assimilation complète des minorités par les majorités locales ou régionales. Or l'occidentalisation de l'Orient apporte l'idée de nation, qui demande de faire disparaître, du moins de réduire la coexistence des populations sur le même territoire. Ce qui s'est obtenu et s'obtient encore par expulsions ou massacres. Ainsi le but du nettoyage ethnique est l'homogénéité des populations sur le territoire national. Dans ce sens, Toynbee a justement vu que bien plus qu'une question d'Orient suscitée par les mélanges balkaniques, il y a une question d'Occident qui fait le malheur des habitants du Proche-Orient et qui constitue une menace pour la paix, non seulement en Orient, mais en Europe et dans le monde. Aussi, ce ne sont pas les « haines ancestrales » qui causent les nettoyages ethniques, ce sont les décisions délibérées des chefs politiques et militaires. Ainsi, dans tous les cas, Kosovo/Serbie, Israël/Palestine, Arménie/Azerbaïdjan, Chypre (en fait partagée ethniquement de 1963 à 1974) et surtout aujourd'hui Bosnie-Herzégovine, on retrouve les éléments constitutifs de « la question d'Occident ». Dans ce sens, dit Derrienec, le nationalisme est le cadeau empoisonné de l'Occident à l'Orient.

Pour la première fois depuis des semaines, réveil lent et difficile, alors que depuis le retour d'Italie je me levais joyeusement à 7 h 30 ou 45 le matin. Mystères de la météorologie interne.

La lutte finale sera entre nous-même et nous-même. La lutte finale sera entre le caractère oblatif et le caractère possessif de l'amour.

Point de vue et méta-point de vue. *Commentaire* cite la phrase célèbre attribuée à Condé : « Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre », avec le correctif de Hegel pour qui le valet de chambre n'a qu'un point de vue de valet de chambre. Effectivement, il voit son maître dans les banalités et les prosaïtés de la vie quotidienne. Ce point de vue est vrai : un grand homme n'est pas intégralement ni en permanence grand homme, mais le point de vue du valet de chambre doit être intégré et dépassé dans le méta-point de vue où le grand homme est grand par ailleurs (en politique, à la guerre, en littérature). Le méta-point de vue découvre :

petit homme $\hookrightarrow$ grand homme

Lecture de revues à la suite. Que ce soit sur l'économie, la France, les médias, la politique, manque toujours le souci de relier, de contextualiser, de multifocaliser... Le savoir est de plus en plus en miettes alors qu'on aurait de plus en plus besoin de le relier.

Dans un compte rendu d'un livre de G. Albiac, *La Synagogue vide, les sources marranes du spinozisme*, in *La Revue des sciences religieuses*, cette formule de l'auteur : « L'expérience marrane comme expérience de la fin de toutes religions de salut. »

On oublie le plus souvent que Wittgenstein a écrit aussi dans le *Tractatus* : « Il y a assurément de l'inexprimable. Celui-ci se montre, il est l'élément mystique. »

Dans *Diogène*, Ch. Bouchet, dans son article « L'interprétation du rêve lucide », avance cette idée qui va à contre-courant de toutes les interprétations des rêves : « Pourquoi les éléments oniriques inintelligibles ne tireraient-ils pas leur sens de l'ensemble de la vie onirique plutôt que de la vie psychique éveillée ? » Il y aurait certes un canal de communication entre les deux, et, sans doute, ils s'entr'alimentent l'un l'autre, mais le monde onirique a son autonomie, sa réalité, sa vie propre, et il se nourrit de ses propres rêves. Ainsi, moi, j'ai un Moscou, un New York, qui reviennent dans mes rêves, et qui ne ressemblent en rien à ces deux villes. J'ai des « lieux de rêve », notamment un

restaurant gastronomique dans une ville de province, où je vais de temps à autre.

Les cinq grévistes de la faim de la déclaration d'Avignon ont convoqué la presse, les signataires et leurs supporters à la Cartoucherie de Vincennes. J'y vais avec Hélène. Beaucoup de signataires en vacances envoient des messages, notamment un beau message de Rancière, qui montre que, derrière cette guerre, c'est la notion de citoyenneté qui est en cause. Chirac a répondu à l'appel par l'approbation des intentions, mais se montre extrêmement flou et contradictoire sur les actions envisagées. Le correspondant de *Reuter* m'interroge. Il s'étonne que les signataires de la déclaration semblent croire qu'on puisse rétablir une Bosnie-Herzégovine à jamais démantelée. Je lui réponds qu'il faut essayer de sauver ce qui peut être sauvé de la Bosnie-Herzégovine pluraliste, qui existe toujours à Sarajevo et Tuzla, et de sauver une nation qui, même à majorité musulmane, serait encore une nation de citoyens, et non de ressortissants ethniquement homogènes.

Cela dit, je crois que les grévistes devraient abandonner leur trop vaste et inaccessible demande, pour réclamer ce qui peut être très précisément fait : désenclaver Sarajevo, protéger les territoires de Tuzla et Goradze. On pourrait même envisager une action à Brcko qui briserait la communication entre les deux parts de la Bosnie serbe. Et surtout, il faudrait que le plan proposé par les puissances fasse de la Bosnie une nation viable.

De plus en plus, je vois que c'est la concordance de la volonté de la Serbie et de la Croatie à se partager la Bosnie qui réduit les chances d'un État bosniaque viable et pluraliste. Si la Croatie le voulait, elle pourrait couper la route de Brcko qui est vitale pour la communication entre les deux Bosno-Serbies, et celle de l'ouest se trouverait encerclée. Mais la Croatie veut d'une Bosnie minimale qui l'aide contre les Serbes, mais non d'une Bosnie retrouvée, qui empêcherait le partage croato-serbe. Les maîtres de la Croatie ont profité de l'expansion serbe pour masquer leur propre expansion. Ils ont commencé dès l'indépendance à vouloir faire une grande Croatie en croatisant les zones à cinquante pour cent serbes de Krajina et Slavonie. Ils ont désormais croatisé la Krajina et ils ont mis la main sur le plus gros des territoires bosniaques à population croate plus ou moins majoritaire. Du reste, il y eut six mois de combats, en 1993, entre Bosniaques et Croates.

LUNDI 21 AOÛT

Téléphone de Jack Lang qui m'interroge sur la déclaration de Vincennes.

J'apprends la mort de Pierre Schaeffer. Il semblait vivre dans un demi-rêve toujours teinté d'une discrète ironie... Voilà encore un personnage inclassable que les journaux essaient de classer. *Le Monde* a heureusement la bonne formule : « éveilleur ».

Encore l'eau : tandis que se raréfie l'eau et que l'eau raréfiée est de moins en moins potable, les géants des multinationales agroalimentaires déploient des stratégies planétaires pour le contrôle des eaux minérales et des eaux de source. Claude Fischler, dans l'intéressant numéro de *L'Amateur de Bordeaux*, consacré cette fois aux eaux, montre bien les incitations magiques des discours publicitaire sur les eaux.

En peu de décennies, l'eau, ce bien à tous et à personne, s'est monétarisée dans la mise en bouteille, elle est devenue source de profits et va alimenter de plus en plus ceux des multinationales.

Dans *Nouvelles Clés* de printemps, dont j'aime la maquette, il y a des thèmes capitaux et beaucoup de dilution. Intéressant article de Sylvie Gaillard sur les « loyautés invisibles », syndromes de répétitions de conduite ou d'événements d'une génération à l'autre, et les « syndromes d'anniversaire » (mêmes événements aux mêmes dates sur plusieurs générations). Anne Ancelin-Schutzenberger a relevé des exemples troublants (cf. son livre, *Aïe mes aïeux*, Épi/Le Méridien), et, selon cet article, « il y a eu des études statistiques menées aux États-Unis, notamment par Joséphine Hilgard ». Un cas remarquable est celui d'Arthur Rimbaud dont, depuis trois générations, les pères abandonnaient leur fils à l'âge de six ans, soit en mourant, soit en partant. Comment expliquer cette « transmission transgénérationnelle » ? Hypothèse : l'histoire passe directement de l'inconscient de la mère, qui n'est qu'un agent de transmission mandaté par les générations qui l'ont précédé, au fœtus. Ça me semble bizarre et inadéquat au cas que je connais, où la fille reproduit le comportement de la mère à l'égard de son mari au même âge que sa mère, soit à quarante ans, c'est-à-dire que le comportement de la mère a eu lieu treize ans après la naissance de la fille. Nicole Abraham émet l'hypothèse d'un fantôme du mort enseveli dans le vivant... Oui, cela vaut pour les répétitions *post-mortem*. Mais je pense plutôt qu'il y a prise de possession inconsciente du géniteur sur l'enfant qui va répéter le même comportement aux mêmes dates, tout cela étant favorisé par les relations mimétiques enfants-parents. Le fantôme peut-être ainsi le double spectral d'un parent encore vivant. Il surgit soudain aux dates fatales.

Alors, le fantôme de mon père a été bien débonnaire, puisqu'il m'a laissé tranquille le 9 août crucial.

Quid pour moi de la « chaîne de transmission des inconscients » ? Je crois que, dans mon cas, le schéma transgénérationnel a été brisé par la mort accidentelle de ma mère, quand j'avais dix ans, et par la désidentification à mon père pendant mes années décisives de formation. Ce n'est qu'après sa

mort, et encore très récemment, donc après mes soixante-dix ans, que mon père revient à petits pas prendre possession de moi.

L'échographie d'Edwige semblait dissiper les inquiétudes. En fait, la gynéco, en accord avec l'échographe, exige une biopsie d'urgence à l'institut Curie. Rendez-vous jeudi. Nouvelles craintes.

MARDI 22 AOÛT

Edwige est allée à la clinique Bachaumont, où l'on opérait Marie : opération très délicate sur le tympan qui était troué. Longue opération et longue attente d'Edwige avant que Marie revienne de la réanimation, agitée de tremblements de froid. On apprendra plus tard qu'il y a eu des difficultés, mais on ne nous précise rien.

Je poursuis mon déblayage, trie les choses à lire, en élimine d'autres.

Je regarde à nouveau *Nouvelles Clés* du printemps. J'y lis que des médecins continuent à prescrire le RLB censé stimuler le système immunitaire, et que le PB 100 aurait un effet régulateur (expériences sur cellules *in vitro*) sur l'Interlukine 6. Un autre article assure, en citant *The Lancet* de décembre 94, qu'un médicament homéopathique contre l'asthme aurait un effet notable par rapport au placebo. Quand y aura-t-il une grande enquête fiable sur tous ces problèmes-là ?

Misère : cent mille personnes vivent des décharges à Djakarta.

Article « *Word* » d'Alfonso Montuori dans *Komotion* (n° 8). Nous sommes proches.

La floraison des associations en France, tandis que s'effondrent partis et syndicats. Malheureusement, il n'y a aucun effort pour mettre en communication ces associations, leur faire échanger leur expérience. Je pense à mon idée d'états généraux. Mais où pourrais-je lancer cette idée ?

Article « Les pirates de patrimoine » dans *Europ* 77 (printemps 1995). Comme Bonaparte en Italie, comme les nazis dans l'Europe occupée, les armées soviétiques ont pillé des œuvres d'art en Allemagne, dont celles que j'ai pu voir à Moscou, il y a quelques mois, et qui sont à présent à Pétersbourg.

Auto-éthique : nous sommes désormais réduits, voués à ce que Pierre Legendre appelle le « self-service normatif » (entretien dans *Melampous*). Cet entretien évoque le « manque » des adolescents. C'est toute notre civilisation qui, dans son trop-plein, est en manque profond. Mais ce manque, qui peut le satisfaire ? N'avons-nous pas atteint, via l'individualisation et la satisfaction de besoins matériels élémentaires, au manque anthropologique irrémédiable ? (Traiter cela dans anthropologie historique).

Anthropologie historique : Il faut méditer l'Histoire, l'anthropologie historique comporte un aspect méditatif.

Méditer sur l'idée de révolution, son apparition moderne, son mythe : dépasser en retrouvant le commencement. Il y a un texte de Heidegger (in *Questions fondamentales de la philosophie*) commenté par Thion qui dit, semble-t-il, que le futur est l'origine de l'Histoire.

La prise de conscience de l'utilité, puis de la nécessité vitale de la biodiversité, n'entre dans les agendas politiques qu'en 1992 (conférence de Rio). Elle s'affirme dans la convention interministérielle sur la biodiversité de Nassau (novembre-décembre 1994).

L'Assemblée européenne des citoyens continue à préparer sa quatrième assemblée générale internationale, à Tuzla, pour les 19-21 octobre. Tuzla, ville bosniaque encerclée, comptait cent quarante-quatre mille habitants avant la guerre, quarante-quatre pour cent se déclarant musulmans, seize pour cent serbes, seize pour cent croates, vingt-quatre pour cent yougoslaves. Une partie de la population a quitté la ville et des dizaines de milliers de musulmans chassés des régions voisines s'y sont réfugiés. Ville industrielle (mines de sel et usines chimiques), Tuzla a une longue tradition d'indépendance vis-à-vis des Ottomans, et des Austro-Hongrois. Elle a été un centre de résistance antifasciste pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est, je crois, la seule ville à avoir élu une municipalité de « citoyens » majoritaire par rapport aux partis « ethniques ». Elle est assiégée depuis 1992 et son aéroport est fermé ; la ville fut totalement isolée pendant l'affrontement entre milices croates et armée gouvernementale bosniaque (1993-1994). On peut présentement s'y rendre par Split.

Promenade cet après-midi, avec Hélène, dans les rues du voisinage. Nous découvrons que la rue des Rosiers est de plus en plus bouffée par les magasins de vêtements ou galeries. Reste le bastion caché autour de Goldenberg.

Je lis enfin le diplôme que Patrice Ferrenq m'avait envoyé il y a plus d'un an. Il était trop gros, je remettais sa lecture à plus tard, l'oubliais. Patrice Ferrenq me relançait, je cherchais son manuscrit, ne le trouvais pas.

Récemment, il m'a écrit une lettre glaciale demandant la restitution de son mémoire. Bref, dans ma remise en ordre, je tombe sur le texte et décide de m'y mettre. À la page 100 je lui téléphone à Châteauroux pour l'aviser que je suis en train de le lire. Il est stupéfait et met un temps à se dégeler. Je comprends son insistance : il me cite beaucoup et s'est nourri de *La Méthode*. Sa recherche sur une expérience de télévision locale est intéressante. Citant ma phrase du paradigme perdu concernant le processus d'hominisation, où je disais que la complexification de l'organisation sociale nécessitait de plus en plus de communications (d'où le surgissement de notre langage à double articulation), il se demande si aujourd'hui « la croissance des moyens de communication nécessite ou permet une complexification de l'organisation sociale » (p. 69). Faudrait réfléchir, mais mes neurones ne sont pas échauffés. Ce qui est intéressant, ce sont les propos des gens de la ZUP du quartier Saint-Jean. En-deçà, au-delà de leurs problèmes, on trouve la souffrance morale. Et je repense à mes récentes entrées en connaissance d'autrui. Plus je découvre les êtres, plus je vois du mal-être, des chagrins profonds, des blessures anciennes et profondes qu'un rien réveille, l'incapacité de sortir de la répétition, de l'échec... Est-ce général ?

Est-ce que vraiment il y a tant de malheureux et pour des raisons non économiques ou non principalement économiques, mais psychiques ? Est-ce que nos âmes, nos esprits, libérés des contraintes ancestrales, ne sont pas misérables de ne pas trouver leurs connexions et leur vérité ? Ne sommes-nous pas désormais devant le problème à résoudre, celui de la vraie communication, du vrai échange, de l'amour qui serait non maniaque et non possessif, de l'amitié qui ne serait pas intéressée ?

MERCREDI 23 AOÛT

Téléphone avec François Verret, de la Déclaration d'Avignon. L'abbé Pierre, Attali, Jack Lang sont allés rendre visite aux grévistes de la faim à Vincennes. Attali dit que, selon le secrétaire d'État US à la guerre, les Américains ne verraient pas d'un mauvais œil une initiative militaire de la France pour dégager Sarajevo. À un moment, Verret interrompt notre conversation parce qu'un courrier de Chirac vient d'arriver. Quelques minutes plus tard, il me le lit. Chirac réexprime sa sympathie, son estime. Il dit vouloir allier l'initiative militaire ferme à la diplomatie efficace. Dans le premier sens, il assure que la route du mont Igman sera dégagée. Dans le second sens, il invite Itzetbegovic à Paris pour bien montrer que celui-ci ne doit pas être tenu à l'écart des négociations.

Je dis que la grève doit abandonner l'idée impossible de restauration de la Bosnie-Herzégovine ; ce qui s'y oppose, ce n'est pas seulement l'impuissance des puissances, c'est le partage *de facto* entre Serbes et Croates.

Il faut fixer à la grève des objectifs concrets : le vrai désenclavement de Sarajevo, avec la libération de la route normale, et la protection des enclaves en territoire bosno-serbe.

Il faut défendre l'idée d'une Bosnie viable, qui pourrait demeurer pluraliste même si les musulmans formaient quatre-vingt pour cent de la population.

Il faudrait pousser les Croates à couper la route de Brko ; mais peut-être ne veulent-ils pas aller trop loin dans l'aide à la Bosnie.

Les intégristes, dans leurs proclamations, tracts, communiqués, disent maintenant « croisés » pour « chrétiens ». Ainsi le communiqué revendiquant l'assassinat de deux touristes espagnols en Algérie annonce fièrement l'élimination de deux croisés. Les Serbes, eux, disent « Turcs » pour nommer les Bosniaques (slaves, comme eux), disent *djihad* pour parler de leur combat, et *moudjahidin* pour désigner les combattants de leur armée.

Ainsi, il n'y a pas seulement la culpabilité collective, phénomène hélas sans cesse renaissant, qui rend coupables les Japonais de Hiroshima des crimes commis par les troupes nippones sur les Asiatiques et les Américains, qui fait qu'aujourd'hui tant de Français identifient Algérien et intégriste, mais aussi la culpabilité rétroactive et prospective. Chez les catholiques d'aujourd'hui, après presque deux millénaires, on commence à cesser d'attribuer aux Juifs d'aujourd'hui la responsabilité de la crucifixion de Jésus ; en revanche, pour les intégristes islamiques, les descendants des chrétiens médiévaux, aujourd'hui laïcisés, demeurent les barbares croisés, et pour les Serbes nationalistes, les Bosniaques deviennent rétroactivement les Turcs qui ont occupé la Serbie au XV^e siècle. Ce déferlement de connerie humaine est en même temps un déferlement d'assassinats et de massacres.

On est désarmé, on ne peut que résister *désespérément* contre ce déferlement.

Aux infos télé du soir, on voit des Anglais vider dans des poubelles des bouteilles de vin français (on ne peut voir l'étiquette et je me demande si ce ne sont pas des grands crus, ce qui magnifierait ce geste de crétins), afin de protester contre les explosions atomiques françaises à Mururoa. Nous nous acheminons vers un genre nouveau de représailles. On pourrait pisser dans le whisky par exemple, et, de représailles en représailles, Anglais et Français pourraient faire sauter, chacun de leur côté, le tunnel sous la Manche.

Chacun a droit à ses fantasmes, à ses hypothèses, mais il ne doit pas les prendre pour réalité, ni les imposer à autrui.

À chaque fois que je vois une larve se transformer en insecte, à chaque fois que je pense qu'un œuf issu de l'entrée d'un spermatozoïde dans un ovule se transformera en être humain, je me dis qu'un grand mystère de la vie,

toujours contourné, est celui de la métamorphose.

Ce film qu'on a enregistré par erreur sur notre magnéto, croyant enregistrer autre chose, c'est *Cadence*, de Martin Sheen (1991). Qu'il est fort, émouvant ! Un jeune soldat blanc, victime d'un sergent sadique, est envoyé dans un bataillon disciplinaire parmi des soldats noirs punis pour divers délits ; il résiste au sergent qui le ramènerait parmi les autres soldats s'il pliait ; en même temps, il est l'objet du mépris et de la risée des Noirs. Toute l'histoire chemine en nous montrant comment, progressivement, il se fait admettre des Noirs (en refusant d'être délateur, etc., en acceptant leurs coutumes et imitant leur façon swinguée de marcher au pas). Cette fraternité se détruit au moment où elle s'accomplit. Le sergent a abattu un Noir dans une crise de fureur homicide et devrait être condamné à mort par le conseil de guerre. Mais avant de tirer, alors qu'il n'était nullement menacé, il a crié « *Help !* ». L'avocat de la défense fait dire au jeune Blanc la vérité, c'est-à-dire qu'il a entendu cet appel au secours. Ainsi il sauve le sergent qui est présumé avoir tué en état de légitime défense. Les Noirs se détournent de lui. Pour eux, il a sauvé un salaud qui méritait la mort. Le jeune Blanc est envoyé au Vietnam. Les Noirs refusent de lui dire adieu, mais l'un d'eux, qui lui avait volé sa montre au début du film, vient la lui rendre. Les autres continuent leur marche swinguée. Ce film, *Cadence*, me bouleverse. Rien de sirupeux sur les relations Noirs-Blancs, au contraire, on voit des deux côtés haine et mépris, on voit les deux racismes, celui des victimes du bataillon disciplinaire étant exaspéré par celui du sergent qui sans cesse les insulte. Mais ce qui viendra non pas surmonter ce racisme, mais apporter une compréhension et une amitié entre un Blanc et ces Noirs, c'est la démonstration par ce Blanc qu'il n'est pas des « autres » et que, par là, sans être des leurs, il devient leur ami. Cela me touche en profondeur, sans doute aussi parce que j'ai toujours voulu faire comprendre que « je ne suis pas des autres ».

JEUDI 24 AOÛT

Déjeuner Europe 99 : j'expose mon idée de politique de civilisation ; j'ajoute qu'il faut donner un sens fort au mot citoyenneté (Bosnie, Europe, plus la dépossession des citoyens).

Institut Curie. Rendez-vous à 3 h 30. Accueil qui vous dirige sur un second accueil, où un jeune mec fait à la fois dossier écrit et dossier informatique ; il est mécontent de refaire son dossier écrit parce qu'il a noté l'ancienne adresse, qui se trouve sur la carte sécu, et non la nouvelle qui se trouve sur la carte d'identité d'Edwige. Puis, dossier en main, il faut prendre l'ascenseur, descendre au rez-de-jardin où il y a un troisième accueil ; là, le

dossier est contrôlé, on y ajoute un questionnaire médical, puis on dit à Edwige de jeter le dossier dans un panier métallique attaché à la porte 3. En fait, les portes numérotées contrôlent chacune cinq à six portes où vont entrer les patients ; un voyant rouge signale celles qui sont occupées. On jette le dossier, peu après la porte 3 s'ouvre, une main d'infirmière saisit prestement le dossier et referme la porte. On espère que l'appel viendra vite. On est des dizaines à attendre, assis le long des portes. Parfois, une infirmière sort d'une porte, donne un nom de dame, et la dame entre par une porte à voyant. Une aimable hôtesse, avec un petit badge qui la signale telle, va voir les dames qui semblent mal en point, les rassure et leur propose à boire. L'attente dure. Edwige, que l'aiguille à biopsie terrorise, devient de plus en plus angoissée. À 5 heures, je vais trouver l'aimable hôtesse qui parle avec une infirmière. Le dossier de ma femme n'aurait-il pas été égaré ? « Jamais ! », disent-elles en chœur. La machine thérapeutique ne fait jamais d'erreur. Et pourtant... Je pense aux erreurs de fiche sur malade, aux erreurs de nom, aux personnes ayant subi le traitement d'une autre, à Mme Deligny oubliée dans un lit d'hôpital.

Finalement, on appelle Edwige à 17 h 30, après deux heures d'attente. Mais là, fort heureusement, l'affable docteur Durand l'assure qu'il ne la piquera pas. Après palpation, il nous dit que le nodule semble bénin, mais recommande une double ponction dans les quinze jours ; en dépit de la résistance d'Edwige, je prends rendez-vous pour le jeudi 6 septembre.

Pendant l'attente, je lis dans *Time* un article lamentable de « psychologie évolutionniste » qui part de l'idée – juste – que l'être humain se trouve dans des conditions sociales auxquelles il n'a jamais été préparé, mais l'auteur tombe dans les explications épistémologiquement débilés du pangénétisme et de la sélection naturelle. Ainsi, comme la coopération sociale améliore les chances de survie, la sélection naturelle aurait imbu nos esprits d'une infrastructure pour l'amitié, l'affection, la gratitude et la confiance. Alors pourquoi aurait-elle laissé une infrastructure pour la méchanceté, la méfiance, l'ingratitude et la saloperie ?

Au dîner chez les Burgs, il y a Hélène, les Daniel, Lucette Valensi et son mari Avram Udovitch. On parle d'Israël, où Avram et sa femme ont passé plusieurs mois. Avram fait du reste partie depuis longtemps d'un comité juif américain pour la paix, il a rencontré Arafat, à Tunis, quand celui-ci a commencé son tournant vers la reconnaissance d'Israël. Ils ont des amis palestiniens. Avram pense que, sauf assassinat d'Arafat et déferlement terroriste, on s'acheminera lentement et difficilement vers la solution. Déjà, il y a une administration palestinienne à Gaza, qui comporte quarante mille fonctionnaires, lesquels font vivre leurs familles ; déjà on sent une détente. Jérusalem-Est est devenue, de fait, palestinienne. On n'appelle plus la police israélienne en cas de délinquance ou problèmes de droit, il y a déjà une police officieuse. « Mais les colons », dis-je. Pour Avram, ce sont des « fascistes »,

des intégristes. Il donne l'exemple de rabbins qui acceptent qu'un médecin juif soigne un Juif le sabbat, mais non un Arabe. « Il faudra donc une épreuve de force avec ces colons, dis-je. – Bien sûr ».

Il dit que la jeunesse israélienne veut vivre, que les gens veulent jouir de la paix, et que, du côté israélien, cette force diffuse est en fait très puissante.

À un moment, je parle de la révélation de massacres de prisonniers de guerre égyptiens par des troupes israéliennes, durant la guerre de 1956 et celle de 1967. Je cite Avery, pour qui c'est le début d'une démystification d'Israël. Je dis que cette démystification doit avoir deux branches. Reconnaître que les Juifs ne sont pas seulement des victimes, mais peuvent être des bourreaux, comme les autres, et reconnaître aussi que, si singulier que fut le destin juif sous le nazisme, il ne fut pas unique, et qu'il y eut d'autres victimes, Tsiganes, Ukrainiens, Russes, Serbes, de même qu'il y eut des massacres de masse en URSS stalinienne. J'ajoute que ce n'est que si on ôte aux Juifs le privilège d'être les victimes privilégiées de la planète qu'on leur ôtera la possibilité d'être les bourreaux privilégiés des Palestiniens.

Nous parlons aussi de la grève de la faim de Vincennes. Jean est réticent. Mais moi je trouve que ce geste n'est pas seulement théâtral, il comporte, dans sa théâtralité même, un appel au sursaut des consciences.

VENDREDI 25 AOÛT

Du témoignage : le gendarme français est certain d'avoir reconnu Abdelkrim Deneche dans le RER, au métro Châtelet, quelques instants avant l'attentat ; mais aujourd'hui, le procureur suédois assure que la police secrète de son pays surveillait Deneche à Stockholm ce jour-là comme les précédents.

Les réfugiés qui ont voulu franchir en force la frontière à Sospel, et dont un enfant a été tué par un gendarme, se disaient bosniaques. Puis, on nous informe qu'ils étaient serbes. Enfin, on apprend la vérité : résidents en Serbie, ils étaient tsiganes. Et les Tsiganes sont persécutés par les Serbes, Croates, musulmans...

SAMEDI 26 AOÛT

Francis me téléphone de Split, où il vient d'arriver après plus de cent vingt jours à Sarajevo. *Bad news*, les pluralistes sont KO debout. Ils savent maintenant que l'avenir d'une Bosnie pluraliste de citoyens, c'est fichu. Ils n'avaient plus d'espoir de l'extérieur, ils n'ont plus d'espoir de l'intérieur, depuis la démission du Premier ministre, maintenu par Itzetbegovic sous la

pression internationale, mais le processus est en cours. La bonne nouvelle : il a vu sur la route du retour de très longs convois français, avec armes lourdes, se dirigeant vers Sarajevo. On pense là-bas que Chirac va intervenir pour vraiment désenclaver la ville.

Il me dit aussi que les Américains ont fait sauter les radars serbes de la Krajina et permis ainsi la victoire éclair des Croates. Il me parle de la très forte présence technique des Américains à Sarajevo, qui y ont acheminé des ordinateurs, etc.

Je lui pose la question de Brko. Il me dit que les Croates n'interviendront pas, que cela fait partie des accords tacites. Pour être sûrs de tenir la Bosnie croate, ils ne veulent pas couper en deux la Bosnie serbe.

Sarajevo, Sarajevo. Je pense que l'ultime chance que la Bosnie ne devienne pas un état nationaliste comme les deux autres est de sauver Sarajevo. Je téléphone à François Verret, à la Cartoucherie, et je lui répète le plus instamment que je peux que la grève de la faim devrait être polarisée sur le désenclavement de Sarajevo. Ils doivent tenir une réunion et faire une déclaration cet après-midi.

Je téléphone à André pour lui dire mon plaisir du dîner de jeudi soir. Il m'apprend qu'il vient d'apprendre aux informations la mort d'Annie Kriegel.

Alors que je n'osais pas rompre avec le Parti communiste depuis 1948, me bornant à ne pas reprendre ma carte, elle m'avait rendu l'insigne service de m'exclure en 1951. J'avais ressenti une sorte de fascination trouble pour cette Walkyrie aux yeux bleus qui avait manié l'impitoyable couperet avec sérénité. Loin de lui en vouloir, je lui en avais été reconnaissant. Puis elle était devenue à la fois anticommuniste et historienne lucide du communisme, puis, saisie par les ancêtres, elle était passée de la Patrie universelle à la patrie israélienne.

J'avais écrit : « L'aptitude à jouir est l'aptitude à souffrir. »

Je repense sans cesse au quatrain de Lao Tseu :

Le malheur
marche au bras du bonheur
Le bonheur
couche au pied du malheur.

C'est la première chose qui m'a sauté aux yeux quand j'ai ouvert ce livre au hasard. La perte de qui nous rend heureux nous plongera dans le malheur, et cela, même si notre amour n'a rien de possessif. Une symbiose affective qui se brise nous brise.

Moi, l'enfant unique et seul aimé, j'ai appris à accepter de n'être pas le seul aimé. J'ai appris à ne pas être possessif. Il m'a fallu du temps, j'y suis

arrivé à quarante ans.

L'affaire Madelin. La coalition hétéroclite des chiraquiens s'est disloquée. Après la marginalisation du national-républicain Séguin, le libéral Madelin est mis à l'écart. Ce qui est étonnant, c'est que cette dislocation si prévisible se réalise si vite.

Madelin a sans doute tort de se borner à dénoncer des avantages corporatistes de fonctionnaires et agents de l'État, mais on lui reproche aussi d'oser les évoquer.

Kunigawa le soir. Au retour, on met le *Columbo* qu'on avait programmé sur magnéto. Ce nouveau *Columbo* est décevant. De plus, j'attendais beaucoup de Patrick Beauchau dans le rôle de l'assassin, mais il semble mal dirigé.

DIMANCHE 27 AOÛT

Matin. Je me réveille accablé par la trahison au carré, puisque j'ai appris par hasard que le traître se prétend trahi. Je suis réduit à l'impuissance. Certes, j'ai tous les éléments et documents dans mon Mac, mais que faire ? Lui écrire ? Peut-il renoncer à ce mensonge qui lui donne la moralité à ses yeux et aux yeux des autres et, en même temps, lui permet de me liquider moralement.

Pour le manuel : le mensonge à soi-même.

Pour le manuel et l'anthropologie historique : l'erreur (le rôle de l'erreur dans l'Histoire et dans la vie).

Hier matin, Marie, dotée du certificat de sortie que lui a donné son docteur le jeudi soir pour samedi matin, devait quitter la clinique après son opération ; encore faible, elle descend pour l'acquitter des formalités de départ. On lui répond que la caisse est fermée le samedi, et qu'elle doit rester à la clinique jusqu'à lundi. On l'engueule parce qu'elle veut partir ce samedi, puis on consent à la laisser sortir. Trop faible pour attendre à l'accueil l'arrivée de son mari qui vient la chercher en voiture, elle remonte dans sa chambre au sixième étage. Son mari arrive, on lui dit qu'elle est partie. Étonné, pensant que nous sommes peut-être allés chercher Marie, il s'en va. Marie, étonnée de son retard, finit par téléphoner chez eux. Pas de réponse.

Elle téléphone chez sa belle-sœur, qui lui dit n'avoir pas de nouvelles de son mari, au moment où, heureusement, le mari sonne chez elle. Donc il repart à la clinique, ramène sa femme à la maison, et part au travail. Elle se rend compte alors qu'elle n'a pas pensé à lui demander d'aller à la pharmacie pour la prescription. Il y a un médicament qu'elle doit appliquer de façon indispensable toutes les heures et sans lequel elle se trouverait en danger. Flageolante, elle descend à la pharmacie où il apparaît que l'ordonnance mentionne les doses et les fréquences, mais que le médecin a oublié d'inscrire le nom du produit. La pharmacienne téléphone à la clinique, demande à être mise en contact avec le médecin, la clinique répond qu'il est intouchable et ne revient que lundi. Marie, rentrée chez elle, appelle la surveillante de son étage, pour lui demander si elle se souvient du nom du médicament. Celle-ci l'envoie bouler en lui disant qu'elle ne peut se souvenir de tous les produits qu'elle administre, refuse de consulter le docteur, lui raccroche au nez. Marie retéléphone, redemande la surveillante, et dit alors qu'elle veut communiquer avec le médecin pour une urgence absolue. « À quel sujet ? – Ça ne vous intéresse pas, puisque vous n'avez pas voulu m'aider. » Le mot « urgence » agit sur la surveillante qui demande le numéro de téléphone de Marie. Dix minutes plus tard, le médecin lui téléphone et lui indique le nom du médicament.

Voilà un test de la dégradation des rapports humains dans le milieu bureaucratique-médical. À part quelques exceptions chez les infirmières surchargées, exaspérées par les malades en demande, c'est le gâchis humain, l'indifférence, l'irresponsabilité.

Le soir, très beau film de Puntilie, *Un été merveilleux*, qui se situe en 1925, leçon d'histoire pour aujourd'hui, leçon de morale sans morale. Les préjugés quotidiens, ici ceux des Roumains à l'égard des Magyars et des Bulgares, apparaissent dans leur ignominie.

LUNDI 28 AOÛT

Je termine mes documents concernant l'Association pour la pensée complexe.

Six bombes de gros calibre au centre de Sarajevo. Plus de trente morts.

La France a refoulé les malheureux Tsiganes, il semble que l'Italie les garde. Pas de pétition, pas de mouvement, les Tsiganes sont seuls, ils n'ont pas de lobby, pas d'intellectuels, pas de nation.

Dans la soirée, coup de téléphone avec Francis. Nous parlons du

massacre de Sarajevo.

« C'est la salutation de Karadzic en réponse au voyage d'Itzetbegovic ? » Il n'en sait rien. Il insiste sur la nécessité vitale de notre présence culturelle là-bas. Faut trouver du fric pour livres, films, etc.

La Fille de Ryan, très beau film ; encore les ravages du préjugé ethnique.

Mardi 29 août. Une voix me dit : « Écris au traître pour lui démontrer que chronologiquement et logiquement c'est lui qui t'a trahi. »

Une autre voix me dit : « Laisse tomber. » Voix de la lassitude, de la défaite, ou de la sagesse ?

C'est chaque jour, depuis des mois, qui apporte ses carnages aveugles, aujourd'hui Sarajevo, Tbilissi, et hier encore Sarajevo, la Bosnie, Israël/Palestine, Espagne, Rwanda. Partout, dans tous les continents, dans toutes les races, la barbarie humaine se déploie...

Et José Varela me soumet son scénario : des extra-terrestres voulant faire halte sur la Terre au cours de leur voyage intersidéral ont besoin de la réchauffer d'une douzaine de degrés. Un savant leur dit qu'ils détruiraient alors l'humanité. Les extra-terrestres demandent alors quelles raisons justifieraient qu'ils épargnent l'humanité. Varela me demande quelles raisons j'invoquerais pour sauver l'humanité, et quelle image on pourrait présenter aux extra-terrestres pour les convaincre des vertus de l'humanité. Je vais répondre plus longuement, mais ma première réaction est qu'il faut faire appel à la curiosité des extra-terrestres pour les inciter à voir les suites de l'aventure humaine.

Au cours des premières rencontres, amoureuses ou amicales, chacun offre son plus beau visage ; ses carences, ses manques, ses infirmités morales sont invisibles. Sa multipersonnalité est invisible, il n'y a que du Jekyll. Et puis chacun va se découvrir et se faire découvrir. Parfois, c'est trop tard, le charme a agi.

MERCREDI 30 AOÛT

L'OTAN et la force d'intervention rapide sont intervenues dans la nuit contre les positions d'artillerie des Serbes de Pale. Les attaques continuent.

Le journaliste de *La Stampa* qui m'interviewe au téléphone sur la Bosnie s'étonne que les intellectuels français, qui défendent en général la paix, soient pour la guerre en Bosnie. « Même l'abbé Pierre ! », s'exclame-t-il. Je lui dis que je ne suis pas pour la guerre mais pour une intervention de secours, qui,

seule, permettrait une négociation convenable. Et je lui développe ce propos.

Je prends France-Info vers 16 heures. Les attaques aériennes continuent, mais rien au sol. Puis *Le Monde* dit qu'il y eut hésitation entre une attaque terrestre pour dégager Sarajevo et l'attaque aérienne. Chirac, lui, parle seulement de sécuriser la piste du mont Igman. Il semble bien que l'on n'ait pas décidé de désenclaver Sarajevo.

Mme Vié m'a constitué le dossier de mes articles sur la Bosnie que m'avait demandé Francis. Pourquoi ne pas le publier avec un ultime article, celui dont je n'arrive pas à accoucher, mes batteries étant à plat ?

Le Hussard sur le toit. Projection privée du film de Rappeneau. Les splendides images, la beauté permanente des paysages, la merveille esthétique qu'est ce film atténuent le romantisme et le feu intérieur de l'histoire, pourtant admirablement interprétée, notamment par Juliette Binoche. Huppert, Bonnaire, Binoche, trois artistes admirables de naturel et de justesse sans qu'aucune ait quelque beauté exceptionnelle dans le visage. Mais leur visage est grave, sensible, intelligent.

JEUDI 31 AOÛT

L'offensive aérienne sur l'artillerie de Pale continue. Y aura-t-il un mouvement terrestre pour dégager Sarajevo ?

Le groupe d'Avignon organise un rassemblement ce dimanche. Comme je serai absent de Paris, je leur envoie ce message :

Après tant d'initiatives isolées, dispersées, impuissantes depuis 1992, alors que tout semblait désormais inutile, le mouvement parti d'Avignon a pu devenir l'animateur et le rassembleur de la lutte pour le droit bafoué des Bosniaques, pour sauver un pluralisme démocratique abandonné et trahi par les nations pourtant pluralistes et démocratiques.

La grève de la faim de vos animateurs a été l'acte à la fois physique et symbolique de prise de responsabilité et d'engagement pour la Bosnie martyre. Les termes de votre déclaration témoignent d'une noblesse morale au-dessus de toutes les considérations politiques. Vous êtes désormais l'âme de la résistance à la barbarie des nationalismes purificateurs. Vous avez désormais la noble et lourde tâche de poursuivre votre action jusqu'au nécessaire désenclavement de Sarajevo, jusqu'à la protection irréversible des villes bosniaques assiégées, jusqu'aux négociations qui rendront possibles territorialement et moralement la Bosnie pluraliste, ouverte et démocratique, que l'Europe aurait dû prendre pour modèle plutôt que de consentir à son assassinat.

Croyez donc à ma profonde solidarité.

P.S. Je crois qu'il serait utile que vous soyez en relation organique avec l'association Paris-Sarajevo-Europe et l'Assemblée européenne des citoyens.

Un journaliste turc, dans un journal d'Istanbul, parle d'une zone intermédiaire entre Orient et Occident, qui partirait de la Save, engloberait Hongrie, Roumanie, Turquie, Caucase.

Je recueille les messages de mon répondeur. L'un d'eux me trouble. Une voix grave que je ne reconnais pas dit : « *Answer to any man directly* » et nomme l'auteur de cette phrase : Shakespeare.

VENDREDI 1^{er}-LUNDI 4 SEPTEMBRE

Départ pour Locarno. Le train de Centovalle est un petit train de montagne qui, de Domodossola à Locarno, sur une voie unique bordée d'arbres d'un côté, plongeant sur la vallée profonde de l'autre, parcourt le paysage alpestre. Pendant des kilomètres, tout est beau, les sommets alpins au loin, les terrasses encore cultivées au flanc des villages qui sont à mi-côte, villages dont toutes les maisons sont en pierres plates recouvertes d'ardoise ancienne. Ce voyage hors d'aujourd'hui dure deux heures, puis, à l'approche de Locarno, apparaissent les pavillons, les voitures, la banalité suburbaine, jusqu'à ce que le train, se transformant en métro, entre dans un tunnel et arrive en gare souterraine à son terminus.

Surprise et contentement : sur le quai, René Berger et Rinaldo Bianda. Berger me donne sa chambre sur le lac, au Zurigo, quand je montre mon mécontentement d'être logé sur cour. Puis dîner à quatre où alternent et se mêlent plaisanteries, propos gastronomiques, échanges d'idées. La sympathie nous lie avec force et nous donne de la joie. Rinaldo et moi nous régalaons de tagliatelles aux *porcini* frais, et nous réjouissons du *rosso* de Montalcini.

Festival d'art vidéo ; je reste à l'extérieur, harponné par les journalistes, puis fasciné par une démonstration d'Internet que nous fait René Berger. Je suis assez vaseux après les libations de la veille. Sagesse ; je ne bois pas de vin et surveille ma nourriture. Le soir, après distribution des prix, spectacle improvisé et improvisant de Frest Forrest. Il s'agit de demander à qui le veut (téléspectateurs ou personnes présentes dans la salle) de pasticher le pathétique dialogue Bogart-Bergman dans *Casablanca*. Certains pasticheurs sont très drôles ; l'un fait avouer à Bogart son homosexualité, l'autre fait dire à Bergman que, si elle a trois hommes, ce qui est normal pour une femme moderne, elle tient à ce que Bogart reste auprès d'elle.

Le lendemain, colloque au monte Verita, qui surplombe Ascona, domine le lac et offre un superbe panorama de montagne. Le ciel est très changeant, passant du bleu serein à l'orage, avec des moments métalliques et gorgioniens.

Nous parlons le matin, Nicolescu, Camus, moi, et tous trois insistons sur les préliminaires épistémologiques, scientifiques et philosophiques pour parler

d'Internet, qui va être au centre de notre réunion.

Je note dans l'exposé de Basarab Nicolescu :

— Le 0/1 du code binaire signifie dans le monde quantique porte ouverte/porte fermée. Ce sont des méta-nombres ;

— Le complexe énergie-substance-information-espace-temps est omniprésent depuis toujours : c'est un niveau de réalité distinct des niveaux macro-physique et microphysique ;

— Les particules des atomes de notre corps tournent à la vitesse de la lumière ;

— L'opposition entre marchands et marchants.

J'aimerais discuter avec lui de deux points :

1. Le terme d'information est-il pertinent au niveau quantique ? Peut-on parler d'information sans parler en même temps de computation et de communication ?

2. Peut-on parler d'une « logique du tiers inclus » ? Le tiers inclus n'est-il pas translogique et n'appartient-il pas à une pensée dialogique qui opère sans cesse la navette entre l'entendement (qui obéit analytiquement à la logique classique) et la rationalité (qui doit transgresser cette logique quand elle rencontre les complexités) ?

De l'exposé de Michel Camus :

— Le numérique est la maîtrise des énergies quantiques de la nature.

— Le *Gott mit uns* de la Bible a fait plus de morts que la bombe atomique.

— Seul l'homme analogique peut fonder l'homme numérique.

— C'est l'écrit qui est la mémoire et c'est l'écran qui est l'oubli. Et cette citation d'Artaud : « L'état d'âme fait oublier l'âme. »

Moi, j'ai parlé de la nécessité de la pensée complexe pour percevoir et concevoir les deux principaux courants qu'a pris la révolution computationnelle/informationnelle/communicationnelle (cela pour ne pas réduire au terme mutilé/mutilant d'informatique) : le développement des réseaux planétaires, et au premier chef Internet, le développement de la « réalité virtuelle ». Entre les euphoriques et les catastrophiques, je dis que je porte en moi (comme me l'avait révélé Garczynski,) à la fois Jérémie et Isaïe, et que c'est cela que requiert de nous l'inconnu formidable de l'avenir, l'incertitude généralisée où nous sommes : avoir les deux consciences liées de Jérémie et Isaïe.

Je ne sais plus qui nous informa que la firme Boeing a engagé un poète d'entreprise, afin de déclamer des poèmes trois fois par semaine auprès des cadres supérieurs.

Dans l'après-midi, deux informaticiens qui travaillent dans le réseau affrontent leur point de vue sur Internet. Lapique, un Français qui enseigne à l'École polytechnique de Lausanne, est enthousiaste et voit une nouvelle forme de pensée, de conscience, nous apporter l'inter-compréhension humaine. Très inspiré par Stappe et la nouvelle vulgate qui réduit tout ce qui est humain ou social à la dimension quantique, il chante le Cantique des quantiques ; Judge, australien, est revenu de son enthousiasme initial. Il voit les limites, les manipulations, etc. Toujours le même débat, sur l'ambivalence qu'apporte un progrès technique, où chacun ne voit qu'un des aspects de l'ambivalence. En fait, on n'en sait rien encore pour Internet. Le phénomène s'éco-développe sans qu'on puisse en discerner les effets principaux dans le futur. À un moment, on parle de l'aubaine que représente Internet pour les mafieux. Il semble que des gangsters informatiques ont réussi à lire le code d'une banque russe, et donné des ordres pour transférer deux cent mille dollars dans une banque suisse. Encouragés par leur succès, les gangsters ont demandé des sommes toujours plus grosses jusqu'à ce que l'énormité d'une demande déclenche un mécanisme d'alerte et l'arrêt des transactions. Les communications cryptées sont inviolables par les États. Peut-on arriver au cryptage absolu ? Non, car un cryptage, même extrêmement sophistiqué, peut être déchiffré avec le temps. Basarab nous dit qu'il y aura sans doute un cryptage absolu : un physicien israélien a réussi à utiliser les propriétés d'inséparabilité de la matière quantique, mais jusqu'à présent la portée d'un tel cryptage ne dépasse pas quelques mètres.

Plus on discute sur Internet (sur lequel, comme dit Lapique, le soleil ne se lève ni se couche), plus les formidables problèmes et les incroyables perspectives qui surgissent de ce réseau m'apparaissent, plus il me semble qu'il ne s'agit pas seulement d'un problème de communications, mais d'un problème anthropologique planétaire.

Lapique avait fait l'éloge du Santa Fe Institute des sciences de la complexité, où il croit avoir trouvé l'alpha et l'oméga. Le bon Lapique pense éclairer tous les problèmes humains à la lumière quantique ; je dis qu'il faut tout éclairer par le quantique, mais que l'on ne peut rien résoudre par le quantique. Judge nous informe que le Santa Fe Institute avait, par « rigueur scientifique », éliminé les sciences humaines et sociales de son champ de connaissance pour se consacrer exclusivement aux domaines physiques et biologiques. Or il s'est trouvé que pour la nomination d'un administrateur les dirigeants de l'Institut se sont montrés incapables de traiter de façon complexe ce problème humain mineur. J'en profite pour induire : l'occultation de la dimension humaine (psychologique, sociale, mythologique, etc.) conduit à de graves aveuglements.

Judge nous dit que le système *computerial* et tous ses prolongements en réseaux manquent de pensée organisatrice. Ils obéissent aux catégories classiques de l'entendement, au catalogage ordinaire des rubriques, etc. Je

fonce là-dessus : certes, dis-je, on peut prévoir pour bientôt des logiciels auto-correcteurs, auto-développants, auto-tranformateurs, c'est-à-dire capables d'incorporer en eux de l'expérience, mais la pensée organisatrice, elle, nous revient à nous, humains, elle est notre charge et notre honneur.

Retour lundi soir par TGV.

MARDI 5 SEPTEMBRE

Téléphone de Francis. Dernières nouvelles de Sarajevo. Janvier a cru en Mladic, du temps a été perdu, mais il est optimiste : l'aéroport va être rouvert, les chars français avancent mètre par mètre vers les positions serbes de Sarajevo. Les Sarajeviens paniquent à l'idée de supporter un quatrième hiver de siège. Il fait déjà très froid.

Plus tard, je crois que c'est dans l'article du *Monde* (et puis Luan me le confirmera mercredi), j'apprends que les Serbes ont des défenses enterrées quasi invulnérables, des blockhaus, bunkers, galeries souterraines, chacune contenant de formidables réserves de munitions et ravitaillements. L'attaque terrestre pour désenclaver Sarajevo serait extrêmement difficile et son succès ne serait pas certain. Peut-être est-ce cela qui inhibe Janvier... Il reste que Mladic ne craint que de très faibles dommages des frappes aériennes sur ses positions autour de Sarajevo, et nullement une destruction de son dispositif de siège.

Hélène dans l'après-midi. Je l'aurai trop peu vue.
Dîner chez Jean-Luc.

MERCREDI 6 SEPTEMBRE

Interview pour la *Tribune de Genève*

Quatorze heures. Institut Curie : Edwige subit une ponction qui lui fait très mal, refuse la seconde. Nous décidons d'aller nous promener. Il refait soudain très beau ; nous nous installons à une terrasse de l'île Saint-Louis ; nous prenons des glaces Berthillon, puis musardons rue Saint-Louis-en-l'Isle ; achat de beaux coussins de Jean-François Lesage.

Dîner chez Luan ; on parle ex-Yougoslavie, Balkans, au cours d'un repas

macédonien. Puis on évoque les attentats. Il me dit : « Quel paradoxe ! La France lance une bombe atomique et elle tremble devant une cocotte-minute. »

Soir : émission sur les soucoupes volantes dans Planète. Je crois de plus en plus qu'il y a non seulement des phénomènes optiques, etc., mais autre chose. Je crois que cet autre chose n'est pas extraterrestre, mais vient de forces inconnues, qui viennent de la Terre et sont peut-être présentes à travers nous.

L'attentat contre l'école hébraïque frappe encore plus que les autres parce qu'il y a eu tentative de massacre d'enfants. Moi qui ai toujours été par principe contre la torture, qui ai écrit là-dessus pendant la guerre d'Algérie, tout en sachant que la torture des polices ou sections spéciales a un aspect utilitaire, faire parler, eh bien, voilà que j'imagine que si j'avais entre les mains un poseur de bombes visant à massacrer, je torturerais pour le faire parler.

Tout principe inconditionnel doit être, à un moment extrême, transgressé. J'avais déjà imaginé, il y a quelques décennies, que si on détenait quelqu'un qui aurait posé une bombe atomique pour faire sauter une ville, il faudrait le torturer pour lui arracher les informations qui permettraient de désamorcer la bombe. Aujourd'hui, je vais plus loin, et je sais que la distance, jusqu'alors infinie, diminue entre moi et des gens comme Felipe Gonzales, par exemple. Alors il faut spécifier le caractère unique et exceptionnel d'une torture exercée pour des raisons vitales, et ne pas l'institutionnaliser ou la normaliser.

Chirac. Apprenti sorcier. Il déclenche des réactions en chaîne sans en avoir pu même supposer les conséquences. Alors qu'il voulait se ressourcer dans le passé gaullien de l'indépendance française (et en même temps mieux rassurer la part antieuropéenne de sa majorité pour la faire entrer dans ses intentions pro-européennes), il déclenche une déflagration psychosociologique sur toute la planète.

Non seulement il a commis la maladresse d'annoncer la décision plusieurs mois à l'avance, au lieu de faire exploser d'abord sa bombe comme les Chinois, mais il n'a pas compris qu'une conscience sud-pacifique s'était renforcée et que la France, considérée de plus en plus comme étrangère par l'Australie et la Nouvelle-Zélande, y devenait par cela même ennemie. Il n'a pas songé qu'il susciterait l'enfièvrement des mouvements indépendantistes dans les îles françaises de Polynésie. Il ne s'est pas rendu compte que la sensibilité écologique s'était répandue et accrue dans le monde, et il n'a pas supposé que les Européens alliés et amis de la France seraient agités de puissants mouvements de répulsion.

Dans cette décision, le président a signifié une réaffirmation gaullienne

d'indépendance sans considérer les réalités accrues de l'interdépendance. Les experts n'ont vu qu'améliorations et vérifications techniques, et non les contextes historiques, politiques, humains. Ils ont réfuté les craintes des retombées radioactives des écologistes, mais ils n'ont pas compris le sens hautement symbolique que porte la peur de la bombe, intensifiée par le cinquantième anniversaire de Hiroshima. C'est une réaction d'horreur contre le champignon du massacre de masse, qui porte potentiellement la mort de l'espèce humaine.

L'alerte mondiale qui s'est déclenchée serait saine si elle ne prenait pour bouc émissaire la France comme nation.

Le pire est que le président ne sait, ne peut ou n'ose faire marche arrière, s'excuser d'une erreur initiale ; il ne sait pas que reconnaître une erreur grandit.

Tous ces remous autour de Mururoa constituent un test de l'évolution du monde et des mentalités depuis vingt ans.

Daniel Vernet, dans *Le Monde* daté du 9 septembre, rend compte du livre *Le Bel Avenir de la guerre*, de Philippe Delmas, qui semble très intéressant. La thèse : le facteur d'ordre qu'était la guerre froide a disparu. Ni la mondialisation des échanges, ni le système international ne peuvent être des facteurs d'intégration forts. Un auteur anglais expliquait en 1912 qu'une guerre entre l'Angleterre et l'Allemagne était impensable étant donné l'imbrication des intérêts commerciaux et financiers entre les deux pays. (De même, en 1929, il semblait que la concentration capitaliste en trusts et *Konzerns* internationaux rendrait la guerre impossible.)

De plus, le droit international favorise la multiplication d'États à la légitimité douteuse, en incitant toute population ayant un certain sens de son identité collective à ériger son propre État. Tous ces « fantômes d'États » forment le creuset des guerres de demain. Les États forts répugnent à la guerre ; ils ont trop à perdre, leur opinion publique n'en supporte plus l'idée, et leurs militaires les redoutent. « La guerre naît non de la puissance des États mais de leur faiblesse. Ces États faibles seront pourtant en mesure de se doter d'une arme nucléaire, et il suffit de cinq à six États nucléaires nouveaux pour changer la donne de l'équilibre de la terreur. » Alors, selon Delmas, les États forts doivent prendre le sens de leur responsabilité. « L'objectif premier ce n'est pas la démocratie, mais la stabilité. » Est-ce que la survie de l'humanité prime sur la démocratie ou est-ce que la démocratie est nécessaire à la survie de l'humanité ?

SAMEDI 9 SEPTEMBRE

Édito de Serge July dans *Libé*. Il marque la différence entre le terrorisme

actuel et les terrorismes précédents qui étaient parrainés par des États nationaux comme Libye, Iran, Syrie. Il y avait toujours moyen, par des négociations et concessions secrètes, de faire cesser ce terrorisme, ce qui est arrivé entre 1986 et 1988 sous Chirac. En revanche, « l'expérience acquise dans le passé se révèle d'une utilité infinitésimale face aux attentats des groupuscules islamistes qui prolifèrent à la vitesse de la boule de neige déferlant dans les marges de la communauté musulmane française ». Le caractère rustique des techniques utilisées se contente des matériaux *ad hoc* qu'on peut trouver en vente libre dans les quincailleries. « L'augmentation potentielle du nombre des terroristes, leur intimité probable avec la société française sont susceptibles de créer une menace d'une nature inconnue. » La France s'installe peut-être dans un état de guerre permanente, sans équivalent depuis la guerre d'Algérie. La communauté musulmane sera à la fois prise en otage par les terroristes et soumises aux contrôles et tracasseries humiliantes, qui aggraveront le fossé avec les autres Français, feront le lit du terrorisme, lequel fera le lit de l'extrême droite française...

Il me semble que, dans ces conditions, c'est un compromis rétablissant la paix en Algérie qui est le plus urgent.

Hier, à Genève, accord de principe entre Croates, Bosniaques et Serbes. L'unité de la Bosnie-Herzégovine est maintenue, mais seulement en paroles. La République serbe aura droit à des relations spéciales avec la Serbie, et la partie croate de la fédération croato-musulmane n'obéira certainement pas à l'État de Sarajevo. Mais on ne peut revenir en arrière après tant de purifications ethniques. Seule la paix rétablira les communications non seulement économiques mais humaines, et les pacifiques, réduits au silence dans tous les camps, les « citoyens » aujourd'hui marginalisés, pourront reprendre la parole.

La paix en Afrique du Sud est menacée, non plus immédiatement ou directement par l'un des deux ex-ennemis, mais par les Zoulous qui demandent leur État indépendant.

Avant de partir, un téléphone d'Alberto Vaz da Silva qui me parle d'une graphologue, géniale dit-il, très mal vue de l'establishment graphologique, Roselyne Crepy, âgée de quatre-vingt-cinq ans, auteur d'un manuscrit refusé : *Pourquoi je dis la vérité*. Je lui suggère de s'adresser aux éditions du Rocher, via Basarab Nicolescu.

Dans une lettre d'un lecteur d'*Une année Sisyphé*, cette remarque à propos de Hitler : « Je crois que tous les grands criminels ont eu une enfance saccagée. »

Il n'y a pas que les grands criminels. Que de saccages d'enfances autour de moi !...

Aum Mqni Padrne Aum : ça sonne brutal à mes oreilles, mais c'est le mantra de la compassion.

Jean Garcia me conduit à Roissy d'où je décolle pour une conférence internationale de l'UNESCO, à Tokyo, dans un Boeing de la compagnie All Nippon Airways. Courtoisie, sourires, repas exquis (en première) arrosé des forts-de-latour. Siège qui s'allonge à cent quatre-vingts degrés. Je dors tranquillement, parfois brièvement éveillé par quelques turbulences, me réveille à 7 heures du matin (heure française), déjà 13 heures (heure japonaise).

Ai pu lire avant et après sommeil *Cupo d'amore*, le recueil de textes consacré à l'homosexualité dans l'œuvre de Pasolini, et suis toujours troublé par cette image de culs adolescents offerts qui se trouve dans *Salo*, et que reproduit la couverture du recueil. Je note cette phrase de Paso : « Mon expérience personnelle, quotidienne, existentielle... m'enseigne qu'il n'y a plus aucune différence dans l'approche du réel et du comportement qui en découle entre les bourgeois de Parioli et les sous-prolétaires des bourgades, [avec] leur impénétrabilité morale, le même visage souvent énigmatique, souriant et livide (leur être suspendu entre la perte des vieilles valeurs et l'acquisition manquée des nouvelles, et l'absence totale d'une quelconque opinion sur leur propre "fonction") ». C'est la parenthèse qui me frappe.

Aucune fatigue. M'installe vers 16 heures à l'hôtel Président, relativement modeste par rapport à ceux des précédentes invitations ; CNN m'apprend dans ma chambre les attaques aériennes sur Banja Luka. Les Bosno-Serbes n'ont toujours pas cédé sur Sarajevo. Après le cocktail de 18 heures, où je suis heureux de rencontrer Karl Pribram, je ne sais plus à quel propos, Michel Random me dit que la mort n'est que le passage d'un état de conscience à un autre. « Non, la mort est une irrémédiable perte de la conscience. » Il est stupéfié. « Quoi, un type intelligent comme toi ! Mais je vais te donner deux raisons décisives. » La première est la convergence de toutes les traditions sur une vie après la mort, la seconde est dans les récits des revenants de la *NDE* qui ramènent une conscience parfaite de leur après-mort. Je lui réponds qu'ils en reviennent avant la dégradation irréversible des cellules cérébrales. Comme Pribram nous écoute, Random s'exclame : « Notre ami est encore resté un peu trop matérialiste. » Comme je nie tout matérialisme, Pribram dit : « C'est un émergentiste. » Je confirme. Ce qui émerge en dernier, le plus subtil, le plus noble, est aussi ce qui est périssable. « Mais ce n'est pas possible que ce soit aussi désespérant... – Eh, c'est bien pour ça que les religions vendent de l'espoir... »

Je ne suis pas les autres qui vont accueillir un hôte de marque. Reste dîner seul au restaurant japonais de l'hôtel. Excellent suki-yaki accompagné

de saké chaud. Suki : la simplicité et la qualité pures. Puis chambre.

À CNN, les attaques aériennes de l'OTAN en Bosnie. Il faudrait obtenir vite le retrait bosno-serbe de Sarajevo avant que la Russie se réveille nationaliste panslave et aide les Bosno-Serbes. Faire vite avant l'internationalisation du conflit.

Le soir, je demande un massage à la réception de l'hôtel. Arrive une petite masseuse bizarre, qui ressemble à un chimpanzé. Elle me demande « *American ? – No, French.* » Alors elle me fait trois fois « Boum » en mimant un champignon atomique. Son message fait mal mais son massage est sympa.

LUNDI 11 SEPTEMBRE

Réveil alerte à 6 heures du matin. Pas de fatigue.

Je décide de faire une promenade d'après petit déjeuner dans le parc voisin, mais la chaleur humide, déjà très forte, me fait rebrousser chemin. Je mets la dernière main à mon exposé et lis *L'Oubli* de Duvignaud. Cette lecture, que je poursuivrai le soir et terminerai au petit matin, me plaît et m'émeut. Au lieu de mémoires « linéaires », c'est le passé qui revient par bulles, jaillissements d'évocations. Oui, au lieu de descriptions, ce sont des évocations.

Je note à propos de l'engagement communiste de nos adolescences : « L'important n'est pas dans cette mystificatrice injonction, mais dans le don de soi. »

Séance du matin à l'université des Nations unies. Discours officiels parmi lesquels tranche celui de Federico Mayor, qui parle avec flamme des problèmes terriens. Il a toujours son élan, sa foi. Chaque voyage enrichit son expérience. Ce ne sont pas des survols mais des plongées. Il revient de *Beijing*. Il cite un auteur, dont je ne saisis pas le nom, qui dit : « Ceux qui peuvent voir l'universel sont capables de tenter l'impossible. » Le prix Nobel de littérature, Oe, critique la bombe française de Mururoa. Je suis content qu'il me cite dans son discours. Cousteau, quatre-vingt-cinq ans, alerte et en alerte. Écologiste avant la lettre, il avait, il y a quarante-cinq ans, dénoncé les effets de la pollution et de la pêche massive dans les océans ; l'esprit toujours vif, il est toujours sur la brèche.

Il parle de la « nouvelle écologie », qui a pour mission d'effectuer la protection difficile des petites cultures et petites populations que l'on est en

train d'exterminer sur le globe. Il évoque l'anéantissement des Indiens de la Terre de Feu, les Unas (je pense que ce sont les Alakaloufs dont Lempereur avait décrit le tragique destin depuis l'arrivée des Européens), dont il trouva un seul survivant en 1972, une femme de quatre-vingt-deux ans. Il évoque la disparition des Kawasars, également au Chili, celle des Niassi de l'île de Nias, à l'est de Sumatra, etc., et termine en évoquant l'auto-génocide des Pascuans. La sauvegarde des diversités culturelles doit aller de pair avec la sauvegarde de la bio-diversité.

Il évoque l'explosion démographique. En cent vingt ans, l'âge de Mme Calment, la doyenne des humains, la population s'est accru huit fois, passant de sept cents millions à cinq milliards six cents millions.

Il s'en prend aussi à la décision de Chirac.

Je pense à nouveau que la réaction des écologistes est « irrationnelle » dans le sens où l'explosion ne produit pas de la radioactivité. La prise de la Bastille, où il n'y avait plus de détenu, était elle aussi irrationnelle, mais elle touchait un symbole de despotisme. La bombe, elle, porte en elle un symbole de mort, et Chirac n'a pas compris le symbole de mort que la France apportait au monde, au moment même de l'anniversaire de Hiroshima.

À table, Cousteau me dira qu'à son avis Chirac avait une dette à payer au lobby nucléaire qui aurait subventionné sa campagne présidentielle... Peut-être, mais pour moi, la motivation néo-gaullienne suffirait pour expliquer cette malencontreuse décision.

L'après-midi, je fais mon topo, très mutilé, en vingt minutes, et en anglais. Puis, la séance terminée, vers 16 heures, je rentre à l'hôtel avec Azedine Beschaouch, unesquien tunisien chargé de la culture, avec qui je sympathise méditerranéennement, intellectuellement et politiquement.

À 18 heures, nous repartons, Beschaouch et moi, à la cérémonie de remise des prix Boutros Boutros-Ghali, suivie d'une réception où, dédaignant les plats européens, je me concentre sur les shashimi. Le ventre rempli, nous rentrons à l'hôtel, Pribram, Beschaouch et moi. Le visage de Pribram rayonne en permanence de bienveillance. Je suis content d'être près de lui.

Je m'endors vers 23 heures et me réveille brutalement vers 3 heures du matin.

MARDI 12 SEPTEMBRE

Est-ce l'effet des rêves récurrents que je fais à Paris, depuis des années, où je suis incapable de quitter le Japon pour rentrer chez moi ? Voilà que je m'inquiète. J'ai réservé une place pour l'aéroport dans une « limousine » (en fait un autobus) qui part de l'hôtel Akasaka à 7 h 15. Mon avion décolle à 10 h 30. Le *check in* de la compagnie ANA ferme une heure avant le

décollage. On prévoit deux heures de trajet entre Tokyo et Narita. Donc je devrais arriver à 9 h 15, avec seulement quinze minutes de sécurité. Mais supposons embouteillages, retards, comme cela arrive fréquemment, alors je rate l'avion. Certes, me dis-je, il y a moins de risque d'embouteillage tôt le matin que plus tard, mais qui sait ? Alors je me tourmente, ne peux me rendormir, ne peux lire, je prends lentement mon bain, fais ma gymnastique, boucle ma valise et descends vers 5 h 30 à la réception. Par chance, il y a deux *fatctota*, et je demande à l'un si je ne peux réserver une limousine qui partirait plus tôt que 7 h 15. Il téléphone, puis m'assure que j'ai une réservation pour 6 h 45. Rassuré, je remonte à ma chambre, m'y agite un peu, puis quitte l'hôtel par taxi à 6 heures. Me voici, à 6 h 15, premier arrivé au stop des limousines de l'hôtel Akasaka. Je lis. Après le Duvignaud, j'ai commencé *La Grèce au V^e siècle*, d'Edmond Levy.

La limousine ne met qu'une heure et demie pour se rendre à mon terminal. Il est 8 h 15. Je vais au salon Fuji d'ANA où l'on m'offre le petit déjeuner ; je lis les journaux japonais en anglais. Comptes rendus de l'Assemblée des femmes de Pékin. Actuellement, il semble que cette réunion soit plus positive que négative. Les restrictions apportées par la dictature chinoise se sont plutôt retournées contre elle-même. Il y a eu de beaux discours, dont celui d'Hilary Clinton, il y a eu surtout la magie de la rencontre mondiale et l'utilité de toutes les rencontres au cours de cette rencontre.

Je lis *La Grèce au V^e siècle*, que je termine dans l'avion. Content de me remémorer une histoire qui m'a toujours passionné, et que j'avais bien étudiée à l'université. Mais je trouve le livre trop prosaïque. Marathon, les Thermopyles, Salamine, l'expédition en Sicile, tout cela m'y semble banalisé. J'apprends soudain que Platon a laissé à sa mort cinq esclaves et Aristote vingt, dont deux enfants.

Dans l'avion, je lis quelques communications du symposium, dont celle fort intéressante de Pribram. Je relève ici et là des citations. Einstein : « La gravitation ne peut être responsable de ce que les gens tombent amoureux. » Nietzsche : « Quand on ne peut comprendre, on commence par juger. »

De Zaki Laïdi : « L'homme a le pouvoir de transformer génétiquement la personne, mais il est impuissant à changer la société. Et [*nous subissons*] la dialectique entre un monde sans repères et un monde sans frontières. »

Déjeuner excellent, toujours arrosé des forts-de-latour. Puis je m'endors assez lourdement. Dans mon dernier sommeil, je fais ce rêve : nous sommes dans un TGV, Edwige et moi, à destination de Poitiers. Le train entame une très grande courbe, ralentit à l'extrême ; je ne sais pourquoi ni comment je descends du train et Edwige me suit. Nous regardons, hagards, le train reprendre de la vitesse, terminer sa courbe et disparaître. Nous sommes dans une campagne désolée, je vois des chemins partir en sens opposés ; nous commençons à nous engager dans le plus étroit d'entre eux, à travers bois,

mais je me ravise et nous partons en sens inverse, prenant le plus large ; nous arrivons près d'une sorte de hangar où il y a quelques moutons et deux féroces chiens qui nous montrent les dents. Une femme surgit d'une maisonnette toute proche, nous dit de ne pas avoir peur de ces chiens ; elle est gentille, et, quand nous lui disons ce qui nous est arrivé, elle nous fait découvrir une petite maison toute proche de la sienne où il y a une fenêtre en forme de guichet et une femme qui fait office de postière. Je veux téléphoner mais n'ai que deux pièces de dix francs en poche avec quelques centimes (ce que j'ai effectivement en poche dans l'avion), je demande si ça suffit pour appeler la gare de Poitiers afin qu'on y récupère nos bagages. Edwige a surtout peur qu'on ne nous vole la carte bleue qui s'y trouve. La postière nous dit qu'il faut appeler la gendarmerie, le fait, me passe l'écouteur. Moi : « La gendarmerie ? Voix : – Je suis l'inspecteur X. (j'ai oublié son nom). Je commence à lui expliquer notre problème. Il me demande où nous sommes. – Attendez. ». Et je vais trouver la femme gentille pour lui demander le nom du lieu. Elle ne veut pas me le révéler, me disant que cela attirera des curieux et des touristes qui viendraient troubler sa quiétude. « Dites-moi au moins entre quelles villes nous nous trouvons. » Finalement, elle me donne deux noms de ville (inconnus de moi), et, soudain, je me réveille très étonné d'être dans un avion.

Escalade à Moscou. Mêmes têtes indifférentes ou renfrognées de fonctionnaires hérités de la Soviétique, avec, dans la zone intérieure, de l'américanisme *free shop*. Moscou reste une énorme capitale aérienne mondiale, avec des avions qui partent pour les émirats, l'Afrique, l'Asie, l'Europe.

Retour. En forme, toujours pas de fatigue au sortir de l'aéroport. J'émerge assez content de ma parenthèse céleste, où le symposium de Tokyo s'est trouvé en sandwich entre deux fois douze heures de vol.

Le titre d'un article dans *Le Monde* fait tilt : « Les champions du civisme planétaire ». C'est bien vrai, il est né un civisme planétaire aux multiples formes avec les ONG, Greenpeace, Amnesty International, Médecins sans frontières, l'AICF (Action internationale contre la faim).

MERCREDI 13 SEPTEMBRE

Soir. Attaque combinée bosniaque et croate qui prend deux villes stratégiques en Bosnie centrale. Mais la Russie menace... Quelle course de vitesse entre paix et internationalisation.

Dans le courrier, une lettre sympa et encourageante de Bertrand Hervieu sur l'*Année Sisyphe* ; il me dit : « J'ai été très ému du bonheur de vivre que tu parviens si bien à exprimer devant mille et mille occasions, en même temps que vient de te tараuder un mal à vivre qu'alimente le spectacle du monde. » Mais oui, c'est bien cela, je ressens très intensément le bonheur de vivre et le mal de vivre !

VENDREDI 15 SEPTEMBRE

Départ pour San Francisco, par Virgin Atlantic, via Londres. L'autoroute est embouteillée vers le nord bien qu'il soit 8 heures du matin. Enfin on arrive *in extremis* et on prend l'avion des Midland Airways

L'aéroport de Heathrow fait penser à la gare Saint-Lazare multipliée par dix. Les gens sortent en masse des avions comme d'autant de rames de trains de banlieue, ils font la queue pour le contrôle d'arrivée de leurs bagages à main. On est prisonniers. Heureusement, un agent très *cool* de l'aéroport nous prend en mains, nous fait contourner les obstacles, nous conduit au bus qui mène du terminal 1 au terminal 3, où nous arrivons un quart d'heure avant le décollage du Boeing surchargé de Virgin Atlantic.

Je lis le *Question de* consacré au *Yi King*. Je suis intéressé par l'interprétation de François Jullien (« un modèle pour penser le devenir »), que j'avais trouvée dans son livre (*Figures de l'immanence*), j'ai curiosité pour ce qu'écrit Cyrille Javary. Beaucoup d'autres textes me semblent répétitifs, certains peu intéressants (comme l'application du *Yi King* à l'entreprise). Mais surtout, j'aimerais que soit instituée une dialogique non pas entre le « rationalisme » mais la rationalité occidentale (critique et autocritique), et ce type de pensée. J'aimerais que, comme pour le tarot, on tourne autour du problème hasard/destin que nous posent les tirages.

Ce qui me semble important, c'est que ce type de pensée issue du *Yi King* s'intéresse non aux substances ou aux objets, non à la stabilité, mais à la combinatoire et aux transformations. Elle ignore toutefois le devenir, bien qu'elle considère les « mutations ».

En tout cas, je me sens grande gratitude pour qui m'a offert le *Tao te king* puis m'a fait redécouvrir le *Yi King*.

Accueil très affectueux de Bernard et Barbara à l'aéroport. On arrive sur les quais, ou la splendeur de la baie et de la ville me saisit à nouveau, quasi neuve. Bernard nous conduit au Golden Gate, je revois tous ces lieux, qui furent si intenses pour moi, sans la mélancolie que je craignais. Je découvre le parc du Presidio que les militaires ont abandonné récemment. J'adore les montagnes russes qui escaladent et dévalent Nob Hill. On va dîner chez eux, dans une maison de bois, largement vitrée sur Russian Hill, on parle, on parle. On s'est levés à 5 heures du matin, je *taque* avec délices un *guacamole* fait

maison et je déguste un excellent cabernet-sauvignon de la Napa Valley. Et nous voici à nouveau à 5 heures du matin, heure de Paris, en fait 8 heures du soir à San Francisco. Edwige est infatiguée, mais moi je m'embrume. On rentre à l'hôtel Huntington, où Bernard nous a réservé une belle chambre, au onzième étage, dominant la baie.

SAMEDI 16 SEPTEMBRE

Profond et bon sommeil. Soleil du matin qui remplit les fenêtres. Téléphone à Hélène. J'accompagne Edwige chez le coiffeur, « Mister Lee », dans la descente presque vertigineuse de la rue Jones, puis Bernard, Deborah et John nous conduisent pour déjeuner à un restaurant au bord de mer, à Sausalito. Vision merveilleuse, tout semble décontracté, paisible. Pourtant Deborah nous apprend qu'une communauté de sans-abris qui s'était établie de ce côté du Golden Gate s'est fait chasser par les *cops* ; ils ont constitué une nouvelle communauté dans le Golden Gate park où se mêlent les SDF, les méditatifs, les néo-hippies « longs tifs », les cyclistes.

Il y a, semble-t-il, une résurgence des années 1960, avec le retour en vogue de la musique de l'époque, du carrefour Haight-Asbury...

...Trente ans après...

L'après-midi, nous allons chez Heinz von Foerster, dans son nid d'aigle, au sommet d'une colline dominant deux vallées, près de Pescadero. Ils vivent seuls, sa femme Lotte et lui, paisibles, entourés d'animaux sauvages qui viennent se repaître la nuit de leurs restes. Il est toujours chaleureux, amusé, amusant. Il nous tend la réédition superbe de son *Cybernetics of cybernetics*, qui avait été produit à deux cents exemplaires à l'université de l'Illinois. Il nous explique qu'il était à un colloque sur Mac Culloch, au Nouveau-Mexique, je crois. Là, il se trouve à table avec un homme à qui il demande sa profession. L'homme lui dit que sa profession est de publier des livres impubliables. Von Foerster lui dit alors qu'il a le livre le plus impubliable qui soit. L'homme, au retour du colloque, vient à Pescadero chez von Foerster, qui lui présente *Cybernetics of cybernetics*. Un an plus tard, von Foerster reçoit une vingtaine d'exemplaires du livre impubliable publié.

Angoisse. Edwige a oublié son spray de Ventoline. Nous sommes à deux heures de San Francisco. Je suis bouleversé. Soudain John tire de sa poche une Ventoline. Il est légèrement asthmatique et il a toujours un spray dans sa poche.

Sur le chemin du retour, je parle CD-Rom avec Bernard. On a déjà envisagé un CD-Rom sur la pensée complexe. On est, chacun à sa façon, sur le problème « terre-patrie ». Est-ce que la réforme de pensée pourrait être favorisée par des mécènes ? Certains dirigeants, me dit-il, ont besoin de

justification éthique pour leur activité et voudraient « dépasser » le profit.
Ils invitent Hélène à dîner avec nous chez eux. Repas thaï excellent.

DIMANCHE 17 SEPTEMBRE

Lecture du *San Francisco Examiner*. L'*American dream* est endommagé. La misère gagne une partie de la classe moyenne. L'incertitude du futur s'accroît.

On essaie de réacclimater le condor en Californie. Pour qu'il puisse survivre, on lui inocule la crainte des humains.

Déjeuner Cliff House, sur une falaise qui domine l'océan sauvage. Promenade au bord de l'océan, projets, puis l'on va au Pier 39, d'où l'on peut voir les amas de phoques sur des pontons. Ces animaux sont désormais protégés. De gros mâles se dandinent, soulèvent leur avant-corps, barrissent, des petits essaient maladroitement de se hisser sur les pontons.

À l'intérieur du Pier, parmi les boutiques, celle de la réalité virtuelle. Les amateurs sont munis d'un casque qui leur permet d'entrer dans l'univers virtuel à trois dimensions ; ils sont armés pour abattre l'ennemi qui va surgir afin de ne pas être eux-mêmes abattus. À la différence des anciens jeux vidéos, où le danger revient sans discontinuer, il y a suspense, attente, avant qu'un tueur surgisse de façon inattendue. Le joueur est sur le qui-vive, se retourne, virevolte, soudain tire ou se fait tirer dessus.

Cette nouvelle galaxie qui sort de notre planète et va l'envelopper : la réalité virtuelle, le Microsoft de Bill Gates, Internet...

LUNDI 18 SEPTEMBRE

Dans le *San Francisco Chronicle*, articles sur les nouvelles technologies de *bio-remediation*. Des microbes naturels sont stimulés pour manger des déchets et autres produits chimiques. Cette méthode de nettoyage et de purification est actuellement coûteuse mais deviendra bientôt bon marché avec la production de masse. Une fois que les microbes ont terminé leur œuvre, on cesse de les nourrir et ils cessent de se multiplier.

Une *high school* vient de s'ouvrir sur Internet.

Edwige et Deborah vont faire leurs courses. Bernard me conduit à la

grande librairie de S.F. Déception, je suis totalement absent, ignoré. Je découvre même qu'un auteur nommé John L. Casti a publié, au début des années 1990, un livre, *The Paradigms lost*, sans évidemment me citer. Je crois entendre un peu plus tard sur une publicité CNN que les Töffler viennent de publier un livre : *Politique de civilisation*.

Nous nous retrouvons à quatre pour déjeuner au Westin, sur Union Square, puis Edwige et moi tentons le *cable car* pour monter-descendre sur le Fisherman wharf. Le *cable car* est bondé, avec des tas de mecs agrippés sur ses marche-pied. Nous prenons un taxi pour Girardelli Square où nous attend Hélène. Achats, notamment à la boutique naturiste, puis retour à l'hôtel. Au bar de l'hôtel, rencontre avec le directeur du musée d'Art moderne et un anthropocinéaste, à qui je raconte les mésaventures de *Chronique d'un été*.

Mon éventuel traducteur et déjà épistolairement ami, Alfonso Montuori, vient avec sa femme, la chanteuse de jazz Kitty, nous chercher pour nous conduire à leur restaurant italien favori. Nous sommes en résonance forte, Montuori et moi. Bien qu'un orchestre bruyant nous contraigne à élever la voix, le repas est très agréable.

Dans tous les restaurants de San Francisco désormais, il est interdit de fumer. Les fumeurs doivent s'absenter un moment pour satisfaire au-dehors leur besoin. Il était également interdit de fumer dans l'avion de Virgin Atlantic, ce qu'Edwige a très bien supporté.

MARDI 19 SEPTEMBRE

Dans le *San Francisco Chronicle* :

— L'offensive croato-bosniaque a permis de réduire à cinquante pour cent la part bosno-serbe.

— La discussion sur Hebron s'éternise entre Israël et l'OLP.

— De nouveaux germes infectieux apparaissent, y compris dans l'eau chlorée. Des bactéries et staphylocoques sont de plus en plus résistants aux antibiotiques.

— Le réchauffement global de la Terre semble de plus en plus probablement dû aux activités humaines.

On prend l'avion pour Monterey, puis Bernard loue un 4x4 et nous conduit par la sublime route Number One à Big Sur. Nous arrivons, sur une colline dominant la mer, à la Ventana, ensemble de bungalows rustico-luxueux s'étendant sur quelques centaines de mètres le long d'un chemin où circulent les mini-cars ou camionnettes électriques du personnel *chicano*.

On va se plonger jusqu'à vendredi dans ce lieu magique. Le matin, la brume qui recouvre la mer et le bas de la colline se dissipe, et c'est le plein soleil. Les nuits sont soudainement fraîches, et l'on peut allumer un feu de bois déjà tout préparé dans sa cheminée. Il y a des biches que l'on rencontre sur le chemin. Sur ma terrasse, je dispose des miettes de biscuit et de pain pour des geais huppés, qui se familiarisent et viennent picorer sur ma table. Quelques corbeaux viennent à leur tour. Le geai a sa stratégie d'approche. Il se place sous divers angles, d'abord sur un arbre, puis sur le rebord de la terrasse, puis au coin d'un mur, puis pose pattes à terre, examine bien le terrain pour voir s'il n'y a pas de piège, puis, enfin tranquille, bondit sur la table, et picore posément. Il y a une hiérarchie. Quand le geai prioritaire est rassasié, il est suivi par un *number two*, lequel est suivi par un troisième, timide et humble, qui prend les restes.

On va déjeuner à la terrasse du café de Nepenthee, lieu magique où l'on retrouve, vieillis, les *freaks* d'il y a dix ans. Je me tape soit du *taco-guacamole*, soit de la *quesadilla*. Un soir, Bernard nous emmène dîner au lieu le plus magique de tous, le restaurant du Post Inn de Big Sur, sur le lieu fondée par la famille Post, premiers colons sur ces collines qui furent indiennes. C'est une nacelle toute vitrée qui semble planer dans les airs au-dessus d'un océan de nuages qui recouvre l'océan liquide. L'on contemple un fabuleux coucher de soleil dont l'extrême violence s'adoucit lentement ; puis le ciel bleuit, grisaille et s'obscurcit totalement, tandis que nous dînons dans la nuit. Bernard nous commande une bouteille d'*opus one*, cabernet-sauvignon merveilleux en dépit de sa puissance, qui égale, tout en étant différent, les plus grands paillacs.

Le jeudi après-midi, nous descendons sur la plage sauvage de Big Sur, entourée et parsemée de rochers où les vagues se brisent furieusement. Hélas, il faut repartir le lendemain.

VENDREDI 22 SEPTEMBRE

Retour. Nous nous arrêtons à Point Lobos d'où nous contemplons de loin les phoques, tantôt sur leurs îles, tantôt nageant, et surtout, ce qui enchante Edwige, quelques loutres de mer, couchées sur le dos, avec leur frimousse enfantine et moustachue. Edwige ne rêve plus que de loutres de mer, et regrette qu'on n'aie pas le temps, vu l'horaire de l'avion, de s'arrêter au Fisherman wharf de Monterey.

Retour à l'hôtel Huntington. Ai-je dit que l'hôtel a du style, fait vieille/

Nouvelle Angleterre, pas du tout hiltonien, que le personnel est très stylé et digne. Grande est ma surprise : en sortant pour dîner, je vois un petit groupe de manifestants distribuant des tracts aux hôtes de l'hôtel. Je lis avec surprise le tract « *Huntington Hôtel unfair* », qui dénonce les réductions que la direction de l'hôtel propose sur des salaires déjà très bas, l'élimination des bénéfices médicaux pour de nombreux employés, alors que l'hôtel serait le plus cher de San Francisco : « *You are paying more to stay and dine at the Huntington than you would at almost any other hotel in San Francisco.* » Le tract, signé par Union Labor, AFL, CIO, CLC, demande de boycotter l'hôtel et son restaurant, et indique à son revers une liste d'excellents hôtels de S. F.

Je crois que la menace a été efficace car je ne vois plus de manifestants le lendemain.

AT & T est condamné à se fragmenter en trois compagnies, ce qui nous rappelle que l'Amérique du capitalisme concurrentiel est antitrust.

SAMEDI 23 SEPTEMBRE

Bernard me fait une démonstration d'Internet sur son ordinateur. Je suis converti, et décide de m'y mettre.

DIMANCHE 24 SEPTEMBRE

Matin : visite de l'aquarium avec Edwige.

Après-midi : Visite du musée d'Art moderne, peu d'œuvres à stap !

Bernard me parle d'un nouveau remède contre le vieillissement, la mélatonine.

SAMEDI 16-DIMANCHE 24 SEPTEMBRE

Pendant tout ce séjour, la Yougoslavie est présente. Reconquête bosno-croate, médiation américaine, réfugiés serbes.

Comment faire pour que ces maudits humains acceptent mutuellement leurs différences ?

Aux USA, la juxtaposition de tant de populations diverses est parfois explosive ici et là, mais jamais comme en ex-Yougoslavie où tous étaient issus de la même souche et parlaient la même langue.

LUNDI 25 SEPTEMBRE

Le matin du départ, les valises faites, nous regardons le *talk show* de CNN, qui, avant le verdict du procès Simpson, porte sur le racisme. Il y a un Américain d'origine portuguo-indienne qui a écrit un livre, *The End of racism in USA*, et prétend qu'il n'y a plus de racisme, que seuls des lobbyistes noirs dénoncent un racisme disparu pour conserver leur fromage. Des intervenants blancs vont même jusqu'à dire que les seuls racistes sont les Noirs. Des intervenants noirs se défendent, accusent. Le jeu est bien mené par une femme, Suzanne. Le débat dure assez longtemps pour que les enjeux se dégagent. Les arguments de part et d'autre sont parfois durs, le ton reste toujours courtois. Il y a un vrai débat, ce que l'on voit rarement en France, où les meneurs de jeu passent leur temps à couper la parole de ceux qui essaient d'argumenter un propos. L'ombre du racisme a plané sur le procès, notamment pour la sélection des jurés. Mais en fait, c'est aussi le procès d'un Noir riche et célèbre, qui dispose d'avocats très influents, et qui, bien que noir, bénéficiera peut-être de sa célébrité et de sa richesse pour se sauver.

Je crois voir une publicité pour le nouveau livre des Töffler. Son titre – mon titre – *Une politique de civilisation*.

Dans l'avion, je termine la relecture du *Pont sur la Drina* dans une nouvelle traduction. Je l'avais lu bien avant la guerre de Yougoslavie. Aujourd'hui, ce livre éclaire en profondeur la tragédie actuelle de la Bosnie-Herzégovine.

MARDI 26 SEPTEMBRE

Retour.

VENDREDI 29 SEPTEMBRE

Trois jours uniquement consacrés à ouvrir du courrier au neuf dixièmes sans aucun intérêt, et, pire, comportant du harcèlement publicitaire, du harcèlement confrencitaire, du harcèlement colloquitaire.

Khaled Kelkal meurt sous les caméras de la 6, à l'heure du journal télévisé, le 29 septembre, après deux jours et deux nuits de traque dans les monts du Lyonnais. Il a vingt-cinq ans. Dans sa photo partout diffusée, son visage encore adolescent n'a rien de farouche ni d'inquiétant. Sur nos écrans, presque en direct, des gendarmes remuent le corps du pied pour voir s'il vit encore. Peut-être beaucoup de téléspectateurs se sentent-ils débarrassés, peut-être bien d'autres se sentent-ils embarrassés. Moi je me sens accablé par une insondable tragédie.

Ce qui frappe d'abord, c'est que s'il n'y avait pas eu la guerre civile d'Algérie, le destin de Khaled Kelkal, comme celui de tant d'adolescents des banlieues ghettos comme Vaulx-en-Velin, aurait oscillé entre l'intégration, via le lycée, vers une vie professionnelle et familiale rangée, et la délinquance, via les bandes de casseurs en révolte. Or, dans ce monde adolescent d'angoisse et de désespérance, l'issue n'est pas nécessairement soit la délinquance, soit la drogue, soit la normalisation, ce peut être aussi la découverte d'une foi. Ici se place l'événement inconnu qui provoque la conversion du paumé délinquant dans une foi qui devient sa vérité absolue. Cette foi n'est pas seulement celle d'une religion, l'islam, c'est, dans les conditions de l'impitoyable guerre civile algérienne, où le terrorisme meurtrier et la terreur répressive se nourrissent l'un l'autre, la foi terrorisante de l'intégrisme. Ici, sous le couvert de l'islam, nous retrouvons ce qui a animé tant de révolutionnaires devenus impitoyables et meurtriers : la rédemption par la terreur. Du coup, nous devons nous souvenir que, comme l'a dit Michel Camus, « le *Gott mit uns* a fait plus de morts que les bombes atomiques ».

La révolte nihiliste des banlieues se métamorphose en fanatisme implacable pour la rédemption islamique. Comme chez bien des révolutionnaires des générations antérieures, la lutte armée par tous les moyens s'impose comme nécessité absolue. Ainsi s'effectuent des mutations de personnalité. Combien avons-nous connus de débonnaires se transformant en implacables, puis, quand ils perdent la foi, redevenant débonnaires ?...

Khaled Kelkal n'est pas seul à Vaulx-en-Velin. Pour certains de ses amis, peut-être, l'organisation intégriste donne des moyens d'action pour exprimer leur révolte, pour d'autres, c'est leur révolte qui se transfigure dans leur foi politico-religieuse. De toute façon, il semble que bien des adolescents de Vaulx-en-Velin ont vu en Khaled Kelkal un martyr de leur révolte plus qu'un héros de l'islam.

Khaled Kelkal a donc plongé dans l'action terroriste, et les traces qui

l'ont dénoncé aboutissent à la formidable traque policière dans les monts du Lyonnais. Ici, je dois remarquer que la marque des films de fiction sur l'esprit de certains d'entre nous est humanisante. Nous avons vu Delon, Ventura, Redford en fuyitifs pourchassés, nous avons vécu leurs angoisses, leurs peurs, leurs amitiés. Comme ta littérature, la fiction cinématographique aide à comprendre la réalité. Grâce au film qui nous montre l'humanité des gangsters et des tueurs, nous sentons que les assassins ne sont pas que des assassins, et que, comme disait Hegel, réduire celui qui a commis des crimes au mot de criminel, c'est occulter le reste de son humanité qui ne se réduit pas à ses crimes. Tout se passe en fait comme dans un film, avec ses suspenses, ses incertitudes, jusqu'au moment final où le tueur tire, non seulement pour tuer, mais en même temps pour être tué. Et c'est pourquoi, sans doute, ne suis-je pas le seul à avoir ressenti les deux sentiments que, selon Aristote, la tragédie inspire : terreur et pitié.

« Et les victimes innocentes, mutilées déshonorées, assassinées, blessées, traumatisées à jamais par la bombe de l'Étoile et les autres attentats, vous les oubliez ? – Nullement, mais elles ne me font pas considérer leur responsable seulement comme un meurtrier maléfique. Elles ne m'empêchent pas de réfléchir à son destin, qui, dans d'autres conditions, aurait été autre, et qui a bifurqué dans un sens alors qu'il aurait pu bifurquer dans un autre. Il est vrai que les tueurs rejettent leurs victimes hors de la condition humaine. Mais, à l'exemple de Robert Antelme, qui ne rejetait pas ses bourreaux SS hors de la condition humaine, je ne serai jamais de ceux qui liquident un problème tragique de notre temps en liquidant mentalement l'un de ceux qui le révèlent monstrueusement. »

Derrière Khaled Kelkal, il y a le mal des banlieues pourries, et derrière le mal des banlieues pourries, il y a un mal de plus en plus profond de notre civilisation. Je ne prétends pas qu'une société puisse éliminer toute solitude, toute angoisse, toute déviance, toute délinquance, toute drogue, mais je crois que la nôtre aggrave et étend solitude, angoisse, déviance, délinquance, drogue, qui de plus en plus croient trouver leur réponse dans la haine, le délire ou la foi fanatique. Je crois que contre le cancer de civilisation qui progresse, il faudrait une politique de civilisation.

SAMEDI 30 SEPTEMBRE

Incertitude. Par lequel de mes projets commencer ? Le *Manuel pour écoliers, enseignants et citoyens* ? La suite et fin de *La Méthode* ? *L'Anthologie de la pensée complexe* ? Le CD-Rom ? Puis-je en mener certains de front ? (L'anthologie sera élaborée collectivement, pour le CD-Rom je serai aidé.) Pourrai-je faire aussi les deux articles mensuels pour *Télé Obs* ? J'hésite, vasouille.

Deux téléphones m'arrivent, l'un d'Athéna, l'autre de Lisle. Je confie mon embarras, les deux avis sont que le manuel doit avoir la priorité. Bien. Reste maintenant à trouver l'énergie. Car, depuis que je n'écris plus, sinon un peu de ce journal, c'est-à-dire depuis six mois au moins, je n'ai pas envie d'écrire ; j'ai envie de ne plus rien foutre, et plutôt de lire pour mon plaisir, aller au cinéma, dans les musées... Mais je sais que, privé de la drogue de l'écriture, je serais envahi en permanence par ce vide au ventre qui me vient de temps à autre, je déprimerais.

Visite à Cherif. Je suis très impressionné. Ne raconte pas. (Pour le moment ?)

Zaki Laïdi (dans un texte pour un petit déjeuner de Grenelle) : « La fin de la guerre froide marque la fin des Lumières et pas seulement celle du communisme. »

Une invitation pour un Forum de l'association Diderot : « L'embryon humain est-il humain ? » La question est indécidable.

DIMANCHE 1^{er} OCTOBRE

Le vide s'est installé dans mon ventre toute la journée. C'est aussi la conséquence de cette pseudo-grippe qui s'est infiltrée en moi depuis jeudi soir, et que je combats en partie par homéopathie (Oscillococcinum, cuivre), en partie par les plantes (tisane de thym au citron), en partie par de l'allopathie (Locabital, Tyromicine en bonbons).

Je reste hagard devant mon Mac, puis décide vers 17 heures de me faire une tisane thym-citron-miel. Je verse l'eau chaude dans la tasse, puis le jus de citron préalablement chauffé, vais chercher mon pot de miel tout neuf et, soudain, il m'échappe des mains, tombe, se fracasse. Partout répandus, des éclats de verre, de lourdes gouttes de miel et, au milieu du pot fracassé, le miel cristallisé, criblé d'éclats. Je mesure l'étendue du désastre et, pour réparer le mal avant le retour d'Edwige, je m'affaire en arrachant du papier essuie-tout en quantité, le mouillant, frottant, épongeant, amassant les bouts de verre. Comme toujours dans ces cas, les éclats sournois se dissimulent derrière les portes, sous des meubles, essaient de s'enfuir au loin. Je peine, ahane, essuie, nettoie. Quand la cuisine me semble redevenue propre, je vois que j'ai du miel qui a coulé sur ma robe de chambre et sur mon pantalon de survêtement. Je nettoie avec une éponge mouillée mais du poisson demeure. Je tiens à conserver du miel cristallisé, réunis des grumeaux dans un récipient creux, mais je me rends compte que des fragments de verre se sont introduits dans le cristallisé. J'en enlève et décide d'être prudent. En effet, au matin du lundi, je découvre entre mes dents, à demi serrées, par précaution, deux petits

éclats de verre.

À son retour, Edwige ne se rend compte de rien. Je triomphe en moi-même. Le soir, je me fais une ultime tisane et vais chercher le récipient dissimulé où reposent mes grumeaux. Elle s'étonne, me demande si c'est un produit que m'a donné mon marabout. « Non, non. » Je lui demande de deviner de quoi il s'agit, elle n'y arrive pas, et je lui raconte la catastrophe melliflue. « C'est pour ça que je sentais du poisson sous mes chaussons dans la cuisine ! » Je lui ai donné l'explication en échange de l'absence de tout reproche. Elle se borne à dire que je suis un panda maladroit.

Les jours suivants, j'aurai de petits éclats de verre dans mon café, mais comme je le boirai dents serrées, je les empêcherai d'entrer dans mon æso. Puis Edwige jettera tout le restant du bon miel.

LUNDI 2 OCTOBRE

Comme Edwige se lève à 7 heures du matin, je me lève au son du réveil, et me met rapidement au Mac pour faire le texte sur Khaled Kelkal.

Les énergies me reviennent. Quand le souffle vital me manque, je tombe dans la plus profonde mélancolie, je suis atone, impuissant. Je me rends compte combien sont désespérés ceux qui sont le plus souvent privés de ce souffle vital, ceux que nomme justement le terme clinique de mélancoliques.

Le soir, film vachement intéressant mais je roupille la plupart du temps, bien que j'adore Kim Basinger en tueuse.

MARDI 3 OCTOBRE

Toujours le vertige de l'incompréhensible pour Herminette devant mon fax laser. Pourquoi ronronne-t-il mais n'a-t-il pas d'odeur ? Pourquoi est-il immobile mais met-il en mouvement des rames de papier ? Pourquoi a-t-il certains traits des êtres vivants et d'autres des choses non vivantes ?

Soir : Simpson acquitté. On ne peut écarter la machination d'un policier raciste, mais les traces sanguines et les marques génétiques le dénonçaient. Toutefois, je suis content de l'acquittement, qui compense (sans compenser) tant de dénis de justice faits aux Noirs.

Il y avait une part auto (?)-censurée dans le reportage en direct sur la mort de K. K. La voix d'un gendarme : « Finis-le ! » Puis : « C'est bon. »

Discours « pharisien » de Juppé : « Pensez aux victimes et non à l'assassin. »

La haine monte de part et d'autre, partout. La haine vaincra.

MERCREDI 4 OCTOBRE

Reçu deux textes de Maruyama, dont l'un récapécise ses idées de la « seconde cybernétique » (1963), et l'autre sur les interactions simultanées. La difficulté de comprendre ces idées tient à des limitations épistémologiques et non intellectuelles : « *I see eminent scholars trapped in epistemological prisons.* »

Pendant des dizaines d'années, la recherche d'une cause simple au cancer (virus, agent extérieur) a englouti des sommes et des énergies énormes avant que l'on commence à comprendre qu'il fallait considérer le complexe oncogène. De plus, la trappe épistémologie enferme la recherche dans l'alternative, soit cause externe, soit cause interne, sans pouvoir envisager la causalité inter-réto-active en boucle de l'extérieur et de l'intérieur.

Je suis content d'avoir profité de ma pseudo-grippe pour rester en pyjama-appartement toute la journée. Visite sympathique en fin d'après-midi de Jacques d'Arribehaude.

Je pars pour l'Espagne, la pensée des *tapas* me réjouit.

JEUDI 5 OCTOBRE

Dans l'avion, je lis dans *CNRS Infos* que notre voie lactée serait une galaxie cannibale qui aurait capturé et absorbé une petite galaxie voisine.

CNRS Infos livre à notre méditation cette phrase de Jean Rostand : « Tous les espoirs sont permis à l'homme, même celui de disparaître. »

Ah, du coup je me rappelle cette phrase des *Pensées d'un biologiste*, je crois, que j'avais relevée et me répétais dans mon adolescence : « Ce baladin croit que la vie est une sublime aventure, mais ce grave esprit sait qu'elle n'est qu'une pitoyable farce. » (Je cite à peu près, et me promets – est-ce encore une promesse vaine ? – de relire les *Pensées d'un biologiste*.)

Je relève dans un dossier du *Figaro littéraire* ceci, de Jean-Toussaint

Desanti :

1. Chacun habite le lieu de son croire.
2. En ce lieu l'incroyable peut être cru.

Accueil à l'aéroport par Samy et Javier. Excellent repas ou je demande *jamon Jabujo* et *manchego* ; vin de Duero. Je me contrôle.

VENDREDI 6 OCTOBRE

Je fais mon discours sur la tolérance qui clôt le séminaire *ad hoc* de Valence. J'ai pu préciser mes idées à cette occasion.

SAMEDI 7 OCTOBRE

Dans le train Valencia-Madrid, avec Ana Sanchez, je lis dans *El País* :

- Vers un cessez-le-feu en Bosnie.
- Le Parlement israélien accepte l'accord avec l'OLP à une faible majorité.
- Vers une levée de l'embargo US sur Cuba.
- Un attentat au métro Maison-Blanche.

Je lis dans *Le Monde* le document du sociologue allemand sur Khaled Kelkal. C'est un entretien qui date de deux ans. À ce moment-là, Khaled était un adolescent à la fois très éveillé, paumé, subtil et naïf. (« La vérité du Coran est prouvée, dit-il, parce que le plus grand professeur japonais l'a reconnue. »)

Dans le magazine des chemins de fer espagnols, je lis avec très grand intérêt un article sur Jabugo, capitale du jambon *serrano*, dont le meilleur est celui des cochons *pata negra*, qui, comme les sangliers, vont dans les bois manger des glands. L'article cite l'hypothèse de l'anthropologue Marvin Harris : « Chaque fois que l'islam a pénétré dans une zone où le porc est une base du système agricole traditionnel, il a échoué dans sa tentative de gagner à lui d'importants secteurs de la population. En Chine, un des centres mondiaux de la production porcine, l'islam a à peine pénétré. La limite géographique de l'islam coïncide avec celle des zones écologiques adaptées à l'élevage porcin, et celles où l'excès de sécheresse ou de chaleur le rend aléatoire et coûteux. »

DIMANCHE 8 OCTOBRE

J'avais quitté Ana Sanchez à la gare de Madrid après qu'elle m'avait fait noter son numéro de téléphone à Madrid (chez une amie) et celui, à Valladolid, d'Emilio Roger qui doit venir nous chercher en voiture dimanche, en fin d'après-midi. Comme je ne savais pas où j'allais coucher, je lui avais dit que je l'appellerai dimanche matin pour lui fixer le Heu de rendez-vous qu'elle indiquerait à Emilio Roger.

Ce matin, vers 10 heures, je cherche dans la poche extérieure de ma veste le petit étui de cuir où j'ai les cartons avec mes numéros de téléphone utiles, et où se trouvait en surface le carton avec les deux numéros d'Ana et d'Emilio Roger. Je ne le trouve pas. Je cherche dans les autres poches, rien, et je sais que ma recherche est inutile parce que je me souviens qu'hier en fin d'après-midi, dans une rue piétonne populeuse près de la Puerta del Sol, j'ai senti un frôlement du côté de la poche extérieure gauche de ma veste. J'ai aussitôt eu la sensibilité d'une tentative de pickpocketage, et, regardant vers ma gauche, j'avais vu un jeune homme, assez bien sapé, tenant une fille par le cou, s'éloignant lentement de moi. Du coup, mes soupçons étaient tombés, et, comme j'avais dans mes poches intérieures mes papiers et cartes de crédit, comme mon porte-monnaie était bien enfermé dans ma poche revolver et recouvert par ma veste, je n'ai pas vérifié la poche où, de toute façon, il n'y avait, pensais-je, rien d'intéressant pour un pickpocket. J'aurais dû pourtant me souvenir qu'à Rome, dans un tramway, j'avais à peine senti la disparition du même étui, et aussitôt vérifiée cette disparition, j'avais fouillé les poches de mon voisin le plus proche, un mec un peu voyou qui me laissait faire avec un petit sourire. C'est qu'il avait refile mon étui à son voisin complice. Alors que je m'apprêtais à aller vers ce voisin, celui-ci avait déjà vérifié l'insignifiance du larcin et avait jeté mon étui à terre. Un voyageur l'avait ramassé et me le tendait. « C'est cela que vous cherchez ? » J'avais quitté le voleur en lui souriant pour lui faire comprendre qu'il ne m'avait pas couillonné et lui m'avait souri en retour, peut-être pour me remercier de ne pas faire d'histoires et participer à mon amusement. Mais voilà, cette fois, je suis le couillonné.

Que faire ? Je téléphone aux renseignements pour retrouver le téléphone d'Ana à Valencia (elle m'avait dit que son jeune neveu résidait chez elle) et trouver celui d'Emilio Roger à Valladolid. Mais Ana est sur liste rouge et Emilio Roger est inconnu à Valladolid. L'inquiétude me gagne. Je téléphone à Paris et demande à Edwige de retrouver dans mon carnet d'adresses les deux numéros. Elle les trouve, et je téléphone à Valencia. Aucune réponse. Je téléphone à Valladolid. Réponse : « Oui, plusieurs personnes nous ont téléphoné pour Emilio Roger, mais nous ne le connaissons pas et nous n'avons pas son nouveau numéro. » Je téléphone à nouveau à Valencia, laisse sonner et finalement on décroche : c'est le neveu. Il sait que sa tante est chez une amie de Madrid, Eulalia, dont il ne connaît ni le nom de famille, ni le numéro de téléphone. Je lui demande de chercher dans le carnet d'adresses

d'Ana. Il cherche, ne trouve pas Eulalia. Il me dit qu'il va chercher ailleurs et me demande dix minutes. Quand je le rappelle, il a le numéro, je joins Ana, lui fixe le rendez-vous et suis soulagé.

Je téléphone à Edwige pour lui dire que tout va bien et elle m'apprend qu'à Paris tout va mal. Sa mère a été transportée dans le coma par les pompiers à l'hôpital Boucicaut, et elle-même souffre d'une bronchite (qu'elle m'a cachée depuis deux jours pour ne pas m'inquiéter), qu'elle est sous antibiotique et ne va pas voir sa mère à l'hôpital pour ne pas la contaminer.

Je comprends que je dois renoncer à la conférence que je devais faire mardi soir à Valladolid. Je ne peux pas ne pas participer au jury de la thèse d'Emilio Roger d'autant plus qu'elle m'est consacrée (« Complexus, introduction à la pensée d'E.M. »), mais je prendrai l'unique avion quotidien Valladolid-Paris qui décolle à 14 h 45, ce qui nécessitera d'accélérer le cours de la thèse qui commence à 11 heures du matin.

L'après-midi, je vais au musée Thyssen, donnant de multiples coups de téléphone à Paris, le plus souvent avortés (Edwige téléphonant de son côté à l'hôpital, au cardiologue, à sa sœur...). Je suis angoissé, mais je sens un ange gardien auprès de moi.

J'apprends en fin d'après-midi que Monique est sortie du coma.

À Tokyo, à San Francisco, aujourd'hui à Madrid, je rencontre la protestation contre les essais atomiques français à Mururoa. La protestation est erronée quand elle porte sur la radioactivité qui semble nulle, elle est incertaine quand elle porte sur les effets sous-marins qui sont inconnus. Elle est stupide quand elle voit dans ces essais une démonstration d'impudence française ou de chauvinisme délirant. (Mais elle n'est pas stupide quand elle dénonce l'arrogance de cette décision, prise sans consultation, de faire exploser une bombe si loin de la métropole dans le Sud-Pacifique.) Comme je crois l'avoir écrit plus haut, cette décision est le type de décision politique que l'on prend en fonction d'une considération hexagonale (réaffirmation d'indépendance gaullienne pour mieux obtenir par la suite le ralliement à l'Europe, influence du lobby nucléaire français, avis des experts technocrato-militaires), sans faire aucun examen du contexte (l'amplification de la sensibilisation écologique dans le monde, l'affirmation accrue d'une conscience dans le Pacifique Sud, l'anniversaire de Hiroshima).

L'acte inconsidéré de Chirac a été une contribution utile à la cristallisation d'un sentiment de communauté planétaire dans le refus de la mort.

À Valladolid, je suis logé au Palais royal, superbe bâtiment du XVI^e siècle qui sert de résidence aux hôtes de l'université. Mitterrand y aurait couché lors de la rencontre de Valladolid. Je n'ai pas le temps de jouir des lieux, car nous sommes arrivés à 11 heures du soir. Nous dînons de *jamon Jabugo* (nous sommes en pleine vieille Castille) et *super-tapas*. Je me couche à une 1 du matin, me lève à 8, et vais à l'université, une des plus vieilles

d'Espagne, qui a de très beaux *azulejos*.

LUNDI 9 OCTOBRE

La thèse se passe très bien. Je suis le premier à parler pour dire mon étrange sentiment d'être à la fois sujet et objet de la thèse dans un jeu de miroir où je vois Emilio Roger à travers moi et moi à travers Emilio Roger, et d'être en même temps juge et jugé : ce qui conduit à un nouveau paradoxe : « Qui allez-vous juger, lui ou moi ? Donc je ne jugerai pas, j'opinerai. » Je dis l'impossibilité de trouver un méta-point de vue et de devenir méta-morinien, bien que la pensée complexe soit celle qui nécessite la recherche des méta-points de vue. Mais je dis aussi mon bonheur de trouver en E.R. la même tournure de pensée que la mienne, le même mode de problématiser, le même sentiment d'une crise profonde dans la pensée et dans le monde, la même conviction d'une nécessaire réforme de pensée, et en même temps une pensée originale, une culture ouverte et multiple qui lui est propre. Je trouve dans sa thèse non une redondance de mes propos, mais un dévoilement, qui me sera utile pour la poursuite de mon travail. Puis on accélère pour que je puisse prendre l'avion de 14 h 45. Un juré critique Emilio Roger pour ne pas m'avoir inscrit dans une tradition intellectuelle, ni situé parmi les différents courants contemporains, et lui reproche de n'avoir pas « résisté » à mon œuvre.

Après le jugement (très honorable, félicitations du jury), un autre juré me dit que les dernières recherches confirment que Cervantès était, au moins par sa mère, d'ascendance juive. Ce qui me reconfirme la fécondité du marranisme. Aujourd'hui, nous sommes dans la renormalisation des Juifs redevenant inscrits dans un peuple, une nation, une religion.

Lisant dans l'avion Vallodolid-Paris *Diagonales est-ouest*, toujours intéressant, je trouve citée cette phrase de Baudrillard : « Ce que l'Occident veut imposer désormais au monde entier, sous couvert de l'universel, ce ne sont pas des valeurs, c'est justement son absence de valeurs. Partout où survit, persiste quelque singularité, quelque minorité, quelque idiome spécifique, quelque passion ou croyance irréductible, et surtout quelque vision du monde antagoniste, il fait imposer un ordre différent... Nous distribuons généreusement le droit à la différence mais, secrètement, et, cette fois, inexorablement, nous travaillons à produire un monde exsangue et indifférencié. »

En Russie, la connerie du monde capitaliste et la connerie du monde dit socialiste se sont rencontrées, non pour s'entr'annuler l'une l'autre, mais pour

s'entre-multiplier.

Dans *Time*, un atlas génétique du corps humain nous indique le nombre de gènes supposés nécessaires à chaque organe. Le cerveau arrive en tête avec trois mille cent quatre-vingt-quinze gènes, puis les globules blancs avec deux mille cent soixante-quatre gènes (huit seulement pour les globules rouges), deux mille quatre-vingt-onze pour le foie, mille deux cent trois pour la prostate et mille deux cents trente-deux pour les testicules, mille cinquante-neuf pour l'utérus et cinq cent quatre pour l'ovaire, mille cent quatre-vingt-onze pour le cœur, mille quatre-vingt-quatorze pour le pancréas, puis tout diminue pour les autres organes.

MARDI 10 OCTOBRE

Monique sous perfusion, à l'hôpital, retourne lentement à son état antérieur.

MERCREDI 11 OCTOBRE

Rendez-vous de travail avec Mme Vié. Puis petite fête au CETSAH à l'occasion de la sortie du livre de Nicole Lapierre sur le changement de nom, et pour la promotion, enfin, de Bernard Paillard comme directeur de recherches.

JEUDI 12 OCTOBRE

Déjeuner avec Bernard Allien, un de ses collaborateurs, puis Martine C. au Coconas. Le projet CD-Rom tient. Martine va me propulser dans l'Internet.

Alfredo, Marianne, Nicole Mathieu chez moi : entretien pour la revue dont j'ai oublié le titre et pour laquelle je fais mes professions de foi. Nicole Mathieu, qui me maudissait à Plozévet, est devenue un de mes supporters.

VENDREDI 13 OCTOBRE

Dans *Libé*, ce matin : « Elle m'a pris pour un con, je l'ai tuée. » L'expert psychiatre estime que l'assassin est normal : « Pas de délire de jalousie, pas de paranoïa. » Qui a examiné l'expert ?

Ce journaliste brésilien qui a rendez-vous chez moi à 10 heures me téléphone vers dix heures quinze pour me dire qu'il a beau taper le code, la porte cochère de mon immeuble ne s'ouvre pas. Je lui confirme le numéro de code, lui dis d'enchaîner les numéros régulièrement, ni trop vite, ni trop lentement. Un quart d'heure plus tard, il me téléphone qu'il n'y arrive toujours pas. « Je descends. » Je sors dans la rue : personne. Je vais à tout hasard voir à mon ancien domicile, rue des Arquebusiers. Toujours personne. À 10 h 45, il me sonne au bas de mon escalier. Je n'ai plus de temps pour l'interview, et je descends. Explication : il était au numéro 14 et non au 7 de ma rue. Son erreur, me dit-il, est inexplicable car il avait bien sur la page de garde de mon livre inscrit le 7. Il cherche l'explication psychanalytique de son erreur. « Évidemment 14 est le double de 7 », dis-je, sans pouvoir expliquer le pourquoi de ce doublement.

Il m'accompagne dans le métro, me parle de ses origines probablement marranes, je le quitte pour aller voir C. qui me remet, dans une bouteille en plastique d'eau minérale, le breuvage régénérant qu'il a préparé pour moi avec des herbes africaines mystérieuses, dont il me prédit que je serai très content. Je regarde avec espoir le mystérieux liquide jaune dont pourtant la couleur urinaire m'inquiète.

Irrationalité ? Non, rationalité ouverte.

Je vais trouver Jean D. à son journal. Il termine une petite réception de responsables de la presse marocaine. Je lui parle de ma perplexité à propos des délais de parution de mes articles. Je vais faire un « éditorial » deux fois par mois dans *Télé-Obs*, et mon premier texte, « Mort à huit heures du soir », est sorti seulement ce mercredi, alors que je l'avais écrit le lendemain de la mort de Khaled Kelkal, et que toutes les informations parues depuis, notamment son interview d'il y a deux-trois ans par un sociologue allemand, confirmaient ma vision.

Le soir, dîner chez Véro. Nourriture inventive : un *pastellico* à la ratatouille, un ragoût de haricots serbo-croates aux tranches de canard fumées. Il y a Violette, Irène, et les amis et compagnons des campagnes probosniaques de Véro, dont je connais certains.

Avec Violette, nous évoquons certaines anecdotes de la Résistance. Et je me dis que nous n'avons pas fait d'exploits, mais que nous avons fait la Résistance avec honneur :

1. Nous n'avons jamais dit le mot « Boche ».

2. Nous avons aidé des Allemands antinazis et travaillé avec eux.

On s'affronte sur Mururoa, sur le foulard islamique. La Bosnie est notre seul point de consensus. La discussion est comme je les aime, vive, animée, parfois violente. Mais je me rends compte que je les aime quand il y a un préalable d'amitié entre participants. Or je sens la froideur des uns, l'hostilité de B. qui, chaque fois qu'il m'évoque dans ses écrits, déforme mon propos. Quand j'ai écrits « Association ou barbarie », il y a décelé un mot d'ordre « stalinien ». Quand j'ai écrit *Terre-Patrie*, il m'a accusé de vouloir dissoudre les patries concrètes dans un cosmopolitisme abstrait. Bref, je quitte la soirée avec un certain malaise.

DIMANCHE 15 OCTOBRE

À Ferrette, Claude Beer cite cette phrase de Pascal dont je ne me souvenais pas (je la transcris à peu près) : « La connaissance est une sphère et, plus elle croît, plus ses points de contact avec la non-connaissance croissent. »

Elle cite aussi cet épisode rabelaisien de Panurge (*Quart-Livre* ?) : des grelons tombent durement sur Panurge et, quand ils se liquéfient, on voit qu'il s'agit de paroles gelées. Et elle dit joliment : « Tout livre est une parole gelée qui doit être réchauffée par la main des hommes. » Elle est très vive, et elle a la même tournure dialogique d'esprit que ma pomme.

Je songe longtemps encore aux paroles gelées : socialisme, démocratie, liberté-égalité-fraternité...

Soudain me revient le nom que je cherchais depuis huit jours, et qui se cachait derrière une de mes circonvolutions cérébrales : Bringuier.

Quelqu'un a cité la phrase de Paul Hazard : « L'Europe est une pensée qui ne se contente jamais. »

Spino dixit : « Ne pas pleurer, ne pas rire, ne pas haïr mais comprendre. »
Moi je dis : « Pleurer, aimer, rire et comprendre. »

LUNDI 16 OCTOBRE

Ce besoin inextinguible d'aimer et d'être aimé... (mais bien aimé et par qui on aime).

Conserver *l' enamoramento* dans l'amour...

En repensant à... [*passage autocensuré*], je me dis que, moi, je n'ai jamais abandonné un ami pour des raisons idéologiques ou politiques.

MARDI 17 OCTOBRE

Dionys m'apprend la mort de Jean Schuster hier soir. Je lui avais téléphoné à l'hôpital, il y a deux ou trois semaines, il voulait rentrer chez lui et on avait décidé que j'irais le voir après son retour. Il restait gouaillieur. J'avais voulu l'aider à obtenir la création d'un « palais du surréalisme », mais nous avions échoué, l'Élysée nous laissant sans réponse. Gardien des archives d'André Breton, gardien de la mémoire, il n'était plus le grand *sacerdote* du Temple. Il avait progressivement perdu le dogmatisme d'exclusion de son jeune temps, ou il défendait un esprit d'orthodoxie dont André Breton s'était pourtant départi dans ces années 1950 où j'étais si heureux de le rencontrer.

Jean se savait perdu. Il avait dit : « Fin de moi difficile », formule admirable d'humour, de lucidité et de douleur.

En fin d'après-midi, nous récupérons Herminette qui s'était installée comme chez elle chez Virginie et Solange, et qui avait même conquis le bourru Dionys.

Article du *Monde* : la profanation de Carpentras semble maintenant bien due à un groupe de six jeunes gens jouant un jeu de rôle morbide sur le scénario de « la sorcière ». Interviewé à l'époque par *Le Fig*, j'avais dit qu'il me semblait peu rationnel de l'imputer au Front national que tous accusaient alors.

VENDREDI 20 OCTOBRE

Thème du texte, « Réflexions alarmantes », de Friedrich Gorenstein (dont j'avais beaucoup aimé le livre) : « La très fragile démocratie russe, qui tient à peine sur ses jambes, la foi en la justice occidentale, l'espoir en la possibilité d'une coexistence pacifique, voilà ce qu'ont vaincu vos bombes (celles de l'OTAN) en Bosnie. » Je songe aux effets en chaîne maléfique des actions bénéfiques. Car, pour moi, l'intervention armée de l'OTAN a rééquilibré les forces, et peut seule conduire à la paix dans l'ex-Yougoslavie. Mais elle accentue le fossé Est-Ouest sur les très vieilles lignes de rupture

entre Byzance et Rome, entre l'Europe ayant vécu sous l'Empire ottoman et l'Europe occidentale, entre, au sein des Balkans mêmes, d'un côté les Serbes, les Grecs, les Bulgares, et de l'autre les Albanais (ceux d'Albanie et ceux du Kosovo et de Macédoine), les Bosniaques et les Turcs. Et je crois que Gorenstein, en dépit des accents parfois hystéro-polémiques de son texte, a raison de croire que les bombardements sur les Serbes et l'élargissement de l'OTAN à l'Est, dans les conditions de crise généralisée en Russie, risquent d'entraîner ce grand pays, qui a échappé jusqu'à présent aux fureurs et hystéries nationalistes, à se diriger vers un nouveau type de dictature et à réannexer des nations de l'ex-Union soviétique.

SAMEDI 21 OCTOBRE

Dans l'épicerie. Pendant que Mme Petit-Potin fait le compte de mes emplettes, je feuillette *Libé*. « Alors, les nouvelles sont bonnes ? – Ne vous inquiétez pas Mme Petit-Potin, elles sont mauvaises et elles seront pires à l'avenir. – Comment, vous voulez me démoraliser ? – Au contraire, Mme Petit-Potin. Ceux qui attendent le mieux sont toujours déçus quand le pire arrive, alors ils sont démoralisés, déprimés. Ceux qui s'attendent au pire non seulement sont déjà préparés, mais ont toujours de bonnes surprises si ce pire n'advient pas. »

Et, fier de ce conseil philosophique, je règle mes quatre-vingt-onze francs et vingt centimes à Mme Petit-Potin méditative.

Dans la rue, je rencontre M. L. qui va masser ses monstres. Je lui dis : « Faites un gros pinçon à qui vous savez. »

Rendez-vous avec Paul Thibaut. Son projet de manifeste pour que la presse se redresse ne me convainc pas. Certes, ses exemples méritent réflexion. Pourquoi n'a-t-on pas fait d'enquête auprès des proches, des parents, des professeurs de Khaled Kelkal ? Pourquoi le primat de l'anecdotique, du sensationnel, etc. ? Oui, bien sûr. Mais pourquoi se focaliser sur la presse ?

Cet après-midi, rayon d'alimentation de Marks & Spencer, dont nous avons apprécié la langue fumée, le bœuf d'Aberdeen, les épinards frais... mais moins aimé le *chianti*. Quand au *montalcino* des Abruzzes, j'ai brisé bêtement la bouteille. Tout, y compris les légumes, porte une date limite de vente et de consommation.

Donc nous faisons quelques emplettes alimentaires, dont un *rioja* que j'ai envie de goûter. À la sortie, agitation, cohue. La partie de la rue de Rivoli

entre la rue Saint-Martin et la rue Beaubourg est vidée, les CRS barrent le passage. Encore une alerte à la bombe. Nous traversons alors le jardin de la tour Saint-Jacques, allons sur les quais, prenons un bus que nous laissons rue François-Miron, pour aller à la foire aux vins « artisanaux » dans la rue piétonne qui longe le chevet de Saint-Gervais-Saint-Protais. Je suis séduit par un cabernet-sauvignon du Roussillon qui n'a droit qu'à l'appellation de vin du pays d'Oc ; je me laisse tenter par un bordeaux biologique bien que plus merlotté que sauvignonné, nous prenons une sorte de potée savoyarde au reblochon, lardons, crème fraîche et pommes de terre qui mijote dans une gigantesque poêle, je passe vite les bourgognes, beaujolais. Finalement, on rentre très chargés dans un autobus 96 bondé.

DIMANCHE 22 OCTOBRE

La réunion à Tuzla de l'Assemblée européenne des citoyens, qui a commencé le 19, se termine aujourd'hui. J'aurais dû aller à Tuzla, mais n'ai pu surmonter les obstacles qui me retenaient ici. Ce sont eux, les citoyens de Tuzla, qui incarnent mes idées. C'est en eux que je me reconnais.

Les sciences de la complexité demeurent dans la conception traditionnelle des sciences, ignorant le problème (la nécessité) d'une pensée complexe. De même, on ne sait toujours pas intégrer les sciences cognitives dans une épistémologie intégrant la connaissance de la connaissance dans la connaissance, c'est-à-dire encore une pensée complexe.

Je fais une introduction à l'édition de poche de *Terre-Patrie* pour essayer d'endiguer l'incompréhension qui m'attribue la défense d'un cosmopolitisme sans racine opposé à la réalité concrète des patries. Ce qui est terrible, dans mon cas, c'est qu'on réfute sans me lire des idées que l'on m'adjuge en fonction du système de pensée dichotomique alternatif qui rend incapable de concevoir ensemble deux idées à la fois complémentaires et antagonistes.

La lecture du numéro d'automne de *Survival international* m'atterre comme à chaque fois : partout les petits peuples autochtones sont spoliés, persécutés et parfois massacrés, aux Philippines, en Guyana, au Canada, au Paraguay, en Éthiopie, au Brésil. Il y a un témoignage déchirant d'une femme pygmée des Bakas du Rwanda, qui sont assimilés à des nains et à des chimpanzés par les grands Noirs villageois. Un article intéressant sur les écrivains amérindiens qui contribuent à restituer leur dignité et leur culture aux peuples indiens, et qui livrent en même temps le message : « Quoi qu'il arrive à la Terre arrive aussi aux fils de la Terre. »

Lire *Cérémonie* de Leslie Marmon Silko (« Terre indienne », Albin Michel, 1992).

Monique : résistance désespérée, désespérante, contre la mort. La suppression du Trangstène a déterminé une agitation compulsive où s'exprime un forcené vouloir-vivre.

LUNDI 23 OCTOBRE

Cher Jacques M.

Bien reçu votre lettre et vos articles.

J'ai trouvé très bien vos articles, et bizarre votre parallèle Morin-Serres.

En ce qui me concerne, je ne me reconnais pas dans le « lourd pessimisme » que vous m'attribuez. De même, ce n'est pas vrai que je « ne cesse de révéler mon abattement ». J'ose révéler mes moments d'abattement (Jésus lui-même a pu s'écrier *Eli, Eli, lamma sabactani*) mais aussi ceux de contentement, d'amusement. Votre regard a sélectionné. Comme dit Borgès, *la mémoire choisit ce qu'elle oublie*.

Vous ne pouvez pas sortir de l'alternative optimisme/pessimisme. Vous n'êtes pas le seul. Certains voient *Terre-Patrie* comme un livre naïvement optimiste (l'espoir de civiliser la Terre, de sortir de la préhistoire de l'esprit humain et de l'âge de fer planétaire), d'autres le voient comme un livre désespéré (à cause de la perte). D'autres encore le perçoivent comme un livre tonique qui leur donne de l'espérance. Chacun trouve ce qu'il projette. En fait, ce qui est difficile à comprendre pour ceux qui vivent dans la pensée disjonctive – ou espérance ou désespérance, ou optimisme ou pessimisme, ou foi ou doute – c'est l'inséparable dialogique entre ces termes qui pour moi sont complémentaires bien qu'antagonistes.

Je suis contre l'espérance naïve qui escamote la tragédie de la vie, de l'Histoire, du monde, et qui escamote l'incertitude du futur. Je demande d'affronter cette tragédie et cette incertitude, et de trouver tonus et volonté, justement dans l'Amour, la Poésie (et ce que j'englobe dans ce mot in *Terre-Patrie*). Bien entendu, si vous voulez contourner tout cela, il y a Teilhard, Serres, et bien d'autres qui vous satisferont, ou, selon votre expression, vous rassureront.

Mais ne vous trompez pas sur moi. Je ne suis pas un abattu, mais un battant. J'ai résisté au nazisme, puis au stalinisme, je résiste à la barbarie actuelle, je m'implique dans le destin de la Bosnie, j'ai été, suis et demeure un résistant, à la différence de tant d'autres qui ont baissé les bras.

Il est vrai que je ne crois pas en Dieu, mais je crois au Mystère. Il est vrai que je ne vends pas de solutions. Je propose sans arrêt une voie, et une voie qui se fait dans le cheminement même. Il est bien entendu que si avez trouvé Dieu, je ne chercherai pas à vous en détourner.

En ce qui concerne l'enseignement, vous ignorez (ce qui est naturel), les écrits que j'ai publiés pour lier la réforme de pensée à la réforme de l'enseignement. En ce qui concerne la science, j'ai écrit un livre, *Science avec conscience*, qui se trouve en poche (Points, Seuil). Vous y verrez que je ne suis pas abattu, mais que je me bats contre la pensée mutilante.

Très cordialement,

E. M.

MARDI 24 OCTOBRE

Edwige, épuisée, hier soir, a fait une crise d'asthme dans la nuit. À chaque instant, je me demandais s'il fallait appeler SOS-médecins. Au même

moment, sa sœur appelait SOS-cardio pour sa mère dont l'état d'agitation nocturne épouvantait sa garde.

Edwige s'est endormie finalement et se retrouve épuisée ce matin. Le docteur Abastado doit revoir sa mère aujourd'hui.

ONU. La fille de Fidel Castro manifeste à New York pendant que son père dénonce le néocolonialisme à la tribune de l'ONU. « Mon père est un assassin. » Personne ne demande à juger Fidel Castro. On continue à vouloir punir cinquante ans plus tard les bourreaux du nazisme, mais nullement les bourreaux issus du stalinisme, dont les crimes se sont poursuivis jusqu'en 1960, et pour Castro presque aujourd'hui.

Dans le texte que m'envoie Maruyama (Hiet, Habos, Suse and Shiw ; *A new epistemology of society and self*), il note justement qu'il n'y a pas que les différences de culture à culture, il y a dans chaque culture des individus épistémologiquement différents, il y a ceux qui adhèrent à l'épistémologie dominante, ceux qui la subissent sans y adhérer vraiment, ceux qui se camouflent et feignent de l'adopter, les déviants et les anomiques ; une culture est vivante parce qu'il y a cette diversité en elle.

Je commence mes lettres de remerciement à ceux qui ont contribué au recueil de textes me concernant dans le bulletin des *Jardins de la connaissance*. J'ai failli une fois encore être négligent dans ma reconnaissance.

Puis tout se précipite. Je vais passer un quart d'heure chez Yvette qui, dans sa cour du Faubourg-Saint-Antoine, expose la tapisserie qu'elle a faite à partir du *Minotaure* de Picasso. À 6 h 15, Mme Vié me cueille à la sortie, me conduit à la porte Maillot pour Paris-Première. Comme les embarras sont moindres que prévus, j'arrive avec une considérable avance, mais l'aimable journaliste Pascal Mazeaud me conduit au restaurant voisin Le Congrès, spécialiste en fruits de mer, où j'ai la chance de trouver des oursins. « Irlandais ou bretons ? – Irlandais... ». Ils sont frais, goûteux, et je m'en régale.

L'émission se passe bien, Paul Amar étant cordial et me considérant avec un bon regard. Je n'ai pas l'occasion de parler beaucoup de complexité, mais il me fait évoquer mon père, ses ascendants (les miens), ma mère... et j'ai été ému.

À la sortie, je harponne un taxi qui me conduit au Palais de l'Antinéa de l'université euro-arabe itinérante, où il y a dîner en l'honneur de Béjart. Je suis à sa table, avec Changeux et Maurice Schumann. Schumann, avec une vivacité et une flamme d'adolescent, entreprend Changeux sur l'âme et l'esprit, et lui cite les propos, à ses yeux irréfutables, de Bergson sur la

relation entre l'esprit et le cerveau. Changeux, imperturbablement matérialiste, lui répond que, dans deux cents ans, il n'y aura plus un seul spiritualiste. J'essaie d'exposer ma conception émergentiste de l'esprit (*mind*) mais cela ne satisfait ni l'un ni l'autre. Schumann ne lâche pas, superbe d'ardeur juvénile, Changeux reste placidement irréductible. Je ne sais comment, avec mes deux voisines, nous en sommes arrivés à parler d'amour, et nous nous tournons vers Changeux pour lui demander combien il a eu de « grandes amours » dans sa vie. Il ne veut pas répondre. Schumann répond : « Moi, un seul. – Contrairement à l'arithmétique, c'est le chiffre supérieur », lui dis-je. Il nous raconte qu'arrivé à Londres en juin 40, il se met aussitôt au service de De Gaulle, qui lui dit de dépouiller le courrier des personnes qui s'offrent comme secrétaires pour la France libre. Après avoir dépouillé douze lettres, toutes parsemées de fautes d'orthographe, il tombe sur une lettre sans faute, et se rend à l'adresse de la personne. Dès qu'il voit la jeune fille qui a écrit la lettre, il décide de ne pas entrer dans les ordres comme c'était son intention, et de se vouer à celle qui va devenir son épouse, et qui est restée l'unique amour de sa vie.

On reparle d'amour, de passion, de jalousie avec mes voisines et Béjart. Je suis assez content d'être loin des ragots, mondanités et frivolités des dîners en ville.

MERCREDI 25 OCTOBRE

Mme Michelle me fait une acupuncture de changement de saison. Je lui dis mes faiblesses hépatiques et cérébrales. Elle me fait monter du yin dans mon cerveau trop yangueux.

La presse parle beaucoup du film de Kusturica. *Libé* cite des extraits d'articles imprécatoires de Finkielkraut et BHL, écrits alors qu'ils n'avaient pas vus le film. « Complice des assassins », dit l'un, pendant que l'autre compare l'auteur à Céline. Le crime majeur de Kusturica est d'avoir été yougoslave, de regretter d'avoir perdu cette patrie, et de ne pas haïr « les Serbes ». Comme en 1914, les hystéries nationalistes font haïr, mépriser en bloc les ennemis, et dénoncer avec fureur toute tentative d'objectiver cette guerre. Amar m'avait posé la question : « Comment un peuple de héros peut-il devenir un peuple de salauds », et j'avais repoussé ces termes. J'avais dit qu'il faut comprendre la psychologie serbe et sa transformation en mythologie. Les Serbes se sont vus martyrs de l'Europe sous l'occupation turque. Plus ils se sont révoltés, plus ils ont été martyrs, jusqu'au siècle dernier où ils ont acquis leur indépendance. Alors, ce petit peuple a dû subir en 1914 l'assaut d'un autre immense empire, l'Empire austro-hongrois. L'armée serbe a tenu un an héroïquement avant de faire une retraite terrible jusqu'à la mer, par les

montagnes d'Albanie, puis d'être réexpédiée en guerre sur le front de Salonique. Ils se sont alors vus martyrs pour l'Occident, martyrs pour la France, et nul ne se transforme plus facilement en bourreau qu'un martyr. Parce qu'ils ont tellement souffert, ils pensent qu'ils ont tous les droits.

Mémoire, refoulement, oubli. Je me souviens que de 1937 à 1940 je ne lisais que la presse antistalinienne, que je savais ce qu'il en était des procès de Moscou, des mensonges et des crimes de Staline. Tout cela à partir de juin 1941, je l'ai circonscrit comme moment historique temporaire dû à l'encerclement capitaliste, puis je l'ai refoulé.

Réunion *Transversales*. Jacques Robin va se mettre en retrait, propose Patrick Viveret, pour lui succéder, ainsi que des modifications. Discussion. Passet parle de la situation européenne et française : ça va péter, peut-être dans le social, plutôt dans le monétaire... Il y a trop de contraintes européennes, trop d'exigences contradictoires, bref ça va péter...

Dans le métro, aujourd'hui, je lis des bribes de *La Terre vaine* d'Eliott, et je passe au *Passage de l'impasse*, de Michel Camus, où je trouve :

Ce que nous ne voyons pas
donne corps
à ce que nous voyons.

Dîner japonais, toujours le même, (sashimis, puis suki-yaki) avec du saké chaud, toujours le même plaisir.

JEUDI 26 OCTOBRE

Pendant qu'elle me malaxe, j'ai l'idée bizarre de dire à Mme Deligny qu'une sociologue voudrait l'interroger sur les dessous féminins et masculins. « Volontiers... mais sur quoi exactement ? – Ben, par exemple, est-ce que, selon les âges ou les niveaux de vie, les hommes portent des slips ou des caleçons ? – Mais des caleçons, monsieur, les slips, c'est fini, c'est pour les pépés. – Mais, madame Deligny, vous me faites de la peine car vous voyez bien bien que je porte des slips. »

Je lui demande quels sont ceux qui ont les chaussettes trouées. « Ah ça, ce ne sont pas les moins riches, ce serait plutôt du côté de ceux qui ont des sous... »

Puis je poursuis mon enquête sur les culottons.

Dîner à la Fondation Gulbenkian en l'honneur du nouvel ambassadeur du

Portugal en France.

président me propose de participer à un colloque sur l'Europe au printemps prochain. Pendant que je l'attends dans son bureau, je tombe sur ce fragment de Pessoa extrait de son Faust :

Le Monde
Renferme un rêve comme une réalité...
Les figures du rêve ne connaissent pas
Le rêve dont elles sont les figures
Parce que le monde est non seulement rêvé
Mais qu'il est dans le rêve d'un autre rêve
Où ceux qui sont rêvés sont aussi
Les rêveurs
Comprends-tu ?

Le président m'a mis à la table d'honneur, ce qui m'indique qu'en certains lieux, mon standing monte. Au cours du repas, le directeur du Louvre, Pierre Rosenberg, me dit, alors qu'on parlait de la connaissance des langues :

« Vous devez connaître sept à huit langues.

Moi (stupéfait) : – Pourquoi ?

Lui : – À cause de votre lieu de naissance...

Moi : – Vous pensez que je suis né à Salonique ?

Lui : – Bien sûr... »

Alors je lui dis qu'il a fait une confusion par contraction. Mon père est né à Salonique, mais moi je suis né français à Paris.

À ce moment, Mme Gendreau-Massaloux, qui se trouve de l'autre côté de la table s'écrie :

« Moi aussi, je faisais la même erreur. »

Je rentre tôt et vois *Jurassic Park* qui m'aurait beaucoup plus saisi projeté sur grand écran. Mais j'aime bien la philosophie explicite qu'y ont mis Crichton-Spielberg sur les dangers de la science et particulièrement des manipulations génétiques.

VENDREDI 27 OCTOBRE

Tôt levé. On vient me chercher à 8 heures pour me conduire au premier étage de la tour Eiffel où je suis l'invité des Petits déjeuners de la Cité lancés par le groupe dynamique d'étudiants qui organisent tous les ans, en Sorbonne, des sortes d'états généraux de la réussite. Bien que le mot de réussite me soit odieux, ils me sont sympathiques. À la sortie de l'ascenseur, un type me dit : « Ah, on est presque voisins, vous êtes de Salonique et moi d'Alexandrie... »

Alors je me rends compte que le phénomène est général. Le livre sur mon père n'a guère été lu, mais la rumeur n'a retenu que le mot Salonique et

elle m'y a fait naître. D'ailleurs je me rends compte que tout ce qu'on dit de moi est approximatif, sans parler de l'étiquette de « sociologue » que l'on me colle et qui me les brise. Le thème de ce petit déjeuner est « la complexité humaine », mais je dois répondre pendant une heure et demie à des questions de tous ordres venant de tous bords. Une fois de plus, je m'aperçois que j'aime assez ce sport qui consiste à improviser du tac au tac. Comme j'étais assis sur une petite estrade, les jambes un peu écartées, à la fin, l'un des organisateurs me compare à un Rostropo jouant de la parole comme d'un violoncelle.

Mme Vié me conduit à l'UNESCO, où j'ai donné des rendez-vous tout au long de la journée dans le bureau de l'Agence européenne de la culture.

Formidable déploiement de sécurité. Ce n'est pas seulement le plan Vigipirate, c'est aussi l'assemblée générale de l'UNESCO où viennent ministres, ambassadeurs et officiels de tous pays, et où, me dit-on, Juppé doit intervenir. Comme il y a beaucoup d'officiels arabes, je pense à l'embarras des flics qui essaient de détecter au costume s'il s'agit d'un terroriste ou d'un ministre.

Je reçois le professeur Heuse, président de la Fondation mondiale pour la qualité de la vie, qui a de grandes idées universalistes ; je note qu'il préconise, pour lutter contre la corruption, de supprimer les paradis fiscaux ; il y en avait soixante-dix, et ils se multiplient.

Gilbert Cotteau, lui, vient pour ma « politique de civilisation » et me fait part des réalisations solidaires qu'il a pu faire avec des groupes d'amis depuis quatre décennies. Cette pratique de solidarité me reconforte. Si on pouvait relier entre eux tous les efforts solidaristes...

M. de Bono m'intéresse par le projet de son groupe (Groupe des plasticiens) qui vise à fédérer des chercheurs de toutes disciplines pour expérimenter sur les processus évolutifs, et mettre en évidence « le code plastique de la vie ». Parmi les thèmes de recherche, il y a le principe de complexité. Il me parle de Mme Dambricourt-Malassé, qui étudierait la pensée complexe chez les néandertaliens, elle aurait constaté l'apparition, chez certains nouveaux nés actuels, d'une nouvelle contraction crâno-faciale, ce qui démontrerait que se poursuit dans nos temps historiques le processus d'hominisation. Tout ça pique ma curiosité et je manifeste le désir de rencontrer Mme Dambricourt-Malassé. Je suggère à Bono d'essayer de tester l'hypothèse de Sheldrake sur la résonance morphogénétique.

Puis c'est Jacques Letondal, qui m'avait écrit pour constituer une association Terre-Patrie. Il reprend une suggestion que lui a faite Anne Brigitte Kern, d'écrire aux lecteurs qui m'ont envoyé des lettres d'approbation après lecture du livre.

Puis M. Thierry Piquet, qui prépare une thèse de socio-économie du développement où il veut s'interroger sur la conscience planétaire. Suis intéressé.

Puis mon ex-kiné, Lionel Guilbert, qui me voudrait pour un congrès

mondial de son association.

Puis une étudiante qui effectue une thèse sur le « négationnisme » et le « révisionnisme ». Elle connaît mes pages de 1980, dans *Pour sortir du XX^e siècle*, où mon argumentation se fixe non pas sur l'existence ou non des chambres à gaz, mais sur la potentialité meurtrière du nazisme à l'égard des Juifs, la décision de liquidation prise au début 1942, au sommet hitlérien, et le fait que soixante-dix à quatre-vingt-dix pour cent des Juifs d'Europe ont disparu, ce qui rend insoutenable la thèse faurissionnienne qu'ils soient partis en Amérique ou que le typhus soit la seule cause de leurs morts. Elle me donne deux interprétations sur ma supposée attitude en 1980. Celle de Vidal-Naquet qui prétend que je « tremblais » devant les révisionnistes, argument stupide car j'aurais dû trembler devant les intellectuels de gauche et devant les Juifs, faisant partie des uns et des autres et devant subir leur fureur : j'ai du reste subi celle de Vidal-Naquet quand j'ai voulu lire le premier document de Pressac qui expliquait que, techniquement, l'usage du zyklon B était praticable de façon fréquente, vu qu'il retombe en poudre qu'on peut aisément balayer en l'arrosant d'eau. L'interprétation de Pierre Guillaume, à la même époque, était que je « doutais ». Je ne doutais évidemment pas de l'extermination, mais je voulais poursuivre mon information sur les chambres à gaz.

Je suis content de vider un peu mon sac à cette jeune femme sympathique, calme, et je m'étonne moi-même d'avoir été seul à prendre une position non hystérique à l'égard des révisionnistes, de ne pas les avoir amalgamés aux nazis et aux antisémites, sachant qu'ils venaient du groupe ultra-gauche de *La Vieille Taupe*, qui, entre parenthèses, avait crevé les pneus de ma 4 chevaux que j'avais garée face à leur librairie, une journée de la fin des années 1950. Car à *Arguments*, nous étions pour eux des « révisionnistes », mot qui signifiait à l'époque « réviseurs du marxisme ».

Depuis Lénine, ce mot constitue une malédiction et une imprécation dans la bouche de tous les orthodoxes.

Puis je reçois Alain Kimmel, rédacteur en chef d'une revue, *Écho*, qui prépare un numéro sur les sciences sociales. Interview.

Enfin, c'est Jean Solombre que je revois... Il m'apprend son divorce et ses problèmes.

« Pourquoi ne vous séparez-vous pas amicalement ?

— C'est elle, elle veut me punir. »

Quand on perd l'amour, on veut de l'argent en compensation. Voilà une idée qui déborde pour mon exposé de demain samedi, à Lyon, devant les enseignants. Quand on perd le sens d'une mission, on ne revendique plus que des choses matérielles.

Je rentre fatigué mais je dois repartir pour le dîner familial prévu au restaurant chypriote grec de l'avenue Parmentier. Le quartier est devenu très

cosmopo. Le nom du restaurant est celui du village natal du patron, lequel est occupé par les Turcs. Il ne faut pas demander un raki, mais un ouzo, il ne faut pas dire « café turc », mais « café grec ». Grande table où nous nous retrouvons, cousins et petits cousins, les diasporés de la famille Beressi. Nous commandons les « grands *mézés* » sans comprendre ce qui va nous arriver : après la douzaine de *mézés*, trois plats de poissons et quatre de viandes... On boit beaucoup, les uns du *retsina*, d'autres, dont moi, un rouge de Crète convenable. C'est gai, mais je pousse au départ vers 11 h 30. Edwige, très fatiguée, m'attend, et je me lève à 8 heures demain pour prendre mon TGV de 10 heures.

À Lyon, je suis attendu à midi par un couple d'enseignants de Montpellier chargé de m'accueillir pour le congrès du cinquantenaire des *Cahiers pédagogiques*. « On va déjeuner, propose-t-il. – Eh oui », dis-je en imaginant une belle andouillette onctueuse, arrosée d'un peu, tout petit peu, de beaujolais authentique. Le pédago demande à un préposé de la SNCF : « Où y a-t-il un restaurant ? » Le préposé fait un geste large désignant la sortie : « Par là. » L'inquiétude me gagne ; mon hôte n'a manifestement aucun intérêt gastronomique. Un peu avant la sortie, on voit la brasserie de la gare. « Et si on allait à cette brasserie ? » Mon inquiétude s'accroît considérablement, j'articule faiblement : « Pourquoi pas ? »

À consulter la carte, l'espoir revient ; je vois « grosse andouillette poêlée » et ne fais pas trop attention à ce que signifie le nom inconnu de sa préparation. J'ai commandé pour commencer une salade de rouquette aux copeaux de parmesan, qui me plait bien ; je me sens réconforté. Après tout, il y a d'excellents buffets de gare... Quand le garçon m'apporte un plat au centre duquel je vois un grand parallélépipède rectangle blanchâtre, vaguement rôti au sommet, où je reconnais finalement un gratin de pommes de terre, je proteste : « Ce n'est pas pour moi – Mais si » ; et le garçon m'indique, aux quatre points cardinaux du plat, des tranches d'une andouillette débitée comme un saucisson, chaque tranche nageant dans un liquide jaunâtre exagérément gras. J'essaie de dénoyer une première tranche d'andouillette, je la goûte, elle est insipide et caoutchouteuse. Il en est ainsi des autres. Je laisse le plat aux trois quarts plein. Ce repas à la brasserie de la gare me met dans une irritation exagérée, qui va durer encore deux bonnes heures, jusqu'à ce que je commence à faire ma conférence. Mais mes pédagoges, eux, ne sachant pas qu'il faut manger pour vivre et en même temps vivre pour manger, ne se plaignent pas de leur « plat lyonnais », pot-pourri de charcutaille qu'ils reconnaissent placidement être insipide.

Ma conf passe bien et j'en suis fort content. Une pluie de questions arrive sur des papiers mais je n'ai pas le temps d'ordonner mes réponses.

Retour TGV. Il n'y a pas de service à la place le samedi soir. Je vais prendre une « rôtie » au bar. Ce TGV du samedi soir est étonnement vide. Je

m'endors après la rôti et m'éveille fatigué à l'annonce de Paris.

J'ai lu dans le compte-rendu d'une conférence de Michel Malherbe, à *Alerte aux réalités internationales*, que les Arabes ne représentent que vingt pour cent du monde musulman. Le pays qui compte le plus de musulmans est l'Indonésie : cent soixante millions, suivi par des pays indo-européens (Pakistan, Bangladesh, Inde).

On a tellement identifié arabisme et islam que ces chiffres m'étonnent.

En France, où il y a quatre millions de musulmans sur cinquante-sept millions d'habitants, la moitié des sept cent mille musulmans algériens est kabyle ; quatre-vingts pour cent des réussites économiques sont le fait des Kabyles.

La revue *Méditerranéennes* présente un dossier sur Mostar, ville qui, comme Sarajevo, était un symbole pluriculturel. Les Croates, qui ont détruit le pont historique, l'ont croatisée, reléguant les musulmans de l'autre côté du fleuve. Ce qui du point de vue du bourrage de crâne a été remarquable, dans cette guerre, c'est le blanchiment de tout ce qui est croate.

Médecins du monde lance un appel pour les pires exclus : ceux qui, licenciés de leur travail, malades, n'ont plus de domicile, plus de Sécu. Il y a les femmes enceintes sans revenus, les chômeurs de longue durée, les sans domicile fixe, les jeunes sans famille, les jeunes mères avec enfant à charge...

DIMANCHE 29 OCTOBRE

La lumière s'éteint alors que je suis dans le second sous-sol de la gigantesque cave qui fait labyrinthe commun sous quatre grands immeubles ; après une errance désespérée dans le noir, ou tantôt je me heurte à un mur, tantôt je me trouve devant un vide, je découvre heureusement la petite lampette que j'avais sortie pour André puis mise distraitemment dans la poche de ma robe de chambre.

LUNDI 30 OCTOBRE

Dans *Royaliste*, compte-rendu d'un livre qui semble très intéressant de l'Américain Ezra N. Suleiman, *Les Ressorts cachés de la réussite française* (Seuil 1995). Après avoir manifesté quelque irrespect pour Tocqueville, l'auteur s'en prend à l'idée admise que la France centralisée, catholique et corporatiste serait inapte au commerce, incapable de changer et inadaptée à la

modernité capitaliste. Il pense qu'au contraire c'est sous l'impulsion de l'État que la France s'est transformée en profondeur, depuis 1945, dans tous les domaines, et, démentant la thèse du « blocage », cite les réussites techniques et commerciales, les mutations industrielles, l'ampleur du bouleversement agricole, le développement des services, transformations effectuées sous l'égide d'un État que Suleiman considère comme le principal agent du changement, grâce à la planification indicative et au dynamisme des services publics qui ont su innover, et grâce en même temps à de grands administrateurs qui ont été les artisans de la réforme éclairée. Il y a certes des points sombres, mais qui ne suffisent pas à justifier le conformisme néolibéral.

Numéro intéressant de *Time* qui fait le point sur l'état de la planète, terrestre, aérien et maritime. Un peu partout les choses s'aggravent.

C. me remet un nouveau breuvage, le précédent me donnait la nausée.

Je travaille tout l'après-midi à mon article pour *Télé-Obs*. Il part du prodigieux travail de reconstitution historique opéré par la BBC, « Yougoslavie, suicide d'une nation européenne ». J'ai vu les quatre heures de l'émission, saisi par la volonté d'objectivité, le montage qui n'obéit à aucun dessein d'esthétique mais à une volonté de faire connaître pas à pas les moments clés saisis sur le vif et les points de vue rétrospectifs des différents acteurs. J'ai été ému par cette désintégration en chaîne, cette boucle en *feed-back* positif qui aboutit au *run away*, qui à chaque fois aurait pu être arrêtée et, à chaque fois, s'est poursuivie par aveuglement, inconscience, ambition, haine...

Tout secoué, je n'arrive pas à m'endormir.

MARDI 31 OCTOBRE

Et ce matin, je me mets à mon article, en y intégrant des notes antérieures. Mais je comprends qu'avant de l'achever il faut absolument que je voie le film de Kusturica, *Underground*.

J'y vais, et me laisse tout de suite emporter par la beuverie slave en fiacre, suivie au trot par un orchestre tzigane de cuivres, et soudain je suis écrasé par le bombardement de Belgrade et la vue du zoo où les animaux sont tués ou s'enfuient. Me voici charrié dans le torrent du film, qui traverse l'occupation nazie, la guerre des partisans, les combines, les trafics, les fêtes, les délires érotiques, les énormes farces, les métaphores, sans bien comprendre où je vais, mais toujours saisi par une dérision quasi célinienne (celle du *Voyage au bout de la nuit* et de *Nord*) et le sentiment quasi

dostoïevskien de la misère humaine, jusqu'à la dernière partie qui n'est qu'un long cri de douleur pour la fraternité perdue, une long gémissment de deuil pour la Yougoslavie disparue ; avec cette vraie fin extraordinaire où les frères s'entretuent pendant que des milices indéterminées massacrent pêle-mêle « oustachis, tchechniks, musulmans » et où, finalement, un brasier humain, sur une voiture roulante d'infirme transportant enlacés le héros et l'héroïne dérisoires du film, tourne autour d'un Christ inversé sur sa croix.

Que ce film sans haine ait suscité tant de haine me confond.

Beaucoup de critiques ont vu dans *Underground* un chef-d'œuvre qui se place par son esthétique au-dessus de la politique, d'autres l'ont réduit à la politique, et, n'y voyant pas de dénonciation du peuple serbe, l'ont dénoncé comme film de propagande. Mais ce n'est pas un chef-d'œuvre au-dessus de la politique, c'est un chef-d'œuvre qui se situe au cœur humain de la tragédie politique et qui obéit non à une idéologie abstraite, mais au rire, à la terreur, à la pitié.

Je fais un trop long texte de quatorze mille signes et réussis péniblement à le réduire à six mille.

MERCREDI 1^{er} NOVEMBRE

Découverte d'Ikea où j'accompagne Edwige. Il faut sortir de l'autoroute du Nord et, à l'embranchement pour l'aéroport Charles-de-Gaulle, prendre une route qui conduit dans une vaste zone industrielle, avec de gigantesques espaces vides, des bâtiments bas, extrêmement étendus, des parkings, et, finalement, de carrefour en carrefour, on arrive à un immense parking desservant un immense bâtiment bleu : Ikea. Je découvre tout cela ; c'est la première fois que je pénètre dans une ZI et dans un Ikea.

On croyait bénéficier du calme de la Toussaint, en fait, on plonge dans un formidable grouillement d'acheteurs qui embouteillent parking et locaux. Je grommelle qu'aujourd'hui ils feraient mieux d'aller aux cimetières.

Des familles, des couples, des individus poussent des chariots plats recouverts de planches, de matériaux les plus divers. C'est qu'à Ikea on achète les pièces, et puis, chez soi, on fait le montage des meubles, lits, bibliothèques, cuisines, salons... Plus que jamais la France bricole, et j'imagine tous ces quinquagénaires, majoritaires ici, faire assemblages, perçages et vissages, à leur établi. Je pense tristement : « Et voilà, je n'ai pas eu le temps de devenir bricolo, mais j'aurais aimé avoir une perceuse Mac Culloch à bouton rouge et vriller, vriller, vriller. » Edwige me conduit vers le stand clientèle pour faire son échange, puis au premier étage au rayon cuisine pour commander ses plinthes, puis, au rez-de-chaussée à nouveau, après des kilomètres labyrinthiques, jusqu'aux caisses embouteillées où je paie la

commande (Edwige prend au vol une fougère : « C'est quinze francs alors que sur les quais c'est quatre-vingt-quinze francs » : argument irréfutable). De la caisse, nous repartons vers le stand clientèle où nous prenons la pièce échangée, puis vers le stand livraison où je reçois sur chariot la plinthe de deux mètres quarante. Je suis abasourdi par l'immensité du magasin. (« Et encore, ici ce n'est rien à côté d'Ikea sud », me dit la compétente Edwige qu'a initiée ces dernières semaines la très ikéiste Sylvie.) Je suis ahuri de voir que tout le monde se débrouille sans vendeur, avec seulement des pancartes, des catalogues, et, de-ci de-là, quelque préposé qui daigne vous renseigner.

Et nous repartons dans l'étrange univers, ni futuriste ni passéiste, mais pas pour autant présent, plutôt fantôme, de la ZI. Je pense à toutes les boutiques supprimées, aux petits commerçants disparus, à ma civilisation morte, et je vois que c'est moi qui suis ici fantôme dans l'univers réel du présent.

On rentre vers 2 h 30, affamés. Pendant que je transporte la plinthe de la voiture à l'appartement, je ne sais pas pourquoi je pense à Tocqueville. C'est bien qu'Aron l'ait ressuscité alors qu'il était submergé par Marx, mais maintenant tout est à la sauce Tocqueville, et il y a saturation.

Les nazis étaient inhumains parce que leur doctrine était inhumaine et les staliniens ont été inhumains bien que leur doctrine ait été humaniste. Lesquels ont des circonstances atténuantes ?

Je prépare mon texte « Alerte à la connaissance » pour le *Courrier de l'UNESCO*.

JEUDI 2 NOVEMBRE

Coup de téléphone avec Fulvio Caccia qui a vécu longtemps au Québec et en porte l'accent. On parle du référendum sur l'indépendance qui a donné cinquante-cinq pour cent de non. On regrette que la résurrection du Québec, commencée dans une admirable floraison culturelle pendant les années 1960, prenne un tour nationaliste fermé. Moi je suis depuis longtemps frappé du fait que le nationalisme québécois dénie aux Indiens du Québec les droits qu'il revendique lui-même auprès du Canada anglophone. C'est là aussi, dis-je, comme ailleurs, un nationalisme ethnique. Il dit très justement que le Québec n'a pas eu de tradition républicaine et n'a pas créé, comme il aurait peut-être pu le faire au temps de Lévesque, un parti républicain.

Dans le TGV, je lis dans *Time* un article sur les Boshimans d'Afrique du Sud qui, en vertu des nouvelles lois démocratiques de restitution des terres,

réclament une partie de leur domaine héréditaire, soit la moitié du Parc national du Kalahari de neuf cent mille hectares. Rejetés, tués, il n'en reste que quelques centaines de survivants. Ils ne disent pas que cette terre leur appartient, mais qu'ils appartiennent à cette terre.

J'arrive très mal foutu à Poitiers, victime d'une merguez qui m'avait au premier goût déplu, mais que j'ai mangée, soumis à cette norme ancestrale qu'il ne faut jamais jeter la nourriture.

Mon aimable cicérone, responsable de l'Espace Mendès France, qui m'attend à la gare, me conduit sur les lieux, d'où je peux voir la tour de la cathédrale illuminée, un très bel évêché, un beau baptistère, le plus vieux de France. Une pleine lune brille dans le ciel et je lui fais une dévotion muette.

À l'Espace Mendès France où je fais une conf sur Sciences et Citoyens, je rencontre des profs et chercheurs très vivants, très critiques à l'égard du mandarinat. Ils m'apprennent que la chaire de sociologie avait été supprimée pendant dix années, à Poitiers, après que le non-conformiste Lourau l'eut occupée. Dîner chez Maître Kanter, une salle alsacienne catapultée en Poitou. Michel Brunet, qui est paléontologue, me révèle sous le sceau du secret ce qui sera publié, d'ici une quinzaine, dans un article qu'il cosigne avec Coppens dans *Nature*. On a découvert des ossements d'Australopithèques de l'autre côté de la grande faille, au Tchad, ce qui suggère que le bipédisme ne serait pas seulement apparu en savane, mais aussi en milieu arboricole. Ainsi la grande thèse que j'avais reprise, selon laquelle l'hominisation a démarré avec le recul de la forêt tropicale, se trouve menacée. Il m'apprend en outre qu'il est impossible d'identifier des ossements fossiles de chimpanzés. « D'ailleurs, me dit-il, le plus important est ce qu'on ne sait pas. Autant on peut trouver des restes fossiles dans les terrains désertiques, autant ceux-ci sont décomposés dans les forêts et terres humides... »

Il évoque les deux grandes catastrophes écologiques, celle du Trias, au début du secondaire, due à une gigantesque éruption volcanique, qui aurait fait disparaître quatre-vingt-seize pour cent des espèces vivantes d'alors, et celle du Crétacé, à la fin du secondaire, due peut-être à la coïncidence d'une autre éruption et de la chute d'une énorme météorite, où auraient disparu, entre autres, les dinosaures.

Allons-nous vers une troisième catastrophe qui, elle, serait provoquée par les humains ? « Mais, une fois encore, dis-je, une nouvelle catastrophe ne serait pas totalement catastrophique puisqu'il y aurait des survivants ? » Il fait une mimique évasive.

VENDREDI 3 NOVEMBRE

Sciences et Citoyens. Cette initiative, partie il y a six ans du CNRS où j'en ai fait adopter le titre, a pris corps. Quatre cent cinquante jeunes, surtout étudiants, dont plus de cent venant des pays européens, plus un petit groupe de Québécois sont là.

Conférence inaugurale du directeur du musée des Sciences de Barcelone. À la fin de son exposé, il présente des diapositives bouleversantes de fourmis, analogues aux nôtres, mais vieilles de centaines de millions d'années, saisies sur le vif dans un écoulement de résine, aujourd'hui solidifié en ambre, où on les voit en transparence. Tout un fragment de fourmilière nous apparaît. On voit des nurses, se tenant debout sur les pattes de derrière, portant des nymphes dans leurs bras (pattes de devant) comme des mères ou des nounous, leur bouche contre la bouche de la nymphe dans une sorte de baiser. Soudain, devant ce spectacle quasi humain, cette distance énorme entre nous et les fourmis s'efface. On voit aussi des moustiques, se tenant debout sur les pattes de derrière, ailes inclinées sur le dos, avec des élégances de danseuses... Tout cela figé, quasi pour l'éternité, comme à Pompéi. Nous sommes frappés de beauté et bouleversés par cette parenté inattendue.

Au dîner, on me met à une table de techniciens, entrepreneurs de la région de Poitiers. Leurs propos techno-économico-régionaux ne m'intéressent guère mais je feins l'attention. Parfois, l'un d'eux s'adresse à moi et commence par un « Vous qui êtes sociologue » une question à laquelle je ne sais répondre. Des tas d'initiales, de sigles où je ne comprends goutte entrent dans mes ouïes pour en ressortir aussitôt. J'apprends au vol qu'aujourd'hui l'aspirine n'aurait jamais été autorisée par la Commission nationale des médicaments parce qu'elle a des effets encore inconnus. J'apprends aussi que cent cinquante milliards sont dépensés chaque année par l'OCDE pour les sciences. Le bon Bolle de Balle, qui a maintenant une barbe fleurie à la Charlemagne, vient me sauver au dessert et me conduit à une table sympa de jeunes Belges. À propos de Bolle de Balle, j'ai souvent utilisé, l'année dernière, dans mon discours, le terme de « reliance », dont il est le père, en le citant certes la première fois, mais cela fut oublié. De nombreux textes ont paru me désignant comme l'auteur du terme « reliance », ce qui, à chaque fois, m'ennuie, et je fais tout pour restituer à Bolle son enfant. Comme il n'est ni égocentrique ni acrimonieux, chose rare à l'Université, il ne m'en veut pas.

SAMEDI 4 NOVEMBRE

Quatre « ateliers » le matin, quatre l'après-midi. Dont « Certitudes et incertitudes dans les sciences » ; « La vie devait-elle exister ? » ; « La science et l'argent » ; « Solidarité et individualisme » ; « Sexe entre biologie et

culture » ; « La réalité virtuelle » ; « Y a t-il une culture européenne ? » ; et « Peut-on définir l'intelligence ? »

Je participe à ces deux derniers, l'un le matin, l'autre l'après-midi. Tout ça est vivant, plein d'informations, de questions, de réflexions, mais ce qui me frappe chez la plupart, étudiants ou chercheurs, c'est l'incapacité de penser l'unité du multiple et la multiplicité de l'un. Les uns veulent une définition univoque et claire de l'Europe, les autres dissolvent l'Europe en ne percevant que sa diversité. De même pour l'intelligence : il est difficile de comprendre que l'intelligence peut se reconnaître à la conjonction d'aptitudes ou de qualités apparemment antagonistes, et qu'elle a un je-ne-sais-quoi d'indéfinissable.

À propos de l'intelligence, j'ai vu que des chercheurs américains redécouvrent la corrélation entre l'affectivité et l'intelligence, d'où le nouveau best-seller, *Emotionnal intelligence*, de Daniel Goleman.

J'ai dit, bien sûr, que le QI est une mesure inintelligente de l'intelligence.

Propos très intéressant de Jean-Louis Funck-Brentano sur les progrès de l'incertitude dans le domaine médical.

1. Chacun hérite d'une capacité génétique à faire une maladie (l'inné) mais il faut rencontrer le facteur déclenchant (l'acquis). Donc les maladies sont le fruit d'une dialectique entre ces causes, dont on ignore pour chaque malade particulier la part respective.

2. Les données de l'examen biologique (analyses de sang, urines, etc.) peuvent être en désaccord avec les constatations cliniques.

3. Après quelques années d'un traitement continu, il devient impossible de décider si les signes observés sont dus à la maladie ou au traitement.

4. Les effets secondaires des traitements peuvent devenir primaires, ils sont imprévisibles (exemple l'aspirine), et on n'est pas en mesure de connaître les réactions de la sensibilité individuelle.

D'où nécessité d'un humanisme et d'un art médical.

Le soir, il fait très froid, je rentre à l'hôtel pour préparer ma conférence de demain matin avec, comme carburant, une demi-bouteille d'un bordeaux inconnu mais agréable. Vers vingt-deux heures trente, j'ai terminé mes notes, je prends la 1 à la télé pour voir *Hollywood Nights*, polar de série toujours médiocre, et toujours secoué de violences, explosions, incendies. Je sens un besoin de plus en plus insistant de passer aux infos de la 3 et je tombe pile sur l'annonce de l'assassinat de Rabin par un fanatique juif. On voit Rabin parler au meeting de la paix, ensuite un étrange mouvement qui correspond aux secondes qui suivent l'assassinat invisible, puis la foule qui pleure et pousse des cris de douleur. On apprend que l'assassin a agi sous l'injonction de Dieu.

Je suis d'abord estomaqué. Puis je pense tout de suite qu'il vaut mieux que ce soit un Juif et non un musulman qui ait commis ce meurtre.

Je me dis que, dans un sens, ce crime va à l'opposé de son intention, car, par contrecoup, il fortifiera le camp de la paix. Mais je pense presque en même temps que seul Rabin avait l'autorité suffisante, due à son prestige

d'ex-grand chef militaire et à son passé de grand faucon, pour réprimer les colons ennemis de la paix.

Comme de Gaulle, il était le seul à pouvoir imposer la paix, comme de Gaulle, il lui fallait affronter les colons, mais à la différence de De Gaulle qui a fait l'épreuve de force avec les pieds-noirs, Rabin n'a pas osé chasser les colons déments d'Hébron, et surtout de Gaulle a eu la baraka en échappant à trois attentats admirablement préparés alors que Rabin a succombé par malchance devant un assassin apparemment solitaire.

Une fois de plus, les extrémistes des deux camps, qui ont des finalités absolument antagonistes, ont exactement les mêmes objectifs immédiats : tuer les pacifiques, tuer les modérés. Cela était vrai en Italie pour les brigades rouges et les brigades noires, cela est vrai en Algérie, cela est plus que vrai en Palestine-Israël.

Et une fois de plus la mise en hystérie des fanatiques est toujours la même. Arafat et Rabin ont été désignés comme traîtres par les leurs. Des manifestants israéliens ont brandi des poupées représentant Rabin en uniforme nazi ou vêtu à l'arabe comme Arafat.

Un fois de plus la réduction *ad hitlerum*.

Le fait nouveau en Israël est qu'il s'agit, depuis 1957, du premier meurtre politique d'un Juif par un Juif (il y en avait eu du temps du mandat et dans les débuts d'Israël entre, d'une part, le groupe Stern et l'Irgoun, d'autre part, la Hagana). Dans l'Antiquité, jusqu'à la destruction de Jérusalem et l'exil de l'an 70, les Juifs n'ont cessé de s'entre-tuer.

Le visage de ce guerrier, Rabin, devenu martyr et héros de la paix, est transfiguré par l'assassinat subi. Ce visage qui semblait jusqu'à présent dur et autoritaire s'humanise. Ne s'était-il pas définitivement humanisé, peu avant sa mort, quand il avait clamé au grand meeting pour la paix : « La violence, il faut la dénoncer, la vomir, l'isoler... »

DIMANCHE 5-LUNDI 6 NOVEMBRE,

Edwige a demandé à un peintre spécialisé en portraits de chats qu'il fasse celui d'Herminette, et elle commande en Hollande un *Palace cat* feuillu, sorte de perchoir d'un mètre soixante-cinq avec des paliers et une petite maison en forme de pagode au sommet.

Réunion de quelques-uns des habitants du bâtiment B (le mien). Les uns et les autres ont découvert des malfaçons, parfois très dangereuses, opérées lors de la réhabilitation de l'immeuble par une entreprise de polyvalents en nullité. On apprend qu'il y a eu de fortes pressions de la part du marchand de biens pour faire partir des locataires qui refusaient de vider leur appartement.

L'un d'entre eux, au moment du départ, aurait bouché toutes les évacuations de sa salle de bains et ouvert les robinets. Cela expliquerait en partie l'humidité et les dégâts de peinture qui se font jour ici et là.

Nous allons dîner au thaïlandais du boulevard Beaumarchais auquel nous attachons surtout depuis qu'il fait si froid, Edwige pour sa soupe au bœuf à la citronnelle, moi pour sa soupe pékinoise. Edwige m'apprend que le restaurateur de la rue des Arquebusiers, injustement persécuté par les impitoyables des étages supérieurs qui veulent le faire partir, a trouvé un avocat qui lui dit de se retourner contre Mme Louise, propriétaire de son restaurant, qui serait incapable de payer les frais de restauration de la cheminée si le tribunal en décidait ainsi. C. a envisagé cette possibilité et du coup espère qu'il pourra racheter à bas prix ses murs et ceux de l'appartement de Mme Louise qui serait obligée de partir. « Elle n'a qu'à rentrer à la Réunion », aurait-il dit. Quelle insensibilité, quelle cruauté partout. Et moi qui voudrais améliorer l'humanité ! Mais le mal est en deux milliards d'individus... Découragement total.

MARDI 7 NOVEMBRE

Bon sommeil, je fais un rêve très agréable. Je suis dans la rue, à une sorte de manif ou de défilé, je ne sais, très bon enfant, et voici que le traître arrive vers moi, me prend le visage à deux mains et m'embrasse affectueusement sur les deux joues. Il s'éloigne, puis revient et recommence. Je n'en crois pas mes sens, je suis très heureux, et puis je me réveille, désolé.

Déjeuner excellent, moralement et gastronomiquement, avec Jean-Claude G. Je sens en lui un appui, venu miraculeusement alors que tout s'effondrait.

Je lui dis qu'après vision de l'émission BBC sur la guerre de Yougoslavie et *Underground*, j'ai décidé de publier mes articles. Il est d'accord pour publier mon actuel Journal qui n'a pas sa place au Seuil, vu que le journal de Julliard pour 1995 y succède au mien de 1994.

On prépare le dispositif pour l'*Anthologie de la pensée complexe*.

On envisage la reprise de *Mes démons* en poche, ainsi que celle d'*Introduction à une politique de l'homme* qui est entré en coma prolongé après la disparition de la collection politique Points, au Seuil, où il avait été publié en 1970.

J'ai peut-être abusé du château de Zédé qui m'a beaucoup plu.

Dîner chez S. et S. Leur affection nous fait du bien.

Surcharges. Déjeuner chez Michel Camus. Sa maison au début de la charmante rue Beautreillis est si calme, apaisante. J'ai l'impression qu'il doit être toujours d'humeur égale. C'est un être d'intérieur (pas dans le sens domestique), si nécessaire à notre époque d'êtres d'extérieur.

J'ai lu son *Hétérologie mystique de Georges Bataille* et je me souviens de *L'Expérience intérieure* (1943) qui, lue sous l'Occupation, m'avait impressionné. Bien des textes issus de la source mystique de Bataille m'évoquaient la mienne propre, mais ce n'est que tardivement que j'ai pu assumer et interroger mon mysticisme, une fois que s'est bien éclairée en moi ma quadrilogie intérieure : foi-doute, mysticisme-rationalité.

Camus cite cette phrase fulgurante de Kierkegaard : « C'est là le paradoxe suprême de la pensée que de vouloir découvrir quelque chose qu'elle-même ne peut penser. »

Dans le bus, rencontre du copain photographe italien. Il me montre en première page de la *Repubblica*, une grande photo du visage de l'assassin de Rabin. Visage innocent, presque angélique, comme celui de Kelkal. Possédés, délirants, combien d'autres, religieux, nationalistes, communistes, ont été convaincus d'accomplir le Bien en faisant un acte ignoble. Nous ne sommes pas seulement des « machines désirantes », nous sommes surtout des machines délirantes.

Interview à la *Vanguardia*, précédée par ces types de France-Inter qui, ayant retrouvé un texte oublié de moi, de 1958, sur les Frères Jacques, voulaient m'en faire parler. « Mais mon texte est mille fois meilleur, plus précis que tout ce que je pourrais dire... » Rien à faire, plutôt que de le lire à la radio, ils me font bavarder.

Séance d'acup chez Mme Michèle. Je ne sais à quel sujet, je lui dis que je suis plutôt de tempérament débonnaire. Elle me rétorque : « Vous avez de la colère rentrée. » Et je me rends compte que c'est juste. Je ne voulais pas le savoir.

Le remaniement du gouvernement Juppé : une ride à la surface de l'étang.

Eloy Gutierrez Menoyo, ancien commandant de la révolution cubaine, anticastriste depuis 1960, emprisonné pendant vingt ans, puis exilé, prêche le dialogue avec Castro pour faciliter une transition démocratique. Chœur : « C'est un assassin. » Oui, comme les généraux argentins, comme Pinochet,

Milosevic, Tudjman, etc.

Au reproche de faire le jeu de Castro, il répond : « Tout le monde peut penser que Fidel Castro est en train d'utiliser Eloy Guttierrez Menoyo, mais pourquoi ne pas penser que c'est l'inverse ? »

Il dit aussi : « C'est parce que j'ai compris en prison que la haine ne menait à rien que ma réadaptation a été possible. »

Le monde ne sera sauvé que s'il y a assez d'Eloy Guttierrez Menoyo qui savent que la haine ne mène à rien.

« Quoi qu'il arrive à la Terre arrive aussi aux fils de la Terre. » (proverbe des Indiens Keres)

Article d'Andreï Krivochapkin, président de l'Union des associations des petits peuples indigènes du Nord de la Yakoutie. Les « réformes économiques » de la Fédération de Russie ont détruit les conditions traditionnelles d'existence des peuples du Nord, ce que n'avait pas réussi à faire le stalinisme. L'exploitation intensive des gisements d'or, de diamants, d'étain, dégradent les éco-systèmes. Accroissement de la mortalité, baisse de la natalité.

Lettre de Thierry Salantin reçue à *Transversales*. Il est en prison en Guyane pour avoir défendu les droits de trois ethnies amérindiennes menacées par la création d'un Parc national. Il fait remarquer que la France est le seul État qui persiste à ignorer les Indiens et à ne pas leur reconnaître de droits territoriaux.

JEUDI 9 NOVEMBRE

L'incroyable besoin d'amour de ce mec !

Vingt-cinquième anniversaire de la mort de De Gaulle. Il en est, comme Cohn-Bendit ou July, pour qui de Gaulle reste le symbole des années grises qui suivent la paix en Algérie et précèdent 68. Moi, ce qui me frappe, c'est qu'il est entré définitivement dans le panthéon national aux toutes premières places, celle des Sauveurs.

Les étrangers comprennent mal que de Gaulle cesse d'être perçu (sinon très secondairement) dans le cadre des oppositions politiques traditionnelles, et qu'il les transcende en devenant un des grands héros et hérauts de l'histoire de France

Mon panthéon personnel : Soljénitsine, les Sakahrov, Chalamov, Havel, Paz, Mandela.

VENDREDI 10 NOVEMBRE

Articles sur l'amiante dans *Le Monde*. Il y avait un autre procédé d'isolation que l'amiante, inoffensif, mis au point dans les années 1950 par les Frères Blondin, mais les industries de l'amiante l'ont emporté sur les principaux marchés. On prévoit cent mille morts dans les prochaines années.

TGV pour Lille où je fais une conf à l'école des Arts et Métiers sur « Science avec conscience ». Pourquoi ai-je accepté ? Je me pose la question quand le professeur Mas me dit que tous ses élèves veulent des recettes, des solutions pragmatiques. De fait, ce que je leur ai dit était tout à fait inattendu pour eux. Mais il y a des étudiants de sciences humaines de l'université de Lille venus m'écouter que je n'ai pas surpris.

Vite, pendant le cocktail, un étudiant m'expose un projet de thèse intéressant sur la complexité dans l'histoire de la pensée.

Dans le dernier TGV rentrant de Lille, je continue la lecture du *Mourir pour Jérusalem* de Lartéguy. Bien qu'il s'agisse d'un travail mal fichu, bâclé, mêlant interprétations gratuites et références inexactes, je le lis avec passion parce qu'il retrace « cinq mille ans de gloire et de malheur, de sièges, de destructions, d'incendies et de résurrections ». Quelle histoire fabuleuse, terrifiante. J'en suis aux croisades.

SAMEDI 11 NOVEMBRE

Fête nationale. Il reste encore un millier de poilus nonagénaires qu'on a tous arrosés de la Légion d'honneur. Qui ressent encore le 11 novembre comme le jour de la victoire ? Moi, je suis de ceux qui le ressentent comme le jour de la fin d'un grand massacre.

LUNDI 13 NOVEMBRE

Je reste en appartement. Edwige toujours aux petits soins pour sa superbe orchidée. Elle me dit que l'orchidée a fait une crise de nerfs parce que son cache-pot était trop haut. Alors Edwige a couru au quai aux Fleurs acheter un cache-pot plus bas. Elle bassine quotidiennement son orchidée, non pas à l'eau du robinet, même pas à l'eau de source, mais à la Volvic. Effectivement, l'orchidée a épanoui sept fleurs, et bien qu'elle conserve sa souveraineté hautaine, elle semble très contente.

Edwige passe son temps à ouvrir les fenêtres, pas seulement pour elle (comme elle s'active beaucoup dans la maison, elle a chaud), mais aussi pour ses plantes d'intérieur, tandis que moi je passe mon temps à les refermer parce qu'à ma table de travail le froid me vient facilement et le coulis d'air froid me fait soudain soit éternuer soit couler le nez. Quand je sens ce froid me pénétrer, je cours au chauffage qu'elle a baissé, je vérifie et le remonte d'un cran, mais elle, soudain agressive par la chaleur, va aussitôt le baisser de deux crans.

MARDI 14 NOVEMBRE

Le bon Pastor vient me parler de sa collection pédagogique.

L'après-midi, rendez-vous avec Pierre Bontemps, directeur de la société Vodaphone, qui m'avait promis il y a un an, au retour du colloque de Vienne, de me tuyauter pour l'achat d'un téléphone de poche. Contrairement à ce qu'il m'avait dit l'année dernière, il me conseille SM plutôt qu'Itineris, et me branche sur Ericsson plutôt que Nokia. J'achète, très content, puis nous allons chez un fournisseur ami de Bontemps prendre un appareil d'appartement à écouteur sans fil. Enfin, deux projets vieux d'au moins deux ans sont réalisés en même temps

MERCREDI 15 NOVEMBRE

Tôt levé, une voiture me conduit à l'Assemblée des maires de France, qui se tient au palais des Congrès, où je dois faire une communication « sociologique ».

Dans tous leurs documents que j'ai lus, emploi, sécurité, conditions de vie, environnement sont des catégories séparées et hermétiques les unes aux autres. Chaque fois que je dis qu'il faut penser leurs relations, je suscite un petit remous, puis c'est la retombée.

J'en profite pour leur dire qu'il faut situer les problèmes cadrés dans les catégories classiques (emploi, environnement, sécurité, etc.) dans une problématique plus vaste de civilisation, et qu'il faudrait chercher non leur solution, mais le moyen de les affronter dans une « politique de civilisation ».

Mon interlocuteur, M. Delevoye (un des organisateurs de l'assemblée), me dit : « Les communes entre deux mille et vingt mille habitants, ça tient (un minimum de qualité de relations humaines subsiste), au-dessous de deux mille c'est la détresse, au-dessus de vingt mille, l'anonymat. »

Avec la régression du rôle du curé, de l'instituteur et du docteur, le maire

tend à devenir le recours et le confident. Les femmes battues, les drogués viennent lui demander aide ou conseil...

Dans la voiture qui me raccompagne, j'apprends par le chauffeur (je suis dans la voiture d'un homme politique important) que Kelkal avait été localisé la nuit à partir d'un hélicoptère par un détecteur thermique repérant les trente-sept degrés émanant de son corps. Le message qu'il avait adressé de son téléphone portable à un copain motard pour qu'il lui apporte de quoi manger là où il fut trouvé par les gendarmes avait été intercepté. Il me dit aussi que les aviateurs français tombés en Yougoslavie avaient été détectés, que par deux fois les Américains avaient tenté de les sauver, mais qu'à chaque fois ils s'étaient déplacés ou avaient été déplacés. « Sont-ils morts ? » Grimace évasive. Milosevic avait annoncé leur présence dans un hôpital, puis l'information a été démentie. Ils ont très bien pu être assassinés par des furieux Serbes voulant faire payer à la France sa « trahison ».

Dans *Libé* :

— La négociation sur la Bosnie semble avancer dans le secret.

— On se rend compte une fois de plus que l'absence de réaction internationale a permis l'assassinat de Ken Saro-Wiwa au Nigeria. Ce qui s'y passe est atroce, notamment le martyre du peuple ogoni, mais c'est dans la face de l'Afrique et du Globe non éclairée par les médias.

— Beuveries et bagarres ponctuent la vie à la Chambre des députés russes. Les députés portent des revolvers et ont tous un mini-bar dans leur bureau.

On déjeune dans un bistrot vu l'indisponibilité de la cuisine. J'ai dû tomber sur un œuf avarié, je suis pris d'un pesant sommeil dont je sors vers 5 heures de l'après-midi. Je vais quand même pour le principe déguster vers 19 heures le beaujolais nouveau (plat) au Jardin des vignes ; en revanche le gamay de Touraine de Marionnet est impec !

Le *Jules César* shakespearien de Mankievic tient toujours très fort. Brutus-Mason, Marc-Antoine-Brando sont impressionnants.

JEUDI 16 NOVEMBRE

Nuit épouvantable de mercredi à jeudi. Edwige étouffe en dépit de la Ventoline. Elle est assise sur le rebord du lit, elle n'arrive pas à parler, je ne sais que faire. Il est 5 heures du matin, la crise d'asthme est grave. Edwige fait des gestes de protestation quand je suggère d'appeler SOS-médecins. Elle

arrive à reprendre du Bécotide, je lui frotte doucement le dos. Elle s'endort vers 7 heures quand la crise s'atténue, mais pour se relever malheureusement vers les 9 heures, parce qu'elle s'est donné des tâches qui, d'après elle, ne peuvent attendre.

Je téléphone à Jacques Rochemaure qui trouve le moyen de recevoir Edwige à midi trente dans son cabinet de l'Hôtel-Dieu. Il lui donne du Solupred pour cinq jours, augmente les doses de Serevent et de Bécotide, suggère de supprimer l'Euphylline du soir, et téléphone à une société qui loue des aérosols pour qu'elle nous en apporte un chez nous. En cas de crise, un aérosol de Salbutamol serait efficace, dit-il.

À mon retour, lettres et messages enregistrés qui me réclament pour leur « programme » (de conférences, débats, etc.). J'ai beau dire ou écrire que je suis incapable de m'engager pour une date avant 1996, les faiseurs de programmes, qui ont besoin de les imprimer à l'avance, repartent à la charge. Ils me poursuivent comme des centaines de Caligari et Nosferatu réunis, clamant frénétiquement « mon programme, mon programme ». Il y en a qui vous téléphonent, et, sans s'enquérir si vous êtes occupé, commencent par décrire leur programme, donner les nom et qualités des participants, les heures de séance. Parfois je réussis à interrompre : « Quelle date ? – Le... – Aïe, c'est impossible. » Le type a beau savoir que c'est impossible, il tient à me compléter le récit de son programme.

On peut crever. Dans ce cas, ils vous en voudront de crever au moment de votre prise de parole programmée. Je me souviens qu'il y a quelques années, huit ans peut-être, le matin d'un départ pour Montréal, je ressens une fièvre carabinée. Je téléphone à l'ami P., organisateur de mon programme montréalais. Il était mécontent non seulement du contretemps, mais mécontent de moi. La maladie est une insulte à leur programme, et l'insulteur est le malade.

En voyant travailler M. Dubois : les finitions sont le point commun à la littérature et à la menuiserie. C'est elles qui prennent le plus de temps.

Le Monde signale qu'enfin l'article de Michel Brunet a paru dans *Nature*, relatant la découverte au Tchad de l'Australopithèque Abel, ce qui laisse supposer que les Australopithèques avaient une zone de répartition plus vaste que l'Est africain. Il n'est plus assuré que les préhumains soient nés à l'est de la Rift Valley. Quelle histoire fabuleuse qui nous oblige à toujours plus complexifier nos idées sur les origines de l'humanité !

Le soir, nous regardons sur Paris première *A Man for all seasons*, film anglais de Fred Zinneman, de 1966, admirablement fait et joué, avec certains dialogues shakespeariens. Il expose comment Thomas More, acceptant de se taire, mais non de proférer ce qui serait à ses yeux un reniement et un

déshonneur, va justement se faire retirer tous les honneurs, se faire mettre en prison et décapiter à la hache. Le film montre non seulement la constance morale de Thomas More, mais comment les uns après les autres ses amis l'abandonnent, le trahissent, jusqu'à ce qu'il se retrouve seul dans un procès truqué.

VENDREDI 17 NOVEMBRE

Le télescope spatial Hubble a fait des découvertes stupéfiantes dans le cosmos.

Depuis mercredi, je passe mon temps à répondre à la pile de lettres accumulées depuis juillet. Évidemment les premières, qui sont sous la pile, sont les dernières.

Je considère trois lettres de la même personne. La première, admirative, la seconde, charmante, la troisième, pincée. La première, en juin, manifeste chaleureusement harmonie de sentiments et d'idées avec mes écrits, et m'invite à déjeuner. N'ayant pas répondu à cette lettre, j'en reçois une autre, de septembre, déclarant son étonnement de mon silence, faisant l'hypothèse que la première lettre s'est égarée, et m'en envoyant copie. La troisième lettre, du 22 octobre, envisage un empêchement éventuel à répondre, mais pour ajouter : « Si tel n'est pas le cas, votre silence est difficile à accepter. Si ces lettres vous ont paru sans intérêt vous pouviez nous le faire comprendre. Votre silence, c'est pire que tout, c'est comme un mur devant le visage... J'éprouve du chagrin car vraiment mon attachement à votre œuvre et l'estime que je vous porte sont grands. » Et la lettre se radoucit à la fin. Je lui réponds, j'essaie d'expliquer.

Une autre, d'un sympathique responsable culturel de Bergerac qui me demande une conférence et à qui depuis trois ans je n'ai pu fixer une date :

Cher ami (?)
Je suis déçu.
J'abandonne.
Dommage.

Une jeune Malgache inconnue de seize ans m'envoie sa photo, et voudrait que je lui trouve un mari de vingt-six à quarante-deux ans ; sa lettre m'est adressée aux Éditions ESF.

Je lis un texte bouleversant de Patrice Parthenay sur la mort de son frère qui était atteint du sida. Il parle des médecins qui accablent le malade d'exams et démolissent le foie avec des antibiotiques préventifs.

Une lettre circulaire d'invitation à un colloque : « Cher Monsieur, chère Madame », la formule inutile n'est pas rayée, le nom du destinataire n'est pas indiqué, et pourtant la lettre d'anonyme à anonyme indique « votre présence me semble essentielle ». Comme dirait Bigard : « Connards ! »

Isabel Cristina Petraglia me dit par fax de São Paulo que son livre *Edgar Morin, A educação a complexidade do ser e do saber* vient de paraître aux Éditions Voces.

Les travaux à la cuisine continuent. Retards, erreurs, on n'en voit pas la fin.

Jugements tranchants, accusations péremptoires, rejets arbitraires, réduction d'autrui à un seul trait négatif et oubli des côtés positifs, acharnement à nuire et à détruire, non seulement qui vous a fait du tort, mais aussi (surtout) celui à qui on a déjà fait du tort, méchanceté généralisée, tout cela, évidemment, surtout dans les milieux intellectuels, mais partout, de haut en bas, des sommets du pouvoir aux prolétaires, saloperie trans-sociologique qui traverse toutes les catégories socioprofessionnelles, avec heureusement ici et là, également partout et en tous milieux (plus rares chez les intellectuels), des êtres de bonté, des moments de générosité.

Dîner excellent chez Fredy et Germaine. Faisan arrosé d'un châteaulatour 1970. Nous évoquons, Fredy et moi, nos cinémas d'enfance à Ménilmontant. Au retour, je prends à minuit quarante-cinq *Le Roi de New York*, polar gangstérien dominé par la présence terrifiante et fascinante de Christopher Walke, en truand de la drogue qui, à coups d'assassinats, finit presque par dominer New York jusqu'à ce qu'il tombe sous une balle. Je ne peux m'empêcher de regarder la fin du film et m'endors très tard.

SAMEDI 18 NOVEMBRE

Au téléphone, Corneille me cite Anaximandre : « Tout ce qui existe mérite d'être détruit. Moi : – Ah, je croyais que c'était de Nietzsche. » (Nietzsche a effectivement repris l'idée autrement : « Tout ce qui naît mérite de périr. »)

À Yi-zhuang Chen, j'écris que je préfère opposer rationalité complexe et rationalité close plutôt que de reprendre l'opposition hégélienne entre raison et entendement qui est trop fortement connotée.

Je suis pleinement d'accord pour parler de simplicité et de complexité

relativement l'une à l'autre, et non absolument.

Nous sommes de pauvres mecs, mais chacun pourrait/devrait sauvegarder en lui au moins une zone d'honneur et de dignité.

La négociation sur la Bosnie avance, mais le refus du Congrès d'envoyer des troupes américaines en ex-Yougoslavie ne compromet-il pas l'accord ?

J'ai lu, je ne sais plus où, que l'époque « bipolaire » que certains commencent à idéaliser (le terme remplaçant « guerre froide » et donnant une impression d'équilibre par contrepoids mutuel) a fait plus de morts que la Seconde Guerre mondiale (n'oublions pas les guerres du Vietnam, de Chine, de Corée, d'Angola, et les fantastiques épurations intérieures en URSS et en Chine).

Mais, aujourd'hui, tout n'est pas « mieux ». Il y a un « autre pire », cinquante millions de personnes déplacées en 1995, dont vingt-sept millions relevant du haut commissariat aux Réfugiés.

Au courrier, un dossier d'information sur/pour le service civil. Selon enquêtes, quatre-vingt-dix à quatre-vingt-treize pour cent des quinze/vingt-cinq ans préféreraient un service civil égalitaire, social et solidaire au service militaire ; quatre-vingt pour cent penseraient qu'il devrait être ouvert aux femmes. On me demande de participer à la campagne nationale pour le service civil. À première vue, je serais pour un service national solidaire (y compris à l'égard de besoins de solidarité extérieurs à la France), ouvert aux femmes, et qui intégrerait comme une de ses options la forme militaire.

Je crois qu'il y a des Internet cosmiques inconnus.

Ma vie ne suffit pas à ma vie. J'aurais besoin de dix fois plus de temps pour lire, aller au cinéma, au théâtre, à l'Opéra, au concert, voir mes amis, mes proches, les êtres chers. Et, en même temps, j'ai besoin de faire le deuil de mes pulsions à tout lire, tout embrasser, je dois résister à toutes ces revues qui s'accumulent et font obstacle à la lecture des livres, lesquels livres font obstacle à mon désir de relecture.

DIMANCHE 19 NOVEMBRE

Dans la nuit de samedi à dimanche, crise d'asthme terrifiante d'Edwige. Quand je sens son bras qui m'éveille, elle ne peut parler, elle est assise,

courbée, elle étouffe ; je cours à l'appareil à aérosol qui a été livré en cas de nouvelle crise nocturne, mais les pièces et tuyaux, le fil électrique, sont démontés. Je ne trouve pas le mode d'emploi (que je retrouverai par terre quelques jours plus tard). Dans l'affolement, j'essaie d'ajuster, me trompe, réessaie, finalement, alors qu'elle étouffe, je mets tout en place, mais il faut doser le Salbutamol (quelle dose ?) avec de l'eau distillée (quelle dose ?) je cherche l'ordonnance, ne la trouve pas, Edwige étouffe toujours. J'ignore non seulement le dosage, mais aussi qu'il faudrait une seringue avec indications des doses, je mélange n'importe comment, je mets le courant, un jet puissant en sort, je le dirige vers Edwige qui pousse un cri horrible, j'arrête tout, et je cours au téléphone appeler SOS-médecins. On me branche assez rapidement sur un docteur qui, en fonction de mes indications, après avoir constaté qu'Edwige ne peut parler (j'ai apporté l'écouteur auprès de son visage) et que sa respiration est inaudible, décide d'appeler les pompiers et une équipe spécialisée. Les pompiers ne tardent pas trop, installent immédiatement un masque à oxygène branché sur une bombe. Puis arrive l'équipe SAMU sous la conduite d'un docteur qui donne ses instructions pour utiliser les aérosols de salbumachin. Il ressemble à Bruno Crémer, ce qui me semble de bon augure. Edwige rétablit lentement sa respiration, elle se trouve fort irritée de l'obus d'oxygène posé sur sa couverture, des bouts déchirés du plastique qui recouvrait seringues et autres instruments stériles. Le médecin, vue la lenteur du rétablissement, décide l'hospitalisation. Comme il est déjà 6 h 45 du matin, je me permets de réveiller Jacques Rochemaure, qui s'ingénie à trouver un lit pour Edwige à la « réa » de son service à l'Hôtel-Dieu, puis qui la rassure au téléphone en lui disant qu'elle n'en a que pour quelques heures.

On l'installe dans une chaise roulante, avec son tuyau de perfusion. Elle se lève pour aller à la cuisine, un infirmier lui barre le chemin : « Ne vous levez pas. » Colère. « Je suis chez moi. » En réalité, elle veut s'approcher du paquet de cigarettes qu'elle me désigne de l'œil. Je le prends, bien décidé à ne pas le lui donner. La voiture du SAMU part, je vais à mon parking, arrive à l'Hôtel-Dieu, me gare facilement à cette heure matinale, cherche la réa dont la porte est bloquée. Je sonne. On m'interdit l'entrée. Je vois sortir les gars du SAMU avec Bruno Crémer. Je cours à la réa. Porte fermée, interdite. Je sonne : nulle réponse. Finalement, une blouse blanche sort. Me dit d'attendre dehors, qu'on me prévientra. Attente. Puis je profite de l'entrée d'une autre blouse blanche pour pénétrer dans la zone interdite. On me refoule dans un petit salon, mais je ne peux rester assis ni lire, j'attends au bout du couloir. Une blouse blanche à visage humain me fait savoir qu'on m'appellera dès que ce sera possible. Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé quand on me fait signe. Je passe entre des chambres où, dans l'obscurité, on voit des tracés cardiaques lumineux sur des écrans, des corps étendus et qui semblent ligotés. Quand je trouve Edwige, elle est entourée de multiples tuyaux, elle a mal ; sur un écran, je vois la marche au rythme zigzagant de son cœur, les mouvements ondulatoires de son poulx, des chiffres qui se modifient. Si elle remue, la ligne

du cœur s'affole, ce qui d'abord m'affole, mais on m'explique que ce sont les mouvements d'Edwige qui influent sur l'image. Elle a une aiguille au doigt, recouverte par une sorte de pince à linge d'où sort une lumière rouge, une autre profondément enfoncée dans la veine, elle sanglote.

C'est la réa où chaque malade est hyperbranché. Dans la chambre voisine, soudain, un attroupement de blouses blanches, une agitation, je devine qu'on appuie spasmodiquement sur les poumons d'un agonisant, peut-être déjà un mort. Des blouses vertes entrent, sortent, fermant la porte aussitôt pour que je ne voie rien. Par la vitre, je vois ensuite sortir sur une civière un corps entièrement recouvert d'une toile jaune.

Je suis hagard. Tiens Edwige par la main. Ses sanglots s'atténuent, puis elle semble s'endormir. On me demande de partir. C'est un dimanche matin, les oiseleurs s'installent sur le marché aux Fleurs. Je rentre, range machinalement les cellophanes arrachés, les détritrus laissés par pompiers et SAMU. Je téléphone à sa sœur et, en lui racontant les événements, ne peux m'empêcher de sangloter. Elle croit à une catastrophe, s'affole. « Mais non, ça va, elle est sauvée. »

Je réfléchis. Hier, au déjeuner chez Irène, Edwige était très fatiguée. Elle était très fatiguée la veille où l'on avait dîné chez Fredy. Elle avait déjà eu une crise très grave, cinq nuits auparavant, et en était restée épuisée, tout cela au terme de mois de nidification ininterrompue dans et pour le nouvel appartement. Elle courait de-ci de-là comme l'oiseau architecte à la recherche de brindilles ou brimborions coloriés pour faire son joli nid. Et puis, pendant deux semaines, il y a eu la pose et surtout le sciage des carrelages de l'entrée répandant partout des poussières. Puis les travaux de la cuisine avec les courses à Ikea, les rendez-vous ratés de l'artisan, les erreurs, les attentes et, là encore, poussières, balayages tard le soir. Et la dernière semaine avec ses journées de haute pollution. Et tous les soucis de ou pour sa famille, et, dans cet état de nerfs, la consommation accrue, et devenant insensée, de cigarettes.

Sylvie et D. viennent l'après-midi pour les travaux de la cuisine. Sylvie est effondrée et s' imagine à tort responsable du mal d'Edwige pour l'avoir incitée à faire ces travaux. Je les laisse, glisse à Sylvie les places pour le spectacle flamenco où nous devons aller ce soir, et retourne à la réa. Très affectueusement, Jacques et Chantai Rochemaure m'attendent dans le cabinet de Jacques et m'emmènent dîner dans la Taverne de l'île Saint-Louis. Nous parlons, je prends une andouillette arrosée d'un bon bordeaux, tout cela me divertit. Puis je rentre dans cet appartement où elle a mis tant d'amour et je m'effondre. Je téléphone vers 1 heure du matin à la réa. Elle dort, me dit la surveillante. Je n'arrive pourtant pas à dormir et me lève épuisé.

J'apprendrai qu'en dépit des aérosols et des instillations continues de corticoïdes elle a eu une crise épouvantable dans la nuit.

J'ai annulé ce matin ma « tournée » à Natal, Porto-Allegre, Sao-Paulo qui devait commencer dans huit jours. Je me préparais avec joie à l'idée de rencontrer ceux qui m'avaient si bien compris... Je venais de recevoir le livre qui m'est consacré par Isabel Cristina Petraglia, l'article de deux pages dans l'*Estado de São Paulo* l'article de Maria Concepcion dans un journal de Natal. Mais tout ce qui pouvait être regret est submergé par la terreur qui m'est venue à l'idée qu'Edwige aurait pu avoir cette crise épouvantable seule, alors que moi j'aurais été, au mieux, à vingt heures de distance.

À 18 heures, je quitte l'Hôtel-Dieu pour aller faire ma conférence, « Pour une politique de civilisation », au cercle Galilée : mes idées s'étoffent, s'organisent, mais je suis angoissé, j'ai peur pour la soirée et la nuit d'Edwige. J'ai des blancs dans mon exposé, je sens que j'ai des moments de distraction profonde, je ne suis pas, comme à l'accoutumée, totalement possédé par mon discours, je vois que je ne suis pas en forme, et je le mesure aux applaudissements. Je file aussitôt, n'ai pas le cœur à m'attarder pour écouter ou discuter. Mme Vié me conduit à l'hôpital.

Edwige est fatiguée, ses yeux se ferment. Je rentre ; m'endors, me réveille vers 1 heure pour téléphoner. « Tout est calme », me dit-on. Je me rendors, profondément cette fois.

MARDI 21 NOVEMBRE

Le matin, je pars pour Mons. J'ai maintenu ma conférence aux directeurs d'établissements scolaires, mais annulé le dîner et la nuit d'hôtel, et rentrerai par le train de 16 heures. Je téléphone à Jacques de la gare du Nord. Il me rassure, bien qu'Edwige ait encore eu une « petite crise » dans la nuit. Elle a dormi ensuite et dort encore.

J'apprendrai le soir que la surveillante n'a éveillé l'interne que sur le tard, quand elle a constaté que le visage d'Edwige était devenu noir. Jusqu'alors elle lui disait : « Allons, allons, détendez-vous, ne soyez pas nerveuse », ce qui accroissait l'affolement d'Edwige.

Je suis écrabouillé de constater que le système qui, dans son fonctionnement automatique, normal, doit guérir, est un système qui, justement, dans ce fonctionnement automatique, laisse crever.

Libé dans le train. La fin de Walesa. L'électricien inspiré des chantiers de Gdansk, le porte-voix de la Pologne ouvrière opprimée, de la Pologne catholique asservie, de toute la Pologne résistante, est oublié, rejeté. Mais Walesa lui-même n'est plus le même, c'est devenu un gros politicien.

Un article de Michnik dans *Libé* : « Les post-communistes n'ont pas gagné seulement en Pologne. Également en Lituanie, Hongrie, Bulgarie. Partout les mêmes explications : déception face à la démocratie parlementaire

et à l'économie de marché, nostalgie d'une certaine sécurité, peur devant le chômage, manque de décommunisation, peur devant un anticommunisme agressif. Comme à chaque révolution, les gens attendaient un miracle, la liberté et le bien-être. Cela se termine presque toujours ainsi, le retour au pouvoir des formations post-communistes par la voie démocratique. J'appelle cela, prudemment, « la restauration de velours ».

Dans le même *Libé*, interview d'un sociologue, Olivier Galland, qui dit, entre autres : « On observe une démocratisation sensible de l'accès aux études. Dans les années 1960, un enfant d'ouvrier avait deux cent quatre-vingt-sept fois moins de chances qu'un enfant de cadre ou de prof d'entrer à l'université, il en a sept fois moins aujourd'hui. Si l'accès à l'université reste inégalitaire, il l'est beaucoup moins qu'il y a trente-cinq ans. »

Dayton. Les négociations n'ont pas abouti lundi à 16 heures. Questions pendantes : le couloir de Brko, Goradze, Sarajevo.

Photos cosmiques inouïes, prises à partir de Hubble dans le *Time* du 20 novembre, *Windows of the cosmos*. Des trous noirs dont le gigantisme était inconcevable avant leur découverte ; détection d'un trou noir au cœur de notre Voie lactée (dont le centre est invisible parce qu'hyperdense) ; partout collisions et phagocytages de galaxies, explosions, naissances dans des embrasements furieux. Oui, Cosmos est Chaos.

Dans ce même *Time*, un article qui dit que l'Amérique seule peut et doit imposer la paix en Bosnie, mais que le peuple américain ne le veut pas ; Clinton doit résoudre ce problème étrange de l'« impérialisme américain » qu'il faut supplier pour qu'il manifeste son pouvoir.

Le mouvement étudiant s'étend. Aujourd'hui, grande manif nationale à Paris. Surprise : à Mons aussi, il y a grève et manif d'étudiants.

Une fois le mouvement lancé, la répression et la concession le relancent. La répression enrage et la concession encourage. Il faut attendre la division des leaders, la saturation, les vacances.

Derrière les mots d'ordre : « Plus de locaux », « Davantage de profs », il y a l'anxiété du chômage. Derrière l'anxiété du chômage, il y a l'anxiété de l'avenir, ou plutôt du non avenir ; derrière encore, il y a évidemment la crise de civilisation.

Je suis un peu comme un zombie à Mons, car mon esprit est à Paris. Le président de l'université, Paul Dupont, est acquis à la pensée complexe. Je fais de plus en plus de conférences sur la réforme de pensée aux enseignants, comme Paul faisait ses prêches aux premières colonies chrétiennes de Corinthe ou Thessalonique. Je retrouve au déjeuner Claire Lejeune, apôtre, elle, de la poésie dans le monde enseignant.

L'approbation chaleureuse de ces quatre cents directeurs d'établissement scolaires m'encourage.

Retour. J'arrive à Paris à 19 heures, je passe par l'appart'. Comptant la terminer samedi, Sylvie et D. travaillent à la cuisine, l'infamale cuisine qui a tant tourmenté Edwige et qui maintenant tourmente tant Sylvie.

Je vais à l'Hôtel-Dieu. Edwige a quitté la réa et se trouve salle Saint-Luc ; comme elle est en sevrage de cigarettes, elle est extrêmement tendue. Je la trouve très fatiguée, mais respiration convenable et estomac sous contrôle. Elle doit continuer Clamoxyl, Cortansil, et tout cela l'affaiblit encore plus.

MERCREDI 22 NOVEMBRE

Après une visite le matin, du travail urgent à l'appart' l'après-midi, je vais vers 20 heures à la chambre d'Edwige qui a maintenant téléphone et télévision. Elle commence à avoir mal à l'estomac, puis se tord soudain. Il lui arrive une crise de spasmes comme elle en a eu chaque fois qu'elle a pris des corticoïdes à dose massive. Nous n'avions pas parlé de ce problème aux médecins de l'Hôtel-Dieu et la protection de son estomac par une sorte de Maalox est insuffisante. Je demande du Mopral à l'infirmière qui me dit qu'elle n'a pas le droit d'en donner. Même refus de la surveillante : « Ce n'est pas sur son ordonnance. » La douleur s'accroît. Je demande de la glace qu'on apporte dans une enveloppe de plastique. À un moment, je retourne la glace, et l'eau fuit par le bouchon, ce qui inonde Edwige. Je téléphone à Jacques qui prescrit le Mopral. Trop tard. La crise dantesque est installée. Je suis épouvanté... Parfois, il y a comme une accalmie, puis les spasmes reprennent avec une violence redoublée, elle se tord, j'interviens à gauche, à droite pour qu'elle ne tombe pas, et pour que le tuyau d'aérosol à deux sorties continue à arriver à ses narines. Je me permets encore de téléphoner à Jacques, que je trouve heureusement chez lui, en lui disant que, dans ces crises, Guy Albot lui faisait une injection d'Atropine... Jacques donne l'ordre d'injecter du Spasfon associé à un autre calmant.

Arrivée du docteur de la réa, qui tâte le ventre d'Edwige, lui fait une piqûre, et aussitôt ordonne de la conduire à la radio, craignant une perforation de l'estomac. Il est minuit passé. Pas de personnel pour aller jusqu'à la radio. Il faut au moins trois accompagnants, dont moi, collés les uns aux autres, l'un pour tenir la perche à tuyau d'oxygène, l'autre la bombe à oxygène, le troisième poussant le fauteuil roulant. Mais vu l'heure et la pénurie de personnel, il n'y a personne à Saint-Luc. Finalement, le gardien de nuit de l'hôpital, très aimable Abyssin, une infirmière bénévole qui n'est pas du service et moi partons, prenons l'ascenseur, allons au sous-sol, suivons des couloirs glacés du côté des urgences où je vois des types en sang, entrons à la

radio d'où une blouse blanche me refoule. « Restez dehors. » Edwige disparaît. J'attends, à côté d'un homme et d'une femme flics qui attendent, je pense, un délinquant blessé. Enfin, le fauteuil roulant d'Edwige sort. Je demande à la blouse blanche qui tient les radios « Alors ? Rien de grave ? » Il me regarde comme s'il détenait des secrets militaires de la plus haute importance : « Le médecin de là-haut vous le dira. » Et nous repartons à trois, collés les uns aux autres. Entre-temps le tuyau d'oxygène s'est débranché. On a l'impression que les spasmes d'Edwige se sont calmés. Ils reviennent tandis qu'on la ramène dans la chambre. Ils sont maintenant plus espacés, mais aussi violents. On me dit qu'on ne peut pas faire de nouvelle piqûre de Spasfon avant une heure... L'heure passe, avec rémissions et reprises... Nouvelle injection. Peu après, tout semble se calmer. Edwige s'endort, épuisée, je rentre dans la nuit, à pied. Plus de métro, pas de taxi.

JEUDI 23 NOVEMBRE

Et me voilà habitué de la salle Saint-Luc où j'ai le privilège d'aller et de rester quand je veux. J'entre dans ce monde d'infirmières.

Elles sont de trois types :

— Les humaines dont la Cambodgienne de Saint-Yves, qui va voir Edwige à Saint-Luc, et aussi un très chic infirmier martiniquais ;

— Celles qui traitent les malades comme des objets ;

— Les hargneuses qui veulent punir le malade de les appeler quand elles sont occupées ailleurs.

Edwige ajoute, quand je lui dis ma classification : « La malade, pour celle de la seconde catégorie, ce n'est pas une ennemie, ça n'existe pas. »

Il y a des moments d'absences dans le service ; on ne répond pas à l'appel et on oublie ; on commence une intervention et on ne l'achève pas : ainsi une infirmière enlève l'aérosol à Edwige pour qu'elle puisse satisfaire un besoin, puis oublie de le remettre. Edwige sonne sur la poire, le voyant rouge reste allumé pendant deux heures.

Ah, le pouvoir, le pouvoir qui permet de punir ceux qui souffrent inopinément !

Il y a toutes les conséquences pénibles et conjuguées de la hiérarchie, de la bureaucratie, du manque de personnel. Il n'y a pas de communication d'une équipe à l'autre. Il y a l'insensibilité aux cas singuliers comme l'est celui de l'hyperréactivité d'Edwige. Heureusement que je peux téléphoner à Jacques et qu'il est là. Mais justement ce privilège qui court-circuite les échelons hiérarchiques irrite. Ainsi la surveillante, fâchée que je téléphone directement à son chef, cesse de me saluer dans le couloir, comme si j'avais commis un crime de lèse-majesté en voulant sauver la vie de ma femme. Il y a aussi cet

interne qui me regarde comme du poisson pas frais parce que je communique directement avec le chef.

Il y a le Grand Secret. Le secret médical sert à pratiquer un ésotérisme de supériorité à l'égard du malade et des siens.

Comme ils/elles savent que leur pouvoir est dans l'information, certains ne donnent aucune information. K. ne veut même pas me dire dans combien de temps (« environ », « éventuellement » ajouté-je humblement) il passera dans la chambre d'Edwige.

Heureusement, il y a les infirmières et infirmiers humains, bons, et surtout, au sommet, Jacques Rochemaure, que le contact ininterrompu avec la souffrance d'autrui n'a jamais blindé, et qui toujours a du cœur.

Eh oui, la cruauté du monde...

Maintenant, Edwige prend du Mopral matin et soir, et enfin, la nuit de jeudi à vendredi est sans crise, elle dort profondément, mais continue Clamoxyl, corticoïde, aérosols... Le vendredi, elle espère qu'on la libérera le lendemain, mais Jacques pense qu'il est préférable qu'elle passe le week-end à l'hôpital.

Deux interviews ce matin. Une jeune journaliste de *Figaro universités* (quelque chose comme ça) et un journaliste hongrois, ami de Fejtő. Je suis au début très contrarié d'être retardé pour aller à l'hôpital, puis je me laisse emporter par les idées qui prennent possession de moi.

Pendant ce temps, Sylvie et D. s'activent pour achever la cuisine. Je les retrouverai encore chez moi en rentrant de l'hôpital.

VENDREDI 24 NOVEMBRE

Dans les moments de désespoir, je suis serbe, croate, bosniaque.

Chic, la grève des chemins de fer m'empêche d'aller à Dijon où je devais inaugurer un cycle sur l'interdisciplinarité à l'Université puis rentrer dans l'après-midi.

Crise de fureur. E. croit que je fais obstruction pour lui interdire de communiquer avec Edwige. Ses alternances de haine et d'amour ont contribué à rendre Edwige malade. Je fantasme soudain et, dans ce fantasme, contrairement à toute mon éthique, je m'entends dire... « Si un malheur arrive, je considère que vous en êtes cause ta mère et toi, et je vous descends à la mitrailleuse. » Je suis ahuri d'avoir pensé cela. Ainsi la barbarie que je combats, la vengeance/ punition qui est pour moi l'ennemi à réduire, elle est en moi, elle surgit en moi.

Grève des transports, manif des fonctionnaires et services publics. Je vais à pied à l'hôpital, passe par la rue Bourg-Tibourg où je découvre la petite épicerie espagnole où Edwige m'avait trouvé du miel de romarin d'Andalousie. Je prends l'ultime pot de miel, et je découvre du *jamón patata negra*. J'en prends trois tranches et je m'imagine dînant.

Je prends la rue du Pont-Louis-Philippe où je repère l'encadreur qui doit encadrer le portrait d'Herminette, traverse le pont, et rejoins l'hôpital par Notre-Dame

Saint-Luc. J'y reste l'après-midi, sauf le temps d'une petite pause où je prends un croque-madame à la brasserie du Palais avec un verre de beaujolais.

Mme Vié vient me retrouver à l'hôpital, nous examinons le travail en cours dans un bistrot voisin. Puis elle me reconduit, je lui fais faire un petit détour rue de Bretagne où je m'achète une *tiropita*, du *boulgour*, et chez le fromager une crêpe de sarrasin et deux œufs. La gourmandise revient un peu.

SAMEDI 25 NOVEMBRE

Après-midi Sorbonne ; grand rassemblement d'enseignants venus de toute la France, organisé par les Éditions Nathan. Interview irritante pour la 5. (Ils me font parler huit minutes pour réduire arbitrairement à une minute et demie.)

Grand amphithéâtre bondé, amphis Turgot et Liard, reliés par télé-vidéo, sont remplis eux aussi.

Mme Abdallah-Preteceille, Philippe Meyrieux. Elle parle avec une passion communicative. Lui est drôle. Ils sont talentueux tous les deux. Les trois exposés dont le mien (toujours la « réforme de la pensée ») sont salués par de très longs applaudissements.

J'ai dit que l'idéal des sciences humaines a été, et demeure encore pour beaucoup, de constituer des sciences inhumaines.

Un taxi mis à ma disposition par le colloque me conduit à l'Hôtel-Dieu, où je vois Edwige dix minutes, puis je le fais passer par l'épicerie espagnole de la rue Bourg-Tibourg pour rafler quelques tranches de *pata negra*. Le taxi bouche la rue et, derrière, deux voitures s'impatientent pendant que l'on me coupe le *jamón*. Le chauffeur de mon taxi va noblement expliquer aux impatients que je suis un personnage important qu'il faut respecter. Comme il m'a pris à la Sorbonne, il dit « c'est le recteur ». Je remonte dans mon taxi sous des regards admiratifs.

Je regarde *Le Monde des livres*. Il ressort (à mes yeux) d'un article sur le totalitarisme que, pour ne pas banaliser Auschwitz, il faut banaliser tous les autres génocides. Puis je suis surpris car l'auteur de l'article reprend l'idée que le totalitarisme c'est l'État tout-puissant, ignorant ce que certains diagnostiqueurs dont ma pomme ont dit depuis longtemps, à savoir que le totalitarisme c'est l'État débile entre les mains du parti tout-puissant.

Je suis le plus ignoré des auteurs connus.

Je trouve un message de Cécile sur mon répondeur. Elle est angoissée par le ton angoissé de ma voix et, inquiète, me demande de l'appeler tout de suite. Seuls les amis sensibles perçoivent l'angoisse dans le message que j'ai laissé en hâte au petit matin du dimanche à la place de mon message badin en vers de mirliton quand on emportait Edwige à la réanimation de l'Hôtel-Dieu. La plupart de ceux qui appellent ne se rendent compte de rien, débitent tranquillement leur demande d'interview ou de conférence, et me prient imperturbablement de les rappeler comme si ma seule fonction était d'être à leur disposition.

De même, je vois la différence entre la délicatesse de Juremir, Maria de Conceicio de Moura et d'Edgard de Assis qui, malgré la formidable organisation de mes conférences et débats prévus au Brésil, pour lesquels ils se sont dépensés, comprennent très bien que la priorité est la santé d'Edwige, alors qu'une organisatrice de Rio Grande del Sul m'envoie le code de mon billet d'avion et me prémâche mes démarches de visa, comme si cela devait contribuer à me faire quitter Paris.

DIMANCHE 26 NOVEMBRE

Téléphone à l'Hôtel-Dieu où Edwige réveillée de nuit par examens et prises de sang, est toujours fatiguée, mais respire mieux.

Je cours rue Léopold-Bellan. Je dois parler à 11 heures au colloque « Éducation et sagesse » organisé par Jean Lecanu dans le cadre d'une petite association sympathique : Espace expression. L'idée de traiter « Peut-il y avoir une sagesse moderne ? » me plaît et me concerne ; j'ai accumulé des notes que j'articule en hâte.

Mon plan :

— 1. Le défi moderne ; la disjonction philosophie/sagesse, la perte de toute idée de sagesse dans l'activisme ;

— 2. Les angoisses et stress modernes, le besoin d'une relation paisible corps, âme, esprit, le recours aux psychothérapies d'Occident et aux yogismes, zen, gourous d'Orient ; le besoin d'une distanciation à soi, d'un savoir lâcher prise, de méditation (dans le sens oriental, c'est-à-dire faire le vide et le silence) ;

— 3. La question anthropologique clé : *Homo* n'est pas seulement *sapiens*, il est indissociablement *sapiens/demens*, et il n'y a pas de frontière nette entre les deux ;

— 4. Le délire du rationalisme : l'idée d'une vie raisonnable ;

— 5. La vie, une dialogique prose/poésie où nous devons privilégier la poésie ;

— 6. L'aptitude au bonheur est l'aptitude au malheur, l'aptitude à la

jouissance est l'aptitude à la souffrance ;

— 7. La sagesse est dans l'éthique de la compréhension d'autrui (la multipersonnalité, les dérivés dues aux conditions extérieures,) le refus de la vengeance/punition, l'aptitude au pardon ;

— 8. savoir-se-distancer, lâcher-prise, méditer (au sens occidental, réfléchir, ruminer) ;

— 9. Moi, ma « sagesse » : assumer ma dialogique entre foi/ doute, rationalité/mysticisme, où aucun terme ne peut asservir ou détruire l'autre ;

— 10. Mon désir de sagesse : résister à la dispersion et à la futilité ;

— 11. Suis-je raisonnable de vouloir ce que je sais intellectuellement impossible, penser le tout, tout en sachant que l'inachèvement caractérise toute connaissance ? Et, pourtant, serait-ce sage que je renonce à comprendre et à vivre en citoyen de ce monde, plutôt que d'être assujéti aux processus aveugles qui y déferlent ?

Ma sagesse n'est-elle pas, dans son insuffisance, d'assumer la part de démence et d'assumer la contradiction *sapiens/demens* ?

Après mon exposé, une dame au visage un tantinet mystique me dit en me remerciant d'être « vivant » : « Vous savez pourquoi Dieu n'a pas pardonné à Caïn ? Non pas parce qu'il a tué Abel, mais parce qu'il était triste. » Elle me laisse interloqué, perplexe, et je vais à l'hôpital d'où Edwige espère fermement rentrer demain.

Puis je vais chez Solange chercher Herminette, assez circonspecte. Voyage en taxi sans miaulement ni crottes. Étonnée, désemparée, elle est indifférente au *cat palace* qui, tout feuillu de feuilles artificielles, dresse majestueusement ses troncs d'arbres véritables, avec, au sommet, une niche au toit en forme de pagode. Mais elle s'intéresse au dîner que je lui prépare et me lèche la main en signe d'amitié.

LUNDI 27 NOVEMBRE

Je recherche un médecin de quartier qui se déplacerait la nuit en cas d'urgence. On connaît une doctoresse dans le quartier, mais elle reçoit à son cabinet et met son répondeur en route à 19 heures. Recherche de-ci, de-là, encore vaine, auprès d'amis : il n'y a plus de médecins de quartier qui se dérangent la nuit.

Les Bosno-Serbes semblent résignés aux accords de Dayton, sauf ceux de Sarajevo qui manifestent depuis deux jours. La coupure la plus grande est dans la ville de l'unité...

La grève continue dans les chemins de fer, une partie des bus, elle va reprendre ailleurs. Je vois ça à LCI avec Edwige en début d'après-midi. Je

dis : « Dommage que les malades ne puissent taire grève. »

Edwige, très déçue de ne pas rentrer chez elle, se ragaillardit dans sa première petite promenade hors hôpital que nous faisons au marché aux Fleurs.

J'ai reçu *Phréatique*, je l'ouvre au hasard et tombe sur cette phrase de Michel Camus : « L'amour est l'essence la plus incandescente de l'univers. »

Un article dans *Kos*, du chimiste Maurizio de Bortoli, *Inquinati in casa*, nous dit que la pollution intérieure aux édifices (*indoor*) non seulement dans les immeubles publics, mais aussi dans les habitations peut être pire que celle de l'extérieur ; il y a la formaldéide, les solvants, les colles, vernis, moquettes, tapisseries, matériel de nettoyage, les acariens, champignons, bactéries, virus. Sans parler des dangers de l'air conditionné (*Legionella pneumophila*). D'où le *sick building syndrome* (irritation des muqueuses, céphalées, difficultés à se concentrer).

En Suisse, réhabilitation, près de soixante ans plus tard, du commandant Gruniger, qui, désobéissant aux ordres de Berne en 1938, avait permis à trois mille Juifs allemands de passer en Suisse. Destitué, il fut condamné en 1940 à une amende avant d'être mis au ban de la société et de mourir, en 1972, dans le dénuement et l'indifférence. *Le Monde* rappelle que le gouvernement suisse avait demandé au gouvernement allemand d'apposer un J sur le passeport des Juifs allemands afin de pouvoir les refouler automatiquement.

Soir : exquise Herminette. Comme je demeure d'une façon anormalement tardive à mon bureau, elle vient m'y chercher, s'assied à quelques pas de moi et me regarde fixement dans les yeux.

MARDI 28 NOVEMBRE

Les grèves SNCF et RATP continuent. Les étudiants, en dépit de bisbilles internes entre leaders, semblent encore sur leur lancée. Les fonctionnaires et services publics veulent sauvegarder leur retraite précoce et leurs avantages corporatifs. On comprend qu'on veuille garder les avantages acquis, on comprend aussi qu'on veuille supprimer les privilèges acquis.

Mais, en fait, seul peut mener une politique de réforme un gouvernement fort d'une confiance et d'une espérance dans la population. *Ergo*, le gouvernement actuel, qui de plus veut fonder son action sur le consensus (l'immobilisme), ne réformera presque rien. Un gouvernement « fort », du

type thatchérien, risquerait de déclencher une épreuve de force très dangereuse pour le pays. Alors où va-t-on ?

Algérie. Reportage sur Boufarik, dans *Libé*, d'où les bandes armées intégristes ont disparu après la formation de milices locales aidées par l'armée. Les intégristes sont allés trop loin ; ils ont d'abord interdit le sport aux filles, puis aux garçons, ils ont descendu des gens dans la rue, leur sectarisme dingue et leur inhumanité ont soulevé non seulement la réprobation générale mais aussi la résistance armée. Ils sont allés trop loin dans la terreur, eux aussi, comme les Bosno-Serbes.

Dans le même numéro, un article sur la prévention de l'ecstasy où j'apprends que dix mille jeunes, dans la région parisienne, participent à des soirées *raves*. L'ecstasy serait, après le cannabis, la drogue la plus répandue chez les jeunes d'Europe de l'Ouest. Comme j'ai décroché !... J'aurais bien aimé participer à des *raves*... Faudra que je m'informe plus avant.

Pas de métro, pas de bus. Comment aller chercher Edwige à l'hôpital ? Essayer de happer un taxi, ce qui est très aléatoire, ou prendre ma voiture, que je ne pourrai probablement pas garer près de l'hôpital ? Je choisis cette dernière solution, circule pas trop mal vers 11 heures du matin, tourne deux fois autour de l'Hôtel-Dieu après avoir constaté que l'entrée du parking souterrain, affichant complet, était fermée, et je m'installe sur un passage piéton près du pont d'Arcole.

Elle piaffe, assise sur son lit, toutes affaires prêtes. J'ai demandé à l'interne K., qui me regarde toujours avec le plus profond mépris (je n'ai pas le temps de lui en demander la cause), à quel moment il passerait pour délivrer le bon de sortie d'Edwige. Il commence par me dire qu'il m'avait prévenu que ce ne serait pas avant le début de l'après-midi (il ne m'avait pas prévenu) puis qu'il ne sait pas combien de temps lui prendront les visites des autres lits.

Finalement, c'est le bon Jacques qui arrive, flanqué de l'interne K. qui regarde sur le côté comme pour manifester son désintérêt. Il nous donne ses recommandations, et charge K. de faire le bon de sortie.

Retour en passant rue du Bac chercher le saphir que j'ai promis à Edwige pour fêter son retour. J'échappe de peu à un troupeau de cars éléphants qui s'embouteillent sur plusieurs files boulevard Saint-Germain. Ils avaient déposé place d'Italie les manifestants mobilisés des quatre coins de la France, chacun portant un écriteau de repérage « Picardie », « Mayenne », etc. Ils s'entassaient maintenant à la sortie de la manifestation pour recueillir les militants et les rapatrier.

Je me faufile entre quelques pachydermes pour rejoindre la rue du Bac

par Saint-Thomas-d'Aquin, et je roule à l'air libre sur les quais bien dégagés comme un jour du mois d'août. Pendant ce temps-là, les embouteillages immobilisent Mme Vié qui mettra deux heures pour rejoindre le CETSAH. Sur le chemin du retour, Edwige a faim. Nous trouvons un trou où nous garer rue François-Miron, pas loin d'un restaurant nouveau, La Table ouverte, qui a pris le genre bistrot ancien. Je tente le coup et nous sommes assez contents d'une raie aux câpres, que j'arrose d'un verre de bordeaux correct.

À l'arrivée, j'ai la chance de trouver une place à vingt mètres de la casa. Herminette, qui a entendu la serrure et la porte s'ouvrir, sort tout endormie du couloir de notre chambre (elle dormait sous notre dessus-de-lit). D'abord un peu ahurie de retrouver sa mère, une fois dans ses bras, elle la couvre de baisers.

Elle a commencé à fréquenter de temps à autre le *cat palace*, sans avoir compris que c'est sa résidence à elle.

Edwige, très fatiguée, tient absolument à arroser ses fleurs.

Ce soir, elle a fumé clandestinement. Malheur.

MERCREDI 29 NOVEMBRE

Je tiens à ce qu'Edwige se mette le timbre Nicopatch sur la peau pour se désintoxiquer ; le prospectus « exige l'arrêt total de la cigarette ». Il dit que le patch peut provoquer nervosité, etc.

Je commence à téléphoner ici ou là pour trouver une résidence avec commodités hôtelières et cuisine indépendante, où nous pourrions trouver du repos pendant une dizaine de jours. On peut en trouver dans les Alpes, sur la Côte d'Azur, à Trouville, mais pas dans la région parisienne.

Mes essais de repaternité ont avorté. Certes on a déjeuné chez Irène la veille même de la grande crise d'asthme, mais je lui ai seulement téléphoné une fois pour lui dire qu'Edwige était hospitalisée. Et je me suis disputé au téléphone avec Véro à propos du film de Kusturica (qu'elle n'a pas vu, mais dont elle condamne l'auteur, sur qui elle a recueilli tout ce qui pourrait le disqualifier). Elle ne tient pas à voir le film « que la femme de Milosevic a aimé ». Après l'avoir pressée de se faire une opinion par elle-même, je conclus : « Attends encore plusieurs mois avant d'aller le voir. »

Mon *telefonino*, acheté providentiellement peu avant l'hospitalisation d'Edwige, m'a rendu d'inappréciables services ; je pouvais téléphoner de la rue à sa chambre, à Rochemaure, répondre à toute nécessité urgente.

Je ne sais pourquoi j'ai pensé soudain à Rudolf Leonhard ; je ne l'ai évoqué dans aucun de mes livres, ni dans *Autocritique* ni dans *Mes démons*. En parler à Françoise Bianchi pour mon éco-biographie.

Dans le document sur l'art brut que m'envoie Laurent Danchin, cette phrase de Dubuffet : « L'art ne vient pas coucher dans les lits qu'on a faits pour lui ; il se sauve aussitôt qu'on prononce son nom : ce qu'il aime, c'est l'incognito. Ses meilleurs moments sont quand on oublie comment il s'appelle. »

De même pour la littérature, « la vraie littérature se moque de la littérature », aurait pu ajouter Pascal à ce qu'il disait de l'éloquence, et cela vaut pour la philosophie plus encore...

Laurent Danchin dit encore que, dans notre temps de nouvelles frontières, « l'art des autodidactes est l'expression d'un retour aux sources, à une liberté totale d'inspiration, sans limite ni tradition ». Il faudrait absolument que je puisse aller voir l'exposition (« Art brut et compagnie ») à la Halle Saint-Pierre (2, rue Ronsard).

À la conférence euro-méditerranéenne de Barcelone, Israël et Syrie ont fait un pas l'un vers l'autre.

Tapie, deux ans de prison dont huit mois fermes. Il est seul, amaigri, taciturne. Que sont ses amis devenus ?

Vais-je profiter de ces pénibles événements qui m'immobilisent pour réformer enfin ma vie ?

Je voulais aller à la soirée de solidarité avec le peuple palestinien où Khaled chante ce soir, mais vu la grève et la santé d'Edwige, je regrette de ne pas m'y montrer.

Je n'ai cessé, depuis 1965, de prédire un avenir à l'agriculture qu'on appelle maintenant biologique, et voici qu'un article du *Monde*, aujourd'hui, intitulé « Le bourgeonnement des produits verts », nous montre la croissance de ces produits non seulement dans les boutiques « vertes », mais aussi dans les marchés et même hypermarchés. Leur chiffre d'affaires progresse annuellement de quinze pour cent, il est de trois milliards de francs, et, en dépit de leurs prix plus élevés, ils touchent 10 % des consommateurs.

En fin d'après-midi, nous allons à pied place de la République, chez Optique 2000, pour changer les montures cassées de nos paires de lunettes.

Nous prenons le Beaumarchais. Sur notre chemin, nous croisons des masses de piétons avançant d'une allure inaccoutumée, c'est cela : d'une

allure de marcheurs. Ce sont tous les employés, salariés, qui rentrent à pied chez eux, beaucoup iront, au-delà de la Bastille, vers leur banlieue.

Je m'arrête à une Vie claire où je me réapprovisionne en *guarana*, prends un petit carton de germes de céréales et une galette de blé forestière qui m'attirent par leur air écolo. Edwige prend du tofu que nous mettrons dans la soupe de ce soir. Puis on s'arrête à une boutique italienne pour prendre de la *bresaola*. Je suis attiré par un morceau de parmesan bien allongé au cœur dont la couleur ocre et l'allure humide me séduisent, puis on s'interroge sur une paella que cet Italien, apprenons-nous, fait tous les mercredis. – Tiens donc, une paella napolitaine... pourquoi pas ? Il y a bien des pizzas valenciennes... Une cliente nous dit qu'elle est excellente, et nous assure en prendre tous les mercredis. Va donc pour deux portions de paella.

La nuit, Herminette, ayant vérifié la profondeur de notre sommeil, ira crever le sac en plastique, accroché à la porte de la cuisine, où nous avons inconsidérément jeté les coquilles de moules et les têtes de crevettes, et se fera un festin ; elle oubliera les coquilles de moules, complètement nettoyées, dans la salle à manger et la salle de bains.

Je m'exclame, les yeux au ciel : « Cette enfant fera mon malheur ! »

JEUDI 30 NOVEMBRE

La grève continue. Premiers signes de solidarité ici et là, dans des localités de banlieue, pour l'utilisation collective de voitures se rendant à Paris, premiers signes d'organisation dans les entreprises qui s'efforcent d'assurer le transport par cars de leurs employés, quelques manifestations de ras-le-bol, mais l'apathie domine, y compris dans le gouvernement.

Herminette se fait vacciner avec indifférence contre typhus, coryza et rage. Edwige est heureuse des compliments du vétérinaire et de son assistante.

Clinton en Irlande du Nord, pèlerin de la paix là aussi. Après Palestine/Israël, après la Bosnie, voici un troisième foyer de terreur en voie de pacification éventuelle. Chapeau. Je ne voulais pas que l'Amérique fût le gendarme du monde, mais il n'y a personne d'autre, et actuellement l'Amérique est le gendarme qui rétablit la paix.

Clinton. Ce type dont je trouvais le visage niais, soudain, depuis son discours si humain sur la Bosnie, je trouve son visage noble.

Je sais ce que diront ceux qui ont conservé du stalinisme, du moins du communisme, la seule idée que l'impérialisme américain serait la puissance diabolique de l'univers : « Ils sont tellement sounois qu'ils instaurent la paix pour camoufler leur bellicisme. »

Rendez-vous au bistrot Turenne avec Crozon, qui dirige le département de la communication au CNRS. Il me fait part des inquiétudes de la nouvelle direction sur notre comité « scientifique » de Sciences et Citoyens. « De toute façon, lui dis-je, maintenant que Sciences et Citoyens s'est institutionnalisé, il lui faut des règles de renouvellement, par exemple un tiers tous les trois ans. » Je suggère que les plus anciens soient remplacés, et que moi-même laisse la présidence. Mon activité à Sciences et Citoyens me plaît bien, mais je ne tiens nullement à m'y accrocher.

Les mouvements se durcissent et s'aigrirent. Violences au quartier Latin et à Jussieu ; des « casseurs » seraient entrés en scène, à moins que des « meneurs » aient voulu radicaliser le mouvement en cassant. Pire, il y a eu un étudiant gravement blessé à Nantes. Sur le front adulte, il y a la poussée pour généraliser la grève à tout le service public (les postes s'y mettent, les hôpitaux pourraient s'y mettre), et même au-delà, mais il y a les dissensions entre syndicats et aussi la singularité des intérêts corporatifs en jeu. Le gouvernement joue l'attentisme, espérant le pourrissement, mais risquant l'amplification et le durcissement. Crozon me dit ce matin que Juppé songerait à soumettre au référendum la réforme de la Sécu. Ce serait certes une issue à ce problème-là, mais je répète qu'un gouvernement ne disposant d'aucun capital de confiance et d'espérance ne peut rien réformer. De plus, Juppé continue à jouer la concertation, c'est-à-dire l'immobilisme, tout en voulant maintenir sa réforme, c'est-à-dire un changement.

Les solidarités commencent à fonctionner en Île-de-France. Dans diverses localités, des particuliers deviennent chauffeurs collectifs. Zouzou, elle, recueille en trois coins de Paris des collègues pour les conduire dans son collège de banlieue.

Hier soir, nous avons appris que Zouzou, épuisée, a eu un malaise dans sa voiture, à Strasbourg-Saint-Denis, en revenant de son collège de banlieue (elle se lève à 6 heures du mat' pour rentrer à 8 heures le soir). Heureusement qu'un flic l'a fait sortir de sa voiture et installée dans un bistrot.

Ce matin, au téléphone, je dis à Athéna que la biographie qui doit m'être consacrée devrait décrire les différents milieux où je me suis formé ; d'abord les milieux hétérodoxes de gauche des années 1937 à 1940, petits bouillons de culture qui devaient être engloutis, dispersés dans la défaite ; puis le milieu résistant de zone sud, notamment celui des « sous-marins » du PC comme moi ; puis le milieu de la rue Saint-Benoît, etc., et cela jusqu'à 1977 au moins, parce que je n'ai pas cessé d'apprendre... Elle me dit qu'il faudrait aussi

travailler sur mes livres autobiographiques, pour regarder comment je me suis regardé à différentes époques.

Dreano, au téléphone, me confirme que maintenant le problème épineux pour la Bosnie va être celui de la Croatie. Les Croates n'ont pas l'intention de lâcher un pouce de terrain. Ils ont retenu un participant à la conférence de Tuzla, et le maintiennent depuis un mois en prison sans la moindre explication. C'est la Croatie qui a gagné la guerre, elle a réalisé la Grande Croatie en achevant la purification de la Krajina et de la Slavonie commencée par les oustachis, et elle a conquis des territoires cohérents en Bosnie, en chassant les musulmans qui s'y trouvaient. « Mostar va être un test intéressant, dit Dreano, c'est là qu'il y aura des troupes françaises, comme à Sarajevo. »

Edwige revient avec un Indo-Asiatique qui lui a porté les deux petites tables pendjabiennes qu'elle est allée acheter, rue de Sévigné, pour en faire nos tables de nuit. Sur le chemin, ils ont sympathisé. Il a mis cinq heures pour venir à pied de Créteil, ce matin, et mettra aussi longtemps à rentrer ce soir. « Quel âge lui donnes-tu ? me demande-t-elle. – Quarante ans ? – Cinquante-cinq ! Il a quatre enfants, ils sont au Pendjab avec sa femme. » Il montre une photo de son père, qui porte superbes moustaches et turban. « Mais vous êtes sikhs ! lui dis-je – Oui, mais sikhs très gentils, respecter parents, et pas aimer qu'on fasse mal à parents. »

Sur le Beaumarchais, encore des marcheurs, quelques rouleurs à patins, quelques pédaleurs. Mais, en fin d'après-midi, le boulevard s'embouteille.

Nous passons chez le quincaillier. M. et Mme Guillaume, qui sont de Rodez, ont gardé une amabilité et une disponibilité provinciales et méridionales. Ils sont doux, affables, serviables. Si je suis hésitant sur un produit, il me dit : « Je vous le reprendrai. » Souvent, même, il refuse d'être payé au cas où le produit ne conviendrait pas. Il arrondit toujours les prix à notre avantage. Il se soucie de la santé d'Edwige, et me demande mon avis sur les événements qui le préoccupent. Son magasin comporte de nombreux rayons en profondeur, et on y trouve de tout. « Vous êtes un petit BHV, monsieur Guillaume. »

Beaucoup de petits commerces à visage humain ont disparu de la rue Amelot. Il reste, avec les Guillaume, la papetière-marchande de journaux, qu'Edwige a fait involontairement sangloter cet après-midi en lui demandant des nouvelles de son vieux chien-loup. Comme Edwige ne l'avait pas vue depuis bien longtemps, elle ignorait que le chien était mort il y a un mois. « Que je suis bête, que je suis bête », murmurait Edwige à la papetière en larmes. Il y a aussi Mme Petit-Potin, qui sera peut-être obligée de fermer avec

la faillite désormais officielle de Félix Potin. Il y a également le petit boucher normand, qui est naturellement jovial. J'aime le voir peser d'abord avec l'œil les steaks à la sortie du hachoir. Il est tout satisfait de la confirmation quand il lance le tas de viande sur la balance. « Voilà, exactement cent cinquante grammes. » Il ne se trompe presque jamais, et il est content de mon admiration. La boulangère, Mme Lécrivain, qui avait du style, est remplacée par une non-communicante. Plus loin, rue du Pont-aux-Choux, il y a M. Abdallah, qui est d'Agadir, et avec qui nous avons les rapports les plus cordiaux. Edwige a offert des cadeaux pour ses jumeaux qu'elle demande à voir à chaque visite dans sa boutique. Malheureusement, chez M. Abdallah comme chez Mme Petit-Potin, légumes et fruits vieillissent, se gâtent...

Dans *Le Monde*, article sur Andreï Makine, qui a obtenu quasi en même temps le Goncourt, le Médicis et le Goncourt des lycéens, après que ses livres eurent été sans cesse refusés par les éditeurs. Il a conservé les innombrables lettres de refus dans des boîtes rangées sur les rayons de sa bibliothèque. Makine est sibérien, il est venu en France en 1987, il a écrit directement en français, mais a présenté ses premiers livres comme traduits du russe. Il a envoyé des manuscrits discrètement scellés avec de la colle néoprène, et ses manuscrits lui étaient renvoyés avec les fils de colle intacts, mais accompagnés de lettres de refus argumentées. Sa chance fut Simone Gallimard, qui lui téléphona pour lui annoncer qu'elle le publiait ; chance d'autant plus inouïe que Simone Gallimard devait mourir quelques mois plus tard. Il a une phrase très belle et très vraie : « Je ne savais pas à quel point l'argent comptait tellement pour les Français. Ils ne comprennent pas qu'un Russe est tout sauf petit-bourgeois. »

Aux jugements arbitraires et incompetents des éditeurs succèdent, quand le livre est publié, les jugements arbitraires et incompetents des critiques. Seront encensés, sauf exception comme celle de Makine, les ouvrages des protégés, clients, dirigeants des réseaux de pouvoir littéraire. Mafias et nullités sont devenues les deux mamelles de la littérature.

Edwige s'épuise à réinstaller sa cuisine. Impossible de l'arrêter. Je suis terrifié par mon impuissance.

Sur Arte, un reportage dans Kaboul en ruine. L'Afghanistan complètement décomposé. Ce ne sont pas seulement les résurgences ethniques et/ou tribales, le retour en virulence conflictuelle des différences religieuses, ce sont aussi les appuis des voisins aux intérêts divergents, Pakistan, Iran, les livraisons d'armes, etc. L'Afghanistan n'existait comme État indépendant que depuis 1921, il était devenu république en 1973, puis, de putsch en putsch, un clan communiste était arrivé au pouvoir avec l'intervention soviétique, puis une guerre de résistance avait commencé, menée par des clans hétérogènes

(les uns religieux, les autres laïques), aidés par les Occidentaux, jusqu'au retour de l'indépendance qui fut, en fait, le début de la décomposition. Responsabilité de l'URSS ? Bien sûr. Des voisins ? Bien sûr. De l'Occident ? Bien sûr... Mais ce qui me semble plus important, c'est comment un État-nation récent, qui n'a pas de communauté de destin fortement enraciné dans un passé profond, est fragile et se décompose.

Mais, alors qu'en ex-Yougoslavie chaque peuple peut devenir un nouvel État-nation plus ou moins homogène, cela n'est pas possible en Afghanistan où chaque clan veut le pouvoir central.

Que de choses horribles se passent dans le monde dont ne nous arrive au mieux qu'un faible écho quand il s'agit de l'Asie, de l'Indonésie, de l'Afrique...

SAMEDI 2 DÉCEMBRE

La grève devrait s'étendre, dès le début de la semaine prochaine, à de nouvelles catégories, hôpitaux, EDF, Air Inter ; les syndicats d'enseignants ont à leur tour lancé un mot d'ordre de grève.

Immobilisé chez moi par la convalescence d'Edwige, j'assiste à l'immobilisation progressive du pays. Le mécontentement dû à la grève est encore diffus, voire minoritaire, si l'on en croit un sondage publié ce matin. Dans tous les esprits revient le fantôme de Mai 68 : de fait, tout commence avec les étudiants, puis ça se généralise. Mais les groupuscules gauchistes avaient alors inoculé chez les étudiants l'espérance de la révolution. Et il y avait à gauche une vague espérance. Depuis est apparue l'anxiété devant l'avenir, aggravée par le chômage, quasi inexistant alors. Ce qu'espèrent les salariés du secteur public, c'est exorciser le spectre de la privatisation qui, pour eux, signifie licenciements et chômage. Mais alors comment réformer les services publics ? Ici le manque d'imagination est total chez les « grands commis de l'État » et les politiques. Ce qu'espèrent les EDF, cheminots, et autres corporations qui ont gagné des avantages depuis la fin de la guerre, c'est la sauvegarde de ces acquis corporatifs qui sont évidemment des privilèges par rapport aux salariés du privé, mais qui ne peuvent les faire considérer comme des privilégiés dans la société. Ce que veulent les fonctionnaires, c'est conserver leur retraite précoce par rapport aux salariés du secteur privé.

Ce qu'espèrent les salariés mobilisés et leurs syndicats, aujourd'hui, c'est un « nouveau Grenelle » qui, évidemment, sera plus dur à négocier qu'en période de prospérité et de moindres contraintes européennes et internationales.

La brèche ouverte par les étudiants puis les cheminots et les employés de

la RATP a permis à un mécontentement diffus, persistant, et s'aggravant, de se libérer. Cela a été facilité par la formidable déception de voir Chirac non seulement ne pas tenir ses promesses (du reste fort vagues) mais faire la politique d'économies qu'il condamnait (accroissement d'impôts, taxes, etc.). Et la réforme de la Sécu a été comprise non comme un sauvetage, mais comme une aggravation des charges.

Où va-t-on ? Jospin oscille entre jactance et prudence. Hue condamne, mais de façon non apocalyptique. Le Pen attend. On verra le résultat des élections partielles de dimanche. Juppé n'a pas trouvé mieux que de préparer une riposte du même tonneau qu'en 68 : une grande manifestation de protestation, à l'image de celle qui fut conduite par Malraux, Debré et les autres. Mais il y avait la résurrection du Sauveur, de Gaulle. Et aujourd'hui ? Chirac part au Bénin comme de Gaulle en Roumanie, mais il n'a pas de Baden-Baden pour réapparaître tel un Phénix.

On verra si le gouvernement pourra attendre le long pourrissement de la grève, s'il jouera la carte du référendum (sur la réforme de la Sécu), s'il offrira un nouveau Grenelle, ce qui l'obligera à une autre politique économique, entraînant le flottement du franc, l'inflation...

Les processus d'adaptation à l'absence de transports publics ont commencé à Paris. Développements de solidarités automobiles, organisées ou spontanées (auto-stop), recours par les entreprises à des cars ou minibus. L'État prépare pour la semaine prochaine des camions de l'armée. Les vélos et les patins à roulettes sont sortis. La pénurie conduit à l'auto-organisation spontanée. Beaucoup redécouvrent la marche, se déplaçant comme leurs ancêtres, mais beaucoup aussi sont épuisés quand la marche oblige à de longs banlieue-Paris-banlieue.

DIMANCHE 3 DÉCEMBRE

Ai-je décrit le *cat palace* qu'Edwige a offert à Herminette ? Elle avait vu un *cat palace*, en janvier, à l'exposition féline, et elle avait noté l'adresse du vendeur qui était hollandais. Puis, quand on eut installé le carrelage dans l'entrée et la salle à manger, elle a retrouvé le numéro de téléphone hollandais, où on lui a donné l'adresse du représentant à Paris, lequel reçoit de Hollande les *cat palaces* qui viennent des États-Unis. Ils sont de taille et d'ampleur différentes. Le nôtre est une construction sur pilotis robuste de vrai bois, avec divers paliers, environnée de feuillage artificiel, car les chats aiment à jouer au prédateur dissimulé, et, au sommet, une sorte de niche avec demi-toit de pagode comme poste d'observation et de repos. L'objet prend une place considérable dans notre salle à manger. Les non-connaisseurs imaginent que c'est une sculpture décorative, et, avant de les détromper, je les informe pompeusement qu'il s'agit de *cat'art*, la dernière tendance de New York.

Quand Herminette est rentrée de sa longue pension chez sa tante Solange et sa cousine Virginie (je l'avais ramenée le dimanche 26 novembre, la veille de ce que je croyais être le jour de sortie d'hôpital d'Edwige), elle n'a pas remarqué son *cat' palace* et l'a longtemps ignoré. Toutefois, je l'ai vue le lundi soir monter dessus, s'installer sur un des paliers, puis redescendre. Progressivement, elle en a pris possession comme d'une résidence secondaire, et je crois qu'elle va en faire sa résidence principale.

Sami, qui me voit épuisé, me dit :

« Ne fais pas de conneries.

Moi : – Je suis trop con pour faire des conneries. »

Cette connerie me met soudain de bonne humeur. Sami et Sylvie nous déposent à Habitat République, où Edwige tenait absolument à acheter deux petits pots de grès pour mettre les olives.

Au moment où nous traversons la place de la Répu, je vois, du milieu du terre-plein, un autobus 20 qui va vers Bastille. Trop tard... Je ne veux pas qu'Edwige coure. Toutefois, je presse le pas en traversant et j'ai le temps de voir que l'autobus, qui avait fermé ses portes et commencé de démarrer, s'arrête parce qu'un mec court après ; le temps qu'il l'attende et que le mec monte, moi je cours et me fais voir dans le rétroviseur du conducteur, il laisse la porte ouverte, je me tourne vers Edwige pour qu'elle ne coure pas, et nous voici dans ce bus miraculeux, le seul, je crois, qui fonctionne dans Paris. Nous ne sommes pas trop nombreux, mais à chaque arrêt, des passants ahuris font signe, courent, grimpent.

LUNDI 4 DÉCEMBRE

Téléphones d'Italie, de *L'Unita*, du *Messaggero*, de *La Stampa* demandant des interviews pour comprendre la situation française. « Vous croyez qu'on la comprend en France ? » Je diffère, renvoie à plus tard, puis je cède à l'ami Bosetti, de *L'Unita*, et je lui tiens des propos assez décousus.

Et, quand arrive une demande d'interview du *Figaro*, je l'accepte, après accord de Giesbert pour que je ne sois pas limité à une demi-page mais puisse m'exprimer librement.

Du coup, je me mets à rédiger sur mon Mac mes réponses aux questions posées par fax et aussi aux questions non posées.

Dîner au thaï du boulevard Beaumarchais, où nous avons nos habitudes. Edwige prend son potage de bœuf à la citronnelle, moi, mon potage pékinois. Un jour, Edwige, remarquant une rangée de chandelles sur une sorte de console, en avait demandé une pour notre table. « Ce sont des bougies pour le culte de nos ancêtres », avait répondu le jeune Thaï, un peu gêné.

Ce matin, j'entends Edwige réprimander ses orchidées qui attendent d'être bassinées : « Mes chéries, un instant ! Je ne suis pas prête ! Vous êtes impatientes comme Minette, maintenant... »

Visite de la journaliste du *Fig*. J'espère que le papier passera demain.

Dans l'après-midi, elle me téléphone que, vu l'abondance des matières, le papier est reporté au surlendemain. Cela me déçoit, je me dis : « Giesbert donne la priorité à ses Peyrefitte et autres éminences. »

Puis elle me faxe mon texte d'où elle a sucré les passages pour moi les plus importants. Bon, je les lui ferai remettre demain...

La manif de la République à la gare du Nord a été puissante (trente ou cinquante mille pour la police, dix fois plus pour les organisateurs).

Juppé confirme l'attitude qu'avaient déjà esquissée ses ministres de première ligne : fermeté sur la Sécu, pas de préalable sur les retraites, voire sur les statuts spéciaux, dont celui des cheminots.

En dehors du front de bataille, l'inquiétude grandit. Des gens achètent du riz, des pâtes, du sucre, pour stocker, indique la TV. La consommation d'essence s'accroît, et aussi la crainte de manquer de carburant ; les gens font de plus en plus le plein, tandis que les queues s'allongent aux pompes. Les transports par car sont insuffisants, et le gouvernement ne va pas jusqu'à mobiliser les camions militaires.

En fait, en même temps que la fermeté de langage, il y a beaucoup de modération du côté du pouvoir. Juppé dit même qu'il ne veut pas jouer des usagers contre les grévistes, et, du côté manif, si l'on crie « Juppé démission », il n'y a pas eu de poussée violente pour assiéger le Parlement, Matignon ou l'Élysée.

Un manifeste assez ahurissant d'intellectuels soutient les grévistes. « Nous nous reconnaissons pleinement dans ce mouvement qui n'a rien d'une défense des intérêts particuliers, mais qui est en fait une défense des acquis les plus universels de la République. » Il y a certes dans ce manifeste une juste critique de « la quête d'une rentabilité à court terme » mais il affirme un peu vite que « les grévistes se battent pour le droit de toutes et de tous : femmes et hommes, jeunes et vieux, chômeurs et salariés, salariés du public et salariés du privé, immigrés et français ».

Ça m'a l'air très intéressant, mais ce soir j'ai l'esprit trop fatigué pour suivre l'argumentation de ce texte de Philippe Herzog, « Propositions pour le service public », dans la *Lettre de confrontations* (en parler avec Robin).

JEUDI 6 DÉCEMBRE

Giesbert pensait peut-être que le discours de Juppé allait changer la situation et qu'il me faudrait modifier mon article. En fait, en dépit d'efforts visibles d'humanisation, le ton du Premier ministre ne passe pas. Le discours est toutefois important parce qu'il abandonne les retraites des fonctionnaires et services publics, pour mieux sauver le noyau dur de la réforme Sécu. La conjoncture ne change donc pas, et je n'ai rien à changer, sinon à supprimer des redondances, et aussi à introduire l'idée, qui ne m'est venue qu'à midi, et qui me semble importante, qu'il ressortira de toute l'affaire que le service public à la française, s'il doit être réformé, ne sera pas dilué dans une économie libérale européenne. Et nous voilà confronté au double impératif d'intégration européenne et de sauvegarde de la spécificité française.

J'avais dans mon article posé la question : « La France craque-t-elle de l'eupéanisation et de la mondialisation accrues de l'économie française ? » Ce soir, titre de l'article d'Erik Izraelewicz en première page du *Monde* : « La première révolte contre la mondialisation ».

Mon article, m'assure cet après-midi Veziane de Vezin (joli nom, très *Figaro*), passera en entier demain.

Ces derniers jours, les journaux télévisés français sont bouffés par les grèves. Il faut prendre Arte et surtout Euronews pour savoir un peu ce qui se passe dans le monde.

Dans *Le Monde* de ce soir : la couche (stratosphérique) d'ozone est très menacée.

JEUDI 7 DÉCEMBRE

Les enseignants rejoignent la grève, celle-ci s'étend un peu plus aux transports aériens, encore qu'Air France fonctionne sur moyens et longs-courriers, mais elle ne déborde pas hors le secteur public. La fissure ouverte par la réaction positive de Nicole Notat après le discours de Juppé de mardi soir ne s'est pas élargie (pas encore ?). De son côté, le front majoritaire connaît une nouvelle fissure. Pasqua, dans une interview à *L'Express* abondamment citée ce matin, s'en prend à Juppé, et plus largement au technocratisme, et dit que la France a besoin de mots d'amour.

Par ailleurs, la société civile s'adapte tant bien que mal : auto-stop, solidarité-auto, patins à roulettes, vélos, multiplication des fax et des appels téléphoniques, nouveau lancement des téléphones de poche, entrées massives dans Internet, avec inscription à *E-Mail*.

Baisse générale du chiffre d'affaires des entreprises franciliennes, mais il

pourrait y avoir un rush après la grève...

Mon interview a paru intégralement dans *Le Fig*, mais mes amis ne lisent pas *Le Fig* !

Dans *Le Fig littéraire*, Michel Serres, à l'occasion de la sortie de son *Éloge de la philosophie en langue française*, remarque qu'elle fut une création d'hérétiques et de non-professionnels de la philo. Ces philosophes savaient être écrivains, étaient curieux de tout. Très justement, Serres remarque que le langage abscons est une façon de se protéger contre le réel.

Comme je parle de la situation avec l'un des deux jumeaux, celui-ci me rappelle cette histoire soviétique. Brejnev veut connaître l'état de l'URSS et demande une enquête sociologique. Enquête faite, le directeur de l'institut de l'académie des Sciences va le trouver.

« Nous avons deux informations, une bonne et une mauvaise.

— Commencez par la bonne.

— Nous sommes dans la merde.

— Et la mauvaise ?

— Y' en aura pas pour tout le monde. »

Téléphone de LCI qui croit que je vais courir dans les encombrements pour parler cinq minutes sur les phénomènes de solidarité déclenchés par la grève. Au téléphone : « Vont-ils durer ? – Je crains que non. » Finalement, un rédacteur de LCI me demande pour une conversation d'un quart d'heure. Soit. Un motard viendra me prendre demain soir.

Vers 5 heures, nous partons à pied pour Marks & Spencer, au coin Rivoli-Saint-Martin, dont nous apprécions, au sous-sol d'alimentation, le bœuf d'Aberdeen, la langue fumée, les petites pommes *British* à peau verte et joues rouges, la marmelade d'oranges, les jeunes épinards sous cellophane, les jeunes choux, le *chutney*. Nous allons par la rue des Coutures-Saint-Gervais, la rue du Perche, puis la rue des Haudriettes, la rue Michel-Le-Comte, la cité de l'Horloge, jusqu'à la rue Saint-Martin. Puis, après emplettes chez Marks & Spencer, retour par la rue de la Verrerie, celle du Roi-de-Sicile. Devantures ; je retrouve de l'ancien, découvre du nouveau. Entre 5 et 7 heures du soir, pas d'embouteillages, le secteur semble très paisible. Dans les petites rues, on ne ressent pas la grève, sinon dans le vide des boutiques. Rue Bourg-Tibourg, à la Peninsula, je prends des tranches de *pata negra*, puis, après les avoir goûtées, du *manchego* et du chorizo. Edwige, épuisée dans la dernière partie du parcours...

Hier soir, Juppé a désigné un médiateur pour les cheminots. Le ministre Barrot invite les syndicats à discuter, mais par ailleurs le mouvement ne faiblit pas ; s'y est ajoutée une bonne partie d'enseignants ; demain, ce seront les contrôleurs du ciel. Les grandes manif d'hier, à Paris et en province, ont été des succès, la base ne mollit pas. Il semble bien même que chez les cheminots, par exemple, la dureté matérielle de la situation soit moralement compensée par la solidarité retrouvée. Du reste, les non-grévistes continuent à sympathiser à près de 50 % avec le mouvement en dépit de l'appel de Juppé. Un grand courant, fait de micro-solidarités multiples, traverse le pays. Dans ce chaos de décomposition quelque chose se régénère.

Sami m'appelle tôt ce matin : Régis Debray prépare un appel pour une caisse de solidarité avec les grévistes, et il est prévu que quatre à cinq personnes signent cet appel. Il a vu à la TV, comme moi hier, des cheminots qui gagnent cinq mille francs par mois, et qui doivent supporter, sans leur salaire, les privations de leur grève. Je lui dis que je suis pour une intervention « humanitaire », mais que je ne veux pas m'engager dans la solidarité politique avec FO et la CGT. Si je crois dans les vertus « négatives » de la grève, qui révèle tout ce que maquillent les calculs des éconocrates, la crise profonde d'entrée dans la voie euro-libérale de l'économie, elle-même faisant partie de la mondialisation économique, crise stimulée à mon avis par une crise plus ou moins profonde de civilisation, je pense que ce mouvement n'a pas de perspectives politiques et n'en aura pas parce qu'il n'y a pas encore de régénération politique.

Alors je dis que je m'en tiens à ma position de diagnostic, comme en Mai 68, ce qui ne m'empêchera nullement de manifester mes sympathies.

Le Nouvel Obs m'arrive ce matin, et je me vois dans la même attitude complexe que Jean Daniel, avec cette différence qu'il se montre toujours révérencieux à l'égard des leaders socialistes. Il cite très justement ce propos de Delors, interviewé dans ce même numéro du journal : « En France, un salarié sur dix gagne moins de six mille cinq cents francs par mois ; un sur deux moins de huit mille cinq cents francs. Or, depuis un peu plus de deux ans, ces salariés aux revenus modestes auront supporté deux augmentations du forfait hospitalier, deux relèvements de la CSG, une hausse de deux points de la TVA, alors que, dans le même temps, et pour ne prendre que cet exemple, les titulaires des revenus du capital (pour la moitié d'entre eux) ne paieront que 0,5 % au titre de la CSG, contre 2,9 % pour les salariés. »

Partie d'intérêts corporatifs particuliers, la grève n'a pas exprimé des objectifs universels, mais elle a posé des problèmes fondamentaux.

Au moment où nous nous apprêtons à sortir, j'entends Edwige pousser un cri dans la cuisine. J'accours. De l'eau pisse sous la chaudière. Que faire ? Je soulève le carénage pour détecter l'origine de la fuite, trouve au sommet d'un gros tuyau une sorte de bidule recouvert d'un capuchon qui y est vissé.

Téléphone à la société Hydroconfort auprès de laquelle nous avons un abonnement d'entretien. Comme toujours, attente, musique fade, voix enregistrée répétant sottement : « Nous nous hâtons pour écouter votre attente », passage enfin à une standardiste qui nous dit que le poste *ad hoc* est occupé, remusique, reannonce, finalement arrive le « allô » de la préposée. Je raconte la fuite, elle m'interrompt :

« Où habitez-vous ?

— Paris.

— Quel arrondissement ?

— III^e.

— Quel est votre numéro de client ? »

Etc. Elle me dit qu'un technicien passera dans l'après-midi.

« Mais que puis-je faire en attendant ?

— Je vous passe un spécialiste. »

Resonnerie, remusique, enfin une voix virile.

Monté sur un escabeau, mon téléphone portable à la main, je lui décris la situation.

« Est-ce que la vis noire est vissée à fond ? » J'expérimente. Je signale du vert de gris, et du tartre autour de la vis.

« Alors, c'est le purgeur qu'il faut changer, attendez le technicien.

— Mais il ne vient que dans l'après-midi, que puis-je faire pour arrêter l'écoulement ?

— Rien, car le système est en circuit fermé. »

Alors on met des bassines sous la fuite qui, capricieuse, change de place et mouille le dessus du buffet. Attente.

Début d'après-midi. Je fais quelques rangements dans mon bureau, tombe sur un vieil album de photos de mes parents, où je trouve le visage de ma grand-mère Beressi, la mère de ma mère. Elle est morte peu après la guerre, quand j'étais en occupation en Allemagne. Quand j'étais enfant, elle m'aimait beaucoup ; chaque fois que j'allais la voir, elle me regardait en disant « *la cara de su madré* », ses yeux tout mouillés en pensant à sa fille, ma mère, qui était sa préférée. Et voilà que mes yeux se mouillent à la résurrection de ce visage perdu, ce passé perdu, cet amour perdu.

Du courrier m'arrive par bribes avec beaucoup de retard. Parmi des invitations périmées, le bulletin des Amis de Benjamin Péret, qui comporte le texte d'une conférence de Schuster, à Mexico, en 1992, et un hommage à Schuster. Sur la couverture, une photo de Breton avec Schuster, à Saint-Cirq-Lapopie.

Dans sa conférence, Schuster dit ceci de la spécificité du surréalisme : « Sa volonté d'agir au plan moral, au plan politique comme au plan artistique,

sa quête de savoir, sa recherche de concepts élaborés, comme l'amour fou, ou de concepts nouveaux, comme le hasard objectif, sa volonté d'élucider, grâce à Freud notamment, le fonctionnement poétique de l'inconscient, tout cela fait du surréalisme le mouvement de pensée le plus important depuis le romantisme allemand. »

Les embouteillages s'accroissent dans Paris. De ma fenêtre, je vois Turenne et Beaumarchais bouchés. Le technicien pourra-t-il parvenir jusqu'à chez nous ?

Toujours pas de technicien quand arrive, à 5 heures, un superbe motard tout cuir, casque sous le bras, qui vient me chercher pour aller à LCI où je dois parler des grèves. Il veut passer par la Bastille, rejoindre la porte d'Italie par Austerlitz, puis le péricar jusqu'à la porte de Versailles. Je le convaincs d'essayer mon itinéraire, rue de Turenne, Rivoli, et de filer tout droit rue Saint-Jacques. En fait, on trouve du bouchon rue de Turenne, mais, comme la file de voitures dans l'autre sens est clairsemée, le motard passe à gauche, file, franchit le feu des Francs-Bourgeois à gauche de la borne centrale, le bas de la rue de Turenne est bouché, il monte sur le trottoir jusqu'à la rue Saint-Antoine, puis Rivoli, embouteillage total au carrefour des Archives, il virevolte, se faufile comme un dauphin entre des voitures quasi enchevêtrées, arrive sur les quais eux-mêmes bloqués. Alors, audacieusement, il monte sur le trottoir du pont d'Arcole, traverse la Seine à contresens des voitures, tourne sur le quai aux Fleurs, prend la rue Saint-Jacques qui a des espaces dégagés, puis fonce. Il sait ralentir, il sait se faufiler au millimètre près, il piaffe, caracole, saute l'obstacle, s'envole. Je suis ravi, c'est Pégase ! Et ainsi, tantôt carrément sur la gauche, tantôt sur les trottoirs des boulevards extérieurs, jamais immobilisé, toujours transgressant, il me dépose au parking de LCI. Je suis épanoui. « Alors, ça n'a pas été trop dur ? demande mon intervieweur Jacques Legros. – C'était génial ! »

L'entretien à bâtons rompus dure douze minutes ; je ne me rends pas compte si ce que je dis est intéressant. À la sortie, Pégase m'attend et, contrairement à ma suggestion (je voulais qu'il prenne Vaugirard jusqu'à Saint-Michel et qu'ensuite on avise), il passe sur le périphérique en direction de la porte d'Italie. Comment va-t-il faire ? me dis-je, voyant les voitures quasi immobilisées à l'infini sur trois files. Or il passe entre deux files de voitures, dans un espace qui tantôt se rétrécit à l'extrême, tantôt s'entrouvre ; dans ce dernier cas, il fonce, puis fait un double débrayage ralentisseur, et ainsi de suite. Je suis émerveillé de cette sorte de navigation sur un canal routier congelé. Puis, à la porte d'Italie, on descend jusqu'à la Seine, mais, le boulevard de la Bastille étant bouché, on s'en arrache pour le boulevard Henri-IV qu'on franchit sur le trottoir, en passant fièrement devant la caserne des gardes républicains qui oublient de nous rendre les honneurs. Je lui fais éviter la Bastille asphyxiée en prenant la rue Jacques-Cœur, puis la rue des Tournelles déserte, la rue Saint-Gilles tranquille, mais la rue de Turenne est

bouchée, et nous bondissons sur le trottoir jusqu'à la rue Saint-Claude, évitant, acrobatiquement même, enfants et passants. « Pas eu peur ? – Non, dès les premiers cent mètres, j'ai eu totalement confiance en vous. Vous venez prendre un verre pour vous réchauffer ? – Non, je dois retourner à LCI. Ils peuvent avoir besoin de moi à tout moment, pas seulement pour transporter des personnes invitées, mais aussi des cameramen en cas d'urgence. »

Et ce héros part modestement dans la nuit, suivi par mon regard ébloui...

J'avais conclu mon propos à LCI en disant : « La France a des difficultés, mais la France ne s'ennuie pas. »

Retour. Ouf, le technicien d'Hydroconfort a pu venir pendant mon absence et réparer la fuite de la chaudière. J'avais peur que le gigantesque embouteillage du centre de Paris l'eût empêché d'arriver jusqu'à notre rue.

Encore tout excité par ma chevauchée motocycliste, je m'endors difficilement, je sens toujours le vent qui me gifle au visage, le casque qui tressaute sur ma tête. Immobile dans le lit, je me sens filer comme un alezan.

SAMEDI 9 DÉCEMBRE

Ce matin, je vais au distributeur de billets, puis chez M. et Mme Guillaume, mes quincailleurs. Je leur dis : « Comme on trouve tout chez vous, vous avez sûrement cela », et je leur tends ma miniboîte vide transparente de lames de rasoir Sword (je me suis converti il y a un an à ce rasoir à cause du mot magique Sword). Embarras des Guillaume qui consultent leurs étuis à lames où l'on voit Gillette, Schick, et rien d'autre. Mais M. Guillaume, explorant des yeux, déniche mes Sword dans une partie obscure, par-derrière, et tandis que je lui répète qu'on trouve de tout chez lui, il le confirme d'un sourire modeste.

Puis je vais chez Mme Petit-Potin qui me dit avoir lu mon interview et avoir expliqué à son fils ce qu'était Mai 68. « Alors vous pensez qu'on va s'en tirer pas trop mal ? – Je ne sais pas, mais il faut tenir, madame Petit-Potin, comme à Verdun. – Ah, dit une cliente, d'habitude on parle de la guerre de 40, c'est la première fois que j'entends référer à la guerre de 14. » Mme Petit-Potin est très inquiète, Félix Potin a fait faillite, un administrateur est nommé, mais elle ne voit pas d'issue. « Une coopérative ? – On a essayé... – Et si vous repreniez à titre individuel le fonds de commerce ? – Ah non, on en a trop fait, vous vous rendez compte ce boulot... Non, on va se retirer... – Mais ne partez pas, madame Petit-Potin, il ne reste presque plus de commerçants à visage humain, dans le coin. Il n'y a que M. Guillaume, le boucher normand, M. Ikebana, le fleuriste ; la boulangerie est devenue anonyme depuis le départ de Mme Lécrivain, chez Arraut c'est inégal, ils n'aiment pas jeter et peuvent

garder en vente plusieurs jours un même plat. Et qui est-ce qui viendra à votre place ? Une banque ? Une laverie automatique ? »

La nouvelle vulgate sur les grèves : tout cela est arrivé parce que Juppé a été maladroit, parce que les politiciens méprisent les gens, ne disent pas merci à ceux qui font des sacrifices, n'expliquent pas assez. Tout cela est vrai, mais en surface. En profondeur, ce n'est pas le langage, mais le type de pensée ou d'absence de pensée qui, réduisant tout au calcul et à la rationalité économique abstraite, a conduit à l'explosion.

Les intellectuels enferment les événements dans leurs schémas idéologiques. On fait dire à ce mouvement d'origine corporatiste, mais qui a débouché sur tous les problèmes, ce que l'on veut qu'il dise, oubliant d'interroger son inattendu et ses révélations.

Ils n'interrogent pas leur surprise devant cette brèche formidable, autre que celle de Mai 68. Les commentateurs interprètent sans regarder le trou noir du volcan. Certains y lisent un nouvel avenir en retrouvant la lutte des classes du temps de leur marxisme triomphant, d'autres y voient au contraire l'absence d'avenir...

Et moi, bien sûr, je vois l'ensemble : un avenir qui s'est mis en marche vers le passé. Le mouvement n'a pas de perspective politique, il est de refus, et il ne porte pas d'alternative. Sortir de l'Europe, de l'économie mondiale, ce serait aujourd'hui l'asphyxie autarcique. Réaliser le socialisme ? Le mot est totalement vidé. Alors arrivent les réalistes : « Il faut bien s'adapter. » Mais ne peut-on adapter à soi la réalité à laquelle on s'adapte ? Ne peut-on réaménager la négociation européenne pour décélérer les processus qui sont en accélération ?

Il y a incontestablement une revitalisation du tissu social français, avec débrouillardise, ingéniosité, solidarité. La disparition provisoire du métro-boulot-dodo n'a pas seulement suspendu le métro, elle a chahuté le boulot et raccourci le dodo, non seulement en fatiguant les gens, mais en brisant la routine, les lançant dans l'imprévu, l'extraordinaire...

Avec la routine qui disparaît, l'égocentrisme s'atténue.

Tripes de gauche : même quand on ne croit pas en l'avenir d'une grève, son présent est une victoire sur la soumission à un ordre apparemment fatal.

Vous leur parlez de compétitivité, ils entendent chômage, vous leur parlez de privatisation, ils entendent licenciement...

Tous les thèmes que je lançais dans le désert depuis des années sur la perte du futur, l'angoisse qui s'approfondit, la réduction de la politique à l'économique, le techno-économisme pseudo-rationnel qui ignore la vie, tout cela est devenu en quelques jours thèmes banalisés dans les médias.

Je lis assez étonné dans *Libé* le compte rendu de ce procès de deux Tunisiens qui ont égorgé une voisine ; selon eux, elle leur avait jeté un sort les rendant impuissants. Toutes ces histoires de sort me paraissent absurdes du point de vue rationnel, mais quelque chose au fond de moi y croit, comme aux fantômes...

Pour faire plaisir à Edwige en quête de cadeaux pour Noël, j'extrait avec grande crainte ma tire du parking, et nous allons au Palais-Royal par la voie quasi droite qui va de Saint-Gilles à la place Notre-Dame-des-Victoires. Trajet tranquille, parfois bloqué par un banlieusard qui ne sait pas garer sa voiture dans un mouchoir de poche mais s'obstine à plusieurs reprises. Les jardins sont automnaux, paisibles... De là, il faut aller au coin Courcelles-Haussmann, je choisis un chemin que je crois bon (parallèle aux grands axes) mais sans savoir qu'il y a des travaux derrière la Madeleine. Heureusement, je peux me débloquer et le retour se fait sans histoires par la voie des berges. On a vu, de loin, les énormes bouchons autour des grands magasins...

DIMANCHE 10 DÉCEMBRE

OK à Arnaud Spire pour un entretien qui paraîtra dans *L'Humanité*. Je prends des notes, puis interruption pour aller au marché, rue de Bretagne, d'où je ramène mon chariot bourré.

Je déjeune bien que pressé de terminer mes réponses à ses questions pour l'heure prévue. Le texte faxé, je regrette de grosses lacunes, notamment sur l'aventure inconnue dans laquelle est le monde :

« Nous sommes voués à l'incertitude, la seule riposte est dans le pari et l'action en faveur des finalités de fraternité. »

« Nous sommes voués à l'insécurité, la réponse est non seulement dans les assurances et garanties sociales, mais aussi dans la solidarité concrète et vécue. »

J'aurais dû donner aussi l'exemple du type de remède qu'une politique de civilisation peut apporter à l'accroissement des dépenses de santé.

L'après-midi, je travaille à la chronologie pour mon recueil d'articles de 1991 à 1995 sur la Yougoslavie que j'intitule *Les Fratricides*. Le soir, je regarde Pasqua à 7 sur 7 qui fait son gros matou et susurre « Parlez-moi d'amour ». Un paradoxe de plus. Après avoir été balladurien pendant la campagne électorale, il reprend maintenant les thèmes chiraquiens de cette même campagne, en y ajoutant de l'amour. Bien sûr qu'il faut de l'amour, de l'Éros, et bien sûr que les ordinateurs qui nous gouvernent en manquent.

Soir. Un *Derrick* moyen sur la 3. Puis je quitte la chambre, où Edwige dort, pour aller regarder *Soir 3* et le débat Alexandre-July sur l'autre petite TV. Là, j'apprends que Juppé a fait des concessions qui me semblent décisives. Retraite sur toute la ligne des retraites, retraite sur le plan SNCF, annonce solennelle du maintien du « service public à la française ». Il offre de négocier aux représentants des syndicats en grève, et ouvre même la porte à un sommet global. Il résiste seulement sur le « principe » du plan de la Sécu. Je suis assez étonné que Hue trouve « très ambigu » et finalement non satisfaisant le propos de Juppé, sous-estimant manifestement les énormes concessions.

La grève a dépassé de loin ses objectifs initiaux. C'est que le plan Juppé est devenu un mythe, un bouc émissaire qui porte pour les grévistes le concentré des périls qui les menacent ou des maux qui les frappent. C'est le verrou mythique qui bloque l'ultime ouverture à l'air libre : les ardents ne se rendent pas compte qu'une fois pété ce verrou, on se retrouvera dans un égout encore plus grandiose. Les dirigeants syndicaux semblent ne plus faire un préalable du retrait du plan Juppé, mais on voit de nombreux manifestants clamer : « Retrait du plan Juppé. »

Au moment de me coucher, je rédige et envoie par fax un message au « concile » de Trento, où j'aurais dû partir ce matin.

LUNDI 11 DÉCEMBRE

Et voici la troisième semaine de grève. La fatigue s'accroît chez les « usagers », la colère grandit chez les commerçants et les PME. Moi je crois que la négociation pourrait s'engager. Je pense que le mouvement risque de pourrir, de devenir violent, incontrôlé, s'il dépasse la semaine qui vient. « Il faut savoir arrêter une grève », disait sagacement Maurice Thorez à un tout autre propos. Mais qui peut l'arrêter ? Les cheminots, à qui tout a été concédé, sont les plus ardents à continuer contre le plan Juppé.

Les apprentis sorciers sont-ils débordés ? Attendons la manif de demain.

Mermet, de France Inter, me téléphone et me demande de venir faire mes commentaires sur la manif dans son émission, demain, de 15 à 16 heures. « Oui, mais le transport ? » Il me propose un taxi. Je demande un motard. « Mais nous n'en avons pas... – LCI s'est bien débrouillée vendredi dernier. » Il dit qu'il me rappellera, puis, une heure plus tard, m'annonce qu'un maître motard, professeur de moto-école, va venir me chercher à 14 heures. « Non, à 14 h 15, ça suffit. »

Je continue ma chronologie de la Yougoslavie. Je suis parti de l'arrivée des Slaves au sud du Danube. La chronologie que m'a refilée Arléa, qui commence en 1989, n'est pas bonne. Elle cite les résolutions de l'ONU et autres, non les événements réels dans l'ex-Yougo.

Dans *Libé*, cet article de Bernard Ginisty que je parcours en me promettant de le lire attentivement : « Contre la pureté janséniste en économie ». Il dénonce « la fascination et la liturgie spectaculaire du symbole monétaire ». Il y a désormais séparation entre l'échange humain et le commerce des choses. L'appauvrissement humain est généralisé. Il prône de nouveaux rapports d'art de vivre entre le financier, l'économique et le social, dont on voit des ébauches ici et là. Il s'agit « d'habiter autrement la mondialisation, qui reste un espace de liberté ».

Edwige est partie faire des courses. Vu sa convalo et l'absence de transports, je suis inquiet et lui ai demandé de me téléphoner. Elle me téléphone, assez fatiguée, d'une cabine au coin Archives-Francis-Bourgeois. Je pars à sa rencontre et nous nous trouvons rue des Quatre-Fils.

Soir. Film, vaudeville américain, très rigolo, admirablement joué par Tony Curtis, Nathalie Wood, Henry Fonda, Lauren Bacall, *Une vierge sur canapé* (*Sex and the Single Girl*) de Richard Quine (1965).

MARDI 12 DÉCEMBRE

Après une série de petits rêves angoissants de fin de nuit, je me réveille sur le dernier où je parle à des gens qui ne m'écoutent pas et s'en vont les uns après les autres alors que je continue à leur parler. Je me réveille avec une angoisse vide, une difficulté respiratoire qui est celle de l'angor (fausse angine de poitrine). Je me rends compte que, comme hier, je me suis réveillé avec plus d'une heure de retard sur mon rythme normal (8 heures du mat'). J'ai l'impression que je suis un cibiste qui a capté un message de malheur inattendu et inconnu. Est-ce la souffrance d'A. ? Est-ce le pays qui va sombrer dans je ne sais encore quelle catastrophe ?

Vers 11 heures du mat', je vais sur le Beaumarchais à la fois pour acheter des Kleenex à la pharma et voir la situation. Un imposant défilé, déjà tout formé, vient de la Bastille et va sur la République pour prendre son départ officiel. D'innombrables drapeaux rouges avec seulement l'inscription « Tous ensemble », des pancartes de sections CGT de banlieue. Beaucoup de visages jeunes. Sur le côté du boulevard, près de la rue Saint-Claude, des cars de

police, et beaucoup de bus, qui ont sans doute transporté des manifestants à la République, et qui vont aller les rechercher à la Nation pour les reconduire dans leur banlieue.

Impression d'une journée décisive. Les dirigeants syndicaux n'ont pas voulu si peu que ce soit démobiliser la manifestation, mais celle-ci ne leur échappera-t-elle pas ? En province, les chômeurs sont de plus en plus nombreux à se rendre en tant que tels dans les manifs.

Quinze ans de déceptions, frustrations, perte de foi dans les politiques, quinze années accumulées jaillissent du cratère qui s'est brusquement ouvert.

Midi et quart. La manif passe massivement sur le Beaumarchais. De mon balcon, je ne distingue pas le sens des mots scandés. Des feux de Bengale dégagent de la fumée sur ma rue. Je vais aller jeter un œil.

J'y suis. Spectacle formidable. Dans un épais brouillard rougeoyant que nourrissent les torches des feux de Bengale tenues par des manifestants et qui lâchent leurs flammes rouges, un bruit assourdissant de sifflets et de tambours sur chaudrons, des mots d'ordre hurlés et des pancartes qui toutes réclament l'abolition du plan Juppé, une masse d'une densité énorme, remplissant toute la largeur du boulevard, dont je ne peux mesurer le début ou la fin, mais qui est sans doute encore à ses débuts puisque les banderoles indiquent l'origine locale des fédérations de cheminots CGT ou CFDT. Une impression de force, de puissance presque terrifiante. On a l'impression d'un peuple en marche. Les Hébreux étaient entourés par des nuées, eux, ils sont enveloppés par une nuée continue, ils progressent inexorablement, comme les arbres de la forêt de Birnam dans *Macbeth*...

Je ne vois pas comment le plan Juppé pourra tenir.

Sans doute tout recommencera-t-il à zéro...

À la TV, à midi, un père Noël apporte son soutien aux manifestants.

Le maître motard qui vient me chercher est petit, râblé, le contraire de celui de LCI. Le casque de taille moyenne qu'il m'a apporté me serre un peu trop les mâchoires et, si j'ouvre la bouche, je referme mes molaires sur mes joues. Cette fois j'enfourche la monture, une Suzuki, presque comme un habitué. Ce qui me gêne un peu, c'est qu'il faut que je me tienne à une poignée derrière mon siège, au lieu de tenir embrassé mon conducteur. L'adhérence me donne confiance alors que la distance m'inquiète. Mais je rejette loin de moi ce souci pour me laisser emporter. Ce motard est plus sage que le précédent, mais fort habile. Du reste, à l'aller, pas de gros problèmes. Il fonce à grande vitesse sur les quais et, littéralement grisé, je suis tout décontenancé de remettre pied à terre.

La conversation avec Mermet est ponctuée de flashes radiophoniques de

grévistes et d'usagers. Je commente sur le vif. Et je repars avec le motard. Nous prenons la voie des berges qui est quasi déserte jusqu'après l'Alma où tout est soudain bloqué. C'est le gros paquet centrifuge qui se trouve immobilisé. La moto fonce dans l'ouverture entre les autos figées et j'ai cette fois une impression de ski nautique. Les seules difficultés seront rue de Turenne, bloquée des deux côtés. L'aimable motard me dépose au coin de ma rue, et, de loin, je vois sur le Beaumarchais la manif qui continue... Il est 4 heures et demie. Je suis aimanté et j'arrive devant le flot humain qui n'a cessé depuis le début de l'après-midi. Il n'y a plus de fumigènes, mais des tam-tams sur bidons et casseroles, des chansons aux paroles détournées, des déguisements, des petit pères Noël en vert (écolos ?). Et toujours, on demande le retrait du plan Juppé ou de Juppé lui même.

Mais toujours pas d'horizon. Les affichettes gauchistes que j'ai vu apposer en début d'après-midi demandent de virer Chirac et Juppé, mais ne proposent pas la révolution socialiste.

Je vis les deux sentiments contraires. D'un côté, ma tripe de gauche, mes mythes, certes, mon impression de vivre une extase de l'Histoire, et aussi la croyance que cette crise aura été (si elle ne dégénère pas, c'est-à-dire si elle se boucle cette fin de semaine) salutaire beaucoup plus que néfaste, qu'elle aura été une heure de vérité, l'heure de vérité de la décennie, et justement parce qu'elle ne porte pas en elle de solution illusoire.

D'un autre côté, la conscience qu'il n'y pas d'issue immédiate, pas de pensée qui affronterait les grands défis de l'Histoire présente et, par là, redresserait l'espérance.

Les deux aviateurs français libérés. Qu'a-t-on été obligé de céder aux chefs gangstéroïdes de Pale ? La conférence de la paix commence jeudi à Paris.

Je tombe, sur France 2, dans le débat entre Viannet, Blondel, un représentant des PME. Pour ce dernier, la grève est un désastre national par les conséquences économiques catastrophiques qu'elle entraîne, surtout pour les petites et moyennes entreprises. Je crois pour le moment que les effets positifs de la grève sont plus importants que les effets négatifs. Mais si cela continue au-delà de cette semaine, les effets désastreux peuvent l'emporter.

J'ai découvert ce soir, en passant par la cuisine, qu'Edwige fume clandestinement, en dépit du timbre antitabac, je suis effondré.

TV : regardons le début du film des frères Coen dont nous avons vu la fin il y a quelques jours.

J'ai rêvé que celui qui m'a trahi venait m'embrasser comme pour se faire pardonner. Tristesse à l'éveil de ce rêve. Quel con sentimental je suis !

À France Info : tout est reparti, nouvelle grande manif prévue pour samedi, cette fois les dirigeants de FO et CGT s'alignent sur le mot d'ordre des manifestants : « Retrait du plan Juppé ». Ce plan Juppé est devenu le dragon mythologique qu'il faut abattre. Maintenant, je crois qu'il faut que ce dragon soit retiré pour que tous puissent voir la situation réelle. Mais Juppé renonce d'autant moins, jusqu'à présent, à son plan Sécu que celui-ci a eu l'adhésion, non seulement de sa majorité, mais d'hommes politiques ex-mitterrandiens, de certains socialistes *in petto*, et, ouvertement, d'intellectuels de gauche.

Juppé a raté la fermeté, abandonnée trop tôt, et il a raté les concessions, venues toujours trop tard.

Ce soir, la grève cheminots et RATP est reconduite pour demain. Juppé fait de nouvelles concessions. Pourtant, au journal télévisé de TF1, il semble que la grève s'effiloche ici et là.

Demain, ratification à Paris des accords de Dayton.

Naplouse libérée. Quinze morts à la voiture piégée près d'Alger, quatorze ans de prison au démocrate chinois Wei Jingcheng accusé de vouloir « renverser le gouvernement ».

Pour éviter les gros bouchons, je pars vers 20 h 30 à la réunion de l'université euro-arabe itinérante qui se tient chez sa présidente, Mme Ojje. Mon tax file comme en rêve dans une rue de Rivoli déserte. À la Concorde, des grumeaux automobiles se forment, mais au débouché sur le Cours-la-Reine, tout a l'air calme, et je renonce à l'idée de guider le chauffeur sur la rue François-I^{er} pour prendre ensuite la rue Pierre-I^{er}-de-Serbie et rejoindre par les petites rues la place des États-Unis. J'ai pêché par optimisme, et voilà qu'au sortir de la voie express, un énorme bouchon bloque tout sur l'Alma, lequel est immobilisé. Au loin, je vois qu'au feu vert pas un seul véhicule ne peut sortir du cours Albert-I^{er}. Après un quart d'heure de quasi-immobilisation, je quitte le taxi et termine à pied. Les participants sont presque tous là, et je constaterai avec satisfaction qu'il y a d'autres retardataires. Je prends place comme un gamin arrivé en retard en classe, et ce sentiment d'enfance ressuscitée soudain me stupéfie, je regarde les autres :

mais je suis le plus vieux de tous ! Je me sers de pistaches avec voracité, demande un vin rouge plutôt que le Dom Pérignon qui est servi. On examine et discute le programme proposé. Le recteur Aziza expose son idée de faire des séances sur les grands thèmes qui concernent le monde à quatre ans de l'an 2000. Je songe une fois de plus que plus le monde est unifié, plus il est en miettes.

Nous sommes une vingtaine, et je me dis soudain que chacun a dans sa tête près de cent milliards de neurones, et nous voici ici à deux mille milliards de neurones. Et les deux millions de manifestants, combien de neurones totalisent-ils ? J'essaie de chiffrer, puis j'arrête ce calcul stupide, m'émerveillant en pensée que cent milliards de neurones puissent parfois faire un connard, et me remets à l'écoute.

À propos d'une séance proposée sur « les fondements religieux de la paix », Changeux fait remarquer qu'actuellement les sources de guerre sont surtout religieuses. J'interviens deux fois, l'une, sur le fondement universaliste des grandes religions qui implique l'entente entre les humains de toutes races et nations. Comme elles sont concurrentes dans cet universalisme, leur prétention à la vérité absolue les conduit à se combattre, voire à se faire la guerre, les hérésies augmentent les tensions, etc. La seconde fois, après qu'Aziza a fait remarquer que, dans son sens originel, *djihad* signifie « effort sur soi », mais qu'il a dérivé par la suite vers le sens de « guerre sainte », je dis que tous les textes sacrés sont contradictoires. On peut y lire tantôt des messages d'ouverture, de compréhension et de paix, tantôt des incitations à la guerre et, pire, à l'élimination. Il en est ainsi non seulement pour le Coran mais aussi pour la Bible et l'Évangile.

On passe à table, où chacun se place. Je suis entre la présidente et Tillinac, néophyte à l'université euro-arabe, et que j'ai déjà aperçu de loin dans les mêmes lieux. Je demande à Mme Ojeh si elle a vu récemment Mitterrand. « Pas depuis deux mois », me dit-elle. Elle sait qu'il reste très souvent allongé, mais qu'il a tout son esprit vif et « pervers ». « Il est à Paris ? – Oui. » J'explique d'autant plus volontiers mes relations « complexes » avec Mitterrand que le voisin de Mme Ojeh m'écoute. C'est André Bourgey, président de l'Institut national des langues orientales. Je dis que je n'ai jamais été mitterrandiste, que je n'ai pas été mitterrandologue, alors que cela m'aurait intéressé pendant un temps de l'être, mais que je suis mitterrandien depuis que je l'ai connu dans la Résistance, où, sans être de ses fêaux, j'ai admiré son courage et j'ai été séduit par sa personnalité. Et c'est quand je l'ai cru à terre que je me suis porté spontanément à son secours contre ses ex-fidèles soudain devenus chacals. « Ce qui est à votre honneur », me dit Bourgey. (J'empoche le compliment.) Je ne sais pas du tout quels sont ses sentiments à mon égard... « Si vous voulez, on pourrait aller le voir ensemble, me dit Mme Ojeh. – Oui, demandez-lui d'abord s'il a envie de me voir. »

Je questionne André Bourgey pour savoir où commencent les langues orientales selon son institut qui enseigne plus de quatre-vingts langues, dont

les langues finno-ougriennes, et slaves. Les Polonais, par exemple, ne sont pas du tout contents que leur langue soit classée parmi les orientales...

Quand nous parlons du plan Juppé, André Bourgey me dit qu'un sien ami était avec Pierre Joxe quand celui-ci a pris connaissance du plan de réforme de la Sécurité sociale, et qu'il s'est exclamé : « Mais c'est exactement ce que nous voulions faire dans le gouvernement socialiste, nous ne l'avons pas fait par trahison de Blondel. »

Je me tourne vers Tillinac, ami de Chirac, pour lui demander ce qu'il pense de Juppé. Il me dit que celui-ci est totalement enfermé dans son univers technocratique et que, comme lui, ses conseillers sont en dehors du monde. « Et Chirac ? – Il commence à s'en rendre compte. »

JEUDI 14 DÉCEMBRE

J'avais d'abord hésité, puis j'ai accepté de faire une intervention d'une minute synthétisant mes idées sur la grève pour France 3 (qui demande la même chose à Touraine et à Baudelot), mais ce matin, je regrette d'avoir accepté ce que je refuse toujours, à savoir me soumettre à cette chronométrie flash pour satisfaire les programmes, et je téléphone pour dire que je renonce. Étonnement de la télé-journaliste.

J'avais pourtant préparé un schéma d'exposé où j'exprimais mes deux sentiments contradictoires.

1. Ce que je trouve positif :

a) Cette sorte d'électrochoc qui à la fois paralyse et réveille un pays où se déploie soudain ce qui était endormi dans le métro-boulot-dodo (solidarités, débrouillardises) ;

b) Le caractère révélateur de ce qui était enfoui sous la croûte de surface et qui se révèle comme un magma ardent, lui-même révélateur des perturbations en profondeur provoquées par la conjonction de trois crises : la crise du futur, la crise de civilisation, la crise de transition accélérée et amplifiée dans la mondialisation techno-économique ;

c) Le repli sur le passé et sur l'identité, provoqué un peu partout par ces mêmes processus de mondialisation, se fait en France non pas d'une façon raciste ou xénophobe, mais par un retour à l'identité républicaine et le recours aux formes traditionnelles de protestation populaire.

Cela dit, je pense que les vertus des deux semaines de grève commencent à se dégrader dans la troisième. Si cela continue au-delà, il y aura pourrissement et déviation du sens du mouvement.

2. Ce que je trouve négatif :

Le fait, justement, que cette révolte née de l'absence d'avenir manque elle-même de perspectives d'avenir. Personne, sauf les groupuscules

trotskistoïdes, ne parle de révolution, et encore. L'idée de socialisme ne suscite plus d'espérance, et tout ce qui vient du libéralisme économique, privatisations, compétitivité, signifie licenciements, et suscite la désespérance. La transition actuelle est d'une brutalité terrible mais les technocrates et éconocrates n'ont jamais songé aux problèmes humains.

Les partis vivent au jour le jour et vont vivre plus que jamais au jour le jour. Ils continueront à manquer d'imagination politique.

Il y a un vide effrayant. Pour les manifestants, le dragon plan Juppé sert à masquer ce vide ; une fois qu'ils l'auront détruit, ils découvriront le vide. J'en connais qui prendront Maastricht comme bouc émissaire.

On est heureux (et moi aussi), on crédite la grève du réveil généralisé et multiple de la solidarité (moi de même), mais, du coup, les manifestations de solidarité sont un test de l'isolement et de l'atomisation sociale qui étaient devenus la situation normale, ce que Lévine appelle la « déliaison » entre famille et école, parents et enfants, entre individus, entre soi et soi-même, entre les savoirs.

Il faut rejeter l'économisme auquel est réduite la politique, mais ne pas penser qu'on puisse mettre entre parenthèses l'économie. Ici encore nécessité de complexité.

Les réformes nécessaires comme celles de la Sécu vont être très difficiles...

Et pourtant le besoin est dans l'immédiat de repenser les réformes au sein d'une politique qui ouvre une voie d'avenir, une politique de civilisation...

Autre idée que j'aimerais bien développer. Avoir la vision complexe, c'est ne pas réduire les grèves à la révolte de fonctionnaires et employés des services publics qui veulent garder les avantages qu'ils ont par rapport au privé (d'où leur allergie à toute privatisation), mais c'est aussi ne pas diluer cette défense d'intérêts spécifiques dans un sens général, tout en reconnaissant ce sens général.

Comme les seize millions de salariés du privé, dont dix millions en emplois précaires, ne peuvent, n'osent s'exprimer, car eux n'ont pas la sécurité de l'emploi, alors ceux qui sont relativement privilégiés parlent pour les muets, et ces derniers ont pu plus ou moins se reconnaître dans leur voix...

Edwige me fait remarquer que pendant quinze jours le conflit a tourné autour du mot « négociation ». Négociation veut dire donnant-donnant ; dialogue veut seulement dire se comprendre et s'expliquer. Le mot « discussion » est à mi-chemin entre dialogue et négociation, mais ne porte pas nécessairement en lui l'échange.

Quelques lettres de-ci de-là arrivaient avec retard jusqu'à lundi ; plus rien mardi ni mercredi ; ce matin, la gardienne, Mme Isabelle, m'apporte un

gros courrier...

Des dépôts régionaux votent la reprise du travail... La grève, certes, s'effiloche, mais le noyau dur tient bon.

Demande de participation au *Cercle de minuit* ; l'assistante de Laure Adler me donne une liste de participants pour m'allécher. Effet contraire ; trop de monde, je ne me vois pas dans ces débats hachés où l'on ne peut argumenter.

Je vois au journal TV la signature du traité de paix à l'Élysée. Beau discours de Clinton pour la réconciliation. Finalement, grâce à la Serbie, la Croatie a gagné la Grande Croatie. La Serbie a perdu son rêve de Grande Serbie, mais en fait la Bosno-Serbie a réalisé par nettoyage ethnique une grande partie du programme grand-serbe en Bosnie. En revanche, la Grande Serbie perd la Krajina, peuplée de Serbes depuis le XVII^e siècle, et bientôt elle perdra la Slavonie. La Bosnie est perdante. Mais elle n'est pas bantoustanisée, et pourra former une nation viable. Espérons qu'elle maintiendra le principe de pluralisme qu'elle a réussi à respecter jusqu'à aujourd'hui, encore que, dans la réduction territoriale, sa population soit maintenant à 80 % musulmane.

J'éprouve à la fois soulagement et inquiétude. Je pense que tout ce qui relève de la folie, de l'hystérie guerrière, va tomber lentement. J'espère, comme Dizdarevic, que la logique de la paix rétablira les communications, pas seulement économiques, mais aussi humaines entre les fragments de l'ex-Yougoslavie. Mais elle ne rétablira pas une nouvelle Yougoslavie.

En Russie, les néo-post-communistes ont pour mot d'ordre « Vive l'Union soviétique ».

Comment, quand pourront se faire de nouvelles associations ?

L'injection brutale de l'économie libérale ramène partout les ex-néo-communistes. Partout, le besoin sécuritaire. Ici aussi, la transition brutale à la mondialisation économique réveille un besoin de sécurité et celui-ci s'affole dans un monde qui a perdu ses sécurités.

Ce soir, sur Arte, rencontre fascinante entre quatre maîtres espions de la guerre froide, dont Constantin Melnik pour la France, un général russe du KGB, un ex-chef de la CIA, et surtout l'énigmatique et fascinant Hugo Wolf, de la Stasi, réputé comme « le plus grand espion du siècle ». Ils se rencontrent à Berlin, dans la datcha de Wolf, puis en divers lieux significatifs (l'entrée du souterrain Ouest-Est où la CIA avait disposé un service d'écoute – on apprend que, dès le premier jour du creusement du tunnel, le KGB était au courant par un de ses hommes infiltrés). Nous les revoyons à Beaubourg, regardant leur

film de Berlin et le commentant, soumis aux questions de divers participants, journalistes ou autres, dont Alexandre Adler. On apprend hors propos, par un journaliste allemand, que le service secret ouest-allemand aurait fourni des armes en contrebande au FLN pendant la guerre d'Algérie, en fournirait aujourd'hui au GIA, tout cela pour briser le monopole économique de la France en Algérie. Il indique également, ce dont on se doutait, que le même service aurait puissamment contribué à armer la Croatie.

Ces quatre chefs espions tantôt sont très cordiaux les uns à l'égard des autres, tantôt se rebiffent. Le général russe se dit fier d'avoir ajouté aux accords d'Helsinki, sur indication d'Andropov, la « corbeille » des droits de l'homme et de la libre circulation des idées qui a finalement miné le totalitarisme stalinien. Hugo Wolf fait des professions de foi humanistes et assure qu'il n'a ordonné aucun assassinat (ceux-ci relevant apparemment d'autres services). Comme toujours, les impitoyables staliniens ne se souviennent que de leur période libérale ultime. L'Américain fait remarquer que, si les services des deux camps usaient de méthodes de chantage, mensonge, déformation, etc., le camp américain, une fois les espions faits prisonniers, ne les torturait pas ni ne les exécutait en secret. En s'adressant aux Russes, Melnik conclut justement : « Si vous aviez gagné la guerre, il n'y aurait jamais eu d'émission comme celle-là où nous sommes en liberté et où nous pouvons nous expliquer... »

VENDREDI 15 DÉCEMBRE

Grève : des noyaux durs de cheminots résistent à la reprise du travail. Blondel propose la réunion urgente du sommet pour débloquer la situation. Nouvelle épreuve de force/faiblesse. La décomposition naturelle de la grève peut encourager Juppé à rester dur, mais la dureté de Juppé peut réduire le mouvement, alors qu'une ultime concession peut le débloquer.

En faisant mes emplettes chez Mme Petit-Potin, je m'enquiers de la situation de Félix Potin. Plus d'espoir. Son mari, qui a l'âge de la retraite, et elle, qui ne l'a pas, vont lâcher et repartir dans leur campagne. Toutes les épreuves et incertitudes de la chute de la maison Potin l'ont fatiguée.

Je réfléchis à un nouveau texte que je devrais publier (mais où ?) sur « la politique de civilisation ». Puisque le problème est européen et mondial, il faut élaborer une politique européenne et faire une proposition mondiale. La proposition mondiale pourrait être le conseil de sécurité économique pour la régulation de l'économie mondiale, la protection des diversités, et un nouveau mode de développement.

Selon une étude des Nations unies, les firmes multinationales réalisent les deux tiers du commerce mondial.

On voit réapparaître et circuler un métro parisien à la télévision. Impression magique, irréaliste. Des voyageurs disent leur émerveillement. Le métro, après trois semaines de disparition, réapparaît comme nouveauté, luxe, volupté.

Un expert annonce que la grève a provoqué une diminution de 10 % des délits de vol et cambriolage.

La femme d'un cheminot qui vient de reprendre son travail nous dit sa fierté d'avoir participé à la grève en étant solidaire de son mari. Elle a des difficultés financières, mais elle a gagné en dignité, respect d'elle-même. Tous ceux qui étaient robotisés, comme dans *Metropolis* de Fritz Lang, ont redressé la tête et, pour deux semaines, n'ont pas subi le destin. Puis apparaît une commerçante, qui, elle, ne voit que ses problèmes d'argent.

DIMANCHE 17 DÉCEMBRE

July en ayant accepté le principe, je fais mon « article de synthèse » sur les grèves, en partant de l'idée qu'il faut sauvegarder et non noyer la surprise qu'a suscitée l'événement, qu'il faut en considérer la complexité, et qu'il faut continuer à en interroger l'énigme. Je travaille toute la journée.

M'interromps pour voir Juppé à 7 sur 7. Il veut faire gentil, modeste, non arrogant, il y parvient, mais il lui manque le « je-ne-sais-quoi » pour avoir du charme médiatique. Il a sans doute beaucoup appris, mais non le plus important : la nécessité de sortir de sa propre structure de pensée qui est du reste la structure de pensée dominante. Il veut faire sympa et (à mes yeux) réussit à ne pas être antipa.

Je termine l'article après dîner. Je me sens brusquement content de moi. Je chantonne « *I am under arrest because I am the best* ». Ai-je tort ?

Je rejoins Edwige à 11 heures pour voir sur TF1 le film saisissant *Sans retour* (*Southern Comfort*) de Walter Hill (1981), qui reprend le thème de *La Patrouille perdue*, cette fois non dans le désert, mais dans le bayou de Louisiane, et les invisibles embusqués sont non plus des Bédouins, mais des chasseurs cajuns dérangés dans leur braconnage. La scène presque finale de la fête dans le village cajun est formidable.

Bien éveillés, nous passons sur *Chantons sous la pluie*, sur la 3. Ce film de 1952 a été colorisé, mais il demeure en VO. Et nous voici sous le charme de Gene Kelly, à la fois d'une souplesse caoutchouteuse, d'un rythme et d'un

élan prodigieux d'énergie... Combien de fois ai-je vu le film, et combien de fois la chanson sous la pluie ne m'a-t-elle pas ému aux larmes, transformant toujours tristesse ou désespérance en joie ou espérance ? Et voilà ce moment que je trouve sublime. Je chante de ma voix horriblement fausse « *I'm singing in the rain* ».

LUNDI 18 DÉCEMBRE

Séance kiné. Pendant que Mme Deligny me malaxe, je chante *Singing in the Rain* d'une voix de plus en plus douloureuse.

Un journaliste m'envoie pour avis le compte rendu de sa recherche sur deux textes de Mitterrand parus dans *Libres* (le quotidien du MNPGD), en avril 1944, après sa visite au camp de Dachau. Tout d'abord, il fait de Mitterrand un journaliste, alors qu'il était secrétaire d'État aux prisonniers et déportés, en délégation officielle à Dachau. Il reproche à Mitterrand de ne pas avoir évoqué les chambres à gaz dont ont fait état Fernand Grenier dans *L'Humanité*, Jacques-Laurent Bost dans *Combat*, et un journaliste belge Arthur Haulot. Or, il n'y avait pas de chambre à gaz à Dachau. Il y eut certes une rumeur signalant des chambres à gaz dans des camps nazis d'Allemagne, mais il a été établi depuis longtemps, notamment par Olga Wormser, qu'il n'y en eut que dans les territoires occupés de Pologne et, semble-t-il (?), au Struthof. Il reproche également à Mitterrand de ne pas avoir signalé l'existence, à l'entrée du camp, d'un train de deux mille Juifs, tous morts d'étouffement. Mais seuls les détenus du camp savaient que ce train contenait des Juifs, les autres journalistes qui signalent ce train de cadavres ne parlent que de déportés.

Cette recherche qui vise à démontrer que Mitterrand a voulu sous-estimer les horreurs concentrationnaires nazies me fait un effet affreux. Je téléphone à son auteur, tombe sur son répondeur, et lui indique ces inexactitudes. Que la vérité est difficile et fragile. Parfois même, elle est incapable de vaincre la conviction fondée sur un mensonge reçu comme vérité. Je me souviens qu'après la réhabilitation de Laslo Rayk, dirigeant communiste hongrois, arrêté et condamné à mort en 1949 comme espion (de la Gestapo, de la CIA, de l'Intelligence Service, etc.), je faisais référence à l'imposture stalinienne du procès Rayk devant un ami communiste suisse, et que, soudain, sa femme s'écria d'une voix hystérique : « C'est faux, il était coupable, je le sais de source sûre. » Un souvenir en déclenche un autre. Toujours après les réhabilitations des condamnés des procès staliniens dans les démocraties populaires, je faisais remarquer sarcastiquement à Gilbert Mury qu'il avait cru à des mensonges éhontés. « Pas du tout, m'a-t-il répondu, ces gens étaient bien des espions impérialistes, mais comme une bonne partie de l'opinion

occidentale était convaincue qu'ils étaient innocents, l'Union soviétique a voulu faire un geste d'apaisement pour faciliter la coexistence pacifique et les a réhabilités bien qu'ils fussent coupables. »

Soir. *Le Guépard* sur la 5. Toujours génial. Que l'Américain Lancaster soit si convaincant en gentilhomme sicilien est fabuleux. Toutes les dimensions sont présentes dans ce film à la fois historique, politique, social, y compris l'amour qui n'est pas noyé dans la fresque. Les deux jeunes et beaux fiancés sont dans une calèche, passionnément enlacés. On entend de façon assourdie le bruit d'une fusillade. Nous, spectateurs, savons, comme Tancrède-Delon, que l'on exécute des garibaldiens qui ne se sont pas pliés à l'ordre nouveau national-piémontais. La fiancée ne s'est rendu compte de rien. Delon a seulement un sourire nouveau et dur qui transforme son sourire de bonheur amoureux. « Maintenant, tout ira bien », dit-il. J'ai été émerveillé de retrouver toutes les beautés, non seulement esthétiques, mais aussi morales et philosophiques de ce film.

MARDI 19 DÉCEMBRE

Le Parti communiste russe arrive en tête avec, semble-t-il, 20 % des voix aux élections à la Douma. Ce n'est pas un retour de néo-communistes post-gorbatchéviens comme en Pologne ou Bulgarie. Ce sont des communistes antigorbatchéviens, des staliniens authentiques, qui ont introduit désormais fortement et ostensiblement le nationalisme dans leur stalinisme, et, sans doute, dans leur volonté de revenir à l'Union soviétique, y réintroduisent ainsi l'ingrédient impérialiste.

À la fin de l'émission d'hier soir, Laure Adler m'offrait le dernier mot sur le thème « Que faire ? ». J'ai conclu qu'il fallait au préalable établir un diagnostic pertinent. Je me suis arrêté là, et j'ai regretté de ne pas donner mon pronostic devenu pessimiste : nous allons vers une époque de merdoïement, de médiocrité, de difficulté, et peut-être de très grand danger...

Visite de l'aimable journaliste-sociologue coréen Soo-bok Cheong.

Il commence par me demander de lui décrire l'emploi du temps de mes journées. Je ne me rendais pas compte que j'avais un emploi du temps, mais c'est vrai que, sauf événements imprévus ou voyages, j'ai ma routine.

Je parle, je parle et brusquement je me rends compte que j'ai parlé une heure et quart. Je quitte Soo-bok Cheong, vais à ma cuisine d'où se dégage une vilaine odeur. Ce sont mes « petits légumes » conservés au frigidaire depuis trois jours, qui ont aigri et qui, sur la poêle (que j'avais fait chauffer en

m'absentant un instant pendant l'interview), dégagent des émanations nauséabondes. À la poubelle. Je prends en hâte le reste de spaghettis de la veille, les mets en poêle dans de l'huile d'olive, y mélange du parmesan râpé, y brouille deux œufs, touille, avale, me fais mon café, selon le rite, mais précipitamment, et me débène pour ma réunion.

Bonnes réactions à mon article paru dans *Libé*.

Dîner d'anniversaire d'Edwige au Mansouria.

Je suis rentré assez tôt pour prendre au vol *La Reine Margot* de Patrice Chéreau, dont la violence élisabéthaine me frappe. Le petit écran ne réduit pas l'horreur de la Saint-Barthélemy. Meurtres, sang, sexe, poisons. Le film me secoue.

J'aime les angles de vue très différents, celui du *Guépard*, celui de *La Reine Margot*, qui nous montrent l'Histoire, non pas comme document, mais comme visage révélant les potentialités que les ambitions, conflits de religion, intrigues de palais, font des êtres humains. Une fois encore, je médite à l'essai d'anthropologie historique que j'aimerais écrire, pour lequel je prends des notes depuis deux ans...

Puis nous voyons une bonne partie de *Bronx Story* (*Il était un fois le Bronx*), avec De Niro comme réalisateur. Belle histoire où l'on voit progressivement l'enfant sage du papa honnête conducteur de bus glisser sur la pente du gangstérisme. Mais, trop fatigués, nous éteignons avant la fin.

MERCREDI 20 DÉCEMBRE

Dans le métro, je lis une interview d'André Gauron à *Royaliste*. J'y apprend que l'Europe exporte et importe un peu moins de marchandises qu'il y a trente ans. L'Europe est passée en trente ans de 10 à 9 %. Donc, selon Gauron, l'Europe doit avoir une monnaie unique. Moi, je vois aussi qu'il est possible d'envisager une politique européenne de civilisation qui supposerait une décélération économique. Dans *Libé*, le même Gauron montre que ni la mondialisation ni Maastricht n'interdisent de taxer le capital et d'augmenter les salaires. Une taxation du capital, selon le Conseil des impôts, aurait peu d'effets commerciaux.

J'ai été invité par Martine Aubry à un déjeuner en l'honneur de Léa Rabin au Crillon. Le métro direct me crache quasi à la porte de l'hôtel où je pénètre pour la deuxième fois de ma vie. Un larbin distingué et courtois me dirige vers un ascenseur où entrent deux autres convives. L'un est Patrice

Chéreau, à qui je profite de l'occasion pour dire mon admiration pour son élisabéthaine reine Margot, l'autre est Anouk Aimée au beau sourire. Après le vestiaire, nous voici dans un salon. Cocktail où je vois, comme on dit, des « personnalités du monde des lettres et des arts ». Je suis content de saluer Mesguish, de retrouver Touraine (qui, sur les grèves, a eu une vision autre, mais que je trouve complémentaire de la mienne). Les coupes de champagne passent. Je m'en tiens à de l'Évian.

Martine Aubry, au visage poupon de bébé sage, me dit qu'elle a apprécié mon article de *Libé*, mais qu'elle « n'est pas tout à fait d'accord » avec ce que je dis sur l'absence de perspectives d'avenir. Moi (à part) : « Si elle savait ce que je pense est pire, et que nous allons vers un temps de chieries... »

Léa Rabin apparaît, accompagnée du ministre plénipotentiaire et de l'attachée culturelle d'Israël, serre la main à chacun d'entre nous, et nous passons aussitôt à la salle à manger, où l'on se dispose librement. J'allais m'asseoir à la première place libre quand des voix de femmes me disent qu'elles ont besoin d'hommes intercalaires. On me désigne donc un siège entre Françoise Giroud et Blandine Kriegel.

Après des paroles de bienvenue de Martine Aubry, Léa Rabin évoque son mari. Son propos est très émouvant par l'identification, je dirais presque par la prise de possession de la vivante par son mort. Elle nous rapporte que, même guerrier, Rabin pensait à la paix, et qu'aussitôt après la plus grande victoire qu'ait remportée Israël, celle de la guerre des Six Jours, il lui avait dit : « Maintenant, je vais aller à Washington pour essayer d'échanger les territoires conquis contre la paix. » Ce discours, qui transfigure Rabin en combattant de la paix de toujours, a sans doute sa justesse mais surtout pour ses derniers jours, qui furent la conclusion d'un progressif dégel intérieur, et l'amenèrent à chanter l'hymne des pacifiques et à vivre avec ferveur le grand meeting au terme duquel il fut assassiné. Immobile, le visage de Léa Rabin semble dur. Quand elle parle, ses traits changent, ce visage devient tragique, pathétique. Elle s'exprime avec noblesse sur la nécessaire entente avec les Palestiniens. Les questions commencent. Touraine éprouve le besoin de parler du « peuple élu », « choisi », veut rectifier Marek Halter pour atténuer le privilège inouï de l'élection. « Après tout "élection" ne sonne pas mal pour un esprit démocratique, dit Martine Aubry. – Mais, dis-je à ma voisine Blandine, il n'y a qu'un seul électeur et un seul élu ! » À certaines questions, les réponses sont humaines et nobles. À d'autres, c'est la langue de bois politique du discours autojustificatif israélien. On me pousse à parler ; je n'ai aucune question à poser. Finalement, on me met un micro sous le nez et je dois improviser deux questions, une sur le passé, une sur le futur. La question sur le passé me vient de l'impression que m'ont faite de récentes lectures selon lesquelles les Hébreux ne seraient pas entrés en Palestine en massacrant les populations comme l'indique la Bible, mais par infiltrations successives pendant une longue durée⁵. « Alors, demandé-je, ne serait-il pas utile de

rectifier les livres d'histoire, en Israël comme ailleurs, pour montrer que l'arrivée des Hébreux n'était pas génocidaire ? » Ma deuxième question concerne Jérusalem : « Ne peut-on concevoir que dans l'avenir Jérusalem soit la capitale de deux États ? »

Léa Rabin n'a pas trop compris ma première question. Elle tient à contester la barbarie de la conquête de la Palestine (alors que j'avais essayé moi-même de la contester) en justifiant les éventuelles violences par la nécessité de faire comprendre la vérité du Dieu unique, fort difficile à communiquer, à des populations païennes adorant des idoles. Pour la seconde réponse, sa voix devient impérieuse : « Jérusalem est la capitale d'Israël pour l'éternité. Aucun Israélien, aucun Juif, même de la diaspora, ne consentira jamais à ce que Jérusalem ne soit pas la capitale unique d'Israël. » Mme Mendès France, qui est assise à côté de Françoise Giroud, me regarde, atterrée : « On n'est pas sorti de l'auberge... me dit-elle. – Peut-être évoluera-t-elle », dis-je. De fait, elle tient à ajouter qu'elle est fatiguée par le voyage, que le problème, de toute façon, est politique, qu'il est hors de sa compétence, et que sa réflexion n'est pas arrivée à son terme.

Et, à une question lui demandant ce qu'elle attend de la France, elle répond qu'on doit éviter le double standard en reprochant tout meurtre d'un Palestinien à Israël parce que ce pays « devrait être meilleur », et ignorer tout meurtre d'un Israélien par des Palestiniens. Elle rappelle que son mari disait : « Quand un Palestinien est tué, c'est une information, quand un Israélien est tué, ce n'est rien. » Elle ignore qu'elle se situe elle-même dans cette pensée à double standard, où Israël n'a jamais rien à se reprocher, et où tous les actes de violence sont compris comme des actes de légitime défense.

Ainsi, tantôt elle est Rabin de paix, tantôt elle est Rabin de guerre. Ou plutôt, une part d'elle-même est du Rabin de paix, l'autre du Rabin de guerre. Dans le premier cas, son visage est très beau, dans l'autre, il devient d'une sécheresse qui fait peur.

Soir. *Dix hommes pour l'enfer (Target Zero)*, film de Harmon Jones réalisé en 1955, avec Richard Conte et Bronson, alors jeune, peu après la guerre de Corée.

Le *pattern* est celui des westerns, avec hécatombes, non plus de Peaux-Rouges, mais de « rouges » tout courts : histoire de patrouille perdue (encore) derrière les lignes ennemies, film très bien fait professionnellement, sans fioritures ni esthétisme, comme les films de série B. Le film m'intéresse, puis je me rends compte soudain que je suis devenu rétrospectivement « pour » les Américains, alors qu'à l'époque je me sentais neutraliste, condamnant à la fois « l'impérialisme américain » et la Corée « stalinienne » tout en gardant, je crois, un préjugé favorable pour la révolution chinoise qui me semblait alors différente de la soviétique. Mais aujourd'hui je vois qu'en dépit du racisme, de la CIA, du capitalisme, des intrigues, des coups d'État et de l'hégémonie en Amérique latine, etc., bref, de tous les forfaits de l'Amérique, celle-ci a été

le moins mauvais gendarme du monde de tous les temps. Je pense qu'au Vietnam, et partout où elle a soutenu des dictatures, elle a lutté non tant contre l'indépendance que contre le totalitarisme issu du stalinisme. Et aujourd'hui, je ne me sens pas gêné de trouver positive l'intervention américaine dans l'affaire israélo-palestinienne et dans la guerre de Yougoslavie, comme elle le fut en Haïti...

JEUDI 21 DÉCEMBRE

Bernard A. vient me cueillir et nous nous rendons à l'immeuble Sony, porte de Clichy, près du périmètre, où je dois faire un enregistrement. Palais en verre, à plusieurs niveaux, et, entre les bâtiments, un jardin style japonais. On doit s'inscrire à l'accueil, attendre l'accord de celui qu'on visite, et l'on reçoit un badge autocollant à mettre à la boutonnière. Pour des raisons de sécurité commerciale, nul étranger ne peut pénétrer dans les ascenseurs qui ne s'ouvrent qu'avec une carte spéciale ; de nombreuses portes de communication intérieure ne s'ouvrent également qu'avec une carte magnétique ; dans la cafétéria, où nous déjeunerons par exception accordée au sommet, nul étranger à la maison n'est admis. Il y a un petit salon de thé japonais caché dans l'immeuble, où les visiteurs nippons peuvent venir se reposer ou se concerter.

Je vois partout des ordinateurs. Il y a cinq cent cinquante ordinateurs pour cinq cents salariés, me dit notre cicérone de Sony, qui nous conduit à la salle d'exposition où j'admire les derniers modèles de TV, téléphone, Walkman, et où je découvre le mini-compact disque, qui, me dit-il, va remplacer l'ancien...

La séance : cueilli à froid, je me fais vidéoter sur ma vie, mes idées. Je m'échauffe, je fais mon *take-off* et me voilà parlant huit fois vingt minutes, me retrouvant plus vidé par l'effort intellectuel d'autopressage du citron que par une corvée de bois.

Au cours du déjeuner dans la cafétéria, je demande au secrétaire général ce qu'il est advenu dans cette maison pendant les grèves. Il y eut simplement un service de pizzas le soir pour permettre aux employés de partir après les embouteillages. Les automobilistes ont fait des tournées pour conduire les non-automobilistes, les communications se sont faites par fax et Internet, tout a fonctionné.

Il semble que ce sont surtout les PMI, privées de courrier pour leurs commandes et privées de transports pour leurs livraisons, qui ont vraiment souffert de la grève. Mais je crois sentir qu'une fois la grève terminée la sympathie s'est évanouie chez beaucoup, qui redécouvrent que les cheminots étaient les moins mal lotis parmi les salariés, y compris ceux du service

public, et qu'une fracture sociale, peut-être temporaire, s'est établie entre classes moyennes non salariées et, sinon les salariés, du moins les salariés bénéficiant de la sécurité de l'emploi.

Je sors à 4 heures, il fait déjà sombre. C'est le jour le plus court.

J'ai regardé dans *Le Monde* de ce soir la chronologie des événements de novembre. Je remarque à quel point mon journal a laissé dans l'ombre le Rwanda (massacre de trois cents Hutus le 5 de ce mois), l'Arabie Saoudite (attentat à la voiture piégée le 13), la guerre au Sri-Lanka, l'élection de Zeroual en Algérie (le 16), l'attentat au Pakistan contre l'ambassade d'Égypte faisant seize tués et soixante blessés.

Dîner chez Véro. Invention gastronomique. Il y a Irène, Violette, Gilles Martinet, ma voisine Michèle Manceaux, Marcus, Monique Lange et Juan Goytisolo que je n'ai pas vu depuis bien longtemps. Véro l'a connu à Sarajevo. Goytisolo me parle d'un ami marocain, qui, à Paris, au moment des attentats, portait toujours un sac plein de livres. Dans le métro on le regardait avec inquiétude, puis méfiance et hostilité, si bien qu'il avait acheté un filet à mailles permettant de voir son contenu. Un peu plus tard, arrivent les semaines de grève. Alors les voitures s'arrêtent, les conducteurs lui demandent quelle est sa direction et, après avoir suscité l'hostilité générale, il bénéficie de la sympathie générale.

Michèle raconte le cas d'un homme qui est venu lui demander secours psychiatrique. C'est un Nord-Africain, marié à une Française catholique qui, pendant les scènes de ménage, le traitait de sale bougnoule. Alors il a voulu changer d'identité : comme il avait un léger accent, il a décidé de se faire passer pour un Russe, a pris des leçons pour apprendre quelques mots de russe et surtout acquérir l'accent, s'est fait appeler Gregori V. C'est sous son nouveau patronyme qu'il a déclaré son enfant à la mairie. Mais comme il n'avait pas changé légalement d'identité et que sa femme a porté plainte, il a fait un an de prison et ne sait plus qui devenir.

Goytisolo fait aussi remarquer ceci : parmi les trois religions, islam, judaïsme, christianisme, les textes sacrés de l'islam et du judaïsme sont très belliqueux. Seul l'Évangile est pacifique. Et pourtant c'est la religion issue de l'Évangile qui a produit le plus d'intolérance et de massacres.

Martinet a toujours l'esprit alerte, clair, lucide. Évoquant les événements, nous sommes bien d'accord sur l'absence d'avenir, ce qui désole Michèle, persuadée que l'espoir s'est remis en marche à gauche. Il me fournit un des chaînons qui manquaient à ma connaissance du trotskisme lambertiste. Je savais que Lambert était un ami et conseiller de Blondel, et que les lambertistes constituaient une minorité active à FO. Mais j'ignorais que Lambert, comme Blondel, était pour l'élection de Chirac à cause de ses

promesses sociales, et que Blondel et Lambert (ou l'un des siens) avaient été reçus à l'Élysée où Chirac leur avait promis de ne pas toucher à la Sécu ni aux retraites et d'augmenter les salaires.

Martinet me révèle que Patrick Kessel, nommé Grand Maître, puis contesté au sein de la franc-maçonnerie, est un lambertiste. « Il n'y a qu'au *Monde* que domine l'autre tendance trotskiste, celle de la Ligue », ajoute-t-il. « L'amusant est, dit-il encore, que ce sont des étudiants lambertistes, krivinistes, communistes, qui ont pris la tête des coordinations étudiantes, en sont devenus les représentants et ont été reçus par Bayrou. » Une fois de plus, ce sont leurs querelles et la prétention de chacun à tout diriger qui ont débilité le mouvement.

Lambert ! Il doit être toujours possédé comme lorsque je l'ai connu, toujours convaincu, inaccessible au doute.

VENDREDI 22 DÉCEMBRE

Nous allons boulevard Saint-Germain chercher des livres-cadeaux. Comme je n'ai pas retrouvé chez moi ma Bible protestante dans la traduction Second pour montrer à Blandine Kriegel les passages dont je lui ai parlé, j'achète un Ancien Testament dans la traduction œcuménique en livre de poche. Elle ne m'avait pas cru quand je lui avais dit au repas en l'honneur de Léa Rabin que, selon les récits de la Bible (Josué, les Nombres, les Juges), l'entrée des Hébreux en Terre promise avait été génocidaire pour les vaincus. Je lui avais même cité de mémoire ce passage où l'Éternel est furieux contre les Hébreux parce que après la prise d'une ville ils avaient oublié d'y massacrer les nourrissons. Je retrouve quelques passages terrifiants dans la guerre sainte contre les Madianites, (Nombres 31, 7-12 et 15-18) dans la prise d'Aï par Josué (Josué 8, 18-25), mais je n'ai pas encore trouvé le passage que je cherchais.

Au retour, message téléphonique de Blandine Kriegel qui, d'elle-même, a trouvé le passage concernant les Amalécites et reconnaît son erreur.

J'avais demandé à recevoir le livre mystérieux d'un universitaire très connu, dont le nom n'était pas révélé, qu'annonçait un prospectus de *La Vieille Taupe*. Je le trouve à mon courrier : c'est *Les Mythes fondateurs de la politique israélienne*, de Roger Garaudy. Je parcours rapidement, me promets d'y revenir pour traiter du fond. De toute façon, je pense que le propos de Garaudy devrait être discuté. On devrait déterminer le faux et le vrai, l'hypothétique, l'improbable. On devrait contester sa logique de généralisation à partir de quelques textes ou données indiscutables.

Ce qui me frappe, une fois de plus, c'est que les « révisionnistes » ne

tiennent compte que d'informations, données, éléments isolés. Ils relèvent par exemple toutes les inexactitudes dans les témoignages à Nuremberg, comme aux procès des criminels de guerre ou chefs de camp nazis, pratiquent l'hypercritique de tous documents se référant à une décision hitlérienne d'anéantir les Juifs, mais manquent de tout sens de la contextualisation et de l'ensemble. Ils n'examinent jamais l'idéologie nazie, l'idée de pureté de la race qui a concerné aussi les Tsiganes et les infirmes génétiques, ils n'examinent jamais l'organisation totalitaire, la nature de la Gestapo et des SS, les disparitions massives de 80 à 90 % des Juifs de la plupart des pays occupés. Ils procèdent en atomisant. Les autres procèdent, eux, en anathémisant.

Dans la logique du premier type de vision, on en arrive à ôter au nazisme ses caractères spécifiquement horribles. N'est-il pas parvenu démocratiquement au pouvoir ? N'a-t-il pas voulu coloniser l'Est européen comme les Occidentaux ont colonisé l'Afrique et l'Asie ? Et finalement, les morts des camps de concentration seraient dus aux difficultés de ravitaillement allemand, au typhus, bref, à des causes extérieures. Des pro-staliniens pourraient dire la même chose du Goulag et attribuer les millions de morts au froid, aux difficultés de ravitaillement, etc.

Dans la logique de l'anathémisation, on continue à angéliser le camp allié comme si celui-ci n'avait pas commis des meurtres indistincts de civils dans les bombardements de « terreur » des villes allemandes, et jusqu'à Hiroshima, comme si tous les procès de criminels de guerre avaient été pratiqués à l'Est sans extorsion d'aveux par la torture, comme si les témoignages produits à Nuremberg, dans une procédure expéditive, étaient tous crédibles.

Il a été stupide de laisser le mot « révisionniste » se remplir d'un sens ignoble. Comme si la révision n'était pas le propre de l'Histoire, et le contraire de la dogmatisation. Il faut non pas anathémiser, mais réfuter par des arguments. De toute façon, le nombre de morts d'Auschwitz a été révisé. Il est passé de quatre millions à plus d'un million pour Hilberg, et à près de huit cent mille pour Pressac. Quel est le nombre total de victimes juives du nazisme ? Et il faudrait situer tout cela dans la monstrueuse hécatombe de civils provoquée par la Seconde Guerre mondiale, évaluée à trente-cinq millions pour quinze millions de combattants morts.

La fameuse secte du suicide collectif fait à nouveau parler d'elle. Huit de ses membres auraient disparu. À nouveau on disserte sur « l'endoctrinement » des sectes, comme s'il était d'une nature différente de l'endoctrinement pratiqué par les religions qui, au départ, ont été des sectes et, une fois devenues puissantes, ont souvent manifesté dans l'Histoire leur sectarisme. Comme s'il était différent de celui des trotskos, maos, brigades rouges, noires, islamistes, etc. Même la croyance apocalyptique de la proche fin des temps fut aussi celle des chrétiens pendant les deux premiers siècles après Jésus.

La sympa Marie-Élisabeth Jeannin, avec son nez en l'air, vient m'apporter mes mois de printemps corrigés (je les lui avais confiés pleins de coquilles, dans un état dégueulasse). Elle s'amuse que, dans *Mes démons*, je croie découvrir ce qui était déjà dans l'Évangile. Mais j'ai toujours aimé Jésus, et puis, moi, c'est l'Évangile de la perdition.

Ça, la perdition, elle n'aime pas du tout. La dernière fois, elle m'a dit : « C'est terrible de ne pas croire à son âme immortelle. – J'aimerais bien, mais j'peux pas. »

Fin d'après-midi. Je me rends chez Monique pour un dîner de Noël avancé d'un jour parce que sa sœur s'était trompée dans sa commande de langouste. Elle est pomponnée, fardée, avec rouge à lèvres, beau tailleur Chanel, mais elle est atone, souffre de la tête et de l'estomac, goûte à peine à sa part de langouste, repousse foie gras et salade. Assis à côté d'elle, je lui tiens la main.

Soudain, la TV annonce que quatorze adeptes du Temple solaire ont été trouvés morts, tués par balles, puis brûlés, dans un coin non encore nommé du Vercors. Cinquante-trois membres s'étaient donné la mort, en octobre 94, en Suisse et au Canada. Il paraît qu'ensuite la plupart des adeptes de la secte ne comprenaient pas pourquoi ils n'avaient pas été « appelés » alors, et aspiraient au même sacrifice.

D'après eux, la mort n'est qu'une pure illusion, elle est en fait le passage dans une autre galaxie, dans Sirius.

Mais, à part la référence cosmologique très moderne à Sirius, est-ce différent de l'idée religieuse commune que la mort n'est qu'un passage dans un autre monde ? La différence est dans l'état d'exaltation apocalyptique. *Homo sapiens/demens*, toujours.

Ces gens de secte (et cela vaut pour toutes les sectes) vivent dans un monde clos, où tous les rites et pratiques entretiennent cet auto-enfermement. Mais nos technocrates, qui se croient dans la réalité et la rationalité, ne vivent-ils pas eux-mêmes dans un monde clos qu'ils entretiennent par leur propre pratique ? La différence est qu'ils communiquent avec ce monde par les nombres, le calcul, et que nombres et calcul constituent comme la part squelettique de notre réalité sociale, mais ils ne communiquent jamais avec la chair, le sang, l'âme (sinon dans leur bulle privée).

Son père prend progressivement possession de lui. Sa mère prend progressivement possession d'elle.

Je vais chez M. Simonneau prendre les faisans pour demain. Je m'arrête chez le Grec pour des olives, chez l'Algérien pour des fruits, je trouve un joli bouquet et, une fois de plus, je rentre chargé comme un baudet.

Noël, Noël. Noël à Bethléem redevenu palestinien la veille. Noël à Sarajevo désiégré. Noël d'alarme au Burundi et au Rwanda.

À Bethléem, les droits et obligations des orthodoxes, catholiques et Arméniens sont strictement réglés par un firman ottoman de 1878. La clé de la porte d'entrée, les cinquante-quatre lampes, le lustre, les icônes sont aux orthodoxes, les tapisseries qui recouvrent le mur de la crèche sont aux catholiques, et chaque culte dispose d'un des trois chandeliers. Les droits de culte et de procession des catholiques sont sévèrement réglementés.

Mon cher Andras est de passage à Paris. On s'était connus après la révolution hongroise, il avait émigré ici, on avait fraternisé, lui, Lefort, Castoriadis et ma pomme. Puis je l'ai retrouvé à Rome, où il était à la FAO. Puis il est parti au Mexique. Là-bas, comme ailleurs en Amérique latine, il n'a cessé de militer pour que les gens prennent en main leur destin. Puis il est rentré à Budapest avant que ne meure la démocratie populaire. Il a créé une fondation pour les Tsiganes de Hongrie (cinq cent mille sur une population de dix millions). Il ne peut vivre sans se vouer à autrui et il a trouvé la noble cause de ce peuple persécuté et méprisé. Il a obtenu l'année dernière le prix du Parlement suédois pour son action en faveur de cette minorité opprimée. Au cours de la cérémonie, l'un des deux amis roms qu'il avait amenés lui a dit : « C'est la première fois dans l'histoire humaine qu'un prix honore les Tsiganes. » Je le sens, je le comprends, comme le sien, mon cœur va aux minorités, aux rejetés, aux exclus.

Comme Edwige veut se rendre aux magasins de la pyramide du Louvre, il nous accompagne. Dans une boutique de type amerloque vouée à la nature, Edwige trouve un thermomètre *inside / outside* et quelques autres objets. À la caisse, pendant qu'on met en sac mes emplettes, un monsieur qui me suit me dit : « Je vous félicite. – Ah, lui dis-je, ahuri. Vous trouvez que j'ai bien choisi mes achats ? – Non, pour votre intelligence. » (J'ai voulu censurer cet échange, mais comme j'ai censuré bien d'autres compliments je m'autorise celui-là.)

Retour. Téléphone avec Sami. L'idéologie a été remplacée par l'économie, qui se croit, elle, dans le réel. La rhétorique politique a fait place à la litanie technocratique.

LUNDI 25 DÉCEMBRE

Déjeuner-brunch de Noël avec Irène, Alice, Zouzou, ses enfants et Marc. J'ai débouché un sauternes de 1950 pour le foie gras et un saint-joseph 1985 pour le faisan. Sami vient nous retrouver. Je suis content et angoissé.

Nous laissons la vaisselle amoncelée. Je harponne la fin de la première partie de *Monte-Cristo* de John Paragon, et je savoure la vengeance de la deuxième partie. Moi qui suis opposé à l'idée même de vengeance, qui, je crois, j'en suis sûr, n'ai jamais voulu me venger de qui m'a fait du mal, eh bien je suis ivre de vengeance au cinéma : je constate avec stupeur que la jouissance que j'attends et que je ressens est celle qui viendra/vient au moment où les trois immondes, Mortcerf, Villefort et Caderousse, sont châtiés.

MARDI 26 DÉCEMBRE

Le vote islamique en Turquie menace sa laïcité et son européanisation. Mais ce qui m'inquiète le plus est l'article du *Monde* de ce soir consacré à « l'activisme militaire de la Chine » (modernisation de son armée, retour des menaces contre Taïwan, revendication de l'archipel des Paracel, c'est-à-dire volonté de souveraineté sans partage sur la mer de Chine méridionale). Ce qui provoque une « impressionnante » course aux armements en Asie du Sud-Est, où toutes les nations, dont le Japon (qui a accru le budget de son armée), renforcent leur potentiel militaire.

Non, la fin de la préhistoire humaine n'est pas proche.

Un bon article de Rémy Ourdan sur Francis Bueb et le centre André-Malraux qu'il a créé à Sarajevo.

Aujourd'hui, j'ai corrigé les épreuves des *Fratricides*, recueil de mes articles (non modifiés avec seulement des *addenda* autocritiques) sur la guerre de Yougoslavie, de 1991 à cette année. J'y ai ajouté ces dernières lignes :

Les nationalismes ont gagné la guerre.

La paix n'est pas gagnée.

La menace plane sur la partie de l'ex-Yougoslavie demeurée en dehors de la double guerre de 1991-1995.

Qu'advient-il du Kosovo et de sa population albanaise opprimée ?

Qu'advient-il de la Macédoine convoitée par Serbie, Grèce, Bulgarie et qui n'est protégée que par une mince présence américaine ?

Qu'advient-il des Balkans ? La Grèce est devenue hyper-nationaliste et a pu un temps se persuader qu'elle était menacée par la fragile Macédoine. En Turquie, la laïcité est menacée et l'idée européenne régresse. Chypre demeure le feu qui couve pour un éventuel conflit gréco-turc.

La logique de la guerre demeure encore présente là où les combats ont cessé, et elle est déjà présente là où les combats pourraient commencer.

Seule une logique de la paix pourrait faire retomber lentement tout ce qui relève de l'hystérie guerrière. Seule une logique de la paix pourrait rétablir les communications, non seulement économiques, mais aussi humaines, entre les fragments de l'ex-Yougoslavie ainsi qu'entre ceux-ci et leurs voisins.

J'apporte les épreuves corrigées chez Arléa, et je vais au Seuil voir Sylvie Jolivet pour la couverture de l'édition de poche de *Terre-Patrie*. Au passage, je traverse le nouveau marché Saint-Germain et, dans un stand d'exposition *african style*, je flashe sur la reproduction d'une magnifique petite statuette dogon en bronze.

La Rhumerie martiniquaise recharge mes batteries.

TV et journaux sont pleins des sectes. Parce qu'une secte conduit au suicide collectif, les sectes sont en accusation, et certains voudraient une loi antisecte. D'autre voudraient même un article pénal contre le « viol psychique ». Que de curés, rabbins, ayatollahs, profs, grands théoriciens, et autres gourous seraient passibles de la peine max ! Je ne sais où, les Témoins de Jéhovah sont légalisés et perdent le statut de secte parce qu'ils ont plus de cent cinquante ans de présence. Et partout on se croit rationnel parce qu'on dénonce le délire des sectes alors que l'aveuglement règne chez les plus réalistes de nos techno-éconocrates.

Le soir, dîner décalé de réveillon chez Cécile et Pépin. Il y a eu trois Noël's pour nous, tous décalés : un dîner chez la mère d'Edwige le 23, un brunch-déjeuner le 25, et le dîner de ce soir.

Oasis d'affection, de paix. La chère est celle qui m'est chère. Tapas méditerranéennes (salade d'aubergine, *ovolini di bufala* aux poivrons grillés, *habas*, petits artichauts *a la plancha* à l'ail) puis viennent des gros gambas (carabiniers) à la planche et du foie gras frais en escalope, suivis de fromages dont un parmesan à cœur, et un sorbet à la papaye, le tout arrosé d'un excellent saint-julien.

Pépin me rapporte les impressions du conseiller ami lors des entretiens européens de Madrid. « Kohl, c'est l'empereur ; Chirac s'est endormi une fois qu'il a dû renoncer à imposer l'écu au lieu de l'euro ; Major est un débile. Après Kohl, seul Felipe Gonzalez avait quelque envergure européenne. »

Musique. La petite Véra met automatiquement le disque d'*El Reliquario* chanté par Sarita Montiel. Pour elle, c'est un air typique de Noël puisque à chaque Noël, depuis trois ans, Cécile le fait passer (pour moi). Je ne me laisse pas happer, engloutir par *El Reliquario* mais il me met dans un état second qui va se prolonger avec les chants de Maria Dolorès Pradera dans son *Album de Oro*. Ce sont des airs latinos, *cuecas*, valse *peruanas*, comme *La Flor de la cannella*, il y a aussi *La Violetera* qui, à son tour, me ramène à mon enfance, et il y a surtout la si noble *Hija de don Juan*. Plus fort que jamais je sens qu'en moi la langue espagnole est une très vaste et très profonde patrie.

MERCREDI 27 DÉCEMBRE

La revue de presse du CRIF est devenue très intéressante depuis le tournant israélien vers la négociation avec les Palestiniens et les Arabes. Des articles montrent les progrès du mouvement messianique au sein des nationalistes-religieux israéliens. Alors que les aviateurs et unités d'élite de Tsahal étaient issus du sionisme laïque de gauche, le nombre des nationaux religieux partisans du Grand Israël s'accroît chez eux. Un article d'un journaliste allemand dit que « la peur hallucinante d'un nouvel holocauste, l'impression d'être seuls au monde ont considérablement régressé, grâce au besoin de paix et de tranquillité des jeunes générations et aux négociations avec Palestiniens et Arabes, et aussi à cause de la TV par câble installée chez 70 % des ménages qui reçoivent dans leurs foyers les programmes de tous les pays occidentaux et arabes ». Rien n'a plus ébranlé l'égoïsme israélien que la découverte d'un monde international dont les conflits et les préoccupations se situent en dehors du Moyen-Orient.

Ainsi on voit d'une part augmenter le nombre des intégristes du Grand Israël dans des lieux et postes stratégiques clés, d'autre part apparaître de façon diffuse une ouverture et un pacifisme dans l'opinion.

France Info cite l'éditorialiste des *Échos* pour qui 1995 est l'année du bégaiement de la réforme. Les timides ballons d'essai de Balladur sont rentrés au port dès que la météo s'est gâtée, rien n'est venu dans les premiers mois de Chirac, puis est arrivée la bombe Juppé.

Je repense à la loi Gayssot, à la tentative de faire une loi interdisant les sectes. La France démocratique, à la différence de l'Angleterre et de l'Amérique, a hérité de la tradition catholique de la censure et de la tradition républicaine du salut public, du « pas de liberté pour les ennemis de la liberté ».

J'écris à Yi-zhuang Chen, qui a déjà commencé à travailler à notre livre commun, que plutôt de mettre en dialogique entendement et raison selon les termes de Hegel il vaut mieux substituer à entendement rationalité close/simplifiante et, à raison, rationalité ouverte/complex.

L'énorme mensonge sur la guerre d'Espagne popularisé au cinéma par *Mourir à Madrid* est contrebattu avec plus de cinquante-cinq ans de retard par le film de Ken Loach *Land and Freedom* qui montre comment la révolution libertaire des communes d'Aragon fut impitoyablement réprimée par le pouvoir républicain, et comment le POUM fut exterminé par les services secrets staliniens, servis par les communistes espagnols, dans le silence du gouvernement républicain officiel.

Dans *Europe 7 jours*, lettre hebdomadaire de la Commission européenne en France, Karel von Miert, commissaire européen chargé de la concurrence, dit que la libéralisation voulue par les quinze pays de l'Union garantit le concept du service d'utilité publique, et ne tend pas à démanteler les services publics français. Elle vise, dans les secteurs des télécommunications, postes, transports, énergie, à remplacer un mode de réglementation monopolistique par un mode de régulation concurrentiel et transparent. Ce qui est en cause, c'est le monopole, non le service public. Et les monopoles qui sont nécessaires pour assurer le service universel ne seraient pas éliminés. L'évaluation de cette nécessité doit se faire par la Commission européenne, secteur par secteur, ajoute-t-il.

JEUDI 28-SAMEDI 30 DÉCEMBRE

Nous partons dans l'après-midi pour Augères, Edwige, Solange, Herminette, et moi au volant. Soudain, sur la route, une odeur non équivoque sort de la petite maison ambulante d'Herminette. Edwige, suffoquée, demande l'arrêt d'urgence. Pendant qu'elle nettoie les pattes d'Herminette avec l'essuie-tout, moi, avec trois essuie-tout, je chasse les crottes heureusement solides et bien moulées d'Herminette ; sa serviette de support n'est pas souillée. Je distribue des mouchoirs parfumés Roger & Gallet.

Augères est sis au sommet d'une colline. De là on découvre un très vaste paysage, doucement vallonné, entrecoupé de petits bois. C'est un hameau, le long d'une petite route quasi déserte, constitué de fermes dont certaines ont été retapées en résidences secondaires. Un seul pavillon de type suburbain est en face de la maison de Dionys et Solange. La leur est demeurée rustique, l'intérieur est simple, d'un négligé avenant. Il fait bien froid à l'extérieur, bien chaud à l'intérieur.

Nous nous installons. Virginie arrive le lendemain. Solange et Virginie sont très affectueuses, et Edwige s'épanouit ; les stress de Paris sont loin. Mais elle souffre parfois des rudesses de Dionys, devenu loup solitaire. Je

crois qu'après la mort de Robert, puis l'indisponibilité de Blanchot, et sa séparation d'avec Schuster, il s'est renfermé. Moi qui l'aime (l'aimait ?) tant, il me glace souvent. C'est très rarement qu'il me regarde avec une sorte de sympathie amusée.

On se couche tard, on se lève tard, on déjeune et dîne tard. Le temps a cessé d'être chronométré, il stagne, puis coule lentement. Je fais quelques lettres, je lis. Dans *Le Nouvel Obs*, interview de Jean-Jacques Salomon, qui préside le Collège de la prévention des risques technologiques : avis défavorable sur le tracé du TGV Paris-Marseille qui passe près de Pierrelate et d'un site industriel chimique très dense, avis défavorable pour le redémarrage de Superphénix avant que soient totalement maîtrisées les fuites de sodium.

Cinquième explosion nucléaire française à Mururoa

Dans *Eurêka* : plus le nombre d'éperviers est grand, moins les mésanges charbonnières accumulent de graisse à l'approche de l'hiver afin de garder leur agilité pour échapper à leur prédateur, prenant ainsi le risque d'être insuffisamment protégées du froid.

Aussi : les laboratoires pharmaceutiques qui étudient depuis quelques années l'hélio-bactérie responsable de l'ulcère de l'estomac (quatre millions de personnes concernées en France, 10 % de la population des pays riches) ne sont pas pressés de mettre au point les antibiotiques qui la combattraient, parce qu'ils guériraient définitivement des malades qui dépensent, parfois pendant toute leur vie, d'importantes sommes en médicaments. Ils ont même refusé de révéler aux organismes publics le code génétique de la bactérie. À rapprocher de cette déclaration de Luc Montagnier dans MAIF-Infos : « Très peu de compagnies pharmaceutiques s'intéressent réellement au développement du vaccin contre le sida. Pour elles, il s'agit d'un projet peu rentable, la plupart des vaccinés potentiels étant dans des pays non solvables. »

Après-midi. Balade à Sens, emplettes-cadeaux. Le joli centre-ville, avec sa rue piétonne, est très animé. Partout on achète à tour de bras. La cathédrale, gigantesque dans cette petite ville, est déserte, toute grise dans ce milieu d'après-midi où l'on ne sait si c'est la pluie ou la précoce fin de journée qui assombrit la nef.

Après dîner, on discute, Solange et moi. Pour elle, le Mac, le fax, le téléphone portable font partie de cette invasion accélérée de la technique qui détruit toute possibilité de réflexion. Je suis évidemment d'accord sur l'ensemble du propos visant le développement techno-économique, mais je dis que pour moi le Mac et le fax sont au service de mon artisanat. Le temps que j'économise est non pas pris sur la réflexion, mais gagné pour la

réflexion. Avant, je découpais, collais, annotais, surchargeais mes manusses, désormais je fais mes permutations avec ma souris, instantanément, je peux corriger sans arrêt mon texte que l'écran me permet d'objectiver en permanence. « Oui, mais il ne reste rien de tes efforts, de tes modifications, de tes ratures, de tout ce qu'on trouve sur les manuscrits des écrivains. – Moi je m'en tape, cela ne pourrait intéresser que des exégètes des temps futurs, et je doute que mon œuvre soit étudiée plus tard. »

Le fax est aussi au service de mon artisanat, il me permet d'envoyer des lettres manuscrites, sans perdre du temps à fermer l'enveloppe, timbrer, aller à la boîte aux lettres...

Elle dit que, dans son métier, elle est passée du montage film au montage vidéo, et qu'elle doit maintenant apprendre à passer au montage virtuel. Cette accélération est folle...

« Eh oui, on va vers la catastrophe ou vers une grande mutation, dis-je. Et je pense qu'il y aura, si tout ne se passe pas de façon désastreuse, un grand tournant vers une autre vie, où l'on recherchera la paix de l'âme, la culture de l'esprit, la vraie communication avec autrui. »

Changeant de conversation, nous parlons du passé. Solange évoque ses dix-huit ans, quand elle est entrée à l'accueil-standard de chez Gallimard. Je me souviens très bien d'elle, elle était superbe avec ses très longs cheveux blonds. Elle fascinait bien des écrivains, y compris le vieux Gaston. Dionys reste lointain...

DIMANCHE 31 DÉCEMBRE

Rien ne ressemble plus aux rites que les gestes du matin ; pour chacun ils se succèdent dans un ordre et des modalités comme fixées à jamais pour la préparation de son café, le siège où on le boit, la radio que l'on écoute, la façon de se laver, de se brosser les dents, etc.

Je commence à lire attentivement, puis me mets à parcourir de plus en plus rapidement le livre de Helm Stierlin, *Adolf Hitler, le influence della famiglia*, dans sa traduction italienne. Je me rends compte que le « secret » de Hitler ne se trouve pas dans son enfance. Les interprétations psychanalytiques, du reste contradictoires, que cite l'auteur, y compris la sienne, ne peuvent faire comprendre qu'un œdipe mal surmonté conduise au national-socialisme. Plus intéressant est l'épisode sur la mort de la mère de Hitler. Comme elle était atteinte d'un cancer du sein, il incita le docteur Bloch à prescrire un traitement qui, au lieu de sauver sa mère, accéléra sa fin. Hitler remercia le docteur juif, et lui resta reconnaissant jusqu'en 1940 ou 1941 où il donna l'instruction de le laisser partir librement en Amérique. L'interprétation que suit l'auteur est que l'inconscient de Hitler se mit à haïr le docteur Bloch

comme assassin de sa mère, ce qui le conduisit à haïr les Juifs. Cela ne me semble pas convaincant.

J'aurais aimé un livre montrant comment Hitler s'est fait Hitler par étapes, en vivant les expériences de la guerre de 14, de la défaite, des humiliations de l'Allemagne, du bolchevisme, et aussi, sans doute, les expériences plus personnelles de non-réussite comme artiste peintre, et peut-être aussi ses problèmes érotico-sexuels (encore que la coprophagie et le fait de n'avoir qu'un testicule ne conduisent pas nécessairement à devenir un dictateur national-socialiste).

Dès le départ, chaque petit être humain est un microcosme de toutes les pulsions humaines. Chacun porte en soi des potentialités multiples et contradictoires, chacun vit des conflits intérieurs qui, selon les circonstances, trouvent leur résolution ou leur aggravation. Tout cela devrait être considéré dans un auto-éco-développement qui peut se poursuivre au-delà de l'adolescence.

Et puis, finalement, s'il n'y avait pas eu la grande crise économique de 1929, qui fut si terrible en Allemagne, Hitler n'aurait pas accédé au pouvoir et serait resté chef d'un petit parti d'opposition... Le monstre chez Hitler (né en 1889), comme chez Staline (né en 1879), s'est révélé tard, après l'âge de quarante-quatre ans, où Hitler prit le pouvoir, après l'âge de cinquante-six ans, où Staline appliqua impitoyablement la collectivisation et, surtout, à partir de soixante ans, quand il déclencha ses gigantesques purges.

Hitler aurait pu s'accomplir en artiste peintre, et Staline, l'ex-séminariste de Tiflis, aurait pu devenir un brave pope.

Il y a une logique de reproduction (je l'ai déjà notée en mars après lecture d'un numéro de *Nouvelles Clés*) des attitudes, comportements et parfois même des événements d'une génération à l'autre. Cette logique est différente de celle de la reproduction génétique, mais en continuité avec celle-ci. Elle s'opère par transmission d'inconscient à inconscient, qui fonctionne d'une façon dont nous sommes encore totalement inconscients. Mais aussi, comme dans la reproduction génétique, surviennent des perturbations, ruptures, mutations, créations qui produisent du nouveau, de l'évolutif, du singulier. Et, dans le cas de cette deuxième reproduction, il y a plus fréquemment encore, surtout peut-être à notre époque, des perturbations, ruptures, mutations, créations, stimulées par des événements vécus, personnels, historiques, et orientées par la façon dont ces événements ont été subis, affrontés, surmontés.

Un bilan télévisé de l'année nous recense les meurtres collectifs dus au déchaînement du fanatisme. Le 17 mars, ceux de la secte Aum au Japon ; le 19 avril, Oklahoma City ; le 25 juillet, le métro Saint-Michel ; le 4 novembre, l'assassinat de Rabin ; le 23 décembre, les sept morts du Temple solaire. Et les massacres de Bosnie, dont ceux consécutifs à la prise de Srebrenica, ne sont pas

évoqués.

Il y a eu heureusement la paix en Bosnie et la libération de Sarajevo, l'éclaircie en Irlande du Nord, la libération de certaines villes de Palestine, dont Bethléem.

La lecture de *Libé*, suivie de celle de *Survival International*, me plonge dans l'horreur du génocide caché qui a commencé il y a quelques millénaires, s'est déchaîné au XIX^e siècle et s'achève au XX^e par un nettoyage impitoyable des dernières poches de survie des peuples archaïques, nos ancêtres et frères. *Libé* nous dit que le territoire des derniers Avas *camoeros* (survivants), le « peuple invisible » rétif à la civilisation blanche, va être englouti par un barrage ; une milice armée par des colons avait massacré, en 1969, la dernière centaine de rescapés. Il y avait trois à dix millions d'Amérindiens au Brésil au moment de la découverte, parlant mille deux cents langues ; il en subsiste trois cent trente mille parlant deux cents langues, dont la plupart parlées encore par seulement quelques individus. Et, à lire *Survival*, en Asie, Amérique, Afrique (en Europe c'est déjà fait), encore des survivants qu'on extermine, encore des minorités qu'on refoule ou détruit. Et de tout cela on ne peut rendre responsable particulièrement aucune race, ethnie, nation : c'est l'humanité historique qui a anéanti l'humanité préhistorique.

À quoi aboutit l'humanité historique ? Un reportage télévisé demande à des Américains quelle est leur résolution pour 1996. La plupart de ceux qui répondent disent : « Perdre du poids. » Ont-ils été pris au hasard ou choisis ? Ce qui, dans ce dernier cas, ôterait tout poids à la réponse.

Ces Amerloques me semblent tout d'abord dérisoires, stupides, lamentables (comment ? Au moment où des millions d'êtres humains crèvent de faim). Puis je me dis : n'expriment-ils pas, en se trouvant trop gros – esthétiquement, diététiquement –, l'avertissement, l'alerte de leur corps subissant une consommation effrénée, et que leur esprit ne peut comprendre parce qu'il y est soumis de façon quasi hypnotique par les publicités, les étalages des grandes surfaces ? Ne traduisent-ils pas en termes esthétiques et diététiques la protestation sans parole de leur corps contre un excès et une démesure qui viennent du développement même de notre civilisation ?

Tous les besoins artificiellement produits et artificiellement stimulés sont devenus une force réelle formidable, qui va s'accroissant de plus en plus rapidement, jusqu'à la catastrophe ou la réaction, qui ne pourrait être qu'un changement d'orbite de l'évolution.

Orbite, le mot n'est pas bon pour exprimer une révolution dans le principe d'évolution. Je vais consulter mon manuscrit vieux de vingt ans, *Le Devenir du devenir*, quand je serai rentré à Paris⁶.

Peu après, je lis dans *Proverbes du silence et de l'émerveillement*, de Michel Camus : « Notre propre infini nous échappe. »

Dans le texte de F. Piquet (« Protection de la nature et responsabilité individuelle »), que je lis avec beaucoup de retard, je vois qu'en 1964 la Rand Corporation avait prévu pour les années 1970 le dessalement à bon marché de l'eau de mer, la traduction automatique, l'emploi courant des machines à enseigner et des prévisions météorologiques sûres.

Dans le même texte, cette citation de Hans Jonas : « Aujourd'hui, la prophétie du bonheur doit s'incliner face à la prophétie du malheur. »

En fin d'après-midi, je me promène dans la campagne déserte, grise. Je repense aux massacres de l'année, à Srebrenica, au Rwanda, en Amazonie, et sans doute ailleurs. Je songe à l'état des relations entre personnes, souvent les pires au sein d'une même famille, à toute l'incompréhension, l'auto-justification, la transformation d'autrui en bouc émissaire, les mesquineries, les jalousies... Les relations entre individus sont, dans un sens, pires que celles entre les peuples, car la proximité, qui devrait permettre la compréhension, accroît l'incompréhension. Et cette idée autour de laquelle je tournais depuis longtemps, en disant et écrivant, depuis *Autocritique* : « La fin de la préhistoire humaine n'est pas proche », se formule enfin de la façon la plus nette : certes, l'espoir n'est pas perdu, mais *tout espoir d'améliorer les relations entre humains, c'est-à-dire d'améliorer l'humanité, ne peut être envisagé de façon prévisible.*

LUNDI 1^{er} JANVIER 1996

Incapable de prendre des résolutions pour cette nouvelle année. Je sais pourtant que je dois renoncer à bien des curiosités. Quand je me dis que je devrais me retirer sur l'essentiel, je me demande (comme dans *Le Vif du sujet*) : mais où est l'essentiel pour moi ? C'est à la fois, d'une part, le besoin de concentration, de méditation, de retrait du monde des apparences, d'autre part, l'adhérence vitale, vécue, à mes rêves, mes ferveurs... Certes, il me faudrait faire la navette entre les deux, entre Nirvana et Samsara... mais n'est-ce pas ce que je fais plus ou moins mal ?

Alors, le faire mieux...

Je pressens une année de troubles.

Les repères du passé parfois nous éclairent, parfois, au contraire, nous égarent. Comme l'écrivait Raul Motta dans son texte de 1992, *El Espacio*

informatico : « La connaissance et l'expérience historico-politique sont plutôt un relatif obstacle qu'une base sûre et solide pour commencer une réflexion sur les événements mondiaux. »

Et aussi : « La révolte des particularismes ne met pas en cause la convivance des peuples, mais signale l'impossibilité d'éliminer les cultures pour une telle fin. Ce qui est en jeu, ce n'est pas la possibilité d'une convivance dans une civilisation planétaire, c'est la crise de la logique de la réduction au même, et c'est le dogme de la rationalité industrielle. »

J'ai terminé hier la lecture de *La Marche de Radetzky*, de Joseph Roth. Je suis entré lentement dans ce roman, puis j'ai été envahi. À travers trois générations, on passe de l'apogée de l'Autriche-Hongrie, au début du règne du jeune François-Joseph, à sa décomposition intérieure, avant même sa dislocation par les Alliés en 1918. La magie du roman me fait m'intéresser au personnage sans intérêt qu'est le préfet von Trotta, et au personnage fragile de son fils Charles-Joseph. À travers ces personnages apparaît au second plan, par moment, une grève réprimée par l'armée, l'empereur vieilli continuant à participer aux manœuvres et défilés militaires, et l'on perçoit de plus en plus la poussée des nationalismes et celle du socialisme qui vont miner de l'intérieur le principe divin, « apostolique », qui faisait l'unité d'un empire de peuples hétérogènes. Et tout au long du livre revient *La Marche de Radetzky*, pimpante, heureuse, que Johann Strauss composa pour saluer la victoire du général sur l'insurrection lombardo-vénitienne, et qui va accompagner le déclin de l'Empire.

Pendant toute cette lecture, la marche de Strauss me trottait dans la tête. Et soudain, sur Antenne 2, nous tombons sur un concert à Vienne, dirigé par Lorin Maazel, qui se termine par *La Marche de Radetzky*. La caméra s'est auparavant promenée dans le grandiose Opéra, avec ses énormes statues intérieures, son luxe impérial, et a panoramiqué sur la salle en tenue de gala. Et voilà que, dans la joie et l'enthousiasme, la salle scande la marche en battant des mains, et que, dans cette capitale majestueuse et monumentale de ce qui est désormais une nation naine, la grande Vienne de la fin du siècle passé semble ressusciter. Solange et moi, envahis totalement par la musique, ne cesseront de l'entonner, de la chanter, de la fredonner tout au long de la journée.

Comme chez une vache qui rumine et fait passer de son premier estomac à son second ce qu'elle a brouté, moi, le roman de Roth me revient et repasse dans une seconde mémoire, à la fois plus rempli de vie et plus rempli de nostalgie qu'à la lecture immédiate.

MARDI 2 JANVIER

Encore vie au ralenti à Augères jusqu'après déjeuner. On se déclenche alors pour le retour. L'autoroute est chargée de 92, 93, 95, 78, 75 qui reviennent sur l'agglomération. On sent que Paris est peu peuplé par rapport à son énorme banlieue.

Sitôt arrivé, je pars acheter des courgettes pour Herminette, du lait concentré en tube pour Edwigette, et deux pommes boskoop pour la mienne.

Je lis dans *Le Monde* que la Cour des comptes a transmis un rapport au parquet de Paris sur la gestion de l'ARC (Association pour la recherche sur le cancer). Celle-ci n'a consacré qu'un tiers des sommes reçues à la recherche, les deux autres tiers sont passés dans la gestion et la communication, avec « surfacturations » et « commissions injustifiées ». Même sans les divers détournements, il apparaît que le plus gros des fonds versés pour des causes humanitaires va à d'onéreuses publications, qui, de plus, sont envoyées non seulement au petit bonheur, mais parfois deux ou trois fois à la même adresse (chez moi, par exemple), ce qui démontre que le fichier informatique n'est même pas vérifié. Si j'avais eu le temps, j'aurais fait une étude non par analogie, mais en symétrie à celle que j'avais faite sur le sang contaminé. Dans ce dernier cas, le mal venait de l'hypertechnicisation, de l'hyperbureaucratisation, de l'hypermonétarisation, et de l'attitude des grands médecins mandarins, d'une part incapables de comprendre le nouveau, d'autre part solidaires de leurs confrères impliqués. Dans le cas de l'ARC, il y a non seulement de la bureaucratization, de la corruption, et une attitude mandarinale de solidarité médicale, mais aussi les ravages de l'hyperpublicité liée au mythe de la « communication ».

Un article scientifique intéressant de Catherine Vincent : on savait que les légumineuses puisaient directement dans l'air l'azote dont elles ont besoin en s'associant à des bactéries ; des chercheurs essaient de conférer à toutes les plantes de culture les moyens de s'affranchir des engrais azotés, qui sont à la fois polluants et coûteux. Les sols pauvres en éléments minéraux, particulièrement dans les régions tropicales, seraient ainsi désormais en mesure de fournir une production agricole qui satisferait aux besoins de leur population croissante.

La Lettre de l'AST de décembre 1995 comporte une interview de l'astromathématicien Jacques Laskar. Il a montré que l'orbite d'une planète autour du Soleil se déforme de façon non régulière mais chaotique, et il n'est pas possible de prévoir ni le présent ni le futur, en deçà et au-delà de cent millions d'années. Il a montré (et c'est bien lui l'auteur de l'article dans *Pour la Science*, que m'a envoyé de Bordeaux François Dress et que j'ai commenté le 15 janvier 1994 dans *Une année Sysiphe*, page 19) que sans la Lune, qui empêche les autres planètes de perturber l'orientation de l'axe de la Terre, il

n'y aurait probablement pas eu de vie évoluée sur notre planète ; enfin il a montré que l'amplitude des variations des orbites des planètes de notre système solaire pouvait conduire à une collision entre planètes ; bien entendu ses travaux ont été longtemps méconnus parce qu'ils perturbaient l'ordre scientifique établi...

Le numéro de *Sciences humaines* de décembre 1995 dit que l'État est le premier employeur de France et rémunère directement trois millions de français.

Dîner au thaï où les deux jeunes Thaïlandais sont toujours aussi aimablement courtois. Ils ont un excellent petit bordeaux (château-le-pic) avec lequel j'arrose mes pâtes à la thaïlandaise.

À la TV, le soir, je prends en route *L'Allée du roi*, téléfilm de Nina Companeez sur Louis XIV et Mme de Maintenon. J'aime assez les costumes, les chaises à porteurs, les grands saluts courbés avec chapeau en main tournoyante ; tout me semble adouci, édulcoré, mais ça se laisse voir. Puis je passe sur Arte pour *Pleins feux sur l'assassin*, film de Franju qui déçoit mon attente. On a l'impression d'une dilution de Hitchcock, mollement conduite, et aux acteurs mal dirigés.

MERCREDI 3 JANVIER

Ce matin, téléphone de Véro retour de Bihac où Michel et elle sont allés en voiture, franchissant le dernier poste frontière croato-bosniaque. Cette poche, la plus nordique de l'islam européen, est peuplée de deux cent cinquante mille habitants, la plupart paysans. Ils ont vu les mosquées sous la neige, des paysans travaillant avec d'anciens instruments aratoires ; les chevaux ont été ressortis partout, les bagnoles étant pour la plupart déglinguées. Il y avait là-bas quinze camions d'organisations humanitaires, dont ceux d'Équi-Libre, « des types formidables ».

Les gens de Bihac ont tenu dans des conditions d'isolement total, mais convaincus à chaque instant que l'Europe allait les libérer. Le jeune général Doudarevic a sauvé Bihac, réussissant au pire moment à obtenir des armes des Bosno-Serbes en les bernant sur ses intentions. Il a gardé des Serbes dans son armée, me dit-elle. C'est un « citoyen » pour une Bosnie pluriethnique, non un nationaliste musulman.

Ils sont passés par la Krajina, devant des fermes et maisons vides, abandonnées par les Serbes ayant fui l'avance croate. Je demande des nouvelles d'Abdic, le satrape musulman qui s'était séparé des Bosniaques. « Il vit peinard, je ne sais plus où... La FORPRONU a joué un rôle sinistre en sa faveur, me dit Véro. Ses anciens ouvriers, qu'il avait "enrôlés" dans son

armée, essaient maintenant de se faire intégrer... »

Elle revient émue par les témoignages de solidarité humaine qui se sont manifestés pendant le siècle. « L'héroïsme et la beauté ont été à la mesure de l'horreur. »

Toutes ces attaques contre la pensée unique sont bienvenues, mais à condition de ne pas sortir « de la vieille malle où moisissaient les restes de l'archéo-marxisme, du maoïsme et du sartrisme », comme dit Lefort. Celui-ci, dans son article de ce soir, « Les dogmes sont finis » (*Le Monde*), vise en fait non les critiques de la pensée unique, mais ceux qui se sont rassemblés avec ardeur dans le manifeste national-populiste de soutien à la grève. Lefort, en remarquant que le discours a cessé d'être charpenté par la « logique de l'histoire », conclut : « Seule la véhémence demeure. Le discours est informe. »

Un article scientifique nous dit que les datations au carbone 14 doivent être vieilles de deux mille ou trois mille ans pour la période de moins vingt mille à moins quarante mille ans.

Ce soir, les incertitudes sur les chances de paix en Bosnie et en Irlande du Nord se sont accrues. Dans le quartier serbe de Sarajevo, seize Bosniaques ont été enlevés et emprisonnés par des milices en civil. En Irlande du Nord, un sous-groupe de l'IRA continue à tuer, cette fois des délinquants (trafiquants de drogue) ou des supposés mouchards.

Les zapatistes vont devenir une force politique. Le Mexique bougera-t-il ?

Et si l'aventure fasciste et l'aventure communiste allaient recommencer dans le siècle qui vient ?

Maintenant, je ne trouve plus cela impossible.

Soir. *La Marche du siècle* sur les singes, et particulièrement les chimpanzés. Je vois que les études par l'observation éthologique et par le langage des signes avec les chimpanzés ont progressé, mais dans la direction des observations pionnières de Janet Goodall et des relations entre les Gardner et Washoe dont nous avons fait état en 1972 dans le colloque « L'unité de l'homme ». Du reste, je retrouve Washoe, vieillie, dans un labo, où elle est enfermée avec des congénères à qui elle a appris le langage par signes. La parenté entre les chimpanzés et nous, cousins issus d'un ancêtre commun, est bien établie. Mais cela continue d'aller à contresens, non seulement de la théologie, mais de la philosophie dominante. Même lorsque celle-ci élimine la notion de sujet chez l'homme, elle ne peut faire la jonction, puisqu'il faut reconnaître la qualité de sujet au singe. Tant d'observations n'arrivent pas à

s'inscrire dans la culture, faute d'une structure de pensée qui puisse établir à la fois le lien et la séparation singe/homme.

Puis nous regardons sur Paris Première un spectacle de l'imitateur Yves Lecoq. J'adore les imitateurs, parce que je suis fasciné par le mimétisme, la façon d'entrer à l'intérieur d'autrui en prenant non seulement sa voix, ses gestes, les expressions de son visage, mais aussi ses sentiments et ses pensées.

JEUDI 4 JANVIER

L'esprit de réduction triomphe partout, pas seulement en science ou en politique, mais aussi en philosophie. La notion même de philosophie est non seulement close chez les philosophes, mais réduite à l'un de ses aspects, comme par exemple la production de concepts pour Deleuze.

L'esprit unidimensionnel : la mono-définition de la notion de modernité est toujours différente selon les auteurs ou locuteurs, et sur des bases aussi arbitraires on discute, disserte et théorise – sans se comprendre mutuellement.

Les cartes de vœux impersonnelles, certaines sans signature continuent à arriver – organes officiels, comités, associations, entreprises...

VENDREDI 5 JANVIER

Dans *Libé*, très juste article de Predrag Matvejevitich : « Un après-guerre aussi dur que la guerre ». Il dit qu'après Dayton il reste des obstacles qui semblent insurmontables.

De fait, nous avons vu des miliciens du Sarajevo serbe arrêter et emprisonner seize Bosniaques. Ils les ont finalement rendus, sous pression américaine sans doute. Tant que Karadzic et Mladic restent les chefs et maîtres de la Bosnie serbe, ils multiplieront les provocations, incidents et attermoissements pour faire capoter la paix.

Dans la page « Sciences » du *Monde*, un article de *Nature* de Henry Gee sur « l'explosion cambrienne ». Il ressort maintenant de façon presque certaine, à la suite de la découverte des fossiles des monts Ediacara (vieux de sept cents millions d'années) et de ceux des schistes de Burgess (en Colombie-Britannique, Canada) et d'autres sites (vieux de cinq cent quarante millions d'années), que la vie, après avoir végété pendant près de deux

milliards et demie d'années sous forme d'unicellulaires ou d'aggrégations cellulaires, a pris à l'époque édiacarienne des formes disparues aujourd'hui, puis a « explosé » durant l'époque du cambrien, pendant une période géologiquement courte de vingt à quarante millions d'années, il y a cinq cent quarante mille ans. C'est alors que seraient apparus tous les grands groupes (phylums) connus aujourd'hui. Les arthropodes, ancêtres des crustacés, araignées et scorpions, ont proliféré ainsi que les ancêtres de nos ancêtres, les chordés.

Comment ? Pourquoi ? Comme réponse à de formidables défis ? Accroissement de l'oxygène dans l'air, dont le pouvoir corrompateur a été utilisé comme détoxifiant ? Longue période glaciaire qui stimule les forces d'adaptation aux conditions extrêmes dans les espèces qui survivent en se transformant ?

De toute façon, l'histoire de la Terre et celle de la vie, étroitement mêlées, sont des histoires heurtées, où les catastrophes sont à la fois destructrices et créatrices. L'histoire de la vie connaît des révolutions créatrices dont la plus surprenante est jusqu'à présent celle de « l'explosion cambrienne ».

C'est curieux que tout ce qui concerne le cosmos, la Terre, la vie ne suscite aucune curiosité chez la plupart des philosophes, qui produisent certes des concepts, mais pour s'y enfermer hermétiquement.

Après-midi. Je sors du métro, *Le Monde* à la main, je regarde, et l'annonce en première page de la mort de Claudine Escoffier-Lambiotte me frappe au cœur. Un vertige me saisit, me projette à la Jolla, où nous sommes attablés au bord de la mer, il m'emporte à Royaumont, au Val-des-Genêts, à Paris, chez elle, rue Murillo. Qu'elle était active, vive, intelligente, et en même temps affectueuse, vouée à l'amitié ! J'appréciais beaucoup la qualité de ses articles scientifiques dans *Le Monde*, même quand je pensais différemment d'elle. Je lui attribuais la phrase que Michelet s'attribuait à lui-même : « J'ai les deux sexes de l'esprit. » Et je lui disais : « Michelette, va... »

Un monsieur vient me remettre un gros paquet constitué par un sien manuscrit. Il me le laisse, je regarde la première page et vois qu'il devrait comporter une préface de moi ; je feuillette deux pages et je vois l'emplacement prévue pour ma préface... Je n'ai jamais rencontré ce monsieur, qui m'a dit s'inspirer de mes travaux depuis vingt-sept ans.

En fin d'après-midi, Mme Vié m'apporte un énorme courrier qui s'ajoute à l'énorme courrier des trois derniers jours. Je suis submergé, parce que victime de mes curiosités tous horizons. De passer d'un sujet à l'autre, d'un

problème à l'autre, de façon discontinue, me fatigue et, après notre réunion de travail, j'ai mal à la tête.

Après dîner, je reste tard à m'abrutir à ouvrir les enveloppes, regarder lettres et imprimés, ventiler plus ou moins mal.

SAMEDI 6 JANVIER

Je me lève complètement démoralisé, non seulement parce que je suis submergé par ce que je dois faire ou écrire et par les engagements pris, non seulement parce que je vais sortir du calme de plus d'un mois pour m'élancer à Bruxelles, puis Montpellier, puis Bologne, puis Valencia, puis Moscou, mais aussi parce que je ne peux accuser personne d'autre que moi. Mes carences, mes faiblesses, ma connerie, voilà les responsables de mes maux. Comme ma colère ne peut se fixer sur un bouc émissaire, comme je ne peux accuser un ennemi extérieur, je suis obligé de faire revenir en boomerang mes fureurs sur moi-même.

Je sors faire des emplettes. Je passe avec tristesse devant Petit-Potin qui est fermé, comme tous les autres Félix Potin à la suite de la faillite de la société. Mme Petit-Potin a fermé pendant que nous étions à Augères. Il y a un écriteau à la porte : « Chers clients, votre alimentation de proximité est obligée de fermer ; merci pour votre fidélité. Tous nos vœux de bonne année. Nous espérons que ce magasin reprendra bientôt vie. »

Je vais à Shopi où, en plus des achats prévus, je me laisse tenter par un pot-au-feu précuit « Paul Bocuse » avec moelle. À la sortie, je rencontre le sympathique moustachu qui a préparé le livre consacré à Robert Antelme. On cause. On évoque « les événements » de décembre. On est d'accord pour pressentir un mal plus profond, non dit, non conscient. Il s'exprime en « littéraire » qu'il est, me cite Char, etc., et je pense que c'est mieux de s'exprimer dans ce langage que dans la langue rigide sociologique, économique et politique.

Au retour, courrier encore plus gros, plus vain. Quelle est la dernière lettre humaine que j'ai reçue ? Oui, il y a trois jours, d'Islande... Téléphone, c'est un universitaire de Salvador de Bahia qui m'invite là-bas, avec une parole très aimable : « Si vous n'écriviez pas, il manquerait quelque chose à la connaissance. »

Après déjeuner, tandis que j'essuie la vaisselle, soudaine plongée, sur

TF1, dans la forêt vierge de Nouvelle-Guinée où un peuple, les Toulambi, n'a pas encore, dit-on, connu de Blancs. Les hommes, qui ont un os mince qui leur traverse la base des narines, et des plumes sur la tête, frottent les bras de leur visiteur européen dont ils croient que la couleur blanche vient d'une peinture. On les voit se regarder stupéfaits et craintifs dans un miroir, puis apprécier le riz, inconnu pour eux, en se cognant le crâne du poing après chaque bouchée en signe de contentement. Est-ce vrai qu'il reste des peuplades n'ayant pas vu de Blancs ? Même s'il s'agit d'une mise en scène, la reconstitution paraît exacte. Je reste bras ballants, mon torchon à la main, puis vais terminer la vaisselle.

J'ai besoin de solitude, j'ai besoin de société, il n'y a pas de voie moyenne, il ne peut y avoir que tension dialogique entre les deux exigences contraires, sans que l'une des deux soit asphyxiée. En ce moment, je me sens seul, mais je ne bénéficie pas de la solitude. Je suis assailli par toutes sortes de gens, mais je ne vis pas en société.

Ce soir, pourtant, j'ai été bien content. C'était le cinquantième anniversaire de Zoé. Il y avait de leurs amis, à Corneille et elle, que je ne connaissais pas. Dans un petit groupe, on discute avec Corneille de la Macédoine antique. Elle n'était pas grecque, elle a conquis la Grèce des cités, mais elle parlait grec et ses dieux étaient grecs (« mais romains aussi », ajoute une participante à la discussion). De plus, fait remarquer Corneille, le roi de Macédoine était invité aux Jeux olympiques, même si aucun de ses sujets ne pouvait y participer... Et puis des Grecs, des citoyens athéniens, ont demandé l'intervention macédonienne qui, pour eux, n'était pas un risque d'assujettissement mais une chance d'unification... au prix, certes, de la démocratie.

On passe à l'hellénisation de l'Orient grâce à Alexandre, au règne généralisé de la culture grecque à l'époque hellénistique. Même les Juifs auraient été hellénisés si un Antiochus n'avait pas voulu édifier un temple à Jupiter sur l'emplacement du temple de Salomon. Corneille parle de la Bible traduite en grec par les Septante, vers 250 avant notre ère. J'avais souvent lu des références à la Bible des Septante sans savoir vraiment de quoi il retournait, pensant que c'était une traduction postérieure à la prédication de Paul. Corneille me met le nez sur mon ignorance : c'était une Bible traduite par soixante-dix rabbis pour les Juifs du monde grec qui avaient oublié l'hébreu. On avait isolé dans soixante-dix chambres ces soixante-dix rabbis, chacun procédant à la traduction du texte sacré, et, une fois confrontées, les soixante-dix versions étaient identiques « à quelques virgules près ». Une fois de plus, je vois que le gruyère de ma culture a de gros trous.

Puis, je ne sais pourquoi, on évoque Rimbaud, et je fais profession de foi rimbaldienne. Mon voisin, dont je regardais parfois en parlant le profil bien taillé et le grand front, sort de la bibliothèque de Corneille, derrière lui, l'édition d'Arléa des *Œuvres complètes* de Rimbaud. Il les a établies lui-

même. Son nom : Borer. De ma mémoire s'élève comme un ectoplasme, et prend forme, son livre, *Rimbaud en Abyssinie*, que j'avais en son temps demandé au Seuil et lu avec passion. Et voilà la merveilleuse rencontre. Nous communions. Plus je vois combien il est possédé par Rimbaud, plus je me sens heureux. Il me raconte comment il a découvert la maison de Rimbaud à Aden, comment il a pu reconstituer, en 1984, le sens d'une correspondance entre Verlaine et Rimbaud, bien que leurs lettres n'aient pas été retrouvées, Verlaine demandant sans doute un texte de Rimbaud pour les poèmes qu'il intégrait dans son recueil des « poètes maudits » et Rimbaud répondant par l'expression équivalant au « va te faire foutre » d'aujourd'hui. Je lui dis comment la *Saison en enfer* était, à Jacques-Francis Rolland et moi, notre texte pythique que nous déclamions dans notre chambre, à la Maison des étudiants de Lyon, et qui accompagnait notre Résistance. « Et à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes. » Nous parlons, parlons toujours autour de Rimbaud. Je lui dis que j'avais envisagé d'écrire, en 1947, un livre sur Rimbaud intitulé *Les Secrets de l'adolescence*, et que j'ai dû garder mes notes préparatoires, à moins que je les ai égarées lors d'un déménagement. Il m'incite à retrouver ces notes. Il se propose de m'inviter à la maison Rimbaud, à Aden, ce qui m'enthousiasme. Alors que j'étais si morose dans l'après-midi, me voilà joyeux, heureux...

Au retour, au lit, je zappe et tombe sur un porno. Les images toujours identiques du pompier ont quelque chose de rituel, de sacré, qui me saisit toujours. Mais Edwige passe par la chambre et se trouve fort mécontente de ma contemplation. Au moment où elle arrivait, j'ai aussitôt zappé sur *Quasimodo*, tout bossu, sur la chaîne voisine, mais elle a compris. Du reste, même éloignée, elle se rend compte que je regarde du porno parce que je baisse le son. Pour ne pas l'irriter, et bien qu'elle n'ait pas terminé sa toilette, j'abandonne la scène mystique et je passe sur Planète. Là arrive un film intéressant sur Enver Hodja. À un moment, on nous montre une photo sur laquelle, à la libération de Tirana, Hodja fait un discours, du haut d'un balcon, entouré d'une dizaine d'autres responsables communistes ou « progressistes ». Ensuite, sur la photo officielle, quelques années plus tard, Hodja est tout seul, les autres participants ayant été éliminés de l'image, et sans doute du monde des vivants.

Du coup, je me souviens aussi qu'à un moment on a parlé avec Bercof et Corneille de la possibilité inouïe de trucage que donne la manipulation des images télévisuelles. « Ah, si Staline avait connu ça ! » s'est exclamé Corneille.

Tout désormais peut être truqué. Le combat pour la vérité ne fait que commencer. Alors nous avons besoin d'un supplément de rationalité critique, au moment même où nous souffrons de rationalisation imbécile.

Je rentre de la rue de Bretagne avec mes sacs de plastoche contenant mes emplettes de chez M. Simonneau, de chez Ramollo (dont je regrette toujours le départ à la retraite de l'ancien traiteur, philosophe sauvage), de chez le crémier, de chez les Algériens fruits-légumes ; le néo-Grec, très honnête, m'a dit que son *houmous* et son tarama dataient de vendredi, je me suis abstenu ; j'ai voulu acheter des pistaches pour ne pas partir sans emplette de chez lui, mais la pistache était à la limite du croquant. Je reviens par la rue de Turenne, soudain tout éclairée, car elle est nord-sud, par un soleil qui m'éblouit et fait foncer mes verres de lunettes. Ce soleil m'inonde de joie, comme d'une arrivée du printemps. Le temps est très doux. Il ne s'agit que d'un éclaireur trop hardi du printemps. Le soleil est en train de se faire encercler par des nuages, dont certains, petits comme des avions de chasse, passent rapidement sur lui. Mais le bleu du ciel ne se laisse pas totalement grignoter et, quand je rentre, il domine encore une diaspora de nuages blancs. Plus tard, le ciel s'éclaircira totalement, mais moi je reste à ma table de travail, immobilisé par du courrier en retard.

Soudain, je repense aux *Secrets de l'adolescence*. Je vais regarder du côté de mes vieux dossiers où je découvre le manuscrit de ce roman, intitulé tantôt *Le Temps irréparable*, tantôt *L'Année a perdu son printemps*, que j'ai écrit en 1947 ou 1948, et que je n'ai pas envie de regarder, je trouve aussi un dossier de poèmes, dont l'un, complètement oublié, sur la place de la Bastille.

Et si je le notais ?

Je ne trouve pas, je vais abandonner ma recherche, quand, dans un autre secteur, finalement, je trouve un dossier Rimbaud. À l'intérieur, des vieilles chemises correspondant peut-être à des chapitres éventuels, des vieux papiers jaunis où sont inscrites des notes, tout cela très dispersé. Je n'avais encore rien charpenté. Je téléphone à Borer, tombe sur son répondeur, et lui communique ma trouvaille.

La journée est très belle, printanière. Je n'accompagne pas Edwige qui va quai aux Fleurs. Je m'enferme pour répondre à du courrier en retard.

Le soir, elle est fatiguée par la nuit précédente, moi aussi, mais je vais chez Josette et Rauf qui nous ont invités pour une soirée galette des Rois. Là je retrouve la planète amicale, dont j'ai quitté, hélas, l'espace gravitationnel, avec Jean et Michèle, les Burg, Flo... La galette sera précédée de *mésés* libanais. Ma résolution de sobriété tient plus ou moins pour le vin, mais s'effondre devant le *houmous*, la salade d'aubergine et autres délices.

Au retour, je tombe sur la fin de l'agréable *Ses trois amoureux* (Tom, Dick et Harry), film de 1941 avec Ginger Rogers. Jusqu'à la fin, elle hésite entre trois prétendants, finit par choisir un milliardaire, mais, au moment où

elle va partir avec lui dans sa luxueuse voiture, le prétendant bohème-sympa lui roule un pat' qui l'extasie, elle quitte la voiture et bondit sur le siège arrière de la moto du poète fauché. Moralité : le véritable amour est du côté de la poésie, non de l'argent.

LUNDI 8 JANVIER

Edwige n'a pas cessé de tousser pendant la nuit. Au matin, je suis inquiet, fatigué, vaseux. Je téléphone à Jacques en espérant qu'il pourra l'examiner aujourd'hui, et il nous donne un rendez-vous pour 19 heures. J'écoute France Info, où il n'y a aucune nouvelle extraordinaire.

Vers 10 heures du matin, le téléphone sonne et je prends l'appareil. La radio portugaise me demande une déclaration sur la mort de Mitterrand. Je suis estomaqué et dit que je ne peux faire aucune déclaration. Le téléphone sonne : *L'Unita*, France Culture, RTL, *La Vie*, France 2. Je n'ai pas envie de m'exhiber sur cette mort, j'ai de plus en plus horreur de ces déclarations lapidaires dont se repaissent les médias ; les connards croient que je suis comme les autres qui se ruent à la télé dès qu'on les siffle. Alors que je ne peux ni ne veux parler dans leurs cadres chronométrés et préfabriqués. J'ai pris TF1 qui sort une télé-biographie préparée d'avance, puis recueille déclarations d'inconnus et de personnalités. Tant de choses remuent en moi, me remuent, ruminent...

Quand *Libé* me demande un texte pour « Rebonds », je dis que je ne peux le faire dans la journée, mais que, peut-être, demain... En fait, il y a un magma mitterrandien dans ma tête, d'où commencent à sortir quelques thèmes.

Bien que me sentant mal foutu, je vais au déjeuner du CIRET, dans un restaurant, près de l'UNESCO, où je me borne à prendre une sole grillée, et repousse de la main le verre de saint-émilion 1981 qui m'est offert. Il y a le Brésilien Ubiratan d'Ambrosio, mathématicien qui fut recteur de l'université de Campinas, une anthropologue mexicaine, qui dirige un service à l'UNESCO, Madeleine Gobeil, Basarab Nicolescu. Nous parlons beaucoup de l'Amérique latine qui me semble être le grand creuset culturel des temps qui viennent. J'avais déjà été frappé, au Mexique, au Brésil, en Argentine, par l'extraordinaire puissance d'assimilation des apports culturels venus d'Europe et d'Amérique du Nord, la capacité à associer ce qui, ici, semble antagoniste. (Je me souviens qu'à ma première visite à l'université de Mexico, en 1960 je crois, j'avais vu côte à côte dans une vitrine les œuvres de Trotski et celles de Staline.)

Je ne sais pas qui dit que le mouvement zapatiste des Chiapas est le premier mouvement social du XXI^e siècle. Il y a comme une intégration du

thème révolutionnaire guévariste dans une conception qui n'a pas encore pris de visage. En plus, le mouvement utilise Internet. Il paraît qu'en France on peut taper « Zapata » sur le Minitel et avoir les dernières informations sur le mouvement.

On a dit que la grève française était la première révolte contre la mondialisation. Alors cette grève et la rébellion zapatiste seraient les premières révoltes du XXI^e siècle...

On parle aussi de la fossilisation généralisée de la pensée politique. D'Ambrosio rappelle une phrase de Wiener, demeurée inaperçue : « Ce qu'il faut, c'est réfléchir, non pas aux conditions et modalités du travail, mais à la nature du travail. »

Quand la conversation tombe sur l'anthropologie, je vois une fois de plus s'opposer la thèse de l'unité de l'humanité et celle de sa diversité. Je répète mon propos sur la nécessité d'une structure de pensée capable de concevoir l'unité du multiple et la multiplicité de l'un. Mais c'est cela qui est inconcevable à la pensée alternative.

À 15 heures, réunion du CIRET à l'UNESCO. J'embrasse avec joie René Berger et Michel Camus. Mais, toujours mal foutu, je demande à parler l'un des premiers ; en passant, je remarque qu'à l'occasion de l'année de la tolérance l'idée même de tolérance a beaucoup gêné certains intellectuels français qui ont préféré parler des limites de la tolérance. Je dis que savoir tolérer comporte une souffrance, la souffrance de tolérer des propos ressentis comme intolérables. Je rentre me coucher, la mort de Mitterrand s'est intimement mêlée à mon mal-être, l'a aggravé.

Quand je sors du lit pour accompagner Edwige à l'Hôtel-Dieu, je vois à la TV que cette mort est un immense événement, comme si elle sonnait le crépuscule final des grands politiques qui vécurent la Seconde Guerre mondiale, le nazisme, le stalinisme, la guerre froide, les débuts de la construction européenne.

Retour de l'Hôtel-Dieu. Légère modification du traitement pour calmer la toux. Je regarde encore la TV. Le discours de Chirac sur Mitterrand est sobre, noble. Je ne sais pas si Mitterrand en aurait fait autant pour lui.

Puis on vient me chercher parce que j'ai promis, et ne sais me dédire, de parler à l'association La Cantonade, organisée par des jeunes gens, qui tient ses réunions au sous-sol du restaurant du Coq-Héron. Ils commencent à m'interroger sur Mitterrand ; j'oublie de leur parler de ma rencontre avec lui pendant la guerre du Golfe, puis nous discutons à bâtons rompus à partir des thèmes de *Mes démons*.

Je rentre crevé. Edwige dort.

MARDI 9 JANVIER

Matinée nauséuse et bousculée. Je subis encore les conséquences des deux sorties consécutives de samedi et dimanche, et peut-être la mort de Mitterrand me travaille-t-elle aussi au foie.

Je commence à rédiger mon texte « Le second époux », où je veux éviter psychologie, récapitulation historique, sociologie, etc. Interruption, je vais me faire malaxer par Mme Deligny. Puis je me remets au Mac, termine vers 16 h 30, faxe le texte à *Libé*.

Je prends l'Eurocity pour Bruxelles, ne résiste pas au plateau-repas ni au listrac. J'ai beau m'enjoindre de ne pas prendre le hors-d'œuvre qui comporte des petites moules, crevettes et mini-calmars dans une salade de carottes et céleri râpés avec une sauce semi-piquante, je ne peux résister, et me traite de pauvre con.

M. Luyckx m'a donné rendez-vous au point de rencontre de la gare de Bruxelles, ignorant que le point de rencontre a disparu biscotte travaux. Moi, je cherche le point de rencontre inexistant. Finalement on se rencontre sans point de rencontre et il me conduit à l'hôtel Europa, dans le quartier des Commissions européennes.

MERCREDI 10 JANVIER

Je me lève tôt, en profite pour corriger mon exposé au cinquantenaire des *Cahiers pédagogiques*. On vient me chercher à 9 heures.

Je fais le séminaire à la cellule prospective des Commissions européennes. Exposé. Questions, réponses, et, à midi et quart, M. Luyckx, toujours courtois, me raccompagne à l'aéroport.

Retour à Paris. Je me sens crevé à nouveau. J'espère que Mme Michèle, qui doit m'acupuncter à 16 heures, me ragaillardira. En fait, je sors hagard, quasi somnambulique de ses aiguilles. Mais je dois m'occuper, J.-F. et Flavienne viennent dîner.

Au répondeur, un message de Borer qui m'apprend que Verlaine est mort un 8 janvier et que sa dernière parole a été « François » sans qu'on ait jamais su de qui il s'agissait.

J.-F., qui s'est mis au Mac à mon exemple, a commencé ses mémoires et

il me dit qu'il ira demain à *L'Humanité* retrouver deux ou trois textes, dont l'un qu'il avait écrit à l'époque avec Roger Vailland. Sa hargne anticomuniste a disparu, il me parle de Cabanes, Stil, comme de types « gentils ». Je m'indigne : « Dis que Reca ou Arnaud Spire étaient gentils, mais pas ces types-là. » Il s'attendrit maintenant sur son passé stal après l'avoir vomi.

JEUDI 11 JANVIER

J'avais une place retenue dans le TGV de midi pour Montpellier. Je savais que, même fatigué, je devais le prendre car j'avais fait faux bond au dernier moment, il y a quelques mois, à ma conf prévue à l'université de Montpellier, et que celle-ci avait été reportée pour aujourd'hui. Mais ce matin, je suis tellement crevé qu'il m'apparaît impossible de partir, même de sortir. Je n'ai pas de fièvre, j'ai même correctement dormi cette nuit. C'est un épuisement de tout l'être que je ressens, comme un avertissement nouveau, terrible.

Je réussis à trouver le téléphone de Tacussel, pour qu'il prévienne Brohm de mon impossibilité. Puis, au téléphone, je discute avec Olivier du problème de la couverture de *Terre-Patrie* en collection de poche. J'ai dit et répété que je ne voulais pas une illustration à connotation écologique, on m'a envoyé hier un arbre... Je répète que je voudrais une illustration qui suggère que nous avons des racines terriennes, pour éviter l'interprétation, qu'a fait courir Bruckner, que je prêche un cosmopolitisme sans racines, mais le Narcisse étendu, dont le corps se moulait sur le sol, de Gustave Moreau, suggéré par Medaisko, ne rend pas à l'image. Olivier me dit qu'il faudrait une illustration non allégorique, et chercher peut-être du côté de la peinture romantique. Je lance le nom de Turner.

Recouché, je commence à regarder les funérailles de Mitterrand, mais une sonnerie téléphonique me fait courir. Effectivement, Annie Morvan, coresponsable de la collection « Points » avec Olivier, me dit qu'elle va venir me montrer un Turner.

Je me remets à la TV, celle de la salle à manger, où je peux entendre l'appel de l'interphone. Je suis crevé et on enterre Mitterrand. Je me demande si la mort de Mitterrand n'est pas entrée au plus profond de moi-même, et si je ne subis pas mimétiquement cette mort.

Mercredi 10 janvier, à la Bastille, il y eut les obsèques célébrées par le peuple de gauche, celui qui s'était réuni à la Bastille il y a quinze ans, et qui, oubliant déceptions et désenchantements, y a régénéré sa ferveur.

Mais, surtout, le lendemain matin jeudi, on a pu regarder à la télévision le spectacle encore jamais vu de doubles funérailles simultanées, les unes

allant à la terre, les autres montant au ciel. L'écran était divisé en deux. D'un côté on pouvait suivre l'arrivée de l'avion-corbillard à Cognac, puis la procession dans toutes ses étapes jusqu'au cimetière de Jarnac. De l'autre côté, on pouvait voir arriver à Notre-Dame de Paris les premières personnalités, puis les grands de la Terre, puis Chirac, puis la grand-messe, l'homélie de Mgr Lustiger, et enfin l'arrivée en rangs serrés des grands chefs d'État et rois, Eltsine, Arafat, Juan Carlos, Castro, à l'exception gênante de Clinton, vers le perron de l'Élysée.

Ainsi, parallèlement et simultanément, d'un côté nous avons pu voir le cercueil recouvert d'un drapeau tricolore, porté par polytechniciens, saint-cyriens, élèves pilotes de l'air, recevant sur l'aéroport les honneurs dus à un président, puis le grand cortège guidé et flanqué de motards de la garde républicaine arriver à Jarnac. Là le drapeau était retiré, les pompes républicaines étaient supprimées, le président cédait la place à François Mitterrand, enfant du pays, et un cortège pédestre traversa la ville, composé de la famille et de familiers politiques choisis comme amis ; puis le cortège entra dans l'église, ouverte aux habitants de Jarnac, où eut lieu un rapide office funèbre sans discours, et le cercueil, suivi alors seulement de la famille et des familiers, partit pour le petit cimetière où il fut enterré loin des photos et des caméras, qui pourtant purent happer de loin l'ultime recueillement devant la tombe.

Et tandis que le corps de François Mitterrand retournait à la terre même où il était né, consacrant ses retrouvailles charnelles avec son sol natal, sa province, la France des terroirs, une messe grandiose était célébrée dans le recueillement. Pendant que les visages de Danielle Mitterrand et de Mazarine exprimaient la douleur en la retenant, une longue larme continue sortait de sous un verre de lunette de Helmut Kohl et descendait le long de sa joue. Pendant que les pelletées de terre recouvraient le corps à Jarnac, une homélie inspirée magnifiait à Notre-Dame son esprit ; celui-ci s'élevait, remplissait la voûte de la cathédrale et montait dans le ciel des héros et demi-dieux.

Tandis que les premières funérailles se rétrécissaient aux tout proches, se confinaient dans une petite ville, se miniaturisaient dans un petit cimetière et se terminaient dans les profondeurs de la terre, les secondes, transportées dans les airs, s'amplifiaient à l'échelle de la France et du monde entier.

En même temps, le corps de Mitterrand accomplissait le cycle de la mort-naissance dans les tréfonds du sol français, et son esprit s'élevait dans le ciel de France pour y prendre définitivement place. Les triples funérailles se sont ainsi unies dans des obsèques grandioses, jamais connues jusqu'ici. Les premières, en préliminaire, furent celles du peuple de gauche se retrouvant en un Mitterrand de 1981 éternisé, le Mitterrand de l'espérance ; les deux autres, en simultané, furent, à Jarnac, celles des siens et celles de la fidélité aux racines terriennes ; à Paris, celles de la France en majesté et de l'hommage des grands de ce monde.

Et, comme dans une trinité où les trois entités sont un tout en demeurant

distinctes, la France laïque de gauche, la France catholique, la France des terroirs s'unissent tout en demeurant distinctes. La France se retrouve une et multiple. Elle se trouve dans ses racines, s'exalte dans ses sommets, s'émeut dans ses deux traditions antagonistes et complémentaires, celle de la cathédrale Notre-Dame et celle de la place de la Bastille.

Ainsi, dans cette fête sacrée qui va être recouverte très vite par la vie quotidienne et la vie politique, s'est opérée une régénération de tout ce qui est France, relançant dans le futur en même temps que le patriotisme, cette « exception française » que certains croyaient morte.

Une nation est une réalité semi-mythologique. Une grande idéologie est une mythologie semi-réelle. Les obsèques de Mitterrand sont un moment prodigieux de revitalisation du mythe de la gauche et du mythe de la France, et cette revitalisation mythique fait de Mitterrand un mythe. La France se contemple elle-même en majesté, et le monde la contemple dans cette majesté. La France se glorifie en Mitterrand, et le monde la glorifie en le glorifiant. Ainsi Mitterrand a accompli de façon souveraine (mais non complètement inconsciente, car il avait pré-organisé ses funérailles, réussies grâce à l'aide généreuse de son successeur à la présidence) le plus grand acte de toute sa carrière.

Je trouve que ce que je viens d'écrire pourrait faire un article, je l'extrais, le modifie un peu, et l'envoie à tout hasard à *Télé Obs*.

J'avais noté aussi cette phrase de Mitterrand, en mars 1995, à propos de la mort, citée par Lustiger : « [...] ces temps de sécheresse spirituelle où les hommes pressés d'exister en oublient le mystère ». Mais le prêche de Lustiger sur la bonté divine et la résurrection m'a semblé bien dérisoire.

Mort ! Mort ! Et moi, épuisé. Plus fort encore revient l'appel : « Change de vie ! » Je devrais *tout* annuler, mais je sais que je ne pourrai annuler Valencia, que je ne peux/veux pas annuler Moscou.

La fin d'une France tranquille ?

VENDREDI 12 JANVIER

Reste en chambre, toujours épuisé. Mon épuisement a fait craquer mes défenses immunologiques, et rhino-pharyngite, mal de tête ont pénétré en moi.

Mon texte est arrivé trop tard pour *Télé Obs*, déjà bouclé. Je l'avais faxé aussi à Jean Daniel en lui demandant de me prévenir s'il ne l'intéressait pas.

J'ai fait une très mauvaise plaisanterie à Edwige en lui disant que le cadeau que je lui faisais était peut-être le dernier.

SAMEDI 13 JANVIER

Toujours mal foutu

Je devrais profiter de ce mal, qui me permet d'annuler ce qui me semblait inannulable, pour éliminer au max l'inéliminable, et faire ma propre décélération.

À quelle inculture j'en suis réduit : on me signale des livres importants, dont j'ignore le titre et l'auteur. Je lis, plutôt parcours, les journaux, des bribes de revues... Des livres s'accumulent et leur accumulation me décourage...

Comme aucune nouvelle de *L'Obs*, j'envoie le texte à *Libé* pour « Rebonds ».

DIMANCHE 14 JANVIER

Rencontre avec M. Je lui dis les étapes de mon mal : d'abord excès gastronomiques du samedi et dimanche, puis froid durant l'aller et retour à Bruxelles du mardi, puis fatigue incroyable, qui, selon moi, affaiblit mes défenses immunologiques et permet l'irruption des virus rhino-pharyngés.

« Et la mort de Mitterrand ? » me dit-il.

Effectivement, elle est survenue le lundi, et j'ai pensé que le choc reçu avait contribué à m'affaiblir.

« Vous êtes à peu près de la même génération, vous n'avez cessé de jouer à cache-cache avec lui, sa mort est pour vous la présence de votre propre mort. »

Il me suggère d'écrire sur Mitterrand, sur l'après-guerre : « Vous êtes très bien placé pour cela... »

— Oui, mais j'ai trop de choses en chantier, en projet... Et puis je ne saurais me lancer dans un travail qui nécessite documentation, accumulation de notes, etc.

— Dommage », me dit-il avec son air énigmatique.

Il fait encore très beau soleil quand je le quitte. Edwige et moi décidons

d'en profiter, et prenons un tax pour l'île Saint-Louis, longeons le quai d'Orléans tout ensoleillé, traversons le pont Saint-Louis et, par la rue du Cloître, arrivons au marché aux oiseaux. Plus de soleil, j'ai froid, mais ne peux détacher mes yeux de tous ces petits sautillants jaunes, roses, verts. Passer sa vie à sautiller dans une cage ! Que ressentent-ils ? Il y en a un en tout cas qui souffre manifestement de sa captivité et fait les cent pas tout le long de sa grille.

Nous regardons un peu de 7 sur 7 avec Gorbatchev. Il semble sortir d'une ère révolue... J'aime son visage d'ex-apparatchik devenu totalement humanisé, et qui, du reste, est désormais habité par une philosophie humaniste. Je suis fasciné par cet apprenti sorcier qui a si bien échoué en réussissant si bien à défaire le totalitarisme. Ce qu'il dit est bien, et ne mord plus sur le réel.

On se dépêche de dîner pour voir *M. Butterfly* sur Canal Plus, film de David Cronenberg avec Jeremy Irons. Comme je suis moi-même totalement envoûté par le grand air de *Madame Butterfly*, je suis comme Jeremy Irons, employé à l'ambassade de France à Pékin, en 1964, qui est fasciné par Song Liling, en devient amoureux, puis amant, ignorant qu'elle lui soutire des renseignements pour son gouvernement, et surtout qu'elle est un travesti... C'est fatal, comme l'était *Fatale* de Louis Malle avec le même Jeremy Irons, et je ressens le fatal de façon fatale.

LUNDI 15 JANVIER

Le matin, après toilette, je sors acheter des médicaments à la pharma. Le ciel est bleu, il fait assez doux. Je me surprends à chanter avec ardeur *La Jeune Garde* :

Demain si l'peuple bouge
Nous descendrons sur les boulevards.
La nouvelle garde rouge
Fera trembler tous les richards.

Allons, le moral revient. C'est le soleil ! Comme la pharma est du côté de l'ombre, je traverse le Beaumarchais et déambule au soleil voluptueux, jusqu'au feu rouge de la rue du Pont-aux-Choux. Là je retransverse et vais prendre du lait écrémé pour Edwige chez M. Abdallah.

Chez moi, entretien philosophique pour la TV iranienne. Deux techniciens. Une femme, portant le foulard islamique, me parle d'une voix mesurée et douce, sans accent apparent, et me pose dix-sept questions sur le monde, la science, l'Occident, les médias, la connaissance de l'être humain, les sectes, le besoin spirituel et religieux, la mort et la mort de Mitterrand, et

me demande *in fine* un « message » pour les intellectuels iraniens. Je le donne : « Interrogez-vous, interrogez, cherchez. » Elle me confirme que des livres de moi ont paru en édition pirate dans son pays, mais est incapable de m'en citer les titres.

Visite de l'ami helvète de Bienne qui m'apporte six bouteilles de vin vaudois que je lui aurais gagnées sur un pari. Mais quel pari ? Il avait prévu que Pasqua aurait fait capoter la candidature de Chirac, et nous avions joué chacun six bouteilles là-dessus.

Je n'ai suivi que distraitement l'affaire du commando tchéchène qui a pris des otages dans le Daghestan. Mais voilà que l'horreur éclate dans la brutalité effrénée des deux parties, l'une et l'autre prêtes à l'extermination. Plus les Tchétchènes sont héroïques, plus ils sont fanatiques et sans pitié, plus les Russes sont attaqués, plus ils sont prêts à tout écraser sur leur passage. Une fois de plus, ils n'y arrivent pas du premier coup et c'est le carnage des deux côtés. Et une fois de plus, un bain de sang sépare ce qui était uni dans un empire multinational, et oppose désormais radicalement chrétiens et musulmans.

Soir. *Hot Spot* de Dennis Hopper. À chaque instant, je me rends compte que je l'ai déjà vu mais, en même temps, à chaque instant, je le regarde comme si je ne l'avais jamais vu. C'est fatal, mais de tout autre façon que le film d'hier. Ici, la fatalité, c'est le destin qui empêche le héros de se libérer et de réaliser sa vie, et qui finalement le contraindra à vivre avec la femme qui peut à tout moment l'envoyer en prison. Le héros est pris comme dans de la glu dans cette petite ville du Texas. Dans le premier film, la fatalité part de l'intérieur de l'âme, de la fascination absolue. Dans celui-ci, le destin tisse autour du héros une toile fatale qui l'enchaîne à jamais.

MARDI 16 JANVIER

Je me sens encore trop fragile pour partir à Bologne où je me faisais une joie de retrouver mes amis de Pluriverso. Mais je veux éviter une rechute...

En fin de matinée, je prends la voiture pour conduire Edwige au quai de la Mégisserie où elle veut acheter une plante grasse. L'appartement s'est rempli de plantes, et, tous les matins, Edwige bassine les unes, en plonge certaines dans l'évier rempli d'eau, en arrose d'autres, bref, s'affaire pendant plus d'une heure auprès de ses végétales enfants qu'elle couvre de tendresses et de reproches. Mais sa passion suprême est Herminette. Dès qu'elle ouvre l'œil, Herminette, qui la surveillait, bondit sur elle et lui lèche la bouche avec

ardeur, interrompue de temps à autre par Edwige qui lui donne un gros baiser sur le cou ou la poitrine. À chaque retour de l'extérieur, Herminette l'attend à la porte, lui vole dans les bras et lui roule des patins félins avec une conviction absolue. Herminette règne. Quand son miaulement de midi fait connaître sa faim, Edwige court lui donner ses croquettes. Mais moi, je peux parfois attendre 14 heures pour déjeuner.

Reprenons notre récit. Dans la voiture qui piétine rue de Rivoli, je me sens envahi par une rage de dents. Elle s'était manifestée hier soir après dîner ; je m'étais aquapiqué, ce qui avait accru ma douleur, qui s'était enfin calmée. J'ai cru qu'un nerf était à vif. Maintenant que la douleur revient, s'élance, me laisse peu de répit, je suis sûr que ce nerf est tout à fait à vif. Dès que je stoppe la voiture près du quai, je prends mon téléphone portable, et je joins l'assistante du docteur Godin qui me donne rendez-vous pour 16 h 30.

Edwige m'accompagne chez Godin. J'aime qu'elle se soucie de ma santé, mais je n'aime pas qu'elle ne se soucie pas de la sienne. Godin remarque très vite que je n'ai pas de nerf à vif, mais un début d'abcès sous une grosse molaire avariée depuis longtemps et qu'il avait pu sauver par astuces dentaires depuis deux ans. Il pense qu'il faudra l'arracher après traitement de l'abcès par antibio, puis comme il voit la dent assez branlante, quasi refoulée vers l'extérieur par l'os, il me propose de l'arracher immédiatement. Piqûres douloureuses, puis j'entends de l'intérieur de mon crâne d'affreux craquements d'os, et soudain tout est fini, je vois une énorme vilaine dent toute saignante à la racine. Le pus sort de la brèche, dit-il, il désinfecte, colmate, nettoie, etc., sans que je sente rien. Nous sortons soulagés, je me sens assez bien, heureux.

La formule de Rimbaud me revient, « sa dent douce à la mort ». La dent arrachée, mais c'est la mort de Mitterrand qui m'est arrachée !

Nous prenons un tax, le faisons arrêter au Comptoir du saumon où je prends quatre tranches de *gravlax*, plus un peu d'œufs de saumon pour fêter ma sortie du Léthé.

Et voilà qu'au retour à l'appartement je tombe sur le gros titre de première page du *Monde* annonçant que, selon le docteur Gubler, médecin personnel de Mitterrand, celui-ci était atteint d'un cancer de la prostate accompagné de métastases osseuses depuis 1981, et « qu'il n'était plus capable d'assumer ses fonctions depuis fin 1994 ». L'information avait paru en page intérieure dans le *Libé* du matin mais je n'y avais pas prêté attention.

Je prends TF1, et l'événement déferle sur nous. Le docteur Gubler, interviewé en direct, déclare qu'il était pris dans un mensonge depuis 1981, que les communiqués de santé du président étaient trompeurs, et cela quasi tout au long des deux septennats. La chose étonnante, c'est qu'en 1981 la

science donnait au mieux trois ans de survie à Mitterrand mais que son organisme a tenu pendant onze ans. C'est en 1992 qu'a lieu l'opération et que le cancer est révélé, mais apparemment il ne porte pas atteinte à l'exercice du pouvoir présidentiel. Or le docteur Gubler affirme que, depuis novembre 1994, Mitterrand, très souvent alité, « ne remplissait plus le mandat pour lequel il avait été élu ».

Le docteur Gubler se justifie d'avoir dévoilé la vérité devant son questionneur de TF1. Puis il est vivement critiqué par une sommité de l'ordre des médecins, puis on voit maître Kiejman qui dénonce la trahison et de l'amitié et du secret médical, et qui déclare porter plainte au nom de la famille ; puis Jack Lang et d'autres affirment que, contrairement aux dires du docteur Gubler, Mitterrand a manifesté quasi jusqu'à ses derniers moments tout son intérêt à la politique, à la littérature, à la vie (le docteur Gubler disant qu'il ne s'intéressait plus qu'à sa maladie).

Sous les critiques, le docteur Gubler éprouve le besoin d'exprimer le désarroi dans lequel il s'est trouvé pendant des années à garder seul un secret d'importance politique majeure. Cela est convaincant, mais il semblerait que sa hâte à publier ce livre et ses commentaires désobligeants sur la fin de la vie du président tiennent au fait qu'il s'est trouvé évincé au profit d'un autre médecin. L'affaire Grossouvre a révélé comment, à l'Élysée, ce palais clos, les dévouements les plus ardents ont pu se transformer en rancœurs, voire en haine...

J'en suis renversé. Deux jours après l'apothéose, l'abîme ! (Et moi qui ai fait un texte sur l'apothéose !) Après la glorification de Mitterrand, voici que *Le Monde*, en première et dernière pages, le dénonce comme menteur effronté...

Les pensées se bousculent dans ma tête. Quelle volonté incroyable que la sienne pour conquérir une rémission de onze années sur un mal fatal qui aurait dû l'entraîner à la déchéance et à la mort en quelques mois. Et, en même temps, m'apparaît enfin le visage de Mitterrand qui domine tous les autres, celui où le courage et la ruse sont indissociables, comme deux profils d'une même face. D'un côté, un mensonge entretenu pendant près de quatorze ans et jamais véritablement levé, de l'autre, plus que du courage, de l'héroïsme. Et pourquoi ? Parce que au moment où, enfin, après des décennies de préparations et d'attentes, il accédait *in extremis* au pouvoir, en mai 1981, il apprenait définitivement et radicalement, le 16 novembre 1981, au retour de Cancún, qu'il était atteint à mort. Le pouvoir, le pouvoir ! Quelle drogue, quelle ivresse que l'exercice du pouvoir ! C'est le thème doux et lancinant du *Boris Godounov* de Pouchkine. C'est le thème terrifiant et mortifère des tragédies de Shakespeare. Avec quelque chose d'inédit, d'inconnu jusqu'alors dans l'Histoire, me semble-t-il. Que de souffrances infinies a-t-il dû subir pour pouvoir ressentir la jouissance infinie du pouvoir !

Comment dissocier cette volonté héroïque et ce fief mensonge ?

Désormais, nous savons tout, en morceaux, mais ces morceaux se repoussent les uns les autres ; il nous faudrait savoir rassembler ces morceaux sans trahir la complexité, je veux dire sans trahir du même coup la vérité.

Les uns vont choisir l'un des profils et le graver à jamais dans leur mémoire, moi je regarderai toujours de face le double visage de François Mitterrand.

J'envoie le texte ci-dessus à *Libé*.

MERCREDI 17 JANVIER

La larme de Kohl. Peut-être pleurerait-il la mort de l'Europe ?

En décidant funérailles grandioses à Notre-Dame et deuil national, Chirac a aussi voulu conférer au siège présidentiel le caractère sacré dont il profitera lui-même.

Je parle au téléphone avec Anne Brigitte Kern des révélations du docteur Gubler. Elle a eu, de son côté, les mêmes réactions que les miennes, et ajoute : « Pendant quinze ans, il a vaincu la mort. »

JEUDI 18 JANVIER

Chaque jour, une secousse change toute la figure du kaléidoscope. Que de figures de Mitterrand depuis le 8 janvier !...

Mais je me rends compte que le mythe, la personne, le personnage ont masqué l'homme politique au cours de ces dix jours. Je pense même que plus j'ai subi la fascination des ultimes découvertes sur la personne, plus Mitterrand s'imprime en moi comme un roi de tragédie, plus j'en ai profité pour me masquer à moi-même l'opinion que je n'ai cessé d'avoir sur sa stature politique.

On m'avait demandé au lendemain de sa mort : « Pensez-vous que ce fut un homme d'État ? » J'avais éludé : « Presque... » Il a réalisé l'abolition de la peine de mort, la décentralisation. Il a été très libéral. Il a fait construire de beaux monuments qui transmettront son nom dans les siècles futurs (s'il en vient). Certes, il a maintenu une continuité, mais il n'a pas su répondre à la guerre d'Algérie quand il était ministre de l'Intérieur, à la guerre de Yougoslavie qu'il a laissée pourrir. Il a été désorienté par la réunification allemande, le putsch de Moscou. Il n'a été animé par aucune grande pensée, il

n'a pas eu le sens profond des défis du siècle et du problème de civilisation. Il n'a entrepris aucune grande réforme, à part la décentralisation. Il a laissé se continuer ce qui était commencé. L'union de la gauche était sans doute politiquement utile, mais quel vide !... Le Parti socialiste n'était certes pas enclin à repenser le socialisme, mais Mitterrand a contribué à y faire le vide intellectuel.

Ce ne fut peut-être pas un grand homme, ni un vrai homme d'État, mais ce fut un grand politique qui devint un souverain dont l'Histoire ne pourra oublier l'étrange et complexe personnalité.

Autant il put compter pendant des décennies sur la fidélité de ceux qu'il entraîna de Vichy dans la Résistance, puis de ceux qu'il recruta durant le combat résistant, autant les nouveaux fidèles qu'il se choisit dans son palais élyséen se montrèrent, chacun à sa façon, infidèles. Après les combattants, il eut les courtisans. Après les paladins, il eut les baladins.

VENDREDI 19 JANVIER

Mes *Fratricides* sortent plus tôt que je ne le pensais. Je dois aller chez Arléa faire mon SP. Je signe « Abel » le livre que je dédie à Caïn. Je signe. Inflation de « cordialement » et d'« amicalement ». Quand on a un peu d'amitié, il faut mettre « très amicalement », et pour ceux qui vous inspirent beaucoup d'amitié ? Pris de court, je fraternise...

Catherine Guillebaud, très gentille, m'offre un café – à ma surprise – excellent, et à l'heure du repas, elle m'apporte, du traiteur voisin, une tourte au fromage-jambon qui me plaît bien. Enfin, comme elle voit que je m'emmitoufle d'un foulard, elle me propose d'augmenter le chauffage. Cette petite maison d'édition est sympa. Dans l'édition comme dans beaucoup d'autres domaines, *small is beautiful*.

Pendant que je dédicace, émerge en moi une pensée des sous-sols mentaux que j'aurais dû, peut-être, introduire en avant-propos à ce livre sur la Yougoslavie. C'est que derrière mon attachement à Sarajevo et à la Bosnie, il y avait le message de mes ancêtres qui ont été accueillis par les Ottomans et ont vécu en paix avec les musulmans. Sarajevo n'était pas seulement l'incarnation anticipatrice de la patrie future que devait être l'Europe pour moi, elle était aussi le témoignage vivant de la petite patrie de mes pères, un des clones de la Salonique où convivaient juifs, musulmans et chrétiens.

Je prends un taxi pour rentrer. Je demande au chauffeur s'il connaît la rue Saint-Claude. « Je crois. Vous êtes croyant ? – J'arrive pas à croire en Dieu...

– Moi je crois aux saints. – Aux saints ? – Ouais, aux seins des femmes. »

Et c'est parti. Il me parle de toutes les « conneries » autour de la mort de Mitterrand : « Ils se tiennent tous entre eux. » Pour dériver, je lui dis que c'est incroyable qu'il ait pu cacher son cancer pendant treize ans. « Mais moi, je le savais, monsieur, je le savais depuis le début, c'est pas une fois, mais plusieurs que des clients m'en ont parlé... – Mais... – Ben, ça filtre du milieu médical. À l'hôpital, où il était sous un faux nom, des gens savaient, d'autres l'ont reconnu et ont fait des confidences. »

Moi, pour détourner :

« Et vous savez qui est la maîtresse de Chirac ?

— Ben des maîtresses, c'est sûr qu'il en a... Mais une d'attitrée, actuelle, ça... »

Il attend ma révélation, mais je garde mon secret d'État. Du coup, il redémarre contre Mitterrand, les affaires, Pelat, et tout. Brusquement, il me dit :

« Vous êtes français ?

— Oui, monsieur.

— Un *vrai* Français ? »

Je frémis, m'apprête à dire que mon père a fait les deux guerres et moi la Résistance.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, Mitterrand ne s'entourait que d'immigrés. Regardez Harlem Désir.

— Mais Harlem Désir est français comme tous ceux des territoires d'outre-mer.

— Vous connaissez des Français qui soient noirs ?

— Tous ceux-là...

— Bon, on va pas discuter politique, d'ailleurs je m'en fous de la politique, y a que la zigounette qui m'intéresse... »

Puis je me dis qu'il a été prudent. Il a préféré peut-être dire « immigré » plutôt que « Juif », pensant que je n'étais peut-être pas un vrai, vrai, vrai Français.

Il faudra que je termine mes SP chez moi, ce week-end, car je pars lundi pour Barcelone et Valencia.

Depuis longtemps, je ne me sens pas fatigué à 6 heures du soir, et je pense que, depuis longtemps, je me suis levé assez facilement le matin. Quel est l'événement de météorologie interne qui a installé un anticyclone pendant mes nuits et m'a évité la dépression de fin d'après-midi ? Je crois trouver l'explication. Le bon José Maria Tavares de Andrade m'a envoyé du *guarana* de fabrication pharmaceutique brésilienne en m'informant que le *guarana* en vente à Paris est frelaté. Or pendant des mois, privé de *guarana* brésilien, j'ai pris du *guarana* importé sous une marque pseudo-brésilienne dans les

boutiques diétético-écologiques, et je dépérissais lentement.

Demain, un million d'électeurs palestiniens vont élire leurs représentants. Restrictions répugnantes à Jérusalem, quatre mille quatre cents électeurs sur soixante-quinze mille inscrits sont autorisés à voter en ville, les autres devront se rendre en banlieue.

De plus en plus souvent revient dans les médias l'expression « c'est médiatique » qui veut dire : « c'est fait pour briller, pour faire de l'effet, mais c'est sans consistance, voire sans vérité ». Ainsi le mot « médiatique » désigne dans les médias eux-mêmes leur pouvoir d'illusion et de duperie.

SAMEDI 20 JANVIER

Michel Camus, à qui j'envoie pour la deuxième fois (sans m'en rendre compte) le sublime poème d'Armand Robin m'apprend que Ruth Escobar, qui ni à Rio ni à São Paulo ne s'est jamais fait agresser, a été victime, la veille de son retour prévu pour le Brésil, de trois coups de couteau à Paris. Elle rentrait à minuit à son hôtel, rue Cassette, s'était fait ouvrir la porte automatique d'entrée dans le jardin de l'hôtel et, aussitôt suivie dans ce jardin, s'est fait attaquer par trois hommes (« algériens », me dit-il). Comme elle défendait farouchement son sac, et que le portier arrivait, chacun des trois lui a enfoncé son couteau dans le corps. Elle a été hospitalisée et se trouve, avec encore de la fièvre, à la résidence de l'ambassadeur du Brésil.

De très belles lettres chaleureuses ce matin, l'une de Jacques Le Goff, de Quimper, une autre d'un lecteur inconnu de moi, Jean-Jacques Saint-Marc, une autre de Léonides.

Une lettre de Yi-zhuang Chen qui continue à réfléchir sur simplicité et complexité. Après lecture de Bachelard, il me dit : « Tout schème rationnel humain qui sert à saisir le réel a tendance à la simplification, et, de ce fait, on doit réorganiser sans cesse ses schèmes rationnels pour remédier graduellement à ce défaut ; le paradigme de complexité correspond à la nécessité de la réorganisation des schèmes rationnels. »

J'ouvre avec étonnement une enveloppe venant du restaurant Athènes, 18, rue des Frères-Pradignac, à Cannes, et je tombe sur deux photos format carte postale représentant l'une l'extérieur, l'autre l'intérieur du restaurant. Au dos, je lis que « le tavernier grec » de la rue Serpente, dont je parle page 250, dans *Vidal*, s'est installé depuis 84 à Cannes, et que, sur le point de prendre sa retraite, il m'envoie ses amitiés. Il ressuscite tant de souvenirs, tant

d'émotions en moi. Mon père avait pendant quelques années élu ce restaurant pour le déjeuner, et moi, j'allais par bus le rejoindre du lycée Rollin à Saint-Michel, puis je retournais au lycée pour 14 heures. Ma famille aimait y aller, et puis je l'ai fréquenté sous l'Occupation, pendant la Résistance. Je me souviens qu'un soir, au dîner, Violette qui m'attendait et ne me voyait pas venir, croyant que j'étais arrêté, pleurait, et qu'Alexandre la consolait, comme s'il s'agissait d'un abandon amoureux, en lui disant : « Il vous reviendra. » Nous avons fait notre repas de mariage au premier étage du restaurant, chantant *La Marseillaise*, *L'Internationale* et autres chants avec les amis, et nous étions partis le lendemain en Allemagne. Nous avons revu Alexandre, vieillissant comme nous, Niko, toujours un peu rusé, aimant trafiquer légèrement l'addition. Et puis l'Athènes de la rue Serpente s'était englouti dans le néant et voilà qu'il me réapparaît, et que telle la madeleine de Proust le chiche-kebab au riz me remplit le palais et l'âme...

Au téléphone, Matarasso me dit que la France est le pays qui favorise la vitalité intellectuelle, mais où les institutions l'étouffent aussitôt.

DIMANCHE 21 JANVIER

Quelle compréhension, quelle élégance chez Boris Cyrulnik ! Lui et moi, à partir d'entretiens faits l'année dernière à Châteauvallon et passés à France Cul, nous avons cédé aux instances d'un éditeur qui est de mèche avec France Cul pour publier en livre des entretiens passés à la radio (il a déjà publié l'abbé Pierre et Jacquard, et d'autres). Mais, de plus en plus accablé ces derniers jours par tout ce que j'ai à faire, inquiet de voir tant de publications de moi prévues dans les mois qui viennent, et surtout conscient du caractère dilué, dispersé, aplati, lacunaire de l'oral par rapport à l'écrit, je me suis dit qu'il fallait faire marche arrière. J'avais faxé à Cyrulnik pour le prévenir, en craignant de le froisser ou de le décevoir. Joie, au téléphone ce matin, il me dit qu'il était dans les mêmes dispositions que moi et que je le soulageais...

J'ai décidé au petit matin de renoncer à Moscou en dépit de mon si vif désir d'aller à ce congrès de synergetique, et de revoir Moscou en ce moment charnière du devenir russe. Mais rentrer de Valencia vendredi après-midi (je ne peux rentrer plus tôt, mon cours se terminant jeudi soir) et repartir samedi matin, pour revenir à Paris mardi, oui je le pourrais, je l'ai fait souvent, mais je ne veux pas risquer de me crever...

Après-midi de travail avec Sami.

Nous parlons économie mondiale, il me dit que l'Europe sera de plus en

plus hors compétition biscotte son système de protection sociale et les garanties statutaires. Après l'URSS, c'est l'Europe qui sera hors jeu...

Les pays du tiers-monde, hors le pétrole de quelques-uns, n'auront plus rien à vendre : les industries clonées américaines fabriquent maintenant du riz, l'Angleterre vend des palmiers clonés à l'Arabie Saoudite.

Les États-Unis tiennent d'autant plus à maintenir leur position hégémonique sur les pays à pétrole que le prix du pétrole est déterminant pour le cours du dollar.

Sami me confirme que l'on est un peu partout persuadé que j'ai contribué au rapport Minc ; bien que je n'aie participé à aucune de leurs séances, et que je ne leur ai envoyé aucun commentaire, mon nom se trouve parmi les signataires du document. J'avais renoncé à démentir, et maintenant j'ai cette casserole de plus à la queue.

LUNDI 22 JANVIER

Je complexifie encore mon sentiment sur François Mitterrand. Une fois la première et décisive dissimulation faite, lorsqu'il sut qu'il avait un cancer, il était inévitablement prisonnier d'un mensonge devenant mensonge d'État, à maintenir d'autant plus que son dévoilement aurait pu avoir des conséquences politiques et économiques défavorables pour le pays. Et puis, il a disposé toujours de ses moyens intellectuels pour exercer le pouvoir. Bien sûr, mais l'ennui est que cette ruse « légitime » s'ajoute à d'autres ruses peu légitimables (dont celle du jardin de l'Observatoire).

Le taxi de monsieur Claude vient me chercher pour Roissy. Je vais à Barcelone faire le discours inaugural de l'université Pompeu Fabra (thème que j'ai choisi : « Le vide et le trop-plein politique ») ; puis je prendrai l'avion Barcelone-Valencia de 21 h 35, et je ferai mon cours sur la notion de Méditerranée à Valencia.

Je frémis : tempêtes et vents violents sont annoncés sur le golfe du Lion et un énorme cyclone arrive sur l'Espagne. Ce dont j'ai horreur, c'est quand l'avion subit à la fois roulis et tangage.

Attente dans le salon Espace d'Air France avec *Libé*. Ce que je lis sur les charniers de Srebrenica me révolte plus que les autres horreurs de cette guerre. Il y a les horreurs en pleine furie guerrière, les horreurs des troupes spéciales genre SS, comme étaient celles d'Arkan, mais là, il s'agit d'exécutions froidement décidées et exécutées, sans qu'il y ait eu vraiment combat, sur des milliers de gens désarmés, directement par le chef militaire

Mladic, au visage de brute bonasse. Alors, moi qui pensais que l'essentiel était la paix, même au prix de l'impunité des crimes, voilà que je pense que si l'on peut juger Mladic et Karadzic, ce serait salubre.

Dans *Libé* aussi, propos d'un « citoyen » de Sarajevo, qui, de naissance croate se revendique bosniaque. Je suis sûr qu'on en découvrira de plus en plus. Un reportage dans la région de Brcko (corridor de Posavina) : dimanche, les habitants de deux villages voisins, Bok du côté croate, et Obudovic du côté serbe, ont envahi le champ (déminé) qui les sépare, se sont étreints, et ont sorti nappes, victuailles et slivovice.

Avant d'aller à l'embarquement, je descends aux toilettes du salon Espace : tout y est nickel, immaculé ; luxe, calme ; je me sens seul, dans un silence merveilleux et me recueille comme dans un sanctuaire ; soudain le bruit d'un étron qui tombe dans l'eau d'un W-C détruit mon harmonie intérieure.

Lectures dans l'avion (beaucoup moins secoué que je le craignais).

Un tiers du budget de l'ARC consacré à la recherche sur le cancer, deux tiers à la gestion et à la communication. Parasitisme de la bureaucratie, y compris de la bureaucratie de la communication ; parasitisme de la publicité. Mais aussi, compte tenu que Crozemarkie se faisait verser de gras honoraires par une combine détournée, quel cynisme là-dessous, là-dedans. Et tous ces mandarins qui donnaient une auréole de sainteté à ce *charity business*... Les mêmes auréolaient le *blood business* de la transfusion sanguine. Dans quel état de dégradation intellectuelle et morale sommes-nous !

Dans *Royaliste*, interview d'Huguette Bouchardeau qui écrit un livre sur Simone Weil. Bouchardeau montre qu'il est erroné de réduire Simone Weil au mysticisme. Elle était très rationnelle et, dans ce sens, elle avait subi l'influence décisive d'Alain. Ce qui est très beau en elle, c'est (je ne sais pas si Bouchardeau le dit, mais moi je le sais très clairement de par mon pascalisme) le lien en boucle entre rationalité et mystique ; elle a voulu expérimenter la condition ouvrière à la fois pour vivre la vie du sacrifié de la société et pour connaître la vérité sur le travail en usine. Elle a échappé au bellicisme des années 37-40, puis au pacifisme de la collaboration et est devenue résistante, ayant même eu, semble-t-il, la première l'idée d'un « Conseil de la Résistance ».

Merveilleuse figure à mettre au panthéon du néo-marranisme.

Je me souviens de son article, dans les *Nouveaux Cahiers* (de 1938 ou 1939 je crois), qui eut une énorme influence sur moi, car il me montra de façon irrémédiable le lien barbarie/civilisation. Elle y rappelait que la conquête romaine sur la Méditerranée fut d'une incroyable barbarie. Et

pourtant, trois siècles plus tard, l'édit de Caracalla faisait un citoyen de tout habitant de l'Empire, et, la civilisation grecque vaincue, la romaine allait dominer. Simone Weil imaginait qu'une Allemagne victorieuse dominerait l'Europe par les moyens les plus barbares mais que cette victoire allait permettre l'épanouissement d'une paix civilisatrice un siècle ou deux plus tard. C'est bien ce raisonnement que j'ai reporté sur l'Union soviétique fin 1941.

Une secrétaire de l'université m'accueille à l'aéroport, me conduit auprès de la doyenne qui me fait compliment sur mes écrits. Puis je vois le recteur. Chacun de mes interlocuteurs me fait remarquer que l'université est dans un immeuble situé au siège d'une gare, la « gare de France », et l'on peut voir du reste, derrière les portes vitrées et fenêtres, les quais et les trains. Mais, à la sixième fois, qui n'est pas la dernière, je finis par savoir que nous sommes dans une gare...

La cérémonie de la Pompeu n'est pas pompeuse, ce qui n'est pas un mal, mais froide comme dans un rituel bureaucratique. À la fin, on nous convie à un buffet du genre minable, le recteur se débîne au bout d'un quart d'heure en marmottant qu'il a une obligation, les profs s'esbignent l'un après l'autre, reste la doyenne, qui consulte sa montre. Je suis bien en avance pour mon avion, mais je manifeste mon désir de me rendre à l'aéroport. On me laisse prendre un taxi, auquel m'accompagne un prof qui a fait ses études à Vincennes, avec Poulantzas et Balibar, et qui semble nostalgique du structuralo-marxisme, ce dont je me tape.

Alors à l'aéroport, dans le salon d'Iberia, j'ai plus d'une heure d'attente que je satisfais par la lecture, mais que je trompe par cacahuètes et vin torres.

Le vol pour Valencia est sans histoires, en dépit des tempêtes qui déferlent sur le centre et le sud de l'Espagne

Accueil à l'aéroport d'Ana et de Javier.

De l'aéroport, je phone avec mon portable à Edwige pour la rassurer. Elle me dit : « Ne bois pas trop », je lui rétorque : « Ne fume pas trop », et elle me raccroche au nez.

Puis je ne résiste pas à l'idée de croquer quelque chose...

À l'hôtel je regarde un film auquel je ne comprends rien, le volume maximum du son étant réduit à un chuchotement.

MARDI 23 JANVIER

Je subis ce matin les conséquences des petits canapés dégueulasses dont je me suis goinfré à la sous-réception qui a suivi ma conférence à l'université Pompeu Fabra. Je les savais dégueulasses, mais la décompression qui suit ma conf crée une sorte de vide intérieur, un appel à boire et manger, et comme il

n'y avait à boire qu'un sous-mousseux, je me suis rué sur les canapés immondes. Connard ! De plus, au salon d'Iberia, dans l'aéroport, le connard a spasmodiquement absorbé cacahuète sur cacahuète, avec, dans les intervalles, quelques lampées de *sangre de toro*. Ensuite, au lieu de me coucher à l'arrivée à Valencia, j'ai voulu passer un moment à prendre quelques tapas avec Javier et Ana, et j'ai mangé compulsivement tranchette sur tranchette de *jamon serrano*, en vidant à chaque fois le verre qu'on me remplissait. Résultat, effort gigantesque pour me lever, car je dois préparer mon cours de ce soir (18 h 30 à 21 heures).

De plus, le thé que j'ai pris au *desayuno* me porte un coup au foie. Quelle journée vaseuse et morose ! Je compulse mes notes, mes dossiers, mes documents, la bouche nauséuse, la tête ramollie, et cette pièce où je travaille, qui jouxte ma chambre à coucher à l'hôtel Reina Victoria, est d'une tristesse infinie. J'ai mis ma table devant la fenêtre, mais je ne vois que des immeuble laids, et le soleil est de l'autre côté, je suis au nord. Tout cela me démoralise.

Je jeûne, reste à ma table, termine péniblement la préparation de mon cours vers les 5 heures. Ana vient me chercher pour me montrer son nouvel appartement qui donne sur le jardin botanique. Merveille. Son living est une grande pièce, avec baie vitrée et terrasse ensoleillée, face à un majestueux palmier, avec autour des arbres tout verts. Au-dessus, il y a des myriades d'oiseaux en vol, dont des tourbillons d'étourneaux. Des colombes planent, se posent et repartent, suivies par leurs inlassables prétendants. Ana me propose de travailler chez elle. J'hésite à accepter pour le lendemain, craignant bêtement d'avoir trop de papiers à transporter. Elle me conduit au cours à 6 h 30. J'avais demandé à Javier une carte de la Méditerranée, il a fait trois librairies et n'a pu la trouver. Il y a des cartes d'Europe, d'Afrique, mais pas de Méditerranée. J'y vois l'indication que l'on perçoit l'espace en mettant le plein sur les continents et le vide sur la Méditerranée, alors qu'à l'époque romaine c'était l'inverse.

Je me dis que je dînerai d'une simple grillade de poisson, mais pour mon malheur, le restaurant où je dois dîner avec le recteur, Javier et deux autres enseignants est du type « nouvelle cuisine » dont la néo-banalité est affligeante dans cette ville où la cuisine locale/traditionnelle est exquise. J'essaie de manger prudemment, un peu de *jabugo*, un seul verre de vin du Duero, une raie officiellement grillée, et de fait grossièrement poêlée, compacte et caoutchouteuse...

Comme à un tournant de la conversation, jusqu'alors anodine, on parle de cinéma, je demande aux convives ce qu'ils pensent de *Land and Freedom*, le film sur la guerre d'Espagne de Ken Loach où celui-ci réhabilite les anarchistes condamnés par la vulgate stalino-républicaine (je n'ai pas vu le film, mais d'avance en approuve l'intention). Le recteur commence par dire qu'il n'aime pas ce film mal fait, etc. Puis, dans la discussion, fait suivre sa

condamnation esthétique d'une condamnation éthique et politique. Les anarchistes, pour lui, sont des saboteurs de l'unité contre le fascisme, ils ont fait des atrocités, etc. Moi je parle de la répression contre les communes aragonaises, de la liquidation du POUM et de l'assassinat de Nin. Le sociologue dit qu'on peut voir ce film comme un hommage à un mouvement d'émancipation. Moi je dis qu'il fallait démythifier la République, et voir les conflits, y compris ceux qui ont été sanglants, en son sein. Le recteur veut bien convenir que le stalinisme n'est pas bon, mais il déclare que les communistes ont joué un rôle important, civique et discipliné dans la résistance à Franco, et que son père, qui n'était pas communiste, est devenu pro-communiste à la fin de la guerre (« Ah voilà », me dis-je). Il s'irrite qu'on remplace un manichéisme par un autre. « Mais Loach ne tombe nullement dans le manichéisme profranquiste, dis-je, il s'en prend à une mythologie qui a angélisé la République espagnole. »

Comme nous marchons vers l'hôtel, Javier, moi et le sociologue, celui-ci dit que le film est un test projectif vraiment intéressant. « Oui, dis-je, comme le film de Kusturica. »

On évoque des films. Comme moi, Javier idolâtre Kurosawa.

Je me crois guéri, je regarde *Billy the Kid* avec Clint, m'endors...

MERCREDI 24 JANVIER

Réveil avec mal de tête, abruti. Ne suis pas guéri. Toujours vaseux, toujours dans cette chambre lugubre. Je pense tristement : « Quand je vois trop de monde, ça me fait chier, quand je suis trop seul, je me fais chier avec moi-même. »

Je vais acheter *Le Monde* et *El País*. Un article d'un Allemand, Tertsch, contre ceux de Handke après son voyage en Serbie. Comme je n'ai pas lu les articles, je ne sais quoi penser. La chute en est forte : « Rappelons à tout effort de civilisation la force de l'ennemi, l'incompressible vitalité de la haine. » Dans la même page, une photo déchirante où l'on voit quatre Serbes des faubourgs de Sarajevo, qui viennent de déterrer le cercueil d'un mort de leur famille pour l'emporter en exil.

Le compte rendu du discours de Clinton sur l'état de l'Union : les statistiques sont excellentes : 5,6 % de chômeurs, 2 % de moins depuis son arrivée à la Maison Blanche, cent vingt-cinq mille emplois nouveaux mensuels en 95, 2,8 % d'inflation. La moyenne des revenus par famille est la plus haute de toute l'histoire américaine. Le crime même a décréu de 8 %... Et si l'on ajoute que l'Amérique est plus puissante que jamais dans le monde, tout semblerait pour le mieux. Semblerait... Ces chiffres ne peuvent parler des fractures sociales, ethniques, des frustrations, des malaises...

Toujours dans *El País* : un neurologue espagnol estime que les extases de Thérèse auraient été déclenchées par une épilepsie connue comme épilepsie extatique. Peut-être, mais il y a la relation d'amour fou entre elle et le Christ qui lui dit : « Je suis en toi comme tu es en moi. »

Je prends un taxi pour faire un saut à l'université Menedez Pelayo. Le chauffeur me recommande de me méfier dans ce quartier du Carmen plein de drogués et de délinquants, il me propose de m'attendre, et me ramène place de l'Ayutamiento.

Là, l'envie me vient d'aller au marché central. Splendide prolifération de jambons pendus d'Aragon, de Teruel, des diverses régions montagneuses, de *manchegos*, d'oranges et de clémentines valenciennes, de fraises déjà, de belles tomates des Canaries et d'autres, grosses et vertes, pour la salade. Je suis nauséux, sans faim, et en même temps éperdu d'un désir mystique pour ces nourritures terrestres et divines.

Après le cours, je vais dîner avec Ana dans un excellent petit restaurant végétarien près de chez elle ; pas de vin, une salade de tomates, une purée de légumes en soupe, une tisane de sauge. J'espère que tout ça me rétablira.

JEUDI 25 JANVIER

Je ne suis toujours pas frais le matin et commence à m'inquiéter. Si le rétablissement tarde tant, c'est qu'il ne viendra pas. Je suis donc atteint d'un mal fatal. Cette idée me rend encore plus morose. Au téléphone, je dis à Ana que je n'irai pas chez elle travailler, faute de temps, car je dois passer aux bureaux de l'université pour signer je ne sais quoi.

Mais à la sortie de l'immeuble universitaire, il y a un splendide soleil, il n'est qu'une heure et un quart, je prends mon téléphone de poche et dis à Ana que je passe à l'hôtel prendre mes papiers et vais chez elle. Javier vient avec moi en taxi à l'hôtel, me propose d'attendre dans la voiture que je prenne mes affaires dans ma chambre, ce que je fais en vitesse, et me conduit chez Ana. Comme il voit qu'Ana ne répond pas à ma sonnerie (ne m'attendant pas si tôt elle était partie m'acheter de la *caravassa al horno* et du romarin), il laisse le taxi et me propose de faire un tour au jardin botanique. Je découvre qu'il est comme moi un fanatique de science-fiction... *Dune*, *Fondation*, *Demain les chiens*. Il ne connaît pas *Le Monde des Âs*, de Van Vogt, ni *Dans le torrent des siècles*, de Simak, que je lui raconte tandis qu'il pousse des cris de jouissance. Nous parlons aussi de la série *Star Trek*, de *Monsieur Spock*, de *La Guerre des*

étoiles pendant que nous déambulons dans ce beau jardin si calme, si tranquille avec ses grands arbres d'essences rares, et nous nous quittons devenus tout fraternels.

Après un moment sur la terrasse en plein soleil, Ana me laisse m'installer devant la grande fenêtre ouverte, me porte la corbeille à papier dont j'ai un besoin aussi physique qu'un système digestif a besoin d'un anus ; je me mets en compact le *Vingtième Concerto pour piano* de Mozart puis des chants grégoriens. J'ai mangé un peu de *caravassa* et j'ai bu de la tisane de romarin. Je suis tout ragaillardi, tout content, et travaille à mon cours. Je termine juste avant l'arrivée d'un tax qui me conduit à une radio pour une interview, puis un autre me conduit au cours.

Pour continuer ma diète, dîner chez Ana avec un pote à elle, il fait une *tortilla* pour eux, je résiste à l'envie d'y goûter, m'en détourne, prends une salade laitue/tomates, termine la *caravassa*. bois de la tisane de romarin, puis le pote me conduit à l'hôtel.

VENDREDI 26 JANVIER

Je me lève plus facilement ce matin. Y a du mieux. Ana vient me chercher, nous allons nous balader, je fais quelques achats-cadeaux, puis, au marché central, j'achète une portion de *manchego* et un peu de *chorizo ibérico*...

Encore un beau soleil sur Valencia alors que l'Espagne est sous la neige, le froid, la tempête.

Avion, décollage 13 h 25 : je lis dans *El País* un article sur un livre collectif, *Filosofía de la religion*, où un texte de Ramon Pannikar envisage une « religion du futur » qui serait une *religacion* (reliance) entre toutes les sphères de la réalité et de la vie sans être assujettie à aucune institution. Cela me relance dans l'idée de religion d'un nouveau type que j'avais proposée avec prudence et incertitude dans *Terre-Patrie*, fondée sur l'Évangile de la perdition.

Je lis aussi que les nouveaux pères espagnols sont affectifs et peu autoritaires. Partout, donc, la décadence de « l'autorité paternelle » au profit du sentiment paternel. Évolution favorable à un futur fraternel ou, au contraire, à une demande névrotique d'autorité (ou aux deux qui seront en conflit inexpiable sans qu'il y ait jamais victoire absolue de l'un sur l'autre ?).

Je lis aussi qu'aux USA une femme dans le coma depuis dix ans s'est trouvée enceinte.

Je lis dans *Le Monde* que les Croates continuent à bloquer Mostar alors que les Serbes, eux, ont cédé à Sarajevo. Les hypernationalistes croates de

Mostar contrôlent tout. Mais, par-derrière, Tudjman a exprimé son mépris pour les musulmans qu'il voue à un protectorat « pour que les Croates les civilisent ».

Je songe à nouveau que partout où les besoins sont satisfaits la futilité envahit le monde. Pascal avait déjà tout dit à propos du divertissement...

L'avion descend sur un paysage de neige, atterrit à Orly où l'on nous annonce moins cinq degrés. Froid vif, mais agréable. Le chauffeur de taxi s'excite contre les parents qui gagnent peu, mais donnent du fric à leurs enfants. Son refrain : « Soyons modestes. » Il s'énervait contre les drogués. À chacun de mes arguments plaidant la difficulté de se désintoxiquer, il s'énervait encore plus. À l'arrivée, il en est à évoquer un sien ami à qui il a prêté cinq mille francs il y a un an et qui ne les lui a pas rendus. « Fainéant, abruti, connard, salaud », lance-t-il à son débiteur. Il se calme au moment du paiement et me souhaite courtoisement bon retour.

SAMEDI 27 JANVIER

Libé : Séguin serait-il un Saül converti à Maastricht sur le chemin d'Aix-la-Chapelle ? Je crois plutôt qu'il s'est converti à l'idée de Fitoussi de la nécessité vitale d'une monnaie unique, et que, contre l'Europe technico-économique, il prône l'Europe politique et sociale. Ce à quoi *I agree*.

Peut-on réduire ce tournant à la volonté de se « positionner », comme on dit, pour Matignon ?

Dans *Le Monde* d'hier soir, la Russie est admise sans réserve au Conseil de l'Europe. Fallait-il subordonner cette admission à la paix avec la Tchétchénie ? Ou, au contraire, cette admission ne va-t-elle pas freiner la montée du national-communisme russe ? *Double bind* qui n'est pas seulement celui du conflit entre une *real politik* et une *ideal politik*, mais aussi un conflit sur la meilleure stratégie à suivre. Je pencherais pour l'acceptation provisoire d'une *real politik* pour donner sa chance à l'*ideal politik*...

Turquie : manifestations de soutien aux Tchétchènes chez les Turcs d'origine nord-caucasienne. D'autre part, le nouveau ministre grec des Affaires étrangères, Theodoros Pangalos, a tenu des propos violents contre les Turcs, déclarant qu'ils sont indignes de participer à l'Europe. La fracture entre la laïcité et l'islam s'est établie en Turquie, elle s'aggrave d'un approfondissement du clivage entre l'Orient orthodoxe et la Turquie islamique.

Un article sur les risques de contracter le sida que prennent volontairement maintenant des adolescents et des homosexuels. Est-ce un élément nouveau dans le risque de mort initiatique qui tente l'adolescence ? Cela relève-t-il plutôt d'une réactivation de la connexion profonde sexe/mort ? Est-ce que l'absence d'espoir, le nihilisme ont à voir avec ce jeu de l'amour et de la mort ?

La faculté de médecine Alexis-Carrel de Dijon a été débaptisée. Un enseignant interrogé dit que Carrel était un précurseur du nazisme, « inventeur des chambres à gaz ». Propos manifestement outré. Il proposait « des établissements euthanasiques pourvus de gaz appropriés » pour les criminels. Dans ce sens, il est le précurseur des chambres à gaz d'exécution américaines, et non des chambres de mise à mort collective. On a retrouvé son nom parmi des signataires en faveur de Doriot. Mais quelle est la date de cette signature ?

Des profs font grève contre les violences juvéniles. Des bandes font irruption dans les classes, cassent, détériorent ; dans les couloirs, des élèves insultent, crachent, menacent, frappent.

Il y a toujours eu lutte des classes entre élèves et professeurs. De mon temps, elle s'exprimait par les copiages, soufflages, chahuts, le mépris des chouchous et bons élèves considérés comme des collabos. Elle révélait le refus du dressage, du domptage, de la soumission à l'ordre des adultes, et la vitalité d'une communauté d'enfants ou adolescents gardant ses secrets face à l'omnipotence des enseignants adultes.

La « lutte des classes » a pris une forme terrible : ce n'est plus la tricherie clandestine, l'imitation grotesque des tics des profs, la dissipation, c'est la guerre. Mais cette guerre n'est menée que par une minorité, elle-même poussée par des bandes extérieures... Une autre minorité, qui résiste à la violence, est apparue, suscitée par l'excès de violence même.

Ai-je noté qu'il me faudrait lire, de Bairoch, *Mythes et paradoxes de l'histoire économique* (La Découverte) qui semble contredire tout ce qui nous semblait établi :

— le PNB par habitant aurait augmenté pendant la grande dépression des années 30 ;

— le libre-échange n'a prédominé en Europe qu'entre 1860 et 1879 ;

— la croissance n'est pas nécessairement liée au libéralisme puisque la principale dépression du XX^e siècle commence en pleine période de liberté des échanges ; mieux : les pays protectionnistes ont connu l'expansion la plus rapide.

Petrilla (in *Les périphériques vous parlent*, n° 4, 1995) : « Une entreprise est compétitive à travers un double processus de création de chômage, chez elle pour être compétitive, et chez les autres concurrents parce qu'elle les

élimine du marché. » Il dit qu'il faut « délégitimer l'impératif de compétitivité ».

De Zaïki Laïdi (Europe 99, compte rendu du débat du 7 novembre 1995) : « Ce qui caractérise le monde aujourd'hui, ce n'est ni la fin de la guerre froide, ni l'accélération de la mondialisation à partir des années 1980, mais c'est l'interaction entre un monde sans frontière et un monde sans repère. Nos instruments de mesure, d'objectivation de ce monde s'effondrent. » Il dit ailleurs que la crise centrale est la crise du sens. Mais pourquoi privilégier un aspect et une dimension ? Tout est mêlé, inter-rétroactif : accélération de la mondialisation, perte des repères, crise du sens, etc.

Le gouvernement bosniaque a demandé des informations sur trente mille disparus. Il faudra le plus rapidement possible vérifier tous les chiffres.

Toute conception historique ou politique doit pouvoir être révisée ou niée, à condition qu'elle ait elle-même une chance d'être défendue contre les arguments de ses négateurs.

Le soir, sur la 3, rétrospective de la bataille de France de la guerre d'Algérie. L'ancien responsable du FLN de la wilaya 7 (la France) explique comment le FLN a réussi, en utilisant la violence et le meurtre, à faire passer sous sa coupe les Algériens de France d'obédience messaliste. Il va contribuer à détruire le mythe, installé comme dogme dans l'intelligentsia de gauche – quelques exceptions mises à part – selon lequel les messalistes étaient devenus des « collaborateurs » et des agents policiers au service de l'État français. Moi qui connaissais bien la question (et avais hébergé un responsable messaliste poursuivi à la fois par la police française et le FLN), je m'étais trouvé une fois encore presque seul sous les insultes. Une fois de plus, j'avais été exclu de cette intelligentsia, comme cela devait m'arriver encore par la suite. La vérité progresse trop lentement. Bien sûr, Ben Bella m'a dit combien le FLN avait eu tort de calomnier Messali, bien sûr il y a des décrassages de calomnies ici et là, mais le mensonge s'accroche.

Le FLN restera marqué par la guerre civile initiale qu'il a menée en France et en Algérie contre les indépendantistes rivaux du MNA. Il procédera même à des liquidations internes durant la guerre elle-même (Abbane Rabdane exécuté à Tunis, peut-être Ben Bulaïd, le responsable des Aurès), et cette impitoyable brutalité, son absence initiale de toute capacité de débat véritable en son sein en feront un parti incapable de se démocratiser jusqu'à aujourd'hui. Le péché originel (la répression contre d'autres Algériens) est devenu son péché final et fatal, car il aura suscité la même violence aveugle que la sienne...

Il faudra que je publie ce manuscrit sur Bellounis que j'ai depuis la fin des années 1950, que Lindon n'a pas voulu publier parce que « ce n'était pas le moment » et que l'auteur hésite à publier encore aujourd'hui... Mais il faudrait que je récrive à son auteur.

Le reportage est très intéressant, il montre l'efficacité du dispositif FLN – pratiquement tous les Algériens français étaient passés sous son contrôle en 1962. Il montre la cruauté des deux côtés, mais aussi l'atroce répression de la manifestation pacifique des Algériens, du début 1962, faite par les autorités françaises sous la direction du préfet Papon (dont le rôle sous l'Occupation était encore occulté), alors que les négociations s'étaient ouvertes entre la France et le FLN.

DIMANCHE 28 JANVIER

Marché le matin. L'après-midi, je réponds à du courrier accumulé.

Le soir, je prends en cours *Le Septième Sceau*, que je trouve moins extraordinaire qu'à la première vision, puis, très décevant, *L'Appel de la forêt*.

Le corps a ses déraisons que notre déraison ignore.

LUNDI 29 JANVIER

Je reçois *L'Aviu* de Barcelone qui a publié mon interview sur Mitterrand avec ce titre : « Mitterrand était un personnage de Shakespeare ».

Du coup, je repense encore à Mitterrand. Mon article, « Le second époux de la France », aurait pu être complexifié. Disons plutôt que l'expression n'était pas très pertinente. Mais j'étais dans l'état *obséquieux*.

Lettre de Ruth Fortini, perdue de vue depuis tant d'années. Et pourtant nous étions bien amis avec elle et Franco Fortini. Nous allions habiter chez eux à Milan, Violette et moi, *Arguments* est né d'une conversation entre Franco et moi...

Encore et partout on parle d'une politique de la ville alors que, la civilisation étant devenue à 80 % urbaine, il faudrait élaborer une politique de civilisation.

Le Bulletin des Amis de Louis Massignon contient un beau texte inédit de

Massignon, « Le sens du sacré », avec une page sublime sur le caractère sacré du droit d'asile *right of sanctuary* pour « l'hôte désarmé, dénué de tout, qui s'en remet à nous de tout ».

Libé : deux récentes études estiment entre un million et demi et deux millions les victimes de l'autogénocide cambodgien.

Noble propos de Mandela à Louis Farrakhan, leader noir américain de la Nation de l'Islam, disant que la majorité des Sud-Africains est « passionnément opposée à l'intolérance religieuse et à l'oppression des femmes. Nous croyons en la tolérance et la mettons en pratique tous les jours ».

Étranges événements à Moirans, dans le Jura. Depuis novembre, des incendies mystérieux s'y sont déclarés, faisant deux morts ; un incendie a ravagé une grange sans électricité, et vide, dans un hameau voisin. D'un côté les rationalistes écartent tout mystère en arguant de coïncidences ou en supposant des phénomènes naturels encore non identifiés, de l'autre les occultistes évoquent des esprits malins ou des forces surnaturelles... Mais, de part et d'autre, les schémas préétablis fonctionnent pour justement éliminer l'inconnu.

Le Monde indique que *Der Spiegel* a publié le témoignage anonyme d'un colonel de l'armée serbe de Pale, selon qui les enquêteurs internationaux devraient découvrir dans plusieurs charniers de Bosnie les cadavres de plus de dix mille musulmans massacrés. Les massacres auraient été encouragés au plus haut niveau, au point que l'avancement dans la hiérarchie militaire était lié au nombre de musulmans exterminés. Le même texte révèle (ce qui me semble bizarre) que Karadzic aurait conclu en 1994 un accord secret avec Tudjman afin de lui livrer des troupes et des armes en échange de fortes sommes d'argent.

MARDI 30 JANVIER

Depuis quelques jours, excellents réveils qui renouent avec la série des bons réveils interrompus par Valencia.

Vrai bonheur au courrier que la lettre magnifique de sept pages, de Sean Kelly. Et voilà que mon contentement rayonne sur toute ma matinée.

Il semble que mon ascendant devrait être celui des Gémeaux et non celui du Cancer, *ergo* il faudrait que je sois né à 3 h 45 du matin, le 8 juillet, et non

après 4 heures. Évidemment, les Gémeaux : la dialogique.

Mitterrand : nouvelle fluctuation dans ma tête. N'ai-je pas été injuste quand je me suis borné à dire qu'il n'était pas un grand homme d'État ? J'avais oublié sa grande œuvre nationale. C'est d'avoir réussi à effectuer une alternance politique en France après vingt-trois années de gouvernement de droite, et de donner le pouvoir au Parti socialiste tout en étouffant son allié communiste. Certes, il fallait un programme nigaud d'union de la gauche pour regonfler le PS et rassembler une majorité. Certes, il fallait un estomac omnivore pour se farcir le PC, certes, il fallait du cynisme pour transformer un programme nigaud en instrument habile, mais tout cela a finalement été salubre et, de plus, pour la première fois, ce n'était plus un Parti communiste qui plumait la volaille socialiste, mais l'inverse. Grâce à Mitterrand, le Parti socialiste, transformant une étreinte de l'amour en étreinte de la mort, asphyxiant le Parti communiste (qui se trouvait il est vrai à bout de course stalinistique). Il faut donc ajouter complémentirement (et contradictoirement) qu'il fut un grand politique. Et puis Mitterrand, y compris en surmontant quelques couacs de dernière heure, a maintenu la continuité de la politique européenne de la France. J'y pense après un phone de Max Théret, plus juvénile que jamais, qui me dit que, « comme pour Trotski », il conserve admiration et affection pour Mitterrand.

Ah ! Je ne ferai pas le tour du mec !

Finalement, après tant de soubresauts posthumes, Mitterrand redevient après sa mort ce qu'il était de son vivant, admiré par les uns, abominé par les autres. Mais désormais tout cela est magnifié. De son vivant, les uns voyaient l'ombre, les autres la lumière. Aujourd'hui, il est divinisé par les uns et démonisé par les autres. Et une fois de plus, ma « mission » est de respecter la complexité dans le regard sur l'homme, sur le politique, et sur le mythe.

1.

Je ne serai pas réinvité l'année suivante à Davos (Note de février 1996).

2.

J'en profite pour un rectificatif tardif concernant ma prétendue participation à la commission Minc. L'année dernière, en fin de printemps, j'avais reçu un téléphone de M. Fessard de Foucault (est-ce bien son nom ?) me demandant de faire partie d'une commission qui se constituait, sur la demande du Premier ministre Balladur, pour examiner les grands problèmes économico-sociaux se posant au pays. J'avais répondu que mes mois suivants seraient trop occupés par la rédaction d'un manuscrit (en fait, *Mes démons*) pour que je puisse participer aux séances de la commission.

— Mais si vous étiez libre, vous y participeriez ?

— Certes, répondis-je courtois.

Par la suite, mon fax fut périodiquement embouteillé des comptes rendus des séances de commission. J'en ai lu certains, mais sans jamais envoyer le moindre commentaire. Je n'ai participé à aucune séance de la commission. Mon nom avait été toutefois indiqué parmi ses membres au moment de sa constitution, et je retrouvai mon nom comme cosignataire dans le petit livre comportant ses conclusions. Je n'avais pas démenti lorsque la presse publia les noms de la commission, et, bien que fâché de me voir cosignataire d'un texte étranger à ma pensée, auquel je n'avais pas participé, j'avais renoncé à demander de retirer mon nom, sachant l'inutilité d'une démarche tardive... Or, depuis, à de très nombreuses reprises, on me demande pourquoi j'ai participé à cette commission, quelle fut ma participation, et tous tes ennemis de la « pensée unique » et plus largement des idées dominantes me critiquent, me condamnent, me stigmatisent...

Et cela me ramène à mon impuissance devant tant d'erreurs, jugements de l'extérieur, calomnies, mensonges, impuissance aggravée par mon indépendance parfois frondeuse à l'égard des grands clans-mafias édito-journalistiques qui de plus en plus dominent l'univers des comptes rendus de presse.

3.

Repris dans mon livre *Sociologie*, Points Seuil, 1994.

4.

Il n'en sortira qu'un infâme résumé en purée, mais c'est ma faute, je n'ai pas demandé à revoir le texte avant publication.

5.

Selon l'archéologue Finkelstein, de l'université de Tel-Aviv, le peuplement de la Terre promise fut un processus graduel au cours d'une longue période, où se rassemblèrent des peuples, les uns cananéens, les autres venant de chez les Hittites (Aryens ?), d'autres du désert, d'autres peut-être d'Égypte qui introduisirent le monothéisme. Ils se seraient unis en une sorte de ligue tribale qui serait devenue les israélites. Ce seraient donc des scribes fanatiques barbares qui, au VII^e ou VI^e siècle avant notre ère, auraient fabriqué le mythe de la Terre promise et les injonctions de l'Éternel à exterminer les « idolâtres ».

6.

J'ai retrouvé ce paragraphe quasi final : « Notre évolution qui s'emballe technologiquement et qui se dérègle politiquement est en train d'agoniser [...] Une nouvelle évolution n'est pas née, veut naître, peut-être sera impuissante à naître [...] Nous sommes, avant que surgisse l'éventuelle méta-évolution, avant que s'installe la régression généralisée, dans un moment d'incertitude extrême retrouvant l'errance des origines de la vie. »

Années cruelles

2001-2010

Préface

J'ai rédigé mes journaux de façon irrégulière du point de vue chronologique, avec des temps de silence, mais aussi du point de vue des contenus. Alors que dans mes journaux publiés le monde extérieur est extrêmement présent, à travers les rencontres, les expériences quotidiennes ou les événements internationaux, ce monde extérieur se trouve rétréci dans les années où je suis secoué par des crises personnelles, où je me soucie de la fragilité d'Edwige et où ses douleurs physiques et morales suscitent de douloureux problèmes.

J'avais pensé ne pas publier ces inédits, mais j'accepte de les divulguer, parce qu'ils témoignent d'une partie importante de la vérité de ma vie ; la publication de mes journaux aurait été mutilée s'il y avait manqué ce qui rend tragique et douloureux le destin humain : l'incompréhension, le malentendu, la maladie, la souffrance, la mort. Et je dois dire qu'à l'instar des années 1984-1987, dont « Krisis », publié dans le précédent tome, reflète une partie, la première décennie du XXI^e siècle a été tragique et douloureuse.

Je me suis aussi incité à publier ces textes parce que, les relisant avec mon regard d'aujourd'hui, j'ai découvert en moi des carences caractérielles, que je me suis occultées à moi-même jusqu'à une époque récente et qui m'incitent d'autant plus à une autocritique que ces défauts peuvent menacer ma nouvelle vie. Bien que j'aie consacré un livre à Edwige, l'amour qui s'y exprimait, en se concentrant sur elle, me dissimulait à moi-même des aveuglements et des défaillances à son égard.

Elle souffrait d'asthme, d'insuffisance pulmonaire, de douleurs spasmodiques, des multiples conséquences de son tabagisme, elle avait été opérée de deux cancers, elle était fragile, elle avait besoin dans les dernières années de sortir avec sa petite boîte à oxygène. Mais, même fatiguée, même handicapée, elle tenait à s'occuper de la vaisselle, de la lessive, du nettoyage, elle tenait à sortir, prendre le bus, faire les magasins ou rencontrer des copines. Mais moi, craignant qu'elle se fatigue, qu'elle s'épuise, qu'elle arrive à manquer d'oxygène ou de ventoline, qu'elle ait un accident, je m'efforçais, pour la préserver, de l'empêcher de se dépenser, de lui éviter des

sorties, sans comprendre qu'elle faisait tout cela pour ne pas se sentir vivre en handicapée. Elle avait besoin de prendre ses risques et moi j'avais tort de vouloir la couvrir. L'aider comme je le faisais n'était pas l'aider.

Certes, je l'avais déjà quatre ou cinq fois arrachée in extremis à la mort, et je me considérais comme son protecteur de vie, mais mon souci d'elle, qui en cas extrême la sauvait du pire, l'empêchait de vivre dans le quotidien.

Ce n'était pas ma seule inconscience.

Edwige souffrait. Elle souffrait physiquement et elle souffrait moralement de la cruauté de son enfance, du départ du père quand elle avait cinq ans, d'une mère absente dans l'enfance mais qui n'en exerça pas moins le reste de sa vie une emprise tentaculaire. Sa sœur passait de l'adoration à la haine à son égard, sa fille ne lui pardonnait pas d'avoir été abandonnée quand elle était petite alors qu'en fait Edwige avait été chassée par son époux.

Tant de douleurs concentrées sur ce bel être frêle s'étaient en grande partie somatisées. Tant d'incompréhensions et de rejets subis lui donnaient un sentiment d'infériorité que je ne pus guérir qu'insuffisamment. Un rien la faisait douter d'elle-même ou bien douter d'autrui, y compris de l'amour de l'homme qui l'aimait. Il lui arrivait de voir dans la tristesse de mon regard de l'indifférence ou de la réprobation.

Elle se refermait parfois comme une huître sans que je sache pourquoi et elle considérait alors avec ses yeux d'enfant rejeté tout ce qui l'entourait. Quand elle fut au comble des souffrances physiques permanentes (comme durant l'été 2007), elle m'accablait de reproches incessants et je devenais inévitablement, le mot est profond, son « souffre-douleur ».

Mais moi que faisais-je face à ces reproches injustifiés ?

Deux erreurs.

La première était de lui donner une réponse rationnelle et objective pour établir la fausseté de ce qui m'était reproché, et bien que sachant qu'il est insupportable à une personne en colère d'entendre la raison, je ne pouvais m'empêcher d'essayer de la « raisonner », alors que le seul remède – je l'employais mais parfois trop tard – était de la prendre « à bras ».

La seconde était de ne pouvoir dominer cette situation par une sagesse supérieure et une intelligence véritable. Bien que lui cachant souvent que ses injustes attitudes causaient en moi énervement et sentiment exacerbé d'injustice, je m'offensais de ses paroles violentes et méchantes ; ma subjectivité blessée les prenait à la lettre, alors que je savais très bien que justement il ne faut pas prendre à la lettre des paroles dites dans cette folie provisoire qu'est la colère.

J'eus dans de telles circonstances des moments de sécheresse de cœur qui duraient jusqu'à ce que se rétablisse dans mon esprit, avec l'élan du cœur, l'image de la belle Edwige, et alors je courais à elle, la prenais à bras et notre amour se régénérail. Dès qu'elle redevenait l'aimante Edwige, j'étais à nouveau subjugué et émerveillé.

En fait, dans mes réactions, j'étais infidèle à ma philosophie de compréhension d'autrui, de conscience de mes propres faiblesses et carences.

C'est ce côté pauvre type, pauvre mec, que je révèle d'une part avec gêne mais qu'il serait de l'autre indigne de cacher. Comme je l'ai dit, je me le suis caché à moi-même, ne voyant en moi que l'attentionné, le protecteur, l'aimant, le garde-malade, le sauveur et, après sa mort, j'ai d'autant plus oublié mes aspects négatifs que j'oubliais les siens, ne voyant plus qu'Edwige la sublime et effaçant Edwige l'inférieure.

La relecture de ces pages après des années m'a fait sortir de l'oubli Edwige l'inférieure et Edgar l'imbécile. Mais l'un et l'autre ne constituent que l'inévitable partie noire de tout être lumineux.

*E. M.
Juillet 2012*

2001

LUNDI 1^{er} JANVIER 2001

Manipulations génétiques.

Si l'on trouvait le gène de la bonté, je serais d'accord pour l'inoculer aux humains.

Et si l'on détectait un gène de l'amour et qu'on puisse amplifier sa vertu, je serais certes partisan de cette manipulation génétique.

Le pouvoir de l'esprit sur les gènes deviendra plus puissant que le pouvoir des gènes sur l'esprit.

MERCREDI 3 JANVIER

L'objectivité effrénée n'est pas de l'objectivité, c'est de la désobjectivisation, de la désindividualisation.

VENDREDI 5 JANVIER

Dans cette revue historique, escamotage du problème de la réalité historique de Moïse au profit de sa réalité mythique. [On tient pour des rêveries « toutes les supputations qui considèrent qu'il fut un Égyptien » (hypothèse probable à laquelle conduit la Bible elle-même) et qui essaient de le situer dans le temps et dans un statut social.

Tout ce formidable édifice de la Bible et des Évangiles est fondé sur de formidables invraisemblances.

SAMEDI 13 JANVIER

L'ai-je déjà noté ? : « L'offense, l'humiliation, la médisance, l'incompréhension, la vanité, l'orgueil se déchaînent à des doses non mortelles, mais qui empoisonnent nos vies. »

Pierre Botton, qui fut inculpé par le juge Courroye et emprisonné : « La prison ? Je ne comprenais pas pourquoi il m'y avait mis. Je n'avais tué personne. Mais il m'a dit : "On me demande d'incarcérer des gens qui ont volé un scooter, alors vous..." » Et il conclut : « Il m'a remis dans les rails de la vie normale. »

Ceux qui vivent et pensent en vase clos ne se rendent pas compte des énormités qu'ils profèrent. Ainsi D. M. parlant de « rançon » pour la caution de son fils.

Badinter déclare que le maintien en prison de Papon n'a pas de nécessité. Personne n'avait osé le dire. J'avais noté en son temps : « Le procès Papon révèle une ambiguïté, une complexité qui font horreur au manichéen, lequel avait voulu ce procès pour supprimer l'ambiguïté et la complexité. »

Mise en hystérie et intimidation. L'hystérie d'indignation se présente comme la morale même.

Sans arrêt j'essaie, je n'arrive pas à comprendre la vie.
Je n'arrive à comprendre ni le réel ni le rêve.

La science est devenue errante, comme l'humanité.

J'avais noté dans le temps : l'être de l'image, c'est l'essence imaginaire de l'être.

C'est en se montrant que Dieu se cache. Qui a dit cela ?

DIMANCHE 21 JANVIER

Encore un de ces rêves où je suis paumé, seul, incapable de revenir chez moi. Très souvent, ce sont des rêves où je suis au Japon et ne peux ni retrouver mon hôtel ni aller à l'aéroport. Cette nuit, ou plutôt ce petit matin

(dernier rêve celui du petit matin, toujours le pire), cela se passait en banlieue, du côté de Rueil, mais lieu sauvage, près d'un bois, dans le parc d'une sorte de château ; bref, tous les convives s'en vont, moi je cherche mon petit groupe avec Edwige et je vois Paola, j'erre dans le bois, quand je reviens à la table du festin, plus personne, tout est nuit, pas de lumière au château ; finalement, par chance, je vois une servante, je lui demande d'appeler un taxi elle me dit : « C'est monsieur Charles qui peut appeler mais il est parti raccompagner quelqu'un, voulez-vous un thé ? » Et je me réveille à la tasse de thé.

En y réfléchissant, tous ces rêves se trouvent reliés : ce sont les rêves de mon complexe d'abandon. Venant peut-être de la mort de ma mère. Ce complexe est devenu souterrain, car fort heureusement aucune femme ne m'a abandonné, mais il ressort à de multiples occasions, à l'égard de mon éditeur, des critiques littéraires. Aucun ne parle de mes livres, de mon œuvre donc ignorée (ainsi un livre très complet que je reçois sur le totalitarisme, morceaux choisis où Lefort et Casto[riadis] sont présents et pas moi. J'essaie de m'habituer, difficilement, à la posthimité.

Journal du livre. Joie ce matin, car des formulations, voire des développements nouveaux me viennent tandis que j'intègre des notes diverses dans les chapitres de mon manuscrit. Notamment, alors que j'ai traité cela depuis des années, une formulation nouvelle m'arrive subitement, je la jette en vrac dans le chapitre *ad hoc*.

L'humain, portant en lui l'aventure du cosmos, ordre/désordre/organisation, portant en lui toute l'aventure de la vie.

Ainsi inhérence à cosmos, physis, vie et animalité, mais dépassement et même rupture psychologique/mythologique avec la mort.

La mort est la continuité (nous sommes mortels), mais aussi la rupture.

La pensée et les consciences individuelles évidemment ont permis cette rupture et elles sont elles-mêmes sinon une rupture, du moins le saut qui déclenche la rupture.

Me voici bien habitué à l'e-mail, mais encore balbutiant en Internet.

La Méthode 5 : ce n'est pas seulement ni principalement pour moi une synthèse, c'est une continuation, j'ai un sentiment de neuf, de vif, et c'est cela qui me fait jubiler. Je retarde à ce soir le commencement de mon article sur Israël-Palestine.

Soir du 21. On ne peut imaginer avec quel enthousiasme je me mets à cette pré-re-rédaction et j'envisage le travail à Sitges. Je vois déjà mes petits repas *at home* : jambon *pata negra*, *manchego* pur brebis, cabernet-sauvignon de chez Torres. Je trouverai sûrement chez le traiteur des tapas ou petits plats qui me plaisent, petits poulpes, chipirons, petits rougets...

Oui, j'ai l'élan du vieux Tolstoï quand il est parti pour retrouver sa jeunesse vers le Caucase... J'espère ne pas subir son sort.

Bouffées d'enthousiasme alternant avec bouffées de mélancolie.

Ai relu « Krisis » avec horreur. Ainsi j'ai vécu tout cela...

Je retarde à demain l'article sur Israël-Palestine.

MARDI 23 JANVIER

Ai commencé l'article « Israël-Palestine, le simple et le complexe » l'après-midi d'hier avant la visite de Jean-Louis Le Moigne, puis le soir dîner au Quai d'Orsay où je revois des tas de têtes perdues de vue (parce que j'étais en retrait du monde). Trop fatigué au retour. Ce matin, réunion et déjeuner Sciences et Citoyens au CNRS, rendez-vous avec Brenot, je reprends l'article, j'espère terminer ce soir. J'ai l'impression que c'est un de mes bons crus.

DIMANCHE 28 JANVIER

Sitges.

Mercredi, remis article au cours de déjeuner avec Edwige après travail nocturne. Est-ce un bon cru ? S'il y a accord, ce que je souhaite ardemment, alors article déphasé. Périssse l'article plutôt que la paix !

Jeudi, fatigue et lassitude après des journées de tonus. Nervosité. Ai-je dépassé la ligne jaune hépatique ? Du coup pessimisme.

Il y a aussi eu que la batterie de ma tire au parking (deuxième sous-sol) était à plat, que la batterie de mon phone portable était à plat, que le portable d'Edwige à la suite d'on ne sait quelle fausse manœuvre s'était bloqué, qu'avec mon portable expirant j'appelais Renault Assistance qui, avant de m'envoyer secours, me posait un long questionnaire bureaucratique. Finalement, un brave SAMU pour bagnoles me change la batterie avec vélocité.

Vendredi, selon mon habitude, je me prépare au départ, commençant douze choses à la fois et progressant en passant d'une ligne de front à l'autre.

Pour Edwige, c'est désordre. Et pourtant, c'est comme ça que je construis mon ordre.

On va dîner à la brasserie d'Austerlitz, j'ai eu la tristesse de voir que le Soleil d'Austerlitz était remplacé par un MacDo.

Déchirement du départ. Edwige attend le retour d'I. pour les chattes et moi je n'ai pas différé mon départ.

Voyage de nuit pour retrouver la Mégane au train-auto de Narbonne.

Les 250 kilomètres d'*autopista*, je me paume à l'arrivée sur Barcelone, finalement je trouve la sortie pour Sitges, mais à Sitges je trouve beaucoup plus difficilement la mer (tas de rues courbées en sens interdit). Charlotte et Mauricio m'attendent sur la terrasse ensoleillée d'un hôtel du bord de mer. Puis l'appartement, un huitième étage, grande baie vitrée et terrasse sur la mer, immense jusqu'à l'infini...

Déjeuner où arrive Sami, bonne entente entre tous. À l'appart, mon Mac déconne au moment où je veux ouvrir mon e-mail. Je fais des trucs intempestifs qui dérèglent encore plus le Mac, car je ne comprends rien, je téléphone à Federico à Boston, conversation guidée en aveugle à 10 000 kilomètres qui dure une heure. Bref, je me couche épuisé. J'ai établi la connexion avec mon mail-hot, mais il y a chaque fois échec à l'authentification.

Dimanche, aujourd'hui, n'ai pas quitté l'appart, je me fais ma petite cuisine. Mauricio m'a offert un superbe cabernet-sauvignon du Penedès. Salade de tomates goûteuses...

Enfin, aujourd'hui j'ai commencé la nouvelle rédaction. Je n'ai pas terminé les préliminaires, et suis crevé (23 heures), mais enfin le démarrage vrai s'est effectué. *Il faut* que je sois en forme.

LUNDI 29 JANVIER

Me suis remis aux préliminaires.

Plus long que je ne l'aurais cru.

J'ai trouvé un terme inspiré par l'expression « malbouffe » : la malscience.

C'est peut-être trop tard pour l'interview *Libé* : « La malbouffe et la malscience sont liées. »

16 h 30. Fatigue, envie de dormir, vais plutôt me faire un thé.

J'ai quasi terminé les préliminaires, du coup je fais la page de la table des matières.

Marché. Ma dinette, après le marché : jambon de Bellota sublime, *chicharrones* décevants, trop gras et mous, ce ne sont pas les mêmes, croquants, qu'en Colombie, salade verte maison, *manchego*, pistaches d'Iran, tout cela arrosé d'un excellent rioja : mais qui ne me fait pas oublier le sublime Jean Leon.

22 heures. Vais-je travailler ?

Couché 00 h 30. J'ai travaillé au chapitre 1 « Enracinement/déracinement », y ai intégré des notes éparées.

MARDI 30 JANVIER

Me mets au Mac vers 11 heures, car j'ai pu, sous la direction vocale de Mme F. de Paris V, rétablir le bon code secret et le bon nom d'usage. Alors que, depuis mon arrivée, il y avait échec de la connexion, puis après avoir pu rétablir la connexion sous la télédirection à 10 000 kilomètres de Federico, échec de l'authentification. Enfin, ce matin, miracle, joie : mon serveur m'a authentifié. Quatorze mels me sont arrivés *pêle-mel*. Réponses rapides, puis Mac.

Ai noté dans *Méthode* :
L'ignoble cruauté de *sapiens*.
Le côté noir de *demens*.

In « Sapiens ». C'est le même qui a exterminé les néandertaliens qui vivaient en Europe, coupés du reste du monde, tranquilles (l'Europe était le bout du monde), ils ont vécu ainsi quelques centaines de milliers d'années avant d'être exterminés : *sapiens* est arrivé en conquistador il y a 40 000 ans, et 10 000 ans plus tard plus de néandertaliens. C'est le même *sapiens* qui a exterminé les Indiens d'Amérique, les aborigènes d'Australie, les Juifs, qui a créé l'esclavage et les bagnes, et pourtant dans cette espèce ignoble, il y a quelques îlots de bonté, des extases d'amour, des idées sublimes.

Il avait raison le mec : nous sommes une espèce criminelle.

Michel Brunet : « L'absence de preuve n'est pas la preuve de l'absence » (à mettre peut-être *in* manuscrit sur l'hominisation. Très bon numéro du Poitou-Charentes sur la Préhistoire justement).

La thèse de l'origine africaine n'est pas certaine.

Très belle formulation de Jean Dupuy, « Le dédoublement du monde » : « Au monde des États, système de légalité, se mêle un monde dont les acteurs sont des forces vives, portés par des flux transnationaux et animés du seul désir de l'efficacité. » Ce deuxième monde est « sans frontière » et « hors la loi ».

Déjeuner devant la mer : riz basmati, un peu de soubressade, puis travail.

Vers 14 heures, un *bug* terrifiant m'anéantit deux pages que je venais de difficilement corriger. Je mets ma disquette SAMU pour les retrouver, mais elles ne sont pas corrigées, il faut que je les corrige à nouveau, passage à vide, puis l'énergie revient.

17 heures. Phone de K. du *Monde* : mon article sur Israël-Palestine trop long ; il me propose de couper : passer de 14 600 signes à 9 900, d'acc, mais il enlève le passage le plus intéressant sur l'inquiétude judéo-israélienne, qui permet de comprendre le sentiment d'insécurité, parce que sans doute il ne doit pas aimer que je fasse la critique du judéocentrisme.

Je continue mon chapitre, et vais m'y mettre plus tard (faut envoyer avant minuit).

Ce qui m'écœure le plus, ce n'est pas la guerre, la violence réciproque, la haine réciproque, c'est le mépris, le mépris de ces jeunes trouffions israéliens, convaincus qu'ils sont de la race supérieure et *que les Arabes sont des Untermenschen*, et qui giflent, secouent, déshabillent et aiment faire déshabiller des vieillards devant leurs fils, aiment humilier de mille façons. Ça, je ne l'avale pas, ne l'avalerais jamais. Ce sont ces Juifs devenus SS tirant sur des adolescents. « Oui, mais les Arabes, leurs attentats... – Oui, mais moi je suis d'origine juive. »

MERCREDI 31 JANVIER

Ai terminé vers minuit article corrigé et amélioré ; la nécessité de réduire m'a aidé. Il doit paraître jeudi. J'ai travaillé toute la journée, mais quel épuisement !

Ai noté hier avant lit, à introduire dans manuscrit et à réfléchir :

L'art n'arrive pas au concept mais le concept n'arrive pas à l'art.

Cf. Lascaux, Altamira : l'art de reproduction, un « instinct mimétique », une possession intérieure qui fait reproduire l'animal (moi, mes caricatures, quand je trace inconsciemment, elles ressemblent ; quand je veux faire trait

pour trait pas de ressemblance. Je deviens l'être dessiné comme le fait le sorcier, le chaman de la grotte préhistorique devenant l'animal qu'il dessine).

Le peintre unit les deux, le digital et le mimétique, l'analogique très bien nommé.

J'ai demandé à la chica de me préparer un gratin d'aubergines, je lui ai donné les indications.

12 h 30. Nom de Dieu, ça y est ! Il me possède mon manusse.

JEUDI 1^{er} FÉVRIER

Dîner avec Maurice et Charlotte, amis délicieux et repas de même. J'ai pris carpaccio de gambas et couché à 2 h 30 du mat' pour corriger l'interview *Libé*. N'ai pu me lever avant 9 h 15 mais pas trop vaseux, me suis remis à l'interview, terminée à 15 heures, l'ai mailée, attends les réactions. Entre-temps, j'apprends que mon article sur Israël-Palestine est paru dans *Le Monde*.

Il est 16 heures. Bien que fatigué, je vais me remettre au chapitre « La trinité humaine ». *Adelante*.

17 h 23. Ai dû revoir la fin de l'interview *Libé*, suis très fatigué, mais faut me remettre à « La trinité ».

VENDREDI 2 FÉVRIER

10 h 31. Pourquoi ce mauvais sommeil alors que j'ai dîné si sainement (arroz, *pata negra*, salade de tomates, *manchego*, arrosé d'une demi-Jean Leon ?)

Je vois un *pajarito* sur ma terrasse, faudra que je laisse des miettes de pain.

Ai noté : un livre doit être fait très vite (dans un jaillissement inspiré continu) ou très lentement (beaucoup de réflexion et de travail souterrain de l'esprit). J'ai fait très vite *Le Paradigme perdu*, et maintenant sur le même sujet, je fais très lentement.

Je pense que je pourrai boucler le premier volume (*L'Identité humaine*) en juin. Après ? Ou bien je continue l'Éthique et je boucle tout, ou bien je me laisse un repos ? Mais j'ai envie de tout terminer.

Je veux prévoir un glossaire, une table des matières générale. Petite brochure à part.

15 heures. Travaillé jusqu'à 11 heures, puis marché. Beaux étalages. Ai pris fruits, légumes, *garbanzos* cuits fondants, lentilles cuites, raviolis, rondelles d'aubergine surgelées mais pré-poêlées. Ai trouvé la bonne petite poissonnerie indiquée par Teresa. Ai pris gambas encore vivantes et une femelle sole gonflée de ses œufs. Chez un bio, ai trouvé du boulgour, du yaourt bio, deux vins que je vais essayer, l'un penedès, l'autre rioja. Me surcharge de sacs. Au premier étage du parking vient me trouver le bio, j'avais oublié mes achats chez lui.

Au retour, la chica m'a fait les *gambitas* à la planche ; en suçant leurs têtes je poussais des gémissements de volupté... Puis les *garbanzos*, fondants, fondants comme on n'en trouve pas à Paris.

Puis ai perdu du temps à lire *La Vanguardia* et *El País*, ils sont tellement riches que même en feuilletant ça prend du temps, et puis y a des articles tentants.

Bref, je ne me mets qu'à 15 heures à mon Mac. Maintenant *adelante*.

Bonnes réactions de S. N., M. M. sur mon article « Le simple et le complexe ». BHL, Glucksmann, Finkielkraut sont formidables pour la Tchétchénie, pour l'Algérie, pour tous les musulmans martyrs, sauf les Palestiniens sur lesquels ils sont étrangement silencieux.

22 h 36. Mon moteur a des ratés, je fais des permutations, je ne domine pas, je suis dans le marécage.

SAMEDI 3 FÉVRIER

10 h 42. Hier, l'âme a surgi dans mon manusse, elle n'existait pas jusqu'alors. Mais en développant l'esprit (*mind*), l'âme est soudain apparue ; j'ai écrit ça en charabia, mais ça va s'arranger.

Apparition de la psyché : l'âme émerge d'affectivité et de psychisme. Son indéfinissabilité parce qu'elle n'a pas de localisation, pas de fonction, pas de langage propre, si ce n'est par musique, mais elle se manifeste quand nous chantons, écoutons poésie. Justifier l'âme.

L'âme souffre, l'âme a des extases.

11 h 37. Au début, j'ai cru que tout aurait été beaucoup plus vite, maintenant je peine, j'ahane sur le chemin montant, sablonneux, malaisé.

21 h 52. Oui, j'ai démarré en trombe, avec beaucoup d'énergie, j'ai cru me retrouver tel que j'étais il y a trente ans, à Castiglioncello di Bolgheri (ô lieu béni), et puis j'ai des coups de pompe, j'ai une grosse envie de sieste après le déjeuner, bref je n'ai plus l'ancienne force...

Après, j'ai voulu me promener le long de la plage ; impossible de me parker, j'ai dû ranger la voiture assez loin, mais j'ai fait ma balade, il faisait doux, 20 °C, mais comme c'était le week-end une nuée de sauterelles barcelonaises s'est jetée sur Sitges, tous les restos sont bourrés, avec des queues d'attente au-dehors.

J'ai pu trouver à la gare les deux *Monde*, de vendredi et de samedi.

Sirven arrêté. Va-t-il parler ? Que va-t-il dire ?

DIMANCHE 4 FÉVRIER

11 h 48. Lever 8 heures, mais pas trop frais. J'ai une fatigue d'homme âgé qui me revient, la première exaltation passée.

E-mails divers puis retour au Mac. Moments de lassitude, ce premier chapitre, il lui vient des protubérances. Je croyais le terminer avant-hier, j'espère le terminer aujourd'hui.

Je suis revenu à l'âme.

Revu mon passage sur la mort.

Ai pensé : toute ma philosophie vient de la mort de ma mère.

13 heures. J'écoute Wagner, la « Marche funèbre » du *Crépuscule des Dieux*. J'ai eu l'intuition nette de l'échec irrémédiable du genre humain : il avait compris. Sans doute que l'échec n'est pas seulement celui des dieux, mais des héros de l'humanité. Il faut regarder cette idée en face et continuer à espérer en l'impossible.

16 h 20. Oui, j'ai en même temps rajeuni et vieilli.

Comme ils sont méfiants, ces petits piafs : j'ai éparpillé des miettes de pain sur mon grand balcon, je suis derrière la baie vitrée mais quand je suis là ils n'osent pas, ils restent sur un rebord, regardant de tous les côtés, ces petits paniquards ; parfois l'un s'enhardit, fonce en piqué sur une miette et s'envole plein moteur. Ah ! là, il y en a eu deux, qui ont commencé à picorer, mais dès

que j'ai levé les yeux ils se sont enfuis. Mais je suis votre bienfaiteur, petits cons !

J'ai bien amené la liaison inséparable de la conscience rationnelle et du mythe. Ils se trouvent effectivement, ensemble, inséparables, devant la mort.

Il faut lier le déferlement imaginaire mythologique et le développement technique-rationnel que l'on retrouve ensemble dans toutes les civilisations, et qui dès la préhistoire opèrent ensemble un acte essentiel du déracinement humain.

Ils se trouvent effectivement ensemble, inséparables, devant la mort.

16 h 47. Ah ! il y a deux ou trois de ces petits sautillants qui s'enhardissent, ils m'ont piqué quelques miettes presque en face de moi, mais se débinant aussitôt à tire-d'aile.

16 h 54. Une formulation me vient soudain très anticipée pour mon futur livre sur la réhabilitation du marrane : « Les Juifs laïcisés furent en fait une nouvelle sorte de marranes, mais ils n'en avaient pas conscience. C'est cette conscience qu'il faut avoir aujourd'hui. »

LUNDI 5 FÉVRIER

14 h 02. Ce matin, téléphone de Monique A.

« Il paraît que tu es pour la libération de Papon, mais c'est un salaud.

— On n'est pas obligé d'être salaud avec les salauds.

— Il s'est pas repenti, il est content de lui. »

Elle aussi donc fait de l'acharnement pénitentiaire ; je lui dis que je suis pour la libération de tous les vieux prisonniers. La prison est inhumaine, diminuons cette inhumanité pour les vieux et les jeunes...

Je lui dis que de plus je suis fixé sur Israël-Palestine.

Je lui demande des nouvelles de Solange, pas vue depuis très longtemps ; elle m'apprend qu'elle a vidé le mec à Virgi, s'occupe surtout de sa petite-fille et de son travail.

Pourquoi être fou de rage parce que Badinter manifeste un geste d'humanité ?

Je suis depuis 9 h 30 ce matin devant ce chapitre très mal foutu. Je

ventile des passages qui n'ont pas leur place ailleurs (*in* « Trinité et individualité »), mais je ne sais pas comment le recomposer.

16 h 46. J'avais cru dans les premiers jours que ce serait beaucoup plus aisé que je ne l'avais pensé, plus rapide, puis maintenant je pense que c'est beaucoup plus long et difficile. Je suis littéralement coincé par l'inter-organisation entre quatre parties.

Faut-il tout réorganiser ? Si réorganiser, comment ?

Pour le moment, je fais des ventilations dans le cadre actuel.

Mais il faudra l'acte de pensée pour réorganiser. *Shit*.

MARDI 6 FÉVRIER

Ce matin, après l'arrivée de la chica, je vais au marché et m'achète, chez le bon poissonnier-pêcheur : des *almejas*, des petites rougets, des langoustines vivantes.

Des tas de légumes, une bouteille de penedès, des côtes d'agneau.

Je rentre triomphant. La chica avant de partir me fait des *almejas*, et des petits artichauts cuits. Un peu *too much* ? Lourd sommeil après le déjeuner dont je ne sors, honteux et mécontent, qu'à 16 heures. Bol de thé.

Je suis dingue de faire ce livre, mais si je ne le faisais pas je serais encore plus dingue.

Pendant mon absence, les petits fripons raflent toutes les miettes de pain. J'en sème quelques autres et ils arrivent, encore à demi craintifs. L'un d'eux s'est enhardi à en picorer cinq à la suite, quasi sous mon nez.

Pour la première fois, une couche de nuages, haute du reste ; elle cache le soleil, mais l'ouest est lumineux.

Ayde !

16 h 15. Quelle belle musique, pourvu qu'ils donnent le titre, l'auteur.

Arrivée de l'imprimante hier soir. Toni l'installe, avec difficultés incompréhensibles finalement surmontées.

Cette musique sublime, envoûtante, avec chant, au troisième mouvement, je ne sais toujours pas ce que c'est, c'est comme si je l'attendais depuis toujours ; j'espère qu'il y aura une annonce qui m'éclairera. Parfois, je pense à Mahler, parfois à Gorecki. Quelle plainte, très longue plainte. La plainte de l'âme humaine. La plainte qui devrait monter de l'humanité.

17 h 01. C'est la *Symphonie* n° 3 de Gorecki, « Chansons tristes ». Il faut que je me la trouve, que je me la farcisse sans trêve.

C'est la plainte de l'âme.

La plainte (*Fedida*) : la plainte mélancolique, la plainte.

Hypocondriaque, la plainte dépressive.

17 h 27. Régala, ils donnent maintenant la sonate *Le Printemps*.

Moi, une fois pour toutes, j'ai dit et écrit en 1980 (*Pour sortir du XX^e siècle*) que la machine d'extermination des Juifs a eu lieu à Auschwitz, avec ou sans chambre à gaz. Pourquoi s'obstinent-ils sur la chambre à gaz ? Est-ce qu'un moyen autre (empoisonnement, fusillades, écrasement par bulldozers) aurait été plus doux ?

J'ai avancé après dîner, avec l'impression d'une trouée possible : trois parties dans ce chapitre « L'un multiple » :

1. le multiple ;
2. l'un ;
3. l'un multiple.

Je m'arrête ensommeillé vers 23 h 30, puis un peu d'e-mail.

MERCREDI 7 FÉVRIER

Lever 7 h 50.

C'est Ariel Sharon [qui vient d'être nommé Premier ministre d'Israël]. Ainsi, plus on a avancé, plus on a reculé. Maintenant, en allant trop loin dans le recul, on avancera peut-être, mais les périls seront de plus en plus grands.

D'après les calculs astro-psychologiques de Pythie, je serais né à 5 h 15 du matin.

Au boulot (9 h 27).

9 h 58. L'ennemi intérieur me les casse ; petite crise d'angoisse ce matin, difficulté à respirer normalement, et ces raclements de gorge interminables.

Les picorants : j'ai repéré un dodu et un maigrichon. Je leur ai fait une distribution, mais ils attendent que je quitte le Mac. Ils savent depuis tant de

génération que les humains sont des ennemis qu'ils n'arrivent pas à comprendre que je suis leur ami.

En fin de matinée, descente en ville, trouve par chance le « cellier » spécialisé en vins où je m'empare de deux Jean Leon et d'un autre cabernet-sauvignon du Penedès que me recommande le préposé. Puis je tombe sur la rue commerçante, pleine de boutiques, achète *La Vanguardia*, *Le Monde*, timbres, cartes postales, puis trouve du *ginger ale*, puis une boutique de musique très pauvre en CD. Ils n'ont évidemment pas Gorecki, pas non plus la *Quatrième* de Mahler ; je regarde dans leurs CD classiques, des morceaux choisis de Pavarotti et autres beuglants, de Karajan, de la Montserrat bien sûr, quelques symphos dépareillées ; comme j'ai besoin d'avoir ma discothèque de foyer, je prends un « morceaux choisis » de la Callas, le *Requiem* de Mozart, le *Requiem allemand* de Brahms, *Concertos pour piano* 20 et 21 de Mozart, la *Quatrième* de Bruckner sans appellation d'orchestre (inquiétant), des *Adagios Karajan* (j'ai eu tort, il y a des morceaux tartes), un panaché de concertos pour piano. Voilà où le dénuement me conduit.

À mon retour, les petits fripons ont tout nettoyé. Ils sont bien tranquilles en mon absence, quand je suis là, ils sont inquiets et tournent le bec dans tous les sens.

J'ai pensé à ça en faisant ma gymnastique ce matin (aïe, en ce moment j'ai une sorte de mini-lumbago) : il y a deux choses superbes dans la vie, vivre en couple et vivre seul. Malheureusement, on ne peut pas les faire en même temps.

16 h 39. Lourde sieste, pourquoi ? J'ai déjeuné léger : langoustines fraîches que je me suis faites bouillies, salade de tomates, yaourt.

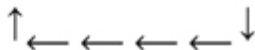
17 h 21. Ça avance, ça s'éclaircit, ce chapitre prend corps. Le terminerai-je ce soir ? Le plan tient :

Chap. 2. L'un multiple

1. La diversité infinie (le multiple)

2. L'unité générique

3. L'un multiple : L'unité → → diversité



Ces petits olibrius savent que c'est moi qui les nourris, mais en même temps ils ont peur de moi. Je ne sais pas comment, ils voient que je les regarde, et aussitôt pffuit, ça décolle. En ce moment, la terrasse est sans

miettes, et y en a un qui vient examiner le lieu et voudrait me demander : « Alors, ça vient ? »

18 h 25. Je m'interromps pour entendre Callas chanter le « Un bel di vedremo » sublime de *Madame Butterfly*, elle-même avec une conviction bouleversante. Le morceau m'envahit, pourquoi ai-je toujours aimé cet air en plus de sa beauté musicale ? Parce qu'il exprime l'attente d'un espoir désespéré, celle qui fut mienne, à la mort de ma mère, il y a maintenant soixante-dix ans ! Et cette attente me revient rétrospectivement actuelle.

18 h 36. Je suis content de voir que des idées continuent à être en formation et transformation dans ce livre, qu'il n'y a pas que « synthèse », mais le travail du livre sur lui-même, de l'esprit sur lui-même. Je n'aurai jamais une idée arrêtée parce que je ne m'arrêterai pas.

23 h 20. Ai terminé le chapitre 2 « L'un multiple ». Le reverrai encore demain matin avant de me mettre à la suite.

JEUDI 8 FÉVRIER

10 h 15. Lever 8 heures. Karacho.

À la télé, Sharon arrogant : « capitale indivisible et éternelle ». Les barbus sont enthousiastes.

Ai mis en marche l'imprimante pour le premier chapitre.

Les petits gloutons s'impatientsaient sur le rebord de la terrasse, ils avaient déjà tout picoré. Je leur distribue des miettes de pain complet biologique. Un temps, puis ils arrivent, à la fois morts de frousse et morts de désir. Ils sautillent sur la barre d'appui, l'un s'enhardit, picore, s'envole, à un moment ils sont cinq à picorer, mais le moindre de mes mouvements sème la panique.

Au moment où je remarquais avec plaisir que je n'avais pas encore de raclement de gorge, j'avale une gorgée de thé de travers, et cela revient.

Je relis le chapitre « L'un multiple », avant de l'imprimer.

J'ai mis le CD de Montse Cortés ; elle me plaît terriblement avec sa belle voix flamenque.

11 h 15. Le chapitre « Complexe criseque » n'est pas à sa place dans la

première partie. Je le mets de côté. Je ne sais pas si je vais conserver ce chapitre ou en sauvegarder l'idée que j'intégrerais ailleurs...

17 h 33. J'aime ce petit dodu qui fait les cent pattes sur le rebord du balcon.

Réorganisation de la partie « Le destin individuel ». Chapitres actuels :

Introduction

1. Le sujet humain

2. L'esprit et la conscience

3. *Sapiens-demens*

4. L'existentialité (avec esthétique, poésie, incertitude, peut-être amour, possession)

5. Unité et multiplicité de l'individu

Conclusion

Je rame sur l'intro, espère terminer avant qu'arrive le Colombien.

23 h 46. Ai progressé dans une première mise en forme très grossière du chapitre sur sujet.

J'ai été un peu interrompu par la visite des deux admirateurs colombiens, on aurait dit des pèlerins auprès d'un gourou. Après leur avoir offert Malt Whisky, pistaches et jabugo, j'ai fait comprendre que j'avais à travailler.

Continué mes *habas*, terminé ma salade de tomates, brebis, excellent cabernet-sauvignon qui m'accompagne auprès du Mac (mais je ne dépasse pas, à peine, la *demi-bouteille*).

J'estime que, malgré sieste et interruption, la journée n'a pas été mauvaise. Bonsoir.

VENDREDI 9 FÉVRIER

10 heures. Long téléphone de Leila S., situation terrifiante.

Pourquoi la *Quatrième* de Bruckner qui avait longtemps suscité une très grande ferveur en moi (ainsi que la *Septième*, la *Huitième*) me laisse maintenant aussi froid ? On s'ouvre, on se ferme aux œuvres musicales. En ce moment, je reste sous le coup de Gorecki.

Ce matin, pendant que je faisais ma gym, les petits picorants s'affairaient tout près de ma baie vitrée, et nettoyaient la zone. J'ai ensuite fait ma

distribution.

Allons ! au boulot, il est déjà 10 heures passées.

Faut pourtant que je règle la question du siège et de la planche sous le matelas, car la sciatique s'installe.

SAMEDI 10 FÉVRIER

Maurice, ange gardien, m'a fait porter quatre sièges qui tiennent le bas du dos, fait faire par un menuisier la planche sous mon matelas, moi de mon côté, dépourvu de Di-Antalvic, j'ai acheté et commencé du Paracétamol. La sciatique (petite) demeure, mais j'ai peur qu'elle revienne comme il y a quelques années (le début, l'année de Lausanne où j'allais en URSS, la fin, l'année où maman Deligny m'a soigné). Comme j'ai souffert. Je n'ai jamais compris si je m'étais autopuni du bonheur indu et du malheur d'autrui.

Bref, l'ennemi annonce son retour, j'espère avoir le temps de le refouler. Évidemment, ces très longues stations devant le Mac, sur une chaise au dossier vide au bas du dos, ont joué un rôle, et aussi mon relâchement dans mes postures, sûr que j'étais que la sciatique était refoulée définitivement.

Hier, avec des pauses, je comprends qu'il faut que je sorte et fasse des balades, j'ai quand même pas mal travaillé, fait premier jet du chapitre sujet que je commence à revoir ce matin sous l'œil scrutateur des petits fripons qui se méfient du moindre de mes mouvements.

Hier, fin de mat' donc, je vais au marché, prends quelques herbes à tisane chez le bio, du thé vert, un croquant au sésame, des petits rougets (la poissonnière me connaît maintenant), des super-gambas, des œufs de poisson, puis des *garbanzos* et lentilles cuites, des pistaches, amandes salées, pruneaux, olives, des *habas* bien sûr et des petits artichauts. Je reviens bien content et la chica me prépare salmonettes, œufs de poisson et artichauts.

L'après-midi, après sieste, arrive un moment de vasouillage ; je prends la Mégane et vais sur la plage.

Promenade peinarde, très peu de monde, température devenue printanière (18 ou 20 degrés). Puis, je vais acheter *Vanguardia*, *Monde* et *Canard*, des petites bouteilles de *ginger ale*, une bouteille encore du Jean Leon réserve, pour Maurice.

Au retour, je travaille pas mal, c'est une partie difficile, la notion de sujet, mais j'ai progressé depuis mes précédents textes sur la question. Notamment :

Le site du sujet est égo-centrique au sens littéral du terme. Mais l'égoïsme ne conduit pas nécessairement à l'égoïsme. En effet, la condition de sujet comporte, en même temps que le principe d'exclusion, un principe d'inclusion ; celui-ci nous permet de nous inclure dans une

communauté, un Nous (couple, famille, parti, Église), ce qui en même temps inclut ce Nous dans notre centre du monde. Donc l'égoïsme du sujet favorise non seulement l'égoïsme, mais aussi l'altruisme puisque nous sommes capables de placer le Nous ou l'être aimé en notre site privilégié, et à la limite de lui vouer notre Je jusqu'au sacrifice de soi.

Ainsi, il y a dans la situation de sujet une possibilité égoïste qui pourrait aller jusqu'à tout sacrifier à soi, et une possibilité altruiste qui irait au sacrifice de soi.

Le principe égocentrique porte en lui la potentialité antagoniste à l'égard du semblable – du frère – et peut conduire au meurtre de Caïn sur Abel. Il porte en lui la potentialité fraternelle qui pousse à porter secours à l'ami, au frère... Dans ce sens, la qualité de sujet porte en elle la mort de l'autre et l'amour de l'autre.

Tout se passe comme s'il y avait en notre subjectivité individuelle un double logiciel, celui qui commande l'égoïsme du « pour soi », celui qui commande le « pour autrui ».

J'ai désormais bien montré ce qui n'avait pas été dégagé auparavant. C'est ça qui rend l'écriture intéressante, de l'implicite devient explicite, du virtuel s'actualise, du nouveau jaillit dans le mouvement même de l'écriture-pensée.

Et aussi depuis deux jours, des poussées d'angoisse (sensation d'étouffement, difficulté à respirer, retour de mon vieil angor de mort-naissance). Est-ce la peur inconsciente de ne pas terminer ? Ou l'action sournoise de l'Ennemi intérieur ?

Je crois que mes raclements de gorge contribuent à ces étouffements, et me conduisent à des arrêts brutaux.

Je me souviens que Mené, acupuncteur, s'est installé il y a quelques années à Barcelone ; vais essayer de le trouver.

Ils sont une dizaine et ils se disputent, il y en a un de très autoritaire, qui veut empêcher son souffre-douleur de picorer. Malheureusement, je n'arrive pas encore à bien les individualiser.

À mettre dans *Éthique* :

Le progrès des sciences biologiques dynamite les valeurs éthiques.

Aussi conclure le travail en disant qu'il ne dissout pas mais respecte le mystère de la vie et de l'humain.

Devant toute technique nouvelle, ils se divisent, imprécateurs et laudateurs, pessimistes et optimistes.

Une raison de plus pour comprendre que je ne suis pas des leurs.

Dans l'affaire Israël-Palestine : l'utilisation de l'indignation morale à des fins immorales.

Journée médiocre dominée par les raclements de gorge devenus psychiquement insupportables et les arrêts de respiration. Moments de perte du tonus, moments de reprise. Mais je me suis arrêté ce soir vers 21 h 30, j'ai imprimé le brouillon du chapitre (titre provisoire « Dédouplements et multipersonnalités » ; faudrait trouver quelque chose de bien, pas « L'unité multiple de l'individu » qui est trop plat).

Vais faire quelques rangements avant de me pieuter.

Ils veulent absolument que les Juifs deviennent de plus en plus étrangers à la France.

[DIMANCHE 11 FÉVRIER]¹

Des idées importantes me sont venues ce matin, j'ai oublié de les noter, elles ont disparu.

Mail lumineux de ma pythie.

Beaux mails du matin, pas de chagrin.

Mes raclements ont repris, je n'arrive pas à les inhiber.

Je les inhibe un peu, évitant de racler trop fort, essayant qu'ils ne deviennent pas spasmodiques. Mais la sciatique ne me lâche pas.

Ai pu envisager sur chapitre imprimé les corrections et les permutations. Je m'y mets. Ai déjeuné : lentilles, huile d'olive et ail, un peu de *garbanzos*, quelques olives, yaourt. Ce soir dîner avec mes bienfaiteurs.

J'ai pas mal travaillé cet après-midi.

Le chapitre sur la multipersonnalité s'appelle maintenant « L'identité polymorphe ». Tout était en désordre. Lent travail pour mettre en place les pièces du puzzle, lequel n'était pas préexistant. J'ai fait le gros travail de remembrement. J'attends maintenant mes bienfaiteurs qui m'emmènent dîner.

J'inhibe plus ou moins bien mes raclements, c'est-à-dire que je ne les pousse pas au bout.

[LUNDI 12 FÉVRIER]

Lever difficile et lourd après le dîner excellent d'hier soir, où je n'ai pu opérer suffisamment d'autocontrôle. Maurice et Charlotte m'ont « sorti » après un bon après-midi de travail.

Boldo, thé rouge. Nausée. Je commence à corriger le chapitre « L'identité polymorphe ».

J'extrais cette notation qui n'y avait pas place :

Notre civilisation de la spécialisation veut de façon de plus en plus insistante nous classer; étiqueter; standardiser; ce à quoi contribue la pire sociologie.

Interruptions. Téléphone à Juan parce que le chauffe-eau s'est arrêté.

Téléphone à Mené pour rendez-vous (c'est demain 15 heures).

Téléphone à l'assistante de Claude Cherki pour fixer le R-V du 28.

Reçois quelques phones ; ici on me demande présentation, là préface, mais la préface est pour ma chère Ceiça et la présentation d'une revue colombienne qui m'est consacrée.

Je vais déjeuner léger pour remettre la machine gastro-hépatico-psychique en marche.

Petits piafs attendrissants, ils font avec le plus grand sérieux leur métier de vivre et ils ne savent pas pourquoi ils vivent...

Au boulot.

Tiré le chapitre « Identité polymorphe ».

[MARDI 13 FÉVRIER]

Lever apparemment normal, ai fait la présentation du livre de Ceiça, la lettre amicale à l'*Aleph* qui fait un numéro sur ma pomme, la lettre de soutien aux étudiantes humanitaires, me suis mis au chapitre « Esprit et conscience », me suis interrompu à 12 h 30 pour déjeuner, puis prendre le train pour Barcelone. Départ sous soleil éclatant, arrivée sous la pluie. Ce petit train est bougrement pratique, car il est aussi métro, ou plutôt RER, et me laisse au paseo de Gracia. Je me rends tout refroidi et humide chez Mené. Il m'avait prévenu que son ascenseur était en panne et qu'il était au huitième étage. Retrouvailles cordiales. Il me fait de l'acup. J'ai l'impression d'être soulagé

de ma sciatique, mais à la sortie le mal revient.

J'ai hâte de rentrer, au retour chez moi, j'ai perdu l'enthousiasme, cette rupture dans ma course de fond m'a perturbé, attristé... égaré... J'essaie de me remettre au manusse, en fait je me force, alors que jusqu'à présent c'est lui qui m'appelait, comme on siffle un chien, et j'accourais. Je me suis même dit que ce soir je regarderais *Heat* à la télé, alors que j'ai jusqu'à présent été tout à fait indifférent aux films.

Je vois par bribes (à table, faisant ma gymnastique) des bouts de *telenovelas*, et je suis frappé à quel point elles parlent de tous nos grands problèmes privés : amour, jalousie, ambition, maladie, malentendus, trahisons, hasard, coïncidences. Héritières des mélés et des romans populaires. Et puis elles sont bien foutues, faute de grands moyens, elles sont centrées sur les relations entre les personnes, sans scènes spectaculaires.

Les intellos méprisent, moi ça m'émeut.

Et voilà une digression qui me montre que mon esprit s'est échappé de mon livre. Puis-je faire quelque chose ce soir ? J'en sais rien, pour le moment buvons un peu de cabernet-sauvignon du Penedès.

J'ai compris que j'étais vraiment possédé par mon manusse et que la rupture de Barcelone m'a dépossédé.

[MERCREDI 14 FÉVRIER]

Me suis couché bien tôt, ai lu au lit un peu du *Mahomet* de Salah Stétié qui m'éclaire beaucoup sur ce personnage dont je ne savais quasi rien et sur une culture sur laquelle j'étais demeuré ignare.

Lever quand même difficile à 8 h 15 du mat'.

Tiens, il a plu toute la *noche*. Tant mieux pour les *campesinos*.

Je voudrais me ruer sur le manusse, mais problème de mail, phones.

Entre-temps, dans ma tête une grande désorganisation/réorganisation se fait. Je comprends qu'il faut remanier la première partie « La trinité humaine » (peut-être l'appeler carrément « L'humanité de l'humanité »).

Chap. 1. De l'enracinement à l'émergence

Chap. 2. L'humanité de l'humanité

Chap. 3. La trinité humaine

Chap. 4. L'un multiple

Faut aussi que j'évite que le chapitre 2 de la deuxième partie (« Destin individuel ») ne fasse double emploi avec « L'émergence de l'esprit et de la conscience » en chapitre 2 de la première partie.

Je fais des tripotages hardis dans mon Mac, je perds un fichier en cours de route, je rattrape la perte grâce à la disquette de sécurité.

En attendant, la chica m'a fait les moules (vapeur citron), les œufs de seiche (bizarre) ; je déjeune en regardant de la télé sans intérêt. Me fais un café (celui que m'ont apporté les Colombiens) et, en avant, à moins que la sieste me saisisse.

Rationalisation religieuse : tout ce qui nous arrive de Bien, Dieu nous favorise ; tout ce qui nous arrive de mal, Dieu nous punit.

Où mettre ceci : *Le soi de Jung, entité profonde que l'ego ne connaît pas vraiment ?*

16 heures. Coup de pompe, sommeil si profond que je ne sais plus où je suis quand je me réveille, hagard.

Allons, au charbon.

J'ai fait pas mal de tripatouillages sur intelligence, conscience, esprit...

Mes modifications rétroagissent sur les chapitres des précédents, ce que je croyais cristallisé doit se décristalliser, se manipuler à nouveau, se réfléchir encore. Je fonctionne vraiment à travers erreurs et essais, maladresses et astuces.

J'extrait d'un contexte qui n'est pas le sien cette phrase de Romain Gary qui m'a beaucoup plu : « Méfiez-vous de la vérité, elle commet toujours des erreurs » ; j'ai envie de la caser, mais où ?

J'avais envie de sortir ce soir vers 21 heures pour voir ce qui se passe dans la ville, du côté des bars. Mais mon chapitre m'a saisi par le cou au moment où je m'apprêtais à sortir et m'a plongé le nez sur lui. Ce livre lui aussi veut vivre à mes dépens, il me suce goulûment les neurones.

Je me rends compte soudain que je renoue avec l'esprit de Montaigne, Pascal, La Bruyère, ceux qu'on appelait les moralistes et qui s'efforçaient de comprendre l'humain, mais avec tout l'acquis qu'il m'est possible d'engranger des sciences contemporaines.

J'ai terminé ce deuxième brouillon du chapitre « Esprit et conscience », corrigé orthographe avec l'aide tantôt stupide, tant futée de la correctrice automate, fait un tirage pour me sentir un esprit vainqueur, alors que j'aurais dû attendre demain matin pour faire encore une relecture. Je me fais une tisane, car je me suis excité.

Sommeil très agité en dépit du tilleul, est-ce parce que j'ai ajouté du Paracétamol à tous les produits (surtout homéo) que je prends ? J'ai voulu diminuer ma sciatique et il me semble qu'elle est plus supportable ce matin.

Nouvelles terribles d'Israël-Palestine, les boufeux ont le dessus. Ni l'Europe, ni le monde arabe, ni les États-Unis ne bougent... *Madness*.

Et la terre qui secoue cette malheureuse république américano-latine. Je mets du temps à me remettre après la télé du matin, repousser tout cela et me recentrer.

J'aborde le chapitre « *Sapiens-demens* ».

J'aimerais avoir terminé « Le destin individuel » avant mon saut à Paris.

Plan actuel de la partie :

Le destin individuel

1. Le vif du sujet

2. L'identité polymorphe

3. L'esprit et la conscience

4. *Sapiens demens*

5. L'existentialité + esth/poé (à caser sans doute dans Existentialité :
Amour possession, l'être prosa/poétique)

Conclusion

J'ai tiré 34 pages pour y voir clair ; en fait, ça m'a submergé.

Pour la première fois depuis le commencement ici, je suis totalement débordé, submergé, mon esprit ne domine pas, je prends des notes diverses, j'essaie de concevoir un nouveau plan, il me vient des embryons, des fragments d'organisation.

Je dois dire que les gambas à la plancha, très imbibées d'huile, ont dû me donner un coup au foie. Là-dessus, Juan apporte deux numéros de *Libé* (arrivage très irrégulier, le facteur passe quand il le juge bon d'après le volume du courrier) que je lis, qui me divertissent du travail.

Découverte qu'on a seulement deux fois plus de gènes que la mouche du vinaigre (13 600), moins que je ne sais plus quel végétal. L'homme 30 000, le riz 50 000.

Du coup s'effondre la conception quantitative. Ils croyaient que tout était quantitatif. À propos du génome, quelques-uns, en dépit des affirmations bornées de certaines sommités, commencent à voir que tout se joue non seulement dans les interactions entre gènes, mais il y a sans doute quelque chose d'autre, encore invisible.

Après les journaux, le coup de pompe que je crois habituel, mais il me

laisse abruti au réveil. Incapable d'organiser mon travail, je pars découvrir les petites rues de la vieille Sitges, faire quelques pas au bord de mer, acheter *Le Monde* et *La Vanguardia*.

Au retour, je ne suis toujours pas frais, crise de foi et de foie liées. Que faire ? Je travaillotte, essaie de faire quelques tris et remaniements sur Mac. Je ne domine toujours pas. Le mieux est d'aller se coucher, pourtant il n'est que 10 h 30 du soir, et j'avais envie de me balader, aller dans ce café au nom indien qui fait aussi librairie et qui m'a l'air d'un résidu hippie.

[VENDREDI 16 FÉVRIER]

Un piaf envoyé en sentinelle attend ; il est bien dodu celui-là ; est-ce à cause de mes miettes ?

Long sommeil, demi-vaseux, vais travailler un peu puis au marché. Edwige arrive demain et je vais acheter un poulet que la chica va préparer à sa façon (fourré de pruneaux et pignons).

Vais me mettre au manusse pendant une heure, mise en train, jogging intellectuel.

Gros marché pour la venue d'Edwige. Légumes, bouteilles d'eau, crème hydratante, langoustines vivantes, etc. Je commence à être connu dans ce marché et suis salué par des *hola*.

Malheureusement le four (à gaz) s'éteint sans cesse, et le poulet reste cru. Que faire ? Teresa acceptera peut-être de le faire dans son four.

Avant de partir, j'ai pu faire une sorte de plan, qui m'ouvre la voie et m'aidera, j'espère, à briser la glace !

1. *sapiens, faber, æconomicus*, insuffisants
2. *demens, imaginarius, ludens, consumans, estheticus*
3. explication de *demens*
4. l'affectivité, nœud gordien, plaque tournante (inexplicable à Lupasco)
5. avec angoisse, horreur
6. le monde difficile à supporter
7. les compromis avec le monde : la névrose
8. le compromis avec le monde : la collaboration rationalité/mythe
9. le pacte avec le monde : prose/poésie
10. la trilogie (rationalité, affectivité, pulsion, les deux monstres : le génie et le criminel
11. la grande boucle : rationalité-affectivité-imaginaire-mythe

12. la vie multiple

Et maintenant, *adelante* !

[SAMEDI 17 FÉVRIER]

Des choses nouvelles me viennent en écrivant, remaniant, corrigeant, j'ai le sentiment non pas de faire une synthèse, mais de continuer l'aventure.

Hier soir, après un dîner frugal (salade de tomates et *habas*), j'ai progressé jusqu'à la fatigue vers 23 heures.

Sommeil assez bon et long, toutefois petite fatigue du matin.

Arrivée d'Edwige. Je mets tout en ordre, vérifie la propreté.

[DIMANCHE 18 FÉVRIER]

Suis allé chercher à l'aéroport Edwige et C., ai fait le dîner, langoustines, poulet, épinards. Ça leur a plu. J'ai pu travailler un peu après le dîner, et me suis réveillé à 8 heures ce matin comme d'habitude.

Embarrassé par les pages sur poésie, où les paragraphes se suivent de façon peu cohérente. Je les imprime pour essayer de voir clair.

[LUNDI 19 FÉVRIER]

Edwige est tantôt la plus adorable des enfants, tantôt une petite mégère odieuse (ce dont elle ne se rend jamais compte). Ayant mal dormi *because* un rideau mal fermé, elle s'est réveillée mégère, puis est redevenue adorable. Je suis perturbé. Heureusement, C. a apporté du shit.

De plus, ce chapitre, trop long, trop touffu, avec des débordements qui ne sont pas à leur place, me perturbe, me laisse hagard. Je ne peux me mettre au travail qu'après une lourde sieste, vers 17 heures.

Il faut décanter, transvaser, supprimer, corriger. Le sentiment d'absurdité de ma vie se décuple avec le sentiment d'absurdité de ce que je fais. Justement, je ré-rédige « *Sapiens demens* ». Mais je suis dingue, à tous les points de vue...

Excellente lecture critique sur les idées du premier chapitre par Jean-Louis Le Moigne, et aussi, sur les expressions, de Catherine Loridant.

L'idée de passer huit jours à Paris me désole. Déjà les perturbations d'hier et aujourd'hui me détachent un peu, me font perdre foi. Je me raccroche avec l'aide du shit.

[MARDI 20 FÉVRIER]

Lever un peu difficile 8 h 45. Début de matinée pénible (le temps que la mégère du matin laisse place à l'ange). Un peu de shit, est-ce qu'il me calme ?

Temps perdu à chercher le phone d'Air France, me mets au Mac après 10 heures, vais m'interrompre pour aller à Barcelone chercher mon billet et *pasear las chicas*. J'en suis toujours à « *Sapiens demens* ». Je vois clair pour disons la première moitié. Pour la suite je suis confus.

Temps magique. À l'horizon, nappes légères de nuages très blancs qui donnent une brillance argentée à la mer.

[MERCREDI 21 FÉVRIER]

Hier journée tragique, affreuse qui me laisse épouvanté, désorienté.

Oui, il y a l'accumulation de nervosités mutuelles, alors que moi, je devrais contrôler les miennes. Un mot d'amour malheureux, qui a réveillé une détresse infinie. Cet être si candide, si sensible, qui a tant souffert, toute la souffrance de son enfance est remontée, et moi, hagard, imbécile, m'effondrant...

Vais essayer de remettre la machine en route...

Que je suis bête ! Incapable de régler mes nervosités épidermiques...

Détente après tant de larmes et d'incompréhensions.

Elles sont allées à Barcelone.

Ai promis à Edwige de me consacrer à elle toute la journée de demain.

Les ai posées au train, puis saut au marché pour des langoustines, une bouteille de cabernet-sauvignon Penedès, saut à la petite boutique info, pour envoyer, avec beaucoup de retard, les réponses au fax que m'avait apporté Edwige.

Me suis mis au manusse (poésie), puis lourde sieste, et m'y remets après le thé vert.

[JEUDI 22 FÉVRIER]

Ai pu travailler après la sieste, climat rétabli avec Edwige. Elle est à Barcelone avec C. et elle est contente. Ma météorologie intérieure dépend de la sienne. Ne peux supporter de la voir dans un tel effondrement de douleur. Mais, en même temps, si je suis trop dépendant, je ne peux plus rien faire. Une fois de plus *double bind*.

Hier ai terminé version provisoire du chapitre « *Sapiens demens* », et ai tiré. En fait, j'ai partagé l'ancien chapitre en deux, le second étant celui de l'antagonisme et du compromis avec le réel. Titre pas encore trouvé, peut-être la formule d'Eliot : « Le genre humain ne peut supporter trop de réalité. »

Vais travailler un peu avant qu'Edwige soit prête, lui ai promis de lui consacrer ma journée.

[SAMEDI 24 FÉVRIER]

Le jeudi fut une journée chaude et ensoleillée. Nous avons passé l'après-midi ensemble *a pasear* à Sitges, prendre des tapas au bord de la mer, *repasear*, nous affaler à la Bahia dans des fauteuils-balançoires. Les gens sont en bras de chemise.

À la fin de l'après-midi, nous étions de nouveau à la terrasse de la Bahia quand des gamins, pour le début du carnaval, lancent soudain des œufs sur les attablés. L'un d'eux se brise sur la tête d'Edwige, lui souille un peu partout son vêtement, C. reçoit aussi quelques éclats sur sa veste et moi, mieux placé, très peu. Au retour, Edwige douche plusieurs fois de suite ses cheveux. Puis dîner de qualité supérieure offert au Greco par Maurice et Charlotte. Je voulais me réguler, mais ça a été très difficile. Dès le début, les assiettes de *jabugo* arrivaient, je m'y ruais, elles étaient remplacées par d'autres. Puis des gambas et un loup, les unes et l'autre du jour, d'une saveur ignorée à Paris, même chez les meilleurs.

Vendredi. Lever difficile, travail un peu le matin puis second ramadan de manuscrit. J'accompagne Edwige à Barcelone pour ses emplettes. Ai trouvé au marché des pistaches turques (meilleures que les iraniennes) et fromage de brebis encore jeune.

Comme nos organismes portaient encore la fatigue du repas de la veille, on s'est couchés assez tôt.

Grâce à C. je me suis mis à fumer de l'herbe, et ai l'impression que ça me détend, diminue mes raclements de gorge, bref cette nervosité à fleur de peau qui, même lorsqu'elle ne s'exprime pas, est toujours sous-jacente, me

pousse à me presser, me donne mille mini-anxiétés.

Il faudrait que je continue. Comment ? Trouver source ici ?

C'est hier soir, en allant au lit, qu'a pris forme une idée clé : introduire l'esthétique dans le grand compromis. Je note fébrilement sur une fiche, en me promettant de développer le lendemain :

Tout ce qui est esthétique ou esthétisé nous donne plaisir, bienfait, bonheur tout en vivant le chagrin, les larmes, la peine. Il nous donne conscience tout en mettant en animation toutes les puissances inconscientes qui sont en nous. D'où le rôle capital de l'esthétique dans notre civilisation, puisqu'elle est désormais séparée de la religion et de la magie : elle nous aide à supporter le trop-plein insupportable de la réalité et, du même coup, à affronter la cruauté du monde.

Je vais ce matin me mettre à ce nouveau développement.

Au réveil, froid, les radiateurs de chauffage sont froids. À la cuisine, plus de lumière, arrêt du frigidaire. Je n'arrive pas à remettre les plombs. Je soupçonne un court-circuit dans l'appareil de chauffage. Me débarbouille à l'eau froide, m'habille en hâte, vais trouver Juan. Après vérifications des autres instruments électroménagers, c'est bien la chaudière du chauffage d'appartement. Quand elle se remet en marche, une grande flamme bleue sort du foyer et lèche les fils électriques. Bref, nous éteignons la chaudière, et le reste de l'électricité est rétabli. Comme c'est la première journée sans soleil, l'apparto reste froid, mais j'ai un plaid sur les genoux.

« Humankind cannot bear very much reality. »

Expliquer pourquoi la réalité est insupportable à l'humain. Les animaux aussi ont à affronter le danger, le prédateur, la mort, mais il leur manque la conscience liée à l'excès d'individualité, liée à l'affectivité juvénile gardée à l'âge adulte. C'est tout cela qui rend la réalité particulièrement cruelle pour l'être humain quand il est à la fois pleinement conscient, pleinement rationnel, pleinement sensible. D'où la nécessité d'un compromis, de mobiliser l'imaginaire et le mythe pour trouver les réconforts surnaturels, et aussi de mobiliser l'esthétique, la poésie pour vivre pleinement la réalité tout en surmontant l'horreur.

Ce matin quand j'ai vu que les plombs avaient sauté pendant la nuit, j'ai tout de suite pensé que, la seule activité électrique pendant la nuit étant celle de la chaudière, le court-circuit venait de là. Juan, utilisant la méthode empirique, vérifie lave-linge, lave-vaisselle, chaudière eau chaude, et finalement la chaudière du chauffage, où il détecte la panne.

Appartement vide, et froid.

Coup de pompe mental, le pire de tous, car il ôte courage, confiance, et surtout ce qui avait le plus grand sens pour moi ; ce manusse, perd tout sens...
Faut que je me passe d'herbe...

[DIMANCHE 25 FÉVRIER]

Coup de pompe mental lié à un coup de pompe hépatique ? Bien que couché à 21 h 30, éteint à 22 heures après avoir terminé le *Mahomet*, je ne me suis pas endormi avant 2 heures du mat', très agité, lever-pipi sans arrêt. Ce matin, premier réveil à 7 h 40, me lève puis me recouche, j'ai l'impression que je ne pourrai pas me lever, faut dire aussi qu'il fait froid sans chauffage. Heureusement, sans que je comprenne pourquoi, je rejette la couverture et sors du lit.

Je réfléchis : mon dîner était simple, œufs de poisson que j'ai cuits dans l'eau, puis salade de tomates. Y avait-il des œufs de poisson pas frais pour avoir un coup de pompe si brutal à 21 h 30 ? Mais le coup de pompe couvait. Le départ d'Edwige et la perspective de devoir retourner mardi à Paris pour huit jours me démoralise. Je voudrais faire quelques corrections importantes à mes chapitres du destin individuel avant le départ, mais aurai-je le temps ?

Dehors, à Sitges, c'est le carnaval. Je n'irai pas sauf si j'ai bien travaillé jusqu'à 23 heures. La danse me ferait du bien.

J'avais négligé mes moineaux ces jours derniers ; ce matin, j'ai fait dissémination de miettes, ils sont arrivés dès qu'ils ont pensé que je ne les regardais pas. Ces petits crétins ont toujours peur de mon regard.

En réfléchissant sur mon angoisse ce matin au lever, je révisais le scénario de mon enfance. Je croyais que j'avais eu la force de surmonter deux fois la mort, l'une au moment de naître, l'autre au cours de la fièvre aphteuse survenue l'année d'après la mort de ma mère. Or, en fait, dans les deux cas, je consentais à la mort. Dans le premier, il a fallu les claques énergiques du docteur Schwabe pour me ranimer, dans la seconde ce sont les doigts de tante Corinne qui me retiraient les glaires qui m'asphyxiaient.

Depuis, je supporte l'insupportable.

Journée de travail continu, beaucoup de permutations et corrections dans « Esprit et conscience » et « Insupportable/Supportable réalité ». Satisfaction. Ai pu insérer deux idées importantes pour la supportable réalité. Pas seulement compromis avec le réel, mais volonté de puissance sur le réel : les deux volontés de puissance, la magie et la science.

[LUNDI 26 FÉVRIER]

Hier soir je suis parti me coucher avec le plaisir d'avoir donné forme.

La gestation a plusieurs aspects et plusieurs niveaux.

Il y a l'aspect génésique, nébuleuse spirale.

L'aspect architectural (plan de chapitre, souvent remanié).

L'aspect de mise (prise, plutôt) en forme.

L'aspect polissage, le plus facile, mais assez lent.

Ces aspects se mélangent lors des remaniements.

Demain je rentre à Paris, j'ai l'impression que je vais m'exiler. Ici, c'est devenu ma *querencia*.

Faut que je travaille dur aujourd'hui pour laisser au propre les chapitres déjà faits, mais en cours de ravalement, voire de travaux de soutènement.

[MARDI 27 FÉVRIER]

Hier soir excellent dîner avec C. et M. à un restaurant nouveau pour moi, l'Elefante, vin extra (vega sicilia), très bonne humeur, havane comme après chaque repas avec M. Je rentre et soudain dans l'appartement je suis pris de nausées, de vertiges, je vais en titubant me mettre à genoux devant la cuvette du chiotte, j'enfonce mes doigts dans la lnette, en vain, puis me viennent des spasmes de vomi, par petits coups, pendant quasi une demi-heure. Je n'ai pas tout vomi, mais me sens mieux, me fais un boldo, me couche, lis deux nouvelles de Simenon, quel art de faire quelque chose avec rien, ou plutôt avec la vie.

Je réfléchis. Pourquoi vomir un si excellent repas ? La viande (*parillada* de viande annoncée comme argentine) ? Le cigare fumé à bouffées trop rapides ? Le désarroi profond de rentrer à Paris ? Je me souviens que j'avais vomi dans l'avion Paris-Pékin après un excellent dîner, à cause de la mort de Félix Guattari. Mais ici aucun rapport... De toute façon, ce retour à Paris me perturbe, je sens déjà comme persécutions les sollicitations, je vois la *montagne de courrier* que m'a annoncée Edwige, et moi décachetant des envois à 90 % sans intérêt pour moi, et l'appartement en bordel *because* peintures suite au dégât des eaux...

Ce matin, je fais une nécessaire transplantation du plus gros de mon introduction au destin individuel dans « La trinité humaine ». Mais ne peux tirer, j'ai usé toute l'encre noire de l'imprimante. Peut-être pourrais-je en couleurs ? Tiens, je vais voir.

Le taxi me prendra à 15 h 30.

Suis depuis mardi dernier 27 février à Paris.
Pas tenu de journal, le manusse est immobilisé.
Me sens exilé à Paris.

Quelques notes, pour les Maximes peut-être.

L'objectivation effrénée n'est pas de l'objectivité, c'est de la désobjectivation, de la désindividualisation.

« Un artiste transforme une pensée en une image », Pierre Rosenberg.

Noté : « L'artiste doit délivrer le monde de la douleur, même s'il ne se délivre pas de sa propre souffrance », lettre d'André Suarès à [Georges] Rouault (*Correspondance Rouault et Suarès*, Gallimard, 1960, p. 39).

Carosella m'a dit qu'une femme lui avait écrit : son petit chien qu'elle adorait étant mort, elle l'avait congelé et le suppliait de le cloner. Je lui ai dit : « Je l'aurais fait immédiatement. » Il est un peu surpris, puis : « Oui, peut-être, mais un enfant ? – Je l'aurais fait aussi. »

[LUNDI 5 MARS]

Je n'ai pas voulu tenir mon journal à Paris, puisque ce journal est celui du livre, et il est le mien seulement comme satellite de ce livre en formation.

En tout cas, j'avais hâte de rentrer.

Pour dire à quel point j'étais perdu à Paris :

1. je croyais avoir perdu mes clés de Sitges alors qu'elles étaient restées dans l'appartement ;
2. j'ai oublié mon vieux cartable mou à France 2 ;
3. j'ai oublié mon téléphone portable au salon Air France à Roissy.

Et puis qu'est-ce qu'il m'a pris ? Je me suis tapé deux malts en attendant dans ce salon (on avait annoncé un retard, et puis je ne me suis pas rendu compte qu'on avait appelé pour le vol et quand je me suis enquis : « On a déjà appelé, vous êtes en retard », alors j'ai pris précipitamment mon barda et j'ai oublié le téléphone posé sur ma table. Heureusement, arrivé « chez moi » à Sitges, je me téléphone sur le conseil de Salvador, et me répond une assistante

d'Air France). J'ai dîné de ce mauvais repas d'avion. Rentré, je me bourre de pistaches. Et voilà réveil très lourd, sentiment hépatique bien connu. Il faut que je fasse une diète. L'ennemi intérieur a voulu frapper. Culpabilité ? Edwige n'était pas contente de me voir partir, et de plus ne veut pas me suivre (nouvelle sédentarité après les opérations, fixation autour du « nid » qu'elle perfectionne frénétiquement, ne se sent plus capable de quitter ses chattes même quelques jours. Elle me répète que je pourrais travailler à Paris. Je lui ai dit que mon départ pour Sitges est « irrévocable ». Ce mot l'a frappée, il m'a échappé, je le maintiens, je lui explique son sens. Elle se sent « abandonnée ». Mais, cette fois, elle se rend compte que je ne cède pas. Bref retour de la culpabilité, en dépit de ma volonté de maintenir un écran de protection.

Et me voici, ce matin, Mac remis à sa place, tout reconnecté, vaseux mais quand même décidé.

Je me mets à la troisième partie « Les grands destins ».

Et cette phrase qui me turlupine, dont j'ai oublié l'auteur : « Le jour est proche où l'homme s'apercevra qu'il se trouve placé entre le suicide et l'adoration. » [Teilhard de Chardin]. Il y a en elle une vérité des profondeurs, non littérale, mais dont je sens la force formidable.

Je me suis recouché vers 11 heures, après l'arrivée de la chica.

Je suis vraiment l'auteur de mon propre mal : autopunition, autodestruction ? L'ennemi intérieur, que je sens toujours quand je fais ce qui me plaît, encouragé par ma culpabilité pathologique et ontologique.

Je ne sais pas encore en quel ordre je vais les installer :

1. l'auto-organisation de l'autonomie sociale
2. la culture : le patrimoine de complexité
3. société et bio : l'organisation de la sexualité
4. la relation rivalitaire/communautaire
5. l'État (les sociétés historiques).

Je démarre.

[MARDI 6 MARS]

Déjeuné frugal, carottes cuites, huile et citron ; beaucoup bu thé, boldo, infusions, un peu travaillé. Puis abrutissement et sieste. En sors, me rendant compte qu'il n'y a plus d'allumettes pour le gaz, je prends la voiture et vais sur la plage. Vent frais, gouttelettes de pluie. Achète *La Vanguardia*,

allumettes, et passant par le cellier, je prends deux cabernet-sauvignon du Penedès. Au retour, lecture du journal, puis il est 20 heures, pas faim, mais un peu de gourmandise, je prends de la salade de pommes de terre, suivie d'un peu de salade frisée, un peu de brebis, re-tisane. Puis je me remets au manusse jusqu'à maintenant. L'esprit est assez précis, pas trop, j'écris vraiment brouillon ; j'ai traité de la culture comme fondement de l'auto-organisation de la complexité sociale et de l'organisation de la société. Puis tout s'est brouillé au moment d'entreprendre la relation individu/société, beau gros morceau.

[MERCREDI 7 MARS]

Lever 7 h 45, pas trop difficile, pas trop facile non plus. Reste un peu de vase. Au charbon ! Faut que je stakhanove !

R. m'écrit sur la phrase de Suarès : c'est parce qu'il souffre que l'artiste peut délivrer le monde de sa douleur. La phrase est presque christique en ce sens.

Clown, christ.

Ai travaillé jusqu'à 12 h 30, puis déjeuner, *habas*, boulgour, salade de tomates, beaucoup d'ail partout, ici aucune raison de me limiter.

Puis au lieu d'aller aussitôt au manusse, je me mets au mail, fais quelques envois réponses, et maintenant l'envie de dormir me prend.

J'ai eu un sommeil lourd de 15 h 30 à 17 heures. Les *habas* préparées par la chica ? Suis un peu vaseux. Ai avancé (c'est très brouillon) jusqu'au noyau archaïque du destin social.

Puis je me suis rendu compte que j'avais totalement marginalisé la famille. Alors regamberge, et puis je vois que j'ai amené ici les notes de mes cinq ou six longues conférences sur la famille au Congrès de Medellín au printemps 1998. Souvenir heureux, mais le poison était à l'intérieur.

Donc je prends des notes et vais m'attaquer à la famille.

Je viens de tirer à l'imprimante la seconde partie du chapitre pour y voir clair. Je prévois comme conclusion du chapitre d'un côté lutte et antagonisme ininterrompus entre individu et société au sein de leur nécessaire complémentarité, de l'autre nouvelle complémentarité entre l'accroissement de complexité sociale qui a besoin de libertés/initiatives/créativités individuelles et les complexités individuelles qui ont besoin de culture et d'insertion dans une communauté.

Demain je vais voir, je sens qu'il faudrait élaguer. Besoin d'aide pour ça.

J'aimerais terminer ce chapitre dimanche.

Revoir le destin historique de lundi à mercredi (je crois que je n'aurai pas trop à y tripatouiller).

Puis, si possible, destin planétaire avant départ pour Paris le 16.

[JEUDI 8 MARS]

Lever 7 h 45, au Mac vers 9 heures ; je me suis souvenu de trois bouts de rêves différents.

Premier : j'ai rendez-vous dans un café avec une jeune femme qui me demande de lui enseigner à être dominatrice (Ama) et non plus soumise érotiquement. Je crois que je lui donne quelques conseils, elle m'entraîne dans un lieu où il y a une série de box qui sont comme des vestiaires, me fait entrer avec elle dans un box. À ce moment, Violette surgit, furieuse de jalousie, elle cogne contre les parois de bois des box, j'essaie de la calmer ; puis je ne sais plus.

Deuxième bout de rêve : un journaliste qui m'interviewe au téléphone me parle avec dédain du « vieux » Le Roy Ladurie. Moi, je lui dis que j'ai connu et connais un jeune Le Roy Ladurie. Il rit bêtement ; puis je ne sais plus.

Troisième bout de rêve : je suis au volant, pousse mon moteur dans une côte, et suis très satisfait de l'accélération ; puis je ne sais plus.

Il faut dire que mes rêves sont luxuriants, parfois luxurieux. Je vais essayer de noter chaque matin. C'est le docteur à qui j'avais donné R-V à l'UNESCO à Paris, qui m'avait évoqué certains de ses rêves prémonitoires.

Bon, ce matin, j'ai réfléchi sur le tirage de la deuxième partie de mon chapitre, quelques idées organisatrices me sont venues, puis je suis parti au marché. Emplettes habituelles, si ce n'est une *merluza* que la chica va me faire aux petits pois, et une tranche de thon frais que je vais prendre à la plancha.

Retour 11 h 30, je lis *La Vanguardia*.

Je suis chaque jour tout ce qui concerne Israël-Palestine. Je me demande de plus en plus si on n'est pas passé à côté d'une première solution.

Je vais me mettre au charbon cet après-midi.

Faut faire un rude effort de recomposition, d'architecture.

En pensant à la terrible noosphère des grands empires antiques, avec leurs dieux assoiffés de sang, la phrase me vient : Jésus a voulu humaniser son père, son père l'a envoyé au supplice. C'est évidemment Dieu le Père qui est

responsable de la crucifixion.

J'arrête, pas mal de permutations en myope, je ne domine pas, mais je fais des raccords qui me semblent cohérents, j'en défais d'autres, en fait j'ai remanié considérablement le plan, mais le tout est un brouillon informe. Ah ! quand même, important, j'ai coupé le chapitre « Le destin social » en deux chapitres :

Chap. 1. L'être social

Chap. 2. Léviathan

Au paddock, après examen de l'e-mail.

[VENDREDI 9 MARS]

Lever 7 h 45. Viens de terminer ma distribution de miettes aux piafs.

J'ai oublié de dire que je refoule quotidiennement la sciatique aux aguets, elle fait des poussées de façon inopinée, mais la gym matinale, la surveillance de mes poses et surtout la chaise à bon dossier que m'a fait envoyer Maurice favorisent ma résistance.

L. n'a pas téléphoné hier soir et je me suis senti humilié. Mais j'ai profité de ma soirée pour travailler et, rien de rien, je ne regrette rien.

Adelante.

[SAMEDI 10 MARS]

Me suis levé à 7 h 30. Un moment curieux de rêve : je dis à mon interlocuteur : « Excusez-moi un instant, je vais pisser. » Et réellement, à demi éveillé, je vais à la toilette et reviens, mais je n'ai pu continuer ce rêve.

Du reste, je n'arrive toujours pas à me souvenir de mes rêves. Je devrais pouvoir les noter à chaque cycle, mais je suis trop ensommeillé pour le faire.

J'ai dû réfléchir pendant mon sommeil car, ce matin, un nouveau plan s'impose à moi. Le premier chapitre du « Destin social » s'appelle « Le noyau archaïque ». C'est la relation individu/société, sexe/société et cela se termine par la famille.

Donc, ce matin, j'ai fait de grosses permutations, des raccords, une conclusion, et puis l'imprimante s'est mise en marche à midi ; ça collait bien, je me suis fait réchauffer mon riz aux haricots, *arroz con frijoles*, comme on fait en Espagne, en Amérique du Sud, et comme mes grands-parents le

faisaient, combinaison pour moi merveilleuse. Puis des épinards frais, très savoureux qu'avait fait cuire la chica. Je me dis que je vais me griller mes côtes d'agneau ce soir, mais Charlotte m'appelle, Maurice et elle m'invitent à dîner, et cette idée me réjouit d'autant plus que j'ai vécu un long temps de solitude.

Et maintenant au « Léviathan », c'est un très gros morceau.

Coup de pompe, je vais siester.

Ces petits piafs sont très nerveux ; ils tournent sans arrêt la tête dans tous les sens, se retournent, sautillent, ne tiennent pas en place.

Quand je sors sur la terrasse pour leur apporter les miettes, ils s'enfuient épouvantés, ces petits imbéciles, bien qu'ils comprennent dans leur petite tête que je leur apporte leur pain.

Mon esprit est littéralement broyé par le chapitre « Léviathan », qu'il faut une fois de plus « déconstruire », mais je n'arrive pas à concevoir la nouvelle construction. Me voilà vraiment abruti. J'ai un peu mis de l'ordre à la cuisine, j'ai pris une cuiller de miel, je n'arrive pas à redémarrer. Bon, je vais me raser et me mettre en civil pour ce soir, peut-être aurai-je une idée re-constructrice.

Cet après-midi, j'ai écouté à nouveau la *Troisième* de Gorecki. Oui, c'est la plainte infinie de la douleur humaine qui monte vers un ciel vide (vide pour moi car il y a du psaume ou de la prière dans la partie chantée).

La *Neuvième* de Schubert (écoutée trop distraitement). La *Neuvième* de Bitovent, premier mouvement toujours pour moi le plus sublime défi au destin.

Remontée après le terrible coup de pompe psychique. Après rasage et quelques rites de mise en ordre domestique, je me remets au Mac, des permutations s'imposent à moi et tout se réorganise.

Je me remets à mon travail de fourmi.

[DIMANCHE 11 MARS]

Contrairement à ce que je croyais, j'ai pu faire pendant l'heure précédant la venue des amis un remaniement important pour établir une nouvelle continuité dans le chapitre « Léviathan ». Mais il me prend beaucoup plus de

temps que prévu.

Dîner avec les amis à Sant Pere, le bourg derrière Sitges. Excellent repas arrosé d'un Jean Leon 1980. Je ne sais comment, je parle beaucoup de mon père.

Au retour, téléphone avec Edwige, qui me donne des nouvelles des élections municipales. Incertitude à Paris, elle ne peut me donner encore les pourcentages. Une phrase d'Edwige m'humilie.

[LUNDI 12 MARS]

Ce matin lever 7 h 40, l'idée me vient qu'il faut introduire la fête dans la relation « indistincte » société-individu. Hier soir, j'ai pensé qu'il fallait faire un sort plus ample au capitalisme.

Au lever, il y avait une brume épaisse sur la mer. Entre-temps, elle est montée et, après un moment en plein brouillard, il semble que ça s'éclaircit un peu.

J'ai distribué mes miettes

Et maintenant au charbon.

Corrigé p. 7 du chapitre « Noyau archaïque ».

Moment de fantasme. Je rêve que les petits moineaux, tout rassurés, viennent voler autour de moi, se posent sur mon épaule. L'un d'eux fait une petite crotte sur mon Mac.

« Petit saligaud ! »

Et le piaf s'esclaffe.

Je n'en peux plus, je viens de terminer une troisième version du chapitre « Léviathan », encore très brouillon, mais le fil, je crois, y est.

J'ai eu aussi un coup de pompe psychique vers les 17 heures, suis allé à la pharmacie et chez l'épicier prendre des eaux.

Un coup d'œil à l'e-mail, puis au lit où je vais lire un peu de Jules Verne que j'ai trouvé ici : *Un billet de loterie*.

[MARDI 13 MARS]

Ahuri, je me lève à 6 h 45 ; après réflexion, je me recouche et me lève à 7 h 30.

Le brouillard d'hier a totalement disparu, la mer est d'un bleu profond.

J'irai au marché, mais j'ai pas mal de choses à retoucher dans « Léviathan », notamment sur l'État-nation.

[MERCREDI 14 MARS]

Hier, accident du travail. À force de transplanter mon Mac à une table proche de la prise téléphonique, et donc de débrancher ma prise d'imprimante, deux-trois des aiguilles de sa petite tête mâle ont été déviées par un branchement trop brutal ou maladroit que je fis inconsciemment ; je me suis rendu compte que j'avais des difficultés à implanter la prise dans mon Mac, mais j'ai bêtement forcé, aggravant la déviation. Bref, quand j'ai voulu en fin d'après-midi mettre en marche l'imprimante, elle s'est refusée. J'ai compris que c'était affaire de cordon et, examinant la prise, j'ai vu que les aiguilles n'étaient plus symétriquement alignées. J'ai pris un couteau, redressant deux-trois aiguilles, mais, le travail n'étant pas assez précis, ça ne marche toujours pas.

Il est 19 heures. Je décide d'aller voir la boutique d'informatique que je connais, ils n'ont pas ce matériel, ils m'adressent à une autre boutique, qui a des cordons, mais mon modèle est obsolète (mon Mac, âgé de deux ans, est dépassé, et les pièces qui lui conviennent sont introuvables). Je fais sans grand espoir une autre boutique informatique, pas de cordon qui me convienne, ils en ont un mais il est mâle/femelle alors que le mien est bimâle.

Je rentre en pensant à la difficulté de trouver à Barcelone ce cordon, embêté de ne pas tirer mon chapitre « Léviathan » que j'ai terminé (provisoirement), puis quand même je cherche un couteau fin à la cuisine, je prends côte à côte les deux prises et je commence à triturer la prise déficiente avec la douceur et la fermeté du bon artisan. Intervention très légère sur trois aiguilles, multiples regards vérificateurs. Bref, je me décide à brancher des deux côtés avec douceur (mais fermeté), ça semble coller, je déclenche, attends, et puis l'imprimante ronronne, hoquette, s'ébroue et se met en marche.

Je me sens triomphant, heureux... Je dîne, très content de mes petites salmonettes que m'a préparées la chica, puis de la blette que j'ai eu la drôle d'idée d'acheter au *mercado*. Après dîner, je fais un ou deux e-mails, tire le brouillon du chapitre sur « Le destin historique » pour y voir clair, et puis (est-ce pour me récompenser de mon triomphe technique ? est-ce par épuisement psychique ?) je décide pour la première fois de regarder un film à la TV, stimulé par le fait qu'il s'agit d'un Clint Eastwood, le dernier *Inspecteur Harry*, dont il fut lui-même le réalisateur. Il est doublé en catalan, ce qui fait que je n'y comprends rien, mais je suis l'histoire en gros. À côté des épisodes

rituels de coups de feu et bagarres, il y a quelque chose de très fort et d'émouvant dans le visage de cette jeune femme violée qui va tuer l'un après l'autre ses violeurs, qui porte la marque de l'atroce offense subie et d'une volonté implacable de vengeance, quelques belles scènes, peut-être à la fin *too much* l'utilisation du manège des chevaux de bois dans la fête foraine, un peu trop vu, mais enfin j'en sors émotionnellement satisfait.

Ma surprise est ce matin de me lever un peu vaseux ; une très brève nausée même me saisit, puis disparaît. Des raclements spasmodiques de gorge me saisissent alors qu'ils étaient presque oubliés ces derniers jours. Sentiment de manquer de souffle, angoisse. Est-ce le retour à Paris ce vendredi ? Brusquement, je pense que j'ai peut-être attrapé l'encéphalite spongiforme en me tapant ce bœuf soi-disant argentin il y a quinze jours au restaurant l'Elefante, ou bien en achetant habituellement au marché des côtes d'un agneau peut-être anglais. L'invasion de l'angoisse est bizarre.

Mais, brusquement, je pense qu'elle m'est venue ce matin d'avoir vu aux infos télévisées ces charniers de moutons, horribles accumulations de cadavres qui m'évoquent les images des montagnes de cadavres de la libération des camps de concentration. Ces moutons les pattes en l'air, et la fumée des crématoires improvisés dans la Mayenne, tout cela m'a donné un sentiment d'horreur que j'ai cru oublier, mais qui est entré en moi.

C'est sans doute l'horreur et la cruauté du monde qui me sont ainsi rentrées en pleine poire, et c'est peut-être cela qui en profondeur m'a démoralisé.

J'arrive toutefois à ventiler des bouts de texte dans des sortes de rubriques. Je me suis fait un tilleul au miel, et peut-être vais-je me calmer. La gorge me racle, et je n'arrive pas à inhiber les raclements.

Je songe aussi que je suis un des rares humains à avoir attrapé la fièvre aphteuse quand j'avais dix ans. Je devrais être immunisé.

Le prion se répand même dans les zoos où l'on nourrit les fauves de farines animales. Les poulets, dit un savant allemand dans *La Vanguardia*, sont menacés. Et les poissons d'élevage ? Tout cela devra entraîner une réforme profonde dans l'économie, la vie, la mentalité, la civilisation.

Je dois dire aussi que je regarde maintenant non seulement les infos du matin sur la 1, mais aussi celles de 20 h 30 sur la 5. Je trouve abominable l'enfermement, la ghettoïsation des Palestiniens, l'asphyxie de leur économie, de leur vie, pour les amener à cesser de lancer des pierres.

Bon, maintenant il me faut un nouvel élan de volonté pour ce chapitre sur le destin historique. Je doute que je puisse le terminer demain soir, c'est-à-dire avant mon départ pour Paris, comme je l'avais espéré.

Peut-être prendre un peu de *guarana* après déjeuner ?

Marcos et ses lieutenants, les clandestins corses, les policiers basques, les militants du Hamas, de plus en plus et un peu partout on voit ces passe-montagnes qui remplacent les visages. Marcos, lui, se fait reconnaître par sa pipe.

Bien entendu, j'adhère intégralement à la revendication indigéniste mexicaine, et j'adhère aussi à la façon post-guérillère, non guerrière, dont il a mené son action. Mais a-t-il acquis une conception complexe de la société et de la politique post-guévariste et post-castriste ? Faire du capitalisme le seul auteur des maux de l'humanité a conduit à causer des maux encore plus grands pour lutter contre lui.

[JEUDI 15 MARS]

Je suis assez peu prévisible à moi-même. Ce matin, je me lève à 7 heures, mais barbouillé, sans courage ni foi. La perspective du travail de restauration de ce chapitre (« Le destin historique ») me débilite. Je retarde le démarrage, fais quelques e-mails, évite de prendre un petit déj', me fais plutôt une infusion de boldo, et puis la machine rouillée se met doucement en route. Je progresse. Certes, là où j'en suis, j'ai plutôt à corriger et à faire de petites permutations, mais ça s'améliore et je retrouve une petite forme. Du coup je déjeune un peu (petits artichauts cuits, reste de blettes de la veille, yaourt de chèvre). Je me fais même un petit caoua. Et je me remets au Mac, mais voici que me prend mon sommeil de sieste, devenu ici quotidien et inéluctable. Je vais « suspendre l'activité ».

J'ai repris vers 15 h 15, ai peut-être eu tort de croquer des amandes et de me faire du café (gourmandise que je n'arrive parfois pas à inhiber, et que je dois inhiber de façon vitale puisque la vie de mon livre en dépend).

J'avance pourtant à petits pas correcteurs.

Regarde de temps à autre les piafs. Je comprends maintenant l'âme du moineau. Par crainte héréditaire devenue quasi automatique des prédateurs, ils sont d'une extrême prudence. Par exemple, ils se posent sur le rebord du garde-fou, regardent dans tous les sens d'une façon comique, puis se décident à piquer sur une miette, qu'ils emportent aussitôt à tire-d'aile. Parfois l'un d'entre eux fait deux picorées à la suite, mais s'enfuit aussitôt. Au bout d'un temps, ils reviennent, commencent toujours par se mettre sur leur perchoir d'observation, sautillent sans doute pour faire une inspection plus soignée ; parfois même ils n'osent picorer, déguerpissent, puis reviennent. Parmi eux, il y a un dodu et un maigrichon qui ont ma sympathie.

Ils sont souvent très hésitants, ne sachant pas s'ils vont s'envoler, picorer ou sautiller. Parfois l'un commence à soulever ses ailes, puis s'arrête. Ils hésitent entre la peur et le désir, et aussi ils doivent souvent voler pour le

plaisir.

Brusquement, ils sont venus à quatre ou cinq pour picorer frénétiquement, comme s'ils étaient menacés d'en être privés. Mais que se passe-t-il dans leur tronche ? Peut-être ont-ils vu que les miettes se raréfiaient ?

Je songe à mes rêves. J'ai eu de très bons rapports en rêve avec de Gaulle, Khrouchtchev, Gorbatchev. De Gaulle m'a reçu, et apprécié, très souvent (en rêve).

Un rêve de ma nuit a surgi. J'apprends que E. P. a disparu. On me dit que Nicole l'attend depuis deux jours au restaurant où ils avaient rendez-vous. J'y vais, elle attend en effet à une table de terrasse, stoïque, j'essaie de m'informer. Un type devait le conduire à Lyon. Qui était-ce ? J'apprends qu'on ne le connaissait pas bien. A-t-il été victime d'une mafia ?

[LUNDI 19 MARS]

Quitté Sitges vendredi matin. Pour Paris.

Hâte, d'autant plus que l'avion est arrivé avec une heure et demie de retard. Course au 2 C pour récupérer mon portable, taxi, R-V Loridant, puis course pour la porte de V. où je décerne le prix de la Recherche, rencontre Nurimar, Juremir, un sociologue iranien qui me confirme que j'ai pas mal de livres édités pirates en Iran et m'invite pour l'Université de Téhéran, surgissement de M., femme âgée que je ne reconnais pas et qui est la petite de Toulouse qui fut arrêtée par la Gestapo, amie de Clara, devenue psy, puis perdue de vue vers 1950... Je plonge dans l'émotion, mais soudain en suis arraché par divers quidams. Bon, quand même dîner avec K. Puis le lendemain, les impôts, avec quelques difficultés pour situer la date de réception de l'argent des conférences.

Bref, beaucoup de hâte, de surcharge, y compris le dimanche, un malentendu horrible avec Edwige dimanche matin.

Ce matin, lever 6 h 30 pour l'avion, et me voici arrivé ici, entrant dans l'apparto, sentiment de « chez-moi », et il fait beau, chaud...

La chica m'a préparé un déjeuner, mais comme j'ai pris quelque chose dans l'avion, je remets la consommation au dîner, installe mes affaires, range, phone, et puis vais faire lourde sieste de 14 heures, et me voilà. Remettons-nous au chapitre « Destin historique ».

Tiens, un piaf fait un vol de reconnaissance, alors faut que je m'occupe des miettes.

[MARDI 20 MARS]

Ce matin, levé avec si peu de courage à 7 h 45 (gros effort de volonté) et, me sentant fatigué, j'étais assez inquiet. Ai continué un peu mon chapitre en myope (manquant de la hauteur de vue qui permet de bien concevoir et embrasser l'architecture). Puis à 10 heures, je suis parti au marché. Arrivé près du pont, j'ai vu une telle queue de bagnoles bloquées que j'ai fait demi-tour, puis me suis remis à travailler, mais avec plus de tonus. Ce manusse est vraiment un tonique. Et cette solitude, si pesante par ailleurs, est belle et bonne à l'œuvre.

[MERCREDI 21 MARS]

Perte de foi. Je me suis forcé à me lever à 7 h 45 ; j'étais, je ne sais pourquoi, en sueur. Je m'étais levé plusieurs fois dans la nuit.

Sont-ce les perturbations d'avril qui s'annoncent ? J'aurais dû faire le vide.

Et voici Paris au début de semaine, puis Madrid, puis re-Paris les 25-27 [avril].

Allons, au charbon.

[JEUDI 22 MARS]

Journée d'hier très bizarre, j'ai eu sommeil très tôt le matin, pris un thé rouge qui m'a plutôt abruti, en désespoir un café dont j'avais peur qu'il m'attaque le foie (comme chaque fois que j'ai une faiblesse hépatique, ce qui était sans doute le cas) et il m'a au contraire éveillé, j'ai travaillé jusqu'à 11 heures, puis ai couru au marché où je n'ai pas résisté à un gros loup, trop énorme pour moi, mais tout fraîchement péché. Des salmonettes aussi, plein de légumes. Au retour, lecture du journal. L'ETA et l'État. Une fois encore folie homicide. Triomphe démoralisant de Sharon à Washington.

La chica m'a fait la moitié du loup, puis une salade de roquette que j'ai rapportée du marché.

Un peu de travail, puis sieste très longue, redémarrage sinistre, mal foutu, j'ai peur d'une maladie mystérieuse. Un téléphone à A. D. sans résultat. Démoralisation. Vers 19 heures, je me fais réchauffer du bouillon de la soupe de poisson que m'a préparée la chica, et la soupe chaude me ravigote, et ça redémarre, je croque très légèrement vers 20 h 30 et je termine le chapitre « Destin historique » à 23 h 30.

Je corrige les coquilles à l'aide du correcteur d'orthographe. Celui-ci est souvent avisé, mais aussi quelquefois stupide. Ainsi, là où j'avais mis par erreur « teechnique », il propose « tee-shirt ». Si j'oublie le *t* de « sont », l'idiot me dit qu'il manque le verbe. En réalité sa limite est sa myopie, il ne voit que des paquets de lettres où il croit proposer de l'ordre, mais ignore le sens de la phrase. Il est quand même très utile.

Le correcteur va aider les enfants à apprendre l'orthographe, celle-ci va s'introduire en eux automatiquement et les enfants apprendront aussi à corriger les conneries du correcteur.

Correction terminée, je fais tirer, et regarde, pendant que l'imprimante s'affaire avec conviction, un bout du film de Preminger de 1952 *Un si doux visage* avec Mitchum et Jean Simmons, mais parlé en catalan. Je laisse tomber, bien que j'aime beaucoup voir Mitchum.

Ce matin, lever « normal » à 7 h 45, mais le taux de courage est descendu ces derniers jours. Si je mesurais en « guillaumets », j'aurais, à mon meilleur, 20 guillaumets, et ce matin 9,5...

Au charbon quand même. J'entame le dernier chapitre, « Le destin planétaire ».

Et si je modifiais les titres de parties. Au lieu de « L'être trinitaire », « L'identité trinitaire » ; au lieu du « Destin individuel », « L'identité individuelle » ; au lieu de « Destin social », « L'identité sociale » ; puis « L'identité historique », etc.

Ce serait plus unifiant, plus cohérent.

Réfléchir.

Chapitre, je fais tout pour retarder, envoie un mail non urgent, tourne autour du pot. J'ai peur aussi de l'effort réflexif que cela va me demander. Et puis le syndrome de fuite devant tout commencement. Bref, je n'ai pas encore commencé.

Évidemment, je n'ai pas encore commencé mon chapitre. J'avais un motif (prétexte ?) : aller à la poste recevoir un chèque, puis à la banque toucher le chèque. Sur ces chemins, je découvre des rues encore inconnues, l'une avec une très belle charcuterie spécialisée dans les jambons ibériques et bien sûr *jabugo de Bellota*. Je n'achète pas, ayant encore du poisson au froid. Sur la rue Parelledes, je prends une bouteille de Jean Leon. Bon, retour à 12 h 15, déjeuner de la deuxième partie du loup qu'a fait la chica, dans un excellent petit court-bouillon, puis ces légumes verts inconnus très savoureux. Puis comme j'étais passé devant la boutique aux journaux internationaux, j'ai, avec *La Vanguardia*, pris *Libé* et le *Canard*, *Le Monde* étant malheureusement absent. Après le déjeuner, je regarde *Libé*, puis les dessins du *Canard*. Me

voici au Mac, mais je sens que le sommeil me vient.

J'ai accumulé des extraits de textes tournant autour du millénium, mais sans réussir à les ordonner. Puis j'ai tiré 37 pages en pur désordre. Je vois bien en gros comment ordonner.

Après la double hélice mondialisatrice (comportant l'histoire devenue mondiale), la nouvelle méga-machine vers une société-monde ?

Les perspectives de mutation anthropologique.

J'avais noté, il y a quelques jours dans l'euphorie du travail qui avançait : quel plaisir de faire prendre forme, c'est comme le boulanger qui pétrit la pâte et la repétrit, et d'elle-même la pâte grossit, et le boulanger donne les coups de main pour que la pâte prenne forme. Je ne donne pas la forme, je contribue au livre qui s'auto-éco-produit ; moi, je suis son auxiliaire. C'est un sentiment très beau car je vois que l'œuvre qui se forme vit.

Ne pas oublier le local, pas seulement le régional, le local (retrouver les Italiens qui ont écrit pour réhabiliter le local).

[VENDREDI 23 MARS]

Levé sans ardeur, je dirais même découragé ce matin, mais à l'heure habituelle, indication qu'il me reste un fond de volonté. Sentiment infantile d'être abandonné, bien que... Quand la mélancolie profonde de mon caractère ressort...

Les nouvelles dépriment, et Bush qui joue avec satisfaction au cow-boy.

Je vais me remettre au chapitre, et progresser en myope. Je n'ai que les grandes lignes, avec une grande hésitation pour voir où je mets la énième mondialisation, où je mets la méga-machine planétaire.

Allons-y.

Contrairement à mon inquiétude, j'ai pu composer un début plus ou moins cohérent. J'ai trouvé une astuce d'ordinateur. J'ai, à partir de mon chapitre en l'état de chaos, commencé au chapitre *bis* : j'extrais du premier au fur et à mesure les passages qui s'insèrent dans le développement.

De fil en aiguille je vois maintenant quatre parties :

1. La mondialisation en double hélice
2. Vers une société-monde ?
3. Le chaos
4. Vers une mutation anthropologique.

Donc je rassemble et corrige les éléments du 1 ce matin, je déjeune vers 12 h 30 rapido, me remets au Mac, suis saisi de l'envie quotidienne de dormir vers 14 heures, me réveille à 15 h 30 pas trop lourd. Est-ce le retour de la foi parce que l'écriture s'est remise en marche ? Je n'ai plus l'impression de crise de foie.

Comme j'ai terminé la continuité (très brouillonne) du 1 vers 17 h 20, je sors, prends la Mégane, je fais la descente sur Sitges toujours avec grand plaisir, vitre ouverte ; du reste, depuis deux jours, il fait 23-24 degrés. Je me range au parking public, vais chez la marchande de journaux, qui commence à me connaître, lui prendre *La Vanguardia* et *L'Eco de Sitges*, décide d'aller vers la mer me taper un jus frais de carotte-ananas. Sur le chemin, je passe devant la maison de disques, prends la *grabación* d'Estrella Morante, jeune chanteuse de flamenco, dont j'ai lu grand bien.

Puis je m'installe à la terrasse face à la mer et au ciel à lire ma *Vanguardia*. La violence des événements du monde m'arrive amortie, comme si le travail mettait une sorte de plexiglas antibruit entre le monde et moi. Je n'arrive pourtant pas à m'en abstraire et maintenant je regarde les infos TV le matin en faisant ma gymnastique ; le soir, je prends le chemin du retour, passe à la charcuterie que j'ai découverte qui vante ses jambons (je commence à connaître maintenant mon Sitges, je veux dire à m'y reconnaître). Je prends 100 grammes de *jabugo de Bellota*, et je ne résiste pas à l'envie de prendre des *chicharrones*.

Quand je rentre, il est 18 h 45... le *jabugo* me magnétise, je décide de dîner sans trop tarder. Je l'ai accompagné de petits artichauts cuits, du reste de roquette et de fromage de brebis. Toujours l'excellent cabernet-sauvignon d'Albet i Noya auquel je me suis afficionado.

Je me remets au Mac, fais des permutations, des préliminaires, mais la fatigue me saisit, pourtant il n'est que 21 h 30... Lire ? Maintenant ? J'ai l'impression que ce serait trahir mon manusse. Regarder un peu de TV ? Il y aurait *Eyes Wide Shut* que j'ai envie de voir, mais il est sur Canal Plus, non branché. Il y a aussi *L'Espoir* de Malraux, mais sur un canal que je n'ai pas.

Bon je vais sans doute me mettre au lit et prendre *Le Secret des autres* [de Boursican], que je lis à petites doses avant de m'endormir.

[SAMEDI 24 MARS]

Catastrophe, collapse informatique.

Ce matin, j'ouvre le Mac et ne trouve pas l'icône de connexion Internet qui me permet d'aller à mon courrier. En cours de recherche, bien sûr vaine, je pense que j'ai dû sans m'en rendre compte la mettre à la poubelle, car je me

souviens que, voulant inscrire dans la disquette de sécurité un fichier, le Mac m'a dit qu'il fallait vider la poubelle dans ce cas, ce que j'ai fait sans vérifier la poubelle. Je cherche, je demande l'aide du petit compagnon, aucune de mes recherches n'aboutit. Edwige au phone me conseille d'appeler Nadine. Nadine me dit que peut-être tout n'est pas perdu, que mon icône est peut-être dans un coin du disque dur, mais le compagnon ne comprend aucun de mes appels.

Elle cherche à m'aider de loin, mais c'est samedi, mon mailhost de Descartes est fermé... Je suis soudain robinsonné en île déserte, sans Vendredi, un samedi.

Déjà en me levant mon tonus était assez bas, beaucoup de guillaumets se sont vidés depuis...

Il me reste peu de temps avant le déjeuner important au Greco.

Je vais passer à la boutique Microsoft essayer de récupérer des messages par Yahoo.

Miracle. Nadine a contacté un spécialiste compétent des Mac à la Fnac ; elle m'appelle pour que je contacte le compétent Patrick à la Fnac avant midi, mais je suis en communication avec A. B. K. Elle prévient Edwige qui m'appelle sur le poste domicile. J'interromps A. B. K., il est midi moins deux. Je téléphone à Patrick, qui me fait ouvrir la bande du bas, me fait chercher une icône avec une antenne, je ne vois pas, il me les fait ouvrir toutes, puis sur une icône, ce que j'avais pris pour une croix de Lorraine mais qui est une antenne, il y a « *remote access* ».

« Ouvrez ! »

J'ouvre et, soudain, apparaît ma petite fenêtre de connexion. Pleurs de joie.

Tout cela m'a stressé, usé, je n'arrive pas à me remettre au manuscrit, d'autant plus que l'heure du déjeuner avec Maurice et l'ami approche.

[DIMANCHE 25 MARS]

Le déjeuner a été capital. J. T., que j'avais rencontré en 1992 à Barcelone, est disponible pour l'APC (Association pour la pensée complexe). C'est lui qui va opérer la remise sur pied et la remise en marche. C'est un prof de philo, qui connaît bien mes écrits, qui s'est orienté vers la problématique de la complexité. Maurice l'avait bien connu quand il était prof de sa fille, ils sont restés amis, il l'a fait venir. Maurice est mon bienfaiteur.

On s'attable jusqu'à 16 heures. J'essaie de ne pas trop boire, de ne pas trop manger. J'avais supprimé il y a bien longtemps, après mon hépatite, les déjeuners d'amis, que j'adorais, parce que, ensuite, j'étais vaseux, sommeillant, incapable.

Après ce déjeuner, je fais une petite promenade le long de la plage. Une foule de gens, en maillot, nus, sont étendus, comme en été ; la différence est que peu se baignent. Il fait une belle chaleur de 24-25 degrés, le soleil cuit.

Je me décide à rentrer vers 17 heures, après avoir pris *El País* faute de *Vanguardia*, épuisé. Oui, je crois que les nouvelles me démoralisent en profondeur, bien qu'en surface il y ait cette couche de plexiglas qui semble me protéger.

Au retour, contrairement à ce que je craignais, je n'ai pas envie de dormir. Aussi, en profondeur, satisfaction immense de la rencontre de J. T. Je travaille un peu, puis prends le reste de soupe chaude, restes de légumes, me mets à l'heure d'été, re-travaille sans élan, puis je craque. J'ouvre la télé pour *Unforgiven*, de Clint Eastwood, de 1992, que je n'avais pas vu. Bien que je ne comprenne rien aux longs dialogues en catalan, je suis saisi par les images, le désespoir profond de ce film où seul un miracle de *happy end* au revolver met fin au triomphe du mal et des méchants. De là, je passe aussitôt à *French Connection* de 1971 avec le même Gene Hackman du film d'Eastwood, mais de vingt ans plus jeune. Grand plaisir à revoir ces images haletantes, ces courses-poursuites éperdues, ces épisodes inoubliés. Bien. Je me couche à la nouvelle heure : 1 heure du matin, je lis un peu du *Secret des autres*.

Ce matin, premier réveil à 8 heures nouvelle, c'est-à-dire 7 ancienne, n'arrive pas à me lever, me rendors vaguement, me réveille à moitié, attends un courage qui ne vient pas, et finalement me lève à 9 heures. J'ai beau me dire que pour mon organo c'est encore 8 heures, je me sens très fatigué et démoralisé. Première grande perte de tonus, disparition des guillaumets. Je prends la compote de poires que je me suis faite hier soir (ces poires de Girona étant sans saveur), puis thé rouge. Mélancolie, et pour la première fois depuis mon arrivée, sentiment de solitude...

Je ne pourrai réaliser mon programme qui était d'achever « L'ère planétaire » avant le retour à Paris de demain matin lundi, qui va me faire trois jours d'interruption. J'ai le cœur serré, sentant la présence du Malheur, ce rapace géant qui plane au-dessus de tout être humain.

Et cette maudite sciatique que je croyais éliminée à jamais, elle est revenue dès les premiers jours, bien sûr à cause de la chaise, de l'immobilisation en mauvaise position, mais elle me reste maintenant que j'ai la bonne chaise, la bonne position. Elle n'est pas atroce, pas même terrible, mais elle est présente et quand je reste longtemps debout, j'ai mal. Elle est très inégale, s'atténue parfois, reprend, virulente.

Bon, je progresse un peu, mais malheureusement je m'arrêterai au tiers ou demi-chapitre ce soir. J'ai fait une sieste, puis, abruti, une toute petite promenade le long de la pinède résiduelle qui longe les deux grands édifices *Urbanización*. J'ai vu des petites colombes charmantes, qui volent ensemble

comme deux avions de chasse, et puis des oiseaux, petits, avec de douces couleurs, des bergeronnettes ? Il y a un petit monde dans ce bout de pinède.

Je n'ai pas vu mes moineaux cet après-midi. Ils font dimanche ? Il y a un vent très fort, mais le ciel reste bleu.

J'arrête. J'ai terminé une première continuité des trois premières parties du chapitre.

Je n'ai pu m'empêcher de me taper quelques poignées de pistaches turques.

Demain matin, je pars pour Paris.

[MERCREDI 28 MARS]

Retour avec trois heures de retard. Changement d'avion à Roissy, alors qu'on était installés, parce que l'Airbus avait un trou dans le nez qu'on n'arrivait pas à réparer. Attente et re-attente. Finalement, dans l'avion, conversation avec mon voisin qui va à un colloque à Barcelone sur l'éthologie infantile. Les récentes observations (notamment à l'aide de la vidéo) montrent que l'intersubjectivité est première. L'éthologie animale nous aide à comprendre bien des phénomènes humains, notamment dans la prime enfance. Tout cela confirme qu'on était dans la bonne voie à l'époque [du colloque de Royaumont sur « L'unité de l'homme »], il y a trente ans, et aussi que, dans mon manuscrit, la thèse de l'animalité de l'humain trouve de nouveaux éléments d'information. Il me promet d'envoyer pas mal de documents.

Retour à l'appart, ici donc, vers 11 heures, bien fatigué. Je me mets aussitôt au mail ; il ne fonctionne pas, je vérifie les connexions, etc. Rien. Que se passe-t-il ? Je me sens très mal d'être privé de ma principale communication.

Je me couche, lis, m'endors. Ce matin, je vais en hâte voir le mail. Rien, ça sonne et rien ne se déclenche.

Je me sens (est-ce que cela y contribue ?) épuisé, écœuré, au bord de la déprime, envie de me rendormir. C'est qu'il y a eu deux chocs moraux (mentaux) à Paris, et puis cette baisse continue des guillaumets. Et puis je vais essayer de téléphoner pour le modem, sinon aller à la boutique informatique pour me brancher sur Yahoo. Crise de foi forte.

J'ai trouvé la formule dans le taxi qui me ramenait : « Le cosmos nous a créés à son image. »

Ce matin, j'ai repris du thé, puis un café, sans que l'avachissement me quitte. Puis j'ai essayé à nouveau le mail. Surprise, le téléphone indiqué est revenu à la numérotation française, sans le 0034 ; je remets donc le 0034, j'essaie, ça marche. Je plonge dans les mails, me remets un peu au manusse, soudain plein de courage, mais mes fesses se soulèvent, et je me rends compte que j'ai décidé d'aller au marché.

Pendant le marché, une mini-tornade a secoué Sitges. En sortant, des ruisseaux, des flaques alors que j'étais entré dans la halle sous le soleil.

Je reviens lourdement chargé vers 12 h 30, une fois de plus le hasard m'a fait faire des achats excessifs. Je déjeune des salmonettes que la chica m'avait préparées la veille pour le dîner, des asperges. Termine la lecture de *La Vanguardia*, le sommeil me saisit, et je viens de m'éveiller lourdement, avec aussi peu d'ardeur qu'à mon lever du matin.

[JEUDI 29 MARS]

Levé quasi déprimé à 8 h 10. Cyclothymie ? Pas seulement. Il y a eu électrochocs affectifs. De plus, l'imprimante rebranchée ne répond plus. J'ai à nouveau tripoté la prise, fait diverses manips. Et la touche d'enregistrement ne fonctionnait plus. Toutes ces manœuvres m'ont conduit à 1 heure du mat'. J'ai commencé au lit *La Montagne de l'âme*, de Gao Xingjian. Réveil une heure plus tard avec l'impression d'avoir dormi toute une nuit, puis re-sommeil jusqu'au matin.

Je me sens toujours en crise de foi/foie, j'ai pas l'appétit du petit déj', je me pèle un quart de pomme, me refais du thé. Me remets au Mac ; l'imprimante ne s'est pas attendrie pendant la nuit et elle clignote de refus.

J'ai pu hier soir terminer, plus ou moins bien, le chapitre « Planète » et je dois aujourd'hui me mettre au suivant, « L'avenir de l'humain » ou, peut-être mieux (?), « L'avenir du genre humain ».

K-O.

Est-ce la crise de foi qui m'a donné la crise de foie ?

Est-ce la crise de foie qui m'a donné une crise de foi ?

Est-ce la simultanéité d'une crise de foi et d'une crise de foie qui se sont conjuguées, synergétisées, et m'ont abattu ?

En tout cas, pour la première fois, je n'ai rien pu faire. Suis seulement descendu au Correo de Sitges pour poster lettre urgente, suis revenu en prenant dans une petite boutique de l'essuie-tout et une éponge cuisine.

Ah oui. Seul moment positif, l'aimable Montse m'a apporté un petit cordon pour relier mon Mac à mon imprimante. J'ai dû évidemment les rapprocher à l'extrême pour fixer le cordon. Premier essai : échec ; second *idem* : l'imprimante clignote de façon goguenarde. Finalement, à la suite de je

ne sais plus quelle manip, l'imprimante se décide à cracher une feuille de papier vierge, puis maintient sa veilleuse fixe. J'ai pu tirer le chapitre d'hier soir.

À midi, j'ai quand même pris mes cinq langoustines bouillies nature, rien d'autre. Mais le sommeil m'a pris, je me suis couché ; ai été réveillé par un appel de l'UNESCO utilisant une danse des sept voiles téléphonique pour me convaincre d'aller en Lituanie pour une réunion très importante. J'ai évidemment résisté. Puis je me traîne, ne sachant si je dois retourner au lit jusqu'à demain matin où je dois me lever tôt, ou essayer de bosser un peu. Ce qui est dur, car c'est un nouveau chapitre, qui n'était pas prévu. J'ai les idées, mais un commencement est toujours dur.

Vamos a veer.

[VENDREDI 30 MARS]

Hier soir, je suis resté abruti, puis, surprise, j'ai bossé avec assez d'ardeur de 18 heures à 22 h 30, avec un bref repas de légumes cuits vers 18 h 30 (je me suis réglé : pas de vin, pas trop d'huile d'olive, pas de fromage).

Ce matin, après m'être réveillé puis rendormi à 6 h 30, je me réveille brusquement à 7 h 15. Je me dépêche, pas de bain, pas de gym, je bondis sur la Mégane, la laisse au grand parking, me rue à la gare. J'ai raté de peu le train de 7 h 58, et je dois attendre celui de 8 h 16. À la gare de Sants, taxi pour le palais Paredes, où se tient la réunion organisée par Federico Mayor Zaragoza sur le réseau des réseaux. Je fais exception à mon serment parce que Federico me fut bienfaiteur à l'UNESCO. On est une soixantaine de tous continents. Les Africains insistent justement sur le sort de leur continent oublié. Je pense à l'ignominie de l'industrie pharmaceutique en Afrique. Propos inégaux, il s'agit de donner son point de vue pour la rédaction d'un manifeste du XXI^e siècle et la constitution d'une liaison organique de tous les réseaux de solidarité, société civile, droits des femmes, etc. Confluence très importante. Mais je ne reste que la matinée.

J'ai un R-V.

Avant de me mettre au Mac, je veux consulter mon mail. Échec à l'authentification. Je ne comprends pas, répète, refais mon code secret, toujours échec à l'authentification. Me voici privé et, si mon mail ne me revient pas, j'irai lundi à la boutique informatique pour prendre mon courrier sur Yahoo.

Je n'ai pas déjeuné, j'avais un peu faim en rentrant, j'ai pris cette verdure dont j'ai oublié le nom, qui serait comme un brocoli sans fleur et avec beaucoup de feuilles. Ai-je eu tort, je me suis fait un café...

Et maintenant au manusse.

J'ai peut-être eu tort de prendre un café, après le déjeuner tardif, très lourde sieste vers 18 heures ; un téléphone me réveille vers 19 h 30. Je me lève abruti, me sens à nouveau en crise de foie/foi. Je me fais un boldo. J'essaie à nouveau en vain mon mail. Je me mets au chapitre, que je corrige maladroitement, lourdement, sans jolies formulations. Je ne peux m'empêcher de dîner un peu de lentilles et épinards, puis me remets à la tâche.

À la radio, il y avait *Turandot*, que je connais très peu, ça avait l'air bien. Je remarque que la musique depuis quelques jours a affaibli son enchantement sur moi. J'ai entendu des morceaux que j'adore comme le *Concerto pour violon* de Beethoven mais sans bouleversement. Quand même ébranlé quand, dans ma Mégane, a surgi le deuxième mouvement du *Quintette* de Schub', interprété avec beaucoup de ferveur.

Buenas noches.

[SAMEDI 31 MARS]

Lever dépressif. Réveillé à 7 h 30, me rendors, fais un rêve étrange où Edwige et moi nous trouvons au lit, disposant sur la couverture de quoi faire une sorte de déjeuner. Arrivent des amis (qui ?) que nous convions ou qui s'invitent ; du coup, je prépare des choux-fleurs fatigués que je trie, puis les amis qui sont allés aux provisions (c'est dimanche) reviennent les mains vides. Bref, on s'installe, mais moi je quitte la chambre et vais dans une pièce voisine pour travailler à mon manusse avec Edwige qui s'est montrée bénévole. Avant de se mettre au travail, elle me demande de l'embrasser, parce qu'elle a rendez-vous avec un type qui l'embrassera et elle me demande de l'initier. Premiers baisers bouche fermée qui lui plaisent assez. « Avec la langue maintenant. » Je lui fais un long baiser qui la fait un peu gémir puis me réveille.

Je me lève, persuadé que je me recoucherai. Je suis très malheureux. Mais après mes oligo et le thé, puis la gymnastique, je ne me recouche pas. Je vais au Mac, toujours échec d'authentification du mail. Je téléphone à Mala, qui me verra à mon passage à Paris le 27 avril... Téléphone soudain de Flo qui me fait plaisir, et d'autant plus que Jean D., qui semblait m'avoir totalement oublié, je dirais plus, laissé tomber, lui demande de l'inviter à dîner avec moi.

Je me remets au Mac, et j'ai un peu de la vigueur mentale du matin. L'ennui infini prend du recul (mais n'est pas loin). Je me demande aussi : est-ce que l'idée que je vais aller au bout du manusse me donne le vide infini du sentiment d'avoir terminé ma tâche, une angoisse de mort oubliée depuis longtemps ?

J'avance dans ce chapitre, qui tantôt m'ennuie, tantôt m'intéresse, que je voudrais terminer aujourd'hui.

Maintenant je me répète toujours « si Dieu le veut ». Oui, mais s'il n'existe pas, comme je le pense ?

Prudence : j'ai déjeuné de ma compote de pommes, cuite hier soir, et d'un peu de compote de fraises, également préparée hier soir.

Ai-je faim ? Parfois, j'ai l'impression que oui, parfois que non. J'ai tellement peur de mon foie pour ma foi.

Je viens de mettre le CD de la *Neuvième* de Beethoven et je suis séparé de l'émotion comme par une barrière en plexiglas. Voici le moment suprême, la fin du premier mouvement, qui me met en transe, qui me fait me lever, m'agiter comme un chef d'orchestre hystérique, et me voilà à demi-hagard...

J'avance un peu dans le chapitre, je ne sais toujours pas si j'ai faim ou pas faim vu que j'ai déjeuné de ma compote de pommes avec un petit supplément de compote de fraises. Ma gourmandise me pousse à imaginer un dîner, alors que je ne devrais penser qu'au manusse...

Voilà. J'ai terminé le chapitre « Avenir » en fin d'après-midi, l'ai passé au vérificateur d'orthographe, puis tiré. Et me suis aussitôt porté sur le chapitre final dont je n'aimais pas le titre : « Anthropologie de la liberté : entre dépendances et possessions ». J'ai pris un sous-titre du chap. « Éveillés et somnambules ». Je mettrais peut-être en sous-titre « Anthropologie de la liberté ».

Puis vers 20 h 30, croyant avoir un peu faim, j'ai fini mes lentilles, à l'huile d'olive et citron, puis mon légume vert indigène dont j'ai oublié le nom, même assaisonnement. Pas de vin, du yaourt. Pourvu que demain je sois en forme.

Je me sens moins mal (psychiquement) : il y a la satisfaction du chapitre terminé, la première considération du nouveau et dernier chapitre (avant conclusion).

Demain, il faudra que je téléphone à Paris V pour mon mail, que j'aille probablement à la boutique informatique pour récupérer mon courrier via Yahoo, acheter des disquettes (deux de celles achetées à Barcelone m'ont fait des merdes), que j'aille laver la voiture (ça fera plaisir à Edwige) puis que j'aille la chercher à l'aéroport. J'espère travailler un peu, si je me lève comme il faut, de 9 heures à 10 h 30.

Ciao.

[DIMANCHE 1^{er} AVRIL]

Lever semi-correct (avec quand même de l'abrutissement) à 7 h 35, mais mon état semble redevenu normal après trois jours de diète. Prends de la compote de pruneaux, thé, puis quand même un café. Au déjeuner, du riz basmati et reste d'asperges de Granada.

J'ai travaillé un peu ce matin, puis suis allé au marché pour l'arrivée d'Edwige. J'ai voulu nettoyer la Mégane au Lavauto, il était à nouveau déglingué.

Je mets un peu d'ordre.

Je file à l'aéroport.

Mon titre de chapitre « Éveillés mais somnambules » me semble mieux que « Éveillés et somnambules ».

J'ai changé le début. Je commence par l'impossibilité de concevoir scientifiquement la liberté, etc.

Je viens de développer l'idée de la machine non triviale, et l'idée du somnambulisme.

Je crois que j'aurai aussi des problèmes de plan, mais seconds, ou plutôt de disposition des paragraphes.

[LUNDI 2 AVRIL]

Hier. Attente à la sortie des vols. J'avais plusieurs fois spécifié à Edwige de prendre la sortie A. Tous les arrivants de Paris sont sortis. Je me glisse à l'occasion d'une porte automatique s'ouvrant devant des sortants vers les bagages, suis intercepté par un douanier, lui dit que je suis inquiet, que ma femme est malade, etc. ; il me refoule en me disant que si elle n'est pas là dans dix minutes, il me laissera aller aux bagages. J'attends et là-dessus Edwige arrive, venant de la sortie B, épuisée. « Je n'ai pas vu le A... » Je la conduis aux bagages avec l'accord des douaniers, on arrive au tapis roulant, il est immobilisé, il y a trois valises, pas la sienne. Je suis sûr qu'on l'a volée. Facile, tous les voyageurs ayant disparu, un quidam peut prendre sa valise, d'autant plus qu'elle est très belle, en cuir. Edwige se lamente de toutes ses robes, jupes, chaussures, de son appareil photo, recharge portable, etc. Perdus. Moi, je suis inquiet des médicaments. « Ils étaient dans la valise ? – Je ne sais pas, certains... » Au lieu de la plaindre, je lui répète qu'elle aurait dû sortir par le A, et je pense qu'elle porte en elle la pulsion de catastrophe. Déclaration de perte de valise au bureau d'Air France qui vient d'enregistrer trois autres cas de valises non trouvées. La préposée essaie de nous rassurer. La valise a dû être détournée ailleurs. En nous l'hypothèse du vol se consolide.

Ce qui me rassure, c'est qu'arrivés à l'appartement, Edwige trouve ses médicaments. Je me voyais aller chercher un docteur, puis une pharmacie, tout cela après 20 heures. Après tout, pour le reste, ce ne sont que des objets, je lui dis qu'on en rachètera.

Ce matin, je me lève à 7 h 45, très fatigué, après un rêve étrange qui me remplit de mélancolie. Nous sommes Edwige et moi invités sans doute chez J. D. Nous sommes au lit et vers 1 ou 2 heures du matin, on sonne. C'est un groupe d'Italiens qui a absolument besoin de converser avec moi. Ils voient que je suis au lit, mais continuent. À 5 heures du matin, je me lève, leur dis que j'ai un rendez-vous très urgent, et les vide. Je sors dans la nuit. M. vient me rejoindre et nous faisons une longue promenade ensemble. La ville est déserte, mais nous arrivons dans un quartier où tous les cafés et restaurants sont pleins. On va s'asseoir pour prendre un café, l'écailler à l'entrée nous

propose des huîtres. On nous les sert avec du vin blanc. Problèmes pour régler l'addition, je tends un billet de 200 francs et le garçon tarde à rendre la monnaie. On repart se promener, c'est le petit matin, dans une rue, un groupe musical turc est entouré de badauds, cette musique et la voix rauque du chanteur me plaisent. On est très amis, très affectueux, M. et moi, mais on n'arrive pas à tout se dire et on voudrait tout se dire. On passe dans des paysages étranges, puis on arrive dans son quartier, ne nous décidant pas à rentrer et je m'éveille soudain, il est 7 h 45.

Je me rends compte, en faisant ma toilette, en prenant pilules et thé, que je suis repris par ma crise de foi/foie. Les événements d'hier après-midi m'ont frappé en profondeur. Je vais au mail, déconnecte et soudain téléphone : c'est Air France qui m'annonce que la valise a été retrouvée à Lisbonne et qu'elle arrivera cet après-midi. La sonnerie du phone a réveillé Edwige, je lui donne la bonne nouvelle.

Je vais me remettre au chapitre, mais j'ai envie de me remettre au lit.

[MARDI 3 AVRIL]

Pas travaillé. Journée avec Edwige.

Je me suis seulement rendu compte que la partie « L'empire des gènes » dans mon chapitre était lamentable.

[MERCREDI 4 AVRIL]

Lever 7 h 50 assez dispo après rêve très étrange dont rien ne m'est resté, sinon le sentiment d'étrangeté. J'ai travaillé, progressant lentement dans ce chapitre « Éveillés et somnambules » que je croyais déjà potable, mais qui est vraiment souvent lamentable. Je progresse encore en myope, n'ayant pas la force de faire un nouveau plan pour séparer les éléments et les réintégrer après.

Après-midi paisible. Edwige a lu sur une chaise longue sur la terrasse. Soleil, bien que vent frais. Travail entrecoupé d'une petite sieste d'une demi-heure. Je l'ai conduite vers 17 h 30 à Sitges, suis rentré, ai travaillé encore une heure, puis l'ai retrouvée à la terrasse encore ensoleillée (19 h 15) de Lola où l'on s'est tapé d'excellents cocktails de jus frais (moi banane-ananas-carotte, ce qui a étonné le serveur). De là, bar à tapas Izarra, apparemment basque, très

petit, très animé, on s'assied entre étrangers à une même table, beaucoup sont attablés au bar, d'autre se tapent les tapas debout. J'en prends sept ou six. Les meilleurs, des petites saucisses merguezoïdales grillées très savoureuses, une sorte de tapenade, de la *morcilla*, des croquettes de patates. Vin du Penedès.

On quitte assez tôt l'agréable bistrot. Retour. Pas beaucoup d'ardeur. Je regarde quelques paragraphes, puis l'esprit ne peut plus se concentrer.

[VENDREDI 6 AVRIL]

Hier, travail irrégulier.

Au marché avec Edwige en fin de matinée. On ramène entre autres un beau loup de mer très frais.

Après-midi, sieste, puis travail très myope. On va en ville avec Edwige vers 18 h 30. On se tape les jus de fruits frais en terrasse. On rentre assez tard. Loup enfourné, puis dégusté. Me remets au travail pendant qu'Edwige lit. Coucher vers minuit.

Ce matin, réveil 8 heures sans envie de me lever. Edwige va à sa toilette, je vais à la mienne, elle revient se coucher en me disant qu'elle n'a pas dormi de la nuit. Je me recouche pour ne pas l'inciter à se lever, attends qu'elle se rendorme, mais je me sens en même temps hagard, sans aucune envie de me lever, avec un vague fantasme où H. fait souffrir de plaisir G. Finalement, je me lève à 8 h 30, et la machine triviale se remet à fonctionner avec une demi-heure de retard.

Mais pourquoi suis-je si démoralisé, si désenchanté ?

Heureusement les petits piafs m'attendrissent. Ils s'impatientaient, venaient inspecter la terrasse, sans doute à jeun, attendant le petit déjeuner. Je vais leur briser une biscotte en miettes. Peu après, quand ils croient que je ne suis plus dangereux, ils picorent à qui mieux mieux.

(Entre parenthèses, ce sont des artistes du vol, ils savent plonger en piqué, se redresser, faire à toute vitesse mille figures aériennes. Et au repos ce sont des petites boules avec deux pattes et un bec.)

[SAMEDI 7 AVRIL]

Hier soir, rentrés tard de Sitges après emplettes, notamment pour moi d'un pantalon avec poches sur les jambes (ce que je portais très souvent et ne portais plus depuis très longtemps). Edwige fait le petit poulet roulé aux pruneaux et amandes acheté au marché. Vers 10 heures, j'hésite entre le manusse et le film de la 5. Puis ce film m'attache par les premières images et

on le regarde sans regret. Film US de Tab Murphy, titre espagnol *Los ultimos guerreros* [*Le Dernier Cheyenne*]. Une tribu de Cheyennes continue à vivre cachée des Blancs, etc. Message humaniste car l'héroïne anthropologue et le héros aventurier (Tom Berenger), après péripéties, vont rester chez les Cheyennes.

Ce matin, réveil clair à 7 heures, vais aux toilettes, puis me recouche. Je constate tristement que je préfère mon lit au manuscrit. Réveillé à 8 h 15 par une quinte de toux d'Edwige. Vif souvenir de la fin du rêve. J'étais au lit avec une femme inconnue dans ma réalité, mais connue dans mes rêves ; depuis très longtemps, il m'arrive en rêve de la retrouver dans une petite maison isolée, sur une grande place déserte. Bref, je la pénètre vigoureusement, et suis content de la contenter, mais elle proteste, se plaint que je ne lui caresse pas les seins, la gorge. Je me retourne décontenancé, et me réveille, toujours décontenancé.

Je me mets maintenant au dernier chapitre.

J'ai fait une cinquième partie : « La condition humaine » où je mets en 1 « Éveillés et somnambules », et en 2 ce que j'avais prévu pour la conclusion ; j'ai trouvé pour titre hier soir « La seconde Préhistoire ». Ce sont des notes en désordre que je vais essayer d'ordonner aujourd'hui pour terminer demain. *Inch 'Allah* ! Et puis j'entame la relecture.

DIMANCHE 8 AVRIL

Hier, en fin d'après-midi, j'ai accompagné Edwige à l'aéroport. Elle va pour les premiers jours de la semaine sainte à Séville. C'est merveilleux quand un être manifeste le meilleur de lui-même.

Le soir, téléphone de... qui me désarçonne. L'atroce déception de mon attitude la fait sombrer. Bon, tout cela n'est pas pour le journal de mon livre. Comment ai-je pu me remettre à la rédaction... ce fut salutaire.

Ce matin, je vais chercher G. à l'aéroport. Elle vient passer trois jours de vacances, ne pouvant aller à Séville où tout est complet.

Elle fait la cuisine de midi, artichauts à sa façon puis *jabugo* qu'elle découvre.

Après-midi, rédaction, c'est le dernier chapitre « La seconde Préhistoire » en quatre parties :

1. Le complexe humain
2. Le mystère humain

3. Le retour à l'homme générique
4. La seconde Préhistoire

Je termine à l'instant la première version du chapitre, c'est-à-dire je boucle la première boucle du livre. Comme toujours, dans une grande épreuve.

MARDI 10 AVRIL

Hier, j'ai commencé à relire les premiers chapitres. L'introduction, que je croyais bienvenue, est lamentable de lourdeur ; je trouve beaucoup plus de scories, d'inutilités et de grossièretés que prévu. Les premiers chapitres, « L'enracinement » et « L'humanité de l'humanité », sont de plus trop concentrés, je suis coincé, ne puis les développer et délayer, car ils sont les préliminaires indispensables et c'est en somme le concentré de deux volumes de *Méthode* plus un de *Paradigme perdu*. Je vais essayer d'alléger, de rendre moins abstrait. Mais enfin, beaucoup plus de boulot devant moi que prévu.

J'ai tiré parti des indications de Loridant et Le Moigne, mais c'est à moi-même d'affronter la Tarasque.

Dans le creux, j'ai terminé l'intéressant *Antropologia philosophica hermeneutica* d'Emilio-Roger [Ciurana].

Comme M. G. est partie à Barcelone avec la perspective de rentrer tard pour déjeuner, j'ai commencé à prendre quelques pistaches, n'ai pu m'arrêter, ai fini tout le paquet, puis je me suis senti abruti et j'ai fait une sieste prématurée.

Je vais me mettre au Mac et ré-entamer l'intro.

MERCREDI 11 AVRIL

[Hier,] je me suis remis au charbon et ai clarifié autant que possible mes préliminaires. M. G. est revenue, s'est mise au balcon sur fauteuil. S. est arrivé vers 17 heures. Ils m'ont laissé travailler. Puis j'ai accompagné M. G. à son taxi (18 h 30), j'ai fait une dînette avec S. qui me conte Mexico et Marcos.

Je le raccompagne à la gare.

Téléphone bon de R.

Un peu de manusse jusqu'à 23 heures. Me couche.

Ai demandé à Edwige de m'appeler au retour de la procession à Séville.

Elle me réveille à 2 heures. Elle est enthousiaste. Ce que je suis heureux.

Ce matin, bien que je n'en aie pas envie, je me lève à 7 h 35.

Je fais les dernières retouches aux préliminaires, puis tire.

Je revois la table des matières, qui peut-être a pris sa forme définitive :

Préliminaires

Première partie. L'identité trinitaire

1. De l'enracinement cosmique à l'émergence humaine
2. L'humanité de l'humanité
3. La trinité humaine
4. L'un multiple

Deuxième partie. L'identité individuelle

1. Le vif du sujet
2. L'identité polymorphe
3. L'esprit et la conscience
4. Le complexe d'Adam (*sapiens demens*)
5. La supportable réalité
6. Conclusion

Troisième partie. Les grandes identités

L'identité sociale 1. Le noyau archaïque
L'identité sociale 2. Léviathan
L'identité historique
L'identité planétaire
L'avenir humain

Quatrième partie. Le complexe humain

1. Éveillés et somnambules
2. La seconde Préhistoire

Bibliographie

Je regarde si les têtes de chapitre sont bien au point.

Edwige arrive à 18 heures à l'aéroport. Je vais au marché.

Je veux aussitôt me mettre à la révision de la première partie. Clarifier, clarifier, mais c'est bien difficile de dé-densifier.

J'ai acheté un beau loup au marché.

Je progresse dans la clarification du premier chapitre.

JEUDI 12 AVRIL

Premier lever 7 h 30, recouché, rêve : on est dans un avion mais qui ressemble à un dortoir, on est dans des lits séparés, une hôtesse avise que pour des raisons techniques l'avion doit rester là où il est (?) et demande à ce qu'on la suive pour qu'elle indique, d'un côté, la voie pour Orly, l'autre, pour Roissy. Des passagers la suivent. Après hésitation je me lève, prends en hâte mes chaussures et je ne sais quoi, me dis de ne pas oublier ma valise, l'oublie, laisse Edwige qui dort ; je suis dans des couloirs, je passe dans des salles, finalement je suis dans un taxi avec des jeunes mecs qui vont à un match, j'oublie la conversation. Comme le taxi emprunte la rue de Rivoli, je demande au taxi de me déposer, il refuse car il transporte ces étrangers. Je lui demande de me laisser à l'Hôtel de Ville, et je me réveille.

Encore un de ces rêves-voyage où je n'arrive pas à revenir chez moi. Enfin, il y a un progrès puisqu'on me dépose à l'Hôtel de Ville. Oui, mais j'ai oublié mon bagage.

Edwige arrivée hier en fin d'après-midi, ravie, radieuse de son séjour à Séville, j'en suis immensément heureux. On dîne du loup de mer que j'ai pris au marché.

Mails, phones. Je vais me mettre au manuscrit avec beaucoup de retard.

Hier, j'ai tiré le premier chapitre clarifié et raccourci.

Maintenant au deuxième, « L'humanité de l'humanité ».

Difficile pas à pas, je transforme presque tout. Je n'en suis qu'aux premières pages. Dieu, que c'était mauvais. J'arrête, épuisé.

C'est curieux ce moment où l'esprit ne peut plus.

VENDREDI 13 AVRIL

Ce matin, pour la première fois, je ne me réveille qu'à 9 heures, en même temps qu'Edwige. Je m'étais une première fois réveillé à 7 heures, mais après popol, je m'étais recouché et pesamment rendormi.

Je travaille un peu le matin, toujours au pas, avec beaucoup de retouches et permutations, absolument écœuré par le manusse que je relis. J'ai l'impression de bien l'améliorer, mais peut-être n'est-ce qu'une illusion encore. Enfin, je progresse. Je n'ai guère pu travailler après le déjeuner (des gambas énormes et sublimes, la tête bien pleine de succulences). J'ai accompagné Edwige à l'aéroport. On apprend qu'il y a grève d'Air France à Paris. Elle la subira à l'arrivée, déposée à terre loin du terminal, trottoir roulant à bagages bloqué, pas de taxis. Elle prend un bus pour la gare de Lyon, et Zouzou l'attend à la gare.

Moi, entre-temps, je m'y suis remis avec la ferme intention de terminer cette révision de chapitre (« L'humanité de l'humanité ») pour ce soir. Ce que j'ai fait, je viens de fermer le fichier, et je sens que je vais me mettre au lit.

Radio Classique Espagne : musique religieuse sans arrêt, *Semana santa*.

MERCREDI 18 AVRIL

Retour hier soir tard de Madrid où j'ai fait une conférence pour introduire la sortie en Espagne du livre de Robert Antelme [*L'Espèce humaine*]. J'ai corrigé le *Journal de Plozévet*.

Comme c'est le journal du livre, je ne parle pas ici des trois jours madrilènes. J'ai craint qu'ils perturbent totalement mon retour. Je me suis couché après minuit et demi, ai lu un peu *Montagne de l'âme*, puis sommeil de plomb jusqu'à 5 h 30, lever, petite toilette, puis re-sommeil d'où j'émerge naturellement comme d'habitude ici à 7 h 30. Donc reprise de rythme. Avant de me mettre au manusse, des notes à inscrire, notamment celle-ci de Michel Cassé, vrai génie poético-cosmique : « L'univers est né d'une transgression de l'interdiction d'exister. »

Un article scientifique aussi dans *ABC* où, selon Jonas Frisé de l'Institut Karolinska, de Stockholm, après qu'on eut découvert en 1999 que le cerveau humain adulte créait de nouveaux neurones, il a découvert qu'il y avait des cellules mères dans les parois du système ventriculaire adulte, lesquelles génèrent non seulement des neurones mais d'autres types de cellules cérébrales. Donc il a à la fois trouvé ces cellules mères mais aussi le site où elles résident. On peut entrevoir un produit pharmaceutique qui stimulerait ces cellules mères. Grandes perspectives de clonage thérapeutique (le contraire du

clonage humain à des fins reproductrices, celles-ci seraient à des fins régénératrices et curatives).

J'ai trouvé aussi dans *Phréatique* une phrase que j'ai aussitôt mise en exergue au chapitre planétaire. Elle dit à peu près que nous avons engendré une hydre à multiples têtes ; on ne peut la combattre en coupant les têtes une à une (chacune repousse) et on ne peut les couper toutes d'un coup. Voilà bien exprimé par une image que j'aurais aimé avoir trouvée pour *Terre-Patrie*.

Maintenant un café, puis au boulot.

[JEUDI 19 AVRIL.]

Découverte, non-plongée dans ma nullité. L'autocritique vient toujours trop tard.

Je me suis isolé de ce qui m'aidait, m'aimait (E. F. R., N. F., et le pire R. M.).

Le « fallait-il » ?

Pour travailler, il faut me mettre un écran de plexiglas autour de moi.

Je dois faire ce matin le chapitre 1 (« Le vif du sujet ») du II : « Le destin individuel ». J'ai regardé hier soir. Pas très bon

Heureusement arrivée d'Irène et Véro qui viennent pour quelques jours. Jamais je n'avais passé du temps avec elles deux, depuis que je me suis séparé de V. ; et avant c'était avec V. Quel père... heureusement qu'elles sont là.

[VENDREDI 20 AVRIL]

Stupéfait d'avoir au lever hier de l'énergie en dépit de tout, en dépit d'un sentiment total de catastrophe.

Ai réussi jeudi à terminer la nouvelle version du « Vif », et aujourd'hui nouvelle version de « L'identité polymorphe ». Je me crois satisfait. Mais il faudra objectiver.

Très content avec Irène et Véro.

Est-ce hier matin ? J'ai pensé fort à la mort, pour la première fois depuis très longtemps.

Rêves multiples que j'oublie, je me souviens vaguement de l'un, avec des staliniens obtus.

J'avance lentement. Aurai-je terminé fin mai ? ?

Je vais regarder le tirage du chapitre « Esprit et conscience », puis me coucher...

[LUNDI 23 AVRIL]

Samedi, j'ai pu travailler et j'ai commencé « Le complexe d'Adam ».

I. V. G. à Barcelone.

Hier dimanche, levé à 7 heures pour accompagner Véro à l'aéroport, au retour fatigué, je me recouche à 11 heures, reste vaseux tout l'après-midi, refais sieste, est-ce la crise de foie, est-ce le départ de Véro ? Je m'étais installé dans cette vie de famille, avec mes deux filles, comme la chose la plus évidente. Le départ de Véro me fait un choc. Mais n'y a-t-il pas aussi accumulation lente de repas excellents ?

Le soir invité à dîner avec Irène par Maurice et Charlotte, je fais attention : potage et thon grillé. Mais je ne puis me refuser au meilleur cabernet-sauvignon de la région, celui de Torres.

Ce matin lever à 8 heures, quelques guillaumets, je ne prends que du thé vert, je travaille, j'avance dans le chapitre que je vais maintenant relire, après sieste lourde.

Écrire à Duvignaud pour le théâtre.

[MARDI 24 AVRIL.]

Terminé hier en fin d'après-midi un des chapitres les plus intéressants, mais sans doute un des plus touffus, « Le complexe d'Adam. *Sapiens demens* ». Je ne l'ai pas totalement clarifié, dominé, je l'ai élagué quand j'ai pu (vu), un peu débroussaillé. J'ai tiré aussitôt pour me donner l'impression d'un pas en avant.

Puis suis allé rejoindre Irène au Bahia, la terrasse sur la riviéra, avec fauteuils- balançoires et Zumos de fruits frais, caressé sur mon fauteuil berçant par les derniers rayons du soleil, bien obliques sur mon visage, devant mon Zumo *naranja-pina*, servi par une étrange serveuse blonde fardée, tout de blanc vêtue que j'imagine être un travesti. Comme elle a un accent à mon ouïe tudesque, je lui ai demandé : « *Sind sie Deutsch ?* » Elle m'a répondu avec indignation « Hollande », et je n'ai pas eu la présence d'esprit de dire quelque chose comme : « Ah ! les polders, ah ! les harengs, ah ! les tulipes. »

Nous avons terminé au dîner le gratin d'aubergines fait de mes mains, quelques *habas*, puis je me suis remis au charbon.

Je prends le chapitre qui à mon souvenir était excellent « La supportable réalité » et je découvre qu'il est lamentable, souvent très mal écrit (quasi illisible) avec des digressions qui n'ont rien à y foutre et qui font perdre le fil. Accablement à l'idée du gros boulot de correction. J'en fais quelques-unes sur papier, et me voici ce matin, après avoir distribué ma manne aux petits piafs, devant Mac (oui, il y avait un fluét qui voletait devant ma vitre pour me manifester son impatience, dès qu'il m'a vu sortir avec un croûton, il a filé prévenir frères et sœurs « V'là le vieux ! ». Il pourrait quand même être poli)

...

[MERCREDI 25 AVRIL]

Paris. Jacques Bénét.

La mort de Michel Caillau, il y a deux mois.

[VENDREDI 27 AVRIL]

Retour de Paris ce soir, je pensais me ruer sur mon chapitre inachevé, mais j'ai dîné, bu un peu de priorat, et je n'ai plus la tête. Fatigue, la fatigue des épreuves de Paris m'accable.

Et puis l'imprimante ne répond plus. Quoi encore ?

À demain.

[MARDI 1^{er} MAI]

Que d'épreuves, journée très dure du 30 avril.

Je m'étais levé hier à 7 heures désireux de me ruer sur mon chapitre « La supportable réalité » laissé à mi-chemin avant de partir à Paris. Puis vers 8 h 30, me suis recouché épuisé, me suis relevé à 10 heures. Volonté, thé, café.

Chapitre très mauvais, le fil conducteur était sans cesse perdu, il y avait des tas de digressions qui avaient place ailleurs. J'ai fait des permutations. Puis j'ai vu de toute évidence que la fin du chapitre n'était pas à sa place et devait conclure le chapitre précédent. Permutations. Retirage de la fin du précédent. J'ai travaillé quasi jusqu'à minuit, terminé cette version, tiré. Puis ai revu l'introduction à la partie. Dois revoir maintenant la conclusion.

Je dois voir aussi les copies qu'ont lues Jean-Louis Le Moigne, Catherine Loridant, Alfredo.

Et puis me mettre à la troisième partie.

Pourrai-je terminer le 24, date de mon retour à Paris ?

Hier, je suis allé au marché (fermé aujourd'hui 1^{er} mai) acheter salmonettes, gambas de Villanova, de la *paletilla* de Bellota, épinards, artichauts, pain, yaourt, lentilles et *garbanzos* cuits.

Aujourd'hui, avec du vieux pain, je me ferai une panzanella.

Terminé révision du chapitre « Noyau archaïque », il y avait bien des incohérences de plan ; j'ai fait ce que j'ai pu en myope toujours, je n'arrive pas à me mettre en condor pour dominer tout ça.

Ne suis pas sorti, en dépit de l'envie de me dégourdir les pattes, découragé par le vent et le froid.

Beaucoup travaillé, malgré le coup de pompe siesteux qui m'a écrasé une heure et demie, je crois.

Je me suis fait pour dîner une panzanella, remplaçant le basilic par du persil. Je me suis tapé quelques tranches de *paletilla* de Bellota, exquis, et arrosé le tout d'un vin Les Terrasses Priorat que je trouve très élégant.

Me sens crevé. J'aurais aimé regarder le manusse du *Léviathan*. Peut-être deux-trois pages ?

[MERCREDI 2 MAI]

[Hier,] ai un peu regardé début du *Léviathan*, avec un œil sur la TV qui passait un spectacle de chants et danses de la feria de Séville. Syncrétisme sévillano-*show-business*. Les spectatrices sont en mantille et vêtues en *Sevillanas*.

Chanteurs mi-crooners, mi-andalous.

Pendant la nuit, sommeil très profond avec un rêve où j'étais couché dans une chambre ; à un moment, Edwige manipulait un commutateur d'éclairage en me disant : « J'ai installé un système automatique. » Mais en réalité une lampe s'allumait et s'éteignait, se rallumait, se réteignait encore ; puis, soudain, un bruit énorme de catastrophe tout près de moi. Je me réveille terrorisé, le bruit énorme continue et je me rends compte que c'est un formidable coup de tonnerre et que les clignotements de la lampe étaient un éclair ou une série d'éclairs. Je suis tellement secoué, puis tellement nerveux que je me rendors très difficilement, mon corps encore tout agité d'électricité. Lever d'autant plus difficile que je m'étais endormi tard. Je réussis à

m'extraire du lit à 8 h 10, cours à la TV pour voir ce qui se passe en Palestine, plaie ouverte durant ce séjour à Sitges ; horreur des Impitoyables. J'ai toujours eu horreur des Impitoyables, mais ceux qui, pendant des siècles, ont subi les outrages et offenses impitoyables n'en ont rien retiré d'humain.

Après toilette, gym, petit déj' ; me voici et vais continuer *Léviathan* où il y a beaucoup de relâchement.

Il faudra que je fasse quelques achats au petit épicier du quartier, que je change de l'argent, achète le journal... mais d'abord *Léviathan*.

Le mail est mon cordon ombilical.

Je m'arrête. Esprit très vaseux devant des pages très vaseuses.

Ce *Léviathan* est encore moins bon que je le pensais. Pourtant des idées importantes.

J'ai fait une grosse sieste vers 14 h 30, puis travaillé, puis suis sorti vers 18 heures. Arrêt voiture sur bord de mer. Il fait très beau, en dépit des prédictions météo. On dit que Sitges jouit d'un microclimat. Je vais chez le photographe donner à développer les photos d'Edwige à Séville. Achète de l'huile d'olive verte, du vin Jean Leon et un priorat inconnu. Puis vais me prendre un Zumo ananas-orange dans le fauteuil-balançoire du Bahia où je lis *Le Monde*, les dessins du *Canard enchaîné*. Au retour, je me fais ma dînette, lentilles, salade de tomates, *palletina* de Bellota, fromage de chèvre, arrosé de Jean Leon. Me remets sans enthousiasme devant mes pages non enthousiasmantes.

Je remets les difficultés à demain, mais je me suis fait le serment de terminer ce chapitre demain. Le pourrai-je ?

[JEUDI 3 MAI]

En me faisant un café ce matin, j'ai trouvé la justification féministe de la polygamie. Il y a beaucoup plus de femmes merveilleuses que d'hommes merveilleux ; aussi est-il juste que trois ou quatre femmes merveilleuses puissent bénéficier d'un homme merveilleux au lieu d'être seules ou victimes d'un connard.

Le travail avance. Vignet m'a apporté des cannellonis faits chez elle. Excellent. Je lui ai donné les directives pour faire de la panzanella. J'introduis la Toscane en Catalogne.

J'ai fait de bonnes modifications ce matin. Seront-elles suffisantes ? Ce

chapitre est très tourmenté.

J'ai terminé vers 17 heures la nouvelle révision de *Léviathan*. Je l'ai tiré puis j'ai sorti la voiture pour aller au bord de mer. Le ciel est redevenu bleu après la pluie du début d'après-midi. J'ai acheté *La Vanguardia*, *Le Monde*, *Libé*. Dans *Le Monde*, indignation rétrospective de Vidal-Naquet pour qui le général Machin [Aussaresses], qui a écrit ses mémoires où il rapporte les tortures et meurtres qu'il a fait subir, est un assassin. Bien sûr. Et Sharon, l'auteur de Sabra et Chatila ! On s'indigne frénétiquement sur le passé et on reste passif devant le présent.

J'ai lu un peu de chaque journal sur le fauteuil-balançoire du Bahia, devant un Zumo orange-pomme avec le bon soleil oblique.

Au retour, dîner panzanella et épinards. Me suis mis au chapitre « L'identité historique » : encore mauvaise surprise de voir cette écriture si relâchée, si incertaine souvent. Mais le développement m'a l'air assez logique (je continue à travailler en myope). Je suis fatigué, le travail de surveillance de mon texte, comme un flic, comme un Torquemada, me fait chier. Et pourtant quel enthousiasme au début !

Mon manusse, j'y crois pourtant, je crois que c'est le premier livre complexe complet sur l'humain. Mais beaucoup ne comprendront pas les rapprochements historiques, les tête-à-queue.

J'ai arrêté donc cette relecture critique avec plein de notes, et demain je m'y mettrai, car je ne me sens pas capable ce soir. Pourtant il n'est pas trop tard...

Ah ! à table un bout de dent, je ne sais laquelle s'est cassée ; il a crissé sous mes autres dents, et je l'ai sorti... Faudra aller chez le dentiste Godin à Paris.

[VENDREDI 4 MAI]

Ce matin, lever à 7 h 30, mais suis resté semi-sommeillant encore malgré thés, etc., jusqu'au café. J'ai commencé à travailler sur le Mac le chapitre « Destin historique ». Travail continu, pas à pas, me suis interrompu pour aller au marché vers 11 heures d'où j'ai ramené un loup de mer tout frais pêché, des petits calamars que Vignet m'a très bien préparés. Me suis remis au boulot, sieste inévitable, mais travaille continu, avec lassitude de fin d'après-midi.

Au dîner, phone.

Me suis remis au travail, ai revu tout le chapitre, relu, et viens de tirer, il

est presque 2 heures du mat'. Moi qui étais fatigué toute la journée je suis alerte, éveillé. J'ai répondu à des mels. Je vais me coucher. Demain au chapitre de « L'identité planétaire », j'espère qu'il ne sera pas trop infect. J'ai envie d'y jeter un œil.

[SAMEDI 5 MAI]

J'ai revu et retravaillé « L'identité planétaire » ; grâce à un café de 11 heures, je ne me suis pas recouché, j'ai travaillé sur papier le matin ; ai déjeuné (me suis fait griller mes gambas toujours succulentes ; salade de *rucola*).

Sieste à 13 h 30 ; plus d'une bonne heure de sommeil lourd, puis j'avance dans ce chapitre, où j'ai moins de problèmes que je ne le croyais. Il fait très beau dehors et j'avais décidé de sortir vers 18 heures pour aller sur la plage et faire, sur le chemin, quelques emplettes (thé, pain, journaux). J'arrête donc ma révision orthographique à 18 heures. Je sors, le ciel s'est couvert, très menaçant sur le nord, mais semble-t-il correct vers la mer. Je prends ma casquette. Je sors la voiture et quelques gouttes tombent sur le pare-brise. Devant la porte, il y a Juan, sa nièce Vignet, son *novio*. Vignet me dit que j'ai le temps d'aller en ville.

Je roule et aussitôt les gouttes se multiplient. Mais je continue. Je me gare au grand parking et prends la rue Saint-François. La pluie s'installe, j'entre au bar ésotérique qui, entre autres, vend du thé, et pendant que je choisis un *gunpowder* chinois, un *darjeeling*, il pleut à verse. Je me mets à l'entrée du bar, la rue est transformée en torrent, des tuyaux l'eau se déverse à gros bouillons. Je renonce à la plage, reviens, m'arrête au boulanger, puis aux journaux où, par chance, il y a *Le Monde* que je voulais lire. J'ai l'impression que pas mal d'indignations rétrospectives détournent de s'indigner sur le présent. J'ai envie d'écrire à Vidal-Naquet pour lui demander de s'indigner sur Sharon comme il le fait pour le général Aussaresses. Je renonce, bien sûr.

La pluie se modère, je rentre les pieds mouillés, car dans la ville toutes les rues sont devenues ruisseaux.

Je lis, me fais ma dinette, le second filet de *lubina*, encore de la panzanella, fromage et vin du Priorat, élégant, séduisant, que je devrais boire un tout petit peu plus frais.

Puis j'achève la révision orthographique avec l'aide du correcteur souvent débile. Il n'accepte jamais « *sapiens demens* » et me propose toujours à la place « sapientielle ».

Me fais une tisane de boldo, tilleul, camomille, sauge sucrée au miel. Il n'est pas trop tard, je vais essayer de lire sur papier le chapitre suivant.

[DIMANCHE 6 MAI]

Le chapitre « L'avenir de l'humain » est nul, bâclé, lacuneux, pas de pensée...

Hier soir, je décide avant de me coucher de le laisser de côté, de le contourner et de continuer la partie « Éveillés et somnambules » qui est ma substantifique moelle.

Du reste, cette décision prise, et alors que je suis en train de me mettre au lit, quelques idées me viennent, je vais les griffonner dans des papiers que je laisse près du Mac.

Ce matin, très lourd lever à 8 heures ; je ne me suis pas forcé, c'est pire, c'est une force qui m'a soulevé et jeté hors du lit, tout seul je n'y serais pas arrivé.

Et, après les deux thés, le Biomag, puis le café de 10 heures, qui pour la première fois ne me fait aucun effet. Je suis tout ensommeillé, je résiste pour ne pas me recoucher. J'ai sommeil à 10 h 50 du matin !

Je réussis à faire quelques notations à « Éveillés et somnambules ».

Deux formules me viennent sur la conscience : « Notre existence dispose d'une veilleuse qui devient une éveilleuse », et : « C'est la conscience qui nous éveille mais elle n'est pas toujours très éveillée. »

Sans doute l'état de semi-somnambulisme où je suis m'aide à voir dans ce clair-obscur...

Je déjeune à 12 h 30 le reste de la *lubina*, et une salade de tomates douces très goûteuses.

Je me mets au Mac, mais sûr que je vais être saisi très bientôt par la sieste.

Fatigue : est-ce que j'ai trop donné d'énergie et que je n'ai plus de réserves ?

Est-ce la peur de ne pas terminer ?

Est-ce la peur de bientôt terminer ?

[LUNDI 7 MAI]

De temps en temps un moineau est envoyé en inspection par ses camarades pour voir si les miettes sont arrivées, il arpente la terrasse, fort

mécontent, et repart. Du coup, j'ai fait ma distribution. Pas le moindre merci.

Hier soir, j'ai évité de mettre du poivre dans ma panzanella et ne me suis pas levé pendant la nuit.

J'ai pas mal corrigé la partie « L'emprise historique » de mon chapitre « Éveillés et somnambules » ; ce n'est pas totalement satisfaisant, mais c'est mieux. J'ai lu au lit *Le Monde des débats*, très intéressant. Lu un très bel article sur Hannah Arendt et Heidegger. Ceux qui veulent réduire Heidegger au plus petit de lui-même se mettent au plus petit d'eux-mêmes.

Ai éteint vers 00 h 30.

Une idée forte m'est venue ce matin, je ne l'ai pas notée, et l'ai oubliée.

Hier soir, je commençais à être en forme vers 22 heures, et le temps a passé très vite, alors qu'il se traîne le matin.

J'ai des moments tristes, où, accablé par les ans, je déambule dans un vaste cimetière. Des moments pleins d'ardeur aussi.

Jacques Bénét au téléphone me dit qu'on parle de la révolution agricole du néolithique mais pas de la révolution pastorale, au moins aussi importante. Les steppes, etc. Oui, la révolution cavalière aussi qui a permis les conquêtes fabuleuses des cavaliers des steppes.

[MARDI 8 MAI]

Hier soir, trop bu de vin : crise, larmes, puis nuit agitée, saignements de nez.

Je me lève quand même vers 8 heures.

Ah, les moineaux piaffent, je les ai oubliés, je vais réparer puis me mettre au chapitre « La seconde Préhistoire ».

En dépit de tout, et dépassant la crise, j'ai pu poursuivre et achever « La révolution de la seconde Préhistoire », chapitre du reste court.

Terminé vers 16 heures, épuisé, réconforté, je vois quelques mails, puis après traînaillements je pars pour la plage. Ça devient une habitude : j'achète *Le Monde*, *Libé*, *La Vanguardia*, je me mets au soleil dans le fauteuil-balançoire du Bahia (qui semble tenu par des Hollandais totalement sitgétitisés avec une blonde âgée qui s'efforce d'être piquante de façon émouvante. J'ai eu tort de la croire allemande et elle m'a répondu furieuse « Hollande ! »).

À côté de moi, une table de Hollandais, où l'hôtesse est assise et parle fort. Comme je n'y comprends rien, ma lecture des journaux n'est pas perturbée. Si j'étais journaliste, je veux dire méta-journaliste, j'écrirais sur cette indignation qui porte non plus sur la torture pratiquée par Aussaresses, qui était connue, mais sur son aveu, considéré comme cynique. On ne s'interroge pas sur la bonne inconscience du général convaincu qu'il a fait son devoir patriotique. J'aimerais retrouver mon article du *Nouvel Obs* sur la torture que j'avais écrit après le livre d'Alleg.

Une petite fille palestinienne de quelques mois tuée par une attaque israélienne sur un camp de réfugiés. Réactions émoussées.

Indignez-vous pour le passé !

[MERCREDI 9 MAI]

J'ai un peu avancé dans la réorganisation du chapitre « L'avenir humain », plus que je le croyais, moins que je le voulais, me suis arrêté vers 10 h 30, ai regardé au lit *Science et Vie* et, à un moment, quasi endormi, je croyais que je tenais en ma main droite, non le bord de la revue, mais une main de jeune fille.

Curieusement, je dors moins bien ; réveil brusque vers les 1 heure ; mais il précède de peu le phone d'Edwige. Prémonition ? Sommeil heurté, plusieurs levers, alors que cela allait prostatiquement si bien il y a quelque temps...

Lever involontaire vers 7 h 30, je dis involontaire car j'ai pas envie de me lever, mais une force dominatrice rejette la couverture, et me pousse le cul hors du lit.

Matinée abrutie, ensommeillée. Vais-je m'effondrer à 10 mètres de l'arrivée ???

D'aller au marché m'a réveillé. Légumes, truite saumonée, petit loup, gambas, entrecôte, *garbanzos* et lentilles cuites, cerises, yaourt, miel...

J'ai déjeuné de la truite et de quelques chipirons offerts en cadeau par la poissonnière. Lu le journal, et au moment de me mettre au chapitre : sommeil. Bon, je vais me siester.

Je remarque que je me laisse pénétrer progressivement par le monde extérieur ; au début j'achetais de temps à autre *La Vanguardia* ; maintenant, c'est quotidien et je prends *Le Monde* et *Libé* quand je les trouve. Le matin,

j'écoute les infos en faisant ma gym.

En ce moment à nouveau la « Marche funèbre » du *Crépuscule des Dieux*. Un des moments sublimes de l'Occident.

Des troupes d'oiseaux (migrateurs ?) remontent vers le nord en longeant la côte.

Des martinets ivres se poursuivent.

Extrême fatigue, il faut dire que pour ce chapitre (« L'avenir humain »), c'est une re-gestation. J'ai décidé de m'arrêter à 22 h 30 pour regarder un Clint Eastwood. Titre espagnol *En la líena del fuego* [*Dans la ligne de mire*], dirigé par Wolfgang Petersen (1993).

J'avance pas à pas, comme un forçat traînant un boulet.

Encore une demi-heure d'efforts.

[JEUDI 10 MAI]

Ai vu le film hier soir, c'est pas mal mais on commence à être fatigué du thème du psychopathe. Présence forte de Clint et de Malkovich, et aussi de la femme. Bien foutue aussi.

Me suis couché à 1 heure.

Il a plu la nuit, une pluie terreuse qui salit les voitures.

Temps couvert aujourd'hui.

J'ai repris ce chapitre, et j'essaie de le terminer en fin d'après-midi.

Je repense à la mort de Michel Caillau, vieille de deux mois et que j'ai apprise l'autre jour, incidemment lors d'un coup de téléphone de Jacques Bénét. Je pense à tous mes héros des années 1943-1945, Michel justement, Pierre Le Moigne, André Ullmann devenu bizarrement agent soviétique par la suite, Pierre Hervé... Tous oubliés, tous ignorés aujourd'hui.

[VENDREDI 11 MAI]

Curieux ce sommeil du matin, surtout après le petit déj'dont deux thés.

Je mets beaucoup de temps à m'éveiller, parfois c'est après le café de 10 heures.

Hier terminé le chapitre, avec le sentiment qu'il a des défauts, je l'ai tiré en fin d'après-midi.

Puis aussitôt je me suis mis à la troisième révision.

Je consulte les versions relues par Catherine Loridant, Jean-Louis Le Moigne, Alfredo Pena-Vega et inscris au Bic rouge sur ma version ce que je pense devoir intégrer dans le Mac.

J'ai travaillé après dîner, bien que ce soit très fastidieux, j'en suis arrivé à la fin de « L'humanité de l'humanité ». Autant « L'enracinement humain » me semble aller, autant je ne suis pas satisfait de ce chapitre. Peut-être esprit, conscience, etc. devraient aller dans le chapitre du destin individuel justement appelé « L'esprit et la conscience » ?

Je verrai cela quand j'arriverai à ce chapitre, mais l'idée de faire un profond remaniement me fatigue déjà.

Dans le mail d'un admirateur brésilien, cela, qui me plaît :

« ... Philosophe ? Intellectuel ? Sociologue ? Penseur ? Ben, cela n'a aucune importance car c'est justement par cette indécision que nous avons l'occasion de jouir d'un riche et intrigant contenu multidisciplinaire. »

Journée mauvaise. Endormi et même un peu plus, comme si j'avais une crise de foie (que j'ai peut-être), toute la matinée et peu après le déjeuner où je diminue l'huile d'olive. Sieste longue et lourde, réveillée par un phone. Retravail microscopique, avec des poussées d'ensommeillement. Vers 17 h 30, je décide de sortir, vais sur la jetée, puis après avoir acheté les journaux, m'assieds sur un banc face à la mer et lis la page littéraire du *Monde*.

Retour. Je fais tout pour retarder le travail, je crois que j'aurai d'importants remaniements à faire, permutations et modifications de tout ce qui concerne « Esprit et conscience », qui se trouve réparti dans le chapitre « L'humanité de l'humanité » et dans le chapitre « Esprit conscience » de « l'identité individuelle ».

Ce qui fait que j'ai lu *La Vanguardia*, me suis fait un tilleul-boldo, ai phoné, et n'ai toujours pas repris le chapitre en plan.

Après tout pourquoi ne pas me coucher plus tôt ?

[SAMEDI 12 MAI]

Me suis levé ce matin à 7 h 30, non pas vraiment avec énergie, mais avec volonté d'énergie.

Hier soir, peu avant d'aller me coucher, j'ai repris en parallèle les deux chapitres à modifier, je les ai mis en vis-à-vis, j'ai vu ce qui devrait passer de

l'un (« L'humanité de l'humanité ») à l'autre (« Esprit conscience »), puis j'ai élaboré un schéma très rapide du premier, apparemment satisfaisant et enfin me suis couché.

Ce matin, je ne suis qu'à moitié abruti. Il y avait par chance, au concert de 8 heures à la TV, des fragments du *Crépuscule des Dieux*, voyage de Siegfried sur le Rhin, « Marche funèbre » et finale. Ce désespoir grandiose m'a ragaillardé. Oui, c'est à partir du désespoir que j'ai toujours trouvé mes énergies, bien que je ne puisse définir cela comme « énergie du désespoir ».

Adelante.

Je viens de terminer les remaniements et la révision du chapitre 2 de la première partie « L'humanité de l'humanité ». Après la sieste, dont je sors à 13 h 30, travail concentré jusqu'à maintenant. Quand je m'ennuie sur le manuscrit, le temps traîne, je regarde ma montre, là je n'ai pas consulté l'heure.

La révision du chapitre 3 de la deuxième partie sera plus difficile. Dans celui-ci, j'ai surtout retranché, dans le prochain, il faudra que j'intègre les ajouts.

Mais maintenant je vais me soulever le cul et sortir ; acheter le journal, lire soit au Bahia, soit sur un banc face à la mer...

Ce qui fut fait, et au retour j'ai acheté dans une *tienda* du fromage blanc, des cerises, des oranges.

Suis rentré vers 20 h 30, ai dîné, puis me suis mis au travail sur le chapitre « Esprit et conscience » après 21 h 30. Je n'ai fait que des petites corrections de détail, je n'ai pas entrepris la grosse maçonnerie, mais me voilà épuisé et je vais me coucher.

[LUNDI 14 MAI]

Hier mon inconscient, sachant que c'était un dimanche, répugnait à me sortir du lit. J'ai dû le forcer.

Encore très fatigué le matin, mais en forme après minuit jusqu'à 2 heures du matin, n'anticipons pas.

Je me suis mis au chapitre « Esprit et conscience » qui m'a causé moins de soucis que je le craignais. Après grosse sieste, ai terminé vers 18 heures la révision, ai voulu tirer mais plus d'encre noire dans l'imprimante.

Me suis étendu un peu hagard, puis me suis catapulté hors du lit, pour faire – dernière limite – le texte promis pour *Le Monde de l'éducation* sur Cyrulnik. Je commence le texte hypervaseux, puis m'arrête vers 20 h 15. Je vais rejoindre mes amis au restaurant Greco où l'on dîne toujours merveilleusement.

Repas réconfortant, amitié chaleureuse. Je ne les avais pas vus depuis quinze jours, le dîner de dimanche passé ayant été annulé parce qu'ils avaient recueilli une chienne abandonnée.

Après dîner je vais voir la chienne qui est dans la voiture, elle a une bonne tête, très douce, son ventre est énorme, ses pattes la soutiennent à peine. Elle fait le rite pipi si compliqué des chiens, puis on la rentre dans la voiture. Ils me préviendront quand elle accouchera.

Au retour, il est 23 h 30 et soudain pris de volonté je fais le texte sur Cyrulnik. Est-il bon ? Mauvais ?

Tous les jours, la planète entière peut voir le jeu de massacre quotidien par missiles, chars, hélicoptères sur les Palestiniens. Et aucune vague d'indignation ne soulève le monde. En France, on préfère s'indigner qu'un vieux général révèle la vérité sur la torture qu'il a pratiquée en Algérie.

Les injustices s'accumulent dans le monde. Ne peut-on survivre qu'en s'en détournant ??

[MARDI 15 MAI]

Maintenant, j'achète tous les jours *Le Monde* et *La Vanguardia*, et, si je trouvais *Libé*, je me le prendrais aussi. Les résultats des élections basques et italiennes m'ont fait lever avant 8 heures.

Ce matin, je suis sorti pour acheter de l'encre noire pour mon imprimante, mais la petite boutique d'informatique en face de la gare n'en avait pas. Je reste avec l'imprimante bloquée.

Suis passé par la poissonnière pour lui faire remarquer que les gambas achetées mercredi dernier étaient pourries le soir du jeudi. « Étaient-elles trop vieilles ou congelées ? » Elle me répond que cela tient au temps, que les gambas se gâtent très vite, qu'il faut les consommer le jour de l'achat ou les mettre au congélateur...

Retour. J'ai enseigné avant de partir à la chica le gratin d'aubergines, à mon retour, gratin au four... Bonne impression à l'œil.

À le consommer à midi, je vois qu'il est resté trop humide, que le fond

n'a pas brûlé comme je l'aime.

Auparavant, lecture des journaux avec toujours premier regard pour la situation en Palestine.

Le Monde est d'une pudeur...

Je crois que je vais faire bientôt ma sieste. Puis je reprends les corrections.

[JEUDI 17 MAI]

Hier matin, ai pris mon train pour Barcelone, suis descendu au Paseo de Gracia, ai pris des billets Air France, ai trouvé à la FNAC mon encre noire pour imprimante, me suis rendu à l'hôtel Colon, charmant, classique, beaux meubles et boiseries, dimension humaine, et surtout merveilleuse chambre au cinquième face à la cathédrale, sur la vaste place piétonne.

De là, réunion du jury à la Generalitat [de Catalogne], déjeuner, sieste. J'ai le temps d'aller au marché prendre des pistaches turques et du fromage de brebis Tierno. Cérémonie pour [Andrea] Riccardi qui est primé, je suis content de parler italien avec lui. Gens sympas, surtout les deux femmes du jury, l'actrice espagnole et la princesse jordanienne. À table, je parle Palestine avec Riccardi, je lui révèle le livre de [Norman G.] Finkelstein [*L'Industrie de l'holocauste*]. « Seul un Juif peut écrire cela », me dit-il. Tout le présent européen est paralysé par la mauvaise conscience du passé antijuif, ce qui occulte la mauvaise conscience de la passivité présente à l'égard de la Palestine. Si je n'avais pas le manuscrit à terminer, je ferais l'article sur cet assourdissant silence :

1. l'Occident ;

2. les Juifs, leur propre inhibition. La fierté que leur a donnée Israël occulte la honte qu'ils devraient avoir sur l'oppression de la Palestine.

Retour à l'hôtel, un peu de TV pré-sommeil, je tombe sur un film porno. J'y vois un rituel cosmique : la présence obsédante du cul féminin en gros plan, oméga sublime ; les deux orifices, cavernes sacrées, l'une humide, l'autre close. La pénétration par le phallus, etc. Presque tous ces films obéissent au même rite, avec à la fin l'éjaculation sur la bouche et le visage de la femme qui boit comme une semence divine.

Je médite, tout remué, je me lève trop tôt, petit déjeuner avec l'aimable Jordanienne, une voiture de la Generalitat me conduit à Sitges.

Difficulté à me remettre au travail. Je déjeune, peut-être quelque chose de difficile à digérer, me couche aussitôt, me lève tard vers 16 heures, travaille très mal, suis très fatigué, avec crise de foi qui vient aussi peut-être du foie, suis tellement crevé que je décide de me mettre au lit à 18 heures pour être

frais demain.

Beaucoup de rivières de tristesse confluent en moi. Je dors, me réveille, me rendors.

Là je me mets un instant au Mac pour tenir ce journal. Vais-je mieux ??

[VENDREDI 18 MAI]

Avec interruptions, certes, ai dormi de 20 h 30 à 7 heures ce mat'.

Pas tout à fait reposé, aurais encore dormi vingt-quatre heures, mais faut aller au charbon. Je vais essayer de me réguler, et contrôler plus strictement ce que je mange. Du bouilli, encore du bouilli.

Je ne vais pas tarder à reprendre les chapitres des première et deuxième parties, ayant noté les corrections et remarques de mes quatre lecteurs Catherine Loridant, Jean-Louis Le Moigne, Christiane Peyron-Bonjan, Alfredo Pena-Vega, et sans attendre celles de [Jean] Tellez, [Bernard] Paillard...

Si j'avance vite, c'est bien.

Temps doux mais nuageux.

[SAMEDI 19 MAI]

Négligé ce journal. J'ai eu une mauvaise journée le jeudi, ai fait lourde et longue sieste, me suis trouvé abruti vers 22 heures. Me suis pourtant couché vers 23 h 30 après avoir regardé les journaux.

Hier vendredi, du mieux. Moins de fatigue le matin. Je corrige : la première partie est revue, j'ai fait « Le vif du sujet » avec pas mal de corrections, et une ou deux modifications importantes concernant l'intersubjectivité et la relation à autrui.

Je me suis rendu compte que mon travail traînait. J'ai pris R-V au Seuil avec [Jean-Claude] Guillebaud le 30 pour lui remettre mon manuscrit. Je dois rentrer à Paris au plus tard le 24 où j'ai des engagements, notamment mon séminaire du 25. Et je n'en suis qu'à « *Sapiens demens* ». De toute façon, je suis passé en troisième vitesse hier vendredi, je n'ai presque pas fait de sieste. Vers 17 heures, courte visite du directeur de *La Vanguardia* qui me propose une collaboration régulière, comme le fera Georges Steiner. Puis, après dîner, je travaille correctement jusque vers 23 h 30, où, devant une difficulté, je cesse de voir clair. Je laisse à mi-chemin « *Sapiens demens* ». Ce

que je vais reprendre maintenant.

Jean Tellez m'envoie par mail des remarques très utiles.

Je me suis fait un plan pour terminer mes révisions mardi.

[DIMANCHE 20 MAI]

Hier soir, terminé la révision des permutations, mais il reste trop de répétitions, notamment sur les rapports entre le mythe et la raison, mais je n'ai pas le regard dominateur du condor, je vais le demander à Jean Tellez.

Me suis levé assez facilement à 7 h 30. Ce matin fruits de saison, nectarine, cerises. Ciel avec quelques hauts nuages, temps assez doux.

Hier après-midi, il faisait chaud. Vers 18 heures, j'ai fait un saut au marché prendre moka Sidamo et coriandre. Pris *Monde*, *Canard enchaîné*, *Vanguardia*.

Sharon a lancé sa chasse sur des localités palestiniennes. Toujours représailles collectives. On frappe non les tueurs mais la population dont ils sont issus. On punit la population d'avoir donné naissance aux tueurs.

Ce matin, j'apprends rapidement que les nations arabes suspendent leurs relations diplomatiques avec Israël.

Mail que j'envoie à Jean Tellez :

Cher Jean

Très content de vos infos et intentions. En ce qui concerne mon manuscrit, je me suis rendu compte avec retard de graves défauts de composition. D'abord des répétitions entre esprit/conscience dans chapitre « humanité et humanité » et chapitre de ce nom dans « Identité individuelle » ; ensuite mauvaise disposition de *consumans*, *ludens*, etc., et nécessité pour moi de faire nouveau chapitre entre *sapiens demens* et « supportable réalité », qui s'intitule « Au-delà de la raison et de la folie ».

Malgré ces remaniements je sens beaucoup de répétitions ; autant il est nécessaire au cours d'un nouveau développement de répéter ce qui a été acquis pour l'éclairer mieux et différemment, autant il est fastidieux de répéter en termes quasi identiques la même idée. Donc je vous demanderai le regard du condor qui, au-dessus de la cordillère morinienne, détecte infailliblement les redoublements vicieux, ou propose de réorienter le redoublement en en faisant un rappel utile.

Ci-joint les trois nouveaux chapitres. Amitié reconnaissante.

Je passe ce matin à la révision des « grandes identités ». Pourvu qu'il n'y ait pas trop de problèmes. Sinon je ne pourrai tenir les délais.

Et grigri qui me relance pour avoir quelques lignes sur ma communication de Fez.

Dimanche, à ma grande surprise, la révision des deux chapitres sur l'identité sociale a coulé assez vite, je n'ai pas trouvé les blocs erratiques, lourdeurs, amphigouris que je craignais (à moins que je ne les aie pas vus). J'avais en fait pas mal retravaillé ces chapitres. Perspective optimiste donc.

Suis allé dîner avec mes amis au Greco. Oasis dans la solitude de l'ermite. Amitié et gastronomie.

Ils ont dans leur voiture la chienne enceinte qu'ils ont recueillie ; celle-ci est énorme et ses pattes s'arquent pour la soutenir quand elle se lève. Elle a l'air très douce. Elle doit avoir un régiment de chiots dans son ventre.

Je rentre vers minuit, mais je me remets au manuscrit jusqu'à 1 heure du mat'. Énergie revenue. J'ai peur d'avoir dans la nuit des lourdeurs de digestion et de me retrouver le matin hépatiquement las.

Mais non, je me lève correct vers 7 h 30 lundi, je me remets à « L'identité historique » et, dans la foulée, je fais les chapitres suivants et clos la troisième partie. Pourtant, j'ai fait une sieste plus longue que d'habitude...

J'ai pu, avant de me coucher, revoir sur tirage les deux derniers chapitres. Celui que je croyais le meilleur de tous, « Éveillés et somnambules », est finalement le plus mauvais, je l'avais déjà beaucoup re-corrigé, je dois encore le re-re-corriger, il a des moments pâteux, et j'ai peur des répétitions piétinantes.

Ce matin, je rate mon lever de 6 h 30, bien qu'apparemment je sois réveillé, je me rendors, et me réveille et lève à 7 h 30. Je me précipite à la TV pour la Palestine. Sharon casse du Palestinien. La responsabilité des kamikazes suicides du Hamas retombe sur tout un peuple. Malédiction biblique qui me rappelle l'horreur des plaies d'Égypte.

Je me lance dans la révision d'« Éveillés et somnambules », le chapitre qui devrait être le meilleur, puis j'entame le dernier chapitre, m'interromps pour le déjeuner, reprends, refoule toute idée de sieste jusqu'à maintenant où, ouf, je termine...

Bouclé ! Mais pas vraiment, il y a des ajouts, des notes, l'index, la biblio...

J'ai retenu mon vol et rentre à Paris demain, où le manuscrit me rattrapera avec les remarques de Tellez, Le Moigne, Loridant...

La fatigue me vient, je vais me siester.

Chaque fois qu'un petit piaf a une grosse mie au bec, il s'envole pour la dépiauter tranquille. Ils sont tellement habitués à leurs miettes quotidiennes, je

suis Dieu puisqu'aux petits des oiseaux je donne la pâture. Et demain ils seront sans Dieu. Que se passera-t-il dans leur petite tête ?

Je reviendrai.

Mon raclement de gorge est revenu depuis deux jours.

Je range.

Dans les papiers, l'un où j'avais noté il y a quelques jours la fin d'un rêve.

Je marche dans une ville, je vois des Nord-Africains accroupis sur le trottoir et je pense à l'injustice de leur misère. J'arrive à une place où il y a plein de terrasses de cafés, j'ai un rendez-vous je ne sais avec qui ; arrive un type que je ne reconnais pas, grand, un peu basané, qui me fait penser un peu au mathématicien Georges Haddad, mais avec qui je dois être assez familier, il me tutoie, et il me demande comment sont morts mes parents.

Je retrouve des notes que j'ai oubliées d'insérer ; maintenant, c'est la flemme. Il y aurait un beau passage à faire sur les sous-sols psychiques de la société, les désirs refoulés, les rêves, les fantasmes, les amours et haines secrètes, les fascinations, les horreurs...

Je n'ai pas parlé non plus du rôle des adolescents comme force historique...

Sur l'Éros, je n'ai pas parlé de l'érotisation du visage.

[DIMANCHE 17 JUIN]

J'ai interrompu ce journal le 22 mai.

J'ai terminé la relecture la veille de mon retour à Paris, le 23 mai.

À Paris, travail sur la biblio, les notes de bas de page avec l'aide de Jean Tellez et Catherine Loridant.

Mon journal de Plozévet (1965) est sorti aux Éditions de l'Aube, il va s'enfoncer comme un *Titanic*.

Du 31 mai au 8 juin, Fez, au festival de musique sacrée, hors journal, je fais une conf. « La musique, langage de l'âme ». Vague de chaleur, pas de vrai repos. Quelques beaux moments, notamment sœur Marie Keyrouz et un soufi de Basse-Égypte.

Entre le 8 et le 11, retour au manuscrit, révisions avec l'aide de Jean

Tellez, insertion des corrections suggérées par Jean-Louis Le Moigne.

Puis Séville. Beau séjour chez Rodrigo de Zayas, Pic de la Mirandole contemporain.

Retour le 14 juin. Le 15, je vois Guillebaud qui trouve mon manusse « formidable ». Il n'a vu en fait qu'un état comportant beaucoup de fautes et insuffisances. Je dois lui remettre texte définitif avant le 1^{er} juillet.

Edwige très atteinte, obligée de prendre des antibiotiques et surtout de la cortisone, Solupred, qui provoque des maux nouveaux ; des douleurs infernales au ventre s'ajoutent aux quintes infernales de toux et au mal de tête. Cela s'améliore, la fièvre est tombée, je compte, si tout va bien, repartir demain à Sitges et boucler.

[MARDI 19 JUIN]

Sitges. Hier après-midi, crevé, j'ai finalement fait une sieste à 19 heures, me suis levé à 21 h 15, ai dîné sans vin *el arroz herbido* et la salade de tomates préparés par la chica. J'ai regardé le début du manusse et ai trouvé encore des corrections à faire. Donc nécessité d'une ultime relecture avec revue de détail, et aussi relever les lacunes dans les références biblio. Puis j'ai paginé l'ensemble, 270 pages au total, peut-être 350 de livre ?

Me suis mis au lit, après avoir vu le début admirable du Peckinpah doublé en catalan, *The Wild Bunch* [*La Horde sauvage*], puis ai lu le début du Mongin sur Ricœur.

Lever vers 7 h 30 pas trop alerte, puis suis allé vers 9 heures au marché, où j'ai fait un peu trop d'emplettes dont des rougets très beaux et une tranche de thon très frais.

Retour, lecture du *Monde* trouvé à la gare.

Je vais peut-être transformer ce journal, et y insérer mes réflexions « politico-sociales » pour *La Vanguardia* avec qui je vais conclure un accord probablement lundi (le directeur m'envoie un chauffeur pour le déjeuner à Barcelone).

Thèmes relevés : Israël-Palestine ; la bioéthique ; le trotskisme (je pourrais rappeler le quasi-testament de Trotski, non respecté par les trotskistes. Mes souvenirs, Chauvin, Naville, Lambert).

Je découvre des incohérences, des passages qui ne sont pas à leur place, des expressions inadéquates. Là, depuis je ne sais plus combien de temps, abruti, je bute sur la noosphère dont les phrases se suivent sans lien. J'arrête, je n'ai plus la force mentale. Ce travail ultime est le plus fatigant, et il ne provoque aucun enthousiasme.

[MERCREDI 20 JUIN]

Hier soir, avant de me coucher, j'ai cru trouver le plan sauveur pour neurologie, j'ai griffonné des notes.

Au lit, poussée d'éros en pensant à l'étrange que j'ai entraperçue hier au Bahia, toute fardée, bouche écarlate et de blanc vêtue. Cette créature vieillissante, qui fait tout pour sembler fatale, est à la limite du ridicule, et tout cela me fascine, me bouleverse. Mais elle ne manifeste aucun intérêt pour moi depuis que je lui ai demandé si elle était allemande et qu'elle m'a répondu avec colère qu'elle était hollandaise. Du coup, grande agitation avant de pouvoir m'endormir. Ai continué la lecture du Ricœur de Mongin.

Me suis levé à 7 h 30, une sur-volonté à surmonter mon vouloir-rester-au-lit. Me voici à mon Mac, après avoir lu les mails.

Pour le journal *La Vanguardia* :

L'esprit humain, qui maîtrise l'énergie de l'atome, qui va maîtriser les gènes, qui va maîtriser en somme le physique et le biologique, est incapable de se maîtriser lui-même, il est débile dans sa toute-puissance.

Parler du quadrimoteur qui emporte l'humanité (science, technique, économie, profit).

J'ai revu tous les chapitres de la première partie, je viens de terminer la relecture du « Vif du sujet ». Partout, des corrections nécessaires.

Deux longues interruptions :

1. sieste de deux heures ;

2. après 18 h 30, suis allé chercher *La Vanguardia* et *Le Monde*, ai pris du temps à lire divers articles. Dîné. Me suis remis au travail à 21 h 30, et viens de terminer comme je l'ai dit « Le vif du sujet », qui méritait des corrections importantes. Me sens fatigué, il est vrai que j'ai bu à petits coups l'exquis cabernet-sauvignon d'Albet i Noya.

Très tourmenté par ce qui se passe².

[VENDREDI 22 JUIN]

J'ai cru me lever à 7 h 45, me suis senti assez frais, ai fait ma toilette, puis je me rends compte que je m'étais levé à 6 h 45. Assez content, je continue, passe au Mac, ouvre les mails, notamment de Jean Tellez qui me donne des propositions pour l'index, les corrige, réponds à Raul Motta, etc. ; puis suis de plus en plus ensommeillé, abruti, et me recouche. Bref, je viens

de me re-réveiller, très déçu. Je croyais avoir gagné du temps, j'en ai perdu.

J'ai signé hier le texte de Naïr-Goytisolo sur la Palestine³, je le trouve bien mais n'aime pas le titre « Ça suffit M. Sharon ». Je lui maile ma réaction.

Le texte est finalement très bien.

Voici le début :

La situation de domination totale imposée aux Palestiniens par le gouvernement d'Ariel Sharon a atteint l'intolérable. Rien, ni le passé, ni le présent, ni le futur de l'État hébreu ne justifie les humiliations, les assassinats, les bombardements que subissent indistinctement les Palestiniens dans les territoires occupés. Le peuple palestinien est désormais seul. En Europe, les pétitionnaires habituellement si prompts à donner des leçons de droits de l'homme de par le monde, se taisent courageusement. Deux poids, deux mesures. Les régimes arabes piétinent devant toute action diplomatique d'envergure en solidarité avec les Palestiniens. La direction de l'OLP n'a pu résister, elle n'a pas su négocier et s'en trouve considérablement affaiblie. Les islamistes, les extrémistes israéliens semblent s'être donné le mot pour faire gagner la loi du talion. Le gouvernement d'union nationale en Israël, conduit par Sharon, pratique massivement une politique de sang et de larmes. Les États-Unis, seule puissance tutrice des accords de paix, ne s'opposent plus à ceux qui, en Israël, ont programmé la mort des accords d'Oslo. L'Europe se réfugie dans son rôle de bailleur de fonds, pousse de temps en temps des récriminations mais finit toujours par renoncer à agir.

Je me demande seulement si le titre « Ça suffit, M. Sharon » est à sa hauteur. En espagnol « *Basta Ya* » sonne fort, en français ne peut-on dire « C'est trop ! », ou trouver quelque chose exprimant l'écœurement ?

Réfléchis.

J'ai vu ce matin sur Euronews, en espagnol, la fête de la Musique à Tel-Aviv, des jeunes, garçons et filles en liesse, avec les mêmes déguisements, nudités, homosexuels, érotismes, lesbianismes qu'à Paris, ou ailleurs en Occident. Ces jeunes gens veulent jouir de la vie, de la paix. Mais cette formidable force de paix ne s'exprime pas politiquement, elle est inhibée par la peur qu'ont suscitée les attentats du Hamas. Tout le fragile château de cartes parti d'Oslo s'est effondré au moment où on essayait de disposer au sommet les cartes finales, et il faut recommencer à moins zéro.

Parmi les piafs, il y a un petit maigrichon (maigrichonne) qui tranche parmi les dodus. Il vient souvent seul, et picore intensivement. Est-ce un exclu, un rejeté, un souffre-douleur de la société moinotte ?

Mail de [l'écrivain macédonien] Luan Starova, il m'écrit qu'à 10 kilomètres de sa maison à Skopje, c'est l'enfer. C'est vraiment une guerre. Impuissance, incapacité de s'opposer au mal. Tout se fait dans un silence maudit et on ne sait pas ce que nous apporte le nouveau jour. Si on cesse d'espérer, on est vraiment dans l'enfer.

Son père, albanais, grand lettré qui avait étudié à Istanbul, avait dû

émigrer à Skopje, ville macédonienne de Yougoslavie, où la famille a passé la Seconde Guerre mondiale. Luan a raconté en de beaux romans la saga familiale au sein de la Yougoslavie titiste. La décomposition de l'Empire ottoman au profit de petits nationalismes qui s'entre-déchirent continue en 2001. Le mal qui a frappé la Bosnie, le Kosovo, s'étend maintenant en Macédoine, où le cercle infernal des attentats, représailles, vendettas creuse un fossé toujours plus grand entre Slaves orthodoxes et Albanais musulmans.

[DIMANCHE 24 JUIN]

Sommeil empêché par les pétards et feux d'artifice de la Saint-Jean jusqu'à 2 heures du matin.

Dans la nuit je fais un rêve étrange. Je rêve qu'assis sur le siège d'un cabinet, dans un lieu que je ne peux maintenant identifier, je fais une matière épaisse jaunâtre, très inquiet j'appelle une infirmière, j'attends, enfin elle arrive, elle constate, puis je repars, j'ai une nouvelle envie, m'assieds à nouveau sur un siège, refais matière jaunâtre, appelle une infirmière, attends, elle vient, constate. Puis je ne sais plus ; je me réveille vers 6 h 30, puis me rendors profondément jusqu'à 8 h 30. Au réveil, me revient ce rêve fécal.

Je m'interroge. Hier, j'étais vaseux depuis le matin. Est-ce un thé trop fort qui m'a bloqué le foie ? Ou une accumulation de petits abus ? Est-ce que le sommeil m'aurait délivré de ce mal ?

Je pense aussi que jeudi j'avais acheté chez un boucher du marché une entrecôte qui me semblait pas mal, assez persillée (j'y avais trouvé il y a un mois une entrecôte très goûteuse) et, quand je l'ai sortie samedi du frigo, elle était toute noire des deux côtés avec sur les bords des reflets glauques et déjà une odeur inquiétante. Bref, je l'ai jetée. Est-ce que j'ai rêvé à l'empoisonnement que j'aurais eu si je l'avais consommée ?

Bref, je me suis levé gaillard, comme désintoxiqué. Peut-être ai-je eu tort de prendre un café après le premier thé et le déjeuner de fruits ?

Au boulot, je suis bien en retard et Henri vient me chercher à 13 heures.

J'envoie par mail la deuxième partie à Mme Loridant.

Pendant ce temps, je veux me couper les poils qui dépassent du nez avec de gros ciseaux de cuisine ; ils coupent mal, je récidive et soudain je me coupe la narine, le sang jaillit, j'essaie de ralentir avec la pierre d'alun. Je me trouve vraiment con.

Depuis mon retour, c'est le petit piaf maigrichon et solitaire qui vient sans cesse picorer. Les autres ont dû trouver une bonne table ailleurs.

Journal arrêté le 24 juin.

Ultime révision à Sitges.

Manque quelques précisions dans les références de bas de page, et aussi l'index et les remerciements.

J'ai envoyé par mail le manuscrit à Dominique Miolland au Seuil.

Retour à Paris, jeudi matin, le 28.

Hier, au Seuil, vu Dominique pour un programme de publication. La fabrication prévoit les épreuves le 20 août, mais moi je pars en Bolivie-Argentine le 20, il me les faut le 10. Le livre doit sortir en octobre.

J'ai eu les réactions de Mauro et celles d'Ana. Me confirment dans mon sentiment que c'est mon livre-synthèse de vie.

Ce matin, désastre. Humeur d'Edwige parce que je n'ai pas fermé la porte de la penderie où y a de l'antimite qui pourrait être dangereux pour les chattes (du reste, elles n'y vont pas à cause de l'odeur). Me reproche de laisser « toujours » cette porte non fermée, « toujours » allumée la lumière des cabinets, de « toujours » laisser mon courrier sur la table de la salle à manger (où l'on ne mange du reste pas).

Humeur épouvantable que je n'arrive pas à calmer.

Je vais au marché.

Elle appelle mon portable alors que je suis chez Marquet le boucher, pour que je rapporte de l'huile de tournesol. Comme M. Marquet me demande si je veux les tranches d'escalope fines ou grosses, je le demande à Edwige qui me répond moyenne, et je dis à Marquet « moyenne, c'est le décret ». Fureur d'Edwige qui me dit au téléphone « va te faire foutre » et raccroche. Quand je rentre, reproches : « Je la ridiculise toujours devant les autres, je la méprise » et autres délires.

À ces moments (et je subis souvent les humeurs du matin, qui, je dois le dire, disparaissent souvent au bout d'un temps), je pense aux dix dernières années de mon père subissant les reproches permanents de Corinne devenue acariâtre, aux dix dernières années de Guy Albot subissant les humeurs permanentes de la mère d'Edwige.

Il ne me faut pas une fin de vie pareille.

L'ai-je déjà noté ? Il ne faut pas accuser la TV de tous les maux de civilisation, il faut accuser la civilisation des maux de la TV.

« Le roman est aujourd'hui le seul observatoire d'où on peut embrasser

la vie humaine comme un tout », Ernesto Sábato.

[MARDI 10 JUILLET]

Il y a dans cette cérémonie [d'hommage à l'UNESCO] un ridicule que je ne peux me dissimuler, mais que j'assume par besoin de reconnaissance.

Besoin de reconnaissance exaspéré parce que je suis convaincu que mes idées et conceptions sont salvatrices.

J'en suis orgueilleux, mais j'ai honte de cet orgueil et je suis aussi objectivement modeste (n'aimant pas me mettre en avant, etc.) et n'osant proclamer aux uns et aux autres, *urbi et orbi*, la bonne opinion que j'ai de mon intelligence.

C'est grâce à l'attraction et à la combustion que le monde continue sa course ; il y a pourtant une force opposée à la gravitation et qui, cosmiquement, semble l'emporter. Ici encore complémentarité antagoniste dans le cosmos.

[AOÛT]

Hier, en allant au cabinet du prier, à Dijon, j'y vois affichés au mur des portraits de De Gaulle, et font irruption dans mon esprit tous les rêves où de Gaulle me recevait avec bienveillance écoutant mes avis. J'entrais par une porte discrète à l'Élysée. Je suis frappé d'une telle sédimentation d'une mémoire imaginaire, qui a pris consistance et force de réalité, bien que je sache que cela n'est que rêve.

Rêve de fin de nuit. Hélène P., que je n'ai pas vue depuis des dizaines d'années, qui ne m'a jamais inspiré le moindre désir, pour qui j'avais seulement une sympathie lointaine, voilà qu'elle arrive dans mon rêve, séduite, séduisante ; à la deuxième rencontre, nous tenons nos mains serrées longuement avant de nous quitter ; le troisième rendez-vous au bas de la rue Ménilmontant, nous accourons l'un vers l'autre, je prends son visage en adoration et avec adoration entre mes mains, et nous nous embrassons passionnément.

Stupeur au réveil, où demeure très forte la présence physique de cette Hélène transfigurée.

12 h 30. Téléphone. Evelyn en sanglotant m'annonce la mort de Paul à qui, il y a deux ans, le médecin ne donnait que deux ou trois jours à vivre. Les problèmes vont tomber en avalanche sur Evelyn, et par contrecoup sur moi.

Ce matin, j'étais sonné, angoissé, avant le phone d'Ev. Pressentiment ou coïncidence ?

Je reprends ce journal avec l'intention de le tenir, notamment au cours du voyage en Bolivie.

Thèmes :

Le clonage : les deux clonages, un clonage en cache un autre.

Le danger : standardisation, mais elle ne sera pas absolue.

Les traumatismes arriveront.

La seule grande peur, c'est l'état actuel de la connaissance humaine qui a apporté, avec les matériaux pour les traiter, l'incapacité de penser les problèmes.

De R. M. : « Nous sommes ce que nous sommes capables d'aimer. »

Le photographe Gerard Malanga, qui a travaillé avec Andy Warhol dans les années 1960, m'écrit pour m'informer que c'est la reproduction d'une affiche de Marlon Brando pour le film *Sur les quais*, dans mon livre *Les Stars*, qui a déclenché chez Andy Warhol l'idée des multiples *paintings* d'Elvis Presley.

LUNDI 12 NOVEMBRE

Journal interrompu. J'y mets quelques notes.

Pour *Politique de civilisation planétaire* :

Généralisation de ce qui est déjà localement pratiqué ou expérimenté ; généralisation du commerce équitable ; microcrédit ; nouvelles formes de tourisme.

Pour *Identité humaine* :

Je ne connaissais pas cette phrase de Borges que j'aurais pu mettre en épigraphe d'un chapitre : « Tout homme est deux hommes et le second est plus vrai que l'autre. »

Dans le faire-part de la mort de Dietmar Kamper, ces vers de lui :

Le réseau de l'amitié
Est dans la poursuite terrestre
Déployée comme un firmament
Avec des reliances et des tensions
D'horizon à horizon

Il y a ces vers de L. W. :

Tension assez
Une pierre pour faire halte
Sur le Rhin

Je vais aborder l'éthique de la complexité dans des difficultés effroyables.

1. Les dates entre crochets ont été reconstituées.
2. Le contexte israélo-palestinien de juin 2001.
3. Juan Goytisolo, Edgar Morin et Sami Nair, « Palestina, hay que actuar », paru dans *El País* le 4 juillet 2001.

2002

[JANVIER 2002]

Évolution de mes idées.

Grâce à Shuo Yu et à une lettre d'Edmond Lisle, je me suis rendu compte que j'avais quasi occulté la Chine après le 11-Septembre, obnubilé par l'opposition Islam-Occident ou « tiers-monde »-Occident. Or elle va ou pourra jouer un rôle tiers. De plus, l'exemple chinois montre que les humains d'une civilisation ont pu vivre des millénaires sans religion de salut, c'est-à-dire sans espérance de résurrection. Je vois de plus en plus l'aspect maléfique des monothéismes dans leur prétention à la Vérité absolue, leur déni des autres religions – les guerres et conflits qu'ils ont suscités et susciteront encore. J'entrevois la fécondité de l'apport chinois à la culture universelle. (Sous le nationalisme officiel, dit Shuo Yu, il y a dans le monde intellectuel et universitaire un grand sens universaliste, ce que j'ai pu vérifier à l'Assemblée mondiale des citoyens du monde de Lille.)

Rejet de la notion de développement parce que linéaire, aplatisante, tournée vers l'extérieur matériel (technique, économique). Il faut pour tout progrès régresser vers un Arkhè. Il me faut « développer » les idées de retour à l'origine, peut-être même dans la réédition de *L'Identité humaine*.

L'automatisation généralisée, les machines intelligentes, tout cela ouvre des perspectives de déspecialisation et débureaucratization qui permettraient d'entrevoir un avènement de l'homme générique. Travailler cela.

[APRÈS LE 23 JANVIER]

La superficialité médiatique, justement fustigée par Bourdieu, s'est manifestée avec éclat au moment de sa mort pour en faire une star de la

pensée.

[ENTRE FIN JANVIER ET LE 23 FÉVRIER]

Le vide.

« La connaissance est l'accès de l'inconnu. Le non-sens est l'aboutissement de chaque sens possible », Georges Bataille (*L'Expérience intérieure*).

Suivre :

Les associations de neurones vivants et de transistors ; « des recherches pourraient permettre de placer soit le cerveau dans la puce, soit la puce dans le cerveau », Peter Fromhertz.

Précision propre à la métaphore : l'air est sec, le temps est doux.

« L'Être tel qu'il est, c'est l'immuable toujours mouvant », Lao Tseu, *Tao Te King*.

C'est la contradiction absolue...

Roberto Juarroz :

La pierre du non-être
La sûre condition négative
La pression du néant
Est l'ultime appui qui nous reste

SAMEDI 23 FÉVRIER

Mon universalisme est parti de mes lectures d'enfance, ma compassion pour les Peaux-Rouges, puis pour tous les Amérindiens. Ce sens n'a pas été recouvert par du nationalisme, racisme ou autre, vu mon origine juive, et puis mes lectures, Romain Rolland, Montaigne, les idées révolutionnaires, etc.

Universalisme « abstrait » devenant concret plus tard, reconnaissant les diversités culturelles, les patries.

À intégrer : « Les domaines des sciences sont séparés les uns les autres.

Cette multiplicité de disciplines dispersées n'a plus d'autre cohérence aujourd'hui que celle qui leur est octroyée par l'organisation bureaucratique-technique des universités et des facultés et n'a plus rien en commun, sinon l'utilisation pratique qui est faite de ses spécialités. En revanche, l'enracinement des sciences dans le fondement de leur être est chose morte. » Heidegger, conférence inaugurale à Fribourg, 1929.

« Le sens de l'érotisme échappe à quiconque n'en voit pas le sens religieux. Réciproquement, le sens des religions échappe à quiconque néglige le lien qu'il présente avec l'érotisme », Bataille.

D'accord avec la première assertion, pas convaincu par la seconde.

Cette forme d'énergie attachée au vide, de nature répulsive, qui surpasse la gravitation, et provoque l'accélération de l'expansion de l'univers... donc sa dispersion et sa mort, mais cela devrait nous intéresser intensément, nous devrions être suspendus au grand suspense cosmique : mourra, mourra pas...

Candidature de Pierre Rabhi à l'élection présidentielle : « C'est désormais l'état de notre planète qui doit guider la politique des États et par conséquent celle de la France. »

SAMEDI 9 MARS

Reçu : « *Si tu Dios es judio, tu coche es japonés, tu pizza es italiana, tu gas es argelino, tu café es brasileño, tu vacaciones son marroquíes, tu cifras son árabes, tu letras son latinas...* »

Le mépris qu'ils vouent à la culture, ces spécialistes.

SAMEDI 23 MARS

Grande crise où se lient crises multiples.
Solutions ?

VENDREDI 29 MARS

Michel Cassé me donne les dernières nouvelles du cosmos :

Il semble bien qu'il ait encore onze dimensions, dont certaines « enroulées ». La force (créatrice ?) est dans ces dimensions cachées.

Il n'y a pas de constantes : le monde d'avant obéissait à d'autres lois ; les lois sont évolutives.

Et si certains esprits pouvaient « communiquer » à travers certaines dimensions cachées ?

[ENTRE FIN MARS ET DÉBUT MAI]

Paysages de rêve : j'ai un Jérusalem de rêve, un Moscou de rêve, un New York de rêve, et encore d'autres lieux dont je n'ai pas le souvenir maintenant. Ils ne ressemblent en rien aux villes réelles.

Mort. À Uzès, soudain, un soir après dîner, dans le bar de l'hôtel d'Entraigues, devant un *limoncello*, tandis qu'un trompettiste de jazz trompette, l'idée me vient et me stupéfie.

Jusqu'alors j'ai toujours pensé la mort comme désintégration, anéantissement de mon moi. Pendant plusieurs années après soixante-dix ans, je ne pouvais m'endormir sans penser à cette mort. Puis, je ne sais depuis quand, peut-être après mes quatre-vingts ans, j'ai cessé d'y penser, et la mort venait rarement me visiter.

Mais voilà que soudain, pour la première fois, je pense à la mort comme quitter la vie et j'ai compris que c'était quitter les lieux, ce chien là-bas, ces lumières douces, ces couleurs, ces êtres. J'ai vu alors la vie comme prolifération d'odeurs, de couleurs, de senteurs, de sons. J'ai vu que quitter la vie, ce n'est plus jamais entendre ces symphonies que j'aime, ne plus ouvrir un livre, ne plus voir de visages, perdre mon propre visage. Ce n'était pas un sentiment désintégrant comme la perte de mon moi, c'était plutôt la tristesse infinie de perdre tout ce qui n'est pas moi, et j'ai compris que la perte de mon moi était aussi surtout la perte de ce qui n'est pas moi.

J'ai pensé aussi à ceci : avant la mort de ma mère, j'étais déjà renfermé, solitaire ; je n'ai pas le souvenir de petits amis avant la classe de huitième, c'est-à-dire l'année de la mort de ma mère ; avant cette mort, j'avais eu le besoin d'écrire un roman, de m'exprimer hors famille, par la plume.

À la mort de ma mère, j'ai perdu à la fois mon père et ma mère. J'ai perdu mon père, je n'ai plus cru en lui, j'ai perdu toute foi en lui ; tout en l'aimant, je me sentais ennemi de lui. J'ai récupéré mon père sur le tard, devenu progressivement père-enfant.

Séjour méditatif, mais qu'Uzès est aimable. Quel bonheur d'avoir

retrouvé John et Chantal.

J'ai fait aussi mon autocritique à John, trente ans après.

« Ce qui est décisif, ce n'est pas l'avant-garde, mais la veille. Ce qui se révèle important n'est pas le progressisme mais l'annonciation. Ce qui devient essentiel, ce n'est pas l'homme moderne, mais le précurseur. »

SAMEDI 11 MAI

Un texte de Serge Galam, physicien au CNRS, qui, parti de la physique du chaos, examine notre système électoral qui détermine des seuils pour l'accession au pouvoir. Le scrutin uninominal par circonscription à deux tours donne « la possibilité structurelle de garder hors représentation parlementaire 10 à 15 % de la population. De la même façon, il crée aussi la possibilité de donner une majorité absolue à une minorité et d'un seul coup inattendu. Il suffit que cette minorité, d'une élection à une autre, gagne les 2 à 3 % qui lui permettent de passer le seuil. On pourrait ainsi passer de zéro député FN à une majorité absolue, en une seule élection. La question essentielle devient alors de connaître la valeur de ce seuil [...] l'émiettement de la gauche plurielle, combiné avec une droite hors pouvoir, et en présence d'un FN isolé, ramène la valeur du seuil autour de 25 % pour les législatives ». D'où majorité brutale du FN au Parlement dès lors qu'il obtiendrait 25 % des voix.

Pessoa disait que ses hétéronymes avaient chacun une personnalité propre et reconnaissait comme son maître Alberto Cairo (l'un de ses hétéronymes).

« La poésie est la religion originelle de l'humanité », Novalis.

« Je sais que sans moi Dieu ne peut vivre un instant », Angelus Silesius.

« Une nouvelle théorie ne peut être découverte que si vous posez une nouvelle question », Magoroh Maruyama.

Sagesse-folie ; chacun a ses petites folies, tics, manies, superstitions, petits rites, comme si c'étaient des abcès de fixation pour la grande folie qui sans cesse menace d'envahir nos esprits. Ces petites folies contribuent à nous préserver de la grande.

Attaque des juifs pro-israéliens fanatiques contre les « Juifs honteux » ; pourtant dans les circonstances actuelles, il est plus moral d'être Juif honteux

que Juif glorieux.

Toute évolution suppose une involution.

LUNDI 17 JUIN

Voir *En crabe* de Günter Grass qui raconte le naufrage du *Wilhelm Gustloff* chargé de 9 000 réfugiés allemands coulé par un sous-marin soviétique à la fin de la guerre.

L'éditorialiste du *Yediot Aharonot*, B. Michael, écrit qu'en Israël Le Pen serait au centre droit.

DIMANCHE 28 JUILLET

Énormément de blancs dans ce journal.

Notamment les remous causés par l'article « Cancer »¹.

La notion de « crime de guerre » est universelle, sauf pour Israël : la Fédération internationale des droits de l'homme et Médecins du monde indiquent que « selon le statut de la Cour pénale internationale, ces infractions [israéliennes] sont qualifiables de crimes de guerre ».

D'un correspondant : « Et si la vache folle n'était qu'un avatar sur un chemin qui verra surgir d'autres folies dans tous les domaines, jusqu'à l'espèce humaine folle ? »

Très intéressant l'article de Kennan sur l'Europe et l'Amérique. L'Europe est « postmoderne », c'est-à-dire renonce en principe à la politique de la force, pour la paix, les droits humains, la démocratie, et se présente ainsi comme la nouvelle utopie pour la planète. Du coup, elle est devenue débile et impuissante sur la scène internationale. Mais les États-Unis sont restés « modernes » et, du reste, leur force a protégé l'Europe pendant la guerre froide et a aidé l'Europe incapable en Bosnie et au Kosovo.

Depuis longtemps, un texte ne m'avait pas obligé à reconsidérer et même repenser.

Je pense aussi à cela : en prévision d'un éventuel cataclysme planétaire,

l'Europe devrait dès maintenant veiller à assurer son autosuffisance alimentaire et énergétique (développer les éoliennes, etc.).

Ma lettre à Julliard :

Pour Jacques Julliard.

J'ai été stupéfait d'apprendre que, dans une conversation de train, tu as prétendu que j'avais soutenu Milosevic. Qu'une telle ineptie ait pu être proférée pendant la guerre de Yougoslavie par des pro-croates tordus, passe encore, mais que tu considères comme vérité cette ineptie (malveillante) me confond. Du reste, j'ai publié l'intégralité de mes textes, depuis le début du conflit jusqu'à la fin, dans un petit livre intitulé *Les Fratricides* ; j'y prends parti pour la Bosnie et je critique le total-nationalisme serbe. Ton propos est donc insane.

Par ailleurs, j'étais à Belgrade, il y a trois semaines, et des académiciens serbes ont protesté contre ma venue, me traitant d'ennemi de la Serbie, et assurant que j'avais signé une pétition demandant le bombardement de Belgrade. Les bobards de guerre sont courants et demandent un minimum d'esprit vérificateur. Je souhaite que tu prennes conscience de ton erreur, du tort que tu me causes.

Certes, quand tu dis « Edgar en fait trop » et que tu donnes cet exemple, tu en fais trop toi-même à mon égard.

Et, quant à Mitterrand, je n'ai jamais été partisan de l'union de la gauche, je n'ai pas voté pour lui, mais l'ayant connu dans la Résistance, puis ayant été informateur occasionnel de Péan préparant son premier livre, je l'ai défendu quand tous ses ex-fidèles, larbins et lèche-culs l'accablaient, le croyant à terre. Ceci n'est pas à mon déshonneur.

Je crois qu'une explication entre nous, *les yeux dans les yeux*, devient nécessaire.

Attentivement à toi.

Edgar Morin

Une moisissure, le dictyostelium, est capable de passer de l'état unicellulaire à une agrégation fonctionnelle d'individus en un quasi-organisme.

DIMANCHE 18 AOÛT

La mort d'Helena Vaz da Silva. Tant de vie, tant de vitalité, tant d'ardeur en elle. Elle était éblouissante.

Pendant cette semaine à Ormesson, réflexion sur mon père : il voulait à la fois la fuir et la retrouver.

DIMANCHE 1^{er} SEPTEMBRE

Lu : « Toute puissance qui s'accumule suscite une haine aussi forte qu'elle », Alain Caillé.

MARDI 24 SEPTEMBRE

Où ai-je lu : « transformer les symptômes en signaux et les problèmes en ressources » ?

Cosmologie : l'univers serait né d'une hémorragie du vide et dans cette catastrophe sont apparus espace et temps.

« Ce qu'est la science moderne : une combinaison d'audace métaphysique, de fantaisie littéraire, d'attraction pour l'énigme, d'amour pour l'hypothèse, de goût pour l'observation et de divertissement intellectuel. Si les dieux jouent, ils jouent avec la même joie, construisant et dissolvant des mondes, qui ont la même opacité que le monde que nous habitons » (début d'un compte rendu du livre de Stephen Hawking, *L'Univers dans une coquille de noix*, in *La Repubblica*).

SAMEDI 16 NOVEMBRE

L'offense, l'humiliation, la fierté, l'orgueil, l'incompréhension se déchainent chez nous à doses non mortelles, mais empoisonnent nos vies.

LUNDI 25 NOVEMBRE

À ajouter à *Identité humaine* : la diversité des individus est bien plus grande que celle des cultures. Aucune culture, y compris la plus contraignante et dogmatique, n'arrive à domestiquer tous ses individus. Il y a des incrédules, des rétifs, des incroyants silencieux et parmi ceux-ci ceux qui éventuellement deviendront résistants, héros et martyrs par refus d'obéissance ; et aussi parmi les apparemment soumis, il y a les craintifs, les peureux, les prudents qui se révéleront quand le dogme craquera.

Ce sont ces déviants qui portent les espoirs et les chances de l'humain.

De Carl Schmitt : « Aucun raisonnement, si clair soit-il, ne peut lutter contre la force d'images mythiques authentiques. »

De Victor Hugo : « Il n'y a aucune incompatibilité entre l'exact et le poétique. Le nombre est dans l'art comme dans la science. L'algèbre est dans l'astronomie, et l'astronomie touche à la poésie, l'algèbre est dans la musique et la musique touche à la poésie. L'esprit de l'homme a trois clés qui ouvrent

tout : le chiffre, la lettre, la note. Savoir, penser, rêver, tout est là. »

SAMEDI 7 DÉCEMBRE

Aujourd'hui, alors que Julliard évoque dans *Le Monde* (daté 8-9/12) la guerre de Yougoslavie en la réduisant à une agression de la Serbie sur la Croatie, un compte rendu du procès Milosevic concernant les Serbes de la Krajina indique comment la Croatie de Tudjman a coopéré à la montée du conflit en ce qui concerne la Krajina : « En juillet 1990, les nationalistes croates qui viennent d'arriver au pouvoir dans la République de Croatie pas encore indépendante modifient la législation au détriment des Serbes qui perdent leur statut de peuple constitutif. Pillages, exactions, meurtres, brimades : le sentiment d'insécurité qui naît dans la province serbe de Croatie en 1990 est... attisé par Belgrade. Le non-respect du plan Vence qui prévoyait la démilitarisation de la Krajina fait que la FORPRONU ne s'est pas déployée dans cette région » et qu'il en est résulté des massacres de Serbes par les forces croates à Gaspic ou dans la poche de Medak en 1993. Selon le témoin Milan Babic, Franjo Tudjman a mené la guerre en 1993 selon les mêmes modalités que Milosevic en 1991.

1.

La tribune d'Edgar Morin, Sami Naïr, Danièle Sallenave, « Israël-Palestine : le cancer », paru dans *Le Monde* du 3 juin 2002 valut à ses auteurs un procès intenté par les associations France-Israël et Avocats sans frontières.

2003

JEUDI 16 JANVIER 2003

Tout ce qui est séparé est aussi inséparable.

Tout ce qui est séparé matériellement est inséparable par la gravitation.

Les particules sont à la fois des entités séparées (corpuscules) et des entités continues (ondes).

Individu/espèce/société sont séparés les uns des autres mais en même temps inséparables et inclus mutuellement les uns dans les autres.

Par le rite, les cérémonies, nous nous unissons entre nous à notre passé, aux forces supérieures, au cosmos.

N'y aurait-il pas aussi d'autres formes d'inséparation, dont par exemple la « télépathie collective » de Rupert Sheldrake ?

J'ai écrit en 1969 (où ?) : « Si l'on ne répond pas aux vrais arguments d'autrui et que l'on cherche seulement leurs défauts de surface c'est qu'on sent que ce sont des arguments terriblement valides... »

Dans un entretien avec Raimon Panikkar paru dans *Concordia*, « La dialectique de la raison armée » (qu'il m'a envoyé), j'ai trouvé des diamants :

« La philosophie est plus pour moi la sagesse de l'amour que l'amour de la sagesse. »

Il faudrait « voir, d'une part, si le projet humain réalisé durant ces six millénaires par l'*Homo historicus* est le seul projet humain possible et, d'autre part, voir s'il ne faudrait pas faire aujourd'hui quelque chose d'autre » (dépassement de l'*Homo historicus* dans l'homme planétaire ?).

Une des fonctions du philosophe est de soumettre au jugement les six derniers millénaires.

« L'urgent et l'important doivent toujours s'accorder. »

« Il y a un aspect opaque de la réalité. »

« Le pluralisme ne consiste pas à disposer d'une place pour tout le

monde, mais plutôt à faire l'expérience de notre propre finitude, de notre contingence, de l'impossibilité d'une philosophie prétendument universelle. »

« Il y a un passage du logos au mythos et du mythos au logos. »

De braves gens ont considéré pendant des siècles l'esclavage comme normal, des braves gens allemands, anglais, français se sont réjouis des bombardements de villes.

VENDREDI 17 JANVIER

Ami, ta formule, je l'ai notée : « Tu garderas ton enfance et perdras ton infantilisme. »

DIMANCHE 19 JANVIER

Je ne sais pas si c'est Castoriadis qui dit que la formule de Freud :

Wo Es war soll Ich werden

doit être complétée de façon récursive, et que le *Ça* doit surgir à partir de la conscience du *Je*.

Wo Es war soll Ich werden

Wo Es war soll Ich werden



Parmi les nombreuses lettres reçues pour mon article « Vers l'abîme » [*Le Monde*, 1^{er} janvier 2003], je trouve dans l'une d'elles cette remarque : « L'abcès du Moyen-Orient [...] manifeste bien la déroute spirituelle des trois religions du Livre. »

LUNDI 17 FÉVRIER

Mail de Max Pagès qui signale le livre récent de Bernard Wicht, *Guerre et hégémonie, l'éclairage de la longue durée* [Genève, Georg, 2002]. Il met en relief « une angoisse inconsciente collective des populations face aux changements institutionnels et autres. Cette terreur interne sert de support aux conduites démagogiques des dirigeants, qu'ils soient étatiques, terroristes ou autres, qui la nourrissent en retour, l'institutionnalisation de l'angoisse

redonnant vie aux idoles sanglantes nationalistes ou religieuses, autrefois porteuses d'espoir, et désormais avant tout annonciatrices de haine, de vengeance et de destruction ».

DIMANCHE 23 FÉVRIER

De Vaclav Havel sur l'Europe : « Nous nous trouvons à l'orée d'une ère nouvelle où l'Europe devrait enfin renoncer à l'idée de s'exporter dans le monde entier et se choisir un dessein plus modeste mais également plus ambitieux : refaire le monde en commençant par elle-même, tout en acceptant le risque que personne ne suive son exemple. »

MARDI 4 MARS

Lors de la conquête de La Mecque, en 630, le Prophète a pardonné à tous ses ennemis, et même aux assassins de ses proches, en leur demandant de rentrer dans la demeure du chef mecquois Abu Sofian. Son ennemi juré, le poète Kab ibn Zuhayr fut pardonné lui aussi, après avoir écrit le célèbre poème *Qasidat al-Burda*.

LUNDI 10 MARS

Naipaul a considéré la croyance religieuse comme l'incapacité de considérer l'homme en tant qu'homme.

LUNDI 17 MARS

Dans le mail que m'envoie Bernard Allien par rapport à la nécessité de réduire le CO₂ et la lutte contre l'effet de serre, il y a un projet au Brésil dans la région de Jurueña – partenariat avec l'Office national des forêts (ONF) et Peugeot (producteur de CO₂ comme tous les fabricants d'automobiles) – qui vise à tester une dynamique : lutter contre l'effet de serre tout en régénérant des terres dégradées et en assurant un développement économique durable aux populations locales.

Objectif « Puits de carbone » : recréer une forêt qui ait la plus grande biodiversité locale possible sur 5 000 hectares de pâturages dégradés devenus

impropres à l'agriculture et rachetés à un grand propriétaire ayant pratiqué un élevage non durable. En poussant, les arbres absorbent du carbone sous forme de CO₂, ce qui permet de lutter contre l'effet de serre.

Une pépinière a été créée pour fournir les jeunes arbres issus de graines locales récoltées dans la forêt voisine. Le projet rapporte également un appui pour le reboisement des petits agriculteurs de la région.

L'immense *Mahabharata* transpose dans son énigme, sur le mode littéraire, le mythe eschatologique indo-européen, le récit à travers lequel nos ancêtres imaginaient et mettaient en scène la fin du monde : une destruction quasi totale par les *forces du mal* suivie d'une renaissance.

DIMANCHE 23 MARS

Jean-Louis Le Moigne m'envoie ce texte de Vico donné par Alain Pons, celui qu'il adressait, au soir de sa carrière professorale, aux étudiants de l'université de Naples, dans son discours *De mente heroica* (1747) : « Ne vous laissez pas fourvoyer par l'idée selon laquelle tout ce qui a été accompli dans le domaine des études est achevé, porté à la perfection, et ne laisse plus rien à désirer. C'est un faux lieu commun, répandu par des intellectuels à l'âme pusillanime. Le monde, en effet, est encore jeune. » Et, après avoir égrené la litanie des inventions qui ont enrichi l'Europe depuis sept siècles (« dont quatre de barbarie »), Vico conclut : « Comment la nature de l'*ingenium* aurait-elle pu être tellement épuisée qu'il fallût désespérer qu'il y eût d'autres inventions d'une importance égale ? Ne vous laissez pas décourager, généreux auditeurs : des choses innombrables restent à découvrir encore, et peut-être plus importantes et meilleures que celles que nous avons énumérées. Dans le vaste sein de la nature, dans le vaste marché des arts, des biens immenses se trouvent, destinés à servir le genre humain, qui jusque-là ont été négligés, parce que l'esprit héroïque ne les a pas encore remarqués [...]. Travaillez, livrez-vous à des labeurs herculéens. »

SAMEDI 29 MARS

J'ai trouvé dans *La Recherche* (interview de l'astrophysicien James Peebles) une phrase qui m'a plu ; après avoir remarqué la tendance à choisir entre diverses hypothèses la plus simple, il dit : « Qu'est-ce qui oblige l'univers à être simple ? » Moi, je dirais : l'univers est obligé d'être complexe, sinon il n'aurait pas existé.

JEUDI 3 AVRIL

J'ai cru prendre la ferme résolution d'éliminer de mon bureau livres et papiers, livres que j'ai lus et ne relirai pas, livres que je n'ai pas lus et que je ne pense pas lire. Tout cela déborde dans le désordre, et je ne m'y retrouve plus. Je croyais donc hier que la volonté était montée en moi et que je pouvais commencer l'épuration. Mais voilà qu'au moment d'éliminer un livre, j'hésite, renonce, je n'en peux éliminer que quelques-uns, très périphériques par rapport à mes intérêts. Rapidement je comprends que j'ai échoué : je n'arrive pas à faire mon deuil...

En fait je subis un deuil pour les films, l'opéra, les chansons, les concerts, ce que j'aime vraiment. Je le subis contre mon gré, parce que je suis paralysé, impuissant à me libérer du temps, impuissant à organiser mon temps. Mais le deuil qui consisterait à concentrer mes intérêts, à me concentrer sur l'essentiel, je n'y arrive pas. Actuellement, je dévore tout sur l'Irak non seulement au jour le jour, mais à l'heure l'heure...

Curieux, j'ai, cette nuit en rêve, assisté à mon propre enterrement et même participé, puisque j'ai écrit et modifié l'inscription sur la pierre tombale.

De temps en temps me reviennent en mémoire des lieux bien stabilisés de rêve. Ainsi, en plus d'un New York et d'un Moscou oniriques, il y a un quartier je ne sais où, où il y a plein de petits restaurants orientaux. Une sortie de métro où l'on vend des brochettes orientales.

VENDREDI 11 AVRIL

Irak, double bind.

À la réunion de fin janvier à la Maison de l'Amérique latine, autour du livre d'Edwy, en présence de Dominique de Villepin, j'avais clairement indiqué que je me trouvais (que l'on se trouvait) devant deux impératifs contradictoires : éviter la guerre, éliminer la dictature de Saddam Hussein. Par la suite, le second terme de la contradiction s'est affaibli dans mon esprit, et j'ai surtout vu les désastres que pouvait causer cette guerre, et aussi les éventuelles désastreuses conséquences. J'ai faibli par difficulté de maintenir la complexité du problème, c'est-à-dire sa contradiction interne. Aujourd'hui, avec la prise de Bagdad, les explosions de joie dans la population, il m'est évident que l'élimination de cette atroce dictature est un fait positif. Et il m'est moins sûr que les conséquences de la victoire américaine soient toutes négatives.

Breton. Je ne me suis pas manifesté et le regrette lors de la polémique concernant la dispersion des collections d'André Breton. J'avais quelque chose à dire. Après la mort d'André Breton, Jean Schuster m'avait demandé d'intervenir auprès du président de la République, alors François Mitterrand, pour la création non d'un musée (mort) mais d'un palais (vivant) du Surréalisme. Elisa Breton était prête à y donner ce qu'avait Breton, un lieu (je ne sais plus lequel ? le couvent des Récollets ?) était possible. Je suis intervenu auprès de Mitterrand, qui m'a dit de voir sa conseillère culturelle Laure Adler. Je suis allé voir Laure avec Schuster, mais celui-ci eut à mon avis le tort de formuler une autre demande, le rétablissement d'une subvention qui permettait de publier une lettre surréaliste périodique (comportant toujours des documents intéressants). La demande immédiate recouvrit la demande fondamentale et fut satisfaite. La demande fondamentale se perdit. Je ne sais pourquoi, ni Jean ni moi ne revînmes à la charge. Aujourd'hui, c'est ce projet de palais du Surréalisme qu'il aurait fallu demander au ministre de la Culture et au chef de l'État. Qu'il faudrait, car ce n'est peut-être pas trop tard.

Épistémologie de la complexité. Le thème de la complexité a fait une brèche dans la citadelle scientifique en France. Ce qui a fait irruption c'est la complexité à l'américaine, fille de l'Institut de Santa Fe, celle des « systèmes complexes » qui vise uniquement à la formalisation et la quantification de la complexité ignorant sa problématique logique et épistémologique. Le nœud de la complexité est logique. Il appelle ce que je nomme dialogique qui associe de façon complémentaire deux notions contradictoires (la dégradation et la régénération, la désorganisation et la réorganisation). Il introduit paradigmatiquement la boucle récursive, qui conçoit le produit comme producteur de ce qui le produit, causateur de ce qui le cause. Il pose le principe de l'*unitas multiplex*, unité du divers et diversité de l'unité, qui permet d'échapper au simple catalogage des différences et à la réduction abstraite à l'un. Il pose que le séparé est aussi inséparable. Que le local et le global sont liés de façon holographique (le tout étant dans la partie et pas seulement la partie dans le tout). Il relativise non seulement les notions clés de causalité, mais aussi celles d'espace et de temps.

La conception des systèmes complexes ignore ou méprise l'épistémologie de la complexité, mais celle-ci peut très bien intégrer la conception des systèmes complexes. Elle inclut formalisation et quantification, mais ne s'y réduit pas.

Une vérité locale peut devenir une erreur globale (ex. le rejet immunologique d'un cœur greffé), une vérité globale peut devenir une erreur locale.

La nouvelle renaissance. La première revitalisation de la culture grecque dans la culture occidentale a suscité renouveau de la philosophie, essor de la science, résurrection de l'idée démocratique, incitation à l'humanisme. Depuis, la culture européenne est dialogique : raison-religion, foi-doute ; littérature, musique, arts des cultures nationales formant culture européenne ; nécessité, possibilité d'une nouvelle renaissance, ouverture au monde et intégration des autres cultures ; réforme de la pensée, réforme de vie (trouver nouvelle sagesse, qualité de la vie).

Éducation de civilisation. À la réunion de Locarno avec les enseignants du Tessin, des propos de Giovanni Simona m'ont incité à formuler une éducation de civilisation, qui pour les sociétés occidentales compléterait les sept savoirs :

— éducation à la santé (que celle-ci soit le fruit de la coopération soignant-patient, donner un rôle actif au « patient ») ;

— éducation à la consommation (la compulsion de consommation, sa psychosociologie, comment choisir, comment considérer la publicité, éduquer à la qualité) ;

— éducation à l'automobile (révéler l'intoxication automobile) ;

— éducation aux voyages ;

— éducation aux médias ;

— éducation à la vie quotidienne.

Maruyama.

1. Dans chaque culture, il y a diversité des types cognitifs ;

2. il y a des types que l'on retrouve dans différentes cultures (transculturels) ;

3. il y a des types que l'on retrouve à des périodes différentes (transhistorisations).

LUNDI 14 AVRIL

Plongées dans l'enfance, j'ai envie d'écrire ces plongées que je fais de plus en plus souvent.

SAMEDI 19 AVRIL

Plongées dans l'enfance.

L'Opéra de quat'sous, le film de Pabst, *Antinéa*, du même Pabst, *Le*

Chemin de la vie, film soviétique de Nikolai Ekk. Ces trois films m'ont marqué à jamais.

Irak, Nations unies, Empire américain. Je me trouve dans des incertitudes analogues aux miennes dans les années 1938-1941. La Seconde Guerre mondiale, la résistance de Moscou ont levé ces incertitudes, mais en me faisant transfigurer l'URSS, en la messianisant, c'est-à-dire en occultant sa réalité fondamentale.

Et si l'Empire US était une « ruse de la raison » ?

Mais n'ai-je pas critiqué l'idée même de ruse de la raison, et justement... ?

Mais faut-il totalement la rejeter ? ?

LUNDI 21 AVRIL

J'apprends que la division des heures en 60 minutes et des minutes en 60 secondes s'est généralisée vers 1345. À la suite de quoi ? Pourquoi ?

Le Bob me dit XIII^e siècle ; *minita*, *fém.* de *minutus*, menu.

La seconde, selon Bob, apparaîtrait en 1690 du latin *secundum*, deuxième division de l'heure.

VENDREDI 25 AVRIL

« La paix n'est pas l'absence de guerre ; c'est une vertu, un état d'âme, une disposition à la bienveillance, à la confiance, à la justice », Spinoza, *Traité théologico-politique*.

Réforme de pensée/de vie. Refouler la mentalité manichéenne. « Combattez non le diable mais d'abord le manichéisme », Tzvetan Todorov. Refuser de « remplacer les problèmes par les salauds », Alain Finkielkraut.

SAMEDI 3 MAI

J'ai ressuscité le projet du palais du Surréalisme, et vais essayer de le faire réaliser.

Ce « point de l'esprit d'où la vie et la mort, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus

contradictoirement » [André Breton, *Second Manifeste du surréalisme*]. Je dirais plutôt : *sont perçus dans leur inséparabilité contradictoire*.

JEUDI 8 MAI

Les paris : il faut choisir dans la vie. Tu choisis l'un, tu perdras l'autre ; on perd toujours quelque chose quand on gagne (cf. Richard Strauss, *Daphné*).

J'essaie de me mettre à l'*Éthique*.

SAMEDI 10 MAI

J'apprends dans *Le Monde* la mort du recteur Michel Chevalier. On formait un groupe de trois, Charley Théodore (mort il y a plusieurs années maintenant), lui et moi, amoureux (surtout lui et moi) d'Annick. On s'était soudés ensemble, étudiants réfugiés à Toulouse, dans l'automne 1940.

Que me reste-t-il de cette époque ? Hélène à San Francisco.

Que de souffrance, de malentendus, par folie, délire, incompréhension.

MARDI 27 MAI

Abdou Diouf dit que le pluralisme culturel doit être un engagement politique ; les enjeux géoculturels doivent être mis sur le même pied, pour la gouvernance mondiale, que les enjeux géopolitiques et géo-économiques.

Ce matin, aussitôt après le café (à cause du café), envie de dormir, lourd sommeil d'une heure dont je sors abruti, même poussée de somnolence l'après-midi ; je me suis fait un cocktail ginseng-*guarana*, en vain ; j'ai fait des courses rue de Bretagne, en vain ; je crois que je vais me recoucher.

Impression que je m'éteins ?

Ou bien le mal vient d'une désolation intérieure. Je ne sens plus le feu sacré.

SAMEDI 31 MAI

Toujours vaseux.

J'aurais dû ajouter à ma préface pour Jabbar [Yassin Hussin, *Paroles d'argile. Un Irakien en exil*] cette formule de Dimitri Analis : « De toutes les patries, la plus haute, c'est l'exil. »

De Milan Kundera : « Il y a un lien secret entre la lenteur et la mémoire, entre la vitesse et l'oubli. »

La création se fait à la température de sa propre destruction.

LUNDI 2 JUIN

D'un côté, j'essaie de faire le deuil de livres, en mettant de côté un certain nombre dont je décide de me débarrasser, des non lus, des lus, toujours en pensant que je me prive à jamais de pouvoir les consulter ou reconsulter. D'un autre, je continue à regarder revues, journaux, et ma curiosité demeure aussi omnivore.

Ainsi, j'ai lu dans *Cultures en mouvement* [n° 58, 2003] un très intéressant texte d'un psychanalyste d'origine musulmane sur l'islam, Fethi Benslama. J'ai même noté : « Les forces de l'identité et de sa terreur prennent le dessus sur les forces de liberté. » Et : « Le motif de l'origine est l'ultime ligne de résistance des identitaires contre l'histoire. »

Je lis aussi un article « L'expérience mystique ou la jouissance hors limites » [de Jacqueline Barus-Michel].

« Il n'y a pas, a-t-il dit un jour, de vie noble et supérieure, si l'on ne sait pas qu'il existe des diables et des démons et si on ne les combat pas constamment », Hermann Hesse, *Le Jeu des perles de verre*, p. 381.

SAMEDI 7 JUIN

Il y a deux jours dans *Le Monde*, annonce de la mort de Janine Bazin. Belle âme, belle amie.

Poésie. « Tout art est essentiellement poésie », Heidegger.

DIMANCHE 8 JUIN

Depuis hier, nausée, encore plus fatigué.

Ce matin, lever 8 h 30, puis, au bout de vingt minutes, recouché jusqu'à 11 heures.

L'idée de rédemption par la souffrance, je l'ai incorporée à la lecture de *Résurrection* de Tolstoï, j'avais treize ans, suivi, je ne sais pas si c'est aussitôt après ou quelques mois après, par *Crime et châtiment* de Dostoïevski. C'est cela, je crois, qui donnait un sens, une espérance, une issue à ma souffrance d'orphelin, qui elle ne cessait pas, mais, cessant d'être totalement absurde et monstrueuse, me donnait une vérité.

MARDI 24 JUIN

« L'amour est le but final de l'histoire du monde », Novalis, in *Le Brouillon général*.

Le temps qui va vers le futur va aussi vers le passé ; celui-ci recule, recule. Ainsi le temps file dans les deux sens. J'ai pensé à ça en regardant *Ay Carmela* de Carlos Saura. J'ai vu cette guerre d'Espagne de mon adolescence reculer de plus en plus vers la Grande Guerre, elle-même reculant vers un passé de plus en plus lointain...

Le temps file en avant vers l'inconnu, il file en arrière vers l'oubli. En arrière, un néant envahit tout. En avant, c'est encore du néant.

Il n'y a de consistant que le présent, et en même temps il s'évanouit sans cesse.

Tout cela dépasse notre raison.

VENDREDI 15 AOÛT

Freud, in « Le moi et le ça » (*Essais de psychanalyse*, p. 264) : « Il y a chez ces personnes quelque chose qui s'oppose à la guérison ; elles appréhendent celle-ci comme un danger. Ce qui l'emporte chez ces personnes ce n'est pas la volonté de guérir, mais le besoin d'être malade. » C'est la « réaction thérapeutique négative ».

« Cette force [...] qui se défend contre la guérison par tous les moyens et veut absolument s'accrocher à la maladie et à la souffrance. Une partie de cette force, nous l'avons identifiée comme conscience de culpabilité et besoin de punition » (« Analyse finie, analyse infinie », in *Résultats, idées*,

problèmes, t. II, p. 258).

De combien pourrait-on dire « sa vie est la manquant de sa propre vie » ?...

SAMEDI 6 SEPTEMBRE

Que d'enfers domestiques, microcosmes d'enfers plus vastes des relations humaines.

SAMEDI 13 SEPTEMBRE

Traiter le divertissement, car il n'est pas que divertissement.

MARDI 21 OCTOBRE

« L'œil de notre esprit est hélas entouré de ténèbres », Omar Khayyam.

2004

LUNDI 19 JANVIER 2004

Je jouis d'un observatoire privilégié pour contempler la bêtise, l'incompréhension, la susceptibilité malade, bref tout ce qui empoisonne la vie humaine.

DIMANCHE 4 JUILLET

Ce matin, j'ai fait un effort « surhumain » (plutôt sous-humain) pour me lever et voilà, je vais essayer de tenir le journal de mes (derniers ?) efforts.

C'est ma planche de salut.

Cela me donne un projet.

Mon projet était de vivre enfin tranquille avec Edwige, déprogrammer, lire, écouter de la musique, aller au ciné, voir des DVD... Je croyais la paix enfin gagnée.

Mais non (je ne peux m'expliquer ici) et je me suis répété depuis hier : je suis entraîné *zum bitteren Ende*.

Hier, je me suis dit : « Mourir de connerie, mourir de ma propre connerie et de celle d'autrui, voilà mon destin. » Aujourd'hui, je me dis qu'il faut éviter de mourir par connerie.

Je me suis dit à un autre moment : « Prendre distance par rapport à sa propre vie, c'est prendre distance par rapport à sa propre mort. »

Ce qui me terrasse : l'incompréhension.

En allant au marché, j'ai rencontré Karine la libraire, elle m'a vu fatigué, vidé...

« Ah ! c'est normal, me dit-elle, vous venez de terminer l'œuvre de votre vie et en même temps vous avez été bouleversé par l'hospitalisation de votre femme. »

Ce mot « normal » m'est apparu positif.

Je me demande si je ne vis pas une grande crise ou si ce n'est pas l'épuisement vital qui m'arrive.

Claire Lejeune : « La tache noire de l'âme du monde grandit à vue d'œil [...]. Sa régression doit désormais inspirer tous les talents politiques. »

Comme le disait à peu près Paul Valéry, l'univers vit en se démerdant entre les deux fléaux mortels : l'ordre et le désordre.

LUNDI 5 JUILLET

Dans la nuit, Edwige se lève pour s'installer le masque à oxygène.

Je me rendors.

Bien que réveillé à 8 heures, je dois faire l'« effort surhumain » pour finalement me lever à 9 heures pour donner le petit déjeuner aux chattes. Je prends mes oligo (qui auraient dû me retaper), me fais le thé, prépare le petit déjeuner pour Edwige, prends le bain.

Vers 10 heures, Edwige se lève et court suffoquant prendre son Seretide, puis se faire l'aérosol.

Elle reste très fatiguée. Moi, après ma gym et vérification qu'elle a tout ce qu'il faut (« Je n'aime pas être contrôlée », me dit-elle – ce n'est pas un contrôle mais une sollicitude), je me prends du ginseng et du *guarana* pour m'énergétiser : aucun effet.

Mon organisme veut dormir, veut oublier, veut fuir dans mon seul refuge, ma citadelle, le sommeil.

Je me recouche vers 11 heures, fais des demi-rêves dans un demi-sommeil, puis me lève au bout de trois quarts d'heure, me fais un café.

J'écris à Fanny S. : « Notre vieille amitié reste toujours jeune. »

Après déjeuner, je fais un effort pour remettre le moteur en marche ; je commence à répondre à de vieilles lettres amicales. Puis je vois qu'Edwige ne se repose pas, et je me re-décourage.

16 heures, R-V à l'hôpital pour tester la capacité respiratoire d'Edwige et les gaz du sang. Cela n'a pas empiré depuis vendredi, mais la diminution d'oxygène demeure. Consultation du professeur D. Il donne une prescription, n'est pas trop alarmé, ne pense pas qu'une machine à oxygène soit nécessaire chez nous.

21 heures, après les propos du professeur D., insensiblement l'espoir m'est revenu, ou du moins le désespoir a reculé.

Demain Hodenc. Où l'entreprise installe le portail qui doit empêcher la fuite des minettes : c'est l'édification finale de notre mur de Berlin, installation de barbelés autour du jardin ; l'ancien portail trop bas était la brèche. Mais, à la différence de Sharon, c'est pour la protection que nous enfermons les minettes.

À propos, sur LCI, débat sur Israël-Palestine, avec le cinéaste israélo-palestinien auteur de *Route 181* [Michel Khleifi], le « Plantu » israélien, et Marek Halter. J'ai la flemme d'écrire mon commentaire.

DIMANCHE 11 JUILLET

Ce matin je me suis vraiment remis en marche.

Lettre à Laure Adler.

Phone à Nelson V.

Examen des demandes pour les mois qui viennent.

Volonté soudaine de profiter d'un colloque UNESCO des 22-24 novembre pour aller à Hermosillo assister à l'enfantement de l'université Edgar-Morin.

Alfredo G. m'a parlé de cette ville, de cet État : c'est le désert, l'intense chaleur sèche, le pays des Yaquis et de leurs chamans. L'idée de créer la première Université de l'avenir dans ce bout du monde me fascine, m'exalte.

Je n'ai pu tenir mon journal, à nouveau démoralisé.

Mon anniversaire le 8 juillet a été lugubre en dépit des phones, fax et mails d'amis de cœur.

Le plus terrible est que sa nervosité m'est contagieuse ; en même temps, j'arrive à des moments d'allergie, mais j'ai compris dès jeudi qu'étant incapable de la changer, c'est moi qui devais changer ; et c'est bien pour cela que j'ai pris rendez-vous avec mon gourou et tante Louisa, le gourou et la chamane.

Le vendredi j'ai vu mon gourou puis tante Louisa. L'un et l'autre, je l'ai senti, me régénéraient.

Puis après l'ange gardien, j'étais chez Véro et cela il faudra que je le note. L'énergie était déjà là, non pour moi mais pour elle.

Ce matin, une très grande difficulté à me lever (mais endormi tard à lire les exposés des amis pour la séance de l'UNESCO consacrée à mon quatre-vingtième anniversaire [en 2001] ; le livre [*L'Humaniste planétaire : Edgar*

Morin en ses 80 ans. Hommage international, 2004], finalement abandonné par Albin Michel, était sorti à Quito en Équateur avec des lacunes, des communications absentes, etc.).

Demain, je vois Olivier.

Je crois l'avoir déjà écrit quelque part : le temps ne file pas seulement en avant à toute vitesse vers l'avenir, il file aussi en arrière à toute vitesse et le passé s'éloigne, devient flou, rapetisse et s'évanouit. Alors le présent est vraiment une vibration concrète entre deux néants : l'un qui a recouvert le révolu ; l'autre, celui de l'avenir qui n'a pas encore accédé à l'être.

LUNDI 12 JUILLET

J'ouvre ce matin une copie de la lettre du professeur D. à Philippe A. après les examens et la consultation ; il y dit que l'examen *ad hoc* prouve qu'Edwige continue à fumer à l'insu de son mari.

L'espoir à nouveau fout le camp.

Que faire ? Que ne pas faire ?

Elle a une réaction d'enfant : d'abord elle minimise : « une ou deux fois » ; je lui dis que l'examen prouve que c'est devenu régulier ; je lui demande de m'informer, elle reste évasive ; je lui demande la vérité : elle s'irrite en disant qu'à son âge on ne doit pas la traiter de menteuse. Je suis effondré. Plus tard, elle vient me trouver : « Tu m'aimes encore ? »

Elle promet de s'arrêter, mais je ne peux la croire ; ultime espoir, l'examen antitabac qu'elle doit faire le 16 à l'hôpital Cochin.

Et moi, puis-je continuer à subir tout cela ? Après Cochin et La Rochelle, je vais rêver d'une vie calme, sédentaire, avec repos, musique, cinéma, lectures, promenades...

J'essaie de me sauver en me déconcentrant, sur l'idée d'aller à Hermosillo pour la création de l'université qui portera mon nom...

DIMANCHE 18 JUILLET

« Nous devons faire des miracles à hauteur des catastrophes annoncées », Jean Zin, *L'Improbable Miracle d'exister*.

Je n'ai pas réussi à tenir quotidiennement ce journal. J'essaie de reconstituer :

Il y a eu le week-end dernier la séparation, puis la re-union de Michel et Véro. J'ai été fier de Véro. Qui a su comprendre en dépit du chagrin et qui a su surmonter le ressentiment.

J'avais cru qu'Edwige avait cessé de fumer : pourtant, comme Columbo, j'avais relevé pas mal d'indices inquiétants. Deux jours après le retour de l'hôpital – ce fut sa première sortie –, Edwige me dit avoir besoin d'urgence d'aller chez son coiffeur, puis plus tard me téléphone me disant que dans le bus, étant en retard, elle a renoncé à y aller. Aussitôt, j'ai pensé qu'elle était sortie en fait pour acheter des cigarettes. Mais aucun autre indice.

À La Rochelle, elle était bien ; vers la fin du séjour, pourtant, elle avait des quintes de « toux du fumeur ». Elle avait acheté un spray qui donne bonne odeur aux habitations et des pastilles de menthe : j'ai pensé évidemment que c'était pour évacuer de la salle de bains (qu'elle occupait tranquillement pendant que je me rendormais) et éliminer de sa bouche l'odeur du tabac. Mais en dépit d'inspections policières, je n'ai pas trouvé de traces de cigarette.

Retour à Paris. Elle laisse ouverte systématiquement la fenêtre des cabinets ; un matin, je trouve un petit cendrier aux cabinets qui disparaît dès que je pose la question de sa présence ; je trouve aussi un briquet dans la poche de sa robe de chambre. De plus, elle suffoque à nouveau le matin, doit multiplier les aérosols, ce que je peux difficilement attribuer totalement à la pollution parisienne.

Et c'est la lettre de D. qui a tout révélé, montrant que les indices que j'avais détectés avaient un sens.

Elle m'a juré lundi de s'arrêter.

On est revenus de la consultation antitabac de vendredi avec la décision qu'elle mettrait un patch tous les matins. Mais le lendemain (hier), elle néglige de le prendre en dépit de mes incitations. Puis l'après-midi, elle est allée avec Zouzou faire une course. Par hasard, au moment où je rentre, je croise la voiture de Zouzou qui venait de déposer Edwige. Je pose la question : « A-t-elle fumé ? » Oui, une cigarette qu'elle a prétendu trouver dans sa poche.

En rentrant, je dis à Edwige que j'ai la preuve logique (pas de patch) et la preuve empirique qu'elle a fumé : « Oh ! une seule... », etc.

Elle promet de prendre le patch le lendemain (aujourd'hui).

Elle est partie rencontrer sa sœur vers 16 heures sans patch. Elle a seulement pris une Nicorette.

Une partie d'elle-même a envie de s'arrêter, mais il n'y a pas seulement l'addiction à sa drogue si difficile à surmonter, il y a qu'une autre partie d'elle-même néglige systématiquement ce qui pourrait l'aider : c'est moi qui

dois lui verser les gouttes antitabac ; elle ne prend pas les granulés à sucer qui ôtent l'envie de fumer.

Elle ne veut pas de mon aide, elle reste secrète, dissimulée. En partant, elle m'a dit qu'elle n'a pas fumé depuis ce matin ; c'est peut-être vrai, mais comme elle a toujours dissimulé...

Est-ce mardi ? Un téléphone de Bruxelles : Michelle Nahum, fille de mon cousin Edgard, m'annonce le décès de son père à la suite d'un cancer du foie. Je lui dis que je vais aller aux funérailles, mais elle me dit qu'Edgard ne voulait pas qu'on annonce immédiatement sa mort et qu'il était déjà enterré...

On avait été très longtemps distants l'un de l'autre, mais ces dernières années on se téléphonait assez régulièrement, avec une affection croissante ; puis, depuis un an, un vrai silence. Je m'en étais rendu compte après que son ex-belle-fille m'eut avisé qu'il était malade ; j'ai téléphoné et sa femme m'a répondu qu'Edgard était trop fatigué pour répondre au téléphone et m'avait informé du cancer.

On avait le même prénom (à une lettre près), le même nom, on était nés presque en même temps, lui d'abord je crois, et comme ses parents l'avaient prénommé Edgard, mes parents ont aimé ce prénom qui, de plus, permettait d'échapper aux pressions des deux familles, l'un voulant que je porte le prénom de mon grand-père maternel Salomon, l'autre de mon grand-père paternel David, morts l'un et l'autre un an avant ma naissance.

Cette mort me ramène à notre identité commune, et je regrette beaucoup de n'avoir pu aller retrouver ma famille bruxelloise...

Famille. Odette Benjoya, fille naturelle de mon oncle Benjamin Beressi, mort en cours de déportation, me demande une attestation qu'elle est bien la fille de Benjamin. Ce que je fais aussitôt.

Je ne sais plus dans quelle revue (*Sciences humaines*), je lis des textes qui m'irritent. Les auteurs veulent nous dire que le moi vient des synapses, des circuits cérébraux, de la mémoire, et ils ne voient pas que les synapses, les circuits, la mémoire viennent autant du moi que le moi d'eux.

Ce type de pensée qui dissout le moi, le sujet, sévit encore et toujours.

Le 13 juillet, Maria Lucia et les Borer sont venus me voir en fin d'après-midi.

Puis pas de bal.

Le 14 juillet, j'ai passé la journée à ouvrir et dépouiller le courrier accumulé depuis deux mois. Projets de lettres que va rédiger la gentille Joséphine (Catherine Loridant a pris ses vacances et je serai sans assistante jusqu'à fin août).

Le jeudi 15, un photographe envoyé par Le Seuil est venu me faire prendre des poses fatigantes (photos à l'occasion de la sortie en automne de *l'Éthique*). Ce que c'est rasant ce besoin de poses, main sous le menton, visage tourné avec regard oblique...

Le 16 donc, matin, Institut Cervantes où l'Université de Passo Fundo présente le livre en mon honneur. Mon discours, que j'ai fait dans un brésilien très approximatif, est traduit dans un français encore plus approximatif avec des erreurs comiques. Mais l'estime chaleureuse que me manifestent Tania et les responsables de l'université me fait du bien.

Visite au centre antitabac de l'hôpital Cochin l'après-midi. Edwige, très nerveuse, s'irrite que je regarde ses réponses au questionnaire. Grande nervosité. Puis calmée après la consultation, sympathie pour le jeune médecin, qui ne « gronde » pas mais donne des conseils et prescrit en plus du patch des petites papaines de Nicorette (c'est aujourd'hui qu'elle en a pris la première).

La vertu esclavagiste de la maladie. Monique, devenue à demi impotente, avait réduit Guy en esclavage.

Souvent, je pense avec épouvante aux dernières années de mon père sans cesse rudoyé et rabroué par Corinne, et à celles de Guy, et si je pense qu'une mécanique infernale me pousserait dans ce sens, je suis épouvanté...

Hier soir, fatigue inouïe. Je me suis endormi avant le dîner, et quand soudain je fus réveillé par la chatte Micha qui me piétinait, je regardai le lit voisin et fus stupéfait de ne pas voir Edwige. Je pensais que c'était le petit matin.

Aujourd'hui, fatigue inexplicable au retour du marché du matin, où j'ai pris un café avec ange gardien. Je me couche après le déjeuner (très léger pourtant) et à nouveau sommeil très lourd. Sieste d'une heure, mais je reste abruti. Je me demande si ce ne sont pas les comprimés anti-herpès, qui du reste ont suivi quinze jours de Zovirax.

MARDI 20 JUILLET

Quand l'adorable se transforme en monstre, envie de fuir, épouvante à la pensée de ce qu'ont vécu mon père et Guy.

Ai rencontré samedi l'auteur de *Captive*. J'ai été capté par la lecture. Les

deux personnes, celle du texte nue et celle de la rencontre habillée se fusionnent, se séparent, se surdimensionnent, etc. Étrange.

Abîme et sublime. Oui, j'ai vécu abîmes et sublimes.

Beaucoup lisent dans le métro, j'essaie de voir les titres, ici polar, là roman, ailleurs essai. J'ai rencontré dans une boutique une jeune femme lisant *Jean Barois*. Aussitôt me remonte le bouleversement que j'ai eu à lire ce livre quand j'avais dix-sept ans. Je lui dis « c'est très beau » ; elle me dit « oui, mais ça date ».

Je n'arrive pas à tenir quotidiennement mon journal, je devrais lui consacrer une heure en fin d'après-midi (mais c'est le moment où je suis abruti).

Sa possessivité est d'enfant, non de propriétaire (ce n'est pas comme V. il y a presque quarante ans disant à M. : « C'est mon mari et je le garde. »).

MERCREDI 21 JUILLET

Depuis la visite à l'hôpital pour le tabac, Edwige néglige chaque matin de se mettre le patch antitabac ; indice fort qu'elle continue à fumer malgré ses dénégations.

De plus, elle s'est épuisée à sortir des affaires d'été, à ranger des affaires d'hiver, à faire de grandes lessives et nettoyages, elle ne demande pas l'aide de Mme L. qui est prête à la lui donner.

En plus, le temps est lourd.

Hier soir, très fort asthme ; dans la nuit, elle s'est levée deux fois, une fois pour l'aérosol, l'autre pour faire des sprays, et une troisième fois, dont je n'ai pris conscience qu'au petit matin, où elle a ouvert grand les fenêtres.

N'est pas encore levée.

A promis de se reposer aujourd'hui, le fera-t-elle ?

Partirons-nous demain pour Hodenc ?

Y aura-t-il vraiment repos là-bas ?

Extrême nervosité, agitation, délire. Tout ce que j'essaie de faire pour l'aider l'irrite ; si je lui parle de soins, elle crie que je « lui fous de l'asthme ». Prendre de la distance, mais comment prendre de la distance tout en étant présent et surtout veillant ?

Je veille et elle pense que je la surveille.

A pris patch à midi après son bain.

Au téléphone Jabbar, il me demande comment ça va, j'évoque l'éventualité de mon suicide. Je n'avais pas vu qu'elle était dans l'embrasure de la porte et écoutait ; au lieu de s'interroger sur la situation, je vois qu'elle m'en veut.

Monique s'est donnée pour mourante pendant des années, entourée de la sollicitude de Guy, de son dévouement permanent ; elle ne lui souriait jamais, quand il lui apportait des fleurs, elle lui reprochait leurs couleurs, elle a même dit une fois à Edwige : « Je le hais », et lui une fois nous a dit en nous ouvrant la porte : « C'est carcéral. » Elle lui en voulait peut-être à l'idée qu'il lui survivrait. En fait, s'étant crevé pour elle, son cœur à lui et non celui de Monique a flanché ; cela s'est compliqué d'une infection de la prostate, il est mort à l'hôpital. Alors, dans son agonie, elle n'a pas voulu le quitter, elle manifesta des forces surhumaines pour demeurer à l'hôpital. Après sa mort, elle l'a adoré et lui a voué un culte.

Je ne veux pas faire d'analogie, il y a des différences...

Mais plus je veux l'aider, plus je sens une fureur contre moi ; elle défend sa maladie comme son enfant, comme son trésor...

Eh bien, elle me vouera un culte après ma mort.

Après le déjeuner, je me suis couché un peu pour essayer d'oublier dans le sommeil. Je me suis dit : pour tout oublier il faudrait que je plonge et me noie dans l'abîme de la folie érotique...

DIMANCHE 25 JUILLET

Nous ne vaincrons pas, ne nous inclinons pas (intégrer dans *Éthique*).

Combat intérieur : lutter absolument contre l'exaspération.

C'est un affreux état d'allergie psychique. À partir d'un moment, tout ce que disait Johanne m'exaspérait, je la voyais du mauvais côté. Après avoir trop supporté, j'ai trop insupporté.

Il faut que je lutte sur moi-même contre moi-même.

LUNDI 26 JUILLET

Aggravation.

Comme notre docteur a conseillé à Edwige de supprimer le patch de nuit qui l'empêche de dormir, j'ai soupçonné qu'elle a fumé après l'avoir enlevé. Pendant la nuit, quintes typiques de la « toux du fumeur ». Trop éveillé, je sors, essaie de voir à la salle de bains si elle a une cachette à cigarettes, reste debout à la cuisine. Deux, trois heures d'insomnie.

Je passe de l'espoir au désespoir sans arrêt. Trop conscient que si elle combine patch et cigarettes elle va à la catastrophe. Elle par contre trop inconsciente ; moi, quand je lui parle de ça, elle s'irrite, crie, disant que je ne parle que de ça et lui donne de l'asthme.

Ce matin, je suis effondré. Elle s'est levée en suffoquant, s'assied, ne trouve pas le souffle pour me demander le Bronchodual ; quand elle finit par prononcer le nom du médicament, je vais le lui chercher. Après les deux longues inspirations, elle sort la gélule du dispositif inhalateur, puis je la vois qui tripote la petite boîte de Mopral (indispensable puisqu'elle prend de la cortisone depuis quatre jours), renverse deux gélules, les remet ; comme Mopral et Broncho se ressemblent, elle ne sait plus si elle a vraiment aspiré le Broncho, ne retrouve pas sa gélule.

Alors j'ouvre la boîte de Mopral, y découvre la gélule de Broncho (qui a servi), sors une gélule de Mopral.

Elle me dit que la confusion vient de mon fait ; je lui jure que je n'ai pas touché la boîte de Mopral, elle me jure qu'elle ne l'a pas touchée, alors que moi je l'ai vue la tripoter, renverser les gélules, etc.

Nouveau cas d'hallucination, ou de confusion, ou de délire depuis hier : elle avait assuré que j'avais dit qu'elle me critiquait ou que je la critiquais alors que je lui avais seulement dit « D'accord » quand elle m'a demandé je ne sais quel service. Elle jure que ce n'est pas elle qui a employé le mot « critique ».

Je m'efforce de lui parler du dosage du patch, de lui dire qu'une collaboration entre nous est nécessaire ; je provoque une crise de nerfs, de larmes. Terrible *double bind*. Chaque fois que j'essaie de parler de la question obsédante, vitale, je provoque une aggravation de l'incompréhension, donc de la situation.

J'essaie de calmer le jeu, je lui parle de mon téléphone avec Guillebaud du Seuil.

Des problèmes de fric nouveaux qui m'arrivent... Elle m'écoute, froide. Je ne puis retenir mes larmes. L'Edwige angélique réapparaît et me sourit, puis quand elle voit mon visage dont je ne peux cacher la tristesse, elle se referme.

Situation sans issue. Avec V., avec J., il y avait une issue, si pénible et difficile fût-elle : la séparation. Maintenant, non. Je ne peux la laisser. Bien entendu, comme m'avait dit mon ex-voyante lacanisée, sa jouissance est dans mon angoisse.

L'angoisse, le troisième bouton ?

Angoisse et exaspération, le cercle vicieux, en sortir.

Non, pas l'issue, mais...

Et si au lieu de m'angoisser, de tenter follement d'éviter la catastrophe (éviter qu'elle se fatigue, l'empêcher de fumer), ce qui est totalement vain et me tue, pourquoi ne pas laisser courir, attendre la prochaine catastrophe qui peut-être sera, elle, salubre ?

Le pire de moi est ressorti, angoisse, nervosité, exaspération... et je me précipite sur le mur, j'essaie de le lui expliquer. Mais elle refuse l'explication.

Je me sens affaibli, le rhume me gagne ; non, je réagis, prends de l'Oscillo et de l'Actifed ; car si c'est moi qui lui fourgue le rhume, ce sera moi le déclencheur de la catastrophe.

Essayons de faire le minimum :

Mon texte pour Alfredo Gutiérrez, *amigo de corazón*, celui sur Baudrillard.

Et puis lisons.

J'ai pris quelques notes pour *Éthique*.

J'ai relu le *Pour une éthique problématique* d'Axelos (Minuit, 1972) ; des phrases fulgurantes, dans beaucoup de radotage.

MARDI 27 JUILLET

Hodenc-l'Évêque.

La matinée ne débute pas trop mal, elle me sourit quand elle me voit, on prend le petit déjeuner, relativement apaisé ; je vais au marché en me confortant dans l'idée qu'il faut me désangoisser à tout prix, me désenervier, laisser incontrôlé l'incontrôlable...

Au marché, je trouve d'excellentes tomates. « Les meilleures de France, me dit le marchand, c'est sur Internet. – Ah, moi, j'aime la cœur-de-bœuf. – Oui, mais elles s'abîment rapidement et celles-là sont meilleures. » Comme il sera en vacances lors du marché de mardi prochain, je lui prends double ration de tomates.

Chez la crémère, je prends un bout de brebis des Pyrénées ; elle n'a plus de mozzarella. Je retourne au maraîcher pour lui demander du basilic : « Uniquement sur commande. »

Charcutier : un écriteau le dit « Champion de France du boudin noir ».

Comme mon téléphone sonne, je dis à mon interlocuteur que je suis chez le champion du monde du boudin noir. « De France seulement », corrige le charcutier. Je le corrige à mon tour par un syllogisme : « Mais la France est la championne du monde du boudin noir, donc... »

Puis le rôti. Des poulets tournent aux broches : leur jus tombe sur des pommes de terre. Il rechigne à me donner seulement un demi-poulet

fermier.

Je lui prends une barquette de pommes de terre, puis je lui demande une petite portion de travers de porc. « Ah non, c'est tout le morceau qu'il faut prendre. » Je prends.

Puis je remonte en voiture, vais à la ferme, où il n'y a pas encore les terrines de charcuterie – vendredi seulement. Je prends six excellents yaourts fermiers, un pain aux céréales.

Au retour, Edwige est un peu fermée, elle s'est fatiguée à déballer deux cartons... Comme, me dit-elle, ma robe de chambre sent mauvais, elle la porte sans plus attendre à la machine à laver, je la suis ; le déjeuner se passe bien, elle apprécie le poulet et les pommes de terre, les abricots.

Un peu nerveuse dans l'attente de Marie-Thérèse. Comme le facteur a apporté avec le courrier *Le Monde* de samedi et son supplément, je lui dis que l'on pourrait donner le supplément à Marie-Thérèse. « Elle ne lit pas... – Alors à Paul. » Elle semble acquiescer. Je demande : « Où est il ? – Je l'ai jeté. »

Et moi, craignant qu'elle craigne que je lui fasse remarquer qu'elle jette prématurément, je dis hâtivement : « D'accord, d'accord », ce qu'elle relève aussitôt en répondant à mes autres propos : « D'accord d'accord. » Ce petit clash inattendu me surprend et m'affecte...

Quand aurai-je, aurons-nous, un peu de paix ?

J'essayais de m'habituer à m'habituer à l'ivrognerie de J., j'y ai réussi un temps, et puis, en 1977, je crois au retour d'un séjour paisible à Castiglioncello, heureux à l'idée de la retrouver, je l'ai trouvée ivre, et l'allergie m'a saisi, et je n'ai plus pu m'habituer.

Ce qui m'inquiète avec Edwige, c'est que les flashes où elle ressemble à sa mère se multiplient, et parfois Edwige démon s'installe et chasse Edwige ange.

Cet après-midi, elle est partie vers 13 h 30 avec Marie-Thérèse pour faire des courses à Beauvais ou aux environs...

In Axelos : « L'énorme besoin d'affection et de tendresse qui habite l'homme depuis son enfance et jusqu'à sa mort se mélange quasi inextricablement avec des manifestations de violence, de cruauté et de sauvagerie » (*Pour une éthique problématique*, p. 44).

MERCREDI 28 JUILLET

Hier fut une journée oasis, mais, au retour de son après-midi dans les grandes surfaces de Beauvais où elle s'était épuisée à marcher sans oser dire à Marie-Thérèse de ralentir, elle continue à se fatiguer, en dépit de sa douleur au poumon, à ranger, dé-ranger, re-ranger.

Le dîner (le boudin du champion de France du boudin) fut lourd pour nous deux, et moi en plus j'avais auparavant picolé avec J.-F.

La nuit : toux, prise de Bronchodual.

Je soupçonne qu'elle a fumé pendant ses courses à Beauvais, bien entendu je ne lui pose pas de question.

Je me lève à 7 heures ce matin, car l'installateur d'antennes a dit qu'il viendrait tôt ; je suppose 8 heures. Je prends mon bain, puis sensation de froid, mon nez coule, épuisement, envie de dormir... Edwige se lève vers 9 heures, se rue sur ses sprays, s'assied pour le petit déjeuner que je lui ai préparé, et je vérifie qu'elle prend bien Mopral et Cortancyl. Puis je lui dis ma fatigue. « Va te coucher. »

Je me couche, reste au lit jusqu'à midi, mais Oscilloccinum et Actifed ont refoulé le rhume. Je reste avec une sorte de crise de foie...

J'attends Véro et Michel et suis inquiet qu'on n'ait pas communiqué directement par phone ; j'ai seulement indiqué l'itinéraire dans la messagerie de Michel. J'écoute la radio. Nous n'entendons pas la sonnerie de la porte. Soudain Véro et Michel sont là, dans la cuisine, introduits par Marie-Thérèse.

Très content de passer l'après-midi avec eux.

Et maintenant 20 heures. Dîner, puis affronter la nuit. Edwige s'est à nouveau extrêmement fatiguée.

Michel me confirme que le Risperdal la séréniserait. « C'est, dit-il, un produit de nouvelle génération qui n'abrutit pas, ne surexcite pas, n'a pas d'effet secondaire néfaste. » Il faudrait qu'on le prenne elle et moi.

Trouver un docteur qui s'en convainque, la convainque, fasse l'ordonnance...

JEUDI 29 JUILLET

Risperdal ! Ainsi une molécule pourrait nous sauver ! Mon espoir s'appelle Risperdal.

Ce matin Edwige s'est levée à 8 heures pour aller faire des courses à Beauvais. À part quelques petites pointes d'humeur, ou plutôt de nervosité, c'était plutôt cool.

J'ai terminé hier soir les entretiens de Jean Baudrillard et François L'Yvonnet. Je dois faire un texte sur Baudrillard pour L'Herne.

Mais d'abord mon texte pour Alfredo Gutiérrez.

SAMEDI 31 JUILLET

J'ai fait ce texte :

Para Alfredo, tengo una Amistad de mente y de corazon. Mi conocimiento de su obra es muy atrasado, pero lo que pudio leer me demostro in modo inmediato una concordance, un modo de veer, de sentir, de conocer, de pensar comun.

Pero es su correspondancia, en su cartas mandatas postalmente y en su mails que se manifesta el mas hundamente mi afinidad. Su modo de escribir es tan sutil, delicato, pertinente, con siempre una presencia de poesia existencial, que me encanto de leer y reller su cartas y mails. Tengo en estas lecturas la presencia de su alma, la emocion de mi alma.

Es una maravilla que existe sobre la tierra personas de la qualidad humana de Alfredo. Eso me da optimismo y esperanza.

(J'ai une amitié de cœur pour Alfredo. Ma connaissance de son œuvre fut très tardive, mais ce que j'ai pu lire m'a démontré de façon immédiate une concordance, un mode de voir, de sentir, de connaître, de penser commun.

Mais c'est dans sa correspondance, dans les lettres et ses mails que se manifeste le plus profondément mon affinité. Son mode d'écriture est si subtil, délicat, pertinent, avec toujours une présence de poésie existentielle que lire et relire ses lettres et mails m'enchantent. J'ai en ces lectures la présence de son âme, l'émotion de mon âme. C'est une merveille qu'existent sur la terre des personnes de la qualité humaine d'Alfredo. Cela me donne optimisme et espérance.)

Depuis jeudi, j'essaie de tenir l'angoisse à distance. Edwige m'assure qu'elle ne fume plus, mais elle met son patch de plus en plus tard ; quand elle est revenue de Beauvais hier son patch est « tombé ». Elle étouffe au milieu de la nuit, se calme un temps avec du Bronchodual jusqu'à l'étouffement du matin. À côté de la toux catarrhale de l'encombrement bronchique, je crois discerner la toux du fumeur. J'ai découvert un petit briquet camouflé derrière la boîte de Kleenex dans la salle de bains. Et elle continue à se fatiguer, incapable de trouver la détente, toujours pressée de ranger, déranger, faire la lessive et, depuis deux jours, faire des courses.

Le jeudi, elle avait convenu de faire ses courses le matin à Beauvais, puis de se reposer l'après-midi où j'irais au Super U de Sainte-Geneviève. D'autant plus qu'on invitait les Rolland à dîner au restaurant le soir. Or elle tient à venir avec moi au Super U, au Weldom ; de là elle veut aller au Champion de Hermes.

Je me chante *in petto* sur la musique de Brel : « Elle a voulu voir Super U et elle a vu Super U, elle a voulu voir Champion et elle a vu Champion... » Et M. Paul ajoute : « Comme toujours. »

Bref, au retour tardif de ces équipées (où je me ramasse trois bouteilles de vin), elle est épuisée. On repart peu après prendre les Rolland à Tillard, ils nous guident vers ce restaurant à Mello. Au pied d'un superbe château Renaissance qui domine la colline, il y a cet ancien relais de poste aménagé en hostellerie ; on dîne en terrasse dans la jolie cour intérieure. Tout est agréable à l'œil, puis agréable au palais. Chacun est heureux de ce qu'il croque. La température très douce fraîchit légèrement au crépuscule, je vais chercher dans la voiture un châle en laine pour Edwige. La fraîcheur nous pousse à rentrer. Nous voici à la voiture. Moi debout près de la porte du conducteur, attendant que s'assie Edwige qui conduit, je parle sans me rendre compte qu'elle s'est assise depuis et ferme violemment sa porte. Celle-ci se referme

sur mon médius qui était resté sur la rainure supérieure de la portière. La porte refermée écrase mon doigt, je hurle, Edwige ne comprend rien, il faut quelques secondes pour qu'elle saisisse qu'elle a refermé la portière sur mon doigt. Elle rouvre affolée. Je crie toujours. Heureusement, la voiture est près des cuisines et Edwige demande de la glace ; on m'apporte un sac rempli de cubes de glace, c'est encore plus douloureux d'y mettre le doigt. Flavienne veut qu'on aille à l'hôpital faire une radio, mais je vois que je peux, bien que très douloureusement, remuer ce doigt. La douleur progressivement devient tolérable, je commence à plaisanter, disant que je ferai une petite tombe dans le jardin pour mon doigt, mon cher doigt, je chante *Ich hatt' einen Kameraden*, cette chanson si émouvante de la Première Guerre mondiale, évidemment pour évoquer mon doigt perdu ; je donne à J.-F. une leçon de stoïcisme en lui demandant d'admirer mon comportement digne de l'Antique. Le doigt est tuméfié, noirci, gonflé, mais intact. On dépose les Rolland à Tillard et Flavienne tient à me donner Doliprane, plastique glaçant et autre remède. Edwige n'a cessé durant tout le voyage de se reprocher de m'avoir fait si mal ; très tourmentée, elle rentre avec une poussée d'asthme carabinée.

Je suis tout heureux de sa sollicitude, j'essaie de lui dire que cela lui permet de comprendre ma propre sollicitude à son égard, mais le message ne passe pas. Le Doliprane me fait dormir comme une souche jusque vers les 4 heures du matin, puis les toux d'Edwige me mettent dans l'angoisse et je me rendors par à-coups...

Il est vrai que le patch et la cortisone conjugués l'empêchent de dormir et, depuis l'arrivée, elle n'a pas eu une nuit paisible, ce qui aggrave l'humeur, etc.

Sortirons-nous du cercle vicieux ? Le docteur A. va nous envoyer par la poste une ordonnance de Risperdal. Risperdal, espoir suprême et suprême pensée.

Le lendemain, vendredi 30. Au matin, le doigt reste endolori, un peu gonflé, mais ça va. Déclenchement d'une sottise scène avec Edwige. J'étais au réfrigérateur que je ferme. Puis elle me dit : « Ferme ! » ; je lui dis d'une voix morne : « Je l'ai fermé », puis m'en éloigne en levant (pour moi-même) les yeux au ciel. Elle me reproche de lui reprocher de me demander de fermer le réfrigérateur : « Sans cesse tu oublies de fermer », etc. Je lui dis que je ne lui reproche rien, qu'elle a tort de s'enrager parce qu'elle me demandait de refermer un réfrigérateur déjà fermé.

C'est reparti. Elle reste fermée, hostile, pendant des heures ; en dépit de mes efforts (je ne peux supporter sa mauvaise humeur), d'enlacements, elle me repousse.

Je suis démoralisé après le déjeuner, abandonne tous mes projets d'écriture, puis je me dis que c'est idiot. Je vais l'aider à la machine à laver ; progressivement, c'est moins tendu, mais cela reste froid.

L'après-midi, je vais à la ferme Hainque chercher des œufs (poules

nourries au grain) ; Edwige va à sa première séance de kiné respiratoire à Sainte-Geneviève. À son retour, J.-F. arrive, mais, comme il est presque 19 heures, je vais à la ferme d'AAA chercher charcuterie, pain aux noix et fraises des bois. Je retrouve J.-F. et on évoque de vieux souvenirs de Staline. Comme on reste marqués par cette expérience shakespearo-dantesque !

Dîner assez calme, œufs coque puis salade du jardin de Marie-Thérèse.

À un moment, je vais au salon du fond avec Edwige pour inaugurer la nouvelle TV. Malheureusement, on a mis l'abonnement TPS qui n'a pas Ciné Cinéma, ni TCM. Enfin, après un moment sur un film niais de la jeunesse d'Elvis, je tombe sur un impressionnant Jodorowsky. À un moment, Edwige arrive vers moi les bras tendus, illuminée d'amour.

Elle part faire son aérosol, puis revient, on regarde *Tusk* du même Jodorowsky, film dont le héros est un éléphant rebelle qui devient ami de la fille du gros colon britannique ; les images sont superbes, le suspense prenant. Toutefois, Edwige est très fatiguée et part se coucher avant la fin. Je reste jusqu'au bout où, après avoir risqué mort et captivités, puis avoir sauvé une nouvelle fois la jeune Élise, Tusk retrouve la liberté.

Me couche vers 1 heure, ne peux me lever quand le réveil d'Edwige sonne à 8 heures. Elle tient à partir tôt à Beauvais pour faire ses courses. Je m'extrais du lit vers 10 heures. J'appelle son portable en vain plusieurs fois. Enfin, je la touche alors qu'elle sort d'une grande surface et se rend en ville de Beauvais.

Souvent je me dis qu'on pourrait être heureux ici : la maison est charmante, à la fois fraîche et lumineuse, beaucoup de boiseries internes (les murs extérieurs sont en colombages de style normand, elle date du XIX^e siècle), le jardin, qui est plutôt un petit parc avec trois très grands et vieux arbres, un tilleul et deux conifères, est si agréable à voir et pour s'y promener, avec ses arbustes, ses rosiers, ses glycines, etc., les oiseaux causent un peu partout. Et pourquoi être si infortuné en ce lieu de bonheur ?

Je vais faire mon texte sur Baudrillard.

Quand Edwige reviendra, on ouvrira la porte du jardin aux chattes qui sont restées cloîtrées depuis notre arrivée. Puis on les appellera pour le déjeuner.

DIMANCHE 1^{er} AOÛT

Hier, tout s'est passé parfaitement, Herminette et Micha sont sorties, Micha a exploré le jardin, a couru, puis elles sont revenues d'elles-mêmes à l'intérieur pour se reposer. Le soir, on a fermé la porte du jardin, et les perspectives étaient des plus riantes.

Au moment où j'allais rejoindre Edwige au lit, elle me demande d'ouvrir la fenêtre de la chambre du haut (chambre d'amis), puis de fermer la porte de cette chambre. Bien que cela me semble inutile, je préfère ne pas discuter et obéis en automate. Seulement il m'est sorti de la conscience que la porte de cette chambre n'est pas hermétique, laisse un grand jour en oblique dans sa partie inférieure, où évidemment un chat peut passer. Micha dort dans le bureau voisin sur mon siège. Je vais me coucher.

Au matin, lourd réveil à 9 heures après des phases d'insomnie (inquiétudes, angoisses), je vais à la cuisine pour nourrir les chattes. Minette arrive, non Micha qui pourtant est toujours là, frénétique, à attendre que je lui ouvre la boîte de croquettes. Inquiet, je monte à l'étage et vois aussitôt l'ouverture sous la porte de la chambre. Je m'y précipite, pas de Micha. Je cherche partout dans la maison puis dans le jardin, en vain. Micha a dû dès le début de la nuit sortir par la fenêtre, puis passer sur le petit toit de l'appentis d'où il est très facile de sauter dans la rue d'Abbecourt. Le matin, il y a des voitures rapides, des tracteurs bruyants.

J'avise Edwige, aussitôt désespérée, sûre que Micha est perdue, qu'elle a galopé au loin, qu'on ne la retrouvera jamais.

Je sors, vois le voisin de la rue de l'Église revenu de vacances il y a deux jours. Homme aimable qui non seulement m'écoute, mais va aussi dans la rue d'Abbecourt et questionne la jeune fille chargée de la maison voisine de la nôtre, dont les habitants sont en vacances. Je téléphone à Mme Hainque, je téléphone à Flavienne, puis je fais une affichette que je vais apposer à la mairie, dans la grand-rue. Sur mon chemin, j'apostrophe un homme qui sort de sa camionnette, puis deux femmes dans leur jardin, puis deux ou trois autres personnes, et à tous je donne le signalement de Micha et mon téléphone. À la mairie, j'appose mon affichette.

Auparavant, j'avais pris la Corsa et avais patrouillé dans le voisinage, m'arrêtant, sortant de la voiture criant « Micha ! Micha ! » sans trêve, puis repartant. En vain.

Au retour de la mairie, je note les noms des boîtes aux lettres de la rue de l'Église pour chercher leurs numéros de téléphone dans l'annuaire. Je téléphone aux pompiers qui se déclarent incompétents, à la gendarmerie de Noailles qui note le signalement, puis, sur le conseil de Marie-Thérèse, je trouve dans l'annuaire les deux stations locales et je laisse mon appel sur leur messagerie vocale. C'est dimanche. Demain matin, j'irai à Sainte-Geneviève faire imprimer une centaine d'appels à trouver Micha, les diffuser dans les boîtes aux lettres, éventuellement par le facteur.

Je téléphone au portable de ma chamane qui me répond d'Alger, tout heureuse d'être à la mer. Je lui demande si elle peut faire quelque chose. Elle dit : « Je la vois, elle est perdue, elle s'est perdue, mais elle n'est pas loin. » Elle me promet de faire quelque chose et me demande de l'appeler demain soir. J'ai téléphoné aux voisins dont j'ai trouvé le numéro dans l'annuaire ; tous en général bienveillants, mais n'ont rien vu et ne savent rien.

À 15 heures, j'impose à Edwige un déjeuner jambon, salade verte. Elle est sûre que Micha est perdue, elle se le reproche.

En fait, nous avons tout fait pour qu'elles soient heureuses et en paix dans ce jardin, on a fait édifier un grillage tout autour, on a fait griller les fenêtres... Tout était parfait. Il a fallu cette erreur et inconscience pour rendre vain et dérisoire ce dispositif de sécurité qu'on avait mis tant de temps et de soin à construire.

17 heures. Une voisine de Tillard est venue avec un pendule, et guidée par ce pendule est allée dans un coin broussailleux, dans un champ voisin, a cru entendre un faible miaulement ; nous avons appelé Micha, nous avons agité les broussailles, rien.

Bon, je vais essayer de terminer mon texte sur Baudrillard.

MARDI 3 AOÛT

Je n'ai pu tenir le journal. Après une journée d'angoisse, retour de Micha le soir à 23 h 30 ; j'avais laissé ouvert le portail. Minette sur la fenêtre de notre chambre a miaulé, Edwige a tendu l'oreille puis a entendu la voix grave de Micha. Elle ouvre, puis me crie, suffoquant : « Micha est là ! Micha est là ! » Elle est toute secouée par une poussée d'asthme.

Aérosol, on est heureux.

Je pense que nos sommeils vont être paisibles.

Vers 5 heures du matin, je suis réveillé par des cris de douleur effrayants. Je me lève et vois Edwige, qui a raté la marche qui sépare la chambre de l'entrée, se tordant de douleur à terre. Elle avait subi une forte poussée d'asthme à la suite de la fatigue et des émotions de la veille, et avait voulu aller à la salle de bains prendre un spray. Elle me demande de la lever, mais dès que je la touche, elle hurle, elle me demande le Foradil, puis le Pulmicort, elle refuse que j'appelle les pompiers, elle hurle quand je lui approche un sac de glace de la cheville, très enflée. Heureusement, je me souviens que les Hainque, nos voisins fermiers, qui dès le début se sont montrés plus que serviables, se lèvent tôt. Je leur téléphone. M. Hainque arrive rapidement, suivi de Mme Hainque, ils portent Edwige au lit, confirment qu'il faut appeler les pompiers. J'appelle et assez rapidement ils arrivent, installent Edwige sur un brancard et la voiture de pompiers file vers l'hôpital de Beauvais avec des secourus qui font hurler Edwige jusqu'à ce qu'on arrive à la nationale.

Résumé : attente urgences.

Perfusion d'un analgésique.

Radio.

Et fracture : on va voir le médecin pour savoir s'il faut ou non opérer.

Verdict : elle sera opérée le lendemain matin.

On me chasse de la chambre à quatre lits où est Edwige.

Je rentre à Hodenc, téléphone au docteur A. et à Jaques Robin, docteur lui aussi, qui vont rejoindre l'hôpital de Beauvais.

Vers 14 heures, je m'effondre pour dormir un peu.

Réveil à 16 heures, téléphone urgent de Flavienne. L'hôpital ne garde pas Edwige, une ambulance va la prendre à 16 h 30 pour la conduire à la clinique Pauchet d'Amiens. Il n'y a pas de lit à Beauvais, ni à Cochin ou l'Hôtel-Dieu, où ils ont téléphoné.

J'avais préparé les affaires qu'elle m'avait demandées, je les prends. Je bondis sur la Mégane et me rue vers Beauvais, très inquiet de rater le chemin pour l'hôpital (très compliqué, mais J.-F., qui était venu me chercher en fin de matinée, m'avait plus ou moins expliqué). Bref, j'arrive au moment même où les brancardiers la conduisent vers l'ambulance. Je veux l'accompagner. L'infirmière me l'interdit. Je veux aller à Amiens avec ma tire, elle me dit : « Inutile, on l'opère ce soir, vous ne pourrez pas la voir, attendez chez vous. »

Je rentre accablé. Quand je téléphone à la clinique deux heures plus tard, elle est inconnue et à la réception et à la chirurgie. Flavienne au téléphone me suggère qu'elle serait aux urgences. Là, effectivement, on me la passe un moment, elle me dit qu'on l'opère seulement le lendemain matin. Je ne sais ni qui est l'anesthésiste ni le chirurgien. Je téléphone à Robin, qui s'informe et me laisse un message : la clinique et le chirurgien ont bonne réputation.

Dans la nuit, je me réveille à 3 heures du mat' et ne peux me rendormir. Finalement je sombre, me lève très difficilement, nourris les minettes, téléphone à la clinique où l'on me passe Edwige. Elle me dit qu'il n'est pas sûr qu'on l'opère. Vu son état pulmonaire et ses diverses faiblesses, il se peut qu'ils optent pour un plâtre de trois mois. C'est pour elle et pour moi la meilleure solution.

Philippe Abastado et Jacques Robin sont entrés en relation avec le chirurgien, qui déclare que, très probablement, Edwige ne sera pas opérée, mais attend la totalité des résultats d'examens. Robin me donne le phone du chirurgien, je l'atteins, il me dit qu'au début de l'après-midi on saura s'il y aura opération ou non. Je termine ces notes, vais croquer un petit morceau et vais partir pour Amiens.

Hier soir, j'ai eu le temps de faire un assez mauvais texte sur Baudrillard, et un petit texte pour le communiqué de mon ange gardien.

21 h 11. L'opération est annulée.

J'ai pu rejoindre le chirurgien au téléphone ce matin et il m'avait dit que l'opération ne se ferait probablement pas ; motif : la fragilité pulmonaire

d'Edwige et aussi le fait que la fracture n'est pas sur l'os mais sur l'articulation et qu'un plâtre de trois mois permettrait de la résorber. Je crois aussi que les interventions de Jacques Robin et de Philippe Abastado l'ont fait pencher du côté de la prudence. Ainsi l'intervention, jugée inévitable à Beauvais, devient inutile à Amiens.

J'étais très fatigué la matinée, j'ai eu très peu d'appétit pour le déjeuner, je suis parti vers 13 heures pour Amiens.

Partout, au bord des routes puis de l'autoroute, des champs moissonnés, de grosses roues de blé qui remplacent les meules d'autrefois, des tracteurs mastodontes qui obstruent les petites routes. Je fonce sur l'autoroute Beauvais-Amiens.

Je trouve Edwige très énervée contre les infirmières, « méchantes » et qui négligent ses appels... Elle ne s'ouvre à moi qu'à la fin de la journée, lorsque je lui ramène d'une pharmacie voisine brosse à dents, dentifrice, biscuits.

Je vois le docteur qui confirme l'abandon de l'opération. Il fera poser le plâtre quand le pied aura dégonflé, demain. Il prévoit le départ vendredi. Edwige devra rester trois mois le pied plâtré, c'est-à-dire immobilisée. J'y vois des avantages secondaires, mais j'espère qu'elle ne sera pas sans cesse de méchante humeur. Sa mère, immobilisée, était devenue totalement odieuse pour son malheureux époux qu'elle précipita (inconsciemment) vers la tombe.

Une doctoresse pneumologue est venue voir Edwige, alors que j'étais dans sa chambre. À la question « avez-vous cessé de fumer », elle répond « oui », et je dis « pas tout à fait ». Elle me dit en colère que c'est à elle de répondre aux questions. Cette pneumologue va lui faire un examen des gaz du sang.

En dépit de ma déception de la trouver de si mauvaise humeur (de ne pas se réjouir à mon arrivée), je reprends la route pour Hodenc, rassuré en profondeur.

L'autoroute Amiens-Beauvais est quasi déserte et seule la crainte des radars m'empêche de monter à 160. Puis je me perds dans Beauvais pour finalement trouver une indication pour Allone et la N1 pour Noailles.

Marie-Thérèse a nourri les minettes qui viennent me saluer. J'ai grand appétit (très grand, comme je n'en ai pas eu depuis longtemps). Je me tape le reste de mon boulgour-ratatouille, puis le reste de marsala, de tomates mozzarella, puis le reste du pâté de campagne aux morilles, puis une salade de Marie-Thérèse que je me suis assaisonnée, du fromage, le tout arrosé d'une demi-bouteille de muscadet sur lie trouvée au Champion et dont je me régale.

Au Champion aussi j'ai trouvé un cabernet-sauvignon « vin de pays d'Oc » qui m'a bien plu dans son authentique simplicité.

Il est 21 h 30. Irai-je à la TV ? Je me sens bien fatigué. J'ai perdu mon petit carnet où j'ai écrit phones et adresses indispensables ; ainsi, j'ai perdu le phone de Jean Tellez et celui de Valérie Gautier, la maquettiste du Seuil. C'est fou ce que je perds ou crois perdre en ce moment.

Sympathique lettre d'Ali Aït Abdelmalek qui se propose d'écrire un livre sur mes idées en sciences humaines.

MERCREDI 4 AOÛT

Lever difficile à 7 h 30 car il doit y avoir deux livraisons ce matin entre 8 et 13 heures. L'une : lit pour chambre d'amis ; l'autre : réfrigérateur qui remplace notre mini-réfrigérateur émigré de La Bollène-Vésubie.

J'appelle Edwige vers 8 h 30. Elle a passé une nuit de souffrances, on ne lui a pas donné de calmants (les infirmières ne prennent jamais d'initiative). Ce matin, elle a vu le doc qui lui a confirmé qu'on lui met le plâtre demain et retour vendredi. On attend aussi les résultats des prises de sang demandées par la pneumologue.

Marie-Thérèse reste jusqu'au 28 et part en vacances jusqu'au 15 septembre. Il faut quelqu'un au quotidien. Mme Hainque me dit : « Il y a aussi le problème de la coucher le soir. » Vu ma sciatique, ce ne me sera pas possible de la porter. Très aimablement, elle me dit qu'elle et son mari pourraient venir le soir. Puis Marie-Thérèse me dit qu'« une fois montée la marche à cloche-pied, je peux l'aider à la mettre au lit, puis bien l'installer ». J'ai téléphoné aussi à Mme Fournier, l'audibertiste de Noailles qui m'avait contacté au début de l'année parce qu'elle avait trouvé deux lettres que j'avais adressées à Jacques Audiberti. « Avez-vous les lettres d'Audiberti ? – Hélas, j'ai tellement déménagé, et perdu (?) de caisses pendant les déménagements... je n'ai rien. » Je l'avais rencontrée une fois à Hodenc, puis tout a été interrompu avec la maladie et l'hospitalisation d'Edwige.

Je songe avec terreur aux répétitions de génération en génération qu'a étudiées Anne Ancelin-Schützenberger (ah, quel ami délicieux était Marco Schützenberger !). Si cela se vérifie, il y a de quoi être terrorisé.

Quand Monique, la mère d'Edwige, fut immobilisée (par crainte d'infarctus), elle mit son mari en esclavage, elle le rudoya sans cesse, avec des moments de haine. Lui, sans cesse dévoué, s'épuisant pour chercher à lui faire plaisir, jamais récompensé, toujours rudoyé ; il était nouveau, très solide apparemment ; ce fut lui qui s'effondra dans une crise cardiaque au restaurant

La Rotonde. Atteint à la fois au cœur et à la prostate.

Être immobilisée comme sa mère (seulement trois mois, j'espère), comme sa mère elle va probablement être très mécontente de l'immobilisation et je risque de subir le sort de Guy Albot.

D'autre part, du côté de mon père, je crains la répétition. Corinne, dans les dernières années, l'avait pris pour souffre-douleur, le réprimandait sur tout, ne pouvait plus le supporter ; et cette femme l'avait adoré, l'avait pourchassé (ah, je n'ai rien raconté de ça dans le livre sur mon père, mais bientôt je pourrai l'ajouter en supplément, à condition, improbable, qu'il y ait une réédition) avec menace de suicide... et elle avait fini par le haïr (« C'est parce que je ne peux plus lui faire l'amour », disait mon père, croyant tout expliquer, inconscient de la culpabilité qui rongait cette femme).

Alors voilà ma hantise. Qu'advendra-t-il ?

Pour le moment, je cherche une remplaçante de Marie-Thérèse pour la période d'absence du 28 août au 15 septembre.

Mme l'audibertiste m'a indiqué l'office de placement de Noailles.

On pourrait vivre tranquille, contents de lire, écouter de la musique et regarder la TV, c'était ce que je m'étais déjà dit quand elle sortait de l'hôpital, et aussi à La Rochelle. Ce rêve s'est évanoui. Elle s'est remise à fumer.

Et à s'épuiser, c'est-à-dire tout faire pour souffrir et risquer une nouvelle crise.

Alors je me suis dit qu'il ne faut pas abandonner totalement les conférences, hors Paris et en Europe, et j'ai préparé mon séjour au Mexique en novembre pour la nouvelle université qui portera mon nom et mon grand dessein éducatif...

Je vais partir vers midi pour faire les courses urgentes à Paris.

DIMANCHE 8 AOÛT

Journal interrompu.

Je croyais pouvoir circuler aisément dans Paris ; j'ai été plusieurs fois bloqué, et notamment par la suppression de la circulation automobile du pont au Change à Saint-Michel au profit des autobus...

J'ai vu avec Jean les deux maquettes de couverture pour l'*Éthique* ; ce n'est pas ça. Valérie Gautier a retenu le visage de femme dans la *Madeleine* de de La Tour, je lui dis que je veux ce visage avec la flamme de la chandelle qui luit dans la nuit. Trois jours plus tard, je reçois une nouvelle maquette avec visage et flamme, et je comprends que ce que je veux c'est seulement la flamme d'une chandelle qui luit dans la nuit, sans visage ; c'est cela l'éthique, une flamme dans la nuit.

En relisant mon manuscrit, je vois que les deux marques initiales sur mon esprit, celle du scepticisme et celle de la foi, se sont non seulement combattues, mais développées, entre-fécondées, et qu'elles ont trouvé leur expression finale dans l'éthique complexe, qui intègre incertitudes, contradictions, au sein d'une foi dans l'amour.

V. B. Rencontre sans rencontre.

Retour le soir. Edwige a été plâtrée et me dit rentrer le lendemain matin.

Je pars donc le 5 au matin avec la Corsa pour Amiens. Formalités à la clinique Pauchet. Edwige rentre en ambulance et moi je précède avec la Corsa.

L'après-midi, je me préoccupe de louer un fauteuil roulant. Marie-Thérèse avait cherché dans la matinée un déambulateur.

Je crois qu'Edwige plâtrée va se reposer, je constate avec terreur qu'elle se fatigue encore plus à cloche-pied, sautant la marche de la chambre, celle de la cuisine, allant ranger, nettoyer. Je la supplie de me laisser faire, elle me dit incapable. Je lui dis que Marie-Thérèse pourrait rester jusqu'à la mi-mai dans la petite maison d'à côté et l'aider à se laver ; elle se récrie en refusant qu'une étrangère lui lave le derrière et, entrant en phase diabolico-démentielle, dit qu'elle ne veut pas d'une étrangère, qu'elle n'a pas besoin de moi, que je la mette dans un hôpital (dont elle a horreur). Je lui rappelle qu'elle trouvera des infirmières négligentes ou méchantes, qu'elle passera des nuits à demander aide, aérosols, etc., sans avoir satisfaction. « Alors je rentre à Paris. – Mais il n'y aura personne pour t'assister, faire le ménage, et... » J'ai le tort de lui dire tout cela avec de plus en plus d'énervement, d'évoquer le sort de Guy : « Ah tu te plains alors que c'est moi qui souffre ! » J'ai le tort de lui dire que je suis le bouc émissaire de ses souffrances. À un moment, elle s'agite, avec son déambulateur, s'effondre par terre en me hurlant : « Salaud ! salaud ! »

Affolé, je téléphone à J.-F. qui prévient Flavienne. J'ai cru en téléphonant du jardin qu'elle n'entendrait pas : « Ah ! tu demandes du secours, tu veux m'enfermer comme folle. – Je ne peux pas à la fois vouloir te garder et vouloir t'enfermer. » J'ai le tort de vouloir raisonner, je le sais ; une fois de plus, j'ai perdu les pédales, je suis excédé. Flavienne arrive, me dit de la laisser faire ce qu'elle veut, puis lui parle en tête à tête.

Je pars faire les courses : ambulanciers pour chaise roulante, pharmacie pour ordonnances, Shopi pour achats divers, puis la ferme où je dois faire une longue attente derrière des mémés qui s'approvisionnent en charcuterie, légumes, salades, pains, œufs, etc.

Je rentre vers 19 heures, Flavienne est partie. Froideur. J'essaie de l'embrasser, elle me repousse. On commence à dîner côte à côte en silence. À

un moment, sa main se tend vers moi, saisit mon bras et elle me regarde avec des yeux angéliques. L'ange a remplacé le démon.

Elle est très fatiguée le soir. J'ai fait déplacer le lit pour qu'elle puisse aller de son côté avec le déambulateur ; mon côté est contre le mur et je monte dans le lit par-devant. On se dit bonsoir tendrement.

Puis réveil dans la nuit, elle a allumé, suffoque, souffre du pied, a envie d'uriner. Je lui dispose la bassine le temps très rapide qu'elle soulève la fesse et que je lui soulève la chemise de nuit (elle aurait horreur de la moindre goutte d'urine sur le drap). Je réussis à retirer la bassine, puis à la vider. Elle suffoque ; je lui mets une gélule dans le Bronchodual : guère de résultats ; je lui apporte le Foradil, puis le Pulmicort, puis un verre d'eau pour se gargariser la gorge, une bassine pour cracher. Je l'aide à se recoucher en soulevant par le talon la jambe plâtrée. Il y aura un deuxième réveil vers 5 heures. J'aurai grande difficulté à me rendormir, tout à mes pensées désespérées.

Le lendemain matin, après à nouveau les divers sprays, elle est un peu mieux, continue à se fatiguer.

Que faire ? J'espère dans le Risperdal, que je vais chercher le lendemain à la pharmacie.

Les nuits sont très mauvaises ; elle est moins agitée, se fatigue moins, mais se fatigue.

Poussée d'amour : elle veut me faire un gratin d'aubergines. Je vais à la ferme le samedi en début d'après-midi, fort heureusement il n'y a pas d'attente. Je prends aubergines, fromage de chèvre frais, fromage blanc moulu, tomates.

Vers 20 h 30, Flavienne et J.-F. sonnent. Première réaction d'humeur. J.-F. a apporté une bouteille de rosé glacé, je sors rillettes d'oie et saucisson frais à l'ail. On parle, Edwige est détendue, de plus en plus, on se raconte des blagues. J.-F. demande que je lui verse 1 500 francs par mois pour ses services bénévoles, transports à la gare, etc. « D'accord, lui dis-je, mais moi j'évalue à 1 700 francs par mois tous les avantages moraux, culturels et intellectuels que tu tires de mon voisinage. »

Dimanche. La nuit a été mauvaise, mais la matinée pas trop. Je m'étais éveillé en même temps qu'Edwige vers 8 heures. Je lui dis : « Rendormons-nous une heure », ce que je fais. Quand je me réveille vers 9 heures, elle s'est levée, a nourri les chattes, je me sens honteux.

La journée a été plus calme, Marie-Thérèse et elle ont bavardé, Marie-Thérèse l'a conduite en voiture roulante dans la pièce qui sert de lavanderie dans la maison du jardin. Mais, tandis que je rédige ce journal, j'entends des bruits dans la cuisine et, au moment où je vais m'arrêter, j'entends son

LUNDI 9 AOÛT

On entend sans cesse ici des tourterelles.

De ma fenêtre, je revois le merle que je voyais en janvier-avril, pendant la rédaction finale de mon *Éthique*. Il sautille, picore, s'arrête, regarde, resautille.

Derrière la maison, parmi les massifs de troènes, il y avait un nid avec trois petits merles ouvrant démesurément le bec ; étaient-ils malades, abandonnés ? Quelques jours plus tard, j'ai vu un merluchon sautiller au pied des troènes. J'espère que la famille se porte bien. Peut-être est-elle déjà dispersée...

Edwige semblait s'être moins fatiguée que la veille ; après le dîner, elle avait envie de voir à la TV *Intelligence Service*, un film de guerre où deux officiers anglais kidnappent en Crète le général en chef des troupes allemandes. Mais comment monter les cinq marches obliques qui vont à la TV, celle-ci étant au fond de la pièce et ne disposant pas d'un câble qui puisse la rapprocher de la pièce précédente ? Je conduis Edwige en voiture roulante jusqu'au bas des marches ; elle s'assied sur la première et, avec les reins, elle se soulève en marche arrière. Puis je la conduis en fauteuil roulant au divan TV. Elle a très rapidement grand sommeil et grande fatigue. Serait-ce un premier effet du Risperdal (espoir suprême et suprême pensée) ? Je ne sais pas trop si elle a suivi la fin du film. C'est très difficile de la ramener dans notre chambre via la salle de bains : ce n'est pas tant la distance, c'est qu'il y a des différences de niveaux qui rendent impossible une circulation normale en fauteuil roulant.

Je suis inquiet des conséquences de cette fatigue.

Au cours de la nuit, premier éveil à 2 heures, à la fois douleur du pied, suffocation, envie de pisser ; je m'affaire : bassin qu'il faut bien mettre, puis retirer délicatement, Foradil, y introduire une gélule Pulmicort, apporter de l'eau pour se gargariser et la bassine pour cracher. Et c'est reparti pour deuxième sommeil. Nouvelle alerte à 5 heures ; pour ne pas me réveiller, elle n'allume pas sa lampe, mais je l'entends tousser, je me lève, allume, re-bassin, re-sprays, on éteint. Le matin vers 8 heures, elle tient à se lever, va aux toilettes, prend ses sprays. Pendant ce temps, je lui prépare son petit déj ; quand j'ai terminé, je vois qu'elle est retournée se coucher ; je me recouche aussi.

À part quelques petits accès, j'ai l'impression qu'il y a moins de nervosité, et il y a des moments adorables, comme quand on s'est recouchés au petit matin, se tenant par les bras. Edwige ange tend à refouler Edwige

démon. Je veux l'espérer. Je me sens mieux. Et je m'habitue aux deux réveils nocturnes. Mais je me sens mieux parce que j'ai l'impression d'une légère amélioration psychique et aussi asthmatique, le pied restant douloureux à l'extrême.

Je suis parti vers 11 h 30 pour aller à la gare prendre les horaires d'été, puis au Shopi où je fais diverses emplettes. Il n'y a presque plus de clients à 12 heures, le magasin ferme à 12 h 30. Mais je trouve difficilement ce que je cherche. Un gros type passe près de moi. Je lui demande la pâte à tarte : « Rayon charcuterie. » Ce n'était guère évident. Cannelle ? Il m'y conduit – recoin de rayon difficile à trouver. Il faut bien un mois pour connaître tous ces rayons où les choses ne sont pas cartésiennement réparties.

À mon retour, Edwige lit au lit. Je suis content, puis je me rends compte qu'elle a fait la vaisselle, et contrairement à ce que je lui avais demandé (elle avait acquiescé), elle n'est pas restée assise jusqu'à mon retour.

Les courses me mettent de bonne humeur. Tout en ayant hérité de ma mère mélancolie et pessimisme, j'ai hérité de mon père la bonne humeur. Chez lui, elle était, sauf tragédie, permanente ; chez moi, il y a lutte entre l'héritage paternel et l'héritage maternel. Les recherches génétiques le confirmeront. Les gènes ne sont pas des éléments stabilisés, il y a une assemblée de gènes en complémentarité et/ou conflit, avec renversement de majorité comme dans les parlements. Enfin, moi qui étais totalement désespéré hier, je chantonne, des airs m'arrivent comme *Ô ma Rose-Marie*, je ne sais pourquoi.

Au début de l'après-midi, je vais me siester quarante minutes ; quand je sors du lit, elle est assise lisant sagement ; il est presque 14 heures ; elle croit que Marie-Thérèse viendra à 14 heures et la conduira au Mr. Bricolage d'Allone. En fait, Marie-Thérèse avait annoncé qu'elle viendrait à 16 heures.

Edwige continue à lire, puis soudain : « Où est Minette ? » Micha se repose, Minette est introuvable dans la maison que j'explore partout, sauf dans le petit réduit du fond de l'étage. Je sors, arpente le jardin, cherche partout, appelle Minette. Je rentre : « Minette n'est pas dans le jardin. » Peu après Minette descend l'escalier comme une reine, et va trouver Edwige qui me dit : « Donne-lui un bonbon. »

À 16 heures Marie-Thérèse arrive, embarque Edwige et la voiture roulante. Je monte à mon bureau quasi déserté, fais quelques phones, décachette des lettres, me mets à ce journal.

J'oubliais. Hier après-midi, en dépit de la lourde chaleur (orage menaçant qui n'éclate pas), Edwige avait inauguré son superbe four allemand, pour y rôtir les aubergines. Puis j'avais épluché, écrasé les aubergines, mélangées avec huile d'olive, œuf, fromage blanc, j'y avais ajouté un peu d'ail, puis au four. Le four est très lumineux et on peut suivre à l'extérieur le progrès de l'opération jusqu'à ce que se constitue une petite croûte brune sur le gratin.

Au dîner (restes froids du rôti de bœuf, puis salade de tomates du jardin de Marie-Thérèse), je goûte un peu du gratin. Ce midi, je me suis découpé une bonne portion, et à l'heure du goûter pendant l'absence d'Edwige je m'en suis tapé encore. Et je voudrais ce soir faire des pommes de terre au four à ma façon.

Elles sont rentrées, et Marie-Thérèse dispose dans et sur la baignoire les installations qui permettront à Edwige de prendre assise une douche.

Il est quasi 19 heures. Saint Risperdal, veillez sur nous !

Sur un prospectus des Éditions Labussière, un livre de Georges Osorio assure que « quelque chose de conscient persiste après le dernier souffle » ; le livre s'appelle *Dans la lumière de l'éternité*. Un attrape-gogo de plus avec toutes ces lettres vous disant comment cesser de souffrir, comment bander au max, etc., sans compter les voyantes qui vous assurent que vous allez gagner une fortune, et les loteries diverses qui vous annoncent toutes le gros lot.

Ah ! j'oubliais encore : en rentrant de Paris, jeudi dernier, en roulant sur une partie semi-autoroutière tranquille, à un moment je ne sais pourquoi, moi qui roulais sur la droite me déporte sur la gauche, puis sur une subite intuition donne un vif coup de volant pour revenir sur ma droite. À ce moment, une voiture qui était sur la file de droite me dépasse en fonçant. Je ne l'avais pas vue, et elle n'aurait sans doute pas pu s'arrêter à temps si je n'avais pas fait cette manœuvre salvatrice. Hasard ? Fatigue ? J'essaie de comprendre ce qui a failli me perdre et ce qui m'a sauvé.

MERCREDI 11 AOÛT

La nuit de lundi à mardi était lourde, étouffante, pas de vent. Un orage qui n'arrive pas à orgasmer. On s'est couchés et endormis assez tôt (23 heures ?), mais vers 1 heure, crise, étouffement, douleur, besoin d'uriner ; je fais toutes les opérations, Edwige se recouche, mais sans doute ne se rendort pas, moi-même ne puis me rendormir. Nouvelle crise rapprochée, à nouveau je me lève, etc. Puis je me rendors d'un sommeil tellement lourd que je n'entends pas l'orage éclater, la pluie, le tonnerre ; je n'entends pas non plus Edwige qui a à nouveau une crise vers 5 heures. Vers 8 heures, réveil et crise d'Edwige. Je me réveille. Je fais son déjeuner, etc. Elle est épuisée. Fait un aérosol puis reprend quelque énergie après le passage du kiné.

S'enfoncé-t-on dans l'impasse ?

Hier, je devais partir pour Paris par le train de 10 h 30, mais je ne peux la laisser seule trop longtemps avant qu'arrive Marie-Thérèse. La veille, j'avais

dit devant Marie-Thérèse que je ne pouvais la laisser seule pendant quatre heures, ce qui avait suscité sa colère contre moi.

« Plaignez-vous », lui dit Marie-Thérèse.

Edwige ne veut pas dépendre, elle veut que je l'aide à sa demande, mais seulement dans ce cas. Elle s'épuise à marcher à cloche-pied avec son déambulateur.

Je prends le train de 12 h 50.

Paris est moite et lourd.

Déjeune avec R. E. M. près de l'Odéon, puis vais voir Valérie Gautier, la maquettiste du Seuil, qui a fait la maquette que j'avais souhaitée : la flamme dans la nuit. Mais la flamme du tableau *Madeleine* sort d'une lampe à huile ouvragée qui détourne l'attention. Je veux une flamme pure qui sort d'une chandelle. Elle me dit qu'elle trouvera dans de La Tour, et m'enverra une nouvelle maquette.

Je vais à l'appartement, déniche l'attestation jointe à la carte Vitale que me réclame sous menace l'hôpital de Beauvais, fais quelques opérations, trouve quelques DVD *Regard sur Edgar* et un paquet de livres sur mon 80^e anniversaire venant d'Équateur. Je prends un imper, deux chemises, me hâte, vais à la gare du Nord, prends un verre à la terrasse du Terminus Nord avec ange gardien, puis le train de 18 h 19.

Je trouve Edwige sagement étendue sur le lit, lisant. Est-ce un premier effet du Risperdal ?

Le temps du soir est redevenu agréable, petite fraîcheur.

Ce matin, je vais faire des courses : ferme, Shopi, tabac (pour photocopies), pharmacie. Quand je reviens Edwige est au lit (13 heures) et dort.

Son visage est paisible, sa beauté m'enchanté une fois de plus, la pureté du nez, du dessin des lèvres, de l'ovale du visage, des oreilles petites, et les yeux qui, quand ils sont ouverts, plus pâles qu'avant, sont demeurés bleus. Si belle à soixante-douze ans, c'est qu'elle est restée enfant. Enfant et madame. Son être enfantin est doublé d'une madame bourgeoise.

Je suis ému par sa candeur d'enfant, son amour pour Herminette et Micha, si profond.

J'ai l'impression qu'avec ces retours au lit et le sommeil, le Risperdal commence son effet.

Mais tout à l'heure elle m'a rabroué à plusieurs reprises. Le Risperdal n'a pas encore fait son plein effet. Le fera-t-il ? C'est vraiment le *seul* espoir. Sinon je vais craquer, la fatigue s'accroît, je me sens bizarre ; aujourd'hui pas de moments de bonne humeur.

En d'autres temps, cela m'aurait fasciné : les moissons, énormes tracteurs diplodocus que l'on croise difficilement sur les petites routes, meules cylindriques réparties, tout or sur l'or dans les blés coupés...

Notre compote de prunes. Notre prunier croule sous les fruits. Edwige voulait faire une compote ce dernier dimanche, avait acheté bocaux, sucre, paraffine. La fugue de Micha puis la fracture du pied l'en ont empêchée. J'ai demandé à Marie-Thérèse de faire la compote. Puis j'ai goûté ma première compote, faite de mes premiers fruits, puis j'en ai offert...

Cet après-midi, Edwige s'applique à mettre en répertoire téléphonique les noms de nos connaissances locales. À un moment, dérapage. Elle me demande « vite, vite » le numéro de Mme Hainque. Je cours regarder puis dis à toute vitesse 03 44, etc. Elle pense que je la maltraite, est très mécontente de moi. Quand, allant vers la cuisine, je me ravise pour éteindre la lumière au-dessus du téléphone, elle m'en empêche en me disant : « Sollicitude exagérée. » Cette incompréhension non seulement me blesse, mais m'accable.

Heureusement que nos voisins viennent nous faire une visite, puis J.-F. arrive ; détente, mais elle se rembrunit à mon égard après leur départ. Elle souffre beaucoup du pied. Elle ne prend les comprimés que trop tard, quand la douleur est très aiguë. Mais moi, j'aurais dû programmer les horaires de prise de Dafalgan, ce que je ferai demain.

Ce journal doit m'aider à tenir. C'est le confident, comme dans les tragédies antiques.

Je me répète le poème de Millevoye.

Fatal oracle d'Épidaure
Tu l'as dit : « Les feuilles des bois
À ses yeux jauniront encore ;
Et c'est pour la dernière fois. »

Edwige très fatiguée, très douloureuse ce soir, je crains la nuit.

SAMEDI 14 AOÛT

La nuit dernière : après lui avoir préparé l'aérosol près du lit, qu'elle l'a pris avec ses sprays, que je lui ai mis sous le dos une bouillotte chaude, nous éteignons. Elle dort. Je me lève vers 1 heure du matin, puis vers 2 heures (pissier), elle dort ; avec quelques difficultés, je me rendors et me réveille à 7 heures. Je suis persuadé que la nuit s'est bien passée, sans crise, enfin la voie du salut. Elle ouvre les yeux, étouffe, me dit qu'elle s'est levée à 3 heures du mat' pour Foradil, Pulmicort, Bronchodual : faibles résultats, douleur au pied, n'a pu dormir. Mon espoir s'effondre.

Je m'agite le matin pour son aérosol, son petit déjeuner, mon thé, petite vaisselle (je veux éviter qu'elle se lève de son siège, se fatigue), puis il est 11 heures passées, je veux aller à la poste de Noailles pour retirer les deux avis de recommandé ; mais Micha étant dans le jardin je crains qu'elle profite de l'ouverture du garage pour fuir. Je l'appelle. En fait, elle était sur le toit de l'appentis qui donne sur la rue. J'agite la boîte de croquettes, elle arrive, puis décide qu'elle veut encore se promener, elle disparaît dans le garage où, se cachant sous une voiture, je ne puis la débusquer ; finalement, Edwige se met à la porte avec son déambulateur, l'appelle, j'agite la boîte de croquettes, Micha se décide à rentrer. Il est 11 h 30. Je file à la poste où j'arrive à 11 h 45. Les deux postières sont seules derrière le guichet. Mais les avis de passage ne peuvent être honorés à la poste de Noailles, il faut aller au centre de tri pour la région, et celui-ci ferme à 11 h 30. Je rentre en faisant un stop à la ferme Biberon pour lui rapporter du bon fromage blanc.

Je téléphone à Michel et, sur son répondeur, je lui dis mon inquiétude sur le Risperdal. Abastado m'a dit qu'il est possible que le Risperdal affaiblisse les centres respiratoires et il m'a conseillé de diminuer la dose au moment où je devais l'augmenter. Je laisse le message sur le répondeur de Michel et rentre. Pendant ce temps, elle a réussi à prendre acrobatiquement un bain, faire sa toilette complète, elle est contente d'être propre, hier elle ne s'était pas lavée.

Elle a aussi téléphoné au docteur Delacourt, lui disant que la dose d'un comprimé et demi de cortisone est peut-être insuffisante, qu'on lui en donnait deux à l'hôpital pendant plusieurs jours. Il lui en prescrit deux par jour jusqu'à lundi.

Je suis crevé. On décide de déjeuner puis de se siester.

On prend le poulet rôti restant d'avant-hier, puis des fraises des bois et de vraies reines-claude que Marie-Thérèse a trouvées au marché. Marie-Thérèse a ramené de l'hôpital de Beauvais le Bricanyl et l'Atrovent qu'on ne trouve pas en pharmacie et qui allaient bientôt manquer, elle a apporté des kilos d'abricots pour la confiture, du basilic et de la coriandre.

Je range tout cela, on déjeune. Edwige me dit de ne pas faire la vaisselle. On dort. Elle a dit à Marie-Thérèse de venir à 15 heures et non à 14, pour qu'on puisse dormir tranquilles (en fait, elle ne fait pas de bruit et ne dérange pas), je me couche contre Edwige, puis elle se retourne et je me retourne, plonge dans le sommeil. Quand je me réveille, elle n'est plus là. Je vais à la cuisine où elle a fait la vaisselle et est en train de laver les pots de confiture. Je m'indigne qu'elle m'ait empêché de faire la vaisselle. Elle se met en colère contre moi, Marie-Thérèse arrive sur cet épisode.

Je suis désespéré, elle fait tout pour se crever, elle ne répond pas à ma supplication de ne pas faire des choses que je peux faire. Mécontente, elle me dit : « J'avais une bonne nouvelle, je ne te la dis pas maintenant. » Que faire ? Je vais pour me recoucher, tout oublier ; je ne le peux, puis je pense à écrire

tout cela dans mon journal, me fais un thé, un *guarana*, puis monte à mon bureau où je lis d'abord mes mails, puis me mets au journal.

Comme il y avait un message d'Irène, je l'appelle de mon portable. Je lui dis la dégringolade. Elle me dit que si besoin elle vient avec Gilles. Cela me donne le sentiment d'une bouée de sauvetage. Car sur qui compter ? Jean Tellez serait disponible, mais il est totalement allergique aux chats qui le rendent malade.

Edwige me dit : « Mets-moi dans une maison. – Quelle maison ??? » Qui s'occupera d'elle la nuit ? Peut-être faut-il explorer MGEN et MAIF ?

Puis Edwige arrive au bas de l'escalier : « Tu veux la bonne nouvelle ? – Bien sûr, je descends » ; elle me dit qu'après le demi-comprimé supplémentaire de cortisone elle se sent bien mieux... Mais elle ne comprend pas que la fatigue qu'elle aura dans ce mieux lui démolira la nuit. Terreur (de la nuit qui s'annonce).

En attendant (il est 16 h 20), il faut que je me baigne, me rase, me change...

Que cet être poétique (et ce matin elle me parlait d'oiseaux de façon délicieuse) soit d'une inconscience aussi inouïe, qu'un être à l'intelligence vive ait des zones aveugles aussi totales... Cette folie.

Et faudra-t-il que j'abandonne le Risperdal, mon ultime espoir ? Entre Abastado qui me dit de limiter et Michel de continuer... Je téléphone à Robin. Il pense que le Risperdal peut être appliqué mais, par prudence, il me dit d'attendre quatre jours avant d'arriver à la dose normale, on peut essayer à trois. Je lui dis aussi la contradiction : cela me démolit qu'elle se démolisse, mais je ne peux devenir insensible et indifférent. Comment prendre de la distance ? Il me dit : « Ne pense pas qu'en faisant plus, tu feras mieux. – Ah, lui dis-je, je vais inscrire cette phrase en lettres d'or sur ma cheminée. »

Vers 19 heures, visite de nos voisins les fermiers Hainque. Très bonnes personnes, lui toujours présent pour aider, elle très douce et aimable. Je leur fais une margarita et on parle d'un peu tout, du pays. Lui dénonce les méconnaissances des « jeunes », c'est-à-dire de tous les agronomes ingénieurs et autres formés de façon abstraite et livresque, ignorant tout des savoirs de l'expérience.

LUNDI 16 AOÛT

Hier, dimanche, alors que je reprenais espoir, la nuit n'avait pas été trop affreuse. Au téléphone, message de Michel qui avait recueilli sur son répondeur de portable (en Italie) mon message désespéré de la veille ; il me dit qu'il faut absolument l'hospitaliser. Mais moi, qui ai repris espoir, réponds

à son répondeur que l'hôpital serait pire la nuit pour elle, qu'il n'y a pas la possibilité de la traiter à la fois pour la jambe plâtrée, pour l'asthme et pour le psychisme ; moi seul peux assumer. Bref, j'ai repris confiance. J'ai fait des courses au Super U de Sainte-Geneviève, et je vais à la ferme.

Après-midi calme, je la mets sur la voiture roulante dans le jardin, je m'assieds près d'elle dans un fauteuil à bascule, mais elle n'est pas à l'aise. On rentre, elle lit *Contrepoint* d'Huxley qui m'a enthousiasmé quand j'avais dix-neuf ans, que j'ai envie de relire ; je ne sais pas trop quoi lire, le roman de Lenoir.

Puis, vers 18 h 30, je l'ai surprise en train de fumer dans la toilette. J.-F. était arrivé, Edwige me dit avoir besoin d'aller aux toilettes, je débouche une bouteille de muscadet pour J.-F. et moi, puis soupçon, je vais à la salle de bains, et je la vois en train de fumer puis d'essayer de cacher le clope dans un mouchoir. Je suis effondré ; elle m'avait juré « sur ma tête qu'elle ne fumerait plus ». Elle ne lutte même pas contre le tabac, elle ne prend ni Nicopatch ni Nicorette. Je croyais que son envie s'était enfin calmée. Elle assure qu'elle a trouvé cette cigarette par terre sous un meuble et maintiens cette version inepte. En plaisantant, J.-F. me dit : « Cogne, cogne sur la tête ! » Effondrement donc. Elle s'énerve contre nous, contre moi, m'engueule, attitude infantile qui m'exaspère d'autant.

Je fais le dîner en silence. À table elle pose le bout des doigts sur ma main par deux fois. Je ne puis supporter l'idée qu'elle se sente seule. Je l'embrasse.

La crise de la nuit arrive vers 4 heures. Alors je me sens fou de colère et de douleur. Je clame que, par la cigarette, elle se démolit et me démolit. Puis je sens que ça ne sert à rien, pire, que j'empire la situation. J'ai envie de me lever, d'aller à mon journal, mais je suis trop fatigué, me rendors ; nouvelle crise. Au petit matin, elle tousse à fendre l'âme, je lui fais des « claps » dans le dos, finalement elle se rendort et je me rendors jusqu'à 9 h 30. Abruti, je vais donner leurs croquettes aux chattes. Le kiné a sonné vers 10 heures, mais elle dort encore et il revient plus tard.

Tantôt je l'adore, tantôt je ne peux plus la sentir. Tantôt je vois l'enfant perdue, désarmée, qui ne sait se réfugier que dans la dissimulation, tantôt je vois la petite mégère autoritaire.

En fait ces dernières semaines elle m'a dressé, domestiqué : non seulement je fais les tâches domestiques, mais j'essuie, je nettoie, je range tout ça à sa place, je veille à ce qu'il n'y ait aucun désordre. Je suis à ma façon un professeur Unrat qui fait kirikiki.

Je veux la sauver et tout ce que je fais échoue. Moi qui prône, qui prêche la compréhension, je n'arrive pas à lui faire comprendre mes angoisses. Chaque fois que j'interviens pour qu'elle ne s'agite pas, elle a le sentiment que je la réprimande.

Je lui ai demandé de me parler pour le tabac, de me faire confiance ; elle

répète qu'elle ne fume pas, qu'elle a trouvé par hasard une cigarette par terre sous le petit meuble. Mais je sais, j'ai obtenu l'information de Marie-Thérèse très rétive à me la donner, qui finalement a parlé quand je lui ai dit que c'était un problème de vie et de mort : « Oui, de temps en temps, mais pas trop, vous savez... mais ne lui dites pas que je vous l'ai dit. – Bien sûr. »

MARDI 17 AOÛT

Hier, elle s'est beaucoup remuée, ne réussissant pas à rester longtemps en place. Je la convaincs de se reposer avec moi, vers 16 h 30 je crois ; elle se lève avant que je sorte d'un très lourd sommeil qui me laisse nauséux et barbouillé.

Vers 18 heures le bon voisin Chellé vient pour sortir la cartouche d'eau à changer chez Mr. Bricolage. Il travaille au service des eaux pour la Ville de Paris et est très compétent pour les qualités et défauts des eaux. La nôtre, qui vient d'une source à Silly, est bonne mais très calcaire.

Dîner. J'ai sorti un jambon et fait une salade de tomates avec mozza et basilic. Les tomates d'ici (de la ferme) sont très goûteuses ; j'en ai déjà eu trois de notre jardin. Marie-Thérèse a préparé du coulis de tomates et fait une compote avec les abricots que j'ai achetés à Sainte-Geneviève.

La soirée est assez paisible. Je ne parle pas de cigarette. Elle fait sa toilette, laisse la fenêtre grande ouverte (ce qui pour moi est un indice inquiétant), puis sprays et aérosol. On va au lit, on est assez fatigués et on n'arrive pas à lire, elle son *Contrepoint* que je meurs d'envie de relire, moi ce roman chinois *Beaux seins, belles fesses* dans lequel je n'arrive pas à entrer.

Je me lève deux fois, tôt dans la nuit, pisse difficilement malgré le Xatral, et cela depuis deux-trois nuits. Elle dort. À 4 heures, je me relève pour pisser, et j'entends sa voix : « Pipi. » Je viens lui tenir la bassine. Elle prend ses trois dilatants, la crise n'est pas trop forte, se recouche ; nouvelle petite crise vers 7 heures le matin, sprays, recouché, puis quintes de toux. Je clappe plus ou moins maladroitement son dos, on se rendort jusque vers 9 h 15.

La nuit a été moins fatigante. Malgré ma répugnance à me lever (à affronter la vie, bien que je tienne à cette vie), une fois hors du lit, je fais les opérations matinales, son café, son pain beurré, son yaourt, ses médicaments du matin : Mopral, suivi de cortisone, suivi d'antibios, suivi de Dafalgan, suivi de Risperdal.

Je file à la ferme Biberon où je trouve framboises, épinards et, mêlées à des mirabelles, de délicieuses reines-claude, et je prends une provision de yaourts ; de là au marché du mardi matin de Noailles, où la plupart des exposants sont en vacances, mais il y a un petit producteur qui expose trois barquettes de fraises ; j'en embarque une ; puis pharma, et retour vers

13 heures.

À la pharmacie, j'ai pris des gouttes pour mon oreille. J'ai poussé trop fort une tige de coton pour la nettoyer, j'ai percé quelque chose, j'ai eu très mal, il y a eu saignement. Comme pendant la nuit j'ai senti un petit mal, j'en ai parlé au téléphone à Jacques Robin qui m'a conseillé des gouttes d'antibio. Je me dis : « Mon organisme tournait rond, j'étais en santé correcte, c'est malheureux que ces épreuves me déglignent ; est-ce que la dégradation ne commencerait pas par l'oreille et par la prostate ? » (À ce sujet Jacques me conseille de boire et de voir.) Comme il m'est précieux.

Pendant mon absence, Edwige a déambulé, fort préoccupée de décider du lieu où seront installés les deux confituriers commandés à l'antiquaire aimable (qui porte des tee-shirts parlant de *peace* et de *love*), son visage est si apaisant que j'aimerais rester près d'elle ; son mari est un géant bulgare très brave. Il s'appelle Iagosleskof, quelque chose comme ça, et il a pris comme nom de marque Iago. Le nom me fait tiquer. Sait-il que c'est un personnage de Shakespeare ? « Pas sympathique du tout, dis-je. – Il est vraiment totalement antipathique ? Il n'a pas un petit côté agréable ? – Hélas. »

Donc Edwige s'est activée, tantôt sur ses béquilles, tantôt avec le déambulateur. La cortisone contribue à donner sinon euphorie, du moins détente. Je ne vois pas encore d'effet Risperdal. Elle envisage les nouveaux aménagements, a envie d'aller au Touquet, etc.

On déjeune de jambon et de la ratatouille que j'ai confectionnée hier soir, cuite dans son eau. Edwige est pour bouillir à grande eau, mais je suis pour faire mijoter les légumes dans leur eau même, ce que j'ai fait tout à l'heure pour les épinards, pendant son absence : elle voulait que je les lave quatre fois, je les ai lavés trois fois ; du reste, ils n'étaient pas terreux. Au dessert, des framboises parfumées, délicieuses.

Impression d'oasis ce début d'après-midi ; pendant qu'elle fait sa toilette d'après déjeuner, la radio donne un concerto brandebourgeois et Edwige, qui le jouait au violon quand elle était gamine et le connaît par cœur, le chantonne. Cela me donne une joie émue. Puis, certes, Edwige se lève, va ici et là, mais elle est calme, assez contente, et l'espoir me revient comme dans *La Tragédie de l'homme*.

À 15 heures, Marie-Thérèse est venue la chercher, l'a embarquée en voiture avec béquilles et fauteuil roulant, et elles sont parties pour la zone commerciale de Beauvais, puis le coiffeur où elle a R-V pour 17 heures.

Après avoir lavé, puis mis à feu doux les épinards, et avoir séparé les queues d'épinard (*los pallitos*) que j'ai fait cuire à part (c'était un régal dans ma famille de les prendre au bouillon de poulet), je suis monté à mon bureau, pour me mettre à ce journal, à l'envoi par mail de l'annexe « Démocratie cognitive » à Baillieu qui s'occupe de la fabrication au Seuil et qui devrait m'envoyer les épreuves jeudi soir par Chronopost de façon que je puisse les recevoir samedi matin.

J'ai du courrier à faire mais je me sens très fatigué, je vais me faire un thé ou un café.

18 h 21. Me suis fait un thé vert japonais et j'ai écrit le menu du dîner sur une belle feuille avec une rose par-dessus.

D'une lettre de Rigoberto Lanz de Caracas :

Il nous faut assumer, jusqu'à ses ultimes conséquences, l'inexorable présence de l'autre, qui est différent, qui pense d'une autre manière, qui a d'autres intérêts, qui n'est pas comme moi. Sans cette condition de base, alors les conflits apparaîtront toujours comme la bataille finale, comme suppression de l'autre et extermination de la différence.

MERCREDI 18 AOÛT

17 h 02. Hier soir, elle est rentrée très contente, après les courses puis le coiffeur ; elles ont pris à la terrasse d'un restaurant chinois un petit plat. Émue du menu que je lui ai préparé à sa place, de la table avec une belle rose que j'ai cueillie dans le jardin.

Elle a ramené des pièces très lourdes pour la cheminée de la cuisine, je vais aider Marie-Thérèse pour les sortir. Je suis inquiet de l'activisme qui la fatigue, mais content qu'elle ressente le plaisir de nidifier, de travailler pour un avenir. Tantôt pour elle l'avenir est ouvert indéfiniment, tantôt il n'y a plus que le présent.

Elle est très fatiguée de son voyage, et désire se coucher tôt après le dîner : œufs coque (de Mme Hainque) avec mouillettes, épinards à la crème de ma préparation.

Au lit, après un « complet » (sprays, Bronchodual et aérosol), elle est trop fatiguée pour lire ; moi, je lis un peu le numéro de *La Recherche* sur les molécules « du bonheur » (Prozac et Viagra ; je ne trouve rien sur Risperdal) puis m'endors vers les 23 heures ; je me lève une ou deux fois dans la nuit sans la réveiller. Après mon lever de 4 heures, je ne peux me rendormir, angoissé, en attente. Une demi-heure après, elle tousse et s'assied sur le lit. « Pipi. » Je lui apporte bassin, puis Foradil, Pulmicort, elle termine avec Bronchodual, se rendort. Moi, difficile de me rendormir. Vers les 5 heures et demie, je mets le réveil à 7 heures et demie pour appeler le docteur D. avant qu'il parte faire ses visites. Je me réveille juste avant que le réveil sonne, vais à la cuisine téléphoner, reviens sans la réveiller. Mais son sommeil est devenu très intermittent avec la forte douleur au pied. Je réussis à me rendormir profondément jusqu'à 9 heures et demie. Je me lève, vais au portail, le déverrouille pour que le docteur puisse entrer, me recouche, ne dors pas. On se lève ; la nuit n'a pas été trop mauvaise. Je ne sais évidemment pas si elle a

fumé, mais elle a évité de prendre le patch. Marie-Thérèse sur ma demande muette et gestuelle m'indique qu'elle n'aurait pas fumé, mais, mais... elle pense que deux-trois cigarettes par jour ne font pas de mal, ignorant que le fumeur ne peut rester à deux-trois cigarettes, et elle tient à sa complicité avec Edwige ; moi, je ne veux pas qu'elle l'empêche de fumer, lui refuse d'acheter un paquet, je veux qu'elle reste informatrice, donc complice d'Edwige. Je fais du Smiley.

Visite chez le docteur, qui prolonge Célestamine et Augustin, fait une ordonnance. Il pense que la douleur que ressent Edwige ne vient pas d'une complication, mais de la blessure même. Cela, dans un sens, rassure. La gentille infirmière vient faire sa piqûre, prend son petit café. Le temps passe, il est 11 h 15. Je pars faire les courses : *Canard* et *Monde*, photocopie de la lettre que j'adresse au docteur D. (me faudrait ici photocopieuse et imprimante, mais mon Mac de campagne est trop vieux pour les imprimantes actuelles), pharmacie, puis chez Shopi je fais les courses ménagères indiquées par Edwige et Marie-Thérèse. J'en profite pour prendre une bouteille de muscadet, une de gewurtz (qu'aime Edwige), une de graves, des Volvic, des pointes Pilot. Sur le retour, étape chez J.-F. qui, par prudence, n'est pas revenu depuis la scène où j'ai surpris la cigarette d'Edwige. Elle lui en veut de m'avoir dit « Tue-la ! », elle ne comprend pas cet humour. Je parle avec J.-F. et Flavienne, qui me révèle qu'elle avait, avant la grande crise, surpris Marie-Thérèse donner une cigarette à Edwige qui l'avait aussitôt cachée dans sa main. Elle l'avait par la suite reproché à Marie-Thérèse qui ne se rend pas compte de la gravité « d'une petite cigarette de temps en temps ».

Edwige ne veut, ne peut comprendre ces choses essentielles. Mon éthique « comprendre l'incompréhension » est à l'épreuve.

Déjeuner : un *shop suey* de porc qu'elle a ramené du traiteur chinois, avec du riz, puis des beignets de pommes offerts par le Chinois.

En fin de matinée, petit clash, elle demande une spatule, ouvre un tiroir, agite spasmodiquement sa main dans le tiroir. Je lui dis : « Ne cherche pas dans ce tiroir », et je sors la spatule d'un autre tiroir. Elle s'irrite de ce que je lui ai dit « ne fais pas », elle affirme qu'elle savait que la spatule était dans un autre tiroir, se referme, dit qu'elle n'a pas envie de déjeuner. Je lui dis mes regrets, fais mes excuses, et finalement elle accepte l'idée de consommer le porc. Qu'elle trouvera délicieux. Calme rétabli, mais cela m'a allergisé à nouveau, contribue à m'épuiser ; j'ai besoin d'air : changer d'air. Fuir. Et aussitôt je sais que c'est impossible moralement et physiquement ; je me retrouve pris au piège. Elle a l'impression que son pied est pris au piège, comme un renard, sans se rendre compte que moi-même je suis un renard pris au piège.

Je mange trop pour un midi. Forte envie de sommeil, j'attends que vienne Mme Hainque qui nous présente la dame d'Hodenc qui remplacerait

Marie-Thérèse qui part en vacances le 28. Mémé sympa. Accord pour deux heures par semaine. Edwige ne veut pas plus.

Il faut que je prépare un dispositif pour le 31 où je dois m'absenter tôt le matin pour la conférence de Jouy-en-Josas.

Avant même le départ de « Chantal », la nouvelle assistante ménagère, je vais me coucher. Très lourd sommeil, réveil écéuré vers 16 h 30. Marie-Thérèse est là, Edwige va d'un bout à l'autre de l'appart continuer les rangements d'installation et même, avec le déambulateur et mon aide, escalader et descendre les cinq marches qui conduisent au salon et à la TV. Je suis monté à mon bureau et écris ce journal, mais je l'entends qui s'active. Ce n'est que le soir, quand elle est épuisée, que je lui demande de rester assise ou d'aller vite se coucher.

C'est le mieux-être accru par l'effet euphorisant de la cortisone qui l'active ainsi, mais je ne vois pas l'effet du Risperdal.

Je termine ce bout de journal, je dois me mettre à la correction du texte promis pour Ève Moreau, puis au texte pour le CLAD [Centro latinoamericano del administracion para el desarrollo] (à envoyer avant la fin du mois).

JEUDI 19 AOÛT

Hier soir, Edwige a pu grimper, avec l'aide du déambulateur et la mienne, les marches qui vont au salon où il y a la TV. Il y avait un très beau film : *Cœurs perdus en Atlantide* avec Anthony Hopkins au visage si extraordinaire ; les images étaient belles, mais le son était si défectueux qu'on ne comprenait rien. Alors on s'est reportés sur un documentaire sur Gorbatchev qui m'a fait revivre ces années incroyables, l'autodestruction d'un système, d'un empire formidable par l'action qui se voulait réformatrice de son secrétaire général.

L'évolution d'un homme aussi qui, d'apparatchik intégral, devient humaniste universaliste ; Gorby et Mandela ont intégré dans leur esprit en profondeur le message humaniste universaliste du marxisme.

On était trop fatigués pour voir le *Columbo* de 23 heures.

Nuit paisible ; Edwige ne se réveille qu'à 6 h 30 du matin avec suffocation, mais pas à l'extrême. On se recouche, je me rendors, elle à demi jusqu'à 9 h 30.

Elle est hyperactive, mais optimiste et contente (cortisone ?). Peut-être le

Risperdal commence-t-il à avoir quelques effets bénéfiques ? Il faudrait voir hors cortisone qu'elle doit prolonger encore de six jours avec augmentation.

Déjeuner : œufs coque et ma ratatouille ; elle goûte enfin aux succulentes reines-claude et moi je fais une compote avec les dernières prunes du jardin sur le point de s'abîmer. Puis, tandis qu'elle s'active, je lis *Le Canard*, *Le Monde* : long entretien de Derrida, malade, pathétique quand il parle de son incapacité d'assumer, d'accepter sa mort.

Il oppose aux « intellectuels médiatiques » les Foucault, Deleuze, Bourdieu, qui eux-mêmes ont été abondamment médiatisés et sacralisés par les médias, lui y compris. Super-intelligentsia *supra-médiatique* en même temps que *médiatique*.

Puis petite sieste, grande fatigue, je vais à mon courriel, puis me mets au journal, je n'ai pas encore mis la main au texte pour le CLAD.

Mort d'Olivier Burgelin. De Jacques Douai. J'aurais voulu en parler, je vais le faire demain.

VENDREDI 20 AOÛT

Hier, fin d'après-midi donc, je descends sur l'appel d'Edwige ; Flavienne est là, je propose un apéritif du gewurztraminer qu'Edwige adore. Arrive l'artisan en cheminées qui vient soumettre son devis à Edwige ; je lui offre aussi du gewurtz, ainsi qu'à Marie-Thérèse, tout cela accompagné de chips « au sel de Guérande ».

Edwige, très animée, marchande avec l'artisan. Je suis content qu'elle soit contente. Puis je me mets à la préparation du dîner : le gratin de blettes fait dans notre four et les tomates farcies « maison ».

Soudain, je vois une cigarette dans l'étui à lunettes d'Edwige. Elle m'assure que c'est une cigarette qu'elle laisse là exprès pour se rappeler qu'il faut lutter contre la tentation ; je ne dis rien, fais au Bic une petite croix sur la cigarette, puis je me dirige vers le réduit où se trouvent balais et congélateur. Là, sous une sorte de petit tapis, dans un recoin, je découvre quatre paquets intacts de Malborough, plus un entamé où il reste six cigarettes. Je ne dis rien, retourne à la cuisine et inscris : « Jeudi 19-20 h ; 4 paquets + 6 c. » Elle voit que j'écris. Elle me dit : « Tu es triste, qu'est-ce que tu écris ? » Comme elle insiste, je lui dis ma découverte, je lui dis que je ne touche pas à cette réserve, que je ne lui dirai plus rien ; je lui demande quand elle a acheté la cartouche : « Mais je n'ai pas acheté de cartouches seulement quatre paquets. – Au moins cinq puisqu'il y en a cinq. » Jusqu'au bout elle essaie de dissimuler au max. Je médite sombrement. Elle me tend les bras pour que je l'embrasse et pousse nos petits *ououou* à l'imitation de Tarzan et de la guenon du film *Greystoke*. Je l'embrasse, une nouvelle fois elle tend les bras, je l'embrasse de tout mon

cœur. Elle est contente et pour elle l'orage est passé.

On se couche assez tôt, je me sens épuisé. Je m'endors puis me réveille vers 2 heures par la lumière qu'Edwige vient d'allumer : elle a très mal au pied, suffoque un peu, a envie du bassin pipi. Après toutes ces opérations, extinction des feux.

Je ne peux dormir. Puisque je ne peux la sauver, que j'essaie moi de me sauver, mais est-ce possible ? Je ne peux l'abandonner maintenant avec le pied plâtré. Mais il faudra absolument que je reprenne de l'activité, que j'écrive, que j'aille à certaines invitations, celle des entreprises du 31 de ce mois, celle de Milan du 20 septembre, peut-être Modane le 25 septembre... Et Valence du 27 au 30 octobre ; Madrid (CLAD) le 5 novembre ; Séville 10-11, et surtout, après le 23, au Mexique, « mon » université.

Il ne faut pas que je me laisse dévorer, vampiriser, comme sa mère a vampirisé Guy. Je l'adore, mais j'ai toujours eu besoin d'espaces de liberté, d'autonomie.

Et si je tombais malade ? Solution qui fut excellente pour moi en 1984, mais trop dangereuse aujourd'hui et pour elle et pour moi... Du reste, depuis quelques jours, j'ai des difficultés prostatiques la nuit qui me font penser chaque fois à appeler mon urologue le docteur G.

Elle tend à s'enfoncer dans l'abîme et en même temps m'entraîne avec elle. La laisser faire, fumer... oui, mais cela nous conduit à une nouvelle crise plus grave que les précédentes.

Quand elle était en réa, j'ai tout fait pour la sauver, je suis allé voir Mme Louisa, j'ai fait intervenir ses forces médiumniques de guérison. Comme je l'adorais totalement quand elle était en réa, en péril mortel, comme je ressentais tous ses aspects merveilleux, comme je pleurais sans cesse en pensant qu'elle ne pourrait peut-être pas revenir dans cet appartement qu'elle avait si tendrement nidifié...

Oui, me sauver, mais sans fuir.

Je retrouve la tragédie de ma naissance : je devais mourir avant de naître pour que ma mère vive ; ma vie était sa mort, sa vie était ma mort. C'était apparemment sans issue, et l'issue a été l'obstination du gynécologue qui, tenant par les pieds l'enfant asphyxié, l'a giflé une demi-heure avant qu'il pousse son premier cri. J'avais pu revenir de la mort et ma mère, elle, avait gagné un sursis de dix ans.

Je ne pouvais qu'être totalement inconscient de la tragédie quand je suis né et j'en suis demeuré inconscient avant que mon père, bien tard, ne m'en ait fait le récit complet. Aujourd'hui c'est en pleine conscience que j'affronte la tragédie : si je vis, elle meurt ; si elle meurt, je vivrai peut-être, mais quelle vie ! Je repousse avec horreur l'alternative. Je repense à la phrase illuminante mais terrible de M. L. : « Vous avez besoin d'une femme qui (je ne me rappelle plus la formulation exacte) ne vous fasse pas oublier la mort de votre mère. »

Ah, j'ai retrouvé la citation : « Vous avez besoin d'une femme qui vous

confronte à la mort pour être fidèle à votre mère. » Oui, Edwige qui est aussi mon épouse, mon enfant, mon aimée est aussi, comme elle dit, « ma petite maman ». Depuis que je la connais, combien de fois ne l'ai-je pas sauvée de la mort ?

Quel abîme !

J'ai tardé à monter à mon bureau, restant avec Edwige qui préparait une tarte aux abricots, et l'aidant comme je pouvais.

Maintenant, à presque 18 heures, je suis fatigué et n'ai pas la force de me mettre à mon texte sur la réforme de l'État, que j'ai intitulé de façon trop limitée « Peut-on réformer la bureaucratie ? » pour le CLAD.

DIMANCHE 22 AOÛT

En soirée, Edwige était très fatiguée, moi aussi. Couchés tôt. La journée a été paisible, presque une oasis.

Elle s'endort vers 23 heures alors que je lis *Le Nouvel Obs* jusqu'à minuit. Je m'endors, me réveille, puis après avoir pissé ne puis m'endormir, j'essaie quelques fantasmes érotiques pour entrer dans le monde du rêve, en vain. Je gamberge sans discontinuer à cette situation sans issue, comme cet oiseau qui ne cesse de penser qu'il peut sortir de sa cage et se heurte sans arrêt au grillage.

Vers 4 heures, elle se réveille, poussée d'asthme pas trop forte, bassin pipi, se rendort, je me rendors profondément jusqu'à 9 heures, mais je n'ai pas envie de me lever. Comme elle se lève, je me lève, lui prépare le petit déj', les médicaments, me prépare mon thé Yunnan, me recouche quand même, puis me relève quand vient l'infirmière. Puis Edwige voudrait du pain grillé espagnol. Je pars à la charcuterie de Noailles, prends *Le Monde* au tabac, fais un stop chez J.-F. où je dis à Flavienne qu'il y a éclaircie, qu'apparemment Edwige n'a pas fumé hier (je lui ai promis une prime de 30 euros pour chaque jour sans cigarette), puisqu'il n'y a pas une cigarette de moins dans le paquet ouvert de sa réserve secrète.

Edwige m'a même dit ce matin, avant que je parte, avec beaucoup de douceur et gentillesse : « Je n'irai pas à la brocante de Saint-Thibaut cet après-midi, je préfère que tu fasses la sieste. »

Comme Flavienne manifeste l'intention de passer voir Edwige l'après-midi, je lui dis qu'on ne bougera pas. Puis, de la voiture, je téléphone à Edwige pour lui dire que je suis sur le retour et que Flavienne viendra la voir cet après-midi.

« Mais nous ne serons pas là, nous serons à la brocante.

— Mais tu m'avais dit qu'on n'irait pas.

— Ah si ça t'ennuie horriblement, on n'ira pas.

— Mais non, dis-je hypocrite, cela ne m'ennuie pas horriblement. »

Au retour, elle me répète que si ça m'ennuie horriblement, on n'ira pas à la brocante.

« Non, non, mais c'était toi qui... »

— Ah, parce qu'il faisait mauvais temps, mais maintenant il fait beau temps. »

La brocante est à 40 kilomètres, sur la route d'Abbeville au-delà de Beauvais.

Je suis assombri, et elle est mécontente. Je me sens très fatigué, essaie une sieste d'une demi-heure, mais ne puis dormir et me lève au bout d'un quart d'heure, bien avant que ne sonne le réveil. Elle ne veut pas la voiture roulante dans l'auto, le déambulateur lui suffit, dit-elle. À Saint-Thibaut impossible de se garer, mais il y a une entrée interdite aux voitures pour la zone piétonnisée de la brocante ; je m'y glisse et, au contrôle, j'invoque le plâtre d'Edwige. On longe des brocanteurs. Edwige cherche les meubles.

« Il n'y a pas de meubles ici. »

— Mais oui, j'ai vu un type emporter un meuble. Et puis je veux voir autre chose.

— Ah si c'est pour voir n'importe quoi. »

Mot malheureux qu'elle reprend. On est en pleine incompréhension mutuelle et ce qui m'accable le plus c'est que je suis allé à la brocante pour lui faire plaisir (alors que j'ai mes épreuves à corriger, et que c'est cela que j'aurais voulu faire) et je lui ai fait du déplaisir.

Je me sens de plus en plus mal, envie de vomir, *fed up* comme cela m'est arrivé dans les cas extrêmes. Je sens à nouveau que je vais vers la démolition. Comment échapper à la répétition implacable de ce qu'a vécu Guy Albot quand Monique sa femme était malade ?

« Les ascendants redoublent de férocité. »

Sur le retour, je l'arrête à un dépôt-vente, où elle achète un plat, une sorte de petit compotier (je ne connais pas le nom de ces bidules), puis une horloge ancienne qui se remonte avec une clé. Cela la détend un peu. Sur le retour, elle chantonne la sonate de Beethoven qui sort de Radio Classique.

À la maison, je repars chercher des fraises à une ferme du pays, je fais des marchés inutiles, ne trouvant pas la ferme, puis je rentre épuisé tandis qu'elle fait une recette provençale selon son livre de cuisine. Elle me demande si je veux être « à bras ». Oui, je la prends dans mes bras, elle se serre contre moi, je suis ému tout en demeurant effondré de son incapacité à comprendre ce que je vis.

J'ajoute que sans cesse, pendant le trajet, elle me disait : « Serre à droite ! », et, à chaque entrée de village : « Cinquante à l'heure », comme si j'étais un débutant en conduite. Alors me vient une exaspération incontrôlée, injuste, et je retombe dans ma merde.

Alors que je dois me changer, me blinder pour toutes ces petites choses, me désanxiosier, je retombe.

Voilà, je suis monté à mon bureau pour écrire cela.
Je me suis mis en esclavage...

MARDI 24 AOÛT

La nuit de dimanche à lundi n'a pas été catastrophique comme je le craignais ; elle a dormi jusqu'à 6 heures du matin, mais, au réveil, elle souffre terriblement du pied.

Le lundi matin elle était à la fois très fermée, très malheureuse, très hostile, évoquant la journée épouvantable de la veille, me rendant responsable de l'avoir gâchée.

J'ai fini par la prendre « à bras ». Je lui dis : « Tu es mon adorée », le lui répète : « Il n'y a que toi. » Tout s'est radouci. Puis, j'ai fait les courses qu'elle souhaitait, photocopie de sa facture d'abonnement TPS au tabac, achats à Shopi où je retrouve l'excellent gewurztraminer, pharma où je réapprovisionne Edwige sur ordonnance de Foradil, Pulmicort, Risperdal.

Elle a des vertiges. Faut-il l'attribuer à la fatigue, l'excès de médicaments ? Elle voudrait incriminer le Risperdal, mais j'ai relu la notice ; apparemment « pas de problème ».

L'après-midi, l'arrivée de Marie-Thérèse et de M. Paul détend l'atmosphère. Edwige s'active, elle se passe de plus en plus du déambulateur et des béquilles, et s'appuie sur la pointe du pied blessé. C'est trop, mais je ne lui dis pas. Il ne semble pas que le Risperdal la calmera, lui apprendra à se reposer. Il se peut aussi que cela soit négatif pour sa fracture.

Je corrige l'après-midi une partie des épreuves de mon livre.

J.-F. passe vers 18 h 30, je débouche un gewurtz qu'Edwige veut goûter. On prend en apéro les rillettes d'oie de la charcutière primée et du saucisson à l'ail. Je prépare le dîner : pâtes au coulis de tomates artisanal que j'ai ramené des Enfants-Rouges. Puis on décide d'aller à la TV voir le film « 4 étoiles » qui a révélé Charlotte Gainsbourg. Edwige trouve le début du film sans intérêt, on passe à *Brannigan*, mais elle n'aime pas John Wayne vieilli, on prend LCI, puis on abandonne la TV.

On se couche assez tôt, elle est trop épuisée pour lire. Moi, je lis un peu le livre de Kadaré puis éteins. Malheureusement, Edwige se réveille à 4 heures, Foradil, Pulmicort, bassin pipi. On se recouche et se rendort jusque vers 8 h 30 où le pied lui fait très mal. Elle se lève vers 9 heures, sans que je m'en rende compte, et manque de tomber en voulant décrocher sa robe de chambre ; cela me fait sortir du lit, la soulever, lui enfiler sa robe de chambre, puis faire mes préparatifs du matin, sans oublier la vaisselle et son essuyage (sinon elle s'y met, allergique à tout désordre).

Infirmière, kiné, je pars. Je vais au tabac de Noailles où (je suis de plus

en plus distrait, et j'ai de plus en plus de tâches domestiques) j'ai oublié la facture de TPS Star que j'avais mise dans la photocopieuse. Le tabagiste l'a retrouvée. Ouf ! Je vais au marché, prends un demi-poulet fermier rôti chez le rôtiisseur Vladimir, puis un couscous pré-préparé. Je trouve des reines-claude au fruitier, des aubergines, du raisin muscat noir extra qu'Edwige adore, je prends une barquette de fraises de la fermière d'Hodenc, puis je termine par la ferme où je prends tomates, pommes de terre, fromage de chèvre. Je crois avoir terminé, mais en fait je dois retourner en ville pour prendre de l'argent au distributeur car je rétribue Edwige de 30 euros par jour non fumé. En fait, j'ai vu qu'il y avait une cigarette de moins dans sa réserve lundi soir. Comme elle me dit avoir fumé par chagrin, je lui concède 20 euros, plus 30 euros pour lundi : je lui dois 80 euros. Donc, au retour, je lui donne les 80 euros et je fais un petit registre quotidien.

Comme elle est partie cet après-midi avec Marie-Thérèse pour Beauvais, j'ai peur qu'elle achète des cigarettes pour se faire une seconde réserve secrète...

À midi, nous avons déjeuné du demi-poulet rôti accompagné des pommes de terre qui ont cuit dans son jus, puis elle mange du muscat, moi des reines-claude.

Elle a essayé vaguement de se reposer dans l'attente de Marie-Thérèse ; puis elle a attendu à la porte, comme Herminette lorsqu'elle veut sortir. Son côté petite fille m'émeut beaucoup, alors que son côté madame...

Ce matin, dans la cour de la ferme, il y a des canes placidement assises, l'une est avec ses deux poussinets, dont l'un essaie vainement de grimper sur sa mère. Au fond de la cour, un clapier avec des lapins.

Il a failli y avoir un clash au moment de mon départ pour les courses.

Elle voit l'enveloppe de son envoi à La Redoute.

« Tu n'as pas mis le chèque.

— Mais oui, je l'ai mis (petite pointe d'irritation en moi).

— Je posais simplement la question. »

Là je n'ai pu m'empêcher : « Mais non, ta phrase était affirmative. »

Elle me répète que c'était une question. « Tu as raison. »

Je l'embrasse avant de partir et elle efface de son esprit son mécontentement.

Voilà un exemple : il ne faut pas que je réponde rationnellement, il ne faut pas que je lui fasse remarquer qu'elle se trompe. Là-dessus, je dois devenir cool, je-m'en-fichiste.

Je me remets à mes épreuves.

VENDREDI 3 SEPTEMBRE

Plus de huit jours sans journal. Pourquoi ? Il y a eu les épreuves, il y a eu le 31 août ma conf à Jouy-en-Josas ; mais tout se confond pour moi de ces jours passés, ce qui ressort : angoisse pour la cheville d'Edwige, d'autant plus que le R-V à l'hôpital de Beauvais était tardif (le 7 septembre), or j'ai pu téléphoner à la clinique du Parc qui a pris R-V pour l'après-midi même ; la radio montre que ce n'est pas consolidé, mais qu'il n'y a pas de processus vicieux, le docteur P. a fait un nouveau plâtrage. Hier soir, espoir d'amélioration générale.

Je n'ai pas trop fait attention aux reniflements nocturnes d'Edwige, mais ce matin, en la voyant renifler et se moucher, je constate qu'elle est enrhumée. Comme chez elle le rhume descend, arrive aux bronches et provoque des attaques d'asthme, l'angoisse me revient ; je téléphone à Philippe qui conseille des bains de nez répétés au Physiomer, puis éventuellement prendre du Ketex ; j'appelle le docteur D. qui passera dans la matinée ; en attendant, je cours à la pharmacie de Noailles prendre du Physiologica ; puis après la visite du doc, je re-cours à la pharmacie prendre le Ketex et un autre produit.

Edwige qui, depuis deux jours, ne pense qu'à aller aux Nouvelles Galeries de Beauvais retirer une taie d'oreiller, une écharpe et un bonnet, veut absolument y aller ; je lui dis d'attendre le lendemain, de ne pas sortir, etc. Elle s'entête, puis trouve que je la regarde de façon mauvaise (délit de sale tête que l'on ne peut jamais réfuter) : colère de part et d'autre ; elle m'en veut de me soucier d'elle, de ce que je fais pour la protéger. Sentiment de folie et de désastre. Je retombe dans le piège dont je croyais me sortir à demi.

Bien entendu, après le déjeuner, je la conduis à Beauvais, la laisse dans la voiture (en position interdite et feux de détresse) pour chercher au deuxième étage des Nouvelles Galeries les trois objets, puis je la conduis à pied au magasin voisin où elle veut un miroir grossissant, des socquettes, et un gel autobronzant de Clarins. Il fait très chaud, à l'arrêt elle suffoque dans la voiture.

Au retour, je me couche, je somnole une heure puis me lève, mais crevé, vaincu. Je voulais faire mon texte pour le CLAD, je me sens vidé, impuissant. Depuis quatre jours, j'attends le temps de faire ce texte et chaque fois je dois repousser.

Oui, le 1^{er}, il y eut R-V à l'hôtel avec Alain Geismar pour la plaquette contenant les trois discours de la cérémonie à l'Hôtel de Ville où Philippe Dechartre me remit les insignes de commandeur de la Légion d'honneur.

Je suis vidé, n'ai pas la force de téléphoner, au moins pour ne pas étouffer.

Pourquoi court-elle ainsi à la catastrophe ? Inconscience ou plutôt ce quelque chose qui la pousse à être malade depuis l'enfance pour que sa mère l'aime ? Et cela revient sur moi, avec en plus le besoin de mon angoisse ?

Oui, hier, après l'hôpital, l'espoir me revenait, et à nouveau la douche froide.

Mais je m'affaiblis de plus en plus.

Bon, je voulais me mettre au texte du CLAD ; ce n'est pas possible.

Je suis incapable ; j'ai un manque total d'autorité et je subis son autorité. Beauvais a été très fatigant pour elle. Mais il y avait en elle un besoin psychique de sortir, peut-être pressentant l'immobilisation qui viendrait à la suite du rhume. Ai-je mal fait ? Bien fait ?

SAMEDI 4 SEPTEMBRE

16 h 02. Hier soir, désespoir. Edwige très fatiguée, très gênée dans sa respiration. On dîne vers 18 heures, elle marche difficilement, je dois la soutenir, elle se couche vers 20 h 30, s'endort, puis se réveille deux heures plus tard, prend Foradil, Pulmicort, Surbronc, Rivotril. J'ai peur d'une crise nocturne, j'ai peur que le lendemain le rhume soit descendu à la gorge et continue dans les bronches. Au téléphone P. me dit qu'il faut qu'elle prenne deux Ketex (le nouvel antibio) en une fois par jour, alors que selon la prescription du docteur D. je ne lui en ai donné qu'un.

Réveil suffocation vers minuit, un autre vers 4 heures, puis je dors lourdement jusqu'à 7 h 30. Elle, à ce moment, veut se lever parce qu'elle suffoque, mais il n'y a pas eu de grosse crise ; ses yeux sont atteints par le rhume, mais pas la gorge.

Je me lève et sors de l'abrutissement très difficilement, puis je me sens bien, je sors de l'hébétude impuissante, le courage me vient, je téléphone à P. et lui dis qu'Edwige aurait besoin d'une machine à oxygène du type de celle qui lui était si utile à l'hôpital ; il me dit qu'il s'en occupera lundi, tout étant fermé le week-end ; je téléphone à Mme Louisa qui me dit qu'elle va « voir » et me demande de la rappeler vers 21 heures. Elle n'écarte pas l'idée de venir ici. Je téléphone à mon ange gardien.

Allons, je crois que je vais enfin me mettre au texte sur la réforme de l'État. Mais je suis pris par la lecture des mails arrivés et les réponses à quelques-uns ; je ne sais comment passe le temps, j'ai fort appétit, on décide de déjeuner tôt (heureusement, elle a de l'appétit), on fait de la polenta poêlée au beurre avec « notre » coulis de tomates, puis je fais une salade de tomates mozzarella basilic avec nos tomates du jardin dont quelques-unes sont savoureuses et sucrées. Après le déjeuner, et son nettoyage dentaire, Edwige repart se coucher. Je n'ose remonter pour travailler, de peur qu'elle ait besoin de moi et que je ne puisse l'entendre. Je reste à la cuisine et regarde le courrier, l'édito de Jean Daniel du *Nouvel Obs*. Puis, comme elle dort (la

bouche ouverte), je me couche près d'elle dans une sorte de demi-sommeil, et effectivement quand elle se réveille à 4 heures, je suis là pour lui donner Foradil et Pulmicort. Et je monte pour tenir ce journal ; mais je ne suis pas tranquille, le mieux serait que je descende le Mac à la cuisine pour y faire mon texte.

DIMANCHE 5 SEPTEMBRE

21 h 27. Edwige est très, très fatiguée, elle a de la fièvre, ce que je ne peux vérifier faute de thermomètre, la pharmacie est fermée et elle ne veut pas d'un thermo qui ait fréquenté d'autres anus.

Est-ce que le Ketex va avoir un effet positif ?

La nuit a été brisée par quatre réveils.

J'espère. Louisa m'a dit au téléphone qu'elle vivra.

Je suis de plus en plus « homme total », faisant toutes les tâches domestiques.

Et pourtant, cet après-midi, j'ai pu boucler (bâcler) mon texte pour le CLAD que je viens d'envoyer.

Il est 21 h 30, je vais la rejoindre au lit.

Quand elle a un répit dans la souffrance, ou l'épuisement ou le vertige, elle a ses adorables émerveillements devant les hirondelles, ses chattes.

Ce midi, elle a eu une quinte qui l'a toute secouée ; quand elle a quitté son siège, j'ai vu de l'eau sur le coussin, elle avait fait en toussant un pipi adorable, qu'elle m'avoue confuse comme la petite fille qu'elle est principalement.

Ah ! j'oublie : chaque fois que je vais faire un achat à la ferme, je vois l'évolution des canetons ; d'abord poussinets tous serrés contre leur mère, ils ont commencé à prendre des petites distances, toujours dans son orbite, et puis aujourd'hui j'ai vu que, tout en étant encore poussins jaunes, un bec de caneton leur était sorti. L'un d'eux, quasi émancipé, devenu curieux, essayait d'entrer dans le corral à oies.

LUNDI 6 SEPTEMBRE

14 h 12. La nuit a été terrible pour Edwige. Réveils de suffocation, de

douleur au pied, et de diarrhée due aux antibiotiques. Au réveil, elle n'a pratiquement pas dormi. Le matin, elle pleure. Je suis bouleversé, tant de douleurs, tant de malchance pour cette enfant qui ne sait même pas se défendre contre le mal...

Puis après sa Ricorée, elle va mieux, le docteur vient. Elle a pris ce matin son dernier antibio. Elle n'a apparemment plus de fièvre. Est-ce enfin la remontée ? En attendant, je dois veiller à tout, y compris quand elle va d'une pièce à l'autre.

J'ai de l'espoir. Ce que m'a dit Mme Louisa au téléphone avec assurance m'a fait du bien : « Elle ne va pas mourir. » J'espère qu'elle pourra venir jeudi.

Aujourd'hui, je vais essayer de débordéliser mon bureau.

MARDI 7 SEPTEMBRE

16 h 27. C'est très dur de me rappeler la veille.

Edwige est restée faible, puis, dès qu'elle se sent mieux, elle va, vient, range, cherche, et cela la fait suffoquer.

Je lui dis qu'elle doit économiser ses énergies, vu qu'elle a une capacité respiratoire limitée à 26 % de la normale.

« Mais alors je suis une handicapée !

— Comme moi pour la prostate ou la sciatique, comme J.-F. pour le cœur. Mais tu peux vivre dans ces limites. »

Et puis, faisant une vérification de routine, je vois qu'un des quatre paquets de cigarettes que j'avais découverts il y a un mois a disparu. Elle jure avec véhémence qu'elle n'y a pas touché. Accent de sincérité évident. Mais alors ce paquet n'a pu mystérieusement disparaître.

Tout à l'heure, je descends de mon bureau, elle est à la table de la salle d'en dessous, suce de la réglisse, je l'embrasse. « Tu sens le tabac », elle nie avec véhémence, je lui redemande de souffler dans mes narines : de toute évidence, il y a odeur de tabac sous celle de la réglisse ; elle avoue finalement : « J'en ai commencé une, puis je l'ai jetée... je n'en ai pas envie... donne-moi le patch. » Je lui mets le patch, lui demande à nouveau pour le paquet disparu, elle jure qu'elle n'y a pas touché...

Elle détruit clandestinement, mais quotidiennement, comme Pénélope, la toile de guérison que j'essaie de tisser.

Ah, je me souviens : hier après-midi, j'ai passé une grande partie du temps à débordéliser, à répondre à des lettres, à préparer du travail pour Mme Loridan. J'ai progressé, mais il y a encore beaucoup à faire et des textes mailés à lire.

J'ai regardé aussi le numéro de *World Futures* qui m'est consacré, j'ai été content de voir qu'il y avait un certain nombre d'auteurs US qui connaissaient mes écrits. Je dois tout cela à Alfonso Montuori.

La nuit, il y a eu cinq heures sans alerte, seulement réveil suffocation à 6 heures du mat' ; elle prend ses sprays, je lui vide son bassin, on se rendort, crois-je, mais voilà qu'elle suffoque très rapidement, elle doit se lever, je lui fais un aérosol ; il est suivi de Pulmicort, mais elle n'est pas dégagée. Pourquoi cet étouffement ? Puis, je comprends. Au petit matin, l'air est très frais, il envahit la chambre, qui passe assez brutalement du relativement chaud (maintenu par les tuiles du petit toit très voisin de la fenêtre) au froid. C'est le brusque changement de température. Je prendrai mes précautions demain matin (fermer fenêtre dans la nuit).

Elle est gênée et la cure d'antibio est terminée. Elle pense qu'il faut faire une petite cure de cortisone, et je lui prépare un cachet ce midi précédé de Mopral.

Ce matin, j'ai été à la pharma pour le convertisseur d'oxygène : retard, ils n'avaient pas reçu le fax de mon docteur de Paris (la secrétaire avait oublié) ; puis, une fois le fax reçu en fin de matinée, celui-ci était insuffisant pour désigner le modèle voulu. J'espère que cela sera fait aujourd'hui, car la boîte à oxygène est désormais nécessaire.

Au marché, je ne résiste pas à l'envie de prendre chez le rôtiisseur ambulant une « andouillette de canard ». Puis des pommes de terre ayant rôti dans le jus des poulets embrochés. À la ferme, yaourts, puis j'essaie quelques fromages du pays, dont l'un affiné au cidre.

Le repas de midi (andouillette et pommes de terre bien grasses) m'abrutit, lourde sieste, puis me revoilà à débordéliser mon bureau.

J'essaie de trouver un ophtalmo à Beauvais pour Edwige, mais ils donnent des rendez-vous pour dans deux mois. Je conserve celui du 17 septembre.

À l'instant, téléphone de la pharma (la plus sympathique des cinq blouses blanches, Sonia, très gentille) : elle m'avise que la machine sera livrée demain matin.

Je pense souvent à l'ange gardien.

MERCREDI 8 SEPTEMBRE

15 h 52. J'ai cru au réveil que la nuit s'était bien passée. Edwige endormie vers 21 h 30, réveil vers 3 heures du mat', puis recouchée, et moi sommeil profond jusqu'à 7 h 30, où je me lève car on doit livrer le condensateur d'oxygène à 8 heures. Edwige m'apprend qu'elle n'a pas dormi après 3 heures. Elle est plus épuisée que jamais.

Puis, en matinée, pendant que je fais les courses, elle a une crise de désespoir, elle pleure : « Je suis un vieux débris. »

Puis, comme elle veut participer à la préparation du déjeuner (sortir un alu pour enfermer les fromages qui, pour elle, « puent ») et que je veux l'empêcher de faire un effort inutile (d'autant plus qu'elle a décommandé l'infirmière qui devait venir lui laver les cheveux parce que trop fatiguée), je me retrouve dans ce malentendu horrible que je croyais disparu depuis le Risperdal. Elle pleure, dit que je la traite en handicapée, ne veut pas déjeuner, se plaint du désordre... Pendant que j'essaie de mettre un peu d'ordre, les œufs coque sont devenus mollets, et elle les repousse comme s'ils étaient mauvais...

Finalement, elle prend de la salade de tomates mozarella que j'ai préparée en enlevant la peau des tomates puis une poussée d'activisme la fait aller avec son déambulateur dans la maison du fond pour voir dans quel état est la chambre d'amis... Cela fait, je la convaincs de s'asseoir au soleil devant notre maison, mais rapidement le vent qui vient de face la gêne. On rentre. Je la suis au lit et me couche près d'elle « à bras » jusqu'à ce que nous réveille un appel téléphonique du fournisseur d'oxygène.

Elle a besoin d'un aérosol et moi je monte faire ce bout de journal. Aujourd'hui, journée désespérante. Mme Louisa vient demain.

Les remèdes pour l'asthme ont de moins en moins d'effets, les bronches ne se relâchent pas. Elle a fumé hier (en me disant qu'elle a jeté la cigarette) ; je ne sais plus si elle a vraiment cessé de fumer ou non.

Ce matin, elle m'a dit : « Je me remettrai à fumer car tous ceux qui se sont arrêtés se sont remis à fumer. » Ce qui est évidemment faux.

Une force terrifiante, obscure, inconsciente, la pousse à la catastrophe.

Mon idée est maintenant de faire appel à l'hypnose.

VENDREDI 10 SEPTEMBRE

14 h 48. Pero todas las situaciones tienen una salida, para encontrarla hace falta algo muy importante. (Toutes les situations ont une issue, mais pour la rencontrer, il manque quelque chose de très important.)

Trop fatigué, anxieux, démoralisé aussi de voir Edwige démoralisée d'être si faible. Elle se voit comme a été sa mère ; elle pleure, et je pleure de voir cette innocente, cette si merveilleuse enfant ainsi désespérée, son désespoir me met au désespoir.

Hier, Mme Louisa est venue et restée longtemps, puis m'a dit que ce serait long, huit mois, qu'elle a en elle un profond chagrin qui la ronge (sa fille).

Les Naïr sont venus déjeuner, et Edwige se désole, se chagrine que Sylvie n'ait pas eu le temps d'être avec elle après le déjeuner (puisque Mme Louisa est restée une bonne partie de l'après-midi).

Hier soir, même un clash violent (type habituel de malentendu, auquel moi-même je contribue en regimbant dès qu'elle me fait un reproche injustifié, puis m'énervé en disant : « Je suis un con ») qui s'est arrêté quand je me suis précipité sur sa bouche en criant : « Nous sommes inséparables. »

Elle a dormi de 22 heures à 5 heures, puis s'est mal rendormie et est de plus en plus fatiguée.

Moi-même, très mal réveillé bien qu'ayant dormi plus que les fois précédentes.

Dans la nuit, je me suis souvenu que l'oxygène qu'elle a gardé dans le nez pouvait provoquer une sinusite, ce que me confirme P. au phone ; il conseille le masque plutôt que les petits tuyaux au nez et de ne pas coller le masque.

Tout a un double aspect. Le pire, c'est que l'excès de remèdes pulmonaires (tous ces sprays et aérosols) finalement provoque une insuffisance.

Tenir jusqu'à la levée du plâtre, puis jusqu'à la fin de la rééducation du pied, puis jusqu'à l'entrée dans le centre pulmonaire de la Fondation

Rothschild (vers le 15 octobre).

Le chagrin me submerge aujourd'hui, comme quand elle était en réanimation.

Il faut que j'écrive au professeur D.

MERCREDI 22 SEPTEMBRE

15 h 59. Douze jours d'interruption.

Pourquoi ?

— occupations ménagères ininterrompues, plus courses à Noailles, à la ferme, à Shopi ;

— les couchers très tôt ;

— la re-rédaction du texte pour le CLAD sur la réforme de l'État, les trois pages étaient insuffisantes, j'ai ajouté, doublé l'interligne, augmenté la marge et j'ai obtenu douze pages ;

— la rédaction du texte pour les photos de Vallombreuse sur les petits peuples que l'on détruit.

Il y eut une accalmie, la nuit aux réveils moins suffocants, fin des diarrhées et constipations.

Mais mes nuits sont mauvaises, j'ai de longs moments insomniaques, j'écoute : si j'entends une respiration trop forte, je m'inquiète ; si je n'entends rien, je m'inquiète encore plus.

Et puis la calamité est arrivée. Je croyais que le Risperdal la pacifiait sans mauvaises conséquences. Et voici que, depuis deux semaines, elle commence à se plaindre de vertiges, nausées, et sa fatigue est de plus en plus grande ; elle reste longtemps et souvent au lit le jour et parfois dort.

Sur ce dernier point, j'étais content, je pensais que ce sommeil était nécessaire pour récupérer. Pour les vertiges et malaises, je pensais que c'était dû plutôt au Dafalgan, et que cela allait diminuer avec la diminution du Dafalgan. Elle a arrêté le Dafalgan, la fatigue, les malaises, les vertiges se sont accrus, et tout cela incrimine le Risperdal. Le salut est devenu malédiction. Flavienne et Marie-Thérèse me confirment que les deux matins où je me suis absenté (lundi et mardi pour Milan), elle s'est trouvée mal une demi-heure après le Risperdal. Et Edwige, à mon retour de Milan, me reproche de lui avoir donné ce « neuroleptique » « pour l'assommer » et qu'elle « me foute la paix ». Décision d'arrêter le Risperdal, mais cela ne peut se faire brutalement, il faut une transition. Elle est passée à 3 mg dimanche et lundi, puis à 2 mardi et aujourd'hui ; la décélération est peut-être trop brutale : je ne sais pas maintenant si ses troubles viennent du sevrage ou de l'excès de Risperdal.

Retour de l'angoisse.

21 h 03. Après le retrait du plâtre, jeudi, Edwige est encore plus immobilisée car elle ne dispose plus de la talonnette qui lui permettait une bipédie réduite. Trop faible pour sauter à cloche-pied ou pour marcher avec des béquilles, je dois être tout le temps là pour l'aider à descendre ou à monter la marche de la chambre et celle de la cuisine. Il y a quelque chose d'adorable quand, pour descendre une marche, elle tombe dans mes bras.

Elle est plus immobilisée qu'auparavant, avec toujours cette faiblesse. Parfois j'ai l'impression que, le matin, la faiblesse diminue, mais elle revient rapidement. Parfois aussi la nausée disparaît, mais elle revient. Et puis il y a la constipation accrue par l'immobilité. Ni jus de raisin ni laxatif n'ont fait effet ces deux derniers jours. Elle boit très peu d'eau malgré mes objurgations.

Je ne peux la laisser seule, et ne vais faire les courses que quand Marie-Thérèse est là (avant-hier c'était Flavienne, dont la présence est si bonne).

Ça me fait plaisir de voir J.-F. qui vient boire un verre tous les deux jours. On évoque notre passé commun qui dure depuis presque soixante-dix ans.

La nuit dernière elle a dormi une première fois jusqu'à minuit, puis une seconde jusqu'à 6 heures du matin, et moi aussi. J'ai toujours une énorme envie de passer vingt-quatre heures au lit. Mais dès qu'elle s'assied sur le lit, je me lève, l'aide, puis nourris les chattes, ouvre le portail, etc.

La mort de Françoise Sagan me remue. Je pense à Flo, son amie d'enfance, et Philippe, qui la soignait.

Je vais essayer de reprendre le journal au jour le jour.

Quelle déception aussi pour mon livre. J'espérais que le Seuil aurait fait un petit événement pour l'achèvement de *La Méthode*, je l'avais même suggéré à Olivier. Dans le catalogue, une petite rubrique entre deux autres auteurs. Depuis le début (1965), j'aurai été au Seuil un auteur de second rang. Le contraste avec l'accueil que je reçois en Espagne, en Italie, en Grèce, au Portugal ou en Amérique latine me rend encore plus sensible à ce statut minable.

17 h 47. Edwige est toujours très faible. Encore des vertiges. Est-ce encore l'effet mauvais du Risperdal, ou l'effet du sevrage commencé, ou les deux ?

Sa constipation l'affecte beaucoup. Cela, plus sa douleur au pied, l'a empêchée de dormir la nuit dernière.

Ce matin, après le lever, petit déjeuner, puis, pour la première fois, douche (avec mon aide), puis quelques pas et elle s'est trouvée très fatiguée et est retournée au lit.

Je l'en ai tirée pour le déjeuner. Puis fatiguée aussitôt après, et retour au lit.

Toutefois, vers 15 heures, elle s'est mise dans le fauteuil devant la télévision et nous avons regardé une émission sur Françoise Sagan.

Puis elle a voulu faire quelques pas dans la maison.

Le laxatif a ensuite fait son effet (ce que nous saluons du nom de code « alléluia »).

À nouveau fatiguée, elle s'est recouchée.

LUNDI 27 SEPTEMBRE

14 h 41. Hier soir elle était très fatiguée, vertiges, nausée, elle ne voulait pas rester à table pour dîner. Je l'ai contrainte, elle a mangé des pâtes avec bon appétit. Elle refuse toujours de boire comme il lui est vivement recommandé, et je ne peux lui donner, à peine, qu'une petite bouteille de Volvic par jour. Elle s'imagine que sitôt bue, cela la contraindra à aller pisser.

Le soir, je vais au lit avec elle pour revoir *Evita* sur Arte. Elle souffre beaucoup de la cheville, je lui donne du Di-Antalvic. Elle s'ensommeille au milieu, moi je diminue le son, puis l'arrête. N'arrive pas à m'endormir, suis de plus en plus nerveux. Finalement vers 23 h 30 je vais dans la salle à manger pour lire ou plutôt relire *Contrepoint* d'Aldous Huxley ; je l'avais lu quand j'avais dix-neuf ans, j'en étais enthousiasmé, j'en parlais avec Annick et peut-être Théodore. À le relire, je vois que j'ai tout oublié, mais ça me plaît beaucoup.

Vers minuit et quart j'entends sa voix, « Edgar ». Je ferme le livre, vais me coucher, m'endors rapidement et profondément. Réveil à 5 heures, elle a besoin de Foradil et de Pulmicort. Replongée dans un sommeil profond jusqu'à 8 heures et demie. Dans la matinée toutefois, après le café, j'ai sommeil.

Pédicure pour Edwige, qui demande ensuite à s'occuper de mes ongles de pieds. Piqûre quotidienne. Puis arrivée de la kiné qui lui rééduque la cheville et les jambes.

Petite amélioration ; ce matin Edwige a envie de marcher et fait quelques

pas avec les béquilles. Elle est mieux ce matin et ce mieux retentit sur son moral, pourtant elle ressent un vertige avant de déjeuner et est très fatiguée. Après le déjeuner, elle retourne au lit.

Ai-je raconté ma déception au Seuil ? J'avais rêvé que le dernier volume de *La Méthode* serait salué, fêté. Rien qu'un petit avis parmi les autres avis de parution. Pas un signe d'Olivier jusqu'à ce que je lui téléphone. Il est très pris, et bien sûr je suis de ceux qu'on oublie.

J'ai oublié de noter cet archétype de rêve récurrent : je suis paumé, perdu dans une ville étrangère, ne peux retrouver mon logement (hôtel, pension), ne peux en sortir, ne peux trouver le chemin de la gare ou de l'aéroport. Avant-hier (ou la veille), ce rêve est revenu. Je suis dans un taxi mais je ne sais quelle adresse lui indiquer. Je l'arrête devant une boutique pour consulter l'annuaire et n'arrive pas à le consulter (je ne connais même pas le nom cherché). Totalement paumé, totalement perdu.

Il y a aussi un lieu de rêve (lieu de mémoire onirique), une sorte de pension où je vais souvent. Dans un rêve récent, j'y oubliais valise et objets.

J'ai pu lire ce week-end le très intéressant livre de Nicole [Lapierre], où je me rends compte que j'existe intellectuellement pour elle.

J'attends Marie-Thérèse, qui arrivera à 16 heures et je pourrai faire les courses.

Téléphone de Véro qui ne m'oublie pas.

Texte intéressant de Laurent Vidal sur Mazagão, ville déplacée du pays des Maures au pays des Amazones.

VENDREDI 1^{er} OCTOBRE

Hier, amélioration : moins de fatigue dans la journée, moins de lit. Elle a marché un peu, la douleur du pied s'est déplacée, tout à l'heure la kiné qui la rééduque fera son diagnostic.

Mais ce matin j'ai diminué de moitié la dose de Risperdal et elle n'est pas bien, symptômes du manque. Elle s'est remise au lit. Transition difficile : on passe d'un milligramme et demi à un, peut-être un jour trop tôt ? Il faudra rester à un au moins cinq jours.

Mieux du point de vue sommeil : en dépit d'un ou deux réveils

nocturnes, je dors. J'ai même de l'insomnie si j'éteins à 22 heures. Hier soir, pour la première fois, elle ne s'est pas endormie à 20 h 30 et a regardé le début du film d'Hitchcock, moi j'ai regardé jusqu'à la fin, coupant le son, puis dans le noir, ne pouvant dormir je me suis levé au bout d'une heure et suis allé dans la cuisine lire *Contrepoint*, j'ai terminé le premier volume, mais ne trouve pas le second : c'est bien mais je ne retrouve pas le charme infini de ma lecture adolescente, et surtout je ne me rappelle plus rien de cette lecture.

5 h 23. J'apprends qu'on peut lire autrement le début de la Bible : au lieu de « Au commencement Elohim créa le ciel et la terre », lire « Le commencement créa Elohim qui créa le ciel et la terre ».

Ainsi, c'est l'événement initial qui crée le tourbillon génésique, singulier-pluriel que l'on appellera Dieu en lui retirant toute sa complexité.

DIMANCHE 3 OCTOBRE

12 h 02. Jeudi ou vendredi, Frédéric Lenoir et Djénane Kareh Tager sont venus ici pour un entretien sur les rites de la mort. J'ai conclu ainsi :

« Le rituel de la mort est une façon de dire au revoir, et il est tragique que nous ne sachions plus le dire. J'avais dix ans quand ma mère est morte, et mon père m'a caché ce décès. Le plus grand chagrin de ma vie a été de ne pas lui avoir dit au revoir. Il est resté en moi jusqu'à l'âge de cinquante ans, quand j'ai rêvé d'un cortège où était ma mère, qui allait vers une gare prendre un train, et que j'ai pu me précipiter pour lui dire au revoir. Car, que l'on croie ou non en Dieu, la mort est un passage, vers une autre vie ou vers rien du tout. En même temps, la mort doit être une fête. Après celle de mon ami Xavier Bueno, peintre italien, nous avons organisé un repas au cours duquel nous avons raconté des épisodes de sa vie, plaisanté, ri. C'était un repas très heureux, parce qu'on avait fait revivre Xavier. Nous devons retrouver l'art de rendre hommage aux morts, de marquer ce passage, de leur rendre vie dans nos âmes et nos esprits. Autrefois (encore aujourd'hui pour les croyants), la cérémonie religieuse était un rite qui assurait le passage du mort d'une vie à une autre. Aujourd'hui, pour l'agnostique que je suis, il y a besoin d'une cérémonie d'au revoir ou plutôt d'adieu qui assure le passage du survivant dans sa vie endeuillée. »

Hier, Edwige semblait bien le matin, puis vers midi nausée, vertiges, elle est allée se coucher aussitôt après le déjeuner ; je remarque qu'elle a moins d'appétit. Elle a des moments où elle se lève, marche un peu, puis ressent la fatigue, le vertige et se recouche. Elle marche un petit peu, mais a rapidement mal au pied. Hier soir elle avait très mal, je lui ai donné du Di-Antalvic au dîner, elle s'est couchée aussitôt, mais une très forte douleur l'empêchait de

s'endormir, je lui ai donné du Dafalgan vers 22 heures. La douleur a diminué lentement et elle s'est endormie.

Moi, plusieurs réveils dans la nuit, et vais trop fréquemment uriner. Mais surtout, après un réveil, une pensée épouvantable m'est venue et m'a tenu éveillé longtemps : et si Edwige s'identifiait à sa mère qui avait cessé de marcher et était devenue impotente, et entretenait désormais hystériquement son impotence ?

J'ai mis du temps à vouloir me lever ce matin (9 h 30), mais elle était souriante, gaie, et n'avait pas mal. Elle a fait quelques pas, je l'ai aidée à prendre sa douche, je lui ai oint le pied et la jambe avec Lipikar. La douleur revenait...

Est-ce que tout continue en zigzag ou n'y a-t-il pas à travers ces zigzags un processus d'amélioration ? Est-ce que la violente douleur à la cheville est normale ? En parler demain avec le kiné rééducation.

LUNDI 4 OCTOBRE

18 h 16. Edwige a eu mal au pied toute la nuit, ne veut pas prendre de Dafalgan ou de Di-Antalvic par peur de la constipation...

Ce matin, le kiné lui a dit de mettre de la glace sur le pied au moins trois fois par jour. Elle a fini par accepter, mais seulement en début d'après-midi.

Nausée et vertiges continus : tout cela est dû aux médicaments. Que faire ?

Moments adorables d'Edwige.

MERCREDI 6 OCTOBRE

18 h 18. Texte très intéressant d'Enrique Leff sur la révolution cognitive que devrait opérer le problème écologique. Pour lui, la crise écologique est la première crise au monde provoquée par la méconnaissance de la connaissance (*desconocimiento del conocimiento*). J'y trouve beaucoup de thèmes communs.

Edwige : légères améliorations de jour, mais forte douleur le soir. Le kiné pense que c'est parce qu'elle marche trop sans utiliser ni canne ni béquilles. Son impatience à marcher la retarde pour marcher.

Ses nausées semblent être en légère diminution (elle prend maintenant

une ou deux gorgées de *ginger ale*).

Hier soir, je lui ai donné du Dafalgan qu'elle craint pour constipation, mais cela a diminué la douleur et lui a permis de dormir.

Mais ça sera long à se remettre. P. m'a dit au téléphone que l'ostéoporose fait obstacle.

On décide de rentrer à Paris le 13.

Moi, je dors très irrégulièrement avec des moments insomniaques, mais assez longtemps.

MARDI 12 OCTOBRE

17 h 30. Amélioration générale d'Edwige, amélioration de sa respiration maintenue bien qu'elle ait fumé une ou peut-être deux cigarettes samedi, quand j'étais absent et qu'elle se sentait démoralisée. Je l'ai deviné à la toux nouvelle, et elle me l'a avoué sans trop d'hésitation. Elle me dit qu'elle n'a pas pris plaisir à fumer. Espérons que ça tiendra à Paris. Ici, elle est immobilisée dans un village, sans tabac proche... Amélioration du pied, elle marche un petit peu mais souffre encore le soir. Depuis hier, pas de nausée ni de vertiges. Et ce matin pas de dose de Risperdal, seulement un demi-comprimé tous les deux jours pendant cinq à sept jours.

Nuits continues jusqu'à 5 ou 7 heures du matin, mes insomnies semblent diminuer.

Et puis pas de clash entre nous, elle est adorable le plus souvent.

Espérons, espérons...

Marie-Thérèse l'a conduite en voiture à Beauvais chez le coiffeur ; elle s'est habillée, abandonnant chemise de nuit et robe de chambre. Je craignais beaucoup la pluie, prévue en quantité par la météo, et il a plu toute la nuit jusque dans la matinée. Mais éclaircies et soleil au moment du départ et du retour.

Je suis d'un côté content de rentrer, d'un autre un peu effrayé.

Et puis je me sens bien dans cette maison si agréable avec son jardin. Paris m'effraie. Mais l'idée de reprendre des activités et de revoir mon ange gardien me plaît.

Grand silence.

JEUDI 11 NOVEMBRE

VENDREDI 12 NOVEMBRE

La manchette de mon interview qui passe dans *Le Point* dit que j'ai voulu faire une systématisation de tous les savoirs ; en fait, non une systématisation, mais une mise en organisation où le terme « système » renvoie non à un édifice cohérent et achevé mais à une génération-régénération permanente, inévitablement inachevée et comportant en son sein incertitudes et contradictions.

J'y ai pensé brusquement l'autre nuit : en moi l'âme de ma mère cohabite avec l'âme de mon père ; tantôt l'une, tantôt l'autre me domine ; j'ai des moments où je suis envahi par la mélancolie de ma mère, d'autres où la bonne humeur de mon père domine en moi. Tantôt j'ai son humour (un peu trop poussé souvent), son contentement, son amour de la vie ; et tantôt je suis triste, sombre, chagrin.

J'aurais dû développer dans mon livre le thème de l'éthique qui donne la lucidité. Ainsi la révolte morale de Soljenitsyne, de Sakharov. J'aurais dû dire aussi que la révolte morale de De Gaulle lui a donné la lucidité de prévoir l'entrée dans la guerre de forces immenses qui se trouvaient en dehors (URSS, États-Unis).

Dieu le veut, disent les intégristes juifs qui veulent éjecter la Mosquée de son esplanade pour y reconstruire le Temple. Dieu le veut, disent les intégristes musulmans qui veulent la souveraineté sur l'esplanade de la Mosquée. Après m'être informé à la source divine, je puis dire que Dieu ne veut rien, qu'Il s'en fout.

Courrier international reproduit un article d'Ulrich Beck (*Süddeutsche Zeitung*) : « Les entreprises transnationales tirent une grande partie de leurs profits dans la mondialisation de la consommation, mais c'est aussi leur talon d'Achille. » Les consommateurs pourraient s'unir de façon mondialisée et effectuer des mouvements mondiaux de boycott.

SAMEDI 13 NOVEMBRE

10 h 45. Dîner avec Gustavo Lopez qui m'apprend qu'il y a 9 000 exemplaires de ma vidéoconférence UNESCO sur l'éducation en Colombie, et 50 000 copies dans le monde (français, anglais, espagnol) ; 45 000 personnes ont consulté le site Web des *Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*.

DIMANCHE 5 DÉCEMBRE

Édouard Zarifian : les psychotropes, « produits à traiter tous les malheurs de la société ».

Une voix étouffée dans mon répondeur : « Salaud. »

MERCREDI 8 DÉCEMBRE

Cette nuit, éveillé à 3 heures. J'ai trouvé la formule que je cherchais depuis si longtemps : « La réalité a toujours été irréelle tout en étant réelle. »

Reprendre la question du réel : de *res*, chose, réification.

Le réel est réification d'une réalité qui n'est pas faite de choses, et que nous chosifions.

À relier avec « tout ce qui est séparé est inséparable, tout ce qui est inséparable est séparé ». *Idem* concernant réalité/irréalité.

Je ne peux pas aller plus avant car on est aux frontières du mystère : le réel est mystère.

JEUDI 9 DÉCEMBRE

Lawrence Ferlinghetti : « La poésie ce sont des nouvelles venues des confins de la conscience. »

« Un poème doit s'élever vers l'extase [...]. »

JEUDI 16 DÉCEMBRE

Proverbe anonyme : « Si vous voulez construire un bateau, il est inutile de réunir des hommes, de leur donner des ordres et répartir les tâches. Donnez-leur simplement l'envie de partir à la découverte des mers lointaines. »

Reçu un mail de Maurina.

Charlie Chaplin a dit qu'on devrait inverser le cycle de vie : d'abord mourir, puis se régénérer lentement, puis travailler, puis jouir des plaisirs de la vie, se préparer à devenir étudiant, puis avoir diverses amours juvéniles, devenir enfant, n'avoir plus aucune responsabilité, retourner à l'utérus maternel passer ses ultimes neuf mois aquatiquement et terminer dans un ultime orgasme.

Je note ce rêve que j'ai fait au petit matin il y a une dizaine de jours, qui ne cesse de m'intriguer, que je ne cesse d'interroger en vain :

Ma femme est couchée dans un grand lit ; à l'autre bord du lit, un homme endormi, le visage caché par les couvertures, qui est mon père, et qui ne se réveillera pas. Ma femme est blonde comme Edwige mais ce n'est pas Edwige. Elle est dodue sans être grosse, elle est nue sous le drap. Moi je pense à ses infidélités. Puis soudain je me dis que je dois les accepter, que je dois l'accepter telle qu'elle est. Alors je me glisse sous le drap, me mets sur elle, je l'embrasse sans cesse, ses lèvres, son visage (sans érection je crois) en me disant que peu importe son infidélité.

Je me réveille alors que je continue à l'embrasser avec bonheur.

Cette femme n'est aucune de celles que j'ai connues. J'y repense sans cesse en essayant de comprendre.

Maurina m'a envoyé ces vers (de qui ?) :

*Dulce humedad de sabanas
Gotas que en su rocío
Seducen el misterio
Descamisado/soriendo
Aquellas palabras
En donne nosotros
Eternos
Implacables
Jugamos el amor*

Raúl Motta [« Una poética de la humana conditio en la era planetaria », *Ponte e virgula*, n° 6, 2009] rappelle ce que disait Antonio Machado : « Il est nécessaire de créer une école de sagesse populaire pour que l'homme commence à désapprendre ce qu'il a appris, dé-croire ce qu'il a cru, dé-savoir ce qu'il a su, et commencer de cette façon à croire en quelque chose. »

2005

SAMEDI 22 JANVIER 2005

La mort de ma mère a été la source de toute ma vie.

LUNDI 7 FÉVRIER

Lettre de Georges Ballini, premier postulant français pour l'espace, « Philosophie de l'espace ». C'est vrai que l'arrachage à la Terre de 1957 est aussi important que l'arrachage au monde des singes qui a provoqué l'hominisation. Et cela me rappelle mes textes d'*Arguments* sur le « cosmopithèque ».

MARDI 8 FÉVRIER

Lu dans *Éléments* cet extrait de *L'Amour liquide. De la fragilité des liens entre les hommes* de Zygmunt Bauman [2004] : « Les relations durables ont été liquidées au profit de liaisons flexibles et de connexions temporaires au sein de réseaux qui ne cessent de se recomposer. »

« La pauvreté est une invention de la civilisation », Marshall Sahlins.

La misère est un produit du développement.

Le droit au blasphème, demandé par André...

Les mystifications sont plus fortes que les élucidations.

« Le pilote du bombardier ennemi – anglo-saxon – qui des hauteurs scrute comme seul objectif le paysage qui pour le poète... signifie la maison natale, la terre peuplée de chemins carrossables, les souvenirs d'enfance, les

amitiés, la femme aimée », d'Imre Kertész évoquant Dadnóti (?).

Le pilote, lui, en lançant ses bombes, là où il y a peut-être une école, un hôpital, évoque sa fiancée dans l'Ohio, sa maison de famille, sans penser qu'il y a dans ses cibles aussi des fiancées, des maisons familiales... Il retournera à sa base la conscience tranquille.

MERCREDI 9 FÉVRIER

« L'esprit n'admet et ne traite les informations que dans les formes répandant à ses structures », Marcel V. Locquin.

J'ai écrit, je ne sais plus quand et je ne sais plus sur qui, que je le considère comme un intelligent idiot.

Il y a des problèmes pour lesquels mon problème n'est pas de me faire comprendre, mais de comprendre ce qui me rend incompréhensible.

DIMANCHE 27 FÉVRIER

« Personne n'est plus endoctriné que les endoctrineurs », in *Da Vinci Code*, p. 294.

Mondialisation ou fragilité de l'interdépendance. De là viendra le salut.

MERCREDI 16 MARS

Découverte pour moi (et sur moi) trouvée dans une thèse psychanalytique sur les précoces et surdoués : « La pulsion de savoir, passion d'exhumer qui fait retour vers l'origine, vers l'absence. » Ainsi ma pulsion-passion de savoir serait de trouver le secret de mon origine, de la mort de ma mère...

Accepter le temps, c'est accepter la précarité et la mort.

LUNDI 4 AVRIL

Sortie d'hôpital jeudi dernier.

Ai lu le dernier Kundera, *Le Rideau*.

« L'Histoire est comme un projecteur qui tourne autour de l'existence humaine et jette une lumière sur elle, sur ses possibilités inattendues qui, quand l'Histoire est immobile, ne se réalisent pas, restent invisibles et inconnues » (Gallimard, 2005, p. 85).

Il cite *L'Ange des ténèbres* de Sábato qui dit « dans le monde moderne abandonné par la philosophie, fractionné par des centaines de spécialisations scientifiques, le roman nous reste comme le dernier observatoire d'où l'on puisse embrasser la vie humaine comme un tout » (Seuil, 1974, p. 101).

SAMEDI 9 AVRIL

J'ai relu à mon retour d'hôpital les horoscopes et prédictions faits dans les années 1990 ; j'ai relevé « la capacité de s'intéresser à tout et de savoir s'en amuser jusqu'à la mort » (1998, l'amie libanaise de Pythie). Il y avait aussi l'avertissement de Yaguel, « attention au poumon ». Et quinze ans plus tard la tuberculose.

VENDREDI 22 AVRIL

Raison et passion vont nécessairement ensemble.

Tout système psychotique tend à considérer comme ses ennemis la rationalité et l'esprit critique.

Ajouter à *Vidal et les siens* la partie occultée dans le livre (cf. in biographie) :

Et aussi. Il ne voulait pas être enterré avec une « sœur Beressi ». Il estimait les avoir subies suffisamment. Pour cela il avait fait don de son corps à la médecine. J'ai désobéi, j'ai voulu un enterrement et même demandé (ou accepté) un rite religieux (alors qu'il s'en moquait et moi aussi). Je voulais qu'il ait un digne enterrement et soit « reconnu » après avoir été si maltraité par Corinne, sa seconde épouse.

Puis j'ai voulu ramener son cercueil à Paris près de celui de ma mère dans la tombe de la famille Beressi. Ai-je eu tort de le réunir à ma mère alors que je sais maintenant que c'est Corinne « la femme de sa vie » ? Corinne, elle, a voulu être enterrée près de sa grand-mère (et non près de sa mère ou de sa sœur Luna). Elle ne voulait pas non plus de Vidal. Leur passion s'est tarie,

détruite à partir de leur mariage, et l'hostilité permanente est advenue chez Corinne.

Que d'épisodes importants de passion sont absents de ce livre... je ne pouvais les écrire alors. Même aujourd'hui je ne peux tout dire, mais peut-être ajouterai-je un appendice publiable après moi.

DIMANCHE 24 AVRIL

Sortir de soi pour aller à la rencontre de soi (d'après Heidegger).

Faire un article sur le réductionnisme intellectuel : *reductio ad hitlerum*. Heidegger, Cioran, de Benoist.

Les péchés de jeunesse sont étrangement pardonnés aux ex-stals mais impardonnables pour les ex-fascistes et les ex-collabos.

MERCREDI 27 AVRIL

La barbarie étant un ingrédient de la civilisation, on ne peut que lui résister, non la supprimer.

VENDREDI 13 MAI

Relevé dans *Le Monde*. En France, sous l'Occupation : déportés politiques 86 000, déportés juifs 75 720, mais seuls 2 500 rentreront. On comprend que les médias et l'opinion se soient concentrés sur les politiques à la fin de la guerre, on comprend qu'ils se concentrent maintenant sur les déportés juifs.

Post-scriptum à l'*Éthique* : introduire le thème des « possessions » et introduire l'éthique parmi les possessions.

Nouvelle sagesse pour l'humanité : préserver la Terre, la biosphère, abandonner le rêve de toute-puissance, passer du quantitatif au qualitatif.

Dans la qualité de la vie (selon Claude Lévi-Strauss) : l'eau pure, l'espace libre, l'air non pollué.

Réfléchir sur Internet, média de masse, qui permet d'accéder librement à la musique, au livre, etc.

SAMEDI 14 MAI

Je n'ai pu faire de la résistance que quand j'ai eu une espérance.

LUNDI 8 AOÛT

« Vivre plus simplement, pour que les autres puissent simplement vivre », Gandhi.

« Je suis moi et ma circonstance », Ortega y Gasset.

« Tout l'être s'appelle mystère », Friedrich Gundolf.

VENDREDI 30 SEPTEMBRE

Trouvé *in verba volant* : « L'objectif premier pour un éducateur est de former des autodidactes », frère Daniel de Montmollin.

VENDREDI 7 OCTOBRE

Spécialistes sans esprit, hédonistes sans cœur.

MARDI 6 DÉCEMBRE

Au Centre communautaire de Paris, conférence de Gérard Huber, psychanalyste qui dénonce l'effacement par l'antisémitisme du « je ne sais quoi de juif » pratiqué par Wagner, Heidegger, Garaudy et moi-même. Le nombre de dingues chez les psychanalystes est très largement supérieur à celui des autres corporations.

MARDI 20 DÉCEMBRE

Je ne sais où j'ai piqué cette citation : « Avec la morale nous corrigeons les erreurs de nos instincts et avec l'amour les erreurs de notre morale. »

Oui, il faut lutter pour tenter d'empêcher les malfaisants de nuire, mais il faut savoir qu'il y a une part de contingence qui a permis que leurs potentialités mauvaises s'actualisent (ex. : le cas Hitler dans ce roman où c'est Wittgenstein qui aurait involontairement déclenché l'antisémitisme de son condisciple Hitler).

Hugo, dans son *William Shakespeare* : « En réalité Cervantès sympathise avec Quichotte comme Molière avec Alceste. » Oui, il sympathise aussi avec Sancho, et Molière sympathise aussi avec Philinte et ils expriment ainsi leur vision complexe.

J'ai retrouvé dans un cahier ces injonctions à moi-même que j'ai écrites, quand ? Il n'y a pas plus d'une année je crois... peut-être après mon hospitalisation. Je transcris :

Renonce

Assez de cette voracité

Arrête de lire *Le Nouvel Observateur*

Arrête de chercher *Le Monde* dès 3 heures

Cesse d'avoir besoin chaque soir des infos télé

Cesse d'attendre, cesse de chercher

Cesse de regretter de ne pas connaître les noms des vedettes actuelles de la chanson, du cinéma

Cesse, du moins modère, ralentis, sélectionne (sévèrement)

Cesse d'être à l'affût des dernières découvertes scientifiques

Relis les livres, poèmes, réécoute les musiques sublimes

Retourne-toi vers tes proches

Pourrais-tu renoncer à l'inextinguible soif ?

Renoncer à chercher à penser ?

À l'amour ne puis renoncer

Le mystère

La fatigue me vient souvent

De plus en plus souvent le sommeil me prend

Je voudrais ne pas me lever le matin

Il me vient une indifférence

(pas seulement de la distance)

Et pourtant je ne cesse d'interroger (en vain) le mystère du monde.

LUNDI 26 DÉCEMBRE

Parmi les vœux reçus, celui d'Alfonso Moreno où il y a :

« *Europa no es el fin sino un camino hacia el destino de la Patria Tierra.* » (L'Europe n'est pas une fin seulement un chemin vers le destin de la Terre-Patrie.)

2006

DIMANCHE 22 JANVIER

L'espèce humaine est en chacun de nous : quelques-uns la ressentent plus profondément que d'autres.

LUNDI 23 JANVIER

Noté dans *Partages* : « Remarquant la propension des intellectuels et des syndicats à combattre toutes menaces à l'égard des protégés et des pensionnés en s'engageant dans des "mouvements sociaux" (un terme devenu en réalité synonyme de grève), il [Smith] note l'absence de tout mouvement protestataire massif en faveur du plein-emploi, de l'égalité fiscale ou de la réduction de la pauvreté. »

SAMEDI 28 JANVIER

Lu dans *Royaliste* : « Le Bhoutan se propose d'instituer un équilibre entre le développement matériel et le développement moral, ce que le roi Jigme Dorji Wangechuck appelle le "bonheur national brut", qui comporte le développement économique équitable et durable, la conservation de l'environnement, la préservation et promotion de la culture, les bons principes de gouvernement. »

LUNDI 30 JANVIER

« La poésie vient des couches les plus profondes de l'être », Octavio Paz.

« Quand on entreprend quelque chose, on a immédiatement contre soi trois groupes de personnes : ceux qui font la même chose, ceux qui font le contraire et ceux qui ne font rien », Rémy Chauvin.

Conversation avec l'historien chinois. Il dit la supériorité de la société esclavagiste chinoise pour le développement économique, l'augmentation du produit national brut, les exportations, la paix sociale maintenue dans l'absence de tout droit syndical et de toute possibilité démocratique. Et cela attire les investisseurs capitalistes étrangers, qui viennent de partout y compris d'Inde, où il y a pauvreté, mais grèves. Le paradis capitaliste est la Chine communiste.

VENDREDI 17 FÉVRIER

« Cuando estas inspirado por un gran propósito, por algún proyecto extraordinario, tus pensamientos rompen con sus ataduras. Fuerzas dormidas, facultades y talentos se despiertan y descubres que eres una persona mucho mejor de lo que nunca soñaste », Patanjali.

(« Quand tu es inspiré par un grand dessein, pour un projet extraordinaire, [...] des forces endormies, des facultés et talents se réveillent et tu découvres que tu es une personne bien meilleure que tu aurais pu le rêver. »)

SAMEDI 18 MARS

« Il est absolument monstrueux, de nos jours, que les gens aient cette habitude de dire dans notre dos des choses qui sont absolument et entièrement vraies. », Oscar Wilde.

« Qui clone le plus : la génétique ou la télévision ? » (anonyme).

MARDI 30 MAI

« Le soleil, la musique, les arbres, les enfants », la vraie réalité selon R.

MERCREDI 21 JUIN

« La philosophie réfute d'abord les erreurs mais si on ne l'arrête point là, elle attaque les vérités », Pierre Bayle.

Retrouvé le petit article de Robert Vallée « Descartes et la cybernétique » où Descartes, dans un passage de *L'Homme*, décrit à la fois une rétroaction négative et un arc réflexe. Il cite sa « nuit d'enthousiasme » du 10 mai 1619 où il écrit que « les pensées profondes se rencontrent plutôt dans les écrits des poètes que dans ceux des philosophes ». Pour Vallée, le saint patron de la systémique est plus Pascal que Descartes ou Leibnitz. Bien sûr...

Lu : « Un système intelligent peut et doit s'observer lui-même. »

Mark Hunyadi : « On a l'habitude d'appliquer l'éthique au clonage, il faudrait plutôt appliquer le clonage à l'éthique » (*Je est un clone*, Seuil, 2004).

MARDI 18 JUILLET

« Les névroses sont des structures asociales. Elles tendent à réaliser par des moyens privés ce qui est réalisé dans la société par des moyens collectifs », Freud.

Comme les névroses individuelles et collectives (religions) sont des compromis avec la réalité, tout nous indique que la conscience de la réalité a rendu celle-ci insupportable aux humains, mais ils ont quand même besoin de s'accommoder à de nombreux morceaux de réalité.

La révélation par le pouvoir : Juan Carlos, petit dauphin de Franco, qui devient le rempart de la démocratie en Espagne. Gorbatchev, apparatchik sectaire, qui devient humaniste planétaire. Et je crois que si Ségolène devient présidente quelque chose se révélera en elle.

JEUDI 27 JUILLET

Jean-Marie Andrieu dit que, pour être médecin, il faut du cœur, de l'estomac et des couilles. Et pour être un homme véritable ?

La conscience ne peut être que la conscience de la conscience.

LUNDI 4 SEPTEMBRE

Höfdding, je crois : « Les grands systèmes rationalistes de Platon, Spinoza, Hegel ne peuvent expliquer les efforts et les luttes de la pensée dont ils sont eux-mêmes issus. »

DIMANCHE 1^{er} OCTOBRE

« Chaque mot fut un jour un néologisme », Jorge Luis Borges.

Quelle fatigue.

Au Congo, on appelle *mujinga* l'enfant né enlacé dans le cordon ombilical.

MERCREDI 11 OCTOBRE

En amour comme en amitié, on ne commande pas, on ne quémande pas, on demande.

VENDREDI 10 NOVEMBRE

« Corriger son style, c'est corriger sa pensée », Friedrich Nietzsche.

DIMANCHE 19 NOVEMBRE

« Un homme ordinaire est un monstre, un dangereux délinquant, conformiste, raciste, esclavagiste et je-m'en-foutiste », Pier Paolo Pasolini.

JEUDI 30 NOVEMBRE

« Mieux vaut une fin désastreuse qu'un désastre sans fin », Bismarck.

« Quiconque croit qu'une croissance exponentielle peut durer toujours dans un monde fini est ou un fou, ou un économiste », Kenneth Boulding.

DIMANCHE 31 DÉCEMBRE

Hier soir, j'ai pris sur Mezzo *Madame Butterfly*. J'ai toujours été immensément ému par le grand air d'attente « Sur la mer calmée » et parfois pleurant de l'écouter. Hier soir, de plus en plus douloureusement (et merveilleusement) plongé dans l'opéra, j'ai compris enfin que l'espérance désespérée de Butterfly était pour moi mon espérance désespérée du retour de ma mère. Bien que la sachant irrémédiablement morte dès que j'ai vu les chaussures noires et le costume noir de mon père au square Martin-Nadaud près du Père-Lachaise, je n'ai cessé d'attendre son retour tout en sachant qu'il ne viendrait pas et tout en croyant qu'il viendrait. Et voilà qu'à quatre-vingt-cinq ans, je revis cette tragédie inscrite à jamais en moi, soudain redevenant cruelle.

J'étais déjà mélancolique. Le dîner de réveillon chez Irène n'aurait probablement pas lieu pour nous et pour la première fois s'annonçait une nuit de nouvel an qui ne serait pas une fête...

Et aussi condamné à me priver de séances de cinéma, à ignorer les nouvelles chansons, à me trouver progressivement hors du monde, je voyais la privation de nouvel an accomplir un deuil de moi-même, un début de mort de mon vivant.

Ce matin, écoutant Radio Nostalgie en faisant ma gymnastique, j'entends soudain *Angie*, et me reviennent ces extases quand, dans mon vingtième étage de Bleecker Street, rédigeant l'introduction générale à *La Méthode* dans une ferveur inouïe, la radio redonnait souvent *Angie*, tube alors à la mode, et je me levais, dansais, transfiguré... Quel malheur que ce retour d'un moment de bonheur... (« Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère/Qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur ? », in Alfred de Musset, *Souvenir*.)

Et voilà que du fond du gouffre un élan d'énergie me soulève et je prends la décision de tenir à nouveau un journal quotidien...

18 heures. À la fois envie de sortir, faire la fête, aller au cinéma, au concert ; et envie de ne pas sortir, plus encore, hiberner. J'ai en moi cet héritage du raton laveur, de la marmotte qui se manifeste quand les jours d'automne ont terriblement raccourci, que le ciel est gris, sombre.

Il y a quelques années, j'étais à Rosemère chez les Weinmann. C'était, je crois en novembre, la campagne était recouverte de neige. Après un

excellentissime dîner, je m'étais couché et l'on devait repartir par avion le lendemain après-midi. Le matin, impossible de me lever pour le petit déjeuner ; on m'appelle, Edwige vient me chercher, je reste blotti au lit, j'étais vraiment parti pour l'hibernation. Et, à la fin, ils m'ont arraché du lit, j'ai dû partir.

Cet après-midi, j'ai travaillé et modifié mes « principes d'espérance dans la désespérance » pour le petit livre « écologique ».

Sommaire actuel du livre :

1. L'an I de l'écologie (mon texte non modifié de 1972) ;
2. Écologie, sociologie (mise en forme de mon rapport pour le débat national sur l'énergie de 2003) ;
3. Au-delà du développement et de la globalisation ;
4. Débat avec Nicolas Hulot ;
5. Les trois principes d'espérance.

Où chercher les notes de ma conf sur la fraternité pour l'article qu'on me demande ?

J'ai acheté au marché Richard-Lenoir des œufs de poisson qu'on a poêlés pour le déjeuner. Et des crevettes qu'aime beaucoup Edwige.

Les crevasses aux doigts d'Edwige, notamment aux pouces, l'empêchent de se boutonner, d'extraire des pilules de leur gangue, de mettre des pansements aux talons. Ce que je fais.

Nous avons dîné en tête à tête, puis passé du show de Sébastien au tango de Buenos Aires, dirigé et animé par le sympathique Barenboim, jusqu'à minuit où nous nous sommes embrassés en nous souhaitant la bonne année. Edwige, fatiguée, s'est bientôt endormie. J'ai regardé jusqu'à 1 heure le Concert pour la tolérance d'Agadir.

2007

LUNDI 1^{er} JANVIER 2007

Lever assez difficile à 9 h 15. Lente mise en train, puis corrections de ma conf de Florence « Au-delà du développement et de la globalisation » pour qu'elle soit intégrée dans le livre en projet (*L'An I de l'ère écologique*).

Le beau ciel bleu du matin devient gris maussade. Je pars à pied (vu la rareté des passages du 29) chez Fejtö qui m'a invité à goûter. Il a été hospitalisé fin octobre pour une fracture de la hanche, a subi deux opérations (la première ayant raté), est rentré récemment chez lui où il dispose de l'hospitalisation à domicile. Il a quitté le lit depuis hier je crois, est sur une chaise roulante. Son visage a perdu sa chair, il n'y a que la peau sur les os. Il me parle au début difficilement puis s'anime et me récite la « Lettre ouverte à Orban » qu'il vient de dicter pour un journal hongrois. Il a quatre-vingt-dix-sept ans, mais toute sa vivacité d'esprit. Il espère maintenant devenir centenaire. Il entend très mal et du coup je le laisse parler. Il me parle de la situation en Hongrie, de sa conviction métaphysique ; il est à la fois spinoziste, juif et catholique. Il me dit que je suis allé trop loin dans ma critique d'Israël, car Israël se défend contre l'extermination. Mais, en même temps, dis-je, il la prépare en suscitant une haine exterminatrice dans le monde musulman.

Il n'a pas entendu. Il me dit qu'il a envie d'écrire ses souvenirs d'un Hongrois qui vit en France depuis soixante-dix ans... Me parle de Georges Duveau. Parle, parle.

Je lui promets de revenir.

Au retour, je prends un liquide-vaisselle chez un Maghrébin, commence par rentrer à pied, puis à l'arrêt de la rue Vieille-du-Temple, je vois que le 29 arrive dans trois minutes. J'attends en ouvrant le livre sur le chamanisme de Gala Naoumova, que je continue à lire dans le bus, puis en marchant rue de Turenne jusqu'à la rue Saint-Claude. J'y trouve exprimé que le chamanisme est une expérience anthropologique capitale. Je voulais consacrer un numéro de *Communications* au chamanisme, stimulé par Michel Matarasso, mais on

ne m'a pas suivi et Matarasso est mort.

Plein de vœux de bonne année qui viennent de différents points du globe sur mail, texto, phone.

Plein d'amis ont fait la fête, dansé jusqu'à 5 heures du matin. Je regrette maintenant de n'avoir pas participé au moment cosmique du changement d'année, rejeté dans l'abîme 2006, et contribué à la naissance de 2007.

MARDI 2 JANVIER

Deux cents milliards de galaxies : je viens d'intégrer ce thème dans « Méditation ».

Je retrouve les notes « Fraternité » perdues entre deux classeurs.

Je réponds à du courrier.

Pour *L'An I de l'ère écologique*, je dois encore écrire un texte sur les pays qu'on appelle sous-développés ; préparer quelques notes.

Je continue la lecture de Gala Naoumova qui me chamanise. Plongée dans la Sibérie.

Puis je retrouve Edwige à l'Odéon pour aller voir *Babel*. *21 grammes* était le film le plus bouleversant et à la fois le plus admirablement composé que j'aie vu depuis longtemps. Donc, besoin de voir *Babel*. Quelle puissance et quel sens du malheur humain, des tragédies de la vie, quelle bonté au fond d'une œuvre aussi dure. Quelle admirable façon de nous donner à voir ce qui peut s'appeler hasard, coïncidence ou destin. Aussi bien *21 grammes* que *Babel* nous montrent comment des destins qui n'ont rien de commun, qui jamais ne devraient se rencontrer ou influencer les uns sur les autres, se retrouvent indissolublement liés. Iñárritu est un génie du cinéma comme Kurosawa. Ce film va me posséder longtemps.

MERCREDI 3 JANVIER

« La propagande est cette branche du mensonge qui consiste à presque tromper vos amis sans jamais tromper vos ennemis », Frances Cornford.

Nicolas Hulot d'accord pour intégrer notre dialogue dans mon *An I*. Manque une relecture générale et il faut surtout insérer dans « Au-delà du développement » un passage montrant comment on pourrait adopter les

mesures écologiques aux pays dits émergents sans affecter leur développement économique.

Rencontre avec Gala Naoumova. Compréhension réciproque.

William Bourdon vient faire la dinette. Il apporte foie gras et salade. Je sors mon château-d'yquem pour le foie gras. On évoque la situation doublement tragique des Palestiniens et des Israéliens. Je lui dis que la guerre a pourri depuis l'assassinat de Rabin. De même, la guerre d'Algérie avait pourri en 1956 quand le gouvernement Mollet, incapable de négocier, poursuivit la guerre. Le FLN se durcissait, se construisait en structure totalitaire et anéantissait le MNA.

JEUDI 4 JANVIER

Suis mal foutu le matin sans doute à cause du foie gras et du château-d'yquem. Edwige a souffert de spasmes intestinaux que le Spasfon n'a guère pu calmer. Elle ne se lèvera qu'à 11 h 30. Mais, dans l'après-midi, l'énergie lui viendra pour aller faire des courses avec Dominique. Quand elle sort, je vois par la fenêtre qu'il pleut un peu. Je m'affole, elle est tête nue, je me rue sur un parapluie, bondis dans l'ascenseur, cours à la porte de l'immeuble. Entre-temps, la voiture de Dominique est arrivée et Edwige a disparu. Je crains qu'elle prenne froid, qu'elle attrape un rhume qui, dans son état, pourrait lui être fatal. Pour moi, il serait vital qu'elle reste en appartement durant l'hiver, mais pour elle il est vital de pouvoir sortir, aller dans les magasins, faire quelques emplettes. Alors je reste anxieux, l'appelle sur son portable...

Je reste très vaseux, malgré un sommeil d'une heure. Lentement mon état s'améliore. Mais je ne boirai pas de vin au dîner. À 17 heures, R-V Tellez qui a refait son manuscrit, me remercie de mes critiques. Accompagné par Maurice B. qui vient m'embrasser. Quel homme bon.

Puis Alfredo me fait le compte rendu des deux journées CETSAN auxquelles je n'ai pu participer. Ils veulent relancer la transdisciplinarité. Mais il faut les outils conceptuels, c'est-à-dire la connaissance complexe. Complexité et transdisciplinarité sont inséparables, s'entre-commandent l'une l'autre.

Dîner chez Dominique Eddé. Quand elle m'offre du vin, je refuse en disant que j'obéis ce soir à la prescription islamique. La sublime

mathématicienne Butul présente pour quelques jours à Paris était là. Il y avait le compagnon, je suppose, de Dominique, dont les questions m'ont fait ressusciter l'affaire Kravtchenko, mon divorce avec le Parti communiste : « Aviez-vous la foi quand vous étiez communiste ? » Je lui réponds que communiste de guerre, entré dans l'action clandestine au lendemain de la résistance de Moscou à la Wehrmacht, début 1941, j'avais le sentiment de participer à une lutte quasi cosmique pour le salut de l'humanité. Je connaissais les vices du stalinisme (du moins certains), mais je pensais qu'ils étaient liés à la situation obsidionale de l'URSS et que la victoire épanouirait les vertus du socialisme. Mais cette foi heureuse a commencé à s'effriter avec le jdanovisme culturel, puis s'est désintégrée avec le procès Rajk. J'évoque aussi l'abbé Boyer sur une question de ce monsieur, l'assassinat d'Andreu Nin, je parle beaucoup, évoquant des souvenirs, ils tiennent souvent, je suis content. Je trouve les trois femmes Dominique, Butul, Zenaida très sympathiques (et je sens la réciprocité). Il y a aussi le type de l'IMEC (me rappelle plus son nom) également sympathique, et C., qui travaille au Seuil (et m'éclaire de façon différente le départ de Laure Adler : selon lui, c'est elle qui, au cours d'une discussion violente avec J., aurait dit : « Si c'est comme ça, je m'en vais », et il l'aurait prise au mot). Bref, soirée très agréable. Dominique très courtoise m'accompagne au taxi. J'aurais pu rester, mais je voulais rentrer à la Cendrillon, avant minuit.

VENDREDI 5 JANVIER

Relevé : « On peut juger du degré de civilisation d'une société en entrant dans ses prisons », Dostoïevski.

« Pourquoi tue-t-on les gens qui ont tué ? Pour dire à d'autres que tuer est mal ? », Norman Mailer.

Je réveille Edwige à 8 h 45 car Casalta doit venir lui faire une prise de sang. Depuis qu'elle subit le très dur traitement anticancéreux, elle ne se lève que vers 10 h 30-11 h 30. Et la piqûre est très douloureuse.

Séance de kiné pour le lumbago d'Edwige, en fait ce kiné est un magnétiseur. Type sympathique et avenant. Edwige est surprise qu'il ne lui demande pas d'ôter ses vêtements. Il opère sans la toucher, approchant la main des diverses parties de son corps. Elle ressent une grande chaleur et se sent mieux à la fin de la séance.

Criquet l'attend à la sortie et va la conduire dans sa voiture dans des boutiques. Au lieu d'éviter de sortir dans ce temps de rhumes et de gripes, qui peuvent lui être fatals, elle ne peut rester enfermée, ce qui lui donne le sentiment d'être une invalide. Elle part bravement avec sa boîte à oxygène en

bandoulière et son tuyau qui bifurque dans les narines. Moi je suis inquiet.

Je rentre.

Sur le retour, rue de Turenne, envie forte de pisser. Maudite prostate. Depuis quelques jours, j'ai une stratégie pour pisser dans la rue sans qu'on me voie. Je prends une petite rue peu passante, je m'immobilise entre une voiture garée et un immeuble sans magasin ni fenêtres de rez-de-chaussée, j'inspecte à 360 degrés les parages, et si personne n'apparaît au regard je pisse dans le caniveau. Parfois surgit un olibrius et je dois rentrer Popaul d'urgence.

À 17 heures, Jean Tellez arrive accompagné de notre bienfaiteur Maurice qui, de passage à Paris, « vient m'embrasser » ; un homme bon comme lui rassure et donne espoir en l'humanité.

Puis Alfredo, qui m'apporte un gratin d'aubergines fait par Marianne : magnifique, pas trop épais, bien gratiné et saisi par en dessous. Il termine ma bouteille de château-d'yquem. Il me raconte la séance CETSAB de Royaumont. Claude Fischler veut relancer la transdisciplinarité. De fait, celle-ci s'est désintégrée dès mon départ. Projet de séminaire EHESS sur ce thème. Je dis qu'il faut lier transdisciplinarité et complexité : l'un conduit à l'autre et l'autre à l'un.

Je me fais une petite heure de sommeil. Puis descends prendre le taxi pour la FIAP, où l'Union juive pour la paix a organisé ma conférence sur mon livre. Edwige n'est pas rentrée mais je la croise au bas de l'ascenseur. Je lui ai préparé ses médicaments.

Les organisateurs et, dans la salle, le docteur Kahn s'émeuvent du silence total de la presse. Je sais qu'il y avait des annonces d'articles dans quelques journaux sans aucune suite. *Le Monde des livres* s'est refusé d'en parler, mais exalte le livre de deux tenants du judéocentrisme clos. La salle presque remplie. Les organisateurs ont invité à la tribune la jeune Palestinienne responsable de l'Union des étudiants palestiniens. Elle est d'autant plus émouvante qu'elle est sobre. La salle m'a bien accueilli, les questions ont été intéressantes. Seul un barbu âgé m'a dit que j'ai oublié de parler de la Bible, patrimoine de l'humanité et monument d'humanisme. Sur le dernier point, je lui rétorque qu'on trouve de tout dans la Bible, y compris l'apologie du génocide comme dans le livre de Josué. Réconfortante, cette minorité juive pacifiste qui, loin de céder à l'hystérie (croissante), la combat.

À propos du silence de la presse, Jean S. et Abraham S. me font remarquer qu'il y a beaucoup de Juifs dans la presse. Mais nous ne pouvons le dire car alors nous aurons l'air de dire que les Juifs contrôlent tout et nous reprendrions l'argument antisémite.

La soirée m'a ragailardi. Jean-Christophe B. me raccompagne en taxi.

Edwige m'attendait. Je termine mon dîner inachevé, me lave les dents, me déshabille et elle est endormie quand je me recouche.

SAMEDI 6 JANVIER

Lever tardif d'Edwige. Je n'ose la réveiller. Je téléphone à Sylvie pour qu'elle vienne nous prendre à 13 h 30 plutôt que 12 h 30.

Repas très agréable chez Sylvie et Sami. Elle très douce, apaisante, aimable, et lui dans un bon jour. Il me met au parfum des accords Chevènement-Ségolène ; J.-P. C. le pousse à être candidat. Il hésite. Je l'encourage : « Ce serait une aventure amusante. » Cela l'obligerait, s'il est élu, à lâcher le Conseil d'État. On envisage les chances de Ségolène. Il dit que les sondages des préfets lui sont favorables. Il pense qu'elle tiendra le choc Sarkozy en lui opposant son maigre bilan de ministre et en l'identifiant au gouvernement dont il veut se dissocier.

Excellent couscous. Sylvie nous raccompagne vers 16 h 30. Plus tard, Edwige ressentira des spasmes intestinaux douloureux, tribut de l'excellent repas. Moi, bien que n'ayant pas bu de vin, je me sens assez fatigué. Dîner légerissime.

Consultant l'hebdo des programmes télé, je vois une grotesque page de pub où un couple de vieux rigolards regardent charmés leur convention d'obsèques.

Le soir à la TV un peu de *Barbier de Séville* mis en scène par Coline Serreau, personnages en Arabes : pourquoi pas, mais pourquoi ? Je laisse tomber et nous regardons *L'Étrangleur de Boston* avec Henry Fonda et Tony Curtis. L'étrangleur est un chauffagiste, bon époux et père de famille qui soudain, dans la journée, est saisi par une deuxième personnalité et étouffe des femmes. Les deux personnalités s'ignorent totalement l'une l'autre. Cas extrême du phénomène si fréquent de la double personnalité qui m'a depuis très longtemps frappé (que j'ai traité de façon « anthropologique » dans *Le Vif du sujet*, donc en 1963). Je le vois à côté de moi, chez Edwige, adorable de poésie, capable de se transformer en harpie et chez qui les deux Edwige s'ignorent totalement. Lorsque le chauffagiste, sous la tenace inquisition du policier, finit par découvrir qu'il est l'étrangleur, alors c'est pour lui une insondable tragédie. Edwige s'est endormie à la mi-film mais moi, une fois terminé, il m'a longtemps tenu éveillé.

Envoi de textes à Tessa.

DIMANCHE 7 JANVIER

Marché du matin aux Enfants-Rouges. C'est le moment social de ma semaine. Je parle avec les commerçants, je goûte, je rencontre parfois des amis comme Pialoux ou Corpet. J'achète toujours trop, car la concupiscence se déclenche de façon inopinée pour tel plat ou tel produit.

Pendant que je suis au marché, Edwige me téléphone l'arrivée du docteur Philippe A. Je précipite mon retour, escamote le boucher où il y a une queue trop longue. Edwige fait état des dégâts subis par son tube digestif et des crevasses aux bouts des doigts et au talon. Philippe explique que les molécules du produit anticancéreux tuent les cellules à reproduction rapide, dont évidemment les cancéreuses, mais aussi des cellules saines et bonnes qui se reproduisent rapidement comme celles des parties du corps subissant frottements incessants comme le bout des doigts ou les cellules qui tapissent le système digestif.

L'après-midi, je rédige un passage qui traite des difficultés d'appliquer un programme écologique de restrictions aux pays émergents. Tessa m'avait fait remarquer que mes textes étaient muets sur la question.

Jabbar passe en fin d'après-midi. L'ex-exilé irakien est devenu une personnalité internationale. Il revient d'Amérique latine où ses textes sont traduits, où il est parrainé par García Márquez et Llosa. Il me dit que *L'Humanité de l'humanité* est traduit en Égypte, mais que l'éditeur attend que Le Seuil l'exempte des droits. On évoque l'exécution de Saddam qui a provoqué en moi un profond malaise. Puis l'islamisme : « Ce sont des gens qui ne se réfèrent qu'à deux passages du Coran », dit-il.

Soir, après dîner, Edwige ressent une très forte douleur intestinale, qui va durer une partie de la nuit en dépit du Spasfon. Les effets collatéraux du traitement deviennent de plus en plus durs. Peut-être dangereux ? Voir avec A. et S.

LUNDI 8 JANVIER

J'achète *Le Monde des religions* et cherche le débat entre Rouleau et Malka sur mon livre. Je regarde la table des matières, rien, je feuillette. Rien. Je suis effondré : je suis exclu même par Djénane. Sitôt rentré, je lui téléphone : « Vous aussi, Djénane, m'avez censuré ! – Mais comment ?, c'est pages 16-17. »

Dans *Le Monde*, une interview du pianiste russe Boris Berezovsky qui évoque les œuvres sublimes de grands compositeurs, nées de leur vieillesse. Il

dit que « l'approche de la mort libère des interdits et développe un aspect visionnaire en rupture avec les conventions ». Oui, mais je ne crois pas que ce soit seulement l'annonce de la mort, c'est aussi un détachement supérieur à l'égard des règles, ce qui permet l'épanouissement d'une ultime jeunesse, c'est-à-dire d'une liberté quasi adolescente, mais portant en elle l'expérience et l'accomplissement d'une vie. Il a donné des concerts sur le thème « Autour d'un style tardif ».

Le déjeuner. J'ai pu arrêter M. au bord du gouffre où son esprit sombrait. Un mot déclic l'a fait passer dans un état second très sombre. Elle va sombrer dans le gouffre d'où va surgir un esprit démoniaque. Je lui prends le visage, l'embrasse jusqu'à ce qu'elle remonte à la surface « et me remercie de l'avoir délivrée ».

Soir. J'attendais beaucoup du film *Le Dernier des Mohicans*, car le livre avait très fortement marqué ma jeunesse. Et je n'ai pas perdu, devenu adulte, le sentiment de la profonde injustice faite aux Indiens d'Amérique, la révolte (vaine) contre la persécution qu'ils ont subie. Le film est bien fait, mais l'essentiel est banalisé.

MARDI 9 JANVIER

Achèvement de lecture de *Transe chamanique* de Gala Naoumova. Je pénètre de plus en plus dans ce voyage en Sibérie et cette rencontre avec les chamans réveille, stimule mon intérêt pour le chamanisme, révélateur anthropologique capital à mes yeux. Tout ce qui touche à la transe, l'hypnose, l'hystérie a toujours pour moi tourné autour des profondeurs humaines (ce que j'ai écrit sur l'hystérie dans *Le Vif du sujet* reste vrai pour moi).

Envoi des textes à Tallandier ; tout sera bouclé jeudi, quelle vitesse ! Stimulés par Tessa de Tallandier, ils vont sortir le livre dans une douzaine de jours.

J'aime à revivre avec mon aimable biographe des bribes de passé, et parfois un détail, un événement, me revient en mémoire ; je le note pour le lui transmettre. Ce qui m'est revenu fortement à l'esprit c'est que, gamin, je me suis senti différent des autres et coupable non en tant que Juif, mais en tant qu'orphelin. Des Juifs, il y en avait de quatre à six dans mes classes successives, et il n'y avait pas de ségrégation, il y avait des copinages mixtes, comme moi avec Macé et Luce. Par contre, j'étais le seul orphelin et je n'osais avouer cette douloureuse anomalie.

Catherine Loridant à 11 h 30.

Rite : je lui donne le courrier que j'ai préparé en trois chemises, urgent, normal, classer ou relever. Elle me donne son courrier, très volumineux car il s'est accumulé pendant les vacances. À lire ces mails ou lettres venant de partout, portant sur des sujets très divers, cela me donne chaque fois un sentiment d'accablement qui se transforme en fatigue.

Le courrier normal est devenu anonyme : convocations, invitations, circulaires, etc. Rarissimes les lettres personnelles qui viennent du cœur. C'est dans les mails que se réfugie le courrier personnel et intime. Aussi, tous les matins, je suis très curieux des mails. Reçu ce matin une lettre du Pérou où un responsable de l'université Garcilaso de la Vega me fait part de l'intention de cette université de se réformer selon les indications de ma « trilogie pédagogique ».

Après-midi. Après ce R-V cosmique, je cherche des bonbons à la bergamote pour Edwige. J'avais vu dans l'annuaire qu'il y avait une confiserie au 3, rue Vavin. Plus de confiserie. Par contre, un petit pizzeria, Il diavoletto, qui fait des pizzas de petite taille ; je prends une marguerite, puis un taxi me conduit à la confiserie Nathalie à Duroc où je fais le plein de bonbons bergamote, plus des mandarines confites dont elle est folle.

À 17 h 30, R-V chez moi avec Morgan Sportès dont le roman *Maos* m'a bien réjoui.

Le soir, sur la chaîne Toute l'histoire, la bataille des Midway puis Iwo Jima. Mon esprit revient sans cesse sur la bataille des Midway, tournant de la guerre dans le Pacifique, comme Stalingrad fut le tournant en Europe. Je pense obsessionnellement à ces moments où le destin hésite, titube et finalement décide. J'ai pris connaissance assez tard, après la guerre, de la bataille de Midway. Après Pearl Harbor et la bataille indécise de la mer de Corail, la flotte japonaise se dirigeait vers les îles Midway à mi-chemin, comme le nom l'indique, de la Californie. La flotte américaine partit l'intercepter. Elle bénéficia du décryptage des messages japonais, et put surprendre l'ennemi. Mais le caractère grandiose et dantesque de la bataille tint en ce qu'elle se déroula sur plus de cent kilomètres, entre deux ennemis disposant chacun de porte-avions, de cuirassés, de sous-marins, d'avions torpilleurs et de chasseurs. Ce fut une bataille myope et parfois aveugle des deux côtés, les avions cherchant puis découvrant une cible sous les nuages et lâchant leurs projectiles ; porte-avions et cuirassés furent coulés en nombre sensiblement égal, de même un grand nombre d'avions fut abattu de part et d'autre. Il y eut mille combats singuliers, isolés les uns des autres et dont ne pouvaient prendre la mesure sur-le-champ ni le commandement américain ni le commandement japonais. La bataille fut tout au long indécise, dévastatrice

de part et d'autre, mais c'est l'amiral japonais qui, au décompte de ses pertes, décida de battre en retraite et donna la victoire aux Américains. À partir de ce moment, l'Amérique commença à avancer vers la victoire, avec la conquête ou reconquête d'îles comme Iwo Jima. Fasciné par cette bataille, j'ai vu trois fois le film américain avec Henry Fonda et Toshiro Mifune, je me sers de la bataille de Midway comme métaphore de la lutte indécise pour la réforme de la science et de la pensée. Et là j'ai pris un documentaire historique qui m'a à nouveau replongé dans ce moment formidable où on ne sait si c'est le hasard ou la fatalité qui décida du destin du monde.

Plus tard, nous nous sommes amusés à voir *Y a-t-il un pilote dans l'avion ?*.

Je mets le réveil à 7 h 30 pour demain matin ; réunion du « comité d'honneur » (pourquoi « honneur » ?) de la grande journée sur l'environnement « Citoyens de la terre ».

MERCREDI 10 JANVIER

Levé à 7 heures (avant que sonne le réveil). Je déteste de plus en plus me lever tôt. Enfin, je n'ai pas à me presser. Taxi retenu à 8 h 30.

Réunion dans une petite salle de l'Élysée. En fait, les conseillers nous ont mâché la besogne. Ils ont découpé la journée en six ateliers (réchauffement climatique, pollution et santé, eau, etc.). Une fois de plus tout est découpé, mais non relié. Je demande à ce qu'on indique ce qui relie ces divers problèmes. « Mais ce sera fait par les interventions préliminaires des politiques. » Un débat porte sur l'atelier 5 où sont mentionnés pêle-mêle changements de comportements, de mode de consommation et de production. Là encore, ce qui n'est pas vu, c'est le problème global de changement dans la civilisation et dans la société. Hulot parle de « croissance qualitative », Juppé saisit la balle au bond et la transforme en « croissance écologique ». Rien n'est prévu pour problématiser la croissance, ni l'idée de développement. J'accepte d'être le *keynotes speaker* de cet atelier.

Les conseillers ont aussi fourni les noms des invités à la rencontre ; on ne nous demande rien et cela me décourage de proposer les quelques noms que j'avais notés. Les conseillers sont sympas, mais ils sont dans le cadre officiel... Enfin, même trop officielle, cette initiative sera utile, je pense. Je donne *La Vie de la vie* à Nicolas Hulot.

Après-midi. Envoi tout bouclé, du moins quasi, du sommaire, et d'une brève intro.

Demain, correction des épreuves ; quelle vitesse pour sortir début février !

17 h 30. Catherine Portevin de *Télérama* vient pour enregistrer mon texte sur la fraternité. Elle m'avait demandé un article, mais comme j'écris les notes de la conférence « L'urgence de la fraternité » que j'avais faite au Sénat en décembre, je crois, je lui dicte l'article à partir de ces notes. Elle a le visage sympa des chrétiennes de gauche.

JEUDI 11 JANVIER

Hier soir, à la télé, ce beau film de Rossellini sur trois prisonniers évadés, *Les Évadés de la nuit* : un Anglais, un Américain, un Russe, cachés à Rome occupée par les nazis. Ce film me tient jusqu'à 2 heures du matin et, tout éteint, il demeure radioactif en moi.

J'avais mis mon réveil à 8 h 30 (rendez-vous chez Tallandier à 11 heures). Quand je me lève vers 7 h 30 tout abruti pour pisser, j'ôte le réveil, et je m'éveille à 9 h 15. Je me dépêche, car il faut préparer les médicaments d'Edwige, son petit déjeuner, mes petits adjuvants (gelée royale, ginseng et sélénium), sans parler de mon prostatataire (Tadenan), puis bain, gymnastique antilumbagique ; heureusement, téléphone de Tessa qui reporte le R-V à 11 h 20. Elle me propose un taxi, je préfère le métro. Finalement j'arriverai avec dix minutes d'avance... Tallandier, c'était l'éditeur des romans de cape et d'épée que je lisais gamin et que j'adorais... Michel Zévaco, Paul Féval et Paul Féval fils... Maintenant, c'est une édition qui, dans le complexe dont elle fait partie, est vouée à l'histoire.

Puis, avec les deux éditeurs et Tessa, on va déjeuner à la Cagouille, restaurant de poisson voisin. Déjeuner cordial et animé. Huîtres et petits rougets. Je vois des rougets à la carte. Je demande leur taille. Geste de la main qui m'indique qu'ils ont failli être trop grands pour moi. Huîtres et rougets donc. Je fis l'éloge des rougets de Marseille qui se sont raréfiés en Méditerranée. Très bon marché il y a encore cinquante ans, ils sont devenus des poissons de luxe.

FOG qui déjeune dans le restaurant vient me saluer, on s'embrasse, il me promet un article pour mon livre maudit.

Tessa Destais me dépose en taxi à l'arrêt du 96 de la rue Dufour. Elle est providentielle pour moi. Je lui dois ma biographie que prépare Emmanuel Lemieux dont ne voulait pas Le Seuil. Elle a secoué ma déprime de fin d'année (due à la réussite du boycott de mon livre *Le Monde moderne*) en me relançant pour la publication de mes textes sur l'écologie. Elle a aiguillonné les Tallandier. Le livre a été composé en deux jours. J'ai les premières

épreuves. Je les rends demain matin, je reçois les secondes vendredi et je rends le tout lundi 15...

VENDREDI 12 JANVIER

« La liberté, c'est toujours la liberté de ceux qui pensent autrement », Rosa Luxemburg.

Le matin, je fais un rapide marché, je prends un bar de ligne, des légumes et, chez le Marocain, une pastilla, des boulettes, de la semoule et légumes de couscous. Chez Ramella, j'ai pris des beignets d'aubergine. Pour moi *nulla dies sine aubergina*. Caviar d'aubergine que je prends chez le Grec, beignets d'aubergine chez Ramella, aubergine parmigianesque chez l'Italien, aubergine grillée chez le Libanais (mais il a fermé en décembre pour ne revenir qu'au printemps) et, si j'ai de la chance, gratin d'aubergines (la semaine dernière Marianne m'en a fait cadeau). C'est ma drogue quotidienne et, si je suis en manque, je défaille. J'adore aussi les haricots plaki, tout ensaucés, que je prends en cachette d'Edwige.

(Je comprends que ceux qui pourraient lire ce que je viens d'écrire ne puissent me prendre au sérieux comme penseur. Ils ne savent pas qu'on peut d'autant mieux être un homme mûr qu'on a su demeurer infantile.)

Je prends au kiosque de la rue de Bretagne *Le Parisien* où il y a mon interview sur les barbouilleurs de publicités en défense d'Yvan Gradis. Je dis que la France a besoin d'éveilleurs dans tous les domaines pour sortir de sa léthargie.

L'après-midi à 15 heures, R-V Gala, belle âme slave dont le livre m'a profondément touché. Je comprends si bien cette recherche de soi-même au bout de la Sibérie, dans le Touva, chez les chamans...

À 17 heures, interview par la télé d'Al Jazeera. Je m'étonne de voir une grosse équipe de cinq (ou six) personnes alors qu'il suffit aujourd'hui d'un cameraman preneur de son et d'un réalisateur. « Pour l'image », disent-ils. L'intervieweur, qui est marocain, vient de Londres. Je suis surpris de sa connaissance de mes idées, de mon œuvre et de ses qualités d'esprit. Cela dure une heure : toute l'ère planétaire y passe. Je me suis exprimé tranquillement. À la fin, inquiet : « Mais vous allez couper dans tout ça ! – Nullement ! ce que vous nous dites est trop précieux », rétorque le courtois Marocain.

Pendant l'entretien filmé, arrivent les épreuves de *L'An I de l'ère écologique*, mais je n'entends pas la sonnerie de l'interphone, Edwige,

occupée au téléphone, ne l'entend pas non plus. Le porteur des épreuves laisse un message sur mon répondeur pour me dire qu'il a laissé le paquet à XXX et j'entends un nom bizarre que je ne connais pas. Il faudrait que je regarde ces épreuves pour le week-end, on vient les chercher lundi matin pour que le livre sorte... jeudi !! J'ai beau réécouter le message du porteur d'épreuves, le nom reste inintelligible. À tout hasard, je téléphone à Isabelle, notre portière, qui avait reçu les épreuves.

Edwige prend au dîner le reste du bar de midi puis de la semoule et quelques haricots verts. Ce repas me semble sain. Pourtant, elle aura des douleurs abdominales dans la nuit. J'ai peur que les effets collatéraux du Terceva soient de plus en plus graves, surtout pour son système digestif... Pourra-t-on attendre le 19 pour, en cas favorable, diminuer ou changer le traitement ?

SAMEDI 13 JANVIER

Je prends la voiture et, avec Edwige, nous allons chez Truffaut au-delà du périph' pour acheter de la litière en quantité pour les chattes... Elle cherche aussi un arbuste, et un aimable jardinier nous conseille : on se fixe sur un citronnier. L'idée de voir à ma fenêtre les citrons pendre de l'arbre m'enchant. Je suis tant privé de Méditerranée, surtout en cette saison. Je me souviens ; mes parents, quand j'étais enfant, allaient passer des vacances d'hiver à Sainte-Maxime. Moi, quand j'étais à Lyon sous l'Occupation, quelle volupté que de prendre le train dans le froid et la brume et m'éveiller au petit matin au soleil et ciel bleu. Avec Violette, nous allions souvent à Nice l'hiver chez la cousine Esterina qui avait un appartement place de France... Et puis ce fut la Toscane, la Maremme, Rome... Edwige ne se rend pas compte de la privation que je vis.

Au retour, je regarde les secondes épreuves : peu de corrections...
Je réponds à des mails, j'en ai envoyé un à la sultane Betul.

Le soir, je regarde un peu le grand cabaret de Patrick Sébastien ; Edwige ne peut pas le souffrir ; moi, je le trouve très sympathique. Il y a des numéros d'acrobatie étonnants. Puis à 23 heures, je regarde *Il était une fois la révolution* de Sergio Leone. J'avais dû le voir en son temps, mais ai beaucoup oublié. Cela démarre lourdement et lentement, bien qu'il y ait une formidable satire des nantis dans leur wagon de luxe... puis je me laisse prendre jusqu'à 1 heure et demie du mat'. Il y a un désabusement fort dans ce film quand le Mexicain, héros malgré lui (j'ai oublié son nom), dit que ce sont les instruits

qui poussent les pauvres à faire la révolution et à se faire tuer et quand le révolutionnaire irlandais, trahi par son camarade qui a parlé sous la torture, dit qu'il ne croit plus qu'en la dynamite. Il y a une ironie forte, mais, plus que cela, une générosité, une bonté si j'ose dire ; le film en se développant prend de l'ampleur et se termine en grande beauté.

DIMANCHE 14 JANVIER

Un message matinal sur mon répondeur. Un type me consulte ; il voudrait envisager une grande rencontre « solidarité » pour regrouper tous les cas (sans-papiers, SDF et autres) qui nécessitent la solidarité ; je vais lui dire qu'il faut une rencontre « fraternité » et éviter que le mouvement se fasse noyauter par les groupuscules qui, croyant faire avancer le mouvement, le font éclater.

Marché du matin, avec arrêt caviar d'aubergine chez le Grec. Grenadin de veau, foie de veau (il me plaisait par sa couleur), saumon label rouge, jambon de Parme. J'en prends toujours trop... Je vais à Artisans du monde-Pour un commerce équitable, où je prends du sucre de canne et du muesli tropical.

Après le déjeuner, on va se promener avec Edwige place des Vosges et rue de Birague où elle s'achète un collant et me fait acheter une chemise. Son bonheur à acheter m'émeut beaucoup...

J'ai deux thèmes d'articles :

1. les esprits et les dieux ;
2. l'incapacité de reconnaître la réalité ; je prends ce titre à Fukuyama dont un texte paraît dans *Le Monde* et qui concerne le président Bush.

Soir. Après dîner je fais un saut chez ma voisine Michèle, où dînent Véro, Michel, Lucette Finas et une autre dame enseignante. On parle de Sarkozy et de Ségol, des femmes arabes qui, même émancipées, servent leurs maris. On plaisante pas mal.

Au lit, pendant l'aérosol d'Edwige, on regarde un épisode du téléfilm *Mozart* avec Michel Bouquet en papa Mozart. Puis un docu pendant lequel je m'endors.

LUNDI 15 JANVIER

Lever tôt à 8 heures, prépare petit déjeuner, puis réveille Edwige. Elle ne doit pas prendre de nourriture moins de quatre heures avant son scanner...

On arrive en avance pour le scanner thoracique-abdominal prévu pour 13 h 15. Edwige craint la détection de métastases. Finalement, pas de métastases, la tumeur a encore diminué, mais elle fait quand même 4,9 centimètres... Je crains qu'il faille continuer ce dur traitement.

Moi, pendant le scanner, j'ai pris à un kiosque libanais une pita fourrée au fromage.

Retour. Téléphones urgents. Puis je vais à la réception de l'IMEC qui inaugure ses nouveaux locaux. Beaucoup de gens, dont quelques dinosaures, dont moi. Génia Courtade, très alerte (elle a remis les archives de Pierre à l'IMEC). Je pense à ces années tragiques qui nous ont séparés, pire encore... Kostas, autre dinosaure en forme ; on est tous là, les préposthumes appelés par notre croque-mort Olivier Corpet. À un moment, je me sens pressé de rentrer, bien que j'espérais voir Dominique Eddé.

Retour métro. Je descends à Chemin-Vert pour aller retirer de l'argent au distributeur bancaire de la SG.

Je prépare la nourriture des chattes, le saumon enveloppé de papier alu où j'ai mis de l'aneth frais. Arrivée d'Alfredo qui m'apporte des boulettes confectionnées par Marianne. On trinque du meursault premier cru. Saumon très savoureux, suivi par le fromage italien aux truffes.

Fatigue, sommeil.

MARDI 16 JANVIER

J'ai quand même regardé hier ce film ahurissant, *La Femme à abattre*, où je n'ai rien compris.

Où trouver ce manuscrit *Israël et son prochain* qui m'a été envoyé et doit se trouver dans une pile ? Quelle accumulation dans mon burlingue !

J. Lang a organisé un déjeuner de scientifiques pour Ségolène Royal à la Maison de l'Amérique latine. Je n'en connais pas beaucoup à part J.-C. Ameisen avec qui il y a sympathie réciproque. S. arrive en retard – « On voit bien que sur la ponctualité elle suit l'exemple de Mitterrand », dis-je bêtement. Les scientifiques sont indignés par les deux colonnes en une du *Monde* qui prétend qu'en dépit de largesses budgétaires la recherche française est mauvaise. En fait, c'est une étude de deux inspecteurs (des Finances ?) qui porte essentiellement sur le nombre de brevets exploités par l'industrie...

Je crains qu'au repas les scientifiques fassent valoir des revendications qualitatives : « du fric, du fric ». En fait, pas du tout. Tous mettent l'accent sur les inconvénients de la parcellarisation et la fragmentation des recherches, sur

le manque de responsabilité, sur l'atrophie du sens de l'avenir... Au moment de mon intervention, en fin de repas, je dis que ces vices se retrouvent à tous les niveaux de la société française. Certes notre système d'éducation lui-même, à tous niveaux, nous occulte les problèmes fondamentaux et globaux, qui deviennent de plus en plus importants et vitaux. Mais une réforme institutionnelle globale serait inopérante vu l'état des esprits ; il faudrait des expériences pilotes pour amorcer le mouvement. Mais je dis qu'en politique il faudrait promouvoir partout la qualité plutôt que la quantité, le mieux plutôt que le plus, les autorités publiques devraient généraliser des aides à la qualité pour favoriser par des prêts au départ entreprises et associations vouées à la solidarité et la convivialité, que tout cela devrait s'insérer dans une grande politique de la qualité de la vie comportant l'humanisation des villes et la revitalisation des campagnes. Pour la candidature à la présidentielle, ne pas s'engager dans des promesses parcellaires, sur des points précis multiples, mais plutôt indiquer la voie qui restaurerait un avenir et permettrait un élan. Je conclus en disant qu'on ne peut restaurer l'ancien avenir du progrès conçu comme loi irrésistible de l'histoire, mais concevoir la possibilité de progrès ; et j'ai cité ma phrase inscrite sur les cartes d'adhérents du Parti socialiste italien : « Le renoncement au meilleur des mondes n'est pas le renoncement à un monde meilleur. »

Après le repas, une scientifique me dit : « Vous avez cadré la candidate. »

À Ameisen je dis que je fais le pari ségolien, dans la ligne du pari de Pascal.

Rentré à la casa. Edwige m'a laissé un message de chez le kiné, je l'appelle, mais tombe sur le répondeur...

Je regarde *Le Monde* ; à chaque numéro, je ne peux m'empêcher de lire la nécro et je trouve l'annonce de la mort d'Yves Dechezelles, cet admirable avocat que j'ai connu défenseur des messalistes pourchassés par la police française et persécutés par le FLN. Une immense bonté émanait de sa personne. Il n'a pas cessé de défendre les vraies et justes causes. Il avait quatre-vingt-treize ans ; comme Vernant, dont je n'ai pas parlé dans ce journal, autre magnifique spécimen d'humanité.

J.-J. Salomon avait envoyé deux mails à Nouchi, directeur du *Monde des livres*, pour proposer un article « équilibré » sur *Le Monde moderne et la Question juive*. Finalement Nouchi répond sèchement qu'il n'y aura pas d'article sur mon livre. *Le Monde des livres* ne tarit pas d'éloges et de recensements des livres judéo-obscurantistes, je veux dire judéo-intégristes ; mais le mien, qui serait le meilleur antidote à l'antisémitisme, est boycotté. Me voici une fois de plus en quarantaine (la cellule communiste du Centre d'études sociologiques avait voulu le faire, son secrétaire Lucien Brams s'y opposa). Que faire pour briser le blocus ?

J'adore chanter et parfois cela m'insupporte terriblement que je chante faux. Ainsi, j'ai en ce moment dans l'âme un air de *La Veuve joyeuse* qui me met dans un état semi-extatique. Dès que je commence, il y a une horrible déformation qui m'écorche l'oreille, et puis je retrouve plus ou moins l'air, mais reste déçu ; j'ai vu dans un spam qu'il y a un cours où l'on apprend à poser sa voix. Il faudrait que je le suive (contacter Sylvie Petitjean).

MERCREDI 17 JANVIER

Hier soir, dîner chez N. B. Une cordialité qui devient sympathie, se nourrit de plaisanteries, bons mots, histoires drôles et, autour d'un couscous, devient harmonie et joie. J'espère qu'on se retrouvera.

Matin. La journaliste grecque envoyée par mon éditeur (qui vient de traduire à Athènes *Culture et barbarie européenne*) me pose au téléphone des questions peu intéressantes, je veux dire bêtes. Que va-t-il en sortir dans son journal ?

Je laisse un message sur le répondeur de Frédérique. Elle m'avait envoyé un élixir à base d'une fleur du désert australien, et qui doit réveiller des émotions profondes. Est-ce pour cela que j'avais été bouleversé à pleurer lors de *Madame Butterfly* ? Sa liaison amoureuse avec les dauphins m'émeut.

Mon interview chez Mermet passe à la radio au moment où je dois partir pour la gare. Arrivé à Lyon à 18 heures, je fais une conférence à la bibliothèque sur mon *Monde moderne et la Question juive*. Salle pleine (250 personnes, ils ont dû en refouler une quarantaine). Mais seulement dix de mes livres en vente.

Beaucoup de questions intéressantes. J'ai décidé de ne pas passer la nuit à Lyon et rentre par le dernier TGV.

Dans le TGV, je lis le numéro de *L'Insomniacque* consacré à la Commune libre d'Oaxaca qui a duré de juin à décembre 2006. Il y a la chronologie des événements, l'admirable proclamation de l'APPO qui lie la philosophie indigène de la Terre-Mère à la dénonciation révolutionnaire du capitalisme qui « transforme la Terre-Mère » en marchandise et les politiques néolibérales qui saccagent et dépouillent les territoires, les savoirs traditionnels. Il y a un récit détaillé et vécu par un témoin actif, Georges Lapierre (que je suppose anar). Comment tous ces événements extraordinaires ont-ils été invisibles dans la presse française ? Je remercie l'ex-taulard (que j'ai connu à la prison de Saint-Maure) de m'avoir envoyé *L'Insomniacque*.

Je trouve aussitôt un taxi à la gare de Lyon. Fatigué, Edwige aussi.

On regarde quand même jusqu'à 1 heure du mat' un film stupide avec Elvis Presley pour l'entendre chanter... Voix fluide, moirée, avec des clairs-obscurs de velours.

JEUDI 18 JANVIER

Lever 8 h 30. J'oblige Edwige à se lever à 8 h 45 parce que Casalta doit venir lui faire une prise de sang. On est tout ensommeillés. Puis je pense que Casalta n'a pas été prévenu, je téléphone au labo, non il n'était pas prévenu. « Voulez-vous qu'il vienne ? – Non, non, lundi plutôt. » On se recouche. Me lève à 10 h 30. C'est dommage que j'aie besoin de huit heures de sommeil, j'aurais aimé avoir un tempérament napoléonien, ne dormir que quatre heures ; j'ai perdu une deuxième partie de vie ou plutôt je l'ai dilapidée dans des songes.

Téléphone du fils d'Yves Dechezelles. Il m'annonce la mort de son père sans savoir que je l'ai apprise dans la rubrique nécro du *Monde* et que j'ai envoyé aussitôt un mot à sa famille. Yves Dechezelles était un homme d'une qualité humaine rarissime. Je l'ai connu quand il défendait les messalistes devant les tribunaux français. Il ne les avait pas abandonnés comme Stibbe, qui n'a pas fait parvenir à Messali la lettre de Ben Boulaïd, chef du maquis des Aurès, témoignant de sa fidélité à Messali, puis mort peu après. Dechezelles faisait partie de ces quelques-uns qui sauvent l'honneur de l'humanité.

Conférence sur la complexité à « Rencontres avec des hommes remarquables ». Une salle bien remplie rue Albert-de-Lapparent. J'improvise, j'ai, dans ces cas-là, le sentiment d'être en état de possession, « inspiré » par une vérité qui me commande. Succès. Je ne vais pas au cocktail final pour ne pas laisser Edwige seule au dîner. Une jeune femme au visage très avenant aurait voulu me parler au cocktail. Je lui laisse ma carte.

Après un dîner tardif, un peu de télé, une comédie policière américaine amusante.

J'éteins les feux à minuit.

VENDREDI 19 JANVIER

Lever tôt pour se rendre à l'IRM d'Edwige à 9 h 15. Edwige dort dans la salle d'attente. Sortie d'IRM, puis le docteur B. nous dit que la tumeur n'a pas évolué depuis novembre. Terrible déception. Nous étions persuadés, après le diagnostic du scanner, que la tumeur était passée de 8 centimètres à 4 centimètres. Le coup est terrible pour Edwige qui, au retour, demeure couchée, prostrée dans l'après-midi. Je me décide à partir pour Mexico où le guérisseur Hermanito peut intervenir à travers moi, dit-il... J'ai évidemment annulé mon dîner chez M. M.

Catherine Loridant m'apprend que mon œuvre est traduite au moins en 27 langues et dans 42 pays. Le volumineux courrier qu'elle m'apporte me donne rapidement mal à la tête ; demandes de rendez-vous, demandes d'interviews, demandes de conférences, Edgar ici, Edgar là...

Alvaro va m'aider à débroussailler mon bureau.

Je vais chez le quincaillier Guillaume, le dernier commerce convivial du quartier. Il a été malade, est sorti de l'hôpital. Pendant deux mois, la boutique fut fermée et, sur le rideau de fer, il y avait « fermé pour raisons de santé », et des clients fidèles, dont moi, écrivaient sur l'étiquette leurs vœux et leur amitié.

Edwige plus que déprimée, désespérée, reste couchée la journée avec aggravation des symptômes pulmonaires. Elle appréciera pourtant ma sole et la galette aux pommes.

Je regarde un peu après dîner l'émission de variétés sur TF1 qui donne des prix aux chanteurs et chanteuses actuels (je ne connais ni leurs noms ni leurs chansons et c'est un peu pour m'instruire). La chanteuse Diams a deux prix. Elle clame sa joie par des « ah ! putain de merde ! » répétés.

SAMEDI 20 JANVIER

Hier soir à la TV, *Coffy, la Panthère noire de Harlem*, film noir dans les deux sens du terme. Très bien fait. La belle Noire Coffy, assistante de chirurgie, veut venger sa jeune sœur, hospitalisée définitivement pour overdose. Elle va tuer les uns après les autres les mafieux, dealers, flics pourris. Elle séduit un salaud et, au moment où commence la baise, sort son pétard et le tue. Moi-même, en ces moments, le sentiment de justice est indissoluble de celui de vengeance, je jouis de la rafale qui tue le salaud. Ce fond archaïque est en moi plus vivant que jamais, alors que toute mon éthique est fondée sur le dépassement de la vengeance, que toute ma rationalité humaniste est contre la peine de mort...

La nuit, Edwige a eu des douleurs d'estomac, n'a pas trouvé le Gaviscon, mais ne m'a pas réveillé.

Téléphoné à Philippe qui viendra mardi soir.

Relevé :

« Ceux qui écrivent avec leur sang », Nietzsche.

De Martin Luther King : « Devant certains défis, le couard demande “est-ce sans danger ?”, l'opportuniste “est-ce politique ou démagogique ?”, le vaniteux “est-ce populaire ?”, mais la conscience toujours demande “est-ce juste ?”. »

Du même : « Quand je rêve seul, c'est un rêve, mais quand nous rêvons ensemble, c'est un début de réalité. »

Déjeuner dans un petit resto marocain avec Gilles, Irène et Dominique. Nous sommes contents ensemble et c'est bon. Irène parle des mémoires ancestrales inconscientes qui sont en nous. Scepticisme de Gilles. Moi, je crois que, d'une façon, nous portons en nous une mémoire d'événements vécus avant nous... Nous vivons dans un monde fondamentalement mystérieux et toute notre connaissance nous conduit aux frontières de l'inconnu qui est en nous, autour de nous, au fond de tout, à l'horizon de tout.

Retour salement repu de ce déjeuner plantureux.

Fais une grosse sieste vers 17 heures.

Nous regardons à 20 h 50 un excellent *Columbo*.

Puis dîner léger (foie de veau et compote).

Un regard sur les Music Awards sur TF1, je vois que je ne connais aucune des vedettes actuelles de la chanson. Plaisir à découvrir Olivia Ruiz, avec une excellente orchestration.

DIMANCHE 21 JANVIER

J'ai regardé sur TCM *Le Rebelle* de King Vidor avec Gary Cooper jusqu'à 2 heures du mat'. Bel hymne au non-conformisme et à la création, réalisé de façon un peu conformiste parfois, avec une très forte histoire d'amour, presque dostoïevskienne.

Me lève seulement vers 9 h 30. Vais au marché, laissant Edwige dormir (ne sachant pas que j'ai ronflé et l'ai souvent réveillée). Une fois de plus, j'achète trop au marché. Me laisse tenter, et puis la nourriture va s'accumuler au frigo... J'ai d'abord pris du bar et une tranche de saumon chez le

poissonnier, une tranche de rostello et une... ah oui ! quenelle pour Edwige, chez le rôtiiseur qui a ouvert après un mois de fermeture. « Vous étiez en vacances ? – Ah si l'on peut dire. » Je le trouve amaigri et pâli. « Vous avez maigri... » Il reste évasif. « Votre femme n'est pas là ? – Non, elle a des petits soucis... mais elle m'a demandé si je vous avais vu hier. » Je lui prends une demi-canette... Et puis chez le Grec, deux boulettes. Chez le bio, fruits, légumes et quatre yaourts de chèvre dont j'aime le goût aigrelet.

Sur le retour, je me heurte à Nicole. On parle vélo. Elle est au courant de mon intention secrète de m'acheter au printemps un vélo pliable que je pourrais planquer à la cave (Edwige m'interdit le vélo dans Paris)... Elle me dit que les pliables ne sont pas très stables. Je lui dis que je suis un pratiquant du vélo : j'ai eu mon premier vrai vélo, un Peugeot, vers sept ou huit ans, j'ai circulé à Paris en vélo adolescent et à Paris sous l'Occupation. Comme il y avait de nombreuses alertes aériennes qui perturbaient la circulation dans les transports publics, le parti avait donné l'ordre de voler des vélos. Simone K., qui était mon adoratrice à l'époque, m'en avait volé cinq et j'avais une belle écurie de vélos. « Edgar, faut qu'on déjeune ensemble et que tu me racontes des histoires de la Résistance. » Arrive ce monsieur mince et distingué, avec ses deux levrettes en laisse, très assorties à sa personne, qui embrasse Nicole. Elle me présente et le monsieur et moi rentrons vers la rue Saint-Claude par le trottoir ensoleillé de la rue de Turenne. On parle un peu de la circulation, du remplacement des confectionneurs par des galeries de tableaux dans la rue. Il me dit qu'il avait été confectionneur au 76, rue de Turenne où son père avait pris boutique en 1936. Celui-ci faisait partie des Juifs émigrés de Pologne durant l'entre-deux-guerres. « Et moi, lui dis-je, mon père venait de Salonique », et je commence à lui raconter. « Je sais, me dit-il, j'ai été beaucoup touché par votre livre sur votre père... » On se quitte amis au coin de l'impasse Saint-Claude...

Citations de Rafael Correa, nouveau président de l'Équateur : « Ce n'est pas une époque de changement, c'est un changement d'époque. » C'est plutôt un changement d'époque de changement.

Proverbe arabe : « Les hommes ressemblent plus à leur temps qu'à leurs pères. » À dialectiser.

F. D. Roosevelt : « Nous n'avons à craindre que la crainte. »

Je réponds à des mails qui attendent. Que de temps passé sur l'écran. Mais aussi, le plus chaud, le plus proche, parfois le plus intime passent désormais par mail.

Film de Howard Hawks *Red River*, c'est très bien, mais pas le chef-d'œuvre que j'attendais. Il y a du stéréotype dans l'archétype. Mais le duo John Wayne-Monty Clift a de la force. Je le vois jusqu'au bout, 00 h 45.

LUNDI 22 JANVIER

Au lever, j'apprends la mort de l'abbé Pierre à France Info. J'en suis ému « normalement », mais il est possible que cette mort m'ait affecté en profondeur par une sorte d'identification à ma propre mort. Toujours est-il que je me recouche, m'enfuis dans le sommeil et ne me réveille qu'à 11 heures.

Gros retards, je passe chez Ormières prendre les piles qui me manquent pour l'appareil auriculaire, à la pharmacie Saint-Gilles où je montre mon bobo sous l'ongle (trace noire d'une escarre), elle me propose d'essayer de la retirer ce soir après que j'aurai trempé mon pouce dans du Dakin. Mme A. me parle de Boris Cyrulnik dont elle fait l'éloge. J'ajoute « et c'est un homme bon ». Elle me dit qu'elle est allée l'écouter dimanche au musée. Comme il y a très voisins le musée Picasso et le musée Carnavalet, je dis : « Quel musée ? – Mais, le musée juif de la rue du Temple. »

Alvaro arrive à 14 heures. Il va m'aider à mettre de l'ordre dans mon bureau qui a atteint un degré de désordre innommable. Je le fais commencer par relever mes numéros inscrits dans le répertoire de mon téléphone, que je dois changer car il est naze.

Au cours de l'après-midi mal de gorge, toux.

Vers 18 h 30 je retourne à la pharmacie. Mme A. réussit à me retirer une petite saleté. Elle donne un spray et des pastilles pour la gorge. J'ai très peur, si je m'enrhume, d'enrhumer Edwige, et ce serait la catastrophe bronchique ; puis je vais au distributeur de billets du Beaumarchais, puis à la boulangerie d'où je ramène une baguette. Edwige très fatiguée. Je prépare le bar et nous terminons par le pain perdu qu'elle a préparé.

Le film sur la guerre de Corée avec Mitchum (*The Hunters*) a des scènes splendides d'aviation en plein ciel, avec combats aériens entre Américains et Chinois. L'histoire sentimentale, bien que conventionnelle (M. amoureux de la femme d'un pilote de son escadrille), est émouvante. Avant d'aller au lit je me suis fait un super-grog accompagné d'aspirine 1 000.

MARDI 23 JANVIER

Transpiré un peu la nuit, lever abruti, me recouche, pratiquement pas de fièvre (37,2 °C). Grand froid, arrivé brutalement, dehors. Edwige doit aller voir un ophtalmo en urgence. Au dernier moment, on apprend qu'une manif sur le boulevard empêchera bus et taxis. Je voulais l'accompagner, elle voulait

que je reste au chaud, finalement le R-V est reporté à jeudi.

J'ai dû reporter mon déj avec Véronique Anger.

Une info dans *Le Monde* de samedi (que je lis seulement ce matin) indique que pour les vertébrés supérieurs, la capacité de régénérer cœur et œil, comme certains poissons mais aussi comme l'axolotl qui régénère quelque tissu que ce soit, est seulement inactivée. Les gènes (WNT) impliqués dans ce processus ont été détectés ; on les a même activés chez un poulet à qui on a coupé pattes et ailes et qui les a fait repousser. La perspective de régénération des membres ou organismes chez les humains est désormais ouverte (travaux de Juan Carlos Izpisúa Belmonte, du Centre de médecine régénératrice de Barcelone et fellow de l'Institut Salk).

Ça se dégrabote. Je n'ai pu refouler le mal de gorge ; il s'infiltre dans le nez, me fait éternuer, descend sur les bronches. Je voudrais surtout ne pas contaminer Edwige.

Passé l'après-midi à répondre aux mails accumulés, j'aurais dû arrêter, me coucher alors que je sentais un froid se glisser par mes jambes. Je commence à m'inquiéter, pensant à l'alerte de l'année dernière. Est-ce vraiment l'annonce du décès de l'abbé Pierre (mort d'un mal pulmonaire) qui a tout déclenché ? Il m'est déjà arrivé que l'émotion, à peine manifeste en surface, me pénètre en profondeur.

Dîner. La soupe faite par Edwige et la canette que j'ai ramenée des Enfants-Rouges.

Je prends un Zithromax, recommandé par prudence par Philippe A. au téléphone.

Vers 22 h 30, je prends ce documentaire-fiction inouï, *La Mort d'un président*, qui relate l'assassinat du président Bush à Chicago en octobre 2007, c'est comme un reportage rétrospectif, avec témoignages divers, puis l'enquête, que le nouveau président Cheeney voudrait diriger sur la Syrie et qui se traduit par l'inculpation et la condamnation, comme envoyé d'Al-Qaïda, d'un Syrien immigré aux États-Unis pour trouver la liberté, alors que le véritable meurtrier est un officier noir écœuré d'avoir perdu son fils en Irak. C'est formidable de réalisme, de sobriété, de courage et d'impudence...

MERCREDI 24 JANVIER

Très fatigué ce matin, mais pas de fièvre. J'ai eu vers 1 heure du mat'

une toux bronchique obsédante, très sèche, qui a réveillé Edwige, qui m'a donné un flacon de sirop qui a calmé la toux. Une toux ultime, grasse, avec un crachat jaune.

Comme je ne dois pas sortir, une jeune fille m'apporte soixante exemplaires à signer en service de presse. Je suis devenu un inexistant pour ce beau monde pour qui je signe. T. D. veut me faire re-exister.

Vais renoncer à Percoto ; prudent de ne pas voyager cette fin de semaine. Stoppe deux quintes de toux avec Toplexil.

Grosse fatigue vers 17 h 30, je crois que je vais me coucher, puis je ne me déshabille pas et je reste préparer le dîner des chattes et le nôtre.

Thriller très bien foutu *Chaos* de Tony Giglio (2006), soi-disant inspiré de la théorie du chaos, avec violence et rebondissements. Intrigue assez emberlificotée, mais tout cela se laisse voir.

JEUDI 25 JANVIER

Mais ne sommes-nous pas comme ce chat, incapables de comprendre ce qui, à un niveau qui nous dépasse, serait simple et fonctionnel ?

Ce matin dans le courrier en couverture de *La Recherche* : « Émergence, la théorie qui bouscule la physique ». Et voilà qu'on découvre ce que j'avais traité en long et en large dans le premier volume de *La Méthode* en 1975... Et ce que Monod avait indiqué dans *Le Hasard et la Nécessité* en 1970...

Épreuve périlleuse : il fait moins 2 dehors. Je ne suis pas vraiment sorti de ma bronchite et Edwige risque en sortant le spasme pulmonaire qui la conduirait droit à l'hôpital. Et pourtant, comme sa vue s'affaiblit à l'extrême sous l'effet des médicaments anticancer, elle tient à honorer le R-V avec le docteur Hay. On va se couvrir au max, fréter un tax...

La vue d'Edwige avait terriblement baissé en un mois. Le docteur Hay, ophtalmologue, détecte une cataracte aux deux yeux, provoquée par la cortisone. Nécessité d'opérations. « Encore une catastrophe, dit-elle. – Non, la catastrophe aurait été une dégénérescence irrémédiable. »

Ai lu en salle d'attente le petit livre autobiographique de Charles Maestracci, l'ex-taulard que j'avais rencontré à la maison centrale de Saint-Maure. Dans sa sobriété, narquoise et auto-ironique, son texte me fait forte impression.

Alvaro est venu m'aider à classer et à faire des notes de lecture sur les livres et textes sur la complexité en langue espagnole, qui sont en désordre sur trois étagères. Je lis le texte de Sallantin qui sur-teilhardise (l'actualité du

message de la transfiguration). Pour lui, l'aventure de l'univers part d'un accord initial né de l'Amour, et tout doit bien se terminer. À le lire, l'histoire du monde ne semble qu'évolution harmonieuse ; et les collisions, destructions, tamponnements de galaxies et d'étoiles, et toutes les catastrophes dans l'histoire de la vie, et évidemment dans l'histoire humaine ?

Toujours étonné par les esprits qui ne voient qu'harmonie alors qu'il y a tragédie...

Edwige très fatiguée s'est endormie dans l'après-midi. Bien qu'il me faille être prudent pour mes bronches, je descends dans le froid, mais bien couvert, à la pharma pour lui prendre des antibiotiques, au laboratoire pour prendre les résultats de son prélèvement sanguin, et je lui prends chez le traiteur une tranche de rôti de veau.

Le docteur vient comme prévu vers 22 heures. Il détecte une infection sur le bas d'un poumon et lui prescrit Zithromax, ce que je prends moi-même depuis avant-hier. Comme elle a absorbé le cachet loin après le repas et sans rien manger, elle aura des douleurs d'estomac toute la nuit. De mon côté, nuit très agitée, électrique, avec fortes angoisses et sensations d'étouffement.

Avant d'éteindre, j'ai vu *Les Guerriers de la nuit*, film de Walter Hill (1979). L'odyssée d'une bande d'adolescents, les *warriors*, pour rejoindre de Manhattan leur base à Coney Island, la nuit, attaqués par des bandes ennemies, prend à mes yeux une grandeur tragique incroyable (anthropologie de la guerre). Je n'avais jamais entendu parler de ce film qui pour moi est un grand film.

VENDREDI 26 JANVIER

Mauvais réveil, j'ai l'impression que la bronchite a regagné une partie du terrain. J'annule le déplacement à Europe 1 pour deux interviews radiophoniques à midi et 14 heures, mais les intervieweurs ont l'amabilité de les faire par téléphone aux mêmes heures. À Souchier, je parle de l'abbé Pierre.

Je dis que l'unanimité de l'hommage vient de ce qu'il a donné à la fois bonne et mauvaise conscience aux Français : bonne, en représentant ce que la France a de meilleur et, par là, représentant chaque Français ; mauvaise, en faisant ce que nous aurions pu et dû faire. En même temps, il correspond à la fois à l'imaginaire chrétien et à l'imaginaire républicain laïque : d'un côté, c'est la charité au sens originel du terme, l'élan du cœur ; de l'autre, c'est la fraternité, terme essentiel de la trilogie républicaine liberté, égalité, fraternité. Enfin, son caractère révolté et non conformiste plaît à la portion des Français qui apprécient son indépendance. Et, au moment des funérailles, il reçoit les

honneurs officiels, car les conformistes adorent les non-conformistes une fois qu'ils sont morts...

Je retrouve cette phrase de Cocteau que je sens si fortement : « C'est l'invasion qui compte... ce qui est beau c'est d'être envahi, habité, inquiété, obsédé, dérangé » (par une œuvre, disait-il ; je dirais aussi par un être).

Je passe l'après-midi à l'ordinateur, répondant aux mails...

J'ai des moments de froid dans le corps...

Le mal est contenu, mais veut briser la protection.

Caro est venue avec des légumes, les a coupés en tout petits morceaux et nous a préparé une soupe.

Victuailles. S. D. a commandé pour nous au traiteur de la rue des Rosiers de la nourriture yiddish avec quelques débordements séfarades. Ainsi il y a des *börek* et du tarama, avec *pirochki*, *picklefleisch*, strudels, gâteaux au fromage...

Dîner. La très bonne soupe, *pirochki* (Edwige), *börek* (moi), puis strudel et gâteau au fromage.

Après dîner, téléphone de la part de la guérisseuse, dont l'agenda était plein jusqu'en octobre ; elle a une défection pour le 1^{er}, 9 heures du matin. J'achète.

À la TV, 23 h 30, un *Columbo* quelconque.

SAMEDI 27 JANVIER

Au moment de m'endormir, toux spasmodique stoppée par Toplexil.

Edwige a eu une toux interminable, horrible, vers 1 heure du matin, provisoirement matée avec Toplexil (dont il faut user très modérément) ; elle a eu des quintes tout au long de la nuit et de la matinée.

Pour la première fois depuis longtemps, je reste au lit jusqu'à 10 h 30. Je me sens débilité, et surtout angoissé ; le si dur traitement anticancéreux n'a pu diminuer ce qui était sans doute la partie ancienne structurée de la tumeur. Il faut autre chose. Quoi ? J'ai pris R-V avec la guérisseuse le 1^{er} au matin. Je compte aller au Mexique trouver Hermanito pour qu'il essaie de guérir à distance. Nous voyons A. et S. à Pompidou le 31. Le terrible est qu'à cela s'ajoute l'infection bronchique qui la fait tousser si fort et l'affaiblit encore plus. À cela s'ajoute cette diminution rapide de la vue qui va contraindre à une opération de la cataracte. Et il faut que je résiste à cette angoisse qui m'a saisi et ne me quitte plus.

Ce matin, je l'ai savonnée dans le bain, je l'ai aidée à en sortir, je lui ai

appliqué la crème et la compresse sur ses crevasses au talon...

De Georges Steiner : nous savons qu'un homme peut lire Goethe ou Rilke le soir, il peut aussi jouer du Bach et du Schubert, et aller tranquillement travailler à Auschwitz le matin.

Je maile à Didier Moreau pour relancer l'édition en français du manuel pédagogique.

Courants d'air. Ni Amita ni Edwige ne peuvent s'empêcher d'ouvrir les fenêtres et un coulis froid m'arrive et me fait rechuter... Elles ne comprennent pas ma fatale sensibilité au courant d'air.

Passé début d'après-midi aux mails. Arrivée de Véro et Michel qui étaient à la manif pour Hrant Dink, le journaliste turc assassiné. Ils m'apportent les tracts. Ceux-ci, traduits du turc, sont parasités par la langue de bois révolutionnaire. L'assassinat est attribué à l'État turc et aux « classes dominantes ». Il y a des passages d'un romantisme émouvant dans ces tracts : « Ceux qui construisent leur existence et leur avenir sur la cruauté les ont assassinés. » En même temps, les assassins sont « ceux qui se vantent de servir de valets à l'impérialisme mondial réactionnaire et ceux qui s'attaquent à toutes les valeurs humaines trophées des masses populaires ». Ce sont également « ceux qui essaient de créer un empire de l'obscurité en créant d'abord un climat de démente dans la société ». La traduction est maladroite évidemment...

Comme nous ne pouvons sortir ni Edwige ni moi vu la bronchite, Véro va au marché des Enfants-Rouges, nous ramène filets de sole, pommes clochard. Peu avant, Momo nous avait apporté de la part de Caroline citrons, tofu, crevettes...

Véro m'a apporté un *pastellico* de sa création, elle a inséré des haricots rouges dans le fromage de chèvre et diverses herbes. En un récit hilarant, elle raconte sa visite à un psychanalyste. Puis, avec Michel, on parle de certaines erreurs freudiennes qui ont encore leurs défenseurs, comme la « horde primitive », le « meurtre du père »... Encore aujourd'hui les incultes ignorent qu'il n'y avait pas de horde chez les primates (ni chez les mammifères), mais des sociétés structurées et que l'hominisation a fait évoluer, comme l'a bien montré Mosco, une société de primates en société humaine.

Je me re-irrite en pensant à nouveau à la découverte de l'émergence chez les physiciens, du reste encore incapables de l'intégrer dans une théorie de l'organisation, ce que j'avais fait il y a trente ans. Je ressasse en moi-même : « Je n'ai cessé d'avoir tort en ayant toujours raison trop tôt. »

Le dîner (sole et salade) nous fait plaisir.

On regarde le premier épisode de *Columbo*. Celui-ci, tout jeune, très bien

coiffé, cravaté, n'a pas encore pris son look. Vers 23 heures, je prends un polar de Siodmak pas mal du tout. Edwige, très fatiguée, s'est endormie, mais j'éteins avant la fin, non par ennui mais pour éviter l'angoisse.

En fait, difficulté à m'endormir. Je pense que mes cachets (dont la date d'expiration est passée depuis décembre dernier) n'ont plus d'effet ; je me sens nerveux, électrique, j'ai une douleur dans le bas du dos sur laquelle je vais mettre du Baume du samouraï. Finalement, je m'endors vers les 2 h 30, avec encore un réveil difficile, puis tout rentre dans la normalité nocturne, et je me lève à 9 h 30.

DIMANCHE 28 JANVIER

À France Info, ce matin, batailles entre partisans du Hamas et ceux du Fatah. Le conflit continue à pourrir. La guerre d'Algérie avait pourri après 1956 où elle aurait dû s'arrêter sur négociations. Le pourrissement en France avait conduit au putsch d'Alger, fort heureusement détourné par de Gaulle, puis par des tentatives de putsch militaire qui « normalement » auraient dû installer en France une dictature du type colonels grecs ou argentins, ou Pinochet. De Gaulle nous a sauvés de ce qui aurait dû « normalement » arriver. En Algérie, le FLN a durci sa structure pré-totalitaire, sa violence, ses liquidations physiques des messalistes, puis le pourrissement a conduit à l'exode des pieds-noirs chrétiens et juifs, au massacre des harkis, puis à un régime brutal de parti unique, misérable copie de démocratie populaire, et les conséquences ne sont pas terminées.

En Palestine, Israël a réussi à détruire l'Autorité palestinienne, à asphyxier les Territoires occupés, à favoriser dans un premier temps le Hamas, et puis maintenant c'est le chaos d'où le pire a beaucoup de chances de sortir. En Israël, c'est le pouvoir croissant de l'armée sur la politique, et qui devrait tendre « normalement » à l'asphyxie de la démocratie israélienne. Je devrais faire un article là-dessus, mais comme je pense que *Le Monde* ne le publiera pas, je suis inhibé...

Mercredi 31 janvier, au Salon des entreprises, un espace sera pour la première fois consacré aux entrepreneurs sociaux, c'est-à-dire aux entreprises ayant pour action d'aider les handicapés et les personnes âgées, à protéger l'environnement, à développer le commerce équitable, etc. ; il y aurait maintenant 40 000 à 50 000 entreprises « sociales », comportant 700 000 emplois.

Voici donc le développement de ce que je préconisais dans *Politique de civilisation*. Un des anneaux qui devraient converger avec tant d'autres également dispersés pour la grande régénération politique.

Téléphone à Monique Antelme, évocation du destin de Pierre Courtade (retrouver l'article que j'avais fait au moment de sa mort dans *Arts*, ou *Beaux-Arts*, « Un héros de notre temps »).

LUNDI 29 JANVIER

Je vois la fin du film de Siodmak que j'avais coupé la veille. Finalement très bon.

Puis *Accident* de Losey (1967) que je n'avais pas vu. Film d'une beauté trouble qui me trouble.

Alors qu'Edwige avait passé une bonne nuit la veille, paisible, sans toux, elle a toussé sans cesse cette nuit. Je ne comprends pas ; elle allait mieux, la bronchite semblait se résorber. S'est-elle remise à fumer plus que le minimum qu'elle n'a jamais pu abandonner ?

Quelle angoisse à nouveau. Comment faire maintenant diminuer la tumeur ? J'ai pu avoir un R-V chez la guérisseuse le matin du 1^{er} février ; je pourrais aller au Mexique rencontrer Hermanito si celui-ci peut soigner à distance. Nous verrons mercredi ce que disent S. et A. Et puis il y a les bronches, il y a la nécessité d'opérer les deux yeux de la cataracte. Après une période d'espérance à la suite du scanner trompeur, l'angoisse est revenue. Et je regarde son beau visage sans pouvoir m'imaginer qu'il ne puisse être immortel...

Les médias sont remplis de la conférence sur le réchauffement climatique. Je suis invité pour parler écologie sur LCI à 18 heures...

J'apprends qu'il y a un article assassin de Barnavi sur mon livre où il déclare : « On ne peut s'empêcher de penser que c'est la détestation d'Israël qui justifie l'ensemble de l'ouvrage... » La rhinocérarité l'a saisi.

Bertrand Russel : « Les hommes naissent ignorants et non stupides. C'est l'éducation qui les rend stupides. »

Eduardo Galeano : « Je m'approche de deux pas, elle s'éloigne de deux pas. J'avance de dix pas et l'horizon s'enfuit dix pas plus loin. J'aurai beau avancer, jamais je ne l'atteindrai. À quoi sert l'utopie ? Elle sert à cela : à cheminer. »

De Luciano Bianciardi : « La bataille pour obtenir le divorce est une bataille d'arrière-garde. Il vaut mieux se battre contre le mariage. »

Je n'ai pu reprendre ce journal depuis le 29 janvier, mais j'ai pris des notes, que je vais transcrire ici.

LUNDI 29 JANVIER

Première sortie hors appartement. Je vais faire le contrôle technique de la Mégane, passe à la pharmacie pour la prescription d'Edwige.

MARDI 30 JANVIER

Cette étudiante brésilienne me dit qu'à son université (Université fédérale du Paraná, à Curitiba) on a institué un doctorat interdisciplinaire et en épistémologie complexe.

Après déjeuner, transe chamanique, puis réunion à l'Élysée du comité préparatoire de la conférence de Paris « Citoyens de la terre ».

Je profite de la voiture de Védrine pour me faire accompagner chez moi. Classe et sobriété de ces voitures officielles noires. Je joue à être un personnage.

Au retour, interview téléphonique d'une journaliste du *Fig Mag* ; elle veut absolument que je lui dise ce que serait la nouvelle institution mondiale consacrée à la biosphère.

MERCREDI 31 JANVIER

Journée à l'hôpital Pompidou. Examens respiratoires pour Edwige, puis consultation professeur Y. qui lui supprime toute cortisone au profit de l'hydrocortisone. Comme je manifeste ma crainte d'un sevrage trop brutal, elle me regarde froidement : « Qui est le docteur ici ? »

Puis R-V avec le docteur S., qui maintient le très dur traitement.

Après retour, je passe à la mairie où je renouvelle ma carte de transport et fais un saut au marché.

JEUDI 1^{er} FÉVRIER

Lever à 6 h 45 pour R-V avec la médium – son phone avait été communiqué par Fred. Cette femme A. A. exerce en sous-sol dans un cabinet. Elle nous informe qu'elle a été morte, que son cœur s'est arrêté, et qu'elle a été conduite à la morgue après insuccès dans les efforts de réanimation. On ne l'a pas mise directement au frigo en attendant l'arrivée de son mari, officier de gendarmerie. Celui-ci tardant, ses collègues gendarmes décident de la mettre

au froid ; mais l'un d'eux, par ultime précaution, lui prend le pouls et perçoit un léger battement de cœur. Elle pense qu'elle est restée longtemps en état de mort, sans que pourtant il y ait eu détérioration des cellules cérébrales. Depuis, elle a acquis une familiarité avec le monde de « là-haut ». Ainsi elle reçoit la visite de la mère d'Edwige, éperdue du remords de ne pas avoir assez aimé sa fille et qui lui demande son pardon. Ce que dit A. A. de sa mère est très juste et impressionne Edwige. Pour A. A., il est important qu'Edwige ait pardonné à sa mère et elle pense que bien des maux d'Edwige sont venus que petite fille elle n'a pas été aimée par sa mère. Effectivement, celle-ci ne voulait pas d'enfants, etc. Tout cela colle bien. Puis A. A. recommande à Edwige les produits anticancéreux Beljanski, et lui conseille d'utiliser je ne sais quel bidule que procure sa sœur et qui aide l'organisme à lutter...

Une heure de rencontre qui se termine par des baisers affectueux d'A. A. à Edwige et à moi.

Edwige impressionnée, mais se méfie des produits Beljanski. Elle regardera sur Internet, moi aussi. Moi, je crois qu'il faut essayer, elle craint d'essayer...

Je me recouche au retour du R-V.

L'après-midi, à 14 h 30, R-V Emmanuel Lemieux.

Puis 17 heures, visite au chirurgien ophtalmo pour Edwige.

Il examine, prend les mesures oculaires et propose un premier R-V chirurgical le 27 février. Il ne peut pas plus tôt. Mais la date est bien lointaine et Edwige perd chaque jour un peu de vue.

Le soir, suis trop crevé pour aller au dîner du Premier ministre québécois.

Ana Rosa téléphone de Guadalajara (Mexique), pour organiser mon voyage en vertu du séjour d'Hermanito, le guérisseur, dans cette ville fin février début mars.

VENDREDI 2 FÉVRIER

Hier soir, vu *Dans la ligne de mire* de Wolfgang Petersen (1993) ; l'intrigue assez conventionnelle (le duel entre un tueur fou qui veut assassiner le président des États-Unis et un garde du corps vieillissant et culpabilisé) est transcendée par les formidables présences de Clint Eastwood et John Malkovitch. Les dialogues sont du reste excellents. L'histoire d'amour transcende la convention où elle s'inscrit. Bref, je suis très impressionné, mieux, tout pénétré par ce film.

Elie Barnavi, qui dénonce les fanatismes religieux, qui est historien, cultivé, qui se croit tolérant, ne sait pas qu'il devient un fanatique obtus quand il prétend que tout mon livre est « inspiré par la détestation d'Israël ». Il dit que je hais Israël pour se donner le droit de me haïr. Ruse de ces semeurs de haine...

Il me disqualifie comme les staliniens disqualifiant Kravtchenko. Devenus obtus, ne lisant que ce qu'ils veulent lire, ne lisant pas ce qu'ils ne veulent pas lire, ils deviennent eux aussi des fanatiques, inconscients de l'être puisqu'ils se savent cultivés...

Paul Valéry : « Chaque pensée est une exception à une règle générale qui est de ne pas penser. »

Inauguration à l'Élysée de la conférence de Paris « Citoyens de la terre ». Cinq cents personnes venues de tous continents. Belles paroles de Chirac, et propos convergents venus d'expériences diverses. Jane Goodall lance soudain ce cri du chimpanzé que nous aimons à nous échanger Edwige et moi. Stupeur et applaudissements. Beau discours du patriarche grec. Barroso dit très justement que seule une politique écologique commune pourrait/devrait relancer l'Europe... Belle conclusion de Nicolas Hulot qui fait appel à cette source d'énergie première : « l'amour ». À la fin « verre de l'amitié » ; au buffet, je vois des petits canapés au caviar et en rafle à la suite cinq ou six. Puis déjeuner au Quai d'Orsay où je reprends froid en attendant de donner mon manteau au vestiaire. Ma table est animée par un Mexicain important dans je ne sais plus quelle organisation internationale.

Dans l'après-midi, je suis *keynote speaker* de l'atelier sur le changement de mentalité, de consommation, de production, présidé par Védrine et Jeremy Rifkin.

J'indique d'abord qu'il faut concevoir notre monde à la fois comme un et pluriel, et où les problèmes écologiques qui sont très divers sont un dans le péril qu'ils font courir à l'humanité.

Je dis qu'à un premier niveau les économies nécessaires d'énergie peuvent et doivent être compensées par un mieux dans le vécu, la santé, la vie quotidienne. Que ceci nécessite de s'orienter vers la qualité en toutes choses, plutôt que vers la quantité. Moins mais mieux pour l'Europe de l'Ouest, mais ailleurs plus et mieux. Que cela doit nous entraîner à un changement de mode de vie. Notre civilisation a surdéveloppé les biens extérieurs et matériels, l'activité, l'activisme et l'agitation, l'égocentrisme au détriment des solidarités concrètes. Enfin, c'est le devenir incontrôlé des éléments moteurs de notre civilisation, c'est-à-dire science, technique, économie, profit, qui a provoqué les risques de catastrophe planétaire, écologiques et nucléaires. Il faut changer de voie. Je voudrais indiquer que si l'on prend le fil écologie, on détricote tout l'ensemble social et civilisationnel et on doit problématiser non seulement croissance et développement, mais notre sens de la vie et notre civilisation elle-même. Dans cet atelier, il y a des interventions ponctuelles très utiles qui montrent comment on peut dépolluer une ville, assainir les nappes phréatiques en pratiquant au-dessus des cultures biologiques, il y a aussi le grand cri lancé par Jean Malaurie pour les Inuits et aussi pour nous-mêmes : quelle vie proposons-nous ??

J'avais déjà signalé, dans mon rapport sur l'énergie, l'intoxication

automobile et l'intoxication consumériste. Il faut introduire cela dans une vaste intoxication civilisationnelle.

Je devrais faire un article diagnostiquant les intoxic et aussi les processus divers, dispersés de détoxification.

Dans la matinée, en attendant le début de séance, je lisais *Éléments*, où après l'article très intelligent d'Alain de Benoist (toujours ostracisé), il y avait un article sur Günther Anders, que l'on a commencé à sortir de l'ombre que lui faisait Hannah Arendt. Anders avait bien noté que l'énormité d'Auschwitz et celle d'Hiroshima sont « supraliminales » et donc empêche de les concevoir. L'énormité des processus actuels qui emportent notre vaisseau spatial Terre est d'autant plus supraliminale que nos structures de connaissance nous empêchent de voir le global et le fondamental.

J'ai noté aussi cette citation de Blanqui : « L'univers est une catastrophe en permanence. »

Et sur ces lectures, je songe :

— La dévastation de la planète est une des pires barbaries de notre civilisation.

— Le réchauffement climatique nous oblige à penser à l'avenir (on avait perdu l'avenir).

— La volonté de puissance est devenue capacité d'anéantissement.

C'est vraiment l'approche de l'abîme qui pourrait nous sauver.

Et aussi :

Le meilleur des mondes possibles est en même temps le pire des mondes possibles.

Hulot a dit : « L'heure est à l'action. » Oui, mais la conscience est encore insuffisante. Cette rencontre de Paris doit être utile à la progression de la prise de conscience. Celle-ci sera stimulée par désastres et catastrophes à venir. Nous ne pourrions être sauvés qu'au bord de l'abîme.

Chirac a parlé de révolution des esprits, révolution économique, révolution de la politique. Il est certain que tout doit changer. La moindre politique écologique planétaire est impossible dans l'économie libérale mondialisée. Je préfère métamorphose à révolution.

SAMEDI 3 FÉVRIER

Encore levé tôt pour aller à l'Élysée pour la séance de synthèse et les conclusions.

Tout s'est bien passé. La résolution finale a été acceptée par les représentants de quarante nations, qui constituent ainsi une « alliance » pour sauver la Terre. Manquent évidemment les plus gros morceaux, USA, Russie, Chine, Inde, Brésil...

DIMANCHE 4 FÉVRIER

Après le message téléphonique de S. Royal hier soir, je lui adresse un « conseil » préliminaire :

« Je vous donne tout d'abord mon sentiment pour l'orientation générale.

— Ne pas se perdre dans des promesses fragmentaires (sur les retraites, les crédits de recherche, etc.).

— Rappeler que les promesses n'engagent que ceux qui les croient.

— Rappeler toutes les promesses du passé non tenues.

— Rappeler que des promesses chiffrées ne pourraient être tenues en cas de détérioration économique.

— Vous démarquez des faiseurs de promesses.

— Vous proposez, non un programme détaillé, inopérant dans un univers changeant, mais une stratégie, c'est-à-dire une capacité d'innovation dans l'action en fonction des résultats et des aléas.

— Indiquez la Voie.

En ce qui concerne la Voie :

— Rappeler que les menaces s'accroissent : menaces nucléaires, dégradation de la biosphère, absence de régulations dans l'économie mondialisée, développements de fanatismes et d'une hystérie de guerre. Indiquer que les trois premiers sont dus aux développements mêmes de notre civilisation. Il nous faut changer de voie. Je crois que vous devez vous mettre à une hauteur néo-churchillienne, non pas pour annoncer "du sang et des larmes" mais pour représenter courage et détermination pour guider le navire dans la tourmente.

— Dire aussi qu'alors que l'inhumanité progresse, ce sont les femmes qui incarnent le mieux les valeurs d'humanité.

— Restaurer l'idée d'avenir pour nos enfants et nous-mêmes.

— Montrer que nous devons à la fois conserver, restaurer et révolutionner. (Conserver nos acquis, nos valeurs républicaines, restaurer les solidarités, révolutionner notre façon de concevoir la politique.)

— Démocratie participative : partir du constat que si tout est sclérosé aux sommets et dans les structures, il y a une formidable vitalité et créativité à la base (pour des actions de solidarité, pour redonner vie à des villages morts, pour dépolluer des rivières, etc.). Et la démocratie participative, c'est donner possibilité aux expériences et aux vœux de la base de s'exprimer enfin jusqu'aux sommets et modifier ceux-ci.

Vous pourriez ajouter aux perspectives classiques et “normales” :

- la re-humanisation des villes ;
- la revitalisation des campagnes.

Une politique qui se guide non seulement sur les deux idées clés de liberté égalité, mais aussi sur la troisième la fraternité.

— Rappeler que sans grand élan collectif on ne peut pratiquer de réformes. »

(J’ai développé ces idées dans mon petit livre *Pour une politique de civilisation*.)

Nos funérailles d’Abel Ferrara avec l’hallucinant halluciné Christopher Walken.

LUNDI 5 FÉVRIER

11 h 30. Juremir vient me faire faire une vidéoconférence pour son université de Porto Alegre. Il est pour un temps *visiting professor* à l’université de Montpellier.

17 heures. Djénane recueille mon propos pour ma prochaine chronique au *Monde des religions* sur les esprits et les dieux.

Sarko interrogé par un public « représentatif » de la population française. Mélange de sincérité et de bagout. M’inquiète.

Ségolène est-elle désarçonnée ?

Laisse tomber Sarko, pour regarder *Cérémonie secrète* de Losey (1968). Mais est-ce la fatigue ? Je ne suis pas habité par le film et éteins à mi-course.

MARDI 6 FÉVRIER

De plus en plus horreur de me lever de bonne heure ; mais voilà émission TV Direct 8 à Puteaux. Un taxi vient me prendre à 8 h 30, je voudrais dormir dans le taxi, n’y arrive pas. Je suis content, c’est un dialogue de presque une heure avec Jean-Marie Pelt qui vient de sortir un livre sur l’écologie, qui d’après ses propos m’apparaît très utile. Il évoque les catastrophes qui ont perturbé et transformé l’évolution biologique. Il indique des méthodes pour lutter contre les pollutions. On s’accorde bien, on est en sympathie, même plus, et à la fin Pelt exprime ce que, de mon côté, je ressens pour lui : « Je vous aime », me dit-il, et il m’embrasse. Comme c’est rare dans le monde intellectuel ou universitaire une vraie bonté ! Le fait d’être auteur produit de

l'égoïsme forcené et de l'aigreur pour les supposés rivaux (j'en ai subi les effets de la part de l'apparemment doux M. S. et de l'implacable P. B.). Comme ça me fait du bien. J'attends le livre de Pelt.

Déjeuner rapide car je dois voir le docteur C., en espérant qu'elle puisse liquider mon mal persistant de gorge et me soulager de ce sentiment confus d'être mal fichu. À côté de sa porte, au 62, boulevard Saint-Germain, il y a une boutique japonaise où je vois une statuette en forme de silhouette de Bouddha en position du lotus, rouge avec des nuances colorées. Elle me frappe, m'émeut. J'entre demander son prix ; c'est une œuvre d'artiste japonais, paraît-il très connu. Je l'offrirai à Edwige si cela lui plaît... Comme j'ai perdu le code de la porte d'immeuble, je téléphone au docteur et tombe sur le répondeur. J'attends dans le froid, retéléphone dix minutes plus tard, toujours répondeur. Je pars, remonte la rue Monge pour retrouver Gil dans la Maison des trois thés (le must du thé chinois). En cours de route, téléphone du docteur qui était en consultation et n'avait pu me répondre. Nous nous verrons probablement vendredi. À la maison de thé, je suis en avance, je me fais servir un super Oolong, que je souhaite assez puissant... Effectivement, au bout de quatre, cinq dégustations mon cœur bat fort sans que je cesse d'avoir sommeil. Je suis au-dessous de la ligne de flottaison du raffinement théique. Le serveur nomme les arômes subtils qui se dégagent de ma cupule, je les sens vaguement. Gil arrive, nous combinons notre dialogue sur la gauche, et puis je rentre pour rencontrer Catherine Loridant. Courrier énorme de part et d'autre (cela fait quinze jours qu'on ne s'est rencontrés) et comme toujours la quantité et l'hétérogénéité de ce courrier me donnent mal à la tête, m'accablent ; comment répondre à ce flux de demandeurs ? Et je me sens obligé de toujours répondre... À un moment, j'interromps la lecture du courrier qu'elle m'apporte.

Edwige est sortie pour je ne sais quelle boutique où on lui a réservé je ne sais quel vêtement. Je suis toujours anxieux de la voir partir, si fragilette, avec son oxygène portable et maintenant sa baisse visuelle due à la cortisone ; et je suis heureux chaque fois que j'entends la clé dans la serrure qui m'indique son retour. Elle a un besoin psychique très puissant de sortir ; elle ne peut se sentir recluse...

Le soir, un *Columbo* que finalement j'avais déjà vu. Je laisse tomber avant la fin.

MERCREDI 7 FÉVRIER

Submergé par le désordre, les accumulations de livres, dossiers, papiers. Et de plus mal fichu : cette rhino-pharyngite ne me lâche pas, me débilite, je

ne me sens pas bien dans ma peau.
Vieux courrier que je n'arrive pas à lire.
Textes que je *dois* faire par amitié...

Une jeune et aimable Tallandière m'apporte des livres à signer (SP de *L'An I*).

C'est curieux : mon premier livre s'appelait *L'An zéro* [*de l'Allemagne*] ; ce dernier *L'An I*.

Déjeuner avec M. Sanchez, animateur pour la Fondation Fraternité, et Anne-Marie Raffarin ; on déjeune au Café des musées, bistrot que j'aime bien. Je m'exalte. « Ce que vous êtes adolescent », me dit M. Sanchez. Ils voudraient que je préside la Fondation, s'imaginant (quelle erreur) que mon nom pourrait rallier des intellectuels. « Mais je suis un déviant ! »

Puis R-V Pétersbourg.

Edwige rentre peu après moi, accompagnée de Caroline, elle est allée acheter un palmier nain sur les quais.

Le soir, interview d'Arlette Laguiller sur LCI, elle est affable, « brave femme ». Discours de Bayrou à Lyon, il est « brave homme ». Sans susciter en moi l'adhésion, il suscite la sympathie. Puis sur Histoire, la fin du shah d'Iran, la révolution communiste khomeyniste. Formidable tournant historique. Un État trop vite progressant vers l'occidentalisme et le modernisme, renversé par un État très vite régressant sur l'islamisme. Une dictature remplacée par une autre.

JEUDI 8 FÉVRIER

Le procès de *Charlie Hebdo*. Oui, il est fondamental de défendre la liberté d'expression, et comme l'a dit je ne sais plus qui : « L'offense est le prix à payer pour notre liberté d'expression. » Et Daniel Innerarity : « L'irrévérence rend la coexistence très difficile, mais son interdiction la rend impossible. » J'ajoute : plus que la liberté de parole, il faut sauvegarder la liberté de critiquer les religions, conquête admirable de l'humanisme européen, et que les processus actuels tendent à rétrécir en peau de chagrin.

Cela dit, il est certain qu'en une époque de tension, voire d'hystérie idéologique politique et, dans le cas présent, de formidable susceptibilité religieuse, il est imprudent, pire, dommageable, de jeter de l'huile sur le feu. Si j'étais rédacteur en chef de journal, je ne passerais pas ces dessins

satiriques. Si fanatiques que soient les réactions, il y a par en dessous le fait qu'il y a deux poids deux mesures de l'Occident pour ses tenants et pour le monde autre, notamment islamo-arabe. Il y a par-dérrière dans le monde arabo-islamique une lutte pour la reconnaissance au niveau mondial qui peut prendre des formes fanatiquement horribles...

Il faut être conscient de la contradiction, et je dirais même qu'il est des cas extrêmes où il faut éviter des écrits, paroles ou dessins qui provoqueraient un incendie politique ou social.

Midi. Je vais chez Alain le « maître barbier » me faire couper les tifs ; j'apprécie qu'il me débroussaille les sourcils et me coupe les poils du nez qui dépassent.

14 heures. Alvaro vient pour recenser les livres et textes sur la complexité.

17 heures. Je vais au marché.

VENDREDI 9 FÉVRIER

D'Ennio Flaiano : « L'insuccès m'est monté à la tête. »

Edwige très fatiguée, s'endort à tout moment, passe l'après-midi au lit. Mais, en lui faisant de la kiné respiratoire, détecte un point douloureux au bas gauche du poumon. Je m'angoisse, d'autant plus qu'elle me révèle qu'elle a eu froid quand elle est sortie avec Caroline acheter son palmier nain. Caroline a voulu se promener le long du quai, et une bise glaciale soufflait qui indisposait Edwige.

Edwige trop fatiguée pour regarder ; moi, je suis envoûté par *Crimes et délits*, ce Woody Allen dramatique de 1989 qui ranime en moi un effrayant souvenir.

SAMEDI 10 FÉVRIER

La nuit, douleurs d'estomac d'Edwige. Ce matin, elle les attribue au Rivotril ; s'il en est ainsi, on remplacera les gouttes par un quart de comprimé.

Alvaro venu travailler chez moi sur les textes espagnols de la complexité.

Pour dîner, en allant chercher des épinards surgelés, je vois qu'ils sont dégelés en partie, je vois aussi que le réfrigérateur n'est plus froid. Pourtant, le moteur marche, les lumières aussi ; je mets à température max en espérant que les froids seront rétablis demain matin.

Nous regardons un délassant *Columbo* ; je regarde un début de document sur le chef d'orchestre Günter Wand, mais il n'y a pas assez de musique, puis je regarde un bout du docu sur les liaisons amoureuses de Kennedy et m'endors. Bonne deuxième partie de nuit, avec sommeil profond et un peu d'érotisme. Réveil 8 h 45 ; bien que bon sommeil, me sens fatigué. Edwige a aussi assez bien dormi, mais se lève très fatiguée plus tard.

Entre-temps, je vais au froid : frigo et congélo sont chauds à l'intérieur, tout est dégelé. Je téléphone à Darty, le préposé me demande le numéro de l'appareil, je ne le connais pas, il me demande de regarder à l'intérieur au plus bas, à côté des plateaux inférieurs, je les retire, n'arrive pas à lire les chiffres, je vais chercher une loupe, mais elle ne m'aide pas ; finalement, le préposé Darty me dit de laisser, et m'annonce une visite de dépannage jeudi. Seulement jeudi ? Et le 7 jours sur 7 de la publicité... Le préposé me dit que ce n'est pas possible avant jeudi. Il me reste à jeter le contenu du congélo, et à faire cuire les légumes du frigo. Il fait tellement doux aujourd'hui que le balcon ne peut faire fonction de frigo...

Tout se déglingue, ce dernier coup, si insignifiant, me démoralise, mon mal psychique se somatise, j'ai comme une crise de foie, une fatigue infinie, une somnolence... *Sursum corda*, on doit aller déjeuner chez les Delannoi.

Amical déjeuner, avec évocation des illusions maoïstes et staliniennes, puis nous nous branchons sur LCI pour le grand discours de Ségolène Royal.

Tout en faisant un discours « classique » avec liste de propositions faisant quasi-programme, elle a des moments habités qui me plaisent et je maintiens mon pari ségoliste. Elle a de plus opéré un redressement auprès des militants inquiets ou attentistes en suscitant un grand enthousiasme à Villepinte.

Au retour, la fatigue m'accable et je sens la très grande fatigue d'Edwige...

Le soir, on est crevés l'un et l'autre. Je suis quand même happé par le film de Morrissey, *Heat*, sur les déchets humains d'Hollywood avec la présence superbe de Joe Dallessandro.

LUNDI 12 FÉVRIER

Ce matin, accablement. Le frigo chaud et l'eau chaude froide sont les deux derniers coups du destin. Suis débordé, et le journaliste brésilien vient m'interviewer en même temps qu'arrivent les deux infirmières du HAD ; on commence l'entretien interrompu de sonneries de mon portable. Je suis haché menu, ce que je supporte de plus en plus mal. Ce journaliste est finalement très sympa. Il a été cinéaste et il me dit que *Chronique d'un été* a transformé sa vie...

Il a vécu cinq ans chez les Namkivaras, a appris leur langue, et y a

rencontré un vieillard de quatre-vingts ans qui se souvient alors qu'il avait treize ans d'un monsieur blanc appelé Levi.

Cet après-midi doit venir le réparateur de chaudière. Ai dû tout débarrasser sous la chaudière.

Puis R-V avec anesthésiste de la clinique Saint-Hilaire.

Puis je dois acheter à dîner chez le traiteur (ne peux plus rien conserver faute de frigo).

Puis je dois faire un saut chez ma voisine M. M., où dîne Dominique Eddé. J'y découvre avec joie Butul, la superbe mathématicienne turque.

En fait, de partout je suis submergé...

Je fais un texte pour Odette D. C'était plus qu'un devoir : une nécessité.

Joie de revoir Wilfried, accompagné de Gudrund. Il travaille intensivement pour L'IICP (Institute for Integrative Conflict Transformation and Peace-building), a passé six mois au Sri Lanka. Je vais étudier son texte « The art of conflict transformation ». *Bruderschaft*.

En Israël, il a rencontré un jeune Israélien qui dit qu'il a commencé à faire la traduction en hébreu de mon *Monde moderne et la Question juive*.

« Réfléchis, avant de penser ! », Stanislaw Jerzy Lec.

VENDREDI 16 FÉVRIER

Interrompu ce journal mais ai pris quelques notes.

C'est que je suis très mal foutu depuis mardi nuit.

Pourtant, je me sentais guéri ce mardi. Certes, je me sentais bien fatigué l'après-midi, mais comme mon vieil ami japonais Chobei Nemoto, de passage à Paris, était venu nous voir, j'essayais de tenir alors que j'avais envie d'aller au lit. Puis j'étais tout revigoré à 19 heures pour le dialogue avec François Soulage à la Maison de la photo. J'aime beaucoup le jeu des questions-réponses, et Soulage me faisait évoquer longuement mon travail sur le cinéma. J'étais psychiquement en chaleur et les organisateurs ont dit discrètement que c'était leur meilleure séance. Toutefois, au début de l'entretien, j'avais senti un petit coulis d'air conditionné et m'étais mis un foulard autour du cou. Ensuite, dîner très cordial, vivant, dans un petit restaurant italien voisin, Chiaro de Luna, et la Luna m'avait ému. Au retour vers 23 heures, le nez commence à couler, la gorge commence à piquer, je prends une aspirine 1 000, mais la nuit est mauvaise, agitée, et le lendemain mercredi je me sens mal. J'annule, au grand mécontentement de T. R., la séance de dialogue Internet au *Nouvel Obs*, j'annule mon dîner chez Jean D. (j'avais déjeuné avec lui et Max Armanet le mardi midi, sans lui dire, vu la présence d'un tiers, tout ce que j'avais sur le cœur).

Je multiplie bains de nez, fumigations, sprays de gorge, en vain. J'ai peur de contaminer Edwige, à qui je demande un masque. Après le déjeuner, je me couche, suivi par Edwige qui va rester au lit épuisée jusqu'à ce que je la réveille à 20 heures.

Irène, arrivée en fin d'après-midi, a apporté jambon, miel, crumble, qui vont constituer notre dîner.

Elle m'a cité cette phrase d'Edgar Poe faite pour moi : « Je n'ai pu aimer que là où la mort mêlait son souffle à celui de la beauté. »

Je sens que tout se dégingue, j'ai peur de me déginguer irrémédiablement et suis envahi par le souci d'Edwige. Qui s'occupera d'elle ? Le frigidaire sans froid est le symbole technique du grand déginglage. Tout fout le camp.

Pourtant le lendemain, je vois qu'on s'est adapté ; évidemment, il a fallu vider le congélateur, mais j'ai transformé le balcon de cuisine en garde-manger et frigo naturel (bien que la température clémente ne soit pas descendue au-dessous de 8 degrés).

Quel est le film que j'ai vu ?

Jeudi, je me suis forcé à me lever tôt, car Darty doit passer. Le technicien arrive à 10 heures. La réparation serait plus onéreuse que l'achat d'un neuf. Faut changer moteur et liquide réfrigérant, et cela sans garantie. Bref, c'est surtout qu'il faut se débarrasser de cet énorme frigo qui n'avait pu entrer que sur nacelle par la fenêtre... Heureusement, Jean-Luc nous dit qu'il passera avec scie, qui sciera le monstre ce qui permettra de nous en débarrasser par l'escalier. Et puis je passe l'après-midi au lit. Je me dis que j'avais absolument besoin de repos. Je pense que l'accident de santé à répétition est dû à un affaiblissement immunologique, lequel est la conséquence de tant de soucis, angoisses, efforts pour Edwige : cette lutte pour sa vie, contre la mort, me creève...

Et en même temps, la continuation d'activités, de rendez-vous, et autres...

Je rêve depuis des mois de rester au lit le matin et n'y arrive pas...

J'ai craqué à cause du *too much* et je sens que trois jours de chambre me sont nécessaires.

Et, en même temps aussi, la tristesse de cet hiver à Paris alors que je rêve du pays où fleurit l'oranger, alors qu'avant ces deux dernières années j'allais m'éclater au Brésil, Mexique, chez les Latinos, si chaleureusement accueilli, et moi me sentant si utile...

J'ai dû annuler mes R-V de jeudi, Edith-pythie et Fabienne l'emprunte.

Caro apporte en fin d'après-midi du ravitaillement. Je me suis levé quasi pour le dîner, et Edwige s'est montrée moins fatiguée, peut-être que les oligo et la Revitaline que je la contrains à prendre ont un certain effet...

J'ai noté pour mon texte « Vers l'abîme » : « L'humanité va vers une catastrophe analogue à celle que connut le monde vivant à la fin de l'ère

primaire où 95 % des espèces ont disparu. »

Nuit agitée ce matin, mon nez coule moins, ma gorge est prise, je me sens fiévreux bien que sans fièvre.

Me suis levé tôt pour accueillir la cuve d'oxygène d'Edwige.

SAMEDI 17 FÉVRIER

Ce que m'a mailé Magda D. :

Donc si je garde cette logique taoïste, j'interpréterai votre chute comme une pliée sous le poids de ce monde extérieur. La qualité et la quantité d'informations que vous avez absorbées ce mardi de conférence à MEP ont dépassé votre défense immunitaire disponible ce jour-là.

J'ai souvent pensé à la qualité de vos filtres psychiques. Vous les avez forgés si puissants pour qu'ils vous protègent devant les banalités omniprésentes et toxiques. Mais comme les déchets pareils ne sont jamais loin et nous frappent par à-coups, il arrive que devant une sollicitation, voire agression, plus importante nous faiblissons et nos défenses se déchirent quelque part.

Cher Edgar, il faut considérer les incidents comme le lâchage du lest. Une offrande consentie à Uranus.

À vrai dire, continuer à me sentir mal, fiévreux mais sans fièvre (à moins que le Paracétamol l'inhibe), m'inquiète.

Est-ce que je suis au bout du rouleau, est-ce que mes défenses ont craqué ?

DIMANCHE 18 FÉVRIER

Hier matin, au moment où je sentais le spectre de la mort tout proche, mon ami Jean Duvignaud, compagnon de vie, agonisait et s'éteignait. Y a-t-il eu quelque télépathie entre sa mort et le sentiment mortel qui m'éteignait ? J'ai gardé l'esprit funèbre jusqu'à un moment où, après avoir dormi dans l'après-midi, allant pisser, je me suis écrié : « Je veux vivre ! »

Edwige s'est levée à midi et demi. On déjeune à 14 h 30 avec Alice, venue m'offrir un CD d'Edwin Fischer (*Impromptus* de Schubert). On parle musique. J'adore parler musique, chantonner (faux) des thèmes de symphonies.

Amita faisant le ménage laisse les fenêtres ouvertes et un filet d'air me fait couler le nez, éternuer... Accablé, je me couche ; me lève à 18 heures. Zouzou est arrivée apportant des provisions et une tarte aux pommes qu'elle a faite. On dîne d'un excellent steak haché (dont la qualité ressort à notre esprit par comparaison avec le steak haché de Casino, gras et insipide). Et puis c'est

alors qu'allant au cabinet je m'écrie : « Je veux vivre ! »

Tequila Sunrise à la TV me plaît beaucoup, et je trouve Michelle Pfeiffer divine.

JEUDI 22 FÉVRIER

J'ai renoncé à Florence. J'ai d'autant mieux fait qu'Edwige ressent une nouvelle douleur très forte, à l'endroit de la tumeur...

Elle a beaucoup souffert dans la nuit de dimanche à lundi. Philippe préconise Topalgic.

Lundi soir, je suis allé à France 3 pour questionner Bayrou sur l'écologie, avec deux autres questionneurs, l'un sur l'université, l'autre l'économie ; ils parlent beaucoup et moi, le troisième, je sens que le temps m'est compté. Je suis beaucoup plus rapide que je le voudrais. Après mon interrogation où j'ai dit que l'écologie est plus que l'écologie et met en question notre mode de vie, notre civilisation, Bayrou dit : « C'est stratosphérique » ; je rétorque : « Non, atmosphérique. »

Mardi, je téléphone au docteur S. qui ne peut la recevoir ce mardi mais mercredi 12 h 30. On frète un taxi pour aller à Montreuil remplacer le réfrigérateur. On achète un Bosch et on prend un nouveau micro-ondes, livraison promise pour le lendemain matin mercredi, avant le départ pour l'hôpital.

Edwige, très fatiguée et en plus endormie par les antalgiques, dort plus ou moins mal la nuit du mardi au mercredi. Je l'ai contrainte à faire un lavement et la douleur s'est amoindrie la nuit.

Le docteur S. tâte, diagnostique plutôt le poids intestinal lourdement constipé et chargé de gaz. Il préconise du Forlax quotidiennement et, s'il le faut, un lavement. La douleur est affaiblie, mais ne disparaît pas. Au téléphone, Philippe me dit son inquiétude. Si après les laxatifs et le charbon la douleur demeure, c'est qu'il y a du nouveau. Alors que je me détendais et croyais que l'alerte était passée, nouvelle inquiétude ; ou plutôt angoisse, car elle est de plus en plus fatiguée.

Ce matin, j'ai mis en marche le réfrigérateur... Pendant que j'étais avec Lemieux dans mon bureau, Edwige, qui s'était recouchée après le petit déjeuner, est retournée à la cuisine pour ranger nourritures, bouteilles, bref tout ce qu'on avait mis sur le balcon, dans le réfrigérateur... Elle ne peut supporter l'absence d'ordre, et peut aller au bout de ses forces pour remettre

les objets à leur place. J'interviens, déblaie le balcon, range, etc., puis je lui prépare le déjeuner, mais elle est trop fatiguée, repart se coucher, et moi je pars à 13 heures pour mon déjeuner au restaurant Da Rosa avec P. P.

Au retour, elle est à la cuisine. Elle n'a déjeuné que de salade et compote, épuisée ; je la remets au lit. Puis arrivée de sa sœur que je ne peux m'empêcher de soupçonner de lui avoir jeté un mauvais sort. À son arrivée, je lui dis : « Je crois que ta sœur a reçu un mauvais sort. – Je le crois aussi », dit-elle...

Avec P., j'ai évoqué la campagne électorale.

J'ai besoin, si je peux, de faire un article pour avancer sur les thèmes qui me paraissent essentiels et qui manquent à Ségolène :

- l'économie plurielle ;
- la fraternité (maison de la fraternité, service civique de fraternité) ;
- la réhumanisation des villes et la revitalisation des campagnes ;
- la fracture de civilisation et la politique de civilisation.

Ai lu *Billets d'Afrique*. Terrifiant : partout pillage, prédation, corruption.

Lire le message de Desbrosses du 19 février et faire une préface.

Film coréen remarquable hier soir : *Une femme coréenne* d'Im Sang-soo (2003), où sexe, amour, désenchantement, hasard, accident, folie, médiocrité sont mêlés. Un beau film sur la vie. C'est fou ce que ces Coréens modernisés sont proches de nous. L'occidentalisation des mœurs aboutit aux mêmes problèmes, malheurs, bonheurs...

VENDREDI 23 FÉVRIER

Hier soir, j'ai présenté le thème de mon livre *Le Monde moderne et la Question juive* au Cercle Bernard-Lazare. Bien qu'en face de chez moi, c'est la première fois que j'y mettais les pieds. J'arrive un peu avant l'heure. À la cafétéria, des gens achèvent de dîner. Accueil cordial des organisateurs. Jean-Marie Andrieu est venu, ce qui me reconforte. On nous offre strudels (exquis) et thé. La salle est remplie ; il y a les habitués de ce cercle où interviennent des personnalités ou intellectuels juifs ; il y a aussi, venus parce que informés par une annonce du *Monde*, des intégristes d'Israël et quelques gentils dont deux étudiants en complexité, l'un espagnol, l'autre italien. Les deux tiers de la salle applaudissent ma venue. J'expose, puis une heure est réservée aux questions. À part des questions « courtoises » presque toutes sur Israël, il y a celui qui me dit avec force que les « humiliations subies par les Palestiniens aux postes de contrôle sont des déshabillages nécessaires pour détecter une

éventuelle bombe, et les démolitions de maisons sont celles d'activistes terroristes désignés par le très judicieux service de renseignements ». Je lui dis que les humiliations ne sont pas limitées à ces cas, elles sont multiples et permanentes. Un autre me dit avec violence que, depuis mon article « Le cancer », je n'ai pas changé ; une minorité applaudit mes détracteurs. Par contre, je trouve un véhément défenseur. Finalement, tout a été très animé et s'est finalement bien passé. Une quinzaine de mes livres ont été vendus et dont la signature m'a été demandée.

À la sortie, un petit groupe, avec Jean-Marie, une admiratrice du Centre Pompidou et son mari, les étudiants en complexité, va au café Le Bragança resté ouvert. En sortant, je parle de la situation d'Edwige avec Jean-Marie qui me rassure ; le mal nouveau d'Edwige, s'il est de nature différente bien que situé au même endroit que l'ancien, ne saurait être dû à l'augmentation de la tumeur.

Au retour, je trouve Edwige qui souffre très fort. Je lui donne un Topalgic 100. Elle gémit encore longtemps avant de se calmer. Je plonge dans le sommeil. Au tout petit matin, je vois qu'elle s'agite, je crois qu'elle prend du Bronchodual ; en fait, elle prend un nouveau Topalgic, car elle souffre à nouveau. C'est ce que je découvre en me levant à 9 heures. J'annonce au téléphone à Philippe l'accroissement de la douleur. Il me conseille de lui donner le Skenan (morphine) et il va essayer de hâter l'IRM. Je suis décomposé, et tout mon être désire fuir la réalité et me donne une incoercible envie de sommeil. Je dois toutefois faire ma toilette, m'habiller, car mon bon Pylade, Jean-Louis Le Moigne, vient à 11 heures. Il arrive alors que j'ai à peine commencé ma gymnastique. Il va me remplacer à Nantes le 26. On discute de nos affaires urgentes. Quel ami précieux, quelle qualité d'homme !

Après son départ, le sommeil me saisit et je vais me coucher vers 12 h 10 près d'Edwige qui dort. Le Topalgic a fait quelque effet, elle a moins mal. Une heure plus tard, je me réveille, me lève, fais le déjeuner car Caroline arrive vers 14 heures. À 13 h 30, on est à table, j'ai fait réchauffer au four la pizette au chèvre, je lui ai fait une salade, je me suis pris un peu de lentilles...

Envie de dormir au sortir de table, mais mon thé de Yunnan me réveille provisoirement.

« Une fois j'ai lu un dictionnaire du début à la fin ; je pensais qu'il s'agissait d'un joli poème sur tout », Ophélia.

SAMEDI 24 FÉVRIER

Hier soir, j'ai regardé *Serial Noceurs*, amusant, avec quelques moments languissants et une fin émouvante, de David Dobkin, 2005, avec Christopher

Walken.

Edwige : sommeil paisible sans douleur, mais réveillée brutalement par quinte de toux à 5 heures du mat'. Elle ne se rendort pas vraiment et moi, finalement, malgré une ou deux douleurs locales, je plonge dans un profond sommeil jusqu'à 9 heures.

Espérance pour E. R. Je me sens moi-même mieux, l'ardeur revient, je dois lire Desbrosses, faire un article sur Duvignaud, et l'article « Si j'étais candidat ».

La douleur serait accidentelle ? Mais elle est revenue sourdement vers midi.

J.-L. change le sens des portes du frigo.

Je commence à lire le Desbrosses.

Déjeuner chez Irène, mais tout repas non léger de midi me fatigue énormément ; au retour, lit. Edwige, très fatiguée, s'est aussi couchée, je la réveille vers 21 heures.

Entre-temps, j'ai été passionné par la fin du match de rugby Italie-Écosse où la vaillante équipe italienne s'est imposée. J'aime dans le rugby cette alternance des envolées élégantes par passes successives du centre à l'aile, et les épisodes de force avec des rudes empoignades où les joueurs s'accumulent en grappe les uns sur les autres.

Je termine le Desbrosses. Plaidoyer non seulement pour l'agriculture biologique, mais aussi pour une agriculture de proximité, diversifiée, comportant une réforme en chaîne des circuits de distribution, etc.

Je regarde après 21 heures France-pays de Galles. Au début, les Gallois, très rapides, font deux essais. Je pense que c'est la défaite. Et puis viennent deux essais français littéralement à l'arraché, sous le poids des joueurs adverses, en se traînant, rampant jusque sur la ligne de but. Grande victoire au terme d'un match toujours intense.

Puis, à 23 heures, je regarde *Ed Wood*, film étonnant sur le plus mauvais réalisateur de tous les temps.

DIMANCHE 25 FÉVRIER

Difficulté de plus en plus grande à me lever. La difficulté à me lever est le signe de la dépression qui veut m'envahir. Je ne peux me permettre d'être déprimé. Comment lutter ??

Je me suis levé par erreur à 8 h 30 croyant qu'il était 9 h 30. Tant mieux.

Une rhino-pharyngite s'est installée. Voir Fiaux.

Tristesse matinale qu'il faut dissiper. Me faudrait un élan, un enthousiasme, une exaltation.

J'ai fait le texte pour Desbrosses.

Et pour Duvignaud, la secrétaire de J. D. a dit qu'il faut attendre le retour de Serge Lafaurie et que l'article ne paraîtrait pas avant quinze jours, ce qui me paralyse.

Et ne pas oublier lundi :

— phoner au dentiste parce qu'une canine fout le camp ;

— changer mon Nokia devenu naze ;

— changer téléphone fixe.

Edwige levée à midi, très fatiguée, se recouche après petit déjeuner, puis se lève, se sent mal ; je la ramène au lit, lui donne son oxygène, elle se sent mieux.

Je la re-réveille vers 15 heures, l'amène au déjeuner, lui sers une quenelle qu'elle apprécie, puis la force à prendre un peu de salade de carottes puis de compote.

Chaque sourire de plus qu'elle me donne parmi tant de souffrances est une douce petite victoire.

LUNDI 26 FÉVRIER

À voir son sourire, sa mort est impensable et insoutenable.

Elle est restée très fatiguée toute la journée d'hier, je l'ai contrainte à se lever pour dîner.

Ensuite, déçu par le film trop psy de Lumet avec Sean Connery (*The Offense*).

Aujourd'hui veille de l'opération de la cataracte.

Vidéo spéciale.

Pharmacie.

MARDI 27 FÉVRIER

Elle a dû beaucoup fumer à cause de l'opération ces derniers jours ; toux nocturne. Je la réveille à 7 heures pour qu'elle ait le temps de se préparer.

Clinique. Dans la salle de repos où elle attend dans un fauteuil-lit l'opération, il y a un autre fauteuil avec une mémé et sa copine, méridionale, très loquace et très aimable. Les infirmiers viennent chercher Edwige. Je vais rue Lacépède dans un petit restaurant de pâtes voisin. Au retour, l'infirmière me dit que le docteur F. était venu me voir pour me dire que tout s'est bien passé. Edwige reste en observation, on la ramène au bout de deux heures. Elle a mal à l'œil. Attente de l'anesthésiste surchargée qui vient assez tard, vers 17 heures, dire que tout va bien et lui donner des instructions pour calmer la

douleur.

Elle se couche au retour et n'a pas la force de se lever pour dîner.

MERCREDI 28 FÉVRIER

Je la réveille vers 10 heures pour le R-V avec le docteur F. pour examen des résultats de l'opération. Il est satisfait, elle a moins mal, il lui donne des gouttes pour un mois et fixe à mardi le R-V pour l'opération de l'œil gauche. Je la ramène en taxi, puis, dix minutes plus tard, prends un autre taxi qui m'amène Plaine Saint-Denis au studio où Guillaume Durand, pour son émission *Esprits libres*, a prévu un dialogue avec Nicolas Hulot.

Celui-ci fait un topo que j'aurais pu faire ; on est désormais en plein accord. Moi, par deux fois, à deux questions, je manque d'inspiration et réponds platement. Exemple : à la question « Pourquoi a-t-on tant tardé à prendre conscience du problème écologique ? », je réponds en évoquant les rigidités de pensée, le « au jour le jour », au lieu de dire : 1) il y a toujours un retard de la conscience sur ce qui arrive ; 2) il est très difficile de prendre conscience qu'un changement d'époque est en train de se faire.

Je rentre déçu par moi-même, Edwige est très fatiguée, a des difficultés respiratoires. Suite de l'anesthésie ??

Après le dîner, je tombe à la TV par hasard sur *La Trêve* de Francesco Rosi, film nullement signalé comme belle œuvre par mon hebdo-programme. C'est un très beau film sur l'après-libération d'Auschwitz de Primo Levi, ses pérégrinations en Union soviétique avec d'autres prisonniers italiens, des mois avant de pouvoir revenir à Turin. Je suis très ému.

JEUDI 1^{er} MARS

Catherine à 11 h 30. Puis, à 13 heures, lavement préliminaire à mon échographie prostatique. Je reste au lit une heure, somnolant, puis me lève pour me délivrer...

Je suis plus ou moins en état pour partir à Necker. À la sortie du métro Duroc, je vais à la confiserie – une des dernières dans Paris – pour prendre les bonbons à la bergamote qu'aime Edwige, plus des Négus qu'elle m'a demandés, plus des mandarines confites. Attente longue à Necker. Puis sentiment très désagréable de la sonde enfoncée par l'anus... Le docteur me dit que tout est normal bien que ma prostate soit grosse...

Assez vaseux, je pars pour l'Assemblée nationale, d'abord pour faire une intervention éclair à une réunion sur la culture scientifique organisée par l'ami Didier, puis, dans une salle voisine, participer à l'ultime table ronde sur le

service civique, obligation où j'expose l'idée qu'il faut l'appeler « service civil de la fraternité » et créer dans toutes les villes et les quartiers des grandes villes des « maisons de la fraternité », idée que j'avais exposée dans un article du *Monde* en 1988...

La séance se termine à 17 heures sur une intéressante conclusion de Foucault. Je suis épuisé et, faute de taxi, rentre en métro, crevé.

Je me réveille vaguement vers 5 heures du matin, car à Guadalajara, Mexique, à l'heure qui correspond, Ana Rosa va voir, pour Edwige, Hermanito, le guérisseur. Il va l'examiner par double relais, Ana Rosa et moi-même... avec uniquement comme base son nom et son âge...

Je me rendors, mais me lève tôt pour aller au « petit déjeuner » consacré à l'intelligence de la complexité.

VENDREDI 2 MARS

Me lève à 8 heures, ne prends pas de bain, prépare le petit déjeuner d'Edwige, vide le lave-vaisselle, prends le taxi pour la rue d'Alger : sympathique assemblée.

Dois quitter la réunion à 13 heures pour faire déjeuner Edwige, puis me rendre à l'université de Saint-Denis où je dois parler à 14 heures (les conditions biophysiques de l'autonomie) au colloque Castoriadis.

Je m'égare dans cette université où le colloque n'est pas signalé à l'entrée. Finalement, un brave Maghrébin me prend en main. Je sens qu'une partie de l'auditoire ne trouve aucun intérêt aux bases physiques et biologiques de l'autonomie, mais je suis suivi avec attention par la majorité. Questions-réponses. Un castoriadien intégriste me trouve « ensidique » (ensembliste-identitaire). À la sortie, paroles amicales de quelques-uns. Un prof de philo de Toulouse prend le métro avec moi ; il se sert de *La Méthode* comme manuel. Eh oui, ce serait son meilleur usage. Il me quitte à la sortie du métro Filles-du-Calvaire. Je rejoins Frédérique au Progrès : elle a une âme d'ange gardien ; ses liens avec les dauphins m'en font une Ondine.

Je fais un petit marché aux Enfants-Rouges, dont œufs de poisson et un foie de veau dont la couleur m'a séduit. Visite au magasin bio où je prends muesli et yaourts de brebis à la grecque.

Retour. Caroline est là. Edwige est couchée, très fatiguée, et respire difficilement. Je le dis à Maïté qui vient lui faire la kiné respiratoire en fin d'après-midi. Elle ne la trouve pas encombrée, mais hyper-crispée.

Au dîner, elle tousse, ce qu'elle n'avait pu faire jusqu'alors ; je reprends espoir. Je lui ai décortiqué les bouquets ; ses crevasses aux pouces l'empêchent de le faire.

Coucher, j'ai mis *Charade*, ce vieux Stanley Donene (1963), très agréable. Puis un peu de documents en attendant l'émission *Esprits libres* de Guillaume Durand. Je me confirme ma déception sur moi-même : j'ai répondu platement là où j'avais une réponse intéressante. Bien sûr, le livre a été cité et il y a eu un petit clip aimable pour ma pomme. Mais la déception domine. Puis appel enthousiaste de Tessa. J'essaie de la modérer. Enfin, tant mieux qu'elle soit contente.

SAMEDI 3 MARS

Mails de feu.

Ce matin, Edwige encore plus essoufflée, encore plus fatiguée ; faute de pouvoir joindre le docteur Y. à Pompidou et Philippe A. en vacances, je téléphone à Jacques : conseille de reprendre du Cortancyl pendant quatre-cinq jours, de prendre du Surbronc, de reprendre deux aérosols par jour.

Espérons.

Ai fait article sur Jean Duvignaud.

Prends au vol *Eugène Onéguine* sur Arte. Cet opéra, jamais encore écouté, entre en moi très fort.

DIMANCHE 4 MARS

Edwige se lève, fait deux pas, suffoque, étouffe. Aggravation malgré le Cortancyl.

Comme je vais rejoindre Rhéda au marché, je demande à Edwige si je le fais monter pour ausculter ses poumons. Elle ne veut pas, puis comme Rhéda (qui est chirurgien) me dit ne pas être capable d'interpréter au stéthoscope, je n'insiste pas, mais elle est d'accord pour aller en consultation à Pompidou, demain lundi.

Au marché, je suis content de faire découvrir le marché des Enfants-Rouges à mes amis. Ils restent déjeuner sur place avec nourriture japonaise et font venir leurs enfants. Quand je rentre, je trouve Edwige prostrée à la salle de bains. Je la reconduis au lit, de plus en plus anxieux. Je téléphone à Jacques qui, en Normandie, a fait suivre sa ligne. Je lui dis qu'Edwige a l'impression de cracher coloré. Il conseille de commencer un antibiotique et de doubler le Cortancyl.

Ceux qui me téléphonent pour des conférences ou des participations ne pensent qu'à leur programme. Je leur dis qu'Edwige est très malade, que je ne peux pas m'engager : ils continuent à me parler de la réunion, des personnalités, des invités...

Faudrait que je puisse rédiger « Si j'étais candidat ».

Vers 14 h 30, elle m'appelle, a faim, demande une tartine, je lui propose de cuire le bar acheté au marché, elle veut la tartine d'abord. Puis je prépare le bar, qu'elle prend de bon appétit, demande de la compote, puis me dit qu'elle retourne au lit après une toilette minimale. Elle a pris l'antibio et le supplément de cortisone. Bon, je vais à mon ordinateur où je prends des notes pour mon « Si j'étais candidat », puis entends les gémissements de plus en plus forts de la salle de bains. Je cours, elle est dans un bain d'eau trop froide où elle fait couler de l'eau chaude, hagarde. Je suis pris d'une rage, mais sans rien dire je l'aide à se lever, se sécher, etc. Elle, pouvant à peine parler, toujours haletante ; je la ramène au lit, puis je me couche auprès d'elle, complètement démoli... Je dors, anéanti.

Vers 18 heures, me réveille, vais lui chercher le Tarceva quotidien, me rendors un peu, ouvre les yeux, elle a les yeux ouverts. Va-t-elle mieux ??

On verra tout à l'heure...

De Massimo d'Alema : « La gauche est un mal que seule la présence de la droite rend supportable. »

De Martin Buber : « Je deviens "je" en disant "tu". »

MERCREDI 7 MARS

Je suis cerné par la mort : je lutte pour Edwige contre la mort ; la nouvelle de la mort de Duvignaud m'est arrivée l'autre semaine et hier la mort de Baudrillard me frappe. Nos pensées partaient peut-être du même tronc mais divergeaient. Quand j'eus lu son premier livre, je lui avais dit (ou écrit) : « C'est génial mais délirant », mais il m'excitait et m'incitait toujours à le lire, et surtout une amitié profonde quasi physique s'était installée entre nous. Elle s'était faite à coups de *margaritas* au Mexique et à coups de *caipirinhas* au Brésil.

C'est un journaliste de France Cul qui m'avait annoncé brutalement la mort de Baudrillard ; je lui avais donné quelques propos improvisés, décousus, marqués par l'émotion où je parlais aussi de sa qualité humaine et où je ne le réduisais pas à sa critique de la société de consommation. Puis j'avais aussi au téléphone parlé de Baudrillard sur RFI et, ce matin, c'est le site Internet du *Nouvel Obs* qui me fait parler sur Baudrillard.

Hier, la situation respiratoire ne s'était pas améliorée en dépit des 20 mg de Cortancyl par jour, mais ce matin amélioration, ce qui laisse espérer que l'on pourra revenir à la vitesse de croisière.

L'après-midi, réunion A.-B. ; puis dentiste Godin qui me recolle une dent qui fichait le camp.

Edwige est restée au lit avec la présence volubile de Caro toujours dévouée. Elle n'a pas déjeuné et la brutale perte d'appétit m'inquiète d'autant plus que ses muscles diminuent. J'ai beau l'inciter à prendre du fortifiant, elle répond : « Ça me fait vomir. »

Hier soir, elle a dîné un peu d'agneau aux carottes, a pris de la compote.

Au lit nous avons regardé *Charlie et la chocolaterie*, un film finalement très aimable, très inventif de Tim Burton (2005).

Nuit paisible de part et d'autre et, ce matin, au lieu de se lever en étouffement et manque à midi comme hier, elle s'est levée vers 10 heures, en besoin certes de Symbicort, mais sans panique.

Ma correspondance mail avec Vera Cruz s'est enflammée.

Faut que je me mette à l'article « Si j'étais candidat ».

Hier, jeudi matin, je vais faire un exposé au séminaire international d'ORUS sur la réforme de l'enseignement supérieur. À côté d'une éducation fondamentale, j'ajoute une éducation de civilisation. On peut mettre cela en première année dans toutes les universités, premier pas vers la grande réforme.

Plaisir de retrouver Luis Carrillo de Montevideo et Pep Lobera de l'Université polytechnique de Barcelona.

L'après-midi, enregistrement avec Edwy Plenel sur mon livre. Je le sens triste, je lui fais part de mon exclusion du *Monde des livres* à la suite de mon *Monde moderne et la Question juive*. « Oh ! Les cons ! » Cela le ramène à son exclusion. Mais, pendant l'émission, il est très chaleureux, très louangeur.

Il se sent stigmatisé par mes phrases sur l'Ami fatal dans mon *Année Sisyphe*. Je lui dis que je vais corriger tout cela et faire savoir *urbi orbi e posteritate* que, pour moi, c'est l'Ami fidèle.

Je passe par la pharma prendre les produits protéinés pour Edwige. Je ne vais pas au film du soir à la Maison de l'Amérique latine.

Ce matin, difficile, lever tôt à 7 heures pour aller à l'IRM. On a pu prévenir qu'Edwige devra garder son chandail de laine sur la poitrine pour ne pas risquer la catastrophe d'un nouveau spasme pulmonaire. L'IRM montre que depuis trois mois la tumeur n'a pas bougé. Edwige est très déçue ; on lui fait valoir qu'au moins elle n'a pas grossi, ce qui aurait été un désastre, et que le traitement actuel est capable d'inhiber son grossissement. Maintenant, la question est, sinon de changer de traitement, ce qui risque d'être dangereux, de voir comment on pourrait l'alléger...

Après l'IRM, au café d'à côté, on prend croissant-café. Je me lève pour régler l'addition au comptoir, passe devant un monsieur assis à une table, devant des papiers, en bras de chemise, visage rond, bronzé, qui s'illumine en me voyant ; l'homme se lève et me dit « son admiration et son affection ». Je suis très touché et lui dis que grâce à lui ma journée était ensoleillée (il pleuvait). Retour à la table d'Edwige, je lui dis les paroles aimables du monsieur. « Qui est-ce ? – Je n'en sais rien » (je ne demande jamais leur identité ni leur métier aux gens). Je laisse Edwige à la table et pars sur le boulevard vers la station de taxi en disant en passant à l'admirateur que je vais chercher un taxi pour mon épouse souffrante. Je traverse la rue du Faubourg-Saint-Honoré, traverse à demi l'avenue, et le monsieur en bras de chemise me court après, me rattrape et me propose de me conduire chez moi dans sa voiture.

Et nous commençons à nous connaître dans sa voiture. Il est conseil en formation coaching dans une société dont il est le gérant. Il a lu *Mes démons*, *Éthique*, bien d'autres livres ; on parle livres, musique. Comme Edwige lui

demande comment il prend le temps de lire, il répond qu'il ne dort que cinq heures et prend tout le temps possible pour la lecture. Il parle avec beaucoup d'affection de mon sourire... Et, quand il nous dépose, nous échangeons nos cartes...

Au retour, Edwige tient à prendre un bain, ce qui l'épuise. Elle se rhabille à peine que les infirmiers sonnent pour lui faire la prise de sang bimensuelle. Puis je vais chez le traiteur où je suis heureux de prendre une aile de pintade pour Edwige avec purée...

Je suis content de son appétit.

J'ai pu consulter divers mails dont ceux de Vera Cruz qui m'émeuvent.

J'attends maintenant Fabienne Servan-Schreiber et Jeanne Mascolo.

J'ai renoncé à Nice, où j'étais attendu au colloque Méditerranée par le très aimable Gilbert Lévy, j'ai renoncé au soleil.

SAMEDI 10 MARS

Hier, l'amélioration respiratoire d'Edwige est neutralisée par la fatigue qu'elle se donne à mettre de l'engrais au citronnier et à se lancer dans des activités que seul arrête l'essoufflement.

R-V avec Fabienne Servan-Schreiber et Jeanne Mascolo qui va réaliser le film sur moi pour *Empreintes* (TV5). Je lui suggère deux fils directeurs :

1. le cheminement vers la pensée de la complexité ;
2. la constance dans un universalisme qui de l'humanisme classique et de l'internationalisme va à Terre-Patrie.

Le soir je regarde avec grand plaisir avec Edwige sur la 1 le grand concours des Grosses Têtes.

Ce matin, réveil trop tôt pour apporter les minettes à la vaccination. Difficultés à mettre Herminette en cage, d'où ruses pour lui cacher la cage, la garder embrassée et, au dernier moment, la faire rentrer de force. Micha, elle, se laisse faire. Sylvie l'adorable vient en voiture nous conduire chez la bonne vétérinaire Mme Jaouen. Celle-ci fait un examen complet de l'une et de l'autre. Minette va bien, sa bronchite chronique ne s'est pas aggravée, prise de sang pour voir s'il n'y a pas hyperthyroïdie. Pour Micha, qui vomit trop souvent, Primperan.

Au retour Edwige est heureuse de parler avec Sylvie.

Et moi tourmenté par la jalousie de Vera Cruz.

Faut vraiment que je fasse mon « Si j'étais candidat ». Mais, très fatigué, je suis allé au lit à 14 heures et me suis réveillé deux heures plus tard.

Mail reçu :

Chère Madame, cher Monsieur,

J'ai passé avec vous deux ce matin un temps d'une intensité et d'une fluidité étonnantes.

Qui dois-je remercier ? La main généreuse de la vie ou le destin ? Ou se sont-ils confondus tous les deux ce matin ?

L'élégance de Madame dans la maladie m'a touché infiniment. Et quelle joie de vous rencontrer, Monsieur Morin.

Ce 9 mars 2007 est déjà pour moi une date unique à laquelle notre au revoir devant chez vous ajoute une intense et particulière émotion.

Cet après-midi, j'ai pu me procurer *Le Vif du sujet*, *Autocritique* et *Vidal et les siens*. J'ai commandé le *Journal de Californie* qui n'était pas disponible.

J'ai pu avoir également le Quintette à cordes de Schubert interprété par Melos Quartett et Mstislav Rostropovitch. Il paraît que son interprétation par le Quatuor Weller est également sublime mais elle n'était pas disponible.

Et puis il y a notre déjeuner. Vous avez raison, Madame : faisons-le rapidement. Alors quand ? Quelles sont les dates qui vous conviendraient le mieux sur la quinzaine à venir, pour que je puisse m'occuper de la réservation du restaurant ?

Avec toute mon affection,

Roland Calanches

Réponse :

Cher Roland,

L'ensoleillement de votre intervention dans notre ciel gris continue.

Avec plaisir nous déjeunerons peut-être samedi prochain 17 au lieu de votre convenance, et peut-être, comme Edwige se lève tard, vers 13 h 30 ???

J'attends votre réaction au quintette de Schubert. Nous échangerons nos goûts, nos enthousiasmes.

À propos, je passe demain dimanche sur LCI 14 h 40, sur mon livre *L'An I de l'ère écologique*.

Cette neuve amitié nous fait chaud au cœur à Edwige et à moi, et nous avons réévoqué l'extrême improbabilité de notre rencontre, ce qui renforce ma foi en l'improbable.

Amitié et remplacez monsieur par Edgar.

Hier, pas eu la force mentale pour écrire « Si j'étais candidat ».

Puis rendez-vous avec Alfredo et Luis qui m'expose son beau projet d'éducation des enfants à partir des sept savoirs.

Le soir après dîner (je regarde d'abord le début de *Police fédérale* que j'avais raté), nous avons regardé *Seul Dieu le sait* de John Huston, film merveilleux avec Robert Mitchum et Deborah Kerr. Quelle émotion quand Mitchum fait sa déclaration.

DIMANCHE 11 MARS

Ce matin, après un mail revitalisant, marché, beau soleil. Je prends le carré d'agneau de Pauillac, un demi-poulet de Bresse, pas de poisson car le bar est d'élevage et il n'y a plus de sole. Prends gratin de courgettes chez Leboti, toujours à Buenos Aires ; il revient à la fin du mois.

« Toutes nos passions reflètent les étoiles », Victor Hugo. Il y a, comme dans les étoiles, à la fois folie de feu et une organisation faite avec ce feu ; mettre in « Méditation ».

À 14 h 40, me vois sur LCI interviewé par Edwy Plenel très chaleureux sur *L'An I*. Je me laisse emporter à parler des candidats, chacun ayant sa faiblesse dans sa force. J'étais à l'aise, comme chaque fois que je me sens en confiance.

Dîner du savoureux carré d'agneau de Pauillac. Le soir, je revois *Le Maître de musique*, que je trouve magnifique, et qui est méprisé d'une petite étoile dans *Télécâble*.

LUNDI 12 MARS

Je me lève de force à 8 heures pour aller à la Maison de l'Europe où l'Académie de Yuste organise une séance sur le futur de l'Europe. Je dis qu'il y a deux avenir de l'Europe selon que nous surmontons la crise actuelle ou qu'elle nous fait régresser : le bon et le mauvais. Je dis que le problème pour le mauvais n'est pas seulement la résurgence des nationalismes ; c'est la différence d'expérience historique vécue par les ex-démocraties populaires et l'Europe occidentale. Catherine Lalumière me raccompagne à la sortie et me dit : « Vous êtes le meilleur », ce qui me fait toujours plaisir.

Yuste me fait cadeau de trois bouteilles du vin de Charles Quint (qui était un buveur de bière), un excellent cabernet-sauvignon d'Estrémadure.

Puis, à 12 heures, courrier avec Catherine. Je suis débordé par ce courrier et n'arrive pas à répondre au plus gros.

Début d'après-midi, rencontre au sommet.

Puis, en fin, un journaliste de *L'Huma-dimanche* vient m'interviewer sur la République sociale ; finalement, il aura amputé la partie très importante pour moi de la réforme des administrations et celle des entreprises.

Le soir sur Arte, je quitte bientôt le docu assez grossier sur la querelle darwinisme/dessein intelligent.

MARDI 11 MARS

Enterrement de Jean Baudrillard, des têtes connues et d'autres mal reconnues. Je suis le premier à parler. Ne peux m'empêcher de le tutoyer tant il reste présent dans son cercueil posé dans l'allée à deux mètres de moi. Suis ému. Parle de sa vision qui décape, nettoie phénomènes, événements du monde extérieur, et va parfois jusqu'à le dissoudre, ce dont nous avons besoin pour nous réveiller l'œil et l'esprit ; puis de sa personne de plus en plus

tranquille, sereine, amusée. Je termine sur affection. Parmi ceux qui me suivent, il y a ceux qui parlent du cœur et ceux qui font de la littérature (aussi avec cœur du reste).

Au déjeuner, je m'enivre sans m'en rendre compte au chablis, puis je plonge dans l'inouï. Big-bang.

Au retour dans le taxi, envie de vomir, je ne peux contenir le geyser qui jaillit de ma bouche et le tourne vers mon imperméable, mes vêtements, pour ne pas souiller le taxi.

Reviens assez mal en point *at home*, Edwige n'est pas contente.

Encore hagard, je téléphone au docteur Carde, cancérologue qui a été contacté par Philippe pour conseil. Quand je lui passe Edwige, il lui dit que son traitement a eu un résultat formidable en stoppant la tumeur et qu'il faut le continuer en l'allégeant si possible. Elle découvre alors que sa tumeur ne peut disparaître et elle s'effondre, sort une cigarette, pleure, dit « je suis foutue », décide de vendre ses robes et manteaux... Bien qu'encore abruti par le vin, j'essaie de la convaincre qu'il faut voir l'aspect positif du traitement, que l'on cherchera et trouvera d'autres modes. Elle s'endort très chagrinée. Et moi qui n'ai pas dîné, m'endors avant elle qui regarde je ne sais quel film.

MERCREDI 12 MARS

Matinée somnambulique. Mais je vais à la teinturerie de la rue de Birague apporter imperméable, veste, foulard souillés par du vomi. Il fait printanier, soleil ; plaisir de traverser la place des Vosges... je reviens par Beaumarchais, vais chez le quincaillier Guillaume faire les achats demandés par Edwige, puis je lui prends une crépinette chez Arrault, moi ayant mes *empanadas*.

Après déjeuner, dans le tout neuf printemps que l'on sent encore très fragile, nous prenons le bus pour le marché aux fleurs, où Edwige cherche des galets et du terreau qu'elle ne trouve pas, mais trouve un pot feuillu à accrocher à la salle de bains. Pour elle, c'est la première vraie sortie depuis longtemps. Nous allons quai de la Mégisserie, elle est gênée par le vent sur le pont au Change, allons chez Vilmorin où nous trouvons les galets, mais pas le terreau. Elle est fatiguée, on va se taper une savoureuse orange pressée à un bistrot proche, puis en allant vers la station du Châtelet, trouvons un taxi qui décharge un client et qui nous accueille.

J'aimerais au retour me mettre à l'article mais je me sens encore vaseux, me colle à l'ordinateur pour répondre à des mails (beaucoup accumulés), puis prépare le dîner des chattes et le nôtre.

Je termine les *empanadas* et ai ouvert une bouteille de chinon vraiment chinon, trouvée aux Enfants-Rouges. Ça me rappelle le bistrot Chinon tout

près de l'Odéon avec un gros pépère, des tonneaux, où j'ai bu des chinons que jamais plus je n'ai retrouvés.

Le soir, je me fatigue à regarder *La Maison de bambou* et abandonne. Bien dormi, mais Edwige a eu des cauchemars.

JEUDI 15 MARS

Veux retrouver mon ancien article sur la francisation qui me semble très actuel dans la polémique actuelle sur l'identité.

Ségolène asphyxiée par le PS et l'injonction de répéter les thèmes de « gauche ». Le PS polémique grossièrement contre Bayrou en se bornant à le dénoncer comme homme de droite. Ségolène se retrouvera-t-elle ? Sarkozy, de plus en plus agité, allant de la gauche à l'extrême droite, s'efforçant de tout rallier. Son succès à la présidence me fait craindre un ralliement au bushisme.

Vu le soir Ségolène à l'émission d'Arlette Chabot. On la sent oscillant entre son affirmation d'autonomie et sa dépendance au Parti socialiste. Après un bon début, elle faiblit sur la fin, évitant les questions trop précises par des propos trop généraux. Elle peut encore se redresser. Chacun des candidats a une faiblesse qui pourrait lui être fatale, à moins qu'il sache l'envelopper d'un mur de fumée.

Après l'émission Chabot, je prends au vol *Ascenseur pour l'échafaud*, que j'avais totalement oublié, sauf la musique. C'est pas mal, pas encore génial.

VENDREDI 16 MARS

Me lève à contrecœur. Heureusement, l'envie de pisser me pousse hors du lit et j'ai la force de n'y pas retourner. Edwige se lève vers 10 h 15, elle a eu un début de nuit douloureux (ventre, estomac), puis a dormi, son visage me semble reposé.

Je vais essayer d'avancer dans « Si j'étais candidat », mais ma journée sera hachée.

Entretien avec Lemieux, j'évoque mes amitiés, mon besoin d'amitié, je tiens à évoquer Romuald.

16 h 30. Au Baro anniversaire de R. M., puis je vais chez Richard rue de Bretagne acheter du café (moka Harrar) et du thé (Yunnan), chez le primeur fruits, salade, framboises (que j'oublie à la boutique) ; au marché des Enfants-

Rouges, je prends des pommes clochard, chez le Grec du caviar d'aubergines et des haricots plaki ; je rentre avec ces emplettes, puis repars à la pharmacie Saint-Gilles prendre le Terceva et autres, puis à la teinturerie de la rue de Birague mon imperméable, ma veste, mon écharpe qui avaient été souillés par le vomi, je rentre assez fatigué.

Je force Edwige, très fatiguée, à venir dîner : pâtes à la tomate (j'ajoute ail, piment et coriandre).

Coucher ; après *Trains d'Indonésie*, je prends je ne sais plus quel film.

SAMEDI 17 MARS

Me lève avec l'intention de faire mon « Si j'étais candidat », mais mille choses à l'ordinateur, à la cuisine. Je fais lever Edwige à 11 heures pour qu'elle se prépare : notre nouvel ami Roland vient nous chercher pour déjeuner.

Il nous conduit au Kunigawa. Tout ce que nous aimons. Son attention amicale fait grand plaisir à Edwige. Sur le retour, il s'arrête au fleuriste et ramène un superbe cadeau de fleurs avec au centre de belles orchidées. Elle a été très heureuse, comme elle ne l'a pas été depuis longtemps, de cette journée. Merci, Roland.

On rentre épuisés. Moi, je vais au lit, mais plutôt que de siester, je regarde la deuxième mi-temps de France-Écosse (coupe des Six Nations), qui devient de plus en plus épique jusqu'à l'essai final marqué sous un magma de joueurs.

DIMANCHE 18-LUNDI 19 MARS

Le déjeuner trop copieux d'Edwige a provoqué diarrhées nocturnes qui se sont poursuivies la journée. Smecta pas efficace. La diarrhée continue dans la nuit de samedi à dimanche. Je téléphone à Philippe qui conseille Imodium. Vais à la pharma.

Je passe la journée de lundi à lire les documents de thèse pour la réunion du jury du prix de la Recherche qui a lieu jeudi midi.

La diarrhée s'en va dans la journée, elle est très affaiblie, a perdu du poids. Je me demande si l'opération de la deuxième cataracte de demain ne sera pas dangereuse. Philippe me dit qu'il ne faut pas reporter à nouveau.

MARDI 20 MARS

Retour à la clinique Saint-Hilaire. Un froid vif est revenu après un printemps prématuré de deux semaines. Pendant l'opération, je déjeune au restaurant de pâtes bio rue Lacépède. À mon retour, elle est déjà dans la salle de repos, avec l'œil très douloureux. Calmants. Elle est épuisée, titube. Retour en taxi, elle se couche, vers les 16 heures.

Elle pourra à peine dîner.

MERCREDI 21 MARS

Edwige a dormi, elle a moins mal et, surtout, elle est globalement mieux, comme si la réversibilité de sa cécité indiquait la réversibilité possible de ses autres maux. (Elle refuse les produits Beljanski qu'on m'a envoyés des USA ; elle refuse de prendre des escargots bouillis qui, selon Hermanito, la soulageraient. Et moi, bien que croyant aux effets de médecines parallèles, je n'ai pas de certitude et n'ose insister.)

J'ai pu lire encore des documents de thèse et il ne m'en reste que quatre ou cinq.

J'ai pu dans l'après-midi terminer mon article « Si j'étais candidat ». Je vais le passer au *Monde*. Mais sera-t-il publié ?

Le soir, je tiens à voir *Collision* dont j'avais vu un début la veille, film magnifique, construit comme *21 grammes* où des destins qui ne devaient jamais se rencontrer se modifient et se perturbent les uns les autres. Cela se passe à Los Angeles. Le fond est le racisme, mais les « racistes » sont complexes, et il y a un épisode bouleversant quand le policier raciste qui a offensé la femme noire dans un épisode précédent la sauve d'un accident de voiture avant l'incendie de son véhicule.

Je fais la vaisselle, la laisse en plan pour voir *Collision*, puis au lit je regarde un film d'Almodóvar, qui me plaît beaucoup. Oublié le titre ; il s'agit de deux garçonnets d'un collègue religieux qui s'aiment, du père supérieur pédophile et de la suite vingt ans plus tard. Me rappelle *La Mauvaise Éducation*.

Ai vu hier *The Constant Gardener*, d'après le Carré, sur les ravages en Afrique d'une multinationale pharmaceutique qui prend comme cobayes les Africains pour tester son nouveau produit contre la tuberculose, ce qui provoque des morts qui seront camouflées. Le film est bon, avec un montage un peu trop artiste.

JEUDI 22 MARS

Tiens, le 22 mars ! Le début de Mai 68... Qui le sait chez les nouvelles

génération ? ?

Nuit avec de multiples angoisses qui me donnent la sensation d'étouffement de la fausse angine de poitrine. Je rêve de Duvignaud. Je crois qu'une forte angoisse de mort m'est venue (revenue) après toutes ces morts autour de moi et la lecture hier soir dans la nécro du *Monde* de la mort de Pascale Dauman. Je vais aller à la crémation vendredi...

Surprise : Edwige se lève avant 10 heures, pour la première fois depuis très longtemps. Je crois que la réussite de l'opération lui a redonné confiance.

J'ai encore trois dossiers de thèse à lire avant la réunion-déjeuner et faut que j'achète jambon ou autre chose pour le déjeuner d'Edwige.

Déjeuner. On a fait notre sélection sans trop de problèmes et les thèses que j'avais le plus aimées ont été sélectionnées.

Puis gouffre, rentre épuisé.

Edwige est sortie, est allée se chercher une veste. Bien que je sois inquiet de ses sorties, je suis content de ses reprises d'activités.

Qui sait ce qu'aurait découvert Colomb si l'Amérique ne lui avait pas barré le passage.

VENDREDI 23 MARS

Encore nuit angoissée, puis l'angoisse de mort recule, bien que j'aie appris la mort de Pascale Dauman. Je vais au déjeuner en l'honneur de Jean Malaurie chez l'ambassadeur du Danemark avec le prince consort. Malaurie poursuit son grand projet pour sauver les peuples du Cercle polaire ; ce sont deux ou trois bonshommes comme Malaurie qui empêchent la France d'être un pays banal. Il me demande de faire partie de son comité. Bien sûr. Repas excellent. Je voulais parler de mon cher ami mort Henrik Stangerup à l'ambassadeur, mais à ce moment-là son nom m'a échappé.

De l'avenue Foch un taxi me conduit au couvent Saint-Jacques où se tient la première journée du séminaire de la Fondation « Un monde par tous » qu'anime Stéphane Hessel, autre grand bonhomme, cœur généreux, un des derniers humanistes universalistes... Je fais une première intervention mal comprise (ou mal exprimée) sur la monétarisation généralisée, puis en deuxième partie sur les nouveaux pouvoirs (informatique, électronique) dont disposent les États qui permettent aujourd'hui de contrôler et de situer toute conversation sur portable et qui, aujourd'hui limitée à la criminalité et assimilé – terrorisme –, pourraient fonctionner systématiquement pour tous.

Je dois dire que j'ai eu mes dernières informations grâce à une rencontre dans le métro au moment de descendre à porte Dauphine. Un assez jeune rouquin me reconnaît, me parle et, me raccompagnant, m'enseigne sur tous les perfectionnements qui permettent de contrôler quiconque où qu'il soit. Il est

québécois, travaille en Belgique comme criminologue, et me transmet sesangoisses citoyennes.

Je parle aussi du vide là où seraient nécessaires des pouvoirs planétaires sur les problèmes vitaux. Trop de pouvoirs d'un côté, pas de pouvoirs de l'autre.

Je rentre assez fatigué.

Edwige a son coup de pompe du soir, mais je crois que sa journée n'a pas été mauvaise.

Le soir on regarde un aimable *Columbo*.

SAMEDI 24 MARS

Vais au Père-Lachaise. Comme je suis en avance, je vais à la banque de la place Gambetta retirer de l'argent, puis dans un bio acheter un muesli pour Edwige.

J'arrive au crématorium où il y a beaucoup de gens, je suis content que Pascale ait eu tant d'amis. Je ne l'avais pas revue depuis les obsèques d'Anatole (date ? on me souffle 1998). Elle était très aimable. Depardon me parle, Pascale lui avait confié ses films. Je bavarde avec un cinéphile qui m'a connu à l'EHESS où il a fait sa thèse. Une femme au visage attirant et serein m'évoque Myriam des Courtils, son amie qui vit maintenant en Sologne et a retrouvé les usages de sa caste.

On nous annonce un grand retard du corbillard qui devait partir de Sainte-Perrine. Attente. La cérémonie devait commencer à 11 h 20. À midi et demi, une partie des participants s'est dispersée, et dans l'incertitude totale, je décide de partir après ce demi-hommage à Pascale.

Le temps est sale, pluvieux, froid sur le Père-Lachaise. Je sors avec mauvaise conscience. À la sortie, il y a une petite fontaine. Chaque fois qu'il sortait du cimetière, mon père s'arrosait les mains en disant « *comeremos peche* » (nous mangerons du poisson). Je ne connais pas le sens de cet exorcisme contre la mort, cette façon de se laver de la marque de la mort. Mais je mets en marche la fontaine et m'arrose les mains en murmurant « *comeremos peche* ».

De retour, je me fais des œufs brouillés à la truffe, Edwige n'en veut pas et prend un avocat savoureux.

Puis je me mets aux mails en espérant commencer à débordéliser mon bureau, mais j'ai sommeil et je vais faire une sieste tardive (il est 16 h 53).

Ai terminé le livre d'Yves Simon qui m'a pénétré en profondeur. Ce récit de transsubstantiation reste en moi, ainsi que le personnage de l'écrivain judéo-européen-cosmopolite, image d'une polyculture perdue.

Alfredo m'a apporté du gratin d'aubergines, le plat qui me fait

*desmayer*¹, et des boulettes faites par Marianne.

Dans le sale temps, froid et pluvieux, je descends avec lui et vais à la pharma.

Après dîner, *Carmina Burana* sur la télé Musique classique, très bien enlevé.

DIMANCHE 25 MARS

Vu le changement d'heure, me lève à 9 h 30, arrive au marché vers 11 h 30. Pas grand monde encore. Soudain en cinq minutes, les acheteurs sont arrivés comme une nuée de mouches. Je fais mes emplettes et rentre avec un bar sauvage pour midi. J'ai trouvé chez le bio de l'huile d'argan pour Edwige.

Après, sieste incoercible.

Vais essayer de mettre un peu d'ordre dans mon bureau (15 h 40).

Un peu déblayé.

LUNDI 26 MARS

Benoît Mandelbort vient me voir, retour de Messine. Esprit très réfléchi, m'interrogeant beaucoup. Il me dit que nous avons connu des problèmes semblables dans nos carrières. Lui a commencé une nouvelle carrière dans « *the business of innovation* ». Faut que je lui envoie mon texte sur la complexité généralisée.

Lecture du texte très éclairant de Mehdi Mozaffari sur l'islam.

Longue attente d'une heure à la consultation du docteur Avedjian pour Edwige. Il donne des conseils utiles, notamment kiné pour remuscler bras et jambes, plus un médicament pour donner faim. Il apprécie notre Andrieu, « inventif, pas plat ».

Dîner Catherine Bréchignac, Jean-François Sabouret, Jean-François Dortier à l'Enclos de Ninon. Je suis heureux d'être apprécié par la présidente du CNRS, personne très sympa. Dortier mijote une publication, « La pensée française de Montaigne à Morin ». Me voilà réhabilité. Conversation gaie et animée. Dortier prépare sa « Cité virtuelle des sciences humaines », beau projet.

Vers 23 heures, je prends au vol *Chacal* de Fred Zinnemann, qui a déjà commencé. Très bien foutu.

MARDI 27 MARS

11 h 30. Catherine : l'abondance hétéroclite du courriel m'accable, m'endort. Après son départ, je vais dormir une demi-heure.

Au déjeuner, on termine le rôti de veau, je fais une salade laitue à l'huile d'argan pour Edwige, et moi je me tape les courgettes frites achetées chez le Libanais au marché.

14 heures. J.-F. Dortier vient me voir. M'expose son projet. On envisage un travail en commun sur l'Histoire. Maïté fait sa kiné à Edwige.

Edwige et moi allons rue de Sévigné pour commander un coffre de dimension plus réduite que celui qui nous encombre. Des artisans, qui réfléchissent, supputent, envisagent, proposent... ça existe encore.

Puis je dois aller au *Monde* : petite cérémonie pour le dixième anniversaire du Prix de la Recherche.

La cérémonie se passe bien, je présente les candidats avant la séance. J.-M. Colombani me dit que mon article « Si j'étais candidat » passera et me propose de déjeuner pour éclaircir le tollé contre mon *Monde moderne et Question juive* (j'ai fait une erreur dans le titre, il s'agit de la condition juive et non de la question juive, m'en suis rendu compte trop tard).

MERCREDI 28 MARS

Lever trop matinal pour prendre l'avion pour Barcelone.

Faux repos au début après-midi à l'hôtel.

Ma conférence inaugurale du colloque international « Transdisciplinarité, complexité, écoformation » est en parfaite conformité avec l'esprit de son animateur, Saturnino. Pour lui, c'était un « rêve » de m'avoir. Public très chaleureux. C'est bon de sentir que mes idées sont en marche. Beaucoup de gens de cette université sont sur ma longueur d'onde ; j'établis un contact via Pep Lobera et mon *hermanita* Cristina avec l'Université polytechnique.

Le soir, fatigué, dîner en chambre.

JEUDI 29 MARS

Lever 11 heures. Le professeur Maillard, charmant, nous emmène prendre des tapas dans un bar près de la cathédrale, Pep et Cristina nous rejoignent. Puis Maillard nous conduit à l'avion en me confiant que Saturnino a l'intention de demander à son université de me faire docteur *honoris causa*.

Fatigué au retour ; ces allers-retours rapides, avec leur intensité, me crevent.

Onéguine à la télé.

Rendez-vous chez le barbier pour coupe de cheveux. Me sens toujours ramolli. Fin d'après-midi, Bourdon pris par un procès se terminant tard annule notre dîner ; je n'ai pas la tentation de boire du vin.

SAMEDI 30 MARS

Départ 11 heures pour Metz gare de l'Est avec les Fischler qui m'accompagnent pour retrouver leurs amis qui s'occupent de ma conférence. Je me contrôle au déjeuner (pas de vin). La conférence à l'Hôtel de Ville devant une salle pleine sur mon livre *Le Monde moderne et la Question juive* ne suscite pas d'oppositions, des questions intéressantes, beaucoup de signatures.

J'interromps les signatures pour prendre le train de 18 h 16, plutôt que celui de 19 h 33 : ça m'embête de laisser Edwige le soir. Malheureusement, le train de 18 heures a un retard d'une heure.

À l'arrivée, Edwige éplorée. Micha a disparu. Où ? S'est-elle évadée par un balcon comme cela lui arrive ? A-t-elle profité d'un départ d'Edwige pour se glisser entre ses jambes et filer par l'escalier ? Edwige ne sait même pas à quelle heure elle a pu s'évader, car Micha dort en général dans l'après-midi. Est-ce par notre chambre quand A. y fait le ménage et laisse la fenêtre ouverte ? Est-ce par la salle de bains sur un autre balcon ? Ou sur la rue ?

Et si elle a pu, du bas de l'escalier, en profitant de portes s'ouvrant, filer dans la rue ? Edwige voit la catastrophe : Micha écrasée, Micha volée pour être vendue à la vivisection, Micha emportée à jamais par une personne séduite par sa beauté ??? Nous laissons toutes fenêtres ouvertes la nuit, on met une affichette sur la porte de l'immeuble.

DIMANCHE 1^{er} AVRIL

Micha n'est pas rentrée. Edwige scrute aux jumelles les balcons voisins : rien. Elle ou moi agitions la boîte de croquettes pour l'attirer : rien. Je dois partir au meeting écologique du Zénith où je dois faire un trio avec Reeves et Hulot. Très angoissé, je dois partir à 11 heures après avoir tiré une photo de Micha que j'affiche devant le 5 de la rue. De son côté, Mme Lachens a inondé d'affichettes les environs.

Une voiture vient me prendre pour le meeting écologique du Zénith organisé par Nicolas Hulot. Formidable esprit planétaire dans la salle qui est comble. Je m'échauffe en évoquant la métamorphose possible : quand un système ne peut traiter ses problèmes vitaux alors il se désintègre, à moins qu'il donne naissance à un système plus riche, plus complexe capable de

traiter ses problèmes. Je m'échauffe, donne l'exemple de la chrysalide où la chenille à la fois s'autodétruit et s'autoconstruit elle-même et autre. Enthousiasme. De son côté, Hulot a suscité ferveur et enthousiasme. Tous les participants vont partir au Trocadéro, mais moi je veux rentrer, ne pouvant laisser Edwige dans la désolation, et pressé de rechercher Micha.

Au retour, rien. Edwige est sûre que Micha ne reviendra pas. Moi, j'ai l'impression que cela m'a donné une crise de foie ; je me couche. Pendant que je suis au lit vers 16 heures, téléphone d'une voisine du cinquième étage de la maison voisine qui dit à Edwige qu'elle a vu vers 12 h 30 la chatte sur le balcon de Mme Brasier. L'espoir renaît. On appelle, on agite croquettes, on regarde à la jumelle : rien. Edwige laisse un plat de croquettes sur le balcon, mais c'est Herminette qui le bouffe. Les heures passent, mais on sait que Micha n'est pas dans la rue. Où est-elle donc ? Très loin sur le balcon voisin de Brasier ? Isabelle la gardienne nous dit qu'elle a peut-être pu monter sur le toit. Et si elle est restée si longtemps sans rentrer prendre des croquettes, peut-être lui a-t-on donné à manger ou a-t-elle croqué un oiseau...

Vers 19 heures, Edwige retourne au balcon avec croquettes et appelle Micha. Elle croit voir une queue noire, rappelle, agite la boîte à croquettes. Finalement, Micha sort d'un buisson du balcon voisin, se dirige tranquillement vers nous, puis saute sur notre balcon.

Je comprends la nostalgie de l'exilée : dans son village de Tras-os-Montes, elle sortait et rentrait quand elle voulait, allait dans les champs, croquait un oisillon ou un souriceau... Dans la ferme, elle éclusait tous les fonds de poêle et de marmite, ce qu'elle fait compulsivement chez nous. Elle se sent prisonnière dans notre appartement aux portes fermées... Et cette fois elle a voulu profiter d'un peu de liberté... Pauvre Micha...

Pendant sa disparition, je sentais un vide immense, un chagrin terrible : ce petit être de trois kilos occupait une place inouïe dans notre vie. Et je pensais à elle, si belle, si innocente, si mélancolique...

Je n'ai pu aller au goûter familial de Véronique, ni au dîner amical de Burguière, trop secoué...

LUNDI 2 AVRIL

Je dois partir à Rome et me suis rendu compte que la prise de sang d'Edwige, nécessaire tous les quinze jours, n'a pas été faite depuis le début du mois, et qu'elle va manquer de Bronchodual pendant mon absence. Je me lève tôt, téléphone à l'HAD qui avait rayé Edwige de ses listes sans nous avertir ; très aimable, la secrétaire au téléphone prévient l'infirmier qui a commencé sa tournée et celui-ci vient faire sa prise de sang en fin de matinée. Par chance, notre docteur, rentré de vacances, téléphone pour prendre des nouvelles d'Edwige, et j'en profite pour lui demander une ordonnance de Bronchodual

qu'il me faxe ; je vais à la pharma. J'ai dû annuler le R-V de travail avec Catherine qui part mercredi en vacances...

Un taxi me prend à 12 h 40 (je passe par Saint-Blaise). Beau temps à Paris, vol agréable, beau temps à Rome où une voiture du ministère de l'Éducation vient me chercher et me conduit à l'hôtel Senato, face au Panthéon ; chambre merveilleuse au sixième étage avec vue panoramique sur les toits voisins et le Panthéon. Joie de retrouver Mauro. Il a présidé une commission pour orienter la réforme de l'enseignement et c'est lui qui a organisé une grande réunion le 3 avec le ministre et 2 000 enseignants, rencontre qui est rediffusée en vidéo dans toute l'Italie. Dîner à 21 dans un restaurant du Trastevere avec le ministre. Nuée d'antipasti, trois plats de pâtes, deux plats de poisson... J'essaie de me modérer, surtout en vin, mais comme j'aime cette cuisine ! Finalement, je ne prends pas de dessert, retour à l'hôtel, vers 23 heures et quelques : faut se lever à 7 h 45 pour la séance du lendemain. Je m'endors épuisé vers 1 h 30.

Lever tout ensommeillé... veux dormir, mais arrive hébété, abruti dans la bibliothèque centrale où sont rassemblés des milliers d'enseignants... Le ministre arrive tard, tout commence à 10 heures. Je parle après Mauro, et m'échauffe, m'exalte sur les idées qui me sont chères. Il s'agit d'apprendre à affronter les problèmes vitaux, fondamentaux, globaux, ce dont notre enseignement nous rend incapables. Je termine lyrique sur la plus grande cause de tous les temps, la cause actuelle pour sauver l'humanité des catastrophes qui la menacent. Très gros applaudissements. Je suis content de voir qu'en Italie mes idées ont pénétré, ont irrigué, alors qu'en France... À la fin, le ministre me mobilise pour une conférence de presse avec lui... Il est 13 heures, il faut partir à 14 h 30 pour l'aéroport, pas le temps de faire la promenade dans Rome, seulement une petite *passaggiata* sur la piazza Navona avec un stop à San Eustachio pour le meilleur café du monde.

Je rentre quasi mort en repassant par Saint-Blaise.

Edwige déçue de me trouver toujours fatigué depuis quelques jours...

MERCREDI 4 AVRIL

Et pourtant il faut me lever à 7 h 45 pour aller avec Edwige à sa consultation pulmonaire à Pompidou... Le réveil sonne à l'heure dite, mais je suis dans un profond sommeil ; il réveille Edwige qui se lève et fait son petit déj'. Quand je me réveille à 8 h 15, je suis stupéfait, honteux... pas de bain, pas de gymnastique, et on prend le taxi à 8 h 50.

La professeuse qui dirige le service est toujours très froide avec moi ; elle doit me considérer comme un Juif traître, elle ne m'a rien dit sur mon livre *Vidal* que je lui avais donné l'année dernière. Enfin, la situation pulmonaire

d'Edwige est correcte, évidemment dans ses limites. Rendez-vous dans six mois, sauf accident...

Retour. Je suis encore barbouillé, c'est une longue crise de foie/fatigue ; je me recouche à l'arrivée, déjeune de carottes bouillies et yaourt, puis me recouche encore. Très embêté de n'avoir pu me rendre au déjeuner de ma vieille copine Fanny Schapira.

Edwige veut aller chez sa copine couturière, j'appelle Taxis bleus, et descends avec elle, mais elle remonte dans l'ascenseur, étant restée en pantoufles. Je fais patienter le taxi ; je le prends jusqu'au sémaphore de la rue Saint-Gilles, et le laisse pour aller à mon distributeur de billets...

Retour abruti, je me mets au journal.

Colombani a promis de me rappeler mais encore rien (17 h 37).

Faut que j'aille à la pharma pour Edwige.

JEUDI 5 AVRIL

J'ai dit à Philippe Desbrosses que je ne pouvais me lever tôt pour aller à 9 heures à sa conférence de presse pour son livre *Terres d'avenir*, dont j'ai fait la préface. Aussi un taxi vient me prendre à 9 h 30 et me conduit au club de la presse étrangère de la Maison de la radio. Quand on me donne la parole, je relie le problème bio aux autres problèmes de civilisation et au problème global de la planète. Une fois de plus, je suis surpris d'être le seul qui songe à relier ou, comme on dit, « synthétiser ».

Le déjeuner est annulé au dernier moment pour problème familial de la directrice. Cela convient à ma détresse gastro-hépatique...

Je fais un mini-marché rapide aux Enfants-Rouges.

Mail adorable du volcan Bouchenoire (pseudo secret d'une volcanique relation).

Plaisir à voir le soir *Divorce à l'italienne*.

VENDREDI 6 AVRIL

Bonvin de Lausanne m'interviewe pour sa revue sur l'hypnose.

Comme je viens d'improviser des notes sur le mysticisme pour Djénane qui viendra enregistrer ma chronique pour *Le Monde des religions*, j'essaie de relier hypnose aux autres états seconds... Il m'enverra le texte à corriger.

Il m'apprend une chose intéressante, le professeur Rizzolatti, qui étudie le cerveau à Parme, a découvert des « neurones miroirs » par lesquels le cerveau reproduit une action imaginée comme une action réelle, et le cerveau

d'un autre individu, en percevant une action réelle, la reproduit cérébralement de façon imaginaire, ce qui, me dit-il, serait à la racine de la mimesis : entre agir, imaginer, observer, il y aurait un processus cérébral identique. Faut que j'essaie de m'informer auprès de Sergio.

Puis Djénane : je suis assez content de mon article qui se termine par un « soyons mystiques » et je suis content que cela lui plaise beaucoup.

SAMEDI 7 AVRIL

Mail terrifiant du volcan Bouchenoire. Encore une double personnalité. Et l'atroce, c'est que plus la première personnalité est divine, merveilleuse, sublime, plus la seconde est diabolique, mauvaise, délirante. Et moi, toujours attiré par des personnalités sublimes, merveilleuses, divines, je tombe soudain sur les diaboliques, mauvaises, délirantes. Et les deux personnalités s'ignorent l'une l'autre.

Et moi qui croyais être enfin sorti des situations infernales...

Déjeuner à quatre avec Pépin et Cécile au Bar à huîtres de Montparnasse. Ils prennent des huîtres, je prends huit oursins « verts » qui viennent de Norvège ; ils sont charnus, viandus, chaque oursin en fait trois normaux, au huitième je suis saturé. Ah ! je les attendais les oursins. J'avais commandé un carpaccio de bar « de ligne », mais je n'ai plus faim ; surtout, ces carpaccios ont mariné dans une saumure trop salée, et ils ont un goût dégoûtant de sel. Plus tard, on me dira qu'au Bar à huîtres les coquillages sont excellents, mais le reste ne vaut rien, même le poisson. Edwige a pris une crêpe suzette, faite depuis longtemps, réchauffée. Mais quel plaisir de se retrouver avec mes chers Pépin et Cécile. Lui a surmonté un mal très dur et très dangereux...

Sur le retour je fais faire un crochet au taxi par Duroc où je prends 600 grammes de Négus à la confiserie.

L'après-midi écrasé par le repas, je vais au lit puis me réveille à 17 h 45, car R-V avec Jean-Marie Andrieu.

Il est arrivé sur sa Vespa, je l'amène à l'Orangerie, le bar de la Villa Beaumarchais. On est seuls, il prend une coupe de champagne et moi un jus multivitaminé ; on pourrait parler des heures. On parle d'Edwige. « Elle va vivre » : cette phrase me change soudain la perspective, je ne suis plus dans la lutte contre la mort, je peux penser à autre chose, je peux espérer reprendre quelques activités extérieures. Mais problème du traitement si dur : il dit qu'on peut atténuer les effets les plus douloureux. Digestifs. On a commencé en ajoutant désormais Lactobiane cutané (avec pommades spéciales pour les

crevasses). Pour les effets musculaires, kinési *ad hoc*.

Comme le traitement qui a stoppé la tumeur est nouveau, et surtout inédit dans son type de cancer, on ne peut encore savoir si son efficacité vient du Tarceva, du Xeloda ou de la combinaison des deux et, dans l'attente d'informations ultérieures, on est condamnés à le continuer tel quel. Ce qui me renforce dans l'idée qu'il faut développer la lutte contre les effets secondaires.

À un moment il me dit : « T'as plus que quelques années à vivre, alors la mort ? »

Je lui dis que j'ai des moments où je ressens un creux terrible dans le ventre en pensant que *je* vais disparaître ; ce n'est pas l'inanimation, ce n'est pas la décomposition, c'est la perte de mon *je* qui me donne une angoisse viscérale. Mais, lui dis-je, ça m'arrivait plus fréquemment quand j'étais jeune, que je n'avais pas vécu, ou que je pensais que j'avais encore beaucoup à accomplir. Maintenant, bizarrement, je me sens moins angoissé. Mais ce n'est pas que je croie que j'ai vécu ma vie ; au contraire, j'ai encore des projets, une mission à accomplir, des envies de vivre, de communion, d'amour...

Je lui dis aussi que, dès vingt ans, j'ai fait la différence entre vivre et survivre, quand durant la guerre vivre signifiait risquer la mort. Donc, d'une certaine façon, j'ai eu un premier rendez-vous avec ma mort, où on s'est ratés de peu. Et puis je lui dis : « Je sais qu'il n'y a pas de solution à la mort, mais il y a une riposte à l'angoisse de mort, qui est dans l'amour, la joie, la communion, la fraternité, l'extase. »

Voilà ce que je lui dis et je pense que cela pourrait faire l'objet de ma prochaine chronique pour *Le Monde des religions*.

Et il demande si maintenant je n'ai plus envie de sortir, de voir le monde, si je m'installe dans l'univers casanier qui est celui des derniers temps. « Mais non, lui dis-je, je veux vivre intensément », et je lui confie Bouchenoire.

On est ainsi devenus de plus en plus fraternels, et lui recevant un appel sur son portable dit : « Je suis avec mon nouveau meilleur ami. »

Le soir, je regarde d'abord quelques chansons sur la une, puis la bataille de Megiddo 1 500 ans avant notre ère, remportée par le jeune pharaon Thoutmôsis quelque chose (ces épisodes me passionnent), puis, malgré le mécontentement d'Edwige, je regarde sur la 7 une émission sur *Lohengrin*, où je retrouve avec délices l'air que je chante si faux.

Aux bords lointains où nulle morte n'approche
il est un bourg qui a nom Montsalvat
Il s'y élève un temple sur la roche
Et nul au monde n'égale à son éclat
Le saint des saints y règne avec mystère...

Etc.

Et puis, sur le tard, un polar pas mal du tout. *Randonnée pour un tueur* de Roger Spottiswoode (1988) avec Sidney Poitier.

DIMANCHE 8 AVRIL

Le matin, je vais au marché où je rencontre Moreau ; on prend un café à l'Estaminet, et j'y trempe le croissant de l'aimable boulanger du marché.

Je prends un petit gigot d'agneau « princier », une demi-canette, des crevettes roses sans colorant, des fruits bio, des yaourts nature qui révèlent leur honnêteté par la petite crème qui s'est formée au-dessus (pouah ! les yaourts maigres, maintenus par de la gélatine de porc, ce qui fait commettre des sacrilèges par millions aux Juifs et aux musulmans).

Retour. Jean-Luc est là, venu réparer amicalement des trucs qu'on ne sait pas réparer ; déjeuner des crevettes.

Puis, profitant du beau soleil, on va faire une promenade avec Edwige place des Vosges, puis rue de Birague où elle adore regarder les vitrines. Sur le retour, un mini-bistrot très sympa, trois tables sur le trottoir ; pendant que je regarde la carte, un attablé devant une tarte Tatin d'aubergines nous dit : « C'est très bon », et à l'autre table une jeune femme renchérit. On intègre la minuscule salle, Edwige remarque un crumble. On commande un légume pressé pour elle, orange pressée pour moi, le patron et la patronne sympas, nous jurons d'y revenir. À la fin, le patron me dit :

« Vous n'êtes pas artiste ?

— Non, écrivain...

— Vous n'êtes pas Hervé Morin ?

— Non, Edgar.

— Vous avez une tête sympathique.

— La vôtre aussi. »

Nous rentrons par la rue du Pas-de-la-Mule où nous sommes séduits par une petite oie en porcelaine, puis, arrivés au boulevard Beaumarchais, courte attente du 20 qui nous ramène à l'arrêt Saint-Claude.

Et je me mets à ce journal.

Doc. Philippe A. arrive vers 19 heures. Je lui parle des thèmes à traiter pour atténuer les effets négatifs du traitement : les crevasses ; l'épiderme dégradé par des années de cortisone ; la musculation ; le besoin de fortifiants ; la digestion.

Pour les crevasses, il indique une crème ; pour l'épiderme, rien à faire ; pour la musculation, continuer la kinési ; pour la digestion, le Lactobiane semble réguler ; fortifiants, j'oublie de revenir sur la question.

Il me prend une électrocardiographie, il ressort que mon cœur est très lent, ce qui à mon âge peut être dangereux pour l'effort. Je l'accompagne à la

clinique où il me donne la crème pour les crevasses d'Edwige. Retour en taxi.

J'ai téléphoné à Edwige qui a mis le saumon écossais en paupiette au four.

Dîner délicieux.

Puis on voit *La Rue de la mort*, film pas mal avec Farley Granger.

LUNDI 9 AVRIL

Jour de délivrance juive, de résurrection chrétienne. Je téléphone à R. ce message.

Ah j'ai oublié de noter : depuis le dîner Bréchnignac-Dortier-Sabouret, je pense effectivement à écrire sur l'Histoire (stimulé par Dortier) avec l'idée de donner leur importance aux catastrophes et aux métamorphoses.

Nous allons voir à la séance de 14 heures *La Vie des autres*. Film formidable, non seulement comme document sur la Stasi et plus largement la DDR, mais aussi par ce qui montre une prise de conscience chez un capitaine de la Stasi qui finit par protéger ceux qu'il surveille pour les faire condamner. Et aussi la faiblesse d'une actrice, dépendante de médicaments illégaux à l'Est qui finit par devenir dénonciatrice et agent de la Stasi. Remonte en moi mon horreur du communisme stalinien. Dès la répression de la révolution hongroise de 1956, c'est devenu pour moi l'Ennemi.

R-V avec Volcane qui m'apprend qu'un avocat dont le nom m'échappe, mais membre d'Avocats sans frontières qu'anime Goldnadel, qui a fait le procès contre l'article « Le cancer » et qui pourchasse tout ce qu'il juge antisémite ou anti-israélien, y compris d'origine juive, bref, cet avocat a imposé à la directrice du festival du cinéma latino-américain à Paris de me supprimer comme président d'honneur. Je ne sais s'il subventionne ce festival ou s'il est le porte-parole de riches juifs finançant le festival. Le soir, un mail de la directrice me demande R-V, sans préciser, et je lui propose demain mardi fin d'après-midi. « Ils » (ces intégristes pro-israéliens) ont réussi à boycotter mon livre dans la presse. « Ils » essaient par tous les moyens de me réduire à l'inexistence publique. Cela me rappelle tant de choses. Iront-ils jusqu'à vouloir me supprimer physiquement ?

Le soir, on regarde le second film de Mankiewicz, *Quelque part dans la nuit*. C'est un bon film noir, sans plus à mon goût.

MARDI 10 AVRIL

Roland nous emmène au restaurant de poissons Le Divelec. Hôte

charmant. On se régale. Au retour, on passe par la petite confiserie de Duroc et il offre à Edwige une boîte de Négus. Au retour, il me dépose rue des Archives, je passe prendre mon chéquier à la banque, fric au débiteur, puis, à la Peyronnie, mon café Harrar et spéculos. Edwige me rejoint dans le bistrot du coin Archives-Francis-Bourgeois. Elle s'est fait raccourcir la ceinture que lui a offerte Zouzou à l'ex-cordonnerie anglaise devenue anamorphose.

On ne dîne que d'une tartine grillée au miel.

Puis, sur Histoire, je tombe sur le procès Rajk. Tout ce passé me remonte au visage. L'horreur pour ce régime auquel j'avais adhéré dans l'enthousiasme pour la résistance soviétique en 1942 en pleine guerre et qui m'est devenu ennemi au moment de la révolution hongroise. Le tournant a été le procès Rajk, grâce à Fejtő, qui m'a fait comprendre que tout était inventé ; c'est la rupture interne qui a fait que je n'ai pas repris ma carte, mais sans oser dire que je n'étais plus du parti. Il m'a fallu attendre l'exclusion grotesque de 1951, puis la reprise de l'espoir après le rapport Khrouchtchev et l'Octobre polonais et enfin la rupture décisive, finale. J'ai encore plein l'esprit le film *La Vie des autres*. Quelle immonde saloperie que beaucoup veulent encore occulter pour que le nazisme demeure le seul porteur du Mal.

Je suis oppressé et, en fin de nuit, je sens des difficultés à respirer, retrouvant ces étouffements venus de ma naissance asphyxiée.

MERCREDI 11 AVRIL

« Ce que tu prends pour un sommet n'est qu'une simple marche », Edgar Poe, je crois.

R-V avec S. à Pompidou. Modification du traitement : suppression provisoire.

Auparavant, je prends des *pata negra* chez Da Rosa avec P. P.

R-V 18 heures avec la directrice du festival latino. Très embarrassée, elle n'ose me dire que c'est Fonkel, l'avocat du groupe Goldnadel, qui a imposé de me supprimer comme président du festival, me parle de jeunes financiers qui veulent désigner eux-mêmes le président. Je lui donne ma bénédiction pour qu'elle sauve son festival.

Le soir, je prends connaissance de l'interview de Goldnadel dans *Actualité juive* qui s'acharne sur moi. Ils ne me lâcheront pas dans leur campagne de conneries/calomnies.

JEUDI 12 AVRIL

Marina. Je lui donne dossier qu'elle va travailler au CETSAH.
R-V 13 heures, puis 15 h 30 avec P. à Da Rosa.
Je passe par la pharma.
Crevé, je me mets au lit à 18 h 30 et me lève à 19 h 30.

VENDREDI 13 AVRIL

Ai bien dormi, mais me sens anormalement crevé avec un point léger sur la poitrine.

Reporte mes R-V du matin, me recouche une heure.
Me sens toujours mal foutu.
Annule dîner.

Quel étrange mal-être ce matin.
Sentiment de mort proche.
Quelqu'un de proche serait-il mort ?
À moins que ce soit moi.

Reporte à l'après-midi mes R-V avec Marina et Catherine.

Avant d'aller rejoindre Monique Antelme au hangar, je passe par le parking voir si la batterie de mon char fonctionne... Elle est à plat ! Merde...

Je vais déjeuner avec Monique ; on évoque du passé durassien, je lui corrige deux légendes.

Elle croyait que c'est moi qui avais incité Marilu à avorter, parce que j'aurais cru que l'enfant n'était pas de moi. Je suis furieux de cette version. En fait, Marilu avait avorté contre mon avis, par peur, puisque nous ne vivions pas ensemble et que je lui demandais d'attendre pour réaliser ma promesse de vivre avec elle. Plus tard, Violette avait rencontré Marguerite Duras qui lui avait dit : « Et qui sait si cet enfant est de lui ? » Violette très heureuse de me rapporter ce propos. Moi écrivant à Marilu, qui était partie pour l'été en Italie, que même si l'enfant n'avait pas été de moi, je l'aurais gardé. Réponse désespérée et violente de Marilu. À la suite de cela, j'avais cessé de voir Marguerite pendant quelques années.

La seconde : Marguerite avait persuadé Robert et Dionis que Queneau avait cessé de la fréquenter à la suite de manigances de Violette. En fait, Queneau avait été très choqué que Marguerite lui demande « Comment ça va avec Suzou ? » (sa maîtresse secrète). Puis Queneau et sa femme qui aimaient Violette se sont liés avec elle.

Le meilleur slogan de la campagne est celui de Besancenot : « Nos vies

valent plus que vos profits. »

Après le repas, suivi de Monique, je vais au torréfacteur qui vend la bouilloire graduée qui me permet de calculer la chaleur désirée, pour thé vert surtout. Je lui prends un peu de thé Sencha. Je rentre à pied, étant en retard, plutôt que d'attendre un bus incertain. Alfredo est déjà là. Rentré de Chine, il m'offre un pot de thé du Yunnan.

Puis Marina, Catherine, interrompu par l'appel de Renault Assistance qui va dépanner la batterie et arrive dans cinq minutes. Le mec recharge, ne me fait pas payer (transfert la note à la MAIF). Je prends la voiture pour la faire rouler, destination Maison de la radio où je dois passer avec deux autres au *Téléphone sonne*.

Le débat avec Esther Benbassa et Bernard Stiegler est sur les élections. Je donne mon point de vue et, à la remarque de l'animateur sur les trois candidats trotskistes, je dis que c'est la revanche posthume de Léon Davidovitch Trotski sur Joseph Vissarionovitch Staline où les candidats trotskistes ensemble dépassent le nombre de voix de la candidate post-stalinienne du PCF.

Retour. Trouve un mail sublime de Volcane ; je vais essayer de le garder.

Très, très fatigué. Je ne sais plus quel film j'ai regardé à la TV et si j'ai regardé jusqu'au bout.

SAMEDI 14 AVRIL

Je me lève à 9 h 30. Ai été réveillé dans la nuit après les douleurs d'estomac d'Edwige. (Sont-ce les noix qu'elle a prises en quantité hier soir ? Les Négus ??) Il faudra faire attention.

Jean-Michel Djian de passage dans le quartier. Je le rejoins avec sa copine au Diplomate où l'on envisage le festival de La Roche-Guyon qui fêtera le cinquantième anniversaire des *Stars*. J'évoque mes festivals de Cannes...

L'après-midi, je sors des livres à donner à « La roue tourne ». Il y en a beaucoup que je pourrais donner, mais j'hésite, soit pour ne pas faire de peine à leur auteur, soit parce que je me dis que j'aurais peut-être à les consulter...

Abruti, j'ai dormi une grosse demi-heure.

J'essaie de mettre un peu d'ordre dans mes papiers avant de préparer les médicaments d'Edwige pour Hodenc. Un oubli m'obligerait de revenir en catastrophe à Paris.

Les 5 étapes de la voie zen :

1. voir l'un dans le multiple ;
 2. voir le multiple dans l'un ;
 3. sortir de la dialectique de l'un et du multiple ;
 4. arriver dans le zen où la vraie vie commence ;
 5. on demeure dans le zen sur quoi il n'y a rien à dire.
- Moi, j'en suis dans le 1 et 2.

DIMANCHE 15 AVRIL

Départ midi pour Hodenc ; embarquement difficile des chattes. Minette pleure dans sa cage pendant tout le trajet. Micha reste placide.

La route vallonnée de Tillard à Hodenc est jaune éclatant de colza, avec des espaces verts de blé en pousse. Tout cela très riant. Mais je pense sans cesse à la Toscane, à la Provence, je me sens exilé dans ce Nord. Et pourtant le parc-jardin est très agréable ; cerisiers en fleur, tulipes, beau gazon. La maison est charmante, meublée avec amour par Edwige qui s'est dépensée jusqu'à presque bout de souffle...

Le soir, on dîne chez J.-F. Et s'ils n'étaient pas là, la région serait pour moi un désert humain. Pas un bistrot, pas une boulangerie, pas un commerce dans ces villages. Et, à part eux, nous ne connaissons personne, sinon ces voisins de cœur, cultivateurs, les Hainque. J.-F. et moi avons le même âge, nous nous promettons d'atteindre 2010. Il a eu alerte prostatique et cardiaque il y a deux mois, et il s'en est bien tiré. Nous ne pouvons nous empêcher d'évoquer nos souvenirs... La présence de Flavienne est si bonne, apaisante, amicale...

Difficultés à m'endormir. Nervosité. Poussées d'angor, ma fausse angine de poitrine qui signifie angoisse viscérale. L'angor vient de ma naissance étouffée ; je l'avais enfant et me cachais sous la table pour pouvoir pousser le soupir d'expiration. Elle est là, je pense à la mort ces temps-ci plus que d'habitude. Et la vie me semble de plus en plus incroyable. Me vient l'idée : « La vie est un rêve dont on se réveille mort. »

LUNDI 16 AVRIL

Je dors bien la deuxième partie de nuit. Me lève à 9 h 30. Edwige vers les 11 heures ; n'a pas bien dormi ; comme Minette gémissait dans la salle à manger, j'ai ouvert la porte vers 4 heures du matin, et les deux chattes se sont baladées sur le lit.

Je prends la petite Opel et vais faire des courses à Shopi : tranches de filet, jambon, fromages, salade. De la bouffe pour la journée.

L'après-midi, je me couche, lourd sommeil dont je me réveille vaseux. Je conduis Edwige à la boutique de Noailles qui vend des choses de maison, du reste jolies, et dont la propriétaire est sympathique.

Après dîner, film coréen épatant *Locataires*. La veille, on avait regardé le film bollywoodien *Devdas*, avec danses semi-hollywoodisées, chants indiens, femmes ravissantes, histoire d'amour mélodramatique.

MARDI 17 AVRIL

Lever à 9 h 30. Je vais au marché, trouve de la sole chez le poissonnier, et du boudin chez un charcutier-traiteur qui se prétend champion du monde du boudin noir.

Après-midi, mails et lecture du Menghi ; c'est le meilleur texte sur mes idées avec ceux d'Annamaria Anselmo.

MERCREDI 18 AVRIL

Lever difficile à 9 h 50. Fatigué. Je pense que je ne devrais pas aller à Barcelone au début de la semaine prochaine. Emploi du temps trop chargé. Me sens hyper-débordé, et une fois de plus accablé.

De plus, très inquiet que mon article « Si j'étais candidat » ne soit pas passé dans *Le Monde*. Je téléphone à Colombani qui me promet que l'article passera avant la fin de semaine. Mais demeure inquiet.

Demande du *Monde 2* de faire un débat sur les élections avec Luc Ferry après le premier tour. Tout à fait d'acc.

On rentre en début d'après-midi ; ça roule bien jusqu'à Paris où les embouteillages commencent. Je n'obéis pas à mon GPS qui m'enjoint de prendre la rue du Faubourg-Saint-Martin, et je prends le long du canal jusqu'à la rue du Chemin-Vert.

On dîne de la soupe faite par Marie-Thérèse, d'une pizzette de chèvre, on regarde un *Columbo* avec Johnny Cash, dont j'aime la personne et la voix.

JEUDI 19 AVRIL

J'attends « La roue tourne » qui va me débarrasser de quelques livres. Je devrais me détacher de beaucoup d'autres, faute de place, mais j'ai scrupule à renvoyer des livres d'amis, et je me dis qu'il en est que je pourrais un jour consulter. Je n'ai pas la force de faire le deuil, en cela comme en d'autres

domaines.

Ils sont venus.

En fin d'après-midi, apéritif au bar de la Villa Beaumarchais (très décevant, ils n'ont pas d'orange pressée pour lui, de jerez pour moi), la rencontre est très cordiale presque chaleureuse... Me voudrait-il du bien ??? Je vois avec plus de sérénité mon avenir au Seuil.

VENDREDI 20-SAMEDI 21 AVRIL

Thalys pour Bruxelles qui est à une heure et demie de Paris ; si ce n'est qu'il fait plus froid qu'à Paris, je serais bien comme ces Parisiens qui vivent à Bruxelles et vont travailler à Paris.

Mateo Alaluf m'attend ainsi que (son nom m'échappe) un très judéo-gentil universaliste, d'origine allemande, ex-enfant caché, avec un accent belge. On va au *Soir* pour interview, puis ils me laissent à l'hôtel Amigo (que j'avais demandé), mais je n'ai pas de chambre sur la rue. Enfin, au cinquième étage, y a un peu de ciel.

Je redescends aussitôt et vais sur la Grand-Place, encore plus belle dans l'ensoleillement, les terrasses des bistrotts sont pleines. Il est 15 heures passées. J'ai un peu faim. J'ai besoin de frites. À la terrasse où je m'attable, on ne sert pas des frites seules, mais avec un « américain » (tartare en français). Va pour l'américain. J'éprouve un grand plaisir aux frites, sans doute parce que je pense qu'elles sont belges. Je jouis du soleil, puis rentre à l'hôtel.

Il est 16 heures. Zzzzz. Je fais une sieste dont je suis arraché par un brutal coup de téléphone. On vient me chercher pour la télé, puis la radio (journaliste très pertinent, très compétent) ; je parle de ma conférence à venir « Antisionisme, anti-israélisme, antijudaïsme, antisémitisme ».

Beaucoup d'embouteillages ce vendredi après-midi. On arrive vers 19 heures au petit restaurant pour dîner avant la conférence ; je choisis des chicons (encore une fois pour m'imprégner de belgitude).

La grande salle de l'ULB est pleine à craquer. Tout se passe bien devant ce public en large partie judéo-gentil. Beaucoup d'applaudissements, et encore plus après mes réponses. Quelle différence avec Paris. Pourquoi ? me demande-t-on. Je dis : « En France, le CRIF est très structuré, très puissant et il prétend représenter une population de 500 000 électeurs, dispose de médias influents, d'influence dans les médias, et fait pression efficacement sur les politiques ; de plus des intellectuels juifs médiatiques comme Finkelkraut, BHL, Glucksmann sont pro-israéliens. »

Après cette soirée chaleureuse, on me ramène à l'hôtel, dernier petit tour sur la Grand-Place, mais il est minuit, il n'y a plus de vie, tous les bistrotts sont

fermés et il y a un petit vent froid. Je rentre à l'hôtel, dors d'un sommeil profond jusqu'à 5 heures du mat', me rendors, me réveille à 8 heures...

Fatigué ; je devrais jeûner, mais, au buffet de l'hôtel, je cède à la tentation : œuf coque, muesli, pruneaux...

Raccompagné au train par Alaluf...

Arrivé à Paris très fatigué, à la limite de la crise de foie. Le chauffeur de taxi, ukrainien, émigré depuis vingt ans, me dit : « Vous êtes allé faire une conférence à Bruxelles ? – Mais, comment le savez-vous ? » Il m'a reconnu, m'a entendu à la radio, trouve mes propos sur le conflit israélo-palestinien sagaces. Il me laisse sur le Beaumarchais. Je prends chez Arrault un peu de nourriture pour le déjeuner, vais au distributeur de billets de la SG du boulevard. Sur le chemin, un individu me dit : « Vous vous occupez trop des sionistes. » À mon air étonné : « Si on s'en occupait moins, ça irait mieux là-bas. » Je ne sais pas quoi dire et, comme je suis pressé, je n'ai pas envie de commencer à discuter : « Merci pour l'avertissement. »

J'ai acheté *Le Monde*, mon article n'y est pas en dépit de la promesse de Jean-Marie Colombani. Je suis très déçu. Je pense qu'il y a un blocage au *Monde*. De qui ? Pourquoi ???

Je trouve Edwige fatiguée, et elle a encore mal à l'endroit de la tumeur, douleur qui lui est venue depuis deux jours... Elle a encore mal à l'œil droit presque deux mois après l'opération de la cataracte. Sa blessure au genou commence à ne plus saigner ; elle est couverte de bleus que lui provoque le moindre petit choc. Elle a une douleur à l'omoplate. Quelle énergie, quel courage de la voir lutter, résister sans cesse ! Je suis profondément ému. Et si parfois je m'énerve à telle ou telle de ses paroles, je le regrette amèrement.

Après le déjeuner, lourd sommeil, et lever abruti ; je maile à Maria-Angels Roque que je ne pourrai aller à Barcelone au colloque Ramon Llull. Je téléphone à Volcane.

Edwige va avec Caroline acheter une paire de chaussures. Puis, fatiguée, elle se couche avant le dîner.

Je fais le repas des chattes. Prépare notre dîner.

DIMANCHE 22 AVRIL

Marché. Jamais vu autant de monde au marché couvert des Enfants-Rouges. Bien des gens ne sont pas partis en week-end pour rester voter. Nicole, entrevue au marché, me dit qu'il y a déjà la queue au bureau de vote. Les distributeurs de prospectus sont absents, sans doute vigilants dans les bureaux de vote.

Une fois de plus, j'achète trop (le demi-poulet de Bresse, le petit carré d'agneau, le bar de ligne, la quenelle de brochet, et des légumes, fraises,

framboises, melon...).

Après déjeuner, on va voter rue de Poitou, Edwige pour Voynet, moi pour Ségo. J'ai dissuadé certains amis qui voulaient voter Bayrou pour empêcher la victoire de Sarko au second tour. Mon argument : le pari bayrouzien est aussi aléatoire que le pari ségolien. Pourtant, en ce moment, je sens Ségolène peu inspirée et en revanche Bayrou inspiré. Je parie sur le fait que, pour le second tour, Ségolène va s'autotranscender, redevenir inspirée, et sera capable de vaincre Sarko dans le tête-à-tête fatal.

Puis nous allons nous promener sur l'île Saint-Louis. On prend le 96 jusqu'à Saint-Paul, puis on va à pied, sous le soleil, jusqu'à l'île. On prend sur la droite la rue Saint-Louis-en-l'Île ; Edwige adore regarder les devantures et se plaît à entrer dans des boutiques. Nous entrons dans une boutique d'Asie centrale avec des étoffes, des colliers, etc. Moi, épuisé, m'assieds, mais Edwige reste debout, et s'intéresse à une belle étoffe afghane qui lui plaît tellement que je décide de l'acheter ; puis elle prendra de jolies boucles d'oreilles, demandera un siège, s'assiéra elle aussi. Nous repartons jusqu'au bout de l'île et trouvons place en terrasse à l'ombre à la brasserie de la rue Jean-du-Bellay. On se tape des glaces Bertillon. On appelle un taxi par téléphone. Attente interminable. On décide d'aller à pied jusqu'à l'arrêt du 96, rue François-Miron. On y arrive juste quelques secondes avant le bus. Arrivé à la maison, je suis complètement crevé et stupéfait qu'elle ne vienne pas comme moi se coucher. Profond et lourd sommeil d'une heure et quart. Zouzou et Yves sont arrivés. Elle a fait un cadeau de pantoufles spéciales à Edwige qui en est très contente...

À 19 heures, je téléphone à Jean Daniel au *Nouvel Obs* pour avoir des tuyaux : il me dit que, selon les estimations encore clandestines et partiales, Sarko a 26, Ségo 23 et Bayrou sous la barre.

À 20 heures, je suis les résultats à la télé : et progressivement on apprend que Sarko dépasse les 30 % et que Ségo plafonne à 25 % et quelques. La surprise de ces résultats est qu'il n'y a pas de surprise. Le Pen refoulé à 11 %. Il dit son mécontentement des Français. Discours habile de Sarko dans le style noble. Discours plat et minable de Ségo. L'esprit de Jeanne d'Arc l'a désertée. Qu'elle se retrouve face à Sarko. Moment fatal, terrible que le tête-à-tête télévisé...

Je prépare le dîner des chattes. Edwige s'est couchée épuisée après le départ de Zouzou. Nous prendrons sur le tard le bar que j'ai préparé à ma façon, des épinards et des fraises. Je suis heureux qu'elle trouve si bon ce repas.

Au lit, on regarde *Les Passagers de la nuit*, ce film noir des années 1940 avec Bogart et Bacall ; je l'ai déjà vu, mais le revois sans ennui ; je suis beaucoup plus ému physiquement par la femme perverse que par Lauren Bacall...

LUNDI 23 AVRIL

Prépare le courrier pour Catherine Loridant. Réponses à lettres en retard. Encore beaucoup de courrier accumulé que je n'ai même pas regardé. Le nouveau courrier me submerge et je mets de côté un certain nombre de mails auxquels répondre.

Edwige est réveillée vers 11 h 30 par un marteau-piqueur. J'étais allé plusieurs fois la voir dormir profondément sans oser la réveiller. Je lui ai donné hier soir le Xeloda interrompu qui lui donnait des crevasses. Peut-être cela lui a-t-il donné un surcroît de fatigue car elle s'est levée très fatiguée. Je l'aide au bain, lui savonnant le dos, je l'aide à faire ses pansements qui lui prennent une heure. Pourquoi ne pas prendre une infirmière qui viendrait une heure par jour ?? Pourquoi HAD ne ferait-il pas cela ??

Après le déjeuner, je mets au Mac les notes des journées précédentes.

Et voici 17 h 30, avec énorme chantier, énorme désordre...

Stanislaw Jerzy Lec : « Les hommes ont les réflexes lents. En général, il leur faut plusieurs générations pour comprendre. »

Sortie avec Edwige sur le Beaumarchais d'abord marchand de journaux, puis Shopi.

Pas trop fatigué.

On va voir aussitôt après dîner le film de Fritz Lang *Le Secret derrière la porte*, très Fritz Lang par certaines images hallucinées, mais gâché par une psychanalyse débile (1948, avec Michael Redgrave et Joan Bennett).

Incertitude : les électeurs bayrouistes.

MARDI 24 AVRIL

R-V Véronique Anger.

Société d'entraide Légion d'honneur du VII^e arrondissement. Le responsable m'avait demandé de faire brève introduction sur le thème de l'entraide. Soixante invitations ont été envoyées, il n'y avait que six personnes à la réunion... Petit débat pour prospecter auprès des légionnaires absents. Je sors avec un monsieur ex-officier de l'armée de l'air, je crois ; à un moment, il me dit : « Comme vous êtes plus jeune que moi... » Je lui demande son âge : « 80 ans. – Gamin, j'en ai 86. »

Rentré pour dîner, puis happé par un taxi pour l'émission *Ce soir (ou jamais !)* sur la 3. Débat avec Edgard Pisani, Daniel Cohen, Luc Ferry, George Balandier, Didier Eribon. Ce dernier va dénoncer la droitisation de la gauche, en oubliant totalement la crise du communisme révolutionnaire après l'effondrement de l'URSS et du maoïsme, et la crise de stérilisation de la social-démocratie. Ferry très courtois avec tous ; Daniel Cohen très intéressant ; Balandier aussi. Je sors quelques-unes de mes obsessions.

MERCREDI 25 AVRIL

Déjeuner avec directrice de *L'Herne* et François L'Yvonnet : en perspective, un numéro de *L'Herne* sur ma pomme. Je vois trop peu Patrice.

Je dois rentrer vite pour conduire Edwige chez le chirurgien vu sa douleur à l'œil droit plus d'un mois après l'opération de la cataracte. Il la rassure : c'est une conjonctivite superficielle, tout est bien dans le fond de l'œil. N'empêche le soir même un vaisseau oculaire pétera et elle aura du sang sur le globe. Cela, je l'apprendrai à mon retour du Blanc-Mesnil où m'a conduit Arnaud Spire pour une *Carte blanche*.

Le Blanc-Mesnil fut un lieu d'implantation communiste, dont il reste de beaux vestiges culturels. Tout se passe bien, avec chaleur même.

JEUDI 26 AVRIL

Le matin, inquiet, je téléphone à l'ophtalmo pour le saignement oculaire d'Edwige ; il me rassure : c'est superficiel et ça se résorbera. Comme Edwige souffre depuis quelques jours d'une douleur à l'épaule, nous allons chez le kiné-magnétiseur Mariage.

Déception, pas grands résultats. Nous déjeunons à un resto maroco-libanais en face de chez Mariage. Edwige satisfaite de sa pastilla, moi insatisfait de mon assiette « végétarienne », variété de petits mezzés pas très frais.

À 16 h 15, un taxi me conduit au *Monde* où Luc Ferry et moi faisons un débat pour *Le Monde 2* sur les élections. Je suis frappé par sa sérénité, son absence d'esprit polémique. Je lui dis que je le trouve changé en bien : « Oui, me dit-il, il y a eu l'expérience du pouvoir et il y a eu mes enfants. »

(Moi mauvais père, grand-père nul.)

VENDREDI 27 AVRIL

Fatigué dès le matin, me recouche vers 11 h 30 dans une sorte de sieste avant déjeuner. Puis les deux entretiens, l'un pour une revue économique, l'autre pour la revue *Corps*, me fatiguent. Et je dois aller au dîner mexicain.

J'y arrive fatigué. Ce que me dit V. me touche et m'intéresse, mais la fatigue demeure.

Puis il a fallu dans la salle obscure l'extase de minuit pour que soudain je me sente éveillé et joyeux.

SAMEDI 28 AVRIL

Déjeuner chez Guy de La Chevalerie et sa compagne. Découverte de son charmant appartement rue des Abbesses. Le coin de la place des Abbesses est très agréable avec ses terrasses de bistrot, sa vie populeuse-populaire. Guy fait la cuisine, on se régale des maquereaux qu'il a fait mariner, de sa salade de champignons, puis de ses cèpes avec magret de canard.

On s'arrache vers 16 heures car on vient me chercher à 17 h 45 pour l'association Les Lettres persanes. Charmante petite association, fondée par un Iranien émigré, et tenue dans sa librairie consacrée à la Centre-Asie. Une vingtaine d'assistants, questions-réponses à partir de mon livre *Le Monde moderne*, puis qui débordent largement.

DIMANCHE 29 AVRIL

Marché du matin. Puis je me mets à corriger le débat avec Ferry. Deux heures et demie de conversation ont été comprimées en 16 000 signes et, comme toujours, les transitions ou résumés sont faits dans le style du compresseur, non le mien. Je passe quelques heures à ce travail.

Edwige a attrapé une sciatique en plus de son mal à l'épaule ; au lieu de s'arrêter elle continue son transfert des affaires d'été/affaires d'hiver, se baisse, se courbe, porte des effets, ce qui fait que le soir elle souffre terriblement. Je l'ai supplié de s'arrêter en vain. « Il faut que ce soit fait. – Mais tu ne pourras plus rien faire une fois que tu souffriras trop... » C'est l'excès de souffrance qui l'arrête. Flexor, Di-Antalvic n'ont guère d'effets.

Au lit, elle souffre tout en étant assommée par l'antalgique ; je regarde ce film admirable de James Ivory *Maurice*.

Puis je vais à mon bureau jusqu'à presque 2 heures du matin préparer l'article que m'a demandé Edwy pour *Le Soir* de Bruxelles. J'oubliais : j'ai corrigé le matin la petite interview faite pour *La Vie*, sur la gauche.

Au lever, je ne sais pourquoi, me revient à l'esprit une maison où j'ai longtemps et souvent habité en rêve, mais qui n'a jamais existé en vrai. Elle se trouve en bordure de Paris, près d'arbres et d'espaces verts. Elle appartient à Yvette. Moi, j'ai d'abord couché dans une grande chambre avec des compagnes (lesquelles ?). J'ai l'impression que l'une d'elles était Rosine avec qui j'aurais pu faire un bout de vie. Puis j'ai couché dans un petit lit dans une petite chambre, tout cela à l'étage. J'y ai plein de souvenirs, je le sais, mais ils sont invisibles à mon esprit. Une part importante de ma vie rêvée s'est passée là.

Je pourrais faire une géographie de mon univers de rêve, avec mon New York, mon Moscou, mes rencontres (très amicales) avec de Gaulle, Khrouchtchev à qui je donnais mes avis et suggestions.

Étrange.

Edwige souffre terriblement ; report du rendez-vous Braconnier. À 10 h 20, Ève vient me chercher pour *Second Life*. C'est un univers virtuel peuplé par un monde très divers. Là, il y a un site, une salle de réunions avec quelques personnes, et le meneur de l'entretien, à côté de moi en réel et sur l'écran en virtuel, m'interroge sur les élections et Mai 68... Chacun des participants a un « avatar » en virtuel. On me propose d'installer mon avatar. Ce peut être un personnage qui me ressemble, mais pas nécessairement.

« Est-ce qu'il peut être féminin ?

— Mais oui.

— Alors il sera féminin et s'appellera Edgarine Moreno. »

Edwige a très mal et est contrainte de rester au lit le plus gros de l'après-midi. J'espère que Maïté qui vient la kinesthésier à 18 h 45 pourra lui faire du bien. Mais elle ne peut pas grand-chose, la masse avec un baume du Siam sans grand résultat.

Après Edwige, Maïté me masse. J'adore ça.

Dîner. J'ai apporté une tranche de saumon d'Arrault à Edwige et je prends le reste du rôti de bœuf.

On se couche tôt.

M'endors difficilement. Vais souvent pisser dans la nuit.

À 6 heures du matin, Edwige se lève pour aller à la toilette avec cris de douleur ; chaque pas lui arrache un cri. Je l'aide à l'aller, au retour... Elle ne veut pas de Topalgic parce que cela la constipe, je lui donne deux Di-Antalvic et elle s'endort.

MARDI 1^{er} MAI

Je me lève quasi déprimé vers 9 h 30. Téléphone au docteur en vacances en Tunisie mais qui a laissé son numéro. Il conseille trois fois deux Di-Antalvic entrecoupés de Topalgic...

Edwige se lève vers 10 h 30, elle a moins mal qu'au petit matin. Elle tient à faire quelques rangements, puis se couche.

Je vais préparer le déjeuner et attends Delannoi.

Entretien intéressant avec lui sur la crise de la gauche ; dire que j'ai indiqué la voie de la refondation il y a plus de vingt ans...

Suis de plus en plus en retard sur tout.

Et puis ça me travaille, mauvais père mauvais grand-père, j'ai un retard de plus de cinquante ans.

Un jeune Israélien, selon Wilfried, traduit en anglais et en hébreu *Le Monde moderne et la Question juive* ; il sera à Paris entre le 7 et le 10 mai.

MERCREDI 2 MAI

Alice vient ; nous allons à la FNAC et je lui choisis des CD russes ; j'aime beaucoup parler avec elle de musique, et je suis triste de la voir si peu. « Mauvais grand-père. »

On se tape une *caïpirinha* au bistrot brésilien du boulevard Beaumarchais.

Le soir débat Ségol-Sarko. Oui, elle a une présence, un ton, un style, mais elle commet deux fautes capitales en répondant flou sur la loi Fillon, répétant : « Je mettrai à plat », plutôt que de dire : « Je garderai ce qui est bon, j'éliminerai ce qui est mauvais et je rajouterai ce qui manque. » Et puis faible aussi sur les 35 heures. À la fin du débat, je me sens très pessimiste. N'arrive pas à m'endormir.

JEUDI 3 MAI

Allons voir le magnétiseur Mariage ; mon espoir pour la sciatique d'Edwige (heureusement qu'elle dort la nuit).

Je crains la voiture pour aller au resto chinois de Jean-Luc boulevard Vincent-Auriol, mais elle a tellement envie de manger chinois. Chaque fois que je peux lui donner une joie, je suis heureux. Nous y allons tôt avec C., déjà un peu saoule. On y retrouve Jean-Luc. Très bon dîner, mais elle, trop

poivrée, nous tue.

Edwige a aimé son repas ; on rentre contents.

VENDREDI 4 MAI

R-V Catherine. Déjà avec elle je suis débordé : que ferais-je sans elle ? Cette idée m'épouvante. Je n'arrive pas à lire tout le courrier qu'elle m'apporte, j'en mets la moitié de côté, sinon je sombrerai...

Notre dermatologue examine Edwige et moi ; quelques conseils judicieux à Edwige. Moi, elle me brûle une tache sombre sur l'oreille.

Difficultés pour trouver un taxi de retour.

Arrêt pharmacie, puis je vais au marché des Enfants-Rouges.

Edwige très fatiguée et pas de diminution de sa sciatique.

J'éteins vers 23 heures.

« L'amour réciproque entre l'enseignant et l'élève est la première et plus importante étape vers la connaissance », Érasme.

SAMEDI 5 MAI

Je téléphone à Philippe A., puis à Jean-Marie A. pour la sciatique d'Edwige. J.-M. prescrit l'anti-inflammatoire Ibuprofène.

Je dois partir vendredi pour Québec et faudrait qu'elle soit guérie ; sinon comment partir ?

Petite tournée ce matin : au parking pour mettre un autocollant sur mon pare-brise, au marchand de journaux pour photocopier mon texte sur la gauche, puis à la pharma prendre l'Ibuprofène et quelques autres médecines dont le « baume du commandeur ».

Faut que je fasse cet après-midi mon texte sur la beauté. Mais voilà qu'après le déjeuner, une envie de dormir me saisit.

Ai sombré dans un sommeil de trois quarts d'heure qui m'abrutit d'une autre façon ; une fois de plus, je n'arrive pas à démarrer « La beauté ».

Je suis allé à mon DVD mexicain ; c'est une sorte de bande-annonce du film sur moi qui sera prêt dans l'été.

Quelle malchance dans ma chance avec Volcane. Euphorie puis tragédie.

Retour difficile, malentendu avec le taxi qui m'attendait au 5/9 alors que je l'avais commandé pour le 59.

DIMANCHE 6 MAI

Dans la nuit, Edwige a eu des douleurs d'estomac dues sans doute à l'anti-inflammatoire. Calmée avec Maalox. Je suis agité et reste longtemps sans pouvoir m'endormir.

Fatigué le matin, mais lever à 9 h 30.

Edwige reste au lit jusqu'à midi. Je ne pars pas au marché tant qu'elle n'est pas levée et reste auprès d'elle sur le lit en attendant son réveil. Elle a de plus en plus mal et la sciatique devient lumbago.

Finalement, je vais sur le tard au marché et trouve épaule d'agneau, fraises, bar, légumes...

Déjeuner-brunch. Elle souffre beaucoup mais continue à s'occuper. Elle va à l'ordinateur ; j'essaie de corriger sa posture : elle n'intègre pas les disciplines élémentaires que nécessitent sciatique ou lumbago.

Suis à nouveau démoralisé de la voir tant souffrir, de me trouver tant bloqué ; je ne sais si je pourrais partir à Québec...

L'après-midi, je me mets un peu à « La beauté », mais n'ai pu éviter trois quarts d'heures de sommeil...

Attente des résultats ; j'espère que les lepénistes s'abstiendront, que beaucoup de centristes voteront Ségolène, que toutes les voix de gauche se rassembleront. Vers 19 heures, je téléphone à Jean Daniel pour avoir un tuyau et son information m'assomme : elle n'aura que 46 % des voix...

Je regarde les infos de 20 heures en zappant, le discours de Sarko a des aspects nobles, mais l'inquiétant est qu'il réduit la différence avec les USA au seul réchauffement climatique et ne dit mot du Moyen-Orient. Il parle d'une grande politique méditerranéenne : attendons voir.

Ségo déjà attaquée par Strauss-Kahn et Fabius. La « refondation » du premier n'est qu'un *aggiornamento* tardif à la social-démocratie. Les éléphants vont essayer de se venger, et vont décomposer le PS. Il faut que je retrouve mon article sur la refondation du socialisme, vieux je crois de quinze-vingt ans.

LUNDI 7 MAI

Edwige levée à 10 heures a encore plus mal et sa sciatique devient lumbago. Le docteur P. viendra ce soir mais l'anti-inflammatoire, pratiqué depuis deux jours pleins, me semble inopérant...

Abrité, démoralisé, j'essaie de me remettre à « La beauté »...

Et ce soir je dois aller au dîner-débat.

J'ai commencé la lecture du recueil de Gotthard Günther dont je dois faire la préface. Je trouve cette citation de Russell L. Ackoff : « Nous devons cesser d'agir comme si la nature était organisée en disciplines de la même manière que les universités. »

MARDI MATIN 8 MAI

Hier soir, au Café qui parle, 24, rue Caulaincourt, ambiance sympathique. J'ai parlé d'écologie et répondu aux questions. J'ai pu téléphoner au docteur Philippe qui arrivait chez moi et allait donc examiner Edwige. Optimiste, je pensais qu'il lui ferait une infiltration et que son mal allait diminuer.

Quand je rentre, vers 23 heures, elle a plus mal que jamais, le moindre mouvement lui arrache des cris. Le doc n'a pas fait d'infiltration et lui prescrit de la morphine (Skenan) ; elle a pris un cachet retard. Malgré cela, la douleur la réveille souvent dans la nuit et elle crie de douleur pour se lever et aller au cabinet. Je l'aide à aller et revenir, très angoissé.

Ce matin, je m'arrache du lit, je téléphone au docteur qui me donne un avis pessimiste sur son lumbago. À son avis, il a les caractéristiques d'un mal dû à l'extension du cancer. Je m'étais installé dans une stabilisation, l'angoisse était refoulée dans un futur indéterminé, et soudain coup foudroyant, l'horreur revient, avec elle la pensée des souffrances qu'elle va endurer.

Je ne prends pas de bain pour aller à une pharmacie lui trouver le Skenan actif. Nous n'avons que du Skenan retard, qu'elle doit prendre matin et soir, mais elle doit prendre du Skenan à effet immédiat jusqu'à trois fois par jour, et bien sûr du Forlax.

Comme c'est jour férié, les pharmas sont fermées ; je vais à celle de la Bastille. Pas de Skenan. Le pharmacien me conseille d'aller rue Saint-Antoine. Je marche jusqu'à cette pharmacie. La pharmacienne regrette : pas de Skenan en dépôt, il faut commander. Elle me conseille d'aller voir à la pharmacie Saint-Paul... J'y vais. Il y a la queue. Je pense qu'il n'y aura pas de Skenan, mais par acquit de conscience j'attends. Il y en a. Beaucoup de temps pour aller chercher ce médicament qui doit être enfoui dans un lieu protégé. Je reviens à pied car le 96 est annoncé dans les treize minutes. Je lui prends du pain brioché dans la bonne boulangerie, arrive juste à 11 h 30, heure du R-V avec l'équipe cinéma qui vient de Berlin.

Ils veulent reconstituer une version intégrale de *Chronique* ; il semble qu'ils aient pu retrouver la bande-son, mais pas l'image à la cinémathèque du film ethno du musée de l'Homme. On parle du film, on envisage cette

résurrection, longue conversation qu'ils filment, et que j'arrête car Edwige est au lit et je veux la retrouver.

À 14 heures, elle dort profondément. Elle n'a pas pris le Skenan actif que je lui ai mis dans une soucoupe. Maïté arrive, on la réveille, elle prend le Skenan. Trop fatiguée pour subir le massage, c'est moi qui me fais masser. Je sombrerais volontiers dans le sommeil mais il faut préparer le déjeuner. Herminette secoue Edwige pour l'obliger à se lever. Finalement, déjeuner ; elle apprécie toujours l'épaule d'agneau, la ricotta et la confiture d'oranges.

Moi, il faut que je finisse ma « Beauté ». Je me sens écrasé.

Demain l'ambulance vient à 11 heures pour l'hôpital Pompidou ; consultation S. et, comme A. va s'y employer, IRM l'après-midi.

Est-ce l'arrêt du Xeloda qui a provoqué une poussée de la tumeur ? Elle l'a repris dès que celle-ci était redevenue sensible et même douloureuse. Puis on est depuis lundi dans la double semaine sans Xeloda... Est-ce prudent ? A. me dit de lui donner une petite dose aujourd'hui...

Maïté vient, Edwige trop douloureuse pour la kiné respiratoire ; elle me masse.

Caroline vient aider Edwige vers 16 heures. Je lui dis de ne pas la réveiller. Elle sort et revient en fin d'après-midi, ivre, avec un pot de basilic.

Le Fouquet's avec les magnats du fric et les grosses vedettes du show business, puis la retraite en monastère qui se transforme en croisière sur le yacht du magnat Bolloré témoignent de façon très inquiétante. Et ses propos sur l'Amérique dont nous ne serions séparés que par le réchauffement climatique, et l'absence totale de la Palestine, néantisée dans sa vision politique... Est-ce qu'il suivra cette pente ???

MERCREDI 9 MAI

L'ambulance nous conduit à Pompidou. S. a demandé une IRM d'urgence mais ne sait pas quand Edwige y passera ; ce sera à partir de 18 heures mais ce pourrait être à 23 heures. Il l'envoie aux urgences pour qu'elle attende l'IRM, mais les urgences la prennent pour une nouvelle arrivée de l'extérieur et lui font subir questionnaires, examens, prises de sang, perfusion et nous attendons dans une chambre. Vers 18 heures, on vient la chercher ; elle revient au bout d'une heure. Attendons le diagnostic.

Vers 19 heures, arrive doctoresse B., des urgences, qui lit le compte rendu et indique que l'image sur la partie osseuse semble indiquer une

extension du mal. Mais il nous faut attendre le jugement de S. qui, a-t-il dit, reste à l'hôpital jusqu'à 23 heures. Puis on apprend qu'il a déjà quitté l'hôpital sans avoir vu l'IRM. Une infirmière demande une ambulance par fax à la centrale des ambulances, aucune réponse, mais elle s'irrite que je m'inquiète : « Puisque j'ai envoyé un fax, il est bien parti. – Bien sûr, mais ce qui m'inquiète, c'est qu'il n'y a pas de réponse. » De cela elle s'en fout, elle a fait son boulot. Finalement, vers 21 heures, j'appelle une Ambulance rapide qui arrive une heure plus tard.

Retour fatigué. Edwige est inquiète mais n'a pas réalisé, et je maintiens l'incertitude sur le résultat de l'IRM. Mais je suis écrasé. À la fois à la pensée des souffrances horribles qui peuvent advenir et à la pensée de sa mort possible, alors qu'on était dans une situation stabilisée.

À minuit j'envoie un courriel à Québec expliquant la situation et disant que je ne pourrai probablement pas venir...

Au lit à 00 h 45. Pendant qu'elle s'endort, je prends un film noir des années 1940 avec Richard Taylor et Ava Gardner : histoire d'espionnage et de police se situant au Mexique, elle très belle, suspense. Bref, je reste jusqu'à la fin, 2 h 20 du mat'.

JEUDI 10 MAI

Souvent réveillé la nuit par ses gémissements et par son lever pour la toilette. À 9 heures du matin, je suis abruti, elle se lève, j'espère qu'elle va se recoucher ; non, elle se lève pour de bon et je me lève préparer son petit déjeuner, les croquettes des chattes, mon thé...

Puis, fatigué, je décide de me recoucher, mais, trop nerveux, je me relève presque aussitôt. Faut aller à la pharma prendre la nouvelle morphine pour Edwige, au distributeur de billets, chez Arrault prendre du déjeuner... Je rentre vers 13 heures.

Écrasé, écrasé, et je dois faire belle figure, ravalier mes larmes quand je la regarde, bouleversé.

Après le déjeuner, je vais me coucher et dors bien trois quarts d'heure, me réveille abruti, un téléphone me secoue ; c'est du Québec : ils comprennent, n'insistent pas, ils me demandent une téléconférence que je ferai de Paris – mais bien sûr...

Puis je me mets à mon courriel énorme, souvent sans intérêt, mais je lis et réponds.

Symptômes, comme chaque fois que j'ai craint pour la vie d'Edwige : perte d'appétit, envie de dormir.

Sans nouvelles de S., je lui téléphone à 19 heures pour savoir s'il a eu

l'IRM. J'ai la chance de tomber sur lui. Sûrement débordé, il ne l'a pas encore regardée. Il cherche le compte rendu sur son ordinateur, puis me dit que ce n'est pas une métastase, mais la fracture d'une vertèbre, plus un tassement de vertèbre. Je lui fais répéter. « Pourtant, lui dis-je, la doctoresse des urgences... – Non, c'est une fracture, ce qui explique la violence de la douleur. »

S'il n'y avait pas eu l'épouvante d'un cancer osseux, cette nouvelle m'aurait accablé, mais elle me remplit de joie et je la communique à Edwige.

S. m'a dit que l'orthopédiste de l'hôpital va me téléphoner mais il ne me téléphone pas.

Je ne vais pas au musée du quai Branly pour la soirée sur l'esclavage, ne peux quitter Edwige. Patrice ira sans moi.

VENDREDI 11 MAI

Moments douloureux la nuit, quand Edwige veut aller à la toilette, je l'aide comme je peux. La morphine (les doses sont minimales de peur de créer une dépression respiratoire) ne calme pas vraiment la douleur, d'autant plus qu'Edwige ne peut rester au lit, fait la vaisselle du matin, prend le linge à porter à la machine à laver. Sa douleur s'accroît, elle refuse le Skenan actif (crainte de constipation), se couche *in extremis*.

On déjeune tard. Je l'ai sortie du lit parce que Catherine Loridant arrive à 14 h 30. Elle arrive avant que je me sois fait mon thé ; je lui offre un café, on échange le courrier ; que ferais-je sans elle ??? Et elle part une semaine en vacances...

Je réponds aux mails, commence à réfléchir à la téléconférence que je ferai, puis rejoins Véro au marché des Enfants-Rouges. On cause de la situation, elle m'accompagne dans les stands. Que de non-dits entre nous. J'aurais voulu qu'on puisse se parler au fond, mais suis intimidé.

Au retour, je trouve Maïté qui donne des conseils pertinents à Edwige, notamment l'acquisition d'un déambulateur. Elle m'accompagne à la pharmacie Saint-Gilles où nous faisons commande d'un modèle qui semble pas mal du tout. Mais Edwige se méfie du déambulateur.

Le soir, je ne sais plus quel film j'ai regardé, ah oui ! *Le Grand Saut* des frères Coen, que j'avais vu dans le temps avec des moments très marrants.

SAMEDI 12 MAI

Échange de mails avec Volcane. Accusations. Incompréhension ? Possessivité ? Et moi j'ai besoin de paix intérieure, de compréhension.

À qui me conseille de mettre Edwige à l'hôpital, je dis que je l'envoie à l'hôpital pour la sauver, non pour me débarrasser d'elle. Et malgré l'aggravation actuelle, elle est moins mal chez elle, et elle peut avoir des petits moments de contentement. La faire sourire me semble justifier la lutte pour sa vie, celle qu'elle mène et celle que je mène.

L'après-midi, je prépare ma téléconférence pour Québec : conférence d'ouverture du mouvement « Humanisation », thèmes réforme de la pensée, réforme de l'éducation, mais je crois meilleur de me concentrer d'abord sur l'identité humaine. Un jeune mec, étudiant, vient avec un de ses copains installer un ordinateur et une webcam ; il dispose aussi une caméra pour faire un film de sécurité qui sera en vidéo.

À 20 heures (14 heures de Québec), je commence et parle une heure ; gêne de ne pas voir le public. Puis je réponds aux questions. Une ou deux me semblent bébêtes. Tout se termine à 21 h 40. Mon dîner a été interrompu, je retourne à la cuisine prendre emmenthal suisse, verre de graves et fraises.

À 23 heures, sur une chaîne, *Le Promeneur du Champ de Mars* sur les derniers temps de Mitterrand ; j'en attendais beaucoup et cela m'ennuie un peu de m'y ennuyer un peu. Bouquet est très bien, mais il n'est pas Mitterrand...

Nuit : Edwige se lève deux fois avec des gémissements de souffrance, j'essaie de l'aider... me rendors difficilement et me lève difficilement ce matin.

DIMANCHE 13 MAI

Je suis au marché des Enfants-Rouges à 11 h 15. Retrouve Moreau toujours aussi amicale. Je prends chez le rôtiiseur petit gigot d'agneau et demi-poulet de Bresse. Puis quelques emplettes.

J'apporte un beau bouquet de pivoines à Edwige (elle les adore), j'arrive avec le bouquet au lit, elle dort, je lui mets les fleurs devant les yeux, la touche doucement ; elle ouvre les yeux et je vois une expression de bonheur sur son visage avec ce rayonnement d'âme d'enfant que j'adore.

Déjeuner, Edwige apprécie (reste du rond de tranche grasse d'hier, plus épinards achetés autoproduits, moi je me tape un gratin d'aubergines de l'Italien).

Elle s'active encore au lieu de se reposer. Elle a besoin d'activités au prix de nouvelles souffrances... Et maintenant, faut que je me mette au dialogue avec Gil.

Mon bureau est de plus en plus en désordre.

Terminé révision du dialogue, ouf.

Le soir film intéressant.

LUNDI 14 MAI

Nuit difficile avec douleurs d'Edwige quand elle se lève pour la toilette.
Je me réveille épuisé, découragé.

Rencontre en fin de matinée avec Volcane, belle, irradiante, heureuse, après ses mails de reproches. Elle rêve d'avenir commun, mais je ne veux penser qu'au présent et à ma lutte pour sauver Edwige. Et je ne veux plus de chaînes.

À 14 h 30, rencontre chez moi avec Alfredo et deux Chinois de l'Institut d'études européennes de Pékin ; Ma Sheengli fut du reste mon premier incitateur et traducteur avec *Terre-Patrie*. Ils me font parler sur l'Europe et les élections.

Après leur départ, je me sens très découragé... Volcane, qui m'avait apporté sa vitalité, me donne de l'inquiétude... je devrais me remettre à un livre... mais d'abord mettre un peu d'ordre dans mon burlingue.

MARDI 15 MAI

Jeanne Mascolo, accompagnée de son opérateur, vient pour préliminaires au film de la 5.

Puis cet après-midi, mail : je me décommande de Vancouver.

J'ai peu parlé des élections dans ce journal parce que je me suis exprimé dans mon article finalement paru dans *Le Monde* « Si j'avais été candidat », et mon débat avec Luc Ferry dans *Le Monde 2*. Je suis avec inquiétude et étonnement les premiers pas de Sarko. J'aurais aimé que Védrine, si cela lui a vraiment été proposé, soit ministre des Affaires étrangères, ce qui aurait été une sécurité politique. Si c'est Kouchner, je crains l'intempérance interventionniste du « devoir d'ingérence » qui ne concernera évidemment pas Israël-Palestine.

Guy vient prendre un verre. Avec lui, l'amitié est paisible, l'accord profond, on essaie de scruter ce qui va venir. Il me dit que Védrine aurait accepté si Sarko l'avait laissé libre de constituer son cabinet.

« Je ne vois pas d'erreur que je puisse ne pas avoir commise », Goethe.

MERCREDI 16 MAI

Je suis allé par métro à l'hôpital Pompidou pour prendre le compte rendu d'IRM d'Edwige. Me suis une fois de plus égaré dans les couloirs, mais des blouses blanches rencontrées en chemin m'ont progressivement mis sur la bonne voie.

Au retour, je descends à Chemin-Vert, vais à la boutique du commerce équitable de la rue Amelot, trouve de l'huile d'olive du Rif, du sucre de canne non raffiné et du thé vert du Laos. Arrêt Shopi où je prends du poulet pour les chattes, de la mozza pour moi et de l'huile d'olive « La Mère goutte » à l'Olivier.

Edwige, couchée, regarde un *Columbo* jeune ; je vais en chambre plus tard, commence à regarder un film de Hong Kong avec maîtres, disciples, batailles en arts martiaux, mais cela finit par m'ennuyer et j'éteins.

JEUDI 17 MAI

Sommeil assez paisible, pourtant difficulté à me lever.

Nietzsche : « La folie est quelque chose de rare chez les individus ; elle est la règle pour les groupes, les partis, les peuples, les époques. »

Les déclarations de Sarko sur les résistants, sur l'Europe, sont bonnes, mais ce qui m'inquiète, c'est la présence de belliqueux dans son Conseil, dont celle de Kouchner qui serait prêt à s'ingérer en Iran... J'ai peur que toute cette cohésion nationale souhaitée et entreprise ne prépare une jonction avec les faucons de Washington et d'Israël...

Comme je le prévoyais, la prolongation du conflit israélo-palestinien a pourri les deux côtés, comme l'avait fait la guerre d'Algérie qui conduisait la France à une dictature militaire évitée *in extremis* par de Gaulle. En Palestine, le pourrissement est le conflit Fatah-Hamas, la déchéance économique, et, en Israël, l'aggravation de la fauconisation avec la politique d'Olmert, la perspective d'un gouvernement Netanyahu. Les Palestiniens sont abandonnés de quasi tous...

Visite à Irène et Gilles. Je dis mes inquiétudes sur la possibilité que Sarkozy favorise l'interventionnisme faucon US, qui semblait malade, pour une intervention en Iran, mais qu'un soutien français pourrait revigorer. Gilles ne croit pas cela du tout. L'Amérique est trop embourbée en Irak et en Afghanistan, la France peut difficilement changer de politique internationale...

Ouais, mais la connerie, la fuite en avant...

Je trouve cette information rétrospective dans un texte de Stélio

Farandjis : « En juin 1914, tous les rapports des ambassadeurs à Paris notent un apaisement international laissant présager un avenir heureux. »

Morphine augmentée à 40, pas d'effet notable sur la douleur ; elle est très courageuse, se lève souvent, elle a entrepris de vider les classeurs Santé, Maison, etc., de leurs éléments trop vieux. Malheureusement elle s'assied mal, sans s'appuyer le bas du dos sur le dossier...

Elle apprécie le dîner et suis content de son sourire.

Je tombe heureusement sur Mezzo où Karl Böhm dirige la *Neuvième Symphonie* de Schubert, œuvre posthume et magnifique avec des accents beethoveniens mais profondément schubertienne. Nous l'écoutons, ravis.

Puis je tombe sur une neuvième saison de *NYPD Blue*, chef-d'œuvre du genre où le policier, le sentimental, le documentaire social s'entremêlent dans un art consommé de la caméra et un montage rapide...

VENDREDI 18 MAI

J'ai bien dormi, me suis levé une seule fois vers 4 heures du mat', puis réveillé à 8 h 30. Ne me suis pas rendu compte qu'Edwige s'est levée dans la nuit pour la toilette.

Pour une fois, assez bien réveillé. Je n'ai pas pris de viande au dîner, c'était le reste de pizza puis du boulgour...

Je croyais que j'allais avoir le temps de mettre de l'ordre dans mon bureau, sur ma table de travail, eh non, une fois de plus, je suis pris par les urgences. Je devrais m'appliquer ma phrase : « À force d'oublier l'essentiel pour l'urgence, on finit par oublier l'urgence de l'essentiel. » Et puis je vois mon incapacité de faire mon deuil de livres que je ne lirai probablement pas, de revues que je ne lirai probablement pas...

L'infirmier venu pour le Zometa repart parce que nous n'avons pas l'ordonnance. Du reste, c'était à l'HAD, dit-il, de venir. Manque de coordination, excès de compartimentation, bureaucratisation et surcharge, voilà des maux de notre société particulièrement aigus dans le système hospitalier.

Finalement, j'annule mon déplacement à Nantes (débat prévu avec Alain Touraine sur la culture mardi matin). C'est que le rendez-vous capital à la Salpêtrière est à 16 heures mardi et que je ne peux/veux pas laisser Edwige seule avec ses douleurs dans la nuit qui précède. Jean-Pierre Saez, l'organisateur, comprend très bien, puis Touraine également.

J'espère que je pourrais partir vers le 25 juin au Pérou où se prépare un hommage à mon œuvre éducative, une édition nationale de mes *Sept Savoirs*, une médaille du Parlement, un doctorat *honoris causa*, deux universités au moins sont mobilisées, mon ego ne voudrait pas rater ça.

« Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie », Louise Labé.

« Le scandale commence quand la police y met fin », Karl Kraus.

Soir. Film charmant d'Oliver Parker d'après Oscar Wilde, *Un mari idéal* (1999), suivi de *The Hit* de Stephen Frears (1984) : je me rends compte que je l'avais déjà vu et il fait moindre impression à la seconde vision.

SAMEDI 19 MAI

Edwige se lève, fait des mouvements inconsidérés, crie de douleur, est obligée de s'asseoir ; la douleur se calme quelque peu, elle se lève, recommence à faire de mauvais gestes. Je lui dis que je suis là, qu'il faut qu'elle me demande de prendre ce qu'elle cherche. Nouvelle poussée de douleur et moi, énervé, je crie ; elle, inconsciente que je crie pour qu'elle souffre moins, est malheureuse de penser que je l'engueule pendant qu'elle souffre, elle n'arrive jamais à comprendre que c'est pour l'aider... Je sors pour lui acheter du jambon. Dans la rue, je suis excédé puis me calme.

À table, on cause un peu puis je me lève, je me sens accablé. « Qu'est-ce qu'il y a ? » Et là l'erreur : « Je tiendrai jusqu'à ma fin. » Elle ne peut supporter la comparaison avec sa mère et le sort de Guy, elle ne voit que ses attentions et ses tendresses pour moi. Et c'est la différence en effet. Je regrette aussitôt d'avoir dit cela, je lui demande pardon pour un moment de dépression.

DIMANCHE 20 MAI

Hier, je suis resté exaspéré l'après-midi, et pourtant je suis allé à la confiserie La Mère de famille, rue du Faubourg-Montmartre, pour lui ramener ses Négus, ses bonbons de Nancy, des mandarines confites, de la pâte de fruits. Je suis rentré avec mon paquet puis suis reparti de plus en plus fatigué et démoralisé à la banque retirer du fric, chez Guillaume prendre des sacs-poubelle, à la bonne boulangerie de la rue de Turenne lui prendre du pain brioché, puis à la pharmacie régler la fourniture en Skenan. Je remonte la rue

de Turenne en traînant la patte, je m'arrête au bistrot du coin Saint-Claude, m'assieds, prends une orange pressée, lis *Le Monde*, puis rentre...

Est-ce à ce retour ou un peu plus tard ? Elle sanglote en dormant (ou bien les yeux fermés sans dormir), ses yeux sont pleins de larmes. Alors je fonds et je comprends l'essentiel.

Quand je suis préoccupé, triste, silencieux, elle pense que je lui fais la tête et que j'ai cessé de l'aimer. Du reste, parfois, quand elle me voit (croit) distrait, elle me dit : « Tu m'aimes bien ? » Elle prend toute tristesse pour de l'hostilité. Elle a besoin de mon sourire, sinon elle est perdue. Et puis elle n'a pas compris (et ne comprendra jamais) que je la gronde parce qu'elle a fait des mouvements qui la font souffrir et pour qu'elle ne les fasse plus. Elle voit au contraire l'inconscience de sa douleur, d'où l'incompréhension absolue d'hier matin.

Quand je lui ai fait ouvrir ses yeux pleins de larmes hier et que je lui ai souri, elle m'a souri en me disant « tu me souris » comme si elle me retrouvait après m'avoir perdu...

C'est la petite fille perdue depuis son enfance que le passage à l'état de dame n'a pas effacé. Alors il faut (mais c'est difficile quand je suis triste et préoccupé) sourire.

Et je suis à nouveau préoccupé. Pendant que j'étais au marché, elle s'est baissée deux fois pour poser puis ramasser l'écuelle de Minette à qui elle a donné le déjeuner au lieu d'attendre mon retour ; elle a renouvelé en prenant avec la louche au cabinet de toilette la ration de croquettes de Micha, ce qui exige pas mal de mouvements et quelques efforts. Et quand je suis rentré du marché, elle était debout souffrant terriblement, je l'ai conduite au lit où elle s'est étendue.

14 heures. Elle dort encore, j'attends avant de préparer le déjeuner.

J'ai téléphoné à Philippe qui était dans le taxi de retour de Lisbonne, il me dit de lui donner en plus un Actiskenan.

Je reçois beaucoup de mails latinos qui reprennent le vieux refrain, comme s'il n'y avait pas eu l'expérience soviétique et chinoise, et qui expriment leur admiration à Fidel, ignorant sa dictature.

Croire que le capitalisme est le seul ennemi de l'humanité, c'est non seulement occulter la barbarie du totalitarisme soviétique ou maoïste, c'est ignorer toutes les formes d'oppression strictement politiques, tous les maux produits par le déchaînement des fanatismes qui aujourd'hui vont croissant.

Je n'ai pas le temps de lire les mails chávistes ou anti qui me viennent du Venezuela mais faudrait que j'essaie de percevoir la situation là-bas. J'ai encore été invité par le ministre de l'Éducation vénézuélien...

Edgar Poe : « J'ai besoin qu'on ait besoin de moi. »

Je réveille Edwige avant de partir pour qu'elle puisse accueillir l'infirmière HAD qui vient lui faire injection de Zometa, sorte de recalcifiant. Puis, à 9 h 30, un taxi m'attend pour i>Télé ; ils m'avaient invité à un débat avec un autre intello sur l'état de la France ; mais j'ai préféré un jeune débateur « n'ayons pas peur des mots ». Éric Zemmour qui, bien que parfois trop simplificateur, a l'esprit très agile et me plairait comme contradicteur.

Comme c'est la journée écologique du président Sarko, le débat porte en grande partie là-dessus, puis la question vient sur l'immigration et l'identité nationale. J'ai le temps de développer ma thèse sur la francisation comme fondement de l'idée nationale, mais après l'intervention zemmouresque qui parle de la menace de l'immigration africaine massive, je n'ai pas le temps de répondre en citant les USA qui ont 12 millions de citoyens noirs issus d'esclaves...

Avant de partir ils me proposent un débat sur Mai 68 avec des intellos qui ne sont pas des boxeurs de ma catégorie ; je préfère des jeunes journalistes d'i>Télé.

Je rentre déjeuner rapide, puis taxi pour l'Élysée où Sarko-Juppé réunissent des « experts » pour préparer leur « Grenelle (grenouillage ?) de l'écologie ». Il y a des amis sympas, Gouyon, Viveret, le géographe spécialiste du réchauffement climatique, un académicien des sciences, Hulot. Arrivée du président Sarko qui serre la pince à chacun. Juppé présente ses trois axes que je trouve bigrement technocratiques. Les premiers intervenants parlent chacun de leur spécialité. Le prof de l'Académie des sciences (son nom m'échappe) dit très justement et habilement que les politiques ne doivent pas croire en aveugle ce que leur disent les scientifiques, parce que chaque spécialiste peut avoir une vue partielle qu'il croit aisément fondamentale. Ainsi les généticiens ont une tendance au tout-génétique, alors que la réalité est plus complexe.

Quand vient mon tour, je dis qu'il faudrait à mon sens ajouter trois axes qui interféreraient avec les axes jupétiens : 1. la revitalisation des campagnes, régression de l'agriculture et élevages industriels au profit de l'agriculture fermière, purification par conséquence des nappes phréatiques, etc., rapide topo ; 2. l'humanisation des villes (petit topo) ; 3. la réorientation de la civilisation, passer du quantitatif au qualitatif, du toujours plus au toujours mieux... ne plus mettre le seul noyau techno-économique dans le concept de développement, échapper à l'alternative croissance/décroissance pour examiner les décroissances et les croissances à opérer ; puis éviter de tomber dans la fragmentation du problème, c'est-à-dire insérer les données dans le global et le fondamental, et enfin intégrer la politique écologique dans une Europe de l'écologie et ne pas oublier l'horizon planétaire. Le président

Sarko, esprit vif-argent, se saisit de mon propos, y voit l'importance du « problème du sens » et de celui de la « vie », l'indique à Juppé...

À la sortie, je réponds aux micros de France Culture et de RFI : je dis qu'une politique écologique doit conduire à une réforme de civilisation, et je regrette que le nucléaire soit dogmatisé alors que les centrales actuelles ayant une espérance de vie d'encore au moins quinze ans, on pourrait ouvrir un débat et encore réfléchir jusqu'au moins 2010.

Je fais un bout de chemin avec Viveret (on est d'accord), prends le métro à Madeleine, reviens pour voir Edwige, puis repars à RTL où je fais quelques minutes dans le journal sur l'écologie. Le journaliste Philippe Cohen fait allusion à l'idée de révolution ; je dis que l'évolution a commencé mais qu'on n'en est pas encore à envisager la révolution nécessaire (des mentalités, des comportements de la conception de la vie).

À la sortie, je harponne un taxi de passage. Appel de Mme Lachens qui me dit avoir trouvé ma chatte Micha dans la cour de l'immeuble, l'avoir portée à la porte de chez nous, avoir sonné en vain, ne pas savoir quoi faire parce que la chatte commence à griffer et qu'il y a son chien antichat chez elle...

Je pense qu'Edwige, épuisée après une grande douleur, dort ; j'appelle la concierge pour qu'elle monte avec la clé de chez nous pour faire entrer la chatte, je tombe sur la fille qui accepte de monter, puis je retéléphone à Mme Lachens. Elle me dit que Micha n'était pas Micha ; en fait c'était la siamoise de Zybelberg.

Film du soir *Les Tueurs* de Siodmak, tragédie noire que je revois avec intérêt.

MARDI 22 MAI

Notes pour débattre avec Touraine sur la culture, mais j'avais sagement annulé vu que c'est aujourd'hui la consultation à la Salpêtrière pour les vertèbres d'Edwige. Mais j'ai accepté de participer par téléphone au débat et, vers 9 h 40, Saez me lance sur la politique de civilisation, puis réponse à deux questions.

La bonne Maïté vient masser un peu les jambes d'Edwige à 14 heures, puis à 15 h 30 ambulance pour la Sale Pétaudière ; sous-sol du pavillon Babinski « neuroradiologie ». Fort heureusement, un ami de Tessa, ponte du système hospitalier, a dû téléphoner au professeur C. Celui-ci vient rapidement, très aimable. Je vais à son bureau avec le DVD contenant l'IRM d'Edwige ; mais il ne peut ouvrir ce DVD, peste contre Pompidou qui envoie toujours du matériel inutilisable à l'extérieur. Il décide alors de faire un

scanner sur place ; par chance, le scanner est disponible. Une anesthésiste vient et pose à Edwige toutes les questions nécessaires sur ses antécédents, son état, ses médicaments.

Attente, attente. C. nous annonce deux fractures ; vu le problème respiratoire d'Edwige, il ne sait s'il fera les deux interventions l'une après l'autre, ou seulement la première sur l'aileron sacré... Il ne peut nous fixer la date de l'intervention vu qu'il est tard et que sa secrétaire n'est plus là. Je le saurai demain par téléphone.

Retour en ambulance vers 20 h 30. Moi je suis optimiste, Edwige craint la douleur de l'intervention.

Je vois tard un assez beau mélodrame de Douglas Sirk... L'homme marié, père de deux enfants, qui retrouve son amour de jeunesse et découvre la monotonie de sa vie.

MERCREDI 23 MAI

R-V Lemieux qui m'apporte le tout frais *Témoignage chrétien* qui publie mon long article de 1993 sur la crise du socialisme. Suis très content.

L'après-midi : mails, mails, mails. De plus en plus, tout se concentre en mails : travail, idées, amitiés, intimités.

Je fais des courses finalement chez le bon quincaillier Bousquet, au journal, chez Arrault où je prends du boudin.

Dîner boudin.

Edwige très fatiguée, mais souffre moins au lit. Après les médicaments, s'endort, ronfle, rêve à haute voix. Moi, je regarde un autre mélodrame de Douglas Sirk (*La Ronde de l'aube*) qui me plaît beaucoup (histoire de l'explote de chasse de la guerre de 14 qui gagne chichement sa vie en faisant des courses, il semble n'aimer que son avion au détriment de sa femme, la merveilleuse Dorothy Malone, puis les péripéties sont belles, émouvantes, bouleversantes)...

JEUDI 24 MAI

R-V matin : L'Yvonnet pour le petit livre prévu pour L'Herne, recueil d'articles *Vers l'abîme ?*.

Puis Jeanne Mascolo pour le film.

Puis Tardieu et acolytes de Quart Monde, ce à quoi j'adhère, me font

parler de l'exclusion et du savoir des miséreux.

Puis Norman Birnbaum que je retrouve après cinquante ans... On a évolué dans le même sens et dans le fond on n'a pas changé l'un et l'autre dans nos aspirations profondes. Il me raconte deux blagues.

L'une (vraie). Un catholique irlandais va trouver à Munich le cardinal Ratzinger, le futur pape. Le cardinal lui dit : « Vous savez, votre saint national, saint Patrick, je sais de source sûre qu'il était d'origine allemande. » Et l'Irlandais : « Nous lui avons pardonné depuis longtemps. »

L'autre. Einstein, Picasso et Bush sont candidats à la canonisation. « Prouvez-moi que vous êtes Einstein. » Et Einstein trace la formule $E = mc^2$. « Prouvez-moi que vous êtes Picasso. » Et Picasso fait un superbe dessin. « Prouvez-moi que vous êtes Bush. – Mais qui sont ces messieurs Einstein et Picasso ? – Vous êtes bien Bush. »

Suis sorti pour faire une tournée d'achats mais le temps lourd me fatigue, je ne suis pas allé à la pharmacie Saint-Gilles, j'ai pris des provisions chez Arrault, *Le Monde* et une crème pour Edwige à la pharmacie Beaumarchais.

Le dîner lui plaît mais elle mange très peu, je vais lui redonner du Magix.

Le soir, d'abord sur Planète ou Historia, un docu qui montre que les services d'information US et anglais furent avisés des préparatifs d'extermination hitlérienne, puis de leur mise en œuvre. L'information fut-elle calfeutrée ? Les grands chefs ont-ils voulu se concentrer sur leurs seules opérations militaires (notamment les bombardements massifs sur l'Allemagne qui n'ont servi à rien) ? N'était-il pas possible de faire une intervention à Auschwitz-Birkenau, ou un avertissement solennel à l'Allemagne hitlérienne ?

Puis je commence à regarder *Maîtresse* de Barbet Schroeder (1976), parce que je savais par J. qu'il faisait sadiquement l'amour. Mais rapidement les quelques petits supplices m'ennuient et j'arrête.

VENDREDI 25-SAMEDI 26 MAI

Courrier Catherine. Que ferais-je sans Catherine ??!!!

Edwige très douloureuse le matin. Mais ses poignets commencent à dégonfler, j'étais très inquiet... Je ne sais si ce soir je dînerai après le débat avec Maffesoli à l'extérieur ou si je rentrerai...

Je prépare mon intervention pour le débat « Éthique/esthétique ».

Où ai-je lu « les grands systèmes rationalistes de Platon, Spinoza, Hegel ne peuvent expliquer les efforts et les luttes de la pensée dont ils sont eux-mêmes issus » ?

Et aussi, de qui est cette phrase : « La seule personne que l'on réussisse définitivement à tromper c'est soi-même » ?

Voyant des nuages sales qui s'accumulent dans une moitié du ciel bleu, je prends mon imperméable pour me rendre au débat « Éthique/esthétique » organisé à la Fondation Ricard par Michel Maffesoli. Quand je sors de l'escalier roulant du métro Madeleine, pluie diluvienne, tonnerre et éclairs. Je me réfugie sous un auvent, puis vais d'auvent en auvent. J'ai un parapluie, mais le bas du pantalon et surtout les pieds sont mouillés. Je m'arrête sous un auvent ; simultanément violent coup de tonnerre et éclair : c'est tombé sur le paratonnerre de la Madeleine. Un aimable monsieur me parle, il va lui aussi à la réunion, il me dit sa sympathie pour mes écrits. Finalement, avec lui nous traversons la rue Royale devenue mer Rouge, puis arrivons trempés. Il n'y aura personne, me dis-je. La salle est déjà bourrée.

Débat courtois où je dis ce en quoi je m'accorde et ce en quoi je me désaccorde avec Maffesoli. Je donne ma conception de l'éthique puis j'introduis l'esthétique dans la qualité poétique de la vie ; lui maintient son esthétisme, condamne la morale pour son universalité abstraite et reconnaît les éthiques singulières, etc. Ce que j'ai oublié, c'est de rappeler l'histoire de Laurent Tailhade. Après un attentat anarchiste de la fin du XIX^e siècle qui avait fait des victimes, il avait écrit : « Peu importe le meurtre de vagues humanités si le geste est beau. » Peu après, il était lui-même blessé dans un attentat et il n'a pas perçu la beauté du geste. Du reste, quand j'ai rapporté le

mot de Jean Baudrillard après l'attentat aux Twin Towers, « Que c'est beau ! », j'ai certes reconnu qu'il y avait aussi une beauté (comme celle d'un volcan en éruption), mais seulement vu de loin, pas quand on est parmi les victimes.

Et puis j'aurais dû dire que si on ne fait pas de la bonne littérature avec de bons sentiments, il y a dans la beauté sublime des romans de Dostoïevski une compassion formidable pour la misère humaine, pas seulement matérielle mais aussi psychique et morale, et cette compassion est un élément inséparable de la beauté des œuvres dostoïevskiennes. Je pense aussi aux *Misérables*, à toutes les œuvres portées à la sublimité par l'amour.

Quelques questions, ça se termine assez tard ; quelques jeunes viennent me faire signer des livres, puis apparaît Volcane, que je n'avais pas vue, qui était derrière tous les assistants, debout. Nous fendons la foule entassée autour du bar Ricard, sortons et hélons un taxi qui nous conduit dans un japonais de la rue Sainte-Anne. Sashimis et saké. Je suis charmé d'entendre des moments de sa vie. On se quitte tôt, je dois rentrer pour apporter à Edwige sa morphine.

Elle est contente de me voir. Puis elle va beaucoup souffrir avant de s'endormir ; je coupe le *Columbo* que j'avais déjà vu, mais oublié comment Columbo démasque les deux criminels.

Tôt le matin, elle souffre beaucoup, je lui apporte un Actiskenan, qui met du temps avant de faire effet, essaie de m'endormir, petits sommeils réveillés par gémissements. Je me lève finalement à 9 heures, mais elle me rejoint bientôt, elle n'a pas oublié que nous avons R-V à midi avec l'artisan de petits meubles de la rue de Sévigné où elle a commandé un coffre et où il faut aller choisir la peinture qui va l'orner...

Alors c'est la première sortie en fauteuil roulant. Je roule sur la chaussée goudronnée et non sur le trottoir dallé qui la secoue... On prend la rue de Sévigné au Parc-Royal et on arrive sans trop de retard. Elle réfléchit sur les couleurs, sur la petite fresque qu'on mettra en façade (paysage toscan), je suis content de la voir ainsi, l'esprit en activité, axée sur le lendemain... En sortant, je lui suggère de déjeuner à la crêperie qui se trouve en face du Parc-Royal ; elle hésite à cause du fauteuil roulant, mais je la convaincs. Un serveur l'aide à sortir du fauteuil et monter la marche. Encore une petite joie de gagnée. Comme elle souffre et que je n'avais plus d'Actiskenan, je vais à la pharma qui est à cinquante mètres, mais elle est inopinément fermée et n'ouvre qu'à 15 heures... C'est de retour chez nous qu'on trouvera le médicament qu'aura apporté la bonne pharmacienne.

J'ai sommeil *because* je n'ai pas résisté à l'andouillette de Troyes pommes frites accompagnée d'un verre de haut-médoc. J'ai quand même le temps d'inscrire ces notes avant de me siester...

Après-midi stérile.

Fatale andouillette.

Zouzou vient voir sa mère accompagnée d'Yves.

Dîner. Spaghettis à la tomate. Elle dîne très peu.

Beaucoup de souffrances dans la journée. Elle ne peut, ne veut s'empêcher de faire mille travaux domestiques et les mouvements de bras, les flexions, les torsions déclenchent des douleurs. Alors elle va se coucher un temps, puis se relève, etc.

Vivement mardi-mercredi.

Elle voulait regarder le *Columbo* de TV Breizh, mais, trop fatiguée, reste étendue les yeux clos. Après lui avoir donné Skenan et médicaments, l'avoir aidée à aller à la toilette, je coupe le *Columbo*.

Son besoin d'ordre en remettant chaque chose à sa place qui prime son besoin de répit, son attention à mille détails secondaires alors que l'essentiel est d'éviter au maximum la douleur, ses demandes incessantes pour que je fasse ce que je fais naturellement, ses remarques critiques sur des manques insignifiants, tout cela m'énerve. Je me dis sans cesse qu'il faut éviter l'énervement, mais chaque fois je suis surpris sur le coup. Et quand elle s'en rend compte « à ma moue », dit-elle, elle est très malheureuse et moi je le deviens. Mais comment faire, comment faire pour être cool ???

DIMANCHE 27 MAI

Marché des Enfants-Rouges, dernier petit plaisir.

Cerises en abondance et bonnes.

Arrivée d'excellents abricots.

LUNDI 28 MAI

Remise du diplôme *honoris causa* de l'Université Laval au salon d'honneur du CNRS. Magnifique éloge, grande joie.

Puis je quitte le déjeuner au milieu, mais arrive trop tard pour le docteur. Quand je lui téléphone, il me dit en confidence qu'il est inquiet pour la douleur à l'aine (à l'emplacement de la tumeur), il craint une poussée tumorale.

Je bascule dans l'angoisse, pire, l'effondrement.

MARDI 29 MAI

Matin. Elle souffre plus que jamais, la morphine n'y fait rien, elle tient

héroïquement à préparer son baluchon, ses produits, etc. J'essaie de l'aider au max. L'ambulance ne va pas tarder.

Je n'ai pu préparer ma conférence de Clichy-sous-Bois.

Je voulais lui éviter ces marches inutiles où chaque pas lui arrachait un gémissement, je l'accompagnais, la tenant car elle avait besoin d'appuis, et son comportement m'énervait, elle le voyait, le sentait et en souffrait.

Et moi, maintenant, tout ce qui en elle m'énervait m'émeut, ce souci de propreté, de ne pas laisser un désordre, de tout mettre à sa place, tout ce qui me semblait ce matin dément m'apparaît bouleversant, me fait pleurer, c'est la pauvre petite fille perdue qu'elle a dû être si souvent dans son enfance et qui réapparaît...

Elle était infiniment triste dans l'ambulance, yeux fermés, lèvres serrées, je lui caressais le visage et elle ne réagissait pas. Elle dit : « Ça ne m'intéresse plus de vivre. » Elle qui a lutté si farouchement contre la mort ; je suis effondré.

Je suis resté avec elle dans la chambre d'hôpital. D'abord fermée, puis elle m'a souri. Quand je lui ai téléphoné, elle m'a appris que le docteur C. avait remis son opération à jeudi, décidant d'examiner par scanner l'origine de la douleur. Au téléphone, le docteur S. dit que cette douleur peut très bien être provoquée par le dos...

Mais la crainte d'une poussée tumorale me décompose.

Rentré chez moi à 17 heures ; m'attendait une voiture pour me conduire au lycée de Clichy-sous-Bois où, sur l'initiative d'un groupe d'élèves, je dois faire une conférence sur la violence. J'ai pu par bribes à l'hôpital préparer ma conf : ça aurait pu être mieux ; elle a pourtant été suivie avec une pleine attention et Jeanne Mascolo a filmé. Pas mal de questions d'élèves, de Blancs, de Noirs, de Maghrébins... On arrête à 20 h 30, j'ai parlé plus d'une heure... Je me rends compte qu'un débat a à peine commencé et je suggère de revenir pour répondre à des questions qu'on m'aura posées à l'avance.

Après la conférence, je téléphone à Yu Shuo qui dîne avec Gil au jardin de Mandchourie allée Vivaldi ; ils m'attendent, je m'y fais conduire. Plaisir de revoir Yu Shuo, l'intellectuel chinois que j'ai connu par elle, Gil. Dîner délicieux, très amical. Vers 23 heures, je lève la séance. L'ami chinois me reconduit. Remords d'avoir laissé les chattes privées de leur dîner de 19 heures. Je leur sers des croquettes avec supplément.

Edwige, de l'hôpital, m'avait laissé un message sur le répondeur pendant la conférence. Elle ne savait pas si elle devait prendre du Xeloda et en quelle quantité ; je l'appelle et lui dis ce qu'il faut faire. Elle est très triste à l'idée de rester à l'hôpital couchée...

Je pleure.

Les chattes viennent m'embêter autour du lit vers 8 h 30 ; je me lève, les nourris.

Je téléphone vers 9 heures sur son portable : répondeur ; je retéléphone une heure plus tard : répondeur. Elle est peut-être en examens, ou elle dort, ou elle est trop accablée pour répondre. Je ne pourrai aller à l'hôpital qu'à 13 heures.

Je l'ai si souvent sauvée au bord du gouffre de la mort que je ne puis plus imaginer qu'elle soit mortelle. Cette idée déjà affreuse est désormais plus qu'horrible.

J'ai sorti pour moi le filet de bœuf que j'avais acheté pour elle.

Je téléphone à Pépin, Cécile me répond, je lui dis et je sanglote.

Me voici au pavillon Babinski, chambre 307. Edwige est là, récemment sortie de la salle de réveil, encore sous l'effet de l'anesthésie (locale), visage que je trouve reposé ; la souffrance du dos va revenir lentement et, à chaque mouvement du buste, elle crie de douleur.

J'essaie de savoir si on l'a opérée des deux fractures et surtout ce qu'a dit le scanner qu'a dû faire C. de la région de l'aine. Mais il est absent de l'hôpital, la secrétaire ne sait rien, l'anesthésiste qui vient la voir ne sait rien non plus et pense qu'Edwige pourra rentrer demain jeudi.

Je reste auprès d'elle jusqu'à 19 heures, puis je sors par l'avenue Vincent-Auriol, prends le métro aérien à Chevaleret, change à Daumesnil pour descendre (et monter) à Saint-Sébastien-Froissart ; les chattes m'attendent impatientes, je me borne à leur donner des croquettes, puis je prends pour moi le reste de pâtes-tomates, me fais avec une délicieuse tomate cœur-de-bœuf bien charnue et mozzarella *di bufala* et quelques feuilles de basilic, une salade qui me fait grand plaisir...

Me force à calculer mes droits d'auteur et faire l'opération des cinq années, mais, vers 22 h 20, je m'arrête pour aller me coucher devant la télé, car il y a *La Passion du Christ* de Mel Gibson, puis *Volver* de Pedro Almodóvar à 22 h 35. Je regarde quinze minutes le Mel Gibson dont on a dit beaucoup de mal, mais il y a une violence impressionnante dans l'attitude des grands prêtres face à Jésus enchaîné... Bref, je regrette de décrocher. J'entre lentement dans *Volver* qui va de plus en plus me prendre dans le sentiment et dans les péripéties... Le film se termine à 00 h 30.

Le matin, comme hier à 8 h 30, les chattes sont là à faire le siège de mon lit ; je me lève avant qu'elles deviennent trop revendicatives... prépare leurs croquettes, me fais un thé puis, vers 9 heures, je téléphone à Edwige. Elle me dit qu'elle a souffert le martyre la nuit, qu'elle a très mal, que « des rumeurs » lui annoncent une nouvelle opération ce matin mais qu'elle n'en veut pas et

veut rentrer.

Je fais plusieurs appels dans le vide au secrétariat de C. puis tombe par chance sur la secrétaire qui me le passe. Il m'informe alors que le scanner avait détecté une nouvelle fracture, cette fois au pubis, qu'il voulait l'opérer, mais qu'elle s'y est refusée ; comme il me confirme qu'elle va souffrir horriblement pendant des jours puisqu'il ne peut envisager une intervention que la semaine prochaine, je lui dis que je vais essayer de convaincre Edwige de subir l'opération et que je le rappelle. J'appelle Edwige et la convaincs assez rapidement de se faire opérer puisque, sinon, elle souffrira pendant des jours. Je rappelle C., mais le téléphone sonne, je rappelle plusieurs fois... Alors je décide de me ruer à l'hôpital. Je ne prends pas le bain qui a coulé, je ne me rase pas, je ne fais pas ma gymnastique, je téléphone à un taxi que j'attends fébrilement devant ma porte, puis l'oriente sur la Salpêtrière entrée Vincent-Auriol. Au pavillon Babinski, j'hésite un instant : vais-je monter au troisième où Edwige (m'a-t-elle dit) manque de Bronchodual, ou vais-je voir C. ? Dans l'ascenseur, je mets le doigt sur le 1, demande le secrétariat de C., personne ; je frappe à la porte du bureau de C., personne. Passe une blouse blanche, qui me dit que C. fait une intervention dans le bloc opératoire ; je lui demande de l'informer que ma femme est prête à subir l'opération : « Très bien, attendez-moi. » J'attends des minutes interminables, la secrétaire apparaît, me dit qu'elle va chercher C., puis revient sans l'avoir trouvé. Le temps passe, j'ai peur que mon message lui arrive trop tard ; finalement sort la blouse blanche qui me dit que le professeur C. me demande de l'attendre... J'attends. Des blouses blanches, des blouses bleues sortent de la porte fatale... Finalement, C. sort avec le masque encore sur le cou... Il me dit : « Nous nous en occupons. » Soulagé, je monte au troisième et dans la chambre arrivent en même temps que moi deux brancardiers qui l'emportent. J'ai juste le temps d'un baiser...

Alors je dois courir pour les impôts car c'est le dernier jour de la déclaration. Heureusement que j'ai un peu avancé hier soir et commencé l'avant-veille. Je trouve un taxi devant Babinski, qui me conduit chez moi. Il est 11 h 30, les chattes miaulent et veulent leur repas (une demi-heure trop tôt), je vais plutôt à ma déclaration, la complète, remplis le double, signe, mets sous enveloppe, donne leurs croquettes aux chattes, puis marche rapidement jusqu'à la rue Michel-le-Comte. Là, je trouve d'autres contribuables qui montrent d'abord leur déclaration à une aimable préposée qui voit si elles sont correctes ; puis je mets l'enveloppe dans l'urne Archives. Je vais alors vers la rue Beaubourg, trouve assez rapidement un taxi, reviens à Babinski. Personne dans la chambre. Mais arrivent les brancardiers avec une patiente ; je crois que c'est Edwige, mais non, c'est une dame qui va occuper l'autre lit. Les brancardiers me disent que l'opération s'est bien passée, qu'Edwige est dans la salle de réveil... Je pense qu'elle ne va pas tarder, je lis *Le Nouvel Obs*, *Royaliste*, je commence *Courrier international*, puis me rends

compte qu'il est 14 h 30 passées. À la tranquillité succède l'inquiétude (je n'ai cessé de faire les montagnes russes entre soulagement et inquiétude, optimisme et désespoir, et quand j'ai appris qu'elle avait une fracture, et non une poussée tumorale, cette mauvaise nouvelle a été aussi une bonne nouvelle).

Je sors de la chambre, demande à l'infirmière d'appeler la salle de réveil. « Attendez », me dit-elle, et elle s'enferme dans une pièce où elle débat avec des collègues. Comme elle ne ressort pas, je téléphone à la secrétaire de C., tombe sur elle qui accepte de téléphoner à la salle de réveil, puis elle me dit qu'elle sortira dans une ou deux heures... Cela me rassure et aussi m'inquiète : pourquoi un tel délai ?

Bon, je décide d'aller chez Irène et Gilles prendre un café. Longue marche vers la sortie du boulevard de l'Hôpital, puis deux stations de 91... « As-tu faim ? me demande Irène. – Baah... » Elle propose un délicieux plat de fusilli qu'elle a préparé à l'huile d'olive avec des tomates confites et des morceaux de cœurs d'artichaut, accompagné d'un côte-de-bourg. Je leur fais le récit des événements et péripéties depuis mardi. On parle un peu, puis il est 15 h 30 ; je repars, prends un tax qui me conduit à l'entrée Vincent-Auriol, marche rapidement vers Babinski (pourvu qu'elle soit rentrée). Je monte, j'ouvre : elle et là, le visage étonnamment reposé. Mais gémissant à chaque mouvement et interdiction de se lever. La voisine de lit est sympa avec une voix grave de contralto. Je donne Tarceva à Edwige, Actiskenan, puis je lui prépare les médicaments du soir. Vers 18 h 30, je la quitte, car William Bourdon doit venir pique-niquer ce soir chez nous. Pluie battante ; heureusement, j'avais un parapluie dans ma sacoche. Je pensais aller à pied boulevard de l'Hôpital prendre le 91, mais, vu cette pluie, je vais au plus court, au métro Chevaleret...

Rentré à 19 heures, je prépare du poisson pour les chattes, fais un peu de rangement pour qu'Edwige trouve de l'ordre..., me mets à ce journal. Il est maintenant 21 h 20, Bourdon n'est pas venu. A-t-il oublié ? Devait-on confirmer ???

Bon, je vais regarder le programme, vais me faire une dînette ; je pensais me faire un mélange boulgour, haricots plaki, mais après ma plâtrée de fusilli à 15 h 30, je n'ai pas très faim... Me ferai alors une salade de tomates cœur-de-bœuf ? Mais je n'ai plus de mozza ni de basilic. Regardons le programme et attendons la faim. Je pourrai boire un peu de cet honnête graves que j'ai eu la sagesse d'acquérir à un prix promo.

VENDREDI 1^{er}-SAMEDI 2 JUIN

La journée commence bien, bien qu'Edwige ait passé une mauvaise nuit.

Le docteur C. est d'accord pour qu'elle rentre chez elle ; je prévient les Ambulances rapides de venir la chercher à 13 heures ; je me dépêche d'aller à l'hôpital. Elle a moins mal.

Préparation du baluchon, retour. Dans les cahots de l'ambulance, sur les pavés inégaux, elle crie. Mais peut-être est-ce cela qui va lui provoquer une douleur fulgurante, au lieu même de l'opération dans l'après-midi. Moi, je vais au Comptoir du saumon prendre du *gravat laks* pour son retour et une petite boîte de caviar, plus des harengs danois qu'elle adore.

Je lui propose de dîner au lit pour lui éviter d'aller à la cuisine ; elle refuse, elle crie de douleur à chaque pas. Elle aime le dîner, puis douleur. Elle fait toute sa toilette à la salle de bains ; je la ramène au lit, regrettant de ne pas avoir la force de la porter. Elle a refusé le déambulateur que j'ai renvoyé à la pharmacie. Toute la tristesse, l'angoisse que je ne peux cacher de mon visage, elle le lit comme indifférence, mécontentement.

Ce vendredi matin, espoir ; cet après-midi, horreur.

J'ai pu atteindre le docteur C. qui a téléphoné en fin d'après-midi ; il prescrirait normalement un anti-inflammatoire mais sait que c'est dangereux pour l'asthme. Il demande qu'elle reste au lit ce week-end et, si la douleur persiste, d'aller à son service lundi pour faire un scanner...

Elle s'est couchée, très froide. Je me mets au lit près d'elle, lui prends la main, mais ne serre pas la mienne. J'ai l'impression qu'elle dort pendant un *Columbo*. Je la regarde : « Tu regardes ? – Je ne devrais pas ? »

Quand je la vois vraiment endormie, je ferme le *Columbo* avant la fin, me privant de la façon dont le détective démasque le meurtrier.

Je m'endors très mal en point, me réveille à 2 h 30 pour uriner, puis profond sommeil jusqu'au petit matin. Elle dort, paisiblement, semble-t-il. A-t-elle dormi pendant mon sommeil ???

Je me lève vers 8 h 30, donne leurs croquettes aux chattes, prends mon thé, lui prépare ses médicaments, muesli, thé. Prends le bain. Vais souvent voir dans la chambre si elle peut avoir besoin de moi. Elle dort. Djénane vient pour la chronique du *Monde des religions* ; je lui ai préparé un texte ancien sur la France et ça convient.

Entre-temps un téléphone que je n'ai pu neutraliser assez tôt la réveille. Amita est arrivée ; je propose à Edwige, assise sur le lit, l'aide de Djénane : « Non, elle va me faire mal. » Je lui propose de prendre le petit déjeuner au lit : « Non, ça va faire des miettes. » Elle se lève, hurle de douleur. Je dis que je vais appeler Amita pour nous aider. Elle s'irrite de mon « entêtement ». À chaque tentative d'aide, elle perçoit une tentative de persécution. Le chagrin m'envahit. En criant à chaque pas, elle est arrivée à la salle à manger. On sonne, je vais ouvrir, c'est notre docteur Philippe Abastado. Elle s'assied en criant...

Entre-temps, Louis Omnes a téléphoné et m'a préconisé de téléphoner à A. pour aménager un traitement antidouleur à Edwige à Pompidou. Abastado,

pour éviter cela, augmente la dose de Skenan qui passe de 60 à 90 matin et soir, prescrit 30 mg de Cortancyl comme anti-inflammatoire, à la fois pour éviter une poussée d'asthme et calmer l'éventuelle inflammation due à l'opération.

Ordonnance. Faut que je puisse assurer la soudure de Skenan pendant le week-end. Je téléphone à la pharmacie, qui va essayer d'en avoir pour l'après-midi.

Edwige prend son petit déjeuner, refuse avec fureur l'aide d'Amita que je lui propose à nouveau pour rentrer dans sa chambre. Au bout d'un temps, elle se sent moins mal (elle a pris Skenan 60 après un Actiskenan), elle se sent sommeillante, elle retourne moins difficilement à la chambre, me donne les instructions pour mettre la pommade sur la zone suintante de sa jambe dans la région de la cicatrice, puis compresses, puis gaze (je dois trouver tout cela). Finalement, elle est au lit, avec la pommade, la compresse, la serviette sous la jambe. Elle me dit : « Tu es triste ? » J'espère lui expliquer pourquoi. Elle me répète de la « mettre dans un asile ». Elle a dit au docteur : « Comme je fatigue Edgar, le mieux est qu'il me mette dans un asile ! » J'essaie de lui expliquer qu'elle ne me fatigue pas, que je fais tout pour qu'elle soit chez elle, que je veux l'aider en tout... Elle est à moitié endormie, je ne sais pas si elle a entendu, enregistré... Enfin, elle va dormir un certain temps sans souffrir.

Et maintenant dernier délai avant demain, faut que je fasse la préface promise pour le livre sur Jacques Douai. Puis la lettre manuscrite pour Reynaga. Puis mailer les textes de *Vers l'abîme* ? à F. L'Yvonnet...

Et penser qu'il faudra attendre lundi pour le scanner, puis, puis... Et cela sans arrêt, la succession d'espérance et de désespérance...

Elle a accepté de déjeuner (vers 16 h 30) près de son lit, sur la table de bridge que j'ai apportée. *Gravat laks* encore, puis brocoli salade. Elle a peu d'appétit. Crise d'irritation. Mécontentement parce que j'ai eu ce tort. Contrairement à la prudence, elle était allée à la salle de bains pour se laver les dents (et fumer en douce), puis je la vois dans son petit bureau. Elle me dit chercher son téléphone portable. « Est-il dans ton sac à main ? – Non, il n'est pas dans mon sac » ; je regarde un peu partout, puis je plonge la main dans le sac et trouve le portable. Je le lui mets sous le nez en lui disant : « Il n'était pas dans ton sac ? » Ce « sarcasme » la met hors d'elle, je lui dis que ce n'est pas un sarcasme, mais une plaisanterie, puis je mets du temps pour la calmer : « Ne soyons pas séparés, aimons-nous... »

Dîner ou plutôt souper dans la chambre vers 22 h 30. J'ai fait ma préface pour le livre sur Jacques Douai, et je l'envoie par mail.

Puis on regarde le récit du procès de la jeune fille (oublié son nom) qui avec son copain a tiré sur des policiers...

Me lève vers 8 h 30, prépare son petit déjeuner, prends mon thé, commence à faire couler le bain. Elle arrive, elle a l'air d'aller mieux. Alors il s'agit probablement d'une inflammation et non d'une fracture. Elle va mieux, mais du coup commence à faire des travaux domestiques, à faire des allers-retours, le mal revient, mais pas aussi fort, semble-t-il. Elle va toujours au-delà de ses forces, au-delà de ses réserves d'énergie. Mais je ne dis trop rien, craignant une nouvelle irritation de sa part. Je l'aide à diverses tâches avant de partir au marché... J'y arrive vers 11 h 30, il y a déjà beaucoup de monde, je retrouve Ève M. qui fait avec moi les stands. L'ami italien me confie qu'il n'a pu vivre deux amours simultanément et qu'il a prévenu par honnêteté la compagne d'ici de sa liaison avec l'Argentine. Nous prenons avec Ève un café. Arrivé trop tard pour le carpaccio et le carré d'agneau, mais trouve du boudin aux pommes pour donner du fer à Edwige. J'ai aussi trouvé une rascasse que j'ai fait mettre en filet, car elle a l'intention de la faire mariner en escabèche dans du citron vert. Elle a repris vie, c'est sûr.

Déjeuner boudin à la cuisine, à nouveau. Tout en souffrant, Edwige a repris une activité presque normale, mais elle évite de se baisser à terre pour ramasser un objet tombé, et elle m'appelle pour mettre le linge dans la machine à laver. Je me garde de lui faire la moindre remarque, faut que je me force à me taire et faire attention. Par exemple, elle me demande je ne sais plus quoi. Moi : « Une seconde ! » Elle est irritée de ce « une seconde ! » qu'elle trouve inadéquat. Moi : « Mais c'est toi qui dis sans arrêt "une seconde !" et qui m'as transmis cette expression. » Elle se tait, mais moi aussi j'aurais dû me taire. Apprendre à se taire à quatre-vingt-six ans !

Avec Edwige, la vie est tantôt enfer, tantôt paradis.

Arrive Zouzou, très fatiguée, qui a fait pour la fête des Mères ses boulettes « maison » qu'Edwige aime.

Je fais une lourde sieste, puis vais faire la lettre manuscrite pour l'université Mundo Real. J'ai reçu le programme de la merveilleuse invitation au Pérou. Pourvu que je puisse y aller !

Téléphone très ému de la veuve de Jacques Douai. Je suis si content que ma préface lui ait convenu !

Edwige a fait des allées et venues, elle est épuisée, souffre beaucoup, puis je lui ai donné un Actiskenan. Je prépare le dîner des chattes et vais sortir du froid les filets de rascasse en escabèche.

Dîner à la table de bridge près du lit. Edwige croit que ça s'est aggravé

quand, pendant que j'étais au marché, l'HAD a sonné en vain, puis téléphoné et elle est allée précipitamment ouvrir ; y aurait-il une nouvelle fracture ???

On regarde un vieux procès d'une Bonnie and Clyde français, du moins de la fille qui a survécu. Son visage montre qu'elle est au-delà/en deçà de tout. Puis j'éteins rapidement car elle a sommeil.

LUNDI 4 JUIN

Nuit très angoissée, je me réveille souvent avec une sensation d'étouffement, je dois faire des cauchemars ; Edwige parle dans un rêve, puis ronfle, parfois elle se tourne et j'entends un gémissement.

Me lève à 8 h 30. Croquettes pour chattes, thé Yunnan. Elle dort : sera-t-elle mieux ce matin ? Je téléphone au docteur C. qui me dit qu'un scanner de contrôle et une radio sont indispensables. Il n'exclut nullement une nouvelle fracture. « Elle est venue avec une fracture, huit jours plus tard elle en avait une seconde » ; s'il y a une nouvelle fracture tout dépend de sa place, il y a des cas où il ne peut rien faire. Tout allait se stabiliser et voilà le troisième front. Je suis plus angoissé que jamais... Attendons le scanner.

Scanner et radio. Pas de fracture. Alors inflammation ? Continuer le traitement commencé samedi ? Il affecte la respiration. Edwige rentre pourtant soulagée : pas d'opération. Moi aussi, mais avec une nouvelle inquiétude.

Au retour elle s'endort profondément.

Je fais pour le dîner une omelette aux girolles.

Soir : remake du *Big Sleep* ; en dépit de Mitchum, quelconque, pas de magie.

MARDI 5-MERCREDI 6 JUIN

Elle a mal comme hier et comme hier aussi le mal augmente en marchant, et elle marche après le déjeuner, ne peut s'empêcher de faire des mises en ordre alors qu'elle devrait se reposer. Je ne peux plus rien lui dire.

Je contacte au téléphone Philippe pour trouver une issue. Je laisse un message au répondeur de Jean-Marie.

Dans le mail de Gala :

Mon maître et seigneur,
Ô toi qui m'enseignes,
Pourquoi es-tu au loin

Demeuré ? et quand
Je voyais au centre, parmi les esprits des anciens,
les héros et
Les dieux, pourquoi restais-tu
À l'écart ? Et maintenant est pleine
De deuil mon âme
Tandis que vous-même mettez votre zèle, dans le Ciel,
À faire, si je sers l'un de vous, que
le reste s'absente.
Hölderlin

(Heureux de la retrouver.)

Trouvé de Jack London : « Nous avons assez de religion pour nous haïr
et pas assez pour nous aimer les uns les autres. »

Je téléphone à J.-M. A. et lui indique les symptômes du mal d'Edwige. Il
me dit : « Je crains une extension du cancer. »

Coup de massue.

« Tu crains ? – Mais non, je n'en sais rien, c'est une éventualité. De toute
façon, faut faire l'IRM. »

Alors, j'ai téléphoné à Nicole, la secrétaire de Philippe, qui peu après
m'avise qu'elle a pu décrocher un R-V pour demain 11 h 15, non pas avec le
docteur B. mais avec le docteur L.

Je reste écrasé. Je ne pense qu'à ça.

J'ai mon R-V avec Colosimo et donne mon accord pour un petit livre
d'entretiens sur moi chercheur pour les Éditions du CNRS. Le mouton noir a
blanchi.

À 12 heures, rendez-vous d'un Mexicain. Très aimable. Mais je n'arrive
pas à m'arracher de mon effondrement.

L'après-midi, vers 15 heures, Jean-Christophe Brochier vient me faire
une autre proposition : un livre de dialogue avec Balandier sur l'avenir de
l'humanité... Mes objections : L'Herne a repris sous le titre *Où va le monde ?*
mon premier chapitre de *Pour entrer dans le XXI^e siècle*, et je dois donner à
cet éditeur un recueil d'articles *Vers l'abîme ?* qui prolonge le *Où va le
monde ?*... Mais l'idée d'un dialogue avec Baluche me convient. Je suggère à
J.-C. de contacter Balandier et, s'il est d'accord, à la rentrée, pourquoi pas...

Je rentre à 18 h 30. Mme Lachens (sur ma suggestion discrète) était avec
Edwige le temps de mon absence.

À 19 heures, Maïté vient me masser, puisqu'elle ne peut kinésithérapher
Edwige. Tandis qu'elle me tripote, Edwige s'endort.

Puis je fais le dîner des chattes, et, pour la première fois, me mets à
préparer les escalopes panées ; je dégage le jaune du blanc d'œuf, je trouve la

chapelure et l'étales. Puis je badigeonne les escalopes d'œuf et je les passe sur l'assiette de chapelure. Ma foi, ce n'est pas trop mal. Il est 21 heures et je vais réveiller Edwige qui déplore avoir dormi.

Elle est satisfaite des escalopes et les chattes en raffolent ; elle prend quelques haricots verts. Je me fais légèrement cuire une tranche du délicieux comté de Maïté.

Comme nous avons obtenu *in extremis* un rendez-vous IRM boulevard Haussmann, nous décidons d'éteindre relativement tôt au milieu du *Whirlpool*, en français *Le Mystérieux Docteur Korvo*, d'Otto Preminger.

Je me lève vers 7 h 45, prépare son petit déjeuner, nourris les chattes, puis vais réveiller Edwige qui dort d'un sommeil profond. Elle est angoissée de l'IRM, mais elle ne connaît pas mes craintes.

J'ai réservé hier soir l'ambulance pour 10 h 30 ce matin : rien à 10 h 40 ; j'appelle les Ambulances dites rapides : « Elle arrive. » Rien à 10 h 50. J'appelle : le préposé me met sur le disque musical et j'attends dix minutes ; je rappelle : « Mais vous ne faites qu'appeler, elle arrive. – Mais donnez-moi une information, quand vient-elle ? Pourquoi ce retard ? » Il raccroche, je rappelle, il re-raccroche. Je téléphone à Nicole en lui disant de téléphoner de la part du docteur. Elle me rappelle peu après : « Ils sont là dans cinq à sept minutes. » Une ambulance n'arrive qu'à 11 h 15, l'heure du rendez-vous. Je signale à l'IRM le retard, la secrétaire me dit aimablement de ne pas m'inquiéter.

On part, grosse circulation, arrivée 11 h 45. La secrétaire appelle l'assistante du docteur L. et on porte Edwige par ascenseur au sous-sol IRM. J'attends avec elle dans la cabine, puis on la cherche et j'attends interminablement en lisant *Le Monde* d'hier.

Finalement elle sort, le docteur est là ; il nous dit qu'il enverra le compte rendu dans l'après-midi par coursier, il doit l'étudier à nouveau de plus près. La tumeur ? Elle n'a pas bougé, mais peut-être est-elle nécrosée. Je l'interroge sur sa douleur d'aine et de jambe ; il pense qu'elle vient probablement d'une hémorragie, de je ne sais quel truc musculaire, je me sens rasséréné.

Puis lentement, l'inquiétude me vient. Pourquoi a-t-il besoin d'étudier l'IRM de plus près ? Pourquoi plutôt que de nous faire attendre comme à l'accoutumée et de nous inviter à voir l'image IRM qu'il commenterait, a-t-il préféré nous dire de partir ?? Je soupçonne le pieux mensonge. Je sais qu'il doit téléphoner à Philippe A. en fin d'après-midi et j'appelle Philippe : « Vous me direz toute la vérité. » Je suis de plus en plus persuadé qu'il a détecté quelque chose de mauvais. Il m'a aussi demandé le nom de mon cancérologue. Je suis de plus en plus persuadé du pieux mensonge.

Et voici 19 heures. Je pense que Philippe est à la petite cérémonie de remise de la croix de commandeur à Jean Daniel. Je me suis décommandé par peur de laisser Edwige seule ce matin (elle est tombée, heureusement sans

effet grave). Maintenant, il est trop tard.

Alors je vais faire le repas des chattes, puis le nôtre ; le compte rendu qu'il disait envoyer par coursier n'est pas arrivé... À nouveau envahi par l'angoisse et le désespoir.

Mais Edwige a cru ce qu'il disait. Du reste, elle a voulu aller voir la peinture en cours sur le coffre qu'elle a commandé. J'ai sorti le fauteuil roulant. Avec l'aide d'Amita, elle a descendu les marches du rez-de-chaussée, puis je l'ai roulée rue de Turenne puis rue de Sévigné. La peinture n'est pas achevée, mais le bleu de la bordure est trop foncé pour Edwige, elle le veut plus clair. « Mais c'est celui que vous m'avez indiqué. – Oui, mais c'était sur un autre meuble. » Assez mécontent, le décorateur dit qu'il éclaircira le bleu. « Mais pour le reste vous ne changerez rien. »

Elle est en pleine activité ; au retour elle sort son dossier Santé, découvre des papiers à envoyer à la Sécu.

Allons à la cuisine.

Elle se referme, dit que je ne lui ai pas offert une bague pour la fête des Mères. « Mais il faut la choisir ensemble et il faut attendre que tu puisses marcher. » Elle a envie de me faire des reproches. Brusque surgissement de la deuxième personnalité.

Dîner : boulettes de Zouzou, carottes.

Elle souffre de plus en plus, mais ne se couche pas, veut programmer une vidéo, échoue, va à la salle de bains. Elle ne s'est pas reposée de la journée. Je crains qu'elle ressente un mauvais pressentiment, justement le mauvais pressentiment que j'ai. À 21 h 30, elle se met au lit, je vais à la salle de bains et téléphone à Philippe pour lui demander ce que lui a dit L. Je tombe sur son répondeur et lui dis mon inquiétude. Puis je ferme mon portable, vais au lit, remets le film d'Otto Preminger interrompu hier soir (*Whirlpool*) ; elle gémit, puis s'endort, je regarde le film jusqu'à la fin.

Il est minuit, je quitte la chambre, vais pisser, puis ouvre mon portable, prends la boîte vocale. Message de Philippe que j'écoute deux fois : stabilité de la tumeur, la douleur n'est pas due à une invasion du cancer mais à un épanchement de sang à la suite de l'opération...

Je mets du temps à me soulager. Je note tout cela dans mon journal et vais me coucher.

JEUDI 7 JUIN

Elle se réveille à 4 heures du matin, mal à l'estomac (c'est la reprise de cortisone), prend du Maalox ; je l'accompagne à la toilette, elle souffre. Retour au lit. Je dors sans elle jusqu'à 8 heures, vais pisser, me recouche, me rendors un peu et me lève à 8 h 45.

Au téléphone, Philippe me confirme les propos laissés la veille sur mon

répondre. Maintenant que le péril d'invasion tumorale est écarté, je repense à mon voyage déjà organisé pour le Pérou, cette avalanche d'hommages et d'honneurs, ce désir de revenir dans ce pays magique, et je revois la traversée du lac Titicaca en partant de l'*Altiplano boliviano*, Puno, puis Cuzco, le Machu Picchu, le voyage à Lima dans un petit avion qui passe entre les montagnes, et à Lima ces concerts de musique populaire sous une grande tente, ce festival de *huayño*...

*Signor diputado pido la palabra quiero carretera para mi pueblo
Pueblo pallasquino tierra tan querida
ne debe echarse mas in l'olvido*

Comme j'attends Truong pour 11 heures, je vais la réveiller un quart d'heure avant, à mon grand regret. Elle tient à aller à la cuisine pour le petit déjeuner que j'ai préparé ; je la conduis, elle me dit tantôt « tu vas trop vite », tantôt « plus vite ». Je pense : ne faudrait-il pas quelqu'un pour l'aider ??? Et quand je lui dis cette pensée, elle se monte : « Pas de gouvernante, pas d'étrangère. » Si je ne trouve pas de solution, je ne pourrai pas partir pour le Pérou...

Truong. Entretien sur Ivan Illich pour *Le Monde de l'éducation*. Puis arrive le photographe. Tout cela enfermés dans mon petit bureau car Edwige en pyjama ne veut pas être vue quand elle passe à la salle de bains...

Je pense à elle. Parfois, dans la douleur, elle ouvre de grands yeux d'animal blessé qui ne sait pas ce qui lui arrive. Et quelle volonté, quelle ténacité pour marcher.

Et le matin, Herminette qui attend à la porte de notre chambre que je lui ouvre pour qu'elle se précipite dans les bras de sa mère, lui dise bonjour en lui léchant abondamment les lèvres. Cet amour mutuel entre Edwige et sa chatte. Quand je pense à tout cela, je suis bouleversé.

Au déjeuner, elle prend des harengs baltiques et moi des œufs de cabillaud fumés que je mélange à du beurre, de l'huile d'olive et du citron. J'aurais dû prendre un Ultrazyme car, après le repas, je m'endors à mon ordinateur, vais me coucher à 14 h 45 en mettant le réveil à 15 h 15, mais mon sommeil est tellement lourd que je ne l'entends pas, me lève abruti à 16 heures et le sentiment écoeuré d'un après-midi de fichu...

J'essaie encore toujours en vain de téléphoner au chirurgien C., je vais acheter *Le Monde* puis à Franprix, en dépit de mon dégoût pour cette surface, un jus de pamplemousse et un filet de poulet pour chattes, chez Arrault de la pintade pour Edwige, et je rentre... Il est maintenant 18 h 30, faut préparer le dîner des chattes, puis le dîner des humains.

Ah, j'oubliais, hier soir, dans la nuit, après le message rassurant de Philippe, j'ouvre mon courriel et tombe sur un mail d'un professeur du lycée Jacques-Decour qui a constitué un petit musée des anciens élèves ; il est parti des lettres de parents dont les enfants ont été déportés (il y avait sûrement des lettres bouleversantes de Mme Dreyfus, la mère de Claude, qui a si longtemps espéré retrouver son fils). Je lui avais permis après la guerre, grâce à ma relation amicale avec le tovaritch Panine, chargé du contrôle de Berlin-Est, d'obtenir un laissez-passer pour Buchenwald... Bref, le mail de ce M. Mathot contient la photo de notre classe de philo de 1939 et il me demande d'identifier certains de mes condisciples. Je reconnais Hovannian, J.-F. Rolland, Théodore, Blum, Chanforan, Recanati, Didier Bloch, Mineur, Trubert, Salem, Dreyfus, Reties... Je lui maile ces indications.

Je tombe sur cette citation de Teilhard : « Quelque jour, après l'éther, les vents, les marées, la gravitation, nous capterons, pour Dieu, les énergies de l'amour. »

Oui, dans un sens l'amour est la plus grande source d'énergie de vie. Mais en fait, il y a une prolifération énorme d'amour pour des dieux, des fétiches, des idoles, des objets... Une dépense inouïe d'amour, mais un grand manque d'amour là où se fait sentir le plus grand besoin pour des êtres qui ne souffrent pas seulement matériellement, physiquement, mais aussi psychiquement, moralement...

VENDREDI 8 JUIN

Dernier rêve au petit matin : une femme blonde, qui a des difficultés à marcher, comme Edwige, vient s'étendre sur un banc public près de moi. Puis je la conduis doucement, en descendant deux escaliers à la suite, à une petite salle de concert où j'étais invité. La salle est pleine, je lui cherche un siège et soudain me réveille. Soudain désespoir. De cesser ce rêve ? De perdre la femme blonde ? Voulé me rendormir, mais Edwige se lève, et je vais à la cuisine lui préparer son petit déj'.

J'ai passé la journée à vouloir en vain me coucher.

Ai trouvé dans mes papiers des fragments d'une pièce sur Sabbataï Tsevi que j'avais commencée. Quand ? Il y a bien longtemps... papier jauni. C'est surtout les dernières scènes qui me plaisent quand les disciples de Sabbataï se retirent sur sa tombe, les uns croyant encore, d'autres voulant croire, d'autres ne croyant plus à rien, et tous évoquant les journées d'extase, d'illumination quand ils ont cru en la fin des temps.

Je voudrais me recoucher, mais dois rester debout car le coursier apportant l'IRM d'Edwige doit venir à partir de 10 heures, puis c'est le changeur de cuve d'oxygène qui passe le vendredi en fin de matinée. On sonne, c'est l'infirmière de l'HAD... Elle me montre les résultats du sang ; il y a des perturbations du côté bile. Je ne sais que faire. J'ai téléphoné à Philippe pour le Cortancyl, je continue à diminuer... Il est d'accord pour passer du Skenan au patch de morphine, et me dit de lui faire téléphoner par ma pharmacienne... Il me dit qu'il passera demain...

Asperges à midi, elle a très peu faim.

À 14 heures, arrivée d'une énorme équipe d'une chaîne de TV éducative brésilienne. Je croyais à une petite interview, c'est trois films d'une demi-heure chacun : le premier sur mes considérations politiques à partir de mon article « Si j'étais candidat », ils me disent qu'il a été très commenté au Brésil ; le second sur la complexité ; le troisième sur la réforme de l'éducation et le cinéma...

Je suis embêté de laisser Edwige seule et lui demande de m'appeler quand elle a besoin par sa microsonnette.

Après cela, il faut que j'aille à la pharmacie, puis au quincaillier, puis prendre une tranche de jambon pour Edwige chez Arrault... En fait, un 96 arrive quand j'arrive rue de Turenne, je le prends jusqu'aux Francs-Bourgeois, je prends *Le Monde* au kiosque et du pain brioché à la bonne boulangerie. « Donnez-moi aussi un petit cannelé bien noir. » Elle me le donne, je le croque voluptueusement. « Donnez-m'en un autre. » Puis pharma.

Au retour, j'aimerais me reposer, mais il faut nourrir les chattes, préparer le dîner. Edwige ne s'est pas étendue une seule fois de la journée.

À 21 h 15, un taxi vient me prendre pour participer au centième anniversaire de l'émission *Complément d'enquête* de Benoît Duquesne. Je serai un des interviewés sur le pont d'un bateau Moucheron qui naviguera sur la Seine. Longue attente du bateau sur le quai face à l'Institut du monde arabe ; le bateau accoste : quelques interviewés en sortent dont Benjamin Stora ; je tombe, il pleut, tout est interrompu. J'ai vu une cabine avec un lit et demande à m'y étendre. Je n'arrive pas à dormir, du moins j'ai cette impression ; au bout d'un moment, on vient me chercher, et sur le pont, alors qu'on traverse la Seine le long de bâtiments illuminés et que la Seine est sillonnée de bateaux-promenade, j'expose mes idées en insistant sur le problème de civilisation : tous les maux écologiques qui frappent la biosphère et nous frappent viennent du développement sans contrôle du processus scientifique/technique/économique. Il faut changer de voie, etc.

Le bateau me crache à 23 h 30, pont de Grenelle, un taxi vient de l'hôtel voisin, retour à minuit ; je n'ai pas osé appeler Edwige craignant de la réveiller, mais, non, elle est éveillée et regarde un film italo-espagnol...

Finalement, je me couche vers 1 heure du mat'.

Dans la nuit, accès de toux, étouffements, elle s'assied ; j'éclaire, me lève, lui caresse le dos ; elle veut pisser, je prépare la toilette, l'attends, l'aide à se recoucher, à remettre les bouchettes d'oxygène (à 2, demande-t-elle), puis me rendors.

SAMEDI 9 JUIN

Arrivée à 11 heures de l'infirmier HAD, je la réveille, elle souffre, le Skenan a cessé de faire son effet (elle l'a pris vers 20 heures hier soir avant mon départ). Je lui donne un Actiskenan, sans grand effet. Après l'infirmier, elle va au petit déjeuner et je lui mets son premier patch de morphine. Il sera sans effet pendant plusieurs heures. Mais le docteur Philippe qui vient vers 13 h 30 lui dit qu'il faut le temps. Il insiste pour qu'elle reste allongée le plus longtemps possible dans les jours qui viennent, seule façon d'aller vers la guérison. Elle acquiesce mais n'arrêtera pas jusqu'à 17 heures.

Quand elle me voit préoccupé et triste de la voir souffrir, elle me lance : « T'inquiète pas, tu iras au Pérou », comme si ne pas aller au Pérou pouvait être mon unique cause de tristesse... Je veux l'empêcher de se pencher pour manipuler un bouton de sa machine à laver : « Laisse-moi vivre ! »

J'avais R-V à 12 h 30 pour aller déjeuner avec Brenot et Paquet, mais Philipe qui devait venir vers 11-12 heures m'annonce au téléphone son retard et prévoit d'arriver vers 13 h 30. Aussi je demande aux deux amis de venir s'enfermer dans mon bureau, et de reporter notre déjeuner à une autre fois. Paquet voudrait faire à la Maison des métallos deux journées consacrées à mes idées. Bien sûr que j'accepte. Brenot voudrait voir plus loin psychologiquement mon changement de nom ; je lui donne des bribes d'information, interrompu parfois par des gémissements d'Edwige qui me font sortir du bureau.

Depuis hier, depuis que je me sens rassuré sur le cancer, je me sens à nouveau esclavagisé ; j'ai peur que le terrible inconscient de sa mère qui a tué son époux l'habite, ce que me dit A. : « Elle veut t'avoir totalement à elle et sa seule façon à elle est de souffrir. – Oui, mais sa souffrance est bien réelle, ce n'est pas une comédie... » Lui pense qu'il y a une part d'hystérie, elle s'est souvent manifestée dans le passé, mais aujourd'hui, l'important, c'est la souffrance physique réelle et terrible. Mais elle m'esclavagise et je laisse... Culpabilité ? Faiblesse ? L'un et l'autre. Dans ma famille (Nahoum), les

femmes ont toujours dominé les hommes.

Et, surtout, dès que mon visage est triste, préoccupé, tourmenté, elle voit une « moue » d'hostilité... Malentendu insurmontable qui ajoute à mon tourment.

Elle ne s'est allongée qu'à 17 heures passées, sans tenir compte des conseils de Philippe, uniquement préoccupée par son futur changement de coffre, et à préparer les transferts qui pourtant se feront seulement dans une semaine...

« Chaque mot fut un jour un néologisme », Borges.

Faut que je reparte pour pharmacie et traiteur...

J'élimine la pharmacie que je reporte au début de la semaine, car il reste quatre Tarceva.

Je décide d'aller rue de Bretagne prendre un carpaccio au boucher. Comme le foie de veau me plaît, j'en reprends deux tranches et du filet de poulet pour les minettes ; de là, je vais au bio Debelleye, trouve des pomelos, des abricots, mais pas de fromage blanc lisse pour Edwige. Alors je décide d'aller au crémier plus loin où je prends ce fromage, des copeaux de parmesan pour le carpa et un camembert doux pour Edwige (elle ne le trouvera pas assez doux, elle aime les Président pasteurisés).

Je vois des pivoines encore en boutons chez le fleuriste de l'entrée du marché et je lui en prends. Tiens, le Libanais est ouvert et je lui prends des tranches d'aubergines frites à l'huile (divines). Je reviens assez lourdement chargé. Je ne sais pourquoi, je passe chez la libraire Karine (elle est à Sarajevo), comme ils ne m'ont plus demandé de présenter mes livres depuis *La Question juive*, je demande au mec s'ils ont cédé à l'intimidation des intégristes judéo-israéliens. « Non, non », me dit-il. Mais c'est vrai qu'il y a une bande d'intégristes dans le coin.

Retour, l'heure du repas des chattes. Puis, dîner. Edwige n'a pas faim, je la force. Elle a toujours très mal en dépit du patch. Elle ne s'est pas reposée, a passé son après-midi auprès du coffre, m'a fait chercher des choses à l'échelle dans la penderie... Plus elle souffre, plus elle se démène. J'aimerais comme dans les films lui glisser quelques gouttes de sédatif, mais alors j'aurais peur d'affecter sa respiration...

Et puis, avant le dîner, elle s'est fait une sale blessure au coude. Sa peau est arrachée, on voit un derme pâle sanguinolent, elle saigne... Je cherche compresses, puis Tricopore ; je ne trouve pas le rouleau en forme de bobine, je cours à la pharmacie qui va fermer, trouve le Tricopore. Pendant ce temps, Edwige fait tomber par terre les compresses, il en faut de nouvelles, je les fixe au coude, puis mets en croix le Tricopore, ce n'est pas très réussi ; je laisse un message à l'HAD pour que l'infirmier vienne demain matin faire le

pansement.

On finit par dîner et on sort de table vers 22 heures. Elle va venir, ne se couche pas. Je reçois un téléphone de Volcane très inquiète. Je lui réponds par mail.

Je n'arrive pas à voir mon *NYPD Blue* sur Jimmy avec tant d'allées et venues. Au lit à 22 h 30 je prends un très bon Cassavetes, sur un amour entre une brute et une bourgeoise cultivée...

La nuit se passe bien, pas d'alerte côté Edwige. Je finis par m'endormir et mon dernier sommeil me porte à 9 h 30 ; j'ai oublié le dernier rêve, me lève mécontent.

DIMANCHE 10 JUIN

Hier, j'ai été (je me suis) totalement esclavagisé. Mais je dois comprendre qu'elle me veut tout à elle : dès les premiers temps, son amour était dévorant et j'ai dû m'aménager des petits lopins de vie personnelle justement pour pouvoir rester avec elle, continuer à l'aimer ; mais maintenant qu'elle est à la fois si faible, si démunie, attaquée sur divers fronts – poumons, tumeurs, os, peau –, je suis bouleversé. Et puis il y a au milieu de la souffrance des moments de bonne humeur, d'émerveillements d'entendre les oiseaux, de sourire. Et son énergie inouïe...

Le matin, l'HAD sonne à 10 heures ; je la réveille. Première chose, elle me demande son peigne pour se coiffer ; elle ne pourrait être vue par quiconque sans s'être coiffée. Et puis, malgré des douleurs, elle veut que tout soit rangé à sa place. Ce besoin d'ordre produit le clash du matin.

Alors que je vais à la cuisine après ma gymnastique, je vois qu'elle fait la vaisselle, le sang coule de son bras qu'elle ne devrait pas remuer. Je lui dis de me laisser continuer : « Ne me prends pas les choses des mains ! » Je lui dis qu'elle devrait se reposer : « Laisse-moi vivre ! – Mais vivre, ce n'est pas faire la vaisselle. » Et comme mon visage est à la fois attristé et préoccupé, elle me reproche de lui faire la tête au lieu de lui sourire. Retombés dans le malentendu fondamental. Chaque fois que je veux lui éviter une souffrance, une fatigue, elle voit ça comme une façon de lui imposer ma volonté, et si je commence à m'énerver, m'irriter, alors elle me reproche de lui « crier dessus », et quand je lui demande d'écouter mes paroles, de ne pas me reprocher de vouloir l'aider, elle reste hermétique, se ferme, et se sent totalement malheureuse. Mais, moi, de mon côté, je suis en rage contre moi-même et contre elle, je me dis en aparté comme dans les comédies : « La conne ! »

Je ne vois plus la pauvre petite fille qui range tout comme une maison de poupée, mais une malheureuse névrotique... J'ai tort.

Et je pars au marché, j'aurais voulu un doux baiser qui apaise mon tourment, mais c'est un baiser froid et sec.

En cours de route, je lui téléphone : « Quelle sorte de gâteau dois-je prendre pour Jean-Luc ? – Surtout pas aux fruits », mais moi je répondais « tartelettes... ». Je l'embrasse. « C'est tout ? – Je t'aime. – C'est tout ? – Je t'adore. » Alors elle se détend et moi aussi.

Arrivé très tard au marché, midi passé, partout des queues qui me découragent. Je ne vais pas à mon bio surchargé mais à l'autre fruitier, « Mario », où je prends tomates cœur-de-bœuf, belle gousse d'ail cerise... À côté, le rôtisseur m'a gardé un demi-carré d'agneau... Ève Moreau fait la queue au pain pour moi. Prends deux crêpes que nous dégustons avec un espresso chez l'Italien. Je ne peux m'empêcher de lui raconter la matinée ; sa présence est adoucissante et ma confession m'apaise un peu, et puis le téléphone avec Edwige a rétabli l'union.

Je n'oublie pas de prendre les filets de sole que j'avais demandé au poissonnier de me préparer. Je vais voter : presque personne au bureau de vote. Ici, la candidate est écolo et l'adjoint, socialiste, le sympathique Adeinbaum... Téléphone. C'est Véro qui est attablée au bistrot du coin Bretagne-Debelleye. « Mais je suis passé devant toi et tu ne m'as pas vu. »

Marche arrière, je m'assieds sur un tabouret en face de Michel et Véro ; je leur dis les difficultés et ma crainte de ne pouvoir partir au Pérou...

Enfin, je rentre vers 13 heures, décharge mon caddie, Edwige attend Jean-Luc qui doit l'aider à programmer enregistrement de la TV sur vidéo ; depuis cinq jours, elle s'obstine sans réussir, la tête entièrement occupée à cela. (Bien, me dis-je souvent, mieux vaut qu'elle se fixe sur mille petites choses.)

J'ai pu acheter en dépit de la queue au pâtissier quelques gâteaux pour Jean-Luc et nous.

Nous ne déjeunons pas, puisque Jean-Luc doit venir à 14 heures (en fait, 14 h 30) ; elle lui a téléphoné pour retarder d'une demi-heure, pour achever sa toilette.

Il est 16 h 30, je suppose que Jean-Luc est toujours là, je vais voir.

Elle croit que j'ai faim ; elle ne sait pas que tout cela m'a coupé l'appétit...

C'est absurde tout ce qui s'est entassé partout dans mon bureau, journaux, magazines, revues, documents, livres, tout cela à lire et que je ne pourrai lire, et que je n'ai pas le cœur à jeter, à balancer.

Jean-Luc parti après avoir expliqué à Edwige comment programmer un transfert de film sur vidéo, je prépare la sole du déjeuner. Elle vient à table en souffrant beaucoup et je lui donne un Actiskenan. Je lui sers la sole, elle l'a découpée sur son assiette et alors j'ai dit une chose cruelle. Apparemment, il aurait pu s'agir d'une information utile à Edwige, mais au fond c'était pervers

de ma part et je ne m'en suis pas rendu compte. Elle me dit qu'elle allait téléphoner à Mme Lachens pour qu'elle monte la voir. Je lui dis : « À propos de Mme Lachens, je l'ai rencontrée l'autre jour dans la rue, elle me demandait comment tu avais passé la nuit, j'ai dit qu'il me semblait que tu avais dormi. – Ah, me dit-elle, elle m'a dit qu'elle a passé la nuit assise sur le bord de son lit incapable de dormir. » Et puis, j'ajoute : « C'est comme pour Zouzou, elle me téléphone pour me demander des nouvelles, je lui en donne, mais après je me rends compte qu'elles sont différentes de celles que tu lui as données. »

Et soudain je vois Edwige sangloter en proie à un chagrin indicible. Je me mets à genoux près d'elle, l'embrasse, lui dit mon amour ; elle me dit : « Je ne veux plus manger. » Je l'incite doucement à prendre cette sole que j'ai achetée pour elle. Elle s'y met, mais moi je ne peux empêcher mes larmes. « Pourquoi pleures-tu ? – Parce que je t'ai fait pleurer. »

Elle me caresse le visage, mon pleur s'arrête, puis je la conduis à la salle de bains pour ses dents, puis au lit (elle est très fatiguée) ; je me couche près d'elle, lui tiens la main, lui embrasse le bras, son pauvre bras rempli de bleus, je pleure en douce... Mme Lachens arrive, je les laisse, vais faire la vaisselle en pleurant et depuis ne peux m'arrêter de pleurer. Pourquoi l'ai-je mise en face d'un innocent petit mensonge, et lui faire penser que peut-être Mme Lachens cessera de la croire, pourquoi ?

Pourquoi à tant de douleurs, ai-je ajouté ce chagrin ?? Je ne veux pas qu'elle meure !

Demain il faudra que je téléphone à S., retour du congrès cancer de Chicago, à Pompidou, pour qu'il puisse nous recevoir après l'IRM ; puis sans doute mardi, à la Salpêtrière, C., pour sa douleur à l'aîne...

19 h 20. Je crois, j'espère qu'elle a oublié, mais moi je n'y arrive pas ; ce coup m'abat, me décompose, je pleure maintenant sans pouvoir m'arrêter. Elle est avec Mme Lachens et elles parlent aimablement, paisiblement.

Je suis à mon bureau, pleurant. Téléphone de Pépin qui rentre de Madrid et demande des nouvelles d'Edwige. Ça va mal... Il se tait et je lui parle des quatre fronts. Et puis soudain, je lui dis en sanglotant que j'ai fait quelque chose d'impardonnable et je lui raconte, et lui dis mon effondrement. Il me dit que je n'ai pas le droit de m'effondrer, alors que tout repose sur moi. Ces paroles sont tellement justes, tellement nécessaires qu'elles m'arrachent à la décomposition. Je vais donner le dîner des chattes, puis le rappelle : « Merci ! Ton téléphone était providentiel. » « Pas de remerciement », s'irrite-t-il, nous nous aimons voilà.

Comme on a déjeuné tard, on décide de regarder au lit le film de Comencini *La Grande Pagaille* : du meilleur Comencini et si vrai... Edwige a dormi pendant le film. À 22 h 30, je la réveille pour lui donner ses

médicaments de sommeil. Elle a envie d'une tartine de pain brioché beurre et miel ; je la lui fais, m'en fais une, croque une ou deux bouchées du far breton que j'ai acheté à la pâtisserie avec les autres petits gâteaux. Lui donne son Atarax et gouttes de Rivotril. Elle s'endort, je regarde *Gingers et Fred* de Fellini, avec de plus en plus d'émotion et de plaisir pour la satire des émissions TV. Je ferme le poste vers 00 h 30. Me couche, puis, très inquiet de ne pas entendre son souffle, rallume ma lampe de chevet, vois qu'elle respire très légèrement, éteins, m'endors, avec quelques réveils.

LUNDI 11 JUIN

Tourmenté, je me lève à 8 h 30, nourris les chattes, prépare médic et petit déj' d'Edwige, prends mon thé du Yunnan avec quelques gélules (phytothérapie, oligo-élémentothérapie, vitaminothérapie).

Puis 9 heures étant écoulé, je joins le docteur S. de retour de Chicago pour demander R-V urgent... Il ne peut encore me le donner ; quand je lui parle de la douleur d'Edwige en dépit du patch à 75, il préconise d'y ajouter un demi-patch. Il me dit aussi qu'il faut que le docteur C. la voie en priorité. Je téléphone et le joins assez rapidement ; il me demande de lui apporter l'IRM ce matin mais ajoute que la présence d'Edwige est inutile.

Je fais toilette, gymnastique, prends pomme, pêche et café, je vais dans la chambre, j'ouvre les rideaux ; elle ouvre les yeux, les referme, marmonne quelque chose, elle veut encore dormir. Comme les infirmiers HAD vont venir dans la matinée, il faut qu'ils puissent entrer dans l'appartement. J'appelle Mme Lachens qui veut bien se trouver chez nous pendant mon absence à l'hôpital. Je lui donne les consignes pour les infirmiers, notamment l'arrêt des piqûres de fluidification du sang.

Je pars assez inquiet, c'est la première fois qu'elle ne se met pas en mouvement de réveil, alors qu'elle a dormi douze à treize heures. J'ai peur soudain qu'elle demeure prostrée sans qu'on puisse vraiment l'éveiller. Cela dit, je la laisse dormir, pensant que rien n'est meilleur que le sommeil...

Mon taxi me conduit au pavillon Babinski. Attente pas trop longue devant le bureau de C. Il sort avec deux blouses blanches, les quitte, me fait accompagner dans une salle avec écrans lumineux où il lit les IRM... Oui, il y a un hématome dans un muscle, constate-t-il. Il faudra amener Edwige demain pour qu'il fasse une ponction afin d'évacuer le sang ; il espère qu'il n'y aura pas lieu de faire une intervention chirurgicale. (Je ne dirai rien de cette ultime hypothèse à Edwige, et je ne parlerai même pas de la ponction, sauf si elle me questionne.)

Je repars avec les IRM. Aller à gauche vers Chevaleret ? Détour métro, trop long. Marcher jusqu'à la sortie du boulevard de l'Hôpital et le prendre ou par chance un taxi ? Je pars vers le boulevard de l'Hôpital, long chemin au

soleil, j'ai la flemme de mettre mon chapeau. Je vois au loin passer mon 91. Puis, sur le boulevard, un taxi passe, que j'arrête. Je téléphone du taxi à Mme Lachens qui me dit que les infirmiers sont arrivés et qu'Edwige s'est réveillée.

Quand j'arrive, je la vois au lit, parlant avec l'infirmière, apparemment en forme alors qu'elle était hagarde quand j'ai quitté l'appartement. L'espoir me revient. Elle tient le coup ; demain, peut-être sera-t-elle délivrée de cette douleur... Et je me montre souriant, gentil (pensant encore à ma cruauté mentale d'hier).

Elle ne prend son petit déj' qu'à midi passé (elle a voulu aller à la cuisine, dans la souffrance, en dépit d'un Actiskenan). Elle me dit qu'elle va se recoucher, mais elle va à son bureau, cherche des housses, me demande de mettre les couvertures qu'elle va offrir à Zouzou sous housse, puis le tout dans un sac, et poser le sac dans l'entrée. Elle repart à la cuisine pour donner des instructions à Anita... Bref, elle ne retourne au lit qu'à 16 h 30 : la sueur a envahi son visage ; une fois de plus elle va au-delà de ses forces... Et moi, plutôt que de faire comme d'habitude, l'inciter à aller au lit, je ne dis rien, je l'assiste, porte son oxygène, l'aide à se coucher, vais chercher coussin à disposer sous ses jambes, et puis je me mets au journal, après m'être coupé une tranche d'andouille de Guéméné, puis un peu de fenouil et croque un petit morceau de far breton.

Zouzou vient vers 17 h 30, j'en profite pour aller chercher *Le Monde*.

Maité vient me faire un massage à 19 h 30 ; ça me détend tellement que j'ai envie de dormir. Mais faut me secouer, car je dois aller au théâtre des Champs-Élysées pour la séance Lemoine sur la « nouvelle origine ». Comme j'avais prévenu que je risquais de ne pas me présenter, pour ne pas laisser Edwige, ils me demandent une demi-heure avec voiture aller-retour. La voiture m'appelle du bas de la rue, mais voici nouvelle hémorragie au bras d'Edwige. Je dois chercher compresses, sorte de Sparadrap, lui faire le pansement, l'entourer de gaze ; à chaque tour de gaze, elle me dit : « Plus large, plus large ! » Bref, je descends avec vingt minutes de retard. Le chauffeur, très correct, très courtois, me conduit.

Après pose du micro, on me catapulte sur une scène éclairée devant une salle obscure, applaudissements. Ça commence bien. Des questionneurs. Première question sur l'universel, puis d'autres sur l'inquiétude de notre temps. Je me débrouille, suis à l'aise dans le jeu de ping-pong où il faut répondre immédiatement. Mon show terminé, je rentre.

Edwige ne dort pas. Un peu de télé, Edwige a très mal, mais s'endort et moi itou.

MARDI 12 JUIN

Mon réveil me secoue à 7 heures, l'ambulance doit nous chercher à 9 heures pour la Salpêtrière où C. devrait faire la ponction qui éliminerait l'hématome qui s'est infiltré dans le muscle et a irrité le nerf sciatique. L'ambulance ne sera là qu'à 9 h 45 en dépit d'appels infructueux ; l'anonyme des Ambulances rapides, les mal-nommées, se borne à répondre « ils arrivent », et rien n'arrive ; je téléphone deux fois en vain. Finalement, ils sont là, placides.

Arrivés au sous-sol de Babinski, on est séparés, la salle dite « de réveil » où l'on place Edwige m'étant interdite. Je vais attendre au bureau du professeur C. Au bout d'un temps, il passe. Je l'interroge : il me dit qu'on fait d'abord une prise de sang à Edwige pour voir si elle n'a pas d'infection puis, après les résultats qui vont arriver dans les deux heures, faire la ponction pour retirer le sang.

Attente. J'en profite pour terminer le manuscrit de Sergio Menghi, le texte écrit sur ma – disons le mot – « pensée » la plus intime. Pertinence et compréhension.

Puis un texte envoyé par un auteur qui ne m'emballe guère.

J'ai faim, vais à la cafétéria prendre un pain aux raisins et, à Relay, *Libé* car Véro vient de me téléphoner pour me signaler son article sur la séduction politique en l'ère sarkozyste... Elle dit qu'il a volé ses thèmes à la gauche ; en fait, il a volé des thèmes que cette « gauche » n'a jamais su ou osé réaliser, comme nommer ministre une beurette d'origine marocaine. En tout cas, c'est intéressant, bien écrit, parfois un peu trop polémique.

Apparition du professeur C. qui me dit qu'en définitive il ne fera pas de ponction : « D'ailleurs, elle n'en veut pas. – Mais lui auriez-vous fait la ponction si elle en voulait ? – Non car le sang est coagulé et on ne pourrait pas le soutirer, il doit se résorber lui-même avec le temps. – Le temps ? – Trois, quatre semaines. »

Bon, je suis quand même soulagé et l'espoir de partir au Pérou me reprend.

Je la retrouve dans la salle de réveil où je suis maintenant autorisé. J'ai appelé l'ambulance : « Elle arrive dans une demi-heure, trois quarts d'heure. » Elle arrivera au bout d'une heure et demie. « En fait, me dit l'aimable ambulancier qui me connaît, ils ont dû aller en urgence à Pompidou. » C'est-à-dire que les urgences font attendre sur une voie de garage les présumées non-urgences. De plus, l'anonyme qui répond au téléphone se fout complètement des maux, inquiétudes et quand il répond « ils arrivent », il raccroche.

C., qui passe, me dit : « Les ambulances de l'hôpital, c'est pire encore. »

Retour *at home*. Je n'ai plus faim, et Edwige veut une tartine de pain brioché, beurre et miel ; moi, je prends le musli que je lui avais préparé au petit matin sans songer alors qu'elle devait être à jeun.

J'ai sommeil, j'hésite à aller me coucher car les réveils de l'après-midi

sont sinistres.

J'avais noté, en attendant à l'hôpital et en lisant le texte de Sergio qui rappelait ma citation de Bob Dylan : « Qui n'est pas occupé à naître est occupé à mourir », il faudrait le plus souvent possible être, vivre en l'état naissant, *status nascendi*, il ne faut pas cesser de naître.

MERCREDI 13 JUIN

Réveil prématuré, l'infirmière HAD passant à 9 heures, plus tôt que prévu.

J'ai frété l'ambulance pour 14 heures, échaudé par les grands retards précédents, bien que le R-V^e S. soit à 15 h 30.

Je me déclenche pour mettre de l'ordre dans mon bureau. À ma gauche était entassée une pile de documents, mais les lettres, je découvre qu'elles sont de février-mars ; je prépare les réponses (avec excuses pour mon retard), je jette le périmé, je prépare le reste pour Catherine qui vient demain... De l'ordre, de l'ordre, j'ai envie de me déchaîner.

L'ambulance nous dépose à Pompidou, un infirmier vient avec nous au quatrième ; j'ai beau lui dire que mon R-V avec le docteur S. n'est pas au bureau de celui-ci mais à la consultation, il s'entête, demande à une blouse blanche, se perd dans le labyrinthe, puis nous laisse totalement tomber. Une brave infirmière qui est du service otho-rhino, indignée par le butor et compatissante, nous conduit au lieu de consultation (quand on monte au quatrième par un ascenseur inhabituel on est paumé).

Attente. Edwige somnole, je lis *Courrier international*. Un S. surchargé, irritable, nous prend (pas content que pendant son absence A. ait prescrit du Skenan) ; il se plaint que « treize personnes à la fois » ont donné des indications diverses et incompatibles. Cette brèche caractérielle m'étonne et m'embête. Mais il appelle le spécialiste antidouleur de Pompidou, un grand homme blond en blouse blanche, l'air suédois du genre Max von Sydow, réfléchi et méditatif, prescrit par doses progressives du Neurontin, médicament à l'origine antiépileptique, détourné en antidouleur vu son effet sur les transmetteurs de la douleur, et il prescrit également des bâtonnets à frotter à l'intérieur de la joue en cas de douleurs paroxystiques...

Après le retour, je vais à la pharmacie pour les nouvelles ordonnances ; il pleut à verse, mais je veux arriver avant la fermeture de 19 heures et j'y arrive tout mouillé, pieds et pantalon.

J'avais annulé mon R-V d'après-midi avec Gala qui souhaitait fêter son anniversaire avec moi. Je l'appelle de la pharmacie pour lui proposer de prendre un verre rapide au café-restaurant des Musées (elle habite rue Elzévir). Elle arrive avec bouquet et cadeau reçus pour son anniversaire. Très

contents de se rencontrer car elle part demain pour Pétersbourg. Nous prenons un côtes-de-blaye, assez correct, avec un délicieux pâté maison.

Dîner. J'ai espoir que le traitement améliorera sa douleur et que je pourrai partir... Mais il ne faudrait pas qu'elle soit seule le matin, au réveil, avec d'éventuels vertiges... Elle ne veut pas une personne à domicile... Puis-je demander à Mme Lachens, qui aura la clé, de venir discrètement voir vers 9 h 30-10 heures le matin ???

JEUDI 14 JUIN

Edwige dort jusqu'à midi et l'HAD arrive peu après le réveil. Je peux donc aller à mon R-V avec la doctoresse D., qui agit dans le phyto et l'homéo, voire dans le psy (mais je me borne à lui confier mes difficultés morales).

Elle me donne une ordonnance comme d'habitude, gélules diverses. Je lui parle du problème du matin pour Edwige. Elle me suggère la « Protection verte ». Les patients ont un collier autour du cou, au bout duquel il y a un bouton vert, ils appuient en cas de besoin et on vient à leur aide selon l'urgence ou la gravité. « Renseignez-vous à votre mairie. »

Je repasse à la pharmacie prendre les produits commandés la veille.

De l'ordre, je range les IRM dans le sauna (qu'elle m'a interdit d'utiliser comme sauna), je range des boîtes de médicaments.

Je vais faire un petit marché rue de Bretagne. Steak haché pour le dîner (Edwige doit prendre du protéiné, dit le docteur Philippe) puis, faute de rond de tranche grasse, un rôti de bœuf que le boucher me recommande avec un air gourmand.

Dîner qui plaît à Edwige en dépit de son faible appétit. J'ai ramené de la rue de Bretagne fraises, framboises et cerises.

Film : *Les Européens* de James Ivory dont j'aime toujours les films.

J'ai refusé d'aller à l'émission de Taddeï de ce soir pour rester auprès d'Edwige, puis je le regrette car cela m'aurait mobilisé après le dîner et les partenaires me convenaient : Védrine, Yves Lacoste... (sur « Après le G8 », donc la géopolitique planétaire).

VENDREDI 15 JUIN

Matin. HAD arrive à temps pour que je puisse aller chez Alain le « maître barbier ». Coupe, barbe, il coupe des poils broussailleux du sourcil et ceux qui sortent des narines. Déjeuner, le rôti est effectivement savoureux, goûteux et me rappelle la viande d'Argentine.

Après-midi. Je prépare ma conférence de conclusion sur la compréhension humaine pour l'Université pour Tous de Sénart.

J'ai parlé aussi des incompréhensions au sein d'une famille entre parents et enfants, et j'ai donné pour le couple cet exemple douloureux des derniers temps.

Je veux aider Edwige et lui éviter efforts et corvées, mais, à un moment, cela la mécontente : « Je ne suis pas une invalide. »

Aussi, quand je suis rentré l'autre jour, que je l'ai vue si souffrante et désolée d'avoir renversé une bouteille d'eau, elle a vu mon visage chagriné, décomposé, elle m'a reproché de « lui faire la tête » au lieu de lui sourire.

Et j'explique qu'elle a à la fois tort et raison. Elle a tort de me rabrouer si je veux l'aider, elle a tort de croire que je lui fais la tête quand je suis préoccupé et chagriné, mais elle a raison de refuser le statut d'infirme, et il est psychologiquement essentiel pour elle de demeurer active, fût-ce au prix d'une douleur supplémentaire. Elle a raison de vouloir que je lui manifeste par un sourire mon encouragement et ma tendresse. Et moi aussi j'ai tort et raison...

J'ai dit que pour comprendre autrui il faut d'abord se comprendre soi-même, d'où la nécessité de la « culture psychique », laquelle fait aussi comprendre les complexités d'autrui.

J'ai fait également une conclusion sur la série « L'eau ».

Alors que pour la première conférence, l'auditorium était rempli, l'assistance était clairsemée ce soir, mais attentive, et m'a vigoureusement applaudi. J'aime l'applaudissement non seulement pour le plaisir d'être applaudi, mais parce qu'il témoigne compréhension et adhésion. À la fin, sur la question de l'espérance posée par une auditrice, j'ai répondu par mes « trois principes d'espérance » qui une fois de plus ont revigoré l'assistance...

Avant de commencer, on m'avait servi des tapas à la française, et on avait choisi pour moi un pessac-léognan.

SAMEDI 16 JUIN

Nausée au petit matin, je décide de rester au lit. Mais, à 9 heures, l'infirmier d'HAD arrive inopinément et prématurément. Il explique qu'il n'a pu faire autrement. Je le laisse s'occuper d'Edwige, vais me faire un thé antinausée...

Peu d'effet. L'infirmier parti, j'aimerais me recoucher, mais Edwige se lève et je dois lui préparer petit déjeuner.

Elle se recouche.

Et puis, soudain, sentiment immonde d'écroulement. J'en sors livide, on sonne. Il est 10 heures. Qui ? Je ne savais pas que Volcane m'avait envoyé un mail et un message sur le répondeur de mon fixe pour me dire qu'elle

m'apportait des *empanadas* faites de sa main. Je la remercie et lui dis que je suis mal fichu.

Puis prends un bain pour me dé-souiller, mais Edwige qui s'est levée me mobilise pour préparer la place du coffre qu'on va livrer. Ce coffre ! Elle a eu l'idée de remplacer le coffre à linge qui est dans sa pièce par un plus petit et nous sommes allés il y a un mois ou deux chez l'artisan de la rue de Sévigné qui fait des peintures style toscan/Renaissance sur meubles divers. Là, on avait commandé le coffre, et Edwige avait choisi le type de peinture (paysager avec cyprès) à effectuer sur le devant du coffre. Je l'avais conduite en fauteuil roulant il y a quelques jours pour juger de la couleur de fond. Le bleu-vert lui avait déplu, trop foncé, et, en maugréant, l'artiste a accepté de clarifier. Bref, le coffre est prêt et il doit être livré cet après-midi. Hier, j'avais dû ôter de l'ancien coffre des piles de dessus de table, draps et autres, que j'avais disposées sur des fauteuils au salon. Elle veut toujours être prête à l'avance. Pour cette fois, ça tombait bien car ce samedi je suis malade, fiévreux.

Je déjeune très peu puis vais me coucher. Pas pour longtemps, on livre le coffre. Les deux artisans arrivent, je paie, ils s'en vont, je me recouche, me réveille vers 16 h 30 encore affaibli... Edwige, bien que souffrante, a fait encore mille choses. Je vais à mon bureau examiner la situation courriels, je sors, histoire de me dégourdir, vais acheter *Le Monde*. Le temps passe, nourriture des chattes et dîner, Edwige a fait du riz.

Nous nous couchons relativement tôt, et j'éteins à la fin du *NYPD Blue*, que j'apprécie toujours grandement... La présence de Sipowicz interprété par Dennis Franz est formidable...

DIMANCHE 17 JUIN

Me réveille désespéré après un rêve du petit matin. Ce rêve... Je suis avec Dionys et Schuster qui lit une lettre à lui adressée par André Breton. J'ai bien envie de parler de ma relation avec Breton mais je ne vois pas comment. Schuster continue, c'est une longue lettre manuscrite dont je ne me souviens de rien, et soudain je suis réveillé. Et pourquoi désespéré ?? Parce que le passé est mort, mon passé est mort, mes amis sont morts et moi aussi je vais disparaître à jamais, englouti dans le néant.

Je me lève, besoin d'oublier ce rêve. Tiens, je suis guéri, plus de malaise. Je fais mon thé. Puis je regarde l'olivier de la chambre d'Edwige, il est beau, vivace (bien entretenu), mais il n'a pas d'olives. Je pense au citronnier de notre chambre, il est beau, vivace, bien soigné, mais il n'a pas de citrons. L'un et l'autre me disent mon manque de Méditerranée.

J'avais noté : « De mon temps il n'y avait pas de best-seller et nous ne pouvions pas nous y prostituer », Borges.

Et cette annonce dans un mail de Basarab : Gérard Gigand, *L'Ingénierie du regard transdisciplinaire. L'événement entre incomplétude, autoréférence et indétermination*. Ce livre qui traite de la transdisciplinarité étudie le processus d'observation et souligne trois limites se comportant selon le modèle de la relativité : celle de la vue partielle (incomplétude), celle de la vue subjective (autoréférence), celle de la vue partielle (indétermination).

Exister semble trouver sa consistance dans notre insurpassable affrontement à ces trois invariants dans une circulaire ternaire.

Parmi les notions mises en jeu figurent celles d'*événement*, de *regard*, de *complexité*, de *tiers inclus*, d'*invariance* et de *symétrie*, de *niveau de réalité*, de *domaine de validité*.

J'extrait de la préface de Basarab Nicolescu :

Les clés de voûte de son analyse sont les notions quelque peu abstraites d'événement, de niveaux de Réalité, de tiers inclus, d'interdépendance, mais tout est écrit avec une grande clarté et même avec beaucoup d'humour. Gérard Gigand ne s'interdit pas d'interroger même la pensée orientale – Lao Tseu se trouve parmi ses références, à côté d'Edgar Morin ou de Maître Eckhart. Mais il se fonde surtout sur la transdisciplinarité, conçue comme « une méthodologie permettant d'augmenter considérablement notre capacité à modéliser et mettre en œuvre l'événementiel ».

Gérard Gigand identifie trois invariants de son analyse : l'incomplétude, l'autoréférence et l'indétermination. Ces invariants lui permettent de bâtir une grille de lecture de l'événement d'une grande richesse. Elle est d'une grande portée épistémologique et même politique. Dans l'esprit de *Démocratie et Spiritualité*, Gérard Gigand tente de concilier exigence démocratique et renouvellement spirituel. Le tiers inclus, qui nous permet l'accès du monde au-delà de la pensée binaire du « oui » et du « non », est ici un moyen essentiel.

Les enquêtes des cas sont souvent arides et austères. Celle de Gérard Gigand, tout en respectant la rigueur scientifique, est joyeuse, passionnante, pleine d'humour. Elle débouche sur un espace de liberté, de tolérance et de l'interdépendance des êtres humains impliqués. Gérard Gigand nous fait découvrir la nature des blocages dans l'interaction entre les êtres et aussi les moments de grâce (« le basculement ») quand l'énergie de mouvement circule librement et conduit à « une structuration du regard », dans un processus d'entrée « en intelligence avec ce qui a été toujours présent » mais jusqu'alors caché. L'auteur met en évidence avec pertinence la peur associée au dépassement des contradictions, la nature de cette peur et les moyens pour l'éliminer. Les pages sur ce « basculement » méritent d'être longuement méditées.

Dans *Paradoxa*, un article de Dominique Moïsi dit justement qu'il n'y a pas seulement le clash des civilisations, il y a aussi le clash des émotions. Ouest, culture de la peur ; monde arabo-islamique, culture de l'humiliation ; Est asiatique, culture de l'espoir. Tout cela est peut-être simplifié, mais il y a quelque chose d'important à débroussailler.

Vers 10 heures, je vais réveiller Edwige mais elle est assise sur le lit. Je lui fais les deux patches de Durogesic, puis lui prépare le petit déj'.

À 11 heures, arrivée du docteur Philippe. Elle le questionne sur sa douleur, il explique. Il est vif, compétent, intelligent, cultivé. Il réussit à convaincre Edwige de prendre quelqu'un la nuit pendant mon absence au Pérou. J'avais échoué et le système d'assistance par bouton a ses carences. Philippe dit bien que si elle tombe la nuit, se blesse, le temps qu'il y ait

réponse, qu'on arrive... Bref, elle accepte et on va demander à Gloria (elle-même péruvienne) qui, dans le passé, avait accepté de passer deux nuits.

Il nous parle des carences du système hospitalier. La carte Vitale a été inventée par des bien-portants, mais apporte d'innombrables contraintes aux malades. On dépense plus en paperasses en cas d'appendicite que pour l'opération elle-même.

J'avais bien déjà travaillé sur l'hyperspécialisation en médecine, mais non pas sur la bureaucratisation qui lui est civilisationnellement liée... Voilà les vraies réformes complètement ignorées par les politiques.

Philippe parti, je vais au marché. C'est midi et demi : foule de gens attablés autour des différents stands, l'italien, le pizaiolo, le japonais, le marocain, ça parle de bouffe, il fait beau, c'est l'Italie... J'y retrouve Véro et Michel qui ont fait la queue pour un couscous, Ève et Jeanne Mascolo venue pour me filmer à l'entrée du bureau de vote. Je dis que j'aspire à partir au Pérou et je chante à Véro ce *huayño* que j'avais rapporté et qu'Irène sait par cœur : « *Señor disputado pido la paalaavraaaaaa ; quiero careterera para mi puebloooooo ; pueblo palasquino suelo tan querido no deve echar se mas en l'olvidooooooooooooo.* »

Au marché, un Italien m'aborde pour me dire qu'il est très souvent d'accord avec ce que j'écris.

Je vais voter pour la candidate écolo/socialo ; au bureau de vote, le préposé à la signature des votants se dit heureux de savoir que le « grand penseur » que je suis habite le III^e arrondissement... Ben, ça flatte et ça fait plaisir.

Je rentre. Edwige, fatiguée, est retournée au lit. Je prépare les soles, l'appelle ; elle les apprécie beaucoup. Elle ne veut pas d'artichaut, mais j'insiste pour qu'elle en prenne au moins le cœur, puis elle est contente de la crêpe, toute fraîche (plutôt chaude) que j'ai ramenée...

Elle pense à son coffre, ils ont négligé de peindre le revers du couvercle et elle réfléchit sur la couleur à y mettre. Elle voudrait que demain je la conduise en fauteuil roulant au BHV. Heureusement, Mme Lachens à qui elle fait part de cette intention lui fait remarquer que c'est bien loin et pour elle et pour moi.

Elle a téléphoné au peintre qui accepte de peindre le revers.

Elle s'occupe de ses fleurs et de ses plantes maternellement, me les fait promener du balcon à l'intérieur et *vice versa*.

Elle s'est endormie une grande part de l'après-midi. Dans un sens, je crois au pouvoir curatif du sommeil ; dans un autre, c'est un signe d'affaiblissement.

Elle a encore parfois très mal.

J'ai retrouvé par hasard la belle lettre de Thierry Gosset. Il y a des âmes frères.

Résultat des élections : sursaut de la gauche, à moins que ce soient des abstentions de droite sûres de la victoire qui ont modifié le rapport de force ; il y a encore l'hypothèse que la « TVA sociale » maladroitement annoncée par Borloo ait stimulé l'opposition et peut être dégonflé une minorité sarkozyste ???

MARDI 19 JUIN

Séance de thèse d'épistémologie de Philippe A., « Visages et corps d'hier ». Vieillesse et pathologies depuis le XV^e siècle à travers l'autoportrait. Une fois de plus je suis frappé par sa vivacité d'esprit, sa culture, son intelligence. Un membre du jury spécialiste en art m'apprend une chose que j'ignorais. Narcisse ne devait jamais regarder son visage sous peine de mort. Un jour, assoiffé, il se pencha sur l'eau et se découvrit. Des dieux intervinrent pour l'épargner. Ainsi, dans ce mythe grec aussi, le double, c'est la mort.

MERCREDI 20 JUIN

Consultation S. à Pompidou, il constate l'amélioration, du point de vue douleur, mais les jambes sont très gonflées, prescription de bas de contention. On rentre vers midi. Les ambulances ont été plus ou moins à l'heure aujourd'hui et même en avance ce matin.

Après le déj', je vais chez Ormières pour mes oreillettes : j'ai des ruptures de son, des difficultés d'écoute. C'est, me dit-il, que j'ai laissé un petit bout de cure-dent en bois dans le tuyau... Re-essais, ça semble aller.

18 h 30. R-V Marie-Pia du festival de La Roche-sur-Yon. On envisage le programme lié au cinquantième anniversaire de la parution de mon livre *Les Stars*.

JEUDI 21 JUIN

Été !

Me suis levé tôt pour préparer sur Mac la chronologie des médicaments de vendredi au 3 juillet : que de médicaments avec des changements de

dosage tous les trois jours pour le Neurontin, des interruptions pour le Xeloda. Cela fait six pages, long boulot. Puis je m'affaire pour laisser les consignes pendant mon absence aux unes et aux autres.

Déjà rapide ; je vais au nid volcanique.

Je rentre rapidement.

Un taxi vient me prendre pour l'ultime émission de la saison de *Ce soir* (ou *jamais* !). Sandrine très aimable, Taddeï *idem*. Il commence en me questionnant sur l'événement le plus important de l'année passée. Je lui dis que ce qui me semble important est l'aggravation et la détérioration dans tous les domaines climatique, écologique, Israël-Palestine, Irak, Afghanistan, Iran, Afrique. Tout va probablement vers la catastrophe, mais il reste la possibilité de l'improbable et je donne mon exemple de décembre 1941.

Puis il fait passer un bout de mon débat de l'automne dernier avec Finkelkraut. J'ai parlé des humiliations que les soldats de Tsahal font subir aux Palestiniens. Lui rétorque que, comme les femmes arabes sont parquées, les hommes ont un complexe de virilité dont il faudrait les débarrasser, etc. Alors je me suis énervé et lui ai parlé des humiliations concrètes...

Taddeï me demande ce que je dirais aujourd'hui : évidemment, la situation s'est aggravée. Je prends l'exemple du pourrissement mutuel que la guerre d'Algérie a provoqué après l'occasion de paix ratée de 1956 et qui a généré le pire, d'abord dans la guerre : attentats algériens contre cafés, tortures françaises, massacres mutuels ; cela a failli, s'il n'y avait eu le génie de De Gaulle, provoquer après les putschs des généraux une dictature à la Pinochet en France ou une guerre civile comme celle d'Espagne. Et en Algérie ils ont eu le pire, une dictature quasi totalitaire et une guerre civile et ils n'en sont pas sortis. Je dis que le pire se produit à Gaza pour les Palestiniens et qu'en Israël la militarisation, le nationalisme, l'annexionnisme y développent le pire.

Et puis, Taddeï me retient pour le débat entre jeunes des « quartiers » ; suis très intéressé, mais débordé.

Retour, William Bourdon vient dîner en apportant le casse-croûte (de luxe) ; on parle de Sarko, des socialos, etc. Il fait état d'une rumeur selon laquelle Ingrid Betancourt serait morte. Edwige, fatiguée, n'est pas restée au bout du dîner. Elle a encore fait beaucoup de choses dans la maison...

Regarde la fin d'un film.

VENDREDI 22 JUIN

Ce matin, l'angoisse de la laisser a submergé mon plaisir de partir.

Je prends le max de précautions : Gloria vient à 18 heures, passe la nuit

et repart à 8 h 30 après préparation du petit déj' et des médicaments.

J'alerte Mme Lachens pour qu'elle vienne voir discrètement vers 10 heures si tout va bien et la réveille vers 11 heures.

Europ Assistance est venu et lui a donné le collier avec le bouton d'alerte en cas de pépin ou danger.

Je laisse notices, numéros de téléphone, etc.

L'ennui, c'est que j'aurais voulu trouver des copines pour les après-midi, mais les enseignantes sont occupées par les examens, Irène s'en va avec Gilles, Sylvie est absente avec sa mère...

Et j'occupe l'après-midi à mettre les médicaments, à porter, à rassembler les nécessaires, dispatcher les autres.

Et voilà 20 heures. Je n'ai pas préparé ma valise, mes affaires, et il faut qu'on voie un film ensemble vers 22 heures.

Demain taxi à 8 heures, j'aurai préparé son petit déj'.

Ah, j'apprends la mort de Jacou Bleibtreu dont j'avais fait connaissance, si je ne me trompe, à l'enterrement de son père...

SAMEDI 23 JUIN

Départ, baiser à Edwige qui ouvre les yeux et se rendort.

Dans le taxi qui m'a déjà emporté loin, je me rends compte que j'ai oublié d'emporter la recharge de mon téléphone portable, lequel en plus est quasi vide ; nouvelle angoisse.

Mais, dans l'aéroport, je cherche sans grand espoir une boutique électronique et trouve, surpris et heureux, une recharge qui convient à mon Nokia, soulagement.

Voyage en classe business pour Bogotá, déjeune avec modération, et vois trois films : *Zodiac*, qui me plaît, *Tireur d'élite* qui, bien que peu vraisemblable, me plaît aussi, et *Le Voile des illusions* très style James Ivory qui me plaît. Intermittences de sommeil.

À l'escale de Bogotá, Marco-Antonio, qui a fondé l'association Complexus, vient me retrouver et on fait ensemble Bogotá-Lima.

Arrivée 19 heures à Lima ; en fait, 1 heure du matin à Paris. J'ai pu au cours du vol et à Bogotá téléphoner à Edwige. Le soir, Gloria est arrivée à 19 heures. J'espère qu'elle saura bien lui préparer les médicaments du matin.

Accueil : Nelson est là avec le professeur Percy Ortega, son fils adepte de la pensée complexe avec qui j'ai correspondu, une grande banderole d'une université qui va m'honorer déployée par des étudiants. Hôtel assez sympa, pas hiltonien, avec patio ; j'ai une chambre au rez-de-chaussée sur jardin, avec jacuzzi, mais comme il fait humidement froid (c'est l'hiver), je demande un appareil de chauffage pour ma chambre. Je prends un *pisco sauer* avec Nelson

et Marc-Antonio à l'hôtel, je le bois trop rapidement car je titube en me levant pour rentrer dans ma chambre.

L'heure où je m'endors est raisonnable et je me réveille assez frais le matin.

DIMANCHE 24 JUIN

Petit déjeuner ; au buffet je prends de tout, fruits, du *mauro-christiano* (riz aux haricots noirs), fromage... Mon dieu ! je n'arrive jamais à me réguler du premier coup. Dans le hall m'attendent quatre Grâces. Isabelle, une sociologue-gastronome qui réhabilite la cuisine traditionnelle, tient un restaurant, et m'exprime son enthousiasme pour mes *demonios*. Une autre doctoresse, Maritza, me dit qu'elle a préparé un remède à base de farine de coca pour Edwige et pour moi. Une troisième, également Maritza, est une devineresse et voit l'avenir à partir des pallards, gros haricots blancs tachetés de noir, dont certains sont vieux de mille ans. La quatrième, effacée, je ne sais pas.

Nous allons tous et toutes à Pachacamac, où se trouvent des ruines d'une sorte de Machu Picchu imposant que les Incas avaient voulu établir au bord de la mer. Très beau soleil, ce qui est rare en cette saison de brouillard et d'humidité. Après montée et descente de marches, nous arrivons en une plateforme avec une vue très étendue où une prêtresse assistée d'une Indienne et d'un Indien chantent et invoquent les divinités cosmiques en un rite de purification qui m'est destiné : c'est un « nettoyage spirituel ». Ses chants sont beaux ; la cérémonie est émouvante.

Puis nous allons au restaurant d'Isabelle. Une salle en verrière nous est réservée avec divers invités. Je suis en face d'un psychanalyste et du directeur de la Bibliothèque nationale, Hugo Neira, qui est un supporter et a préparé une belle publication pour ma venue. Le psychanalyste est intéressé par le marranisme ; alors, je suis intarissable, et je lui montre à sa grande surprise que Montaigne était d'ascendance marrane. Le déjeuner est fabuleux, la cuisine péruvienne est la plus riche, la meilleure d'Amérique latine. Pour nous, une succession de petits plats. Ayant dit que j'adorais les oursins, Isabelle en a préparé d'exquis. Elle a invité aussi un musicien qui chante un *huayño* à la guitare, suivi par un couple de musiciens. Je suis dans l'enchantement.

Après ce repas tardivement terminé, je voudrais me reposer mais un rendez-vous est prévu chez un grand philosophe péruvien ; comme on ne se connaît pas et que nous ignorons chacun l'œuvre de notre interlocuteur, grand embarras et nous échangeons des paroles sans grand intérêt ; pour couper court, il décide de nous montrer sa bibliothèque, plusieurs pièces remplies de livres anciens et modernes... Respect. Je rentre, ne dîne pas, me couche tôt.

LUNDI 25 JUIN

Me lève tôt, prépare mes deux conférences de la journée. Petit déjeuner : je me modère, ne prends que des fruits et maté de coca. Un jeune journaliste du *Comercio* m'interviewe : il est intelligent, cultivé, connaît mon œuvre ; avec lui c'est un plaisir.

On vient me chercher pour l'Université Ricardo Palma où, avant la cérémonie, un entretien est prévu dans le bureau du recteur Rodrigo Chavez (dont j'ai pu lire un très beau poème sur Cuzco) avec un philosophe de cette université. Il me dit connaître Ricœur, Sartre, mais avoue ne pas me connaître : « C'est que je suis un philosophe bâtard » (*estoy un filosofo bastardo*), lui dis-je. Nous évoquons ensemble Jean Ladrière que j'admire tant. Je cite son livre sur les limites du formalisme. Nous sommes d'accord pour penser que le théorème de Gödel indique une limite de la raison : sa portée dépasse les mathématiques et est de nature générale.

Cérémonie. Honneurs, discours de Nelson puis remise du document. Je fais mon exposé sur les sept savoirs. Aussitôt après, le recteur Rodrigo Chavez annonce qu'il s'engage à créer au plus tôt dans son université un Institut Edgar-Morin voué à la complexité et à l'enseignement des sept savoirs.

Le recteur nous offre un déjeuner dans un restaurant situé dans des ruines incaïques. C'est délicieux et épuisant. Je quitte avant le dessert pour une petite sieste d'une demi-heure avant la nouvelle cérémonie. Nelson me conduit. Il faudra que je parle de notre relation si intime et distante à la fois.

Après la sieste, l'Université San Marco, la plus ancienne. L'ambassadeur de France, Charasse, est là. Je fais ma conférence sur le *desarrollo*, en exposant mes idées critiques et mes propositions pour une « politique de l'humanité » et une « politique de civilisation ». Enthousiasme : des gens se ruent sur l'estrade pour me féliciter, me toucher, certains pour signer un livre ou un programme (mes livres arrivent rarement et difficilement au Pérou). J'ai oublié sur le pupitre la belle montre-bracelet que m'a offerte Edwige et, quand je m'en rends compte, trop tard, la montre a disparu, emportée soit par un voleur, soit par un admirateur, soit par un voleur-admirateur.

Je dîne légèrement dans ma chambre, soupe et salade de tomates (elles sont délicieusement sucrées), avocat.

MARDI 26 JUIN

Après le petit déjeuner commence une interview avec un journaliste très jeune et sympa ; je l'interromps car Maritza Villavicencio, historienne de la femme péruvienne et devineresse, m'attend pour me dire mon avenir (en ai-je

encore un ?). Elle le fait avec les pallards d'abord (haricots blancs tachés de noir), puis des cartes. Elle me dit et me répète que je vais me dépasser dans une nouvelle pensée « super-Morin », que je vais recevoir un grand honneur dans mon pays et par ailleurs une fonction internationale qui me fera beaucoup voyager, en partie avec Edwige. Elle a pour moi une forte et chaleureuse présence. Puis je reprends l'interview.

Comme il y a un peu de temps ce matin et qu'Edwige a souhaité par téléphone (je l'appelle trois fois par jour minimum, et elle me dit que ça va bien, mais je sais qu'elle dit que ça va bien quand ça va mal) que je lui trouve une veste en vigogne avec capuchon, je veux profiter de ce temps pour lui trouver sa veste. En fait, il n'y a plus de *vicuna*, la laine de *vicuna* est interdite, mais il y a de l'alpaca, et Isabelle nous conduit à une boutique qu'elle connaît. Je lui trouve quelque chose de joli avec capuchon et gants d'alpaca assortis. Et, pour moi, je me prends un chandail gris d'alpaca avec fermeture éclair, plus une superbe casquette bleu azur d'alpaca. Je me la garde sur la tête ; jusqu'alors, Nelson me prêtait un beau chapeau mou.

Nous partons pour la Bibliothèque nationale, bel et grand édifice que dirige Hugo Neira, mon introducteur principal au Pérou. Pour ma venue, il a édité une sorte de journal de huit pages qui m'est consacré, avec des extraits de mes textes. Je fais ma conférence « Les mondialisations de la mondialisation ». Ovation, l'assistance se lève, je suis prêt au bain de foule, mais un *bodyguard* m'arrache et me fait sortir par-derrière. Comme, à la réunion précédente, j'avais envie de quitter la tribune de façon urgente par envie de pisser, il a cru que la foule m'emmerdait.

Le déjeuner a lieu à la bibliothèque même. Excellent, trop bon, j'essaie de me modérer. Hugo me fait visiter la bibliothèque très bien organisée. Je vais à l'hôtel pour une sieste d'une heure, car il y a une nouvelle cérémonie de doctorat *honoris causa* à l'Université La Catuta, qui forme des formateurs. Chœurs, chants, discours d'éloge et de bienvenue. Je fais une conférence « Sept savoirs » avec des modifications (car je ne lis jamais, j'improvise sur des notes). Puis c'est le dîner chez l'ambassadeur de France avec personnalités péruviennes, dont mes hôtes des quatre universités. À table, je parle avec l'épouse de l'ambassadeur, une Mexicaine avec qui je partage des idées, à droite un anthropologue très intéressant. Mais, comme je dois me lever très tôt le matin, je quitte l'ambassade peu après le dîner.

MERCREDI 27 JUIN

Lever 6 h 10, petit déj' ultra-rapide, départ 7 heures de l'aéroport pour Chiclayo. Je suis à côté d'un Péruvien de 30, 35 ans. Comme je lis la page du *Comercio* qui m'est consacrée, il regarde la photo, me regarde, puis me demande le journal. On s'entre-interroge ; il est ingénieur des Mines et

travaille à une mine d'or au nord de Chiclayo. Je lui parle des thèmes de mes conférences et, en passant, je lui dis que j'ai perdu ma montre à la tribune de l'Université San Marcos. « Mais c'est là où j'ai fait mes études », me dit-il en retirant sa montre du poignet pour me l'offrir ; j'essaie de refuser, mais, selon une logique assez intéressante, il me dit qu'ayant fait ses études à San Marcos, il est juste qu'il me compense ma montre perdue à San Marcos. Et me voici avec une montre digitale pour tout le périple.

À la sortie de l'aéroport, je suis accueilli par les autorités universitaires de l'Université Pedro Ruiz Gallo de Lambayeke ; des danseuses et danseurs en costume régional dansent des *marineras*. Ah ! j'oublie, je suis toujours suivi par deux caméras, l'une pour le film que Jeanne Mascolo fait sur moi pour la 5, l'autre pour le film péruvien *Morin au Pérou*. On a prévenu les autorités de ne pas trop me fatiguer, on me conduit à l'hôtel où j'ai une belle suite avec bain tourbillonnant.

Je dors une heure ou deux. On vient me chercher et, avec une petite troupe intellectuelle, nous voici dans une auberge où la nourriture est de qualité exquise, *cabrito*, *patto* aux délicieux arômes, fruits de mer... on me conduit à la cuisine où l'on me fait goûter diverses préparations toujours sous l'œil des caméras. On me ramène à l'hôtel en reportant une visite de musée à demain. Puis à 17 heures, en fait 18 heures, c'est la cérémonie de doctorat *honoris causa*. En plus des discours, un troubadour vient chanter, accompagné de sa guitare, un beau poème plein d'invention et d'humour sur ma personne et ma venue. Cela plaît tellement que Jeanne Mascolo et d'autres demandent photocopie et, à moi, le troubadour offre l'original. La cérémonie se termine par des *marineras* dansées...

J'ai reçu un superbe sous-verre avec médaille dorée du président de la région de Lambayeke « pour ma lutte incessante pour l'égalité et la liberté », un autre de l'université avec des reproductions dorées de motifs préhispaniques.

J'ai demandé la suppression du dîner. Au retour à l'hôtel, nous prenons de délicieux jus de fruit de la passion frais, puis je rentre dans ma chambre. Mes sommeils sont bons. Le temps à Chiclayo est meilleur qu'à Lima, trop nuageux, fogueux et humide.

JEUDI 28 JUIN

Matin, retour à l'Université Pedro Ruiz Gallo où je traite de l'éducation à l'ère planétaire. C'est dans le cadre du premier congrès régional d'étudiants d'éducation du Nord-Pérou. Débat intéressant.

Déjeuner dans une autre auberge, toujours de qualité superbe... Je téléphone à Edwige ; on se réjouit que nos retrouvailles soient proches.

Rencontre avec un chaman, accompagné d'une dame d'origine française

qu'il a guérie d'une dangereuse maladie... Je pense toujours qu'un chaman pourrait soigner Edwige, qu'il saurait la guérir. De toute façon, la doctoresse Maritza m'a promis un flacon de remède à base de farine de coca.

Puis visite du musée édifié sur une pyramide tombale découverte dans les années 1990, où repose la momie du Señor de Sipán, un souverain local pré-incaïque, relevant de la culture mohican, vieille de mille sept cents ans. Le musée retrace intelligemment les étapes de la découverte, ses vitrines exposent les objets, parures et poteries trouvés. À la sortie, on nous offre un spectacle « antique » où nous voyons le Señor de Sipán, des danseurs et danseuses costumés à l'antique... et enfin des *marineras* endiablées.

Très jolies petites reproductions que j'achète.

L'après-midi s'achève, et nous repartons pour Lima par l'avion de 19 heures.

À l'arrivée, le chauffeur de l'ambassade me conduit à la résidence de l'ambassadeur où je dois passer la nuit. Je sais que l'ambassadeur et son épouse sont retenus à dîner. Une domestique me propose un dîner, je dis qu'une soupe me suffit, avec un peu de fromage et un verre de vin. Elle ne trouve pas le fromage et je prends une crème de carotte. Arrivée imprévue de l'ambassadeur. Il n'est pas allé dîner à l'extérieur ; son épouse s'étant trouvée mal, il l'a conduite à l'hôpital. Il prend une crème de carotte avec moi, et s'inquiète de la nouvelle politique internationale de la France. Je partage évidemment cette inquiétude. Nous sympathisons.

VENDREDI 29 JUIN

Petit déjeuner avec l'ambassadeur, tour d'horizon. Il propose de me retrouver au déjeuner, mais je dis que, vu mes ultimes rendez-vous, je ne déjeunerai probablement pas. Il part pour l'hôpital. Je reçois le correspondant de l'AFP qui m'interroge sur mon voyage et sur mon intérêt pour le chamanisme et mon goût de l'Amérique latine.

Puis toute la petite bande (Nelson, les quatre Grâces, Jeanne Mascolo, les deux cameramen) se retrouve Plaza de Armas, toujours aussi impressionnante de grandeur espagnole. Les rues avoisinantes sont aujourd'hui piétonnisées, les immeubles ravalés, les alentours sont très humanisés. La place grouille de monde, c'est fête nationale, la fête de saint Pierre et saint Paul ; foule bigarrée avec des Indiennes venues de leur vallée en chapeau melon et costume traditionnel. Et, soudain, fanfare et danseurs masqués, dont certains en diables : c'est une *diablada* ; ils sont déchaînés, j'aime ça. Jeanne me pousse à danser avec eux, ce que je fais pendant un temps...

Isabelle tient à nous offrir le déjeuner à son restaurant ; ultime gueuleton de produits authentiques et de composition admirable. Puis nous suivons sa voiture. Je crois qu'elle va directement à l'aéroport, mais le chemin est

étrange. Elle s'arrête devant une maison où une Allemande vend des produits artisanaux dont certains sont très beaux. J'en prends quelques-uns, de taille réduite. Dommage que je n'aie pas la place dans ma valisette (j'ai horreur de mettre mes bagages à l'enregistrement puis d'attendre leur venue sur un tapis roulant ; dès l'arrivée, je veux sortir, soit rencontrer les accueillants, soit prendre un taxi).

Le temps passe, je m'inquiète, j'ai peur maintenant de rater l'avion. On y arrive juste à temps.

Despedida émue, à l'aéroport, avec les quatre Grâces, Nelson, Percy Ortega et son fils, les autres. Je rentre dans le salon Air France.

Dans l'avion KLM, je dîne peu. Fatigué, je ne regarde pas de film. Je dors pas trop mal. Escale à Amsterdam où mon flacon d'herbe médicinale suscite la méfiance d'un préposé au contrôle des valises. Il sent, a envie d'appeler un supérieur, ne le trouve pas dans son champ visuel, laisse tomber et me laisse passer. Je phone à Edwige, mais je ne serai à Paris qu'à 17 heures, très impatient de la retrouver.

Quel bonheur ! Je ne sens à ce moment que son charme, son amour, son âme d'enfant, sa joie qui s'unit à la mienne...

Je sors les cadeaux, la belle veste d'alpaca, les cadeaux honorifiques, des photos...

Et puis au moment de préparer ses médicaments pour le dîner, je vois que Gloria a confondu : elle a surdosé le Neurontin utilisant sans doute des gélules de 300 au lieu de gélules de 100. Nouvelle angoisse. Mais apparemment pas de trouble spécial.

Et nous nous retrouvons ensemble au lit main dans la main, en regardant je ne sais plus quel bout de film avant de sombrer dans le sommeil.

DIMANCHE 1^{er} JUILLET

Profond sommeil.

Je ne pouvais assister hier à la journée du docteur Claude Sabbah, « La biologie totale des êtres vivants », dans laquelle il exposait sa méthode pour traiter les cancers. Son idée est que la maladie (dont le cancer) « se crée » en tant que solution d'un stress psychologique insupportable (ingérable). Donc, au début, c'est une solution de survie face à un stress débordant les capacités psychiques. Ainsi la maladie aurait un sens décodable exprimant la nature du stress et d'anciens traumatismes réactivés.

J'aurais voulu parler avec lui d'Edwige. Avant de partir pour le Pérou, j'avais écrit à l'adresse ICLP proposant de rencontrer éventuellement le dimanche ou plus tard le docteur Sabbah. Bref, hier après-midi, alors que je cuve mon voyage au Pérou espérant un grand farniente aujourd'hui, un téléphone m'avise que je pourrai rencontrer Sabbah, et finalement on

s'accorde pour 16 heures au pavillon Baltard, restaurant des Halles.

Je le rencontre avec un radiologue à qui il montre des radios ou IRM indiquant comment d'un cancer généralisé une femme en six mois a vu disparaître son cancer. Puis on s'attable, il est très assuré de la vertu et de la vérité de sa méthode. Je tends spontanément à croire sa conception. J'expose la difficulté pour Edwige d'admettre que ses maux innombrables et ininterrompus viendraient de stress et de conflits intérieurs, alors que moi je tends à le croire. Je suppose depuis très longtemps qu'elle a un secret d'enfance refoulé (viol par proche de sa mère ?), mais je sais qu'elle refuse toute entrée dans son psychisme. Je raconte comment elle a rejeté Malarewicz ; je dis que, bien que maintenant ce ne soit plus absolu, elle tient de ses parents, grands médecins de médecine officielle, le mépris des médecines parallèles. Mais je souhaiterais une tentative ; et Sabbah se propose de venir la voir demain lundi.

LUNDI 2 JUILLET

Reçu un mail d'Andras comportant un texte d'un certain Quino disant que la vie est mal faite : on devrait commencer par être mort, puis devenir vieux, puis adulte, jeune, etc., et enfin passer les neuf derniers mois de la vie dans le ventre de sa mère.

Je sens qu'un rhume me menace et je veux à tout prix éviter de contaminer Edwige ; comme l'Oscillococcinum ne suffit pas, je décide de prendre de l'aspirine 1000 le matin, puis d'alterner Doliprane 500-aspirine 1000.

Visite du docteur Sabbah l'après-midi. Il expose longuement les cas de guérison jugés impossibles, montre les photos que j'ai vues hier. On sonne, Maïté arrive. Croyant bien faire, je mets Maïté à la table avec nous. Au moment où Maïté pose une question, il s'irrite. Edwige, très fatiguée, finit par avouer sa fatigue et se retire dans sa chambre. Sabbah estime que Maïté a tout foutu en l'air alors qu'il se croyait en cours d'emporter le morceau. J'ai bien vu que l'adhésion d'Edwige n'était pas emportée, mais elle a dit : « Je vais réfléchir », et je lui dis que je vais tenter une rencontre avec son disciple ostéopathe qui suit sa méthode en espérant qu'elle sympathisera avec lui.

MARDI 3 JUILLET

Je continue à contenir le rhume avec mon traitement.

Nous avons rendez-vous au Kunigawa avec Chobei Nemoto de passage à Paris (très vieil ami depuis notre rencontre à Tokyo en 1970), mais Edwige,

très douloureuse et fatiguée, ne peut venir. Nemoto est avec sa femme, silencieuse, ne parlant pas français, et sa fille, parlant parfaitement français. On évoque la situation politique française. Je commande un assortiment de sashimis et on m'apporte un plat énorme, puis un rouget grillé qui me déçoit, saké chaud, thé, mais j'ai trop mangé, je me suis gavé de sashimis et je rentre me coucher, abruti.

Malheureusement, à 17 h 30, R-V avec deux personnes qui collaborent à la revue *Hermès* de Wolton pour un numéro sur les antécédents oubliés de la théorie de la communication, et je suis un des réexhumés et réhabilités.

MERCREDI 4 JUILLET

Une ambulance nous conduit au R-V^e S. à Pompidou. Il trouve qu'Edwige est mieux que la fois précédente, elle a moins mal, Neurontin et Durogesic font de l'effet... Malheureusement, elle a une douleur très locale sur le côté, mais S. ne peut l'identifier en tâtant. Rendez-vous est pris pour début septembre avec IRM préalable ; retour en ambulance après une longue attente...

JEUDI 5 JUILLET

Dans la nuit, je vais pisser mais il me sort du sang avec un filament noir du colon ; le matin en allant à la selle, grande hémorragie : sang rouge, mais grumeaux de selle noirs. Je téléphone au docteur K. qui n'est pas là dans la matinée. La secrétaire me dit d'appeler dans l'après-midi. L'après-midi, nouvelle hémorragie. Je retéléphone à K. Il me dit d'aller en urgence à l'hôpital me faire une numération globulaire, fibroscopie, coloscopie. « Quel est l'hôpital le plus proche de chez vous ? – Saint-Antoine. – Je vous rappelle. »

J'annule tous mes R-V ; en attendant, j'avise J.-M. A. qui me dit d'aller à Pompidou, où il me prendra en main et me guidera pour tous les examens... Bon, j'appelle un taxi. Puis appel de K. qui me dit d'aller aux urgences à Saint-Antoine, d'appeler le BIP 313 : c'est le docteur L. S., qui est prévenu... Mais je crains de glander aux urgences, de remplir des formulaires, etc., et je dis que je choisis Pompidou où j'ai un protecteur.

J'arrive dans le bureau de J.-M. qui me prend par la main, me conduit dans une salle d'infirmières où l'on me fait une numération globulaire. Attente de deux heures, la numération est bonne. On veut me garder à Pompidou pour me faire demain matin une fibro et coloscopie. Je dis que j'aimerais rentrer chez moi, car je ne veux pas laisser Edwige seule la nuit.

OK : on me fixe R-V pour 9 h 20 le matin. Si j'ai nouvelle hémorragie dans la nuit, je dois courir.

Edwige est contente de mon retour.

VENDREDI 6 JUILLET

Je me réveille facilement, j'ai frété la veille un taxi *via* American Express car les Taxis bleus et G7 étaient surchargés.

Je me perds au quatrième étage de Pompidou, téléphone à S. qui m'a prévenu qu'il m'apporterait deux lavements pour colo. Il me rejoint avec les lavements et me dit de faire le premier dans la toilette publique qui se trouve dans une salle d'attente. Puis reviens en salle d'attente où effectivement j'attends. S. revient avec une doctoresse G., me confie à elle ; elle me conduit au premier étage à l'endoscopie... Je crains qu'on me demande d'effectuer un second lavement, mais on me dit que c'est inutile. Nouvelle attente, rencontre d'une infirmière qui me reconnaît et me dit son plaisir de me serrer la main. Un docteur m'introduit dans la salle des supplices, il a l'air assez sympa et l'aimable G. est là. Le docteur dit qu'il n'a rien lu de moi ; je lui propose de lui envoyer un de mes livres : « Mais ce n'est pas pour ça que je vous ai dit ce que je vous ai dit. » Avec l'aide d'une puissante infirmière, on me couche sur le côté ; l'infirmière asperge ma gorge d'un liquide que je suppose anesthésiant, puis le tuyau arrive : il m'épouvante, je déglutis et je ne sais comment je l'avale... Le tuyau se promène dans mon estomac, j'ai des haut-le-cœur, l'infirmière me maintient solidement, le docteur pousse des grognements, finalement retire le tuyau : « Bien, rien à signaler. » Et on passe aussitôt à la colo. Cette fois, je peux voir sur grand écran les régions roses de mon colon ; tout me semble rose mais le docteur qui a poussé au max sa sonde (c'est une minicoloscopie sans anesthésie) a trouvé quelques ulcérations qui s'expliquent par mon overdose d'aspirine. Ce n'est pas grave : il me donne une ordonnance, puis j'attends son compte rendu accompagné de deux photos de colon rose avec traces d'ulcération.

Ouf, je trouve par chance un taxi qui vient de débarquer une impotente, et je rentre tout content, téléphonant à Edwige le résultat... Je suis sonné.

Prends de la compote, vais au lit où je reste un certain temps. Edwige souffre du côté. Un point intercostal ? Une nouvelle fracture de vertèbre ?

SAMEDI 7 JUILLET

Un message sur le répondeur de Laurence Baranski m'apprend la mort de Jacques Robin. Le coup provoque en moi une décomposition interne. On

ne s'était pas vus ces derniers temps, j'étais tout concentré sur Edwige, mais j'avais tenu à faire la postface à son livre *L'Urgence de la métamorphose*. Quarante années d'amitié, de compagnonnage, de recherche et d'aspiration communes. Lui était facilement enthousiaste, émerveillé, mais on vivait les mêmes préoccupations, on se faisait l'un et l'autre une culture encyclopédante, on était préoccupés du sort de l'humanité, humanistes planétaires l'un et l'autre...

Cela ajoute à mon épuisement provoqué par fibroscopie et coloscopie d'hier...

Le docteur P. est arrivé ce matin. Au toucher, à la vive réaction d'Edwige au point douloureux, il diagnostique une fêlure de vertèbre et préconise le repos, ce qu'elle ne fera pas.

L'après-midi, je me sens très fatigué et ne peux pas faire grand-chose, laissant le désordre encore gagner, ce qui accroît mon incapacité de réagir.

DIMANCHE 8 JUILLET

Je vais quand même au marché, mon ultime lien direct avec le monde extérieur. Le rôtiiseur a déjà fermé, et mon boucher l'est depuis le 16 juin ; comme il est tard, plus de poisson chez le poissonnier, mais le marché est très vivant et très nombreux sont les déjeuneurs chez les petites Japonaises, l'Italien, le Libanais, le pizzaiolo. Je rencontre E. à qui je confie mes difficultés et angoisses.

LUNDI 9 JUILLET

R-V L'Yvonnet. Il m'apporte le *charango*, cadeau du jeune Ortega ; on examine les textes à réunir pour *Vers l'abîme ?* qu'il compte publier en octobre, on verra tout ça de près en septembre.

L'après-midi, je vais chez Lenôtre Bastille commander un cocktail trente personnes pour mon anniversaire (décalé le mercredi 11).

Après dîner, je me mets au courrier en retard pour donner mes réponses à Catherine demain matin : je brasse une masse énorme.

Je compte arrêter vers 22 h 20 pour voir la fin du *Déclin de l'Empire américain* (j'avais adoré *Les Invasions barbares*), mais Edwige a des ennuis d'ordinateur ; sa souris sans fil ne déclenche plus rien. Je vais changer ses piles, sans résultat. Elle me trouve une autre souris, mais elle n'est pas pour PC ; je l'incite à faire le travail au doigt, sur la surface *ad hoc*, elle dit qu'elle ne sait pas : « Ça s'apprend. » Finalement elle trouve une souris qui fonctionne. Elle cherche sur je ne sais plus quel site à trouver une petite table

en enchères qu'elle voudrait m'offrir pour mettre à côté du beau fauteuil relax, son cadeau de Noël. Elle ne trouve pas. Je m'énerve. Qu'elle téléphone à Zouzou, ce qu'elle fait, et je vais à mon courrier que j'abats comme un bûcheron.

Quand j'ai terminé, me suis déshabillé, vais à la chambre, m'approche d'elle, je vois qu'elle a pleuré. « Mais pourquoi ? – Tu es brutal, méchant. » C'est la petite fille perdue et mon adoration jaillit comme du soleil. « Mais je t'aime je t'adore, pardonne-moi, je suis nerveux. »

Je la revois si mignonne, si charmante avec sa copine de la rue Saint-Roch qui est venue la voir vers les 19 h 30, si ouverte, si confiante (alors que parfois elle se ferme comme une huître). Comme elle me charme toujours... Je le sens tellement fort qu'elle s'apaise, reçoit mes baisers, et nous regardons la fin de *l'Empire amerloque*.

MARDI 10 JUILLET

Drôle de rêve du petit matin.

Ultime courrier avec Catherine avant les vacances.

Christophe livre le champagne millésimé premier cru que je lui ai commandé.

MERCREDI 11 JUILLET

Edwige, très fatiguée, se prépare pour le cocktail, se choisit une robe, est obligée de se reposer souvent. Amita vient, ouvre grand la table pour le cocktail, déplace hors du salon les fauteuils de Mme Lachens (qui les a mis chez nous pendant les travaux dans son appartement).

Les cartons arrivent à 17 heures.

Edwige, inquiète, me fait acheter à Franprix des jus de fruit, pensant que ceux (frais) de Lenôtre seraient insuffisants, me fait acheter aussi chez Guillaume des assiettes en carton, bien que Lenôtre en ait livré vingt, pas mal du tout, en plastique transparent.

Premier invité à 18 heures : Jean-Louis Le Moigne. Puis ils se succèdent. J'ouvre, reçois un cadeau, remercie, fais quelques présentations, repars à la porte, etc. Edwige est assise à l'entrée de la salle à manger ; je lui présente les amis qu'elle ne connaît pas. Ils sont finalement la trentaine, apprécient le champagne et les petits toasts salés, puis sucrés. Tout a l'air cordial.

J'ai à la fin un petit tête-à-tête avec Jean Daniel où je ne peux m'empêcher de lui dire qu'il m'a abandonné quand j'ai été boycotté sur *La Question juive*. Il dit qu'il avait mis six lignes sur le livre en note de son

article, et qu'on ne lui a laissé que « passionnant »... Formidable réussite du boycott, pour le seul livre intelligent contre l'antisémitisme, mais qui a le tort de critiquer Israël et, pour les judéo-intégristes de plus en plus nombreux, de vanter le métissage culturel judéo-gentil. En le quittant, je lui dis dans un élan instinctif que je l'aime.

Amita s'est occupée avec grande efficacité de déboucher champagne, remplir les verres, proposer les petits toasts. En partant, elle emporte cadavres de bouteilles et cartons vidés de Lenôtre.

À 21 heures, les derniers invités s'en vont. Edwige est déjà rentrée dans la chambre. Elle est contente. Moi j'ai bu du champ' de temps en temps, j'ai pris des petites choses salées.

Je montre à Edwige les cadeaux, mais je ne sais plus de qui ils sont. Elle est soucieuse que je ne puisse remercier individuellement des cadeaux singuliers. Parmi ceux-ci, il y a un très beau pull, une belle veste à manches courtes, une superbe chemise lin-soie de Ralph Lauren. Je suppose que ce sont des cadeaux de Simonetta et Michèle Daniel... Il y a vins, champagne, etc.

On se couche assez tard, mais nous regardons au lit le premier DVD du film sur moi, tourné par Gerardo Pardo. Cela commence par des paroles flatteuses de quelques amis, mais ce début complimentant qui se fait à froid me semble inutile. Il faudrait commencer par le commencement, qui commence effectivement aussitôt après, c'est-à-dire ma naissance de fœtus condamné à l'avortement et d'enfant mort-né. Puis le film est bien monté, les images sont belles. Edwige est très mécontente quand, à un moment, j'évoque mes amours passées. Je dois lui proclamer, en toute sincérité et ardeur, qu'elle est la femme de ma vie.

JEUDE 12 JUILLET

Le réveil ne me réveille pas, c'est Edwige qu'il réveille et elle me secoue. Je suis abruti mais dois aller au crématorium du Père-Lachaise pour l'adieu à Jacques Robin. Je n'ai pas trop bu hier soir, mais je ne me sens pas bien. Le 69 me crache à Gambetta, et j'arrive devant le créma où attendent quelques amis. R. me dit que les services secrets américains ont infiltré Al Qaïda et laissent faire quelques attentats pour mieux passer les lois répressives. L'empire du Bien a un besoin désormais consubstantiel de l'empire du Mal. Qui était prévenu des attentats du 11-Septembre et a décidé de ne pas agir pour que le choc permette la grande guerre de civilisation ???

Je vais au distributeur prendre des petits-beurre car j'ai la nausée. Je m'assieds sur une marche du créma. On annonce que le cercueil est retardé par les embouteillages (il vient de Pompidou), j'ai froid, je vais m'asseoir à l'intérieur, dans la soi-disant cafétéria ainsi nommée parce qu'elle dispose d'un distributeur de boissons et d'un distributeur de douceurs. J'attends abruti

jusqu'à ce que le croque-mort en chef m'avise que la cérémonie va commencer. La salle du créma est remplie, on entend assez mal le dernier mouvement du dernier quatuor de Beethoven. De Rosnay évoque le premier la vie et l'œuvre de Jacques, puis c'est moi ; j'avais préparé quelques notes sur ma fraternité avec Jacques, sur sa nature généreuse, enthousiaste, aimante, toujours prête à s'émerveiller. Je cite Hervé Sérieux : « C'est merveilleux une vie aussi justifiée que celle de Jacques. » J'aurais pu lire la nécro que j'ai envoyée au *Monde*. Je termine en disant que ce petit homme était un grand homme, ce que n'ont pas perçu les nains qui règnent sur les idées. La cérémonie continue, le cercueil part vers le feu (le croque-mort, vu le retard, a voulu accélérer, car il y a un mort suivant). Passet fait son discours. Quand tout s'achève, je sors le premier, sans parler à personne, vais vers le terminus du 69 où j'attends longtemps l'ouverture des portes et le départ. Je rentre avec le sentiment d'une énorme crise de foie (de foi), me couche sans pouvoir manger.

Je dors et me sens capable de me lever en fin d'après-midi. Edwige, vaillante, s'était levée et, en dépit de sa souffrance, s'était activée. Comme elle n'a pas faim, nous dînons légèrement l'un et l'autre (brocolis à l'huile d'olive-citron et compote).

Au lit nous regardons le second DVD du film sur ma pomme. Belles images, excellent montage, cela me plaît...

VENDREDI 13 JUILLET

Brutal changement du temps.

À 11 heures, j'ai rendez-vous chez moi avec XXX. Premier entretien pour ce livre que j'ai accepté de faire pour les Éditions du CNRS, renouvelées, dirigées par M. Colosimo. Thème : ma vie de chercheur ; l'idée me plaît. J'ai parlé de ma préhistoire de chercheur, mes intentions, entrant à l'université, de m'inscrire dans toutes les sciences sociales, mon idée « marxiste » d'une connaissance qui intègre les disciplines. Mon idée « marxiste » de l'importance de la détermination sociale. La lecture du *Suicide* de Durkheim qui montre que l'acte apparemment le plus subjectif, le plus individuel, obéit à des déterminations sociales : là où la communauté est forte, peu de suicides ; là où l'individualisme domine, beaucoup de suicides. Je ne savais pas à l'époque que les statistiques pouvaient être faussées (ex. le moindre taux de suicide dans les pays catholiques venant du souci des familles d'obtenir des funérailles religieuses, donc camouflant les causes de la mort).

J'ai pris R-V avec l'acupuncteur qui peut opérer à domicile (indiqué par Brigitte Fischler) ; il vient à 15 heures, installe Edwige sur mon beau fauteuil

(que j'ai pu essayer le jour de mon anniversaire) et la larde de petites aiguilles : premier objectif, régénérer « les énergies » et lutter contre l'œdème des jambes.

Je suis de plus en plus concentré sur le mail : travail, amitiés, affection. Le courrier normal s'est tari. Je lis dans les infos du *Nouvel Obs* qu'un Roumain a porté plainte contre Dieu. Malheureusement, celui-ci ne sera condamné que par contumace.

Criquet vient voir Edwige. Comme elle se sent bien, elle s'endort. Je la retiens pour dîner.

Edwige ressent une gêne respiratoire. Pourvu que l'asthme ne revienne pas.

Le soir, au lit, nous regardons le troisième et dernier DVD du film de Gerardo Pardo. Il a mis sur la fin mon propos sur la mort et ma mort (devant la porte du Père-Lachaise), puis mon « qui je suis », où, commençant par dire que je suis un humain moyen, je termine en avançant : « Je suis l'humanité. » Comme ça me plaît beaucoup, je vais le mailer à Rubén Reynaga.

SAMEDI 14 JUILLET

Edwige se réveille avec étouffement ; le Symbicort, l'hydrocortisone ne la calment pas. Je téléphone à P. qui prescrit Cortancyl 40 ce matin et autant demain matin, ainsi que des aérosols. Je donne le Cortancyl qui semble diminuer le mal (étouffement et douleur de poitrine).

J'attribue la crise à la brusque poussée de chaleur, due à un changement de saison brutal. L'après-midi, je pense qu'il faut se préparer à utiliser l'air conditionné dans la chambre. Edwige cherche dans de multiples dossiers le mode d'emploi et la télécommande qu'elle ne trouve pas, s'énervant, ne pense plus qu'à retrouver le mode d'emploi ; je lui demande en vain de lâcher prise. Elle n'a jamais su lâcher prise. Je dis que je téléphonerai lundi à la société, mais cela ne la calme pas. Elle a un vif souci de l'ordre mais son ordre est désordonné, elle ne sait plus où elle a rangé telle ou telle chose.

Dans la journée, elle a de moins en moins de souffle, elle reste souvent au lit mais n'accepte pas qu'on dîne dans la chambre. On dîne donc à la salle à manger pour regarder sur Jimmy *NYPD Blue*, série que j'adore, avec des personnages qui me sont devenus amis ; j'ai préparé le bar sauvage. Elle en prend avec plaisir mais n'arrive pas à manger beaucoup.

On se couche vers 23 h 30, on regarde encore quelques infos, j'éteins.

Du 14 juillet je n'ai rien vu, il fut invisible, inaperçu, à part à un moment de la matinée : de forts vrombissements d'avion. Le soir, j'ai vu le défilé européen. Il faudrait que je fasse la part des bonnes initiatives de Sarko et la part de ce qui me paraît mauvais et dangereux... Attendre encore six mois pour voir clair.

DIMANCHE 15 JUILLET

J'ai bien dormi, je suis persuadé que la nuit a été paisible pour Edwige et que son asthme s'est amélioré. Vers 10 heures, l'infirmier HAD arrive. Je réveille Edwige, elle étouffe, ne peut parler, je lui apporte Symbicort, Bronchodual, hydrocortisone Cortancyl, elle a très mal à la poitrine et, de

plus, aux fesses, une rougeur qui tend à s'encroûter. Je joins P. au téléphone qui me répète ce qu'il avait prescrit hier, que l'aérosol est nécessaire. L'infirmier sort l'appareil à aérosol remis depuis un an ou plus, il me montre comment faire ce que j'avais oublié, et l'aérosol se met en marche. Edwige a 37,5° de température ; l'infirmier estime que c'est normal vu la congestion...

Elle reste longtemps impotente.

Pendant longtemps, elle ne pourra marcher, le moindre pas provoquant l'étouffement...

Calvaire pour aller au cabinet (refuse la cuvette).

Le plus terrible, c'est que, même au plus mal, l'ordre et la propreté priment ; elle remettra le pli d'une serviette, déchirera un papier à jeter. Puis, vers 14 heures, se sentant moins mal, elle viendra à table à la cuisine où je lui servirai le reste du bar, très bon froid, des haricots verts à la libanaise qu'elle n'aimera pas et un peu de ricotta.

En allant se faire les dents, elle crache jaune-vert, me le dit ; je téléphone à P. qui reconnaît l'infection et prescrit Zitromax. Comme je n'en ai pas (et que nous sommes dimanche) il conseille un autre antibiotique, un comprimé matin et soir.

À 16 h 30, elle prend un second aérosol, et voilà qu'elle veut s'occuper des serviettes à changer, du linge à laver... Au lieu de rester au repos, toute amélioration l'active de façon irrésistible.

Hier soir, j'ai voulu lui éviter un geste (jeter je ne sais plus quoi), elle s'est écriée, irritée : « Laisse-moi vivre ! » Cela me rend dingue, alors que je fais tout pour qu'elle vive, qu'elle prenne tout ce que je fais pour sa vie comme un empêchement de vivre ; c'est une de ses folies liées à l'incapacité d'arrêter une pulsion. Aujourd'hui, malgré sa crise d'asthme, je l'ai surprise à fumer, ce qu'elle a trop tard tenté de camoufler.

N'empêche, sa crise est due aussi à une infection.

Est-ce que je pourrai mardi faire l'aller-retour à Avignon où je dois parler au théâtre d'idées sur la Résistance ?

Incapable de se reposer après l'aérosol, elle en perd tout le bénéfice, s'essouffle et s'étouffe en allant de-ci, de-là, prend Bronchodual sur Bronchodual, dit qu'elle a à faire et ne se repose pas, puis me demande lui mettre du Clear Cream sur ses crevasses, puis la Cold Cream sur son début d'escarre au derrière. Puis nouvel aérosol de 20 heures, puis Tarceva qu'elle a oublié de prendre l'après-midi.

Je dois m'affairer jusqu'au dernier aérosol de minuit après avoir fait le dîner (boudin aux pommes qui lui a plu). Je pense qu'en situation de crise, il faut un infirmier ou une infirmière ; je n'en ai pas les qualités professionnelles et, quand elle ne peut plus marcher, je ne peux la porter. Je suis de mauvaise

humeur de penser qu'elle refuse toute aide extérieure. Elle voit que je ne suis pas gentil avec elle, elle me reproche de crier quand je lui crie de se reposer...

J'essaie, avant qu'on s'endorme, de l'embrasser et qu'elle m'embrasse. Il est 1 h 30 du matin.

LUNDI 16 JUILLET

Elle a passé une nuit de sommeil mais se réveille étouffant au petit matin, réclame l'hydrocortisone : « Vite, vite, j'étouffe ! » Je cours à la cuisine, lui apporte l'hydrocortisone. Faut-il encore le Cortancyl 40 que P. avait limité à quarante-huit heures ? « Oui, encore un jour, puis vous arrêtez. » Comme elle veut aller à la salle de bains ou à la toilette, je ne sais plus, je lui remplis son portable d'oxygène ; une fois remplie, la cuve fuit. Déjà elle s'est vidée à l'excès car, depuis la crise d'asthme, je lui donne du 2,5 et du 3 au lieu du 1,5 et la cuve ne tiendra pas jusqu'au jour du changement vendredi ; elle ne tiendra peut-être pas cette nuit, vu que la jauge est inférieure au quart et s'approche du zéro. Je téléphone à l'AMS, mais comme la cuve fuit à l'excès, comme une locomotive, je cours à la cuisine prendre un verre d'eau chaude, seul remède pour la calmer. Edwige crie que j'inonde tout, que je fais des saletés, demande une serpillière ; je cours à la cuisine pendre la serpillière, la cuve continue à fuir. Edwige hurle qu'elle a besoin de Cortancyl et suffoque. Alors moi qui dois à la fois juguler la fuite, chercher un nouveau verre d'eau chaude qui, lui, la calme mais inonde, je prends la serpillière, la tords sur le lavabo, la remets à terre à côté de la cuve, je cours lui chercher eau et Cortancyl... Je réussis à avoir AMS au téléphone à qui je fais part du besoin urgent de cuve et du problème de fuite. Ils me promettent une cuve pour l'après-midi.

Edwige en dépit de la poussée d'asthme tient à aller à la cuisine pour le petit déj'... Puis, au lieu de retourner au lit se reposer comme elle me l'avait annoncé, elle me dit qu'elle a des tas de choses à faire, et moi, je ne sais comment, je lui dis qu'il faudrait en période de crise un infirmier professionnel. Alors elle explose : « Ne fais rien, je vais me débrouiller toute seule ! » (et pour son aérosol, elle renverse les éléments par terre).

L'idée de l'infirmier l'enrage... On arrive à l'heure de midi. « On déjeune, dit-elle. – Oui », et je lui prépare le foie de veau que j'ai pris pour elle, puis la salade de tomates cœur-de-bœuf avec mozzarella di bufala et basilic. À table, elle est fermée et persuadée que je suis sans pitié pour elle, malade. Tout cela est trop grotesque, trop affreux, trop imbécile, je commence à pleurer, puis éclate en sanglots. Alors elle me tend la main et me dit qu'elle est ma petite maman... elle a viré de personnalité. Mais moi je reste atteint, écrasé...

J'étais crevé, ai voulu me recoucher et elle m'a annoncé qu'elle se coucherait avec moi. Mais le temps passe. Elle me réveille car les livreurs de la cuve ont sonné. Je m'en occupe, mais elle tardera à se mettre au lit, et moi je dois me lever pour aller à la pharmacie, et peut-être faire cette interview sur le bonheur que j'avais reportée quand le mec m'a téléphoné en pleine crise.

Je suis groggy, abruti, découragé, vidé.

Bon, je descends à la pharmacie et au traiteur.

VENDREDI 20 JUILLET

Je récapitule les journées précédentes.

Comme lundi soir la situation bronchique d'Edwige semble stabilisée, je maintiens mon départ le lendemain matin pour Avignon.

Sa respiration nocturne est rauque, sifflante, mais elle dort. Au petit matin, je me lève, prépare son petit déj'. Au moment de partir arrive l'HAD ; je la réveille, elle ne suffoque pas trop, tout va mieux, je pars rassuré, prends l'autobus pour la gare de Lyon. Arrivée dans la chaleur sèche, plein soleil, crissement de cigales dans la gare TGV où m'attend Nicolas Truong. Plein de vacanciers, familles avec enfants, sacs de camping qui débarquent. Eh oui, ce sont les vacances. C'est le Midi que j'ai perdu.

L'air conditionné du TGV m'a bouché le nez mais on va me procurer de l'Oscillococcinum. On va au restaurant dans un jardin, sous les arbres et parasols, lieu charmant où je prends gaspacho et poissons grillés. Puis on va dans la salle : elle est bourrée et la sécurité interdit l'entrée à des dizaines ou centaines de personne (il y en aura eu mille en tout, me dira l'organisateur) qui resteront dans le jardin à écouter les haut-parleurs. Truong démarre par une question sur la Résistance... Et je me lance, les souvenirs affluent, je passe de la résistance au nazisme à la résistance au communisme stalinien, puis à la nouvelle résistance contre l'alliance des deux barbaries, puis à la « mauvaise » mondialisation pour la « bonne » mondialisation. Je rappelle ce que j'ai appris adolescent à l'école frontiste : « la nécessité de toujours lutter sur deux fronts ». Je rappelle mes silences quand on calomniait les trotskistes et au moment du procès Kravtchenko, ce qui explique que je n'aie pu me taire quand on a calomnié Messali et les messalistes, etc. Beaucoup d'applaudissements puis des remerciements à la sortie. On boit un petit verre dans le jardin avant de reprendre le TGV.

J'ignorais, et Edwige plus tard au téléphone ne me l'avait pas dit, qu'au moment de ma conférence (où j'avais éteint mon portable) elle avait eu une crise d'étouffement et que Mme Lachens, affolée, avait appelé le docteur A., lequel avait prescrit pendant une heure ou deux une dose massive d'oxygène... Qu'a-t-elle fait ? Elle est allée une fois de plus au-delà de ses

forces, elle a fumé plus que de coutume hors de ma présence...

Au retour, Mme Lachens, en me rendant la clé que je lui avais heureusement confiée, me raconte la crise. J'étais si heureux de ma sortie à Avignon et je suis effondré.

Nuit de mardi à mercredi très mauvaise, réveil étouffant, l'infirmier HAD pense qu'il faut hospitaliser Edwige, moi aussi, il prévient P. qui le pense aussi. Elle dit qu'elle n'ira à aucun prix à l'hôpital. Elle est passée à 4-5 d'oxygène quand elle est réveillée ou debout, et je baisse d'un litre quand elle dort (risque d'arrêt cardiaque).

Finalement, P. la convainc de rester quatre jours au lit sans quitter la chambre et de multiplier les aérosols. Mais les aérosols avec le masque nasal ne font guère d'effet, son nez est totalement bouché. Je laisse un message au répondeur d'A.

Je vais acheter une table de bridge au BHV pour qu'on puisse prendre les repas dans la chambre : elle a demandé une table de bridge parce que c'est plus joli qu'une table pliante de camping. Du coup, je traîne le carton d'une lourde table en acajou rue de Rivoli, sous le soleil, en allant vers la station de bus puisqu'il n'y a pas de taxi. Un jeune chauffeur de taxi me voyant ahaner avec mon grand carton s'arrête et accepte de me prendre jusque chez moi.

J'arrive crevé, me mets au lit un bout de temps. Il faut dire que j'ai été réveillé en sursaut le matin par le téléphone de l'HAD qui sonnait en bas, sans réponse. J'avais éteint très tard la veille, puisque rentré à 22 h 30 ou plus : on a dîné vers 23 heures, la toilette d'Edwige a duré jusqu'à minuit, et on a regardé, enfin j'ai regardé car elle s'était endormie, *Le Secret magnifique*, beau mélodrame de Douglas Sirk, histoire d'une rédemption par l'amour, où je retrouve la vérité que j'ai acquise en lisant *Crime et châtiment* à treize-quatorze ans. Bref, j'éteins à 2 heures du mat' et le téléphone HAD me secoue, m'extirpe avec brutalité d'un profond sommeil, et je reste hagard toute la journée.

Jeudi 19, je réveille Edwige à 9 h 30, heureusement car l'infirmier HAD arrive peu avant 10 heures. Il préconise une fois de plus l'hospitalisation. Moi, de mon côté, j'ai pu contacter A., heureusement à Paris jeudi et vendredi, qui lui réserve une chambre en pneumo pour aujourd'hui. Elle semble ébranlée, d'autant plus qu'elle est de jour à 4 ou 5 oxygène (j'ai dû faire remplacer en catastrophe lundi la cuve à oxygène qui ne pouvait attendre vendredi, jour normal du remplacement). Je manigance un plan : que la professeure Y. téléphone à Edwige et lui propose une consultation : si tout va, elle la renvoie chez elle. Bref, je compte là-dessus.

À 10 h 30 arrive l'acupuncteur ; je lui demande de traiter nez, gorge, bronches, pour débloquer. Edwige a horreur des petites aiguilles, il faut chaque fois la reconvaincre. J'espère que le traitement va aider. D'un autre côté, j'avais dégotté un terminal d'aérosol, non plus masque nasal mais palette

à introduire dans la bouche, ce que, dans le temps, Edwige préférait et qui semble indispensable avec le nez bouché. Comme elle a accepté de rester en chambre, en dépit de son dégoût, j'apporte une cuvette pour qu'elle fasse ses bains de narines avec le sérum physiologique. Il lui vide une substance purulente, elle se sent dégagée, elle fait l'aérosol, et je baisse l'oxygène à 3, ce qui ne la gêne pas. Là-dessus téléphone de Marielle, la secrétaire d'A., qui lui dit que son lit est prêt ; Edwige lui dit qu'elle se sent mieux et n'ira pas à l'hôpital.

En début d'après-midi, téléphone de la professeure Y. Edwige lui dit qu'elle se sent mieux et, au lieu de lui proposer la consultation, la pneumologue lui conseille de consulter un médecin traitant et en cas de péril de se rendre aux urgences, conseil standard qui, du coup, nous coupe de la possibilité d'hospitalisation. C'est vrai qu'elle est un peu mieux, mais je crains le week-end du 21 juillet : A. repart aux Baléares, beaucoup de médecins et personnels hospitaliers en vacances... Qui me retirera du cœur le poignard de l'angoisse ???

Après une sortie nécessaire à la pharmacie pour réapprovisionnement de médicaments vitaux, je passe la journée à m'occuper d'Edwige : aérosols et compagnie.

Je laisse les fenêtres sur rue fermées car la gardienne Isabelle m'avise que le voisin à gauche de mon bureau a protesté auprès d'elle parce que ma chatte (Micha) s'est introduite chez lui, s'est installée sur son lit et qu'il est allergique aux poils de chat. Donc nécessité d'installer une grille. Zouzou et Yves se chargent de l'affaire, mais je crains que ce voisin irascible brutalise Micha, et j'envisage même avec horreur qu'il puisse la jeter par la fenêtre.

De temps en temps, je prends des notes pour la « méditation » et, de plus en plus, je veux m'y consacrer, bien que je vais être occupé à voir les textes réunis pour *Vers l'abîme ?* et en faire le texte ultime. Mais je vais être aussi occupé par la correction des conversations pour le livre CNRS sur le métier de chercheur.

Mais il me manque l'élan, l'ardeur, ce que j'ai ressenti pendant deux heures à Avignon. Sans enthousiasme, je crève.

Ce matin vendredi, amélioration. Sa respiration nocturne s'est améliorée. Elle se réveille vers 10 heures et quelque, elle a un besoin urgent d'hydrocortisone que je lui apporte, puis je lui apporte petit déj', elle va au cabinet (épisode diarrhée depuis hier après constipation). L'infirmier HAD arrive, je fais patienter, puis l'introduis, vais à la cuisine, puis j'ai le temps de me mettre un peu au Mac pour prendre ces notes, puis je lui donne des dosettes de sérum physiologique, qui montrent que le nez est encore encombré, puis l'aérosol. Retour à cuisine. Je n'osais prendre un bain de crainte de l'arrivée de l'HAD ; maintenant, je dois attendre qu'Yves vienne prendre les mesures du balcon pour la grille, puis je retourne vérifier les

artichauts. À ce moment, j'entends, proche, la voix d'Edwige qui a quitté sa chambre. « Que fais-tu ? – Je suis à la cuisine. Pourquoi ne m'as-tu pas sonné ? – Encore des reproches ! » Elle s'assied à bout de souffle. Elle est venue sans oxygène ; elle est évidemment inconsciente qu'elle m'angoisse. Depuis ce matin, j'ai comme un point de côté (à gauche), un sentiment d'essoufflement.

Je l'ai ramenée à la chambre. Elle me demande ce que j'ai à faire cet après-midi ; je lui dis que je dois m'occuper d'elle, aérosol, etc. « Mais je peux le faire toute seule. » Et ça recommence... il y a une tache de connerie aveugle dans son esprit.

Elle me fait passer de l'adoration à la colère.

Hier ou avant-hier, je ne sais, j'ai pensé : c'est la Vierge des glaciers. Ce conte d'Andersen m'avait fait un effet fabuleux. C'est l'histoire d'un jeune et hardi montagnard suisse, Rudi, qui fait une chute dans une crevasse. La Vierge des glaciers le saisit par le pied qu'elle embrasse, il se dégage. Puis il se marie, fait avec son épouse une promenade sur le lac Léman, la tempête se lève, la barque chavire, la Vierge des glaciers se saisit de Rudi : « Je t'avais embrassé le pied, maintenant je t'embrasse la bouche », dit-elle à peu près. Et moi, j'avais à la fois de la terreur et de la fascination, plus encore, une attraction fatale pour la Vierge des glaciers... Une blonde sûrement, comme Edwige.

Ces derniers temps j'ai relevé :

Havelock-Ellis : « L'ensemble du caractère religieux du monde moderne est dû à l'absence d'asile à Jérusalem. »

De je ne sais plus qui : « Une secte ou un parti est un élégant anonymat pour épargner à un homme la peine de penser. »

Il y a dix ans est né au MIT l'*affective computing* qui apprend à détecter les émotions humaines, premiers pas peut-être vers les machines douées d'affectivité...

Jean Rostand : « Je suis très optimiste quant à l'avenir du pessimisme. »

Anaïs Nin : « Nous ne voyons jamais les choses telles qu'elles sont, nous les voyons telles que nous sommes. »

Et ceci, qui est illuminant pour moi : « Il est des fidélités qui sont pires que des trahisons » (pensée apprise au Vietnam par Mireille Gansel).

« Pour soulever un poids si lourd, Sisyphe, il faudrait ton courage ! », Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, « Le guignon ».

Ses petites manies, ses obsessions ne doivent pas me faire oublier ses souffrances et son immense courage...

Caroline est arrivée ; occupé toute la journée au soin d'Edwige, et à celui

de la maison. Je vais prendre mon bain, puis aller au marché.

À 17 heures, au moment de descendre, téléphone de Santa di Siena à qui j'avais donné R-V et qui se trouve dans la cour de mon immeuble. Je lui dis de m'attendre et elle vient avec moi au marché. Cette chère fidèle et ancienne amie de Lecce fut une des premières adeptes italiennes de la pensée complexe. Je suis gêné de ne pas prendre un repas avec elle, mais je suis entièrement accaparé par la situation d'Edwige...

J'ai pris au marché carpaccio, bar de ligne, paëlla, légumes, fruits. Je la quitte sur le pas de ma porte en envisageant une rencontre demain midi pour l'entretien qu'elle voudrait faire pour sa revue.

En fin d'après-midi Edwige est très essoufflée. A-t-elle fumé ? Régression pulmonaire, on passe l'oxygène de 2,5 à 3. Retour de l'angoisse ; je regrette amèrement de n'avoir pu la conduire à Pompidou, et voilà le week-end qui commence. Retour de l'angoisse.

Solitude. Irène travaille à un livre et me laisse tomber pensant que je suis responsable de ma situation.

Cloîtré, je demeure lié au monde grâce aux mails ; parmi tant de spams, d'annonces et de textes oiseux, il y a des messages amicaux, des échanges affectueux.

Le soir je prépare le carpaccio pour le dîner avec auparavant une soupe protéinée pour elle ; elle dîne très peu, n'a pas faim.

On regarde un DVD intéressant de Rudolph Maté : *Mort à l'arrivée*.

SAMEDI 21 JUILLET

Elle a correctement dormi. Moi aussi ; pourtant, je me lève très lourdement à 9 heures. Je prends tôt le bain au cas où l'infirmier HAD sonnerait. En fait, il sonne alors que je m'apprête à me raser. Il fait ses soins. Après l'aérosol elle demeure essoufflée, et le reste de la journée je me demande s'il faut passer à 4...

Il faut l'hospitaliser lundi pour les gaz du sang, voir l'état des poumons, trouver le nouveau traitement adéquat. Je suis persuadé que cette crise a encore dégradé sa capacité respiratoire et je pense que les cigarettes qu'elle a recommencé à fumer (clandestinement) ont contribué à cette chute... Je crains la catastrophe.

J'ai réduit hier soir et ce matin le Neurontin et voilà que la douleur disparue à l'aine revient. Elle souffre beaucoup. Étendue sur le coccyx, elle a rougeur et noirceur préluant l'escarre qu'il faut absolument éviter...

Je vais dans notre chambre pour rester avec elle, elle s'endort et je reviens au Mac pour ce journal. N'ai pas encore inscrit le plus gros du Pérou.

Pourvu que ça ne s'aggrave pas demain. J'ai téléphoné à A., en vacances aux Baléares, qui pourra préparer l'hospitalisation... Je crois que j'ai rarement été aussi inquiet.

Dîner, j'apporte une paëlla qui lui plaît, puis on regarde toujours avec grand intérêt et plaisir *New York Police Blues*. On approche de 23 heures, elle tient à faire le long chemin jusqu'à la salle de bains pour les dents, ne voulant ni la cuvette ni le petit lavabo du chiotte voisin, ne voyant que la saleté et non le danger d'étouffement. Je prends l'oxy portable, la conduis à la salle de bains. Là, elle se met sur le trône, me demande de quitter les lieux ; je retourne à la chambre, lui apporte la sonnerie d'appel et je lui dis de faire attention : « Tu es en situation périlleuse. » Elle explose, dit que je veux l'angoisser, j'essaie de lui faire comprendre que c'est une mise en garde : « Non, tu veux me tuer ! » Je jure que je veux la sauver, elle crie, étouffe...

Mais que faire, que ne pas faire ?

Quand, avant le dîner, j'ai dit qu'elle avait besoin d'être hospitalisée lundi, elle a dit qu'elle n'ira à aucun prix, je l'entends gémir.

Elle suffoque encore, et son oxygène portable ne va pas au-delà de 4. Son délire tombe, elle me laisse essuyer son verre à dents, essuyer le lavabo, se lève ; je l'accompagne en tenant le portable, elle s'assied sur le lit, je m'assieds auprès d'elle, elle voit mon visage décomposé, et me dit « merci, merci », mes larmes coulent. Je lui dis que je fais tout pour la sauver, elle se remet en humeur en disant qu'il ne faut pas l'épouvanter... On va recommencer. Non, on se calme, on s'embrasse.

Il faut absolument qu'elle puisse aller en consultation à l'hôpital lundi pour une radio des poumons, gaz du sang et surtout avoir un nouveau traitement.

Puis je repense au « elle a raison » de P. A. Oui, elle a raison de s'aveugler, elle a raison de ne pas voir l'épée de Damoclès. C'est cela que je devrais comprendre en profondeur au lieu de voir l'erreur et l'aveuglement seulement. C'est un lucide aveuglement mais qui est quand même aveuglement. Mais, en même temps, cela l'empêche de prendre des précautions, d'accepter des contraintes et les soins nécessaires.

DIMANCHE 22 JUILLET

Edwige redevenue tendre avant de s'endormir, j'ai regardé une série police new-yorkaise pas mal avant d'éteindre.

Réveil dans la nuit, quinte de toux, elle va au cabinet, puis de là elle se dirige, sans oxygène, vers l'entrée ; j'avais vu qu'elle s'était débarrassée de son alèze mouillée, la toux avait dû la faire uriner ; elle va en effet chercher un pyjama neuf dans le placard *ad hoc*, revient au cabinet, se change, je l'aide pour le pantalon, elle retourne au lit, reste assise, je l'aide à mettre ses jambes

sur le lit. Ne veut pas être couverte, a trop chaud ; un peu plus tard, me demande le pyjama. On se rendort, je me réveille parfois quand elle tousse. J'avais mis l'oxygène à 2 pour la nuit, je le remets à 2,5.

Je me réveille en sursaut au moment où mon rêve cherche vainement un restaurant au 72 rue de La Michodière... J'ai sommeil, veux dormir, mais me lève, prépare mon thé. Il est 9 h 30 et l'infirmier HAD sonne à la porte. De plus en plus tôt. Je dois la réveiller, il lui fait quelques soins, s'en va, je lui prépare son petit déj', mais quand j'arrive avec le plateau, elle s'est rendormie. Je me recouche, dors vaguement, mais me lève pour bain, gymnastique, habillage, et bien sûr marché. Pas d'enthousiasme, je sais que beaucoup de commerçants sont fermés, et que mon amie et confidente E. n'est pas là et, comme on lui a volé son portable, je ne peux la joindre...

Retour du marché. Edwige entre sommeil et réveil. Toujours 2,5 d'oxygène. Douleur à ses crevasses au talon. La douleur dans l'aine étant revenue hier (je lui ai donné deux Actiskenan), je rétablis la dose de Neurontin à 500 deux fois par jour, que j'avais baissée hier à 400.

Je pense à mailer au Pérou pour qu'on me trouve une autre casquette car je ne sais plus où j'ai perdu/oublié ma belle casquette d'alpaca.

Je téléphone à J.-M. qui me reçoit de ses Baléares. Comme Edwige refuse obstinément l'hospitalisation, je lui demande s'il peut organiser une consultation pour elle au plus tôt, comportant gaz du sang, radio des poumons et enfin et surtout traitement *ad hoc*. Il me dit que la professeure Y. ne donnera pas cette consultation (d'ailleurs, elle est très froide avec moi bien que je lui aie offert, puisqu'elle est fille d'un Salonicien, le livre sur mon père ; mais elle doit penser que je suis un juif-antisémite, traître et s'auto-haïssant, selon la légende répandue par les fanatiques auprès des connards). Mais il va contacter une autre pneumologue très sympa ; demain matin, je devrai téléphoner à sa secrétaire, Marielle, pour qu'elle l'appelle et puisse organiser par elle la consultation...

En attendant, Edwige reste à 2,5 ; elle dit que l'aérosol ne lui fait pas d'effet. Est-ce que le Bricanyl aurait perdu son effet ? Il était l'été dernier entreposé dans notre salle de bains durant la canicule et il ne peut supporter une température supérieure à 25 degrés... Mais il est dans une enveloppe métallisée hermétique. Que penser ???

Au déjeuner, melon, que je trouve délicieux mais qui ne plaît qu'à moitié à Edwige, reste du bar d'hier, et amandes fraîches qu'elle prend avec gourmandise. J'ai acheté au marché une salade de poulpe et anchois marinés pour qu'elle ait des protéines.

Au dîner, elle a très, très froid ; je lui frotte à plusieurs reprises le dos. Je veux croire à une baisse de tension, je lui donne le thermomètre : 38,3... J'appelle P. mais il est dans l'avion de retour ; j'appelle A. qui me dit qu'il faut l'hospitaliser d'urgence, la mettre sous perfusion et antibiotiques. Je le dis à Edwige qui veut attendre jusqu'à demain matin. A. me dit que je peux l'appeler dans la nuit et il prévendra Pompidou d'une éventuelle arrivée

nocturne. Je sentais bien qu'il y avait eu un tournant fatal...

LUNDI 23 JUILLET

Elle a bien dormi, paisiblement et, ce matin, elle n'a pas de fièvre ; j'écarte l'hospitalisation (du reste, elle continue à la refuser énergiquement). A. a donc dit à Marielle, sa secrétaire, d'organiser une consultation avec examens et elle contacte J. W. qui, dicit A., est une jeune doctoresse sympathique. Quand je téléphone à Marielle vers 10 h 30 comme prévu, elle me dit qu'Edwige est attendue au plus vite à l'hôpital de jour. Le temps qu'elle prenne son petit déj', que j'appelle l'ambulance qui non seulement tarde mais se trompe de bâtiment et monte au cinquième étage du bâtiment voisin, on arrive à 13 heures à Pompidou. À l'arrivée, l'ambulancier ne trouve plus la carte Vitale d'Edwige qu'il m'avait demandée, fouille partout sur son siège, sous son siège, ne la trouve pas, nouveau retard, puis finalement la trouve sous des papiers sur le rebord de son pare-brise.

Au quatrième étage, on croise une infirmière pour l'hôpital de jour ; elle dit que c'est elle qui s'en occupe mais que l'hôpital de jour ferme à midi, elle dit qu'on est en retard, elle sait qu'elle doit faire une prise (très délicate et douloureuse) pour vérifier les gaz du sang, mais me dit d'aller aussitôt aux admissions. Je laisse dans un carrefour du labyrinthe pompidolien le brancard, les infirmiers, Edwige, l'infirmière, vais aux admissions où je fais une petite queue. Quand j'en sors avec le bulletin d'admission, personne là où j'ai laissé Edwige. Je suis paumé, erre, demande à une infirmière de rencontre où est Edwige, on me fait aller de couloir en couloir en divers lieux où je ne la trouve pas ; finalement, par chance, je croise l'infirmière du début (qui était très mécontente de nous voir arriver alors qu'elle « allait partir »), qui me dit que ma femme est au bout d'un couloir. Elle est effectivement sur un fauteuil d'attente, dans le couloir, avec un obus d'oxygène sur le côté, elle-même anxieuse de m'avoir perdu. Arrive la jeune doctoresse qui fait un petit interrogatoire rapide, je lui donne l'ancienne ordonnance de son chef. Quand elle revient, elle dit que la prof. Y. est mécontente que nous ne l'ayons pas appelée. « Mais, lui dis-je, quand Edwige l'avait appelée vendredi pour lui demander une consultation, elle avait dit froidement qu'elle ne donnait pas de consultation et lui conseillait de s'adresser à son médecin traitant et, en cas d'urgence, aux urgences. » J'oublie de lui dire que j'avais tenté pendant deux ou trois jours, en vain, de joindre Y. au téléphone, toujours occupée. Puis je lui dis que, de toute façon, on ne pouvait l'appeler ni samedi ni dimanche, où elle est absente.

L'infirmière vient faire les gaz du sang à Edwige dans le couloir, au lieu de l'installer dans une pièce d'infirmière comme il y en a dans ce service, ni même dans un lit. « Mais ils sont tous occupés », dit-on. Je ne me doute pas

encore de l'irritation de la doctoresse Y. qu'on ne verra du reste jamais, mais qui se manifestera par l'intermédiaire de la doctoresse W., et qui probablement a donné l'ordre de ne pas examiner Edwige après les gaz du sang. Quand la doctoresse W. revient, elle annonce que les gaz du sang ne sont pas catastrophiques, qu'elle peut rentrer chez elle, mais avec un traitement de huit jours à forte dose de cortisone. Puis revient encore dire que la doctoresse Y. lui suggère d'entrer en contact avec un pneumologue privé. Alors que c'est l'année dernière, au sortir d'une réanimation, que le service a dit à Edwige qu'elle devrait être suivie par un médecin de l'hôpital (et ce fut le médecin-chef du service Y.). Je dis à la petite doctoresse que dans l'état d'Edwige qui, après sa double fracture, ne peut circuler qu'en ambulance, il est impossible d'aller chez un pneumologue privé qui, de plus, ne se déplace pas. Je vais comprendre très lentement que la doctoresse Y. est mécontente que A. ait court-circuité son pouvoir et elle le fait payer à Edwige ; je comprendrai lentement le caractère humiliant de l'attente dans le couloir et, très satisfait sur le moment du résultat du gaz du sang, je comprendrai trop tard que, probablement, Y. a interdit tout autre examen (alors que j'avais apporté les précédentes radios, les comptes rendus quotidiens de l'état pulmonaire, les infos HAD).

Trop content sur le moment du résultat des gaz du sang, je me concentre sur l'attente des ambulanciers de retour. Je ne m'attarde pas non plus sur le fait que la doctoresse a dit à Edwige que le rétablissement prendrait plusieurs semaines, c'est-à-dire plusieurs semaines d'extrêmes limitations dans la déambulation.

Une fois de plus, l'ambulance tarde. Je leur téléphone au bout d'une heure ; ils répondent qu'ils arrivent dans les vingt, trente minutes ; au bout d'une demi-heure, retéléphone – ils sont dans l'hôpital. Arrivent peu après un jeune Noir style Yannick Noah et une blonde plaisantant qu'on a déjà vue, et c'est reparti. Dans l'ambulance, Edwige s'inquiète du trajet, et on commence à prendre conscience du mauvais accueil subi.

On arrive chez nous à 18 heures. Je suis crevé, je me suis levé très difficilement le matin et seulement parce que je savais que l'HAD devait arriver. Il faut nourrir les minettes, il faut téléphoner à A. pour la consultation... Je suis crevé, donc, mais elle souhaite que j'aille au Monoprix de la rue Saint-Antoine pour lui trouver une chemise de nuit en « pur coton », et puisqu'on y trouve le Purina offert il y a quelque jours par Maïté, qui fait le régal des minettes qui lèchent jusqu'à l'enveloppe métallique de ce produit...

Comme j'ai l'esprit fatigué, je ne pense pas que le Monoprix est en face du début de la rue de Turenne et qu'il suffit que je prenne le 96. Non, je vais sur le boulevard Beaumarchais pour prendre le 20 ou le 65 jusqu'à la Bastille puis rue Saint-Antoine à pied croyant que le Monoprix est assez proche de la Bastille. Le boulevard est encombré comme jamais. Je décide d'y aller à pied, je vais jusqu'à la rue du Pas-de-la-Mule, descends à la place des Vosges, prends la rue de Birague et, connement, au lieu d'aller vers la droite sur Saint-

Antoine, je vais sur la gauche presque jusqu'à la Bastille sans trouver évidemment le Monoprix. Marche arrière. Je m'enquiers auprès d'un marchand de journaux qui me confirme que c'est tout droit. Je trouve le Monoprix où je suis surpris de rencontrer Maïté ; elle devait aller chez nous faire la kiné d'Edwige, mais Edwige, fatiguée, m'avait dit de la décommander. Elle m'aide à trouver la chemise de nuit, une rose gentille, elle va au sous-sol me prendre le Purina, je lui propose un verre que nous prenons au bistrot du coin de la rue Saint-Paul. Deux brouilly avec un peu de charcuterie... Je lui dis ma fatigue, je lui dis qu'il faudrait une garde l'après-midi pendant cette période de crise...

Pour le retour, je cours à un 96 qui arrivait à sa station, j'y monde haletant. Il est bourré. Une dame mince me propose la moitié de son siège, je la remercie en lui disant qu'elle est comme saint Martin : « Je n'ai pas de manteau, dit-elle. – Oui, mais dans l'autobus, un demi-siège a la même valeur. »

Nous descendons ensemble à Saint-Claude, je remercie encore sainte Martine. Edwige essaie d'arranger son téléphone qui ne reçoit plus les appels à la suite de je ne sais plus quelle manipulation qu'elle a faite. Déjà mon fixe est naze et voilà des mois qu'il faut que j'aille le changer, j'aurais dû y aller samedi, mais j'étais crevé...

Alors je donne le Purina aux minettes qui en sont folles, je prépare le dîner de pâtes. En allant vers la chambre, je la croise dans le couloir avec son oxygène portable. Elle allait vérifier les produits livrés par TempsL qui se trouvaient sur la table de la salle à manger. Elle revient sur ses pas, mais ces quelques pas l'ont terriblement essoufflée : une fois de plus, je constate qu'elle va au-delà de ses limites et qu'elle en est inconsciente...

Quand je téléphone à A. (toujours à Majorque) pour lui faire le compte rendu de la « consultation », il dit : « J'ai honte. – Mais tu n'as pas à avoir honte. – J'ai honte pour elle, j'ai honte pour l'hôpital. » Je lui dis ma situation avec Edwige, mon épuisement. « Elle te tue, elle veut te punir... – Oui, mais c'est totalement inconscient chez elle. »

Certes, cela ne se passe pas comme entre sa mère et Guy Albot. Elle manifestait hargne et méchanceté permanente envers Guy alors qu'Edwige a de grands moments d'amour et de tendresse. Tout cela est très complexe ; elle veut vivre, elle me veut, elle me croit indestructible. Et puis, comme chacun, c'est un être double, mais très intensément ange et assez intensément démon. Les autres n'ont qu'une vision unilatérale.

MARDI 24 JUILLET

Il y a eu encore un moment dur hier soir à la salle de bains. Elle n'a pas voulu se nettoyer les dents sur la cuvette comme la veille, disant qu'elle

mouille et salit sa robe de chambre. Je l'y conduis, l'y laisse un instant puis reviens. Elle me reproche de la surveiller comme un flic. À nouveau, le pire malentendu : je lui dis, et je hausse la voix, que je veille et non surveille. Elle dit de la laisser se débrouiller seule ; je lui dis que c'est impossible : mon devoir, mon honneur (j'aurais dû lui dire aussi mon amour) exigent que je ne l'abandonne pas... À nouveau, froideur mutuelle. Je la ramène au lit, lui prépare aérosol, puis vais faire la vaisselle et des rangements à la cuisine. Quand je reviens avec l'aérosol, elle me donne un baiser. Nous regardons la main dans la main un épisode du téléfilm italien *La Mafia* (nouvelle série de la *piovra*) qui me plaît bien ; j'aime bien l'actrice qui fait la femme commissaire. Elle s'endort puis je m'endors pendant le film, me réveille à la fin, éteins. Puis, gambergeant sur la consultation Pompidou et la doctoresse Y., je me souviens soudain que je ne lui ai pas baissé l'oxygène comme il se doit pendant le sommeil et je passe de 3 à 2...

Ce matin, je me réveille seulement à 9 h 30, me lève sans envie de me lever, donne leurs croquettes aux minettes, prépare mon thé, prépare son petit déj'. Ne prends pas encore le bain de crainte que l'HAD sonne. En fait je me suis mis à ce journal et il est maintenant 11 h 45. Elle doit dormir et, sauf HAD, j'attendrai qu'elle se réveille d'elle-même.

L'HAD sonne à midi et les deux infirmières font les soins. Petit déjeuner, aérosol. J'ai demandé à Zouzou si elle pouvait re-régler le téléphone fixe d'Edwige, qu'elle a manipulé et où les appels n'arrivent plus ; elle se dit incompétente mais envoie Yves qui, arrivé vers 13 heures, restera jusqu'à 17 heures : il a débloqué, mais il faut à nouveau tout reconfigurer, date, heure, etc.

J'apporte le déjeuner tandis qu'il peine sur l'appareil, lui propose de croquer avec nous. Il décline et nous déjeunons, elle finit la salade de poulpe, moi les œufs de poisson, elle prend des épinards qu'elle aime, demande de la ricotta, mais refuse les fruits.

Vers 15 heures, je pars avec mon téléphone fixe naze depuis des mois, mais que je n'ai pourtant pas changé, pour France Telecom. J'ai donné secrètement R-V à Irène au café brésilien voisin. Elle est remontée contre Edwige : « Tout le monde la trouve tyrannique et pense que tu t'es fait esclavagiser ; tu es en train de devenir le professeur Unrat à qui Lola-Lola casse un œuf sur la tête... » Je fais remarquer que la différence est qu'Edwige m'aime. Je dis aussi que je suis au courant de l'opinion d'autrui et que ce trait d'Edwige est exact, et je lui parle de la complexité d'Edwige et de la complexité de la situation : comment la sauver sans me démolir. Elle me préconise d'avoir le courage de lui dire, par exemple : « Si tu continues (à fumer, à ne pas vouloir de garde-malade), je m'en vais. » Je lui dis que je ne peux pas intérieurement le faire dans l'état où elle est. Mais, me dit-elle, elle changera. Au contraire, elle crierait au chantage, et redeviendrait Edwige la

noire...

On parle, on parle, je lui parle de complexité, elle me dit : « Pas de psychologie, il faut voir les comportements. » Bien sûr, mais le comportement ne suffit pas, il faut le combiner avec la psychologie. Elle me dit : « Tu as écrit *L'Éthique*, passe à l'action. – J'ai aussi écrit "L'écologie de l'action" qui montre comment l'action se retourne contre les intentions. » Et puis l'action : « Le docteur P. essaiera de convaincre Edwige de prendre une garde pour l'après-midi et je te demanderai peut-être d'intervenir auprès d'Edwige en lui disant que j'ai fait mon testament intellectuel et que cela t'inquiète. Le paradoxe est qu'Edwige me croit indestructible et, chaque fois que je lui ai suggéré que j'étais mortel, elle a repoussé cette idée avec horreur... »

Et finalement je lui dis que tout ce qu'elle me dit je le sais, mais je l'intègre avec d'autres éléments et que c'est cela la complexité, et d'Edwige, et de la situation, et de ma pomme.

On se quitte à moitié compris, et je reviens avec un téléphone neuf, mais j'ai retiré des fils et maintenant mon Internet et mon mail ne fonctionnent plus.

Maïté arrive en fin d'après-midi, a essayé en vain de faire cracher Edwige, mais lui a débloqué quelque peu sa respiration. Puis elle m'a massé, ce qui m'a ôté toute idée de sortir pour la pharmacie. J'ai donné le Purina aux minettes qui se sont régalingées.

MERCREDI 25 JUILLET

Acupuncteur pour Edwige, troisième séance : est-ce que cela lui fait du bien ? Indécidable... Je pense que ça ne peut faire de mal. Alvaro vient, il a fait des comptes rendus de livres et articles espagnols sur la complexité : il est très bien, très intelligent, très compétent, et je compte à la rentrée lui proposer de devenir secrétaire général de l'APC ; faudrait bien entendu des crédits pour ça.

Après-midi, pharmacie, puis marché ; je prends une belle sole chez le poissonnier, steak haché chez le boucher, boulettes chez l'Italien (faute de pastilla chez le Marocain), des fruits chez le bio. Le marché est quasi vide, à part le bio, l'autre fruits-légumes et l'Italien. Ce vide contribue à ma tristesse.

En dépit de la cure à forte dose de cortisone, pas d'amélioration de la respiration d'Edwige. Que faire ? On ne peut plus aller à Pompidou pour une consultation, on ne peut y aller qu'en urgence, donc en catastrophe dans la catastrophe. Que faire ?

Réveil suffoquant d'Edwige au petit matin, je l'aide, me rendors puis me lève dans la plus grande difficulté vers 9 h 30.

Très angoissé dans la matinée et la journée : trop d'oxygène. Je téléphone à A. : « Que faire au cas où ? » Réponse : « Aux urgences et tu me téléphones dans l'ambulance. »

Comme son appareil dentaire se décroche et qu'elle craint de l'avaler, elle a besoin d'un dentiste. Hier, j'ai téléphoné à trois dentistes du voisinage, deux en vacances et l'autre, surchargé par des urgences, ferme ce soir même...

Que faire ? Je téléphone à la bienfaitante pharmacienne Saint-Gilles qui m'indique une dentiste au 11, boulevard Beaumarchais, pas loin de chez nous. Je l'avais vue sur l'annuaire, mais je craignais que le 11 soit trop éloigné de la rue Saint-Claude ; non, c'est proche : je téléphone à la dentiste F. M. qui me répond, me demande de quoi il s'agit et, une fois éclairée, me donne un rendez-vous à 18 heures.

Le matin à 11 h 30, j'ai eu un entretien avec M. Foyer de l'Institut d'Amérique latine pour Espaces Latinos ; je suis content de parler de mes attractions pour l'Amérique latine devenues amour...

Il faut déjeuner tôt (les boulettes grecques), parce qu'une télévision vient me filmer ; c'est pour une chaîne câblée, des entretiens avec un philosophe.

Une énorme équipe de six personnes et trois caméras arrive ; alors que deux personnes suffiraient, les contraintes syndicales imposent un tel personnel. L'intervieweuse Anne-Christiane Fournier, ou Fournet, a lu certaines de mes œuvres ; elle me montre annotées *Introduction à la pensée complexe* et *L'An I de l'ère écologique*. Mais je suis très angoissé. Edwige n'est pas bien, très gênée pour respirer, j'ai dû augmenter l'oxygène. Et je dis à A.-C. Fournier que tout doit être bouclé à 17 heures car je dois conduire Edwige chez le dentiste en fauteuil roulant.

Bon, je parle, je m'anime, les questions sont parfois amphigouriques, je fais attention à l'heure. En fait, l'enregistrement cesse à 16 h 45 et, après un court plan de ma pomme dans mon bureau où l'opérateur me demande (stupidement) de tenir un livre à la main (j'ai le tort d'obéir), tout est terminé à 17 heures... Je vais donc trouver Edwige, on convient d'un aérosol avant le départ, on s'ébranle à 17 h 30. Je sors le fauteuil roulant de sa remise, nous allons à l'ascenseur où nous entrons à trois, Edwige, le fauteuil roulant et moi ; mais, dans l'ascenseur, elle étouffe, s'angoisse. Il y a les trois marches à descendre. Comment faire ? Miracle, Isabelle la gardienne surgit, nous descendons le fauteuil, y installons Edwige, Isabelle ouvre la porte cochère et nous accompagne. Le 111 se trouve juste avant la rue du Pont-aux-Choux. Porte cochère qu'Isabelle ouvre, interphone, quatrième étage, la porte s'ouvre,

elle est à deux battants et nous ouvrons le tout ; l'ascenseur semble large pour nous trois ; Isabelle nous quitte, j'appuie sur le 4 et... les portes de l'ascenseur ne se referment pas ; nouveaux et vains essais. Je veux téléphoner à la dentiste, mais il n'y a pas de réseau dans la cage d'escalier ; je sors dans une cour au fond de laquelle il y a du réseau. La dentiste descend. Elle donne quelques coups à la porte de l'ascenseur qui se débloque et soudain Edwige part toute seule. Elle s'arrête on ne sait pourquoi au deuxième étage et s'angoisse ; la dentiste prend l'escalier, monte au second, la trouve, me dit de la prendre au vol jusqu'au quatrième, avec le fauteuil. On arrive enfin, la dentiste nous met en salle d'attente et termine une prothèse.

Les fenêtres de la salle d'attente donnent sur le boulevard Beaumarchais, au-dessus des arbres, c'est agréable à la vue, il y a du ciel, mais c'est très bruyant. La dentiste nous introduit dans son cabinet, clair, propre avec des photos du Népal au mur. Elle nettoie l'appareil, en resserre les crochets, puis donne des conseils : dans les cas d'affection bronchique ou pulmonaire, éviter tous les laitages et fromages au lait de vache, pratiquer par contre brebis ou chèvre. Elle indique un docteur très phytomédecine, recommande dentifrice et bains de bouche ; c'est une femme de trente-cinq/quarante ans, avenante, sérieuse, et nous sommes contents de la connaître.

Le retour est moins épique que l'aller. Durant le trajet du retour, Edwige respire moins mal, comme si la sortie l'avait revigorée. Elle souffre beaucoup de la claustration en chambre et je me promets de la promener en fauteuil roulant le lendemain.

Comme Edwige se sent moins mal, je me sens moins angoissé... Je donne aux minettes le Purina dont elles sont folles, puis c'est notre dîner.

[...]

VENDREDI 27 JUILLET

Elle se réveille en étouffant à 7 heures du matin, va à la toilette, revient ; je lui donne Bronchodual, Symbicort, je lui monte l'oxygène, puis elle se rendort et je baisse un peu l'oxygène. Je me rendors, réveil vers 8 h 30 sans aucune envie de me lever. Je suis en demi-sommeil, mais vers 9 heures des miaulements lamentables d'Herminette réveillent Edwige. Bon, je me lève, Herminette se rue dans les bras de sa mère pour le bonjour matinal dont elles ont besoin toutes deux, puis revient rapidement à la cuisine où je prépare les écuelles de croquettes. Je me fais mon thé d'Assam qui me réveille assez bien, continue les préparatifs, ne prends pas de bain pour ne pas être surpris par l'HAD...

La cloche d'Edwige sonne, je cours, je la vois étouffer, je monte l'oxygène, aucun effet ; elle me dit : « Quel est ce bout de tuyau par terre ? » C'est le tuyau de raccordement à la cuve qui a dû s'échapper quand elle est

allée aux toilettes, moment où a commencé la suffocation ; je remets le tuyau et attendrai pas mal de temps avant d'abaisser à 3 (ce qui est beaucoup trop), mais elle en a besoin.

À midi, une journaliste de France Culture vient m'interviewer pour le cinquantième anniversaire de la parution de mon livre *Les Stars*. Près d'une heure d'entretien, évocations, souvenirs, etc. Je suis étonné de ma forte mémoire de ce passé.

Puis le déjeuner. Comme il est trop tard pour aller prendre de la viande ou du poisson chez le traiteur (Edwige a besoin de protéines), je lui fais une soupe protéinée spéciale de Nestlé, un peu de brocoli qui ne lui plaît pas, de la compote ; moi, je me tape des lentilles en salade.

[...]

J'ai la bonne idée de téléphoner à AMS (fournisseur de la cuve à oxygène) pour vérifier qu'une livraison est bien prévue ce matin ; depuis la crise d'Edwige, il y a trois semaines maintenant, nous avons besoin d'une cuve par semaine et non tous les quinze jours. Mais la préposée, Christelle, revenue de vacances, n'a pas trouvé cette consigne dans son carnet et n'avait donc pas prévu de livraison aujourd'hui. Elle me la promet. Je décide de ne pas aller chez le pharmacien au cas où la livraison se ferait pendant mon absence.

Edwige qui souffre de claustration et d'inaction me dit qu'elle viendra dans mon bureau pour configurer le nouveau téléphone 08 qui est lié à la Livebox. Cela va l'essouffler, mais la mécontenter serait mauvais. J'attends donc. Jusqu'à présent son arrivée est différée par des coups de téléphone.

Beaucoup de téléphone, l'heure du dîner est arrivée. Je fais les raviolis bio.

Puis nous regardons le beau film de Minnelli où Kirk Douglas, star déchue, et E. G. Robinson, réalisateur sur le déclin, sont à Rome pour tenter le film de la dernière chance (*15 Jours ailleurs*). L'inattendu arrive et c'est très bon. Je suis prêt à éteindre, mais Edwige veut encore de l'image, on regarde les infos de i>Télé, puis j'éteins. J'attends qu'elle s'endorme pour baisser l'oxygène de 3 à 2,5 puis, après un certain temps, à 2. Difficulté de lire les chiffres sur le compteur de cette cuve où ils sont minuscules et je ne veux pas remettre la lumière dans la chambre.

SAMEDI 28 JUILLET

Sommeil profond, je ne me lève qu'une fois vers 5 heures puis à 8 h 30 pour pisser ; Edwige a dormi sereinement.

Je suis entre sommeil et veille, ne veux, ne peux me lever, veux rester au

lit, mais voilà que vers 9 h 30 le téléphone sonne. C'est l'HAD qui est à l'interphone et je n'ai pas répondu. Je me lève hagard, je réveille Edwige qui suffoque, aussitôt Bronchodual, Symbicort, élévation de l'oxygène. L'infirmière arrive, lui fait les soins, et je commence à préparer mon thé et le petit déj' d'Edwige.

Elle fait au préalable l'aérosol ; et très souvent l'aérosol l'étouffe au lieu de la soulager. En parler avec P. qui doit venir cet après-midi.

Elle tient à aller à l'armoire près de nos bureaux pour changer de chemise de nuit. Portable d'oxygène, mais tout cela la fatigue énormément. Elle revient dans la salle de bains près de la chambre (où je l'ai convaincue de faire dents et visage). L'oxygène est à 3. Puis comme elle est loin de sa chambre, on déjeune à la cuisine où je lui sers une tranche de bar de chez Arrault ; moi, je finis les ravio d'hier soir et il y a pour tous deux une salade de tomates cœur-de-bœuf savoureusement charnue et mozzarella.

Elle a un long téléphone avec Dominique Fenouil, puis va dans la chambre. Nous attendons le docteur.

Il examine le problème de l'aérosol, confirme cortisone pendant un temps, puis hydrocortisone, donne des conseils et dit qu'il faut s'organiser pour une affaire de longue durée, et préconise pendant quatre heures par jour la présence d'une garde, ce qui me laisserait du temps pour me consacrer à mon travail. Quand je l'ai en tête à tête à la sortie, il est pessimiste sur la possibilité pour Edwige de se restabiliser au stade antérieur à la crise. Cela veut dire qu'elle demeurera dans l'incapacité de faire quelques pas sans déclencher une gêne respiratoire. D'ailleurs, elle est restée toute la journée sur 3, sans se sentir vraiment bien...

Zouzou et Yves arrivent quand il part. [...]

Je laisse Zouzou, Yves et Edwige pour aller à la pharmacie ; auparavant, j'ai pris du pain brioché pour Edwige à la bonne boulangerie et moi je me suis tapé deux petits cannelés bien noirs. J'attends assis les manipulations diverses de la bonne pharmacienne, Mme A. Je lis *Le Monde*, j'en arrive à la nécrologie et là je tombe sur l'annonce de la mort de Robert Pagès, 88 ans.

Et le voilà devant moi, l'étudiant en philo à Toulouse, disciple de Canguilhem ; il est marxiste, il est communiste avec son copain Porte, c'est un animateur. C'est lui je crois qui avait organisé la petite manifestation de soutien à Jankélévitch expulsé par Vichy le jour de sa dernière classe (et c'est là où j'ai rencontré Violette). Puis, quand le Parti communiste est devenu chauvin à partir de juin 1941, il est devenu trotskiste avec Porte. Je l'ai retrouvé quand il a été recruté au CNRS peu après moi. Il est devenu libertaire, apôtre de psychologie objectiviste. C'est un des tout premiers, le premier peut-être qui, en sciences humaines, a compris l'intérêt de la théorie de l'information de Shannon. Après un malentendu, on est redevenus copains plus qu'avant ; quand on se rencontrait dans la rue, je l'emmenais déjeuner rue Soufflot et Violette l'aimait bien. La dernière fois que je l'ai revu, c'est à

Strasbourg, une séance en hommage à Abraham Moles...

Je dois aller à sa crémation mardi matin.

Ce soir j'ai donné du poulet « créole » de chez Arrault à Edwige, j'ai pris des anchois trop vinaigrés, puis des lentilles pas intéressantes. On a regardé *New York Police Blues*, qui me plaît toujours autant. Au cours de l'émission, Edwige, qui était très gênée dans sa respiration, se sent soudain mieux. Et je pense *pourvou qué ça doure, pourvou qué ça doure*.

J'oubliais. Pendant que je préparais le dîner à la cuisine, je vais un moment dans notre chambre pour préparer la table et je vois Edwige qui pleure. Je l'interroge, insiste. « Je veux qu'on reste tous les deux seuls. » La perspective d'une garde quatre heures par jour l'a mise dans cet état. Je lui promets qu'il n'y aura pas de garde...

NYPD vient de se terminer, je lui ai donné un aérosol d'Atrovent pour voir l'effet et je prends ces notes pendant l'aérosol.

Que la nuit soit bonne.

DIMANCHE 29 JUILLET

Nuit assez bonne, réveil suffocant d'Edwige vers 7 h 30 qui se calme avec Symbicort et Bronchodual. J'augmente l'oxygène puis, quand elle se rendort, je baisse, fais un ultime sommeil où il y a Jean et Michèle Daniel (très présents dans mes rêves), me réveille à 9 heures, me lève presque aussitôt. Crains l'arrivée prématurée de l'HAD mais il est 10 h 20 et elle n'est pas encore arrivée. Prendrai-je le bain ? (J'enlève alors mes oreillettes, mon ouïe baisse, le bruit de l'interphone est au-dessous du seuil d'audition.) Je voudrais ne pas aller trop tard au marché...

Relevé : « La théorie, c'est lorsqu'on sait tout et que rien ne fonctionne. La pratique, c'est lorsque tout fonctionne et que personne ne sait pourquoi », Albert Einstein.

L'infirmière HAD est arrivée vers 11 heures, j'ai pu faire ma toilette et partir au marché vers midi. Les Enfants-Rouges sont aux trois quarts déserts et vont l'être complètement je pense dans huit jours. J'y retrouve Véro et Michel, lui toujours sagace dans le diagnostic.

J'ai ramené carpaccio pour midi, rôti de bœuf, boudin aux pommes, portion de saumon frais, divers légumes et fruits, plus des yaourts de chèvre pour Edwige à qui la dentiste a déconseillé tout ce qui est laitage de vache, j'ai trouvé aussi de l'acérola pour elle et du magnésium pour moi.

J'avais oublié de noter que j'avais reçu un « avis au lecteur » d'une dame (j'ai oublié de noter son nom).

J'ai trouvé : « Les livres sont des astres d'inquiétude, des systèmes d'incertitude, des spirales de questions, des appels d'air, de vide, tournant en points d'interrogation comme des nébuleuses en non-matière, en turbulence. »

« La cohérence. »

« Approche de l'indicible. »

16 heures. Téléphone de Janine Rosmans, la première femme de Rodrigo Uría, mère de leur fils Dionysio. Elle m'annonce la mort de Rodriguito le 17 juillet. Il était en vacances de mer en Croatie, sur le yacht d'un ami, il a voulu faire de la moto aquatique ; revenu, il s'est dit très fatigué et est mort en cinq minutes. Je n'ai rien su.

Je revois le jeune Rodriguito lors de mon séjour pour aider la résistance intellectuelle à Franco, je l'ai connu en même temps que Pépin. Il avait ensuite traduit en espagnol mon *Esprit du temps*. On était en relation très affectueuse, il était même venu pour ma première Légion d'honneur à Paris et j'ai la honte de ne pas l'avoir retenu à dîner parce que j'avais promis la soirée à la fille d'Edwige à un moment important de réconciliation avec sa mère, et que je n'ai pas osé différer l'invitation. Cette honte ne m'a pas quitté, et quand j'ai parlé à Rodrigo, il a fait comme si c'était insignifiant, mais je suis sûr qu'il a ressenti ma défaillance. Il était devenu grand avocat international, il était très coureur, il m'invitait toujours somptueusement à Madrid (je couchais chez lui). On s'était retrouvés à New York, en 1972 je crois. Une fois, à Madrid, il m'avait rendu un service « d'homme ». C'est par lui que j'ai connu les poèmes de Machado, mis en musique et chanté par Joan Manuel Serrat... Et puis on ne s'était plus vus ces dernières années...

LUNDI 30 JUILLET

La soirée d'hier semblait s'être bien passée (elle a aimé le dîner), mais elle s'était fatiguée dans la journée, elle était allée à mon bureau, elle avait plié du linge dans la salle à manger, et puis beaucoup parlé d'une part au téléphone, d'autre part avec Mme Lachens. Elle avait fait l'aérosol de 19 heures avant dîner, et comme chaque fois elle me disait que l'aérosol, loin de la débloquer, provoquait en elle de l'essoufflement, j'en avais parlé à P., qui avait consulté sa collègue pneumologue et avait préconisé de continuer. P. lui disait d'alterner un Bricanyl et un Atrovent, au lieu de combiner les deux en un même aérosol, de façon à voir lequel pouvait être perturbant.

Le soir, on met un film, *Macao*, avec Mitchum et Jane Russel, un produit de deuxième qualité, mais qui se laisse plus ou moins voir, elle fait un dernier

aérosol combinant Atrovent et Bricanyl, et c'est la suffocation, la crise qui semble bien être provoquée par l'aérosol. Elle suffoque, je monte l'oxygène à 4, puis 5 : pas d'amélioration... On arrive à minuit, elle tient à aller à la salle de bains faire ses dents, ce qui n'arrange rien. Elle n'arrive pas à demeurer couchée, je m'inquiète, me demande si je dois appeler P., les pompiers, SOS Médecins... Elle refuse toute idée d'appel, mais je suis prêt à le faire si nouvelle aggravation. Elle reste ainsi un long moment. On passe un vieux film des années 1930 avec Gaby Morlay et Charles Vanel, film d'adultère bourgeois et chantage, que je maintiens parce qu'elle regarde et que cela la divertit un peu de son mal. Je lui fais prendre ses somnifères, trois Atarax et deux gouttes de Rivotril, assez inquiet mais espérant que cela la fera dormir. À un moment, je vois que ses yeux se ferment, j'attends, laisse ma lampe de chevet allumée, puis vais à la cuve à oxygène où je passe de 4 à 3 (nécessité vitale de baisser pendant le sommeil).

J'éteins, je gamberge, je me persuade que, sans doute, notre stock de Bricanyl et Atrovent, assez ancien, a dû supporter la canicule de quelques semaines à 40° ; or les notices indiquent qu'ils doivent être conservés à moins de 25°. Certes, les dosettes sont enveloppées dans un papier métallisé, lui même dans une grande boîte en carton, mais est-ce une protection suffisante pour quelques semaines de canicule ???

Je me réveille souvent dans la nuit, regamberge et, à 6 heures, je téléphone à l'HAD, tombe sur un répondeur et leur demande d'apporter Bricanyl et Atrovent. Je me recouche téléphone à la main dans l'attente d'une éventuelle réponse. Elle dort, de temps en temps tousse, mais sans quinte convulsive. Vers 8 heures, je n'y tiens plus, me lève, retéléphone à l'HAD : un préposé me répond et, après que je lui eus exposé le problème, m'assure que l'infirmière du matin viendra avec Bricanyl et Atrovent. Je voudrais me recoucher, mais il faut que je me prépare pour une éventuelle arrivée plus tôt que prévue de l'infirmière, donc prends mon thé, prends un bain, me rase et, vers 9 h 20, l'infirmière sonne, je lui ouvre en robe de chambre...

Edwige, réveillée, veut son pain brioché grillé, beurré et miellé. Pendant que l'infirmière s'affaire aux soins, je lui prépare le petit déj'. Puis je lui fais faire un aérosol de Bricanyl seul qu'elle prend sans problème (ni pourtant de soulagement). (Elle refera encore Bricanyl à 14 heures et le dernier, à 19 h 30, semblera lui causer une gêne. J'ai trop peur d'essayer l'Atrovent...)

Je suis crevé, me remets au lit vers 10 h 30, installe le réveil pour 11 h 30, heure où Marius vient me voir pour m'aider à des tâches secrétaires en l'absence de Catherine, m'endors. Edwige me secoue, mon téléphone a sonné. C'est Marie-Thérèse, problème d'assurance vitrier après la tempête qui a brisé le Velux à Hodenc. Marius arrive, je lui confie quelques lettres pour y répondre, et lui demande le service d'aller à La Mère de famille, rue du Faubourg-Montmartre, acheter des bonbons à la bergamote et des Négus café pour Edwige. Déjeuner, Edwige se régale de la pastilla, mais veut partager... Je voudrais me recoucher mais dois partir au R-V avec Patrice-Flora Praxo et

Patrice a fait seize tableaux sur l'esclavage : je trouve impressionnants les sortes de spectres qui sont dans ses toiles (je n'ai vu que des reproductions photo) et elle souhaite que Glissant fasse le texte pour son exposition en novembre. Content de revoir Édouard que je n'ai pas vu très longtemps (il a vécu à la Martinique et vit maintenant à New York où il enseigne la littérature française). Je l'ai rencontré par et avec Jean-Marie Serreau voilà cinquante ans... Il a une présence forte et il défend les justes causes de la mémoire de l'esclavage et des vertus de la créolité (métissage). Patrice montre des photos de ses toiles, s'exprime avec conviction et émotion.

Peu avant au café, je lui ai dit qu'il n'y a certes pas de hiérarchie entre ce qu'ont subi les Noirs et ce qu'ont subi les Juifs et elle sait que je réproue la tendance propagée par le CRIF et les intellectuels judéocentrés de faire des seuls Juifs les victimes de la seule horreur absolue. Les différences, lui dis-je : l'esclavage a duré quatre cents ans, sur plusieurs générations, la tentative d'extermination des Juifs a été dans son intensité criminelle très courte, de 1942 à 1945. Les Juifs ont reconquis des places de haute intelligentsia dans la société, docteurs, avocats, écrivains, etc. ; les Noirs restent au bas de l'échelle, ils subissent toujours les séquelles de l'esclavage, logements refusés, discriminations multiples. On ne peut faire des mesures, ce sont deux monstruosité qui ont leur différence.

Je quitte rapidement Patrice pour qu'Edwige ne soit pas seule après le départ d'Amita ; en fait, j'arrive à 17 heures au moment où Amita s'en va. Edwige a toujours besoin de trois litres d'oxygène.

Je m'étends sur le lit, m'endors vaguement, me réveille avec froid aux pieds (que je n'ai pas mis sous le drap) puis, après un court passage à mon mail, je prépare la nourriture des chattes, le Purina du soir qu'elles adorent, le dîner (reste du saumon et du poulet, artichaut dont elle n'accepte que le cœur, un peu de fromage et des framboises qu'elle aime).

Je retourne à la cuisine, fais un saut pour tenir ce journal dans mon bureau, puis je vais voir Edwige qui devrait être à la salle de bains ; en fait, elle est assise sur le trône, toutes fenêtres ouvertes et mâchant un de ces bonbons qui enlèvent l'odeur du tabac. Elle se sent plus gênée et souhaite que je monte l'oxygène. « N'es-tu pas plus gênée parce que tu as fumé une cigarette ? – Je n'ai pas fumé. »

Cette malheureuse Pénélope détruit la toile de sa vie tous les soirs...

Démoralisé à nouveau.

Elle n'aura pas de dernier aérosol ce soir, on ne peut courir le risque d'un nouvel épisode d'étouffement...

Avons regardé sans grand intérêt le polar violent des frères Coen, puis éteint vers 1 heure du mat'. Edwige est restée à 3. Quand elle est endormie, je la règle à 2,5, puis, un peu plus tard, à 2, et me couche. Dormons assez bien l'un et l'autre. Me réveille un peu hagard vers 7-8 heures du mat', me recouche, oubliant que je m'étais promis d'aller aux obsèques de Robert Pagès au Père-Lachaise. Sommeil profond incroyable du matin, me réveille en sursaut à 9 h 45... trop tard pour le Père-Lachaise. Et je n'ai aucune adresse de ses enfants... La nécro du *Monde* ne donne aucune adresse, seulement le nom de ses fils et petits-fils. Je cherche dans l'annuaire l'un de ses fils, Roger. Il y a deux Roger Pagès ; je cherche Yves : un seul. Je téléphone, personne, je laisse un message au répondeur puis je lui écris une lettre.

Je n'arrive pas à travailler, manque de continuité. Je ne sais pas si je l'ai déjà écrit, mais je trouve le soir Edwige en larmes, je l'interroge avec insistance : « Je veux être seule avec toi », ce qui veut dire qu'elle ne veut pas d'une garde ne serait-ce que quatre heures par jour ; devant ce chagrin enfantin je lui promets qu'on restera seuls... C'est un amour dévorant.

Tout est retardé ce matin, je prends mon bain à 12 h 15, fais le déjeuner (boudin aux pommes et épinards) vers 13 heures. Elle aime. Toujours faible appétit.

La pédicure arrive à 14 heures. Après les pieds d'Edwige, je lui confie les miens qui avaient de longs ongles. Je mets les déchets d'ongles dans la lunette des cabinets, puis tire la chasse. Superstition : je ne veux pas que nos ongles tombent entre des mains étrangères/maléfiques.

Je téléphone au Bol d'air Jacquier. Je veux trouver les moyens d'améliorer sa respiration puisque le traitement actuel avec hypercorticothérapie ne fait rien. J'ai téléphoné à Mariage aux mains magnétiques mais il est dans les Pyrénées. Hier, j'ai laissé un message sur le répondeur des deux kinés respiratoires indiqués par Maïté. Pas d'appel. Le grand vide d'été s'enfle, il va atteindre son comble cette fin de semaine. Je le vois en téléphonant au Bol d'air Jacquier pour louer un appareil. Ils ferment en fin de semaine, me dégottent pourtant un appareil avec petit défaut extérieur, me font payer par téléphone avec ma carte de crédit. L'appareil me sera livré jeudi par Chronopost...

Heureusement, pas de canicule et sans doute pas trop de pollution...

Je n'espère plus que dans des moyens médicaux non orthodoxes, mais je ne connais pas de guérisseur... ah oui, téléphoner à Cherif...

Cette citation de Jules Feiffer : « Christ est mort pour nos péchés. Allons-

nous avoir l'audace de rendre son martyr sans signification en ne les commettant pas ? »

Dominique F. vient voir Edwige vers 16 heures. Je fais des courses à Franprix et achète *Le Monde* d'hier et d'aujourd'hui. Je me mets au Mac, aux mails qui me raccordent à la planète.

Un téléphone de Lima : Nelson et Gustavo Lopez proposent de localiser techniquement à Hermosillo l'édition d'un bulletin de l'Association pour la pensée complexe. Puis Gustavo a l'idée que j'écrive « Les sept devoirs nécessaires à l'identité planétaire » ; je pense plutôt « nécessaires à l'humanité planétaire ». Mais est-ce que je pourrais trouver sept devoirs ? Et quand pourrais-je le faire, je suis déjà très encombré et incapable d'avancer ???

Dominique partie vers 19 h 30, je prépare le dîner (rôti). Entre-temps, je vais trouver Edwige qui s'ennuie, qui se sent confinée, voudrait acheter une montre. Je lui promets de la sortir demain en fauteuil roulant.

Pour la soirée je voudrais voir *Le Trouvère* sur la 2 avec Roberto Alagna ; elle veut voir *Nelly et Monsieur Arnaud* qu'on passe, vu la mort de Michel Serrault. On décide que je verrai *Le Trouvère* à la TV de la salle à manger et qu'elle verra *Nelly* de la chambre. Le dîner se termine vers 21 heures. *Nelly* a commencé. Je vais à la cuisine pour la vaisselle et allume la 2 qui ne passe pas encore *Le Trouvère*. Puis je reviens dans la chambre et, comme je vois qu'elle ne veut pas regarder seule le film, je reste auprès d'elle avec quelques allers-retours rapides à la cuisine, mais j'ai raté ce que j'aime dans la première partie du *Trouvère*. Je suis ému par cette histoire d'amour très chaste et pudique entre le vieil homme et la jeune fille. Edwige fait sa toilette, au lit nous (plutôt je, car ça l'ennuie) regardons la fin du *Trouvère* que, du reste, à part deux airs, je n'aime pas tellement. Extinction des feux, je mets l'oxygène à 2.

DIMANCHE 12 AOÛT

Nous partons, accompagnés à la voiture par Amita, avec un gros chargement de médicaments, les cages aux chattes, Micha indifférente, Herminette miaulant lamentablement.

Voyage paisible en dépit d'un ralentissement dû à travaux de trois kilomètres sur la route ; approchant de Noailles, elle a envie d'une tartine de rillettes, je m'arrête à la charcuterie Tomion, championne d'andouillette et de boudin, lui prends des rillettes d'oie, et comme le museau de bœuf m'a l'air très frais, du museau et du boudin aux pommes. Nous arrivons ; Marie-

Thérèse, prévenue, a ouvert le portail. Edwige dit que la première chose à faire est de libérer les chattes. Aussitôt sur l'herbe, elles sortent. Début de réinstallation, mais la lymphé suinte de plus en plus fort d'une deuxième ouverture dans la jambe gauche d'Edwige ; l'œdème s'est résorbé à cause de cet écoulement, mais celui-ci est hémorragique. Elle change essuie-tout sur essuie tout. Que faire ? Au téléphone, le docteur P., de Tunisie, me conseille à travers une audition détestable, de lui trouver des cataplasmes d'acétate de... (mais on ne les trouve que dans les vieilles pharmacies), et de faire très attention à l'infection. Je cours à la pharmacie de Noailles, il est 18 h 30, trouve le cataplasme, le dakin, rentre en trombe, je me mets à cette jambe sans trop savoir comment utiliser ce cataplasme, et voilà qu'arrivent deux infirmières de l'HAD de Beauvais, très sympathiques, très attentives, qui nettoient, mettent la pommade sur la jambe, l'enveloppent d'une bande Velpeau, traitent le talon droit et l'enveloppent également... Elles prennent leur temps, s'enquièrent du traitement. Elles partent, je suis rassuré.

Il est 20 heures, nous dînons de jambon excellent et je fais une salade avec la laitue préparée par Marie-Thérèse. Faute de vin rouge, je débouche un muscadet dont le goût me plaît... Bien que l'émission soit commencée, je vais à la TV pour reprendre *New York Police Blues* sur Jimmy... Hélas, nous n'avons pas Jimmy parmi nos chaînes (ni Toute l'histoire ni Mezzo) et nous sommes désolés de rater l'épisode hebdomadaire de notre série favorite... On zappe, on tombe sur des bouts de série policière, puis je ne sais plus trop quoi. J'éteins vers minuit...

Mais des miaulements désespérés d'Herminette, reléguée à la salle à manger, émeuvent Edwige et je la fais rentrer. Les deux chattes vont s'installer sur le lit et dormir tranquillement. À 7 heures me levant pour pisser, elles me suivent, je les trompe en allant à la salle à manger comme si j'allais leur donner des croquettes, je les enferme et retourne me coucher.

DIMANCHE 12 AOÛT

N'ai pas du tout envie de me lever, navigue tantôt en semi-plongée de sommeil, tantôt en surface, puis me lève à 9 h 15, mu par une force extérieure à ma volonté.

Bain, etc. J'ouvre la porte du jardin aux minettes, le temps couvert se dégage...

Vers 11 heures, je me décide à réveiller Edwige ; j'ai du mal à la sortir de son sommeil très profond. Elle émerge très lentement. Elle va difficilement avec vertiges et titubements (il y a aussi deux fois une marche à descendre) à la table du petit déj', elle apprécie le Earl Grey – « C'est que tu aimes la bergamote, le petit pain au lait que j'ai fait acheter par Marie-Thérèse ».

Il est presque 11 h 30, je décide d'aller au Shopi avant fermeture pour

acheter ce qui manque, miel, huile d'olive, vinaigre, vins de Bordeaux (ne trouve pas de pessac-léognan, ni même de graves), filet de poulet pour minettes, camembert Président pour Edwige, etc.

Quand je reviens, deux infirmières HAD sont là, non moins sympathiques que celles d'hier, très sérieuses. La lymphhe d'Edwige a beaucoup coulé pendant la nuit, elles enlèvent et refont le pansement, la lymphhe est toujours blanche.

Quand j'appelle Edwige pour le déjeuner, elle titube à la marche, s'accroche à une plaque de buffet qu'elle fait basculer en renversant deux flacons dont l'un, en verre, se brise... J'accours, la reprends, nettoie ; elle s'assoit, elle semble dans les vapes. Elle me parle des pommes de terre à la crème qu'elle a préparées pour le voyage de Dominique (Fenouil). « Mais Dominique est partie il y a quelques jours, et tu ne lui as pas préparé de pommes de terre. » Elle semble très étonnée, sa main tremble beaucoup et fait trembler fourchette et verre... Je suis étonné et inquiet. La salade de tomates terminée, elle se lève et va directement au lit où elle se couche et s'endort aussitôt profondément, alors que d'habitude elle va se nettoyer les dents.

L'arrivée de Marie-Thérèse ne la réveille pas. Marie-Thérèse me dit que c'est dangereux de perdre la lymphhe. Inquiet, je téléphone au docteur P. en Tunisie qui me dit de bien vérifier que ce qui sort de l'œdème n'est pas vert ou jaune et de prendre la température ; il craint l'infection. J'appelle aussi l'HAD pour leur demander de vérifier la lymphhe et leur indiquant le changement survenu depuis leur venue du matin (où elle était alerte, plaisantant, très consciente).

Je demande à Marie-Thérèse de faire cuire l'artichaut pour ce soir, le poulet et la courgette des minettes.

Moi, j'ai sommeil, mais je lis à la cuisine *Le Monde 2* (l'article sur la « conscience » des animaux qui récapitule tout ce que nous savons déjà), puis je parcours *Time* et je lis le beau texte de Colonna sur Shlomo Pinès.

Arrivée des deux infirmières d'hier, toujours bienveillantes et attentives, qui téléphonent à leur collègue leur disant que la lymphhe de ce matin était claire ; elles prennent la température : 38. Infection. Ou fatigue ?

Les infirmières l'ont réveillée. Elle est « normale », mais a oublié qu'il y a eu des infirmières ce matin... Elle sort du lit, Marie-Thérèse change les draps. Et puis elle ne se recouche pas, fait ses dents, puis téléphone, veut même monter à mon bureau voir les dégâts au Velux.

J'attends J.-F. et Flavienne que j'ai invités pour venir à 18 heures sabler le champagne du retour.

Ils sont venus, j'ai ouvert une excellente bouteille de champagne rosé, j'ai sorti les rillettes Tamion ; leur présence est tellement bonne dans ce désert où nous ne connaissons personne du village (sauf les très aimables Hainque) et dans la région. Elle, Flavienne, femme de cœur et de tête ; lui, il écrit ses mémoires, il en est à l'époque du procès Kravtchenko. Nous l'évoquons, nous sortons des souvenirs, il est en forme. Nous irons dîner mardi chez eux.

On regarde la fin des *Rubis du prince birman* d'Allan Dwan qui se laisse voir, puis on s'endort au *Petit Théâtre de Jean Renoir*, en dépit de sa brave bouille si sympathique.

Bon et profond sommeil.

LUNDI 13 AOÛT

Malgré ce long sommeil, j'ai envie de dormir, et le café du petit déj' ne me réveille pas. Edwige se réveille d'elle-même vers 10 heures ou 10 h 30, il fait soleil, elle a envie de petit-déjeuner dehors ; je porte la table et les chaises qui étaient disposées sous la charmile, sur le carrelage près de la porte de la maison. Nous jouissons d'un soleil qui ne durera pas.

Je vais à Shopi et fais diverses emplettes.

Je monte à mon mail et j'apprends la mort de Michel Thomson. J'aimais ses tableaux, j'en avais acquis. Pendant très longtemps, du reste quasi jusqu'à ces toutes dernières années, il refusait d'entrer dans le circuit des galeries, il exposait et vendait dans son atelier, et aux amis fauchés ou semi-fauchés (ce que nous étions pendant pas mal de temps), il vendait à crédit et on payait par mensualités. Il avait été communiste, puis il avait adhéré à Mai 68. Il faisait des fêtes dans son atelier, et là j'ai fait de charmantes rencontres et Johanne et moi avons trouvé des amis. Il était pur, probe, sincère. Encore un beau spécimen d'humanité qui s'en va, et pour moi, bien que nous nous rencontrions si peu, un compagnon de vie. Il m'avait demandé de préfacier son exposition et son album, ce que, bien qu'incapable de parler peinture, j'avais fait.

Edwige est assez alerte, elle ne prend de l'oxygène qu'à 1 litre, et demande à Marie-Thérèse, arrivée à 14 heures, de la conduire à Beauvais où elle rêve d'achats...

Je reste seul, ai envie de lire (relire) *Féerie pour une autre fois* ; je m'installe dans le divan du fond de la pièce vitrée, me couche à demi avec ma robe de chambre sur les genoux, commence à lire, m'endors à moitié et navigue ainsi entre sommeil et veille. Proust et Céline aux antipodes l'un de l'autre sont les plus grands écrivains du XX^e siècle, l'un avec sa phrase longue, enveloppante, hypercomplexe, l'autre avec ses jets de mots, hors syntaxe, nous bombardant comme des particules subatomiques, l'un et l'autre atteignant le fond de nos êtres de façon si opposée.

Quelle envie de dormir, mais non de mourir, *to sleep, not to die*.

Retour d'Edwige avec quelques achats. Elle rêve de faire des tomates provençales selon la recette du livre de Tante Marie. Alors on a rassemblé chapelure, persil, cerfeuil, basilic. Les délicieuses tomates que Marie-Thérèse a ramenées de la ferme, je les utilise pour la salade.

J.-F. vient apporter de la chapelure ; on boit un verre ensemble.

Le docteur remplaçant qui devait venir ce soir vers 20-21 heures téléphone qu'il a une panne de voiture et viendra demain à 15 heures. Deux problèmes préoccupants. D'abord, cette lymphé qui coule sans arrêt. Avantage, pas plus d'œdème aux jambes. Mais quel inconvénient ? Peut-on arrêter l'écoulement, cicatriser les fentes qui se sont ouvertes dans la peau ? Le second problème, la minceur de sa peau : au moindre petit choc, un hématome ; au moindre frottement, la peau s'arrache, elle est de plus en plus couverte de pansements. Les infirmières font avec patience et sagacité les pansements. Que serions-nous sans l'HAD ?

Télé : il y a le film des frères Taviani sur la Sicile que j'ai vu il y a très longtemps, me rappelant seulement la scène atroce où des carabinieri ou gardiens de prison jouent aux boules avec la tête d'un exécuté. Le film est fort, âpre, cruel, avec souvent des images d'une extrême beauté de ces villages de crête et de terres arides. Le film terminé vers 22 h 30, on éteint rapidement et c'est un long et bon sommeil pour tous deux avec pour moi réveil au petit matin.

MARDI 14 AOÛT

Sommeil un peu agité des deux côtés. Je réveille Edwige et m'apprête à partir pour le marché et à la ferme, mais arrive un nouveau trio infirmier de l'HAD... Long travail de nettoyage, pansement, etc. Elles ne s'en vont qu'à 11 h 15 et je pars après elles pour le marché. Celui-ci est quasi vide, il n'y a qu'un tripier et un maraîcher. Je prends chez ce dernier une cœur-de-bœuf, des reines-claude, des mirabelles, un melon ; puis je vais à la ferme avant fermeture, il est midi moins le quart. Là il n'y a plus de ces délicieuses tomates que je voulais non seulement pour la salade mais aussi pour les tomates provençales d'Edwige ; je prends miel, reines-claude, poires, radis roses ; je retourne au marché, y prends de grosses tomates, des haricots verts, des pommes de terre nouvelles...

Déjeuner, Edwige n'a pas faim, prend quelques radis et s'arrête à la salade de tomates ; moi, du coup, l'appétit me manque et je range le riz sorti du froid, prenons reines-claude et mirabelles. Je me fais du thé Tuocha qui ne me chasse pas le sommeil. Marie-Thérèse vient faire le ménage. Après son départ, Edwige veut retourner chez Darty à Beauvais. Le temps est menaçant, il y a tempête sur la Manche, mais je ne sais pas résister à ses pulsions, et surtout à ses plaisirs. Alors nous arrivons à Darty quand tombent les premières gouttes ; je la mets à la porte, range la voiture, vais avec elle avec l'ennui que j'ai toujours quand je la suis dans les grandes surfaces. Elle réfléchit longuement sur un fouet électrique, se décide, prend aussi des recharges pour sa brosse à dents électrique, demande un moule à tarte et on lui en présente en matière plastique qui vont au feu et se démoulent facilement ;

elle en prend deux, un pour Paris, l'autre pour Hodenc. Nous rentrons avec les essuie-glaces en mouvement et écoutant des bribes des *Grosses Têtes* sur RTL.

Je fais un détour par Shopi pour acheter du pain, des filets de poulet pour les minettes, des perles de pseudo-mozzarella, et ainsi je n'aurai pas à sortir demain 15 août.

Elle est bien fatiguée, se couche un instant, mais un téléphone de Zouzou l'accapare car elle lui demande d'accéder à son mail où elle attend un courrier pour une montre qu'elle a commandée ; moi, j'ai pu accéder à son mail mais n'ai pu lire le message non lu.

Elle termine le téléphone, et aussitôt nous nous apprêtons pour aller dîner chez J.-F. et Flavienne. Il pleut à verse, je mobilise deux parapluies, je conduis Edwige à la voiture que j'ai disposée heureusement près du portail, je vais prendre l'auxiliaire d'oxygène qu'elle avait oublié, je ferme tout derrière, et nous roulons jusqu'à Tillard où Flavienne nous attend avec un parapluie. Ils ont chauffé, car le temps a bien rafraîchi, c'est du novembre. En apéro, je prends de leur excellent médoc avec amuse-gueules aimables. Puis on passe à table où Edwige soudain mange avec grand appétit du cabillaud au four avec petits bouts de fenouil et poivrons, elle en reprend... J'ai oublié d'emporter ses médicaments de repas et m'en inquiète. Puis, après salade et fromage, vient une délicieuse compote de reines-claude. Le dîner, le vin, l'amitié, la cordialité, tout cela est très bon.

Nous rentrons aussitôt terminé le repas, comme prévu, et aussi pour les médicaments d'Edwige. Toujours sous la pluie, nous nous enfermons.

À la TV, un film lamentable, pâle copie d'un James Bond, *Fureur sur le Bosphore* ; je regarde hagard, Edwige s'endort, j'éteins avant la fin.

MERCREDI 15 AOÛT

Vers 2 heures du matin, je me réveille mal à l'aise, essaie de me rendormir, me sens agité, nerveux... Pourquoi ? Est-ce le repas, qui, bien qu'exquis, fut abondant ? Est-ce que j'ai bu un peu plus de vin que d'habitude, pas trop pourtant ? J'ai ainsi deux ou trois réveils successifs, avant de plonger jusqu'à 7 heures du mat' où c'est Edwige qui se lève pour pisser et me réveille. On se rendort, mais je me lève malgré moi vers 9 heures.

Je réveille Edwige sans le vouloir, elle reste alerte.

Elle prépare les tomates provençales. J'espère qu'elles seront réussies. Elles mettent du temps à prendre dans le four, qu'elle n'a pas mis à assez haute température, j'augmente le temps et la température ; arrivée des infirmiers HAD ; le temps de cuisson s'accomplit, il faut mettre au gril. Pendant qu'ils s'affairent aux soins autour d'Edwige, dans la chambre, je sors le plat, essaie de mettre une grille, me trompe, le plat bascule au fond du four.

Avec des mouffles, je le récupère, deux tomates sont tombées sur les deux autres, le délicieux mélange de chapelure, ail, herbes, s'est en partie répandu au fond du four, je le récupère en partie avec grosse cuillère, installe correctement la plaque pour le gril et mets celui-ci sur marche. Quand l'HAD a terminé, les tomates sont prêtes ; elles sont bonnes. Je fais chauffer au micro-ondes du riz pour les accompagner et j'arrose d'huile d'olive.

Après le déjeuner, en dépit du thé d'Assam, envie incoercible de sieste, plonge au lit vers 13 h 30 et m'en extirpe difficilement une heure et demie après. Tristesse. Le paysage ici est agréable, mais je suis privé d'Italie, de Toscane, de mes chers amis devenus frères. Edwige a des moments adorables, mais des moments autoritaires, de manies, me fait mille remarques, ne se rend pas compte qu'elle me houspille. Et parfois elle me dit que je ne l'embrasse pas, alors que je ne fais que ça ; c'est sa peur enfantine de ne pas être aimée qui n'a pas cessé. Et je me dois à elle, comme je l'ai dit fièrement à Patrice, par amour, par honneur, par devoir ; et, en dépit de ses douleurs, elle veut vivre, avec un courage et une énergie formidables, elle goûte des plaisirs, je peux lui en donner.

Mais pourquoi suis-je tellement épuisé ? La « détente » ? Le fait de ne pas être attelé à un travail qui me passionne, la perte depuis si longtemps de tant de choses qui me donnaient goût à la vie ? Le poids de la tristesse ? *Halas poor Edgar...*

À 18 heures, nous allons prendre l'apéro chez Franck, le fils de Jeanne Havet. Elle est dans une pièce voisine, dort, ne peut se déplacer, elle a plus de quatre-vingt-dix ans, mais toute sa tête. Il y a Franck, viticulteur qui a pris en mains le vignoble de sa mère, son épouse, son fils, Catherine Scipion, que j'ai connue jeune fille chez son père Claude Bourdet, beau visage droit, Flavienne qui a obtenu l'invitation et J.-F. Vieux sauternes, petits toasts au foie gras, jambon cru excellent (pas trop salé), on discute un peu de tout, on se concentre sur Sarko... Je dis qu'il faut attendre pour voir se déployer la pleine personnalité du personnage (être attentif et attentiste). Edwige boit un fond de sauternes.

Nous rentrons tôt, dînons à peine (salade de haricots verts), sommes prêts pour voir *Le Grand Alibi* de Hitchcock, tourné en Angleterre, qui nous retient et nous divertit, puis je prends *Man in the Moon* qui me déçoit, arrête avant la fin. Elle s'endort, mais sera souvent secouée la nuit de quintes de toux, signe indubitable qu'elle s'est remise à fumer au-delà des trois cigarettes par jour.

JEUDI 16 AOÛT

Premier réveil à 7 h 30, elle tousse, puis va pisser (je me rassure chaque fois qu'elle pisse) ; nous nous rendormons et je me réveille assez brusquement vers 9 heures. Je sais qu'au cours de la nuit j'ai fait un rêve avec Henri Alleg

où je lui parlais de notre correspondance en 1940-1941, alors qu'il était déjà en Algérie. Je sens que j'ai besoin de le rencontrer, on ne s'est pas vus depuis 1940, j'ai fait le premier article sur *La Question*, le récit des tortures qu'il a subies dans *L'Observateur*, mais mon texte a été recouvert par celui de Sartre. C'est comme mes rêves avec Jean Daniel, il y a du non-dit, du besoin d'éclaircissement et de compréhension mutuelle...

Comme elle dort, je regarde dans son sac où j'avais aperçu hier un paquet de cigarettes. Il y en a six. Je ferai le compte demain (elle me laisse dans l'ignorance ou plutôt elle continue la dissimulation totale), je hume dans la poubelle une odeur de mégot, j'en retire effectivement un, enveloppé de papier essuie-tout. À nouveau, on va replonger dans l'enfer des étouffements nocturnes.

Elle dort encore, je me sens pris à la fois d'une lassitude et d'une tristesse infinies ; je cherche une espérance, un enthousiasme. *Quién vendra y por dónde*, c'est ce que je me disais adolescent. Je voudrais m'étendre, redormir, mais ne le peux : l'HAD doit venir. Je lis avec intérêt *Le Krach des élites* d'Emmanuel Lemieux. J'y apprend beaucoup ; bien des écrits importants (comme celui de Corinne Maier sur la paresse) et des événements significatifs (comme la grève chez McDo) m'ont échappé. Puis, vers 10 h 45, je vais réveiller Edwige, que j'extirpe avec lenteur d'un très profond sommeil. Les infirmiers arrivent, du mieux ici, du moins bien ailleurs. Moi, je suis monté au Mac où j'ai reçu 19 mails mais très peu qui me touchent. Ah oui, la longue lettre de Jennifer Wells... mais elle est très loin à Berkeley ; je pourrais m'enthousiasmer pour cette âme-sœur...

Edwige s'habille, Flavienne vient la chercher à 13 h 30 pour aller dans je ne sais quel Intermarché... Elle a senti que depuis qu'elle est levée je n'ai pas d'élan vers elle, elle me dit : « Tu ne m'aimes pas beaucoup. » Je l'embrasse... Comment se fait-il que tantôt elle est toute poésie pour moi, tantôt toute mégère, et tantôt une maniaque obsédée par les détails.

Elles sont parties, Marie-Thérèse fait le ménage, je devrais m'occuper à faire un schéma de mon texte final *Vers l'abîme ?* Vers l'abîme ou la métamorphose ?... L'un dans l'autre, l'un par l'autre.

Un peu de soleil, je me mets à la table de jardin, sur le carrelage, je sors mes notes de *Vers l'abîme ?*, je sors aussi un peu de saucisson à l'ail et je me verse un verre de bordeaux. Je commence à noter, elles arrivent. La première remarque d'Edwige concerne mon verre de vin. Je m'assombris un temps, puis vais avec elles, leurs emplettes, verse un verre à Flavienne.

Après dîner, on regarde un film semi-docu sur la vie d'Elvis : l'acteur qui joue Elvis est assez convaincant et bien entendu c'est la voix d'Elvis qui chante, mais il n'y a pas assez de concerts. On voit qu'Elvis, prisonnier de son impresario, le Colonel, n'a pu réaliser son rêve d'être un véritable acteur de cinéma dans la lignée de James Dean et Marlon Brando... Ce film n'est pas très fameux.

Matin, encore lutte entre volonté de rester au lit et poussée venant d'une volonté extérieure de me lever ; soudain je me lève, et fais les opérations du matin. Edwige se lève assez tôt. Comme l'HAD a téléphoné qu'ils viendraient en début d'après-midi, je pars à Shopi et prends du Earl Grey pour Edwige, puis je vais à la ferme prendre tomates, fruits divers dont fraises (elle a acheté hier un broyeur de fruits, demande des fruits à broyer) et commande deux perdrix farcies pour mardi... (Plus tard, Edwige me dira qu'on aurait pu inviter les Rolland à dîner les perdrix, alors j'en commanderai deux autres.)

L'après-midi, elle veut retourner dans la zone des grandes surfaces d'Allonne chez Mr. Bricolage et passer auparavant par Beauvais. Parking de la grande place totalement occupé sauf une place pour invalide. Je lui fais mettre derrière le pare-brise sa carte d'invalidité. On va à la boutique pour femmes Antonelle où, pendant que je m'ennuie, elle essaie un petit ensemble et prend une veste en polaire de couleur brique assez jolie. Puis on va chez le parfumeur où elle essaie un fond de teint, crayon pour yeux et prend une eau de toilette. Au moment de régler, je vois qu'elle se tord ; brutale douleur d'estomac. Je cours à une pharmacie voisine prendre du Spasfon Lyoc, elle en prend quatre, cela la calme.

On trouve Mr. Bricolage, gigantesque hangar ; tout au fond, il y a les accessoires pour bains et on trouve un tapis de bain et un tapis de sortie de bain. À la caisse, elle remarque une lampe de poche qu'on embarque. La préposée nous indique les piles *ad hoc* (une fois rentrés, on se rendra compte que ce ne sont pas des piles AAA qu'il faut, mais des puces).

Retour. Arrêt au garage Parmentier. M. Parmentier veut nous vendre une voiture pendant que son fils nous répare l'essuie-glace de la vitre arrière. Edwige est fascinée par la nouvelle Toyota Yaris qu'a acquise Flavienne.

Retour donc, on est l'un et l'autre fatigués. On regarde un temps les infos au lit, puis je réchauffe le rôti de porc, acheté à la ferme, et qu'a fait mijoter Marie-Thérèse.

J'ai mis une cassette de morceaux schubertiens choisis par notre cher Pouytes. Parmi ceux-ci, l'adagio du *Quintette*, expression sublime d'une douleur incoercible. Que de beautés dans la musique romantique allemande. En cette première moitié du XIX^e siècle, au moment où se déchaîne le monde sans âme des machines, de la vapeur, des entreprises industrielles, des canons des guerres, de la colonisation, l'âme trouve refuge et expression chez quelques jeunes poètes et musiciens de génie, et cet adagio est l'expression suprême de son malheur.

Puis nous allons écouter le *Concerto pour violon* de Beethoven avec Itzhak Perlman, puis la *Neuvième* de Schubert.

À la télé du soir, je cherche le film américain de guerre sur les prisonniers des Japonais, mais il a été remplacé par je ne sais quelle ineptie ;

on se fixe sur *L'Avare*, avec Michel Serreau, dont on admire la belle langue, mais moyennement l'interprétation de Serreau... Puis je tombe sur la retransmission d'un concert d'Elvis avec quelques très beaux moments.

SAMEDI 18 AOÛT

Dans la nuit, Edwige tousse très fort, se réveille, me réveille ; je vais pisser, je l'attends et l'aide à monter la marche, il est vers 4 heures du mat'. Je me rendors, je ne sais plus si je me réveille pour pisser vers 6 h 30 ; de toute façon, je me réveille en sursaut à 9 heures et me lève aussitôt. J'ai fait des rêves de médicaments, mais tout est devenu confus.

Préparatifs matinaux, puis un saut au mail. Je voudrais écrire aux amis péruviens, mais ici je n'ai pas leurs mails. Ce Pérou m'est devenu très cher. Une lettre d'un Allemand que je n'ai pas bien comprise, qui me parle de l'article *Augen auf* que j'ai fait faire quand j'étais au gouvernement militaire français.

Edwige se lève, je lui fais le petit déj', elle fait sa toilette, l'HAD ne devrait pas tarder.

Pas de sortie le matin, la maison est approvisionnée.

Elle veut aller l'après-midi à Intermarché, Marie-Thérèse, arrive ; sa remplaçante d'après 24 août est indisponible, mais Fabienne accepte d'être remplaçante.

Après-midi, gare de Saint-Sulpice, où je recueille l'écrivain mexicain Eduardo García Aguilar qui vient m'interviewer pour *Altura*, sur la complexité et la Multiversidad ; puis conversations. J'évoque André Breton. Je lui fais visiter Tillard, puis le laisse à Saint-Sulpice vers 17 h 15.

Retour fatigué, Edwige fatiguée à son retour, on se couche, mais faut partir à 19 h 15 pour aller dîner chez J.-F. et ensuite *NYPDB*.

Le dîner extra. L'appétit lui vient dans des conditions gastronomiques amicales et favorables, comme ce soir.

Après le dîner, on monte devant leur belle télévision pour voir *New York Police Blues*. Je leur en ai dit le plus grand bien. Ils ont approuvé pour ce qu'ils ont vu la semaine passée. Mais il y eut malentendu : ils avaient regardé *New York Police District* sur TF6 et non notre *New York Police Blues* sur Jimmy. Ils mettent sur TF6. « Non, non, mettez sur Jimmy... » Notre série d'aujourd'hui n'est pas fameuse et surtout ils ne connaissent pas ces personnages devenus si familiers et même amis pour nous. J.-F. est irrité, il trouve ce qu'il voit plat, mélo, minable... Du coup, nous regardons avec moins de chaleur. À une pause pub, je vais dans leur salle de bains et, au retour, me fracasse le crâne sur une poutre. Saignement, eau oxygénée. On termine. J.-F. est très mécontent.

Retour, fait frais.

Je prends sur Arte au vol l'émission sur Carlo Maria Giulini, chef d'orchestre inspiré. Malheureusement, les morceaux sont hachés et les commentaires d'amis et admirateurs sont plats ; le visage de Giulini dirigeant son orchestre est transfiguré, possédé... À un moment Edwige, qui se prépare pour aller au lit, me dit : « Tu ne m'aimes pas ce soir. » J'ai le tort de lui répondre spontanément : « Laisse-moi un peu. » Plus tard, je la vois fermée. « Tu m'a poignardé le cœur... » J'essaie de ramener la phrase à son contexte immédiat, etc. Elle continue à penser que je l'ai poignardée (je pense *in petto* qu'elle cherche sans en avoir conscience ma soumission absolue). Je l'embrasse et lentement l'amollis, l'attendris, et nous regardons la main dans la main les infos de i>Télé.

DIMANCHE 19 AOÛT

Nuit agitée pour Edwige. Elle a réglé son oxy sur 2 par erreur et puis le dîner, qu'elle a pris de bon appétit, a contribué à son mal-être.

Paul et Marie-Thérèse arrivent vers 11 heures. Lui très frais. Je leur offre du thé vert « Jardins secrets du Fuji-Yama ». Il va faire des contre-marches, car les marches sortant de la chambre sont trop hautes pour Edwige.

Je prépare une salade de tomates, basilic, mozzarella, et les infirmières HAD arrivent ; des plaies s'arrangent sur la peau d'Edwige, mais l'une d'elles s'aggrave et s'ulcère.

De plus en plus, je pense qu'il faudra prudemment alléger son traitement antitumeur pour limiter tant de maux qui s'aggravent (crevasses, écorchures pour un moindre contact, saignements de peau).

Après petite éclaircie matinale, pluie...

Lu dans la préface de Cath Samory cette citation de Predrag Matvejevic (*Le Monde* « ex ». *Confessions*, Fayard, 1996, p. 12) : « La parole critique oscille entre trahison et outrage, notamment dans un contexte plurinational : critiquer sa propre nation équivaut à la trahir ; critiquer l'autre, à l'offenser. Être placé entre trahison et outrage exténue la critique même, ou finit par l'annihiler. Elle se voit remplacer par la surenchère : qui dit mieux ? »

Très sale temps. Marie-Thérèse fait un feu dans la cheminée, dans la cuisine j'installe près du feu mon fauteuil à bascule avec *Féerie pour une autre fois*, mais m'endors souvent.

Edwige assez froide avec moi, elle n'a pas oublié l'épisode d'hier soir...

On dîne tôt et on regarde assez tôt (19 h 30) *Le Dernier de la liste* de John Huston : excellent ; je l'avais vu dans le temps (le film est de 1962), mais j'avais beaucoup oublié, sauf la scène à la herse.

Je réveille Edwige à 11 heures passées ; je pars vers midi pour le Super U de Sainte-Geneviève où je trouverai les produits que je ne peux trouver au Shopi de Noailles. J'y arrive, le parking est rempli de voitures. Je cherche de rayon en rayon et trouve un slip, du graves, de la paëlla, de la mozzarella di bufala, etc., je remplis mon caddie ; à la caisse, seulement une personne devant moi, et quand je sors, il doit être midi et demi, la plupart des voitures ont disparu.

À mon retour, je trouve les infirmières de l'HAD en action. Puis la cuve à oxygène arrive, puis c'est le kiné respiratoire. On déjeune vers 14 heures, tandis qu'arrive Marie-Thérèse. Paul a travaillé dans l'établi depuis le matin pour préparer les contremarches qui vont rendre plus aisées les montées d'Edwige.

Après le déjeuner, elle veut aller à Allonne pour acheter un nouveau téléphone (après toutes les dépenses de ce mois, notamment la broche, la montre, les appareils électroménagers, faut que je voie si mon compte en banque est encore approvisionné). Elle voudrait que je la conduise. Je me débrouille pour que ce soit Flavienne, pensant pouvoir travailler au texte ultime de *Vers l'abîme ?*, mais, est-ce la paëlla de midi ?, un sommeil me prend et je dors de 15 h 30 à 17 h 30, me réveille dépité, attristé... sens que je n'ai pas la plage de temps nécessaire pour me mettre à l'article, m'inquiète d'Edwige, téléphone à son portable qui ne répond pas. Elles arrivent aux approches de 18 heures.

Elle est fatiguée, s'étend, mais des téléphones l'accaparent... On dîne pourtant vers 19 h 30 la salade de museau de bœuf achetée chez Tamion et le reste de carottes de la veille. Au cours du repas, je mets la cassette que nous avait offerte Jean-Louis Pouytes. Et soudain, à écouter « *ven acá, remediadora y remedia mis dolores* » d'une voix tellement intense, poignante, je me mets à pleurer... « Pourquoi pleures-tu ? – C'est l'émotion de cette musique. »

En réalité, je pleure mon exil de Toscane, d'Andalousie, loin de mes *matries*, je pleure mon enfermement, ma servitude (pourtant volontaire), je pleure ce refroidissement entre nous. Je me sens devenu *posito seco*.

Toute la journée, j'ai senti le poids de ses petites manies, de ses « ne fais pas ça, ne fais pas ci », « attention tu vas renverser », etc.

J'écoute la série des *Peteneras*, interprétées par divers *cantators*, les larmes s'arrêtent.

Je monte à mon bureau, cherche le mail de Pouytes, ne le trouve pas, l'appelle au téléphone, lui dis mon émotion, ma tristesse...

Au lit, je prends en route *Mon ami le lynx* avant de prendre *New York District*. Edwige et moi admirons l'animal, c'est vrai qu'elle ressemble à Herminette. L'animal est poursuivi par un homme qui veut la tuer, mais son

fils, qui était devenu ami du lynx, veut le sauver, tout cela dans le Nord-Canada, dans des paysages de neige admirables.

Je prends la main d'Edwige, elle la retire. Je l'interroge : « Il n'y a que ma main pour toi, pour le reste, tu es toujours ailleurs. » Je proteste, je dis que je suis toujours présent, que j'ai abandonné, pour rester près d'elle, conférences, voyages. « Ne crie pas ! »

Je me lève, vais à la cuisine ranger les verres à médicaments de nuit ; quand je reviens, elle me tend les bras et nous voyons *New York District* main dans la main.

Elle s'endort au milieu de la série que je regarde jusqu'à la fin, intéressé par les thèmes soulevés (la question du racisme concernant les Noirs, puis l'avortement).

J'éteins et je pense soudain, plein de remords, pourquoi est-ce que je m'exaspère de ses petites manies, pourquoi me cachent-elles l'essentiel, son âme enfantine, candide, aimante ? Mais je suis con !

MARDI 21 AOÛT

Je me lève un peu avant 9 heures ; la nuit a été calme de part et d'autre. Vers 10 heures, je fais du bruit en ouvrant la porte de la resserre, elle se réveille. « Encore une journée inutile », dit-elle ; elle demande l'heure, je lui dis de se rendormir, ce qu'elle fait, et vais à la resserre prendre chemise et chaussettes propres.

Téléphone à P. pour l'IRM ; il me dit qu'il saura la date après le 27.

Du soleil apparaît. HAD et soins aux plaies des bras, des jambes, l'œdème de la jambe gauche, la prise de sang. Après déjeuner, je propose à Edwige une balade automobile. Comme la ferme n'est pas encore ouverte à 14 h 30, nous prenons la route d'Hernes, nous arrêtons faire des emplettes à Champion. Edwige se souvient d'un antiquaire dans la région, je téléphone à J.-F. qui me donne les indications pour trouver l'antiquaire à Fay-sous-Bois, nous poursuivons et, après quelques erreurs, trouvons le lieu ; nous nous souvenons du très beau jardin. Les meubles et objets sont répartis en trois bâtiments rustiques. Elle adore regarder ces choses qui m'ennuient, je la suis en portant son portable à oxygène. Retour par la ferme, où je prends les perdrix farcies commandées pour le repas de ce soir avec les Rolland. Marie-Thérèse prépare le dîner, je fais la salade de tomates mozzarella di bufala (trouvée à Sainte-Geneviève), basilic (du jardin), je prépare le plateau à fromages. Marie-Thérèse, en plus de la marmite à perdrix, a préparé à la poêle des petites pommes de terre de Noirmoutier. Mon vin est un graves 1999. Le dîner se passe comme toujours cordial, amusant, J.-F. et moi évoquons anecdotes du passé stalinien en nous étonnant une fois de plus d'une telle monstruosité, d'une telle connerie.

Après leur départ, bien que fatigué, je me tape la vaisselle.

La journée s'est très bien passée avec Edwige, on a été contents l'un et l'autre de la balade. La vaisselle faite, je lui dis « demain à midi, je fais le bar » et le soir nous dînons de la perdrix restante. Non, elle ne veut pas de viande le soir. Alors, je fais l'erreur : « Bon, moi, je m'en fous », en faisant un geste du bras. Aussitôt, crise, elle me reproche le « je m'en fous », le ton, le geste comme une insulte très grave. Je vais dans la pièce obscure pendant qu'elle s'escrime à configurer le nouveau téléphone. Je n'ai pas le courage de rester étendu sur le tapis à gymnastique pour la nuit ; je reviens vers notre chambre à coucher. « Que tu couches là-bas. Je m'en fous. Que tu sois là ou ailleurs, je m'en fous, je ne t'aime plus. » Je lui fais remarquer qu'elle me dit des choses beaucoup plus graves que je ne lui ai jamais dites et tout cela pour un « je m'en fous » qui concernait la perdrix. Elle me rejette, me hait. Je vais à la cuisine pour faire je ne sais plus quoi ; quand je reviens vers la chambre, elle m'attend sur le pas de la porte en me tendant les bras, je m'y précipite, l'embrasse. Je lui rappelle le temps où elle venait sur mes genoux. « Ah ! Il est bien passé ce temps. – Pas du tout », et je la mets sur mes genoux. Puis nous nous couchons, il est 23 h 30 passées.

Je prends au vol un docu sur le soleil qui montre les fureurs de ses explosions, le déchaînement des vents solaires. Comment dans une telle fureur notre astre réussit-il à se réguler pour ne pas exploser, ni implorer ? Comment une régulation accompagne-t-elle un tel désordre ? Le sommeil nous gagne, j'éteins. Une heure plus tard, elle rallume, elle suce un bonbon. Je lui demande ce qu'il y a, si elle a mal. Finalement elle dit qu'une puissance diabolique la poursuit, lui veut du mal, elle la sent, elle est là. « C'est un cauchemar. – Non, non. » Elle dit aussi que la machine à laver le linge tourne. Je vois que c'est un cauchemar. Je lui demande si elle a l'impression qu'on lui a jeté un sort (j'ai depuis des années cette impression, et je pense que cela vient de sa sœur qui adore voir voyantes et sorciers). « Oui... – Ne serait-ce pas ta sœur ? – Non... » Finalement, elle se rendort jusqu'au petit matin où elle va à la toilette, prend du Symbicort et me dit d'augmenter l'oxygène qui était à 1.

MERCREDI 22 AOÛT

Je me rendors à peine, des lambeaux de fantasmes se succèdent dans un demi-sommeil ; je voudrais redormir, en tout cas je ne veux pas me lever. Mais vers 9 h 15 je me lève et la journée se remet en marche.

Pluie, pluie... Hier, une partie de la journée a été miraculeusement ensoleillée. La pluie est annoncée pour la journée et pour demain. J'avais l'intention d'aller avec Edwige au Crotoy car depuis le début elle voudrait voir la mer, manger des moules.

Je porte juste à midi mon Opel Corsa au garage Parmentier, pour révision (depuis l'achat de 2004, il n'y en a pas eu). M. Parmentier voudrait me vendre une Mercedes... Il m'a vu une fois à la TV et s' imagine que je suis plein aux as.

L'après-midi, enregistrement d'une vidéo pour Christine de Panafieu sur « Complexité et Nature ».

Vers 17 heures, le fils Parmentier vient me chercher et je reprends ma voiture au garage ; stop à la pharmacie pour prendre de l'Urgodermyl, puis je vais à la poste pour glisser dans la large fente « Mes démons » signés pour un lecteur-admirateur. Un saut à Shopi où je ne trouve pas la pile que je cherche, mais prends quelques boissons-jus pour Edwige.

JEUDI 23 AOÛT

Edwige prend un premier bain depuis très longtemps toute seule. Elle va mieux, encore qu'il y ait une petite régression respiratoire depuis deux-trois jours (arrêt de la cortisone ? cigarettes ? humidité ?) ; ce qui ne va pas, c'est la peau, les bras écorchés et douloureux, l'œdème de la jambe gauche, l'écoulement de lymphes qui est devenu intermittent. Elle a aussi beaucoup de vertiges. Mais, en dépit de la morphine et du Neurontin, une fois levée, elle est active. Attendons l'IRM qui nous dira si, par chance, la tumeur a régressé et si on peut adoucir le traitement.

Il pleut toute la journée. Pas de sortie. Pour déjeuner salade de tomates mozzarella.

Je monte à mon bureau, mails divers, il fait froid et humide, je sens que mon nez est pris. À la cuisine, on prend un thé vert avec M. Paul, à qui la double culture cambodgienne-bouddhiste et française a donné une intelligence remarquable... On est d'accord sur bien des points... Fin d'après-midi, je demande à Marie-Thérèse de faire un feu de bois à la cuisine et je me sens mieux.

On dîne tôt pour voir *La 317^e Section* de Pierre Schoendoerffer, que je n'avais pas vu en son temps, et qui est un grand beau film. Puis, tandis qu'Edwige s'endort, je passe au film de Peckinpah sur la guerre à l'est en 1943, avec un formidable Coburn, des acteurs remarquables comme Maximilien Schell et James Mason, film de dureté, d'inhumanité et d'humanité. Courage intellectuel de Peckinpah de faire un film qui se passe à l'intérieur de l'armée allemande.

VENDREDI 24 AOÛT

Le thé vert m'a donné de fréquentes envies de pisser nocturnes. Edwige se lève à 7 h 30, va à la toilette, se recouche ; je me recouche aussi pour ne me réveiller brutalement qu'à 9 h 30 au cours d'un de ces rêves d'échec du petit matin : ce matin, je rate mon avion pour Rio. Mais bien éveillé, et la machine se remet en marche, mais toujours avec ce manque d'enthousiasme, de ferveur, qui me sont vitaux.

Faut que je rédige la préface pour l'édition brésilienne de mon voyage en Chine mais faut d'abord que j'aille aux courses...

Ribera, le cinéaste péruvien, vient par le train de 14 h 32 pour me faire parler par vidéo sur *Chronique d'un été* : il veut faire une sorte de film sur le film. Il est très sympathique et, comme le soleil est revenu, on fait l'entretien à la table du jardin. Edwige est partie avec Flavienne à Allonne et elle en revient avec une petite table ronde qui lui plaît beaucoup. Elle continue à garnir et embellir sa maison. Elle est rentrée dans la vie et, à part la peau qui saigne pour un rien, il y a un mieux incontestable depuis Hodenc l'Évêque. Le guérisseur ???

Je reconduis Ribera à la gare, apporte la Corsa au garage Parmentier où l'on répare le feu stop, reviens. Apéritif d'au revoir sur la table du jardin avec Paul et Marie-Thérèse qui partent en vacances en Corse, dîner de pâtes (qu'elle trouve pas assez cuites bien que pour elles j'aie passé à dix minutes le temps réglementaire de huit minutes). On regarde *New York District*, un épisode intéressant qui se termine sur une incertitude judiciaire. J'éteins, puis suis réveillé par les gémissements d'Edwige qui a une crampe au genou. Je cours au congélateur, apporte le bidule gelé, lui mets sous le genou, cela se calme rapidement et on s'endort.

SAMEDI 25 AOÛT

On doit aller au Crotoy ! Je me lève comme d'habitude : refus de me lever pendant une demi-heure, puis impulsion soudaine extérieure, aidée par envie de pisser qui me catapulte hors du lit. Edwige se lève plus tôt, parce que l'HAD doit venir en avance pour qu'on puisse partir vers 11 h 30 pour la mer... Mais elle titube, manque de tomber, se heurte et sa peau s'écorche et saigne au visage et à l'épaule. J'essaie maladroitement de soigner l'épaule, sérum physiologique, compresse... Heureusement, les infirmières arrivent et prennent le relais.

La radio m'apprend la mort de Raymond Barre. J'appréciais son indépendance d'esprit, qui *in extremis* lui a valu le stigmate d'antisémitisme parce qu'il a parlé des procédés « indignes » du lobby juif, dit que Papon a été un bouc émissaire et parle en bons termes de Gollnisch, second de Le Pen. La mort le lave de ces accusations, et politiques comme médias vantent cet homme hors norme. Je me souviens d'avoir eu des relations cordiales avec lui.

Nous partons un peu avant midi ; arrêtons Auchan pour prendre de l'essence et, sur l'insistance d'Edwige, vérifions les pneus (moi, j'ai vu à l'œil que c'est bon et, en levant mes mains du volant, qu'il y a équilibre à l'avant). Puis, par erreur, nous ne prenons pas l'autoroute Amiens-Le Crotoy et suivons une route Abbeville-Le Tréport. Ayant consulté la carte après 20 kilomètres, je vois qu'on ne peut plus trouver l'autoroute et nous nous résignons au Tréport. Arrivée vers 15 heures, foule grouillante venue de partout savourer le premier beau jour de week-end depuis plus d'un mois.

Les parkings sont pleins, je trouve finalement assez loin des bistrotts un parking souterrain. Le faim nous pousse, nous n'avons pas le temps de faire un choix, d'autant moins que le petit bistrot qui nous accueille nous dit que la cuisine est fermée, qu'on peut à la rigueur avoir des moules-frites. Elle s'assied, fatiguée après une marche assez longue, je vais voir un restaurant plus loin qui a des huîtres. Quand je reviens pour l'en informer, elle me dit qu'il est trop tard, que la commande est partie. En fait, ces moules-frites nous ont beaucoup plu. Elle l'accompagne d'un cidre dont l'alcoolisation, bien que faible, lui fait tourner la tête. Je prends un verre de soi-disant muscadet.

Puis elle veut qu'on pousse plus avant car elle a vu une boutique Blanc du Nil en passant en voiture. Là, elle regarde dans les rayons, ne trouve rien à son goût. Comme elle est très fatiguée, je la fais attabler à la terrasse d'un bistrot voisin et je vais chercher la voiture.

Je passe devant la poissonnerie municipale, très bien fournie, pleine de soles entre autres. Elle m'appelle au téléphone : « Ça va ? – Très bien. » Je ne comprends pas ce qu'elle me dira plus tard, qu'elle avait ressenti un vertige et m'appelait pour se rassurer.

Je reviens avec la voiture, l'embarque, allons à Mers-les-Bains qui nous plaît beaucoup, faisons un petit tour sur les planches de la plage ; les falaises nous impressionnent. Le temps est superbe. Le soleil s'était levé peu avant notre arrivée au Tréport. Sur le retour, je tombe sur la même route qu'à l'aller, mais Edwige est contente car je lui avais signalé dans un patelin nommé Cassequeule un « artisan chaisier ». Nous nous y arrêtons, visitons son hangar plein de chaises et fauteuils paillés de divers styles rustiques, elle se fixe sur un fauteuil bas en merisier, je l'incite à prendre un repose-pied paillé, nous embarquons cela dans la voiture et rentrons vers 18 h 30, assoiffés, mais sans faim.

Fatigué aussi, je me mets au lit vers 20 h 30, regarde infos puis à 20 h 50 Edwige vient au lit ; on regarde *New York District*, intéressant, mais pas aussi prenant que mon *New York Police Blues*. Après la série, on va à la cuisine, Edwige prend un Paille d'or et moi des petits cornichons au sel, puis gros cornichon au yaourt, tout cela est très rafraîchissant.

Elle a soudain une douleur terrible à la vésicule biliaire, elle se tord, je lui donne un Actiskenan qui n'a au bout de cinq minutes aucun effet, puis un second. Je la conduis au lit où la douleur s'apaise progressivement. La veille, une douleur de crampe, aujourd'hui vésicule, pas une journée sans

surgissement d'une douleur. Tantôt, je pense qu'on (« elle ») lui a jeté un sort, tantôt que c'est comme une autopunition ou encore une répétition d'un mécanisme hystérique ancré dès l'enfance : manifester une souffrance pour attirer l'amour (de la mère... et maintenant le mien).

Il est évident que je manifeste plus rarement l'élan amoureux ; le souci pour sa santé, ma tristesse de ne pas faire mon travail, l'accumulation de ses petites admonestations : « Fais ça, non pas cela, la chasse d'eau, ferme la porte doucement », etc., j'ai beau m'endurcir à ces reproches, cela m'endurcit tout court. Elle sent cela, mais ne comprend pas la cause. Elle ne peut comprendre qu'elle m'esclavagise. Elle pense que c'est elle qui m'est soumise...

Et puis, comme elle va mieux du point de vue pulmonaire, qu'elle n'a pas en ce moment de douleur à l'aine, j'ai le sentiment qu'elle n'est plus aux portes de la mort, que la lutte contre la mort n'est pas nécessaire.

DIMANCHE 26 AOÛT

Elle a profondément dormi et moi ne me suis levé qu'une fois (le très léger repas de cornichons du soir ?), mais je la réveille peu avant 11 heures.

J'ai le temps de voir dans le bulletin quotidien du *Nouvel Obs* que Bruno Trentin est mort. Très brave type, communiste et syndicaliste en Italie, né en France de Silvio Trentin, réfugié du fascisme et frère de Francette Trentin, à qui, étudiant, je vouais un amour muet... Il était un communiste italien type, ouvert, pas fanatique, apparemment tolérant. Du coup, j'ai été très surpris qu'au cours d'un repas, dans les années 1970, alors que j'évoquais l'importance du témoignage de Soljenitsyne, il me réponde brutalement que Staline et Soljenitsyne étaient symétriques, à rejeter également. Il faut dire que le stalinisme italien à visage humain dura plus longtemps que le français : il s'étira comme du chewing-gum avant de disparaître, alors que ce bloc durci qu'était le français a éclaté brutalement d'un coup.

Un mail d'invitation pour fêter vendredi le 98^e anniversaire de François Fejtö.

Et puis *Le Nouvel Obs* informe que, dans le numéro de *Science* du 24, le docteur Henrik Ehrsson, d'une université anglaise, a pu reproduire l'« illusion » du dédoublement grâce à une technique de réalité virtuelle. Moi qui ai tellement travaillé sur le double, cela « m'interpelle »... Ainsi donc on peut reproduire l'état de dédoublement où l'on se sent extérieur à son corps et où on peut le contempler. Cela nous interroge aussi sur la conscience qu'on a d'être dans notre propre corps... Introduire tout cela dans « méditation ».

Déjeuner boudin et salade. On va chez l'antiquaire de Fay-sous-Bois

pour prendre ce tableau sur bois alsacien, peint pour la naissance d'une petite-fille, Katerina, et représentant Jésus en bon pasteur avec deux aimables brebis. Au retour, on l'installe au-dessus de notre tête de lit.

Fabienne, remplaçante de Marie-Thérèse, est là et elle s'entend très bien avec Edwige.

Nous allons rendre visite à Mme Hainque de la grande ferme voisine : elle et son mari sont généreux, secourables ; ils ont accouru à 6 heures du mat' il y a trois ans quand Edwige a raté la marche de la chambre et s'est cassé la cheville ; je crois que j'ai consigné ces journées affreuses dans mon journal de l'été 2004.

Dîner ce soir chez Catherine que j'ai connue jeune fille chez son père Claude Bourdet, puis qui a épousé Robert Scipion et est demeurée voisine-amie des Rolland.

Il n'est que 17 heures et j'ai sommeil... J'aimerais avancer dans ma préface au journal de Chine.

Ce que je fais, j'espère que ça ira, je le maile à Edgard de Assis Carvalho. Il est 18 heures. Je vais me coucher ; lourd sommeil d'une heure, puis dîner dans la belle maison rustique de Scipion, remplie de livres. Il y a le frère de Catherine, un monsieur barbu que je ne connais pas, mais qui, au cours du repas, m'incite vivement à lire Chamfort et les pages de Buffon sur l'homme. Chance, j'ai emporté avec moi un petit livre sur Chamfort que j'aurais dû lire depuis longtemps, l'auteur tenant à ce que je le lise.

Le repas est agréable, considérations politiques, littéraires, gastronomiques. On évoque Sarko, Kouchner, Barre. Avec Nicolas Bourdet, on évoque Résistance et camps de concentration nazis. Catherine a fait rôtir un admirable filet de bœuf qui vient du voisinage. Goût perdu depuis très longtemps. Pessac-léognan de La Louvière de 1994 que Catherine trouve éventé et qui, plutôt, ne s'est pas encore pleinement épanoui... Mais je ramène tôt Edwige parce que j'ai oublié d'apporter les médicaments du dîner.

Elle a des démangeaisons qui ont gagné le bas du dos, sa jambe gauche est toute rouge, je me dis que je vais téléphoner aux docteurs demain matin. On regarde le Capone joué par Ben Gazzara. J'essaie de l'empêcher de se gratter. Ensommeillé, je lui fais un pansement au talon car le pansement caoutchouteux s'est défait. Elle est mécontente de voir mon visage à ses yeux mécontent, alors qu'il est soucieux. J'accepte apparemment son diagnostic : « Je suis mécontent de moi-même, je ne sais pas faire ces pansements. – Tu n'as pas lieu d'être mécontent, tu n'es pas infirmier... » Je me tais, j'arrête, on va éteindre TV et lumière, baiser de bonne nuit.

Premier réveil 7 h 30, me rendors une heure, puis finis par me lever.

Je joins au téléphone P. encore en Tunisie qui me demande si le teint d'Edwige a jauni. « Oui. – Alors cela peut être de la bilirubine dans le sang : qu'elle prenne un Atarax de plus vers 16 h 30 avant la poussée de démangeaisons. » Pour lui, cela n'est pas grave. J'avais auparavant téléphoné à l'HAD pour leur demander leur fax en cas d'ordonnance de docteur, car sans ordonnance ils ne font rien. Mais ils sont très aimables, très consciencieux.

Voilà je vais m'habiller puis aller chez Shopi et à la pharma, beaucoup d'achats à faire...

Après Shopi, le déjeuner de museau de bœuf et salade de tomate.

Décidé à travailler : 1. commencer la rédaction du final de *Vers l'abîme* ?, 2. préparer le texte pour *Libé* sur la politique en vue du débat avec Lefort sur la régénération de la politique.

Mais, auparavant, le maire doit nous rendre visite vers 14 heures. Comme il fait beau soleil, j'installe dehors le fauteuil à bascule, j'ajoute le repose-pied, je cale bien un coussin derrière mon dos et je prends le livre de Toublan, que je voudrais lire depuis longtemps, sur Chamfort. Je lis des pages, puis somnole, puis lis à nouveau ; ainsi le temps passe de mini-lecture en somnolence et le maire arrive en retard vers 15 h 30. Edwige veut aller à Allonne et vers 15 heures Fabienne la conduit.

Nous nous mettons à la table de jardin, je sors whisky de malt et glaçons et on parle une heure et demie, en assez large accord et, de mon côté, sympathie. C'est un enseignant qui dirige le collège à Méru et il parle avec compréhension des adolescents paumés, parfois délinquants. Il semble, comme moi, attentif et attentiste pour Sarkozy et c'est un déçu du Parti socialiste. Je me rends compte en lui parlant que je me suis quelque peu déségolénisé, surtout depuis qu'elle appelle à la « modernisation » du parti, terme à mes yeux inepte.

Le maire parti, est-ce l'effet du whisky ?, le courage me manque, je me mets au lit, somnole vaguement et, quand je me lève, il est 19 heures passées, pas le temps de chauffer le haut fourneau.

Edwige a changé un chemisier ou quelque chose comme ça à Beauvais. Retour avec Fabienne très aimable, très sympa.

Je lui donne l'Atarax supplémentaire préconisé par P. contre la démangeaison, et là elle se tord de douleur d'estomac qui ne se calme qu'après six Spasfon Lyoc.

Journée de travail perdue. Après cette journée de somnolence, je me demande si ce sommeil n'est pas dépressif ; pour moi, la dépression, c'est le sommeil et non l'insomnie.

Au lit, problème de pansement au talon, je me débrouille très maladroitement.

On regarde la fin des *Tueurs*, que j'ai déjà vu deux fois et qui pour moi est une œuvre puissante, forte, ce type de film noir qui a quelque chose de shakespearien, puis *Étroite Surveillance*, film US avec Richard Dreyfuss, à la

fois drôle et inquiétant. Elle s'est endormie au début du film. J'éteins, nuit calme, sinon ma difficulté à me rendormir après mon premier lever pipi de 1 heure du mat'.

MARDI 28 AOÛT

Sans le vouloir, je fais du bruit à la salle de bains et elle se réveille et se lève pendant mon bain. À la sortie, après rasage, je suis ahuri de la voir prendre son petit déj'.

Je pars vers 11 heures pour le marché où je trouve les reines-claude qu'il n'avait plus la semaine dernière, des pêches blanches, un petit melon charentais, puis chez le rôtiiseur une paëlla et des pommes rissolées, et chez le poissonnier les deux petites soles qui lui restaient.

Je vais chez Shopi pour trouver bœuf et veau hachés qu'Edwige voudrait depuis plusieurs jours pour faire des tomates farcies. Mais le boucher de Shopi ne peut hacher le veau. Que faire ? Je vais vers la sortie pour téléphoner à Edwige et je retrouve Mme Gazenois et sa fille Fabienne. Je leur demande conseil. Mme Gazenois dit : « Prenez une escalope et ma fille viendra avec un hachoir cet après-midi chez vous. » Je retourne à la boucherie où je fais la queue et à la caisse où je refais la queue. Puis je me dépêche d'aller à la pharmacie, puis de rentrer.

Au retour, je trouve les infirmières HAD très affairées qui téléphonent pour avoir un docteur qui vienne voir aujourd'hui même Edwige. Elles suspectent un début de phlébite à la rougeur et la chaleur de sa jambe. Finalement, le docteur D., ne pouvant/voulant venir cet après-midi, promet de venir demain matin ; mais moi je téléphone à P. qui me dit : « Seul un écho-Doppler peut déterminer s'il y a oui ou non phlébite. » Je passe mon téléphone à l'infirmière qui veut absolument une ordonnance. Il promet de l'envoyer aussitôt par fax à l'HAD. Là-dessus, les infirmières vont organiser le Doppler à Beauvais pour cet après-midi.

Edwige se régale de la paëlla, excellente en fait. Elle désire des reines-claude, mais qui ne sont pas encore bien mûres...

Après le déjeuner, je monte pour voir mes mails et essayer de travailler un peu. Mais il est à peine 14 heures que l'HAD téléphone pour dire qu'un rendez vous Doppler est pris à 17 heures à Beauvais et qu'une ambulance viendra vers 16 h 15. Edwige, qui voulait sortir avec Flavienne pour visiter deux boutiques de Noailles, est déçue. Je lui promets de la conduire demain aux boutiques (Flavienne étant à Paris mercredi).

Et je remonte, regarde les mails quotidiens, puis vais essayer de me mettre au boulot...

Je commence un brouillon du final de *Vers l'abîme ?* sans grande inspiration, puis m'arrête vers 16 h 15 pour attendre l'ambulance. Celle-ci

arrive à la demie et nous transporte dans un cabinet de phlébologues pour l'écho-Doppler. Une femme en blouse blanche, le visage fermé, nous conduit dans son cabinet. Très froide, elle questionne, puis s'humanise et, vers la fin, sera très cordiale avec Edwige. Elles passent dans la pièce voisine pour l'écho-Doppler ; la porte restant ouverte, je regarde sur l'écran des formes mouvantes étranges comme liquides, grises, avec parfois des taches rouges. Je ne sais pourquoi j'ai l'intuition qu'elle n'a pas de phlébite avant la fin de l'opération, ce que lui dit la doctoresse. « Ah, dis-je, soulagé, elle n'est pas phlébiscitée. »

L'ambulance attendait et nous repartons un peu avant 18 heures. Edwige voudrait pouvoir aller dans une boutique avec Flavienne, je téléphone à Flavienne qui viendra la chercher chez nous vers 18 h 20. Retour par petites routes de crête sur plateau ; paysages charmants de la vallée, avec vallonnements, petits bois...

Au retour, Edwige part avec Flavienne, je prépare l'apéro pour Flavienne et J.-F., tranche le saucisson de sanglier, prépare le cabernet-sauvignon du pays d'Oc (quelconque), me remets au Mac pour répondre à d'anciens mails...

Plaisir de l'apéritif avec ces chers et seuls amis d'ici. J'apprends soudain que Flavienne a une bronchite et est sous antibiotiques, et je recommence à m'inquiéter. Une angoisse succède à l'autre avec très peu d'accalmie.

On dîne après 20 h 30 ; j'ai préparé mes filets de sole maison et j'ai mis à la poêle les pommes rissolées qui avaient rôti dans le jus des poulets de la rôtissoire du marché. Edwige aime et moi aussi.

Elle a deux douleurs, une à chaque aine. Est-ce parce que j'ai légèrement diminué le Neurontin... Je ne m'en inquiète pas trop, car chaque soir apporte sa douleur, peut-être psychosomatique...

Nous regardons sur Histoire le dernier volet de *La Trilogie du Pacifique*, consacré à Nagasaki. Résurrection d'une horreur vécue par des centaines de milliers de victimes, il y a soixante ans. Je me sens très découragé pour l'avenir de l'humanité ; une fois encore *demens* est plus fort que *sapiens*...

Edwige s'endort, puis se réveille par une terrible quinte de toux (je pense qu'elle a accru sa consommation de cigarettes par angoisse de l'IRM prochain). Elle se rendort et nous nous endormons tous les trois Edwige, Micha et moi.

MERCREDI 29 AOÛT

Deux rêves de petit matin stupides ; l'un où j'ai une forte envie de pisser et me soulage en rêve dans la cour d'une maison, tandis qu'Edwige fait le guet à la porte cochère ; surpris, je me réveille, mais avec la forte envie de pisser. J'ai été soulagé en rêve, mais pas en réalité. Je pisse, me rendors un peu, second rêve stupide où un olibrius a déplacé ma voiture de son stationnement devant ma porte et les flics l'ont amenée à la fourrière. Je suis furieux, l'olibrius s'enfuit, je cours après, le saisis et il se transforme en statue de plomb, style Giacometti. Réveil et lever fort mécontent.

Edwige se lèvera peu après toute préoccupée de commencer à préparer les affaires pour le départ de demain.

Je trouve dans mes mails cette citation : « Le genre humain dispose d'une arme vraiment efficace : le rire », Mark Twain. Je trouve aussi un mail de Paula Stone qui, après des années, pense à moi... Je n'arrive pas à me rappeler son visage, ni si nous avons été amants. Mais c'est un souvenir aimable.

SAMEDI 1^{er} SEPTEMBRE

J'ai regardé pendant qu'Edwige dormait le film muet de Raymond Bernard *Le Joueur d'échecs*, tout à fait fasciné mais vaincu par le sommeil avant la fin. Je dors d'un trait jusqu'à 6 heures du matin, vais pisser, me rendors, suis réveillé par Edwige qui va aux toilettes à 7 heures, puis m'endors profond jusqu'à 9 heures...

Que de choses à faire, dans l'immédiat, puis plus tard...

Et quel manque d'élan !

Moments de poésie : sourires d'Edwige, la voir pleine d'amour pour Herminette, la retrouver candide.

L'après-midi, après sieste (de plus en plus fatigué), je téléphone de mon bureau à Max Armanet pour lui dire que l'article que je viens d'envoyer à *Libé* (« Régénérer la politique ») fait 3 000 signes et non les 1 500 demandés ;

pendant le téléphone, j'entends Edwige qui m'appelle en criant, je lâche tout, elle est près de son fauteuil d'ordinateur, par terre, ne peut se relever. Je la relève. Comment la laisser seule ? Il faut qu'il y ait toujours quelqu'un... Mais elle continue à penser qu'elle peut rester seule...

Puis je vais chez Picard, je ramène plein de surgelés dont des pastillas que je prépare au four pour le dîner et qui ne déçoivent pas.

Téléphone de Saint-Jean-d'Angely d'Alfredo et Didier Moreau ; l'université d'été portant sur l'examen critique du développement durable s'est très bien terminée. Je regrette beaucoup de n'avoir pu me déplacer.

À 21 heures, je fais un petit discours pour le festival écologique de L'Albenc où j'ai renoncé à me rendre. Très content d'entendre le tonnerre d'applaudissements. Puis je rejoins Edwige qui, à la salle à manger, regarde un excellent *Columbo* de la période à cheveux blancs ; on ne comprend pas très bien comment il a résolu l'énigme, mais c'est très bien fait et bien joué.

Puis au lit, on zappe, elle s'endort. Après minuit, je tombe dans Cinéculte sur un moment porno plutôt banal mais j'attends l'éjaculation. Edwige, soudain réveillée, me dit : « Tu te régales ? » Très gêné, je coupe et nous nous endormons.

DIMANCHE 2 SEPTEMBRE

Je vais réveiller Edwige vers 10 h 30 pour ne pas me rendre trop tard au marché. Je la trouve agitée de tremblements pendant son sommeil ; je la sors très lentement et difficilement du sommeil, elle a le regard vitreux, ses mains tremblent tellement qu'elles lâchent à plusieurs reprises le Symbicort et le Bronchodual. Je téléphone à P. et lui laisse un message sur son répondeur. L'infirmier HAD arrive, il la trouve très chaude, prend sa température : 38,3°. Elle crache soudain et c'est jaunâtre. Je téléphone à P., le trouve ; il me dit de lui faire prendre un Zitromax ce matin, puis un autre ce soir et il passera vers 17 heures. Je me demande si ce n'est pas Flavienne qui a refilé sa bronchite à Edwige ; elle ne nous en a informés que sur le tard en évoquant ses antibiotiques.

L'infirmier panse les multiples plaies, sur les deux bras, les deux jambes. Chaque heurt lui ouvre la peau et la fait saigner...

L'infirmier parti, elle veut prendre le petit déj', je la conduis. Elle absorbe ses médicaments, le Zitromax, prend son thé, en renverse... Puis elle veut s'occuper de l'ampoule de la salle à manger qui n'éclaire plus, des chaussettes lavées à ranger. Elle ne peut supporter d'être dépendante, invalidée, et du coup elle court des risques ininterrompus. Puis fatiguée ; je la ramène au lit.

Je reste, ne vais pas au marché, me fais livrer quelques légumes par le bio des Enfants-Rouges, nous prenons les moules marinières surgelées de

chez Picard, pas mal.

Courrier tout le long du dimanche.

Besoin de dormir.

Vers 19 heures, arrivée du docteur P. La fièvre d'Edwige a baissé. Il perçoit des râles sur le côté gauche, préconise de continuer au Zitromax et *wait and see*. Il fait les ordonnances indispensables de Durogesic et Neurontin. Il est épaté de voir Edwige en forme ; c'est vrai, elle a retrouvé presque ses yeux et son visage. Pourvu que le Zitromax agisse.

Au dîner, crabes farcis surgelés « à la bretonne » ; trop de béchamel, je préfère les *siris* brésiliens.

Film : on prend *Témoin à charge* qui a commencé, on revoit cet excellent Billy Wilder avec un Laughton fabuleux de présence. Puis tandis qu'Edwige s'endort, je regarde *Le Portrait de Dorian Gray* d'Albert Lewin (1945), à la fois intéressant et glaçant.

LUNDI 3 SEPTEMBRE

Me lève à 8 h 50 ; cinq minutes plus tard, l'HAD sonne. « Vous arrivez trop tôt. – Je ne peux pas faire autrement. » C'est une infirmière auxiliaire libérale que l'HAD a mobilisée parce que deux de ses infirmières sont malades. Je réveille Edwige, mais elle se rendormira après le passage de l'infirmière jusqu'à midi, où j'ai des difficultés à l'arracher à un sommeil profond...

Déjeuner d'œufs bio à la coque avec mouillettes beurrées... Quelle exquisité dans ce mets tout simple. Pourquoi chercher des sauces, des préparations... Pour moi, le meilleur, c'est : œufs (frais, bio, goûteux, bien sûr) à la coque, pain grillé frotté d'ail et de tomate baigné dans l'huile d'olive, du boulgour à l'huile d'olive, ail, poivre vert... Allons, j'arrête, et puis j'aime aussi les sauces des plats sophistiqués...

R-V Jeanne Mascolo pour le film sur la 5... Je vais encore raconter ma vie, cela finit par faire beaucoup. Mais il y aura rencontre avec Solange et Monique Antelme. La préparation du planning me fatigue... Je résiste au sommeil.

Faut que je me mette à l'*Abîme*.

Le sommeil est venu vers 16 h 30, j'en sors abruti à 17 h 15 et, dans dix minutes, Alfredo, les Chiliens et Brésiliens vont venir me chercher pour aller prendre un *glass*.

Ajouter à la critique de l'*homo æconomicus* : les aspects du comportement humain qui ne sont pas économiques, mais « héroïques ».

MARDI 4 SEPTEMBRE

Avec François L'Yvonnet, on prépare la mise en ordre des articles de *Vers l'abîme ?* Je n'ai pas encore fait le texte final, j'ai pris des notes, mais l'esprit encore en désordre.

Puis vient Catherine avec une énorme valise et un énorme courrier (depuis juillet) qui me décompose. Me voici déjà à moitié endormi. Je ne peux voir qu'une partie du courrier et je dois voir rapido deux entretiens...

À 14 h 30, je vais au rendez-vous de A. Lemoine de passage à Paris et qui, depuis deux ans, je crois, me garde une bouteille de puligny-montrachet. Elle m'en a apporté deux, l'une de 1992, l'autre de 2000, plus un vin rouge de la région où elle réside désormais (Aigues-Vives). Cette « admiratrice » a lu et annoté beaucoup de mes livres. Elle m'a vu une première fois au marché des Enfants-Rouges alors que je parlais avec Alain, le vendeur de pain : « Quelle générosité, me dit-elle. – Mais non, lui dis-je mécontent, c'est tout à fait normal, j'aime parler avec les fournisseurs du marché surtout s'ils sont sympas comme Alain. »

Puis je vais à la pharmacie prendre les produits du mois pour Edwige. Je rentre chargé de vins et de médicaments. Repars au marché avec la poussette que je remplis d'un peu de tout.

Le soir, je vais au dîner d'anniversaire de Véro et d'Irène. Irène a 60 ans ! J'apporte à chacune un coffret de chocolat Lenôtre et, pour le dîner, l'ancienne bouteille de puligny-montrachet qui plaît moyennement. Véro a fait une omelette aux truffes d'Istrie et une saucisse au chou, le tout arrosé de saumur-champigny. Le jeune Gilles est là, très sympa, Luna est devenue très jeune fille. On a chanté avec Irène *La Goualante du pauvre Jean*, *La Complainte des infidèles*, puis j'ai chanté quelques chants révolutionnaires avec ferveur.

Edwige dort quand je rentre, télé encore allumée. J'éteins et me couche doucement.

MERCREDI 6 SEPTEMBRE

Lever difficile à 8 heures, encore plus difficile pour Edwige, car le taxi est prévu à 9 h 45 pour l'IRM, boulevard Haussmann. Chauffeur de taxi habile et intelligent qui sait changer de file à bon escient...

Le docteur L. nous donne le résultat : tumeur stationnaire (peut-être nécrosée à l'intérieur), disparition de l'hématome si douloureux, réduction des traces de la fracture du bassin.

L'après-midi, à Pompidou, le docteur S. enregistre les bons résultats et est frappé de la différence entre l'Edwige de juillet, arrivée en ambulance,

toute gonflée, l'œil vitreux, et l'Edwige qui marche, au visage restauré. « Elle a retrouvé ses beaux yeux », me dit-il... Il réduit le Neurontin à 300 matin et soir, et ramène le Xeloda à deux semaines sur trois... Ordonnance, visite un peu trop rapide, il ne regarde pas les IRM et n'y jette un œil qu'à la demande d'Edwige.

Au retour, l'envie de dormir ne m'empêche pas de partir pour La Mère de famille acheter des bonbons à la bergamote pour Edwige. Je prends le 20 qui me laisse sur les grands boulevards au coin de la rue du Faubourg-Montmartre. Je la remonte et je traverse la rue de la Grange-Batelière. Souvenirs d'enfance : mes parents adoraient aller à un restaurant appelé La Grange batelière ; ils prenaient des huîtres qui me dégoûtaient, du caviar dont l'exqu Coast ne me frappait pas. Ils allaient en famille, et surtout quand des parents de l'étranger venaient à Paris, la cousine Aimée, la tante Mathilde... J'avais quoi ? Entre quatre et six ans ? Ma mère était présente. C'étaient des années de prospérité pour mon père.

J'arrive à La Mère de famille, belle confiserie à l'ancienne, où je prends 700 grammes de bonbons à la bergamote, 300 grammes de Négus café, puis, croyant qu'Edwige aime toujours la pâte de fruits, une boîte de pâtes de fruits assorties et, pour moi qui ai soudain faim, un petit sachet de kumquats confits que je commence aussitôt.

Pour le retour, je décide de passer par le passage Verdeau qui part de la rue de la Grange-Batelière : devantures vieillottes, petit morceau de temps passé. Il y a toujours le bouquiniste où j'allais compulsier des livres quand j'avais quinze ans, les mêmes boiseries, les mêmes rayons... Il y a une boutique Amour de pierres, où me frappe un colibri en train de pomper le nectar d'une fleur en pierre blanche et colorée. Je rentre pour l'acheter, sûr qu'il plaira à Edwige ; je continue, à travers petits bistrots avec tables sur le passage et autres boutiques, et alors j'ai une petite illumination, je me rends compte que je suis heureux de goûter ces petits moments de vie. La vie : voir des choses agréables à l'œil, me sentir dans ce passage charmant, parce qu'il vit et a résisté au temps accéléré qui ailleurs a tout changé...

Arrivé sur le boulevard, je décide, plutôt que de prendre le métro, de traverser et d'emprunter le passage des Panoramas, pour aller attraper le 20 rue du Quatre-Septembre.

Le charme continue, je suis dans une sorte de temps retrouvé et c'est non tant la nostalgie du passé (combien souvent j'ai fait depuis l'enfance ces passages), mais la douceur de savourer la vie, avec la conscience présente qu'à la mort c'est tout le passage des Panoramas qui disparaîtra pour moi, c'est toute la saveur de la vie qui s'évanouira. Alors je jouis de ces petits moments, *carpe momentum* ou *momentos*...

Et je tombe rue Montmartre, dans ce secteur très prosaïque et triste assez loin de Quatre-Septembre ; je m'y dirige, soudain fatigué, avec mon chagrement...

JEUDI 6 SEPTEMBRE

Jeanne Mascolo vient en fin de matinée pour choisir des photos de ma pomme pour son film ; elles sont empilées sans ordre dans deux gros dossiers. Elle en emporte quelques-unes.

Après déjeuner, je vais retrouver, à Da Rosa, Patrice, ange tuteur, je prends un vin de Penedès qui me monte à la tête (je ne devrais pas boire avant la fin de la journée). Présence douce.

Puis je vais au Seuil, rencontre Jean-Claude Guillebaud. J'ai le tort d'ironiser d'attaque. « J'espère qu'on t'a caché les doutes de Mère Teresa. » Il me répond, en me citant Bernanos, que « la foi est une minute dans cinquante-neuf minutes de doute ». Je lui cite Unamuno : « *O fe sin duda no hay fe !* » Puis, j'ai le tort de lui demander s'il croit que Dieu a donné à Moïse les Tables de la Loi et que Jésus a ressuscité le troisième jour. Il me répond longuement que ces textes sacrés ont fait l'objet de multiples interprétations, que les interprétations ne vont pas cesser et que la résurrection du Christ signifie la victoire de la vie sur la mort ; il croit que je persifle, alors que je l'interroge... Je le sens un peu mécontent et je me mécontente de l'avoir mécontenté. Il parle de mon désir de voir passer en poche *Culture et barbarie européenne*. Je vois l'adjoint de Monique Labrune pour l'édition en un volume sur papier bible de *La Méthode* ; il faut que je donne une préface début octobre et complète l'index. Je vais au service de presse où je demande un réassortiment de mes livres que je n'ai plus chez moi ; puis, dans la rue, je rencontre Sami qui va chez Guillebaud, nous nous embrassons et jurons de nous voir...

Sur le chemin du retour, je descends du 96 à la hauteur du Comptoir du saumon où je prends quatre tranches de *gravat laks*, des harengs et quelques crevettes à l'ail.

Nous dînons du *gravat laks*.

Sommeil avec réveil vers 3 heures du mat' : Edwige va à la toilette et je me lève pour l'aider.

VENDREDI 7 SEPTEMBRE

Lever tardif 9 h 30, Edwige se lève d'elle-même une demi-heure plus tard. Il semble que la diminution d'un Atarax et peut-être celle du Neurontin lui ont permis de se lever d'elle-même.

Vers midi, je pars au déjeuner chez Conti rue Lauriston avec Philippe, le professeur des Beaux-Arts qui a dirigé sa thèse, un collègue cardiologue intéressé par le systémisme. On évoque les autoportraits et le prof, dont j'ai perdu le nom, dit des choses très intéressantes concernant le miroir et le

double. Le repas me plaît, je choisis jambon de parme et spaghettis ail *peperoncino*. On termine vers 15 h 30 et, comme j'ai bu du Villa Antinori, je me sens lourd et embrumé. Je rentre par deux bus, le 22 puis le 29, lisant les bulletins de publication du Seuil et *Le Nouvel Obs*. Au retour, je résiste au sommeil, prends une tisane à vertus hépatiques, car à 17 h 15 j'ai R-V avec un prof mexicain de l'université de Puebla qui vient pour m'inviter de la part du recteur, pour être docteur *honoris causa*...

Il arrive en retard faute de taxi, j'accepte en principe sans pouvoir fixer de date, puis arrivée de l'ambassadeur de France au Pérou Charasse avec son épouse mexicaine... Nous devisons sur la politique étrangère de la France. La thèse justificatrice est qu'il faut rétablir une amitié confiante avec les États-Unis pour pouvoir infléchir leur politique... « Mais y a-t-il volonté d'infléchir ? » Je cite mon inquiétude sur les propos prêtés à Sarkozy : « S'ils ont la bombe, on bombarde. – Il n'a pas dit exactement cela, il a dit que ce serait une erreur de répondre à la bombe par un bombardement. » Mais il pense que le ralliement aux USA – « et à la politique bushienne », dis-je – fait perdre à la France crédibilité et autorité internationales... Nous nous quittons sur le souhait de nous retrouver au Pérou...

Après le dîner (gambas), je reste à la salle à manger pour regarder le match inaugural de la Coupe du monde de rugby Argentine et France, et Edwige va à la chambre regarder le beau film de Cimino, *L'Année du dragon*, avec un extraordinaire Mickey Rourke. Dès les premières minutes du match, je sens que c'est fichu (en espérant me tromper) : de l'agilité, de l'astuce, de la bonne coordination argentine et, du côté français, des maladresses, des balles ratées, des passes interceptées... Je veux espérer jusqu'à la fin le retournement ultime, le miracle, mais l'Argentine a gagné très justement ce match.

Puis, Edwige sommeillant, je prends au vol un vieux *Columbo* que j'ai vu mais revois avec plaisir.

SAMEDI 8 SEPTEMBRE

Je réveille Edwige à 11 h 30. Je lui prépare le petit déjeuner. L'HAD arrive à midi : cet infirmier, qui n'a pas vu Edwige depuis juillet, est stupéfié de la résurrection...

Puis Edwige me fait part de son intention d'aller au BHV. Je ne peux l'accompagner car il faut que je fasse mon texte cet après-midi ; je lui demande d'attendre lundi, elle insiste. Et pourtant je sais qu'hier où elle est allée au BHV, accompagnée de Mme Lachens, elle a eu des vertiges... Si elle ne cède pas, c'est moi qui céderai et une fois de plus je n'arriverai pas à faire mon final de *Vers l'abîme* ?... Et me voici re-esclavagisé. Finalement, je la

convaincs de retarder à lundi où je l'accompagnerai. Du coup, je dois défaire tout mon programme du lundi. Je la convaincs d'autant mieux qu'elle somnole et va au lit. Et moi maintenant faut que je me mette au final.

Trouver photos de Californie, car le Seuil veut changer la photo de couverture.

Reçu ce matin la nouvelle édition « Points » de *Sociologie*.

Téléphone de Pénélope qui réveille Popaul de son hibernation.

Je réussis dans l'après-midi à rédiger un brouillon des trois quarts de mon ultime *Vers l'abîme ?*, m'arrête fatigué vers 17 heures. Arrivée d'Emmanuel Lemieux qui me pose quelques questions. Me quitte à 18 heures.

J'attends un peu pour aller chez le barbier Alain, mon rendez-vous étant fixé à 18 h 30. À l'heure dite, stupeur, son salon est fermé, bien qu'il soit inscrit qu'il ne ferme qu'à 19 heures. Par la suite, Nicole, rencontrée dans la rue, me dit qu'elle l'a vu ouvert dans l'après-midi ; me suis-je trompé d'une demi-heure ? Était-ce 18 heures ? Je suis bien embêté avec des cheveux dans tous les sens. Nicole me conduit dans une galerie rue des Arquebusiers où il y a vernissage. Œuvres bizarres, mais bons petits sandwiches au jambon cru et coupe de champagne. Nicole se propose de me conduire à d'autres galeries. En fait, la rue est désormais couverte de galeries, et toutes en vernissage cet après-midi ; beaucoup de gens et certains avec un verre à la main dans la rue... Je rentre poussé par une pulsion casanière, puis à l'appartement, me mettant au balcon, j'entends le bruissement de tous les chalands venus aux divers vernissages, et j'ai forte envie de socialité, de les rejoindre. Mais je me suis bêtement mis en pyjama et je reste avec regret.

Après le dîner, très beau et émouvant film *L'Incroyable Mme Ritchie* (avec la nana de Cassavetes).

DIMANCHE 9 SEPTEMBRE

Marché aux Enfants-Rouges, suivi par l'opérateur de Jeanne Mascolo... Je m'attable du côté de Lebotti, prends un café et sors les croissants que j'ai achetés chez Alain. Ana Baratier, Ève Moreau, Guy de La Chevalerie viennent me rejoindre. Je rappelle à Ana Baratier sa trahison au moment du montage de *Chronique d'un été* (je n'ai pu faire mon montage pourtant promis par Dauman et ai dû subir le montage de Rouch, elle savait mais ne m'a pas prévenu). Guy m'apporte un beau chapeau comme le sien qui m'avait tant plu, de l'huile d'argan pour Edwige et, pour moi, des olives de son domaine de Marrakech.

(Comme j'écris ce journal le dimanche 16 suivant, je ne me rappelle plus bien l'après-midi, mais je crois que j'ai dormi en abruti et n'ai pu faire grand-chose... à moins que ce soit alors que j'ai terminé le brouillon de mon dernier

texte de *Vers l'abîme* ? J'ai envoyé ce brouillon pour critiques à L'Yvonnnet le mardi 11 à 18 heures.)

LUNDI 10 SEPTEMBRE

Claude Lefort vient me voir avec retard pour concertation sur notre dialogue à Grenoble... Comme si on ne s'était jamais quittés... Il est en charmante fraternité. J'en suis content.

J'ai annulé Jeanne Mascolo l'après-midi car j'accompagne Edwige au BHV, sinon elle aurait été seule, elle qui est soumise à tant de vertiges et risque des chutes graves...

Auparavant, elle veut passer par le SFR de la rue de Rivoli pour changer son portable. Attente. Notre tour arrive, mais une Japonaise nous passe devant en disant qu'elle était là avant nous alors que j'ai conscience qu'elle est arrivée après. Je ne dis rien. Edwige me dit : « Avec une Japonaise, on en a pour une heure. » La vendeuse (d'origine maghrébine) s'exclame que c'est un propos raciste inadmissible et qu'elle ne servira pas Edwige. Quelques minutes après, je vais la trouver, lui dis que ça n'a rien d'offensant pour les Japonais, que c'est un propos privé à moi adressé, que nous ne sommes pas racistes et même, dis-je bêtement, que je me suis opposé à la guerre d'Algérie. Mais c'est une conne qui répète qu'Edwige a tenu un propos raciste inadmissible... Effectivement, la Japonaise reste longtemps et un vendeur, maghrébin lui aussi, Rachid, nous prend en main. Il est aimable et, à un moment, fait allusion au propos « raciste » d'Edwige et nous protestons : « Nous ne sommes pas racistes. » Il ne trouve pas l'appareil coréen de couleur blanche que veut Edwige (il en a de couleur mauve, qu'elle refuse), téléphone à d'autres boutiques et finalement nous dit qu'il y a l'appareil coréen blanc à la boutique des Champs-Élysées, n° 45...

De là, nous allons au BHV, rayon électricité pour trouver une sonnerie sans fil qui permette à Edwige de m'appeler du lit quand je suis à mon bureau, et nous tombons sur Reda et sa femme. Ah, ils auraient pu dire, tous deux d'origine maghrébine, que nous sommes des antiracistes, mais on les trouve quinze minutes trop tard et deux cents mètres trop loin. J'imagine Reda stigmatisant la vendeuse, obligée de faire des excuses... un fantasme de plus... on parle cordialement, puis on se perd, nous trouvons la sonnerie sans fil, puis Edwige veut aller au rayon papeterie prendre des sortes de classeurs-valises pour mettre ses IRM et radios. Je me sens crevé... Nous trouvons par chance un taxi, et retour où je m'affale dans mon fauteuil spécial.

Mais Alfredo arrive à 19 heures, me parle des projets, m'a apporté du manchego et une bouteille de cabernet-sauvignon chilien. Je prépare le dîner et les médicaments d'Edwige car je vais au dîner d'Albina.

Elle, toujours très affectueuse ; il y a Florence Malraux que j'ai connue

enfant, les Daniel, puis Jean d'Ormesson et sa femme. Lui très affable, elle très grande bourgeoise et distante à mon égard (elle ignore mon existence intellectuelle). Je suis assis à côté d'elle à table ; elle se borne à me demander si j'ai lu le dernier BHL dont parlent d'Ormesson et Daniel qui ont reçu les épreuves ; je dis non, sans avoir le temps de lui dire que je trouve BHL trop culotté ; elle me demande aussi si Daniel était à *L'Express* avant *L'Observateur*, ce que je lui confirme. Mon dispositif sonore ne parvient pas à capter les propos de Daniel et d'Ormesson et, à part quelques échanges avec Flo, ce dîner est quelque peu morose pour moi. Heureusement, il y a des côtes d'agneau issues d'un carré rôti rose, et je m'en sers deux fois...

Après dîner, moments affectueux avec Michèle et Flo. Je me lève pour partir vers 23 heures ; les Daniel me suivent, ils prennent mon taxi et, jusqu'à ce que je les laisse, je sens la présence affectueuse de Michèle, celle du passé...

Rentré pas trop tard ; Edwige s'est endormie en regardant la TV, je ne la réveille pas.

MARDI 11 SEPTEMBRE

J'ai pu regarder le plus gros des textes de *Vers l'abîme* ? ; il y a des répétitions, et certaines conférences, mal transcrites, devraient être réécrites... Bref, du boulot. Je le téléphone à L'Yvonnet qui lui-même me fera de nouvelles propositions pour la disposition des textes. Mon texte final, je ne le trouve pas merveilleux, mais je suis content d'avoir pu le rédiger... J'attends pour m'en distancer et le corriger.

À 13 h 20, R-V chez le coiffeur-barbier Alain pour une totale ; il y avait eu malentendu samedi. Moi, j'avais noté 18 h 30 et lui 18 heures ; ne me voyant pas arriver à 18 h 20, il a fermé. Donc il me prend dans un trou. J'aime le côté somnifère de la coupe de cheveux et du rasage, puis les crèmes, la poudre de riz...

Je rentre déjeuner en hâte car, à 14 heures, un Brésilien vient me chercher pour la vidéoconférence destinée à Porto Alegre. Cela se passe au tout début de l'avenue des Champs-Élysées et nous emmenons Edwige qui veut aller au SFR des Champs-Élysées... Nous la conduisons au SFR, longue queue, mais elle se décide à montrer sa carte d'invalidité et nous la laissons en main. Je ne sais pas que contrairement à ce qu'a dit Rachid le téléphone blanc qu'elle cherche n'est pas aux Champs-Élysées. La chasse au téléphone blanc va-t-elle me transformer en capitaine Achab ???

C'est une société Regus où va se passer la vidéoconférence ; je suis assis au bout d'une table, face à un écran... Juremir appelle, dit que cela va commencer ; je vois mon image dans un petit carré au coin de l'écran.

Finalement, cela commence, mon image remplit l'écran, mais mes mouvements sont décalés avec une ou deux secondes de retard, d'où impression très bizarre. Je me lance : transdisciplinarité, complexité, pas de transdisciplinarité sans complexité, etc. Questions en portugais traduites en français, je réponds, on me remercie, j'entends avec plaisir un tonnerre d'applaudissements...

Au retour, Edwige n'est pas rentrée. Je téléphone en vain. Commence à m'inquiéter jusqu'à ce que j'apprenne que, fatiguée, elle s'est assise chez Ladurée où elle a pris un gâteau qu'elle a adoré.

Moi, à nouveau à demi abruti (ce sont les conférences, les débats qui me réveillent), j'attends M. Poirier qui m'a fait les invitations pour faire des conférences aux Instituts français d'Algérie en novembre. J'avais accepté ces invitations au printemps, mais maintenant je ne me vois pas laisser Edwige cinq jours au début novembre. Je dis à M. Poirier que je ne suis pas sûr de pouvoir voyager à la date prévue et qu'il vaut mieux remettre à l'année suivante. Pour lui, c'est impossible, le budget est voté pour cette année, pas de budget pour l'année suivante. Je lui demande alors d'accepter l'aléa qui peut survenir *in extremis*. Il accepte tout cela pour me faire remplir des questionnaires interminables, les uns pour l'agence officielle française qui organise les déplacements, les autres pour les autorités algériennes qui me demandent le nom de ma mère, entre autres. Je remplis, signe, tout n'est pas fini, car il viendra me prendre mon passeport pour dix jours afin d'obtenir le visa algérien...

Tout cela m'épuise d'ennui, mais je dois, après avoir préparé le dîner d'Edwige, aller à mon dîner mexicain avec Volcane. Excellent restaurant de poissons. Je n'ai pas vu V. depuis juin... Nous nous racontons nos étés... Je lui dis que je suis fatigué et physiquement diminué... mais elle n'exige rien, elle se suffirait, dit-elle, de café ou d'apéritifs pris ensemble, de petites rencontres... Je lui promets de voir cela une fois surmontée la semaine encombrée qui m'attend.

Retour pas trop tard... je ne sais plus très bien ce que nous regardons à la TV, et moi, après endormissement d'Edwige, j'attends la fin du film.

MERCREDI 12 SEPTEMBRE

Me lève à 8 heures car je dois aller à la soutenance de thèse de R. M. sur les intellectuels français et l'Europe. Elle a pu terminer très courageusement à travers des secousses intérieures terribles. La thèse est très longue. Le jury lui est favorable, seul un historien barbu lui fait quelques critiques sévères... Cela dit, je pars à la fin de la soutenance avant que soit annoncé le jugement du jury, mais je sens que ce sera « très honorable ».

Retour un peu tardif, je fais retarder le R-V avec Jeanne Mascolo qui

veut tourner à Ménilmontant où j'ai vécu entre dix et dix-neuf ans. Edwige va partir au SFR Victor-Hugo où on lui a réservé le téléphone blanc pour vingt-quatre heures. Ce que j'apprendrai, c'est qu'elle a dû attendre vingt minutes debout le taxi, et puis elle disparaît de mon radar. Je téléphone de Ménilmontant, silence... Que de changements depuis l'adolescence ! Mais rue Sorbier, mes maisons sont restées les mêmes dont celle de ma tante Corinne. Je découvre une petite cité pleine d'arbres, de jardins, de petites maisons donnant sur la rue Ménilmontant au-dessus du chemin de fer de la ceinture. Quand j'étais gamin, la tranchée de chemin de fer, les sentiers le longeant, la rue Juillet, tout cela était mystérieux et je faisais des plans du quartier.

Pour Jeanne, j'évoque mon enfance après la mort de ma mère, les années d'adolescence, la culture de la rue Ménilmontant, les cinémas, les chansons, mes lectures...

Puis je veux rentrer car j'ai R-V avec un M. Sutra à 18 heures. Je rentre à 17 heures, pas d'Edwige, j'appelle souvent son portable, répondeur, sa voix seule répond. Sutra arrive, m'expose son système de photographies de textes en mouvement, mais moi, je suis angoissé, je téléphone à Mme Lachens qu'Edwige n'est pas rentrée. « Mais elle m'a dit qu'elle vous rejoint... – Mais non, elle a dit cela pour que vous ne fassiez pas de remontrances parce qu'elle allait seule dans un quartier éloigné... » Que faire ? Je téléphone à SFR. « On a trop de monde, je ne peux rien vous dire... »

Il est 18 h 30 et je me force à suivre les propos très convaincus de mon interlocuteur, je lui donne mon accord pour je ne sais quoi. Téléphone, c'est Edwige qui s'est installée dans un bistrot près du SFR, qui a son téléphone non pas blanc mais argent, qui est fatiguée, qui va appeler un taxi et qui parle avec une dame qui lui propose des pantalons à bretelles. « Je peux les acheter ? demande-t-elle comme une enfant (qu'elle est aussi). – Mais, bien sûr. » Je suis désangoissé mais tranquillisé seulement quand elle rentre.

JEUDI 13 SEPTEMBRE

R-V avec Marius que je reporte à l'après-midi car il est en retard et je dois aller chez le docteur C. Tension, auscultation, je lui dis mes petits maux, elle me donne comme d'habitude phytomédicaments et granules homéopathiques, plus une préparation de ginkgo et millepertuis.

Je suis bien resté une heure chez elle.

J'avais acheté au marché Monge avant notre R-V un travers de veau déjà rôti, trop carbonisé pour elle, mais qui me plaît. Puis R-V L'Yvonnet. On modifie l'ordre des textes, on en garde un éliminé (« Au-delà des lumières ») et en élimine deux conservés. Je dis qu'il y a encore beaucoup à corriger, mais il me dit que je pourrai faire tout cela sur épreuves.

Puis je vois Marius.

Puis je ne sais plus si je dors ou si je suis à répondre à mes mails.

Mais le soir, il y a *NYPB* et ce sont trois épisodes très bons, très prenants. C'est fou ce que ces personnages nous sont devenus familiers. Moi, je les aime tous alors qu'Edwige aime seulement Sipowicz, son jeune partenaire et le petit homo au standard.

VENDREDI 14 SEPTEMBRE

Journée Grenoble. Je pense retrouver Lefort dans notre wagon n° 3, mais le train part sans lui. J'inspecte les wagons, pas de Lefort ; je téléphone à Annie qui n'a aucune nouvelle. Puis, peut-être trois quarts d'heure plus tard, elle me dit qu'il lui a téléphoné qu'il avait raté le train, mais qu'il prenait celui pour Lyon avec changement pour Grenoble et arrivera vers 16 h 15... J'avise l'accueil grenoblois et leur demande de ne pas le rater à l'arrivée. Un taxi me conduit au MC2, imposant bâtiment contemporain. Je vais à l'espace invités où j'ai quelque chance de croûter. Effectivement, il y a un buffet assez raffiné. Je rencontre Dany Cohn-Bendit qui s'assied à ma table avec un autre mec assez sympa que je ne reconnais pas. Puis, fatigué, je demande un repos et on me conduit à une loge avec canapé et couverture où je somnole jusqu'à ce qu'on m'avise de l'arrivée de Lefort. Il a failli rater la correspondance de Lyon, mais il est là.

Au dialogue dans un grand amphi rempli, il y a eu déphasage. Pour moi, certes, j'approuve les idées de Lefort sur la différence entre le politique et la politique, mais il reste hexagonal, en vase clos ; et lui, soudain énervé par ce que je dis, déclare mon propos démagogique. Il se détourne de l'énormité des problèmes qui se posent pour régénérer une politique de gauche. À aucun moment, il ne se met dans une perspective planétaire... Bref, on a dérivé l'un de l'autre... Public intéressé, applaudisseur, on va prendre un verre rapide avant d'être transportés à la gare. Je suis content d'embrasser Stéphane Hessel, Claude Alphandéry, quelques autres dinosaures ou, si l'on préfère, vieux de la vieille. Dans le train du retour, on cause cordialement, mais moi ça m'embête qu'il m'ait traité de démagog, ce qu'il semble avoir oublié.

Retour chez moi à 23 h 30 : la minitragédie. Je vais à la chambre, Edwige dort, télé allumée. Je vois sur sa table de chevet les Atarax pour dormir déjà disposés ainsi que le petit verre d'eau. Je vais à la cuisine, la table n'a pas été ouverte en double table et il n'y a qu'un couvert. Sur la paillasse, salade de champignons... Je me dis que je vais dîner en vitesse, puis la réveiller pour qu'elle prenne ses médicaments. Je prends quelques champignons, je me chauffe un peu de riz, puis j'entends la sonnerie comme le son du cor dans *Hernani*. Je me précipite dans la chambre ; elle, éveillée, me demande ce que je fais : je lui explique. « Comment, tu ne m'as pas

attendue pour dîner alors que moi j'attendais ton retour pour dîner avec toi. » Je lui explique et re-explique que je ne pensais pas qu'elle n'avait pas dîné, vu le couvert solitaire, etc. Elle, de plus en plus mécontente. Je parle fort, elle me reproche de crier, et me dit qu'elle n'a pas besoin de moi, qu'elle serait bien mieux sans moi et...

Et me voilà effondré...

Elle va lentement se radoucir et nous terminerons le dîner, plus ou moins apaisés. Il est minuit... À la TV je prends *Touchez pas au grisbi*, avec Jean Servais, si forte présence... (À propos de présence, si j'étais cinéaste, je prendrais comme acteurs Bruno Crémer, Patrick Bauchau.) Puis j'arrête TV à 2 heures du mat'.

SAMEDI 15 SEPTEMBRE

Me lève à 10 heures. Réveille Edwige à midi, au moment où arrive Amita.

L'après-midi, elle veut aller rue des Archives chez le cordonnier anglais pour faire un trou à sa ceinture (Mme Lachens a une perceuse ; son besoin de sortie la pousse, mais je pense aux dangers très grands, vertiges, chutes, fractures...). Je décide de l'accompagner et, une fois de plus, j'abandonne mon travail qui s'accumule. À la station de bus, une affiche nous dit que le 96 ne fonctionnera pas dans la journée *because* techno-parade. « Prenons le 29 », dit-elle. Je sais que le 29 qui passe par Beaumarchais et la Bastille ne roulera pas non plus, mais je l'accompagne, et une affichette confirme l'arrêt du bus.

Comme on est près de la pharmacie, on y va et je fais faire quelques ordonnances. Edwige ne renonce pas à ses trous, et nous allons rue de Bretagne à la recherche d'un cordonnier ; il y en avait un qui a disparu, mais voilà que, rue Debelleye, il y en a un. Un pépère avec un accent mal localisable nous dit d'abord qu'il n'a pas le temps, qu'il est en retard, qu'une cliente doit venir chercher des chaussures qu'il travaille, puis il s'amollit ; en fait, Edwige lui demande non un trou, mais de raccourcir sa ceinture. Ce qu'il fait rapidement. « Et combien je vous dois. – Donnez-moi cinq euros pour l'apéritif. »

Edwige, fatiguée, s'assied au bistrot du coin, et moi j'en profite pour faire un saut aux Enfants-Rouges d'où je ramène une paëlla de chez Ramella, une pastilla du Marocain, et je prends quelques fruits et légumes que va me livrer la maison Wagner...

Retour à petits pas, épuisés l'un et l'autre...

Après dîner, je vais quelque temps au mail, puis dans la chambre je réveille Edwige pour ses cachets et je prends *Easy Rider*... Je l'avais vu en son temps, mais j'avais oublié sa fin : terrible la haine que suscitaient hors Californie les hippies, et tout cela se terminant en assassinat... Je suis sonné et

finalement j'êteins.

DIMANCHE 16 SEPTEMBRE

Micha qui était restée couchée sur le lit entre nous deux se réveille peu avant 8 heures et s'agite en miaulant. Je me lève, vais à la cuisine, leur sers les croquettes, puis reviens dans la chambre, ferme la porte, me recouche... Mais je gamberge trop pour me rendormir vraiment et, à 9 heures, me lève pour de bon quoique hagard. Gelée royale, ginseng, thé me réveillent plus ou moins, ce qui prouve leur insuffisance pour me revitaliser (correctif : quand je suis en état d'excitation, d'activité qui me plaît, la fatigue s'estompe, alors je m'interroge : est-ce l'usure irrémédiable ou au contraire la dépression ?).

Vers 10 h 30, l'HAD sonne, je réveille Edwige, l'infirmier se met au boulot : pansements et patch. Je lui prépare son petit déj', le thé vert et les tartines de pain grillé beurre, miel.

Je ne peux partir que vers 11 h 15... Au marché, je prends du pain chez Alain, du beurre cru et faisselle de chèvre chez le fromager, des pommes reinettes et tomates cœur-de-bœuf chez l'autre fruits-légumes (non bio). Moreau me rejoint, on se confie nos problèmes de la semaine. Je prends des pommes rissolées chez Ramella, deux soles chez le poissonnier de la rue de Bretagne, je fais un saut dans la boutique bio qui n'a plus grand-chose... Retour. Edwige très fatiguée, vertiges, se recouche, il est 13 heures (et je la laisse dormir jusqu'à 15 heures, ce qui me laisse le temps de rédiger une grande partie de ce journal).

On déjeune la paëlla qu'elle aime beaucoup, je retourne au journal pendant qu'elle fait sa toilette. Elle veut sortir pour aller au bijoutier de la rue des Francs-Bourgeois, je lui demande une demi-heure pour dormir... En fait, je n'entends pas la sonnerie du réveil et c'est Edwige qui me prend doucement l'épaule. Nous sortons tard, prenons le bus jusqu'aux Francs-Bourgeois : boutiques ; à l'une, une robe lui plaît, je lui dis de la prendre. Retour 19 heures. Je donne leur dîner aux chattes, Edwige prend son Terceva, ce qui l'oblige à attendre une heure pour dîner, puis elle est au téléphone avec Dominique, Criquet, etc.

Moi, je téléphone à Marie-Thérèse pour préparer notre arrivée à Hodenc jeudi ou vendredi ; il faut qu'elle se mette d'accord avec le livreur d'oxygène qui livre le lundi et le vendredi, la cuve présente chez nous est vide. Alors, je vais préparer le dîner (soles), puis regarder un peu le France-Namibie. Beau match agréable à voir.

LUNDI 17 SEPTEMBRE

Ce matin, je prends la décision : me consacrer à la réforme de la pensée et de l'éducation, et éliminer le reste. Faut un grand courage pour refuser, je n'aime pas décevoir... Mais il le faut.

Catherine Loridant vient avec énorme courrier qui me démoralise, j'ai mal préparé le mien, je ne réponds qu'à très peu de mails... Submergé.

Du vin que j'ai commandé au Club des vins fins (qui proposait apparemment une affaire du point de vue prix) arrive.

Taxi que je prends assez tôt (14 heures). Je fais bien car je me perds quelque peu dans ce terminal 2D, trouve enfin mon enregistrement pour Bologne, puis vais attendre au salon en lisant *Libé* et *Le Figaro*. Pour la première fois depuis longtemps, je vais laisser Edwige seule pour la nuit. C'est que j'ai une telle envie d'Italie. Mon intervention est à 21 heures, donc je dois coucher à Bologne.

Voyage correct, une voiture m'attend et me conduit à l'hôtel Roma, que je connais, tout près de la grand-place. Le centre-ville libéré des voitures est paisible. Je retrouve avec plaisir l'hôtel Roma et suis content de ma chambre au quatrième qui voit ciel et toits. Mauro vient me chercher et nous allons nous attabler dans un café sur la grand-place, si belle. L'Italie me rentre dans le corps, il fait très beau, température estivale de 26... Je me raconte à Mauro, puis on parle de ce qui nous concerne, réforme de pensée, réforme d'éducation, complexité. On a pris chacun une orange pressée très savoureuse...

Vers 19 h 30, un taxi nous amène au Parc des expositions où a lieu la Fête de l'Unità. Je suis invité par la *casa del pensiero*. La fête dure je crois une dizaine de jours, plein de stands de toutes sortes et d'innombrables restaurants ; la responsable, une inspectrice générale de l'éducation, nous conduit avec les deux autres intervenants dans un restaurant turinois et je suis très content de prendre des pâtes aux truffes blanches et des cèpes frits... Énorme restaurant, vacarme, mes oreilles de secours captent le vacarme ambiant mais étouffent les propos de mes voisins...

La séance. Le thème : la révolution, hier, aujourd'hui, demain, je fais mon topo humaniste planétaire, rejetant l'idée polluée de révolution pour celle de métamorphose, et après avoir indiqué toutes les raisons de désespérer, je sors *in extremis* mes principes d'espérance qui tonifient toujours l'assistance.

Tout cela m'a revigoré, je ne me sens pas fatigué. Retour à l'hôtel à minuit où, après quelques difficultés, je dors assez bien jusqu'à 8 heures.

MARDI 18 SEPTEMBRE

Buffet de petit déjeuner décevant dans un tel hôtel ; les jus sont

artificiels, les miels et confitures sont industrialisés, deux seules sortes de thé...

Une forte anxiété m'a pris dès mon réveil. Je n'ose téléphoner de crainte de la réveiller ; elle m'a dit qu'elle mettrait son réveil pour 10 heures et j'attends cette heure... Dans le taxi, vers 10 heures, je l'appelle, elle est levée, au petit déjeuner, elle me dit qu'elle n'a pas dormi...

Retour avion ; bien que business, le déjeuner d'Air France est minable.

À Paris, comme Edwige va avec Mme Lachens au magasin d'électricité du boulevard Henri-IV, je vais faire un détour « éditeur » et rentre pour la retrouver chez nous.

Fatigue de fin d'après-midi, je ne vais pas à la réception de France Info ; je veux rester avec Edwige...

Elle a une poussée d'asthme qu'elle attribue au froid soudain de Paris. Elle est sortie dans ce froid et m'assure qu'elle était bien couverte, je n'en suis pas sûr...

De plus, je suis ennuyé de la surprendre alors qu'elle ne s'y attend pas dans la toilette de la chambre en train de fumer une cigarette et elle me jurant que c'est la première de la journée.

Je ne sais plus ce qu'on regarde à la télévision.

MERCREDI 19 SEPTEMBRE

Matin. Déambule avec Armen, lui dis mon intérêt pour le livre de Diel sur l'amour.

Je vais à la réunion du GRIT destinée à assumer et reprendre l'héritage de Jacques Robin... Une fois encore je vois que les thèmes avancés ne sont pas reliés entre eux par un tronc épistémologico-paradigmatique commun, et je réagis là-dessus.

Déjeuner avec A. Winter à L'Enoteca... Déjeuner différé depuis deux ans, plus, qui était pour elle un besoin obsessionnel. Tout se passe bien mais j'ai un peu trop mangé et bu.

Trop bien déjeuné sans doute (aubergines, puis pâtes au pesto), suis fatigué. R-V avec Alvaro qui me met en ordre les trois rayons de bibliothèque contenant mes traductions en langues étrangères... Il est d'accord pour assumer le secrétariat de l'APC. Il a fait des textes intelligents, de bons comptes rendus... Il repart en Espagne mais pense revenir tous les mois à Paris.

Puis refatigue...

Après dîner, Edwige regarde un bon *Columbo* que j'ai déjà vu ; je vais à mon ordinateur où m'est arrivée une pluie de mails. Je rejoins Edwige à la fin du *Columbo*. Au lit, je mets une série policière sur TF6, *Closer* : pas mal, mais je m'endors. Edwige, qui a très mal au ventre, la diarrhée, très grande fatigue, s'est endormie un peu avant moi. Pendant la nuit, je me réveille deux fois et espère qu'Edwige va bien.

JEUDI 20 SEPTEMBRE

Me lève à 9 heures, regarde Edwige dont je guette le souffle.

Je fais les préparatifs habituels. Elle se lève vers 10 h 30 (très fatiguée, hagarde, sommeillante) parce que sa copine Nicole doit venir au début de l'après-midi. Après le petit déjeuner, l'HAD arrive ; elle se recouche.

Elle est tellement affaiblie, elle a froid, je lui prends la température : 37,3. Son froid vient-il de son affaiblissement ? À nouveau diarrhée, je lui fais prendre Smecta puis, après téléphone à P., un second Smecta ; je ne sais pas si on pourra partir demain pour Hodenc...

Elle déjeune heureusement un peu, jambon-haricots verts, plus un fortifiant. Se recouche, me demande de la réveiller au bout d'un quart d'heure. Ce que je fais. Elle fait sa toilette, se recouche, Nicole sonne... Femme très sympathique ; Edwige avec elle révèle son côté affectueux que peu de gens connaissent... Je pense à tous ceux qui n'ont d'elle qu'une connaissance extérieure.

Et moi je dois ajouter à mon texte final de *Vers l'abîme ?* mes considérations sur la crise internationale aggravée autour de l'Iran. Mais il est 15 h 30 et je dois aller aussi à la pharmacie prendre de l'Inexium pour Hodenc...

JEUDI 20 SEPTEMBRE

Soir, on regarde un excellent épisode de *NYPB*.

VENDREDI 21 SEPTEMBRE

Levé tard, je reporte le R-V de 10 h 30 avec Siciliano et je fais le second entretien avec Casadesus sur mon métier de chercheur.

Puis préparatifs pour le départ à Hodenc. On part une première fois vers

16 heures mais, au moment de quitter le canal Saint-Martin, je me rends compte que j'ai oublié de prendre Symbicort et Bronchodual essentiels à la respiration d'Edwige. Demi-tour. Dans l'appartement, je prends mes lunettes, elles aussi oubliées.

Pendant le trajet Herminette comme d'habitude miaule désespérément. Moins de trafic que craint. Arrivée vers 18 heures à Noailles. Je m'arrête au grand parking de la mairie pour aller prendre des rillettes chez le traiteur Tamion, champion de France du boudin (le mardi, au marché de Noailles, il y a une roulotte de charcutier qui, lui, se prétend champion du monde du boudin).

Je retourne à la voiture, qui ne démarre pas ; le voyant s'allume, mais rien ne vient. Il reste un zeste d'énergie pour que je puisse fermer complètement les fenêtres, je téléphone au garage Parmentier qui ne répond pas (les infos du 118 000 m'ont donné un faux numéro), puis à J.-F. qui me dit arriver aussitôt. Il est mal foutu, fatigué, dit qu'il n'a pu travailler, mais sa serviabilité l'a amené à nous. On transbahute le contenu de notre voiture dans la sienne, et il nous conduit chez nous. On prend un verre de bordeaux, qu'il apprécie, et on inaugure les rillettes d'oie de chez Tamion.

La maison est humide, froide, Edwige est gênée, elle a froid, je mets le chauffage, mais il ne réchauffe qu'au bout de deux heures.

On se couche et la chambre sera chauffée la nuit. Pourtant, Edwige tousse de façon anormale ; elle se lève dans la nuit avec une poussée d'asthme qui la maintient un temps assise, puis se recouche. J'éteins puis soudain rallume, vais à la cuve à oxygène qui n'était pas ouverte. Edwige a donc passé une partie de la nuit sans oxygène ; je la mets à 1,5 comme d'habitude. Nous nous rendormons.

SAMEDI 22 SEPTEMBRE

Je fais un effort pour me lever avant 8 h 30... Je téléphone à notre docteur P. pour dire mon inquiétude d'une rechute pulmonaire. Il préconise Zitromax et 10 mg de Cortancyl... J'attends 11 heures pour la réveiller. Quand je lui parle de Zitromax et Cortancyl, elle refuse, elle dit que cela va, et apparemment, ça va.

Entre-temps, j'ai cherché et trouvé dans l'annuaire le téléphone du garage Parmentier car le numéro donné par 118 continuait à ne pas répondre. M. Parmentier me dit de lui apporter les clés de la voiture et qu'il s'en chargera...

Alors je prends la petite Corsa, je vais au garage où je laisse clés de la Mégane à M. Parmentier. Je passe par la ferme où je prends légumes et pâté de campagne, puis chez Tamion où je commande une pintade rôtie pour l'après-midi, puis à la pharmacie où je prends par précaution Zitromax et

Bronchodual.

À mon retour l'HAD est passée. Je téléphone à Mme Hainque pour lui prendre des œufs.

Nous déjeunons, Edwige du museau de bœuf pris chez Tamion, moi deux œufs coque bien frais à trois minutes et demie d'une exqu Coast enchanteresse et salade de laitue bien croqu Coast.

Il fait beau, nous nous promenons dans le jardin, le petit pommier croule de pommes rouges mais pas encore mûres ; le gros pommier a plus de pommes, mais elles sont encore vertes.

Arrivée de Marie-Thérèse et de Paul. Edwige reproche un peu brutalement à Marie-Thérèse de n'avoir pas fermé la porte de l'appentis où il y a le lave-linge et le couloir qui conduit à notre chambre. En fait, c'est Paul qui, ayant fait des travaux dans ce coin, a laissé la porte ouverte.

Je monte travailler à ma préface pour l'édition bible de *La Méthode*, et l'évocation de la genèse et de la gestation me réveille bien des souvenirs. Je commence, mais je dois m'interrompre pris d'un sommeil incoercible. Edwige part avec Marie-Thérèse à Beauvais où elle veut acheter un pantalon de laine...

Après lourd réveil, je me remets au travail, puis m'inquiète d'Edwige...

Je téléphone au garage qui a ramené la voiture dans son atelier, mais n'a pas trouvé l'origine de la panne. Je vais chez Tamion prendre la pintade rôtie.

Elles arrivent vers 18 heures en même temps que je rentre de chez Tamion. Le magasin au pantalon de laine était fermé et plus de trace d'humeur chez Edwige et Marie-Thérèse. Je propose un verre sur la table dans le jardin, J.-F. arrive, on finit les rillettes, commence le pâté, Edwige et Paul boivent du Coca, J.-F. et moi du bordeaux. Paul et Marie-Thérèse s'en vont, nous proposons à J.-F. de partager avec Flavienne et lui la pintade. Il téléphone à Flavienne. J'ai préchauffé le four pour n'y mettre que dix minutes la pintade déjà rôtie, je réchauffe à la vapeur les carottes de la ferme que Marie-Thérèse avait cuites, et nous faisons gaiement le repas à la bonne franquette, avec feu de bois dont la chaleur se fait excessive, et je disperse les bois. Edwige veut ranimer le feu, et elle a un vertige, je cours l'empêcher de tomber.

Edwige très fatiguée, nos amis s'en vont assez tôt.

On éteint vers 23 heures. Je me rendors mal à chaque lever pipi. Le sommeil d'Edwige est paisible.

DIMANCHE 23 SEPTEMBRE

Me lève à 9 heures passées avec beaucoup de difficultés, mais il faut que j'aille avant midi au Shopi de Noailles faire divers achats nécessaires.

Je réveille Edwige vers 11 heures après lui avoir préparé petit déj'.

Le temps est très beau. C'est, dit la météo, la dernière belle journée avant

les pluies.

On déjeune dehors, en plein air, dans ce beau parc, le reste de pintade et des carottes.

J'ai promis à Edwige de la conduire à deux boutiques d'objets domestico-esthétiques de Noailles. Mais je lui demande trois quarts d'heure de sommeil.

Mon réveil est très lourd, très vaseux, pas du tout reposé. Nous prenons la Corsa et nous allons dans la première boutique où elle fait deux petits achats. Deuxième boutique, Chez Caroline, belle maison sur la route de Paris... À un moment donné, je me sens mal, je m'assieds ; comme on dit, « je me sens partir » et, trop fatigué pour m'effrayer de ma mort, je regrette seulement de devoir abandonner Edwige. La dame de la boutique me propose de me raccompagner en voiture : il paraît que je suis blême ; « non, non je veux rentrer chez moi ». Je règle les achats, deux nouvelles lampes de chevet avec abat-jour, plus une applique avec étagères à mettre sur le mur, tout cela est fourré dans le coffre, on rentre.

Je m'assieds sur le fauteuil à bascule, refuse de me coucher. Marie-Thérèse me reprend le pouls : 60, normal, m'apporte du miel, puis me fait une tisane miellée. Après avoir évoqué ma fin et fais des adieux plaisants, je me sens moins mal, la tisane me déclenche des renvois d'air, et j'ai l'impression que le gras de la sauce pintade et le repas pris goulûment m'ont provoqué à la fois aérophagie et crise de foie. Je ressuscite et monte à mon bureau m'occuper de ma préface...

Vers 19 heures, je dois descendre préparer le repas des minettes et le nôtre : melon et omelette aux girolles ; Edwige, sans appétit, mange très peu, mais j'ai remarqué qu'hier avec les amis, dans la joie de la conversation, elle avait dîné de bon appétit...

Elle fait sa toilette et moi je mets une cassette de la Callas ; certes, j'aime le pathétique de sa voix, mais sa violence devient du cri (surtout je crois la Callas des derniers temps). Air de Mimi de *La Bohème* qui me charme et m'émeut toujours, puis c'est l'air de Butterfly « Sur la mer calmée » qui m'a toujours bouleversé à la fois pour sa beauté intrinsèque et pour le sentiment d'attente exacerbée qu'il exprime et qui traduit l'attente de mon enfance, l'attente du retour de ma mère. Mes larmes coulent, je sanglote, Edwige à la toilette ne voit rien, je me calme après la fin de l'air. L'attente, c'est le fond de ma vie.

On se met au lit tôt, on regarde une série semi-fantastique assez bizarroïde où des objets magiques jouent le rôle principal, puis un suspense d'espionnage difficile à piger mais assez prenant, et finalement histoire très intéressante que je comprends au dernier moment...

Sommeil un peu meilleur qu'hier, mais, entre les sommeils, des fantasmes érotiques qui deviennent obsédants...

LUNDI 24 SEPTEMBRE

Je me suis levé un peu avant 8 heures, ai donné croquettes aux chattes puis me suis recouché jusqu'à 9 heures et demie. Vers 10 heures, je fais des bruits qui réveillent Edwige, puis je monte tenir ce journal négligé depuis une semaine.

HAD : c'est aujourd'hui l'infirmier boute-en-train, puis le kiné respiratoire qui fait cracher trois fois Edwige.

Déjeuner : Edwige pâté, moi salade de museau de bœuf, puis les exquis haricots verts de la ferme, cuits à la vapeur.

Flavienne vient chercher Edwige pour Beauvais. Comme il pleut, je multiplie les conseils de précaution, ce dont la téméraire se fout. Marie-Thérèse a apporté des figues séchées par une copine, nous les dévorons.

Elles sont parties, je monte, c'est aujourd'hui ou jamais la préface car demain film de Jeanne Mascolo et vidéo pour les entretiens de Margaux.

J'ai avancé dans le brouillon de préface et ne me suis pas couché dans l'après-midi...

Ai travaillé jusqu'au retour d'Edwige et Flavienne, puis J.-F. est venu prendre un verre. Présence vitale de J.-F. et Flavienne.

Edwige a en permanence mal au ventre, elle a la vésicule sensible. P., au téléphone, lui réitère de prendre le Benelix et lui dit que sa vésicule est très fatiguée par le traitement. À moi, il me dit craindre une « infiltration ». Donc fin de la tranquillité de quelques jours, retour de l'angoisse. On a envisagé un moment de rester jusqu'à samedi, mais il faut rentrer mercredi.

Au lit, elle a mal jusqu'à ce qu'elle s'endorme ; on a pris au vol un très beau film d'Almodovar, *La Fleur du secret* (ou *Le Secret de la fleur*), puis quelques infos, puis extinction.

MARDI 25 SEPTEMBRE

Comme Edwige ne ferme pas la porte de la cuisine, Herminette monte sur le lit et nous réveille à 7 h 30. Je me lève, vais leur donner le petit déjeuner de croquettes, referme la porte de la cuisine derrière moi, me recouche, me rendors jusqu'à 8 heures et quelque et, très difficilement, me lève un peu avant 9 heures.

Suicide de Gorz et de sa femme : elle était très malade depuis des années, ils vivaient ensemble à la campagne, il ne la quittait pas.

Ai-je parlé de la mort de Jean-François Bizot ? Ce colosse de vitalité qu'A. avait sauvé d'un cancer, mais le cancer est revenu.

Ai-je parlé de ce qui m'a rempli de joie, la déclaration par l'ONU du droit des peuples indigènes ??

Ai-je parlé du match de rugby France-Namibie qui m'a fait plaisir ?

MERCREDI 26 SEPTEMBRE

Retour à Paris.

JEUDI 27 SEPTEMBRE

11 heures, Alhadeff Jones.

12 heures, Loridant.

14 heures, Paul et ma carte de RATP.

L'Yvonnet m'apporte les premières épreuves de *Vers l'abîme* ?

Le dîner Goldman, Hessel, Rocard.

Mail à Saint-Jacut.

VENDREDI 28 SEPTEMBRE

Bordeaux. Lecture des épreuves dans TGV.

Déjeuner Cyrulnik, J.-M. Vincent, Mony Elkaïm.

Ma conf : les cinq complexités humaines (vision plus complète et articulée).

Retour. Edwige a vomi ; nouvelles inquiétudes. Vésicule, intestin, craintes de P. d'« infiltrations ».

Voir K. pour réguler intestin. Téléphoner à A.

Coucher tard : on regarde un polar français de Jacques Deray, fin tragique.

SAMEDI 29 SEPTEMBRE

Lever tard 9 h 30 ; réveil soudain dans un rêve stupide où je vais chez Jean d'Ormesson pour faire ma toilette, j'entre dans sa salle de bains et me réveille.

Retard, la journaliste allemande qui fait un livre sur Semprún.

Edwige veut aller au Bon Marché. Moi, je dois absolument faire préface et terminer épreuves, il y a un texte pas bien rédigé : « Réalisme et utopie ».

19 heures. L'Yvonnet vient chercher les épreuves que j'ai achevé de

corriger en fin d'après-midi, puis je me couche pour trois quarts d'heure et me réveille super vaseux.

J'ai ajouté dans mon ultime texte un passage sur l'Iran. Je crains le très probable bombardement.

Edwige. A. me calme les angoisses que m'a suscitées P. sur les « infiltrations »...

DIMANCHE 30 SEPTEMBRE

Marché, puis travail sur la préface édition bible de *La Méthode*.

À raconter toute l'aventure, des nouveaux souvenirs m'arrivent...

Edwige, réveillée trop tôt par l'infirmière, s'est rendormie et je la réveille vers 13 h 30. Petit déjeuner tardif et on déjeune vers 15 h 30.

Me couche vers 17 heures... et à nouveau réveil super vaseux.

J'ai oublié de regarder le match de rugby France-Géorgie.

Dîner tardif.

LUNDI 1^{er} OCTOBRE

Fréquents réveils de nuit ; parmi les rêves, un m'est resté : une femme blonde veut absolument faire l'amour avec moi, elle ouvre ses cuisses, m'attire, mais moi suis de marbre. Pourquoi ???

Autre rêve : il s'agit d'une sorte de testament de Jean Duvignaud mais ne me rappelle plus très bien.

Le Moigne ; préparons ensemble l'assemblée générale de l'APC, son aide m'est précieuse.

Puis vient Jean Siciliano qui veut faire un DVD sur ma pomme ; je lui dis qu'existe celui de Samuel Thomas, mais il veut faire autre chose.

Déjeuner. Edwige n'apprécie pas mon saumon en papillote qu'elle estime trop cru ; elle va à la banque de La Poste régler la question d'argent pour offrir la Toyota à Zouzou. Puis, après son retour, on va chez K. qui lui conseille de réguler ses selles en prenant régulièrement du...

J'attendais à dîner William Bourdon, mais, comme il ne vient pas, je lui téléphone : il paraît que je n'ai pas confirmé la date du 1^{er} octobre qu'il m'avait proposée. Edwige retire la belle nappe qu'elle avait mise et nous dînons à la cuisine, elle des papillons pâtes qu'elle aime, moi mon aubergine gratinée... Puis noix qui s'abîment rapidement.

MARDI 2 OCTOBRE

Matin, je travaille sur la préface.

Midi, Alfredo et Didier Moreau viennent me reprendre pour le déj' au Restaurant des musées afin de préparer la prochaine université d'été. Je passe par la pharmacie déposer les ordonnances du mois, puis dans le sous-sol du restau, un dispositif est prêt pour me filmer sur le thème de la précédente université d'été où je n'ai pu aller : « Au-delà du développement durable », je me lance, puis déjeuner que je quitte avant 14 heures car une voiture vient me chercher pour aller chez Outa rue de Rennes, où Jeanne M. filme ma rencontre avec Monique Antelme et Solange Mascolo.

En passant, on laisse Edwige au coin Sèvres-Raspail, elle ira ensuite au Bon Marché.

L'appartement Outa est un quasi-musée durassien, il y a aussi tous les meubles de la rue Saint-Benoît. Outa, que j'ai connu enfant rebelle, voue un culte à sa mère.

Le tournage se passe bien. Je suis très content de revoir Solange après presque dix années... Nous évoquons avec Monique des souvenirs durassiens...

Puis la voiture du film me mène au coin du boulevard Saint-Germain où je prends Edwige à la terrasse des Deux Magots. Il fait doux. C'est bourré.

Elle veut revenir le lendemain au Bon Marché... Soit...

Elle se fatigue vite, mais, avant la fatigue, elle est en forme. L'étonnant est qu'elle se remet à fumer, convaincue que ça n'altère pas ses bronches...

Au retour, je m'arrête à la pharmacie prendre trois sacs de médicaments, je prends au Super U du beurre de baratte bio.

Je rentre pas tellement fatigué (est-ce parce que j'ai pris des petits biscuits chez Outa et un cannelé à la boulangerie de la rue de Turenne ?).

MERCREDI 3 OCTOBRE

Je réveille Edwige à 9 heures car j'ai frété taxi pour 10 h 30, afin d'aller à la consultation pulmonaire du docteur Y. Le chauffeur de taxi me connaît, parle de Varela, d'un psychologue anglais nommé Harding qui a parlé de la connaissance de soi, puis on a évoqué des films : *Mulholland Drive*, j'ai nommé *21 Grammes* et *Babel* qu'il a vus. Il parle aussi de l'énorme délit d'initié dont a parlé la radio ce matin : ce sont tous les dirigeants qui ont vendu leurs actions avant que soient connues les difficultés d'Airbus, et semble-t-il avec la complicité silencieuse du ministre Breton.

Je m'attendais à une grande froideur et à une polémique avec la professeure Y., j'avais préparé mes arguments, mais elle est très aimable, s'occupe d'Edwige avec beaucoup d'attention et d'elle même m'a serré la main à l'arrivée et au départ. Elle est satisfaite de la situation pulmonaire d'Edwige et lui supprime l'hydrocortisone.

De retour, je fais une salade de tomates mozzarella (la cœur-de-bœuf a moins de goût en cette saison) et avocat du Pérou. Puis Edwige part au Bon Marché en dépit des menaces orageuses. Moi, je fais deux ajouts à ma préface, et j'attends trois R-V : Lani-Bayle, Saez, Casadesus. Tiens, je vais me faire un café.

Les trois entretiens se sont succédé ; j'ai l'impression de me vider et, en même temps, j'aime parler. Avec Martine, Mai 68 (et ce que ça a changé pour moi). Avec Saez, la politique de civilisation, la diversité culturelle, etc. Avec Casadesus, je continue l'entretien sur ma vie de chercheur.

Fatigué, Edwige de mauvais poil, malentendus au dîner (après que j'ai renversé malencontreusement une canette de Coca-Cola) ; cela s'apaise.

JEUDI 4 OCTOBRE

Ce matin, au réveil, elle est persuadée que j'ai été méchant avec elle hier soir (c'est elle qui en réalité me voyait tout en mal). Je crois qu'elle était très angoissée car elle avait mal aux deux aines, mal non soulagé par Actiskenan ; elle craignait des métastases. Moi-même, pendant la nuit, je me réveillais angoissé pensant plutôt qu'elle avait une ou deux nouvelles fractures au bassin... Alors peut-être ne faut-il pas partir tout à l'heure pour la campagne ? Mais au réveil elle n'a pas mal... Attendons.

Je lui prépare son petit dej', la réveille vers 10 h 30, vais à la pharmacie prendre le pansement qui lui convient, passe à la voiture prendre la petite machine à oxygène que j'avais oubliée et, maintenant, je vais préparer les médicaments en faisant attention de ne rien oublier.

MARDI 9 OCTOBRE

Ma conf à Bayard pour comprendre ce qui se passe.

Sensibilité à l'ambiguïté.

À l'ambivalence, aux contradictions.

Aux inter-rétroactions (complexité).

MERCREDI 10 OCTOBRE

B. était comme Henry Fonda dans *Il était une fois dans l'Ouest*, une belle gueule sympathique, en réalité un tueur impitoyable.

Je ne sais plus de qui : « "C'est pour ton bien" est un argument qui finit

par faire accepter à un homme sa propre destruction. »

Dickens : « L'amitié est un commerce désintéressé entre égaux, l'amour une relation abjecte entre tyrans et esclaves. » Bien que la part de fausseté de cette maxime soit grande, elle comporte une part de vérité.

Edwige, la forteresse assiégée de tous côtés par une cohabitation d'ennemis divers.

Formidable retour mythique du Che.

Amérique latine, Correa, Chávez.

En France Besancenot.

Ai-je parlé de la déclaration ONU du droit des peuples indigènes ? Mais qui les protégera ?

Carlo Dossi : « Des faits naissent continuellement pour confondre les théories. »

À la question posée par la police américaine à son arrivée aux États Unis : « Race ? » il a répondu : « Humain. »

Galbraith : « La seule fonction de la prévision économique est de rendre l'astrologie respectable. »

Montaigne : « C'est le jouir, non le posséder, qui rend heureux. »

Chamfort : « Les passions font vivre l'homme ; la sagesse le fait seulement durer. »

JEUDI 11 OCTOBRE

Le matin, 10 heures, invité par la commission économie-environnement de l'Assemblée pour parler écologie et accord de Grenelle, j'ai une demi-heure pour développer mes thèses, et une autre pour répondre aux questions. Accueil attentif, et ça les change des discours habituels.

Retour midi. Au déjeuner, après avoir pris du grenadin de veau, au moment de prendre légumes, Edwige vacille, va s'évanouir, je la tiens, lui fais rouvrir les yeux, mais elle reste dans une sorte de somnambulisme et dit des paroles comme dans un rêve. Je la conduis doucement au lit où elle s'endort.

14 heures. Catherine Loridant. J'ai préparé du courrier mais suis débordé, confus par celui qui arrive, les réponses à faire, les décisions à prendre, j'ai divers engagements à une même date, et puis je suis inquiet pour Edwige qui dort.

Neto arrive à 15 heures : interview pour le Brésil où paraît mon journal de Chine. Cela m'amène à parler longuement de la Chine.

Puis me couche à coté d'Edwige, très abattu, car l'angoisse m'est

revenue... Je somnole une demi-heure, me lève et la réveille pour lui dire que je vais chez mon gastro-entérologue K.

Métro. C'est curieux comme la population souterraine change dès que j'ai pris la ligne Bobigny à la République. Je descends à Jaurès.

Le doc me donne des médecines pour mes maux.

Retour. Edwige, levée, est au téléphone : longue conversation avec Mme Lachens.

Je nourris les chattes, Edwige n'a pas faim pour dîner, elle a la nausée, elle prend sans appétit un peu de compote qu'elle trouve trop cramée et sucrée. Je prends le reste de nouilles chinoises.

Elle a soudain froid et frissons, mal à la vésicule et aux intestins, ce qui se manifeste depuis quelques jours. Je lui fais bouillotte et au lit ; ça doit décongestionner la vésicule, car soudain elle a trop chaud et défait sa couverture. On regarde *New York Police Blues*, série à laquelle on est très attachés. On éteint.

VENDREDI 12 OCTOBRE

Réveil, puis je vais partir cet après-midi au festival du cinéma de La Roche-sur-Yon où il y a une journée consacrée au cinquantième anniversaire de mon livre sur les stars. Plus je pense à sa défaillance d'hier au repas et ses besoins si urgents de bouillotte, plus je pense qu'il m'est impossible de partir. Je téléphone à Jean-Michel Djian qui doit venir avec moi et qui est l'ami de l'organisatrice ; il me dit que ce serait catastrophique et se propose lui de rester avec Edwige... Mais acceptera-t-elle ?

Et je me demande si la diminution de Xeloda n'est pas responsable de cette aggravation (d'une poussée de la tumeur ?). J'essaie en vain de téléphoner au docteur S., puis lui laisse un message sur son portable qu'il n'ouvrira que ce soir...

Très fort retour de l'angoisse. Qu'ajoutent les messages arrivant du Mexique m'organisant trois journées importantes. Comment programmer dans ces conditions ?

Lu la lettre ouverte au *País* sur le Che que Pépin voudrait que je cosigne avec Régis Debray. Cette attaque contre les attaques visant la mémoire du Che au quarantième anniversaire de sa mort est trop unilatérale pour moi. Cela me donne envie de consacrer au Che ma chronique prochaine du *Monde des religions*.

Finalement, je pars, Jean-Michel Djian disant que mon absence serait une « catastrophe » (évidemment c'est très exagéré) ; je mets au point un dispositif lacunaire.

Je lui demande de mettre le collier de télé-assistance autour du cou ; Maïté vient aujourd'hui à 6 h 30 et peut l'aider ; je laisse ma clé à Mme Lachens qui la réveille demain vers 10 h 30 et peut intervenir... Je suis pourtant très mal à l'aise.

Jean-Michel vient me prendre sur sa moto pour aller à la gare Montparnasse (je dis à Edwige qu'il est en voiture « – Mais où va-t-il se parquer ? – Il connaît... »). Casque ; j'aime assez l'ivresse des accélérations, la mobilité virevoltante de la moto. Un peu de peur se mêle à ma jouissance.

Trajet : je fais quelques lectures du *Courrier international* en retard, du *Nouvel Obs*.

Accueil à l'arrivée de Nantes par la charmante organisatrice du festival, puis voiture jusqu'à La Roche-sur-Yon. Accueil du maire, présence du rédac' chef des *Cahiers du cinéma*, dîner agréable (huîtres, tranche d'agneau grillée avec un excellent médoc dont j'abuse quelque peu). Sommeil agité de plusieurs réveils. J'ai téléphoné à diverses reprises à Edwige, et suis assez tranquille après mon dernier phone vers 22 heures.

SAMEDI 13 OCTOBRE

Mais l'angoisse me gagne dans la matinée, je ne veux pas la réveiller et je me contrains à ne l'appeler qu'après 10 h 30. Petit déjeuner avec Jean-Michel et la charmante...

Ah oui, au petit matin, je me réveille avec douleur à la racine de l'annulaire, là où j'ai la bague en or que mon père m'a offerte quand j'étais môme (faite à partir d'un collier en or que j'avais bébé) ; cette bague toujours trop étroite me serre très fort, rougeur et enflure de la racine du doigt et en plus écorchure. Avec du savon, je retire cette bague et celle disposée au-dessus (de l'université de Valencia).

Au petit déj' (j'ai pas trop faim et je vais découvrir avec les heures que j'ai petite crise de foie), téléphone, c'est Edwige qui a mis son réveil à 10 heures. Je suis illuminé, heureux et tranquille pour la matinée où je présente l'*Atlantide* de Pabst avec Brigitte Helm, qui fut mon idole quand j'ai vu ce film à douze-treize ans et qui le demeura. Le film tient le coup...

Déjeuner au bistrot yonnois comme hier soir ; je ne prends qu'une portion de bar (de pêche) qui est excellent, et beaucoup de thé. Piccoli est arrivé, il est venu pour discuter avec moi à partir de mon livre *Les Stars* dont le festival fête le cinquantenaire, cinquantenaire ignoré par les Éditions du Seuil qui, de plus, n'ont pas réédité le livre quasi épuisé.

Débat aimable avec Piccoli, accueilli en star à l'entrée (plein de photographes, signatures). Au terme du débat, une voiture me conduit à la gare de Nantes où j'arrive avec vingt minutes d'avance ; encore un peu nauséux, je prends un Coca au bistrot, je suis seul dans la salle, j'ai envie de

pisser (le thé), je vide mon verre et pisse discrètement sous la table dans le verre. Très content de mon incognito, je jette le verre (en plastique) dans la poubelle *ad hoc*, puis vais au train.

Je lis encore sur le retour et me débarrasse de mes lectures. Pas sommeil (le coke ?). À l'arrivée à 20 h 30, trop de queue à la station de taxi, je prends le 96 qui met du temps à démarrer et je peux lire les pages sur le Coran dans *Le Monde des religions*.

Arrivée. Edwige très fatiguée est au lit, mais elle a pré-préparé le dîner de pousses de soja, purée de tomates et pâtes chinoises. Pendant que je fais les ultimes préparations, je regarde le match de rugby où, en dépit des points obtenus par pénalités, l'équipe de France peine, ne franchit pas le barrage anglais et la Rose finit par marquer un essai fatal. L'équipe de France a été sans inspiration... Je doute beaucoup de l'entraîneur Laporte...

Je suis content de la voir dîner avec plaisir ; puis, quand elle va au lit, je lui mets un polar très bien foutu sur infiltrations de narcotrafiquants par des flics, mais qui l'ennuie quelque peu n'arrivant pas à distinguer qui est qui...

DIMANCHE 14 OCTOBRE

Premier petit réveil à 8 heures, puis réveil très difficile à 8 h 50... Je veux revenir du marché avant la visite du docteur P. qui doit passer vers 13 heures... Je réveille Edwige à 11 heures, vérifie qu'elle prend son petit déj' et ses médicaments, vais au marché où je choisis les petites files d'attente. J'ai trouvé des cèpes, un rôti de tranche grasse, des cotes d'agneau, une pastilla, des endives, des framboises, des poires, une mangue. Je suis de retour à 12 heures...

Attente de P., puis nous allons bruncher chez les Delannoï...

Scène violente et barbare au retour. Arrivée dans la cuisine, elle me prend à partie parce que je n'ai pas nettoyé l'éponge du café que j'avais épongé. Je lui demande de ne pas me gronder après une journée paisible. Elle éclate : « Quoi ? tu ne fais que des conneries et je n'ai pas le droit de t'engueuler ? » Elle a lâché le mot « engueulé », je le lui fais remarquer. Elle : « Je n'ai jamais dit "engueulé", c'est toi qui m'engueules. » Retour de la furie. Plus j'essaie de la convaincre que je ne l'engueule pas, plus elle est furieuse : si ma voix est trop forte, elle gueule ; si je l'atténue, elle devient doucereuse. À ces moments, une seconde personnalité l'envahit... Puisque toute raison est vaine, j'essaie de la calmer en la prenant dans mes bras et l'embrasser ; elle me repousse, essaie de mordre ma langue... Finalement, comme ce type de situation m'est insupportable, je finis « doucereusement » par la calmer et nous regardons plus tard la TV, nous tenant par la main.

LUNDI 15 OCTOBRE

Je ne sais de qui : « Cette fragmentation et cette dissociation des disciplines nous ont permis de conquérir la haute technologie sans pour autant augmenter notre intelligibilité du monde et ce, sans parler de notre vie consciente : “hypertrophie des moyens et atrophie des fins”, comme le dit adroitement don José Ortega y Gasset. Par contraste, le souci permanent de la vie consciente et du respect qui lui est dû a toujours constitué le pivot de la recherche scientifique et la valeur centrale dans la tradition de certains pays, dont l’Argentine. Malheureusement, les fondements de nos programmes de recherche ainsi que nos résultats tangibles n’ont pas empêché un aveuglement systématique face à deux notions fondamentales : d’une part, le fait de naître dans un corps spécifique à l’exclusion d’un autre, au sein d’une famille particulière et à une époque donnée ; d’autre part, le fait pour quelqu’un de pouvoir initier une nouvelle séquence de causalités ou d’actions, simplement en le voulant. »

J’ai oublié de noter le téléphone de Pépin la semaine dernière. Il prépare une lettre ouverte au *País* dont l’éditorialiste a fait un article attaquant la mémoire du Che comme fanatique et terroriste. Il voudrait que Régis Debray, qui est d’accord, et moi la cosignons.

Il m’envoie l’édito où je ne trouve qu’une part de vérité, puis son texte qu’il me dit « modéré » mais que je trouve quelque peu véhément. Je lui dis que, pour moi, le visage du Che est complexe.

Journée que je voudrais laborieuse à mon Mac ; ça va jusqu’à 15 h 30. Puis Edwige me dit qu’elle va au SFR République pour acheter une protection à son mobile, ayant perdu la sienne dans le taxi allant chez Delannoi.

Je l’accompagne à la République où nous errons avant de trouver SFR. Je la pousse à bénéficier de sa carte d’invalidité, on lui offre une chaise, et je profite de l’attente pour aller au distributeur de billets et prendre *Le Monde*.

Nous rentrons vers 18 h 25. Maïté est déjà là sur le palier ; elle me masse, j’adore ça, cela me donne envie de dormir, mais je me lève pour donner le dîner aux chattes. Pendant ce temps, Maïté s’occupe d’Edwige, mais n’arrive pas à la faire cracher. Puis nous buvons ensemble un remarquable côtes-de-bourg, et je redécouvre le goût perdu du vin vieux.

MARDI 16 OCTOBRE

Chez nos amis Guy et Junko Baligand, à Vauxhausses.
Pharma.

Puis *Monde*.

Télé *Experts Miami* pour voir David Caruso.

MERCREDI 17 OCTOBRE

11 h 30. « Exil Namur ». Je parle du premier exil « anthropologique » valable pour tous : l'expulsion du ventre maternel. L'exil comme privation de mère (y compris mère-patrie). Et puis on arrive aux immigrés d'aujourd'hui... la misère comme exil.

Micha se sent exilée. Je sens ce qu'elle sent.

19 heures. Nathalie Kosciusko a invité un certain nombre de « scientifiques », Maffesoli et moi pour discuter librement en marge du Grenelle de l'environnement. Mais deux scientifiques commencent à dénoncer l'« irrationnel » et le débat dévie sur la rationalité. Les uns voient les jeunes générations insensibles aux grandes causes, les autres au contraire éveillés... Je fais une intervention où je veux trop dire tout en la voulant rapide, notamment sur la rationalité... Nathalie Kosciusko invite les participants à passer au dîner. Je rentre pour partager celui d'Edwige. En fait il est 21 h 30, elle a déjà diné, et moi je me fais griller les cinq côtes d'agneau que j'avais achetées dimanche au marché, et je me les tape avec volupté, accompagnées d'un reste de riz que je fais réchauffer et en terminant mon remarquable côtes-de-bourg.

Les disciplinaires ne peuvent rien admettre de valable hors de la discipline...

Les scientifiques de laboratoire ne peuvent comprendre que les réalités sociales et le devenir des sociétés échappent aux lois de leurs laboratoires.

JEUDI 18 OCTOBRE

Avec L'Yvonnet, on commence à voir les éventuels participants au numéro de L'Herne qui me serait consacré... j'en vois beaucoup, surtout étrangers...

Parfois une angoisse me saisit le bas-ventre.

Déjeuner au Restaurant des musées avec Irène et Gilles. Agréable repas ; Edwige a de l'appétit. Elle qui, quand on est seuls, mange à peine, prend

moules, frites, mousse au chocolat... Moi, je n'ai pas résisté au pâté de campagne et je continue avec poêlé de champignons sauvages, je bois du beaujolais de chez Chermette et suis lourd l'après-midi.

On quitte le resto à 16 heures. Au retour, Edwige se couche ; moi, abruti, reste un peu au lit. Puis R-V à 18 heures à L'Apparement avec Gala Naoumova.

Je rentre nourrir les chattes. Edwige dort. Je la réveille pour voir *New York Police Blues*, elle regarde puis elle a envie de Pailles d'or. On regarde un film, en dernier lieu *Main basse sur la ville*. On éteint à 2 heures du mat'.

Réussite de la grève et assez large soutien de l'opinion. Il y a un mois, la grève aurait, sinon échoué, été critiquée. Mais, depuis, il y a le scandale des dirigeants d'EADS qui ont vendu leurs actions, la caisse noire du patronat, le sentiment de plus en plus fort (et juste) d'impunité des dirigeants et de cadeaux gouvernementaux aux riches, bref du triomphe des riches et des nantis... La grève a été surdéterminée par une réaction contre la puissance des puissances de l'argent.

VENDREDI 19 OCTOBRE

Je me lève difficilement à 9 h 30. Aussitôt, ça sonne à l'interphone. L'infirmière libérale au service de l'HAD arrive (toujours trop tôt). Je réveille Edwige. L'infirmière libérale toujours pressée fait en hâte Durogesic et pansement. Edwige prend son petit déj'. Puis Catherine arrive et on reste jusqu'à 13 heures passées.

J'ai essayé de sanctuariser quelques journées sans R-V jusqu'à la fin de l'année ; je prends des R-V et je me rends compte que, se dispersant dans mon agenda, ils me bouffent un temps long qui m'est nécessaire.

J'ai mailé à Volcane : « Une partie de la vérité n'est pas la vérité. La vérité a de multiples faces et l'ignorer, c'est se tromper en croyant être dans le vrai. » Dans sa réponse, elle dit que je fais de la philosophie, alors qu'elle est une fille de la terre.

Edwige s'est recouchée et n'arrive pas à se réveiller de l'après-midi.

Moi, je vais aux Enfants-Rouges, où je prends des provisions pour les deux-trois jours qui viennent. Un grenadin, une pastilla, des boulettes marocaines, des framboises, etc.

Dîner. Je ne sais plus ce qu'on a regardé à la TV.

Au moment où je vais réveiller Edwige, elle s'est levée. Petit déj', puis une voiture vient me chercher pour Blois à 10 heures. J'arrive juste pour l'émission de France Cul de J.-M. Colombani et J.-C. Casanova, à 12 h 45, où nous faisons un tour d'actualité : rugby, traité européen, grèves, Iran (je donne mon point de vue inquiet)...

Déjeuner avec Laurentin de *La Fabrique de l'Histoire* qui va animer le débat avec l'historien. L'amphi de 600 places est plein, et une salle voisine est remplie également. Je suis assez content du genre questions-réponses et je peux expliciter mes thèmes : ce que nous apprend l'histoire c'est :

- l'écologie de l'action (le résultat de l'action qui au lieu d'obéir aux intentions de l'acteur, va en sens contraire) ;

- la venue de l'improbable, la surprise de l'événement inattendu (et la révélation de la ville taupe) ;

- les mêmes causes ne produisent pas les mêmes effets (la crise de 1929 produit Hitler en Allemagne, Roosevelt aux États-Unis) ;

- l'équifinalité (deux voies différentes, voire opposées qui arrivent au même résultat) ;

- les rétroactions négatives, les radicalisations en boucles (cercles vicieux), etc.

Très applaudi, ce qui me fait plaisir.

Au retour, gigantesque bouchon avant de sortir de l'autoroute : mal inspiré, je dirige le chauffeur sur la porte d'Orléans au lieu de prendre la bretelle vers porte d'Italie. Porte d'Orléans, enchevêtrement de voitures, je fais passer le chauffeur par la voie des bus, puis le fais retourner dans la parallèle au boulevard des Maréchaux sur la droite. Après divers zigzags, on se trouve rue Bobillot où je me retrouve, puis place d'Italie, on ne peut éviter Austerlitz, ni les quais Rive gauche, mais on s'en sort assez rapidement et on rentre assez facilement par Henri-IV et Tournelles.

Edwige qui a dormi la journée vient de se lever à mon retour. Je l'embrasse avec un immense élan. Mais quand on regardera ensemble *Columbo*, elle me reprochera d'être éloigné d'elle alors que son portable à oxygène m'a empêché de me coller à elle. Beaucoup d'efforts pour la réattendre et, après le dîner (boulettes marocaines, salade), on regarde « à bras » un film. Auparavant, j'ai pu à divers moments zapper sur la finale de rugby. Le match n'est pas beau, mais les Sud-Africains ont pu faire quelques belles passes, bien qu'ils n'aient pas marqué d'essais.

Edwige a mal autour du coccyx : rougeur, début d'escarre, elle a passé quasi deux journées de suite au lit.

Me suis levé à 9 h 30 par crainte de l'arrivée de l'HAD. Mais non, pas d'infirmière. Je prends un bain. Edwige se lève d'elle-même vers 11 heures... Elle voudrait du pain grillé Pelletier ou Jacquet ; je vais à Franprix où je lui prends aussi du Saint-Moret et du Purina pour les minettes.

À table, Edwige très inquiète : Herminette boit beaucoup trop. Au téléphone, la vétérinaire Jaouen craint un problème rénal, pire diabète ; il faudra porter Herminette au plus tôt chez elle.

Maximes :

« Soyons le changement que nous voulons voir dans le monde », Gandhi.

« Les peuples indigènes sont la réserve morale de l'humanité », Evo Morales.

« Hérésie n'est qu'un synonyme de la liberté de pensée », Graham Greene.

J'ai noté pour ma conférence de Florence des idées sinon nouvelles, du moins nouvellement exprimées :

« La réalité est cette chose qui ne disparaît pas quand on cesse d'y croire », Philip K. Dick.

« Ceux qui prennent une partie de la vérité pour la vérité sont dans l'erreur », moi.

« Il faut que ça s'aggrave pour que ça s'améliore », moi.

Edwige s'est recouchée aussitôt après le déjeuner... Est-ce l'excès de Durogesic ? On verra demain à la consultation.

Est-ce le sentiment de la mort très proche ? Je jouis du soleil sur mon visage, de la marche au soleil, d'un bon verre de vin... Tout ce qui s'anéantira pour moi.

Une lettre de lecteur du *Monde des religions* s'irrite que je considère comme mystique un regard d'amour, le goût d'un très bon verre de vin. Ce connard ne sait pas que la mystique est une des choses au monde la plus répandue.

L'idée se précise en moi de faire un article sur le Che (idée déclenchée par Pépin).

Ultime avatar de la révolution mondiale, mythe postchristique (la Descente de Croix), etc.

FIN OCTOBRE

Dix jours d'interruption de ce journal ; je vais reconstituer ce que je peux.

LUNDI 22 OCTOBRE

Fin de matinée, entretien avec Nicolas Truong pour *Philosophie Magazine*.

Situation mondiale : il faut que tout s'aggrave pour que tout s'améliore.

À 14 heures, nous portons Herminette chez la vétérinaire Jaouen. Edwige très inquiète parce qu'Herminette boit beaucoup trop. Prise de sang et résultat immédiat : pas de diabète, mais à surveiller. Moi rassuré, Edwige reste un peu inquiète.

Jaouen nous informe qu'Evelyn qui, apparemment, adorait son chat, ne lui a pas fait les piqûres quotidiennes antidiabétiques qui lui auraient sauvé la vie (tout en assurant sa sœur et la vétérinaire qu'elle les faisait). Jaouen s'est rendu compte qu'elle était incapable de faire une piqûre... Mensonge, inconscience, et elle laisse mourir un chat prétendument adoré.

Retour puis retaxi pour Pompidou. Le chauffeur, fort cultivé, me reconnaît, me parle de complexité, de psychologie ; il me recommande un livre anglais sur la connaissance de soi.

À Pompidou, S. prescrit d'anticiper l'IRM, un scanner thoraco-abdominal, une radio de la hanche (*because* douleur à l'aîne droite d'Edwige) et une échographie pour voir l'état du foie, rein, pancréas, vésicule, vu la terrible douleur d'Edwige à la vésicule l'autre soir...

MARDI 23-MERCREDI 24 OCTOBRE

À 13 heures, rendez-vous avec l'anthropologue Macdonald qui regrette que je ne puisse participer à leur congrès ou colloque des 1^{er} et 2 décembre. Après qu'il m'eut laissé parler sur ma conception de l'anthropologie, il m'expose quelque chose qui m'illumine. Il y a dans les sociétés, latentes, inhibées, refoulées ou parfois s'exprimant, une aspiration à l'harmonie, en dehors de tout ordre hiérarchique... Il parle d'un appétit de grégarité, il évoque les groupes qui refusent la hiérarchie. Il pense que cette tendance était forte dans les sociétés hominiennes. Il cite Devereux : « L'homme n'est pas social mais grégaire. » Il évoque aussi les Inuits. Moi, je pense à ces

aspirations à des communautés qui ont jailli dans les années 68 parmi les adolescents, je me demande si ce que Maffesoli appelle néotribalisme ne relève pas de cela... Bref, pour la première fois depuis longtemps, je suis frappé et modifié par une idée nouvelle qui réveille des idées endormies en moi. Il doit m'envoyer par mail un texte à ce sujet.

Vu que la grève RER n'est pas terminée, je rappelle un taxi pour 16 heures, bien tôt mais peur des embouteillages et bouchons. L'avion pour Florence n'est qu'à 18 h 55 à Charles-de-Gaulle. On arrive assez rapidement à l'aéroport ; je m'installe au salon et consulte la presse...

Je suis soudain anxieux : pensant qu'Edwige a subi le vaccin antigrippe au début de l'après-midi, la crainte de mauvaises réactions me vient à l'esprit.

Dans l'avion, bien qu'en business, je rejette la nourriture infecte et cela d'autant plus que je rêve déjà de la *pastasciutta* que je prendrai à Florence. Le professeur Orefice m'attend à l'aéroport avec une femme professeure, dont j'apprends bientôt qu'elle m'est presque cousine puisque originaire de Livourne. Le prof s'excuse de ne pas m'avoir retenu une chambre sur l'Arno (« *tutte occupate...* », j'en doute), mais je suis au grand hôtel Baglioni que je connais, et la salle à manger au troisième étage a une immense baie vitrée qui donne sur le Duomo illuminé et la tour de la Signoria... Je n'aurai pas le temps de me promener jusqu'à la place, mais j'aurai cette vision merveilleuse, renouvelée le lendemain matin au petit déj'.

Nous dînons donc, je prends un type de pâte délicieux et je continue avec un carré d'agneau, le tout arrosé d'un brunello. Conversation agréable, amicale ; on se comprend.

Retour à la chambre, téléphone à Edwige, tout va bien semble-t-il. Je suis rassuré, j'ouvre la TV et prends un film porno. Le premier, visage en gros plan d'une femme à la bouche épaisse très fardée, qui lèche clitoris et vagin d'une autre, doucement gémissante... Ce type de porno me met dans un état érotico-mystique ; j'ai l'impression d'assister, presque participer, à un rite sacré ; le rite accompli, je passe à un second film où trois Noirs baisent et/ou enculent trois Blanches. Ces bites noires qui pénètrent et se retirent, ces fentes humides, là j'ai plutôt un sentiment érotico-dionysiaque où il y a aussi du sacré... Les bouches blanches boivent le foutre qui jaillit des bites noires ; là aussi je suis envahi par un profond sentiment religieux... Il y a certes du porno banal et froid qui me déplaît, mais il y a dans le porno où l'on sent le vécu de la volupté et de l'excitation ce quelque chose de mystique, sacré et religieux où le coït est l'effectuation d'un rite cosmique... C'est curieux qu'à l'exception des chats, ce soit chez les humains que l'acte d'amour suscite une violence convulsive, une agonie de vie/mort... Je devrais inscrire ce thème dans la « méditation ». Petit coup de pouce et, aussitôt après, le porno devient prosaïque, ennuyeux. Je m'endors.

Matin. J'ai un peu trop bu et mangé hier soir et je me modère au petit

déjà, résistant aux tentations du buffet...

Orefice vient me chercher, nous allons à pied par les belles rues, vers la Piazza Indipendenza où il y a le bâtiment de l'université. Je fais la leçon inaugurale du cours de formation des éducateurs. Salle remplie, auditoire attentif, compréhensif, qui m'applaudit avec chaleur ; je me donne et j'aborde de façon nouvelle la thématique de la complexité (à partir de la sensibilité à l'ambiguïté, à l'ambivalence, etc.).

Une enseignante me demande s'il n'y a pas un paradigme aussi important que celui de la complexité, le paradigme de la simplicité, des choses *unes* que l'on ne peut décomposer, qui s'imposent dans leur unité. Je réponds tout d'abord que complexité et simplicité sont dialogiquement liées dans ma conception, puis je dis qu'en deçà et/ou au-delà de la complexité, il y a non la simplicité, mais l'indicible, le mystère, l'inconnaissable... Un jeune homme me demande comment je concilie la parole d'Adorno « la totalité est la non-vérité » avec ma conception. Réponse d'autant plus facile que j'ai souvent cité et pris sur moi la parole d'Adorno. On me pose aussi la question des conséquences des actions non intentionnelles. Bref, ensemble de questions intéressantes, j'aime relever la balle et la renvoyer... Tout se termine très bien.

Puis, Orefice me conduit à un restaurant toscan avec un jeune prof et une jeune femme ; je prends des pâtes aux cèpes, ne bois pas de vin, mais du thé... À 14 h 30 la voiture de ma « cousine » de Livourne vient me chercher pour me conduire à l'aéroport avec le jeune prof sympa... Ce séjour m'a fait grand bien. Je suis content aussi de voir que je ne suis pas rouillé...

L'avion est à l'heure... Retour assez rapide en taxi, et joie de retrouver Edwige qui, fatiguée, est au lit. Je fais le dîner.

JEUDI 25 OCTOBRE

Je ne sais plus bien ce qui s'est passé cette journée.

Je crois que j'ai travaillé à établir le lexique de l'édition bible de *La Méthode*.

J'ai pris des notes pour « Quelques pas vers l'indicible », notamment (réflexion après Florence) : *notre esprit n'est pas capable de connaître la suprême vérité qui n'est ni simple ni complexe, mais hors de notre entendement*.

« Il n'y a rien d'absurde ou de ridicule qui n'ait été une fois dit par quelque philosophe », Oliver Goldsmith.

J'ai accompagné au bas de l'immeuble Edwige qui prenait un taxi ; je me rends compte que j'ai oublié le code de son taxi en rentrant dans l'immeuble. Je croise N. P., cette fanatique d'Israël qui a fait campagne pour démontrer

que les photos des jeunes Palestiniens tués étaient truquées ; en passant devant elle, elle fait de la main le signe des jeteurs de mauvais sort. Je pense soudain qu'il y a autour de moi de la haine ; le même type de fanatisme cruel que j'ai connu dans le stalinisme réapparaît ici chez les inconditionnels d'Israël. De plus, certains réussissent à m'exclure, comme cet avocat d'Avocats sans frontières (Goldnagel) qui, subventionnant le festival du film d'Amérique latine, m'a fait écarter de la présidence du festival en informant la présidente que je traînais une louche affaire de mœurs... Et il est possible que j'aie été écarté du Grenelle de l'environnement sous l'action du lobby.

Evo Morales, le même qui a dit la parole si profonde sur les peuples indigènes comme réserve morale de l'humanité, a dit : « Le capitalisme est le pire ennemi de l'humanité. » Hélas, il y a eu pire : le totalitarisme.

Attente de William Bourdon pour dîner, quand je lui téléphone, il me dit que je me suis trompé de jour.

Du coup, on peut voir *New York Police Blues*. Mais hélas, soudain, tout s'interrompt alors que le chef du district frappé par balles est à l'hôpital dans un état incertain, et rien n'est prévu pour la suite...

VENDREDI 26 OCTOBRE

J'ai annulé Rome, une réunion pourtant intéressante. Je ne sais plus ce que j'ai à 11 heures.

Edwige prend petit déj' à 10 heures puis doit rester six heures à jeun pour l'échographie. À 16 h 30, à l'institut Hoche, d'abord écho ; je regarde sur l'écran ces formes mouvantes où je ne comprends rien, mais la doctoresse déclare que le pancréas, la vésicule, le foie, le rein sont normaux. Ouf !

Edwige a très faim, mais je l'oblige à attendre le passage radio. Rien de spécial à l'os du côté aine, nous dit le doc. Résultat rassurant donc, mais sa douleur reste inexpliquée. Edwige va au resto voisin tandis que j'attends le compte rendu. Je la rejoins ; elle a pris une grosse salade avec saumon et foie gras... Moi, je prends un carpaccio accompagné de frites. Retour fatigué. Je m'arrête pourtant rue de Bretagne pour acheter chez Richard du thé Yunnan et du moka d'Éthiopie, puis, au marché des Enfants-Rouges et chez le boucher, j'achète, j'achète ; privé de mon caddie, je rentre très lourdement chargé.

DIMANCHE 28 OCTOBRE

Petit marché du matin aux Enfants-Rouges. Puis je continue l'après-midi à travailler sur le lexique que je terminerai le soir.

Arrêt pour le R-V chez Clément avec Ruben Reynaga, Gustavo López Ospina, Luciano Carino. Ils veulent que je fasse le manuel pour élèves, éducateurs et citoyens, mais je ne puis plus le faire, il faut une équipe que je pourrais aider ou superviser. On prépare le déjeuner du lendemain avec Georges Haddad qui dirige l'éducation supérieure à l'UNESCO. Je me rends compte des difficultés de la Multiversidad. On ne peut tout de go créer une université vouée à la pensée complexe... Il faut des médiations... Après Florence, je comprends qu'il faut partir du concret, des ambiguïtés, ambivalences, paradoxes, etc.

Rentré fatigué car j'ai bu du muscadet...

Pusher : grand film sur des dealers et *pushers* à Copenhague, très dur, très fort.

MARDI 30 OCTOBRE

Matin, interview sur le jetable (pour revue *Canope*). Je me rends compte que je suis d'une génération où l'on ne jetait jamais le vieux pain, où la nourriture non utilisée, on la réutilisait : pain perdu, panzanella, soupes... J'introduis l'objet jetable dans son contexte historique, civilisationnel.

Da Rosa. Puis Laurence Baranski. Elle me dit que l'au-delà de la complexité a à voir avec la naissance et la mort.

Aussi : la croissance économique est une réponse à l'angoisse de mort.

Pour le manuel : nécessité d'inclure l'auto-examen dans toute activité de groupe.

Alice, ma petite-fille, charmante en tout.

Je suis content qu'Alice me demande conseil notamment pour sa discussion avec un « révisionniste » qui la désarçonne avec Zyklon B ou loi Gayssot. Je lui donne mon argumentation que j'opposais à Thion dans *Pour sortir du XX^e siècle*. Elle part s'installer à Berlin, comme je la comprends. Pourrais-je réaliser mon rêve d'y passer un mois et faire le livre illustré sur les métamorphoses de Berlin que j'ai vécues depuis l'été 1945 ?

Maité arrive pour kiné respiratoire (elle m'a fait le vaccin antigrippe que certains disent sans utilité). Nous parlons avec Alice dans la chambre, sur le lit d'Edwige.

Je ne sais plus à quel après-dîner nous avons vu *Pusher 1* puis *Pusher 2* et 3. Le troisième a une scène terrifiante de vidage de sang, éviscération, puis

découpage à la scie d'un cadavre à éliminer. Les personnages sont inouïs. Cette trilogie est d'une force incroyable.

MERCREDI 31 OCTOBRE

Je confirme au téléphone le R-V IRM d'Edwige pour vendredi matin.

Je la réveille vers 11 heures pour le R-V avec Marchak ; elle est irascible, me reprend. Derrière tout cela, il y a l'angoisse de la proche IRM... Elle craint aggravation et espère beaucoup une amélioration. Moments d'enfer. Elle est capable de revenir de l'agressivité à la tendresse, et soudain me faire un beau sourire.

Edwige sort tous les après-midi. Je lui appelle un taxi, et elle va en boutique ou au Bon Marché. Elle est intrépide avec sa petite boîte à oxygène. Moi, à un moment, je commence à m'angoisser, téléphone à son portable : pas de réponse, plusieurs téléphones sans réponse. Puis, tard, elle m'appelle d'une petite voix joyeuse m'annonçant sa situation et éventuellement son proche retour. En dépit de mes angoisses, je suis content de son besoin de sortie, d'activité, d'achats.

On va au déjeuner avec Marchak sans se parler. Elle croit que je suis de mauvaise humeur, je suis triste, accablé par tant d'incompréhension.

Au restaurant La Cuisine, rue Amelot, où nous allons pour la première fois, le décor est assez sinistre, mais la cuisine est bonne. Edwige s'anime avec Marchak ; elle accepte du vin dans son verre, alors que cela lui est interdit, et boit pour me contredire. Marchak intéressant nous parle de ses voyages. Ce judéo-gentil a vraiment apprécié mon livre.

Je sens autour de moi les effets de la fatwa des intégristes du CRIF... Une fois de plus je suis environné par une haine imbécile, et une fois de plus, ce qui provoque la haine est ce que je fais de bien.

Au retour je réussis à attendrir un peu Edwige en la prenant « à bras » et en l'embrassant ; elle rend d'abord mollement, puis plus franchement mes baisers. Puis, elle part pour le Bon Marché.

Ruben Reynaga arrive chez nous avec une gigantesque orchidée pour Edwige. Je lui fais un thé. On discute de notre Multiversidad. Je dois aller à Mexico les 4-5 décembre pour rencontrer les parlementaires, président de la République, doctorats *honoris causa*, conférences... Il part et j'oublie de lui offrir l'eau-de-vie de poire Nonino que j'avais mise de côté.

Portnoff arrive au moment où Reynaga part ; il est acquis à mes idées depuis longtemps et me montre l'entretien qu'il avait publié il y a plus de vingt ans ; l'entretien actuel est pour *Futuribles*...

Cela dure une heure ; je suis bien fatigué. Demain jour férié, je me lèverai tard.

J'ai un peu modifié la formule : « Ceux qui prennent une partie de la vérité pour la vérité sont dans l'erreur. »

Dans *Le Monde* 2 de la semaine dernière, j'ai relevé un article qui montre que délinquance et criminalité ont baissé spectaculairement par une politique humaine de prévention et de prison.

Au dîner, on termine l'épaule d'agneau (qui était un peu trop grasse).

JEUDI 1^{er} NOVEMBRE

Je ne veux pas me lever ; je me lève donner à manger aux chattes vers 8 h 30 puis me recouche. Petits sommeils, gamberges, je voudrais rester au lit toute la matinée. Personne ne vient, pas d'infirmier, pas de courrier. Et soudain, sans que je le veuille, je sors du lit à 9 h 30.

Edwige se lève, je termine en hâte la préparation de son petit déj', puis, à 11 h 30, je vais au marché des Enfants-Rouges.

Je prends chez le boucher deux steaks hachés (protéines pour elle), chez le poissonnier un bar de ligne que je fais mettre en filets, puis ailleurs crème fraîche et ciboulette pour les pommes de terre qu'on fera au four, couscous avec boulettes, ainsi que pastilla chez le Marocain, pommes Chanteclerc dont j'aime le parfum, une soupe « maison » au coin bio, et je ne sais comment mon caddy se trouve rempli ; je passe par le magasin Bio-Moi pour acheter de l'élixir du Suédois qui va me manquer, de la halva et une plaquette au sésame...

On déjeune du steak haché plus salade.

Et l'Uccellina quitte le nid pour le Bon Marché où elle va acheter le sac qu'elle a hésité à prendre la veille. Moi, je me suis mis à rattraper le retard dans mon journal...

Le soir, après dîner, on regarde un DVD de la série anglaise *Sherlock Holmes* où le plus intéressant ce sont les rues de Londres à la fin du XIX^e siècle.

Edwige très angoissée à la pensée de l'IRM de demain. De fait, elle est angoissée depuis quelques jours et son esprit pessimiste imagine le pire, tout en espérant du mieux.

VENDREDI 2 NOVEMBRE

Ai mis le réveil à 8 heures, ayant programmé le taxi à 9 h 30 pour l'IRM. Je me lève, prépare le thé pour Edwige ; je m'étais levé une demi-heure auparavant pour mettre un morceau de beurre hors frigo et préparer l'eau dans

la bouilloire. J'ai grande difficulté à réveiller Edwige et elle grande difficulté à se lever. On fait vite, je ne prends pas de bain, ne me rase pas, ne fais pas de gymnastique. Edwige elle aussi est prête à 9 h 25.

Le taxi roule assez bien et nous arrivons avec un quart d'heure d'avance. Formalités, puis une infirmière la prend en avance pour l'IRM ; on espère un résultat rapide, mais l'attente du commentaire du docteur est très longue, plus d'une heure. Une doctoresse nous appelle et nous dit que la tumeur n'a pas bougé. Déception d'Edwige, qui peut-être ensuite se sent rassurée que cela ne s'aggrave pas. Mais il nous faut maintenant tenter de diminuer les effets pervers du traitement surtout au niveau du système digestif. Je suis persuadé que des produits phytothérapeutiques pourraient être utiles, mais il faut se débrouiller car la médecine officielle ignore cette médecine marginalisée.

Elle a faim et, en sortant de l'IRM, nous allons au bistrot voisin où elle prend un déca, moi un café et chacun une tartine beurrée (pour moi insuffisamment beurrée). Puis nous allons à une boutique voisine de produits pour animaux chercher une sangle pour Herminette afin de lui éviter la cage dans les trajets en voiture ; le boutiquier déconseille la sangle en voiture car en cas d'accident la chatte peut s'affoler, griffer et mordre... Que faire ? Edwige achète un petit joujou pour l'anniversaire d'Herminette qu'elle a fixé le 22 novembre, date où la toute petite minette est arrivée chez nous. Je suis sûr que la minuscule, en allant vers moi et se mettant sur mon genou puis me léchant la main, avait choisi à travers moi Edwige comme mère.

Puis, au magasin de chaussures voisin, Edwige prend une paire de bottines avec fermeture Éclair pour son pied bandé. Je trouve par chance un taxi et nous rentrons. Couscous puis crêpe. L'infirmier HAD sonne au dessert et fait ses soins à Edwige. Moi, crevé, je vais me coucher en demandant à Edwige de me réveiller pour que je lui appelle un taxi car elle veut partir rue Royale s'acheter un corset. Lourd sommeil : quand je m'éveille, l'oiseau s'est envolé...

Téléphone à M. G. de passage à Paris pour prendre un verre vers les 17 h 30.

Edwige m'appelle vers 16 h 30, elle est dans le taxi rue Réaumur elle arrive avec un joli corsage...

Je vais essayer de ne plus prendre de retard pour ce journal...

Je n'y ai pas noté mon inquiétude, pire, ma crainte du bombardement de l'Iran pré-décidé ou presque décidé par Bush avec l'appui de Sarkozy... Crainte de toutes ces nuées qui s'accumulent... Sentiment que tout cela finira mal... Mais aucune certitude.

Toutefois, partout à droite, à gauche, quelle sclérose, quel manque de pensée, quel manque d'idées, quelle cécité ! Le nez sur l'immédiat, l'incantation à la croissance.

Jusqu'à présent les deux seuls résistants à Sarkozy : Cécilia, Villepin.

À propos, j'ai été écarté de tout ce qui concerne Grenelle y compris de la séance finale. Effet de la fatwa ??

SAMEDI 3 NOVEMBRE

Levé 9 h 30, pas d'infirmier ce matin, pas de visite...

Je réveille Edwige à 11 heures ; on doit déjeuner chez Guy de La Chevalerie. Il me téléphone pour me demander de choisir entre poulet de Bresse aux morilles ou épigramme d'agneau ; pour Edwige je choisis le Bresse.

Mon mail à Macdonald après la lecture de son magnifique texte :

Cher Charles Macdonald,

J'ai été passionné par la lecture de votre texte et il m'ouvre une fenêtre là où j'avais un mur aveugle. Cela incite à tout reconsidérer. J'avais certes envisagé dans *La Vie de la vie* que l'organisation de la complexité vivante nécessite combinaison de hiérarchie/hétéarchie/anarchie, et centrisme/polycentrisme/acentrisme ; j'avais aussi été frappé par la viabilité et la complexité d'organisations sans cerveau comme les écosystèmes ou les végétaux, mais je n'avais pas dans *Le Paradigme perdu* et *L'Humanité de l'humanité* abordé de front la présence et la composante « grégaire » dans les relations humaines... Peut-être que l'idéologie libertaire depuis le XIX^e siècle porte-t-elle ce message ? Peut-être que Rousseau a oscillé entre ce message et celui contraignant du *Contrat social*... Et les communautés que j'ai vues fleurir en Californie portant en elles l'aspiration à la fois à plus de communauté et à plus de liberté ont-elles exprimé le besoin d'harmonie si maltraité par notre civilisation... En tout cas, vous avez déclenché en moi une réflexion que je ne voudrais pas arrêter. Merci.

Mon mail à J.-J. Salomon :

Mon cher Jean-Jacques,

Regardant l'intéressante revue *Écologie et politique*, je tombe sur ta réaction au délire de Milner ; le grave n'est du reste pas seulement son délire, c'est qu'il ne soit pas perçu tel. C'est en même temps une pointe avancée dans l'obsession qui voit partout de l'antisémitisme.

Maintenant, une remarque. La thèse bourdivine des *Héritiers* a été fortement amendée en leur temps par les travaux de Noëlle Bisseret montrant que ce n'est pas tant le capital culturel mais le capital tout court, le fric des parents, qui permet de donner des leçons supplémentaires à leurs enfants et qui contribue à la réussite aux examens. En même temps, le sociologue d'origine marocaine Merkaoui [Mohamed Cherkaoui ?] (peut-être que j'écorce son nom, tout cela est bien ancien) montrait lui que le professeur et l'ambiance de la classe jouaient leur rôle dans la réussite scolaire. Enfin, il y a le « challenge » qui amène des enfants d'immigrés (souvent poussés par leurs parents) à chercher la réussite scolaire, et ce sont des non-héritiers qui alors réussissent. Donc la réussite scolaire est complexe dans la diversité de ses causes, mais le simplisme bourdivin s'est imposé et a fait ignorer les autres travaux sociologiques.

13 h 30, nous arrivons rue des Abbesses chez Guy de La Chevalerie. Edwige reprend du poulet de Bresse aux morilles, moi aussi bien sûr. Je suis content de son appétit, elle boit même du vin jaune ; le dessert l'enchanté : figues cuites ou confites aux graines de grenadier... À un moment, je

demande à Guy s'il sait comment trouver des griottes au sirop, que je cherche pour elle en vain depuis le déjeuner avec Marchak... Il sort un joli pot et le met devant Edwige, elle goûte, ravie, et regoûte. Il a trouvé cela chez son Italien de la rue des Abbesses... À 15 h 30, repus, contents, nous nous levons. Guy me conduit chez l'Italien où je prends deux pots de griottes... Puis nous rejoignons Edwige et Cécile dans la boutique de fringues qui se trouve dans leur immeuble. La rue des Abbesses est animée, il y a plein de boutiques d'alimentation qui ont disparu de bien d'autres quartiers. La rue est gaie, populeuse, vivante et je pense soudain avec force et désolation à quel point mon quartier est devenu mort. C'était si vivant quand je me suis installé en 1962 rue des Blancs-Manteaux... Puis, plus tard, rue des Arquebusiers, il y avait encore ce bistrot source de vie, mais déjà la rue avait été vidée de ses bistrots, épiceries et autres, et monopolisée par les grossistes. Aujourd'hui, les galeries ont chassé les grossistes... Tout cela est mort. J'ai envie de déménager, de m'installer aux Abbesses... Si Edwige était valide (elle est d'accord quand je lui en ai parlé), on aurait commencé à chercher...

Vers 17 heures. Retour rue Saint-Claude, Edwige pour recharger sa boîte à oxygène car elle va retrouver sa copine aux Tuileries ; moi, je vais à la pharmacie prendre ses médicaments pour le scanner...

Noté : « Entourez-vous de gens qui vous aiment et s'ils ne vous aiment pas, chassez-les », Ray Bradbury.

Trop fatigué pour aller à L'Harmattan à 18 heures.

On ne dîne pas, on regarde un *Columbo* pas mal, puis un épisode du DVD *Le Retour de Sherlock Holmes*.

DIMANCHE 4 NOVEMBRE

Marché rapide. Je me prends gratin d'aubergine chez l'Italien, caviar d'aubergine chez le Grec. Pas une semaine sans aubergines.

Le soir, on regarde *The Closer*, recommandé par Guy, mais cela ne nous charme pas.

LUNDI 5 NOVEMBRE

Lever tôt pour le scanner d'Edwige qu'elle doit subir à jeun à 11 h 45... Attente, attente, puis apparaît le bon docteur L. L., attentionné et attentif, qui va faire une synthèse des résultats scanner, IRM, échographie. Il revient pour

nous annoncer que tout va. La tumeur est stationnaire et pas de dégâts ailleurs. Reste donc le problème des dégâts collatéraux provoqués par le traitement anticancer. Edwige va mieux, elle mange avec appétit (est-ce le Megace ? c'est aussi le restaurant, les amis). Nous allons à la brasserie voisine où elle se tape un croque-monsieur, moi un croque-madame sur pain Poilâne...

Elle va au Bon Marché mais doit faire un retour chez nous pour la recharge de sa boîte à oxygène. Elle part en taxi, moi je vais au Café des Phares rencontrer Ondine. Sa relation avec les dauphins, surtout son grand ami dauphin, est extraordinaire. Elle éprouve ivresses mystiques, joies cosmiques à nager tout contre son dauphin.

Je rentre à 17 heures, R-V Pythie. Elle devrait me parler de mon père et de moi d'après ses lectures (*Vidal, Mes démons*) et mon horoscope. Paraît que j'entre dans une bonne période jusqu'à mars ; mais alors que j'attends avec impatience qu'elle me parle de mon père, elle parle neurosciences, recherches, etc., passe d'un sujet à l'autre par associations d'idées. *In fine*, alors qu'il est trop tard, que je dois donner croquettes aux chattes, qu'Edwige va rentrer, elle commence à me parler de mon père mais doit s'interrompre. Faut se revoir.

Encore un épisode de *Sherlock* ce soir. Rien dans les programmes TV ne nous séduit.

MARDI 6 NOVEMBRE

Hier, un téléphone du secrétariat du docteur S. qui nous demande d'anticiper la consultation à ce matin 10 heures plutôt que demain mercredi midi. Lever très difficile à 7 h 30 et puis je sens que ma gorge me pique et que mon nez veut couler : je prends Oscillo ; j'ai surtout peur si je m'enrhume de contaminer Edwige. Ce qui m'a enrhumé ce sont ces fenêtres ouvertes dans l'appartement sans que je m'en doute, et soudain le froid m'arrive, j'éternue, le nez coule. Mais Amita ouvre toutes les fenêtres pour le ménage et Edwige a toujours besoin d'ouvrir les fenêtres de la cuisine et de la salle à manger.

Le docteur S. est content. Edwige a retrouvé un visage jeune.

Retour. Je respire profondément du Climarome, je me gargarise à l'eau salée, je suis comme quelqu'un qui retient une porte qu'on enfonce de l'autre côté...

Et je passe un temps fou au courriel, ça me bouffe.

Je veux donner ici les échanges avec Macdonald qui m'a vraiment ouvert une fenêtre. Après notre R-V, je lui avais mailé mon enthousiasme et voilà sa réponse :

Cher Monsieur,

Vos commentaires sont très encourageants. À propos des utopistes et libertaires du XIX^e siècle, je penserais tout particulièrement à Fourier qui avait mis cette « complexité psychologique » au centre de la construction sociale, avec son analyse des « 12 passions » et leur savante combinaison chimique dans le phalanstère. Il parle d'ailleurs de la « recherche affectueuse » comme dans un groupe musical qui recherche... l'harmonie. C'est assez stupéfiant de voir cela. Lui aussi d'ailleurs parle des « horreurs civilisées ». Peut-être en fin de compte que ces vieux utopistes qui nous paraissent un peu fous ont compris plus de choses que nous...

Fin de la lettre :

L'homme est peut-être un individualiste forcené qui ne peut pas se passer des autres.

Je réponds :

Merci mille fois pour votre lecture et vos remarques, Charles, et puis j'ai encore réfléchi : à partir d'un certain seuil démographique, l'organisation hiérarchique s'impose mais au-dessous elle ne s'impose nullement : cela fait penser qu'à partir d'une certaine démographie de constituants subatomiques l'ordre quantique fait place à l'ordre de notre physique classique. Il y a passage d'un niveau de réalité à un autre... Et puis *small is beautiful*.

Il y avait à 18 heures le vernissage de l'exposition consacrée au Seuil au Centre Pompidou... Trop fatigué. Je commence à être pris du nez et de la gorge. Et puis je crains de constater qu'à cette exposition on m'ait consacré une place marginale...

Je sors dans l'après-midi pour acheter des Pailles d'or, Coca pour Edwige, filet de poulet pour les chattes, des produits chez Guillaume et *Le Monde*...

Elle a refoulé son amour pour son père. Il était médecin, mais pratiquait l'homéopathie et autres médecines marginales, il s'était fait radier de l'ordre, il soignait gratuitement et acceptait de ses patients peintres des tableaux, il était bohème, se moquait de l'argent... Je voudrais qu'Edwige se réconcilie avec cet homme si généreux, si désintéressé, le contraire de sa mère. Je lui demande si elle a une photo de lui et je vais la lui faire afficher avec les autres photos...

Elle m'avait aussi révélé, un jour, qu'elle était cachée derrière la porte quand sa mère a chassé son père. Elle a rentré au fond d'elle-même tant de souffrances et c'est cette souffrance qui, devenue organique, revient de tous côtés... Quelle douleur...

Nous avons des moments de rire, de plaisir, de joie, alors qu'autour de nous il y a douleurs, souffrances, malheurs, horreurs... Mais pourrions-nous vivre s'il n'y avait pas en chacun une part vitale d'inconscience, d'insouciance, d'égoïsme ?

Avec Edwige, énervements mutuels sur des petits riens, ou plutôt énervements en boucle. Comment en sortir ?

MERCREDI 7 NOVEMBRE

Me lève à 9 heures et Edwige se lève d'elle-même une demi-heure plus tard.

Mails, mails, mails !

Je devrais ranger, le désordre dans mon bureau et sur ma table est à l'extrême, mais l'ampleur de la tâche me paralyse.

Marius m'apporte cinq exemplaires de son *Vocabulaire de la complexité*.

Le soir, je ne me sens pas bien, le nez coule, la gorge me fait mal... J'envisage de décommander le déjeuner de demain avec Volcane.

JEUDI 8 NOVEMBRE

Sans doute les fréquents levers de nuit puis d'aller pieds nus à des cabinets froids ont aggravé les choses ; me sens fiévreux, bien que faible fièvre. Je fais inhalation, gargarisme d'eau salée. P., au téléphone, me dit de prendre l'antibio Zytromax pendant trois jours, j'en ai une boîte, je commence.

Je ne m'habille pas. Je reçois Lemieux en robe de chambre.

Edwige me houspille sur des riens, et surtout s'offusque de mon visage qu'elle trouve grimaçant, odieux. Ou je me tais, ou je réagis, tout s'aggrave en enfer car pour moi l'enfer c'est vivre dans ces conditions : malentendu, agressivité, inconscience. Et elle m'accuse d'être méchant avec une femme cancéreuse...

Elle sort l'après-midi pour le Bon Marché ou un autre magasin, me laisse sans nouvelles ; je l'appelle mais tombe toujours sur son répondeur. C'est très tard le soir qu'elle me téléphone pour m'aviser qu'elle est dans le taxi de retour. Elle me dit qu'elle me prévient quand elle approchera de la maison pour que j'aie l'accueillir car elle est très lourdement chargée. Je suis sur le fauteuil relax, abruti, et j'attends. Mon phone sonne, c'est un message sur répondeur : c'est Edwige déçue de ne pas me trouver ; j'appelle aussitôt son phone : rien ; je me lève en toute hâte, mets un manteau, descends ; elle est à la porte du bâtiment B, essoufflée, avec deux lourds sacs, l'un chargé à l'épicerie du Bon Marché. Je suis mécontent de moi, mais elle croit que je suis mécontent d'elle.

Nous dînons dans la froideur. C'est le pire pour moi.

Après dîner je crois qu'on regarde un épisode de *Sherlock Holmes*, mais la tendresse ne vient pas.

Soudain, Edwige sort du lit persuadée que Micha n'est pas dans l'appartement ; je me lève aussi, cherche Micha partout, ouvre la fenêtre de la

salle de bains, l'appelle en vain. On ne la trouve pas. Je dis : « On n'a pourtant pas ouvert la fenêtre de la chambre. – Si ! tu l'as ouverte un instant » (pour chasser une *malodore*). J'ouvre la fenêtre, il y a Micha toute mouillée qui était sur le balcon tout contre la fenêtre. Je prends de l'essuie-tout, l'enveloppe, la frotte et elle va passer la nuit au lit près de nous. L'inouï est cette brusque intuition d'Edwige, qui a eu déjà des télépathies.

VENDREDI 9 NOVEMBRE

Me lève, me sens encore vaseux, mais un peu mieux ; toujours petite fièvre. Et puis soudain illumination. Edwige surgit dans mon esprit comme un ange d'innocence, enfant merveilleuse, créature sublime dans sa souffrance... Illumination d'amour. J'ai envie de lui écrire cela, mais elle vient de se lever. Je lui dis ce que je voulais lui écrire : « Alors écris-le-moi. »

La détente arrive, bonheur.

Tantôt enfant adorable, tantôt petite mégère, on croirait le conte d'Andersen *La Fille du roi de la vase*.

Je reçois Catherine en robe de chambre, on abat du courrier, comme des bûcherons abattent des chênes, je commence à me sentir alerte...

Déjeuner, puis Edwige part chez Wempe chercher une montre-bracelet vu que la sienne est foutue... Moi, je décide de prendre un bain, me raser, m'habiller pour aller à la cérémonie en hommage à Jean Duvignaud à la Maison des cultures du monde.

Dans le taxi, Edwige m'appelle ; elle est dans le magasin Wempe, me dit qu'une montre Cartier dite « La demoiselle » lui plaît beaucoup avec bracelet or, mais le prix est de 10 000 euros... Je lui demande de voir s'il est possible de payer en quatre ou cinq mensualités... Je veux absolument lui faire plaisir.

À la Maison des cultures du monde, je retrouve Madeleine Gobeil, la femme de Duvignaud, Malaurie, l'éditeur Nyssen. On fait partie d'une première fournée. La plupart des évocations sont justes, émues, émouvantes. J'évoque notre compagnonnage vieux de plus de cinquante ans...

Je suis fatigué, sors avec Corpet, me sens bien guéri. Le taxi nous laisse au coin de Turenne-Saint-Claude ; je remonte la rue Saint-Claude, vais au marchand de journaux du boulevard Beaumarchais, m'en reviens vers le traiteur Arrault et je chante en marchant l'air des soldats de Turenne :

Ils ont traversé le Rhin
Avec monsieur de Turenne
Au son des fifres et tambourins
Ils ont traversé le Rhin
etc.

De chanter m'enchante, je chante heureux, avec ardeur, guéri.

Edwige rentre bien tard, je m'inquiète, ne lui dis rien à son retour. Elle m'annonce que Wempe me ferait crédit, mais ne livrerait la montre qu'après le dernier versement. Je pense qu'il y a malentendu et promets de téléphoner à son vendeur.

Nous dînons, regardons un *Columbo* pas mal à la salle à manger, puis allons en chambre nous taper un ou deux *Sherlock Holmes*. Au moment où je veux éteindre, vers 2 heures du mat', je tombe sur la plaidoirie de Vergès au procès Barbie et nous regardons fascinés jusqu'à 3 heures passées. Il est formidable de génie dialectique pour détourner du cas concret Barbie, et toutes ses contextualisations sont justes, mais chez lui le contexte étouffe le texte. Je suis très secoué. J'explique rapidement à Edwige, scandalisée qu'il ait demandé l'acquittement de Barbie : quel est le but de Vergès ?...

Pendant la nuit, je me lève quatre ou cinq fois, pieds nus, traverse le couloir et vais aux chiottes, non chauffées, très froides... Le matin, je me sens rechuter, gorge et nez, je suis effondré. Je dis à Edwige que la cause en est mes levées nocturnes ; elle dit que c'est ma sortie d'hier après-midi. Je ne sais pas ce que je lui réponds pour conforter mon hypothèse, je ne sais pas quelle touche d'humour j'ai voulu mettre et la voilà à nouveau fermée, m'accusant de « recommencer ». Elle s'auto-irrite, elle monte, monte, me rappelle toutes mes erreurs et maladresses.

SAMEDI 10 NOVEMBRE

Effondrement à nouveau et de plus je suis plus mal foutu que jamais.

Et à nouveau nous voilà fermés l'un à l'autre pour la journée. Elle passe l'après-midi à sortir des affaires d'hiver de boîtes en plastique, puis elle monte sur un tabouret poussant sans arrêt des gémissements d'essoufflement, je lui suggère de s'arrêter, elle ne s'arrêtera pas. Moi abattu, aggravation du côté nez et tête, sur mon fauteuil relax.

Moment de détente : passage de Jean-Louis Vuillerme.

Vers 19 heures, Alfredo arrive, il apporte les bonbons à la bergamote qu'il a bien voulu prendre à La Mère de famille pour Edwige, plus le steak haché que je lui ai demandé de prendre à mon boucher de la rue de Bretagne.

Mme Lachens arrive, elle parle avec Edwige un long temps et j'en profite pour tenir ce journal redoutant le nouveau tête-à-tête. J'aimerais avoir l'élan de la reprendre dans mes bras, mais je suis submergé par la déprime.

Enzo Biagi : « Je n'ai jamais dit ce que je ne voulais pas dire, même si je n'ai pas toujours dit ce que je voulais dire. » C'est bien mon cas aussi.

Fièvre : 38,2.

Alfredo est allé gentiment au marché des Enfants-Rouges et m'a pris l'essentiel.

Le docteur P. en fin de matinée : les bronches ne sont pas atteintes ; pense que c'est viral plutôt que bactérien, me dit de prendre jusqu'à six Doliprane par jour. J'en prends deux dans la journée, me sens mieux mais la fièvre est là le soir.

Sieste longue, puis regarde le début d'un épisode de *Star Wars*.

Edwige est sortie pour aller chez Mugi : toujours angoissé avec, de plus, l'impuissance d'être cloué à la chambre.

« Le monde est-il en voie d'unification ? » Les pulsions racistes, le terrorisme et les guerres actuelles semblent infirmer cette hypothèse. Elle mérite d'être soumise à débat. Ce que dit une annonce de la NAR. Ils oublient que, plutôt qu'alternative, il faut lier les deux propositions antagonistes, le monde est soumis à la fois à unification et balkanisation, et cette dernière est souvent suscitée et surexcitée en réaction à la première.

LUNDI 12 NOVEMBRE

Pas de fièvre ce matin.

Edwige oublie qu'on s'est dit bonjour en s'embrassant au lit, me reproche à la cuisine, après son petit déj' que je lui ai préparé, de ne pas lui avoir dit bonjour.

Puis Irène me téléphone et, comme ma voix est prise à la gorge, elle me dit que j'ai une voix de crooner, je lui chante *Strangers in the Night*. Et Edwige, qui m'entend : « Avec Irène tu rigoles, avec moi tu t'ennuies... » Puis ça continue, tout l'irrite. Elle va sortir dans le froid pour aller au Bon Marché, je lui dis que je lui ai consacré ma vie ; elle : « Paroles de beau parleur... » Elle prend l'ascenseur sur une ultime irritation quand je lui dis que le beau parleur souhaite son prompt retour : « Encore de la tragédie », dit-elle.

Elle voit tout à l'envers, m'attribue tout ce qui vient d'elle et je sais que rien de rationnel ne pourrait la contredire. Le seul changement, c'est un retour de tendresse, d'amour...

Que faire ? Me sens pris au piège.

Qui pourrait lui parler ? Irène peut-être, mais elle est à Tours aujourd'hui.

Est-ce psychosomatique, j'éternue, mon nez coule à nouveau, je me re-enrhume... Est-ce que mon organo voudrait fuir dans la maladie ?... Mais

même alors faut que je puisse préparer les médicaments et le reste ; elle prétend pouvoir s'en occuper, mais il lui arrive de plus en plus fréquemment distraction et erreur.

J'ai tout fait pour la sauver. Et me perdre...

Que va-t-il se passer quand elle va rentrer du Bon Marché ?

Comment pourrais-je faire l'acte salvateur de la prendre « à bras » ??

Fatigue, fatigue.

À ma surprise, elle revient cordiale, et la soirée se passe « normalement ».

Par prudence, je n'ai pas été au dîner Kiefer.

JEUDI 15 NOVEMBRE

Moi, ce matin, me suis levé avec nausée et écœurement. Ce n'est pas seulement toutes ses irritations, mais aussi qu'elle veut que je lui sourie sans cesse et moi (comme le professeur Unrat criant *kirikiki*). J'essaie de sourire, elle me reproche mon regard, et moi je fais de moi-même mille petits rangements, de peur de reproches... Et puis elle a besoin de moi pour encliquer son soutien-gorge, lacer ses chaussures, etc. (tout cela est normal, mais s'il y avait une femme gouvernante, infirmière, cela me libérerait).

Aujourd'hui, elle m'a fait l'accompagner à pied au BHV : froid mais soleil, longue marche ; je la suis dans les rayons puis, à la sortie, je la laisse à la pizzeria voisine de la banque où je vais consulter pour avoir un crédit qui lui offrirait la montre « La demoiselle » de Cartier avec bracelet en or (ce qui excède les possibilités de mon compte bancaire).

Plus j'en fais, plus je suis démoralisé, et de plus, après cette journée, où je crois que tout se passe bien, nouveau malentendu : comme il y a grève des bus, je vois par chance un 29 au coin Francs-Bourgeois qui arrive vers son arrêt ; j'appelle Edwige, puis je cours au bus et je demande au conducteur d'attendre ma femme invalide ; Edwige court au lieu d'aller piano, arrive étouffant, asphyxiée, s'assied en haletant, me reproche de l'avoir fait courir au lieu d'attendre le prochain bus ; je lui dis qu'au contraire je lui faisais signe d'aller piano puisque le conducteur attendait... puis elle exprime son mécontentement de s'être sentie obligée d'interrompre sa visite dans un magasin de perles artificielles.

Mais que faire, que ne pas faire ? À qui envoyer SOS ?

Elle est très télépathe et sent bien qu'il se passe quelque chose en moi qui la concerne.

Je vais me coucher, sieste tardive (18 heures) avant d'aller au dîner chez Michèle Manceaux.

Je n'ai pas parlé de mon R-V avec Fottorino. Jean-Michel m'a conduit et

reconduit à moto en ce jour de grève sans métro ni bus. Entrevue cordiale et il semble bien que je pourrais à nouveau faire des papiers selon mon inspiration dans *Le Monde*.

Amélioration en fin d'après-midi, surtout après que je lui ai montré deux trucs qu'elle ignorait sur son téléphone portable.

Je lui prépare son dîner, puis je vais dîner chez Michèle Manceaux. Dominique Eddé, que j'estime et admire de plus en plus, a parlé avec une passion tragique de la Palestine et du monde arabe. Piccoli, Judith Magre.

Pourquoi le pire et le meilleur vont-ils toujours ensemble ?

VENDREDI 16 NOVEMBRE

Je réveille Edwige pour le déjeuner avec les Dagenais, chers amis de Québec chez qui nous avons passé un séjour enchanté dans leur île, en vue de Québec.

Nous essayons Le Pamphlet rue Debelleye ; Edwige tombe sur des huîtres mauvaises mais n'ose rien dire ; son foie gras en pot-au-feu ne lui plaît guère : il ne reste du foie qu'une substance fade, tout le goût s'est dilué dans le pot-au-feu. Pour Bernard, Nadine et moi, c'est correct, non génial ; j'ai commandé un margaux 2002 qui est resté fermé tout le long du repas.

Retour vers 16 heures, les Dagenais nous quittent. Edwige dit qu'elle allait se reposer et voilà qu'aussitôt après leur départ elle s'apprête à partir rue des Archives au magasin des perles artificielles. J'essaie de la dissuader : le froid (4 degrés), pas de bus. Rien n'y fait, alors je décide d'aller avec elle ne serait-ce que pour lui tenir sa boîte à oxygène. Rue de Turenne, à la hauteur de Saint-Gilles, on trouve un taxi. Je laisse Edwige à la boutique et je vais au bistrot à côté terminer la lecture du manuscrit de Catherine Samary sur la Yougoslavie (je lui ai promis une postface). Pendant que je suis entre lecture et somnolence au bistrot, Edwige dans la boutique ressent de violentes douleurs de ventre, une gentille vendeuse africaine lui offre un fauteuil, s'occupe d'elle et Edwige reste une demi-heure attendant que la douleur se calme tandis qu'au bistrot j'ignore tout. Finalement, elle arrive au bistrot, prend un Coca. Puis nous attendons en vain un bus qui ne vient pas ; on décide de rentrer à pied, elle est de plus en plus fatiguée, souffre...

Je ne vais pas à l'expo Yann Arthus-Bertrand ; trop fatigué, pas de transports.

Nous rentrons finalement, ne dînons pas. Moi, je regarde le film sur Bousquet, très intéressant ; l'épisode de la femme juive qui revient comme pour le hanter de sa culpabilité, est-ce une explicitation utile ?

On éteint tard, Edwige avec bouillotte finit par s'endormir.

SAMEDI 17 NOVEMBRE

Je la réveille un peu avant 11 heures : Maïté doit venir lui faire de la kiné respiratoire, elle est assez encombrée, l'HAD doit venir pour pansements et patch ; puis Philippe doit venir nous prendre à 12 h 45 pour un déjeuner retenu à 13 heures chez Bofinger. Edwige panique : « Je n'aurai pas le temps, faut supprimer Maïté, l'HAD », etc. Je téléphone à Bofinger et à Philippe et j'arrange pour 14 h 30 la retenue de la table. Maïté arrive, lui fait tranquillement cracher ; puis à 12 h 30 arrive l'infirmière qui lui fait un pansement très correct. Finalement, Edwige est prête dès 13 h 45... Au téléphone de Philippe nous descendons et il nous conduit au restaurant. Michèle et Edwige sortent de voiture et entrent au restaurant, j'accompagne Philippe. Il me dit que le gaz carbonique dans le sang donne une extrême irritabilité à Edwige. « Que faire ? – Rien. » Je lui dis que ses humeurs sont très dures. Il me recommande courage et patience...

Le repas est bon : une soupe à l'oignon nous réchauffe Philippe et moi, puis nous prenons une sole grillée l'un et l'autre ; Michèle prend une choucroute de la mer et Edwige du jarret d'agneau. Chacun est content du repas. Je parle avec Philippe journalisme, édition, livres. Philippe critique un article du *Monde* très mal informé sur le cholestérol et me dit que sur Israël les comptes rendus ne sont pas corrects puisque lui est allé sur place et a l'expérience de la situation là-bas. Je ne le contredis pas. Puis conversation générale sur les grèves où les désaccords sont esquivés.

Philippe nous raccompagne.

Edwige a très mal au ventre, je la convaincs de s'étendre, je lui fais des bouillottes.

Puis, vers 20 heures, Alfredo m'appelle pour me conduire en voiture au cinquantième anniversaire de Nicole Lapierre. Edwige aurait voulu que je reste près d'elle... Moi, par fidélité et aussi besoin de prendre l'air, je pars... Buffet grec avec salade d'aubergines, *tahina*, feta, taboulé, et un excellent vin de leur terre languedocienne. Beaucoup d'amis, mais aucun de ces amis de circonstance quand Edwy avait le pouvoir. Je parle avec André et Évelyne Burguière, Véro, puis, fatigué, je pars après le cadeau collectif à Nicole. Alfredo et Marianne me raccompagnent en voiture...

Edwige contente de mon retour vers 23 heures... Je lui fais une nouvelle bouillotte puis je mets le film de Spielberg, *Munich*, que je trouve en cours de route... Edwige s'endort, je reste jusqu'à la fin. Le message final de Spielberg sur la vanité de la vengeance m'émeut.

DIMANCHE 18 NOVEMBRE

Pour la première fois, je n'ai pas envie d'aller au marché, je reste au lit, et je me lève parce que, vers 9 h 30, Edwige veut se lever pour prendre du Forlax ; je me hâte d'aller lui préparer son petit déjeuner. Je sais qu'elle veut sortir cet après-midi : elle a parlé d'aller à pied boulevard Saint-Germain. Je regarde l'hebdo des programmes télé et je note des émissions intéressantes de l'après-midi pour la retenir à la maison...

Nous déjeunons de la potée préparée depuis avant-hier. Excellente. Puis je lui dis qu'elle me ferait un immense plaisir si elle restait dans l'appartement à regarder des programmes avec moi... Elle s'obstine à vouloir aller rue de Sévigné pour je ne sais quelle modification au papillon qu'elle met sur ses cheveux.

Vers 18 heures viendront Jeanne Mascolo et Fabienne Servan-Schreiber me présenter leur DVD sur ma pomme prévu pour *Empreintes*.

Quel découragement, quelle lassitude...

Peut-être pourrais-je passer huit jours en Amérique latine début décembre...

J'ai supplié Edwige de ne pas sortir et finalement elle reste, mais maussade, mécontente. Je lis auprès d'elle le manuscrit de Gotthard Günther. Puis arrivent Fabienne et Jeanne avec le DVD du film *Empreintes* pour la 5 (copie de travail encore inachevée). On regarde : c'est bien, mais la séquence avec Edwige a été supprimée, et Edwige n'apparaît pas alors qu'on voit Violette, etc.

Crise de tristesse et de colère chez elle, qui de plus me dit que je n'ai pas de photos d'elle, alors que j'ai sa photo dans mon bureau et que j'ai un dossier de photos d'elle. De cela je la convaincs rapidement. Mais je dis en douce à Jeanne qui consulte quelques-unes de mes photos qu'il faut absolument intégrer Edwige dans le film.

Fin d'après-midi et soir, elle a très mal au ventre, en dépit de Smecta puis d'Actiskenan ; elle dîne quand même de la potée.

Elle se couche avec mal au ventre, on regarde la fin du *Rapace* qui me plaît et *M. Arkadin* avec un Orson Welles imposant, extraordinaire. Soudain elle n'a plus mal, j'en suis heureux et nous éteignons.

JEUDI 22 NOVEMBRE

Edwige a eu des douleurs très violentes dans l'abdomen (intestins à vif ? enflammés ?).

Elle a voulu lundi, mardi, mercredi, aller rue de la Paix ou ailleurs voir des boutiques, mais elle n'a pas trouvé de taxi et la douleur est arrivée l'après-midi. Je lui fais des bouillottes qui la calment et, depuis hier, lui donne un

médicament, Mébévérine, qui a l'air efficace, du moins fait diminuer la douleur.

Lundi, j'ai pris ma tension chez le pharmacien, elle est très élevée : 17,7/8,6. Philippe me dit de prendre ma tension trois fois par jour pour établir une moyenne, puis il verra dimanche quel traitement adopter. Depuis ma tension oscille autour de 16/7.

Du coup je décommande le Piccolo Teatro de Milan où je devais partir lundi matin. Je maintiens Rome pour mardi.

Edwige a eu depuis des sourires tendres, et la crise est passée. Les douleurs abdominales me redonnent l'émotion de la voir subir tant de souffrances. L'extraordinaire est que quand les souffrances s'arrêtent, elle redevient enfantine, presque heureuse, charmante...

Lundi, Edith est venue me parler astrologie et horoscope.

Mardi, je suis allé à la pharma prendre Inexium qui manquait pour Edwige et donner l'ordonnance pour les bronches, puis, de là, au marché d'où j'ai ramené soupe, rôti de veau, foie de veau, pommes Chanteclerc, framboises et, chez le Libanais, aubergines pour moi.

Mercredi matin, entretien téléphonique pour le colloque de Bari pour lequel je me suis décommandé avec grand regret. D'Italie j'ai reçu deux livres consacrés à mes idées, l'un sur l'éducation, l'autre sur la politique (avec un appel au parti démocratique pour s'inspirer de mes idées), et un merveilleux texte en français de l'université de Lecce sur les notions et les mots/expressions que j'ai employés dans *La Méthode* (Sara Bonomo).

Alfredo vient me chercher en taxi vers 14 h 45 ; nous allons rue Suger pour la projection du film mexicain sur ma pomme... J'ai peur qu'Edwige parte en mon absence, se trouve bloquée, avec de plus des douleurs abdominales. Mais elle est restée à l'appartement.

Pas mal de gens se sont déplacés malgré la grève. Le film est long. Il y a des longueurs et aussi l'inexistence de la période qui part de la fin de la guerre avec mes livres sur le cinéma, sur la culture de masse, la revue *Arguments*, Johanne a disparu... Il y a Violette dont parle avec amour Irène, et Edwige qu'on voit à la fin.

Ce qu'il y a de bien, c'est la naissance, la mort de ma mère, les souvenirs d'enfance. Et quelques moments comme lorsque je parle de ma mort, ou bien quand je chante « Rue Saint-Vincent »... Il fait deux heures et demie, mais on pourrait raccourcir.

Retour à pied avec André et Évelyne Burguière. André s'est montré très louangeur dans le film où il me voit en Diderot contemporain... Nous faisons

le long trajet à pied ensemble et il me raccompagne jusqu'au pas de ma porte.

Edwige est à son ordinateur, et puis elle a douleurs, se couche, s'endort.

Moi, je téléphone à Albina et, faute de métro et de taxi, je ne peux aller à son dîner. Je le regrette, mais aussi il m'est difficile de laisser Edwige souffrante, et de plus la marche de la rue Suger jusque chez moi m'a fatigué.

Edwige se réveillant après 21 heures, nous dînons tard et nous couchons tard. Je regarde un docu (*Toute l'histoire*) sur la réunification allemande.

Ce matin, je n'aurai pas le temps de me mettre à la préface au Günther. J'avais promis hier à Edwige de la conduire au bijoutier rue de la Paix, elle me le rappelle ce matin et a pris R-V à 13 heures. Je prendrai ma voiture au parking.

C'est encore la grève, pas d'éclaircie... J'ai donc pris la Mégane. Au début, ça roulait puis ça coince sur les boulevards avant la porte Saint-Denis. Ralentissements jusqu'à la rue de la Paix. Je laisse Edwige devant Cartier, sans voir le voiturier, et je vais au parking Vendôme, qui a cinq niveaux ; je les fais tous, comme d'autres quidams : tout est occupé. Il y a eu au premier niveau un appel téléphonique que je n'ai pu prendre. Bref, je remonte du cinquième niveau au premier, exaspéré, avec envie de pisser que je calme grâce à un subterfuge (petit récipient que je remplis sans quitter ma place puis j'en jette le contenu) ; au portail du premier niveau qui prend la carte Visa, refus de ma carte jugée illisible. Un 4x4 derrière moi, je lui explique mon problème, vais à un bureau vitré, frappe à la vitre, un mec me prend la carte, en soutire le fric, me la rend en me rendant un ticket de sortie valide. Je retourne à la tire, le ticket n'est pas accepté, je reviens vers le mec, etc. Enfin je passe, j'arrive à l'air libre, je téléphone à Edwige, elle me dit m'avoir appelé pour laisser la Mégane au voiturier de chez Cartier. Cette fois, je vois un type en uniforme chamarré comme un soldat du XVIII^e siècle.

Je rentre dans ce magasin de luxe, il est très grand, je cherche Edwige, je dis : « Je cherche Mme Morin. – Elle travaille ici ? me demande une hôtesse. – Non, c'est une cliente. » Nous ne la trouvons pas, elle me dit : « Allez voir du côté joaillerie. » Couloir ; au bout du couloir une pièce où Edwige contemple des sautoirs et en essaie, avec une vendeuse avenante et une sorte de maître d'hôtel, qui me propose un café. Je m'assieds. Edwige essaie un sautoir. C'est tout brillant de diamants, mais ça ne m'émeut pas. « Comment trouves-tu ? – Très bien... »

Café pas trop mauvais, Edwige et la vendeuse chuchotent, la vendeuse inscrit des chiffres de prix dans un petit papier, et Edwige annonce qu'elle réfléchira et reviendra. Le maître d'hôtel prévient le voiturier, l'avenante vendeuse Julie nous raccompagne à la porte, nous entrons dans la Mégane ; Edwige me demande si j'ai donné la pièce au voiturier. « Non... – Il faut. » Je sors deux euros, elle hèle le voiturier et les lui donne en justifiant le retard par la difficulté à ouvrir son porte-monnaie. Retour pour moi semi-dantesque. J'ai pris la rue Saint-Honoré qui roule pas mal mais bouchonne sur l'arrivée rue

du Louvre. On trouve des blocages mais je me débrouille en prenant la voie des bus pour dépasser l'entrée des Halles.

Et, en faisant d'habiles crochets, j'avance. Je croyais pouvoir prendre la rue Étienne-Marcel mais elle est en mauvais sens unique. J'arrive donc rue d'Aboukir, la rue où il y avait la boutique de mon père, et qu'Edwige trouve sale. Rue Réaumur, cela avance très lentement, re-bouchon à l'arrivée rue de Bretagne qui est interdite par un flic *because* installation d'une foire à la brocante ; détour, re-détour, puis arrivée enfin rue de Turenne. Je dépose Edwige à notre porte puis vais caser la voiture au parking...

Edwige me dit qu'elle a été bouleversée par le sautoir qu'elle a essayé. Je lui demande le prix : 360 000 euros !

J'ai obtenu un crédit de ma banque de 10 000 euros pour lui acheter la montre qui l'a affolée chez Wempe... Mais elle a oublié la montre et ne pense qu'au sautoir. Elle comprend que cela est plus qu'impossible... « Et si je vendais mon Bissière ?? – Demande à Le Fur. » Elle demande le lendemain mais Le Fur dit que les couleurs sont passées et qu'elle obtiendrait au max 50 000 euros...

Je reçois une belle lettre de Dominique Eddé sur le film. Sa personne a pris grande ampleur avec son intervention pleine de passion et de raison au dîner chez Michèle Manceaux. Ce qu'elle me dit du film est juste. Je lui téléphone. Et je comprends qu'il faut une version française du film, débarrassée de tous les éloges et compliments du début et de la fin, qui irait de la mort à la mort, commençant par ma sortie mort-né du ventre de ma mère, allant à la mort de ma mère à neuf ans, puis au risque de mort assumé pour la Résistance à vingt ans et se terminant devant la porte du Père-Lachaise où je parle de ma mort... Dominique me dit que le récit de ma naissance, que celui de la découverte, au costume noir de mon père, que ma mère était morte, sont des morceaux d'anthologie cinématographique. Je crois que ce film qui n'est pas biographique puisqu'il manque cinquante ans de vie, péripéties, etc., est un vrai portrait de qui je suis...

Les douleurs de ventre reviennent chez Edwige dans l'après-midi, en dépit des médicaments que je lui donne ; elle a des diarrhées elles-mêmes très douloureuses. Je lui donne le soir du Smecta qu'elle refusait jusqu'alors.

Elle s'endort apaisée, avec bouillotte, puis soudain dans la nuit crie de douleur : elle a une crampe à la jambe. Je cours au congélateur, prends un bidule qui garde le froid, l'enveloppe d'un linge, le lui mets sur la jambe ; la douleur se calme lentement, et nous nous rendormons.

Le salon des vins a commencé mais je ne m'y rendrai pas...

Me lève vers 8 heures car je dois aller au séminaire de Transversales France Culture qui commence à 10 heures. Ce n'est pas loin, c'est rue Saint-Sabin à la Fondation Charles Léopold Mayer.

Je réveille Edwige à 9 h 30, après lui voir préparé le petit déj', mais, au moment où je vais partir, arrive l'infirmier HAD, puis, presque aussitôt après, le livreur de la cuve à oxygène, je dois m'en occuper et j'arrive avec un peu de retard à la réunion.

Joël a commencé à faire son topo ; puis on offre cinq minutes à ma pomme et à René Passet. Je dis que le groupe dont la vertu est de lier cognition et volition (connaissance et action) doit se vouer :

1. à l'approfondissement épistémologique ;
2. à essayer de comprendre et conceptualiser les mutations en cours et plus largement les processus en cours ;
3. à élaborer une sorte de manifeste politique.

Je dis que le travail à faire est énorme, l'ennemi intellectuel est en nous : la disjonction et la réduction.

Diverses prises de parole dont certaines (trois) prétendent se situer terre à terre, dans le concret, par opposition aux propos planants d'intellos (les autres).

Patrick Viveret fait une intervention intéressante en nous disant de nous placer dans la perspective de la catastrophe qui vient. Dans ce cas, que faire ?

Il évoque l'immaturité émotionnelle des humains, ce à quoi j'ajoute l'immaturité intellectuelle : bref, les humains ne sont pas encore mûrs pour constituer ensemble l'humanité.

Je me rends compte que je ne connais pas la moitié des participants ; c'est que j'ai été un griteux [membre du GRIT] intermittent, n'ai pas connu les nouveaux et ceux-ci sont assez étrangers à ma personne et mes idées. Quand ils parlent politique, je vois qu'ils ignorent tout de mes idées (sauf Patrick) depuis *Introduction à une politique de l'homme à Politique de civilisation* en passant par *Terre Patrie*.

Il sera difficile de créer une communauté, une fraternité, alors qu'on sent des forces centrifuges combattre les forces centripètes.

Je quitte la réunion à 12 h 30, et rentre en passant par le marchand de journaux où je prends *Le Monde* d'hier et *Le Canard* de mercredi.

Nous déjeunons, riz pour combattre la diarrhée d'Edwige qui dure depuis trois jours.

Elle, intrépide, prend un taxi pour aller au Bon Marché, donner des arrhes pour une robe, changer deux DVD. Elle se rend compte dans le taxi que son téléphone portable est déchargé ; je la supplie de me donner des nouvelles d'un téléphone du magasin.

Je me mets au travail. J'ai envoyé il y a deux jours ma préface bien hâtive au manuscrit de Gotthard Günther qui a des moments admirables : parfois son style a la poésie philosophique du style de Hegel.

Partirai-je le 5 décembre quand je vois les difficultés d'Edwige, ses douleurs intestinales. Bien sûr, il y aura une garde nocturne.

Edwige a des sautes d'humeur, elle en a toujours eu, des moments où elle pense que je m'ennuie avec elle, que je ne fais pas attention à elle, que je ne l'aime pas, tout cela aggravé par les « gaz du sang ». Moi j'alterne adoration et énervement (quand elle me rabroue pour des riens et, de plus, sans se rendre compte qu'elle me rabroue), et tantôt je ne vois que nos problèmes caractériels (moi aussi à ma façon je suis très nerveux), et tantôt je vois sa souffrance, son courage, son âme enfantine et tendre. Tantôt je vois la bourgeoise avec tous ses préjugés sur les prolos, les Arabes, tantôt c'est l'être aimant capable, elle l'a montré, d'amitié profonde avec nos amis marocains, avec la plébéienne Mme Lachens. Parfois, quand elle souffre, elle me regarde avec de grands yeux étonnés qui me font chavirer... Chacun de nous est un tissu de contradictions... mais il y a un fond sublime en elle.

À 17 heures vient me voir Gilbert Comte qui m'avait envoyé une lettre de reproches délirants et surtout de ne pas lui avoir fait le moindre signe depuis des années (lui non plus, lui dis-je. « Mais je t'ai adressé cinquante coups de téléphone. – Mais tu n'as jamais laissé de messages. – Mais je t'ai envoyé un exemplaire de revue où j'ai écrit. – Quand ? – En juin... ») Il a dû s'enfouir sous les piles de revues et magazines. Enfin, il m'arrive apaisé, nous nous embrassons, il vit en reclus, solitaire mais avec une femme divine, dit-il, qu'il a rencontrée il y a dix-neuf ans et, depuis, il n'a regardé aucune femme (quand je dis cela à Edwige, elle me dit : « Ce n'est pas comme toi. »). Il est mû par l'indignation comme Bernanos, mais parfois elle tombe à côté. Il a les amitiés plurielles, droite et gauche, fidèle à toutes ; il est content de me parler de lui. Il m'offre en partant sa « Lettre ouverte à Colombani », et là encore je lui dis que c'est du *too much*. Il me quitte en me disant qu'il a été heureux de notre rencontre. Moi aussi.

SAMEDI 24 NOVEMBRE

Le petit déjeuner du matin au Sénat entre moi et Juppé a été annulé ; du coup, je n'ai pas à me lever tôt, mais je me lève quand même à 9 h 30 sur un rêve étonnant. Nous sommes à Rome, Edwige et moi, et j'achète un petit avion. En allant au hangar de livraison, on me demande la facture, je ne l'ai

pas, mais Edwige sort une étiquette prouvant que l'achat a été payé, et on nous livre un petit avion monomoteur rouge ; je ne sais pas piloter, tout au plus je fais rouler l'avion sur une avenue romaine, m'approche d'un carrefour et soudain me réveille.

Ah oui, je ne peux prendre mon vol !

Je fais le marché aux Enfants-Rouges ; beaucoup de peuple : il est midi et les stands brocanteurs de la rue de Bretagne provoquent des ralentissements... Pas de carré d'agneau, trop de queue chez le Marocain, je reprends des soles chez le poissonnier, coquelet chez le volailler, aubergines chez le Libanais, framboises, soupes, bref mon chariot est plein.

Edwige repart en taxi pour le Bon Marché. Le temps est ensoleillé, avec un peu de vent froid. Moi, je vais faire des courses chez Franprix dans l'après-midi et je suis concentré sur mon ordinateur... Finalement, elle m'appelle, me demande de descendre immédiatement, elle n'a pas de quoi payer le taxi, je cours payer le chauffeur et rentre avec elle. Elle a pris un coffret DVD de Bette Davis.

Au dîner, elle a à nouveau très mal au ventre, à l'aîne (douleur revenue), aux crevasses du bout des doigts dont certains saignent. Ces crevasses témoignent de l'efficacité de Xeloda à tuer les cellules en régénération rapide, ce qui laisse supposer qu'elle *kill* les cellules malignes de sa tumeur. Peut-être que la mauvaise nouvelle cache une bonne nouvelle...

Nouvel échange de mails avec Ruben qui semble d'accord pour concentrer le film de ma sortie mort-né du ventre de ma mère jusqu'à ma réflexion sur ma mort devant le Père-Lachaise...

Ma tension qu'Edwige me reprend trois fois par jour depuis trois-quatre jours est toujours aussi élevée, et nous allons voir ce que va décider P. qui doit venir demain dimanche.

On va tard au lit, et je prends *Le Parrain*, très heureux de le revoir, c'est un grand film shakespearien, avec des moments superbes. Le film commencé à 23 heures se termine à 2 heures du mat'. Sommeil un peu moins bon que les dernières nuits.

DIMANCHE 25 NOVEMBRE

J'ai envie de rester au lit ; après un lever-pisser de 8 h 30 dont je profite pour nourrir les chattes, je rentre sous les draps. Edwige se lève peu après pour aller à la toilette, je me lève, l'aide, puis on se recouche... C'est dimanche, j'ai envie de rester le plus longtemps possible au lit.

Mais j'entends la sonnerie du téléphone vers 9 h 30 ; c'est l'infirmier HAD qui, sonnant en vain au bas de la porte de mon bâtiment, m'appelle. Je me lève, lui ouvre, réveille Edwige, prépare petit déj'.

Prise de tension moyenne ce matin : 15,7/7,4.

Je fais des raviolis puis propose une salade de poulpe à Edwige.

Attente du docteur.

Pour que le film puisse être vu en France, téléphoner à Fabienne S.-S. et écrire à Florence Dauman.

J'ai annulé Milan dans l'attente du diagnostic et un traitement lundi par le docteur (j'aurais dû partir ce soir).

VENDREDI 30 NOVEMBRE

Reprise du journal.

Résumé.

Lundi 26, je vais au cabinet de P. qui voit que la tension est restée haute pendant six jours de suite ; il me prescrit un médicament à prendre tous les matins. Je lui parle du magnésium, il n'y croit pas ; il y a deux cultures : la culture médecine douce, phytothérapie ou kiné Mézières, et la culture pharmacologique « scientifique ». Il me dit de ne prendre ma tension que dans un mois, qu'une diète risquerait de provoquer des carences, qu'il me suffit de « faire attention ».

Le soir à 21 h 30 je fais une intervention téléphonique pour le Piccolo Teatro de Milan pour compenser mon absence.

Mardi, je pars assez tranquillement pour Roissy prendre l'avion de 12 h 35 pour Rome. Accueil aimable à l'aéroport de l'éditrice de la traduction de *L'An I de l'ère écologique* et de la jeune attachée de presse qui me dit sans cesse son émotion d'être assise à côté d'Edgar Morin. On m'inscrit d'abord au Hilton d'aéroport où je vais passer la nuit pour ne pas me lever trop tôt le lendemain matin, puis on me conduit, via San Eustachio où je fais mon pèlerinage *caffè*, au superbe hôtel Minerva où l'on m'a réservé une suite de jour. Souvenir dantesque de la nuit d'enfer que j'y ai passée il y a quelques années. Petit sommeil d'une heure puis deux interviews TV faits par des types cultivés, sur ma pensée pédagogique pour le premier et ma pensée d'intellectuel français pour le second. Celui-ci veut me confiner dans la tradition Descartes-Lumières. « Oui, lui dis-je, mais il y a Pascal à côté de Descartes » et j'oublie de lui dire qu'il y a Rousseau à côté de Voltaire, et que le romantisme sur le tard avec Lamartine et Hugo fait la synthèse Lumières/romantisme.

À peine le temps de prendre des spaghettis *pomodoro* au resto de l'hôtel qu'on m'embarque vers l'Ara Pacis.

Entre-temps j'ai perdu mon cher chapeau que m'avait offert Guy. Je l'aimais tendrement. Où l'ai-je perdu ? Dans la voiture de l'éditrice, dans le taxi ? Vaines recherches, on m'assure qu'il est au Hilton mais, à mon retour, je

ne l'y trouverai pas.

La salle est plus que pleine, on refuse du monde. C'est un débat entre Vattimo et moi ; en fait, le meneur de jeu pose des questions à l'un puis à l'autre et on ne débat pas. Vattimo reste dans le contexte italien, je pars dans le contexte cosmique, je suis par deux fois applaudi avant l'applaudissement final.

À la sortie, Jusy, Mauro, Maria-Giovanna m'attendent et on va dans un restaurant-bar à vins proche. Je prends un excellent barolo, que j'accompagne de quelques grignotis. Amitié. Une voiture m'attend pour me conduire au Hilton. Maria-Giovanna m'accompagne, puis revient avec la voiture. Je me sens remué.

Coucher tard à 1 heures du mat', lever à 7 heures, mais sommeil assez profond, je ne me suis levé qu'une fois vers 4 heures. Je prends un petit déj' dans une salle avec un énorme buffet, mais pas génial. Je quitte l'hôtel. Je vais au *check-in*, queue, au contrôle queue, puis au terminal où je trouve le salon Alitalia.

Vol tranquille, autoroute du retour tranquille, j'arrive assez tôt, vers 13 heures, fou de joie de retrouver Edwige ; c'est vrai que de loin je l'adore, je vois tous ses côtés divins.

Mais en fin d'après-midi, alors que je m'occupe de la cuisine, lui prépare son repas (je dois aller dîner au Crillon invité par Candido à un de ses dîners « académie de la latinité »), elle commence à me critiquer : mon silence, puis mon visage, puis mes gestes ; je deviens triste, et elle me demande ce qu'il y a. J'ai le tort de lui dire que je suis un peu triste de ses rabrouements, et elle explose... Jekyllette devient Hydette, et moi accablé... Je voudrais avant de partir (avec retard vu cette scène) obtenir d'elle un baiser, un apaisement, non... Je pars retardé de plus par un retard de métro et j'arrive au salon du Crillon où sont réunis les convives apéritivant. Je prends une coupe, fraternellement accueilli par Candido... Il me met à sa droite à table et me dit qu'il me doit énormément ; « Mais non, c'est le contraire », lui dis-je très sincèrement... À ma droite X... de l'UNESCO me dit que les Coréens ont été déçus que je n'aie pu faire l'ouverture de leur colloque. Il me prédit la fin proche de la dictature du Parti communiste chinois... Puis Candido fait son discours d'amitié avec un mot pour chacun faisant de Touraine et moi les deux piliers de la France en Amérique latine...

J'ai téléphoné plusieurs fois à Edwige en vain, elle n'a pas décroché. Je quitte la salle sitôt le dîner terminé, il est 23 h 15, prends le métro, arrive vers minuit, elle est au lit, très froide, glaciale... J'essaie d'amorcer la tendresse, en vain... Extinction des feux à 1 heure du mat'.

Jeudi matin, je la réveille à 9 heures car on a R-V chez la dermatologue, l'aimable Mme V... Toujours glacée... À 11 heures, je frète un taxi, plein de confiance pour le conducteur chinois, mais celui-ci, au lieu de prendre la rue

Saint-Gilles, puis tout droit jusqu'à Beaubourg, continue sur le Beaumarchais jusqu'à la Bastille, prend la rue de Rivoli, puis le début des Archives, puis la rue du Temple, qui est bouchée on ne sait par quoi ni pourquoi, réussit à faire marche arrière, débouche sur Rivoli, va jusqu'à Sébastopol... périple imbécile et irritant... Je prévient par téléphone de notre retard.

V. examine les genoux d'Edwige, recommande un phlébologue, plus une draineuse de lymphe Natacha (ça me fait penser à l'histoire de la pompeuse de nœud), puis examine la sale croûte que j'ai sur la tête, commence à la brûler à l'azote, me dit d'attendre une quinzaine : si la croûte ne part pas, envisager une intervention chirurgicale. Edwige toujours froide mais s'inquiète que je n'aie pas le chapeau sur la tête. On rentre par les bus en coexistence presque pacifique, et de retour à la maison elle me tend la main que je baise. Mais je me suis senti si longtemps humilié, désespéré, accablé que la tendresse ne me revient pas immédiatement, elle le sent et se rembrunit... Il faudra attendre quelques heures pour que soudain l'élan me revienne et que je courre l'embrasser...

J'aurais dû partir pour Séville en fin d'après-midi, mais l'accablement, la situation avec Edwige, la nécessité de classer les ordonnances et les médicaments accumulés (urgente pour elle) font que j'envoie un mail où je dis que de sérieux problèmes m'empêchent de partir.

Vers 20 heures, Samy (un des organisateurs de la rencontre, qui dure deux jours et où je ne faisais qu'une intervention : mon absence n'a rien de désastreux) me téléphone. Il est mécontent pour son programme et il pense non à mes problèmes mais à son programme (rares sont ceux qui comprennent mais les programmeurs sont impitoyables, ils croient que l'homme est fait pour le programme et non que le programme est fait pour l'homme).

Vendredi matin, je me réveille après un bon sommeil ; lever une seule fois, réveillé par la toux d'Edwige puis rendormi vers 6 heures du mat'. Je reste au lit puis me lève à 9 h 15, bientôt suivi par Edwige et je me hâte à lui préparer le petit dej'.

Je fais des mails, des phones, des lettres, je réponds à la lettre de Claude Lefort qui me parle avec sympathie de *Vers l'abîme ?*.

L'après-midi Edwige veut aller chez un artisan horloger pour faire réparer une montre qui ne marche plus. Je décide de l'accompagner au bus puis, à l'arrêt du bus, inconsciemment je monte avec elle et reste jusqu'à l'arrêt Archives. L'horloger ferme à 16 heures le vendredi et il est 16 h 30. Elle veut aller au Bon Marché ; on appelle un tax, debout au coin Archives-Haudriettes : attente, Taxi bleu annoncé dans huit minutes, une Peugeot noire ; dix minutes se passent, rien ne vient. Passe un taxi libre, je l'arrête et y fais monter Edwige. Puis arrive la Peugeot noire que je prends pour me ramener dans mon coin, au marchand de journaux...

Edwige qui m'a laissé dans la rue s'inquiète de moi ; je reçois son appel chez le marchand de journaux et la rassure. Je rentre, mille choses, mille

choses qui se bousculent, retards...

Je suis de plus en plus enfermé dans mon bureau, pas de sorties, pas de films (sinon tard le soir à la télé), dîners d'amis de plus en plus rares et cette année pas de beaujolais nouveau alors que j'aimais aller de marchand de vin en marchand de vin en déguster et comparer... Et en même temps, *via* les mails, je suis de plus en plus ouvert sur la planète, en communications multiples avec tous les continents, en correspondance avec des amis connus et inconnus, faisant sans arrêt des découvertes ; le comble de l'enfermement correspond au comble de l'ouverture.

J'ai préparé les pommes rissolées et, pendant que je termine ce journal, Edwige fait la pintade à la cocotte.

J'ai noté : « En moi mon père et ma mère : tantôt l'un s'installe en moi et j'ai tout son caractère, tantôt l'autre et de même. »

Hydette a des réactions d'antipathie, mais Jekylette a beaucoup d'élan de sympathie.

Ce que m'a dit Charles Macdonald continue à fermenter en moi : l'aspiration à l'harmonie, à plus de communauté, plus de liberté, hors hiérarchie... cela se retrouve et renaît sans cesse et la pensée libertaire a exprimé cette aspiration, et même le marxisme promettant le « dépérissement de l'État ».

Le christianisme est une promesse d'harmonie *post mortem* : le « paradis » ; le communisme est un message d'harmonie terrestre où la domination, l'oppression, la hiérarchie seraient supprimées... Et la Californie dans les années 1960...

Edwige revient du Bon Marché sans avoir pu prendre son manteau, car le stand n'accepte pas carte American Express et ne prend que les chèques...

On est paisibles, la crise semble très loin.

Nous dînons du rôti de pintade et des pommes rissolées que j'ai laissées trop longtemps dans la poêle et qui ont séché.

Coucher tardif, on regarde aux trois quarts un film de complot avec Gene Hackman, fait en 1989, où des hauts militaires US et soviétiques essaient de saboter un traité de paix nucléaire en provoquant l'assassinat d'un des deux présidents.

SAMEDI 1^{er} DÉCEMBRE

Je me réveille avant 8 heures : je dois réveiller Edwige à 8 heures. Zouzou vient la chercher avec Herminette pour les conduire chez notre vétérinaire Jaouen. Edwige de plus en plus alarmée de voir Herminette boire sans arrêt et de savoir qu'elle est menacée de diabète.

La délicate opération de mettre Minette dans sa boîte se passe bien. Je conduis la cage jusqu'à la Toyota de Zouzou. Je reste et dois commencer à lire les livres pour le prix Nonino ; ai commencé par *L'Invention de la solitude* de Paul Auster... intéressant.

Me sens fébrile, débordé avant le départ (?) pour Mexico.

Emmanuel Lemieux est venu me voir, je lui dis les événements et personnes providentiels de ma vie.

Je vais envoyer fleurs à V. pour son anniversaire.

Je réussis à ne pas faire de sieste, réponds à des mails, fais quelques phones.

Edwige rentrée du Bon Marché avec son beau manteau voudrait aller chez Darty pour prendre l'antivirus 2008. Comme je la vois fatiguée, je prends le bus pour la République, trouve aisément vendeur et antivirus, puis m'arrête aux Filles-du-Calvaire, vais rue de Bretagne pour notamment trouver des framboises pour Edwige.

Paix. Cet être si tendre, si affectueux, si enfant, capable de se muer en monstrette.

Quand je suis rentré, elle est toute hostilité pour Zouzou qui a refusé de lui introduire l'antivirus dans son PC en disant : « Maman j'ai dix heures de travail par jour »... Et les reproches envers Zouzou. J'essaie de la calmer, lui demande d'être magnanime.

Je repense : tout un processus déclenché par Macdonald sur l'aspiration humaine à l'harmonie ; revoir la promesse de paradis à cette lumière, l'anarchisme, le communisme, le *small is beautiful*.

À la suite de l'expérience faite dans je ne sais plus quelle ville des Pays-Bas (ah oui ! Drachten) sur l'initiative d'un spécialiste de la circulation, Hans Monderman, c'est une petite ville de Basse-Saxe, Bohmte, qui va être débarrassée de ses panneaux indicateurs, supprimera les trottoirs, remplacera l'asphalte par des pavés. À Drachten, le nombre d'accidents a considérablement diminué.

DIMANCHE 2 DÉCEMBRE

Assez bien dormi, rêves intenses que j'oublie dès que je me lève à 3 heures du mat', puis 7 heures...

Me réveille pour de bon peu avant 9 heures et vais préparer les petits déj', toilette, etc. Je réveille Edwige peu avant 11 heures pour pouvoir me rendre tranquillement au marché une fois qu'elle aura petit-déjeuné.

Il a plu toute la nuit, il pleut avec rafales quand je descends. Je prends chez le rôtiisseur le poulet de Bresse que j'ai commandé, chez Delphine le carré d'agneau de Pauillac rôti, une pastilla chez le Marocain, soupe laitue au bio, framboises à l'autre fruitier, et chez le Libanais houmous et aubergine...

Au retour Jean-Luc est là. Je décharge, puis vais envoyer deux-trois mails.

Déjeuner pastilla et salade.

Je lutte contre le sommeil et vais à ma table de travail.

« Pour être patriote, haïssez toutes nations sauf la vôtre ; pour être religieux, haïssez toutes les sectes sauf la vôtre ; pour être honnête, haïssez toutes les malhonnêtetés, sauf la vôtre », Edgar Poe.

Le vrai holocauste : la Seconde Guerre mondiale, offerte par l'espèce humaine à un Dieu aveugle et de plus inexistant.

On ne prend pas des décisions, elles vous prennent.

Werner von Braun : « J'ai appris à utiliser le mot "impossible" avec la plus grande prudence. »

Écologie de l'action ; on félicitait Szent-Györgyi, inventeur de la vitamine C, pour les bienfaits qu'elle a apportés à l'humanité. À quoi il répondait : « Mais je suis un assassin, j'ai tué des millions de gens ; grâce à la vitamine C, les combattants allemands ont pu tenir trois hivers sur le front de l'est et les sous-marinières allemands ont pu couler d'innombrables navires alliés. »

Autant, intellectuellement, je comprends qu'Edwige réagisse à la douleur en redevenant la petite fille incomprise et maltraitée, autant je compatis en profondeur à son être marqué dès l'enfance par la souffrance et l'incompréhension d'autrui, et pour elle j'ai une véritable compassion dans ma passion, autant je réagis bêtement, nerveusement, éprouvant le besoin irrationnel de me situer sur le terrain rationnel alors que je suis devant l'affectivité la plus intense, éprouvant le besoin apparemment rationnel de me défendre, de me justifier, alors qu'il faudrait seulement et sans discontinuer aimer.

Je suis honteux de cette part conne de moi-même, et si je ne dois pas me la cacher, je ne peux la cacher dans ce journal.

2008

JANVIER ET FÉVRIER 2008 (RECONSTITUÉS EN MARS)

J'essaie de reconstituer ce mois de février où j'étais inconscient qu'elle avait renoncé à lutter pour vivre et préparait méthodiquement, soigneusement son départ.

Rien n'annonçait avant l'IRM du 1^{er} février l'irréversible malheur. Tout se déroulait selon nos rythmes et rites de vie. Le 22 décembre 2007, jour de son anniversaire, nous avons déjeuné tous les deux au Kunigawa, notre restaurant favori. Le 24, nous avons comme de coutume fêté Noël chez nos chers Pépin et Cécile. Le 31, nous étions chez Irène et Gilles qui la trouvèrent en meilleur état que l'année précédente. Le 11 janvier, nous avons invité nos amis du Québec, Bernard Dagenais et Nadine (qui chérissait Edwige), à déjeuner au Pamphlet. Le lendemain 12, nous déjeunions avec Charlotte et Maurice qui nous avaient invités au Montalembert. Le 16, je crois, nous sommes à l'hôpital Georges-Pompidou pour un examen de routine fait par le docteur S., qui confirme l'allègement du traitement et prescrit l'IRM à subir rapidement. Le soir du même jour, elle était trop fatiguée pour le dîner de Denis Huisman, mais il n'y avait rien là d'exceptionnel. Le 18, j'ai fait un aller-retour de jour à Rome pour ne pas passer une nuit hors d'elle. Le 23, elle est présente, mais bien fatiguée à la séance CNRS en mon honneur à la Maison de l'Amérique latine. Nous en partons assez tôt. Le 30 janvier, on était chez Truffaut, hors Paris, pour prendre, comme nous le faisons périodiquement, de la litière pour chat. Elle a de plus choisi une belle plante d'appartement. Elle avait retrouvé son rythme de vie, tard levée après les soins infirmiers, mais vaillante pour sortir l'après-midi avec sa petite boîte à oxygène, voir ses copines ou aller à son Bon Marché, et le soir, couchés tôt, nous regardions la TV du lit, *Columbo*, *New York Police Blues*.

Le 1^{er} février, nous partons à 10 h 45 en taxi pour l'IRM qu'elle subit

tous les deux ou trois mois. Jusqu'à présent, depuis deux ans, l'IRM indique que l'accroissement de la tumeur qui s'était produit durant les trois mois de la chimio classique avait été résorbé grâce au traitement par Xeloda et Tarceva inventé par A. Puis la tumeur était demeurée stationnaire, ce qui pour A. était une grande victoire, mais pour Edwige une grande déception, d'autant plus que le traitement, très violent, très toxique, lui provoquait des hémorragies aux jambes, des écoulements de lymphes, des troubles de digestion, des brûlures à la langue. J'avais suggéré à S. un allègement du traitement en Xeloda et ainsi, après deux mois de cet allègement, on vérifierait la situation par une IRM ce 1^{er} février.

L'IRM est examinée par la doctoresse M., qui avait déjà examiné ses précédents.

Lorsqu'elle nous convoque pour nous éclairer sur l'IRM, elle nous annonce que la tumeur a légèrement grossi. Désespoir d'Edwige, que j'essaie de calmer en lui disant que l'accroissement de la tumeur est dû à l'allègement du traitement, et que nous allons reprendre le traitement intensif, ce que je fis dès le lendemain. Mais elle qui attendait sans cesse une diminution de la tumeur voit disparaître cet espoir, et le traitement intégral, brutalement recommencé, va lui provoquer des effets secondaires extrêmement pénibles et douloureux.

Le lendemain 2 février, nous déjeunons chez Claude et Brigitte Fischler. Elle a beaucoup de sympathie pour eux, elle aime leur maison à Boulogne, agrémentée d'un jardin. Elle déjeune avec gaieté, et j'ai l'impression qu'elle a surmonté sa déception. Elle a envoyé ce mail à Brigitte :

Bien chère Brigitte

Grâce à votre chaleur humaine, ni trop pressante ni trop distante, j'ai ressenti pour vous une vraie amitié que j'aimerais cultiver plus souvent. La journée était si agréable que j'ai cru me retrouver à l'époque où je n'étais pas malade. On se sent bien chez toi, à l'abri de tout. À propos du plaid, je ne veux en aucun cas t'en dépouiller. Je l'ai sur les épaules et l'apprécie vivement pour ses couleurs, sa légèreté, son côté mousseux. Dis-moi comment te le rendre (tutoyons). Voilà, tu as beaucoup de chance de vivre avec cette délicieuse Raphaëlle qui a l'air très espiègle. Edgar a attrapé une bronchite, ce qui complique un peu la vie domestique. J'espère qu'il se soigne. Tout plein de tendresse pour vous trois.

Edwige

Le lendemain, dimanche, je fais une conférence au temple de Robinson pour l'association personnaliste dont j'ai oublié le nom. Le lundi, mardi, mercredi, je vaque aux diverses occupations qui prennent mon temps à Paris (examen du courrier avec Catherine Loridant, entretiens avec des journalistes, témoignage au procès des « barbouilleurs »).

Comme elle l'indique dans son mail à Brigitte, j'ai attrapé peu après une bronchite, que j'essayais de ne pas lui transmettre en évitant de l'embrasser, mais je l'ai quand même contaminée. Sa bronchite a été rapidement jugulée par antibiotiques et cortisone, mais elle l'a affaiblie ; il est possible que

l'affaiblissement ait contribué à sa décision de ne plus lutter pour vivre et se préparer à la mort.

Ce qui l'a conduite à préparer sa mort, c'est conjointement :

— l'affreuse déception de voir que l'IRM du 1^{er} février montrait que la tumeur avait grossi (à la suite de l'affaiblissement du traitement Xeloda), alors qu'elle n'avait pas cessé d'espérer sa diminution ;

— l'aggravation des maux suscités par le retour au traitement intensif ;

— sans doute aussi la bronchite, rapidement jugulée, mais avec beaucoup d'antibiotiques et de cortisone, aux effets secondaires nocifs.

Le traitement, désormais sans espoir, la faisait trop souffrir. Il était mortel : il stoppait la tumeur, mais déglinguait tout l'organisme. Le traitement qui l'avait sauvée la tuait...

J'ai appris par la suite de Flavienne, qui l'avait eue au téléphone au début de février, qu'Edwige lui avait dit : « Je ne pourrais plus supporter une reprise du traitement, je préfère m'en aller. »

Moi, ne me doutant de rien, je continue ma vie hachée, heurtée, avec des allers-retours d'un jour, le 14 février à Nantes, le 22 à Bruxelles pour un hommage à Pierre Naville.

Tous les matins venait l'infirmier ou l'infirmière lui faire des soins, notamment aux jambes où la peau s'en allait, avec saignements et écoulements de lymphes.

Durant les toutes premières semaines de février, elle a continué à sortir l'après-midi, je lui prévoyais un taxi, elle allait voir ses copines Pascale et Marie-Ange, ou bien allait au Bon Marché. Elle partait avec son petit baladeur d'oxygène que je remplissais avant sa sortie. Je l'appelais, anxieux, sur son portable à partir de 18 heures, craignant aussi qu'elle ait épuisé son oxygène. J'attendais son retour avec impatience, je n'arrivais plus à me concentrer sur mon travail.

Un souvenir me vient brusquement. Était-ce au début de février ? Avait-elle déjà renoncé à résister ? Il me semble. Elle adorait les bijoux, mais connaissait mes limites financières. Peut-être a-t-elle voulu satisfaire un rêve, au moins en imagination. Elle était fascinée par un collier précieux de chez Cartier et avait pris rendez-vous dans la boutique. Elle l'avait essayé, s'était mirée devant une glace, puis avait dit qu'elle voulait le montrer à son mari ; second rendez-vous. Je me rends rue de la Paix en voiture (je ne sais pourquoi), passe devant Cartier encombré de voitures en stationnement sans savoir qu'un voiturier était présent pour les clients ; je fais les quatre niveaux du parking de la place Vendôme sans trouver une place, remonte, téléphone à Edwige qui me dit alors d'aller voir le voiturier. Je retrouve Edwige dans un petit salon où elle converse avec une vendeuse pleine d'une déférence professionnelle qui prend les aspects de la sympathie. Elle essaye sa rivière (est-ce bien le nom ? je ne sais), je feins l'intérêt ; certes, c'est très beau, mais inaccessible. Edwige le sait, dit qu'on « réfléchira » et nous partons rejoindre

le voiturier. Aujourd'hui, je pense qu'elle avait voulu se donner un plaisir de petite fille, jouer pendant un temps à avoir un très beau collier (rivière de diamants ?). Elle n'avait à aucun moment envisagé d'acheter ce bijou inaccessible, mais elle avait voulu une fois le mettre à son cou.

Je ne sais pas à partir de quel jour elle a préparé son départ. Elle a trié des papiers, en a jeté, elle a aussi regardé des photos, en a sans doute jeté. Et, pendant ces journées de février, elle a sorti dossiers, classeurs, papiers, pour tout revoir, trier des documents, des lettres, des photos de sa mère, de sa fille, des papiers personnels, et éliminer ce qu'elle ne voulait pas qui subsiste après elle. Elle a fait ce travail durant plusieurs jours. Comme elle avait commencé une révision semblable il y avait deux ou trois ans, avant son opération à l'hôpital Saint-Louis, qu'elle m'avait montré la cachette des deux clés de son meuble à secrets et confié ses consignes au cas où elle ne reviendrait pas, je ne m'étais pas particulièrement ému... Mais je ne savais pas – elle avait exigé le secret de la part d'Amita – qu'elle s'était défait des livres qu'elle aimait le plus, demandant à Amita de les jeter à la poubelle en prenant soin que ce fût à mon insu : « Pourquoi jetez-vous ces beaux livres, madame Morin. – Ces livres n'intéressent que moi... » Je ne sais pas quels livres, il y avait en tout cas celui des portraits d'oiseaux d'Audubon, que j'avais fait venir du Québec et qu'elle adorait.

Est-ce pour déjà se séparer de sa vie, en se séparant des livres qu'elle aimait le plus ? Commencer à entrer dans la mort ? Elle avait entrepris son détachement à l'égard de ce monde et à l'égard d'elle-même, ce que jamais je n'aurais pu supposer et qui désormais me confond d'admiration.

J'ignorais qu'elle avait fait transporter dans son armoire ses vêtements d'été, remisés dans de grandes boîtes en matière plastique, « pour qu'on puisse les trouver facilement après sa mort » et que sa fille ou sa nièce en profitent. Je ne savais pas qu'elle avait recommandé à Amita de prendre soin de moi, de nettoyer mes vêtements, de recoudre mes boutons, d'éliminer du réfrigérateur la nourriture de plusieurs jours. Je ne savais pas qu'elle avait dit à Amita : « Ma fille vendra la maison d'Hodenc, Edgar souffrira, mais il aura son travail... »

Elle me disait à chaque dîner : « Zouzou ne m'appelle pas... elle ne m'aime pas. » Je lui répondais qu'à chaque hospitalisation Zouzou accourait, était présente, mais qu'elle était actuellement très accaparée par les problèmes de son fils. Je ne comprenais pas qu'elle avait besoin de retrouver l'amour de sa fille.

Au cours d'un repas, elle me montra la photo de son père. Et comme je savais (sans savoir jusqu'à quel point) que son indifférence à son égard était feinte, je lui demandai alors d'afficher au mur cette photo, en lui disant que c'était lui le brave homme qui ne faisait pas payer ses clients fauchés, le bohème qui fréquentait des peintres et les soignait avec en guise d'honoraires un tableau. Elle m'écouta sans rien dire. Comme je le comprendrai pleinement

plus tard, elle avait enfermé son amour à double tour au fond d'elle-même. Je suis sûr maintenant qu'elle a dû pleurer en secret. Le fait qu'elle ait sorti cette photo pour me la montrer signifiait qu'elle avait dépassé le rejet d'un père qui l'avait, avait-elle cru, rejetée. Je crois qu'elle était d'accord avec ce que je lui disais, mais comme elle avait pris sa décision de partir (ce que j'ignorais), il était trop tard.

Je ne sais plus quel jour, elle m'a regardé gravement, les yeux pleins de larmes. Cette vision m'est restée, plus présente que toute autre, mais je n'ai pas alors compris le si profond et discret message d'adieu. Et je serai jusqu'à ma fin hanté par ce regard.

Et pourtant elle s'affaiblissait, avait perdu l'appétit, n'avait plus soif. On essayait de la forcer ; quand elle était au lit, elle refusait qu'on la nourrisse à la cuiller, elle voulait le faire elle-même, et puis elle renversait parfois l'assiette. J'avais acheté de la nourriture pour bébé.

DIMANCHE 24 FÉVRIER

Le dimanche en fin d'après-midi notre ami médecin P. A. était venu la voir. Elle dormait. Je lui indique la faiblesse d'Edwige, qu'elle est tombée, les écorchures aux commissures des lèvres, la langue brûlée, le manque d'appétit, la constipation de trois jours, les œdèmes aux jambes, l'écoulement de lymphes. À sa façon de respirer en dormant, Philippe nous dit qu'elle approche de la fin, qu'il serait mieux qu'elle parte sans souffrances. Je pleure.

C'est alors que je comprends qu'il faut la sauver une fois de plus de l'abîme. Jusqu'alors je l'avais sauvée de ses crises pulmonaires, et cela dès 1980, au Venezuela. Mais je pensais que la tumeur était sous contrôle et je ne pensais pas qu'il y avait danger mortel. Je ne savais pas que c'était elle qui avait accepté de se laisser mourir.

Je décide alors d'agir, comme dans le passé. Je téléphonerai le lendemain matin à Florent le magnétiseur pour qu'il vienne lui donner des énergies, et je demanderai qu'on installe un dispositif à perfusion auprès de son lit pour la nourrir.

LUNDI 25 FÉVRIER

Ce lundi matin, j'avais accepté, moi qui ai horreur de me lever de bonne heure, d'aller au journal de 8 heures à France Culture.

Retour de la radio vers 9 h 30 du matin, je suis sûr de la trouver endormie... J'entre à pas de loup dans le couloir, arrive dans la chambre et la

vois à terre, s'accrochant d'une main au lit, ayant essayé en vain de se lever ; elle me dit sa honte, elle si propre. Elle était très constipée depuis cinq jours. Je la conduis au cabinet, et moi aussitôt, le plus vite possible, frénétiquement, avec éponge et essuie-tout, je nettoie le plancher et les draps. Quand elle sort du cabinet, elle est étonnée, émerveillée, tout est propre. Et moi je suis très heureux qu'elle soit sortie de sa constipation.

Ce jour-là, j'annule tous mes rendez-vous.

Amita me rappelle qu'elle a eu une très forte douleur au ventre, je lui ai fait une bouillotte et cela l'a calmée.

Elle veut manger et boire toute seule, mais ses mains tremblent trop, elle renverse bol ou assiette.

J'étais crevé de m'être levé si tôt, d'avoir si mal dormi et je me suis recouché près d'elle après déjeuner.

Ce lundi, en milieu d'après-midi, elle veut absolument racheter un stylo Dupont qu'elle a perdu ou qu'on lui aurait volé. Elle, si coquette, qui sortait toujours habillée, qui ne serait jamais sortie en robe de chambre, n'a pas la force ou le souci de s'habiller ; elle met sa grosse doudoune sur sa robe de chambre, je crois qu'elle est restée en pantoufles. Je frète un taxi, elle donne l'adresse rue du Faubourg-Saint-Honoré, mais avant de traverser la rue Royale qui va à la Madeleine, elle confond rue Saint-Honoré et Faubourg-Saint-Honoré et demande au taxi d'arrêter rue Saint-Honoré. On fait quelques pas, elle se rend compte qu'elle s'est trompée qu'il faut aller rue du Faubourg-Saint-Honoré. Comment trouver un taxi ? Il y en a un en stationnement de l'autre coté de la rue Royale, je la laisse sur le trottoir accoudée au protège-piétons du coin de la rue, je vole au taxi, le prends, le fais s'arrêter près d'Edwige. Nous arrivons à destination, mais je garde le taxi. Nous entrons dans la boutique à stylos qu'elle connaissait où elle demande le Dupont qu'elle cherche, dont le capuchon est finement ciselé. Ils ne l'ont pas, elle va de rayon et rayon, regarde, est déçue. « Allez donc voir chez Dupont, avenue Montaigne », dit le styloman. On remonte dans le taxi, elle est très fatiguée, mais très volontaire. Le taxi nous arrête devant Dupont, nous attend. Le magasin allait fermer, il est près de 19 heures. Une aimable vendeuse nous propose deux chaises devant un comptoir. Edwige demande son stylo Dupont : « À bille ou à plume ? » Elle confond, dit à bille en voulant dire à plume ou l'inverse ; finalement, la vendeuse lui fait essayer un à bille, un autre à plume. Edwige griffonne avec l'un puis avec l'autre, elle m'écrit : « Les deux me plaisent. – Eh bien on prend les deux. » Elle a un de ses derniers sourires d'enfant ravie du cadeau espéré. La vendeuse nous a offert un café ; je crois qu'elle a grande compassion. Nous repartons dans le taxi. « Maintenant, dit-elle, je voudrais ma poule polonaise. » Effectivement la boutique polonaise, boulevard Saint-Germain, vend des poules en papier mâché. Nous allons boulevard Saint-Germain mais la boutique est fermée. La déception d'Edwige est petite, car elle a ses deux stylos. Ce fut sa dernière sortie.

Le soir, assez tard, le magnétiseur Florent arrive chez nous et il fait ses passes. Il dit qu'il faudrait plusieurs séances, mais il part en vacances le lendemain. L'aurait-il sauvée s'il n'était pas parti ?

MARDI 26 FÉVRIER

Le mardi 26, sans doute sous l'effet des soins de Florent, elle se réveille brusquement à 5 heures du matin en disant : « J'ai faim, j'ai soif. » Elle avait perdu tout appétit, toute soif, ces derniers jours. Je me suis dit qu'elle est une fois de plus sauvée au bord du gouffre. Un fol espoir me revient. Tout se remet en marche. Alors que P. A. avait annoncé la fin, j'ai cru, une fois de plus, à la résurrection.

Comme elle ne mange ni ne boit presque plus, je pense qu'il faut impérativement la nourrir par perfusion. Je téléphone au docteur S., qui organise la venue du matériel dans notre appartement. En attendant la perfusion, le docteur S. lui prescrit 20 mg de Cortancyl pour la stimuler. Et, avec un nouvel espoir, je la vois se lever, aller à la cuisine, à la salle de bains, elle reçoit Irène et va à son armoire à secrets lui dénicher un cadeau. Moments de plaisanteries et de rires. Puis elle est de nouveau très fatiguée et se remet au lit.

Vers 17 heures, Zouzou et Yves arrivent, ils se mettent au pied du lit où Edwige se repose. Moi, épuisé, suis couché à côté d'Edwige et m'endors...

Tout le matériel à perfusion arrive en fin d'après-midi. L'infirmier Olivier est mobilisé, il installe les instruments, essaie d'introduire l'aiguille dans la chambre sous-cutanée qu'on lui avait placée il y a deux ans à hauteur de la poitrine, mais l'aiguille ne pénètre pas, la chambre s'est retournée...

MERCREDI 27 FÉVRIER

Le lendemain matin, Olivier essaie à nouveau, en vain, puis téléphone à S. ; celui-ci demande qu'on appelle immédiatement une ambulance pour qu'on redresse à l'hôpital la chambre sous-cutanée. Dans l'ambulance, Edwige est très fatiguée, mais lucide. Hôpital de jour. Les infirmières n'arrivent pas à retourner la chambre sous-cutanée, il y a une adhérence. Pendant qu'on la manipule, elle me jette un regard égaré, perdu, portant une interrogation infinie qui m'écrase d'impuissance. Ce regard, je le reverrai et le reverrai sans cesse. Le docteur S. qui allait partir en vacances est venu l'embrasser. Elle qui d'habitude est très affectueuse avec lui le regarde déjà distante, éloignée. Elle ne dira que deux fois un même mot aux infirmières de l'hôpital : « Gentil... gentil. » Ce seront ses derniers mots. S. me fait sortir de

cette salle, nous allons à son bureau : « Il n'y a plus rien à faire, arrêtez tout traitement anticancer. Voulez-vous qu'on la garde à l'hôpital ? – Non, elle rentre chez nous. »

Dans l'ambulance du retour, Edwige s'endort et elle ne s'éveillera plus. Peut-être a-t-elle eu un moment d'éveil quand on la portait en son lit.

JEUDI 28-VENDREDI 29 FÉVRIER

Elle est dans son lit, elle dort sans se réveiller, je lui parle doucement à l'oreille. Mes filles sont avec moi. Je n'ai pu modifier mon rendez-vous avec Danielle Mitterrand qui arrive chez moi et, me voyant en douleur, me serre affectueusement.

Dans la journée, je lui ai parlé à l'oreille, m'a-t-elle entendu ? Je lui ai dit bonsoir en me couchant, m'a-t-elle entendu ? Véronique passera la nuit dans la petite chambre. Je me couche près d'Edwige, m'endors. À mes fréquents réveils, je tâte sa petite main : elle est chaude. Elle est encore chaude à 6 heures du matin ; quand je me réveille à 8 h 30, sa main est froide.

Je me lève, elle est couchée de dos, elle a la tête un peu penchée vers le bas, le visage est calme. Le vendredi matin 29 février, elle s'est éteinte en douceur et j'étais dans le lit près d'elle.

Tous ses préparatifs de départ, je n'en aurai connaissance qu'après, trop tard, par bribes, de la bouche d'Amita à qui elle avait fait jurer le secret. Elle avait dit à Amita, qui me le révèle seulement trop tard : « Je veux tout mettre en ordre avant de partir. » Discrétion, noblesse, courage, tout cela mêlé, relève du sublime. Cette frêle enfant, cet être exquis était aussi une âme exceptionnelle, un caractère qui s'est révélé dans sa suprême beauté aux moments mêmes où la plupart des êtres défont et craquent.

Pas une seule fois en ce mois de février elle ne m'a évoqué sa disparition, alors que, précédemment, chaque fois qu'elle partait pour un hôpital, elle me répétait qu'elle n'en reviendrait pas.

Et tous ces rendez-vous, ces entretiens, ces voyages aller-retour, même d'un jour, que j'aurais dû éliminer, si j'avais su, pour pouvoir rester pleinement avec elle jusqu'à la fin. Elle ne m'a pas demandé de rester près d'elle, elle ne m'a rien demandé. Elle fut sublime de discrétion, d'abnégation, d'amour.

Elle avait noté, sur un papier que j'ai retrouvé, la phrase de saint Augustin : « La mesure de l'amour, c'est d'aimer sans mesure. »

Elle s'est préparée à la mort avec sérieux, avec gravité, avec méthode... Je ne peux dire ce qui se passait en elle. Je ne peux oublier ce visage grave, les yeux pleins de larmes, qu'elle m'a montré une fois... Mais ses tout derniers jours ont été sans souffrances et peut-être sans tourments...

Secrète jusqu'au bout. Quelle dignité inouïe, quelle générosité à mon égard, dont je n'ai pris conscience que trop tard. Mon aveuglement n'a cessé depuis de me ronger.

Je téléphone à notre médecin P. A. pour lui annoncer la mort d'Edwige ; il nous dépêche un confrère qui fait le constat de décès. Je téléphone à Braconnier, service funéraire, qui m'envoie dans l'après-midi un spécialiste qui m'évitera toutes les démarches. La recherche de papiers d'identité et documents, les remplissages de formulaires m'occupent.

Elle est dans notre lit, je vais souvent la regarder, l'embrasser. Irène et Véro sont là, Criquet aussi ; Zouzou et Yves viennent en fin d'après-midi ; Alain, son premier mari, a tenu à venir avec eux.

J'ai donné à Zouzou les deux stylos achetés chez Dupont.

Comme il ne fait pas froid, le préposé aux obsèques me conseille de la mettre au funérarium en attendant le cimetière.

Je demande à ce que les croque-morts viennent la prendre le plus tard possible en fin d'après-midi : ils sont là avec une heure d'avance. Visages insensibles de manutentionnaires. Le préposé en chef, sur ma demande, les contraint à attendre sur le palier, car Zouzou et son père n'arrivent qu'en fin d'après-midi.

Après leur arrivée, les croque-morts entrent dans la chambre, puis sortent avec Edwige, invisible, empaquetée, quasi ficelée dans une couverture. Le croque-mort en chef a dit de ne pas regarder ; je regarde avec horreur mon aimée transformée en colis.

Je ne peux coucher chez moi. Chez Irène, je ne peux m'endormir ; son visage est près de moi, son absence est horrible.

SAMEDI 1^{er} MARS

J'avais un rendez-vous prévu ce samedi chez Jaouen pour la vaccination d'Herminette et Micha ; Zouzou me conduit.

DIMANCHE 2 MARS

Au funérarium avec Evelyn, sa sœur. Edwige est dans un salon, dans son cercueil ouvert. Je l'ai fait habiller d'une belle tenue qu'elle aimait, je lui ai mis un collier de perles et des bijoux, je lui ai laissé son alliance. Elle est

légèrement fardée. Je l'embrasse ; son front et son visage sont très froids.

LUNDI 3 MARS

Mairie : renouvellement de ma carte de circulation RATP.

MARDI MATIN 4 MARS

Funérarium. Une ultime fois auprès d'elle ; Criquet est avec moi.
Avant la clôture du cercueil, je l'embrasse et lui dis au revoir.

Du funérarium à Montparnasse, Criquet et moi sommes dans la voiture mortuaire, assis chacun d'un côté du cercueil.

Quand j'en descends, plein de visages amis ; j'embrasse ceux que je rencontre, puis m'interromps pour suivre le cercueil. Arrêt à hauteur de ce qui sera sa tombe. Mauvais temps, bourrasques de pluie. La sono joue les morceaux choisis pour elle, dont l'ouverture de *Leonore III* qu'elle adorait et le début de la *Neuvième Symphonie* que nous aimions ensemble. Mais la musique est très éraillée, et le vent aggrave la mauvaise qualité de l'audition. Je dis mon au revoir, puis Criquet, puis Cécile, puis Guy, puis Zouzou disent chacun le leur.

L'adieu, au cimetière Montparnasse le 4 mars 2008.
Mon au revoir :

Edwige, mon cœur, ma bien-aimée.

Combien de fois m'as-tu dit, partant pour l'hôpital pour une opération, partant pour la réanimation : « Je ne reviendrai pas », et chaque fois tu es revenue.

Combien de fois ai-je eu l'impression de t'arracher à la mort et te sauver.

Et je n'ai pu te sauver en cette fin février, et tu t'es endormie, et tu ne t'es pas réveillée.

T'avoir tellement sauvée me rend inimaginable de t'avoir perdue.

Mon cœur.

Il y a ici parmi tous ces amis quelques-uns qui te connaissent vraiment.

Ils savent que sous les dehors de la dame bien élevée, il y avait un être non domestiqué.

Vivant selon sa propre nature, un être de poésie s'émerveillant, m'émerveillant.

Comme me l'a écrit mon cher Georges Fargeas : « J'avais été impressionné par cette capacité unique d'Edwige de s'émerveiller avec ce don extraordinaire à voir la beauté cachée dans la nature et le monde. »

Ton sens de la beauté était inouï et te conduisait parfois à être cruelle pour ce qui n'était pas beau.

Pourtant, que de souffrances subies dans ta petite enfance par l'incompréhension de tes parents, tant de souffrances morales dans ta vie adulte, tant de souffrances physiques qui se sont installées en deux terribles maladies.

Et tu as gardé ton aptitude à la joie, et tu as su goûter petites et grandes joies.

Tu savais encore, toujours, comme une adolescente, t'ouvrir à l'amitié, et vous le savez Pascale, Sylvie, Cécile.

Ton cœur plein d'amour a pu rencontrer des cœurs qui t'aiment et tu t'es installée à jamais dans le mien.

Tu vivais dans ton monde, monde d'oiseaux, de chiens, de chats, de bibelots, de bijoux, de tableaux, de musique, de beauté, de charme, d'imaginaire mêlé au réel.

Et moi, je ne pouvais vivre dans mon monde qu'en vivant dans ton monde.

Depuis que nous nous sommes installés rue Saint-Claude, tu as nidifié, tu as fait notre nid avec tant d'amour.

Je rentrerai dans notre nid où tout me parle de toi, miroirs, tableaux, statuettes, meubles, classeurs rangés soigneusement, objets chacun à sa place.

Et tu as dit quelques jours avant la fin, et je l'ignorais, à notre si aimante Amita : « Veillez sur lui, protégez-le, recousez ses boutons qui tombent, nettoyez ses vêtements, enlevez les nourritures trop vieilles du réfrigérateur. »

Je resterai dans notre nid jusqu'à la fin, je nourrirai et soignerai Herminette et Micha.

Je te rejoindrai ici même.

Au revoir, au revoir, mon cœur, ma bien-aimée.

Celui de Cricquet :

Ma tante, mon cœur,

Tu m'as aidée à grandir, tu m'as guidée depuis ma naissance vers des chemins parsemés de fleurs, peuplés d'animaux, remplis de littérature, d'arts ; bref, tu m'as fait vivre une vie douce et rassurante qui m'a poussée vers le bonheur. Tu as toujours été là pour me rassurer, me serrer dans tes bras et, maintenant que tu n'es plus là, j'ai du mal à faire une phrase avec de simples mots afin d'exprimer mon profond désarroi, ma peur terrible de continuer à vivre sans toi.

Celui de Cécile :

Edwigette,

La première fois que nous nous sommes rencontrées, il y a déjà une trentaine d'années, c'était à Ménerbes, dans une maison proche de celle de Dora Maar où Edgar s'isolait pour y écrire *La Méthode*. Nous étions Pépin et moi sur le chemin de l'Espagne. C'était les années 1970. Edgar abordait une nouvelle étape de son œuvre, de sa vie aussi, et tu venais d'y entrer, de façon définitive. Peu de temps après, d'ailleurs, tu as tout lâché pour te consacrer à lui.

Si notre rencontre tient à Edgar et à sa vieille relation fraternelle à Pépin, l'amitié immédiate qui est née entre nous est vite devenue autonome. Elle existait pleinement, en dehors d'eux. C'était une amitié tout court, sans exigences de part et d'autre. Reposante, réconfortante.

C'est donc tout naturellement que, lorsque tu as appris que nous allions avoir notre fille Vera, tu as voulu en être la marraine. Les anniversaires, Noël ou le Nouvel An, nous réunissaient, avec nos rites. C'est ainsi que, pour Vera, les chants de Noël sont devenus vos chansons préférées : *El Relicario*, un tango de Sarita Montiel, une milonga de María Dolores Pradera... Nous avons eu aussi des voyages gais et drôles, à l'occasion de colloques ou de conférences – Taormina, Syracuse, Noto, Roussillon, Valencia, et bien d'autres encore. Edgar était presque parvenu à méditerranéiser tes racines norvégiennes et même à te faire aimer le caviar... d'aubergine, s'entend.

Ta vie n'a pas été un long fleuve tranquille. Les péripéties ont succédé aux obstacles. Tu les franchissais, un à un. Ton arme magique était l'humour et l'autodérision. La « princesse au petit pois », disais-tu de toi, ironiquement ! Pourtant, sous le masque de l'apparente distance, les blessures étaient réelles. Tu étais sortie définitivement meurtrie d'une enfance qu'on pourrait qualifier de dorée et qui a fait que tu ne pouvais être toi-même que dans un climat de chaleur et de sympathie. Là, tu baissais la garde, tu te donnais sans réserve.

Tu t'es battue contre tes ombres, tes démons, puis la maladie, la douleur. Avec une ténacité et une force qui surprenaient dans un corps aussi frêle. Pudique, sans te plaindre. Tout juste t'autorisais-tu parfois un soupir, mais c'était pour mieux repartir. Tu t'en voulais surtout de compliquer la vie d'Edgar. Et pourtant ce dernier combat de neuf ans vous a fusionnés. Il te sauvait du pire, tu continuais pour lui.

Te voilà enfin arrivée au terme du voyage. Je ne voulais pas te laisser ici, à Montparnasse, sans savoir qui étaient tes voisins de la 10^e Division. Je me suis renseignée. Sache qu'il y a Gustave Roussy ; Maurice Leblanc, le créateur d'Arsène Lupin ; le scénariste Gérard Brach – celui du *Bal des vampires* ; Jean-François Revel ; un ancien ténor du barreau, Moro-Giafferi, qui a défendu Landru et la bande à Bonnot ! Mais je pense que c'est avec Henri Fantin-Latour que tu devrais t'entendre le mieux, celui qui a peint ses amis impressionnistes dans l'atelier des Batignolles, le peintre des fleurs. Vous partagiez le même goût des roses. Les siennes étaient souvent blanches. Tu aimais les rouges. Vous pourriez discuter de la couleur.

Edwige,ta,

Laisse-nous te dire adieu avec ce vers d'Antonio Machado :

« *Contigo vamos. Tu corazón nos lleva.* »

Celui de Zouzou :

Ma maman,

Tu vivras dans mon cœur chaque jour
jusqu'au dernier.

À présent, nous avons le temps.

À jamais tu seras

la fée de mon enfance,

ma bien-aimée,

mon rêve.

Je te raconterai

sa chevelure d'étoile filante

et sa beauté.

Ne sois pas impatiente.

Quand on les dit ainsi,

les mots perdent leurs ailes.

Bientôt, nous serons seules.

Je te promets la suite.

Aujourd'hui, c'est un peu difficile.

Attends-moi, ma maman.

La pluie cesse, un timide soleil apparaît. Nous sommes allés jeter de la terre sur le cercueil, au fond de la tombe, Montparnasse, 10-3 est – 17 nord. C'était le 4 mars 2008.

Puis, avec des amis, dont ceux venus d'Italie, du Mexique, nous sommes allés chez Véronique qui avait préparé un buffet.

Comme je ne savais rien encore du mois de février, comme j'avais pu lui dire au revoir – ce que je n'avais pu faire pour ma mère –, et que profondément en moi je sentais que je disais au revoir en même temps à ma mère, je ressentais une paix dans ma douleur.

L'appétit qui m'avait manqué ces derniers jours est arrivé et j'ai mangé avec goût un plat de lentilles. Puis je me suis mis sur un canapé, et j'ai dormi une heure sur l'épaule de Gilou.

Au retour avec Crique ; elle a dormi dans notre lit à la place d'Edwige. Alors que pour moi c'était impossible de retourner à ce lit, elle y trouva la présence de sa tante et aima dormir là où elle dormait.

Moi, sitôt couché, j'essaie de penser à autre chose, des souvenirs d'elle

m'envahissent, je revois son visage grave plein de larmes.

MERCREDI 5 MARS

Venue de Frédérique Pichard. Elle dit qu'un fil d'argent relie Herminette à Edwige. Elle croit que l'âme d'Edwige est présente.

L'après-midi, je vais à la réunion APC prévue au CETSAN. Mon attention faiblit, je m'endors. Jean-Louis Le Moigne dit : « On continue la séance ? » Cela me réveille. Je n'arrive pas à me concentrer.

JEUDI 6 MARS

Reprise à 15 heures des entretiens avec Djénane, mais chagrin et larmes. Puis je suis chez le dentiste Michel Kirsch qui a connu Edwige l'été précédent pour une petite intervention, et avec qui j'ai commencé un grand ravalement dentaire, le 11 février. Je lui parle en pleurant d'Edwige.

VENDREDI 7 MARS

Le matin, AMS reprend la cuve et les boîtes portables à oxygène.

Je donne les médicaments d'Edwige à la pharmacie Saint-Gilles pour qu'ils soient distribués par des associations humanitaires.

Je veux tout garder, ne rien changer dans l'appartement.

En fin de matinée, des amis de Lapassade viennent me chercher. Il est au plus mal, très déprimé, ils pensent que je le secourrais. Ils nous mettent d'abord sur un banc public, dans le square face à la Sorbonne, pour réveiller en lui quelque intérêt à l'évocation de Mai 68. Il reste muet, mécontent d'être dans ce square. On va dans un restaurant des Halles. Là, il se déride un peu, on parle, on discute.

Au retour Catherine, pour notre rendez-vous hebdomadaire. Mais je ne peux regarder le courrier qu'elle me donne à lire.

J.-F. est en danger à l'hôpital de Beauvais. Il a été opéré le 29 février, le jour du décès d'Edwige. Il allait sur la chaise lorsque les médecins ont détecté un « suintement » ; ils l'ont réopéré et il n'est pas sorti du coma. Je me mets

en contact quotidien avec Flavienne.

SAMEDI 8 MARS

Malarewicz, ami « gourou », vient me voir à 13 heures, sur ma demande. Il me dit que je suis fidèle à Edwige, à ma mère, confirme la boucle qui s'est constituée et refermée entre la mort d'Edwige et la mort de ma mère.

Je pleure toujours beaucoup.

Djénane : on continue les entretiens ; j'ai évoqué Edwige.

Dîner chez Irène, retour en taxi avec Criquet.

Mes deux filles et Criquet sont présentes, je ne passe pas une nuit seul.

DIMANCHE 9 MARS

Depuis plus d'un mois j'avais accepté de faire une conférence sur la mort à l'Université populaire de Lille. J'aurais pu renoncer, j'aurais renoncé si ç'avait été sur un tout autre sujet, mais j'ai répondu au défi que me lançait la mort.

Je fais ma conférence sur les thèmes de mon livre *L'Homme et la Mort*. La présentatrice m'a remercié d'être venu en dépit de mon deuil. Vers la fin, quand j'aborde la « perte des êtres chers », ma voix s'étrangle, je m'arrête, puis reprends pour dire d'une voix altérée que nous devons garder et perpétuer leur souvenir, tout en continuant à vivre. Des femmes ont sorti leur mouchoir, et l'émotion contribue aux applaudissements.

De retour de Lille à 16 heures, je vais voter. Puis Jean-Luc arrive à 18 heures, me répare la télé, ne veut pas être payé.

LUNDI 10 MARS

Dîner avec Maurice Botton et Charlotte au Montalembert. Elle, qui a terriblement souffert de la mort de son mari, me comprend. Nous l'avions emmenée avec nous après cette mort, dans un Relais & Châteaux où Edwige passait une convalescence. Nous évoquons Edwige, moi en larmoyant.

MARDI 11 MARS

Dîner avec Albina dans mon quartier, chez Fulvio. Elle a perdu son fils dans un Paris-Dakar. Entre endeuillés, il y a une communauté de douleur.

MERCREDI 12 MARS

Enrhumé puis envahi par une rhino-pharyngite.

JEUDI 13 MARS

Malgré la rhino-pharyngite je vais chez le dentiste qui m'arrache le nerf à vif d'une dent ; une heure et demie pour l'arrachage, beaucoup d'anesthésie, puis la douleur afflue.

VENDREDI 14 MARS

Réveil très fatigué. Je reste au lit, dors, 38,1 de fièvre, et le mal de dent m'est revenu au réveil.

Il faut retourner chez le dentiste à 16 heures.

Je me lève vers 15 heures et quelques, avec fatigue énorme, sueurs de fièvre.

Je téléphone à A. lui disant, mi-sérieux, que c'est ma fin. Alors, avec brutalité, il me dit : « Si tu veux claquer, tu claques, si tu veux vivre, alors tu fais ce qu'il faut. Est-ce que tu veux vivre ? – Oui... »

Puis Irène m'accompagne chez le dentiste. Pendant que je suis étendu sur le fauteuil dentaire, m'apparaît l'image d'Edwige à l'hôpital le dernier jour avec tant de choses bouleversées et bouleversantes dans son regard interdit, demandant ce qui lui arrive. Alors je pleure, mes larmes coulent, je pleure sur le chemin du retour avec Irène. Ce regard ne me lâche pas, je fais tout pour penser à autre chose, il revient, et je me dis qu'en me couchant je reprendrai du Stilnox.

Mais, au retour, je me sens moins mal, moins abruti. Un peu dégourdi, je vais reprendre ma température : elle a baissé à 37,4... La force de vie revient. Est-ce parce qu'A. m'a secoué ?

Je dîne avec Michel, puis on voit à la télé *La Môme* qui nous déçoit.

J'ai regardé la TV de notre chambre, assis sur le fauteuil, non sur notre lit.

SAMEDI 15 MARS

Lever vers 9 heures avec Véro (lit de camp) et Michel (lit de chambre).

Malarewicz vient me voir vers midi. Il me demande comment je compte être fidèle à Edwige. Je dis que je ne changerai rien dans notre appartement, notre « nid », et que je ferai le « livre d'Edwige ».

Aujourd'hui je l'ai suppliée de m'envoyer un signe, un bruit. (J'avais fait part à Kirsch, mon dentiste, de mon désir de trouver un médium pour converser avec Edwige. Il me dit, et cela me calme : « Ne dérangeons pas les morts. »)

Pour Frédérique Pichard, l'esprit d'Edwige est présent dans la maison, pour Kirsch des énergies issues d'elles sont présentes...

Larmes continues, la relecture de l'adieu de Zouzou me fait aussi pleurer.

Hier, vendredi, la fièvre était montée, tout était bloqué en moi (digestion, constipation), j'étais las, épuisé. L'intuition m'est venue que j'ai recommencé, en atténué, la maladie qui m'était venue un an après la mort de ma mère, que les médecins n'arrivaient pas à identifier et qu'ils ont fini par diagnostiquer comme « fièvre aphteuse » (j'avais des aphtes plein la bouche) : toute une partie de moi voulait mourir ou plutôt avait renoncé à vivre, et c'est la glace autour du corps, la main de ma tante Corinne me retirant les aphtes de la gorge, qui m'ont sauvé. J'ai donc l'impression que, comme après la mort de ma mère, mon corps s'abandonnait à la maladie.

Il a fallu que A. me secoue avec son : « Est-ce que tu veux vivre ou mourir ? » Et j'ai répondu : « Je veux vivre. » Alors les forces de vie se sont réveillées en moi, la fièvre a baissé dès la fin de l'après-midi... Pour la constipation il m'a fallu beaucoup de Forlax pour que ça commence, aujourd'hui même, à se déboucher.

J'ai eu l'impression, jusqu'à la bronchite, qu'il y avait équilibre entre le moi qui s'abîmait dans la douleur et le moi qui commençait à reprendre ses activités. La bronchite a tout déséquilibré, il faudra que je redémarre lundi.

Je me raccroche à l'idée de « ma mission » : une vraie réforme de l'enseignement.

DIMANCHE 16 MARS

Comment parler de nous, du *Nous* ? Double enracinement, racines mêlées en profondeur, imprégnation de tout son être dans mon être. Larmes, larmes.

La lettre de Marine Baudrillard :

Edgar chéri,

Laisse-moi te dire que « nous » pensons à « vous » en ces temps difficiles ; je ne doute pas que tu parviennes à bien négocier le « passage ». Si Edwige s'est abstraite radicalement de la commune réalité, il nous reste toutes les autres, toutes celles que votre couple a secrétées au cours de ces années de complicité. À toi, bien sûr, de t'adapter à sa nouvelle forme... mais, là encore, tu peux compter sur elle. Aime-la plus que jamais. Je suis à ta disposition, jour et nuit, pour venir parler, boire et rire avec toi avec ou sans « eux ».

Le désordre s'accroît dans mon bureau. Je réussis pourtant à rassembler les documents pour le notaire. J'ai trouvé ses photos, passeports, cartes d'identité, carte Sécu, attestation 100 %...

LUNDI 17 MARS

Véro a passé ici la nuit.

Après son départ, larmes.

Larmes, larmes.

Dîner chez Fabienne avec Criquet.

Retour. Nous avons besoin de parler ensemble d'Edwige.

MARDI 18 MARS

Je suis rempli d'Edwige et vide d'elle.

Nicolas Hulot vient me voir. Je lui ai dit : « Ce que je vis, c'est ce que chacun a vécu ou vivra, c'est une tragédie commune à toute l'humanité. – Ce qui devrait nous conduire à une mutuelle compassion entre humains. – Mais aussi je vis la douleur d'une relation singulière où Edwige était tout à la fois mon enfant, ma “petite maman”, ma femme, ma compagne. »

Les deux pertes horribles aux deux extrémités de ma vie : ma mère, Edwige. Pour ma mère, j'étais seul après sa mort, refermé sur ma douleur ; cette fois, je ne suis plus seul.

VENDREDI 21 MARS

Il y a, alternant sans cesse, tristesse, chagrin, douleur, qui en même temps s'additionnent.

Me revient ce regard perdu...

Hier matin, arrivée d'un colis ; je l'ouvre et soudain éclate en sanglots : ce sont les petits bibelots qu'elle avait commandés à la boutique des Musées du monde, petite tortue chinoise-boussole, petit chat d'ivoire sur fauteuil et d'autres petites babioles charmantes, délicieuses. Première envie : les donner, les distribuer, puis seconde : les garder. Je les dispose ensemble sur un petit plateau, sur la console de la salle à manger. Heureusement, Véro est là...

Déjeuner avec Bruno Frappat, Agnès Rochefort qui m'ont invité au Bellota-Bellota. Je ne peux m'empêcher d'évoquer le colis et les larmes coulent. Puis repas animé et amical, avec jambon *pata negra*, vin du Duero. Discontinuités de la vie. Enfant, après la mort de ma mère, il y avait des moments où quand je jouais aux soldats de plomb, à la pelote basque, lisais un livre, ma douleur s'interrompait...

Agnès Rochefort très amicale me raccompagne au métro.

Je suis fatigué du repas. Djénane, présence bonne, puis Jean Tellez, puis Criquet qui sent la présence de sa tante et que cela apaise.

Moi, je sens son absence. Marine, qui est venue me voir, a transformé, elle, l'absence en présence. Jean est près d'elle, vivant en elle... Est-ce que je pourrais arriver à cela ?

SAMEDI 22 MARS

Hier après-midi après l'interview de Gambaro sur *La Méthode* et avant l'émission de la Chaîne parlementaire sur Mai 68 : larmes, larmes, comme ce matin.

J'ai maintenant mal à l'idée de quitter le nid pour ces trois jours de Pâques.

Je vais demander à Jacqueline Fortin et à Alain Touraine comment ils ont surmonté...

Mon chagrin s'aggrave, s'amplifie.

À Fouras, chez Frédérique, avec Véronique.

Frédérique attentionnée, me fait des massages, des soins divers ; elle m'avait donné des élixirs que j'ai pris depuis le début mars.

Sa bonté. Je ne peux fréquenter que des êtres bons.

MERCREDI 26 MARS

L'entretien avec Touraine, important : il a vécu deux ans d'effondrement. Il me dit qu'il ne faut pas vouloir esquiver le malheur. De Marine, qui a réussi à garder la présence vivante de Jean, il dit que seules les femmes peuvent ça.

JEUDI 27 MARS

Les derniers jours de février, rétrospectivement bouleversants : l'ordre mis dans ses affaires, les papiers déchirés, les livres jetés, les recommandations à Amita, le regard perdu à Pompidou, le sommeil dans l'ambulance...

Je me rends à la leçon inaugurale de Brunet au Collège de France. Je vais le trouver après sa conférence, je suis en larmes, il me dit : « Tu as des copains. »

VENDREDI 28 MARS

Je ne dois pas sous-estimer le chagrin des autres qui ont perdu l'être cher, mais moi, c'est un chagrin primordial puisqu'elle était mère, fille, compagne, âme sœur.

Pleurs, pleurs encore.

SAMEDI 29 MARS

Un mois exactement qu'elle est partie.

Et Amita, à ma demande, me raconte comment elle a commencé à mettre de l'ordre dans ses affaires, dès le début février (je n'avais pas mesuré combien le résultat de l'IRM l'avait marquée) puis a accéléré sous le coup de sa bronchite. Je pleure et ne cesserai pas de pleurer dans la journée.

Toutefois, je trouve le courage d'aller à la Sorbonne, amphithéâtre Richelieu, pour faire mon hommage à André Gorz. Je pars aussitôt après. La chaleur des applaudissements m'émeut, mais mes yeux sont brouillés de larmes.

Et me voici rentré en pleurs.

Je sens le commencement de la deuxième mort. La première, c'est l'immobilité, que j'ai maintenue en ne changeant rien dans l'appartement, en le mausoléifiant en quelque sorte. Puis j'ai ressenti un malaise chez le notaire, face à l'intention de Zouzou de vendre au plus vite la maison de campagne d'Hodenc-l'Évêque, à la décision d'expertiser les meubles ; c'est aujourd'hui, ce 29, que je comprends avec horreur que la deuxième mort, celle de la dispersion, va commencer...

Je vais donner à dîner aux minettes puis aller à la séance flamenco, rue des Vignoles, avec Irène, Véro et leurs maris. Et je me souviens en repleurant de nos soirées flamenco.

Au spectacle flamenco, les larmes me reviennent, mais aussi je suis pris par la musique, le chant, la danse, et nous quittons vers 1 heure du matin, contents, la rue des Vignoles.

MARDI 1^{er} AVRIL

Criquet me dit que tu es là, Amita a dit que tu es là.

Si j'étais comme Criquet qui sent ta présence, tu aurais pu me dire par chacun des charmants petits objets que tu aimais, bibelots, statuettes : « Je suis là, je suis là. »

Hier soir je t'ai appelée : « Es-tu là ? Es-tu là ? » en vain.

Quelle profondeur d'enracinement en toi mon amour, mon âme.

Malheur, malheur. Retour de la douleur primordiale.

Larmes, larmes, toujours larmes.

Il faudrait que j'arrive à te sentir présente, comme Marine sent Jean.

Cet après-midi, je suis filmé par Julie Abitbol qui voudrait faire un *Chronique d'un été* d'aujourd'hui. Je parle d'abondance du film, puis du thème du bonheur, qui génère le malheur lors de la perte d'un être cher ; à ce moment, ma voix s'étrangle. Silence, on passe à autre chose. À la fin, je provoque et dis : « Vous ne m'avez pas demandé comment je vis. » Alors Julie me pose la question et je commence à dire « douloureusement », puis que je vis une tragédie que tous les humains connaissent lors de la perte d'un compagnon ou d'une compagne, d'un père, d'une mère, d'un enfant, mais moi, ce que j'ai de singulier... et ici ma voix s'étrangle, les larmes coulent, je dis : « Excusez-moi, ce sera pour une autre fois. »

Au retour, je fais halte à la pharmacie Saint-Gilles, prends les

médicaments pour mon voyage au Brésil. En sortant ma carte Vitale, je vois la sienne qui est tout contre la mienne, je pense à tous les médicaments que je suis allé chercher pour elle et, en sortant, je ne peux endiguer le torrent de larmes.

Rentré chez moi, je sors de mon portefeuille sa carte d'identité et sa carte Vitale, je les mets sur son bureau en attendant de les ranger dans un dossier, et je demeure en larmes.

Je suis un vieil orphelin, j'ai toujours eu besoin d'aimer et être aimé, et c'est avec elle que ce besoin s'est assouvi en profondeur (n'ayant pas empêché les diversions amoureuses, mais demeurant centré sur elle).

Je ne me lassais pas de regarder son visage. Je le regarde encore, toujours, sur la photo affichée en face de moi, quand je suis assis à la table de la salle à manger.

MERCREDI 2 AVRIL

Hier soir, Ève. Elle croit qu'il faut aider l'esprit ou l'âme d'Edwige à aller vers la lumière. Elle pense qu'elle est présente auprès de moi.

Il faut que je transforme l'absence en présence, mais le pourrais-je ?

Ève m'évoque la bonne Bruja à qui j'avais écrit pour qu'elle soigne Edwige à distance et qui n'a reçu ma lettre que le fatal vendredi 29. Ève me dit qu'elle va « travailler » pour elle (aller vers la lumière) et pour moi afin que je supporte la douleur. Jusqu'à présent, pas de résultat.

Je parle d'Edwige à Ève en pleurant ; elle me dit que le plus bel acte d'amour qu'elle m'ait fait est de partir vers la mort discrètement, stoïquement et, finalement, dans la paix.

Puis je me couche en larmes.

Ce mercredi, après une nuit difficile, réveil à 5 h 30 du matin où s'imposent les deux regards qui me poignent :

le regard plein de larmes sur un visage grave où elle m'annonçait sa mort sans le dire et sans que je le comprenne ;

le regard perdu tourné vers moi et m'interrogeant à Pompidou pendant que deux infirmières la manipulaient.

Ces deux regards ce matin ne me quittent pas et ils m'arrachent des sanglots.

MERCREDI 2-VENDREDI 4 AVRIL

Avion pour Corte, où je dois donner deux conférences à l'université.

Arrivée à l'hôtel familial dans la vallée de la B... Soudain, effondrement, car, quand je partais en avion, je lui téléphonais sitôt l'avion arrêté, puis lui retéléphonais sitôt arrivé à l'hôtel, enfin je lui téléphonais après le dîner, lui souhaitais bonne nuit... Ici accueil cordial des universitaires et chercheurs qui parlent Université et Recherche.

La chaleur de Véro ou Irène ou Criquet soir et matin me manquent.

Je suis perdu. Je suis de plus en plus un vieil orphelin de 87 ans.

Le matin du jeudi, fouillant machinalement dans ma poche d'imperméable, je trouve une gélule du Bronchodual d'Edwige ; me voici à nouveau submergé de désespoir.

Après le repas dans un bon restaurant corse dont j'apprécie la cuisine, me voilà un peu seul pour me concentrer sur ma conférence et je suis ravagé par un tsunami de malheur.

Quel impitoyable coup de hache, qui a tranché notre tissu commun !

J'entre dans l'amphi, déjà rempli, je vois sur une table des posters avec mon visage, je vais en prendre un et soudain m'arrête, car c'était toujours pour les lui apporter que je prenais affiche et posters de mes conférences. Je ne peux empêcher mes larmes et j'explique au président de l'université, près de moi, pourquoi je suis bouleversé.

Et, pourtant, j'arriverai à maîtriser expression et sujet pendant la conférence. De même pour la seconde conférence le lendemain.

Oui, je m'intéresse à la Corse, aux Corses, je participe à la conversation des repas, il y a un Edgar qui continue à naviguer et un autre à la dérive...

Et puis, dans l'avion du retour, fatigue, abrutissement... Arrivé à 20 heures à Paris, longue queue pour prendre un taxi, puis dîner chez Véro avec le petit noyau d'amour de mes filles, Criquet, mes gendres.

Je rentre avec Criquet. Avant mon départ, j'avais commencé à regarder la boîte à photos d'Edwige, si bien classées, puis, submergé par les larmes, je n'avais pu continuer. J'avais pu toutefois prélever trois photos d'elle à l'île d'Orléans, que j'ai fixées par aimants sur le carénage de la chaudière à gaz, en attendant de les agrandir.

SAMEDI 5 AVRIL

J'ai demandé à Criquet, ce matin, de continuer l'examen des photos après mon départ (pour la table ronde au Salon du livre politique), mais elle m'a dit au téléphone que, envahie par les larmes, elle n'a pas pu.

Après la table ronde je vais serrer la main à Jacques Julliard qui m'avait écrit une lettre de condoléances où il évoquait Edwige à Leningrad, quand

nous y étions ensemble. Je ne peux m'empêcher de larmoyer.
Ce visage, son visage, mon émerveillement.

DIMANCHE 6 AVRIL

Dans l'après-midi, avant mon exposé à l'assemblée des Amis de la Vie, un homme qui me dit avoir suivi des séminaires de moi à l'EHESS me remet une lettre accompagnée de ces mots : « Il est aile, elle est lui. » Les larmes me viennent, que je ravale au moment de commencer.

J'ai pu regarder des photos de Santa Cruz parmi lesquelles j'ai relevé deux photos d'Edwige. Sur l'une, elle recule devant un pélican qui s'intéresse à elle. Sur l'autre photo, le pélican goguenard s'est juché sur une petite hauteur, au-dessus d'elle, tandis qu'elle le regarde, inquiète : je ris en pleurant.

Me suis finalement levé à 9 heures parce que je commençais à ruminer.
Présence apaisante d'Ève...

Les larmes me viennent quand même en fin de matinée.

15 h 50. Reçu de Sergio Manghi (qui a connu lui aussi la perte terrible de sa compagne Rossana) ce mail :

Edgar Carissimo,

Le poète (de Parma) Attilio Bertolucci, père des deux metteurs en scène, a écrit cette ligne pour dire la douleur de l'absence de sa femme : « *Assenza, più acuta presenza*¹. »

Combien de fois j'ai dû me le répéter ! Et la consolation donnée par ces mots ne durait chaque fois qu'un temps trop bref. Le fait de devoir protéger « son » petit Nicola me donnait parfois le sentiment de sa présence ; je me pardonnais peut-être un peu du sens de culpabilité pour ne pas avoir été capable de l'impossible : la sauver (j'ai senti dans certains de tes mots que tu m'avais écrits il y a quelques mois quelque chose de pareil : la dévotion). Mais l'absence ne se laisse pas moquer facilement...

Le sentiment d'inachèvement, dont tu as été maître-à-penser, en ce moment va presque au-delà même de toute pensabilité. Mais la présence de l'absence d'Edwige pourra laisser émerger peu à peu un sentiment de « *più acuta presenza* » qui te sera cher sans être seulement douloureux. J'espère que tu pourras venir à Parma, le 27 et 28, que je puisse t'embrasser.

Quelle vérité inouïe dans la parole d'Attilio Bertolucci.

LUNDI 7 AVRIL

Les deux rêves où elle est revenue. Le premier, au petit matin, il y a quelques jours : elle accourait en chemise de nuit vers mon petit lit (où je

couche depuis son départ) et s'y blottissait contre moi.

Le second, dans la nuit d'hier ou d'avant-hier : je la cherche puis je vais à un appartement où nous devons nous installer, et je la trouve en train de peindre un mur, un pinceau à la main, le visage un peu barbouillé de peinture blanche.

Hier soir, j'ai ouvert le cahier où je lui écris.

Je pleure, je pleure, je la pleure et me pleure.

14 h 15. Je vais avec Amita chercher dans les grandes boîtes où Edwige rangeait en été les affaires d'hiver et en hiver les affaires d'été des chemises légères et un pantalon léger pour le Brésil.

Amita m'apprend qu'Edwige avait vidé ses boîtes d'été, transporté ses affaires dans les placards, peut-être éliminé certaines ; elle savait qu'elle n'arriverait pas à l'été, et moi je ne le savais pas, et je ne savais pas qu'elle faisait cela. Je m'effondre en larmes.

Criquet rentre avec moi de chez Edwy et Nicole. Nous nous mettons à ouvrir les enveloppes de photos bien classées avec lieu et date par Edwige. Nous en retirons quelques-unes à faire agrandir. « Quelle beauté ! » s'exclame sans cesse Criquet. Larmes encore.

MARDI 8 AVRIL

Aveugle que j'étais tout ce mois de février. Tu préparais tout, tu mettais tout en ordre. Tu ne m'as rien dit, tout se faisait pendant mon absence ou pendant que j'étais à côté, à mon bureau. Pourquoi Amita, qui t'aidait en tout, ne m'a-t-elle rien dit ? Bien sûr, Edwige lui avait demandé le silence et, entre autres, de jeter en cachette ses livres préférés. Mais maintenant mon chagrin est encore plus grand d'avoir découvert mon aveuglement de février et de n'avoir rien pu comprendre ni faire. Et je me dis que ces préparatifs secrets du départ sont sublimes, témoignent de ton souci de ne pas me faire souffrir prématurément, de ton courage.

Mon si secret amour. Ce fut ton dernier secret.

Ce matin, je suis allé chez le notaire qui a confié l'affaire à l'une de ses associées ; j'y ai apporté les documents demandés.

Encore pleuré.

Au retour, je m'arrête au marché des Enfants-Rouges où je ne suis pas allé depuis fin février. La dame du stand libanais est au courant : « C'est la vie », me dit-elle.

J'ai téléphoné à Flavienne pour aller la voir et voir J.-F. à l'hôpital de

Beauvais. Elle me rappellera ce soir.

Rémy Le Fur vient pour expertiser meubles et tableaux. En lui ouvrant, j'ai éclaté en pleurs, il m'a beaucoup embrassé. C'était un ami particulier d'Edwige, un ami à elle comme elle aimait en avoir, comme ce fut le cas de ses copines Pascale et Marie-Ange. Il avait déjeuné avec elle le 14 janvier, elle était alors toute bravette avec sa petite boîte à oxygène, toute alerte, toute gaie. Elle lui avait parlé de notre rêve de changer de quartier (aller aux Abbesses). Je lui raconte en pleurant son mois de février.

Il regarde meubles et tableaux (tous hérités de sa mère, et qui iront à Zouzou). « Les meubles Louis XV ont beaucoup perdu de leur valeur, dit-il, les tableaux et statuettes aussi. Seule la tapisserie de Bissière a une grande valeur. Il faudra faire un inventaire descriptif. » Après son départ, je traîne, je vais au Seuil terminer les SP de la nouvelle édition de *La Méthode*, je termine vers 18 heures, demande un bureau où somnoler, puis pars pour la Maison de l'Amérique latine avec Isabelle Creusot.

Belle séance « humaine », pas académique. Heureux que Gaston Richard prenne la parole. Moments où les larmes veulent sortir. Buffet. Retour avec Véro qui m'évoque Edwige à sa manière. Je m'énerve, on s'échauffe, puis, comme elle me dit que notre rapprochement est cher payé par la mort d'Edwige, je lui dis, moi, que ce rapprochement me sauve car, sans elle, sans Irène et Criquet, je serais perdu.

MERCREDI 9 AVRIL

Amita me fait encore une confidence, trop tardive hélas qui me torture. Elle me dit qu'Edwige avait jeté la belle étoile faite pour décorer l'arbre de Noël, en lui disant qu'elle ne verrait pas le prochain Noël. Finalement j'éclate : « Mais pourquoi ne m'avez-vous rien dit, Amita ? »

Elle me dit qu'elle ne pensait pas qu'Edwige allait partir. Elle était aussi tenue par le secret qu'Edwige lui avait demandé. « Mais si j'avais été averti j'aurais été sans cesse près d'elle, à essayer de lui dire de lutter, j'aurais vécu avec elle ce qu'elle a vécu en solitaire. »

Chaque jour fait éclater sa bombe à retardement, chaque jour apporte souffrance, désolation, malheur.

Oui, je suis dans le malheur primordial comme à dix ans ; comme à dix ans, je suis perdu en dépit de mes filles, de mes amis. Je sens en moi épuisement, lassitude, une force d'abandon, et, en même temps, je veux vivre, continuer à agir pour mes idées, continuer à manger, boire...

Je me proposais d'aller aujourd'hui à Beauvais voir J.-F. qui est toujours dans le coma. Flavienne me téléphone en me disant qu'on ne peut le voir à la

réanimation avant 15 h 30.

« Mais alors je viens te voir toi. – Non, Edgar, Françoise est là, pourquoi ajouter nos deux malheurs, et puis tu es fatigué. »

Je lui fais promettre de dire à J.-F. fortement à son oreille, de ma part : « Réveille-toi, réveille-toi, Edgar te le demande. »

Interview à midi pour un journal de médecins. À la fin, le journaliste évoque discrètement mon « deuil », et les larmes me reviennent.

DIMANCHE 13 AVRIL

Des photos d'Edwige sont disposées à la cuisine sur le carénage de l'appareil de chauffage. Si menue, si mignonne. Je ris dans mes pleurs en regardant la photo où elle fait un geste de recul devant le pélican qui la regarde avec un sourire très pélicanesque.

Le mois de février m'obsède, me torture. Je sais bien qu'elle voulait me ménager. J'admire qu'elle ait été si noble, si discrète dans sa mise en ordre pour elle et pour moi. Mais je souffre de mon aveuglement. Aurais-je pu la convaincre de ne pas se résigner, de continuer dans son vouloir-vivre des derniers mois ? J'en parle aux uns, aux autres, ils me disent les mêmes choses consolatrices. Je sais tout ce qu'ils me disent... Cela ne peut changer mon sentiment.

Seulement maintenant que je sais toute sa noblesse stoïque et secrète du mois de février, je réalise dans sa plénitude la beauté de sa personnalité.

Djénane m'avait rappelé, jeudi, qu'on était arrivé aux quarante jours d'après l'enterrement, et qu'il fallait célébrer les secondes funérailles. Hier, après la séance à la Maison des métallos, je suis parti pour le cimetière avec Criquet, y rejoindre Irène, Véronique et Michel. J'ai apporté sur la tombe des azalées et une rose rouge. Je l'ai pleurée...

J'étais à nouveau mal fichu, digestion bloquée. Retour du cimetière, je me suis couché puis la sonnerie du réveil m'a sorti du lit. Rencontre avec Malarewicz, qui me dit d'éviter les médicaments antidépresseurs (je ne suis pas déprimé, mais effondré).

Je vois de plus en plus que c'est la douleur primordiale qui est revenue, que la plaie s'est rouverte, et qu'elle est plus vive que jamais. Sans cesse je me vois vieil orphelin de 87 ans.

Malarewicz confirme ce que m'a dit Touraine : il faut vivre ce deuil.

Je pensais me recoucher mais soudain Stéphane Robert sonne ; j'avais rendez-vous avec elle à 18 heures, pour associer nos deuils.

Je prends ce soir l'avion de 23 heures pour le Brésil.

MERCREDI 16 AVRIL

Au SESC Rio où je suis arrivé hier sous la pluie : belle matinée, soleil ; pour la première fois depuis longtemps, je me suis levé pas fatigué, bien dans mon corps.

Quand j'ai pris conscience que j'étais bien, j'ai pleuré en pensant à elle.

Puis tour de bicyclette avec Claudia, si affectueuse.

Pendant que mon corps est livré au massage, le mois de février me revient à l'esprit : elle s'est séparée peu à peu de ce qu'elle aimait, de ce qui lui signifiait un futur (comme jeter l'étoile de l'arbre de Noël). Je souffre de penser à sa souffrance de faire jeter l'album d'Audubon qu'elle aimait tant.

Elle avait perdu l'espoir que la tumeur allait diminuer, elle s'est vue condamnée, et elle a eu l'héroïsme de se préparer à la mort. Si j'avais su qu'elle avait perdu le courage de vivre, j'aurais pu essayer de le lui rendre, et si je n'avais pu changer sa décision, alors je l'aurais accompagnée tout le temps, éliminant rendez-vous, interviews, conférences.

Je me suis trop précipité après l'IRM du 1^{er} février pour lui redonner le maximum de Xeloda (deux le matin, trois le soir), au lieu de la mettre à la dose moyenne de deux le soir, et j'ai repris le rythme de trois semaines sur quatre après les deux semaines sur trois.

JEUDI 17 AVRIL

São Paulo. À chaque voyage je cherchais des cadeaux pour elle, surtout au Brésil où il y a de si jolies statuettes d'oiseaux. Plus jamais de petits cadeaux à lui ramener, plus de téléphone deux fois par jour pour l'entendre.

J'avais une vie sans elle, mais elle irriguait cette vie.

Resté au lit toute la journée à l'hôtel.

DIMANCHE 20 AVRIL

Arrivée nocturne au Pantanal avec mes filles et gendres. Aimable accueil par le directeur de l'hôtel SESC.

MARDI 22 AVRIL

La nuit dernière, pleine lune. Chaque fois, j'étais ému, car c'était dans sa plénitude mythique la présence de ma mère, Luna. Cette fois, je ne sens pas l'émotion. Je retrouve la pleine lune à 5 heures du matin où nous partons en barque pour le lever du soleil et l'éveil des oiseaux. Et soudain je comprends. Edwige a absorbé Luna ma mère, dans son soleil de nuit. Je chavire.

Peut-être deviendrais-je serein si je la diviniais comme ma mère ?

N'a-t-elle pas déjà absorbé toute la substance divine de Luna ?

Pendant le trajet en barque chaque nouvel oiseau ravive sa présence/absence.

Et puis soudain la Mort devient omniprésente, c'est elle qui vient d'emporter Aimé Césaire, c'est elle qui menace J.-F., c'est elle qui m'a pris ma mère, mon père, Edwige, et que je sens maintenant rôder autour de moi.

MERCREDI 23 AVRIL

Me reviennent ses derniers mots aux infirmières qui la manipulaient en lui parlant doucement : « Gentil... gentil. »

Je sens les différences entre

Douleur

Chagrin

Tristesse

Vide

Solitude

Abandon

Désolation

Qui tous viennent alternativement, diversement, et s'entremêlent.

Au sortir du déjeuner, un petit oiseau pas plus grand qu'un moineau semble m'attendre, puis trotte devant moi, s'arrête à nouveau comme pour m'attendre. Il est très joli, coquet, sobrement plumé, avec un petit jabot jaune, ses pattes sont fines, élégantes, il ne sautille pas, il marche. Il semble vouloir m'accompagner pendant un certain temps. Est-ce un messager qu'elle m'envoie ? Est-ce elle qui s'est réincarnée ? Il cesse soudain de me suivre et

me laisse bouleversé.

JEUDI 24 AVRIL

Balades à pied, en bateau, en camion : elle ne me quitte pas.

Journée dans une charmante *pousada* sur la Transpantanale. Hamac, piscine, arbres, *araras*, *capivaras*. Sorti de la piscine, je me sens pour la première fois en vacances et en même temps dans la vacance, la vacuité.

Le désastre advient sur le chemin de retour. On parle de tous les beaux oiseaux qu'on a vus et soudain je pense : « Pourquoi as-tu jeté le bel album d'Audubon, que tu avais tellement désiré, que j'ai pu faire venir du Québec et que tu as tellement aimé ? Pourquoi es-tu entrée seule dans la séparation, pourquoi est-ce que je n'ai rien su, rien vu, rien compris ? » À nouveau je suis rongé jusqu'au fond de l'âme.

Le soir, concert qui clôt un congrès d'enseignants voué à l'éducation écologique : une chanteuse chante des chants du Mato Grosso. C'est suivi par une musique de rock enregistrée. Je vais danser, je m'enivre, j'oublie.

Sitôt la danse terminée, tu reviens.

VENDREDI 25 AVRIL

C'est la sensation de vide qui me saisit au lever, ne me lâche pas durant la promenade en bateau, puis dans l'observatoire des chercheurs du SESC, puis pendant le repas (trop gourmand, j'ai goûté de tout), puis durant mon retour en avion. J'essaie d'éviter de penser à ce qui me fait mal, je dirige mon esprit sur tout ce que j'ai à faire en mai, sur les engagements qu'il me faut annuler pour régler les problèmes de notaire, d'évaluation, de fisc.

Ce sont mes premières vacances, sans aucune responsabilité, mais j'aurais préféré continuer avec mes responsabilités, mes soucis et angoisses, avec Edwige.

SAMEDI 26 AVRIL

Des flux soudains de souvenirs et d'images m'envahissent et me noient de chagrin. Mais Irène, Véronique, Michel, Gilles m'empêchent de sombrer. Mieux : il y a désormais une chaleur de famille qui n'avait pu encore se réaliser.

Sans cesse, tout me revient comme sur une bande magnétique en boucle :

ce mois de février qui me hante, son visage, ses derniers mots, puis les villes, les pays visités, ensemble Venezuela, Brésil, Californie. Plus présente que jamais, plus absente que jamais ; et moi *seul* malgré filles, amis, amies, honneurs.

Ce matin, sortant de la verrière, j'ai revu le petit oiseau coquet comme s'il m'attendait ; je suis allé vers lui, il s'éloigne de quelques mètres, je me rapproche, il s'éloigne. Est-ce son message : « Je suis là mais hors de toute atteinte. » Il s'est mis sous un buisson. Puis allant vers ma chambre, je l'ai retrouvé, le même ? sa sœur ? Je suis rentré en larmes.

DIMANCHE 27 AVRIL

L'anniversaire du 29 approche ; je serai entre Guiaba et São Paulo.

On m'offre un album d'oiseaux du Pantanal. Tous ces beaux oiseaux me font penser à l'album d'Audubon qu'elle a jeté. Je suis déchiré et, pendant cet ultime *paseo* en bateau, chaque oiseau réveille ma douleur. Et dans ce bateau filant entre les berges arborées, feuillues, avec macaques et échassiers, me revient sa dernière sortie pour acheter un stylo Dupont et une poule polonaise. Déchirement.

Le retour : besoin du retour et peur du retour.

LUNDI 28 AVRIL

Journée touristique dans les Chapas. Restaurant avec vue admirable. Dîner gai et affectueux à la pizzeria en face de l'hôtel. Irène lève son verre de *caipirinha* à l'amour qui nous lie tous les cinq. Je rentre à l'hôtel, regarde *César et Rosalie* sur TV5 Monde. J'attendais un chef-d'œuvre, c'est un assez bon film, transcendé par le sublime visage de Romy Schneider.

Puis j'éteins. La pensée que c'est le 29, demain matin, que nous sommes à l'ultime nuit, me vrille, me ronge ; j'essaie de divertir mon esprit sur mille autres pensées, mais tu reviens, tu reviens. À 2 heures du matin, je prends du Stilnox, emporté par chance, et m'endors jusqu'à 6 heures.

MARDI 29 AVRIL

Anniversaire du jour fatal de son départ ; pour moi c'est le départ de Cuiabá vers Paris, et le retour dans l'appartement plein d'elle et vide d'elle.

Et J.-F. toujours entre vie et mort.

Dans l'avion Cuiabá-São Paulo, je suis de plus en plus déchiré ; je prends conscience du degré inouï de symbiose auquel j'étais arrivé avec elle, à quel point je me nourrissais d'elle.

Ces dix jours au Pantanal. Tout ce qui était beau, intéressant, surtout les oiseaux qu'elle adorait, me rappelait Edwige. Et ce petit oiseau coquet... Mais j'avais Irène, Véronique, Michel, Gilles, c'était bon de les avoir, d'avoir le sentiment d'une famille retrouvée...

NUIT DU 29 AU 30 AVRIL

Dans l'avion TAM São Paulo-Paris. Deux heures de retard au départ (pluie, petite tempête, gros trafic). On décolle à 1 heure du mat'. À 2 h 30, me couche. Malgré le Stilnox de précaution, je tarde à m'endormir. À 9 h 30 du matin (heure brésilienne, il est 13 h 30 à Paris), l'hôtesse me réveille, je vais faire toilette, me rhabille, l'esprit vide, puis commence à penser, à écrire, et les larmes me viennent.

MERCREDI 30 AVRIL

Arrivée à Paris vers 17 heures. Embouteillage sur l'autoroute, que quitte le chauffeur. Celui-ci est mélomane, nous parlons musique, il me fait entendre un morceau que je ne connais pas et dont je ne peux deviner l'auteur. Il me le révèle à la fin : c'est *Raimonda* d'Alexandre Glazounov.

Arrivé à la porte cochère, j'éclate en sanglots ; ils reprennent en entrant dans l'appartement. Herminette et Micha m'attendent, elles ont été soignées par Sylvie Braun. Je leur dis en larmes : « Pauvres petites orphelines comme moi... » Je suis si accablé que je téléphone à Sylvie. Elle est absente.

Un énorme courrier s'est accumulé sur la table de la salle à manger, j'ouvre mon Mac : 500 mails sont annoncés.

Puis Sylvie me rappelle une demi-heure plus tard, et vient. Nous parlons d'Edwige. J'évoque le séjour à la fois positif et négatif au Pantanal. Puis elle s'en va ; Ève arrive et nous parlons longuement. Le soir Ève vient dormir. Elle croit en la réincarnation.

Elle a parlé à Florent des derniers jours d'Edwige. Il dit : « Quelle belle

preuve d'amour elle lui a donnée... »

JEUDI 1^{er} MAI

Retour ensangloté.

Notre nid.

Comment ne pas sangloter ??

Le vide serait-il plus supportable que cette absolue absence dans l'absolue présence qui apparaît et réapparaît sans cesse, souvent à partir d'un rien, voire de rien, et qui me fait aussitôt pleurer ?

Criquet arrive avec une belle photo d'Edwige tenant Justin dans ses bras. Nous enlevons de son cadre la photo de sa mère, nous y plaçons cette photo et l'installons sur le guéridon de l'entrée.

Nous souffrons ensemble, et cela nous lie à jamais.

Après dîner, on tombe sur une guitariste espagnole inspirée (Mezzo) qui joue de l'Albéniz, du De Falla. Nous allons nous coucher, elle dans le lit d'Edwige, moi dans le bureau d'Edwige.

VENDREDI 2 MAI

Criquet me réveille à 7 heures du mat'. Je suis calme, vide, me prépare pour partir au château d'Orion (rencontre avec des Latinos). Dans le taxi, puis dans le train, puis dans la voiture de Bordeaux à Orion avec Gala Naoumova et Constantin von Barloewen, je me sens lointain, étranger à tout.

Le château d'Orion : très bel endroit sur une butte, avec un très large et profond paysage au bout duquel se déploie la chaîne neigeuse des Pyrénées. Belle chambre, vue agréable. Je me mets à ce texte et je pleure...

Je parle au dîner des thèmes qui m'importent, je parle avec ardeur mais, en même temps, au fond de moi, c'est la désolation. Dans cette discussion sur l'anthropologie, la citoyenneté, je suis très animé, mais aussi somnambule.

Je voudrais que son âme soit vivante, présente, que son fantôme soit proche.

Retour dans ma chambre : Edwige morte, J.-F. entre vie et mort, Césaire mort.

SAMEDI 3 MAI

Il y avait tant de téléphones entre nous, quand j'étais absent. Et, loin de Paris, j'ai un manque douloureux de nos téléphones.

LUNDI 5 MAI

Retour à Paris. Mails, etc. *Words words words.*

MARDI 6 MAI

« *This kind of certainty comes but once in a lifetime* », Clint Eastwood, *Sur la route de Madison*. Oui, oui !

Le taxi passe boulevard du Palais devant les fenêtres de l'Hôtel-Dieu où tu t'es trouvée je ne sais plus combien de fois, du temps de Rochemaure. Au coin du boulevard, cette brasserie où j'allais déjeuner avant de retourner dans ta chambre...

Où que j'aie, où que je passe, tu es là, tout en n'étant pas là.

Le déchirement est dans cette contradiction vécue : tu es là et tu n'es pas là.

MERCREDI 7 MAI

Je rencontre la chercheuse brésilienne Marta I. avec qui je déjeune à la brasserie du coin de la rue. Nous avons apparemment les mêmes affinités intellectuelles, je ne peux m'empêcher de lui parler de mon malheur.

Puis je vais rencontrer R. H. qui part demain pour le Liban. À un moment paisible, arrive comme un coup de couteau l'image qui me fait tellement mal : le visage grave d'Edwige, les yeux embués de larmes m'exprimant, ce que je n'ai pas compris, qu'elle allait vers la mort.

Les images des trois derniers jours de février me poursuivent, me bouleversent.

Si j'avais su, aurais-je pu la sauver... ?

Je rentre torturé, trouve Criquet, dont la présence à ces moments est la meilleure.

JEUDI 8-VENDREDI 9 MAI

Deux journées de désespoir. Je pars le matin pour Roissy prendre l'avion estonien pour Tallin : la solitude dans cet aéroport, puis durant le trajet, étranger parmi tous ces Baltes à la langue incompréhensible aggrave ma tristesse. Heureusement, je lis *Le Serpent cosmique* qui m'intéresse beaucoup et qui, de plus, réveille mon intérêt pour le chamanisme. J'avais déjà pensé que c'est dans des visions chamaniques, sous l'effet de drogues, qu'arrivent de multiples connaissances sur les vertus curatives des plantes ou substances animales.

À l'arrivée, accueil si amical de Jacques Cortès, qui a tant insisté pour que je fasse ce déplacement (je l'ai fait pour lui, devenu ami très cher), mais je suis en retrait, retourné dans mes sombres pensées et mes funestes images.

J'assiste à la fin d'un exposé intéressant sur la transculturalité, passe un moment à l'hôtel où je sors mes affaires de mon sac de voyage, puis réception à l'université avec manque d'appétit, tristesse. On me ramène à l'hôtel avant 21 heures, on m'a conseillé d'aller à deux cents mètres place de l'Hôtel de Ville, tout cela est charmant, hanséatique en diable, mais je m'en fous. Je m'égare en voulant prendre un raccourci pour rentrer à l'hôtel où j'arrive finalement. Il n'est pas 21 h 30. Je me couche, je tombe sur Mezzo, à la TV, en pleine symphonie de Bruckner (une des dernières), puis ça se banalise, je lis et termine *Le Serpent cosmique* vers 23 heures, puis prends par précaution un Stilnox qui me fait dormir.

Lever vers 7 heures. Au petit déjeuner, je dis à Cortès, dans les larmes, ce qu'Edwige était, est pour moi. Moment de vide avant ma conférence. Celle-ci se passe bien. Longs applaudissements. Puis on me conduit à l'aéroport, je glande, prends l'avion pour Copenhague, glande deux heures à l'aéroport danois, pour finalement arriver à Paris vers 17 h 30. Ravagé, rongé dans l'avion, dans le taxi. Je revois sans cesse son visage grave les yeux pleins de larmes et moi ne comprenant pas qu'elle me disait sans le dire qu'elle allait quitter la vie. Et aveugle, je n'ai pas réagi, je n'ai pu la faire réagir. Février me ronge comme de l'acide sulfurique.

Le chagrin, en s'intensifiant, est dépassé (bien que conservé) dans la douleur des images de février, avec, en plus, la volonté aussi désespérée qu'impossible de remonter le temps pour revenir début février rendre l'espoir et le vouloir-vivre à Edwige.

Je rentre par le RER de peur des embouteillages d'autoroute vers Paris. Chez moi, j'appelle Crique, lui disant mon état et la pressant de venir.

SAMEDI 10 MAI

Après l'herbe douce, je dors profond et sors du lit à 8 heures passées. Fatigué à peine levé. Manque d'appétit depuis avant-hier. Je crains la déprime

et je téléphone à Philippe Brenot pour lui demander le nom du médicament qu'il m'a prescrit, avant mon départ pour le Brésil.

Djénane arrive à 11 heures pour diverses questions concernant notre livre ; ça me ranime un peu. À 13 heures, je dis que je n'ai plus d'appétit. Elle m'entraîne à la brasserie voisine où je prends un steak tartare.

À 16 heures, thé avec Marta de Azavedo Irving.

Confiance.

Elle me dit deux choses importantes :

La première, qu'Edwige était fatiguée après tant de souffrances et d'épreuves, et qu'il est erroné de penser qu'elle aurait pu/dû être sauvée ; elle me cite le cas de son mari qui s'est acharné à vouloir vivre après de nombreuses métastases, opérations, et qui, finalement, a cessé de lutter. Ce qu'elle me dit ne me convainc pas vraiment, mais m'ébranle.

La seconde, que mon angoisse n'est pas bonne pour Edwige. Dans de nombreuses religions, il ne faut pas tourmenter les morts tant que leur âme ne s'est pas détachée du corps. Bien que je doute de ce que je souhaite le plus, que son âme survive, ce qu'elle me dit m'ébranle à nouveau.

Quand elle me quitte, je me sens moins rongé.

Irène et Gilles viennent me chercher. Soirée chez Daniel P. où l'adorable Alice nous fait un récital de piano. Criquet vient me chercher à 22 h 30. Je lui raconte l'entretien avec Marta.

DIMANCHE 11 MAI

Bon lourd sommeil, mais me lève difficilement et déjà fatigué.

J'ai mis le CD de la *Neuvième Symphonie* dirigée par Celibidache. Edwige était comme moi, folle de ce premier mouvement. Nous communions très fort dans tous les morceaux que nous aimions.

Ouverture de *Leonore III* : tu es là, plus présente-absente que jamais.

Je devrais, plutôt que de me ronger, admirer son courage, sa noblesse du mois de février, son sublime accomplissement.

Je devrais...

Souvenirs, La Bollène-Vésubie, Saint-Pétersbourg, la Californie chez Heinz von Foerster, le Brésil, le Venezuela, le Québec...

Vu A. À mes propos sur février, il répond : « Elle a eu deux années de sursis grâce à mon traitement.

— Mais tu m'avais dit "elle vivra" !

— Oui, mais pas éternellement, le Xeloda et le Tarceva sont toxiques et l'accroissement de cette toxicité a contribué à sa fin. À un moment la machine ne peut plus supporter la toxicité des médicaments. Dis-toi qu'elle aurait dû être morte il y a deux ans. »

Il ne voit pas le rôle du psychique dans son renoncement à lutter, il ne voit pas ce qui s'est passé dans sa tête.

Au téléphone, Malarewicz : « Vous avez la tentation (le besoin) de réécrire l'histoire, c'est fréquent dans de tels cas. Vous devriez y renoncer. »

Et aussi :

« Edwige s'est approprié son destin qui ne relevait que d'elle seule... »

Oui, oui, oui, Marta, A. et Malarewicz. Mais il reste ce doute aussi indémontrable qu'irréfutable que, peut-être, si j'avais été conscient, j'aurais pu trouver un traitement supportable, éviter la fin fatale. Ou du moins serais-je resté tout le temps avec elle...

Première soirée où je reste seul. Véro à Boinville, Criquet à Dreux, Ève a une entorse au pied qui l'immobilise.

LUNDI 12 MAI

Hier soir, en écoutant/regardant sur Mezzo la *Quatrième Symphonie* de Mahler, j'ai soudain voulu organiser une fête pour les amis d'Edwige. En juin ? J'ai aussitôt noté Sylvie, Marie-Ange, Pascale, Fargeas, les Delannoi, puis dans l'immeuble Sylvie, Nicole, Isabelle, Mme Lachens.

Je me suis couché en titubant vers 23 heures.

Je suis en train de vouer un culte à Edwige où elle va absorber ma mère. Et si Edwige devenait déesse solaire et faisait de Luna son satellite ?

MARDI 13 MAI

Lu dans les *Carnets sauvages* de Betty Mindlin que chez les Surui, à la mort du mari ou de la femme, on brûle tous les biens, objets, outils, la case elle-même. Dois-je cesser de muséifier notre appartement ? Ne dois-je pas y faire entrer le changement qui est à la fois mort et vie ?

Hier, je suis allé avec Flavienne voir J.-F. en réanimation à l'hôpital de Beauvais ; j'étais content de voir qu'il avait les yeux ouverts et hochait la tête en assentiment à mes paroles où je le pressais de se rétablir pour terminer ses mémoires, pour nous retrouver autour d'un verre de vin, etc. Quand je lui ai demandé s'il avait mal, il a négativement hoché la tête. Il a besoin de stimuli,

de copains, hélas ils sont tous morts, sauf moi.

JEUDI 15 MAI

Je reviens sur l'IRM du 1^{er} février. Elle espérait tellement, et sans cesse, à chaque IRM, une diminution de la tumeur, laquelle restait stationnaire, qu'elle avait été beaucoup plus profondément démoralisée que je le pensais. J'avais sous-estimé son découragement à l'idée que la tumeur ne diminuerait jamais, et j'avais sous-estimé l'effet hypertoxique de la reprise intensive du Xeloda.

Herminette l'attend toujours, la cherche toujours. Elle est comme moi, mais moi je *sais*.

Sa dernière sortie, son dernier petit bonheur : les stylos Dupont. Tout cela me replonge dans les larmes.

VENDREDI 16 MAI

Après le dîner avec Charlotte et Maurice, si généreux, si bons, je reviens à temps pour la *Neuvième Symphonie* (dirigée par Abbado) dont le premier mouvement toujours nous transportait. Et soudain l'illumination. Ce thème initial du commencement, qui revient, revient encore et finalement revient clore le mouvement, dans une fin qui est le retour du commencement... c'est le message de ma vérité première. Il faut sans cesse (re)commencer, il faut sans cesse régénérer ; tout ce qui ne se régénère pas dégénère.

Je suis dans une extase imbibée de chagrin ; l'extase transfigure le chagrin tout en le conservant...

Maurice m'invite pour août avec les minettes dans sa propriété avec ses ânes. Et je repense à ton amour pour les ânes.

MERCREDI 21 MAI

Du samedi au lundi soir, travail avec Djénane sur le livre d'entretiens au château de Chaumont, puis dans un Relais & Châteaux près d'Onzain ; beaucoup plus de travail que je ne le pensais.

Dans les jardins fleuris de Chaumont, je pense à son amour des fleurs.

Quand Djénane me demande si ça va mieux, et que je réponds, les larmes me viennent.

Sont-ce les propos de Marta Irving, plus les comprimés de Philippe Brenot qui m'ont enlevé l'obsession rongeuse (mais non l'idée) que j'aurais pu la sauver ? Je dois comprendre qu'elle en ait eu assez de souffrir sans perspective de réduction de la tumeur. Mais je continue à penser que j'aurais dû savoir.

Reçu une publicité de la maison Antonelle, de Beauvais, où elle s'était fournie en août. Comme elle aimait bien s'habiller ! Cela, aujourd'hui, m'émeut aux larmes.

J'ai pu jusqu'à présent tout immobiliser, comme embaumer, mais arrive le temps qui désintègre et disperse.

Qu'elle reste à jamais rayonnante dans mon cœur.

Lundi soir, après dîner, puis pyjama et herbe douce, en écoutant le *Concerto pour violon* de Beethoven sur Mezzo, est-ce que j'étais très angoissé (submergé par tout ce que je devrais faire à échéances de plus en plus rapprochées), j'ai dû fumer trop vite, un malaise m'a soudain envahi et je me suis évanoui. Criquet, affolée, m'a secoué et réveillé... J'avais le vertige, elle m'a conduit au lit.

Elle m'avait apporté les photos d'Edwige qu'elle avait fait agrandir et, ce mardi après-midi, je suis allé chez l'encadreur. Elles seront encadrées la semaine prochaine, et j'en couvrirai les murs.

Ne suis pas dans mon assiette. Demain inventaire des biens de l'appartement par Rémy Le Fur en présence de Zouzou et de la notairesse. Zouzou entend vendre au plus vite la maison d'Hodenc que sa mère voulait lui offrir comme maison de vacances...

JEUDI MATIN 22 MAI

J'ai retrouvé hier soir le stylo-bille Dupont qu'elle croyait avoir perdu : Amita l'a découvert sous un meuble. J'ai pensé à notre dernière sortie pour acheter le même stylo ; j'en suis bouleversé.

VENDREDI 23 MAI

Hier matin, expertise des biens et meubles de l'appartement. La plupart des meubles, tableaux et statuettes viennent de la mère d'Edwige et sont destinés à Zouzou. Zouzou, très précise, désigne ce qui vient de sa grand-mère. Puis redevient très éprouvée quand elle me quitte.

Je me rends compte que je n'ai quasiment rien « en propre » en meubles, tableaux, objets. J'avais tout laissé à Violette quand je l'ai quittée, puis presque tout laissé à Johanne quand nous nous sommes séparés.

Bien que Rémy Le Fur soit très amical, c'est une épreuve que ce froid travail de chiffrage dans cet appartement si plein d'elle.

Je vais rester dans ces murs par fidélité à Edwige bien que je sois prêt à abandonner à Zouzou tout ce qui lui revient. Si ce n'était pas notre « nid », que je conserverai toute ma vie, j'aurais vendu et serais allé de maison en maison, en Toscane, Andalousie, Mexique, Brésil... Soudain je pense : seul ??? J'ai un frisson d'horreur : ce serait le désert...

Sans attachement, je meurs, mais jamais je ne pourrai remplacer, oublier Edwige.

Ce matin, je me lève seulement à 9 heures pour ouvrir à Gloria venue faire le ménage, puis je me recouche, puis me relève, je me sens extrêmement faible ; j'ai soudain l'impression que mon vouloir-vivre est comme à demi anesthésié par ma fatigue... Alors je m'exhorte à ne pas me laisser aller.

Puis j'ai besoin de corriger tout ce qui a été dit sur Edwige dans mon entretien avec Djénane. J'avais commencé hier soir ; cette obsession me fait sortir hors du lit et je termine ce matin. Je me sens mieux.

J'ai modifié ainsi ce que j'avais dit d'Edwige dans l'entretien avec Djénane.

— Khalil Gibran dit que c'est dans la perte que l'on reconnaît toute la profondeur d'un amour. Edwige était mon âme, dans le sens de la citation de Jung : j'étais l'*animus* qui avait trouvé son *anima* en elle. Elle n'a jamais cessé d'être poésie pour moi, dans son visage, ses émotions, ses émerveillements. Elle avait tant souffert, moralement et physiquement dans sa vie, et moi qui ai toujours aimé des femmes porteuses d'une souffrance d'enfance ou de vie, j'étais ému en profondeur par tant d'injustes souffrances et j'étais heureux des joies que je pouvais lui donner. Elle était toujours apte à la joie. Elle était non domestiquée sous des apparences de dame. Elle était harmonie dans son beau visage, son corps parfait, ses gestes. Elle avait l'amour des oiseaux, des chats, des chiens, des beaux objets, de toutes beautés. Avec le temps était venu non pas l'habitude, mais l'enracinement l'un dans l'autre. Mille petits fils tissés nous entrelaçaient. Quand j'étais en voyage, je lui téléphonais à l'arrivée, à l'hôtel, avant et après la conférence, au dîner. Elle veillait sans cesse sur moi et me procurait tout ce qui me serait utile ou me ferait plaisir, et dans ce sens elle était devenue pour moi, l'orphelin inconsolé, ma « petite maman », comme elle disait. Et comme non seulement elle avait la candeur et les petites ruses d'enfant, mais, dans les dernières années, était constamment soignée par moi qui lui préparais cachets, comprimés, médicaments, elle était devenue en même temps ma petite fille. De toute façon, nous étions l'un et l'autre demeurés très enfants, en partie bloqués dans l'enfance par la tragédie vécue dans le jeune âge. Nous nous

entendions et comprenions profondément à ce niveau. Ainsi, tout en étant mon âme, mon amour, elle était ma petite fille et ma petite maman. Tout ce qui fut secondaire, amourettes, moments d'humeur, s'est évanoui dans la reconnaissance de l'adoration que je lui voue.

Depuis hier ou avant-hier, j'ai remarqué que mon réveil, qui s'était arrêté depuis qu'Edwige est morte, s'est remis à marcher, et à l'heure, ce qui m'étonne.

Sorti pour aller déposer ma déclaration d'impôts au centre *ad hoc* (en grève) ; je la glisse dans la boîte à lettres ; Nicole m'accompagnait, elle m'a aussi accompagné au marché des Enfants-Rouges où j'ai fait mon premier retour (j'y étais déjà entré mais au début du marché, chez le Libanais, là j'ai pénétré jusque chez le bio). Je ne pouvais retourner au marché après février, parce que ce que j'acquerrais, c'était en fonction d'elle, de ce qui lui plaisait, de ce qu'elle aimait. Je pense à tout ce que j'achetais pour elle et que je n'achèterai plus : framboises, fraises, soles, bars de ligne, poulet de Bresse.

Trop fatigué pour partir au colloque de Malagar.

SAMEDI 24 MAI

Réveil très difficile comme hier, faiblesse, morosité.

Est-ce un début de dépression ? Phoné SOS à Malarewicz qui viendra lundi soir, et à Florent qui me traitera lundi après-midi.

Je suis seul à déjeuner et après-midi. J'ai besoin de cette solitude, et pourtant elle m'attriste...

Criquet a pris des vêtements d'Edwige pour les porter, je suis content. Elle conserve Edwige en elle. Elle a proposé de partager l'appartement. Je crois que c'est bon pour elle et pour moi. Son amour pour Edwige me fait du bien.

Très déprimé dans la journée, mal dans ma peau, je m'endors vers 17 heures. Réveillé par un coup de sonnette : journaliste italienne pour entretien. Parler me réveille un peu, puis je me retrouve désespéré, très faible. Toutefois, au resto avec Edwy et Nicole, je m'anime, d'abord pour raconter en larmoyant tout ce qui me tourmente, le mois de février, ma culpabilité, puis mon évanouissement. On parle politique, je m'anime de plus en plus ; ils ne peuvent croire que je sois déprimé, et, à ce moment, je ne le suis pas. Je mange correctement du tartare de saumon et du tartare de bœuf, me disant qu'il me faut des protéines, je bois avec plaisir le côtes-de-blaye et en redemande. Ève vient me chercher au resto et nous rentrons. Elle se couche

sur le lit de camp, j'écoute sur Mezzo le concert de l'Opéra de Vienne, puis me couche. N'arrive pas à dormir et prends un Stilnox.

DIMANCHE 25 MAI

Ce matin encore me lève difficilement, puis me recouche.

Demain, je vois Florent qui me magnétisera.

Je verrai cet après-midi Marta Irving dont la présence m'a fait du bien. C'est elle qui m'a dit les paroles apaisantes, quand j'étais rongé il y a quinze jours. Je lui ai montré les photos d'Edwige ; nous sympathisons en profondeur.

Parfois, je revois son visage à différents moments de notre vie commune et cela m'émeut aux larmes.

Promenade dans le quartier avec Marta Irving pour lui montrer l'hôtel de Sully ; passant rue de Birague, je lui propose de nous arrêter dans le petit café que nous avons aimé Edwige et moi ; le patron me sourit et j'ai comme de la gêne, voire du remords, à être revenu sans elle dans ce lieu qui soudain m'a semblé profané.

LUNDI 26 MAI

Stilnox pour dormir hier soir. Lever toujours très difficile.

Catherine le matin : je peux à peine voir le courrier.

Puis le dentiste Kirsch qui, me voyant faible et épuisé, ne m'arrache pas la dent comme prévu.

Puis je vais chez Florent. Émotion d'entrer dans son cabinet où je conduisais Edwige. Je lui raconte, en larmes, le mois de février, les dernières journées, dont ce mardi où, à 5 heures du matin, elle s'est écriée « j'ai faim, j'ai soif » après qu'il était venu la traiter la veille.

Entre-temps la pharmacienne Mme A. m'a dit que c'était le Stilnox qui me débilitait au lendemain de chaque prise ; diagnostic confirmé par Sylvie Braun qui a pris du Stilnox avec mêmes mauvais effets. Je décide d'abandonner et de revenir à ma petite herbe.

MARDI 27 MAI

Lever à 7 heures du mat' pour taxi Roissy. Pas trop mal foutu, et conclus que l'arrêt du Stilnox en est la cause.

Sergio m'attend à l'aéroport de Bologne ; dans la voiture qui nous conduit à Parme nous avons tous deux parlé en pleurant, moi d'Edwige, lui de Rossana, morte il y a plus de dix ans d'un cancer. Nous avons vécu les mêmes espoirs, les mêmes désespoirs...

La conf se passe très bien : chalume, grande compréhension. Pendant le dîner de qualité, je me sens mal et l'on me raccompagne, vacillant, à l'hôtel avant la fin du repas.

MERCREDI 28 MAI

Très vaseux, fatigué, je suis resté au lit jusqu'à l'heure de la conf. Je m'en suis extirpé (*the show must go on*) après avoir téléphoné à Florent qui m'a promis de m'envoyer des énergies. À Bologne, je parle dans l'*aula magna*, « possédé » comme toujours. Douze cents assistants, chalume encore. Mais j'ai fait annuler le dîner. Simple apéritif dans un bistrot puis on me ramène à l'hôtel où je me couche tôt, termine un polar XVIII^e siècle (commissaire Le Floch), puis m'endors très difficilement.

J'avais découvert à Bologne un joli bracelet à deux têtes que j'avais offert à Edwige ; nous aimions l'un et l'autre ce bracelet ; je vais essayer de le retrouver dans l'appartement pour le garder. Nous avons eu un ou deux beaux séjours à Bologne avec Bellazi que nous surnommions « c'est magnifique » tellement il usait de cette expression.

JEUDI 29 MAI

Encore réveil à 7 heures du matin. Somnole dans l'avion, rentre dans l'appartement, accueilli par les minettes. Après mon déjeuner spartiate, Bernard Allien vient me voir, m'apportant du pata negra et des douceurs espagnoles ; très affectueux, il est prêt à m'aider si j'ai des problèmes de fric (ce qui risque de se passer pour les frais de succession).

Jean Tellez vient m'apporter son aide précieuse et toujours capitale dans les moments les plus difficiles.

Criquet : on dîne pata negra et boulgour maison avec ail frais.

VENDREDI 30 MAI

J'ai trouvé ce matin un paquet de Marlboro que le petit écureuil avait planqué ; il y avait plein de paquets de cigarettes cachés ici et là. J'en suis tout attendri. Comme elle était mignonne !

Je pense soudain que si j'étais très mal à Bologne le 28 mai et épuisé au matin du 29, c'est que j'ai revécu dans mon corps l'anniversaire de la mort d'Edwige qui s'est endormie le 28 et est morte le 29 au matin.

SAMEDI 31 MAI

Hier soir, au dîner avec Brigitte et Claude, je raconte le mois de février et tout ce qui m'a tourmenté à partir du 29 mars ; je peux le raconter sans larmes ; quelques-unes seulement, discrètes, quand je rappelle son visage grave aux yeux embués.

J'ai vu J.-F. La dernière fois, il était gai, joyeux de me voir ; là, il est atone, il me regarde, je lui redis que je l'attends, qu'il faut qu'il termine ses mémoires ; il approuve vaguement, mécaniquement. Il n'a plus de vouloir-vivre. En sortant, Flavienne me confirme qu'il dit qu'il va mourir, qu'il veut partir... Il ne souffre pas, mais il n'a plus d'espoir. Comment le lui rendre ? Flavienne va demain lui lire le début de ses mémoires ; puis je lui demande de lui dire que je l'aiderai à faire sa conclusion ; elle vit depuis trois mois maintenant une situation affreuse : il est à la fois vivant et mort. L'espoir est aujourd'hui réduit au minimum ; à l'hôpital, ils disent que, faute de réaction de sa part, il est perdu.

Les photos agrandies et encadrées d'Edwige sont installées, je les trouve maintenant trop petites, je fais faire un plus grand agrandissement d'autres clichés.

J'ai, du coup, mis au mur mon père et ma mère.

J'ai appris la mort de Pierre Fougeyrollas. Encore un vieux compagnon qui s'en va ; on a été très liés, longtemps, puis ça s'est distendu, mais il était resté lié avec Violette, périgourdine comme lui, et avec mes filles. Claudine me demande de parler à sa crémation mercredi au Père-Lachaise.

Je ne sais si c'est par réaction à tout mon environnement funèbre que je mange goulûment la panzanella que j'ai faite de mes mains.

Ensuite, pyjama ; je vais fumer à petites pipées mon herbe douce devant la *Symphonie n° 8* de Dvořák qui passe sur Mezzo, direction Zubin Mehta. Il y a longtemps que je ne l'ai entendue, je retrouve avec jouissance tous ses thèmes aimés.

Et Edwige me vient à l'âme.

Je pense à son enfance en écoutant cette symphonie. Je pense aussi à son meuble aux trésors, où elle rangeait bijoux, souvenirs, que sais-je. Je n'ai pas encore osé l'explorer, je vais donner les bijoux à Zouzou, ne garder que le bracelet que je lui avais offert à Bologne.

Et je repense à février. Ce février, maintenant je le vois surtout, non plus sous l'angle du regret lancinant de n'avoir rien su et de n'avoir pu intervenir (ce regret demeure, mais il passe à l'arrière-plan), mais sous l'angle de l'admiration pour sa sagesse, son stoïcisme, son héroïsme, elle, si fragile, qui a tout préparé pour son départ et qui a voulu me préserver jusqu'à la fin.

Elle a été sublime et, en ce février, elle a accompli son amour de façon suprême ; cela fait culminer mon amour en admiration, reconnaissance et douleur.

La symphonie se termine, toute sa beauté est passée en Edwige, et toute la beauté d'Edwige est passée en elle. Je suis reconnaissant à la musique et vais me coucher.

DIMANCHE 1^{er} JUIN

Tajjedine téléphone de Rome. Je lui parle d'Edwige, du mois de février, et termine en larmoyant.

Je quitte le téléphone ; les deux minettes m'attendent pour leur dîner, je leur dis : « On y va, mes orphelines, on y va ! » et j'éclate en sanglots.

LUNDI 2 JUIN

Ce soir deux grandes émotions :

1. Le film d'un Indien d'Amazonie *Quand j'ai rencontré l'homme blanc*, fait en coopération avec la réalisatrice Correa, vrai microcosme de tout ce qui concerne les peuples amazoniens. Depuis les années 1960, la cause de ces peuples est, pour moi, sacrée. J'étais avec Jean Tellez et Véro, eux aussi très émus.

2. Puis au retour je tombe sur *Madame Butterfly*, déjà commencée, malheureusement après l'air sublime où il y a une telle attente, un tel espoir, une telle illusion. Chaque fois que je l'entendais, me revenait l'attente de ma mère morte, et maintenant c'est l'attente sans espoir d'Edwige. Comment ne pas sangloter ? J'entends quand même cet air, plus tard, dans un documentaire sur Puccini. Est-ce parce que je suis bouleversé que je n'arrive pas à dormir, en dépit de l'herbe, et que je prends un petit comprimé ?

MARDI 3 JUIN

Sommeil après 1 h 30 et lever à 10 heures. J'apprends la mort de François Fejtö... et vacille sous le coup.

Hier, j'ai regardé ses photos encadrées dans l'entrée, la salle à manger, le couloir. Je pense : « Qu'elle est belle ! » Je réfléchis : pour moi, c'est la plus belle femme que j'aie vue.

Avec Amita, on a fait des petits rangements dans la salle de bains où l'on sort ses affaires de soins de peau, ses produits de beauté pour les donner à Zouzou ou à une de mes filles. Je commence à avoir envie de faire quelques petites modifications dans l'appartement.

Le matin je me suis senti mieux : je me suis levé sans trop de difficultés à 8 h 30, en dépit du coucher tardif après écoute/vision de *Lohengrin* sur Mezzo, avec Irène et Gilles.

MERCREDI 4 JUIN

Elle était très jalouse, mais pas par possessivité, comme une enfant, de peur d'être abandonnée, de peur que je sois séduit par une autre...

Retour du Père-Lachaise où j'ai dit mon adieu à Pierre Fougeyrollas.

J'ai encore ma « mission », je veux vivre.

Vers 17 heures, Flavienne me téléphone : J.-F. est mort d'épuisement à 16 heures.

Coup de massue, j'arrête de travailler et me lève, hagard.

Je donne leurs croquettes aux minettes puis je vais dîner chez Michèle et Jean Daniel. Il y a Flo et Manu. Cordialité, chaleur, je bois champagne et grand médoc, je plaisante, etc. Moment d'interruption du chagrin. À nouveau, discontinuités de la vie.

JEUDI 5 JUIN

Pensées en regardant/écoutant Mezzo hier soir, les belles musiques métisses du Mali et autre pays d'Afrique.

Quelle belle floraison de musiques africaines... Les beaux côtés de la mondialisation culturelle.

Soudain, je pense fortement : j'aurais pu la sauver ! Sauver, je pense à ma fidélité ; j'ai eu des attractions, des emmourachements, mais elle a toujours été source de poésie pour moi, l'ai profondément et intensément aimée.

Une journaliste italienne m'a pourchassé de messages sur mon phone pour que je lui parle d'Alberoni, serait-il mort lui aussi ?

Son idée profonde : *status nascendi* ; les choses sont belles à l'état naissant ; sauver, maintenir l'état naissant, c'est ça que j'ai gardé avec Edwige.

La cigarette, je lui avais dit que l'arrêt de fumer était une condition pour notre mariage...

VENDREDI 6 JUIN

Levé trop tôt, mais pour être prêt pour le départ du Bissière qu'emporte Zouzou. Zouzou amaigrie, malade de la thyroïde. De façon profondément tragique, elle subit la mort d'Edwige.

Je suis au lit l'après-midi : je ressens le choc violent des morts successives, en trois jours, de Pierre Fougeyrollas, François Fejtö, Jacques-Francis Rolland. Edwige est là, presque vivante, dans une sorte de présence de « double » ou d'âme.

J'ai la force de me lever pour aller chez le dentiste qui renonce encore à m'arracher la dent. Je fais dîner les minettes et me sentant moins mal (après jus de citron et tisane brésilienne), je vais au dîner de Véro où je retrouve András Bíró et les Lefort. On parle en s'engueulant comme au bon vieux temps. Je les quitte vers 22 h 30 pour me coucher tôt, devant me lever encore tôt, demain matin, pour aller à Hodenc où un commissaire-priseur choisi par Zouzou doit faire l'expertise des biens.

Je rentre. Sur Mezzo, *La Jeune Fille et la Mort*. Cela m'empêche de me coucher. Nous l'aimions tant ce quatuor !

Beethoven prend la souffrance à bras-le-corps, d'une étreinte puissante, pour aller chercher la Joie. Schubert, lui, exprime sa souffrance avec une humilité et une candeur infinies ; il atteint une sublimité où l'expression du malheur nous octroie le bonheur de sa musique sans pour autant atténuer ce malheur.

Moment merveilleux, avec mon herbe.

Ce matin, à Hodenc, je ne peux m'empêcher de sangloter en entrant dans « sa » maison, comme si toute son absence s'engouffrait en moi et me vidait. Puis calme.

Elle avait mis tant d'amour à la meubler. Elle s'était tellement fatiguée à chercher frigidaire, four, tout ce qu'il fallait pour en faire un « nid », qu'elle s'était affaiblie, que la maladie pulmonaire l'avait à nouveau prise et qu'il avait alors fallu l'hospitaliser. Moi, je crois que c'était de février à juin, j'y restais trois jours par semaine pour rédiger *L'Éthique*, et elle s'épuisait à faire ses courses pendant que je n'étais pas à Paris...

Déjeune avec Flavienne ; nous parlons d'Edwige et de J.-F., nos deux morts.

SAMEDI 7 JUIN

J'ai retrouvé je ne sais comment un petit billet qu'elle avait écrit d'une écriture tremblée. C'était pour sa dernière sortie où elle n'avait pas eu la force de s'habiller et avait mis sa doudoune sur sa robe de chambre pour acheter le stylo Dupont identique à celui qu'elle croyait avoir perdu (que j'ai retrouvé), et, pour la première fois, je vois écrit, d'une écriture tremblée, le nom du magasin de stylo : « Dupré, 151 rue du Fbg-St-Honoré. » Elle avait dû chercher l'adresse dans l'annuaire.

À nouveau devant Mezzo, le soir. *Septième Symphonie* de Beethoven dirigée par Simon Rattle. Le début du premier mouvement fait partie de ces quelques débuts de Beethoven qui me transportent presque à l'extase. Rattle transmet par les expressions de son visage les indications aux musiciens et n'utilise ses bras et mains que pour les moments nerveux. Son beau visage reflète toutes les émotions qui jaillissent sur lui.

Je suis dans un doux enchantement avec mon herbe, tout en pensant que j'aurais tant aimé qu'on soit ensemble à écouter cette musique.

DIMANCHE 8 JUIN

Ce matin pendant que je suis à la toilette, un peu abruti (insomnie de 3 à 5 heures du mat') j'entends sur Nostalgie *Le monde est stone*, chanté par Fabienne Thibeault qu'elle aimait tant.

Puis, de son ordinateur, avec Criquet, nous transférons ses mails perso dans mon ordinateur. Lettres touchantes à Nathalie, à Nadine.

Larmes, larmes.

LUNDI 9 JUIN

Je pense : Quand tu venais avec B. tu étais muette, toujours ailleurs, absente, perdue dans des pensées ? Souvenirs ? Rêveries. Je te regardais souvent...

Être étrange, merveilleux...

Sais-tu que la pauvre Minette, qui a compris que tu n'es pas dans la chambre, t'attend ? Elle a envie d'aller sur le palier chaque fois que la porte s'ouvre. Elle pense que tu es de l'autre côté de la porte. Une fois sur le palier, elle est ahurie, ne sait quoi faire, et obéit à mon ordre de rentrer. Elle te pense comme je te pense.

Le frère de Catherine Bourdet me conduit au crématorium de Méru... Je dis mon au revoir à J.-F. Flavienne, désormais très proche.

Puis cérémonie en hommage à Fejtő à l'Institut hongrois.

Ce soir, je rate *La Jeune Fille et la Mort* pour pouvoir écrire ces notes et je retourne devant Mezzo. Je tombe sur la *Neuvième* de Beethoven, une ancienne exécution par Otto Klemperer, magnifique. Le long frémissement imperceptible au début me semble capital alors que beaucoup de chefs l'escamotent. Je le trouve chez Klemperer. Puis quelle énergie titanesque qui nous fait naître en faisant naître le monde !

Le message : toujours naître, toujours renaître.

Luna n'est plus seule, il y a ma déesse Soleil.

MARDI 17 JUIN

Parti pour Santiago du Chili mardi dernier 10 juin.

C'est à Santiago que je l'ai vue pour la première fois, à mon arrivée, en juin 1961, dans la maison de Lucien. Puis on s'est rencontrés à plusieurs reprises, mais il a fallu dix-huit ans pour qu'on se trouve.

Belle semaine de rencontres et d'amitiés.

Chez Palacios, aux Cascadas, coin perdu dans le Sud-Chili, au matin, au moment de prendre le petit déjeuner, la femme de Palacios me dit que le téléphone a sonné pendant que je dormais. Je lui dis – et les larmes me viennent – que je n'attends plus rien le matin, alors que chaque matin, quand

j'étais loin, j'attendais qu'elle se réveille et mon angoisse était chaque matin renouvelée ; plus d'angoisse mais désolation. Je parle d'Edwige à mes amis, je parle du mois de février, de notre relation, et les larmes, les larmes encore.

La lune est au-dessus du volcan Osorno tout blanc. Edwige est là comme une déesse.

Un souvenir des premiers temps me revient : elle m'attend à l'arrivée d'Orly, elle saute de joie, je suis tout heureux, et soudain je vois sa main toute bandée, parce que Justin l'a mordue.

Rentré du Chili : le buisson de fleurs exotiques qu'elle soignait tant a fleuri.

JEUDI 19 JUIN

Où es-tu, où es-tu ? Encore un espoir que ton âme existe quelque part ?

DIMANCHE 22 JUIN

Me suis étendu pour la première fois sur notre lit afin de regarder Russie-Pays-Bas.

LUNDI 23 JUIN

Quel crève-cœur, Herminette veut sortir de l'appartement pour chercher Edwige, elle l'attend dès qu'on sonne, elle va vérifier dans notre chambre si elle n'est pas là.

Et moi...

SAMEDI 28 JUIN

Retour de Carcassonne épuisé à 15 heures ; il faut que j'arrive avant 16 h 30 à l'atelier Carlier pour prendre le cadre avec la photo agrandie d'Edwige, et celui avec la photo de Véronique. Je prends un taxi mais impossible d'arriver à la Bastille *because* Gay Pride. Je fais à pied une partie du boulevard, puis prends le métro à Bastille et arrive à temps pour les cadres.

Je l'ai si souvent sauvée de la mort que je ne puis accepter de n'avoir pu le faire en février. Voilà un point crucial ou plutôt crucifiant.

J'ai eu tellement d'espoir quand le mardi au petit matin, à 5 heures, elle s'est réveillée en disant : « J'ai faim, j'ai soif. »

DIMANCHE 29 JUIN

Hier et surtout aujourd'hui, très faible, ne tenant pas sur mes jambes, je suis resté au lit toute la journée, avec des moments de sommeil ; je pense que comme les autres 29 du mois, c'est l'anniversaire de la mort d'Edwige qui m'abat ainsi.

Le voyage d'après-demain me perturbe aussi. Coïncidence, anniversaire-mort-voyage (partir, c'est mourir un peu).

Edwige, née en 1932, a vingt-neuf ans quand je la rencontre pour la première fois à Santiago du Chili ; elle a quarante-six ans quand nous nous unissons en 1978 à Ménerbes.

Une part énorme de sa vie m'est inconnue ou ce que je sais ne concerne que des événements la plupart tragiques.

Parfois me revient la stupeur de ne pas la trouver chez nous.

LUNDI 30 JUIN

Au restaurant Joe Allen, invité par Tom Bishop avec Helen et les Contat : je vois au loin au bar l'écran de TV avec la finale de rugby Clermont-Ferrand-Toulouse ; je vais de temps à autre au bar, où regardent trois jeunes gens, je leur demande de me faire signe quand un essai chauffe, et à la mi-temps on lève la table et je vais au métro ; un jeune homme au visage ouvert, terriblement sympathique, me rejoint avant que je descende les escaliers d'Étienne-Marcel et me dit avec beaucoup de simplicité l'importance qu'ont pour lui mes livres, puis me quitte aussitôt discret, avant que j'aie le temps de songer à lui demander un moyen de le joindre.

Ce cœur si aimant.

Elle a aimé sa mère en dépit de tant de souffrances subies.

Elle a aimé sa fille en dépit de tant de malentendus cruels.

Elle m'a aimé vraiment, l'ampleur de son amour me comblait, c'est son

exclusivisme qui parfois m'étouffait.

Demain, je pars pour Rio, ne pouvant imaginer passer mon anniversaire ici. Comme son anniversaire est le 3 juillet et le mien le 8 on avait décidé avec Marta Irving de fêter ensemble nos anniversaires.

Pour le précédent anniversaire, Edwige avait voulu faire une belle réception avec plein d'amis, un grand buffet de traiteur ; elle était très fatiguée, très douloureuse, toujours assise, se réfugiant parfois dans notre chambre puis revenant s'asseoir parmi les invités. J'ai une photo d'elle faite par Cécile ; son visage est bouffi, mais peu de semaines après ce fut la résurrection à Hodenc, mais je n'en ai pas de photos. Ah si ! Elle est présente dans une séquence du film de Jeanne Mascolo tournée là-bas.

Et je pense soudain que j'aurais dû photographier son visage penché, dénué de souffrance, au petit matin de sa mort ; et aussi la photographier, toute parée dans le cercueil, avec son collier de perles et ses boucles d'oreilles.

er -10 JUILLET

Rio. Deux fois, j'ai vu le petit oiseau coquet que j'avais rencontré au Pantanal. La première fois sur une plage de Rio, il marchait latéralement à moi, avec ses petits pas élégants, je le regardais, et il s'est finalement envolé. La seconde fois il était sur l'herbe, près d'un chemin montant le long d'une baie, il était à nouveau tout proche, sautillant parce qu'il y avait de l'herbe, me laissant le regarder, puis soudain s'envolant. Je suis bouleversé, je ne peux m'empêcher de penser que c'est elle... A-t-elle été contente ou mécontente que j'étais avec mon amie Marta ??

Qui pourrais-je consulter pour m'éclairer sur l'oiseau... Était-ce le même que celui du Pantanal ou un autre ??

Présence affectueuse de Marta. En fait il y a eu quatre anniversaires, le sien avec ses parents, l'anniversaire commun organisé par le président du SESC, l'anniversaire organisé par Candido Mendès, l'anniversaire au campus SESC avec les vœux et cadeaux des élèves.

Edwige m'est revenue moins souvent mais très profond.

DIMANCHE 13 JUILLET

Paris. Hier, le docteur Patrick : il veut séparer nos corps, qui, dit-il, ont fusionné, mais nul ne pourra séparer nos âmes.

LUNDI 14 JUILLET

Journée de travail forcé pour corriger mes propos dans le livre *Mon chemin*. Cette période d'entretiens, commencée en janvier, a coïncidé avec les mois tragiques, et je parlais sans préparation, sans plan, de façon débraillée. Tout est à revoir. Je suis assis à la table de la salle à manger, et quand je lève les yeux, je la regarde sur la photo en face de moi, où elle est sur fond de neige, comme prête à questionner ou répondre à une demande.

Ce soir en écoutant/regardant la cantate *Alexandre Nevski*, sur Mezzo, tout en fumant ma petite herbe, moment de calme et de paix, je la regarde, je sens qu'elle me regarde, elle est lèvres entrouvertes sur le point de parler, de me poser une question. Je lui dis presque en criant :

Je ne t'ai jamais quittée.

Je ne te quitterai jamais...

Comme je voudrais qu'elle puisse m'entendre.

MERCREDI 15 JUILLET

À nouveau le soir en pyjama devant Mezzo, avec la petite cigarette, face au portrait d'Edwige qui me regarde et que je regarde... Moments apaisés, puis lit.

Le livre de Rizzolatti, *Les Neurones miroirs*, vient de paraître en français ; important sur la relation mimétique avec autrui (l'intériorisation du geste d'autrui).

Ce soir devant Mezzo, *Neuvième Symphonie* de Chosta. Je te regarde sur ta photo qui me fait face (je l'ai bien placée) et qui me regarde. Je t'ai dit « je t'aime je t'aime ».

JEUDI 16 JUILLET

Noté hier soir : j'ai oublié la seconde Edwige, le rayonnement de la première l'a effacée.

SAMEDI 18 JUILLET

En écoutant José Van Dam chanter Schumann, j'ai vu, te regardant, que tu t'inquiétais pour moi.

C'est vrai, je lutte contre la démoralisation, mille petites emmerdes me perturbent, et aussi la nécessité de remettre le manuscrit à la fin du mois.

La fatigue ne me quitte pas.

Mais je vais surmonter, mon cœur.

Je t'ai pensée très profond à plusieurs reprises hier, et quand j'ai offert une de tes photos à Jean-Luc, les larmes me sont revenues.

Faut-il, comme me le demande Ève, que j'allume une bougie tous les matins, brûle de l'encens et te demande de monter vers la lumière ? Je vais le faire...

Je repense au petit oiseau coquet.

DIMANCHE 19 JUILLET

J'ai maigri : 65 kilos au lieu de 70. Je n'ai pas d'appétit, je suis fatigué. Est-ce aussi un cancer ?

Je n'ai pas fait ce matin la cérémonie à la bougie et encens. Mais j'ai peur, si je ne le fais pas, qu'elle soit tourmentée (je ne le crois pas, tout en y croyant).

MARDI 21 JUILLET

J'ai fait hier et ce matin la cérémonie...

Les relevés de la notairesse m'ont révélé qu'elle avait 4 000 euros sur un compte et à peu près la même somme sur un autre ; quel délicieux petit écreuil...

Elle faisait comme ma petite yorkshire Mélisande des petites cachettes où elle dissimulait ce qu'elle voulait garder en secret, puis elle oubliait ce qu'elle avait caché ou bien où elle avait caché ce qu'elle cherchait.

JEUDI 24 JUILLET

Ce matin, je pense soudain à la dernière sortie d'Edwige pour le stylo Dupont et je suis plein de larmes.

VENDREDI 25 JUILLET

Ce soir, chez Maïté, j'ai évoqué Edwige. Je voudrais pouvoir nommer cette zone si profonde, si fidèle de mon être, où elle se trouve.

DIMANCHE 27 JUILLET

Je travaille à mon livre d'entretiens sur la table de la salle à manger face au portrait d'Edwige. Parfois, il me semble qu'elle va parler, parfois qu'elle écoute. Et le soir, en fumant, je lui parle.

Elle est presque vivante sur sa photo, il manque l'étincelle pour qu'elle s'anime.

S'il n'y avait pas l'herbe, je ne pourrais trouver le sommeil.

J'ai été bouffé par la recomposition et la réécriture du livre d'entretiens.

Encore mal foutu, il fallait que je reste travailler ce soir plutôt que d'aller à la fête de Marine, qui me tentait bien. J'ai pu revoir un chapitre.

En la regardant face à moi : « Ma reine, que tu es belle ! »

Minette l'attend toujours, chaque fois que s'ouvre la porte de l'appartement, et voudrait aller la chercher sur le palier.

Edwige avait disposé un peu partout dans chaque pièce de l'appartement, une résidence secondaire pour chatte, *cat palace* (qu'elles ont après grand usage déserté), couffins, coussinets bien bordés, nichettes. Quelle tendresse

pour ces demoiselles.

Sa perte m'a fait retrouver Irène et Véro, ce qui ne l'atténue en rien.

La fille de Gloria m'a dit que son grand-père, atteint d'un cancer au poumon était condamné à mourir dans les six mois par la médecine. Il a pris de l'*uña de gato* et il a duré six ans, sortant se promener jusqu'à son dernier jour. Moi j'avais demandé et obtenu du Pérou deux bouteilles d'*uña de gato* ; je forçais Edwige, qui n'y croyait pas, à en prendre. Les bouteilles épuisées, je n'ai pas renouvelé... Je suis presque certain que cela aurait mieux valu que le si toxique traitement qu'elle subissait...

On me dit « vous avez tout fait, même fait venir un chaman du Mexique ».

Ce n'est pas le « tout » qui est ici important, c'est le « bien » du « bien fait ». J'aurais dû m'acharner à trouver le guérisseur ou le traitement qu'il fallait.

LUNDI SOIR 28 JUILLET

Quelle vie sur cette photo en face de moi ! Ce soir j'écoute la *Huitième Symphonie* de Chosta, inouïe, terrible, où toute la tragédie de la Guerre mondiale investit ma tragédie à moi, l'intègre dans un malheur immense qui, tout en restant malheur, fait du bien par la vertu de la musique.

Je vais aller rejoindre le lit où nous avons passé la dernière nuit côte à côte, moi te touchant souvent, et, à 8 heures du matin, rencontrant ta main devenue froide.

MERCREDI 30 JUILLET

J'avais très peur de ne pas pouvoir m'endormir le soir du 28, je revoyais ta dernière nuit ; je suis resté seul, Criquet devait venir mais n'est pas venue. J'ai supporté l'anniversaire fatal mieux que j'aurais cru.

Hier soir, invité par Nemoto au restaurant japonais de la rue Bayard. Sa femme est comme toujours muette quand les hommes parlent. J'ai été une fois dans ce restaurant avec Edwige. J'évoque à Nemoto le dernier mois d'Edwige et les larmes me viennent à nouveau. Je ne suis pas un samouraï.

Elle riait follement dans l'eau. Quelle aptitude à la joie, quelle fatalité du malheur !

Et le premier bain de baignoire pris ensemble au grand hôtel japonais du quai de Seine, elle me lâche : « Savonne-moi comme faisait mon père. » Confiance unique sur son père. Elle a gardé caché son sentiment pour son père. Et moi, pendant des années, j'ai gardé secret mon amour pour ma mère ; mais après je l'ai dit, exprimé, je dirais même clamé. Elle jusqu'au dernier mois où je la priais de mettre en évidence la photo de son père qu'elle avait sortie de ses fouilles, je lui vantais les qualités de ce père, elle silence.

Larmes.

Le tapuscrit de *Mon chemin* a définitivement été remis à l'éditeur aujourd'hui midi.

JEUDI 31 JUILLET

Je parle à Brigitte, je lui demande si elle croit à une vie après la mort. Elle me dit que les morts ne meurent pas tout à fait, qu'il subsiste une individualité floue, intégrée dans une gigantesque énergie cosmique.

Elle a toujours le propos apaisant.

VENDREDI 1^{er} AOÛT

Elle est si vivante dans sa photo.

J'aime écrire avec son Dupont qu'elle croyait disparu.

En allant l'autre jour au restaurant japonais de la rue Bayard, je suis passé avenue Montaigne devant le magasin Dupont et les larmes me sont montées.

Ce qui me revient de plus bouleversant : le visage grave plein de larmes, le Dupont, ses rires enfantins dans l'eau, ses derniers mots à l'hôpital aux infirmières : « gentil ». Et cela sans cesse.

Ce soir, sur Mezzo, pendant le concert de rock paroxystique, je la regarde. Elle me regarde étonnée de me voir :

« Mais oui, c'est moi mon cœur. »

Elle est de plus en plus vivante.

SAMEDI 2 AOÛT

J'avais noté :

Ma petite fille
Ma fée
Mon âme
Ma petite maman

Dîner avec Irène, Véro, Michel, Gilles.
Je n'ai pas été père, mais elles sont filles.

DIMANCHE 3 AOÛT

Edwige
Ewig
*Ewigkeit*²

Hier j'ai regardé soudain sa photo.
Si douée, plus que modeste, ne croyant pas en elle.
Quelque chose en elle a été brisé par sa mère.
Quelque chose d'autre en est né.

Concerto de violon de Beethoven, alternance de tendresse et d'énergie.

Soir. Arrivée à Hodenc avec les minettes.

Je suis effondré. Ce n'est pas seulement la tristesse de me retrouver dans cette maison aménagée avec tant d'amour et après tant de recherches, qu'elle a voulu agencer au mieux pour nous deux, et dont elle a si peu joui ; c'est de considérer que tous ces meubles, lampadaires, objets, bibelots qu'elle a disposés, tout cela, sitôt réuni, va être dispersé.

Une maison, comme un être vivant, connaît une première mort d'immobilité, puis la seconde la vraie, la décomposition et la dispersion...

Je rêve à des moyens d'éviter cette dispersion. Criquet pourrait peut-être l'acheter ? J'en doute. Je pourrais louer quelque part une petite maison ou un appartement et y disposer mobilier et objets ? Je vais demander pour la Toscane aux amis italiens, pour l'Andalousie à Bernard et pour Barcelone à Maurice.

LUNDI 4 AOÛT

Heureusement (ou malheureusement) qu'Herminette n'a pas compris qu'Edwige était morte. Elle continue à l'attendre, elle vit de cette attente. Je me dis que j'ai survécu parce que la part la plus profonde de moi-même attendait ma mère, malgré la conscience qu'elle ne reviendrait pas.

Soir. Elle n'aimait pas me voir en négligé, en blouson, elle me voulait en beau monsieur, et moi j'aurais dû la satisfaire, et négligent je suis resté en négligé.

Écouté la *Première Symphonie* de Schumann.

Ma photo me manque, je la ramènerai mercredi de Paris.

Mme Lachens : pour elle la perte d'Edwige est immense.

VENDREDI 8 AOÛT

À Hodenc, je reconstitue le rite de Paris : moi attablé regardant sa photo, écoutant musique, fumant l'herbe : grande paix, plein d'idées, de souvenirs me viennent.

Et je la regarde : elle va me parler.

Revu sur ordinateur *Chronique d'un été* avec les trois collaborateurs. J'étais inconscient des dangers que je pouvais faire courir à autrui. Et aussi que ce film aiderait certains à trouver une autre vie (Marcelline, Angelo).

SAMEDI 9 AOÛT

Son héroïsme de février. Pas une plainte.

Mon inconscience : poussée de remords.

Toutes ses attentions pour moi, le tatami pour la gymnastique, les eaux de toilette, tant de petites choses et le beau bureau d'Hodenc, elle était cadeaux (et elle adorait les cadeaux : à chaque voyage je lui ramenaï bibelot ou autre qui pourrait lui plaire).

Mon amour pour elle a crû sans cesse.

DIMANCHE 10 AOÛT

Rêve du petit matin. Je suis avec Edwige (dans aucun de mes rêves elle n'est morte) et je pense : « Si je meurs, que va-t-elle devenir ? Qui va l'aider ? » J'essaie de voir qui, je ne trouve personne, je suis de plus en plus désolé, rongé, me réveille en larmes et soudain m'envahit l'autre chagrin, celui de moi vivant alors qu'elle est morte, et ce dernier chagrin, loin d'annuler le premier, s'y ajoute. Je suis en larmes la matinée. Criquet m'embrasse, me tiens serré contre elle. Après le bain, je me calme.

LUNDI 11 AOÛT

Ils m'ont dit que de grandes souffrances lui ont été évitées par cette extinction paisible, qu'une atroce agonie lui a été épargnée.

Je devrais apprendre d'elle à mourir.

Que ton âme, si elle n'est pas éteinte, devienne Lumière dans ma vie.

Pleurs, pleurs de désespoir.

La photo de nous quatre au moment de plonger dans la complète illégalité, début 1943. Pozzo, J.-F. morts. Victor ? Survivant comme moi.

Mort de notre jeunesse.

MARDI 12 AOÛT

Levé vers 9 heures pour avoir le temps d'aller au marché et à la ferme avec Guy. Je me sens très fatigué, et, au retour, je laisse Guy à la cuisine préparer girolles et omelette, et je vais me coucher. Faiblesse et tristesse.

On déjeune au soleil... puis je me traîne. À un moment, Minette se frotte à moi à plusieurs reprises, je la prends dans mes bras, la caresse, et je dis en larmes : « Petites orphelines, qui va s'occuper de vous si je meurs ? »

Heureusement Flavienne arrive et me dit : « Ne t'inquiète pas, je les prends. »

Cela m'apaise un peu.

Flavienne reste à dîner. À un moment, je lui avoue que je commence à avoir des remords d'avoir eu des aventures. Mais jamais elle n'a cessé d'être poésie pour moi, et chaque fois qu'une femme me voulait à elle, je rompais. Flavienne m'apprend alors que V. lui a dit que j'étais un homme à femmes. Ce n'est pas vrai, je suis le contraire d'un séducteur, d'un macho, d'un collectionneur. Je suis seulement romanesque et sensuel, et quand je suis

séduit, je veux plaire, et quand j'ai été physiquement envoûté, j'ai résisté comme j'ai pu... Je n'ai cessé de désirer Edwige que, lorsqu'elle était tellement devenue mère, enfant et sœur, j'ai été comme inhibé par le tabou intérieur de l'inceste que chaque être humain porte en lui. V. n'a pas compris qu'on était les inséparables.

Après, en écoutant la mélodie d'une musique bouddhiste, des pensées de toutes sortes me viennent et aussi du remords. Est-ce que j'ai refoulé ma culpabilité ? Est-ce cette culpabilité qui arrive ?

Je regarde son portrait et soudain lui dis pardon.

J'ai lu quelques chapitres des mémoires de J.-F. arrivés presque à la fin. C'est beau et bon. C'est un Fabrice del Dongo qui s'est trouvé partout à la périphérie des batailles, batailles d'armes et batailles d'idées jusqu'à la fin des années 1950.

MERCREDI 13 AOÛT

Ce traitement qui l'a sauvée l'a perdue.

Ce jour, à 18 heures, Radio Classique rediffuse mon émission du 4 janvier. Les morceaux que nous aimons se succèdent, je suis submergé de chagrin ; au *Concerto pour violon* de Beethoven, je m'écrie : « Écoute, écoute, mon cœur. »

Encore des moments où je pense qu'elle n'est pas morte.

Herminette : elle te cherche, elle t'attend, l'orpheline.

VENDREDI 15 AOÛT

Je découvre dans l'encoignure mur-plafond de notre chambre un petit oiseau apeuré. Ce n'est pas un moineau, je n'en connais pas l'espèce, il me fait penser au petit oiseau coquet du Brésil... Mais il est affolé, il veut sortir, se cogne à la vitre, ne prend pas la porte pourtant grande ouverte, va au salon, se cogne à la grande vitre. Micha monte sur la poutre, veut le croquer. J'appelle Guy, manœuvres d'attrapage, l'oiseau va de bout en bout ; à un moment il se jette quasiment dans la gueule de Micha qui le garde, mais elle descend sur le meuble, le lâche, il est tout frissonnant, je vais le prendre, il fuit...

Finalement il se cogne contre la grande vitre et tombe. Guy le prend délicatement dans la main, sort, le pose sur le gazon ; il s'envole, volette, disparaît. J'espère, sauvé. Pourquoi Micha l'a-t-elle lâché, au lieu de le croquer ?

Est-ce un signe d'Elle ??

SAMEDI 16 AOÛT

Journée de faiblesse hier vendredi.

Moments de tristesse infinie.

Herminette-Edwige. Mon inquiétude pour la santé d'Herminette devient du « chagrin Edwige » : quel chagrin elle aurait si Herminette mourait !

Est-ce tout cela qui me débilite aussi totalement ?

DIMANCHE 17 AOÛT

J'ai l'impression, ce soir, qu'elle me regarde d'un air sévère.

Depuis trois jours, je suis décomposé, avec moments de larmes. Pourquoi cette poussée de désespoir ?

Je regarde sa photo. Est-elle mécontente ? Non, elle est étonnée.

C'est peut-être cette maison promise à la dispersion qui me fait mal.

Soudain, je la vois angoissée.

(Je pense à l'expérience de Lev Koulechov où le visage inexpressif de l'acteur Ivan Mosjoukine est mis devant un plat de soupe, puis devant un cercueil, puis devant un bébé. Ceux qui regardent successivement les trois images voient d'abord un visage affamé, puis un visage triste, enfin un visage attendri. Moi, je projette mes états d'esprit sur le visage d'Edwige.)

LUNDI 18 AOÛT

Montaigne, ce plus pur des Français, était un marrane.

Le docteur Patrick Véret et Cristina sont venus me traiter par nutripuncture. Véret veut faire admettre à tout mon corps qu'Edwige est morte. Il me fait dire et répéter : « Edwige est morte. » À la seconde répétition, j'éclate en sanglots, puis, continuant à répéter « Edwige est

morte », je pleure.

Il me dit qu'une fois la distance établie, je pourrai mieux l'aimer.

Je lui demande si son âme survit :

« Oui, des ions, des énergies...

— Mais son individualité ?

— Elle existe. »

Lui aussi croit que le détachement qu'il veut déterminer en moi lui permettra de monter dans la lumière.

Moi je continue à douter bien que j'aimerais croire.

Long traitement de deux heures avec des séries de nutriments.

Je les fais déjeuner : salade de tomates cœur-de-bœuf, poulet fermier rôti, salade toute fraîche du jardin de Flavienne, pecorino de l'Oise, et gâteaux à la framboise de Noailles. Cristina a apporté une bouteille de vino nobile de Montepulciano, enchanteur...

Je les conduis chez Flavienne où l'on s'installe un temps dans le jardin. Ils voient tout de suite que c'est une belle personnalité.

Je leur fais confiance, avec, en moi, un fond de doute.

Attendons voir.

Au retour, j'ai sommeil, ils me laissent faire une sieste mais, auparavant, me donnent une séquence de nutriments pour m'énergétiser. Résultat je me couche et n'ai pas sommeil.

Il va me faire « poser » ma voix là où elle doit être. Exercices divers de récitation. Il voit des progrès, moi je ne vois pas de différence, tout cela est à suivre. J'espère que grâce à lui je cesserai de chanter faux.

Ils s'en vont tard. Je me fais un dîner avec le reste de poulet, reste de salade, reste de vin. Je monte à mon Mac pour recevoir les messages attendus.

Puis je prends la série des nutriments après les pro-prostate, m'assieds, ouvre la radio pour écouter la *Neuvième* de Schubert, et sous l'inspiration écris diverses choses. L'herbe devait être très forte, je titube en me levant, j'ai peur de tomber, je dois me déshabiller, etc., puis je réussis à me coucher, en lisant un peu des *Mille et Une Nuits* avant de dormir. Trois ou quatre réveils dans la nuit.

Peut-être était-ce Luna, veillant sur moi, qui m'a sauvé de tant d'épreuves mortelles, la souricière de l'hôtel Toullier, le jardin du musée de Lyon, le pont coupé sur l'autoroute de Francfort...

Peut-être Edwige va-t-elle veiller sur moi...

MARDI 19 AOÛT

Hier soir écouté la Callas chanter l'air de Butterfly avec une puissance tragique. Il n'y a pas d'air plus sublime pour exprimer l'attente espérante/

désespérée. Le moment suprême est où elle crie : « Mourir, mourir de joie... »

Je regarde Edwige : elle attend quelque chose de moi.

Si je savais quoi !

Que subsiste-t-il de l'âme ?

Chez l'artiste Fabienne Verdier, avant-hier, une forte douleur au cœur, une à deux minutes, puis plus rien.

Ce soir, chansons espagnoles, *El relicario*, *Calatayud*, entre autres.

Edwige : son visage ne s'est jamais desséché, jamais flétri.

Sa photo : elle est de nouveau attentive.

MERCREDI 20 AOÛT

Soir. *Les Hébrides*, de Mendelssohn, herbe.

Je repense à février. Quel caractère ! Quelle noblesse unique, exceptionnelle !

Telle qu'en elle-même février l'a révélée.

La mort de Luna m'a fabriqué. La mort d'Edwige ??

DIMANCHE 24 AOÛT

Troisième soirée de réécoute de l'air de Butterfly chanté par la Callas.

Ce qu'il y a d'inouï, c'est l'espérance absolue qui est illusion absolue, et où l'illusion absolue devient la vérité absolue de la mort : « mourir, mourir de joie ».

Je regarde sa photo je dis « mon ange ». Elle est attentive, ce soir.

Que subsiste-t-il de l'âme ?

MARDI 26 AOÛT

Retour à Paris.

Musique : des jeux, rencontres, symbioses et oppositions d'émotions. Les émotions peuvent se lire sur le visage de certains solistes, sur celui de certains

chefs d'orchestre comme Rattle.

Comme je me suis mis de biais à table, le visage d'Edwige m'apparaît à travers le feuillage. Elle s'interroge, m'interroge.

Herminette avait été interdite de lit et de chambre la nuit et l'interdit s'est intériorisé chez elle en tabou. C'est seulement pour le bonjour du matin qu'elle se précipitait, bondissait sur le lit pour lécher et relécher les lèvres d'Edwige. Même quand Edwige, alitée, l'appelait, la prenait dans ses bras, elle restait un moment puis partait. Maintenant je voudrais que Minette, si triste, passe ses nuits au lit avec moi. Micha, elle, se met sur la couverture, près de mes genoux. Comment briser le tabou de Minette ?

Vu hier soir *Les Professionnels*, très bon, de Raoul Walsh. Arrière-fond de révolution mexicaine, à la fois la fidélité et la désillusion, ambiguïté et amitié maintenue jusqu'au bout. La révolution déesse merveilleuse au début, qui se dégrade et « devint une putain ».

À partir du moment où je n'avais plus le désir, j'ai été physiquement paresseux, mais j'aurais pu lui donner du plaisir.

Perte aussi profonde que fut celle de ma mère à neuf ans, et qui a absorbé la mort de ma mère.

J'ai pu dire au revoir à Edwige. J'avais autour de moi mes filles, des amis.

Ses petites cachettes comme ma petite yorkshire, Mélisande, cachettes des cigarettes plein l'appartement, cachettes des billets de banque (comme si elle allait en manquer), elle était écureuil, rangeait très soigneusement puis oubliait où elle avait rangé et alors cherchait : l'appareil photo, les jumelles, ceci, cela...

Trop de choses programmées en septembre-octobre ; de toute façon, je dois réserver décembre et janvier à la rédaction du livre pour Edwige.

MERCREDI 27 AOÛT

Elle me regarde alarmée. « Ne sois pas inquiète ! »

Je repense à ses mots-clés : « le nid », « notre nid » ; « mon inséparable ».

VENDREDI 29 AOÛT

Elle a l'air angoissé, je regarde la photo de plus près : « N'aie pas peur. »
Je lui dis trois fois : « Ma chérie. »

SAMEDI 30 AOÛT

Hier soir, sur la photo, elle est étonnée, préoccupée... Faut-il remplacer cette photo par une autre ?
Sa pudeur, en tout, dans ses paroles.

SAMEDI 13 SEPTEMBRE

Aller-retour trop rapide Paris-São Paulo-Brasilia-São Paulo-Paris (deux fois dix-huit heures de vol). Départ dimanche minuit, arrivée lundi matin, conférence d'ouverture et activités jusqu'à mercredi, retour jeudi après-midi à Roissy, enlevé par un moto-taxi, jeté gare Montparnasse, puis catapulté à Niort dans une salle bourrée, conférence, banquet, coucher à 1 heure du matin... Bref, le lendemain matin, perte de souffle, SAMU, hospitalisation, examens, pas d'embolie pulmonaire... Et je prononce le discours final du colloque.

Boris Godounov, œuvre sublime depuis le chœur du peuple russe jusqu'au chant de l'innocent... Boris à la fois usurpateur et homme qui souffre, assassin et père aimant.

Je la regarde si vivante sur cette photo et suis en larmes.

MERCREDI 10 SEPTEMBRE

Prix *Le Monde* de la recherche universitaire.
Soir, herbe et musique. Paix, bien-être et tristesse infinie.

Le visage d'Edwige me semble apaisé, attentif. Ève me dit qu'elle « est montée dans la lumière ».

J'ai aimé d'autres femmes, mais aucune n'a comme elle été le centre de gravité de ma vie.

Quand je pense à mes projets de séjour en Italie, ou Espagne, ou Brésil, j'ai le problème des chattes : je ne peux les abandonner, ces deux petites orphelines, je suis leur père.

LUNDI 15 SEPTEMBRE

Je vais faire le 13 octobre un cocktail-souvenir pour ceux qui ont aimé Edwige. Préparation de la liste... mais où ai-je mis la liste ? Quel bordel !...

Nouvelle fuite d'eau au plafond de la salle de bains et de la chambre mitoyenne : c'est elle qui s'occupait de tout ça, plombier, assurance, etc.

SAMEDI 20 SEPTEMBRE

En cherchant son téléphone portable et son sac à main (sans les trouver) dans son meuble à « trésors », ouvert par des clés cachées dont elle m'avait indiqué la place, j'ai découvert, parmi bibelots, bijoux (laissés par Zouzou), des dollars, des lettres, des tas de petits objets, et bien sûr un paquet de cigarettes ; les cigarettes étaient disséminées dans toutes les pièces dans des cachettes souvent naïves, parfois très raffinées. Son côté enfantin me revient, m'émeut, me bouleverse. Et son côté aimant, en détaillant les noms de ceux et celles qu'elle aimait sur la liste de préparation du cocktail-souvenir du 13 octobre.

(J'ai eu bien des larmes ces derniers jours depuis que je prépare le cocktail-souvenir.)

En parlant avec Mme Lachens, rencontrée au pied de l'ascenseur, les larmes me sont à nouveau venues. Larmes aussi, ce matin, en parlant avec Amita, en écrivant ces notes.

Comment pourrais-je dire ce qu'elle avait d'exceptionnel ? Est-ce que mon livre pourra le montrer ?

Souffrance : sa fille a été certaine et l'est encore qu'Edwige l'avait abandonnée à Santiago quand elle avait six ans alors qu'elle avait été chassée par son mari qui avait découvert une lettre qu'elle écrivait à son amant, meilleur ami d'Alain, en qui celui-ci avait une confiance absolue. (Moi, par

hasard, j'ai retrouvé Alain seul dans l'avion de Santiago le prenant à l'escale de Dakar et il me disait avoir l'intention de tuer Lucien.) Et toute sa vie Zouzou a souffert et n'a pas pardonné ce crime d'autant plus imaginaire qu'Edwige a tout fait pour récupérer sa fille. Et Edwige n'a cessé de souffrir de l'attitude de sa fille. J'ai pu légèrement améliorer leur relation, mais elle eut des ruptures terribles. Jusqu'à la fin et surtout en février, Edwige, inconsciente de l'ambiguïté du sentiment/ressentiment de sa fille, fut persuadée que celle-ci ne l'aimait pas.

Et il y a là la répétition de quelque chose d'atroce, car Edwige enfant a été persuadée que son père l'avait abandonnée. Il avait été chassé par sa mère parce qu'il était bohème, artiste, pratiquait l'homéopathie, ne se faisait pas payer par les malades fauchés. Edwige a tout entendu toute petite (même âge que Zouzou je crois) de la scène de renvoi. Mais comme la mère l'a gardée et faisait tout pour qu'enfant elle ne voie pas son père, Edwige s'est convaincue que son père l'avait abandonnée et elle faisait semblant de le considérer comme un « étranger ». Pourtant, trois fois j'ai vu qu'elle l'aimait. Une des premières fois de nos rencontres d'amants, dans un bel hôtel, elle au bain adorant l'eau, riant, a lâché : « Savonne-moi comme faisait mon père. » Une autre fois, plus tard, nous étions dans un restaurant à Cannes où jouait un orchestre ; un violoniste se penchant vers elle lui joue un vieil air du genre *Mon cœur est un violon* et je vis les yeux d'Edwige pleins de larmes. « C'est un air qu'aimait beaucoup mon père. » Une autre fois, à la radio, un autre air, et à nouveau les yeux d'Edwige pleins de larmes. Elle me dit aussi que c'était un air qu'aimait son père.

En février, alors qu'elle préparait son départ, elle triait les photos, en détruisant certaines, elle m'apporta une photo de son père. « Affiche-la comme celle de ta mère, c'est lui le brave type, et il t'aimait » (oui elle l'avait vu une fois je ne sais à quel âge et m'a dit froidement : « il a larmoyé en me voyant »). Et elle ne l'a pas affichée comme je le lui demandais.

Et, de plus, elle avait souffert de ne pas être aimée par sa mère quand elle était enfant. Dans quelle mesure était-ce juste ? Ce qui est vrai, c'est que la mère qui, avec son nouveau mari, tous deux grands médecins, était sans cesse en réceptions, rencontres, voyages, congrès, etc., ne s'occupait pas d'Edwige ni de sa sœur, veillait même à les séparer, les confiant à la bonne, et elles mangeaient seules à la cuisine. Il est vrai que la mère interdisait tout ce qu'aimait Edwige, son chat qu'elle a donné à un garagiste, la danse qu'elle lui interdisait, ses copines qui n'étaient pas d'extraction bourgeoise ; adolescente s'asseoir au café lui était interdit, et les propositions de Melville et autres de l'embaucher au cinéma étaient rejetées avec dégoût par la mère. Puis Edwige a rencontré Alain, homme marié, qui l'a mise enceinte. Je crois que la mère a fait pression pour qu'il divorce et épouse Edwige qui pendant ce temps restait cloîtrée. Elle fut même auparavant littéralement cloîtrée au couvent du Sagrado Corazón de Jesús, à Madrid, sous la tutelle d'un parent espagnol, le docteur Maranon, et elle s'est évadée du couvent, fut recherchée et retrouvée

par la police en faisant du stop. Par la suite, la mère avait beaucoup d'amour pour Edwige, qui elle, en dépit (ou à cause) du martyre subi, adorait sa mère si dure, si rigoriste, si prohibitrice.

Cette douleur est aussi au centre de mon amour pour Edwige, en même temps paradoxalement que son aptitude enfantine à la joie, à sa capacité à aimer et s'émerveiller.

Je repense à Maeterlinck : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes. »

JEUDI 25 SEPTEMBRE

Malaga. Rencontre ibéro-américaine sur « Complexité et stratégie de communication ».

Je fais l'ouverture : discours en état de possession, puis le dîner de tapas qui me ravit...

Et cette nuit, après difficultés de sommeil, le rêve qui m'effondre. Elle est toujours vivante dans mes rêves et elle l'était encore. Mais notre appartement qu'elle avait nidifié avec un tel amour, où elle avait installé de l'ordre, toujours joli, dans les objets, leurs dispositions, notre appartement n'était plus notre appartement... L'appartement du rêve de cette nuit est sombre, en désordre, les chaises rangées n'importe comment, une sorte de tapisserie pend lamentablement...

Je me dis à ce spectacle : « Elle ne nidifie plus. » Un désespoir mortel m'envahit, je me réveille en sanglots...

Puis deux autres rêves dont je ne me souviens que par bribes. Dans l'un, nous habitons une maison de campagne qui ne ressemble pas à la nôtre, et elle arrive, pâle, amaigrie, très affaiblie, et je vois qu'elle a un cancer... Puis je ne sais plus ce qui se passe. Dans l'autre rêve, nous décidons d'aller à un spectacle de ballet. Mais nous n'avons pas de places réservées, et il y a une foule hurlante qui n'a pas de billets et veut enfoncer les portes. Nous allons dans un grand magasin voisin où un escalier roulant nous mène au-dessus du toit sur une coupole, mais le regard plonge dans le vide et je fais périlleusement marche arrière... Avant ou après, dans la rue, nous voyons une ancienne amie qui marche très difficilement parce qu'elle a un cancer. Tout cela est vaseux, étrange.

La mort d'Edwige est en train d'entrer dans mes rêves, mais de façon indirecte, allusive. Elle n'a pas pénétré le fond même de mon âme, là où elle n'est pas morte.

Me lève tard, mais plus tôt que voulu, pour ne pas rater le petit déjeuner qui se termine à 11 heures. En face de moi l'Argentine : je lui raconte mon

rêve, les larmes me viennent et je lui parle d'Edwige...

Tristesse infinie ce matin, qui succède à la joie de renaître à ma « mission » latino-méditerranéenne.

Personne ne sait comme je l'aimais, certains me voient comme un « homme à femmes ».

Le jour, je suis un adolescent enthousiaste, la nuit, un vieux décomposé.

Je maile à Maurice pour dire que j'irai du 15 décembre au 12 janvier à Sitges pour écrire mon *Edwige*.

VENDREDI 26 SEPTEMBRE

Je vis ici à Malaga une alternance inouïe de douleurs et de joie. Mais, depuis les rêves, la douleur domine.

Pleurs, pleurs.

Jamais connu une telle tendresse.

Jamais la moindre ostentation (pour faire valoir sa culture, ses connaissances, ses relations), pas de Mme Name-Dropping.

LUNDI 29 SEPTEMBRE

Retour de Malaga hier.

Je dîne tôt, me couche peu après puis regarde *French Cancan*, de Renoir, avec la si belle *Complainte de la Butte*. Je ne sais à quel moment, une dépression affreuse, le sentiment fatal de mort, et soudain je pense à la date d'aujourd'hui : nous sommes dans la nuit du 28 au 29, anniversaire de la mort de mon amour le 29 février... Comme tous les 29, la mort revient s'installer en moi.

Je m'endors, me réveille sans arrêt (trop de tisanes, je pense), fais à la suite des tas de rêves bizarres, puis, au petit matin, je dors apaisé jusqu'à ce que vers 10 heures la sonnerie de mon téléphone me réveille.

Ce matin, le désespoir est passé, mais je ne retrouve pas l'élan de mes projets. Et c'est aujourd'hui 29 que je présente mon livre à l'auditorium du *Monde*.

Depuis quelques jours, Herminette a recouvré son appétit pendant que je

déjeune, elle me demande avec arrogance des bouts de viande. Elle est moins triste, mais chaque fois qu'on sonne à la porte, elle y va ; parfois, elle vient jeter un coup d'œil dans notre chambre quand je vais au lit. Minette, pour la première fois, m'a léché (la main) et s'est installée sur mes genoux pendant que je tapais sur Mac.

MERCREDI 1^{er} OCTOBRE

Le thème : monter dans la lumière ; Frédérique, Ève, la guérisseuse voyante. Comment y croire ?

Le tableau que Véro a fait d'Edwige a été encadré hier matin. Beau cadre bleu. Le tableau est beau, très beau, sa jeunesse est là avec une esquisse de très doux sourire.

La tragédie est que Jésus soit mort et non ressuscité.

DIMANCHE 5 OCTOBRE

Nouvelle vague de douleur. La lettre de Maria Neves m'est arrivée de Bragance. Portugaise venue en France faire ses études, elle fut notre femme de ménage et Edwige l'aïda pour qu'elle puisse obtenir ses diplômes. Elle a appris tardivement le décès. Elle me fait savoir que je ne remarquais pas tout le travail qu'Edwige et elle faisaient quand on s'installait rue Saint-Claude, et qu'Edwige en était attristée. Tant et tant de choses que je n'ai pas remarquées ! Et voilà que je me rappelle mes négligences.

Chaque jour, elle changeait de toilette, et souvent je le remarquai distraitemment au lieu de lui en faire compliment. Elle voulait tant me plaire et elle me plaisait tant.

L'imprinting de sa mère en surface : bien élevée, bonnes manières, de son beau-père préjugé anti-arabe, mais dès qu'elle connaît un Arabe capable d'amitié forte.

Comme elle était heureuse quand je lui disais que ma conférence avait été chaleureusement applaudie : « Bravo, mon cœur ! »

Minette a retrouvé un peu de sa gourmandise, et elle me parle quand je la caresse.

VENDREDI 10 OCTOBRE

Dans la préparation du cocktail-souvenir du 13 octobre, de plus en plus d'émotion, de plus en plus de souvenirs, de plus en plus de larmes.

SAMEDI 11 OCTOBRE

Hier soir sur Mezzo *Première Symphonie* de Mahler, les deux premiers mouvements sont pleins de gaieté.

Parfois des bruits bizarres dans l'appartement... que vais-je croire ?

Plus la journée du 13 approche, plus me viennent les larmes.

Ils ne comprennent pas mon amour pour Edwige. Ils n'ont jamais vu notre intimité. Pourrais-je le faire comprendre ?

Si j'avais pu la sauver.

Je n'ai pu la transporter à Mexico où se trouvait le guérisseur Hermanito. J'aurais dû chercher des guérisseurs du cancer en France même. J'avais renoncé après que le fameux guérisseur Collard m'eut dit qu'il ne pouvait rien dans son cas.

« *Ser, nada más, y basta* », Jorge Guillén.

DIMANCHE 12 OCTOBRE

Hier, en cherchant dans un placard un classeur vide à utiliser, j'ai découvert une cachette à cigarettes et j'ai pris tout ému le paquet.

Quel petit écureuil. Et pas seulement pour les cigarettes ; elle rangeait des objets de toutes sortes, puis les oubliait. Je lui disais qu'elle était comme Mélisande, ma petite yorkshire, qui enterrait un os ou un morceau de viande, puis le lendemain oubliant où il était enterré, le cherchait fébrilement. Et souvent Edwige cherchait un objet rangé, et elle refusait d'interrompre la recherche qui pouvait durer des jours. Et moi, comme elle, je cherche son téléphone portable.

Elle avait de l'écureuil, de l'oiseau, son animalité était très présente dans son humanité.

Je lui dis ce soir : « Je m'occupe de tes/nos petites chattes, mon amour. »

LUNDI 13 OCTOBRE

Ce matin chez le dentiste, je me suis souvenu que nous jouions au couple de chimpanzés. Elle me disait qu'elle était ma guenon, alors elle marchait courbée en balançant les bras et poussant des *hou hou hou* comme dans le film *Greystoke*, et j'en faisais autant. Cela m'amène larmes sur larmes pendant que la fraiseuse de Michel Kirsch me perce les dents.

Couple de chimpanzés, couple d'inséparables... et nous voilà séparés.

MERCREDI 15 OCTOBRE

Je me souviens : nous avons été chez le guérisseur de Châtillon-Coligny, Jean-Claude Collard, il avait été recommandé par le sage (oublié son nom) qui faisait du bien à Edwige quand elle avait un lumbago ou une sciatique, mais qui ne pouvait rien contre la tumeur.

Le guérisseur lui aussi avait dit qu'il ne pouvait pas grand-chose. Cela m'a découragé des guérisseurs, pourtant j'aurais dû continuer à chercher.

Le cocktail-souvenir a réuni lundi, en fin d'après-midi, une quarantaine de personnes qui aimaient Edwige. À l'arrivée de chacune c'est une portion de notre vie qui surgit. Rochemaure, qui fut longtemps son pneumologue, si fidèle, si probe, et je me revois à l'Hôtel-Dieu ou au bistrot de la place où je déjeunais en regardant la fenêtre de la chambre d'Edwige. Et Nadine, si affectueuse. Et Philippe Pialoux : je nous revois ensemble à Valencia. Des morceaux d'Edwige m'arrivent de partout, je ne peux arrêter les larmes. Puis je lis la lettre de Maria Neves pour que tous connaissent la vraie nature d'Edwige, car elle ne s'est jamais vantée de tout le bien qu'elle a fait.

Très cher Monsieur Morin,

C'est avec consternation que j'ai reçu la nouvelle sur Edwige. Je sais que dernièrement elle devait beaucoup souffrir, je l'imagine à distance.

J'ai perdu ma meilleure amie et j'en souffre beaucoup. J'aimerais tant être près de vous pour vous dire toute l'amitié qui nous liait. Ironie du sort, je ne sais pas le jour où elle est décédée, mais tout indique que, au même moment, j'ai été hospitalisée très grièvement malade, j'ai dû recevoir une transfusion de sang et aujourd'hui je ne puis pas encore aller travailler et cela durant tout le mois d'octobre, j'ai failli de peu périr, avec elle. Je ne serai pas encore toute à fait remise et c'est pour cette raison que malheureusement je ne pourrai pas être présente le 13 octobre à son cocktail-pensée, et j'en suis bien désolée. Pardonnez-moi.

Edwige restera à jamais dans ma mémoire. Elle a été beaucoup plus qu'une amie, mais plutôt

une bonne maman. Un modèle pour moi, je ne lui trouvais que des qualités. Depuis que je l'ai connue, j'essaie dans ma vie de penser à elle, de me demander ce qu'elle aurait fait dans cette situation-là, etc. Elle me laisse orpheline, oui sans aucun doute. Sans Edwige, je n'aurais jamais fait une thèse de doctorat, jamais... Elle a eu la noblesse, la vertu de me faire croire en moi, ce qui m'a permis de passer une maîtrise, puis le DEA et finalement le doctorat. *Merci, merci*, Edwige, pour tout. Je suis sûre que, là où elle est en ce moment, elle m'entendra et percevra le sens de mes larmes que je n'arrive pas à contenir.

Il n'est pas possible de mettre sur une feuille de papier ce que cette noble dame a fait pour moi. Je la remercie du fond du cœur de m'avoir fait cadeau d'une si bonne amitié. Je me souviens de ses gestes méticuleux avec les minettes, tous les soins qu'elle prodiguait à ces *bichianos*. Je me souviens aussi du travail qu'elle se donnait lorsque nous avons fait le déménagement dans l'appartement 7 rue Saint-Claude, quelle énergie ! et quel désespoir lorsque Monsieur Morin (bien sûr, il pensait plus aux choses intellectuelles) entra et ne remarquait pas le travail que nous avions fait toutes les deux. Pardonnez-moi, Monsieur Morin ces détails.

Je garderai toujours la mémoire d'une femme exceptionnelle, d'un courage hors norme, d'une docilité extraordinaire, d'une amitié sans faille. Edwige a su me donner la force que je n'avais pas, tel un petit oiseau sorti de son nid et qui ne sait pas comment utiliser ses ailes pour voler. Je vous remercie Edwige du fond de mon cœur, la force intérieure que vous avez su me donner et, sans elle, je ne serais jamais la personne que je suis aujourd'hui. *Merci, merci Edwige*.

Je ne pourrai pas être près de vous, Monsieur Morin, pour pleurer ensemble notre Edwige, le 13 octobre, mais je vais demander à notre prêtre (celui de mon village que vous connaissez) de célébrer une messe en hommage à Edwige, je vous en ferai part du jour et de l'heure lorsque je le pourrai.

Le même jour où j'ai reçu votre invitation, m'est parvenue par amazon.com la nouvelle de votre dernier livre, que je commanderai plus tard. Je sais que pour vous cette perte doit être terrible, il faut compter sur les amis pour apaiser (si on peut dire) cette douleur.

Notre maison est entièrement disponible, avec Carlos et Maria João, venez chez nous quand vous le souhaitez.

Maria Neves Alves

D'autres amies (Hélène Robert qui avait donné l'hospitalité à Herminette) pleurent dans un coin...

Puis, la plupart partis, restent quelques-uns, pas mal avinés, discussion sur Dieu, les religions, la tolérance... Je bois par petits coups, mais les petits coups sont très nombreux. Coucher à 2 heures du mat', difficulté pourtant à m'endormir. Et mal fichu le lendemain...

Dîner avec Marta, pour quelque temps à Paris. Dès le début, j'ai eu confiance en elle, et quand j'étais si tourmenté, elle m'a dit les paroles apaisantes.

JEUDI 16 OCTOBRE

Une fois encore, pas pu m'endormir avant 3 heures et demie, lever à 11 heures.

Fée.

Lettre émouvante de Pouytes. Il rappelle ce formidable vouloir-vivre à

travers tant de maladies diverses et de successives hospitalisations. Et c'est pour cela que j'ai été inconscient en février de sa résignation et de sa préparation héroïque à la mort...

Sa profonde noblesse s'est alors manifestée...

Elle s'était manifestée pour Maria Neves. Non seulement dans l'aide capitale, mais aussi dans la discrétion.

SAMEDI 18 OCTOBRE

Lettre de Brigitte Remy-Fischler.

Cher Edgar,

Merci pour l'organisation de ce moment avec vous tous, et en souvenir d'Edwige.

Le tableau de Véronique est très réussi, poétique, ressemblant, étonnant.

La lettre lue (de Maria Neves) montrait une profondeur humaine, une solidarité, un intérêt à l'autre chez Edwige que tous ne savaient peut-être pas, frappés par son charme, son intelligence, son acuité drôle.

Merci de nous l'avoir montré plus clairement, même si l'affection immédiatement ressentie pour son être comprenait l'intuition de ces dimensions.

À la maison tout le monde pense à vous, ainsi que notre fille Raphaëlle qui avait un élan spontané pour la pétillance d'Edwige.

En vous embrassant bien fort.

En cherchant un album photo prêté par Michel Kirsch, je tombe sur un carnet où Edwige a tenu son journal pendant quelques années ; je lis très ému et le garde. L'insérerai-je dans le livre ?

DIMANCHE 19 OCTOBRE

Ce matin, j'ai l'impression que je suis au bout du rouleau. Hier soir, j'étais à peine sorti de la crise de foie que je me suis fait griller une andouillette de Troyes, offerte par Guy Baligand, et pâtes avec trop de pestou gras, et j'ai terminé une bouteille de bordeaux ; bref, ce matin, très vaseux.

J'ai encore appelé l'introuvable portable d'Edwige, pas de sonnerie, sa voix répond immédiatement : « Vous pouvez laisser message. » Sa voix restée présente, vivante, alors qu'il n'y a plus de corps, d'âme, d'esprit...

MERCREDI 22 OCTOBRE

Passé hier rue Vignon, j'ai longé La Boutique du miel où nous allions

ensemble.

Trop tard pour relire Hegel, pour relire ce que je devrais relire et lire ce que je devrais lire... Alors stopper, changer.

Rêve d'émigrer au Brésil... Le problème : je dois emporter avec moi Herminette et Micha. Comme Herminette ne peut voyager durant onze heures d'avion, il faut que j'envisage une cabine sur un cargo partant du Havre.

À Rio, j'échapperai aux pressions.

À Rio, je vivrai dans un milieu qui me convient, loin des incompréhensions et des méchancetés d'ici.

Je pourrais louer mon appartement de Paris.

Brasil : mon rêve, comme le vieux Tolstoï rêvait du Caucase.

Mon rêve de nouvelle vie n'a rien à voir avec le sien, lui voulait fuir sa femme, je voudrais retrouver la mienne.

Mais j'ai depuis longtemps pensé que je partirais de façon irrépressible vers mon Caucase, pour finir, comme lui, dans un lieu perdu...

Hier soir, devant Mezzo, avec mon herbe douce, le très intense groupe de salsa Fania All Stars m'enivre.

MERCREDI 22 OCTOBRE

Quand je passe devant un restaurant japonais, je pense à nos repas chez Kunigawa, qu'elle aimait tant.

Elle réapparaît sans cesse et je pleure.

Avec Luce P. : je lui dis que je vais faire un livre sur Edwige... Elle croit que c'est sur le fichier [de police informatisé] Edvige.

« Oui, tu as bien raison, d'ailleurs as-tu lu le texte de... là-dessus ? »

Je l'arrête. « Non, c'est sur Edwige, ma femme, qui est décédée. »

SAMEDI 25 OCTOBRE

Hier, vendredi, je suis allé chez Braconnier Pompes funèbres, pour fleurir la tombe d'Edwige et choisir une dalle, car il n'y a qu'une « semelle ». Je vais devant la tombe. Je n'y suis pas allé depuis l'enterrement, je n'en sentais pas le besoin, j'avais ici ses photos, son portrait, ses choses, l'appartement était son mausolée. Me voici devant la tombe et je suis secoué de violents sanglots

comme si on venait juste de me l'arracher. Je suis allé en pleurs jusqu'au métro Denfert-Rochereau, et me suis calmé. Toute la journée, j'ai été décomposé...

Quelle présence ! Je l'ai sentie si fort, au cimetière, que j'en ai chaviré.

Oui, ses ombres ; oui, les miennes. Mais quelle lumière dans ma vie !

Quel être aussi exquis, aussi aimant, aussi enfantin ! Je savais tout cela et ne le savais pas assez.

J'en avais comme la prescience à Santiago du Chili en 1961 !

Mes minettes, dépôt sacré laissé par Edwige.

DIMANCHE 26 OCTOBRE

Hier, j'ai pu corriger le texte pour le Collegium, faire la préface au manuel pédagogique, répondre au questionnaire Malinovski, prendre un verre avec Marta Irving.

Ce matin, à nouveau décomposé. Perte de l'espoir. L'idée, qui me stimulait, de faire en décembre le livre sur Edwige, me montre qu'il faut que j'affronte à nouveau sa disparition ; l'idée de retracer février ressuscite en moi ce mois fatal...

Allons, au travail : relire texte pour Gembillo, faire texte pour Burguière.

Ce fut parfois l'enfer, le plus souvent le paradis.

Tout cet appartement, jusqu'aux moindres objets, est rempli de son amour.

Plus s'approche le mois où je vais écrire le livre sur elle, plus je plonge dans le malheur. Parfois je me dis que je ne pourrai le rédiger que dans les sanglots.

Aujourd'hui, impossible de ré-adhérer à ma « mission », laquelle me donne l'élan de vivre.

LUNDI 27 OCTOBRE

Lever très difficile à 9 h 15 (en fait 10 h 15, heure d'été), puis thé vert, gelée royale, ginseng me donnent un certain tonus physique, mais le moral est bas.

Désenchantement. Peur de l'avenir et de ne pas avoir d'avenir.

Edwige de plus en plus présente/absente. Le choc du cimetière continue à faire son effet.

Je pense à sa vie, qu'elle sut si peu maîtriser.

JEUDI 30 OCTOBRE

Arrivée à Florence mardi 28 en fin d'après-midi. Accueil, mairie, puis dîner avec Giulia et Luciano, Grand Hôtel, j'ai une superbe chambre avec vue sur l'Arno. Patrick me trouve en mauvais état, me fait un peu d'acupuncture. Nuit très agitée, beaucoup de réveils, puis, dans la voiture qui me conduit à la conférence internationale où je dois faire le discours d'ouverture, soudainement m'arrivent en flux les trois souvenirs capitaux de Florence, et mes larmes coulent.

Ma mauvaise nuit coïncide à nouveau avec l'anniversaire de la nuit où elle est morte. Et hier, mercredi 29, il y a eu pour moi un déclic où il m'est revenu que notre destin s'est joué par trois fois, ici, à Florence.

1. Premier souvenir.

Nous étions alors amants clandestins. J'étais à Montréal et je devais rejoindre Edwige à Florence, où elle accompagnait ses parents qui allaient à un congrès de médecins. Je ne savais pas quel serait son hôtel quand nous avions décidé de nous retrouver et il n'y avait pas de téléphone portable à l'époque. Comme j'allais prendre un Montréal-Rome, mon ami Simone de San Clemente, qui se rendait à Florence ce matin-là, devait venir me prendre au sortir de l'avion et me conduire au buffet de la gare de Florence où j'avais fixé rendez-vous à Edwige pour 11 heures du matin.

À l'aéroport de Montréal j'apprends que le vol d'Alitalia est supprimé, tous les vols de DC8 ayant été suspendus à la suite de la chute d'un avion de ce type la veille près de Paris. Une foule italienne hurlante assaille le comptoir d'Alitalia, où l'on dispatche les passagers dans d'autres compagnies, les privilégiés dans Air Canada direct pour Rome, les autres dans des vols pour Londres, Paris, Francfort, etc. Manque de pot on me donne un Air Canada qui arrive à Roissy au petit matin, mais le départ de l'avion Paris-Rome à Orly est prévu juste une heure plus tard, ce qui rend presque impossible la correspondance. Toutefois je téléphone à Simone que j'arriverai vers midi à Rome ; comme il ne peut m'attendre, je lui demande d'aller trouver une belle blonde aux yeux bleus au buffet de la gare de Florence, lui demander si elle s'appelle Edwige et dans l'affirmative lui demander de m'attendre vers 14-15 heures.

Le vol Montréal-Paris s'effectue au temps prévu ; une estafette est prête

pour conduire à Orly les quelques passagers de ce vol à destination de Rome ; moi, qui n'ai pas de bagages en soute, sors parmi les premiers, mais je dois attendre des Napolitains ou Siciliens ayant de gros bagages... Les minutes passent... deux couples arrivent avec leurs grosses valises. Le troisième attend encore la sortie de ses bagages. Je prends une décision de général en chef. Si nous attendons les retardataires, de toute façon la correspondance sera foutue. Déjà elle est hautement improbable, je donne l'ordre du départ. Le chauffeur, jeune Maghrébin alerte, fonce sur l'autoroute mais se trouve rapidement bloqué par un embouteillage avant d'arriver au périph. Puis le périph est bouché, je lui demande de prendre les Maréchaux, où ça circule moyennement. On prend l'autoroute pour Orly et on y arrive une heure après le départ de l'avion prévu pour Rome. Je ne désespère pas, je demande aux Italiens de m'attendre et comme il n'y avait pas encore tous les contrôles de bagage, je vole vers la porte d'embarquement du Paris-Rome. J'arrive au moment où on retire la passerelle, je supplie l'hôtesse italienne sympathique et compréhensive de la maintenir, j'annonce que d'autres passagers vont arriver, je lui demande de les attendre, je cours vers les Italiens qui m'attendent à la porte de l'aéroport, je leur fais mettre les bagages sur un caddie et ils me suivent au galop. On les embarque en cabine avec leurs bagages.

À Rome, on arrive vers midi ; toujours avec mon seul bagage à main, je me rue sur l'agence de location de voiture, je loue une grosse Lancia et fonce à 200 à l'heure sur une autoroute tranquille... Finalement j'arrive au buffet de la gare, je cherche... Elle est là. Joie, joie, pleurs de joie.

Je l'amène à Caldine chez mes amis Bueno, oasis d'hospitalité et de tendresse, Edwige et les Bueno se plaisent mutuellement, séjour heureux.

Comme je l'ai attendue à Caldine l'année suivante !

2. Deuxième souvenir.

C'est l'année suivante, au mois de juillet. Elle doit me rejoindre à Caldine, après avoir passé deux ou trois semaines dans le Lot, dans la maison de campagne que François F. a prêtée au mari d'Edwige. J'attends un téléphone d'elle, les jours passent, je ne sais pas qu'elle est quasi séquestrée et que, chaque fois que L. s'absente, il prend avec lui le téléphone. Mon attente est interminable. Quand le téléphone sonnait dans la maison de Caldine, je courais vers la pièce où était posé l'appareil, et ce n'était pas elle. Des jours interminables passaient ainsi dans l'attente et l'angoisse, je chantais la chanson du crooner espagnol *Vous les femmes*. Mes amis Eva et Rafael essayaient de me reconforter. Un jour enfin le téléphone sonne, on me crie « c'est pour toi ». C'est elle, elle a rejoint sa sœur en Savoie, me téléphone d'une cabine. Je lui dis de louer une voiture, de passer en Italie, de prendre l'autoroute du soleil et, vers Bologne, me téléphoner. Je l'attendrai au buffet de la gare de Florence. Elle loue une énorme Lancia, elle qui n'a conduit que des petites voitures, traverse les Alpes comme Hannibal sur son éléphant,

toute petite dans ta grosse voiture, et tu es arrivée triomphante à la gare de Florence.

Ah ! ce bonheur suivi de journées de bonheur dans cette oasis de paix, d'harmonie, d'amour qu'était la maison des Bueno. Nous passons je ne sais plus combien de semaines dans le petit appartement autonome qui fait partie de la grande maison de nos amis, prenons nos repas avec Eva, Xavier, leurs enfants, Raffaele, fils de Xavier et peintre comme lui. Harmonie et bonheur. Quand je pense à cette route de crête de Caldine à Fiesole, dominant pentes d'oliviers, vignes et douce vallée, les larmes me viennent toujours aux yeux.

Ce fut notre paradis trouvé et notre paradis perdu parce que Xavier était prêt à nous louer pour l'année suivante la petite maison voisine où nous aurions sédentarisé.

Avant notre départ, effectivement, Xavier Bueno me propose de me louer à un prix d'ami la petite maison qui jouxte la leur. Il n'a jusqu'alors pas voulu la louer ni la vendre, de peur de voisins trop proches. Mais nous lui convenons parfaitement comme voisins. Nous décidons de venir concrétiser la location à notre retour l'été suivant.

Au retour vers Paris où nous devons nous séparer, elle pour la rue de la Pompe, moi pour la rue des Blancs-Manteaux, nous nous arrêtons pour dîner à un restaurant gastronomique à cent kilomètres de Paris. Elle a bien apprécié le dîner, et au dessert, elle a vomi tout le repas. Elle était pleine de confusion pendant que les garçons retiraient nappes et couverts souillés. Je pense que c'était la perspective de rentrer séparés.

3. Troisième souvenir.

Nous arrivons à Caldine l'année suivante avec la perspective d'habiter dans la petite maison que devait nous louer Xavier. J'ai déjà imaginé que notre résidence principale sera Caldine et que nous irons en touristes à Paris quand nous en aurons envie. À notre arrivée nous apprenons que notre ami Xavier, si aimé et admiré, avait été hospitalisé à Fiesole. Il mourait peu après. Nous fîmes un très beau repas de funérailles, dans une auberge proche de Caldine, où nous évoquions avec joie la personne de Xavier. Edwige avait un peu bu et traitait Raffaele, fils de Xavier, de « petit marcassin ». Nous passâmes une partie de l'été, je terminai à Caldine *La Vie de la vie*. L'oie des Bueno, très amoureuse, venait mettre sa tête sur mon genou quand j'étais assis. La petite maison étant échue par héritage à la première femme de Xavier, tout espoir de nous installer en Toscane disparaissait.

Ainsi notre destin s'est joué trois fois à Florence. Tout cela m'envahit et quand après ma conférence je rencontre Eva je le lui rappelle. Nous évoquons nos souvenirs, elle toujours douce, apaisante. Et la nostalgie du Paradis perdu me revient.

Eva m'a appris qu'Edwige avait dit de moi : « C'est un homme simple et bon. »

VENDREDI 31 OCTOBRE

Retour à Paris. La tristesse ne me quitte pas.

Je pense à ces moments où sur un déclic extérieur, mais souvent intérieur, elle se refermait, se sentant seule, non aimée, incomprise, hostile, tous ennemis autour d'elle, fermée comme une huître. Quand je tentais de l'ouvrir pour des arguments rationnels, ceux-ci n'entamaient pas la carapace. Le seul moyen, elle m'avait donné la recette une fois et depuis je l'utilisais, c'était de la prendre « à bras ». Je la prenais à bras, elle restant fermée, je lui baisais la boucle farouchement close, et à un moment elle se décrispait, sa bouche s'ouvrait puis répondait frénétiquement à mes baisers et nous nous entrebisions heureux, elle redevenue elle-même.

« À bras », ce « à bras » si important pour elle partout, et au lit nous regardions des films à la TV « à bras », jusqu'à ce que ses douleurs l'empêchent.

Le dimanche, au marché des Enfants-Rouges, je lui achetais des soles françaises, des bars de ligne, des crevettes roses, des légumes et fruits qu'elle aimait et quand je débarrassais un à un les produits de mon caddie, elle me disait à chacun de ceux qu'elle aimait un « merci, mon cœur » d'un air tellement content. Mille petits riens de bonheurs venant écarter un temps tant de souffrances et d'inquiétudes. Tous ces moments exquis qu'elle me donnait. Et quand je lui disais qu'une de mes conférences avait été très applaudie, elle disait, ravie : « Bravo, mon cœur ! »

Des maladies depuis son enfance, surtout bronches et poumons, l'anorexie quand elle était petite. À l'origine pour attirer l'attention et l'amour de sa mère, toujours ailleurs pour son travail à l'hôpital ou en clinique, ses consultations, ses voyages.

Et dans sa vie tourmentée avant qu'on soit ensemble, le zona, la morsure d'un chien sur une main qui avait dû subir une chirurgie.

Et les morsures de Justin. Crises de folie. Elle a laissé Justin à sa sœur, qui le voulait après qu'il m'eut attaqué, nu au lit, me mordant ici et là tandis que je pédalais pour l'éloigner avec mes pieds.

Ballottée entre deux hommes qui la sentaient ailleurs, mentalement hors de leur prise.

SAMEDI 1^{er} NOVEMBRE

Je ne sais quelle intuition me pousse à téléphoner à Claude ce matin. J'entends un allô rauque, je dis « C'est Edgar », il m'apprend qu'Annie vient de se jeter par la fenêtre. Avec des sanglots dans la voix et parfois des hurlements de douleur, il me dit qu'elle était revenue de l'hôpital où elle avait passé quinze jours pour un problème intestinal qui n'était pas fatal ; elle en était revenue très déprimée, le médecin suggérant même de la réhospitaliser pour sa dépression. Claude, la nuit dernière, est allé trois fois vérifier son sommeil. Au matin alors qu'il téléphonait au médecin d'une autre pièce, Annie s'est jetée par la fenêtre. Elle a laissé une lettre d'amour disant qu'elle refusait de devenir invalide. Je sanglote avec lui car sa douleur a réveillé la mienne et s'est symbiotisée avec elle, je lie Annie et Edwige, Claude et moi d'une façon qui confond tout... Je lui propose de passer le voir, non, il me dit qu'il attend quelqu'un, je ne sais qui. Je suis encore tout en larmes après ce téléphone, je peux à peine écouter Ruben Baj à qui j'avais donné rendez-vous, et j'écourte l'entrevue pour la remettre à mon retour.

Je téléphone à Claude en fin d'après-midi pour lui proposer de coucher chez moi. Il attend son fils qui arrive de Grèce ce soir.

DIMANCHE 2 NOVEMBRE

Sa façon adorable de dire le mot « gentil ».

Elle s'est endormie en paix, ayant fait en février ce qu'elle pensait devoir faire.

Claude au téléphone. La mort d'Annie m'a fraternisé à lui comme jamais. Je lui propose de venir habiter dans ma chambre d'ami le temps qu'il voudra.

Est-ce le choc de la mort d'Annie qui m'a donné un lumbago ce matin ?

Quand me vient le désespoir je pense : « Ma fée, ma petite fille, mon âme, ma petite maman, ma femme. »

Paris-Bahia via São Paulo, puis Bahia-São Paulo et enfin São Paulo-Paris. (À Bahia conférence, et rencontre d'un couple avec qui il y a coup de foudre réciproque d'amitié. À São Paulo, les amis de la PUC où je suis fait docteur *honoris causa*.)

À Bahia, où il y a tant d'objets artisanaux, je pense à ces jolies petites

statuettes que j'acquerrais pour les lui ramener, et quand je déballais sous ses yeux et que cela lui plaisait, elle tendait vers moi un visage émerveillé d'enfant et un « merci, mon cœur ».

DIMANCHE 9 NOVEMBRE

Ça va être terrible d'écrire le livre sur elle, plus présente, plus bouleversante que jamais.

Elle s'enfonce en mon cœur jusqu'à le briser.

MARDI 11 NOVEMBRE

J'ai demandé à Brigitte de venir me voir pour lui dire comment Edwige a absorbé ma mère et combien j'ai peur de me retrouver en situation infantile d'abandon. Elle me conseille de chercher mon autonomie.

J'ai parlé ce soir à Herminette en lui caressant la tête : « Tu ne l'as pas oubliée, moi non plus je ne l'ai pas oubliée, moi non plus je n'ai pas oublié ta maman Edwige. » Larmes.

Je me souviens de ma rencontre avec la toute petite Herminette.

J'étais chez C. X. quand une de ses amies arrive avec une chatte et sa portée de chatons, tous blancs légèrement grisés qui se blottissent contre leur mère. Je suis à une extrémité de la pièce, les chatons à une autre, près d'un radiateur de chauffage central. Voici qu'un chaton tout blanc traverse toute la pièce vers moi, grimpe sur mes genoux et me regarde franchement d'un œil tout bleu.

« Elle vous a choisi », me disent les amies (c'est une chatonne).

Je dis que je ne saurai prendre un chat, et le pense d'autant plus que je sais qu'Edwige a vécu avec des chiens. La petite bête reste sur mes genoux, je la caresse, et quand je me lève, ma voix dit sans que je l'aie prémédité « je le prends ». Aussitôt les amies font une boîte en carton percée de trous pour la respiration et j'embarque la chatonne sous la pluie, protégeant la boîte sous mon imperméable. J'arrive à la rue des Arquebusiers, tends la boîte sous les yeux d'Edwige, ouvre la boîte, la chatonne fait un petit « mi ». Edwige est stupéfaite. Je dois partir le lendemain à Barcelone. Edwige ne sait comment nourrir la chatte, elle se procure en mon absence du lait pour chatons orphelins, une petite litière. Ainsi commence un grand amour. Je suis persuadé qu'Herminette, ainsi la nommons-nous, a choisi Edwige à travers moi. Il y eut pourtant un moment critique. Herminette, sous les draps, nous mordait les pieds, s'imaginant que nos doigts de pied étaient des petits animaux. Jusqu'au

jour où Edwige exaspérée me dit « je n'en peux plus, on s'en sépare ». À partir de ce moment, Herminette cessa de nous mordre les pieds, mais comme elle nous réveillait le matin, en petite gloutonne qu'elle était déjà, pour réclamer son petit déjeuner, nous fermions la porte de notre chambre la nuit... Et nous voyions une petite patte se glisser sous la porte essayant de trouver le moyen pour entrer dans la chambre. Le matin en me levant j'ouvrais la porte et Herminette accourait et bondissait sur le lit, léchant avec frénésie les lèvres d'Edwige. Ce rite d'amour dura quinze ou seize ans puisqu'Herminette avait atteint cet âge en 2008.

Durant nos repas à la table de la cuisine, Herminette dominait nos plats, perchée sur la paillasse, et Edwige, et moi aussi, lui donnions un peu de nos repas, qu'en omnivore elle absorbait. Elle était persuadée qu'Edwige était une chatte à moins qu'elle-même n'ait été une humaine à poils. Ce fut un amour merveilleux. Edwige fit faire sur photos le portrait d'Herminette par un peintre, et le portait trôna sur un mur de la pièce qui lui servait de bureau. Edwige voulut donner une petite sœur à Herminette et Maria Alves convainquit ses parents, fermiers dans le Trás-os-Montes, de nous offrir leur petite chatte Micha qu'ils adoraient. Micha fit le voyage Trás-os-Montes-Paris en boîte dans une camionnette, je la réceptionnai boulevard Beaumarchais. Dès qu'elle fut chez nous, elle courut sur le balcon pour retrouver son Portugal, mais fut arrêtée par la barrière en fer forgé.

L'entente avec Herminette fut rapide. Elles se sont observées, toisées, lentement approchées jusqu'à se frôler le museau. Herminette grande dame avait accepté l'intruse, mais garda son droit d'aïnesse. Edwige ne comprit jamais combien Micha avait la *saudade* de sa campagne, où elle galopait à travers champs.

Une fois, nous étions avec Herminette dans la petite maison pour amis des Rolland, à Tillard. Et, un matin, nous cherchons Herminette, ne la trouvons pas, nous affolons, courons dans le village, entrons dans les fermes, interrogeant voisins et passants... Malgré tant d'efforts nous ne retrouvons pas Herminette, et rentrons dans notre logement avec la conviction qu'Herminette est perdue. Nous pleurons dans les bras l'un de l'autre, près d'un fauteuil recouvert d'une housse jusqu'à ses pieds. Et voilà que tranquillement Herminette soulève le drap de la housse, sort de dessous le fauteuil. Nous l'injurons – chienne, salope –, fous de joie. Elle a sans doute voulu vérifier que nous tenions bien à elle car, dans cette même pièce, nous l'avons sans cesse appelée, tout fouillé, sauf le dessous de ce petit fauteuil.

Je garde maintenant mes deux orphelines Herminette et Micha. Pour la première fois, je les laisse pour un mois ou plus le temps d'écrire ce livre à Sitges, mais Ève s'est installée dans l'appartement avec sa petite chatte et celle-ci a été rapidement acceptée par Herminette et Micha.

La première grande alerte, au Venezuela en 1981.

L'Alliance française m'avait organisé en avril 1981 une série de

conférences au Brésil, Rio, São Paulo, Bahia, Recife. De là nous allions à San Francisco pour l'université, où René Girard avait organisé un colloque « Ordre et désordre ». Puis nous redescendions au Venezuela où je devais faire une semaine ou deux de conférences à Caracas.

Brésil, Rio (mort de Glauber Rocha), les autres villes de conférence, puis hors conférence nous allons à Belém puis à Manaus dans un hôtel en pleine forêt avec un patio rempli de perroquets. Elle était vaillante, je la faisais marcher dans la chaleur étouffante de Manaus. Nous avons été au confluent du Rio Negro et de l'Amazone. Puis de Manaus nous avons pris un avion qui nous a conduits en Californie. Edwige, très fragile de bronches, avait pris froid dans la chambre à air conditionné de l'hôtel, l'avion avait aggravé sa bronchite. Pendant le congrès elle reste en chambre dans l'hôtel. J'ai la bonne idée de suggérer à von Foerster de nous héberger dans sa maison isolée de colline, qu'il avait construite de ses mains, près de Pescadero, et là elle guérit très rapidement, quasi miraculeusement. Elle aimait cette colline où rien n'avait été dénaturé, la maison si accueillante de Heinz.

Nous sommes partis pour Caracas. Après un premier séminaire, il y avait quelques jours de vacances ; les amis nous ont conseillé une sorte de village de cases, en pleine forêt vierge, où un avion nous conduisait après avoir longé puis repassé deux fois devant le saut de l'ange, la plus haute cascade connue. Dans notre case, Edwige avait peur des cafards et des punaises, voulait garder la lumière allumée et ne put dormir de la nuit. Le lendemain, je la conduisais en barque sur un lac voisin, une pluie soudaine nous surprit ; nouvelle bronchite. Au retour à Caracas, des amis nous prêtent un appartement au bord de la mer, de l'autre côté de la montagne. J'avais loué une vieille Volkswagen aux pneus totalement lisses pour aller de Caracas à cette plage. Edwige saisie d'une crise d'asthme commence à étouffer. C'était sa première crise d'asthme. Elle prend un somnifère pensant fuir l'asthme dans le sommeil, mais cela l'aggrave. Je suis épouvanté, je descends de l'appartement, demande au gardien de l'immeuble où se trouve un hôpital, il m'indique une petite ville à 20 kilomètres. Je roule au plus vite, Edwige étouffant sur mon épaule, j'arrive dans la petite ville, entre dans la principale avenue, toute bourrée de peuple, c'est la fête annuelle de cette cité. Je demande où est l'hôpital, on me dit qu'il faut faire marche arrière et prendre la seconde rue à droite. Je monte sur le trottoir en klaxonnant pour faire retour, j'épouvante les fêtards, je réussis à partir en sens inverse, trouve la rue et arrive à un petit dispensaire où il y a dans la pièce unique quelques malades étendus sur des grabats. Une doctoresse, ou infirmière je ne sais, prend conscience de la situation et lui fait aussitôt une piqûre qui très rapidement la calme ; soulagés nous restons à l'hôpital où elle s'endort. Ce fut ma première alerte mortelle, il y en eut d'autres depuis.

Du courrier continue à arriver à son nom.

Commencer le livre en reconstituant le mois de février ?

La plante tropicale qui fleurit une fois par an est en fleurs, la première fois depuis sa mort. Elle était si heureuse de voir les premiers bourgeons apparaître, puis, quand la plante s'épanouissait de ses innombrables fleurs, elle s'émerveillait.

Nevermore, nevermore.

LUNDI 17 NOVEMBRE

Je suis allé à la réunion des copropriétaires et je me suis souvenu comment, dès qu'elle recevait le dossier de l'ordre du jour, elle étudiait comme une élève appliquée tous les éléments et informations pour les votes. Je l'accompagnais aux séances, le plus souvent distrait, mais elle écoutait attentivement, intervenait.

Ce soir Flavienne, autre endeuillée ; ensemble nous concluons que nous ne nous en remettons jamais.

LUNDI 24 NOVEMBRE

Dîner vendredi soir chez Claude. On parle URSS, communisme, trotskisme, procès Kravtchenko, Obama, échange d'informations puis on en arrive au suicide d'Annie, dont il me parle les larmes aux yeux, et moi je pleure en pensant à Annie et Edwige, dans les deux cas la mort a été voulue, réfléchie, Annie pour ne pas devenir une invalide, Edwige, après la perte de l'espoir d'une diminution de la tumeur, pour arrêter des souffrances devenues intolérables.

Avec Claude, on dit qu'on ne s'en remettra jamais.

Ce matin, j'entends sur Radio Nostalgie *Le monde est stone*, qu'elle aimait beaucoup ; les larmes jaillissent.

Au courrier, arrivée de *La Hulotte* qui nous plaisait pour l'humour et pour l'amour des animaux. Elle aimait tellement ce petit magazine que je la réabonne.

Un catalogue de joaillier pour elle, où je vois un pendentif à tête humaine

qu'elle aurait aimé, je regarde le prix : 2 000 euros ; oui, je l'aurais acheté.

Et voilà qu'arrive la télévision serbe pour un entretien alors que je suis en larmes.

MARDI 25 NOVEMBRE

Dîner avec Patrick et Cristina. Il pense que quelque chose ne meurt pas après la mort. Je lui dis que je le souhaiterais mais n'y crois pas. Il me précisera sa pensée plus tard.

J'ai évoqué le petit oiseau coquet du Pantanal. Est-ce elle ? Un message ? Il me dit : « Un message. »

Elle submerge tout en ce moment.

Au retour, il y a un beau concert sur Mezzo, de Falla, avec Barenboïm tantôt au piano (*Nuits dans les jardins d'Espagne*), tantôt dirigeant (*Le Tricorne, L'Amour sorcier*). Je me suis mis en pyjama et prends de l'herbe douce.

MERCREDI 26 NOVEMBRE

Herminette boit beaucoup et elle veut de l'eau fraîche ; elle essaie de boire au robinet, mais y arrive très mal. Finalement, elle se satisfait d'un grand verre d'eau qu'elle lape.

VENDREDI 28 NOVEMBRE

Hier midi, interview sur *Mon chemin* pour les radios catholiques par T. L. Une heure en confiance, puis, micro fermé, comme il m'a interrogé sur la mort, je parle d'Edwige et je ne peux empêcher les larmes de venir. Je lui ai dit qu'il m'était impossible de croire à la résurrection de Jésus, et que je ne peux croire que quelque chose d'elle subsiste après la mort. Lui, illuminé : « Elle est là, elle est là ! »

Et je pleure, je pleure. Nous nous quittons sur un long *abrazo*.

L'après-midi, je vois P. B., lui-même très affecté par la mort récente de son compagnon ; en lui parlant, j'ai compris que je ne veux pas que ma

blessure se cicatrise, je veux qu'elle reste béante ; à moi de conserver ma passion pour ma « mission ».

Le salut de l'humanité (oui je prends conscience que c'est ça ma « mission »), tâche démesurée qui est ma nécessité intérieure, depuis mon *Introduction à une politique de l'homme*, c'est cela qui me fera vivre sans oublier ma douleur.

14 h 30. Je trouve un message téléphoné de Heinz, de Cape Cod. Aussitôt, je nous revois là-bas avec Edwige, elle si contente de découvrir la petite ville de Providence, le chien qui sourit, puis elle riant de nous voir affronter la tempête de neige, Heinz et moi ; je nous revois aussi après ce festin chez eux à Rosemère, en novembre, moi refusant de me lever le matin pour aller prendre l'avion, bien décidé à hiberner, et Edwige, finalement, m'arrachant au lit...

Me reviennent ces deux vers de Leo Ferrero :

Amour amour attente impatience
Tu m'as arraché d'affreux sanglots

er -3 DÉCEMBRE

Naples. Anniversaire d'Oscar. Giusi et moi nous embrassons en pleurant. Je lui demande de m'envoyer une copie des mails que lui adressait Edwige. Les quelques êtres qui l'ont vraiment et en profondeur « sentie », c'est le mot, ont un immense chagrin.

Edwige aimait Naples, cette beauté forte, aristocratique et populaire.

Elle était descendue toute seule, inconsciente, de l'Institut de philosophie où je parlais, dans le quartier dangereux des Espagnols.

JEUDI 4 DÉCEMBRE

Rentré de Naples. L'appartement : tout l'amour qu'elle a mis dans le nid me saute au visage.

J'avais ma fée au logis.

VENDREDI 5 DÉCEMBRE

Strasbourg. Elle aimait la vieille ville. Celle-ci est en fête pour Noël. Si elle m'avait attendu à Paris, j'aurais cherché de jolis objets artisanaux. Je passe devant les stands sans les regarder.

Élisabeth me parle d'Abraham les larmes aux yeux, et nous avons parlé en marchant à Strasbourg, moi d'elle, elle de lui. Je lui demande si elle croit que quelque chose survit après la mort... Elle ne sait pas, si ce n'est que le mort vit en nous, ce qui est évident, mais cela n'indique nullement que le disparu vit en lui-même, que son âme a survécu au corps.

DIMANCHE 7 DÉCEMBRE

Son amour des animaux.

Enfant, elle avait un cochonnet appelé Petit Louis quand elle était à la campagne, je crois chez les Bissière. Petit Louis l'accompagnait à l'école puis venait la chercher à l'heure de la sortie. Elle aimait lui tirer les oreilles à le faire crier.

Auparavant, je crois, elle avait un petit chat que lui avait retiré sa mère pour le donner à un garagiste. Chaque fois un chagrin de perdre son petit compagnon.

Et son petit teckel Mimi chéri, et Justin qui la mordait dans ses crises de folie et dont elle ne s'est séparée qu'après qu'il eut tenté de me bouffer.

J'ai pensé aussi à son inquiétude de cesser d'être aimée. Et elle me disait : « Ah, avant tu m'embrassais sans cesse. » Et moi : « Mais je t'embrasse sans cesse, quand je te croise dans l'appartement, je t'embrasse, j'ai tout le temps envie de t'embrasser. » Elle faisait mine de ne pas être convaincue, et attendait la confirmation. Et aussi, elle doutait d'elle, elle craignait ne pas m'intéresser, « est-ce que je t'ennuie ? ». Et je disais qu'au contraire elle me charmait.

Et le Nid. C'était son mot qui revenait sans cesse. Quand elle achetait quelque chose pour l'appartement « c'est pour le nid ». Notre nid, notre nid, combien de fois le disait-elle, et moi je garde maintenant le nid vide d'elle.

Hier soir, dîner chez Sami et Sylvie. Sylvie et Edwige s'aimaient sans restriction. Elles s'aimaient et s'admiraient pour leur noblesse d'âme. Elle va au cimetière, et me dit que sur la tombe elle a vu un joli petit arrangement de cailloux en cercle autour d'une fleur. « Comme si c'était un enfant. » Je pense : « Est-ce Vera ? » Je sais aussi que Pépin et Cécile vont sur la tombe. Nous l'évoquons dans les larmes.

Dans dix jours, je pars à Sitges pour écrire à ta mémoire, mon amour.

Pas une journée sans toi.

LUNDI 8 DÉCEMBRE

Pépin au téléphone, me félicite d'être en forme, toujours vert. Je ne comprends pas. Il me parle de la jeune femme qui est chez moi et dont il a appris l'existence.

Mais ce n'est pas ma maîtresse !

Cela m'indigne, non d'avoir une maîtresse, mais qu'on puisse penser que je l'aie installée dans notre « nid » à Edwige et à moi. J'en parle avec Amita qui me répète ce qu'Edwige lui disait : « Il souffrira, je le sais, mais il aura ses filles, son travail, peut-être aussi une amie, mais jamais ce ne sera comme nous deux. »

Je pleure.

Son horreur des hôpitaux. Je l'y ai traînée de force chaque fois qu'elle étouffait, mais, en février, elle n'y serait jamais retournée. Au moins, elle est morte dans son lit, et j'étais couché auprès d'elle.

Chaque fois que je passe devant cette photo où elle est effrayée d'un pélican qui la regarde d'un air goguenard, je ris.

MARDI 9 DÉCEMBRE

Hier, crise de foie ; je ne peux retourner au colloque « Musique et complexité », je me couche l'après-midi, reste abruti, prends une soupe au dîner et dors douze heures d'affilée. Ce matin, je ressens une immense fatigue au réveil, une inquiétude, une angoisse, une démoralisation. Est-ce l'approche du départ pour Sitges ?

MERCREDI 10 DÉCEMBRE

Dîner chez les Delannoi, Sylvie m'a évoqué Edwige ; elle était de celles/ceux qui l'avaient sentie en profondeur. Ceux qui ne la connaissaient qu'en

surface la méconnaissaient.

Herminette est sortie sur le palier quand j'ai ouvert la porte, elle y cherche toujours Edwige. Eh oui, me dis-je dans l'ascenseur en pleurant, elle est de l'autre côté, *del otro lado*...

VENDREDI 12 DÉCEMBRE

Je me souviens de deux de ses somnambulismes. On habitait alors dans une tour, la tour Jade de la place d'Italie. Elle était au lit, dormant, moi aussi, et soudain je me réveille, elle n'est plus là, je cours vers le couloir de l'entrée, elle était à la porte, le petit cul nu, avec son sac à main ; je la touche doucement, elle dit « je suis très pressée » et je la ramène très délicatement au lit où elle se rendort. Le lendemain matin, elle ne se souvenait de rien.

L'autre. Nous étions rentrés de voyage, habitions toujours à la tour Jade, et elle cherchait depuis des jours, en vain, ses clés d'appartement qu'elle avait cachées quelque part. Une nuit elle se lève, toujours en veste de pyjama, je la suis, elle va à la salle de bains, monte sur le rebord de la baignoire, ouvre un placard situé au-dessus de la baignoire, où étaient accumulés des draps et du linge, et sort de dessous la pile de linge son trousseau de clés. Je l'aide doucement à descendre, la reconduis au lit, m'endors. Le matin quand elle se réveille, j'agite devant ses yeux le trousseau de clés. Elle, étonnée : « Où l'as-tu trouvé ? »

Elle n'était pas dissimulée, mais elle dissimulait, faisait des cachotteries, c'était depuis l'enfance une façon de se protéger de l'autoritarisme de sa mère, de celui de ses grands-parents chez lesquels on l'envoyait.

Elle mêlait dans ses souvenirs le réel et l'imaginaire. Sa façon de mêler imaginaire et réel était aussi sa poésie.

Certains de ceux qui l'ont connue et sans doute ceux qui voulaient la posséder toute, se souviennent principalement de ses dissimulations et mensonges. Mais c'était la défense d'une faible enfant, ballottée entre des adultes possessifs : les uns l'avaient trop aimée, d'autres pas assez, d'autres mal... elle mentait avec innocence. Et pourtant quelles réserves d'émerveillements et de joie en elle.

Je suis rentré hier soir d'Auxerre ; le plaisir du repas, de la journée, de la retrouvaille avec Dortier s'est dissipé pendant le voyage du retour, et je suis rentré chez moi dans une infinie tristesse.

Faiblesse ? Sans cesse les larmes me viennent en pensant à elle, et sans

cesse je pense à elle.

SAMEDI 13 DÉCEMBRE

Elle a eu son épanouissement à quarante-cinq ans, elle a alors trouvé l'amour, elle s'est donnée, elle a reçu, elle a rencontré de vraies amies qui sentaient et reconnaissaient sa vraie nature, elle s'est ouverte comme jamais auparavant.

Plus que veuf, je suis orphelin d'elle.

Si elle pouvait maintenant contempler mon amour...

DIMANCHE 14 DÉCEMBRE

Pensées et réflexions sur son secret, ses secrets, son père.

MERCREDI 17 DÉCEMBRE

J'écris pour que sa vraie nature apparaisse, puisque certains, étant donné sa réserve, ou parfois ses dissimulations, ne l'ont pas connue.

Ses petites ruses, ses petites dissimulations étaient souvent adorables. Elle cachait bien entendu ses cigarettes, mais aussi en écureuil mille petits objets qu'elle oubliait et ne retrouvait plus. Mais c'est dans l'art de cacher les cigarettes, les mégots, la fumée, l'odeur du tabac qu'elle avait atteint malheureusement le génie.

Elle économisait en cachette sur son compte postal, à partir de mes versements mensuels et de l'argent que je lui donnais pour les courses ou ses achats, et puis un jour triomphalement au moment d'une importante dépense nécessaire où je me trouvais à sec, elle me disait : « J'ai dix mille euros sur mon compte. »

Elle prenait sur son compte de l'argent pour les cadeaux. Elle prit sur son compte l'argent nécessaire à l'achat d'une voiture pour Zouzou. Après sa mort, je découvris qu'elle avait encore un peu d'argent dans son compte postal et son compte bancaire.

Quelle mignonne petite fille, quelle adorable petite mère, quelle merveilleuse compagne.

J'emporte ses passeports, qui me rappelleront nos voyages.

JEUDI SOIR 18 DÉCEMBRE

Dans le salon de Roissy, en attente de l'embarquement pour Nice. Je ne lui téléphonerai jamais plus : « Je suis à Roissy, tout va bien, je décolle dans une heure. » Et puis, au retour : « Je sors de l'avion, j'arrive. »

VENDREDI 19 DÉCEMBRE

Retour de la réunion du Collegium à Monaco où j'ai fait mon devoir d'amitié. Au courrier, le catalogue de la boutique des Musées. Je le détaillais chaque fois avec attention pour trouver le cadeau qui lui ferait plaisir, et je commandais. Il y a même une commande qui est arrivée après le 29 février et qui m'a fait sangloter en l'ouvrant.

Maintenant, je jette le catalogue sans le lire.

LUNDI 22 DÉCEMBRE

Hier soir, étape à Pézenas avec Gillou et Luna. Dans la chambre d'hôtel, je lui demandai d'apparaître, de faire un signe pour son anniversaire.

Aujourd'hui, jour de son anniversaire : nous le fêtons au restaurant et quand elle était très fatiguée, j'apportais du caviar, des cadeaux...

Je ne pouvais rester dans le nid, ce 22 décembre. Je suis arrivé ce matin à Sitges, dans cet appartement où elle était venue me rejoindre tandis que j'écrivais *L'Humanité de l'humanité*. Pour le déjeuner, j'ai conduit Gillou et Luna au Cheringuito, ce bar à tapas sur la plage, où nous allions, Edwige et moi. Je pleure en regardant la mer...

Je vois un petit oiseau élégant, mais ce n'est pas celui du Pantanal ou de Rio, il sautille mais ne marche pas. Pourtant, il est mince, discrètement coquet... En fait, il ne me remarque pas.

Téléphone de Nadine du Québec – elles se chérissaient l'une l'autre – pour dire qu'elle pense à elle et à moi en ce jour anniversaire. Elle avait reçu de belles lettres d'Edwige et m'en fera une photocopie. Téléphone aussi de Dominique Fenouil pour cet anniversaire dans l'absence.

Ce soir, me mettant à la table face à la mer, à l'ordinateur, je suis secoué de sanglots.

MARDI 23 DÉCEMBRE

Comme j'ai commencé à regarder les notes que j'avais prises, je tombe sur l'adieu de Cécile au cimetière, qui me bouleverse ; je pleure, et lui téléphone dans les larmes qu'elle partage ; elle me dit : « C'était un être exquis. » Chaque Noël, nous nous retrouvions tous les quatre, chez Cécile et Pépin ; au cours du dîner, où Cécile n'oubliait jamais le plat d'aubergines, on mettait le CD *El Relicario* qui me faisait toujours pleurer, *La hija de don Juan d'Alba* chanté par Maria Paredes, qu'Edwige aimait particulièrement... Et Pépin est en deuil, il a perdu deux enfants et une sœur en cette seule année 2008... Larmes, larmes.

Avec Irène et Gilles, nous sommes attablés au Chiringuito, en plein air, face à la mer et nous nous tapons des sardines grillées et púlpitos. Irène me fait remarquer un petit oiseau sur la toiture au-dessus de nous. Je dis, à la façon d'Edwige, « Comme il est gentil ». J'aime, à son exemple, employer le mot « gentil ».

Elle aurait aimé cet oiseau, plus fin qu'un moineau.

MERCREDI 24 DÉCEMBRE

Pour la première fois, je laisse mes deux orphelines Herminette et Micha, le temps d'écrire ce livre à Sitges, mais Ève s'est installée dans l'appartement avec sa petite chatte qui a été rapidement acceptée par les miennes.

JEUDI 25 DÉCEMBRE

Effondrement : l'anniversaire du 22 décembre, et les souvenirs qui surgissent à l'arrivée à Sitges, suivis par le souvenir des soirées de Noël ensemble avec Pépin et Cécile...

Je me suis mis à rédiger le mois de février, avec très souvent des larmes, quelquefois des sanglots.

SAMEDI 27 DÉCEMBRE

J'ai regardé et corrigé mes notes de mars, et ai terminé les notes d'avril-

mai. Il y a des moments où je suis secoué de sanglots, d'autres où je suis baigné de larmes. Je suis convaincu de la nécessité du livre à la mémoire d'Edwige.

DIMANCHE 28 DÉCEMBRE

J'ai fait trop de voyages sans elle, pour des conférences et des congrès. Je l'ai laissée trop souvent seule, je le vois en regardant mon agenda des années passées. Je le comprends en sanglotant et ressens seulement maintenant des regrets et des remords. Je sais, elle était trop fragile, et, dans les huit dernières années, elle n'aurait pu supporter des voyages intercontinentaux. Mais moi, j'aurais pu raréfier ces voyages. Je n'ai pas assez pensé à son manque de moi quand je n'étais pas là.

Trop tard, trop tard. J'essaie de me trouver des circonstances atténuantes en évoquant les voyages faits ensemble.

Un voyage au Québec (quand ?) avec un séjour merveilleux à Sainte-Pétronille chez les Dagenais, elle était heureuse.

Nos séjours à Caldine, autre bonheur chez les Bueno.

Un séjour à New York (octobre-novembre 1980), deux autres séjours à New York ?

Le grand voyage au Brésil avec Belém et Manaus, puis la Californie, et le Venezuela. La première grande alerte d'asthme où elle a failli mourir en 1981.

Le congrès de mai 1984 à Tokyo avec un séjour à Kyoto et la rencontre de Junko.

À Lecce en 1990 (avec ma sévère sciatique).

En mai 1997, Mexico, Guadalajara, puis la plage (avec Baudrillard).

Une nouvelle fois à Tokyo en 1998.

En 1999, la croisière sur le Nil avec Sami et Sylvie.

Rome à deux ou trois reprises dont 2004 avec Noël chez Tajjedine et Marie-Ange Baddou où elle attrape une bronchite, et moi ensuite (avant ma tuberculose).

On a été aussi à Prague, encore démocratie populaire.

À Budapest...

À Moscou...

LUNDI 29 DÉCEMBRE

Gilles dit tout à l'heure : « Nous sommes le 29 », et soudain la date fatale fait irruption au plus profond de moi ; je retiens mes larmes, mais, au moment

d'écrire, je ne peux les empêcher de couler. Le 29, le 29, la mort me l'a prise.

J'ai continué à revoir et corriger mes notes jusqu'au 17 août, je continue. Ce que je crains, c'est le moment d'ouvrir ses lettres.

MERCREDI 31 DÉCEMBRE

J'ai relu mes notes depuis mars jusqu'à maintenant, avec des accès de larmes.

Je n'ai pas regardé le cahier où je lui ai écrit chaque jour, de mars à l'été.

1.

« L'absence, plus aiguë que la présence. »

2.

« Éternel », « éternité ».

2009

JEUDI 1^{er} JANVIER 2009

Dîner de Nouvel An en famille, harmonie. Peu avant minuit, téléphone bouleversant avec Cécile et Pépin avec qui nous passions toujours soit Noël, soit le Nouvel An. Elle me dit qu'ils ont mis la chanson que chante Maria Paredes, *La hija de don Juan d'Alba*, qu'adorait Edwige ; ils ont pensé à nous comme j'ai pensé à eux, et j'ai reçu d'Espagne un SMS très beau de leur fille Vera, sa filleule, avec : « Cette fois-ci, marraine Edwige veille sur nous. »

En me retirant dans ma chambre, je pense que si on devait recommencer, comme je serais meilleur, plus attentif, plus présent !

Je me lève tard, à 11 heures, avec le sentiment que cette année sans Edwige est étrangère.

Quand je passe devant sa photo (affichée sur un mur entre deux baies vitrées), je suis toujours bouleversé.

Cet amour ne passera jamais.

Je commence à voir la correspondance reçue et à reconstituer la chronologie de nos voyages et des hospitalisations. Je découvre rétrospectivement l'ampleur de son courage, devenant héroïsme.

À lire les lettres et cartes reçues, qui expriment une forte affection, je vois la profondeur des attachements qu'elle a suscités.

Les cartes de sa petite-fille Esther des années 1980 et du début des années 1990 s'espacent : un amour brisé.

VENDREDI 2 JANVIER

Hier soir, en dépouillant le courrier d'Edwige, je suis tombé sur ma réponse aux propos déments de sa sœur, après la mort de leur mère. Puis j'ai trouvé la lettre où sa sœur lui demande pardon et lui crie son amour.

J'ai pensé à ce phénomène de la double personnalité (que j'avais

examiné dans *Le Vif du sujet*) dont les cas cliniques extrêmes nous font oublier la banalité, laquelle se manifeste dans les crises de mauvaise humeur ou les accès de colère.

J'avais remarqué assez tôt la double personnalité d'Edwige d'autant plus remarquable qu'Edwige la bonne était un être merveilleusement affectueux et candide, et qu'Edwige la mauvaise était méfiante et hostile. Mais sa sœur portait au paroxysme l'alternance des deux personnalités. La « bonne » était en adoration pour Edwige, et du reste bienveillante et affectueuse en général ; la « mauvaise » manifestait de l'animosité envers sa sœur, et un mépris généralisé pour tous. Leur mère elle-même portait ce trait ; je me souviens d'un accès quasi délirant de sa part, soupçonnant que son mari (qui l'adorait) attendait sa mort pour se marier avec sa secrétaire.

SAMEDI 3 JANVIER

17 h 50. Voilà plus d'une heure que j'ai fini de dépouiller la correspondance reçue par Edwige et j'ai peur d'être submergé de douleur en me mettant à lire les lettres qu'elle m'adressait. La nuit est tombée après une journée grise. Je vais auparavant envoyer quelques cartes de vœux.

19 h 40. Je ne retrouve pas le dossier le plus précieux de tous, qui contenait les lettres qu'elle m'envoyait. Laisse à Paris ? Emporté par mégarde par Irène ou Véro ? Angloïse...

Je crois que j'ai oublié le précieux dossier à Paris ; j'ai omis de le retirer du meuble de rangement, derrière mon bureau. Comme je pars demain pour un aller-retour à Paris, je le ramènerai. Lundi soir, j'irai au dîner débat Chez Maître Paul, restaurant de la rue Monsieur-le-Prince, où on se réunit à quelques copains du CNRS ou assimilés, issus de diverses disciplines, un soir par mois. Gil y fera un exposé sur l'économie. Edwige aurait été très intéressée. Quand elle était valide, elle aimait venir à ces soirées.

[DIMANCHE OU LUNDI]

15 heures. J'ai lu le dossier qu'elle avait fait sous le titre « Correspondance T. avec ma mère de 63 ». Son premier mari fait des lettres très compréhensives, pas hostiles envers Edwige. J'avais voulu le rencontrer avant mon départ à Sitges. Au cimetière, il m'avait dit, après avoir écouté mon adieu : « C'est une belle preuve d'amour. » Il avait ajouté : « Et moi je l'aime toujours. »

Là encore, un cruel malentendu.

MARDI 6 JANVIER

Je pensais, en retournant à Sitges, qu'il y avait peu d'êtres dont la beauté était aussi évidente et les dons aussi cachés, les qualités aussi discrètes.

Et puis, ayant ouvert le dossier, rapporté de Paris, des lettres et des mots qu'elle m'adressait, je suis accablé de douleur. Je vois combien j'étais si souvent absent (alors qu'elle ne pouvait me suivre) et qu'elle avait tellement besoin de moi, je vois son âme candide, si aimante, je savais tout cela, mais d'une façon aseptisée, et voilà que ça fait irruption avec virulence...

Tous ses petits mots, ses dessins d'oiseau... Je sanglote, écrasé.

Elle était si triste, malheureuse de rester seule, dans le manque...

Trop tard, trop tard.

Je vais prendre un cachet pour dormir.

J'ai soudain crié, hurlé trois fois son nom dans la nuit.

Ce n'est pas seulement février : quel courage, toute sa vie !

Après sa mort, tous m'ont dit que j'avais été exceptionnel, dévoué, extraordinaire pour Edwige, et c'est vrai que, dès qu'elle était malade, et surtout au long des deux dernières années, m'occuper d'elle primait tout. Mais, aujourd'hui que je vois tous ces mots qu'elle m'envoyait, et ces fax lors de mes différents voyages, je vois mes absences, mes négligences. La vérité m'écrase : je n'ai pas été à la hauteur, je n'ai pas été à sa hauteur.

Trop tard pour réparer, trop tard pour lui demander pardon.

Je voudrais qu'elle voie combien je l'aime.

C'est maintenant trop tard.

C'est vrai, j'ai tout fait pour la sauver, j'ai tout fait pour la soigner, j'étais sans cesse attentif et anxieux pour sa santé, mais cette conscience m'a masqué mes carences et mes négligences.

Tant de choses que je ne remarquais pas.

Et je ne comprenais pas non plus que, dans les derniers mois, il lui était vital de sortir pour ne pas être cloîtrée, et moi je voyais les risques mortels qu'elle courait, non son besoin vital.

J'ai honte. La vérité m'écrase : je suis un pauvre type.

MERCREDI 7 JANVIER

J'ai mailé à Marta et à Amélie pour leur dire mon état. Mail réponse de Marta (dont le français n'est pas la langue maternelle) :

Je comprends votre moment, mais je comprends aussi que le remords n'est pas le meilleur sentiment pour rendre hommage à quelqu'un d'aimé. Et aussi : il n'y avait pas l'intention d'être absent pendant votre vie en couple. Le contraire... Comme je vous ai dit avant, pendant une des nos longues conversations, vous êtes un type de « missionnaire incroyablement humain », et les missionnaires sont à 100 % (ou presque) connectés avec la « mission ». Si je vous comprends bien je peux aussi imaginer le « derrière la scène » d'une vie de couple avec la célébrité et le besoin d'accomplir les rêves et la « mission ». Mais pas des raisons de remords ou de tristesse pour le passé qui était aussi très riche en émotions et partage. Pour écrire un livre d'hommage, il faut, avant, se « désintoxiquer » de ces sentiments qui vous rendent triste et impuissant. Je peux vous dire aussi qu'avec la sensibilité de vous deux, je suis sûre qu'il y avait la joie d'être ensemble comme point de départ.

Réponse d'Amélie :

Nul n'aime jamais correctement, nous sommes toujours en dessous de ce que nous devrions donner.

Edwige savait qu'elle aimait et vivait avec un homme complètement impliqué dans son temps, débordant d'activités ; elle t'écrivait que tu lui manquais, et c'était vrai, mais je suis sûre qu'elle était heureuse, parce qu'elle était avec un monstre d'amour et de générosité vivant ; elle était Pénélope attendant le retour d'Ulysse, et Ulysse lui revenait toujours.

Tu n'as pas failli, j'en suis sûre.

Moi, je m'en veux à mort de n'avoir pas aimé mon père à la hauteur de ce qu'il était : un être extraordinaire, parfois insupportable, mais néanmoins exceptionnel. J'ai des larmes qui roulent sur mes joues tandis que je t'écris et te parle de lui.

Apaise-toi mon ami.

Edwige est en toi, elle vit dans tes souvenirs, belle comme au premier jour où elle t'a ému et bouleversé. Tu as aimé sa beauté, sa candeur, son corps, son âme. Sais-tu combien d'hommes sont vraiment capables d'adorer une femme comme tu l'as fait ? Très peu. Mais sans doute méritait-elle entre toutes cette adoration, ton adoration.

JEUDI 8 JANVIER

Je vais me mettre à la mise en ordre de ses petits mots exquis, de ses fax.

En lisant ses fax, j'admire son écriture.

Dans certains, au papier jauni, les lettres sont presque effacées, je m'aide de la lampe de table pour déchiffrer et écrire sur son écriture à peine visible.

Elle signait souvent « L'Oiseau », parfois « L'Oiseau architecte », parfois aussi « Ta Guenon ».

Dîner avec Charlotte et Maurice, merveilleux amis ; je n'ai cessé d'évoquer Edwige.

Demain, je continue fax et petits « mots doux » – le terme est approprié.

SAMEDI 10 JANVIER

Ce mot qu'elle avait commencé, pour sa fille, afin de lui faire comprendre qu'elle est malheureuse de ne pas voir ses petits-enfants (surtout

Esther) : « Ta mère aime tes enfants, alors pourquoi ? »

Tous ces fax, ces billets si pleins de tendresse, que je relis en pleurant.

DIMANCHE 11 JANVIER

J'étais assez occupé jusqu'à aujourd'hui avec la petite équipe de *Chronique d'un été*, avec qui je prépare une version non mutilée. Je me suis arrangé pour ne pas m'interrompre dans la lecture des fax et billets d'Edwige.

L'un des membres de l'équipe, le Colombien François Bucher, parlant avec moi de chamanisme, m'a raconté comment, à la suite d'une expérience chamannique à l'ayahusca, il a été guéri d'une profonde dépression qui avait suivi sa séparation d'avec sa femme. Puis, je ne sais comment, il m'a dit qu'il avait été en relations avec une Suédoise vivant dans le nord de la Suède, qui avait pu lui donner des nouvelles de son père mort. C'est une femme qui s'ouvre à l'au-delà, mais qui ne peut garantir le contact demandé. Je lui demande si je pourrais moi-même communiquer avec Edwige. Il suffirait, me dit-il, que je téléphone à cette femme et elle pourrait évoquer Edwige.

Ce serait merveilleux que l'esprit d'Edwige soit partout et nulle part.

Alors il a téléphoné pour moi en Suède, à cette femme, pour savoir si elle pouvait se connecter à l'âme d'Edwige. Finalement, je l'ai eue au téléphone, elle parle anglais, mais, quand je ne comprenais pas très bien, mon ami traduisait.

Elle m'a d'abord fait une description d'Edwige pour savoir si je la reconnaissais comme étant ma femme : « C'est une femme très raffinée, qui aimait être en bonne forme, aimait de beaux vêtements, aimait des chaussures à hauts talons, elle était très gentille et très belle... Les hommes se retournaient d'admiration après l'avoir croisée. » Elle ajoute qu'Edwige faisait difficilement voir son être intérieur. Elle me parla ensuite du collier que je lui avais offert et « qu'elle était très heureuse de porter ». Comme je lui avais mis un très beau collier de perles, quand elle fut couchée dans le cercueil, je l'ai alors reconnue.

Elle m'a dit qu'Edwige savait que je lui avais donné beaucoup d'amour et qu'elle-même avait pu « grandir » à travers notre amour. Elle a dit d'autres choses que j'ai enregistrées, notamment que ma mère était maintenant derrière Edwige, et qu'elle m'a protégé de son amour toute ma vie.

Je lui ai demandé si Edwige pouvait me dire quelque chose, elle m'a répondu qu'elle a souri pour moi.

Est-ce que la Suédoise a puisé tout ce qu'elle m'a dit dans mon esprit par télépathie ? Est-ce qu'elle a accès à *l'autre côté*, et que de cet autre côté vivent les âmes des morts ? Je ne sais pas ; je suis très troublé, mais le fait qu'elle m'ait dit qu'Edwige était heureuse de l'amour que je lui ai donné m'a donné une grande paix...

Je voudrais bien avancer dans la chronologie ce soir, car je vais être interrompu pendant deux jours à Barcelone.

JEUDI 15 JANVIER

Barcelone. Rencontre Parenteau, présentation du *Vidal* en traduction espagnole. Ce matin, après un bon sommeil de dix heures, je suis allé au marché, puis j'ai trouvé du courrier en rentrant que j'ai lu, j'ai lu *La Vanguardia* et *El País* – bref me voici devant le Mac à 16 h 30.

Ce matin, j'ai acheté chez une fleuriste six belles roses rouges comme elle les aimait, parce que la médium suédoise me l'a conseillé.

J'ai retrouvé un dossier qu'Edwige avait gardé, contenant tous les documents qu'elle avait fournis à son avocat pour qu'elle puisse avoir la garde de sa fille, après sa séparation d'avec A. Comme elle a été torturée, ballottée entre sa mère, son avocat, A., L. ! Comme la pauvre enfant a accumulé les erreurs (de jugement, de conduite...).

J'ai pu progresser un peu dans la chronologie et je vais la mettre à jour, bien qu'il reste des lacunes.

VENDREDI 16 JANVIER

Dire qu'en janvier 2008, je croyais qu'on sortait du tunnel, d'autant plus que le traitement était allégé...

Je vais prendre à Paris, lors du prochain saut, le dossier « Santé » où j'espère trouver les dates des hospitalisations.

Je pense aussi à la disponibilité constante, y compris de nuit, de notre médecin-ami Philippe Abastado, à sa relation réciproquement affectueuse nouée avec Edwige.

Je vais me remettre à ce qui m'arrache sans cesse des larmes : sa correspondance.

DIMANCHE 18 JANVIER

Affaiblissement croissant, ces trois derniers jours. Est-ce l'avant-garde prématurée du printemps qui m'alanguit ? J'espère que ce n'est pas le grand affaiblissement, car je dois avancer, mais, comme m'a dit la Suédoise, sans « pushing », sans forcing. Hier j'ai classé selon les années la correspondance

Edwige-Edgar, avec un dossier non daté pour lequel je dois retrouver les dates. Aujourd'hui, je dois voir la correspondance avec les amies, puis les témoignages sur/pour Edwige...

13 h 45. J'ai reçu mail de Bernard qui me rappelle notre San Francisco :

Mon Grand Frère,

Il s'agit du 12 août 1994. Je peux t'écrire, si tu veux, ce qui m'a marqué de votre visite à SF : les lieux, les vins, la visite chez Heinz, les photos de sa femme, le banc wagnérien dans son jardin écologique de Pescadero, le gâteau autrichien qu'il se faisait livrer directement de Vienne, la crise d'asthme d'Edwige, le spray de Ventoline de John, le frère de Debbie, l'architecture organique du restau chic de Big Sur, le corbeau à la table du Népenthes, qu'admirait Edwige, etc. Dis-moi si c'est utile et si seulement ça te fait du bien.

Tout me revient de ce temps heureux, et mes larmes coulent ; j'attends qu'il m'envoie les détails. Il y a eu aussi, à Santa Barbara, je crois, la joie d'Edwige devant le banc de phoques, son étonnement quand un pélican a voulu lui brouter les cheveux puis a cherché à nouer une relation avec elle.

Notre voyage sur Virgin Airways...

Y eut-il un autre séjour ? Oui, auparavant (je crois que c'était en 1981), lors de la réunion organisée par René Girard à l'université de Palo Alto, « Order and disorder », suivie des quelques journées passées ensemble chez Heinz von Foerster, dans la maison construite de ses mains sur une colline sauvage, où elle s'était guérie de sa bronchite. Puis nous sommes restés chez Hélène, à San Francisco.

LUNDI 19 JANVIER

C'est vrai, elle pouvait pour un rien, un regard (parfois mal interprété), se refermer comme une petite huître. Mais quand elle s'ouvrait, comme elle était aimante !

JEUDI 22 JANVIER

La lecture de mon journal de 2007 me remémore non seulement tant de souffrances accumulées et successives, mais aussi les moments où surgissait la seconde personnalité d'Edwige la noire, total opposé de l'Edwige vraie. Mais je dois dire que moi aussi, j'ai une seconde personnalité (pas aussi « noire » que la seconde Edwige, sans doute parce que ma première n'est pas aussi blanche), avec des énervements trop fréquents pour des riens, mes maussaderies, mes négligences, mes distractions...

Le mail merveilleux que je viens de recevoir de Junko, sur Edwige, la révèle telle qu'elle est dans son être ouvert, épanoui, véritable...

Je me souviens comme si c'était hier, quand j'ai fait connaissance avec vous, lorsque vous êtes venus au Japon à l'occasion du bicentenaire de la Révolution. J'avoue que, quand l'agence d'interprètes m'avait contacté, on m'a dit que Madame Morin était une personne un peu difficile. On ne m'a pas donné de détails, mais j'ai supposé que c'était une dame nerveuse, donc pas gentille.

Je me suis donc fait un peu de souci pour ce travail. Mais quand j'ai vu Edwige ! C'était une dame qui était la plus gentille des Françaises que je n'avais jamais rencontrées !!! Sa gentillesse m'a semblé extraordinaire.

Mais pourquoi m'avait-on dit qu'elle était une dame un peu difficile ? Au bout d'un ou deux jours, j'ai trouvé la réponse. Elle n'était pas l'une de ces dames bourgeoises parmi lesquelles elle devait se trouver souvent.

VENDREDI 23 JANVIER

Arrivé à Bologne en fin après-midi, pour la séance solennelle de rentrée de l'Université, je pense à ce bracelet à deux têtes qui m'avait tant séduit, et qui, quand elle l'a vu chez le joaillier, lui avait tellement plu ; j'ai gardé ce bracelet dans mon bureau.

SAMEDI 24 JANVIER

J'ai mal dormi et j'ai fait deux rêves étranges.

Dans l'un, nous apprenions (Edwige est toujours vivante dans mes rêves) que Michèle D. avait un cancer et avait décidé de se retirer à Hernani, et je voyais dans mon rêve une vallée pyrénéenne profonde, avec, au fond, cet Hernani imaginaire.

Autre rêve, la même nuit : je me rendais au 52, rue d'Aboukir, où mon père a tenu boutique, j'allais dans la cour, rencontraï la concierge, Mme Dauchelle, puis entrai dans une sorte de remise où il stockait des marchandises. Je monte les quelques marches et je trouve dans la remise toute ma famille assemblée. Mon père est étendu, tout habillé, très élégant, avec chemise mauve et cravate ; je l'embrasse, j'embrasse tante Corinne, Freddy, Daisy, d'autres, dont deux petites filles aux très grands yeux, filles de je-ne-sais-qui ; puis tout devient flou, je crois que je donne un conseil à tante Corinne.

DIMANCHE 25 JANVIER

Retour de Bologne. Je reviens à Edwige et ressens pour la première fois une sorte de gaieté à revenir à elle après trois jours d'absence. J'ai le sentiment que je lui tiens compagnie et qu'elle me tient compagnie.

Ce matin, j'étais en larmes en pensant au bracelet, et maintenant – il est 15 heures – je suis apaisé.

20 h 30. Il est là, maintenant, et peut-être va-t-il rester, ce sentiment nouveau et apaisant qu'elle me tient compagnie dans la préparation de ce livre, et que je lui tiens compagnie. Du coup, je crains qu'une fois le livre terminé, cette compagnie quotidienne cesse.

MARDI 27 JANVIER

Le téléphone portable était vital pour moi dans les dernières années. Chaque fois qu'elle se déplaçait dans Paris, j'étais inquiet et lui téléphonais ; quand arrivait la fin de l'après-midi et qu'elle n'était pas rentrée, angoissé j'appelais. Et puis au Brésil, à l'étranger, partout je pouvais l'appeler. C'était le cordon ombilical.

Et maintenant j'ai cette sourde inquiétude de ne pouvoir l'appeler. J'ai gardé son portable, je ne l'ai pas désabonnée.

MERCREDI 28 JANVIER

J'ai fini de regarder et de trier les photos qu'elle a classées jusqu'en 1995. Je la retrouve à Sainte-Pétronille, à New York, à Rome, à Kyoto, toujours aussi belle et simple. Les photos qui suivent doivent être ailleurs que dans la boîte que j'ai emportée ici...

Je vais maintenant regarder mes « journaux » publiés : *Journal d'un livre* (1980-1981), *Une année Sisyphe* (1994), *Pleurer, aimer, rire, comprendre* (1995) pour exhumer des dates.

JEUDI 29 JANVIER

J'ai commencé à lire mon *Journal d'un livre* de juillet 1980 à août 1981. J'y trouve les notations de notre séjour enchanté sur la plage du Lido d'abord, puis dans Venise même. J'y trouve aussi cette notation du 20 août : « Ses accès de désespoir infinis m'épouvantent. »

LUNDI 2 FÉVRIER

J'ai bien supporté le 29 janvier. J'ai craint l'arrivée du 1^{er} février, anniversaire de l'IRM.

J'étais à Percoto pour le prix Nonino, du vendredi 30 au samedi après-midi. Et à Udine (l'hôtel), avant Percoto, j'ai revu son visage grave aux yeux embués de larmes, j'ai revu son dernier regard égaré pendant que les infirmières de Pompidou essayaient de manipuler sa chambre sous-cutanée... Alors je me suis effondré, en larmes.

Puis dîner festif, et j'ai dansé, m'oubliant et oubliant, jusqu'au retour, épuisé.

J'ai trouvé des informations oubliées dans mon *Journal d'un livre*, dont la rapide notation sur le « paradis quotidien » et ses ruptures (p. 200).

Et me revoilà à Sitges.

Comment vais-je revivre février ?

MARDI 3 FÉVRIER

Comme j'ai maintenant un lecteur de CD, je mets *Leonore III*, et au moment où jaillit le thème sublime, heureux, libérateur, qui nous exaltait et nous transportait ensemble, je crois éclater de joie et j'éclate en sanglots.

Et puis me vient un nouveau rêve, je crois que c'était soit hier matin, soit ce matin, je ne me souviens plus de quoi il s'agissait, mais, je sais qu'Edwige y était très présente, très vivante, et elle devait faire je ne sais plus quoi. Soudain je me réveille et, épouvanté, je dis : « Mais elle est morte ! » La désolation m'envahit, puis je me rendors.

J'ai lu des extraits du journal que tenait Roland Barthes après la mort de sa mère. Noté quelques-unes de ses expressions, qui me conviendraient à moi.

MERCREDI 4 FÉVRIER

J'ai pris beaucoup de notes.

Je reçois des témoignages de ses amies : elle avait une présence

inoubliable.

Je viens de mettre le premier mouvement de la *Neuvième* et mon âme est vide et remplie d'elle ; je pleure.

Un signe ? Un message ? Hier, me promenant le long de la jetée avec Malinowski, je vois, parmi une bande de moineaux sautillants, un petit oiseau très élégant, le même que celui que j'avais vu au Pantanal, mais cette fois avec une jolie tenue blanche et grise, et il trottnait devant moi sans nullement sautiller. J'allais vers lui qui s'éloignait vers le bout de la jetée ; il s'arrêtait comme s'il m'attendait, puis, quand j'étais à quelques pas, il repartait... Nous arrivions près du mur et je m'approchai de lui. Alors il prit son envol et disparut.

À lire mon *Journal d'un livre*, je vois que mes efforts pour la faire cesser de fumer non seulement ont été vains, mais ont provoqué des froids terribles entre nous.

JEUDI 5 FÉVRIER

Vint le temps (en 2000, dernier voyage au Québec) où son extrême fragilité a empêché les voyages intercontinentaux, puis celui où sa dépendance à l'oxygène a empêché les voyages en avion. En mai 2006, nous sommes allés en train à Saint-Jacut où l'on avait disposé une cuve à oxygène. Je vois (me suis-je trompé de date ?) qu'on a fait un séjour à Séville dans un très joli hôtel, calle de la Juderia, en 2005.

J'avance, avec des chagrins qui me prennent à l'improviste. Ce qui me fait souffrir maintenant, ce n'est pas tant la disparition d'Edwige que les souffrances qu'elle a endurées et que rien ne réparera.

VENDREDI 6 FÉVRIER

J'ai lu les lettres qu'elle envoyait à Maria Neves. Je revois toute la longue nidification rue Saint-Claude, la cuisine refaite, le marbre de Brescia sur le sol d'entrée et de la salle à manger, le choix des objets, des emplacements : cela a dû prendre deux, trois ans.

Je revois aussi toutes les alertes, vraies et fausses, de sa mère après la mort de Guy. Nos levers en cours de nuit et nos courses précipitées chez elle, tourmentée par l'angoisse de la mort ; et aussi ses hospitalisations à

Boucicaud. Et Edwige, sans rémission dans ses angoisses pour sa mère, celle-ci l'adorant sur le tard...

Et le constant secours moral qu'Edwige a apporté à Maria, y compris après son retour au Portugal.

Que je suis heureux de ces amitiés si chaudes, de Nadine, Maria, Sylvie, pour Edwige.

Je lis sa correspondance avec Nadine, de Québec, avec qui elle se sentait si proche ; je tombe sur ce passage d'une lettre du 26 février 2002 :

Une fois de plus, Edgar est reparti et je me sens abandonnée en dépit de mes amis. Nous avons dû passer cinq jours ensemble ce mois-ci. Ça commence à me déprimer. Après deux semaines d'absence à Barcelone, puis Rome, puis la Sicile, il est rentré quelques jours et le voilà pour dix jours à Harvard et New York. Bien sûr, il m'appelle tous les jours, mais les soirées sont bien tristes et je n'ai guère envie de sortir par ce temps pourri. Alors j'ai entrepris de nettoyer et de ranger son capharnaïm.

C'est un bordel inimaginable avec deux doigts d'épaisseur de poussière. Le pire, c'est qu'il ne se rendra même pas compte que c'est propre, mais moi je le saurai.

Voilà deux mois que je le travaille pour que nous allions « clandestinement » à Pompéi, sans conférences, sans séminaires, tous les deux seuls. Il me dit que c'est peut-être possible en avril. Je me sens comme une femme de marin.

Il est déjà 11 heures passées. Je vais aller croquer une pomme, manger un yaourt et faire dîner mes chattes avant de me coucher...

Un mail de Nadine du 8 février 2007 évoque à nouveau les jours de bonheur passés à Sainte-Pétronille :

Nous revivons ces moments de bonheur avec une infinie nostalgie. Moi, je te revois enveloppée dans l'espèce de robe de chambre très longue et très molletonnée dans laquelle tu t'étais calfeutrée avec extase ! Et aussi à l'île aux Coudres, les cheveux au vent, tenant dans tes bras un gros bouquet de fleurs sauvages au milieu d'une lande aux herbes folles. J'ai pris une photo de ce moment béni où tu rayonnais d'un tranquille bonheur...

DIMANCHE 8 FÉVRIER

Ce matin, coup de tonnerre. Ève m'apprend qu'Herminette, si goulue d'habitude, n'a pas touché à ses croquettes, qu'elle est prostrée ; elle a fait venir un vétérinaire. Celui-ci a diagnostiqué une pharyngite ; elle a de la fièvre, il lui a prescrit un antibiotique, il faudrait demain qu'elle se fasse faire une prise de sang chez Mme Jaouen, sa vétérinaire. L'angoisse des dernières années pour Edwige, remplacée par le chagrin, revient. Herminette, c'est l'amour d'Edwige pour elle et d'elle pour Edwige ; c'est le dépôt sacré qu'elle a laissé. C'est Edwige que je vois à travers elle... Herminette est la partie vivante d'Edwige...

Patrick, qui est venu pour le week-end avec Cristina, veut me défusionner d'Herminette, me faire reconnaître en profondeur qu'elle est chat, et moi homme. Mais Herminette n'est pas qu'une chatte et moi je ne suis pas

qu'un homme. Et nous sommes, l'un et l'autre, deux mammifères.

Il me donne des nutriments. Je me sens un peu calme, mais abruti : envie de dormir. Au moment de partir déjeuner, je regarde les mails et je trouve un envoi d'Ève me disant qu'Herminette a repris de l'appétit... Herminette va bien, mais Ève l'emmènera quand même chez la vétérinaire.

LUNDI 9 FÉVRIER

Edwige vit-elle d'une certaine façon ?

La Suédoise me dit qu'elle lui est apparue.

Patrick me dit qu'il la sent près de moi.

Ève me dit qu'elle « est montée dans la lumière ».

Les médiums conversent avec des défunts.

Je voudrais y croire, je ne peux y croire.

Les animaux meurent « pour de bon », et nous échapperions au sort commun des vivants ?

Jean Rostand : « Affirmer la survie est un blasphème contre la fragilité de la personne. »

Et pourtant je suis content que la Suédoise m'ait dit qu'Edwige a été très heureuse de son collier de perles et que les hommes se retournent d'admiration après l'avoir croisée.

Année Sisyphe, 13 juin 1994 : « Je trouve Edwige en larmes parce que l'appartement qu'elle trouvait si beau (mais dont le prix était bien au-delà de mes possibilités) est vendu. Elle y avait tant rêvé que son rêve s'était consolidé, et il s'effondre sur elle ; je ne sais comment la consoler. » Je repense à cette recherche d'appartement, à ses visites... La recherche du « nid », et, une fois trouvé, la nidification.

Je regarde les comptes rendus de consultation de S. : l'état général s'était nettement amélioré le 5 septembre 2007 (après la résurrection à Hodenc). On avait consulté en urgence un médecin local, le 8 janvier : pour les jambes ? Pour des douleurs au ventre ? Le 16 janvier 2008, consultation de S. pour un œdème variqueux de la jambe gauche et des œdèmes des deux jambes.

Quand donc étais-je chez Jean Recanati, à rédiger je ne sais plus quoi, à Saint-Tropez, et qu'Edwige est venue me rejoindre ? Je me souviens de ses rires d'enfant au milieu de l'eau. Puis nous sommes allés chez Patrice B., maison isolée dans les bois. L. a dû venir un jour et, une fois lui parti, nous sommes retrouvés. Serait-ce à l'été 1978 ? Juillet et août de cet été sont vierges, dans mon agenda.

Dans mon agenda, en octobre 1978, je relève, le 12 : *20 heures Kivous* ; façon cryptée de dire « qui vous savez ». En 1979, le jeudi 11 mai, à midi, j'ai noté EW. En feuilletant ces agendas, que de rendez-vous avec des quidams rétrospectivement inutiles et vains...

MARDI 10 FÉVRIER

Sa voix est restée sur le répondeur de son portable et sur le répondeur de notre appartement. Elle est morte, mais sa voix vit encore.

À relire mon journal de 1994 et à penser à toutes ces années, j'étais tout le temps à écrire à mon bureau, j'étais dévoré par l'écriture, je ne prenais guère de temps pour nous. Il n'y avait que les repas, et le « à bras » au lit quand nous regardions la TV où nous étions ensemble.

Mais, dans les voyages, nous étions ensemble et c'est pourquoi ce furent des jours heureux.

MERCREDI 11 FÉVRIER

Je relis mes agendas depuis 1978, mais autant ils notent les petits rendez-vous, autant ils laissent le plus souvent en blanc les grandes absences.

JEUDI 12 FÉVRIER

Quand je suis tombé sur une lettre qu'elle a écrite à Nadine : « J'aurais aimé moi-même naître hirondelle », j'ai repensé à ces oiseaux coquets rencontrés au Pantanal, à Rio, et ici aussi à Sitges.

VENDREDI 13 FÉVRIER

En continuant la lecture de mon journal de 1994, je vois toute sa sollicitude quand j'ai eu ce saignement imprévu.

SAMEDI 14 FÉVRIER

Mon agenda ne m'aide pas à retrouver les événements des dernières années. En général, quand elle est hospitalisée ou quand on est en vacances ou en voyage, cela est indirectement indiqué par des pages vierges. Je vois que j'ai annulé la plupart des voyages intercontinentaux inscrits dans l'agenda.

J'ai réfléchi à mon inconscience de février. Je ne me suis pas rendu compte de la lente dégradation des mois précédents ; j'étais fixé sur les IRM périodiques qui montraient que la tumeur ne grossissait pas, et n'en voyant que l'aspect salvateur, je sous-estimais les effets nocifs du traitement. Et comme je l'avais sauvée *in extremis* au Venezuela en 1981, comme je l'avais sauvée à l'hôtel Victoria, à Montreux, comme je crois l'avoir sauvée en joignant *in extremis* encore « tante Louisa », la guérisseuse, alors que les médecins de la réanimation l'avaient condamnée, je pensais qu'en cas d'alerte je la sauverais encore. Il y avait eu enfin la résurrection inattendue de l'été 2007.

Edwige était pour moi quelqu'un que l'on sauve de l'abîme et qui renaît sans cesse à la vie.

Aussi suis-je tranquille en février, bien que m'inquiétant en fin de mois de sa perte d'appétit et de soif. Je dois dire même que quand je suis rentré, le lundi matin, à 9 heures de France Culture, j'ai été soulagé qu'elle se libère les intestins alors qu'elle était hyper constipée depuis plusieurs jours.

Mais quand notre docteur, Philippe Abastado, diagnostiqua, à sa respiration, pendant qu'elle dormait, qu'on approchait de la fin, j'ai cru que j'allais à nouveau la sauver en appelant Florent et en demandant la perfusion.

Et quand, à la suite de l'intervention de Florent lundi soir, elle s'écrie « j'ai faim, j'ai soif ! » en se réveillant à 5 heures au petit matin du mardi, j'ai pensé qu'elle était sauvée. Mais Florent était parti en vacances (fatales vacances de février), et tout le dispositif à perfusion hâtivement mobilisé se révéla impuissant puisque sa chambre sous-cutanée s'était inversée...

Il y eut ce merveilleux désir d'enfant du stylo Dupont dont elle aimait tant l'agrafe ciselée, et de la poule polonaise.

Je me sers du stylo Dupont retrouvé, surtout le soir, au lit, quand je prends des notes sur elle.

Ce qui est étonnant, c'est qu'elle n'ait pas souffert les trois derniers jours, ni des bronches ni de la tumeur...

DIMANCHE 15 FÉVRIER

Me suis déconnecté d'Edwige, hier, pour faire la préface au livre

brésilien de Ceïça et Edgard (ils pressaient, pour la date), et commencé la préface aux mémoires de Jacques-Francis Rolland.

17 heures. J'ai fini la préface et me suis remis à consulter mes agendas.

MARDI 17 FÉVRIER

Hier soir, considérant la chronologie que j'ai faite de notre existence commune, je me suis rendu compte que, pour la première fois, je pouvais considérer nos trente ans d'histoire à la fois dans leur ensemble et dans leurs événements propres.

J'ai pu me remémorer les obstacles inouïs mis à nos premières rencontres : le vol supprimé de Montréal à Rome pour la rejoindre à Florence dans le seul lieu où nous pouvions nous rencontrer : le buffet de la gare, et ma course échevelée entre Roissy et Orly, puis entre Fiumicino, où je louai une voiture, et Florence. Et, l'année suivante, mon attente à Caldine chez les Bueno, de plus en plus angoissée, car j'ignorais que L. débranchait et emportait le téléphone quand il s'absentait de la maison du Lot où ils étaient en vacances, jusqu'au jour où le téléphone sonna enfin pour moi, elle m'appelant d'une cabine en Savoie, moi lui enjoignant de louer une voiture pour traverser les Alpes et me rejoindre une fois encore au buffet de la gare de Florence.

Je revois nos vacances au Lido de Venise, nos voyages en Amérique latine et en Californie, les oasis de bonheur dans les villes et les paysages aimés.

Notre dernière sortie a été à l'abbaye de Saint-Jacut où l'on avait disposé pour elle une cuve à oxygène ; elle avait aussi son oxygène à Bruges où elle avait tenu à fêter mon anniversaire, en 2006, avec mes filles et gendres (l'année précédente, c'était à l'hôtel Westminster, tant prisé par les Anglais, au Touquet-Paris-Plage).

Il est 18 heures. À 19 heures, commence le carnaval de Sitges. Comme Baptiste dans *Les Enfants du paradis*, je vais chercher ma Garance, devenue invisible et immatérielle, dans la foule en folie.

MERCREDI 18 FÉVRIER

En fait, je me suis trompé de deux jours : le carnaval commence jeudi.

Elle a été broyée, mais, heureusement, pas brisée...

Si discrète en paroles : c'est surtout en m'écrivant, par petits mots ou par fax, qu'elle exprimait son amour.

Je tombe sur ce mot d'Edwige, dans mon journal de 1995, où, rapportant à Monique Cahen que je m'étais incrusté dans l'appartement de la rue des Arquebusiers et répugnait à déménager, elle dit : « J'ai dû sortir mon bigorneau avec une épingle. »

JEUDI 19 FÉVRIER

Je repense à ce que dit Attilio Bertolucci. Sa présence est plus forte que jamais, son absence plus forte que jamais. C'est cette présence si forte qui fait que je ne peux « réaliser » sa disparition.

Le secret de l'amour à la fois caché et brisé pour son père : était-il son seul secret ?

Dans mes journaux, je note à plusieurs reprises qu'elle ne sait pas se reposer. Il faut que nous soyons hors de Paris, hors de ses tourments familiaux, hors des soins pour la propreté et l'ordre dans l'appartement, pour qu'elle se détende, souvent après une première nuit d'angoisse, d'incapacité de dormir, ou d'asthme.

Rêve où je gravis un long escalier étroit qui monte d'une cave-toilette d'un restaurant. Je frôle des gens qui descendent et, en haut, je me réveille avec une angoisse. J'étouffe, dois me lever pour recouvrer ma respiration, après d'énormes soupirs successifs.

Est-ce l'idée de « remonter » à Paris, de quitter cette vie en compagnie d'Edwige, de retrouver presse, bousculades, antipathies, incompréhensions... ?

VENDREDI 20 FÉVRIER

Hier soir, ce fichier commencé il y a trois jours disparaît inopinément. Je le cherche partout dans le Mac : introuvable. Je regarde même dans la poubelle, mais elle est si encombrée, mon regard est si nerveux que je ne trouve rien. Je perds une à deux heures à chercher le fichier, j'ai la cervelle en bouillie, je rate l'entrée du carnaval dans Sitges. Finalement, par téléphone, Catherine me guide, je ne trouve rien. Elle me fait revenir à la poubelle que je

regarde plus calmement, et je trouve le fichier que je récupère...

Je n'ai rien pu faire hier soir. Regarder des journaux, un peu du documentaire sur les Jeux d'Amazonie... Encore sous le coup de l'émotion.

Et ce matin, submergé de mails...

17 h 30. J'ai voulu commencer à relire ce journal, jamais relu, resté au premier jet. Je n'ai pas la force de relire « le mois de février ». Je commence par relire mars.

22 h 15. La relecture de ce journal de mars à décembre m'a mis dans une émotion extrême ; j'ai pleuré sans arrêt, mouillant mouchoir sur mouchoir.

DIMANCHE 22 FÉVRIER

La date anniversaire de sa disparition approche, je suis tout bouleversé, les larmes jaillissent sans arrêt. Je me sens perdu... A. va venir pour quatre jours, et me fera du bien.

LUNDI 23 FÉVRIER

En relisant les fragments de journaux des années 1980, je me remémore ses tourments. Tant de tourments et, en dépit de tant de ces tourments, qui eux-mêmes me causèrent tant de tourments, elle a eu des moments heureux.

Je suis content de lire dans les notes de son journal des années 1980 que je lui faisais du bien.

MARDI 24 FÉVRIER

À 6 heures du matin, réveil sans possibilité de me rendormir ; arrivent à mon esprit les dernières journées de février 2008. Arrivent la catastrophe, l'horreur, sa mort...

Je me rendors au bout, je ne sais, d'une heure ou deux, puis me réveille à 9 h 30 dans la désolation. Heureusement, A. est là, et, dans les larmes, je lui raconte les derniers jours, la dernière sortie pour le stylo Dupont, l'intervention de Florent, le lundi soir, les efforts pour installer le dispositif de perfusion, le voyage en ambulance à l'hôpital Pompidou, l'échec pour

remettre à sa place la boîte à perfusion, son regard perdu vers moi pendant qu'on la manipulait, le diagnostic fatal de S., ses derniers mots aux infirmières, « Gentil, gentil », le retour sans qu'elle se réveillât, et la suite, la fin. Toute cette matinée je reste écrasé.

MERCREDI 25 FÉVRIER

Amélie m'écrit : « Elle est morte en exerçant son libre arbitre, en défendant sa dignité, en préparant son départ, et en douceur, dans son sommeil, auprès de l'homme qu'elle a le plus aimé. » Et elle pense que « c'est une belle mort ».

1995 fut une année de merveilleux séjours. Valencia, puis Tokyo, et surtout Kyoto, puis San Francisco et la route Number One. Et pourtant, c'est l'année du plus grand danger, car on la mit en réanimation en novembre...

J'ai vu aussi, en regardant ses agendas, les rendez-vous médicaux : Rochemaure, Tamburini, les soins dentaires...

Et puis, au cours des années 1990, je vois des samedis « Cris ». Ou « Cristina » sans précision d'heure. J'ai pensé à Christian, le frère de Sylvie, avec qui il y avait une grande affection réciproque. Peut-être y avait-il plus ? C'est surtout pendant mes absences que je vois ce « Cris ». Mais aussi la régularité du samedi peut me faire penser à une aide domestique... pour sa mère ? De toute façon, à voir rétrospectivement mes si fréquentes absences, je peux la comprendre... Et s'il y a eu cette relation, elle était bonne et lui faisait du bien.

(Cristina, sœur de Guiomar, est venue faire le ménage chez nous, pendant un temps le samedi, je l'avais oublié : Cris, c'était donc elle.)

JEUDI 26 FÉVRIER

Depuis trois jours, je ne peux empêcher les visions de ses derniers jours, et je m'approche de la date fatale, du reste escamotée par le calendrier, puisqu'on passera du 28 février au 1^{er} mars. J'essaie d'écarter de mon esprit ces images qui font si mal, sans y réussir. Cela est aggravé par le décès de Max Thérêt que Michèle m'a annoncé mardi soir, et qui est un coup très profond.

Je crois que ça va être une journée de larmes, aggravée par le vide que je ressens à l'idée de déménager dès ce soir pour partir demain à Toulouse. Vide terrible, parce qu'ici nous nous tenions compagnie, Edwige et moi, nous y étions tranquilles, et je vais me lancer dans une agitation qui va, non me

divertir, mais me paniquer. Il faudra que je trouve le temps de terminer ce livre qui nécessitera bien des relectures, et sans doute, dans notre correspondance, dans sa correspondance, des suppressions...

Je ne me rendais pas compte qu'il faudrait entièrement recomposer le livre. Je pensais que sa colonne vertébrale serait mon journal. En fait, Ève me l'a fait comprendre, ce journal noyait Edwige sous mon chagrin et elle n'apparaissait que par bribes. D'où la recomposition ultérieure autour du « Elle » et du « Nous ».

13 heures. Je suis effondré. Je tombe sur son agenda de 1999, l'ablation du rein à la clinique Saint-Hilaire, avec un mois d'hospitalisation. Me reviennent ses cris de douleur, la nuit, la passivité des infirmières qui n'osent enfreindre les instructions. Sa douleur, ma douleur. Et moi, que d'absences intercontinentales, en 1999, sans elle, puisqu'elle ne pouvait voyager avant l'opération ni après. Et c'est l'année du grand essor de mes idées en Amérique latine, au Brésil, en Colombie (congrès « Complexité » à Bogotá), au Mexique, et je l'ai laissée souvent seule. Heureusement, il y a eu ce séjour convalescent commun de quinze jours à Saint-Jean-de-Luz où nous avons joui du soleil, de la paix, de nous deux.

Et je vais continuer avec ses agendas suivants jusqu'en 2003. Je ne sais où est la suite.

14 h 30. Les années 2000 à 2004 défilent à travers ses agendas où elle ne note que voyages et hospitalisations. En 2000, c'est l'ablation du sein gauche (1^{er} avril). Heureusement qu'il y a, cette année-là, Sainte-Pétronille (5-21 juillet), puis à nouveau Saint-Jean-de-Luz où nous avons loué un petit appartement sur la mer (septembre), puis New York et Washington (fin novembre). En 2001, il y a eu la Fête-Dieu à Séville où elle s'est beaucoup plu, Veuxhaullès chez Baligand et Junko, Rome chez Vuillerme, Bellagio, radieux souvenir (début octobre), puis, en 2002, Uzès avec nos amis Chantal et John Hunt... En 2003, Les Sables-d'Olonne avec les minettes et Dominique, Spolète et Rome chez Tajjedine, le merveilleux séjour à Séville, rue de la Juderia. Les années défilent jusqu'à cet horrible été de 2004 à Hodenc où elle se fracture la cheville, le 2 août, puis au retour d'hôpital, aux nuits de douleurs au pied, au ventre, d'étouffements, où elle frôla le délire... Mais l'Edwige aimante/aimable/aimée est revenue.

2005 est une année mauvaise, aggravée par mon hospitalisation pour cause de tuberculose en mars. En 2006, il y a eu son hospitalisation à elle, après une crise sévère en avril puis une convalescence à Lamotte-Beuvron. Du 19 au 26 mai, c'est notre dernière sortie, à l'abbaye de Saint-Jacut, avec cuve à oxygène dans la chambre. Puis la nouvelle tumeur est révélée à Edwige, on pratique la chimio l'été, celle-ci échoue, puis c'est le traitement qui stoppe la tumeur au prix de ravages terribles sur l'organisme.

Auparavant, le 24 juin, elle avait tenu à organiser pour mon anniversaire

une virée en voiture avec Irène, Véro, Michel, Gilles, à Bruges où il y a eu quelques problèmes d'oxygène.

Il y a eu toutes les souffrances de l'année 2007 : elle était très affaiblie lors de la réception qu'elle avait voulu organiser chez nous pour mon anniversaire ; puis il y a eu la résurrection de l'été, à Hodenc, et, jusqu'à janvier 2008 inclus, elle put s'organiser pour sortir avec sa petite boîte d'oxygène, en dépit des ravages causés par le traitement qui nécessitait des soins infirmiers à domicile (HAD) tous les matins... Mais elle avait ses petits après-midi... Oui, j'ai annulé tous les voyages intercontinentaux, sauf au Pérou pour lequel elle a accepté la présence de nuit de Gloria. Mais beaucoup de petites occupations, écrits, rendez-vous m'enfermaient dans mon bureau une grande partie de la journée...

Si c'était à recommencer, mon Dieu, comme ç'aurait été autre !

Il y a eu concurrence et interférence du problème pulmonaire et du problème tumeur. Une hospitalisation pour raison pulmonaire a retardé de quelques mois l'intervention du docteur Sarfati pour enlever la tumeur en 2005. Puis une très grave crise l'a conduite en réanimation à Pitié-Salpêtrière en avril 2006, suivie par la convalescence à Lamotte-Beuvron, ce qui laisse grossir la tumeur sur laquelle un traitement aurait pu être commencé dès le début du printemps.

LUNDI 2 MARS

Je craignais et l'anniversaire de sa disparition et l'escamotage de cet anniversaire, puisque, cette année, on passe du 28 février au 1^{er} mars. Le 26, j'étais très préoccupé par la préparation du retour, le déménagement de Sitges ; le 27, c'était le voyage en voiture Sitges-Toulouse avec Gillou ; le 28 au matin, Jean-Louis Pouytes est venu me voir à Toulouse et j'ai pu lui évoquer dans les larmes le mois de février et les derniers jours, cette remémoration étant une sorte de commémoration. Et je recevais des SMS de Vera, de Flavienne, un téléphone de Cécile et de Pépin me disant qu'ils iraient au cimetière. Au centre culturel Midi-Pyrénées, l'après-midi m'était consacrée, suivie d'un dîner : tout cela m'a occupé, accaparé. Fatigué, j'ai pu dormir. Hier dimanche, ça a été le Toulouse-Paris en voiture avec Gillou et Alice, Alice et moi chantant des musiques que nous aimions. Rentré chez moi, au dîner, ensemble avec Ève et eux, j'ai eu un moment de larmes assez rapidement surmonté. Et c'est, ce matin, l'évidence monstrueuse de son absence qui m'a ravagé, dévasté. Je me suis écroulé en sanglotant : « Elle n'est pas là. »

Elle n'est plus là.

Elle ne sera jamais plus là.

LUNDI 16 MARS

Je voulais terminer le 1^{er} mars ce journal de mémoire, mais des notes me sont venues ensuite :

Jeudi soir, après une journée épuisante, suivie d'un dîner dont ma fatigue empêchait de goûter l'agrément, rentré nerveux, irrité contre moi-même d'avoir accepté tant de rencontres en si peu de temps, j'ai eu l'inspiration de ne pas obéir à ma fatigue en me couchant, mais de me retrouver en pyjama, face au portrait d'Edwige, et face en même temps à l'écran de Mezzo où une rockeuse noire inspirée se donnait de tout son être. Et j'ai regardé longuement son portrait, je l'ai contemplé, fière, douce, inaccessible, lointaine, proche, avec cet oiseau, trouvaille de Véronique, qui met son bec sur sa joue comme pour l'embrasser. Les larmes à nouveau, et moi : « Laisse-moi te diviniser. Tu as déjà absorbé la divinité de Luna, ma mère. Rayonne pour moi. Te diviniser ce n'est pas t'idéaliser. Sois la source vive de ma vie, que je mène désormais sans toi, où tu seras pourtant avec moi. Redevenons de façon nouvelle des inséparables. »

En relisant des pages de mon journal des années passées, je me suis rappelé les moments difficiles, et la deuxième personnalité « noire » (mais porteuse d'une si terrible souffrance, et cela, je ne le sentais pas assez, en ces moments difficiles), mais, ce qui surnage, ce sont les délices qui venaient d'elle, ce sont ces mots et sa façon de les dire avec une si forte et tendre conviction : « le nid », « les inséparables », ce sont des expressions de son visage, des regards, c'est cette âme si pure, si enfantine, si aimante.

J'ai passé des journées envahies par toutes mes préoccupations politico-planétaires, ce que j'appelle *cum grano salis* « ma mission », mais le soir, devant son tableau, avec ma cigarette d'herbe douce, c'est elle qui me réenvahit.

JEUDI 19 MARS

Je crois que j'ai perçu la menace du spectre de la mort sur Edwige dès le début (la terrible crise d'asthme au Venezuela) et il est sans cesse réapparu ; de là vient l'attachement de vie et de mort qui m'a lié à elle. Irène m'a fourni la phrase de Poe : « Je n'ai pu aimer que là où le souffle de la mort se mêlait à celui de la beauté. »

Je suis à Strasbourg, accueilli chez A. P. depuis mardi, et j'ai commencé

hier à relire. Je suis tranquille, devant une fenêtre, face à un vieux toit d'où sort une petite mansarde. A. va à son travail et je suis à ma table. Je n'avais pas eu la force de relire, jusqu'à hier, la relation du mois de février. Je l'ai fait dans les larmes et j'ai continué la lecture du journal depuis mars 2008. Les larmes coulent sans arrêt, tout ressuscite ; la mort d'Edwige ressuscite, tous ces morceaux d'Edwige qui surgissent me remplissent. L'année qui vient de passer est brusquement effacée, je suis en 2008 et pourtant je suis en 2009.

Que de répétitions. Ce sont les leitmotivs de mon chagrin. Faut-il les enlever ?

VENDREDI 20 MARS

Je continue ma lecture. Quelle tragédie, cette année 1985-1986.

SAMEDI 21 MARS

J'ai retrouvé la citation exacte d'Edgar Poe : « Je n'ai pu aimer que là où la mort mêlait son souffle à celui de la beauté. »

J'ai trouvé dans une phrase de mon journal de 2007 l'expression qui convenait pour le regard d'Edwige, quand, la veille du jour fatal, elle était manipulée par les infirmières : « Des grands yeux d'animal blessé qui ne sait pas ce qui lui arrive. »

À relire les pages de journal de 2007, marquées par tant de souffrances accumulées chez elle, tant de journées horribles pour elle et pour moi, je suis effondré devant tant de douleur, et durant ces douleurs, tant de difficultés à se comprendre qui les ont aggravées.

Aurais-je dû supprimer tous les passages où la douleur suscite Edwige la noire, ses incompréhensions, ses amertumes, ses acrimonies, ses animosités ? Où je manifeste mon accablement ? Je pense que non, je n'ai pas à l'idéaliser. Tout ce qu'elle a manifesté de mauvais était le produit d'une souffrance, d'un malheur qui remontait à l'enfance. Et, en un sens, cela fait ressortir l'aspect merveilleux de sa nature vraie.

J'ai trouvé aussi des réflexions sur son mal. Quand on chassait le mal bronchique, apparaissaient les spasmes stomacaux ; quand on chassait les spasmes stomacaux, apparaissaient les crampes très douloureuses à la jambe, qui la faisaient crier autant que les spasmes d'estomac. Le mal ne l'a lâchée que par intermittences. On ne pouvait l'éradiquer, on ne pouvait que lui

chercher la place la moins douloureuse pour elle. Est-ce qu'une culpabilité obscure et profonde (de ne pas avoir mérité d'être emmenée par son père, de ne pas mériter l'attention de sa mère), est-ce tout cela qui déclenchait sans cesse chez elle l'autopunition ? Ne serait-ce pas (aussi ?) une force maléfique extérieure qui ne la lâchait pas, un sort malveillant qui lui aurait été jeté ? Tout se passait comme si un mauvais sort la pourchassait, à moins que ce ne fût une force d'autopunition qui empêchait le mal de lui laisser du répit.

À certains moments, au cours du terrible été 2004 (où elle s'était fracturé la cheville, souffrait d'asthme, de l'estomac, des intestins) et de la première terrible moitié de l'année 2007 (car il y eut la « résurrection » du mois d'août, à Hodenc), j'avais craint que ne se reproduise pour nous deux la relation Corinne-Vidal et Monique-Guy, où, dans les deux cas, la femme devenue acariâtre persécutait son malheureux conjoint dévoué et impuissant. Mais ce ne fut nullement le cas, car à la différence de Corinne et de Monique qui avaient durablement pris en grippe leur époux et dont l'acrimonie ne cessa qu'à la mort de ceux-ci, Edwige la noire, produit de la conjonction de la souffrance radicale de l'enfance et des souffrances physiques endurées, ne fut que temporaire et, même dans les périodes les pires, cédait la place à mon adorable et adorée Edwige.

J'ajoute le rôle néfaste des Bricanyl, théophylline et autres antiasthmatiques qui rendent nerveux et irritables ; la belle et bonne Edwige n'avait pas succombé à leur influence.

Et, aujourd'hui, comment ne pas pleurer, comment ne pas souffrir à la pensée de toutes ces souffrances que la pauvre enfant a subies. Piètre consolation de penser que je lui ai apporté des moments heureux (ceux-là mêmes qu'elle m'a apportés), mais peut-être vraie consolation de penser qu'avec moi elle a vécu et partagé le véritable et sublime amour.

DIMANCHE 22 MARS

Je viens d'avoir Flavienne au téléphone. Elle retient d'Edwige un extraordinaire courage. Et ce courage est devenu héroïsme quand elle a organisé en secret sa sortie de vie, sans jamais la moindre plainte, la moindre récrimination. Elle s'est alors accomplie au sommet de l'abnégation.

Tant de motifs d'amour, d'admiration, jamais je ne pourrai cesser de l'adorer, de la pleurer.

Je lis les lettres qui lui sont consacrées. Que je regrette qu'elle n'ait pu lire tous ces témoignages d'affection, d'admiration, et sentir à quel point elle était aimable et aimée !

MARDI 24 MARS

Hier, en relisant des pages de mon journal, je ne sais plus en quelle année, je tombe sur ce passage où, malheureuse, sûre que j'ai été méchant avec elle, elle décide de quitter l'appartement, a mis son manteau et va à la porte en tenant à la main sa petite otarie. Cette petite otarie, sculpture inuit ramenée du Québec, bien lisse, bien jolie, elle l'adorait, la tenait très souvent dans sa main. Et je fus bouleversé de voir qu'elle partait avec sa petite otarie. Et toute la nuit, me réveillant, j'ai pensé à sa petite otarie qui, comme pour une petite fille, était sa seule amie dans le chagrin.

Je pleure son absence, je pleure ses souffrances, je pleure son héroïsme, je pleure notre bonheur, je pleure l'être exceptionnel, incroyable qu'elle fut.

MERCREDI 25 MARS

Un rêve de cette nuit : nous sommes à la recherche d'une résidence (d'été ? de vacances ?). Elle pense à Superbagnères et nous allons à Superbagnères, mais cela ne lui plaît pas. Nous circulons en voiture (dans les Pyrénées ?) et nous arrêtons devant une auberge, dans la campagne. Nous entrons et demandons s'il y a un logement. Le taulier nous dit : « Dites-moi combien vous voulez mettre ? » Elle répond : « Là n'est pas la question, dites-moi ce que vous nous proposez. » Puis je ne me souviens plus de rien.

Cette âme exquise, cette adorable enfant, cette source toujours nouvelle de poésie, voilà une cause de mon inapaisable malheur, et l'autre cause est le souvenir de ses souffrances, souffrances morales pires encore que ses souffrances physiques. Ces deux causes s'entremêlent, se séparent, se réunissent à nouveau, me tourmentent ensemble, ou l'une après l'autre.

LUNDI 30 MARS

Ce matin, lever très difficile. À la salle de bains, je chantonne l'air de l'oiseau dans *Murmures de la forêt*, et soudain j'éclate en sanglots. L'oiseau qui guide, l'oiseau qui protège, l'oiseau qui parle, l'oiseau qui aime, c'est elle.

Je suis effondré, longtemps, puis je me rends compte que nous sommes à l'anniversaire mensuel de sa mort.

22 h 30. Je me mets devant Mezzo pour *La Symphonie du Nouveau Monde* ; philharmonique de Berlin dirigé par Claudio Abbado. Je m'apprête à l'enchantement, et, comme ce matin, j'éclate en sanglots à l'élancée du thème allègre que nous accompagnions ensemble de nos voix.

Elle est morte sans souffrances, c'est vrai ; puis-je dire qu'elle est morte en paix ? En paix avec elle-même, sans doute, parce qu'elle a fait son devoir pour elle-même et pour autrui. Avait-elle encore une conscience souterraine lorsqu'elle s'est endormie le jeudi matin pour ne plus se réveiller ? A-t-elle entendu ce que je lui disais ? Son sommeil était « paisible », et elle s'est doucement éteinte.

MARDI 31 MARS

En quittant le docteur Vicart, dermatologue, que je n'avais pas vue depuis 2007, la secrétaire me dit : « Vous passerez le bonjour à madame Morin. » Soudain frappé au cœur, je lui murmure : « Elle n'est plus là », puis je m'enfuis en larmes.

Nous allions toujours ensemble chez Vicart, elle pour moi, moi pour elle.

MERCREDI 1^{er} AVRIL

00 h 05. Je ne voulais pas aller sur la tombe de ma mère, voulant garder son souvenir au secret à l'intérieur de moi-même. Pour Edwige, je ne ressens pas le besoin d'aller au cimetière, mais pour des raisons différentes : l'appartement, où tout est resté comme elle l'a aménagé, est pour moi, plus qu'un mausolée, plein de son omniprésence. Je le garderai. En ce lieu je suis chez elle.

Elle savait éliminer le désordre partout dans ce vaste appartement, sauf dans mon bureau au désordre duquel elle se résignait, puisqu'il était bien circonscrit. Maintenant, je dois lutter contre le désordre qui envahit tout. Aujourd'hui j'ai mis un peu d'ordre dans l'entrée gagnée par le fouillis. Je vais continuer.

JEUDI 2 AVRIL

J'ai retrouvé sur une étagère, au hasard de la recherche d'un livre, la petite otarie qu'elle aimait tenir dans sa main et qu'elle gardait bien serrée

quand elle se sentait seule et malheureuse. Le monde des animaux était son refuge – ils ne trahissent pas – et, en même temps, son émerveillement, loutres de mer, écureuils, oiseaux, chiens, chats...

En faisant jeter par Amita le livre de peintures d'Audubon, elle a fait ses adieux aux oiseaux qu'elle aimait tant.

VENDREDI 3 AVRIL

Amélie m'écrit : « Ton livre doit rendre compte de ce qui était sublime, rare, exceptionnel chez Edwige ; ce mélange de beauté pure, de fragilité extrême, de destin terrible, de courage magnifique. »

DIMANCHE 5 AVRIL

Suis à Hodenc. À l'arrivée sous le soleil, je vois le miniparc printanier tout tapissé de petites fleurs des prés jaunes, mauves, blanches, violettes. J'imagine son sourire à les découvrir. Ce petit parc clos est une oasis pour fleurs, oiseaux, papillons dans un environnement de grands champs d'où les pesticides ont éliminé toute vie, sauf celle des corbeaux. Ici, je retrouve un merle, ou son fils, je contemple un couple de pies qui, après s'être bécotées, se sont mises, chacune de leur côté, à picorer. Des moineaux piaillent, d'autres oiseaux (qu'elle aurait reconnus) chantent. Un coucou annonce la pluie. Elle aurait aimé...

Si je ne l'avais pas connue, je n'aurais pas éprouvé de telles douces émotions.

Je me suis rendu compte, après avis d'Ève, que ce journal était dévoré par l'expression de mon chagrin aux dépens de la personne d'Edwige qui n'apparaît que fin avril, après le Pantanal. Il faudrait que je mette les « verts paradis » au début, aussitôt après « Février » et que mon chagrin enveloppe ce livre plutôt que de se trouver en son centre.

MERCREDI 8 AVRIL

Hodenc-l'Évêque. La maison est si pleine d'elle, et moi je suis si plein d'elle, à revoir ce journal, éclairé par la lecture de Jean, d'Ève, de Flavienne, pour recomposer, ôter les répétitions, etc.

SAMEDI 2 MAI

Paris, hier soir. Je suis attablé devant Mezzo et le portrait d'Edwige, avec un peu d'herbe. Soudain, l'ampoule de l'entrée s'éteint ; puis elle se rallume ; puis elle clignote quatre à cinq fois et finit par se rallumer.

Je regarde le portrait. Signe ? Le portrait reste immobile.

VENDREDI 5 JUIN

Je termine ma relecture avant de confier le texte à Claude Durand. Vendredi dernier, c'est-à-dire un 29 fatal, j'avais perdu le beau stylo-bille Dupont à l'agrafe ciselée que je portais toujours avec moi. J'avais dîné avec Marta, avant son départ pour Rio, sur une table en plein air du restaurant italien Le Soprano et j'avais pris des notes sur la table avec ce stylo. Au moment de partir, je ne sens pas le stylo en tâtant ma poche de chemise, je regarde par terre sous la table, je ne vois rien, ne cherche pas plus avant (je me dis qu'il doit être dans une de mes poches). C'est au retour que je constate la disparition du stylo, et que je suis effondré. J'ai le sentiment que j'ai laissé briser, par négligence, mon lien ombilical avec Edwige, fonction qu'assurait ce stylo. Le lendemain matin, je dois partir pour Hodenc, je téléphone au restaurant, mais il n'y a encore personne, je pars. Amélie, de passage à Paris, se charge d'aller au Soprano pendant mon absence et d'aviser le patron. À mon retour, elle m'apprend que le stylo n'a pas été retrouvé et je conclus qu'il est perdu. Évidemment, la première personne qui a vu ce beau stylo a dû l'emporter... Quelques jours passent, et le deuil du stylo ne me quitte pas. J'ai le sentiment d'une négligence et d'une trahison. Mardi soir, je vais dîner au Soprano avec Jenny Wells et le patron tout réjoui me dit que le stylo a été retrouvé. Il y a une boîte cylindrique sur le bar du restaurant où sont accumulés divers stylo-billes et crayons. Un garçon a trouvé mon stylo et l'a mis machinalement dans la boîte *ad hoc* où, vu sa couleur noire et sa minceur, il était indétectable. C'est l'examen minutieux de M. Soprano qui l'a découvert. Le stylo a été mis à l'abri par l'un des servants du restaurant. Le lendemain mercredi à 13 heures, j'ai notre stylo en main, et, soulagé, délivré, je regarde son agrafe avec amour.

2010

MERCREDI 20 JANVIER 2010

Lundi : intestin bloqué, prostate bloquée, estomac bloqué. Deux clystères, puis, la nuit, plusieurs réveils urinaires et un rêve d'une présence inouïe. Edwige, belle, rayonnante, en pleine santé, me conduit en automobile avec vélocité et sûreté. Je suis à côté d'elle. Nous sommes heureux. Je ne sais pas si une voix me dit « mais elle n'est pas morte » ou « mais on m'avait dit qu'elle était morte », ou si c'est moi qui dis « mais tu n'es pas morte ». Comme on a dépassé le bâtiment où l'on devait s'arrêter (une gare, semble-t-il), elle fait en grande vitesse mais avec une grande précision marche arrière. Et je me réveille pendant que nous filons ainsi. Soudain submergé par la conscience de sa mort, j'éclate en sanglots.

Ce rêve ne me quitte pas.

Et c'était une nuit de désolation. Pépin à Paris avait été hospitalisé en catastrophe, entre la vie et la mort, j'étais très inquiet pour S., mon corps était encore déglingué, la diarrhée me salissant, avec une envie d'uriner très fréquente, et l'estomac encore bloqué. Et il fallait toutes ces conditions où rodaient mort et désastre pour que m'apparaisse Edwige, vivante et émerveillante comme jamais.

SAMEDI 21 MAI

« La chose la plus indispensable, en tant qu'êtres humains, que nous puissions faire, chaque jour de notre vie, est de nous rappeler et de rappeler aux autres notre complexité, notre fragilité, notre finitude et notre unicité », Antonio Damasio.

Postface

Ce journal s'achève sur le chagrin et le regret.

Je ne savais pas qu'une nouvelle vie allait commencer pour moi deux ans après la disparition d'Edwige. Je n'en ai pas tenu le journal, mais j'ai prévu de relater la rencontre, improbable et nécessaire, qui m'a donné un nouveau destin.

Mais rien n'a été effacé. Un nouvel amour n'a en rien diminué l'ancien, et n'a en rien été diminué par l'ancien.

E. M.

Juillet 2012